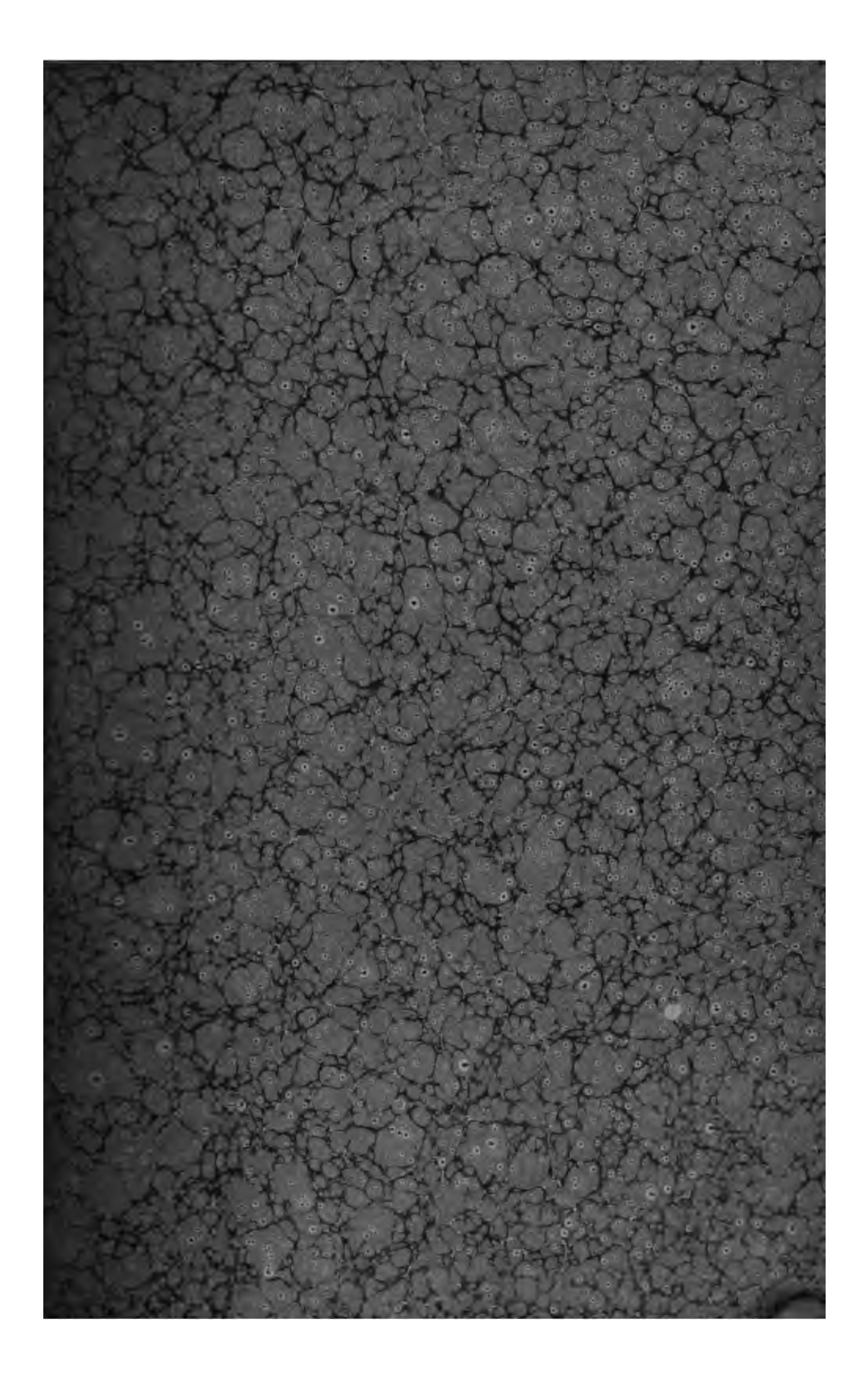



6000438120



TROISIÈME ET DERNIÈRE

ENCYCLOPÉDIE THÉOLOGIQUE,

OU TROISIÈME ET DERNIÈRE

SÉRIE DE DICTIONNAIRES SUR TOUTES LES PARTIES DE LA SCIENCE RELIGIEUSE,

OFFRANT EN FRANÇAIS, ET PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE,

LA PLUS CLAIRE, LA PLUS FACILE, LA PLUS COMMODE, LA PLUS VARIÉE ET LA PLUS COMPLÈTE DES THÉOLOGIES.

CES DICTIONNAIRES SONT CEUX :

DE PHILOSOPHIE CATHOLIQUE, — D'ANTIPHILOSOPHISME, — DU PARALLÈLE DES DOCTRINES RELIGIEUSES ET PHILOSOPHIQUES AVEC LA FOI CATHOLIQUE, — DU PROTESTANTISME, — DES OBJECTIONS POPULAIRES CONTRE LE CATHOLICISME, — DE CRITIQUE CHRÉTIENNE, — DE SCHOLASTIQUE, — DE PHILOLOGIE DU MOYEN AGE, — DE PHYSIOLOGIE, — DE TRADITION PATRISTIQUE ET CONCILIAIRE, — DE LA CHAIRE CHRÉTIENNE, — D'HISTOIRE ECCLÉSIASTIQUE, — DES MISSIONS CATHOLIQUES, — DES ANTIQUITÉS CHRÉTIENNES ET DÉCOUVERTES MODERNES, — DES BIENFAITS DU CHRISTIANISME, — D'ESTHÉTIQUE CHRÉTIENNE, — DE DISCIPLINE ECCLÉSIASTIQUE, — D'ÉRUDITION ECCLÉSIASTIQUE, — DES PAPES ET CARDINAUX CÉLÈBRES, — DE BIBLIOGRAPHIE CATHOLIQUE, — DES MUSÉES RELIGIEUX ET PROFANES, — DES ABBAYES ET MONASTÈRES CÉLÈBRES, — DE CISELURE, GRAVURE ET ORNEMENTATION CHRÉTIENNE, — DE LÉGENDES CHRÉTIENNES, — DE CANTIQUES CHRÉTIENS, — D'ÉCONOMIE CHRÉTIENNE ET CHARITABLE, — DES SCIENCES POLITIQUES ET SOCIALES, — DE LÉGISLATION COMPARÉE, — DE LA SAGESSE POPULAIRE, — DES ERREURS ET SUPERSTITIONS POPULAIRES, — DES LIVRES APOCRYPHES, — DE LEÇONS DE LITTÉRATURE CHRÉTIENNE EN PROSE ET EN VERS, — DE MYTHOLOGIE UNIVERSELLE, — DE TECHNOLOGIE UNIVERSELLE, — ET DES ORIGINES DU CHRISTIANISME.

PUBLIÉE

PAR M. L'ABBÉ MIGNE,

ÉDITEUR DE LA BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE DU CLERGÉ,

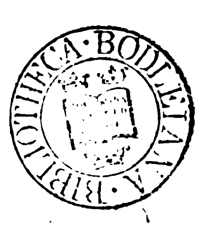
OU

DES COURS COMPLETS SUR CHAQUE BRANCHE DE LA SCIENCE ECCLÉSIASTIQUE.

PRIX : 6 FR. LE VOL. POUR LE SOUSCRIPTEUR A LA COLLECTION ENTIÈRE, 7 FR. ET MÊME 8 FR., POUR LE SOUSCRIPTEUR A TEL OU TEL DICTIONNAIRE PARTICULIER.

60 VOLUMES, PRIX : 360 FRANCS.

TOME ONZIÈME.



DICTIONNAIRE DE LA SAGESSE POPULAIRE.

PRIX : 7 FRANCS.

TOME UNIQUE.

S'IMPRIME ET SE VEND CHEZ J.-P. MIGNE, EDITEUR,
AUX ATELIERS CATHOLIQUES, RUE D'AMBOISE, AU PETIT-MONTROUGE
BARRIÈRE D'ENFER DE PARIS.

1855

DICTIONNAIRE

DE LA SAGESSE

POPULAIRE.

RECUEIL MORAL

D'APOPHTHEGMES, AXIOMES, APHORISMES, MAXIMES, PRÉCEPTES, SENTENCES, ADAGES, PROVERBES, DICTONS, LOCUTIONS PROVERBIALES, PENSÉES RELIGIEUSES, RÈGLES DE CONDUITE, ETC.,

DE TOUS LES TEMPS ET DE TOUS LES PAYS;

Formé et commenté par M. A. DE CHESNEL.

PUBLIÉ
PAR M. L'ABBÉ MIGNE,
ÉDITEUR DE LA BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE DU CLERGÉ,
OU
DES COURS COMPLETS SUR CHAQUE BRANCHE DE LA SCIENCE RELIGIEUSE.

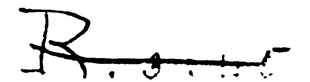
TOME UNIQUE.

PRIX : 7 FRANCS.



S'IMPRIME ET SE VEND CHEZ J.-P. MIGNE, ÉDITEUR,
AUX ATELIERS CATHOLIQUES, RUE D'AMBOISE, AU PETIT-MONTROUGE,
BARRIÈRE D'ENFER DE PARIS.

1855



Imprimerie MIGNE, au Petit-Montrouge.

INTRODUCTION.

L'air s'échappe d'un vase que l'on a rempli : l'homme qui se remplit de vérités morales, se débarrasse de l'orgueil. PLUTARQUE.

La morale profite davantage quand elle s'insinue par pensées détachées. Les discours d'apparat font plus de bruit et moins d'effet. SENÈQUE.

La morale n'est pas faite pour recevoir la loi de la méthode, et des maximes éparses et sans suite feront toujours plus d'effet sur le cœur que l'arrangement le mieux combiné. BACON.

Il y a peu de services aussi utiles au public que ceux qui contribuent à régler la morale, parce que le fruit en est double, et que chacun tire presque autant d'avantage de la probité d'autrui que de la sienne. L'abbé PRÉVOST.

Un livre de morale est un excellent ami, car il peut nous éclairer sur nos fautes, sans que nous ayons à craindre qu'un tiers soit admis dans la confidence des leçons que nous avons méritées et reçues. N.

L'axiome et le proverbe sont les deux plus anciennes formules législatives qui se soient produites parmi les hommes. Dès que plusieurs de ceux-ci vécurent en société, l'intelligence des choses et leurs commodités réciproques leur dictèrent certaines règles qu'ils s'imposèrent naturellement par l'emploi de quelques phrases répétées par eux dans leurs rapports journaliers, soit qu'il fût question du bien, soit que le mal fût l'objet de leurs discussions. Le bien et le mal, en effet, sont les premières notions qu'ait reçues l'humanité, et ces deux sentiments se sont trouvés constamment aux prises en elle pour assurer le plus grand profit de l'intérêt personnel. Si depuis la naissance du christianisme, ceux qui ont professé cette bienfaisante religion s'étaient attachés rigoureusement à soumettre leur conduite aux préceptes de l'Evangile, la pratique de cette morale aurait suffi sans aucun doute à leur bonheur et au maintien de l'harmonie sociale, puisque l'enseignement du fils de Marie, prescrit la fraternité, la charité, la tolérance, le respect pour les lois, toutes les vertus enfin qui tendent au bien-être de la communauté des hommes. Mais l'esprit évangélique n'est pas, malheureusement, celui qui domine dans la société; tous les membres de celles-ci ne sont pas d'ailleurs éclairés par les mêmes principes religieux ; et pour amener l'espèce humaine à se diriger dans la meilleure voie, il est indispensable de lui présenter sans cesse et sous toutes les formes, les devoirs que la sagesse impose.

Cardan a dit l'un des premiers, et l'on a souvent répété depuis, que les proverbes et les maximes sont l'expression du caractère et des mœurs des peuples. On peut se rendre compte effectivement des vertus ou des vices qui sont le plus répandus dans une nation, en rassemblant et en examinant les dictons qui se trouvent en faveur chez elle; car ces dictons sont une sorte d'étendard à l'abri duquel les hommes placent le plus grand nombre de leurs actions, et ils en forment aussi la base des lois qui les régissent. « Quoiqu'on dise contre les proverbes, écrit Senecé, que certains esprits qui se prétendent supérieurs veulent renvoyer au bas peuple, il est hors de doute qu'ils renferment la quintessence de la raison et du bon sens, et que c'est par un consentement universel de tous les âges et de toutes les nations, qu'ils ont transmis le dépôt qui leur a été confié à tout ce qu'il y a de peuples les plus polis depuis le berceau du monde. » L'abbé Tuet dit à son tour : « Peut-on donner une plus haute idée des proverbes, que de les faire servir d'asile et de

refuge à la morale, cette partie de la philosophie la seule nécessaire au bonheur de l'homme, et que l'homme eût entièrement perdue sans eux. »

L'appréciation des actes d'autrui ou des sentences qui les décèlent, nous donne l'utile enseignement de pouvoir, en dépit de certaines apparences trompeuses, reconnaître si le bien qu'on nous présente n'est point un piége que nous tend l'esprit du mal; ou si le châtiment qui nous est infligé n'a pour objet, au contraire, que de nous être favorable dans un avenir plus ou moins prochain. Les maximes qui ont aussi pour but de mettre en évidence les travers et les ridicules du monde, servent à nous prémunir contre ces mêmes écarts.

L'examen que nous faisons, non-seulement des actions de nos semblables, mais encore de leurs pensées, de leurs théories diverses, a rarement pour résultat de nous inspirer l'estime pour l'humanité; mais si Dieu cependant a mis en nous l'amour du bien, cette étude est toujours profitable, puisqu'en nous faisant connaître les fautes, ce qui conduit à les commettre, elle nous aide aussi, nous le répétons, à nous éloigner des écueils, et nous fournit en même temps des exemples propres à rendre plus efficaces les conseils que nous nous trouvons dans le cas de donner, et qu'il est pour nous un devoir d'offrir à ceux qui s'égarent. Il est donc incontestablement utile de dévoiler le néant, les dangers ou le ridicule de certaines positions; non pas pour les attaquer au moyen du désordre ou d'autres armes répréhensibles; mais bien pour se mettre à l'abri soi-même de perturbations analogues, et surtout pour mieux faire, si la destinée nous conduit à ces positions. « Comme les hommes ne se dégoûtent point du vice, dit La Bruyère, il ne faut pas se lasser de le leur reprocher : ils seraient peut-être pire, s'ils venaient à manquer de censeurs ou de critiques. »

Il résulte de ce que nous venons de dire, qu'un recueil de maximes, pour être réellement profitable, ne doit pas uniquement tracer le tableau de ce qui est bien, mais qu'il doit, au contraire, offrir aussi celui de ce qui est mal. Dans le premier cas, l'homme, aveuglé par son orgueil, croirait n'apercevoir que la règle à laquelle il se soumet de sa propre volonté; dans le second, forcé de comparer les actes que l'on condamne avec ceux qu'il accomplit, son bon sens le place dans la nécessité d'adopter la bonne ou la mauvaise voie, et s'il s'engage alors sur cette dernière, c'est tout à fait en connaissance de cause

Il est encore une autre considération dans l'exposé qui est fait de nos travers. C'est que notre amour-propre, notre vanité nous portant incessamment à justifier nos vices, nos défauts, nos intentions, nos mouvements intérieurs, il est bien de nous instruire que toutes ces capitulations que nous faisons avec notre conscience, n'échappent nullement à l'œil scrutateur du sage, du moraliste; qu'on ne se méprend que rarement sur le mobile de nos actions; et que ce que nous tentons souvent de faire admettre pour de la charité, de la générosité, de la prudence, du courage et autres vertus, ne se montre au miroir véritablement investigateur, que sous l'aspect de sa réalité, c'est-à-dire comme le produit du mensonge, de l'hypocrisie, du charlatanisme. L'homme, bien convaincu alors qu'il peut être deviné, se tient du moins sur ses gardes s'il n'aime mieux consentir à prendre pour guides les préceptes qui mènent à se conduire honorablement.

Toutes les époques ont eu leurs inspirations louables et leurs inspirations répréhensibles; mais la nôtre appelle peut-être des préservatifs plus nombreux contre les atteintes portées aux bonnes mœurs, puisque, outre les passions inhérentes à l'esprit humain, il faut aujourd'hui combattre chaque jour, à chaque heure, à tout instant, les effets déplorables de la mauvaise presse, de cette presse, qui, dans les utopies soi-disant régénératrices et dans le roman-feuilleton, va porter, jusqu'au foyer du pauvre, les idées ennemies de la morale et de la religion, c'est-à-dire, toutes les torches incendiaires propres à n'amonceler que des ruines au sein de la société. Le livre qui a pour objet de faire connaître, de signaler à l'attention de tous, les abîmes qu'il faut fuir et les ports dans lesquels on trouve en toute circonstance un refuge assuré; le livre, qui, en abordant toutes les questions controversées,

fait toujours pencher la balance du côté où se trouve le bon sens, et l'amour véritable du bien et de l'ordre public ; ce livre-là mérite alors de porter le titre de SAGESSE POPULAIRE

Dans les proverbes, les axiomes, les sentences, etc., la morale et les sentiments religieux se trouvent le plus souvent en relief, parce que d'eux seuls émanent le droit, le devoir, la justice, le bien-être sans lesquels aucune société ne saurait subsister, et qu'il est alors de l'intérêt de chacun de défendre ces éléments, ces garanties de sa propre conservation. « Tous les préceptes de la morale, dit l'abbé Prévost, ne sont pas de la même utilité ; mais comme ils tiennent tous l'un à l'autre, et qu'ils se rapportent tous à certains principes d'une importance et d'une nécessité reconnues, cette relation seule doit suffire pour les faire respecter. D'ailleurs, ceux mêmes qui n'ont point une influence si immédiate sur les mœurs, en ont quelquefois sur le bon ordre de la société. On ne les nommera alors, si l'on veut, que civils et économiques. Le nom n'y fait rien. Mais loin de devenir par là moins respectables, il semble plutôt qu'ils acquièrent un nouveau degré de considération en passant, si j'ose parler ainsi, de l'usage particulier à l'usage public; car la nécessité de la morale n'est qu'un intérêt personnel ; et celle de la civilisation, qui sert à l'entretien de la paix et du bon ordre, est en effet l'intérêt de tout le monde. »

Il est après cela des maximes qui, inspirées par le même sujet, semblent pourtant en contradiction les unes avec les autres, et surtout n'avoir pas la même portée logique. C'est qu'elles ont envisagé ce sujet sous divers aspects et en raison de certaines positions. En se plaçant alors au même point de vue, on perçoit facilement le sens moral qu'elles ont voulu donner à leur appréciation. Il ne faut pas oublier d'ailleurs qu en toutes choses il est un libre arbitre laissé à l'homme; seulement, lorsqu'on lui présente, nous l'avons dit, le tableau du bien et celui du mal, il est tout à fait évident que c'est dans le but de l'amener, pour sa conduite, au choix des principes les plus dignes de l'estime générale.

Plus l'aphorisme ou l'axiome offre de brièveté, mieux il vaut, parce qu'il s'incruste alors plus aisément dans la mémoire et devient aussi d'un emploi plus facile lorsqu'il est invoqué. De même le soldat qui court à l'ennemi, ne manquerait pas de phrases et de figures de rhétorique pour exprimer son enthousiasme et exciter celui des autres; mais il se borne à crier : *En avant !* et ces deux mots opèrent des merveilles. Les croisés s'appelaient au combat contre les infidèles, en disant simplement : *Dieu le veut !* Et quand l'écho des armées de la vieille monarchie française répétait, de phalange en phalange : *Montjoie et saint Denis !* tous les rangs s'ébranlaient à la fois, saisis d'un pieux transport qui se traduisait en un courage énergique.

Pour que les maximes eussent toutes aussi un caractère essentiellement juste, il faudrait que chacun des écrivains de qui elles nous viennent, n'eut traité pour ainsi dire qu'un sujet auquel il aurait consacré ses méditations. Mais il est loin d'en être ainsi, parce que la nature de l'homme le porte à arrêter ses regards sur toutes choses, à étendre ses horizons, à trancher même *a priori* sur les matières les plus éloignées de ses études habituelles et de sa position dans le monde. Il en résulte dès lors des conclusions fréquemment erronées ou incomplètes qui ne sauraient être admises comme règles; et telles sont beaucoup de celles qu'on rencontre dans Montaigne, Bacon, La Rochefoucauld, La Bruyère et tant d'autres, lorsqu'il leur arrive de pénétrer si résolument dans le domaine de la politique, de la guerre, des sciences, des arts, etc. On peut être en effet un penseur estimable, un philosophe érudit, un prosateur élégant, et ne faire cependant qu'un méchant diplomate, un triste tacticien militaire, et un ignorant critique de la science et de l'art

Depuis Salomon, Théophraste, Zoroastre, Sénèque, Confucius et autres moralistes de l'antiquité, il s'est produit jusqu'à nos jours un grand nombre de recueils de maximes. Quelques-uns de leurs auteurs se sont même rendus illustres par ce genre de méditation ; mais ceux-là, quelque juste, quelque agréable que soit leur esprit, ne sont pas toujours

ceux qui impressionnent le mieux la multitude. Celle-ci accueille avec plus de sympathie la phrase triviale qui est comme un reflet de sa propre idée, de la tournure particulière de de son imagination, et elle considère alors cette phrase comme son bien. Telle est, par exemple, le caractère du proverbe, dont l'origine est en effet essentiellement populaire. Quant à la multiplicité des recueils de maximes et de pensées, elle s'explique par ce fait que, pour composer un livre de cette nature, il n'est pas besoin de se livrer à un travail assidu et fatigant, mais simplement de prendre note, à mesure qu'elles se présentent à notre esprit, des réflexions que fait naître instantanément le spectacle ou l'examen de certaines choses. Nous disons *instantanément*, parce que les pensées qui surgissent ainsi proviennent le plus souvent des éclairs de la raison. C'est ainsi qu'en butinant au fur et mesure, au sein des masses, certaines observations dictées par le seul bon sens, on obtiendrait une œuvre morale des plus recommandables.

Les maximes, nous en avons déjà fait la remarque, se présentent sous les figures les plus variées ; leurs formules se multiplient chaque jour ; mais, nous devons le dire, et chacun le reconnaîtra sans peine, si ces formules sont en nombre immense, celui des préceptes qui leur donnent naissance est au contraire extrêmement borné. La morale se renferme effectivement dans peu de lois, et nous en trouvons la preuve dans l'enseignement de Jésus-Christ. Le sage pourrait donc rigoureusement inscrire sur un seul feuillet le code entier devant servir de règle à sa conduite.

Suard a dit, au sujet des plus célèbres moralistes modernes : « La Rochefoucauld humilie l'homme par une fausse théorie ; Pascal l'afflige et l'effraye du tableau de ses misères ; La Bruyère l'amuse de ses propres travers ; Vauvenargues le console et lui apprend à s'estimer. » Cette appréciation manque d'exactitude. La Rochefoucauld, homme du monde, en a peint les vices avec des couleurs vraies ; seulement il a eu le tort de considérer la plupart de ces vices comme des conditions d'existence pour la société, et n'étant pas susceptibles par conséquent d'être extirpés ou améliorés. Pascal ne s'est pas montré plus sévère, plus inexorable pour nos fautes que les Pères de l'Eglise. La Bruyère ne saurait être plaisant que pour les esprits superficiels, et les gens sensés s'affligeront, au contraire, de cette variété de caractères dépravés dont se compose l'humanité. Quant à Vauvenargues, son optimisme porte trop fréquemment atteinte à la morale, telle du moins que le devoir impose de la pratiquer.

Pour former le *Dictionnaire* qui nous a été confié, nous nous sommes attaché non-seulement à faire le meilleur choix possible dans l'œuvre des moralistes, mais encore à recueillir ce que d'autres compilateurs ont négligé de comprendre dans leur travail. Nous avons joint enfin, à ces premiers matériaux, les pensées que nous avions extraites nous-même de nos lectures diverses, depuis de longues années, et notre recueil se distingue, sous le rapport de ses éléments, de la plupart des ouvrages qui ont été consacrés au même sujet.

Nous avons donné avec soin les origines des proverbes, lorsqu'il nous a été possible de nous les procurer ; mais le nombre de ces origines est néanmoins peu considérable, parce que, d'une part on ne s'est guère occupé de les conserver, et que de l'autre on a du renoncer à en accueillir qui étaient évidemment forcées ou tronquées. Nous-même avons dû en ramener plusieurs à leur véritable acception.

Du reste, nous le redisons encore, les proverbes ont été en faveur dans tous les temps et l'on s'est fait constamment une distraction de les rassembler. Caton l'ancien avait pour eux une passion égale à celle que Cervantes place dans l'un des héros de son immortel roman ; et les grammairiens Zenobius et Diogenianus, qui vivaient sous Adrien, s'appliquèrent à en recueillir un grand nombre. Au moyen âge, Apostolius, Erasme et Adrien Junius réunirent les dictons qui se trouvaient épars dans les auteurs grecs et latins ; Joseph Scaliger publia les vers proverbiaux des Grecs ; Martin del Rio, les adages de la Bible ; André Scot, ceux du Nouveau Testament ; Novarius, ceux des Pères de l'Eglise ; et

Jean Drusus, ceux des Hébreux. Les proverbes des Arabes et des Persans furent traduits en latin par Scaliger, Erpenius et Levinus Warnerus ; puis Boxtornius rassembla ceux de l'ancienne langue britannique ; ceux des Espagnols furent publiés par Hernand Nunès ; et enfin Grutère inséra dans son *Florilegium ethicopoliticum*, les sentences des Grecs et des Latins, avec les proverbes répandus en Angleterre, en Allemagne, en Italie, en France et en Espagne. De nos jours ont paru chez nous les dictionnaires de proverbes de MM. La Mésangère, Boinvilliers, de Méry, Quitard, Desciseaux, etc.

Nous devons prévenir qu'en nous livrant quelquefois dans le présent livre à des commentaires, nous n'avons eu nullement la prétention d'ajouter à l'excellence des maximes dont nous avons fait choix ; mais comme celles-ci n'offrent pas toutes, cependant, à notre point de vue moral, un caractère d'unité tel que nous le désirions, nous avons cherché à établir cette unité au moyen d'observations ramenées à un même principe.

L'esprit de parti doit être nécessairement tout à fait étranger à un livre de la nature du nôtre. La morale n'a en effet pour but unique que l'amélioration du sort de l'homme, quels que soient d'ailleurs sa race, sa nation, son drapeau. Elle attaque le mal partout où elle le rencontre ; elle glorifie le bien de quelque part qu'il se manifeste. La morale, c'est l'esprit de l'Evangile, le commentaire des préceptes de Jésus-Christ. La morale, c'est la pratique de la religion, ou, en d'autres termes, le sentiment religieux présidant à tous les actes qui s'accomplissent dans la société, en dehors des devoirs imposés par le dogme. D'après cette manière de voir, ce serait aussi faire preuve de non sens, d'absence de charité chrétienne surtout, que de repousser les maximes morales de certains hommes, parce que leur nom ne figure que rarement parmi ceux qui demeurent constamment éclairés des bonnes doctrines. C'est un devoir, au contraire, lorsqu'on obtient de ces hommes-là des élans religieux, généreux, de nature à être utiles, de s'empresser de les recueillir comme un triomphe du bien sur le mal, de la vertu sur les inspirations coupables.

Outre l'objet principal que nous nous sommes proposé dans ce dictionnaire, et que nous venons d'exposer, notre travail sera une ressource pour ceux qui écrivent. Il est peu d'auteurs, effectivement, qui n'aient le desir, dans une occasion ou dans l'autre, d'appuyer une assertion, une opinion ou un fait, sur ce qu'ont dit, dans des cas analogues, des hommes qui font autorité dans les lettres, ou qui, au moins, ont émis des pensées justes et nettement exprimées. L'embarras est alors, si la mémoire n'est pas suffisamment meublée, ou si elle fait défaut, de se procurer immédiatement l'appui qu'on cherche ; car il est incontestable qu'on pourrait parcourir infructueusement un grand nombre de volumes, en se trouvant condamné à y fouiller au hasard. Notre livre fait disparaître cet inconvénient, et l'investigation y devient très-facile, puisque sa division par ordre de matières, conduit directement où sont réunies des réflexions sur le sujet qu'on traite. Enfin, les mêmes éléments fournissent des épigraphes, autre avantage qui n'est pas sans importance, puisqu'une épigraphe convenablement appropriée au sujet fait connaître tout d'abord dans quel esprit l'ouvrage est rédigé.

Il est quelques distinctions qu'il n'est pas inutile de rappeler ici. L'*apophthegme* est un mot ou une phrase d'un personnage célèbre et ancien. Le caractère de la *maxime* est d'offrir des termes choisis et concis. La *sentence* et l'*axiome*, qui sont aussi des maximes, doivent toujours être graves et se rattachent principalement à la philosophie et à la religion. L'*aphorisme* est le précepte d'une science quelconque. « Le *proverbe*, dit l'abbé Roubaud, est une sentence populaire ou un mot familier et plein de sens; l'*adage* est un proverbe piquant et plein de sel. Le proverbe annonce une vérité naïve tirée de l'observation; l'adage donne à cette vérité une pointe pour la rendre plus pénétrante. Il n'y a que du sens et de la précision dans le proverbe, il y a de l'esprit et de la finesse dans l'adage. »

DICTIONNAIRE

DE LA

SAGESSE POPULAIRE.

A

ABOMINATION (*Dicton*). Pour désigner les excès d'une grande impiété, on dit que c'est *l'abomination de la désolation*. Cette expression est tirée de l'Ecriture sainte. (*Marc.* XIII, 14.) « L'abomination de la désolation, dit Bossuet, est la même chose que les armées des païens autour de Jérusalem. Le mot d'abomination, dans l'usage de la langue sainte, signifie idole. Les armées romaines portaient dans leurs enseignes les images de leurs Césars et de leurs dieux ; ces enseignes étaient aux soldats un objet de culte, et parce que les idoles, selon l'ordre de Dieu, ne devaient jamais paraître dans la terre sainte, les armées romaines en étaient bannies. Quand Jérusalem fut assiégée, elle était environnée d'autant d'idoles qu'il y avait d'enseignes, et l'abomination ne parut jamais tant où elle ne devait pas être, c'est-à-dire, dans la terre sainte et autour du temple.

ABRON. Grec qui était renommé par ses mœurs licencieuses. Les anciens disaient, proverbialement, mener la vie d'Abron, pour signifier une conduite débauchée.

ABSENCE (*Prov.*). On dit communément que *les absents ont tort*, et l'on croit que ce proverbe nous vient de cet autre des Romains : *Hæres non erit*, « il n'héritera pas, » qu'ils employaient aussi à propos des absents.

ABUS. 1. Les abus inévitables sont des lois de la nature.

2. Avant d'attaquer un abus, il faut voir si on peut ruiner ses fondements.

(VAUVENARGUES.)

ACCIDENT. Un accident subit, dit Tacite, étonne même les plus grands hommes.

ACCO (*Prov.*). Les Grecs avaient ce proverbe : *Se mirer dans ses armes comme Acco dans son miroir*. Acco était une vieille femme, qui, s'étant regardée un jour dans un miroir, devint folle d'y voir ses traits aussi flétris. Mais après cela elle allait à chaque instant à ce fatal miroir pour s'y contempler et s'y adorer.

ACCOUCHÉE (*Dicton*). Pour qualifier tous les propos frivoles et les commérages qui se font autour d'une femme qui vient d'être délivrée, on emploie ce dicton : *Les caquets de l'accouchée*. On se sert aussi de ce proverbe : *Elle est parée comme une accouchée*, quand on parle d'une femme qui, quoique au lit, est remarquable par une toilette recherchée, et l'on justifie cette locution par le passage suivant que l'on trouve dans le livre qui a pour titre : *Le Miroir des vanités et pompes du monde :* « Il y a la caquetoire parée tout plein de fins carreaux pour asseoir les femmes qui surviennent, et auprès du lit une chaire ou fauteuil, garni et couvert de fleurs. L'accouchée est dans son lit, plus parée qu'une épousée, coiffée à la coquarte, tant que diriez que c'est la tête d'une marote ou d'une idole. Au regard des brasseroles, elles sont de satin cramoisi ou satin paille, satin blanc, velours, toile d'or ou toile d'argent, ou autre sorte que savent bien prendre et choisir. Elles ont carquans autour du col, bracelets d'or, et sont plus phalérées qu'idoles ou reine de cartes. Leur lit est couvert de fins draps de Hollande ou toile cotonine tant déliée que c'est rage, et plus uni et poli que marbre. Il leur semble que ce serait une grande faute, si un pli passait l'autre. Au regard du chalit, il est de marqueterie ou de bois taillé à l'antique et à devises. »

ACTIONS. 1. Il semble que nos actions aient des étoiles heureuses ou malheureuses à qui elles doivent une grande partie de la louange et du blâme qu'on leur donne.

2. Nous aurions souvent honte de nos plus belles actions, si le monde voyait tous les motifs qui les produisent.

3. C'est en quelque sorte se donner part aux belles actions, que de les louer.

(LA ROCHEFOUCAULD.)

Une approbation donnée sur le témoignage des actions flatte celui qui la reçoit et justifie le goût de quiconque la donne.

(LA BRUYÈRE.)

ACTIONS (*Prov.*). Les espagnols ont ce proverbe : *Las obras de cada uno pinzel de su natura :* « Les actions de chaque homme sont le pinceau de son naturel. »

ADMIRATION. Pour être admiré, il faut

toujours garder quelque chose pour le lendemain. (Balthasar GRACIAN.)

La simple admiration est un sentiment tranquille et désintéressé. (L'abbé PRÉVOST.)

ADRESSE. On peut dominer par la force, dit Vauvenargues, mais jamais par la seule adresse.

ADVERSITÉ. Cette situation est la véritable pierre de touche de l'homme. C'est alors qu'on s'assure de sa véritable valeur morale. Si l'expérience l'a éclairé sur toutes les choses, s'il est sage, sincèrement religieux, l'adversité lui amène des privations, mais aucun trouble dans l'âme. Il sait que tous les biens de ce monde sont périssables, et il attend avec patience et dignité cette vie d'en haut où tout est éternel. Si, au contraire, la sagesse et la religion lui font défaut, l'infortune le livre aussitôt à la faiblesse, et le conduit souvent aux fautes les plus condamnables (1). (N.)

Présente la main à celui qui tombe. Relève celui qui a fait une chute. Secours l'infortuné qui ne peut trouver d'appui. Souviens-toi que l'infortune est commune à tous les hommes, et que la félicité n'a rien de stable. (PHOCYLIDE.)

Il n'y a pas moins de grandeur à supporter de grands maux, qu'à faire de grandes choses. (TITE-LIVE.)

L'adversité est l'épreuve de la vertu. Le spectacle le plus digne de Dieu, est celui de l'homme juste et courageux aux prises avec la fortune. (SÉNÈQUE.)

Un grand et principal expédient pour se bien comporter dans l'adversité, c'est d'être homme de bien. (CHARRON.)

Une félicité constante, ou des malheurs continuels, sont une preuve trop équivoque de la grandeur d'âme : on s'accoutume à ce qui dure toujours; et souvent ce qui paraît une marque de vertu, n'est qu'un pur effet d'habitude. Mais lorsqu'on a passé successivement par tous les degrés du bonheur et de l'adversité, lorsqu'on a senti les extrémités du bien et du mal, de la douleur et de la joie, on a fait ses preuves, pour ainsi dire; et ce mélange distingue véritablement les caractères héroïques, parce qu'il faut autant de force pour soutenir le plaisir avec modération, que pour résister invinciblement à la peine. (L'abbé PRÉVOST.)

C'est au malheur de juger du malheur; le cœur grossier de la prospérité ne peut comprendre les sentiments délicats de l'infortune. (CHATEAUBRIAND.)

Le dénûment, la gêne, l'incertitude lient les mains dans les choses mêmes que l'argent ne fait pas. (DE SÉNANCOURT.)

La pensée du malheur est un hôte importun que l'on éconduit le plus vite que l'on peut. (Baron D'HAUSSEZ.)

Ah ! je sais ce que c'est que briser à l'écueil,
Et qu'être ballotté de naufrage en naufrage,
De la crèche au cercueil.
(Mlle Juliette DE SAUVIGNIE.)

Est-il une expression dont l'indifférence soit moins avare et qui donne plus envie de se décourager que ces mots : *Du courage !* (Emile DE GIRARDIN.)

AFFAIRES. Gardez-vous bien d'entreprendre aucune affaire qui pourrait nuire aux autres. Soyez sur vos gardes pour celles mêmes que vous pourrez traiter, et dirigez-les avec ménagement; c'est ainsi que vous aurez bien rarement à vous repentir, ou d'avoir entrepris une affaire avec témérité, ou de l'avoir mal conduite. (CONFUCIUS.)

Les affaires dérobent le temps de pourvoir à sa santé et au repos du cœur : on ne peut ni étudier, ni se connaître, ni jouir de soi-même. (BACON.)

1. C'est une grande science de savoir se soustraire aux affaires.

2. Vivre dans l'embarras des affaires, c'est vivre à la hâte. (Balthasar GRACIAN.)

1. Ne fondez rien sur les jeux de bourse : c'est le terrain le plus dangereux des affaires; vous avez à lutter contre la mauvaise foi, vos passions, les événements politiques, les reports si courts et si onéreux, les petits bénéfices et les grosses pertes.

2. Quand vous faites une affaire, analysez-la et examinez-la avec attention. Ne faites pas comme les actionnaires, qui souscrivent des actions sans connaître les statuts de la société; faites au contraire comme le marchand de chevaux, qui tourne et retourne autour du cheval qu'il veut acheter, jusqu'à ce qu'il sache parfaitement le marché qu'il va conclure.

3. Ne perdez pas de vue en affaires que le succès dépend souvent de l'occasion; ne la laissez pas s'envoler, saisissez-la par les cheveux, retenez-la, elle ne reviendra pas. Il y a un grand principe : c'est de liquider de suite une affaire; de réaliser peu, promptement et argent comptant.

4. En affaires il ne faut pas faire du sentiment : chacun pour soi, et Dieu pour tous, comme disent les Anglais. (DE MÉRICLET.)

AFFECTATION. 1. Se singulariser ne sert qu'à se faire passer pour un original ridicule.

2. La politesse même offense quand elle se fait trop remarquer.

3. Les sages se piquent plus d'être grands que de le paraître. (Balthasar GRACIAN.)

AFFECTION. Prescrire l'affection, c'est commander l'hypocrisie : l'attachement doit naître de lui-même.

AFFLICTION. C'est s'affliger plus qu'il ne faut, que de s'affliger avant qu'il en soit besoin. (SÉNÈQUE.)

Quelque prétexte que nous donnions à nos afflictions, ce n'est souvent que l'intérêt et la vanité qui les causent. (LA ROCHEFOUCAULD.)

1. Rien n'est plus violent que d'être affligé sans oser communiquer ses peines.

2. On n'est guère capable de dissimulation dans une grande douleur. (L'abbé PRÉVOST.)

Si la tristesse attendrit l'âme, une profonde affliction l'endurcit. (J.-J. ROUSSEAU.)

Quand nous nous affligeons de nos fautes

(1) Tous les paragraphes signés (N.) sont de l'auteur du présent Dictionnaire.

Imprimerie MIGNE, au Petit-Montrouge.

INTRODUCTION.

L'air s'échappe d'un vase que l'on a rempli : l'homme qui se remplit de vérités morales, se débarrasse de l'orgueil. PLUTARQUE.

La morale profite davantage quand elle s'insinue par pensées détachées. Les discours d'apparat font plus de bruit et moins d'effet. SENÈQUE.

La morale n'est pas faite pour recevoir la loi de la méthode, et des maximes éparses et sans suite feront toujours plus d'effet sur le cœur que l'arrangement le mieux combiné. BACON.

Il y a peu de services aussi utiles au public que ceux qui contribuent à régler la morale, parce que le fruit en est double, et que chacun tire presque autant d'avantage de la probité d'autrui que de la sienne.
L'abbé PRÉVOST.

Un livre de morale est un excellent ami, car il peut nous éclairer sur nos fautes, sans que nous ayons à craindre qu'un tiers soit admis dans la confidence des leçons que nous avons méritées et reçues. N.

L'axiome et le proverbe sont les deux plus anciennes formules législatives qui se soient produites parmi les hommes. Dès que plusieurs de ceux-ci vécurent en société, l'intelligence des choses et leurs commodités réciproques leur dictèrent certaines règles qu'ils s'imposèrent naturellement par l'emploi de quelques phrases répétées par eux dans leurs rapports journaliers, soit qu'il fût question du bien, soit que le mal fût, l'objet de leurs discussions. Le bien et le mal, en effet, sont les premières notions qu'ait reçues l'humanité, et ces deux sentiments se sont trouvés constamment aux prises en elle pour assurer le plus grand profit de l'intérêt personnel. Si depuis la naissance du christianisme, ceux qui ont professé cette bienfaisante religion s'étaient attachés rigoureusement à soumettre leur conduite aux préceptes de l'Evangile, la pratique de cette morale aurait suffi sans aucun doute à leur bonheur et au maintien de l'harmonie sociale, puisque l'enseignement du fils de Marie, prescrit la fraternité, la charité, la tolérance, le respect pour les lois, toutes les vertus enfin qui tendent au bien-être de la communauté des hommes. Mais l'esprit évangélique n'est pas, malheureusement, celui qui domine dans la société; tous les membres de celles-ci ne sont pas d'ailleurs éclairés par les mêmes principes religieux ; et pour amener l'espèce humaine à se diriger dans la meilleure voie, il est indispensable de lui présenter sans cesse et sous toutes les formes, les devoirs que la sagesse impose.

Cardan a dit l'un des premiers, et l'on a souvent répété depuis, que les proverbes et les maximes sont l'expression du caractère et des mœurs des peuples. On peut se rendre compte effectivement des vertus ou des vices qui sont le plus répandus dans une nation, en rassemblant et en examinant les dictons qui se trouvent en faveur chez elle ; car ces dictons sont une sorte d'étendard à l'abri duquel les hommes placent le plus grand nombre de leurs actions, et ils en forment aussi la base des lois qui les régissent. « Quoiqu'on dise contre les proverbes, écrit Senecé, que certains esprits qui se prétendent supérieurs veulent renvoyer au bas peuple, il est hors de doute qu'ils renferment la quintessence de la raison et du bon sens, et que c'est par un consentement universel de tous les âges et de toutes les nations, qu'ils ont transmis le dépôt qui leur a été confié à tout ce qu'il y a de peuples les plus polis depuis le berceau du monde. » L'abbé Tuet dit à son tour : « Peut-on donner une plus haute idée des proverbes, que de les faire servir d'asile et de

tenir dans la grâce sans la prière, qu'il l'est au corps de subsister sans nourriture.

(*Maximes chrétiennes.*)

AMENDE (*Prov.*). On dit de ceux qui ont à débourser de l'argent, quoiqu'ils aient été lésés d'une manière quelconque : *Les battus payent l'amende.* Ce dicton vient de l'épreuve du *serment*, qui avait lieu, au moyen âge, dans ce qu'on appelait *le jugement de Dieu.* Lorsque les uns attestaient ce que les autres niaient, on choisissait un champion de chaque côté, pour se battre avec le bouclier et le bâton : le vaincu, réputé parjure, avait la main coupée, et les autres témoins de son parti payaient l'amende, pour racheter leur main, condamnation provenant d'une loi rendue par Louis le Débonnaire.

AMITIÉ. Le fils de Marie a dit aux hommes : *Aimez-vous les uns les autres.* (*Joan.* XIII, 34.) Ce touchant et admirable commandement de l'amour du prochain en général, n'exclut pas toutefois, on doit bien le penser, certaines prédilections dans les rapports qui sont les plus immédiats, les plus intimes; et de même que les époux ont un penchant plus prononcé pour tel ou tel de leurs enfants, de même chacun peut éprouver une sympathie plus grande pour telle ou telle personne qui l'approche, que pour telle ou telle autre. Il serait sans doute à souhaiter que ce dernier genre d'affection fût toujours excité par les vertus de ceux qui en sont l'objet; mais ce cas est, au contraire, l'exception. On serait disposé à croire aussi, au premier aperçu, que l'amitié est cimentée par une parité de sentiments, d'opinions et d'habitudes; mais il n'en est rien non plus. L'amitié se produit, entre égaux, par suite de flatteries ou d'intérêts réciproques. Du grand au petit, elle repose sur le zèle et la servilité du dernier. Au point de vue où la morale considère cette sorte de lien, celui-ci devrait être indissoluble, même au sein des calamités les plus affreuses qui pourraient atteindre l'un des contractants; mais on sait combien il est loin d'en être ainsi. On est l'ami de l'homme puissant, de l'homme riche, de celui qui rend au moins autant qu'il a reçu; mais on cesse de l'être, on en repousse le titre, dès qu'on se trouve en présence de l'adversité qui, pesant sur l'un des conjoints, rend dès lors les positions inégales. Hier, on se montrait empressé, plein de protestations de bienveillance ou de dévouement; aujourd'hui, la mémoire fait défaut, et l'on fuit cette figure à laquelle on souriait naguère, comme on évite la rencontre d'un reptile. Ces vérités sont tristes, mais elles sont incontestables. L'amitié n'est donc qu'un corps sans âme, un mot sans application, un mythe servant simplement d'ornement aux poëtes et aux légendes. On a beaucoup écrit, en effet, sur l'amitié : nous allons voir quelques-unes des inspirations qu'elle a fait naître. (N.)

Ne dites point à votre ami : Allez et revenez, je vous donnerai demain, lorsque vous pouvez lui donner à l'heure même.

(SALOMON.)

Choisis pour ton ami l'homme que tu connais le plus vertueux, ne résiste point à la douceur de ses conseils et suis ses utiles exemples. (PYTHAGORE.)

Avec ses amis, il faut agir comme s'ils devaient être un jour nos ennemis. (BIAS.)

1. Crains de t'exposer, pour une faute légère, à perdre ton ami. Garde-toi d'écouter le calomniateur qui l'accuse.

2. Dieu seul est exempt de faire des fautes. Sans l'indulgence, l'amitié ne peut plus exister. (THÉOGNIS.)

1. Avant de vous lier avec quelqu'un, sachez comment il s'est conduit dans ses premières amitiés. Il est à croire qu'il n'en usera pas autrement avec vous qu'il n'en usait avec les autres.

2. Vous connaîtrez vos amis à l'intérêt qu'ils prendront à vos disgrâces, et au zèle qu'ils montreront dans vos détresses. C'est dans le creuset qu'on éprouve l'or; c'est dans l'adversité que l'on reconnaît l'ami véritable. (ISOCRATE.)

Un ami est une même âme dans deux corps. (ARISTOTE.)

1. Avertissez avec douceur votre ami qui s'égare; remettez-le dans la bonne route dont il s'est écarté; mais si vos soins sont inutiles, si lui-même s'obstine à sa perte, ne vous rendez pas ridicule par une vaine importunité.

2. On trouve de grandes richesses dans l'ami droit et sincère, dans l'ami fidèle, et dans celui qui écoute volontiers; mais rien n'est plus dangereux que l'ami qui trompe par un extérieur composé, l'ami lâche et flatteur, et l'ami babillard. (CONFUCIUS.)

Combien d'avances qu'on ne peut faire par soi-même, et dont un ami nous épargne la peine ou l'humiliation. (BACON.)

1. Il y a peu d'amis de la personne, mais beaucoup de la fortune.

2. On juge l'homme par les amis qu'il a.

3. Vivre sans amis, c'est mourir sans témoins.

4. Il est plus difficile de conserver ses amis que de les faire. (Balthasar GRACIAN.)

1. C'est une preuve de peu d'amitié de ne s'apercevoir pas du refroidissement de celle de nos amis.

2. Il est plus honteux de se défier de ses amis que d'en être trompé.

3. Il ne faut pas regarder quel bien nous fait un ami, mais seulement le désir qu'il a de nous en faire

4. Ce qui fait que la plupart des femmes sont peu touchées de l'amitié, c'est qu'elle est fade quand on a senti l'amour.

(LA ROCHEFOUCAULD.)

1. Nous devons ménager l'amitié de tous les hommes, et ne nous confier presque à aucun. Il y en a peu qui aient le pouvoir et la volonté de nous servir; mais tous peuvent nous rendre de mauvais services et nous perdre.

2. Le défaut de respect et d'estime rend

l'amitié inconstante, et détruit la plus forte et la plus solide.

3. L'amitié n'est pour l'ordinaire qu'un échange de bons offices, un ménagement réciproque d'intérêts, et une espèce de commerce qui ne dure que selon le besoin, et dont on doit user avec beaucoup de précaution. (DE VERNAGE.)

Il n'y a rien qui contribue davantage à la douceur de la vie que l'amitié; il n'y a rien qui trouble si fort le repos que les amis, si nous n'avons pas assez de discernement pour les bien choisir. (SAINT-EVREMONT.)

C'est l'insuffisance de notre être qui fait naître l'amitié, et c'est l'insuffisance de l'amitié même qui la fait périr.

(VAUVENARGUES.)

Les contrastes forment plus de liaisons intimes que les rapports d'humeur.

(Mme DE GRAFFIGNY.)

A quels dieux immole-t-on ce qu'il y a de plus rare et de plus doux sur la terre, l'amitié? à la vanité, à l'intérêt.

(DE MALESHERBES.)

Celui qui te conseille d'ôter ta confiance à tes amis veut te tromper sans témoins.

(JUAN MANUEL.)

On ne cherche de nouveaux amis que lorsqu'on est trop bien connu des anciens.

(Mme DE PUIZIEUX.)

Les vieilles connaissances valent mieux que les nouveaux amis. (Mme DU DEFFANT.)

J'eus des adorateurs et n'eus pas un ami.

(VOLTAIRE.)

Lorsque mon ami rit, c'est à lui de m'apprendre le sujet de sa joie. Pleure-t-il, c'est à moi de découvrir les causes de son chagrin. (DESMAHIS.)

J'appelle *amis* ceux qui aiment à me voir, qui, disposés à me pardonner mes faiblesses, à les dissimuler aux yeux d'autrui, me traitent absent avec ménagement, présent avec franchise. (MARMONTEL.)

J'ai mes amis qui m'aiment, mes amis qui ne se soucient pas de moi, et mes amis qui me détestent. (CHAMFORT.)

Les faux amis s'attachent aux riches, comme le feu aux matières combustibles, jusqu'à ce qu'ils les aient consumés.

(SANIAL DUBAY.)

Salomon a raison: *Les blessures faites par un ami, valent mieux que les caresses d'un flatteur*. Cependant, il vaudrait mieux que l'ami ne blessât point.

(Joseph DE MAISTRE.)

Un frère est un ami donné par la nature.

(LEGOUVÉ.)

J'étais, comme Sosie, ami de tout le monde,
Quand personne n'était le mien.

(DE LABOUISSE ROCHEFORT.)

Les torts d'un ami peuvent entrer dans notre pensée, mais non pas dans nos sentiments. (DE SÉNANCOURT.)

Il y a des temps dans la vie, où il faut se sevrer même de ses amitiés pour ne pas porter malheur à ses amis.

(DE LAMARTINE.)

1. Si la fortune élève votre ami, attendez qu'il vienne à vous; si l'adversité l'abaisse, courez à lui.

2. Un ami est celui qui nous conseille avec courage dans la prospérité, et qui nous aide en silence dans l'infortune.

3. C'est aux deux extrémités de la vie, qu'on est le plus sensible à l'amitié.

(A. DE CHESNEL.)

AMITIÉ (*Prov.*). Les proverbes qu'a dictés ce sentiment sont assez nombreux: voici quelques-uns:

1. *La mort n'a point d'amis et le malade n'en a qu'un demi.*

2. *Nul n'est si riche qu'il n'ait métier d'amis.*

3. *Il n'est nuls petits amis.*

4. *Pauvres gens n'ont guère d'amis*

5. *Bien de sa place part qui son ami y laisse.*

6. *Amitié d'enfant, c'est de l'eau dans un panier.*

7. *Amitié de gendre, soleil d'hiver.*

8. *Qui prête à l'ami, perd au double.*

AMOUR. Ce sentiment que Dieu semble avoir placé dans l'homme et la femme, pour la plus grande félicité de l'union conjugale, serait en effet la plus douce des jouissances, s'il était possible de l'astreindre aux règles de la raison, aux conditions que la morale impose. Mais quoique l'amour ait une destination plus noble dans l'homme que chez les animaux, son effervescence les confond malheureusement trop souvent dans les mêmes excès; et si le premier, lorsqu'il est épris, ne manifeste pas la férocité du tigre, son délire est du moins analogue à celui que produit la fièvre chaude. L'amour est donc plutôt une maladie qu'une tendresse normale et profitable; et de même que, dans toutes les perturbations du physique, cette maladie réagit sur l'esprit d'une façon plus ou moins dangereuse. Par exemple, le paroxisme une fois passé, tous ceux qui s'y sont trouvés en proie, arrivent aux mêmes conclusions; reconnaissent unanimement l'état d'aliénation dans lequel ils étaient plongés; seulement, ici encore, l'expérience acquise ne répare en rien les maux qui l'ont précédée; et sa lumière n'est pas même destinée à épargner de nouvelles folies aux victimes qui lui succéderont. C'est presque comme un cataclysme de la nature qu'il faut subir bon gré mal gré. Et cependant, nous le répétons, la déception se présente constamment la même, c'est-à-dire qu'on s'est tellement exagéré, par l'imagination, les dons et les qualités de l'objet aimé, que lorsqu'on possède enfin celui-ci, on ne rencontre jamais en lui la dixième partie des perfections qu'on avait rêvées. On voit que le bonheur des unions entre les deux sexes réclamerait du calme et du raisonnement; mais, nous l'avons dit, la nature n'y vient guère en aide; et s'il fallait arracher brusquement à l'amour ses illusions, ses prestiges, ses couronnes au parfum enivrant, ce serait, de l'avis presque général de ceux qui taillent des plumes pour les tremper dans l'encre, vouer ce sentiment, ou plutôt cette

AMOUR (*Prov.*). Il y a ce proverbe : *L'amour apprend les ânes à danser*. Ce qui signifie que par lui les esprits les plus vulgaires reçoivent une sorte de transformation à leur avantage.

On dit aussi, au sujet des vieillards qui se laissent subjuguer par une passion qui ne sied qu'à la jeunesse : *Les lunettes et les cheveux gris sont les quittances d'amour*. Ce proverbe n'est pas toutefois signé d'Anacréon.

AMOUR DE DIEU. L'amour de Dieu, dit l'auteur des *Maximes Chrétiennes*, n'exclut point la crainte de ses jugements, plus on l'aime et plus on craint d'être à jamais séparé de lui.

AMOUR DU PROCHAIN. La raison est perfectionnée par le plus heureux sentiment de l'âme, par cet amour vertueux qui unit l'homme à tous les hommes. Cet amour universel n'est point une qualité qui nous soit étrangère : il est l'homme lui-même, ou, si l'on veut, c'est une qualité essentielle de l'homme et innée en lui, qui lui inspire d'aimer ses semblables. (CONFUCIUS.)

L'amour du prochain est de tous les sentiments le plus sage et le plus habile : il est aussi nécessaire dans la société civile pour le bonheur de notre vie, que dans le christianisme pour la félicité éternelle.
(LA ROCHEFOUCAULD.)

AMOUR FILIAL. Le propre de l'homme, dit Confucius, est d'aimer; mais l'amour pour ses parents est son premier devoir, et sert de règle pour aimer les autres.

AMOUR MATERNEL. Que pourrions-nous exprimer sur cet admirable sentiment, qui n'ait déjà été dit, qui ne soit d'ailleurs apprécié par tout le monde ? L'amour maternel est la plus sublime des vertus que Dieu a placées dans le cœur de la femme; et cette vertu est non-seulement si belle, mais encore d'une telle importance pour l'ordre de l'univers, qu'elle brille aussi de tout son éclat jusque dans l'espèce la plus infime des animaux.

AMOUR PATERNEL. L'amour paternel, dit Vauvenargues, ne diffère pas de l'amour-propre. Un enfant ne subsiste que par ses parents, dépend d'eux, leur doit tout; ils n'ont rien qui leur soit si propre. Aussi un père ne sépare point l'idée d'un fils de la sienne, à moins que le fils n'affaiblisse cette idée de propriété par quelque contradiction ; mais plus un père s'irrite de cette contradiction, plus il s'afflige, plus il prouve ce que je dis.

AMOUR PLATONIQUE. Ce genre d'amour n'est qu'une imposture que réprouve la morale, et que la prudence doit aussi repousser. Malheur à la femme candide qui se laisserait prendre à un tel piége ; honte à l'époux qui tolérerait un pareil lien.

AMOUR POETIQUE (*Prov.*). C'est aussi l'amour platonique, et les Italiens lui donnent proverbialement le nom de *Petrarchevolmente*, c'est-à-dire l'amour à la façon de Pétrarque.

AMOUR-PROPRE. 1. Il est très-difficile de se guérir de la bonne opinion de soi-même.

2. Moins on vaut et plus on se flatte.
(Balthasar GRACIAN.)

1. L'amour-propre est l'amour de soi-même, et de toutes choses pour soi ; il rend les hommes idolâtres d'eux-mêmes, et les rendrait les tyrans des autres, si la fortune leur en donnait les moyens. Cet amour ne se repose jamais hors de soi, et ne s'arrête dans les sujets étrangers que comme les abeilles sur les fleurs, pour en tirer ce qui lui est propre.

2. L'amour-propre fait tous les vices et toutes les vertus morales, selon qu'il est bien ou mal entendu (LA ROCHEFOUCAULD.)

L'amour-propre est le *primum vivens* et l'*ultimum moriens*, le premier vivant et le dernier mourant de notre cœur. Quand on le chasse par la porte, il rentre par la fenêtre. (AMELOT DE LA HOUSSAYE.)

Un excès d'amour-propre corrompt les meilleures qualités de l'âme, les rendant ou inutiles, ou ridicules, ou pernicieuses.
(L'abbé PRÉVOST.)

Un piége dans lequel nous tombons tous, c'est de croire tout le monde sans cesse occupé de nous en bien ou en mal, tandis que le plus souvent on n'y pense guère.
(J.-J. ROUSSEAU.)

1. L'amour-propre est un ballon plein de vent : faites une piqûre, il en sort des tempêtes.

2. Il n'est pas rare de montrer de l'humeur contre ceux qui nous forcent à examiner ce que nous avions admis sans réflexion.
(VOLTAIRE.)

1. Un amour-propre excessif ne détruit pas les bonnes qualités, mais il les gâte.

2. L'amour-propre enfante également des héros et des sots. (A. DE CHESNEL.)

AMOUR-PROPRE (*Prov.*). On dit de celui qui se trouve épris d'un grand amour de soi, qu'*il s'aime sans rivaux*. Ce sont les termes dont se sert Cicéron à propos d'un certain Hirtius : *Quam se ipse amans sine rivali*.

AN QUARANTE (*Prov.*). En parlant d'une chose qui n'est point susceptible d'inspirer la moindre crainte, on dit : *Je m'en moque comme de l'an quarante*. Voici ce qui a donné lieu à ce proverbe : Au commencement du XIe siècle, on croyait généralement à une fin prochaine du monde, et c'était l'opinion que Jésus-Christ lui-même avait assigné comme terme à son Eglise et à la société tout entière, la date de 1040. Les esprits se trouvaient grandement agités par cette croyance. Mais lorsque l'époque si redoutée fut passée, la moquerie fit place à l'appréhension, et le proverbe qui vient d'être indiqué naquit.

ANE (*Prov.*). 1. Les Grecs, pour exprimer la discussion que fait souvent naître une bagatelle, disaient : *Disputer sur l'ombre d'un âne*, et l'on donnait pour origine à ce proverbe l'historiette suivante que Démosthène avait racontée, disait-on, aux Athéniens, pour obtenir qu'ils prêtassent plus d'attention qu'ils n'avaient l'habitude de le faire à ses paroles. — Un jour d'été, un

jeune homme, voulant se rendre d'Athènes à Mégare, loua un âne. Vers le midi, le cavalier ne trouvant aucun arbre pour se préserver du soleil, qui était brûlant, eut l'idée de mettre pied à terre et de s'asseoir à l'ombre que projetait sa monture. Mais le maître de l'âne, qui avait accompagné l'animal, prétendit que cette place lui appartenait de droit, attendu qu'il avait loué l'âne, mais non pas l'ombre que cette bête procurait. Les deux hommes ne purent se mettre d'accord; des paroles on en vint aux coups; et comme ceux-ci ne furent pas plus heureux pour vaincre l'obstination de l'un et l'autre champion, tous deux eurent recours à la justice.

2. Il y avait autrefois, dans la ville de Beaune, une famille distinguée de négociants qui portait le nom de *L'ane*, et on la citait dans le commerce, en disant les anes de Beaune. Dans la suite, les malins, équivoquant sur le dicton, se plurent à désigner la totalité des habitants sous la dénomination d'*ânes de Beaune*.

3. On dit proverbialement, pour exprimer qu'on donne toujours moins de soins aux intérêts publics qu'aux siens propres : *L'âne du commun est toujours le plus mal.*

4. Autrefois on disait aussi d'un bon domestique, qu'il devait *avoir oreille d'âne*, ce qui signifiait que son lot était de tout écouter sans réplique, tout entendre sans faire écho.

ANE COURONNÉ (*Prov.*). Le roi de France Louis IV, surnommé d'Outre-Mer, se trouvant de passage à Tours, alla entendre la messe à l'église Saint-Martin. Le comte d'Anjou, Foulques II, s'y trouvait déjà sous l'habit d'un moine et chantant à gorge déployée. Les seigneurs de la suite du roi, qui reconnurent le comte, s'amusèrent beaucoup de sa passion pour le plain-chant, et les railleries auxquelles ils se livrèrent furent encouragées par la propre gaieté du monarque. Foulques s'étant aperçu de la chose, fut très-scandalisé d'une conduite qu'il n'attribuait qu'à une sorte d'ignorance et de dédain pour l'art, et il écrivit à Louis, à ce sujet, ces lignes qui, depuis, ont eu tant de célébrité et dont les derniers mots sont devenus proverbe: « Au roi de France, le comte d'Anjou, salut. Apprenez, Monseigneur, qu'*un roi non-lettré est un âne couronné.* »

ANE DE BURIDAN (*Prov.*). On dit souvent d'une personne que certaines considérations rendent indécise : *C'est l'âne de Buridan*. On rattache l'origine de ce dicton à une sorte de sophisme qui contribua à rendre célèbre Buridan, recteur de l'Université de Paris, vers la fin du XIIIe siècle. Il supposait un âne également pressé de la soif et de la faim, et placé entre un seau d'eau et une mesure d'avoine. — « Que fera l'âne? » demandait-il alors. Et si on lui répondait, comme cela devait nécessairement arriver, « que l'âne ne serait point assez simple pour ne boire ni manger, » il s'écriait aussitôt : « Donc l'animal se tournera d'un côté plutôt que de l'autre; donc il a le franc arbitre. »

ANE DE MARTIN (*Prov.*). Pasquier raconte, d'après Alciat, cette anecdote dont il faut leur laisser la responsabilité. Un nommé Martin, titulaire d'une abbaye appelée *Asello*, avait trouvé pour incription, sur la porte de ladite abbaye :

Porta, patens esto; nulli claudaris honesto.

Fatigué des nombreuses visites que cette inscription lui attirait, il fit placer après le mot *nulli* le point qui se trouvait devant le mot *honesto*. L'abbé fut alors débarrassé de tout importun; seulement, l'expédient auquel il avait eu recours ne fut pas goûté par ses supérieurs, et il perdit son bénéfice. Après cela, on remania derechef l'inscription que l'on présenta ainsi :

Pro solo puncto caruit Martinus asello;

mais cette fois encore la critique trouva à redire; et comme le mot *asello* offrait une équivoque, on répéta plaisamment : *Pour un point Martin perdit son âne*, phrase qui devint un proverbe.

ANGLAIS (*Prov.*). Cette qualification est donné assez fréquemment par les débiteurs à leurs créanciers, et l'on dit : *J'ai payé tous mes anglais*, pour exprimer qu'on s'est libéré avec ceux à qui l'on devait. Cette locution vient, dit-on, de l'époque où le roi Jean se trouvait en Angleterre, ce qui obligea la France à s'imposer extraordinairement pour payer aux Anglais la rançon du prince.

ANGUILLE (*Prov.*). 1. On dit de celui qui fait usage d'un mauvais moyen pour arriver au résultat qu'il se propose, *qu'il rompt l'anguille au genou*, ce qui signifie qu'au lieu de se servir d'un couteau comme il le faudrait, il cherche à rompre le reptile comme on ferait d'un morceau de bois.

2. On fait usage aussi du proverbe suivant en parlant d'une affaire qui paraît obscure et dont il faut se défier : *Il y a quelque anguille sous roche.*

ANGUILLE DE MELUN (*Prov.*). On représentait à Melun le mystère de Saint-Barthélemy, qui fut écorché, et il était d'usage, dans ces sortes de représentations, de parodier jusqu'aux moindres détails du sujet dont on avait fait choix. Le saint était joué par un nommé *Languille*, qui fut attaché à une croix, afin d'être en apparence écorché; mais comme celui qui le liait vint à lui faire mal, il poussa un cri, et les spectateurs de dire : « Languille crie avant qu'on ne l'écorche. » De là le proverbe qui, pour désigner un homme peureux, dit : *Il est comme l'anguille de Melun, qui crie avant qu'on ne l'écorche.*

ANSES (*Prov.*). On dit trivialement : *Faire le mot à deux anses*, pour exprimer l'action d'une personne qui, de même que les poissardes, place les mains sur ses hanches pour disputer.

ANTHOLOGIE DE LA SAGESSE. 1. Que vos amis absents aient autant de place dans votre mémoire que les présents.

2. Ne vous enrichissez pas des voies injustes, et songez que vous recevrez de vos

enfants le traitement que vous aurez fait à vos pères.

3. Jeune homme, considère s'il n'est pas trop tôt pour te marier. Vieillard, prends garde qu'il ne soit trop tard.

4. Le sage est toujours assez riche, mais il est bien rare que le riche soit sage.

5. La grande envie de parler est un signe de folie.

6. Rien de plus funeste que la malignité : elle blesse même l'homme de bien qu'elle touche.

7. Rien de plus rare qu'un tyran qui parvient à la vieillesse.

8. Ne faites pas ce que vous blâmez dans les autres, mais faites ce que vous entendez louer en eux.

9. La félicité du corps consiste dans la santé, et celle de l'esprit dans le savoir.

(Thalès.)

1. Que ta langue ne soit pas l'interprète du mensonge.

2. Que tes premiers respects soient pour les dieux, et les autres pour ton père.

3. L'homme n'a rien si fort à craindre que la perte du bonheur.

4. Ne contracte pas d'amitiés à la légère, et conserve toujours celles que tu as faites.

5. Ne jugeons pas du bonheur d'un homme avant sa dernière heure.

6. Tant que tu vivras, cherche à t'instruire.

7. Il faut plus se fier à la probité d'un homme qu'à son serment.

8. Il en est des lois comme des toiles d'araignées, qui retiennent les choses légères, mais sont rompues par les pesantes.

(Solon.)

1. Nous ne pouvons travailler plus glorieusement qu'à nous acquérir l'amitié de nos concitoyens.

2. Ne dis rien des dieux que ce qu'il t'est permis d'en dire.

3. Ne fais pas d'autre provision que de sagesse : c'est le seul bien que la fortune ne peut enlever.

4. Parmi les bêtes domestiques, la plus à craindre est le flatteur.

5. Il vaut mieux être juge entre ses ennemis qu'entre ses amis, parce que, dans le premier cas, on se fait un ami, et, dans l'autre, un ennemi.

6. La bonne conscience est seule au-dessus de la crainte.

7. La loi : c'est la raison. (Bias.)

1. Ne désire point l'impossible, et regarde comme impossible tout ce qui est injuste.

2. Soyez le maître chez vous, et ne cherchez pas à l'être chez les autres.

3. L'homme généreux ne perd jamais la mémoire des bienfaits qu'il a reçus ; mais il oublie aisément ceux que sa main répand.

4. Rien n'est si difficile que de se connaître soi-même : l'amour-propre exagère toujours notre mérite à nos yeux.

5. Il vaut mieux perdre que de faire un gain honteux.

6. Tu parles mal des autres : tu ne crains donc pas le mal qu'ils diront de toi?

7. C'est moins la mort qui est horrible que le fantôme sous lequel on nous la fait envisager.

8. Fais-toi pardonner ta puissance par ta douceur : mérite d'être aimé, redoute d'être craint.

9. Il faut être plus prompt à soulager un ami dans sa disgrâce qu'à le féliciter de son bonheur.

10. Où la loi parle, que les orateurs se taisent.

11. Il vaut mieux perdre que de s'enrichir par des voies injustes, parce que l'un ne fait de la peine que pour un temps, au lieu que l'autre afflige toujours votre conscience.

(Chilon.)

1. Ne ris point de l'affront que l'on fait à une personne, parce que tu te la rends par là ennemie.

2. Comme tu ne dois pas sortir de ton logis sans penser à ce que tu vas faire, tu n'y dois pas rentrer sans méditer sur ce que tu as fait.

3. Applique-toi davantage à écouter qu'à parler.

4. Que l'ingratitude ne loge point dans ton âme.

5. Heureux le prince qui ne croit rien de ce que lui disent ses courtisans.

6. Il n'y a rien de si commun dans le monde, que l'ignorance et les grands parleurs. (Cléobule.)

1. Fais le même visage à ton ami malheureux, qu'à celui que la fortune favorise.

2. Garde inviolablement la parole que tu as donnée.

3. Prends garde qu'en parlant beaucoup, tu ne laisses échapper quelque secret.

4. Que l'espoir du gain ne soit point le mobile de tes actions.

5. Les plaisirs n'ont que des biens périssables à nous offrir, mais l'honneur nous en fournit d'immortels.

6. Quand tu parles de ton ennemi, songe qu'un jour peut-être tu deviendras son ami. (Périandre.)

1. Rends un dépôt avec autant de fidélité qu'on a mis de bonne foi à te le confier.

2. Il est aussi lâche de médire de son ennemi que de son ami même.

3. C'est un témoignage de notre prudence de prévenir les disgrâces avant qu'elles nous arrivent ; mais c'est une marque assurée de la fermeté de votre cœur, de les souffrir sans murmurer quand elles sont arrivées.

4. Si tes amis ont quelques différends, ne te mêle point d'être leur juge ; car c'est le moyen de te brouiller avec l'un ou l'autre, et peut-être avec tous les deux.

5. Ne divulgue pas tes desseins, afin que, s'ils sont renversés, tu ne sois point exposé à la risée d'autrui.

6. Attends de tes enfants, dans ta vieillesse, ce que tu as fait toi-même pour ton père.

7. Le sort est le tyran des hommes et des dieux.

8. Ne consacrons d'autel qu'à la nécessité,

9. Il faut au peuple enfant des verges et des lois.

10. Pour connaître un mortel, donne-lui du pouvoir.

11. Ne mens jamais, même en plaisantant, pour n'en pas contracter l'habitude.

12. Le plus noble empire est celui de commander à ses passions : il vaut mieux se gouverner soi-même que de gouverner les autres, et il y a plus de gloire à observer les lois qu'à les imposer.

13. Ce n'est point avec l'arme de la parole qu'il faut attaquer les méchants : pour aller à eux prenez vos arcs et vos flèches.

(Pittacus.)

1. Les petits chagrins sont expansifs, les grandes douleurs sont muettes.

2. C'est un défaut de tout croire, c'en est un autre de ne rien croire.

3. Le meilleur remède aux injures, c'est de les oublier.

4. Quand un ambitieux vous dit qu'il renonce à l'ambition, n'en croyez rien : c'est un amant qui se querelle avec sa maîtresse, ne prenez pas un moment d'humeur de sa part pour une rupture.

5. Notre âme est plus forte que la fortune : elle seule décide de notre bonheur ou de notre malheur.

6. La véritable amitié est celle avec laquelle on meurt, et pour laquelle on consent à mourir.

7. Ne remets jamais ton bonheur au pouvoir d'autrui.

8. La colère est fille de l'orgueil : de là ce faux air de noblesse qui la caractérise ; mais elle est dans le fond la plus petite et la plus vile de toutes les passions.

9. Le lâche succombe même avant l'attaque : l'homme de courage est inébranlable ; s'il est renversé, il combat à genoux,

10. Nous ne vivons pas, nous nous usons les uns contre les autres.

11. Une grande fortune est une grande servitude.

12. On se plaint d'être malheureux comme s'il y avait quelqu'un exempt de le devenir. Demandez à chaque homme les annales de sa vie, vous verrez que pas un seul n'a eu le bonheur de naître impunément.

13. Dans un homme qui peut tout, il faut moins considérer ce qu'il a fait, que ce qu'il aurait pû faire.

14. L'homme enrichi vit mécontent de sa fortune. Lors même qu'il lui en a peu coûté pour l'acquérir, il blâme les moyens dont il s'est servi, et regrette ceux qu'il n'a pas employés.

15. La vertu ne veut point d'amants intéressés : c'est avec une robe ouverte et sans plis qu'il faut venir dans ses bras. La vertu est elle-même sa récompense. (Sénèque.)

1. L'avarice est une passion bien singulière : les autres passions travaillent à se satisfaire, l'avarice se tourmente sans cesse pour n'être jamais satisfaite.

2. Ce qui nuit plus que toute autre chose à la tranquillité de l'âme, c'est de ne pas savoir mesurer ses vœux à sa condition et à ses facultés.

3. Entre bien des causes qui peuvent nous empêcher d'avoir un ami, l'une des principales est de rechercher un trop grand nombre d'amis.

4. On recherche trois choses dans la véritable amitié : La vertu, qui en constitue la beauté ; l'habitude, qui en fait la douceur ; l'usage qu'on en retire, qui en forme l'utilité.

5. Dans l'éducation, le naturel est le sol, l'instituteur est le laboureur, les raisonnements et les bons avis sont les semences.

6. Les envieux souffrent à la fois du mal qui leur arrive, et du bien qui arrive aux autres.

7. La gourmandise est la divinité des esclaves, elle est étrangère aux hommes libres.

8. Tous les hommes font des fautes, mais il faut regarder comme incorrigible celui qui prend en mauvaise part les conseils ou les reproches.

9. Ne lire de sages écrits que pour en admirer le style, c'est ne s'attacher qu'à la couleur et à l'odeur des plantes salutaires et en négliger ou en méconnaître les vertus.

10. Il est également peu digne d'un honnête homme, d'être trop avare ou trop prodigue de louanges.

11. Le reproche fait mal à propos n'est pas moins nuisible que la louange non méritée : il jette celui qui le reçoit dans les bras du flatteur.

12. Que faut-il faire pour s'élever à une grande réputation ? Dire de belles choses et faire de grandes actions. (Plutarque.)

1. La vie des morts consiste dans le souvenir des vivants.

2. Ne nous emparons pas exclusivement de la conversation, comme d'un bien qui nous appartienne en propre : il faut, dans l'entretien, comme dans tout autre chose, laisser aux autres leur part.

3. Que chacun examine les qualités qui lui sont propres, et qu'il s'applique à les régler. Qu'il ne s'avise pas d'essayer si les qualités des autres ne lui siéraient pas mieux que les siennes : rien ne sied mieux à personne que ce qui lui appartient.

4. Quand on fait peu de cas de sa réputation, on méprise les vertus.

5. Je préfère le témoignage de ma conscience à tous les discours qu'on peut tenir sur moi.

6. La reconnaissance est non-seulement une grande vertu, mais elle est la mère de toutes les autres vertus, et le plus grand mal qu'on puisse dire d'un homme, c'est de le taxer d'ingratitude.

7. L'homme vraiment vertueux l'est partout et avec tous.

8. La véritable grandeur d'âme ne peut être imitée par l'orgueil, c'est une qualité qui se fait connaître d'elle même, et dont aucune passion ne saurait prendre le masque

9. La vertu peut se définir en deux mots : la conformité de notre conduite à la droite raison.

10. Plus on est honnête homme, plus on a de peine à soupçonner les autres de ne l'être pas.

11. Pour se tromper, il ne faut qu'être homme; mais pour s'obstiner dans son erreur, il faut être fou.

12. A l'heure de la mort, c'est une ressource bien consolante que le souvenir d'une belle vie. (CICÉRON.)

1. La raison est un pot à deux anses qu'on peut saisir à gauche et à dextre.

2. Nous ne sommes jamais chez nous, nous sommes toujours au delà.

3. Le tambour, avec tout le bruit qu'il fait, n'est rempli de rien; quelque gros que soit un roseau on le met en pièces.

4. Les fautes, dans les grands personnages, sont comme les éclipses dans le soleil, qui brille par les côtés voilés à la vue.

5. Pour juger des choses grandes et hautes, il faut une âme de même, autrement nous leur attribuons le vice qui est le nôtre.

6. Il faut se prêter à autrui et ne se donner qu'à soi-même.

7. Il n'est rien de si souple et erratique que notre entendement : c'est le soulier de Théramènes, bon à tous pieds.

8. Si la libéralité d'un prince est sans discrétion et sans mesure, je l'aime mieux avare. (MONTAIGNE.)

1. C'est une glorieuse victoire de triompher de son adversaire par la grandeur de ses sentiments, de lui rendre le bien pour le mal, et d'ennemi le faire ami.

2. Estimer les personnes par les biens, dignités, honneurs, et mépriser ceux qui n'en ont point, c'est juger d'un cheval par la bride et la selle.

3. Se connaître est la première chose que nous enjoint la raison; c'est le fondement de la sagesse. Dieu, la nature, les sages et tout le monde, prêchent l'homme et l'exhortent en ces paroles à se connaître : qui ne connaît ses défauts ne se soucie de les amender; qui ignore ses nécessités ne se soucie d'y pourvoir; qui ne sent son mal et sa misère n'avise point aux réparations et ne court point aux remèdes.

4. C'est une faible et dangereuse caution que la mine; mais ceux qui démentent leur bonne physionomie, en trompant le monde, sont plus punissables que les autres; car ils falsifient et trahissent la bonne promesse que la nature a plantée sur leur front.

5. La sagesse est une droite et ferme disposition de la volonté à suivre les conseils de la raison. (CHARRON.)

1. La vertu n'est rien qu'une beauté intérieure, comme la beauté est une vertu extérieure.

2. Les dignités donnent le pouvoir de faire des choses qu'il est bon de ne vouloir faire.

3. C'est un grand malheur de n'avoir presque rien à désirer et d'avoir mille choses à craindre.

4. Ceux qui gouvernent sont comme les corps célestes qui ont beaucoup d'éclat et qui n'ont point de repos.

5. Il n'y a pas de vertu qui ne soit souvent si criminelle que la clémence.

6. Le silence est la vertu de ceux qui ne sont pas sages.

7. La fortune vend aux gens empressés ce qu'elle donne aux gens qui attendent avec patience.

8. Les nouveautés sont comme des étrangers qui attirent moins la bienveillance que l'admiration.

9. Que les juges portent toujours le livre de la loi entre les mains, et l'esprit de la loi dans le cœur.

10. Comme on ne doit attendre des magistrats que la justice, tous les efforts de la séduction sont des attentats contre leur équité. (BACON.)

1. La plupart des gens ne jugent des hommes que par la vogue qu'ils ont ou par leur fortune.

2. L'espérance, toute trompeuse qu'elle est, sert au moins à nous mener à la fin de la vie par un chemin agréable.

3. La félicité est dans le goût et non pas dans les choses, et c'est par avoir ce qu'on aime qu'on est heureux, non par avoir ce que les autres trouvent aimable.

4. La fortune fait paraître nos vertus et et nos vices, comme la lumière fait paraître les objets. (LA ROCHEFOUCAULD.)

1. La cour est comme un édifice bâti de marbre : c'est-à-dire qu'elle est composée d'hommes fort durs mais fort polis.

2. L'état d'ignorance est un état paisible qui ne coûte rien et où l'on se range à l'envi. LA BRUYÈRE)

1. Les maximes des hommes décèlent leur cœur.

2. Nous aimons quelquefois jusqu'aux louanges que nous ne croyons pas sincères.

3. Il nous est plus facile de nous teindre d'une infinité de connaissances que d'en posséder un petit nombre.

4. Il est faux qu'on ait fait fortune lorsqu'on ne sait pas en jouir. (VAUVENARGUES.)

APHORISMES AGRICOLES. Les dictons des populations rurales sont assez généralement un objet de dédain pour les savants de cabinet. Ceux-ci n'accordent aux paysans que des préjugés, des idées superstitieuses, et demeurent convaincus que les prédictions des cultivateurs sont le fruit d'un jugement faux, de la routine, de tout ce qu'il y a enfin de moins recommandable. En dépit de cet arrêt académique, nous croyons qu'il suffit d'avoir du bon sens pour se ranger, sans la moindre hésitation, du côté de l'homme pratique contre l'homme de théorie; du côté de l'expérience des choses contre celui qui ne connaît les champs que par des livres. Il est certain que tous les pronostics indiqués par le campagnard ne se réalisent pas toujours avec une exactitude mathématique; mais, plus ou moins, ces pronostics doivent inspirer de la confiance, car il ne faut pas oublier qu'ils da-

tent de bien des siècles, qu'ils ont subi un contrôle d'année en année, de jour en jour; qu'ils servent de règle à des gens intéressés à ne point commettre de bévues, à ne pas sacrifier leur travail, leur argent à des illusions, à des présages absurdes; et quand ces gens-là déclarent avoir vérifié, durant une longue vie, des faits qui leur ont été affirmés par leurs pères, lesquels les tenaient aussi de leurs ancêtres, le doute n'est pas permis. Qu'on fasse une part, si l'on veut, à quelque exagération, à de légères erreurs dans les circonstances et les résultats; mais qu'on ait plus de foi dans les oracles de ces travailleurs qui se trouvent incessamment en contact avec les phénomènes de la nature, avec les perturbations atmosphériques, et qu'il faudrait abaisser au rang de la brute, si l'on pouvait supposer que leur intelligence fût incapable de coordonner une somme d'observations pour en déduire des principes et une sorte de code régissant les œuvres qu'ils accomplissent. C'est aussi quelque chose de curieux que ces proverbes dont faisaient usage nos pères dans l'appréciation du temps.

TEMPS, SAISONS, VARIATIONS ATMOSPHÉRIQUES.

Lire, prier et travailler[1], c'est le moyen de trouver le temps court et le travail aisé.
Nunc lege, nunc ora, cum fervore labora
Sic erit hora brevis, sic labor ipse brevis.

Chaque chose a son temps
Omnia tempus habent.

1. Il était un temps, il en est un autre.
2. Il n'y a point de temps perdu, les uns ont le bon, les autres le mauvais.
3. Il est un temps pour s'en aller et prendre congé.
4. Passant, le temps se passera, et le temps passé jamais ne reviendra.
5. A chose bien faite on ne demande pas combien de temps on y a mis.

Jamais année sèche ne fait pauvre son maître : *A sicco anno colonus nunquam pauper.*

Année pluvieuse, année frumenteuse.

An qui produit par trop de gland,
Pour la santé n'est pas bon an.

La bonne année en peu de temps s'en va; la petite se garde.
Prodiga fertilitas paucis consumitur annis;
Servatur longo tempore rara seges.

An de neige est un an de biens,
Pour toi, lecteur, et pour les tiens.

En bonne année et mauvaise,
Tenez toujours le ventre à l'aise.

Le sept en nombre est critique,
L'an s'appelle climatérique.

Il vaut mieux dix ans glane,
Qu'une seule année moissonner.

L'année que l on se marie,
Plutôt gale que métairie.

Qui s'enrichit en six mois se fait quelquefois pendre au bout de l'an.

Les ans en ont beaucoup plus vu
Que les livres n'en ont connu.

Les races des petits et grands
Seront égales dans mille ans.

L'an prochain, la vieillesse sera une maladie incurable.

Boire eau point ne devez,
Au mois où R trouverez.
Mensibus erratis purissima vina bibatis;
R quibus est nullum, diluat unda merum.

Il n'est mois qui ne revienne.
Nil dubium est, omnis solito redit ordine mensis.

Naquit un dimanche ou fête
Qui n'aime que besogne faite.

Il y a plus de jours que de semaines.

Un auteur a versifié comme suit, l'ordr des jours de la semaine :

Le soleil au premier, la lune au second luit;
Mars s'accommode au trois, et Mercure le suit
Jupiter est au cinq; Vénus le six amène,
Et Saturne fait voir la fin de la semaine.

Voici comment nos pères s'exprimaier sur les jours critiques :

En neuf fois neuf, et neuf fois sept,
Est en grand danger de la mort,
De maladie ou mauvais sort;
Qui jusqu'à ce temps va, le sait.

Mange une fois dans la journée,
Pour mourir ensuite une fois.

Pour trois jours manger à plante : *edere in tres dies, seu ventrem facere lupinum.*

Après trois jours, sa femme, un hôte et de la pluie, sont trois choses dont on s'ennuie.
Post triduum mulier fastidit, et hospes, et imber;
Quod si plus maneat, quatriduanus eat.

Si long jour n'est que tôt ne soit prêt : *nulla tam longa quin succedat dies.*

Il n'y a si grand jour qui ne vienne aux vêpres, ni temps qui ne prenne fin.
Semper in occasum solis rota volvitur imum,
Et capiunt tandem longissima tempora finem.

Il est plus de jours que d'années,
Et que de bonnes destinées.

Tous les jours choses nouvelles.
Ne font dot des demoiselles.

Bonne journée ait qui de fol se délivre.
Fecit iter longum, comitem qui liquit ineptum.

La journée bien commencée,
Semble toujours bientôt passée.
Dimidium facti qui bene cœpit habet.

Ja ne chante le coq, si viendra le jour.
Adveniet ipse dies, etiamsi non canit ales.

A bon jour, bonnes œuvres et bonnes paroles.
Conveniunt celebri solemnia facta diei,
Et dicenda bono, sunt bona verba, die.

Tels sont aujourd'hui qui demain ne verront pas.
Quidam sunt hodie qui crastina nulla videbunt.

Quoique fou tarde, le jour ne tarde.
Stulte licet tardes, præterit ipsa dies.

Trois jours de répit valent cent livres.
Trina dies solidos centum dilata valebit.

Les jours se suivent pas à pas,
Mais ils ne se ressemblent pas.

Les grands discours ne font pas les longs jours.

On ne fit pas Rome en un jour : ***Non fuit in solo Roma peracta die.***

Le cœur fait œuvre, non pas les grands jours.
Cor commendat opus, non diuturna dies.

On revient sage des jours (en vieillissant.)
Qui fuit incautus, multa sit luce peritus.

Pour qui nous apporte finance,
Est un jour de réjouissance.

Ce qu'on peut aujourd'hui, ne faut attendre à demain, parce que nous n'avons pas un jour sur lequel nous puissions compter.

Un œuf aujourd'hui est meilleur qu'un poulet pour demain.

La nuit, tous chats sont gris; mais toutes odeurs ne sont pas odeurs de rose.

La nuit porte conseil, ***nox consilium dabit.*** **De là aussi : Prendre conseil à l'oreiller,** ***pulvillum consulere.***

Petite étincelle luit en ténèbres, ***exigua in tenebris etiam micat scintilla.***

Gens de bien aiment le jour, et les méchants cherchent les ténèbres.
Semper amant nitidam charissima pectora lucem.
Quæritat obscuros vita nefanda locos.

Dieu fit les nuits et les jours ;
Les horloges en règlent le cours.

Jamais nuit ne chasse le jour
Qu'elle n'ait la chasse à son tour.

Pendant la nuit le limaçon montre les cornes.
Cornua limacis parent sub tempore noctis.

Qui rit le matin le soir pleure.
Mane aliqui rident, qui facto vespere lugent.

Il n'est que le matin en toutes choses.

Les paroles dites au matin
N'ont pas au soir même destin.
Dissona nocturnis sunt verba diurna loquelis.

Fille qui du matin se lève
Son affaire mieux en achève.

Fille qui dort grand'matinée
En fait plus méchante journée.

Renard qui dort la matinée
N'a pas la langue emplumée.
Non habet inclusas stertenti in gutture plumas,
Vulpes in multam somniculosa diem.

Au matin, bois le vin blanc,
Le rouge au soir pour faire sang.

Restez en place après le dîner et promenez-vous le soir.
Post prandium sta, post cœnam ambula.

A la fin juge de la vie,
Et au soir de la journée :
Auparavant peut l'envie
En changer la destinée.

Le soir achève la journée
Et la mort notre destinée.

Il n'y a qu'une mauvaise heure au jour.
In toto sola est hora sinistra die.

C'est peu de se lever matin, mais c'est tout de partir à l'heure.

Grand bien ne vient pas en peu d'heures.
Non venit exiguo tempore larga seges.

Fais bien sans demeure (sans retard),
En peu de temps passe l'heure.
Fac bene et absque mora, celeri pede diffugit hora.

L'heure du berger est mauvaise,
Si qui la manque en a mal aise.

Qui a une heure de bien n'a pas tout mal.

Il advient en une heure ce qui n'arrive pas en un cent.
Quod cadit in sola centena non redit hora.
Sæpe quod optanti divum promittere nemo
Auderet, multis attulit hora brevis.

Il viendra une heure qui n'a pas encore été mise en œuvre.

Fais, lecteur, ce que tu voudras,
Ton heure venue, tu mourras.

Trois choses jamais ne cessent : le soleil, le feu, l'esprit de l'homme.

L'œil du sage
Est du soleil l'image.

Il fait beau temps quand soleil luit,
Et plus beau lorsque rien ne nuit.

Qui dort jusqu'au soleil levant,
Il meurt pauvre finalement.
Qui solet e tepido solem spectare grabato,
Paupertate graves finiet ille dies.

Le soleil et les sergents,
En tous lieux éclairent les gens.

Le soleil luit sur les bons et sur les mauvais.

Où le soleil luit, la nuit n'a point de pouvoir.

Lorsque le soleil est couché,
On trouve moult de bêtes à l'ombre,
Dont un chacun est tout fâché ;
Car les mauvais trop font d'encombre.

Soit dans un pré, soit au soleil,
Est très-nuisible le soleil.

S'il fait beau temps le plus prochain mardi après la nouvelle lune, il durera pendant la meilleure partie de la lunaison. Si elle se renouvelle le mercredi, le vent soufflera jusqu'à la fin du quartier. De là, *lune macreuse, lune venteuse.*

Au cinq de la lune on verra
Quel temps tout le mois donnera.

Il n'y a point de danger, la lune est refaite.

La lune mine le bâtiment,
Et le renverse, le gourmand

Lune en décours, ne sème point,
Ou rien ne viendra bien à point;
Au plein mêmement de la lune,
Ne sème jamais chose aucune.

L'arbre coupé au défaut de la lune
Ne pourrit pas, voir de cent fois l'une,
Et est meilleur à faire vos déduits.
Le couper quand il a porté fruits.

A midi étoile ne luit, chat-huant ne sort hors de son nid.

Ceux qui gouvernent sont comme les corps célestes : ils ont beaucoup d'éclat et peu de repos.

L'étoile du nord, qui est celle des matelots, n'est pas celle des poëtes.

A la bonne et male saison
Doit se régler toute maison.

Amasser en toute saison,
Dépenser selon la raison,
L'on fait ainsi bonne maison.

C'est au printemps à nous donner des fleurs.

Une hirondelle ne fait pas le printemps: *hirundo non facit ver.*

Jamais pluie dans le printemps
Ne passa pour mauvais temps.

Tes blez pues tu sacler, tes vignes relier
Tant que le temps venra
Com les devra soyer;
A donc les porras fere
En maison charroier.

Printemps humide avec été,
Chasse des biens bonté, planté.

D'été bien chaud vient un automne,
Pendant lequel souvent il tonne.

Si l'hiver est surchargé d'eau,
L'été n'en sera que plus beau.

En hiver ainsi qu'en été
Est incommode pauvreté.

Après vendanges vient l'automne
Qui repos pour les champs donne.

Chaleur en automne pique fort,
Et cause à bien des gens la mort.

Fièvre qui vient pendant l'automne
Est très-longue, ou la mort nous donne.

De l'hiver l'oisive froidure,
Outre son terme préfix dure,
L'espoir du printemps retardant;
Les fruits en la fleur avortée
Fraudent leur joyeuse portée
Devant la montre se perdant.

Autant de jours d'hiver passés,
Autant d'ennemis renversés.
Prætereunt lucem qui tempore frigoris unam
Effugiunt hostis tela cruenta trucis.

L'hiver n'est point bâtard,
S'il ne vient tôt, il vient tard.

On ne doit porter trop pesant
Ni souffrir froid trop cuisant.

Gelée d'un mois, bon hiver,
Et les biens met à couvert.

Hiver est fort bonne saison
Quand on a pour faire tison.

Hiver dure à qui le grand froid
Fait brûler bien plus qu'il ne croit.

Hiver, sitôt qu'il est trop beau,
Nous promet un été plein d'eau.

Hiver n'est bon que pour les choux,
Ou qu'à faire gagner la toux.

Les lieues sont doubles en hiver,
Et l'on se trouve pris sans verd.

Le temps n'est pas toujours en bonne disposition.
Commoda non cunctis tempora rebus eunt.

Le temps beau, bon ou fâcheux
Est l'entretien de qui n'a mieux.
Quand Dieu veut, il pleut.
Largitur pluvias ubi vult divina potestas.

Astrologue voit tomber l'eau,
Quand les autres croient le temps beau.
En hiver partout il pleut;
En été ce n'est qu'où Dieu veut.
Spargit hiems imbres, pluviosaque nubila passim ;
Æstas duntaxat quo Deus illa trahit.

Il ne pleut pas comme il tonne.

Quand le soleil se joint au vent,
On voit en l'air pleuvoir souvent.

Brebis qui paraissent ez cieux
Font temps venteux et pluvieux.

Temps pommelé, femme fardée
Ne sont pas de longue durée.

Quand en été les nues vont
De la terre en contremont,
Ou quand la terre n'est mouillée
Au frais matin de la rosée,
Dis hardiment selon ta guide,
Que ce jour-là sera humide.

Oiseau qui au nid se retire,
Et cil qui ses plumes attire,
Ou se mouillie, ou bien fort crie,
La pluie est près, quoique l'on die;
Ou si les vers de terre sortent,
Ou saleures humeurs rapportent.

Troupe d'oiseaux, laissant les bois,
Cherchant tant villes que villages,

Nous a prédit plus d'une fois
Stérilité et durs passages.

Tonnerre et vent amènent pluie
Si la pluie n'abat le vent,
Qui souvent par neuf jours essuie,
Trahison se met en avant.

Brouillard qui ne tombe pas
Donne pour sûr des eaux en bas.

Plus gèle et plus estraint.
Quo plus frigus agit tanto constrictius, angit.

Est à la terre la gelée
Ce qu'aux vieillards robe fourrée.

Gelée hors de la saison,
Gâte la vigne et la moisson.

Troupe d'oiseaux cherchant pasture,
Et si cassés vieillards fiebvreux
Sont bien plus que devant frillieux,
C'est signe d'avoir grande froidure.

De grêle n'est mauvaise année
Qu'aux lieux où plus elle est tombée.

Jamais ne grêle en une vigne
Qu'en une autre il ne provigne.

Des neiges et un bon hiver
Mettent bien des biens à couvert.

Si neige doit,
Au bas est froid;
Si elle abonde
Bonne est au monde.

Tant tonne, qu'il pleut.
Dant semper pluvios iterata tonitrua nimbos.

Toujours ne dure orage ni guerre.
Fulgura non semper, nec semper prælia durant.

Il n'est si grand sur la terre
Que n'abatte un coup de tonnerre.

Qui va sans barbe et tout nu,
Au vent de bise est morfondu.

Le vent nettoie le froment,
Et les vices, le châtiment.

Le vent de la prospérité
Change bien souvent de côté.

Quand le soleil se joint au vent,
On voit en l'air pleuvoir souvent.

Qui est sur la mer ne fait pas du vent ce qu'il veut.
Non cohibet ventos dum vult, qui se dedit illis.

Tant vente qu'il pleut.
Cum bene spiravit, desuper unda fluit.

Plus desgèle droit vent (du midi)
Que ne faict eaue boillant (eau bouillante)
Fervidius calidis degelat auster aquis.

Du midi jusques au couchant
Il est bien des bêtes aux champs

Du ponant vent (du couchant) et marée,
Nous amènent mauvaise brouée.

Si le solstice de l'hiver
Peut réduire un malade en ver,
Celui qui ne vient qu'en été
Est très-utile à la santé.

Janvier

Prends garde au jour de Saint-Vincent,
Car si ce jour tu vois et sens
Que le soleil soit clair et beau,
Nous aurons du vin plus que d'eau.

A la Saint-Vincent
Ou tout gèle, ou tout fend;
Et si tout gèle, tout s'en sent:
Le vin monte dans le sarment;
Mais s'il gèle, il en descend.

Si le jour Saint-Paul le convert
Se trouve beau et découvert,
L'on aura en cette saison
Des biens de terre à grand'foison;
Mais si ce jour fait vent sur terre,
Nous serons certains de grand'guerre.

Si de nuées, bruines, brouillards
Toute la terre est couverte,
Selon le dire des vieillards,
Mortalité nous est ouverte.

S'il pleut ou neige sans faillir,
Le cler temps nous veut assaillir.

Février.

Février, le plus court des mois,
Est de tous le pire à la fois.

Février qui beaucoup de neige
D'un bel été devient le pleige (le garant)

En février s'il grêle et tonne,
C'est la marque d'un bon automne.

Pluie de février
Vaut engrais de fumier.

Selon que nos vieillards ont dit,
Si le soleil se montre et luit
A la Chandeleur, croyez
Qu'encore un hiver vous aurez.

A la Chandeleur
Les grandes douleurs.

A la fête de la Chandeleure,
Les jours croissent de plus d'une heure,
Et le froid pique avec douleur.

A la fête du bon saint Blaise,
De froid de l'hiver s'apaise;
S'il redouble ou s'il reprend,
Bien longtemps après il se rend.

Neige que donne février
Met peu de blé au grenier.

Jamais février n'a passé
Sans voir le groseillier feuillé.

Lorsque l'hiver a été doux jusqu'au mois de février, cette température est presque toujours suivie d'une période très-rigoureuse, ce qui fait dire en Bourgogne :
Si fait beau et luit chandelours,
Six semaines se cache l'ours.

Les campagnards ont aussi ce pronostic :
Si le douze de février,
Le soleil apparaît entier,
L'ors (l'ours) estonné de sa lumiere,
Se va remettre en sa tanière;
Et l'homme ménager prend soin
De faire resserrer son foin,
Car l'hiver, tout ainsi que l'ours,
Séjourne aussi quarante jours.

Mars.

Quitte serein, fuis les brouillards,
Neige, vent et soleil de mars.

Brouillard en mars, bientôt il pleut,
Ou gèle en mai, plus qu'on ne veut.

On ne doit pas dire hélas! à moins qu'on n'ait tué son père ou sa mère, ou ouï tonner en mars.

Avril.

Avril pleut aux hommes, mai pleut aux bêtes. Cela veut dire que la pluie d'avril procure des grains, et celle de mai des fourrages.

Pluie d'avril, rosée de mai.

Avril et mai de l'année
Font tout seuls la destinée.

Avril, dès le commencement,
Ou bien à la fin se dément.

Gelée d'avril ou de mai,
Misère nous prédit de vrai.

Quand il tonne en avril,
Il faut apprêter son baril.

Avril froid, pain et vin donne.

En avril les matinées
Sont pour dormir villes gagnées.

Quand à Pâque pluie sera
Du fruit de terre peu sera

A la Saint-George
Est levé l'orge.

Mai.

En mai blé et vin naissent.

Au mois de mai la chaleur
Toute l'année est de valeur.

Boue en mai, poussière en août.

Fraîcheur en mai, abondance de pain, mais disette de vin.

Pluie en mai, épis en août.

Il ne sait que c'est vendre vin,
Qui n'attend de mai la fin.

Juin.

Du jour Saint-Médard qu'est en juin,
Le laboureur se donne soin;
Car les vieux disent que s'il pleut,
Que trente jours durer il peut;
Et s'il fait beau, tu es certain
D'avoir abondance de grain.

A la Saint-Barnabé
La faulx au pré.

Le plus grand jour de tout l'été,
C'est le jour de Saint-Barnabé.

Le seize juin, jour de Saint-Cyr
Le doux zéphir se fait sentir.

Juillet

A la fête de Magdelaine,
Le mois bien des fêtes amène
Deux à deux dans la semaine
Et la noix se trouve bien pleine.

Le cerf a bien petit d'haleine
Aux environs la Magdelaine;
Adonc peult le chien chacun jour,
Chasser sans lui donner séjour.

Août.

Quiconque se marie en août,
Souvent n'amasse rien du tout.

A la saint Laurent,
La faucille au froment.

A la fête de Saint-Laurent,
Si noix sont, regardez dedans;
Le chaud à la Saint-Laurent,
Le froid à la Saint-Vincent,
S'il est grand fort peu se sent,
Et la saison bonne nous rend.

Septembre.

Moins il y a de fleurs en septembre, mieux le fruit vaut.

Octobre.

A la Saint-François on sème
Si l'on veut et plutôt même.

Novembre.

Saint Martin boit le bon vin,
Et laisse l'eau pour le moulin.

A la fête de saint Clément,
Cessez de semer le froment.

Décembre.

A la fête de sainte Luce,
Le jour croît du saut d'une puce.

A la fête de saint Thomas,
Les jours s'agrandissent d'un pas.

A la Saint-Thomas
Cuis ton pain, bue (lave) tes draps,
Tu n'auras pas sitôt cuit et bué
Que tu verras le jour de Noé.

Si l'hiver était outre la mer, il n'en viendrait pas moins parler à saint Nicolas.

APHORISMES DIVERS.

1. Le roi consiste quand le champ est labouré.
2. Une vigne ne doit recevoir d'autre ombre que celle du chapeau de son propriétaire.
3. Semez le froment dans la boue et le seigle dans la poussière.
4. Plantez un arbre par distraction.
5. Il faut être riche pour avoir des vignes.
6. Année de vin, point d'avoine.
7. Le pré fait le champ.

8. De bon provin plante ta vigne, et de ton voisin prends la fille.

9. Froment de semence craint la vinère du temps; mais folle graine ne périt point.

10. Fumier de fougère,
Cueillette légère.

11. Ne transporte point les arbres, laisse-les dans leur terre natale.

12. Fanez le foin, lorsque le soleil brille.

13. Qui peu sème, peu recueille.

14. Plus vous faites d'avances à la terre, plus elle rend.

15. L'œil du fermier vaut fumier.

16. Loin de son bien, près de sa ruine.

17. Qui fait venir poulet, poulet mange.

18. Il vaut mieux semer moins et travailler mieux.

19. Il ne faut pas laisser de semer, par la crainte des pigeons.

20. Laboure bien profondément,
Tu recueilleras abondamment.

21. Froment à la gloyette,
Seigle à la poudrette.

22. Labour d'été vaut du fumier.

23. Vieux bœuf fait le sillon droit.

24. Qui mal bêche mal plante.

25. La mauvaise herbe s'engraisse de la bonne.

26. Bonne terre, mauvais chemin.

27. Arc-en-ciel au matin, pluie sans fin.

28. Voyages de maîtres, noces de valets.

29. Quand on voit à Noël les mouches, à Pâques on voit les glaçons.

30. L'hiver vient frapper à la porte quand on le croit bien loin.

31. Il faut que février remplisse les fossés et que mars les sèche.

32. De la fleur au grain, il y a sept semaines; et qui bien compte y trouvera deux mois.

33. Il ne faut pas délibérer pour planter: mais il faut délibérer pour bâtir.

34. L'œil du maître fait plus que ses deux mains.

35. Amasser en toute saison,
Dépenser selon la raison,
L'on fait ainsi bonne maison.

36. Saint Paul a dit que celui qui laboure doit labourer dans l'espérance de recueillir, et celui qui foule le grain doit le fouler dans l'espérance d'y avoir part.

37. Labourez pendant que le paresseux dort: vous aurez du blé à vendre et à garder. Labourez pendant tous les instants d'aujourd'hui; car vous ne pouvez pas savoir tous les obstacles que vous rencontrerez demain.

38. Vendez les mauvaises bêtes pour en avoir de bonnes; le vieux grain pour acheter de nouvelles semences; et chassez le valet qui fait la sourde oreille à vos remontrances, quand la première lueur de l'aurore vient frapper dessus.

APHORISMES RURAUX CATALANS (1).

CHAPITRE PREMIER.

Maximes générales

Aux travaux des champs qui s'applique
Mérite l'estime publique.

Ton état, brave laboureur,
Ne fut jamais un déshonneur.

Plus haut, plus noble est ton lignage,
Plus grand te fait le labourage.

En plaçant l'homme au paradis,
Dieu lui dit: Cultive, mon fils!

Et le Rédempteur, qu'on révère,
Appelle agriculteur son Père.

A Rome, consuls et prêteurs,
S'honoraient d'être agriculteurs.

En Espagne, par un roi sage,
Fut enseigné le labourage.

Oui, seul à tout le genre humain,
Le laboureur donne le pain;
Entourons d'honneur et de gloire
Un service aussi méritoire.

Qui forme un bon cultivateur
Du pays est le bienfaiteur;
Il n'est rien au monde qu'on puisse
Assimiler à ce service.

Il est digne d'un bon pasteur
D'instruire le cultivateur.
Rien davantage ne rehausse
La charité du sacerdoce.

Bonnes leçons, soins assidus,
Du sol doublent les revenus.

Propriétaire qui cultive
Fait preuve ainsi d'une âme active;
Mais, s'il ne veut point travailler,
Qu'il sache au moins bien surveiller.

L'héritier qui fuit tout ouvrage,
Est indigne de l'héritage.

Par un métayer ruiné
Un domaine est fort mal mené;
Quand la misère nous torture,
Il n'est pas de bonne culture.

Vends ton domaine promptement,
Si tu ne l'aimes franchement.

Tiens une pièce bien bordée,
Si tu la désires gardée;
Les revenus sont bien plus beaux,
Quand le terrain se trouve clos.

Propriétaire qui s'endette
Bientôt sentira la disette;
Celui qui cherche l'usurier
Met un voleur dans son grenier.

Etre indolent, ne savoir guère,
Ruine le propriétaire.

(1) Ces aphorismes, aussi répandus qu estimés dans toute la Catalogne, ont été rassemblés par M. Narcisse Fages de la Roma, membre de la junte d'agriculture de la province de Girone, et traduits par M. Louis Fabre, professeur au collége de Perpignan. Ce dernier nous a autorisé à comprendre son travail dans le nôtre.

Qu'il étudie et soit actif,
Son art sera plus productif.
Nul ne sort du sein de sa mère
Instruit à conduire une terre,
Et tous, jusques au savetier,
Doivent apprendre leur métier.

Sans être un esprit hors mesure,
On peut savoir l'agriculture ;
Le bon sens, l'application,
Sont toute la profession.

S'il sait peu, le propriétaire
Appauvrit et famille et terre.

Qui tient les livres à mépris,
Reste à la routine soumis ;
Mais, qui les croit en toute chose,
A s'embrouiller souvent s'expose.

Des livres ne prends, pour ton bien,
Que ce qu'il faut ; mais fais-le bien.

De culture possède un livre,
Mais en tout ne va pas le suivre ;
N'y prends jamais, pour l'accomplir,
Que ce qui peut te convenir.

Entre les mains d'un lecteur sage
Un livre est d'un fort grand usage ;
Mais on ne doit pas s'en servir
Sans d'abord beaucoup réfléchir

Gardant la coutume estimée,
Des nouveautés fuis la fumée.

D'innover connais le plaisir,
Si tu peux perdre sans faillir.

Petit à petit rectifie,
Dit l'homme instruit qui se défie ;
Car, qui réforme lentement,
Suit un sage commandement ;
Mais l'homme à tout progrès rebelle,
A coup sûr manque de cervelle

Sans prétendre à l'invention,
Recherche la perfection.

Sache-le bien : Expérience,
En culture, passe science.

Qui connaît le sol et le ciel
En culture sait l'essentiel.

Si tu fais une expérience,
Ne plains rien, fais en conscience

Afin d'éviter les procès,
Afferme par actes bien faits.

Pour les actes d'un bon notaire
Jamais ne regrette un salaire.

Sans hypothèque, de ton bien,
Crois-moi, n'afferme jamais rien.
Sous seing privé, bail ou police,
Ouvre une porte à la malice.

De procès abstiens-toi toujours,
Comme de semer sans labours.

Pour faire l'achat d'un domaine,
Réfléchis plus d'une semaine
Climat, terre, exposition,
Doivent fixer l'attention.

De ce que vaut ou non la terre
Sa couleur ne nous instruit guère.

Pour achat de terre en talus
Ne prodigue pas tes écus.

Si ton terrain longe une route,
Soigne-la bien, coûte que coûte.

Un ruisseau borde-t-il ton champ?
Sois attentif et vigilant.
Le lapin, en creusant sa mine,
Souvent l'inonde à la sourdine.

Dès l'aube, quand il est debout,
Un maître actif anime tout ;
Mais s'il se tient loin de sa terre,
Chaque chose y reste en arrière.

Qui fête tous les saints se rend,
Parmi les riches, indigent.
Gens de marchés, courses et foires,
Ne remplissent pas leurs armoires ;
Outre l'argent que l'on y perd,
La culture en aura souffert.

Si tu perds ta terre de vue,
Bientôt son produit diminue.

Quand il visite son terrain ;
Le maître y laisse tout en train,
Que de tout il prenne bien note,
Ou son revenu fera faute.

Le maître, qui le voudra bien,
Améliorera son bien.

Qui délaissera son domaine
Tombera bientôt dans la gêne.

Quel fumier gras et nourrissant
L'aspect du maître est pour un champ

Comme il convient que chacun vive,
N'exige pas rente excessive.
Si tu n'es un peu libéral,
Maître et fermier vous irez mal.

Tiens le bétail et tout ton monde
Eloignés du fumier immonde.
Si tu veux qu'ils se portent bien,
D'infect chez toi ne laisse rien.

Si dans ton champ l'onde se glisse,
Prends garde qu'elle n'y croupisse.

Pour soigner ta propriété,
Cherche un homme expérimenté.
Que de régisseurs dont l'adresse
Se borne à bien tenir la caisse !
Métayer peu laborieux,
N'en doute pas, est vicieux.
Pour qui veut bien tenir sa ferme,
La besogne n'a pas de terme.

Veux-tu rendre ton bien meilleur.
Toi-même sois-en régisseur.
Un domaine, qu'on donne à ferme,
A gagné rarement au terme.
Fermier, progrès, amendement
Fraternisent bien rarement.

D'acheter ne te mets en peine ;
Rends d'abord meilleur ton domaine.

En culture être le premier
Ne se peut sans étudier;
Mais un terrain se bonifie
Sans qu'on aille à l'Académie,
Qu'on soit grand mathématicien,
Géologue, ni physicien.

Ne laisse rien perdre en ménage,
Tout pour la terre a son usage.

Sociétés d'agriculteurs
Animent les cultivateurs.
L'association assure
Respect, honneur à la culture.

Culture et fabrication,
Vivez en parfaite union!
Mais êtes-vous en concurrence?
Rappelez-vous cette sentence :
Qu'industriels et fabricants
Cèdent tous à l'homme des champs.

Rien ici-bas ne nous procure
Autant de biens que la culture.

CHAPITRE II.

Culture.

En culture tous les progrès
Pour le pays sont des bienfaits.

Travaille dûment ton domaine,
Si tu veux récolte certaine.

Selon que tu cultiveras,
Tous les ans tu récolteras.

Douze ares qu'en règle on façonne
En font vingt qu'à peine on sillonne.

Pour être bon cultivateur,
Consulte chaque agriculteur.

L'agriculteur a triste chance,
S'il ne cultive avec prudence.

Au climat qui n'a point égard
D'action n'en sait pas la part.

Qui laisse appauvrir une terre,
Chaque jour décline et s'obère.

Fume bien, sois bon laboureur,
Tu seras bon cultivateur.

Tout nid d'oiseaux a sa structure,
Et chaque champ veut sa culture.

Du petit fermier vois le champ
Et son labour, c'est important.
Domaine qu'ainsi l'on cultive
Double sa vertu productive.

De ton champ tu retireras
Selon que tu l'exploiteras.

Si ton domaine est en souffrance,
N'épargne ni soin, ni dépense.

Qui son bien ne veut pas soigner,
A d'autres doit le résigner.

En fatiguant trop ton domaine,
Tu n'auras pas la bourse pleine.

Ne soumets à trop de travail
Ni la terre, ni le bétail.

L'hiver trompe-t-il ton attente?
D'été soigne bien chaque plante.

Pour que la culture aille bien,
Il ne faut pas un trop grand bien.

N'épargne rien, argent ni peine,
Pour bien cultiver ton domaine.

Qui cultive en se trop hâtant
N'obtient pas tout ce qu'il attend.

Qui mal cultivera sa terre
A son pays fera la guerre.

Bien cultiver est fructueux;
Mais l'excès en est dangereux.

Bref, on voit bien, quand on cultive,
Que toute chose est relative.

Terres.

Par l'analyse c'est en vain
Qu'on veut connaître le terrain;
La pratique de la culture
Est l'analyse la plus sûre.

En sol argileux sans excès,
Le blé se sème avec succès.

Si la terre se trouve grasse,
Crois-moi, dépense avec audace.

La terre est d'un maigre produit,
Quand l'onde du ciel la durcit.

Le blé vient en terre argileuse,
Le seigle en terre sablonneuse.

Instruments.

Sans une charrue à souhait,
Il n'est pas de labour bien fait,
Ce qu'on observe avec sagesse
Pour les outils de toute espèce.

Avec des instruments meilleurs,
Meilleurs seront tous les labeurs;
Forts, simples, à la main faciles,
C'est ainsi qu'ils seront utiles.

Qui déteste un instrument neuf,
Sans examen, est un gros bœuf.
Et c'est un veau, plus qu'autre chose,
Qui rejette le vieux sans cause.

Ne te sers pas d'un instrument
Sans l'essayer auparavant.

Ne médis pas de la charrue
Tant qu'à l'œuvre tu ne l'as vue;
Les insensés vont décrier
Un instrument sans l'essayer.

Quand du semoir vient la semence,
On dit qu'elle a meilleure chance

Travaux.

Engrais, que le labour ne suit,
Pour exploiter point ne suffit.

Dès que la gerbière s'élève,
Que du champ le chaume s'enlève.

Qui ne laboure quand il peut
Ne laboure pas quand il veut.

En temps d'agir qui se promène,
De façons prive son domaine.

Dormir sur un banc vaut bien mieux
Que labourer terrain fangeux.

Quand la terre n'est point imbue,
N'en approche point la charrue,
Du moins en un sol sablonneux;
Mais laboure s'il est herbeux.

Si le sol est pris par la glace,
Laisse la charrue à sa place.

Brise bien les mottes qu'au champ
Du soc souleva le tranchant.
Une terre bien labourée
Devra paraître triturée,
Ce qu'on obtient totalement
Par la herse à multiple dent.

A qui sait en régler l'usage
La herse offre un grand avantage.

Le champ qu'on a pulvérisé
A bien labourer est aisé.

Jamais au labour qui précède
Qu'un labour trop tôt ne succède,
Afin que la terre ait le temps
D'absorber les gaz fécondants.

Retourne la terre argileuse
Plus souvent que la sablonneuse
Remue à plus d'un pied le champ
Où tu veux semer le froment.

La houe en vingt jours ne remue
Autant qu'en un seul la charrue;
Mais sois bien certain que houer
Vaut beaucoup mieux que labourer.

Avant de houer une pièce,
Du terrain remarque l'espèce;
Imprudemment ne va jamais

Pour le bon prendre le mauvais.

Le sol qu'avec soin l'on triture
Se prépare pour la culture.

Dans un terrain bien préparé
Bon produit est presque assuré.

Engrais.

De tout temps la bonne culture
Veut de fumier grosse mesure.

Double le fumier seulement,
Le produit doublera souvent.

Fumer beaucoup, semer à peine,
C'est la règle; que l'on s'y tienne.

Ne crois pas qu'il soit suffisant
De fumer une fois ton champ.

Un repas dont on lui fit fête,
Seul, n'engraisse pas une bête.

L'on devra seulement semer
Le sol qu'on a pu bien fumer.

La récolte, quoique détruite,
Bien enfouie encor profite.

Changer de semence.

Je ne dis pas, sois-en certain,
Tous les ans sème un nouveau grain,
Mais je t'engage avec instance
A changer parfois de semence.

Si l'épi n'est propre ni plein
Change de semence soudain.

Alterner.

Qui veut que son champ se repose
En culture sait peu de chose;
Les récoltes, en s'alternant,
Font assez reposer un champ.

Qui ne change pas de semence
Du sol ruine la puissance.

Les racines font discerner
Les plantes qu'on doit alterner:
Verticales et tubéreuses
S'alternent avec les fibreuses.

A bien alterner qui s'entend
Est sûr qu'un gros profit l'attend.
Qui sait bien alterner ses graines
Améliore ses domaines.

Le cultivateur entendu,
Tout en semant clair, cueille dru.

La semence trop enfoncée
Dans le sol demeure oppressée;
Mais si tu ne la couvres pas,
Les oiseaux en font leur repas;
Sur le blé trois pouces de terre
Sont un milieu fort salutaire.

Sans labour ne sème jamais;
C'est pire qu'un mauvais procès.

Celui qui de bonne heure sème,
Selon moi, suit un bon système.

De purger on n'est pas forcé
Le champ que propre on a laissé.

Si tu retardes la semaille,
Ta récolte n'est rien qui vaille.

Le sol une fois préparé,
Qu'au sillon le grain soit livré;
Mais l'autonne fût-il sans pluie,
Pour semer n'attends pas qu'il fuie.

Il faut que, l'hiver commencé,
Du blé la racine ait poussé,

Sarcler et tenir le champ net

N'épargne rien, laboureur sage,
De ce qu'exige le sarclage.

Quelques sous sont petit objet,
Si ton champ demeure bien net.

Du sol, où le chiendent s'accroche,
Extirpe-le de proche en proche.

A mauvaise herbe aucun quartier,
Ou bien il en sort par millier.
Avant que la fleur se présente,
L'enterrer, c'est vaincre la plante;
Amende tes soins, rarement
L'herbe servit au traitement.

Qu'à blé niellé, cela t'importe,
Succède un grain d'une autre sort

Veux-tu purger ton champ? Prends soin
D'y faire germer le sainfoin.

Faire paître les blés.

Lorsque les blés tu feras paître,
Au champ toujours tu devras être;
Ton troupeau suivra le terrain,
Sinon, perte plutôt que gain.

Moissonner.

A moissonner ne t'aventure
Que la récolte ne soit mûre;
Celui qui trop se hâtera
Du blé chétif recueillera;
Mais tardant trop, à juste titre
Il perdra plus d'un hectolitre.

A moissonner sois diligent
Et ne perds pas un seul instant.
Laisse bien mûrir, pour qu'il serve,
Le blé qu'à semer on réserve.

Battre.

Qui bat au rouleau son froment,
En récolte plus qu'autrement.
Aux haras qui livre son aire,
Fait besogne pire et plus chère,
Sans qu'il puisse déterminer
Le temps qu'il doit se résigner,
Attendant que son tour amène
Les cavales dans son domaine.
Qui d'un rouleau s'est assuré,
Prend son jour et bat à son gré.
Son travail se fait sans cohue,
Et sa dépense diminue.

CHAPITRE III.

Engrais.

L'agriculture et le fumier
En tout temps doivent s'allier.

Terre où le fumier se prodigue
Ne redoute point la fatigue.
Le sol jamais ne s'appauvrit
Tant que le fumier l'enrichit.
Mais en peu de temps il s'épuise
Sans fumier qui le fertilise.

Si tu ne fumes pas ton bien
Il est bientôt réduit à rien;
Qui sans engrais terre ensemence
Au vent demi récolte lance.

Sans fumier, pas de bon terrain;
Avec fumier, bon fruit certain.

Sans bétail, fosse à fumier vide,
Et sans fumier, travail aride.

La moisson provient en entier,
Non du semoir, mais du fumier.

Si le pain vient de la farine,
Le fumier du grain est la mine.

Pour l'engrais il faut du bétail,
Comme il en faut pour le travail,

Fosse à fumier trop exiguë
Veut grenier de peu d'étendue.

Deux gros bœufs fument jusqu'au bout
Soixante-quinze ares en tout
Et dix brebis n'engraissent guère
Que ce qu'un bœuf fume de terre

Avec fumier tout ira bien,
Et sans fumier tu n'auras rien

Fumer son champ outre mesure
Sans doute nuit à la culture;
Mais parmi nous c'est un excès
Qui n'aura pas lieu, je le sais.

Pour l'emploi des engrais, sans cesse
Du terrain observe l'espèce.
De deux qualités sont tes champs
Que les fumiers soient différents.

Tu feras nettoyer l'étable
De la manière convenable.
Loin d'être à terre dispersé
Que le fumier soit entassé.
Que la pile en règle se fasse
Et bien taillée à chaque face.
Etroite ou basse elle perdra
Tous les meilleurs sucs qu'elle aura,
Car pluie, vent et sécheresse
La détériorent sans cesse.
A l'ombre qui tient son fumier
Le traite en homme du métier.

Veux-tu voir le fumier putride?
Tiens-le toujours assez humide.

Voulant ton fumier bien tenu,
Ne regrette pas quelque écu;
C'est placer son argent de sorte
Que tous les ans il te rapporte

Mêler les terres est un art
Qui de profits donne sa part;
Avec les terres on peut faire
Des engrais le plus salutaire.

Les terres qu'on doit transporter
Veulent qu'on sache bien compter:
Porte sable en terre argileuse,
Argile en terre sablonneuse.

De tous, le sable de la mer
Sera d'un revenu plus clair.
Quand tu veux employer l'argile,
Va doucement en homme habile;
Automne, hiver, n'importe quand
Mais toujours montre-toi prudent.

Le fumier s'accroît de la terre
Qu'on ramasse sous la litière.

A-t-on de la marne? On s'en sert,
Ou l'on ne sait pas ce qu'on perd.

Mais qu'elle soit d'abord laissée
A tous les airs bien exposée;
En grand avant de l'employer,
En petit il faut l'essayer.

L'écobuage en mainte terre
Au meilleur fumier se préfère,
Sur un sol plein d'humidité
Ou des racines tourmenté.

La chaux jetée avec fréquence
Est des fumiers le plus intense;
Mais si tu vas en étourdi,
Tu seras mal, non bien loti.

Le gypse rendra la jeunesse
Au pré qu'énerve la vieillesse.

Les légumineuses jamais
N'ont reçu de meilleurs engrais
Mais que toujours l'emploi s en fasse
Lorsque l'eau du ciel nous menace.
Si c'est en automne, à mes yeux,
Tu t'en trouveras beaucoup mieux.
Que pour fumer à part on range
Du ruisseau nettoyé la fange;
La poudre des chemins battus
Est autant de fumier de plus.
De tout détritus d'arbre ou plante
La pile du fumier augmente;
C'est un engrais au moins éga
A celui que fait l'animal.

Ne vas pas mépriser l'ordure
De tes fosses quand on les cure;
Si tu répugnes à l'odeur,
Songe du moins à la valeur.
Des oiseaux fort bonne est la fiente;
Mais elle est un peu trop ardente.

Le fumier que le cheval rend
Bien pourri doit aller au champ;
Celui du bœuf ne tarde guère
A l'être au degré nécessaire.

En automne, un parc de brebis,
Laisse un fumier qui vaut son prix
Sachez que de la race ovine
Le meilleur fumier c'est l'urine
Les cochons donnent un engrais
Bon, dit l'un, l'autre dit mauvais;
Mais garde-toi, c'est ton affaire,
De l'employer à la légère.
Au champ qu'il ne soit transporte
Qu'après avoir bien fermenté.

Des arbres conserve la feuille
A moins que le vent ne la cueille;
Pour litière étends-la d'abord,
Nul engrais ne sera plus fort.

Si de limon ton champ se couvre,
Ta porte à la fortune s'ouvre.

Enterrer les plantes produit
Au laboureur beaucoup de fruit.
Des lacs et des étangs la vase,
Des plus beaux produits est la base.

Un peu de sel, mais non sans frais,
Serait un stimulant engrais.

Du fumier que le tanneur laisse
N'use jamais qu'avec sagesse.
L'employer seul est astringent;
Mais on le mêle utilement.

Ton fumier au champ ne voiture
Que pour l'enterrer à mesure.
De sa qualité tu perdras
En l'y laissant en petits tas.
Rien pourtant n'est plus en usage
Qu'une habitude si peu sage.

Si tu veux l'employer entier
En hiver étends ton fumier.

De froment récolte abondante
Veut au champ du fumier qui sente.

Si le terrain est en talus,
Fume-moi le haut beaucoup plus;
Car, en descendant, la substance
Nourrit le bas en abondance.

Les cailloux, c'est un fait certain,
Ne nuisent pas en tout terrain;
Le champ argileux en demande,
L'ardeur d'une autre s'en amende.
Loin d'être toujours dangereux,
Ils sont donc parfois fructueux;
Par les cailloux qu'aux champs on laisse,
Souvent la semence s'engraisse.

Qui vend sa paille, comme un fou,
Donne pour un liard un gros sou.

Le fumier, changeant de nature,
Devient or par l'agriculture.

CHAPITRE IV.

Bétail.

Le bétail a toujours été
L'âme d'une propriété.

De ton terrain, de tes étables,
Que les soins soient inséparables.

Quiconque exploite sans bétail
Vit à peine de son travail.

Bétail nombreux, chance certaine,
D'augmenter bientôt un domaine.
Mais qui songe au grain seulement
Ne s'enrichit pas promptement

Que le bétail ait à l'étable
Le nécessaire et l'agréable.

Loin de l'étable l'envoyer,
C'est vouloir fort peu de fumier.

Qui le maintient dans les pacages
Du fumier perd les avantages.

A ton bétail ne donne pas
Toutes les fois un gros repas.
Sers-lui peu, souvent et varie,
Il sera gras à faire envie.

Traite ton bétail doucement,
Il sera doux, intelligent;
Mais je dis à qui le maltraite :
N'espère pas de bonne bête.

Après dur travail ne plains point
A tes bestiaux graine ni foin.

Que ton cheval jamais ne trotte,
Qu'il monte ou descende une côte;
Mais dans la plaine tu pourras
Le presser tant que tu voudras.

Pour faire saillir ta cavale,
Cherche-lui d'abord un bon mâle;
Plus que la mère, en général,
Le père transmet au cheval.

Un observateur nous explique
Que tout animal domestique
Est, quant à son extérieur,
Semblable au mâle son auteur
Ne plains donc rien, c'est nécessaire,
Pour obtenir un meilleur père

Jamais tu ne regretteras
L'auge qu'au porc tu donneras.

Tout, propre ou non, sans qu'on le trie,
Engraisse le porc ou la truie.

Rivière à sec est sans poisson
Et l'eau ne suffit au cochon.

A-t-on malade quelque bête?
D'un bon maréchal qu'on s'enquête.
Chez l'empirique, comme un fou,
Ne va pas... C'est un grippe-sou.
Si parfois erre la science,
Qu'attendrais-tu de l'ignorance?
Qu'au vétérinaire, à ses cours
L'état accorde son concours.

Le sel qu'il prend est d'ordinaire
A tout bétail fort salutaire.

As-tu deux bœufs bien accouplés?
Pour tes labours conserve-les?
Qui de bétail veut faire emplette.
Doit lui tenir pâture prête.
Dedans avise à le nourrir,
Sans qu'il soit forcé de sortir.
Songe bien que de pauvres bêtes
Ne peuvent point vivre de quêtes.

Bien entretenu le bétail
Sera bientôt propre au travail.

Bétail tenu dans le bien-être,
Grossit la bourse de son maître;
Mais s'il cesse d'être soigné,
Bientôt le maître est ruiné.

Élève, c'est de la sagesse,
Du bétail de plus d'une espèce;
Si l'un donne peu de profit,
L'autre est d'un plus riche produit.
Mais en semant toujours assûre
Et sa litière et sa pâture.

Qu'au marché bétail n'aille point
Avant d'avoir de l'embonpoint.
La graisse, on le sait, dissimule
Défaut de bœuf, cheval ou mule.
Chacun, quand on a bien cherché,
Est de quelque vice entaché.
L'œil du maître au bétail procure
Graisse avec peu de nourriture.

Bétail, que le maître ne voit,
Est plus altéré qu'il ne boit.

Que cheval ou bœuf nul n'acquière
S'il n'est expert sur la matière.

Bien acheter veut un talent
Qu'on ne rencontre pas souvent.

A tromper toujours s'étudie
Le maquignon... qu'on s'en méfie

Qui veut en bétail progresser,
Par ses prés devra commencer.

CHAPITRE V.

Prairies.

Jamais de bétail sans prairie,
Ou ton travail est duperie.

Veux-tu récolter force grain?
Mets en prés beaucoup de terrain.

Beaucoup de foin, peu de semence
Donnent une récolte immense.

Les prés donnent la vie aux champs,
Comme aux hommes les aliments.

Si tu vois de mauvaises herbes
D'avance dévorer tes gerbes,
Ton champ, dès-lors, pour en finir
En pré devra se convertir.
La terre que le blé harasse,
En devenant pré se délasse.

Le pré rend la vigueur au champ
Qu'a trop épuisé le froment.
Parfois en prés l'on aventure
Une moitié de la culture.
Le tiers encor peut bien aller
Du quart il ne faut pas parler.

Moins la terre se trouve bonne,
Plus à la prairie on en donne.

Ton champ pourra, sans nul danger
En pré quelconque se changer
Car le blé jamais ne prospère
Comme une plante fourragère.

Tout terrain peut avec succès
Devenir pré sans de grands frais.

Je prédis prompte pénurie
A toute ferme sans prairie.

Prépare la terre avec soin
Avant que d'y semer le foin;
Et que le soc de la charrue
Ne l'ait en tout sens parcourue
Qu'enfin cinq labours y soient faits
Tes prés en deviendront parfaits.
Mais fume-les en abondance
Avant d'y jeter la semence;
Et comme il faut peu la couvrir,
De la herse il faut se servir.

Si tes prés sont à l'arrosage,
Du niveau tu dois faire usage.
Un sol constamment au niveau
S'arrose bien avec peu d'eau.
Donne aux carrés même étendue,
La terre sera mieux imbue.
L'onde écume... Signe assuré
Qu'elle a déjà bien pénétré.
Lors d'ôter l'eau qu'on se dépêche
Puis il faut que le terrain sèche.
De fuite ménage un ruisseau,
Pour épancher tout excès d'eau.
Sans excès arrose la terre,
Et l'arrosage est salutaire.
Mais surtout ne l'inonde pas;
Ce serait un funeste cas.

Suivant le bétail, qu'on y pense,
On devra choisir la semence;
Car les goûts ne sont pas égaux
Parmi différents animaux.

Les plantes dûment divisées
A choisir seront plus aisées.
Propage celles que tu vois
Ton bétail brouter avec choix
Quantité, qualité, finesse,
S'y doivent observer sans cesse
Les deux extrêmes s'unissant,
L'on a pré riche et nourrissant.

Des prés que donne la nature,
Venons à ceux que l'art procure.

Qui chaque plante traiterait,
Certes jamais n'en finirait.
De préférence j'énumère
Celles que le bétail préfère :
La luzerne, le sainfoin, puis
Le trèfle rouge et le maïs.

L'avoine, quand elle prend graine,
Pour ton bétail est une aubaine.

Fais des raves et des navets,
C'est un revenu des plus nets.
Qui les sème sans les confondre
A ses soins les voit mieux répondre.

Pré de betteraves semé
Pour tout bétail est estimé.
Donne-lui les soins qu'il demande,
Et tu verras quelle provende !

A l'égard du pré naturel,
Voici l'usage universel :
Lorsqu'on voit que l'épi s'ébauche,
Sans retard il faut que l'on fauche ;
Mais, dans un pré que l'art a fait,
Fauche quand la fleur apparaît ;
Le trèfle rouge, la luzerne
Et même le sainfoin... discerne !

S'agit-il de plantes à grain ?
Dès qu'il paraît fauche soudain.
Toutefois le blé turc exige
Qu'on laisse un peu grandir sa tige :
D'en couper même ne prends soin
Qu'à mesure de ton besoin.
Mais que le fer tranche la plante
Avant que l'épi se présente.

Qui son pré trop tard fauchera,
Paille et non foin recueillera ;
Insipide et triste pâture
Que l'âne même à peine endure.

Tous les ans sème-moi tes prés,
Mais de racines délivrés.

Pré qu'on a défriché naguère
Produit bien plus que d'ordinaire.
Où tu vis un pré florissant,
Vois quel blé pur et nourrissant !

Tes prés fauchés, en homme leste,
Abstiens-toi de faire la sieste.

Quand l'herbe est sèche, promptement
Entre-la sans perdre un moment.

Crains que, si le temps se dérange,
Ton herbe en fumier ne se change.

CHAPITRE VI.

Arrosage.

Ruisseau fugitif, en été,
A mes yeux a toujours été,
De l'argent dont souvent on laisse
Dans la mer tomber la richesse.

Ruisseau non saigné, jour et nuit,
Sans féconder le sol s'enfuit.

Les moulins font à mainte terre
Une trop redoutable guerre ;
Ils prennent mille et rendent cent
Et le sol se trouve impuissant.

Il serait temps qu'une mesure
Contr'eux protégeât la culture.

Cependant je ne prétends pas
Que tout moulin soit mis à bas ;
Mais qu'on fasse un juste partage
Aux moulins comme à l'arrosage.
De par les lois, que l'entêté
De ce qu'il veut soit débouté.

L'onde étant le sang de la terre,
Qui l'en prive lui fait la guerre
Agriculteurs, n'oubliez pas
De vous unir en syndicats.
Isolé, le propriétaire
Souvent sans eau verra sa terre

Qui n'arrose pas, le pouvant,
En culture n'est pas savant.

En été jamais ne tourmente
Ta vanne qu'à la nuit tombante ;
Mais, ne pouvant choisir l'instant,
Profite de chaque moment.

La feuille dit à qui l'inspecte
Si l'arbre a besoin qu'on l'humecte.

Sur-le-champ l'on arrosera
La tige qu'on transplantera.

Que toute plante ait son breuvage,
Quand tu mets fin à l'arrosage.

L'arrosage, en sol argileux,
Sera rare, mais copieux.
L'argile, une fois bien imbue,
Retient longtemps l'onde reçue.

Mais, si le terrain est léger,
De pratique on devra changer ;
Car il faut à terre absorbante
Dose modique, mais fréquente.

L'arrosage a peu de succès,
Si le sol n'a de bons engrais ;
Mais là-dessus qu'on se rassure ;
Car si tu connais la culture,
L'arrosage te donnera
Les aliments qu'il te faudra,
Du bétail de belle apparence
Et du fumier en abondance.

Avec terre, eau, soleil, engrais,
Qui ne prospère est un niais

CHAPITRE VII.

Arbres.

Rien n'est charmant comme l'ombrage
D'un épais et riant bocage ;
Oui l'arbre, avec son vêtement
De la nature est l'ornement ;
Et d'ailleurs nulle autre culture
Ne produit avec plus d'usure.

Avant de bâtir ta maison
Plante des arbres à foison.

Laboureur qui plante sans cesse,
De ses fils fonde la richesse.

Sur ton terrain, près d'un ruisseau,
D'arbres aligne un vert rideau.

Terres où les arbres abondent,
Mieux que toute autre aux soins répondent.

Ministres, princes, empereurs.
Partout excitez les planteurs.

Tout arbre heureusement se dresse
Sur un sol d'une ou d'autre espèce.

Qui d'excellents arbres voudra
Une pépinière fera.

Quand la graine à tomber commence,
Sans tarder fais-en la semence;
Mais quant aux arbres délicats,
Pendant l'hiver n'en plante pas.

De planter au pieu ne te hâte,
Attends que le bourgeon éclate.

Tes plants auront succès complet,
Si tu maintiens le sol bien net.

Tant que l'arbre a courte stature,
N'élève pas trop sa ramure.

En sol aride et privé d'eau
N'admets point d'arbre de ruisseau.

Plusieurs ont le funeste usage
De trop rapprocher le plantage.

Ne laisse approcher de ton plant
Aucun bétail petit ou grand.

Cette défense despotique
Au chevreau lui-même s'applique.

Transplanter.

Porte à la transplantation
Beaucoup d'art et d'attention.
Plus la fosse est large et profonde,
Plus la tige sera féconde.

Quand l'arbre est en feuilles, crois-moi,
De le transplanter, garde-toi.

A l'arbre qu'ailleurs tu destines
Laisse vivantes ses racines;
Mais qu'on extirpe sans pitié
Ce que le ver a carié.

Est-il touffu? Qu'on l'éclaircisse
De crainte qu'il ne dépérisse.

Au nouveau sol que le sujet
Ait la profondeur qu'il avait.

Couverte de terre d'élite
La racine prendra plus vite.
Choisis la terre de dessus,
Il n'en est pas qui vaille plus.

Elle peut être un peu tassée,
Sans pourtant qu'elle soit pressée.
Y mêler un peu de fumier,
C'est prouver qu'on sait son métier.

Après janvier, s'il n'est robuste,
On transplante l'arbre ou l'arbuste;
Jamais avant, ou c'est en vain,
Sur un humide ou froid terrain.

A l'arbre résineux apporte
Plus de soin qu'à toute autre sorte;
Songe qu'il doit être planté
Avant ou bien après l'été.

A prospérer tu le destines?
Epargne branches et racines.

L'arbre est-il transplanté? Prends soin
De l'arroser; c'est un besoin.
Un bon tuteur, s'il est trop grêle,
Empêchera qu'il ne chancelle.
En le palissadant plus tard
Tu le sauves de tout hasard.

L'arbre, que souvent on replante,
Du possesseur trompe l'attente.

Taille.

Quand aura commencé février,
Tu pourras tailler tout fruitier.

Peu savent à tailler s'instruire,
Beaucoup en revanche à détruire.

Laisse au tronc, par l'art averti,
Le branchage bien réparti.

Qu'assez les branches s'élargissent
Pour qu'au soleil les fruits mûrissent.

Branches parasites a mort:
Le nom te dit quel est leur tort.

Greffe.

Par la greffe, par sa magie,
L'arbre sauvage fructifie.

A l'analogie avec art
La greffe doit avoir égard.

L'arbre à pépin, qu'on ne l'oublie,
A l'arbre à noyaux mal s'allie.
On sait aussi que le poirier
Se greffe mal sur le pommier.

Quand au sauvageon elle adhère,
Sa douce espèce mieux prospère

Qui veut voir ses soins triompher
A deux époques doit greffer:
Savoir, dès que février commence
Jusqu'à ce que mai prend naissance;
Au mois de juin recommencer;
Mais, quand septembre vient, cesser.
Le climat d'ailleurs est un maître
Qu'ici nous devons reconnaître.

De greffer toujours on s'abstient
Quand la pluie ou le vent survient.
La greffe même ne comporte
Froid rigoureux ni chaleur forte.

Surtout il te faudra tâcher,
En greffant, de bien attacher
Ensemble l'une et l'autre écorce.
Fais qu'elles tiennent avec force,
Pour qu'arbre et greffe s'ajustant
Coïncident exactement
Qu'un liber à l'autre s'allie,
C'est là qu'est toute la magie.
Ajoute adresse, netteté
Et beaucoup de dextérité.

CHAPITRE VIII.

Oliviers.

Que de la paix l'arbre prospère
Soit celui qu'à tous on préfère.

Et du froid et de la chaleur
Pour l'olivier crains la rigueur.
D'humidité, de sécheresse,
Chaque excès l'affecte et le blesse.

Des bas-fonds exclus l'olivier :
Sache qu'il est meilleur fruitier
Sur les hauteurs; mais son branchage
Y doit pouvoir braver l'orage.

En sol léger fais le venir,
L'olivier s'y trouve à ravir.
En terre pierreuse et calcaire
On trouve encore qu'il prospère
Et c'est alors qu'il produira
Une huile qu'on recherchera.
En sol gras il a plus d'ombrage,
Mais moins d'olives en partage.

Chacun pourra, selon mon sens,
D'oliviers avoir de bons plants.
Transplantés par des mains habiles
Leurs rejetons sont tôt fertiles.
Un coin bien net et pas trop frais,
C'est ce qu'il faut pour leur succès;
Et quand ils sont d'heureuse race,
Que le greffoir jamais n'y passe.

Sont-ils forts? prends les rejetons
Et fais-moi tes plantations.
Je crois qu'il faut que l'on commence
Lorsque dans février l'on avance.
Consultant la localité,
Un autre dit : après l'été;
Car en humide et froide terre
Cet usage serait contraire.

Fais la fosse, planteur soigneux,
A l'avance, autant que tu peux.
Dans le fond, c'est de la prudence,
Ménage au centre une éminence;
L'onde en découle et peut nourrir
Les racines sans les pourrir.
Plus la fosse a large ouverture,
Mieux elle vaut... Qu'on se rassure.
Aux racines seront laissés
Trois pouces en long, c'est assez.
Puis, mesurant l'arbre, on le taille,
Lui laissant deux mètres de taille.

S'il est possible, tiens auprès,
Terre fertile et terreau prêts.
Verse au trou cet engrais d'élite,
Tu verras quels jets il excite.

Dès que l'olivier est planté,
Que le terrain soit humecté;
Et, si la chaleur le dévore,
Reviens-y deux étés encore.

Ne coupe jamais, garde-t'en,
Les pousses de son premier an.
La seconde année on ne touche
Qu'à celles du bas de la souche.
Dans la troisième on éclaircit
Les branches que l'on répartit.
La suivante, quatre branchettes
Equi-distantes et bien nettes,
Prépareront vers le milieu
Aux jets futurs un libre jeu.

Plante, de même que tes vignes,
Tes oliviers en droites lignes;
Qu'en tout sens ils soient séparés
De douze pas bien mesurés.
Tout olivier que l'on émonde
En beaux fruits davantage abonde;
Mais pour opérer sans écart
Il faut bien connaître son art
Pour cet ouvrage difficile,
S'il se peut trouve un homme habile.

Est-il bien taillé? l'olivier
Se renouvelle tout entier.
Il faut aussi que tu diriges
En tout sens les nouvelles tiges.
Le premier an, n'y touche pas;
Au second tu commenceras.
Il faut alors qu'on éclaircisse,
Pour qu'au troisième on répartisse.
Au quatrième attends pour trouver
Les branches qu'il doit conserver.

Il faut que l'arbre toujours reste
Bien net de toute herbe funeste;
Ce que d'ordinaire on obtient,
Quand un labour sur l'autre y vient.
Mais dès que la fleur est venue,
N'en approche pas la charrue.

Moins l'an s'est montré productif,
Plus à labourer sois actif.
Mais pendant que le soc opère,
A la souche bêche la terre.
Il faut bien extirper surtout
Tout buisson qu'on y voit debout.

Quiconque émonde et fume ensuite
Ses oliviers, s'en félicite.

A l'olivier terreau bien gras,
Fumier, bonne terre et plâtras,
Font un bon engrais qui l'excite.
Il aime aussi la terre cuite,
Mais si tu l'as pendant deux ans
Bien exposée à tous les vents.

Quant aux fumiers, mets-en la couche
Assez distante de la souche.
Les racines les chercheront,
Et, sois-en sûr, les trouveront.

Par l'abandon, maigre de sève,
L'olivier soigné se relève.

L'olivier te donne en février
Un plus grand produit qu'en janvier.
Quelques-uns diront le contraire;
A l'homme instruit je m'en réfère.

Herrera donne pour certain
Qu'en cueillant l'olive à la main,
Non à la gaule, l'on pressure
Tous les ans à pleine mesure.
Je ne puis l'affirmer ainsi;
Mais entends-moi crier merci
Pour l'arbre qu'ainsi l'on mutile,
Sans lui faire rendre plus d'huile.
Le maître, témoin de son deuil,
Se sent venir la larme à l'œil.

Sitôt de l'arbre retirée,
Que l'olive soit pressurée.
Qui la laisse trop fermenter
Mauvaise huile veut récolter.
La qualité devient moins bonne
Sans que le fruit plus d'huile donne.

Est fou qui croit qu'en fermentant
L'olive davantage rend.

Seulement elle est plus tassée
Et plus compacte est la pressée.
Ce qui démontre au connaisseur
Quelle est la cause de l'erreur.

Qui donne veut garder son huile
La transvase, s'il est habile.

CHAPITRE IX.

Vignes.

Rien comme toi ne répondit,
Bonne vigne, au soin qu'on en prit.
Le cultivateur mal habile
Seul t'accuse d'être stérile.

En lieux bas sème le froment,
Sur les hauts, plante le sarment.

Près d'un chemin, c'est un adage,
La vigne a mauvais voisinage.

Si tu veux voir doubler ton vin,
De ta vigne enclos le terrain.

Le cep, sur des terres pierreuses,
Jette des pousses merveilleuses.

D'un sol calcaire les raisins
Donnent toujours les meilleurs vins.

En un sol où règne le sable,
Fort peu de vin, mais délectable.

Et sur un terrain argileux
Quels ceps et quel vin généreux!
Le Prieuré, le Carignène
En sont une preuve certaine.

Vigne touffue en pays plat;
Sur les côteaux vin délicat.

Terre en talus toujours rapporte
Un heureux vin qui reconforte.

Pour qu une vigne ait de bon vin,
Que le soleil y donne en plein!
Car le sarment se bonifie
Quand la chaleur le vivifie.

Désigne tes plants et crois-moi,
Ne te fie à d'autres qu'à toi.
A les connaître je t'engage
Avant de les mettre en usage.

En vigne ayant pleine vigueur
Choisis tes plants avec lenteur;
Car tout sarment n'est pas propice,
Et toute vigne a quelque vice.

Après le trente-un janvier
Plante tes vignes le premier.
Au mois de mars on plante, même
Aux approches du saint carême.

L'homme sensé séparera
Les qualités qu'il plantera;
Aisément ainsi la vendange
Suivant chaque espèce se range.
Le cultivateur bien instruit
Plus d'une qualité choisit.
Quatre ou cinq toujours lui suffisent,
Mais plus nombreuses elles nuisent.

Dans un trou dûment préparé
Que le sarment soit enterré.
Qui l'avant-pieu met en pratique,
Doit planter droit et non oblique.
Un tel système a du succès,
Et cela sans beaucoup de frais.

Quand chaque sarment a sa fosse,
On en obtient du fruit précoce;
Mais si l'on creuse un long fossé,
Chaque sarment est mieux placé.

Plus il est grand, plus le trou donne
Cette vigueur qui nous étonne.
De terre qu'amenda le vent
Garnis bien le pied de ton plant:
Tu peux t'en procurer sur place
En la prenant à la surface.

Le sol doit être bien tassé
Autour du cep, mais non pressé.
S'il est humide, l'on est sage
En s'écartant de cet usage.

Les sarments faut-il raccourcir?
De ciseaux on doit se servir;
Et pour tailler en faire usage
Offre un merveilleux avantage.

Qui vigne en plaine veut planter,
Entre les rangs doit adopter,
Pour labourer avec aisance,
Près de deux mètres de distance
Plus le sol sera généreux,
Plus il faudra d'espace entre eux.

En pays froid lorsque tu plantes
Que tes files soient bien distantes;
Mais pour les voir grandir, il faut
Les éloigner en pays chaud.
La vigne veut qu'on la façonne
Toujours avant qu'elle bourgeonne.

Le soc y passant après coup,
Plus que la grêle y détruit tout.

Bêche bien et bine ta vigne
Quand des Gémeaux brille le signe.
La vigne qu'on négligera
De jour en jour dépérira.

Qu'autour des ceps d'un an à peine
La bêche souvent se démène.

De chiendent le moindre scion
Nuit à la végétation.

Qui vigne taille au bas des côtes,
Doit laisser les tiges plus hautes,
L'*humus* qui d'en haut descendra
Par degrés les raccourcira.

On taille un cep? règle constante,
Que l'œil en dehors se présente.
Qui le tourne en tout autre sens,
A mes yeux manque de bon sens.

CHAPITRE X.

Horticulture.

Jardin que pourvoit la culture,
Epargne plus d'une mouture.

Pommes de terre, herbages frais
Et légumes sont pains tout faits.

Eau, travail, fumier et science
D'un bon jardin voilà l'essence.

En agriculture, que l'art
Ait toujours une grande part.

Le jardinier qui ne sait guère
A bientôt appauvri sa terre;
Mais, par les soins d'un homme instruit,
En produisant elle enrichit.

Le jardin à des soins oblige
Que nul autre terrain n'exige.
Les fruitiers ont peu de succès
Quand on les rapproche à l'excès.
Entre les arbres taillés, pense
Qu'il faut six mètres de distance.

En terre triturée on peut
Ensemencer tout ce qu'on veut.

Pour le jardin qu'on se procure
De bon fumier en pourriture.

Un arbuste est-il transplanté?
Qu'il soit à l'instant humecté.

Si tu ne plantes pas toi-même,
Tu suis un ruineux système.

Du froid garde tout arbrisseau;
En été donne-lui de l'eau.

CHAPITRE XI.

Constructions rurales.

Fais une maison qui convienne
A ton état, à ton domaine.

Quand on a de l'argent mignon,
Sans besoin qu'on ait le maçon.

Point de luxe... Qu'on le bannisse
Toujours d'un champêtre édifice.
Mais tu dois tout faire avec goût
Sans que trop fort en soit le coût.

Que la maison, solide et grande,
Par l'utile se recommande.

N'y loge jamais, pour ton bien,
Si l'air n'y circule pas bien;
Pour ton usage et ton étable
Qu'il s'y trouve de l'eau potable.

Que le grenier bien sec et grand
Jamais ne sente le relent.
Qu'un air frais souvent y pénètre,
Et toujours sous les yeux du maître.

Au cellier, la chaleur qu'il faut,
sont dix degrés, jamais plus haut.
Que le soleil jamais n'y donne
Et que surtout rien n'y résonne.

Loin du moulin la saleté!
L'huile demande propreté.
Veilles-y bien et ne t'étonne
Du bon conseil que je te donne.

Dans des magasins bien tenus,
Tes outils dureront bien plus.

Tes paillers à l'écart confine;
Crains pour eux péril et ruine.

Le bétail doit être toujours
A l'aise dans les basses-cours.
Fais-leur une étable attrayante
Non une prison effrayante.

Comme le porc fouit jour et nuit,
Avec soin pave son réduit.

Qu'en ses champs le maître ménage
Un bon logis pour son usage.
Il voit sa ferme assidûment,
S'il s'y trouve commodément.
Et plus il visite sa terre,
Plus, sous ses yeux, tout y prospère.

Aires

Pour avoir une aire à souhait,
On durcit à grands coups de hie
La terre d'abord aplanie
Et puis l'argile qu'on y met.
Qu'aucune herbe jamais n'y croisse;
Point de crevasse en ton terrain,
Ou tu verras avec angoisse
Cent pestes envahir ton grain,
Et frustrer le maître et la ferme,
Du blé pur que l'épi renferme

Prends toujours bien soin de remplir
Tout vide, ou le rat y pullule;
La taupe sans yeux y circule,
Mille insectes vont t'assaillir :
Rejette au loin tant d'immondice.
Fais la guerre au hideux crapaud;
Loin de l'aire qu'il se blottisse;
Chasse la fourmi comme il faut;
Elle volerait à toute heure
Du grain pour fournir sa demeure.

CHAPITRE XII.

Administration.

L'économie est un trésor
Qui t'enrichira plus que l'or

Du ciel, écrit Caton le sage,
Je n'eus que deux lots en partage :
La culture premièrement,
Et l'épargne secondement.
Des achats fuyant la manie,
A vendre borne ton envie :
C'est Caton qui l'a dit aussi,
Et moi je le répète ici.

Jamais, sans juste économie,
Ne prospère une métairie.

Sans bonne administration
Malheur à l'exploitation!

Les comptes que veut la culture
Ne vont pas bien sans l'écriture;
Il faut chiffrer, et, chaque soir,
Compulser le DOIT et l'AVOIR.

Activité, règle sévère,
C'est ce qui fait que l'on prospère.

Sans épargner, travailler bien,
D'ordinaire ne mène à rien

Ordre, économie et prudence
Te sauveront de l'indigence,

Chaque jour exigeant son pain,
Chaque jour songe à faire un gain.

De trous une bourse criblée
D'écus ne fut jamais gonflée

Tu ne peux pas toujours gagner,
Mais tu peux toujours épargner.

Si tu te vois dans la détresse,
Aux champs tu rempliras ta caisse.

Lorsque tu n'en as plus besoin,
Serre ta charrue avec soin.

Range de même, afin qu'il dure,
Chaque instrument d'agriculture.

A tout mauvais temps exposés,
Les outils sont bientôt usés.

Sous la main on a chaque chose
Quand à sa place on la dépose.

Quand le temps s'oppose au labour,
Aux outils consacre ce jour.

Tout bois que l'on peinture à l'huile,
Sera bien plus longtemps utile.

Bien marié, l'agriculteur
Ne sait pas quel est son bonheur.

Ce que fermière économise,
Impossible qu'on nous le dise.

Qui champs achète sans argent
Se rend plus pauvre en achetant.

Ne livre jamais ta charrue
Qu'à personne bien entendue.

Qui par sa faute perd un œuf,
Aussi bien pourra perdre un bœuf.

En bon état, sans qu'elle serve,
Tiens une charrue en réserve;
Lorsque l'une vient à faiblir,
L'autre est toute prête à servir.

De tout muni pour tout usage,
Tu feras à point chaque ouvrage.
Un seul jour fais-tu le lambin?
De huit jours tu perdras le gain.

A demain jamais ne diffère
Ce qu'aujourd'hui tu pourras faire.

Qui lui-même mène son bien
Ne doit s'occuper de plus rien.

Que son œil partout se promène,
Ou fort mal ira son domaine.

Propriétaire peu soigneux
Fut de tout temps nécessiteux.

Et si des cafés il s'approche,
Il court à l'hôpital en coche

De qui travaille avec lenteur
La bourse n'a pas de rondeur.

Qui tient sa paille toute enclose
En aura trop petite dose.

Ce qu'il faut à profusion
Ne peut tenir dans la maison.

Meules d'herbe prends soin de faire
Comme on en voit d'épis à l'aire;
Celui-là manquera de foin,
Qui peut l'enfermer avec soin.

Du grenier prends un soin extrême:
Mais au pailler songe de même.
Qui paille ou foin prodiguera,
Tant qu'il en ait, en manquera.

Au cœur de l'hiver conjecture
Si tu dois changer de mesure.

Qui comptera sur plus d'un gain
Peut s'attendre à profit certain.
Qui cueille un peu de chaque chose
S'il craint la gêne c'est sans cause.

Tel frais te semble bien petit,
Et la maison s'en appauvrit.

Tout doucement vient la richesse
Qu'accroissent travail et sagesse.

Petits gains, répétés souvent,
Te rendent enfin opulent.
Petit gain, perte imperceptible,
Au bout de l'an tout est sensible.

Cultivateur, tiens-le pour dit;
Sans le travail point de profit.

Qui travaille avec énergie
Aura du pain toute sa vie.

Entre ton grain sec; autrement
Crains qu'il ne sente le relent.

Et si tu veux qu'il se conserve,
Que la pelle souvent te serve.

La pomme de terre est du pain;
Dieu l'envoya contre la faim.

L'agriculteur, tant soit peu sage,
A forfait donne chaque ouvrage.

Des domestiques trop nombreux
Dépensent plus sans faire mieux.

Ta ferme, sans rapport, publie
Ta sottise ou ton inertie.

Qu'aux champs rien ne se perde en vain,
Chaque chose y procure un gain.

Faute d'un travail plus utile,
Du fumier va grossir la pile.

Sans luxe domaine exploité
A toujours bien plus rapporté

Aux champs je vais te dire comme
Tu dois choisir ton majordome:

Qu'une parfaite probité
Soit sa première qualité;
Qu'il connaisse bien la culture
Et secrets de toute nature;
Qu'il puisse affronter la rigueur
Du froid comme de la chaleur;
Qu'il dirige hommes et charrue
Et partout promène sa vue.
En bétail expert, s'il t'en faut,
Il les achète sans défaut.
Qu'il traite bien ton domestique
Et qu'à toute chose il s'applique.
Que levé toujours le premier,
Il gagne son lit le dernier.
Il devra non-seulement lire,
Mais compter et souvent écrire;
Commis pour te représenter,
Il doit en tout le mériter.

Traite avec douceur et prudence
Ceux qui sont sous ta dépendance:
Car à tel maître, tel valet;

Rien n'est plus vrai, chacun le sait.
Tolère qu'un valet t'avise,
Mais jamais qu'il te contredise

Valet, manquant de probité,
Ne doit pas être supporté;
Et s'il a mauvaise conduite,
De ta maison qu'il parte vite.
Sur ce chapitre être indulgent,
C'est être plus que négligent.

Dans la direction sois ferme,
Sans pourtant dépasser un terme.
Qui veut se faire respecter,
Doit reprendre sans s'emporter.

Tout maître, doué de prudence,
Veut unité dans la puissance.
Quand tout le monde fait la loi,
Le royaume est en désarroi.

Le paresseux propriétaire
De récolter en vain espère.

Fermière assidue au rouet
A toujours chemise à souhait.

Dormant la grasse matinée
N'espère pas de bonne année.
Celui qui se lève matin
Seul remplit son grenier de grain.

Qui beaucoup dort et se repose
devenir pauvre s'expose.

Un peu de paille est sous tes pas?
Sans la lever ne passe pas.
De fumier la moindre poignée
Se retrouve au grain de l'année.

Ouvrage dûment commencé
Est au début fort avancé.

Avant d'affermer une terre,
Médite ce que tu dois faire.
Pense qu'avec ton métayer
Tu vas vraiment t'associer.

Si tu chéris tes enfants, sème
Et, crois-moi, laboure toi-même;
Ou si le travail te fait peur,
Délègue un bon cultivateur.

Si par toi ton fermier s'obère,
A ton grenier tu fais la guerre.

Si tu fatigues ton terrain,
En culture tu n'es pas fin.

Par métayer si tu cultives,
De tes plus beaux fruits tu te prives.
Au lieu d'être maître et seigneur,
Tu n'es qu'un simple collecteur.

Que sans toi le fermier ne puisse
Sous-fermer suivant son caprice.

Paie avec soin à tes valets
Les gages que tu leur promets.
S'il n'est payé, ton domestique
Avec insolence réplique;
Ta dette croît, forme un faisceau,
Et bientôt est un lourd fardeau.

Veux-tu de bons valets? N'engage
Ami, filleul, ni parentage.

Paie exactement en travaux
Ta taxe aux chemins vicinaux.

Les fruits ont leur valeur? Vends vite;
On est dupe quand on hésite.

Domaine du maître oublié
Ne lui rapporte que moitié.

Et souvent s'y trouve engloutie
Du capital bonne partie.

APHORISMES D'HIPPOCRATE. La connaissance de quelques-uns des principes qu'enseignait le père de la médecine, peut être utile, même à beaucoup de personnes étrangères à la pratique de l'art. Il est bon, en effet, dans l'usage de la vie, d'écouter les conseils de celui qui a dit, au frontispice de son œuvre : « La vie est courte, l'art est long, l'occasion est prompte, l'expérience trompeuse, le jugement difficile; et il ne faut pas seulement faire bien son devoir, mais il faut que le malade et ceux qui sont présents fassent aussi le leur, et que les choses soient bien faites. »

1. Il n'est pas bon de manger trop, ni de souffrir la faim, ni de faire rien au delà de la nature.

2. Les maladies de plénitude sont guéries par la diète, et celles qui viennent de l'inanition disparaissent au moyen d'un régime fortifiant. Ainsi les contraires sont guéris par les contraires.

3. La diète rigoureuse et continue, dans les maladies longues et aiguës, ne convient pas et est dangereuse.

4. Les malades, en prenant trop peu d'aliments, augmentent leur mal, et, pour les personnes saines, la nourriture leur fait mieux supporter leurs maux. Le régime d'une nourriture insuffisante est plus dangereux encore que l'excès contraire.

5. Aux maladies extrêmes on doit approprier les remèdes extrêmes.

6. La nourriture doit être interdite dans tous les accès et paroxismes fiévreux.

7. Ceux qui croissent ont beaucoup de chaleur naturelle, et leur tempérament réclame une nourriture abondante. Les vieillards, au contraire, qui conservent peu de cette valeur, doivent se montrer sobres; c'est parce que leur corps devient froid, qu'ils ne se trouvent plus exposés aux fièvres continues.

8. Le régime d'une nourriture humide est nécessaire aux tempéraments fébriles, et surtout aux enfants.

9. Les malades supportent mieux la nourriture dans l'hiver et au printemps, que dans l'été et dans l'automne.

10. Il faut rétablir peu à peu le corps depuis longtemps débilité; mais opérer avec promptitude sur celui où la perturbation s'est produite récemment.

11. Si, après la maladie, l'on mange avec appétit, mais que le corps ne se guérisse pas, c'est un mauvais présage.

12. Avoir l'esprit sain dans une maladie, et trouver bons les aliments dont on fait

usage, est un signe favorable. Le contraire est un augure fâcheux.

13. Dans le choix des aliments, il faut avoir égard au goût du malade, lors même que sa préférence ne serait pas rigoureusement la meilleure.

14. Ceux qui sont accoutumés au travail le supportent mieux, quoiqu'ils soient devenus vieux et faibles, que ceux qui, malgré leur jeunesse et leur force, n'en ont pas l'habitude.

15. Si l'on éprouve du dégoût dans une longue maladie, et que les déjections soient pures et liquides, c'est un signe fâcheux.

16. Ceux qui, dans une maladie, éprouvent des inquiétudes, bâillent et frissonnent, sont soulagés en buvant un mélange de moitié vin et moitié eau.

17. Il est dangereux de purger beaucoup et promptement, ou de remplir, ou d'échauffer, ou de refroidir, ou d'émouvoir le corps en quelque façon que ce soit; car *tout* excès est ennemi de la nature. Mais ce que l'on fait peu à peu est efficace, principalement si l'on passe de l'un à l'autre.

18. Quand la crise se fait ou qu'elle est entièrement terminée, il ne faut rien faire, ni par remèdes, ni autrement, qui puisse irriter, mais bien laisser agir la nature.

19. Il faut évacuer les humeurs, qui ont besoin de l'être, par les voies convenables, et surtout par celles où la nature prend son cours.

20. On doit user rarement de purgatifs dans les maladies aiguës, surtout au commencement, et cela se doit faire avec une grande circonspection.

21. Si la faim presse, il ne faut point travailler.

22. Les accidents sont faibles au commencement et à la fin des maladies, et leur vigueur est en raison de l'intensité du mal.

23. Il est dangereux de purger ceux qui jouissent d'une santé parfaite.

24. Le vomitif doit s'administrer en été, et le purgatif en hiver.

25. Si celui qui est sans fièvre éprouve du dégoût; s'il a des douleurs d'estomac, des vertiges et la bouche amère, c'est signe qu'un vomitif doit lui être administré.

26. Les douleurs situées au-dessus du diaphragme et qui réclament l'évacuation, seront guéries par le vomissement; et celles qui sont au-dessous, par les purgatifs.

28. Si l'on crache du sang, quel qu'il puisse être, c'est un signe fâcheux; mais s'il se présente par bas et qu'il soit d'une couleur foncée, c'est au contraire une bonne marque.

28. La convulsion ou le hoquet qui suit une grande perte de sang est un présage funeste.

29. Dans les dyssenteries opiniâtres, le dégoût des viandes est un mauvais signe, et la fièvre en est un plus redoutable encore.

30. Pour ceux dont le tempérament réclame la purgation et la saignée à certains intervalles, il est bon que l'emploi de ces moyens ait lieu au printemps.

31. Les maladies que les médicaments ne peuvent guérir le sont par le fer; celles que le fer ne guérit pas le sont par le feu; et celles que le feu ne guérit pas sont incurables.

32. Si deux douleurs vous saisissent à la fois, la plus violente affaiblit l'autre.

33. Si l'engourdissement et le délire suivent un coup reçu à la tête, c'est d'un fâcheux augure.

34. Quand le sommeil apaise le délire, c'est un heureux signe.

35. Dormir ou veiller avec excès est un présage fâcheux.

36. Si la frénésie survient dans l'état inflammatoire du poumon, c'est un mauvais signe.

37. Les apoplexies se produisent principalement depuis l'âge de quarante ans jusqu'à celui de soixante.

38. Il est impossible de guérir d'une forte apoplexie, et difficile d'échapper à celle qui est faible.

39. Les jeunes gens qui sont attaqués de l'épilepsie peuvent en être guéris par le changement de l'âge, des saisons, des lieux et du régime alimentaire.

40. Ceux qui sont atteints de l'épilepsie avant l'âge de puberté peuvent en guérir; mais ceux qui en sont saisis passé vingt-cinq ans meurent presque toujours avec ce mal.

41. La fièvre guérit les convulsions nerveuses.

42. Il vaut mieux que la fièvre se produise après la convulsion que celle-ci après la fièvre.

43. Si un homme ivre perd instantanément la parole, il peut mourir dans des convulsions, à moins que la fièvre ne survienne et lui fasse recouvrer la parole.

44. Celui qui use trop fréquemment de choses chaudes s'expose aux incommodités suivantes : elles rendent le corps efféminé, affaiblissent les nerfs, appesantissent l'esprit, causent des hémorrhagies et des défaillances, et par suite la mort.

45. Le froid et les choses froides causent des convulsions, la tension des nerfs, des meurtrissures et les frissons de la fièvre.

46. Les délires accompagnés de ris sont moins dangereux que ceux qui ont un caractère de gravité.

47. Si celui qui est atteint du hoquet vient à éternuer, le hoquet cesse aussitôt.

48. Le froid est contraire aux os, aux dents, aux nerfs, au cerveau et à la moelle épinière; mais la chaleur, au contraire, leur est favorable.

49. Si en toussant l'on crache un sang écumeux, c'est que celui-ci vient du poumon.

50. Les choses froides, comme la neige et la glace, sont préjudiciables pour la poitrine : elles excitent la toux, des crachements de sang et des fluxions sans nombre.

51. Ceux qui deviennent bossus par suite d'un asthme, de la difficulté de respirer ou de la toux, meurent avant l'âge de puberté.

52. La phthisie, qui provient de l'ulcère

du poumon, se manifeste communément depuis l'âge de dix-huit ans jusqu'à trente-cinq.

53. Le lait est favorable pour les phthisiques dont la fièvre est modérée.

54. L'automne est nuisible aux phthisiques.

55. Il faut employer les purgatifs avec les phthisiques, et jamais les vomitifs.

56. Si, dans les violentes douleurs de ventre, certaines extrémités sont froides, c'est un mauvais signe.

57. Si, dans la pleurésie ou dans l'inflammation du poumon, le flux de ventre se produit, c'est un présage fâcheux.

58. Si l'inflammation du poumon survient après la pleurésie, c'est un mauvais signe.

59. Ceux qui tombent souvent et gravement en défaillance, sans cause manifeste, ne tardent point à mourir.

60. Les bègues sont principalement sujets aux longs flux de ventre.

61. Si l'hiver est chaud, pluvieux, et le printemps sec et froid, ils engendrent des dyssenteries.

62. Les flux de ventre se manifestent dans les temps de grandes pluies et en été.

63. Si la fièvre se produit chez ceux qui ont une grande douleur au foie, elle les guérit.

64. Si, dans la jaunisse, le foie devient dur, c'est un fâcheux présage.

65. Lorsque le hoquet se manifeste durant l'inflammation du foie, c'est un mauvais signe.

66. Si la toux survient aux hydropiques, c'est un signe défavorable.

67. Lorsque l'eau contenue dans les veines d'un hydropique s'écoule dans le ventre, elle amène la guérison.

68. Si la dyssenterie succède au mal de la rate, c'est un bon signe.

69. Les urines blanches et claires sont un mauvais signe, principalement chez ceux qui sont atteints de frénésie.

70. Si l'on saigne une femme enceinte, elle accouche avant le terme, surtout si la gestation est avancée.

71. Si une femme est enceinte d'un enfant mâle, la couleur de son teint est vive; mais elle est pâle, si c'est d'une fille.

72. Une femme n'est jamais ambidextre, c'est-à-dire qu'elle ne fait pas usage des deux mains.

73. Il faut accorder quelque chose au temps, au pays, à l'âge et à la coutume.

74. Les maladies qui sont en rapport avec la nature, l'âge, les habitudes du malade et le temps, sont moins dangereuses que celles où ces conditions ne se rencontrent pas.

75. Les vieillards sont d'ordinaire moins souvent malades que les jeunes; mais les longues maladies les emportent.

76. Ceux qui sont naturellement gros et replets meurent plus tôt que ceux qui sont maigres.

77. La taille avantageuse du corps sied aux jeunes gens; mais elle est inutile aux vieillards, et leur est plus incommode que la petite.

78. Les maladies de la jeunesse sont : Le crachement de sang, les fièvres aiguës, les phthisies, les épilepsies, etc.

79. Aux vieillards arrivent l'asthme, les catarrhes, les toux, les stranguries, les douleurs des jointures et celles des reins, les vertiges, les apoplexies, les insomnies, les humidités des yeux, du nez, et la surdité.

80. Toutes les maladies viennent en tout temps : quelques-unes néanmoins sont plus fréquentes dans certaines saisons que dans une autre.

81. Au printemps se produisent les manies, les mélancolies, les épilepsies, les flux de sang, les esquinancies, les fluxions, les enrouements, les lèpres, les toux, les dartres, les taches blanches, les pustules ulcérées, les petites tumeurs et les gouttes.

82. Quelques-unes des maladies qui précèdent se manifestent aussi en été ; de plus, les fièvres continues et ardentes, les tierces et les quartes, les vomissements, les flux de ventre, l'inflammation des yeux, les ulcères de la bouche et les sueurs.

83. L'automne engendre aussi plusieurs des maladies de l'été, comme aussi des fièvres quartes et erratiques, des maux de la rate, des hydropysies, des phthisies, des dyssenteries, des sciatiques, des esquinancies, des asthmes, des épilepsies, des mélancolies, etc.

84. En hiver surviennent les pleurésies, les inflammations du poumon, les léthargies, les rhumes, les fluxions, les toux, les maux de poitrines, les douleurs des lombes et de la tête, les vertiges, les apoplexies, etc.

85. Les changements de saisons font donc naître des maladies, ainsi que les grandes variations du froid et de la chaleur; et il en est de même de toutes autres choses sujettes à diverses conditions d'existence.

86. Dans toutes les saisons de l'année, lorsqu'en un même jour il fait tantôt froid et tantôt chaud, il faut attendre à voir se produire des maladies qui ne se déclarent d'ordinaire qu'en automne.

87. Les vents du midi affaiblissent l'ouïe, troublent et obscurcissent la vue, appesantissent la tête, rendent le corps paresseux et diminuent les forces. Si c'est le vent du nord qui règne, il se produit des toux, des maux de gorge, des frissons, des douleurs de côté et de poitrine, etc.

88. Quand l'été est semblable au printemps, il faut attendre des sueurs abondantes dans les fièvres.

89. Les fièvres aiguës se manifestent dans un temps sec; et si la plus grande partie de l'année est semblable à son commencement, il faut s'attendre à ce que les maladies seront pareilles.

90. Lorsque les saisons sont constantes et qu'elles conservent leur température normale; que les choses propres à cette saison se produisent en temps et lieu, alors les maladies ont également leurs temps réglés, et les crises ont une heureuse terminaison. Mais dans les temps variables, au contraire,

les maladies sont changeantes aussi et d'une appréciation difficile.

91. Entre les constitutions de l'année, les sèches sont plus saines et moins mortelles que celles qui sont pluvieuses.

92. Les maladies qui s'engendrent dans les temps de pluies continuelles sont les longues fièvres, les flux de ventre, les épilepsies, les apoplexies, les esquinancies, etc. Dans les grandes sécheresses, ce sont les phthisies, les ophtalmies, les gouttes, les flux de sang, etc.

93. Les maladies d'automne sont très-aiguës et souvent mortelles; mais il n'en est pas de même de celles du printemps, qui ont presque toujours une heureuse terminaison.

94. L'automne est funeste aux phthisiques.

95. Entre les saisons de l'année, si l'hiver est sec et froid, le printemps pluvieux et chaud, et que le vent du midi règne, il y aura nécessairement, l'été suivant, des fièvres aiguës, des ophtalmies, et des flux de sang.

96. Mais si l'hiver est pluvieux, que le vent du midi règne, que le printemps soit sec et accompagné de la bise, les femmes qui se trouvent en ce dernier temps près du terme de leur gestation, sont sujettes à des accidents, et les vieillards sont attaqués de catarrhes funestes.

97. Lorsque l'été a été sec et que le vent du nord a régné, puis que l'automne s'est montré humide et accompagné du vent du midi, il se produit alors, l'hiver, des douleurs de têtes, des phthisies, etc.

98. Si l'automne est froid et sec, il sera favorable aux femmes et à ceux dont la constitution est naturellement humide; mais les autres seront sujets aux inflammations des yeux, aux fièvres aiguës, à la mélancolie, etc.

99. Il y a des maladies plus supportables ou plus fâcheuses dans une saison que dans une autre; et il est aussi des âges plus conformes ou plus opposés à certains temps, à certains lieux et à certaines façons de vivre.

100. Entre les divers tempéraments, les uns se trouvent mieux ou plus mal en été, et les autres en hiver.

101. Les prédictions des maladies aiguës n'ont rien de déterminé, soit pour la mort, soit pour la santé.

102. Ce qui subsiste des mauvaises humeurs, après la crise imparfaite des maladies, occasionne d'ordinaire des rechutes.

103. Lorsque la crise approche, la nuit qui la précède est communément fâcheuse; mais celle qui suit cette crise est plus douce et plus facile à supporter.

104. Les fièvres quartes qui commencent en été sont la plupart de peu de durée; mais celles qui commencent en automne sont longues et s'avancent quelquefois dans l'hiver.

105. Si le corps de ceux qui ont une grande fièvre ne s'amaigrit point, ou s'il diminue excessivement, c'est un mauvais signe. Dans le premier cas, cela présage une longue maladie; dans le second, c'est une preuve de la faiblesse du malade.

106. Les sueurs froides dans une maladie, sont un signe funeste. Dans une fièvre bénigne, elles présagent la longueur de la perturbation.

107. En quelque partie du corps que se montre la sueur, là est le siége de la maladie.

108. Il en est de même partout où le froid ou la chaleur se produit.

109. Lorsqu'il se produit des changements dans tout le corps, c'est-à-dire, lorsqu'il est tantôt chaud, tantôt froid, ou bien offre tantôt une bonne couleur, tantôt une mauvaise, c'est le présage d'une longue maladie.

110. La sueur abondante, soit froide ou chaude, lorsqu'elle coule avec continuité, indique l'intensité ou la faiblesse du mal: froide, elle signifie que la maladie sera longue; chaude, qu'elle aura peu de durée.

111. Ceux chez qui les fièvres ont une longue durée, sont atteints d'abcès ou de douleurs aux jointures.

112. Si le frisson survient à un malade déjà faible et que la fièvre ne diminue point, c'est un présage funeste.

113. Le frisson qui se produit dans une fièvre ardente, est un signe de prochaine guérison.

114. Si dans les fièvres continues l'on sent un grand froid au dehors et une grande chaleur au dedans, c'est un signe mortel.

115. Si dans une fièvre continue, la lèvre, le sourcil, l'œil ou le nez deviennent convulsifs, c'est-à-dire s'ils se renversent ou se retirent, et si le malade, dans une extrême faiblesse, ne voit ni n'entend rien, c'est la marque que la mort approche.

116. La difficulté de respirer et la rêverie dans la fièvre continue, sont des signes de mort.

117. Lorsque dans les fièvres ou autres maladies, les larmes se produisent involontairement, c'est un mauvais signe.

117. Ceux qui deviennent sourds durant les fièvres, guérissent de leur surdité lorsqu'il leur arrive une hémorrhagie nasale ou un flux de ventre.

118. Si dans les fièvres la jaunisse survient avant le septième jour, c'est un mauvais signe.

119. Les convulsions et les douleurs violentes qui se manifestent autour des entrailles durant les fièvres, sont des pronostics fâcheux.

120. Il en est de même des peurs et des convulsions qui surviennent pendant le sommeil.

121. Ceux qui ont la peau sèche et dure meurent sans sueur; mais ceux qui l'ont lâche et poreuse ont au contraire une sueur abondante à leurs derniers moments.

122. Lorsque, dans les maladies aiguës, les extrémités sont froides, c'est un pronostic fâcheux.

123. Les lassitudes qui viennent d'elles-mêmes, présagent des maladies.

124. En tout mouvement du corps, lorsque la fatigue survient, le meilleur remède pour se délasser est de prendre du repos.

125. Il faut réchauffer les parties qui ont été refroidies, excepté dans les cas où il y a danger d'une effusion présente ou à venir.

126. L'eau froide répandue en abondance sur les jointures enflées et douloureuses qui ne sont point ulcérées, et sur les gouttes et les parties où il y a convulsion, les soulage et en apaise la souffrance; car un médiocre engourdissement assoupit ou ôte tout à fait la douleur.

127. Si autour des plaies violentes et malignes il ne paraît point d'enflure, c'est un mauvais signe.

128. Les tumeurs lâches et molles sont bonnes; mais celles qui sont crues et dures sont mauvaises.

129. Si un érysipèle qui se manifeste au dehors rentre au dedans, c'est un fâcheux présage; mais si du dedans il passe au dehors, c'est un bon signe.

130. Lorsque, dans les maladies de l'os, la chair devient noire et livide, c'est d'un fâcheux augure.

131. Il ne faut pas se fier aux choses qui ne soulagent pas avec raison, ni craindre beaucoup les maux qui arrivent sans raison; car la plupart des choses ont peu de stabilité et n'ont point d'ordinaire une longue durée.

132. Celui qui fait toutes choses selon la règle de la raison, ne doit, quand bien même ces choses ne répondent pas à ses prévisions, rien changer à sa conduite, si tout ce qui lui avait semblé convenable dans le principe, est demeuré dans le même état.

On a pu se convaincre, par ce qui précède et les quelques prescriptions indiquées par Hippocrate, que sa méthode est des plus simples et des plus compréhensibles; qu'elle se montre fort peu exigeante; et qu'un abîme la sépare de la pratique due aux progrès de la science, laquelle pratique, avec son arsenal de remèdes composés et de substances agissant les unes sur les autres, fait de notre corps un véritable laboratoire de chimie. L'oracle de Cos attendait beaucoup plus des efforts de la nature que de ceux de l'art médical, et c'est ainsi que doit penser tout homme raisonnable, même en ayant recours aux lumières des savants.

On attribue aussi à Hippocrate la formule du serment suivant, que prêtent encore, à notre époque, les médecins reçus docteurs; et l'on voit par les termes de cette formule, combien sont coupables ceux qui se rendent parjures, puisqu'eux-mêmes ont énuméré les devoirs qui leur sont imposés, en faisant la promesse de les accomplir. Voici ce serment :

« Je jure de considérer mon maître à l'égal de mes parents; j'unirai mon existence à la sienne; et, s'il est dans le besoin, je partagerai mes biens avec lui. Ses fils seront pour moi des frères; et, s'ils veulent apprendre l'art de guérir, je les instruirai, sans exiger d'eux ni salaire actuel, ni engagement pour l'avenir.

« Préceptes courts, explications détaillées, enfin toute la doctrine médicale sera transmise par moi à mes fils, à ceux de mon maître, aux élèves engagés par écrit et assermentés selon la loi médicale; jamais à aucune autre personne

« Je prescrirai aux malades un régime convenable, selon mon pouvoir et mon discernement. Je m'abstiendrai de toute chose nuisible ou injuste. Je ne fournirai jamais de poison, même à ceux qui m'en demanderaient; et je ne conseillerai point le suicide. Je ne procurerai point l'avortement. Je conserverai, comme homme et comme médecin, la pureté et la sainteté des mœurs. Je ne taillerai point ceux qui ont la pierre; et laisserai cette opération à ceux qui en font profession.

« Dans quelque maison que j'entre, venant pour porter secours aux malades, je demeurerai étranger à toute iniquité, à toute corruption, à tout acte criminel à l'égard de femme ou d'homme, de personne libre ou d'esclave. Ce que je verrai ou entendrai dans l'exercice ou même hors l'exercice de ma profession, sur la vie intime, et qui ne sera pas de nature à être divulgué, je le garderai sous silence comme un mystère inviolable.

« Si j'accomplis fidèlement ce serment, si je ne le viole en aucune façon, qu'il me soit donné d'être célèbre comme homme et comme médecin, d'être glorifié par tous les hommes, dans tous les temps; mais si je le transgresse, si je me parjure, qu'il m'arrive tout le contraire. » *Voy.* MÉDECINS et PRÉCEPTES DE L'ÉCOLE DE SALERNE.

APOCO (*Prov.*). Terme emprunté des Italiens. Ceux-ci disent proverbialement d'un homme qui a peu d'intelligence : *C'est un apoco*.

APPARENCES. 1. Le peuple est toujours la dupe des apparences; et les plus habiles gens s'y laissent quelquefois tromper.

2. Il y a des événements dont il ne faut jamais juger par les apparences.

(L'ABBÉ PRÉVOST.)

APPARENCES (*Prov.*). On dit d'une chose qui n'a qu'une valeur extérieure : *Belle montre et peu de rapport*; ou bien : *Belle pochette et rien dedans*. Le proverbe des Latins était : *Ad oculos magis quam ad vescam pertinet*.

APPELANT (*Prov.*). Lorsque la physionomie d'une personne exprime le mécontentement, on dit quelquefois qu'elle a un *visage d'appelant*. Cette locution vient, dit-on, des jansénistes *appelant au futur concile*.

APPÉTIT (*Prov.*). Pour exprimer qu'une chose nouvelle ravive le goût, on dit : *Changement de viande met en appétit*. On emploie aussi cette locution : *Pain dérobé réveille l'appétit*, ce qui vient peut-être de cet autre proverbe des Hébreux : *Aquæ furtivæ dulciores sunt, et panis absconditus suavior* : « Les

eaux dérobées sont plus douces, et le pain pris en cachette est plus agréable (*Prov.* IX, 17.) » Bossuet en rappelant avec blâme la disposition qu'a l'espèce humaine d'enfreindre les règles qui lui sont prescrites, s'écrie aussi: « Moins une chose est permise, plus elle a d'attraits. Le devoir est une espèce de supplice : ce qui plaît par raison ne plaît presque pas; ce qui est dérobé à la loi nous semble plus doux. Les viandes défendues nous paraissent plus délicieuses durant le temps de pénitence; la défense est un nouvel assaisonnement qui en relève le goût. »

Amyot avait sollicité un petit bénéfice, et avait dit qu'à cette faveur se bornait son ambition. Cependant il ne tarda point à demander un évêché à Charles IX, et le roi lui ayant témoigné sa surprise de ce prompt changement dans son humilité, il répondit au prince : « Sire, *l'appétit vient en mangeant*, » réponse qui est demeurée proverbe.

ARC (*Prov.*). Réné d'Anjou, roi de Sicile, ayant perdu, en 1453, sa femme, Isabeau de Lorraine, et voulant montrer que son souvenir lui serait toujours cher, prit pour *corps* d'une devise un arc qui avait la corde rompue, et lui donna pour *âme* ces mots: ***Débander l'arc ne guérit pas la plaie.*** Ceux-ci sont passés en proverbe.

ARGENT. On fait de petites choses avec un petit esprit, de grandes avec du génie, et de tous les genres avec beaucoup d'argent. (X.)

Comme l'argent est aujourd'hui l'essentiel de l'homme, et que sans ce métal aucune qualité ne brille, je suis surpris qu'on ne fasse pas apprendre aux enfants l'économie par règle, au lieu du latin, vu qu'un riche ignorant passe devant un pauvre savant.

(OXENSTIERN.)

Vous dites que des biens l'être est le plus grand bien;
Si c'est là votre avis, ce n'est point là le nôtre;
L'*être* fait que l'homme *est*, l'argent fait qu'il *est bien*;
Et je suis fort trompé si l'un ne vaut bien l'autre.

(Chevalier D'ACILY.)

ARGENT (*Prov.*). On dit proverbialement: *L'argent est un bon serviteur et un méchant maître.* Bon serviteur en effet, lorsqu'il s'emploie à de louables actions; mauvais, lorsqu'il conduit à des crimes. Cognard, rimant ce proverbe, a écrit :

L'argent est un vrai séducteur,
Combien de désirs il fait naître!
Mais si c'est un bon serviteur,
C'est souvent un fort méchant maître.

ARGOULET (*Prov.*). C'était le nom d'une sorte d'homme d'armes, qui servait dans les forces militaires avant l'emploi de l'artillerie. Lorsque celle-ci apporta des modifications dans l'équipement des soldats, les argoulets furent pendant un temps regardés comme gens à peu près inutiles, ce qui fit dire proverbialement d'une personne qui n'inspirait aucune crainte: *C'est un pauvre argoulet.*

ARISTOCRATIE. Ce croque-mitaine du moyen âge a cessé d'exister, du moins en France, et l'on n'évoque plus son fantôme dans ce pays qu'avec des intentions coupables. Il serait donc bien temps que la sagesse populaire fit justice de cet instrument déloyal, comme elle a fait justice de tant d'autres non moins répréhensibles et tout aussi stupides, et qu'elle consentît enfin à examiner avec calme, ce qu'était en réalité la conduite des seigneurs féodaux envers leurs vassaux. Les premiers jouissaient, sans aucun doute, d'une autorité très-étendue sur les seconds; mais cette autorité était exercée, par le plus grand nombre, comme celle du père sur ses enfants. Lorsque le vassal était l'objet d'un acte agressif de la part de l'étranger, il trouvait constamment dans son seigneur une protection dévouée, sans bornes; et si la guerre venait à éclater, si des incursions menaçaient sa famille et sa propriété, il était alors assuré d'avoir un refuge, de la nourriture et des soins dans le manoir dont les tourelles et les remparts dominaient le champ qu'il cultivait. Ce que nous disons des châtelains se rapporte également aux monastères, lesquels répandaient beaucoup de bienfaits parmi les populations qui les avoisinaient, et y entretenaient, avec le travail, la pratique de la religion et le respect pour les bonnes mœurs.

Quant aux redevances, cet autre épouvantail dont on a tant abusé pour entretenir la haine contre le passé, c'est encore un de ces faits dont la plupart des aboyeurs ont parlé sans le connaître autrement que par de ridicules calomnies. En général, ces redevances étaient plus bouffonnes qu'onéreuses; et leur originalité déposait en faveur de la bonhomie de nos pères. Ainsi, pour une pièce de terre, pour une maison, ou toute autre propriété que le seigneur abandonnait à son vassal, il n'exigait, le plus souvent et annuellement, qu'un bouquet ou un chapeau de roses ou de violettes, un gâteau ou un lièvre, même une simple cabriole ou une grimace! qu'y avait-il là de si tyrannique? aujourd'hui, nous le répétons, rien ne subsiste de toutes ces choses, qu'on les juge bonnes ou mauvaises. Il n'y a plus de seigneurs, plus de priviléges, et nos institutions ont établi un même niveau pour toutes les classes. Nous disons pour *toutes les classes*, parce qu'en effet dans tous les temps et sous quelque gouvernement que ce soit, il y aura incessamment une classification parmi les hommes. Ainsi nous n'avons plus, en droit, chez nous, l'aristocratie de naissance, ni celle des priviléges; mais nous avons, nous aurons, il y aura partout, tant que le monde et des sociétés existeront, l'aristocratie de l'intelligence, celle des emplois, celle de la richesse, et ajoutons même celle de la force.

(N.)

La noblesse est le soutien du trône : si l'on abat les colonnes, que deviendra l'édifice qu'elles appuyaient. (BACON.)

Des hommes qui ont leur nom dans l'histoire, qui se lient à tout le passé d'une nation, ne sont jamais nuls dans leur patrie.

(FIÉVÉE.)

1. Une aristocratie ancienne et opulente, ayant l'habitude des affaires, n'a qu'un

moyen de garder le pouvoir quand il lui échappe : c'est de passer du capitole au forum et de se placer à la tête du nouveau mouvement.

2. Les marquis, les comtes, les barons de maintenant, n'ayant ni privilèges, ni sillons, les trois quarts mourant de faim, se dénigrant les uns les autres, ne voulant pas se reconnaître, se contestant mutuellement leur naissance; ces nobles à qui l'on nie leur propre nom, ou à qui on ne l'accorde que sous bénéfice d'inventaire, peuvent-ils inspirer quelque crainte? (CHATEAUBRIAND.)

Je ne sais pas s'il est bien à propos de tourner en si grand ridicule le peu de gentilshommes qui nous restent; c'est une bonne et loyale race qui s'en va et dont il ne faudrait pas trop se moquer. Ils ont fait de grandes choses, et les plus grandes choses de notre histoire. Ils ont été braves, polis et même savants bien avant le reste de la nation. Ils ont payé de leur personne dans toutes les grandes affaires de la monarchie. Maintenant qu'ils sont dépassés tout à fait par la bourgeoisie, un peu de respect, dont seraient entourés les grands noms que les révolutions et les guerres n'ont pas emportés avec elles, ne ferait de tort à personne. (Jules JANIN.)

ARMOIRE (*Prov.*). Dans plusieurs pays, les jeunes filles ont habitude d'employer des moments particuliers à préparer de longue main leur trousseau, c'est-à-dire, à filer du lin, du chanvre, qu'elles convertissent en toile; à tricoter des bas, etc. On appelle cela *faire son armoire*, et cette phrase est devenue proverbe.

ART. Sur chaque art, il faut s'en rapporter à ceux qui sont experts plutôt qu'à toute autre personne. (VALERE MAXIME.)

Il n'est pas de serpent, ni de monstre odieux,
Qui, par l'art embelli, ne puisse plaire aux yeux.
(BOILEAU-DESPRÉAUX.)

Un écrivain moderne a remarqué judicieusement que l'invention des arts a coûté peu d'efforts. Dans leur origine, ils sont dus presque tous, ou à la simple application des lumières naturelles, ou à la force de nos besoins, ou même aux caprices du hasard. Mais ce qui est né si facilement, ne reçoit pas de même ses accroissements et sa perfection. La connaissance et l'établissement des principes, leur liaison avec les effets, l'ordre des conséquences, l'usage et le choix des moyens, forment une carrière longue et pénible où la seule raison sert de guide, et ne s'aide que de la justesse et de la pénétration de l'esprit. De là le proverbe *ars longa*. C'est un pays découvert à la vérité, mais dont il reste à mesurer l'étendue, à connaître toutes les parties, à vérifier la nature ; en un mot, un pays dont il faut approfondir toutes les propriétés, pour le rendre aussi utile qu'il peut l'être à ses nouveaux habitants; et le mérite de cette entreprise ne surpasse-t-il pas celui de l'avoir découvert? (L'ABBÉ PRÉVOST.)

ART D'ECOUTER. On a fait une maxime de cet art, laquelle maxime est considérée comme l'une des plus convenantes, des plus utiles et des plus habiles dans les relations sociales. Il en est parlé en plusieurs endroits du présent recueil. Ici nous en faisons uniquement l'application à la pratique médicale, car l'art d'écouter devient pour elle un auxiliaire psychologique des plus puissants, et il apporte dans le traitement de toute perturbation, autant d'influence et peut-être d'avantages que les médicaments employés. Voici ce qu'a dit à ce sujet le docteur Caillau, médecin très-estimable du XVIIIe siècle :

« Le médecin est obligé, dans certaines circonstances, en écoutant quelques-uns de ses malades, de se prêter avec complaisance à leurs goûts dominants et à la formation de tableaux qui peuvent émouvoir leur âme. Eh! qui mérite, en effet, de la part du praticien, plus de condescendance, je dirai presque de respect, que celui qui souffre? Si le malade veut être plaint, il veut surtout être écouté : à l'entendre, personne n'a souffert comme lui, personne n'a été, comme lui, pressé par de douloureux aiguillons; il accuse la nature entière; le temps, pour l'accabler, ne vole plus et se traîne avec lenteur sur de longues minutes et d'éternelles heures. Dans le récit des maux que l'homme malade éprouve, il n'oublie aucune circonstance, il s'appesantit sur tous les mots; et ceux qui connaissent le cœur humain, et toutes les chimères dont aiment à se repaître les malades, ne sont point étonnés que celui dont parle Molière, regrette aussi vivement d'avoir oublié de demander à son médecin s'il devait se promener en long ou en large. Le malade, en effet, observe tout, craint toujours un malentendu, redoute une méprise, compte les incidents de point en point, entre sans miséricorde dans tous les détails, et se fait centre unique de toutes les affections. On ne voit que soi quand on souffre. Alors nous comparons, nous rapportons tout à nous-mêmes. L'art de raconter les choses en substance n'est point un art à l'usage d'un malade. Il est tour à tour égoïste, curieux, défiant, flatteur, susceptible, ombrageux; parler de ses souffrances est son premier besoin, sa suprême loi. O vous, qui l'écoutez, gardez-vous de l'interrompre et de le troubler dans cette jouissance, quelquefois l'unique pour lui! Quelle joie il goûte quand il peut, en présence de son médecin, s'étendre complaisamment sur l'origine et les causes de son mal, qu'il croit souvent connaître si bien! Oh! combien d'expédients n'imagine-t-il pas pour vous forcer à l'entendre? l'oreille au guet, l'esprit tendu, il tourne autour de chaque phrase, double sans pitié la longueur du texte par la longueur du commentaire. Le *moi* est toujours dans sa bouche; sa conversation est un miroir qui représente toujours sa figure; il est enfin, de sa vie, de ses pensées, de ses rêves, perpétuellement le citateur, le sujet et le journal. Pour la plupart des hommes, ce personnage serait insupportable; mais à côté de son médecin,

il a droit à tous les égards, puisqu'il est malade. »

ARTABAN (*Prov.*). Un roi des Parthes, Artaban IV, combattait contre les Romains, et déjà la majeure partie des deux armées était détruite; mais le farouche guerrier s'écriait encore, après trois jours de carnage, qu'il ne déposerait son glaive qu'après que le dernier des Romains ou des Parthes aurait perdu la vie. Ayant été vainqueur, il ceignit son front d'un double diadème et prit lui-même le titre de *grand roi.* C'est depuis cette époque qu'il a été d'usage de dire : *Fier comme Artaban*, pour qualifier l'importance et l'orgueil d'un personnage quelconque.

ATHEISME. L'athéisme étant une proposition comme dénaturée et monstrueuse, difficile et mal aisée d'établir aussi en l'esprit humain, pour insolent et déréglé qu'il puisse être, il s'en est vu assez par vanité et par fierté de concevoir ces opinions non vulgaires et réformatrices du monde, en affecter la profession par contenance, qui, s'ils sont assez fous, ne sont pas assez forts pour l'avoir planté en leur conscience. Pourtant ils ne lairront de joindre leurs mains vers le ciel, si vous leur attachez un bon coup d'épée en la poitrine, et quand la crainte ou la maladie aura abattu et appesanti cette licencieuse ferveur d'humeur volage, ils ne lairront pas de se revenir, et de laisser tout discrètement manier aux créances et exemples publics. Autre chose est un dogme sérieusement digéré; autre chose, ces impressions superficielles, lesquelles nées de la débauche d'un esprit débauché, vont nageant téméraircment et incertainement à la fantaisie : hommes bien misérables et écervelés qui tâchent d'être pire qu'ils ne peuvent. (MONTAIGNE.)

Il est certain qu'il ne saurait y avoir d'athée convaincu; car il faudrait pour cela que son système l'eût conduit à la démonstration, c'est-à-dire, qu'il n'y ait effectivement point de Dieu. Mais on ne peut nier que l'illusion ait été assez forte sur plusieurs génies pour voiler aussi pleinement à leurs yeux l'idée de Dieu que s'il n'en existait point. Ainsi une fausse persuasion, un acquiescement précipité à des sophismes dont ils n'ont pas su se démêler, ont retenu dans cette malheureuse erreur, quantité de philosophes qui ont été, par conséquent, appelés à bon droit athées. Dieu n'a jamais fait de miracles pour convaincre les athées, parce que ses ouvrages doivent suffire. Personne ne nie la Divinité, que ceux qui croient avoir intérêt qu'il n'y en ait point. L'athéisme est plutôt sur les lèvres que dans le cœur. Les nations les plus barbares ont une idée imparfaite de la Divinité. Un athée contemplatif ne se trouve guère. (BACON.)

Je voudrais que l'athée m'expliquât pourquoi l'âme, dans les divers accidents malheureux, s'adresse à un être suprême comme pour attirer sa compassion, et d'où viennent les sentiments de reconnaissance qui le portent à lui rendre grâces d'un bonheur imprévu. (OXENSTIERN.)

Les plus grands athées sont les hypocrites en religion. (X.)

L'athéisme est un mauvais bâton de vieillesse. (Mme DE PUIZIEUX.)

Il y a moins d'athées, depuis que les physiciens ont reconnu qu'il n'y a aucun être végétant sans germe, aucun germe sans dessein, et que le blé ne vient pas de pourriture. (VOLTAIRE.)

Il n'y a point d'athées, il n'existe que des fanfarons qui n'osent pas avouer l'admiration et la crainte que Dieu leur inspire. (A. DE CHESNEL.)

ATTENTE (*Prov.*). Un très-ancien proverbe dit : *Mal attend qui ne perattend.* Cela signifie qu'il est inutile d'attendre, si l'on n'a pas la patience d'attendre jusqu'à la fin.

AUMONE. *Lorsque vous faites l'aumône,* dit l'Evangile, *que votre main gauche ne sache point ce que fait votre main droite.* (*Matth.* VI, 3.)

AUMONE (*Prov.*). Pour exprimer que les aumônes qu'on fait pendant sa vie, sont plus méritoires que les legs qu'on laisse après soi, un proverbe dit : *La chandelle qui va devant vaut mieux que celle qui va derrière.* Dans l'Ecriture on trouve : *Si multum tibi fuerit, abundanter tribue; si exiguum, etiam exiguum impertiri stude.* (*Tob.* IV, 9.)

AVARICE. Ne sois pas prodigue : la prodigalité conduit à l'indigence. Mais ne sois pas avare; car l'avarice est la mère de bien des crimes. (PHOCYLIDE.)

L'avarice est un mépris de l'honneur, dans la vue d'un vil intérêt. (THÉOPHRASTE.)

On ne croit pas être avare, parce qu'on n'entasse pas ses richesses sans en faire aucun usage, et qu'au contraire on vit avec splendeur et noblesse; mais on se trompe, car toutes les passions, qui ne peuvent être satisfaites que par cette voie, en renferment le désir. Comme une fausse magnificence a des charmes pour tout le monde, et satisfait la vaine gloire ainsi que la sensualité, il s'ensuit de là que la plupart des hommes se livrent à une avarice aussi étendue que le sont les cupidités. (NICOLE.)

1. L'avarice produit souvent des effets contraires : il y a un nombre infini de gens qui sacrifient tout leur bien à des espérances douteuses et éloignées; d'autres méprisent de grands avantages à venir pour de petits intérêts présents.

2. Les passions en engendrent souvent qui leur sont contraires : l'avarice produit quelquefois la prodigalité, et la prodigalité l'avarice. (LA ROCHEFOUCAULD.)

On peut passer de la prodigalité à l'avarice, mais on ne revient point de l'avarice à la prodigalité. (LA BRUYÈRE.)

L'avarice est une extrême défiance des événements, qui cherche à s'assurer contre les instabilités de la fortune, par une excessive prévoyance, et manifeste cet instinct avide, qui nous sollicite d'accroître, d'étayer, d'affermir notre être. Basse et déplo-

rable manie, qui n'exige ni connaissance, ni vigueur d'esprit, ni jeunesse, et qui prend par cette raison, dans la défaillance des sens, la place des autres passions.

(Vauvenargues.)

L'avarice, comme un exacteur cruel, nous prescrit sans cesse une nouvelle tâche, les travaux se succèdent sans fin; et le terme où l'on comptait se reposer, s'éloigne à mesure qu'on croit s'en rapprocher.

(Young.)

Aucun véritable héros n'a été avare. Afficher l'avarice, c'est dire aux hommes: N'attendez rien de moi, je paierai toujours mal vos services; c'est éteindre l'ardeur que tout sujet a naturellement de servir son prince. Ce n'est pas des trésors sans circulation qu'il faut avoir. C'est un ample revenu. Tout roi et tout particulier, qui ne fait qu'entasser de l'argent, n'y entend rien : il faut le faire circuler pour être vraiment riche. Tout avare est un petit génie.

(Voltaire.)

L'avare ne raisonne point et ne forme aucun projet d'avenir. Il n'est en proie qu'à une unique pensée, celle d'entasser argent sur argent. Il n'a communément d'autre vice que sa manie; mais aussi il est complétement dépourvu de vertus, même de l'amour de la famille. (A. de Chesnel.)

L'avarice est le châtiment du riche.

(*Maximes chrétiennes.*)

AVENIR. Qui connaît à fond le passé, sait l'avenir. (Cicéron.)

Il n'y a point de paix pour l'homme qui s'inquiète de l'avenir, qui se rend malheureux, même avant le malheur; qui prétend s'assurer jusqu'à la fin de sa vie la possession des objets auxquels il attache son bonheur. Le repos est perdu pour un tel homme. L'attente de l'avenir lui enlèvera même le présent dont il pouvait jouir. Le regret et la crainte des pertes sont deux états également douloureux pour l'âme. (Sénèque.)

Ne t'appuie point sur la terre; ses biens sont plus frêles que les roseaux : souvent ses plaisirs sont armés d'une pointe qui perce le cœur et y tue l'espérance. (Young.)

1. Un moineau se pose aussi gaîment sur l'instrument de mort que sur un rosier : à qui peut s'envoler, qu'importent les souffrances de la terre.

2. Nous ne sommes que des générations de passage, intermédiaires, obscures, vouées à l'oubli, formant la chaîne pour atteindre les mains qui cueilleront l'avenir.

(Chateaubriand.)

Non, l'âme ne tombe pas dans un piége, elle ne rencontrera pas dans les ténèbres de la tombe cette captivité effroyable, cette affreuse chaîne qu'on nomme le néant; elle y continuera, dans un rayonnement plus magnifique, son vol et sa destinée immortelle; elle continuera une autre vie sans laquelle celle-ci ne serait digne ni du Dieu qui la donne, ni de l'homme qui la reçoit. Les penseurs ne se défient pas de Dieu : ils attendent avec sérénité, quelques-uns avec joie, cette fosse qui n'a pas de fond; le corps y trouvera une prison, mais l'âme y trouvera ses ailes. (Victor Hugo.)

Heureux celui qui trouve dans le rêve de l'avenir la consolation des maux du présent. (A. de Chesnel.)

Le présent est pour ceux qui jouissent, l'avenir pour ceux qui souffrent. (X.)

AVENIR (*Prov.*). Pour exprimer combien l'avenir est incertain, même pour les choses dont on croit pouvoir disposer dans le plus bref délai et sans le moindre empêchement, on a coutume de dire, en France : ***Vin versé n'est pas avalé.*** Les Espagnols, dans le même sens s'écrient : ***De la main à la bouche se perd la soupe.***

On dit encore, en parlant de l'avenir : ***Les jours se suivent, mais ils ne se ressemblent pas;*** pensée qu'Hésiode avait ainsi présentée : ***Un jour est pour nous une bonne mère, dans un autre jour nous trouvons une marâtre;*** et qu'Erasme a traduite de la sorte :

Ipsa dies quandoque parens, quandoque noverca est.

AVENTURE (*Prov.*). Antoine de Bourbon, père de Henri IV, possédait dans les environs de Blois, au hameau nommé le Gué-du-Soir, une maisonnette appelée la Bonne-Aventure, dans laquelle il avait rassemblé quelques femmes d'esprit. Le poëte Ronsard, qui n'aimait pas le prince, fit alors contre lui et ses galanteries supposées, une chanson qui avait pour titre : ***La bonne aventure au gué,*** chanson qui obtint une grande vogue, et devint un dicton populaire pour exprimer un joyeux événement.

AVEUGLES (*Prov.*). On dit d'une personne de peu de mérite, mais qui cependant a obtenu l'avantage dans certaine occasion : ***Borgne est roi entre aveugles.*** C'est un proverbe que les Latins traduisaient ainsi : ***Inter cæcos regnat strabus.***

AVOCAT. Si la profession d'avocat avait pour but la défense de l'opprimé, c'est-à-dire celle du faible contre le fort, ou bien encore celle de la veuve et de l'orphelin, ce serait sans aucun doute la plus noble des professions et la plus digne du respect de tous. Mais il est loin d'en être ainsi. L'avocat n'a peut-être pas deux visages; mais il dispose de deux langues, et sa bouche souffle tour à tour le froid et le chaud. Après avoir épousé la cause de la jeune fille séduite, il fera le lendemain s'il le faut, c'est-à-dire pour de l'argent, l'apologie du séducteur; pour arracher le plus grand criminel à l'échafaud, il apportera autant d'éloquence que s'il s'agissait de préserver la vertu du même châtiment; et, à la honte de l'esprit humain, cette éloquence recueillera, dans l'un et l'autre cas, le même tribut d'éloges.

De nos jours, l'avocat s'est engagé aussi sur une nouvelle voie, non moins condamnable que toutes celles qu'il avait déjà parcourues : il appelle maintenant le scandale, presque la diffamation en aide; il fouille dans la vie privée, pour y chercher des actes étrangers *aux besoins de la cause*, comme on dit en style de palais; et se liant encore plus

aux commérages qu'il met en relief qu'aux arguments que lui fourniraient les seuls faits incriminés et sa droiture; il cherche plutôt à se rendre favorables ceux qui l'écoutent en éveillant leur gaîté ou leur malignité, qu'en faisant un appel loyal à leur conscience. Les honnêtes gens doivent donc se mettre constamment en garde contre la faconde et les piéges de l'avocat; ou, bien mieux encore, il serait à souhaiter qu'ils ne les écoutassent jamais, et qu'ils s'éclairassent simplement des dépositions des témoins et du débat établi entre le ministère public et les parties. Au surplus, nous allons voir comment des hommes d'élite ont apprécié l'*avocasserie*. (N.)

Les avocats ne se soucient guère d'éclairer l'esprit. Ils se contentent de persuader par l'entremise des passions. Ils vont droit au cœur et non pas à l'esprit. Ils tâchent d'exciter l'amour, la haine, la colère. Ils ne montrent les objets que d'un côté : les uns seulement du côté du bien, les autres du côté du mal. (BAYLE.)

Le barreau est devenu la profession de ceux qui n'en ont point, et l'éloquence, qui aurait dû choisir, avec une autorité absolue, des sujets dignes d'elle dans les autres conditions, est obligée, au contraire, de se charger de ceux qu'elles ont dédaigné de recevoir. La plus libre et la plus noble des professions devient la plus servile et la plus mercenaire. Que peut-on attendre de ces âmes vénales qui prodiguent leur main et leur voix ? qui vendent publiquement leur réputation ? (D'AGUESSEAU.)

Comment y aurait-il de procès au monde, si jamais une mauvaise cause ne trouvait d'avocat pour la défendre ? (DIDEROT.)

Les notaires, les avocats et les avoués dans les villes, sont une classe qui possède exclusivement les vanités de l'aristocratie, sans en avoir la dignité, et l'égoïsme de la démocratie, sans en avoir l'énergie. (BURKE.)

1. Les avocats sont chaleureux de langue et froids de cœur, têtus, pointilleux et grands enfileurs de paroles. Ennemis de la logique, parce que la logique va droit à son but.

2. Les avocats parlent pour qui veut, tant qu'on veut, sur ce qu'on veut. (DE CORMENIN.)

Etonnez-vous qu'après une jeunesse, passée à assouplir l'esprit au grand art de parler sans idées, de discuter sans conviction, de tout attaquer et de tout protéger, la notion du juste se perde, que l'homme se trouve sans force pour saisir la vérité dans la loi, sans courage et sans désintéressement pour la défendre ! Etonnez-vous qu'avocat il plaide toutes les causes ; que, député, il suive et quitte successivement tous les partis ; et qu'enfin sa vie publique se passe en dissertations de tribune et en commission, la vie administrative en paperasserie impuissante, la vie privée en spéculation équivoque ! (ANSELME PETETIN.)

AXIOMES DE GUERRE. Une ville n'est point sans murailles, lorsque, au lieu de briques, elle a autour de vaillants hommes qui la défendent. (LYCURGUE.)

Il vaut mieux manger le pays ennemi que le sien. (CYRUS.)

La victoire dépend, non du nombre, mais du courage du soldat. (CAMBYSE.)

Les arbres coupés reviennent en peu de temps, mais les hommes morts sont perdus pour toujours. (PÉRICLÈS)

C'est une chose terrible que de faire une retraite à la vue de l'ennemi. (XÉNOPHON.)

La valeur serait inutile, si tous les hommes étaient justes. (AGÉSILAS II.)

Il vaudrait mieux une armée de cerfs commandée par un lion, qu'une armée de lions commandée par un cerf. (CHABRIAS.)

Un soldat doit plus craindre son général que l'ennemi. (CLÉARQUE.)

Aucune forteresse n'est imprenable pourvu qu'un mulet chargé d'or y puisse monter. (PHILIPPE DE MACÉDOINE.)

Un général ne doit rien remettre au lendemain. (ALEXANDRE LE GRAND.)

Il faut conserver par la douceur ce qui a été acquis par la force. (ANTIGONE.)

1. J'aime mieux conserver un seul citoyen, que de tuer mille ennemis.

2. Il faut ouvrir une porte à l'ennemi qui fuit. (SCIPION L'AFRICAIN.)

1. La guerre ne souffre ni interruption ni retard dans le commandement.

2. On doit s'étudier à connaître le caractère du général qu'on a en tête.

3. La prudence consiste à savoir résister et céder à propos.

4. Dans une armée, le nombre des étrangers ne doit pas être plus grand que celui des citoyens : on ne doit pas se reposer de la défense de la patrie, sur des soldats qui n'y sont attachés ni par l'affection, ni par l'intérêt. (POLYBE.)

Un général doit plutôt regarder derrière que devant soi. (SERTORIUS.)

Tout favorise le vainqueur, tout est contraire au vaincu. (TACITE.)

1. Deux choses servent à conquérir et à agrandir les Etats : Les soldats et l'argent.

2. Il faut agir à l'égard de l'ennemi, comme le médecin envers son malade, c'est-à-dire, le vaincre par la faim plutôt que par le fer.

3. L'audace et la diligence étonnent plus que les préparatifs de la force. (CÉSAR.)

Enrichissez-vous des dépouilles de l'ennemi, et non des biens des citoyens. (AURÉLIEN.)

Un soldat inexercé est toujours un conscrit, quels que soient son âge et le nombre de ses campagnes. (VÉGÈCE.)

Le devoir d'un général c'est de vaincre, non pas de combattre seulement. (ALPHONSE LE MAGNANIME, roi d'Aragon.)

En quelque pays que nous fassions la guerre, les gens d'église, les femmes, les enfants et le pauvre peuple, ne sont point nos ennemis. (DUGUESCLIN.)

Un général doit être soldat dans l'occasion. (TAMERLAN.)

Il vaut mieux trouver un tombeau en ga-

gnant un pied de terre sur l'ennemi, que de prolonger sa vie de cent années en reculant de quelques pas. (Gonzalve de Cordoue.)

1. Les hommes vaillants sont toujours les derniers à conseiller la guerre, et les premiers à l'exécuter.

2. Si nos ennemis nous font la guerre en renards, nous devons la faire en lions.

3. Le véritable ornement d'un général est le courage et la présence d'esprit dans une bataille, et la clémence après la victoire.

4. Si la guerre est un remède, ce remède est aussi dangereux que le mal. (Henri IV.)

1. En retranchant des exercices le superflu, on apprend mieux le nécessaire.

2. La famine est plus cruelle que le fer, et la disette ruine plus d'armées que les bataillons. (Montécuculi.)

Il y a une grande différence entre la théorie et la pratique, et dans l'art militaire surtout il est plus aisé de donner des préceptes que de les mettre à exécution.
(Gustave Adolphe.)

1. La place d'un roi est où se trouve le danger.

2. Il faut ne rien exposer au hasard de ce qu'on peut demander à la prudence; c'est toujours l'impatience de gagner qui fait perdre. (Louis XIV.)

1. L'expérience nous apprend que, s'il y a des malheurs imprévus à la guerre, il y a aussi des bonheurs qu'on n'aurait osé se promettre.

2. La diligence et l'activité, sont les plus grands moyens de réussite dans les affaires de guerre. (Le comte d'Harcourt.)

1. Il faut avoir été battu deux ou trois fois, pour pouvoir devenir quelque chose.

2. On doit cacher le faible d'une armée, comme on cache les infirmités du corps.

3. En fait de guerre, il y a deux parts, celle du général et celle du hasard, la part du hasard est même toujours la plus forte.
(Turenne.)

Il faut essuyer courageusement le feu de l'ennemi, et ne le charger qu'après l'avoir reçu. (Feuquières.)

1. Dès que l'on cesse de se défendre, il faut prendre l'offensive.

2. A la guerre, tout dépend d'en imposer à l'ennemi : dès qu'on a gagné ce point, on ne doit plus lui donner le temps de reprendre cœur. (Villars.)

Une femme est un meuble embarrassant pour un homme de guerre, qui oublie souvent son devoir pour penser à sa fortune.
(Le prince Eugène.)

1. Tout l'art de la guerre est dans les jambes.

2. Faire la guerre sans rien donner au hasard, c'est le plus grand point de perfection et d'habileté d'un général.
(Le maréchal de Saxe.)

La loi est aux yeux de tout bon citoyen, de tout bon militaire, l'objet le plus sacré. On dit, je le sais bien, et dans ma jeunesse je l'ai dit comme les autres : *La lettre tue et l'esprit vivifie* (*II Cor.* III, 6); mais comme j'ai toujours vu que, sous prétexte de cette vivification, on se permet les plus grands écarts, je vous ordonne de vous en tenir à la lettre de la loi. Souvenez-vous toujours qu'on fait plus de mal que de bien, quand on propose inconsidérément les changements même les plus avantageux, et quand on emploie la violence pour les faire adopter
(Le maréchal de Belle-Isle.)

1. Il faut combattre un corps faible avec une troupe nombreuse.

2. Si l'on est bien posté sur un terrain, on peut y attendre un ennemi plus fort; si l'avantage est égal, il faut marcher à lui.

3. Il faut en venir aux batailles pour terminer les querelles. (Frédéric le Grand.)

1. La santé est indispensable à la guerre et ne peut être remplacée par rien.

2. L'art de la guerre se réduit pour ainsi dire à ce seul principe , réunir sur un point donné une plus forte masse que l'ennemi.

3. Il ne faut jamais entreprendre que sur un seul point à la fois et toujours en masse.

4. Il faut faire à l'ennemi un pont d'or, ou lui opposer une barrière d'acier.

5. Il est des batailles qui placent un empire entre la victoire et la défaite.

6. Entre une bataille perdue et une bataille gagnée, la distance est immense, il y a des empires.

7. On ne gagne pas des batailles avec de l'expérience.

8. Les soldats changent quelquefois ; ils sont braves un jour, et lâches l'autre.

9. Un régiment ne périt jamais devant l'ennemi, il s'immortalise.

10. L'unité du commandement est la chose la plus importante à la guerre : deux armées ne doivent jamais être placées sur un même théâtre.

11. La discipline lie les troupes à leurs drapeaux. Ce ne sont pas des harangues, au moment du feu, qui les rendent braves : les vieux soldats les écoutent à peine, les jeunes les oublient au premier coup de canon. Le geste d'un général aimé, estimé de ses troupes, vaut autant que la plus belle harangue.

12. Il faut éviter les marches de flanc, et lorsqu'on en fait, on doit le faire les plus courtes possibles et avec une grande rapidité.

13. Dans un pays où il y aurait des cyclopes, des bossus, on tirerait un bon parti de compagnies de cyclopes et d'autres de bossus.

14. Il n'est point de subordination ou de crainte pour des estomacs vides.

15. Quand on ne craint pas la mort, on la fait rentrer dans les rangs ennemis.

16. En bataille comme à un siége, l'art consiste à faire converger un grand nombre de feux sur un même point.

17. Le sort d'une bataille est le résultat d'un instant, d'une pensée : on s'approche avec des combinaisons diverses, on se mêle, on se bat un certain temps ; le moment décisif se présente, une étincelle morale prononce, et la plus petite réserve accomplit.

18. L'esprit d'un bon général devrait ressembler, pour la clarté, au verre d'un télescope, verre qui, ayant passé sur la meule, ne présente point de tableau à l'œil.

19. Un général qui voit par les yeux des autres, ne commandera jamais une armée comme elle doit l'être.

20. Pour avoir de bons soldats, il faut qu'une nation soit toujours en guerre.

21. Quand un soldat a été avili et déshonoré par le fouet, il se soucie fort peu de la gloire et de l'honneur de son pays.

22. Le militaire n'est jamais chez l'étranger lorsqu'il est sous le drapeau : où est le drapeau, là est la patrie.

23. Il n'est pas de grandes actions suivies qui soient l'œuvre du hasard et de la fortune : elles dérivent toujours de la combinaison et du génie.

24. La guerre est comme le gouvernement, c'est une affaire de tact.

(Napoléon Ier.)

1 J'ai trois manières de traiter l'ennemi : celui qui arrive au-devant de moi et m'accueille, devient mon ami, mon frère; celui qui m'attend et capitule, est mon prisonnier; celui qui croise l'épée est mort. Par ce moyen, la terreur de mes armes diminue le nombre de mes ennemis : un combat meurtrier en prévient plusieurs autres qui le seraient davantage.

2. Ne demandez jamais combien sont-ils, mais où sont-ils?

3. Retenir un otage est un crime : on ne doit point trahir la confiance de l'ennemi qui vient négocier sur la foi de l'armistice.

4. Je ne fais point de plans partiels; je ne vois les choses qu'en grand, parce qu'un tourbillon d'événements change toujours les plans qu'on a concertés. (Souwarow.)

Je ne crains l'ennemi que quand je ne le vois pas. (Ney.)

On ne peut obtenir de succès éclatants qu'avec de braves soldats, et l'on ne peut rendre les soldats braves qu'en excitant leurs passions. (Le général Rognat.)

On ne décourage pas l'ennemi avec des retraites, ni les masses tumultueuses avec des concessions. (Le maréchal Bugeaud.)

Le soldat qui rend ses armes se déshonore, et déshonore l'uniforme de ses camarades. (Le colonel Ambert.)

1. A la guerre, dans la plupart des cas, c'est un avantage immense que d'attaquer : on vous suppose alors des ressources supérieures à celles que vous possédez.

2. La guerre doit être une méditation, et la paix un exercice.

3. La guerre doit nourrir la guerre.

4. Un soldat s'avance volontiers au feu, mais il n'aime pas voir trop en arrière celui qui le commande.

5. Le temps est tout : cinq minutes font la différence entre la défaite et la victoire.

6. L'armée la plus invincible est celle où les pères pensent le plus souvent à leurs enfants, les fils à leurs pères et les frères à leurs frères.

7. Les lauriers doivent se partager entre le hasard, les soldats et le général.

8. Après le combat, il n'y a plus d'ennemis sur le champ de bataille.

9. Une ville rebelle doit être ruinée.

10. Les volontaires dans le service demandent trop d'égards et de ménagements. Les exemptions des devoirs de la discipline qu'ils usurpent ou qu'on ne peut se dispenser de leur accorder sont d'un pernicieux exemple et gâtent les autres.

11. La gloire et l'amour du bien public ne campent jamais où l'intérêt commande.

12. Si le lendemain d'une bataille les rois visitaient les hôpitaux, ils ne feraient jamais la guerre.

13. Livrer bataille, c'est battre en brèche l'armée qu'on a devant soi.

14. Une armée ne doit jamais approcher les bois et les montagnes, sans les occuper entièrement.

15. On ne doit jamais exécuter devant l'ennemi, aucun mouvement de conversion, à moins que ce ne soit pour former la ligne sur un flanc attaqué.

16. La meilleure évolution est celle qui peut être exécutée par un certain nombre d'hommes, dans le moindre espace de temps et de terrain.

17. Il n'y a point de science plus difficile que celle de la guerre, et cependant, par une étrange contradiction de l'esprit humain, ceux qui embrassent cette profession ne donnent généralement que peu ou point d'application à son étude. Ils semblent croire que la connaissance de quelques vaines et puériles manœuvres constitue le grand homme de guerre. (X.)

B

BABOUIN (*Prov.*). On raconte qu'une fille de Corinthe était prosternée au pied d'une statue de Vénus qui tenait Cupidon par la main, et lui demandait de lui faire obtenir pour époux un beau jeune homme qu'elle aimait. Derrière la statue se trouvait caché, en ce moment, un espiègle qui répondit à la suppliante, d'une voix très-douce : « Ce n'est pas pour vous. » La jeune fille s'imagina alors que c'était Cupidon qui lui parlait de la sorte, et elle lui répliqua, non sans dépit : *Taisez-vous, petit Babouin, laissez parler votre mère qui est plus sage que vous.* On a fait un proverbe de cette réponse.

BADAUD (*Dicton*). Quelques-uns pensent que ce mot a pour origine ce mauvais latin *badaldus*, provenant de *badare*, qui signifie avoir la bouche béante. Le sobriquet de badaud a été donné aux Parisiens par les provinciaux; mais Voltaire, qui était de la

vieille Lutèce, semble vouloir se regimber contre cette qualification dans les lignes suivantes : « Si on a donné ce nom, dit-il, au peuple de Paris, plus volontiers qu'à un autre, c'est uniquement parce qu'il y a plus de monde à Paris qu'ailleurs, et par conséquent plus de gens inutiles qui s'attroupent pour voir le premier objet auquel ils ne sont pas accoutumés, pour contempler un charlatan ou un charretier dont la charrette sera renversée et qu'ils ne relèveront pas. Il y a des badauds partout, mais on a donné la préférence à ceux de Paris.»

Corneille diffère en cela d'opinion avec Voltaire, et, dans sa comédie du *Menteur*, il caractérise ainsi le Parisien :

Paris est un grand lieu plein de marchands mêlés ;
L'effet n'y répond pas toujours à l'apparence;
On s'y laisse duper, autant qu'en lieu de France;
Et parmi tant d'esprits plus polis et meilleurs,
Il y croît des badauds autant et plus qu'ailleurs.

A son tour, M. Audiffret définit ainsi l'habitant de la grand'ville : « Le Parisien n'est ni une bête, ni un niais, ni un nigaud, ni un imbécille, ni un sot: c'est un homme simple et crédule, qui, n'ayant jamais rien vu, croit tout, admire tout et s'étonne de tout. »

BAGUENAUDER (*Dicton*). On entend par cette expression, s'amuser de bagatelles. Elle vient de l'habitude qu'ont les enfants de presser les gousses du baguenaudier, pour produire une sorte d'explosion.

BAISE-MAINS (*Prov.*). Pour exprimer qu'on accueille une chose avec reconnaissance ou avec soumission, on dit proverbialement qu'on la reçoit à *belles baise-mains*, c'est-à-dire, soit en baisant la main du bienfaiteur, soit en baisant la sienne propre. Cet usage, qui monte à une très-haute antiquité, s'est répandu dans tous les pays. Les païens saluaient le soleil, la lune et les étoiles, en portant la main à la bouche. *Je me suis réservé,* dit le Seigneur, *sept mille hommes, qui n'ont pas fléchi les genoux devant Baal et qui ne l'ont point adoré en baisant la main.* (*III Reg.* XIX, 18.) Job déclare qu'il ne s'est jamais rendu coupable de cette superstition : *Si vidi solem cum fulgeret aut lunam incedentem clare, et osculatus sum manum meam ore meo.* (*Job* XXXI, 26.) Les Romains adoraient aussi les dieux en portant la main à la bouche: *In adorando*, dit Pline, *dexteram ad osculum referimus.*

BAMBOCHE (*Dicton*). Ce mot, qui exprime rigoureusement une personne petite et disgraciée de la nature, fut appliqué, comme sobriquet, à un peintre hollandais, nommé Pierre de Laco, très-contrefait, et qui avait le goût singulier de peindre des figures grotesques qui faisaient pour ainsi dire pendant à la sienne. Ses tableaux eurent une sorte de célébrité; son genre reçut le nom de *bambochade;* et cette qualification passant plus tard de la peinture aux actes de la vie, on appela *bamboches*, les facéties de mauvais ton et les plaisirs grossiers.

BAPTISTE (*Prov.*). On donnait ce nom, dans les anciennes comédies, à un personnage, sorte de niais, dont aucun événement ne pouvait troubler la sérénité. On s'accoutuma alors à dire : *Tranquille comme Baptiste*, pour désigner quelqu'un indifférent aux plus graves catastrophes.

BARADAS (*Dicton*). On dit d'une situation brillante qui s'évanouit en peu de temps : *c'est la fortune de Baradas*. Ce Baradas était un favori de Louis XIII, mais sa faveur n'eut qu'une durée de deux mois environ, et il la perdit fort singulièrement. Se trouvant un jour à la chasse avec le roi, le chapeau du prince vint à tomber sous le cheval du favori, et au moment où on allait le relever, l'animal peu courtois pissa dans le couvre-chef du souverain. Celui-ci s'en prit à Baradas de l'incongruité de sa monture, et depuis lors lui retira ses bonnes grâces.

BARAGOUINER (*Dicton*). Cette expression désigne un langage qui n'est pas ou est peu intelligible. Suivant Ménage, elle vient de deux autres mots *bara* et *guin* qui, en breton, signifient *pain* et *vin*. Du mot *baraguin* on aurait fait le verbe *baraguiner* ou *baragouiner*, qui est comme si l'on disait ne savoir autre chose d'une langue que les mots pain et vin. Mais Grovonius assure de son côté que baragouiner veut dire proprement chicaner dans une vente ou dans un achat.

BARBE (*Prov.*). Les anciens Romains n'avaient qu'une médiocre idée de la franchise d'un homme à cheveux noirs et à barbe rousse, d'où sont venus le proverbe français :

A barbe rousse et noirs cheveux,
Ne te fie si tu veux ;

et le proverbe espagnol : *Faux de nature, les cheveux noirs, la barbe rousse.*

BARDOT (*Dicton*). On appelle ainsi un petit mulet; et, dans le monde, on donne quelquefois ce nom à celui sur qui le plus grand nombre se décharge du poids des travaux.

BARILLET (*Prov.*). On appelle ainsi un petit baril. Brantôme cite ce proverbe : *Jaloux de sa femme comme un ladre de son barillet.*

BASSESSE. La bassesse est une médaille dont le revers est l'insolence.

(LA ROCHEFOUCAULD.)

On n'est jamais sûr de ceux qui se vendent. (DUCLOS.)

Il est difficile d'écraser ce qui s'aplatit sous les pieds. (CHATEAUBRIAND.)

BASSIN (*Prov.*). Autrefois les quêtes n'avaient pas lieu, comme aujourd'hui, en faisant usage d'une bourse, et c'était d'un bassin en métal qu'on se servait toujours. De là vint le proverbe très-trivial : *Cracher au bassin.*

BAT (*Prov.*). On dit de ceux qui quittent une condition qu'ils croient mauvaise, pour s'exposer à tomber dans une pire : *Qui ne veut selle, Dieu lui donne un bât.*

BATON (*Dicton*). On emploie fréquemment cette locution : *Tour du bâton*, pour exprimer un moyen subtil par lequel on s'approprie ce qu'on ne pourrait obtenir légalement. Ce dicton vient de ce que les joueurs de gobelets escamotent une foule de

choses par la vertu, disent-ils, d'un petit bâton dont ils font usage.

BATON BLANC (*Dicton.*) On dit de quelqu'un qui n'a conservé aucune propriété, qu'il est *réduit au bâton blanc*.

BATTRE LES BUISSONS (*Prov.*). Durant le siége d'Orléans, sous Charles VII, les habitants, qui ne voulaient point se rendre aux Anglais, firent appel au duc de Bourgogne, Philippe le Bon, qui servait alors l'Angleterre contre la France, qu'il serait digne de lui de protéger les domaines de son parent pendant qu'il était prisonnier, et offrirent de lui livrer leur ville, s'il voulait la conserver à leur duc. Philippe en référa immédiatement au duc de Bedford, régent du royaume, qui lui répondit qu'il n'était pas homme à battre les buissons pour laisser prendre aux autres les oiseaux. Cette réponse indisposa Philippe, qui rappela alors les troupes qu'il avait dans l'armée anglaise, et laissa celle-ci aux prises avec Charles VII et Jeanne d'Arc. La réplique du régent devint proverbiale, et l'on s'est accoutumé à dire de celui qui a travaillé au profit d'autrui: *Il a battu les buissons, l'autre a pris les oisillons.*

BAVARDAGE. Ceulx qui ont le corps graile, le grossissent d'embourure, ceulx qui ont la matière exile l'enflent de paroles. (MONTAIGNE.)

1. Ne consultez jamais les orateurs pour l'histoire : ils se font un mérite de défigurer la vérité, sous prétexte de l'embellir.

2. Les longues harangues avancent les affaires, comme une robe traînante aide à la course. (BACON.)

Les grands parleurs sont comme les vases vides qui sonnent plus que ceux qui sont pleins. (OXENSTIERN.)

O Français, nation parlière, que vous donnez de force aux mots et que vous en donnez peu aux choses !
(J.-J. ROUSSEAU.)

Quand on n'a rien à dire, on parle pour parler. (PETIT JEAN.)

1. Les paroles qui ont tant de force d'agitation, n'en ont aucune d'apaisement: elles lancent les nations, les bayonnettes seules les arrêtent.

2. Les tribuns, voilà les vrais ennemis du peuple : ils les flattent pour l'enchaîner; ils sèment les soupçons sur la vertu qui ne veut pas s'avilir. (DE LAMARTINE.)

Les plus vains des hommes sont les comédiens de tribune. Ils ont deux sortes d'illusions: celle de croire qu'ils représentent l'opinion, et celle de croire trop à la puissance de leur art. Il est rare que ces grands orateurs soient de grands politiques.
(DE CORMENIN.)

1. Le propre d'un bavard est d'attaquer ce qu'on ne défend pas, et de défendre ce qu'on n'attaque pas.

2. Les grands conteurs sont de petits esprits. (A. DE CHESNEL.)

BEAUCOUP (*Prov.*). Lorsqu'il arrive à une personne en colère de s'écrier qu'elle ne retournera jamais en tel lieu, dût-elle vivre cent ans, on lui répond quelquefois par ce proverbe : *Cent ans ce n'est guère, mais jamais c'est beaucoup.*

BEAUTÉ. La beauté et la chasteté sont toujours en procès. (OVIDE.)

La beauté est une pièce de grande recommandation au commerce des hommes. Elle se présente au devant, séduit et préoccupe notre jugement avec grande autorité et merveilleuse impression. C'est le premier moyen de conciliation des uns aux autres; et n'est homme si barbare et si rechigné, qui ne se sente aucunement frappé de sa douceur. La beauté de la taille est la seule beauté des hommes : les autres beautés sont pour les femmes. (MONTAIGNE.)

La beauté du corps est un grand don de la nature, et sert à l'homme d'une sorte de recommandation de l'homme : elle a, comme l'aimant, une certaine vertu qui attire l'admiration des mortels. Au reste, la beauté du corps est, dans le fond, un rien, et ne ressemble pas mal à un vernis dont la nature se sert pour lustrer ses ouvrages de terre qui sont sujets à de fréquents et imprévus changements, et dont le sort est d'être réduits en poussière. (OXENSTIERN.)

Il y a de belles choses qui ont plus d'éclat quand elles demeurent imparfaites, que quand elles sont trop achevées.
(LA ROCHEFOUCAULD.)

Le beau doit avoir d'ineffables attraits; il doit exciter l'admiration de tous et impressionner profondément; il doit rappeler son origine céleste. Tout ce qui est sorti des mains du Créateur a dû s'en échapper dans des formes belles et pures. C'est à cette source du beau qu'il faudrait remonter pour retrouver les belles races qui ont dû paraître sur la terre à l'origine du monde.
(DE MÉRICLET.)

BEC (*Prov.*). Dans les études des praticiens, comme les huissiers et les procureurs, les clercs s'amusent quelquefois, vis-à-vis d'un nouveau venu, à tirer la plume qu'il tient à la bouche, de manière à lui barbouiller les lèvres d'encre. De cette espiéglerie on a fait le proverbe : *Tirer la plume par le bec*, ce qui signifie déniaiser quelqu'un.

BÉGUIN (*Prov.*). Sorte de bonnet que portaient autrefois les enfants, garçons et filles, les premiers jusqu'à huit ou neuf ans, les autres jusqu'à onze et douze. On dit alors d'un adolescent sans expérience : *Il a encore son premier béguin.*

BÉJAUNE (*Prov.*). Ce mot qui vient, par ellipse, de *bec-jaune*, est employé pour désigner un oiseau qui n'est pas encore en âge de nicher, ce que l'on reconnaît à la couleur jaune d'une portion de la membrane de son bec. Le nom béjaune était aussi donné à une sorte de contribution que les nouveaux venus payaient dans les colléges de Paris; on dit même encore aujourd'hui, dans certains ateliers, qu'on paie son béjaune ou sa bien-venue; et enfin, *faire voir à quelqu'un son béjaune*, est une phrase proverbiale qui exprime qu'on lui démontre son inexpérience.

BELAC (*Prov.*). Petite ville du Limousin. On disait autrefois du vin de son cru : *Vin de Belac, vin à teindre les nappes*; et l'on attribue ce proverbe à Louis XIII, qui avait été très-peu satisfait d'en avoir goûté.

BEL ESPRIT. C'est un caractère ridicule que celui de bel esprit, dit le P. Bouhours, et je ne sais si je n'aimerais point mieux être un peu bête, que de passer pour ce qu'on appelle communément un bel esprit.

BEL ESPRIT (DU). Il n'y a rien de si utile dont on ne puisse abuser, ne fût-ce que par l'excès. Il ne s'agit donc pas d'examiner jusqu'à quel point les lettres peuvent être utiles à un Etat florissant, et contribuer à sa gloire; mais de savoir 1° si le goût du bel esprit n'est pas trop répandu, peut-être même plus qu'il ne faudrait pour sa perfection !

2° D'où vient la vanité qu'on en tire, et conséquemment l'extrême sensibilité qu'on a sur cet article? L'examen et la solution de ces deux questions s'appuieront nécessairement sur les mêmes raisons.

Il est sûr que ceux qui cultivent les lettres par état, en retireraient peu d'avantages, si les autres hommes n'en avaient pas du moins le goût. C'est l'unique moyen de procurer aux lettres les récompenses et la considération dont elles ont besoin pour se soutenir avec éclat. Mais lorsque la partie de la littérature que l'on comprend d'ordinaire sous le nom de bel esprit, devient une mode, une espèce de manie publique, les gens de lettres n'y gagnent pas, et les autres professions y perdent. Cette foule de prétendants au bel esprit fait qu'on distingue moins ceux qui ont des droits d'avec ceux qui n'ont que des prétentions.

A l'égard des hommes qui sont comptables à la société de diverses professions graves, utiles, ou même de première nécessité, qui exigent presque toute l'application de ceux qui s'y destinent, telles que la guerre, la magistrature, les arts; c'est sans doute une grande ressource pour eux que la connaissance et le goût modéré des lettres. Ils y trouvent un délassement, un plaisir, et un certain exercice d'esprit qui n'est pas inutile à leurs autres fonctions. Mais si ce goût devient trop vif et dégénère en passion, il est impossible que les devoirs réels n'en souffrent. Les premiers de tous sont ceux de sa profession, parce que la première obligation est d'être citoyen.

Les lettres ont par elles-mêmes un attrait qui séduit l'esprit, lui rend les autres occupations rebutantes, et fait négliger celles qui sont les plus indispensables. On ne voit guère d'homme passionné pour le bel esprit, s'acquitter bien d'une profession différente. Je ne doute point qu'il n'y ait des hommes engagés dans des professions très-opposées aux lettres pour lesquelles ils avaient des talents marqués. Il serait à désirer, pour le bien de la société, qu'ils s'y fussent totalement livrés, parce que leur génie et leur état étant restés en contradiction, ils ne sont bons à rien.

Ces talents décidés, ces vocations marquées sont très-rares; la plupart des talents dépendent communément des circonstances, de l'exercice et de l'application qu'on en a fait. Mettons un peu ces prétendus talents naturels et non cultivés à l'épreuve.

Nous voyons des hommes dont l'oisiveté forme pour ainsi dire l'état; ils se font amateurs de bel esprit, ils s'annoncent pour le goût, c'est leur affiche; ils recherchent les lectures, ils s'empressent, ils conseillent, et croient naïvement, ou tâchent de faire croire qu'ils ont part aux ouvrages et aux succès de ceux qu'ils ont incommodé de leurs conseils.

Cependant ils se font par là une sorte d'existence, une réputation de société. Pour peu qu'ils montrent d'esprit, s'ils restent dans l'inaction, et se bornent prudemment au droit de juger décisivement; ils usurpent dans l'opinion une espèce de supériorité sur les talents mêmes. On les croit capables de faire tout ce qu'ils n'ont pas fait, et uniquement parce qu'ils n'ont rien fait. On leur reproche leur paresse, ils cèdent aux instances, et se hasardent à entrer dans la carrière dont ils étaient les arbitres. Leurs premiers essais profitent du préjugé favorable de la société. On loue, on admire, on se récrie que le public ne doit pas être privé d'un chef-d'œuvre. La modestie complaisante de l'auteur se laisse violer, et consent à se produire au grand jour.

C'est alors que l'illusion s'évanouit; le public condamne, ou s'occupe peu de l'ouvrage; les admirateurs se rétractent, et l'auteur déplacé apprend par son expérience qu'il n'y a point de profession qui n'exigent un homme tout entier. En effet, on citerait peu d'ouvrages distingués, je dis même d'ouvrages de goût, qui ne soient partis d'auteurs de profession.

Les mauvais succès ne détrompent pas ceux qu'ils humilient. Il n'y a point d'amour-propre plus sensible et moins corrigible que celui qui naît du bel esprit; et il est infiniment plus ombrageux dans ceux dont ce n'est pas la profession, que dans les vrais auteurs, parce qu'on est plus humilié d'être au-dessous de ses prétentions que de ses devoirs. C'est en vain qu'ils affichent l'indifférence; ils ne trompent personne, l'indifférence est la seule disposition de l'âme qui doive être ignorée de celui qui l'éprouve; elle n'existe plus dès qu'on l'annonce.

Il n'y a point d'ouvrages qui ne demandent du travail; les plus mauvais ont souvent le plus coûté; et l'on ne se donne point de peine sans objet. On n'en a point, dit-on, d'autre que son amusement : dans ce cas-là il ne faut point faire imprimer; il ne faut pas même lire à ses amis, puisque c'est vouloir les consulter ou les amuser. On ne consulte point sur des choses qui n'intéressent pas, et l'on ne prétend pas amuser avec celles qu'on n'estime point. Cette prétendue indifférence est donc toujours fausse ; il n'y a qu'un intérêt très-sensible qui fasse jouer

l'indifférence. C'est une précaution en cas de mauvais succès, ou l'ostentation d'un droit qu'on voudrait établir pour décidé.

On n'a jamais tant donné de ridicule au bel esprit, que depuis qu'on en est infatué. Cependant la faiblesse sur ce sujet est telle que ceux qui pourraient tirer leur gloire d'ailleurs, se repaissent, sur le bel esprit, d'éloges dont ils reconnaissent eux-mêmes la mauvaise foi. Votre sincérité vous en ferait des ennemis irréconciliables, eux qui s'élèvent contre l'amour-propre des auteurs de profession.

Examinons quelles sont les causes de cet amour-propre excessif: voici celles qui m'ont frappé.

Chez les peuples sauvages la force a toujours fait la noblesse et la distinction entre les hommes; mais parmi les nations policées, où la force est soumise à des lois qui en préviennent ou en répriment la violence, la distinction réelle et personnelle la plus reconnue vient de l'esprit.

La force ne saurait être parmi nous une distinction, ni un moyen de fortune; c'est tout au plus un avantage pour des travaux pénibles, qui sont le partage de la plus malheureuse classe des citoyens. Mais malgré la subordination que les lois, la politique, la sagesse ou l'orgueil ont pu établir, il reste toujours à l'esprit, dans les classes les plus obscures, des moyens de fortune et d'élévation qu'il peut saisir, et que des exemples lui indiquent. Au défaut des avantages réels que l'esprit peut procurer suivant l'application qu'on en fait, le plus stérile pour la fortune donne encore une sorte de considération.

Mais comment arrive-t-il que de toutes les sortes d'esprit dont on peut faire usage, le bel esprit soit celui qui inspire le plus d'amour-propre? Sur quoi fonde-t-on sa supériorité? et qu'est-ce qui en favorise si fort la prétention? Voici d'où vient l'illusion.

Premièrement, les hommes ne sont jamais plus jaloux de leurs avantages, que lorsqu'ils les regardent comme leur étant personnels; qu'ils s'imaginent ne les devoir qu'à eux-mêmes; et comme ils jugent moins de l'esprit par des effets éloignés, et dont ils n'aperçoivent pas toujours la liaison, que sur des signes immédiats ou prochains, les hommes qui ne sont pas faits à la réflexion, croient voir cette prérogative dans le bel esprit plus que dans tout autre. Ils jugent qu'il appartient en propre à celui qui en est doué. Ils voient, ou croient voir qu'il produit de lui-même, et sans secours étrangers: car ils ne distinguent pas ces secours qui sont cependant très-réels. Ils ne font pas attention qu'à talents égaux, les écrivains les plus distingués sont toujours ceux qui se sont nourris de la lecture réfléchie des ouvrages de ceux qui ont paru avec éclat dans la même carrière. On ne voit pas, dis-je, assez que l'homme le plus fécond s'il était réduit à ses propres idées, en aurait peu; que c'est par la connaissance et la comparaison des idées étrangeres, qu'on parvient à en produire une quantité d'autres qu'on ne doit qu'à soi.

Secondement, ce qui favorise encore l'opinion avantageuse qu'on a du bel esprit, vient d'un parallèle qu'on est souvent à portée de faire.

On remarque que le fils d'un homme d'esprit et de talent fait souvent des efforts inutiles pour marcher sur les traces de son père; il n'y a rien de moins héréditaire; au lieu que le fils d'un savant devient, s'il le veut, un savant lui-même. En géométrie et dans toutes les vraies sciences qui ont des principes, des règles et une méthode, on peut parvenir, et l'on parvient ordinairement, sinon à la gloire, du moins aux connaissances de ses prédécesseurs.

Peut-être dira-t-on à l'avantage de certaines sciences, que l'utilité en est plus réelle ou plus reconnue que celle du bel esprit; mais cette objection est plus favorable à ces sciences mêmes qu'à ceux qui les professent.

Il est vrai que celui qui s'annonce pour les sciences, est obligé d'en être instruit jusqu'à un certain point; sans quoi il ne peut pas s'en imposer grossièrement à lui-même, et difficilement aux autres, s'ils ont intérêt de s'en éclaircir. Quoique les sciences ne soient pas exemptes de charlatanerie, elle y est plus difficile que sur ce qui n'a rapport qu'à l'esprit. On se trompe de bonne foi à cet égard, et l'on en impose facilement aux autres, surtout si l'on ne se commet pas en donnant des ouvrages, et qu'on se borne au simple titre d'homme d'esprit et de goût. Voilà ce qui rend le bel esprit si commun, qu'il ne devrait pas inspirer tant de vanité.

Mais laissant à part ce peuple de gens d'esprit, sur quoi les auteurs de mérite, et dont les preuves sont incontestables, fondent-ils leur supériorité à l'égard de plusieurs professions?

En supposant que l'esprit dût être la seule mesure de l'estime, en ne comptant pour rien les différents degrés d'utilité, et ne jugeant les professions que sur la portion d'esprit qu'elles exigent; combien y en a-t-il qui supposent autant et peut-être plus de pénétration, de sagacité, de prestesse, de discussion, de comparaison, et en un mot d'étendue de lumières, que les ouvrages de goût et d'agréments les plus célèbres?

Je ne citerai pas ce qui regarde le gouvernement ou la conduite des armées; on pourrait croire que l'éclat qui accompagne certaines places, peut influer sur l'estime qu'on fait de ceux qui les remplissent avec succès, et j'aurais trop d'avantage. Je n'entrerai pas non plus dans le détail de tous les différents emplois; il y en aurait plus qu'on ne croit qui auraient des titres solides à produire. Portons du moins la vue sur quelques occupations de la société.

Le magistrat qui est digne de sa place ne doit-il pas avoir l'esprit juste, exact, pénétrant, exercé, pour percer jusqu'à la vérité

à travers les nuages dont l'injustice et la chicane cherchent à l'obscurcir, pour arracher à l'imposture le masque de l'innocence, pour discerner l'innocence malgré l'embarras, la frayeur ou la maladresse qui semblent déposer contre elle, pour distinguer l'assurance de l'innocence d'avec l'audace du coupable; pour connaître également et concilier l'équité naturelle et la loi positive; pour faire céder l'une à l'autre, suivant l'intérêt de la société, et par conséquent de la justice même.

Faut-il moins de qualités dans l'orateur, pour éclaircir et présenter l'affaire sur laquelle le juge doit prononcer, pour diriger les lumières du magistrat et quelquefois les lui fournir? car je ne parle point de l'art criminel d'égarer la justice.

Quel discernement, quelle finesse de discussion n'exige pas l'art de la critique !

Quelle force de génie ne faut-il pas pour imaginer certains systèmes qui peut-être sont faux, mais qui n'en servent pas moins à expliquer des phénomènes, constater, concilier des faits, et trouver des vérités nouvelles?

Quelle sagacité dans les sciences pour inventer des méthodes qui prouvent l'étendue des lumières dans les inventeurs, et dont l'utilité est telle, qu'elle guide avec certitude ceux mêmes qui n'en conçoivent pas les principes?

Cependant plusieurs de ces philosophes sont à peine connus; il n'y a de célèbres que ceux qui ont fait des révolutions dans les esprits; tandis que ceux qui ne sont qu'utiles restent ignorés. Les hommes ne méconnaissent jamais plus les bienfaits, que lorsqu'ils en jouissent avec tranquillité.

La gloire du bel esprit est sentie et publiée par le commun des hommes, qui sont jusqu'à un certain point en état d'en concevoir les idées, et qui se sentent incapables de les produire sous la forme où elles leur sont présentées: de là naît leur admiration. Au lieu que les philosophes ne sont sentis que par des philosophes, ils ne peuvent prétendre qu'à l'estime de leurs pairs; c'est jouir d'une considération bien bornée.

Mais pourquoi entrer dans un examen détaillé des occupations qu'on regarde comme appartenant principalement à l'esprit? Il y en a beaucoup d'autres qu'on ne range pas ordinairement dans cette classe-là, et qui n'en exigent pas moins.

Doutera-t-on, par exemple, qu'il ne faille une grande étendue de lumières pour imaginer une nouvelle branche de commerce, ou pour en perfectionner une déjà établie?

On avouera sans doute qu'on ne peut pas refuser l'esprit à ceux qui se sont illustrés dans les différentes carrières dont je viens de parler, mais on dira qu'il n'en faut pas beaucoup pour y marcher faiblement. Pour réponse à cette distinction, il suffit d'en faire une pareille, et de demander quel cas on fait de ceux qui rampent dans la littérature; on va jusqu'à l'injustice à leur égard, en les estimant moins qu'ils ne le méritent.

On fait encore une objection dont on est frappé, et qui est bien faible. On remarque, dit-on, que plusieurs hommes se sont fait un nom dans les arts, ou dans certaines sciences, quoiqu'ils fussent incapables de toutes les autres choses auxquelles ils s'étaient d'abord inutilement appliqués; et que, loin d'être en état de produire le moindre ouvrage de goût et d'agrément, à peine atteignent-ils au courant de la conversation. Dès là on prend droit de les regarder comme des espèces de machines dont les ressorts n'ont qu'un effet déterminé.

Mais croit-on que tous ceux qui se sont distingués dans le bel esprit eussent été également capables de toutes les autres productions, et des différents emplois de la société? Ils n'auraient peut-être jamais été ni bons magistrats, ni bons commerçants, ni bons artistes. Sont-ils bien sûrs qu'ils y auraient été propres? Ce qu'ils ont pris chez eux pour répugnance sur certaines occupations, pouvait être un signe d'incapacité autant que de dégoût. N'y aurait-il point d'exemples de beaux esprits distingués qui fussent assez bornés sur d'autres articles, même sur ce qui paraît avoir le plus de rapport avec l'esprit, tel que le simple talent de la conversation, car c'en est un comme un autre? On en trouverait sans doute des exemples, et l'on aurait tort d'en être étonné.

Pour faire voir que l'universalité des talents est une chimère, je ne veux pas chercher mes autorités dans la classe commune des esprits; montons jusqu'à la sphère de ces génies rares, qui, en faisant honneur à l'humanité, humilient les hommes par la comparaison. Newton qui a deviné le système de l'univers, du moins pour quelque temps, n'était pas regardé comme capable de tout par ceux mêmes qui s'honoraient de l'avoir pour compatriote.

Guillaume III, qui se connaissait en hommes, étant embarrassé sur une affaire politique, on lui conseilla de consulter Newton. Newton, dit-il, n'est qu'un grand philosophe. Ce titre était sans doute un éloge rare; mais enfin, dans cette occasion là, Newton n'était pas ce qu'il fallait, il en était incapable, et n'était qu'un grand philosophe.

Il est plus que vraisemblable que, s'il eût appliqué à la science du gouvernement les travaux qu'il avait consacrés à la connaissance de l'univers, le roi Guillaume n'eût pas dédaigné ses conseils.

Dans combien de circonstances, sur combien de questions le philosophe n'eût-il pas répondu à ceux qui lui auraient conseillé de consulter le monarque: Guillaume n'est qu'un politique, qu'un héros, qu'un grand roi.

Le prince et le philosophe étaient également capables de sentir les limites de leur génie: au lieu qu'un homme d'imagination regarderait comme une injustice d'être re-

posé sur quelque matière que ce pût être. Les hommes de ce caractère se croient capables de tout; l'inexpérience même fortifie leur amour-propre, qui ne peut s'éclairer que par des fautes, et diminuer par des connaissances acquises.

Les plus grandes affaires, celles du gouvernement, ne demandent que de bons esprits; le bel esprit y nuirait, et les grands esprits y sont rarement nécessaires. Ils ont des inconvénients pour la conduite, et ne sont propres qu'aux révolutions; ils sont nés pour édifier ou pour détruire. Le génie a ses bornes et ses écarts; la raison cultivée suffit à tout ce qui nous est nécessaire.

Si, d'un côté, il y a peu de talents si décidés pour un objet, qu'il eût été absolument impossible à celui qui en est doué de réussir dans toute autre chose, on peut, d'un autre côté, soutenir que tout est talent, c'est-à-dire en général, qu'avec quelque disposition naturelle on peut, en y joignant de l'application, et surtout des exercices réitérés, réussir dans quelque carrière que ce puisse être. Je ne prétends avancer qu'une proposition générale, et j'excepte les génies et les hommes totalement stupides; deux sortes d'êtres presque également rares.

On voit par exemple des hommes qui ne paraissent pas capables de lier deux idées ensemble, et qui cependant font au jeu les combinaisons les plus compliquées, les plus sûres et les plus rapides. Il faut nécessairement de l'esprit pour de telles opérations; on dit qu'ils ont l'esprit du jeu. Mais s'il n'y avait aucun jeu d'inventé, croit-on que ces joueurs si subtils eussent été réduits à la seule existence matérielle? Cet esprit de calcul et de combinaison aurait pu être appliqué à des sciences qui leur auraient peut-être fait un nom.

Les circonstances décident souvent de la différence des talents. C'est ainsi que le choc du caillou fait sortir la flamme en rompant l'équilibre qui la retenait captive.

Ce qui est beaucoup plus rare que les grands talents, c'est une flexibilité d'esprit qui saisisse un objet, l'embrasse, et puisse ensuite se replier vers un autre, qui en pénètre l'intérieur avec force, et qui le présente avec clarté. C'est une vue qui, au lieu d'avoir une direction fixe, déterminée, et sur une seule ligne, a une action sphérique. Voilà ce qu'on peut appeler l'esprit de lumière : il peut imiter tous les talents, sans toutefois les porter au même degré que les hommes qui y sont bornés; mais s'il est quelquefois moins brillant que les talents, il est beaucoup plus utile.

Les talents sont ou deviennent personnels à ceux qui en sont doués, ou qui les ont acquis par l'exercice; au lieu que l'esprit de lumière se communique, et développe celui des autres hommes. Cet esprit même qui semble appartenir uniquement à la nature, a presque autant besoin d'exercice pour se perfectionner que les talents. Les gens doués de cet esprit ne peuvent pas l'ignorer, quelque modestes qu'ils soient; la modestie n'est et ne peut-être qu'une vertu extérieure. Mais si la présomption les gagne, s'ils viennent à s'exagérer leur esprit, ou prenant leur facilité à s'instruire pour les connaissances mêmes, leur prévoyance, leur sagacité pour l'expérience, ils tombent dans des bévues plus grossières que ne font les hommes bornés et appliqués. L'esprit est le premier des moyens, il sert à tout et ne supplée presque à rien.

Dans l'examen que je viens de faire, mon dessein n'est assurément pas de dépriser le vrai bel esprit. Tout peut, à la verité, être regardé comme talent, ou si l'on veut comme *métier*. Mais il y en a qui exigent un assemblage de qualités rares, et le bel esprit est du nombre. Je prétends seulement que s'il est dans la première classe, il n'y est pas seul; que si l'on veut lui donner une préférence exclusive, on joint le ridicule à l'injustice; et que si la manie du bel esprit augmente, ou se soutient longtemps au point où elle est, elle nuira infailliblement à l'esprit.

C'est contre l'excès et l'altération du bien qu'on doit être en garde; le mal exige moins d'attention, parce qu'il s'annonce assez de lui-même; et, pour finir par un exemple qui a beaucoup de rapport à mon sujet, ce serait un problème à résoudre, que d'examiner combien l'impression a contribué au progrès des lettres et des sciences, et combien elle y peut nuire. Je ne veux pas m'engager dans une discussion qui exigerait un traité particulier; mais je demande simplement qu'on fasse attention que si l'impression a multiplié les bons ouvrages, elle favorise aussi un nombre effroyable de traités sur différentes matières; de sorte qu'un homme qui veut s'appliquer à un genre particulier, l'approfondir et s'instruire, est obligé de payer à l'étude un tribut de lectures inutiles, rebutantes, et souvent contraires à leur objet. Avant que d'être en état de choisir ses guides, il a épuisé ses forces.

Ainsi le plus grand service que les sociétés littéraires pourraient rendre aujourd'hui aux lettres, aux sciences et aux arts, serait de faire des méthodes, et de tracer des routes qui épargneraient du travail, des erreurs, et conduiraient à la vérité par les voies les plus courtes et les plus sûres. (DUCLOS.)

BELLEMENT (*Prov.*). Pour exprimer que lorsqu'on a faim, on ne saurait manger doucement, un vieux proverbe dit : ***Qui a faim ne peut manger bellement.***

BERTHE (*Prov.*). C'était la mère de Charlemagne, et son occupation la plus habituelle consistait à filer du lin destiné à fabriquer des ornements d'église. De là quelques écrivains ont employé et emploient encore cette phrase pour désigner une époque reculée où régnait la simplicité : ***Au temps que Berthe filait.***

BESACE (*Prov.*). On dit d'un mari trop occupé d'épier sa femme : ***Il est jaloux comme gueux de sa besace.*** On fait usage aussi de ce proverbe : ***Au plus pauvre la besace.***

BESOGNE (*Prov.*). Pour exprimer que

c'est déjà beaucoup que d'avoir mis un travail en œuvre, on dit proverbialement : ***Besogne commencée est à moitié faite.***

BIBLIOTHEQUE. On trouve dans Sterne cette spirituelle pensée : « Dans le monde, vous vous trouvez exposé aux caprices du premier venu; dans une bibliothèque, le génie est soumis aux vôtres. »

BIBLOT ou BIMBELOT (*Prov.*). Sorte de jouet construit de telle manière, que de quelque façon qu'on le pose, il se replace de lui-même sur ses pieds. On s'est alors avisé de dire d'un homme qui sait en toute occasion se tirer d'affaire : ***Il se trouve toujours sur ses pieds comme un biblot.***

BIEN. 1. On fait souvent du bien pour pouvoir impunément faire du mal.

2. Le bien que nous avons reçu de quelqu'un, veut que nous respections le mal qu'il nous fait. (LA ROCHEFOUCAULD.)

Il est des hommes, mais en petit nombre, qui trouvent dans le bien qu'ils font, la récompense de celui qu'ils ont déjà fait.

(A. DE CHESNEL.)

BIEN (*Prov.*). Il y a des gens d'un très-heureux optimisme qui, même au sein des plus grandes traverses, ne doutent jamais d'un retour favorable dans leur position, et c'est pour ceux-là qu'a été fait ce proverbe : ***A force de mal tout ira bien.***

BIENFAIT. Plaçons nos bienfaits sur ceux qui en ont le plus grand besoin. C'est à quoi l'on manque souvent. On s'empresse d'obliger ceux dont on espère le plus, et qui n'ont besoin de rien. (CICÉRON.)

1. Le devoir réciproque du bienfaiteur et de l'obligé, c'est que l'un oublie sur-le-champ qu'il a donné, et que l'autre n'oublie jamais qu'il a reçu.

2. Que les bienfaits se présentent sous les traits de la sensibilité, ou du moins sous ceux de la douceur, de la sérénité ; que le bienfaiteur n'accable pas de sa supériorité celui qu'il oblige; qu'il ne s'élève pas au-dessus de lui ; qu'il descende à son niveau, pour ne lui laisser voir que la bienveillance; qu'il dépouille son bienfait d'une ostentation importune; qu'il épie le moment favorable ; qu'il paraisse plutôt saisir une occasion que soulager un besoin. (SÉNÈQUE.)

Les bienfaits ne sont agréables qu'autant qu'on croit pouvoir les payer : dès qu'ils vont trop loin, la haine prend souvent la place de la reconnaissance. (TACITE.)

Il est d'une grande âme de repousser les injures par les bienfaits. (CONFUCIUS.)

Une bonne action faite en ce monde reçoit sa récompense dans l'autre, de même que l'eau versée à la racine d'un arbre, reparaît en haut dans les fruits et dans les fleurs. (*Doctrine bouddhique.*)

Un bienfait reproché tient toujours lieu d'offense.

(RACINE.)

1. Souvent les bienfaits nous font des ennemis, et l'ingrat ne l'est presque jamais à demi; car il ne se contente pas de n'avoir point la reconnaissance qu'il doit; il voudrait même n'avoir pas son bienfaiteur pour témoin de son ingratitude.

2. Nous aimons mieux voir ceux à qui nous faisons du bien, que ceux qui nous en font. (LA ROCHEFOUCAULD.)

L'occasion de faire des heureux est plus rare qu'on ne pense; la punition de l'avoir manquée est de ne la plus trouver.

(J. J. ROUSSEAU.)

Tout bienfait accordé aux hommes, est un acte de religion envers la divinité.

(THOMAS.

Donnez : il est si doux de rêver en silence
Aux larmes qu'on a pu tarir!

(ED. TURQUETY.)

La bienfaisance n'est pas un enfant qui ait besoin de jouer avec le brocard et l'or : c'est une vertu ; et si, pour *secourir beaucoup*, elle *dépensait peu*, les gens raisonnables ne pourraient que la bénir davantage. (X.)

BIGOT (*Dicton.*). Voici l'origine que Candem donne à ce dicton. Le duc Raoul ou Rollon, recevant en mariage la princesse Gissa ou Gisèle, fille de Charles le Simple, roi de France, et avec elle l'investiture de la Normandie, refusa d'abord de baiser les pieds du roi, en signe de vasselage, à moins que le prince ne l'aidât à remplir cette obligation ; et pressé de rendre hommage en la forme ordinaire, il répondit : ***No, bygod!*** c'est-à-dire : ***non, par Dieu!*** De là le monarque prit occasion de l'appeler ***bigod*** ou ***bigot***, nom qui passa dans la suite aux sujets du duc, et que depuis on a donné aux gens qui affectent une dévotion qui n'est pas dans leur cœur.

BISQUE (*Dicton.*). C'est le nom d'une pique de Biscaye, dont les colonels d'infanterie faisaient encore usage sous Charles IX, lorsqu'ils marchaient à la tête d'un régiment. On disait alors ***prendre sa bisque***, pour signifier qu'on se mettait en mesure.

BIZARRERIE. Il est dangereux de s'acquérir la réputation de bizarre, parce qu'il n'y a rien qui détruise tant la confiance qu'on pourrait avoir envers nous, et qui nous fasse plus regarder comme des gens avec qui il n'y a aucune mesure à prendre. La raison en est que le fondement de la confiance qu'on a en certaines gens, c'est qu'on les croit incapables de s'écarter de l'honnêteté et de la raison. Or, on a juste défiance des personnes bizarres, parce qu'elles se conduisent par des principes déraisonnables. (NICOLE.)

BLAME. Peu de gens sont assez sages pour préférer le blâme qui leur est utile, à la louange qui les trahit.

(LA ROCHEFOUCAULD.)

Il n'y a point de front humain qui puisse braver le blâme universel. (DE SERRE.)

BLANCHISSEUSE (*Prov.*). On dit proverbialement de quelqu'un qui a du linge sale : ***Il porte le deuil de sa blanchisseuse.***

BLÉ (*Prov.*). Pour exprimer que quelqu'un est surpris de manière à ne pouvoir échapper d'aucune part, un proverbe dit : ***Etre pris comme dans un blé.***

BOEUF (*Prov.*). Il est des gens assez adroits

pour s'assurer un gros présent au moyen d'un petit. On dit de la ruse de ces habiles : *Donner un œuf pour avoir un bœuf;* ou bien, dans le même sens : *Donner un pois pour avoir une fève.* Enfin, Erasme cite ce proverbe latin : *Pileum donat, ut pallium recipiat.*

BOIS (*Prov.*) On a l'habitude de dire d'un homme propre à remplir un emploi, une mission : *Il est du bois dont on les fait.* Quelques-uns croient que ce dicton vient du proverbe grec qu'Apulée attribue à Pythagore et que les latins ont ainsi rendu : *Non e quovis ligno fiat Mercurius*

BOIS BRULÉ (*Prov.*). On faisait usage anciennement, pour exprimer qu'une chose était difficile à trouver, de ce proverbe : *Chercher vache noire en bois brûlé.* On dit encore, dans le même sens : *Chercher une aiguille dans une botte de foin.*

BONHEUR. On dit généralement et non sans quelque raison, que chacun constitue son bonheur à sa guise ; et en effet, ce qui fait le bonheur de l'un fait rarement celui de l'autre; tel le trouve dans la retraite, tandis que tel autre ne le rencontre que dans le tourbillon du monde; celui-ci n'est heureux qu'avec des habitudes simples, lorsque celui-là n'envie que les grandeurs : ce sont des contrastes sans fin. Il existe néanmoins une règle qui assure à tous ce bonheur tant envié, si peu goûté, si difficile à établir par des moyens artificiels; une règle qui offre les mêmes charmes à chacun de ceux qui veulent la suivre : cette règle, ce bonheur ineffable; c'est l'amour de Dieu, c'est la religion. Avec la religion, il n'est point de douleurs, de pertes, de persécutions qui ne nous trouvent résignés; la religion nous pénètre, dans la vie de chaque jour, d'une sérénité, d'un contentement que ne donnent ni les richesses, ni les grandeurs; elle nous garantit un avenir qu'aucunes passions de nos ennemis ne sauraient ni nous enlever, ni compromettre (N.)

Il y a des gens qui placent le bonheur dans les délices de la magnificence, et moi je crois que n'avoir besoin de rien, c'est la félicité de Dieu ; qu'avoir besoin de peu de choses, c'est approcher de ce bonheur. (SOCRATE.)

La félicité consiste dans la sagesse et la prudence : la santé et des richesses dont on fait un bon usage, augmentent cette félicité. (ARISTOTE.)

1. Combien notre bonheur ne perdrait-il pas de ses charmes, si personne ne daignait s'en réjouir ! que nos malheurs seraient durs à supporter, sans un ami qui les ressentît encore plus vivement que nous-mêmes !

2. Le lâche, l'insensé, le méchant, ne peuvent être heureux ; mais l'homme honnête, l'homme courageux, le sage, ne peuvent être misérables. L'homme ferme et vertueux ne se repent jamais d'avoir bien fait, quand il ne verrait pour prix de ses vertus, que les apprêts de son supplice. (CICÉRON.)

1. Les éléments du bonheur sont une bonne conscience, de l'honnêteté dans les projets, de la droiture dans les actions, de l'indifférence pour les biens qui dépendent du caprice du sort ; de la liaison, de l'ensemble, de l'uniformité dans la conduite.

2. N'allez pas juger un homme heureux parce qu'il a une cour nombreuse. On se rassemble autour du riche comme au bord d'un lac, pour y puiser.

3. Il n'y a pas de bonheur pour celui que tourmente l'idée d'un bonheur plus grand. Considérez plutôt la multitude qui vous suit, que le petit nombre qui vous précède. (SÉNÈQUE.)

1. Le bonheur et le malheur vont d'ordinaire à ceux qui ont le plus de l'un ou de l'autre.

2. Ce qui fait le bonheur des uns, fait le malheur des autres. (Balthasar GRACIAN.)

Nous nous tourmentons moins pour devenir heureux que pour faire croire que nous le sommes. (LA ROCHEFOUCAULD.)

Chacun fait consister son bonheur dans la possession de ce qu'il aime, et non pas de ce qui est aimable, ou qui lui serait plus avantageux. (DE VERNAGE.)

Nous cherchons notre bonheur hors de nous-mêmes et dans l'opinion des hommes. (LA BRUYÈRE.)

Le bonheur ne nous est guère sensible en cette vie, que par la délivrance du mal. Nous n'avons pas de biens réels et positifs; heureux celui qui voit le jour, dit un aveugle, mais un homme qui voit clair ne le dit plus. Heureux celui qui se porte bien, disent les malades, mais dès qu'ils ne le sont plus, ils ne sentent plus le bonheur de la santé. (NICOLE.)

Quand on pense que le bonheur dépend beaucoup du caractère, on a raison ; si on ajoute que la fortune y est indifférente, c'est aller trop loin. Il est faux encore que la raison n'y puisse rien, ou qu'elle y puisse tout. (VAUVENARGUES.)

Les nombreuses définitions qu'on a faites du bonheur, prouvent que nous ne le connaissons pas. (Mme DE PUIZIEUX.)

1. On risque beaucoup plus qu'on ne s'imagine à se priver de ce qu'on a cru longtemps nécessaire à son bonheur ; parce que si le cœur trouve toujours aisément de quoi s'amuser, il ne se rencontre pas deux fois ce qui est capable de le rendre heureux.

2. La condition des hommes ne serait point à plaindre, s'ils savaient tirer parti de tout ce qui peut être utile à leur félicité. Ils se rendent malheureux volontairement par leurs injustices mutuelles, leurs jalousies, leurs haines, et tous les autres mouvements déréglés de leur âme. Supposez des hommes sans passions sur la terre, vous aurez une société de personnes heureuses. (L'abbé PRÉVOST.)

Le plus grand secret pour le bonheur, c'est d'être bien avec soi. Naturellement tous les accidents fâcheux qui viennent du dehors, nous rejettent vers nous-mêmes, et il est bon d'y avoir une retraite agréable ; mais elle ne peut l'être, si elle n'a été préparée par les mains de la vertu. Il reste un

sonnait sur une chose dont on n'est pas le maître : c'est d'être placé par la fortune dans une condition médiocre.

(FONTENELLE.)

Le véritable bonheur est ennemi de la pompe et du bruit, et se plaît dans la retraite : on peut dire qu'il naît de la jouissance de soi-même, aussi bien que de l'amitié et de la conversation d'un petit nombre de personnes choisies. Au contraire, le bonheur chimérique se plaît à vivre dans la foule et à s'attirer les yeux de tout le monde.

(*Le Spectateur*.)

Quand on a bien cherché le bonheur, on ne le trouve jamais que dans sa propre maison. (VOLTAIRE.)

Le vrai bonheur coûte peu; quand il est cher, il n'est pas de bonne espèce.

(CHATEAUBRIAND.)

L'irrésistible voix qui convie au bonheur,
C'est mieux que la vertu, l'innocence et l'honneur :
C'est le cri du ciel même entendu sur la terre!

(DE LAMARTINE.)

Quand nous avons été malheureux longtemps, le bonheur nous fait éprouver une sensation de doute, d'hésitation, qui ressemble à la frayeur. Nous craignons qu'il ne soit un nouveau piége que nous tend la fortune. (LA PRINCESSE DE SALM.)

Si le bonheur suivait la proportion de nos privations ou de nos biens, il y aurait trop d'inégalité entre les hommes.

(DE SÉNANCOURT.)

Le bonheur est un bien que nous vend la nature,
Il n'est point ici-bas de moisson sans culture. (X.)

1. Les éléments du bonheur manquent moins souvent à l'homme que la sagesse nécessaire pour les mettre à profit.

2. Pour être heureux dans cette vie, il faut plus souvent se conformer aux goûts des autres que suivre les siens : quand ce n'est pas faiblesse c'est raison. (A. DE CHESNEL.)

BON MARCHÉ. Sterne définit ainsi cette erreur qui fait tant de dupes dans la société, en enrichissant tant de fripons : « L'achat d'une mauvaise marchandise dont on n'a que faire, parce qu'elle coûte moins cher qu'une bonne dont on a besoin. »

BONNE FOI. Il faut dans la société de la candeur et de la bonne foi : il est honteux de caresser ceux qu'on hait ou qu'on méprise. (CONFUCIUS.)

Il est nécessaire de suspendre son jugement en plusieurs rencontres; mais on ne doit pas faire paraître au dehors qu'on doute de la bonne foi de celui qui parle.

(DE VERNAGE.)

BONNE GRACE. La bonne grâce, dit La Rochefoucauld, est au corps ce que le bon sens est à l'esprit.

BONNET (*Prov.*). On dit d'une personne irascible qu'elle a *la tête près du bonnet*. Cela signifie que lorsque la chaleur monte au cerveau, elle devient plus grande encore quand un bonnet couvre le chef.

Le proverbe *opiner du bonnet*, vient de ce qu'autrefois, dans les couvents, tandis que les anciens opinaient de la voix, les jeunes portaient simplement la main à leur coiffure.

On exprime que deux personnes partagent les mêmes opinions et les mêmes idées, en disant que ce sont *deux têtes sous le même bonnet*.

Enfin, pour dire que c'est tout un ou la même chose, on emploie cette locution : *C'est bonnet blanc ou blanc bonnet*.

BONNET VERT (*Dicton.*). Lorsque anciennement on disait d'une personne qu'elle *portait le bonnet vert*, cela signifiait qu'elle avait fait banqueroute. Du XIIIe au XVe siècle, le débiteur insolvable voulant faire cession de ses biens, devait se mettre en chemise dans la maison qu'il abandonnait, et là, ramassant une poignée de poussière, la jeter sur son épaule en prenant la fuite. De cette coutume vint le proverbe ironique : *Etre riche par-dessus l'épaule*. Dans quelques lieux aussi le cessionnaire s'asseyait nu, en public, sur une pierre au milieu de l'audience : puis il dût ensuite s'y présenter humblement et y dénouer sa ceinture devant les créanciers. Un arrêt du 26 juin 1582, remplaça ces formalités en prescrivant que le failli serait tenu de porter constamment un *bonnet vert*. Ceux qui subissaient cette marque infamante échappaient alors à l'emprisonnement, et ils ne pouvaient être arrêtés qu'autant qu'ils étaient rencontrés sans leur bonnet. C'est à cette coiffure que Boileau fait allusion dans ces vers de sa première satire :

Sans attendre qu'ici la justice ennemie
L'enferme en un cachot le reste de sa vie,
Ou que d'un bonnet vert le salutaire affront
Flétrisse les lauriers qui lui couvrent le front.

Aujourd'hui, cette coiffure est, dans les bagnes, la distinction des condamnés aux travaux forcés à perpétuité.

BON SENS. 1. On est quelquefois un sot avec de l'esprit; mais on ne l'est jamais avec du jugement.

2. Le vrai mérite ne dépend point du temps, ni de la mode. Ceux qui n'ont d'autre avantage que l'air de la cour, le perdent quand ils s'en éloignent; mais le bon sens, le savoir et la sagesse rendent habile et aimable en tout temps et en tout lieu.

3. Il y a telle personne qui n'a point vu de livres, qui, avec son bon sens naturel, est plus savante pour les choses de pur raisonnement, que certains docteurs consommés dans l'étude des livres.

4. Le bon sens doit être l'arbitre des règles tant anciennes que modernes; tout ce qui ne lui est pas conforme est faux

(LA ROCHEFOUCAULD.)

Le bon sens n'exige pas un jugement bien profond; il semble consister plutôt à n'apercevoir les objets que dans la proportion exacte qu'ils ont avec notre nature, ou avec notre condition. Le bon sens n'est donc pas à penser sur les choses avec trop de sagacité, mais à les concevoir d'une manière utile, à les prendre dans le bon sens.

(VAUVENARGUES.)

Un torrent ne ravage les campagnes, que lorsqu'on ne lui creuse pas un lit. (Fox.)

On doit toujours, et partout, commencer par le commencement, tandis qu'on ne cherche partout et toujours que la fin.

(Goethe.)

On court après l'esprit, on dédaigne le bon sens, et sans lui pourtant il n'y a pas de bonheur durable. Le bon sens va droit au but. Il ne s'amuse pas en route; il n'est ni sensible ni timide : il est positif, se rend compte des choses, les analyse, les voit telles qu'elles sont et agit raisonnablement. Le bon sens a autant de puissance que la science; il a l'instinct du vrai; il est ennemi des paradoxes, des théories; il prend la vie au sérieux; il exerce un contrôle sur tout ce qui l'entoure; il admet des opinions au point de vue de l'intérêt général et du bonheur de tous. Le bon sens ne fait pas de raisonnements philosophiques d'une haute portée; il ne s'enfonce pas dans les profondeurs de la métaphysique; il croit simplement à Dieu et à une autre vie; il comprend que Dieu ne peut pas être injuste envers l'homme, et que le législateur des mondes qui a créé de si belles lois, ne peut pas avoir créé le monde pour un but injuste et immoral. Il y a des jours où notre bon sens s'en va dans la fiole d'Astolphe, on dirait qu'il a déserté le logis : c'est lorsque l'homme est fasciné par les passions. Ce temps-là ne dure pas; l'homme bien organisé rentre promptement dans les conditions normales de la vie. Il est difficile que l'homme qui écoute la voix du bon sens ne se fasse pas une position à peu près heureuse dans le monde. (De Méricler.)

BONTÉ. Ne se pas fâcher quand il le faut, c'est fomenter le péché. (S. Bernard.)

1. Nul ne mérite le titre de bon, s'il n'a pas la force et la hardiesse d'être méchant : toute autre bonté n'est le plus souvent qu'une paresse ou une impuissance de la volonté.

2. Rien n'est plus rare que la véritable bonté; ceux mêmes qui croient en avoir, n'ont d'ordinaire que de la complaisance ou de la faiblesse. (La Rochefoucauld.)

On doit être bon de telle manière, que les autres n'en prennent pas occasion d'être mauvais. (De Vernage.)

La douceur qui vient de la pusillanimité ou de l'indolence, n'est point bonté. Pour être bon, il faut savoir ne l'être pas toujours. (Amelot de La Houssaye.)

BOSSUS (*Prov.*). Afin de prémunir contre les dangers d'une mauvaise cuisine, un vieux proverbe dit : *Veau mal cuit et poulets crus, font les cimetières bossus.*

BOTTES (*Prov.*). On dit de celui qui s'est enrichi par des moyens illicites : *Il a mis du foin dans ses bottes.* Tels étaient autrefois la plupart des traitants, certains officiers ministériels, *e tutti quanti.*

BOUCHON (*Prov.*). On donne ce nom dans les provinces de France, à un faisceau de branches d'arbres qui sert d'enseigne aux cabarets, et de là est venue ce proverbe : *A bon vin il ne faut pas de bouchon.* Les anciens, qui faisaient usage du lierre en pareil cas, disaient : *Vino vendibili suspensa hedera nihil opus est.*

BOURGEOIS. L'air bourgeois, dit La Rochefoucauld, se perd quelquefois à l'armée; mais il ne se perd jamais à la cour.

BOURGEOISIE. Selon le docteur Véron, la bourgeoisie est, en politique, un élément trop mobile, trop capricieux, trop facile à intimider ou à duper, pour qu'un gouvernement puisse trouver en elle un appui résistant, intelligent et durable.

BOURGES (*Prov.*). César assiégeait cette ville, défendue par Vercingétorix, chef gaulois. Celui-ci ayant ordonné une sortie, en confia le commandement à Asinius Pollio; mais cet officier se trouvant malade, se fit remplacer par un lieutenant. Les Gaulois furent ramenés par les Romains jusqu'aux portes de la ville, où Asinius se fit alors transporter sur une chaise pour ranimer le courage des soldats qui, en effet, repoussèrent à leur tour les Romains. On conserva le souvenir de cet officier qui avait assisté au combat sur une chaise; mais on finit par confondre *Asinius* avec *Asinus*, ce qui a fait croire et dire que les armes de Bourges sont un âne assis sur une chaise. De là aussi le proverbe : *Figurer les armes de Bourges*, qu'on applique à quelqu'un qui se prélasse sur une chaise ou dans un fauteuil.

BOURRACHE. L'école de Salerne avait consacré à cette plante ce distique proverbial :

Cardiaque, inspirant une aimable folie
La bourrache nous dit : point de mélancolie.

BRAS (*Prov.*). On dit proverbialement : *Jeter la pierre et cacher le bras*, pour exprimer l'action de quelqu'un qui fait le mal d'une manière si dissimulée qu'on ne le soupçonne pas. Jadis on faisait usage aussi, dans le même sens, de cet autre proverbe : *Fait de vilain, jeter la pierre et cacher la main.*

BRUIT (*Prov.*). Pour peindre les gens qui parlent beaucoup et travaillent peu, on dit d'eux : *Plus de bruit que de besogne;* ou bien : *Plus de paroles que d'effet.* Les Italiens ont aussi ce proverbe : *La plus mauvaise roue d'un charriot fait toujours le plus de bruit.*

BUISSON CREUX (*Prov.*). Lorsqu'on veut exprimer que quelqu'un n'a pas rencontré ce qu'il espérait, on dit qu'il a *trouvé buisson creux*, locution empruntée des chasseurs.

C

CALENDRIER GREC (*Prov.*). On dit, proverbialement, ***renvoyer au calendrier grec***, pour désigner une époque illusoire, ou une époque à laquelle on ne sera pas plus avancé qu'au point d'où l'on part. C'est *calendes grecques* qu'il faudrait dire. Cette expression vient de ce qu'il n'y a pas de jour dans l'année que les Grecs aient nommé *calendes*: Celles-ci étaient le premier jour du mois chez les Romains.

CALOMNIE. Un calomniateur, dit l'abbé Prévost, est capable des derniers crimes.

CAMELOT (*Prov.*). Le camelot était une sorte d'étoffe dont on faisait jadis un grand usage, et l'on disait alors, proverbialement, de quelqu'un qui avait contracté de mauvaises habitudes: ***Il est comme le camelot, il a pris son pli.***

CANCAN (*Dicton.*) Le célèbre Ramus avait attaqué, dans une grammaire, la manière dont, à son époque, on prononçait le latin; mais la réforme qu'il proposait ne convint point à la Sorbonne, qui décida, par exemple, que la lettre Q se prononcerait comme le K et que l'on dirait *kankan*, au lieu de *quamquam*. Il naquit de cette querelle un acte arbitraire dont la répression fut soumise au parlement, devant lequel on plaida, de part et d'autre, avec la plus grande chaleur, et où le mot *kankan* fut cent fois répété. Il en résulta que lorsqu'on voulut ensuite qualifier une discussion bruyante et ayant peu de fondement, on la désigna sous le nom de *kankan* ou *cancan*. Aujourd hui, on désigne par le même nom les contes malveillants et calomnieux qui sont le fruit de la sottise et de l'oisiveté. *Faire des cancans*, c'est se rendre coupable d'une mauvaise action.

CAPACITÉ. En général, dit La Beaumelle, on exige trop de talents pour les petits emplois, et on en exige trop peu pour les grands.

CARACTÈRE. L'esprit chagrin est de tous les génies le plus mauvais. (LA BRUYERE.)

On dit d'un homme qu'il n'a point de caractère, lorsque les traits de son âme sont faibles, légers, changeants; mais cela même fait un caractère, et l'on s'entend bien là-dessus. (VAUVENARGUES.)

On réforme les actes, mais on ne change point le caractère. (A. DE CHESNEL.)

CARACTÈRE. (*Prov.*). Un proverbe turc dit: ***Crois, si tu veux, que des montagnes ont changé de place; mais ne crois pas que les hommes puissent changer de caractère.***

CAREME. Le carême est bien court, dit Franklin, pour ceux qui doivent payer à Pâques.

CAREME (*Prov.*). On dit proverbialement d'une chose qui se présente à propos: ***Elle arrive comme marée en carême;*** et d'une qui ne saurait manquer d'avoir lieu en certain temps: ***Elle vient comme mars en carême.***

CARON (*Dicton*). On sait que, dans la mythologie grecque et romaine, Caron était le nocher qui, dans sa barque, passait les ombres qui avaient à franchir le Styx et l'Achéron, fleuves de l'enfer. Autrefois, on faisait usage de ce dicton: ***Et de Caron pas un mot***, pour signifier qu'on s'occupait d'une foule de choses en oubliant la principale; et on le faisait dériver d'un dialogue de Lucien, intitulé: *Caron ou le contemplateur.* L'auteur nous montre d'abord Caron exprimant sa surprise de ce qu'aucun des mortels qui entrent dans sa barque n'est exempt de verser des larmes. Désireux de s'éclaircir sur la cause de cette singularité, il vient faire une apparition sur la terre, et y prend pour guide Mercure qui, après avoir entassé plusieurs montagnes, les unes sur les autres, le conduit au sommet de cet amas, et lui fait découvrir de là tout l'univers, avec le spectacle des hommes qui s'y agitent de toutes parts. Le fils de l'Erèbe et de la Nuit, remarque très-bien que ceux-ci accumulent des richesses, que ceux-là sont à la poursuite des honneurs, que d'autres n'éprouvent que la soif des combats, et surtout que le plus grand nombre ne songe qu'à se procurer des plaisirs de toute nature. Caron, presque révolté de tout ce dont il est témoin, s'écrie alors, en reprenant le chemin de sa barque: « Dieux! qu'est-ce que la pauvre humanité! rois, lingots, sacrifices, combats, *et de Caron pas un mot!* »

CASSE (*Prov.*). On emploie quelquefois le proverbe suivant vis-à-vis d'une personne à qui l'on refuse de faire ce qu'elle désire: ***Si c'est du grès, on vous en casse.*** Suivant Duchat, le mot *grès* ferait allusion ici à celui de *grec*, parce qu'avant la Renaissance, il était d'usage, lorsqu'on rencontrait du grec dans une lecture publique, de dire: ***Græcum est, non legitur;*** « C'est du grec, on vous en passe. »

CATIMINI (*Prov.*). Mot composé de l'adjectif *catus, circonspect*, et de la finale *mini*, commune à plusieurs autres mots fabriqués à plaisir. On dit proverbialement de quelqu'un dont les actions ont lieu sans bruit, qu'*il agit en catimini.*

CATON. On nous a conservé les conseils suivants donnés par ce sage à son fils.

1. Honore Dieu.
2. Aime tes parents.
3. Considère tes proches.
4. Respecte ton maître.
5. Conserve ce qui t'a été donné.
6. Salue volontiers,
7. Cède à tes supérieurs
8. Sois indulgent envers tes inférieurs.
9. Soigne tes affaires.
10. Sois retenu.
11. Sois exact.
12. Fais des lectures.
13. Garde dans ta mémoire ce que tu as lu.
14. Aie soin de ta famille.

15. Sois affable.
16. Ne te mets point en colère sans sujet.
17. Ne raille personne.
18. Prépare-toi pour l'assemblée du peuple.
19. Fréquente les bons.
20. Ne parle point avant d'être appelé au conseil.
21. Sois propre
22. Ne confie rien imprudemment.
23. Réfléchis avec toi-même.
24. Fuis les femmes débauchées.
25. Etudie les belles-lettres.
26. Ne mens jamais.
27. Fais du bien aux bons.
28. Conserve l'estime publique.
29. Crains de médire.
30. Juge avec équité.
31. N'emploie que la patience contre ceux dont tu tiens le jour.
32. Souviens-toi des bienfaits que tu as reçus.
33. Prête volontiers
34. Regarde à qui tu donnes.
35. Assiste aux jugements.
36. Permets-toi rarement chère exquise.
37. Ne dors que le temps nécessaire.
38. Garde ton serment.
39. Ne bois du vin qu'avec modération.
40. Combats pour la patrie.
41. Ne méprise pas ceux qui sont au-dessous de toi.
42. Ne désire pas ce qui appartient à autrui.
43. Aime ton épouse.
44. Fais instruire tes enfants.
45. Tiens-toi devant le prétoire.
46. Sois avisé.
47. Sois vertueux.
48. Dompte ta colère.
49. Joue à la toupie.
50. Fuis les jeux de hasard.
51. Ne remets rien à la décision de la force.
52. Souffre la loi que tu as faite.
53. Parle peu à table.
54. Applique-toi à suivre la justice.
55. Livre-toi volontiers à l'amour honnête.

CAUSES FINALES. « Si l'intelligence, dit M. de Méríclet, n'eût pas présidé à la création, comment l'homme, en supposant qu'il eût été créé par les milles chances du hasard, aurait-il pu trouver une compagne dans les conditions les plus accomplies de reproduction? Comment le hasard aurait-il pu produire l'échelle tout entière de la création, à commencer par le plus infime insecte jusqu'à l'éléphant? Est-ce que le hasard pourrait ainsi manipuler la nature? Vous admettez que la matière a cette puissance, vous admettez aussi que ses forces sont aveugles et sans intelligence, pourquoi ne produit-elle plus de germes nouveaux? Mais si Dieu n'eût pas animé l'homme de son souffle divin, la matière aurait-elle produit l'intelligence? Il suffit de décomposer la machine humaine pour y découvrir les traces d'un plan : tout y est admirablement arrangé, et tout avec un but de prévoyance et d'utilité. Pouvez-vous croire que le hasard a créé un cœur avec la faculté d'aimer et de prier; une bouche avec la faculté de parler; un œil et la faculté de voir; un cerveau et la faculté d'aller chercher Dieu dans les profondeurs du ciel, de le bénir de ce qu'il a permis que nous puissions admirer le magnifique tableau du monde! Allez un jour dans l'étroit sentier du champ de blé, examiner des épis; voyez cette légère pellicule qui les enveloppe, les longues barbes qui les protégent : c'est pour les garantir de l'action desséchante du soleil. Voyez ce pampre vert qui s'étend sur les pommes de terre : c'est afin de conserver l'humidité nécessaire pour les faire promptement grossir. Voyez la noix et l'amande sous l'écorce qui les protége? Qui a garanti les épis? Qui a enveloppé cette amande? Qui a posé une paupière sur l'œil de l'homme pour le défendre de l'éclat du soleil? N'est-ce pas Dieu, un être intelligent? Peut-on le nier, en présence de tant de preuves de prévoyance et de bonté. »

M. de Méríclet aurait pu ajouter : « Oh philosophes orgueilleux? après le spectacle que vous avez incessamment sous les yeux, que vous seriez ineptes, si vous n'étiez de mauvaise foi! Que vous seriez à plaindre, si vous n'étiez coupables! que vous seriez dignes de courroux, si cet être miséricordieux dont vous vous efforcez en vain d'attaquer la puissance, ne demeurait, comme tout ce qui est fort, calme en présence de votre délire! L'homme vous accablerait de son mépris ou de sa colère : Dieu n'éprouve aucun ressentiment et vous livre à la conscience qu'il a mise en vous. »

CAVALIER (*Prov.*). Pour exprimer qu'un homme habile est propre à beaucoup de choses, on dit : ***Bon cavalier monte à toute main.***

CEINTURE DORÉE (*Prov.*). C'était la coutume, au XIIIe siècle, de se donner mutuellement à l'église le ***baiser de paix***, au moment où le prêtre qui disait la messe prononçait ces paroles : ***Que la paix du Seigneur soit toujours avec vous.*** La reine Blanche, épouse de Louis VIII, se trouvant un jour placée près d'une courtisane, reçut d'elle ce baiser de paix et le lui rendit, car le costume de cette fille semblait annoncer une femme de bonne condition. Afin qu'un pareil scandale ne se reproduisît pas, on rendit une ordonnance qui défendait aux femmes de mauvaise vie, de porter des robes à queue, des collets renversés, et surtout une ceinture dorée. Comme cette ordonnance fut généralement violée, les femmes honnêtes s'en consolèrent en disant : ***Bonne renommée vaut mieux que ceinture dorée.***

CÉLÉBRITÉ. Un roi, dit Marmontel, qui aura passé sa vie à entretenir dans ses états l'abondance, l'harmonie et la paix, tiendra peu de place dans l'histoire. On dira de lui froidement : ***Il fut bon***; on ne dira jamais : ***Il fut grand.***

CÉLESTIN. (*Prov.*). On rapporte qu'autre-

fois, à Rouen, les moines du couvent des Célestins étaient exemptés de payer l'entrée de leur vin, à condition que l'un d'eux, marchant en avant de la charrette, ne manquerait pas de faire une espèce de saut, en passant devant l'hôtel du gouverneur. Un jour, que celui-ci se trouvait à une fenêtre pendant que le religieux acquittait cette singulière redevance, et ce religieux ayant fait sa cabriole avec une agilité inaccoutumée, le gouverneur ne put s'empêcher de s'écrier : ***Voilà un plaisant célestin!*** Depuis lors cette exclamation passa en proverbe pour désigner quelqu'un dont la gaité allait un peu trop loin.

CENSEURS. Un de nos brillants écrivains a défini comme suit ces censeurs moroses qui viennent incessamment, ainsi que la chouette, troubler votre tranquillité par leurs sinistres accents : « Il y a des gens qui ont le triste avantage de voir clairement le malheur des autres et de le prédire avec une joie malicieuse, pour se consoler d'être étrangers aux biens et aux maux des vivants ; momies qui ont des sentences écrites sur parchemin à la place du cœur, et qui mettent leur gloire à étaler leur fatal bon sens et leur raison impitoyable à défaut d'affection et de bonté. »

CERNOIR. (*Prov.*). Sorte de couteau dont on fait usage pour cerner les noix. On dit d'une personne qui à force de changer la destination d'un objet le réduit presque à rien, qu'elle fait ***de l'arbre d'un pressoir, le manche d'un cernoir.***

CHAGRIN. Il y a autant de folie à se rire de tout, qu'à se chagriner de tout.

(de Vernage.)

Entreprendre de consoler celui qui veut être inconsolable, c'est lui disputer la seule consolation qui lui reste. (X.)

Il est des gens si sensibles, qu'ils nous affligent de leurs propres douleurs.

(Mme de Necker.)

Il est des chagrins qui n'ont ni plaintes, ni larmes. (Mme Cottin.)

CHAMPAGNE (*Prov.*). Les foires de cette province étaient autrefois très-renommées, comme celles de Troyes, de Reims, de Provins, etc., et l'on disait alors d'un homme qui ignorait beaucoup de choses utiles : ***Il ne sait pas toutes les foires de Champagne.***

CHAMPENOIS ET MOUTONS (*Prov.*). Thibault, comte de Champagne, avait rendu un édit qui établissait que chaque troupeau de cent moutons paierait, en entrant dans les villes, une certaine taxe. Pour se soustraire à cet impôt, les bergers imaginèrent de ne compter que quatre-vingt-dix-neuf moutons au plus pour composer le troupeau entrant ; mais Thibault ayant eu connaissance de ce subterfuge, décida qu'à l'avenir le berger compterait pour un mouton. C'est ce qui a donné naissance à ce proverbe : ***Quatre-vingt-dix-neuf moutons et un champenois font cent bêtes.***

CHANDELEUR (*Prov.*). On dit proverbialement : ***A la chandeleur les grandes douleurs,*** pour exprimer que c'est l'époque des grands froids.

CHANDELLE (*Prov.*). On employait autrefois ce proverbe pour peindre une personne ménagère en bagatelles : ***Brûler une chandelle d'un liard, à chercher une épingle dont le quarteron ne vaut pas un denier.*** On dit encore, à peu près dans le même sens : ***Ménager de bouts de chandelles*** : enfin, les Italiens ont aussi ce proverbe : ***Fermer le fausset et laisser couler le bondon.***

CHAPON (*Prov.*). Pour exprimer qu'un cadeau en amène communément un autre ; on dit proverbialement : ***Qui chapon donne, chapon lui vient.***

CHARBONNIER (*Prov.*). François Ier s'étant égaré dans une partie de chasse, arriva de nuit chez un charbonnier qui lui donna asile. Cet habitant de la forêt ne se doutait pas qu'il se trouvait en présence du roi ; mais quoiqu'il vît que son hôte était un grand seigneur, il n'en conserva pas moins la meilleure place qu'il y avait à table, en disant simplement au prince : ***Charbonnier est maître chez soi.*** Quelques-uns rattachent cette anecdote à Henri IV.

CHARDON (*Prov.*). Cette plante forme les armoiries de la ville de Nancy, avec cette legende : ***Non impune premor*** : « On ne s'y frotte pas impunément. » Charles le Téméraire, duc de Bourgogne, ayant été défait devant cette place, le 5 janvier 1477, les habitants, faisant alors allusion à leurs armoiries, ne manquèrent pas de répéter avec orgueil : ***Qui s'y frotte s'y pique.*** Cette phrase est devenue proverbiale, et s'applique dans une foule de cas.

CHARITÉ. L'une des vertus les plus éminentes qui puissent distinguer l'homme, et le rendre digne de l'avenir que Dieu réserve à ses élus, est sans contredit la charité, puisqu'elle a pour but d'amoindrir les privations auxquelles le pauvre est soumis ici-bas. Pour être toujours profitable, cette charité réclame une sorte de discernement dans la manière dont elle est exercée ; mais lors même qu'elle donne à reprendre sous ce rapport, elle n'en est pas moins agréable au Tout-Puissant, parce qu'ici l'intention seule est la preuve incontestable du sentiment religieux qui domine dans l'âme du bienfaiteur. Soyons donc charitables aussi souvent que nous trouvons l'occasion de l'être, et que nous en avons la faculté ; et ne considérons que comme chose secondaire l'étude de la meilleure règle de répandre les bienfaits.

Si vous avez beaucoup, donnez beaucoup ; si vous avez peu, donnez peu, mais donnez toujours. (Tobie.)

1. Donne au mendiant, reçois l'exilé dans ta maison, sois le conducteur de l'aveugle, tends la main à celui qui tombe, secours l'homme abandonné. Tous les hommes boivent à la coupe des maux.

2. Ne dis pas au malheureux de revenir demain : donne-lui à l'instant même. Si tu ne peux rien lui donner, ne le rebute point.

Ne sois pas pour le pauvre un créancier rigoureux. (PHOCYLIDE.)

Celui qui ferme l'oreille au cri du pauvre, criera lui-même, et il ne sera pas entendu. (SALOMON.)

Aimons les autres comme nous-mêmes ; mesurons les autres par nous, estimons leurs peines et leurs jouissances par les nôtres ; quand nous leur souhaiterons ce que nous désirons pour nous-mêmes ; quand nous craindrons ce qui fait le sujet de nos propres craintes, alors nous suivrons les lois de la véritable charité. (CONFUCIUS.)

Tourne ton cœur vers le pauvre, et paie ta dette. (S. AMBROISE.)

Le soulagement des hommes souffrants est le devoir de tous et l'affaire de tous. (TURGOT.)

Si chacun faisait le bien qu'il peut faire sans s'incommoder, il n'y aurait point de malheureux parmi les hommes. (DUCLOS.)

Je pense que le meilleur moyen de faire du bien aux pauvres n'est pas de les mettre à l'aise dans leur pauvreté, mais de les tirer hors de cet état. (FRANKLIN.)

N'attristez point le cœur du pauvre, qui est déjà accablé de douleur, et ne différez pas de donner à celui qui souffre. (*L'Ecclésiastique.*)

Celui-là est vraiment grand qui a une grande charité. (*Imitation de Jésus-Christ.*)

La charité sanctifie les actions les plus communes, et l'orgueil corrompt les plus sublimes vertus. (*Maximes chrétiennes.*)

CHARITÉ (*Prov.*). Nos pères disaient : ***Qui tôt donne, deux fois donne***, d'après cette pensée de Sénèque : ***Bis dat qui cito dat.*** Ils employaient encore ce proverbe : ***Petit présent trop attendu n'est point donné, mais bien vendu.*** Faire attendre celui qui a besoin a fait au contraire écrire à Ausone : ***Gratia quæ tarda est, ingrata est gratia.***

CHARITÉ CHRÉTIENNE. « La charité, » dit Guillaume Penn, « voit tout du meilleur côté, aussi bien les personnes que les choses. Elle n'espionne point, ne médit point ; elle sait excuser les faiblesses, diminuer les fautes ; donne la meilleure explication à tout ; pardonne et rend service à tous. »

CHARLATAN. « Tout le monde, dit Sénèque, fait le métier de charlatan. » Sénèque exagère : ce serait trop triste pour l'espèce humaine.

CHARRETTE (*Prov.*). Dans l'intention d'établir qu'il est plus difficile de diriger que d'être contraint de suivre, un proverbe dit : ***Il vaut mieux être cheval que charrette.***

CHAT (*Prov.*). Pour exprimer qu'il est prudent de laisser en repos un ennemi dangereux, nous disons aujourdhui : ***Il ne faut pas réveiller le chat qui dort ;*** mais nos pères employaient cet autre proverbe : ***Il ne faut pas courroucer la fée.*** Il est aussi un dicton qu'on applique aux gens qui s'emparent du labeur d'autrui pour en tirer un profit personnel, c'est celui-ci : ***Faire comme le singe, tirer les marrons du feu avec la patte du chat ;*** ce que les Italiens figurent de cette manière : ***Tirer les écrevisses de leur trou avec la main du voisin.*** Enfin le chat fait encore les frais des proverbes suivants :

1. ***Jamais chat emmitoufflé*** (embarrassé) ***ne prit souris.***

2. ***Chat échaudé craint l'eau froide.***

3. ***Il est du naturel du chat, il tombe toujours sur ses pieds.***

4. ***Quand les chats n'y sont pas, les souris dansent.***

On dit également, pour faire comprendre qu'une chose est impossible : ***C'est le nid d'une souris dans l'oreille d'un chat.***

CHAUD ET FROID (*Prov.*). On a l'habitude de dire, d'un homme déloyal qui fait métier d'approuver tour à tour l'opinion de chacun, ***qu'il souffle le chaud et le froid.*** Ce proverbe vient de cet apologue : Un satyre ayant donné l'hospitalité dans sa grotte à un voyageur, remarqua que celui-ci, après avoir soufflé sur ses doigts pour les réchauffer, souffla également sur sa soupe pour la refroidir. Il lui demanda la raison, et l'ayant reçue il mit son hôte à la porte en lui disant : « Je n'aurai jamais accointance ni amitié avec toi, puisque d'une même bouche tu souffles le froid et le chaud. »

CHAUSSES (*Prov.*). Les religieux que l'on nommait Feuillants, devaient marcher nu-pieds d'après les conditions de leur règle. Toutefois, lorsqu'ils s'éloignaient dans la campagne, il leur était permis de se chausser. De là naquit ce proverbe : ***Va te promener, tu auras des chausses.***

CHEMINÉE (*Prov.*). Les anciens, et surtout les Romains, avaient coutume de marquer d'une pierre blanche les jours heureux, et d'une pierre noire les jours malheureux, et c'était principalement sur la cheminée qu'ils traçaient leurs signes mnémoniques. Depuis on a fait usage, lorsqu'une personne inattendue se présente tout à coup, de ce proverbe : ***Il faut faire une croix à la cheminée.***

CHEMINÉE DU ROI RÉNÉ (*Prov.*). Réné, roi de Sicile et comte d'Anjou et de Provence, résidait surtout dans cette dernière souveraineté, où il se plaisait à mener une vie simple, telle que les poëtes nous peignent celle des bergers de Thessalie. Il faisait des chansons, composait de la musique et inventait des fêtes ; mais ses occupations les plus chères étaient de cultiver des fleurs, de tailler les arbres, et même de garder un troupeau avec Jeanne de Laval, sa femme. Toutes ses habitudes étaient des plus modestes ; il aimait à causer avec tout le monde ; et l'on remarquait surtout qu'il allait fréquemment se chauffer au soleil, soit devant la porte de son palais, soit sur les places publiques, où il partageait cette douceur avec ses sujets les plus misérables. De là vint le proverbe : ***Se chauffer à la cheminée du roi Réné,*** pour exprimer qu'on se chauffe aux rayons du soleil.

CHÊNE (*Dicton*). Comme les anciens avaient l'habitude d'exposer quelquefois des enfants dans des grottes ou dans des creux d'arbres, on disait proverbialement de quel-

qu'un aont on ne connaissait pas l'origine, qu'il était ***né d'un rocher ou d'un chêne***, dicton qui se prolongea chez nous jusque dans le moyen âge.

CHENEVOTTE (*Prov.*). On appelle ainsi la partie ligneuse des tiges de chanvre, et l'on applique à un dissipateur à bout de ressources, le proverbe que voici : ***Nous le verrons bientôt reteiller ses chenevottes.*** Cela signifie être réduit à recourir aux derniers brins de filasse.

CHEVAL. On sait de quelle vive affection l'Arabe est pénétré pour son coursier ; il le considère pour ainsi dire comme un membre de sa famille, et lui voue même des soins qui dépassent presque toujours ceux qu'il accorde à ses enfants. Aussi ne manque-t-il pas de préceptes pour l'éducation que doit recevoir cet animal bien aimé, et le régime auquel on doit le soumettre ; et ces préceptes se montrent de front avec les versets du coran et les maximes morales les plus vénérées dont l'enseignement a lieu au foyer domestique ou sous la tente du désert. Voici quelques-uns de ces préceptes, qui ont été recueillis par M. le général Daumas, et que nous lui empruntons parce qu'ils sont intéressants :

1. Achète un bon cheval : si tu poursuis, tu atteins, et si tu es poursuivi, l'œil ne saura bientôt plus où tu auras passé.

2. Le cheval doit avoir quatre choses larges : le front, le poitrail, les lombes et les membres. Quatre choses longues : l'encolure, les rayons supérieurs, la poitrine et la croupe. Quatre choses courtes : les reins, les paturons, les oreilles et la queue.

3. Pour avoir un bon cheval, cherche-le large, l'orge le fera courir.

4. Choisis des robes franches et foncées.

5. Ne laisse jamais ton cheval à côté d'autres chevaux qui mangent l'orge, sans qu'il la mange aussi.

6. Quand tu peux faire autrement, ne donne pas de vert à ton cheval de guerre ; le vert engraisse, mais ne fortifie pas.

7. La nourriture du matin s'en va au fumier, celle du soir passe à la croupe. Le cheval marche avec la nourriture de la veille, et non avec celle du jour.

8. En hiver, ne fais boire qu'une fois par jour, à une heure ou deux de l'après-midi, et ne donne l'orge que le soir, au coucher du soleil. En été, fais boire deux fois par jour, le matin de bonne heure, et le soir après le coucher du soleil.

9. Faire boire au lever du soleil fait maigrir le cheval ; faire boire au milieu du jour le maintient en bon état ; faire boire le soir le fait engraisser.

10. Un cavalier dans le désert est bien près d'être méprisé, quand on peut dire de lui : son cheval boit de l'eau trouble, et sa couverture est trouée.

11. Préserve ton cheval avec une égale persévérance, et des froids rigoureux et des chaleurs excessives.

12. Le froid de l'été est pire qu'un coup de sabre.

13. Lorsqu'il fait chaud, et que tu le peux, lave ton cheval matin et soir.

14. Un sage a dit : Le noble travaille de ses mains, sans rougir, en trois circonstances : pour son cheval, pour son père, pour son hôte.

15. Le cheval, comme l'homme, ne s'instruit vite et bien que dans le premier âge. La jeune branche se redresse sans grand travail, mais le gros bois ne se redresse jamais.

16. Fais manger le poulain d'un an, il ne se fera pas d'entorse. Monte-le de deux à trois, jusqu'à ce qu'il soit soumis. Nourris-le bien de trois à quatre, remonte-le ensuite. Et s'il ne convient pas, vends-le sans balancer.

17. Si tu veux un cheval des jours noirs, un cheval de la vérité pour les jours de poudre, rends ton cheval sobre.

18. Ne battez pas vos chevaux, ne leur parlez qu'à voix basse et sans emportement, faites-leur des remontrances et ils éviteront les fautes qui les ont provoqués, car ils comprennent la colère de l'homme.

19. Celui qui commet une incongruité sur le dos de son cheval, n'est pas digne de le posséder. Il en sera puni, son cheval se blessera.

20. Quand tu as une longue course à faire, ménage ton cheval par des interruptions au pas qui lui permettent de reprendre haleine. Continue jusqu'à ce qu'il ait sué et séché trois fois, laisse-le uriner, resangle-le et demande-lui ensuite ce que tu voudras, il ne te laissera jamais dans l'embarras.

21. Si tu poursuis un ennemi et qu'il commette la faute de pousser son cheval, modère le tien et tu es sûr d'atteindre le fuyard.

22. Si tu as mis ton cheval au galop et que d'autres cavaliers te suivent, calme-le, ne l'excite pas, il s'animera assez de lui-même.

23. Dans un cas *de vie et de mort*, sens-tu ton cheval près de manquer d'haleine, ôte-lui la bride, ne fut-ce qu'un instant, et donne-lui sur la croupe un coup d'éperon assez fort pour amener du sang, il urinera et pourra peut-être te sauver.

24. Ne faites pas courir vos chevaux en montant ou en descendant, à moins que vous n'y soyez forcés. Vous devez, au contraire, ralentir le pas.

25. Est-on devenu cavalier d'été, il faut devenir cavalier d'hiver. Est-on devenu cavalier du talon, il faut devenir cavalier du fusil. Le cavalier parfait est celui qui réunit toutes ces qualités.

26. Faites travailler vos chevaux et faites-les travailler encore. L'écueil du cheval, ainsi que la cause principale de ses vices et de ses maladies, sont l'inaction et la graisse.

27. Tout cheval endurci porte bonheur.

CHEVAL (*Prov.*). Pour exprimer qu'il n'est point d'homme infaillible, un proverbe dit : ***Il n'y a si bon cheval qui ne bronche;*** ou bien, dans le même sens : ***Il n'y a si***

bon cocher qui ne verse. On applique aussi ce dicton à un gourmand : *Il se tient mieux à table qu'à cheval.*

CHEVAL DE BRONZE (*Dicton*). Anciennement on appelait *courtisans du cheval de bronze* les filous qui avaient l'habitude de rôder sur le Pont-Neuf, où se trouvait, comme aujourd'hui, une statue équestre de Henri IV.

CHEVAL DE PACOLET (*Dicton*). Dans le roman qui a pour titre : *Valentin et Orson*, et qui se trouve dans la *Bibliothèque bleue*, il est question d'un cheval de bois que montait Pacolet, lequel cheval, enchanté, pouvait, en peu d'instants, transporter son cavalier à mille lieues. De là est venu ce dicton : *Il faudrait avoir le cheval de Pacolet*, pour exprimer que sans cela il n'est pas possible de parcourir, dans un bref délai, telle ou telle grande distance.

CHEVAUX (*Dicton*). Au moyen âge c'était la coutume, chez les chevaliers, de faire conduire avec eux, par des écuyers, des chevaux robustes et d'une taille élevée, qu'ils ne montaient qu'au moment du combat. On désignait ces chevaux par le nom de *grands chevaux*, et de là le dicton : *Monté sur ses grands chevaux*, en parlant d'une personne très-irritée ou peu disposée à la bienveillance.

CHEVECHE (*Prov.*). Nom que l'on donnait autrefois à la chouette, oiseau qu'alors on chassait au moyen de gluaux placés sur des branches dépouillées de feuilles. Cette coutume a donné naissance à ce proverbe : *La chevèche est engluée*, pour dire que des voleurs sont pris au piége.

CHEVRE (*Prov.*). Pour exprimer la résignation qu'imposent certaines situations, on dit proverbialement : *Où la chèvre est attachée, il faut qu'elle broute.*

Il y avait jadis, dans le village de Brétigny, un habitant nommé Chèvre, dont l'humeur était très-joviale et qui était propriétaire de la plus grande partie du vignoble de l'endroit. Il aimait à goûter son vin, et lorsque quelques petits coups s'étaient succédés, il faisait danser sa femme et ses enfants, même à défaut de ceux-ci les chèvres de son troupeau. Cette gaieté était connue de toute la contrée, et quand on parlait du vin de Brétigny, on ajoutait toujours qu'il était propre à *faire danser les chèvres.*

CHEVRE ET CHOU (*Prov.*). On dit communément des gens qui cherchent à se maintenir entre deux opinions, deux partis, qu'ils veulent *ménager la chèvre et le chou.* Cet adage vient, dit-on, d'une sorte de problème qu'on propose aux écoliers, et que voici : Un homme, qui portait un chou sous son bras et qui était suivi d'une chèvre et d'un loup, arriva au bord d'une rivière où se trouvait un bateau pour la traverser; mais ce bateau était si petit, que l'homme ne pouvait passer avec lui qu'un objet à la fois. Grand embarras alors ; car s'il laisse la chèvre avec le chou, celui-ci sera mangé par l'autre; s'il emporte le chou, le loup étranglera la chèvre; et s'il commence par emmener la chèvre, même danger ensuite sur l'autre bord. Cependant, après une mûre réflexion, il concilia ainsi les choses : il transporta d'abord la chèvre sur l'autre rive et laissa le loup avec le chou; au second voyage, il prit le chou, et après l'avoir déposé auprès de la chèvre, il ramena celle-ci au point de départ; puis il passa le loup qui, laissé auprès du chou une deuxième fois, n'y toucha pas davantage que la première; et enfin il vint reprendre la chèvre qui, par ce moyen, se trouva ménagée par le loup, comme le chou l'avait été par elle.

CHIEN (*Prov.*). On dit d'un avare qui travaille sans relâche et se refuse toutes choses : *Faire bras de fer, ventre de fourmi, âme de chien.* On emploie aussi cet autre proverbe pour exprimer les avantages que donne l'expérience : *Il n'est chasse que de vieux chiens*, lequel proverbe a quelque analogie avec celui que cite Erasme : *Prospectandum vetulo cane latrante :* « Les vieux chiens n'aboient guère sans raison. »

CHIEN DE JEAN DE NIVELLE (*Prov.*). Jean II, baron de Montmorency, ayant épousé Jeanne de Fosseux, baronne de Nivelle, de Fosseux et autres lieux, en Flandre, en avait eu deux fils : Jean, seigneur de Nivelle, et Louis, baron de Fosseux. Après la mort de Jeanne, son mari se remaria à Marguerite d'Orgemont, dont il eut Guillaume, héritier des biens de Montmorency, et dont descendit le connétable. Jean et Louis, ne pouvant vivre avec leur belle-mère, se retirèrent en Artois et en Flandre, où ils fondèrent deux branches de la maison de Montmorency, et s'attachèrent ensuite au duc de Bourgogne, comte de Flandre, contre le roi de France. Leur père les somma alors, à son de trompe, de revenir. N'ayant point comparu, il les traita de chiens et les déshérita. La sommation faite à Jean de Nivelle, et son refus de comparaître, donnèrent naissance, suivant le Père Anselme, et Désormeaux, historien de la maison de Montmorency, au proverbe si connu : *C'est comme le chien de Jean de Nivelle, qui fuit quand on l'appelle.*

CHIEN DU JARDINIER (*Prov.*). On applique le proverbe suivant à ceux qui, se se refusant la jouissance d'une chose, ne veulent pas non plus que d'autres en disposent : *Il est comme le chien du jardinier, qui ne mange point de choux et n'en laisse pas manger aux autres.*

CHIEN ET LOUP (*Dicton.*). Pour désigner l'instant de la journée où il ne fait plus précisément jour, mais où il ne fait pas non plus précisément nuit, on dit : *Entre chien et loup.* Les Latins avaient le même dicton : *Inter canem et lupum.*

CHOSES. 1. Les grandes choses élèvent le courage aux uns, et l'abattent aux autres.

2. On juge qu'un homme est capable de

grandes choses par l'attention qu'il apporte aux plus petites. (TACITE.)

La manière dont on regarde les choses les rend agréables ou désagréables. Il y a du bon et du mauvais partout; un bon et un mauvais côté; l'habileté consiste à le trouver. C'est ce qui fait qu'il est des gens qui sont toujours contents, et d'autres toujours mécontents. (DE VERNAGE.)

Si l'on répare aisément les accidents de la fortune, on lutte au contraire sans succès contre ceux qui naissent de la nature des choses. (MONTESQUIEU.)

CHOSES (DU PRIX DES). Dans quelle proportion estimons ou prisons-nous les choses? Dans celle de leur utilité combinée avec leur rareté, et cette façon de les considérer est ce qui distingue l'estime que nous faisons des personnes d'avec le prix des choses. Cette distinction est si sûre, que nous n'estimons les personnes par leur rareté, qu'en les considérant comme choses. Telle est, par exemple, l'estime que nous avons pour les talents, dont nous faisons alors abstraction d'avec la personne.

Il faut encore observer à l'égard des choses, comme on le fait à l'égard des personnes, que le plaisir, soit réel, soit de convention, que ces choses peuvent nous faire en flattant nos sens ou notre amour-propre, se rapporte à leur utilité, mais de quelque nature que soit cette utilité, c'est toujours avec la rareté qu'elle se combine pour le prix que nous y mettons. Ajoutons que l'utilité se mesure encore par son étendue; de façon que de deux choses dont l'utilité et la rareté sont égales, l'utilité qui est commune à un plus grand nombre d'hommes mérite le plus d'estime; et ces trois mobiles du prix que nous mettons aux choses, l'utilité, l'étendue de cette utilité, et la rareté, se combinent à l'infini, et toujours par les mêmes lois.

Eclaircissons ces principes par des exemples. Les choses de première nécessité, telles que le pain et l'eau, ne peuvent pas être rares, sans quoi elles ne seraient pas nécessaires; n'étant pas rares, elles ne peuvent attirer notre estime; mais si par malheur elles cessent pour un temps d'être communes, quel prix n'y mettons-nous pas? Ce principe fait la règle du commerce.

Comment décidons-nous du prix de toutes les choses matérielles? Par la même loi. Nous prisons beaucoup un diamant, en quoi consiste son utilité? dans son éclat, dans le léger plaisir de la parure, et surtout dans la vanité frivole qui résulte de l'opinion d'opulence et de ses effets. Mais d'un autre côté sa rareté est de la première classe, et ses degrés compensent ou surpassent ceux que d'autres choses auraient du côté de l'utilité. D'ailleurs sous un autre aspect l'utilité en est très-grande, puisqu'il est dans la classe des richesses qui sont représentatives de toutes les utilités matérielles.

Passons aux talents; par où les prisons-nous? Par la combinaison de leur utilité, soit pour les commodités, soit pour les plaisirs, par le nombre de ceux qui en jouissent, et la rareté des hommes qui les exercent.

Les arts ou métiers de première nécessité sont peu estimés, parce que tout le monde est en état de les exercer, et qu'ils sont abandonnés à la partie de la société malheureusement la plus méprisée. On n'a pas pour les laboureurs l'estime, que la reconnaissance, la compassion, l'humanité devraient inspirer. Mais en supposant par impossible, qu'il n'y eût à la fois qu'un homme capable de procurer les moissons, on en ferait un dieu, et la vénération ne diminuerait que lorsqu'il aurait communiqué ses lumières, et qu'il aurait acquis par là plus de droit à la reconnaissance. On pourrait après sa mort rendre à sa mémoire ce qu'on aurait ravi à sa personne. C'est peut-être ce qui a procuré les honneurs divins à certains inventeurs; il y a eu plusieurs divinités dans le paganisme qui n'ont pas eu d'autre origine.

A l'égard des arts de pur agrément, et dont toute l'utilité consiste dans les plaisirs qu'ils procurent, dans quel ordre d'estime les rangeons-nous n'est-ce pas suivant les degrés de plaisir et le nombre des hommes qui peuvent en jouir?

Il n'y a point d'art où les hommes en général soient plus sensibles qu'à la musique; et le plaisir qu'elle leur fait dépendant de l'exécution, il semble qu'ils devraient préférer ceux qui exécutent les pièces à ceux qui les composent; mais d'un autre côté les compositeurs sont les plus rares, et leur utilité est plus étendue. Leurs compositions peuvent se transporter partout, et y être exécutées; au lieu que le talent de l'exécution, quelque supérieur qu'il puisse être, se trouve borné au plaisir de peu de personnes, du moins en comparaison du compositeur.

La rareté d'une chose sans aucune espèce d'utilité, ne peut mériter d'estime. Celui qui lançait des grains de millet au travers d'une aiguille, était vraisemblablement unique, mais cette adresse n'était d'aucune utilité; la curiosité qu'il pouvait exciter n'était pas même une curiosité de plaisir. Il y a des choses qu'on veut voir, non par le plaisir qu'elles font, mais pour savoir si elles sont.

Pourquoi les ouvrages d'esprit, en faisant abstraction de leur utilité principale, méritent-ils plus d'estime, et font-ils plus de réputation que des talents plus rares? C'est par l'avantage qu'ils ont de se répandre, et d'être partout également goûtés par ceux qui sont capables de les sentir. Corneille n'est peut-être pas un homme plus rare que Lully; cependant leurs noms ne sont pas sur la même ligne, parce qu'il y a un plus grand nombre d'hommes à portée de jouir des ouvrages de Corneille que de ceux de Lully, et que le plaisir qui naît des ouvrages d'esprit, développant celui des lecteurs, en leur touchant le cœur, flatte le sentiment et l'amour-propre, et doit en plus

d'occasions, l'emporter sur le plaisir des sens que les talents nous causent.

Ce n'est pas que, dans nos jugements, nous fassions une analyse si exacte, et une comparaison si géométrique; une justice naturelle nous les inspire, et l'examen réfléchi les confirme.

Qu'on parcoure les sciences et les arts avec cet examen réfléchi, on verra que l'estime qu'on en fait part toujours des mêmes principes, qui s'étendent jusque sur la politique et la science du gouvernement.

On a recherché bien des fois quel était le meilleur : les uns se déterminent pour l'un ou pour l'autre par leur goût particulier; d'autres jugent que la forme du gouvernement doit dépendre du local et du caractère des peuples. Cela peut être vrai; mais quelque forme que l'on préfère, il y a toujours une première règle prise de l'utilité étendue. Le meilleur des gouvernements n'est pas celui qui fait les hommes les plus heureux, mais celui qui fait le plus grand nombre d'heureux. Combien faut-il faire de malheureux pour fournir les matériaux de ce qui fait ou devrait faire le bonheur de quelques particuliers qui même ne savent pas en jouir?

Ceux à qui le sort des hommes est confié doivent toujours ramener leurs calculs à la somme commune.

Tout est et doit être calcul dans notre conduite; si nous faisons des fautes, c'est parce que notre calcul n'embrasse pas tout ce qui doit entrer dans le résultat, soit faute de lumières, soit par ignorance, ou par passion.

Ce n'est pas que les passions mêmes ne calculent, et quelquefois finement; mais elles n'évaluent pas tous les temps qui devraient entrer dans le calcul, et de là naissent toutes leurs erreurs : je m'explique.

La sagesse de la conduite dépend de l'expérience, de la prévoyance et du jugement des circonstances présentes : on doit donc faire attention au passé, au présent et à l'avenir, et les passions n'envisagent qu'un de ces objets à la fois, le présent ou l'avenir, et jamais le passé. Quelques exemples rendront cette vérité sensible.

L'amour ne s'occupe que du présent; il cherche le plaisir actuel, oublie les maux passés, et n'en prévoit point pour l'avenir.

La colère, la haine et la vengeance qui en est la suite, jugent comme l'amour. Ces passions prennent toujours le meilleur parti possible pour leur bonheur présent; l'avenir seul fait leur malheur; l'ambition au contraire n'envisage que l'avenir; ce qui était le terme, dans son espérance, n'est plus qu'un moyen pour elle, dès qu'il est arrivé.

L'avarice juge comme l'ambition, avec cette différence, que l'une est agitée par l'espérance et l'autre par la crainte. L'ambitieux espère de proche en proche parvenir à tout; l'avare craint de tout perdre : ni l'un ni l'autre ne savent jouir.

L'avarice n'est, comme les autres passions, qu'un redoublement de l'amour de soi-même; mais elle agit toujours avec timidité et défiance. L'avare, craignant tous les maux, désire ardemment les richesses qu'il regarde comme l'échange de tous les biens. Il n'est cependant pas aussi dur à lui-même qu'on le suppose; il calcule très-finement, conclut assez juste d'après un faux principe, et trouve bien des jouissances dans ses privations. Il n'y a rien dont il ne se prive dans l'espérance de jouir de tout. Dans le temps qu'il se refuse un plaisir, il jouit confusément de tous ceux qu'il sent qu'il peut se procurer. Les vraies privations sont les privations forcées; celles de l'avare sont volontaires. L'avarice est la plus vile, mais non pas la plus malheureuse des passions.

On ne saurait trop s'attacher à corriger ou régler les passions qui rendent les hommes malheureux, sans les avilir, et l'on doit rendre de plus en plus odieuses celles qui, sans les rendre malheureux, les avilissent et nuisent à la société qui doit être le premier objet de notre attachement.

(Duclos.)

CHOU (*Dicton*). Pour exprimer que deux choses, en les comparant, sont égales entre elles, on faisait usage autrefois de ce proverbe : *Chou pour chou, Aubervilliers vaut bien Paris.* Aubervilliers n'est qu'un village, mais comme son territoire était entièrement planté de choux, on considérait que, sous ce rapport, il valait bien Paris. On raconte qu'en 1578, pendant un bal que Catherine de Médicis donnait à Henri IV, le prince fut informé que le gouverneur de La Réole avait livré la place aux catholiques. Henri partit secrètement dans la nuit avec un petit corps de troupes, et, arrivant à Fleurance dans le moment qu'on en ouvrait les portes, il s'en empara. Catherine, qui croyait que le prince avait couché à Auch, fut bien surprise en apprenant cette nouvelle; mais elle en rit la première en disant : « Je vois bien que c'est la revanche de La Réole : le roi de Navarre a voulu faire *chou pour chou*, mais le mien est mieux pommé. »

On dit aussi d'un homme en place que l'on révoque, qu'on l'envoie *planter ses choux*. On croit que ce fut Dioclétien qui donna naissance à ce proverbe. S'étant retiré à la campagne, après son abdication, il s'y livrait entièrement à la culture de son jardin, et c'est au milieu de cette occupation que le trouvèrent des députés qui venaient l'engager à reprendre la couronne. Il leur répondit alors, en leur montrant des choux d'une magnifique apparence : « Voilà mes nouveaux sujets; ils répondent à mes soins, ils ne sont jamais indociles; je ne veux pas les échanger contre d'autres. » On cite, à propos du dicton, la répartie suivante. En 1761, époque à laquelle les comtes de Fougères et de la Luzerne, lieutenants-généraux, commandaient la maison du roi, un garde du corps, qui voulait se retirer dans sa province, vint leur apporter sa démission et demander son congé. « Eh!

quoi, Monsieur, lui dirent ces généraux d'un ton goguenard, vous quittez le service du roi pour aller *planter vos choux?* — Oui. Messieurs, répondit le garde, piqué du ton de ces officiers; je vais bêcher mon jardin, et je le soignerai de manière à ce qu'il n'y vienne jamais ni *luzerne* ni *fougère.* »

Aller à travers choux, c'est agir avec légèreté, en étourdi, dans les affaires. *Faire valoir ses choux*, c'est se priser soi-meme plus que de raison, comme ont coutume de le faire les poëtes, par exemple. *Faire des choux et des raves* d'une chose, c'est en disposer à sa volonté. Enfin, lorsque dans un cas quelconque on ne possède qu'une partie de ce qui est nécessaire pour mener à bien une entreprise, on dit trivialement : *Ce n'est pas le tout que des choux, il faut de la graisse avec.*

CHRISTINE DE SUÈDE. Cette princesse. fille de Gustave-Adolphe et de Marie-Eléonore de Brandeboug, fut encouragée dans l'étude des lettres dès ses plus jeunes ans, par le savant Oxenstiern; mais son règne fut déplorable, car les trésors de l'Etat furent prodigués au luxe et aux intrigants. Pour comble de disgrâce, Christine devint *femme bel esprit*, et entretint des rapports intimes avec Descartes, Grotius, Saumaise, Bochart, Huet, Chevreau, Naudé, Vossius, Ménage, etc.; ces rapports, loin de contribuer à rendre ses sujets heureux, lui firent négliger ses devoirs de souveraine; ils lui donnèrent beaucoup d'orgueil, mais point de sagesse. Enfin, il lui vint la fantaisie, en 1654, et alors qu'elle se trouvait âgée de 29 ans, de déposer sa couronne; et, en quittant sa patrie pour aller courir le monde, elle prit cette devise : *Fata viam invenient :* « les destins me traceront la route. » Elle traversa d'abord le Danemark et l'Allemagne, s'arrêta à Bruxelles, puis alla faire, à Inspruck, une abjuration solennelle du protestantisme, pour embrasser la religion catholique, et se rendit ensuite à Rome, où elle reçut la confirmation du pape Alexandre VII. Elle se montra en France une première fois, en 1656, et y fut reçue avec les honneurs accordés aux souverains. Durant un certain temps, elle se livra à de sérieuses et pieuses méditations dont nous faisons connaître ci-après le fruit; mais malheureusement cette princesse n'eut point la force de persévérer à se diriger sur la voie que lui enseignaient les saintes doctrines, et les fautes les plus graves vinrent ternir sa renommée. Nous avons extrait les maximes que nous reproduisons des manuscrits autographes de la reine Christine, déposés à la bibliothèque de l'Ecole de médecine de Montpellier.

1. Tout ce qu'on peut dire de plus digne de Dieu, c'est qu'il est ineffable et incompréhensible. On ne l'adore convenablement que par le silence et l'admiration.

2. Une créature raisonnable ne peut rien faire de plus juste que de se résigner entièrement et sans réserve, pour la vie et pour la mort, pour le temps et pour l'éternité, à la souveraine disposition de Dieu, qui dispose de toutes les créatures avec tant de justice et de bonté.

3. Il ne faut croire de Dieu et de toutes choses que ce qu'il en sait et ce qu'il en veut : c'est l'unique moyen de n'être jamais trompé.

4. Dieu n'explique ses volontés aux hommes que par son unique oracle, qui est l'Eglise romaine, hors de laquelle il ne peut y avoir de salut. Il faut se soumettre aveuglément à tous ses décrets.

5. Il était de la providence de Dieu, qui a pourvu avec tant de sagesse et de bonté à nos autres nécessités, d'ouvrir cette école de vérité aux hommes, afin qu'ils n'ignorassent pas de quelle manière ils doivent le servir et l'honorer.

6. En demandant pardon à Dieu de nos fautes, nous devrions le remercier aussi de toutes celles que nous n'avons pas commises, connaissant que c'est par sa pure bonté qu'il nous en a préservés, et non par notre volonté ni notre vertu.

7. Le néant et le péché sont le partage de l'homme : tout le reste est de Dieu. La gloire lui en soit donnée dans le temps et l'éternité.

8. Nous sommes faits pour aimer, admirer et adorer Dieu; et de plus nous ne sommes nés que pour nous occuper éternellement de lui en cette glorieuse manière. Quel bonheur et qu'il est peu connu !

9. En ce monde, il ne faut rien aimer ni rien craindre que Dieu.

10. La vertu qui n'a pas Dieu pour son unique but, n'est pas vertu, mais pure vanité.

11. Notre gloire et notre félicité ne dépendent que de Dieu.

12. Qu'on examine son cœur, on trouvera que rien n'est capable de le remplir ni de le consoler que Dieu.

13. Il faut être bien persuadé que la vertu vaut mieux que la fortune.

14. Il n'y a pas de fortune, quelle que grande qu'elle puisse être, ou quelle qu'éclatante qu'elle soit, qui mérite qu'on l'achète au prix d'une méchante action.

15. Si les hommes étaient bien pénétrés de ces grands principes, ils feraient des merveilles en peu de temps. Mais, au lieu de cela, ils se remplissent l'esprit de vanités, de chimères; et cependant la vie passe comme un torrent qui roule toujours et ne s'arrête jamais.

16. Tout ce qui finit ne mérite ni l'amour ni l'estime de la créature raisonnable.

17. La vie serait peu de chose et la mort ne serait rien, si l'âme n'était immortelle.

18. La nature, qui est si sage, a pourvu libéralement à tous nos besoins, et nous avons à peu de frais tout ce qu'il nous faut.

19. Ce ne sont que les besoins de notre état qui nous rendent pauvres : on peut régler ses désirs, mais on ne saurait régler ses nécessités.

20. Il ne faut envier ni le mérite, ni la

vertu d'autrui, et encore moins la fortune : il n'y a pas d'envie qui soit noble ni permise.

21. On abuse de toutes les choses : il n'y a que la vertu dont on ne saurait abuser; elle seule rend heureux et glorieux son possesseur.

22. Un prince qui règne doit faire régner Dieu partout où il commande; il doit renvoyer à Dieu toute sa grandeur, toute sa gloire, et lui en faire un perpétuel hommage.

23. Il faut qu'un prince se considère comme un esclave couronné par la multitude; esclave qui travaille pour des gens qui ne connaissent ni ce qu'il fait, ni ce qu'il souffre pour eux, et qui ne saurait même les rendre jamais satisfaits, quelques merveille qu'il fît.

24. Les récompenses qu'on doit espérer des hommes sont l'injustice et l'ingratitude : il n'en est point d'autres; ce sont les fruits d'ici-bas. La véritable gloire et la félicité nous attendent dans le ciel et ne se trouvent pas sur la terre.

25. Si les princes connaissaient tous les devoirs qui leur sont imposés, aucun ne voudrait l'être.

26. La félicité des peuples fait la grandeur et la gloire des princes. Toute autre est fausse et injurieuse aux princes mêmes.

27. Les hommes n'apprécient pas les grands princes de leur vivant, et ne les connaissent qu'après les avoir perdus.

28. Un prince qui, par son application, ses fatigues et un mérite extraordinaire, se rend digne de sa fortune, mériterait presque l'adoration des hommes, si l'idolâtrie n'était un crime. Je pense toutefois que celle-là serait la moins criminelle de toutes.

29. Tout homme qui n'est pas beaucoup au-dessus de son rang, quelque élevé qu'il soit, ne peut jamais le mériter.

30. Le plus grand plaisir que procure l'élévation, est celui de pouvoir faire du bien aux autres hommes, même à ses ennemis et aux ingrats.

31. Tout homme qui prétend à la reconnaissance de ses bienfaits, mérite l'ingratitude qui en est presque inséparable.

32. Le monde n'a pas de quoi satisfaire un grand cœur, quand même il se donnerait tout entier à lui.

33. On ne se repent jamais d'avoir pardonné les offenses, mais on se repent presque toujours de les avoir punies, quelque juste qu'ait été la punition.

34. Un grand cœur ne peut se venger quand il est faible, et ne veut pas se venger quand il est fort.

35. Il ne faut jamais se venger que par des bienfaits : toute autre vengeance n'est pas digne d'une âme héroïque.

36. Il n'est pas de plaisir plus grand ni plus doux que celui qu'on ressent lorsqu'on a fait quelque bonne action; ni de victoire plus glorieuse que celle qu'on remporte sur soi-même.

37. Il importe fort à un homme d'honneur de bien connaître les devoirs de son état, et de s'en acquitter dignement, sans y manquer jamais, ni par crainte, ni par intérêt.

38. Si l'on s'acquittait de tous les devoirs de la vie en vue de Dieu, et comme n'ayant d'autre but que de lui obéir et de lui plaire, on ferait toutes choses noblement et dignement.

39. L'oubli de Dieu nous jette dans les plus grands désordres et les plus grands malheurs.

40. Le repentir redresse toutes nos fautes, mais l'amour de Dieu les efface tout à fait; Dieu pardonne tout à l'amour qu'on lui porte.

41. Tous les défauts qui proviennent de la force se peuvent corriger; mais ceux qui naissent de la faiblesse se détruisent rarement.

42. Il y a des hommes qui ne paraissent sages que parce qu'ils sont stupides.

43. Quoi qu'on nous dise de nos défauts ou de notre mérite, on ne nous apprend rien de nouveau, et nous en savons toujours sur nous-mêmes plus qu'on ne nous en dit, pourvu qu'on nous dise la vérité.

44. Tout homme qui craint la mort n'est capable de rien de grand.

45. Il ne faut ni craindre ni désirer la mort.

46. On ne doit pas s'étonner que les hommes aient des faiblesses et des défauts, mais on doit admirer ceux qui n'en ont pas, s'il s'en trouve.

47. J'estime Cyrus, Alexandre, Scipion, César, Almanzor, parce qu'il me semble que leurs âmes étaient encore plus grandes que leur fortune.

48. Les grandeurs sont comme les parfums : ceux qui les portent ne les sentent pas ou ne les sentent que peu.

49. La conscience est l'unique miroir qui ne trompe, ni ne flatte : elle laisse tout voir et tout sentir.

50. La véritable humilité, aussi bien que les autres vertus, ne se produit en nous que par le regard que nous fixons en Dieu. Rien ne nous persuade mieux notre néant que sa grandeur : nous voyons bien mieux ce néant par lui que dans nous-mêmes. Toute autre humilité n'est que l'orgueil déguisé.

51. La tranquillité d'âme dont se vantaient les anciens philosophes était fausse, eux-mêmes n'étaient que des fanfarons.

52. Nos hypocrites ont pris leur place dans le monde : ils jouent la même comédie, avec d'autres grimaces et un extérieur différent.

53. Souvent il n'y a pas de gens plus scélérats au monde que ceux qui font profession de valoir mieux que les autres hommes.

54. Si l'on prenait autant de soin d'être honnête homme que l'on en prend de le paraître, on deviendrait véritablement quelque chose de grand.

55. Nous avons un juge qui est Dieu, et un témoin qui est notre conscience. Ni l'un ni l'autre ne se peuvent tromper : il faut compter pour rien tout le reste du monde.

56. La vertu n'a ni habit, ni couleur, ni livrée qui lui soit propre : elle n'affecte aucun extérieur par lequel elle se distingue.

57. Le désespoir est l'effet de la faiblesse et de la vanité.

58. Tout homme qui a fait une bonne action doit en remercier celui qui la lui a inspirée, puis il doit être le premier à l'oublier.

59. On ne doit jamais parler de soi-même, ni en bien ni en mal.

60. Il ne faut compter pour rien le passé, et vivre toujours sur de nouveaux frais.

61. On ne doit même se souvenir de ses fautes que comme les pilotes, qui ne marquent les écueils qu'ils ont rencontrés qu'afin de les éviter.

62. L'amour-propre n'est pas aussi criminel qu'on le dépeint. Le moyen de ne s'aimer pas? Dieu veut que nous nous aimions, puisqu'il nous ordonne de l'aimer plus que nous-mêmes, et d'aimer notre prochain comme nous-mêmes. Toutefois, l'amour de soi-même, ni celui qu'on a pour les créatures, ne peut être légitime, si nous n'aimons nous-mêmes et toutes les créatures en Dieu, pour Dieu et au-dessous de Dieu.

63. On ne doit jamais faire à autrui que ce qu'on veut bien qu'on fasse à soi-même. Cette loi est très-juste, mais peu pratiquée : on serait trop heureux si elle était en usage.

64. Tout ce qui plaît est permis, mais rien ne doit plaire que ce qui est juste et raisonnable.

65. Tout ce qui n'est pas honnête ne peut être utile.

66. Il faut pouvoir jouir de tout sans scrupule, et se passer de tout sans douleur.

67. Dieu doit être notre but, et sa volonté notre règle.

68. Quelque résolution que prenne notre esprit, nous avons un corps qui peut bien se passer du superflu, mais non pas du nécessaire.

69. Le passé est écoulé, l'avenir est incertain ; le présent n'est qu'un point ; mais de ce terrible point dépendra un jour notre éternité.

70. Les hommes ne seraient ni traîtres, ni menteurs, s'ils n'étaient en même temps faibles et sots.

71. On doit s'efforcer d'être en réalité ce que l'on veut paraître.

72. La flatterie n'est pas toujours si dangereuse qu'on se l'imagine. Au lieu de donner de la vanité, elle peut aussi faire honte à ceux qui reçoivent un encens qu'ils ne méritent pas, et leur inspirer alors le dessein de s'en rendre dignes.

73. Je défie à tous les flatteurs du monde de faire croire à un tyran qu'il est aimé, à un sot qu'il est habile, à un poltron qu'il est brave, à un ignorant qu'il sait, à une vieille qu'elle est jeune, à une femme de mauvaise vie qu'elle est chaste : il n'y a que la vérité qui nous persuade.

74. Tout crime est une ruae pénitence pour celui qui l'a commis.

75. Il faut unir la fortune à la vertu pour être heureux et content. Toutefois, on peut se passer de la fortune, tandis qu'on ne saurait, sans être malheureux, se passer de la vertu ; car on ne pourrait sans elle plaire à Dieu.

76. Il est plus facile de tromper les autres que nous-mêmes à notre propre endroit.

77. Ceux qui ont appelé la jeunesse une fièvre ont peut-être raison ; mais je voudrais que cette fièvre ne durât pas toute ma vie, quand même elle me ferait rêver.

78. Les bienfaits font presque toujours des ingrats, rarement des amis ; mais cela ne doit pas empêcher qu'on ne fasse le bien aussi souvent qu'on le peut.

79. L'éclat d'un mérite héroïque éblouit comme le soleil. Les hommes alors ne le pénètrent pas et ne sauraient lui donner son prix.

80. On devrait être plus avare de son temps que de son argent, et pourtant on prodigue cette chose si précieuse d'une manière pitoyable.

81. Les distractions, les plaisirs sont nécessaires à la vie, comme le repos, la nourriture et le sommeil ; mais il faut s'attacher à ne s'en procurer que d'honnêtes, et même ceux-là par intervalles et avec mesure.

CICERONIANA (2). 1. Par l'esprit humain, tel qu'il est, nous devons juger qu'il y a quelque autre intelligence supérieure et divine. Car d'où viendrait à l'homme, dit Socrate dans Xénophon, l'entendement dont il est doué? On voit que c'est à un peu de terre, d'eau, de feu et d'air, que nous devons les particules solides de notre corps, la chaleur et l'humidité qui y sont répandues, le souffle même qui nous anime. Mais ce qui est bien au-dessus de tout cela, j'entends la raison, et, pour le dire en plusieurs termes, l'esprit, le jugement, la pensée, la prudence, où l'avons-nous pris?

2. Qu'il y ait un être supérieur qui subsistera toujours et qui mérite le respect et l'admiration des hommes, c'est de quoi la beauté de l'univers et la régularité des astres nous forcent de convenir. On doit, par conséquent, nourrir et répandre une religion éclairée, mais en même temps extirper la superstition.

3. Il en est de la piété comme de toutes les autres vertus : elle ne consiste pas en vains dehors. Sans elle, il n'y aura ni sainteté, ni religion ; et dès-lors quel dérangement, quel trouble parmi nous ! Je doute si, d'éteindre la piété, ce ne serait pas anéantir la bonne foi, la société civile et la principale des vertus, qui est la justice.

4. Qu'y a-t-il de plus heureux qu'un homme qui, parvenu à une exacte connaissance des vertus, n'a point de lâche complaisance pour les sens, et foule aux pieds la volupté, comme quelque chose de hon-

(2) Maximes et pensées de Cicéron.

teux; qui ne craint ni la douleur ni la mort, qui chérit tendrement les siens; et met au nombre des siens tout ce qu'il a de semblables; qui honore religieusement Dieu, et le sert purement; qui, comme nous ouvrons les yeux du corps pour distinguer les objets, emploie de même les yeux de l'esprit pour discerner le bien et le mal.

5. On ne peut absolument trouver sur la terre l'origine des âmes; car il n'y a rien dans les âmes qui soit mixte et composé, rien qui paraisse venir de la terre, de l'eau, de l'air ou du feu. Tous ces éléments n'ont rien qui fasse la mémoire, l'intelligenee, la réflexion; qui puisse rappeler le passé, prévoir l'avenir, embrasser le présent. Jamais on ne trouvera d'où l'homme reçoit ces divines qualités, à moins de remonter à Dieu. Par conséquent, l'âme est d'une nature singulière, qui n'a rien de commun avec les éléments que nous connaissons. Quelle que soit donc la nature d'un être qui a sentiment, intelligence, volonté, principe de vie cet être-là est céleste, il est divin, et dès lors immortel.

6. Rien ne me paraît si louable que ce qui se fait sans ostentation et sans témoins: non que les yeux du public soient à éviter, car les belles actions demandent à être connues; mais enfin, le plus grand théâtre qu'il y ait pour la vertu, c'est la conscience.

7. Tout ce qui est pernicieux dans son progrès est mauvais en commençant. Or, la tristesse et toutes les autres passions, lorsqu'elles arrivent à un certain degré, sont pestilentielles. Donc, à les prendre dès leur naissance, elles ne valent rien; car, du moment qu'on a quitté le sentier de la raison, elles se poussent, elles s'avancent d'elles-mêmes; la faiblesse humaine trouve du plaisir à ne point résister, et insensiblement on se voit, si j'ose ainsi parler, en pleine mer, le jouet des flots.

8. Approuver des passions modérées, c'est approuver une injustice modérée, une lâcheté modérée; car prescrire des bornes au vice, c'est en admettre une partie; et, outre que cela seul est blâmable, rien n'est d'ailleurs plus dangereux. Le vice ne demande qu'à faire du chemin, et pour peu qu'on l'aide, il glisse avec tant de rapidité, qu'il n'y a plus moyen de le retenir.

9. Puisque l'amour dérange si fort l'esprit, comment lui donne-t-on entrée dans son cœur? car enfin, c'est une passion qui, comme toutes les autres, vient absolument de nous, de nos idées, de notre volonté. Et la preuve que l'amour n'est point une loi de la nature, c'est que, si cela était, tous les hommes aimeraient, ils aimeraient toujours; l'objet de leur passion ne varierait point, et l'on ne verrait pas l'un se guérir par la honte, l'autre par la réflexion, un autre par la satiété.

10. Regarderai-je comme un homme libre celui qu'une femme maîtrise, à qui elle impose des lois, à qui elle prescrit, ordonne, défend ce qu'elle veut, et sans qu'il puisse la refuser, lui résister en rien? veut-elle avoir? il faut donner. Appelle-t-elle? il faut accourir. Elle congédie? il faut se retirer. Elle menace? il faut trembler. Pour moi, cet homme-là, fût-il du sang le plus noble, je tiens que, c'est, non un esclave simplement, mais le plus vil de tous les esclaves.

11. Quand on dit qu'il y a des gens portés naturellement ou à la colère, ou à la pitié, ou à l'envie, ou à quelque autre passion, cela signifie que la constitution de leur âme, si j'ose ainsi parler, n'est pas bien saine. Mais quelque penchant qu'on ait pour tel ou tel vice, on est cependant maître de s'en garantir; de même qu'on peut, quoique né avec des dispositions à certaines maladies, jouir d'une bonne santé.

12. Il y a cette différence entre les maladies de l'âme et celles du corps, que les unes peuvent arriver sans qu'il y ait de notre faute, au lieu que nous sommes toujours coupables des autres; car les passions, qui sont les maladies de l'âme, ne viennent que de notre révolte contre la raison; et cela est si vrai, que l'homme seul y est sujet. Les brutes n'en sont point susceptibles, quoiqu'il y ait quelque ressemblance entre les passions et ce qu'elles font.

13. Un goût remarquable et qui est particulier à l'homme, c'est le désir de connaître le vrai. Que nous ayons du loisir et l'esprit libre, nous nous sentons cette envie de voir, d'entendre, d'apprendre, persuadés que, pour être heureux, il nous est nécessaire d'approfondir les choses qui nous sont cachées, ou qui nous causent de l'admiration.

14. Telle est l'envie de savoir et d'apprendre avec laquelle nous venons au monde, qu'il est clair que c'est un penchant qui, toute utilité à part, est naturel à l'homme. Remarquez-vous que la crainte du châtiment ne peut même quelquefois empêcher les enfants d'être curieux? Vous les aurez rebutés, ils vous questionneront encore. Quelle joie pour eux d'avoir enfin appris ce qu'ils voulaient, et quelle démangeaison de le raconter à d'autres!

15. Quand même les lettres ne produiraient pas de grands fruits, et à n'y chercher que le plaisir, au moins ne leur refusera-t-on pas, je crois, d'être le délassement le plus doux et le plus honnête. Tous les autres plaisirs ne sont ni de tous les temps, ni de tous les âges, ni de tous les lieux. Mais les lettres sont l'aliment de la jeunesse et l'amusement de la vieillesse; elles nous donnent de l'éclat dans la prospérité, et sont une ressource, une consolation dans l'adversité. Elles font les délices du cabinet sans embarrasser ailleurs; la nuit, elles nous tiennent compagnie; aux champs, et dans nos voyages, elles nous suivent.

16. Il y a toutefois deux inconvénients à fuir, en se livrant à un goût si naturel et si louable: l'un, de croire qu'on sait ce qu'on ne sait point, et d'avoir la témérité de s'y opiniâtrer. Pour se garantir de ce danger, ainsi que nous devons tous le

vouloir, il faut donner à l'examen de chaque matière et l'attention et le temps qu'elle demande. L'autre inconvénient est de s'appliquer, et avec trop d'ardeur, à des choses obscures, difficiles et qui ne sont point nécessaires. Qu'on évite ces deux écueils, on sera vraiment estimable de s'attacher à quelque science honnête et digne de curiosité.

17. Heureux, dit très-bien Platon, l'homme qui peut, ne fût-ce que dans sa vieillesse, parvenir à être sage et à penser sainement !

18. Quelquefois, d'un côté, on croit voir l'utile, et de l'autre l'honnête. On se trompe; car l'utile n'est jamais où n'est pas l'honnête. Un homme qui doute de cette vérité ne saurait être qu'un fripon, un scélérat.

19. On prétend qu'il y a divers genres d'orateurs, ainsi que de poëtes, c'est ce qui n'est point. A la vérité, il y a des poëtes tragiques, il y en a de comiques, d'épiques, de lyriques, et ce sont autant de genres différents. Dans la tragédie, le comique fait un mauvais effet, le tragique n'en fait pas un meilleur dans la comédie : ainsi des autres espèces de poésies. Le ton de chacune est marqué, et les connaisseurs ne s'y trompent point. Mais, dans l'art oratoire, lorsqu'on dira que ceux-ci ont de la noblesse, de la force, de l'abondance, que ceux-là se bornent à la simplicité, à l'exactitude, à la précision, et qu'enfin il y en a qui tiennent comme le milieu entre ces deux caractères; ce sont là des différences qui portent, non sur l'art même, mais sur ceux qui le cultivent. On dit des orateurs ce qu'ils sont; mais à l'égard de l'éloquence, il s'agit de savoir ce qu'elle doit être.

20. Un orateur parfait, c'est celui qui sait instruire son auditeur, lui plaire et le toucher. Instruire est d'obligation; plaire est de surérogation; toucher est de toute nécessité. Que les uns remplissent mieux ces devoirs, et les autres moins bien, cela dit inégalité de mérite, mais dans un même genre. Ainsi, l'orateur est parfait, ou médiocre, ou mauvais, selon qu'il remplit ses devoirs parfaitement, médiocrement ou mal. Tous ont le titre d'orateurs, comme le plus misérable peintre est appelé peintre. Ce n'est point l'art qui met de la différence entre eux, c'est le talent. Aussi n'y a-t-il point d'orateur qui ne voulût ressembler à Démosthènes. Mais Ménandre n'a point voulu ressembler à Homère : il travaillait dans un autre genre. Voilà ce qui n'est point vrai des orateurs. Si l'un, sous prétexte qu'il cherche à mettre de la force dans son discours, néglige la précision ; si l'autre, pour être plus serré, ne s'attache point aux ornements; quoique l'un et l'autre se fassent supporter, on ne dira d'aucun d'eux qu'il soit parfait, car la perfection est l'assemblage de toutes les bonnes qualités.

21. Je crois pouvoir dire avec vérité que la poésie est celui de tous les beaux-arts où l'on a le moins de chefs-d'œuvre; et cependant, à examiner ce que Rome et la Grèce ont produit dans ce genre-là même où il est si rare d'exceller, on verra qu'il y a encore bien moins de bons orateurs que de bons poëtes.

22. Mais ce qui augmente encore ici la surprise, c'est que, pour les autres sciences, il faut chercher au loin et creuser profondément, au lieu que l'orateur n'emploie que des raisons et des expressions qui appartiennent à tout le monde; tellement que ce qu'on admire le plus dans les autres sciences, c'est ce qui est le moins à la portée des ignorants et le moins intelligible; qu'en matière d'éloquence, au contraire, le plus insigne défaut est de ne pas parler comme les autres, et pour se faire entendre de tous.

23. Avoir un ami, c'est avoir un autre soi-même. Quand l'un est absent, l'autre le remplace. Si l'un est riche, l'autre ne manque de rien; si l'un est faible, l'autre lui donne ses forces. Et, pour dire quelque chose de plus, celui qui meurt le premier renaît dans la constante estime, dans le souvenir tendre, dans les continuels regrets de l'autre. Pour le mort, il semble que ce soit une douceur, et pour le survivant un mérite.

24. On est obligeant et généreux, non pour avoir du retour, mais parce qu'on se livre à son penchant naturel. Un bienfait et l'usure ne vont pas ensemble. Aussi doit-on, tout intérêt à part, ne chercher dans l'amitié que ce qui provient d'elle, l'avantage d'aimer et d'être aimé.

25. Rien au monde n'est reconnu généralement pour utile que l'amitié. Plusieurs, contents de peu et qui ne connaissent ni bonne chère, ni luxe, ne font nul cas des richesses. Pour une infinité d'autres, rien de si frivole, rien de si vain que ces mêmes honneurs qui ont tant d'appas pour certaines gens; ainsi de tout le reste. Ce qui enchante les uns, est néant aux yeux des autres. Mais sur l'amitié il n'y a qu'une voix; et ceux qui gouvernent les affaires publiques, et ceux qui se livrent par goût à l'étude, et ceux enfin que le plaisir occupe uniquement; tous, sans exception, trouvent que vivre sans amis, c'est ne pas vivre, si l'on veut tenir de l'honnête homme par quelque endroit.

26. Oui, c'est la vertu qui fait naître l'amitié, et c'est la vertu qui la rend durable.

27. Pour ceux qui n'ont point de ressource dans eux-mêmes, tout âge est difficile à passer. Mais, lorsqu'on tire de son propre fonds toute sa félicité, on ne trouve rien de fâcheux dans les ordres de la nature. Appliquons cela surtout à la vieillesse. Tout le monde souhaite d'y parvenir, et quand on y est arrivé, tout le monde s'en plaint, tant il y a d'inconstance et d'injustice dans les hommes qui ne raisonnent pas. La vieillesse, disent-ils, est venue à eux sourdement et bien plus vite qu'ils ne s'y attendaient. Mais, s'ils ont mal supputé, à qui la faute? Car la vieillesse s'est-el-

plus vite glissée après la jeunesse, que la jeunesse après l'enfance? Mais, de plus, leur serait-elle moins onéreuse, au bout de huit cents ans, qu'elle ne l'est au bout de quatre-vingts ans? Tout le passé, quelque long qu'il fût, ne pourrait, étant passé, consoler une folle vieillesse et l'adoucir.

28. Je n'ai jamais goûté ce vieux proverbe, qui est si commun, que, pour être longtemps vieux, il faut l'être de bonne heure. Pour moi, plutôt que de l'être avant terme, j'aime mieux l'être moins longtemps.

29. Roidissons-nous contre la vieillesse. Que l'attention redoublée de notre part compense les torts qu'elle peut avoir. Traitons-la comme une maladie contre laquelle il faut lutter. Prenons soin de notre santé; faisons un exercice modéré; buvons et mangeons pour réparer nos forces seulement, et non jusqu'à les outrer; mais pourvoyons aux besoins de l'esprit autant et plus qu'à ceux du corps. C'est une lampe où il faut mettre de l'huile, sans quoi la vieillesse l'éteint. Car ces sots vieillards de comédies, ainsi que parle Cécilius, c'est-à-dire, qui sont crédules, oublieux, négligents, ce n'est point leur âge qui les rend tels, c'est leur paresse, c'est qu'ils ne savent rien faire, c'est qu'ils ne font que dormir.

30. J'aime que le jeune homme tienne un peu du vieillard, et que le vieillard tienne un peu du jeune homme. Observons cette règle, et notre corps pourra bien vieillir; mais notre esprit, non.

31. Quel est l'insensé qui tienne pour sûr, fût-il à la fleur de l'âge, qu'il vivra jusqu'au soir? Un jeune homme a même plus de risques à courir que nous. C'est un âge où les maladies sont plus communes, plus aiguës, plus longues. Aussi voit-on peu de gens vieillir. On s'en trouverait bien mieux que cela fût autrement; car le bon sens et la prudence n'appartiennent qu'aux vieillards.

32. Rien de ce qui doit finir ne me paraît long. Quand la fin est venue, alors tout ce qui a précédé n'est plus. Il n'en restera que ce que la vertu et les bonnes actions vous auront mérité. Les heures, les jours, les mois, les années s'écoulent; le temps passé ne revient jamais, et il n'est pas possible de savoir ce qui suivra.

33. Peut-on donner dans ce préjugé ridicule, qu'il est bien triste de mourir avant le temps? et de quel temps veut-on parler? De celui que la nature a fixé? mais elle nous donne la vie comme on prête de l'argent, sans fixer le terme du remboursement. Pourquoi trouver étrange qu'elle la reprenne quand il lui plaît? Vous ne l'avez reçue qu'à cette condition.

34. Quoiqu'à toute heure mille accidents nous menacent de la mort, et que même sans accidents, elle ne puisse jamais être bien éloignée, vu la brièveté de nos jours, cependant elle n'empêche pas le sage de porter ses vues le plus loin qu'il peut dans l'avenir, et de regarder l'avenir comme étant à lui, en tant que la patrie et les siens y sont intéressés. Tout mortel qu'il se croit, il travaille pour l'éternité, et le motif qui l'anime, ce n'est pas la gloire, car il sait qu'après sa mort il y sera insensible; mais c'est la vertu dont sa gloire est toujours une suite nécessaire, sans que l'on y ait même pensé.

35. Un effet singulier de la nature, et de cette raison qu'elle a donnée en partage à l'homme, c'est qu'il est de tous les animaux le seul qui ait une idée de l'ordre, de la décence, d'une règle à observer dans les actions et dans les discours. Aussi est-il le seul qui, dans les objets dont les sens peuvent juger, soit touché du beau, et sache ce que c'est que justesse des proportions. Et ces mêmes idées dont ses yeux sont frappés, sa raison les lui fait appliquer aux opérations de l'âme. Il conçoit que la beauté, la règle, l'ordre, sont encore bien plus à ménager dans ses projets, dans ses démarches; et, attentif à n'oublier jamais la décence, à ne montrer aucune faiblesse, il ne se permet de rien penser, de rien faire d'irrégulier.

36. « Je ne suis jamais moins seul qu'étant seul, ni plus occupé que quand je n'ai rien à faire, » disait souvent celui des Scipions qui le premier a porté le nom d'Africain: on lit cela dans Caton. Pour ces belles paroles, si dignes d'un grand homme sage, on voit que Scipion, ne connaissant point l'oisiveté, employait son loisir à méditer des projets; et se parlant à lui-même, n'avait pas besoin de compagnie pour avoir de l'entretien. Ainsi le manque d'occupation, et la solitude, deux choses qui rendent les autres paresseux, étaient un aiguillon pour lui.

37. Pour nous déterminer avec sagesse, nous avons premièrement à consulter nos dispositions naturelles; et secondement, la situation de notre fortune. Mais nos dispositions surtout, car elles sont bien moins capables de changer.

38. Respectons les hommes, et non seulement les honnêtes gens, mais le public en général. Pour mépriser ce qu'il pense de nous, il faut plus que de l'orgueil, il faut ne conserver pas un reste de probité et d'honneur.

39. Pour arriver à la gloire par le plus court chemin, appliquons-nous, disait très bien Socrate, à être réellement ce que nous avons envie de paraître. On se trompe fort, si l'on se flatte de pouvoir constamment mériter l'estime des hommes par de vains dehors, par un masque de vertu, par un air, par un langage étudié. Tout ce qui n'est qu'apparent dure peu: ce sont ces fleurs qui, à peine écloses, tombent de l'arbre; mais la véritable gloire tient à de profondes racines, et croît toujours.

40. On est bien malheureux de concevoir des projets criminels; et le comble du malheur, ce n'est pas de manquer l'exécution, c'est de goûter le projet.

41. Trouve-t-on beaucoup de philosophes dont les mœurs, dont la façon de penser, dont la conduite soient conforme à la raison?

qui fassent de leur art, non une ostentation en savoir, mais une règle de vie? Qui s'obéissent à eux-mêmes, et qui mettent leurs propres maximes en pratique? On en voit quelques-uns si pleins de leur prétendu mérite, qu'il leur serait plus avantageux de n'avoir rien appris; d'autres, avides d'argent; d'autres de gloire; plusieurs, esclaves de leurs plaisirs. Il y a, entre ce qu'ils disent et ce qu'ils font, un étrange contraste. Rien, à mon avis, de plus honteux. Car, enfin, qu'un grammairien parle mal, qu'un musicien chante mal, ce leur sera une honte d'autant plus grande, qu'ils pèchent contre leur art. Un philosophe donc, lorsqu'il vit mal, est d'autant plus méprisable, que l'art où il se donne pour maître, c'est l'art de bien vivre.

42. Qu'est-ce qu'être libre? pouvoir vivre comme on veut. Or, quelqu'un vit-il comme il veut, si ce n'est un homme guidé par la raison, qui se plaît à son devoir, qui a son plan de vie fait avec reflexion; qui obéit aux lois, non par crainte, mais par soumission et avec respect, parce qu'il sait que le salut en dépend; qui ne dit rien, ne fait rien, n'entreprend rien que de son goût et de son gré; qui part toujours de sa volonté, sans autre but que de l'accomplir, et sans que rien au monde soit capable de l'engager à se gouverner autrement qu'il ne veut, et qu'il ne croit le devoir? Quelque puissante qu'on croie la fortune, elle n'a point d'empire sur lui; car, comme l'a dit un poëte sensé (Juvénal) : « Chacun, par son propre caractère, se fait sa fortune. » Ainsi, l'homme sage est le seul qui ne se trouve jamais exposé à rien faire par force ni à regret.

43. Un ingrat est haï de tout le monde; et, comme son injustice tend à refroidir la générosité, chacun s'y croit intéressé personnellement. On le regarde comme l'ennemi commun de tous ceux qui sont dans le cas d'avoir besoin qu'on leur fasse du bien.

44. Ce serait une absurdité de regarder comme juste tout ce qui, chez un peuple, aurait reçu la sanction des lois. Si les Athéniens avaient unanimement ratifié les lois de leurs trente tyrans, en seraient-elles devenues pour cela plus équitables? Il n'est qu'une justice, et c'est elle qui resserre plus étroitement les nœuds de la société : elle résulte d'une unique loi; de celle de la droite raison, qui seule peut avoir le droit de commander et de défendre. Que cette loi soit écrite, ou qu'elle ne l'ait jamais été, quiconque l'ignore ou l'ose enfreindre est injuste.

45. Nos parents, nos nourrices, nos maîtres, nos poëtes, nos spectacles, les préjugés unanimes de la multitude dépravent nos caractères, et nous détournent de la vérité. Tous à la fois tendent des piéges à nos esprits. Ils nous reçoivent tendres encore et flexibles : ils nous plient et nous façonnent à leur gré. Mais nous sommes corrompus surtout par la mère de tous les maux, par l'imitatrice du bien, la volupté, qui, pour nous dresser plus sûrement des embûches, se cache dans tous nos sens.

46. Avons-nous conservé la faculté de porter de nous-mêmes un jugement? Aucune nécessité ne nous force-t-elle à défendre des opinions qui nous ont été tracées et en quelque sorte prescrites? C'est alors que nous sommes véritablement libres; mais la plupart des hommes se trouvent liés à un sentiment, avant d'avoir pu discerner par eux-mêmes ce qu'il est le mieux de croire. Accoutumés dans l'âge le plus tendre à se soumettre à la voix d'un ami, ou gagnés par les discours du premier qui s'est emparé de leur intelligence, ils sont jetés par la tempête contre une opinion, et ils y restent attachés comme à un écueil.

47. Comme rien n'est plus beau que de connaître la vérité, rien n'est plus honteux que d'approuver le mensonge et de le prendre pour elle.

48. S'il est aisé de parvenir à la sagesse, nous devons l'acquérir, nous devons en jouir. S'il est difficile de l'atteindre, nous ne devons encore nous imposer des bornes dans la recherche du vrai qu'après l'avoir trouvé. Il est honteux de se lasser dans une recherche dont l'objet est si beau.

49. Celui qui se connaît sentira d'abord qu'il possède en lui-même quelque chose de divin. Il n'aura que des pensées, il ne fera que des actions dignes de ce présent des dieux; et quand il se prendra pour objet de ses propres méditations, quand il se sera scruté tout entier, il comprendra combien la nature lui a prodigué de moyens pour s'élever à la sagesse.

50. Il n'appartient qu'au sage de décider ce qui est sage.

51. Le temps ou un peu d'eau nettoie les taches du corps : le temps ni les eaux d'aucun fleuve ne peuvent enlever les taches de l'âme.

52. Celui qui commande doit obéir quelquefois, et celui qui obéit avec modestie paraît digne de commander.

53: Diriger, ordonner ce qui est juste, ce qui est utile, ce qui s'accorde avec les lois, telles sont les fonctions du magistrat. Des lois commandent aux magistrats, les magistrats au peuple, et l'on peut bien dire que le magistrat est une loi parlante, et la loi, un magistrat muet.

54 Il ne faut qu'un petit nombre, un très-petit nombre d'hommes élevés aux honneurs pour corriger ou corrompre les mœurs d'un Etat.

55. Rien de plus injuste, quand on forme une accusation, que de s'appesantir sur une longue énumération du mal, et de se taire sur le bien. Vous pourriez aisément, par ce moyen, rendre odieuse la magistrature, en rassemblant toutes les fautes des magistrats. Mais sans les abus qu'on se plaît à relever, on n'aurait pas le bien dont on jouit.

56. Il vaut mieux être opprimé par la force dans une bonne cause, que de se prêter à une mauvaise.

57. Soyez revêtu de charges publiques, ou ne vous livrez qu'à des fonctions privées; suivez la carrière du barreau, ou renfermez-vous dans le soin de vos affaires domestiques; vivez avec vous seul, ou contractez des engagements avec les autres, aucune partie de votre vie ne peut être exempte de devoirs. L'honneur consiste à les observer, et la honte à les négliger.

58. Rechercher, sonder la vérité, semble être le propre de l'homme. Sommes-nous libres d'affaires indispensables, de soins embarrassants? Rien alors n'excite plus vivement nos désirs que de voir, d'entendre, de pénétrer ce que nous ignorons encore : alors, nous regardons comme nécessaire à notre bonheur la connaissance des merveilles dont la nature semble nous avoir fait un secret. Et, sans doute, rien n'est plus convenable à l'homme que le vrai dans toute sa pureté, dans toute sa simplicité.

59. Ainsi, nous nous sentons entraînés par une sorte de passion de savoir et de connaître. Rien ne nous semble plus beau que d'exceller par nos connaissances. Se méprendre, tomber dans l'erreur, ignorer, se laisser tromper est une honte.

60. On peut être injuste par la force, on peut l'être aussi par la ruse. La ruse est le propre du renard; la force, du lion. L'une et l'autre sont indignes de l'homme; mais la ruse est surtout odieuse. Est-il, en effet, un plus cruel attentat contre la justice, que de vouloir paraître honnête homme au moment même où l'on ne pense qu'à tromper?

61. Rien n'est plus conforme à la nature de l'homme que la bienfaisance; mais elle doit connaître des lois. Prenons garde si nos bienfaits ne nuisent point aux autres, et ne tournent pas contre ceux-mêmes qui en sont l'objet; si notre libéralité ne l'emporte pas sur nos moyens, et si nos présents répondent au mérite de ceux qui les reçoivent; car c'est le fondement de la justice à laquelle toutes nos actions doivent être subordonnées.

62. Il n'est pas rare de trouver des hommes qui, follement amoureux de l'éclat et de la gloire, arrachent aux uns pour donner aux autres. Qu'ils enrichissent leurs amis, il suffit : ils s'embarrassent peu des moyens qu'ils emploient, et se figurent qu'ils passeront pour généreux. Rien n'est plus contraire au devoir qu'une telle conduile.

63. Plaçons nos bienfaits sur ceux qui en ont le plus grand besoin; c'est à quoi l'on manque souvent : on s'empresse surtout d'obliger ceux dont on espère le plus et qui n'ont besoin de rien.

64. Il est deux sortes d'hommes qui tirent de leurs dépenses un éclat différent : les uns ne sont que prodigues, les autres méritent le titre de généreux. Les premiers dissipent leurs richesses à donner des festins; les seconds, à secourir les infortunés.

65. Bien des gens sont fort éloignés d'être naturellement généreux : mais, conduits par la vaine gloire, ils font tout ce qu'ils peuvent pour le paraître. C'est par ostentation, c'est en quelque sorte en dépit d'eux-mêmes qu'ils répandent des largesses. Cette fausseté tient beaucoup plus à une vanité puérile qu'à des sentiments honnêtes et vertueux.

66. Evitons la folie de nous précipiter sans raison dans les dangers. Imitons la conduite des sages médecins : ils n'opposent, aux maux légers que les plus doux remèdes; mais ils sont obligés de combattre les grandes maladies par des remèdes quelquefois dangereux, et dont l'effet n'est pas toujours assuré. Dans le calme, c'est une démence de provoquer la tempête; mais quand elle est arrivée, l'habile pilote emploie toutes les ressources de l'art pour la combattre.

67. Témoignez des égards et même de la déférence non-seulement aux hommes les plus vertueux, mais à tous ceux avec qui vous vous trouvez. Ne se pas mettre en peine de ce que les autres pensent de vous, ce n'est pas seulement arrogance, c'est oubli de toute pudeur.

68. Que la négligence et la témérité soient également bannies de toutes nos actions; ne faisons rien dont nous ne puissions rendre une raison satisfaisante. En établissant ces deux principes, j'ai presque donné la définition de nos devoirs.

69. Imposons à nos désirs de se soumettre à la raison; ne leur permettons ni de s'élancer devant elle ni de l'abandonner par paresse et par lâcheté; qu'ils soient toujours tranquilles, et que jamais ils ne portent le trouble dans notre âme : c'est de là que résultent la constance et la modération.

70. La nature ne nous a pas formés pour n'être occupés que de jeux et de bagatelles; elle nous a plutôt destinés à une sorte de sévérité et à des occupations graves et importantes. S'il est quelquefois permis de se livrer aux jeux et aux amusements, c'est, comme on s'abandonne au repos et au sommeil, après avoir satisfait aux affaires sérieuses.

71. La bienséance consiste à ne rien faire en dépit de la nature. Sans doute rien n'est plus beau que le parfait accord de tous les instants de notre vie, que l'harmonie de toutes nos actions entre elles; mais vous ne parviendrez jamais à conserver cet heureux accord, si, négligeant votre naturel, vous voulez imiter celui des autres.

72. L'homme privé doit vivre comme égal avec ses concitoyens, sans bassesse, sans abjection, sans hauteur, ne rien vouloir que d'honnête, et contribuer, par sa conduite, à maintenir le repos de la société.

73. Ceux qui ont consacré leur vie à l'étude, et qui en ont employé tous les instants à s'enrichir de nouvelles connaissances, ne peuvent être accusés d'avoir abandonné l'utilité commune. La patrie leur doit au contraire de grands avantages : les lumières qu'ils ont communiquées ont éclairé leurs concitoyens, les ont rendus meilleurs et plus propres à servir l'Etat.

74. On s'est insensiblement écarté de la vérité; on en est venu jusqu'à séparer l'hon-

nête de l'utile, jusqu'à supposer qu'il y a quelque chose d'honnête qui n'est pas utile, et quelque chose d'utile qui n'est pas honnête. Jamais l'homme ne pourra concevoir une opinion plus fausse à la fois, et plus pernicieuse, plus funeste aux bonnes mœurs.

75. Il faut absolument que ceux qui cherchent à inspirer de la crainte redoutent eux-mêmes ceux à qui ils en veulent inspirer.

76. Voulez-vous mériter de la confiance? joignez la justice à l'habileté. La justice sans prudence aura seule encore beaucoup de force; la prudence sans justice n'est bonne à rien.

77. Croire que par la fourberie, par une vaine ostentation, par une physionomie composée, par le mensonge, on puisse acquérir une gloire solide, c'est être bien loin de la vérité. La vraie gloire jette ses profondes racines, croît et se propage. Tout ce qui est faux se flétrit et tombe, comme une fleur qui ne dure qu'un jour. Rien de contrefait ne peut avoir une longue durée.

78. Non-seulement entre les maux qu'on ne peut éviter il faut tâcher de choisir les plus supportables; mais il faut chercher encore si l'on ne pourrait pas en tirer quelque avantage.

79. Chacun doit se proposer, pour règle de sa conduite, que sa propre utilité soit en même temps celle de tous.

80. S'il est vrai que la nature elle-même prescrive à l'homme d'être utile à son semblable, par la seule raison qu'il est homme, elle veut donc aussi que tous les intérêts particuliers se réunissent pour l'intérêt commun.

81. Ce qui est honteux ne peut jamais être utile, quand il nous ferait même acquérir ce que nous appelons de grands avantages; car c'est déjà le malheur le plus déplorable que de regarder comme utile ce qui est malhonnête.

82. Prétendre qu'on n'est pas obligé de tenir la parole donnée à l'homme infidèle et perfide, c'est chercher une fausse et coupable excuse au parjure.

83. Ceux qui n'ont en eux-mêmes aucune ressource pour charmer le cours de leur vie, trouveront que tous les âges sont un fardeau pesant à soutenir; mais si l'on ne cherche la félicité que dans son propre cœur, on saura se procurer des douceurs dans tout ce que la nature et la nécessité nous imposent.

84. Jointe à la grande misère, la vieillesse n'a pas de douceurs, même pour le sage; unie à la plus grande fortune, elle est encore fâcheuse pour l'insensé.

85. Les respects, l'amour de la jeunesse font le charme de l'âge avancé. Comme les sages vieillards se plaisent à la conversation des jeunes gens qui montrent un heureux caractère, de même la jeunesse honnête aime à recevoir des leçons des vieillards, et à se laisser guider par eux dans l'étude de la vertu:

86. La perte de nos forces est bien plus souvent causée par les vices de la jeunesse que par le ravage des années. C'est la jeunesse intempérante et licencieuse qui livre à la vieillesse un corps usé.

87. Rien ne me semble long dès que j'en prévois le terme. Quand une fois ce terme est arrivé, que tout ce qui a pu le précéder est écoulé, que vous en reste-t-il? Ce que vous avez acquis par vos bonnes actions et vos vertus. Les heures, les jours, les mois, les années, tout fuit: le temps passé ne revient plus et l'on ne peut savoir ce qui doit suivre.

88. Je ne me repentirai pas d'avoir vécu, si j'ai vécu de manière à me rendre témoignage que je ne suis pas né en vain.

89. Si vous ôtez de la vie le lien de la bienveillance, les maisons ne pourront subsister, les villes seront renversées, les champs resteront sans culture.

90. Comparons à l'éternité la plus longue vie de l'homme, elle nous paraîtra presque aussi courte que celle de ces insectes qui ne vivent qu'un jour.

91. La vertu ne demande d'autre prix de ses travaux et des dangers qu'elle brave, qu'un tribut de louanges et de gloire. Otez-nous cette récompense, qui pourra nous engager, dans la courte durée de cette vie, à nous embarrasser de tant de soins.

92. Si la fortune nous enlève nos richesses, si l'injustice nous les ravit, tant que la réputation reste, l'honneur peut nous consoler aisément de la pauvreté.

93. Souvent une mort honorable répare la honte de la vie.

94. La véritable gloire, la grandeur d'âme, la sagesse, brillent d'un tel éclat qu'elles semblent nous avoir été données en propre par la vertu, tandis que tout le reste nous est prêté par la fortune.

95. Pour qui la mort est-elle terrible? Pour celui qui voit tout s'éteindre avec sa vie, mais non pour celui dont la gloire ne peut mourir. C'est ainsi qu'on trouve l'exil affreux quand on a resserré son habitation dans un espace étroit, mais non quand on regarde le monde entier comme une ville.

96. L'homme utile peut avoir assez vécu pour la nature, j'en conviens; assez même pour sa gloire, je le veux; mais il a toujours trop peu vécu pour sa patrie.

97. C'est un grand pouvoir que celui de la conscience: il ne se fait pas moins sentir lorsqu'il ôte toute crainte à l'innocent, qu'en offrant sans cesse aux yeux du coupable tous les supplices qu'il a mérités.

98. Il est des maladies qui dépravent les sens et font perdre aux mets leur saveur: la cupidité, l'avarice, la scélératesse détruisent le goût de la vraie gloire.

99. Dans la crainte et dans le danger, on est plus porté à croire aux prodiges, on en invente plus impunément.

100. Je ne sais comment il ne se peut rien dire de si absurde qui n'ait été avancé par quelque philosophes.

101. Celui qui séduit un juge par les prestiges de son éloquence, me paraît plus cou-

pable que celui qui le corrompt à prix d'argent.

102. Ce ne sont pas des philosophes, mais d'adroits imposteurs, qui soutiennent qu'on est heureux quand on peut vivre d'une manière conforme à ses désirs. Cela est faux. Former de coupables désirs, c'est le comble du malheur, et il est encore moins fâcheux de ne pas obtenir ce qu'on souhaite, que de parvenir à ce qu'il est criminel de désirer.

CIRE (*Dicton*). Pour exprimer qu'on cherche à amener une chose à la perfection, comme si elle sortait d'un moule, on emploie ce dicton : *Faire comme de cire.*

CIVIÈRE (*Prov.*). Pour peindre la dégénération de certaines familles nobles, on dit d'elles proverbialement : *Cent ans bannière, cent ans civière.*

CIVILITÉ. Cette qualité n'a guère besoin d'être ni commentée, ni enseignée ; car tout homme qui vit dans le monde doit la connaître et la considérer comme une obligation. Néanmoins on lui a aussi érigé des codes, consacré nombre de petits livres populaires, et parmi ces derniers il en fut un qui, aux XVIIe et XVIIIe siècles, jouissait d'une immense renommée; qui pénétrait dans le palais comme dans la chaumière, et se présentait bravement, côte à côte, avec les aphorismes d'Hippocrate et les préceptes de l'école de Salerne. Chacun alors, en effet, ne pensait pas qu'on pût avoir l'esprit convenablement meublé, si l'on n'y trouvait, pour fournir à la conversation, aux conseils et autres nécessités de la vie, des citations empruntées à l'espèce de triade que nous venons d'indiquer. Le petit livre en question, lequel est aujourd'hui très-rare, presque un monument archéologique, ce petit livre, disons-nous, a pour titre : *Civilité puérile et honnête;* il est attribué à un missionnaire, et son chapitre qui était le plus en faveur, se compose de quatrains rimés par un sieur de Pybrac, conseiller du roi en son conseil privé. Ce sont, pour notre époque s'entend, les plus méchants vers sans contredit qu'on puisse lire; mais ils n'en obtinrent pas moins, dans leur temps, un succès dont la durée se prolongea bien au delà de celle qui a été accordée de nos jours aux *Méditations* de M. de Lamartine. D'ailleurs, les quatrains de M. de Pybrac, tout mauvais, tout décousus qu'ils sont dans leur facture, n'en expriment pas moins d'excellents principes, quelquefois des idées très-heureuses; et c'est à ce titre d'œuvre à la fois morale et originale, que nous reproduisons ici cette élucubration curieuse :

Dieu tout premier, puis père et mère honore;
Sois juste et droit, et en toute saison
De l'innocent prends en main la raison;
Car Dieu te doit la haut juger encore.

Si en jugeant la faveur te commande;
Si, corrompu par or ou par présents,
Tu fais justice au gré des courtisans,
Ne doute pas que Dieu ne te le rende.

Avec le jour commence ta journée,
De l'Eternel le saint nom bénissant;
Le soir aussi, ton labeur finissant,
Loue-le encore et passe ainsi l'année.

Adore assis, comme le Père ordonne,
Dieu, en courant, ne veut être honoré;
D'un ferme cœur il veut être adoré,
Mais ce cœur là il faut qu'il nous le donne.

Ne pas disant : Ma main a fait cette œuvre,
Ou ma vertu ce bel œuvre a parfait;
Mais dis ainsi : Dieu par moi l'œuvre a fait;
Dieu est l'auteur du peu de bien que j'œuvre.

Tout l'univers n'est qu'une cité ronde,
Chacun a droit de s'en dire bourgeois :
Le Scythe et Maure autant que le Crétois,
Le plus petit et le plus grand du monde.

Dans le retrait de cette cité belle,
Dieu a logé l'homme comme en lieu saint;
Comme en un temple où lui-même il s'est [peint,
En mille endroits de couleur immortelle.

Il n'y a coin si petit dans ce temple,
Où la grandeur n'apparaisse en Dieu
L'homme est planté justement au milieu,
Afin que mieux partout il le contemple.

Il ne saurait ailleurs mieux le connaître,
Que dedans soi, où, comme en un miroir,
La terre il peut, et le ciel même voir;
Car tout le monde est compris en son être.

Qui a de soi parfaite connaissance,
N'ignore rien de ce qu'il doit savoir;
Mais le moyen assuré de l'avoir,
Est se mirer dedans sa sapience.

Ce que tu vois de l'homme n'est pas l'hom [me,
C'est la prison où il est enserré,
C'est le tombeau où il est enterré,
Le lit branlant où il dort un court somme.

Ce corps mortel où l'œil ravi contemple!
Muscles et nerfs, la chair, le sang, la peau,
Ce n'est pas l'homme, il est beaucoup plus [beau :
Aussi Dieu l'a réservé pour son temple.

A bien parler, ce que l'homme on appelle,
C'est un rayon de la Divinité;
C'est un atome éclos de l'unité,
C'est un égoût de la source éternelle.

Reconnais donc, homme, ton origine,
Et, brave et haut, dédaigne ces bas lieux;
Puisque fleurir tu dois là haut ès-cieux,
Et que tu es une plante divine.

Il t'est permis t'orgueillir de ta race,
Non de ta mère, ou ton père mortel;
Mais bien de Dieu ton vrai père immortel,
Qui t'a moulé au moule de sa face.

Au ciel n'y a nombre infini d'idées;
Platon s'est trop en cela mécompté :
De notre Dieu la pure volonté
Est le seul moule à toutes choses nées.

Je veux, c'est fait. Sans travail et sans peine,
Tous animaux, jusqu'au moindre qui vit.

Il les a créés, les soutient, les nourrit,
Et les défait du vent de son haleine.

Hausse tes yeux à la voûte pendue,
Ce beau lambris de la couleur des eaux,
Ce rond parfait de deux globes jumeaux.
Ce firmament éloigné de la vue.

Bref, ce qui est, ce qui fut, qui peut être,
En terre, en mer, au plus caché des cieux,
Sitôt que Dieu l'a voulu pour le mieux,
Tout aussitôt il a reçu son être.

Ne va suivant le troupeau d'Epicure,
Troupeau vilain qui blasphème en tout lieu·
Et, mécréant, ne connut autre dieu
Que le fatal ordre de la nature.

Et cependant il se vautre et patouille
Dans un bourbier, puant de tout côtés,
Et du limon des sales voluptés
Il se repaît comme une autre grenouille.

Heureux qui met en Dieu son espérance,
Et qui l'invoque en sa prospérité,
Autant ou plus qu'en son adversité
Et ne se'fie en humaine assurance.

Voudrais-tu bien mettre espérance sûre,
En ce qui est imbécile et mortel?
Le plus grand flot du monde n'est que tel,
Et a besoin plus que toi qu'on l'assure.

De l'homme droit Dieu est la sauve-garde:
Lorsque de tous il est abandonné,
C'est lorsque moins il se trouve étonné,
Car il sait bien que Dieu lors plus le garde.

Les bien du corps et ceux de la fortune
Ne sont pas biens, à parler proprement;
Ils sont sujets au moindre changement;
Mais la vertu demeure toujours une.

Vertu qui gît entre les deux extrêmes,
Entre le plus et le moins qu'il ne faut,
N'excède en rien, et rien ne lui défaut,
D'autrui n'emprunte et suffit à soi-même.

Qui te pourrait, vertu, voir toute nue,
Que ardemment de toi serait épris!
Puisqu'en tout temps les plus rares esprits
T'ont fait l'amour au travers d'une nue.

Le sage fils est du père la joie:
Et si tu veux ce sage fils avoir,
Dresse-le jeune au chemin du devoir;
Mais ton exemple est la plus courte voie

Si tu es né enfant d'un sage père,
Que ne suis tu le chemin jà battu?
S'il n'est pas tel, que ne t'efforce-tu
A le conduire comme toi à bien faire?

Ce n'est pas peu, naissant de tige illustre
Etre éclairé par des antécesseurs;
Mais c'est bien plus luire à ses successeurs,
Que des aïeux seulement prendre lustre.

Jusqu'au cercueil, mon fils, tu dois ap-
[prendre;
Et tiens perdu le jour qui s'est passé,
Si tu n'y as quelque chose amassé,
Pour plus savant et plus sage te rendre.

Le voyageur qui près du séminaire
Est égaré, se perd dedans les bois,
Au droit chemin remettre tu le dois;
S'il est tombé, le relever de terre.

Ainsi l'honneur plus que ta propre vie;
J'entends l'honneur qui consiste au devoir
Que rendre on doit, suivant humain pouvoir,
A Dieu, au roi, aux lois, à la patrie.

Ce que tu peux maintenant ne diffère
Au lendemain, comme les paresseux;
Et garde aussi que tu ne sois de ceux
Qui par autrui font ce qu'ils pourraient faire.

Hante les bons, des méchants ne n'accointe;
Et mêmement en la jeune saison,
Que l'appétit, pour forcer la raison,
Arme nos sens d'une brutale pointe.

Quand au chemin fourchu de ces deux
[dames,
Tu te verras comme Alcide Semond,
Suis celle-là qui, par un âpre mont,
Te guide au ciel loin des plaisirs infâmes.

Ne mets ton pied au travers de la voie
Du pauvre aveugle, et d'un piquant propos
De l'homme mort ne trouble le repos,
Et du malheur d'autrui ne fais ta joie.

En ton parler sois toujours véritable,
Soit qu'il te faille en témoignage ouïr,
Soit que parfois tu veuilles réjouir
D'un gai propos tes hôtes à la table.

La vérité d'un cube droit se forme,
Cube contraire au léger mouvement;
Son plan carré jamais ne se dément,
Et en tous sens a toujours même forme.

L'oiseau rusé se sert du doux ramage
Des oisillons, et contrefait leur chant;
Ainsi, pour mieux décevoir, le méchant
Des gens de bien emprunte le langage.

Ce qu'en secret l'on ta dit ne révèle:
Des faits d'autrui ne soit trop enquérant;
Le curieux volontiers toujours ment,
L'autre mérite être dit infidèle.

Fais poids égal et loyale mesure,
Quand tu devrais de nul être aperçu;
Mais le plaisir que tu auras reçu,
Rends-le toujours avec quelque usure.

Garde, soigneux, le dépôt à toute heure,
Et quand on veut de toi le recouvrer,
Ne va, subtil, des moyens controuver,
Dans un palais, afin qu'il te demeure.

L'homme de sang te soit toujours en haine;
Hue sur lui comme fait le berger
Numidien sur le tigre léger
Qu'il voit de loin ensanglanter la plaine.

Ce n'est pas tout ne faire à nul outrage.
Il faut de plus s'opposer à l'effort
Du malheureux qui pourchasse la mort,
Ou du prochain la chute et le dommage.

Qui a désir d'exploiter sa promesse,
Dompte à la fois et son ventre et le feu
Qui dans nos cœurs s'allume peu à peu
Soufflé du vent d'erreur et de paresse.

Vaincre soi-même est la grande victoire;
Chacun chez soi loge ses ennemis,

Qui par l'effort de la raison soumis,
Ouvrent le pas à l'éternelle gloire.

Si ton ami a commis quelque offense,
Ne va soudain contre lui t'irriter;
Et doucement, pour ne le dépiter,
Fais lui ta plainte et reçois sa défense.

L'homme est fautif, nul vivant ne peut dire
N'avoir failli ; dans les hommes parfaits,
Examinant et leurs dits et leurs faits,
Tu trouveras, si tu veux, à redire.

Vois l'hypocrite avec sa triste mine,
Tu le prendrais pour l'aîné des Catons
Et cependant toute nuit à tâtons
Il court, il va pour tromper sa voisine.

Cacher son vice est une peine extrême,
Et peine en vain : fais ce que tu voudras,
A toi au moins cacher tu ne pourras,
Car nul ne peut se cacher à soi-même

Aie de toi plus que des autres honte,
Nul plus que toi par toi n'est offensé;
Tu dois premier, si bien y as pensé,
Rendre de toi à toi-même le compte.

Point ne te sert être bon d'apparence,
Mais bien de l'être à preuve et par effet;
Contre un faux bruit que le vulgaire fait,
Il n'est rempart tel que la conscience.

A l'indigent montre-toi secourable,
Lui faisant part de tes biens en saison;
Car Dieu bénit et accroît la maison
Qui a pitié du pauvre misérable.

Hélas! que te sert tant d'or dans la bourse,
Au cabinet maint riche vêtement,
Dans tes greniers tant d'orge et de froment,
Et de ton vin en ta cave une source?

Si cependant le pauvre, nu, frissonne
Devant ta porte, et, languissant de faim,
Pour tout enfin n'a qu'un morceau de pain,
Et s'en reva sans que rien on lui donne

As-tu, cruel! le cœur de telle sorte,
De mépriser le pauvre infortuné,
Qui, comme toi, est en ce monde né,
Et comme toi de Dieu l'image porte?

Le malheur est commun à tous les hommes,
Et mêmement aux princes et aux rois;
Le sage seul est exempt de ses lois;
Mais où est-il, las! au siècle où nous sommes!

Le sage est libre enserré de cent chaînes;
Il est seul riche et jamais étranger,
Seul assuré au milieu du danger,
Et le vrai roi des fortunes humaines.

Le messager du tyran ne s'étonne;
Plus se roidit quand plus est agité;
Il connaît seul ce qu'il a mérité,
Et ne s'attend près de soi de personne.

Vertus et mœurs ne s'acquièrent d'étude,
Ni par argent, ni par faveur des rois,
Ni par un acte, ni par deux ou par trois,
Et par confiance et par longue habitude.

Qui lit beaucoup et jamais ne médite,
Semble à celui qui mange avidement
Et de tous mets surcharge tellement
Son estomac, que rien ne lui profite.

Nul ne saurait par temps devenir sage,
S'il l'eût été dès l'abord tout à fait :
Quel artisan fut donc maître parfait,
Du premier jour de son apprentissage?

Petites sources font grandes rivières;
Qui bruit si haut, à son commencement,
N'a pas long cours, non plus que le torrent
Qui perd son nom dedans les fondrières.

Maudit celui qui fraude la semence,
Ou qui retient le salaire promis
Au mercenaire; ou qui de ses amis
Ne se souvient, sinon en leur présence.

Ne te parjure en aucune manière;
Et si tu es contraint faire serment,
Le ciel ne jure, la terre ou l'élément,
Et par le nom de la cause première

Car Dieu qui hait le parjure exécrable,
Et le punit comme il a mérité,
Ne veut que l'on témoigne vérité,
Par ce qui est mensonge ou muable.

Un art, sans plus, en lui seul t'exercite,
Et du métier d'autrui en t'empêchant,
Va dans le tien le parfait recherchant;
Car exceller n'est pas chose petite.

Plus n'embrasser que l'on ne peut étreindre;
Aux grands honneurs convoiteux n'aspirer;
User des biens, ne les pas désirer;
Ne souhaiter la mort, et ne la craindre.

Il ne faut pas au plaisir de la couche
De chasteté restreindre le beau don,
Et cependant livrer à l'abandon
Ses yeux, ses mains, son oreille et sa bouche.

Hé! le dur coup, qu'est celui de l'oreille :
On en devient quelquefois forcené,
Même alors qui nous est assuré
D'un beau parler plein de douce merveille.

Mieux nous vaudrait des oreillettes prendre,
Pour nous sauver de ces coups dangereux :
Par là s'armaient les pugils valeureux,
Quand sur l'arène il leur fallait descendre.

Ce qui en nous par l'oreille pénètre,
Dans le cerveau coule soudainement;
Et ne saurions y pourvoir autrement,
Que tenant close au mal cette fenêtre.

Parler beaucoup on ne peut sans mensonge,
Ou pour le moins sans quelque vanité;
Le parler bref convient à vérité,
Et l'autre est propre à la fable ou au songe

Du Memphien la grave contenance,
Lorsque sa bouche il serre avec le doigt,
Mieux que Platon enseigne comme on doit
Sévèrement honorer le silence.

Comme l'on voit à l'ouvrir de la porte
D'un cabinet royal, maint beau tableau,
Mainte antiquaille, et tout ce que de beau
Le portugais des Indes nous apporte;

Ainsi dès lors que l'homme qui médite
Et est savant commence de s'ouvrir
Un grand trésor; vient à se découvrir
Trésor caché au puits de Démocrite.

On dit soudain, voilà qui fut de Grèce,
Ceci de Chine et cela d'un tel lieu,
Et le dernier est tiré de l'hébreu;
Mais tout en somme est rempli de sagesse.

Notre heur pour grand qu'il soit, nous [semble moindre;
Les ceps d'autrui portent plus de raisins;
Mais quant aux maux que souffrent nos [voisins.
C'est moins que rien, ils ont tort de s'en [plaindre.

A l'envieux nul tourment je n'ordonne;
Il est de soi le juge et le bourreau,
Et ne fut onc de Denis le taureau,
Supplice tel que celui qu'il se donne.

Pour bien au vif peindre la calomnie,
Il la faudrait peindre quand on la sent;
Qui par bonheur d'elle ne se ressent,
Croire ne peut quelle est cette furie.

Elle ne fait en l'air sa résidence,
Ni sous les eaux, ni au profond des bois:
Sa maison est aux oreilles des rois,
D'où elle brave et flétrit l'innocence.

Quand une fois ce monstre nous attache
Il sait si fort ses cordillons nouer,
Que bien qu'on puisse enfin les dénouer,
Restent toujours les marques de l'attache

Juge ne donne en ta cause sentence,
Chacun se trompe en ce fait aisément;
Notre intérêt force le jugement,
Et d'un côté fait pencher la balance.

Dessus la loi tes jugements arrête,
Et non sur l'homme et sans affection;
L'homme au contraire est plein de passion,
L'un tient de Dieu et l'autre de la bête.

Le membre sain et se juge et se prouve,
Toujours égal, entier ou départi;
Le droit aussi en atomes parti,
Semblable à toi toujours égal se trouve.

Nouvel Ulysse, apprend du long voyage.
A gouverner Ithaque en équité:
Maint à Scylla et Charybde évité,
Qui heurte au port et chez soi fait naufrage.

Songe longtemps avant que de promettre;
Mais si tu as quelque chose promis,
Quoi que ce soit, et fût-ce aux ennemis,
De l'accomplir en devoir te faut mettre.

La loi sous qui l'État sa force a prise,
Garde-la bien pour grosse qu'elle soit;
Le bonheur vient d'où l'on ne s'aperçoit,
Et bien souvent de ce que l'on méprise

Fuis jeune et vite de Circé le breuvage,
N'écoute aussi des syrènes les chants;
Car, enchanté, tu courrais par les champs,
Plus abruti qu'une bête sauvage.

Vouloir ne faut chose que l'on ne puisse,
Et ne pouvoir que cela que l'on doit,
Mesurant l'un et l'autre par le droit,
Sur l'éternel moule de la justice.

Changer à coup de loi et d'ordonnance,
En fait d'Etat est un point dangereux;
Et si Lycurgue en ce point fut heureux,
Il ne faut pas en faire conséquence.

Je sais ce mot de puissance absolue,
De plein pouvoir de propre mouvement;
Aux saints décrets ils ont premièrement
Duit à nos lois la puissance tollue.

Croire léger, et soudain se refondre,
Ne discerner les amis des flatteurs,
Jeune conseil et nouveaux directeurs,
Ont mis souvent les hauts Etats en poudre.

Dissimuler est un vice servile,
Vice suivi de la déloyauté,
D'où sort et court grande cruauté
Qui aboutit à la guerre civile.

Donner beaucoup sied bien à un grand prince.
Pourvu qu'il donne à qui l'a mérité,
Par portion, non par égalité,
Et que ce soit sans fouler la province.

Ris si tu veux en air de Démocrite,
Puisque le monde est pure vanité;
Mais quelquefois touché d'humanité,
Pleure nos maux des larmes d'Héraclite.

A l'étranger sois humain et propice,
Et s'il se plaint, incline à sa raison;
Mais lui donner les biens de la maison,
C'est faire aux tiens et honte et injustice

Je t'apprendrai, si tu veux, en peu d'heure,
Ce beau secret du breuvage amoureux:
Aime les tiens tu seras aimé d'eux,
Il n'y a point de recette meilleure.

Crainte qui vient d'amour et révérence,
Est un appui ferme de royauté;
Mais qui se fait craindre par cruauté,
Lui-même craint, et vit en défiance.

Qui saurait bien ce que c'est un diadème,
Préférerait descendre en le tombeau,
Que d'affubler son chef de ce bandeau,
Car aussi bien il meurt lors à soi-même.

De jour et nuit faire la sentinelle,
Pour le salut d'autrui toujours veiller.
Pour le public sans nul gré travailler,
C'est en un mot ce qu'empire j'appelle.

Je ne vis onc prudence avec jeunesse,
Rien commander sans avoir obéi,
Etre fort craint et n'être point haï,
Etre tyran et mourir de vieillesse.

Ne soit au bal qui n'aimera la danse,
Ni au banquet qui ne voudra manger,
Ni sur la mer qui craindra le danger,
Ni à la cour qui dira ce qu'il pense.

Du médisant la langue venimeuse,
Et du flatteur les propos emmiellés,
Et du moqueur les brocards enfilés,
Et du malin la poursuite animeuse;

Haïr le vrai et feindre en toute chose,
Sonder le simple afin de l'attraper,
Braver le faible et sur l'absent draper,
Sont de la cour les œillets et les roses.

Adversité, des faveurs et querelle,
Sont trois essais pour sonder un ami;
Tel a le nom qui ne l'est qu'à demi,
Si ne saurait endurer la coupelle.

Aime l'Etat tel que tu le vois être :
S'il est royal, aime la royauté;
S'il est de peu, ou bien communauté,
Aime-le aussi quand Dieu t'y a fait naître.

Il est permis souhaiter un bon prince :
Mais tel qu'il est il te convient porter;
Car il vaut mieux un tyran supporter,
Que de troubler la paix et la province

A ton seigneur et ton roi ne te joue,
Et s'il t'en prie, il t'en faut excuser;
Qui des faveurs des rois veut abuser,
Bientôt froissé choit en bas de la roue.

Qui de bas lieu, miracle de fortune,
En un matin t'es haussé si avant,
Pense-tu bien que ce n'est que du vent,
Qui calmera peut-être sur la brune?

L'état moyen est l'état plus durable;
On voit des eaux le plat pays noyé,
Et les hauts monts ont le chef foudroyé :
Un petit tertre est sûr, est agréable.

De peu de bien nature se contente,
Et peu suffit pour vivre honnêtement;
L'homme ennemi de son contentement,
Plus a, et plus pour avoir se tourmente

Quand tu verras que Dieu au ciel retire
A coup sûr les hommes vertueux,
Dis hardiment, l'orage impétueux
Viendra bientôt ébranler cet empire.

Les gens de bien sont comme de gros Termes
Ou forts piliers qui servent d'arcs-boutants,
Pour appuyer, contre l'effort du temps,
Les hauts États et les maintenir fermes.

L'homme se plaint de sa trop courte vie,
Et cependant n'emploie où il devrait
Le temps qu'il a, qui suffir lui pourrait
Si, pour bien vivre, avait la vive envie.

Tu ne saurais d'assez ample salaire
Récompenser celui qui t'a soigné
En ton enfance, et qui t'a enseigné
A bien parler, et surtout à bien faire.

Aux jeux publics, au théâtre, à la table
Cède ta place au vieillard et chenu;
Quand tu seras à son âge venu,
Tu trouveras qui fera le semblable.

Tel qui ingrat envers toi se démontre,
Va augmentant le lot de ton bienfait;
Le reprocher maint homme ingrat a fait;
C'est se payer que du bien faire montre.

Boire et manger, s'exercer par mesure
Sont de santé les outils plus certains;
L'excès dans l'un de ces trois aux humains
Hâte la mort et force la nature.

Si quelquefois le méchant te blasonne,
Que t'en chaut-il? hélas! c'est ton honneur:
Le blâme prend la force du donneur;
Le lot est bon, quand un bon nous le donne

Nous mêlons tout, le vrai parler se change;
Souvent le vice est du nom revêtu
De la prochaine opposite vertu.
Le lot est blâme, et le blâme est louange.

En bonne part ce qu'on dit tu dois prendre,
Et l'imparfait du prochain supporter,
Couvrir sa faute et ne la rapporter,
Prompt à louer et tardif à reprendre.

Tel qui pense, et se dit être sage,
Tiens-le pour fou; et celui qui savant
Se fait nommer. sonde-le bien avant,
Tu trouveras que ce n'est que langage.

Plus on est docte et plus on se défie
D'être savant; et l'homme vertueux
Jamais n'est vu être présomptueux :
Voilà les fruits de ma philosophie.

1. La civilité est la magie politique des grands personnages.

2. La vraie courtoisie est une dette, celle qui est affectée est une tromperie.

(De Vernage.)

CLAUDE (*Dicton*). On dit d'une personne qui a peu de sens: *Vous êtes bien Claude*. On croit que cela vient de la mère de l'empereur Claude, laquelle avait l'habitude de dire, en parlant d'un imbécile, qu'il était plus bête que son Claude : *meo Claudio stultior*.

CLÉMENCE. Dans un commencement de règne, dit Tacite, il est bon de passer pour avoir de la clémence.

CLERC (*Prov.*). Les deux dictons qui suivent étaient fréquemment employés autrefois : *grand clerc*, désignait un homme habile; *mau-clerc*, un ignorant. Pour faire connaître que la science ne donne pas toujours le bon sens, la raison vulgaire, l'expérience des choses, on disait aussi proverbialement: *les plus grands clercs ne sont pas les plus fins*.

CLIQUET DE MOULIN (*Prov.*). On dit d'un bavard : *sa langue va comme un cliquet de moulin*. Les anciens faisaient usage, dans le même sens, de ce dicton : *Architæ crepitaculum*, désignant ainsi un hochet inventé par le philosophe Architas, lequel hochet rendait des sons de lui-même.

CLOCHE (*Prov.*). Pour peindre un homme qu'une déception vient d'atteindre subitement, on dit qu'il est *étonné* ou *maté comme un fondeur de cloches*, c'est-à-dire comme un fondeur dont la fonte a mal pris la forme du moule. On emploie aussi cet autre proverbe, afin d'exprimer qu'en bonne justice il faut écouter les deux parties: *qui n'entend qu'une cloche n'entend qu'un son*.

CLOU (*Dicton*). On dit *river le clou* de quelqu'un pour signifier qu'on l'a mis sévèrement à la raison.

COCAGNE (*Dicton*). On donnait ce nom autrefois à une certaine partie du Languedoc, où l'on recueillait une quantité immense de *coques* de pastel, produit qui enrichissait une foule de gens. Les fortunes qu'elle procurait alors étaient telles, en effet, que pour désigner un pays où l'abondance de toutes choses était prodigieuse, on

faisait usage de ce dicton : *Pays de Cocagne.*

COEUR. La joie de l'esprit rend le corps plein de vigueur; la tristesse du cœur dessèche les os. (SALOMON.)

1. La langue est le témoin le plus faux du cœur.

2. Le cœur est la plume de l'âme, comme la plume est l'instrument de la main. (PÉREZ.)

1. Chacun dit du bien de son cœur, et personne n'en ose dire de son esprit.

2. L'esprit est toujours la dupe du cœur.

3. Qui sait lire dans son cœur y trouve le secret de tous les autres. (LA ROCHEFOUCAULD.)

Le cœur est rarement d'accord avec l'esprit; c'est ce qui fait que la plupart des hommes pensent bien et vivent mal. (DE VERNAGE.)

Le cœur veut bien plus déterminément que l'esprit. (Mme DE GRAFFIGNY.)

1. Les hommes ne connaissent rien au caractère de leur propre cœur.

2. Un philosophe est toujours homme par le cœur. (L'abbé PRÉVOST.)

L'attachement et les soins gagnent les cœurs, mais ils ne les recouvrent point. (J.-J. ROUSSEAU.)

Les résolutions qui viennent du cœur ont cela de particulier, qu'en les prenant on les juge; on les blâme souvent soi-même avec sévérité, sans cependant hésiter réellement à les prendre. (Mme DE STAEL.)

La langue du cœur n'a pas besoin de mots pour être comprise, c'est dans les yeux qu'elle est écrite. (Mme COTTIN.)

Tout se passe au fond de notre cœur, et c'est notre cœur seul qui donne à tout l'existence et la réalité. (BALLANCHE.)

C'est une source abondante d'inspirations que l'honnêteté du cœur. L'artiste ou l'écrivain n'ont, après tout, qu'eux-mêmes à confier à leur pinceau ou à leur plume. On ne pense qu'en soi-même quoiqu'on fasse, et l'on ne met que son âme ou sa vie sur la toile ou dans ses écrits. (Le comte Molé.)

Le cœur perfectionne les idées. (A. DE CHESNEL.)

La joie du cœur est la vie de l'homme : la joie de l'homme rend la vie plus longue. (*L'Ecclésiaste*)

Il n'y a que ceux à qui Dieu parle dans le fond du cœur, qui puissent connaître toute l'étendue de leurs obligations. (*Maximes chrétiennes.*)

COEUR (*Prov.*). Pour peindre l'oubli qu'entraîne l'absence, on dit: *loin des yeux, loin du cœur.*

COFFRE (*Dicton*). Cette phrase : *mourir sur le coffre*, s'applique aux domestiques âgés que la pauvreté oblige à continuer le service, malgré leur faiblesse et leurs infirmités. Elle vient de ce que les valets se reposent d'habitude sur les coffres placés dans les antichambres.

COGNÉE (*Prov.*). On dit de celui que des contrariétés font renoncer à marcher vers le but qu'il se proposait d'atteindre, qu'il *jette le manche après la cognée;* ce qui signifie que, dans ce cas, on agit comme un bûcheron qui, n'ayant plus que le manche de sa coignée, le jetterait au loin, par dépit ou découragement, au lieu de chercher à se procurer un autre fer.

COIFFÉ (*Dicton*). Quelques enfants viennent au monde avec une sorte de coiffe sur la tête, et les anciens croyant reconnaître dans cette singularité, la figure d'un diadème de roi ou la mitre d'un grand prêtre, se persuadaient que celui à qui le ciel avait apposé ce sceau, était appelé à de hautes destinées. Aussi disaient-ils, comme nous le répétons encore de nos jours, d'un homme heureux dans ses entreprises : *Il est né coiffé.*

COLÈRE. On ne fait point de distinction, dit La Rochefoucauld, dans les espèces de colère, bien qu'il y en ait une légère et presque innocente, qui vient de l'ardeur de la complexion, et une autre très-criminelle, qui est, à proprement parler, la fureur de l'orgueil.

COLÈRE DU PÈRE DUCHÊNE (*Prov.*). On qualifie ainsi un courroux impuissant. Ce proverbe date des années 1792 et 1793, époque à laquelle Hébert déblatérait chaque jour contre toutes choses et toutes gens, dans son journal intitulé *Le père Duchêne.*

COLLIER (*Dicton*). L'ordre de Saint-Michel, créé par Louis XI, fut tellement prostitué sous les règnes de Henri II et de François II, qu'on finit par l'appeler le *collier à toutes bêtes*, et depuis lors on a fait usage de la même expression pour désigner une dignité ou un emploi tombé dans l'avilissement.

COMFORTABLE. Mot anglais qui signifie aisance, bien-être dans toutes les habitudes de la vie, et dont un écrivain français a donné la définition que voici : « Le comfortable est plus que le bien-être et moins que le plaisir. C'est un état physique, et moral, une habitude d'être convenable, satisfaisante, commode, agréable, décente, mais peut être un peu égoïste. Le caractère naturel des Français semble les destiner, sinon à ne jamais comprendre, du moins à ne jamais sentir le comfortable. Ils ont quelque chose de trop vif dans l'esprit et de trop inconstant dans les habitudes; ils préfèrent toujours le plaisir d'agir sur les autres à celui d'opérer sur eux-mêmes. Le comfortable est quelque chose de complet : on s'endormira dans le comfortable plus qu'on n'y pourra rêver, on s'y laissera vivre. Toutefois, le comfortable n'implique pas le *ne rien faire* des Napolitains, mais il indique le faire sans efforts, sans travail, sans sueur; enfin le comfortable n'est en France qu'un mot d'emprunt pour exprimer une chose que nous ne devons jamais acquérir. »

COMMANDEMENT. — La liberté est tellement naturelle aux hommes, dit *de Vernage*, que rien ne leur paraît plus difficile à pratiquer que l'obéissance. C'est ce qui doit obliger les personnes qui commandent à adoucir, par des paroles et par des ma-

nières civiles et obligeantes, tout ce que le commandement peut avoir de dur et de rebutant.

COMMISSAIRE (*Prov.*). Jadis, on envoyait des commissaires extraordinaires dans les prisons afin d'examiner la conduite des gouverneurs et de réprimer les abus. Mais comme les auteurs de ces abus n'étaient nullement disposés à faire réparation, ils avaient le soin de capter la bienveillance des envoyés du pouvoir, en les retenant sans cesse au milieu des festins les plus splendides. L'abondance des mets y était telle que, pour exprimer le *nec plus ultra* en gastronomie, on disait : *Faire chère de commissaire.*

COMPLAISANCE. La complaisance, dit Théophraste, est une manière de vivre où l'on cherche beaucoup moins ce qui est vertueux et honnête, que ce qui est agréable.

COMPTE (*Prov.*). Ce mot entre dans plusieurs proverbes, comme dans les suivants, par exemple :

1. *Les bons comptes font les bons amis.*
2. *Qui compte sans son hôte, compte deux fois.*
3. *Erreur n'est pas compte.*

CONDORCET. Quelques jours avant sa mort, le marquis de Condorcet rédigea, sous le titre : *Avis d'un proscrit à sa fille*, l'instruction morale suivante. Toute recommandable qu'elle est, on regrette que le philosophe n'y ait point fait intervenir aussi la religion.

« Mon enfant, dit-il, si mes caresses, si mes soins ont pu, dans ta première enfance, te consoler quelquefois; si ton cœur en a gardé le souvenir, puissent ces conseils, dictés par ma tendresse, être reçus de toi avec une douce confiance, et contribuer à ton bonheur !

I. — « Dans quelque situation que tu sois, quand tu liras ces lignes, que je trace loin de toi, indifférent à ma destinée, mais occupé de la tienne et de celle de ta mère, songe que rien ne t'en garantit la durée.

« Prends l'habitude du travail, non-seulement pour te suffire à toi-même sans un service étranger, mais pour que ce travail puisse pourvoir à tes besoins, et que tu puisses être réduite à la pauvreté sans l'être à la dépendance.

« Quand même cette ressource ne te deviendrait jamais nécessaire, elle te servira du moins à te préserver de la crainte, à soutenir ton courage, à te faire envisager d'un œil plus ferme les revers de fortune qui pourraient te menacer.

« Tu sentiras que tu peux absolument te passer de richesses, tu les estimeras moins; tu seras plus à l'abri des malheurs auxquels on s'expose pour en acquérir ou par la crainte de les perdre.

« Choisis un genre de travail où la main ne soit pas occupée seule, où l'esprit s'exerce sans trop de fatigue; un travail qui dédommage de ce qu'il coûte par le plaisir qu'il procure. Sans cela, le dégoût qu'il te causerait, si jamais il te devenait nécessaire, te le rendrait presque aussi insupportable que la dépendance. S'il ne t'en affranchissait que pour te livrer à l'ennui, peut-être n'aurais-tu pas le courage d'embrasser une ressource, qui, pour prix de l'indépendance, ne t'offrirait que le malheur.

II. — « Pour les personnes dont un travail nécessaire ne remplit pas tous les moments et dont l'esprit a quelque activité, le besoin d'être réveillées par des sensations ou des idées nouvelles devient un des plus impérieux. Si tu ne peux exister seule, si tu as besoin des autres pour échapper à l'ennui, tu te trouveras nécessairement soumise à leurs goûts, à leurs volontés, au hasard, qui peut éloigner de toi ces moyens de remplir le vide de ton temps, puisqu'ils ne dépendent pas de toi-même.

« Ils s'épuisent aisément, semblables aux joujoux de ton enfance, qui perdaient au bout de quelques jours le pouvoir de t'amuser.

« Bientôt, à force d'en changer, et par l'habitude seule de les voir se succéder, on n'en trouve plus qui aient le charme de la nouveauté, et cette nouveauté même cesse d'être un plaisir.

« Rien n'est donc plus nécessaire à ton bonheur que de t'assurer des moyens dépendants de toi seule pour remplir le vide du temps, écarter l'ennui, calmer les inquiétudes, te distraire d'un sentiment pénible.

« Ces moyens, l'exercice des arts, le travail de l'esprit, peuvent seuls te les donner. Songe de bonne heure à en acquérir l'habitude.

« Si tu n'as point porté les arts à un certain degré de perfection, si ton esprit ne s'est point formé, étendu, fortifié par des études méthodiques, tu compterais en vain sur ces ressources : la fatigue, le dégoût de ta propre médiocrité, l'emporterait bientôt sur le plaisir.

« Emploie donc une partie de ta jeunesse à t'assurer pour ta vie entière ce trésor précieux. La tendresse de ta mère, sa raison supérieure sauront t'en rendre l'acquisition plus facile. Aie le courage de surmonter les difficultés, les dégoûts momentanés, les petites répugnances qu'elle ne pourra t'éviter.

Le bonheur est un bien que nous vend la nature,
Il n'est point ici bas de moissons sans culture.

« Ne crois pas que le talent, que la facilité, ces dons de la nature, qui tiennent peut-être plus à notre organisation première, qu'à notre éducation ou aux efforts de notre volonté, soient nécessaires pour arriver à ce moyen de bonheur.

« Si ces dons te sont refusés, cherche dans des occupations moins brillantes un but d'utilité qui les relève à tes yeux, dont le charme t'en dérobe l'insipidité.

« Si ta main ne peut reproduire sur la toile ni la beauté, ni les passions, tu pourras du moins rendre des insectes ou des fleurs avec l'exactitude rigoureuse d'un naturaliste.

« Vers quelque objet que ton goût t'ait portée, s'il t'a trompée sur ton talent, tu trouveras une semblable ressource.

« Mais que la nature t'ait maltraitée, ou qu'elle t'ait favorisée, n'oublie point que tu dois avoir pour but ce plaisir de l'occupation, qui se renouvelle tous les jours, dont l'indépendance est le fruit, qui préserve de l'ennui, qui prévient ce dégoût vague de l'existence, cette humeur sans objet, ces malheurs d'une vie paisible et fortunée. Je ne te dirai point d'éviter que l'amour-propre vienne y mêler ses plaisirs et ses chagrins; mais qu'il n'y domine point, que ses jouissances ne soient pas à tes yeux le prix de tes efforts, que ses peines ne te dégoûtent point de les répéter, que les unes et les autres soient à tes yeux un tribut inévitable que la sagesse même doit payer à la faiblesse humaine.

III. — « L'habitude des actions de bonté, celle des affections tendres, est la source du bonheur la plus pure, la plus inépuisable.

« Elle produit un sentiment de paix, une sorte de volupté douce, qui répand du charme sur toutes les occupations, et même sur la simple existence.

« Prends de bonne heure l'habitude de la bienfaisance, mais d'une bienfaisance éclairée par la raison, dirigée par la justice.

« Ne donne point pour te délivrer du spectacle de la misère ou de la douleur; mais pour te consoler par le plaisir de les avoir soulagées.

« Ne te borne pas à donner de l'argent, sache aussi donner tes soins, ton temps, tes lumières, et ces affections consolatrices souvent plus précieuses que des secours.

« Alors ta bienfaisance ne sera plus bornée par ta fortune; elle en deviendra indépendante; elle sera pour toi une occupation comme une jouissance.

« Apprends surtout à l'exercer avec cette délicatesse, avec ce respect pour le malheur, qui double le bienfait et ennoblit le bienfaiteur à ses propres yeux. N'oublie jamais que celui qui reçoit est, par la nature, l'égal de celui qui donne; que tout secours qui entraîne de la dépendance n'est plus un don, mais un marché, et que, s'il humilie, il devient une injure.

« Jouis des sentiments des personnes que tu aimeras; mais surtout jouis des tiens. Occupe-toi de leur bonheur, et le tien en sera la récompense. Cette espèce d'oubli de soi-même dans toutes les affections tendres en augmente la douceur et diminue les peines de la sensibilité. Si l'on y mêle de la personnalité, on est trop souvent mécontent des autres. L'âme se dessèche, se flétrit, s'aigrit même. On perd le plaisir d'aimer; celui d'être aimé est corrompu par l'inquiétude, par les douleurs secrètes, que trop de facilité à se blesser reproduit sans cesse.

« Ne te borne point à ces sentiments profonds qui pourront t'attacher à un petit nombre d'individus; laisse germer dans ton cœur de douces affections pour les personnes que les événements, les habitudes de la vie, tes goûts, tes occupations rapprocheront de toi.

« Que celles qui t'auront engagé leurs services, ou que tu emploieras, aient part à ces sentiments de préférence qui tiennent le milieu entre l'amitié et cette simple bienveillance par laquelle la nature nous a liés à tous les êtres de notre espèce.

« Ces sentiments délassent et calment l'âme, que des affections trop vives fatiguent et troublent quelquefois. En défendant d'affections trop exclusives, ils préservent des fautes et des maux où leur excès pourrait exposer. Le sort peut nous ravir nos amis, nos parents, ce que nous avons de plus cher; nous pouvons être condamnés à leur survivre, à gémir de leur indifférence ou de leur injustice; nous ne pouvons les remplacer par d'autres objets; notre âme même s'y refuse. Alors ces sentiments, en quelque sorte secondaires, n'en remplissent pas le vide, mais empêchent d'en sentir toute l'horreur. Ils ne dédommagent pas, ils ne consolent même pas; mais ils émoussent la pointe de la douleur, ils adoucissent les regrets, ils aident le temps à les changer en cette tristesse habituelle et paisible qui devient presque un plaisir pour les âmes devenues inaccessibles à ceux de sentiments plus heureux.

« Cette douce sensibilité qui peut être une ressource de bonheur, a pour origine première ce sentiment naturel qui nous fait partager la douleur de tout être sensible. Conserve donc ce sentiment dans toute sa pureté, dans toute sa force; qu'il ne se borne point aux souffrances des hommes; que ton humanité s'étende même sur les animaux. Ne rends point malheureux ceux qui t'appartiennent; ne dédaigne point de t'occuper de leur bien-être; ne sois pas insensible à leur naïve et sincère reconnaissance; ne cause à aucun des douleurs inutiles : c'est une véritable injustice, c'est un outrage à la nature, dont elle nous punit par la dureté de cœur que l'habitude de cette cruauté ne peut manquer de produire. Le défaut de prévoyance dans les animaux est la seule excuse de cette loi barbare qui les condamne à se servir mutuellement de nourriture. Interprètes fidèles de la nature, n'allons pas au delà de ce que cette excuse peut nous permettre.

« Je ne te donnerai point l'inutile précepte d'éviter les passions, de te défier d'une sensibilité trop vive; mais je te dirai d'être sincère avec toi-même, de ne point t'exagérer ta sensibilité, soit par vanité, soit pour flatter ton imagination, soit pour allumer celle d'un autre.

« Crains le faux enthousiasme des passions : celui-là ne dédommage jamais ni de leurs dangers, ni de leurs malheurs. On peut n'être pas maître de ne pas écouter son cœur, mais on l'est toujours de ne pas l'exciter; et c'est le seul conseil utile et praticable que la raison puisse donner à la sensibilité.

IV. — « Mon enfant, un des plus sûrs moyens de bonheur est d'avoir su conserver l'estime de soi-même, de pouvoir regarder sa vie entière sans honte et sans remords, sans y voir une action vile ni un tort ou un mal fait à autrui, et qu'on n'ait pas réparé.

« Rappelle-toi les impressions pénibles que des torts légers, que de petites fautes t'ont fait éprouver, et juge par là des sentiments douloureux qui suivent des torts plus graves, des fautes vraiment honteuses.

« Conserve soigneusement cette estime précieuse, sans laquelle tu ne saurais entendre raconter les mauvaises actions sans rougir, les actions vertueuses sans te sentir humiliée.

« Alors un sentiment doux et pur s'étend sur toute l'existence; il répand un charme consolateur sur ces moments où l'âme, qu'aucune impression vive ne remplit, qu'aucune idée n'occupe, s'abandonne à une molle rêverie, et laisse les souvenirs du passé errer paisiblement devant elle.

« Qu'alors, au milieu de tes peines, tu les sentes s'adoucir par la mémoire d'une action généreuse, par l'image des malheureux dont tu auras essuyé les larmes.

« Mais ne laisse point souiller ce sentiment par l'orgueil; jouis de ta vie sans la comparer à celle d'autrui; sache que tu es bonne, sans examiner si les autres le sont autant que toi.

« Tu achèterais trop cher ces tristes plaisirs de la vanité; ils flétriraient ces plaisirs plus purs dont la nature a fait la récompense des bonnes actions.

« Si tu n'as point de reproches à te faire, tu pourras être sincère avec les autres comme avec toi-même. N'ayant rien à cacher, tu ne craindras point d'être forcée, tantôt d'employer la ressource humiliante du mensonge, tantôt d'affecter, dans d'hypocrites discours, des sentiments et des principes qui condamnent ta propre conduite

« Tu ne connaîtras point cette impression habituelle d'une crainte honteuse, supplice des cœurs corrompus; tu jouiras de cette noble sécurité, de ce sentiment de sa propre dignité, partage des âmes qui peuvent avouer tous leurs mouvements comme toutes leurs actions.

« Mais si tu n'as pu éviter les reproches de ta conscience, ne t'abandonne pas au découragement, songe aux moyens de réparer ou d'expier tes fautes; fais que le souvenir ne puisse s'en présenter à toi qu'avec celui des actions qui les compensent, et qui en ont obtenu le pardon au jugement sévère de ta conscience.

« Ne prends point l'habitude de la dissimulation; aie plutôt le courage d'avouer tes torts. Le sentiment de ce courage te soutiendra au milieu de tes regrets ou de tes remords. Tu n'y ajouteras point le sentiment si pénible de ta propre faiblesse, et l'humiliation qui poursuit le mensonge.

« Les mauvaises actions sont moins fatales par elles-mêmes au bonheur et à la vertu, que par les vices dont elles font contracter l'habitude aux âmes faibles et corrompues. Les remords, dans une âme forte, franche et sensible, inspirent les bonnes actions, les habitudes vertueuses, qui doivent en adoucir l'amertume. Alors ils ne se réveillent qu'entourés des consolations qui en émoussent la pointe, et l'on jouit de son repentir comme de ses vertus.

« Sans doute les plaisirs d'une âme régénérée sont moins purs, sont moins doux que ceux de l'innocence; mais c'est alors le seul bonheur que nous puissions encore trouver dans notre conscience, et presque le seul auquel la faiblesse de notre nature et surtout les vices de nos institutions nous permettent d'atteindre.

Hélas ! tous les humains ont besoin de clémence !

V. — « Si tu veux que la société répande sur ton âme plus de plaisirs ou de consolations que de chagrins ou d'amertumes, sois indulgente, et préserve-toi de la personnalité comme d'un poison qui en corrompt toutes les douceurs.

« L'indulgence n'est pas cette facilité qui, née de l'indifférence ou de l'étourderie, ne pardonne tout que parce qu'elle n'aperçoit ou ne sent rien. J'entends cette indulgence fondée sur la justice, sur la raison, sur la connaissance de sa propre faiblesse, sur cette disposition heureuse qui porte à plaindre les hommes plutôt qu'à les condamner.

« Par là tu sauras faire servir à ton bonheur cette foule d'êtres bons, mais faibles; sans défauts rebutants, mais sans qualités brillantes, qui peuvent distraire s'ils ne peuvent occuper, qu'on rencontre avec plaisir et qu'on quitte sans peine, que l'on ne compte point dans l'ensemble de sa vie, mais qui peuvent en remplir quelques vides, en abréger quelques moments.

« Par là tu verras encore ces êtres supérieurs par leurs talents ou par leur âme, s'approcher de toi avec plus de confiance.

« Plus ils sont en droit de croire qu'ils peuvent se passer d'indulgence, plus ils en éprouvent le besoin. Accoutumés à se juger avec sévérité, la douceur d'autrui les attire; et ils pardonnent d'autant moins le défaut d'indulgence, qu'indulgents eux-mêmes, ils sont portés à voir dans le caractère opposé plus d'orgueil que de délicatesse, plus de prétention que de supériorité réelle, plus de dureté que de véritable vertu.

« Tes devoirs, tes intérêts les plus importants, tes sentiments les plus chers, ne te permettront pas toujours de n'avoir pour société habituelle que ceux avec qui tu aurais choisi de vivre. Alors ce qui ne t'aurait rien coûté, si, plus raisonnable et plus juste, tu avais pris l'heureuse habitude de l'indulgence, exigera de toi des sacrifices journaliers et pénibles; ce qui, avec cette habitude, n'eût été qu'une légère contrainte, deviendrait sans elle un véritable malheur.

« Enfin, elle est également utile, et quand les autres ont besoin de nous, et quand nous mêmes avons besoin d'eux; elle rend

plus facile et plus doux le bien que nous pouvons leur faire ; elle rend moins difficile à obtenir et moins pénible à recevoir celui que nous pouvons en attendre. Mais veux-tu prendre l'habitude de l'indulgence? avant de juger un autre avec sévérité, avant de t'irriter contre ses défauts, de te révolter contre ce qu'il vient de dire ou de faire, consulte ta justice ; ne crains point de faire un retour sur tes propres fautes, interroge ta raison, écoute surtout la bonté naturelle, que tu trouveras sans doute au fond de ton cœur; car, si tu ne l'y trouves pas, tous ces conseils seraient inutiles ; mon expérience et ma tendresse ne pourraient rien pour ton bonheur.

« La personnalité dont je voudrais te préserver n'est pas cette disposition constante à nous occuper sans distraction, sans relâche, de nos intérêts personnels, à leur sacrifier les intérêts, les droits, le bonheur des autres; cet égoïsme est incompatible avec toute espèce de vertu et même de sentiment honnête ; je serais trop malheureux, si je pouvais croire avoir besoin de t'en préserver.

« Je parle de cette personnalité qui, dans les détails de la vie, nous fait tout rapporter aux intérêts de notre santé, de notre commodité, de nos goûts, de notre bien-être ; qui nous tient en quelque sorte toujours en présence de nous-mêmes, qui se nourrit de petits sacrifices qu'elle impose aux autres, sans en sentir l'injustice et presque sans le savoir ; qui trouve naturel et juste tout ce qui lui convient, injuste et bizarre tout ce qui la blesse; qui crie au caprice et à la tyrannie, si un autre, en la ménageant, s'occupe un peu de lui-même.

« Ce défaut éloigne la bienveillance, afflige et refroidit l'amitié. On est mécontent des autres, dont l'abnégation ne peut être assez complète. On est mécontent de soi, parce qu'une humeur vague et sans objet devient un sentiment constant et pénible dont on n'a plus la force de se délivrer.

« Si tu veux éviter ce malheur, fais que le sentiment de l'égalité et celui de la justice devienne une habitude en ton âme. N'attends, n'exige jamais des autres qu'un peu au-dessous de ce que tu ferais pour eux. Si tu leur fais des sacrifices, apprécie-les d'après ce qu'ils te coûtent réellement, et non d'après l'idée que ce sont des sacrifices. Cherches-en le dédommagement dans ta raison, qui t'en assure la réciprocité, dans ton cœur, qui te dira que même tu n'en aurais pas besoin.

« Tu trouveras alors que, dans ces détails de la société, il est plus doux, plus commode, si jose le dire, de vivre pour autrui, et que c'est alors que l'on vit véritablement pour soi-même. »

CONDUITE. Chacun doit aimer son semblable, veiller sur ses besoins, les prévoir même; s'intéresser à tout ce qui le regarde, le supporter; ne lui faire aucun tort, et croire que l'injure, l'injustice, sont une espèce d'impiété ; exercer envers lui la bienfaisance, être fortement persuadé qu'on n'est pas né seulement pour soi, mais pour l'avantage de la société, et pour faire du bien à tous les hommes selon sa force et ses facultés ; se contenter d'avoir fait une bonne action et du témoignage de sa conscience; s'oublier même en quelque manière, au lieu de chercher des témoins, ou de se proposer quelque récompense, ou d'agir en vue de son intérêt particulier; passer d'une bonne action à une autre, et ne se lasser jamais de faire du bien ; mais pendant tout le cours de sa vie, accumuler bonne action sur bonne action, sans laisser entre elles le moindre intervalle ni le moindre vide, parce que c'est là l'unique avantage d'exister; se croire suffisamment payé par cela seul qu'on a eu occasion de rendre service à autrui; en témoigner sa reconnaissance à ceux qui nous ont offert cette occasion, comme une chose qui nous est utile à nous mêmes; ne chercher par conséquent hors de soi, ni le profit, ni la louange des hommes ; n'estimer et n'avoir rien tant à cœur que la vertu et l'honnêteté ; ne se laisser jamais détourner de son devoir, autant qu'on le connaît, ni par le désir de la vie, moins encore de quelque autre chose, ni par la crainte des tourments ou de la mort, ni par celle de l'ignominie, pire que la mort, moins encore par la crainte de quelque malheur que ce soit.

(ÉPICTÈTE.)

1. Conduisez-vous toujours avec la même retenue que si vous étiez observé par dix yeux et montré par dix mains.

2. Les fonctions de conciliateur sont préférables à celles de juge. Il n'est pas difficile d'entendre et de juger les plaideurs ; mais accorder les hommes entre eux, prévenir entre eux les procès et les haines, voilà ce qui est difficile et glorieux.

3. Nourrissez-vous sans vous livrer aux délices de la table; logez-vous sans rechercher les aises de la mollesse ; agissez avec soin, parlez avec prudence, et ne vous applaudissez point à vous-même. Recherchez surtout le commerce des sages ; que leurs conseils soient vos lois, et vous voilà bien avancé dans l'étude de la sagesse.

(CONFUCIUS.)

1. Nous gagnerions plus de nous laisser voir tels que nous sommes, que d'essayer de paraître ce que nous ne sommes pas.

2. Il y a une infinité de conduites qui paraissent ridicules, et dont les raisons cachées sont très-sages et très-solides.

3. L'homme croit souvent se conduire lorsqu'il est conduit ; et pendant que par son esprit il tend à un but, son cœur l'entraîne insensiblement à un autre.

(LA ROCHEFOUCAULD.)

1. C'est un grand défaut dans la plupart des gens d'étude, d'ignorer ce qu'on doit savoir, et ce que le commun du peuple sait par rapport au commerce de la vie. Ce défaut les rend dupes très-souvent.

2. Il y a une infinité de choses qu'il n'est pas bon de savoir ; il y en a qu'on doit dissimuler ; enfin il y en a d'autres qu'il ne faut

jamais approfondir. C'est à la prudence à faire le juste discernement de toutes ces choses.

3. Si nous voulons nous procurer la paix et devenir patients, nous devons nous accoutumer à souffrir les sottises d'autrui, comme on s'accoutume à voir des visages difformes, et des objets affreux, sans en être épouvantés. (DE VERNAGE.)

Pour vous bien conduire, gardez-vous bien de réfléchir; mais suivez un mouvement d'instinct. Chacun a le sien. (Le prince DE LIGNE.)

Une conduite déréglée aiguise l'esprit et fausse le jugement. (DE BONALD.)

CONFIANCE. 1. Nous ne croyons pas aisément ce qui est au-delà de ce que nous voyons.

2. La confiance que l'on a en soi, fait naître la plus grande partie de celle que l'on a aux autres. (LA ROCHEFOUCAULD.)

CONQUÉRANT. Sa gloire, dit Massillon en parlant du conquérant, sera toujours souillée de sang. Quelque insensé chantera peut-être ses victoires; mais les provinces, les villes, les campagnes en pleureront. On lui dressera des monuments superbes pour immortaliser ses conquêtes; mais les cendres fumantes de tant de villes autrefois florissantes, mais la désolation de tant de campagnes dépouillées de leur ancienne beauté, mais les ruines de tant de murs sous lesquelles des citoyens paisibles ont été ensevelis, mais tant de calamités qui subsisteront après lui seront des monuments lugubres qui immortaliseront sa vanité et sa folie.

CONSCIENCE. La conscience est notre meilleur conseiller et notre meilleur juge : si nous lui faisions appel en toute occasion, au lieu de nous efforcer le plus souvent d'étouffer le cri qu'elle veut nous faire entendre, nous n'aurions besoin ni de livres, ni de docteurs, ni d'exemples pour nous enseigner à suivre le sentier du bien. La conscience, c'est un souffle de l'esprit de Dieu qui réside en nous. (N.)

S'il vous arrive de commettre quelque action honteuse, ne vous flattez pas qu'elle puisse rester absolument ignorée. Mais quand vous pourriez la dérober à la connaissance des autres, ne sera-t-elle pas connue de vous? (ISOCRATE.)

1. Je fais plus de cas du témoignage de ma conscience, que de tous les jugements qu'on peut porter sur moi.

2. C'est un grand pouvoir que celui de la conscience : il ne se fait pas moins sentir, lorsqu'il ôte toute crainte à l'innocent, qu'en offrant sans cesse au coupable tous les supplices qu'il a mérités. (CICÉRON.)

Le vrai calme est celui de la bonne conscience. Les méchants ne connaissent pas ce bonheur : pour eux, les nuits sont orageuses comme les jours. Ne croyez pas l'âme tranquille, parce que le corps repose. Souvent le sommeil n'est qu'un trouble d'une autre espèce. (SÉNÈQUE.)

Cette voix que l'homme entend lui parler au fond de son âme, n'est point une illusion. La nature n'a point établi dans son sein un oracle de mensonge; et les jugements que l'homme porte sur lui-même ne sont pas révoqués. (YOUNG.)

Il faut agir dans les plus secrètes affaires, comme si l'on avait cent témoins. Il n'y a presque rien qui ne se découvre à la fin ; et d'ailleurs nous avons un témoin intérieur, dont le jugement sera, tôt ou tard, aussi impartial et aussi équitable que celui de cent témoins étrangers. (DESMAHIS.)

On a toujours tort avec sa conscience, quand on est réduit à disputer avec elle. (STANISLAS.)

Il existe pour toute l'espèce humaine une règle antérieure à l'opinion, c'est la conscience; c'est à l'inflexible direction de cette règle, que se doivent rapporter toutes les autres. Elle juge le préjugé même; et ce n'est qu'autant que l'estime des autres s'accorde avec elle, que cette estime doit faire autorité pour nous. (J.-J. ROUSSEAU.)

Il y a un grand plaisir à sentir au dedans de soi, qu'on est bien meilleur que ne le pensent les autres. (Mme Pauline GUIZOT.)

Les philosophes ont conclu que, puisque l'homme primitif n'avait pas la conscience du mal, la conscience n'existait pas; que l'éducation et les préjugés formaient seuls la conscience. Qu'il est triste de voir ainsi flétrir ce qu'il y a de plus beau dans l'homme, ce qui l'élève au-dessus des autres êtres qui peuplent ce monde, ce qui est une garantie d'ordre et de bonheur! Pourquoi étouffer cette conscience qui nous avertit quand nous avons bien ou mal fait? Pourquoi faire taire cette voix qui nous dit tout bas qu'il y a autre chose à attendre de Dieu que cette misérable vie; que tout ne finit pas au tombeau; et que, de même que Dieu exige de nous la justice et la bonté, de même il sera juste et bon envers nous, si nous l'avons mérité? (DE MÉRICLET.)

CONSEIL. Souvent de bons conseils produisent de mauvais effets; mais le sage doit préférer un bon conseil suivi d'un mauvais résultat, que d'en avoir adopté un mauvais dont le fruit eût été bon. (CHARRON.)

On donne des conseils, mais on ne donne pas la sagesse d'en profiter. (LA ROCHEFOUCAULD.)

Le meilleur conseil est l'expérience, mais ce conseil arrive toujours tard. (AMELOT DE LA HOUSSAYE.)

Il y a plus de mauvais conseils que de caprices. (VAUVENARGUES.)

J'indiquerais plus facilement la bonne voie à vingt personnes, que je ne serais l'une des vingt disposée à suivre mes indications. (SHAKSPEARE.)

Celui qui peut demander un conseil, est souvent supérieur à celui qui peut le donner. (VON-KNEBEL.)

C'est une étrange chose que les conseils : l'avare même en est prodigue. (Le comte DE SÉGUR.)

1. Celui qui use d'un sage conseil, fait preuve d'un aussi bon jugement que celui qui l'a donné.

2. Les grands donneurs d'avis sont ceux qui en accueillent le moins.

(A. DE CHESNEL.)

Rien n'est plus capable de rendre un bon conseil, non-seulement inutile, mais même préjudiciable, que de l'accompagner d'un mauvais exemple. (*Maximes chrétiennes.*)

CONSEIL (*Prov.*). Pour exprimer que, dans une foule de cas, il est sage de ne point céder à la première impression des choses, de renvoyer au lendemain à prendre un parti, on dit proverbialement : *La nuit porte conseil.*

CONSEILS. 1. Quelque projet qui se présente à ton esprit, consulte-toi deux et trois fois. Quand on agit avec précipitation, on ne peut éviter le reproche.

2. Tiens un juste milieu entre l'avarice et la prodigalité.

3. Prends l'habitude de commander à la gourmandise, au sommeil, à la luxure et à la colère.

4. Médite sur les bons préceptes, travaille à les mettre en pratique.

5. Ne t'enorgueillis ni de tes richesses, ni de ta force, ni de ta sagesse.

6. Ne reçois pas en dépôt le fruit du larcin : celui qui vole et celui qui recèle sont coupables du même crime.

7. Ceins l'épée pour te défendre, et non pour attaquer.

8. Ne traverse pas le champ de ton voisin ; respecte son héritage ; respecte dans la campagne le fruit qui ne t'appartient pas.

9. Ne te laisse pas accabler par le malheur ; mais que les événements heureux ne soient pas non plus pour toi l'objet d'une joie immodérée.

10. Homme, qui que tu sois, travaille ; tu dois payer ta vie par des travaux : le paresseux fait un vol à la société.

11. Si tu deviens riche, use sobrement de ce que tu possèdes.

12. Ne cherche pas à briller par tes discours, mais à les rendre utiles.

13. Ne montre pas à tes enfants un visage sévère : que ta douceur gagne leur amour.

14. Si ton inférieur est prudent, ne rougis point de prendre ses conseils.

15. Ecoute beaucoup et ne parle qu'à propos.

16. Fais ce que tu sais être honnête, sans en attendre aucune gloire.

17. Ecoute les gens instruits : tu apprendras sans peine ce qu'ils n'ont appris que par un long labeur.

18. Ne te contente pas seulement de louer les gens de bien : imite-les.

19. Prépare-toi par des travaux volontaires, à surpporter les fatigues, quand il en sera besoin.

20. N'envie pas la fortune du méchant qui prospère, mais plutôt le sort de l'homme de bien qui ne méritait pas de souffrir.

21. Fortifie ton corps par le travail et ton esprit par l'étude.

22. Evite de donner par tes discours, une mauvaise idée de ton caractère.

23. Traite ton inférieur comme tu voudrais l'être par ton supérieur.

24. Ne te fie jamais à la fortune.

25. Sois d'accord avec ta conscience et méprise l'opinion des méchants.

26. Que la sagesse corrige tes vices, mais qu'elle n'attaque pas ceux d'autrui.

27. Ne heurte pas les mœurs publiques et ne cherche pas à attirer les regards par des singularités.

28. Attache-toi fortement à ce qui te paraîtra le meilleur, et restes-y comme au poste où Dieu lui-même t'a placé.

29. Ne fais pas un vain étalage de ta science ; mais prouve, par tes actes, le profit que tu as su en tirer.

30. N'use des choses nécessaires au corps, qu'autant que l'exige le simple besoin, et mets des bornes à tout ce qui serait ostentation ou mollesse.

31. Que tout ce qui te paraîtra beau et bon, soit pour toi une loi inviolable.

32. Comporte-toi de manière qu'en mourant tu puisses dire que tu t'es rendu digne de l'existence.

33. Aime le travail, quand ce ne serait que pour ta santé.

34. Vise au bonheur, non à la richesse.

35. Tiens-toi toujours en garde contre la louange.

36. Souviens-toi de la fragilité des choses humaines et sois charitable.

37. Honore la vieillesse ; car Dieu mit la sagesse dans l'esprit des vieillards.

38. Si tu veux être véritablement estimé de quelques-uns, ne recherche pas l'estime de tous.

39. Tu pourras manquer souvent du nécessaire quand tu auras trop cherché à te procurer le superflu.

40. Moins tu étendras tes désirs, et mieux tu assureras ton indépendance.

41. Dans la conversation, rapetisse ta langue pour laisser grandir celle des autres.

42. N'apporte ni trop de présomption, ni trop de défiance, dans l'exercice des choses de la vie.

43. Si tu es estimable, ne crains pas d'être méprisé.

44. Cherche la vérité, mais n'aies pas toujours la prétention de la trouver

45. Considère la religion et la vertu comme deux œuvres, deux compagnes inséparables.

46. Garde le silence sur les défauts de ton prochain, et ne perds aucune occasion de louer ses qualités.

47. N'offre un service qu'autant que tu es bien décidé à le rendre.

48. Que tes yeux ne cherchent jamais à pénétrer dans la maison de ton voisin.

49. La première richesse que tu doives songer à laisser à tes enfants, c'est de la religion, de l'instruction et une profession.

50. Aie pour ambition de te rendre supérieur plus en mérite qu'en dignités.

51. Si tu rencontres un bon ami, n'en cherche pas un second.

52. Si tu reproches un bienfait, tu acquittes celui qui te le devait.

53. Règle les désirs de ton cœur, et tu triompheras de toutes choses.

54. Ne méprise jamais un conseil avant d'y avoir bien réfléchi.

55. Méfie-toi des petites dépenses.

56. N'envie pas le bien d'autrui : tu te priverais du repos que le bien que tu possèdes peut te donner.

57. Ne sois ni servile ni insoumis : ce sont deux excès contraires.

58. Honore la femme, mais redoute les séductions de sa beauté, et plus encore les séductions de ton cœur.

59. Si tu es atteint par l'adversité, travaille pour vivre et sans rougir.

60. Quel que soit ton mécontentement, aie toujours un langage convenable, poli, qui te maintienne dans ton droit.

61. Pardonne à ceux qui te veulent du mal. Le Sauveur a dit : « *Pardonnez, non pas sept fois, mais soixante et dix fois sept fois.* » (*Matth.* XVIII, 22.) C'est-à-dire sans limite.

62. Ne te méfie point de tes forces et marche ferme tant que tu pourras.

63. Rends à tes parents les soins que tu as reçus d'eux dans ton jeune âge. C'est une dette que tu paies et que tu apprends à tes enfants à acquitter à leur tour envers toi.

64. Pardonne au coupable, et continue à respecter sa famille, si elle n'a point pris part à la faute.

65. Mets de toi-même un terme à ton élévation, afin que ta chute soit moins lourde, si tu dois tomber.

66. Ne sois point avare, mais épargne sans cesse pour tes vieux jours, et compte le moins possible sur autrui.

67. Ne crois jamais à un temps constamment serein : l'orage se déclare au moment où on ne l'attend pas, et il est sage de se prémunir contre lui.

68. Que ton mécontentement n'ait jamais le caractère de l'injure.

69. Ne méprise jamais le conseil ni le service d'un plus petit que toi.

70. N'écoute en aucun cas celui qui te conseillerait de porter une main criminelle sur ton semblable.

71. Ne redoute point l'homme qui fait du bruit, mais bien celui qui demeure toujours calme.

72. Sois modéré même dans la bonté, afin de rendre tes regrets moins fréquents.

73. Tu es maître de livrer ton secret, mais jamais celui qu'on t'a confié.

74. Ne néglige jamais l'occasion de faire un heureux : tu paies ainsi ta dette à la société, et tu prépares le bien de ta destinée future.

75. Méfie-toi de la louange : elle est à l'usage du flatteur, du menteur, de celui qui veut nuire.

76. Promets peu, et fais le plus qu'il dépend de toi pour être utile.

77. Evite le serment : il engage presque toujours plus qu'on ne veut, plus qu'on ne peut et plus qu'on ne devrait.

78. Si tu es bienveillant avec tous dans la prospérité, il est à croire qu'on le sera aussi avec toi si l'adversité vient à t'accabler.

79. Quand tu reproches un défaut à autrui, tu en as peut-être plusieurs qui l'emportent sur celui-là.

80. Prends garde que les armes que tu veux diriger contre les autres ne se tournent contre toi-même.

81. Plus tu chercheras à te faire remarquer par tes qualités, plus tu exciteras l'envie. Fais de ton mieux, mais ne cherche pas à briller.

82. Ne tente point à rien obtenir par la force : ce que la volonté accorde est le plus doux à conserver.

83. Ne loue dans la femme que ce qui est louable, afin qu'elle reste digne de tes éloges.

84. Tu peux chercher à conduire la fortune, mais n'ambitionne pas de la maîtriser.

85. Méprise l'homme orgueilleux qui a honte de pleurer.

86. Aie toujours des égards pour ceux que le mérite élève au-dessus de toi.

87. Mets-toi à ta place, quelle qu'elle soit, sans la moindre honte, et ne te fais pas plus grand que tu n'es.

88. Si tu cherches à te rendre agréable, que ce soit sans fadeur et sans bassesse.

89. Sois plutôt infidèle que rusé.

90. Ne porte jamais tes espérances au-delà de ce qui peut s'accomplir dans la sphère où tu vis. (*Extrait de divers recueils.*)

CONSIDÉRATION. Ce que nous appelons la considération, et ce qui l'est en effet dans nos mœurs actuelles, se gradue en proportion du plus ou moins de fortune qu'un homme étale. Celui qui ne dépense que vingt-cinq mille francs par an est bien moins considéré que celui qui en dépense cent. La considération, parmi les gens du monde, s'attache donc au rang, aux emplois, et surtout aux richesses. Il n'en est pas de même parmi les savants, les artistes et les gens de lettres : ils se considèrent entre eux en proportion des connaissances, du talent et du mérite, pourvu toutefois que la jalousie ne les divise pas, ce qui est très-rare. De ce que la considération s'attache particulièrement aux emplois et aux richesses, il s'ensuit qu'un intrigant heureux et un fripon adroit visent évidemment à la considération et doivent finir par être des hommes très-considérés. (VIGÉE.)

CONSOLATION. Peu de chose nous console, parce que peu de chose nous afflige. (PASCAL.)

Le moyen le plus sûr de se consoler de tout ce qui peut arriver, c'est de s'attendre toujours au pire. (DE VERNAGE.)

CONSTANCE. Il y a deux sortes de constances en amour, dit La Rochefoucauld : l'une vient de ce que l'on trouve sans cesse dans la personne que l'on aime de nouveaux sujets d'aimer ; et l'autre vient de ce que l'on se fait un honneur d'être constant.

CONTENTEMENT (*Prov.*). Quand on veut peindre la tranquillité qu'assure une vie modeste, tranquillité préférable aux tourments qui accompagnent l'ambition, on dit : *Contentement passe richesses.*

CONTES BLEUS (*Dicton*). Vers la fin du

XVIᵉ siècle, il y avait, à Troyes, un imprimeur nommé Jean Oudot, qui publiait un nombre immense de petits contes dont les livres étaient recouverts de papier bleu. Comme la valeur littéraire de ces ouvrages était aussi médiocre que leur prix de vente, on disait proverbialement d'une personne dont le récit avait peu de portée ou était mensonger, qu'elle faisait *des contes bleus.*

CONTRADICTION. 1. Le sage évite autant de contredire que d'être contredit.

2. La contradiction passe pour une offense, parce qu'elle condamne le jugement d'autrui.

3. La contradiction n'est pas toujours de l'opiniâtreté, quelquefois c'est un artifice. (Balthasar GRACIAN.)

La contradiction doit éveiller l'attention et non pas la colère. Il faut écouter et non fuir celui qui contredit. Notre cause doit toujours être celle de la vérité, de quelque façon qu'elle nous soit montrée. (LA ROCHEFOUCAULD.)

1. On ne nous contredit fort souvent que pour nous engager à découvrir nos secrets, ou pour tirer quelque explication qui, dans la suite, nous est nuisible.

2. En matière de science, la contradiction est souvent utile, parce qu'elle sert à réveiller l'attention de celui qui parle, ce qui l'oblige d'expliquer la vérité d'une manière plus claire et plus solide. (DE VERNAGE.)

C'est une allure qui n'est pas rare chez les grands hommes de contredire une partie d'eux-mêmes pour se développer davantage: ils ont débuté par le contraire de leur mission, et c'est en la niant avec éclat qu'ils commençaient par la trouver. Les puissantes natures sont longues à se dérouler; on ne les perce pas d'un seul coup-d'œil; elles ne s'épuisent pas vite; sachez les attendre à l'occasion et à l'œuvre, à leur convenance et à leur opportunité; elles vous étonneront par des manifestations imprévues et par des forces accablantes. (LERMINIER.)

CONVERSATION. 1. La conversation est la fille du raisonnement.

2. La conversation doit être aisée comme le vêtement.

3. Comme la conversation est l'exercice ordinaire de la vie, il y faut une extrême circonspection. (Balthasar GRACIAN.)

Une chose qui fait que l'on trouve si peu de gens raisonnables et agréables dans la conversation, c'est qu'il n'y a presque personne qui ne pense plutôt à ce qu'il veut dire, qu'à répondre précisément à ce qu'on lui dit. Les plus habiles et les plus complaisants se contentent de montrer seulement une mine attentive au même temps que l'on voit dans leurs yeux et dans leur esprit un égarement pour ce qu'on leur dit, et une précipitation pour retourner à ce qu'ils veulent dire; au lieu de considérer que c'est un mauvais moyen de plaire aux autres, ou de persuader que de chercher si fort à se plaire à soi-même, et que bien écouter et bien répondre est une de plus grandes perfections qu'on puisse avoir dans la conversation. (LA ROCHEFOUCAULD.)

1. La conversation doit être aisée et pleine de retenue. Pour y réussir, il faut bien écouter, répondre à propos, et ne point contredire.

2. C'est une folie que de tout condamner, ou de tout approuver. L'un et l'autre est un effet de la passion et de l'ignorance de celui qui parle.

3. Il ne faut pas trop expliquer les choses lorsqu'on a affaire à des gens d'esprit. On ne doit leur parler qu'à demi-mot. Un signe est souvent capable de leur faire connaître ce que nous voulons leur dire : lorsque cela ne suffit pas, on doit demeurer dans le silence. (DE VERNAGE.)

1. L'humeur plaît plus dans la conversation que l'esprit, et la douceur que la science.

2. La complaisance de faire paraître l'esprit des autres dans la conversation, est le véritable secret de faire admirer le sien aux autres. (AMELOT DE LA HOUSSAYE.)

Celui que vous aurez laissé parler longuement sans l'interrompre, ne manquera pas de vous tenir pour une personne d'esprit et de sens. (A. DE CHESNEL.)

Il se mêle ordinairement dans les conversations les plus saintes, un certain levain d'orgueil et de vanité qui en empêche tout le fruit. (*Maximes chrétiennes.*)

CONVOI DE LIMOGES (*Dicton*). On emploie cette phrase pour désigner des politesses trop cérémonieuses et des révérences sans fin. On prétend qu'autrefois, dans la ville de Limoges, il était d'usage de pousser la courtoisie jusqu'à reconduire un visiteur à la porte de son propre domicile; et comme celui-ci se croyait obligé, à son tour, de revenir sur ses pas avec celui qui l'avait ainsi accompagné, le cérémonial se prolongeait d'une manière outrée. On appela cette manie ridicule : *Convoi de Limoges.*

COQ (*Prov.*). Pour exprimer qu'une femme ne doit pas parler à la place ou plus haut que son mari, ou bien encore qu'il ne lui appartient pas de gouverner le ménage, on dit proverbialement : *La poule ne doit pas chanter devant le coq.* Dans les contrées pyrénéennes, on voit souvent ce proverbe inscrit sur la plaque de cuivre qui orne le front des mulets; et on y lit même cette variante : *Malheureuse est la maison où la poule chante et le coq se tait.*

COQ-A-L'ANE (*Dicton*). On appelle ainsi une méprise qui se produit dans la conversation, ou deux choses opposées qui y sont amenées simultanément, sans qu'il y ait le moindre rapport entre elles; comme, par exemple, si une personne faisant l'apologie d'un *coq*, parlait tout à coup d'un *âne*, dont il n'était nullement question dans le sujet entamé.

COQUE (*Prov.*). Afin de faire comprendre qu'on ne peut rien obtenir sans peine, les Latins disaient : *Qui nucleum esse vult, frangit nucem;* et nous répétons après eux : *Qui veut manger la noix, doit en casser la coque.*

COQUETTERIE. 1. La coquetterie est le

fond de l'humeur des femmes, mais toutes ne la mettent pas en pratique; parce que la coquetterie de quelques-unes est retenue par la crainte ou par la raison.

2. Les femmes croient souvent aimer, encore qu'elles n'aiment pas. L'occupation d'une intrigue, l'émotion d'esprit que donne la galanterie, la pente naturelle au plaisir d'être aimées et la peine de refuser, leur persuade qu'elles ont de la passion lorsqu'elles n'ont que de la coquetterie.

(La Rochefoucauld.)

La coquetterie, c'est le papillonnage du vice. (A. de Chesnel.)

COQUIN. Un coquin, dit Théophraste, est celui à qui les choses les plus honteuses ne coûtent rien à dire ou à faire, qui jure volontiers, et fait des serments en justice autant qu'on lui en demande; qui est perdu de réputation; que l'on outrage impunément; qui est un chicaneur de profession, un effronté, et qui se mêle de toutes sortes d'affaires.

COR (*Prov.*). On dit *appeler à cor et à cri*, lorsqu'on se trouve dans l'obligation de recourir à plusieurs moyens pour se faire entendre, ou bien qu'on réclame la présence de quelqu'un avec impatience. Ce proverbe vient d'un terme de vénerie : lorsqu'une meute est séparée durant une chasse, on la rassemble au moyen d'un cor et des cris des piqueurs.

CORDE (*Prov.*). Sous Louis XI, les supplices les plus ordinaires employés pour les malfaiteurs, étaient la corde ou la pendaison, et le sac dans lequel on les enfermait pour les jeter à la rivière. De là est venu ce proverbe : *Gens de sac et de corde*, pour désigner les bandits de tout genre.

CORDE D'OCNUS (*Prov.*). Ocnus était un Grec, dont la femme était aussi paresseuse et de mauvaise humeur qu'il était laborieux et doux. Un peintre célèbre, nommé Polygnote, qui était souvent témoin de ce qui se passait dans ce ménage mal assorti, s'avisa de représenter Ocnus tressant une corde de jonc, et ayant près de lui une ânesse qui mangeait cette corde à mesure qu'elle se faisait. On dit depuis lors d'une fainéante unie à un mari travailleur, qu'*elle ronge la corde d'Ocnus*.

CORDELIERS (*Prov.*). C'était autrefois un ordre de religieux mendiants. On disait alors, en parlant d'une chose dont on s'acquittait en prières et en remercîments : *Payer en monnaie de cordelier*.

CORINTHE (*Prov.*). Pour peindre la difficulté qu'il y a d'obtenir certaines choses, on dit proverbialement : *Tout le monde ne va pas à Corinthe*, ce qu'on trouve ainsi exprimé dans Horace :

Non cuivis homini contingit adire Corinthum.
(Hor., *Epist.* I, 17.)

Suivant Strabon, ce proverbe avait pris naissance de la situation formidable de la citadelle de cette ville ou Acro-Corinthe; mais d'autres auteurs prétendent qu'il faut le rapporter aux sommes énormes que la courtisane Laïs, l'une des merveilles corinthiennes, exigeait de ses adorateurs.

CORPS-SAINT (*Prov.*). Sous le pape Jean XXII, il s'était établi, sur presque tous les points de la France, des espèces de bureaux dans lesquels se vendaient les indulgences et les grâces que répandait la cour de Rome, et que tenaient, dans lesdits bureaux, des usuriers des plus mal famés. On appelait ces misérables des *cahorsins* ou *caoursins*, parce que Jean XXII était de Cahors. A la mort de ce pape, le peuple se rua sur les caoursins, que les officiers du roi ne surent mieux protéger alors qu'en les enlevant pour les emprisonner. De là le proverbe : *Enlevé comme un caoursin*, et d'où est venu par corruption : *Enlevé comme un corps saint*.

COSTUME. Le costume, dit Buffon, appartient à l'homme, il fait partie du caractère, comme le style fait partie de la pensée.

COUCHER (*Prov.*). On dit à ceux qui se disposent à faire, de leur vivant, l'abandon total de leur fortune : *Il ne faut pas se déshabiller avant de se coucher*. Les Espagnols s'expriment à ce sujet, d'une façon beaucoup plus claire, en ces termes : *Qui donne le sien avant de mourir, qu'il s'apprête à bien souffrir*.

COULEURS (*Prov.*). On dit de celui qui, malgré son ignorance, veut prononcer sur certaines choses : *C'est un aveugle qui juge des couleurs*. Ce proverbe ne manque pas de justesse; toutefois, il est des aveugles qui peuvent, à ce que l'on croit, juger des couleurs, et voici comment on cherche à l'établir dans le *Journal des Savants* du 3 septembre 1685 : « Les couleurs, dit le P. Regnault dans ses *Entretiens de physique*, ne sont dans les objets colorés que des tissus de parties propres à diriger vers nos yeux plus ou moins de rayons efficaces avec des vibrations plus ou moins fortes. Il ne faut qu'une nouvelle tissure de parties, pour offrir à la vue une couleur nouvelle. Le marbre noir réduit en poudre blanchit, et l'écrevisse en cuisant passe du vert au rouge, etc. Il y a sur une montagne de la Chine une statue qui présente un phénomène de la même espèce : elle se colore diversement selon les diverses variations de l'atmosphère, et elle marque ainsi le temps comme un baromètre. Ce changement dans les couleurs n'arrive qu'autant que les corps acquièrent une nouvelle disposition des parties; et comme un tact bien exercé suffit pour faire reconnaître et faire apprécier cette nouvelle disposition, il s'ensuit qu'il n'est pas impossible à un aveugle de juger des couleurs. »

COURAGE. Ce n'est pas seulement les armes à la main et sur le champ de bataille, qu'on peut donner des marques d'un courage que rien ne peut abattre; c'est aussi sur le lit de douleur. (Sénèque.)

On ne peut répondre de son courage, quand on n'a jamais été dans le péril.

(La Rochefoucauld.)

Le vrai courage est une des qualités qui supposent le plus de grandeur d'âme. J'en remarque beaucoup de sortes : un courage

contre sa fortune, qui est philosophie ; un courage contre les misères, qui est patience ; un courage à la guerre, qui est valeur ; un courage dans les entreprises, qui est hardiesse ; un courage contre l'injustice, qui est fermeté ; un courage contre le vice, qui est sévérité ; un courage de réflexion, de tempérament, etc. (VAUVENARGUES.)

COURROIE (*Prov.*). On dit de celui qui se montre libéral du bien des autres, *qu'il fait du cuir d'autrui large courroie*. Pour exprimer aussi que les démarches d'un ami sont plus que l'argent qu'on offre, on fait usage de cet autre proverbe : *Mieux vaut ami en voie, que deniers en courroie.*

COURTISANS. L'équitation est ce qu'un jeune prince apprend le mieux, parce que son cheval ne le flatte pas. (PLUTARQUE.)

Les courtisans n'ont d'autre dieu que l'intérêt, d'autre idole que la fortune, d'autre moyen de réussir qu'une véritable et naïve impudence ; ce sont des hommes avides, qui ne savent que recevoir, et envier tous ceux à qui l'on donne. N'espérez d'eux ni candeur, ni franchise, ni équité, ni générosité, ni bienveillance. Tordez-les, pressez-les, ils dégouttent l'orgueil, l'arrogance et la présomption. L'honneur, la vertu, la conscience sont, à la cour, des qualités inutiles, on ne sait qu'y faire d'un homme de bien. (LA BRUYÈRE.)

Il n'y a point de bœuf dont le travail soit plus laborieux que celui d'un courtisan, ni de valet dont la servilité soit plus grande. (A. DE CHESNEL.)

CRAINTE. 1. Le trouble des grandes craintes et des grandes douleurs tient quelquefois lieu de constance, par la confusion même qu'il répand dans l'esprit, et qui le fait agir avec une espèce d'emportement qui a toutes les apparences de l'insensibilité.

2. On ne s'avise guère d'aimer ce qu'on a une fois appris à craindre. (L'abbé PRÉVOST.)

CRÉDULITÉ. 1. C'est une grande faiblesse que de croire facilement, rien n'étant plus ordinaire que le mensonge.

2. On ne devrait point croire le mal, sans l'avoir bien examiné, ce qui ne se fait jamais, les hommes étant naturellement paresseux et malins. (DE VERNAGE.)

Trouvez seulement trois personnes pour leur faire accueillir une absurdité, et celle-ci se présentera bientôt en un fait grave à la controverse d'un millions de gens. (A. DE CHESNEL.)

CRIME. Si la crainte du supplice et non l'horreur du crime, ne devait seule nous arracher aux forfaits et à l'iniquité, nul homme ne serait injuste, et les méchants ne seraient que des maladroits. (CICÉRON.)

Le plus grand supplice des crimes est en eux-mêmes ; aussitôt qu'ils sont commis, dans le moment même où on les commet, ils reçoivent leur châtiment. (SÉNÈQUE.)

Haïssez le crime dans les méchants ; mais s'ils reviennent à la vertu, recevez-les dans votre sein, comme s'ils n'avaient jamais fait de fautes. (CONFUCIUS.)

Quelque crime toujours précède les grands crimes.
Quiconque a pu franchir les bornes légitimes,
Peut violer enfin les droits les plus sacrés.
Ainsi que la vertu, le crime a ses degrés. (RACINE.)

Ceux qui sont incapables de commettre de grands crimes, n'en soupçonnent pas facilement les autres. (LA ROCHEFOUCAULD.)

Qu'on examine la cause de tous les relâchements, on verra qu'elle vient de l'impunité des crimes, et non pas de la modération des peines. (MONTESQUIEU.)

Ce n'est point par la rigueur des supplices qu'on prévient le plus sûrement les crimes, mais par la certitude de la punition. (BECCARIA.)

1. La vie doit être un fardeau pour un méchant qui a une infinité de crimes à se reprocher.

2. Un crime entraîne presque tous les autres. (L'abbé PRÉVOST.)

... Qui connaît du ciel jusqu'où va la puissance?
En vain le meurtrier croit braver sa vengeance,
Par un signe éclatant s'il faut le découvrir,
Les marbres vont parler, les tombeaux vont s'ouvrir :
Il verra tout à coup, pour lui prouver son crime,
Du cercueil ébranlé s'échapper sa victime. (DUCIS.)

Le crime n'est pas toujours puni dans ce monde ; les fautes le sont toujours. (CHATEAUBRIAND.)

Le crime ne peut jamais être un élément politique ; le crime est la plus anti-nationale des choses humaines, puisque la société n'est et ne peut être que de la morale et de la vertu. (DE LAMARTINE.)

Lorsque le crime devient un art, il faut que la justice devienne une science. (D'OMS.)

CRITIQUE. Quand un écrivain débute, je crois que, comme il faut bien se garder de le décourager par des critiques outrées, il ne faut aussi, pour l'animer, employer la louange qu'avec réserve. Loin de nous plaindre d'un lecteur qui ne se conforme pas toujours à nos sentiments, nous devrions tout à la fois et lui savoir bon gré de nous faire quelquefois ouvrir les yeux sur nos fautes, et nous applaudir de cette pensée, qu'un juge, assez éclairé pour démêler les endroits faibles de nos ouvrages, doit communément l'être assez pour y découvrir aussi ce qui peut mériter quelque éloge. (L'abbé PRÉVOST.)

Le plaisir qu'on reçoit de la louange, n'est pas égal à la peine que fait la critique. On prend l'une pour un compliment, et l'autre pour une vérité. (Le prince DE LIGNE.)

Soyons modérés dans nos opinions, indulgents dans nos critiques, sincères admirateurs de tout ce qui mérite d'être admiré. Pleins de respect pour la noblesse de notre art, n'abaissons jamais notre caractère ; ne nous plaignons pas de notre destinée : qui se fait plaindre, se fait mépriser. Soyons les défenseurs naturels des suppliants ; notre plus beau droit est de sécher les larmes de l'infortune. Ne prostituons jamais notre talent à la puissance, mais n'ayons jamais d'humeur contre elle : celui qui blâme

avec aigreur admirera sans discernement. (CHATEAUBRIAND.)

La critique révolte ou décourage les hommes de lettres. Cependant, si elle est juste, ils n'ont que du profit à en tirer; et si elle ne l'est pas, elle ne saurait leur nuire. (A. DE CHESNEL.)

CROCODILE (*Prov.*). On dit proverbialement *larmes de crocodile*, pour signifier celles d'un hypocrite, quoique nous ne sachions pas que le reptile en question ait recours à ce piége pour attirer sa proie.

CROIX (*Prov.*). Anciennement, on disait d'un homme qui consacrait son zèle au succès d'une affaire, *qu'il baisait ses pouces en croix*.

CUISINE (*Dicton*). De nos jours on appelle trivialement les *parasites des flaireurs de cuisine*. Ce dicton vient des Grecs qui les nommaient aussi des *flaireurs de fumée*.

CUIVRE OU CHAIR (*Dicton*). On raconte qu'un juif ayant prêté une forte somme à un chrétien, avait posé comme condition expresse que le débiteur lui donnerait une livre de chair s'il ne remboursait pas l'argent au jour de l'échéance. Le chrétien, en effet, ne put payer, et le juif lui fit sommation d'avoir à exécuter la condition imposée et acceptée. L'affaire fut portée devant l'empereur turc Soliman. Après avoir entendu les deux parties, le prince remit un cimeterre entre les mains du juif et lui ordonna de couper lui-même au chrétien la livre de chair qu'il réclamait; mais il ajouta que s'il lui arrivait de ne pas couper exactement le poids convenu, il lui ferait aussi trancher la tête. Le juif, épouvanté d'une sentence aussi inattendue, renonça bien vite au droit qu'il avait invoqué ainsi qu'à sa créance, et de là naquit le proverbe latin : *Aut in ære aut in cute.*

CUPIDITÉ. Jamais la soif de la cupidité ne peut s'étancher, jamais elle n'est satisfaite; on est tourmenté par le désir d'augmenter ce qu'on possède; on l'est aussi par la crainte de le perdre. (CICÉRON.)

1. Rien ne suffit à la cupidité; peu de chose suffit à la nature. Tout ce qu'elle a rendu nécessaire à l'homme, elle l'a rendu facile à trouver. Tont désir ultérieur est le cri du vice et non pas du besoin.

2. Il manque bien des choses à l'indigence; mais tout manque à la cupidité. Un homme cupide n'est bon pour personne, il l'est bien moins pour lui-même. (SÉNÈQUE.)

CURE (*Prov.*). Nos pères, dont les mœurs étaient infiniment plus respectables que les nôtres, et qui avaient surtout une profonde vénération pour le foyer de famille et pour les devoirs religieux, disaient, en proverbe: *Il faut faire carême prenant avec sa femme et Pâques avec son curé.*

Pour exprimer la suffisance d'un ignorant qui a la prétention d'apprendre quelque chose à son maître, ils faisaient aussi emploi de cet adage : *C'est gros Jean qui remontre à son curé.*

CURIOSITÉ. Il y a des gens qui, à force de trop interroger, font deviner leur pensée en voulant découvrir celle des autres. (TACITE.)

La curiosité ne se rassasie jamais de savoir. (PEREZ.)

Il y a deux sortes de curiosités. L'une d'intérêt, qui nous porte à désirer d'apprendre ce qui peut nous être utile; et l'autre d'orgueil, qui vient du désir de savoir ce que les autres ignorent. (LA ROCHEFOUCAULD.)

D

DANGER. C'est manquer d'esprit et de jugement, dit de Vernage, que de ne pas connaître le péril; c'est être stupide ou téméraire que de ne le pas craindre, et de s'y exposer d'une manière inconsidérée.

DÉBITEUR (*Prov.*). Autrefois, pour désigner un mauvais payeur qui cherchait à se libérer de ses dettes d'une manière telle quelle, on avait coutume de dire : *Il paie en chas et en ras*. Le mot *chas* signifiait une grange, et *ras* une terre en friche. C'est donc par erreur que quelques-uns écrivent en *chats* et en *rats*

DÉFAUTS. Je suis homme, et je ne prétends pas être exempt des défauts qui sont attachés à la nature humaine. (TÉRENCE.)

Chacun trouvera en lui-même les défauts qu'il remarque dans les autres : les défauts des autres sont devant nous; les nôtres sont derrière. (SÉNÈQUE.)

1. On s'instruit aussi bien par les défauts des autres que par leur instruction. L'exemple de l'imperfection sert presque autant à se rendre parfait que celui de l'habileté et de la perfection.

2. Nous n'avouons de petits défauts que pour persuader que nous n'en avons pas de grands.

3. C'est une force d'esprit que d'avouer sincèrement nos défauts et nos perfections; et c'est une faiblesse de ne pas demeurer d'accord du bien ou du mal qui est en nous.

4. Les gens heureux ne se corrigent guère : ils croient toujours avoir raison quand la fortune soutient leur mauvaise conduite. (LA ROCHEFOUCAULD.)

1. On ne condamne ordinairement dans les autres que ses propres défauts.

2. Il est inutile de reprendre les personnes qui ne veulent pas connaître leurs défauts, ou qui ne veulent pas les avouer. (DE VERNAGE.)

S'étonner des défauts d'autrui, c'est ignorance; s'en choquer, c'est présomption; les reprocher, c'est bêtise. (LA BRUYÈRE.)

Nous sommes très-enclins à censurer les autres, même d'une manière tranchante, et cependant nous ne saurions souffrir qu'ils nous donnent des avis. Rien ne découvre mieux notre faiblesse que d'avoir de si bons

yeux pour voir les défauts des autres, et d'être aveugles sur les nôtres.

(Guillaume PENN.)

Nous vivons avec nos défauts comme avec les odeurs que nous portons : nous ne les sentons pas, elles n'incommodent que les autres. (Mme DE LAMBERT.)

Si l'on pressentait la peine qu'il y a à se corriger, on n'en aurait point à se garantir de ses défauts. (STANISLAS.)

Il faut se corriger toujours, et même la veille de sa mort. (Mme GEOFFRIN.)

1. Un défaut est rarement isole, ni un ridicule non plus.

2. Avouer un défaut, c'est éviter qu'on nous le reproche. (A. DE CHESNEL.)

Chacun de nous, dans le monde, fait son petit cours de diplomatie : on cache ses défauts et on se montre toujours de son beau côté. Personne n'avoue les secrets de sa toilette et de son esprit. Il en est des défauts de l'esprit comme des infirmités du corps : on les cache soigneusement. L'imperfection est une des lois de la nature humaine; nous sommes des êtres incomplets; cela devrait nous rendre tolerants. Loin de là, nous cherchons toujours à mettre en relief les défauts d'autrui, et à faire rentrer les nôtres dans l'ombre. Personne ne s'y trompe, chacun devine à peu près la valeur de son voisin. (DE MÉRICLET.)

On corrige plutôt les défauts des autres en les souffrant avec patience, qu'en les reprenant avec orgueil. (*Maximes chrétiennes.*)

DÉFIANCE. 1. Plusieurs enseignent à tromper par la trop grande crainte qu'ils ont d'être trompés. Leur défiance excessive justifie en quelque sorte ceux qui la trompent.

2. La défiance fait presque toujours naître l'infidélité. (SÉNÈQUE.)

1. Ce qui nous empêche d'ordinaire de faire voir le fond de notre cœur à nos amis, n'est pas tant la défiance que nous avons d'eux, que celle que nous avons de nous-mêmes.

2. Quelque défiance que nous ayons de la sincérité de ceux qui nous parlent, nous croyons toujours qu'ils nous disent plus vrai qu'aux autres. (LA ROCHEFOUCAULD.)

Je ne trouve point de honte à être trompé; j'en trouve beaucoup à se défier de tout le monde. Etre trompé, c'est payer le tribut qu'on doit à l'humanité. Le sage peut l'être une fois; la seconde fois c'est l'imprudent qu'on trompe. La honte de la première tromperie est toute à celui qui la faite; celui qui l'essuie ne partage que la seconde. Mais se défier de tout le monde, c'est donner mauvaise opinion de son cœur; car, ou l'on juge des autres par soi-même, ou l'on se croit seul homme de bien : quel orgueil! César disait : *J'aime mieux périr une fois que de me défier toujours.* (DESMAHIS.)

1. On est souvent trompé par la confiance; mais on se trompe soi-même par la défiance.

2. Les méchants se mettent en garde et les sots aussi. Les bons et les gens d'esprit, jamais Les méchants croient lire dans les yeux qu'on les a devinés, le sots se méfient de tous ceux à qui ils trouvent de la supériorité. Les hommes bons ou spirituels ont assez bonne opinion des autres pour s'en croire aimés. (Le prince DE LIGNE.)

Nous avons une défiance timide de la providence de Dieu dans les affaires temporelles, et, pour l'affaire du salut, nous avons une confiance téméraire en sa miséricorde. (*Maximes chrétiennes.*)

DÉGOUT. Quand le dégoût que nous avons pour le monde, dit l'auteur des *Maximes chrétiennes*, n'est pas un effet de la grâce, mais de l'orgueil et de l'amour-propre, il nous ramène bien à nous-mêmes, mais il ne nous conduit point à Dieu.

DEGUISEMENT. Selon La Rochefoucauld, nous sommes si accoutumés à nous déguiser aux autres, qu'enfin nous nous déguisons à nous-mêmes.

DÉLICATESSE. Nous avons souvent pour les autres, écrit madame de Sévigné, des délicatesses qu'ils n'ont pas pour eux-mêmes.

DEMAIN (*dicton*). Une expresson qui nous vient des anciens, et que l'on emploie fréquemment, lorsqu'on ne veut pas être distrait du plaisir auquel on se livre, est celle-ci : *A demain les affaires.* Nous rappellerons, en laissant parler Montaigne, quelle est l'origine de ce dicton, que l'on rencontre d'ailleurs dans l'histoire des Thébains : « Plutarque fait le conte d'Archias, tyran de Thèbes, qui, le soir avant l'exécution de l'entreprise que Pélopidas avait faite de le tuer, pour remettre son pays en liberté, il lui fut écrit par un autre Archias, athénien, de point en point ce qu'on lui préparait; et que ce paquet lui ayant été rendu pendant son souper, il remit à l'ouvrir, disant ce mot, qui, depuis, passa de proverbe en Grèce ; *A demain les affaires.* Un sage homme peut, à mon opinion, pour l'intérêt d'autrui, comme pour ne rompre indécemment compagnie, ou pour ne discontinuer une autre affaire d'importance, remettre à entendre ce qu'on lui apporte de nouveau : mais pour son intérêt ou plaisir particulier, même s'il est homme ayant charge publique, pour ne rompre son plaisir, voire ni son sommeil, il est inexcusable. »

Les Espagnols, dont presque tous les actes s'accomplissent avec lenteur, c'est-à-dire avec réflexion, font aussi un usage fréquent de cette phrase sacramentelle : *Veremos manana : « Nous verrons demain. »*

DEMOCRATIE. La meilleure démocratie est celle qui ressemble le plus à la monarchie. C'est ce que dit Platon. C'était quelque chose d'approchant lorsqu'après les journées de juillet, en 1830, Lafayette disait au peuple, en lui montrant un roi : *Voilà la meilleure des républiques.*

M. Emile de Girardin a écrit : « La démocratie veut-elle arriver? veut-elle être le travail, le progrès, la liberté; ou veut-elle être la bataille, la victoire, la révolution? Telle est la question que doit se poser la démocratie, instruite par l'expérience de trois

révolutions, qui toutes trois ont avorté. Pourquoi ont-elles avorté toutes les trois? parce qu'elles sont arrivées brusquement avant terme, moins comme des effets que comme des accidents, plutôt comme des explosions que comme des solutions, devançant ce qu'elles auraient dû suivre : l'instruction populaire et le bien-être universel »

DENTS (*Prov.*). Pour exprimer le mensonge le plus effronté, on fait généralement usage de ce proverbe : *Mentir comme un arracheur de dents.* Pour qui connaît en effet les parades, les affiches, les prospectus et les réclames de ces charlatans, on ne doit trouver aucune calomnie à la comparaison. Les anciens disaient : *Mentir comme un poëte.* On emploie aussi ce dicton : *Faire de l'alchimie avec les dents,* ce qui signifie qu'on remplit sa bourse aux dépens de son estomac. Enfin, tenter une chose impossible se rend par un autre proverbe : *Autant vaudrait essayer de prendre la lune avec les dents.*

DÉPENDRE (*Prov.*). Pour faire connaître que l'on a quelqu'un entièrement à sa dévotion, on dit de lui : *Il est à moi à vendre et à dépendre.* Ce dernier mot était jadis le synonyme de *dépenser.*

DÉSESPOIR. L'abattement est souvent pire que sa cause ; il met le comble à nos maux en nous ôtant les moyens d'y remédier. (DUCLOS.)

C'est bien peu connaître les chances de la fortune, que de s'abandonner au désespoir. (DE BUGNY.)

DESIRS. Imposons à nos désirs de se soumettre à la raison ; qu'ils soient toujours tranquilles, et que jamais ils ne portent trouble dans notre âme. C'est de là que résultent la sagesse, la constance et la modération. (CICÉRON.)

Veux-tu que tes désirs aient toujours leur effet? ne désire que ce qui dépend de toi. (EPICTÈTE.)

Il est plus aisé d'éteindre un premier désir, que de satisfaire tous ceux qui le suivent. (LA ROCHEFOUCAULD.)

1. Si l'on savait borner ses désirs, on éviterait bien des maux, et l'on se procurerait beaucoup de biens.

2. La trop grande passion qu'on fait paraître pour les choses que l'on désire, empêche souvent de les obtenir. Il y a des choses qu'il faut mépriser en apparence, pour les avoir plus facilement. (DE VERNAGE.)

L'espérance a presque la même force que la foi. Le désir est le père de la puissance : quiconque désire fortement, obtient. (CHATEAUBRIAND.)

Ce qui nous empêche souvent d'exécuter nos bons desseins, c'est que nous ne faisons pas réflexion qu'il est aussi aisé à Dieu de nous faire faire de saintes actions, que de nous inspirer de saints désirs. (*Maximes chrétiennes.*)

DESPOTISME. Le despotisme le plus grand a toujours une limite qu'il ne peut franchir, un côté faible qu'on peut attaquer : c'est comme le talon d'Achille. (A. DE CHESNEL.)

DESSERRE (*Prov.*). On dit qu'une arme à feu est dure à la desserre, quand le ressort qui fait mouvoir le chien ne se débande pas aisément. Par extension on emploie ce proverbe : *Etre dur à la desserre,* pour exprimer l'avarice.

DESTINÉE. En toute occasion, dit Epictète, sois prêt à suivre la destinée que t'a imposée la Providence. Quand tu t'obstinerais à lui résister, il faudrait toujours la suivre malgré toi.

DETTES. Nos années, nos dettes, nos ennemis, sont toujours en plus grand nombre que nous ne croyons. (Mme DU DEFFANT.)

1. Le second vice est de mentir, le premier est de s'endetter. Le mensonge monte à cheval sur la dette.

2. Pensez-vous bien à ce que vous faites lorsque vous vous endettez? vous donnez des droits à un autre homme sur vous.

3. L'emprunteur et le créancier sont deux esclaves : l'un du prêteur, l'autre du débiteur. Ayez horreur de cette chaîne ; conservez votre liberté et votre indépendance. (FRANKLIN.)

DETTES (*Prov.*). On dit proverbialement : *Le chagrin ne paie pas les dettes,* ou bien : *Cent heures de chagrin ne paient pas un sou de dettes.* Mais il faut saisir le sens moral de ces proverbes : ils ne signifient pas qu'il faille se rire de ses obligations ; mais bien s'imposer le travail pour se mettre à même de les remplir honorablement.

DEVOIRS. Tous les devoirs se mesurent par les rapports qui lient les hommes entre eux. C'est ton père? Ton devoir est d'en prendre soin, de lui céder, de souffrir ses réprimandes. Ton frère t'a fait une injustice? remplis tes devoirs envers lui, et ne considère pas ce qu'il a fait, mais ce que tu dois faire, et ce que la nature exige de toi. (EPICTÈTE.)

C'est souvent faute d'être éclairé sur ses devoir que l'on y manque. (Le prince DE LIGNE.)

DEVOIRS. (*Prov.*). Au moyen âge, l'esprit chevaleresque imposait le dévouement absolu pour Dieu, le prince, l'honneur, une femme et l'amitié. Aussi le gentilhomme disait-il alors : *Fais ce que dois, advienne que pourra.*

DÉVOTION. Toute dévotion est fausse, qui n'est point fondée sur l'humilité chrétienne et la charité envers le prochain. Ce n'est souvent qu'un orgueil de philosophe, qui croit, en méprisant le monde, se venger des mépris et des mécontentements qu'il en a reçus. (LA ROCHEFOUCAULD.)

Il n'y a rien qui soit plus capable de décrier la véritable piété, qu'une dévotion mal réglée, bizarre et incommode. La vertu la plus pure n'est pas incompatible avec la civilité et les bienséances. (DE VERNAGE.)

DIABLE (*Prov.*). On dit généralement d'une chose qu'on s'est procurée par des moyens condamnables, que le bien mal acquis ne profite pas. Mais nos pères avaient encore ces proverbes : *Du diable vint, au*



diable retourna; puis : *Ce qui est venu de pille pille, s'en va de tire tire.*

DIABLE A QUATRE (*Prov.*). Dans les *mystères* ou comédies religieuses qui se jouaient au xve siècle, on introduisait toujours des diables, afin d'effrayer les pécheurs ; mais dans les petites pièces il n'en paraissait que deux, tandis qu'on en montrait toujours quatre dans les grandes. Comme ce dernier nombre augmentait le tapage infernal, on disait alors *faire le diable à quatre*, pour annoncer une représentation à grand vacarme.

DIEU. Les dogmes religieux nous enseignent quelle est l'essence de Dieu, ses attributs et sa grandeur. Nous apprenons pourquoi il règne en nous par intuition, avant même que l'on nous ait fait connaître son omnipotence. Mais nous ne saurions définir Dieu avec nos idées propres, nos idées vulgaires ; car il n'est permis à l'homme de se rendre compte des choses qu'autant qu'il peut les comparer à d'autres choses ou les soumettre à des règles mathématiques. Or, Dieu échappe à cet ordre d'investigations. Mais lorsque l'amour pour le Tout-Puissant est sincère, actif, on trouve en soi des termes plus ou moins dignes, plus ou moins sympathiques, pour exprimer cet amour et l'admiration dont on est rempli. (N.)

Que tes premiers respects soient pour la Divinité ; tes seconds pour tes parents. (PHOCYLIDE.)

Révère la divinité, c'est ton premier devoir. (PYTHAGORE.)

Embrasser en imagination l'étendue de la terre et tant d'œuvres magnifiques, innombrables, le bel ordre de l'univers ; tout cela peut-il vous sembler l'ouvrage d'un aveugle hasard ? (SOCRATE.)

Dans une bataille, ceux qui craignent le plus les dieux sont ceux qui craignent le moins les hommes. (XÉNOPHON.)

Dieu nous a donné deux ailes pour aller à lui : l'amour et la raison. (PLATON.)

1. Il n'est point de peuple si sauvage, si barbare, qui, même en ignorant ce qu'il faut penser de Dieu, ne sache qu'on doit croire à son existence ; et l'idée de Dieu est pour l'homme comme un souvenir et une reconnaissance de son origine.

2. La beauté de la création, l'ordre majestueux des corps célestes, nous obligent d'avouer qu'il existe un Être éternel et puissant, nous forcent à le reconnaître et à l'admirer. (CICÉRON.)

Le ciel, la terre, la mer, la lumière et la vie, l'intelligence et les arts ; tous ces dons de la nature sont les dons de la Divinité, auteur de la matière et cause première de toutes les causes. Ne dites donc pas : Je n'ai rien reçu de Dieu, j'ai tout reçu de la nature. Mortel ingrat ! cette nature qui nous a tout donné, n'est-ce pas Dieu lui-même ? Et vous attribuez à la nature les biens dont vous jouissez, au lieu de les rapporter à Dieu ! Vous déguisez le nom de votre bienfaiteur pour déguiser votre ingratitude, et vous n'êtes que plus ingrat. (SÉNÈQUE.)

Dieu est celui qui tient l'être de soi-même, et de qui les autres le tiennent ; qui n'engendre point et qui n'est point engendré, et à qui rien n'est semblable dans toute l'étendue des êtres. (MAHOMET.)

Vouloir ce que Dieu veut, c'est la seule science qui nous met en repos. (MALHERBE.)

L'impossibilité où je suis de prouver que Dieu n'est pas me découvre son existence. (PASCAL.)

Ceux qui ont dit « qu'une fatalité aveugle a produit tous les effets que nous voyons dans le monde, » ont dit une grande absurdité ; car quelle plus grande absurdité qu'une fatalité aveugle qui aurait produit des êtres intelligents ? (MONTESQUIEU.)

1. Comme la crainte de Dieu est le commencement de la sagesse, aussi l'oubli de cette crainte salutaire est la source de tous les déréglements de l'homme.

2. Nous ne devons proprement craindre et aimer que Dieu, puisqu'il n'y a que lui seul qui nous puisse rendre heureux ou malheureux. (DE VERNAGE.)

La nature n'est autre chose que Dieu lui-même, agissant ou selon certaines lois qu'il a établies très-librement, ou par l'application des créatures qu'il a faites et qu'il conserve. (BAYLE.)

1. Les cérémonies religieuses ont partout quelque ressemblance et quelque différence ; mais on adore Dieu par toute la terre.

2. L'univers prouve un Dieu, comme une horloge un horloger. (VOLTAIRE.)

1. Tenez votre âme en état de désirer toujours qu'il y ait un Dieu, et vous n'en douterez jamais. Ce qui nous intéresse, c'est que chacun sache qu'il existe un arbitre du sort des humains, dont nous sommes tous les enfants, qui nous prescrit à tous d'être justes, de nous aimer les uns les autres, d'être bienfaisants et miséricordieux, de tenir nos engagements envers tout le monde, même envers nos ennemis ; qu'après cette vie il en est une autre dans laquelle cet Être suprême sera le rémunérateur des bons et le juge des méchants.

2. Le spectacle de la nature, si riche, si varié pour ceux qui reconnaissent un Dieu, est mort aux yeux de l'athée ; et dans cette harmonie des êtres où tout parle de Dieu d'une voix si douce, il n'aperçoit qu'un silence éternel. (J.-J. ROUSSEAU.)

L'existence de Dieu, pour être reconnue, n'aurait besoin que de notre sentiment intérieur, quand même le témoignage universel des hommes, et celui de la nature entière, ne s'y joindraient pas. (D'ALEMBERT.)

Il y a un Dieu : cela me suffit. La nature nous l'annonce, l'univers découvre les traces de sa puissance. Ces régions lumineuses où mille mondes brillants roulent dans leurs sphères, où mille soleils gardent un repos majestueux, sont remplis de la splendeur divine. Ces êtres innombrables qui, d'un pas toujours égal, et avec des rayons dont le temps n'affaiblit pas l'éclat, marchent dans un ordre réglé par des lois secrètes, sans jamais s'écarter de leurs orbites, c'est

Dieu qui trace leur route; sa volonté est leur force; il leur partage le mouvement, le repos et les autres qualités, suivant les proportions et les fins qu'il a prévues.
(HALLER.)

En remontant d'âge en âge jusqu'à l'origine du genre humain, on trouve la croyance de Dieu et d'une vie future établie chez tous les peuples. Sur cette croyance, unique sanction des devoirs, seule garantie de l'ordre et des lois, repose la société, qui s'ébranle dès qu'on y porte atteinte.
(L'abbé DE LAMENNAIS.)

La justice de Dieu a son aurore sur la terre et son midi dans le ciel; mais ce que je vois de l'aurore suffit pour m'enseigner le soleil. (SAINT-MARC GIRARDIN.)

Chaque chose a son contraire; l'une est opposée à l'autre, et rien ne manque aux œuvres de Dieu. (*L'Ecclésiastique.*)

DIPLOMATIE. La diplomatie, dit M. Capefigue, c'est l'indifférence, c'est le scepticisme en action, c'est le pays sans foi, sans conviction, sans principes, où l'esprit déguisé et la conscience en cuirasse, vivent au jour le jour, dans l'intérêt du moment.

DISCRETION. Si je croyais que ma chemise sût mon secret, je la brûlerais sur-le-champ. (CHARLES VIII.)

Un cœur sans secret, c'est une lettre ouverte. (Balthasar GRACIAN.)

Trop et trop peu de secret sur nos affaires témoignent également une âme faible.
(VAUVENARGUES.)

DISCUSSION. Les disputes au lieu d'éclairer les matières embarrassées, les rendent presque toujours plus obscures, plus difficiles, et embrouillent jusqu'aux choses les plus claires. (DE VERNAGE.)

Si l'on voulait disputer sur tout ce qui peut donner lieu à des disputes, on n'en finirait pas. (Guillaume PENN.)

Quand les hommes éclairés disputent longtemps, il y a grande apparence que la question n'est pas claire. (VOLTAIRE.)

DISSIMULATION. La dissimulation est un certain art de composer ses paroles et ses actions pour une mauvaise fin.
(THÉOPHRASTE.)

1. L'art de dissimuler est celui qui est du plus grand usage.

2. Couvre ton cœur d'une haie de défiance, aux espions de ta pensée.

3. Celui qui découvre domine.
(Balthasar GRACIAN.)

On aime à deviner les autres, mais on n'aime pas à être deviné.
(LA ROCHEFOUCAULD.)

DOIGTS (*Prov.*). Chez les anciens, le symbole de l'union ou de l'alliance était figuré par deux mains jointes. De là le proverbe : ***Etre unis comme les doigts de la main***

DONS. On ne doit accorder que fort difficilement ce que l'on ne saurait ôter après l'avoir accordé. (DE VERNAGE.)

Donner à ceux qui sont en faveur et en autorité, ce n'est pas libéralité, c'est trafic.
(AMELOT DE LA HOUSSAYE.)

DORÉ (*Prov.*). Pour désigner une vieille femme qui outre sa parure afin de chercher à paraître plus jeune, il y a ce proverbe : ***A veille mule, frein doré.*** Madame de Sévigné disait sagement à ce sujet : « Quand on n'achète pas un visage neuf, les atours ne font pas un bel effet. »

DOS (*Prov.*). On dit d'un poltron : ***Mal est caché à qui l'on voit le dos.*** On entend par là que celui qui tourne le dos se donne la réputation d'un lâche, et s'expose ainsi à des attaques d'un autre genre.

DOUBLURE (*Prov.*). Pour exprimer qu'avec les gens habiles on gagne rarement à se montrer rusé, on emploie ce proverbe : ***Fin contre fin n'est bon à faire doublure.*** Les Italiens disent, dans le même sens : ***Dur contre dur ne fait pas bon mur.***

DOUCEUR. Il n'y a, dit La Rochefoucauld, que les personnes qui ont de la fermeté qui puissent avoir une véritable douceur : celles qui paraissent douces n'ont d'ordinaire que de la faiblesse, qui se convertit aisément en aigreur.

DOULEUR. La violence de la douleur ouvre un passage à la plainte. (VIRGILE.)

La douleur du corps est le seul mal de la vie que la raison ne peut guérir ni affaiblir.
(LA ROCHEFOUCAULD.)

L'homme qui ne connaîtrait pas la douleur, ne connaîtrait ni l'attendrissement de l'humanité, ni la douceur de la commisération; son cœur ne serait ému de rien, il ne serait pas sociable, il serait un monstre parmi ses semblables. (J.-J. ROUSSEAU.)

Qu'importe que la voix soit vulgaire ou sublime?
La douleur n'a qu'un cri qui sort du même abîme.
(Mme DESBORDES-VALMORE.)

DRAP (*Prov.*). Pour exprimer qu'en mesurant une chose, quelque longue qu'elle soit, on arrive toujours à sa fin, on dit : ***Au bout de l'aune faut le drap.*** C'est le ***quidquid extremum breve*** des Latins.

DROIT. Donnons avec noblesse, retirons sans dureté ce qu'on peut nous devoir. S'agit-il de vendre, de louer, de régler avec nos voisins les limites de nos possessions, dans toutes nos affaires enfin, montrons-nous justes et faciles. Evitons les procès autant qu'on peut raisonnablement le faire, j'oserais même dire un peu plus qu'on ne le peut raisonnablement; car ce n'est pas seulement une générosité, c'est souvent un grand avantage de relâcher quelque chose de ses droits. (CICÉRON.)

La mesure du droit, c'est l'utilité; il varie selon les temps et les lieux. (TACITE.)

1. Il n'y a pas de droit contre le droit.

2. Un droit reconnu n'est rien, s'il n'est sous la sauvegarde d'une protection suffisante. (BOSSUET.)

Point de droits sans devoirs et point de devoirs sans droits. Le tort de notre ordre social est d'avoir mis d'un côté tous les droits, de l'autre tous les devoirs.
(MERCIER DE LA RIVIÈRE.)

On abdique un droit, on n'abdique pas un devoir. (Le comte DE CHAMBORD.)

Les droits ne sont rien où n'est plus la force de les faire valoir. (GUIZOT.)

Le droit est la plus dangereuse de toutes les armes, malheur à qui la laisse à ses ennemis ! (DE LAMARTINE.)

DUEL. Le duel est condamné par la religion, il n'y a donc pas à le défendre. Il est seulement à déplorer que, dans l'état de nos mœurs, un homme, dans certaines positions, comme le militaire par exemple, ne puisse se soustraire à un duel sans se déshonorer aux yeux du préjugé. Après cela, outre l'absurdité de se croire obligé de laver une injure par le sacrifice, soit de sa propre vie, soit de celle de son adversaire, il est à remarquer que, dans la plupart des combats singuliers, le champion du côté duquel se trouve le droit, est presque constamment victime, parce que celui qui fait le métier de spadassin est toujours aussi habile dans les armes qu'il est insolent. Et cependant, qu'on ne s'y méprenne pas : ces fanfarons, experts à manier un fleuret ou un pistolet, sont le plus ordinairement des lâches dans tous les dangers où ils cessent de compter sur l'avantage que leur donnent leur exercice et leur adresse habituels. Or, qui dit lâche, dit un être méprisable sous tous les autres rapports. (N.)

Le monde, tout injuste qu'il est, n'accusera point de lâcheté un officier qui évite les duels, si cet officier fait son devoir, dans l'occasion, pour le service de son prince et de sa patrie. On distingue aisément la poltronnerie d'avec la sagesse.

(L'abbé PREVOST.)

De tous les égarements de l'esprit humain, le plus inconcevable est ce zèle sanguinaire qui croit honorer Dieu, en donnant la mort à celui qui l'offense.

(Mme DE GENLIS.)

N'est-ce pas l'opinion, dont l'ordre impitoyable
Prescrit à deux amis un cartel effroyable,
Pour un mot, pour un geste échappé sans dessein,
Les force, par décence, à se percer le sein ;
Leur rend, par point d'honneur, le meurtre légitime,
Et leur fait, en pleurant, égorger la victime.

(DELILLE.)

DUPERIE. Il n'y aurait que demi mal d'être dupe, si l'on n'était de plus calomnié par le dupeur. (Mme DE NECKER.)

E

ECHOS DE LA PENSEE. 1. C'est une grande misère que de n'avoir pas assez d'esprit pour bien parler, ni assez de jugement pour se taire. Voilà le principe de toute impertinence.

2. Les plus grandes choses n'ont besoin que d'être dites simplement : elles se gâtent par l'emphase. Il faut dire noblement les plus petites : elles ne se soutiennent que par l'expression, le ton, la manière.

3. Les passions ne s'affaiblissent point d'ordinaire pendant qu'on les suit et qu'on remplit son esprit d'idées qui les excitent. Pour les affaiblir, il faut faire en sorte que l'esprit s'y applique peu, qu'il en soit souvent distrait, et qu'il n'ait pas le temps de les satisfaire et de les sentir.

4. Il n'est pas si facile qu'on se l'imagine de plaire aux gens : pour en venir à bout, il faut de l'adresse et du bonheur, surtout lorsqu'on ne veut point employer la flatterie.

5. Le moyen de plaire, ce n'est point de faire sentir sa supériorité, c'est de la cacher.

6. Le talent de plaire est de tous les talents, le plus désiré, le plus agréable, le plus indéfinissable. Il emploie les vertus, les grâces, les ridicules, il fait valoir le mérite ou y supplée. La nature le donne, l'amour-propre le cultive, la sagesse même ne le néglige pas.

7. Il ne faut jamais hasarder la plaisanterie, même la plus douce et la plus permise, qu'avec des gens polis et qui ont de l'esprit.

8. La plus nécessaire disposition pour goûter les plaisirs est de savoir s'en passer.

9. Les plaisirs du monde sont trompeurs : ils promettent plus qu'ils ne donnent ; ils nous inquiètent dans leurs recherches, ne nous satisfont point dans leur possession, et nous désespèrent dans leur perte.

10. La vraie politesse ne consiste pas à faire des compliments et des révérences, mais à dire et à faire des choses agréables à ceux avec qui nous vivons.

11. Les manières polies donnent cours au mérite et le rendent agréable ; car il faut avoir de bien éminentes qualités pour se soutenir dans la politesse.

12. Un poltron peut être un fort honnête homme, tant qu'il n'occupe point la place d'un homme courageux, mais il ne doit pas la prendre ; il ne lui est jamais permis de s'essayer.

13. Quelque variété qui paraisse dans le monde, on y remarque néanmoins un certain enchaînement secret et un ordre réglé de tout temps par la Providence, qui fait que chaque chose marche en son rang, et suit le cours de sa destinée.

14. Celui qui aura bien étudié le cours des affaires du monde, y sentira une puissance supérieure qui les conduit autrement que les hommes ne s'y attendent, ce qui les doit convaincre qu'ils servent seulement aux desseins d'une suprême puissance à qui la gloire des succès appartient.

15. C'est raisonner fort mal, dit Sénèque, que de raisonner contre la Providence, puisque ses ordres ne se peuvent changer.

16. De la plus douce raillerie à l'offense, il n'y a souvent qu'un pas à faire.

17. Il faut savoir douter où il faut ; assurer où il faut ; se soumettre où il faut. Qui ne fait ainsi n'entend pas la force de la raison.

18. Le culte sans morale fait des hypocrites ou des superstitieux. La morale sans culte fait des philosophes et des sages mondains. Pour être chrétien, il faut joindre ensemble ces deux choses, c'est-à-dire le culte et la morale.

19. Il n'y a point de plus essentiel devoir pour l'homme, que de se bien instruire de la religion : elle seule peut lui apprendre ce qu'il a plu à Dieu de révéler, de promettre, d'ordonner, de défendre. Elle seule conserve le dépôt des vérités salutaires ; elle seule instruit des moyens de retourner à Dieu ; elle seule peut consoler, soutenir, conduire l'homme jusqu'au terme. Sans ce guide fidèle, l'homme vit au hasard ; il marche dans un perpétuel labyrinthe, retourne sans cesse sur ses pas, sans trouver d'issue, et ignore même s'il y en a une. Il suit en aveugle l'impulsion des sens, n'est touché que des objets présents, et se défie de la réalité de tout ce qui est invisible.

20. Il faut louer la vertu en quelque sujet qu'elle se rencontre.

21. Celui qui n'a aucune vertu porte toujours envie à celle des autres.

22. Rien n'engage tant un esprit raisonnable à supporter tranquillement les torts que lui ont faits des parents ou des amis, que de réfléchir sur les vices de l'humanité.

23. La plupart des hommes passent leur vie à s'ennuyer et à trouver la vie courte.

24. On espère vieillir et on craint la vieillesse, c'est-à-dire l'on aime la vie et l'on fuit la mort.

25. Les vieillards ont toujours la liberté d'être sages et de pouvoir s'exempter, avec bienséance, de toutes les gênes que l'opinion a su introduire dans le monde.

26. Le spectacle de l'univers non-seulement sert à nous convaincre de l'existence de Dieu, mais il nous montre encore son unité, sa puissance, sa sagesse, son indépendance, sa bonté, sa providence.

27. Il est plus glorieux de triompher de la volupté que des ennemis les plus redoutables.

28. La vérité prévaut toujours.

29. Celui-là se peut dire riche à qui rien ne manque que le superflu.

30. Un riche, vertueux et secourable, est, après un bon prince, l'image la plus ressemblante de l'Etre suprême. Il est capable de toutes les sortes de biens qu'il veut faire, c'est une puissanee que ses richesses lui donnent, puissance à laquelle le mérite et la plus grande vérité ne peuvent suppléer ni atteindre.

31. Les richesses produisent les grandes inquiétudes, puisqu'il faut les quitter et rendre compte de l'usage qu'on en a fait.

32. La sagesse est communément le fruit de l'expérience.

33. On est plus sociable et d'un meilleur commerce par le cœur que par l'esprit : il faut donc s'accommoder à tous les esprits.

34. C'est le rôle d'un sot d'être importun : un homme habile sent s'il convient ou s'il ennuie ; il sait disparaître au moment qui précède celui où il serait de trop quelque part.

35. Il est chimérique de dire que la douleur ne nous blesse que parce qu'on est au-dessus de tout cela. On n'est jamais au-dessus de la nature, si ce n'est par la grâce ; et jamais stoïque ne méprisa la gloire et l'estime des hommes par les seules forces de son esprit.

36. Dans tous les grands succès, attribuer tout au bonheur, ou tout au mérite, ce n'est pas penser juste. Quand on a bien étudié le caractère de l'esprit des hommes, on trouve la raison des bons et des mauvais succès qui leur sont arrivés.

37. Le temps emporte les peines et les plaisirs : chaque instant, quelque jeune que l'on soit, nous enlève une partie de nous-mêmes. Toutes choses entrent continuellement dans l'abîme du passé, d'où elles ne sortent plus.

38. Ce n'est pas seulement la valeur qui fait les hommes extraordinaires : c'est elle qui les commence et les autres vertus les achèvent.

39. Il n'y a que deux temps dans la vie où la vérité se montre utilement à nous : dans la jeunesse, pour nous instruire ; dans la vieillesse, pour nous consoler.

40. Les consolations les plus agréables pour les infortunés, ne sont pas toujours celles qui les empêchent de pleurer.

41. Les larmes du malheureux ne veulent être essuyées que par ceux qui savent en répandre.

42. Les pleurs de l'infortuné sont une source abondante dont le cours ne s'arrête que par épuisement.

43. Il y a des plaies qu'il faut savoir guérir sans les toucher : les consolations ne servent souvent qu'à aigrir nos douleurs.

44. L'amitié est descendue du ciel pour consoler les hommes des maux de la terre.

45. Un ami est une seconde âme que l'on se choisit pour lui communiquer tous les mouvements de la nôtre, et donner plus d'étendue à notre existence en la doublant. C'est le plaisir d'être deux fois.

46. De quelque manière que l'on se venge, excepté par la vertu, on se venge toujours mal.

47. La vertu ne nous paraîtrait pas si belle si elle n'était un triomphe.

48. Il n'y a de vrai bonheur pour l'homme sur la terre, que dans l'exercice de sa raison et des vertus de son cœur.

49. La plus belle faiblesse d'un homme, si c'en est une, c'est d'être sensible jusqu'aux larmes aux malheurs de son semblable.

50. La bonne reconnaissance est une noble dépendance et un hommage libre de notre cœur et de notre amitié, à celui qui la fait naître.

51. La voix des remords qui s'élève dans notre âme fait l'apologie de la vertu.

52. C'est la joie de l'âme qui conserve la santé du corps, et c'est le repos de la conscience qui sert de consolation à l'un et à l'autre dans toute sorte d'afflictions.

53. Quand la paresse pèse sur notre âme

elle la charge d'un fardeau si lourd qu'il anéantit toute son élasticité. Elle l'oppresse et l'embarrasse dans des chaînes de plomb, et en couvrant, pour ainsi dire, toute sa surface, elle l'empêche de se soulever et ne lui laisse pas la plus petite portion de sa vertu expansive. Il faut qu'elle étouffe.

54. Ceux qui, par état, sont chargés de mettre en mouvement ces voix d'airain dont l'articulation lugubre et monotone prononce si tristement qu'un tel est mort, trouveront aussi des bras qui feront pour eux le même office.

ECOLE. (*Dicton*). Lorsqu'au trictrac, un des joueurs a oublié de marquer des points auxquels il avait droit, son adversaire les compte à sa place, et l'on appelle cela des points d'école. *Faire une école*, alors, c'est laisser un point qu'on aurait dû marquer lui-même. Par suite on a pris l'habitude d'appliquer ce dicton à ceux des actes de la vie privée dans lesquels on commet une faute à *son préjudice*.

ECONOMIE. La vraie mesure de la richesse est de n'être ni trop près ni trop loin de la pauvreté. Sans l'économie il n'y a point de richesses assez grandes. Avec l'économie il n'y en a pas de trop petites.
(SÉNÈQUE.)

Celui qui ne voudra point voir diminuer ses biens, doit se faire une loi de ne dépenser que la moitié de son revenu et mettre l'autre à part. Celui qui veut augmenter son bien ne doit dépenser que le tiers. Il faut que celui qui dépense beaucoup sur un article, soit fort économe sur un autre.
(BACON.)

1. Quand un homme n'a pas de grands biens, il peut être chiche sans mériter d'être blâmé. Etre économe a toujours passé pour une marque de prudence, et celui qui a le bonheur d'avoir cette qualité, ne saurait se passer d'être en quelque manière chiche, sans quoi adieu l'économie.

2. La bonne économie est le milieu entre la prodigalité et l'avarice, elle doit s'y tenir si ferme, qu'elle ne penche ni d'un côté ni de l'autre. (OXENSTIERN.)

L'avarice est plus opposée à l'économie que la libéralité. (LA ROCHEFOUCAULD.)

La sordide avarice et la folle prodigalité, tempérées l'une par l'autre, produisent la sage économie. (LA BRUYÈRE.)

L'économie est la source de l'indépendance et de la libéralité. (Mme GEOFFRIN.)

1. Prenez garde aux menues dépenses. Si vous voulez connaître le chemin de la fortune, sachez qu'il est tout aussi uni que celui du marché. Ne faites aucune dépense que pour le bien des autres et pour le vôtre, c'est-à-dire, ne dépensez rien mal à propos. Quatre liards épargnés sont un sou que l'on gagne. Une épingle par jour coûte cinq sous par an. Pour cela il ne faut pas croire que l'économie ne se trouve que dans la privation ; c'est l'économie des imbéciles ; il n'est si sot avare qui n'y excelle ; il n'est si bavarde commère qui ne puisse en tenir école.

2. Si un homme ne sait pas épargner autant qu'il gagne, il mourra sans avoir un sou, après avoir été toute sa vie collé sur son ouvrage.

3. Si vous voulez être riches, n'apprenez pas seulement comme on gagne, sachez aussi comment on ménage. (FRANKLIN.)

Tout prodigue est un ennemi de la société. Tout homme économe est un bienfaiteur public. (ADAM SMITH.)

ECONOMIE POLITIQUE. C'est une science neuve quoique née depuis longtemps, et qui ne vit encore que d'illusions et d'utopies. (N.)

La loi de circulation est la seule qui puisse sauver les empires. (LAW.)

Dans certains livres, on propose pour modèles les nations qui ont peu de besoins ; il vaut mieux avoir beaucoup de besoins, et savoir les satisfaire. Stewart vante les Lacédémoniens, parce qu'ils savaient se priver de tout, ne sachant rien produire. C'est une perfection qui est partagée par les peuples les plus grossiers et les plus sauvages. (J.-B. SAY.)

Le crédit est la métamorphose des capitaux stables et engagés, en capitaux circulaires et dégagés. (CIESZKOWSKI.)

ECORCE (*Prov.*). Pour dire qu'il est sage de s'abstenir d'une intervention dans les querelles de famille, surtout entre mari et femme, ou frères et sœurs, on fait emploi de ce proverbe : *Il ne faut pas mettre le doigt entre le bois et l'écorce.*

ECRIRE. « Il y a des gens, dit le prince de Ligne, qui réfléchissent pour écrire, d'autres qui écrivent pour ne pas réfléchir : ceux-ci ne sont pas si bêtes, mais ceux qui les lisent, le sont, à mon avis. »

ECUELLE (*Prov.*). Au moyen âge, on plaçait quelquefois les convives par couple, homme et femme, et chaque couple mangeait alors dans la même assiette et buvait dans la même coupe, ce qui s'appelait *manger à la même écuelle*. Cette phrase est devenue proverbe pour signifier une grande intimité. On dit aussi de celui qui a fait un héritage d'une certaine importance : *Il a bien plu dans son écuelle.*

EDUCATION. La bonne éducation doit avoir pour première base la religion et la morale. Mais ce principe une fois posé, il est difficile de décider ensuite quelles sont les meilleures règles pour achever, pour perfectionner la construction de l'édifice ; et vingt siècles d'études laissent encore subsister aujourd'hui une controverse active sur cet important sujet. D'abord, les moyens généraux dont on fait usage ne sauraient obtenir les mêmes résultats chez tous les enfants, puisque chacun de ceux-ci offre pour ainsi dire une nature particulière. Après cela vient le choix du système, de la méthode à suivre : car que de choses n'a-t-on pas écrites sur l'enseignement ! Enfin on se pose aussi des questions, comme celles-ci, par exemple : L'éducation dans la famille vaut-elle mieux que l'éducation publique ? Nous nous permettrons de répondre OUI, s'il s'agit du maintien de la pureté des mœurs

et des affections du sang; NON, *peut-être*, pour les obligations qui, plus tard, doivent être remplies dans la société. L'éducation doit-elle être classique ou simplement professionnelle? Il nous semble que cette question se résout d'elle-même, et nous ne concevons pas qu'elle puisse faire naître la moindre hésitation. Rien ne s'oppose en effet à ce que l'instruction soit toujours classique pour les enfants appelés à jouir des richesses qui ont été acquises par leurs pères, ou pour ceux que l'on destine au barreau, au sacerdoce ou au professorat; mais il est évident qu'elle est le plus souvent inutile, sinon ridicule pour les jeunes gens qui doivent exercer un métier ou suivre une carrière à laquelle les lettres demeurent étrangères. (N.)

Si de vos enfants vous voulez faire des hommes, éloignez d'eux la délicatesse; que leur éducation soit austère; qu'ils supportent le froid et le chaud, la soif et la faim; qu'ils aient des égards, de la complaisance pour leurs égaux, du respect pour leurs supérieurs; c'est ainsi que vous leur inspirerez la pureté des mœurs et la véritable noblesse des sentiments.

(THÉANO, femme de Pythagore.)

Ceux qui donnent une bonne éducation aux enfants, en sont bien davantage les pères que ceux qui les ont engendrés, puisque ceux-ci ne leur ont donné que la vie, et que les autres leur ont donné les moyens de la passer heureusement.

(ARISTOTE.)

Une bonne manière d'enseigner, c'est de faire des questions. Cette preuve décide de la pénétration de celui qui interroge et de la portée de celui qui répond. (BACON.)

1. Rien n'étouffe plus la doctrine que de mettre à toutes les choses une robe de docteur. Les gens qui veulent toujours enseigner, empêchent beaucoup d'apprendre.

2. On peut dire en général que les lumières des enfants étant toujours très-dépendantes des sens, il faut, autant que possible, attacher aux sens les instructions qu'on leur donne, et les faire entrer non-seulement par l'ouïe, mais aussi par la vue, n'y ayant point de bon sens qui fasse impression plus vive, et qui forme des idées plus nettes et plus distinctes. (NICOLE.)

Quand je considère combien on prend de peine pour enseigner un peu de grec et de latin, combien on emploie d'années à cela, et combien ce soin entraîne après soi d'ennuis et d'embarras sans produire aucun fruit, je suis tenté de croire que les parents regardent encore avec une espèce de frayeur respectueuse la verge des maîtres d'école. Je ne comprends pas qu'on puisse permettre qu'un enfant soit assujetti à un esclavage de galérien, pendant les huit ou dix plus belles années de sa vie, pour attraper une ou deux langues. (LOCKE.)

Je ne vois rien chez les anciens qui mérite plus d'éloges que leur méthode sévère et utile d'élever la jeunesse. Ils avaient soin de prévenir chez eux le luxe par le travail, jusqu'à ce que la sagesse leur eût appris à y résister et à le mépriser.

(Guillaume PENN.)

1. Point de mère, point d'enfant. Entre eux les devoirs sont réciproques; et s'ils sont mal remplis d'un côté, ils seront négligés de l'autre. L'enfant doit aimer sa mère avant de savoir qu'il le doit.

2. Ce sont les précepteurs qui font les hommes instruits. Ce sont les parents qui font les honnêtes gens.

3. Dans l'ordre social, où toutes les places sont marquées, chacun doit être élevé pour la sienne. (J.-J. ROUSSEAU.)

Le moment des réformes politiques est celui des plans d'éducation.

(Mme DE RÉMUSAT.)

Personne n'ignore que les enfants naissent avec des facultés très-inégales et des penchants très-différents. Cette diversité se manifeste de bonne heure; que l'éducation s'en empare, qu'elle cherche des lumières sur la route qu'elle doit suivre, sur les ressorts qu'elle doit mettre en jeu. Notre tailleur prend notre mesure pour nous faire des habits à notre taille, comment les parents se dispenseraient-ils de prendre la mesure de leurs enfants pour les modeler et les diriger? (GUIZOT.)

Le professeur ne peut rien sans le père de famille, et la vie de préceptes est peu de chose sans la vie d'exemples, de sentiments et de convictions. (PAGÈS DE L'ARRIÉGE.)

Le professeur n'admet pas qu'aucune éducation que celle qu'il fait puisse être bonne, parce qu'elle lui met de l'argent dans les poches. (Alphonse KARR.)

L'école enseigne à parler, mais non pas à vivre. (A. DE CHESNEL.)

EDUCATION (CONSIDÉRATION SUR L'). — On trouve parmi nous beaucoup d'instruction et peu d'éducation. On y forme des savants, des artistes de toutes espèces; chaque partie des lettres, des sciences et des arts y est cultivée avec succès. Mais on ne s'est pas encore avisé de former des hommes, c'est-à-dire, de les élever respectivement les uns pour les autres, de faire porter sur une base d'éducation générale toutes les instructions particulières; de façon qu'ils fussent accoutumés à chercher leurs avantages personnels dans le plan du bien général, et que, dans quelque profession que ce fût, ils commençassent par être patriotes.

Nous avons tous dans le cœur des germes de vertus et de vices; il s'agit d'étouffer les uns et de développer les autres. Toutes les facultés de l'âme se réduisent à sentir et penser; nos plaisirs consistent à aimer et connaître : il ne faudrait donc que régler et exercer ces dispositions, pour rendre les hommes utiles et heureux par le bien qu'ils feraient et qu'ils éprouveraient eux-mêmes. Telle est l'éducation qui devrait être générale et uniforme; au lieu que l'instruction doit être variée et différente suivant l'état, l'inclination et les dispositions de ceux qu'on veut instruire.

Ce n'est point ici une idée de république imaginaire : d'ailleurs ces sortes d'idées sont au moins d'heureux modèles, des chimères qui ne le sont pas totalement, et qui peuvent être réalisées jusqu'à un certain point. Bien des choses ne sont impossibles que parce qu'on s'est accoutumé à les regarder comme telles. Une opinion contraire et du courage rendraient souvent facile ce que le préjugé et la lâcheté jugent impraticable.

Peut-on regarder comme chimérique ce qui s'est exécuté? Quelques anciens peuples, tels que les Egyptiens et les Spartiates, n'ont-ils pas eu une éducation relative à l'Etat, et qui en faisait en partie la constitution?

En vain voudrait-on révoquer en doute des mœurs si éloignées des nôtres : on ne peut connaître l'antiquité que par le témoignage des historiens ; tous déposent et s'accordent sur cet article. Mais comme on ne juge des hommes que par ceux de son siècle, on a peine à se persuader qu'il y en ait eu de plus sages autrefois, quoiqu'on ne cesse de le répéter par humeur. Je veux bien accorder quelque chose à un doute philosophique, en supposant que les historiens ont embelli les objets; mais c'est précisément ce qui prouve à un philosophe qu'il y a un fonds de vérité dans ce qu'ils ont écrit. Il s'en faut bien qu'ils rendent un pareil témoignage à d'autres peuples dont ils voulaient cependant relever la gloire.

Il est donc constant que dans l'éducation qui se donnait à Sparte, on s'attachait d'abord à former des Spartiates. C'est ainsi qu'on devrait dans tous les Etats inspirer les sentiments de citoyen, former des Français parmi nous, et pour en faire des Français, travailler à en faire des hommes.

Je ne sais si j'ai trop bonne opinion de mon siècle; mais il me semble qu'il y a une certaine fermentation de raison universelle qui tend à se développer, qu'on laissera peut-être se dissiper, et dont on pourrait assurer et hâter les progrès par une éducation bien entendue.

Loin de se proposer ces grands principes, on s'occupe de quelques méthodes d'instructions particulières dont l'application est encore bien peu éclairée.

Les artisans, les artistes, ceux enfin qui attendent leur existence de leur travail, sont peut-être les seuls qui reçoivent des instructions convenables à leur destination; mais on donne absolument les mêmes à ceux qui sont nés avec une sorte de fortune. Il y a un certain amas de connaissances prescrites par l'usage, qu'ils apprennent imparfaitement; après quoi ils sont censés instruits de tout ce qu'ils doivent savoir, quelles que soient les professions auxquelles on les destine.

Voilà ce qu'on appelle l'éducation, et ce qui en mérite si peu le nom. La plupart des hommes qui pensent, sont si persuadés qu'il n'y en a point de bonne, que ceux qui s'intéressent à leurs enfants, songent d'abord à se faire un plan nouveau pour les élever. Il est vrai qu'ils se trompent souvent dans les moyens de réformation qu'ils imaginent, et que leurs soins se bornent d'ordinaire à abréger ou aplanir quelques routes des sciences; mais leur conduite prouve au moins qu'ils sentent confusément les défauts de l'éducation usuelle, sans discerner précisément en quoi ils consistent.

De là les partis bizarres que prennent, et les erreurs où tombent ceux-mêmes qui cherchent le vrai avec plus de bonne foi que de discernement.

Les uns ne distinguant ni le terme où doit finir l'éducation générale, ni la nature de l'éducation particulière qui doit succéder à la première, adoptent souvent celle qui convient le moins à l'homme que l'on veut former. Cela mérite cependant la plus grande attention. Dans l'éducation générale on doit considérer les hommes relativement à l'humanité et à la patrie ; c'est l'objet de la morale. Dans l'éducation particulière, il faut avoir égard à la condition, aux dispositions naturelles, aux talents personnels. Tel est ou devrait être l'objet de l'instruction. La conduite qu'on suit me paraît bien différente.

Qu'un ouvrage destiné à l'éducation d'un prince ait de la célébrité, le moindre gentilhomme le croit propre à l'éducation de son fils ; une vanité sotte décide plus ici que le jugement. Quel rapport en effet y a-t-il entre deux hommes, dont l'un doit commander et l'autre obéir, sans avoir même le choix de l'espèce d'obéissance?

D'autres frappés des préjugés dont on nous accable, donnent dans une extrémité plus dangereuse que l'éducation la plus imparfaite. Ils regardent comme autant d'erreurs tous les principes qu'ils ont reçus, et les proscrivent universellement. Cependant les préjugés mêmes doivent être discutés et traités avec circonspection.

Un préjugé n'étant autre chose qu'un jugement porté ou admis sans examen, peut être une vérité ou une erreur.

Les préjugés nuisibles à la société ne peuvent être que des erreurs, et ne sauraient être trop combattus. On ne doit pas non plus entretenir les erreurs indifférentes par elles-mêmes, s'il y en a de telles : mais celles-ci exigent la prudence; il en faut quelquefois même en combattant le vice, on ne doit pas arracher témérairement l'ivraie. A l'égard des préjugés qui tendent au bien de la société, et qui sont des germes de vertus, on peut être sûr que ce sont des vérités qu'il faut respecter et suivre. Il est inutile de s'attacher à démontrer des vérités admises, il suffit d'en recommander la pratique. En voulant trop éclairer les hommes, on ne leur inspire qu'une présomption dangereuse. Eh! pourquoi entreprendre de leur faire pratiquer par raisonnement ce qu'ils suivaient par sentiment, par un préjugé honnête? Ces guides sont bien aussi sûrs que les raisonnements.

On déclame beaucoup, depuis un temps, contre les préjugés; peut-être en a-t-on trop détruit. Le préjugé est la loi du commun

des hommes; la discussion en cette matière exige des principes sûrs et des lumières rares. La plupart, étant incapables d'un tel examen, doivent consulter le sentiment intérieur : les plus éclairés pourraient encore, en morale, le préférer souvent à leurs lumières, et prendre leur goût ou leur répugnance pour la règle la plus sûre de leur conduite. On se trompe rarement par cette méthode : quand on est bien intimement content de soi à l'égard des autres, il n'arrive guère qu'ils soient mécontents. On a peu de reproches à faire à ceux qui ne s'en font point, et il est inutile d'en faire à ceux qui ne s'en font plus.

Je ne puis me dispenser, à ce sujet, de blâmer les écrivains qui, sous prétexte d'attaquer la superstition, ce qui serait un motif louable et utile si l'on s'y renfermait en philosophe citoyen, cherchent à saper les fondements de la morale et donnent atteinte aux liens de la société; d'autant plus insensés, qu'il serait dangereux pour eux-mêmes de faire des prosélytes. Le funeste effet qu'ils produisent sur leurs lecteurs est d'en faire dans la jeunesse de mauvais citoyens, des criminels scandaleux et des malheureux dans l'âge avancé : car il y en a peu qui aient alors le triste avantage d'être assez pervertis pour être tranquilles.

L'empressement avec lequel on lit ces sortes d'ouvrages ne doit pas flatter les auteurs qui d'ailleurs auraient du mérite. Ils ne doivent pas ignorer que les plus misérables écrivains en ce genre partagent presque également cet honneur avec eux. La satire, la licence et l'impiété n'ont jamais seules prouvé d'esprit. Les plus méprisables par ces endroits peuvent être lus une fois : sans leurs excès, on ne les eût jamais nommés; semblables à ces malheureux que leur état condamnait aux ténèbres, et dont le public n'apprend les noms que par leurs crimes et leurs supplices.

Pour en revenir aux préjugés, il y aurait une méthode assez sûre de les juger sans les discuter formellement, qui ne serait pas pénible, et qui, dans les détails, serait souvent applicable, surtout en morale : ce serait d'observer les choses dont on tire vanité. Il est alors bien vraisemblable que c'est d'une fausse idée. Plus on est vertueux, plus on est éloigné d'en tirer vanité, et plus on est persuadé qu'on ne fait que son devoir : les vertus ne donnent point d'orgueil.

Les préjugés les plus tenaces sont toujours ceux dont les fondements sont les moins solides. On peut se détromper d'une erreur raisonnée, par cela même que l'on raisonne. Un raisonnement mieux fait peut désabuser du premier. Mais comment combattre ce qui n'a ni principe ni conséquence? Et tels sont tous les faux préjugés. Ils naissent et croissent insensiblement par des circonstances fortuites, et se trouvent enfin généralement établis chez les hommes sans qu'ils en aient aperçu les progrès. Il n'est pas étonnant que de fausses opinions se soient élevées à l'insu de ceux qui y sont le plus attachés; mais elles se détruisent comme elles sont nées. Ce n'est pas la raison qui les proscrit : elles se succèdent et périssent par la seule révolution des temps. Les unes font place aux autres, parce que notre esprit ne peut même embrasser qu'un nombre limité d'erreurs.

Quelques opinions consacrées parmi nous paraîtront absurdes à nos neveux : il n'y aura parmi eux que les philosophes qui concevront qu'elles aient pu avoir des partisans. Les hommes n'exigent point de preuves pour adopter une opinion; leur esprit n'a besoin que d'être familiarisé avec elle, comme nos yeux avec les modes.

Il y a des préjugés reconnus, ou du moins avoués pour faux par ceux qui s'en prévalent davantage. Par exemple, celui de la naissance est donné pour tel par ceux qui sont les plus fatigants sur la leur. Ils ne manquent pas, à moins qu'ils ne soient d'un orgueil stupide, de répéter qu'ils savent que la noblesse du sang n'est qu'une chimère. Cependant il n'y a point de préjugé dont on se défasse moins : il y a peu d'hommes assez sages pour regarder la noblesse comme un avantage, et non pas comme un mérite, pour se borner à en jouir sans en tirer vanité. Que ces hommes nouveaux qu'on vient de décrasser soient enivrés de titres peu faits pour eux, ils sont excusables; mais il est étonnant de trouver la même manie dans ceux qui pourraient s'en rapporter à la publicité de leur nom. Si ceux-ci prétendent par là forcer au respect, ils outrent leurs prétentions et les portent au delà de leurs droits. Le respect d'obligation n'est dû qu'à ceux à qui on est subordonné de devoir, aux vrais supérieurs; que nous devons toujours distinguer de ceux dont le rang seul est supérieur au nôtre. Le respect qu'on rend uniquement à la naissance est un devoir de simple bienséance : c'est un hommage à la mémoire des ancêtres qui ont illustré leur nom, hommage qui, à l'égard de leurs descendants, ressemble en quelque sorte au culte des images auxquelles on n'attribue aucune vertu propre, dont la matière peut être méprisable, qui sont quelquefois des productions d'un art grossier, que la piété seule empêche de trouver ridicules, et pour lesquelles on n'a qu'un respect de relation.

Si l'on voulait discuter la plupart des opinions reçues, que de faux préjugés ne trouverait-on pas, à ne considérer que ceux dont l'examen serait relatif à l'éducation? On suit par habitude et avec confiance des idées établies par le hasard.

Si l'éducation était raisonnée, les hommes acquerraient une très-grande quantité de vérités avec plus de facilité qu'ils ne reçoivent un petit nombre d'erreurs. Les vérités ont entre elles une relation, une liaison, des points de contact qui en favorisent la connaissance et la mémoire; au lieu que les erreurs sont ordinairement isolées; elles ont plus d'effet qu'elles ne sont conséquentes, et



il faut plus d'efforts pour s'en détromper que pour s'en préserver.

L'éducation ordinaire est bien éloignée d'être systématique. Après quelques notions imparfaites de choses assez peu utiles, on recommande, pour toute instruction, les moyens de faire fortune, et pour morale la politesse; encore est-elle moins une leçon d'humanité qu'un moyen nécessaire à la fortune.

Cette politesse si recommandée, sur laquelle on a tant écrit, tant donné de préceptes et si peu d'idées fixes, en quoi consiste-t-elle? On regarde comme épuisés les sujets dont on a beaucoup parlé, et comme éclaircis ceux dont on a vanté l'importance. Je ne me flatte pas de traiter mieux cette matière qu'on ne l'a fait jusqu'ici; mais j'en dirai mon sentiment en peu de mots. Il y a des sujets inépuisables : d'ailleurs il est utile que ceux qu'il nous importe de connaître soient envisagés sous différentes faces et vus par différents yeux. Une vue faible, et que sa faiblesse même rend attentive, aperçoit quelquefois ce qui avait échappé à une vue étendue et rapide.

La politesse est l'expression ou l'imitation des vertus sociales; c'en est l'expression, si elle est vraie, et l'imitation, si elle est fausse : et les vertus sociales sont celles qui nous rendent utiles et agréables à ceux avec qui nous avons à vivre. Un homme qui les posséderait toutes, aurait nécessairement la politesse au souverain degré.

Mais comment arrive-t-il qu'un homme d'un génie élevé, d'un cœur généreux, d'une justice exacte, manque de politesse, tandis qu'on la trouve dans un homme borné, intéressé et d'une probité suspecte? C'est que le premier manque de quelques qualités sociales, telles que la prudence, la discrétion, la réserve, l'indulgence pour les défauts et les faiblesses des hommes. Une des premières vertus sociales est de tolérer dans les autres ce qu'on doit s'interdire à soi-même. Au lieu que le second, sans avoir aucune vertu, a l'art de les imiter toutes. Il sait témoigner du respect à ses supérieurs, de la bonté à ses inférieurs, de l'estime à ses égaux, et les persuader tous qu'il en pense avantageusement, sans avoir aucun des sentiments qu'il imite.

On ne les exige pas même aujourd'hui, et l'art de les feindre est ce qui constitue la politesse de nos jours. Cet art est souvent assez ridicule et assez vil pour être donné pour ce qu'il est, c'est-à-dire pour faux.

Les hommes savent que les politesses qu'ils se font ne sont qu'une imitation de l'estime. Ils conviennent, en général, que les choses obligeantes qu'ils se disent ne sont pas le langage de la vérité, et, dans les occasions particulières, ils en sont les dupes. L'amour-propre persuade grossièrement à chacun que ce qu'il fait par décence, on le lui rend par justice.

Quand on serait convaincu de la fausseté des protestations d'estime, on les préférerait encore à la sincérité, parce que cette fausseté a un air de respect dans les occasions où la vérité serait une offense. Un homme sait qu'on pense mal de lui, cela est humiliant; l'aveu qu'on lui en ferait serait une insulte, on lui ôterait par là la ressource de chercher à s'aveugler lui-même, et on lui prouverait le peu de cas qu'on fait de lui. Les gens les plus unis et qui s'estiment à plus d'égards, deviendraient ennemis mortels, s'ils se témoignaient complétement ce qu'ils pensent les uns des autres. Il y a un certain voile d'obscurité qui conserve bien des liaisons, et qu'on craint de lever de part et d'autre.

Je suis bien éloigné de conseiller aux hommes de se témoigner durement ce qu'ils pensent; parce qu'ils se trompent souvent dans les jugements qu'ils portent, et qu'ils sont sujets à se rétracter bientôt, sans juger ensuite plus sainement. Quelque sûr qu'on fût de son jugement, cette dureté n'est permise qu'à l'amitié, encore faut-il qu'elle soit autorisée par la nécessité et l'espérance du succès. Les opérations cruelles n'ont été imaginées que pour sauver la vie, et les palliatifs pour adoucir les douleurs.

Laissons à ceux qui sont chargés de veiller sur les mœurs, le soin de faire entendre les vérités dures; leurs voix ne s'adressent qu'à la multitude; mais on ne corrige les particuliers qu'en leur prouvant de l'intérêt, et ménageant leur amour-propre.

Mais quelle est donc l'espèce de dissimulation permise, ou plutôt quel est le milieu qui sépare la fausseté vile de la sincérité offensante? Ce sont les égards réciproques qui font le lien de la société, et qui naissent du sentiment de ses propres imperfections et du besoin qu'on a d'indulgence.

On ne doit ni offenser ni tromper les hommes.

Il semble que, dans l'éducation des gens du monde, on les suppose incapables de vertus, et qu'ils auraient à rougir de se montrer tels qu'ils sont. On ne leur recommande qu'une fausseté qu'on appelle politesse. Ne dirait-on pas qu'un masque est un remède à la laideur?

La politesse d'usage n'est qu'un jargon fade, plein d'expressions exagérées, aussi vides de sens que de sentiment.

La politesse, dit-on, marque cependant l'homme de naissance; les plus grands sont les plus polis. J'avoue que cette politesse est le premier signe de la hauteur, un rempart contre la familiarité. Il y a bien loin de la politesse à la douceur, et plus loin encore de la douceur à la bonté. Les grands qui écartent les hommes à force de politesses sans bonté, ne sont bons qu'à être écartés eux-mêmes à force de respects sans attachement.

La politesse, ajoute-t-on, prouve l'éducation soignée, et qu'on a vécu dans un monde choisi; elle exige un tact si fin, un sentiment si délicat sur les convenances, que ceux qui n'y ont pas été initiés de bonne heure, font dans la suite de vains efforts pour l'acquérir, et ne peuvent jamais en saisir la

grâce. Premièrement, la difficulté d'une chose n'est pas une preuve de son excellence. Secondement, il serait à désirer que des hommes qui, de dessein formé, renoncent à leur caractère, n'en recueillissent d'autre fruit que d'être ridicules : peut-être cela les ramènerait-il au vrai et au simple.

D'ailleurs cette politesse si exquise n'est pas aussi rare, que ceux qui n'ont pas d'autre mérite voudraient le persuader. Elle produit aujourd'hui si peu d'effet, la fausseté en est si reconnue, qu'elle en est quelquefois dégoûtante pour ceux à qui elle s'adresse, et qu'elle a fait naître à certaines gens l'idée de jouer la grossièreté et la brusquerie pour imiter la franchise, et couvrir leurs desseins. Ils sont brusques sans être francs, et faux sans être polis.

Ce manége est déjà assez commun pour qu'il dût être plus reconnu qu'il ne l'est encore.

Il devrait être défendu d'être brusque à quiconque ne ferait pas excuser cet inconvénient de caractère par une conduite irréprochable.

Ce n'est pas qu'on ne puisse joindre beaucoup d'habileté à beaucoup de droiture; mais il n'y a qu'une continuité de procédés francs qui constate bien la distinction de l'habileté et de l'artifice.

On ne doit pas pour cela regretter les temps grossiers où l'homme uniquement frappé de son intérêt, le cherchait toujours par un instinct féroce au préjudice des autres. La grossièreté et la rudesse n'excluent même ni la fraude ni l'artifice, puisqu'on les remarque dans les animaux les moins disciplinables.

Ce n'est qu'en se polissant que les hommes ont appris à concilier leur intérêt particulier avec l'intérêt commun, qu'ils ont compris que, par cet accord, chaque homme tire plus de la société qu'il n'y peut mettre.

Les hommes se doivent donc des égards, puisqu'ils se doivent tous de la reconnaissance. Ils se doivent réciproquement une politesse digne d'eux, faite pour des êtres pensants, et variée par les différents sentiments qui doivent l'inspirer.

Ainsi la politesse des grands doit être de l'humanité; celle des inférieurs de la reconnaissance, si les grands le méritent; celle des égaux de l'estime et des services mutuels. Loin d'excuser la rudesse, il serait à désirer que la politesse qui vient de la douceur des mœurs fût toujours unie à celles qui partirait de la droiture du cœur.

Le plus malheureux effet de la politesse d'usage, est d'enseigner l'art de se passer des vertus qu'elle imite. Qu'on nous inspire dans l'éducation l'humanité et la bienfaisance, nous aurons la politesse, ou nous n'en aurons plus besoin.

Si nous n'avons pas celle qui s'annonce par les grâces, nous aurons celle qui annonce l'honnête homme et le citoyen; nous n'aurons pas besoin de recourir à la fausseté.

Au lieu d'être artificieux pour plaire, il suffira d'être bon; au lieu d'être faux pour flatter les faiblesses des autres, il suffira d'être indulgent.

Ceux avec qui l'on aura de tels procédés, n'en seront que reconnaissants, et en deviendront meilleurs.

Tels sont les fondements sur lesquels l'éducation générale devrait porter, pour préparer les instructions particulières.

(Duclos.)

EDUCATION PARFAITE (L'). Le court traité qui suit, publié en 1734, par l'abbé de Bellegarde, est remarquable par la sagesse et la netteté de ses enseignements moraux et religieux; et quoique sous une forme des plus simples, ce n'en est pas moins une sorte de petit chef-d'œuvre, en ce sens qu'il se fait aussi bien comprendre de l'intelligence la plus ordinaire que de la plus élevée, en fournissant également à toutes les deux une utile direction pour la vie pratique. C'est un avantage en effet qu'avaient nos pères sur la génération actuelle, de savoir aborder, dans les termes les plus vulgaires les questions de la plus haute portée; lequel avantage les mettait à même de faire fructifier, dans tous les esprits, les germes qu'ils s'attachaient à y répandre pour le plus grand profit de l'humanité. De nos jours, sans aucun doute, nous voyons profondément remuer les mêmes principes dans un but analogue, et le progrès s'est manifesté aussi dans les déductions obtenues du raisonnement, comme dans la perfection des choses manuelles; mais notre phraséologie actuelle nuit en général à la diffusion des idées; elle offre, dans l'ordre moral, ce que présente, dans l'ordre physique, un champ où les mauvaises herbes étouffent la bonne semence; et nos théories ressemblent si fréquemment à des énigmes, que la plupart de ceux qui les entendent renoncent à en chercher le mot. Voyons comment a procédé l'abbé de Bellegarde, pour ce qu'il nomme l'*éducation parfaite.*

1. L'homme que j'essaye de caractériser, est un homme rare en tout, doué de tous les talents nécessaires pour être un grand homme selon le monde, et un homme par excellence selon Dieu.

2. Grand juge, grand magistrat, grand conseiller pour lui-même et pour les autres. Grand observateur des lois, grand dans tous ses desseins et dans toutes ses actions.

3. Comme il a un cœur entièrement différent de celui des autres, il a aussi des inclinations toutes différentes. Elles sont toutes belles et toutes bonnes, parce qu'elles sont toutes droites, qu'elles ont toutes la raison pour règle, et Dieu pour fin.

4. Il vit d'intelligence avec tout le monde, il regarde la contradiction comme une offense.

5. Il ne condamne le jugement de personne, et tâche de régler le sien par la vérité.

6. Il excuse les défauts des autres. En les voyant il se regarde, et s'il en découvre

quelques-uns en lui-même, il les corrige pour n'être à charge à qui que ce soit.

7. Quelque digne de blâme et de censure qu'on lui paraisse, il ne blâme et ne censure personne quand on ne relève point de lui, et qu'on n'est pas obligé de le reconnaître pour maître et pour supérieur.

8. Il se retire chez lui sans jamais se répandre au dehors. Il s'enferme dans le sanctuaire du silence, et si la raison l'en fait sortir quelquefois, ce n'est jamais que pour se communiquer à peu de personnes et toujours à d'autres sages.

9. Il évite les engagements du monde, parce qu'il sait qu'un engagement en entraîne après soi un autre plus grand, et que d'ordinaire le précipice est à côté.

10. Il ne s'engage point non plus volontiers dans les grandes affaires : il sait qu'il y a bien du chemin à faire avant d'en voir l'issue et la fin.

11. Quand il le fait, sa prudence domine et cautionne les suites.

12. Toujours guidé par la raison, il avance avec sécurité.

13. S'il voit quelque étourdi prêt à s'aventurer, comme il ne se soumet ni à l'opinion, ni à la coutume, il se garde bien de faire le deuxième.

14. Il n'a d'autre règle de ses actions que sa propre conscience. Il fait ce que la raison lui commande, et s'abstient de ce qu'elle lui défend.

15. Il ne fait rien par caprice : il en a horreur. La crainte ne le gouverne jamais.

16. Toujours éclairé d'une forte lumière qui lui fait heureusement voir le bien qu'il doit pratiquer et le mal qu'il doit fuir, la vertu qu'il doit suivre et le vice qu'il doit éviter; il abhorre tout ce qui fait ombrage à son innocence, et recherche avec une sainte avidité tout ce qui peut la lui conserver.

17. Ce qu'il fait, il le fait toujours convenablement; moins pour paraître homme de bien à ceux du monde qui l'examinent, que parce qu'il ne peut se résoudre à faire autrement.

18. Si on le reprend, il remercie et se corrige.

19. Il n'aime l'utile qu'autant qu'il est honnête, et s'il ne fait point ce qui est inconvenant, c'est de peur d'inquiéter sa conscience et de blesser sa propre modestie, plutôt que par la crainte de la rigueur de l'autorité des supérieurs.

20. Dans les choses douteuses et difficiles, il consulte toujours la raison, et ne manque jamais de prendre sa conscience à témoin de sa sincérité dans ses actions, de sa droiture dans ses intentions et de son désintéressement en tout.

21. Il a soin, par sa vigilance continuelle et par ses fréquentes réflexions sur ses propres défauts, d'être et de s'entretenir toujours tel qu'il n'ait pas de quoi rougir devant lui-même.

22. La persuasion où il est que pour éviter de censurer des hommes, il faut se censurer soi-même et se condamner, fait qu'il ne se pardonne rien. Il s'examine dans toute sa conduite, il pèse toutes ses paroles, il rappelle toutes ses actions, il scrute tout, jusqu'à ses pensées, et s'il se trouve coupable, il se châtie.

23. Il n'y aurait point de lois d'établies dans le monde, qu'il vivrait toujours bien.

24. Il n'attend pas qu'elles fassent usage sur lui de ce qu'elles ont d'autorité en elles-mêmes pour faire obéir : la raison, en les lui faisant prévenir, le rend soumis à ce qu'elles veulent, et, ponctuel à faire volontairement et gaiement ce qu'elles commandent, et que les autres ne font souvent que par contrainte.

25. Toujours maître de ses passions, de leurs mouvements et de soi-même, il ne s'emporte jamais. Jamais, non plus, il n'agit par impétuosité, par ressentiment, ni par précipitation.

26. Il attend tout de Dieu, et rien de la fortune.

27. Il ne s'empresse pour rien, il ne se passionne de rien, et il sait attendre du temps, ce que le temps lui refuse.

28. Qu'il soit lent ou habile à faire ce qu'il fait, il n'y prend pas garde; il considère seulement s'il fait bien ce qu'il fait; il croit même que ce que l'on fait est assez tôt fait, quand il est bien fait.

29. Il ne se hâte ni ne se presse jamais, parce qu'il est persuadé qu'il est impossible à l'homme de rien faire de très-excellent à la hâte, et que les ouvrages qui sont le plus tôt achevés, ne sont pas les plus parfaits; que souvent même ils ne sont pas sans imperfections.

30. S'il parle, il parle peu, mais ce qu'il dit est bon et signifie beaucoup. Il ne parle jamais contre sa pensée, mais il ne la dit pas toujours.

31. Il ne brigue point les magistratures, ni les grandes dignités : il les obtient toutes avant qu'il ait eu le temps de les désirer; mais aussi il les abandonne toutes avant qu'elles soient désirées des autres.

32. Il y entre sans ambition et sans violence; tandis qu'il y est, il les exerce avec intégrité, avec modestie, sans attache et sans ostentation; mais s'il les faut quitter, il en sort sans chagrin et sans contrainte.

33. Il n'a de commerce qu'avec des personnes qui ont le goût de la sagesse et de bonnes mœurs, parce qu'il sait que le goût se forme dans la conversation; que les mœurs, les humeurs, l'esprit même se communiquent insensiblement; et que l'on hérite du goût d'autrui par la fréquentation.

34. Il se croit heureux de rencontrer des gens qui aient une noble inclination, c'est-à-dire, qui tendent à la sagesse et au souverain bien, parce qu'il sent que le penchant qu'il a vers ces mêmes objets se fortifie en lui à mesure que la communication avec eux devient grande.

35. Il conserve toujours son crédit et commande l'admiration, parce qu'il ne laisse jamais voir les bornes de sa capacité, ni sonder le fond de son savoir et de son adresse.

36. Il a toujours l'esprit présent, pense à tout ce qu'il faut, à tout ce qu'il doit, et ne manque en rien, ni à rien, faute de prévoyance, ou par égarement.

37. Avant de rien entreprendre, il tente ses forces, il sonde son fond, et jamais il ne s'engage qu'il ne connaisse son adresse, son activité, et ne sache où peut aller sa capacité pour toutes choses.

38. Quoique le renom de la sagesse soit le triomphe de la renommée, il ne cherche pas toutefois précisément à passer pour sage parmi les hommes dans tout ce qu'il entreprend : il ne tend uniquement qu'à contenter ceux qui en ont véritablement le fond et le caractère, en se contentant lui-même.

39. Que tout le monde condamne ses entreprises et se récrie contre, pourvu qu'il ait l'approbation des gens de mérite, des personnes reconnues capables d'être bons juges de la chose, et celle de sa conscience et de sa raison, il laisse crier tout le monde et ne dit mot.

40. Il ne se travaille point à chercher dans de vaines subtilités les moyens de terminer heureusement ses affaires : il se tranquillise dans sa patience, et pourvu qu'il soit prudent, il se soucie peu d'être subtil, parce qu'il est convaincu qu'un grain de prudence vaut mieux qu'un magasin de subtilités.

41. Pour venir à bout de ses projets, il ne s'en tient pas au premier coup d'essai: du premier il passe au second, et toujours il avance; mais comme il sait que les affaires dépendent de beaucoup de circonstances, si les choses et les occasions changées rendent tout contraire à ses desseins, il lâche prise et ne s'opiniâtre jamais, ni contre la raison, ni contre la nature.

42. Il ne demeure jamais oisif un moment : à peine a-t-il achevé une chose qu'il en commence une autre; et quand il a expédié les affaires qui pressent, toute sa récréation est de changer de travail et d'occupations.

43. Quoi qu'il voie, quoi qu'il entende, il ne donne point d'entrée aux impressions populaires. Il regarde le monde et ses coutumes comme deux trompeurs qui sont d'intelligence.

44. Il veille continuellement à la pureté de son âme et au recueillement de ses sens, et tous les jours il tâche de se rendre meilleur et plus admirable.

45. Il ne manque jamais, parce qu'il consulte toujours sa conscience, et qu'il ne fait que ce que sa raison lui ordonne.

46. Qui voit ce qu'il fait un jour, voit ce qu'il fait tous les jours de sa vie. Sa nourriture, ses repas, ses occupations, son sommeil, tout est réglé : jamais d'excès, jamais de désordre.

47. Il ne cherche point à acquérir de la réputation par une vaine ostentation de sa grandeur et de son mérite, ni par aucun autre artifice : c'est dans la vertu et dans l'amour de l'ordre qu'il prétend s'en faire une solide et substantielle; et quand une fois il se l'est acquise par sa droiture et par son équité, il se la conserve par un attachement inviolable à tout ce qui est honnête.

48. Il est dissimulé par raison. La prudence ne veut pas qu'on parle à cœur ouvert à tout le monde, ni toujours.

49. Il désappointe par son adresse et par son esprit, la curiosité de celui qui s'applique à le connaître, peut-être plutôt pour lui nuire que pour en faire un ami.

50. Il se défie de ces gens rampants qui l'abordent et qui le louent; il craint qu'ils ne le flattent que pour le frapper; qu'ils n'en veuillent aux intérêts de sa famille plutôt qu'à ses propres amitiés; et qu'ils ne lui fassent un grand récit de leurs affaires pour l'engager à leur raconter les siennes.

51. Il leur cache sa volonté et ne leur découvre pas sa pensée. Ce serait ouvrir à ces ennemis politiques, à ces faux amis la porte de la forteresse de son esprit, et dans la suite ils pourraient lui livrer un assaut avec succès.

52. Il use de réserve et de déguisement avec eux, et il ne marche jamais qu'il n'ait l'œil ouvert sur leurs piéges.

53. Différent de ces personnes qui se croient assez sensées et assez éclairées d'elles-mêmes pour n'avoir besoin de prendre d'avis de qui que ce soit, il se laisse conduire, et ne fait rien de sa tête, parce qu'il n'a pas assez bonne opinion de sa propre suffisance.

54. Il a des amis, parce qu'il sait s'en faire; et il s'en fait, parce qu'il conçoit la misère de celui qui n'en a point, et qu'il est convaincu qu'il n'y a pas de désert si affreux que de vivre sans amis.

55. Il n'en a point toutefois de table, point de comédie, de carrosse, de collation, de réjouissance, ni de promenade, parce qu'il sait que tous ces amis-là ne sont bons que pour un jour de noces, ou durant la faveur et la prospérité; que les amitiés d'un ami de table ne durent qu'autant que le repas; qu'à l'heure du manger ce sont des serviettes dont on fait ce qu'on veut; mais qu'à l'heure de rendre service, ce sont des gens qui ont les mains gourdes, qui font les inquiets, les embarrassés, et qui disent qu'ils ne peuvent être d'aucun secours.

56. Il n'en a que de bons et de véritables qui aiment sa personne et qui ne regardent point la fortune, parce qu'il ne s'en fait aucun par l'entremise d'autrui, ni par hasard; mais qu'il se sert de tout ce qu'il a de prudence et de jugement pour les bien connaître, et qu'il doit tous ceux qu'il a à l'examen de son discernement et à son bon choix.

57. Il ne se soucie pas de ce qu'il lui en coûte pour les connaître avant de se les associer : il examine leur conduite, il épluche leurs actions, il pèse leurs paroles, il étudie leur génie et leur fond avec plus d'application qu'il n'étudierait les livres les plus abstraits et les plus métaphysiques, parce qu'il sait ce qu'on risque en agissant différemment; soins, veilles, avis, recher-

ches, il emploie tout, parce qu'il sait qu'il vaut mieux être trompé au prix, qu'à la marchandise.

58. Il ne s'en rapporte pas aux belles apparences; il va au mérite et à la réalité, et regarde toujours avant de s'engager, si le dedans est conforme au dehors; parce qu'il sait que se tromper dans le choix des personnes de qui l'on se fait des amis, c'est la pire et la plus dangereuse de toutes les tromperies.

59. Pour discerner leur esprit et leur humeur, il les fait parler, parce qu'il sait qu'il faut tâter le pouls de l'esprit par la langue, conformément à la pensée du Sage qui dit : *Parle si tu veux que je te connaisse.*

60. Enfin, il les connaît, et comme il ne peut les croire plus parfaits qu'ils ne sont, il ne peut aussi les estimer plus qu'ils ne valent.

61. Mais s'il sait si bien se faire des amis, il sait mieux encore s'en servir et se les ménager; et c'est où paraît son adresse et sa prudence, car savoir se conserver ses amis, est plus que les avoir su faire et bien choisir.

62. Il sait mieux dissimuler leurs vices que leurs vertus; mais il ne veut ignorer ni leurs défauts, ni leurs fautes.

63. Il conserve avec eux sa liberté tout entière, et s'il juge à propos de les reprendre, il le fait avec douceur pour les corriger; mais jamais il ne les censure pour leur faire de la peine en leur faisant honte.

64. Il les aime, il leur donne et ne leur demande rien.

65. S'il est en place et peut leur être utile, il y est porté d'inclination : il les avance, il les produit, souvent même sans qu'ils le sachent, et toujours sans qu'ils l'en aient prié.

66. S'il leur arrive quelque chose de fâcheux, il partage avec eux le chagrin qu'ils en ressentent; il les console, et leur offre ce qu'il peut pour les soulager, quand il ne peut leur donner ce qu'il voudrait pour les remettre.

67. Il entre dans les nécessités de ceux qui sont pauvres; dans les maux de ceux qui sont affligés; et n'en néglige aucun, parce qu'il se représente qu'il peut aussi tomber, et avoir besoin un jour de ceux-là même qu'il mépriserait, s'il en méprisait quelques-uns à cause de leur misère.

68. Leur présence n'augmente point l'amitié qu'il a pour eux, l'absence ne saurait la diminuer; ce n'est jamais celle-là qui réveille en son esprit le souvenir des promesses qu'il leur a faites, de même que celle-ci ne lui fait jamais oublier son devoir.

69. Il ne se sert des uns que de loin, parce qu'il a reconnu qu'ils étaient meilleurs pour la correspondance que pour la conversation. Il se sert des autres pour l'entretien, parce qu'il a remarqué qu'ils étaient plus sages dans le conseil qu'heureux dans l'action, que leurs éclaircissements lui ont été utiles et leurs instructions avantageuses.

70. Il ne souhaite ni aux uns ni aux autres, une grande fortune, parce qu'il craint de les perdre; et pour se les conserver il ne cherche point trop leur connaissance, parce qu'il sait que souvent d'obligés ils deviennent ennemis, dès qu'ils sont dans l'impuissance de rendre la pareille.

71. Au reste, comme il sait que, dans le monde, on juge d'un homme par les amis qu'il a, il a soin de ne chercher que les amitiés de ceux qui sont en estime et en bonne réputation; qui savent et qui pratiquent encore mieux; et qui surtout ne soient ni jeunes, ni étourdis, parce que, si un ami prudent épargne bien des chagrins, on en reçoit au contraire tous les jours de celui qui n'est pas tel; que son imprudence les lui fait continuellement multiplier, et sa jeunesse entasser les uns sur les autres.

72. Attentif à tout, au présent, au passé et à l'avenir, il regarde ce qui lui est arrivé pour se rendre sage; ce qui lui arrivera pour s'y résoudre; et ce qui peut lui arriver pour ne pas être surpris.

73. Il est fort circonspect dans tout ce qu'il dit; et quoiqu'il ne mente jamais, il ne dit pas néanmoins toujours toutes les vérités qu'il sait, parce qu'il sait aussi que la vérité est aigre et de dure digestion pour bien des gens, qu'il est bon enfin de l'adoucir quand on le peut.

74. Prudent et discret, il sait se taire lorsqu'il y a du danger à la dire; parce qu'en la disant il ferait plus de mal qu'il ne voudrait faire de bien, et qu'on l'accuserait de témérité.

75. Vif et pénétrant, il voit d'abord ce qu'il en peut faire connaître, et ce qu'il en faut céler, et jamais il ne divulgue ce qu'il faut dissimuler, parce qu'il y aurait de la malice ou de l'imprudence. De même il ne dissimule pas ce qu'il en faut faire connaître, surtout lorsqu'il est consulté, parce qu'alors le silence est suspect, et que la réserve d'une fausse discrétion est souvent plus dangereuse et plus préjudiciable que l'indiscrétion du babil.

76. Il n'est pas comme ces personnes qui passent dans le monde pour gens d'importance, de mérite et de condition, parce qu'on ne les a ni pratiquées ni entretenues, et dont l'on prend, quand on les quitte, des opinions contraires à celles qu'on en avait avant de les aborder : plus il parle, plus il se fait admirer, et jamais il ne se retire qu'il ne laisse dans les esprits de nouvelles idées de son savoir et de sa vertu.

77. Il n'est ni trop hardi, ni trop timide; mais il parle toujours avec une assurance qui ne donne ni dans le faste, ni dans la bassesse.

78. Il n'écoute jamais son imagination, parce qu'il sait qu'elle excède toujours, et qu'elle ne conçoit pas seulement ce qu'il y a, mais encore ce qu'il y pourrait avoir.

79. Quelque vraisemblance qu'aient les choses qu'elle lui représente, prévenu qu'elle a coutume de les faire plus grandes qu'elles ne sont, il ne la croit point et s'en défie toujours.

80. Il tient ce qu'il a d'autorité de ses qualités personnelles, plus encore que de sa charge ou de sa dignité.

81. Il pense toujours bien, mais il tâche de faire encore mieux.

82. Comme il sait qu'au ciel tout est joie et plaisir; qu'aux enfers, tout est peines et tourments ; pour éviter l'horreur et les supplices de l'un, et se procurer les douceurs et la gloire de l'autre, il méprise les vanités qui trompent; recherche la vertu qui profite; se sert du temps qui s'écoule; vit indifférent aux divers changements de la nature et du monde; demeure toujours égal et tranquille dans toutes les alternatives de joie et de tristesse, de bonheur et de malheur qui s'y rencontrent; ne s'attache point aux nouveautés du siècle, et ne se fait d'occupation et d'étude sérieuse, que de l'exercice du bien et de l'étude de la sagesse.

83. Il s'applique à dégager son cœur des choses visibles; à retirer ses affections du monde; à s'attacher tous les jours de plus en plus aux choses du ciel et à élever ses pensées vers Dieu.

84. Il ne met ni ses soins, ni sa confiance dans les richesses du monde : il sait qu'il y a vanité; et que d'ailleurs ce sont choses passagères et périssables.

85. Il ne recherche ni les honneurs, ni les dignités : il reconnaît aussi la fragilité des uns et l'instabilité des autres.

86. Il ne se laisse point entraîner par les objets sensibles, ne s'abandonne point aux désirs de sa chair, ni ne se laisse corrompre par les charmes trompeurs des plaisirs des hommes. Il sait que toutes les délices du monde sont détrempées de fiel et d'amertumes, et qu'elles seront rigoureusement punies dans les enfers.

87. Son cœur n'arrête ses affections nulle part sur la terre; mort aux plaisirs et aux biens périssables du monde, il n'aspire qu'à des richesses et à des félicités éternelles.

88. Quand il lui est arrivé quelque chose de fâcheux et de chagrinant, ce n'est point aux hommes qu'il a recours : il sait que plus on s'éloigne des consolations humaines, plus on goûte de douceurs dans les consolations divines.

89. Comme il aime Dieu pour Dieu même, et non pour sa propre satisfaction, il le bénit dans ses souffrances aussi bien que dans ses joies; dans le temps de l'affliction comme dans celui de l'abondance; il ne laisserait pas de lui rendre toujours ses actions de grâces et ses louanges, quand bien même il en serait entièrement abandonné, et qu'il lui refuserait sans cesse ses douceurs.

90. Quelque vive que soit sa douleur, elle ne cause aucun trouble à son âme. Son esprit est toujours libre, son jugement toujours sain, son application aux affaires toujours égale, et sans donner aucune marque d'impatience et de faiblesse, il fait connaître qu'il est toujours, et partout, l'homme du monde le plus patient, et qui mérite seul de porter à juste titre le nom d'invincible.

91. Si son mérite et sa vertu l'ont élevé à quelque dignité, et que de pauvre il soit devenu riche : paisible, égal et sans vanité, il n'oublie point ce qu'il est, se souvient toujours de ce qu'il a été, et se représente continuellement ce qu'il peut devenir. Jamais il ne cherche à se rendre illustre ni redoutable en s'attirant de grands ennemis, ni à relever l'humilité de sa naissance par la hardiesse de ses actions, par l'insolence de ses paroles, ou par la fierté de toute sa personne.

92. Il n'est pas comme les fous qui font leur joie de leur bonheur, et qui mettent toute leur satisfaction dans la possession des richesses et dans la jouissance des plaisirs : il ne trouve de consolation que dans la vertu, et ne s'applique qu'à l'exercer et à la pratiquer sans cesse.

93. Il ne se laisse pas gagner par des civilités excessives, ni ne se paye point du vent de quelques belles paroles : la vérité seule peut le persuader, la réalité le contenter, et l'effet l'engager. Ce sont les fous et les présomptueux qui se laissent enchanter par le seul attrait d'une révérence souvent forcée et toujours intéressée.

94. Il ne se repaît point de toutes ces belles manières extérieures, il en laisse le désir, le plaisir et le goût aux amateurs des honneurs et du monde; il cherche le solide, se soucie peu de l'agréable, et préfère toujours l'honnête à l'utile.

95. Homme sans cérémonie, il ne s'arrête jamais trop aux formalités, il laisse tout dire, souffre tout, et ne se récrie contre rien que contre le mal. Que lui importe que l'on soit grossier et incivil à son égard, pourvu qu'il soit honnête et courtois à l'égard de tout le monde?

96. Il ne cherche point à captiver les esprits, ni à surprendre les bonnes grâces de qui que ce soit par une vaine affectation de civilités : s'il est honnête et affable, c'est par devoir, et parce qu'il sait que la vraie courtoisie est une dette ; mais jamais il n'affecte de l'être, parce qu'il sait aussi que la courtoisie ne se doit ni ne se peut affecter sans tromperie.

97. Il en est plusieurs qui n'ambitionnent rien tant que de passer dans le monde pour grands maîtres de compliments. Pour lui, c'est ce qu'il craint le plus, parce qu'il sait que si l'on écoute toujours ces sortes de personnes, on ne les croit jamais.

98. Il en fait fort peu, encore est-ce par contrainte et par nécessité, parce qu'il sait qu'il est impossible d'en faire beaucoup qu'on ne trahisse les intérêts de la vérité; et de n'en point faire qu'on ne se fasse mépriser.

99. Contraire à ces flatteurs qui, dans la recherche et dans la vue de l'utilité qu'ils espèrent tirer de la connaissance de leurs amis et autres, disent en leur présence tout ce qu'ils s'imaginent de plus galant et de plausible à leur louange, pour les prévenir et les gagner, il ne flatte jamais ceux qui l'écoutent, ne parle guère en bien des per-

sonnes que lorsqu'elles sont absentes, n'en dit pas plus ni moins qu'il n'y en a, et le dit encore d'une manière si désintéressée, qu'on ne le soupçonne jamais de parler à leur avantage par prévention, ou pour se concilier leurs bonnes grâces.

100. Bien que son esprit toujours pénétrant et éclairé n'ait besoin que de ses propres lumières, on remarque néanmoins que sa modestie et sa confiance le portent à prendre des conseils de ses amis, à les écouter, à les suivre; mais il en sait aussi bien discerner le mérite et le poids, qu'il en connaît le zèle et l'affection.

101. Pour n'être pas plus surpris dans le rapport des affaires importantes que dans leur décision, il donne un accès libre et facile à tout le monde.

102. Le pauvre comme le riche, le grand comme le petit, l'accusé comme l'innocent, tous sont admis également en sa présence, et ne sont, ni les uns ni les autres, écoutés avec moins de patience.

103. Toujours en public et toujours en action, il règle si bien ses démarches et ses mouvements, que les hommes qui semblent pour la plupart n'avoir d'yeux que pour voir le mal et des langues que pour le publier, ne s'en servent à son égard que pour s'en édifier et lui applaudir.

104. Il n'est pas comme le sot qui sait bien mieux ce qui se fait dans la maison d'autrui que dans la sienne : il laisse les autres et ne se soucie pas de savoir ce qu'ils sont, pourvu qu'il sache ce qu'il est. Il sait qu'il y a quelque chose de ridicule et d'insensé à vouloir savoir comment le monde est fait, et à négliger d'apprendre comment on est fait soi-même.

105. S'il a une passion dominante, il commence à lui faire la guerre, en la lui déclarant toujours par un manifeste.

106. La plupart des hommes ne parlent et n'agissent presque jamais selon ce qu'ils sont, et presque toujours selon l'impression des autres. Pour lui, le monde ni l'opinion ne le gouvernent jamais : la raison seule le règle et le conduit constamment.

107. Toujours égal à lui-même, il n'est point semblable à ces monstres d'impertinence qui tantôt sont d'une humeur, tantôt de l'autre : il se tient toujours entre cette odieuse alternative, dans une même tranquillité, dans une même assiette. Ce flux et reflux d'humeur et de passion lui paraissent honteux, déraisonnables et extravagants : il se garde bien de s'y laisser aller.

108. Si on le loue, il reçoit froidement les louanges qu'on lui donne; il ne se les attribue point; et si on en attend quelque chose, il se contente de les payer d'un court remerciement, parce qu'il sait que qui donne des récompenses à ceux qui le louent, n'en refuserait point à ceux qui le flatteraient; et qu'il regarde ce que l'on donne à un homme pour en avoir reçu de véritables louanges, comme des arrhes pour en recevoir une autre fois de fausses, et s'assurer de mille flatteries.

§ 109. Il ne mêle dans ses actions ni dans ses paroles rien de tout ce qui pourrait faire connaître qu'il est content de lui-même : il laisse ce travers au fou qui, selon la remarque du Sage, *est toujours rempli de ses voies et content de tout ce qu'il fait.*

110. Il ne se remplit point l'idée d'un mérite imaginaire, qu'il s'attribue pour se faire plaisir : il cherche plutôt à s'en faire un réel, et a horreur de la vanité de ceux que de semblables chimères amusent.

111. Personne n'a jamais été mieux instruit que lui dans l'art de se faire aimer sans intérêt, et de se faire craindre sans aversion.

112. S'il désire et s'il agit, le pouvoir de faire du bien est l'unique fin de son ambition et le véritable motif de tous ses mouvements.

113. L'or et l'argent n'entrent point dans ses coffres pour y être renfermés et demeurer inutiles; mais bien pour être distribués avec grandeur et ménagement à ceux qui se trouvent pressés par la pauvreté.

114. Il ne les emploie qu'utilement : soit à soulager les véritables indigents, soit à empêcher que de pauvres filles désespérées et réduites, ne vendent leur honneur et n'entachent leurs familles.

115. Tous ceux qui le connaissent le regardent avec vénération, et avouent que dans les plus épineuses et les plus importantes affaires d'Etat, il est rare de trouver une politique plus éclairée, un conseil plus judicieux, et plus de franchise et de droiture dans la négociation.

116. Il cache le plus qu'il peut aux yeux des autres ses éminentes qualités; ne les montre que parce qu'il lui est impossible quelquefois de ne les point laisser paraître; mais n'en tire jamais vanité, parce qu'il sait que la vaine gloire a toujours été également insupportable et odieuse.

117. Quoi qu'il fasse, il se contente de faire, laisse aux autres le soin de le dire, de le publier et d'en parler avantageusement, et quand les autres se taisent, les choses mêmes parlent assez.

118. Il se pique d'être sage plutôt que de le paraître. Les dehors spécieux et hypocrites sont pour lui des routes impraticables et inconnues, dont l'idée et les traces seules lui font horreur, parce qu'il sait que, sans le vrai mérite, cette affectation imposante n'est qu'une tromperie grossière et vulgaire; et que l'ostentation ne sert qu'à découvrir les défauts que l'on a, et par conséquent à faire mépriser au lieu de faire applaudir, quand la réalité ne la cautionne pas.

119. Quand il parle, il n'est pas comme ceux qui font de grandes exclamations et puis qui s'arrêtent tout court : il parle rondement, modestement, sans s'écouter, et d'une voix toujours pleine et égale.

120. Il ne parle jamais par mystère; mais quelquefois il donne plus à deviner par ses gestes, pour ménager la réputation de ceux de qui, ou à qui il parle, qu'il n'en exprime par ses paroles.

121. Il ne prête jamais à rire aux gens d'esprit, non pas même aux enfants, différent de ceux qui mettent tous leurs soins et toute leur étude à se rendre ridicules par de bouffonnes expressions, et à servir de fable aux autres par de continuelles plaisanteries.

122. Il n'est pas comme ces gens qui voudraient dévorer en un seul jour ce qu'à peine ils pourraient digérer pendant tout le temps de leur vie : sage dans tout ce qu'il fait, il imite dans l'exécution la succession des heures et des jours, et ne songe jamais à faire en un temps ce qu'il ne faut faire qu'en un autre.

123. Il ne néglige ni la lecture, ni l'instruction, ni l'étude, parce qu'il sait que ce sont les moyens de se perfectionner dans les sciences, de se rendre capable de tout et d'avancer ; mais il ne donne jamais d'entrée dans son cœur à ces désirs insensés de savoir tout, et de tout apprendre à la fois ; et ne dit jamais avec les fous : *Je voudrais pouvoir me procurer en un jour la connaissance de tout*, parce qu'il sait que tous ces vains souhaits n'avancent en rien, et ne sont bons qu'à fomenter la paresse.

124. Que les gens du monde soupirent après les plaisirs, qu'ils en cherchent dans les mets, dans les liqueurs, dans le repos et dans les promenades : intérieur et recueilli, il se renferme en lui-même pour y vivre avec sa raison ; il ne cherche de satisfaction que dans ses entretiens et dans la pratique du bien qu'elle lui suggère.

125. Les plaisirs que son état lui rend légitimes, il se les refuse en partie quand il ne peut se les refuser entièrement, et tâche par le bon usage qu'il fait des moments que Dieu lui accorde, de s'assurer de l'éternité qu'il lui promet.

126. Il aime la vertu, la pratique, mais n'en fait point parade, parce qu'il préfère le solide de l'une au vide de l'autre.

127. Il regarde comme des gens qu'on ne peut assez mépriser ceux qui croient que leurs bonnes actions ne peuvent être assez connues, et n'en feraient pas une qu'en public, parce qu'il sait qu'il faut être sage, mais qu'on ne doit point chercher à le paraître, et encore moins affecter de passer pour tel.

128. Quelque élevée que soit sa dignité, quel que grands que soient les honneurs qu'il reçoit, il n'en est ni plus vain, ni plus fier et n'en fait jamais ostentation. Il sait trop bien que pour vouloir se distinguer par sa vanité, on se fait souvent moquer et montrer au doigt ; qu'en tranchant du grand, on se rend odieux, et qu'on doit se contenter d'être envié.

129. Jamais homme n'a été si humain envers tout le monde, ni si familier qu'il l'est avec ses amis; mais quoiqu'ils partagent également l'honneur, le plaisir et l'avantage de son amitié, il sait néanmoins leur faire sentir et remarquer leur distinction par celle de son accueil et de ses entretiens.

130. Il n'est pas comme ces gens qui chaque jour sont différents d'eux-mêmes et qui ont la volonté, la conduite et l'entendement journaliers : toujours le même à l'égard de ce qui est parfait, il ne dément jamais son procédé. Ce qu'il soutenait hier, il ne le contredit point aujourd'hui, et si quelquefois il change, ce n'est dans le fond que parce que les affaires changent de face, et que les occasions manquent.

131. Sa sagesse n'est point superficielle : la grandeur où il est, la puissance qui l'environne, les grands biens qu'il possède ne peuvent ni l'éblouir, ni l'ébranler; et en tout temps comme en toutes occasions, il paraît toujours dans la même situation et au-dessus de son bonheur.

132. Il observe toujours, et en toutes choses, tant d'égalité et de modération, que les envieux même de sa fortune ne peuvent se dispenser de louer sa vertu. Ces ennemis ordinaires du mérite et du bonheur d'autrui ne savent pas où faire agir leur passion, et se voient forcés de l'avouer plus heureux par l'usage de sa félicité que par sa possession.

133. Jamais il ne s'est servi de l'avantage que lui a procuré sa haute réputation, qu'avec prudence; c'est elle aussi qui toujours a été la règle de son bonheur.

134. Comme il a appris dans son éducation que les prévaricateurs de la première table de la loi, qui regarde le culte et l'honneur divin, sont plus criminels que ceux qui pèchent contre la seconde, qui ne regarde que la justice humaine, il se récrie avec plus de zèle contre le blasphème, le parjure, l'impiété et les autres crimes que l'on commet contre Dieu, que contre les vols, les homicides, les adultères et les autres crimes qui se commettent contre les hommes; mais il ne laisse pourtant pas de condamner ceux-ci et de les punir autant que son pouvoir et son autorité le lui permettent.

135. Il ne s'offense point des insultes qu'on lui fait; il s'arme de patience contre les violences de ses ennemis; dédaigne leurs mépris et leurs avances; met en oubli tout ce qu'ils ont dit pour le décrier et tout ce qu'ils ont machiné pour le perdre; et ne prend garde à ce qu'ils font pour le ruiner, qu'afin qu'il puisse toujours être en état de les servir.

136. Il n'écoute point ses passions, ne suit point leurs mouvements, et regarde leurs saillies comme autant de pas glissants où l'innocence trébuche, où la prudence s'oublie, et où la vertu court risque de se perdre.

137. S'il se venge de ses ennemis, ce n'est qu'en irritant leur jalousie à force de bien faire, en tourmentant leur envie, et en se procurant tous les jours de nouveaux honneurs par la pratique de quelques vertus nouvelles. Il ne croit pas qu'il soit permis à un chrétien de se venger autrement, ni qu'il y ait de vengeance et plus héroïque et plus honnête.

138. Il ne se travaille donc point à chercher les moyens de se venger de ceux qui

lui portent envie, il se contente de vivre toujours dans une grande retenue pour se conserver l'estime de ceux qui le connaissent, et de faire en sorte par sa conduite bien réglée et en se rendant officieux à tous, de mériter celle de ceux-là même qui ne le connaissent pas, parce qu'il sait qu'en s'attirant l'admiration des uns et les louanges des autres, il ne pourra pas faire plus de peine à ses envieux.

139. Il se fait aimer des petits, sans se faire haïr des grands, parce qu'en entrant dans les misères de ceux-là et en se popularisant, pour ainsi dire avec eux, il ne perd rien de l'estime, ni du respect qu'il doit à ceux-ci.

140. Il n'affecte pas d'être toujours avec les malheureux, sous prétexte de les secourir ou de les consoler, parce qu'il sait que si cette conduite est quelquefois une marque de bon naturel, elle n'en est pas toujours une d'un bon esprit. Mais il ne se soucie point non plus de se trouver ordinairement avec ceux que la fortune favorise, parce qu'il sait qu'on ne voit dans leur compagnie que des exemples d'une insupportable vanité, et que la vertu y est ordinairement insultée de mille manières.

141. Il ne hait aucun de ceux qui sont plus riches ou plus honorés que lui, parce qu'il n'a point de jalousie; mais il n'en est pas un seul qu'il ne plaigne de tous ceux qu'il voit dans la misère et dans l'affliction, parce qu'il a de la compassion et de la tendresse

142. Il a toujours fait voir qu'il n'était sensible à sa bonne fortune, qu'autant qu'il a pu la faire ressentir à ses amis et aux pauvres; et que l'emploi de ses richesses n'a jamais eu d'autre fin que leur plaisir et leur soulagement.

143. Il n'est pas comme ceux qui font tout ce qu'ils font sans réflexion, et qui s'amusent à penser et à réfléchir sur ce qu'ils ont fait, quand ils l'ont fait: il comprend que c'est chercher des expédients pour réussir, quand on ne peut plus bien faire; qu'il y a de l'impertinence dans un semblable procédé; et que c'est s'exposer à se repentir. Mais il pense, il réfléchit avant que de faire; et pour faire, il prend si bien ses mesures, qu'il a toujours lieu d'être satisfait, parce qu'il satisfait toujours les autres.

144. Il n'attend pas qu'il soit dans le danger pour penser aux moyens de s'en tirer. Il va au-devant, et prévient par une mûre considération tout ce qui peut lui arriver de fâcheux. Il anticipe sur la vie, pour ainsi dire, par la prévoyance et par la réflexion, et se rend les choses futures si bien présentes par la pensée, qu'il n'y a point de cas fortuit pour lui.

145. L'avenir et le passé sont les deux grands livres qu'il a toujours devant les yeux; il passe tout le temps de sa vie à les méditer et à les comprendre, et ne se croit parfait qu'autant qu'il est attentif à y lire et exact à s'en occuper.

146. Il sait trouver le goût de tous ceux à qui il parle, et jamais il ne lui est arrivé de faire une censure en pensant faire un éloge, et de chagriner par où il pensait obliger, faute de connaître les esprits.

147. Dans les conversations, il a égard aux qualités et aux conditions de ceux avec lesquels il converse. Avec les grands, il a un entretien respectueux, honnête et soumis; toutes ses manières sont polies et retenues, ses expressions choisies mais naturelles; et jamais il ne se rend ennuyeux par son flux de bouche, ni incommode par la longueur de sa visite.

148. Avec ses amis, il converse familièrement sans art et sans affectation, parce qu'il sait qu'entre amis la conversation doit être comme les vêtements, aisée, sans contrainte et sans artifice.

149. Il s'étudie, avec les uns et avec les autres, plus à parler juste qu'à bien parler, parce qu'il sait qu'il est plus nécessaire de parler à propos que de parler éloquemment.

150. S'il est avec des ignorants, il ne fait point l'habile homme; il s'accommode à la portée des uns et des autres, et aime mieux parler mal et simplement, comme eux, afin de se faire entendre, que de se servir d'expressions recherchées, grandes et brillantes, pour paraître savant et n'être point compris.

151. Surtout il prend bien garde de laisser échapper à la volée quelques mots que quelqu'un de la compagnie puisse prendre comme dit à dessein pour soi, parce qu'il sait que l'inadvertance de ces fautes ne les excuse pas; qu'il n'y a rien qui demande plus de circonspection que la conversation, et que les offensés en conservent quelquefois longtemps de la rancune.

152. Que ceux avec lesquels il s'entretient soient grossiers, qu'ils parlent mal et qu'ils raisonnent encore pire, il les laisse parler, mais il ne censure jamais ce qu'ils disent. Il a quelquefois pitié de leurs mauvaises raisons; mais il les écoute; jamais il ne les contrôle, surtout quand ce sont des gens qui ne dépendent point de lui, ou qui ne méritent pas qu'on les corrige.

153. Enfin il sait se faire à l'humeur et au caractère d'esprit de tous ceux qu'il pratique; supporter les défauts de ceux-ci, les impolitesses de ceux-là, et ne se plaint ni des uns ni des autres.

154. Il n'est pas comme ceux qui, pour paraître beaux esprits, en veulent plus dire qu'ils n'en savent : il se renferme dans sa sphère, ne dit que ce qu'il sait, et n'affecte jamais, par vanité, de dire et de paraître savoir ce qu'il ne sait point.

155. Toutes ses pensées sont bonnes et bien conçues, parce qu'il a l'esprit net, pur et dégagé; et, quand il les veut mettre au jour, il ne se sert que d'expressions concises, mais grandes, justes et intelligibles.

156. Quand il fait quelque récit, s'il y mêle quelque chose qu'il n'ait appris que par ouï-dire il avertit qu'il n'est qu'un écho, qu'on peut ne le croire pas; mais jamais il ne se fait l'auteur de ce qu'il ne

sait pas certainement ou par lui-même, parce qu'il n'ignore pas que quiconque affirme une chose incertaine, s'expose à mentir, et que c'est fort approcher du mensonge que de ne dire la vérité que par hasard.

157. Il écoute tout ce qu'on lui dit, l'honnêteté le veut, mais il doute presque toujours, parce qu'il pense que la passion, qui se glisse partout, peut être de la partie; et souvent n'en croit rien tout à fait parce qu'il sait qu'il est très-ordinaire de mentir.

158. Quand il suspend son jugement, il se garde bien de faire connaître à celui qui lui parle, qu'il doute de sa bonne foi et de sa sincérité; car il n'y aurait pas de l'incivilité seulement, il y aurait encore de l'offense, ce serait le traiter de trompeur ou de trompé.

159. Il n'est pas incrédule, mais il ne se laisse persuader que par de bonnes et solides raisons.

160. Il a le jugement sain et ne raisonne qu'autant qu'il faut. Il sait que le trop de raisonnement approche de la contestation.

161. Il aime mieux paraître plus pesant, qu'être trop fin. Les subtilités sont faciles à découvrir, et dès qu'elles sont découvertes, elles rendent odieux et ne valent plus rien. Il faut d'ailleurs qu'on n'éveille point la suspicion, quand on se laisse croire peu entendu.

162. Il n'affecte pas d'être habile avec les sots, ni prudent avec les fous, il parle à chacun selon son caractère.

163. Il n'ignore pas, mais quelquefois il en fait semblant : il y a des occasions où le meilleur savoir consiste à feindre de ne savoir pas.

164. Il n'est point comme ceux qui se démentent à toutes les railleries que l'on fait contre eux, par galanterie : il sait que ceux qui s'en piquent provoquent les autres à les piquer encore, et que d'ailleurs le meilleur moyen est de laisser passer la raillerie sans l'arrêter, et de la laisser tomber sans la relever.

165. La raillerie, même excessive, le pique aussi peu qu'elle scandalise les autres : il la sait souffrir avec autant de tranquillité, que les autres avec émotion; aussi, en la souffrant sans peine il se fait passer pour un homme de grand fond.

166. Il ne raille jamais. Il sait que rien ne demande plus de circonspection, ni plus d'adresse et de génie, et que d'ailleurs avant de commencer, il faut savoir jusqu'où peut aller la force d'esprit de celui avec qui l'on peut plaisanter; et la patience de celui au sujet duquel et sur lequel on plaisante.

167. Il ne se formalise de rien. Toujours en belle humeur, il prend en riant ce qu'un autre prendrait tout de bon.

168. Il ne se croit offensé que quand la vertu, l'innocence et la raison souffrent : encore dans ces conjectures n'en fait-il ses remontrances qu'avec douceur et sang-froid.

169. Il n'est insensible ni aux louanges, ni aux injures; mais sans s'appliquer celles-là, il ne ressent celles-ci que quand il faut, et les attribue toujours à ses démérites, comme les autres à la courtoisie.

170. La flatterie lui est plus insupportable que l'envie, et lui paraît plus cruelle que la haine, parce qu'il s'aperçoit que la haine et l'envie de ses ennemis le retiennent dans une continuelle attention sur lui-même, et lui font heureusement prévenir la médisance, en le portant à corriger en lui des défauts que la flatterie voile et dérobe à ses yeux.

171. Jamais, toutefois, il n'en est la dupe, parce qu'il ne la paye ni ne la récompense; ou, s'il la paye, ce n'est que du mépris qu'elle mérite.

172. Ennemi de ceux qui relèvent en public les qualités qu'ils ont, quelque médiocres et vulgaires qu'elles soient, s'il a à se faire honneur en compagnie de quelque chose, c'est de sa modestie et de son humilité. Jamais il ne s'applaudit de ses vertus, parce qu'il voit, dans ceux qu'il se propose pour modèles, une infinité de perfections éminentes qu'il a, mais qu'il désire toujours, parce qu'il ne croit pas les avoir.

173. Jamais il ne se loue, parce qu'à se louer, il y a de la présomption, de l'amour-propre, et que c'est une vanité ouverte qui d'elle-même est insupportable; mais il ne se blâme pas non plus, parce qu'à se blâmer il y a de la folie et de la bassesse, et que l'excessive humilité de celui qui se blâme est toujours suspecte d'une vanité cachée.

174. Il aime le sérieux et l'est presque toujours; mais il n'est pas ennemi de ce qui amuse, et quelquefois il donne quelques moments à l'enjouement, parce qu'il croit qu'être toujours sérieux est un vice aussi blâmable que celui de plaisanter toujours; que l'un ne convient qu'aux bouffons; et l'autre qu'aux hypocondriaques; et que l'un et l'autre caractères ne sont ni moins ridicules en eux-mêmes, ni moins odieux devant le monde.

175. Ainsi, s'il plaisante, il ne plaisante qu'à propos et rarement; parce qu'il sait qu'il n'y a rien de plus fatigant qu'une continuelle plaisanterie; que dans le monde on traite les plaisants de profession comme les menteurs; qu'on ne les croit ni les uns ni les autres; et que la gausserie y est aussi suspecte que le mensonge.

176. En se livrant à la plaisanterie ou à l'enjouement, il ne porte jamais à l'excès ni l'un ni l'autre. Il consulte la prudence et la raison, et garde toujours la préférence à la sagesse, et le respect à la bienséance.

177. Il est retenu à parler, parce qu'il sait que quiconque est prompt à dire ce qu'il pense, est toujours sur le point de trop dire. Il est sage et circonspect quand il parle, parce qu'il sait qu'on est toujours à temps pour lâcher la parole, mais non pour la retenir; et il parle peu, parce qu'à moins de paroles, moins de procès.

178. Que chacun juge selon son caprice ou selon son humeur : pour lui, il juge

toujours selon la vérité et sur de bonnes preuves.

179. Il ne condamne jamais tout seul, ni légèrement ce qui plaît à plusieurs : *Il faut*, dit-il, *qu'il y ait là quelque chose de bon, puisque tant de gens en sont contents et l'approuvent.*

180. Il ne donne point dans le paradoxe pour se faire admirer : il sait que comme il ne peut y avoir que des ambitieux qui se servent de la pointe de ces sortes de nouveautés pour surprendre, il n'y a aussi que les sots qui en soient épris; et que, d'ailleurs, le paradoxe est une espèce de tromperie, de charlatanerie, qui ne perd pas seulement sa vogue dès que l'on vient à reconnaître sa fausseté dans la pratique, mais qui décrédite encore celui qui veut se singulariser et faire le bel esprit, dès qu'on connaît son intention.

181. Il se garde bien de faire ostentation de tout ce qu'il sait : il a appris que la moitié en montre, et la moitié en réserve, vaut mieux qu'un tout déclaré.

182. Sa prudence, qui le fait parler et qui le fait taire, l'empêche de dire tout quand il parle, et lui apprend à garder toujours quelque chose de nouveau pour paraître le lendemain.

183. Jamais il n'est plus réservé dans ses paroles que lorsqu'il se trouve avec des gens curieux qui le contredisent ou qui le raillent, parce qu'il sait que les piéges que l'on tend à la discrétion sont de contredire pour tirer une explication plus ample de ce qu'on n'a entendu que confusément, et de jeter des mots piquants pour faire prendre feu.

184. Il se laisse connaître parce qu'il n'est point fourbe, mais il ne se laisse pas pénétrer parce qu'il est sage. Il se ménage si bien que personne ne le voit tout entier, et que chacun en voit pourtant assez pour s'édifier, pour s'instruire et pour l'admirer.

185. Il est fort retenu à offrir ses services, parce qu'il ne les offre jamais qu'il ne veuille de tout son cœur s'intéresser et prendre part aux affaires de celui qu'il en assure; mais il est encore plus circonspect à se fier aux offres que les autres lui font des leurs, parce qu'il sait qu'il en est beaucoup qui donnent de belles paroles, mais peu qui donnent de bons effets.

186. Jamais il ne s'engage de parole qu'il ne soit assuré de pouvoir faire ce qu'on lui demande, ou qu'il n'ait envie de donner ce qu'il promet. Il prévient même, quand il le peut, les désirs de ceux avec lesquels il s'engage, et leur donne tout, quand tout dépend de lui, avant que de leur rien promettre. Il sait qu'aujourd'hui l'on ne se repaît point de paroles qui ne sont que du vent; et il croit que toutes ces civilités et ces offres de services sont des fanfaronades et de viles tromperies, indignes d'un honnête homme, quand elles demeurent stériles et sans effet.

187. Quoiqu'il reconnaisse qu'il est dangereux de dire la vérité, il ne peut s'empêcher de la dire, ni se résoudre à la trahir. Ce qu'il fait pour ménager ceux de qui il parle, c'est qu'il la détrempe avec du sucre de charité et l'adoucit avec du miel de prudence, parce qu'il sait que lorsqu'elle touche au vif, c'est la quintessence de l'amertume.

188. Quand il trouve quelque chose de mal, il sait en dire sa pensée sans biaiser.

189. S'il reprend quelqu'un, il le fait avec douceur, et en peu de paroles. Jamais la passion ne s'en mêle. Encore ne prend-il cette liberté qu'avec ceux qui lui sont inférieurs ou familiers.

190. Rempli d'adresse et de discrétion, quelquefois il emprunte les noms des personnes absentes, ou de celles qui sont mortes, pour dire à ceux qui l'écoutent leurs vérités, et leur faire sentir indirectement leur mauvaise vie, sans les choquer.

191. Il a de la prudence, et quand il a à faire un reproche à des gens d'esprit, il se contente d'un geste pour leur faire sentir sa peine, parce qu'il sait qu'à un bon entendeur il ne faut qu'un signe.

192. S'il s'aperçoit qu'ils s'en chagrinent, il n'en vient pas à des invectives, ni à des corrections ouvertes et véhémentes, car ce serait jeter de l'huile dans le feu; mais il prend le parti de se taire, et c'est le meilleur expédient pour les confondre.

193. Il est difficile à tromper, parce qu'il sait pénétrer la vérité, approfondir les secrets, reconnaître la flatterie, développer les mystères, démêler les intentions, discerner le déguisement, et voir les choses en elles-mêmes.

194. Il ne prend pas garde si ceux à qui ils parlent sont sots, pour en prendre occasion de se retirer aux ténèbres de la flatterie, en les trompant; ou s'ils sont gens d'esprit, pour passer à la lumière de la vérité, en agissant avec eux sincèrement : de quelque trempe qu'ils soient tous, il se comporte avec les uns et avec les autres de la même manière, avec la même droiture et la même simplicité.

195. Quand il s'explique à eux en particulier de leurs mœurs et leur conduite, il leur dit succinctement ce qu'il en pense sans marchander parce qu'il ne peut flatter.

196. Il prend toujours plaisir à faire voir qu'il préfère la qualité de bon maître et de cordial ami, à celle de juge austère; et qu'il n'a pas moins d'aversion pour la rigueur et pour la sévérité, que de penchant pour la clémence et pour la douceur.

197. Quelque tort qu'on lui fasse, il ne laisse jamais entrer la haine dans son cœur, pour en chasser celui qui le lui a fait : il sait que quand une fois la haine s'est emparée d'un cœur, on ne l'en chasse pas quand on le veut.

198. Il n'a point de rancune, et quelque affront qu'il ait reçu, il ne cherche pas à s'en venger. Il sait que quand on s'abandonne à la vengeance, on ne l'arrête pas toujours où l'on se l'était proposé.

199. Différent de ces esprits remuants et

inquiets qui affectent d'être mal avec tout le monde, soit par esprit de contradiction, soit par dégoût : il s'attache à ne l'être avec personne, parce qu'il sait qu'il ne faut jamais provoquer l'aversion, qu'elle vient assez sans qu'on la cherche.

199. L'ambition ne lui fait rien désirer. Content de ce que le sort lui a donné, il en fait plus de cas que de tout ce qu'il lui a refusé.

200. Il aime la vérité et ne la trahit jamais dans ce qu'il dit, non plus que dans ce qu'il pense.

201. Ayant fait son objet de l'honneur, et de son devoir sa règle, il va de bien en mieux, pratique ouvertement la vertu, et ne se soucie point si on le regarde dans le monde comme un bon homme du vieux temps, pourvu qu'il fasse ce qu'il doit, et qu'il arrive où il tend.

202. Il ne s'informe ni de la conduite des uns, ni des richesses des autres. Toujours renfermé tout entier en lui-même, il laisse le monde comme il l'a trouvé, et les hommes comme ils sont, et ne s'embarrasse de rien que de son salut.

203. Si quelquefois il ouvre les yeux, ce n'est que pour prendre garde que, dans ce siècle, la malice a passé pour une mode courante, et pour gémir en son particulier de ce qu'on y traite la vertu comme une étrangère.

204. Quand il ne peut vivre comme il voudrait, d'une manière constante, uniforme et réglée, il vit comme il peut, mais toujours selon les règles de la raison et de l'honnêteté.

205. Il a le naturel bon, l'abord facile et la parole douce, mais quand il est nécessaire, il sait se faire écouter et respecter.

206. Rien n'est plus pénétrant ni plus élevé que son esprit, toujours capable de recevoir les meilleures impressions.

207. La nature l'a doué encore d'une mémoire heureuse et fidèle, qui le fait toujours souvenir de ce qu'il a fait, afin qu'il ne manque jamais à ce qui reste à faire.

208. Sa conception est vive et facile, ses expressions sont justes et pesées, et ses réponses et ses paroles sont modérées et si sages, qu'il n'y a point d'exemple qu'elles aient jamais donné le moindre chagrin à personne et qu'il se soit jamais repenti d'avoir parlé.

209. Rien de plus affable, ni de plus charmant que son accueil. Tous ceux qui se retirent de sa présence, en sortent pénétrés de ses manières gracieuses.

210. Il se connaît parfaitement à toutes choses.

211. Il ne se casse point la tête à vouloir approfondir le bien et le mal, il a appris qu'une justice trop exacte dégénère en injustice.

212. S'il est engagé dans le commerce du monde, comme il sait qu'aujourd'hui il y a des écueils à éviter, il prend des mesures ; il use de discrétion, de prudence et de patience ; il emploie la réflexion, le discernement ; il les envoie épier les périls, sonder les précipices et faire le guet ; et à la suite de ces espions fidèles, il marche à pas comptés, il avance lentement, et passe sans rien risquer où il y a le plus à craindre.

213. Il n'est pas comme ceux qui donnent aveuglément dans les grandes entreprises, qui les embrassent quand elles se présentent, sans délibérer avec la raison et sans consulter leurs forces : il examine les choses en elles-mêmes, prévoit leurs suites et raisonne toujours.

214. Si la raison lui refuse son agrément, il arrête court et ne songe plus à marcher ; si elle le lui accorde, il avance, sans que la considération ni la vue du danger puissent refroidir l'ardeur de son courage.

215. Il entreprend les choses les plus difficiles avec autant d'assurance et d'intrépidité que les choses les plus aisées ; et les choses les plus faciles, avec autant d'ardeur que celles où il y a plus d'obstacles et de difficultés : celles-ci pour ne point se relâcher par trop de confiance, celles-là pour ne pas perdre courage à force de trop craindre.

216. Comme toutes ses entreprises n'ont jamais pour but que la piété, la religion, la justice et la gloire de Dieu, on remarque que, soit sur la terre ou sur la mer, les orages et les tempêtes, semblent en respecter les projets et ne les traversent jamais.

217. Sa grande vertu fait toute son adresse et toute son industrie. C'est par son moyen qu'il sait s'attirer les respects des uns, les amitiés des autres, et l'admiration de tout le monde, et qu'il fait entrer dans ses vues le ciel, la terre et tous les éléments.

218. Il ne s'intrigue point dans les choses qui ne l'importent en rien. L'homme qui est trop intrigant est l'objet du mépris, et comme il s'introduit sans honte il est repoussé avec confusion.

219. Jamais il n'est mal dans ses affaires, parce qu'il ne se mêle point de celles des autres, et qu'il ne néglige, ni ne découvre trop les siennes.

220. Il fait ce qu'il veut, parce qu'il ne veut que ce qu'il doit et ce qu'il peut.

221. Il n'est pas comme ces fous dont l'impertinence va jusqu'à prétendre que tout s'ajustera à leur manie et favorisera leurs projets.

222. Il s'accommode lui-même aux circonstances, mesure tout au temps et à la saison, et s'en saisit, parce qu'il sait que ni l'un ni l'autre n'attendent personne, que la saison donne le point de perfection aux actions, aux paroles, et que le fort de la prudence consiste à se conformer aux temps.

223. Il a beaucoup de circonspection, beaucoup de précaution et ne manque pas de pénétration.

224. Dans les négociations, dans le commerce, dans ses engagements en toutes choses, il donne toujours dans le monde des témoignages si éclatants de bonté, de grandeur d'âme et de fidélité, que ceux qui veulent apprendre à se conduire avec droiture avec leurs associés et à vivre avec tout le

monde sans artifice, sans détours et dans la bonne foi, n'ont qu'à fixer les yeux sur lui et qu'à contempler ses exemples.

225. Il n'entreprend rien de sa tête, ni sans conseils : il consulte tous les gens d'esprit et de probité, et préfère leurs lumières, à son imagination. Il sait que celui qui s'engage de son chef se charge de toute la haine s'il échoue, et quand il réussit, on ne lui en sait point de gré.

226. Il n'est pas comme les personnes inconstantes et légères, qui ne sont bonnes que pour commencer et n'achèvent jamais rien ; qui inventent et ne continuent pas ; avec qui tout aboutit à demeurer court et imparfait. Son esprit ferme et constant, poursuit courageusement sa pointe, va toujours jusqu'au bout, voit la fin des opérations, persévère jusqu'à ce qu'il ait vaincu la difficulté, se contente de l'avoir vaincue, et ne profite pas de sa victoire toutes les fois qu'il le peut, mais seulement quand il veut.

227. Il ne vante jamais ce qu'il a commencé. Tous les commencements sont défectueux et l'imagination en reste toujours frappée et prévenue.

228. Il n'en parle que quand il le montre et il ne le montre que quand tout est achevé. Ce n'est rien avant que d'être tout, et quand une chose commence d'être, elle est encore bien avant dans le rien. Ceux qui vantent leurs heureux commencements se flattent de tirer tout à fait une chose du néant, et souvent ils ont la honte de l'y laisser.

229. Il ne s'attache pas si fort à la contemplation des choses hautes, qu'il ne pense du tout à celles qui sont communes : il donne ses pensées aux unes et ne refuse pas son esprit aux autres.

230. Parce qu'il sait que tout ne doit pas être théorie, qu'il faut aussi de la pratique, il a soin d'apprendre du commerce de la vie ce qu'il lui en faut pour n'être ni la dupe, ni la risée des autres ; mais jamais pour avoir l'occasion d'en' paraître plus, ou de tromper plus adroitement son compagnon, son rival ou son associé.

231. Il ne donne pas en étourdi, dans les vues de ces personnes qui affectent d'être plus civiles que les autres ; qui n'ouvrent la bouche que pour faire des compliments ou donner des louanges ; et qui excèdent toujours dans les uns et dans les autres ; parce qu'il sait que les compliments affectés ou excessifs viennent toujours, ou de gens qui trompent ou de gens trompés.

232. Il est toujours heureux, parce qu'il sait se régler sur le temps.

233. Loin d'imiter dans sa grandeur la vanité de ceux qui se croient fermes et assurés dans leurs bonnes fortunes et qui se tranquillisent sur le bord du précipice auquel leur élévation les expose sans cesse, il est toujours dans la défiance et ne se repose jamais sur sa puissance ni sur ses richesses ; mais toujours sur ses vertus et sur le bras du Tout-Puissant, parce qu'il sait que celui qui ne s'appuie que sur la fortune tombe aussitôt qu'elle change.

234. Plus il est au-dessus des autres, plus il tâche de les contenter, et évite de les offenser en aucune manière. Il sait que les offenses, quoique petites, faites par les grands à leurs inférieurs, ne s'oublient jamais, et qu'il y a cette différence entre les injures qu'on reçoit des particuliers et celles qu'on reçoit des grands, que celles-là ne font que laisser quelques impressions fort légères, au lieu que les injures des grands frappent l'âme et causent souvent la mort.

235. Que les gens du monde tâchent de nuire en tout à leurs rivaux jaloux ou envieux de leur gloire, ou qu'ils travaillent continuellement à leur destruction et à leur ruine, il ne prend pas garde à ce qu'ils font pour se faire à l'égard des siens une règle de leur conduite insensée à l'égard des leurs. Comme il sait que chacun doit agir selon ce qu'il est et non point selon ce que sont les autres, il fait ce qu'il pense de mieux, mais jamais ce qu'il voit faire de pire.

236. Il n'use point, comme les autres, de souplesse avec eux pour les surprendre et leur porter préjudice, parce qu'il regarde la souplesse et la fourberie comme des armes défendues dont l'homme de bien ne se sert jamais ; il se contente de joindre la courtoisie au mépris qu'il fait de leur maligne jalousie, parce qu'il s'aperçoit qu'elle produit un bien meilleur effet que leur vengeance, et qu'il la trouve plus plausible.

237. Etre fort et savoir vaincre, est un avantage qui n'est pas plus propre à l'homme qu'au lion et à l'éléphant ; mais être puissant et humain, pouvoir tout et savoir pardonner, c'est être en quelque façon au-dessus de l'homme, et ressembler autant qu'il se peut à la Divinité. Tel est le caractère de mon héros. Il pardonne volontiers les outrages qu'on lui fait, et il a toujours mieux aimé dissimuler l'offense que de se résoudre à la punir, surtout quand elle ne regarde que sa personne.

238. Que ses ennemis le décrient et cherchent à le perdre de réputation dans le monde, toutes leurs calomnies ne peuvent aigrir sa douceur ni vaincre sa patience.

239. Généreux à leur égard, il leur souhaite plus de bonheur qu'ils ne lui souhaitent de maux ; et souvent ceux mêmes qui les ont entendus dire du mal de lui, l'entendent dire encore plus de bien d'eux.

240. Mais s'il parle bien d'eux à tout le monde, il les sert encore mieux quand ils sont dans le besoin.

241. Il ne prend rien au pied de la lettre, ne se remplit point l'esprit de mille chimères affligeantes, et n'arrête jamais devant soi ce qui peut lui être un sujet de chagrin, parce qu'il sait que c'est faire à contre-sens que de prendre à cœur ce qu'il faut jeter derrière le dos, et de s'occuper de ce que l'on ne doit regarder une fois qu'afin de s'en détourner pour toujours.

242. Quand il sent de l'émotion dans son

cœur, sa retenue ne permet jamais que la colère avance, se produise et agisse, parce qu'il sait que tout se fait violemment quand tout se fait par emportement ou par colère, que la passion bannit la raison, et qu'un moment de furie est suivi d'ordinaire de plusieurs mois de murmures, et quelquefois de plusieurs années de repentir.

243. Il sait donc calmer et refroidir sa bile, quand le ressentiment l'excite, ou que le chagrin l'échauffe.

244. Il arrête ses passions dans leurs plus violentes fougues, les tient toujours dans la dépendance et dans le respect de sa raison, et se contente de dire à celui qui l'a aigri ou irrité : ***Je te battrais bien, si je n'étais en colère;*** mais il ne le touche point.

245. Quelques favorables que soient les occasions qu'il trouve de se venger et d'avoir raison de l'offense, il n'en use point, parce qu'il préfère la gloire de pardonner au plaisir d'une vengeance victorieuse.

246. Dans les affaires qui demandent de la délibération, il ne se détermine pas tout à coup. Il sait qu'il est bon de prendre du temps, et que l'homme avisé ne peut trop l'être.

247. Pour donner, il ne prend pas garde s'il y a quelque temps qu'on attend : il regarde seulement s'il est à propos de donner, parce qu'il sait que, moins il entre de saillie et de passion dans la libéralité, plus elle est louable.

247 *bis*. Il n'a égard ni aux personnes, ni à la qualité, ni aux autres avantages de fortune : il ne cherche que la justice, ne regarde que le mérite, et proportionne ses dons et ses récompenses à sa grandeur.

248. Tout ce qu'il donne, il le donne galamment et de bonne grâce. Il engage plus par sa courtoisie et par son bon cœur que par sa générosité et par ses présents.

249. Il n'est point comme ceux qui font valoir leurs bienfaits par les fréquents refus qu'ils en font, et par la difficulté qu'on a à les obtenir. Honnête et bon à l'égard de tout le monde, il rend service aux uns et aux autres, pour avoir le plaisir d'être utile à son prochain, qu'il n'aime pas moins que lui-même.

250. Il écoute paisiblement ceux qui lui font des demandes intéressées; mais, si la chose est d'une certaine importance, sans leur rien promettre ni leur rien refuser d'abord, il leur demande du temps pour prendre des mesures, et ne les rebute jamais, parce qu'il sait que, pour éviter la surprise, il faut écouter à loisir ceux qui demandent à la hâte.

251. Il ne se presse point, quelques sollicitations qu'on lui fasse, parce qu'il sait qu'il ne faut jamais se hâter de donner ce que l'on ne peut plus ôter quand on l'a donné, et que les inconsidérés qui donnent à la hâte ce qu'ils donnent, se repentent toujours de leur inconsidération et de leur promptitude.

252. Jamais pourtant il ne fait attendre longtemps ce qu'il a envie de donner, parce qu'il croit que ce serait vendre ses faveurs plutôt que de les accorder.

253. Il n'est pas comme ceux dont le premier mot, à toute heure, est *non*, et avec lesquels il est besoin d'adresse, d'artifice, pour leur demander ce que l'on en veut obtenir. Il ne saurait refuser à personne; aussi ne faut-il point de crochet pour tirer de lui ce qu'on en veut.

254. Quand il demande quelque chose, de quelque qualité que soit la personne à qui il s'adresse et de quelque nature que soit la chose qu'il désire, il sait si bien prendre ses mesures et son temps qu'il n'est jamais rebuté : souvent même il dispose si bien leur esprit, qu'ils préviennent ses demandes et ses souhaits.

255. S'il a affaire à ces sortes de personnes dont je viens de parler, qui d'abord et toujours disent *non* à tout, pour obtenir d'eux ce qu'il prétend, il ne leur propose pas, dès la première entrevue, ce qu'il désire, car ce serait imiter l'étourneau; mais après avoir mis en point de vue la chose qu'il veut avoir, il les tâte avec adresse et sonde leur intention; temporise s'il y remarque de la répugnance; prépare insensiblement leur esprit par plusieurs entretiens; les occupe de quelque chose qui a toujours du rapport avec ce qu'il veut leur demander; mais ne leur montre jamais à plein où il vise, qu'après avoir obtenu d'eux des faveurs qui l'assurent de celles qu'il désire, de peur qu'ils ne voient des raisons de ne pas les accorder.

256. Il sait discerner les esprits, et, par une adroite politique, il sait donner dans l'humeur et dans le caractère de chacun, et se faire ***tout à tout***. Docte avec les doctes, sérieux avec les sérieux, jovial et agréable avec les enjoués, il ne se dément qu'avec les libertins, auxquels il impose toujours silence par la sévérité de son visage, et qu'il abandonne quand il ne peut les écarter de la mauvaise voie.

257. Les anciens philosophes affectaient bien plus de paraître sages que de l'être en effet. Pour lui, au milieu des grandeurs et des richesses, appuyé de puissance et d'autorité, et suivi toujours d'un grand nombre de suppliants qui l'environnent sans cesse, il est celui des hommes qui craint le plus de paraître ce qu'il n'est pas, et de n'être point ce qu'il doit être, et qui a mieux su trouver le secret de mêler les maximes de l'Evangile avec celles du monde.

258. Il met le souverain bonheur dans l'action. Ainsi, persuadé que l'homme n'est sage qu'autant qu'il opère bien, il préfère la vie d'occupation, comme la plus utile et la plus honnête, à celle du repos et du plaisir.

259. Sa grande piété, sa justice et sa bonté, sont des ressorts qui agissent d'une manière invisible et secrète dans son âme et dans son cœur, et par qui seules toutes ses actions sont autant de prodiges; de sorte qu'on ne doit point s'étonner de voir chez lui un bonheur constant et perpétuel.

260. Plus on l'examine, plus on découvre en lui de perfections. Différent en cela de ces personnes imposantes qu'on ne peut regarder longtemps qu'on ne change et de goût et de pensées et de jugement. Il semble même que l'aspect de ses vertus dissipe les défauts des autres, et que, par une sympathie admirable avec le soleil son symbole, une de ses plus grandes qualités soit celle de les communiquer.

261. On dirait qu'il inspire ses lumières et son adresse à tous ceux qui le voient, qui le pratiquent, et qu'il commande, tant ils paraissent habiles dans l'exécution de ses ordres, de ses projets, et généralement de tout ce qu'ils font.

262. Si ce qu'il fait lui-même ne plaît point à quelqu'un, il ne se rebute pas, il espère que d'autres en feront cas.

263. Il ne tire vanité ni des approbations, ni des applaudissements qu'il reçoit, parce qu'il n'ignore point que ce que les uns approuvent, les autres le censurent ; qu'il y a autant de goûts que de visages, et autant de différence entre les uns qu'entre les autres.

264. Il n'est point comme ceux qui ne font jamais rien à propos, et qui censurent toujours tout. Il ne contredit à rien ni à personne, parce que la nature ne lui a formé ni l'esprit ni le goût de travers.

265. Qu'il y en ait qui repaissent leurs caprices d'une vaine présomption, d'un orgueil mêlé de sottise et de folie, peu lui importe. Pour lui, il ne lui semble pas qu'il honore quand il regarde, ni qu'il fasse grâce quand il parle ou qu'il écoute.

266. Il prend garde de n'être pas si homme de bien, que d'autres en prennent occasion d'être malhonnêtes gens ; il sait allier la candeur et la simplicité de la colombe avec la prudence et la finesse du serpent ; et retient dans le respect par l'une, ceux à qui l'autre donne occasion de se prévaloir.

267. Il fait semblant de ne pas s'apercevoir du soupçon d'autrui, parce qu'il sait que c'est aller chercher son ressentiment : il tâche seulement de guérir le soupçon par un procédé honnête et sincère, parce qu'il y a de la prudence et que sa raison le lui conseille.

268. Il n'affecte pas des airs précieux : il laisse cet exercice aux femmes.

269. Il a le don de plaire, parce qu'il a du mérite et de l'agrément, d'où tire son origine *un certain je ne sais quoi* qui sert à lui gagner et à lui ménager la faveur universelle.

270. Simple et complaisant pour tout le monde, ceux qui le fréquentent n'ont pas besoin de se contraindre : il leur laisse toute la liberté pour se tenir et pour s'expliquer comme ils veulent.

271. Il sait admirer la politesse et les belles manières ; supporter les grossièretés et les incivilités ; mais jamais il n'exige qu'on châtie ses paroles pour lui parler, ni qu'on affecte un maintien sérieux pour paraître devant lui.

272. Il n'est point cérémonieux dans ses manières, ni pointilleux dans ses réponses, parce qu'il sait qu'il n'y a rien de plus incommode ni de plus fatigant ; que l'un gêne le monde par ses cérémonies et ses civilités étudiées, et que l'autre ennuie par ses pointes fades et usées.

273. Il n'affecte point d'être plus civil qu'un autre ; mais il ne méprise point celui qui l'est plus que lui.

274. Dans toutes ses actions il paraît tel qu'il est. Sa modestie y tient toujours le premier rang, et sa patience ne se dément jamais.

275. Il n'est pas semblable à ce faux sage qui ne sait point s'assister lui-même dans les rencontres fâcheuses. Comme il a l'avantage de se bien connaître, il s'aide dans ses peines et cherche du remède à ses afflictions dans sa fermeté ; du secours à sa faiblesse dans la réflexion ; et de la consolation à ses chagrins dans la patience et dans la raison.

276. Il n'est pas non plus comme ceux qui augmentent leurs peines, faute de savoir les porter comme il faut, et qui cèdent à la fortune, au premier échec qu'elle leur fait, toujours craintifs pour de plus grands malheurs. Pour lui, froid et tranquille au milieu de ses plus grandes afflictions, il se rend tout supportable par la fermeté de son grand cœur et de son grand courage. Rien ne le trouble, rien ne l'ébranle, rien ne l'effraie ; la fortune même, rebutée par sa constance, se retire vaincue, et cherche ailleurs un homme plus sensible à ses disgrâces.

277. Il se sert si bien de son intelligence et de sa pénétration, que par elles il prévient et confond tous les desseins de ses ennemis ; de même qu'il conduit parfaitement par son adresse toutes ses négociations à leur fin.

278. Ses amitiés ne sont pas des amitiés frivoles d'un moment ou d'un jour : ce sont des amitiés de toutes les saisons, solides et durables, et qui tiennent beaucoup de la nature du diamant pour la durée et pour être difficile à rompre, parce qu'il aime véritablement.

279. Il s'applique particulièrement à connaître les personnes dont il se sert ; et c'est par cette étude, plus difficile et plus utile que celle des livres, qu'il réussit si parfaitement dans leur choix, et qu'il démêle avec tant de discernement les sages d'avec les indiscrets et les politiques d'avec les étourdis.

280. Il se trompe si peu dans le discernement admirable qu'il fait des uns et des autres, qu'on peut assurer avec justice qu'il excelle dans l'art difficile et délicat de distinguer l'homme d'avec l'homme, et de connaître à fond la trempe et la portée de l'esprit de chacun.

281. L'homme vertueux, le philosophe et le sage, sont pour lui les véritables héros et les seuls mortels dignes d'être connus, vus et aimés.

282. Il est invariable dans son estime et dans sa protection, quand il les a une fois

données; mais comme il ne les donne qu'au mérite, avant de les lui accorder, il veut le connaître.

283. Comme il sait qu'entre tous ses amis il ne faut en avoir qu'un avec qui l'on soit moins réservé et à qui l'on fasse confidence de ses plus secrètes pensées, il les examine tous, et celui en qui il remarque plus de prudence, plus de fidélité, plus de docilité et plus de sincérité, il en fait son confident.

284. Il ne regarde pas si c'est celui qui lui plaît le plus, qui a les plus belles manières, le plus de bien ou le plus de pouvoir; il n'a égard qu'à la capacité et au bon esprit, parce qu'il sait que le bon esprit d'un ami vaut mieux et est plus utile que toute la bonne volonté des autres.

285. Il lui dit ses vices et ses vertus, et s'en fait connaître selon tout ce qu'il est, afin qu'il puisse en être corrigé plus facilement et en recevoir de bons avis selon les besoins.

286. Il lui laisse une pleine liberté de lui parler de ses défauts et de l'en reprendre, parce qu'il estime sa correction.

287. Il ne se défie point des autres, mais il n'entretient pas avec eux le même commerce de pensées qu'avec celui-ci, parce qu'une si grande familiarité ne doit pas être commune.

288. Mais s'il ne s'ouvre pas également à tous, il a soin du moins de se les rendre tous également bien affectionnés par sa douceur, sa tendresse et ses bons services.

289. Personne n'a jamais rempli si bien que lui le caractère d'un fidèle et d'un généreux ami. Les exemples qu'il en donne toutes les fois que l'occasion se présente, par les paroles, par les démonstrations et par les effets, font voir que tout est parfait et que tout est rare en lui; il accompagne même les témoignages de son amitié d'un certain tour de délicatesse qui n'est commun à personne, et fait très-bien connaître que l'esprit n'a pas moins de part que le cœur aux mouvements de sa bienveillance et de sa générosité.

290. Tous ses amis lui gardent en tout temps une fidélité inviolable; et si quelqu'un est assez malheureux et assez lâche pour avoir seulement la pensée d'en manquer, le repentir le suit de si près, que ce monstre de perfidie est plutôt étouffé dans son cœur qu'il n'a eu le loisir de s'y former.

291. Il cherche sans cesse les occasions d'obliger, avec cette distinction si glorieuse dans la corruption du siècle, qu'il sert ses amis et autres pour le seul plaisir qu'il y trouve.

292. Quelque avantageuse que soit la situation où son mérite l'a mis, elle ne donne point d'atteinte à ses belles inclinations; et pour avoir l'estime des grands qu'il pratique plus ordinairement, on ne le voit pas moins facile à écouter les plaintes de ceux d'entre les pauvres qui ont recours à lui.

293. Sans fierté, sans arrogance, mais rempli de douceur et d'amitié pour tout le monde, il se laisse aborder aisément, parce qu'il craint le sort de ces hommes qui deviennent incurables à cause qu'ils se rendent inaccessibles, et qui se précipitent parce que personne n'ose les approcher pour les en empêcher.

294. Implacable envers lui-même, il ne se pardonne pas les moindres fautes pour éviter la censure et le blâme; mais indulgent à l'égard même de ceux qui ne le sont qu'envers eux-mêmes, il ne condamne personne par passion ni par saillie, excuse tout le monde par bonté; et son ingénuité lui fait tout interpréter favorablement pour entretenir la paix et conserver l'union.

295. Il est honnête, charitable, indulgent. Il aime mieux s'exposer à être repris lui-même de trop de douceur en n'accusant que d'inadvertance celui qui a manqué, que de donner dans le jugement et dans l'erreur, en voulant curieusement pénétrer dans son intention et en la condamnant comme mauvaise.

296. S'il sait surprendre et s'attirer l'affection, l'estime et les bonnes grâces de tous ceux qui le voient ou qui l'écoutent, c'est qu'il est prévenant, obligeant, humble dans ses démarches, prudent dans sa conduite, et qu'il fait remarquer à tout le monde dans ce qu'il dit je ne sais quoi de grand, de sincère et de raisonnable, sans y faire entrevoir à personne rien de fier ni d'impérieux. La bonté de son cœur est en un mot le charme innocent qu'il emploie pour gagner celui d'un chacun.

297. Il s'est si fort attiré par ses vertus l'amour et la vénération de tous ceux qui dépendent de lui, qu'ils ne se reprochent d'autre défaut à son égard, que celui de ne pouvoir autant l'aimer qu'ils avouent qu'il le mérite. Ils ne font des vœux que pour sa conservation et pour son bonheur. Ils n'en connaissent point pour eux de plus grand que celui de le posséder, de le voir, de le servir, et de lui parler toutes les fois qu'ils le désirent.

298. S'ils le voient attaqué de quelque maladie fâcheuse, tous à l'envi lui présentent aussitôt leurs soins, et sont chacun en particulier si pénétrés de son mal, qu'ils en ressentent en eux-mêmes le soulagement, à mesure qu'ils en apprennent quelque diminution. Ceux qui ne peuvent procurer d'adoucissement à ses douleurs, vont en chercher à leurs craintes au pied des autels. Les larmes, les gémissements, les jeûnes, les aumônes, les prières, les offrandes et tout ce qu'ils croient capable de fléchir la miséricorde du Tout-Puissant, sont employés sans relâche à en implorer la guérison; et la longueur de sa maladie ne sert pas moins à faire admirer sa pieuse résignation, qu'à faire éclater la force et la constance de leur dévouement.

299. Ce qui surprend dans ces conjonctures, c'est de le voir, tout souffrant qu'il est, moins ému de ce qu'il souffre, que ses amis qui l'environnent, et qui semblent seuls le ressentir et y succomber.

300. Il n'est pas comme ceux qui, lorsqu'ils sont malades, repoussent les secours

humains, soit par avarice, soit qu'ils soupçonnent les médecins d'ignorance, de malice, d'intérêt, et la médecine elle-même d'impuissance. Pour lui, il a recours aux médecins, parce qu'il est dans l'ordre de Dieu de le faire ; il s'en rapporte à leur bonne foi, et ne néglige rien de tout ce qu'ils ordonnent, parce qu'il sait que Dieu le lui défend ; mais c'est en Dieu seul qu'il met toute sa confiance, parce que Dieu seul est le maître absolu de sa guérison, que c'est lui seul qui donne aux plantes les vertus qu'elles possèdent, et fait opérer en bien les remèdes que les médecins appliquent souvent au hasard

301. Quelque petit même que soit le mal, il ne le néglige point. Il sait qu'un mal ne vient jamais tout seul, que les maux se tiennent comme des chaînons, et que, quoiqu'un pas glissant soit peu de chose, il ne laisse pas souvent d'être suivi d'une chute fatale, sans qu'on puisse savoir où le mal aboutira.

302. Il résiste à la douleur et à ses passions ; mais il tâche de rendre son esprit souple et docile, son humeur commode et aisée, afin de n'être à charge à personne et d'édifier tout le monde.

303. S'il meurt, il est regretté, parce qu'il s'est fait aimer pendant sa vie, par sa bonne foi dans le commerce, par son intégrité dans l'exercice de sa charge, par sa fidélité dans ses promesses, par son attachement à la vérité, par sa compassion à l'égard des affligés, par sa cordialité, par sa douceur, en un mot pour avoir servi et contenté chacun.

304. Il mesure sa vie, au surplus, comme un homme qui a peu et beaucoup à vivre. Il la partage et la distribue par vertu et par choix, parce qu'il sait qu'une variété bien entendue la rend heureuse ; et sa prévoyance lui fait fixer des endroits où il puisse de temps à autre faire comme des pauses, parce qu'il sait qu'une vie qui n'a point de relâche est pénible, comme une longue route où l'on ne trouve point d'hôtellerie.

305. Il est juste dans ses actions, honnête dans la conversation et supporte avec bonté l'humeur fâcheuse de ceux qu'il fréquente.

306. Il plaît à tout le monde dans tout ce qu'il fait et dans tout ce qu'il dit, parce qu'il s'attache toujours, et dans ce qu'il dit et dans ce qu'il fait, à ce qui est agréable. S'il donne du chagrin à quelqu'un, ce n'est qu'à l'envieux.

307. S'il a à vivre avec des personnes bourrues qui aient l'esprit revêche et mal fait, ou dont l'humeur soit mauvaise et difficile, afin de combattre celles-ci, il cherche des forces dans sa complaisance, de la complaisance dans sa douceur, de la douceur dans sa patience, de la patience dans sa vertu, et de la vertu dans sa raison.

308. Il écoute ce qu'elles disent, et ne leur répond rien d'aigre ni de contrariant, et, quoiqu'il souffre, en tâchant peu à peu de s'y faire, et de s'accoutumer à leurs manières, il ne se plaint de rien et ne les contrarie en rien.

309. Sa prudence n'est jamais endormie, et quelque jugement qu'aient ceux qui lui parlent, elle sait toujours le mesurer et en reconnaître au juste l'étendue et la profondeur.

310. Il s'attache plus à connaître le caractère des esprits, qu'à étudier la vertu des herbes et des pierres, parce qu'il a tous les jours quelque chose à négocier avec les uns, et qu'il n'a besoin des autres que par accident.

311. Le vice a beau se parer des couleurs de la vertu et se couvrir de la noblesse de ses partisans, il ne saurait se déguiser si bien qu'il ne le reconnaisse toujours, partout où il est, pour ce qu'il est.

312. Qu'il soit devenu à la mode ; que tout le monde le pratique ; que les puissants même le défendent et s'en fassent gloire pour se rencontrer avec les plus hauts personnages, il n'en a pas plus de crédit ; et le sage que nous caractérisons n'en a ni moins d'horreur, ni moins de zèle pour le combattre. Au contraire, comme une tache sur une étoffe d'or, choque bien plus la vue que sur de la bure ou du droguet, plus la personne vicieuse est distinguée des autres et élevée au-dessus du commun, plus son vice lui paraît odieux et insupportable.

313. Il n'est pas comme certains sages du monde, qui s'arment et se déclarent à la vérité contre leurs vices, mais qui en aiment quelques-uns qu'ils épargnent et qu'ils choient : naturellement plein d'horreur et de haine pour ses propres défauts, ceux où il s'est plu davantage, sont ceux qu'il châtie avec plus de sévérité, quand il les connaît ; qu'il traite avec plus de rigueur, et qu'il tâche toujours de détruire les premiers.

314. Il n'a point et ne veut point avoir de commerce avec l'impie et le méchant. Il a reconnu qu'à traiter avec lui, il n'y avait de sureté ni pour le corps, ni pour l'âme ; qu'il manquait essentiellement de bonne foi, et qu'on ne pouvait pas plus compter sur sa parole que sur son amitié.

315. Il évite aussi, soigneusement, la compagnie de l'homme qui n'a point d'honneur, parce qu'il sait que celui qui ne fait point d'estime d'une bonne réputation, ne fait pas non plus grand cas de la vertu ; que le mépris de celle-ci tire sa naissance du mépris de celle-là ; et qu'il est rare, pour ne pas dire impossible, de trouver autre chose que des inclinations lâches et mauvaises, dans un cœur où l'on ne rencontre aucun principe d'honneur.

316. Il n'a de liaison qu'avec ceux qui se font une règle de leurs devoirs, parce qu'il sait qu'ils écoutent leur conscience, et qu'ils agissent toujours selon ce qu'ils sont.

317. Il aime les esprits francs et sincères, les hommes de bien, parce qu'eux et lui se ressemblent ; il loue les uns et les autres à cause de leurs vertus ; il recherche leur amitié, parce qu'elle a toujours pour fondement l'honneur et la bonne foi ; mais quelques perfections qu'il remarque en eux,

il les leur dissimule et ne cesse de les porter à se rendre plus parfaits, parce qu'il croit qu'il n'y a point d'homme si bon, qui ne puisse être encore meilleur.

318. S'il voit quelqu'un tomber en quelque faute, il le supporte, parce qu'il a de la douceur et de la charité; il l'excuse même à cause de la fragilité humaine; mais il ne s'en sert que par prudence et par raison, et se garde bien de l'irriter par d'aigres remontrances ou par des reproches hors de saison, parce qu'il n'ignore pas qu'il n'y a point de méchant qui ne puisse devenir encore pire, et que c'est aggraver le mal que de vouloir y remédier trop tôt et inconsidérément.

319. Il n'est pas comme ceux qui croient toujours plus volontiers le mal que le bien. Il se conduit avec beaucoup de prudence à l'égard de son prochain; et comme il sait que l'infirmité et la faiblesse de la nature porte à la médisance de même qu'au mal, il n'ajoute pas foi légèrement au premier venu.

320. Il ne croit point tout ce qu'on lui dit, ni tout ce qui lui vient dans la pensée; mais il pense toutes les choses selon Dieu, avec circonspection et loisir.

321. Quand il doit croire, il croit d'autant plus aisément, qu'il ne ment jamais; mais il se rend incrédule, quand et autant de temps que sa raison le veut.

322. Jamais il ne juge ni ne décide rien du caractère de qui que ce soit; mais quand il s'y trouve obligé, il veut entendre la personne, parce qu'il sait que *l'on connaît les métaux au son et l'homme au parler*.

323. Il pardonne aux autres comme s'il manquait lui-même tous les jours, parce qu'il entre dans leurs faiblesses; mais il s'abstient de manquer comme s'il ne pardonnait à personne, parce qu'il aime l'ordre et qu'il craint le scandale.

324. Mais s'il n'écoute jamais trop ce que certaines gens disent des autres, il se soucie fort peu de ce que quelques particuliers disent de lui. Il sait que la plus grande partie du monde aujourd'hui ne parle que par envie, par intérêt ou par passion; que les uns flattent, parce que leur ambition veut se produire; que les autres exagèrent, parce que la jalousie excite leur bile, et que leur rancune veut se venger.

325. Différent de ceux qui mettent leur bien-être à faire que les autres ne soient rien, il corrige en ses amis les défauts qui les empêchent d'être ou de devenir quelque chose; il avance tous ceux qui dépendent de lui, quand il le peut; et jamais il ne cherche à nuire à personne.

326. Il n'a jamais plus d'affaire que quand il n'a rien à faire, parce qu'il donne alors tout son loisir à cultiver son esprit.

327. Il ne se charge ni d'occupation ni d'envie : c'est vivre en foule et s'étouffer.

328. Il ne consume point le précieux temps de la vie en des exercices mécaniques, ni dans l'embarras des grandes affaires : c'est un malheur qui lui paraît égal de part et d'autre.

329. Il n'est point comme ceux qui, boiteux de volonté et de jugement, se jettent tantôt d'un côté et tantôt d'un autre : solide dans ce qu'il veut, il n'éprouve jamais de flux ni de reflux dans ses passions ni dans ses sentiments.

330. Il fait toujours de bon gré et au commencement, ce que le fou ne fait jamais qu'à la fin et par contrainte.

331. Il ne fait rien par caprice, il sait que le caprice approche beaucoup de la passion, et que d'ordinaire il fait tout à rebours.

332. Il voit d'abord ce qui se doit faire de bonne heure ou à loisir, et l'exécute avec plaisir et résolution.

333. Il n'entreprend rien que d'honnête et ne fait rien que d'honorable. Il aime mieux vivre même oisif dans sa maison et inconnu dans le monde, que faire chose qui puisse préjudicier à l'estime et à la bonne opinion qu'on a de lui, parce qu'il sait qu'il est plus honteux de perdre sa réputation, que de n'en point acquérir.

334. Il veille surtout, dans tout ce qu'il fait, à ce que ses vues soient bonnes, ses motifs plausibles et ses intentions droites.

335. Il ne s'entête jamais de ce qu'il voudrait faire, quand il ne le doit pas; n'entreprend rien mal-à-propos et à l'étourdi; ni ne commence rien à contre-temps, ni sans avoir examiné les suites.

336. Il n'est pas comme ceux qui se font un engagement de leurs bévues, et qui lorsqu'ils ont commencé de faillir, croient qu'il est de leur honneur de continuer. Si son cœur l'accuse, sa bouche ne le défend pas; une promesse imprudente, ni une résolution mal prise ne lui impose point d'obligation; il aime mieux ne paraître pas fidèle, quand il s'est engagé à la hâte, que de blesser sa conscience, en faisant ce qu'il avait trop indiscrètement promis de faire, quand la réflexion lui fait reconnaître que ce qu'il a promis n'est pas juste; et ne pas continuer sa première bêtise, afin de paraître persévérant.

337. Quand il veut faire quelque chose dont l'issue ou l'approbation lui paraissent douteuses, il tire quelques coups en l'air pour sonder les volontés; il avance lentement; et tâte auparavant que d'appuyer le pied, pour connaître où il peut le placer sûrement.

338 Quelquefois même il parle de son dessein, comme de celui d'une tierce personne, pour savoir s'il sera bien reçu ou non, et s'il doit poursuivre ou se désister; parce qu'il est quelquefois de la prudence de s'assurer, par ces sortes de tromperies innocentes, de l'approbation et de l'esprit de certaines personnes, surtout de celles que l'on soupçonne contraires à ce qu'on se propose de réaliser.

339. Il n'amuse pas son esprit de cent chimères différentes, ni ne se propose pas mille choses à la fois comme les capricieux.

340. Il ne change pas à chaque instant de

pensées, et ne se contrarie pas lui-même comme l'inconstant.

341. Il ne se propose que peu de choses; mais qui sont toutes solides, réelles et utiles; parce qu'il sait qu'il est de la prudence d'aller toujours au plus sûr, et qu'il vaut mieux entreprendre peu et réussir dans ses entreprises, que de former beaucoup de beaux et grands projets, pour échouer honteusement

342. Il ne se relâche jamais de son devoir, parce qu'il craint les reproches de sa conscience, et qu'il sait que l'envie, qui s'attache aux moindres imperfections, a toujours les yeux ouverts sur lui pour le considérer, remarquer ses fautes, et divulguer ses égarements.

343. Il a de l'adresse, mais il ne manque jamais de religion, et sa piété même lui fait prendre autant de soin pour se précautionner contre les embûches des autres, que la finesse en fait prendre aux autres pour le tromper et pour le séduire.

344. Comme il sait que les rencontres favorables passent incontinent, il les épie avec une grande attention et une grande vigilance, et dès qu'elles paraissent, il les prend de volée.

345. Il n'est pas comme ceux qui prennent le repos au commencement, et qui laissent le travail pour la fin, il attend à se reposer qu'il soit au bout de sa carrière. Faire autrement, c'est commencer par où il faut finir.

346. S'il réussit dans ses projets, il ne s'en glorifie point, mais il remercie Dieu qui l'a permis, et n'en attribue jamais rien à sa prudence.

347. S'il échoue, il ne s'en chagrine point, parce qu'ayant pris les mesures les plus sages, il n'a rien à se reprocher; qu'il sait d'ailleurs que les affaires dépendent d'une infinité de cas fortuits; que la réussite est un rare bonheur; et que le plus court et le meilleur est de se faire en tout une bonne raison.

348. Les malheurs qui lui arrivent l'affligent toujours moins que les autres, parce que la défiance le prépare à tout, et que les pertes et les autres événements fâcheux ne le surprennent jamais. Celui qui a prévu le mal, en est moins affecté quand il arrive. Il n'y a pas de pas dangereux pour ceux qui s'y attendent.

349. Il n'est point du nombre de ceux qui estiment plus une once de bonheur que deux quintaux de mérite et de sagesse; il fait plus de cas de la vertu toute seule, que de toutes les richesses du monde, et même que du monde entier.

350. Rien ne lui manque, parce qu'il se tient lui-même lieu de toutes choses, et que tout ce qu'il a est toujours avec lui.

351. Quelque inconstante et fantasque que l'on dise la fortune, il ne s'aperçoit jamais qu'elle change pour lui, parce qu'il sait s'accommoder à ses caprices, et changer de conduite selon le temps et les affaires.

352. Cette fière adversaire, en lui prenant tout ne lui ôte rien, parce qu'il lui rend tout en bonne grâce. Aussi rien ne le chagrine. Les traverses, les afflictions, les accidents, rien ne le trouble: au contraire, à l'aide de sa patience et de sa vertu, il sait se faire un triomphe de sa propre défaite.

353. Ordinairement il n'attend pas que cette volage l'abandonne et lui tourne le dos; sage et prudent, il prend ce qui est sur le jeu, l'emporte et la prévient par sa retraite.

354. Il voit ce qui se passe parmi les hommes, de plus insupportable et de plus charmant, sans en avoir ni trop d'inquiétude ni trop de joie.

355. Rien ne lui paraît extraordinaire parce qu'il a toujours devant les yeux la grandeur de l'univers et celle de l'éternité.

356. Il borne ses désirs et n'a d'ambition que pour le ciel.

357. Il n'est pas comme ceux qui ne respirent que pour l'argent: il sait ce qu'il vaut, et le mépris qu'il en doit et qu'il en faut faire.

358. S'il n'en a point, il n'en est pas plus triste, parce qu'il ne s'en soucie point ou peu. Il s'en console même et s'en réjouit, parce qu'il sait que chacun accuse l'argent d'être toujours avec de la canaille, et de n'avoir pour camarades que les plus grands scélérats du monde.

359. Quand il en a, ce qu'il a est moins à lui qu'aux autres; car il s'en défait par ses glorieuses libéralités, et s'en sert à faire plaisir et rendre service à chacun.

360. Il en conserve néanmoins par prudence pour ses nécessités présentes et à venir, mais peu. Encore ne s'amuse-t-il pas à le compter ni à le manier continuellement: il laisse ce soin et ce souci à l'avare.

361. Il n'a pas trop d'avidité pour les sciences hmaines: il sait qu'elles causent toujours la distraction et souvent les illusions. Il se contente d'en apprendre ce qu'un honnête homme n'en doit et n'en peut ignorer qu'à sa honte.

362. Il dévore les bons livres, en tire la nourriture de son âme, et en fait les délices de son esprit. Il n'est point comme ceux qui lisent indifféremment et à la hâte tout ce qui tombe sous leurs yeux, et qui font dans leur mémoire et leur entendement un galimatias qu'on ne saurait débrouiller: il choisit les meilleurs auteurs sur chaque matière, lit peu, réfléchit beaucoup, et s'attache toujours à ce qu'il y a de bon pour en faire son profit.

363. Il n'est pas comme ces enfants du monde, qui recherchent plus dans leurs études la science que la vertu: il sait que l'orgueil a coutume de rendre ces sortes de personnes insupportables dans leurs insolences, et de les faire tomber dans l'erreur, et qu'ils ne recueillent que peu ou point de fruit de leur application. S'il lit ou s'il étudie, c'est pour se rendre meilleur et plus parfait, plutôt que pour avoir occasion d'en paraître plus savant aux yeux du monde.

364. Il préfère la science de se connaître soi-même, de régler sa vie et de modérer

ses passions, à celle qui n'envisage que les douceurs de la vanité satisfaite.

365. Il ne s'embarrasse point de toutes ces questions qui occupent les esprits des hommes du monde, et qui sont aussi inutiles le plus souvent qu'elles sont agréables et curieuses. Il y a de l'imprudence, dit-il, à négliger les choses utiles et nécessaires pour s'appliquer à des curiosités dangereuses; et c'est être peu raisonnable que de s'occuper de choses qui peuvent faire négliger ce qui sert au salut.

366. Il y a en effet mille choses dont certaines gens remplissent leur esprit et chargent leur mémoire, mais que lui dédaigne d'apprendre, parce qu'il sait qu'il y est une foule de sujets dont la connaissance n'importe que très-peu et même point du tout à l'âme.

367. Il est savant sans orgueil, et décide sans préoccupation. Son discernement est toujours plein d'une justesse délicate, et il reprend avec bonté.

368. Différent de ces docteurs vains et glorieux qui cherchent à paraître et à briller, il a moins de vanité que de crainte des talents et de la science qu'il a reçus, parce qu'il sait que plus on a de lumières, plus on recevra de châtiment, si la sainteté de la vie n'y répond.

369. Quand il parle, il ne s'écoute point parler, parce qu'il y a du faste, de l'amour-propre et de la folie à cela. Il ne s'arrête pas non plus en parlant, à dessein de faire remarquer qu'il trouve bon ce qu'il dit : il sait qu'il sert fort peu d'être content de soi-même, si l'on ne contente pas les autres.

370. Sans prévention pour lui et sans préjugé contre qui que ce soit, il ne croit pas que ce qu'il pense soit admirable et meilleur que ce que les autres disent : il tâche seulement de bien dire et ne s'en flatte pas, parce qu'il sait que toute vaine opinion procède d'un grand fond d'orgueil, et que l'estime de soi-même est une odieuse présomption, punie d'ordinaire d'un mépris universel.

371. Il est toujours sage, mais il affecte quelquefois de ne pas l'être, parce qu'il sait qu'en de certaines circonstances la sagesse est hors de saison, et que souvent le plus grand savoir est de ne rien savoir, ou du moins d'en faire le semblant.

372. Il ne conteste et ne contredit jamais, parce qu'il sait qu'à contredire et à contester on se rend ridicule, et que peu à peu on devient insupportable.

373. Ingénieux et subtil, s'il entrevoit des difficultés dans ce qu'on dit et dans ce qu'il entend, il en demande l'éclaircissement pour s'instruire, plutôt que pour embarrasser celui qui parle et affecter d'être spirituel et pénétrant.

374. En formulant ses propositions, il ne dit rien qui soit étudié à dessein de se faire admirer : il dit seulement ce qu'il faut pour se faire entendre, et arrive tout d'un coup au nœud de la difficulté, parce qu'il sait qu'on se lasse et qu'on lasse les autres en faisant un circuit ennuyeux de paroles

375. Il écoute les réponses qu'on lui donne. Il les approuve quand elles sont justes; mais quelque mauvaises qu'elles soient, il ne les méprise point, et ne s'en rit point et jamais ne s'en prévaut.

376. Parmi les hommes qui se piquent de belles-lettres, on en trouve une infinité que leur science rend impatients; qui ne peuvent rien entendre de simple sans murmurer ni sans se plaindre; que les écrits même les plus éloquents contentent à peine. Pour lui, avec toutes ses connaissances, il tolère les sottises des plus grossiers, parce qu'il sait que la meilleure maxime de la vie c'est de souffrir; il laisse débiter aux plus ignorants leurs plus méchantes raisons sans les rebuter, se souvenant qu'il n'a pas toujours su ce qu'il sait; qu'il en est qui savent infiniment plus que lui, et qui souffrent autant de lui que lui des autres; et que pour arriver à la perfection où il se trouve, il a peut-être été encore plus incommode aux autres qu'on ne lui est à charge.

377. Il compatit à l'impuissance de celui qui ne peut se faire comprendre. Il excuse l'ignorance de celui qui ne sait pas le faire, et quand la civilité le lui permet, il aide l'insuffisance de celui qui s'explique mal ou avec peine.

378. Il supporte les défauts des uns et des autres avec beaucoup d'indulgence et de patience. Il en fait même l'exercice de sa vertu, parce qu'il sait que c'est de la souffrance que naît cette inestimable paix qui fait la félicité de l'homme sur la terre.

379. Il n'est pas non plus comme ces faux doctes qui, tout remplis d'eux-mêmes, sont encore esclaves de leurs volontés et idolâtres de tout ce qu'ils pensent. Sans s'attacher à ses sentiments, au contraire, il fait consister sa gloire à y renoncer dès qu'on lui fait entrevoir ce qu'ils ont de faux; et cela tandis que les autres mettent leur point d'honneur à défendre par malice les paradoxes les plus absurdes, quand ils les ont produits, pour n'avoir pas la honte de les rétracter.

380. Il ne s'entête ni d'opinions ni de systèmes. Celui qui paraît le plus raisonnable est celui qu'il embrasse; encore ne se fait-il point une peine d'en changer, quand on lui en fait remarquer et sentir le faible, et qu'on lui donne pour un autre de plus grandes probabilités, parce qu'il croit que c'est donner dans la folie que d'être opiniâtre et attaché à son sens.

381. Il quitte toujours la dispute avant qu'elle commence à s'échauffer, parce qu'il s'est aperçu que les longues contestations dégénèrent souvent en querelles et engagent toujours dans des reproches impertinents et hors de saison.

382. Plus il a de mérite, moins il croit en avoir. Tandis que les autres s'imaginent être des prodiges de science et de vertu, il se regarde comme un néant, comme un ignorant; et jamais ne se berce, avec les insensés, d'arriver à une brillante fortune, parce qu'il sait bien que la vaine imagina-

tion a pour bourreau la réalité qui la détrompe.

383. Loin de se gonfler de ses connaissances, il s'humilie dans son ignorance, parce qu'il reconnaît que quelque grande que soit la multitude des choses qu'il sait, le nombre de celles qu'il ignore est encore infiniment plus grand.

384. Il se croit toujours moins prudent, moins sensé que les autres; et quoiqu'il sache, il croit tout le monde capable de l'instruire, parce qu'il est vide de vanité et de présomption.

385. Que les hommes du monde tirent vanité de leur savoir, et fassent briller leurs lumières pour être applaudis et admirés; quant à lui, avec toute sa science, il aime à demeurer inconnu, dédaigné, et ne se soucie de rien moins que des applaudissements et des louanges des hommes.

386. Il craint de paraître dans le grand monde, il en évite l'occasion, il se renferme et voudrait se cacher à lui-même, parce qu'il est humble et mène une vie retirée. Mais comme l'attention commune se réveille par l'indifférence généreuse de celui qui ne se soucie pas de faire connaître son mérite, tout le monde ouvre les yeux pour le regarder et admirer en lui des perfections qu'il cache, mais qu'il ne peut soustraire; et chacun à l'envi donne à son mérite les louanges qu'il refuse à ses propres vertus.

387. Il méprise le monde et le fuit. Jamais on ne le voit dans ces jeux publics où les méchants s'assemblent pour tendre des piéges à la vertu et concerter la perte de l'innocence.

388. Il n'est jamais moins seul que lorsqu'il est seul, parce qu'alors il est avec sa raison qui lui tient lieu des plus agréables compagnies.

389. Il la consulte avec confiance, comme un disciple de son maître; il l'écoute avec une attention respectueuse, comme un enfant son père; et profite de ses réponses et de ses avis, comme un ami fait de ceux de son meilleur ami.

390. Il est moins content partout ailleurs que dans cette agréable solitude, parce que partout ailleurs il n'a pas de plus bel entretien ni de plus grand plaisir que ceux qu'il a et qu'il goûte avec elle.

391. Il est toujours capable de faire tout pour soi, parce qu'il est toujours à soi et qu'il ne se passionne jamais.

392. Il conçoit et pense bien. Il raisonne toujours juste, et ne se soucie pas de passer pour subtil, pourvu qu'il ait le don de convaincre par ses raisons, et qu'effectivement il soit solide dans sa simplicité.

393. Contraire à ces grands du monde qui ne se font des favoris et des confidents que pour se décharger sur eux de la haine publique, en cas que par leurs violences ou par leurs injustices ils obligent le peuple à se récrier, il se fait des amis pour les aimer et pour en être aimé, et non pas pour en faire le but des railleries et des reproches qu'il pourrait mériter, ni pour leur faire porter le fardeau de ses méfaits.

394. Dans le choix qu'il en fait, il regarde moins ceux qui sauront donner dans ses inclinations par complaisance, que ceux qui sauront l'empêcher lui-même d'y donner par leurs avis et par leurs remontrances, parce qu'il sait que pour devenir homme de bien, il faut avoir, ou de fidèles amis qui remontrent et qui reprennent, ou de rudes ennemis qui ne flattent et qui ne biaisent point.

395. Il scrute les caractères du cœur et s'étudie à distinguer celui qui rit toujours sans raison, de celui qui ne rit jamais qu'à propos, parce qu'il sait que l'un est aussi sot que l'autre est retenu.

396. Ceux qui rient toujours et ceux qui ne rient jamais lui paraissent également insupportables.

397. Il sait connaître les qualités de ceux qu'il pratique; mais il sait encore mieux les estimer en lui-même et en faire l'éloge en public, quand il en a besoin.

398. Toujours muni de prudence et de résolution contre les attaques des manants, des présomptueux et de tous les autres impertinents, il n'est jamais vaincu par leur audace, leur folie et leur jactance.

399. Quand il s'explique, c'est avec tant d'esprit, qu'il en donne toujours plus à penser qu'il n'en dit. Jamais la conversation n'est trop libre avec lui, mais elle ne languit point.

400. Toutes ses paroles sont édifiantes, bonnes, sages, pesées, instructives. Toutes ses actions sont prudentes, exemplaires et bien réglées, parce que les unes et les autres sont le fruit de la réflexion.

401. Il n'ignore de rien, mais il ne fait pas voir qu'il sait tout. Il se contente de reprendre quand il est à propos; et si le devoir ou la petitesse l'engage à s'étendre sur un sujet, non-seulement il captive l'attention de tous ceux qui l'écoutent, en y développant des connaissances profondes; mais il fournit encore matière à l'imitation, en leur proposant mille belles maximes à suivre et mille vertus à pratiquer.

402. Il n'est pas comme ces âmes doubles, ces hommes fourbes et flatteurs, qui ajustent toujours leurs sentiments au lieu où ils se trouvent; qui blâment et qui méprisent les personnes en leur absence, qu'ils respectent et qu'ils louent quand ils leur parlent : toujours le même partout, il est ailleurs tel qu'il est ici, et ne sera point demain ce qu'il n'est pas aujourd'hui.

403. Mais surtout, il ne prend jamais occasion de l'absence d'une personne pour la décrier; non plus que de sa présence pour lui faire des compliments outrés.

404. Il est digne de considération, parce qu'il considère, dans toutes ses actions, qu'on le regarde ou qu'on le regardera.

405. Il prend garde à ce qu'il dit et de la manière dont il le dit. Il sait que les parois écoutent, que les pierres parlent, et que les

paroles donnent souvent plus de matière à médisance que les actions.

406. Lors même qu'il est seul, il fait comme s'il était en la présence de tout le monde, parce qu'il sait que tout le saura. Il regarde comme témoins présents, ceux qui, par leurs découvertes et leur pénétration, le seront après.

407. Il ne se cache point dans des lieux retirés pour se dérober aux yeux de la médisance. Il ne craint pas que les voisins tiennent registre de tout ce qu'il fait dans sa maison. Il désire même que tout le monde l'y voie faire ce qu'il y fait; car ils n'en seraient que plus confus en faisant des retours et des applications sur eux-mêmes, et plus édifiés en faisant des réflexions sur lui.

408. Les honneurs qu'on lui fait peuvent souvent le rendre honteux et confus; mais les mépris qu'on a pour lui ne sont jamais capables de le rendre ni plus triste ni plus chagrin.

409. Que le monde et ses sectateurs parlent de lui tant qu'ils voudront, il se met au-dessus de tout ce qu'ils en disent. Il ne s'inquiète même pas de tout ce qu'ils en peuvent dire, parce que celui qui le justifie est au dedans de lui-même; que le témoin de sa conscience ne l'accuse et ne lui reproche rien; et que son innocence et sa vertu l'excusent auprès de tout ce qu'il y a d'honnêtes gens.

410. Cette innocence qu'il n'a point souillée le rassure si fort, qu'il fait son juge du premier témoin de ses actions, hors cependant que la discrétion, la prudence et le temps ne lui conseillent de ne se justifier que par le silence. Alors il cherche tout son repos dans la retraite, et toute sa gloire dans le mépris des impostures de ses rivaux et de ses ennemis; trouvant toute sa consolation dans le calme et dans la tranquillité de son âme, laquelle lui permet d'attendre sa récompense de sa patience et de sa vertu.

411. Il se fait de la haine de ses envieux un miroir où il se regarde, et voit bien mieux ce qu'il est que dans celui de la bienveillance.

412. Le seul soin qui l'occupe toujours et partout, c'est de se comporter si bien en public et dans son particulier, que la malignité de l'envie ne trouve rien à reprendre dans sa conduite.

413. Il n'est point comme ceux qui se croient piqués de tout, parce que, coupables au dedans d'eux-mêmes, ils supposent qu'on les connaît, qu'on dit pour eux tout ce qu'on dit, et sont les premiers à se faire de tout ce qu'ils entendent des applications odieuses et incommodes. Pour lui, il ne se choque jamais et ne s'ébranle de rien, parce que rien n'offense sa pureté, et que les insultes même ne peuvent altérer sa patience.

414. S'il est repris, bien ou mal, de quelque faute, il écoute toujours avec beaucoup de docilité les remontrances qu'on lui fait, et profite des avis qu'on lui donne.

415. Il s'avoue coupable quand il l'est, et s'accuse poliment; mais jamais il ne cherche dans les fautes d'autrui la justification des siennes, parce qu'il sait qu'il y a de la malignité à faire remarquer les imperfections des autres gratuitement, et qu'au lieu de se laver on se noircit encore davantage.

416. Quand il est innocent, il le dit. Si l'on ne veut pas l'en croire sur sa simple parole, et que l'on exige d'amples raisons de lui pour sa justification; il laisse parler ceux qui l'accusent, les écoute tranquillement et sans répliquer jusqu'à ce qu'ils finissent. Quand ils ont fini, il prend la parole à son tour, et d'un ton de voix doux, calme, mais ferme et assuré, il démontre son innocence et sa candeur, détruit les témoignages invoqués contre lui, tire la confirmation et la solidité des siens du temps et des circonstances, confond les témoins qu'ils ont gagnés et corrompus; les confond eux-mêmes, et ne s'emporte jamais, ni en faisant voir qu'on lui en impose, ni après l'avoir fait remarquer. Si malgré tout ce qu'il a pu dire, cependant, on persévère à le croire coupable, il se retire dans le silence de sa raison, et, content du témoignage de sa conscience, qui le justifie, il se met au-dessus de l'injustice et de la calomnie.

417. Il ne se glorifie point de ses perfections, parce qu'il y a de l'impertinence à cela. La connaissance qu'il en a ne le flatte point d'ailleurs jusqu'à lui faire croire qu'il est meilleur qu'un autre, et cette présomption n'est pas en lui. Jamais il ne cherche à montrer qu'il est persuadé de son mérite, parce qu'il sait qu'on ne peut pas même y songer sans folie ni sans vanité, et que la trop bonne opinion qu'on a de soi-même fait perdre en un instant tout ce qu'on s'est acquis de vertu durant plusieurs années, et tout ce qu'on tient de l'estime des autres. C'est pour cela que plus il est parfait, plus il affecte de ne l'être pas.

418. Il n'est pas comme l'ambitieux que sa passion jette dans les dignités par toutes sortes de moyens, sans consulter s'ils sont permis ou défendus. S'il aspire aux grandes charges, c'est par le chemin de la vertu qu'il s'y fait un passage; et, quand une fois il y est arrivé, modéré dans ses actions, judicieux dans ses pensées, ferme sur le bord des précipices, et presque insensible à la calomnie, il ne s'attache qu'au bien, ne regarde que l'intérêt public, et n'a jamais ni d'excuses ni d'affaires, quand il s'agit de défendre le pays.

419. Il ne s'attache, autant qu'il peut, qu'aux choses grandes et relevées; mais son action n'est pas trop impatiente, et son espérance n'entre jamais sur les terres de la présomption, ni n'avance jusqu'au quartier de l'extravagance.

420. La justice et la prudence modèrent toutes ses passions. Jamais l'ardeur ni la saillie n'en précipite aucune. Tous ses mouvements sont réglés par sa raison souveraine.

421. Tout ce qu'il fait emporte une ad

miration secrète, qui surprend les plus difficiles et qui ramène les plus opiniâtres.

422. Juge intègre et bon magistrat, le droit a toujours été protégé par lui.

423. Il ne connaît ni amis, ni parents, ni intérêts propres, quand il s'agit de rendre justice : il la rendrait contre lui-même, si la raison le voulait.

424. Il s'est formé une telle habitude de la garder en tout, qu'il n'a pas moins de facilité que de plaisir à rendre à chacun ce qui lui appartient de droit.

425. Il observe la justice distributive avec tant de règle et de proportion, que le mérite et la dignité des personnes, leurs vertus et leurs crimes, ne reçoivent que selon la distinction qui leur est due, la récompense ou le châtiment.

426. Il pratique de même la justice commutative; et par l'une et l'autre il donne à tous ses jugements une parfaite égalité.

427. L'usage qu'il sait faire de la prudence dans la vie civile et politique, est le premier mobile de cette grande et singulière vertu qui lui est si naturelle, et qui lui a enseigné si parfaitement ce qu'il faut et ce qu'il ne faut pas faire. C'est de cette source très-pure de la prudence que découle la sagesse de ses conseils; de sorte qu'il est toujours un très-grand conseiller pour lui et pour les autres.

428. Comme il sait que les grands emplois demandent un grand pouvoir, et que pour en exercer dignement les fonctions, il faut avoir une autorité proportionnée à leurs exercices, il se conserve toute celle qui lui est nécessaire pour remplir l'essentiel de ses obligations, mais pas plus. Il s'en sert quelquefois dans le monde pour calmer les esprits que la querelle irrite et remue; pour porter la paix dans des familles que la dissension trouble; mais il ne la fait valoir que par ce qu'elle vaut chez sa raison, et n'en abuse jamais.

429. Quand il siége il est sévère sans rigueur, inviolable dans l'intégrité, inflexible dans la justice, et toujours appliqué à tout entendre.

430. Il est grave, mais il n'affecte point de l'être : la gravité affectée est toujours un sujet de moquerie et de mépris.

431. Sa gravité, qui n'est donc ni une sotte contenance, ni une affectation de gestes précieux, se fait remarquer dans son extérieur châtié et bien composé; mais elle éclate encore davantage dans la sainteté de ses mœurs, et dans le juste scrupule de sa conscience sagement timorée.

432. Il n'a point de fierté, et quel que soit le poste où il est, il se montre encore plus grand par sa retenue, par sa modération, par son désintéressement, par son indifférence, par sa familiarité, par son humilité et par ses vertus.

433. Il remplit bien les obligations de son emploi, parce qu'il s'en fait véritablement un devoir, soutient sa réputation, l'augmente même; et va toujours en se signalant davantage par son bon cœur, par sa condescendance et par sa bénignité.

434. Il est jaloux de l'honneur et de l'autorité de sa charge, parce qu'il connaît que sans cela elle serait une pure ombre et un titre sans honneur; mais il n'en fait point parade, parce qu'il a horreur de la vanité, et qu'il sait que l'ostentation de la dignité choque plus encore que l'ostentation de la personne.

435. Il maintient ses droits parce que la raison le veut, mais il ne les étend point, parce que la justice le lui défend.

436. Il parle par sentence et agit toujours à propos. Il n'est point déréglé dans ses mouvements, trop libre dans ses manières, ni vain dans son extérieur : il sait que dans le monde on juge du dedans de l'homme par le dehors, et qu'en effet l'extérieur de l'homme est la façade de l'âme.

437. Il ne donne pas tout d'un coup dans ce qu'on lui dit, surtout quand on lui fait des récits de ouï-dire. Il sait que le mensonge est toujours le premier, et qu'il a coutume d'entraîner les sots par un *on dit* qui va de bouche en bouche.

438. Il réfléchit sur tout, examine le pour et le contre, pèse toutes les raisons alléguées de part et d'autre, surseoit son jugement, demande du temps quand l'affaire est délicate, et corrige ainsi l'entêtement des autres par son doute, quand il ne peut calmer leurs esprits par ses décisions.

439. Comme il sait que la vérité arrive toujours la dernière et fort tard, guidée qu'elle est par un boiteux qui est le temps, et qu'il n'ignore pas ce qu'il lui doit : il l'attend pour former son jugement et décider sur ce qu'il a ouï et appris, lui gardant toujours une oreille pour l'entendre quand elle arrivera.

440. Son intégrité éclate dans toute sa personne : il la fait remarquer dans ses paroles, et mieux sentir encore par ses effets.

441. Il ne fait jamais céder la raison à ses passions : au contraire, il sait contraindre, par sa vertu, ces rebelles à se soumettre aux ordres de cette sage gouvernante.

442. Il accorde sa protection à l'innocence, ses faveurs à la vérité, son appui aux orphelins, et tâche de les maintenir dans leurs priviléges et dans leurs droits, contre les injustices et l'usurpation.

443. Il est le protecteur et l'appui de la justice, aussi bien que l'asile et la consolation des malheureux : nul pauvre ne lui fait voir ses misères qu'il ne les soulage.

444. Tout le monde est témoin qu'il ne fait servir la vérité que pour désabuser ceux qui pensent le tromper par le mensonge

445. Doué des vertus les plus héroïques, il fait toujours le contraire de ce qu'il blâme.

446. Il ne sait ce que c'est qu'orgueil; mais quoique simple et sans vanité, il ne tient pas trop de l'homme : il sait que rien

ne décrédite davantage un homme, que de faire remarquer qu'il est homme.

447. Il est judicieux et sait faire contre-poids à la retenue de l'homme fin.

448. Il ne peut souffrir ni les traîtres ni les ingrats.

449. Dans la société, il remarque tout et fait semblant de ne rien voir.

450. Il écoute et évite de contredire avec autant de soin qu'il veille à ne pas donner sujet d'être contredit.

451. Attentif à tout ce qu'on dit pour ou contre lui, il feint de ne rien entendre et de tout ignorer.

452. Il n'est pas comme le fou qui laisse éclater sa colère et qui montre tout d'abord son ressentiment : prudent et sensé, il le dissimule, le renferme et l'étouffe.

453. Il étudie son génie, son esprit, son cœur, ses défauts et ses inclinations. Il sait qu'on ne saurait être maître de soi-même qu'on ne se connaisse à fond.

454. Il n'a point de défauts, ou peu, parce qu'il sait se combattre et se vaincre.

455. Il dompte ses sens, mortifie sa chair et ne se rend jamais à ses passions : ce serait descendre de la condition de l'homme à celle de la bête.

456. Il s'applique à vaincre son amour-propre, sa cupidité, l'envie, et à détruire en lui l'empire du vice. Ce qu'il ne peut y corriger de défectueux, avec tous ses soins et toute son attention, il le cache avec tant de finesse, que tous ces lynx et ces espions de la route d'autrui s'égarent à force de chercher.

456 *bis*. Si ses passions, qui sont toutes soumises à sa raison, font les rebelles, il sait les contenir et les réprimer.

457. Quand on l'a offensé, il sonde jusqu'où il est nécessaire de laisser aller son ressentiment; mais il ne s'en laisse jamais emporter, parce qu'il sait que tout excès de passion dégénère du raisonnable.

458. Il prévient par de prudentes réflexions les mouvements de sa colère, et pour les dominer il ne s'écarte pas un seul instant de l'appui de sa raison.

459. S'il lui arrive de s'engager sans réflexion, il s'arrête dès qu'il s'en aperçoit, et reste ferme et sans trouble au milieu des premiers mouvements qui ont surpris son attention.

460. Jamais sa raison ne s'embarrasse, parce que la modération, qui le gouverne partout, l'empêche toujours de franchir les bornes du devoir.

461. Il n'imite point les esprits mal tournés, qui, entre mille perfections, s'arrêtent au seul défaut qui s'y trouve mêlé par hasard, et qui, étant sans yeux pour voir celles-là, sont tout de langue pour parler de celui-ci et le grossir. Semblable à l'abeille, qui, attachée à une fleur, en tire d'abord ce qu'il y a de plus doux et de plus savoureux pour en faire son miel, il s'attache tout d'un coup à ce qu'il y a de meilleur dans l'homme de bien et de bon dans le méchant. Il n'y aurait même dans le vicieux qu'une seule perfection parmi tous ses défauts, qu'il saurait d'abord la découvrir et l'en démêler.

462. Il passe bien sa vie, parce qu'il ne se nourrit que de bonnes choses et qu'il est sans malice.

463. Il ne se mêle point avec le vulgaire, parce que le vulgaire n'est composé que de sots, ne fait point d'attention à ce qu'il dit, parle en fou, ne s'arrête jamais à ce qu'il pense, et ne s'occupe que de méchancetés. Il en méprise toujours les décisions et les censures, parce qu'il ne se conduit que par passion et ne censure qu'avec imprudence et impertinence.

464. Comme il n'a point de curiosité, il ne cherche point à connaître ce qui se passe chez les autres, ne se soucie pas de tout ce qui ne lui importe point, et ne prend à cœur que ce qui le regarde.

465. Avec l'homme entendu il est bon entendeur, et sait fort bien démêler les intentions, discerner ceux qui veulent faire leurs affaires en paraissant faire les siennes, de ceux qui entrent dans ses intérêts par un vrai motif d'affection et d'amitié.

466. On ne le voit point se prévaloir de la faiblesse de ses rivaux jaloux et méchants; mais, toujours attentif sur leurs embûches, il fait en sorte qu'ils ne puissent eux-mêmes se prévaloir de sa droiture et de sa bonté.

467. Quelque alertes que soient ses envieux et ses adversaires, jamais il n'est surpris par eux ni ne donne dans leurs piéges, parce que son bon discernement est toujours le premier en connaissance, surtout lorsque leur intention est féconde en déguisements.

468. Bien qu'il soit permis de désirer le meilleur, il s'attend toujours au pire, et prend en patience tout ce qui arrive.

469. Il estime tout le monde, parce qu'il sait ce que chacun a du bon, et que son choix va toujours au meilleur. Différent en cela de ces grands du monde qui n'estiment personne, parce que, laissant toujours aller leur choix et leur jugement au pire, ils ne veulent ni ne peuvent reconnaître ce qui est bon.

470. Soumis aux volontés de Dieu, qui fait et défait comme et quand il lui plaît, jamais il ne contrevient aux ordres de la Providence; trouve toujours bien ce qu'elle dispose, lors même que c'est à son désavantage, et se garde bien surtout de changer l'état pour lequel elle l'a destiné, parce qu'il sait qu'il ne pourrait le faire sans s'attirer son indignation.

471. Il ne va point avec le sot, parce qu'il sait qu'il y a du danger à le hanter; et il se garde bien surtout d'en faire un ami, parce qu'il sait qu'il est encore plus pernicieux de l'appeler à sa confidence.

472. Il s'instruit seulement en remarquant de loin les déréglements où il le voit tomber, et en se précautionnant à ses dépens.

473. Quand il aspire à la gloire, il entre dans les voies de la retenue, de la justice et de la vertu; il y marche courageusement et ne prend point de détours, parce qu'il sait

que *le plus court chemin pour arriver à la réputation est celui des mérites.*

474. Il ne déprise jamais les choses qu'il désire, pour les obtenir plus facilement, ou pour les avoir à meilleur compte : il laisse cette maxime pour les fourbes et pour les intéressés ; il se contente de n'en pas témoigner trop d'envie, parce qu'il sait que les hommes vendent bien cher à la curiosité ce qu'ils donnent pour peu de chose à l'indifférence.

475. Il n'est point comme ces fous qui, après avoir fait une sottise, en font encore cinq ou six autres pour l'excuser. Quand il a eu le malheur de tomber une fois dans une faute, il se garde bien, en voulant la justifier, d'en commettre une seconde : il aime mieux se taire, se repentir et être humilié, en paraissant coupable quand il l'est, que se noircir et se perdre de réputation, en voulant se faire innocent quand il ne l'est pas. *L'homme sage peut faillir une fois, mais non deux.*

476. Il y a des gens qui tournent tout en petite guerre. Pour lui, il ne se formalise de rien, que de ce qui offense la vertu ; il se contente de peu et approuve tout.

477. Il est sincère ; mais sa sincérité ne dégénère point en simplicité. Son cœur n'a pas de meilleur ni de plus fidèle interprète que sa langue.

478. Il n'approfondit jamais trop dans les pensées de ceux qui parlent : il aime mieux être respecté comme sage que craint pour être trop pénétrant.

479. Il est civil sans intérêt ; car comme il ne salue que pour avoir le plaisir d'être honnête, il ne prend pas garde si ceux qu'il salue lui rendent le salut.

480. Sa civilité s'étend à tout le monde, mais elle sait distinguer les personnes, leurs qualités et leur mérite, parce qu'il comprend que confondre les grands avec les petits et traiter tout le monde de même, ce serait *couper du pain et de l'oignon avec le même couteau.*

481. Quelque peu civil que l'on soit à son égard, il ne se repent pas de l'avoir trop été et jamais il ne se propose de l'être moins à l'avenir, parce qu'il sait que la civilité a cet avantage, que toute la gloire en reste à qui la fait, et que ce n'est ni en lui un vice à corriger, ni pour lui un déshonneur à éviter, que d'être plus civil qu'un autre.

482. Loin de s'offenser des incivilités qu'on lui fait, ni d'en prendre occasion de se refroidir, il se montre plus poli encore et plus respectueux à l'égard de ceux qui les lui font, pour les confondre et leur apprendre à vivre. Hé ! pourquoi cesserait-il de se mettre en frais de ce côté-là, puisque porter la main au chapeau et se rendre honnête et affable à tout le monde, est une dépense qui lui coûte peu et qu'il fait avec d'autant plus de plaisir, qu'il sait qu'elle lui est honorable ?

483. Les impolitesses et les grossièretés qui le choquent et qu'il désapprouve dans les autres, lui deviennent utiles : elles l'obligent à se rendre attentif sur ses propres manières, à châtier son maintien, et à se défaire de celles que les autres pourraient désapprouver en lui.

484. Il ne se singularise jamais ; mais naïf, ingénu et facile, il vit familièrement avec les uns et avec les autres, parce qu'il sait qu'on ne méprise pas seulement les gens qui font les singuliers tandis qu'ils sont à leur aise, mais qu'on les abandonne encore lorsqu'ils sont pressés.

485. L'affabilité qui donne aux grands l'ascendant sur les esprits, et par laquelle ils se rendent les maîtres des cœurs, n'a jamais servi à tant d'usages qu'il la sait employer. Elle opère dans sa personne le même effet que le glaive de l'oracle de Delphes qui était propre à tous les ministères des sacrifices : c'est par elle qu'il vient à bout des entreprises les plus difficiles ; c'est elle qui enchaîne tous les cœurs, qui les lui rend tous dévoués, et qui fait qu'on ne trouve plus rien d'impossible pour son service.

486. Il veut connaître pour aimer, mais ceux qu'il aime, il les aime d'une amitié parfaite, intime et cordiale, parce qu'il ne les aime que quand il les connaît. On peut dire que l'amitié qu'il envisage comme une des grandes félicités de la vie, est en lui dans un caractère achevé.

486 *bis.* Il est fidèle, discret et sincère. Il n'y aurait même plus de discrétion, de fidélité, ni de bonne foi dans le monde, qu'on en trouverait toujours dans son cœur.

487. Jamais il ne rompt ses amitiés, mais quelquefois il les dénoue, et c'est quand le temps lui a fait connaître que ceux avec qui il les avait liées, ne sont que des fourbes déguisés.

488. Si quelques-uns de ses amis ont rompu avec lui, il n'en prend point occasion de divulguer partout les confidences qu'ils lui ont faites pendant qu'ils se voyaient, parce qu'il croit que tout ce qui sent la trahison doit paraître odieux à un homme qui estime l'honneur, et que d'ailleurs il sait qu'il n'est pas permis de se prévaloir de la confiance passée de ses amis, pour se venger de leur rupture présente.

489. Il hait si fort la médisance, qu'avec tous les sujets qu'il a d'être fâché contre eux, il ne peut souffrir qu'on touche en sa présence à leur réputation.

490. Mais s'il est si ménager et si soigneux de la bonne réputation de ses amis, il ne l'est pas moins de la sienne. Il l'estime, parce qu'il sait qu'il lui en a coûté pour se procurer ce qu'il en a. Il en est jaloux, parce qu'il en connaît les avantages et l'utilité ; et jamais il ne l'expose trop, parce qu'il sait que c'est un bien fragile, mais d'un prix inestimable ; qu'il ne faut qu'un instant pour perdre tout ce qu'on s'en est acquis avec beaucoup de peines pendant le cours de plusieurs années, et que jamais on ne peut la recouvrer quand une fois on l'a perdue.

491. S'il passe dans le monde pour habile

dans son art, attentif sur lui-même, et jaloux de sa gloire, il s'étudie, il s'applique à faire ce qu'il faut, pour ne donner aucune atteinte fâcheuse à sa réputation par quelque faute d'inattention, et ne la point flétrir en démentant la bonne opinion conçue de son habileté.

492. Il craint de faire mal une fois seulement, parce qu'il sait que tout ce qu'un habile homme a bien fait une infinité de fois, est incapable de réparer la brèche que ce qu'il n'a fait qu'une fois mal fait à sa réputation.

493. Au surplus, quelque saintes et désintéressées que soient ses intentions, il a soin d'envelopper toutes ses actions d'une bonne apparence, parce qu'il sait que le vulgaire ne s'arrête qu'au dehors, et qu'il n'y a presque dans le monde que le vulgaire; que les choses aujourd'hui ne passent point pour ce qu'elles sont, mais pour ce qu'elles paraissent.

494. Que les autres tombent, fassent des fautes, se décréditent et se perdent, il n'oublie jamais ce qu'il est, à cause de ce que sont les autres; leur mauvaise conduite n'est pour lui, ni un piége où il donne, ni un exemple qu'il croie devoir imiter, mais bien un avertissement qui le fait heureusement être toujours sur ses gardes.

495. Egalement circonspect dans ce qu'il dit comme dans ce qu'il fait, il montre par sa discrétion combien il est maître de soi-même, et s'épargne des chagrins et des engagements que l'indiscret se procure d'ordinaire par ses précipitations, par son imprudence et par ses emportements.

496. Contraire à ces sensuels et voluptueux du siècle, qui roulent une vie infâme dans des délices criminelles, et qui dissipent dans les excès et dans les efforts qu'ils font pour les goûter par avance et à la hâte, les années à venir, il cherche et trouve dans la médiocrité et dans la mortification, les plaisirs qu'ils cherchent en vain dans leur profusion.

497. Loin de se laisser entraîner aux mouvements d'une inclination vicieuse, il contraint ces mouvements d'obéir aux lois de sa droite raison, et se sert de ses passions pour détruire ses passions mêmes.

498. Il ne trouve de repos que dans la pureté d'une bonne conscience, et de prix véritable que dans la possession de Dieu.

499. Lorsqu'il réfléchit sur les trompeuses voluptés et sur l'aveuglement de ces hommes enivrés et aveuglés du monde qui, semblables à des bêtes, hasardent la mort de leur âme pour un plaisir qui passe en un instant, il s'écrie : *Oh ! que tous ces plaisirs sont courts, faux, déréglés et infâmes ! Tous ceux qui les goûtent passeront comme la fumée, sans qu'il reste aucun souvenir de leur nom que pour être méprisé ! tous ceux qui les cherchent, honteux et criminels, ne pourront les goûter sans confusion ni sans amertume !* Ainsi, pénétré de ces grandes vérités, il renonce absolument aux désirs et à tous les mouvements de la concupiscence qui l'y portent, et met toute sa joie dans le Seigneur

500. Il sait d'ailleurs que c'est dans le mépris du monde, et dans le renoncement aux plaisirs, qu'on trouve l'abondance des bénédictions et des délices du ciel.

501. Il fait voir dans les affaires de l'Etat, un génie au-dessus de toutes les difficultés, et il se sert si à propos de la diligence et de la lenteur que, par elles, il sait en tout temps surmonter les plus grands obstacles. C'est même au milieu des plus grands embarras qu'il fait paraître le plus d'adresse, de prudence et de fermeté.

502. Son esprit, pour être capable des plus grandes choses, ne s'accommode pas moins aux petites; et ce qui est extraordinaire, c'est qu'il n'aime son crédit que pour en partager les effets avec tout le monde.

503. Il n'est point comme ceux qui, par esprit d'avarice, ou manque de charité, tiennent caché tout ce qu'ils savent de singulier qui pourrait être utile à leur prochain : le penchant qui l'entraîne à soulager ses frères, le porte à publier ce qu'il sait de meilleur et à le communiquer sans réserve, pour le bien général et pour l'utilité publique.

504. Il est cet homme intelligent qui ne s'éloigne jamais de la vertu, et qui n'agit que par les conseils de la prudence.

505. Sa vie est si régulière et sa conduite si sage, qu'on peut dire qu'elle est le modèle excellent des plus belles actions de la vie.

506. Il s'accommode au temps; il se soutient dans l'adversité; il n'a point d'orgueil parmi les faveurs de la fortune; il tient son esprit dans une juste modération et dans une fermeté qui fait sa tranquillité, et partout et en tout temps il paraît si égal et est en effet si paisible, qu'il trouve chez ses propres ennemis des témoignages de l'intégrité de ses mœurs et de sa grandeur d'âme.

507. Jamais il n'est abattu par les noires vapeurs du chagrin, ni ébranlé par les frayeurs de la crainte.

508. Armé contre tout ce qui peut lui arriver de plus cruel, il n'est jamais surpris; et si la douleur le force quelquefois de s'exprimer, l'esprit qui est déjà prévenu n'en ressent point l'atteinte. Il n'est point insensible aux tourments, mais il les souffre sans faiblesse.

509. On le trouve partout inébranlable dans ce qu'il a résolu de bien, et avec raison; ferme à ne point suivre les mouvements dépravés du vulgaire, intrépide aux menaces des grands, et prêt à tout subir pour la justice et pour la vérité.

510. Il voit sans effroi les malheurs qui le menacent, et reçoit sans étonnement les afflictions que Dieu lui envoie. Rien ne lui paraît nouveau.

511. Le tempérament en lui ne maîtrise point la raison : il n'est assujetti qu'à Dieu, qui seul fait toute sa crainte et toutes ses espérances.

512. Il est naturel dans toutes ses manières, parce qu'il sait que l'affectation gâte les plus belles choses ; qu'elle fait perdre le prix aux qualités les plus éminentes ; qu'elle est insupportable aux autres, pénible à celui qui s'en sert, et qu'elle est le contre-poids de la grandeur.

513. Dès qu'il s'aperçoit qu'il est incommode quelque part, il s'en retire, et n'attend pas qu'on l'en prie.

514. Il fuit l'affectation, et en la fuyant il prend garde d'y tomber.

515. Il ne tire point vanité des vertus qu'il possède, ni des avantages qu'elles lui donnent : il se les cache à lui-même, et voudrait pouvoir en dérober la connaissance aux autres.

516. Humble et modeste, il ne dit ni ne fait rien par ostentation. Il supprime même, autant qu'il est en lui, tout ce qui peut relever sa gloire ou l'augmenter.

517. Ce n'est qu'en lui qu'on trouve jointes, rassemblées et réunies, toutes les qualités que les autres ne possèdent que séparément, et c'est en lui seul que se rencontrent essentiellement toutes les vertus particulières et toutes les perfections qui peuvent faire un homme de bien, un grand homme. Il est heureux, courageux, discret, éclairé, équitable, droit, clément, religieux, aimant et plein de compassion.

518. Mais s'il est le dépositaire de tant de bonnes qualités, il en est encore le centre, car il les renferme en lui-même, et ne les vante jamais, parce que cet orgueil est contraire à la vertu, et qu'il sait d'ailleurs que celui qui a toutes les perfections, doit encore n'avoir point de langue pour en parler, pour être véritablement parfait, et parfaitement excellent.

519. Il s'abstient souvent, par vertu, de faire de grandes choses, que cette vertu même lui donne occasion de faire, parce qu'il sait se borner dans sa sagesse.

520. Il est véritablement grand, parce qu'il est véritablement juste, et qu'il aime véritablement Dieu. *La grande charité fait la vraie grandeur.*

521. Toujours du côté de la raison, il ne donne jamais dans la passion : il sait que c'est la maxime des fous.

522. Comme il sait que la meilleure chose blesse si on la prend à contre-sens, et qu'elle choque si on ne la voit qu'à l'envers, il regarde chaque chose par son bel endroit. Aussi se soutient-il contre les revers de la fortune, et il vit heureux en tout temps et en tout emploi.

523. Quelque parti que ses adversaires aient pris, il se range toujours du côté du plus plausible et l'épouse, parce qu'il y a de la prudence ; mais jamais il ne s'avise de prendre le pire pour les combattre, s'ils ont eu l'adresse de donner dans le meilleur ; parce qu'il y a alors de la folie et de la malignité, et que c'est s'exposer à en être vaincu tout à fait, et contraint de tout céder.

524. Il se regarde tous les jours au miroir de sa réflexion, pour voir le besoin qu'il a de s'armer de patience, de courage et de fermeté dans la navigation de la vie civile, navigation dangereuse et pleine d'écueils, où la réputation se brise souvent ; mais jamais il ne lui arrive de s'exposer aux risques ordinaires que l'on court à se commettre avec des fous.

525. Il s'examine, et ce qu'il voit qui manque à la perfection de ses connaissances, à son esprit et à ses mœurs, l'anime au travail et le fait entrer dans une sérieuse vigilance sur lui-même.

526. S'il remarque en lui quelques défauts, il s'applique à les corriger et à s'en défaire, parce que c'est la maxime des personnes prudentes qui aspirent à la perfection ; mais il ne s'en console pas sur ce que les autres en ont aussi, parce que c'est la consolation des insensés et des sots, qui sont bien aises de courir et de s'égarer dans la voie de l'iniquité.

527. Qu'il y en ait qui trouvent un raffinement de plaisir dans la grandeur même de l'infamie, qui affectent de se rendre célèbres par des faits dignes de blâme, faute d'avoir occasion ou volonté de le pouvoir devenir par des actions dignes de louanges : pour lui, il ne cherche à se distinguer que par une vertu sage et modérée, par sa prudence dans sa conduite, par sa retenue dans ses manières, et par sa conformité dans toutes ses actions.

528. Il n'oublie jamais ce qu'il est, par rapport à ce que sont les autres ; leur bassesse ne le rend point orgueilleux dans son élévation, et en les reconnaissant pécheurs, il ne se regarde pas comme un saint.

529. Il n'est pas moins sobre que modéré au milieu des délices et des grandeurs.

530. Quand il prend quelques divertissements, ils sont honnêtes, et ce n'est que pour donner de nouvelles forces à son esprit toujours appliqué aux grandes affaires.

531. S'il abandonne quelques heures de la nuit au sommeil, c'est avec tant de règle et d'économie, qu'il fait bien voir qu'il ne retranche qu'avec peine à sa vigilance le peu de temps qu'il ne saurait refuser à la nécessité de son corps.

532. Semblable à Janus, que la fable nous représente avec deux faces tournées l'une vers le passé, l'autre vers l'avenir, il est à couvert de toutes surprises. Il dort, si on le peut dire, les yeux ouverts, et il veille toujours, même dans son plus grand repos, à la conservation des intérêts de ceux qu'il protége et de ses propres droits.

533. Pour se distinguer des autres, il n'affecte point un air extraordinaire, une singularité extravagante : se tient en garde dans ses manières et dans toutes ses actions ; il est simple dans ses démarches, dans ses discours, dans ses vêtements, en toute sa personne. Il ne sert de rien, dit-il, de se singulariser, sinon à se faire passer pour un original impertinent, et à provoquer alternativement la moquerie des uns et la mauvaise humeur des autres.

534. Il suit les modes de son pays, et

lorsqu'il se trouve en Espagne, il ne s'habille pas à la française s'il est espagnol; de même, quand il est en France, il ne s'habille pas à l'espagnole, s'il est français.

535. Il n'est pas comme ceux qui vont à la campagne avec le hausse-col, et à la cour avec un rabat; qui, pour raffiner toujours en singularité, inventent chaque jour des nouveautés; qui abhorrent tout ce qu'on pratique, et qui croiraient avoir mal employé la journée, s'ils ne l'avaient signalée par quelque ridiculité de nouvelle trempe. Il regarde toutes ces différentes personnes comme autant de marionnettes; il vit à la cour en homme de cour, à la campagne en homme des champs, et s'accommode à la bienséance des temps et des lieux.

536. Il passe de temps en temps par où les autres passent, pour ne pas être une exception; parce qu'être singulier, c'est condamner les autres. Il fait alors ce qu'ils font, parce qu'il est bien aisé de vivre avec tout le monde, et qu'il craint d'être incommode à qui que ce soit. Il fait même quelquefois, pour se conformer à l'usage, ce qu'il s'abstiendrait de faire s'il était en son particulier; mais jamais il n'offense son devoir, ne pousse trop loin sa liberté ni ne donne dans la folie commune, parce qu'il sait que celui qui est tenu pour fou en public, ne sera pas tenu pour sage en particulier, et que l'on perd plus de réputation en un moment de licence, que l'on n'en gagne par une longue retenue.

537. Il ne se détermine point sur ce que font les hommes entêtés et prévenus; et s'il en voit qui donnent dans le faux et dans le mauvais, il ne les regarde point pour se faire une règle de leur choix; mais il examine ce qui est le plus convenable et le plus raisonnable, et l'embrasse aussitôt, parce qu'il lui paraît le meilleur et le plus sûr. C'est ainsi que toujours avec la vertu et pour la raison, il se conserve dans le centre de la bonne opinion qu'on a de lui, sans craindre que sa réputation souffre la moindre flétrissure, ni la plus légère atteinte.

538. S'il sait peu dans sa profession, il s'en tient toujours au plus certain. Ce qui est autorisé ne saurait manquer. La sûreté d'ailleurs vaut mieux que la singularité, tant pour le savant que pour l'ignorant.

539. Qu'il sache ou qu'il ignore, en tout temps docile et plein de bonne volonté, il prête l'oreille à tout ce qu'on lui dit pour son amendement, et défère beaucoup aux bons avis qu'on lui donne, parce qu'il sait qu'il y a toujours du devoir et souvent de l'honneur, à faire place aux bons avis, et qu'il faut être rempli de soi-même pour refuser de les entendre.

540. Comme il craint beaucoup pour les conséquences des procédures dans les affaires importantes, quelque bien versé qu'il soit dans la pratique, il ne remue, ne procède, et ne détermine rien, sans avoir consulté ceux qu'il croit les plus sages et les plus prudents d'entre ceux qu'il connaît, parce qu'il sait que l'homme le plus intelligent dans les affaires ne doit pas s'en tenir à son sentiment particulier; qu'il doit recourir aux conseils, et que, quelque expert et parfait que l'on soit, on a souvent besoin des lumières et des avis des autres.

541. Il ne sollicite jamais que pour de bonnes affaires; il aimerait mieux perdre tout ce qu'il a de biens et de prétentions, que de faire agir des amis pour des choses qui pourraient engager leur conscience, exposer leur honneur, ou leur devenir dans la suite un sujet de repentir et de chagrin, parce qu'il sait qu'il vaut mieux savoir entretenir et conserver ses amis que ses biens. Il ne les emploie pas d'ailleurs en toute occasion : ce serait les fatiguer et les rebuter; il ne se sert de leur crédit que dans les choses d'importance, et n'abuse jamais de leur bonne volonté.

542. Il ne s'arrête pas aux apparences des choses : il les pénètre et les regarde en elles-mêmes, parce qu'il sait que les choses sont bien autres dans le fond qu'elles ne paraissent au dehors, et que rien n'est plus ordinaire que de voir des laideurs effectives en imposer par l'apparence d'une beauté empruntée qui les dore.

543. Il ne cherche point à se produire, à s'intriguer, à se faire partout de compagnie et de fête : extrêmement retenu, il ne vient point qu'on ne l'appelle, ne va jamais qu'on ne l'envoie, et laisse les intrigues à d'autres. Il n'y a qu'auprès d'un malheureux qu'il accourt sans être mandé.

544. Plein de dégoût pour tous les plaisirs de la vie, qu'il a toujours envisagés comme passagers, il n'est sensible qu'à celui de répandre ses bienfaits, et c'est le seul qui lui paraisse capable de suffire aux mouvements de son cœur.

545. Dès que, par quelque endroit, on s'est rendu digne de son estime ou de ses libéralités, on est assuré d'en ressentir aussitôt les effets.

546. Quand il distribue des récompenses ou des dons, c'est avec toute sorte de prudence et de discernement, et de là naît l'étude et l'application de tous ceux qui le pratiquent à s'en rendre dignes. Il donne partout à la fois ce qu'il veut donner, il en réserve en promesse une partie, afin d'obliger poliment ceux qu'il récompense ou qu'il gratifie, à persévérer dans la recherche de ce qui est honnête, et dans la pratique de ce qui est glorieux, par la crainte d'être privés de ce qu'il leur fait espérer. Il est bien aise d'ailleurs de s'épargner le chagrin qu'ont ceux qui ont tout donné de n'avoir plus rien à donner; et aux autres celui qu'ont ceux qui ont tout reçu de n'avoir plus rien à recevoir.

547. Qu'il y ait des malheureux assez ingrats (après avoir reçu les secours qu'ils imploraient) pour envelopper dans leurs malheurs ceux qui les leur ont prêtés, et pour se consoler aux dépens de ceux-là même qui les aident à porter le poids de leurs afflictions, pour lui, il ne prend pas garde si

les misérables qu'il assiste se prévaudront jamais contre lui de sa propre assistance; il engage ses biens, sa personne, sa santé, et quelquefois il basarde sa fortune et sa vie pour les secourir et les tirer de la misère, parce qu'il a de la compassion et de la charité.

548. Dans toutes les parties les plus sensibles, comme de ses père, mère et frères, de ses enfants et de ses biens, la nature, la sagesse et la soumission aux ordres divins, produisent ordinairement en lui toute leur influence, et on ne le voit pas moins homme par les témoignages de sa tendresse, que philosophe et chrétien par sa constance et sa résignation.

549. Il prend garde à lui, lorsqu'il se trouve dans la compagnie d'un grand questionneur; il s'en défie comme d'un espion qui le sonde; et s'il remarque un peu de légèreté en lui, il dissimule et déguise tout à son imprudence et à sa curiosité.

550. Il n'ouvre son cœur et ne dit ce qu'il pense et ce qu'il prémédite, qu'à très-peu de personnes; encore quand il le fait, est-ce avec tant de jugement et de précaution, que ceux à qui il se fie n'en peuvent prendre avantage et risquent autant que lui pour l'honneur et l'intérêt.

551. Il est lui-même le concierge de son secret, et quand il a de l'importance, jamais il ne le laisse passer de son cœur à sa bouche.

552. Il n'emploie pas à chaque fois toute sa capacité; il use de ménagement dans ses actions comme dans ses paroles, et ne montre jamais ses forces qu'à demi, parce qu'il sait que, s'il est utile de tout savoir, il n'est ni prudent de faire, ni poli de dire tout ce que l'on sait : *Omnia scire, non omnia exsequi.*

553. Son âme simple, pure et constante, n'est point dissipée par la multiplicité des choses, parce qu'elle ne s'y attache que successivement, qu'elle les rapporte toutes à la gloire de Dieu, et que tranquille elle-même, ses propres intérêts ne la peuvent agiter.

554. Il règle tout au dedans de lui-même, avant que de rien produire au dehors, et n'en vient à l'exécution qu'après de longues et sérieuses réflexions.

555. Si son autorité soumet quelques mortels à son obéissance, il a soin que la raison en soit toujours la règle pour les persuader, en s'attirant en même temps leurs respects et leur amour, parce qu'il sait que les sujets n'obéissent jamais à leurs maîtres, ni les petits aux grands, avec tant de soumission et de plaisir, que lorsqu'ils sont prévenus que la raison est l'âme des commandements qu'on leur fait.

556. Si quelquefois, comme le soleil qui, par son coucher, prive une partie du monde de ses clartés, il est obligé, malgré lui, de cacher la lumière de sa bénignité sur quelques-uns de ceux qui sont exposés à ses regards et à son pouvoir, pour faire place aux ténèbres des châtiments et des supplices, c'est parce que ces nuits affreuses sont nécessaires au repos de ceux qui n'ont de zèle que pour la religion et pour les lois. Mais comme ce n'est qu'à regret et pour le bien public qu'il s'y résout, il prend souvent plaisir à faire voir que sa langue est toujours aussi prête à prononcer les grâces, que son cœur a de penchant à les accorder.

557. Il excite l'industrie et le travail par ses louanges et par ses bienfaits, et ne cherche qu'à répandre ses largesses sur ceux que l'émulation et l'action mettent en état de les mériter.

558. Pour se faire respecter sans se faire haïr, il mêle l'aigre et le doux, et sait si bien tempérer l'un et l'autre, qu'il sait faire le méchant sans cesser d'être bon.

559. Ses ennemis même trouvent du goût dans ses paroles, parce qu'elles sortent toutes d'une bouche toujours pleine de sucre et de douceur.

560. Les affronts qu'il en a reçus, toutes les insultes, il les oublie et les leur pardonne.

561. On ne l'entend point se plaindre des offenses qu'on lui a faites, parce qu'il prévoit que se plaindre de ces sortes d'injures, c'est donner lieu à celles de l'avenir, et qu'il arrive souvent que l'on est traité de celui à qui l'on se plaint, de la même manière qu'on l'a été par ceux desquels on se plaint.

562. Jamais sa mémoire n'a l'impertinence de venir renouveler à contre-temps les choses passées, surtout lorsqu'elles pourraient être un sujet de mortification ou de chagrin à leurs auteurs présents ou absents.

563. Il publie partout les obligations qu'il a aux gens, et par là il conserve l'estime de ses amis, et tient ses ennemis dans le respect et le devoir.

564. Dans l'absence de ceux qui l'ont aidé et secouru dans ses besoins, il parle souvent des grâces qu'il en a reçues, et en rendant ainsi sa reconnaissance publique, il s'acquitte en partie de ce qu'il leur doit, gagne le cœur et les bonnes grâces de ceux qui l'écoutent, et les invite honnêtement à se mettre en frais pour l'obliger aussi.

565. On se fait un plaisir de l'obliger à l'envi, parce qu'on remarque qu'il s'en fait un de divulguer et de reconnaître les bienfaits, et qu'il n'en a pas sitôt reçu un, qu'il cherche, par les liens d'une vertu plus grande, par une soumision plus parfaite et par une reconnaissance plus généreuse, les moyens de s'en rendre toujours digne.

566. Que les uns et les autres tombent dans de grandes fautes; qu'ils commettent de grands péchés; qu'il l'apprenne ou qu'il le voie; il n'en prend point occasion de s'en prévaloir, de s'écarter de sa règle, ni de s'estimer plus parfait qu'eux. Si la nature et l'expérience lui apprennent que tous les hommes ont reçu la faiblesse en partage, son humilité lui fait croire que personne n'est plus fragile que lui.

567. Il n'est pas comme l'hypocrite, qui a toujours deux visages, et souvent deux cœurs.

568. Toutes les marques de la religion

sont empreintes sur son front, mais tous les préceptes de la loi sainte qu'il professe sont encore mieux imprimés sur les tables de son cœur.

569. Si sa condition ne lui permet pas de mener une vie libre et privée, pour paraître dans le monde et s'y élever peu à peu selon Dieu, il se sert de la médiation et de l'appui d'une personne puissante dont il a su se ménager la connaissance et la protection; car il sait qu'il n'y a personne qui ait d'abord tant d'esprit et de bonheur, qu'elle puisse se produire et s'avancer, si elle n'a, outre la matière et l'occasion, un protecteur qui la mette en crédit. Mais comme il ne se propose point de s'arrêter où il ne doit que passer, il ne porte ni ses vues, ni ses pensées sur les fastueuses grandeurs du monde. Tous ses honneurs, tous ses biens et toutes ses dignités ne lui paraissent pas dignes d'un seul de ses désirs.

570. La gloire éternelle est l'unique objet de son ambition : c'est au ciel que se terminent toutes ses espérances. C'est pour le ciel qu'il ne se soucie point des magnificences et des distinctions du monde, parce qu'il sait que c'est peu et même que ce n'est rien ; que d'être grand dans ce monde, au lieu que c'est tout de l'être en l'autre.

571. Enfin, il pense toujours à sa dernière heure et l'attend partout. Mais, quoiqu'il attende la mort à tout moment, il n'est pas si assuré de mourir que de ressusciter un jour; aussi, sans craindre l'une, il fait son espérance de l'autre.

EDUCATION (*Prov.*). Pour exprimer qu'un homme réfléchit en tout temps la mauvaise éducation qu'il a reçue, on dit proverbialement : ***La caque sent toujours le hareng;*** ou bien : ***Le mortier sent toujours les aulx.***

EGALITÉ. Mot qui porte souvent le trouble, la haine, le désir du crime dans l'âme de l'homme; et celui-ci cependant ne saurait porter un regard autour de lui sans se convaincre, s'il consentait à examiner les choses avec calme, combien les idées qu'il se forme au sujet de cette conquête qu'il ambitionne, sont en dehors de tout ce qui se passe dans la nature. Dieu, en effet, a multiplié les inégalités dans la création, quoique de ces inégalités mêmes se produisent l'équilibre et l'harmonie générale. Il y a inégalité de forces, non-seulement entre les espèces, mais encore entre les individus de la même espèce. Certains corps absorbent ou dissolvent d'autres corps. Les hommes sont inégaux entre eux par les qualités physiques et celles de l'intelligence; et de ces premières inégalités imposées par la nature surgissent invinciblement toutes celles qui s'établissent au sein de la société. Or, comme il ne dépend nullement de la volonté humaine de rien changer à ces règles primitives de la création, il en résulte que tant que le monde subsistera, il y aura des forts et des faibles, des esprits supérieurs et des facultés plus ou moins bornées, des riches et des pauvres, et par conséquent des heureux et des infortunés. Lorsque la civilisation amène les hommes à être égaux devant la loi, comme ils le sont devant Dieu et dans le sein de la religion, c'est tout ce que la société peut prétendre; car alors chacun de ses membres devient fils de ses œuvres; il ne lui est imposé aucun obstacle s'il tend à s'élever, et s'il ne s'élève pas, c'est à sa seule destinée qu'il doit en demander compte, et non pas à l'organisation sociale. (N.)

Il y a toujours deux peuples dans un peuple, ou plutôt quelle que soit l'égalité dans les droits, il y a toujours inégalité dans les mœurs et dans les instincts. L'homme le plus vertueux porte dans sa nature certains éléments de vice et même certaines possibilités de crime qu'il subjugue et qu'il anéantit en lui par sa vertu. L'humanité est faite comme l'homme, elle n'est que l'homme multiplié par millions. Le crime est un élément de l'humanité, il se trouve dans une fatale proportion dans toute agglomération du peuple ; c'est pour cela qu'il y a des lois et des forces publiques.

(DE LAMARTINE.)

L'égalité, c'est la mort et la destruction de toutes choses. L'inégalité, c'est l'organisation, le développement, l'harmonie, le progrès. Par l'inégalité, on donne à tous les hommes indistinctement une éducation professionnelle spéciale, suivant la nature des facultés qu'ils possèdent. Par l'inégalité, on rétablit la hiérarchie et l'on classe les êtres suivant leur talent, leur mérite. Par l'inégalité, on récompense chaque individu suivant le nombre et la valeur des choses qu'il a produites. Par l'inégalité, enfin, le peuple obtiendra l'affranchissement, la liberté, le bonheur. (X.)

Sans l'inégalité derrière nous, l'égalité devant nous est impossible. (Eugène SUE.)

EGOISME. Qui fait toujours ce qu'il veut fait rarement ce qu'il doit. (OXENSTIERN.)

Nous louons hautement les qualités que nous croyons avoir, et nous admirons en silence celles dont nous sommes privés.

(Mme DU DEFFANT.)

L'homme accoutumé à s'accorder tout, ne sait se prêter à rien; il rapporte tout à lui, sans ménagement pour les intérêts de ceux avec lesquels il vit. Dès lors, il est sans vertus sociales. Toute vertu demande de l'énergie, et comment en déploierait-il pour les autres, tandis qu'il en manque pour lui-même? Il sera donc ami faible, parent indifférent, citoyen peu zélé, lâche dans ses devoirs, en tout un homme pusillanime sur lequel on ne peut et ne doit faire aucun fonds. Toujours porté à se lamenter et à abandonner à la moindre résistance l'entreprise qu'il aura paru embrasser avec vivacité; celui qui n'a pu résister à l'appât du plaisir, ne pourra non plus persévérer malgré les peines et compromettra sans difficulté l'intérêt qui lui aura été confié.

(DUCLOS.)

L'intérêt personnel le moins malhonnête est celui qui, examinant les choses sous les deux faces qu'elles ont presque toujours, ne prend le parti qui convient le mieux,

qu'après s'être convaincu qu'il ne nuit pas trop aux autres. Cela prouve au moins qu'il a discuté la matière avec lui même, et tant que les hommes se croient honnêtes gens, ils le sont encore un peu.

(Le prince DE LIGNE.)

L'égoïste n'est jamais reconnaissant. Il écrit à l'encre le mal qu'on lui cause, et au crayon le bien qu'on lui fait.

(Le comte DE SÉGUR.)

L'intérêt personnel et l'intérêt public se confondent si bien dans nos cœurs, que notre conscience même s'y méprend.

(Mme ROLAND.)

Que de gens resteraient muets, s'il leur était défendu de dire du bien d'eux-mêmes ou du mal d'autrui ! (Mme COTTIN.)

Les hommes marchent toujours à pas de tortue, lorsqu'il faut courir au secours du malheureux qui se noie. Leurs manières changent comme la peau du caméléon, aussitôt qu'ils prévoient qu'on va leur demander un service. (X.)

Tout homme se prétend seul à plaindre dans tout, et s'arrange de manière à être félicité de tous. (DE SÉNANCOURT.)

Une connaissance approfondie des hommes conduit toujours à l'égoïsme : on ne se croit obligé à rien avec l'envieux et l'ingrat.

(A. DE CHESNEL.)

ELEPHANT (*Prov.*). On dit de celui qui exagère une chose, que *d'une mouche il fait un éléphant.*

ELLÉBORE (*Prov.*). L'île d'Anticyre, dans le golfe de Corinthe, était célèbre par l'abondance avec laquelle l'ellébore y croissait, plante que l'on croyait propre à la guérison de la folie, et de là le proverbe des anciens: *Naviget Anticyram*, que l'on répétait à ceux dont on soupçonnait le cerveau timbré. On faisait aussi usage de ce dicton: *Tribus Anticyris insanabile caput*, pour désigner un fou sur la tête duquel les productions de trois Anticyres eussent été sans effet. Aujourd'hui on dit encore d'un extravagant : *Il a besoin de deux grains d'ellébore.*

ELOGE. *Voy.* LOUANGE.

ELOQUENCE. Quand une matière est bien conçue, les paroles suivent aisément.

(HORACE.)

1. La véritable éloquence est celle du bon sens, simple et naturelle : celle qui a besoin de figures et d'ornements n'est fondée que sur ce que la plupart des hommes ont des lumières fort courtes, et ne font qu'entrevoir les choses.

2. L'éloquence consiste à dire tout ce qu'il faut, et à ne dire que ce qu'il faut.

(LA ROCHEFOUCAULD.)

Le but de l'éloquence doit être d'armer la vertu contre le vice, la vérité contre le mensonge, et la raison contre les opinions vulgaires. (AMELOT DE LA HOUSSAYE.)

L'éloquence embrasse tous les divers caractères de l'élocution : peu d'ouvrages sont éloquents, mais on voit des traits d'éloquence semés dans plusieurs écrits.

(VAUVENARGUES.)

Pour acquérir la perfection de l'éloquence, il faut avoir un fonds de bon sens et de bon esprit, l'imagination vive, la mémoire fidèle, la présence agréable, le son de la voix net, la prononciation correcte, le geste noble, une assurance honnête et une grande facilité de parler. Les quatre dernières qualités peuvent s'acquérir par les préceptes de l'art et par un long exercice ; les autres sont des dons de la nature que l'art peut polir, mais qu'il ne saurait donner. Ces talents, qui embrassent beaucoup de choses, n'achèvent pas néanmoins un orateur : l'étude et le commerce du monde peuvent faire tout le reste. Avant que d'entreprendre de parler en public, il faut que la lecture des auteurs qui ont quelque réputation, et particulièrement des originaux en chaque science, ait enrichi notre esprit; il faut que la conversation des savants et d'un censeur honnête, habile et de nos amis, nous enseigne l'usage et nous apprenne à le régler sur le goût de notre siècle. Il est bon aussi que l'entretien des personnes qui forment la bonne compagnie, et la lecture des meilleurs ouvrages du temps, aient poli nos mœurs et notre langage. Lorsqu'un homme possède ces avantages, il peut hasarder d'entrer dans la carrière des orateurs, et mettre leurs préceptes à exécution.

Lorsque le choix du sujet dépend de l'orateur, il le doit prendre susceptible de force et d'ornement; il doit jeter de l'ordre dans son dessein et de la liaison dans ses pensées; et, s'il est possible, il ne faut pas que son discours dure plus d'une heure. Sa diction doit être pure et propre à son sujet, riche et ornée sans fard, forte et serrée sans sécheresse, convenable à celui qui parle, au lieu, au temps et aux auditeurs. On ne saurait trop éviter les mots qui ne sont plus en usage. Ayons plus de soin de nous rendre intelligibles que de paraître doctes; parlons de sorte que le peuple nous entende ; fuyons néanmoins les expressions populaires, aussi bien que celles qui sentent le phœbus; évitons cette enflure asiatique, ennemie du bon sens et de la vérité. Qu'un orateur se souvienne toujours que c'est à la vérité seule qu'il doit immoler les premières productions de la chaleur de l'esprit; qu'il surmonte un sot orgueil qui l'empêche de prendre de bons conseils, et qu'il se défie de l'amour aveugle que tous les hommes ont pour leurs propres ouvrages. Sa narration doit être exacte, claire, serrée, elle doit couler majestueusement comme les grands fleuves. La grandeur des choses qu'elle traite, et non pas la grandeur des mots dont elle se sert, doit faire son élévation. Il lui est permis de s'écarter quelquefois de son sujet, pourvu qu'il ne s'égare pas, et qu'il y revienne avec plus de force et d'agrément. Ses comparaisons doivent être justes et courtes; ses métaphores suivies et naturelles ; ses citations, choisies et peu fréquentes, et moins encore dans une langue étrangère que dans sa langue. Il doit éviter les équivoques, les pointes, les jeux

de mots, comme des ornements indignes de la véritable éloquence; il faut que les passions soient amenées, et que les mouvements soient ménagés avec discrétion et mêlés d'une grande variété; il faut enfin que les figures en soient disposées avec délicatesse et que l'art en soit caché avec adresse. (SAINT-EVREMOND.)

1. L'éloquence est le talent de faire passer avec rapidité, et d'imprimer avec force dans l'âme, le sentiment profond dont on est pénétré. Ce talent sublime a son germe dans une sensibilité rare pour le grand et pour le vrai. Rien n'est plus favorable à l'éloquence que les vérités de la religion: elles nous offrent le néant et la dignité de l'homme. Mais plus un sujet est grand, plus on exige de ceux qui le traitent, et les lois de l'éloquence de la chaire compensent par leur rigueur les avantages de l'objet. La difficulté d'annoncer d'une manière frappante et cependant naturelle des vérités que leur importance a rendues communes; la forme sèche et didactique, si ennemie des grands mouvements et des grandes idées; l'air d'apprêt qui décèle un orateur plus occupé de lui-même que du Dieu qu'il représente; enfin le goût des ornements frivoles qui outragent la majesté du sujet; toutes ces choses sont autant d'écueils en ce genre.

2. Le propre de l'éloquence est non-seulement de remuer, mais d'élever l'âme: c'est l'effet de celle qui ne paraît destinée qu'à nous arracher des larmes. Le pathétique et le sublime se tiennent. En se sentant attendri, on se trouve en même temps plus grand, parce qu'on se trouve meilleur. La tristesse délicieuse et douce que produisent en nous un discours, un tableau touchant, nous donne bonne opinion de nous-mêmes, par le témoignage qu'elle nous rend de la sensibilité de notre âme; ce témoignage est une des principales sources du plaisir que les sentiments tendres et profonds nous font éprouver. L'éloquence est un talent et non pas un art, comme l'ont appelée la plupart des rhéteurs; car tout art s'acquiert par l'étude et par l'exercice, et l'éloquence est un don de la nature. Les règles ne sont destinées qu'à être le frein du génie qui s'égare. Ce genre d'éloquence ne consiste proprement que dans des traits vifs et rapides; son effet est d'émouvoir vivement, et toute émotion s'affaiblit par la durée. L'éloquence proprement dite ne peut donc régner que par intervalle dans un discours de quelque étendue; l'éclair part et la nue se referme; car il faut à l'orateur et à l'auditeur des endroits de repos. (D'ALEMBERT.)

L'éloquence a ses dangers comme son utilité, tout dépend de l'usage qu'on en fait. C'est le bouclier de l'innocence, l'épée du courage ou le poignard de la calomnie. (Le comte DE SÉGUR.)

L'éloquence n'est pas seulement dans l'orateur qui parle, elle est aussi dans ceux qui écoutent. (BALLANCHE.)

La nature sentie n'est que dans les rapports humains, et l'éloquence des choses n'est rien que l'éloquence de l'homme. (DE SENANCOURT.

EMPORTEMENT. Le sang-froid avec lequel on répond à un homme qui s'emporte, dit Amelot de La Houssaye, le mortifie et le pique plus vivement que ne le feraient toutes les injures qu'on pourrait lui dire.

EMULATION. On lit dans La Bruyère: « Quelque rapport qu'il paraisse de la jalousie à l'émulation, il y a entre elles le même éloignement que celui qui se trouve entre le vice et la vertu. »

ENCENSOIR (*Prov.*). On dit de la louange et des louangeurs: *Donner de l'encensoir par le nez;* ou bien: *Casser le nez à coup d'encensoir;* ou enfin: *Prendre tour à tour l'encensoir pour s'en casser le nez*, comme on le voit dans une fable de La Fontaine.

ENFANTS. Il est des parents et des maîtres qui surchargent les enfants d'un travail forcé dont le poids les accable; il en résulte un découragement qui leur rend la science odieuse. Les plantes modérément arrosées croissent facilement; une eau trop abondante en étouffe le germe. Ainsi l'âme se nourrit et se fortifie par un travail bien ménagé; l'excès l'accable et éteint ses facultés. (PLUTARQUE.)

Un enfant n'est pas fort curieux de perfectionner l'instrument avec lequel on le tourmente; mais faites que cet instrument serve à ses plaisirs, et bientôt il s'y appliquera malgré vous. (J.-J. ROUSSEAU.)

La vérité est dans l'enfant, même celui qui est à la mamelle. (X.)

Dans les naïvetés d'un enfant bien né, il y a quelquefois une philosophie bien aimable. (CHAMPFORT.)

L'esclavage des enfants, voilà le caractère des sociétés qui reposent sur l'industrie. (Léon FAUCHER.)

Les nourrices s'attachent rarement aux enfants qu'elles élèvent: c'est une spéculation qui doit leur rapporter le plus de profit et leur causer le moins de dépense possible; aussi les enfants abandonnés à ces soins mercenaires sont mal soignés et n'échappent que par miracle, pour ainsi dire, aux mille chances de mort qui les environnent. (BOISSEL.)

1. On est déjà vieux de vie avant l'âge, quand on est trop précoce de raison: ce que les facultés intellectuelles gagnent d'un côté, les facultés physiques le perdent de l'autre. Gardons-nous donc de nous réjouir si notre fils, à huit ans, pense comme s'il en avait trente; car la nature ne veut pas que le printemps recueille les moissons de l'été, et l'arbre qui donne prématurément son fruit indique presque toujours le dernier effort de son existence.

2. L'enfant juge d'après ses sens; l'homme sur l'ensemble de quelques idées. Il y a à parier que, pour une foule de choses, l'enfant approche plus de la vérité que l'homme. (A. DE CHESNEL.)

ENNEMI. Relève ton ennemi, s'il est tombé sur la route; relève son cheval. Il est bien doux d'acquérir un ami sincère dans

la personne de son ennemi. (Phocylide.)

Aimez vos ennemis et faites du bien, et prêtez sans en rien espérer, et votre récompense sera grande, et vous serez les fils du Très-Haut, car il est bienfaisant envers les ingrats et les méchants.

(S. Luc.)

Un ennemi est un précepteur qui ne coûte rien.

(Plutarque.)

1. Nous ne saurions ôter à nos ennemis la pensée de nuire, qu'en évitant soigneusement tout ce qui pourrait leur donner des sujets de soupçon ou de défiance. Mais cela ne se peut faire sans un grand ménagement dans ses actions, et sans une grande retenue dans ses paroles.

2. On punit plus sévèrement un ennemi par le mépris et par l'oubli, que par les châtiments les plus rigoureux. C'est pour ainsi dire le réduire au néant, que de le mépriser et de le laisser dans l'oubli.

(De Vernage.)

ENNEMI (*Prov.*). Les Russes ont pour proverbe qu'*on ne frappe pas l'ennemi tombé.*

ENNUI. 1. Nous nous vantons souvent de ne point nous ennuyer; et nous sommes si glorieux que nous ne voulons pas nous trouver de mauvaise compagnie.

2. On s'ennuie presque toujours avec ceux que l'on ennuie.

3. Nous pardonnons souvent à ceux qui nous ennuient, mais nous ne pouvons pardonner à ceux que nous ennuyons.

(La Rochefoucauld.)

Ce qui coûte le plus pour plaire, c'est de cacher que l'on s'ennuie. Ce n'est pas en amusant qu'on plaît. On n'amuse pas même, si l'on s'amuse : c'est en faisant voir que l'on s'amuse. (Le prince de Ligne.)

Il y a dans moi un dérangement, une sorte de délire, qui n'est pas celui des passions, qui n'est pas non plus de la folie : c'est le désordre des ennuis.

(De Sénancourt.)

ENSEIGNE. (*Dicton.*) Au temps de la chevalerie, les dames qui assistaient aux tournois consentaient souvent à détacher une écharpe, un voile, une plume, un bracelet ou toute autre parure, pour la remettre à un chevalier, qui suspendait alors ce signe à sa lance ou à son heaume, afin de s'en servir comme d'une sorte de bannière. Les tenants qui se rangeaient du côté de tel ou tel chevalier, disaient qu'ils allaient à *telle* enseigne, ou se vouaient à *bonne enseigne*, et de là les deux dictons usités de nos jours, pour faire connaître qu'on n'agit qu'à bon escient.

ENSEIGNEMENT. On a tellement multiplié à notre époque les méthodes d'enseignements pour tous les âges, que les parents n'ont en quelque sorte que l'embarras du choix pour communiquer à leurs enfants les premières notions qu'ils doivent recevoir. Les moyens qui conduisent à l'instruction en amusant doivent être préférés, surtout dans le plus jeune âge, car alors il ne faut pas trop exiger de l'intelligence de l'enfant. L'attention doit se porter de préférence sur le développement de ses forces corporelles; il faut à celles-ci de l'action, de l'espace et de l'air ; et mieux vaut encore, dans les plus tendres années, négliger l'essor qui peut s'imprimer à l'esprit, que d'emprisonner le petit être qui a tant besoin de courir et de sauter pour s'assurer une santé robuste. Tout en convenant que les enfants soumis à la discipline des colléges peuvent aussi jouir d'une santé convenable, nous n'en persistons pas moins à penser que leur développement serait plus parfait encore, s'ils jouissaient de plus de liberté; et nous avons toujours eu de la peine à concevoir cette sorte de tyrannie des parents et des maîtres, qui exigent qu'une pauvre et frêle créature de huit à dix ans donne au travail une durée plus considérable que ne l'accepte, que ne peut le supporter, du moins en général, une personne de quarante. Nous n'avons pas besoin d'ajouter que l'enseignement religieux doit toujours marcher de front avec tous les autres. Il est d'ailleurs le plus puissant auxiliaire pour vaincre toutes les résistances, et la notion de Dieu s'établit avec la plus grande facilité dans l'esprit de l'enfant. Il faut donc, non pas surcharger cet esprit d'appréciations qu'il ne saurait comprendre; mais entretenir le jeune cœur qui s'ouvre à la foi, des récompenses que le ciel accorde aux bons, des peines qu'il inflige aux méchants, et l'habituer à la prière. L'instruction religieuse est le germe des vertus que l'on veut faire fructifier, l'effroi des vices que l'on veut éloigner; avec elle enfin on donne l'amour de la charité, du travail, et l'on insuire l'horreur pour l'orgueil et la paresse.

ENTETEMENT. Un homme entêté est près du précipice, et on ne l'avertit pas, parce qu'on sait qu'il reçoit impatiemment les avis. Il tombe et on ne le retient pas, parce qu'on sait que lui-même a voulu sa chute.

(Confucius.)

L'entêtement est une faiblesse absurde. Si vous avez raison, il amoindrit votre triomphe; si vous avez tort, il rend honteuse votre défaite. (Sterne.)

ENTREPRISE. 1. Les lâches trouvent difficiles des choses dont ils viendraient à bout s'ils osaient les tenter.

2. La plupart des entreprises, vives au commencement, n'ont qu'un premier feu qui s'éteint bientôt. (Tacite.)

ENVIE. L'envie tourmente quand on la renferme en soi-même, et rend odieux quand on la laise paraître au dehors.

(A. de Solis.)

1. On aime beaucoup mieux ceux qui tendent à nous imiter, que ceux qui tâchent à nous égaler; car l'imitation est une marque d'estime, et le désir d'être égal aux autres est une marque d'envie.

2. On fait souvent vanité des passions même les plus criminelles; mais l'envie est une passion timide et honteuse que l'on n'ose jamais avouer.

3. Notre envie dure toujours plus longtemps

temps que le bonheur de ceux que nous envions. (La Rochefoucauld.)

Pour être heureux n'excitez point l'envie,
Le secret du bonheur est de cacher sa vie.
(De Labouisse-Rochefort.)

C'est toujours malgré les autres qu'on réussit. (Constant Berrier.)

L'envie est comme le vautour de Prométhée : elle déchire sans relâche celui qui la renferme dans son sein. (A. de Chesnel.)

EPARGNE (*Prov.*). Nous avons sur ce sujet un dicton journalier : *Garder une poire pour la soif.* Les Anglais emploient ce proverbe : *Vous n'avez pas besoin d'une chose, laissez-la pendant sept ans, et reprenez-la ensuite. Si vous n'en avez que faire, laissez-la encore sept ans, et alors si vous n'en avez pas besoin, brûlez-la.*

EPAULES (*Dicton*). Il est des importuns qui obligent à dire d'eux qu'on les *porte sur les épaules*, ce qui signifie qu'ils sont à charge et qu'on a peine à s'en débarrasser. Ce dicton est l'un des plus anciens.

EPÉE. (*Prov.*) On dit d'un militaire sans fortune : *Il n'a que la cape et l'épée.* La cape était anciennement quelque chose d'approchant ce que nous nommons aujourd'hui caban. On emploie aussi cette expression : *Se faire blanc de son épée*, pour désigner un bavard qui fait parade d'un crédit presque toujours imaginaire.

ÉPERVIER (*Prov.*). Pour exprimer qu'on ne saurait transformer certaines natures, on fait emploi de ce proverbe : *D'une buse on ne saurait faire un épervier.* Les anciens disaient, à peu près dans le même sens : *Asinum sub freno currere doces* ; « le cheval est né pour la course et non pas l'âne. »

ÉPINES. (*Prov.*) On dit, sagement, d'un plaisir qu'on a payé cher d'une manière quelconque : *Trop achète le miel, qui le lèche sur les épines* ; ou, comme les Latins :

Comparat is nimio mel, qui spineta ligurit.

EPINGLES (*Prov.*). On emploie communément le proverbe *tiré à quatre épingles* pour désigner un homme ou une femme dont la toilette est soumise, dans ses moindres détails, à la plus scrupuleuse harmonie.

EPOQUE. On trouve toujours quelque chose à reprocher à l'époque à laquelle on vit, et c'est que, rigoureusement parlant, il n'y en a aucune en effet qui soit *bonne*, dans toute la force du terme. Cela se conçoit d'ailleurs. Les vices des hommes et des choses se perpétuent ; peu d'améliorations se produisent dans les uns et dans les autres ; celles qui ont lieu n'apparaissent qu'à de longs intervalles ; en sorte que ce que l'on dit d'une époque actuelle convenait à peu près à celle qui l'a précédée, de même qu'on pourra en faire l'application à celle qui suivra. En général, le bien progresse rarement ; le mal, au contraire, se propage sans fin. (N.)

Nous sommes plus méchants que nos pères, nos pères étaient plus méchants que nos aïeux, et nous laisserons une postérité plus méchante encore. (Horace.)

Le siècle passé était un siècle de liberté sans licence, celui-ci est un siècle de licence sans liberté. (Palissot).

Singulière époque que la nôtre où l'homme est plus embarrassé de ses vertus que de ses vices. (Emmanuel Dupaty).

Les pères sont incertains sur ce qu'ils croient, sur ce qu'ils veulent ; la faiblesse des convictions se trouve comme celle des mœurs au sein des familles. (Guizot).

Déplorable génération que la nôtre ! Tour à tour républicaine, impérialiste, légitimiste, révolutionnaire ; tour à tour anarchiste, servile, soldatesque, pacifique ; tour à tour incrédule et dévote, prenant et quittant toutes les pensées, tous les sentiments, et finissant par ne croire à rien, pas même à la famille, à rien, excepté à soi et à l'argent ! Dieu préserve nos fils de conserver quelques traditions de leurs pères ! nous fûmes trop de choses pour être quelque chose !
(Pagès, de l'Ariége.)

L'avenir de la société actuelle est une émeute de bandits, exploitée par un fou.
(Charles Nodier.)

Le siècle est ainsi fait : enivrés de nous-mêmes,
Aux grandeurs du passé nous jetons nos blasphèmes.
(J. Reboul.)

Chaque époque a sa grande préoccupation qui aide les bons à faire de nobles choses, et les méchants ou les fous à en accomplir d'infâmes. (Emile Souvestre.)

On ne doit point faire de procès d'époque à époque, de classe à classe, d'individu à individu ; ce procès est toujours injuste.
(Eugène Sue.)

ERREURS. Les erreurs ont quelquefois un aussi long cours dans le monde que les opinions les plus véritables, parce qu'en prenant les erreurs pour des vérités, on embrasse aveuglément tout ce qui les entretient, et l'on rejette ou l'on néglige tout ce qui pourrait les détruire.
(La Rochefoucauld.)

L'obscurité est le royaume de l'erreur.
(Vauvenargues.)

L'erreur se lègue d'un âge à l'autre, dans la race humaine, comme un héritage de famille, tantôt grossi, tantôt diminué, éprouvant divers changements selon les mains où il tombe, et enrichissant les uns et ruinant les autres, selon l'usage qu'on en fait.
(La Harpe.)

Les cercles du vrai sont toujours tangents l'un à l'autre, mais l'erreur trouve assez de place dans les intervalles, pour se mouvoir.
(Goethe.)

L'erreur n'est embarrassante que lorsque, révélant mille formes diverses et se dérobant, par sa mobile inconséquence, à l'esprit qui veut la saisir, elle échappe, à force de variations, aux prises du raisonnement.
(L'abbé de Lamennais.)

L'erreur appartient à tous les temps, à toutes les intelligences, à tous les âges : il faut beaucoup de bon vouloir, d'abnégation et de persévérance pour la détruire.
(A. de Chesnel).

ESPAGNE (*Prov.*). On dit proverbialement

qu'on a *bâti des châteaux en Espagne*, lorsqu'on s'est livré à des projets qui n'ont aucune chance de réalisation. Cela vient, à ce que l'on pense, de ce que naguère encore les châteaux étaient extrêmement rares dans ce pays, et que les plus grands seigneurs n'habitaient aux champs que des maisons qu'en France on appellerait simplement des fermes.

ESPÉRANCE. L'espérance est la rêverie d'un homme qui dort. (ARISTOTE.)

Cueillons les myrtes et les fleurs; la brièveté de la vie nous défend les longues espérances; soyons heureux. Quand vous serez chez les ombres, vous ne tirerez plus aux dès la royauté du festin. (HORACE.)

L'espérance est le viatique de la vie humaine, et la chose du monde qui se laisse le plus facilement tromper. (PEREZ.)

L'espérance est à l'homme une douce et fidèle compagne: c'est la dernière qui le quitte; elle rend ses travaux supportables; elle lui fait surmonter toutes les difficultés, et le conduit à la fin de la vie par un chemin agréable. (DE VERNAGE.)

L'espérance naît facilement dans le cœur d'un présomptueux. (L'abbé PRÉVOST.)

L'espérance jaillit éternellement du cœur de l'homme; il n'est jamais heureux, mais il espère toujours de l'être: l'âme inquiète et confinée loin de sa demeure, se répose et s'étend dans une vie à venir. (POPE.)

Celui qui vit sur l'espérance court risque de mourir de faim. Il n'y a pas de profit sans peine. (FRANKLIN.)

Chaque étoile verse, avec sa lumière, un rayon d'espérance dans mon cœur. (Xavier DE MAISTRE.)

L'espérance a presque la même force que la foi. Le désir est le père de la puissance: quiconque désire fortement obtient: *Cherchez*, dit Jésus-Christ, *et vous trouverez; frappez, et l'on vous ouvrira.* Pythagore disait dans le même sens: « La puissance habite auprès de la nécessité. » Il y a cependant une différence essentielle entre la foi et l'espérance considérée comme force. La foi a son foyer hors de nous; elle nous vient d'un objet étranger. L'espérance, au contraire, naît au dedans de nous pour se porter au dehors. On nous impose la première, notre propre désir fait naître la seconde; celle-là est une obéissance, celle-ci un amour. Mais comme la foi engendre plus facilement les autres vertus, comme elle découle plus directement de Dieu; que, par conséquent, étant une émanation de l'Eternel, elle est plus belle que l'espérance qui n'est qu'une partie de l'homme; l'Église a dû placer la foi au premier rang. Mais l'espérance offre en elle-même un caractère particulier, c'est celui qui la met en rapport avec nos misères. Sans doute elle fut révélée par le ciel, cette religion qui fit une vertu de l'espérance. Cette nourrice des infortunés, placée auprès de son enfant malade, le berce dans ses bras, le suspend à sa mamelle infatigable, et l'abreuve d'un lait qui calme ses douleurs. Elle veille à son chevet solitaire, elle l'endort par ses chants magiques. N'est-il pas surprenant de voir l'espérance qu'il est doux de garder et qui semble un mouvement naturel de l'âme, de la voir se transformer, pour le chrétien, en une vertu rigoureusement exigée? En sorte que, quoi qu'il fasse, on l'oblige de boire à longs traits à cette coupe enchantée, où tant de misérables s'estimeraient heureux de mouiller un instant leurs lèvres. Il y a plus (et c'est ici la merveille), il sera récompensé d'avoir espéré, autrement d'avoir fait son propre bonheur. Le fidèle, toujours militant dans la vie toujours aux prises avec l'ennemi, est traité par la religion, dans sa défaite, comme ces généraux vaincus que le sénat romain recevait en triomphe, par la seule raison qu'ils n'avaient pas désespéré du salut final. Mais si les anciens attribuaient quelque chose de merveilleux à l'homme que l'espoir n'abandonne jamais, qu'auraient-ils pensé du chrétien qui, dans son étonnant langage, ne dit plus *entretenir*, mais *pratiquer l'espérance?* C'est assez prouver l'importance que la religion donne à cette vertu qui nous fait sourire dans l'adversité, qui, dans sa renaissance perpétuelle, empêche l'homme de tomber découragé, et lui met en regard toutes les félicités du ciel à côté de toutes les misères de la terre. Rendons grâce à Dieu dont elle émane, à la religion qui la consacre et l'ordonne, à l'homme qui la vénère et la pratique. (CHATEAUBRIAND.)

1. Espérer, c'est se bercer pour s'endormir plus doucement.

2. En ce qui touche les choses d'ici-bas, il y a plus d'enivrement à espérer que de félicité à obtenir. (A. DE CHESNEL.)

ESPERANCE (*Prov.*). Afin d'encourager à supporter l'adversité, on fait usage de ce dicton trivial: *Le diable n'est pas toujours à la porte d'un pauvre homme.*

ESPRIT. On se plaît quelquefois à dire que l'esprit court les rues. Ce sont les sots qui ont inventé cela. Si par esprit on entend les railleries grossières, la médisance, l'injure déguisée, cet esprit-là court en effet les rues; c'est celui des halles, des barrières et des égouts. Mais s'il s'agit de l'esprit qui présente avec délicatesse le côté plaisant des choses, qui critique avec mesure les paroles ou les travers des hommes, qui trouve des mots gracieux ou polis pour signaler des actes qui appellent plus ou moins le blâme; l'esprit qui se renferme enfin dans les convenances en toute occasion, et vis-à-vis de qui que ce soit; non, cet esprit-là ne court pas les rues, on ne le rencontre pas même toujours dans les salons, et son mérite constitue presque une vertu. (N.)

D'où vient qu'un boiteux ne nous irrite pas, et qu'un esprit boiteux nous irrite? c'est qu'un boiteux reconnaît que nous marchons droit, et qu'un esprit boiteux dit que c'est nous qui boitons. (PASCAL.)

1. Un esprit droit a moins de peine à se soumettre aux esprits de travers qu'à les conduire.

2. Le travail du corps délivre des peines de l'esprit, et c'est ce qui rend les pauvres heureux.

3. Peu d'esprit avec de la droiture ennuie moins à la longue que beaucoup d'esprit avec du travers.

4. La force et la faiblesse de l'esprit sont mal nommées : elles ne sont en effet que la bonne ou la mauvaise disposition des organes du corps.

5. La politesse de l'esprit consiste à penser des choses honnêtes et délicates.

6. Les défauts de l'esprit augmentent en vieillissant comme ceux du visage.

7. On ne plaît pas longtemps quand on n'a qu'une sorte d'esprit.

(La Rochefoucauld.)

1. La raillerie est souvent indigence d'esprit.

2. Un homme d'esprit ne se fâche pas qu'on dise de lui qu'il en manque.

(La Bruyère.)

1. Les gens d'esprit seraient presque seuls, sans les sots qui s'en piquent.

2. L'esprit de l'homme est plus pénétrant que conséquent, et embrasse plus qu'il ne peut lier. (Vauvenargues.)

Notre manière de penser sur les choses n'est point capable d'en changer la nature. C'est le défaut de la plupart des hommes, de rapporter tout à leurs lumières les plus présentes. L'esprit perd sa force en s'assujettissant trop à l'emploi des sens; et cet affaiblissement volontaire s'accoutume à ne juger de la vérité, que par les impressions qu'il reçoit des organes du corps.

(L'abbé Prévost.)

Que l'art est étendu! Que l'esprit est borné! (Pope.)

L'esprit est un talent précieux lorsqu'il sert d'organe à la raison; mais s'il usurpe sa place, c'est une vraie maladie de l'âme.

(Young.)

L'esprit est comme l'or; c'est l'usage qui en fait le prix. (Desmahis.)

Avoir beaucoup d'esprit et peu de jugement, c'est avec le superflu manquer du nécessaire. (Trublet.)

L'esprit qu'on veut avoir, gâte celui qu'on a.

(Gresset.)

Il y a beaucoup d'esprit à n'en pas montrer quelquefois, et surtout à ne pas voir que les autres en manquent.

(Mme de Puizieux.)

Les hommes sont aussi jaloux sur le chapitre de l'esprit, que les femmes sur celui de la beauté. (Mme du Deffaut.)

L'esprit est peu de chose, quand ce n'est que de l'esprit. (Stanislas.)

Quiconque veut trouver beaucoup de bons mots, n'a qu'à dire beaucoup de sottises.

(J.-J. Rousseau.)

Pour juger l'homme qui a de l'esprit, il faut le prendre au saut du lit. Si, avant d'avoir rassemblé toutes ses idées et repris ses esprits, il a du trait, de la conception, de la force ou de la naïveté, c'est sûrement un homme d'esprit. (Le prince de Ligne.)

L'esprit est le zéro qui ajoute aux qualités morales, mais qui, seul, ne représente que le néant. (Mme de Necker.)

Dans le monde, l'esprit est toujours improvisateur; il ne demande ni délai ni rendez-vous pour dire un mot heureux; il bat plus vite que le simple bon sens.

(Rivarol.)

Le corps est le cheval de l'esprit, il faut pour le mener des éperons et de l'avoine.

(Mirabeau.)

L'animal se repaît, l'homme mange, l'homme d'esprit seul sait manger.

(Raynouard.)

L'auteur d'un ouvrage sérieux a complétement échoué, si on ne loue que son esprit. (De Bonald.)

Je n'aime pas l'esprit: l'esprit a toujours quelque chose de satanique.

(Le comte de Marcellus.)

L'esprit est l'huile qui entretient les rouages de la pensée. Quand l'esprit manque, la pensée, comme une roue non graissée, crie d'abord et s'enflamme après.

(Alexandre Weill.)

Dans une lutte d'esprit, la haine du vaincu accompagne presque toujours le succès du vainqueur. (A. de Chesnel.)

ESTIME. Comme l'estime dépend du jugement d'autrui, personne ne se la saurait donner, et par conséquent il faut la mériter et l'attendre. (Balthasar Gracian.)

1. Il est difficile d'estimer quelqu'un comme il veut l'être.

2. L'estime s'use comme l'amour.

(Vauvenargues.)

Estime (De l'). Toutes les facultés de notre âme se réduisent à sentir et connaître ; nous n'avons que des idées ou des affections, car la haine même n'est qu'une révolte contre ce qui s'oppose à nos affections.

Dans les choses intellectuelles nous ne ferions jamais de faux jugements, si nous avions présentes toutes les idées qui regardent le sujet dont nous voulons juger. L'esprit n'est jamais faux, que parce qu'il n'est pas assez étendu, au moins sur le sujet dont il s'agit, quelque étendue qu'il pût avoir d'ailleurs sur d'autres matières ; mais dans celles où nous avons intérêt, les idées ne suffisent pas à la justesse de nos jugements ; la justesse de l'esprit dépend alors de la droiture du cœur.

Si nous sommes affectés pour ou contre un objet, il est bien difficile que nous soyons en état d'en juger sainement. Notre intérêt plus ou moins développé, mieux ou moins bien entendu, mais toujours senti, fait la règle de nos jugements. Il y a des sujets sur lesquels la société a prononcé, et qu'elle n'a pas laissés à notre discussion. Nous souscrivons à ces décisions par éducation et par préjugé; mais la société même s'est déterminée par les principes qui dirigent nos jugements particuliers, c'est-à-dire par l'intérêt. Nous consultons tous séparément notre intérêt personnel ; la société a consulté l'intérêt commun qui rectifie l'intérêt particulier.

C'est l'intérêt public qui a dicté les lois, et qui fait les vertus; c'est l'intérêt particulier qui fait les crimes, quand il est opposé à l'intérêt commun. L'intérêt public fixant l'opinion générale est la mesure de l'estime, du respect, du véritable prix des choses, c'est-à-dire du prix reconnu des choses. L'intérêt particulier décide des jugements plus vifs et plus intimes, tels que l'amitié et l'amour, les deux effets les plus sensibles de l'amour de nous-mêmes. Passons à l'application de ces principes.

Qu'est-ce que l'estime, sinon un sentiment que nous inspire ce qui est utile à la société? Mais quoique cette utilité soit nécessairement relative à tous les membres de la société, elle est trop habituelle et trop peu directe pour être vivement sentie. Ainsi notre estime n'est presque qu'un jugement que nous portons, et non pas une affection qui nous échauffe; telle que l'amitié que nous inspirent ceux qui nous sont personnellement utiles; et j'entends par utilité personnelle, non-seulement des services, des bienfaits matériels, mais encore le plaisir et tout ce qui peut nous affecter agréablement, quoiqu'il puisse dans la suite nous être réellement nuisible. L'utilité ainsi entendue doit, comme on juge bien, s'appliquer même à l'amour, le plus vif de tous les sentiments, parce qu'il a pour objet ce que nous regardons comme le souverain bien dans le temps que nous en sommes affectés.

On m'objectera peut-être que si l'amour et l'estime ont la même source, et que suivant mon principe ils ne diffèrent que par les degrés, l'amour et le mépris ne devraient jamais se réunir sur le même objet; ce qui, dira-t-on, n'est pas sans exemples. On ne fait pas ordinairement la même objection sur l'amitié; on suppose qu'un honnête homme qui est l'ami d'un homme méprisable, est dans l'ignorance à son égard, et non pas dans l'aveuglement; et que s'il vient à être instruit du caractère qu'il ignorait, il en fera justice en rompant. Je n'examinerai pas ce qui concerne l'amitié qui n'est pas toujours entre ceux où l'on croit la voir. Il y a bien de prétendues amitiés, bien des actes de reconnaissance qui ne sont que des procédés quelquefois intéressés, et non pas des attachements.

D'ailleurs si je satisfais à l'objection sur le sentiment le plus vif, on me dispensera, je crois, d'éclaircir ce qui concerne des sentiments plus faibles.

Je dis donc que l'amour et le mépris n'ont jamais eu le même objet à la fois : car je ne prends point ici pour amour ce désir ardent, mais indéterminé, auquel tout peut servir de pâture, et que rien ne fixe, et auquel sa violence même interdit le choix; je parle de celui qui lie la volonté vers un objet à l'exclusion de tout autre. Un amant de cette espèce ne peut, dis-je, jamais mépriser l'objet de son attachement, surtout s'il s'en croit aimé; car l'amour-propre offensé peut balancer et même détruire l'amour. On voit à la vérité des hommes qui ressentent la plus forte passion pour un objet qui l'est aussi du mépris général; mais, loin de partager ce mépris, ils l'ignorent; s'ils y ont souscrit eux-mêmes avant leur passion, ils l'oublient ensuite, se rétractent de bonne foi et crient à l'injustice. S'il leur arrive dans ces orages, si communs aux amants, de se faire des reproches outrageants, ce sont des accès de fureur si peu réfléchis qu'ils arrivent aux amants qui ont le plus de droit de se respecter.

L'aveuglement peut n'être pas continuel, et avoir des intervalles où un homme rougit de son attachement; mais cette lueur de raison n'est qu'un instant de sommeil de l'amour qui se réveille bientôt pour la désavouer. Si l'on reconnaît des défauts dans l'objet aimé, ce sont de ceux qui gênent, qui tourmentent l'amour, et qui ne l'humilient pas. Peut-être ira-t-on jusqu'à convenir de sa faiblesse, et sera-t-on forcé d'avouer l'erreur de son choix; mais c'est par impuissance de réfuter ce qu'on objecte, pour se soustraire à la persécution, et assurer sa tranquillité contre des remontrances fatigantes, qu'on n'est plus obligé d'entendre quand on est convenu de tout. Un amant est bien loin de sentir ou même de penser ce qu'on le force de prononcer, surtout s'il est d'un caractère doux. Mais, pour peu qu'il ait de fermeté, il résistera avec courage. Ce qu'on lui présentera comme des taches humiliantes dans l'objet de sa passion, il n'en fera que des malheurs qui le lui rendront plus cher : la compassion viendra encore redoubler, ennoblir l'amour, en faire une vertu, et quelquefois ce sera avec raison, sans qu'on puisse la faire adopter à des censeurs incapables de sentiment et de faire les distinctions fines et honnêtes qui séparent le vice d'avec le malheur. Que ceux qui n'ont jamais aimé se tiennent pour dit, quelque supériorité d'esprit qu'ils aient, qu'il y a une infinité d'idées, je dis d'idées justes, auxquelles ils ne peuvent atteindre, et qui ne sont réservées qu'au sentiment.

Je viens de dire que des instants de dépit ne pouvaient pas être regardés comme un état fixe de l'âme, ni prouver que le mépris s'allie avec l'amour. Il me reste à prévenir l'objection qu'on pourrait tirer des hommes qui sentent continuellement la honte de leur attachement, et qui sont humiliés de faire de vains efforts pour se dégager. Ces hommes existent assurément, et en plus grand nombre qu'on ne croit; mais ils ne sont plus amoureux, quelqu'apparence qu'ils en aient.

Il n'y a rien que l'on confonde si fort avec l'amour, et qui y soit souvent plus opposé, que la force de l'habitude. C'est une chaîne dont il est plus difficile de se dégager que de l'amour, surtout à un certain âge : car je doute qu'on trouvât dans la jeunesse les exemples qu'on voudrait alléguer, non-seulement parce que les jeunes gens n'ont pas eu le temps de contracter cette habitude, mais parce qu'ils en sont incapables.

Le jeune homme qui aime l'objet le plus authentiquement méprisable est bien loin

de s'en douter. Il n'a peut-être pas encore attaché d'idée aux termes d'estime et de mépris, il est emporté par la passion. Voilà ce qu'il sent; je ne dirai pas voilà ce qu'il fait : car alors il ne fait ni ne pense rien, il jouit. Cet objet cesse-t-il de lui plaire, parce qu'un autre lui plaît davantage, il pensera ou répétera tout ce qu'on voudra du premier.

Mais dans un âge mûr il n'en est pas ainsi, l'habitude est contractée; on cesse d'aimer et l'on reste attaché. On méprise l'objet de son attachement, parce qu'on le voit tel qu'il est, et on le voit parce qu'on n'est plus amoureux.

Puisque notre intérêt est la mesure de notre estime, quand il nous porte jusqu'à l'affection, il est bien difficile que nous y puissions joindre le mépris. L'amour ne dépend pas de l'estime; mais dans bien des occasions l'estime dépend de l'amour.

J'avoue que nous nous servons très-utilement de personnes méprisables que nous reconnaissons pour telles; mais nous les regardons comme des instruments vils, qui nous sont chers, et que nous n'aimons point: ce sont même ceux dont les personnes honnêtes payent le plus scrupuleusement les services, parce que la reconnaissance serait un poids trop humiliant.

C'est avec bien de la répugnance que j'oserai dire que les gens naturellement sensibles ne sont pas ordinairement les meilleurs juges de ce qui est estimable, c'est-à-dire, de ce qui l'est pour la société. Les parents tendres jusqu'à la faiblesse sont les moins propres à rendre leurs enfants bons citoyens. Cependant nous sommes portés à aimer de préférence les personnes reconnues pour sensibles, parce que nous nous flattons de devenir l'objet de leur attention, et que nous nous préférons à la société. Il y a une espèce de sensibilité vague qui n'est qu'une faiblesse d'organes plus digne de compassion que de reconnaissance. La vraie sensibilité serait celle qui naîtrait de nos jugements, et qui ne les formerait pas.

J'ai remarqué que ceux qui aiment le bien public, qui affectionnent la cause commune et s'en occupent sans ambition, ont beaucoup de liaisons et peu d'amis. Un homme qui est bon citoyen activement n'est pas ordinairement fait pour l'amitié ni pour l'amour. Ce n'est pas uniquement parce que son esprit est trop occupé d'ailleurs; c'est que nous n'avons qu'une portion déterminée de sensibilité qui ne se répartit point, sans que les portions diminuent. Le feu de notre âme est en cela bien différent de la flamme matérielle, dont l'augmentation et la propagation dépend de la quantité de sa nourriture.

Nous voyons chez les peuples où le patriotisme a régné avec le plus d'éclat, les pères immoler leurs fils à l'Etat; nous admirons leur courage, ou sommes révoltés de leur barbarie, parce que nous jugeons d'après nos mœurs. Si nous étions élevés dans les mêmes principes, nous verrions qu'ils faisaient à peine des sacrifices, puisque la patrie concentrait toutes leurs affections, et qu'il n'y a point d'objet vers lequel le préjugé de l'éducation ne puisse nous porter. Pour ces républicains l'amitié n'était qu'une émulation de vertu, le mariage une loi de société, l'amour un plaisir passager, la patrie seule une passion. Pour ces hommes l'amitié se confondait avec l'estime; pour nous l'une est, comme je l'ai dit, un simple jugement de l'esprit, et l'autre un sentiment.

On ne craint point de dire d'un homme qu'on l'estime et qu'on ne l'aime point; c'est faire à la fois un acte de justice, d'intérêt personnel et de franchise : car c'est comme si l'on disait que ce même homme est un bon citoyen, mais qu'on a sujet de s'en plaindre, et qu'on se préfère à la société. Aveu qui prouve aujourd'hui une espèce de courage philosophique, et qui autrefois aurait été honteux.

L'altération qui est arrivée dans les mœurs a fait encore que le respect, qui chez les peuples dont j'ai parlé était la perfection de l'estime, en souffre l'exclusion parmi nous, et peut s'allier avec le mépris.

Le respect n'est autre chose que l'aveu de la supériorité de quelqu'un. Si la supériorité du rang suivait toujours celle du mérite, ou qu'on n'eût pas prescrit des marques extérieures de respect, son objet serait personnel comme celui de l'estime, et il a dû l'être originairement, de quelque nature qu'ait été le mérite de mode; mais comme quelques hommes n'eurent pour mérite que le crédit de se maintenir dans des places que leurs aïeux avaient honorées, il ne fut plus dès lors possible de confondre la personne dans le respect que les places exigeaient. Cette distinction se trouve aujourd'hui si vulgairement établie, qu'on voit des hommes réclamer quelquefois pour leur rang ce qu'ils n'oseraient prétendre pour eux-mêmes. Vous devez, dit-on humblement, du respect à ma place, à mon rang; on se rend assez de justice pour n'oser dire à ma personne. Si la modestie fait tenir le même langage, elle ne l'a pas inventé, et elle n'aurait jamais dû adopter celui de l'avilissement.

La même réflexion fit comprendre que le respect qui pouvait se refuser à la personne, malgré l'élévation du rang, devait s'accorder malgré l'abaissement de l'état à la supériorité du mérite; car le respect, en changeant d'objet dans l'application, n'a point changé de nature, et n'est dû qu'à la supériorité. Ainsi il y a depuis longtemps deux sortes de respects, celui qu'on doit au mérite, et celui qu'on rend aux places, à la naissance. Cette dernière espèce de respect n'est plus qu'une formule de paroles ou de gestes, à laquelle les gens raisonnables se soumettent, et dont on ne cherche à s'affranchir que par sottise, et par un orgueil puéril.

Le vrai respect n'ayant pour objet que la vertu, il s'ensuit que ce n'est pas le tribut qu'on doit à l'esprit ou aux talents; on les

loue, on les estime, c'est-à-dire qu'on les prise : on va jusqu'à l'admiration ; mais on ne leur doit point de respect, puisqu'ils pourraient ne pas sauver toujours du mépris. On ne mépriserait pas précisément ce qu'on admire, mais on pourrait mépriser à certains égards ceux qu'on admire à d'autres. Cependant ce discernement est rare ; tout ce qui saisit l'imagination des hommes ne leur permet pas une justice si exacte.

En général, le mépris s'attache aux vices bas, et la haine aux crimes hardis qui malheureusement sont au-dessus du mépris, et font quelquefois confondre l'horreur avec une sorte d'admiration. Je ne dis rien en particulier de la colère, qui n'a guère lieu que dans ce qui nous devient personnel. La colère est une haine ouverte et passagère, la haine une colère retenue et suivie. En considérant les différentes gradations, il me semble que tout concourt à établir les principes que je propose, et pour les résumer en peu de mots.

Nous estimons ce qui est utile à la société, nous méprisons ce qui lui est nuisible. Nous aimons ce qui nous est personnellement utile, nous haïssons ce qui nous est contraire, nous respectons ce qui nous est supérieur, nous admirons ce qui est extraordinaire. (Duclos.)

ÉTAMINE (*Prov.*). On dit, d'une suite de contrariétés dont on vient d'être éprouvé, qu'on a *passé par l'étamine*. On emploie aussi ce proverbe pour exprimer qu'on a subi toutes les picoteries des bavards, des commères et des envieux.

ÉTERNITÉ. La pensée de l'éternité, dit Malesherbes, console de la rapidité de la vie.

ÉTEUF (*Prov.*). Balle dont on fait usage au jeu de longue paume. Pour exprimer qu'on a rendu injure pour injure, on dit qu'on a *renvoyé l'éteuf*. On se sert encore de cette phrase : *Courir après son éteuf*, ce qui signifie prendre de la peine pour recouvrer un bien ou un avantage qu'on avait laissé échapper.

ÉTONNEMENT. On ne devrait s'étonner, dit La Rochefoucauld, que de pouvoir encore s'étonner.

ÉTRANGERS. On lit ce passage dans les Mémoires de Fontenay-Mareuil : « La folie des Français pour les étrangers est telle qu'ils ne s'estiment rien en comparaison d'eux, et que, sans considérer leur intérêt, ils leurs laissent prendre tous les avantages qu'ils veulent. »

ÉTRENNE (*Prov.*). On lit, à propos d'une chose heureuse qui arrive un jour de fête ; *A bon jour bonne étrenne.*

ÉTUDE. L'étude contribue beaucoup à faire aimer la vertu : c'est la plus grande consolation qu'on puisse avoir dans la vieillesse. (Aristote.)

Ignorez-vous une chose ? avouez ingénument votre ignorance. L'homme ne peut tout savoir, mais il doit apprendre ce qui est de son devoir. (Confucius.)

On cherche plus, dans ses études, à remplir sa tête, pour discourir et pour paraître dans le monde, qu'à éclairer et cultiver son esprit pour bien juger des choses.
(La Rochefoucauld.)

On ne devrait chercher, dans ses études, qu'à éclairer et perfectionner son esprit et sa raison, pour se bien conduire et pour bien juger les choses, et non pas les moyens de se faire admirer dans le monde.
(De Vernage.)

1. L'étude a des douceurs, mais mélancoliques et toujours uniformes.

2. Les années d'un homme d'étude sont plus longues que celles du commun des hommes, parce qu'il en met à profit tous les moments.

3. Il y a mille choses qui ne s'apprennent pas par l'étude des livres. (L'abbé Prévost.)

ÉTYMOLOGIES. Le P. Bouhours disait d'elles qu'elles ressemblaient aux hommes qu'on fait venir d'où l'on veut.

ÉVÉNEMENTS. Ne demande pas que les événements se règlent au gré de tes désirs, mais conforme tes désirs aux événements, c'est le moyen d'être heureux. (Epictète.)

Il n'y a point d'accidents si malheureux dont les habiles gens ne tirent quelque avantage ; ni de si heureux que les imprudents ne puissent tourner à leur préjudice.
(La Rochefoucauld.)

On est presque toujours mené par les événements et rarement on les dirige.
(Voltaire.)

ÉVÊQUE (*Prov.*). Pour exprimer que l'on tire tout ce qu'on peut d'une chose, on fait emploi de ce proverbe : *Se débattre de la chape à l'évêque.* Mais le proverbe a transformé en un sentiment de cupidité une coutume respectable. Lorsque anciennement, c'est-à-dire dans la primitive Eglise, un évêque qui s'était distingué par ses vertus, venait à mourir, chacun se disputait alors quelque lambeau de ses vêtements pour le conserver comme une relique.

EXAGÉRATION. 1. L'exagération sert à démentir la médisance et la calomnie.

2. L'exagération est une espèce de mensonge. (Balthasar Gracian.)

On doit éviter avec soin les exagérations. Cette manière de parler blesse toujours ou la vérité ou la prudence, et découvre ordinairement la petitesse d'esprit et le mauvais goût de celui qui parle. (De Vernage.)

EXAMENS INTIMES. 1. Quelque découverte que l'on ait faite dans le pays de l'amour-propre, il y reste encore bien des terres inconnues.

2. La passion fait souvent un fou du plus habile homme, et rend quelquefois les plus sots habiles.

3. Les passions ont une injustice et un intérêt propre qui fait qu'il est dangereux de les suivre, et qu'on s'en doit défier lors même qu'elles paraissent les plus raisonnables.

4. Il y a dans le cœur humain une génération perpétuelle de passions, en sorte que la ruine de l'une est presque toujours l'établissement d'une autre quelquefois plus fatale.

5. Notre amour-propre souffre plus impa-

tiemment la condamnation de nos goûts que de nos opinions.

6. Les hommes ne sont pas seulement sujets à perdre le souvenir des bienfaits et des injures : ils haïssent même ceux qui les ont obligés, et cessent de haïr ceux qui leur ont fait des outrages. L'application à récompenser le bien et à punir le mal leur paraît une servitude à laquelle ils ont peine de se soumettre.

7. La modération est comme la sobriété : on voudrait bien manger davantage, mais on craint de se faire du mal.

8. Nous avons tous assez de force pour supporter les maux d'autrui.

9. La philosophie triomphe aisément les maux passés et des maux à venir ; mais des maux présents triomphent d'elle.

10. Peu de gens connaissent la mort : on ne la souffre pas ordinairement par résolution, mais par stupidité et par coutume. La plupart des hommes meurent parce qu'on ne peut s'empêcher de mourir.

11. Lorsque les grands hommes se laissent abattre par la longueur de leurs infortunes, ils font voir qu'ils ne les soutenaient que par la force de leur ambition, et non par celle de leur âme, et qu'à une grande vanité près, les héros sont faits comme les autres hommes.

12. Il faut plus de grandes vertus pour soutenir la bonne fortune que la mauvaise.

13. On fait souvent vanité des passions même les plus criminelles ; mais l'envie est une passion timide et honteuse que l'on n'ose jamais avouer.

14. Le mal que nous faisons ne nous attire pas tant de persécution et de haine que nos bonnes qualités.

15. Nous avons plus de force que de volonté : c'est souvent pour nous excuser à nous-mêmes, que nous nous imaginons que les choses sont impossibles.

16. Si nous n'avions pas de défauts, nous ne prendrions pas tant de plaisir à en remarquer dans les autres.

17. L'orgueil se dédommage toujours et ne perd rien, lors même qu'il renonce à la vanité.

18. Il semble que la nature qui a si sagement disposé les organes de notre corps pour nous rendre heureux, nous ait aussi donné l'orgueil pour nous épargner la douleur de connaître nos imperfections.

19. Nous promettons selon nos espérances, et nous tenons selon nos craintes.

20. Nous n'avons pas assez de force pour suivre toute notre raison.

21. L'homme croit souvent se conduire lorsqu'il est conduit ; et pendant que par son esprit il tend à un but, son cœur l'entraîne insensiblement à un autre.

22. La complexion qui fait le talent pour les petites choses est contraire à celle qu'il faut pour le talent des grandes.

23. La félicité est dans le goût et non pas dans les choses ; et c'est par avoir ce qu'on aime qu'on est heureux, et non par avoir ce que les autres trouvent aimable.

24. Quand on ne trouve pas son repos en soi-même, il est inutile de le chercher ailleurs.

25. Ceux qui croient avoir du mérite se font un honneur d'être malheureux, pour persuader aux autres et à eux-mêmes qu'ils sont dignes d'être en butte à la fortune.

26. Rien ne doit tant diminuer la satisfaction que nous avons de nous-mêmes, que de voir que nous désapprouvons dans un temps ce que nous approuvions dans un autre.

27. Quelque différence qui paraisse entre les fortunes, il y a néanmoins une certaine compensation de biens et de maux qui les rend égales.

28. La haine pour les favoris n'est autre chose que l'amour de la faveur. Le dépit de ne la pas posséder, se console et s'adoucit par le mépris que l'on témoigne de ceux qui la possèdent ; et nous leur refusons nos hommages, ne pouvant pas leur ôter ce qui leur attire ceux de tout le monde.

29. Pour s'établir dans le monde, on fait tout ce que l'on peut pour y paraître établi.

30. La fortune tourne tout à l'avantage de ceux qu'elle favorise.

31. Comment peut-on répondre de ce qu'on voudra à l'avenir, puisqu'on ne sait pas précisément ce que l'on veut dans le temps présent ?

32. Un habile homme doit régler le rang de ses intérêts, et les conduire chacun dans son ordre. Notre avidité le trouble souvent en nous faisant courir à tant de choses à la fois, que pour désirer trop les moins importantes, on manque les plus considérables.

33. Le silence est le parti le plus sûr de celui qui se défie de soi-même.

43. Ce qui nous rend si changeants dans nos affections, c'est qu'il est difficile de connaître les qualités de l'âme, et facile de connaître celles de l'esprit.

35. L'aveuglement des hommes est le plus dangereux effet de leur orgueil : il sert à le nourrir et à l'augmenter, et nous ôte la connaissance des remèdes qui pourraient soulager nos misères et nous guérir de nos déréglements.

36. L'amour-propre nous augmente ou nous diminue les bonnes qualités de nos amis, à proportion de la satisfaction que nous avons d'eux, et nous jugeons de leur mérite par la manière dont ils vivent avec nous.

37. La marque d'un mérite extraordinaire est de voir que ceux qui l'envient le plus sont contraints de le louer.

38. La politesse de l'esprit consiste à penser des choses honnêtes et délicates.

39. Tous ceux qui connaissent leur esprit ne connaissent pas leur cœur.

40. L'esprit ne saurait jouer longtemps le personnage du cœur.

41. On ne peut se consoler d'être trompé par ses ennemis, et trahi par ses amis ; et l'on est souvent satisfait de l'être par soi-même.

42. La plus subtile des finesses est de sa-

voir bien feindre de tomber dans les piéges que l'on nous tend; et on n'est jamais si aisément trompé que quand on songe à tromper les autres.

43. Il est plus aisé d'être sage pour les autres que de l'être pour soi-même.

44. Les seules bonnes copies sont celles qui nous font voir le ridicule des méchants originaux.

45. Un homme d'esprit serait souvent bien embarrassé sans la compagnie des sots.

46. Comme c'est le caractère des grands esprits de faire entendre en peu de paroles beaucoup de choses, les petits esprits, au contraire, ont le don de beaucoup parler et de ne rien dire.

47. La louange qu'on nous donne sert au moins à nous fixer dans la pratique de la vertu.

48. L'art de savoir bien mettre en œuvre de médiocres qualités, dérobe l'estime et donne souvent plus de réputation que le véritable mérite.

49. Le monde récompense plus souvent les apparences du mérite que le mérite même.

50. Si on examine bien les divers effets de l'ennui, on trouvera qu'il fait manquer à plus de devoirs que l'intérêt.

51. Il vaut mieux employer notre esprit à supporter les infortunes qui nous arrivent, qu'à prévoir celles qui nous peuvent arriver.

52. Il faut demeurer d'accord en l'honneur de la vertu, que les plus grands malheurs des hommes sont ceux où ils tombent par les crimes.

53. Les défauts de l'âme sont comme les blessures du corps; quelque soin qu'on prenne de les guérir, la cicatrice paraît toujours, et elles sont à tout moment en danger de se rouvrir.

54. Nous oublions aisément nos fautes lorsqu'elles ne sont sues que de nous.

55. Celui qui croit pouvoir trouver en soi-même de quoi se passer de tout le monde se trompe fort; mais celui qui croit qu'on ne peut se passer de lui se trompe encore davantage.

56. Les faux honnêtes gens sont ceux qui déguisent leurs défauts aux autres et à eux-mêmes. Les vrais honnêtes gens sont ceux qui les connaissent et les confessent.

57. C'est être véritablement honnête homme, que de vouloir être toujours exposé à la vue des honnêtes gens.

58. Quelque incertitude et quelque variété qui paraisse dans le monde, on y remarque néanmoins un certain enchaînement secret et un ordre réglé de tout temps par la Providence, qui fait que chaque chose marche en son rang et suit le cours de sa destinée.

59. La plupart des hommes s'exposent assez dans la guerre pour sauver leur honneur; mais peu se veulent toujours exposer autant qu'il est nécessaire pour faire réussir le dessein pour lequel ils s'exposent.

60. Il n'y a guère de personnes qui, dans le premier penchant de l'âge, ne fassent connaître par où leur corps et leur esprit doivent faillir.

61. Ce qui fait le mécompte dans la reconnaissance qu'on attend des grâces que l'on a faites, c'est que l'orgueil de celui qui donne, et l'orgueil de celui qui reçoit, ne peuvent convenir du prix du bienfait.

62. L'orgueil ne veut pas devoir et l'amour-propre ne veut pas payer.

63. C'est plus souvent par orgueil que par défaut de lumières, qu'on s'oppose avec tant d'opiniâtreté aux opinions les plus suivies : on trouve les premières places prises dans le bon parti, et on ne veut point des dernières.

64. Il est bien mal aisé de distinguer la bonté générale et répandue sur tout le monde, de la grande habileté.

65. Pour pouvoir être toujours bon, il faut que les autres croient qu'ils ne peuvent jamais nous être impunément méchants.

66. Il y a peu de choses impossibles d'elles-mêmes; et l'application pour les faire réussir nous manque plus que les moyens.

67. Il n'y a pas moins d'éloquence dans le ton de la voix, dans les yeux et dans l'air de la personne, que dans le choix des paroles.

68. Tous les sentiments ont chacun un ton de voix, des gestes et des mines qui leur sont propres; et ce rapport, bon ou mauvais, agréable ou désagréable, est ce qui fait que les personnes plaisent ou déplaisent.

69. De toutes les passions, celle qui est la plus inconnue à nous-mêmes, c'est la paresse. Elle est la plus ardente et la plus maligne de toutes, quoique sa violence soit insensible, et que les dommages qu'elle cause soient très-cachés. Si nous considérons attentivement son pouvoir, nous verrons qu'elle se rend en toutes rencontres maîtresse de nos sentiments, de nos intérêts et de nos plaisirs; c'est la rémore qui a la force d'arrêter les plus grands vaisseaux; c'est une bonace plus dangereuse aux plus importantes affaires que les écueils et que les plus grandes tempêtes. Le repos de la paresse est un charme secret de l'âme qui suspend soudainement les plus ardentes poursuites et les plus opiniâtres résolutions; et pour donner enfin la véritable idée de cette passion, il faut dire que la paresse est comme une béatitude de l'âme, qui la console de toutes ses pertes et lui tient lieu de tous les biens.

70. La promptitude à croire le mal sans l'avoir assez examiné, est un effet de l'orgueil et de la paresse. On veut trouver des coupables et on ne veut pas se donner la peine d'examiner les crimes.

71. Il n'y a guère d'homme assez habile pour connaître tout le mal qu'il fait.

72. La jeunesse est une ivresse continuelle : c'est la fièvre de la raison.

73. Il y a des gens qu'on approuve dans le monde, qui n'ont, pour tout mérite, que les vices qui servent au commerce de la vie.

74. Le bon naturel qui se vante d'être si sensible est souvent étouffé par le moindre intérêt.

75. L'absence diminue les médiocres passions et augmente les grandes, comme le vent éteint les bougies et allume le feu.

76. Ce qui fait que l'on est souvent mécontent de ceux qui négocient, c'est qu'ils abandonnent presque toujours l'intérêt de leurs amis pour l'intérêt du succès de la négociation, qui devient le leur par l'honneur d'avoir réussi à ce qu'ils avaient entrepris.

77. La plus grande habileté des moins habiles est de se savoir soumettre à la bonne conduite d'autrui.

78. Il n'y a pas quelquefois moins d'habileté à savoir profiter d'un bon conseil, qu'à se bien conseiller soi-même.

79. Il y a des méchants qui seraient moins dangereux s'ils n'avaient aucune bonté.

80. Ce n'est pas tant la fertilité de l'esprit qui nous fait trouver plusieurs expédients sur une même affaire, que c'est le défaut de lumière qui nous fait arrêter à tout ce qui se présente à notre imagination, et qui nous empêche de discerner d'abord ce qui est le meilleur.

81. On peut dire de l'humeur des hommes comme de la plupart des bâtiments, qu'elle a diverses faces, les unes agréables et les autres désagréables.

82. La modération ne peut avoir le mérite de combattre l'ambition et de la soumettre : elles ne se trouvent jamais ensemble. La modération est la langueur et la paresse de l'âme, comme l'ambition en est l'activité et l'ardeur.

83. Il est difficile d'aimer ceux que nous n'estimons point; mais il ne l'est pas moins d'aimer ceux que nous estimons beaucoup plus que nous.

84. Presque tout le monde prend plaisir à s'acquitter des petites obligations; beaucoup de gens ont de la reconnaissance pour les médiocres; mais il n'y a quasi personne qui n'ait de l'ingratitude pour les grandes.

85. Assez de gens méprisent le bien, mais peu savent le donner.

86. Quelque bien qu'on nous dise de nous, on ne nous apprend rien de nouveau.

87. L'intérêt que l'on accuse de tous nos crimes mérite souvent d'être loué de nos bonnes actions.

88. Il est aussi honnête d'être glorieux avec soi-même, qu'il est ridicule de l'être avec les autres.

89. Il y a des gens destinés à être sots, qui ne font pas seulement des sottises par leur choix, mais que la fortune contraint d'en faire.

90. On ne saurait conserver longtemps les sentiments qu'on doit avoir pour ses amis et pour ses bienfaiteurs, si on se laisse la liberté de parler souvent de leurs défauts.

91. Il en est de certaines bonnes qualités comme des sens; ceux qui en sont entièrement privés ne les peuvent apercevoir ni les comprendre.

92. L'accent du pays où l'on est né demeure dans l'esprit et dans le cœur, comme dans le langage.

93. Les occasions nous font connaître aux autres et encore plus à nous-mêmes.

94. Ce qui nous donne tant d'aigreur contre ceux qui nous font des finesses, c'est qu'ils croient être plus habiles que nous.

95. L'humilité est la véritable preuve des vertus chrétiennes. Sans elle, nous conservons tous nos défauts, et ils sont seulement couverts par l'orgueil qui les cache aux autres et souvent à nous-mêmes.

96. On sait assez qu'il ne faut guère parler de sa femme; mais on ne sait pas assez qu'on devrait encore moins parler de soi.

97. Il y a de bonnes qualités qui dégénèrent en défauts quand elles sont naturelles, et d'autres qui ne sont jamais parfaites quand elles sont acquises. Il faut, par exemple, que la raison nous fasse ménagers de notre bien et de notre confiance; et il faut, au contraire, que la nature nous donne la bonté et la valeur.

98. Les esprits médiocres condamnent, d'ordinaire, tout ce qui passe leur portée.

99. La fortune fait paraître nos vertus et nos vices, comme la lumière fait paraître les objets.

100. On est presque également difficile à contenter, quand on a beaucoup d'amour, et quand on n'en a plus guère.

101. Il n'y a pas de gens qui aient plus souvent des torts que ceux qui ne peuvent souffrir d'en avoir.

102. Un sot n'a pas assez d'étoffe pour être bon.

103. Si la vanité ne renverse pas entièrement les vertus, du moins elle les ébranle toutes.

104. Il faut gouverner la fortune comme la santé : en jouir quand elle est bonne, prendre patience quand elle est mauvaise, et ne faire jamais de grands remèdes sans un extrême besoin.

105. On peut être plus fin qu'un autre, mais non pas plus fin que tous les autres.

106. Nous n'avons pas le courage de dire en général que nous n'avons point de défauts, et que nos ennemis n'ont point de bonnes qualités; mais, en détail, nous ne sommes pas trop éloignés de le croire.

107. Il y a une élévation qui ne dépend point de la fortune : c'est un certain air qui nous distingue et qui semble nous destiner aux grandes choses; c'est un prix que nous donnons imperceptiblement à nous-mêmes. C'est par cette qualité que nous usurpons les déférences des autres hommes; et c'est elle, d'ordinaire, qui nous met plus au-dessus d'eux que la naissance, les dignités et le mérite même.

108. Il y a du mérite sans élévation, mais il n'y a point d'élévation sans quelque mérite.

109. La fortune se sert quelquefois de nos défauts pour nous élever; et il y a des gens incommodes, dont le mérite serait mal récompensé, si on ne voulait acheter leur absence.

voir bien feindre de tomber dans les piéges que l'on nous tend; et on n'est jamais si aisément trompé que quand on songe à tromper les autres.

43. Il est plus aisé d'être sage pour les autres que de l'être pour soi-même.

44. Les seules bonnes copies sont celles qui nous font voir le ridicule des méchants originaux.

45. Un homme d'esprit serait souvent bien embarrassé sans la compagnie des sots.

46. Comme c'est le caractère des grands esprits de faire entendre en peu de paroles beaucoup de choses, les petits esprits, au contraire, ont le don de beaucoup parler et de ne rien dire.

47. La louange qu'on nous donne sert au moins à nous fixer dans la pratique de la vertu.

48. L'art de savoir bien mettre en œuvre de médiocres qualités, dérobe l'estime et donne souvent plus de réputation que le véritable mérite.

49. Le monde récompense plus souvent les apparences du mérite que le mérite même.

50. Si on examine bien les divers effets de l'ennui, on trouvera qu'il fait manquer à plus de devoirs que l'intérêt.

51. Il vaut mieux employer notre esprit à supporter les infortunes qui nous arrivent, qu'à prévoir celles qui nous peuvent arriver.

52. Il faut demeurer d'accord en l'honneur de la vertu, que les plus grands malheurs des hommes sont ceux où ils tombent par les crimes.

53. Les défauts de l'âme sont comme les blessures du corps; quelque soin qu'on prenne de les guérir, la cicatrice paraît toujours, et elles sont à tout moment en danger de se rouvrir.

54. Nous oublions aisément nos fautes lorsqu'elles ne sont sues que de nous.

55. Celui qui croit pouvoir trouver en soi-même de quoi se passer de tout le monde se trompe fort; mais celui qui croit qu'on ne peut se passer de lui se trompe encore davantage.

56. Les faux honnêtes gens sont ceux qui déguisent leurs défauts aux autres et à eux-mêmes. Les vrais honnêtes gens sont ceux qui les connaissent et les confessent.

57. C'est être véritablement honnête homme, que de vouloir être toujours exposé à la vue des honnêtes gens.

58. Quelque incertitude et quelque variété qui paraisse dans le monde, on y remarque néanmoins un certain enchaînement secret et un ordre réglé de tout temps par la Providence, qui fait que chaque chose marche en son rang et suit le cours de sa destinée.

59. La plupart des hommes s'exposent assez dans la guerre pour sauver leur honneur; mais peu se veulent toujours exposer autant qu'il est nécessaire pour faire réussir le dessein pour lequel ils s'exposent.

60. Il n'y a guère de personnes qui, dans le premier penchant de l'âge, ne fassent connaître par où leur corps et leur esprit doivent faillir.

61. Ce qui fait le mécompte dans la reconnaissance qu'on attend des grâces que l'on a faites, c'est que l'orgueil de celui qui donne, et l'orgueil de celui qui reçoit, ne peuvent convenir du prix du bienfait.

62. L'orgueil ne veut pas devoir et l'amour-propre ne veut pas payer.

63. C'est plus souvent par orgueil que par défaut de lumières, qu'on s'oppose avec tant d'opiniâtreté aux opinions les plus suivies : on trouve les premières places prises dans le bon parti, et on ne veut point des dernières.

64. Il est bien mal aisé de distinguer la bonté générale et répandue sur tout le monde, de la grande habileté.

65. Pour pouvoir être toujours bon, il faut que les autres croient qu'ils ne peuvent jamais nous être impunément méchants.

66. Il y a peu de choses impossibles d'elles-mêmes; et l'application pour les faire réussir nous manque plus que les moyens.

67. Il n'y a pas moins d'éloquence dans le ton de la voix, dans les yeux et dans l'air de la personne, que dans le choix des paroles.

68. Tous les sentiments ont chacun un ton de voix, des gestes et des mines qui leur sont propres; et ce rapport, bon ou mauvais, agréable ou désagréable, est ce qui fait que les personnes plaisent ou déplaisent.

69. De toutes les passions, celle qui est la plus inconnue à nous-mêmes, c'est la paresse. Elle est la plus ardente et la plus maligne de toutes, quoique sa violence soit insensible, et que les dommages qu'elle cause soient très-cachés. Si nous considérons attentivement son pouvoir, nous verrons qu'elle se rend en toutes rencontres maîtresse de nos sentiments, de nos intérêts et de nos plaisirs; c'est la rémore qui a la force d'arrêter les plus grands vaisseaux; c'est une bonace plus dangereuse aux plus importantes affaires que les écueils et que les plus grandes tempêtes. Le repos de la paresse est un charme secret de l'âme qui suspend soudainement les plus ardentes poursuites et les plus opiniâtres résolutions; et pour donner enfin la véritable idée de cette passion, il faut dire que la paresse est comme une béatitude de l'âme, qui la console de toutes ses pertes et lui tient lieu de tous les biens.

70. La promptitude à croire le mal sans l'avoir assez examiné, est un effet de l'orgueil et de la paresse. On veut trouver des coupables et on ne veut pas se donner la peine d'examiner les crimes.

71. Il n'y a guère d'homme assez habile pour connaître tout le mal qu'il fait.

72. La jeunesse est une ivresse continuelle : c'est la fièvre de la raison.

73. Il y a des gens qu'on approuve dans le monde, qui n'ont, pour tout mérite, que les vices qui servent au commerce de la vie.

74. Le bon naturel qui se vante d'être si sensible est souvent étouffé par le moindre intérêt.

75. L'absence diminue les médiocres passions et augmente les grandes, comme le vent éteint les bougies et allume le feu.

76. Ce qui fait que l'on est souvent mécontent de ceux qui négocient, c'est qu'ils abandonnent presque toujours l'intérêt de leurs amis pour l'intérêt du succès de la négociation, qui devient le leur par l'honneur d'avoir réussi à ce qu'ils avaient entrepris.

77. La plus grande habileté des moins habiles est de se savoir soumettre à la bonne conduite d'autrui.

78. Il n'y a pas quelquefois moins d'habileté à savoir profiter d'un bon conseil, qu'à se bien conseiller soi-même.

79. Il y a des méchants qui seraient moins dangereux s'ils n'avaient aucune bonté.

80. Ce n'est pas tant la fertilité de l'esprit qui nous fait trouver plusieurs expédients sur une même affaire, que c'est le défaut de lumière qui nous fait arrêter à tout ce qui se présente à notre imagination, et qui nous empêche de discerner d'abord ce qui est le meilleur.

81. On peut dire de l'humeur des hommes comme de la plupart des bâtiments, qu'elle a diverses faces, les unes agréables et les autres désagréables.

82. La modération ne peut avoir le mérite de combattre l'ambition et de la soumettre : elles ne se trouvent jamais ensemble. La modération est la langueur et la paresse de l'âme, comme l'ambition en est l'activité et l'ardeur.

83. Il est difficile d'aimer ceux que nous n'estimons point; mais il ne l'est pas moins d'aimer ceux que nous estimons beaucoup plus que nous.

84. Presque tout le monde prend plaisir à s'acquitter des petites obligations; beaucoup de gens ont de la reconnaissance pour les médiocres; mais il n'y a quasi personne qui n'ait de l'ingratitude pour les grandes.

85. Assez de gens méprisent le bien, mais peu savent le donner.

86. Quelque bien qu'on nous dise de nous, on ne nous apprend rien de nouveau.

87. L'intérêt que l'on accuse de tous nos crimes mérite souvent d'être loué de nos bonnes actions.

88. Il est aussi honnête d'être glorieux avec soi-même, qu'il est ridicule de l'être avec les autres.

89. Il y a des gens destinés à être sots, qui ne font pas seulement des sottises par leur choix, mais que la fortune contraint d'en faire.

90. On ne saurait conserver longtemps les sentiments qu'on doit avoir pour ses amis et pour ses bienfaiteurs, si on se laisse la liberté de parler souvent de leurs défauts.

91. Il en est de certaines bonnes qualités comme des sens; ceux qui en sont entièrement privés ne les peuvent apercevoir ni les comprendre.

92. L'accent du pays où l'on est né demeure dans l'esprit et dans le cœur, comme dans le langage.

93. Les occasions nous font connaître aux autres et encore plus à nous-mêmes.

94. Ce qui nous donne tant d'aigreur contre ceux qui nous font des finesses, c'est qu'ils croient être plus habiles que nous.

95. L'humilité est la véritable preuve des vertus chrétiennes. Sans elle, nous conservons tous nos défauts, et ils sont seulement couverts par l'orgueil qui les cache aux autres et souvent à nous-mêmes.

96. On sait assez qu'il ne faut guère parler de sa femme; mais on ne sait pas assez qu'on devrait encore moins parler de soi.

97. Il y a de bonnes qualités qui dégénèrent en défauts quand elles sont naturelles, et d'autres qui ne sont jamais parfaites quand elles sont acquises. Il faut, par exemple, que la raison nous fasse ménagers de notre bien et de notre confiance; et il faut, au contraire, que la nature nous donne la bonté et la valeur.

98. Les esprits médiocres condamnent, d'ordinaire, tout ce qui passe leur portée.

99. La fortune fait paraître nos vertus et nos vices, comme la lumière fait paraître les objets.

100. On est presque également difficile à contenter, quand on a beaucoup d'amour, et quand on n'en a plus guère.

101. Il n'y a pas de gens qui aient plus souvent des torts que ceux qui ne peuvent souffrir d'en avoir.

102. Un sot n'a pas assez d'étoffe pour être bon.

103. Si la vanité ne renverse pas entièrement les vertus, du moins elle les ébranle toutes.

104. Il faut gouverner la fortune comme la santé : en jouir quand elle est bonne, prendre patience quand elle est mauvaise, et ne faire jamais de grands remèdes sans un extrême besoin.

105. On peut être plus fin qu'un autre, mais non pas plus fin que tous les autres.

106. Nous n'avons pas le courage de dire en général que nous n'avons point de défauts, et que nos ennemis n'ont point de bonnes qualités; mais, en détail, nous ne sommes pas trop éloignés de le croire.

107. Il y a une élévation qui ne dépend point de la fortune : c'est un certain air qui nous distingue et qui semble nous destiner aux grandes choses; c'est un prix que nous donnons imperceptiblement à nous-mêmes. C'est par cette qualité que nous usurpons les déférences des autres hommes; et c'est elle, d'ordinaire, qui nous met plus au-dessus d'eux que la naissance, les dignités et le mérite même.

108. Il y a du mérite sans élévation, mais il n'y a point d'élévation sans quelque mérite.

109. La fortune se sert quelquefois de nos défauts pour nous élever; et il y a des gens incommodes, dont le mérite serait mal récompensé, si on ne voulait acheter leur absence.

voir bien feindre de tomber dans les piéges que l'on nous tend; et on n'est jamais si aisément trompé que quand on songe à tromper les autres.

43. Il est plus aisé d'être sage pour les autres que de l'être pour soi-même.

44. Les seules bonnes copies sont celles qui nous font voir le ridicule des méchants originaux.

45. Un homme d'esprit serait souvent bien embarrassé sans la compagnie des sots.

46. Comme c'est le caractère des grands esprits de faire entendre en peu de paroles beaucoup de choses, les petits esprits, au contraire, ont le don de beaucoup parler et de ne rien dire.

47. La louange qu'on nous donne sert au moins à nous fixer dans la pratique de la vertu.

48. L'art de savoir bien mettre en œuvre de médiocres qualités, dérobe l'estime et donne souvent plus de réputation que le véritable mérite.

49. Le monde récompense plus souvent les apparences du mérite que le mérite même.

50. Si on examine bien les divers effets de l'ennui, on trouvera qu'il fait manquer à plus de devoirs que l'intérêt.

51. Il vaut mieux employer notre esprit à supporter les infortunes qui nous arrivent, qu'à prévoir celles qui nous peuvent arriver.

52. Il faut demeurer d'accord en l'honneur de la vertu, que les plus grands malheurs des hommes sont ceux où ils tombent par les crimes.

53. Les défauts de l'âme sont comme les blessures du corps; quelque soin qu'on prenne de les guérir, la cicatrice paraît toujours, et elles sont à tout moment en danger de se rouvrir.

54. Nous oublions aisément nos fautes lorsqu'elles ne sont sues que de nous.

55. Celui qui croit pouvoir trouver en soi-même de quoi se passer de tout le monde se trompe fort; mais celui qui croit qu'on ne peut se passer de lui se trompe encore davantage.

56. Les faux honnêtes gens sont ceux qui déguisent leurs défauts aux autres et à eux-mêmes. Les vrais honnêtes gens sont ceux qui les connaissent et les confessent.

57. C'est être véritablement honnête homme, que de vouloir être toujours exposé à la vue des honnêtes gens.

58. Quelque incertitude et quelque variété qui paraisse dans le monde, on y remarque néanmoins un certain enchaînement secret et un ordre réglé de tout temps par la Providence, qui fait que chaque chose marche en son rang et suit le cours de sa destinée.

59. La plupart des hommes s'exposent assez dans la guerre pour sauver leur honneur; mais peu se veulent toujours exposer autant qu'il est nécessaire pour faire réussir le dessein pour lequel ils s'exposent.

60. Il n'y a guère de personnes qui, dans le premier penchant de l'âge, ne fassent connaître par où leur corps et leur esprit doivent faillir.

61. Ce qui fait le mécompte dans la reconnaissance qu'on attend des grâces que l'on a faites, c'est que l'orgueil de celui qui donne, et l'orgueil de celui qui reçoit, ne peuvent convenir du prix du bienfait.

62. L'orgueil ne veut pas devoir et l'amour-propre ne veut pas payer.

63. C'est plus souvent par orgueil que par défaut de lumières, qu'on s'oppose avec tant d'opiniâtreté aux opinions les plus suivies : on trouve les premières places prises dans le bon parti, et on ne veut point des dernières.

64. Il est bien mal aisé de distinguer la bonté générale et répandue sur tout le monde, de la grande habileté.

65. Pour pouvoir être toujours bon, il faut que les autres croient qu'ils ne peuvent jamais nous être impunément méchants.

66. Il y a peu de choses impossibles d'elles-mêmes; et l'application pour les faire réussir nous manque plus que les moyens.

67. Il n'y a pas moins d'éloquence dans le ton de la voix, dans les yeux et dans l'air de la personne, que dans le choix des paroles.

68. Tous les sentiments ont chacun un ton de voix, des gestes et des mines qui leur sont propres; et ce rapport, bon ou mauvais, agréable ou désagréable, est ce qui fait que les personnes plaisent ou déplaisent.

69. De toutes les passions, celle qui est la plus inconnue à nous-mêmes, c'est la paresse. Elle est la plus ardente et la plus maligne de toutes, quoique sa violence soit insensible, et que les dommages qu'elle cause soient très-cachés. Si nous considérons attentivement son pouvoir, nous verrons qu'elle se rend en toutes rencontres maîtresse de nos sentiments, de nos intérêts et de nos plaisirs; c'est la rémore qui a la force d'arrêter les plus grands vaisseaux; c'est une bonace plus dangereuse aux plus importantes affaires que les écueils et que les plus grandes tempêtes. Le repos de la paresse est un charme secret de l'âme qui suspend soudainement les plus ardentes poursuites et les plus opiniâtres résolutions; et pour donner enfin la véritable idée de cette passion, il faut dire que la paresse est comme une béatitude de l'âme, qui la console de toutes ses pertes et lui tient lieu de tous les biens.

70. La promptitude à croire le mal sans l'avoir assez examiné, est un effet de l'orgueil et de la paresse. On veut trouver des coupables et on ne veut pas se donner la peine d'examiner les crimes.

71. Il n'y a guère d'homme assez habile pour connaître tout le mal qu'il fait.

72. La jeunesse est une ivresse continuelle : c'est la fièvre de la raison.

73. Il y a des gens qu'on approuve dans le monde, qui n'ont, pour tout mérite, que les vices qui servent au commerce de la vie.

74. Le bon naturel qui se vante d'être si sensible est souvent étouffé par le moindre intérêt.

75. L'absence diminue les médiocres passions et augmente les grandes, comme le vent éteint les bougies et allume le feu.

76. Ce qui fait que l'on est souvent mécontent de ceux qui négocient, c'est qu'ils abandonnent presque toujours l'intérêt de leurs amis pour l'intérêt du succès de la négociation, qui devient le leur par l'honneur d'avoir réussi à ce qu'ils avaient entrepris.

77. La plus grande habileté des moins habiles est de se savoir soumettre à la bonne conduite d'autrui.

78. Il n'y a pas quelquefois moins d'habileté à savoir profiter d'un bon conseil, qu'à se bien conseiller soi-même.

79. Il y a des méchants qui seraient moins dangereux s'ils n'avaient aucune bonté.

80. Ce n'est pas tant la fertilité de l'esprit qui nous fait trouver plusieurs expédients sur une même affaire, que c'est le défaut de lumière qui nous fait arrêter à tout ce qui se présente à notre imagination, et qui nous empêche de discerner d'abord ce qui est le meilleur.

81. On peut dire de l'humeur des hommes comme de la plupart des bâtiments, qu'elle a diverses faces, les unes agréables et les autres désagréables.

82. La modération ne peut avoir le mérite de combattre l'ambition et de la soumettre : elles ne se trouvent jamais ensemble. La modération est la langueur et la paresse de l'âme, comme l'ambition en est l'activité et l'ardeur.

83. Il est difficile d'aimer ceux que nous n'estimons point; mais il ne l'est pas moins d'aimer ceux que nous estimons beaucoup plus que nous.

84. Presque tout le monde prend plaisir à s'acquitter des petites obligations; beaucoup de gens ont de la reconnaissance pour les médiocres; mais il n'y a quasi personne qui n'ait de l'ingratitude pour les grandes.

85. Assez de gens méprisent le bien, mais peu savent le donner.

86. Quelque bien qu'on nous dise de nous, on ne nous apprend rien de nouveau.

87. L'intérêt que l'on accuse de tous nos crimes mérite souvent d'être loué de nos bonnes actions.

88. Il est aussi honnête d'être glorieux avec soi-même, qu'il est ridicule de l'être avec les autres.

89. Il y a des gens destinés à être sots, qui ne font pas seulement des sottises par leur choix, mais que la fortune contraint d'en faire.

90. On ne saurait conserver longtemps les sentiments qu'on doit avoir pour ses amis et pour ses bienfaiteurs, si on se laisse la liberté de parler souvent de leurs défauts.

91. Il en est de certaines bonnes qualités comme des sens; ceux qui en sont entièrement privés ne les peuvent apercevoir ni les comprendre.

92. L'accent du pays où l'on est né demeure dans l'esprit et dans le cœur, comme dans le langage.

93. Les occasions nous font connaître aux autres et encore plus à nous-mêmes.

94. Ce qui nous donne tant d'aigreur contre ceux qui nous font des finesses, c'est qu'ils croient être plus habiles que nous.

95. L'humilité est la véritable preuve des vertus chrétiennes. Sans elle, nous conservons tous nos défauts, et ils sont seulement couverts par l'orgueil qui les cache aux autres et souvent à nous-mêmes.

96. On sait assez qu'il ne faut guère parler de sa femme; mais on ne sait pas assez qu'on devrait encore moins parler de soi.

97. Il y a de bonnes qualités qui dégénèrent en défauts quand elles sont naturelles, et d'autres qui ne sont jamais parfaites quand elles sont acquises. Il faut, par exemple, que la raison nous fasse ménagers de notre bien et de notre confiance; et il faut, au contraire, que la nature nous donne la bonté et la valeur.

98. Les esprits médiocres condamnent, d'ordinaire, tout ce qui passe leur portée.

99. La fortune fait paraître nos vertus et nos vices, comme la lumière fait paraître les objets.

100. On est presque également difficile à contenter, quand on a beaucoup d'amour, et quand on n'en a plus guère.

101. Il n'y a pas de gens qui aient plus souvent des torts que ceux qui ne peuvent souffrir d'en avoir.

102. Un sot n'a pas assez d'étoffe pour être bon.

103. Si la vanité ne renverse pas entièrement les vertus, du moins elle les ébranle toutes.

104. Il faut gouverner la fortune comme la santé : en jouir quand elle est bonne, prendre patience quand elle est mauvaise, et ne faire jamais de grands remèdes sans un extrême besoin.

105. On peut être plus fin qu'un autre, mais non pas plus fin que tous les autres.

106. Nous n'avons pas le courage de dire en général que nous n'avons point de défauts, et que nos ennemis n'ont point de bonnes qualités; mais, en détail, nous ne sommes pas trop éloignés de le croire.

107. Il y a une élévation qui ne dépend point de la fortune : c'est un certain air qui nous distingue et qui semble nous destiner aux grandes choses; c'est un prix que nous donnons imperceptiblement à nous-mêmes. C'est par cette qualité que nous usurpons les déférences des autres hommes; et c'est elle, d'ordinaire, qui nous met plus au-dessus d'eux que la naissance, les dignités et le mérite même.

108. Il y a du mérite sans élévation, mais il n'y a point d'élévation sans quelque mérite.

109. La fortune se sert quelquefois de nos défauts pour nous élever; et il y a des gens incommodes, dont le mérite serait mal récompensé, si on ne voulait acheter leur absence.

110. Il semble que la nature ait caché dans le fond de notre esprit des talents et une habileté que nous ne connaissons pas : les passions seules ont le droit de les mettre au jour, et de nous donner quelquefois des vues plus certaines et plus achevées que l'art ne saurait faire.

111. Le plus dangereux ridicule des vieilles personnes qui ont été aimables, c'est d'oublier qu'elles ne le sont plus.

112. On n'a guère de défauts qui ne soient plus pardonnables que les moyens dont on se sert pour les cacher.

113. Nous pouvons paraître grands dans un emploi au-dessous de notre mérite ; mais nous paraissons souvent petits dans un emploi plus grand que nous.

114. Nous croyons souvent avoir de la constance dans les malheurs lorsque nous n'avons que de l'abattement, et nous les souffrons sans oser les regarder, comme les poltrons qui se laissent tuer de peur de se défendre.

115. Il y a une certaine reconnaissance vive qui ne nous acquitte pas seulement des bienfaits que nous avons reçus, mais qui fait même que nos amis nous doivent en leur payant ce que nous leur devons.

116-117. Nous essayons de nous faire honneur des défauts que nous ne voulons pas corriger.

118. Lorsque la fortune nous surprend en nous donnant une grande place, sans nous y avoir conduits par degrés, ou sans que nous nous y soyons élevés par nos espérances, il est presque impossible de s'y bien soutenir, et de paraître digne de l'occuper

119. Quelque disposition qu'ait le monde à mal juger, il fait encore plus souvent grâce au faux mérite, qu'il ne fait injustice au véritable.

120. Toutes nos qualités sont incertaines et douteuses en bien comme en mal, et elles sont presque toutes à la merci des occasions.

121. L'orgueil a ses bizarreries comme les autres passions. On a honte d'avouer, par exemple, que l'on ait de la jalousie, et on se fait honneur d'en avoir eu et d'être capable d'en avoir.

122. L'imagination ne saurait inventer tant de contrastes qu'il y en a naturellement dans le cœur de chaque personne.

123. L'esprit s'attache, par paresse et par constance, à ce qui lui est facile ou agréable. Cette habitude met toujours des bornes à nos connaissances, et jamais personne ne s'est donné la peine d'étendre et de conduire son esprit aussi loin qu'il pourrait aller.

124. Il y a encore plus de gens sans intérêt que sans envie.

125. Quelque méchants que soient les hommes, ils n'oseraient paraître ennemis de la vertu ; et lorsqu'ils la veulent persécuter, ils feignent de croire qu'elle est fausse, ou ils lui supposent des crimes.

126. L'extrême avarice se méprend presque toujours ; il n'y a point de passion qui s'éloigne plus souvent de son but, ni sur qui le présent ait tant de pouvoir au préjudice de l'avenir.

127. Il semble que les hommes ne se trouvent pas assez de défauts : ils en augmentent encore le nombre par de certaines qualités singulières dont ils affectent de se parer ; et ils les cultivent avec tant de soin, qu'elles deviennent à la fin des défauts naturels qu'il ne dépend plus d'eux de corriger.

128. Ce qui fait voir que les hommes connaissent mieux leurs fautes qu'on ne pense, c'est qu'ils n'ont jamais tort quand on les entend parler de leur conduite. Le même amour-propre qui les aveugle d'ordinaire, les éclaire alors, et leur donne des vues si justes, qu'il leur fait supprimer ou déguiser les moindres choses qui peuvent être condamnées.

129. Il y a des personnes si légères et si frivoles, qu'elles sont aussi éloignées d'avoir de véritables défauts que des qualités solides.

130. Il y a des gens si remplis d'eux-mêmes que, lorsqu'ils sont amoureux, ils trouvent moyen d'être occupés de leur passion sans l'être de la personne qu'ils aiment.

131. Peu d'esprit avec de la droiture ennuie moins à la longue, que beaucoup d'esprit avec du travers.

132. Les véritables mortifications sont celles qui ne sont point connues : la vanité rend les autres faciles.

133. Il faut peu de chose pour rendre le sage heureux. Rien ne peut rendre un fou content, c'est pourquoi presque tous les hommes sont misérables.

134. Une honnête femme est un trésor : celui qui le possède fait bien de ne s'en point vanter.

135. Un homme à qui personne ne plaît est bien plus malheureux que celui qui ne plaît à personne.

136. Le vrai martyr attend la mort, l'enthousiaste y court.

137. Le bonheur temporel de l'homme est inséparable de la vertu. Point de vertu sans croire en Dieu, point de bonheur sans vertu.

138. L'homme ne peut être heureux que par la vertu et que malheureux sans elle. La vertu est donc le bien, le vice est donc le mal de la société et de chaque membre qui la compose.

139. En bien des gens, les manières sont comme ces vernis sous lesquels on trouve rarement quelque chose de précieux.

140. Combien de gens gâtent par des manières pleines d'affectation les bonnes qualités qu'ils ont !

141. Se faire connaître tel que l'on est, fait le bonheur de peu de gens : les autres ont intérêt de cacher ce qu'ils sont.

142. Ces rieurs éternels qui veulent toujours dire des plaisanteries donnent plus d'ennui que de plaisir.

143. Il y a des hommes assez sots pour acheter bien cher de méchants conseils, et d'assez perfides pour les vendre.

144. La vanité inspire aux hommes un désir ardent de se distinguer : c'est leur passion dominante, elle les porte à des extrémités ridicules. On aime mieux s'égarer seul que d'être dans le bon chemin avec la foule ; et souvent on attribue à l'ignorance, des fautes dont le seul orgueil est la cause.

145. Bien des gens ont fait de grands progrès dans les sciences les plus difficiles, qui n'ont pu acquérir celle de taire les défauts de leur prochain et de louer ses bonnes qualités.

146. Parmi les gens d'une certaine trempe un homme qui passe pour un diseur de bons mots, n'a qu'à ouvrir la bouche pour se faire écouter : on se tient toujours prêt à éclater de rire, quoique le plus souvent il ne fasse entendre que des choses de très-mauvais goût.

147. Il y a des femmes qui diffèrent si longtemps à renoncer à la coquetterie, que leur retraite ne leur fait nul honneur.

148. Il est peu d'hommes sur lesquels on ne porte de faux jugements, parce qu'on ne les voit d'ordinaire que par les endroits qu'ils prennent le plus de soin d'embellir.

149. Il y a peu de gens capables de faire une bonne action sans témoins.

150. Il se trouve tant de différence d'un homme à l'autre, par le peu de soin qu'on prend de former leur raison, qu'on en ferait presque autant d'espèces qu'il y en a parmi les bêtes.

151. Combien de personnes travaillent chaque jour des heures entières pour se donner un air qui les rend ridicules.

152. Il y a des personnes qui se plaignent qu'on les oublie en certains lieux : elles ont tort, on s'en souvient très-bien, et c'est à cause de cela qu'on ne fait rien pour elles.

153. Beaucoup de gens n'ont des sentiments que par mémoire pour ainsi dire. De là vient qu'on leur en voit souvent de très-contraires.

154. Après plusieurs années de vie vous ne vous connaissez pas vous-même, et cependant vous prétendez connaître les autres dans quelques moments de conversation.

155. Il y a des terres que la pluie endurcit; il y a des esprits que les bons conseils fortifient dans le vice.

156. On ne se croit qu'à moitié heureux, si le bonheur que l'on a n'est connu de beaucoup de monde; et les peines qu'on ne peut confier sont aussi les plus accablantes.

157. Presque tous les hommes admirent ou méprisent ce qu'ils ne comprennent pas.

158. Les personnes qui ne font que peu de bien, et qui le font à enseignes déployées et tambour battant, pour ainsi dire, sont comme ces petits torrents qui roulent leurs eaux avec un grand bruit, et qui ne diminuent presque point la sécheresse des endroits par où ils passent.

159. On aime à connaître les plus petites particularités de la vie d'un grand homme.

160. En amour, les hommes ne disent que ce qu'ils veulent ; les femmes beaucoup plus.

161. On sent quelquefois une espèce de plaisir à présenter son malheur plus grand qu'il n'est.

162. Les femmes ont moins d'union entre elles qu'elles n'en ont avec les hommes, et que ceux-ci n'en ont entre eux.

163. Les fourbes les plus sots sont d'ordinaire les plus heureux : on ne se tient sur ses gardes qu'avec les habiles.

164. Il n'y a rien à quoi les hommes s'étudient moins qu'à acquérir une grande égalité d'humeur. Il est pourtant vrai que sans elle on manque de succès dans la plupart de ses entreprises, d'union avec ses amis et de paix en soi-même.

165. La plupart des hommes voient bien plus aisément les défauts des autres hommes que ceux des femmes. Il en est de même de celles-ci.

166. Il y a bien plus de bienfaiteurs que de gens reconnaissants. C'est que l'intérêt et la vanité qui portent si efficacement les hommes à se rendre service les uns aux autres, les empêchent souvent de reconnaître celui qu'il ont reçu.

167. Otez de certains livres les saletés ou les satires qui y sont, personne ne les lira : ils doivent leur débit aux mêmes choses qui devraient l'empêcher.

168. Il y a dans ce monde des malheurs effectifs et des malheurs d'imagination : si l'on évite les uns on tombe dans les autres.

169. On regrette plus le mauvais usage du temps passé, qu'on ne songe à en faire un bon de celui à venir

170. On a honte de commettre une action malhonnête en présence d'une personne, et l'on ne rougit point d'exposer aux yeux de tous les hommes des sentiments infâmes.

171. Que le repos de l'homme en ce monde est inconstant ! La moindre chose le fait naître, la moindre chose l'altère : aujourd'hui content, demain inquiet ou chagrin.

172. Bien des hommes, après avoir beaucoup travaillé pour s'assurer le nécessaire, sacrifient ce qu'ils ont acquis pour jouir du superflu.

173. Les modes sont une sorte d'impôt que le commerce exige du public ; mais cet impôt là chacun le paie avec empressement.

174. Si l'on ne pouvait rire sans en avoir quelque raison, les gens d'esprit auraient plus souvent le plaisir de rire seuls.

175. Platon dit que l'ignorance est la mort de l'âme. En effet, la vie de l'âme consistant à connaître, on peut dire que plus elle a de connaissances, plus elle a de vie, et que celles qui ne connaissent presque rien doivent être regardées comme des âmes mortes.

175 *bis*. Un discours trop long est comme une statue démesurément grande : on n'en peut voir les parties que l'une après l'autre, et l'on n'a du tout qu'une idée confuse.

176. Beaucoup de gens paraissent heureux, mais il n'y en a presque point qui le soient : les grandeurs, la puissance, les richesses, les plaisirs ne sont que hors de nous.

177. Le cœur de l'homme n'est jamais satisfait. Un berger devenu le maître du

monde, souhaiterait encore, comme Alexandre, qu'il y en eût d'autres à conquérir.

178. Que de mouvement l'on se donne pour sa fortune, et qu'on s'en donne peu pour préparer son âme à une autre vie!

179. Dieu récompense tout ce qu'on fait pour lui : les hommes ne récompensent presque rien de ce qu'on fait pour eux.

180. Dieu donne des richesses aux uns, la pauvreté aux autres, pour éprouver la patience de ceux-ci et la charité des premiers.

181. Les grandeurs humaines n'ont qu'un éclat relatif, c'est-à-dire un éclat qui ne paraît que par rapport à des positions plus obscures. Un pauvre paysan est ébloui par les commodités qu'il remarque chez un bourgeois aisé. Le bourgeois regarde avec admiration la magnificence d'un grand seigneur. Celui-ci, qui tient un rang fort distingué dans sa province ou dans sa ville, est confondu dans la foule à la cour du prince. Enfin, le plus grand roi de la terre se trouve dans une indigence extrême, s'il compare tout ce qu'il a de plus brillant et de plus precieux dans ses palais, avec les richesses immenses du créateur de toutes choses.

182. On déclame souvent contre les jeunes gens de ce qu'ils préfèrent de vains amusements à des occupations solides et nécessaires : n'est-ce pas pourtant ce que nous faisons à tout âge?

83. Si le soleil avait toujours été caché sous des nuages épais, et qu'il parût tout à coup avec tout son éclat, dans quelle admiration et avec quelle surprise les hommes ne regarderaient-ils pas cet astre étincelant! Quel sera alors notre étonnement, lorsque Dieu, que nous voyons d'une manière si faible et si imparfaite, se découvrira à nous dans toute sa gloire?

184. Le temps court plus rapide que le vent le plus impétueux, et par conséquent la mort qu'il nous amène approche avec une vitesse extrême. Tout le monde sait cela, et néanmoins chacun semble l'ignorer.

185. Les richesses attachent l'homme au monde, et le détachent de Dieu : la pauvreté le détache du monde, et l'attache à Dieu. Le riche craint de penser à Dieu, le pauvre craint de penser au monde.

186. Plus nous avons de prospérité, plus nous devrions avoir d'amour pour Dieu. Nous faisons le contraire.

187. Est-ce Dieu que la plupart des hommes servent? Est-ce pour lui qu'on se fait tant de violence, qu'on veille, qu'on risque sa santé? Point du tout : c'est pour le monde. Dans une journée, si désœuvré qu'on soit, à peine songe-t-on un moment à Dieu.

188. Si la prospérité, dans ce monde, élève l'esprit et le fait penser plus noblement, quel changement doit encore amener en lui la possession assurée d'un bonheur éternel.

189. Que de gens au-dessus et au-dessous de vous envient le même état qui vous paraît désagréable ou insupportable? Il n'est pas au pouvoir des hommes de vous donner ce qui vous manque pour être heureux; mais ayez de la modération, de l'humilité et de la religion.

190. On pardonne plus aisément à une femme une grande ignorance que la plus petite affectation de paraître savante.

191. La lecture est la nourriture de l'âme. Lire des livres obscènes, irréligieux, est donc empoisonner son âme : c'est la mettre dans le même ordre, parmi les autres esprits, que sont, parmi les bêtes, certains vilains animaux qui se repaissent avec plaisir des plus grandes immondices.

192. Redoutez la présomption et l'entêtement comme une source féconde d'erreurs, et comme une barrière qui empêche d'avancer dans le chemin des sciences et de la vertu.

193. Il y aurait de l'injustice à ne pas convenir que les hommes ont de grandes obligations aux femmes : ils leur doivent presque tout ce qu'ils ont d'agréments dans les manières, de complaisance et de souplesse dans l'humeur et de politesse dans l'esprit. Ils se forment avec bien plus de soin et d'attention qu'ils ne feraient, si le désir de leur plaire et de mériter leur estime ne les animait pas.

194. Nous avons souvent tant de complaisance pour nous même, qu'il ne nous en reste presque plus pour les autres.

195. Les beautés régulières font naître plus d'admiration qu'elles n'excitent de vive tendresse.

196. Il faut autant de grandeur et de solidité dans une âme, pour se montrer affable dans la prospérité, que pour demeurer ferme et fière dans l'adversité.

197. C'est une grande imprudence que d'ouvrir son cœur à une personne qui cache le sien

198. La vanité a des retours infinis : elle reparaît par les mêmes sentiments qui avaient servi à la dissiper.

199. Il est dangereux de trop prévoir, comme de ne point prévoir assez.

200. C'est s'exposer à manquer souvent à sa parole que d'être trop facile à la donner. Mille circonstances imprévues peuvent d'ailleurs empêcher de la tenir.

201. L'affectation sied à peu de femmes, et n'est supportable en aucun homme.

202. On perd bien des occasions de réaliser de bonnes affaires quand on est trop défiant, et l'on en fait souvent de très-mauvaises quand on est trop-crédule

203. Il semblerait que les confidences devraient resserrer les nœuds de l'amitié, tandis que, au contraire, elles les rompent le plus souvent. — L'homme sage doit donc les éviter autant que la bienséance le permet.

204. On ne peut jouir longtemps des plaisirs sans dégoût, ni se priver d'eux sans contrainte.

205. Commettre des fautes sans les connaître, c'est ignorance. Ne les savoir pas connaître lorsque quelqu'un les expose à nos yeux, c'est manquer de jugement. Ne

s'en pas corriger quand on les connaît, c'est malice, dérèglement et obstination.

206. Ce n'est qu'en se mêlant dans le monde qu'on le connaît, et ce n'est qu'en le connaissant qu'on évite ses piéges. On rit plus de ceux qui y tombent qu'on ne les plaint

207. Une bonne action tire son prix et son éclat de l'humilité et du silence de celui qui l'a faite.

208. Une affaire maniée avec peu de bruit se fait avec plus de fruit.

209. Ce n'est pas la perte que nous faisons qui nous afflige, c'est l'opinion que nous en avons conçue. La mesure de celle-ci est toujours celle de l'autre.

210. Dans tous les genres, les petits agréments l'emportent aujourd'hui sur le vrai mérite. On dore, on vernit des cabinets : on néglige la noble architecture. Un poëme épique est moins lu que des épigrammes licencieuses; un petit roman sera mieux débité que le meilleur de nos historiens.

211. Le sage guérit de l'ambition par l'ambition même. Il tend à de si grandes choses, qu'il ne peut se borner à ce qu'on appelle des trésors, des postes, la fortune et la faveur. Il ne voit rien, dans de si faibles avantages, qui soit assez bon et assez solide pour remplir son cœur et pour mériter ses soins et ses délices : il a même besoin d'efforts pour ne les pas trop dédaigner. Le seul bien capable de le tenter est cette sorte de gloire qui devrait naître de la vertu toute pure et toute simple; mais les hommes ne l'accordent guère, et il s'en passe.

212. La plupart des hommes oublient si fort qu'ils ont une âme, et se répandent en tant d'actions et d'exercices où il semble qu'elle est inutile, que l'on croit parler avantageusement de quelqu'un en disant qu'il pense. Cet éloge, cependant, devenu si vulgaire, ne met l'homme qu'au-dessus du chien et du cheval.

213. L'amour est une passion plus utile au théâtre qu'à la vie des hommes : elle est toujours dangereuse pour eux.

214. Le monde est plein de gens qui, faisant extérieurement et par habitude la comparaison d'eux-mêmes avec les autres, décident toujours en faveur de leur propre mérite.

215. L'illusion des avares est de prendre l'or et l'argent pour des biens, au lieu que ce ne sont que des moyens pour en avoir.

216. Les hommes sacrifient ordinairement tout ce qu'ils ont à une espérance; et tout ce qu'ils avaient et ce qu'ils viennent d'acquérir, ils le sacrifient encore à une autre espérance. On dirait qu'ils cherchent à s'ôter des mains tout ce qu'ils tiennent. On ne se soucie guère d'être heureux dans le moment où l'on est : on remet à l'être dans un temps qui viendra, comme si ce temps qui viendra devait être autrement fait que celui qui est déjà venu.

217. Nous cherchons notre bonheur hors de nous-mêmes et dans l'opinion des hommes que nous connaissons flatteurs, peu sincères, sans équité, pleins d'envie, de caprices et de prévention : quelle bizarrerie!

218. Les biens qu'on emploie en aumônes et en œuvres de charité sont l'unique chose que l'homme peut compter pour sienne, de tout ce qu'il possède. En mourant, en effet, il faut abandonner tout le reste, et n'emporter avec soi que ses bonnes œuvres.

219. Il n'y a point de passion qui coûte tant à satisfaire que celle de bâtir. On n'examine pas si les fonds qu'on destine pour l'exécution de ses desseins sont suffisants, et l'on se mécompte presque toujours. Notre vanité, comme d'intelligence avec notre imagination pour nous tromper, ne nous laisse envisager que la satisfaction de pouvoir laisser des monuments qui subsistent longtemps après nous et qui rappellent notre mémoire. Nous ne considérons pas l'agrément de pouvoir nous donner à notre choix une demeure commode pendant notre vie

220. Rien ne sert tant au bonheur de la vie que de connaître les choses comme elles sont. Cette connaissance s'acquiert par de fréquentes réflexions sur tout ce qui se passe dans le monde, et fort peu par les livres.

221. Les gens qui ne sont point mariés sont les meilleurs amis, les meilleurs maîtres et les meilleurs domestiques, et non pas toujours les meilleurs sujets.

222. Plus le chrétien examine l'authenticité de ses titres, plus il se rassure dans la possession de sa croyance; plus il étudie la révélation, plus il se fortifie dans la foi.

223. Il n'y a que la religion qui puisse fixer le cœur de l'homme. Il faut qu'il renonce absolument à l'espérance d'être heureux ici-bas autrement que par l'espérance des biens que la religion lui promet, et par la pratique des moyens qu'elle lui prescrit pour y arriver. Tant que l'homme formera des desseins pour devenir heureux par d'autres voies, il ne fera que donner des élans inutiles à son cœur, et le mettre au désespoir d'être éternellement trompé.

224. Quand un homme colère ne corrige pas son défaut, ce défaut même lui sert de punition, puisqu'il lui fait porter la peine qu'il mérite.

225. Les conseils peuvent passer pour sincères quand on s'offre de les exécuter.

226. Il faut une grande fermeté pour dissimuler un grand outrage.

227. La constance des sages n'est que l'art de renfermer leur agitation dans le cœur.

228. Un esprit sain puise à la cour le goût de la solitude et de la retraite.

229. Plus fort est celui qui se dompte lui-même, que qui renverse les hauts murs d'une cité.

230. Le crédit qui vient de la faveur ou de la violence est détruit par l'envie ou ruiné par le châtiment; mais celui que le mérite acquiert par la récompense est maintenu par la justice.

231. Quelque favorable succès qu'aient nos crimes, la peine est inséparable du souvenir qui nous en demeure : le plaisir en est passé, mais le châtiment est à venir.

232. Le plaisir ou la démangeaison de critiquer nous ôte celui d'être vivement touché de très-belles choses.

233. Un délateur est un accusateur secret qui craint la lumière et les preuves, qui veut être cru sur sa parole ou sur celle de ses complices, et qui souhaite que l'accusé ignore toujours le crime qu'on lui impute.

234. Les choses les plus souhaitées n'arrivent point, ou, si elles arrivent, ce n'est ni dans le temps ni dans les circonstances où elles auraient fait un extrême plaisir.

235. Ce qui paraît disgrâce, selon le monde, est souvent, aux yeux de la religion, une grande faveur de Dieu; et ce qui est favorable, selon le monde, est souvent un malheur effectif, parce que tous ces avantages d'esprit, de corps, de fortune, étant joints avec un cœur corrompu, lui deviennent des poisons, par l'abus que la cupidité ne manque jamais d'en faire.

236. C'est une règle qu'on devrait suivre dans toutes les disputes, qu'il vaut mieux sacrifier quelque chose de son droit que de troubler la paix.

237. L'esprit de domination a toujours été le vice favori de l'humanité, qui s'est seulement occupée à le justifier par des raisons apparentes. Combien cette justification n'a-t-elle pas entraîné de sophismes pour et contre!

238. Pour acquérir la perfection de l'éloquence, il faut avoir un fond de bon sens et de bon esprit, l'imagination vive, la mémoire fidèle, la présence agréable, le son de la voix net, la prononciation correcte, le geste noble, une assurance honnête et une grande facilité de parler.

239. L'empire des lois est plus puissant que celui des hommes.

240. La principale chose qui soutient les hommes dans les grandes charges, d'ailleurs si pénibles, c'est qu'ils sont sans cesse détournés de penser à eux.

241. L'ennui est entré dans le monde par la paresse : elle a beaucoup de part dans la recherche que font les hommes des plaisirs, du jeu, de la société. Celui qui aime le travail, a assez de soi-même.

242. L'ambition rend rarement méchant à demi.

243. L'envie punit toujours le cœur qui la conçoit : elle l'afflige d'une inquiétude continuelle, sans l'espérance de soulagement.

244. Il n'y a point d'esprit où il n'y a point de raison, et il n'y a point de raison où il n'y a point de solidité ni d'exactitude. Ainsi toutes les pensées qui brillent d'abord, mais qui s'évanouissent quand on les approfondit, ne méritent que du mépris.

245. Hors des choses qui regardent la religion, on doit toujours soumettre ses études et ses livres à la raison, et non pas la raison à ses livres.

246. La principale science du monde consiste à profiter également des bons et des mauvais exemples.

247. Le faste entraîne la ruine : la ruine est presque toujours suivie de la corruption des mœurs.

248. On ne vit point assez pour profiter de ses fautes. On en commet pendant tout le temps de sa vie, et tout ce que l'on peut faire à force de faillir, c'est de mourir corrigé.

249. La félicité de ce monde est toujours estropiée : il y manque toujours quelque partie considérable, dont le défaut ôte même le plaisir de la possession de ce qui ne manque pas. Pour en avoir une entière et parfaite, il la faut chercher ailleurs qu'en ce monde, et la forte persuasion où l'on doit être de ne point la trouver ici-bas, est une grande préparation pour suivre sans résistance la vocation de Dieu.

250. Rien n'est plus triste que la vie des femmes qui n'ont su être que belles, car rien n'est plus court que le règne de la beauté. Il n'y a qu'un fort petit nombre d'années de différence entre une belle femme et une qui ne l'est plus.

251. La finesse est l'occasion prochaine de la fourberie : de l'un à l'autre le pas est glissant. Le mensonge seul en fait la différence. Si on ajoute à la finesse, c'est fourberie.

252. Les flatteries outrées sont payées de mépris ou de haine, par ceux même que l'on flatte.

253. Les hommes en un même jour ouvrent leur âme à de petites joies, et se laissent dominer par de petits chagrins.

254. Les gens de cœur et d'esprit se font leur fortune eux-mêmes.

255. Quand on se livre à des occupations frivoles, on devient incapable de grands desseins. Rarement le siècle de la frivolité est le siècle des grands hommes.

256. Le maniement des affaires s'accommode mieux des hommes de génie, et la société des gens d'esprit.

257. La gloire ne consiste pas à éterniser son nom, mais ses vertus. Un nom qui passe à la postérité la plus reculée n'est qu'une longue infamie, s'il y transmet la mémoire des vices et les crimes de celui qui l'a porté. Un grand nom n'est une véritable gloire que quand il rappelle avec lui le souvenir, l'admiration, le respect et l'amour que mérite celui qui a su l'illustrer.

258. La grandeur est une participation de la puissance de Dieu sur les hommes, qu'il communique aux uns pour le bien des autres ; c'est un ministère qu'il leur confie ; et ainsi n'y ayant rien de plus réel et de plus juste que l'autorité et la puissance de Dieu, il n'y a rien de plus réel et de plus juste que la grandeur dans ceux à qui il la communique véritablement.

259. Rien n'est plus difficile que d'être grand sans affectation, parce qu'il n'y a rien de plus difficile que de l'être en effet. Pour l'être ainsi, il faudrait conserver dans le secret la même vertu qu'on montre en public, être en un mot toujours le même.

260. Le héros triomphe des ennemis : le grand homme triomphe des ennemis et de lui-même.

261. Celui qui gronde et querelle sans cesse, fait si bien que tout ce qu'il dit de piquant ne touche plus et ne produit aucun effet sur ceux qu'il voudrait corriger. Ils sont alors semblables à ces chevaux qui se sont endurcis par l'usage trop fréquent du fouet et de l'éperon. Il faut se servir de l'un et de l'autre, mais toujours à propos : il vaut mieux les faire craindre que sentir.

262. Tous les hommes sont imparfaits, et le plus accompli est celui qui a moins de défauts que les autres.

263. C'est le plus grand de tous les honneurs que de passer pour le plus homme de bien et le plus honnête homme de son siècle.

264. Ce n'est ni des livres ni des instructions publiques que les jeunes gens tirent leur morale et leurs sentiments, c'est de la conversation et des discours ordinaires qu'ils entendent : cela fait une impression toute autre que les leçons expresses.

265. Presque tout est imitation et les esprits les plus originaux empruntent les uns aux autres.

266. Il y a dans le cœur humain un désir que l'injustice soit punie. Les hommes ont tous un fond de justice dans le cœur, et ils souhaitent naturellement que le ciel s'intéresse à venger l'innocence. En tout temps et en tout pays, on voit avec plaisir que l'être suprême s'occupe à punir les crimes de ceux que les hommes ne peuvent appeler en jugement : c'est une consolation pour les faibles, c'est un frein pour les pervers qui sont puissants.

267. Il n'y a point de joie humaine qui soit durable. La grandeur, les richesses, les victoires et tout ce qui excite les plus violents désirs, ne sont pas capables, après quelque temps, de surmonter les moindres chagrins. Ce n'est qu'une émotion passagère qui est bientôt suivie d'insensibilité et souvent même de dégoût.

268. Aux enfants tout paraît grand : les cours, les jardins, les édifices, les meubles, les hommes, les animaux. Aux hommes les choses du monde paraissent ainsi et par la même raison : parce qu'ils sont petits.

269. La libéralité est un des devoirs d'une grande naissance

270. Ce n'est pas payer trop cher la liberté de l'esprit et du cœur, que de l'acheter par le sacrifice des plaisirs.

271. On peut se gâter l'esprit par la lecture de certains livres ; car il y a quelque chose de contagieux dans la façon de penser qui se communique d'un esprit à l'autre.

272. Avec une bonne logique et une bonne médecine, les hommes n'auraient plus besoin de rien.

273. Si vous observez avec soin qui sont les gens qui ne peuvent louer, qui blâment toujours, qui ne sont contents de personne, vous reconnaîtrez que ce sont ceux mêmes dont personne n'est content.

274. Le devoir est inséparable de notre être : nous en sommes avertis par la conscience au premier instant que nous avons l'usage de la raison.

275. Pour ne pas contracter la honteuse habitude du mensonge, point d'autre moyen que la résolution de ne jamais mentir.

276. Le Tout-Puissant aime les hommes et veut que chacun de nous les aime. Il ne nous est donné d'être bons, d'être contents de nous, de nous estimer, que sous la seule condition d'imiter Dieu dans ce généreux amour, de souhaiter vertu et bonheur à notre prochain, et de lui faire du bien quand nous le pouvons.

277. L'amour filial est un devoir, non-seulement de gratitude, mais d'indispensable convenance. Dans le cas rare où quelqu'un aurait des parents peu bienveillants, peu en droit d'exiger l'estime, le seul titre d'auteurs de ses jours leur donne un caractère si respectable qu'il ne peut ni les mépriser, ni les traiter avec la moindre indifférence. En pareil cas, les égards qu'il aura pour eux seront d'un plus grand mérite, mais ne seront pas moins une dette payée à la nature, à l'édification de ses semblables, à sa propre dignité.

278. Malheureux est celui qui se fait censeur sévère de quelque défaut de ses parents ? Et où commencerons-nous à exercer la charité si nous la refusons d'abord à un père, à une mère.

279. Ceux qui contractent entre frères et sœurs des habitudes d'aigreur et de grossièreté, les conservent avec tout le monde. Que la société de la famille soit toute belle, toute aimante, toute sainte ; et quand on sortira de chez soi, on portera dans ses relations avec le reste des hommes cette tendance à l'estime et aux affections aimables, et cette foi en la vertu, qui sont le fruit du continuel exercice des sentiments élevés.

280. Il ne faut jamais deshonorer le nom d'ami, en le donnant à un homme de peu ou point de vertu.

281. Quelle que soit l'étude à laquelle vous vous affectionniez davantage, gardez-vous d'un vice assez commun, celui de devenir admirateur si exclusif de votre science que vous méprisiez les sciences auxquelles vous n'avez pas pu vous appliquer.

282. La société serait bien moins vicieuse si chacun était attentif à modérer ses inquiétudes, ses ambitions, non pas en devenant peu soucieux d'accroître sa fortune personnelle, non pas en devenant paresseux et apathique, ce qui serait un autre genre d'excès ; mais en nourrissant une ambition sage et non frénétique ni envieuse ; mais en bornant cette ambition aux termes qu'on ne croit pas pouvoir franchir.

283. S'il vous arrive d'offenser quelqu'un, ayez la généreuse humilité de lui en demander pardon. Comme toute votre conduite montrera que vous n'êtes pas un lâche, personne ne vous appellera lâche pour cela. S'obstiner dans l'insulte, et, plutôt que de se dédire honorablement, en venir à un duel ou à des inimitiés sans fin, ce sont des bouffonneries d'hommes superbes et féroces, ce sont des infamies auxquelles on s'efforce mal de donner le nom brillant d'honneur.

284. Il n'y a d'honneur que dans la vertu, et il n'y a de vertu qu'à condition qu'on ne cessera jamais ni de se repentir du mal ni de s'en permettre l'amendement.

285. Quand une femme vous aura paru digne de votre amour, ne vous abandonnez pas aux soupçons, aux jalousies, à la prétention indiscrète d'être follement idolâtré.

286. Le titre d'épouse une fois donné à une femme, vous devez vous consacrer à son bonheur comme elle doit se consacrer au vôtre; mais l'obligation qui pèse sur vous est plus grande, parce qu'elle est un être plus faible, et vous, comme plus fort, vous n'êtes que plus étroitement engagé à lui donner toute sorte de bons exemples et de secours.

287. Il est inutile d'énumérer les vertus d'un père. Vous les aurez toutes si vous avez su être bon fils et bon époux. Les mauvais pères furent tous fils ingrats et méprisables maris.

288. Si un jeune homme qui promet beaucoup met en vous sa confiance, soyez-lui un généreux ami, soutenez-le par de sages et énergiques avis, ne le flattez jamais. Tout en applaudissant à des actions louables, détournez-le par un blâme vigoureux de celles qui sont répréhensibles

289. Ne refusez pas vos secours aux mendiants; mais que ce ne soit pas là votre seule aumône. C'est une grande et sage aumône que de présenter au pauvre un moyen de vivre plus honnête que la mendicité, que de fournir aux différentes professions, mécaniques et libérales, du travail et du pain.

290. Rougir de témoigner son estime à l'honnête homme tombé en disgrâce, est la plus indigne des lâchetés! Vous ne la trouverez cependant que trop commune. N'en soyez que plus vigilant à vous garantir de sa contagion.

291. Dès que le malheur a frappé un homme, eût-il été votre ennemi, eût-il été un dévastateur de votre patrie, faire de sa détresse le sujet d'un orgueilleux triomphe, c'est lâcheté. Si la circonstance le demande, parlez de ses torts, mais avec moins de véhémence qu'au temps de sa prospérité; parlez-en, au contraire, avec une bénigne attention à ne pas les exagérer, à ne pas les séparer des vertus qui brillèrent aussi dans cet homme.

292. Méprisez le faux savoir ; il est nuisible. Mais estimez le vrai savoir qui a toujours son utilité; estimez-le, soit que vous le possédiez, soit que vous n'ayez pu y atteindre vous-même.

293. L'excessive inurbanité dans le langage, dans la lecture, dans le port, dans le maintien, provient d'ordinaire moins de l'impuissance de faire mieux que d'une honteuse paresse et du refus d'être attentif, soit à son propre perfectionnement, ce qui est un devoir, soit aux égards envers les autres, ce qui est pour eux un droit.

294. Tous les détours pour justifier l'ingratitude sont inutiles. L'ingrat est un homme bas, et pour ne pas descendre à cette basssesse, il faut que la reconnaissance ne soit point avare, il faut qu'en tout elle soit libérale.

295. Faitez-vous à l'idée d'avoir des ennemis sans vous en troubler. Il n'est personne qui, bien que généreux, sincère, inoffensif, n'en compte un grand nombre. Il est des malheureux qui ont tellement naturalisé l'envie en eux-mêmes, qu'ils ne peuvent exister sans se déchaîner, par des moqueries ou de fausses accusations, contre quiconque jouit de quelque renommée

296. La fierté dans les personnes d'un rang élevé, les rend d'ordinaire inaccessibles. C'est cependant une habitude qui prépare un long ennui, que celle de ne regarder jamais au-dessous de soi.

297. On est malheureux d'être exposé au grand jour, quand on ne peut le soutenir.

298. On perd le mérite d'une bonne action en la publiant. Il est même des cas où l'indiscrétion à cet égard fait plus de mal que le service n'a fait de bien.

299. Un homme plaît rarement le lendemain, quand il n'a pas su plaire le premier jour.

300. On n'envie que jusqu'à un certain point : la supériorité force la médisance et la calomnie au silence.

301. Le seul moyen de se venger de l'indifférence, c'est de ne point s'en apercevoir.

302. La pénétration est la mesure de l'esprit : c'est elle qu'il faudrait mettre à l'épreuve pour juger sûrement du mérite d'un homme.

303. Il faut prévenir, s'il se peut, les disgrâces, en s'y préparant avec fermeté.

304. Le malheur qui suit les imprudences, n'intimide que quand il est personnel. L'exemple d'autrui corrige rarement.

305. Un homme qui se tient loin des vivants, est précisément par rapport à eux, comme s'il était déjà au nombre des morts.

306. Les gens qui se possèdent ont un grand avantage sur ceux qui ne se possèdent pas; avec le sangfroid, on voit venir les coups de loin, et on les pare.

307. C'est marcher à grands pas que de s'arrêter à propos.

308. Rien n'est si cher que l'honneur, la vie, la liberté, et cependant on risque ces choses avec une sorte d'indifférence qui fait honte au bon sens et à la raison. On veut passer pour avoir de l'honneur, et l'on fait des actions qui le blessent et souvent le détruisent. On veut vivre longtemps et l'on se ruine la santé par les excès. On adore la liberté, et l'on court après des charges et des dignités qui condamnent à l'esclavage.

309. N'avez jamais rien à démêler avec des têtes légères : elles ne sont propres à rien.

310. Il ne faut être la cause de la désolation de personne : on n'entend pas parler impunément des malheureux qu'on a faits.

311. Attendre à sa mort pour faire du bien et pour bien faire, c'est ignorer son bonheur et celui des autres.

312. Regarder tous ceux qui nous examinent comme prêts à nous nuire dans l'occasion, c'est le moyen de n'être trompé ni sur son compte, ni sur le leur.

313. Les personnes inquiètes et soupçonneuses n'ont pas de repos et n'en laissent point aux autres.

314. Les grands chagrins sont les épreuves de l'âme : on ne se connaît point, quand on n'a pas été malheureux. Les plaisirs n'apprennent qu'une chose, l'art de les bien choisir, et n'ont qu'un terme, l'ennui, quand ils nous quittent, et c'est presque toujours eux qui commencent.

315. On est en général plus sensible aux attentions qu'aux services.

316. Une route difficile peut mener à la fortune ou à la réputation.

317. Les personnes qui occupent des emplois éminents sans avoir les qualités nécessaires, sont encore rendues plus petites par leur grande élévation. Ce sont comme des boules qui disparaissent à l'extrémité d'une haute pyramide.

318. Rien ne gêne tant que la présence de ceux dont on redoute l'indiscrétion.

319. Porter de la hauteur chez ceux à qui l'on va demander, c'est un moyen sûr pour ne rien obtenir. Toutefois, il ne faut pas que l'humilité descende jusqu'à la bassesse.

320. Il est des termes de société qui ne doivent être employés qu'avec ceux qui les entendent, et qu'il ne faut jamais écrire, parce que l'on écrit pour tout le monde.

321. De tous les chemins qui mènent à la fortune, le sentier le moins fréquenté est le meilleur. Il y a des gens qui ne suivent que les grands chemins, qui ne connaissent que les entrées que la foule obsède, et qui n'arrivent jamais.

322. Il y a deux espèces d'hommes avec lesquels il ne faut avoir rien de commun : les méchants et les sots. Avec les méchants, cela dépend un peu de nous; avec les sots, cela n'en dépend pas. A la manière dont on juge les choses dans le monde, on dirait que que c'est tout le contraire. On rougit plus d'une sottise que d'une méchanceté, et peut-être a-t-on raison : les sots sont sots sans ressource, les méchants peuvent devenir bons.

323. C'est un préjugé de croire qu'il y ait aujourd'hui des qualités qui n'étaient pas de tout temps : l'esprit et la sottise sont de ce siècle et des siècles passés; on a seulement épuré le goût et corrompu les mœurs.

324. Se proposer de plaire à tous est un projet extravagant puisqu'il n'est pas possible.

325. Les plus belles pensées vieillissent. Il n'en est pas de même des belles actions; elles sont toujours nouvelles.

326. Il faut double esprit pour vivre avec ceux qui n'en ont pas.

327. Quand une entreprise est difficile à l'excès, il faut l'abandonner au hasard : on la fait manquer en travaillant à la faire réussir; et c'est dans ces occasions qu'il faut plus compter sur son bonheur que sur sa prudence.

328. Il faut s'amuser des ridicules, les censurer sans amertume, et tâcher surtout de les éviter. C'est doubler son ridicule que d'en rire dans les autres.

329. Il ne faut pas apporter, comme certains imbéciles, de l'entêtement à ne rien croire. En mettant tout à fait à part les articles de foi, il est une foule de choses claires auxquelles on ne peut se refuser sans ridicule.

330. Il se pratique tous les jours une espèce de friponnerie à laquelle personne ne prend garde, parce que presque tout le monde s'en rend coupable : ce sont les dettes que l'on contracte sans savoir si jamais on les acquittera.

331. L'esprit, pour celui qui ne saurait à quoi l'employer, serait comme nos pièces d'or ou d'argent pour un sauvage.

332. Nous taxons souvent d'incapacité des gens qui peut-être auraient étonné par leurs talents, s'ils avaient été à portée d'en montrer. C'est l'occasion qui découvre les vices et les vertus.

333. Il y a des gens insensibles à tous les événements, et qui s'imaginent pour cela qu'on les regarde comme des philosophes. Ils se trompent. On ne les prendra que pour ce qu'ils sont; des êtres stupides. La philosophie suppose du bon sens, du sentiment et même de l'esprit, et il n'est pas possible que celui qui se trouve doué de ces qualités soit inaccessible à la peine et au plaisir. Prendre son parti dans les grands chagrins, ce n'est pas être insensible; c'est tenter sa guérison.

334. On ne peut avoir deux passions dominantes à la fois : l'ambitieux n'aime pas; celui qui aime bien ne peut qu'aimer; le joueur veut perdre ou gagner.

335. Avec de l'esprit, de l'éducation et des usages, on se distingue sans être singulier; on mérite du respect; on obtient de l'estime, et l'on se trouve loin du commun.

336. La paresse est, de tous les vices, le plus niais; elle ne mène qu'à l'ignorance.

337. Dans la recherche des belles choses, on ne remédie à la concurrence qu'en tenant ses desseins secrets. Le succès en est plus sûr, et le refus plus ignoré.

338. On ne naît pas pour soi seul . nous sommes faits pour les autres, et les autres pour nous. Ce n'est pas l'homme qu'on cherche, ce sont ses facultés : s'il n'était bon à rien, il vivrait et mourrait ignoré. C'est parce qu'il pense, qu'il parle, qu'il agit, qu'on veut qu'il remplisse son sort.

339. Il y a des gens qui conviennent dans le cœur des fautes qu'ils font, mais qui ne les en défendent pas moins de bouche.

340. Ce qui est vraiment bon ou mauvais aujourd'hui le sera dans deux cents ans : le vice et la vertu ne vieillissent point.

341. Il est très-bon de pouvoir apprécier la valeur réelle des choses; mais il n'est pas moins bon de connaître la valeur imaginaire que les autres y attachent.

342. On croit souvent en imposer aux autres sur son goût, en n'admirant rien, en trouvant des défauts à tout; mais si les éloges outrés décèlent de la fausseté ou peu de discernement, l'insensibilité marque de l'ignorance, de l'envie ou du moins de l'affectation. Il faut louer modérément, mais ne point refuser justice à qui la mérite.

343. Il faut se méfier de l'antipathie : on prend quelquefois des gens de mérite en aversion, sur leur physionomie seulement.

344. Les longs engagements demandent à être médités. Un honnête homme qui ne se détermine pas aisément à les rompre ne saurait trop y réfléchir, et avant que de suivre, il est bon de savoir où le fil conduit.

345. Celui qui jugerait des hommes sur leurs discours se tromperait souvent étrangement. Il y a un peu plus de sûreté à s'en tenir à leurs actions, et encore beaucoup de celles-ci offrent-elles une grande bizarrerie. Il n'y a pour ainsi dire que les méchants qui soient conséquents.

346. Plusieurs bonnes actions ne font pas la réputation d'un homme d'honneur, et une seule mauvaise la détruit.

347. Autant que possible, il ne faut rien montrer d'imparfait. C'est un précepte que les femmes ne manquent guère de mettre en pratique : elles ne se laissent voir qu'après leur toilette. Il serait à souhaiter qu'il en fût ainsi de l'écrivain.

248. La connaissance de l'esprit d'autrui réclame une étude très-suivie.

349. Les bonnes défaites, et les excuses encore meilleures, sont deux choses aussi difficiles à trouver qu'un expédient contre les importuns.

350. Une retraite faite à propos vaut mieux qu'une belle entrée

351. La peur est le défaut des femmes et des lâches. On ne devrait rien craindre que Dieu et soi.

352. Dire, je ne veux point des choses, quand on ne peut les avoir, c'est prendre son parti vis-à-vis des autres, mais non vis-à-vis de soi.

353. L'ambition cachée est la plus forte et la plus sûre du succès. Malheureux toutefois qui en est possédé; plus malheureux qui sert d'instrument à l'élévation des ambitieux.

354. Insulter au malheur des autres, c'est mettre le comble à l'inhumanité. Tout ce qui n'est plus à craindre doit suspendre le ressentiment; il faut laisser ses ennemis en paix quand ils ne peuvent plus nuire; c'est jouer enfin un mauvais personnage que de frapper du pied le lion quand il est mort.

355. Il faut mettre le temps à faire ce qui doit durer longtemps. Les belles choses ne sont pas l'ouvrage d'un jour : la perfection marche à pas lents.

356. Donner de bons conseils à des gens sans esprit, c'est presque toujours prodiguer le sien. La sottise ne va point sans l'entêtement, et les sots ne font rien que ce qu'ils ont résolu de faire.

357. Les personnes sensibles sont comme un miroir, où les bons et les mauvais procédés se présentent sans cesse.

358. Les hommes vraiment vertueux ne voient point de plus grand malheur que de cesser de l'être ; ils ont attaché tout le bonheur de leur vie à une seule mauvaise action qu'ils ne feront jamais. Les méchants, au contraire, ont si souvent réussi par de mauvaises manœuvres, qu'ils se croiraient dupes s'ils tenaient une autre conduite.

359. Toutes les grandes passions abandonnent les hommes aux approches de la mort, toutes, excepté l'avarice.

360. Il est des choses qu'il est raisonnable de ne point chercher à éclaircir : ce sont celles qui nuiraient par leur connaissance à nos intérêts ou à notre repos.

361. Il y a des gens qui ne font rien que par opposition : s'ils voient quelqu'un prendre un parti, ils se jettent aussitôt dans le contraire.

362. En croyant bien faire, on court souvent à sa perte, il ne faut pour cela qu'oublier la circonstance la plus légère dans son calcul. Il est prudent de tout compter dans les occasions importantes.

363. Il est d'un homme d'esprit de connaître ses qualités et ses défauts : ses qualités, pour aller au bonheur par le plus court chemin; ses défauts, pour ne faire aucun faux pas sur la route.

364. Il ne faut s'embarquer de propos délibéré dans aucune de ces entreprises difficiles, dont on ne peut sortir que comblé de gloire ou couvert de ridicule. La mémoire des grandes actions ne commence guère que quand celle des mauvaises finit à la mort de ceux qui les ont faites. C'est donc jouer un jeux extravagant que de risquer, sans nécessité, de tout perdre pendant sa vie, pour gagner quelque chose quand on n'est plus

365. Il y a des hommes qui pleurent comme des femmes, mais il n'y a presque point de femmes qui pleurent comme des hommes. Verser des larmes quand on a de bonnes raisons pour cela, c'est sensibilité et non faiblesse.

366. Il faut fuir la société de ceux dont on n'a rien à prendre que des travers L'esprit s'exerce avec les gens instruits, il s'assoupit avec les autres.

367. Il n'y a rien de si difficile que d'éloigner les importuns, sans s'attirer des ennemis.

368. On est heureux par les autres ou par soi-même : or, c'est être dupe que de courir après une fortune qui nous fuit, un bonheur qui ne nous est pas destiné, une réputation que nous n'acquerrons jamais.

369. Le bonheur est une boule après laquelle nous courons tant qu'elle roule, et que nous poussons du pied quand elle s'arrête.

370. Les fortunes rapides durent peu : ceux qui les ont faites ont été trop occupés d'accumuler les richesses pour songer à l'é-

ducation de ceux à qui la naissance les destinait.

371. Tout ce qui endort les vertus leur est nuisible, mais l'amour-propre les tient éveillées. Ce défaut est donc quelquefois utile.

372. Quand il vous sera permis de choisir, emparez-vous de ce qui sera le mieux au sentiment des autres. Le beau se fait sentir si généralement qu'il est à présumer qu'on se trompe, lorsqu'on n'a pas pour soi les yeux du plus grand nombre.

373. Rien ne met tant à l'aise que la confiance et l'amitié : la liberté fait sortir l'esprit et donne du jeu à l'imagination.

374. Nous n'avons rien à nous que nous n'ayons acquitté ce que nous devons : sans cela, ce serait disposer du bien d'autrui.

375. En général, plus on recherche les autres, moins on en est recherché.

376. Le respect humain supplée au bon naturel, et devient par là très-utile à la société.

377. Si les peines qu'on a sont susceptibles d'être adoucies, il faut y apporter le plus promptement possible le remède et s'épargner la plainte qui ne fait que rapprocher de soi l'objet qui la cause, qui ne remédie à rien et fatigue ceux à qui l'on se plaint.

378. On prend quelquefois du caractère de ceux avec lesquels on vit habituellement, comme ils prennent du nôtre, sans que cela change le fond de celui qu'on a.

379. Il faut bien du courage et de la modération pour soutenir l'ingratitude de ceux qu'on aime. Celle des autres doit nous être indifférente.

380. L'amour de nous-même et de notre existence est la première et la dernière de nos passions ; c'est la seule qui ne commence et ne finit qu'avec nous. C'est elle qui nous fait trouver encore la mort dure et pénible, lors même que nous ne jouissons qu'à peine de la vie et que nous n'existons déjà plus.

381. L'égoïsme, avant de s'introduire dans le cœur de l'homme, en exile toutes les vertus qui portent à la compassion ; c'est un sentiment impertinent de cruauté, qui fait que l'on ne craint pas d'assurer son bonheur aux dépens d'autrui.

382. Les amis ne connaissent qu'un orgueil, c'est celui d'être plus aimé et d'aimer plus, et c'est le privilége des vrais amis de pouvoir se vanter entre eux par une ambition qui les exempte d'un mauvais orgueil.

383. On ne fait guère de compliments qu'à dessein de dire de jolies choses ; on les veut faire délicats, rarement on songe à ce qu'ils soient sincères.

384. Il y a un mépris des éloges qui n'est pas modestie, mais orgueil.

385. Il n'y a que sur les enseignes qu'il soit permis de se louer, ou tout au plus par nécessité ou pour gagner sa vie

386. Il est une admiration qui nous déplaît : c'est celle qui tombe sur de petites choses ; nous n'aimons pas les exclamations qui nous réduisent à n'être admirables que par des actions communes.

387. Ce qui nous paraît le plus odieux dans les flatteurs, c'est qu'ils ne louent pas sincèrement. De même ce qui nous flatte le plus dans les louanges qu'on nous donne, c'est que nous nous persuadons qu'on les pense.

388. La flatterie est un charlatan qui ne fait fortune et n'a de succès que dans l'amour-propre de ceux qu'elle encense. C'est un marchand d'orviétan qui s'enrichit à nos dépens en nous vendant de l'eau claire.

389. On a beau se faire fort et ramasser toutes les puissances de son âme, pour résister à la sensibilité de l'amour-propre, lorsqu'on nous reprend pour notre avantage, il perce toujours par quelque part, et il se vend par les mêmes efforts qu'il fait pour ne paraître point.

390. Il n'y a que l'attachement à l'estime des hommes qui nous fasse craindre leur mépris, et le dernier nous est d'autant plus sensible, que nous attachons plus de prix au premier.

391. La vraie modestie souffre autant à entendre dire du bien d'elle, que l'amour-propre à entendre dire du mal de so

392. La vraie modestie, la modestie parfaite ne consiste pas seulement à croire qu'on est digne d'aucun éloge, mais à faire si bien, qu'on ne s'occupe pas même à décider la question.

393. Celui qui croit mériter les louanges qu'on lui donne sur sa modestie, se fait un mensonge à lui-même.

394. La timidité est une faiblesse que toute la force de notre esprit ne saurait vaincre. Quoique ennemie du monde, elle ne se trouve que dans les lieux où il est, et ne se montre qu'à lui. C'est une suivante incommode qui nous accompagne toujours quand nous allons paraître dans la société, et qui nous laisse dès que nous sommes seuls. C'est une épingle invisible qui nous pique devant le monde, et se tait dans la solitude. C'est une tatillone scrupuleuse et irrésolue, qui vient gâter tout ce que nous faisons, et jeter un air de bêtise dans toutes les actions où elle se mêle. Elle dérange tout ce qu'elle touche, et toutes les choses à quoi elle participe sont marquées au coin de la gaucherie.

395. Le respect est plus souvent un effet de la timidité qui craint, que du mérite qui en impose.

396. Le sentiment que nous inspire un homme grave et sérieux, est rarement celui de la tendre amitié : on n'oserait l'aimer, on se restreint à le respecter.

397. Il y a un respect fondé sur l'estime, qui est comme un hommage rendu au mérite, un devoir que l'amitié s'impose à elle-même, et qui, bien loin de l'affaiblir, l'augmente tous les jours d'un degré, et la rend inébranlable par la vertu. Il est beau d'avoir à respecter son ami.

398. Il n'y a pas de censeur plus déplaisant que le silence, et le plus sanglant de

tous les reproches, c'est le silence qui n'en fait aucun.

399. Il y a de petites fautes qui préservent de plus grandes, et c'est presque un bonheur d'y tomber pour celui qui sait en tirer cet avantage.

400. Il y a des choses qu'on ne doit jamais dire, même à la faveur des plus grands correctifs; et il n'y en a point de bons pour ce qui est vraiment ridicule.

401. Les sottises qu'on nous pardonne le moins sont celles que l'orgueil nous fait faire.

402. Notre vie est une guerre perpétuelle et une opposition soutenue dans les idées, les opinions et les caractères. Les hommes passent leur existence à se battre.

403. Il n'y a pas d'homme qui ne trouve dans son cœur l'image de ce qui se passe dans autrui : tous les hommes sont renfermés dans le cœur d'un seul.

404. Le monde moral, comme le monde physique, ne subsiste et ne se soutient que par cette attraction universelle, qui réveille des rapports dans tous les êtres, et les rend dépendants les uns des autres. L'amour, le désir, l'intérêt, la cupidité attirent et réunissent tous les hommes dans un seul point, qui est le centre commun où ils se retrouvent tous. Ils s'entr'aident ou se repoussent pour le rencontrer, et ce centre c'est le bonheur; c'est ce qui nous plaît en général. Ils se rapprochent, ou pour se résister dans leurs prétentions, ou pour les faire valoir. Cette force centripète et centrifuge met tout en mouvement, et répand dans l'univers cette activité, sans laquelle il rentrerait dans le néant du silence et du repos.

405. On est toujours petit quand on a des faiblesses à cacher, des intérêts à soutenir, des juges à captiver, un public à ménager. Tout cela est renfermé dans les passions.

406. C'est de notre passion dominante que découlent tous nos défauts et toutes nos vertus.

407. Ce n'est que dans l'état d'indifférence qu'amène un certain âge, qu'on peut suffisamment apprécier le ridicule des fautes où nous ont entraînés nos premières passions.

408. Quelque sage que soit un homme, la fragilité naturelle à tous le place constamment bien près de la folie ou de la sottise.

409. L'habitude ôte aux vertus qu'elle produit le mérite du choix et la préférence de notre volonté.

410. Toute vengeance est contradictoire et retombe sur son auteur. Celui qui a pu se venger, a déjà le dessous sur celui contre lequel il se venge.

411. On a toujours assez de soi-même et de ses intérêts, pour se défendre des grandes folies.

412. A voir les hommes si peu d'accord en général sur le véritable point qui détermine la sagesse et la folie, et à les entendre se dépriser réciproquement avec si peu de raison, on pourrait croire que le monde est peuplé de fous qui se moquent tous les uns des autres.

413. Il faut opter entre le solide et ce qui ne l'est pas. Un homme sensé sait, sans délibérer, ce qu'il a à faire : un homme fort l'a déjà fait.

414. On apprend plus de sagesse avec les fous qu'avec les sages. Sans les fous, la sagesse n'aurait plus de maximes à enseigner.

415. Les charmes de la vertu et les désagréments des passions, semblent ôter quelque chose au mérite du sage, qui quitte le tumulte des unes, pour goûter la paix et les douceurs de l'autre.

416. La meilleure manière de voir nos ridicules dans toute leur force et d'en sentir tout l'effet, c'est de les considérer hors de nous. Nous ne sentons jamais mieux nos défauts que lorsque nous les regardons dans notre voisin.

417. Un homme qui remplit tous ses devoirs serait sans défaut pour le monde, s'il pouvait s'empêcher de remarquer ceux qui ne les remplissent pas. C'est un grand défaut aux yeux de ceux qui en ont beaucoup, que de n'en point avoir.

418. On est excusable d'avoir des défauts, quand on sait les contrebalancer par autant de vertus.

419. La politesse est l'image de la bonté, de la concorde, du désintéressement, de la confiance, de l'union qui devraient être les liens de la société. Il faut que ces vertus soient vraiment belles, puisque les hommes sont convenus entre eux d'en conserver au moins les apparences quelques pénibles qu'elles fussent.

420. Bien souvent on croit avoir de la patience, lorsqu'on n'a que de la politesse.

421. La politesse est un accord général, un compromis public, un contrat authentique et reconnu de tous les hommes entre eux, qui leur donne des droits réciproques sur la liberté les uns des autres. Elle les oblige à des contraintes dont l'amende, au cas qu'on refuse de payer, est de passer pour un incivil et mal élevé dans l'esprit de l'offensé.

422. Il y a des choses dans la conversation qu'il faut se contenter de deviner de part et d'autre, sans s'avertir même qu'on les devine.

423. Nous aimons bien mieux le mérite qui sent les bonnes choses que nous disons, que celui qui sait en dire que nous pourrions admirer.

424. C'est avoir beaucoup d'esprit que de savoir applaudir à celui des autres, quand on sent qu'on n'est pas assez fort pour payer du sien propre.

424*. La véritable finesse est celle qui ne laisse pas même apercevoir qu'elle se cache.

425. On n'est jamais plus fin que lorsqu'on n'a pas besoin de l'être.

426. On est plus dupe de son amour-propre que de tous les valets du monde.

427. Ce n'est pas toujours faire l'éloge d'un homme, que de dire de lui qu'il ne

peut être dupe en rien, ou qu'il ne l'a jamais été.

428. Il n'y a que la honte d'être dupe, ou de passer pour tel, qui nous fasse prendre tant de précautions pour n'être pas trompé; et c'est plutôt notre vanité que notre intérêt, qui fait que nous cherchons à nous en préserver.

429. Il est quelquefois aussi difficile que l'amour-propre soit dupe, qu'il est difficile qu'il ne le soit pas. C'est le même principe qui nous préserve de la duperie, et qui nous y fait tomber.

430. Les qualités du cœur mènent à celles de l'esprit par l'éducation. Les qualités nobles et sublimes du cœur se trouvent rarement chez un sot, et il ne faut pas moins d'esprit pour penser délicatement ou noblement que pour penser finement

431. L'esprit du cœur est dans le sentiment : l'autre n'est que dans l'imagination et dans les mots.

432. L'amour-propre de l'esprit corrompt les qualités du cœur : l'esprit n'a que les vertus que donne l'amour-propre.

433. Le goût est la lumière du jugement.

434. L'esprit le plus estimable est l'esprit de conduite. C'est avoir fait un grand pas vers la sagesse et la maturité de la raison, que d'avoir appris à mépriser l'esprit qui n'est qu'aimable.

435. On a toujours l'air sot, quand on imagine faire une sottise, et on est toujours niais, quand on croit l'être.

436. Etre insensible, c'est être automate, brute, inanimé. Etre trop sensible, c'est s'exposer à toutes les amertumes de la vie.

437. L'imagination fait plus de malheureux que la fortune et l'adversité

438. Les plus grandes disgrâces, les malheurs les plus terribles sont ceux que l'on ne peut pleurer, et dont on ne peut parler à personne pour en être consolé.

439. Il y a toujours un côté par lequel on n'est point heureux, et c'est beaucoup de n'en avoir qu'un. Le moins malheureux dans ce monde doit se compter au nombre des heureux, sinon il est injuste, et ne mérite pas même le sort dont il se plaint.

440. Un seul instant de bonheur détruit et fait oublier bien des maux.

441. Nous souffrons plus de mal par le bien que l'espérance nous promettait et qu'elle ne nous donne pas, que par tous les maux que nous n'attendions pas et qui nous viennent.

442. L'espérance qui n'est rien par elle même, nous tient souvent lieu de tout.

443. L'imagination est d'un grand secours pour les malheureux qui n'ont d'autre ressource que l'espérance.

444. L'espérance est une flatteuse à gage, qui se joue de notre crédulité, et qui, après nous avoir cajolé quelque temps par des propos ensorceleurs, se moque de nous et s'en va faire ailleurs d'autres dupes.

445. L'espérance n'est jamais une minute sans parler, depuis le premier instant qu'elle existe jusqu'au dernier où elle expire encore en murmurant.

446. La possession ne donne qu'un plaisir muet qui ne nous dit rien, parce que nous sommes remplis. On ne sent bien l'attachement qu'on a pour un objet que lorsqu'on l'a perdu ou qu'on le désire; la possession n'a jamais de valeur à nos yeux que dans le passé ou l'avenir; il semble que la tranquillité de la jouissance anéantisse ses charmes.

447. C'est un double mérite pour nous d'être bienfaisants, lorsque nous savons d'avance que nous employons cette vertu envers des gens qui ne nous en tiendront pas compte, et que cette pensée ne nous fait pas changer de résolution.

448. On n'a souvent de reconnaissance que ce qu'il faut tout juste pour s'éviter à ses propres yeux, la honte que l'on attache soi-même à la conduite de ceux qui se montrent ingrats.

449. On cherche quelquefois à rabaisser du prix d'un bienfait, pour se dispenser d'en avoir de la reconnaissance, et justifier par là même son ingratitude dont on a honte, lorsque rien ne l'excuse.

450. Il n'y a guère de débiteur qui rapporte à son créancier, dans la somme qu'il lui a prêtée, sa reconnaissance avec.

451. La reconnaissance, pour les âmes communes, est un devoir; pour les âmes délicates c'est un besoin.

452. Un homme naturellement franc, pour peu qu'il parle, parlera toujours trop, s'il a des secrets à cacher et des choses qu'il doive taire.

453. On prend souvent pour franchise dans un homme, ce qui n'est que faiblesse, et lorsqu'on croit qu'il s'ouvre, c'est qu'il se vend.

454. On n'est pas toujours discret, pour ne pas révéler un secret en lui-même : se vanter de le savoir sans même le révéler, c'est avoir déjà commis une indiscrétion.

455. Ne comptez jamais sur la discrétion d'un homme faible ou d'un homme avantageux qui veut se faire honneur de tout ce qu'il sait. La faiblesse et la vanité ont commis à elles deux, toutes les trahisons qui ont été faites depuis la naissance du monde.

456. Si l'on n'avait que des choses louables ou des vertus à confier à ses amis, on n'exigerait jamais d'eux la discrétion.

457. Si les remords supposent le crime, ils supposent aussi un reste de vertu qui fait qu'on ne peut subsister tranquillement dans l'état du crime.

458. Le repentir est une espèce de cachet lugubre que les passions impriment et laissent dans notre cœur en y passant.

459. Les passions, lorsqu'elles nous quittent, se noient et meurent en passant dans les larmes du repentir.

460. Le repentir est un orateur triste et sententieux qui ne parle que par invectives. C'est un juge sévère à lui-même, qui se gourmande et se dit durement ses vérités.

461. Le repentir chasse les passions hors du cœur et y rappelle les vertus pour les y

remplacer. C'est une borne lugubre et fatale contre laquelle les passions viennent se briser sans oser passer outre.

462. Si nous aimions sincèrement la vertu, jamais la dépendance de ses lois ne nous serait odieuse. Il nous importerait peu de nous soustraire aux regards de la critique, n'ayant rien à lui laisser voir qu'elle pût condamner; l'indépendance ne serait plus pour nous un besoin.

463. Les préjugés, tout chimériques qu'ils paraissent, ne laissent pas d'avoir des effets réels qu'il faut respecter dans le public.

464. Le public est un être inquiet, curieux, souvent jaloux; il exige qu'on lui rende compte de tout, il cherche des motifs dans tout, et quand il n'en trouve pas, il en invente, pour tirer des conclusions qui sont toujours marquées au coin de la malignité.

465. La méchanceté du public chez une nation, est la plus grande preuve de la dépravation de ses mœurs.

466. Le moyen d'agir sans être vu est de ne rien faire impunément dans un monde où il y a des yeux?

467. La moitié du monde cherche à publier les faiblesses de l'autre moitié, pour faire disparaître la honte des siennes, et voilà une guerre intestine allumée chez les hommes depuis la création, c'est-à-dire depuis qu'ils ont des passions et des lois qui défendent de s'y livrer.

468. La louange et la médisance ont ce rapport entre elles que, de même que le mal qu'on dit d'une personne, lorsqu'il est bien avoué de tout le monde, n'est plus médisance, de même les éloges dont tout le monde est d'accord, ne sont pas flatterie, mais justice.

469. On hait moins la médisance pour les autres que pour soi-même, et c'est moins la charité qui nous la rend odieuse, que l'amour de soi qui nous la fait craindre.

470. La calomnie n'est offensante que lorsqu'elle tient la place de la médisance; elle ne l'est jamais sous son propre nom, et du moment qu'elle est reconnue, la honte de l'accusé disparaît, il est justifié.

471. La curiosité est une passion si forte en nous, qu'elle impose quelquefois silence à l'amour-propre, sauf à lui permettre après de dire tout ce qu'il voudra. Elle a tant d'empire, qu'elle peut faire taire l'intérêt personnel lorsqu'elle veut savoir ce qu'on pense d'elle.

472. Tout ce que la curiosité gagne avec son caractère de tout amplifier, c'est qu'elle voit toujours les choses au-dessous de ce qu'elle les imaginait. Elle ne voit jamais rien qui la satisfasse: aussi pourrait-on dire en ce sens qu'elle dérobe à l'admiration son empire, en usurpant ses droits.

473. La curiosité est quelquefois une ambitieuse qui rit aux dépens de la vanité qui se vend à elle. Celle-ci lui donne l'aliment qu'elle désire, et cherche malignement à obtenir. La vanité se livre par ses indiscrétions à l'avide curiosité qui rit de la voir sa dupe. Ce sont deux vanités différentes, dont l'une grâce de recevoir, et l'autre de donner.

474. La réponse que craint le plus celui qui nous offense, c'est la modération qui n'en fait aucune.

475. Nous n'aurions jamais de plaisir à réprimer notre colère, si nous ne regardions ce triomphe comme une victoire qui est notre ouvrage.

476. L'espèce de vivacité que l'on met quelquefois dans sa déclamation en parlant à un importun qui nous fatigue, n'est autre chose que le petit dédommagement de notre impatience qui, n'osant se montrer à découvert, se soulage par là des contraintes de la bienséance.

477. Le dépit est la colère de la faiblesse. Quoique né du découragement, il peut former des résolutions hardies et conduire, par principe de disette, à ce que les autres passions produisent par principe de surabondance.

478. Nous ne nous apercevons de l'absence des méchants que par le repos qu'elle nous cause.

479. La paresse est une passion négative qui n'agit en nous que par l'inaction et le repos. L'effet des autres passions est de nous faire trop agir, le caractère de celle-ci est de nous en empêcher. C'est dans la paresse que toutes les passions peuvent trouver leurs contraires, quoiqu'elle soit elle-même une passion et une passion violente par le plaisir qu'elle nous fait goûter dans ses langueurs et son inertie.

480. L'homme est placé entre les extrêmes: l'action ou le repos, le bien ou le mal. Il ne peut rester dans le milieu, et il le quittera bientôt pour monter vers le bien ou reculer du côté du mal.

481. Un sourire involontaire est souvent le commencement d'une réconciliation.

482. Le rire est un signe de faiblesse dans lequel nous aimons à surprendre quelqu'un en notre faveur.

483. On cherche ordinairement à faire rire les personnes qu'on veut se concilier: le courtisan, son prince; l'écolier, son maître; l'amant, sa maîtresse.

484. Les grands et tous ceux de qui nous dépendons ont toujours le rire agréable à nos yeux: jamais personne n'a trouvé que son supérieur riait mal.

485. Les grandes richesses peuvent bien vous donner le droit de dire des inepties; mais elles n'ôtent pas aux autres celui de les juger et d'en rire.

486. Le seul avantage des richesses, c'est de nous rendre indépendants. Quand on en a assez pour l'être, c'est être ingrat que de désirer encore

487. L'idée sérieuse et bien méditée de la mort devrait exiler tout intérêt du cœur de l'homme.

488. Le malheur dont on doit se consoler le plus facilement, si c'en est un, c'est d'avoir des envieux et des jaloux; autrement ce serait ne vouloir point se consoler d'avoir du mérite.

489. Tout le monde n'a pas le bonheur d'essuyer des persécutions injustes.

490. La jalousie qu'on nous porte est un éloge de plus que notre ennemi ajoute, malgré lui, à notre panégyrique.

491. Il y a des gens qui parlent avec dédain du mérite des autres, pour faire croire qu'ils en ont davantage.

492. On se fait peur de tous les événements fâcheux de la vie, qui ne peuvent nous poursuivre qu'un certain temps très-limité, et l'on ne songe point à la mort, le seul pourtant que nous ne pouvons éviter, qui nous menace sans cesse, et qui seul aussi pourrait justifier nos craintes.

493. Il n'y a aucun homme sur la terre de qui on ne dise un jour : Il est mort !

494. Celui qui creuse aux autres des tombeaux verra ouvrir le sien.

495. Nous allons tous à la mort plus ou moins vite : les uns y vont le pas, les autres le galop, et tout le monde arrive toujours plus tôt qu'il ne pensait.

496. La mort rend tous les âges critiques.

497. A voir les hommes circuler si tranquillement sur la surface de la terre, croirait-on qu'ils marchent immédiatement sur leurs tombeaux ?

498. Nous ne sentons ni le temps qui nous précède, ni celui qui fuit derrière nous.

499. Qu'est-ce que le temps ? toujours futur ou passé. Dès qu'il est présent, il n'est déjà plus.

500. Le temps ne devient indéfinissable que parce qu'il est un fantôme de notre imagination. *(Extraits de divers recueils.)*

EXEMPLE. Le prince faisant bien, apprend à bien faire à ses sujets, et quelque puissant qu'il soit par son rang, il l'est encore plus par ses exemples. (PATERCULUS.)

Rien n'est si contagieux que l'exemple, et nous ne faisons jamais de grands biens ni de grands maux qui n'en produisent de semblables. Nous imitons les bonnes actions par émulation, et les mauvaises par la malignité de notre nature, que la honte retenait prisonnière et que l'exemple met en liberté. (LA ROCHEFOUCAULD.)

L'exemple est un corrupteur qui met adroitement notre raison dans ses intérêts. (YOUNG.)

Ne dites pas à vos enfants : Faites ceci, faites cela ; mais ne faites devant eux que ce qui est juste, que ce qui est touchant. (X.)

Pour donner de bons exemples, il faut savoir profiter des mauvais. (A. DE CHESNEL.)

EXERCICE. La marche, dit J.-J. Rousseau, est quelque chose qui anime et avive mes idées. Je ne puis presque penser quand je reste en place ; il faut que mon corps soit en branle pour y mettre mon esprit. La vue de la campagne, la succession des aspects agréables, le grand air, le grand appétit, la bonne santé que je gagne en marchant, la liberté du cabaret, l'éloignement de tout ce qui me rappelle à ma situation, tout cela dégage mon âme, me donne une plus grande audace de pensée, me jette en quelque sorte dans l'immensité des êtres pour les combiner, les choisir, me les approprier à mon gré, sans gêne et sans crainte. Je dispose en maître de la nature entière

EXPÉRIENCE. Les animaux sont bien moins indociles que l'homme aux leçons de l'expérience. (Mme DE STAEL.)

L'expérience est un flambeau qui n'éclaire que ceux qu'elle consume. (X.)

F

FAGOTS (*Prov.*). La plus ancienne des gazettes connues en France est celle du médecin Renaudot. On la criait dans les rues et elle avait une grande vogue, parce que, outre les faits réels qu'elle rapportait, elle contenait une foule de petits contes amusants. Un jour que, du moins à ce qu'on raconte, le porteur de la gazette parcourait un quartier de Paris, il se rencontra avec un marchand de fagots qui criait aussi souvent : *Fagots ! fagots !* que lui-même répétait : *Gazette ! gazette !* Des plaisants remarquèrent cette circonstance, en firent des gorges chaudes ; et, depuis ce moment, on a toujours dit, pour désigner des faits qui n'ont point un cachet incontestable de véracité, que c'est *conter des fagots.*

FAIBLESSE. 1. La faiblesse est le seul défaut qu'on ne saurait corriger.

2. Les personnes faibles ne sauraient être sincères.

3. La faiblesse est plus opposée à la vertu que le vice. (LA ROCHEFOUCAULD.)

4. Si nous savions cacher notre faible, nous ôterions à nos ennemis l'occasion de nous nuire ; car nous sommes toujours attaqués et vaincus par cet endroit. (DE VERNAGE.)

FAIM (*Prov.*). Nous disons, au sujet de ce besoin impérieux : *La faim chasse le loup du bois.* Les Latins, qui les avaient empruntés des Grecs, faisaient usage de ces proverbes : *Multa docet fames ; Hominem experiri multa paupertas jubet.*

FAMILLE. 1. Entretenir l'amour et la concorde dans la famille, faire régner la vertu parmi ceux qui nous sont soumis, c'est gouverner en effet, c'est exercer une magistrature utile et glorieuse.

2. Pour bien régler sa famille, il faut d'abord se bien régler soi-même ; il faut trouver dans sa personne le modèle qu'on doit se proposer dans le régime d'une famille entière. (CONFUCIUS.)

Je n'ai pas bonne opinion de ceux qui ne

sont pas aimables dans leur famille. Sans parler du mauvais cœur que cela suppose, il faut être bien peu riche pour se montrer si économe d'esprit et de grâce

(Le prince DE LIGNE.)

FARINE (*Prov.*). Autrefois les comédiens et les saltimbanques se saupoudraient le visage de farine, comme le font encore aujourd'hui les pierrots, d'où vient l'habitude de dire des gens de peu de considération : *Ce sont gens de même farine.*

FAR NIENTE. Madame de Sévigné définit ainsi cet état : *Portes closes, valets absents, enfants couchés.*

FAS ET NEFAS (*Dicton*). Pour désigner une chose qu'on cherchait à accomplir par des moyens licites ou illicites, on disait autrefois : *Per fas et nefas.* Cette locution proverbiale venait de ce que dans les anciens calendriers on employait les lettres F et N pour indiquer les jours où il était permis de plaider et ceux où cette faculté n'était point accordée : *Dies quibus* FAS *aut* NEFAS *erat in judicium agere.*

FAUTES. Souvenez-vous de la faiblesse humaine : il est de votre nature de tomber et de faire des fautes. En avez-vous commis ? ne craignez pas de les réparer, n'hésitez pas un instant; n'épargnez pas les efforts pour vous relever, et rompez résolument les liens qui vous embarrassent.

(CONFUCIUS.)

Il vaut toujours mieux que nos réprimandes soient au-dessous de la faute qu'au-dessus. (Mme DE NECKER.)

FEMME. En général, ou l'on fait l'éloge des femmes avec une exagération portée jusqu'au ridicule, ou on les critique avec une amertume ou un cynisme poussé jusqu'au scandale. Dans le premier cas, on encourage les mauvais penchants qu'elles peuvent avoir; dans le second, on oublie honteusement ce que l'on doit à sa mère, à son épouse, à sa fille.

La femme ne peut être mieux représentée que telle qu'elle est sortie des mains du Créateur, dont elle est une des plus belles œuvres. Outre les charmes de son physique et la suprématie que lui donne de mettre l'homme au monde, on trouve en elle toutes les vertus qui recommandent celui-ci, et elle en possède plusieurs qui ne sont pas en lui. Au premier rang de ces vertus sont celles du dévouement pour sa famille, et du courage admirable avec lequel elle supporte les souffrances qu'apportent les maladies et les privations de l'adversité, courage tout à fait inconnu à notre sexe. Faible par son organisation matérielle, la force de son âme surpasse toujours ce que l'on croit devoir en attendre dans les occasions difficiles, désespérées. La femme du peuple, dont les jours s'écoulent à gagner péniblement un mince salaire, les nuits à pourvoir aux besoins de ses enfants, et qui, trop souvent, est exposée à la brutalité d'un mari qui la considère plutôt comme une esclave, une bête de somme, que comme une compagne digne de tout son amour et de tout son respect, cette femme-là, disons-nous, mérite la vénération de tous, petits et grands. Il faut aussi vouer le même culte à ces saintes sœurs qui consacrent leur existence, leurs secours et leurs consolations au chevet du malade; nobles femmes qui, pour remplir leur mission évangélique, affrontent des périls aussi grands que ceux que brave le soldat, et se montrent même supérieures à celui-ci; car elles marchent avec calme, douceur et résignation au devant du danger, ne demandant d'autre récompense, d'autre gloire que de sauver des victimes et de s'assurer une place au ciel.

Ah! sans aucun doute, la femme aussi cède à l'esprit du mal; il faut même reconnaître que, par suite de cette excitation de tempérament qui lui fait porter la vertu jusqu'à l'héroïsme, elle se livre également aux actes les plus odieux quand elle s'engage sur la voie du crime; mais le désordre est infiniment plus exceptionnel chez elle que dans l'homme; et quoique ses passions, nous le répétons, soient impétueuses, elle les comprime avec une persistance qu'on ne saurait trop mettre en relief, pour l'édification de tous. Il est à remarquer encore que c'est toujours par perversité qu'une femme des hautes classes est infidèle, tandis que la femme du peuple ne succombe presque constamment à la débauche, que dominée par l'horrible misère; et quand l'épouse d'un artisan jouit d'une certaine aisance, ou au moins du nécessaire, il est bien rare qu'elle ne remplisse pas religieusement ses devoirs conjugaux.

La femme, pour être digne de sa haute destination, de sa juste renommée doit donc s'attacher à rester telle que Dieu l'a faite, et n'avoir d'autre prétention que celle de régner au foyer domestique. Notre époque a, malheureusement, produit une foule de prêcheresses se disant des *femmes avancées*, des *femmes incomprises* et réclamant une part dans les attributions de l'homme. Mais tout ce qu'ont vociféré ces âmes en peine, ces êtres anormaux, ces *écriveuses* plus ou moins bavardes et effrontées, n'est que mensonge et propagande contre les bonnes mœurs. Un fait d'ailleurs donne la mesure de l'estime qu'on doit faire de leurs utopies, c'est que la conduite du plus grand nombre de ces femmes est à peu près de notoriété publique, et que le moins qu'on puisse leur reprocher c'est d'être ou d'avoir été des épouses coupables et des mères infâmes.

« La belle et noble émulation que nous approuvons dans les femmes, écrivait Charles Nodier, c'est celle d'une éducation plus forte et plus correcte, qui les rend capables de présider avec succès à la première éducation de leurs enfants; c'est celle d'une instruction plus étendue et plus variée qui les initie jusqu'à un certain point aux jouissances que l'étude des sciences procure, sans les égarer toutefois dans les voies maussades du pédantisme; c'est celle qui les porte à exercer assidûment les brillantes facultés d'une imagination plus vive et plus universelle, et surtout ce tact ingénieux et doux

qui leur fait saisir, dans les rapports des idées entre elles, mille nuances qui nous échappent. C'est ainsi que nous comprenons, dans la nature même de leur organisation privilégiée, tout ce qu'elle peut comporter d'*émancipation* légitime et de *perfectibilité* relative. Les grâces du corps embellies par les grâces de l'esprit; l'élégance des formes ornée par l'élégance des mœurs; cette alliance enfin des avantages physiques les plus séduisants, et des avantages moraux les plus précieux, qui produit sans effort un type achevé de supériorité social auquel l'homme n'a rien à opposer que sa force. »

Quant à nous, nous ne voulons même pas prétendre que la femme ne puisse, dans certaines circonstances, atteindre au niveau de l'homme pour gouverner un Etat, conduire même une armée, occuper une chaire de savant, et mériter des lauriers dans les luttes littéraires. Loin d'avancer une semblable hérésie, nous reconnaissons qu'il y a eu de grandes souveraines, que le champ de bataille a vu briller d'héroïques amazones, et que la poésie a couronné bien des fronts où des roses relevaient déjà l'éclat de la beauté; mais nous ne saurions accorder aucunes louanges à des reines qui ne se sont guère illustrées qu'aux dépens de leur pudeur et des autres qualités qui caractérisent la femme; nous n'aimons pas à voir celle-ci la lance ou le sabre au poing; nous déplorons qu'une mère abandonne le berceau de son enfant ou les occupations de son ménage, pour aller se faire entendre au forum, se démener dans une tribune, ou s'armer, soit pour écrire un livre, soit pour se faire écouter dans un journal, d'une plume qui ne sert le plus souvent d'interprète qu'à des idées subversives, à la médisance ou à la calomnie. Cependant, afin qu'on ne nous accuse point ici d'ignorer ou de dissimuler la réputation qu'ont acquise certaines femmes, nous allons nommer quelques-unes de celles-là.

Telles sont Nosside, qu'Antipater place parmi les plus célèbres; Myrtis, qui apprit l'art des vers à Pindare, à ce Pindare que vainquit cinq fois, aux jeux olympiques, Corinne de Tanagre; Praxille de Sicyone, qui inventa le vers appelé de son nom Praxillien; Phanatea, qui fut l'introductrice du vers qu'on appelle hexamètre; Télésille d'Argos, poëte et guerrière, qui conduisait aux combats ceux qu'elle avait enflammés par ses chants; Clitagora, de Lacédémone, et Clitagora la Thessalienne, louées par Aristophane; Damophile de Lesbos; Daphné ou Mento, qu'on accusait Homère d'avoir dépouillée d'une partie de ses œuvres pour se les approprier; Parthénis, que cite Méléagre dans son *anthologie;* Xénoclée, dont Pausanias fait mention; Philœnis de Leucade; Stésichore, poëte et philosophe; Targélie, de Milet, dont on vantait à la fois la poésie, la beauté et la sagesse; Anyte, poëte lyrique; Aspasie, de Milet, qui enseigna la philosophie à Socrate et l'éloquence à Périclès; Tullie, fille de Cicéron, et éloquente comme son père; Cornélie, mère des Gracques, qui apprit la rhétorique à ses fils; les deux Licénie, filles de L. Crassus, renommées par leur éloquence; Hortensia, qui égala son père Hortensius; Damigella Trivulzi, qui surpassa les plus grands orateurs de son temps; etc.

Agalle, fille savante de Corfou, donna des leçons publiques; Françoise Lebrixa, remplaçait souvent son père dans l'université d'Alcala; Novella, fille de Jean André de Florence, en faisait autant; Théano, femme de Pythagore, poëte et philosophe, donna des leçons publiques après la mort de son époux; Laura Cereti, de la ville de Bresce, professait la philosophie; Dona Oliva Saluco de Nantès, se rendit célèbre par un nouveau système philosophique et médical; Dorothée Bues professait la philosophie à Bologne; Julienne Morel, de Barcelonne, savait quatorze langues à l'âge de douze ans et soutint plusieurs thèses; Françoise Laurios, fit plusieurs traductions latines; Catherine de Badajos, possédait aussi parfaitement cette langue; il en était de même de Béatrix Galindo de Salamanque, que l'on surnommait la Latine; Elisabeth de Rosara fit des prédications; Elisabeth de Joye, prêcha dans l'église cathédrale de Barcelonne; Catherine Trisso, était très-savante en jurisprudence; Elisabeth Losa, de Cordoue, possédait la plupart des langues anciennes et était très-forte en théologie; etc.

Nous ne mentionnons pas celles de nos dames françaises qui se sont fait un renom: elles sont connues de tout le monde.

1. L'origine de la femme est plus noble que celle de l'homme; car celui-ci a tiré son être de la terre inanimée, tandis que la première a été tirée de la substance vivante de l'homme et que son nom est la signification de la vie.

2. La femme est, aussi bien que l'homme, l'œuvre de Dieu. Compagne de l'homme, elle n'a été tirée ni de la tête ni des pieds de celui-ci, mais bien de son côté; elle est os de ses os, chair de sa chair, et fait avec lui une société de principe de toute la propagation du genre humain. (*Gen.* II.)

C'est Dieu qui donne une femme sage. (*Prov.* XIX, 14.)

Celui qui a trouvé une bonne femme a trouvé un grand bien. (*Prov.* XVIII, 22.)

La femme vigilante est la couronne de son mari. (*Prov.* XII, 4.)

Si l'homme est plus propre à acquérir du bien, la femme l'est davantage pour le conserver. Dans les affaires elle est plus habile à trouver des expédients; elle se montre plus adroite et plus ingénieuse en toutes choses; elle a plus de dispositions à faire le bien et à pardonner. (ARISTOTE.)

La pudeur des femmes est leur plus bel ornement. (PLAUTE.)

L'homme doit honorer sa femme. (*I Petr.* III, 7.)

La femme est la gloire de l'homme. (*I Cor.* XI, 7.)

L'homme doit aimer sa femme d'un aussi grand amour que celui dont Jésus-Christ aime son Eglise, pour laquelle il s'est exposé à la mort. (*Ephes.* v, 25.)

La femme fidèle sanctifie l'homme infidèle. Depuis qu'une femme a eu l'honneur d'être mère du Sauveur et que nul homme n'en a été le vrai père, la gloire de son sexe est infiniment élevée au-dessus de celle de l'homme. (*I Cor.* vii, 14.)

Depuis que Dieu est né d'une vierge, la virginité et la sainteté ont plus abondé parmi les femmes que parmi les hommes.

(S. Jérôme.)

1. Les femmes n'ont point de sévérité complète sans aversion.

2. La plupart des femmes ne pleurent pas tant la mort de leurs amants pour les avoir aimés, que pour paraître plus dignes d'être aimées. (La Rochefoucauld.)

L'imprudence des maris est la cause la plus ordinaire de la mauvaise conduite des femmes. (de Vernage.)

1. Le caprice est dans les femmes tout proche de la beauté, pour être son contre-poison, et afin qu'elle nuise moins aux hommes, qui n'en guériraient pas sans remède.

2. Les femmes ont naturellement l'avantage de mieux parler que nous; leurs expressions sont fines, polies, tendres, pleines de vivacité. (La Bruyère.)

1. Les femmes ont naturellement à remplir tant de devoirs qui leur sont propres, qu'on ne peut assez les séparer de tout ce qui pourrait leur donner d'autres idées, de tout ce qu'on traite d'amusements, et de tout ce qu'on appelle des affaires.

2. Il y a tant d'imperfections attachées à la perte de la vertu dans les femmes, toute leur âme en est si fort dégradée, ce point principal ôté en fait tomber tant d'autres, que l'on peut regarder, dans un état populaire, l'incontinence publique comme le dernier des malheurs et la certitude d'un changement dans la constitution (Montesquieu.)

1. La prétendue incapacité des femmes pour les grandes choses, leurs imperfections supposées, sont de grands lieux communs où les hommes puisent les arguments en faveur de leur fausse prééminence. L'on prend le mérite des femmes au rabais, leurs défauts sont regardés avec des microscopes.

2. Les défauts qu'on reproche aux femmes sont également communs aux deux sexes ou ils ne le sont pas : s'ils le sont également et qu'il y ait autant à reprendre dans un sexe que dans l'autre, celui qui accuse l'autre prêche contre l'équité naturelle.

(Dom Caffiaux.)

Chez les femmes, les idées s'offrent d'elles-mêmes, et s'arrangent plutôt par sentiment que par réflexion : la nature raisonne pour elles et leur en épargne les frais.

(Mme de Lambert.)

Il convient peu aux femmes de se mêler des affaires, parce qu'elles ne peuvent ni ne doivent assez connaître les hommes.

Mme de Puizieux.)

Le mérite d'une femme a besoin d'être éclairé par un rayon de bonté.

(Mme d'Epinay.)

Pour les femmes, la douceur est le meilleur moyen d'avoir raison

(La comtesse de Fontaine.)

La vanité perd plus de femmes que l'amour. (Mme du Deffant.)

Il est tout au plus permis à une fille bien née d'avouer sa répugnance, mais jamais son penchant. (Mme de Graffigny.)

Il y a trois choses que la plupart des femmes jettent par la fenêtre : leur temps, leur santé et leur argent. (Mme Geoffrin.)

Etre honnête femme dans tous les sens, me paraît une tâche assez honorable, quand elle est bien remplie.

(Mme de La Tour de Franqueville.)

1. Le cœur des femmes est capable de toutes sortes d'impressions, et leurs faiblesses et leurs vertus dépendent presque toujours de la manière dont on a l'art de leur présenter les objets.

2. Belle ou laide, une femme mérite toujours le respect des hommes, à plusieurs titres. Il est vrai que c'est le propre de la beauté d'exciter la tendresse et l'amour, le propre de l'esprit de faire naître l'estime et l'admiration ; mais il ne s'ensuit pas que la laideur doive produire le mépris et la haine. Elle n'est que la privation d'une chose qu'il n'est pas au pouvoir de personne de se donner ; et si l'on supposait que la privation, même involontaire, d'un bien fût toujours un mal réel, ce ne serait ni la haine ni le mépris, c'est la compassion qu'il devrait inspirer. (L'abbé Prévost.)

1. Une femme parfaite et un homme parfait ne doivent pas plus se ressembler d'âme que de visage. Ces vilaines imitations de sexe sont le comble de la dérision ; elles font rire le sage et fuir les amours. Enfin, je trouve qu'à moins d'avoir cinq pieds et demi de haut, une voix de basse et de la barbe au menton, l'on ne doit pas se mêler d'être homme.

2. Malheur au siècle où les femmes perdent leur ascendant, et où leurs jugements ne font rien aux hommes ! c'est le dernier degré de la dépravation.

3. La première et la plus importante qualité d'une femme est la douceur : faite pour obéir à un être aussi imparfait que l'homme, souvent si plein de vices et toujours si plein de défauts, elle doit apprendre de bonne heure à souffrir même l'injustice et à supporter les torts d'un mari sans se plaindre : si ce n'est pour lui c'est pour elle qu'elle doit être douce.

4. La femme a plus d'esprit et l'homme plus de génie ; la femme observe et l'homme raisonne. (J.-J. Rousseau.)

Aujourd'hui, à force de lumières, on voit tout froidement ; le vice même est au rang des prétentions. Moins on estime les femmes, plus on paraît les connaître. Chacun a l'orgueil de ne pas croire à leurs vertus ; et tel qui voudrait être fat et qui ne peut y réussir en disant du mal d'elles, s'enorgueil-

lit d'une satire que, pour comble de ridicule, il n'a pas droit de faire. (THOMAS.)

Comme les devoirs des femmes se renferment dans l'intérieur d'une vie privée, leurs vertus n'ont rien de saillant; il n'y a que leurs vices qui éclatent, et la folie d'une seule fait plus de bruit que la sagesse de mille autres. Aussi le mal est en évidence et le bien reste en oubli. (MARMONTEL.)

La vertu des femmes est à elles, leurs défauts sont de nous. (BARTHE.)

Où il y a un mur d'airain pour nous, il n'y a souvent qu'une toile d'araignée pour les femmes. (DIDEROT.)

On n'affecte de mépriser une femme que lorsqu'on n'a pu la rendre méprisable. (LÉVIS.)

1. Qu'on suive, dans leur vie, cent personnes ordinaires de chaque sexe, et l'on trouvera dans les femmes vingt fois plus de vertus que chez les hommes.

2. Les femmes font les mœurs. Quand elles les déferaient quelquefois, il n'en est pas moins vrai que les hommes qui s'éloignent de leur société cessent d'être aimables et ne peuvent plus le devenir.
(Le prince DE LIGNE.)

L'œil de la femme *entend* toutes les paroles, son oreille *voit* tous les mouvements, et, par le comble de l'art, elle sait presque toujours faire disparaître cette continuelle observation, sous l'apparence de l'étourderie et d'un timide embarras. (CABANIS.)

Tout le monde convient que les femmes ont une morale plus active, et que celle des hommes est plus en spéculation. Les premières font souvent le bien que les derniers ne font que projeter. (ROUSSEL.)

Tout bien considéré, ce sont les travaux de la diplomatie qui conviendraient le mieux aux femmes, et peut-être un jour s'adressera-t-on à elles quand on voudra conjurer le fléau de la guerre, en même temps réaliser le rêve de la paix universelle.
(LACRETELLE.)

Les femmes aiment la témérité. Quand on les étonne, on les intéresse, et quand on les intéresse, on est bien près de leur plaire.
(Charles NODIER.)

1. Dans la société actuelle, la femme occupe la position la mieux appropriée à son caractère et à ses facultés; on l'a mise en possession de tout ce qui lui revient; il ne lui reste absolument rien à revendiquer, soit comme autorité, soit comme influence, en raison de sa capacité, et ses vœux sont insensés s'ils vont au delà de cette indulgence qui appartient à sa faiblesse.

2. La femme peut trouver en elle, une fois dans sa vie, tout ce qui fait l'homme intellectuel, puissant, noble et sublime; elle peut enfin avoir été brave un tel jour; mais ce n'était là qu'une exaltation tout exceptionnelle qui n'aurait pu se prolonger sans briser sa fragile organisation.
(La marquise D'EPINAY.)

Les hommes ont le génie de la vérité, les femmes seules en ont la passion. Il faut de l'amour au fond de toutes les créations; il semble que la vérité a deux sexes, comme la nature. Il y a une femme à l'origine de toutes les grandes choses. (LAMARTINE.)

C'est parmi les femmes surtout que vous découvrirez ces actes de vertu patiente, tranquille, résignée, qui durent pendant la vie tout entière, comme une vocation de sœur grise; c'est à elles particulièrement que le ciel donne ces âmes inépuisables de charité, tandis qu'il fait les hommes pour un héroïsme plus soudain, plus éclatant, mais qui certes n'est pas plus admirable.
(THÉODORE MURET.)

Nous traitons la nature chez les femmes, comme nous la traitons dans nos jardins: nous cherchons à l'orner en l'étouffant.
(A. LAVAL.)

On reproche aux femmes quantité de défauts que les hommes partagent avec elles. Il y a autant de bavards que de bavardes, autant d'indiscrets que d'indiscrètes, autant de menteurs que de menteuses. Si les femmes sont tracassières, les hommes sont intrigants; si elles sont inconstantes, ils sont perfides; si elles sont fausses, ils sont traîtres; si elles sont jalouses, ils sont envieux; si les hommes ont plus de bravoure dans le danger, les femmes ont plus de courage dans le malheur et de patience dans les maux.
(M[lle]. SOMMERY.)

Les femmes, en général, manquent de tenue. Les plus jeunes, à cet égard, sont les plus coupables; elles croient, dès qu'elles sont mariées, qu'elles n'ont plus de soins à prendre ni de ménagements à garder : elles se trompent. (DEBBRUERES.)

1. Une prostituée, une courtisane et une coquette sont les trois degrés qui séparent d'une femme honnête. Au premier appartient l'infamie, au second la galanterie, au troisième l'hypocrisie.

2. Une femme a rarement dans le cœur ce qu'on croit lire dans ses yeux, ni dans le langage ce qui existe dans son âme.

3. C'est parce que les hommes marchandent les femmes et que celles-ci se laissent acheter, que les uns et les autres subissent les chances heureuses ou déplorables de tout ce qui est négoce. (A. DE CHESNEL.)

Telle femme, telle civilisation! Voulez-vous que votre civilisation soit réelle et non apparente? Combattez sans relâche, et détruisez toutes les causes qui détournent la femme de l'exercice de la fonction qui lui est assignée : la fonction de la femme, c'est l'accomplissement de tous les devoirs de la maternité. Rendez-le donc possible. A ce prix est le bonheur de l'avenir.
(Pierre VINÇARD.)

FEMMES (*Prov.*). Il n'est pas besoin de dire que les femmes ont donné matière à de nombreux proverbes. Nous citerons simplement ici les suivants :

1. *Jeune femme, pain tendre et bois vert, mettent la maison au désert.*

2. *Ce que femme veut, Dieu le veut.*

3. *Soleil qui luisarne au matin, femme qui parle latin, et enfant nourri de vin, ne viennent pas à bonne fin.*

4. *Que les femmes fassent les femmes et non les capitaines.*

5. *Il faut chercher une femme avec les oreilles plutôt qu'avec les yeux.*

6. *La plus belle des femmes ne peut donner que ce qu'elle a.*

7. *La plus honnête femme est celle dont on parle le moins.*

8. *Qui de femme honnête est séparé, d'un don divin est privé.*

9. *Il n'est attention que de vieille femme.*

10. *Foi de femme est plume sur l'eau.*

11. *Il ne faut pas se fier à femme morte.*

12. *Si la femme était aussi petite qu'elle est bonne, on lui ferait un habillement et une couronne avec une feuille de persil.*

13. *Bonne-femme, mauvaise tête.*

14. *Une femme ne cèle que ce qu'elle ne sait pas.*

15. *A qui veut aider, sa femme lui meurt.*

16. *Des femmes et des chevaux, il n'y en a pas sans défauts.*

17. *Trois femmes font un marché.*

18. *La langue des femmes est leur épée; et elles ne la laissent pas rouiller.*

19. *A femme trépassée, il faut tuer la langue en particulier.*

20. *La meilleure des femmes est celle qui n'a point de langue.*

21. *Femme et pie vont bien de compagnie.*

FERMETÉ. 1. La véritable fermeté n'est autre chose qu'une résolution invariable de suivre la raison et de ne l'abandonner jamais; c'est une disposition à changer autant de fois que nous voyons ou qu'on nous fait voir que la droite raison le veut.

2. La fermeté est la plus sûre défense de la simplicité. (De Vernage.)

FEVE (*Dicton*). Les anciens croyaient que l'odeur qu'exhale la fleur des fèves était susceptible de rendre fou. De là est venu ce dicton : *les fèves fleurissent*, qu'on applique aux gens qui commettent quelque extravagance.

FIDELITE. La violence qu'on se fait pour être fidèle, dit La Rochefoucauld, ne vaut guère mieux qu'une infidélité.

FIDELIUM (*Dicton*). On dit d'une personne qui ne remplit ses obligations qu'en gros, qu'elle *passe plusieurs choses par un fidelium.*

FIERABRAS (*Dicton*). Un certain comte de Poitiers, qu'on a fait figurer plusieurs fois dans les romans de chevalerie, était renommé comme un pourfendeur du premier ordre, et l'on prétendait qu'il possédait un onguent merveilleux qui guérissait des blessures les plus mortelles, et permettait alors au terrible champion de recommencer promptement ses prouesses. Ce remède souverain était appelé *baume de Fièrabras*, et l'on s'accoutuma aussi à donner le surnom de *fièrabras* à tous ceux qui se posaient en crânes.

FIEVRE DE SAINT-VALLIER (*Dicton*). Le père de la célèbre Diane de Poitiers, Jean de Saint-Vallier, ayant été emprisonné comme accusé du crime de lèse-majesté, fut atteint d'une crainte si violente qu'elle dégénéra en spasmes et en fièvre, et que même bien longtemps après avoir obtenu sa grâce, il éprouvait de graves attaques chaque fois qu'il songeait à ce qui lui était arrivé. Depuis lors on qualifia l'agitation que donne une grande peur, de *fièvre de Saint-Vallier.*

FIGUE (*Dicton*). En l'absence de Frédéric Barberousse, les Milanais s'étant révoltés contre son autorité, obligèrent l'impératrice à sortir de la ville, montée sur une vieille mule nommée *Tacor*, et la tête tournée vers la queue. Pour toute vengeance, Barberousse condamna les coupables à sortir avec les lèvres, du derrière de la mule, et à remettre au même lieu, une figue qu'il y avait fait placer. Naguère encore c'était faire naître la plus violente colère chez un Milanais, que de lui *faire la figue*, c'est-à-dire de lui montrer le bout du pouce serré entre l'indicateur et le doigt du milieu. En France, on dit quelquefois *faire la figue*, pour exprimer un geste insultant.

FIL (*Prov.*). Les païens croyaient que nos jours étaient filés par trois femmes, les parques, dont l'une, *Atropos*, coupait le fil avec des ciseaux, au moment assigné par le destin pour le terme de l'existence. On est parti de là pour dire de quelqu'un en danger de mort ou prêt à expirer : *Sa vie ne tient plus qu'à un fil.*

FILLES (*Prov.*). Entre autres proverbes consacrés par nos ancêtres aux filles, se trouvent ceux que voici :

1. *Fille fenestrière et trottière, rarement bonne mesnagère.*

2. *Fille oisive, à mal pensive.*

3. *Fille qui prend se vend; fille qui donne s'abandonne.*

4. *Fille ne doit être trop vue, non plus que trop vestue.*

5. *Fille honneste et morigénée est assez riche et bien dotée.*

FINESSE. 1. L'usage ordinaire de la finesse est la marque d'un petit esprit, et il arrive presque toujours que celui qui s'en sert pour se couvrir en un endroit se découvre en un autre.

2. Les plus habiles affectent toute leur vie de blâmer les finesses, pour s'en servir en quelque grande occasion, et pour quelque grand intérêt. (La Rochefoucauld.)

Une réputation universelle de probité vaut mieux que toutes les finesses. Les bons et les méchants se fient à vous et comptent sur vos paroles; vos ennemis vous craignent; et vos amis vous aiment sans déguisement. (Amelot de La Houssaye.)

La véritable finesse n'est autre chose qu'une prudence bien réglée. Elle fait que l'homme est sincère sans être simple, et pénétrant sans être trompeur.

(De Vernage.)

N'ayez pas de finesse, il est trop difficile d'en avoir assez. (Mme de Puizieux.)

La seule finesse possible aux personnes franches, est de ne pas dire tout ce qu'elles pensent. (La princesse de Salm.)

FLATTERIE. 1. La flatterie est un commerce honteux qui n'est utile qu'au flatteur

2. Le flatteur se met à tout sans hésiter et se mêle des choses les plus viles qui ne conviennent qu'à des femmes.

3. Le flatteur ne dit rien et ne fait rien au hasard; mais il rapporte toutes ses paroles et toutes ses actions au dessein qu'il a de plaire à quelqu'un, et d'acquérir ses bonnes grâces. (Théophraste.)

On nous flatte, parce qu'on est sûr de notre crédulité. (Tacite.)

Celui qui flatte fait une bassesse, et celui qui se laisse flatter en fait une autre, en se laissant tromper comme un sot. (Pérez.)

Le flatteur réunit dans son caractère plusieurs vices infâmes, car il est menteur en disant des choses qu'il ne croit pas; il est fourbe, car il parle contre son sentiment; il est poltron, car il n'ose dire ce qu'il pense; il est méchant, car il verse de l'huile sur le feu de l'amour-propre d'autrui; il est impie, car il donne de l'encens au vice du prochain; et il est souvent ennemi secret de ceux dont il se dit l'ami. (Oxenstiern.)

1. Si nous ne nous flattions point nous-mêmes, la flatterie des autres ne pourrait nous nuire.

2. On croit quelquefois haïr la flatterie; mais on ne hait que la manière de flatter.

3. La flatterie est une fausse monnaie qui n'a de cours que par notre vanité. (La Rochefoucauld.)

Quoiqu'il n'y ait rien de plus trompeur et de moins sincère que la flatterie, on ne laisse pas de l'aimer, parce qu'on veut être loué et qu'on ne cherche qu'à se déguiser à soi-même ses imperfections et ses vices. (De Vernage.)

Le sucre que l'on mange gâte les dents, et le sucre de la flatterie gâte le cœur. (Amelot de La Houssaye.)

Les flatteurs de tout âge ressemblent à ces tribus africaines dont parle le crédule Pline, qui font périr les hommes, les animaux, les plantes mêmes, en les fascinant par des louanges. (Jean-Paul Faber.)

Tout ce qui vient du cœur n'est pas de la flatterie: les flatteurs n'en ont pas. (X.)

Les flatteurs des peuples sont aussi dangereux que les flatteurs des rois. (Chateaubriand.)

Le silence de la flatterie n'est pas moins criminel que son langage. (*Maximes chrétiennes.*)

FLÈCHE. (*Prov.*) Faire usage de ce proverbe: ***Ne savoir plus de quel bois faire flèche***, c'est avouer qu'on est à bout d'expédients, et qu'on ne sait où donner de la tête.

FLORÈS (*Dicton*)). On dit de celui qui figure avec avantage dans le monde, ou par ses grâces ou par son esprit, qu'il ***fait florès.***

FLUTES (*Prov.*) On dit d'un homme constamment d'accord avec tout le monde qu'il ***est du bois dont on fait les flûtes.***

FOI. A quoi peut être bon, dit Confucius, l'homme sans foi, qui trompe dans ses discours, et qui manque à ses conventions? On ne peut lui confier une charge publique; on doit s'en défier dans les affaires particulières.

FOI CHRÉTIENNE. Raisonnez! moi, j'admire! Discutez! moi, je croirai: je vois la sublimité et ne pénètre point la profondeur. (Saint Augustin.)

1. La foi doit avoir en elle la conviction.

2. Il ne faut pas permettre à l'homme de se mépriser tout entier, de peur que, croyant avec les impies que notre vie n'est qu'un jeu où règne le hasard, il ne marche sans règle et sans conduite. (Bossuet.)

La foi nous fait regarder comme des biens ce que le monde regarde comme des maux, et comme des maux ce que le monde appelle des biens; et c'est de la différence de ces idées que naît la différente conduite des justes et des pécheurs. (*Maximes chrétiennes.*)

FOLIE. Nous avons tous été fous une fois. (Horace.)

Il faut avoir un peu de folie, qui ne veut avoir plus de sottise. (Montaigne.)

Le rire est la trompette des fous. (Oxenstiern.

Ce n'est pas être fou que de faire une folie, mais c'est l'être que de ne pas savoir la cacher. (Le cardinal Mandruce.)

1. Il y a une folie grave, concertée et contente d'elle-même, qui a un certain air de sagesse plus impertinent mille fois que cette folie étourdie et plaisante, qui ne fait nulles réflexions.

2. Les vieux fous sont plus fous que les jeunes. (La Rochefoucauld.)

On n'est estimé sage qu'autant qu'on est fou de la folie commune. (Fontenelle.)

FONTENELLIANA (3). 1. L'ambition est aisée à reconnaître pour un ouvrage de l'imagination: elle en a le caractère, elle est coquette, pleine de projets chimériques, elle va au-delà de ses souhaits dès qu'ils sont accomplis; elle a un terme qu'elle n'attrape jamais.

2. L'amour ne doit pas être ombrageux, jaloux, furieux, désespéré; mais tendre, simple, délicat, fidèle; et, pour se conserver dans cet état, accompagné d'espérance. Alors on a le cœur rempli, et non pas troublé; on a des soins, et non pas des inquiétudes; on est remué, mais non pas déchiré; et ce mouvement doux est précisément tel que l'amour du repos et que la paresse naturelle le peut souffrir.

3. Le mouvement de l'amour-propre nous est si naturel que le plus souvent nous ne le sentons pas, et que nous croyons agir par d'autres principes.

4. Il me semble qu'on assure ordinairement qu'il y a plus de diversité entre les esprits qu'entre les visages. Je n'en suis pas bien sûr. Les visages, à force de se regarder les uns les autres, ne prennent point de ressemblances nouvelles; mais les esprits en prennent par le commerce qu'ils

(3) *Maximes et pensées de Fontenell*

ont ensemble. Ainsi les esprits, qui naturellement diffèrent autant que les visages, viennent à ne différer plus tant ; et la facilité qu'ont les esprits à se former les uns sur les autres fait que les peuples ne conservent pas l'esprit original qu'ils tireraient de leur climat.

5. Les anciens ont tout inventé, c'est sur ce point que leurs partisans triomphent: donc ils avaient beaucoup plus d'esprit que nous. Point du tout, mais ils étaient avant nous. J'aimerais autant qu'on les vantât sur ce qu'ils ont bu les premiers l'eau de nos rivières, et que l'on nous insultât sur ce que nous ne buvons que leurs restes. Si l'on nous avait mis en leur place, nous aurions inventé; s'ils étaient en la nôtre, ils ajouteraient à ce qu'ils trouveraient inventé. Il n'y a pas là grand mystère.

6. Je peindrais volontiers la nature avec une balance à la main, comme la justice, pour marquer qu'elle s'en sert à peser et à égaler à peu près tout ce qu'elle distribue aux hommes, le bonheur, les talents, les avantages et les désavantages des différentes conditions, les facilités et les difficultés qui regardent les choses de l'esprit.

7. Ce qui fait d'ordinaire qu'on est si prévenu pour l'antiquité, c'est qu'on a du chagrin contre son siècle, et que l'antiquité en profite. On met les anciens bien haut pour abaisser ses contemporains.

8. On ne se désabusera jamais de tout ce qui regarde l'avenir: il a un charme trop puissant. Les hommes, par exemple, sacrifient tout ce qu'ils ont à une espérance, et tout ce qu'ils avaient et ce qu'ils viennent d'acquérir, ils le sacrifient à une autre espérance. Il semble que ce soit là un ordre malicieux établi par la nature, pour leur ôter toujours d'entre les mains ce qu'ils tiennent. On ne se soucie guère d'être heureux dans le moment où l'on est : on remet à l'être dans un temps qui viendra, comme si ce temps qui viendra devait être autrement fait que celui qui est déjà venu.

9. On entend par le mot de bonheur, un état, une situation telle qu'on en désirât la durée sans changement : et en cela le bonheur est différent du plaisir, qui n'est qu'un sentiment agréable, mais court et passager, et qui ne peut jamais être un état. La douleur aurait bien plutôt le privilége d'en pouvoir être un.

10. A mesurer le bonheur des hommes seulement par le nombre et la vivacité des plaisirs qu'ils ont dans le cours de leur vie, peut-être y a-t-il un assez grand nombre de conditions assez égales quoique fort différentes. Celui qui a moins de plaisirs les sent plus vivement; il en sent une infinité que les autres ne sentent plus ou n'ont jamais sentis; et à cet égard, la nature fait assez bon devoir de mère commune. Mais si, au lieu de considérer ces instants répandus dans la vie de chaque homme, on considère le fond des vies même, on voit qu'il est fort inégal; qu'un homme qui a, si l'on veut, pendant sa journée, autant de bons moments qu'un autre, est tout le reste du temps beaucoup plus mal à son aise, et que la compensation cesse entièrement d'avoir lieu.

11. C'est donc l'état qui fait le bonheur; mais ceci est très-fâcheux pour le genre humain. Une infinité d'hommes sont dans des états qu'ils ont raison de ne pas aimer; un nombre presque aussi grand sont incapables de se contenter d'aucun état : les voilà presque tous exclus du bonheur, et il ne leur reste pour ressource que des plaisirs; c'est-à-dire des moments semés çà et là sur un fond triste qui en sera un peu égayé. Les hommes, dans ces moments, reprennent les forces nécessaires à leur malheureuse situation, et se remontent pour souffrir.

12. Celui qui voudrait fixer son état, non par la crainte d'être pis, mais parce qu'il serait content, mériterait le nom d'heureux. On le reconnaîtrait entre tous les autres hommes, à une espèce d'immobilité dans sa situation; il n'agirait que pour s'y conserver, et non pas pour en sortir. Mais cet homme-là a-t-il paru en quelque coin de la terre? On en pourrait douter, parce qu'on ne s'aperçoit guère de ceux qui sont dans cette immobilité fortunée; au lieu que les malheureux qui s'agitent composent le tourbillon du monde, et se font bien sentir les uns aux autres par les chocs violents qu'ils se donnent. Le repos même de l'heureux, s'il est aperçu, peut passer pour être forcé, et tous les autres sont intéressés à n'en pas prendre une idée plus avantageuse. Ainsi l'existence de l'homme heureux pourrait être assez facilement contestée. Admettons-la cependant, ne fût-ce que pour nous donner des espérances agréables; et d'ailleurs il est vrai que, retenus dans certaines bornes, elles ne seront pas chimériques.

13. Quoi qu'en disent les fiers stoïciens, une grande partie de notre bonheur ne dépend pas de nous. Si l'un d'eux, pressé par la goutte, lui a dit : « Je n'avouerai pourtant pas que tu sois un mal, » il a dit la plus extravagante parole qui soit jamais sortie de la bouche d'un philosophe. Un empereur de l'univers, enfermé aux Petites-Maisons, déclare naïvement un sentiment dont il a le malheur d'être plein : celui-ci, par engagement de système, nie un sentiment très-vif, et en même temps l'avoue par l'effort qu'il fait pour le nier. N'ajoutons pas à tous les maux que la nature et la fortune peuvent nous envoyer la ridicule et inutile vanité de nous croire invulnérables.

14. Il serait moins déraisonnable de se persuader que notre bonheur ne dépend point du tout de nous; et presque tous les hommes ou le croient, ou agissent comme s'ils le croyaient. Incapables de discernement et de choix, poussés par une impétuosité aveugle, attirés par des objets qu'ils ne voient qu'à travers mille nuages, entraînés les uns par les autres sans savoir où ils vont, ils composent une multitude confuse et tumultueuse, qui semble n'avoir d'autre dessein que de s'agiter sans cesse. Si, dans tous ces désordres, des rencontres favora-

bles peuvent en rendre quelques-uns heureux pour quelques moments, à la bonne heure; mais il est bien sûr qu'ils ne sauront ni prévenir ni modérer le choc de tout ce qui peut les rendre malheureux, ils sont absolument à la merci du hasard.

15. Nous pouvons quelque chose à notre bonheur, mais ce n'est que par nos façons de penser, et il faut convenir que cette condition est assez dure. La plupart ne pensent que comme il plaît à tous ceux qui les environnent; ils n'ont pas un certain gouvernail qui leur puisse servir à tourner leurs pensées d'un autre côté qu'elles n'ont été poussées par le courant. Les autres ont des pensées si fortement pliées vers le mauvais côté, et si inflexibles, qu'il serait impossible de les vouloir tourner d'un autre. Enfin, quelques-uns à qui ce travail pourrait réussir, et serait même assez facile, le rejettent, parce que c'est un travail, et en dédaignent le fruit qu'ils croient trop médiocre. Que serait-ce que ce misérable bonheur factice pour lequel il faudrait tant raisonner? Vaut-il la peine qu'on s'en tourmente? On peut le laisser aux philosophes avec leurs autres chimères : tant d'étude pour être heureux empêcherait de l'être!

16. Ainsi, il n'y a qu'une partie de notre bonheur qui puisse dépendre de nous; et de cette petite partie, peu de gens en ont la disposition, ou en tirent le profit. Il faut que les caractères ou faibles et paresseux, ou sombres et chagrins y renoncent tous. Il en est quelques-uns doux et modérés, et qui admettent plus volontiers les idées ou les impressions agréables; ceux-là peuvent travailler utilement à se rendre heureux. Il est vrai que, par la faveur de la nature, ils le sont déjà assez, et que le secours de la philosophie ne paraît pas leur être fort nécessaire; mais il n'est presque jamais que pour ceux qui en ont le moins besoin, et ils ne laissent pas d'en sentir l'importance. Surtout quand il s'agit du bonheur, ce n'est pas à nous de rien négliger. Ecoutons donc la philosophie qui prêche dans le désert une petite troupe d'auditeurs qu'elle a choisis, parce qu'ils savaient déjà une bonne partie de ce qu'elle peut leur apprendre.

17. Afin que le sentiment du bonheur puisse entrer dans l'âme, ou, du moins, afin qu'il y puisse séjourner, il faut avoir nettoyé la place et chassé tous les maux imaginaires. Nous sommes d'une habileté infinie à en créer, et quand nous les avons une fois produits, il nous est très-difficile de nous en défaire. Souvent même il semble que nous aimions notre malheureux ouvrage et que nous nous y complaisions. Les maux imaginaires ne sont pas tous ceux qui n'ont rien de corporel et ne sont que dans l'esprit; mais seulement ceux qui tirent leur origine de quelque façon de penser fausse, ou du moins problématique. Ce n'est pas un mal imaginaire que le déshonneur; mais c'en est un que la douleur de laisser de grands biens après sa mort à des héritiers en ligne collatérale et non pas en ligne directe, ou à des filles, et non à des fils. Il y a tel homme dont la vie est empoisonnée par un semblable chagrin. Le bonheur n'habite point dans des têtes de cette trempe : il lui en faut, ou qui soient naturellement plus saines, ou qui aient eu le courage de se guérir. Si l'on est susceptible des maux imaginaires, il y en a tant qu'on sera nécessairement la proie de quelqu'un. La principale force de ces sortes de monstres consiste en ce qu'on s'y soumet sans oser les attaquer, ni même les envisager; si on les considérait quelque temps d'un œil fixe, ils seraient à demi vaincus.

18. Assez souvent, aux maux réels, nous ajoutons des circonstances imaginaires qui les aggravent. Qu'un malheur ait quelque chose de singulier, non-seulement ce qu'il a de réel nous afflige, mais sa singularité nous irrite et nous aigrit. Nous nous représentons une fortune, un destin, un je ne sais quoi qui met de l'art et de l'esprit à nous faire un malheur d'une nature particulière. Mais qu'est-ce que tout cela? Employons un peu notre raison, et ces fantômes disparaissent. Un malheur commun n'en est point ordinairement moindre; un malheur singulier n'en est pas moins possible, ni moins inévitable. Un homme qui a la peste, lui cent millième, est-il moins à plaindre que celui qui a une maladie bizarre et inconnue?

19. Il est vrai que les malheurs communs sont prévus, et cela seul nous adoucit l'idée de la mort, le plus grand de tous les maux. Mais qui nous empêche de prévoir en général ce que nous appelons les maux singuliers? On ne peut pas prédire les comètes comme les éclipses, mais on est bien sûr que de temps en temps il doit paraître des comètes, et il n'en faut pas davantage pour n'être pas effrayé. Les malheurs singuliers sont rares : cependant il faut s'attendre à en essuyer quelqu'un; il n'y a presque personne qui n'ait eu le sien, et si on voulait, on leur contesterait avec assez de raison leur qualité de singulier.

20. Une circonstance imaginaire qu'il nous plaît d'ajouter à nos afflictions, c'est de croire que nous serons inconsolables. Ce n'est point que cette persuasion ne soit quelquefois une espèce de douceur et de consolation : elle en est une dans les douleurs dont on peut tirer gloire, comme dans celle de la perte d'un ami. Alors, se croire inconsolable, c'est rendre témoignage que l'on est tendre, fidèle, constant; c'est se donner de grandes louanges. Mais dans les maux où la vanité ne soutient pas l'affliction, et où une douleur éternelle ne serait d'aucun mérite, gardons-nous bien de croire qu'elle doive être éternelle. Nous ne sommes pas assez parfaits pour être toujours affligés; notre nature est trop variable, et cette imperfection est une de ses plus grandes ressources. Ainsi, avant que les maux arrivent, il faut les prévoir, du moins en général; quand ils sont arrivés, il faut prévoir que l'on s'en consolera; l'un rompt la première violence

au coup, l'autre abrége la durée du sentiment; on s'est attendu à ce que l'on souffre, et du moins on s'épargne par là une impatience, une révolte secrète qui ne sert qu'à aigrir la douleur; on s'attend à ne pas souffrir longtemps, et dès lors on anticipe en quelque sorte sur ce temps qui sera plus heureux; on l'avance. Les circonstances mêmes réelles de nos maux, nous prenons plaisir à nous les faire valoir à nous-mêmes, à nous les étaler, comme si nous demandions raison à quelque juge d'un tort qui nous eût été fait; nous augmentons le mal en y appuyant trop notre vue, et en recherchant avec tant de soin ce qui peut le grossir. On a, pour les violentes douleurs, je ne sais quelle complaisance qui s'oppose aux remèdes et repousse la consolation. Le consolateur le plus tendre paraît un indifférent qui déplaît. Nous voudrions que tout ce qui nous approche prît le sentiment qui nous possède; et n'en être pas plein comme nous, c'est nous faire une espèce d'offense; surtout ceux qui ont l'audace de combattre les motifs de notre affliction sont nos ennemis déclarés. Ne devrions-nous pas, au contraire, être ravis que l'on nous fît soupçonner de fausseté et d'erreur, des façons de penser qui nous causent tant de tourments?

21. Enfin, quoiqu'il soit fort étrange de l'avancer, il est vrai cependant que nous avons un certain amour pour la douleur, et que dans quelques caractères il est invincible. Le premier pas vers le bonheur serait de s'en défaire et de retrancher à notre imagination tous ces talents malfaisants, ou du moins de les tenir pour fort suspects. Ceux qui ne peuvent douter qu'ils n'aient toujours une vue saine de tout, sont incurables; il est bien juste qu'une moindre opinion de soi-même ait quelquefois sa récompense.

22. N'y aurait-il pas moyen de tirer des choses plus de bien que de mal, et de disposer son imagination de sorte qu'elle séparât les plaisirs d'avec les chagrins, et ne laissât passer que les plaisirs? Cette proposition ne le cède guère en difficulté à la pierre philosophale; et, si on la peut exécuter, ce ne peut être qu'avec le plus heureux naturel du monde et tout l'art de la philosophie. Songeons que la plupart des choses sont d'une nature très-douteuse, et que, quoiqu'elles nous frappent bien vite comme biens ou comme maux, nous ne savons pas trop au vrai ce qu'elles sont. Tel événement vous a paru d'abord un grand malheur, que vous auriez été bien fâché dans la suite qui ne fût pas arrivé; et si vous aviez connu ce qu'il apportait après lui, il vous aurait transporté de joie. Sur ce pied-là, quel regret ne devez-vous pas avoir à votre chagrin? Il ne faut donc pas se presser de s'affliger: attendons que ce qui nous paraît si mauvais se développe. Mais, d'un autre côté, ce qui nous paraît agréable peut amener aussi, peut cacher quelque chose de mauvais, et il ne faut pas se presser de se réjouir. Ce n'est pas une conséquence: on ne doit pas tenir la même rigueur à la joie qu'au chagrin

23. Un grand obstacle au bonheur, c'est de s'attendre à un trop grand bonheur. Figurons-nous qu'avant de nous faire naître, on nous montre le séjour qui nous est préparé, et le nombre infini de maux qui doivent se distribuer entre ses habitants. De quelle terrible frayeur ne serions-nous pas saisis à la vue de ce terrible partage où nous devrions entrer? Et ne compterions-nous pas pour un bonheur prodigieux d'en être quitte à si bon marché qu'on l'est dans ces conditions médiocres qui nous paraissent actuellement insupportables? Les esclaves, ceux qui n'ont pas de quoi vivre, ceux qui ne vivent qu'à la sueur de leur front, ceux qui languissent dans des maladies habituelles, voilà une grande partie du genre humain. A quoi a-t-il tenu que nous n'en fassions? Apprenons combien il est dangereux d'être hommes, et comptons tous les malheurs dont nous sommes exempts pour autant de périls dont nous sommes échappés.

24. Une infinité de choses que nous avons et que nous ne sentons pas feraient chacune le suprême bonheur de quelqu'un : il y a tel homme dont tous les désirs se termineraient à avoir deux bras. Ce n'est pas que ces sortes de biens, qui ne le sont que parce que leur privation serait un grand mal, puisse jamais causer un sentiment vif, même à ceux qui seraient le plus appliqués à faire tout valoir. On ne saurait être transporté de se trouver deux bras; mais en faisant souvent réflexion sur le grand nombre de maux qui pourraient nous arriver, on pardonne plus aisément à ceux qui arrivent. Notre condition est meilleure quand nous nous y soumettons de bonne grâce que quand nous nous révoltons inutilement contre elle.

25. Nous regardons ordinairement les biens que nous fait la nature ou la fortune, comme des dettes qu'elle nous paye, et par conséquent nous les recevons avec une espèce d'indifférence. Les maux, au contraire, nous paraissent des injustices, et nous les recevons avec impatience et avec aigreur. Il faudrait rectifier des idées si fausses. Les maux sont très-communs, et c'est ce qui doit naturellement nous échoir. Les biens sont très-rares, et ce sont des exceptions flatteuses faites en notre faveur à la règle générale.

26. Le bonheur est en effet bien plus rare qu'on ne pense. Je compte pour heureux celui qui possède un certain bien que je désire, et que je crois qui ferait ma félicité. Le possesseur de ce bien-là est malheureux. Sa condition est gâtée par la privation de ce qu'il a; la sienne l'est par d'autres privations. Chacun brille d'un faux éclat aux yeux de quelque autre; chacun est envié pendant qu'il est lui-même envieux; et si être heureux était un vice ou un ridicule, les hommes ne se le renverraient pas mieux les uns aux autres; ceux qui en seraient le plus accusés, les grands, les princes, les rois, seraient justement les moins coupables. Peu-

abusons-nous de cette illusion qui nous peint beaucoup plus d'heureux qu'il n'y en a, et nous serons ou plus flattés d'être du nombre, ou moins irrités de n'en être pas.

27. Puisqu'il y a si peu de biens, il ne faudrait négliger aucun de ceux qui tombent dans notre partage. Cependant, on en use comme dans une grande abondance, et dans une grande sûreté d'en avoir tant qu'on voudra. On ne daigne pas s'arrêter à goûter ceux que l'on possède : souvent on les abandonne pour courir après ceux que l'on n'a pas. Nous tenons le présent dans nos mains, mais l'avenir est une espèce de charlatan qui, en nous éblouissant les yeux, nous l'escamote. Pourquoi lui permettre de se jouer ainsi de nous? Pourquoi souffrir que des espérances vaines et douteuses nous enlèvent des jouissances certaines? Il est vrai qu'il y a beaucoup de gens pour qui ces espérances mêmes sont des jouissances, et qui ne savent jouir que de ce qu'ils n'ont pas. Laissons-leur cette espèce de possession si imparfaite, si peu tranquille, si agitée, puisqu'ils n'en peuvent avoir d'autre : il serait trop cruel de la leur ôter; mais tâchons, s'il est possible, de nous ramener au présent, à ce que nous avons, et qu'un bien ne perde pas tout son prix parce qu'il nous a été accordé.

28. Ordinairement on dédaigne de sentir les petits biens, et on n'a pas le même mépris pour les maux médiocres. Que la chose soit du moins égale. Si le sentiment des biens médiocres est étouffé en nous par l'idée de quelques biens plus grands auxquels on aspire; que l'idée des grands malheurs où l'on n'est pas tombé, nous console des petits biens que nous négligeons. Que savons-nous si ce ne seront pas les seuls qui s'offriront à nous? Ce sont des présents faits par une puissance avare, qui ne se résoudra peut-être plus à nous en faire; il y a peu de gens qui, quelquefois en leur vie, n'aient eu regret à quelque etat, à quelque situation dont ils n'avaient pas assez goûté le bonheur. Il y en a peu qui n'aient eux-mêmes, trouvé injustes quelques-unes des plaintes qu'ils avaient faites de la fortune. On a été ingrat, et on est puni.

29. Il ne faut pas, disent les philosophes rigides, mettre notre bonheur dans tout ce qui ne dépend pas de nous : ce serait trop le mettre à l'aventure. Il y a beaucoup à rabattre d'un précepte si magnifique; mais le plus qu'on en pourra conserver sera le mieux. Figurons-nous que notre bonheur devrait entièrement dépendre de nous, et que c'est par une espèce d'usurpation que les choses du dehors se sont mises en possession d'en disposer. Ressaisissons-nous, autant qu'il est possible, d'un droit si important et si dangereux à confier; remettons sous notre puissance ce qui en a été détaché injustement.

30. D'abord, il faut examiner, pour ainsi dire, les titres de ce qui prétend ordonner de notre bonheur : peu de choses soutiendront cet examen, pour peu qu'il soit rigoureux. Pourquoi cette dignité que je poursuis m'est-elle si nécessaire? C'est qu'il faut être élevé au-dessus des autres. Et pourquoi le faut-il? C'est pour recevoir leurs respects et leurs hommages. Et que me feront ces respects et ces hommages? Ils me flatteront très-sensiblement. Et comment me flatteront-ils, puisque je ne les devrai qu'à ma dignité, et non pas à moi-même? Il en est ainsi de plusieurs autres idées qui ont pris une place fort importante dans mon esprit : si je les attaquais, elles ne tiendraient pas longtemps. Il est vrai qu'il y en a qui feraient plus de résistance les unes que les autres; mais selon qu'elles seraient plus incommodes et plus dangereuses, il faudrait revenir à la charge plus souvent et avec plus de courage. Il n'y a guère de fantaisie que l'on ne mine peu à peu, et que l'on ne fasse enfin tomber à force de réflexions.

31. Mais comme nous ne pouvons point rompre avec tout ce qui nous environne, quels seront les objets extérieurs auxquels nous laisserons des droits sur nous? Ceux dont il y aura plus à espérer qu'à craindre. Il n'est question que de calculer, et la sagesse doit toujours avoir les jetons à la main. Combien valent ces plaisirs-là? Et combien valent les peines dont il faudrait les acheter ou qui les suivraient? On ne saurait disconvenir que, selon les différentes imaginations, les prix ne changent pas, et qu'un même marché ne soit bon pour l'un et mauvais pour l'autre. Cependant, il y a à peu près un prix commun pour les choses principales, et, de l'aveu de tout le monde, l'amour, par exemple, est un peu cher : aussi ne se laisse-t-il pas évaluer.

32. Pour le plus sûr, il en faut revenir aux plaisirs simples, tels que la tranquillité de la vie, la société, la chasse, la lecture, etc. S'ils ne coûtaient moins que les autres qu'à proportion qu'ils sont moins vifs, ils ne mériteraient point de leur être préférés, et les autres vaudraient autant leur prix que ceux-ci le leur; mais les plaisirs simples sont toujours des plaisirs, et ils ne coûtent rien. Encore un grand avantage, c'est que la fortune ne nous les peut guère enlever. Quoiqu'il ne soit pas raisonnable d'attacher notre bonheur à tout ce qui est le plus exposé aux caprices du hasard, il semble que le plus souvent nous choisissions avec soin les endroits les moins sûrs pour l'y placer. Nous aimons mieux avoir tout notre bien sur un vaisseau qu'en fonds de terre. Enfin, les plaisirs vifs n'ont que des instants, et des instants souvent funestes par un excès de vivacité qui ne laisse rien à goûter après eux, au lieu que les plaisirs simples sont ordinairement de la durée que l'on veut et ne gâtent rien de ce qui les suit.

33. Les gens accoutumés aux mouvements violents des passions trouveront sans doute fort insipide tout le bonheur que peuvent produire les plaisirs simples. Ce qu'ils appellent insipidité, je l'appelle tranquillité, et je conviens que la vie la plus comblée de ces sortes de plaisirs n'est guère qu'une vie

tranquille; mais quelle idée a-t-on de la condition humaine quand on se plaint de n'être que tranquille? Et l'état le plus délicieux que l'on puisse imaginer, que devient-il après que la première vivacité du sentiment est consumée? Il devient un état tranquille, c'est même le mieux qui puisse lui arriver.

34. Il n'y a personne qui dans le cours de sa vie n'ait quelques événements heureux, des temps ou des moments agréables. Notre imagination les détache de tout ce qui les a précédés ou suivis; elle les rassemble, et se représente une vie qui en serait toute composée, voilà ce qu'elle appellerait du nom de bonheur, voilà à quoi elle aspire, peut-être sans oser trop se l'avouer. Toujours est-il certain que tous les intervalles languissants qui, dans les situations les plus heureuses, sont et fort longs et en grand nombre, nous les regardons à peu près comme s'ils n'y devaient pas être. Ils y sont cependant, et en sont bien inséparables. Il n'y a point en chimie d'esprit si vif qui n'ait beaucoup de flegme. L'état le plus délicieux en a beaucoup aussi: beaucoup de temps insipide qu'il faut tâcher de prendre en gré.

35. Souvent le bonheur dont on se fait l'idée est trop composé et trop compliqué. Combien de choses, par exemple, seraient nécessaires pour celui d'un courtisan! du crédit auprès des ministres, la faveur du roi, des établissements considérables pour lui et pour ses enfants, de la fortune au jeu, des maîtresses fidèles et qui flattassent sa vanité, enfin, tout ce que peut lui représenter une imagination effrénée et insatiable. Cet homme là ne pourrait être heureux qu'à trop grands frais; certainement la nature n'en fera pas la dépense.

36. Le bonheur que nous nous proposons sera toujours d'autant plus facile à obtenir qu'il y entrera moins de choses différentes, et qu'elles seront moins indépendantes de nous. La machine sera plus simple, et en même temps plus sous notre main.

37. Si l'on est à peu près bien, il faut se croire tout à fait bien : souvent on gâterait tout pour attraper ce bien complet. Rien n'est si délicat, ni si fragile qu'un état heureux. Il faut craindre d'y toucher, même sous prétexte d'amélioration.

38. La plupart des changements qu'un homme fait à son état pour le rendre meilleur augmentent la place qu'il tient dans le monde, son volume, pour ainsi dire; mais ce volume plus grand donne plus de prise aux coups de la fortune. Un soldat qui va à la tranchée voudrait-il devenir un géant pour attraper plus de coups de mousquet? Celui qui veut être heureux se réduit et se resserre autant qu'il lui est possible. Il a ces deux caractères : il change peu de place, et en tient peu.

39. Le plus grand secret pour le bonheur, c'est d'être bien avec soi. Toute l'indulgence de l'amour-propre n'empêche point qu'on ne se reproche du moins une partie de ce qu'on a à se reprocher. Et combien est-on encore troublé par le soin humiliant de se cacher aux autres, par la crainte d'être connu, par le chagrin inévitable de l'être? on se fuit, et avec raison; il n'y a que le vertueux qui puisse se voir et se reconnaître. Je ne dis pas qu'il rentre en lui-même pour s'admirer et pour s'applaudir, et le pourrait-il, quelque vertueux qu'il fût? Mais comme on s'aime toujours assez, il suffit d'y pouvoir entrer sans honte, pour y rentrer avec plaisir. Il peut fort bien arriver que la vertu ne conduise ni à la richesse, ni à l'élévation, et qu'au contraire elle en exclue; car ses ennemis ont de grands avantages sur elle par rapport à l'acquisition de ces sortes de biens. Il peut encore arriver que la gloire, sa récompense la plus naturelle, lui manque; peut-être s'en privera-t-elle elle-même; du moins en ne la recherchant pas, hasardera-t-elle d'en être privée; mais une récompense infaillible pour elle, c'est la satisfaction intérieure. Chaque devoir rempli en est payé dans le moment; on peut sans orgueil appeler à soi-même des injustices de la fortune; on s'en console par le témoignage légitime qu'on se rend de ne les avoir pas méritées; on trouve dans sa propre raison et dans sa droiture un plus grand fonds de bonheur que les autres n'en attendent des caprices du hasard.

40. Il reste un souhait à faire sur une chose dont on n'est pas le maître, car nous n'avons parlé que de celles qui étaient en notre disposition, c'est d'être placé par la fortune dans une condition médiocre. Sans cela, et le bonheur et la vertu seraient très en péril. C'est là cette médiocrité si recommandée par les philosophes, si chantée par les poëtes, et quelquefois si peu recherchée par eux tous.

41. Je conviens qu'il manque à ce bonheur une chose qui, selon les façons de penser communes, y serait cependant bien nécessaire : il n'a aucun éclat. L'heureux que nous supposons ne passerait guère pour l'être; il n'aurait pas le plaisir d'être envié. Il y a plus : peut-être lui-même aurait-il de la peine à se croire heureux, faute de l'être cru par les autres; car leur jalousie sert à nous assurer de notre état, tant nos idées sont chancelantes sur tout et ont besoin d'être appuyées. Mais enfin, pour peu que cet heureux se compare à ceux que le vulgaire croirait plus heureux que lui, il sentira facilement les avantages de sa position; il se résoudra volontiers à jouir d'un bonheur modeste et ignoré, dont l'étalage n'insultera personne; ses plaisirs, comme ceux des amants discrets, seront assaisonnés du mystère.

42. Après tout cela, ce sage et vertueux, cet heureux est toujours un homme. Il n'est point arrivé à un état inébranlable que la condition humaine ne comporte point : il peut tout perdre, et même par sa faute. Il conservera d'autant mieux sa sagesse ou sa

vertu qu'il s'y fiera moins, et son bonheur qu'il s'en assurera moins.

43. La délicatesse est tout à fait digne des hommes : elle n'est produite que par les bonnes qualités de l'esprit et du cœur. On se sait bon gré d'en avoir; on tâche d'en acquérir quand on n'en a pas. Cependant, la délicatesse diminue le nombre des plaisirs, et on n'en a point trop. Elle est cause qu'on les sent moins vivement, et d'eux-mêmes ils ne sont point trop vifs.

44. La simplicité ne plaît point par elle-même : elle ne fait qu'épargner de la peine à l'esprit. La diversité, au contraire, par elle-même est agréable; l'esprit aime à changer d'action et d'objet; une chose ne plaît point précisément par être simple, et elle ne plaît point davantage à proportion qu'elle est plus simple; mais elle plaît par être diversifiée, sans cesser d'être simple; plus elle est diversifiée, sans cesser d'être simple, plus elle plaît. En effet, de deux spectacles dont ni l'un ni l'autre ne fatigue l'esprit, celui qui l'occupe le plus lui doit être le plus agréable. On n'admire point la nature de ce qu'elle n'a composé tous les visages que d'un nez, d'une bouche, de deux yeux; mais on l'admire de ce qu'en les composant tous de ces mêmes parties, elle les a faits fort différents. Voilà la simplicité et la diversité qui plaisent par leur union. L'une est peu digne d'être considérée, mais du moins aisée à considérer : son plus grand mal est d'être insipide. L'autre est piquante, digne d'attention, mais d'une étendue infinie, et qui égare trop l'esprit. Ainsi il arrive, quand elles s'unissent, que la simplicité donne de justes bornes à la diversité et que la diversité prête des agréments à la simplicité.

45. Les esprits originaux ont un sentiment naturel de leurs forces qui les rend entreprenants, même sans qu'ils s'en aperçoivent.

46. Pour les recherches laborieuses, pour la solidité du raisonnement, pour la force, pour la profondeur, il ne faut que des hommes. Pour une élégance naïve, pour une simplicité fine et piquante, pour le sentiment délicat des convenances, pour une certaine fleur d'esprit, il faut des hommes polis par le commerce des femmes. Il y en a en France plus que partout ailleurs, grâce à la forme de notre société; et de là nous viennent des avantages dont les autres nations tâcheront inutilement, ou de rabaisser, ou de dissimuler le prix.

47. La plupart des gens de guerre font leur métier avec beaucoup de courage : il en est peu qui y pensent. Leurs bras agissent aussi vigoureusement que l'on veut : leur tête se repose et ne prend presque part à rien.

48. Quel est ce mouvement impétueux de notre âme, qui s'irrite contre les maux qu'elle endure, et qui s'agite comme pour en secouer le joug? Pourquoi tâcher à les repousser loin de nous par des efforts violents dont nous sentons en même temps l'impuissance? Pourquoi prendre à partie, ou des astres qui n'ont en aucune sorte contribué à nos malheurs, ou une fortune, ou des destins qui n'ont point d'être hors de notre imagination? Que veulent dire ces plaintes adressées à mille objets dont elles ne peuvent être écoutées? Que veut dire cette espèce de fureur où nous entrons contre nous-mêmes, moins fondée encore que tous ces autres emportements? Soulageons-nous nos maux, ou les redoublons-nous? Malheureux, si nous n'avons que des moyens si faux et si peu raisonnables pour les soulager; insensés, si nous les redoublons. Mais quel sujet d'en douter? il n'est que trop sûr que nous les redoublons. Cet effort que nous faisons pour arracher le trait qui nous blesse l'enfonce encore davantage. L'âme se déchire elle-même par cette nouvelle agitation, et le mouvement extraordinaire où elle se met, excitant sa sensibilité, donne plus de prise sur elle à la douleur qui la tourmente. Tel a été l'art de la bonté de Dieu que dans les punitions mêmes que sa colère nous envoie, elle a trouvé moyen de nous y ménager une source d'un bonheur infini. Recevons avec soumission sincère de si justes punitions, et elles deviendront aussitôt des sujets de récompense. Nous n'aurons pas seulement effacé nos crimes, nous aurons acquis un droit à la souveraine félicité. Aveuglement de la nature, lumières célestes de la religion, que vous êtes contraires! La nature, par ses mouvements désordonnés, augmente nos douleurs, et la religion les met pour ainsi dire à profit par la patience qu'elle nous inspire. Si nous en croyons l'une, nous ajoutons à des maux nécessaires un mal volontaire; et si nous suivons les instructions de l'autre, nous tirons de ces maux nécessaires le plus grand de tous les biens.

49. Le médecin, éternellement obligé de conjecturer sur des matières très-douteuses, l'est aussi d'appuyer ses conjectures par des raisonnements assez solides, ou qui du moins rassurent et flattent l'imagination effrayée. Il doit souvent parler sans autre but que de parler ; car il a le malheur de ne traiter avec les hommes que dans le temps précisément où ils sont plus faibles et plus enfants que jamais. Cette puérilité de la maladie règne principalement dans le grand monde, et surtout dans une moitié de ce grand monde qui occupe plus les médecins, qui sait mieux les mettre à la mode, et qui a souvent plus besoin d'être amusée que guérie. Un médecin peut agir plus raisonnablement avec le peuple; mais en général, s'il n'a pas le don de la parole, il faut qu'il ait en récompense celui des miracles.

50. Il n'est pas surprenant que les effets de la nature donnent bien de la peine aux philosophes; les principes en sont si cachés, que la raison humaine ne peut presque sans témérité songer à les découvrir.

51. La beauté du jour est comme une beauté blonde qui a plus de brillant; mais la beauté

de la nuit est une beauté brune qui est plus piquante. Il semble pendant la nuit que tout soit en repos. On s'imagine que les étoiles marchent avec plus de silence que le soleil; les objets que le ciel présente sont plus doux, la vue s'y arrête plus aisément; enfin on rêve mieux, parce qu'on se flatte d'être alors dans toute la nature la seule personne occupée à rêver. Peut-être aussi que le spectacle du jour est trop uniforme: ce n'est qu'un soleil et une voûte bleue; mais il se peut que la vue de toutes ces étoiles, semées confusément et disposées au hasard en mille figures différentes, favorise la rêverie et un certain désordre de pensées où l'on ne tombe point sans plaisir.

52. Les plaisirs ne sont pas assez solides pour souffrir qu'on les approfondisse: il ne faut que les effleurer. Ils ressemblent à ces terres marécageuses sur lesquelles on est obligé de courir légèrement sans y arrêter jamais le pied.

53. Le plaisir et la douleur, qui sont deux sentiments différents, ne diffèrent pas beaucoup dans leur cause. Il paraît, par l'exemple du chatouillement, que le mouvement du plaisir poussé un peu trop loin devient douleur, et que le mouvement de la douleur un peu modéré devient plaisir. De là vient encore qu'il y a une tristesse douce et agréable: c'est une douleur affaiblie et diminuée. Le cœur aime naturellement à être remué. Ainsi les objets tristes lui conviennent, et même les objets douloureux, pourvu que quelque chose adoucisse. Il est certain qu'au théâtre la représentation fait presque l'effet de la réalité; mais enfin elle ne le fait pas entièrement: quelque entraîné que l'on soit par la force du spectacle, quelque empire que les sens et l'imagination prennent sur la raison, il reste toujours au fond de l'esprit, je ne sais quelle idée de la fausseté de ce qu'on voit. Cette idée, quoique faible et enveloppée, suffit pour diminuer la douleur de voir souffrir quelqu'un qu'on aime, et pour réduire cette douleur au degré où elle commence à se changer en plaisir. On pleure les malheurs d'un héros à qui l'on s'est affectionné, et dans le même moment l'on s'en console parce qu'on sait que c'est une fiction; et c'est justement de ce mélange de sentiments que se composent une douleur agréable et des larmes qui font plaisir. De plus, comme cette affliction, qui est causée par l'impression des objets sensibles et extérieurs, est plus forte que la consolation qui ne part que d'une réflexion intérieure, ce sont les effets et les marques de la douleur qui doivent dominer dans ce composé.

54. Le champ de la pensée est sans comparaison plus vaste que celui de la vue: on a tout vu depuis longtemps. Il s'en faut bien que l'on ait encore tout pensé. Cela vient de ce qu'une combinaison nouvelle des pensées connues est une pensée nouvelle, et frappe plus, comme nouvelle, que ne fera une pareille combinaison, si elle est possible, d'objets familiers aux yeux. Je dis si elle est possible; car il ne me le paraît guère de mettre dans la description d'une tempête, d'un printemps, etc., quelque objet qui ne s'y soit montré bien des fois.

55. Les philosophes anciens étaient plus poëtes que philosophes: ils raisonnaient peu, et enseignaient avec une entière liberté tout ce qu'ils voulaient.

56. Une nation qui aurait pris sur les autres une certaine supériorité dans les sciences s'apercevrait bientôt que cette gloire ne serait pas stérile, et qu'il lui en reviendrait des avantages aussi réels que d'une marchandise nécessaire et précieuse dont elle ferait seule le commerce.

57. Tout ce qui nous élève à des réflexions qui, quoique purement spéculatives, sont grandes et nobles, est d'une utilité qu'on peut appeler spirituelle et philosophique. L'esprit a ses besoins, peut-être aussi étendus que ceux du corps: il veut tout savoir; tout ce qui peut être connu lui est nécessaire; et rien ne marque mieux combien il est destiné à la vérité.

58. L'histoire ne fournit pas dans toute son étendue des exemples de vertu, ni des règles de conduite. Hors de là, ce n'est qu'un spectacle de révolutions perpétuelles dans les affaires humaines, de naissances et de chutes d'empires, de mœurs, de coutumes, d'opinions, qui se succèdent incessamment, enfin de tout ce mouvement rapide, quoique insensible, qui emporte tout et change continuellement la face de la terre.

59. Jamais la raison humaine n'a fait éclater tant d'orgueil et n'a laissé voir tant d'impuissance que dans la secte des stoïciens. Jusqu'où vous égarez-vous, faibles esprits des hommes, quand vous êtes abandonnés à vous-mêmes!

60. Vous vous imaginez que l'esprit humain ne cherche que le vrai? Détrompez-vous. L'esprit humain et le faux sympathisent extrêmement. Si vous avez la vérité à dire, vous ferez très-bien de l'envelopper dans des fables, elle en plaira beaucoup plus. Si vous voulez des fables, elles pourront bien plaire sans contenir aucune vérité. Ainsi le vrai a besoin d'emprunter la figure du faux pour être agréablement reçu dans l'esprit humain; mais le faux y entre bien sous sa propre figure, car c'est le lieu de sa naissance et de sa demeure ordinaire, et le vrai y est étranger.

61. Plusieurs vérités séparées, dès qu'elles sont en assez grand nombre, offrent si vivement à l'esprit leur rapport et leur mutuelle dépendance, qu'il semble qu'après avoir été détachées par une espèce de violence les unes d'avec les autres elles cherchent naturellement à se réunir.

62. Découvrir des vérités et en découvrir les sources, ce sont deux choses qui peuvent paraître inséparables, et qui cependant sont souvent séparées, tant la nature a été avare de connaissances à cet égard!

63. Le bonheur d'être vertueux peut quelquefois venir de la nature; mais le mérite de l'être ne peut jamais venir que de la raison.

64. Le vrai et le vraisemblable sont assez différents. Le vrai est tout ce qui est; le vraisemblable est ce que nous jugeons qui peut être, et nous n'en jugeons que par certaines idées qui résultent de nos expériences ordinaires. Ainsi le vrai a infiniment plus d'étendue que le vraisemblable, puisque le vraisemblable n'est qu'une petite portion du vrai, conforme à la plupart de nos expériences. Le vrai n'a pas besoin de preuves: il suffit qu'il soit et qu'il se montre. Le vraisemblable en a besoin: il faut, pour être reçu, qu'il se rapporte à nos idées communes. Incertains que nous sommes, et avec beaucoup de raison, sur l'infinie possibilité des choses, nous n'admettons possibles que celles qui ressemblent à ce que nous voyons souvent. Tout ce que verrait notre contemplateur serait vrai, et par là suffisamment prouvé, quelque extraordinaire qu'il fût; mais au théâtre, où tout est feint, il faut nécessairement que le vraisemblable prenne la place du vrai.

65. La nature produit dans tous les siècles des hommes propres à être de grands hommes; mais les siècles ne leur permettent pas toujours d'exercer leurs talents.

66. Les hommes qui ont un peu plus de génie que les autres, sont naturellement portés à rechercher la cause de ce qu'ils voient.

FORCE. Si on avait ôté, dit La Rochefoucauld, à ce qu'on appelle force, le désir de conserver et la crainte de perdre, il ne lui resterait pas grand' chose.

FORTUNE. Non-seulement la fortune est aveugle, mais elle rend aveugles ceux qu'elle caresse. (Cicéron.)

Ne vous fiez jamais à la fortune. Tous les avantages que la faveur vous accorde, ses richesses, ses honneurs, sa gloire, placez-les de manière qu'elle puisse les reprendre sans vous ébranler, et laissez toujours entre eux et vous un grand intervalle. (Sénèque.)

Un homme a-t-il acquis des biens en peu de temps, il passe dans la foule pour un sage dont la vie est réglée par de prudents efforts. Mais ces choses ne dépendent point des hommes. Dieu les dispense, lui qui tantôt élève l'un, tantôt abaisse l'autre sous le niveau de sa main. (Pindare.)

Il faut plus de puissance pour maîtriser la fortune que pour maîtriser les rois; l'homme vertueux est donc le plus grand des rois. (Varron.)

1. La fortune tient lieu de vertu à quelques-uns; et il y a des gens auxquels elle tient lieu de tout, de noblesse, d'esprit, de probité et de bonne mine. Tout leur mérite pour parvenir aux dignités, pour gagner la faveur des princes, c'est d'être heureux.

2. Une grande fortune court de grands risques. (Tacite.)

Quelque mauvais traitement que nous fasse la fortune, on ne la sent jamais si cruelle que lorsqu'elle nous a été favorable. (Boece.)

1. Comme la fortune ne voit pas le mérite, elle donne la palme au charlatan et couvre l'habileté de confusion.

2. Quelques hommes suivent la fortune, d'autres la mènent. (Bacon.)

1. La fortune n'est pas seulement inconstante comme la femme, mais encore folle comme la jeunesse.

2. La fortune rogne sur la durée ce qu'elle prodigue en faveur.

3. D'ordinaire la fortune ravale la supériorité de l'emploi par l'infériorité des mérites.

4. N'attends pas que la fortune te tourne le dos. (Balthasar Gracian.)

Chacun doit agir selon toute l'étendue de ses forces et, comme dit Véga, se mettre de bel air à la porte de la fortune. (Vitrian.)

1. La fortune distribue aveuglément et selon son caprice les rôles que chacun joue sur le grand théâtre du monde, ce qui est cause qu'il y a de si méchants acteurs, parce qu'il est très-rare que les hommes y fassent les personnages qui leur conviennent; ou, pour parler plus chrétiennement, cette fortune n'est autre chose que la providence de Dieu, qui souffre ce déréglement pour des raisons qui nous sont inconnues.

2. La fortune ne paraît jamais si aveugle qu'à ceux à qui elle ne fait pas de bien.

3. La fortune corrige de plusieurs défauts que la raison ne saurait corriger.

4. Il faudrait pouvoir répondre de sa fortune pour pouvoir répondre de ce qu'on fera. (La Rochefoucauld.)

1. Les grands seigneurs devraient plutôt régler leur dépense sur leur fortune que sur leur condition.

2. Il est plus difficile de recevoir les faveurs de la fortune sans s'enorgueillir qu'il ne l'est de souffrir ses disgrâces sans se laisser abattre.

3. Le mauvais usage que l'on fait de son bonheur, et qui est la cause ordinaire des disgrâces, ne vient que de ce que la plupart des hommes ne sont élevés que par la fortune, et non par le mérite. (De Vernage.)

La fortune est toujours civile et caressante envers les nouveaux venus. (Amelot de La Houssaye.)

1. Il ne manque à la fortune de bien des riches que la modération.

2. Il n'y a rien qui se soutienne plus longtemps qu'une médiocre fortune; rien dont on ne voie plus tôt la fin que d'une grande. (La Bruyère.)

Il n'y a rien dans le monde qui n'ait son moment décisif, et le chef-d'œuvre de la bonne conduite est de connaître et de prendre ce moment. (Le cardinal de Retz.)

Les fortunes promptes en tout genre sont les moins solides, parce qu'il est rare qu'elles soient l'ouvrage du mérite. Les fruits mûrs, mais laborieux de la prudence sont toujours tardifs. (Vauvenargues.)

Il est, dans les affaires des hommes, une marée qui, prise à son heure, les conduit à la fortune : s'ils manquent ce moment,

tout le voyage de leur vie tourne misérablement dans les écueils et la détresse.

(SHAKSPEARE.)

Les grandes faveurs de la fortune sont beaucoup plus difficiles à soutenir que ses plus fâcheuses disgrâces.

(L'abbé PRÉVOST.)

Il se trouve souvent que c'est un faquin qui est l'Achille ou l'Agamemnon des grandes pièces qui se jouent sur la terre.

(Léon DUVAL.)

1. Beaucoup de gens indiquent les moyens d'arriver à la fortune; mais très-peu savent enseigner la meilleure manière d'en jouir.

2. La fortune, qui souvent se prostitue, a aussi le sort d'une courtisane : on feint de la mépriser lorsqu'elle n'accorde point ses faveurs, et certaines dupes prennent cette affectation pour de la vertu.

(A. DE CHESNEL.)

FOU (*Prov.*). Les Italiens emploient ce proverbe : *Si tous les fous portaient le bonnet blanc, nous ressemblerions à un troupeau d'oies.*

La folie a encore donné naissance à d'autres proverbes, comme ceux-ci, par exemple :

1. *Le fou se trahit lui-même.* Les Latins disaient aussi : *Stultus ipse se prodit.*

2. Les Allemands emploient cette locution : *Le coucou chante son propre nom.*

3. *Qui ne sait être fou n'est pas sage.*

4. *Il vaut mieux être fou avec tous que sage tout seul.*

5. *Un fou avise un sage.*

6. *Les sages vont chercher la lumière, et les fous leur en donnent.*

7. *Au rire on connaît le fou.*

8. *Plus on est de fous, plus on rit.*

9. *Fou qui se tait passe pour sage.*

10. *Dieu aide à trois personnes : au fou, à l'enfant et à l'ivrogne.*

11. *Tous les fous ne portent pas la marotte.*

12. *Tête de fou ne blanchit jamais.*

13. *A barbe de fou l'on apprend à rire.*

14. *Les fous font les fêtes et les sages en ont le plaisir.*

15. *Les fous sont plus utiles aux sages que les sages aux fous.*

16. *Bonne journée fait qui de fou se délivre.*

En 1664 Mademoiselle d'Orléans, fille de Gaston, se trouvant dans la ville d'Eu, permit un soir que l'on jouât devant elle des proverbes. Un des assistants ayant été invité à jouer le sien, se mit à gambader, à faire des grimaces et mille singeries qui surprirent beaucoup la princesse. Elle lui demanda ce que signifiait cette scène burlesque? Il répondit alors avec un grand sang-froid : *Il ne faut qu'un fou pour en amuser bien d'autres.* Fort scandalisée, Mademoiselle le traita d'insolent, et lui défendit de jamais se présenter devant elle. Toutefois, la phrase du gentilhomme devint proverbiale.

FOURGON (*Prov.*). Pour blâmer une personne difforme qui raille une autre de ses défauts corporels, on dit : *La pelle se moque du fourgon;* ou bien : *le chaudron décrie la poêle.*

FOYER DOMESTIQUE. Heureux l'homme de bien qui considère son foyer comme l'unique asile du bonheur qu'il doit chercher ici-bas, et qui, près de sa compagne et de ses enfants, rencontre assez de douces joies pour demeurer indifférent aux plaisirs qui l'entraîneraient dans le monde. (N.)

Quel plaisir, au retour,
Quand le soir, près du feu, l'on se rappelle ensemble
Ce qu'on a vu tel jour, en tel endroit! il semble
Qu'on le revoit encore en se le racontant.

(COLLIN D'HARLEVILLE.)

Qu'ils sont doux, mais qu'ils sont rapides, les moments que les frères et les sœurs passent dans leurs jeunes années, réunis sous l'aile de leurs vieux parents!... La famille de l'homme n'est que d'un jour; le souffle de Dieu la disperse comme une fumée : à peine le fils connaît-il le père, le frère et la sœur. Le chêne voit germer ses glands autour de lui : il n'en est pas ainsi des enfants de l'homme. (CHATEAUBRIAND.)

L'aspect de la nature n'est pas joyeux l'hiver; celui du monde ne l'est guère. Vous craignez l'ennui des concerts, vous craignez l'ennui des spectacles, vous craignez surtout l'ennui des salons. C'est le cas de faire chez vous un grand feu, bien clair, bien vif, bien pétillant... et, ces dispositions prises, je vous engage à raconter ou bien à écouter des histoires au milieu de votre famille et de vos amis. (Charles NODIER.)

FOYER DOMESTIQUE (*Prov.*) Il a donné naissance à ce proverbe : *A chaque oiseau son nid paraît beau.*

FRAICHEUR DE MONSIEUR D'IMBERCOURT (*Dicton*). On appelait ainsi, proverbialement, une colique violente et subite, et voici ce qui avait donné lieu à ce dicton. M. d'Imbercourt, de la famille de Brimeu, était, au dire de Brantôme, un officier de la plus haute distinction et d'une bravoure éprouvée. Cependant, toutes les fois qu'il était au moment de combattre, il était saisi d'une colique telle qu'il fallait d'abord qu'il allât à l'écart se soulager de cette infirmité.

FRANCAIS. Comme il appartient à la vanité de l'homme de définir toutes choses, de prononcer un jugement sur chaque objet, les nations n'ont pas manqué de se caractériser les unes les autres par des vertus et des défauts dominants. Dans cette classification morale, le Français se trouve placé au premier rang des peuples civilisés par son esprit, son bon goût et sa bravoure; mais on le désigne en même temps comme l'emblème de la frivolité, de l'inconstance et de l'indiscrétion.

« Les Français, disait Florus, sont plus que des hommes dans le premier effort, et moins que des femmes dans le second. »

Selon le chancelier Bellièvre, « ils ne remuent les bras que lorsqu'ils ont de l'eau jusqu'au cou. »

« Il y a dans la puissance des Français, dit le comte de Maistre, il y a dans leur caractère, il y a dans leur langue surtout, une certaine force prosélytique qui passe l'ima-

gination. La nation entière n'est qu'une vaste *propagande*. Dieu veuille amener bientôt le moment où elle ne *propagera* que ce que nous aimons. »

« Le mérite des Allemands, écrit Mme de Staël, c'est de bien remplir le temps; le talent des Français, c'est de le faire oublier. »

« Un ouvrage dangereux publié en français, a dit M. de Bonald, est une déclaration de guerre à toute l'Europe. »

Le Pape Ganganelli disait que la poésie italienne est un *feu qui pétille;* la poésie espagnole, un *feu qui brûle;* la poésie française, un *feu qui éclaire;* et la poésie anglaise, un *feu qui noircit.*

Suivant un écrivain du XVIIe siècle, chaque nation, quand il s'agit d'une affaire importante, se reconnaît aux traits que voici : les Espagnols dorment; les Italiens jouent du violon ou de la mandoline; les Allemands fument; les Français promettent; et les Anglais manquent.

On a remarqué aussi que lorsqu'une nation européenne veut s'établir dans une terre étrangère et y fonder une colonie quelconque, si ce sont des Espagnols, ils y bâtissent un couvent; des Italiens y érigent une église; des Hollandais, une bourse; des Anglais, un fort; et des Français, enfin, un théâtre et une salle de bal.

Nous trouvons encore dans un livre les comparaisons suivantes

A table :

L'Allemand est mangeur, l'Anglais ivrogne, l'Espagnol frugal, l'Italien assez sobre et le Français délicat.

Les maris :

Sont maîtres en Allemagne, despotes en Angleterre, tyrans en Espagne, geôliers en Italie, et complaisants en France.

Quand il faut agir :

L'Allemand réfléchit, l'Anglais calcule, l'Espagnol se précautionne, l'Italien se glisse, et le Français s'élance.

En fait de conseils :

L'Allemand est lent, l'Anglais déterminé, l'Espagnol prévoyant, l'Italien subtil, et le Français précipité.

Quant au caractère :

L'Allemand est sérieux, l'Anglais est doux, l'Espagnol grave, l'Italien facile, et le Français gai.

On dit :

Ecrire en Italien, se vanter en Espagnol, tromper en Grec, et plaisanter en Français.

En fait de chant :

L'Allemand beugle, l'Anglais croasse, l'Espagnol pleure, l'Italien se plaint, et le Français fausse.

Charles-Quint disait :

On doit parler allemand à son cheval, anglais aux oiseaux, espagnol à Dieu, italien à sa maîtresse, et français à son ami.

Enfin on a lancé ce sixain dans le monde :

Quand un objet fait résistance,
L'Anglais, fier et vain, s'en offense,
L'Italien est désolé,
L'Espagnol est inconsolable,
L'Allemand se console à table,
Le Français est tout consolé.

Le bon goût est pour la France le plus adroit de tous les commerces.
(Colbert.)

Les Français savent faire des barricades, mais ils ne savent pas élever des barrières.
(Chesterfield.)

Il faut être en France enclume ou marteau. (Voltaire.)

Les Français ont en effet le sentiment qu'ils vous témoignent; mais ce sentiment s'en va comme il est venu. En vous parlant ils sont pleins de vous; ne vous voient-ils plus, ils vous oublient. Rien n'est permanent dans leur cœur : tout est chez eux l'œuvre du moment. (J.-J. Rousseau.)

Le caractère national semble pousser le Français à ne reconnaître pour supérieur que celui qui ne fut jamais son égal.
(Mallet du Pan.)

Nous sommes un peuple bien assis sur son sol, dans des frontières de terre ou de mer assez bien constituées; un peuple militaire et naval quand il le faut, agricole toujours, industriel de jour en jour davantage, commerçant sans une cupidité extrême, mais seulement à proportion de ses besoins, de ses agricultures, de ses industries; un peuple littéraire, artiste; un peuple de cœur; un peuple de tempérament le plus sociable, le plus fraternel et le plus cordial, dont le nom soit devenu parmi les peuples le proverbe des peuples doux; un peuple qui a des légèretés, des caprices, des mobilités, comme l'enfant des nations, mais qui n'a point de vice de caractère; qui a des colères, jamais des rancunes; un peuple soudain, qui va trop vite et trop loin quelquefois, mais qui revient aisément sur ses pas; un peuple difficile à gouverner si on lui commande, facile si on l'inspire.
(De Lamartine.)

Quand nous aurons appris à être justes envers toute la France d'autrefois, nous serons bien près de l'être envers tous les Français d'aujourd'hui. (Guizot.)

FRANCHISE. La franchise est l'une des plus belles qualités de l'homme. Lorsqu'elle existe en lui, c'est qu'il a horreur du mensonge, qu'il n'aime que la vérité, toute la vérité. Mais cette espèce de vertu réclame toutefois dans son exercice, afin d'être profitable, un tact tout particulier qui est rarement le partage de ceux que l'on appelle des hommes francs. La franchise toute nue dégénère très-facilement en brutalité, quelquefois même en cruauté. Dans ce cas, elle n'est nullement bienfaisante, car elle irrite les esprits sans les convaincre. On peut aussi appliquer à la franchise ce proverbe : *Toute vérité n'est pas bonne à dire;* ou, en d'autres termes, que pour faire écouter certaines vérités il y faut procéder avec ménagement. Afin d'être franc dans les bornes convenables, on doit se montrer en même temps d'une politesse parfaite, et faire emploi de ces circonlocutions, de ces amendements adroits qu'une âme délicate formule

aisément. Agir ainsi n est pas forfaire à la franchise ; ce n'est ni faiblesse, ni flatterie : c'est simplement avoir du cœur et la volonté de ne point blesser celui d'autrui.

FRATERNITÉ. Les religieux, les hommes de prières étant de tous les pays, dit la doctrine de Bouddha, ne sont étrangers nulle part. Il est écrit : ***La chèvre jaune est sans patrie, et le lama n'a pas de famille.***

FRELAMPIER (*Dicton*). Il y avait autrefois, dans chaque couvent, un religieux dont l'occupation spéciale était de soigner et d'allumer les lampes, et on l'appelait le *frère lampier*. De cette appellation, on fit dans la suite le mot *frelampier*, pour désigner un homme d'une médiocre capacité.

FRÈRE (*Prov.*). Montaigne a dit : « C'est à la vérité un beau nom et plein de distinction que le nom de frère ; mais ces meslanges de liens, ces partages, et que la richesse de l'un soit la pauvreté de l'autre, cela destrempe merveilleusement et relasche cette soudure fraternelle. » Ce sont peut-être ces paroles qui ont donné lieu à ce proverbe : ***La borne sied très-bien entre les champs de deux frères.*** Un autre proverbe s'exprime ainsi :

> *Le frère est ami de nature,*
> *Mais son amitié n'est pas sûre*

C'est une imitation de ce passage de Cicéron : ***Cum propinquis amicitiam natura ipsa peperit, sed ea non satis habet firmitatis.***

Un dicton espagnol est moins aimable encore, le voici : ***Partager comme frère ; le mien est mien ; le tien est à nous deux.***

FRISQUAIRES (*Prov.*). Nos pères faisaient fréquemment usage de ce proverbe : ***De trois choses Dieu nous garde : d'et cætera de notaires, quiproquo d'apothicaires, et boucon de lombards frisquaires***, c'est-à-dire actes épicés de notaires, âneries d'apothicaires et usure de prêteurs. ***Boucon*** signifie *appât* ; ***lombard***, prêteur ; et ***frisquaire***, rusé.

FRIVOLITÉ. Un signe certain de frivolité, c'est de s'occuper beaucoup des soins purement corporels. On ne doit s'y livrer qu'en passant. C'est à cultiver notre esprit que nous devons donner toute notre attention. (DE VERNAGE.)

Si la frivolité a quelque avantage, c'est que de petites joies lui font oublier de grands sujets de chagrin.

(DE LABOUÏSSE-ROCHEFORT.)

FROC (*Prov.*). On dit d'un homme coutumier du changement de métier ou de parti : ***Aujourd'hui dans un casque et demain dans un froc.*** Pour désigner aussi celui qui se débarrasse des attributs d'une profession, on emploie ce proverbe : ***Il jette le froc aux orties.***

FROMAGE (*Prov.*). Lorsqu'une fille a succombé à un penchant condamnable, on dit d'elle qu'elle ***a laissé aller le chat au fromage.***

FRUGALITÉ. La frugalité est louable, dit Guillaume Penn, si l'on y joint la libéralité. La première nous apprend à retrancher toutes dépenses superflues, et l'autre à les employer au profit de ceux qui en ont besoin. La frugalité, sans libéralité, est le premier pas vers l'avarice, et la libéralité, sans la frugalité, est le premier pas vers la prodigalité.

FRUGALITÉ (*Prov.*). Nos pères disaient, avec leur gros bon sens, à ceux dont la position réclamait l'économie : ***Si tu te trouves sans chapon, sois content de pain et d'oignon.***

FUNÉRAILLES. Selon Confucius, une douleur sentie, des larmes sincères, valent mieux dans les pompes funèbres que l'appareil somptueux.

G

GABEGIE (*Dicton*). Pour exprimer que quelque intrigue a lieu dans une affaire, on dit : ***Il y a là-dessous de la gabegie.*** Qu'est-ce que signifie le terme gabegie ? Voici quelle est l'opinion de Charles Nodier : « Ce mot trivial est d'un usage si commun dans le peuple qu'il n'est pas permis de l'omettre dans les dictionnaires, et qu'il est du moins curieux d'en chercher l'étymologie. Il est évident qu'il nous a été apporté par les Italiens, et que c'est une des compensations de peu de valeur que nous avons reçues d'eux, en échange des innombrables altérations que leur prononciation efféminée a fait subir à notre langue. ***Gabegie*** ou ***gabbegie*** est fait de ***gabba*** et de ***bugia***, ruse et mensonge. »

GAIN (*Prov.*). Pour signifier qu'il y a plus de bon sens à conserver ce qu'on a que de s'aventurer pour gagner davantage, on dit : ***Autant vaut bon gardeur que bon gagneur.*** Ce proverbe vient de ce vers d'Ovide :

> *Non minor est virtus quam quærere, parta tueri.*

GALIMATIAS ou **GALIMATHIAS** (*Dicton*). Dans un plaidoyer en latin, où il s'agissait de la soustraction d'un coq, par un nommé Mathias, l'avocat du demandeur, à force de ramener les mots ***gallus*** et *mathias*, s'embrouilla de telle manière, qu'il finit par dire ***galli mathias***, au lieu de ***gallus*** *mathiæ*. Depuis lors, on a toujours appelé *galimathias*, une confusion dans les choses ou dans le langage.

GALOCHE (*Prov.*). Autrefois, dans les colléges, les pensionnaires donnaient, par dérision, le nom de ***galoches*** aux externes, à cause de leur chaussure et de leur vie qui se partageaient entre la classe du collége et le foyer paternel. De ce sobriquet est venu le proverbe qu'on applique à l'individu dont la position n'est pas bien établie : ***Il est comme galoche, dedans et dehors.***

GALON (*Prov.*). Un proverbe, dont l'inventeur fut sans doute un fripon ou un Juif, dit : ***Quand on prend du galon, on n'en saurait trop prendre.***

GANT (*Dicton*). Jadis, dans les discussions qui se vidaient en champ-clos, les deux champions se présentaieut devant les juges et exprimaient leurs griefs. L'accusateur terminait sa plainte en jetant à terre son gant, pour gage de sa véracité et de la résolution où il était de soutenir son dire par les armes; et si l'accusé, en donnant un démenti, ramassait ce gant, le combat était décidé. C'est de cet usage qu'est venu le dicton *jeter le gant*, qui signifie défier un adversaire ou l'appeler à une lutte quelconque.

En Espagne on offrait autrefois une paire de gants aux personnes qui apportaient une bonne nouvelle, et on appelait cela la *paraganta*. Cet usage s'introduisit aussi en France, et depuis on a toujours dit : *Vous n'en aurez pas les gants*, quand on a voulu faire connaître à quelqu'un que, n'ayant point l'initiative d'une chose, il ne pouvait en recueillir les avantages.

GAUTIER-GARGUILLE (*Prov.*). Pour exprimer qu'on ne ménage personne, ni ami ni ennemi, on dit : *N'épargner ni gautier ni garguille.*

GENDRES (*Prov.*). On applique ce proverbe à celui qui fait la même promesse à deux personnes : *Il fait de sa fille deux gendres.*

GÉNÉROSITÉ. Les hommes vraiment généreux ne sont pas ceux qui dissipent leurs richesses à donner des festins et des jeux : ce sont ceux qui consacrent leur fortune à tirer de la misère des familles vertueuses, à les établir et à leur donner des secours à propos. (CICÉRON.)

La générosité est un désir de briller par des actions extraordinaires; c'est un habile et industrieux emploi du désintéressement, de la fermeté, de l'amitié, de la magnanimité, pour aller promptement à une grande réputation. (LA ROCHEFOUCAULD.)

La libéralité consiste moins à donner beaucoup qu'à propos. (LA BRUYÈRE.)

La générosité d'argent est facile ; il n'y a qu'à être riche pour en avoir. C'est celle qui ne coûte pas un sou, celle de l'âme, que j'estime. C'est une belle chose qu'un homme vraiment généreux, car il n'y a de grand sur la terre que le sacrifice de soi. (Le prince DE LIGNE.)

La médiocrité conçoit aussi difficilement la générosité que la peur a de peine à comprendre la gloire. (Emile DE GIRARDIN.)

GENIE. Tout ce qui forme l'esprit et le cœur est compris dans le caractère. Le génie n'exprime que la convenance de certaines qualités ; mais les contrariétés les plus bizarres entrent dans le même caractère et le constituent. (VAUVENARGUES.)

Le génie, c'est la patience. (BUFFON.)

Celui qui n'a qu'un talent peut être un grand génie; celui qui en a plusieurs est plus aimable. (VOLTAIRE.)

De même qu'un siècle influe sur un homme, un homme influe sur un siècle; et si un homme est le représentant des idées du temps, plus souvent aussi le temps est le représentant. (CHATEAUBRIAND.)

Dieu met dans l'homme de génie la faculté de concevoir le beau, mais c'est à l'homme de génie de le réaliser par le travail : Dieu donne la pensée, le diamant brut; c'est à lui à dégager cette pensée, à tailler ce diamant. (NISARD.)

Le génie est un diadème dont les diamants étincellent des larmes de celui qui le porte, et dont l'or brille du feu qui doit le consumer. (X.)

Le génie !... on le sent comme on sent la vertu !
(Mme Louise COLET.)

Le génie rend la passion vivifiante et profitable : la passion sans génie est un fléau. (A. DE CHESNEL.)

GEORGE (*Prov.*) Pour exprimer qu'il est convenable de laisser la liberté d'action à celui qu'éclaire l'expérience, on dit proverbialement : *Laissez faire à George, il est homme d'âge.*

GERBE (*Prov.*). On applique le proverbe que voici à celui qui déshonore l'habit qu'il porte : *Mieux vaut le lien que la gerbe*

GLANER (*Prov.*) On dit de celui qui fait un petit gain dans une affaire, après que d'autres y ont fait un plus grand, *qu'il a glané où un autre a moissonné.* On croit que ce proverbe vient d'une réponse faite par Antigone, roi de Macédoine. Ce prince se montrant très-rigoureux pour imposer ses sujets, et quelqu'un lui ayant fait observer que son prédécesseur, Alexandre le Grand, avait montré plus de bienveillance, il répondit : *Que ce n'était pas sans raison; d'autant qu'il moissonnait l'Asie, tandis que lui n'en recueillait que les restes.*

GLOIRE. Etre homme de bien et ne pas chercher à le paraître, c'est le vrai chemin de la gloire. (SOCRATE.)

Le mépris du triomphe est plus glorieux que le triomphe même. (TITE-LIVE.)

Personne n'est né pour notre gloire : ce qui fut avant nous, n'est point à nous. (SÉNÈQUE.)

La gloire des grands hommes se doit toujours mesurer aux moyens dont ils se sont servis pour l'acquérir. (LA ROCHEFOUCAULD.

Quand je vois une médaille dont un des côtés porte pour empreinte un visage de héros, je suis tenté de la retourner, et de chercher sur le revers des monceaux de cadavres et des piles d'ossements humains. (Horace WALPOLE.)

Nous avons si peu de vertus que nous nous trouvons ridicules d'aimer la gloire. (VAUVENARGUES.)

Il ne faut pas avoir de gloire dans les temps ou dans les pays où peu de gens la connaissent. Elle sera flétrie tout de suite. (Le prince DE LIGNE.)

Ce n'est pas seulement comme un ornement poétique que l'on doit rappeler les noms de Bayard, de Du Guesclin, de Turenne et autres : une âme faite pour la gloire doit penser comme Thémistocle, que

les lauriers de Miltiade à Marathon empêchent de dormir.

(Mme Adélaïde de Chesnel.)

Ne dédaignons pas trop la gloire; rien n'est plus beau qu'elle, si ce n'est la vertu. Le comble du bonheur serait de réunir l'une à l'autre dans cette vie. (Chateaubriand.)

Malheur au peuple qui voit s'élever beaucoup de colonnes triomphales : il perd en bonheur au delà de ce qu'il peut gagner en gloire. (De Labouïsse-Rochefort.)

Le plus beau privilége que donne la gloire, c'est de pouvoir avouer ses faiblesses.

(Mme Pauline Guizot.)

La gloire est comme la fortune, elle vient quelquefois chercher celui qui ne songeait point à elle. (A. de Chesnel.)

GLOSE (*Prov.*). Les Orléanais passent pour avoir l'esprit railleur, et comme le propre de la raillerie est d'amplifier les choses, on dit de quelqu'un qui allonge beaucoup l'explication moqueuse qu'il donne d'un fait : *C'est de la glose d'Orléans, elle est pire que le texte.*

GLOUTON (*Prov.*). Nos pères, qui se nourrissaient principalement de bœuf et de porc, disaient, on ne sait trop dans quel sens : *Chair de mouton, manger de glouton.*

GOURMANDISE. Quand je vois, écrit Addison, une table chargée de toute sa magnificence, je n'y vois que des gouttes, des hydropisies, des fièvres et mille autres maladies cachées sous les plats.

GOURMANDISE (*Prov.*). Parmi les proverbes inventés contre ce péché se trouvent ceux-ci :

1. *La gourmandise tue plus de gens que l'épée.*

2. *Je n'ai jamais vu mourir personne de faim, mais cent mille pour avoir trop mangé.*

3. *Il est avis au renard que chacun mange poule comme lui;* c'est-à-dire que beaucoup de gens ne songent guère, lorsqu'ils font bonne chère, que des milliers de gens ont à peine le pain qui leur est nécessaire.

Nos pères disaient encore, au sujet de la gourmandise : *Epargne de bouche vaut rente de pré.*

GOUPIL ou VOULPIL (*Prov.*). Vieux mot français qui signifie renard. Nos aïeux disaient d'une personne qui se livrait à la paresse lorsqu'elle avait besoin de travailler pour vivre : *A goupil endormi ne chet rien en la gueule.*

GOUT. 1. Le bon goût vient plus du jugement que de l'esprit.

2. Quand notre mérite baisse, notre goût diminue aussi.

3. Il est aussi ordinaire de voir changer les goûts qu'il est extraordinaire de voir changer les inclinations.

4. On renonce plus aisément à son intérêt qu'à son goût.

5. Notre amour-propre souffre plus impatiemment la condamnation de nos goûts que de nos opinions. (La Rochefoucauld.)

1. Le goût est une aptitude à bien juger les objets de sentiment. Il faut donc avoir de l'âme pour avoir du goût; il faut aussi de la pénétration, parce que c'est l'intelligence qui remue le sentiment. Ce que l'esprit ne pénètre qu'avec peine ne va pas souvent jusqu'au cœur, ou n'y fait qu'une impression faible : c'est là ce qui fait que les choses qu'on ne peut saisir d'un coup d'œil ne sont point du ressort du goût.

2. Le bon goût consiste dans un sentiment de la belle nature; ceux qui n'ont pas un esprit naturel ne peuvent avoir le goût juste.

(Vauvenargues.)

Tout ce qui gêne et contraint la nature est de mauvais goût; cela est vrai des parures du corps comme des ornements de l'esprit.

(J.-J. Rousseau.)

Le gout n'est pas un principe arbitraire, sujet à varier avec le caprice de tous les individus, et dénué de toute règle qui puisse faire distinguer le faux du véritable : sa base est la même dans l'esprit de tous les hommes; il est fondé sur les sentiments qui font partie de la nature humaine, et qui opèrent, en général, avec la même conformité que nos autres principes intellectuels.

(Blair.)

Le goût est la pudeur de l'esprit.

(Mme Emile de Girardin.)

GOUTTE (*Prov.*). On dit, à propos de cette très-désagréable affection : *Au mal de goutte, les médecins ne voient goutte*, ce qui est une imitation de ce vers d'Ovide :

Tollere nodosam nescit medicina podagram.

On fait usage aussi de cet autre proverbe : *Goutte tracassée est à demi pansée.*

GOUVERNEMENT. Les gouvernements, dit Ballanche, n'aiment pas les météores nouveaux; ils sont, comme Hérode, effrayés de l'étoile qui conduit les mages et éclaire les bergers; ils aiment à se réveiller le lendemain avec les idées et les habitudes de la veille; ils aiment à s'endormir paisibles dans la pensée que le jour suivant n'amènera aucune mutation, aucun événement imprévu.

GRANDS. Que les grands soient un modèle pour le public, c'est tout ce qu'on leur demande. (Cicéron.)

La plume des princes ne doit jamais être paresseuse. (Le roi René.)

1. Les grands de la terre ne pouvant donner la santé du corps ni le repos de l'esprit, on achète toujours trop cher tous les biens qu'ils peuvent faire.

2. Il y a de la bassesse à tirer avantage de sa qualité et de sa grandeur pour se moquer de ceux qui nous sont soumis.

3. Quand les grands espèrent de faire croire qu'ils ont quelque bonne qualité qu'ils n'ont pas, il est dangereux de montrer qu'on en doute; car en leur ôtant l'espérance de pouvoir tromper les yeux du monde, on leur ôte aussi le désir de faire les bonnes actions qui sont conformes à ce qu'ils affectent. (La Rochefoucauld.)

Il ne manquerait rien au bonheur des grands, s'ils savaient se modérer dans la bonne fortune. Plus la prospérité augmente, plus elle devient suspecte et sujette au ch...

gement. Comme on ne gagne pas toujours au jeu, c'est une grande adresse que de s'en retirer à propos. (De Vernage.)

Un prince oisif est, selon moi, un animal peu utile à l'univers. (Frédéric le Grand.)

Caresses des grands, monnaie qui passe partout : les sots s'en payent, et les honnêtes gens les souhaitent. (Lenet.)

De larrons à larrons il est bien des degrés,
Les petits sont pendus et les grands sont titrés.
(François de Neufchateau.)

L'affabilité des grands est la plus gracieuse, mais elle est la moins sincère. (A. de Chesnel.)

GRANDS HOMMES. Il en est des grands hommes, dit Amelot de la Houssaye, comme du soleil, dont on se plaint en été et qu'on loue en hiver. On les hait durant leur vie, et on en reconnaît le prix après leur mort.

GRATTER (*Prov.*). Pour exprimer que certains penchants sont une nécessité de notre origine, on fait usage de ce proverbe : *Qui naît poule aime à gratter.*

GRAVITÉ. La gravité est un mystère du corps, inventé pour cacher les défauts de l'esprit. (La Rochefoucauld.)

1. L'air sérieux et composé est fort trompeur : on s'en sert utilement pour couvrir ses défauts.

2. Quoique l'air sérieux lasse les autres et leur soit à charge, il fait cependant qu'on est souvent respecté et rarement méprisé.

3. Ceux qui n'ont ni esprit ni savoir emploient ordinairement la gravité pour persuader aux autres qu'ils ont un grand sens, de la pénétration et de la capacité. (X.)

GRAVITÉ (*Prov.*). Nos pères avaient coutume de dire : *Le plus grave des quadrupèdes est un âne, le plus grave des oiseaux est un hibou, le plus grave des poissons est une huître, et le plus grave des hommes est un sot.*

GRIVE (*Prov.*). Cet oiseau mange une très-grande quantité de raisin, ce qui fait dire d'un homme qui a bu à l'excès : *Il est soûl comme une grive.*

GUERRE. Il ne faut faire la guerre qu'à cinq choses : aux maladies du corps, à l'ignorance de l'esprit, aux passions du corps, aux séditions des villes et à la discorde des familles. (Pythagore.)

Les grandes guerres ne sont souvent que l'effet de la passion ou du ressentiment, de l'orgueil ou de l'avarice de quelques particuliers. (De Vernage.)

1. La guerre est un différend entre les souverains, qui ne se peut terminer par la justice, et qu'on est obligé de vider par la force.

2. La guerre est un mal sans remède, et il est des circonstances où l'on ne peut guère s'en garantir. L'homme est tellement constitué, que la société civile même exige quelquefois la guerre, pour jouir ensuite du bonheur de la paix. (L'abbé Prévost.)

Ne faudra-t-il pas signer la paix après la guerre? Que ne le fait-on tout d'un coup ? (Voltaire.)

GUERRE CIVILE. La guerre civile n'est jamais produite par les besoins de réforme qu'éprouve la nation : elle est toujours le fruit des coupables intrigues des ambitieux d'en haut ou d'en bas. Quand la masse du peuple succombe sous le poids d'une tyrannie quelconque, la révolution que celle-ci provoque est spontanée, générale, et n'a point de durée, parce qu'au vœu unanime qui l'a amenée succède immédiatement celui de rétablir l'ordre, condition sans laquelle tous les intérêts sont compromis ou demeurent en souffrance. Ajoutons d'ailleurs, avec Tacite, qu'une guerre civile qui se prolonge est une preuve de l'incapacité des deux partis. (N.)

H

HABILETÉ. 1. Il n'y a que les niais qui se connaissent et qui emploient habilement leur niaiserie.

2. La souveraine habileté consiste à bien connaître le prix des choses et l'esprit de son siècle. (La Rochefoucauld.)

On gagne peu de chose par habileté. (Vauvenargues.)

Rien n'est plus habile qu'une conduite irréprochable. (Desmahis.)

HABITUDE. Mon sachet de fleurs sert d'abord à mon nez ; mais après que je m'en suis servi huit jours, il ne sert plus qu'au nez des assistants. (Montaigne.)

Le temps et l'habitude font tout. Ce qui nous offense est la nouveauté de ce qui nous arrive : *Omnia novitate graviora sunt.* (Charron.)

On prend aisément les habitudes de ceux avec qui l'on vit, et il n'y a pas de mal à cela, lorsqu'elles ne sont ni méchantes ni dangereuses. (Le prince de Ligne.)

Les habitudes séculaires sont des habitudes coutumières ; et la manière d'être, lorsqu'elle est persistante, constitue un besoin d'être ainsi, et la presque impossibilité d'être autrement. (Pagès, de l'Ariége.)

L'habitude l'emporte toujours sur le sentiment. (A. de Chesnel.)

HAINE. C'est le propre de l'esprit humain de haïr celui qu'on a offensé. (Tacite.)

Lorsque notre haine est trop vive, elle nous met au-dessous de ceux que nous haïssons. (La Rochefoucauld.)

Il y a peu de passions où il n'entre de l'amour ou de la haine. La colère n'est qu'une aversion subite et violente, enflammée d'un désir aveugle de vengeance ; l'indignation, un sentiment de colère et de mépris ; le mépris, un sentiment mêlé de haine et d'orgueil ; l'antipathie, une haine violente et qui ne raisonne pas. (Vauvenargues.)

Avec de la haine, on n'est jamais ni juste ni vrai envers l'objet qui la cause.
(A. DE CHESNEL.)

HAINE (*Prov.*). Les Italiens ont ce proverbe : « Celui qui offense ne pardonne jamais : » *Chi offense non perdona mai.* C'est une imitation de la pensée de Tacite, rapportée plus haut : *Proprium humani ingenii est, odisse quem læseris.*

HALEINE (*Prov.*). Pour désigner quelqu'un qui possède de vigoureux poumons, on dit proverbialement qu'*il a l'haleine de saint Colomban.* Voici ce qui a donné lieu à ce dicton : Saint Colomban prêchait un jour dans les environs du lac de Zurich, lorsqu'il s'aperçut que, nonobstant son enseignement, les habitants du pays se disposaient à sacrifier au dieu Mars, au moyen d'une grande cuve pleine de bière. Il se mit alors à souffler sur cette cuve, qui se brisa, et toute la bière se répandit sur le sol. Les spectateurs, tout ébahis, s'écrièrent en se regardant les uns les autres : *Cet homme-là a une bonne haleine.*

HARDIESSE. On ferait beaucoup plus de choses, dit Malesherbes, si l'on en croyait moins d'impossibles.

HARASSÉ (*Dicton*). Lorsque, anciennement, les combats décidaient de la justice d'une cause, les roturiers ou *vilains*, comme on les appelait alors, ne se pouvaient battre qu'avec un long bâton, et les nobles seuls faisaient usage des armes. Les premiers avaient, pour parer les coups, un immense bouclier ayant près de deux mètres de hauteur, d'où il résultait que ce bouclier, nommé *harasse*, cachait l'homme entier. Deux trous seulement, pratiqués à portée des yeux, permettaient à chaque combattant de suivre les mouvements de son adversaire. La harasse qui, par son grand poids, fatiguait beaucoup celui qui s'en servait, a donné naissance à la locution *harassé*, dont on fait emploi pour désigner quelqu'un qui se trouve accablé de fatigue.

HERBE (*Prov.*). Pour demander à quelqu'un la raison de sa belle ou de sa mauvaise humeur, on lui dit proverbialement : *Sur quelle herbe avez-vous marché?* Cela vient de la croyance qu'on avait jadis et que quelques gens ont même encore, que le contact des pieds avec certaines plantes produit tel ou tel résultat.

De nos jours on cueille encore, comme au moyen âge, la veille de la Saint-Jean, toutes les herbes auxquelles on attribue des propriétés médicales, et, après les avoir passées par les flammes du feu de la Saint-Jean, on les conserve soigneusement pour en faire usage en guise de panacée. De là le proverbe : *Employer toutes les herbes de la Saint-Jean*, pour signifier qu'on a eu recours ou qu'on se servira de tous les moyens possibles pour venir à bout d'une affaire.

HÉRITAGE. Le meilleur héritage qu'un père puisse laisser à ses enfants, héritage préférable aux plus riches patrimoines, c'est la gloire de ses vertus et de ses belles actions. Les enfants doivent conserver intact un si précieux héritage. Imprimer une tache à la gloire de ses ancêtres, c'est un crime, c'est une impiété (CICÉRON.)

Celui qui a appris à se contenter de peu doit plus à la sagesse de son père, que celui qui hérite de grands biens ne doit à l'industrie du sien. (Guillaume PENN.)

HEROS. La plupart des héros sont comme de certains tableaux; pour les estimer, il ne faut pas les regarder de trop près.
(LA ROCHEFOUCAULD.)

Les héros sont faits comme les autres hommes, ils ont les mêmes faiblesses. Mais l'ambition, l'amour de la gloire, le désir de s'élever et de conserver une grande réputation, sont les causes les plus ordinaires de la fermeté et de l'intrépidité qu'ils font paraître dans les plus grands périls. (DE VERNAGE.)

Le héros et le grand homme mis ensemble ne pèsent pas un homme de bien.
(LA BRUYÈRE.)

L'héroïsme disproportionné aux moyens fait ressembler le grand homme à l'aventurier et transforme les grands desseins en chimères (DE LAMARTINE.)

HEURE (*Prov.*). L'expression *à la bonne heure*, nous vient des anciens, qui divisaient le jour en heures bonnes et en heures mauvaises, et qui, n'osant rien entreprendre pendant les dernières, avaient l'habitude de renvoyer les affaires *à la bonne heure.*

On disait jadis d'un parasite en quête d'un dîner : *Chercher midi où il n'est qu'onze heures.* On employait aussi cet autre proverbe : *Chercher midi à quatorze heures*, à propos des gens qui veulent trouver des difficultés où il n'en existe pas, et on faisait encore usage, dans le même cas, de ce dicton : *Chercher cinq pieds en un mouton.*

HEUREUX. Les heureux, dit La Rochefoucauld, ne se corrigent guère : ils croient toujours avoir raison, quand la fortune soutient leur mauvaise conduite.

HIC (*Dicton*). Anciennement, le lecteur d'une pièce manuscrite ou imprimée, qui voulait fixer l'attention sur un passage ou un mot remarquable, écrivait en regard : *Hic.* C'était l'abrégé de *hic advertendum* ou *hic sistendum*, c'est-à-dire, ici il faut s'arrêter ou faire attention. On prit alors l'habitude de s'écrier : *Voilà le hic*, quand on voulait exprimer qu'on était arrivé à une difficulté, ou à un point qui devait captiver l'attention, et ce dicton est encore en usage dans les mêmes circonstances. *Voilà le hic!* c'est-à-dire voilà la difficulté, voilà l'embarras.

HISTOIRE. Louis XII disait, en parlant de l'histoire : « Les Grecs ont fait peu de chose ; mais ils ont ennobli le peu qu'ils ont fait par la sublimité de leur éloquence. Les Français ont fait de grandes choses et en grand nombre, mais ils n'ont pas su les écrire. Les seuls Romains ont eu le double avantage de faire de grandes choses et de les célébrer dignement. »

Les seules bonnes histoires sont celles qui ont été écrites par ceux mêmes qui commandaient aux affaires, ou qui étaient participants à les conduire, ou au moins qui ont eu la fortune d'en conduire d'autres de même sorte. Que peut-on espérer d'un médecin traitant de la guerre, ou d'un écolier traitant les desseins des princes?
(MONTAIGNE.)

On fait beaucoup d'état de l'histoire pour les princes, et avec raison, puisqu'elle leur peut être utile, pourvu qu'on la leur montre comme il faut. Mais si on n'y apporte le discernement nécessaire, elle leur nuit souvent plus qu'elle ne leur sert, car l'histoire n'est d'elle-même qu'un amas confus de faits. Les gens dont on y parle sont pour l'ordinaire vicieux, imprudents, emportés. Leurs actions sont souvent rapportées par des écrivains peu judicieux qui louent et blâment les choses par caprice, et qui impriment par leurs discours mille mauvais modèles et mille mauvaises maximes dans l'esprit de ceux qui les lisent sans discernement. La plupart des choses sont bonnes et mauvaises, selon le tour qu'on y donne. La vie des méchants peut être aussi utile que celle des bons, quand elle est bien proposée, qu'on en fait voir la misère, et qu'on en inspire l'horreur. (NICOLE.)

La science de l'histoire ne consiste pas dans cette connaissance vague et stérile des faits et des dates, qui se borne à savoir en quel temps mourut un homme inutile ou funeste au monde, science uniquement de dictionnaire, qui chargerait la mémoire sans éclairer l'esprit. Je veux parler de cette histoire de l'esprit humain qui apprend à connaître les mœurs, qui nous trace de faute en faute et de préjugé en préjugé les effets des passions des hommes; qui nous fait voir ce que l'ignorance ou un savoir mal entendu a causé de maux, et qui suit surtout le fil du progrès des arts à travers ce choc effroyable de tant de puissances, et ce bouleversement de tant d'empires. C'est par là que l'histoire est précieuse. (MAFFÉI.)

C'est dans le vaste champ de l'histoire que l'on recueille une abondante moisson de maximes et de principes, toujours applicables au siècle dans lequel on vit, à quelques différences près, que le bon sens conduit à sentir. Quiconque la lira ainsi pourra dire qu'il aura lu avec intelligence et utilité, n'y eût-il que celle de prendre l'habitude de réfléchir et de combiner. (PECQUET.)

Nous voyons dans l'histoire, comme dans un miroir, l'image des fautes des hommes, et comme nous ne pouvons nous en corriger qu'en les considérant, et que nous ne sommes pas assez désintéressés pour les étudier dans nous-mêmes sans prévention et avec toute la liberté nécessaire pour en profiter, nous aimons naturellement à voir ces fautes dans les autres, parce que nous pouvons les examiner à loisir, sans que notre vanité y soit intéressée. (SAINT-RÉAL.)

Tous les événements et les détails de guerre, de batailles, de traités d'alliance, de belles ou d'infâmes actions que l'histoire présente à la postérité, sont presque tous anéantis les uns par les autres. Les seuls qui restent sont ceux, ou qui ont produit de grandes révolutions, ou un grand bien à l'humanité, ou ceux qui, ayant été écrits par quelque écrivain excellent, se sauvent de la foule, comme certains portraits, quoique d'hommes ordinaires, mais peints par de grands maîtres. L'histoire des nations est un ramas de crimes, de folies et de malheurs, parmi lesquels on voit quelques vertus, quelques temps heureux, comme on découvre des habitations répandues çà et là dans des déserts sauvages. (VOLTAIRE.)

L'histoire du passé est féconde en enseignements pour se mettre en garde contre l'avenir; mais les hommes apportent toujours, dans l'administration publique, l'inconséquence et l'aveuglement qui leur sont habituels dans leur vie privée. (A. DE CHESNEL.)

HOBEREAU (*Dicton*). Oiseau de proie dont les stations au même lieu sont toujours d'une longue durée. C'est par rapport à cette circonstance qu'on disait autrefois d'un gentilhomme campagnard qui avait l'habitude de demeurer en tout temps dans son manoir, ou bien encore d'aller s'installer chez ses voisins pour y vivre en parasite : *C'est un hobereau.*

HOC (*Dicton*). Pour faire connaître à une personne que telle chose lui est assurée, on emploie quelquefois ce dicton : *Cela vous est hoc.* On prétend que ce dernier mot vient de la langue romane, où il signifie *oui.*

HOMME. Il est difficile à l'homme de tracer une image exacte de l'homme. On se trouve, d'une part, juge et partie; de l'autre, on ne peut apprécier les actes d'autrui que d'après ses impressions propres, et chaque individu a les siennes. L'homme sait bien en général, sans aucun doute, ce qu'il devrait être; mais il ne convient pas volontiers de ce qu'il est. S'il fallait procéder comme J.-J. Rousseau l'a fait dans ses *Confessions*, beaucoup d'investigateurs donneraient peut-être aussi, comme lui, une bien triste idée de notre espèce; mais nous nous plaisons à croire qu'il ne faut pas établir rigoureusement ce qu'est le moral de l'humanité, d'après ce qu'on l'a trouvé dans une seule organisation, et même dans plusieurs. Nous nous garderons également, par la même raison, d'accueillir comme une sentence sans appel cette boutade de Chamfort qui s'écriait un jour : *L'homme est un sot animal, si j'en juge par moi!* Ce que nous pensons, par exemple, c'est que la femme serait très-apte, si n'était la passion, à reproduire les traits de notre sexe. Son tact tout particulier d'observation, la finesse de ses aperçus, la netteté de ses formules, la rapprocherait d'avantage d'une peinture vraie. Mais, nous le répétons, il faudrait alors qu'elle se dépouillât de la passion, et la femme sans passion ne serait plus femme. Qui sait même si, sans cette condition d'existence, elle posséderait la plupart des qualités qui nous la

font admirer? Au surplus, on peut se former une idée assez exacte de ce qu'est l'homme, en rassemblant, comme nous l'avons fait dans ce livre, et en s'imposant la tâche de le résumer ensuite, ce qu'ont dit les moralistes des vertus et des vices auxquels est soumise l'humanité. (N.)

Il n'y a pas grande différence entre un homme et un homme : la supériorité dépend de la manière dont on met à profit les leçons de la nécessité. (THUCYDIDE.)

Les hommes sont sur la terre comme une troupe de voyageurs que la nuit a surpris en passant dans une forêt. Ils marchent sur la foi d'un guide qui les égare; l'un va à droite, l'autre va à gauche; ils prennent tous diverses routes, et chacun croit suivre la bonne; plus il le croit, plus il s'en écarte; mais quoique leurs égarements soient différents, ils n'ont pourtant qu'une même cause : c'est le guide qui les a trompés, et la nuit qui les empêche de se redresser. (HORACE.)

Où trouver un homme qui soit pour lui-même un censeur sévère, un témoin, un accusateur, un juge, qui reconnaisse sa faute, s'appelle lui-même au tribunal de sa conscience, s'avoue coupable et se corrige? (CONFUCIUS.)

En aucune chose l'homme ne sait s'arrêter au point de son besoin de volupté, de richesse, de puissance; il embrasse plus qu'il ne peut étreindre : son avidité est incapable de modération. (MONTAIGNE.)

L'homme n'est absolument ni ange ni bête; mais le malheur veut que, quand il veut faire l'ange, il fait la bête. (PASCAL.)

Chaque homme appelle bon ce qui lui plaît, et mauvais ce qui lui déplaît. (HOBBES.)

1. L'analogie et le consentement unanime des hommes ne sont pas toujours des preuves suffisantes de la certitude des choses.

2. Dans le jugement et les éloges qu'il fait du mérite, le commun des hommes est semblable à l'eau de la rivière, qui élève ce qui est léger et enflé, et qui laisse aller au fond ce qui est de poids et solide.

3. Celui qui a une femme et des enfants a donné des otages à la fortune; car cette condition de père et d'époux est un obstacle aux grandes entreprises, soit dans la carrière du vice, soit dans celle de la vertu. (BACON.)

L'homme s'agite et Dieu le mène. (BOSSUET.)

1. La plupart des hommes ont, comme les plantes, des propriétés cachées que le hasard fait découvrir.

2. Les hommes et les affaires ont leur point de perspective. Il y en a qu'il faut voir de près pour en bien juger; et d'autres dont on ne juge jamais si bien, que quand on en est éloigné.

3. Il n'y a point d'homme qui ne se croie, en chacune de ses qualités, au-dessus de l'homme qu'il estime le plus.

4. Il est plus nécessaire d'étudier les hommes que les livres.

5. Chaque homme n'est pas plus différent des autres hommes qu'il ne l'est souvent de lui-même. (LA ROCHEFOUCAULD.)

La plupart des hommes ne se conduisent en toutes choses, même les plus saintes, que selon leur humeur et leur tempérament. (DE VERNAGE.)

Il n'est point d'homme, quelque mérite qu'il ait, qui ne fût très-mortifié, s'il savait tout ce que l'on pense de lui. (NICOLE.)

1. L'homme ne se sent pas naître, il oublie à vivre, et il souffre à mourir.

2. Il n'y a pour l'homme qu'un vrai malheur, qui est de se trouver en faute. (LA BRUYÈRE.)

L'homme est une créature sensuelle et philosophique : sensuelle, quand il obéit à ses appétits; philosophique, quand il est conduit par la science de Dieu et de lui-même. Le corps politique est comme celui de l'homme : plus il est philosophique, c'est-à-dire exempt de passions, mieux il se porte. (HARRINGTON.)

1. Le vrai caractère des hommes est de rabaisser ce qu'ils admirent, et de chercher des défauts dans ce qu'ils estiment.

2. L'homme est toujours trop faible quand il s'expose volontairement au danger. (L'abbé PRÉVOST.)

Les choses sont en repos lorsqu'elles sont à leur place : la place du cœur de l'homme est le cœur de Dieu. (Mme DE LAMBERT.)

Les hommes sont dans un état ce que des instruments de musique sont dans un orchestre : ils rendent des sons plus ou moins agréables, suivant qu'ils sont bien ou mal touchés. (LA BEAUMELLE.)

Nous sommes comme les rivières qui conservent leurs noms, mais dont les eaux changent toujours. (FRÉDÉRIC LE GRAND.)

1. On ne demande plus d'un homme s'il a de la probité, mais s'il a des talents; ni d'un livre s'il est utile, mais s'il est bien écrit. Les récompenses sont prodiguées au bel esprit, et la vertu reste sans honneurs. Il y a mille prix pour les beaux discours, aucun pour les belles actions.

2. Le goût des points de vue et des lointains vient du penchant qu'ont la plupart des hommes à ne se plaire qu'où ils ne sont pas : ils sont toujours avides de ce qui est loin d'eux. (J.-J. ROUSSEAU.)

L'homme est un instrument dont il faut savoir jouer. Il y a presque une case pour chaque individu : il faut la chercher. (Le prince DE LIGNE.)

1. Entre l'homme et Dieu, il n'y a que l'orgueil. Abaissez courageusement cette cataracte maudite, et la lumière entrera

2. L'homme est une créature maudite. Lorsqu'il entre dans la vie, le crime est dans son cœur et l'anathème sur son front : cette malédiction de Dieu est un dogme enraciné

dans les entrailles de l'humanité. Voyez les expiations de l'antiquité, les sacrifices des victimes humaines, les expiations pour purifier l'enfant nouveau-né ; il faut bien qu'il ait démérité de Dieu, puisque cette croyance est répandue sur tout le globe.

3. L'homme doit agir comme s'il pouvait tout, et se résigner comme s'il ne pouvait rien. (Joseph de Maistre.)

On est forcé de convenir qu'une puissance perturbatrice semble armer sans cesse l'homme contre l'homme.
(Le baron de Theis.)

Amour, vertu, génie, tout ce qui honore l'homme, l'homme l'a persécuté.
(Mme de Stael.)

1. Le peuple ne lit pas les lois, il lit les hommes, et c'est dans ce code vivant qu'il s'instruit.

2. Que l'homme est petit sur l'atome où il se meut! mais qu'il est grand comme intelligence! Il sait quand le visage des astres se doit charger d'ombre, à quelle heure reviennent les comètes après des milliers d'années, bien qu'il ne vive qu'un instant! Insecte microscopique inaperçu dans un pli de la robe du ciel, les globes ne lui peuvent cacher un seul de leurs pas dans la profondeur des espaces. Ces astres, nouveaux pour nous, quelles destinées éclaireront-ils? La révélation de ces astres est-elle liée à quelque nouvelle phase de l'humanité? vous le saurez, races à naître ; je l'ignore et je m'en vais. (Chateaubriand.)

Des sentiments élevés, des affections vives, des goûts simples, font un homme.
(De Bonald.)

Celui qui n'a point de nom, point d'amis, point d'argent, point de patrie, est du moins un homme; et celui qui a tout cela n'est pas davantage. (Walter Scott.)

Ce qui a toujours troublé la raison des fabricateurs de systèmes, c'est qu'ils ont toujours voulu faire tendre l'espèce humaine au bonheur, comme si l'homme était sans avenir, comme si tout finissait avec la vie, comme si enfin on pouvait être d'accord sur les appréciations du bonheur. (Ballanche.)

Un homme ne peut presque rien par lui-même : il peut beaucoup lorsqu'il sait se faire aider par les autres.
(Mme Pauline Guizot.)

Peuples, partis ou individus, les hommes, dans les grandes circonstances de leur destinée, se trompent de deux façons diverses et également fatales. Tantôt, indécis et découragés, ils s'abandonnent eux-mêmes, restent inactifs comme des spectateurs impuissants, et s'en remettent de tout leur sort à cette force inconnue que, selon leur foi ou leur impiété, ils appellent la Providence, la fatalité ou le hasard. Tantôt, aveuglément confiants et étourdis, ils s'agitent selon les caprices de leur imagination ou de leur désir, croyant que tout leur est possible et que rien ne les empêchera de réussir comme ils veulent et espèrent. Dieu ne tolère, ne laisse impunie ni l'une ni l'autre erreur. Il veut que les hommes prennent leur part dans la conduite de leurs propres affaires et en acceptent le travail comme les chances. Et en même temps il ne souffre pas que les hommes se figurent qu'ils disposeront à leur gré des événements, et que toutes choses se plieront à leurs intérêts ou à leurs fantaisies. Avec ceux qui ne veulent rien faire pour eux-mêmes et qui attendent que Dieu les tire de peine, Dieu attend aussi et les laisse souffrir. A ceux dont la présomption se promet et tente tout ce qu'ils désirent, Dieu envoie des obstacles et des échecs qui les obligent à comprendre qu'il y a autour d'eux des forces, des droits, des intérêts autres que les leurs et avec lesquels il faut compter et traiter. (Guizot.)

Si l'homme était parfait, il ne serait plus question de le peindre, il suffirait de le nommer. (Charles Nodier.)

Pris en masse, les hommes se valent et ils se donnent en général le plaisir de faire à peu près tout le mal qu'ils peuvent.
(Sainte-Beuve.)

Dans tous les genres de vie que j'ai examinés, j'ai vu l'espèce humaine divisée en deux grandes classes : ceux qui *montent* et ceux qui sont *montés*. La grande lutte de la vie semble établie pour décider à qui restera la selle. (Washington Irving.)

L'homme naît bon, et est dépravé, c'est vrai; mais il n'est pas dépravé de sa nature, ce serait insulter Dieu le créateur. Il n'est pas dépravé par son état natif, il est dépravé par son temps, il est dépravé par le bourbier infâme qu'on appelle la société, et qui le porte dans ses bords. Quittez la société, reprenez l'indépendance antique, allez dans les forêts au milieu des ours et des panthères, allez sous l'ombrage des cieux et de la providence de Dieu, vous vous retrouverez. (Lacordaire.)

Pour une femme, le malheur est une destinée à laquelle il suffit qu'elle se soumette avec dignité, pour être à la hauteur de son rôle; pour un homme, c'est un ennemi avec lequel il doit se battre le front haut et la main haute, et tant pis pour lui s'il est vaincu. (Jules Janin.)

Il y a de la fortune dans la vie de tous les hommes, mais il y a aussi de la conduite.
(Saint-Marc Girardin.)

Nous pardonnons tout au fort, rien au faible. (Constant Berrier.)

Il est des hommes dont la polémique sue l'hypocrisie, dont l'opposition est un calcul, dont la profession est un métier et dont le culte politique n'est que le culte de leur personne. (X.)

1. On fuit les grands parce qu'ils sont dédaigneux, les petits parce qu'ils sont envieux, et l'on n'a guère à se louer de l'espèce intermédiaire.

2. C'est presque toujours malgré lui qu'un homme en estime un autre.
(A. de Chesnel.)

HONNETES GENS. L'homme honnête est toujours paisible, égal et tranquille. Tou-

jours le méchant vit dans le trouble, et des douleurs secrètes dévorent son cœur.

(CONFUCIUS.)

Quand pour sa droicture, je ne suyvrais pas le droict chemin, je le suyvrais pour avoir trouvé par expérience qu'au bout du compte, c'est communément le plus heureux et le plus utile. (MONTAIGNE.)

L'homme de bien se pique plus d'être constant que d'être habile, et n'a d'autre règle de ses actions que sa conscienée.

(Balthasar GRACIAN.)

On n'apprend pas aux hommes à être honnêtes gens, et on leur apprend tout le reste, et cependant ils ne se piquent de rien tant que de cela. Ainsi ils ne se piquent de savoir que la seule chose qu'ils n'apprennent pas. (PASCAL.)

1. Les grandes réputations d'être honnête homme sont souvent plus fondées sur les manières et sur un grand art de paraître honnête, que sur un mérite véritable et solide.

2. Le vrai honnête homme est celui qui ne se pique de rien. (LA ROCHEFOUCAULD.)

Il y a dans l'expression de l'honnête homme indigné, quelque chose qui répond à l'idée que nous nous faisons de la colère divine. (Mme DE SÉVIGNÉ.)

L'honnête homme est celui qui reconnaît ses fautes de bonne foi, qui les avoue franchement, et qui travaille sincèrement à s'en corriger. (DE VERNAGE.)

Rien n'est plus auguste sur la terre qu'une âme honnête et un cœur pur; rien de plus noble que les vertus obscures et les vertus secrètes de l'homme de bien. Il coule dans la paix ses jours tranquilles; il arrive plein d'espérance à la borne fatale où les faux héros succombent et se désespèrent. Il a vécu en grand homme; il meurt en grand homme, quels qu'aient été ses destins et sa renommée. (YOUNG.)

Les honnêtes gens se lient par les vertus, le commun des hommes par les plaisirs, et les scélérats par les crimes.

(Mme DE LAMBERT.)

Rien n'est plus dangereux qu'un homme poli qui n'est point honnête homme, parce qu'il sait prendre toutes les apparences de la bonté, et qu'il n'en a jamais les sentiments.

(L'abbé PRÉVOST.)

L'honnête homme est un juge supérieur, même dans les choses qui semblent avoir le moins de rapport avec la vertu. Il a un tact moral qui tend à tout, et que le méchant n'a point. Celui qui sent toute la force et toute l'étendue de cette pensée, est homme de bien, ou était né pour le devenir.

(DESMAHIS.)

Je n'aime pas qu'on donne le nom d'honnêtes gens à ceux qui ne volent pas, parce qu'ils sont riches ou qu'ils ont peur d'être pendus. Je déclare dignes de cette fin, tous ceux qui ne font pas autant de bien qu'ils le peuvent, qui s'aiment aux dépens des autres, qui ne sont capables ni d'enthousiasme, ni d'admiration, ni de compassion, ni d'amitié. C'est usurper la vie que se borner à ne pas nuire : les morts en font autant, et n'exigent rien pour cela.

(Le prince DE LIGNE.)

Il y a trois choses qu'un honnête homme ne doit jamais permettre qu'on offense réellement devant lui, quoi qu'il en puisse penser : c'est sa patrie, sa religion et sa famille.

(La princesse DE SALM.)

Ce ne sont pas toujours les honnêtes gens qui le paraissent. (CONSTANT BERRIER.)

HONNEUR. Le plus court chemin de l'honneur est d'être ce qu'on désire de paraître.

(SOCRATE.)

Je ne voudrais pour rien au monde, avoir déshonneur à la parole que j'ai donnée.

(Le roi RENÉ.)

Quiconque n'estime pas l'honneur méprise la vertu. (BALTHASAR GRACIAN.)

L'honneur acquis est caution de celui qu'on veut acquérir.

(LA ROCHEFOUCAULD.)

Dans le crime il suffit qu'une fois on débute;
Une chute toujours entraîne une autre chute;
L'honneur est comme une île escarpée et sans bords:
On n'y peut plus rentrer dès qu'on en est dehors.

(BOILEAU-DESPRÉAUX.)

Le trafic de l'honneur n'enrichit pas.

(VAUVENARGUES.)

La conscience et l'honneur bien entendus sont liés plus étroitement qu'on ne pense; ou du moins dans tous les cas où ils ne sont point opposés, la loi de l'honneur est aussi indispensable que celle de la conscience. (L'abbé PRÉVOST.)

Personne ne saurait nous enlever l'honneur, c'est nous qui le perdons.

(A. DE CHESNEL.)

HONNEURS. On avilit les distinctions en les prodiguant. (CORNELIUS NEPOS.)

Le principe de la monarchie se corrompt lorsque l'honneur a été mis en contradiction avec les honneurs, et qu'on peut être à la fois couvert d'infamie et de dignités.

(MONTESQUIEU.)

La raison permet sans doute d'être flatté des honneurs, mais sans les exiger ni les attendre. Leur jouissance peut augmenter notre bonheur, leur privation ne doit point l'altérer. C'est en cela que consiste la véritable sagesse, et non dans l'affectation à mépriser ce que l'on souhaite. C'est mettre un trop grand prix aux honneurs, que de les fuir avec empressement, ou de les rechercher avec avidité; le même excès de vanité produit ces deux effets contraires.

(D'ALEMBERT.)

HONTE. La honte, dit Tacite, nous corrige, comme la nécessité corrige les pauvres, et le dégoût corrige les riches.

HORATIANA (1). 1. Il eut un cœur de bronze, enceint d'un triple acier, celui qui le premier osa confier à la fureur des flots une barque fragile.

2. La pâle mort renverse d'un seul et

(1) *Maximes et pensées d'Horace.*

même coup de pied et les cabanes des pauvres et les palais des rois. La brièveté de la vie nous défend de concevoir de longues espérances.

3 Evitez de vous embarrasser du lendemain ; et quels que soient les jours qui vous seront destinés, sachez les mettre à profit.

4. L'argent que la terre retient caché dans son sein n'est d'aucune valeur. C'est ainsi que vous pensez, Salluste, vous qui n'estimez les richesses qu'autant qu'on en fait un bon usage.

5. Dompter son ambition, c'est avoir un empire plus étendu que si vous réunissiez la Libye à l'Espagne, et que l'une et l'autre Carthage fussent soumises à votre obéissance.

6. Conserver une âme égale dans les revers, et dans la prospérité réprimer une joie insultante, c'est à quoi vous devez penser, puisqu'il vous faut mourir.

7. Que vous soyez riche ou pauvre, descendant d'Inachus ou d'un plébéien, peu importe, l'inexorable mort ne fait point de grâce.

8. Celui qui est surpris en mer par un violent orage, demande aux dieux le repos, dès qu'un épais nuage cache la lune, et dérobe la clarté des astres sur lesquels le pilote se fie. Le Thrace, furieux guerrier, les Mèdes, aux brillants carquois, le demandent, Grosphus, ce repos que ni les pierreries, ni la pourpre, ni l'or, ne peuvent acheter. Les richesses ne le donnent pas, et le licteur qui marche devant un consul ne peut écarter les malheureux bouleversements de l'âme, ni chasser les soucis qui volent autour des lambris dorés. Le bonheur est dans la médiocrité. Pour celui qui a plaisir à voir briller sur sa table frugale la vaisselle de son père, ni la crainte, ni une sordide cupidité, n'interrompent son doux sommeil. Présomptueux que nous sommes! pourquoi tant de projets pour l'avenir, quand la vie est si courte? Pourquoi changer de climats? Quel homme, en fuyant sa patrie, peut aussi se fuir lui-même? Les soucis rongeurs montent avec nous sur le vaisseau, et ne nous quittent pas, même au milieu des armes, plus agiles que les cerfs à la course, et plus rapides que les vents qui chassent les nuages.

9. La crainte et les menaces des dieux accompagnent partout l'ambitieux. Parcourt-il les mers, le noir chagrin s'assied sur son vaisseau; monte-t-il à cheval, il galope avec lui.

10. Si les marbres de Phrygie, si la pourpre éclatante, si le Falerne et le parfum de Perse ne peuvent soulager les peines de l'âme, pourquoi m'aviserais-je, pour suivre le nouveau goût, de faire décorer un salon avec une magnificence qui me mettrait en butte à l'envie? Pourquoi changerais-je ma petite terre de Sabine contre des richesses plus considérables, et par conséquent plus embarrassantes?

11. Il est doux, il est glorieux de mourir pour sa patrie; la mort poursuit le lâche dans sa fuite; mais la valeur, incapable de plier, se couvre d'une gloire impérissable.

12. Le scélérat a beau fuir au plus loin, il est bien rare que la peine au pied boiteux ne finisse par l'atteindre.

13. Ni la fureur d'un peuple qui commande l'injustice, ni les menaces d'un despote, ni la violence de l'Auster, tyran de la mer Adriatique, ni la foudre échappée de la redoutable main de Jupiter ne sauraient ébranler l'homme juste et ferme dans ses résolutions; que l'univers entier s'écroule, ses ruines le frapperont sans l'émouvoir.

14. La force, dépourvue de prudence, tombe accablée de son propre poids; au lieu que les dieux en augmentent les ressorts quand elle est conduite avec sagesse; mais ces mêmes dieux la détestent dans l'homme dont l'âme ne s'occupe en tout qu'à faire le mal.

15. Un soldat racheté au poids de l'or retournera-t-il au combat avec plus d'ardeur? C'est ajouter la perte de sa rançon à son infamie. De même que la laine une fois teinte ne revient point à sa couleur primitive, ainsi le vrai courage ne reprendra plus la place que la honte lui aura fait perdre.

16. Quand, par un changement qui leur est agréable, les riches se trouvent sous l'humble toit du pauvre, à une table où règne la propreté, sans lits de pourpre et sans tapisseries, souvent leur visage s'épanouit, et le plaisir dissipe tous leurs soucis.

17. Dieu, dans sa prudence, a enveloppé l'avenir d'épaisses ténèbres, et il se rit des mortels qui se tourmentent d'inquiétudes pour voir bien au delà. Souvenons-nous de disposer du présent avec sagesse : les autres événements prendront leur cours comme les eaux d'un fleuve.

18. Celui-là sera bien maître de lui-même et vivra gaiement, qui chaque jour pourra dire : J'ai vécu. Demain, que Jupiter couvre le ciel d'affreux nuages, ou qu'il laisse le soleil briller de tout son éclat, il ne pourra rendre vain ce qui est passé, ni changer ce qu'une fois le temps aura emporté dans sa fuite. La fortune, qui se plaît dans le tracas et dans les revers, qui n'a de constance que dans une cruelle bizarrerie de jeux, fait passer de l'un à l'autre les honneurs sur lesquels on ne doit pas compter, accordant ses faveurs tantôt à moi, tantôt à un autre. Veut-elle se fixer pour moi? j'y consens. Agite-t-elle ses ailes pour s'enfuir promptement? je lui rends ses dons, et je m'enveloppe dans ma vertu, content d'une pauvreté sans dot, mais riche de probité.

19. Des forts naissent les forts; le vigoureux taureau et le fier étalon tiennent de leur race, et les aigles féroces n'engendrent pas de timides colombes : mais l'éducation ajoute aux qualités naturelles, et de bonnes instructions fortifient l'âme. Au contraire, les mœurs viennent-elles à se perdre, les vices flétrissent les belles dispositions dont nous a doués la nature.

20. Le châtiment marche de près à la suite du vice.

21. La valeur ignorée diffère peu de la lâcheté ensevelie.

22. C'est à tort qu'on appellerait heureux celui qui possède beaucoup de biens ; ce nom ne convient qu'à celui qui sait user sagement des bienfaits des dieux, avoir le courage de supporter la dure pauvreté, redouter l'infamie plus que la mort, et ne craint pas de sacrifier ses jours à sa patrie ou à ses amis.

23. Heureux qui loin du commerce du monde, et semblable aux premiers mortels, laboure le champ de ses pères avec des bœufs qui sont à lui : libre de tout intérêt usuraire, il n'est pas réveillé par l'aigre son des trompettes ; il ne craint pas les fureurs de la mer ; on ne le voit pas aux assemblées dans la place publique, et il évite les superbes antichambres des grands. Tantôt il s'occupe à marier de forts provins à de hauts peupliers ; en retranchant avec sa serpe des branches oiseuses, il greffe celles qui lui paraissent les plus productives ; tantôt il aime à voir errer au fond d'une vallée solitaire ses nombreux troupeaux mugissants, ou il remplit des vases soigneusement préparés du miel qu'il a tiré de ses ruches, ou bien il fait la tonte de ses brebis surchargées de leur laine.

24. Le laboureur infatigable, en travaillant péniblement à la terre, le cabaretier fripon, le soldat, le nautonier intrépide qui court les mers, vous diront qu'ils ne se tourmentent à force de travail, que pour amasser de quoi vivre, et se reposer tranquillement dans leur vieillesse, apportant pour exemple la fourmi, ce petit animal, grand travailleur, qui charrie tout ce qu'il peut trouver de grains vers son magasin, pour ajouter à sa provision pendant l'hiver, qu'il redoute et qu'il prévoit.

25. C'est bien à tort que la plupart des hommes, trompés par l'ambition des richesses, prétendent qu'on n'obtient de considération qu'à proportion de sa fortune.

26. On rapporte qu'il y avait à Athènes un homme fort riche, mais tellement avare, qu'il avait pris l'habitude de se mettre au-dessus de tous les propos. On me siffle, disait-il ; mais, chez moi, je m'applaudis en contemplant mes écus dans mon coffre-fort. Tantale, dévoré de la soif au milieu d'un fleuve, poursuit en vain le flot qui fuit l'approche de ses lèvres. Quoi ! vous riez ! changez le nom, cette fable est votre histoire.

27. Il y a une règle à suivre en toutes choses, et enfin il est des limites déterminées, en deçà et au delà desquelles le vrai bien ne peut pas exister.

28. C'est une vérité, qu'il est bien rare de trouver un homme qui dise avoir vécu heureux, et qui sorte de la vie aussi content que peut l'être en sortant de table un convive qui a complétement satisfait son appétit.

29. Un sot, en voulant éviter un défaut, tombe dans le défaut contraire : Rufillus est trop curieux de sa toilette, et Gargonius la néglige trop.

30. Tous les musiciens qui ont une belle voix ont le défaut de ne vouloir pas être complaisants avec des amis qui les prient de chanter ; et quand on ne les prie pas, ils ont la fureur de n'en pas finir.

31. Quand, pour voir vos défauts, vous paraissez avoir des yeux si faibles, pourquoi, relativement à ceux de vos amis, avez-vous la vue aussi perçante que l'aigle ou que le serpent d'Epidaure ? Mais qu'arrive-t-il ? C'est qu'à leur tour ils vous examinent de plus près, en faisant sur votre compte de nouvelles recherches.

32. Examinez-vous scrupuleusement vous-mêmes, et voyez si vous avez des défauts naturels, ou d'autres qui soient l'effet d'une mauvaise habitude ; car il est bien certain qu'un champ inculte ne produira que de la bruyère qu'il faudra brûler. Ne nous prévenons pas en notre faveur, comme un amant tellement aveuglé sur les défauts de sa maîtresse, que c'est même pour lui une raison de s'y attacher davantage : tel est ce Balbinus qui est fou du polype d'Agna. Je voudrais qu'en amitié nous cherchassions nous-mêmes à nous faire de trompeuses illusions, telles que la vertu même pût les qualifier de sentiments honnêtes.

33. Personne ne vient au monde sans défauts ; le meilleur est celui qui en a le moins. Si un ami véritable, comme il convient qu'il soit, balance mes défauts avec mes bonnes qualités, il doit, pour se faire aimer, pencher du bon côté, en supposant toutefois que mes bonnes qualités l'emportent : ce procédé lui méritera de ma part une juste réciprocité.

34. Il faut des lois qui proportionnent les châtiments aux crimes.

35. Je suis peu curieux qu'on lise mes écrits ; je crains de les lire publiquement, par la raison qu'il est bien des gens auxquels ma manière d'écrire ne ferait pas plaisir, attendu qu'il y en a bon nombre qui méritent la censure. Prenez le premier venu dans la foule ; ou il est tourmenté par l'avarice, ou il est dévoré par une maudite ambition ; l'un est ébloui par l'éclat de l'or ; Albius est en extase devant un vase d'airain ; un autre fait le commerce du levant au couchant, et il est emporté à travers mille dangers où il se précipite, comme la poussière l'est au milieu d'un tourbillon, dans la crainte qu'il a que sa fortune n'éprouve le moindre échec, ou dans l'espoir de l'augmenter. Eh bien ! tous ces gens là craignent la censure, et en détestent l'auteur. Fuyez, fuyez ce satirique ; c'est une méchante bête qui a du foin à ses cornes : pourvu qu'il se donne sujet de rire, il n'épargnera pas même ses amis. A-t-il couché quelques traits mordants sur ses tablettes, il s'empresse de les faire connaître à tout venant : il court même en amuser le bas peuple, les bonnes femmes, et jusqu'aux petits enfants !

36. Celui qui déchire un ami en son absence, qui ne le défend pas quand on l'accuse ; qui a la prétention d'exciter des ris res immodérés ; qui brigue la réputation d'homme à bons mots ; qui peut feindre ce qu'il n'a pas vu ; qui est incapable de garder un secret ; cet homme-là a le cœur noir : Romains, méfiez-vous de lui.

37. S'il m'arrive de dire librement ma façon de penser, le droit m'en est acquis; et si par hasard je m'égale outre mesure, l'indulgence est mon espoir.

38. Il n'est rien que je préfère avec plus de raison à un ami d'un caractère enjoué.

39. Quoiqu'il y ait un certain mérite à exciter le rire de ses auditeurs, cela n'est pas suffisant. Il faut qu'un discours soit précis, que les pensées soient coulantes, et non embarrassées d'expressions fatigantes pour l'oreille. Il est bon que le style soit tantôt grave et touchant, souvent amusant, tour à tour éloquent et poétique, et parfois d'un homme du grand monde, qui, ne faisant pas usage de tout son savoir, saura le ménager à dessein. Dans une affaire d'importance, un trait de ridicule lancé à propos, fera souvent un effet plus vif et plus sûr qu'un trait mordant.

40. Les muses champêtres ont transmis à Virgile leur tendresse et leur enjouement.

41. Remaniez souvent vos ouvrages si vous voulez mériter d'être lu; et sans chercher à plaire à la multitude, qu'il vous suffise d'avoir un petit nombre de lecteurs judicieux.

42. Je n'irai pas de plein gré lancer des traits satiriques sur qui que ce soit de son vivant; ma plume restera comme l'épée dans le fourreau, d'où l'on ne cherche pas à la tirer quand on est à l'abri des voleurs. O Jupiter! père et roi des humains, puisse la mienne, abandonnée, être dévorée par la rouille plutôt que de blesser personne! Mais aussi, comme j'aime la paix, qu'on ne me blesse pas. Quiconque m'échauffera la bile, qu'il y prenne garde (je le dis, mieux vaudrait pour lui ne pas me toucher), il s'en repentira; je le signalerai, et il sera la fable de toute la ville.

43. Quand le travail vous aura rendu l'appétit, et que vous vous sentirez pressés par la faim et la soif, vous verrez si vous dédaignerez la nourriture la plus simple, et si vous ne saurez plus boire que du Falerne mêlé de miel du mont Hymète.

44. Votre sommelier est absent, la saison rigoureuse vous interdit la pêche: eh bien! du pain et du sel apaiseront les cris de votre estomac. D'où pensez-vous que cela vienne? La cause du plaisir est en vous, et non pas dans les mets exquis comme les plus chers: c'est l'estomac et la fatigue qui font le meilleur assaisonnement.

45. Il arrive rarement qu'un estomac à jeun dédaigne la nourriture la moins recherchée.

46. La nature n'a donné la propriété d'une terre ni à celui-là, ni à moi, ni à personne; celui qui nous en a chassés le sera lui-même par l'effet de son inconduite, où de l'ignorance des détours de la chicane; enfin un héritier, d'une meilleure santé et plus vivace, viendra prendre sa place. Ce champ, qui maintenant porte le nom d'Umbrenus, et qui portait dernièrement le mien, n'appartiendra proprement dit à personne; mais un autre, comme moi, pourra en avoir la jouissance passagère. C'est pourquoi, mes enfants, vivez avec courage, et opposez une âme ferme aux revers de la fortune.

47. C'est être en délire, c'est avoir perdu le bon sens, que de cacher son or et son argent sans savoir en faire usage, et de craindre d'y toucher comme à des vases sacrés.

48-49. Qu'il était pauvre, avec tout son amas d'or et d'argent bien renfermé, cet Opimius qui ne buvait du vin de Veïes que les jours de fêtes, encore dans un misérable vase de Campanie, et le reste du temps, du vin entièrement passé! Un jour il tomba dans une profonde léthargie, si bien que son héritier, tout joyeux et déjà triomphant, courait après les clefs et les coffres-forts; mais voici comment un médecin, aussi alerte que fidèle, le fit revenir. Il fait apporter près du malade une table, et renverser dessus des sacs d'argent en quantité, comme pour en faire le compte: le son des écus réveille mon homme. « Si vous ne gardez votre argent, lui dit alors le médecin, votre héritier l'aura bientôt emporté. — Quoi! de mon vivant? — Mais pour vivre, il faut veiller. Suivez mon conseil. — Quel est-il? — Vous tomberez dans une défaillance mortelle si vous ne remédiez à la faiblesse de votre estomac, en le soutenant par une bonne nourriture. Que tardez-vous? Allons, commencez par prendre cette tisane de riz. — Que coûte-t-elle? — Très-peu. — Combien, enfin? — Huit sous. — Hélas! que m'importe que ma mort soit causée par la maladie, ou par le vol et le pillage. »

50. Dissiper follement tout son bien, ou n'en faire aucun usage, n'est-ce pas une même sottise?

51. Sans argent, noblesse et vertu sont moins que rien.

52. J'ai l'oreille bonne, et j'entends dire souvent à mes côtés: Voilà ton cheval qui vieillit; si tu es raisonnable, tu le mettras hors de service, de peur qu'au bout de l'arène, venant à broncher et à battre des flancs, il ne fasse rire à tes dépens.

53. Je n'ai jamais voulu m'attacher à aucune secte, et jurer sur parole d'aucun maître. Je me porte partout où le vent me pousse.

54. Je fais tous mes efforts pour me mettre au-dessus des événements, et n'en être pas maîtrisé.

55. Quoique vous n'ayez pas les yeux aussi perçants que Lyncée, ne négligez pas d'en avoir soin, si peu malades qu'ils soient.

56. Il n'y a pas d'homme si farouche qu'on ne puisse adoucir, pour peu qu'il ait la patience de se prêter aux soins qu'on prendra de le former.

57. La vertu consiste à fuir le vice: la sagesse a déjà commencé quand on n'a pas fait de sottises.

58. N'avoir rien à se reprocher, ni à pâlir de rien.

59. Enfin le sage ne voit au-dessus de lui que Jupiter. Il a richesse, liberté, honneur, beauté; il est le roi des rois, et il a la santé

en partage, à moins que la pituite ne le tourmente.

60. Les folies des rois deviennent des fléaux pour les peuples. Au dedans des murs de Troie comme en dehors, on est coupable d'emportements, de séditions, de fourberies, de crimes, de débauches.

61. Pourquoi vous hâtez-vous d'ôter de vos yeux ce qui les blesse, et remettez-vous d'année en année à guérir les plaies de votre cœur? Commencez; c'est être à moitié de la route que de s'être mis en chemin. Qui diffère d'une heure à bien régler sa conduite ressemble à ce paysan qui attendait, pour passer un fleuve, qu'il fût à sec; mais la volubilité de ses eaux lui donne et lui donnera à jamais un cours indéterminé.

62. Celui qui a assez ne doit désirer rien de plus. Ce n'est ni la propriété d'une maison, d'un fonds de terre, ni une grande richesse, qui feront passer la fièvre à un malade, ni qui soulageront ses peines d'esprit.

63. Quand un vase n'est pas pur, tout ce qu'on y verse s'aigrit.

64. L'avare est toujours dans le besoin.

65. L'envieux maigrit du bonheur d'autrui.

66. La colère est une courte fureur. Commandez à vos sens, qui, s'ils ne vous obéissent, vous commanderont.

67. Le vase une fois imprégné d'une odeur, la conserve longtemps.

68. La vie se passant entre l'espérance, les soucis, la crainte et des humeurs violentes, croyez que chaque jour qui luit pour vous est le dernier, et vous jouirez plus agréablement de ceux sur lesquels vous n'aurez pas compté.

69. A quoi bon la fortune, s'il ne m'est pas accordé d'en jouir?

70. Celui-là est fou qui épargne trop, et qui est dur à lui-même pour l'amour d'un héritier. Moi, je veux commencer à boire, et répandre des fleurs sur la table, au risque de passer pour un homme inconsidéré. Que ne voit-on pas avec une pointe de vin? La liqueur de Bacchus fait découvrir ce qu'on a voulu cacher; elle donne de la réalité à l'espérance; elle précipite le lâche dans les combats; elle soulage du poids des chagrins; elle donne de l'invention dans les arts. Divins flacons! qui n'avez-vous pas rendu éloquent?

71. N'avoir trop d'attachement pour rien est le seul moyen qui puisse procurer et conserver le bonheur.

72. Que le sage soit réputé fou, et le juste inique, s'ils sont sectateurs fanatiques de la vertu elle-même.

73. Vous aurez beau vous être fait remarquer au portique d'Agrippa et sur la voie Appienne, il ne vous en faudra pas moins aller où sont Ancus et Numa.

74. L'or, maître du monde, vous donnera femme bien dotée, du crédit, des amis, de la noblesse et bonne grâce; on fait honneur au riche de ses paroles, et l'on trouve ses manières agréables.

75. Chétive est la maison où il n'y a pas quantité de superfluités souvent ignorées du maître, mais bien profitables aux voleurs. Si donc la fortune peut seule procurer et conserver le bonheur, soyez le premier à vous occuper du soin d'amasser, et le dernier à vous en lasser.

76. Peu de choses conviennent à qui est peu important.

77. C'est une vérité que chacun doit s'habiller sur sa taille et se chausser à son pied.

78. Celsus, nous en agirons avec vous comme vous en agirez avec la fortune.

79. Je me suis excusé par mille raisons; mais j'ai craint de passer pour un homme qui dissimule son crédit, et n'est bon que pour lui-même.

80. En vain chasserez-vous le naturel, il reviendra toujours à lui-même.

81. Celui que la prospérité aura trop charmé sera abattu par les revers. Un objet vous attache, vous serez obligé d'y renoncer. Evitez la grandeur; sous une humble chaumière, on peut être plus heureux que les rois et leurs favoris.

82. Celui qui n'est pas content de ce qu'il a ressemble à un homme qu'une chaussure trop large fera tomber, ou qu'une trop étroite blessera. Vous ferez sagement, Aristius, de vous contenter gaiement de votre sort.

83. Si vous ne vous rendez maître de votre or, vous en serez l'esclave.

84. De quelques moments heureux dont les dieux vous gratifient, recevez-les avec reconnaissance, et ne différez pas d'en jouir.

85. Ceux qui passent les mers changent de climats, mais non de caractère.

86. Tu vas courir sur terre et sur mer pour trouver de quoi bien vivre; ce que tu cherches est ici, si tu as une âme égale et vertueuse.

87. N'est pas pauvre qui a ce qu'il faut pour vivre; et s'il se porte bien des pieds à la tête, toutes les richesses des rois ne pourront rien ajouter à son bonheur.

88. Un ami doit compter pour rien l'argent quand l'homme de bien est dans le besoin.

89. L'homme à qui plaît le sort d'un autre, a déjà du dégoût pour le sien.

90. Je suis volontiers d'avis que chacun exerce la profession qu'il connaît.

91. C'est par amour de la vertu que les gens de bien se gardent de faire des fautes.

92. Les désirs sont suivis de la crainte: or vivre dans la crainte, c'est avoir renoncé à sa liberté pour jamais. Celui qui se tourmente et s'abîme toujours pour amasser de la fortune, est un homme qui a perdu ses armes et abandonné le parti de la vertu.

93. Un homme de bien, un sage, osera dire à Penthée, roi des Thébains : « Si je ne suis pas coupable, que pourras tu me faire souffrir? — Je t'ôterai tes biens. — Lesquels? mes troupeaux, ma fortune, mes lits, mon or? à toi possible. — Je te tiendrai en prison, les fers aux pieds et aux mains, sous la garde d'un geôlier impi-

ayable. — Un dieu me délivrera quand je le voudrai » Sans doute, à mon avis, il entendait dire par-là, je mourrai. La mort est le terme de tous les maux.

94. Ce n'est pas un petit mérite que de plaire aux grands.

95. Il n'est pas donné à tout le monde d'arriver à Corinthe.

96. Auprès des grands, savoir dissimuler sa pauvreté est un moyen plus sûr d'obtenir que de solliciter.

97. La différence d'un ami à un flatteur perfide, est comme celle qui existe entre une femme honnête et une courtisane. A la flatterie on peut opposer un vice presque pire : c'est la grossièreté.

98. La vertu garde le milieu entre ces deux vices.

99. Ne scrutez pas le secret de qui que ce soit, et que le vin ni la colère ne vous fassent abuser d'une confidence. Vous ne ferez pas l'éloge de vos goûts, ni ne blâmerez ceux des autres ; et si votre ami veut partir pour la chasse, vous ne prendrez pas ce moment pour lui déclamer des vers.

100. Réfléchissez souvent sur le caractère de l'homme de qui vous parlerez, et sur celui de la personne à qui vous en parlez. Evitez un questionneur, car à coup sûr c'est un bavard et un indiscret : une parole une fois lâchée s'envole sans retour.

101. Quand la maison de ton voisin brûle, cela te regarde aussi ; ne néglige pas de lui porter secours : un feu mal éteint prend de nouvelles forces.

102. Ayez toujours un visage ouvert : souvent l'ignorance se cache sous le manteau de la modestie, et la causticité sous les dehors de la réserve. Faites votre choix dans toutes les honnêtes manières d'être ; vous saurez par les personnes de mérite quels seront pour vous les meilleurs moyens de traverser doucement la route de la vie.

103. Je veux vivre pour moi le reste de mes jours, s'il plaît aux dieux de m'en accorder encore ; et pour cela je n'ai besoin que de ce que j'ai, même encore moins, mais avec force bons livres et provision de grains tous les ans, pour n'avoir aucune inquiétude sur l'avenir.

104. Les écrits des buveurs d'eau ne peuvent avoir ni agrément ni durée.

105. C'est se tromper soi-même que de prendre un modèle rempli de défauts.

106. O sots imitateurs ! comme souvent vous m'avez échauffé la bile ! comme souvent aussi vous m'avez fait rire avec tout le bruit que vous faites !

107. Tel, par la supériorité de son talent et l'éclat de sa gloire, aura de son vivant fait souffrir le martyre à ses rivaux, qui après sa mort en sera très-aimé.

108. Quelquefois le peuple voit juste, comme aussi il se trompe. Si ses éloges et son admiration pour les anciens poëtes vont jusqu'à ne leur trouver rien de préférable ni même de comparable, il est dans l'erreur : mais quand il croit que dans leurs ouvrages il y a quelquefois des expressions trop anciennes, souvent de trop dures, ou beaucoup de négligées, son jugement est sain, conforme au mien et tel que le porterait Jupiter lui-même.

109. Je suis indigné de voir qu'on critique un ouvrage, non parce qu'il est écrit d'une manière pesante et sans grâce, mais parce qu'il est nouveau ; tandis qu'on ne se contente pas d'en passer aux anciens, mais encore qu'on les prise et qu'on les honore outre mesure.

110. L'esprit léger du peuple est changé, et tout le monde est possédé de la fureur d'écrire. Les enfants comme les pères, à table, la tête couronnée, dictent des vers ; et moi-même tout le premier, qui assure n'en vouloir pas faire, en cela plus menteur qu'un Parthe, je ne suis pas plutôt éveillé, à la pointe du jour, que je suis, dans mon cabinet, à demander encre, plume et papier.

111. Un homme qui n'est pas marin ne se mêlera pas de gouverner un vaisseau ; on ne s'expose pas à traiter un malade sans connaître la propriété des médicaments ; les médecins ne promettent rien que d'après leur savoir ; le forgeron s'en tient à sa forge ; mais, savants ou ignorants, tout le monde se mêle de faire des vers.

112. Un poëte n'a pas l'esprit porté à l'avarice ; il aime à faire des vers : c'est son unique passion.

113. Les vers charment les dieux, aux cieux comme aux enfers.

114. Avec une personne qu'on aime, trop de prévenance tourmente, surtout si l'on a la prétention de faire valoir près d'elle son talent poétique. On apprend plutôt et on retient plus facilement ce qui fait rire tout le monde, que ce qui fait le sujet d'une approbation et d'une estime générales.

115. Tous les écrivains grands sectateurs de Bacchus fuient les villes ; ils aiment comme lui les bois, l'ombrage et le repos.

116. Quand j'écris, j'ai beaucoup à faire pour ne pas déplaire aux poëtes, espèce fort irascible, et je me rends suppliant pour capter les suffrages du peuple.

117. On se rit des mauvais poëtes ; mais en écrivant ils se complaisent, ils s'admirent ; et si vous gardez le silence, ils sont eux-mêmes leurs panégyristes, et tel ouvrage qu'ils aient composé, ils se trouvent heureux.

118. Retouchez un poëme que vous aurez abandonné longtemps sans le châtier, et sur lequel vous auriez dû revenir dix fois.

119. Pour bien écrire, il faut commencer par bien penser. Meublez-vous la tête de tout ce qu'il y a de beau dans les écrits de Socrate, et quand vous aurez bien mûri votre sujet, les expressions viendront d'elles-mêmes.

120. Souvent une comédie, quoique sans grâce, sans force et sans art, mais convenable aux circonstances et d'une saine morale, flattera plus le peuple et lui fera une impression plus durable que des vers vides de choses et des riens bien sonores.

121. En préceptes soyez court, pour qu'on

ait la facilité de comprendre et de retenir tout ce que vous aurez dit : l'esprit déjà plein du sujet rejette toute superfluité.

122. Joindre l'utile à l'agréable, c'est avoir atteint la perfection.

123. Dans un poëme où les beautés l'emportent sur les défauts, je n'irai pas me choquer de quelques légères fautes échappées à la négligence ou que la faiblesse humaine n'a pu prévoir.

HOSPITALITÉ. On a dit que convier quelqu'un, c'est se charger de son bonheur pendant tout le temps qu'il reste sous votre toit. L'hospitalité est d'autant plus respectable que son exercice est commandé par un sentiment religieux. Il est des peuples, réputés encore barbares aujourd'hui, qui s'acquittent cependant des devoirs de l'hospitalité de la manière la plus touchante, et tel est entre autres l'Arabe, qui, lorsqu'il a mangé le pain et le sel sous sa tente avec le voyageur, regarde dès-lors celui-ci comme un frère. Toutefois, il paraît généralement admis que si c'est une obligation pour celui qui fait les honneurs de son foyer, d'y bien accueillir celui qui vient s'y asseoir, ce n'en est pas une moins grande pour ce dernier de ne point abuser, par un trop long séjour, de la bienveillance qu'on lui témoigne, et plusieurs proverbes semblent dicter une règle à ce sujet, comme ceux-ci, par exemple :

1. *La pluie et un hôte, au bout de trois jours, sont choses fort déplaisantes.*

2. *L'hôte et le poisson, passé trois jours, ont mauvaise odeur.*

3. *L'hôte et le poisson, en trois jours sont poison.*

HOTE (*Prov.*). On dit fréquemment, à propos de certaines déceptions : *Qui compte sans son hôte compte deux fois.* On fait venir ce proverbe de ces discussions qui se produisent tant de fois en voyage avec des maîtres d'hôtellerie ou des hôtes pour lesquels la probité n'est nullement une règle de conduite.

HOTELLERIE (*Dicton*). On lit dans madame de Sévigné, qu'on appelle printemps d'hôtellerie le teint d'une vieille coquette.

HOUSEAUX (*Dicton*). Sorte de guêtres en cuir dont on faisait usage autrefois. On disait alors d'un homme qui était mort dans un lieu éloigné de son foyer, qu'il y avait *laissé ses houseaux.*

HUMANITÉ. L'humanité fait le mal, mais elle croit au bien : l'humanité est comme saint Paul, elle veut le bien, et encore qu'elle ne l'opère pas, qu'elle sache qu'elle ne l'opère pas, elle veut qu'on le respecte et qu'on ne lui propose pas, sous prétexte de justifier ses penchants mauvais, des doctrines qui ne font qu'ajouter à son opprobre et à son déshonneur. L'humanité croit au bien, elle croit à la chasteté. Rome, jusque dans ses orgies, respectait et gardait le feu de Vesta ; elle voulait qu'il y eût des vestales pour garder ce feu de la patrie, et si quelque impur philosophe fût venu pour en ébranler les honneurs et les autels, avant les derniers temps de sa décadence et même plus tard, il se serait trouvé des consuls et des licteurs pour châtier cet insolent sophiste qui, en attaquant la proclamation du bien, aurait attaqué le dernier bien de la république.

(LACORDAIRE.)

HUMEUR. 1. Il y a plus de défauts dans l'humeur que dans l'esprit.

2. Le calme ou l'agitation de notre humeur ne dépend pas tant de ce qui nous arrive de plus considérable dans la vie, que d'un arrangement commode ou désagréable de petites choses qui arrivent tous les jours.

3. Le caprice de notre humeur est encore plus bizarre que celui de la fortune.

(LA ROCHEFOUCAULD.)

La mauvaise humeur est la malpropreté de l'homme. (FRANKLIN.)

Jugeons de l'impression que l'humeur fait sur les autres par celle que nous en recevons nous-mêmes. (Mme DE NECKER.)

L'humeur est comme la mauvaise herbe qui mange tout et empêche tout ce qui est bon, en plantes et en semences, de se produire, et par conséquent de se reproduire et de profiter. (Le prince DE LIGNE.)

La mauvaise humeur est la migraine de l'âme. (VINCHON.)

HUMILITÉ. 1. L'humilité est l'autel sur lequel Dieu veut qu'on lui offre des sacrifices.

2. L'humilité est la véritable preuve des vertus chrétiennes : sans elle nous conservons tous nos défauts, et ils sont seulement couverts de l'orgueil qui les cache aux autres et souvent à nous-mêmes.

(LA ROCHEFOUCAULD.)

HYPOCRISIE. D'après La Rochefoucauld, l'hypocrisie est un hommage que le vice rend à la vertu.

HYPOTHÈSES. Les hypothèses, dit Goëthe, sont des chants de nourrice avec lesquels les professeurs endorment leurs élèves.

HYPPOCLIDE (*Dicton*). Les Grecs avaient ce proverbe : *Hyppoclide ne s'en soucie pas*, et voici quelle était son origine. Clisthène, prince de Sicyone, avait à marier sa fille Agariste, qui était d'une grande beauté ; il fit publier, aux jeux olympiques, que quiconque se croirait digne, par son mérite, d'obtenir la main de la princesse, se rendît à Sicyone, dans le délai de soixante jours. Parmi les prétendants qui accoururent à cette invitation, se trouvaient Mégaclès et Hyppoclide, Athéniens fils de Tysandre. Clisthène les retint près de lui pendant une année entière afin de mieux les apprécier l'un et l'autre, mais Hyppoclide était toutefois l'objet de sa prédilection. Le jour fixé pour décider quel serait définitivement l'époux d'Agariste, son père donna un grand festin qui se termina par des luttes de chant et de danse. Hyppoclide obtint tous les suffrages par son chant; mais, lorsqu'après avoir dansé l'*Emmeleia*, il se livra à l'entrain des figures lacédémoniennes et athéniennes, il y montra une telle indécence que Clis-

thène, indigné, s'écria : *Fils de Tysandre, tu as dansé ton mariage hors de cadence !* A quoi le jeune fat répondit du ton le plus indifférent : *Hyppoclide ne s'en soucie pas !* Ces paroles devinrent dès lors proverbe chez les Grecs, qui en faisaient usage pour signifier que le succès ou la déception à l'égard de telle ou telle chose, ne leur causait absolument aucun souci. Ce proverbe répond assez bien à celui qui nous est familier : *Je m'en moque comme de l'an quarante.*

I

IDEES. Il n'y a que de l'extravagance à émettre par plaisir des idées qui renversent celles de tout le monde ; mais il y a un mérite infini à émettre de telles idées, lorsqu'on peut prouver qu'elles sont bonnes.
(VARRON.)

On dirait que les idées sont des fonds qui ne portent intérêt qu'entre les mains du talent. (RIVAROL.)

IGNORANCE. Pourquoi rougir de ce que l'on ne sait pas ? Ne vaut-il pas mieux l'apprendre ? (HORACE.)

L'étude et la recherche de la vérité ne servent souvent qu'à nous faire voir par expérience l'ignorance qui nous est naturelle.
(LA ROCHEFOUCAULD.)

1. Les ignorants et les petits esprits sont pour l'ordinaire fort contents d'eux-mêmes, parce qu'ils sont incapables de discerner les véritables perfections des médiocres et des vulgaires.

2. Ce n'est pas un défaut que d'ignorer certaines choses ; mais c'en est un très-grand que d'en juger téméairement.
(DE VERNAGE.)

IGNORANCE (*Prov.*). Pour exprimer les dangers qui naissent de l'ignorance, les Orientaux disent proverbialement : *L'ignorance est une méchante monture qui fait sans cesse broncher celui qui est dessus, et qui rend ridicule et méprisable celui qui la conduit.*

On dit aussi du bavardage des sots : *Les tonneaux vides sont ceux qui font le plus de bruit.* Panard a fait sur ce proverbe le quatrain que voici :

De l'esprit faut-il qu'on décide
Sur le bruit d'un parleur sans fin ?
Ne sait-on pas qu'un tonneau vide
Résonne mieux qu'un tonneau plein ?

ILLUSIONS. Est-il quelque chose dans la vie qui ne soit pas illusion ?
(Mme DU DEFFANT.)

N'a pas qui veut des illusions.
(Mme DU CHATELET.)

Les illusions sont les berceuses de l'homme et la vérité est pour lui ce que le pédant est pour l'écolier. (Mme Adélaïde DE CHESNEL.)

La courte vie de l'homme contient une vie plus courte encore : c'est celle des illusions. (X.)

IMAGES. On ne doit pas, dit Tertullien, aimer les images de ce qu'on ne doit point faire.

IMAGINATION. L'imagination est la folle de la maison. (SAINT FRANÇOIS DE SALES.)

Nous devenons obscurs et impénétrables à nous-mêmes, aussitôt que l'imagination se livre à de frivoles amusements qui ôtent à l'esprit le pouvoir de s'exercer par ses réflexions. (L'abbé PRÉVOST.)

Le vulgaire prend pour de la folie ce malaise d'une âme qui ne respire pas dans le monde assez d'air, assez d'enthousiasme, assez d'espoir. (Mme DE STAEL.)

L'imagination a plus de charmes en écrivant qu'en parlant. Les grandes ailes doivent se ployer pour entrer dans un salon, et pour plaire, il faut savoir descendre et se mettre à la portée du plus grand nombre.
(Le prince DE LIGNE.)

IMITATION. Selon La Rochefoucauld, l'imitation est toujours malheureuse et tout ce qui est contrefait déplaît avec les mêmes choses qui charment lorsqu'elles sont naturelles.

IMMORTALITE. On lit ce qui suit dans Cicéron : « Nous ne sommes pas mortels, notre corps seul est sujet à la mort ; c'est l'âme qui constitue l'homme, et non cette forme extérieure qui sert à nous faire reconnaître. Un Dieu éternel meut ce monde mortel : une âme incorruptible fait agir nos fragiles organes. »

IMPERTINENCE. On ne peut, dit de Vernage, excuser une impertinence que par une plus grande, la défense d'une mauvaise cause étant toujours pire que la cause même.

IMPATIENCE. L'impatience ne sert à rien et encore moins le regret : celle-là augmente les chagrins, et celui-ci en crée de nouveaux. (GOETHE.)

IMPORTANCE. Ce que nous prenons le plustôt et quittons le plus tard, c'est l'importance. Les enfants font les nécessaires. Les vieillards s'imaginent que vieillir est déjà un mérite. Leur œuvre dernière, leur testament, se fait même avec une sorte d'orgueil. (Le prince DE LIGNE.)

IMPORTUNITE. On incommode souvent les autres, quand on croit ne les pouvoir jamais incommoder. (LA ROCHEFOUCAULD.)

IMPOSSIBLE (*Prov.*). On dit quelquefois, pour exprimer que l'accomplissement d'une chose rencontre des difficultés insurmontables : *A l'impossible nul n'est tenu.* Mais plus souvent encore les paresseux, les maladroits, les gens de mauvaise volonté font usage de ce proverbe, pour justifier le manque d'action dans lequel ils se renferment.

IMPUDENCE. L'impudence est une plaisanterie outrée, c'est-à-dire ce qu'il y a de plus honteux et de plus contraire à la bienséance. (THÉOPHRASTE.)

INCONSTANCE. L'inconstance est, de

tous les vices, le plus ennemi du repos.
(SÉNÈQUE.)

Il y a une inconstance qui vient de la légèreté de l'esprit ou de sa faiblesse, qui lui fait recevoir toutes les opinions d'autrui ; et il y en a une autre qui est plus excusable, qui vient du dégoût des choses.
(LA ROCHEFOUCAULD.)

INCONTINENCE. Il n'est pas vrai, dit Montesquieu, que l'incontinence suive les lois de la nature ; elle les viole au contraire. C'est la modestie et la retenue qui suivent ces lois.

INCREDULITE. L'incrédulité de l'esprit vient presque toujours de la corruption du cœur. On ne peut se résoudre à croire ce qui fait violence à sa nature. On veut conserver ses passions, et se défaire de ses remords. (*Maximes chrétiennes.*)

INDEPENDANCE. Quand on a la prétention d'être toujours indépendant, on est déjà soumis à une sottise. (A. DE CHESNEL.)

INDULGENCE. Si les plus sages même commettent des fautes, quel est l'homme dont les erreurs ne soient pas excusables ? Soyons donc tolérants les uns envers les autres. Une seule chose peut nous rendre la tranquillité : c'est un traité d'indulgence mutuelle (SÉNÈQUE.)

L'indulgence n'est pas cette facilité qui, née de l'indifférence ou de l'étourderie, ne pardonne tout que parce qu'elle n'aperçoit ou ne sent rien. J'entends cette indulgence fondée sur la justice, sur la raison, sur la connaissance de sa propre faiblesse, sur cette disposition heureuse qui porte à plaindre les hommes plutôt qu'à les condamner.
(CONDORCET.)

INDUSTRIE. Les abeilles picotent de çà et de là des fleurs ; mais elles en font après le miel qui est tout leur. Ce n'est plus thym ni marjolaine. (MONTAIGNE.)

Sous le règne des inégalités, sans le travail forcément imposé à quelques-uns, l'industrie n'eût pas fait ses conquêtes.
(Eugène SUE.)

INFAMIE. Redoutez plus, dit Isocrate, l'infamie que le danger. Il n'y a que le méchant qui doive craindre la mort ; l'homme de bien ne doit appréhender que l'ignominie.

INFIDÉLITÉ. 1. Quand nous sommes las d'aimer, nous sommes bien aises qu'on nous devienne infidèle, pour nous dégager de notre fidélité.

2. Les infidélités devraient éteindre l'amour, et il ne faudrait point être jaloux quand on a sujet de l'être.

3. Les femmes qui aiment pardonnent plus aisément les grandes indiscrétions que les petites infidélités. (LA ROCHEFOUCAULD.)

INFORTUNE. Les disgrâces et les infortunes ne nous surprennent que parce que nous ne faisons pas assez de réflexions sur l'essence de notre être et sur les misères qui en sont inséparables. (DE VERNAGE.)

Que nous sommes aveugles de perdre nos malheurs ! Le plus infortuné devrait sourire dans ses larmes. Bannissons la tristesse ; c'est un blasphème contre le Créateur écrit sur nos fronts. Soyons toujours calmes et sereins, mais surtout dans l'infortune.
(YOUNG.)

1. Rien n'ouvre tant l'esprit que l'infortune.

2. L'infortune ne fait rien perdre au mérite, et ne sert que de lustre à la vertu.

3. Un degré de misère et d'abattement qui va jusqu'à faire perdre le sentiment de ce qu'on souffre est sans doute le dernier terme où l'infortune puisse nous conduire.
(L'abbé PRÉVOST.)

L'homme de mérite, qui sait apprécier ce qu'il vaut et place sa confiance en Dieu, conserve dans l'infortune toute la dignité de son caractère. (Mme Adélaïde DE CHESNEL.)

INGRATITUDE. Vous détruisez vos premiers bienfaits, si vous ne prenez soin de les soutenir par des seconds. Obligez cent fois, refusez une : le refus restera seul dans l'esprit. (PLINE.)

Il y a trois sortes d'ingrats, dont le premier est celui qui, nous ayant quelques obligations, évite ensuite notre compagnie, comme par honte de nous être redevable de quelque bienfait ; le second est encore plus méchant, car, ayant en main quelque occasion de pouvoir reconnaître l'obligation qu'il nous a, il se dérobe et ne le fait point ; le troisième est un monstre plus horrible, car au lieu du bien dont nous l'avons comblé, il nous accable de tout le mal qu'il peut nous faire. (OXENSTIERN.)

1. La vertu n'est pas toujours où l'on voit des actions qui paraissent vertueuses : on ne reconnaît quelquefois un bienfait que pour établir sa réputation, et pour être plus hardiment ingrat aux bienfaits qu'on ne veut pas reconnaître.

2. Le trop grand empressement qu'on a de s'acquitter d'une obligation est une espèce d'ingratitude.

3. On ne trouve guère d'ingrats, tant qu'on est en état de faire du bien.

4. Souvent les bienfaits nous font des ennemis, et l'ingrat ne l'est presque jamais à demi. Il ne se contente pas de n'avoir point la reconnaissance qu'il doit ; il voudrait même n'avoir pas son bienfaiteur pour témoin de son ingratitude.
(LA ROCHEFOUCAULD.)

On n'est pas assez mauvais pour manquer de gaieté de cœur à la reconnaissance ; mais on tâche tellement d'atténuer les bienfaits, on leur cherche tant de motifs, on trouve dans les bienfaiteurs tant d'intérêt à nous obliger, que peu à peu on se fait ingrat sans s'en apercevoir. (Le prince DE LIGNE.)

C'est l'amour-propre qui rend ingrat : on s'imagine que le bienfait a détruit le niveau qui existait entre le bienfaiteur et l'obligé.
(A. DE CHESNEL.)

INJURE. Rien n'est plus capable de confondre nos ennemis que la patience dans les injures. Celui qui s'offense facilement découvre ordinairement son faible et donne occasion d'en profiter. (DE VERNAGE.)

Si tu as fait une injure à quelqu'un, avoue-le plutôt que de te défendre. Il y a

des gens qui croient que leur honneur s'oppose à ce qu'ils fassent la réparation d'une injure; mais comment peut-il y avoir de l'honneur à soutenir une action qu'il y a du déshonneur à faire? (Guillaume PENN.)

L'injure est soumise à la même loi que les corps physiques, elle n'acquiert de gravité qu'en proportion de la hauteur d'où elle tombe. (DE FALLOUX.)

INJUSTICE. 1. On blâme souvent l'injustice, non par l'aversion que l'on a pour elle, mais pour le préjudice que l'on en reçoit.

2. L'amour de la justice n'est, en la plupart des hommes, que la crainte de souffrir l'injustice. (LA ROCHEFOUCAULD.)

INNOCENCE. C'est une erreur trop accréditée de croire que la pureté de l'âme, l'innocence, donnent du calme et de la fermeté à opposer à la calomnie, et qu'une accusation, quelque grave qu'elle soit, ne fait naître aucun trouble, aucune émotion qui soit sensible extérieurement. Il n'y a que les hommes dépravés

Qui, goûtant dans le crime une tranquille paix,
Ont su se faire un front qui ne rougit jamais.

Quant aux honnêtes gens, l'inculpation d'une faute dont ils ne sont pas coupables, d'un acte ayant le caractère de l'infamie, cette inculpation, disons-nous, peut les décontenancer au même point que si l'on frappait juste; et nous avons connu des personnes douées d'une grande énergie qui avouaient qu'en pareil cas elles donneraient sans aucun doute prise contre elles, attendu que l'insulte faite à leur moralité produirait physiquement la même perturbation que la culpabilité. On est donc exposé à se livrer à de déplorables préventions, si l'on se forme un jugement d'après la pourpre qui se répand sur le visage de celui qu'on accuse, ou les paroles embarrassées et saccadées que lui arrache une indigne atteinte portée à son honneur. La perversité, nous le répétons, a constamment de l'assurance : l'outrage fait naître le désordre dans le cœur de l'homme de bien. (N.)

Il s'en faut bien que l'innocence trouve autant de protection que le crime.

(LA ROCHEFOUCAULD.)

INSENSIBILITÉ. Une grande insensibilité qui ne garde nulle mesure, est une espèce de mépris dont le monde se venge.

(ID.)

Il y a une sorte d'insensibilité qui est une marque de bêtise et d'incapacité. Il faut être bête pour n'être pas touché des coups imprévus, des révolutions bizarres de la fortune. La fermeté et la grandeur d'âme consistent pour lors à ne pas se laisser abattre et à ne pas s'oublier. (DE VERNAGE.)

INTÉRÊT. 1. L'intérêt parle toutes sortes de langues et joue toutes sortes de personnages, même celui de désintéressé.

2. L'intérêt qui aveugle les uns fait la lumière des autres. (LA ROCHEFOUCAULD.)

INTRÉPIDITÉ. L'intrépidité, dit La Rochefoucauld, est une force extraordinaire de l'âme, qui l'élève au-dessus des troubles, des désordres et des émotions que la vue des grands périls pourrait exciter en elle, et c'est par cette force que les héros se maintiennent en un état paisible, et conservent l'usage libre de leur raison dans les accidents les plus surprenants et les plus terribles.

INTRIGUE. L'intrigue finit toujours par perdre ceux-là même que le succès a longtemps couronnés. Il n'y a guère d'ailleurs que les gens sans mérite qui s'en servent, et à coup sûr celui qui en fait usage ne laisse aucun souvenir honorable lorsqu'il descend dans la tombe.

(Mme Adélaïde DE CHESNEL.)

Deux intrigants aux prises ensemble sont comme deux joueurs : gagner est le but, et comme la bassesse accompagne l'enjeu de chacun, peu importe la somme d'ignominie qui reste avec le gain. (A. DE CHESNEL.)

IRRELIGION. L'incrédulité est si bien un air, que si on en avait de bonne foi, je ne sais pas pourquoi on ne se tuerait pas à la première douleur du corps ou de l'esprit. On ne sait pas assez ce que serait la vie humaine avec une irréligion positive : les athées vivent à l'ombre de la religion.

(Le prince DE LIGNE.)

L'irréligion sied mal aux femmes : il y a trop d'orgueil pour leur faiblesse.

(DE BONALD.)

IRRÉSOLUTION. Il est difficile, dit La Bruyère, de décider si l'irrésolution rend l'homme plus malheureux que méprisable.

ISOCRATIANA (5). 1. Dans les discours de morale, il ne faut pas chercher des choses neuves, puisque ces sujets ne nous offrent que des vérités simples et communes puisées dans les actions ordinaires de la vie. Le mérite de ces ouvrages est de rassembler, autant qu'il est possible, les maximes éparses chez tous les hommes, et de les présenter d'une manière intéressante.

2. Les leçons qu'on adresse aux particuliers ne sont profitables qu'à eux seuls. Instruire les souverains sur leurs devoirs, c'est être également utile aux souverains et aux peuples; c'est assurer en même temps l'autorité des uns et la félicité des autres.

3. Estimez surtout l'homme sage qui a de grandes vues, et soyez persuadé qu'un ami de bon conseil est, de tous les biens, le plus précieux, le plus nécessaire, le plus digne d'un roi.

4. Croyez que c'est contribuer efficacement à étendre votre empire, que de vous inspirer le goût des connaissances utiles.

5. Telle sera la sagesse du souverain, telles seront la gloire et la prospérité de son règne.

6. Travaillez à surpasser les autres en mérite autant que vous les surpassez en grandeur et dignité.

7. Ne vous imaginez pas que le soin et l'é-

(5) *Maximes et pensées d'Isocrate.*

tude, si utiles d'ailleurs, ne soient d'aucun secours pour nous rendre plus vertueux et plus sages : l'homme serait trop malheureux si, ayant trouvé les moyens de dresser et d'apprivoiser les animaux les plus féroces, il ne pouvait se former lui-même à la vertu.

8. Rassemblez auprès de vous tout ce qu'il y a de sages dans votre royaume : appelez-en, s'il le faut, des pays les plus éloignés. Recherchez les poëtes et les philosophes les plus estimables : écoutez les maximes des uns, pratiquez les leçons des autres. Pour les arts et les talents, contentez-vous d'être juge ; mais dans tout ce qui a rapport à la science de régner, soyez jaloux de disputer vous-même le prix.

9. Il n'est pas nécessaire qu'on vous exhorte à vous instruire, si vous sentez combien il est révoltant que l'insensé gouverne le sage, et que l'homme sans mérite commande à l'homme d'un mérite distingué. Plus l'ignorance vous aura choqué dans les autres, plus vous serez empressé vous-même d'acquérir des connaissances utiles.

10. Aimez les hommes, aimez vos sujets. Tous les êtres dont le soin nous est confié, les hommes, les animaux mêmes, si nous ne les aimons, comment pourrions-nous les bien gouverner ? aimez donc le peuple, et faites-lui aimer votre autorité. Persuadé que tout gouvernement se maintient par l'attention à ménager les intérêts de la multitude, vous saurez à la fois la protéger et la contenir ; vous élèverez aux honneurs les plus dignes citoyens et vous garantirez les autres de l'oppression.

11. Changez et réformez les ordonnances et les coutumes vicieuses ; adoptez les sages réglements des étrangers, si votre sagesse ne vous en dicte pas de meilleurs ; n'établissez que des lois justes, utiles, conséquentes, aussi peu capables de faire naître des démêlés parmi les citoyens, que propres à les terminer promptement ; car telles sont les qualités que doivent avoir de bonnes lois. Faites en sorte qu'il soit aussi facile de s'enrichir dans le commerce, que de se ruiner en plaidant ; par là, on évitera l'un, et l'on se portera avec empressement vers l'autre. Que votre justice, toujours impartiale, soit sourde à la faveur, et que vos jugements, toujours les mêmes, ne changent qu'avec les objets. La dignité du prince et l'avantage des peuples demandent que ses sentences aient le caractère des bonnes lois, qu'elles soient immuables comme elles.

12. Gouvernez votre royaume comme un père gouverne sa famille. Soyez aussi magnifique quand il s'agit de déployer l'appareil de la majesté royale, qu'économe dans votre vie domestique et dans l'administration de vos finances : c'est le moyen de soutenir l'honneur de votre rang, et de suffire à tout.

13. Ne cherchez pas à briller par de stériles profusions qui s'évanouissent et ne laissent après elles aucune trace ; montrez de la magnificence, soit dans les grandes occasions où il faut paraître, soit quand vous voulez acquérir des possessions solides, ou récompenser des amis fidèles. De telles dépenses ne seront point perdues pour vous, et elles seront plus profitables à vos descendants que de vaines somptuosités.

14. Restez inviolablement attaché à la religion de vos pères. Souvenez-vous que l'hommage d'un cœur droit et vertueux honore plus les immortels que la pompe du culte extérieur et la multitude des victimes ; c'est par la justice qu'on obtient ce qu'on leur demande, plutôt que par les sacrifices.

15. Accordez les places les plus brillantes à vos parents les plus proches ; mais réservez les plus importantes à vos amis les plus sincères.

16. Croyez que votre prudence, la vertu de vos amis et l'amour de vos sujets sont la meilleure garde de votre personne : c'est par ces moyens surtout que l'autorité s'acquiert et se conserve.

17. La fortune des particuliers ne doit pas vous être indifférente ; ils ne peuvent ruiner leurs affaires sans nuire aux vôtres, ni augmenter leurs richesses sans accroître vos trésors ; l'opulence de chaque citoyen est un fonds assuré pour les bons rois.

18. Que votre royaume soit pour tous les étrangers un asile sûr ; qu'ils y trouvent une justice toujours prompte. S'ils viennent à votre cour, préférez ceux qui sont jaloux de mériter vos bienfaits, à ceux qui vous apportent des présents. Honorer les premiers, c'est vous honorer vous-même.

19. Dans toutes les circonstances, montrez-vous ami de la vérité et religieux observateur de vos promesses : votre simple parole doit être plus sacrée que les serments des autres.

20. Ne cherchez pas à gouverner votre peuple par la terreur, ni à intimider l'innocence. Quand vos sujets auront appris à vous aimer plus qu'à vous craindre, vous les aimerez vous-même sans les redouter.

21. Ne faites rien avec colère ; affectez, toutefois, d'être irrité lorsqu'il est à propos. Exact dans la recherche des fautes, soyez modéré dans la punition ; que la peine soit toujours au-dessous du délit.

22. Que votre autorité ne tire sa force, ni de la dureté du commandement, ni de la rigueur des châtiments, mais de la supériorité de votre sagesse, et de l'opinion où seront tous les citoyens que vous êtes plus éclairé qu'eux-mêmes sur leurs véritables intérêts.

23. Tâchez d'acquérir toutes les connaissances propres à un guerrier : toujours prêt à vous défendre, montrez-vous ami de la paix par votre éloignement pour toute usurpation.

24. Ayez, pour les Etats faibles, les ménagements que vous désireriez que des Etats plus puissants eussent pour vous-même.

25. Ne poursuivez pas toujours vos droits à la rigueur ; ne combattez que quand il vous est utile de vaincre. On n'est point ré-

prisable lorsque l'on cède pour son avantage, mais lorsqu'on triomphe à son préjudice.

26. N'honorez pas du nom de grand, celui qui forme des projets au-dessus de ses forces, mais celui qui, sage dans ses desseins, peut exécuter toutes ses entreprises.

27. Admirez, non le prince qui sut acquérir un vaste empire, mais celui qui gouverne sagement les Etats qu'il a reçus de ses pères. Croyez que, pour être véritablement heureux, il n'est pas besoin de commander à des peuples innombrables au milieu des périls et des craintes; mais qu'il suffit, content de sa fortune présente, en se montrant tel que l'on doit être, de ne se permettre que des désirs modérés et de pouvoir les satisfaire.

28. Ne prenez pas vos amis au hasard; ne vous attachez qu'à des hommes dignes de votre amitié. Cherchez des ministres zélés plutôt que des courtisans agréables.

29. Montrez-vous difficile dans le choix de vos amis. Préférez toujours ceux qui vous rendront plus parfait, et qui donneront aux autres une plus haute idée de vous-même.

30. Eprouvez avec soin les hommes qui vous approchent, et persuadez-vous que les personnes éloignées de votre cœur, vous croiront semblable à ceux avec lesquels vous aimez à vivre.

31. Pour vous engager à bien choisir vos ministres, n'oubliez jamais que vous êtes responsable de leur conduite.

32. Regardez comme un ami sûr l'homme sincère qui vous avertit de vos fautes, non celui qui approuve ce que vous dites et tout ce que vous faites.

33. Laissez à la sagesse la liberté de se faire entendre : elle s'empressera de vous aider de ses conseils dans les affaires épineuses.

34. Apprenez à discerner l'ami véritable, du flatteur artificieux; et jamais vous ne favoriserez le vice au préjudice de la vertu.

35. Ecoutez ce que vos courtisans vous disent les uns des autres : c'est le moyen de connaître à la fois et ceux qui vous font les rapports, et ceux qui en sont l'objet.

36. Punissez la calomnie comme vous puniriez le crime.

37. Vous commandez aux autres : commandez-vous à vous-même. Songez qu'il est indigne d'un monarque de se rendre esclave de ses passions; qu'il doit être maître de ses désirs plus que de ses sujets.

38. Ne vous applaudissez pas de ce qui pourrait être l'ouvrage du méchant; tirez votre principale gloire de la vertu, qui n'a rien de commun avec le vice.

39. Les honneurs les plus solides ne sont pas ceux que l'on vous rend publiquement : ils ne sont que trop souvent arrachés par la crainte. Ce qui doit vous flatter, c'est de voir vos citoyens, dans le sein de leur famille, admirer la grandeur de votre âme, plutôt que l'élévation de votre rang.

40. S'il vous arrive d'avoir des goûts méprisables, cachez-les; mais que votre ardeur pour les grandes choses ne craigne point de se montrer.

41. N'exigez pas des simples particuliers qu'ils soient réglés dans leur vie, tandis que vous vous permettrez de vivre sans règle : soyez, au contraire, un modèle de sagesse; car le peuple prend exemple sur ses maîtres.

42. La meilleure preuve pour vous de la prospérité de votre règne, ce sera d'être enfin parvenu à rendre vos sujets plus riches et plus sages.

43. Soyez plus jaloux de laisser à vos enfants de la gloire que des richesses. Celles-ci sont périssables, la gloire est immortelle. L'or peut être le prix de la gloire; mais la gloire ne s'achète pas au poids de l'or. Les hommes sans mérite peuvent être riches; le mérite seul peut être célèbre.

44. Soyez aussi magnifique quand vous vous montrez au peuple, que simple et austère dans votre vie privée, comme il convient à un prince. Ainsi la multitude, frappée de l'éclat de votre personne, vous croira digne de commander; et vos favoris, à portée de connaître la force de votre âme, auront de vous la même opinion.

45. Observez-vous dans vos actions et dans vos paroles : cette attention vous fera éviter bien des fautes.

46. L'essentiel serait de se maintenir dans les bornes d'une modération exacte; mais comme il n'est pas facile de déterminer ces limites, préférez de rester en deçà, plutôt que de vous porter au delà. On est plus près de la modération en n'allant pas jusqu'au but, que quand on le passe.

47. Soyez à la fois grand et populaire. L'air de grandeur convient à la puissance souveraine, la popularité est propre au commerce de l'amitié. Il est difficile de garder un juste milieu : pour l'ordinaire, celui qui affecte de la grandeur, rebute; celui qui se pique de popularité, s'avilit. Il faut réunir les deux qualités en évitant l'un et l'autre extrême.

48. Pour acquérir une connaissance parfaite des devoirs du souverain, joignez l'expérience à l'étude. L'étude vous indiquera les moyens pour agir dans l'occasion; l'exercice et l'usage vous en donneront la facilité.

49. Examinez la conduite des princes et des particuliers; considérez quelles en ont été les suites : le passé vous instruira pour l'avenir.

50. Lorsqu'on voit de simples citoyens s'exposer à mourir pour mériter des éloges après leur mort, combien serait-il peu digne d'un monarque de se refuser à des actions qui doivent le combler de gloire pendant sa vie!

51. Faites en sorte que les statues et les images laissées après vous rappellent moins les traits de votre personne, que le souvenir de vos vertus.

52. Employez tous vos soins à vous mettre vous et votre royaume à l'abri de tout danger; mais s'il vous faut nécessairement affronter les périls, plutôt que de vivre

dans l'opprobre, sachez mourir avec honneur.

53. Quoi que vous fassiez, n'oubliez pas que vous êtes roi, et souvenez-vous de ne déroger jamais à la majesté du trône.

54. Craignez de mourir tout entier : composé d'un corps fragile et d'une âme immortelle, travaillez du moins à laisser un éternel souvenir de la plus noble portion de vous-même.

55. Accoutumez-vous à parler des belles actions, afin d'apprendre à penser comme vous parlerez : exécutez ce que vous aura fait approuver une raison saine.

56. Ce que vous admirez, imitez-le : les leçons que vous donneriez à vos enfants, mettez-les vous-même en pratique.

57. Gouverner ou dominer, on confond souvent ces deux choses, qui cependant sont bien différentes. Celui qui gouverne consacre tous ses soins au bonheur de ceux qui lui obéissent ; celui qui domine. au contraire, fait servir à ses plaisirs les travaux et les peines de ceux à qui il commande.

58. Un prince sage, au lieu de se procurer des plaisirs par les peines d'autrui, n'épargne pas ses peines pour faire le bonheur de ses sujets.

59. Bien différent des autres princes qui commandent les travaux et se réservent les plaisirs, un bon monarque prend sur lui les peines, et met en commun les avantages.

60. Comment des jours consacrés au bonheur des peuples ne seraient-ils pas heureux !

61. Les hommages d'un cœur libre et fier sont infiniment plus flatteurs que les basses adulations d'une âme servile.

62. Quand on agit en tyran, on tombe inévitablement dans les maux qu'entraîne la tyrannie, et tôt ou tard l'on souffre ce que l'on faisait souffrir aux autres.

63. Le pouvoir tyrannique est un fardeau accablant qui pèse sur les oppresseurs autant que sur les opprimés.

64. Le moyen le plus sûr qu'ait un prince pour n'être pas accablé du poids des affaires, est de s'en occuper : pour lui le vrai repos n'est pas le fruit de l'inaction, mais d'un sage emploi du temps et d'un travail soutenu.

65. Ce n'est point par la sévérité de son visage, mais par la dignité de sa conduite, qu'un vrai monarque cherche à imprimer le respect. Maître de ses passions et jamais leur esclave, il veut par un travail modéré s'assurer des plaisirs durables, et non se préparer de longues peines par des plaisirs d'un moment.

66. Ne négligez rien, dit Isocrate à Philippe, pour vous assurer l'amitié d'Athènes. Il est bien plus beau de gagner l'affection des villes que de forcer des places. Les conquêtes font toujours des ennemis, et c'est aux soldats qu'on en attribue la gloire ; au lieu que si vous vous conciliez la bienveillance et l'amitié des peuples, on applaudira partout à votre politique.

67. Non, dit encore le même orateur au même prince en lui recommandant un de ses anciens disciples qui s'était retiré à sa cour, non, je ne puis croire qu'il ait jamais à se repentir de s'être attaché à vous, surtout quand je pense à la réputation de douceur dont vous jouissez, et quand je vois que vous connaissez tout l'avantage de gagner par vos bienfaits des amis utiles et fidèles, et d'obliger en leurs personnes un grand nombre d'autres. Tout homme qui a du mérite sait gré à ceux qui le recherchent partout où il se trouve, et croit avoir reçu le bien qu'il voit faire.

68. Remontez aux âges les plus reculés, et considérez qu'aucun poëte, qu'aucun orateur ne voudrait prodiguer ses éloges, ni aux richesses de Tantale, ni au vaste empire de Pélops, ni à la puissance d'Eurysthée. Mais après avoir célébré Hercule et Thésée, illustres par une vertu rare et par un courage sublime, tous s'empresseraient de louer les guerriers de Troie et ceux qui leur ressemblent. Les plus fameux de ces héros n'ont régné que dans des villes modiques et dans des îles étroites ; et cependant ils ont rempli toute la terre de la célébrité de leur nom (6). Car, sans doute, ce ne sont pas ceux d'entre eux qui se sont acquis à eux-mêmes une grande puissance, que l'on chérit davantage, mais ceux qui ont rendu à la Grèce les services les plus signalés.

Et ce n'est pas seulement pour les héros de Troie qu'on est ainsi disposé, mais pour tous les Grecs qui ont marché sur leurs traces. Par exemple, si on vante notre république, ce n'est pas pour avoir acquis l'empire des mers, enrichi son trésor des contributions des alliés, détruit, agrandi ou gouverné à son gré les peuples de sa domination : ces avantages dont nous avons joui autrefois ne nous ont attiré que des reproches ; mais ce que toute la terre admire en nous, ce sont les batailles de Marathon et de Salamine, et principalement le généreux abandon que nous avons fait de notre ville pour le salut de la Grèce. C'est d'après la même règle qu'on juge des Lacédémoniens : leur défaite aux Thermopyles est plus célèbre que toutes leurs victoires. On contemple avec un sentiment d'admiration et d'amour le trophée érigé contre eux par les barbares, tandis qu'on ne peut voir sans gémir ceux qu'ils ont érigés eux-mêmes contre les Grecs. L'un est pour nous le témoignage de valeur, les autres ne sont qu'un témoignage d'ambition.

69. Pour vous convaincre de mon exactitude à observer la justice, rappelez-vous dans quelles circonstances je montai sur le trône (7). Les trésors de mon père se trouvaient épuisés, les finances étaient dans

(6) Témoin Ulysse, dont le nom a été porté si loin, quoiqu'il ne régnât que sur la petite île d'Itaque ; « cette île, dit Cicéron, qui, placée sur la pointe d'un rocher, ne paraissait dans l'éloignement que comme un simple nid. »

(7) Isocrate place ce discours dans la bouche de Nicoclès, roi de Salamine.

plus grand désordre; la confusion régnait partout; tout demandait les plus grands soins, beaucoup d'attention et de dépenses. Je n'ignorais pas que, dans ces conjectures, on se montre peu délicat sur les moyens, et que souvent on se voit forcé d'agir contre son caractère. Aucune considération ne m'a fait abandonner mes principes. J'ai réglé tout avec l'intégrité la plus scrupuleuse, sans négliger ce qui pouvait contribuer à la gloire et à la prospérité de mon royaume.

Bien éloigné de cette ambition qui convoite les possessions d'autrui, et qui, pour entreprendre sur ses voisins, n'a besoin que de se croire des forces supérieures, on m'a vu résister aux exemples que j'avais sous les yeux, refuser même les pays qui m'étaient offerts, et préférer de me renfermer dans les limites de mes anciens Etats, plutôt que d'en reculer les frontières par la violence et l'injustice.

Sur l'article de la tempérance, j'ai encore plus à dire en ma faveur. Je savais qu'il n'est rien de plus cher aux hommes que leurs femmes et leurs enfants; que les injures faites à ces objets de leur tendresse sont celles qu'ils pardonnent le moins; que de pareils outrages occasionnent les plus tristes catastrophes, et que plusieurs particuliers, des monarques même, en ont été les victimes. A cet égard je n'ai eu rien à me reprocher, et du premier moment de mon règne, prenant un engagement légitime, je me suis interdit tout autre goût. Non que je ne susse qu'on pardonne aisément ces faiblesses à un prince, pourvu que, dans ses plaisirs, il ménage l'honneur de ses sujets; mais j'ai voulu que ma conduite fût à l'abri du plus léger soupçon, et pouvoir l'offrir pour modèle à mon peuple, sachant que la foule des citoyens aime à prendre exemple sur ses maîtres. J'estimais aussi que les rois devaient être plus parfaits que de simples particuliers, en proportion de la supériorité de leur rang: et il me semble que ce serait en eux le comble de l'injustice, de forcer leurs sujets à se tenir dans la règle, tandis qu'ils s'en affranchiraient eux-mêmes. D'ailleurs, voyant des âmes assez communes qui triomphaient des autres passions, et de très-grands personnages qui s'étaient laissé vaincre par la volupté, je me suis fait une gloire de résister à ses attraits, et de m'élever, par cet effort, non au-dessus du simple vulgaire, mais au-dessus des héros les plus recommandables par toute autre vertu. Pour moi, je ne connais rien de si criminel que ces princes qu'on voit, au mépris d'un lien formé pour toute la vie, changer d'objet tous les jours, et, par leur inconstance, affliger une compagne à laquelle ils ne voudraient rien pardonner. Ces princes qui, fidèles à leurs autres engagements, ne se font aucun scrupule de violer le plus sacré de tous et le plus inviolable, ne sentent point qu'une pareille conduite leur prépare, jusque dans leur palais même, des dissensions et des troubles. Mais un monarque sage, non content de maintenir la paix dans les Etats qu'il gouverne, doit s'étudier à la faire régner dans sa propre maison, et dans tous les lieux qu'il habite. Ce sont les devoirs que prescrivent la tempérance et la justice.

* 70. Comportez-vous envers vos parents comme vous voudriez que vos enfants se conduisissent un jour envers vous-même (8).

71. Ne vous permettez ni des ris immodérés, ni des discours présomptueux; les uns annoncent un défaut de sens, les autres décèlent la folie.

72. Croyez qu'il n'est jamais bienséant de dire ce qu'il serait honteux de faire.

73. Ne montrez pas un front dur et sévère, contentez-vous d'un maintien grave et recueilli: le premier désigne l'orgueil, l'autre la prudence.

74. Soyez persuadé que ce qui sied davantage à un jeune homme, c'est la modestie, la pudeur, l'amour de la tempérance et de la justice; ce sont là des vertus qui doivent former le caractère de la jeunesse.

75. S'il vous arrive de commettre quelque action honteuse, ne vous flattez pas qu'elle puisse rester absolument ignorée; mais quand vous pourriez la dérober à la connaissance des autres, elle sera connue de vous.

76. Craignez Dieu. Honorez vos parents. Chérissez vos amis. Obéissez aux lois.

77. Ne recherchez jamais que des plaisirs honnêtes. Les plaisirs sont un bien, quand ils s'accordent avec l'honnêteté; ils deviennent un mal, dès qu'ils s'en écartent.

78. Craignez de donner prise aux imputations de la calomnie, quelque fausses qu'elles puissent être: la plupart des hommes, sans s'informer de la vérité, ne jugent que sur les bruits vulgaires.

79. Tout ce que vous faites, faites-le comme devant être su du public; ce que vous cachez pendant quelque temps, se découvrira par la suite,

80. C'est surtout en ne vous permettant pas vous-même ce que vous désapprouvez dans les autres, que vous mériterez d'être estimé.

81. Soyez avide de savoir et vous deviendrez savant.

82. Conservez par l'exercice les connaissances que vous avez acquises; acquérez par l'étude celles dont vous serez dépourvu. Ne pas retenir une instruction utile, et ne pas garder les présents de ses amis, sont deux choses également honteuses.

83. Tout ce que vous avez de loisir, employez-le à écouter les gens instruits; par là vous apprendrez sans peine ce qu'ils n'ont appris que par un long travail.

84. Un trésor de belles maximes est préférable à un amas de richesses. Celles-ci sont passagères, et nous abandonnent; les autres nous restent. De toutes nos possessions, la sagesse seule est immortelle.

85. Ne craignez pas de voyager au loin

(8) Conseils donnés à Démonique, jeune athénien, fils d'Hipponique.

pour aller trouver des hommes qui enseignent des sciences utiles. Les commerçants, pour augmenter leur fortune, affrontent hardiment les mers : ne serait-ce pas dans les jeunes gens une lâcheté honteuse, de refuser d'entreprendre des voyages par terre pour enrichir leur esprit ?

86. Soyez poli dans vos manières et affable dans vos discours. La politesse demande qu'on salue le premier ceux que l'on rencontre ; l'affabilité veut qu'on leur tienne des propos honnêtes.

87. Civil envers tout le monde, ne vous familiarisez qu'avec les gens vertueux : c'est le moyen d'éviter l'inimitié des uns, et de vous concilier l'amitié des autres.

88. Ne parlez pas trop souvent aux mêmes personnes, ni trop longtemps de la même chose : on se lasse de tout.

89. Préparez-vous, par des travaux volontaires, à supporter la fatigue quand il en sera besoin.

90. Travaillez à maîtriser toutes les passions auxquelles il vous serait honteux d'être assujetti, la cupidité, la colère, le plaisir et la douleur. Vous ne vous laisserez pas asservir par l'intérêt, si vous comptez pour un gain ce qui peut augmenter votre gloire plutôt que vos richesses ; vous saurez réprimer la colère, si vous vous montrez disposé à l'égard de ceux qui commettent des fautes, comme vous voudriez qu'on le fût à votre égard si vous en aviez commis vous-même. Vous ne vous laisserez pas dominer par le plaisir, si vous regardez comme une honte d'obéir à la volupté, vous qui commandez à des esclaves. Enfin, vous vous affermirez contre l'infortune, en jetant les yeux sur les misères d'autrui, et en vous rappelant que vous êtes homme.

91. S'il faut se défier des méchants, on doit sa confiance aux gens de bien ; mais ne livrez votre secret qu'à ceux qui auront le même intérêt de le garder que vous-même.

92. Requiert-on de vous le serment, n'y consentez que pour tirer vos amis d'un embarras, ou pour vous purger d'une accusation diffamante. Dussiez-vous n'affirmer que la vérité, dès qu'il n'est question que d'intérêt, n'interposez jamais les noms des dieux, de peur qu'on ne vous soupçonne d'avarice ou de parjure.

93. Si en matière d'offense il est honteux d'être vaincu par ses ennemis, comptez qu'il ne l'est pas moins de se laisser vaincre par ses amis en bienfaits.

94. Reconnaissez pour vrais amis ceux qui s'affligent de vos malheurs, mais plus encore ceux qui ne s'affligent pas de vos succès : plusieurs partagent les adversités de leurs amis, qui portent envie à leur prospérité.

95. Distinguez dans vos richesses le nécessaire et le superflu : faites-les servir aux besoins et aux agréments de la vie, car c'est là posséder et jouir.

96. N'estimez les grands biens que pour être en état de supporter une grande perte, ou pour secourir, dans le besoin, un ami honnête : du reste, n'ayez pour les richesses qu'un attachement médiocre.

97. Content de votre situation présente, ne négligez pas de la rendre meilleure.

98. Ne reprochez à personne sa mauvaise fortune : l'avenir est incertain, c'est le sort qui règle tout ici-bas.

99. N'obligez jamais que les gens vertueux : vos bienfaits ainsi placés sont un trésor. Rendre service aux méchants, c'est nourrir un chien étranger, qui n'aboiera pas moins après vous qu'après tout autre : les méchants ménagent aussi peu ceux qui les ont obligés, que ceux même qui leur nuisent.

100. Le flatteur et le trompeur doivent vous être également odieux : ils sont également à craindre pour quiconque leur donne sa confiance. Si vous regardez comme vos meilleurs amis ceux qui vous flattent dans vos défauts, vous ne trouverez personne qui, pour vous en corriger, veuille encourir votre haine.

101. Evitez tout ce qui peut annoncer l'orgueil, et recevez avec civilité tous ceux qui vous approchent. La fierté et le dédain révoltent même les esclaves ; la politesse et l'affabilité se concilient tous les cœurs. La politesse défend de se montrer chagrin et contredisant, de heurter de front ses amis lorsqu'ils s'emportent même sans sujet ; elle veut qu'on leur cède dans la colère, et que, pour les avertir, on attende qu'elle soit calmée.

102. Par l'élévation de vos sentiments, montrez que vous aspirez à l'immortalité, et par un usage modéré des choses, faites voir que vous vous reconnaissez mortel.

103. Quand vous délibérez, prenez dans le passé des exemples pour l'avenir : ce qui est déjà connu vous fera juger de ce que vous ne connaissez pas encore.

104. Rien ne vous portera davantage à délibérer mûrement, que de réfléchir sur les inconvénients des délibérations précipitées : c'est ainsi qu'on n'est jamais plus porté à ménager sa santé, qu'en se rappelant les suites fâcheuses de la maladie.

105. Ne secondez ni ne défendez une mauvaise action ; car on croirait que vous pourriez faire vous-même ce que vous excusez dans autrui.

106. Ne négligez pas de vous élever au-dessus des autres en pouvoir ; mais dans votre élévation montrez-vous juste envers tout le monde. Ainsi l'on verra que ce n'est point par faiblesse, mais par esprit d'équité que vous rendez à chacun ce qui lui est dû.

107. A des richesses mal acquises préférez une pauvreté sans reproche. Les richesses ne peuvent nous être utiles que pendant la vie, au lieu que la probité nous comble de gloire même après la mort. Les unes ne sont que trop souvent le partage des méchants ; l'autre est l'apanage des seuls gens de bien.

108. Contentez-vous d'un soin raisonnable pour ce qui regarde votre corps ; mais cultivez avec amour votre esprit. Un bon esprit est ce qu'il y a dans l'homme de plus

grand, réuni à ce qu'il y a de plus faible.

109. Fortifiez par le travail votre corps, et votre esprit par l'étude : l'un vous servira d'instrument pour exécuter ce que vous aurez résolu ; l'autre vous éclairera sur les résolutions qu'il faut prendre.

110. Avant que de parler, pensez à ce que vous allez dire : la langue, dans plusieurs, prévient la réflexion.

111. Ne parlez que quand vous êtes parfaitement instruit, ou lorsque vous êtes obligé de rompre le silence. C'est alors seulement qu'il vaut mieux parler que de se taire; hors de là, il vaut mieux se taire que de parler.

112. Il n'est rien de stable ici-bas. Que cette vérité vous soit toujours présente, et vous ne vous laisserez ni transporter par la joie dans la prospérité, ni abattre par la douleur dans la disgrâce.

113. Dans les bons ou mauvais succès, ne vous réjouissez ni ne vous affligez outre mesure, et n'exposez jamais aux yeux du public votre joie ni votre tristesse. Il est étrange que, tandis que l'on prend tant de soin à cacher son argent, on promène partout avec indiscrétion les sentiments que l'on éprouve.

114. Pour vous inspirer encore davantage le goût des choses honnêtes, songez qu'il n'existe de vrais plaisirs que ceux qu'elles procurent. Dans l'état d'une molle indolence, et dans une entière satisfaction des sens, la peine suit de près le plaisir : on commence par l'un et l'on finit par l'autre ; au lieu que les efforts et les sacrifices que demandent la pratique de la vertu et l'attention à régler sagement sa vie, sont toujours récompensés par une volupté solide et pure : le plaisir vient après la peine. Or, en toutes choses, le souvenir du passé est beaucoup moins vif que le sentiment du présent; et d'ordinaire, quand on se porte à une action, c'est moins pour l'action même que pour ce qui doit en résulter.

115. Il importe bien plus aux Etats (9) qu'aux particuliers de fuir les vices et de pratiquer les vertus. L'homme impie et pervers peut mourir avant que d'avoir subi la peine de ses crimes ; au lieu que les empires, qui sont en quelque sorte immortels, laissent aux dieux et aux hommes le temps de les punir.

116. Ordinairement on est disposé à ménager ceux qui sont prêts à se défendre ; au lieu qu'on exige d'autant plus, qu'on trouve moins de résistance.

117. Quelque estimable que soit celui qui est modéré par caractère, on doit estimer davantage celui qui l'est encore par réflexion et par principes. Tout homme qui n'est vertueux que par instinct peut changer par caprice; mais lorsqu'à un heureux penchant il joint cette conviction que la vertu est le plus grand des biens, on doit présumer qu'il ne s'écartera jamais des sentiments qu'elle inspire.

118. Tous ne doivent pas agir de même dans les mêmes circonstances ; chacun doit se régler sur les principes qu'il a adoptés d'abord.

119. Les exploits des ancêtres peuvent faire honneur à ceux de leurs descendants qui s'efforcent de marcher sur leurs traces; mais ils couvrent de honte ceux qui, par leur mollesse et par leurs désordres, déshonorent une aussi noble origine.

120. Le sage ne perd pas de temps à délibérer sur ce qu'il sait déjà ; il agit d'après ses propres lumières. Lorsqu'il délibère, loin de se regarder comme éclairé sur l'avenir, il se persuade qu'on ne peut rien savoir que par conjectures, et que la fortune seule peut décider de l'événement.

121. Si l'on a trouvé une infinité de remèdes pour les maladies du corps, il n'en est qu'un seul efficace pour les vices, qui sont les vraies maladies de l'âme ; c'est de souffrir qu'on nous reprenne courageusement de nos fautes. En effet, ne serait-ce pas une inconséquence bien étrange, d'endurer les opérations les plus douloureuses, le fer et le feu, pour prévenir de plus grands maux, et de commencer par rejeter des conseils avant que de savoir s'ils sont utiles ?

122. C'est moins sur les fautes de ses ennemis qu'on doit fonder ses espérances, que sur l'état de ses affaires et sur la sagesse de ses conseils. Les succès dus à l'imprudence d'autrui sont de courte durée et sujets à de tristes retours; au lieu que ceux qu'on ne doit qu'à soi-même ont une base solide, et sont moins exposés au changement.

123. Si nous n'avons tous qu'un corps mortel, les éloges prodigués à la vertu et la durée d'un nom célèbre nous font participer à l'immortalité, dont le désir doit soutenir et enflammer notre courage.

124. Faire l'éloge d'une vertu extraordinaire, n'est pas moins difficile que de louer un mérite médiocre. Ici les actions manquent à l'orateur; là les discours manquent aux actions.

125. Il vaut infiniment mieux être suffisamment instruit des choses essentielles que de connaître parfaitement des choses inutiles, et avoir quelque supériorité sur les autres dans des objets intéressants, que de briller dans de pénibles bagatelles.

126. Reprendre dans le dessein d'offenser, c'est le rôle d'un accusateur. Reprendre avec le désir de corriger, c'est l'office d'un ami qui cherche à être utile, et il faut juger différemment du même discours prononcé avec des intentions différentes.

127. On ne peut ni juger du passé, ni délibérer sur l'avenir, si l'on ne compare les différents avis, et si on ne les écoute tous sans aucune espèce de prévention.

128. La modération coûte à la plupart des hommes : ils aiment tant à se repaître de vaines espérances et sont si avides de tout gain, même injuste, que les plus riches, toujours mécontents de leur fortune, et dési-

(9) Extraits de divers discours.

rant d'avoir ce qu'ils n'ont pas, s'exposent à perdre ce qu'ils ont.

129. La plupart des hommes sont plus ennemis de celui qui les reprend de leurs fautes, que de celui qui les leur fait commettre.

130. Regardez comme sages, non ceux qui disputent avec subtilité sur des objets frivoles, mais ceux qui traitent avec éloquence des sujets importants ; non ceux dont l'âme peu constante flotte au gré des vicissitudes humaines, mais ceux qui savent supporter également la bonne et la mauvaise fortune.

131. La plupart des hommes, aveugles dans leurs choix, désirent avec plus d'ardeur ce qui leur est nuisible que ce qui peut leur être profitable, et travaillent pour leurs ennemis bien plus que pour eux-mêmes.

IVRESSE. Tout excès est un défaut; mais le pire de tous est celui de la boisson. L'ivrognerie dérange la santé et l'esprit, et rabaisse l'homme au-dessous de lui-même; lui fait révéler ce qui devait être secret, le rend querelleur, lascif, impudent, dangereux, insensé. Enfin, un homme ivre n'est plus un homme; car ce qui distingue l'homme de la bête, c'est la raison, et l'homme ivre est très-éloigné d'en avoir.

(Guillaume Penn.)

J

JACQUEMAR (*Dicton*). On disait anciennement, pour désigner un homme toujours prêt à combattre : *Armé comme un Jacquemar*. Cela venait, à ce que l'on croit, de Jacquemar de Bourbon, connétable de France, sous le règne du roi Jean, qui, par mépris pour les hommes efféminés et les petits maîtres, ne paraissait jamais qu'armé de toutes pièces. Cependant, au dire de Ménage, le mot jacquemar serait simplement une corruption de celui de *jaque de maille*, qui était une tunique de guerre. On donne aussi le nom de jacquemar à une figure de métal, représentant un homme armé, laquelle, dans certaines horloges, frappe les heures avec un marteau.

JALOUSIE. 1. Il n'y a que les personnes qui évitent de donner de la jalousie, qui méritent qu'on en ait pour elles.

2. La jalousie est le plus grand de tous les maux, et celui qui fait le moins de pitié aux personnes qui le causent.

3. Il y a dans la jalousie plus d'amour-propre que d'amour. (La Rochefoucauld.)

JANVIER (*Prov.*). Afin d'encourager une vieille fille à toujours espérer, les Italiens ont ce proverbe : *Chaque chat a son janvier.*

JAQUETTE (*Prov.*). On donnait ce nom, anciennement, à une sorte de robe ample dont on habillait les enfants. De là est venu ce proverbe : *Je ne m'en souviens non plus que de ma première jaquette,* pour signifier une chose dont on n'a plus souvenir.

JAR (*Dicton*). On dit d'une personne difficile à tromper, *qu'elle entend le jar*. D'après Trévoux, le mot *jar* serait le nom d'un mot des Hébreux, qui correspond à avril ; mais Ménage prétend qu'il faut le regarder comme le diminutif de *jargon*, et qu'entendre le *jar* ou *jargon*, signifie entendre à demi-mot.

JARDINET (*Prov.*). Nos pères avaient l'habitude de dire : *Ne fais pas un four de ton bonnet, ni de ton ventre un jardinet*. Cela signifie qu'il y a du danger pour la santé de se coiffer d'un bonnet trop chaud, et à manger trop de salade ou de légumes.

JARNAC (*Dicton*). On emploie généralement cette expression, *coup de jarnac,* pour qualifier une chose déloyale. Voici quelle est l'origine de ce dicton. Gui de Chabot de Jarnac avait donné un démenti à François de Vivonne de la Chataigneraie. Le roi Henri II permit le combat, qui eut lieu dans la cour du château de Saint-Germain en Laye, le 10 juillet 1547. Quoique affaibli par une fièvre lente, Jarnac abattit son adversaire d'un coup de revers qu'il lui donna sur le jarret, et que le plus grand nombre considéra comme un coup déloyal. François de Vivonne mourut des suites de sa blessure, et ce duel est regardé par beaucoup d'auteurs comme le dernier qui ait été autorisé, quoique deux ou trois autres soient connus postérieurement.

JARRETIERE (*Prov.*). Edouard III, roi d'Angleterre, dansait avec la comtesse de Salisbury, lorsque la jarretière de cette dame tomba au milieu de la salle. Le prince la ramassa; et comme les seigneurs qui la virent en sa main, ne purent s'empêcher de sourire, il leur dit : *Honny soit qui mal y pense.* De plus, pour donner à cette circonstance un relief qui flattât la comtesse, il institua immédiatement un ordre dont l'insigne était une jarretière bleue, ayant pour devise les paroles qui lui avaient été inspirées par la situation de la danseuse. Cet ordre est devenu célèbre, et sa devise est un proverbe des plus usités.

JEAN DE VERT (*Prov.*). C'était un général très-redoutable des troupes de l'empire d'Allemagne, qui fut fait prisonnier par les Français, à la bataille de Rheinfeld, en 1638, et renfermé dans le château de Vincennes. On témoigna alors, lâchement, autant de dédain pour le vaincu, qu'on avait exprimé, auparavant, de crainte de sa valeur, et de là le proverbe : *Je m'en moque comme de Jean de Vert.*

JETON (*Prov.*). Jadis, les papiers monnaies ou autres, représentant des valeurs métalliques, se nommaient *jetoers* ou *gietons*, d'où est venu jeton. Mais, comme ces objets n'offraient pas précisément la figure d'une pièce de monnaie, on s'accoutuma à dire d'un homme menteur, fourbe, qu'il était *faux comme un jeton.*

JEU. Comme de Vray, il faut noter que

les jeux des enfants ne sont pas jeux. et il les faut juger en eux comme leurs plus sérieuses actions. (MONTAIGNE.)

Le désir de gagner, qui nuit et jour occupe,
Est un dangereux aiguillon:
Souvent, quoique l'esprit, quoique le cœur soit bon,
On commence par être dupe,
On finit par être fripon.
(Mme DESHOULIÈRES).

Les joueurs ont le pas sur les gens d'esprit, comme ayant l'honneur de représenter les gens riches. (VAUVENARGUES.)

Le jeu est très-en usage en Europe : c'est un état que d'être joueur; ce seul titre tient lieu de naissance, de bien, de probité : il met tout homme qui le porte au rang des honnêtes gens sans examen; quoiqu'il n'y ait personne qui ne sache qu'en jugeant ainsi, il s'est trompé très-souvent; mais on est convaincu d'être incorrigible. (MONTESQUIEU.)

Le jeu est un exercice cruel, il blesse également le victorieux et le vaincu; l'un, par le mal qu'il cause, et l'autre, par celui qu'il reçoit : (L'abbé PRÉVOST.)

Le jeu nous dérobe trois excellentes choses : l'argent, le temps et la conscience. (X.)

On ne doit pas plus compter sur la probité d'un joueur, que sur la continence d'une courtisane (A. DE CHESNEL.)

JEU (*Prov.*). On fait usage, dans certaines circonstances où il est indispensable de dissimuler le mécontentement qu'on éprouve de ce proverbe : *Il faut faire bonne mine à mauvais jeu.* Scarron s'est servi de ce proverbe dans la requête suivante, adressée à la reine :

Scarron, par la grâce de Dieu,
Malade indigne de la reine,
Homme n'ayant ni feu ni lieu
Mais bien du mal et de la peine;
Hôpital allant et venant,
Des jambes d'autrui cheminant,
Des siennes n'ayant plus l'usage,
Souffrant beaucoup, dormant bien peu,
Et pourtant faisant, par courage,
Bonne mine à fort mauvais jeu.

JEUNESSE. 1. Jeune et brillant encore de toutes les fleurs du bel âge, profite bien de tes avantages, et exerce ton âme à la vertu. Dieu ne te permettra pas de parcourir deux fois la carrière de la jeunesse. Les humains ne peuvent se soustraire à la mort : la vieillesse vient saisir leur tête de ses mains pesantes; elle leur reproche le temps vainement écoulé.

2. La jeunesse donne à l'âme de l'énergie; mais souvent elle ne l'élève que pour la plonger plus profondément dans l'erreur. C'est ce qui arrive toutes les fois que l'esprit a moins de force que les passions, et se laisse conduire par elles. (THÉOGNIS.)

Ce qui sied davantage à la jeunesse, c'est la modestie, la pudeur, l'amour de la tempérance et de la justice. Ce sont là les vertus qui doivent former le caractère. (SOCRATE.)

C'est le devoir de la jeunesse de respecter les hommes avancés en âge, de choisir entre eux ceux à qui leur sagesse a mérité la meilleure réputation, et de se conduire par leurs conseils et leur autorité; car la jeunesse doit être éclairée et conduite par la prudence des vieillards. Il faut surtout s'éloigner des plaisirs licencieux, et former son corps et son esprit au travail et à la patience, afin de lui préparer toute la vigueur nécessaire aux travaux de la guerre et de la paix. (CICÉRON.)

1. La jeunesse change ses goûts par l'ardeur du sang, et la vieillesse conserve les siens par l'habitude.

2. La plupart des jeunes gens croient être naturels, lorsqu'ils ne sont que mal polis et grossiers.

3. Il faut que les jeunes gens qui entrent dans le monde, soient honteux ou étourdis : un air capable et composé se tourne d'ordinaire en impertinence. (LA ROCHEFOUCAULD.)

Les jeunes gens disent ce qu'ils font, les vieillards ce qu'ils ont fait, et les sots ce qu'ils veulent faire. (STANISLAS.)

1. L'âge de l'adolescence ne dure jamais assez pour l'usage qu'on en doit faire. Un des meilleurs préceptes de la culture, est de retarder autant que possible. Rendez les progrès lents et durs, empêchez que l'adolescent ne devienne homme au moment où rien ne lui reste à faire pour le devenir.

2. Oui, je le soutiens et je ne crains pas d'être démenti par l'expérience, un enfant qui n'est pas mal né et qui a conservé jusqu'à vingt ans son innocence, est à cet âge le plus généreux, le meilleur, le plus aimant et le plus aimable des hommes. (J.-J. ROUSSEAU.)

La jeunesse est avantageuse, et la vieillesse est timide · l'une veut vivre, l'autre a vécu. (Mme ROLLAND.)

1. La jeunesse de notre époque a été misérablement perdue par ses flatteurs et ses poëtes. Les flatteurs lui ont offert le sceptre du monde : à leurs enivrantes promesses, elle est partie, comme le peuple du désert, altérée, présomptueuse, avide; puis, lorsque le jour de la déception est venu, et que le but qu'elle avait entrevu à travers les songes riants de l'espérance, ne s'est plus montré que dans un avenir éloigné, âpre et rude à conquérir, les poëtes lui ont enseigné le découragement et la plainte; et la jeunesse, trouvant la plainte plus facile que le travail, s'est croisé les bras et s'est mise à accuser la vie, qu'elle ignorait, à pleurer les maux qu'elle n'avait pas soufferts.

2. J'ai toujours remarqué que, de ces jeunes indolents qui fatiguent le ciel de leur désespoir, gémissent sur la solitude de leur cœur et déplorent l'abandon où le sort les a jetés, il en est bien peu qui n'aient pas de parents qui ont tout sacrifié pour eux dans l'espoir qu'ils seraient un jour l'orgueil et l'appui de leur vieillesse, bien peu dont l'avenir n'ait absorbé celui de quelque jeune sœur qui restera pauvre et sans soutien,

bien peu enfin qui n'aient de saintes obligations à remplir. (Jules SANDEAU.)

Un jeune homme inspire naturellement de l'intérêt: on voit en lui une plante naissante dont on se promet quelque fruit; on se fait un plaisir, presque un devoir de l'appuyer; on s'identifie à ses succès, et on s'applaudit de les lui avoir procurés. Tout cela provient de la tendance générale des hommes à se tourner plutôt vers le soleil levant que vers cet astre dans sa chute.

(A. DE CHESNEL.)

JOBELIN (*Dicton*). On donnait autrefois ce nom, qui tire son origine de la patience qui constituait l'admirable vertu de Job, au mari dont la complaisance pour sa femme était poussée à un point condamnable; et l'on qualifia aussi de *Jobelins*, au XVIIe siècle, ceux qui, dans une dispute devenue fameuse dans les lettres, donnèrent la préférence au sonnet de *Job*, par Benserade, sur celui d'*Uranie*, qui était de Voiture. Le prince de Conti était le chef du premier parti, et sa sœur, la duchesse de Longueville, se trouvait à la tête du second, ce qui fit éclore alors cette pointe :

Les femmes sont *uranies*.
Et les maris *jobelins*.

JOIE. 1. La raison ne doit pas être moins en garde contre les excès de la joie, que contre ceux de la douleur.

2. Les grandes joies ne s'accordent guère avec beaucoup de modération.

3. Les ouvertures du cœur ne sont jamais plus naturelles que dans la joie.

(L'abbé PRÉVOST.)

JOURNALISME. Le journalisme est une arme à deux tranchants. Lorsqu'il s'impose, avec un véritable amour du pays, la mission d'éclairer le pouvoir sur les besoins du peuple, sur les réformes que réclame le bien-être de celui-ci, et qu'il accomplit ce devoir avec mesure, avec l'intention constante de concilier l'autorité avec l'obéissance, alors il devient utile à tous et mérite d'être considéré comme un sacerdoce. Mais lorsque, au contraire, il se rend l'écho ou l'instigateur des passions populaires; lorsqu'il sert de tribune aux utopies des anarchistes; lorsqu'il menace incessamment de l'émeute et du déchaînement des vengeances publiques; lorsqu'il propage les théories impures de la débauche; alors il est l'ennemi de la société tout entière; ce n'est plus un flambeau, un guide, un bienfait; c'est un souffle infernal, l'inspiration du désordre, une calamité. Il est à remarquer d'ailleurs que, dans ce dernier cas, ce ne sont plus des hommes de science et d'expérience qui mettent en œuvre le fruit de leurs méditations pour faire atteindre à leur patrie le plus haut état florissant et la plus grande gloire : la plume, déchue comme la machine qui l'emploie, ne se trouve plus qu'entre les mains d'hommes tarés, flétris par l'opinion, ne pouvant soutenir leur existence qu'au sein des troubles et des désastres de leurs concitoyens, et qui ne possèdent d'autres qualités que la hardiesse et le dévergondage de la pensée. Malheureusement, c'est par cette faconde même et à l'aide de leur audacieuse immoralité, qu'ils pénètrent avec plus de facilité dans les masses et y trouvent des prosélytes et des victimes. Non, le journalisme, quoiqu'il tende à prospérer de plus en plus, n'est point une faveur du ciel, c'est un envahissement de l'esprit du mal; non, la lumière que certains journaux répandent n'est point un rayon divin, c'est comme une lueur précédant un cataclysme ou le jugement dernier. (N.)

Surtout en exposant des opinions, en les appuyant, en les contestant, évitez les paroles injurieuses qui irritent, et souvent sans éclairer personne. Point d'animosité, point d'ironie. Que diriez-vous d'un avocat général qui, en résumant tout un procès, outragerait par des mots piquants le parti qu'il condamne? Le devoir du journaliste est à peu près le même. Il n'est permis de critiquer par écrit, sans doute, que de la même façon qu'il est permis de contredire dans la conversation; il faut prendre le parti de la vérité, mais faut-il pour cela saper l'humanité? faut-il renoncer à savoir vivre, parce qu'on se flatte de savoir écrire? Un journal doit servir à instruire et non pas à offenser. (VOLTAIRE.)

Le journalisme est le plus souvent une exploitation mercantile de l'opinion et des passions d'autrui, un atelier où se lamine le mensonge, où se forge la calomnie, une boutique où se distille l'erreur à l'enseigne et au profit de tel ou tel parti. (Em. GIRARDIN.)

L'Etat peut être troublé par ce que peuvent dire les journaux; mais il peut périr par ce qu'ils ne disent pas. Il existe un remède efficace contre leur exagération; il n'y en a point contre leur silence. (DE BONALD.)

Le journalisme est un être affreux, abominable, impie, sans talents, sans pitié surtout, qui insulte à plaisir toutes les gloires, toutes les beautés; qui écrase également le vieillard comme la jeune fille; qui égorge, comme fait la fouine, sans faim et sans soif; qui jette, comme le serpent, son venin à tous ceux qui passent; et qui est ivre du matin au soir et du soir au matin.

(Jules JANIN.)

1. Il n'y a pas un journal dans lequel on puisse mettre vingt lignes où il n'y aurait ni bêtise, ni mauvaise foi.

2. Jusqu'ici les lumières du peuple n'ont servi qu'à le rendre dupe et esclave des divers morceaux de papier imprimé qu'on lui met dans les mains. (Alphonse KARR.)

JUBÉ (*Dicton*). Pour exprimer qu'on amène quelqu'un à la raison ou à merci, on dit : *Faire venir à jubé*.

JUGEMENT. 1. Partez d'un principe faux, et vous êtes sûr d'arriver logiquement à toutes les conséquences de l'absurde.

2. Pour un sentiment d'équité bien naturel, lorsque nous voulons juger les autres, il faut faire un retour sur nous-mêmes; plus nous avons besoin d'indulgence, plus

il est de notre intérêt d'étendre sur les faiblesses de nos semblables le voile bienfaisant qui doit en dérober la connaissance à la malignité. (PASCAL.)

Tout le monde se plaint de sa mémoire et personne ne se plaint de son jugement, parce que tout le monde croit en avoir beaucoup. (LA ROCHEFOUCAULD.)

1. Ce qui fait que nous jugeons mal des choses, c'est que nous n'en jugeons pas par rapport à elles-mêmes et à la vérité, mais seulement par rapport à nous et à notre humeur.

2. La plupart des hommes fuient le travail, parce qu'il est pénible et qu'ils sont paresseux. Ils veulent cependant juger et décider de tout, parce qu'ils sont orgueilleux. (DE VERNAGE.)

1. La netteté est l'ornement de la justesse; mais elle n'en est pas inséparable. Tous ceux qui ont l'esprit net, ne l'ont pas juste. Il y a des hommes qui conçoivent très-distinctement, et qui ne raisonnent pas conséquemment. Leur esprit trop faible ou trop prompt, ne peut suivre la liaison des choses, et laisse échapper leurs rapports.

2. Rien ne sert au jugement et à la pénétration comme l'étendue de l'esprit. On peut la regarder, je crois, comme une disposition admirable des organes, qui nous donne d'embrasser beaucoup d'idées à la fois sans les confondre. (VAUVENARGUES.)

Il y a des moments d'une espèce de délire, où il ne faut pas juger des hommes par leurs actions. (J.-J. ROUSSEAU.)

C'est la force de l'attention qui distingue la plupart du temps le sage et le grand homme du commun des hommes; ceux-ci n'ont ni règle ni but dans leur marche incertaine, chaque chose nage séparée et sans soutien sur la superficie de leurs âmes, semblables à des feuilles que le vent fait voler çà et là, et disperse sur la surface de l'eau. (BLAIR.)

Il est plus aisé de s'apercevoir de l'absence du bon sens et du jugement, que de les reconnaître quand on les rencontre. (Mme DE NECKER.)

JUSTE-MILIEU. Crains en tout les extrêmes : en quelque chose que ce soit la beauté résulte de la justesse des proportions. (PHOCYLIDE.)

Le juste milieu où repose la vertu est toujours le but du sage. Il ne s'arrête pas qu'il n'ait su l'atteindre; mais il ne va jamais au delà. (CONFUCIUS.)

JUSTICE. Il n'y a que la justice de Dieu qui soit infaillible. Celle des hommes, quelle que soit d'ailleurs l'honorabilité de ceux qui l'exercent, est sujette à l'erreur, parce qu'elle se trouve soumise à leur plus ou moins de pénétration; à leurs passions plus ou moins actives, aux préventions involontaires, favorables ou défavorables, qu'inspire tel ou tel individu; et enfin à ces perfides arguties dont font un usage constant ceux dont le métier est de défendre toute cause bonne ou mauvaise. Toutefois, la justice humaine n'est pas moins un bienfait lorsqu'elle est sagement organisée dans la société; car, sans elle, cette société est un véritable coupe-gorge, où le droit demeure en tout temps la propriété du plus fort, où l'homme de bien reste l'esclave ou la victime du méchant. Aussi le respect pour la loi est le premier devoir des honnêtes gens. (N.)

La bénédiction du Seigneur est sur la tête du juste, mais l'iniquité des méchants leur couvrira le visage. (*Prov.* X, 6.)

Les peines sèment la guerre et la haine. « Soyez donc pleins de miséricorde, comme votre Père est plein de miséricorde. » (*Luc.* VI, 36.)

Non content d'être juste, ne permets pas l'injustice. Sache vivre de ce que tu as justement acquis. Méprise les richesses que procure l'iniquité. Satisfait de ce que tu as, abstiens-toi de ce qui ne t'appartient pas. (PHOCYLIDE.)

1. Tu es juste : que ta vertu fasse ta récompense et ta félicité. Les uns diront du bien de toi, les autres en parleront mal. Le sage doit s'attendre à l'éloge, il doit s'attendre à la satire.

2. Préfère la pauvreté dans le sein de la justice, à l'abondance que procure l'iniquité.

3. Toutes les vertus sont comprises dans la justice : si tu es juste, tu es homme de bien. (THÉOGNIS.)

Le lien le plus étroit de la société, c'est la ferme persuasion que l'homme ne doit rien enlever à l'homme, et qu'il vaut mieux supporter les disgrâces de la fortune, les maladies du corps, les maux de l'esprit, tout ce qui peut enfin nous arriver de plus funeste, que de pécher contre la justice. (CICÉRON.)

La justice consiste à rendre à chacun ce qui lui est dû, à soi comme à autrui. (CHARRON.)

On ne voit presque rien de juste ou d'injuste qui ne change de qualité en changeant de climat. Trois degrés d'élévation du pôle renversent toute la jurisprudence. Un méridien décide de la vérité, ou peu d'années de possession. Les lois fondamentales changent. Le droit a ses époques. Plaisante justice, qu'une rivière ou une montagne borne ! Vérité en deçà des Pyrénées, mensonge au delà. (PASCAL.)

1. La justice n'est qu'une vive appréhension qu'on ne nous ôte ce qui nous appartient. De là vient cette considération et ce respect pour tous les intérêts du prochain, et cette scrupuleuse application à ne lui faire aucun préjudice. Cette crainte retient l'homme dans les bornes des biens que la naissance ou la fortune lui ont donnés; et sans cette crainte, il ferait des courses continuelles sur les autres.

2. On blâme l'injustice, non par l'aversion que l'on a pour elle, mais pour le préjudice que l'on en reçoit. (LA ROCHEFOUCAULD.)

Différer de rendre justice est une injustice. (Guillaume PENN.)

Il ne faut pas que le même lieu serve à mettre en sûreté un homme accusé d'un

crime avec quelque vraisemblance, et un homme qui en est convaincu.

(L'impératrice CATHERINE II.)

Je connais assez les hommes pour ne rien attendre de leur justice. (Mme ROLLAND.)

Le témoignage d'un homme ne saurait être reçu, quel que soit le mérite de celui qui le rend, dès que cet homme peut être soupçonné d'être sous l'influence de quelque passion capable de le tromper.

(Joseph DE MAISTRE.)

Qu'est-ce que solliciter son juge? C'est lui dire en termes couverts: Je ne doute pas que vous ne négligeassiez mon affaire, si je ne vous pressais. Je sais que vous aimez votre repos et vos plaisirs; que vous pourriez les préférer au soin de remplir votre charge; mais, je vous prie, faites votre devoir, pour l'amour de moi. Examinez par vous-même mon procès; ne vous en rapportez pas à l'extrait d'un secrétaire; et quand vous le saurez à fond, que ce soit l'équité qui dicte votre jugement. La belle Hortense viendra vous solliciter contre moi; mais fermez les yeux à ses charmes. Tels princes, tels seigneurs vous recommanderont sa cause; mais songez que ces recommandations ne rendent pas le droit meilleur. On tentera de vous éblouir par des promesses, et peut-être même par des présents; mais soyez incorruptible. En un mot, faites-moi la grâce de vous comporter en honnête homme. (TOUSSAINT.)

Entre la politique et la justice, toute intelligence est corruptrice, tout contact est pestilentiel. (GUIZOT.)

L'attachement pour la constitution du pays, est le principal devoir du magistrat. Il ne suffirait pas à la société politique qu'il fût seulement dévoué à l'étude du droit civil et aux affaires privées: les citoyens ont besoin d'être convaincus que leurs juges seraient avant tout, les défenseurs de ce droit public, sous la protection duquel tous les autres doivent se placer. (DUPIN aîné.)

Les citoyens seuls ont des droits: les magistrats, comme magistrats, n'ont que des devoirs. (X.)

Nous considérons comme une instruction incomplète et déloyale, celle qui s'ouvre avec complaisance à l'accusation et qui se ferme impitoyablement à la défense.

(Ferdinand BARROT.)

Toute condamnation devient une iniquité, quand elle applique une peine qui n'est établie par aucune loi. (DE BASTARD.)

JUSTICE DU ROI (*Dicton*). Louis de Bourbon, grand maître de la maison de la reine, femme de Charles VI, ayant été accusé d'intrigue avec cette princesse, fut appliqué à la question qui lui arracha des aveux, et précipité dans la Seine, après avoir été enfermé dans un sac de cuir, sur lequel on mit cette inscription: *Laissez passer la justice du roi.* Cette phrase est restée pour exprimer qu'on doit garder le silence sur certains actes du pouvoir.

L

LABOUREUR. Le plus grand et légitime gain et revenu des peuples, disait Henri IV, même des nôtres, procède principalement du labour et de la culture de la terre.

LACHETÉ. Malheur aux lâches! s'écrie M. de Lamartine, on n'est jamais cruel que faute d'être assez courageux.

LA FONTAINE. Les moralités de l'apologue marchent presque de front avec les proverbes, et, dans notre France, les maximes de l'auteur de *la Cigale et la Fourmi*, du *Corbeau et du Renard*, etc., sont des plus répandues, du moins au sein de la portion intelligente de la nation. Telles sont, par exemple, les suivantes:

Une morale nue apporte de l'ennui,
Le conte fait passer le précepte avec lui.

Selon que vous serez puissant ou misérable,
Les jugements de cour vous rendront blanc ou noir.

Que le bon soit toujours camarade du beau.

Rien n'est plus dangereux qu'un ignorant ami,
Mieux vaudrait un sage ennemi.

Rien ne pèse tant qu'un secret:
Le porter loin est difficile aux dames;
Et je sais même sur ce fait,
Bon nombre d'hommes qui sont femmes.

La plainte ni la peur ne change le destin,
Et le moins prévoyant est toujours le plus sage.

Je définis la cour, un pays où les gens,
Tristes, gais, prêts à tout, à tout indifférents,
Sont ce qu'il plaît au prince, ou s'ils ne peuvent l'être,
Tâchent au moins de le paraître.

Le trop d'attention qu'on a pour le danger,
Fait le plus souvent qu'on y tombe.

Nous n'écoutons d'instincts que ceux qui sont les nôtres
Et ne voyons le mal que quand il est venu.

Ne faut-il que délibérer?
La cour en conseillers foisonne
Est-il besoin d'exécuter?
On ne rencontre plus personne.

Ce qu'on donne aux méchants, toujours on le regrette.

Il faut, autant qu'on peut, obliger tout le monde,
On a souvent besoin d'un plus petit que soi.

Patience et longueur de temps
Font plus que force et que rage.

Où la guêpe a passé, le moucheron demeure.

En toute chose il faut considérer la fin.

Corsaires à corsaires,
L'un l'autre s'attaquant ne font pas leurs affaires.

Deux sûretés valent mieux qu'une,
Et le trop en cela ne fut jamais perdu.

Il n'est rien d'inutile aux personnes de sens.

L'homme est de glace aux vérités,
Et tout de feu pour le mensonge.

Chacun songe en veillant, il n'est rien de plus doux.

Laissez dire les sots, le savoir a son prix.

Quiconque ne voit guère,
N'a guère à dire aussi.

Ne forçons pas notre talent,
Nous ne ferions rien avec grâce.

Tout bourgeois veut bâtir comme les grands seigneurs,
Tout petit prince a des ambassadeurs,
Tout marquis veut avoir des pages.

.... Il fit pour nos défauts la poche de derrière,
Et celle de devant pour les défauts d'autrui.

Fi du plaisir
Que la crainte peut corrompre.

Eh, mon ami ! tire-moi de danger,
Tu feras après ta harangue.

On fait tant à la fin, que l'huître est pour le juge,
Les écailles pour les plaideurs

Les délicats sont malheureux,
Rien ne saurait les satisfaire.

Hélas ! on voit que de tout temps,
Les petits ont pâti des sottises des grands.

Des enfants de Japheth toujours une moitié
Fournira des armes à l'autre.

Laissez leur prendre un pied chez vous
Ils en auront bientôt pris quatre.

Il n'est si poltron sur la terre,
Qui ne puisse trouver un plus poltron que soi.

Toujours par quelque endroit fourbes se laissent
[prendre.

Ainsi dans les dangers qui nous suivent en croupe,
Le doux parler ne nuit de rien.

Amour ! amour ! quand tu nous tiens,
On peut bien dire : adieu prudence !

De loin c'est quelque chose, et de près ce n'est rien.

Chacun se dit ami, mais fou qui s'y repose,
Rien n'est plus commun que le nom.
Rien n'est plus rare que la chose.

Un tiens vaut, ce dit-on, mieux que deux tu l'auras :
L'un est sûr ; l'autre ne l'est pas.

Arrière ceux dont la bouche
Souffle le chaud et le froid.

Chacun à son métier doit toujours s'attacher :
Tu veux faire ici l'herboriste,
Et ne fus jamais que boucher.

Travaillez, prenez de la peine ;
C'est le fonds qui manque le moins.

Plus fait douceur que violence.

Concluons que la Providence
Sait ce qu'il nous faut mieux que nous.

Garde-toi, tant que tu vivras,
De juger les gens sur la mine.

Le cerf blâme ses pieds qui le rendent agile,
Il estime un bois qui lui nuit.

Rien ne sert de courir ; il faut partir à point :
Le lièvre et la tortue en sont un témoignage.

Aide-toi, le ciel t'aidera.

Le monde n'a jamais manqué de charlatans :
Cette science, de tout temps,
Fut en professeurs très-fertile.

Ne soyez à la cour, si vous voulez y plaire,
Ni fade adulateur, ni parleur trop sincère.

Tenez toujours divisés les méchants.

Ainsi certaines gens, faisant les empressés
S'introduisent dans les affaires :
Ils font partout les nécessaires ;
Et, partout importuns, devraient être chassés.

Nous disons injures au sort,
Chose n'est ici plus commune :
Le bien, nous le faisons ; le mal, c'est la fortune ;
On a toujours raison, le destin toujours tort.

C'est souvent du hasard que naît l'opinion ;
Et c'est l'opinion qui fait toujours la vogue.

L'enseigne fait la chalandise.

Tel est pris qui croyait prendre.

On rencontre sa destinée
Souvent par des chemins qu'on prend pour l'éviter

Il se faut entr'aider, c'est la loi de nature.

Dieu fait bien ce qu'il fait.

Les gens sans bruit sont dangereux,
Il n'en est pas ainsi des autres.

Les vertus devraient être sœurs
Ainsi que les vices sont frères.

Faute de cultiver la nature et ses dons,
Oh ! combien de césars deviendront Laridons !

Parlez au diable, employez la magie,
Vous ne détournerez nul être de sa fin.

Oh ! combien le péril enrichirait les dieux,
Si nous nous souvenions des vœux qu'il nous fait
[faire !

Le trop d'expédients peut gâter une affaire ;
On perd du temps au choix, on tente, on veut tout
[faire :
N'en n'ayons qu'un, mais qu'il soit bon.

Ventre affamé n'a point d'oreilles.

Aucun chemin de fleurs ne conduit à la gloire.

L'absence est aussi bien un remède à la haine
Qu'un appareil contre l'amour.

Chacun croit fort aisément
Ce qu'il craint et ce qu'il désire.

Les sages quelquefois, ainsi que l'écrevisse,
Marchent à reculons, tournent le dos au port.

LAIDEUR. C'est une œuvre laborieuse pour une personne laide, que de faire comprendre ses qualités.

LAIT (*Prov.*). On dit de celui qui a des petits enfants, qu'il est de la *confrérie du pot au lait*. Avoir une *dent de lait* contre quelqu'un, c'est conserver pour lui une inimitié si ancienne, qu'elle date presque de l'enfance.

LAMBINER (*Dicton*). On désigne quelqu'un qui apporte de la lenteur dans ses actions, en le qualifiant de *lambin* ou en disant *qu'il lambine*. Ce dicton vient de Denis Lambin, professeur au collége de France, dont le style était lent et diffus, et que l'on caractérisait alors par le mot *lambiner*.

LANTERNER (*Dicton*). On emploie ce mot pour signifier l'hésitation, une perte de temps non justifiée. Ce dicton est attribué à Rabelais, et lui fut suggéré, dit-on, par la coutume qu'ont les religieux, pendant le temps de l'oraison, de relever leur capuchon pour s'en couvrir la tête.

LANTERNES (*Prov.*). Pour exprimer la prétention de certaines gens qui veulent faire passer une chose pour l'autre, on dit qu'ils cherchent à *faire croire que les vessies sont des lanternes*. Les Italiens emploient dans le même cas cet autre proverbe : *Faire croire que les vers luisants sont des lanternes.*

LARMES. Il y a de certaines larmes qui nous trompent souvent nous-mêmes, après avoir trompé les autres. (LA ROCHEFOUCAULD.)

Les cœurs durs et cruels ne sentent point de douceur à pleurer. Des larmes répandues avec bienséance et modération sont la preuve d'un caractère sensible et généreux ; elles ne déshonorent jamais.

(L'abbé PRÉVOST.)

Les femmes, si faciles à répandre des larmes, qu'elles le font quelquefois à volonté, ont fort peu d'estime pour les hommes qui portent la sensibilité à ce point. Il semblerait pourtant que ce degré d'attendrissement devrait exciter la sympathie de ces dames, mais c'est tout le contraire qui arrive. Il faut croire que l'homme ne conserve leur respect qu'autant qu'il se présente toujours à elles dans la pleine énergie de sa force d'âme, avec un superbe dédain pour toute espèce d'affliction, dédain qui n'est pour le plus grand nombre qu'un condamnable égoïsme, mais que les femmes regardent peut-être comme de l'héroïsme.

(A. DE CHESNEL.)

LARRON (*Prov.*). On dit, mais non pas dans un sens moral, que *l'occasion fait le larron ;* et les Espagnols ajoutent : *Maison ouverte fait pécher la justice même.* Il y a plus de sagesse dans la strophe que voici :

Plus d'une probité sujette à caution,
Par l'épreuve pourrait rencontrer du mécompte :
Pour être véritable, il faut qu'elle surmonte
Le besoin et l'occasion.

LAVER (*Prov.*). On dit de celui qui, ayant été secouru d'un ami, s'impose à son tour l'obligation de lui venir en aide : *Une main lave l'autre.*

LECTURE. Ne lisez point pour contredire et réfuter, ni pour trouver de quoi jaser et discourir, mais pour peser et examiner.

(BACON.)

1. La lecture est à l'esprit ce que les aliments sont au corps.

2. Rien n'est plus capable de corrompre l'esprit et le jugement, que cette passion démesurée qu'on a de lire indifféremment toutes sortes de livres. (DE VERNAGE.)

On a fort bien dit qu'il fallait beaucoup lire, mais non beaucoup de choses. (ROLLIN.)

LENDEMAIN (*Prov.*). L'usage répandu chez le peuple, d'achever de manger dans la matinée et en compagnie, les débris du festin de la veille, a donné naissance à ce proverbe : *Il n'y a pas de bonne fête sans lendemain.* Les Romains avaient aussi le repas du lendemain : ils l'appelaient *repotia* du verbe *repotare*, parce qu'ils y achevaient de boire les bouteilles entamées.

LESSIVE (*Prov.*). Pour dire qu'on prend une peine inutile on emploie quelquefois ce proverbe : *A laver la tête d'un maure, on perd sa lessive.*

LETTRES. Il y a plus affaire à interpréter les interprétations qu'à interpréter les choses, et plus de livres sur les livres que sur autres sujets : nous ne faisons que nous entregloser. Tout fourmille de commentaires : d'auteurs, il en est grande cherté.

(MONTAIGNE.)

1. Les gens vains et fourbes affectent de mépriser les lettres ; les hommes simples les admirent sans choix ; les hommes sages en font usage et les honorent.

2. Séparez de la plupart des histoires les mensonges, avec les noms célèbres qui les appuient, les dissertations épisodiques, les réflexions pénibles, en un mot l'esprit des écrivains, que vous restera-t-il ?

3. La plupart des gens de lettres sont comme les Ottomans qui, pour régner en sûreté, commencent par égorger leurs frères. (BACON.)

Pour se distinguer du vulgaire des écrivains à style, on outre l'originalité. En des époques comme la nôtre, les auteurs qui veulent être remarqués, se font une originalité à part, les uns en accouplant des mots étrangers, les autres en forçant des métaphores bizarres à exprimer des pensées fausses. (Horace WALPOLE.)

La plupart des hommes honorent les lettres comme la religion et la vertu ; c'est-à-dire comme une chose qu'ils ne peuvent ni connaître, ni pratiquer, ni aimer.

(VAUVENARGUES.)

1. On regarde quelquefois la profession des lettres comme le parti le plus propre à faire mener une vie douce et tranquille : et l'on ne se tromperait point, si la tranquillité de la vie consistait uniquement à se délivrer du trouble de ses propres passions. Un savant qui serait renfermé du matin au soir avec ses livres, et dont toute l'attention serait occupée par l'étude, n'aurait pas le temps d'être malheureux, s'il ne pouvait l'être que par lui-même. Mais les passions d'autrui sont aussi souvent que les nôtres, un obstacle à notre bonheur ; et peut-être n'est-il point de condition dans la vie qui fasse naître plus d'occasions d'exciter les passions d'autrui, que celle des gens de lettres.

2. Il faudrait que tous ceux qui se laissent surprendre à la démangeaison d'écrire, fussent obligés de faire preuve de leur capacité ; et qu'au lieu qu'on examine l'ouvrage pour en permettre l'impression, on commençât par examiner l'auteur pour lui permettre de composer l'ouvrage.

3. Heureux l'écrivain qui plaît ! Mais c'est lorsqu'il n'a point à rougir de la voie qu'il choisit pour plaire. Autrement j'ose le comparer aux ministres des honteux plaisirs : ceux qui les emploient et qui ai-

ment leurs services, ne les regardent pas moins comme des infâmes

4. Un premier degré de réputation acquise devient comme un moyen aux auteurs pour s'élever aux seconds.

(L'abbé PRÉVOST.)

Il y a eu de tous temps des Frérons dans la littérature; mais il faut qu'il y ait des chenilles pour que les rossignols les mangent, afin de mieux chanter. (VOLTAIRE.)

1. L'état d'auteur ne peut être illustre et respectable, qu'autant qu'il n'est pas un métier. Il est trop difficile de penser noblement, quand on ne pense que pour vivre. Pour pouvoir dire de grandes vérités, il ne faut pas dépendre de ses succès.

2. J'aime mieux une mauvaise action qu'une mauvaise maxime; car, enfin, une mauvaise action n'est qu'une mauvaise action, tandis qu'une mauvaise doctrine engendre à l'infini la perversité.

(J.-J. ROUSSEAU.)

1. Les gens de lettres qui font leur cour aux grands, forment différentes classes. La plus blâmable est de ceux qui, après avoir encensé les grands en public, les déchirent en particulier, et font parade avec leurs égaux d'une philosophie qui ne leur coûte guère. Cette classe ressemble à ces philosophes anciens qui, après avoir été en public au temple, donnaient en particulier des ridicules aux dieux; avec cette différence que les philosophes grecs et romains étaient forcés d'aller au temple, et que rien n'oblige les nôtres à offrir d'encens à personne.

2. Parmi les grands seigneurs les plus affables, il en est peu qui se dépouillent avec les gens de lettres de leur grandeur, jusqu'au point de l'oublier tout à fait. C'est ce qu'on aperçoit surtout dans les conversations où l'on n'est pas de leur avis : il semble qu'à mesure que l'homme d'esprit s'éclipse, l'homme de qualité se montre et paraît exiger la déférence dont l'homme d'esprit avait commencé par se dispenser.

3. Pour se convaincre de l'opinion peu relevée qu'on se forme communément dans le monde des gens de lettres, il suffira de faire attention à l'espèce d'accueil qu'ils y reçoivent pour l'ordinaire. Il est à peu près du même genre que celui qu'on fait à certaines professions agréables, qui demandent sans doute des talents, mais qu'en les recherchant même nous affectons de rabaisser, comme nous honorons d'autres états, sans savoir pourquoi. L'ennui veut jouir du talent, et la vanité trouve moyen de le séparer de la personne.

4. Un écrivain ne doit pas évidemment rechercher la pauvreté, mais il ne doit pas la craindre. (D'ALEMBERT.)

L'homme qui porte son talent avec lui, afflige sans cesse les amours-propres : on aimerait encore mieux le lire quand même son style serait inférieur à sa conversation.

(RIVAROL.)

Les gens de lettres diviniseraient l'erreur, si elle pouvait se transformer en pensions, en dignités et en luxe. (GOETHE.)

La manie de presque tous les hommes, c'est de se montrer au-dessus de ce qu'ils sont ; la manie des écrivains, c'est de se montrer des hommes d'Etat.

(Benjamin-CONSTANT.)

Philarque ferait gagner à Pompée la bataille de Pharsale, si cela pouvait arrondir tant soit peu sa phrase. (PAUL COURRIER.)

La gloire ! mais la gloire se traduit par deux mots : trouver un libraire qui édite et un gouvernement qui pensionne. Quant aux libraires, ils se bornent à vous demander un nom, précisément ce que vous leur demandez. Je veux me faire un nom avec mon livre. — Donnez-moi un nom pour que je vous publie. — Si je parviens à m'assurer un nom, je suis sauvé. — Si vous en avez un, moi je vous sauve. (LÉON COLZAN.)

Une singulière manie qu'ont les gens de lettres, en général, de recommander leur profession, c'est de faire peu de cas les uns des autres. (A. DE CHESNEL.)

LETTRES (CONSIDÉRATIONS SUR LES GENS DE). Autrefois les gens de lettres livrés à l'étude, et séparés du monde, en travaillant pour leurs contemporains, ne songeaient qu'à la postérité. Leurs mœurs pleines de candeur et de rudesse, n'avaient guère de rapport avec celles de la société ; et les gens du monde, moins instruits qu'aujourd'hui, admiraient les ouvrages, ou plutôt le nom des auteurs, et ne se croyaient pas trop capables de vivre avec eux. Il entrait même dans cet éloignement plus de considération que de répugnance.

Le goût des lettres, des sciences et des arts, a gagné insensiblement, et il est venu à un point, que ceux qui ne l'ont pas d'inclination l'affectent par air. On a donc recherché ceux qui les cultivent, et ils ont été attirés dans le monde à proportion de l'agrément qu'on a trouvé dans leur commerce.

On a gagné de part et d'autre à cette liaison. Les gens du monde ont cultivé leur esprit, formé leur goût et acquis de nouveaux plaisirs. Les gens de lettres n'en ont pas retiré moins d'avantages. Ils ont trouvé de la protection et de la considération ; ils ont perfectionné leur goût, poli leur esprit, adouci leurs mœurs, et acquis sur plusieurs articles des lumières qu'ils n'auraient pas puisées dans les livres.

Les lettres ne donnent pas précisément un état, mais elles en tiennent lieu à ceux qui n'en ont pas d'autre, et leur procurent des distinctions, que des gens qui leur sont supérieurs par le rang, n'obtiendraient pas toujours. On ne se croit pas plus humilié de rendre hommage à l'esprit qu'à la beauté, à moins qu'on ne soit d'ailleurs en concurrence de rang ou de dignité : car l'esprit peut devenir alors l'objet le plus vif de la rivalité. Mais lorsqu'on a une supériorité de rang bien décidée, on accueille l'esprit avec complaisance ; on est flatté de donner à un homme d'un rang inférieur le prix

qu'il faudrait disputer avec un rival à d'autres égards.

L'esprit a l'avantage, que ceux qui l'estiment, prouvent qu'ils en ont eux-mêmes ou le font croire, ce qui est à peu près la même chose pour bien des gens.

On distingue la république des lettres en plusieurs classes. Les savants qu'on appelle aussi érudits, ont joui autrefois d'une grande considération; on leur doit la renaissance des lettres; mais comme aujourd'hui on ne les estime pas autant qu'ils le méritent, le nombre en diminue trop, et c'est un malheur pour les lettres: ils se produisent peu dans le monde qui ne leur convient guère, et à qui ils ne conviennent pas davantage.

Il y a un autre ordre de savants qui s'occupent des sciences exactes. On les estime, on en reconnaît l'utilité; on les récompense quelquefois; leur nom est cependant plus à la mode que leur personne; à moins qu'ils n'aient d'autres agréments que le mérite qui fait leur célébrité.

Les gens de lettres les plus recherchés sont ceux qu'on appelle communément beaux esprits, entre lesquels il y a encore une distinction à faire. Ceux dont les talents sont marqués et couronnés par des succès sont bientôt connus et accueillis; mais si leur esprit se trouve renfermé dans la sphère du talent, quelque génie qu'on y reconnaisse, on applaudit l'ouvrage et on néglige l'auteur. On lui préfère dans la société celui dont l'esprit est d'un usage plus varié, et d'une application moins décidée et plus étendue.

Les premiers font plus d'honneur à leur siècle; mais on cherche dans la société ce qui plaît davantage. D'ailleurs il y a compensation sur tout. De grands talents ne supposent pas toujours un grand fonds d'esprit; un petit volume d'eau peut fournir un jet plus brillant qu'un ruisseau dont le cours paisible, égal et abondant fertilise une terre utile. Les hommes de talent doivent avoir plus de célébrité, c'est leur récompense. Les gens d'esprit doivent trouver plus d'agrément dans le commerce, puisqu'ils y en portent davantage; c'est une reconnaissance fondée. Les talents ne se communiquent point par la fréquentation. Avec les gens d'esprit, on développe, on étend, et on leur doit une partie du sien. Aussi le plaisir et l'habitude de vivre avec eux font naître l'intimité, et quelquefois l'amitié, malgré des disproportions d'état, quand les qualités du cœur s'y trouvent; car il faut avouer que malgré la manie d'esprit à la mode, les gens de lettres, dont l'âme est connue pour honnête, ont tout un autre coup d'œil dans le monde que ceux dont on loue les talents, et dont on désavoue la personne.

On a dit que le jeu et l'amour rendent toutes les conditions égales; je suis persuadé qu'on y eût joint l'esprit, si le proverbe eût été fait depuis que l'esprit est devenu une passion. Le jeu égale en avilissant le supérieur; l'amour, en élevant l'inférieur; et l'esprit, parce que la véritable égalité vient de celle des âmes. Il serait à désirer que la vertu produisît le même effet; mais il n'appartient qu'aux passions de réduire les hommes à n'être que des hommes, c'est-à-dire, à renoncer à toutes les distinctions extérieures.

Les gens de la cour sont ceux dont les lettres ont le plus à se louer; et si j'avais un conseil à donner à un homme qui ne peut se faire jour que par son esprit, je lui dirais: Préférez à tout l'amitié de vos égaux; c'est la plus sûre, la plus honnête et souvent la plus utile; ce sont les petits amis qui rendent les grands services, sans tyranniser la reconnaissance: mais si vous ne voulez que des liaisons de société, faites-les à la cour; ce sont les plus agréables et les moins gênantes. Le manége, l'intrigue, les piéges, et ce qu'on appelle les *noirceurs*, ne s'emploient qu'entre les rivaux d'ambition. Les courtisans ne pensent pas à nuire à ceux qui ne peuvent les traverser, et font quelquefois gloire de les obliger. Ils aiment à s'attacher un homme de mérite, dont la reconnaissance peut avoir de l'éclat. Plus on est grand, moins on s'avise de faire sentir une distance trop marquée. L'amour-propre éclairé ne diffère guère de la modestie dans ses effets. Un homme de lettres estimable n'en essuiera point de faste offensant; au lieu qu'il pourrait y être exposé avec ces gens qui n'ont sur lui que la supériorité que leur impertinence suppose, et qui croient que c'est un moyen de la lui prouver.

Depuis que le bel esprit est devenu une contagion, tel s'érige en protecteur, qui aurait besoin lui-même d'être protégé, et à qui il ne manque pour cela que d'en être digne. Plusieurs devraient sentir qu'ils seraient assez honorés d'être utiles aux lettres, parce qu'ils en retireraient plus de considération qu'ils ne pourraient leur en procurer.

D'autres qui se croient gens du monde, parce qu'on ne sait pas pourquoi ils s'y trouvent, paraissent étonnés d'y rencontrer les gens de lettres. Ceux-ci pourraient à plus juste titre être surpris d'y trouver ces gens d'un état assez commun, qui, malgré leur complaisance pour les grands, et leur impertinence avec leurs égaux, seront toujours hors d'œuvre. Il y a tant de faux gens du monde! Mais du moins doit-on faire une différence entre ceux qui y sont recherchés, et ceux qui s'y jettent malgré les dégoûts qu'ils éprouvent.

En effet, réduisons les choses au vrai. On est homme du monde par la naissance et les dignités, on s'y attache par intérêt, on s'y introduit par bassesse; on y est lié par des circonstances particulières, telles que sont les alliances des gens de fortune; on y est admis par choix, c'est le partage des gens de lettres; et le goût entraîne nécessairement les distinctions.

Les gens de fortune qui ont de l'esprit et des lettres, le sentent si bien, que si on les consulte, ou qu'on suive simplement leur conduite, on verra qu'ils jouissent de la fortune, mais qu'ils s'estiment à d'autres

égards. Ils sont même blessés des éloges qu'on donne à leur magnificence, parce qu'ils sentent qu'ils ont un autre mérite que celui-là. On veut tirer sa gloire de ce qu'on estime le plus. Ils recherchent les gens de lettres, et se font honneur de leur amitié.

Les succès de quelques gens de lettres en ont égaré beaucoup dans cette carrière. Tous se sont flattés de jouir des mêmes agréments, et plusieurs se sont trompés, soit qu'ils eussent moins de mérite, soit que leur mérite fût moins de commerce.

Quantité de jeunes gens ont cru obéir au génie, et leurs mauvais succès n'ont fait que les rendre incapables de suivre d'autres routes où ils auraient réussi, s'ils y étaient entrés d'abord. Par là l'Etat a perdu de bons sujets, sans que la république des lettres y ait rien gagné.

Quoique les avantages que les lettres procurent se réduisent ordinairement à quelques agréments dans la société, ils n'ont pas laissé que d'exciter l'envie. Les sots sont presque tous, par état, ennemis des gens d'esprit. L'esprit n'est pas souvent fort utile à celui qui en est doué; et cependant il n'y a point de qualité qui soit si fort exposée à la jalousie.

On est étonné qu'il soit permis de faire l'éloge de son cœur, et qu'il soit révoltant de louer son esprit; et la vanité qu'on tirerait du dernier se pardonnerait d'autant moins, qu'elle serait mieux fondée. On en a conclu que les hommes estiment plus l'esprit que la vertu. N'y en aurait-il point une autre raison?

Il me semble que les hommes n'aiment point ce qu'ils sont obligés d'admirer. On n'admire que forcément et par surprise. La réflexion cherche à prescrire contre l'admiration; et quand elle est forcée d'y souscrire, l'humiliation s'y joint, et ce sentiment ne dispose pas à aimer.

Un seul mot renferme souvent une collection d'idées : tels sont les termes d'esprit et de cœur. Si un homme nous fait entendre qu'il a de l'esprit, et que de plus il ait raison de le croire, c'est comme s'il nous prévenait que nous ne lui en imposerons point par de fausses vertus, que nous ne lui cacherons point nos défauts, qu'il nous verra tels que nous sommes, et nous jugera avec justice. Une telle annonce ressemble déjà à un acte d'hostilité. Au lieu que celui qui nous parle de la bonté de son cœur, et qui nous la persuade, nous apprend que nous pouvons compter sur son indulgence, même sur son aveuglement, sur ses services, et que nous pourrons être impunément injustes à son égard.

Les sots ne se bornent pas à une haine oisive contre les gens d'esprit : ils les représentent comme des hommes dangereux, ambitieux, intrigants : ils supposent enfin qu'on ne peut faire de l'esprit que ce qu'ils en feraient eux-mêmes.

L'esprit n'est qu'un ressort capable de mettre en mouvement la vertu ou le vice. Il est comme ces liqueurs qui, par leur mélange, développent, et font percer l'odeur des autres. Les vicieux l'emploient pour leur passion. Mais combien l'esprit a-t-il guidé, soutenu, embelli, développé et fortifié de vertus? L'esprit seul, par un intérêt éclairé, a quelquefois produit des actions aussi louables que la vertu même l'aurait pu faire. C'est ainsi que la sottise seule a peut-être fait ou causé autant de crimes que le vices.

A l'égard des gens d'esprit proprement dits, c'est-à-dire, qui sont connus par leurs talents, ou par un goût décidé pour les sciences et les lettres, c'est les connaître bien peu que de craindre leur concurrence et leurs intrigues dans les routes de la fortune et de l'ambition. La plupart en sont incapables; et ceux qui, par hasard, veulent s'en mêler, finissent ordinairement par être des dupes. Les intrigants de profession les connaissent bien pour tels; et quand ils les engagent dans quelques affaires délicates, ils songent à les tromper les premiers, les font servir d'instrument honnête; mais ils se gardent bien de leur confier le ressort principal. Il y a, au contraire, des sots qui, par une ardeur soutenue, des démarches suivies, sans distraction de leur objet, parviennent à tout ce qu'ils désirent.

L'amour des lettres rend assez insensible à la cupidité et à l'ambition, console de beaucoup de privations, et souvent empêche de les connaître ou de les sentir. Avec de telles dispositions, les gens d'esprit doivent, tout balancé, être encore meilleurs que les autres hommes. Il arrive encore que l'esprit inspire à celui qui en est doué, une secrète satisfaction qui ne tend qu'à le rendre agréable aux autres, séduisant pour lui-même, inutile à sa fortune, et heureusement assez indifférent sur cet article.

Les gens d'esprit devraient d'autant moins s'embarrasser de la basse jalousie qu'ils excitent, qu'ils ne vivent jamais plus agréablement qu'entre eux. Ils doivent savoir, par expérience, combien ils se sont réciproquement nécessaires. Si quelque pique les éloigne les uns des autres, les sots les réconcilient bientôt, par l'impossibilité où l'on se trouve de vivre continuellement avec eux.

Les ennemis étrangers feraient peu de tort aux gens de lettres, s'ils n'étaient pas assez imprudents pour leur fournir des moyens de les décrier, en se desservant quelquefois eux-mêmes.

Je voudrais, pour l'honneur des lettres et le bonheur de ceux qui les cultivent, qu'ils fussent persuadés d'une vérité qui devrait être pour eux un principe fixe de conduite. C'est qu'ils peuvent se déshonorer eux-mêmes par les choses injurieuses qu'ils font, disent, ou écrivent contre leurs rivaux; qu'ils peuvent tout au plus les mortifier, s'en faire des ennemis, et les engager à une représaille aussi honteuse; mais qu'ils ne sauraient donner atteinte à une réputation consignée dans le public. On ne fait et l'on ne détruit que la sienne propre, et tou-

jours par soi-même. La jalousie marque toujours infériorité dans celui qui la ressent. Quelque supériorité qu'on eût à beaucoup d'égards sur un rival, dès qu'on en conçoit de la jalousie, il faut qu'on lui soit inférieur par quelque endroit.

Il n'y a point de particulier si élevé ou si illustre qu'il puisse être, point de société si brillante qu'elle soit, qui détermine le jugement du public, quoiqu'une cabale puisse, par hasard, procurer des succès, ou donner des dégoûts passagers. Cela serait encore plus difficile aujourd'hui que dans le siècle précédent, parce que le public était moins instruit, ou se piquait moins d'être juge. Aujourd'hui, il s'amuse des scènes littéraires, méprise personnellement ceux qui les donnent avec indécence, et ne change rien à l'opinion qu'il a prise de leurs ouvrages.

Il est inutile de prouver aux gens de lettres que la rivalité qui produit autre chose que l'émulation est honteuse, cela n'a pas besoin de preuves; mais ils devraient sentir que leur désunion va directement contre leur intérêt général et particulier, et ils ne paraissent pas s'en apercevoir.

Des ouvrages travaillés avec soin, des critiques sensées, sévères, mais justes et honnêtes, où l'on marque les beautés en relevant les défauts, pour donner des vues nouvelles; voilà ce qu'on a droit d'attendre des gens de lettres. Leurs discussions ne doivent avoir que la vérité pour objet, objet qui n'a jamais causé ni fiel ni aigreur, et qui tourne à l'avantage de l'humanité; au lieu que leurs querelles sont aussi dangereuses pour eux que scandaleuses pour les sages. Des hommes stupides, assez éclairés par l'envie pour sentir leur infériorité, trop orgueilleux pour l'avouer, peuvent seuls être charmés de voir ceux qu'ils seraient obligés de respecter, s'humilier les uns les autres. Les sots apprennent ainsi à cacher leur haine sous un air de mépris dont ils devraient seuls être l'objet. Il semble qu'on fasse aujourd'hui précisément le contraire de ce qui se pratiquait lorsqu'on faisait combattre des animaux pour amuser des hommes.

Je crois voir dans la république des lettres un peuple dont l'intelligence ferait la force, fournir des armes à des barbares, et leur montrer l'art de s'en servir. (Duclos.)

LETTRES (Secret des). « Une lettre n'est donnée, a dit Lally-Tolendal, que pour être lue et non pour être publiée. D'ailleurs, il peut résulter de la publication tel inconvénient moins grave qu'un délit, et pourtant non moins incontestable; nul ne peut avoir le droit de compromettre un autre ou de l'exposer au ridicule. »

Royer-Collard s'est exprimé à son tour, sur le même sujet, de la manière suivante : « Le principe qui tendrait à faire considérer comme propriétaire d'une lettre celui qui l'aurait reçue, serait contraire à ceux que l'assemblée a précédemment adoptés. Il a été reconnu, en effet, que celui qui avait pensé avait seul le droit de faire publier sa pensée. A l'auteur seul appartient donc de manifester sa volonté sur la publication. Qu'on pense par une lettre ou autrement, le droit de publication subsiste toujours en faveur de celui qui a eu la pensée. Il n'est pas vrai de dire que la suscription d'une lettre constitue une transmission de propriété. L'intention de l'auteur, relativement à la publication, n'en est pas implicitement exprimée par cet acte. »

Enfin, voici l'opinion de M. de Vatimesnil : « Il est impossible de considérer l'envoi d'une lettre comme une transmission de propriété pure et simple, absolue, indéfinie. C'est, au contraire, une transmission restreinte et conditionnelle. Celui qui a reçu une lettre a dû garder les pensées qu'elle contenait pour lui seul : ces pensées ont dû rester dans le sein de l'amitié; quant à la publication ultérieure de ses pensées, si l'intention de l'auteur n'a pas été exprimée à cet égard, on doit demeurer dans le droit commun de la propriété littéraire. »

LÉVISIANA (10). 1. Soyez meilleur, vous serez plus heureux.

2. Jouissez de ce que vous possédez, espérez ce qui vous manque.

3. Conduisez-vous avec la fortune comme avec les mauvaises payes : ne dédaignez pas les plus faibles à comptes.

4. La crainte gouverne le monde et l'espérance le console.

5. La plupart des peines n'arrivent si vite que parce que nous faisons la moitié du chemin.

6. Diminuez vos rapports avec les hommes, augmentez-les avec les choses : voilà la sagesse. Les moyens d'y parvenir sont l'étude et la campagne.

7. Lorsque la résistance est inutile, la sagesse se soumet, la folie s'agite, la faiblesse se plaint, la bassesse flatte, la fierté supporte et se tait.

8. Le temps le plus mal employé est celui que l'on donne aux regrets, à moins que l'on n'en tire des leçons pour l'avenir.

9. Le temps use l'erreur et polit la vérité

10. Il n'est donné qu'à ceux dont le caractère est froid et l'esprit juste, de voir l'histoire de leur temps telle que la postérité la lira.

11. Les événements prévus par les bons esprits ne manquent guère d'arriver; mais la fortune se réserve deux secrets : l'époque et les moyens.

12. La vérité n'est si difficile à connaître que parce qu'il y a encore plus de trompés que de trompeurs.

13. Les conséquences sont la pierre de touche des principes.

14. S'il est plus satisfaisant pour l'amour-propre de convaincre, il est plus sûr pour l'intérêt de persuader.

15. Il y a tant d'esprits faux, qu'il n'y a point de mauvaises raisons : dites-les donc

(10) Maximes et pensées du duc de Lévis.

aussi, car c'est peut-être la plus faible qui persuadera.

16. Répéter, c'est persuader en détail. La force et la raison ne résistent guère à des insinuations sans cesse renouvelées.

17. Il est encore plus facile de juger de l'esprit d'un homme par ses questions que par ses réponses.

18. Lorsque vous écoutez, regardez si vous devez croire.

19. Puisque les hommes sont injustes, et que malheureusement ils sont partout divisés en deux classes, les puissants et les faibles, tâchons, par tous les moyens que permet la vertu, de nous placer dans la première, non pour être oppresseur, mais de peur d'être opprimé

20. Attiré par la nouveauté, mais esclave de l'habitude, l'homme passe sa vie à désirer le changement et à soupirer après le repos.

21. Le passe est soldé, le présent vous échappe, songez à l'avenir.

22. Le temps est comme l'argent : n'en perdez pas, vous en aurez assez.

23. L'oisiveté est la rouille de l'âme.

24. L'ennui est une maladie dont le travail est le remède : le plaisir n'est qu'un palliatif.

25. On se lasse de tout, excepté du travail.

26. La plainte console des maux que la paresse entretient.

27. L'homme porte sa peine.

28. L'étude réunit tous ces avantages, qu'elle distrait des peines, adoucit les souffrances, diminue les besoins, console des pertes, en même temps qu'elle augmente les jouissances de l'amour-propre.

29. Le génie crée, l'esprit arrange.

30. Le génie recule les limites du possible.

31. Il n'y a d'impossible que ce qui implique contradiction.

32. L'homme perfectionne, mais ne parfait pas.

33. Puisque les hommes sont pour la plupart faux, inconstants ou faibles, la bonne foi a besoin de cautions : la meilleure est la religion, vient ensuite l'honneur, puis l'habitude de faire le bien.

34. Commencez avec réflexion, suivez avec activité et persévérez : vous aurez alors moins à vous plaindre de la fortune que vous ne cessez d'accuser.

35. Persévérance vaut mieux qu'adresse.

36. L'amitié obtient, l'importunité arrache, mais l'exigence repousse

37. Etablissez l'ordre, l'habitude l'entretiendra.

38. L'économie est fille de l'ordre et de l'assiduité.

39. Le bonheur est l'absence des peines, comme la santé est l'absence des maladies. C'est un état de calme qui n'avertit pas de même que le plaisir ou la douleur ; aussi, sans les regrets, l'on ne saurait pas que l'on a été heureux.

40. Si les peines détruisent le bonheur, les plaisirs le dérangent.

41. Les jouissances les plus douces sont celles qui n'épuisent pas l'espérance.

42. Pouvoir jouir vaut mieux que jouir.

43. La bassesse trouve le moyen de dégrader ce que les hommes ont de plus noble à donner et de plus doux à recevoir : les louanges méritées.

44. L'exagération, cette malavisée, auxiliaire de ses ennemis, ennemie de ses amis, incessamment abaisse ce qu'elle veut élever, élève ce qu'elle prétend diminuer, ôte toute créance à la vérité, et s'ôte elle-même tout crédit.

45. Peu de gens gagnent à être vus de bas en haut.

46. Si vous étiez grand, vous ne monteriez pas sur des échasses.

47. L'envie décèle la médiocrité : les grands caractères ne connaissent que les rivalités.

48. Les faiblesses des hommes supérieurs satisfont l'envie et consolent la médiocrité.

49. Les succès couvrent les fautes, les revers les rappellent.

50. L'ingratitude ne décourage pas la bienfaisance, mais elle sert de prétexte à l'égoïsme.

51. La générosité pardonne, et l'imprudence oublie

52. Votre plus grand ennemi n'est pas toujours celui à qui vous avez fait du mal : il peut être généreux. Mais si vous avez été offensé par un lâche, soyez sûr qu'il voudra éternellement votre perte ; car il craint votre ressentiment, et la crainte ne pardonne pas.

52 *bis*. La vertu est le triomphe de la générosité sur l'intérêt.

53. Donner est un plaisir, et payer est un devoir. Il n'y a donc de mérite à donner que lorsque l'on se prive.

54. La raison est la base et la garantie de la vertu.

55. La raison n'a pas de prise sur les esprits faux ; c'est donc peine perdue que de chercher à les convaincre. Si vous êtes le plus fort, faites-vous obéir, sinon rangez-vous.

56. Le courage est compatissant, la faiblesse égoïste. Ainsi ne comptez pas sur l'assistance de celui à qui la plainte est familière : dans l'occasion il pourra vous plaindre, mais il est douteux qu'il veuille vous secourir

57. La justice est dans le cœur, l'honneur dans l'opinion.

58. L'honneur est le fils du courage et de la vanité.

59. L'esprit d'observation procure un bien plus grand avantage que celui de satisfaire une curiosité raisonnable : en nous apprenant combien en général les hommes sont injustes, il nous prépare à l'injustice. Ainsi, lorsqu'elle nous atteint, nous en sommes moins blessés, et, la considérant comme une infirmité de l'espèce plutôt que comme le tort d'un individu, nous sommes moins exposés au malheur de haïr.

60. Vous qui voulez connaître les hommes, méfiez-vous des livres, observez beaucoup et surtout voyagez. Les préjugés sont comme ces plantes qui perdent leur force sous un ciel étranger.

61. Souvent l'esprit de système rend les sens complices de l'imagination; n'adoptez donc qu'avec la plus grande circonspection les expériences faites dans la vue de justifier une théorie.

62. Ecoutez les conseils et bravez la critique.

63. La force de l'expression est en raison de l'énergie de la pensée, comme la force d'un jet d'eau indique la hauteur du réservoir.

64. L'amitié double l'existence; la paternité et l'amour de la gloire la prolongent.

65. Les êtres faibles sont d'autant plus irrités de la résistance, qu'ils ne sentent pas les moyens de vaincre les obstacles. C'est donc réellement par impuissance qu'ils sont impérieux. Voyez les enfants et les femmes.

66. Le respect est toujours le résultat d'une supériorité reconnue de pouvoir ou de mérite : la faiblesse ne saurait donc l'inspirer. Aussi n'est-ce point du respect que l'on doit aux femmes en général, mais on leur doit protection comme à tous les êtres faibles.

67. Les passions diminuent ou même s'éteignent, lorsque les moyens physiques de les satisfaire s'affaiblissent; mais l'amour propre, toujours aux aguets, cherche à faire attribuer à la sagesse ce qui n'est que l'effet de l'impuissance ou de l'âge.

68. Celui qui néglige de donner des soins convenables à sa santé, se prépare le plus grand des malheurs : une vieillesse infirme. Celui qui s'en occupe trop, affaiblit son corps, rétrécit son esprit et s'endurcit le cœur.

69. Le moyen de passer doucement la vie, est de préférer les plaisirs qui viennent de l'habitude, à ceux que donnent le changement.

70. Celui qui n'est jamais content, ne contente jamais.

71. Espérez beaucoup, contentez-vous de peu.

72. La modération trouve encore à glaner dans le champ du bonheur, lorsque les favoris de la fortune semblent avoit tout moissonné.

73. Il ne faut pas trop regarder à travers les bonnes actions.

74. Profitons des bons exemples, Dieu jugera les motifs.

75. La bienséance est la pudeur du vice, lorsqu'elle n'est pas la modestie de la vertu.

76. La réflexion augmente les forces de l'esprit, comme l'exercice celles du corps.

77. L'homme s'ennuie du bien, cherche le mieux, trouve le mal, et s'y soumet crainte de pire.

78. Puisque l'âge diminue les agréments, en nous laissant nos défauts, et que la considération est la seule indemnité de la vieillesse, tâchons de devenir plus respectables à mesure que nous devenons moins aimable.

79. La crainte et l'espérance se partagent la vie, le plaisir et la douleur n'occupent que des moments.

80. La témérité est si différente du vrai courage, que souvent celui qui s'expose à un danger inutile ne sait pas souffrir avec fermeté.

81. Chez tous les peuples qui ont une grande mobilité, la fermeté est plus rare que le courage.

82. Un malheur, quelque grand qu'il soit, donne du ressort à l'énergie et trempe la fermeté ; mais une longue suite d'infortunes rouille le courage, et le change en résignation.

83. La résignation est au courage ce que le fer est à l'acier.

84. La pusillanimité souffre sans résistance, tant qu'il y a quelque chose de plus à craindre.

85. Il n'est pas vrai de dire que le danger ajoute à la grandeur de l'homme courageux; mais comme la peur rapetisse ceux qu'elle frappe, et que tout est relatif, celui qu'elle n'atteint pas paraît alors plus grand qu'il ne l'est réellement.

86. L'amour-propre est le plus souple et le plus ingénieux des protées : il se plie à tout, tire parti de tout, et ne dédaigne rien. Compagnon de l'enfance, il grandit avec l'homme, mais ne vieillit pas comme lui, car il survit à ses passions, et semble hériter de ses goûts. Dans la jeunesse, son thème favori est la grâce, dans l'âge mûr la raison, dans la vieillesse l'expérience. Par lui, l'homme médiocre prétend au jugement, l'homme d'esprit au génie, et l'homme supérieur se croit universel. Lorsque les qualités manquent, il cherche à faire prendre le change sur les défauts. L'avarice s'appelle économie, la profusion générosité, la colère vivacité, la brusquerie franchise. Celui qui tirait autrefois vanité de sa force et de sa bonne santé, vous entretient aujourd'hui avec complaisance de sa délicatesse et même de ses souffrances ; il en trouve la cause dans un excès de sensibilité. Enfin, tel qui cachait son âge à quarante ans, l'augmente à quatre-vingt.

87. L'homme d'un âge mûr se console de n'être plus jeune, en pensant avec orgueil que l'expérience et la raison l'ont rendu bien plus sage. Trop souvent il a tort, mais l'amour-propre qui a donné tant de jouissances dans le principe de la vie, fait encore le charme de l'automne.

88. L'amour-propre des sots excuse celui des gens d'esprit, mais il ne la justifie pas.

89. Si l'amour-propre, égaré par la flatterie, fait commettre bien des fautes, souvent aussi il retient par la crainte de la honte, et devient la sauvegarde de l'honnêteté.

90. Quand par hasard la flatterie ne réussit pas, ce n'est pas sa faute, c'est celle du flatteur.

91. La flatterie n'a tant de charmes qu…

rce qu'elle nous paraît confirmer le jugement de notre amour-propre.

92. L'orgueil repousse le doute et la raison accueille.

93. L'orgueil de la naissance serait le plus t et le plus insupportable de tous, sans orgueil des parvenus qui semblent toujours pressés de regagner le temps perdu.

94. C'est par amour-propre que l'on aime nt les gens modestes.

95. Puisque nous avons reconnu la justesse de l'ancien emblème qui représente Amour avec un flambeau, il ne fallait pas lacer la chasteté sur un baril de poudre.

96. L'honneur des femmes est mal gardé, orsque l'amour de la religion n'est point aux vant-postes.

97. Peu de femmes ont assez de raison our sentir le besoin qu'elles ont d'être gouvernées, et ce qu'il y a de plus fâcheux, 'est que ce sont celles qui le sentent qui pourraient le plus s'en passer.

98. Dans les affaires d'intérêt, les femmes ont en général moins de justice, mais plus de loyauté que les hommes, elles réservent a mauvaise foi pour les affaires d'un autre genre.

99. En Europe, les femmes valent mieux que les mœurs; dans l'Orient, c'est le contraire.

100. Ce qui rend si rare la véritable amitié, c'est qu'elle exige non-seulement des apports de goûts, mais encore une certaine égalité dans l'esprit comme dans le rang, t surtout quelque force dans le caractère.

101. Le plaisir de faire le bien est l'indemnité que le sort accorde aux princes, en compensation de l'amitié que le sceptre effraye.

102. Il est assez facile de conserver un ami: e qui est difficile, c'est d'en trouver un.

103. Il y a des vérités si frappantes que on croit les reconnaître, quoiqu'on les entende pour la première fois.

104. A voir avec quel empressement l'on onne tort aux malheureux, l'on dirait que e blâme dispense de la pitié.

105. Ne pas vouloir les moyens de ce qu'on eut est une bien commune inconséquence.

106. L'ambition n'est jamais satisfaite et cependant refuse toute espèce de dédommagement. Cette passion funeste remplit la tête t ferme le cœur.

107. Incertitude des événements, tu troubles les jouissances les plus pures; mais ussi tu es l'espoir des malheureux et la consolation des vieillards.

108. O vous qui vous plaignez de l'ingratitude, n'avez-vous pas eu le plaisir de faire e bien?

109. Pour première punition de nos injustices, nous aimons moins.

110. Les formes de la société sont comme s vêtements: elles servent à couvrir des éfauts et des plaies secrètes qui restent cachées jusqu'à ce que l'intimité vienne à les découvrir, aussi l'homme sage ne les provoque-t-il pas légèrement.

111. Rien n'assure mieux le repos du cœur que le travail de l'esprit.

112. Nous nous moquons des siècles passés, sans nous apercevoir combien nous apprêtons à rire aux générations futures.

113. Sans la raison, que fait-on de l'esprit? le malheur des autres et le sien propre.

114. L'imagination, cette brillante aventurière, doit faire les frais de la conversation qui, sans elle, serait bien insipide; mais dans la conduite de la vie, l'esprit doit toujours être subordonné au jugement.

115. Les conteurs d'histoires ressemblent aux gens qui vivent d'emprunt: leur crédit ne dure pas.

116. Plaignez celui qui est en butte aux ennuyeux, mais évitez celui qui, lorsqu'il est seul, s'ennuie. S'il n'est pas vicieux, il a le germe de tous les vices.

117. Si la fortune pouvait récriminer, on serait moins prompt à l'accuser.

118. Celui qui court après la faveur n'est pas sur de l'atteindre, et encore moins de la conserver; mais quant aux caprices et aux dégoûts qu'il lui faut essuyer, c'est chose certaine, et sur laquelle il peut compter.

119. Voyez-vous ce moissonneur qui revient à sa chaumière, courbé sous le poids d'un lourd faisceau d'épis? il oublie sa peine en songeant au fardeau. Ainsi, dans une course pénible, le voyageur supporte gaiement la fatigue, en pensant à tout ce qu'il rapporte de connaissances utiles et d'intéressants souvenirs.

120. L'attention est le burin de la mémoire.

121. La modestie, ce doute aimable de son mérite, est dans la nature aussi bien que l'amour-propre, mais l'humilité n'est qu'une pénitence que la religion impose à l'orgueil.

122. Les sots font tant de bruit que leurs troupes paraissent bien plus nombreuses qu'elles ne le sont réellement. La preuve en est que l'opinion publique est presque toujours juste. La grande majorité se compose donc de gens qui ont assez de bon sens pour déférer aux jugements de ceux qui sont en état de les diriger.

123. La volonté exerce, en dépit des penchants naturels, un pouvoir despotique sur le corps; mais pour donner à cet empire l'immense étendue dont il est susceptible, il faut que l'esclave soit accoutumé de bonne heure à l'obéissance par l'exercice et les privations de tout genre.

124. L'incertitude de notre dernière heure, en nivelant tous les âges, permet toujours l'espoir, mais nous oblige sans cesse à la prévoyance.

125. Il y aurait de quoi faire bien des heureux avec tout le bonheur qui se perd dans ce monde.

126. Il est rare que l'on ne fasse pas un bon

marché, en achetant des espérances par des privations.

127. S'il vous reste quelque prudence, ne souffrez pas que vos passions tuent vos goûts : vous serez trop heureux de les retrouver un jour.

128. Lorsque les passions meurent les passions en héritent.

129. La patience ne serait pas une qualité si précieuse, si elle ne servait autant à espérer le bien qu'à faire supporter le mal.

130. Les choses sont si bien arrangées, que le plaisir du succès est presque toujours proportionné à la peine qu'il a fallu prendre pour réussir.

131. Malheureux celui qui ne connaît pas le charme du travail : il ne connaîtra que trop le dégoût des plaisirs.

132. La douceur des formes n'exclut point la force de caractère : ainsi le câble flexible résiste à la fureur des flots et préserve du naufrage.

133. L'indécision est le partage de la médiocrité. L'homme supérieur voit à la fois le but, l'obstacle, et le meilleur moyen de le surmonter.

134. La curiosité qui porte sur les choses annonce de l'élévation dans l'esprit, comme celle qui ne porte que sur les personnes est une marque de petitesse.

135. On sollicite le premier bienfait, on exige le second, et souvent le troisième est arrivé que la reconnaissance est encore en chemin.

136. Puisque la bêtise est une infirmité naturelle, il est injuste et même cruel de la tourner en dérision : elle ne commence à mériter le mépris que quand la vanité s'y joint. Le boiteux ne devient ridicule que lorsqu'il veut courir.

137. Pour juger de l'importance réelle d'un individu, il faut songer à l'effet que produirait sa mort.

138. Ce qui rend si facile le commerce des hommes d'un esprit supérieur, c'est qu'ils n'attachent aucune importance à une foule de petites choses qui excitent l'intérêt et les passions du commun des hommes.

139. Les corps en mouvement obéissent à deux forces contraires : l'une les porte vers le centre, l'autre tend à les en écarter. L'homme est soumis à de pareilles lois : la force de l'habitude le ramène sans cesse vers les objets dont le goût des changements cherche à l'éloigner.

140. Puisque nous sommes en butte à des maux inévitables, la sagesse est la science des compensations.

141. Les hommes donnent l'impulsion aux affaires, et les affaires entraînent les hommes.

142. Les grands Etats peuvent supporter de grands abus : ce sont les grandes fautes qui les font périr.

143. La loi est la justice écrite, comme le gouvernement est la force concentrée.

144. Soit que l'on tienne la suprême puissance du hasard de la naissance, des caprices de la fortune ou des mains de la victoire, on ne la perd jamais que par sa faute.

145. La misère publique accuse d'impéritie ou de négligence les gouvernements, parce qu'ils ont dans tous les pays les moyens d'encourager l'industrie, d'exciter la paresse et d'établir l'aisance par le travail.

146. En administration, toutes les sottises sont mères.

147. Les grands travailleurs ne valent rien pour les grandes places : ils ne sont bons que pour les détails.

148. Gouverner c'est choisir.

149. Le prince habile dans l'art de gouverner les hommes, se sert de leurs défauts pour réprimer leurs vices.

150. Lorsque le temps ou l'orage a détruit ce vieux chêne, le roi de la forêt, la place qu'il occupait est pour longtemps dévouée à la stérilité. Ainsi la nature paraît avoir besoin de repos, lorsqu'elle a produit un grand prince, et ce n'est qu'après un long intervalle qu'elle replace autant de grandeur sur le même trône. Il faut donc qu'un grand monarque soit, par sa prévoyance, le tuteur de sa postérité.

151. Le bonheur public est le but de toute association politique et la crainte en est le lien.

152. Justice, humanité, industrie, voilà les principes fondamentaux des Etats, c'est par eux qu'ils prospèrent, quelle que soit la nature de leur constitution ; mais dans tous, la crainte est le seul ressort qui puisse maintenir l'ordre et la tranquillité.

153. Les meilleurs gouvernements sont ceux qui renferment en eux-mêmes des principes de réformation.

154. Lorsqu'un corps politique est bien constitué, il ne vieillit point, et les accidents qui sembleraient devoir lui nuire peuvent tourner à son avantage.

155. Il est digne de remarque que, dans l'histoire des hommes, l'on ne trouve pas d'exemple d'aristocraties oppressives. Les oppresseurs ont tous été des tyrans ou des oligarques.

156. La monarchie est le seul gouvernement qui convienne à un grand pays.

157. La nature, dans son inépuisable variété, n'a jamais produit deux êtres semblables : elle proscrit donc l'égalité. Mais elle a mis dans tous les cœurs la haine de l'injustice et l'amour de la liberté.

158. Dans un Etat bien ordonné, le peuple doit retirer plus d'avantages de la noblesse que les nobles eux-mêmes.

159. Le désir des distinctions est aussi commun que l'amour de la gloire est rare.

160. La flatterie séduit le petit nombre de ceux que l'argent ne gagne pas.

161. Un des grands avantages de l'hérédité dans les gouvernements monarchiques, c'est d'inspirer au prince autant d'intérêt pour l'Etat que les pères de famille en ont pour leur patrimoine.

162. Le luxe déprave les mœurs en créant pour toutes les classes de la société des besoins factices et des sujets de tentation,

qui ne peut manquer d'accroître le penchant déjà trop naturel à l'homme de s'enrichir par le moyen le plus prompt et le plus commode, c'est-à-dire, en s'emparant par la ruse ou la violence de ce qu'il devrait gagner par le travail ou l'industrie.

163. Il est contraire à la dignité et à l'intérêt bien entendu d'un gouvernement de prendre une part directe aux entreprises que l'on annonce devoir être lucratives, quelles que soient les bénéfices qu'elles semblent promettre.

LIAISONS. Ce qui nous fait aimer les nouvelles connaissances, dit La Rochefoucauld, n'est pas tant le dégoût que nous avons des vieilles, ou le plaisir de changer, que le chagrin de n'être pas assez admirés de ceux qui nous connaissent trop, et l'espérance de l'être davantage de ceux qui ne nous connaissent pas tant.

LIBERALITÉ. Ce qu'on nomme libéralité n'est le plus souvent que la vanité de donner, que nous aimons plus que ce que nous donnons. (LA ROCHEFOUCAULD.)

1. La libéralité doit prévenir les demandes, quelquefois les espérances, mais toujours regarder au mérite.

2. La libéralité précipitée, c'est-à-dire, qui vient du caprice ou d'une saillie d'humeur, mène toujours le repentir après soi.

(AMELOT DE LA HOUSSAYE.)

LIBERTÉ. Perdre la liberté, ô bon Dieu! que reste-t-il à perdre après cela?

(Le chancelier L'HOPITAL.)

1. Quand une fois on a trouvé le moyen de prendre la multitude par l'appât de la liberté, elle suit en aveugle, pourvu qu'elle en entende seulement le nom.

2. J'ai un sentiment clair de ma liberté. (BOSSUET.)

La liberté, pour être un bien tel qu'on le vante, ne doit rien entraîner après elle qui puisse nuire au bonheur de ceux qui se flattent d'en jouir. (L'abbé PRÉVOST.)

Les mots de liberté, de patriotisme, ont déjà trop opéré; il est à souhaiter que les vrais enfants de la liberté empêchent qu'ils n'opèrent davantage. J'ai connu dans mon temps beaucoup de ces vaillants champions de la liberté, et cependant je ne m'en rappelle pas un seul, qui, dans son cœur et dans sa famille, ne fût un tyran.

(GOLDSMITH.)

La populace croit aller mieux à la liberté, quand elle attente à celle des autres.

(RIVAROL.)

J'ai toujours eu de l'éloignement pour les apôtres de la liberté; car, après tout, chacun d'eux ne travaille que pour soi.

(GOETHE.)

O liberté! que de crimes on commet en ton nom! (Mme ROLAND.)

1. Il n'y a de souveraineté absolue nulle part; la liberté ne découle pas du droit politique, comme on le supposait au XVIIIe siècle, elle vient du droit naturel, ce qui fait qu'elle existe dans toutes les formes de gouvernement, et qu'une monarchie peut être libre et beaucoup plus libre qu'une république.

2. Il faut une tête plus forte que celle de l'esclave, pour n'être point troublé par le parfum de la liberté.

3. Manufacturiers de cadavres, vous avez beau broyer la mort, vous n'en ferez jamais sortir un germe de liberté.

(CHATEAUBRIAND.)

Toute société qui se laisse entraîner aux cris de la liberté, se jette au milieu de tous les désordres de la licence, pour se ranger sous le joug de la servitude. (FERRAND.)

Deux choses sont aujourd'hui également faibles, également en crainte sur leur avenir, le pouvoir et la liberté. D'où provient ce mal? N'a-t-il pas pour cause l'éternel problème des sociétés humaines, la difficulté de concilier la liberté avec le pouvoir? (GUIZOT.)

La liberté n'est pas un placard qu'on lit au coin de la rue; c'est une puissance vivante qu'on sent en soi, le génie protecteur du foyer domestique, la garantie des droits sociaux, et le premier de ces droits. L'oppresseur qui se couvre de son nom est le pire des oppresseurs. Il joint le mensonge à la tyrannie, et à l'injustice la profanation; car le nom de la liberté est saint. Gardez-vous donc de tous ceux qui disent : *Liberté, liberté !* et qui la détruisent par leurs œuvres. (L'abbé DE LAMENNAIS.)

La cause la plus sainte se change en une cause impie, exécrable, quand on emploie le crime pour la soutenir. D'esclave, l'homme de crime peut devenir tyran, mais jamais il ne devient libre. (X.)

La liberté absolue est la même chose que le pouvoir absolu. L'une est l'anarchie, l'autre est le despotisme. L'anarchie produit le despotisme, comme le despotisme produit l'anarchie. (Alexandre WEILL.)

Les démagogues sont la maladie à laquelle doit faire attention tout médecin d'Etat, tout législateur. Les plus ardents agissent; les autres entourent les tribunes, bourdonnent, coupent la parole à tout le monde. Echansons dépravés, ils versent à ce peuple altéré une liberté sans mesure. Quand ce peuple est une fois enivré, il ne loue, il n'honore que ceux qui s'élèvent au niveau des magistrats; les enfants s'accoutument à parler plus haut que leurs pères, à ne plus les respecter afin d'être libres. Les nouveaux venus s'égalent aux anciens, et les vieillards sont obligés de s'assimiler aux jeunes gens pour ne point paraître despotes ou ridicules; le bouleversement des idées s'étend à la famille et à tout. Pour maintenir le peuple dans leur dépendance, les démagogues ne manquent pas de lui promettre la dépouille des riches. Comme ce ne sont pas les hautes classes qui ont cherché à innover, on les accuse de conspirer contre le salut et la liberté du peuple; ce sont, dit-on, des oligarches. S'ils le deviennent, à qui la faute? Le peuple alors, pour se garder d'eux et de lui-même, se cherche un chef : voilà la tige des tyrans. Aussi l'effet infaillible de l'ex-

cessive liberté est-il de conduire à l'excessive servitude. (Y.)

LIÈVRE (*Prov.*). Un proverbe ancien, dont on fait aussi quelquefois usage de nos jours, dit : *Quand on a mangé du lièvre, on est beau sept jours de suite*. Mais ce proverbe, que citent Pline et Martial, ne provient que de l'équivoque des mots *lepus*, lièvre, et *lepor*, grâce, agrément.

LIME (*Dicton*). On dit d'une personne qui agit sournoisement en cachant de mauvais desseins, que c'est une *lime sourde*.

LION. Pour exprimer ce fait, qui se produit fréquemment, d'une peine infligée au faible en présence du fort, qui jouit de l'impunité, quoique coupable de la même faute, on emploie ce proverbe : *Battre le chien devant le lion*. Il y a encore cet autre proverbe pour signifier qu'on ajoute la ruse à la force : *Coudre la peau du renard à celle du lion*.

LIS (*Prov.*). Jadis on avait coutume de dire, pour exprimer que le royaume de France ne tombait point en quenouille : *Les lis ne filent point*.

LIT (*Prov.*). Afin de bien rendre les avantages sanitaires que procure ce meuble, on dit proverbialement :

Le lit est une bonne chose,
Si l'on n'y dort, on y repose.

Pour signifier aussi l'attention qu'on doit apporter à ses moindres actes, et le bien ou le mal qui en résulte, on fait emploi de cet autre proverbe : *Comme on fait son lit, on se couche*.

LIVRES. Il y a bien des personnes qui aiment les livres comme les meubles, plus pour parer et embellir leurs maisons que pour orner et enrichir leur esprit. (LA ROCHEFOUCAULD.)

La bonté d'un livre consiste dans le choix juste et solide de la matière, et dans la manière claire et nette avec laquelle elle est traitée. (DE VERNAGE.)

On doit toujours soumettre ses études et ses livres à la raison, et non pas la raison à ses livres. (L'abbé D'AILLY.)

Pour bien juger un livre, il faut n'en pas connaître l'auteur, sans cela il est presque impossible de ne pas se préparer à être pour ou contre lui. (LE PRINCE DE LIGNE.)

Un beau trait nous honore plus qu'un beau livre. (DUPATY.)

LIVRES (*Prov.*). Un proverbe dont le sens moral n'est peut-être pas rigoureusement justifié est celui-ci : « Un grand livre est un grand mal ; » *Magnus liber, magna miseria*. On a voulu dire par là que la passion de certains hommes pour tel ou tel auteur peut se transformer en un danger, en un mal, soit pour leur esprit, soit dans quelques circonstances, pour leur fortune. Nous pensons que le cas le plus grave qui puisse se produire est d'entacher de ridicule celui qui, entiché d'un écrivain, le cite à tout propos, et dès lors le plus communément sans raison. Mais quand l'enthousiasme n'arrive pas jusqu'au travers, nous ne voyons pas pourquoi il ne serait pas permis à celui qui cultive les lettres d'avoir un faible pour un livre plutôt que pour un autre, lorsqu'en toutes choses la nature de l'homme le soumet à des préférences. Il en éprouve, dans ses relations, pour certaines personnes à l'exclusion de beaucoup d'autres ; certains animaux lui causent des sympathies qu'il refuse à d'autres espèces ; telle fleur le séduit, telle autre lui répugne. Souvent d'ailleurs un héros, un savant illustre n'a acquis sa renommée, que par suite des inspirations puisées par lui dans une lecture favorite : Alexandre le Grand se nourrissait des poëmes d'Homère ; César des écrits de Xénophon ; Montesquieu butinait chez Plutarque et Montaigne ; Buffon rivalisait avec Aristote, Théophraste et Pline ; et ainsi de tant d'autres.

LOCUTIONS PROVERBIALES. 1. *N'abandonnez pas les étriers* : c'est-à-dire, usez de tous vos avantages.

2. *Le moine répond comme l'abbé chante* : l'inférieur est toujours de l'avis de son supérieur.

3. *On l'a accommodé rôti* : on l'a mal traité.

4. *Accordez vos flûtes* : convenez de vos faits.

5. *Adieu la voiture, adieu vous dis* : un homme qui se meurt.

6. *S'il vit, il aura de l'âge* : il apprendra avec le temps.

7. *Toujours va qui danse* : faire une chose bien ou mal.

8. *Aller à tout vent* : être sans résolution.

9. *Faire des almanachs* : se bercer de chimères.

10. *Alors comme alors* : se régler selon l'occasion.

11. *Mettre aux ambles* : ranger quelqu'un à son devoir.

12. *Il dit amen à tout* : il acquiesce à tout ce qu'on veut.

13. *Amuser le tapis* : faire de vaines propositions.

14. *Lever l'ancre* : s'en aller.

15. *Boire en âne* : laisser une partie de la boisson dans le verre.

16. *Brider l'âne par la queue* : faire une chose de travers.

17. *Rire aux anges* : rire seul et sans sujet.

18. *Appétit de femme grosse* : appétit bizarre.

19. *Il y a trop de chiens après cet os* : la portion sera petite.

20. *Jouer bon jeu, bon argent* : jouer de bonne foi.

21. *Manger tout son bien en un article* : s'être ruiné en peu de temps.

22. *Avaler des couleuvres* : souffrir et n'oser se plaindre.

23. *Un aveugle sans bâton* : qui manque de la chose la plus nécessaire.

24. *Un aveugle y mordrait* : chose facile à découvrir.

25 *Avocat de causes perdues* : avocat sans cause.

26. *Il a bien gagné son avoine* : il a bien travaillé.
27. *Auteur à Beurrières* : mauvais auteur.
28. *Tourner autour du pot* : ne pas oser dire ouvertement une chose
29. *C'est une autre paire de manches* : c'est une autre affaire.
30. *Il n'y a qu'à se baisser et en prendre* : se dit d'une chose qu'on croit d'une exécution facile.
31. *Un barbier rase l'autre* : service mutuel.
32. *Courir comme un basque* : aller vite et longtemps.
33. *Un cheval de bât* : homme stupide qu'on accable de travail.
34. *Il fait bon battre glorieux* : parce qu'il n'oserait s'en vanter.
35. *Battre l'estrade* : aller à la découverte d'aventures.
36. *Etre battu de l'oiseau* : éprouver des revers.
37. *A beau jeu beau de retour* : on trouve toujours l'occasion de se venger.
38. *Tenir le bec dans l'eau* : amuser par des promesses.
39. *Se battre à la perche* : prendre de la peine pour peu de profit.
40. *Avoir bec et ongles* : répondre vivement à une attaque.
41. *Réduit à la chandelle bénite* : malade à l'extrémité.
42. *Avoir la berlue* : voir trouble.
43. *Remonter sur sa bête* : réparer une perte qu'on a faite.
44. *Enseigne à bière* : portrait ridicule.
45. *Faire des coups bleus* : tentatives sans réussite.
46. *Boire le vin de l'étrier* : le coup que l'on boit avant de monter à cheval.
47. *Avoir l'œil au bois* : l'œil à ses affaires.
48. *Visage de bois flotté* : mauvaise mine.
49. *Bonne mine et mauvais jeu* : savoir cacher son chagrin.
50. *Faire des contes borgnes* : réciter des fables ou des mensonges.
51. *Etre à bouche que veux-tu* : ne manquer de rien.
52. *Laisser rouler la boule* : laisser agir la fortune.
53. *Bourreau d'argent* : prodigue.
54. *Au bout de son rouleau* : à fin d'expédients et de paroles.
55. *Avec les braies nettes* : obtenir une chose sans aucun dommage.
56. *Etre comme l'oiseau sur la branche* : sans position certaine.
57. *Avoir la bride sur le cou* : la faculté d'agir à volonté.
58. *Elevé à la brochette* : élevé avec beaucoup de soin.
59. *Se brûler à la chandelle* : se prendre à un piége quelconque.
60. *Prendre l'air du bureau* : savoir ce qui se passe en un lieu.
61. *De but en blanc* : de propos délibéré.
62. *Avaler le calice* : souffrir jusqu'à la fin.
63. *C'est un valet de carreau* : une personne méprisable.
64. *Château de cartes* : maison enjolivée, mais construite sans solidité.
65. *Feu caché sous la cendre* : passion mal éteinte.
66. *La chair nourrit la chair* : le meilleur aliment est la viande.
67. *Courir les champs* : avoir la cervelle troublée.
68. *Se coucher en chapon* : après avoir bien mangé et bien bu
69. *Repas de chasseur* : repas fait à la hâte et de bon appétit.
70. *Dès que les chats seront chaussés* : de grand matin.
71. *Il ne faut point aller par quatre chemins* : ne passer que par un seul.
72. *Prendre la chèvre* : se fâcher pour peu de chose.
73. *Aller à travers choux* : en étourdi, imprudemment.
74. *En faire des choux et des raves* : ce que bon semble.
75. *Faire ses choux gras* : profiter d'une bonne occasion.
76. *Chant du cygne* : le dernier, aux approches de la mort.
77. *La clef des champs* : aller en liberté.
78. *Ne tenir ni à fer ni à clou* : facile à détacher.
79. *Mettre le cœur au ventre* : donner du courage.
80. *Rire comme un coffre* : à gorge déployée.
81. *Franc du collier* : courageux et loyal
82. *Commander à baguette* : avec autorité
83. *Venu de petits commencements* : de basse extraction.
84. *Bien conduire sa barque* : savoir diriger ses affaires.
85. *Aller sur la mule des cordeliers* : aller à pied.
86. *Filer un vilain coton* : avoir la santé ruinée.
87. *Faire le chien couchant* : le flatteur.
88. *Avoir un coup de hache* : être un peu fou.
89. *Tout coup vaille* : arrive ce qui pourra.
90. *Mener courte et bonne vie* : se livrer sans frein à ses plaisirs.
91. *Finesses cousues de fil blanc* : celles qui s'aperçoivent du premier coup.
92. *Etre à couteaux tirés* : prêts à se battre.
93. *Cracher blanc* : avoir soif.
94. *Pendre la crémaillère* : inaugurer un logement par un repas.
95. *Avoir les mains crochues* : promptes à dérober.
96. *Les chiens ont mangé la crotte* : lorsque la gelée s'est emparée du sol.
97. *Tailler des croupières* : causer des embarras.
98. *Avoir du pain cuit* : de l'aisance.
99. *Damer le pion* : l'emporter sur un autre.
100. *Commencer la danse* : commencer l'attaque.
101. *Ne savoir sur quel pied danser* : ne savoir que faire.
102. *Le dé en est jeté* : la résolution en est prise.

103. *Rire à ventre déboutonné :* de toute sa force.
104. *Découvrir le pot aux roses :* mettre à nu une chose cachée.
105. *Belle dégaine :* tournure ridicule.
106. *Déloger sans trompette :* déloger sans bruit ou faire banqueroute.
107. *Avoir des œufs de fourmis sous les pieds :* ne pouvoir se tenir en place.
108. *Démêler une fusée :* éclaircir une affaire.
109. *Demeurer sur la bonne bouche :* s'arrêter sur ce qui plaît.
110. *Dénicheur de fauvettes :* chevalier d'industrie.
111. *Rire du bout des dents :* rire à contre-cœur.
112. *Etre sur les dents :* succomber à la fatigue.
113. *N'entendre ni à dia, ni à hurhau :* être brutal et sans raison.
114. *Le diable est aux vaches :* tout est en confusion.
115. *Crever l'œil au diable :* faire du bien en dépit de la malveillance.
116. *Mon petit doigt me l'a dit :* ce qu'on a appris par une confidence.
117. *Quand il dort, le diable le berce :* se dit d'un homme vigilant et actif.
118. *Il ne gagne pas l'eau qu'il boit :* homme inutile.
119. *Il faut faire vie qui dure :* empêcher la dissipation.
120. *Aller à vau-l'eau :* ne pas réussir.
121. *Se noyer dans un verre d'eau :* être constamment malheureux.
122. *Il n'y a pas de l'eau à boire :* rien à faire.
123. *Avoir l'esprit en écharpe :* être préoccupé et distrait.
124. *Ecrire de bonne encre :* avec reproches et menaces.
125. *Ce qui est écrit est écrit :* rien à changer.
126. *Cela ne fait que croître et embellir :* se dit de certaines choses, en bien comme en mal.
127. *Il n'y a plus d'enfant :* avoir de la malice de bonne heure.
128. *Enfant de gogo nourri du lait de poule :* élevé délicatement.
129. *Autant de pris sur l'ennemi :* ce qu'on peut obtenir d'une chose dont on attend peu.
130. *Loger à l'enseigne de la lune :* n'avoir point d'asile et coucher dehors.
131. *L'entente est au diseur :* celui qui parle est celui qui se comprend le mieux.
132. *Enterrer la synagogue avec honneur :* sortir convenablement d'une affaire.
133. *Mettre quelque chose du côté de l'épée :* se l'approprier.
134. *Jouer de l'épée à deux talons :* s'enfuir.
135. *Fine épice, fine mouche :* personne rusée.
136. *Se tirer une épingle du pied :* se sortir d'une difficulté.
137. *Tirer son épingle du jeu :* se sortir sans perte d'une affaire.
138. *Sécher la mer avec des éponges :* entreprise impossible.
139. *De l'esprit aux talons :* manquer de jugement.
140. *Compter les étoiles :* pousser trop loin la curiosité.
141. *Plus il gèle, plus il étreint :* plus le mal continue, plus il accable.
142. *Eventer la poudre :* découvrir un projet.
143. *Faire bonne mine en mauvais jeu :* cacher sa mauvaise chance.
144. *Fendre un cheveu en deux :* établir des divisions trop subtiles.
145. *Il a fendu le vent :* il a fait banqueroute.
146. *Il file sa corde :* il fait de mauvaises actions.
147. *Telle vie telle fin :* les méchants finissent mal.
148. *Jeter feu et flamme :* se répandre en invectives.
149. *Il n'a ni foi ni loi :* se dit d'un homme méprisable.
150. *Il faut fondre la cloche :* se décider à parler, à conclure.
151. *Fou de haute gamme :* fou achevé.
152. *Faire claquer son fouet :* faire l'important, se vanter beaucoup.
153. *Rien de plus froid que l'âtre :* se dit d'une maison où l'on fait peu de cuisine.
154. *Crier ville gagnée :* se vanter de quelque chose.
155. *Vogue la galère :* se livrer à la fortune.
156. *Garder les manteaux :* n'être point d'une affaire ou d'une fête.
157. *Il n'a pas le bec gelé :* se dit d'un grand babillard.
158. *Perdre le goût du pain :* mourir.
159. *Il mourra de gras fondu :* se dit d'un homme très-gras.
160. *Toucher la grosse corde :* arriver au point difficile d'une affaire.
161. *Faire le pied de grue :* attendre.
162. *Enfiler la guérite :* éviter les poursuites de quelqu'un.
163. *Tirer ses guêtres :* s'en aller.
164. *Tenir en haleine :* repaître quelqu'un d'espérances.
165. *Trousser ses hardes :* sortir d'une hôtellerie sans payer.
166. *Jouer du haut-bois :* abattre une haute futaie.
167. *Manger son blé en herbe :* dissiper son héritage avant qu'il soit échu.
168. *Jeter le chat aux jambes :* accuser quelqu'un d'une faute.
169. *Saint Jean bouche d'or :* se dit de celui qui ne sait garder un secret.
170. *Jouer sous jambes :* venir aisément à bout d'une personne.
171. *C'est jus vert ou vert jus :* c'est-à-dire la même chose.
172. *Faire connaître mouches en lait :* avoir l'usage du monde.
173. *Langue bien pendue :* facile à dire toutes choses, bonnes et mauvaises.
174. *La langue lui a fourché :* il a lâché une parole contre son intention.

175. *Etre au bout de son latin* : ne savoir lus que faire.
176. *N'avoir ni feu ni lieu* : être sans do-nicile.
177. *Lever le lièvre* : découvrir un secret.
178. *Siffler la linotte* : boire trop.
179. *Etre sur la litière* : au lit et malade.
180. *Tenir le loup par les oreilles* : être mbarrassé dans une affaire.
181. *Le loup mourra dans sa peau* : le mé-hant ne s'amende point.
182. *Le soleil luit dans son ventre* : se dit l'un homme qui a grand faim.
183. *Croquer le marmot* : attendre avec mpatience.
184. *Découvrir la mèche* : éventer une in-rigue.
185. *Meneur d'ours* : homme mal bâti et grossier.
186. *C'est un paon qui se mire dans sa queue* : se dit d'un homme glorieux.
187. *S'amuser à la moutarde* : perdre du temps à des bagatelles.
188. *Travailler comme un mulet* : se donner une grande fatigue.
189 *Mettre au pied du mur* : hors d'état de pouvoir reculer.
190. *Réglé comme un papier de musique* : ayant de l'ordre en toutes choses.
191. *Nager à grande eau* : être dans l'opu-lence.
192. *Etre dans la nasse* : se trouver dans l'embarras.
193. *Naviguer selon le vent qu'il fait* : s'accommoder au temps.
194. *Ce valet fait balai neuf* : se dit d'un serviteur qui se relâche après avoir débuté par bien remplir son devoir.
195. *Prendre le chemin de Niort* : ne point dire la vérité.
196. *Arrivé comme Tabourin à noces* : c'est-à-dire à propos.
197. *Présenter des noisettes à ceux qui n'ont plus de dents* : offrir une chose dont on ne peut faire usage.
198. *Tomber des nues* : être saisi d'éton-nement.
199. *Risquer le paquet* : s'exposer au ha-sard.
200. *Etre sur le pavé du roi* : sur la voie publique.
201. *Comparer la rose au pavot* : se dit de la comparaison des choses qui ne sont pas comparables.
202. *Payer les pots cassés* : souffrir un dommage.
203. *Pêcher en eau trouble* : s'occuper d'affaires au sein du désordre.
204. *N'avoir ni croix ni pile* : point d'ar-gent.
205. *Etre bien planté pour reverdir* : aban-donné dans un lieu où l'on ne sait que faire.
206. *A bonne heure nous a pris la pluie* : se dit lorsqu'on se trouve à couvert et qu'il commence à pleuvoir.
207. *Etre à pot et à rôt* : faire le métier de parasite.
208. *Prendre le tison par où il brûle* : en-tamer une affaire à rebours.
209. *Avoir la puce à l'oreille* : de l'inquié-tude.
210. *Tenir son quant-à-soi* : demeurer sé-rieux.
211. *Prendre racine en un lieu* : s'y éta-blir.
212. *Manger des raiponces* : se ruiner à cautionner les autres.
213. *Manger à deux râteliers* : tirer profit d'un double emploi.
214. *Parler rébus* : s'exprimer d'une ma-nière obscure.
215. *Regarder plutôt à ses mains qu'à ses pieds* : se dit d'un homme que l'on croit ca-pable de commettre un larcin.
216. *Avoir les reins forts* : assez d'argent pour affronter les chances d'une grande opé-ration.
217. *Retirer son épingle du jeu* : se déga-ger d'une affaire où l'on s'est aventuré im-prudemment.
218. *Ventre de son et robe de velours* : se dit des femmes qui épargnent sur leur bouche afin de se mieux parer.
219. *Rompre la glace* : se décider à parler haut ou marcher en avant.
220. *Avoir pignon sur rue* : du bien en évidence.
221. *Il faut voir le fond du sac* : s'instruire complétement d'une affaire.
222. *Se couvrir d'un sac mouillé* : user d'une mauvaise excuse.
223. *Sentir le sapin* : être près de sa mort.
224. *Relever de sentinelle* : rabattre le ca-quet de quelqu'un.
225. *Il n'y a qu'un mot qui serve* : parler nettement.
226. *Moitié farine et moitié son* : marchan-dise mêlée.
227. *Trouver visage de bois* : ne rencon-trer personne au logis.
228. *Trouver à qui parler* : trouver son maître.
229. *Vaille que vaille* : tant bien que mal.
230. *Tuer le veau gras* : donner un festin en l'honneur de quelqu'un.
231. *Entre le ziste et le zeste* : ni trop ni trop peu.

LOGE (*Prov.*). Ce mot remplaçait autre-fois celui de boutique, et un vieux pro-verbe disait : *N'est pas mercier qui ne sait faire sa loge.* Cela signifiait que pour exer-cer un métier, il était nécessaire d'en con-naître toutes les obligations.

LOGIQUE. 1. La méthode d'analogie a deux écueils à éviter : le premier en se lais-sant aller aux subtilités, et alors elle tombe dans le néant ; le second, en faisant usage de tropes et de comparaisons. Ce dernier est le moins dangereux des deux.

2. Je ne me suis jamais permis de juger par induction, et quand on a voulu faire usage contre moi de cette forme de raison-nement, je m'y suis constamment opposé.
(GOETHE.)

LOIS. 1. Conformez-vous aux lois de

notre pays, vous remplirez les devoirs qu'exige la piété.

2. Celui qui est soumis aux lois observe la justice; celui qui leur résiste se rend coupable d'iniquité.

3. Tant que les citoyens obéissent aux lois, les Etats conservent leur vigueur et la plus brillante prospérité. Lorsqu'ils cessent d'y obéir, l'Etat cesse d'être bien gouverné; le désordre se met dans les familles et la discorde règne dans la nation. (SOCRATE.)

1. Les Athéniens ayant consulté l'oracle de Delphes, sur le meilleur moyen de concilier la faveur des dieux : « c'est, répondit l'oracle, d'obéir aux lois de son pays. »

2. Il faut que les édits s'accommodent aux temps et aux personnes, et non pas les personnes et les temps aux édits.

(Le chancelier DE L'HOPITAL.)

La torture qu'on donne aux lois les rend amères, ainsi que le vin trop foulé sous le pressoir devient âpre et fort dur. (BACON.)

Il n'y a pas de plus grand mal dans un Etat qu'une foule de lois qui le chargent et l'embarrassent, et leur multitude a toujours été regardée comme une preuve certaine d'une mauvaise administration, car elle est la preuve, ou de l'imprudence, ou de la faiblesse, ou de l'inconstance.

(Le cardinal DE RETZ.)

La loi répond des inconvénients qu'on éprouve en la suivant; mais l'homme est responsable de ceux qui arrivent lorsqu'on s'en écarte. (D'AGUESSEAU.)

1. Il ne faut pas faire par les lois ce qu'on peut faire par les mœurs.

2. Les lois, dans la signification la plus étendue, sont les rapports nécessaires qui dérivent de la nature des choses; et dans ce sens tous les êtres ont leurs lois; la Divinité a ses lois, le monde matériel a ses lois, les intelligences supérieures à l'homme ont leurs lois, les bêtes ont leurs lois, l'homme a des lois.

3. Rien ne donne plus de force aux lois que la subordination extrême des citoyens aux magistrats.

4. Les lois humaines sont d'une autre nature que les lois de la religion. Leur nature est d'être soumises à tous les accidents qui arrivent, et de varier à mesure que les volontés des hommes changent. Au contraire, la nature des lois de la religion est de ne varier jamais; elles tirent leur force de ce qu'on est persuadé de la vérité de la religion, au lieu que la force des lois humaines vient de ce qu'on les craint.

5. Pour peu qu'on ait parcouru l'histoire des nations, on sent le besoin des lois : elles font la gloire et le soutien des empires; ils ne sont jamais tombés qu'avec elles.

6. La loi commune de tous les gouvernements modérés et justes, est la liberté politique dont chaque citoyen doit jouir, c'est-à-dire, de faire tout ce que les lois permettent. Dans la constitution de chaque Etat, il y a deux sortes de pouvoirs, la puissance législative et l'exécutrice. C'est de la distribution légitime de ces différentes espèces de pouvoirs, que dépend la plus grande perfection de la liberté politique.

7. Il faut plus de lois pour un peuple agriculteur que pour un peuple qui nourrit des troupeaux; pour celui-ci que pour un peuple chasseur; pour un peuple qui fait usage de la monnaie que pour celui qui l'ignore.

8. La population et le nombre des habitants ont avec le commerce un rapport immédiat. Ce qui favorise le plus la propagation est la contenance publique. L'expérience prouve que les conjections illicites y contribuent peu et même y nuisent. La liberté, la sûreté, la modération des impôts, la proscription du luxe, sont les vrais principes et les vrais soutiens de la population.

(MONTESQUIEU.)

Les gouvernements ne doivent pas oublier que ce sont les lois franchement acceptées et franchement exécutées qui font leur force et leur légitimité. (DUPIN aîné.)

Ce n'est pas l'approbation de la loi comme la meilleure possible, c'est la soumission à la loi comme lien social, qu'on est en droit de demander à tout citoyen. Qu'il signale les vices dont elle est empreinte, c'est son droit; qu'il provoque ou prépare son perfectionnement ou son abrogation, s'il le peut, c'est son devoir. Mais, en attendant cette conquête, qu'il supporte avec courage ce joug nécessaire. L'avenir appartient à la raison, à la vérité, à la patience; il faut savoir attendre. (Philippe DUPIN.)

Notre devoir est d'éclairer la société et non de la maudire. Celui qui la maudit ne la comprend pas. La plus sublime théorie sociale qui enseignerait à mépriser la loi et à se révolter contre elle serait moins profitable au monde que le respect et l'obéissance que le citoyen doit même à ce que le philosophe condamne. (DE LAMARTINE.)

1. Plus on tient à ce que les lois répriment le mal, plus on doit s'attacher à prévenir les fautes. Il est plus consolant de mettre obstacle au crime que de le châtier.

2. Dans l'origine d'une société, ce n'est pas la prévoyance qui dicte les lois, c'est l'excès du mal.

3. Etre soumis aux lois, c'est assurer sa liberté, car les lois sont l'arme de tous pour résister à l'esclavage. (A. DE CHESNEL.)

LOTIE (*Prov.*). Pour exprimer qu'une personne se trouve dans une position fâcheuse dont il lui est peu aisé de sortir, on dit proverbialement : *La voilà bien lotie.*

LOUANGE. Quoique une chose ne soit pas honteuse en elle-même, cependant j'y trouve quelque chose de honteux si elle est louée par la multitude. (CICÉRON.)

Les panégyristes sont le genre d'ennemis le plus dangereux. (TACITE.)

1. La honte qu'on a de se voir louer sans fondement donne souvent sujet de faire des choses qu'on n'aurait jamais faites sans cela.

2. Nous ne louons d'ordinaire de bon cœur que ceux qui nous admirent.

3. On ne loue d'ordinaire que pour être loué.

4. Il y a des reproches qui louent et des louanges qui médisent.

5. Rien ne devrait plus humilier les hommes qui ont mérité de grandes louanges que le soin qu'ils prennent encore de se faire valoir par de petites choses.

(La Rochefoucauld.)

L'intérêt nous fait tantôt louer et tantôt blâmer les mêmes personnes. (De Vernage.)

Les louanges, quoique fausses, quoique ridicules, quoique non crues ni par celui qui loue ni par celui qui est loué, ne laissent pas de plaire; et si elles ne plaisent pas pour un autre motif, elles plaisent au moins par la dépendance et par l'assujettissement qu'elles marquent de celui qui loue.

(Domat.)

Nous sommes plus envieux de recevoir des louanges que de les mériter.

(Guillaume Penn.)

C'est un grand signe de médiocrité de louer toujours modérément.

(Vauvenargues.)

Les vraies louanges, dit Pline, sont celles qu'on arrache; et, pour porter le nom de *louanges arrachées*, il faut que ceux de qui on les reçoit les donnent avec assez de lumières et de discernement pour être quelquefois capables d'en refuser.

(L'abbé Prévost.)

LOUP (*Prov.*). On dit de celui qui possède, sinon les convenances, du moins la pratique du monde : *Il a vu le loup.* Cet autre proverbe : *De brebis comptées mange bien le loup*, signifie qu'il ne suffit pas d'avoir compté ses brebis pour les conserver. Enfin, on dit du paresseux que l'extrême dénûment force à travailler : *La faim fait sortir le loup du bois.*

LUMIÈRES. Il n'est pas aisé, pour un homme de bien, de résoudre le problème de la propagation des lumières. Ce problème n'offrirait, sans contredit, aucune difficulté, si l'on pouvait établir d'une manière irréfragable que l'instruction, répandue dans toutes les classes de la société, apporterait pour celle-ci tout entière une plus grande somme de bien-être; car alors tous les sentiments chrétiens feraient un devoir de poursuivre la réalisation d'un pareil état de choses. Mais nous n'avons encore sur ce sujet que des utopies dictées par les passions anarchiques, et l'expérience semble combattre victorieusement les conclusions de leurs auteurs. Nos pères, dont l'ignorance était presque générale, n'en ont pas moins vécu patriarcalement et pratiqué la religion et les bonnes mœurs avec une ferveur qui n'existe plus aujourd'hui. Notre époque a fait jouir d'une éducation élémentaire les ouvriers et les populations agricoles : cette éducation a-t-elle élargi les bases de leur prospérité? Non, sans doute. L'instruction généralisée, comme l'entendent certaines gens, multiplierait les germes d'une ambition qui ne pourrait jamais être satisfaite. Nous aurions, comme on l'a répété des milliers de fois, une foule de savants et d'artistes ébauchés, nous manquerions d'artisans et de laboureurs. Les écrivains qui se qualifient d'humanitaires ont beau se débattre dans leur mauvaise foi, ils ne sauraient sortir de ce dilemme. (N.)

Il est certain que les lettres ne doivent point être enseignées à tout le monde. Ainsi qu'un corps qui aurait des yeux en toutes ses parties serait un corps monstrueux, de même un Etat le serait-il si tous ses sujets étaient savants. On y verrait aussi peu d'obéissance que l'orgueil et la présomption y seraient ordinaires. Si les lettres étaient profanées à toutes sortes d'esprits, on verrait plus de gens capables de former des doutes que de les résoudre, et beaucoup seraient plus propres à s'opposer aux vérités qu'à les défendre.

(Le cardinal de Richelieu.)

Je crois convenable que quelques enfants apprennent à lire, à chiffrer; mais que le grand nombre, surtout les enfants des manœuvres, ne sachent que cultiver, parce qu'on n'a besoin que d'une plume pour deux ou trois cents bras. (Voltaire.)

Essayez de persuader au pauvre, *quand il saura lire*, au pauvre à qui la parole est portée chaque jour par la presse, de ville en ville, de village en village; essayez de persuader au pauvre possédant les mêmes lumières et la même intelligence que vous, qu'il doit se soumettre à toutes les privations, tandis que tel homme, son voisin, a, sans travail, mille fois le superflu de la vie : vos efforts seront inutiles. (Chateaubriand.)

Si j'en juge par les philanthropes que j'ai eu l'avantage de rencontrer, ces messieurs ne se passent pas des choses essentielles à la vie; et dans le cas où nous amènerions un peuple entier à ne s'occuper que de philanthropie spéculative, nous aurions bien l'âge d'or de la civilisation, mais nous n'aurions pas de souliers. (Charles Nodier.)

Les lumières à répandre sur les ignorants de la classe inférieure sont celles qui les préservent de l'erreur et de l'exagération; celles qui, sans vouloir les rendre lâches adorateurs de quiconque a plus de savoir et de puissance qu'eux, leur impriment une noble disposition au respect, à la bienveillance et à la gratitude; celles qui les éloignent des furieuses et folles idées d'anarchie ou de gouvernement plébéien; celles qui leur enseignent à exercer avec une religieuse dignité les obscurs et honorables emplois auxquels la Providence les a appelés; celles qui leur persuadent que les inégalités sociales sont nécessaires, quoique par la vertu nous devenions tous égaux devant Dieu. (Silvio Pellico.)

Que la lumière nous inonde, mais qu'elle ne nous brûle pas. (De Méricley.)

LUNE (*Prov.*). S'évertuer à crier contre une personne plus élevée que soi, c'est, selon le proverbe, *aboyer à la lune.* Celui qui s'enfuit sans payer fait, d'après un autre dicton, *un trou à la lune.*

LUXE. Cherchez dans vos habits la propreté, non le luxe : le luxe ne se plaît que dans une ostentation vaine; la propreté s'en tient à une décence honnête. (ISOCRATE.)

Le luxe et la trop grande politesse dans les Etats sont le présage assuré de leur décadence, parce que tous les particuliers, s'attachant à leurs intérêts propres, se détournent du bien public. (LA ROCHEFOUCAULD.)

Le luxe est plus funeste que les séditions et les guerres, parce que celles-ci ne donnent que des convulsions passagères à l'Etat; au lieu que l'autre le mine sourdement en détruisant les vertus. (THOMAS.)

Le luxe engendre plus de besoins qu'il n'en peut satisfaire.
(DE LABOUISSE-ROCHEFORT.)

LYRE (*Dicton*). Pour exprimer qu'un ignorant est tout à fait à part de l'homme instruit, on emploie ce dicton : *Qu'a de commun l'âne avec la lyre?*

M

MAGISTRATURE. Selon Cicéron, le devoir du magistrat est de se souvenir qu'il représente l'Etat, qu'il est chargé d'en soutenir la gloire et la dignité, et de maintenir les lois.

MAGNANIMITÉ. La magnanimité, écrit La Rochefoucauld, est assez définie par son nom. Néanmoins, on pourrait dire que c'est le bon sens de l'orgueil et la voie la plus noble pour recevoir des louanges.

MAGNIFICAT (*Dicton*). De la personne qui fait de sots changements à une chose, ou de celle qui se mêle de ce qu'elle n'entend pas, on dit qu'elle *corrige le Magnificat*.

MAILLE (*Prov.*). On disait autrefois d'un objet qu'on avait amélioré ou perfectionné : *Il vaut mieux écu qu'il ne valait maille.* Cet autre proverbe : *Avoir maille à partir avec quelqu'un*, signifie qu'on a avec quelqu'un un différend quelconque.

MAIN (*Prov.*). Lorsque deux hommes également suspects se prodiguent l'éloge, on dit d'eux : *Une main lave l'autre main.* L'habitude assez générale, dans la campagne surtout, de frapper dans la main, comme témoignage de l'acquiescement à un marché, a fait naître aussi cet autre proverbe : *De marchand à marchand il n'y a que la main.*

MAITRE (*Prov.*). On dit proverbialement : *Qui a compagnon a maître.* Le sens de cette phrase est que de deux personnes qui vont ensemble, l'une a toujours de la supériorité sur l'autre, ou bien se donne, au contraire, la mission de la faire valoir.

MAITRE et VALET (*Prov.*). Nous faisons habituellement emploi de ce proverbe : *Tel maître, tel valet*, ce qui signifie qu'à maître affable appartient valet poli, comme à maître orgueilleux est attaché valet insolent. Les Romains, qui avaient pris ce dicton des Grecs, s'exprimaient ainsi : *Qualis hera, tales pedisequæ.*

MAL. La crainte et la honte accompagnent presque toujours le mal : ce sont les vraies marques qui le font connaître. (DE VERNAGE.)

Dieu a créé le bien et le mal; chacun en a sa part, les nations comme les individus : seulement, la somme du bien l'emporte sur celle du mal. Humilions-nous devant cette justice. Le mal, sous quelque forme qu'il se présente, doit nous rappeler à nos devoirs et nous faire trembler sur l'avenir que nous préparent les abus que nous avons faits de notre liberté. (DE MÉRICLET.)

Il ne faut pas toujours se presser d'apprendre à ceux qui l'ignorent, le mal que d'autres pensent de nous. (A. DE CHESNEL.)

MAL. (*Prov.*) Pour exprimer qu'en fuyant un mal on tombe souvent dans un autre, les anciens employaient ce proverbe bien connu :

Incidit in Scyllam cupiens vitare Charybdim.

Les modernes l'ont imité dans ces variantes :

1. *Tomber de fièvre en chaud mal.*
2. *Sauter de la poêle sur la braise.*
3. *Fuyant le loup, il a rencontré la louve.*

MALADIES. Les maux ont leur vie et leurs bornes, leurs maladies et leur santé. La constitution des maladies est formée au patron de la constitution des animaux : elles ont leur fortune limitée dès leur naissance et leurs jours. Qui essaye de les abréger impérieusement par force au travers de leur course, il les allonge et multiplie, et les harcelle au lieu de les apaiser. (MONTAIGNE.)

MALHEUR. Ne te laisse pas accabler par le malheur. Que les événements heureux ne soient pour toi non plus l'objet d'une joie immodérée. Apprends à te conformer aux circonstances, et ne souffle jamais contre le vent. L'instant qui amène la douleur est suivi de l'instant qui amène la consolation.
(PHOCYLIDE.)

Le malheur est quelquefois la punition de ne s'être pas retiré avant que la fortune se retirât. (Balthassar GRACIAN.)

1. Ce n'est pas une petite affaire que de savoir être malheureux : savoir mourir n'est rien en comparaison. Une mort tranquille et courageuse est presque la récompense d'avoir su vivre dans l'infortune.

2. Le malheur se plaît à la surprise, et rarement il approche de celui qui se prépare à le recevoir. (OXENSTIERN.)

1. On n'est jamais si heureux, ni si malheureux qu'on s'imagine.

2. Presque tous les malheurs de la vie viennent des fausses idées que l'on se forme sur tout ce qui se passe.

3. On se console souvent d'être malheureux par un certain plaisir qu'on trouve à le paraître. (LA ROCHEFOUCAULD.)

Si nous réfléchissions sur notre propre faiblesse et sur l'inconstance des choses de ce monde, nous ne serions point si sensibles aux malheurs qui nous arrivent.

(De Vernage.)

On est moins malheureux quand on ne l'est pas seul. Ce n'est pas par malignité, c'est par besoin. On se sent alors entraîné vers un infortuné, comme vers son semblable. La joie d'un homme heureux serait une insulte ; mais deux malheureux sont comme deux arbrisseaux qui, s'appuyant l'un sur l'autre, se fortifient contre l'orage.

(Voltaire.)

Il faut de la prudence pour éviter le malheur, et du courage pour le soutenir.

(J.-J. Rousseau.)

Quand un nomme est malheureux, la plupart inclinent à lui donner tort, à supposer que ses ennemis ont bien raison de le dénigrer et de le persécuter. Si ceux-ci débitent une calomnie pour se justifier et le diffamer, dût cette calomnie présenter toute sorte d'invraisemblance, elle est d'ordinaire accueillie et répétée sans pitié. Le petit nombre de ceux qui s'emploient à la dissiper sont rarement écoutés. Il semble que la majeure partie d'entre les hommes soient heureux quand ils peuvent croire le mal.

(Silvio Pellico.)

MALHEUR (*Prov.*). On dit communément dans le monde qu'*un malheur ne vient jamais sans l'autre*. Ce proverbe est fondé sur l'expérience ; car celle-ci prouve, en effet, que les événements heureux ou malheureux ont une sorte de succession. Les Grecs d'aujourd'hui s'écrient aussi quand il leur arrive quelque chose de fâcheux : *Sois le bien venu, ô malheur ! si tu es venu seul.*

On fait encore usage, dans certaines circonstances, de cet autre proverbe : *A quelque chose malheur est bon*. Cela signifie que lorsqu'une déception, une chose pénible nous est arrivée, il faut prendre pour l'avenir des précautions contre la cause dont l'effet a été défavorable, et même contre tout autre cause ayant de l'analogie. Cela devrait être ainsi, et cependant c'est le résultat le plus rare. Pour la plupart des gens, un retour à la prospérité leur fait oublier l'infortune, et leur raison devient sourde aux avertissements que le ciel leur donne.

MALPROPRETÉ. La malpropreté, dit de Vernage, vient ordinairement de paresse et de bassesse de cœur.

MANCEAU (*Prov.*). Anciennement le denier manceau valait un denier et demi normand; et comme on accusait aussi les Manceaux d'être encore plus enclins aux procès et à la ruse que les Normands, de ces deux choses réunies naquit ce proverbe : *Un Manceau vaut un Normand et demi*. On disait encore à propos du voisinage de ces deux peuples, et toujours dans le même sens : *La lisière est pire que le drap.*

MANGER. Saint Clément d'Alexandrie disait : Il faut manger pour vivre, et non pas vivre pour manger.

MANGER (*Prov.*). Pour exprimer qu'on mange à discrétion, on dit proverbialement en France, et d'une façon assez peu recherchée : *Manger à ventre déboutonné*. Dans le même cas les Italiens emploient cette locution plus triviale encore : *Manger à crever la panse.*

MANIÈRES. 1. La vérité, la justice et la raison perdent toute leur force et tout leur lustre, lorsqu'elles ne sont pas accompagnées de manières agréables.

2. Les manières simples et naturelles sont les plus agréables. Les manières guindées et affectées sont aussi insupportables aux autres que pénibles à ceux qui les pratiquent.

(De Vernage.)

MARGUERITE (*Prov.*). Pour signifier que certaines choses, certaines paroles ne peuvent être appréciées par certaines gens, on dit proverbialement : *Jeter des marguerites devant les pourceaux*. On fait allusion alors au mot latin *margarita*, grosse perle.

MARIAGE. 1. Ne garde pas le célibat, si tu ne veux pas finir tes jours dans l'isolement et l'abandon.

2. Crains d'épouser une femme qui ne soit pas vertueuse. Que l'appât d'une funeste dot ne te rende pas l'esclave d'une femme indigne de toi (Phocylide.)

1. C'est une liaison religieuse et dévote que le mariage : voilà pourquoi le plaisir qu'on en tire doit être un plaisir retenu, sérieux et mêlé de quelque sévérité.

2. Ceux qui nous déconseillent les femmes riches, de peur qu'elles soient moins traitables et reconnaissantes, se trompent de faire perdre quelque réelle commodité pour une si frivole conjecture. A une femme déraisonnable, il ne coûte non plus de passer par-dessus une raison, par-dessus une autre : elles s'aiment le mieux où elles ont plus de tort.

3. Les epoux qui s'estiment s'aiment toujours assez. (Montaigne.)

Il y a de bons mariages, mais il n'y en a point de délicieux. (La Rochefoucauld.)

Ne te marie jamais que par amitié, mais aie soin de n'aimer que ce qui mérite de l'être. (Guillaume Penn.)

Le monde n'est point un fantôme, c'est l'assemblage de toutes les familles ; et qui est-ce qui peut les policer avec un soin plus exact que les femmes, qui, outre leur autorité naturelle et leur assiduité dans la maison, ont encore l'avantage d'être nées soigneuses, attentives au détail, industrieuses, insinuantes et persuasives ? Mais les hommes peuvent-ils espérer pour eux-mêmes quelque douceur de vie, si leur plus étroite société, qui est celle du mariage, se tourne en amertume ? (Fénelon.)

1. Rien n'est plus déraisonnable que de se déterminer dans le mariage par les biens et la beauté, et non par la vertu et les autres qualités de l'esprit.

2. Je n'ai jamais compris comment un peuple aussi sage que les Romains, a pu approuver le divorce : il répugne à la foi des serments, à la pudeur, à l'éducation des enfants, à l'amour même qui ne serait plus.

Quiconque examine un peu sérieusement la société ne peut regarder qu'avec respect le mariage qui la perpétue. On a multiplié les lois sur le mariage : on n'en a pas fait assez qui le favorisent. A quelques excès qu'on ait porté les attentats qui en corrompent l'objet, qui en interrompent la félicité, on ne détruira jamais la sainteté des obligations que contractent ceux qui se marient. (MONTESQUIEU.)

1. Une femme est toujours sûre du cœur de son mari, tant qu'elle l'est de sa patience.

2. Mauvais mari est quelquefois bon père, mauvaise épouse n'est jamais bonne mère. (DUFRESNY.)

Ce vieillard était sensé, qui ne voulait pas se marier, parce qu'il n'aimait pas les vieilles femmes, et qu'il sentait bien que les jeunes n'auraient pas de goût pour lui. (X.)

1. Dans un engagement tel que le mariage, où la raison demande absolument qu'une femme cherche son bonheur autant du moins que celui d'autrui, c'est une témérité dangereuse que de se jeter entre les bras d'un inconnu.

2. Le repentir de la femme coupable ne suffit pas pour la satisfaction d'un mari outragé.

3. Quel serait le malheur d'une femme vertueuse, si l'opinion de son honneur dépendait de la violence d'un brutal, qui pourrait à tout moment la couvrir de honte et d'infamie ! Il faut mettre une juste distinction entre les malheurs et les crimes : un mari raisonnable ne punira jamais dans une femme que les faiblesses qu'une conduite sage aurait pu lui éviter.

4. Il importe peu pour l'honneur et le repos d'un mari, que sa femme soit portée à la vertu par goût naturel ou par effort de raison.

5. Il n'y a qu'une opinion fausse et insensée, qui puisse faire dépendre l'honneur des hommes de la conduite d'une femme et du succès d'un mariage. (L'abbé PRÉVOST.)

Une épouse, fût-elle innocente, a tort, sitôt qu'elle est soupçonnée ; car les apparences mêmes sont au nombre de ses devoirs. (J.-J. ROUSSEAU.)

Il y a un crime réel et abominable à troubler un mariage d'amour : on peut être envieux des prospérités extérieures d'un homme, et croire la fortune injuste, mais le bonheur qui vient de l'âme est toujours mérité. (Le prince DE LIGNE.)

1. Un mariage ne peut être heureux qu'à ce prix : chacun des deux époux doit s'imposer pour premier devoir cette immuable résolution : « Je veux aimer et honorer le cœur auquel j'ai donné l'empire du mien. »

2. Que jamais rien ne puisse arracher de votre esprit cette persuasion : nulle femme, si elle était vertueuse au jour de ses noces, ne perd sa vertu en la compagnie d'un époux qui continue d'avoir droit à son amour. (SILVIO PELLICO.)

Le mariage est encore ce qu'il y a de mieux. Après une jeunesse orageuse, c'est le port de refuge où l'homme qui veut passer une vie à peu près heureuse doit aborder. Faire un mariage de convenance, entrer dans une famille d'honnêtes gens, suivre avec intelligence et ambition la carrière qu'on a choisie, c'est la route qui conduit facilement au bonheur. (DE MÉRICLET.)

1. Malheureusement, c'est presque toujours par passion ou par spéculation qu'on se marie. Dans le premier cas le cœur est trop ouvert, dans le second trop fermé.

2. La femme ne doit jamais oublier qu'en se mariant elle a contracté l'obligation de s'identifier à tout l'avenir, fortuné ou malheureux, de son époux ; que l'adversité ne pourrait jamais justifier un coupable abandon de sa part ; et que, même au profond de l'échafaud qu'il aurait mérité, il lui serait bien permis de refuser son estime à l'homme coupable, mais non pas de le priver des consolations et des prières qui s'élèvent au ciel, à Dieu qui pardonne.

3. La pudeur doit étendre son voile sur les douceurs comme sur les contrariétés du mariage. (A. DE CHESNEL.)

MARIAGE (*Prov.*). Ce lien aurait pu donner lieu à beaucoup de proverbes ; on s'est montré sobre et l'on a fait sagement. Seulement, pour exprimer que dans cette association il est prudent de prendre fille [illegible] élevée et d'un esprit docile, on dit : *Maison faite et femme à faire.*

Il a été écrit beaucoup de choses sur le mariage : peu de gens l'ont fait dans un but louable, moral. Aussi, nous garderons-nous bien de reproduire les injures ou les railleries qui ont été inspirées par le lien le plus respectable que le Tout-Puissant ait imposé à l'homme. Quoi de plus digne de vénération, en effet, que cette union qui a pour but le bonheur des deux sexes, et la propagation de l'espèce humaine, que ce contrat qui comprend les devoirs et les [illegible] les plus touchants et les plus sacrés, lesquels doivent subsister aussi longtemps que la vie de chacun des deux époux ! Le mariage est une association si pure, si douce, si pieuse, si utile, que les législateurs de tous les pays auraient dû l'entourer de tous les éléments de prospérité, d'indissolubilité et de gravité ; et cependant, loin de là, il est des pays où ce lien se rompt aussi facilement que les marchés les plus frivoles ; aussi légèrement qu'il a été souvent contracté, et, en Angleterre même, chez cette nation si morale, si religieuse, on tolère, avec une insouciance qu'on a peine à comprendre, ces mariages qui ont lieu en dehors de l'autorité paternelle, qui enfreignent le plus habituellement toutes les convenances sociales, et qui, le plus fréquemment aussi, préparent, pour les époux unis de la sorte, les plus amers repentirs, quelquefois la plus misérable existence. Nous voulons parler principalement des mariages de Gretna-Green, et comme cet antique coutume n'est guère connue chez nous que de nom, nous fournirons à ce sujet quelques détails curieux.

Gretna-Green est un village d'Ecosse, t le premier qui frappe les regards sur autre rive de la Tweed, rivière qui sépare Angleterre de cette contrée. On prétend ue son nom lui vient des bois de sapins ont il est environné, lesquels lui donnent n tout temps une ceinture de verdure. Les eux pays, quoique réunis sous le même ouvernement, ne sont pas régis par un ême *Code*. L'Angleterre a des lois, des tatuts et une jurisprudence qui diffèrent ouvent de la loi romaine; tandis que celle-i, au contraire, est la règle civile chez les cossais. Toutefois, ils l'interprètent dans ertains cas à leur manière, et c'est ce ui a lieu, par exemple, pour le mariage, arce que, dans l'esprit de ce peuple puitain, toute liaison intime entre deux personnes qui ne sont pas du même sexe, est onsidérée comme un véritable mariage. De à cette facilité qu'ont les amants, en Ecosse, le s'unir en dépit de leurs parents, facilité oupable, digne de la plus grande réprobation. Ainsi, l'on voit fréquemment descenre dans une auberge, un homme et une emme qui font appeler l'hôte, et lui disent:

— Monsieur, je vous prends à témoin que e suis le mari de cette demoiselle.

— Monsieur, je vous prends à témoin que Monsieur est mon mari.

L'aubergiste, toujours complaisant et déoué, accorde, sans le moindre scrupule, on témoignage; il prend note de la déclaation, il en délivre même au besoin, un ertificat contenant les noms, prénoms, âge t qualité des conjoints, tout ce qui peut nfin constater leur identité, et tout est dit, mariage est accompli.

Quand il arrive que les fugitifs ne sont pas oursuivis trop activement, ils procèdent vec plus de cérémonial et réclament la résence d'un ministre. On convient du prix vec lui, prix qui est réglé en raison de la ortune des conjoints; l'aubergiste dépose ur une table un registre, un livre de prières t un certificat de mariage en blanc; puis le ninistre remplit ses fonctions, assisté de eux témoins, qui sont d'ordinaire l'hôteer et le postillon qui a amené les amants. a cérémonie n'est autre que la lecture de office du mariage et la demande aux parties i elles entendent se prendre pour mari et emme; après leur réponse, le ministre déclare qu'ils sont unis; le mari passe un nneau au doigt de la nouvelle épouse et ui donne un baiser; et l'aubergiste enfin, ui à la qualité de témoin joint celle de serétaire, dresse le certificat de mariage que ous les assistants signent.

Si au lieu d'avoir du temps à lui, le coule venant d'Angleterre est serré de près ar les constables, c'est alors chez le forgeron du village qu'il s'arrête, parce que e forgeron occupe la première maison audelà du pont. Lorsque la pratique maritale rrive chez lui, il se fait suivre par elle au remier étage de sa demeure, et laisse un arçon en sentinelle à la porte principale. Cette mesure prise, il tire d'un coffre un registre qu'il y tient habituellement enfermé, et il le montre avec orgueil aux nouveaux venus, leur disant que ces archives contiennent les noms de leurs plus honorables compatriotes, personnages qu'il a parfaitement ***soudés ensemble***, en moins de temps qu'il n'en faut pour souder deux barres de fer. Après cet exorde, il demande avec gravité les noms, prénoms, profession, âge et domicile des contractants; leur délivre un certificat en bonne forme, et tout cela dure à peine huit à dix minutes, y compris le temps que les mariés mettent à payer leur ***soudure***, comme dit le forgeron.

Lorsqu'il arrive que les parents se présentent peu après chez ce singulier pontife, il refuse toujours de faire connaître la retraite de ceux qu'il a mariés, et congédie communément les questionneurs de la manière suivante.

« Soyez tranquille, ils sont heureux et sans doute c'est tout ce que vous voulez? Le jeune homme est doux et bon: j'ai reconnu cela sur sa figure, bien qu'il fût terriblement échauffé par la course. La demoiselle est des plus aimantes, ce qui se voyait à son empressement. D'ailleurs, les mariages ne sont-ils pas écrits au ciel, avant que mon ministère les rende publics sur la terre? Ne vous troublez donc pas, mes bons amis, il y de la présomption à vouloir résister aux décrets de la Providence. »

Puis, si la colère fait adresser des reproches, des injures au forgeron, il saisit son marteau, et se mettant à battre le fer avec ses garçons, le bruit de l'enclume étouffe bientôt celui des tapageurs.

Parmi les mariages célébrés à Gretna-Green, on cite ceux des deux chanceliers lords Eldon et Erskine, du comte de Westmoreland, de lord Ellembourgh et de sir Thomas Lethbridge, et enfin celui de Charles Ferdinand de Bourbon, fils du roi de Naples, et de Pénélope-Smith, fille du comte de Waterford.

Cependant, il faut bien remarquer que ces mariages sont loin d'être réguliers, même en Ecosse: ils sont respectés par les mœurs de la nation, et en vertu de l'ancien principe du droit canonique, ou du contrat ***per verba de præsenti***, d'après lequel il suffisait, pour valider un mariage, que deux personnes eussent déclaré devant un prêtre ou un individu quelconque, ***qu'elles entendaient se prendre pour mari et femme***, et que cette formalité eût été suivie de la cohabitation; mais, quant à la loi anglaise, elle exige une publicité préalable, comme en France et dans d'autres pays; elle poursuit les unions clandestines; et, outre la censure spirituelle, ces unions encourent des amendes considérables et l'emprisonnement pour tous ceux qui y ont contribué. Seulement, comme ces peines n'entraînent pas la nullité du mariage, surtout quand il y a eu cohabitation, il est rare qu'elles soient sévèrement appliquées.

Le contrat ***per verba de præsenti***, dont nous venons de parler, subsista en Angle-

terre jusqu'en 1753, et ce fut après le bill des mariages, publié à cette époque, que les unions clandestines, appelées *fleet marriages*, se propagèrent. Elles avaient lieu principalement dans les chapelles des prisons et des établissements publics; mais quelques particuliers en faisaient aussi un métier dans leur propre domicile; ils avaient même recours à l'annonce et à la réclame des journaux pour augmenter leur clientèle; et Londres comptait cinquante ou soixante maisons de cette espèce. Les chapelles de *fleet-prison* et de *may-fair* étaient les plus renommées pour cette spécialité; le marieur Keith fut le plus célèbre de son temps; et le nombre des registres consacrés à ces mariages, registres qui sont conservés dans les archives de l'évêché de Londres, s'élève à près de six cents. Enfin, comme cet état de choses encourageait le scandale, et que l'on vit même un homme de la plus basse extraction s'unir ainsi à la fille aînée du duc de Richemond, on finit par poursuivre à outrance les *fleet-mariages* qui se contractaient en Angleterre, et ce genre d'union dut chercher un refuge à Gretna-Green.

C'est donc, aujourd'hui encore, vers ce village écossais, que se dirigent les amants contrariés par un père ou par un tuteur plus intéressé ou plus prudent qu'ils ne le sont eux-mêmes. Les émotions, pendant le trajet, sont nombreuses, et celle qui n'est pas la moins poignante pour les fugitifs, provient du spectre du grand chancelier, gardien légal des orphelines héritières, lequel spectre apparaît toujours aux coupables avec sa grande perruque, couvrant autant de ruse et de chicane qu'un tuteur offensé peut en désirer à son service. C'est qu'effectivement, lorsque la perruque du chancelier s'en mêle, la fortune de la pupille est séquestrée, les vivres sont coupés, et souvent encore, le mari de Gretna-Green, va passer la lune de miel en prison. Toutefois, la bourgade écossaise n'entraîne ces inconvénients que pour les riches; les puissants; les Estelles et les Némorins ont rarement recours à la *soudure* du forgeron.

Les gens pauvres ne savent guère ce que sont le tuteur et la tutelle; ils ignorent tous ces perfectionnements de la civilisation qui ont pour objet, soi-disant de conserver les fortunes et d'empêcher les mésalliances; ils se doutent d'autant moins qu'il existe un chancelier pour *protéger* les orphelins, qu'ils voient ceux-ci tous les jours demander la charité dans les rues; pour eux, enfin, le grand monde et son code sont un beau livre doré sur tranche et relié en maroquin rouge, livre qu'ils ne lisent pas, mais qui cause leur admiration, quand il n'excite pas leur haine

Les pauvres ont cependant aussi en Angleterre, des anomalies dans leurs institutions, et souvent elles sont encore plus choquantes que les promenades des riches à Gretna-Green. Ainsi, par exemple, si la basse classe n'a que le moyen ordinaire pour lier le nœud conjugal, elle en a [illegible] venté un fort brutal pour le défaire. Quand un ménage vit mal ensemble et veut se séparer, le mari passe une corde au cou de sa femme et la conduit ainsi au marché où il la met en vente. Le plus offrant en devient possesseur, et échappe ainsi à la loi qui poursuit celui qui s'est montré trop [illegible] avec l'épouse du voisin, acte que les Anglais appellent *Crim con* ou *conversation criminelle*. Celui qui se défait ainsi publiquement de sa femme, un jour de marché, ne peut en effet rien réclamer de celui qui la prend : il reçoit le prix de sa turpitude et se place ainsi hors de la loi.

Pour ce qui est de cette loi, appliquée aux classes élevées, elle laisse également subsister des stigmates honteux, puisqu'elle autorise aussi la spéculation; qu'il s'agit d'un autre marché présenté sous une [illegible] différente. Lorsqu'une *conversation criminelle* a été constatée, le mari lésé s'empresse d'attaquer le séducteur devant les tribunaux, et réclame, pour le *dédommager* de la perte de l'*affection* de sa chère moitié, de très-gros intérêts. Si cette chère moitié avait des biens à elle, et si en se mariant elle ne lui avait pas livré tout ce qu'elle possédait, il ne manquerait pas sans doute de la [illegible] prendre dans sa plainte; mais comme il n'y a plus rien à prendre de ce côté, il aime mieux, honnête mari qu'il est, de se persuader que sa femme est simplement victime de la ruse, et c'est au monstre qui l'a perdue qu'il demande réparation. La cause examinée et les témoins entendus, le jury fixe le montant de l'amende. Si le coupable était l'ami de la maison, s'il a profité de l'hospitalité du maître pour le déshonorer, si la femme [illegible] était belle et douce comme une colombe, et sans reproche jusqu'au moment de sa chute, le jury alors, ému et courroucé devient [illegible] pitoyable, et accorde au mari des dommages et intérêts qui s'élèvent quelquefois jusqu'à la somme de dix et quinze mille livres sterling (350,000). Si au contraire, il est établi que l'époux a négligé sa femme, qu'il n'a pas respecté les devoirs du [illegible] contracté avec elle, qu'enfin il ne s'est pas montré suffisamment *couleur*, ce qui [illegible] obligé la chère moitié de *juser avec un* [illegible] tre, le jury, prenant en considération les soins auxquels l'épouse avait droit et qu'elle n'a point reçus, donne une leçon d'[illegible] *lité* au mari, en ne condamnant son rival qu'à lui payer *dix sous*. Il faut donc conclure de ces exemples des divisions conjugales en Angleterre, que le rôle de mari est toujours le plus niais quand il n'est pas le plus infâme. Tristes mœurs ! déplorable législation !

MARIÉE (*Prov.*). Quand on se mêle d'une affaire qui est présentée avec de trop [illegible] avantages, on fait emploi de ce proverbe : *La mariée est trop belle*.

MAROTTE (*Prov.*). Pour signifier que tout individu a sa fantaisie, sa manie [illegible]

folie, on dit : *Chacun a sa marotte*, ou bien : *A chaque fou plaît sa marotte*. On sait que la marotte est une espèce de poupée.

MARQUÉ (*Dicton*). Pour désigner une personne douée de quelque qualité supérieure, on dit qu'*elle est marquée à l'A*. On dit aussi de celui qui n'a accompli aucune chose, qu'*il n'a pas fait une panse d'a*. On emploie ici le petit *a* au lieu du grand A, parce que, dans le principe, cette lettre, tracée comme un demi cercle, imitait la forme du ventre. Enfin, être marqué au B se dit de quelqu'un qui se distingue par beaucoup d'esprit, parce qu'on a fait de tout temps cette observation que les borgnes, les boiteux et les bossus ont en général plus d'intelligence que les personnes qui n'ont aucun de ces défauts physiques.

MARTIN (*Prov.*). Afin d'exprimer qu'un soupçon ou un simple indice ne suffit pas pour affirmer une chose, nos pères avaient coutume de dire : *Plus d'un âne à la foire a nom Martin.*

MASQUE (*Dicton*). Pour signifier qu'on se décide à agir ouvertement, sans déguisement et sans ménagement, on dit : *Jeter ou lever le masque.*

MATÉRIALISME. Le germe du matérialisme est fréquemment déposé dans le sein des jeunes gens, lorsqu'ils sont une fois engagés dans le dédale des subtilités de la philosophie. Non-seulement alors ils se créent de leur chef une foule de sophismes qui aggravent encore le mal qu'ont déjà causé en eux ceux qu'ils ont rencontrés chez les philosophes ; mais ils se persuadent en outre que leur initiation aux hautes controverses de cette science, les émancipe en quelque sorte des liens qui les avaient retenus d'abord sous l'ascendant des opinions religieuses et morales; et usant de la liberté intellectuelle comme on jouit de toutes les choses qui se présentent avec l'attrait de la nouveauté et de l'indépendance, c'est-à-dire en abusant, ils se soumettent, par entraînement, à des principes qui peuvent compromettre, dès le point de départ, toute la carrière qu'ils ont à parcourir. La philosophie, en effet, ne se borne pas toujours à l'étude des phénomènes de la nature, pour faire ressortir de leur ensemble ce qu'est la direction sage, réglée et utile du Créateur; plus fréquemment elle se livre à des systèmes enfantés par l'orgueil de l'homme, qui ne sait pas se contenter des choses telles que Dieu les a faites, mais qui veut les voir autrement qu'elles ne sont, et qui, plutôt que de convenir de son insuffisance dans la recherche de certaines causes, préfère admettre des théories absurdes que de s'en rapporter à l'omnipotence divine. De là, nous le répétons, le matérialisme, et tous les crimes qui en sont la conséquence. Le matérialisme, en détruisant les espérances d'un avenir immortel, ne laisse au présent ni charme, ni consolations.

MATERNITÉ. N'en croyons pas les romans : il faut être épouse pour être bonne mère. (DE BONALD.)

A peine la jeune épouse est-elle devenue mère, qu'elle sent s'accroître sa force et son courage. Elle qui, naguère, vierge timide, tremblait au seul bruit du feuillage qu'agite le zéphyr, aujourd'hui elle ne craindrait, pour sauver son enfant, ni le loup des forêts, ni le lion des déserts. Avec quel plaisir ne nourrit-elle pas de son lait le nouveau-né! Avec quelle joie ne le comble-t-elle pas de ses caresses! Le sommeil peut bien un instant fermer sa paupière, mais il ne peut endormir sa vigilance inquiète. Sa tendresse entend toujours le premier soupir de l'être qu'elle chérit. Avec quelle avidité ne recueille-t-elle pas le premier cri, le premier sourire qui embellit la figure de l'enfant! Avec quelle complaisance ne répète-t-elle pas les sons inarticulés de ses lèvres de roses! Il faut voir la mère auprès du berceau de l'enfant, lorsqu'il est atteint de quelqu'une de ces maladies qui affligent, hélas! si communément cet âge tendre, et qui enlèvent, dans sa fleur, une si grande partie de la génération future. Qui pourrait énumérer les soins, les peines, dire la sollicitude d'une mère affligée? Ce tableau est un de ceux que l'éloquence ne peut rendre que faiblement. Mais si la mort, la pâle mort étend son voile sur l'objet de tant de tendresse et d'inquiétude, quel autre cœur que celui d'une mère pourra sentir tout le poids d'une telle douleur! Nouvelle Rachel, elle ne veut pas recevoir de consolations, parce que son enfant n'est plus. Que dis-je, il lui en reste une, celle de pleurer sur la cendre de son fils et de s'obstiner à lui prodiguer des soins désormais inutiles; car tel est le véritable amour, qu'il ne s'éteint pas au cercueil. On aime à voir une mère indienne balancer les restes de son enfant sur les branches d'un érable fleuri, ou répandre sur son corps, déjà glacé, le lait destiné à entretenir la vie.

MATHIEU (*Dicton*). Au dire de quelques-uns, saint Mathieu était banquier avant sa conversion, et, selon l'usage des financiers de son temps, il prêtait à usure. De là vint l'habitude de dire d'un prêteur d'argent, qu'il fêtait saint Mathieu ou qu'il était fêtant saint Mathieu ; mais comme on écrivait jadis *fester* au lieu de *fêter*, et qu'on mettait même souvent, par corruption, *fesse-Mathieu* pour *feste-Mathieu*, la première dénomination est restée aux gens qui sont ladres et usuriers.

MATIÈRE (*Prov.*). On dit d'une personne dont l'esprit est épais, qu'*elle a la forme enfoncée dans la matière*. C'est ainsi que Molière, dans ses *Précieuses ridicules*, fait dire à Cathos : « Mon Dieu, ma chère, que ton père a la forme enfoncée dans la matière! Que son intelligence est épaisse, et qu'il fait sombre dans son âme! »

MATIN (*Prov.*). Pour exprimer la tranquillité qui résulte d'un bon voisinage, de celui qui ne donne que des rapports agréables, on faisait jadis usage de ce proverbe : *Qui a bon voisin a bon matin*. On dit aussi de celui qui n'est pas arrivé à temps pour

accomplir l'objet qu'il se proposait : ***Vous avez cru prendre la mère au nid, mais vous ne vous êtes pas levé assez matin.***

MATINES (*Prov.*). Un proverbe dit : ***Chanter Magnificat à matines.*** Cela signifie qu'on fait une chose à contre-temps ou qu'on en renverse l'ordre.

MAURE (*Dicton*). Lorsqu'on fait emploi d'une extrême rigueur vis-à-vis de quelqu'un, on dit qu'on le *traite de Turc à Maure*, parce qu'anciennement les Turcs commettaient beaucoup de cruautés dans les régences mauresques.

MAUX. Que les maux que tu as éprouvés ne troublent plus ton âme. Il est impossible que ce qui est fait ne le soit pas.

(PHOCYLIDE.)

Il y a deux grands remèdes contre tous les maux, lesquels reviennent presque à un seul : l'habitude pour le vulgaire et la méditation pour les sages. (CHARRON.)

La philosophie triomphe aisément des maux passés et des maux à venir; mais les maux présents triomphent d'elle.

(LA ROCHEFOUCAULD.)

N'attribuons pas nos maux à la Providence. Des maux, Dieu bienfaiteur ! ils ne sont pas de toi ; tu n'en as pas fait ; ils sont l'ouvrage de l'homme : il en a créé une foule. Nous sommes les artisans de nos peines ; nous souffrons de nos vices, de nos erreurs et de notre folie, et nous osons en accuser la nature ! Tout ce que Dieu fait est bon. La peine est un bien : elle nous immortalise. Tout ce qui est un mal dans l'ordre physique, peut devenir un bien dans l'ordre moral. Il n'est point de mal absolu que le vice ; il n'est point de vrai malheureux que le vicieux. (YOUNG.)

MAXIMES BIBLIQUES. 1. Comme la sécheresse et la chaleur consument les fontes des neiges, ainsi l'enfer engloutit à la fin tous les pécheurs.

2. La miséricorde les oubliera ; ce qui faisait leurs délices sera pour eux un ver rongeur ; on ne se souviendra plus d'eux, et l'iniquité sera brisée comme un bois inutile.

3. L'injuste nourrit celle qui étant stérile n'enfante point, et il ne fait aucun bien à la veuve.

4. Il a fait tomber les forts par sa puissance ; mais lorsqu'il est le plus ferme il ne peut compter sur sa vie.

5. Dieu lui a donné des biens dans lesquels il met sa confiance et sur lesquels il s'appuie ; mais les yeux du Seigneur sont attentifs sur les voies des injustes.

6. Ils sont élevés pour un peu de temps, et ensuite ils ne sont plus : ils sont rabaissés, exterminés comme tout ce qu'ils ont aimé, et ils sont brisés comme ces petites pointes qui sont au sommet des épis.

(*Job* XIX, 19-24.)

1. Honorez votre mère tous les jours de sa vie ; car vous devez vous souvenir de ce qu'elle a souffert, et à combien de périls elle a été exposée, lorsqu'elle vous portait dans son sein.

2. Ayez Dieu dans l'esprit tous les jours de votre vie, et prenez bien garde de ne consentir jamais au péché, et de ne violer jamais les préceptes de la loi du Seigneur notre Dieu.

3. Faites l'aumône de votre bien, et ne détournez point vos yeux d'aucun pauvre : cela sera cause que le Seigneur ne détournera pas non plus ses regards de dessus vous.

4. Soyez miséricordieux et charitable en la manière que vous le pourrez.

5. Si vous avez beaucoup de bien, donnez beaucoup : si vous en avez peu, donnez de bon cœur de ce que vous avez.

6. Par là vous vous amasserez un grand trésor et une grande récompense pour le jour de la nécessité.

7. Parce que l'aumône délivre de tout péché et de la mort, et qu'elle empêchera l'âme de tomber dans les ténèbres.

8. L'aumône sera un grand sujet de confiance devant Dieu, pour tous ceux qui l'auront faite.

9. Ayez soin d'éviter toute sorte d'impureté.

10. Ne souffrez jamais que l'orgueil domine ou dans vos pensées, ou dans vos paroles ; car c'est l'orgueil qui a été le commencement du malheur et de la perte de tout le monde.

11. Lorsque quelqu'un aura travaillé pour vous, payez-lui aussitôt ce qui lui est dû pour son travail, et ne retenez jamais le salaire de l'ouvrier.

12. Prenez garde de ne faire jamais aux autres ce que vous seriez fâché qu'on vous fît.

13. Mangez votre pain avec ceux qui ont faim, et avec ceux qui sont dans l'indigence ; et couvrez de vos vêtements ceux qui sont nus.

14. Demandez toujours conseil à un homme sage.

15. Bénissez Dieu en tout temps : demandez-lui qu'il conduise vos pas, et n'ayez que lui en vue dans toutes vos entreprises et dans tous vos desseins.

16. Nous aurons beaucoup de bien, si nous craignons Dieu, si nous nous éloignons de tout péché, et si nous faisons de bonnes actions. (*Tob.* IV, 2-23.)

17. La prière qui est accompagnée du jeûne et de l'aumône, vaut mieux que tous les trésors qu'on peut amasser.

18. L'aumône délivre de la mort, et c'est elle qui efface les péchés, et qui fait trouver miséricorde et la vie éternelle.

19. Ceux qui commettent le péché et l'iniquité sont ennemis de leur âme.

(*Tob.* XII, 9, 10.)

20. Pécheurs, convertissez-vous ; faites des œuvres de justice devant Dieu, et croyez qu'il vous fera miséricorde.

21. Bénissez le Seigneur, vous tous qui êtes ses élus ; réjouissez-vous en lui tous les jours, et rendez-lui des actions de grâces. (*Tob.* XIII, 8, 10.)

22. Servez le Seigneur dans la vérité, et

ayez soin de faire ce qui lui est agréable. (*Tob.* XIV, 10.)

1. Bienheureux est l'homme qui ne vit point selon le conseil des méchants, et qui ne s'arrête point dans la voie des pécheurs, et qui ne s'assied point au banc des moqueurs. (*Psal.* I, 1.)

2. Les cieux racontent la gloire du Dieu fort, et l'étendue donne à connaître l'ouvrage de ses mains. (*Psal.* XVIII, 2.)

3. La loi de l'Eternel est parfaite, restaurant l'âme; le témoignage de l'Eternel est assuré, donnant la sagesse au simple. (*Ibid.*, 8.)

4. La voix de l'Eternel brise les cèdres. (*Psal.* XXVIII, 5.)

5. L'Eternel dissipe le conseil des nations; il anéantit les desseins des peuples. (*Psal.* XXXII, 10.)

6. Oh! que bienheureux est celui qui se conduit sagement envers l'affligé! l'Eternel le délivrera au jour de la calamité. (*Psal.* XL, 2.)

7. Dieu est notre retraite, notre force et notre secours dans les détresses, et fort aisé à trouver. (*Psal.* XLV, 2; et CXLIV, 18.)

8. L'homme qui est en honneur et n'a point d'intelligence est semblable aux bêtes brutes qui périssent entièrement. (*Psal.* XLVIII, 13.)

9. Les méchants ont un venin semblable au venin du serpent, et ils sont comme l'aspic sourd, qui bouche son oreille. (*Psal.* LVII, 5.)

10. Ne mettez point votre confiance dans la tromperie ni dans la rapine; ne devenez point vains; et quand les richesses abonderont, n'y mettez point votre cœur. (*Psal.* LXI, 1.)

11. Le juste se réjouira en l'Eternel, et se retirera vers lui; et tous ceux qui sont droits de cœur s'en glorifieront. (*Psal.* LXIII, 11.)

12. Venez, et voyez les œuvres de Dieu: il est terrible en exploits sur les fils des hommes. (*Psal.* LXV, 5.)

13. Que Dieu se lève, et ses ennemis seront dispersés, et ceux qui le haïssent s'enfuiront de devant lui. (*Psal.* LXVII, 2.)

14. C'est Dieu qui gouverne : il abaisse l'un et élève l'autre. (*Psal.* LXXIV, 8.)

15. Dieu assiste dans l'assemblée des forts, il juge au milieu des juges. (*Psal.* LXXXI, 1.)

16. L'Eternel connaît que les pensées des hommes ne sont que vanité. (*Psal.* XCIII, 11.)

17. Les jours de l'homme mortel sont comme le foin; il fleurit comme la fleur d'un champ; car le vent étant passé par-dessus, elle n'est plus, et son lieu ne la reconnaît plus. (*Psal.* CII, 15, 16.)

18. L'Eternel a établi son trône dans les cieux, et son règne a domination sur tout. (*Psal.* CII, 19.)

19. Célébrez l'Eternel, car il est bon parce que sa bonté demeure à toujours. (*Psal.* CXVII, 29.)

20. Bienheureux sont ceux qui sont intègres en leur voie, qui marchent en la loi de l'Eternel. (*Psal.* CXVIII, 1.)

21. Bienheureux sont ceux qui gardent ses témoignages et qui le cherchent de tout leur cœur! (*Ibid.*, 2.)

22. Ceux qui se confient à l'Eternel sont comme la montagne de Sion, qui ne peut être ébranlée, et qui se conserve toujours. (*Psal.* CXXIV, 1.)

23. Celui qui porte la semence pour la mettre en terre ira son chemin en pleurant; mais il reviendra avec chant de triomphe quand il portera ses gerbes. (*Psal.* CXXV, 6.)

24. Que tout ce qui respire loue l'Eternel! Louez l'Eternel. (*Psal.* CL, 6.)

1. La crainte de l'Eternel est la principale science; mais les fous méprisent la sagesse et l'instruction. (*Prov.* I, 7.)

2. L'Eternel donne la sagesse, et de sa bouche procèdent la connaissance et l'intelligence. (*Prov.* II, 6.)

3. Les sages hériteront de la gloire; mais l'ignominie élève les fous. (*Prov.* III, 35.)

4. Le sentier des justes est comme la lumière resplendissante qui augmente son éclat jusqu'à ce que le jour soit en sa perfection. (*Prov.* IV, 18.)

5. La voie des méchants est comme l'obscurité : ils ne savent point où ils tomberont. (*Ibid.*, 19.)

6. Dieu hait six choses, et même sept lui sont en abomination, savoir : les yeux hautains; la fausse langue; les mains qui répandent le sang innocent; le cœur qui machine de mauvais desseins; les pieds qui se hâtent pour courir au mal; le faux témoin qui profère des mensonges, et celui qui sème des querelles entre les frères. (*Prov.* VI, 16-19.)

7. La sagesse est meilleure que les perles, et tout ce qu'on saurait souhaiter ne la vaut pas. (*Prov.* VIII, 11.)

8. Si tu es sage, tu seras sage pour toi-même; mais si tu es moqueur, tu en porteras seul la peine. (*Prov.* IX, 12.)

9. La main paresseuse fait devenir pauvre; mais la main diligente enrichit. (*Prov.* X, 4.)

10. La haine excite les querelles; mais la charité couvre tous les forfaits. (*Ibid.*, 12.)

11. L'œuvre du juste tend à la vie; mais le rapport du méchant tend au péché. (*Ibid.*, 16.)

12. Ce que le méchant craint lui arrivera; mais Dieu accordera aux justes ce qu'ils désirent. (*Ibid.*, 24.)

13. La crainte de l'Eternel accroît le nombre des jours; mais les ans des méchants seront retranchés. (*Ibid.*, 25.)

14. L'intégrité des hommes droits les conduit; mais la perversité des perfides les détruit. (*Prov.* XI, 3.)

15. Le méchant fait une œuvre qui le trompe; mais la récompense est assurée à celui qui sème la justice. (*Ibid.*, 18.)

16. Le mal arrivera à celui qui le recherche. (*Ibid.*, 27.)

17. Celui qui se fie en ses richesses tombera; mais les justes reverdiront comme la feuille. (*Prov.* XI, 28.)

18. Mieux vaut l'homme qui ne fait point de cas de soi-même, bien qu'il ait des serviteurs, que celui qui se glorifie et qui a faute de pain. (*Prov.* XII, 9.)

19. La parole véritable est ferme à perpétuité; mais la fausse langue n'est que pour un moment. (*Ibid.*, 19.)

20. La main des diligents dominera; mais la main paresseuse sera tributaire. (*Ibid.*, 24.)

21. Celui qui garde sa bouche garde son âme; mais celui qui ouvre à tout propos ses lèvres tombera en ruine. (*Prov.* XIII, 3.)

22. Toute femme sage bâtit sa maison; mais la folle la ruine de ses mains. (*Prov.* XIV, 1.)

23. Même en riant le cœur sera triste, et la joie finit par l'ennui. (*Ibid.*, 13.)

24. En tout travail il y a quelque profit; mais le babil des lèvres ne tourne qu'à disette. (*Ibid.*, 23.)

25. La justice élève une nation; mais le péché est l'opprobre des peuples. (*Ibid.*, 34.)

26. Les yeux de l'Eternel sont en tous lieux contemplant les méchants et les bons. (*Prov.* XV, 3.)

27. Le cœur joyeux rend la face belle; mais l'esprit est abattu par l'ennui du cœur. (*Ibid.*, 13.)

28. Mieux vaut un repas d'herbes où il y a de l'amitié, qu'un repas de bœuf bien gras où il y a de la haine. (*Ibid.*, 17.)

29. La voie du paresseux est comme une haie de ronces; mais le chemin des hommes droits est relevé. (*Ibid.*, 19.)

30. Le chemin de la vie tend en haut pour l'homme prudent, afin qu'il se retire du sépulcre qui est en bas. (*Ibid.*, 24.)

31. La crainte de l'Eternel est une instruction de sagesse, et l'humilité va devant la gloire. (*Ibid.*, 33).

32. Il vaut mieux un peu de bien avec justice, qu'un gros revenu là où l'on n'a pas de droit. (*Prov.* XVI, 8.)

33. Ce doit être une abomination aux rois de faire une injustice, parce que le trône est établi par la justice. (*Ibid.*, 12.)

34. Le chemin relevé des hommes droits, c'est de se détourner du mal; celui-là garde son âme qui prend garde à son train. (*Ibid.*, 17.)

35. Mieux vaut être humilié d'esprit avec les débonnaires, que de partager le butin avec les orgueilleux. (*Ibid.*, 19.)

36. Les paroles agréables sont des rayons de miel, douceur à l'âme, et santé aux os. (*Ibid.*, 24.)

37. Mieux vaut un morceau de pain sec là où il y a la paix, qu'une maison pleine de viandes apprêtées, là où il y a des querelles. (*Prov.* XVII, 1.)

38. Le fourneau est pour éprouver l'argent, et le creuset l'or; mais l'Eternel éprouve les cœurs. (*Ibid.*, 3.)

39. Celui qui aime les querelles, aime le forfait; celui qui hausse son portail cherche sa ruine. (*Prov.* XVII, 19.)

40. La vie même sans science n'est pas une chose bonne, et celui qui se hâte des pieds s'égare. (*Prov.* XIX, 2.)

41. Celui qui acquiert du sens, aime son ami; et celui qui prend garde à l'intelligence, c'est pour trouver le bien. (*Ibid.*, 8.)

42. La prudence de l'homme retient sa colère: c'est un honneur pour lui de passer par dessus le tort qu'on lui fait. (*Ibid.*, 11.)

43. La maison et les richesses sont l'héritage des pères; mais la femme prudente est de par l'Eternel. (*Ibid.*, 14.

44. Celui qui a pitié du pauvre prête à l'Eternel, et il lui rendra son bienfait. (*Ibid.*, 17.)

45. Il y a plusieurs pensées au cœur de l'homme; mais le conseil de l'Eternel est permanent. (*Ibid.*, 21.)

46. L'enfant qui fait honte et confusion, détruit le père et chasse la mère. (*Ibid.*, 26.)

47. Le paresseux ne labourera point à cause du mauvais temps; mais il mendiera durant la moisson et il n'aura rien. (*Prov.* XX, 4.)

48. N'aime point le sommeil, de peur que tu ne deviennes pauvre; ouvre tes yeux et tu auras suffisamment du pain. (*Ibid.*, 13.)

49. Ne dis point: je rendrai le mal; mais attends l'Eternel, et il te délivrera. (*Ibid.*, 22)

50. Chaque voie de l'homme lui semble droite; mais l'Eternel pèse les cœurs. (*Prov.* XXI, 2.)

51. Quand un homme marche de travers, il s'égare; mais l'œuvre de celui qui est pur est droite. (*Ibid.*, 8.)

52. Celui qui garde sa bouche et sa langue garde son âme de détresse. (*Ibid.*, 23.)

53. Il y a tel qui tout le jour ne fait que souhaiter; mais le juste donne et n'épargne rien. (*Ibid.*, 25.)

54. Il n'y a ni sagesse, ni intelligence, ni conseil contre l'Eternel. (*Ibid.*, 30.)

55. La renommée est préférable aux grandes richesses, et la bonne grâce vaut plus que l'argent et l'or. (*Prov.* XXII, 1.)

56. Le riche et le pauvre s'entre-rencontrent: celui qui les a tous faits, c'est l'Eternel. (*Ibid.*, 2.)

57. L'œil bénin sera béni, parce qu'il aura donné de son pain au pauvre. (*Ibid.*, 9.)

58. Celui qui fait tort au pauvre pour s'accroître et qui donne au riche ne peut manquer de tomber dans l'indigence. (*Ibid.*, 16.)

59. Ne pille point le chétif parce qu'il est chétif, et ne foule point l'affligé à la porte. (*Ibid.*, 22.)

60. Ne recule point la borne ancienne et n'entre point dans le champ de l'orphelin. (*Ibid.*, 28.)

61. Achète la vérité, mais ne la vends point. (*Prov.* XXIII, 23.)

62. L'homme sage est accompagné de force, et l'homme qui a de l'intelligence renforce la puissance. (*Prov.* xxiv, 5.)

63. Ne dis point : Comme il m'a fait, ainsi lui ferai-je ; je rendrai à cet homme selon ce qu'il m'a fait. (*Ibid.*, 29.)

64. Ote le méchant de devant le roi, et son trône sera affermi par la justice. (*Prov.* xxv, 5.)

65. Celui qui chante des chansons au cœur de l'affligé est comme celui qui ôte sa robe dans le temps du froid, et comme du vinaigre répandu sur du savon. (*Ibid.*, 20.)

66. Le juste qui bronche devant le méchant est une fontaine embourbée et une source gâtée. (*Ibid.*, 26.)

67. Comme il n'est pas bon de manger trop de miel, aussi il n'y a pas de la gloire pour ceux qui la cherchent avec trop d'ardeur. (*Ibid.*, 27.)

68. L'homme qui ne peut pas retenir son esprit est comme une ville où il y a brèche et qui est sans murailles. (*Ibid.*, 28.)

69. Le fouet est pour le cheval, le licol pour l'âne, et la verge pour le dos des fous. (*Prov.* xxvi, 3.)

70. Le paresseux dit : Le grand lion est dans le chemin, le lion est par les champs. (*Ibid.*, 13.)

71. Comme une porte tourne sur ses gonds, ainsi se tourne le paresseux sur son lit. (*Ibid.*, 14.)

72. Le feu s'éteint faute de bois : ainsi, quand il n'y aura plus de semeurs de rapports, les querelles s'apaiseront. (*Ibid.*, 20.)

73. Celui qui creuse la fosse y tombera, et la pierre retournera sur celui qui la roule. (*Ibid.*, 27.)

74. Ne te vante point du jour de demain ; car tu ne sais pas quelle chose ce jour enfantera. (*Prov.* xxvii, 1.)

75. L'âme rassasiée foule les rayons de miel; mais à l'âme qui a faim toute chose amère est douce. (*Ibid.*, 7.)

76. Tel qu'est un oiseau s'écartant de son nid, tel est l'homme qui s'écarte de son lieu. (*Ibid.*, 8.

77. L'homme bien avisé prévoit le mal et se tient à l'abri ; mais les niais passent outre et ils en payent l'amende. (*Ibid.*, 12.)

78. Une gouttière continuelle au temps de la grosse pluie et une femme querelleuse, c'est tout un. (*Ibid.*, 15.)

79. Comme celui qui garde le figuier mangera de son fruit, ainsi celui qui garde son maître sera honoré. (*Ibid.*, 18.)

80. Le sépulcre et le gouffre ne sont jamais rassasiés ; ainsi les yeux de l'homme ne sont jamais satisfaits. (*Ibid.*, 20.)

81. Sois soigneux à reconnaître l'état de tes brebis, et mets ton cœur au parc. (*Ibid.*, 23.)

82. Tout méchant fuit sans qu'on le poursuive ; mais les justes seront assurés comme un jeune lion. (*Prov.* xxviii, 1.)

83. Les gens adonnés au mal n'entendent point ce qui est droit ; mais ceux qui cherchent l'Eternel entendent tout. (*Prov.* xxviii, 5.)

84. Quand les justes se réjouissent, la gloire est grande; mais quand les méchants sont élevés, chacun se déguise. (*Ibid.*, 12.)

85. Celui qui laboure sa terre sera rassasié de pain; mais celui qui suit les fainéants, sera accablé de misère. (*Ibid.*, 19.)

86. Celui qui reprend quelqu'un en sera à la fin plus chéri que celui qui le flatte de sa langue. (*Ibid.*, 23.)

87. Celui qui donne au pauvre n'aura point de disette; mais celui qui tourne les yeux, abondera en malédictions. (*Ibid.*, 27.)

88. Quand les méchants s'élèvent, l'homme se cache; mais quand ils périssent, les justes se multiplient. (*Ibid.*, 28.)

89. Quand les justes sont avancés, le peuple se réjouit; mais quand le méchant domine, le peuple gémit. (*Prov.* xxix, 2.)

90. L'homme qui flatte son prochain étend un filet devant ses pas. (*Ibid.*, 5.)

91. L'orgueil de l'homme l'abaisse; mais celui qui est humble d'esprit obtient la gloire. (*Ibid.*, 23.)

92. Ne blâme point le serviteur devant son maître, de peur que ce serviteur ne te maudisse et qu'il ne t'en arrive du mal (*Prov.* xxx, 10.)

93. L'œil de celui qui se moque de son père et qui méprise l'enseignement de sa mère, les corbeaux des torrents le crèveront, et les petits de l'aigle le mangeront. (*Ibid.*, 17.)

94. Il y a trois choses qui sont trop merveilleuses pour moi, même quatre que je ne connais point, savoir : la trace de l'aigle dans l'air; la trace du serpent sur un rocher; le chemin d'un navire au milieu de la mer ; et la trace de l'homme vers la vierge. (*Ibid.*, 19.)

95. La terre tremble pour trois choses, même pour quatre, lesquelles elle ne peut porter : pour le serviteur quand il règne ; pour l'insensé quand il est rassasié de viande; pour la femme digne d'être haïe, quand elle se marie; et pour la servante quand elle hérite de sa maîtresse. (*Ibid.*, 21, 22.)

96. Il y a quatre choses très-petites en la terre, qui toutefois sont bien sages et bien avisées ; les fourmis, qui sont un peuple faible et qui néanmoins préparent durant l'été leur nourriture ; les lapins, qui sont un peuple sans force, et qui pourtant font leurs maisons dans les rochers ; les sauterelles, qui n'ont point de roi, et qui toutefois sont bien sages et bien avisées ; l'araignée qui saisit les mouches avec ses pieds, et qui est cependant dans les palais des rois. (*Ibid.*, 24-29.)

97. Il y a trois choses qui ont un beau marcher, même quatre : le lion, qui est le plus fort d'entre les bêtes et qui ne tourne point en arrière pour la rencontre de qui que ce soit ; le cheval qui a les flancs bien

troussés; le bouc; et le roi, devant qui personne ne peut subsister. (*Prov.* xxx, 30.

98. Comme celui qui bat le lait en fait sortir le beurre et celui qui presse le nez en fait sortir le sang, ainsi celui qui presse la colère, excite la querelle. (*Ibid.*, 33.)

99. Ne donne point ta force aux femmes, et ne mets point ton étude à détruire les rois. (*Prov.* xxxi, 3.)

100. Ouvre ta bouche en faveur du muet, pour le droit de ceux qui s'en vont périr. (*Ibid.*, 8.)

1. Vanité des vanités, tout est vanité. (*Eccle.* i, 2.)

2. Une génération passe et l'autre génération vient, mais la terre demeure toujours ferme. (*Ibid.*, 4.)

3. Ce qui a été, c'est ce qui sera; ce qui a été fait, c'est ce qui se fera : il n'y a rien de nouveau sous le soleil. (*Ibid.*, 9, 10.)

4. Ce qui est tordu ne peut se redresser, et les défauts ne se peuvent nombrer. (*Ibid.*, 15.)

5. A toute chose sa saison, et à toute affaire sous les cieux son temps. (*Eccle.* iii, 1.)

6. Tout va en un même lieu : tout a été fait de la poussière et tout retourne en la poussière. (*Ibid.*, 20.)

7. Un enfant pauvre et sage, vaut mieux qu'un roi vieux et insensé qui ne sait ce que c'est que d'être averti. (*Eccle.* iv, 13.)

8. Il vaut mieux que tu ne fasses point de vœux que d'en faire et de ne les accomplir point. (*Eccle.* v, 4.)

9. Celui qui aime l'argent n'est point assouvi par l'argent; et celui qui aime un grand train n'en est pas nourri. (*Ibid.*, 9.)

10. Le dormir de celui qui laboure est doux, soit qu'il mange peu ou beaucoup; mais le rassasiement du riche ne le laisse point dormir. (*Ibid*, 11.)

11. Tout le travail de l'homme est pour sa bouche, et cependant son désir n'est jamais assouvi. (*Eccle.* vi, 7.)

12. La réputation vaut mieux que le bon parfum, et le jour de la mort que celui de la naissance. (*Eccle.* vii, 2.)

13. Il vaut mieux ouïr la répréhension du sage que la chanson des fous. (*Ibid.*, 6.)

14. Mieux vaut la fin d'une chose que son commencement. (*Ibid.*, 9.)

15. Certainement il n'y a point d'homme juste sur la terre, qui agisse toujours bien, et qui ne pèche point. (*Ibid.*, 21.)

16. Dans toute affaire il y a un temps à considérer la justice de la chose; autrement, mal sur mal tombe sur l'homme. (*Eccle.*, viii, 6.)

17. Les paroles des sages doivent être écoutées plus paisiblement que le cri de celui qui domine entre les fous. (*Eccle.* ix, 17.)

18. Mieux vaut la sagesse que tous les instruments de guerre; et un seul homme pécheur détruit un grand bien. (*Ibid.*, 18.)

19. Celui qui creuse la fosse y tombera; et celui qui coupe la haie, le serpent le mordra. (*Eccle.* x, 8.)

20. Si le serpent mord sans faire de bruit, le médisant ne vaut pas mieux. (*Ibid.*, 11.)

21. Celui qui prend garde au vent ne sèmera point; et celui qui regarde les nuées ne moissonnera pas. (*Eccle.* xi, 4.)

22. Sème ta semence dès le matin, et ne laisse pas reposer tes mains le soir; car tu ne sais point lequel sera le meilleur, ou ceci ou cela, et si tous deux seront pareillement bons. (*Ibid.*, 6.)

23. Les paroles du sage sont comme des aiguillons. (*Eccle.* xii, 11.)

1. Apprenez à bien faire, recherchez la droiture, redressez celui qui est foulé, faites justice à l'orphelin, défendez la cause de la veuve. (*Isa.* i, 17.)

2. Malheur au méchant qui ne cherche qu'à faire mal; car la rétribution de ses mains lui sera faite. (*Isa.* iii, 11.)

3. Malheur à ceux qui tirent l'iniquité avec des câbles de vanité; et le péché comme avec des cordage de chariot! (*Isa.* v, 18.)

4. Malheur à ceux qui appellent le mal bien et le bien mal; qui font les ténèbres lumière et la lumière ténèbres; qui font l'amer doux et le doux amer. (*Ibid.*, 20.)

5. Malheur à ceux qui font des ordonnances, et qui dictent l'oppression qu'on leur a dictée! (*Isa.* x, 1.)

6. Malheur à ceux qui veulent aller plus loin que l'Eternel pour cacher leur conseil, dont les œuvres sont dans les ténèbres, et qui disent : Qui nous voit, qui nous aperçoit? (*Isa.* xxix, 15.)

7. Renforcez les mains lâches et fortifiez les genoux tremblants. (*Isa.* xxxv, 3.)

8. L'herbe est séchée et la fleur est tombée, mais la parole de Dieu demeure éternellement. (*Isa.* xl, 8.)

9. Malheur à celui qui dit à son père, pourquoi engendres-tu? et à sa mère, pourquoi enfantes-tu? (*Isa.* xlv, 10.)

10. Celui qui se bénira en la terre, se bénira par le Dieu de vérité; et celui qui jurera sur la terre, jurera par le Dieu de vérité. (*Isa.* lxv, 16.)

1. L'Eternel est bon à ceux qui s'attendent à lui et à l'âme qui le recherche. (*Thren.* iii, 25.)

2. C'est une chose bonne qu'on attende, même en se tenant en repos, la délivrance de l'Eternel. (*Ibid.*, 26.)

3. C'est une bonne chose à l'homme de porter le joug en sa jeunesse. (*Ibid.*, 27.)

4. Recherchons nos voies et les sondons, et retournons jusqu'à l'Eternel. (*Ibid.*, 40.)

1. Quand le juste se détournera de sa justice et qu'il commettra l'iniquité, il mourra pour ces choses-là; il mourra pour son iniquité qu'il aura commise. (*Ezech.* iii, 20.)

2. Quand le méchant se détournera de sa méchanceté qu'il aura commise, et qu'il fera ce qui est juste et droit, il fera vivre son âme. (*Ezech.* xxxiii, 19.)

1. Que nul ne présume d'être plus sage qu'il ne faut; mais que chacun pense modestement de soi-même, selon que Dieu a départi à chacun la mesure de sa foi. (*Rom.* XII, 3.)

2. Que la charité soit sincère, ayez en horreur le mal, vous tenant collés au bien. (*Ibid.*, 9.)

3. Soyez portés par la charité fraternelle à vous aimer mutuellement; vous prévenant l'un l'autre par honneur. (*Ibid.*, 10.)

4. Ne vous montrez point paresseux à vous employer pour autrui, étant fervents d'esprit et servant le Seigneur. (*Ibid.*, 11.)

5. Soyez joyeux dans l'espérance, patients dans la tribulation, persévérant dans la prière. (*Ibid.*, 12.)

6. Exercez l'hospitalité. (*Ibid.*, 13.)

7. Bénissez ceux qui vous persécutent; bénissez-les et ne les maudissez point. (*Ibid.*, 14.)

8. Soyez en joie avec ceux qui sont en joie, et pleurez avec ceux qui pleurent. (*Ibid.*, 15.)

9. Ne soyez point sage à votre propre jugement. (*Ibid.*, 16.)

10. Ne rendez à personne mal pour mal. Recherchez les choses honnêtes devant tous les hommes. (*Ibid.*, 17.)

11. S'il se peut faire et autant que cela dépend de vous, ayez la paix avec chacun. (*Ibid.*, 18.)

12. Ne vous vengez pas vous-même, mais laissez agir la colère de Dieu; car il est écrit: ***A moi appartient la vengeance.*** (*Ibid.*, 19.)

13. Si votre ennemi a faim, donnez-lui à manger; s'il a soif, donnez-lui à boire; car en faisant cela vous retirerez des charbons de feu qui sont sur sa tête. (*Ibid.*, 20.)

14. Ne soyez pas surmonté par le mal, mais surmontez le mal par le bien. (*Ibid.*, 21.)

15. Que toute personne soit soumise aux puissances supérieures; car il n'y a point de puissance qui ne vienne de Dieu, et les puissances qui subsistent sont ordonnées de Dieu. (*Rom.* XIII, 1.)

16. Rendez à tous ce qui leur est dû: à qui le tribut, le tribut; à qui le péage, le péage; à qui la crainte, la crainte; à qui l'honneur, l'honneur. (*Ibid.*, 7.)

17. Ne devez rien à personne, sinon que vous vous aimiez l'un l'autre; car celui qui aime les autres a accompli la loi. (*Ibid.*, 8.)

18. La charité ne fait point de mal au prochain; l'accomplissement donc de la loi, c'est la charité. (*Ibid.*, 10.)

19. Que celui qui mange de toutes choses, ne méprise pas celui qui n'en mange point; et que celui qui n'en mange point ne juge pas celui qui en mange, car Dieu l'a pris à soi. (*Rom.* XIV, 3.)

20. Nul de nous ne vit pour soi-même, et nul ne meurt pour soi-même. (*Ibid.*, 7.)

21. Soit que nous vivions, nous vivons au Seigneur; ou soit que nous mourions, nous mourons au Seigneur; soit donc que nous vivions, soit que nous mourions, nous sommes au Seigneur. (*Rom.* XIV, 8.)

22. Chacun de nous rendra compte pour soi-même à Dieu. (*Ibid.* 12.)

23. Que l'avantage dont vous jouissez ne soit point exposé à être blâmé. (*Ibid.*, 16.)

24. Recherchez les choses qui vont à la paix et qui sont d'une édification mutuelle. (*Ibid.*, 19.)

25. Que chacun de nous complaise à son prochain pour son bien, pour son édification. (*Rom.*, XV, 3.)

26. Les injustes n'hériteront point le royaume de Dieu. (*I Cor.* VI, 9.)

27. La science enfle, mais la charité édifie. (*I Cor.* VIII, 1.)

28. Si quelqu'un croit savoir quelque chose, il n'a encore rien connu comme il faut connaître. (*Ibid.*, 2.)

29. Que celui qui croit demeurer debout prenne garde qu'il ne tombe. (*I Cor.* X, 12.)

30. Que personne ne cherche ce qui lui est propre, mais que chacun cherche ce qui est pour autrui. (*Ibid.*, 24.)

31. L'homme est l'image et la gloire de Dieu, la femme est la gloire de l'homme. (*I Cor.* XI, 7.)

32. L'homme n'a point été tiré de la femme, mais la femme a été tirée de l'homme. (*Ibid.*, 8.)

33. L'homme n'a pas été créé pour la femme, mais la femme pour l'homme. (*Ibid.*, 9.)

34. L'homme n'est pas toutefois sans la femme, ni la femme sans l'homme, en notre Seigneur. (*Ibid.*, 11.)

35. Car, comme la femme est par l'homme, aussi l'homme est par la femme; mais toutes choses procèdent de Dieu. (*Ibid.*, 12.)

36. Si nous nous jugions nous-mêmes, nous ne serions point jugés. (*Ibid.*, 31.)

37. A chacun est donné la lumière de l'esprit pour procurer l'utilité commune. (*I Cor.* XII, 7.)

38. La charité est patiente; elle est douce; la charité n'est point envieuse, la charité n'use point de violence, elle ne s'enorgueillit point (*I Cor.* XIII, 4.)

39. Elle ne se porte point déshonnêtement, elle ne cherche point son propre profit, elle ne s'aigrit point, elle ne pense point à mal. (*Ibid.*, 5.)

40. Elle ne se réjouit point de l'injustice, mais elle se réjouit de la vérité. (*Ibid.*, 6.)

41. Elle endure tout, elle croit tout, elle espère tout, elle supporte tout. (*Ibid.*, 7.)

42. La charité ne périt jamais. (*Ibid.*, 8.)

43. Trois choses demeurent: la foi, l'espérance et la charité; mais la plus excellente de ces vertus, c'est la charité. (*Ibid.*, 13.)

44. Que celui qui se glorifie, se glorifie au Seigneur; car ce n'est pas celui qui se loue soi-même qui est approuvé, mais c'est celui que le Seigneur loue. (*II Cor.* X, 18.)

45. Nous ne pouvons rien contre la vérité, mais pour la vérité. (*II Cor.* XIII, 8.)

46. Un peu de levain fait lever toute la pâte. (*Galat.* V, 9.)

47. Le fruit de l'Esprit-Saint est la charité, la joie, la paix, un esprit patient, la bonté, la bénéficence, la fidélité, la douceur, la tempérance. (*Galat.*, v, 22.)

48. Ne désirons point la vaine gloire en nous provoquant l'un l'autre et en nous portant envie l'un à l'autre. (*Ibid.*, 26.)

49. Portez les charges les uns des autres, et accomplissez ainsi la loi du Christ. (*Galat.*, vi, 2.)

50. Que chacun de vous aime sa femme comme soi-même, et que la femme révère son mari. (*Ephes.* v, 33.)

51. Ne vous inquiétez de rien, mais en toutes choses présentez vos demandes à Dieu par des prières et des supplications, avec des actions de grâces. (*Philipp.* iv, 6.)

52. Prenez garde que personne ne vous gagne par la philosophie et par de vains raisonnements conformes à la tradition des hommes et aux éléments du monde, et non point à la doctrine du Christ. (*Coloss.* ii, 8.)

53. Pensez aux choses qui sont en haut et non point à celles qui sont sur la terre. (*Coloss.* iii, 2.)

54. Femmes, soyez soumises à vos maris, comme il est convenable selon le Seigneur. (*Ibid.*, 18.)

55. Maris, aimez vos femmes et ne vous aigrissez point contre elles. (*Ibid.*, 19.)

56. Enfants, obéissez à vos pères et à vos mères en toutes choses, car cela est agréable au Seigneur. (*Ephes.* vi, 1.)

57. Pères, n'irritez point vos enfants, afin qu'ils ne perdent point courage. (*Coloss.* iii, 21.)

58. Serviteurs, obéissez en toutes choses à ceux qui sont vos maîtres selon la chair, ne servant pas seulement sous leurs yeux comme voulant complaire aux hommes, mais en simplicité de cœur craignant Dieu. (*Ephes.* vi, 6.)

59. Quelque chose que vous fassiez, faites tout de bon cœur, comme le faisant pour le Seigneur et non pas pour les hommes. (*Colos.* iii, 17.)

60. Vous recevrez du Seigneur le salaire de l'héritage, car vous servez Christ le Seigneur. (*Ibid.*, 24.)

61. Mais celui qui agit injustement recevra ce qu'il aura fait injustement, car en Dieu il n'y a point d'égard à l'apparence des personnes. (*Ibid.*, 25.)

62. Que personne ne foule son frère ou ne fasse son profit au dommage de son frère en aucune affaire, parce que le Seigneur est le vengeur de toutes ces choses. (*I Thess.* iv, 6.)

63. Dieu ne vous a point appelés à la souillure, mais à la sanctification. (*Ibid.*, 7.)

64. Eprouvez toutes choses, retenez ce qui est bon. (*I Thess.* v, 21.)

65. Abstenez-vous de toute apparence de mal. (*Ibid.*, 22.)

66. Dieu ne nous a pas donné un esprit de timidité, mais de force, de charité et de prudence. (*II Timoth.* i, 7.)

67. La parole de Dieu est vivante et efficace, et plus pénétrante qu'une épée à deux tranchants. (*Hebr.* iv, 12.)

68. La foi rend présentes les choses qu'on espère, et elle est une démonstration de celles qu'on ne voit pas. (*Hebr.* xi, 1.)

69. Le Seigneur châtie celui qu'il aime, et il fouette tout enfant qu'il avoue. (*Hebr.* xii, 6.)

70. N'oubliez pas l'hospitalité; car par elle quelques-uns ont logé des anges, n'en sachant rien. (*Hebr.* xiii, 2.)

71. N'oubliez pas d'exercer la charité et de faire part de vos biens; car Dieu prend plaisir à de tels sacrifices. (*Ibid.*, 16.)

1. L'homme double de cœur, est inconstant en toutes ses voies. (*Jac.* i, 8.)

2. La colère de l'homme n'accomplit point la justice de Dieu. (*Ibid.*, 20.)

3. Le fruit de la justice se sème dans la paix, pour ceux qui s'adonnent à la paix. (*Jac.* iii, 18.)

4. Humiliez-vous en la présence du Seigneur et il vous élèvera. (*Jac.* iv, 10.)

5. Il y a du péché en celui qui sait faire le bien et qui ne le fait point. (*Ibid.*, 17.)

1. Désirez ardemment, comme des enfants nouvellement nés, de vous nourrir du lait spirituel et pur, afin que vous croissiez par lui. (*I Petr.* ii, 2.)

2. Soyez soumis à tout établissement humain, pour l'amour de Dieu; au roi, comme à celui qui est par-dessus les autres. (*Ibid.*, 13.)

3. Portez honneur à tous. Aimez tous vos frères. Craignez Dieu, honorez le roi. (*Ibid.*, 17.)

4. Serviteurs, soyez soumis en toute crainte à vos maîtres, non-seulement à ceux qui sont bons et équitables, mais aussi à ceux qui sont fâcheux; car c'est une chose agréable à Dieu. (*Ibid.*, 18.)

5. Soyez tous d'un même sentiment, remplis de compassion l'un envers l'autre, vous entr'aimant fraternellement, miséricordieux et doux. (*I Petr.* iii, 8.)

6. Celui qui veut aimer sa vie et voir ses jours bienheureux, qu'il garde sa langue du mal, et ses lèvres de prononcer aucune fraude. (*Ibid.*, 10.)

7. Il vaut mieux que vous souffriez en faisant le bien, si la volonté de Dieu est que vous souffriez, qu'en faisant le mal. (*Ibid.*, 17.)

8. La fin de toutes choses est proche. soyez donc sobres, et vigilants à prier. (*I Petr.* iv, 7.)

9. Ayez entre vous une ardente charité: car la charité couvrira une multitude de péchés. (*Ibid.*, 8.)

10. Soyez hospitaliers les uns envers les autres sans murmures. (*Ibid.*, 9.)

11. Que chacun, selon le don qu'il a reçu, l'emploie pour le service des autres, comme bons dispensateurs de la différente grâce de Dieu. (*Ibid.*, 10.)

12. Que ceux qui souffrent par la volonté de Dieu, puisqu'ils font ce qui est bon, lui

ecommandent leurs âmes, comme au fidèle réateur. (*I Petr.* IV, 19.)

13. Humiliez-vous sous la puissante main e Dieu, afin qu'il vous élève quand il en era temps. (*I Petr.* V, 6.)

14. Ajoutez la vertu à votre foi; à la vertu, ı science; à la science, la tempérance; à la empérance, la patience; à la patience, la iété; à la piété, l'amour fraternel; et à l'amour fraternel, la charité. (*II Petr.*, I, 5-7.)

1. Celui qui dit qu'il est en lumière, et ui hait son frère, est dans les ténèbres jsqu'à cette heure. (*I Joan.* I, 9.)

2. Celui qui aime son frère demeure dans ı lumière, et il n'y a rien en lui qui le uisse faire tomber. (*Ibid.*, 10.)

3. Quiconque fait un péché, agit contre la oi; car le péché est ce qui est contre la loi. (*I Joan.* III, 4.)

4. Celui qui n'aime pas son prochain, n'a oint connu Dieu; car Dieu est charité. (*I Joan.* IV, 8.)

5. Si nous nous aimons l'un l'autre, Dieu lemeure en nous, et sa charité est accomplie en nous. (*Ibid.*, 12.)

6. Il n'y a point de crainte dans la charité, nais la parfaite charité bannit la crainte; ar la crainte cause de la peine; or, celui jui craint n'est pas accompli dans la charité. (*Ibid.*, 18.)

MAXIMES DES ANCIENS GRECS.

1. L'homme de bien honore la Divinité, nême par son silence. Il lui plaît, non par es paroles, mais par ses actions.

2. Dieu ne peut éprouver la colère. Il punira sans doute les coupables, mais sans être irrité.

3. Les paroles du sage ressemblent à ces baumes salutaires qui nous soulagent dans nos maux, nous réjouissent dans la santé. Ils nous donnent la tranquillité de l'âme.

4. Que nous dit la sagesse? de nous connaître nous-mêmes, et d'éviter avec soin que l'amour-propre n'exagère notre mérite à nos propres yeux.

5. La bonne conscience est seule au-dessus de la crainte. L'homme sage met son esprit d'accord avec tous les mauvais esprits, comme le musicien sait accorder sa lyre.

6. Lorsque le vent est favorable, le prudent nocher se précautionne contre la tempête. Dans la prospérité, le sage se ménage des ressources contre l'infortune.

7. Observe la piété; aie l'injustice en horreur; contribue au bonheur de tes concitoyens; réprime ta langue; ne fais rien avec violence; instruis tes enfants; apaise les querelles: telles sont les leçons de la sagesse, et l'homme qui les met en pratique peut être appelé vertueux.

8. Garder le secret, bien employer son loisir, supporter les injures, sont trois choses bien essentielles au bonheur de l'homme.

9. La vertu est immortelle; la volupté ne dure qu'un instant.

10. Redoute la volupté, elle est mère de la douleur.

11. Ne laisse pas ta raison tomber dans la langueur; son sommeil est plus funeste que celui de la mort.

12. Désirer l'impossible, être insensible à la peine des autres, voilà les deux grandes maladies de l'âme.

13. Le plus malheureux des hommes, est celui qui ne sait pas supporter le malheur.

14. L'homme prudent sait supporter le mal; l'homme courageux le supporte sans se plaindre.

15. Tu gémis de tes malheurs : si tu considérais tout ce que souffrent les autres, tu te plaindrais plus doucement de tes maux.

16. Il reste une bien douce consolation aux malheureux : c'est d'avoir fait leur devoir.

17. Tu supportes des injustices : console-toi; le vrai malheur est d'en faire.

18. Il est beau de s'opposer aux attentats de l'homme injuste. Si tu n'en as pas le pouvoir, du moins ne te rends pas son complice.

19. On ne peut te reprocher aucune injustice! ce n'est pas assez. Bannis même l'injustice de ta pensée. Ce ne sont pas seulement les actions, c'est encore la volonté qui distingue le bon du méchant.

20. Il se commettrait peu de crimes, si les témoins de l'injustice en étaient aussi indignés que les malheureux qui en sont les victimes.

21. Cruellement tourmenté par ıa conscience de ses crimes, l'homme injuste porte son supplice dans son sein.

22. Évite les fautes, non par crainte, mais parce que tu le dois.

23. Tu as fait une chose honteuse : commence à rougir de toi-même. Le coupable qui se repent n'est pas encore perdu.

24. Jamais ne te mets du parti des railleurs; tu te ferais un ennemi de leur victime.

25. Ne te contente pas de reprendre ceux qui ont fait des fautes; retiens encore ceux qui vont en faire.

26. Les peines que tu feras aux autres ne tarderont pas à retomber sur toi-même.

27. Ecoute beaucoup, et ne parle qu'à propos.

28. On ne te demande pas beaucoup de paroles; on n'exige de toi que la vérité.

29. La fausseté ne peut longtemps se soutenir; elle n'a qu'un instant pour tromper.

30. Fais ce que tu sais, sans en attendre aucune gloire.

31. Se livrer aux perfides insinuations du flatteur, c'est boire du poison dans une coupe d'or.

32. Soyons tempérants. C'est dans le sein de la tempérance que l'âme réunit toutes ses forces; c'est dans le calme des passions qu'elle est éclairée de la véritable lumière

33. Tu parles mal des autres : tu ne crains donc pas le mal qu'ils diront de toi?

34. Ne te vante pas. Les hommes qui se vantent le plus ressemblent trop souvent à des armes dorées : le dehors semble précieux; ôtez la superficie, vous ne trouverez qu'un vil métal.

35. Les envieux sont bien à plaindre d'être tourmentés par la félicité des autres, autant que par leurs propres malheurs.

36. L'amitié d'un seul sage vaut mieux que celle d'un grand nombre de fous.

37. La terre nous fait attendre une année entière ses présents. On recueille à chaque instant les doux fruits de l'amitié.

38. Ne donne pas à tes amis les conseils les plus agréables, mais les plus avantageux.

39. Quand tu parles de ton ennemi, songe qu'un jour peut-être tu deviendras son ami.

40. Que tes amis soient brillants de tout l'éclat de leur fortune, ou accablés des plus affreux revers, qu'ils te trouvent toujours le même.

41. L'homme qui chérit celle qu'il a prise pour épouse, qui a pour elle les égards et les attentions dus à la mère de ses enfants, jouit d'une tranquillité désirable.

42. C'est un spectacle bien doux, que celui d'un mari qui sait assez estimer son épouse pour lui faire part de ses desseins, la consulter dans ses entreprises, et lui prodiguer tous les soins qu'exige la faiblesse de son sexe; et d'une femme qui ne connaît d'autre plaisir que celui de chérir son époux, de partager ses peines, de le consoler dans ses afflictions, et de concourir avec lui à l'éducation de leurs enfants.

43. Une femme qui ne veut plaire qu'à son époux, trouve sa parure dans sa vertu. Elle ne cherche pas à réunir, à captiver les suffrages quelquefois offensants des étrangers. L'attrait de sa sagesse et de sa modestie lui prête bien plus de charmes que l'or et les émeraudes. Son fard est la rougeur aimable de la pudeur. Ses soins économiques, son attention à plaire à son époux, sa complaisance, sa douceur; telles sont les parures qui relèvent sa beauté.

44. Une femme estimable regarde comme une loi sacrée la volonté de son époux.

45. Elle lui a apporté une riche dot, sa vertu. Car les richesses et la beauté de l'âme sont préférables à des charmes qui seront bientôt flétris, et aux présents trompeurs et passagers de la fortune. Une maladie peut effacer la beauté des traits; celle de l'âme dure autant que la vie.

46. Un bon père et une bonne mère ne négligent rien pour que leurs enfants leur ressemblent. Ils savent qu'il en est des jeunes gens comme des plantes; que c'est à leurs premiers fruits qu'on connaît ce qu'on doit en attendre pour l'avenir.

47. La force et la beauté font le prix du coursier; les bonnes mœurs celui de la jeunesse et des hommes de tout âge.

48. Le devoir des pères et des mères n'est pas de préparer leurs enfants à la volupté, mais de les former à la tempérance. S'ils entretiennent leur enfance dans la mollesse, jamais ceux-ci n'auront la force d'y renoncer. Ils croient les élever, ils ne font que les corrompre.

49. Est-il en effet de plus funeste corruption que celle qui détruit l'énergie de l'âme d'un enfant, qui énerve la force de son corps, et qui le rend incapable de résister aux plus faibles travaux?

50. La négligence des parents dans l'éducation de leurs enfants est souvent pour eux la cause de bien des chagrins. La vigne qu'on ne cultive pas ne donne point de fruits; de même les enfants dégradés par le vice ou par le défaut d'éducation, deviennent inutiles à la société.

51. Jeunes gens, aimez vos parents; s'ils vous causent quelques désagréments, apprenez à les supporter. Un jour, vous serez pères, et vous aurez droit d'attendre de vos enfants, ce que vous-mêmes aurez fait pour les auteurs de vos jours.

52. La société est bien gouvernée, quand les citoyens obéissent aux magistrats, et les magistrats aux lois.

53. L'Etat est heureux quand les méchants ne peuvent y commander.

54. Que les hommes revêtus d'une grande puissance se la fassent pardonner par leur douceur; qu'ils redoutent d'être craints; qu'ils méritent d'être aimés.

55. En commandant aux autres, sache te gouverner toi-même.

56. N'approche pas des hommes puissants, ou dis-leur ce qu'il est utile qu'ils entendent.

57. Combien ne trouve-t-on pas de mortels opulents, qui sont en même temps malheureux! Mais on rencontre aussi des hommes qui vivent contents dans la médiocrité.

58. Il est impossible au même homme de rassembler en lui tout ce qui fait le bonheur. Un seul pays ne réunit pas les productions de toutes les espèces. S'il en a quelques-unes, il lui en manque d'autres, et le meilleur de tous est celui qui en rassemble le plus. De même un seul homme ne possède pas tous les avantages. Il jouit de quelques-uns; d'autres lui sont refusés. Mais celui qui en a constamment le plus grand nombre, et qui termine ses jours en homme de bien, voilà l'homme que j'appelle heureux.

59. La famille qui n'a pas trop de richesses, et qui ne souffre pas la pauvreté, jouit d'un bonheur désirable.

60. Les maisons les plus heureuses sont celles qui ne doivent pas leur état d'opulence à l'injustice, qui ne conservent pas leurs richesses par la mauvaise foi, et qui ne s'exposent point, par de folles dépenses, à des repentirs.

61. Bien des méchants s'enrichissent; bien des hommes vertueux languissent dans la misère. Voudrions-nous donner notre vertu pour les trésors du méchant? Non. L'homme de bien ne consentira jamais à cet échange. Il peut conserver son cœur dans toute sa pureté, tandis qu'il sait que les richesses changent tous les jours de maîtres.

62. J'aime la maison où je ne vois rien de superflu, où je trouve le nécessaire, dont le maître est persuadé qu'il vaut mieux perdre que de faire un gain honteux.

63. Soyons riches sans orgueil, pauvres sans abattement, et n'insultons pas aux maux de l'infortuné.

64. Si l'ampleur des vêtements embarrasse les mouvements de notre corps, souvent une trop grande fortune gêne ceux de notre âme.

65. L'insensé ne fait usage de ses richesses que pour se nuire à lui-même. Ainsi le furieux tourne ses armes contre son propre sein.

66. Les avantages du corps et ceux de la fortune ne font pas le bonheur. Il ne se trouve que dans la droiture et l'équité.

67. Il n'est pas inutile d'acquérir des richesses; mais rien n'est plus dangereux que d'en acquérir injustement.

68. Heureux celui qui, aux faveurs de la fortune, joint un jugement sain, un esprit droit! Dans l'occasion il saura faire un bon usage de ses trésors.

69. N'appelons pas heureux celui qui fonde son bonheur sur des choses fragiles et périssables. Ne connaissons d'autres appuis que Dieu et nous-mêmes.

70. Faisons le bien selon nos facultés. Il en coûte souvent si peu pour obliger l'humanité souffrante!

MAXIMES DES CHINOIS. 1. Donnez votre confiance aux gens de bien, et rompez tout commerce avec les hommes corrompus.

2. Pensez avant que d'agir, et ne commencez rien sans avoir bien consulté les circonstances.

3. On étouffe les vertus qu'on a, quand on croit en avoir assez; et l'on perd le fruit de ses bonnes actions, quand on les vante soi-même.

4. On s'éclaire en instruisant les autres. Celui qui s'applique à donner à autrui des préceptes fait lui-même des progrès dont il ne s'aperçoit pas d'abord.

5. On a mal parlé de vous : Que vous servira de vous irriter? Unissez-vous plutôt à vos censeurs; reprochez-vous à vous-même les fautes qu'on vous impute, et faites des efforts pour devenir plus vertueux.

6. N'ayez ni aversion, ni mépris pour les esprits bornés; n'exigez pas qu'un homme soit parfait en tout.

7. Il n'est pas difficile de reprendre dans les autres ce qu'ils ont de vicieux : la difficulté est de recevoir les avis et les réprimandes des autres, sans les laisser couler comme l'eau.

8. Une fois accoutumé à l'obéissance filiale, il est bien rare qu'on désobéisse aux magistrats; et quand on respecte les magistrats, on ne trouble jamais l'Etat par des factions.

9. Aimez-vous les sages et les hommes honnêtes, respectez-vous vos parents, êtes-vous prêt à donner votre sang pour votre patrie? Ce n'est pas tout encore. Connaissez-vous les devoirs de l'amitié, craignez-vous de ne les pas observer, êtes-vous vrai dans vos discours, de bonne foi dans vos actions? Vous êtes savant, quand vous n'auriez fait d'ailleurs aucune étude.

10. De la chaleur du sang naît une valeur machinale et désordonnée. Le véritable courage est dirigé par la raison.

11. Si vous doutez de la justice d'une action, il faut vous en abstenir.

12. On aime la gloire, on craint la honte; et cependant on ne résiste pas au vice. C'est se loger au milieu d'un marais quand on craint l'humidité.

13. Les anciens sages, les personnages illustres, dont les grandes qualités étonnèrent quelquefois l'univers, n'étaient cependant que des hommes. Ne puis-je pas les imiter, devenir leur égal? Pourquoi regarder leur gloire d'un œil timide, lorsque je puis m'élever jusqu'à leurs vertus?

14. Il existe, il doit exister deux sortes d'hommes. Les uns fatiguent leur esprit, et les autres leurs bras; ceux-ci ont besoin d'être conduits, et les autres dirigent. Les premiers reçoivent d'autrui la subsistance, et les seconds la leur procurent. Tel est le fondement de la société. Si personne n'éclairait, ne conduisait le peuple, que deviendrait le genre humain?

15. Tout se fait dans la société par des échanges mutuels. Le laboureur donne du blé au tisserand, et il en reçoit de la toile. L'architecte vous bâtit une maison, et, par le prix que vous accordez à ses travaux, il pourvoit à ses besoins, il soutient sa famille. Le sage, par son exemple et par ses leçons, communique aux autres la sagesse : lui envierez-vous les récompenses qu'il reçoit en échange?

16. Si votre fils n'entend que des paroles honnêtes, s'il ne voit que des actions vertueuses, il ne pourra se plonger dans le vice; et quand il le voudrait chercher, il n'en trouverait pas le chemin.

17. L'amour de ses semblables est l'asile de l'homme, et l'équité le vrai chemin qui le conduit au bonheur. Quitter un asile sûr, abandonner le meilleur chemin, n'est-ce pas une folie digne de pitié?

18. Vous aimez à publier les défauts d'autrui : puissiez-vous prévoir les chagrins que vous vous préparez à vous-même!

19. L'homme n'est distingué des animaux que par l'intelligence. Quelques-uns la cultivent, le plus grand nombre la négligent. Ils semblent vouloir renoncer à ce qui les sépare de la brute.

20. Il ne suffit pas que l'homme nourrisse son corps; il doit se nourrir tout entier, et surtout alimenter son intelligence, qui est la plus belle partie de lui-même.

21. Si les hommes cherchent la vertu, ils sont sûrs de la trouver; mais ils aiment mieux chercher les richesses et les honneurs qui dépendent des autres et que peut-être ils n'obtiendront jamais.

22. L'horreur du mépris et de la pauvreté, l'amour des honneurs et des richesses, voilà ce qui aveugle les hommes. Oh! véritablement sage celui que les honneurs ni l'abjection ne peuvent détourner un instant du juste et de l'honnête!

23. C'est peu de commencer à chercher la vertu, il faut finir. Ainsi le mercenaire qui creuse un puits, s'il s'arrête sans trouver

l'eau après avoir fouillé quelques toises, a perdu son temps et sa peine.

24. Les grands hommes et les sages donnent, du fond de leurs tombeaux, de grandes et utiles leçons à la postérité. Ils ont cessé de vivre; mais leurs ouvrages et leurs exemples ne sont point sujets à la mort, et ils seront encore les maîtres des siècles à venir.

25. Le vrai moyen de conserver un cœur pur, c'est de prescrire des bornes à ses désirs. Alors, si l'on s'écarte quelque temps du sentier de la vertu, on y rentrera bientôt.

26. Ne dites jamais : Cette faute est légère, je puis me la permettre sans danger.

27. Faire du bien à ceux qui ne peuvent payer de retour, c'est amasser un trésor de vertu qui n'en est pas moins riche pour être caché. C'est quelquefois préparer un riche héritage à ses enfants.

28. Combien de fois on dissipe, pour le plaisir d'un instant, ce qui pourrait arracher à la mort des centaines d'infortunés.

29. Vous avez tort de mériter des réprimandes; vous avez un nouveau tort de ne savoir pas les supporter.

30. Celui qui promet légèrement est souvent obligé de manquer à sa parole, et se rend indigne de toute confiance. Mais surtout ne vous fiez jamais à l'homme qui dit le pour et le contre sur une même affaire.

31. On m'attribue une mauvaise intention : eh! que m'importe, si je ne l'ai point en effet? On m'attribue une action condamnable : eh! pourquoi m'affliger, si j'en suis innocent? L'opinion des autres peut-elle me dépouiller de ma vertu?

32. Accorder un bienfait et en exiger ensuite du retour, c'est rétracter le bien qu'on a fait et en perdre le mérite.

33. Quand j'entends dire du mal d'autrui, j'éprouve la même douleur que me causeraient des épines aiguës qui me perceraient le cœur; mais quand j'entends dire du bien de quelqu'un, je sens le même plaisir qu'exciterait en moi l'odeur la plus suave des fleurs.

34. Où le cœur doit-il chercher la paix? Ce n'est pas dans la haute fortune; ce n'est pas dans les plaisirs. S'ils durent longtemps, ils nous lassent, et la satiété va jusqu'au dégoût. Dans les grandes places, on désire la retraite; dans les grandes fêtes, le repos. Il n'est que la sagesse, qu'on aime d'autant plus qu'on y fait plus de progrès.

35. Il y en a qui gémissent de n'avoir pas assez de bien; qu'ils gémissent plutôt de ne pas savoir se contenter du nécessaire.

36. En passant d'une humble condition à des postes élevés, il ne faut ni oublier les bienfaits qu'on a reçus, ni se ressouvenir des injures.

37. Vieillir, être malade et mourir, voilà ce qu'on craint le plus dans la vie. Les richesses n'apportent point de remède à tout cela. Mais, par elles, souvent on vieillit plus tôt, on tombe plus souvent malade, et l'on parvient plus tôt à la mort.

38. Ce qu'il faut pour se nourrir, se loger, se vêtir, est bien peu de chose; on désire le reste pour se conformer au goût des autres, ou pour les éblouir.

39. N'écrivez pas dans l'émotion de la colère. Un coup de langue est souvent plus dangereux qu'un coup de poignard; que sera-ce d'un coup de plume?

40. Un bon livre, un bon discours peuvent faire du bien; mais un bon exemple parle bien plus éloquemment au cœur.

41. On vous propose des honneurs, du profit : ne demandez pas si ces honneurs sont grands, si ce profit est considérable, mais si la chose est juste.

42. L'homme consume sa vie dans de vains projets. Il espère, il travaille, il s'agite pour le lendemain, jusqu'à ce qu'il n'y ait plus de lendemain pour lui.

43. Peu de gens périssent par le poison, et cependant il fait horreur. Les délices de la volupté tuent des hommes sans nombre, et personne ne les redoute.

44. Ne recherchez pas trop sévèrement les fautes de l'homme qui se distingue par de grands talents ou de grandes vertus. Un diamant a-t-il quelques défauts, il est encore bien plus précieux qu'une pierre commune qui n'en a pas.

45. Vous voulez attendre que vous ayez du superflu pour soulager les pauvres? Ah! malheureux! vous ne les soulagerez jamais.

46. Le devoir du père est de corriger les défauts de ses enfants : le penchant de la mère est de les excuser. Le père doit les corriger, mais sans trop de rigueur : la mère doit compatir à leur faiblesse, mais sans trop de complaisance.

47. Instruisez l'enfance dès que son esprit devient capable d'instruction ; mais ménagez sa faiblesse, et sachez vous accommoder à sa raison naissante.

48. Négliger l'éducation des filles, c'est préparer la honte de sa propre famille, et le malheur des maisons dans lesquelles elles doivent entrer.

49. Les liens qui unissent le père à ses enfants, le frère à ses frères, les amis à leurs amis, les citoyens à leurs concitoyens, ont été précédés des nœuds qui attachent l'époux à l'épouse. Rien n'est plus sacré que cette union, et du bon ordre qui y règne dépend celui de toute la société.

50. Si, dans la pauvreté, on n'est point frappé de la pompe des riches, on ne sera pas, dans la fortune, enorgueilli de sa propre grandeur. Si, dans la fortune, on ne détourne point ses regards du malheureux, on ne sera pas abattu par l'adversité.

51. Vous regardez d'un œil d'envie les richesses des autres; mais ces vains désirs ne vous enrichiront pas : ne vaudrait-il pas mieux fermer votre cœur à cette folle cupidité? Vous nourrissez la volonté de nuire à votre ennemi; mais cette impuissante volonté ne lui nuit pas : ne vaudrait-il pas mieux lui pardonner de bonne foi?

52. Celui-là jouit de la véritable richesse, qui sait mesurer ses dépenses à ses revenus.

53. L'intrigant a quelquefois de grands succès; mais il est sujet à de grands revers.

'homme droit et sans ambition fait rarement une grande fortune, mais il craint peu s grands désastres.

54. N'entretenez pas de votre bonheur omme qui vient d'éprouver une disgrâce.

55. Mortels, appliquez-vous d'abord à us connaître : parlez ensuite des défauts autrui.

56-57. Nous sommes maîtres de ne point nner de prises à la médisance, mais non empêcher les médisants de parler.

58. Cacher les défauts des autres et puier leurs vertus, c'est le caractère de omme honnête; c'est le moyen de se faire mer.

59. Le railleur s'attire toujours quelques auvaises affaires, et le grand parleur ne anque jamais d'ennemis.

60. Quand un mot est une fois échappé, n char attelé de quatre chevaux ne pourrait atteindre; sachez donc veiller sur vos paoles.

61. Si vous n'avez pas exercé de charges bliques, vous ne savez pas combien il est fficile de gouverner les peuples. Si vous avez pas eu d'enfants, vous ne connaissez s les soins et les sollicitudes d'un père. e parlez jamais légèrement des devoirs que ous n'avez pas eu l'occasion de remplir.

62. Fier de votre rang, gonflé de votre ience, vous regardez les autres avec méris. Vous ressemblez à cet enfant qui, fièment assis sur un monceau de neige, applaudit de son élévation. Le soleil darde s rayons, la neige se dissout, le petit orueilleux tombe dans la fange.

63. Réprimer avec une douce sévérité les utes de sa famille, c'est le moyen d'y aintenir la paix. Ne point parler des fautes e ses voisins, c'est le moyen de vivre avec ux en bonne intelligence.

64. N'exigez pas, des personnes avancées n âge, des complaisances qui puissent les tiguer; ni, des gens sans fortune, des services qui exigent quelque dépense.

65. Quoique vous ayez raison, si l'on vous ispute votre droit, et qu'il ne s'agisse que 'un faible intérêt, cédez. Si la chose est mportante, cherchez de sages arbitres.

66. Souvent un pied de terre disputé coûte lix arpents en frais de procédure.

67. Si le riche veut faire du bien, le bonleur qui naît autour de lui s'étend et se propage. S'il se livre au vice, il va consommer le malheur d'une foule d'infortunés. De grands biens ou de grands maux accompagnent toujours les grandes richesses.

68. Un léger secours donné à propos et dans un besoin extrême vaut mieux que cent bienfaits mal distribués.

69. Il n'est personne qui ne cherche à se rendre heureux; mais parviendra-t-on au bonheur par tous les mouvements qu'on se donne? celui qui sait se contenter est bientôt satisfait.

70. N'opposez au fourbe que la droiture, vous allez voir ses ruses retomber sur luimême. Je n'ai jamais vu que la finesse ait pu tenir longtemps contre la sincérité.

71. Soyez modeste, on ne se fera pas une peine de vous accorder de l'estime; mais si vous cherchez vous-même par vos discours à persuader les autres de votre mérite, c'est assez pour qu'ils s'obstinent à en douter.

72. Votre voisin est plongé dans la tristesse : cachez-lui bien vos plaisirs. S'il entend la joie retentir dans votre maison, il croira que vous insultez à sa douleur.

73. Combattez-vous les défauts de quelqu'un? ne soyez pas trop sévère; car vous le rendriez indocile. Si vous l'exhortez à la vertu, ne lui proposez d'abord rien de difficile : ce serait le rebuter et perdre le fruit de vos leçons.

74. Vous méditez une affaire. Vous estelle avantageuse sans nuire à personne? Entreprenez-la. N'y trouvez-vous votre avantage qu'en faisant aux autres du tort? Ayez horreur de votre dessein. Mais s'il peut être utile aux autres, et ne faire de tort qu'à vous seul, vous l'exécuterez, si vous avez une grande âme.

75. Rien n'est plus capable de nous consoler dans nos disgrâces, que de réfléchir sur la situation de tant d'infortunés qui souffrent encore plus que nous.

76. Ceux qui prêchent la vertu opèrent rarement le bien qu'ils espéraient. Mais qu'ils ne se rebutent pas : c'est au temps à faire mûrir les fruits qui seront dus à leurs instructions.

77. Traitez les étrangers avec humanité, instruisez vos voisins, secondez les talents, donnez votre confiance aux gens de bien, et rompez tout commerce avec les hommes corrompus.

78. Qu'une bonne action, même douteuse, ne reste jamais sans récompense.

79. Loin de mépriser le peuple, ayez pour lui de l'amour. Il est le fondement de l'Etat. Si ce fondement est solide, l'Etat ne sera point ébranlé.

80. Quand le feu s'élance d'un volcan, il calcine indifféremment le vil caillou et la pierre précieuse. Un ministre sans vertu est encore plus destructeur que les feux des volcans.

81. Protéger les talents, animer la vertu et récompenser la droiture et la fidélité; maintenir la paix des hommes honnêtes, relever le courage des faibles, calmer les dissensions et punir les crimes : voilà ce qui rend un Etat florissant.

82. Qui sait se choisir un maître est digne de commander. On est capable de tout quand on sait prendre ses conseils; mais on est bien peu de chose, quand on croit se suffire à soi-même

83. Combien d'hommes négligent leur champ, et s'arrogent une inspection sur celui du voisin!

84. On étouffe les vertus qu'on a quand on croit en avoir assez; et l'on perd le fruit de ses bonnes actions quand on les vante soi-même.

85-86. Le ciel établit les rois pour gouverner les peuples et pour les instruire. Ils sont ici-bas les ministres de la Divinité. Elle les a placés sur la terre pour la gouverner

avec douceur, pour effrayer le crime et protéger l'innocence.

87. Le mépris décourage les hommes et abat leur vertu.

88. La première pensée d'un sage monarque n'est pas de s'abandonner aux plaisirs. Il s'instruit d'abord des travaux que supportent les laboureurs; il se fait rendre compte des peines qu'ils se donnent pour semer et pour recueillir, et quand il apprend enfin que de riches moissons ont couronné leurs espérances, c'est alors qu'il se livre au sentiment de la douce joie.

89. On est curieux de voir un sage : on le voit, et on ne profite pas de ses leçons.

90-91. Celui qui gouverne doit s'attacher à ce qui durera longtemps après lui; et celui qui parle, à ne dire que ce qui est nécessaire, et à le dire en peu de mots.

92. Le peuple craint les lois, mais il aimerait les préceptes de la vertu. Les lois contraignent : les préceptes de la vérité attirent.

93-94. Si vous voulez parvenir au bien, travaillez constamment, et ne vous fixez pas un terme.

95. La subsistance doit s'acheter au prix du travail; mais le plus glorieux, le plus utile des travaux, n'est-ce pas l'exemple que donne le sage ?

96-97. Si les vices d'un gouvernement entraînent le peuple vers le crime, c'est l'attirer bien cruellement dans les filets de la justice qui le punit.

98-99. L'artiste qui veut faire un cercle parfait doit employer le compas. L'homme qui veut remplir parfaitement ses devoirs doit étudier les leçons et les exemples des sages.

100. Les mauvais princes sont punis par les horreurs de la crainte, et par les horreurs encore plus affreuses de la haine qu'ils excitent. Ils ne trouvent pas même un asile dans le tombeau : la postérité poursuit leur mémoire, et vingt siècles écoulés ne peuvent effacer leur opprobre.

101. Aimes-tu les autres sans en obtenir du retour? Cherchent-ils à te résister quoique tu les conduises avec prudence? Manquent-ils pour toi d'égards, quand tu les traites avec honnêteté? Examine-toi bien, et cherche quel vice secret nuit à tes vertus.

102. Tu veux paraître honnête et modéré! mais l'homme honnête ne méprise, n'insulte personne; l'homme modéré, content de ce qu'il possède, ne fait de tort à personne.

103. C'est le vice de bien des hommes de vouloir s'ériger en maîtres des autres, lorsqu'eux-mêmes devraient longtemps encore se contenter d'être disciples.

104. Aimer les gens à talents et les sages et leur refuser l'accueil qu'ils méritent, c'est les inviter et leur fermer en même temps la porte.

105. On ne peut, sans quelque étude, apprendre le jeu le plus simple; et l'on veut, sans aucun travail, se former à la vertu !

106. L'un cultive son intelligence : il va prendre sa place entre les grands hommes. L'autre n'est occupé que de son corps : il continuera de ramper avec le vulgaire.

107-109. J'aime autant l'homme qui ne lit aucun livre, que celui qui croit tout ce qu'il trouve dans les livres.

110-111. Etes-vous insulté? rentrez en vous-même, examinez si vous n'avez pas mérité cet outrage. Vous êtes sûr de votre innocence? Eh! bien, dédaignez de vaines clameurs, comme vous feriez des aboiements d'un chien faible et hargneux. Confucius lui-même et tous les grands hommes ont eu leurs détracteurs; mais les cris impuissants de l'envie n'ôtent rien au sage de son repos ni de sa gloire.

112. La personne d'un grand vous en impose; son regard vous fait baisser les yeux. Mais osez donc enfin le considérer. Est-il ce que vous voudriez être à sa place? Non. Pourquoi donc le respectez-vous?

113. On est rebuté du travail, quand il s'agit de parvenir à la vertu : mais qui voit-on renoncer aux biens de la fortune, parce qu'ils coûtent des peines à acquérir?

114. Le magistrat désintéressé ne fait que son devoir. Il ne le fait pas même encore : c'est peu de s'interdire le crime, quand on doit éviter jusqu'aux fautes.

115. L'homme en place se trompe si, par un travail assidu de plusieurs années, il croit avoir acquis le droit d'être moins appliqué. A-t-il besoin de repos? qu'il se retire.

116-118. Vous êtes déjà riche et l'on ne vous voit occupé que du soin d'augmenter vos richesses. Pour qui? pour vos enfants? Sachez que, peut-être, vous préparez leur perte. Pour l'homme vertueux, les grands biens sont plus incommodes qu'utiles, parce qu'ils partagent son attention; mais l'homme sans vertu ne trouve dans les richesses que de nouveaux moyens de satisfaire ses vices.

119-120. Il est honteux de tromper un homme avec qui nous vivons. Il est un crime plus odieux encore : c'est de mentir à la postérité.

121-123. Un père de famille doit travailler à conserver sa fortune; mais ce soin ne doit pas être trop minutieux. Je m'aperçois qu'on me vole, disait un maître à son jardinier : quel remède apporter à cela? — Je n'en sais qu'un, répondit le jardinier : c'est de compter cette perte de moins dans votre revenu. — Voilà, dit le maître à son fils, une bonne leçon dont tout propriétaire doit faire son profit.

124. Veut-on traiter les affaires avec succès? Il faut d'abord se résoudre intérieurement à céder quelque chose de son droit.

125. Qu'est-ce que cette vie? En repassant mes années écoulées, je ne trouve que vide et que néant. Il me semble avoir fait un songe, dans lequel j'ai passé par mille états différents, toujours agité d'idées vaines, qui se sont évanouies comme une fumée légère. Je ne vois en ce monde qu'une vaste mer et un grand fleuve : c'est la mer de

os douleurs, dont on ne voit pas les rivaes; c'est le fleuve de nos désirs, dont on e trouve pas le fond. L'homme est porté ur une barque fragile, toujours battue des ents et des flots, et faisant eau de toutes arts.

126-127. Des gens se plaignent de ne pas ouver le repos! Ils le trouveraient aisément; mais leurs cœurs sont incapables de goûter.

128-129. La vie de l'homme est un voyage: en faut franchir le chemin quel qu'il soit. est bien rare de le trouver égal. Mais, si abord il est dangereux, étroit et difficile, n peut espérer qu'il reviendra dans la suite ir, commode et spacieux.

130. Un bonze avait fait une grande colection de bijoux précieux : il les montrait n jour à son confrère. — Je vous remercie ien de vos trésors, dit celui-ci après les voir vus. — Pourquoi me remercier? reprit le possesseur, je ne vous les donne raiment pas. — Je le sais, répondit son ompagnon; mais je les regarde et vous 'en faites pas un autre usage : vous n'avez e plus que moi que la peine de les garer.

131. En passant d'une humble position à s postes élevés, il ne faut ni oublier les ienfaits qu'on a reçus, ni se ressouvenir es injures.

132. Il est des gens qui ressemblent à un oignard toujours en mouvement et prêt à lesser : on les craint, mais ils se nuisent à ux-mêmes encore plus souvent qu'aux aues. Comme ils parlent au premier venu ans ménagement, sans réserve, ils sont resque toujours trahis. Ils se font des enemis de ceux-mêmes qui les avaient obligés, et ont bientôt perdu tout ce qu'ils vaient à perdre.

133. Il est une espèce de gens bien danereuse et bien maligne : l'éloge des talents t de la vertu excite leur colère. Louezous quelqu'un devant eux? vous les trouez toujours prêts à vous contredire. Dorent-ils? l'envie les réveille. S'ils peuvent endre suspect le bien que vous avez dit un autre; s'ils peuvent le détruire dans esprit de ceux qui vous écoutent; ils prouvent une joie atroce et s'applaudisent eux-mêmes. Il leur manque une vicoire encore plus flatteuse pour leur mauvais œur : c'est de vous faire rougir d'avoir été uste.

134. Quand je me présente devant les ortraits des grands hommes, disait un sage, je me sens coupable de quelque faute, je en éprouve pas moins de honte que si je ecevais en public une peine flétrissante.

135. Le pouvoir de l'homme est bien orné, et ses succès sont toujours bien faibles. Jamais il ne réunira l'approbation générale, jamais il ne fera taire la voix de la ritique, jamais il ne pourra se mettre auessus de ses propres reproches. Faites peu le fautes, disaient les plus sages des aniens.

136-137. Celui qu'on aime n'a point de défauts : si l'on vient à le haïr, il n'a pas de vertus.

138. Je reçois la visite d'un homme considérable, et j'en tire vanité. Pourquoi? Reste-t-il chez moi quelque chose de ses dignités, de ses grandeurs, de ses richesses? Si je suis riche moi-même, je rougis de recevoir la visite d'un homme du commun. Autre ridicule. Cet homme m'ôte-t-il quelque chose de mon bien-être? me laisse-t-il quelque chose de son infortune?

139.-140. Ceux qui me louent me montrent le chemin que je dois suivre : ceux qui me blâment m'avertissent des dangers que je cours.

141. Je lis pour la première fois un bon livre, et j'y prends le même plaisir que si je faisais un nouvel ami. Je relis un livre que j'ai lu, c'est un ancien ami que je revois.

142. Une servante aime à faire des rapports et sa maîtresse à les écouter : pour faire naître mille désordres, il ne faut plus qu'un mari crédule.

143. La plupart des plaisirs ne sont que des amusements frivoles : ils ont surtout un grand inconvénient, c'est qu'on ne peut les goûter seul. Le jeu le plus simple exige au moins deux personnes; mais l'étude procure des plaisirs utiles dans la plus profonde solitude.

144. Un homme chaussé proprement craint la moindre éclaboussure : il marche sur la pointe du pied, à peine touche-t-il la terre. N'a-t-il pu éviter enfin de gâter ses souliers? il ne se ménage plus. Ainsi, quand on a contracté les premiers vices, on est bien près de ne se plus respecter.

145. Vois cet agneau qu'on mène à la boucherie : à chaque pas, il s'approche de sa fin. Mortel, ton sort est le même : chaque instant de ta vie est un pas que tu fais vers la mort.

146. Point d'épée plus dangereuse à l'homme que sa propre cupidité : point de meilleur bouclier que le désintéressement.

147. Tu n'as qu'un âne pour monture. Un homme marche devant toi, monté sur un bon cheval : tu te plains, tu t'affliges. Tourne la tête, vois cette foule qui te suit à pied, courbée sous des fardeaux, et console-toi.

148. C'est pour l'ivoire qu'on chasse l'éléphant; on ouvre l'huître, on lui donne la mort, pour en tirer des perles; le langage du perroquet lui fait perdre sa liberté : ainsi l'homme doit souvent sa perte aux avantages dont il s'enorgueillit.

149. Vous rougissez de ce que vous avez fait, de ce que vous avez pensé dans l'ivresse du vin : l'ivresse des passions n'est pas moins dangereuse.

150. Qu'on entende dire du mal de quelqu'un, on le croit; du bien, on en doute. Quand on s'accoutume à parler des défauts des autres, on ne fait plus d'attention à leurs vertus.

151. Voilà un homme qui semble m'estimer assez peu. Eh! peut-être n'ai-je rien qui mérite en effet son estime. Si j'étais un

diamant, et qu'il me regardât comme de la boue, je ne disputerais pas avec lui, et je le traiterais seulement de mauvais connaisseur. Mais, si je n'étais, en effet, qu'une pierre commune, pourquoi voudrais-je passer à ses yeux pour un diamant? C'est à moi de m'examiner moi-même, et de me rendre justice.

152. La montagne engendre un volcan, et le volcan la déchire; l'arbre produit le ver dans son sein, et ce ver ronge ses entrailles: l'homme enfante mille projets, et ses projets le dévorent.

153. Je ne voudrais pas qu'on sût ce que je pense. Eh bien! ne le dites à personne. Je ne voudrais pas qu'on sût ce que je veux faire. Ne le faites donc pas.

154. Je me plains que le cœur des autres est difficile à gouverner, et je ne sens pas que le mien est plus difficile encore à conduire. Je gémis de ce que l'esprit des autres n'est jamais tranquille, et je ne sens pas le trouble du mien. Mortel, applique-toi d'abord à te connaître, parle ensuite des défauts d'autrui.

155. On cherche de bons remèdes contre les maladies: il vaudrait mieux s'appliquer à conserver sa santé. On se fait des associés pour se secourir et se défendre mutuellement: la réputation d'homme juste et fidèle serait une garde plus sûre. On veut passer pour riche et accrédité: il vaudrait mieux passer pour droit et sincère. On tâche de surprendre l'estime des hommes: il serait plus sage de la mériter. On se glorifie d'avoir de grandes terres et des bâtiments somptueux: il serait bien plus glorieux d'avoir des mœurs.

156. Craignez que celui dont vous faites l'éloge ne le démente un jour. C'est dans l'automne que le laboureur juge de l'année: c'est dans l'arrière-saison de la vie que l'on peut juger de l'homme.

157. Le débiteur se plaint de la dureté de son créancier. Prête-t-il à son tour? il devient lui-même un créancier encore plus rigoureux.

158. C'est avec un vil minéral qu'on donne l'éclat au diamant: l'insulte d'un méchant peut vous aider à perfectionner vos vertus.

159. L'homme qui estime trop les honneurs et les richesses, fût-il un sage, ne se défendra pas longtemps de la corruption du siècle.

160. Je suis maître de ne point donner de prise à la médisance, mais non d'empêcher les médisants de parler. Si je marche de nuit dans aucun mauvais dessein, puis-je empêcher les chiens d'aboyer après moi.

161. Dans le voyage de la vie, ne cherchez pas les chemins détournés, qui vous conduiraient peut-être au précipice: Suivez la grande route, le terme est au bout.

162. Les enfants qu'on force à nous étonner par leur esprit, ressemblent souvent à ces plantes dont les fleurs sont doubles et qui ne donnent pas de fruit.

163. Toute la vie se passe dans la crainte: on craint un père, une mère, un maître, le prince, les lois, les intempéries des saisons et les revers de la fortune.

164. Avant d'entamer un procès, songez à tout ce que la partie adverse ne manquera pas de dire contre vous, et vous jetterez vos papiers au feu.

165. Le secret est l'âme des grandes entreprises. Un ancien écrivait sur la cendre la minute de ses projets. Il soufflait: il n'en restait plus aucune trace.

166. Cet homme est de mon sentiment, même avant de m'avoir entendu: il craint que je ne m'en aperçoive pas, il s'empresse à me le témoigner. C'est un complaisant dangereux: je dois le fuir.

167. La fierté révolte dans un parvenu sorti de la poussière, et qui, tout couvert de la fange originelle, présente à ceux qui l'abordent un visage hautain.

168. Vous ne cherchez qu'à vous avancer, mais ne perdrez-vous pas d'un côté ce que vous gagnerez de l'autre? creuser au levant pour remplir un vide au couchant, c'est prendre une peine bien inutile.

169. Tu crains le pouvoir de ce grand, si tu souffres de sa part un outrage, sans qu'il t'échappe aucune plainte: ce n'est pas une grande vertu. Mais c'en est une de supporter patiemment le mépris de celui qu'on ne craint pas.

170. Ce que vous avancez sur un sujet est raisonnable, et ce que je pensais ne l'est pas: je vous cède. Ce que je pense est juste, et ce que vous soutenez ne l'est pas: je m'en tais.

171. Réprimer avec une douce sévérité les fautes de sa famille, c'est le moyen d'y maintenir la paix. Dissimuler les fautes de ses voisins, c'est le moyen de vivre avec eux en bonne intelligence.

172. L'eau trop claire est sans poisson; l'homme trop clairvoyant est sans société.

173. Il n'appartient qu'au génie élevé de savoir employer utilement les âmes basses; il faut avoir beaucoup de vertu pour savoir vivre avec les gens qui en ont peu.

174. Le grand homme, né pour réparer les malheurs de son siècle, n'a qu'un seul [illegible] pour l'exécution; mais il sait en réunir [illegible] mille autres et se les associer.

175. J'attends, dites-vous, pour me livrer à cette affaire, que j'aie assez de temps à moi. Et quand l'aurez-vous ce temps? on a du temps pour tout quand on sait le bien ménager.

176. Aux premières chaleurs, ne quittez pas vos habits d'hiver; aux premières caresses de la fortune, gardez-vous de tourner le dos à vos anciens amis.

177. Ne découvrez-vous pas de défauts en vous-même: examinez-vous plus sévèrement encore. Persuadez-vous bien que quelques vices cachés ont échappé à vos recherches: c'est le moyen de croître en vertus, et d'éviter bien des fautes.

178. Les défauts des autres vous frappent; faites encore plus d'attention à leurs bonnes qualités. C'est ainsi que vous ménagerez

l'amitié ; c'est ainsi que vous préviendrez la haine.

179. Assistez le pauvre, mais ne vous informez pas des causes de son indigence. Vous découvririez, peut-être, qu'il y est tombé par quelques fautes qui diminueraient votre pitié.

180. Admirez-vous une bonne action, interdisez-vous d'en scruter les motifs : il vous viendrait peut-être des soupçons qui vous rendraient moins ardent à l'imiter.

181. Cet homme est chargé de mes bienfaits, et je ne trouve en lui qu'un ingrat. Belle occasion d'exercer ma vertu ! je souffrirai sans doute de son ingratitude ; mais je n'aurai pas même la pensée de l'en punir.

182. Un fourbe me tend un piége dont je puis me garantir. Je ris de sa mauvaise volonté : je n'en tirerai pas d'autre vengeance.

183. Ne satisfaites jamais vos désirs jusqu'à la satiété : vous vous ménagerez ainsi des plaisirs nouveaux.

184. Rendez-vous un service? laissez prévoir que vous vous réservez encore d'en rendre d'autres à l'avenir : vous serez bien sûr d'obtenir de la reconnaissance.

185. N'opposez au fourbe que la droiture : vous verrez ses ruses retomber sur lui-même.

186. Soyez modeste, on ne se fera pas une peine de vous accorder de l'estime ; mais si vous cherchez vous-même par vos discours à persuader les autres de votre mérite, c'est assez pour qu'ils s'obstinent à en douter.

187. Rien n'est plus capable de nous consoler de nos disgrâces, que de réfléchir sur la situation de tant d'infortunés qui souffrent encore plus que nous.

188. Je puis réfuter la médisance ; mais ne sera-t-il pas encore plus sage de supporter le médisant ? Je puis démasquer le calomniateur et le confondre ; mais ne vaut-il pas mieux encore changer son cœur ?

189. Beaucoup réfléchir et parler peu, c'est le secret de beaucoup apprendre.

190. La foudre détruit ce qu'elle frappe ; un poids énorme écrase ce qu'il presse, mais la puissance capricieuse d'un tyran est plus terrible que la foudre et plus pesante que des millions de quintaux.

191. Il importe bien moins d'enrichir une nation que de la nourrir. C'est la subsistance qu'il lui faut, et non pas une abondance de telle monnaie. Changez, si vous le pouvez, le sable des campagnes en l'or le plus pur ; mais l'or ne se change pas en aliments ; il n'arrache pas à la mort le malheureux affamé. Le peuple peut à jamais se soutenir sans argent ; mais sans les fruits de la terre, il ne peut vivre un seul jour.

192. Je n'ai jamais vu que la finesse ait pu tenir longtemps contre la sincérité.

193. Une longue prospérité enfante la négligence et l'orgueil.

194. Il est une chose qui doit en imposer au plus puissant des rois : ce sont les regards de ses sujets, qui tous sont tournés sur lui seul.

Discours moraux de l'empereur Young-Tching.

I — Vous voulez être distingués des Chinois par des prérogatives particulières. Ignorez-vous que tous les hommes sont également les enfants du ciel ? Le ciel a créé les Mandchoux, il a créé les Chinois : tous sont égaux devant lui, et les vertus seules obtiennent à ses yeux la préférence.

Le Mandchoux est un homme, et le Chinois est un homme. Si vous me parlez de la différence que doivent mettre entre les hommes leurs bonnes et leurs mauvaises qualités, ne se rencontrent-elles pas dans les individus d'une même nation ? Vous voulez peut-être que, dans la distribution des emplois, je ne considère que l'origine des sujets qui me seront proposés, sans avoir égard à leurs qualités personnelles ? Je ne demanderai plus s'ils sont capables, mais je m'informerai bien exactement s'ils sont ou Chinois ou Mandchoux ?

Ainsi je n'emploierai donc que les derniers ? osez-vous bien me donner ce conseil ? Ignore-t-on qu'il se trouve entre eux un grand nombre d'ambitieux, d'âmes vénales, d'infracteurs des lois, ne pensant qu'à leurs propres intérêts, et toujours prêts à tromper leur souverain ?

J'ordonne également aux sujets des deux nations qui se trouveront employés ensemble, de se comporter mutuellement comme des amis, comme des frères, de s'aider de leurs conseils, de régler, de juger les affaires d'un accord commun et dépouillés de toute passion.

Qu'on ne dise plus réciproquement : Je suis Mandchoux et tu es Chinois. Il est impossible à une nation de dépouiller son caractère. Les positions du globe ne sont pas toutes les mêmes ; chaque pays est vivifié par un air différent, et les influences du climat impriment à chaque nation un caractère qui lui est propre. Ici règnent certaines coutumes et se remarquent certains penchants ; d'autres penchants et d'autres coutumes se font observer ailleurs. Des Mandchoux sont habiles à tirer de l'arc, et les Chinois se distinguent dans l'art d'écrire. Les hommes sont adroits et vifs au couchant et au nord, intelligents et spirituels au levant et au midi. La nature les a ainsi formés. Qui oserait, qui pourrait lui résister ? Que servirait d'employer la force pour leur ôter le penchant et les mœurs qu'elle leur inspire ? O vous qui vivez sous une même puissance, réunissez vos conseils, vos talents, vos travaux, pour le bien de l'Etat.

Ce qui rend les hommes égaux, c'est que tous les hommes ont reçu le don de l'intelligence. Servez le souverain, soyez-lui fidèles, respectez vos pères, suivez les lois de

la justice et de la vérité : voilà ce que la nature prescrit à tous les hommes. S'ils écoutent sa voix, ils ne demanderont pas, avant de se choisir un ami, quelle est son origine et de quel pays était son père; ils ne loueront pas leurs propres usages pour blâmer ceux des autres; ils ne croiront pas que les mœurs de leur nation sont dignes seules de leur estime, et toutes les autres de leur mépris.

J'ose ici me rendre à moi-même un juste témoignage : en montant sur le trône, je me suis dit que le monde entier n'est qu'une maison; que tous ses habitants ne sont qu'une même famille, et que je devais recevoir les services de tous mes sujets sans m'informer de leur origine. Qu'ils soient zélés et fidèles; qu'ils soient capables de concourir à l'avantage commun, à la prospérité générale, il suffit. Que m'importe le reste? Non, je n'admettrai jamais une distinction odieuse entre le Chinois et l'homme de ma nation. Tout sujet vertueux mérite ma confiance; et je rejetterais le malhonnête homme qui serait de mon sang.

Vivez unis; aimez-vous les uns les autres; accordez-moi vos secours avec zèle, comme les pieds et les mains donnent leur secours à l'homme. Alors la maison commune portera sur des fondements inébranlables; alors rien n'aura le pouvoir d'en altérer la paix.

II. — Vous savez qu'aujourd'hui le soleil ramène l'hiver. Je viens de célébrer le retour de cette saison par un sacrifice dans le temple du ciel, et vous voyez combien ce jour est brillant et pur.

Ecoutez les hommes aveugles et légers : Puisque, disent-ils, les décrets du ciel sont incompréhensibles, pouvons-nous savoir s'il reçoit favorablement nos prières? Mortels ignorants et présomptueux! quand le ciel ne reçoit pas vos vœux, reconnaissez vous-mêmes que ces vœux ne sont point partis d'un cœur sincère, et que la colère céleste vous a justement punis.

Des insensés disent que le ciel n'est qu'un air pur et vide, bien éloigné des hommes; qu'il n'est pas vraisemblable que nos prières s'élèvent jusqu'à lui ni qu'il puisse remplir nos vœux. Mais pourquoi les prières des hommes vains et stupides ne sont-elles point exaucées? C'est qu'elles sont toujours dictées par leurs passions; c'est qu'ils demandent au ciel de satisfaire leurs caprices; c'est qu'ils ne pensent pas que, par leurs prières injustes, ils peuvent irriter les puissances célestes

Le jugement du ciel est juste : il ne protége que les hommes honnêtes et ne laisse aucune bonne action sans récompense; toujours la peine poursuit le crime. Le ciel est toujours présent, toujours près de nous, toujours devant nos yeux, toujours devant nos pensées. Elevons-nous vers lui nos regards, il est là; lui adressons-nous nos pensées, il est là.

Il n'a point d'égard aux personnages; il ne consulte ni les rangs ni la naissance; il pèse dans la même balance les actions des rois et celles des mercenaires. Chacun [illegible] suivant ses œuvres : as-tu semé du riz, tu recueilleras du riz; as-tu semé du millet, tu recueilleras du millet.

Toi-même es maître de ton sort, toi-même peux choisir le bien et le mal. [illegible] ton cœur, scrute ta conscience. Est-ce la justice, est-ce la passion qui te conduit? Si tu fais du mal à quelqu'un, mais avec justice; si tu le prives justement, même de la vie, tu dois espérer le bonheur, puisque tu observes la justice et les lois. Fais-tu du bien par passion? est-ce par passion que tu as sauvé la vie à tes concitoyens? tu ne dois attendre aucune récompense : tu dois [illegible] craindre la vengeance du ciel.

Les passions humaines ont un [illegible] bien plus étendu qu'on ne pense : elles ne sont pas toujours unies à l'injustice, à l'hypocrisie, à la cupidité, à l'avarice, à l'[illegible]; c'est par elles souvent qu'on cherche la gloire et l'honneur, qu'on obtient des éloges, qu'on acquiert de la considération, qu'on parvient aux dignités, qu'on seconde les vues du souverain, qu'on travaille à recommander son nom aux siècles à venir.

Conservez toujours la vérité dans [illegible] cœur, donnez-lui pour garde la prudence, rejetez la passion, observez la justice : c'est ainsi que vous plairez au ciel; c'est [illegible] qu'il n'entrera dans votre âme aucune pensée contraire à l'équité. Le ciel vous protégera d'une manière invisible, et vous conserverez le bonheur.

Il me reste un reproche à vous faire. Si je vous accorde quelque récompense, si je paye vos services de quelque gratification, c'est à moi seul que vous rendez grâces. Ne savez-vous pas que je ne vous donne rien qui m'appartienne? C'est la sueur ensanglantée du peuple, c'est la moelle du malheureux cultivateur que je vous distribue.

On implore le souverain, on sollicite les grands, on ne pense qu'à obtenir des grâces, mais on néglige d'aider le peuple, d'éclairer le cultivateur, de lui procurer l'abondance. Et l'on se croit innocent! et l'on dort [illegible] sommeil paisible! et l'on n'éprouve pas [illegible] remords!

Notre devoir est renfermé dans un [illegible] point : c'est de nous rendre utiles à la [illegible] et de suivre en toute occasion les lois [illegible] justice.

III. — Le bonheur des hommes est fondé sur la tempérance et la modération. La dissipation et le luxe causent leur ruine, [illegible] les exposent aux rigueurs du froid, au supplice de la faim, à toutes les horreurs de la misère.

J'en ai moi-même la preuve dans [illegible] Mandchoux. Quand leurs mœurs étaient austères, quand ils pratiquaient la continence, ils vivaient heureux, et chacun d'eux pouvait faire à ses frais toutes les campagnes. A présent, qu'ils mènent une vie [illegible]

oluptueuse, ils éprouvent tous les maux ue l'indigence entraîne après elle. Vous ivez avec quelle vigilance j'ai pris soin es jours et du bonheur de mes guerriers; ous savez combien de lois j'ai promulguées our régler leurs mœurs. Soins inutiles! en ne peut les arracher au luxe et à la dissipation.

Je les vois presque tous aujourd'hui venre leurs maisons et tout ce qu'ils possèdent, our se livrer à des excès de table. La dépense d'un seul repas pourrait les faire vire plusieurs jours et leur coûte la paie 'un mois entier. Ils se dégoûtent de ce qui isait autrefois leur nourriture; ils ne omptent ni leur revenu ni leur dépense; t aussitôt qu'ils ont reçu leur solde, elle 'échappe de leurs mains. A peine le riz de unition leur est-il distribué, qu'ils le portent au marché et se hâtent de le donner our ce qu'on veut bien leur en offrir.

Mais quand, après avoir tout dissipé, ils e trouveront sans ressource, de quoi vivront-ils? Ils n'auront pas même de riz. Il audra s'habiller: mais avec quoi? Alors ommenceront les murmures; mais ils ne auront pas même encore se repentir de leur lissipation et lui attribuer leur misère.

Je regarde l'incontinence comme un effet le l'habitude; mais on ne peut plus la perlre quand on l'a contractée, à moins de se oien persuader qu'elle ne produit aucun oien véritable. En effet, le plaisir que procurent les mets ne dure que le temps qu'on es goûte.

Mais quand celui qui s'est fait une habitude de la bonne chère est obligé d'y renoncer, quand il ne voit sur sa table que du riz cuit à l'eau; il n'y touche qu'avec dégoût; il semble qu'il ne puisse avaler, et la tristesse de son front témoigne bien qu'il se croit malheureux. Il ne pense pas qu'il faut rendre grâce au ciel pour une seule assiette de riz, s'en nourrir avec joie et reconnaissance, et que le ciel ne manquera pas de punir, par la perte du bonheur, un dégoût accompagné de tant d'ingratitude.

Je ne saurais trop vous exhorter, ô guerriers, à rejeter tout ce qui tient au luxe et à la dissipation. Si vous écoutez, si vous suivez mes conseils, vous serez un jour reconnaissants de mon zèle et de mes soins pour vous; et je vous proteste en ce moment que vous me trouverez disposé à vous accorder des gratifications qui vous procureront l'aisance et le bonheur,

O vous, princes et grands, que votre retenue serve d'exemple aux guerriers qui vous obéissent! Quand ils verront leurs chefs embrasser des mœurs plus austères, ils se corrigeront d'eux-mêmes et ne montreront bientôt que de l'horreur pour cette vie molle et désordonnée qui fait aujourd'hui leurs délices.

Je ne puis regarder mes Mandchoux avec indifférence. Eh! ne serais-je pas coupable, si je négligeais d'éclairer des hommes qui sont avec moi les mêmes os et la même chair? Comment, hélas! garderais-je le silence, en voyant l'état déplorable dans lequel eux-mêmes se sont plongés?

Les dissipateurs et les hommes perdus condamnent mes lois les plus justes; ils font répéter aux échos que je suis un souverain trop dur.

C'est donc une dureté de ma part d'avoir défendu l'ivrognerie, vice méprisable, qui pervertit la nature de l'homme, qui corrompt toutes les belles qualités, qui produit les querelles et les haines, qui entraîne après lui le malheur et la ruine?

Est-ce dureté d'avoir interdit à mes guerriers le jeu, qui dépouille les hommes de leur fortune et même de leur subsistance, qui les réduit à la misère, qui est défendu par les lois, et qui, même sans elles, ne manque jamais d'être puni?

Est-ce dureté de leur avoir défendu les spectacles et ces tripots publics où les dissipateurs se rassemblent en foule, et achètent un plaisir bien court plus que ne peut leur rapporter la solde d'un mois entier?

Est-ce dureté de leur avoir interdit les combats de coqs et de cailles, plaisir qui distrait l'homme de toutes pensées utiles, lui fait négliger ses affaires les plus importantes et jusqu'à ses devoirs, éteint en lui le désir de s'instruire, et le rend enfin l'esclave humble et soumis d'un vil animal?

Est-ce dureté d'avoir empêché les violences et les friponneries?

Est-ce dureté d'avoir défendu aux soldats de faire le service les uns pour les autres? Convient-il au guerrier de ne pas remplir son devoir, et de sacrifier sa paie à la paresse? Et, s'il s'agit de combattre, celui qui s'est engagé de risquer sa vie pour son camarade montrera-t-il beaucoup de courage?

Est-ce dureté d'avoir défendu de vendre et même d'engager d'avance, comme il se pratiquait, le grain de munition, subsistance nécessaire du soldat, de sa femme et de ses enfants ? comment rachètera-t-il ensuite ce grain que la débauche lui aura fait donner à vil prix? il faudra donc qu'il périsse avec toute sa famille?

Est-ce dureté d'avoir interdit les dépenses fastueuses pour les mariages et les enterrements, d'avoir ordonné à chacun de se vêtir suivant son rang, d'avoir établi une différence entre les hommes titrés et le vulgaire obscur? Il valait mieux, sans doute, permettre une ruine générale, pour une sotte envie de briller.

Est-ce dureté d'avoir défendu de se faire un métier des procès, d'embrouiller la vérité, de l'envelopper de mille ruses, de rendre l'innocent criminel et le coupable innocent?

Voilà pourtant ce qu'on me reproche! mais ai-je défendu quelque chose que je dusse permettre? toutes ces interdictions ne tendent-elles pas à votre avantage? ne les

ai-je pas faites pour votre bonheur? vous sentez tous qu'elles m'ont été dictées par le zèle que votre intérêt m'inspire : méritent-elles que vous me témoignez votre reconnaissance ou que vous m'accusiez de dureté?

Mais il n'est que des hommes perdus de vices et de débauches qui osent m'accuser : ils ne me pardonnent pas de mettre obstacle à leurs excès. Mes prétendues rigueurs, loin d'inspirer de la crainte aux hommes honnêtes, ne peuvent que leur plaire.

Il me serait aisé de faire chérir ma clémence et ma douceur aux dissipateurs, aux pervers : je n'aurais qu'à les abandonner à leurs pernicieux caprices à leur dissolution, à leur scélératesse. Mais je ne puis être leur complice, ni voir d'un œil tranquille le malheur de mes sujets.

IV. — Ne forcez pas votre empereur, qui n'est en effet que votre père, à n'être plus qu'un juge.

Je vous ai souvent répété que nous n'étions heureux que par la vertu : c'était assez vous faire entendre que nos vices détruisent nécessairement la bienfaisance, la concorde et le bonheur. De tous les vices, je n'en sache aucun de plus nuisible que la fureur du jeu.

Nous autres, Mandchoux, bons, sincères et secourables, autrefois attachés à nos devoirs, uniquement occupés du soin de les remplir, nous qui donnions le superflu, qui prenions sur le nécessaire pour assister les pauvres, nous étions bien différents de ce que nous sommes aujourd'hui : nous étions généreux; nos amusements étaient honnêtes et nos jeux innocents : tout est changé.

Moi, qui vois tout, qui entends tout du fond de mon palais, et qui veille le plus souvent quand le crime ourdit sa trame dans les ténèbres, moi qui, vous le savez, déteste le mensonge plus que je ne crains la mort, j'affirme qu'il n'est point de manie plus féconde en calamités publiques et secrètes que celle dont il s'agit. Oui, j'affirme qu'il n'est pas d'hommes plus âpres que les joueurs, plus enclins au mal : ils se feraient horreur s'ils se connaissaient mieux. Je les connais, écoutez donc.

Pourquoi le voleur, et le joueur qui lui ressemble à tant d'égards, continuent-ils presque toujours? Hélas! c'est qu'ils ont commencé.

Quiconque ne sait pas résister aux premières amorces, attise un feu que bientôt il ne pourra plus éteindre. On ne joue d'abord que par complaisance ou par désœuvrement; on ne donne que des moments au jeu, puis des heures, puis des jours, puis des nuits entières; et c'est ainsi que la passion, s'allumant par degrés, dévore le temps, plus cher que l'or, et fait oublier les devoirs les plus sacrés.

L'habitude une fois confirmée, les joueurs ne connaissent plus, ne respirent plus que le hasard. Leur rage ne finit pas avec les [illegible]ments qui la nourrissent. Au lieu de se re[illegible]tirer du jeu lorsqu'ils ont tout perdu, ils [illegible] sèchent d'impuissance, mais ils regrettent [illegible] jouer.

L'un abandonne ses fonctions publiques, l'autre néglige l'art dont il tirait sa subsistance et celle de sa famille. Incapables de tout, ils ne rêvent qu'au jeu. Pour y suffire, ils vendent leurs maisons, leurs terres; [illegible] ils se tuent; ils se vendraient eux-mêmes, tant le désir et l'espérance les aveuglent!

Les insensés! que veulent-ils? qu'esp[illegible]rent-ils? nous ruiner impunément? La ruine, à ce métier, est le partage du plus grand nombre : ceux qui prospèrent aujourd'hui, demain seront dans la misère. Cependant [illegible] triomphent, ils ne doutent plus de rien, lors[illegible] qu'ils ont dépouillé quelqu'un; attendez, ils seront dépouillés à leur tour.

Malgré le succès, on les fuit, on les dé[illegible]teste. Les honnêtes gens les montrent de loin, comme la terreur et l'opprobre de leur pays. « Gardez-vous en bien, disent-ils, le besoin qui les tourmente suppose tous les vices [illegible] les suggère.

Irascibles, et néanmoins perfides, tantôt ils poignardent pour un geste, pour un mot; tantôt ils trompent, ils poussent dans le précipice les compagnons de leurs débauches. Quelle est la fin d'un joueur? Demandez-le à ceux dont les amis se sont exilés de [illegible] heureux climat; à ceux dont les parents se sont tués pour éviter le supplice; interrogez ces pères qui, pour avoir négligé leurs enfants, porteront jusqu'au dernier soupir le deuil de l'honneur.

Je défends le jeu. Si quelqu'un brave [illegible] ordres, il bravera la Providence, qui n'a [illegible] rien de fortuit; il contredira le vœu de [illegible] nature qui nous crie : Espérez, mais travaillez; les plus actifs seront les mieux trai[illegible]

La nature, notre mère commune, n'a ja[illegible]mais abandonné ses enfants; ne les a-t-elle pas nourris à l'insu des ravisseurs de [illegible] espèce, puisque les générations plus [illegible] moins florissantes se sont toujours succédé, et que la race humaine subsiste encore?

Si j'étais mieux secondé le soleil ne [illegible]rait pas un pauvre dans l'étendue de [illegible] empire. Que peut la volonté d'un seul [illegible]tre les volontés ambitieuses et discordantes de tant de millions d'hommes qui ne soupi[illegible]rent qu'après le superflu, dont la mesure [illegible] se comble jamais?

C'est ce soupir éternel, ce sont ces [illegible] insatiables qui font les joueurs, les pro[illegible]ternent aux pieds de leurs idoles, [illegible] le sort, le hasard ou le destin leur de[illegible] des espérances, ou plutôt comme si ces êtres fantastiques avaient des yeux, et des oreilles pour les voir et les entendre.

Il est naturel, sans doute, et légitime de chercher à s'enrichir par des moyens honnêtes : l'émulation est au profit de [illegible] aussi, n'ai-je rien négligé pour la maintenir et l'augmenter.

Dès le commencement de mon règne, je s sentir, par des actes authentiques, que émulation et la liberté étaient les seuls moyens de bannir le luxe, la mollesse, les jeux de hasard, de remédier, autant qu'il st possible, à l'inégalité des richesses. Je 'oubliai pas surtout d'aplanir le chemin e la fortune aux indigents, qui ne le sont lus que par leur faute.

J'ai fait ce que j'ai pu. Quoique j'eusse it, je n'aurais pas triomphé des abus renaissants qu'entraînent tant de passions contraires ; je n'aurais pas même garanti la rudence des revers inopinés ; mais celle-ci, ien différente de la fureur que je proscris, it que tôt ou tard la patience et la vertu urmontent le malheur, ou du moins le endent vénérable.

Officiers, soldats, et vous qui m'apparnez par les liens du sang, si vous m'aiez, si vous respectez votre prince, ne oyez pas des joueurs; chargés du soin de rotéger nos frontières, de maintenir l'ordre ans l'intérieur de mes Etats, vous devez exemple des mœurs et de la justice dont ous êtes les soutiens.

L'honneur, le travail, l'économie, voilà s sources où vos pareils doivent puiser our le présent et l'avenir. Vous avez votre aie, ménagez-là; quelques-uns ont des rres, qu'ils les fassent valoir; et quand s moissons seront abondantes, qu'ils songent à la stérilité.

N'allez pas cependant imiter ceux qui eviennent avares en cessant d'être prodigues : jouissez, mais faites jouir, car ous pouvez devenir pauvres.

Je vous ai montré ce que c'est que la fureur du jeu : puissent mes préceptes étouffer dans vos cœurs cette passion qui conterne le mien !

Vous m'avez entendu. Je le dis à regret, mais un jour, il faut pourtant le déclarer : e punirai les infracteurs, quels qu'ils soient; e les punirai, vous dis-je, fussent-ils mes propres fils.

Pour la dernière fois, il en est temps encore, que les joueurs se corrigent, mais ans délai.

MAXIMES DES HEBREUX. 1. As-tu des enfants, instruis-les, et accoutume-les de bonne heure à faire le bien. Celui qui instruit ses enfants, y trouve son bonheur et sa gloire. L'enfant mal instruit est la honte de son père. (*Eccli.* xxx, 12, 13.)

2. Honore ton père et ta mère, afin que tu sois heureux. Pense aux douleurs que ta mère a souffertes lorsqu'elle te portait dans son sein, et qu'elle t'a mis au monde. Soulage ton père et ta mère dans leur vieillesse, et ne les attriste pas durant leur vie. Celui qui afflige son père et sa mère est infame et malheureux. (*Deut.* v, 16 ; *Tob.* iv, 4 ; *Eccli.* iii, 13, 14.)

3. Tu ne tueras pas. Tu ne désireras pas la femme de ton prochain, ni sa maison, ni son serviteur, ni rien qui soit à lui. Tu aimeras ton prochain comme toi-même. Tu ne le calomnieras pas, et tu ne l'opprimeras point par la violence. Tu ne seras ni un calomniateur public, ni un médisant secret. (*Exod.* v, 13 ; *Deut.* v, 17, 18 seq.)

4. Quand tu peux donner à un ami ce qu'il te demande, ne le remets pas au lendemain. (*Tob.* iv, 7, 15 ; *Eccli.* xiv, 13.)

5. Ne fais pas de procès à un homme sans sujet. (*Talmud.*)

6. Lorsque tu verras le bœuf ou la brebis de ton frère égarés, tu ne passeras pas ton chemin; mais tu les ramèneras à ton frère, quand même il ne serait pas ton parent ni ton ami, quand même ce serait ton ennemi. (*Levit.* xxii, 1, 2.)

7. Si tu vois l'âne ou le bœuf de ton frère, même de celui qui te hait, tomber dans le chemin, tu ne passeras pas sans l'aider à se relever. (*Ibid.*, 4.)

8. Tu ne chercheras pas à te venger, et tu ne conserveras pas le souvenir de l'injure qui t'aura été faite. (*Levit.* xix, 18.)

9. Tu ne feras aucun tort à la veuve et à l'orphelin. (*Levit.* xxiv, 17.)

10. Si tu prêtes de l'argent à celui qui est pauvre, tu ne le prêteras pas comme un créancier impitoyable, et tu ne l'accableras pas d'usure. (*Levit.* xxiii, 19.)

11. Lorsque tu demanderas à ton frère quelque chose qu'il te doit, tu n'entreras pas dans sa maison pour emporter de force quelque gage ; mais il te donnera lui-même ce qu'il pourra. (*Levit.* xxiv, 10.)

12. S'il est pauvre, le vêtement qu'il t'aura donné en gage ne passera pas la nuit chez toi; mais tu le lui rendras avant le coucher du soleil, afin qu'il se couvre de son vêtement pendant qu'il dort, et qu'il te bénisse. (*Ibid.*, 12, 13.)

13. Tu ne refuseras pas à l'indigent ce que tu lui dois, mais tu lui donneras, le jour même, le prix de son travail, parce qu'il est pauvre, et qu'il n'a que cela pour vivre. (*Levit.* xiv, 15.)

14. Ne méprise pas celui qui a faim, et ne diffère pas de donner à celui qui souffre. (*Eccli.* iv, 3.)

15. Prête l'oreille au pauvre, et réponds-lui favorablement et avec douceur. (*Ibid.*, 8.)

16. Fais du bien avec discernement. (*Eccli.* xii, 1.)

17. Prête à ton frère quand il a besoin, et rends exactement ce qu'on t'a prêté. (*Levit.* xxiii, 20, 21 ; *Eccli.* xxiv, 2.)

18. Un peu de pain est la vie des pauvres : celui qui le leur ôte est un homme de sang (*Eccli.* xxxiv, 25.)

19. Tu ne mentiras pas. Tu ne porteras pas faux témoignage. (*Exod.* xx, 15, 16.)

20. Tu ne suivras pas l'avis du plus grand

nombre pour condamner le pauvre en faveur du riche. (*Exod.* XXIII, 2.)

21. Tu ne recevras pas de présent, parce qu'ils aveuglent les plus sages, et corrompent les plus justes. (*Ibid.*, 8.)

22. Tu ne feras rien contre l'équité. Tu ne mettras aucune différence entre le pauvre et entre le riche, entre le faible et entre l'homme puissant; mais tu jugeras selon la justice. (*Levit.* XIX, 15.)

23. Lève-toi devant ceux qui ont les cheveux blancs; honore la personne du vieillard. (*Ibid.*, 32.)

24. Tu ne parleras pas mal du sourd, et tu ne mettras rien devant l'aveugle qui puisse le faire tomber. (*Ibid.*, 14.)

25. Tu ne feras point de peine à l'étranger. (*Ibid.*, 33.)

26. Si un étranger habite parmi vous, qu'il y soit comme s'il était né dans votre pays; aimez-le comme vous-mêmes. (*Ibid.*, 34.)

27. On ne punira pas les enfants pour les pères, ni les pères pour les enfants. (*Deut.* XXIV, 16.)

28. Le coupable ne sera puni que pour le crime qu'il aura commis personnellement. (*Ibid.*)

29. Si tu es diligent, ta moisson sera abondante, et l'indigence fuira loin de toi. (*Eccli.* XXIV, 21.)

30. Le vin pris modérément est la joie du cœur; le vin, bu avec excès, produit la colère et l'emportement, et attire de grands maux. (*Eccli.* XXXI, 36, 38.)

31. Ne te laisse pas séduire par les artifices des femmes sans mœurs, et vis content avec celle que tu as choisie pour épouse. (*Prov.* V, 2, 18.)

32. Trois choses sont agréables à voir: des frères qui s'aiment; des parents bien unis, un mari et une femme qui s'accordent bien ensemble. (*Eccli.* XXXII, 6.)

33. Celui qui a trouvé une femme vertueuse, a trouvé un grand bien et la source de son bonheur. (*Prov.* XVIII, 22.)

34. Peu de chose avec la joie vaut mieux que beaucoup de bien avec des querelles. (*Prov.* XVII, 1.)

35. La bonne réputation vaut mieux que les grandes richesses: l'amitié est plus estimable que l'or et l'argent. (*Prov.* XXII, 1; *Eccli.* VI, 15.)

36. L'homme colère excite des querelles; celui qui est patient les apaise. (*Prov.* XVI, 28.)

37. Il ne faut qu'une parole de douceur pour calmer la colère, et une parole dure pour exciter la fureur. (*Prov.* XV, 1.)

38. Ne vas pas chercher ceux qui se disent magiciens, et garde-toi de les consulter: leurs prédictions ne sont que vanité. (*Eccli.* XXXIV, 5.)

39. Celui qui s'attache à des visions, est comme celui qui embrasse l'ombre et qui poursuit le vent. (*Eccli.* XXXIV, 2.)

40. Heureux ceux qui ne mettent pas leur affection dans les richesses!

41. Il a été dit à vos ancêtres: Vous ne prendrez pas le nom de Dieu en vain. Et moi je vous dis de ne point jurer du tout, et de vous contenter de dire: oui ou non; cela est ou cela n'est pas. (*Matth.* V, 34, 37.)

42. Vous avez entendu dire: œil pour œil, dent pour dent. Et moi je vous dis de faire du bien à vos ennemis. (*Ibid.*, 38.)

43. Ne rendez pas mal pour mal, ni outrage pour outrage. (*I Petr.* III, 9.)

44. Ne vous vengez pas; si votre ennemi a faim, donnez-lui à manger, s'il a soif, donnez-lui à boire; ne vous laissez pas vaincre par le mal, mais travaillez à vaincre le mal par le bien. (*Prov.* XXV, 21; *Rom.* XII, 20.)

45. Soyez indulgents pour les défauts des autres, et jugez-les comme vous voudriez être jugés vous-mêmes. (*Matth.* VII, 1, 2.)

46. Que celui qui est sans reproche jette la première pierre au coupable. (*Joan.* VIII, 7.)

47. Aimez Dieu par-dessus toutes choses, aimez votre prochain comme vous-mêmes. Dans ces deux commandements sont renfermées toute la religion et toute la morale. (*Matth.* XXII, 37, 38, 39, 40.)

48. Il vous sera demandé compte des talents que vous aurez reçus, et vous serez récompensés suivant l'usage que vous en aurez fait. (*I Cor.* V, 10.)

49. Travaillez à être de plus en plus parfaits. (*II Petr.* I, 10.)

50. Soulagez ceux qui souffrent, en pensant que vous êtes exposés aux mêmes souffrances. (*Tob.* IV, 7; *Eccli.* XXIX, 15.)

51. Donnez de bon cœur aux indigents ce que vous pourrez. (*Tob.* IV, 8.)

52. Si un de vos frères n'a pas de quoi se vêtir, ni ce qui lui est nécessaire pour soutenir son existence, et que vous lui disiez sans lui rien donner: Allez en paix, je vous souhaite de quoi vous vêtir et de quoi manger; à quoi lui serviront vos souhaits? (*Jac.* II, 16.)

53. Ne vous enflez pas d'orgueil; ne mettez pas votre confiance dans les richesses incertaines et périssables; soyez charitables, et rendez-vous riches en bonnes œuvres. (*I Timoth.* VI, 17.)

54. Si vous voulez que vos jours soient heureux, empêchez votre langue de se porter à la médisance; que vos lèvres ne soient pas trompeuses; évitez le mal, faites le bien, recherchez la paix, et travaillez pour l'acquérir. (*Psal.* XXXIII, 12, 13, 14.)

55. L'homme est capable de dompter les bêtes sauvages, et souvent il ne peut dompter sa langue. (*Jac.* III, 7.)

56. Fuyez les procès et les querelles; soyez équitables, et témoignez à tous toute la douceur possible. (*Rom.* XII, 18.)

57. Bannissez d'entre vous l'aigreur, l'emportement, les mauvais propos. Si vous avez un moment de vivacité, prenez garde de nuire à votre prochain. (*Coloss.* III, 12, 13.)

58. Soyez bons et bienfaisants, à l'exemple du Père commun des hommes. (*Matth.* V, 48.)

59. Réjouissez-vous avec ceux qui sont dans la joie, et pleurez avec ceux qui pleurent. (*Rom.* XII, 15.)

60. Soyez toujours prêts à faire une bonne action. (*I Petr.* III, 15; *I Thess.* V, 21.)

61. Soyez circonspects, prudents et modestes. (*I Petr.* IV, 7.)

62. Ne vous élevez pas au-delà de ce que vous devez, mais tenez-vous dans les bornes de la modération. (*Rom.* XII, 16.)

63. Soumettez-vous aux puissances, obéissez aux magistrats, non par crainte, mais par devoir. (*I Petr.* II, 13, 16.)

64. Rendez à chacun ce qui lui est dû, les impôts à qui vous devez les impôts, l'obéissance à qui vous devez l'obéissance, l'honneur à qui vous devez l'honneur. (*Rom.* XIII, 7.)

65. Ne vous attachez qu'à ce qui est vrai, à ce qui est honnête, à ce qui est juste, à ce qui est louable. (*Philip.* IV, 8.)

66. Que les mères inspirent la sagesse à leurs filles; qu'elles leur apprennent à aimer un jour leurs maris et leurs enfants, à être douces, sobres, chastes et attachées à leur ménage. (*Tit.* II, 4.)

67. Que les maris vivent bien avec leurs femmes; qu'ils leur soient fidèles; qu'ils les traitent avec déférence et avec bonté, comme le sexe le plus faible. (*I Petr.* III, 7.)

68. Celui qui aime sa femme, s'aime lui-même. (*Ephes.* V, 28.)

69. Que les chefs rendent à leurs serviteurs ce que l'équité et la justice demandent. Qu'ils aient de l'affection pour eux et ne les traitent pas avec rigueur et menaces; car nous avons tous un maître commun qui n'aura pas d'égards à la condition des personnes. (*Ephes.* VI, 9.)

70. Que les serviteurs obéissent avec respect à leurs chefs, et qu'ils remplissent leurs devoirs, non par crainte, mais par affection. (*Ibid.*, 5, 6.)

71. Que les enfants, pour être heureux, honorent leurs pères et mères, et leur obéissent. (*Ephes.* VI, 1, 2.)

MAXIMES DES HINDOUS. 1. Lie-toi d'amitié avec tout ce qu'il y a d'hommes vertueux. Le commerce que tu auras avec eux servira à dissiper tes erreurs, et te donnera du goût pour la vérité.

2. Quels sont les hommes qu'on peut appeler vertueux? Ce sont ceux qui n'aiment que la vérité; qui se font un devoir et un plaisir d'en instruire les autres; qui, touchés de compassion sur le sort des malheureux et des ignorants, emploient tous les moyens, et profitent de toutes les occasions de les soulager et de les instruire.

3. Au lieu de te livrer à des pratiques extérieures, stériles et infructueuses, profite du peu de moments que tu as à ta disposition dans cette vie, pour pratiquer la vertu, le seul bien véritable.

4. Tu demandes comment Dieu, dont la bonté est l'essence, a pu créer le vice? Il ne peut en être l'auteur, lui qui est la sagesse et la sainteté mêmes; il ne le fut jamais que de la vertu. il a mis dans nos cœurs sa loi qui nous prescrit ce que nous devons faire. Le vice est une transgression de cette loi; s'il règne sur la terre, c'est nous-mêmes qui en sommes les auteurs.

5. Dieu n'a ni corps, ni figure; lui seul est grand, et rien ne peut lui être comparé; lui seul mérite exclusivement le nom de Créateur. Le soleil, que des peuples ont divinisé, n'est qu'un corps; il est dans les mains de Dieu, ce qu'est un flambeau dans les mains de l'homme; créé par lui pour éclairer le monde, il obéit à sa voix, et répand partout la lumière,

6. Toi seul, grand Dieu, mérites l'hommage de toutes les créatures. Tu n'es point sujet au changement; tu es l'âme par excellence, parce que tu donnes la vie à tout, et que tu la conserves; tu es le principe de toutes choses, et tu es toi-même sans principe; tu es le maître du monde, et tu n'as ni maître ni égal; tu es le père de tous les hommes, mais tu n'as jamais eu ni père, ni naissance. Quoique invisible de ta nature, tout publie ta puissance et ta grandeur. En communiquant aux hommes un rayon de cette lumière qui t'environne, tu dissipes leurs ténèbres et leur ignorance. Tu possèdes seul toutes les perfections et toutes les vertus.

7. Ecoute les paroles de la prudence, suis ses conseils, et rassemble-les dans ton cœur. Ses maximes sont universelles; elle est la base de toutes les vertus; elle est notre guide dans le cours de la vie.

8. Donne un frein à ta langue, de peur que les mots qui s'en échappent ne nuisent à ta tranquillité.

9. Que celui qui se moque du boiteux, prenne garde de le devenir. Quiconque parle avec plaisir des défauts des autres, entendra parler des siens avec honte.

10. Une plaisanterie amère est le poison de l'amitié, et celui qui ne peut retenir sa langue vivra dans la peine.

11. Acquiers les talents convenables à ta condition; ne dépense pas tout ce que tu possèdes, afin que l'économie de ta jeunesse puisse te soulager dans ta vieillesse.

12. L'avarice est la mère des mauvaises actions; mais la frugalité est la sûre gardienne de nos vertus.

13. Que tes amusements ne soient pas dispendieux, de peur que tu ne paies un jour le plaisir par la douleur.

14. Ne te lie point d'amitié avec le méchant.

15. Instruit par l'expérience des autres, apprends à être sage ; que leurs défauts servent à corriger les tiens.

16. N'attends pas toujours de la prudence un succès infaillible, car l'insensé n'est pas toujours infortuné, ni l'homme sage toujours heureux. Mais jamais un insensé n'eut une parfaite jouissance, et jamais un homme sage ne fut entièrement malheureux.

17. Fortifie de bonne heure ton esprit par le courage et la patience, afin que tu puisses supporter la peine avec fermeté.

18. Tel que le chameau qui endure le travail, la chaleur, la faim et la soif au milieu des sables de l'Arabie, et ne succombe pas, un homme de courage soutient sa vertu dans les périls et le malheur.

19. Le bonheur du sage ne dépend pas des faveurs de la fortune, et en conséquence il n'est pas épouvanté de sa disgrâce.

20. La faiblesse de l'homme sans vertu le livre à la honte.

21. L'homme faible ressemble au roseau qui est secoué par l'haleine du zéphir; le moindre revers le fait trembler. Au moment du danger, il est embarrassé et confondu. Dans le jour du malheur, il est abattu, et le désespoir brise son âme.

22. Ce qui fait le bonheur sur la terre, c'est la sagesse, la paix de l'âme et la santé.

23. La joie que promet la volupté se change en tristesse, et ses plaisirs conduisent aux maladies et à la mort.

24. Observe ceux qui se sont laissés entraîner aux plaisirs : les courts instants qu'ils ont passés dans la débauche sont suivis des jours sombres du repentir. Leurs goûts sont blasés ; ils sont abrutis ; les disciples de la volupté sont devenus ses victimes. Sort funeste, mais juste, établi par Dieu dans l'ordre des choses, pour la punition de ceux qui abusent de ses bienfaits.

25. Fuis la volupté, ferme l'oreille à sa voix enchanteresse. La honte, les maladies, le besoin et le repentir l'accompagnent, tandis que la santé brille sur les joues de l'innocence, la gaieté règne dans son cœur, une joie modeste paraît dans ses yeux.

26. La santé est le partage de ceux qui joignent l'exercice à la tempérance.

27. Garde-toi de te vanter de ta sagesse, et de te glorifier de tes connaissances. Le premier pas vers la sagesse est de savoir que tu es ignorant; et si tu ne veux pas passer dans l'esprit des autres pour un insensé, n'aie pas la folie de paraître sage dans ta propre opinion.

28. Comme un vêtement simple est celui qui donne le plus d'éclat à la beauté, un air décent est le plus bel ornement de la sagesse.

29. Le langage d'un homme [illegible] donne du lustre à la vérité, et sa [illegible] de lui-même excuse ses erreurs. Ne se [illegible] pas à sa propre sagesse, il pèse les [illegible] d'un ami, et sait en profiter. Il ferme l'oreille à la louange, et ne la croit pas. [illegible] même qu'un voile ajoute à la beauté, [illegible] vertus sont relevées par l'ombre que [illegible] modestie étend sur elles.

30. L'homme arrogant regarde avec dédain le malheureux ; il traite ses inférieurs avec insolence ; mais ses supérieurs [illegible] du mépris son orgueil et rient de sa folie.

31. Emploie le temps présent, sans [illegible] compter sur l'avenir. Cet instant seul [illegible] à toi. Le suivant est dans le sein de l'avenir, et tu ne sais pas ce qu'il peut [illegible]

32. Fais promptement ce que tu as [illegible] de faire ; ne diffère pas jusqu'au soir ce que tu peux exécuter le matin.

33. La vigilance chasse la misère; [illegible] prospérité et le succès accompagnent l'industrie.

34. L'homme heureux est celui qui [illegible] nit la paresse de sa maison, et qui [illegible] l'oisiveté : Tu es mon ennemie.

35. Le paresseux est à charge à lui-même; les heures pèsent et s'écoulent lentement sur sa tête ; il s'amuse et ne sait que faire. Ses jours disparaissent comme l'ombre d'un nuage, qui ne laisse après lui aucune [illegible] de son existence.

36. Garde-toi des folies de l'ambition [illegible] des tourments de l'envie ; mais qu'une [illegible] émulation dirige sans cesse les efforts [illegible] un but utile.

37. Le chêne qui étend au loin ses branches a commencé par n'être qu'un gland dans le sein de la terre.

38. Tâche d'être le premier dans ta profession, quelle qu'elle soit ; ne te laisse [illegible] passer par personne pour faire le bien. [illegible] vie pas néanmoins les talents d'un [illegible] mais perfectionne les tiens.

39. Dédaigne l'art d'abaisser ton concurrent par d'indignes manœuvres ; ne cherche à t'élever au-dessus de lui que par la supériorité du mérite.

40. Animé par l'émulation, l'homme s'élève, comme le palmier, en dépit de l'oppression.

41. Le cœur de l'envieux n'est que [illegible] qu'amertume; sa langue distille le [illegible] les succès de son voisin troublent son repos.

42. N'envie à qui que ce soit le bonheur apparent dont il jouit; car tu ne [illegible] pas ses peines secrètes.

43. Le pauvre ne voit pas les [illegible] du riche; il ne sent pas les [illegible] les désagréments de la puissance, il ne connaît pas le fardeau de l'oisiveté ; et [illegible] pourquoi il se plaint de son partage.

44. Si tu sens le malaise, la source en est presque toujours dans ta folie, dans ton orgueil, dans ton imagination égarée.

45. Si, avec les faveurs de la fortune, tu conserves la justice, la tempérance, la charité et la modestie, tu ne seras pas malheureux, quoique riche; mais tu apprendras qu'un bonheur pur et sans mélange n'est accordé dans cette vie à aucun mortel, et qu'on ne peut y parvenir qu'après avoir rempli la carrière de vertu que Dieu nous a ordonné de parcourir.

46. Sois reconnaissant envers ton père, car il t'a donné la vie; sois-le pour ta mère, car elle t'a porté dans son sein. Ecoute les paroles qui sortent de leur bouche, car ils te parlent pour ton bien; écoute leurs conseils, ils sont dictés par l'amour. Ils ont veillé pour ton bonheur, ils ont travaillé pour ton bien être; honore donc leur âge, et ne souffre pas que leurs cheveux gris soient traités avec irrévérence. Rappelle-toi les faiblesses de ton enfance, les égarements de ta jeunesse, et supporte les infirmités de tes parents dans leur vieillesse. Assiste-les, soutiens-les sur le déclin de leurs jours. Ainsi leur tête blanchie descendra en paix dans la tombe, et tes enfants imiteront ton exemple, te récompenseront de ta piété par un amour filial.

47. Que les liens de l'affection t'unissent avec tes frères, afin que la paix et le bonheur puissent habiter la maison paternelle.

48. Et toi, vierge timide, prête l'oreille aux instructions de la prudence, et que les préceptes de la vérité se gravent profondément dans ton cœur. Alors les charmes de ton esprit ajouteront un lustre à ta beauté, et, semblable à la rose, elle conservera sa douceur, lors même que son éclat sera flétri. Dans le printemps de ta jeunesse, au matin de tes jours, quand les yeux des hommes se fixeront sur les tiens avec délices, écoute avec précaution leur langage séducteur; garde bien ton cœur et qu'il ne s'enivre pas de leurs douces flatteries. Souviens-toi que tu fus faite pour être la compagne raisonnable de l'homme, et non pas l'esclave de ses passions. Souviens-toi, quand tu auras uni ta destinée à celle d'un époux, que la fin de ton être est de l'assister dans les fatigues, de l'encourager par ta tendresse et de récompenser ses soins par de douces caresses.

49. Quelle est celle qui gagne le cœur de l'homme et règne dans son sein? La voici : elle marche avec timidité; l'innocence est dans son âme, elle se peint dans ses yeux; la simplicité et la vérité reposent dans son cœur; la modestie brille sur ses joues. Sa main cherche le travail, et ses pas ne volent point après les vains plaisirs. Vêtue avec propreté, elle se nourrit avec sobriété; la douceur du miel coule de ses lèvres; la décence règne dans toutes ses paroles; la candeur et la vérité brillent dans toutes ses réponses. La soumission et l'obéissance sont les leçons de sa vie; la paix et le bonheur sont sa récompense. La prudence marche devant elle; la vertu l'accompagne. Son regard doux a le langage de la tendresse, mais la pudeur est placée sur son front. La langue de l'homme licencieux est muette devant elle; le respect pour sa vertu lui commande le silence. Son cœur est l'asile de la bonté; elle ne soupçonne pas le mal dans les autres. Heureux l'homme qui l'a pour épouse! Heureux l'enfant qui l'appelle sa mère!

50. Quand le ciel t'aura donné un enfant, considère l'importance de ce dépôt; il est de ton devoir de soutenir l'être que tu as produit; c'est de toi qu'il dépend d'en faire l'appui ou le fléau de tes jours, un membre utile à la société, ou indigne d'elle. Prépare-le donc, en l'instruisant dès son enfance, et fais lui goûter de bonne heure les maximes de la vérité.

51. Ta nourriture, ton habillement, les commodités de ta demeure, ta sûreté, tes consolations, tes plaisirs, tu dois tout à l'assistance des autres, et tu ne peux en jouir que dans la société. Il est donc de ton intérêt d'être juste et sociable envers les autres, afin que les autres le soient envers toi.

52. De la justice dépendent la paix de la société et le bonheur des individus à qui elle assure la jouissance de tous leurs droits.

53. Restreins les désirs de ton cœur dans les bornes de la modération; que la justice les arrête dans leur essor.

54. Ne jette pas un œil d'envie sur les biens de ton voisin. Quelle que soit sa propriété, qu'elle soit sacrée pour toi. Ne le diffame pas; n'invoque pas la voix d'un faux témoin contre lui. N'engage pas son serviteur à le tromper ou à le quitter, et ne cherche pas à séduire sa femme; car ce serait pour son cœur une peine que tu ne pourrais jamais réparer.

55. Conduis tes affaires avec droiture et équité.

56. Sois fidèle à ta promesse, et ne trompe pas l'homme qui compte sur toi.

57. Quand tu vends pour gagner, écoute la voix de ta conscience, et sois satisfait d'un gain modéré. Ne tire pas avantage de l'ignorance de l'acheteur.

58. Paie exactement tes dettes; car celui qui t'a donné crédit compte sur ta parole, et ce serait une bassesse et une injustice de le tromper.

59. Ne te borne pas à ne point faire aux autres d'injustice; fais encore pour eux ce que tu voudrais qu'ils fissent pour toi.

60. Heureux l'homme bienfaisant! Semblable à une source intarissable, son cœur produit naturellement et sans cesse des actions utiles à ceux qui l'entourent, à sa patrie, au genre humain. Il jouit de la tranquillité de sa conscience; il jouit encore du bonheur et de la prospérité des autres.

61. Comme un fleuve rend à la mer les eaux qu'elle a fournies, de même l'homme ver-

tueux s'empresse de rendre les bienfaits qu'il a reçus.

62. N'envie pas le sort de ton bienfaiteur; n'essaie pas de cacher ses bienfaits; car, quoiqu'il soit plus flatteur d'obliger que d'être obligé, quoiqu'un trait de générosité commande l'admiration, la reconnaissance a aussi son mérite; elle touche le cœur, et est agréable à Dieu et aux hommes.

63. Ne reçois pas une faveur de la main de l'orgueilleux: ne contracte aucune obligation envers l'avare. La vanité de l'orgueil t'exposerait à la honte, et la cupidité de l'avarice ne serait jamais satisfaite.

64. La langue de l'homme sincère a sa racine dans son cœur; l'hypocrisie ni l'imposture ne dictent jamais ses paroles.

65. Il en coûte moins pour être réellement vertueux, que pour conserver le masque de la vertu.

MAXIMES DES PERSES. Nous divisons ces maximes en deux séries: 1° Les pensées tirées du *Zendavesta*, recueil qui contient la doctrine que Zoroastre enseigna aux Perses, aux Bactriens, aux Mèdes, etc.; 2° les pensées attribuées à Saadi.

Première série. — 1. Les hommes seront jugés suivant le bien et le mal qu'ils auront fait. Leurs actions seront pesées dans les balances de l'équité.

2. Qui est bienfaisant est véritablement homme.

3. Marie-toi, autant que tu le pourras, dans ta jeunesse: ce monde n'est qu'un passage. Il faut que ton fils te suive, et que la chaîne des êtres ne soit pas interrompue.

4. Quand tu seras dans le doute si une action est bonne ou mauvaise ne la fais pas.

5. Que les grandes libéralités ne soient répandues que sur les plus dignes; mais s'il s'agit du nécessaire, donne-le à tout homme indistinctement donne-le même aux animaux.

6. Que ton caractère soit bon, ton âme sensible à l'amitié, ton cœur et ta langue toujours d'intelligence; éloigne-toi de toute débauche, de toute injustice.

7. Ne mens jamais! cela est infâme.

8. Dans les afflictions, offre à Dieu ta patience; dans le bonheur, rends-lui des actions de grâces.

9. Jour et nuit pense à faire du bien. La vie est courte.

10. Si, pouvant servir ton prochain aujourd'hui, tu attends à demain, tu fais mal.

11. Vole au secours de l'opprimé.

12. Sois pur dans tes pensées, dans tes paroles, dans tes actions.

13. C'est faire mal de donner sa parole et de ne pas la tenir; de mettre sans bonne foi sa main dans celle d'un autre.

14. L'homme qui emprunte et qui ne rend pas ce qu'il a demandé fait un vol. Quand même celui qui a prêté serait riche, il n'en faudrait pas moins penser jour et nuit aux moyens de le satisfaire.

15. Ne t'emporte pas de colère. Ne te laisse aller ni à l'avarice, ni à la violence qui blesse, ni à l'envie, ni à l'orgueil, ni à la vanité.

16. Mets de l'attention dans tout ce que tu fais.

17. Ne dispute pas avec l'envieux.

18. Ne va pas avec celui qui fait du mal [illegible] son prochain.

19. Ne te lie pas avec les mauvais carac-tères.

20. Réponds avec douceur à ton enne[illegible] Sois aimable à tes amis.

21. Respecte l'innocence et la simplic[illegible]

22. Travaille à te rendre plus habile q[illegible] ton père.

23. Conserve ton corps en santé, [illegible] cœur pur, cultive ton intelligence.

24. Sois toujours attaché à la loi.

25. Comme l'âme et le corps sont [illegible] sois-le de tes frères, de ta femme et de t[illegible] enfants.

26. Heureux le pays dont les habitan[illegible] sont bons, et où l'on n'entend pronon[illegible] que des paroles de paix, où l'on cultive [illegible] la terre, où l'on sème beaucoup de grain[illegible] où l'on plante beaucoup d'arbres, et [illegible] tout d'arbres fruitiers; où l'on donne [illegible] l'eau au terrain qui n'en a pas, où l'on de[illegible] sèche celui qui en a trop, où l'on multipl[illegible] les bestiaux! Ceux qui se livrent à ces occup[illegible] tions remplissent les desseins de la Provi[illegible]

27. Malheureux le pays où l'on néglig[illegible] ces travaux, et qui est le séjour de la vi[illegible] lence et de l'injustice!

Deuxième série. — 1. Louange à Dieu [illegible] tout-puissant, père des êtres, source de la vie, le créateur et le moteur des zéph[illegible] chef économe et sage de la nature, qui, [illegible] désordre des éléments, fit naître l'ordre [illegible] le monde! Grand Dieu! tu calmes les tem[illegible] pêtes qui s'élèvent sur les mers et dans les cœurs des êtres intelligents; tu fais [illegible] le bonheur du choc des passions opp[illegible] Chacun des globes célestes contribue à [illegible] rer les globes célestes; les vents condu[illegible] les nuages et balancent les mers. Les [illegible] sont utiles aux États, l'homme aux anima[illegible] les animaux à l'homme. Tu ordonnes [illegible] zéphirs d'étendre les tapis d'émeraude [illegible] nos champs; tu revêts les plantes et les [illegible] bres de verdure; tu prépares sur la [illegible] un festin magnifique auquel tu invites [illegible] tes enfants. Quand tous les êtres sont [illegible] l'un à l'autre, quel homme osera resté[illegible] tile à sa patrie et au monde?

2. En donnant aux hommes la con[illegible] et la raison, Dieu leur a dit: Soyez[illegible] utiles les uns aux autres, et la terre [illegible] rira sous vos mains, et les animaux [illegible] seront obligés de respecter votre [illegible]

3. L'homme oublia cette voix de [illegible]

ıre : le frère voulut commander au frère, ils furent ennemis ; les armes de l'injuste furent employés contre l'innocent, et soumirent; et les esclaves dociles lui rent de nouveaux esclaves.

4. Et Dieu parla encore aux cœurs des ommes, et leur dit : Vous voilà rassemblés en grandes nations; peuples, soyez-vous utiles les uns aux autres, et que les productions du midi passent au nord ; que les lumières de l'orient éclairent l'occident ; restez unis : c'est votre intérêt et celui de vos chefs.

5. Mais l'homme oublia ces conseils de la raison; des esprits pervers semèrent la défiance d'un bout du monde à l'autre, et la crainte arma les nations contre les nations; bientôt les peuples ne virent plus dans leurs chefs que des ennemis, et les chefs ne virent dans les peuples que des animaux indociles et dangereux.

6. Chefs des nations, fermez l'oreille aux discours des flatteurs; écoutez la nature : elle vous crie que nous sommes tous les membres d'une même famille.

7. Protégez le faible; soulagez le pauvre; honorez l'homme utile; récompensez l'homme laborieux; consultez le sage; éloignez l'insensé; rendez justice à tous, et vous n'aurez pas d'ennemis.

8. Craignez les plaintes des malheureux : elles parcourent la terre; elles traversent les mers; elles pénètrent les cieux; elles changent la face des Etats. Il ne faut qu'un soupir de l'innocent opprimé pour remuer le monde.

9. Fondez des écoles, faites fleurir les sciences, répandez la lumière.

10. Vous demandez si vous en serez mieux obéis? Oui, parce que le peuple jugera mieux de la justice des lois.

11. Les sages, les hommes instruits diront les fautes que vous aurez faites, et vous apprendrez à n'en plus faire.

12. Qu'ils puissent dire librement ce qu'ils pensent. Si quelques-uns d'eux répandent des erreurs, ces erreurs seront combattues par d'autres sages, et du choc des opinions naîtra la vérité.

13. Soyez sobres, économes, vigilants, justes; donnez des emplois à ceux qui aiment le peuple; punissez ceux qui font haïr votre autorité; récompensez ceux qui la font aimer; c'est ainsi que vous attacherez tous les citoyens à la patrie.

14. Que ce soit la justice qui vous dirige; elle épure, elle élève les cœurs des peuples et de ceux qui les gouvernent; elle leur rappelle sans cesse leurs devoirs mutuels; elle entretient dans les magistrats les égards pour les citoyens; elle nourrit dans ceux-ci l'amour de la liberté et des lois; elle inspire la bienfaisance, mais une bienfaisance utile, modérée, et non cette bienfaisance fastueuse, qui enrichit quelques hommes de la substance du peuple, et qui engendre la paresse et l'esclavage. Toutes les vertus sont fondées sur la justice; elle est la seule dont l'excès n'est jamais à craindre.

15. Faites le bien avant qu'on ne dise de vous : Il n'est plus.

16. Quelle différence y a-t-il entre un ami des hommes et celui qui n'aime que soi? Tous deux traversent un grand fleuve à la nage avec plusieurs de leurs frères : l'égoïste s'écarte de la troupe pour nager plus commodément, et arrive seul au rivage. L'ami des hommes, au contraire, nage avec la troupe, et tend quelquefois la main à ses compagnons.

17. O toi, qui prétends à la perfection, apprends d'abord à être indulgent pour tes frères. Donne de la force à ta raison; fais-toi des images vives du bonheur qui est la récompense du sage, et des malheurs dans lesquels tombe l'insensé : tu intéresseras ton cœur à être vertueux. Ne sépare pas dans ta mémoire le précepte de l'exemple; que la vertu soit sans cesse présente à tes yeux; qu'elle te paraisse si belle, qu'il te soit impossible de ne pas l'aimer. Si, malgré tout cela, tu chancelles encore quelquefois dans le chemin de la vie, relève-toi avec courage.

18. Jamais le souverain arbitre des destinées ne laissa sans plaisir le cœur de l'homme vertueux, ni une bonne action sans récompense. S'il accorde quelquefois le sommeil aux méchants, c'est afin que les bons soient tranquilles.

MAXIMES DU CORAN. 1. Louange à Dieu, souverain des mondes!

2. La bonté est son partage.

3. Les ignorants disent : Si Dieu ne nous parle, ou si nous ne voyons un miracle, nous ne croirons pas.

4. Mais toute la création n'est-elle pas un signe assez frappant de la divinité?

5. L'Eternel a étendu la terre sous nos pas, comme un tapis.

6. Il ouvre son sein, et fait germer le grain, verdir l'herbe, pousser la vigne, croître les arbres, qui ornent nos champs et nos jardins.

7. Il y a mis tout ce qui sert d'aliment aux hommes et aux animaux.

8. Il fait éclore toutes les plantes dans un ordre admirable.

9. Il a affermi les montagnes. Il a tracé le cours des fleuves.

10. La source de toutes choses est dans ses mains. Il les dispense avec une sage économie.

11. Il envoie les vents, précurseurs de ses bienfaits, porter les nuages chargés d'eau sur les campagnes arides. La pluie féconde la terre stérile, et lui fait produire des fruits en abondance.

12. Il a créé les troupeaux qui servent à

nous vêtir, à nous nourrir, et dont nous retirons plusieurs avantages. Ils portent nos fardeaux aux lieux où nous ne parviendrions qu'avec peine.

13. Il a formé les diverses couleurs que la terre étale à nos yeux.

14. Il a soumis la mer à notre usage. Les poissons qu'elle renferme dans son sein deviennent notre nourriture.

15. Voyez le vaisseau fendre les flots, et le navigateur chercher l'abondance, et rendez grâce à l'éternel.

16. Il a placé au firmament les étoiles, où l'homme lit la route qu'il doit suivre.

17. Il a suspendu la lune pour réfléchir la lumière, et le soleil pour la communiquer.

18. Il nous couvre du manteau de la nuit. Il l'a établie pour le repos. Le jour est destiné au mouvement

19. Il fait sortir la vie du sein de la mort, et la mort du sein de la vie.

20. Il est impossible de nombrer ses bienfaits.

21. Dieu n'a point d'égal, et ne partage avec aucun être le gouvernement de l'univers. Il a tiré du néant tout ce qui existe, et il en fait subsister l'harmonie.

22. Loué soit son nom! Il créa pour notre usage tout ce qui est sur la terre. Nous n'avons de connaissances que celles qui nous viennent de lui. La science et la sagesse sont ses attributs.

23. Nos actions publiques et secrètes sont dévoilées à ses yeux.

24. Il lit au fond de nos cœurs. Il sait si nous sommes justes.

25. Il connaît ceux qui nous ont précédés, comme ceux qui nous suivront, et il les jugera tous.

26. Ceux qui feront le bien, recevront de lui la récompense.

27. O mortels! adorez celui qui vous a créés, vous et vos pères, et n'adorez que lui.

28. Soyez bienfaisants envers les auteurs de vos jours. Soyez pour eux tendres et soumis. Gardez-vous de leur marquer du mépris, et ne leur parlez qu'avec respect.

29. Faites du bien aux pauvres, et ne dissipez pas follement vos richesses.

30. Si vous ne pouvez secourir l'indigent, parlez-lui du moins avec bonté.

31. Ayez de l'humanité pour tous les hommes; gardez vos promesses, supportez patiemment l'adversité.

32. Que le tuteur s'abstienne de toucher au bien de ses pupilles.

33. Si votre débiteur a de la peine à vous payer, donnez-lui du temps.

34. Exercez la bienfaisance envers vos ennemis, et vous en ferez des amis tendres.

35. Ceux qui souffrent avec patience, qui rendent le bien pour le mal, et qui versent dans le sein de l'indigent une portion de leurs richesses, seront récompensés.

36. Les richesses font l'ornement de la vie; mais les vrais biens, ceux qui sont agréables à Dieu, et dont la récompense est certaine, sont les bonnes œuvres.

37. Nous t'adorons, grand Dieu, et nous implorons ton assistance!

38. Dirige-nous dans la carrière de la vie.

39. Conduis-nous dans le sentier de ceux qui se sont préservés de l'erreur.

40. Les ignorants sont semblables à ceux qui entendent les sons de la voix sans rien comprendre.

41. Lorsqu'on les presse d'embrasser la vérité, ils répondent: nous suivons le culte de nos pères.

42. Doivent-ils le suivre, si leurs pères ont marché dans la nuit de l'ignorance et de l'erreur.

MAXIMES ORIENTALES. 1. Il faut avoir autant de soin de se blâmer soi-même, que de blâmer les autres.

2. Il vaut mieux être seul, que d'être dans la compagnie des méchants.

3. La marque d'une grande âme est d'avoir pitié de son ennemi, lorsqu'il est malheureux.

4. Jamais on n'a de mauvais succès, quand on connaît bien de quoi on est capable.

5. Nulle épée plus dangereuse pour l'homme, que sa propre cupidité.

6. Le découragement est beaucoup plus douloureux que la patience.

7. Si nous ne discernons pas, au premier coup-d'œil, ce qui est injuste de ce qui est honteux, comment nous en garantirons-nous dans la pratique?

8. La langue du sage est derrière son cœur, et le cœur de l'insensé derrière sa langue.

9. Les discours attirent le bien ou le mal qui nous arrive.

10. Le peu de paroles est la marque d'une sagesse parfaite.

11. Les plus grands malheurs sont causés par la langue,

« 12. C'est être tout à fait malheureux que de se laisser abattre dans les disgrâces.

13. Rien n'éloigne plus toute sorte de personnes d'auprès de soi que la bonne opinion de soi-même.

14. Un avare qui garde son argent, ressemble à un homme qui a du pain devant lui et qui ne mange pas.

15. Instruisez l'enfance, dès que son esprit devient capable d'instruction; mais ménagez sa faiblesse, et sachez vous accommoder à sa raison naissante; laissez à cette jeune fleur le temps de s'épanouir, et ne la flétrissez pas en l'échauffant imprudemment dans votre sein.

16. Le plus grand avantage qu'on puisse procurer à des enfants, c'est de les bien élever.

17. Celui qui n'a pas d'éducation, ressemble à un corps sans âme.

18. N'empruntez pas à votre ami, si vous souhaitez que votre amitié continue.

19. L'ennemi le plus dangereux est celui qui cache ses desseins.

20. La véritable prudence est de voir, dès le commencement d'une affaire, quelle doit en être l'issue.

21 Persévérez dans votre entreprise, vous en surmonterez les difficultés.

22. Pensez avant d'agir, et ne commencez rien sans avoir bien examiné les circonstances.

23. Un bon livre et un bon discours peuvent faire du bien, mais un bon exemple parle bien plus éloquemment au cœur.

24. N'opposez au fourbe que la droiture, vous verrez ses artifices retomber sur lui-même.

25. On ressemble à ceux que l'on fréquente.

26. Le frère qui cherche ses commodités au préjudice de son frère, n'est ni frère ni parent.

27. Il est honteux de tromper ceux avec qui l'on vit. Il est un crime plus odieux encore, c'est de mentir à la postérité.

28. L'orphelin est, non pas celui qui a perdu son père, mais celui qui n'a ni science ni bonne éducation.

29. Une des lois de l'amitié est de n'être pas importune.

30. Ne demandez ni ne désirez l'impossible.

31. L'incivilité engendre la discorde, même entre les parents.

32. Il faut se garder de ceux qu'on ne connaît pas.

33. La preuve d'une méchante cause est de proférer des injures contre sa partie.

34. Le jour pendant lequel on ne fait pas quelque bonne action ne doit pas être mis au nombre des jours de la vie, non plus que le jour où l'on n'apprend pas quelque chose.

35. Les largesses des ignorants ressemblent à de belles fleurs plantées sur un fumier.

36. Ceux qui feraient des libéralités n'ont point de quoi les faire, et ceux qui ont de quoi les faire ne sont point libéraux.

37. Un bon livre est le meilleur des amis; vous vous entretenez agréablement avec lui lorsque vous n'avez pas à qui vous puissiez vous fier : il ne révèle pas vos secrets et il vous enseigne la sagesse.

38. Le luxe dissipe tous les biens qui sont à sa disposition.

39. Le méchant est digne de haine; mais s'il s'aperçoit qu'il est haï il devient encore plus dangereux.

40. Qui vient vous faire rapport des défauts d'autrui a dessein de faire rapport de vos défauts à d'autres.

41. Dans les méchants haïssez le crime, mais s'ils reviennent à la vertu recevez-les dans votre sein comme s'ils n'avaient jamais fait de fautes.

42. Quand on prend plaisir à entendre médire, on est du nombre des médisants.

43. Si vous voulez que votre mérite soit connu, reconnaissez le mérite des autres.

44. Le vrai moyen de conserver un cœur pur est de prescrire des bornes à ses désirs.

45. Soyez modeste, on ne fera pas de difficulté de vous accorder de l'estime. Mais si vous cherchez vous-même par vos discours à persuader les autres de votre mérite, c'est assez pour qu'ils s'obstinent à en douter.

46. La pensée au mal tire son origine de l'oisiveté.

47. Recommandez aux parents et aux alliés de se voir et de se rendre visite, mais ne leur recommandez point d'être voisins.

48. Celui qui obéit à ses passions n'est capable de rien; c'est aussi pour cela qu'il n'est pas propre à commander.

49. On vient à bout de ses desseins par la patience.

50. Evitez les procès, ils ressemblent au feu qu'on a de la peine à éteindre quand une fois il est allumé.

51. N'ayez jamais querelle avec personne, la querelle est indigne d'un honnête homme.

52. La raillerie agréable produit dans la conversation le même effet que le sel dans les viandes, mais la raillerie piquante engendre l'aversion.

53. Quiconque agit toujours et ne médite jamais finira par perdre sa peine.

54. Le savant dont les mœurs sont déréglées ressemble à un aveugle qui tient un flambeau dont il éclaire les autres, mais dont il n'est pas éclairé.

55. Il vaut mieux garder son secret soi-même que de le confier à la garde d'un autre.

56. Il n'y a pas de maladie plus dangereuse que le défaut de bon sens.

57. Moins on a d'esprit, plus on a de vanité.

58. Le corps s'engraisse à force de dormir, mais l'esprit augmente à force de veiller.

59. Les trésors de ce monde ne valent pas la peine qu'on prend pour les amasser.

MECHANCETE. Que ceux-là tombent dans la confusion, qui sont méchants et perfides gratuitement. (*Psal.* XIV, 4.)

Les caresses des méchants couvrent toujours quelques perfidies. (PHÈDRE.)

Le méchant craint à proportion du mal qu'il fait. Avec une mauvaise conscience on peut trouver de la sûreté, mais jamais de sécurité. On se croit découvert, quoique caché; on est agité pendant le sommeil; on ne peut entendre parler d'un crime sans penser au sien; on ne le trouve jamais assez effacé ni caché. Le malfaiteur a quelquefois eu le bonheur, mais jamais la certitude, de n'être point découvert. (SÉNÈQUE.)

Les méchants ne peuvent supporter longtemps ni les douleurs et la pauvreté, ni les richesses et les honneurs. Mais le sage, quelle que soit sa fortune, se repose dans sa seule vertu. (CONFUCIUS.)

Le méchant qui persécute l'homme de bien, est semblable à l'insensé qui, renver-

sant la tête, crache vers le ciel : son crachat ne pouvant souiller le ciel, retombe au contraire sur lui-même. Il est encore semblable à celui qui, avec un vent contraire, jette de la poussière aux hommes : la poussière ne peut salir les hommes, elle retourne au contraire sur son corps. (*Doctrine bouddhique.*)

Rien ne décrie davantage la violence des méchants, que la modération des gens de bien. (SAINT-EVREMONT.)

L'abandon est le partage des malheureux : il ne devrait être que celui des méchants. (DUCLOS.)

L'abîme appelle l'abîme : le mal qu'on a fait oblige à faire un nouveau mal; on soutient par amour-propre les ignorances où l'on est tombé par défaut de lumière. (CHATEAUBRIAND.)

... l'injure atteint tout : on jette aux gémonies
Les dieux, les rois déchus et les rois couronnés,
Les tribuns, les guerriers, les sublimes génies,
Les vaincus, les vainqueurs l'un par l'autre entraî-
[nés.
(Mme Louise COLET.)

La terreur qu'il inspire est l'orgueil du méchant.
(A. DE CHESNEL.)

MECHANT (*Prov.*). Au XVIe siècle, on disait d'un bandit qu'il était *méchant comme les mille diables*. Dupleix, dans sa vie de François Ier, écrit : « En ce temps (1522-1523), la licence des gens de guerre était si désordonnée par tout le royaume que, sous ombre qu'ils se disaient mal payés du roi, ils ravageaient le plat pays, violaient les femmes et les filles, et commettaient impunément les cruautés les plus exécrables qu'on eut pu attendre d'une nation infidèle et barbare. » Ces gens-là se nommaient eux-mêmes les *mille diables*.

MECONTENTEMENT. Nous ne sommes bien, dit le prince de Ligne, qu'où nous ne sommes pas, et nous voulons nous faire croire à nous-mêmes que nous valons mieux que ce qui nous entoure.

MEDAILLE (*Prov.*). La plupart des choses ayant leur bon et mauvais côté, on dit proverbialement à ce sujet : *Toute médaille a son revers.*

MEDECINE (*Prov.*). Nos pères formulaient, comme suit, la médication qu'ils regardaient comme la meilleure : *Une pilule fromentine, une dragme fermentine et la balle d'une géline, est une bonne médecine.* Cela signifie : pain, vin et œuf.

MÉDECINS. Les poëtes, les philosophes et tous les écrivains satiriques ne se sont pas fait faute de plaisanteries contre la médecine et les médecins; leurs coups n'ont pas toujours porté à faux sur ceux qui font métier de guérir; et nous pensons que la pratique médicale et ses résultats donnent aussi, au fond, ample excitation à l'enfantement de proverbes; mais ceux-ci, nous l'avons dit, sont surtout dictés par la sagesse, l'expérience, la prudence. Or, nos pères ont conclu, sans doute, toutes choses examinées, qu'il y avait plus de profit à vivre en bonne intelligence avec les médecins que de les avoir pour ennemis; qu'il valait mieux encore exécuter leurs ordonnances, dussent-elles ne rien opérer de salutaire, que de négliger le bien qui peut provenir d'un hasard heureux dans les prescriptions; qu'enfin il était plus sensé de tenter la guérison que de s'abandonner au mal sans le combattre. En raisonnant de la sorte, il fallait alors s'imposer bouche close, et c'est ce que nos pères ont fait, ou à peu près, car on ne saurait considérer comme une attaque bien grave, cette qualification de *médecins d'eau douce*, qu'ils donnaient aux docteurs dont les remèdes n'avaient pas plus d'action, pour le bien ou le mal, que l'eau pure d'une fontaine.

La médecine n'est point une science; car la science, dans ses diverses spécialités, repose sur des principes, sur des règles qui font connaître d'avance quels seront les conséquences ou les résultats de tel ou tel fait. Or, il n'en est pas ainsi de la médecine : il n'est donné à aucun de ceux qui la pratiquent d'affirmer, *à priori*, que telle affection aura rigoureusement telle terminaison ; l'appréciation des maladies et les remèdes qu'ils emploient ne sont pour eux que des conjectures; et, le plus communément, les médecins justifient les accusations et les railleries dont ils sont l'objet.

On a remarqué que, dans les pays où les médecins sont rares, les maladies sont aussi moins fréquentes, et cèdent plus aisément aux efforts de la nature. Tous les hommes qui sont parvenus à un âge avancé ont eu une égale horreur des remèdes et de ceux qui les prescrivent, et n'ont conservé leur santé qu'en observant, dans certains cas, la diète ou un régime sobre. Plusieurs peuples de l'antiquité repoussèrent les médecins comme on écarte les êtres nuisibles. Les Babyloniens ne voulaient point en souffrir parmi eux, et ils exposaient leurs malades sur les places publiques, afin que les passants pussent les voir et leur indiquer des remèdes. Toutefois, il a existé de tout temps et il existe encore, des enthousiastes de la pharmacopée, qui détruisent leur santé, tant ils ont recours à des moyens de toute sorte pour la conserver. Il est utile pour ces gens-là de connaître, comme nous l'exposons ci-après, ce que les médecins sages, consciencieux, pensent eux-mêmes de leur profession.

Boerhaave, médecin célèbre du commencement du XVIIIe siècle, avait laissé penser à ses confrères et à ses élèves, qu'il s'occupait d'un travail sérieux sur sa pratique. Aussi, dès qu'il fut mort, s'empressa-t-on de chercher dans ses papiers le précieux manuscrit. On trouva, en effet, un volume relié avec un titre approprié à la matière médicale; mais ce volume ne contenait que des feuillets blancs, et sur le dernier seulement était écrit ce peu de mots : *Tenez-vous la tête fraîche, le ventre libre, les pieds chauds, et moquez-vous des médecins.* « Messieurs, disait à son lit de mort le fameux docteur Dumoulin à ses élèves, je laisse après moi

trois grands médecins : l'*eau*, l'*exercice* et la *diète*. » Enfin, on a appliqué au corps médical ce passage de l'Écriture-Sainte : *Non mortui laudabunt te* : les morts ne chanteront pas tes louanges. (*Psal.* CXIII, 17.) (N.)

Nous ne vivrons donc que de la vie de ces maudits médecins? Nous ne marcherons qu'avec leurs pieds? Nous ne verrons qu'avec leurs yeux? Quelle est donc la profession qui a le plus souvent porté l'adultère dans le palais des empereurs? Ils ont des drogues qu'ils ne connaissent pas eux-mêmes! (CATON.)

N'est-ce pas l'ignorance des médecins qui, après avoir mené les choses au pire état, prononce enfin qu'il n'y a plus de remède? (BACON.)

1. Les médecins font leurs discours et leurs essais sur les vivants, et les chirurgiens sur les morts. On a de la confiance aux médecins, parce que l'amour de la vie est plus fort que tous les raisonnements et que toutes les expériences; et qu'un seul homme qu'ils guérissent efface l'idée d'une prodigieuse quantité qui périssent entre leurs mains.

2. Qui vit jamais médecin se servir de la recette de son compagnon sans y retrancher ou ajouter quelque chose?

3. Je réponds à ceulx qui me pressent de prendre médecine, qu'ils attendent au moins que je sois rendu à mes forces et à ma santé, pour avoir plus de moyen de soutenir l'effort et le hasard de leur breuvage. (MONTAIGNE.)

Je crois que tant que la médecine ne parviendra pas à la connaissance de la véritable source des maladies, ses remèdes seront toujours imparfaits et même dangereux. (OXENSTIERN.)

Un médecin est un homme que l'on paie pour conter des fariboles dans la chambre d'un malade, jusqu'à ce que la nature l'ait guéri ou que les remèdes l'aient tué. (MOLIÈRE.)

1. Le talent de la parole est très-ordinairement nécessaire à un médecin. Comme il est perpétuellement obligé de conjecturer sur des matières très-douteuses, il est obligé aussi d'appuyer ses conjectures par des raisonnements assez solides, ou qui du moins rassurent et flattent l'imagination effrayée. Il doit quelquefois parler sans autre but que de parler; car il a le malheur de ne traiter avec les hommes que dans le temps précisément où ils sont plus faibles et plus enfants que jamais. Cette puérilité de la maladie règne principalement dans le grand monde qui occupe plus les médecins, qui sait mieux les mettre à la mode, et qui a souvent plus de besoin d'être amusé que guéri. Un médecin peut agir plus raisonnablement avec le peuple; mais en général, s'il n'a pas le don de la parole, il faut presque qu'il ait en récompense celui des miracles.

2. Il y a bien des médecins qui savent aider à leur propre réputation, et qui ont l'art de suggérer tout bas à la renommée ce qu'ils veulent qu'elle répète tout haut avec ses cent bouches. (FONTENELLE.)

Vous ne manquerez jamais de chefs pour vous maîtriser, de financiers et d'avocats pour vous dépouiller, ni de médecins pour vous débarrasser des maux que les autres vous causent. (DROZ.)

L'étude du tempérament, de la constitution, de l'idiosyncrasie, des dispositions morales et physiologiques spéciales de la personne malade, l'étude du milieu où elle vit, des influences de localité, de position sociale, d'habitude de vie, de famille, etc., fixait l'observation des anciens médecins. Ceux d'aujourd'hui, avec leur anatomie pathologique, sont devenus matérialistes; ils ne s'occupent que des phénomènes de décomposition, de putréfaction et de mort, c'est-à-dire qu'ils ne voient que la science du cadavre. (X.)

Après cela, il faut le dire, puisque c'est la vérité : si les médecins ignorent beaucoup, ils savent aussi beaucoup, particulièrement à notre époque, et ils rencontrent quelquefois, dans le terme moyen de leur aveuglement et de leurs lumières, d'heureuses applications qui soulagent et sauvent le malade. Enfin, le hasard est pour eux ce qu'il est pour tant de choses. (Z.)

Voyons maintenant comment les médecins sont traités par leurs pairs :

Un médecin prescrit une diète sévère; un second permet des aliments; puis vient un troisième qui les défend. Qu'y a-t-il d'étonnant alors qu'on dise de l'art de la médecine, qu'il ressemble à la science des augures? (HIPPOCRATE.)

Si l'on vient à peser mûrement le bien qu'a procuré aux hommes une poignée de vrais fils d'Esculape, et le mal que l'immense quantité des docteurs de cette profession a fait au genre humain depuis l'origine de l'art jusqu'à ce jour, on pensera sans doute qu'il serait plus avantageux qu'il n'y eût jamais eu de médecin dans le monde. (BOERHAAVE.)

Tant qu'on fera usage des remèdes composés de la pharmacopée galénique, tant que la routine continuera à dicter aux médecins les formules compliquées d'un plus ou moins grand nombre de médicaments, on ne pourra jamais rien savoir d'exact sur leurs véritables propriétés. L'ancienne école de Cos employait des remèdes simples; elle ne se servait point de ces mélanges qui surchargent nos dispensaires; elle ne mêlait point dans les mêmes décoctions une douzaine de plantes qui ne peuvent que les rendre épaisses, visqueuses et dégoûtantes. (FOURCROY.)

On dit que la pratique de la médecine est rebutante; je dis plus, elle n'est pas, sous certains rapports, celle d'un homme raisonnable, quand on en puise les principes dans la plupart de nos matières médicales. (BICHAT.)

La saignée jusqu'au blanc est le *knout* de la thérapeutique : elle met ceux qu'elle n'a pas tués dans l'impossibilité de présenter des symptômes pendant quelque temps; mais, tout comme les Russes ainsi fustigés

retombent souvent dans la faute qui leur avait mérité cette punition, de même l'affection qui avait donné lieu à la saignée reproduit les mêmes symptômes dès que le système a assez de force pour les former. Ne vous semble-t-il pas que ces correcteurs et ces thérapeutiques sont de la même force? (Lordat.)

La science s'infecte de fausses doctrines et de préjugés, et le pire est que les discussions nécessaires pour les signaler ne tournent malheureusement que trop à son détriment. Ainsi la critique, qui dans toutes les sciences en épure ou en fortifie l'esprit, ne fait le plus souvent, en médecine, que faire jeter des racines plus profondes à l'entêtement et à l'erreur. (Dr Baumes.)

Les doctrines médicales généralement adoptées, de nos jours, dans les écoles d'Europe, sont un mélange de toutes celles qui ont régné depuis le berceau de la médecine, mais un mélange tellement confus, qu'il est extrêmement difficile d'en découvrir tous les éléments et d'assigner la part que chacun d'eux peut avoir dans la théorie et la pratique de notre art. (Broussais.)

1. Aucune science humaine n'a été et n'est encore infectée de plus de préjugés que la matière médicale: chaque dénomination de classes de médicaments, chaque formule même est pour ainsi dire une erreur. Un formulaire qui a paru récemment nous apprend à faire des potions *incisives* des looks *verts*, des élixirs de *longue vie*, des hydragogues, des emménagogues, des résolutifs, des détersifs, des digestifs, etc. Un autre nous offre des apozèmes antiscorbutiques, laxatifs, sudorifiques, un baume acoustique, anti-arthritique, etc. Est-il possible de n'être pas rebuté par ces dégoûtantes absurdités? Nous pensons que ces sottises surannées peuvent être renvoyées au XV[e] siècle.

2. Lorsqu'il vous est si difficile d'apprécier l'effet d'une seule substance ou d'une seule circonstance sur l'organisme, comment pouvez-vous penser, agir avec certitude, lorsque vous en prescrivez un grand nombre, et surtout si vous les employez simultanément? (Dr Rostan.)

En multipliant la série d'années écoulées depuis la 1[re] ou 80[e] olympiade jusqu'à nos jours, par celle des existences médicales qui se sont succédées depuis Hippocrate jusqu'à nous, l'on obtient un total de plusieurs milliers d'années. Or, ces milliers d'années d'études, d'essais, de discussions, qu'ont-elles rapporté à la médecine? une vérité au plus par mille erreurs. Temps perdu à rêver de présomptueux et d'insensés systèmes; temps perdu à les propager; temps perdu à les croire et à les éprouver; temps perdu à les combattre; temps perdu à les ressusciter sous un autre nom: oh que de temps perdu! (Dr Munaret.)

J'ai vu souvent que les médecins qui mettaient en usage la médecine la plus active étaient ceux dont la feuille des morts était la plus garnie à la fin du mois. Si l'exercice de notre art offre des chances si peu favorables entre les mains des praticiens les plus instruits et les plus consommés, que nous présentera-t-il si nous descendons dans la pratique des médecins pris en masse? (Dr Libert.)

Oui, en vérité, depuis deux mille ans nous avons été dans l'erreur; pendant deux mille ans nous avons méconnu les lois de la nature dans le véritable art de guérir. (Dr Jahr.)

Tout ce qu'on appelle pratique, en général, est dans le fond un mélange informe des restes surannés de tous les systèmes, de faits souvent mal vus et mal observés, de routines transmises par nos pères: *Omnium theoriarum systematumque ac sectarum [illegible] est.* Cependant, il faut dire la vérité, si une semblable pratique ne fait souvent aucun bien réel, elle soulage au moins les malades par la magie de l'espérance. (Dr Fodéré.)

Vous faites grand bruit aujourd'hui de votre éclectisme, mais vous savez bien que, n'ayant rien d'une science, l'éclectisme est un refuge d'attente pour les hommes sages de toutes les époques, un asile essentiellement provisoire et dont vous devez tous ardemment désirer de sortir, par l'avénement d'une vraie médecine, d'une science solide et sûre. (Dr Dessaix.)

L'Académie de médecine compte dans son sein des empiriques, des éclectiques et des dogmatiques à systèmes opposés, à nuances très-variées. La logique des uns ne saurait être celle des autres. Ce qui est absurde aux yeux de l'un est une vérité pour l'autre. C'est le spectacle de l'anarchie scientifique la plus déplorable et la plus malheureuse. (Dr Léon Simon.)

N'est-il pas plus que déplorable que l'art de guérir ne devienne que celui de disséquer des cadavres? La médecine a-t-elle donc cédé la place à l'anatomie pathologique, et les hôpitaux sont-ils changés en salles de repos? (Dr Peschier.)

Quoi qu'on fasse, la médecine, pendant longtemps encore, sera une science d'expérience journalière au moins autant qu'une science de déduction journalière. Les faits les mieux connus, dont elle se compose, présentent trop d'éléments ignorés, variables et compliqués dans leur nature, pour qu'il nous soit permis de procéder, comme en physique, en partant de lois nécessaires et démontrées pour arriver à des conséquences forcées. (Dr Donné.)

J'en appelle à tous les hommes valides comme à tous ceux qui ont le malheur de ne point l'être, et je leur demande si en suivant les conseils et les ordonnances des médecins, ils ont trouvé autre chose que déception et souffrance? Et pourtant ceux-ci leur faisaient épuiser tous les trésors de la pharmacopée, tandis que ceux-là leur disaient d'abandonner l'usage des médicaments, d'avoir patience et de placer une entière confiance dans les ressources de la nature et la force de leur constitution, pour obtenir la guérison qu'ils désiraient si vivement. Quelles preuves plus évidentes

ourrait-on donner que cette science n'a as de principe fixe, point de système arêté! (Dr Morizon.)

Si la saignée énerve les forces de la nature t lui rend plus difficiles les efforts saluires indispensables à la guérison de la aladie, les doses énormes des médicaments t les recettes composées, outre qu'elles puisent ces mêmes forces, compliquent ncore la maladie des symptômes propres ux différentes substances dont elles sont omposées, et produisent de véritables empoisonnements. (Dr Croserio.)

Consultez vingt médecins, n'aurez-vous s vingt avis différents? ne faut-il pas qu'il en ait au moins dix-neuf d'erronés; car il 'est pas un seul de ces médecins qui n'acuse son confrère d'ignorance. C'est à qui emportera sur ses rivaux : *Invidia medicorum pessima*. Dans ces vingt médecins, vous rez le type de la foule des autres.

(Dr Audin-Rouvière.)

Médecine, pauvre science!
Médecins, pauvres savants!
Malades, pauvres victimes!

(Dr Frappart.)

Voy. Aphorismes d'Hippocrate, Art d'éviter, Préceptes de l'École de Salerne.

MÉDIOCRITÉ. La médiocrité, dit M. de Méclet, est le vêtement de tous les jours, on est jamais mieux que dans cet habit. On n'a s à se montrer en scène, à se préoccuper de ce qu'on dira ou de ce qu'on ne dira pas : on vit, on ne quitte pas la terre, c'est le ancher le plus solide. La médiocrité a onc son beau côté. Restons médiocres, vions dans cette ombre douce qui abrite la ie, nous n'en serons que plus heureux.

MÉDISANCE. Il n'est difficile ni de louer, i de blâmer : c'est un art familier aux méants. L'intérêt leur inspire l'éloge ; la méisance est leur plaisir. L'homme de bien oit lui seul garder en tout des mesures ; est toujours ami de la modération.

(Théognis.)

1. Il est plus aisé de prévenir la médisance que d'y remédier.

2. La sottise est la nourriture de la médisance.

3. Il est glorieux d'être censuré de ceux qui médisent de tous les gens de bien.

(Balthasard Gracian.)

Il y a un art de médire : ceux qui l'ignorent se diffament eux-mêmes, en voulant iffamer les personnes qu'ils haïssent.

(Pérez.)

1. Une trop grande sensibilité à la médisance entretient la malignité du monde qui e cherche que cela.

2. On est d'ordinaire plus médisant par anité que par malice.

(La Rochefoucauld.)

1. La médisance est le vice des petits sprits, des gens oisifs et stériles en bonnes hoses. C'est une bassesse d'âme qui est oujours la marque d'un cœur lâche et d'un sprit mal tourné.

2. Si nous voulons savoir ce qu'on dit e nous en notre absence, il n'y a qu'à écouter ce qu'on dit des autres devant nous : il n'y a pas d'apparence qu'on ait plus d'égard à notre sujet qu'à celui des autres.

(De Vernage.)

MÉDISANCE (*Prov.*). Pour exprimer que celui qui parle beaucoup contre autrui, doit s'attendre à ce qu'on ne l'épargne point à son tour, on emploie ce proverbe : *Qui dira ce qu'il voudra, ouïra ce qui ne lui plaira.* C'est une imitation de ces mots de Térence : *Qui quæ vult dicit, quæ non vult audit.*

MÉDITATION. La méditation est une sorte de prière naturelle que le ciel récompense toujours par la découverte de quelque vérité. (X.)

MÉDITATIONS. 1. On ne jouit de la vie que par parties ; chaque instant en termine l'étendue ; quand il existe, le passé n'est plus, et l'instant qui le suit n'est pas encore. De cette sorte, nous mourrons sans avoir jamais pu jouir que d'un seul instant.

2. Après la mort, il ne reste aucun regret à la vie. La plus triste des morts est celle de la jeunesse qu'on est longtemps à regretter.

3. Les gens les plus attachés à la vie, sont presque toujours ceux qui savent le moins en jouir.

4. La vie se passe à courir des plaisirs à l'ennui, et à retourner de l'ennui à des plaisirs qui le ramènent sans cesse.

5. La plupart des hommes ne vivent pas, mais ils espèrent de vivre, et la vie se passe à former des projets pour la bien passer.

6. Comment aimer une vie qui mène à tout instant à la mort par des chemins toujours semés d'épines?

7. La vie s'use autant et souvent plus dans les plaisirs que dans les peines.

8. On compte la durée de la vie, par le nombre des années qu'on a vécu, on devrait n'en compter la durée que par l'usage qu'on en a fait. Tel meurt à cent ans qui n'a point commencé à vivre.

9. Chacun est content de son esprit et de son cœur. Le plus petit homme même se plaît dans sa taille jusqu'à en tirer quelquefois de la vanité, il n'ambitionne rien au delà de la forme et de la proportion qui lui sont commune avec le reste des hommes. Eh! pourquoi ne nous suffisent-ils pas également, ce rang où la Providence nous a placés, cette fortune qu'elle nous a départie, tous les biens extérieurs qui nous sont échus en partage?

10. L'amour qui nous porte si puissamment à tout ce qui peut relever la dignité de notre nature, ne fait d'ordinaire que de faibles impressions sur des hommes nés dans l'abondance de tous les biens, et qui n'ayant point de vœux à faire, n'attendent du reste des hommes que de la soumission et du respect.

11. Il règne un sentiment commun parmi les hommes, de tous les sentiments le plus injuste et le plus faux. Il n'en est point qui ne croie se connaître, et qui ne s'imagine que les autres ne se connaissent point.

12. La sagesse prospère où périt la sottise;
Tous les êtres, des dieux ont reçu certain don :
Les animaux l'instinct, les hommes la raison;
Qui cultive l'esprit d'une ardeur empressée,
Animal par les sens, est dieu par la pensée.

13. Je n'ai qu'à me consulter moi-même pour savoir que le plus sage d'entre les hommes est celui qui a le moins de vices, le plus parfait, celui qui a le moins de défauts.

14. Il est plus nécessaire d'étudier les hommes que les livres, et la connaissance qu'on acquiert par cette étude, inspire une méfiance, que j'estime presque une vertu.

15. Si l'on nous parlait d'un monde aussi grand, aussi beau que le nôtre, et qui cependant ne pût suffire aux besoins d'un insecte qui s'y traîne, et qui ne peut y vivre que quelques jours; que dirions-nous de ce reptile, et ne serions-nous pas surpris qu'on l'appelât homme, et que c'en fût un en effet?

16. Un homme qui pourrait plaire à tout le monde, entend bien mal ses intérêts, lorsqu'il ne veut plaire qu'à lui.

17. A entendre parler tout le monde, il semble qu'on ne voit partout que des honnêtes gens. C'est un titre dont on est jaloux, chacun le prend et s'en décore, et l'on dirait que c'est le nom de baptême ou de famille de chaque individu. Il n'y a personne qui ne cherche à se faire illusion là-dessus, et qui ne se croie honnête homme, ou du moins qui ne tâche de persuader aux autres qu'il l'est; on ne fait point attention qu'on n'est jamais si ridicule par ce qu'on est, que par ce qu'on affecte d'être.

18. Le véritable honnête homme est aisé à discerner : son ingénuité pouvant gagner à être connue, il ne cherche point à l'être. Il en est de lui comme d'un grand fleuve qui ne fait point de bruit, et dont on peut sonder le fond à toute heure : il se découvre lui-même.

19. Les plus grands hommes ont des défauts mêlés avec leurs vertus : il y a pour eux un jour favorable comme pour les tableaux.

20. Qu'est-ce pour les héros que cet espace de temps qu'on nomme vie? Il n'est pour eux qu'un point d'une si petite étendue, qu'il ne peut suffire à leurs vastes desseins: il faut qu'ils prennent sur les temps à venir, et qu'ils y vivent en quelque sorte pour y perpétuer leur génie, et pour instruire ceux qui peuvent étendre ou perfectionner leurs utiles projets.

21. Il est des héros de plus d'une sorte, et celui qui fait sa principale étude de rendre les hommes bons et heureux, n'a rien à céder au héros qui ne cherche à s'illustrer que par ses triomphes.

22. Un héros n'est fait que pour subjuguer et détruire; un roi ne doit s'étudier qu'à rendre ses sujets bons et heureux. Il faut nécessairement des ennemis à l'un pour se faire un nom : l'autre n'a besoin pour sa gloire que d'être aimé de ses peuples : un roi peut aisément devenir grand homme; un héros ne l'est pas toujours.

23. On ne comprend bien le mérite des grands hommes, que lorsqu'on est soi-même fait pour l'être : le génie ne parle qu'au génie.

24. Il ne convient pas à tout le monde d'être modeste, il n'appartient qu'aux grands hommes de l'être.

25. Plusieurs guerriers ont eu des succès et ils n'avaient pourtant guère plus de mérite que les oies qui sauvèrent le Capitole.

26. La plupart des héros ne sont que des fléaux brillants qui désolent la terre.

27. Le vrai courage du héros, c'est d'oublier le rang où il est parvenu par son courage.

28. Un des écueils contre lequel la vertu des héros s'est souvent brisée est ce suprême degré de puissance et de gloire, qui réveille dans presque tous les cœurs celle de nos passions, la moins conforme à la raison, et la plus difficile à vaincre. Je parle de l'orgueil, dont ne sont pas toujours exempts ceux qui le combattent, peut-être ceux même qui se flattent de l'avoir surmonté.

29. Que sont les grands aux yeux de la raison la moins sévère? Ils ne diffèrent des autres hommes que par la base qui les élève, et cette base ne tenant point à leur être, elle ne les rend ni plus sages ni plus heureux. Que serait-ce si l'on les considérait par rapport à l'immense étendue de l'univers, à tout le genre humain, dont ils sont une petite partie, n'est lui-même que comme s'il n'était point?

30. C'est la mort qui met le sceau à la réputation des héros, et qui la rend comme un monument d'airain, que l'envie ni le temps ne peuvent plus détruire.

31. Le nom de grand n'est dû qu'aux caractères héroïques et vertueux.

32. On critique en vain les grands hommes : leur célébrité se charge du soin de les venger.

33. Rien n'est si flatteur pour une belle âme, et rien n'est plus aisé aux personnes élevées en dignité, qu'une politesse sans fausseté, qu'une prévenance sans bassesse. L'arrogance leur est encore moins pardonnable qu'à des particuliers, qui s'en font une ressource et une espèce de dédommagement à leur médiocrité.

34. Toujours humilié sous la main de Dieu, seul dispensateur des grandeurs et des puissances, abaissez-vous d'autant plus devant lui que vous êtes plus élevé au-dessus du reste des hommes.

35. Ai-je rien en moi qui marque plus la dignité de mon être que la liberté, ce don inestimable dont l'Auteur de la nature a fait présent à l'humanité?

36. Quel sujet de vanité pouvez-vous tirer d'un simple ornement qui n'ajoute rien au mérite, et ne peut servir qu'à mieux déceler les défauts ou les vices qu'il expose nécessairement dans un plus grand jour?

37. Ne pourrait-on pas comparer les dign

·s à ces mausolées chargés des titres les lus pompeux, et au-dessous desquels on e trouve que corruption et pourriture?

38. Il est ordinaire que ceux qui doivent ıut à la fortune, la sentant disproportionnée leur mérite, ressemblent à des bêtes richeıent harnachées, que le poids accable et ui ne jouissent pas du plaisir d'une décoıtion qui ne leur est point due. Il est des ·is secrets de la nature, qui se sent et se ›vine lors même qu'elle veut s'ignorer le ıus.

39. La folie de tous les peuples est d'illıstrer la noblesse de leurs lois, de leur region, par l'antiquité de leur origine.

40. Je voudrais qu'il y eût moins de disnce entre le peuple et les grands : le peule ne croirait pas les grands plus grands u'ils ne sont, et il les craindrait moins; et s grands ne s'imagineraient pas le peuple lus petit et plus misérable qu'il ne l'est, et s le craindraient davantage.

41. Dans le petit nombre de gens qui penent, la plupart tournent toute la sagacité de ur esprit du côté de l'intérêt et de l'ambion : peu combinent des idées abstraites, encore moins réfléchissent profondément ır des matières importantes; et le peuple, plus respectable, la plus nombreuse et la lus infortunée partie de la société, suit les npressions qu'on lui donne.

42. Le grand nombre des hommes, distrait ır la variété infinie des objets, regarde sa flexion comme la lanterne magique de ce ıonde : il s'aperçoit aussi peu des changeıents successifs qui se font dans les usages, ue l'on passe légèrement, dans une grande ille, sur ces ravages que la mort y fait jourellement, pourvu qu'elle y épargne le petit ›rcle de personnes avec lesquelles on est le lus lié. Cependant, après une courte abence, on trouve à son retour d'autres habiınts et des modes nouvelles.

43. Nous devons autant estimer le mérite 'un artisan, quelque bas, quelque humiliant u'il paraisse, que l'artisan fait cas des avanıges que nous pouvons lui procurer. Sans e secours réciproque, tout tombe dans un tat, et l'on n'y voit ni sagacité, ni invenion, ni commerce, ni aucun des secours écessaires, ou pour l'ornement ou pour les esoins de la vie.

44. Tout citoyen que la patrie a nourri et levé est obligé de travailler à sa conservaion : il ne peut être heureux si elle ne l'est vec lui, et c'est en quelque sorte conspirer perte de sa nation et la sienne propre que e lui refuser les secours dont elle a besoin our se garantir de tout malheur.

45. Le peuple veut juger, le docte croit connaître, aisonner sans raison, c'est le fond de notre être.

46. Le peuple est toujours attentif à saisir faible d'une grande réputation.

47. L'âme ne peut vivre si elle n'est contiıuellement agitée; il lui faut d'autres âmes ui l'ébranlent, l'agitent, l'amusent, la dissiıent. Elle se plaît alors à sortir d'elle-même :

Amat spatiis obstantia rumpere claustra.

u lieu que seule, vis-à-vis de ses propres idées, elle s'attriste, elle se relâche, elle s'obscurcit, elle ne sait point si elle ne rêve pas plus qu'elle ne pense.

48. En tout temps les hommes ont eu les mêmes passions, les mêmes désirs, les sentiments à peu près semblables; mais nos ancêtres, moins vifs, moins légers, moins bizarres, moins avides de changement et de nouveauté, plus modérés et plus simples, ne raffinaient point comme nous sur les plaisirs, rougissaient de leurs faiblesses, ne faisaient pas trophée de leurs désordres; ils respectaient les droits de la nature, les règles de la bienséance, les lois de l'honneur; ils ne soumettaient point, comme nous, les maximes de la religion aux frivoles lueurs d'une raison corrompue par la volupté; ils ne prenaient pas un effronté pyrrhonisme pour de l'esprit, les grâces de la mode et du caprice pour du mérite, et une politesse apprêtée pour l'unique devoir de la société.

49. Qui dit passion dit un désir violent qui ne se rassasie jamais, un feu qui ne s'éteint point et qui s'allume toujours de plus en plus; c'est le transport d'une imagination déréglée, à laquelle on ne peut assigner ni bornes ni limites. S'il y a une égale impossibilité à contenter ou à détruire les passions, du moins devons-nous régler leur marche et les diriger vers les objets vertueux. Elles sont à nos cœurs ce que les vents sont à la mer : elles y excitent souvent des tempêtes; ils y causent des naufrages, mais ils y sont nécessaires; et s'ils la rendent dangereuse, c'est au pilote à savoir manœuvrer.

50. On dit qu'il n'est pas donné à l'homme de surmonter les passions qu'il tient de la nature. Mais ne devrait-on pas dire plutôt qu'il lui est impossible de les satisfaire?

51. Il y a des hommes qui ont plus de passions, d'autres qui en ont moins. Et lesquels pense-t-on les plus heureux? A mon avis, ce sont ceux qui en ont le plus.

52. Plus les passions sont violentes et impétueuses, moins elles comportent de dangers, moins elles sont difficiles à vaincre Plus leur mouvement est rapide, moins il est durable.

53. Les passions mêmes les plus opposées croissent et subsistent sur un même terrain. Il n'en est point qui ne puissent servir à la passion dominante : l'ambitieux devient avare pour se ménager les moyens de parvenir; l'avare donne quelquefois dans la prodigalité, et le prodigue se laisse souvent déshonorer par une sordide avarice.

54. La moindre passion dénature les vertus, et l'on n'examine d'ordinaire le principe de ses devoirs que pour s'en affranchir ou pour se justifier de les avoir violés.

55. Donnez-moi un homme exempt de passions et de préjugés, il trouvera dans le fond de son cœur la justification de la morale que le déiste condamne.

56. Les objets après lesquels nous courons le plus follement n'ont que les charmes que nous leur prêtons; ces charmes sont notre ouvrage : nous embellissons ou nous enlai-

dissons les choses à notre gré, et nous sommes assez peu sensés pour adorer ou pour rechercher les apparences vaines dont il nous plaît de les revêtir.

57. Où vit-on jamais des hommes sans défauts, sans désirs, sans passions ?

58. Les passions ne sont point en nous par droit de conquête, elles y sont par droit d'héritage ; c'est la nature qui les donne, et la nature ne fait rien en vain.

59. Nous avons su rendre les éléments esclaves de notre adresse ; et nous ne savons point maîtriser nos passions.

60. On ne saurait guérir d'une grande passion, qu'on ne se trouve longtemps malheureux et heureux tout ensemble,

61. Il y a dans le monde un plaisir plus sensible et plus délicat que celui de satisfaire ses passions, c'est celui de les vaincre.

62. Il n'est pas possible à l'homme de vivre sans passions, elles sont de son être, et y tiennent plus intimement que les vertus.

63. Un homme sans passions ne serait tout au plus qu'un automate ; encore un automate a-t-il en lui des ressorts qui le font mouvoir.

64. Pour devenir vertueux, sachons ce que c'est que la vertu. La vertu ne se soumet que par bienséance aux maximes du monde ; elle n'affecte point de les contredire, et travaille néanmoins à les redresser : elle s'accommode aux devoirs de son état, et sait les remplir avec exactitude : aucune considération, aucun respect humain ne peut l'ébranler : elle concilie sagement l'exacte probité avec les égards de la politesse : elle n'a ni l'enflure, ni l'appareil d'une orgueilleuse philosophie, et sa marche noble et tranquille décèle l'innocence et la pureté : elle possède cet art si difficile d'unir les intérêts temporels et les spirituels : elle devient tous les jours plus estimable, en évitant habilement les écueils dangereux qu'elle rencontre presque à chaque pas ; et sait même en tirer son plus grand mérite : elle n'exclut pas une honnête ambition, mais elle empêche de la pousser trop loin, ou de s'enorgueillir du degré d'élévation auquel elle est parvenue : elle veut qu'on se montre bien plus supérieur en mérite qu'en dignités : qu'on ne fasse jamais sentir la distance où l'on s'est mis d'avec le reste des hommes ; qu'on abrége ce chemin par bonté, ou en élevant ses inférieurs jusqu'à soi, ou en descendant jusqu'à eux dans les occasions où l'on peut leur être nécessaire. La vertu ne vous empêche pas d'amasser du bien, mais elle vous en montre le véritable usage : dans la médiocrité, elle peut rendre riche, tandis que l'opulence appauvrit le prodigue, et que l'avare devient réellement pauvre dans l'abondance. Elle épure les plaisirs et n'en permet jamais l'abus. Il ne faut ni crédit ni protection pour acquérir la vertu, point de richesses pour l'acheter, de gloire pour la mettre en crédit, de secours, ni de prétendus amis pour la pratiquer. Il n'y a ni peines ni risques à la chercher, on la trouve aisément, chacun en a le principe en soi : elle réprime les désirs du cœur, calme les inquiétudes de l'esprit, arrête l'explosion du salpêtre enflammé des passions qui pétillent dans nos veines, fait apercevoir, sentir, éviter les folies, apprend à être modeste dans la prospérité, et soutient contre l'adversité et les travers. Sans ce guide qui peut seul diriger sûrement nos démarches, on s'égare en cherchant en vain un bonheur toujours incertain, ou de peu de durée. La seule vertu suffira pour forcer le monde à vous estimer, l'envie à se taire, et la fortune à vous être favorable malgré ses caprices.

65. Tout est extrême où l'ordre n'est pas. C'est ainsi que les vertus dégénèrent en vices ; la valeur outrée en témérité, une magnificence excessive en prodigalité, une justice trop vétilleuse en cruauté, la clémence en faiblesse, la candeur en simplicité, la prudence en fourberie, l'amour de la gloire en orgueil, la piété même en superstition. L'homme le plus parfait cesse de l'être dès qu'il ne l'est point avec sagesse et raison.

66. Malgré la corruption du siècle, nous voyons que l'on fuit, que l'on abhorre l'ignominie ; et que le désir de l'éviter est si vif, que c'est un puissant moyen pour corriger bien des défauts ; le même penchant qui nous entraîne au vice, nous porte à nous distinguer par la vertu.

67. On s'est à présent corrigé des grandes vertus, autant pour le moins que des grands vices, et l'on ne veut plus dans le commerce du grand monde que des agréments faciles, des riens fastueux, des chimères agréables, des pompons ornés de fard et de carmin.

68. Ce n'est pas le mal que je vois souffrir qui excite ma compassion, c'est la sensibilité de celui qui le souffre.

69. Sans la raison qui nous éclaire et nous dirige, confondus avec les bêtes, gouvernés par l'instinct, ne deviendrions-nous pas bientôt aussi semblables à elles par nos actions, que nous le sommes déjà par nos besoins ?

70. Nous avons la même disposition pour le bien et pour le mal, une égale liberté de choisir l'un et l'autre. La raison seule, mûrie par l'âge, aidée de l'éducation, et surtout éclairée par la religion, développe en nous ces penchants opposés, et nous en marque les différences.

71. D'un côté, ma raison autorise en moi ce que la religion condamne ; de l'autre, la religion m'offre des lumières, dont ma raison ne veut pas profiter, l'une ne cesse de m'éclairer, et je refuse de la suivre ; l'autre me séduit et m'égare, et je ne crains pas de m'y livrer.

72. La raison peut nous dérober au monde dans les cercles mêmes les plus brillants, et l'imagination nous y rend, malgré nous, dans les retraites les plus sombres.

73. La raison nous montre nos devoirs.

celui qui nous les fait aimer est plus puissant que la raison même.

74. Quand on n'écoute plus la raison, de quoi n'est-on pas capable?

75. Il y a des gens à qui l'envie de passer pour raisonnables ne sert qu'à donner un ridicule de plus.

76. De la seule raison plus ou moins lumineuse vient l'innocence ou le dérèglement, la bonne ou mauvaise conduite des hommes.

77. La raison ne s'oppose à aucun plaisir honnête et compatible avec la tempérance, à aucun goût conforme à la justice, à aucune affection que la probité permet et que l'honneur et la bienséance avouent.

78. La raison a besoin de l'expérience, mais l'expérience est inutile sans la raison.

79. La raison qui fait échouer tous les vastes projets des ambitieux, est, à ce qu'il paraît, qu'en politique comme en mécanique, les machines simples ont un avantage extrême sur celles qui sont trop composées : plus les ressorts qui concourent à un même mouvement sont compliqués, et moins ils sont d'usage.

80. Votre intérêt est de démêler dans la foule les restes précieux de l'innocence des premiers temps, votre devoir de vous les attacher, votre bonheur de mériter leur estime : elle nous sera d'autant plus glorieuse qu'elle ne peut être qu'une estime de sentiment et de conviction ; et vous la distinguerez aisément de toute autre, parce qu'elle sera toujours sans faste et sans apprêt. Elle se laissera voir et ne se montrera pas, ou ne se montrera du moins qu'avec cet embarras qui dit si éloquemment ce qu'on s'efforce de taire. Interrogez dans le besoin ces hommes vertueux et les encouragez à vous répondre : au lieu de louanges ils vous donneront des conseils.

81. Nous devons à ceux dont nous recherchons l'estime, ce qui contribue le plus à notre perfection : il est certain que ce désir excite jusqu'aux moindres talents, et qu'il enrichit la société de toutes les espèces de mérites qui auraient été perdus pour elle, soit qu'une lâche paresse les eût enfouis, soit qu'une orgueilleuse timidité n'eût osé les produire, soit qu'une ridicule modestie les eût fait avorter.

82. Un moyen infaillible de gagner les cœurs, c'est de leur marquer encore plus d'estime que d'amitié. Celle-ci peut faire des ingrats, celle-là n'en fit jamais. On peut se méfier de l'amitié. On croit toujours l'estime sincère, lors même qu'elle ne l'est pas. Sévère à votre égard, usez d'indulgence envers tout le monde, louez les vertus, excusez les faiblesses, feignez d'ignorer la plupart des défauts, embellissez, pour ainsi dire, tout ce qui vous environne. Une prévention flatteuse peut faire naître autour de vous plus de vertus qu'une indiscrète sévérité n'eût corrigé de vices.

83. C'est nous aimer véritablement que aimer les hommes, les seuls appréciateurs de nos talents et de nos vertus, les seuls dont les suffrages récompensent et soutiennent le mérite, les seuls auteurs du bonheur qui nous flatte davantage et que nous ambitionnons le plus. Que seraient-ce que nos qualités les plus estimables, s'il n'était personne qui daignât les estimer? Elles perdraient tout leur prix ; tout le mérite serait bientôt anéanti.

84. Ce n'est que par les qualités qui sont réellement à nous que nous pouvons espérer les honneurs qui nous flattent ; encore faut-il qu'elles nous y élèvent presque sans nous, que la force, l'oppression, l'injustice ne concourent point à nous les donner, et que nous croyons presque n'en être pas dignes.

85. C'est par l'estime des autres que nous nous estimons, et le bonheur que nous ne pouvons trouver en nous-mêmes, nous ne l'attendons que des hommes avec qui nous vivons.

86. L'estime est plus flatteuse que l'amitié et que l'amour même ; elle captive mieux les cœurs et fait moins d'ingrats.

87. Bien des gens seraient plus estimés s'ils étaient moins prodigues de leur mérite. On devrait n'en dépenser qu'à mesure, et qu'autant qu'on en a besoin.

88. L'envie de plaire n'est louable qu'autant qu'on cherche en même temps à se faire estimer.

89. On se trompe d'ordinaire en estimant trop les hommes, rarement en les estimant trop peu.

90. Trouve-t-on aisément de vrais amis, dans un siècle surtout où l'éducation porte plus sur les manières que sur les mœurs ; où la prudence n'est que ruse ; où les grâces accréditent les vices ; où les passions colorent tous les objets ; où l'on ne trouve que des hommes bas et rampants dès qu'ils désirent, fiers dès qu'ils espèrent, ingrats dès qu'ils obtiennent ; des hommes, enfin, qui n'ont rien de commun entre eux que l'intérêt qui les anime?

91. Une des plus grandes dispositions à être ami de tous les hommes, c'est de se vaincre au point de n'en jamais haïr aucun. De toutes les passions la plus funeste c'est la haine : elle dévore le cœur qui la conçoit, et lui fait incomparablement plus de mal qu'à celui qu'elle attaque. Eh! pourquoi se prendre d'aversion pour un homme? Si l'on ne peut ni l'aimer, ni l'estimer, qu'on le regarde avec indifférence. Mettons toujours le vice au rang des malheurs, et que la pitié tienne dans notre cœur la place de l'indignation qu'il mérite.

92. On s'aime sans se connaître ; quelques traits de mérite nous frappent, notre prévention les embellit, nous nous plaisons à parer cette idole, nous adorons l'ouvrage de notre imagination ; mais peu à peu l'éclat de cet objet, qui n'est dû qu'à nous seuls, se dissipe ; nous cessons d'admirer, et l'amitié s'envole avec le fantôme qu'elle s'était formé.

93. L'amitié particulière qui subsiste entre deux cœurs également épris l'un de l'autre

est le plus grand charme de la vie, le lien le plus naturel et le plus pressant d'une belle âme, la marque la plus sensible d'un cœur bien fait, le germe le plus fécond de la plupart des vertus qui nous rendent utiles les uns aux autres. L'amitié générale est toujours équivoque ; elle s'offre presque sans attention, on l'accepte sans reconnaissance, et elle n'a rien de cette intimité qui, dans deux corps, ne laisse subsister qu'une seule âme.

94. Des gens d'une grande réputation s'unissent par une estime réciproque ; chacun d'eux aime à se voir dans l'autre, comme dans un miroir qui le représente fidèlement ; mais, à force de se contempler, on se reconnaît au plus ou moins de ressemblance ; l'amour-propre souffre ou s'enorgueillit, et détruit une amitié dont on ne peut tirer tous les jours un nouveau sujet de gloire.

95. S'il importe aux princes mêmes de se faire aimer de leurs sujets, il est encore plus indispensable au commun des hommes de se ménager l'estime et l'amitié de leurs semblables. En effet, il n'est rien de plus propre à les rendre heureux, de plus capable d'entretenir l'ordre et la paix dans le monde, et de faire comme une seule famille de tous les citoyens d'un Etat.

96. Il y a une amitié passionnée qui n'est autre chose que l'amour. Celle-ci serait peut-être la plus agréable de toutes, si, en cessant d'être amoureux, on ne cessait point d'être ami.

97. Les amitiés que l'intérêt a formées se détendent comme un ressort au moindre avantage ; a-t-on obtenu ce qu'on espère, on cesse d'être ami, ou l'on ne l'est qu'autant de temps que notre avidité et notre propre satisfaction nous permettent de l'être.

98. Il est peu d'amis qui ne souffrent un conseil ; il n'en est point qui ne rejettent la censure.

99. On devrait s'estimer aussi heureux en la personne d'un ami, que si on l'était soi-même.

100. Un homme en place n'a plus d'amis dès qu'il perd son poste. Ce n'était donc pas lui, mais sa place qui avait des amis.

101. Dans ce siècle de fer, dans ces temps corrompus,
Il n'est plus par malheur d'Achate, de Nisus ;
L'homme plein de bonté passe pour imbécile
Et l'amitié s'exprime en style de Zoïle.

102. Il faut un peu d'artifice pour se faire aimer. L'amitié seule n'inspire pas toujours l'amitié.

103. Plus l'amitié approche de l'amour, plus elle est parfaite.

104. Les nœuds de l'amitié sont à présent si déliés, qu'ils se rompent d'eux-mêmes ; ils ne font que rapprocher les cœurs sans les unir.

105. Par la même raison que les ombres sont nécessaires dans un tableau, la modestie doit toujours accompagner le mérite ; elle lui donne plus de force et de relief.

106. La modestie est également utile à l'homme qui a du mérite et à celui qui n'en a pas. Dans l'un elle le prouve, dans l'autre elle en cache le défaut.

107. La vraie modestie doit nous faire ignorer nos talents, et en même temps s'ignorer elle-même.

108. La vanité est moins insupportable que la modestie affectée.

109. La fausse modestie se décèle elle-même, en laissant trop flotter la gaze qui doit couvrir les vertus.

110. La modestie est toujours inséparable du vrai mérite.

111. La valeur ne peut rien sans la force, et si la lâcheté n'emportait pas nécessairement le déshonneur, on pourrait dire qu'elle n'a point de suites plus fâcheuses qu'un courage qui s'abandonne sans prudence à toute la fougue de son emportement.

112. Parce qu'un souverain aura du courage, devra-t-il ne mesurer son pouvoir que par la force et le succès de ses armes ? Ce courage, sur lequel il fonderait ses droits, est une passion plutôt qu'une vertu, ou du moins une qualité si commune dans les armées et jusque dans les bois parmi les animaux, qu'un prince peut bien, sans intéresser son honneur, n'en point faire usage.

113. Tel est le malheur des cœurs bas que tout épouvante, c'est qu'on ne peut calmer en eux une émotion de crainte que par le sentiment plus vif d'une autre crainte qui achève de les alarmer.

114. La peur ne prend conseil que d'elle-même : elle ne se propose ordinairement d'autre ressource que la fuite, qui, loin de la détruire, ne sert qu'à l'augmenter.

115. N'est-ce point une espèce de courage de n'en point faire paraître où il est inutile et souvent dangereux d'en montrer ?

116. Ceux-là seuls doivent craindre de se rappeler leurs disgrâces, qui, ne pouvant les soutenir avec courage, n'ont fait que les augmenter par leur lâcheté.

117. Souvent les revers ôtent le courage ; plus souvent la prudence s'éclipse avec les succès.

118. Supposer le courage dans un lâche, c'est lui en donner en effet.

119. La véritable valeur brave le péril sans négliger les ressources.

120. Le courage que l'émulation inspire pour entreprendre, fait bientôt trouver les moyens de réussir.

121. La valeur me paraît la seule vertu qu'il ne soit pas possible de contrefaire.

122. Je ne connais de véritable valeur que cette fermeté tranquille, qui cherche les dangers par devoir et qui les brave sans emportement.

123. Dans les premiers bouillons de la jeunesse, lorsqu'on ne suit que la vivacité de l'imagination, qui n'est pas réglée par l'expérience, on sacrifie tout aux actions brillantes et aux choses singulières qui ont de l'éclat. A vingt ans Boileau estimait Voiture, à trente il lui préférait Horace.

124. Personne n'est téméraire, quand il n'est vu de personne.

125. On a cru anciennement qu'il fallait des distinctions parmi les hommes : au lieu d'y mettre celle des vertus, on y a mis celle de la noblesse : c'était la plus aisée : la naissance la donne, et elle ne coûte rien à acquérir.

126. La noblesse est une gloire déjà acquise, et qui doit devenir la semence d'une nouvelle.

127. Il n'est point de si grande réputation qui n'ait besoin d'un peu d'indulgence.

128. Je ne veux point une réputation que je sentirais démentie par le témoignage de ma conscience.

129. Rien n'importe tant que de conserver sa réputation; une fois flétrie, elle ne se rétablit jamais.

130. Notre fin ne borne pas notre réputation. Il en est d'elle comme de nos enfants : nous laissons ceux-ci après nous, et le nom qu'ils portent, nous souhaitons qu'il ne s'éteigne jamais.

131. Ce qu'un grand homme a le plus à redouter, c'est sa réputation même : s'il la dément une seule fois, il risque de la perdre pour toujours.

132. Autrefois dans le monde le mérite n'avait autre chose à faire qu'à s'y dérober à la profanation des louanges, aujourd'hui il doit même craindre de s'y laisser entrevoir.

133. L'homme modeste, qui, lors même qu'il le pourrait, ne se donne, ni tout l'honneur, ni toute la réputation qu'il aurait droit de prétendre, se procure des louanges qu'il n'attendait pas, et qui le dédommagent avec usure des pertes que lui cause sa vertu.

134. Les louanges sont un tribut qu'on doit à la vertu; mais quoique de tous les tributs, ce soit le plus aisé à payer, on ne s'en acquitte d'ordinaire qu'à demi, et presque toujours on le refuse. Les collecteurs de cet impôt seraient des gens fort désœuvrés dans le monde.

135. Les louanges sont des satires, quand elles ne sont pas sincères.

136. On devrait être plus choqué des louanges outrées que des injures.

137. Pour être applaudi de ce qu'on fait, il ne faut pas trop s'en applaudir soi-même.

138. On dit peu de mal d'un homme qui ne mérite pas d'être loué; mais c'est qu'on n'a point à se venger de la supériorité de son mérite.

139. Nous rendons tôt ou tard l'humilité à ceux à qui nous l'avions ôtée par nos louanges.

140. Le plus grand plaisir qu'on puisse faire à un homme vain, n'est pas de le louer, c'est de l'écouter paisiblement se louer lui-même.

141. Le vrai mérite désire d'être honoré, comme il s'honore lui-même.

142. On voudrait acquérir de la gloire, cependant qu'on n'a pas le courage de rien faire pour la mériter : on voudrait être savant, sans essuyer les veilles et les travaux qu'il en coûte pour le devenir. On voudrait être le favori d'un maître, sans avoir passé par les pénibles fonctions de courtisan. On voudrait primer dans les sociétés, sans être obligé de s'assujettir aux égards, aux bienséances ordinaires, et sans rien perdre du ton tranchant et impérieux d'une âme vaine et présomptueuse.

143. J'aime un honnête homme qui est sensible à la gloire, je ne l'estime plus quand il est épris de vanité.

144. L'espérance mène l'homme par des routes agréables, jusqu'au terme même où elle est contrainte de l'abandonner : elle seule a l'art de lui dérober le sentiment du présent, lorsqu'il est désagréable, et de lui rendre comme présent l'avenir gracieux où il se propose d'arriver. Quelque éloigné que soit ce qui plaît, elle le rapproche : on jouit d'un bonheur tant qu'on l'espère, s'il échappe, on l'espère encore ; si on l'acquiert on se promet de le posséder toujours.

145. L'espérance rend le temps bien long et la jouissance bien courte.

146. L'espérance a beau tromper souvent, on y a toujours la même confiance, et la vie se passe à espérer.

147. Tous les chemins où nous marchons sont remplis de ronces, il ne tient qu'à nous d'y semer des fleurs, l'espérance les fournit, et ses fonds sont inépuisables.

148. L'espérance est une joie anticipée qui trompe quelquefois, mais qui, tant qu'elle subsiste, donne un plaisir qui ne le cède guère à la jouissance de celui qu'on se promet, et qui efface souvent tous les plaisirs qu'on a déjà goûtés dans la situation la plus heureuse.

149. Il est quelque chose de plus précieux que le courage, l'espérance qui le soutient et qui souvent l'inspire.

150. Il en est de l'espérance comme de ces monnaies bizarres auxquelles les besoins pressants d'un Etat ont quelquefois donné l'être : elles soutiennent le commerce presque autant que celles dont elles tiennent lieu.

151. On peut dire de l'espérance, avec plus de fondement, ce qu'un auteur anglais dit de l'amour, qu'elle est la goutte cordiale que Dieu a jetée dans notre coupe pour ôter à la boisson de la vie ce qu'elle a de dégoûtant.

152. L'espérance est pour nous comme une seconde vie, qui adoucit les amertumes de celle dont nous avons le triste espace à remplir.

153. La Providence elle-même semble nous avoir donné l'espérance comme un remède toujours présent aux peines que nous ne pouvons éviter. Il n'est pas jusqu'à l'avenir qui nous tourmente, mais elle nous le cache.

154. Heureux ou malheureux l'espérance nous soutient et nous anime, et telle est l'inconstance des choses humaines, qu'elle justifie elle-même nos projets les plus hardis; puisque par de continuelles vicissitudes du bien et du mal, nous n'avons pas plus de raison de craindre ce que nous détestons,

que d'espérer ce que nous désirons qui nous arrive.

155. Les longues maladies usent la douleur; et les longues espérances la joie.

156. A considérer les hommes en général, doit-on être surpris qu'aucun d'eux n'étant d'accord avec lui-même, à cause de la variation de ses goûts, de l'inconstance de son humeur, de l'instabilité de ses pensées, et tous ensemble formant des caractères différents, les sociétés ne soient point montées au ton du sentiment et de la raison, réglées par l'amitié, soutenues par la confiance, et qu'au contraire, toujours sujettes aux prétentions, aux rivalités, à la méfiance, aux feux des plus violentes passions, elles ressemblent à ces météores qui, poussés au hasard dans le vague des airs, sont toujours prêts à s'enflammer au moindre vent qui les agite.

157. Les besoins réciproques ont formé les sociétés, et rien n'en détruit plus l'agrément et les avantages, que le penchant de nos cœurs le plus odieux : l'amour-propre, qui veut tout attirer à lui et ne rien céder de tout ce qu'il croit pouvoir le flatter ou le satisfaire.

158. Dans les sociétés brillantes, ce qu'on y distingue le plus, c'est ce ramage étincelant d'une espèce d'êtres frivoles, dont la prévention des femmes fait tout le mérite et qui ne seraient plus rien s'ils cessaient d'être étourdis et volages.

159. Partout où les hommes s'assemblent, la discorde les suit et s'assied au milieu d'eux. On la rencontre plus ou moins voilée, jusque dans ces compagnies du grand monde que forment le désœuvrement et l'ennui, et où l'on se pique le plus d'honnêteté, de complaisance et de politesse.

160. Dans toutes les sociétés, si je donne la préférence à mon ami, j'éloigne de moi tous ceux qui cherchent à le devenir, et j'en fais autant de jaloux et d'impitoyables censeurs de celui que j'aime.

161. Dans la société on ne prend conseil que de son orgueil ou de ses besoins : et quoiqu'il soit difficile de dissimuler avec ceux qu'on méprise, on cache des desseins pervers sous des manières douces; la haine prend le masque de l'amitié, la fourberie se couvre d'une apparence de franchise; la dissimulation passe pour habileté, la ruse pour prudence, l'artifice affecte les dehors les plus séduisants de la bonne foi.

162. Quelle a toujours été la société parmi les hommes, et quelle est-elle encore au moment que nous en parlons? Jetons un coup d'œil sur les jalousies, les haines, les injustices, les fraudes, les vengeances, les trahisons, sur tous les vices que l'intérêt fait naître, ne sont-ce pas autant d'obstacles à l'union? Et comment est-il possible que nous ayons encore quelque habitude entre nous parmi tant d'efforts que nous faisons sans cesse pour rompre les liens qui nous rassemblent?

163. Les sociétés les plus aimables ne sont pas celles où il se trouve le plus de gens d'esprit; la douceur, la complaisance, la gaîté, l'indulgence en font les principaux agréments.

164. De quel œil est regardé un homme dans la société, quand ses manières n'ont rien de conforme à sa naissance, à sa profession, à ses dignités, à son âge? Peut-on approuver un air militaire dans un magistrat, un air de magistrat dans un homme d'épée, un air austère et composé dans un jeune homme, un air de jeune homme dans un vieillard.

165. Si, malgré tous vos efforts, vous ne pouvez assujettir tout ce que vous pensez au désir de plaire, vous n'êtes pas un homme propre à la société, et vous y devenez l'objet amusant de la médisance.

166. Toutes les sociétés de peuples ne s'étant formées que par la vertu et par la valeur, et ne s'étant soutenues que par la justice, par l'union, par le bon ordre; elles se détruisent nécessairement par le luxe, par le désordre, par la dépravation des mœurs.

167. Y aurait-il des hommes dans le monde qui ne connussent pas la vertu? Je n'en ai jamais vu, mais il est des gens qui donnent au vice l'apparence de la vertu. Si on les en croit, venger une injure, c'est punir l'insolence : calomnier le prochain, c'est le corriger; négliger les pratiques de la religion, c'est éviter l'orgueil et l'hypocrisie.

168. Il faut un naturel bien pervers pour ne pas abhorrer le vol, le parjure, l'assassinat, la perfidie; mais il est des crimes, ou, si on veut, simplement des travers si bien embellis qu'ils en sont méconnaissables. Il en est à qui le plaisir donne un front si riant, un air si aimable, qu'on les juge innocents, et qu'il s'en faut peu que la raison même ne les approuve. La plupart des faiblesses sont aujourd'hui travesties en [illegible] d'esprit. L'avarice n'est plus qu'une sage économie; l'ambition, qu'une [illegible] d'État; la fourberie est érigée en prudence, la colère en vivacité; la fierté en grandeur d'âme.

169. Nous avons beau faire, aucun de nous ne saurait être véritablement parfait. Le vice est même nécessaire en ce monde pour donner de l'éclat à la vertu : ne faut-il pas des ombres pour rehausser le brillant des couleurs? Du courage et de la résistance dans un ennemi pour rendre une victoire plus brillante et plus flatteuse?

170. Je ne puis comprendre que la tromperie soit en même temps si décriée et si commune. Il n'est point d'homme qui ne craigne d'être trompé, et qui, à la moindre occasion ne cherche à tromper les autres.

171. C'est un état bien tranquille, que celui d'un homme exempt de vanité. Pour en juger, il n'y a qu'à le comparer à l'état d'un homme qui travaille sans cesse à paraître ce qu'il n'est pas.

172. La dissimulation est utile à ceux qui s'en servent; elle l'est bien davantage à ceux pour qui on en fait usage; elle leur cache

ouvent des défauts ou des vices qui leur raient horreur.

173. Quelques personnes ne doivent leurs nnemis qu'à leurs défauts, et ne haïssent ue parce qu'on a sujet de les haïr; d'autres aturellement soupçonneuses, croient trouer de sinistres desseins dans les actions ıême les plus indifférentes. Il suffit à uelques-unes qu'on ne suive pas les conils qu'elles ont donnés, ou qu'on prétende ıur en faire exécuter qu'elles ne veulent oint suivre. Il en est qui s'imaginent renontrer partout des ingrats, et tirent des suts d'inimitié et des biens qu'elles ont faits à de ceux qu'elles auraient eu regret de ire.

174. Les animosités les mieux fondées ont toujours un grand fardeau à soutenir: 'est punir sur soi les fautes d'autrui. Heuux ceux qui ne se vengent qu'en pardonant, et qui, toujours prêts à oublier les orts qu'on ose avoir avec eux, font toujours ttention à n'en avoir avec personne.

175. Il n'est presque point de haines qui e soient injustes; on dirait que la plupart es hommes craignent toujours de manquer 'ennemis.

176. La haine est une passion du cœur, t celle qui s'y déploie et s'y fortifie le plus ès qu'elle s'y est fait un passage. Les bienaits n'y jettent point de si profondes raines; et si la rivalité l'y a introduite, il 'est guère plus possible de l'en arraher.

177. La haine marque plus de motifs d'estime, que n'en prouverait l'aveu le plus inénu d'un mérite approuvé.

178 Nous ne haïssons les méchants que ar intérêt. S'ils ne nous faisaient aucun al, nous ne les regarderions qu'avec indifférence.

179. Je ne connais dans l'histoire aucun rand homme qui n'ait eu le malheur de oir ses lauriers flétris par le souffle impur e la haine et de la prévention. Mais auourd'hui ces mêmes lauriers reverdissent ur leur tombe et nos derniers neveux en dmireront encore l'éclat et la fraîcheur.

180. Une haine à soutenir est un plus rand fardeau qu'on ne pense.

181. On a bien de la peine à surmonter 'orgueil en le combattant : quel ne serait-il pas quand on le flatte?

182. La présomption ne doit jamais nous orter à la négligence dans ce qui nous paaît aisé, ni la défiance nous faire perdre le ourage dans ce qui est difficile.

183. Je n'ai guère vu de gens présompeux, qui ne fussent des gens médiocres.

184. Pour vivre en repos, il faudrait ne ien entreprendre de difficile; mais la préomption fait croire tout aisé.

185. Il n'y a point d'envieux qui ne le oit sans raison. Si un homme nous surasse, nous devons le louer, parce que nous e pourrions pas être loués nous-mêmes 'il n'est pas digne de l'être. Si, au conraire, nous le surpassons, nous devons ous plaire à le voir loué, parce que la gloire qui lui revient rehausse nécessairement celle qui nous est due.

186. Faut-il cesser d'être vertueux, pour n'être point exposé aux traits de l'envie? quel malheur ne serait-ce pas, si le soleil cessait d'éclairer pour ne pas éblouir des yeux faibles!

187. L'ingratitude doit-elle avoir le pouvoir de diminuer le prix des bienfaits et ne sert-elle pas plutôt à les faire éclater avec plus de gloire? un cœur noble et bien fait doit-il attacher la récompense de ses actions à des sentiments dont il n'est pas le maître, plutôt qu'à la satisfaction intérieure qu'il en ressent? S'il doit oublier les plaisirs qu'il a faits, peut-il s'apercevoir de la reconnaissance qu'il mérite? ne sait-il pas que le moyen de l'obtenir, c'est de n'en point exiger; et que la prétendre comme un devoir, c'est la révolter et l'autoriser en quelque sorte à s'éteindre?

188. Il ne faut pas s'étonner que nous ayons tant de penchant à la paresse; c'est l'état naturel de l'homme; puisque le travail n'est pour lui qu'une punition.

189. La paresse de la plupart des grands vise un peu à la léthargie.

190. N'est-il pas étonnant que l'amour du repos nous tienne dans une agitation continuelle?

191. J'ai toujours remarqué qu'on ne s'ennuie jamais davantage qu'après les plaisirs. l'ennui qui fait qu'on les recherche est toujours plus supportable que celui qui les suit.

192. Il y a des personnes qui craignent si fort l'ennui, que la seule crainte de l'éprouver est un ennui pour elles.

193. Que de feintes, que de trahisons, que d'injustices l'ambitieux n'emploie-t-il pas pour parvenir? Trouve-t-il sur ses pas des concurrents, il les écarte; des protégés, il en médit ; des parents même, il les écrase. Plus il se sent de défauts, plus il est ingénieux à relever ceux de ses émules. Il voit devant lui une foule d'heureux sans talents, il croit comme eux pouvoir s'avancer sans mérite.

194. L'ambition de réussir est presque toujours l'augure du succès.

195. L'amour du gain nous a conduits audelà d'une infinité de mers : combien ces voyages d'ailleurs si dangereux, n'ont-ils pas été funestes à toute l'Europe, l'or et l'argent qu'on en a rapportés, ne nous ont-ils pas appauvris en quelque sorte? Nos besoins n'ont-ils pas augmenté avec nos richesses? Et quelles richesses peuvent suffire à nos besoins? l'accroissement des biens a porté l'indigence dans nos contrées. Nos ancêtres trouvaient dans ce qui leur était simplement nécessaire, une espèce de superflu; et nous ne regardons ce superflu que comme un simple nécessaire; ne sommes-nous point en effet moins riches qu'ils ne l'étaient?

196. Un avare à soixante ans se refuse le nécessaire pour n'en pas manquer dans

cent ans. Nous nous rendons presque tous malheureux par trop de prévoyance.

197. Un avare guérit rarement de la passion du jeu : outre l'espoir du gain, il y trouve l'avantage de cacher son avarice sous un air de désintéressement.

198. La plupart des avares sont de trop bonnes gens : ils ne cessent d'amasser des biens pour des gens qui souhaitent leur mort.

199. Je ne connais d'autre avarice permise que celle du temps.

200. Bien des avares préfèrent à la honte de le paraître, le supplice d'être prodigues.

201. Le hasard se mêle des fortunes. Pourquoi trouver étrange qu'il se mêle aussi des réputations ?

202. Que sont réellement les prospérités même les plus brillantes? Quel est l'état de ceux qui en sont les plus entêtés. N'est-ce pas pour la plupart un état de misère et de besoin ? Le seul amour du repos les tient dans une agitation continuelle, et leurs passions étant sans frein, leurs vues sont aussi sans bornes. Toujours un nouveau désir, comme un salpêtre enflammé, pétille dans leur âme, et les porte vers un objet dont la perspective les éblouit à son tour, mais dont l'approche et la possession ne les désabuse point du triste soin d'en rechercher d'autres. De là des jours plus vides que remplis : on se plaint de leur rapidité, parce qu'on n'en jouit point; et presqu'en même temps de leur lenteur, à cause des dégoûts qui les accompagnent. On se dérobe sa vie sans le vouloir, et comme elle n'est pas dans l'espace du temps, mais dans l'emploi qu'on en doit faire, elle est déjà comme passée bien des années avant le moment où elle doit finir.

203. Si nos ancêtres revenaient au monde, que diraient-ils du luxe de nos jours? Ils verraient les simples citoyens, mieux meublés et plus parés qu'ils ne l'étaient eux-mêmes; et ils demanderaient où est le peuple dans les grandes villes, où nous demandons où sont les grands seigneurs.

204. Les grands besoins viennent des grands biens, et rendent la richesse presque égale à la pauvreté.

205. On estimerait peu les richesses, si elles ne fournissaient à la vanité le plaisir d'avoir ce que les autres n'ont pas.

206. L'abondance des richesses les rend moins précieuses; la satiété en étouffe le goût.

207. Le bonheur s'offre à l'homme de toutes parts; mais ou il manque de le saisir, ou il le saisit mal; ou il ne le sent point, ou il n'en jouit pas tranquillement par la crainte qu'il a de le perdre. Souvent il se le figure où il n'est pas et n'en juge que par son goût et ses caprices. L'ambitieux voit les biens avec indifférence et ne court qu'après la gloire qui l'a séduit, tandis que l'avare, insensible à cette gloire, n'aspire qu'aux richesses qu'il croit seules capables de le contenter. Celui-là se plaît dans l'agitation et le travail; celui-ci ne trouve de satisfaction que dans le repos. Tel homme s'estime heureux qui ne l'est pas, et tel passe pour malheureux dont le sort est digne d'envie.

208. Si chaque mortel savait rester à sa place, il n'en est point qui ne fût heureux; mais personne n'est content de celle qui lui est échue en partage, et pour laquelle il avait reçu tous les talents qui devaient y être assortis.

209. Un homme quel qu'il soit serait heureux, qui ne désirant rien, jouirait de lui-même dans toute la plénitude d'une sage tranquillité; mais où trouver un tel homme?

210. Un homme ne se suffit pas à lui-même pour être heureux, il ne peut l'être réellement qu'autant que son bonheur peut se répandre sur les autres. Il est vrai que souvent c'est assez de se croire heureux pour l'être, et qu'un amour-propre déréglé peut nous faire trouver des plaisirs dans les choses même les plus frivoles; mais cet amour, le premier de tous les flatteurs, ne nous séduit que parce qu'il nous persuade que nous pouvons tromper les autres et rarement nous tromperait-il, s'il ne nous représentait aussi aimables aux yeux de ceux qui nous connaissent, qu'il nous fait paraître aimables à nos propres yeux.

211. Le bonheur que l'on procure aux autres ne peut manquer de rejaillir sur le cœur généreux de celui qui le produit : c'est une eau, qui, après avoir arrosé des terres arides, remonte vers sa source pour en couler de nouveau.

212. Je n'ai jamais conçu qu'on pût être heureux sans être bien avec soi ; mais comment être bien avec soi, quand on n'est pas dans l'état pour lequel le ciel nous a fait naître ?

213. Horace dit : « Le bœuf voudrait porter la selle et le cheval labourer. »

Optat ephippia bos piger, optat arare caballus.

De là vient aussi que le bonheur toujours inconstant et mobile, ressemble à un ruisseau, qui, selon les temps augmente ou décroît, et quoique souvent limpide dans sa source, se trouble et devient fangeux dans son cours.

214. Nos divers sujets de bonheur sont comme nos modes, ils se remplacent, ils se détruisent, ils se renouvellent. Le caprice en décide plus que la raison, ou pour mieux dire, la vanité en est la seule mesure. Les uns la placent dans le faste et la grandeur, les autres dans la satisfaction des sens, quelques-uns dans la culture de l'esprit, les autres dans la paresse et l'inaction.

215. L'amour-propre trahit plus souvent les intérêts qu'il ne les ménage; à force d'aspirer à tout, il ne parvient à rien, il perd toujours de ses droits en cherchant à les accroître. La raison, en voulant faire des sages, ne forme souvent que des présomptueux.

216. Il paraît bien que notre bonheur ne saurait être parfait ici-bas. A quelque degré que soient nos maux ils peuvent aug-

senter; et il n'est aucun de nos plaisirs qui l'ait ses bornes.

217. Je ne connais qu'un seul moyen de arvenir au bonheur, qui est le bonheur ui-même, c est le bon usage de la raison.

218. Il y a généralement dans nos cœurs n sentiment commun qui a contribué à ormer les premières sociétés : ce sentiment st le désir pressant et continu du bonheur, t ce désir est de tous les âges, de tous les aractères, de tous les climats, de toutes les onditions de la vie.

219. Tout bonheur doit être conforme aux enchants habituels du cœur qui le pourait : il doit être durable et tellement indéendant, que rien, si nous ne le voulons, e puisse nous l'arracher.

220. Autant d'espèces de bonheur, autant e transports qui nous agitent. Rarement n bonheur isolé peut nous satisfaire ; nous oudrions les avoir tous à la fois, et les posséder sans altération, ni partage.

221. Le vrai bonheur est fait pour les œurs vertueux.

222. Rien n'est grand que par comparaison : c'est toujours le malheur d'une portion es hommes qui rehausse et fait éclater le onheur de l'autre. Nous ne paraissons riches, puissants, respectables que par l'indigence, la faiblesse, l'avilissement du peuple. Nous lui devons, pour ainsi dire, toute otre grandeur, et nous ne serions presque ien, s'il n'était au-dessous de ce que nous ommes.

223. On peut dire des anciens philosophes, ue s'ils étaient assez sages et assez éclairés our douter qu'on pût trouver sur la terre e véritable bonheur, ils l'étaient bien peu e se rendre malheureux sans mérite et ans espoir de récompense.

224. Si nous ne considérons que les apparences, nos idées confuses, incertaines et ottantes, distingueront à peine le bonheur avec le malheur. Souvent on croit trèseureux ceux qui, au fond, ne méritent que e la compassion. Par exemple celui qui ne onnait de contentement qu'à assouvir des oûts dépravés qui abrégent ses jours, n'est-il pas à plaindre? Un furieux qui ne trouve e satisfaction qu'à exercer sa rage ; un tyan qui aime le sang, un scélérat qui se lait dans le crime, un insensé qui cherche e bonheur dans son désespoir même, tous eux enfin qui espèrent le trouver dans la assion dominante de leur caractère, sont-ils heureux en effet?

225. Rien n'est plus ordinaire que d'entendre dire qu'il n'y a point de plus grand onheur dans la vie que l'amitié, cette sensibilité réciproque, l'aimant et le lien des œurs bien faits. Mais aujourd'hui un simple vernis de politesse rend amis presque ous les hommes ; souvent il suffit pour le levenir, qu'on se soit vu quelquefois. Mais u'il est rare de trouver dans ce grand nombre un seul ami qui en mérite le nom !

226. On dit avec raison que le bonheur st un excellent breuvage, plus souvent versé dans des verres de fougère, que dans des coupes d'or.

227. Le bonheur n'est agréable qu'autant qu'on a le sentiment et la connaissance du malheur.

228. Nous ne pensons pendant toute notre vie, qu'à ce que nous avons été, qu'à ce que nous sommes, et qu'à ce que nous voudrions être.

229. Connaître et sentir son bonheur, c'est en doubler la jouissance.

230. Celui qui possède beaucoup, n'est pas le plus heureux, c'est celui qui désire peu, et qui sait jouir de ce qu'il a.

231. A bien examiner les choses, être heureux, si je ne me trompe, est seulement savoir qu'il est des malheureux, et que l'on n'est pas du nombre de ces infortunés.

232. Quoique souvent malheureux dans ses projets, l'homme s'y attache avec ardeur, et le malheur même d'y avoir échoué lui sort presque toujours de nouveaux motifs pour les poursuivre.

233. Ce n'est qu'à ceux qui ont mérité leur infortune ou qui n'ont pu la soutenir avec courage, qu'il est permis de se la rappeler avec douleur.

234. Quand même nos malheurs ne viendraient point de notre peu d'attention à nous en garantir, ni de l'inconstance et de la perversité des goûts et des penchants qui nous dominent ; il est toujours certain qu'il n'est point d'état ou de condition dans la vie, qui n'ait plus ou moins de peines à supporter.

235. Une méfiance trop marquée attire souvent elle seule les malheurs dont on cherche à se garantir.

236. Ce doit nous être une vraie consolation et non un sujet de chagrin et d'envie, de voir des places occupées par des gens qui valent moins que nous. Ce serait autre chose, si l'usage était de ne les donner qu'à ceux qui en sont dignes : le bonheur de ceux-là devrait faire alors notre désespoir, parce qu'il serait une preuve de notre peu de mérite.

237. Un homme plus grand que ses malheurs, fait voir qu'il n'en était pas digne.

238. Pourquoi fuir les malheureux? Leur état fait mieux sentir le prix du bonheur que l'on possède.

239. Il est aussi naturel de craindre que d'espérer quand on est malheureux.

240. Il est rare qu'un malheureux ait des amis, plus rare encore qu'il ait des parents.

241. Ce n'est qu'en supportant le malheur avec courage qu'on le surmonte. La patience dans l'infortune donne plus d'éclat qu'on ne perd.

242. N'est-il pas plus à désirer de n'avoir jamais été heureux, que d'éprouver le chagrin de ne pouvoir pas l'être toujours ?

243. Dans nos disgrâces nous ne sommes bien moins touchés de la part que nos amis y prennent, que nous ne sommes irrités de la joie que nos ennemis en conçoivent.

244. Il est vraisemblable que nous n'imputons nos malheurs à la fortune, que pour nous épargner la honte de nous les être attirés.

245. C'est particulièrement dans un temps d'affliction, qu'on sent plus vivement les malheurs des autres.

246. Ce n'est presque jamais que le malheur qu'on évalue; il n'est que le plaisir qui ne se calcule pas.

247. Voulez-vous bien connaître le caractère d'un homme? attendez qu'il lui arrive quelque disgrâce; vous verrez bientôt alors ou toute sa grandeur ou toute sa faiblesse.

248. Il se rencontre dans toutes sortes d'affaires des moments heureux qui ne reviennent point, et l'on se repent trop tard de n'avoir pas fait, lorsqu'il en était temps, ce qu'il n'est jamais deux fois temps de faire.

249. S'il est des dangers inévitables, il en est beaucoup où l'on donne, par imprudence, beaucoup plus encore qu'on pourrait éviter avec un peu de précaution.

250. Les plus malheureux sont ceux qui osent le moins se plaindre.

251. Je crois volontiers qu'il est plus louable de souffrir de grands maux, que de faire de grandes choses.

252. La mort est un asile toujours assuré contre les travaux et les peines de ce monde. Un pilote, sûr de rentrer dans le port, ne redoute point les tempêtes.

253. Au bout d'une génération, tout sera égal entre les plus heureux et les plus misérables.

254. Les soins qu'on se donne pour ne pas souffrir, causent plus de tourments qu'on n'en aurait à supporter les souffrances.

255. Je ne sais s'il serait possible de vivre sans désirs. L'agitation est aussi nécessaire à l'âme que le mouvement dans les êtres physiques : engourdie dans le repos, elle y serait comme anéantie. Il n'est pas jusqu'à l'air, qui, pour se purifier, n'ait besoin d'orages.

Il est des désirs qui viennent de nos penchants naturels, il en est qui viennent des sentiments ou des passions du cœur, il en est d'autres plus communs, plus ordinaires, dans lesquels on reconnaît plus de saillies que de suite, et quelquefois plus de chimères que de vues.

De tous les désirs, les plus dangereux, ce sont ceux que forment en nous les penchants naturels qui nous dominent : le désir des richesses dans un avare, la passion des plaisirs chez un voluptueux, le désir des honneurs dans une âme ambitieuse.

256. La plupart de nos désirs sont ou trop aveugles, ou trop vifs, ou trop ambitieux, ou trop imprudents, ou trop frivoles. Aveugles, ils ne nous donnent pas le temps de connaître ce qu'il nous importe d'éviter. Trop vifs, nous restons au milieu de la carrière, honteux de notre faiblesse. Trop ambitieux, ils nous portent où nos talents, notre état, notre naissance ne sauraient atteindre. Trop imprudents, il est rare qu'ils prennent les vrais moyens de nous satisfaire. Trop frivoles enfin, ils se proposent moins ce qui intéresse que ce qui plaît.

257. Heureux le mortel qui, craignant de s'égarer avec ses désirs, les réprime, les retient, les règle du moins, et les modère! Plus heureux encore celui qui, dégagé de tout ce qui les fait naître, ne cherche sa satisfaction qu'en lui-même, qui regarde avec indifférence les biens et les maux, confond dans ses idées les sceptres et les houlettes, brave les honneurs sans les craindre, les richesses sans les mépriser, l'estime des hommes sans la dédaigner, les hommes eux-mêmes sans prétendre les blâmer, ni refuser de leur être utile!

258. Que de désirs retranchés, s'ils venaient tous d'une âme qui sût mesurer, calculer, apprécier!

259. Il n'est que le désir d'être aimé qui puisse garantir un prince des malheureux piéges qui l'assiégent de toutes parts.

260. Nos désirs sont notre destinée. Qu'est-ce en effet que le désir? C'est un mouvement de l'âme qui l'occupe, la remue, l'échauffe, l'anime, qui montre sa grandeur ou sa petitesse, et fait son bonheur ou son malheur, selon la nature des choses qu'elle ambitionne, ou selon le bon ou le mauvais succès qu'elle éprouve en les recherchant.

261. Jamais plaisir ne fut pleinement accompli; l'un est toujours le germe d'un autre; un nouveau désir remplace celui qui s'éteint; et ne s'éteint lui-même que pour faire place à mille autres, qui ramènent l'âme sans succès et sans plaisirs au même point d'inquiétude et d'ennui d'où elle était partie.

262. Il est heureux pour l'humanité qu'il y ait des désirs qu'on ne peut satisfaire : sans cela, le dernier des hommes serait maître de tout l'univers.

263. On avilit le désir de bien faire par le désir de paraître avoir bien fait.

264. Un désir satisfait suspend l'activité d'une âme qui veut toujours être émue, et le dernier qui l'occupe la rend très-indifférente à tous ceux qui l'ont précédée.

265. Il n'est pas possible à l'homme de vivre sans rien désirer. S'il en était qui osassent se vanter d'une si heureuse apathie, je soutiens qu'il leur resterait encore un désir, celui de pouvoir persévérer dans un état si tranquille.

266. Condamner les désirs en général, ce serait condamner la nature même. Ils tiennent si fort à notre être, qu'ils préviennent la raison, et il en est peu qu'elle n'adopte; le plus frivole devient presque aussitôt un sentiment.

267. Il n'est point de désirs qui ne nous flattent. Il en est peu qui ne nous trompent.

268. Les désirs sont nécessaires à l'humanité : ils lui donnent du mouvement et de la vie.

269. Les jeux et les divertissements des gens de la campagne seraient de rudes exercices pour les grands seigneurs d'à présent; mais les jeux sédentaires de ceux-ci et leurs tranquilles débauches ne sont-ils pas plus

ènibles et plus dangereux a la santé, que eux des gens de la campagne?

270. Quels peuvent être des plaisirs que on n'a pas la peine de souhaiter, que l'ex- ès rend languissants, d'où naît sans cesse besoin d'autres plaisirs, et de plus grands laisirs encore, et qui usés par l'habitude, ssemblent aux parfums qui perdent de ur vertu par un trop fréquent usage?

271. Usez des plaisirs de votre état, mais uvenez-vous toujours qu'ils ne sont faits ue pour vous amuser et vous distraire, et on pour vous occuper. Ils peuvent flatter os sens, mais ils ne peuvent remplir votre eur. Celui qui l'a créé peut seul le satis- ire.

272. Lorsque les sens sont satisfaits, les ommes ne tardent pas à reconnaître le vide le néant des biens qu'ils avaient osé se romettre.

273. Le plaisir est toujours plaisir, tant u'il est senti : en est-il aucun qui ne soit n songe? Tout n'est que rêve ici-bas.

274. Ce n'est pas dans le temps qui passe u'on peut goûter des plaisirs qui passent ec le temps. Ce n'est qu'à la fin de la vie ue la plupart des hommes reconnaissent la ivolité de ce qu'ils croyaient les flatter le us.

275. Pour juger sainement des plaisirs, il udrait n'en aimer aucun, ou les connaître us par l'usage. Dans le premier cas, on en rlerait avec indifférence et sans préven- on; dans le second, on saurait positive- ent ce qu'ils sont et ce qu'on en peut at- ndre!

276. De tous les plaisirs des sens, il n'en st point qui ne soit trop cher au prix même un simple désir. On ne s'ennuie jamais lus qu'au moment de les goûter; et ce qui t étonnant et plus triste encore, c'est que cet ennui naît le besoin d'autres plaisirs ui ennuient de même.

277. Les plaisirs de l'âme sont ceux que on trouve dans l'amitié, dans la compas- on, dans l'humanité, dans la reconnais- nce, dans la fuite même des autres plai- rs, dans la probité, dans la pratique des ertus morales.

278. Je ne prétends pas qu'on doive re- oncer à tous les plaisirs des sens. Il en est aussi nécessaires que les aliments : besoin umiliant, mais qui ranime la nature. Ne s dédaignons point; mais sachons en user ec modération, avec économie.

279. Les plaisirs imprévus sont les plus gréables. Ils ne sont pas précédés d'une spérance qui se dément presque toujours.

280. L'amour est une espèce de tribut que hacun doit à l'humanité : la jeunesse n'at- end pas qu'on le lui demande, et la vieillesse puisée le paye du moins par ses désirs.

281. L'amour ne peut s'éteindre que de ui-même : il n'est jamais plus opiniâtre que orsqu'il s'aperçoit que l'on conspire contre ui.

282. Il est rare que l'amour ne soit fou ans une âme folle; il peut être sage dans n cœur bien fait.

283. Les premiers soupirs d'un fol amour sont les derniers de la sagesse.

284. Croyons-en l'expérience de tant de siècles, l'amour dont on a vainement essayé de faire une vertu, n'est qu'un faible, un délire, une fièvre de la raison, une passion, et, de toutes les passions, celle qui cause plus de ravage dans la société; elle déchire autant de cœurs qu'elle en unit, et malheureusement encore son seul remède est son inconstance. Elle change d'objet sans s'affaiblir, et ne meurt presque jamais dans un lieu, que pour renaître dans un autre.

285. Plus l'amour vieillit, plus il est faible. L'amitié devient plus forte en vieillissant.

286. Le fond de notre être est l'amour du plaisir : c'est un feu central qui vivifie tout; sans lui, nous croupirions sans énergie dans l'indolence. Cet amour est plus absolu que la raison. Il la prévient dans notre enfance; il la maîtrise dans la jeunesse, et si, dans l'âge qui refroidit les passions, il ne nous porte pas aussi violemment vers ce qui plaît, il sert du moins à nous éloigner de tout ce qui incommode.

287. Dans les chagrins qui proviennent de la tendresse, l'affliction est d'autant plus opiniâtre, qu'elle se croit autorisée par un motif de vertu. Tout ce qui rappelle les pertes que l'on a faites, rouvre de nouveau ces plaies, en y enfonçant le poignard de la mélancolie, guidé des mains de la constance et de la fidélité; les distractions et le temps ont seuls le droit de les guérir.

288. La plupart des amours ne sont point durables; il en est comme du bois, qui, à force de nous échauffer, se consume lui-même.

289. L'imprudence laisse échapper les secrets, l'amitié les confie, l'amour, le véritable amour les livre, et ne s'en aperçoit pas.

290. L'amour-propre du genre humain serait trop humilié, si la fragilité des demi-dieux ne nous apprenait qu'ils sont hommes comme nous.

291. Soyez incessamment en garde contre votre amour-propre. Il n'est que lui capable de donner à la flatterie de l'ascendant sur votre cœur. Aimez la gloire, j'y consens, je vous y exhorte même, mais fuyez la vanité : celle-ci recherche uniquement l'approbation des hommes, celle-là le seul témoignage secret d'une conscience tranquille. Quiconque méprise la gloire n'est pas loin de mépriser la vertu, mais quiconque a de la vanité peut tout au plus contrefaire la gloire, et ne peut jamais acquérir la vertu.

292. L'amour-propre nous fait sentir ce que les objets doivent avoir pour nous de dégoût ou d'attrait, de vrai ou de faux, de bon ou de nuisible. Les passions ont moins de prise sur lui que sur la raison; et si, comme elle, il s'endort quelquefois, le moindre murmure l'éveille.

293. On n'a jamais cessé de déclamer contre l'amour-propre; on le prétend la source de tous les vices. Je crois l'amour-propre moins dommageable qu'utile; toujours agissant, il n'est occupé qu'à nous procurer le

bonheur que nous souhaitons et à nous faire éviter les malheurs qui nous menacent. S'il n'était ainsi, il cesserait d'être ce qu'il est, et ce qu'annonce le nom même qu'il porte.

294. Il est un amour-propre insolent, qui nous porte à n'aimer que nous, à désirer que tous les biens, tous les plaisirs, tous les honneurs ne soient que pour nous. C'est lui qui nous rend violents, inquiets, envieux, cruels, insupportables aux autres et à nous-mêmes; il est un autre amour-propre, semblable encore à la raison, qu'il est toujours prêt à suppléer; celui-là nous éclaire sans nous échauffer; il n'a d'autre vue que notre contentement, et sans cesse il est comme la sentinelle de nos cœurs, toujours prêt à donner l'alarme, pour que rien n'en puisse troubler le calme et la sécurité.

295. Tous les objets qui excitent l'amour-propre ne lui plaisent point parce qu'ils sont beaux, mais parce qu'ils lui font plaisir.

296. Une propriété de notre amour-propre, c'est que nous aimons ceux qui nous admirent et non ceux que nous admirons.

297. Pour se défier de l'amour-propre, ne suffit-il pas de le voir toujours inconstant et variable? incertain dans ses goûts, ses désirs changent sans cesse; il oscille continuellement pour ainsi dire, entre trois objets également dangereux : l'ambition, l'intérêt, les plaisirs. Egalement attiré par chacun, il s'y livre et les rebute tour à tour; tantôt il sacrifie l'intérêt à l'ambition, tantôt l'ambition à l'intérêt, et tour à tour l'un et l'autre aux plaisirs.

298. Les bienfaits sont le seul trésor qui s'accroît à mesure qu'on le partage. En semant les biens on les recueille, et le seul désir de les répandre est presque déjà le temps de la moisson.

299. Les bienfaits intéressés sont si communs, qu'il ne faut pas s'étonner si l'ingratitude n'est pas rare.

300. Combien de gens croient avoir de l'expérience par cela seul qu'ils ont vieilli !

301. L'expérience qui ne s'acquiert que par des fautes est un maître qui coûte trop cher.

302. Le plus mauvais des personnages, c'est d'être vieux et de n'avoir ni jugement, ni expérience.

303. Il y a des gens qui se croient capables de tout, parce qu'ils n'ont d'expérience de rien.

304. Un cœur sensible fait bien souffrir. On a meilleur marché de son esprit : il est peu d'objets qui l'intéressent.

305. Presque toujours les plus indigents sont les plus généreux.

306. Il est étonnant que la faiblesse ne sache employer que la superstition et la force. On a toujours remarqué que les cœurs les plus faibles sont ordinairement les plus cruels.

307. Nos premières faiblesses nous donnent des remords, les secondes les supportent, les dernières les méprisent.

308. La nature donne les traits du visage, la fourberie les démonte à son gré.

309. La nature ne nous laisse manquer de rien : mais par notre luxe nous nous sommes fait plus de besoins et conséquemment plus de misères qu'elle ne nous a fait de présents.

310. La nature crie aux plus puissants comme aux plus abjects des hommes qu'ils sont tous membres d'un même corps.

311. Il est plus glorieux qu'on ne pense d'avouer qu'on s'est trompé, c'est-à-dire qu'on a acquis plus de lumière et de sagesse qu'on n'en avait auparavant.

312. Il est étonnant que les gens les plus occupés d'eux-mêmes, soient précisément ceux qui cherchent le plus à s'éviter.

313. Ne cherchons nos ennemis que dans les personnes avec qui nous vivons; celles avec qui nous n'avons aucune habitude ne pensent point à nous faire du mal.

314. La plus cruelle de toutes les folies, c'est celle qui gémit quelquefois d'entrevoir la raison.

315. Il faut souvent plus de force à certaines gens pour ne pas passer le but, qu'il ne leur en a fallu pour y atteindre.

316. Deux sortes de gens sont également incapables de toute affaire : l'un agit avant de réfléchir, c'est l'étourdi; l'autre réfléchit lorsqu'il faudrait agir, c'est le pusillanime.

317. A force de trop promettre on décèle, sans le vouloir, le dessein qu'on a de ne rien tenir.

318. Quiconque a besoin d'indulgence peut-il s'attendre à beaucoup de marques de considération.

319. Combien d'honnêtes gens ressemblent à Ulysse chez Eumée : ce sont des héros couverts de haillons.

320. Se mettre en colère, c'est punir sur soi les fautes et les impertinences d'autrui.

321. Il ne manque point de flatteurs dans les cours, non plus que dans les campagnes de ces insectes qui prennent la couleur de l'herbe à laquelle ils s'attachent.

322. Il est une suprême dignité qui par elle-même ne donne point de rang; c'est celle qui résulte de la qualité d'honnête homme.

323. On devrait avoir honte d'être méchant, par cela seul que l'on ne l'est que par impuissance et par faiblesse, tout homme qui pourrait tout ce qu'il veut, ne ferait du mal à personne.

324. On ne sent la mort qu'une fois : celui qui la craint meurt à chaque fois qu'il y pense.

325. Qui ne tient pas par ses avantages à sa promesse, n'est guère plus lié que s'il n'avait rien promis. Toute promesse d'intérêt s'évanouit, dès que l'intérêt cesse.

326. Il sembe que tout ce qu'on fait n'est qu'une ébauche et qu'il reste toujours quelque chose à faire pour rendre l'ouvrage accompli.

327. Le pouvoir ne répond pas toujours à la volonté. Il faudrait consulter l'un avant l'autre, mais la plupart des hommes com-

nencent par vouloir : ils agissent ensuite omme ils peuvent.

328. L'affection découvre plutôt ce qu'on st qu'elle ne fait voir ce qu'on voudrait araître.

329. On peut oublier les offenses, mais n perd rarement le souvenir d'avoir été ffensé.

330. Les ressorts de notre âme ne doient point être si liants qu'ils en soient aibles.

331. En laissant trop voir de crainte qu'on ne nous trompe, nous découvrons souvent a manière dont on peut nous tromper.

332. On ne prend d'ordinaire un confilent que pour avoir un approbateur.

333. Quiconque met de l'importance aux etites choses, est sujet à traiter légèrenent les plus essentielles.

334. Il n'est guère possible de soupçonner utrui qu'on n'ait en soi le germe des bassesses dont on l'accuse.

335. Tous nos Achilles ne sont pas invulnérables, et il est toujours quelque partie d'eux-mêmes où l'on peut les blesser.

336. Moins on exige des autres, plus on en obtient. Vouloir trop user de ses droits, c'est le moyen de les perdre.

337. Combien de gens se font des affaires de tout, parce qu'ils ne savent s'occuper de rien?

338. N'avoir pour principe de conduite que la nécessité du devoir, c'est se le rendre bien cruel et s'exposer à tout moment à l'enfreindre.

339. Pour nuire plus sûrement, on impute aux personnes qu'on n'aime pas, ou un excès de vertu, ou les défauts les plus proches des vertus, qui font leur mérite.

340. On ne se compare guère qu'on ne se préfère.

341. Le plus lent à promettre est d'ordinaire le plus fidèle à tenir.

342. Dans le conflit des opinions il ne manque à la plus simple, pour réunir tous les esprits, que d'être proposée la dernière.

343. Nous devrions ne compter le temps que par nos bonnes actions, et le reste pour n'avoir pas vécu.

344. Les préjugés de la jeunesse passent avec elle. Ceux de la vieillesse ne durent que parce qu'elle n'a pas d'autre âge à espérer.

345. Si nous ne pouvons empêcher les jeunes gens d'être étourdis, souvenons-nous qu'ils n'ont que peu de temps à l'être.

346. Des âmes froides et légères ne tiennent à rien et deviennent tout ce qu'elles veulent.

347. Combien de prodigues qui, en mourant, ne payent à la nature que ce qu'ils doivent.

348. Le patriotisme n'est plus que le sentiment de son bien-être et la crainte de le voir troubler.

349. Nulle part on n'a tant besoin de gaieté que dans les cours, et c'est là précisément qu'on en trouve moins.

350. Il y a une telle liaison entre toutes les affaires du monde, qu'une seule dépend de plusieurs autres et qu'on n'est maître de rien.

351. Combien de gens rêvent en veillant et dont les songes sont plus funestes que ceux qu'ils font dans un profond sommeil?

352. On se rend à la moindre persuasion dans les choses même où l'on devrait ne se rendre qu'à l'évidence.

353. Ce n'est pas celui qui fait semblant de se laisser tromper qui est le moins habile, c'est celui qui se flatte d'avoir eu l'adresse de tromper.

354. On mérite en effet de perdre ce que l'on possède en voulant injustement acquérir ce que l'on n'a pas.

355. On ne veut point de mal à ceux que l'on méprise, on n'en veut qu'à ceux qui ont droit de nous mépriser.

356. Il est plus honorable de confesser ses fautes que de vanter ses mérites.

357. On vit dans autrui, rarement dans soi-même.

358. L'âme veut jouir de son être, l'esprit veut savoir, le cœur veut sentir; l'un et l'autre ont leurs besoins comme le corps.

359. La gaieté est la santé de l'âme, la tristesse en est le poison.

360. Il en coûte peu pour plaire, mais il en coûte beaucoup pour plaire longtemps.

361. Un simple soupçon a souvent fait des traîtres, et plus souvent une apparence de confiance a étouffé des desseins de trahison.

362. Une bagatelle est quelquefois capable de faire échouer les plus grands projets.

363. Un secret ne pèse jamais tant que lorsqu'on est le plus prêt à s'en décharger.

364. Les remords inutiles ne sont que plus importuns et plus cruels.

365. Qui ne sait obéir ne saura jamais commander.

366. Ce n'est point par effort qu'on se distrait de ses peines; les yeux ne voient rien quand le cœur ne voit point avec eux.

367. Le plus doux repos est toujours celui qui s'achète par la fatigue et la peine, tout autre anéantit l'âme et la tient douloureusement suspendue entre l'inertie qui l'abrutit et le néant dont elle est à peine échappée.

368. Si la beauté connaissait les avantages de la pudeur qui la relève, elle ne l'exposerait pas tous les jours à tant de dangers.

369. Deux sortes d'hommes ne réfléchissent point : l'homme effrayé et le téméraire.

370. On doit respecter la religion sans l'approfondir : ignorer les disputes qu'une vaine spéculation, qu'une licencieuse curiosité y élèvent, ne donner dans aucun des partis qui la défigurent, ou l'anéantissent sans le vouloir. Doit-il y en avoir d'autre, pour la foule des chrétiens, pour les plus grands génies même, que le catéchisme et la foi.

371. La religion est la vie de l'âme, et

sans elle, l'homme ne serait qu'une machine à ressort, un pur automate, ignorant son origine et sa fin, n'ayant tout au plus qu'un sentiment confus de son existence, une raison sans discernement, un esprit sans réflexion, un cœur que pour respirer et pour vivre, suivant en aveugle l'impulsion des sens, ne sachant ce qu'il est, ce qui l'environne, ce qu'il deviendra, ce qu'il peut espérer ou ce qu'il peut craindre.

372. Il est une immortalité sûre et désirable; c'est celle que la religion propose à tout héros chrétien, qui, vainqueur de ses passions et de lui-même, a toujours vécu dans la justice, et a joint le culte à la morale; union si rare de nos jours, où le culte seul fait des superstitieux, où la morale seul fait des impies.

373. La parole de Dieu prouve la vérité de la religion; la corruption de l'homme, sa nécessité; la politique, ses avantages.

374. Plus le chrétien examine l'authenticité de ses titres, plus il se rassure dans la possession de sa croyance; plus il étudie la révélation, plus il se fortifie dans la foi.

375. N'est-il pas étrange que l'homme, qui se trouve obligé de faire par religion la plupart des choses que la raison lui prescrit et que la politique même lui ordonne, les néglige uniquement parce que la religion les lui demande?

376. La religion étudiée est pour tous les hommes la règle infaillible des bonnes mœurs.

377. Pour croire avec certitude, il faut commencer par douter.

378. J'admire plus la religion dans les petites pratiques de piété qu'elle inspire aux gens d'esprit, que dans les grandes choses qu'elle fait entreprendre au commun des hommes.

379. La vraie religion n'a peut-être jamais tant souffert de la violence de ses persécuteurs, que de la folie et de la mauvaise foi de ceux qui la représentent comme un fantôme effrayant par ses rigueurs.

380. Rien ne prouve mieux la vérité de la religion, que l'ignorance des siècles barbares dont elle a triomphé.

381. Où la religion parle, la raison n'a droit que d'écouter.

382. Il n'y a que la religion capable de changer les peines en plaisir.

383. Le trop de dévotion mène au fanatisme, le trop de philosophie à l'irréligion.

384. La religion règle les idées, les penchants, les désirs de l'homme; elle étend ses vues, ennoblit ses actions même les plus indifférentes, le rend maître de ses passions, le met au-dessus des promesses et des menaces de la fortune, des plaisirs et des peines de la vie, des bons et des mauvais succès, et lui fait trouver de la consolation, du moins toujours de l'espérance dans la mort même.

385. C'est de la religion qu'émane la supériorité et la puissance d'un gouvernement; c'est d'elle que vient la nécessité de s'y soumettre; elle donne le prix à la vertu; elle inspire l'horreur des vices, elle nous recommande l'amour du prochain, unit les citoyens, bannit d'entre eux les dissensions et les haines; elle nous empêche de nous élever dans la prospérité, elle nous soutient dans les disgrâces.

386. S'il est des hommes qui voudraient se persuader qu'il n'y a point de Dieu, s'il en est d'autres qui le croient, mais sans se mettre en peine de l'honorer, il en est qui, convaincus de la nécessité d'un culte, ne refusent point de le rendre, mais voudraient l'accorder avec leurs passions, donner à la religion ce qu'elle leur prescrit, et ne point abandonner ce qu'elle leur dispute, la suivre en gros et la négliger en détail. Ces sortes de gens n'ont pas honte de prétendre allier le vice et la vertu.

387. Si l'espoir d'une heureuse immortalité de notre nom peut nous conduire à la perfection, recherchons la gloire de nous survivre, mais ne l'estimons qu'autant qu'elle peut nous soutenir dans la pratique de la vertu. Un héros, en effet qui n'aurait en vue que l'immortalité de son nom, serait semblable à un homme qui se crèverait les yeux pour voir un jour plus clair.

388. La profession du soldat est de combattre; celle du magistrat de juger; celle du laboureur de cultiver la terre; la profession d'un ecclésiastique, c'est de servir Dieu et le prochain dans un entier détachement de tous les biens de ce monde.

389. Trois sortes de personnes, sans combattre ouvertement la religion, la négligent ou la déshonorent. Les uns sont les hypocrites, qui ne servent Dieu que pour tromper les hommes. Les autres sont ceux qu'elle n'éclaire ni n'échauffe. Les troisièmes, ceux qui n'estimant que ses maximes, voudraient en retrancher les dogmes, ou tout au plus en admettre quelques-uns et rejeter les autres. La folie des premiers n'est pas dangereuse, on n'imite point ce qui n'inspire que de l'horreur. Les seconds, qui donnent aux préceptes un sens qui les flatte et qui tranquillise leur cœur au milieu des plaisirs, pourraient séduire; il ne faut pas les écouter. Plaignons les troisièmes; ils sont semblables à des aveugles qui se précipitent dans un abîme en croyant marcher dans un chemin sûr et uni.

390. Il semble que la Providence ait compensé ses dons pour mettre une espèce d'égalité dans les diverses conditions des hommes. Aux uns elle a donné la naissance et le pouvoir, aux autres une heureuse capacité qui les dédommage des distinctions qu'elle leur a refusées. Ceux-là seraient trop vains, s'ils possédaient tout à la fois les talents et les richesses; et ceux-ci trop malheureux, si, par les dons de l'esprit, ils ne pouvaient relever la bassesse de leur fortune. Ainsi les grands et les petits vivent dans une dépendance mutuelle les uns des autres: le noble est forcé d'avoir recours à l'industrie du roturier, et le roturier n'a d'autre fond pour subsister que les besoins du noble.

391. Il ne tenait qu'à la Providence de

ous assujettir à ceux que nous maitrisons. ns doute elle a voulu donner à ceux-ci un oyen de mériter par leur résignation, et à ous un motif de nous humilier dans notre dépendance. C'est donc à nous à ne pas user de notre pouvoir sur des malheureux qui ne nous sont inférieurs que par une sposition dont nous n'avons pas été les aîtres.

392. La prudence humaine ne peut rien ntre les décrets de la Providence, mais la ovidence l'a fait entrer pour beaucoup ns ses décrets. Elle la suppose plus souvent qu'elle ne la contredit ou ne la détruit.

393. Un des grands effets de la Providence, est que chaque nation, quelque misérable qu'elle soit, s'imagine que le bonheur ne eut se trouver ailleurs que chez elle.

394. Il est dans le monde un tribunal us redoutable qu'aucun de ceux qu'une ge police a établis. Différent de ceux-là, il t invisible; il n'a ni hache ni faisceaux; est partout, et le même dans toutes les tions : chaque homme a droit d'y opiner. esclave y juge son maître, le sujet son uverain, les honnêtes gens le composent le craignent; il n'y a que les scélérats s plus déterminés qui ne tiennent point mpte de ses arrêts.

395. La conscience est une loi aussi incorruptible que sévère, et qu'il n'est pas posle de rompre, ni d'affaiblir. Ses repros sont plus terribles que le mal que s faisons. Elle épouvante les scélérats, elle ne peut les rendre plus sages; elle nd plus malheureux. C'est un juge t plus impitoyable qu'on a méprisé s conseils, d'autant plus éclairé qu'il connaît le fond de nos âmes, d'autant plus sûr qu'il ne prononce jamais que sur des preuves incontestables, et aussi évidentes pour us-mêmes que pour lui.

396. Quand la conscience, l'honneur, la trie réclament leurs droits, doit-on songer à se précautionner contre les dangers s? Il est du devoir de l'honnête omme de s'oublier dans ces moments.

397. La conscience nous avertit en ami ant de nous punir en juge.

398. Il n'y a pas longtemps qu'on eût regardé, avec une surprise dédaigneuse, un omme qui se serait arrogé le titre de phisophe; il n'en est pas de même aujourhui, le nom de philosophe est en honneur, les femmes mêmes s'en font gloire.

399. Quand on fait réflexion à ce que l'hisire nous apprend des philosophes païens, n ne conçoit pas comment l'homme, ayant dans cette vie rien de plus à cœur ue la satisfaction de ses goûts, de ses penants, de ses passions, de ses désirs, ces ges, néanmoins, faisaient consister le boneur dans le mépris de tout ce qui pouvait leur procurer.

400. Les anciens philosophes, si l'on en xcepte les stoïciens, s'accordaient presque ous à penser mal de l'humanité; les philoophes de nos jours en font l'apologie. Je dirais lequel du blâme ou de l'estime est le plus propre à corriger les hommes, si les hommes, à peu de chose près, n'étaient encore ce qu'ils ont toujours été.

401. Je tremble pour notre siècle, quand je considère que les temps anciens, où il y a eu plus de philosophes, sont précisément ceux où il y a eu moins de philosophie.

402. Nos philosophes du siècle démentent par leur conduite et par leurs actions les règles de la philosophie dont ils s'efforcent de donner une haute idée. La philosophie blâme l'attachement aux richesses, et ils désirent d'en acquérir; l'ambition, et ils la regardent comme un sentiment honnête; l'envie, et ils ne peuvent rien souffrir audessus d'eux; la vanité, et ils se croient seuls dignes d'égards et d'estime. Elle ordonne la douceur et l'humanité, et ils font trop peu de cas des hommes pour les aimer. Ils ne s'estiment eux-mêmes que par la plus vile portion de leur être; ils se refusent une âme, un esprit, une destinée; ils se dégradent, ils s'avilissent, ils se courbent autant qu'ils peuvent vers la terre, et ne prétendent aucune différence entre eux et les animaux qui tracent des sillons dans les campagnes

403. Nos philosophes sont plus aveugles et plus ennemis d'eux-mêmes qu'ils ne pensent : ils renoncent à l'espérance d'un avenir heureux, et pour passer ici-bas un petit nombre de jours sans crainte, ils s'exposent volontairement au plus grand des malheurs ; tandis que le vrai chrétien, plus éclairé, plus prudent, plus véritablement philosophe, vit dans une crainte salutaire, pour n'avoir rien à craindre après la mort. C'est au bon sens à décider qui des deux prend le parti le plus sage, et s'expose à moins de danger.

404. Les philosophes de nos jours prétendent suivre et enseigner la raison ; mais, lorsqu'ils s'attachent effectivement à détruire les préjugés qu'elle condamne, ils déracinent les vertus qu'elle prescrit.

405. Le philosophe, tel qu'on se le figure de nos jours, doit avoir le courage de se passer de toute espèce de gloire, et sans cesser de se respecter, ignorer ses vertus et mépriser jusqu'à la philosophie même.

406. Les sciences n'apprennent plus guère qu'à s'enorgueillir et à disputer.

407. On n'est point savant par les choses que l'on sait; je croirais volontiers qu'on ne l'est que par les choses que l'on soupçonne: Combien n'est-il pas d'horizons au delà de celui qui borne notre vue?

408. Le doute est l'école de la vérité. Le savant doute, parce qu'il ne voit pas tout; l'ignorant ne doute de rien, parce qu'il croit tout connaître. Le premier ne peut se dissimuler son ignorance, et il en est plus modeste; le second ignore la sienne, et il en est plus vain et plus hardi.

409. Quiconque veut tout apprendre, doit s'attendre à ne rien savoir à fond. Une foule de connaissances entassées ne font non plus

un savant, qu'un tas de pierres rassemblées au hasard ne font un bel édifice.

410. La singularité d'un système, quelque dangereux qu'il soit, n'est qu'une raison de plus pour qui n'a pour règle que l'esprit particulier.

411. Le savoir est un malheur, quand la prudence ne lui sert pas de guide.

412. Je ne puis supporter un orateur qui pense par art, et veut me faire penser de même; il coupe méthodiquement les ailes à mon esprit, et je ne puis que me traîner méthodiquement après lui dans le chemin étroit qu'il me trace.

413. Le malheur des gens les plus savants, c'est de ne pas savoir ignorer ce qu'ils ne peuvent pas savoir.

414. Subjugués par le goût du temps, les gens de lettres ont perdu cette espèce de rusticité qu'ils contractaient dans la retraite, et qu'on leur passait trop aisément dans des siècles moins épurés; mais qu'ont-ils gagné à prendre le ton et les manières du grand monde? Dans leurs ouvrages on trouve plus de délicatesse et moins de force, plus de précision et moins de chaleur, plus de brillant et moins de hardiesse, plus de mots que de choses, plus d'emphase que de simplicité, plus d'esprit que de génie. Dans leurs mœurs, on découvre, à regret, plus de parure que de réalité, et ce sont peut-être eux qui les premiers ont substitué à des principes jusqu'alors immuables, des paradoxes révoltants. Ce sont eux peut-être qui, se plaisant à colorer les vices, ont contribué à n'en faire que des sujets de raillerie, des imperfections capables tout au plus de blesser les règles de la décence et de l'honnêteté. Disons-le hardiment, les mœurs des savants sont devenues des torts pour les sciences.

415-416. Ce n'est pas des sciences, c'est du sein des richesses que sont nés de tout temps la mollesse et le luxe, et dans aucun temps les richesses n'ont été l'apanage des savants. Pour un Platon dans l'opulence, un Aristippe accrédité à la cour, combien d'Homères et de Diogènes, d'Epictètes et d'Esopes dans l'indigence! Les commodités de la vie, pour être souvent le fruit des arts, n'en sont pas davantage le fruit des artistes.

417. Accordez de l'estime aux gens de lettres, ils vous tiennent quittes de tout bienfait.

418. Le climat influe beaucoup sur le génie, le caractère et les usages des peuples : de la différence de leurs sentiments et de leurs préjugés vient celle des gouvernements que nous connaissons dans le monde. La crainte contient les uns sous une autorité despotique; les autres naturellement plus résolus et moins timides, jaloux de la liberté qu'ils ont reçue de la nature, craignent une subordination absolue, et sont moins propres à devenir esclaves que citoyens : l'honneur et leur propre intérêt les attachent si tendrement à leur patrie, et une confiance noble et éclairée leur fait si fort respecter leur souverain, qu'on ne peut distinguer ce qui les touche le plus, ou leur patrie, dont ils partagent les avantages, ou leur souverain, qui est chargé d'en maintenir la gloire et le bonheur.

419. Le génie ne pense ni ne parle que d'après lui-même; mais la plupart des hommes n'ont point d'esprit à eux, et ne parlent ni ne pensent que d'après les autres. Chargés des idées d'autrui, ils ne sauraient en produire aucune. Ce sont pourtant ceux-là et ceux-là uniquement, qui osent critiquer ceux dont ils ne sont que de misérables échos. L'animal de la terre le plus stupide, l'âne d'Esope, croirait-il être lion pour être revêtu de la peau qui lui en donnait l'apparence?

420. Il y a bien des gens en qui le génie repose à leur insu; il leur faut quelque événement qui les en avertisse. Je les compare à ces fleurs que les aquilons tiennent fermées, et qu'un simple rayon de soleil peut faire épanouir; ce ne fut qu'assez tard que l'amour décela le génie du grand Corneille.

421. L'homme de génie ne saurait gouverner l'Etat sans fermeté; et c'est précisément cette fermeté qui fait le mal d'un Etat gouverné par un homme de génie.

422. Il y a des auteurs qui travaillent et polissent si fort leurs ouvrages, que tout ce qu'ils donnent au public n'est que de la limure.

423. L'étendue du génie nuit souvent parce qu'elle ne sert à faire sentir des vérités que la raison sait persuader par les arguments les plus naïfs et les plus simples.

424. Cherchons un guide au génie pour l'empêcher de s'égarer : nous le trouverons dans un jugement sain et réfléchi.

425. Les règles guident le génie; mais souvent aussi elles ne sont qu'un contrepoids qui en abat l'essor.

426. Si l'on voit à présent peu de génies, c'est que les arts ont peu d'inventeurs dans un siècle où il y a tant de modèles.

427. Un grand génie déplacé ne paraît qu'un homme ordinaire.

428. Il est rare que le succès ne justifie la hardiesse d'un génie entreprenant.

429. Rien ne caractérise mieux la supériorité du génie, que le talent de préparer de loin les grands succès.

430. L'esprit qui nous fait tout voir jusqu'aux écueils qui l'environnent, bien loin de servir à nous les faire éviter, est toujours le premier qui nous y entraîne : ce phare qui n'est fait que pour nous conduire au port, nous éclaire moins qu'il ne nous éblouit, et nous fait donner même contre les rochers qu'il nous découvre. Vit-on jamais une pareille contrariété? Et comment définir l'esprit, qu'un assemblage confus de lumières et de ténèbres, qu'un mélange bizarre de folie et de raison.

431. Si votre esprit aspire au bonheur d'être utile,
Appliquez tous vos soins à devenir habile.
On rit d'un ignorant, on fuit un débauché.
Le mérite solide est toujours recherché.

432. On dirait que l'esprit est devenu pour nous comme une seconde manière d'ex-

ter et de jouir. On ne parle presque partout que savoir et littérature : s'il en est qui les aiment par choix, tous les autres s'en piquent par mode ; de là ce débordement d'ouvrages de toute espèce, dont nous sommes inondés ; mais quelle disette dans cette abondance ! l'esprit est plus répandu, mais il paraît n'avoir gagné plus de surface qu'aux dépens de sa profondeur et de sa solidité. A quelques ouvrages près d'histoire naturelle, de politique et de commerce qui font honneur à notre siècle, quels sont la plupart de ceux que nous appelons ouvrages d'esprit ?

433. L'esprit se croit en droit de jouer le premier rôle dans les sociétés, d'y manquer de subordination pour ses supérieurs, d'égards pour ses semblables, d'indulgence pour ses inférieurs. Il ne cède rien aux premiers, il dispute tout aux seconds, il méprise les troisièmes ; il prétend seul avoir raison, et où règne le plus de liberté, il tâche d'établir un despotisme qui rompt bientôt tous les liens de la confiance et de l'amitié.

434. D'où vient que plus l'esprit est borné, plus il croit voir et saisir d'objets ? Et plus il est éclairé, moins il se flatte d'en connaître ? Je n'en sais point précisément la raison, mais je me suis toujours aperçu que la présomption naît de la médiocrité, aussi naturellement que la modestie vient du mérite.

435. Il est rare que l'esprit ait recours à ce qui est simple, il aime l'art et les prestiges ; il préfère les phosphores à la lumière, il se plaît à marcher dans les routes les plus épineuses, qui, pour l'ordinaire ne sont pas celles de la vérité.

436. Plus l'esprit a de force et de profondeur, plus il a le défaut d'aimer les détails : il croirait manquer de bien saisir un objet, s'il n'en examinait jusqu'aux superficies. Aussi combien d'entreprises utiles et même praticables ne rejette-t-il pas quelquefois, pour avoir trop bien aperçu tout ce qui pourrait s'y rencontrer d'obstacles ?

437. Il y a pour l'esprit une sage ignorance, et qui ne lui est pas moins nécessaire qu'utile : il est heureux s'il la connaît, plus heureux encore s'il l'avoue : Sa force vient souvent de la faiblesse ; sa gloire du savoir moins qu'il ne veut : la raison et son intérêt lui prescrivent des bornes ; s'il les franchit, il tombe tout à coup dans un vide immense, dans un abîme de ténèbres, dans une espèce de néant, où il ne se retrouve qu'en revenant sur ses pas, si toutefois il peut encore en découvrir les traces, et de pas continuer à se perdre, lors même qu'il sent le malheur qu'il a eu de s'égarer.

438. L'esprit croit au-dessous de lui d'appuyer, de protéger la raison qui se soutient et se protége elle-même : il trouve plus de gloire à combattre une ennemie qui lui paraît digne de ses efforts ; il néglige le vrai qui presque toujours porte avec lui ses titres, et il fournit des preuves à ce qui n'est pas même vraisemblable, parce que le triomphe qu'il lui ménage doit être en même temps le triomphe de son adresse à fasciner la raison : ce triomphe lui est d'autant plus cher qu'il s'étend sur lui-même :

439. Il parvient d'ordinaire à se persuader ce qu'il s'est imaginé, sa propre fausseté lui en impose, il souscrit à son délire, et s'efforçant à le faire approuver, il accuse d'ignorance ou de mauvaise foi quiconque le condamne.

440. On voit plus de médiocres esprits s'avancer dans le monde, que de grands génies ; les uns proportionnent les objets à leurs moyens, et ne sont point honteux de n'y arriver que d'un pas lent et timide : les autres ont à peine aperçu le but où ils prétendent, qu'ils s'y portent d'un vol audacieux. Ainsi cette idée exagérée, que l'esprit se fait de ses propres forces, empêche en toutes choses ses progrès.

441. L'esprit souvent sert moins à notre bonheur qu'à notre perte, et nous creuse des précipices où vraisemblablement le seul instinct nous aurait conduits sans danger.

442. Défions-nous de notre esprit, il va presque toujours au mal sans détours. S'il est d'accord avec le cœur, nous sommes perdus sans ressource ; la pensée et l'exécution ne souffrent alors aucun intervalle, et nous sommes plutôt plongés dans le vice, que nous n'avons songé à nous y livrer.

443. Il faut déplorer la faiblesse de l'esprit humain, qui, du moment qu'il ne se prescrit aucune borne, donne dans les travers les plus dangereux.

444. Il y a un point de pénétration et de force d'esprit qui fait les bornes de l'humanité, et que nous prenons ridiculement pour les bornes de la vérité même.

445. Les petits esprits sont tous minutieux : qu'ils parlent ou qu'ils écrivent, ils entrent dans les plus minces détails. S'ils avaient une tête à décrire, ils en compteraient jusqu'aux cheveux. Il n'en est pas ainsi du génie : il ne voit la nature qu'en grand. L'aigle qui plane dans les nues distingue à peine la bruyère où l'hirondelle se plaît à voler.

446. C'est le faux bel esprit, c'est l'ignorance présomptueuse qui font éclore les doutes et les préjugés ; c'est l'orgueil, c'est l'obstination qui produisent les schismes et les hérésies ; c'est le pyrrhonisme, c'est l'incrédulité qui favorise l'indépendance, la révolte, les passions, tous les forfaits.

447. Rarement avec l'esprit de détail on a celui des grandes vues.

448. Pour le peu de louanges que l'esprit nous attire, à combien de reproches ne nous expose-t-il pas ? Il nous découvre quelques vérités : mais qui peut nombrer les erreurs où il nous plonge ? Il nous fait des amis ; mais combien nous suscite-t-il de rivaux ? Et s'il a des qualités aimables, combien n'a-t-il pas de travers choquants ? Que de malheureux, que de coupables n'a-t-il pas toujours faits dans le monde ? Que de trahisons, d'injustices, d'infâmes passions n'a-t-il pas justifiées ? Que de vertus n'a-t-il pas décriées ? Il n'est pas jusqu'aux mystères les plus sa-

trés qu'il n'ait taché de pénétrer pour s'enhardir à ne les pas croire.

449. Il faut se former l'esprit sur les anciens, et le goût sur les modernes.

450. L'esprit galope d'ordinaire, le jugement ne va que le pas.

451. L'homme d'esprit ne raisonne que d'après ce qu'il a appris : l'homme de génie que d'après lui-même.

452. Pourquoi mépriser les gens qui n'ont point d'esprit? Ce n'est pas en eux un mal volontaire.

453. L'esprit est peu de chose, quand ce n'est que de l'esprit.

454. Juge fastueux toujours prêt à prononcer, maître altier, voulant toujours instruire, l'esprit se concilie rarement les cœurs, et plus rarement il excite la haine et l'envie.

455. Un luxe d'esprit suit presque toujours le luxe des mœurs.

456. On peut faire grâce à un homme d'esprit, de quelques qualités de l'esprit; mais on ne doit faire grâce à l'honnête homme d'aucune qualité du cœur; il doit les avoir toutes, ou travailler du moins à les acquérir. Le mérite du cœur est indivisible.

457. On ne s'aperçoit pas de sa santé quand on en jouit. Il devrait en être de même de l'esprit, quand on en a.

458. Dès que dans la conversation on a senti le bout de l'esprit de ceux avec qui l'on parle, on doit s'arrêter; tout ce qu'on dirait au delà n'étant plus compris, pourrait passer pour ridicule.

459. C'est du moins une sorte d'esprit que de savoir se servir de l'esprit des autres.

460. Que de vide doit se trouver dans un esprit qui ne veut se remplir que d'évidence!

461. Qu'est-ce que l'esprit, et quelle estime doit-on en faire, dès que ses avantages ne peuvent balancer ses dangers?

462. Il y a des gens d'esprit qui n'ont point de goût, des gens de goût qui n'ont point d'esprit, des personnes vives sans goût, des complaisants sans vivacité, des gens polis sans sentiment et sans âme. D'ordinaire, les gens d'esprit sont vains et tranchants; les gens de goût, vétilleux; les gens vifs, inconsidérés; les complaisants, trop circonspects et trop timides, les gens polis, trop cérémonieux. De-là vient aussi qu'il n'y a de sociétés agréables que celles où se trouvent les mêmes penchants, les mêmes vertus ou les mêmes défauts, des sentiments et des caractères qui se rapprochent, des talents à peu près semblables et dont aucun ne s'annonce pour se faire remarquer.

463. La curiosité naturelle à l'homme lui inspire l'envie d'apprendre, ses besoins lui en font sentir la nécessité, ses emplois lui en imposent l'obligation, ses progrès lui en font goûter le plaisir. Ses premières découvertes augmentent l'avidité qu'il a de savoir : plus il connaît, plus il sent qu'il a de connaissances acquises, plus il a de facilité à bien faire.

464. Faut-il s'étonner de la décadence des lettres, dans un siècle où la plupart de ceux qui les cultivent se supposent plus de talents qu'ils n'en ont, et d'ordinaire les talents même les plus mal assortis aux qualités de leur génie?

465. On se suppose des talents que l'on n'a pas, et par cela même on se croit destiné à un rang plus élevé que celui que l'on occupe. De-là le malheur général de l'humanité. Une partie contriste l'autre par le mérite qui l'élève et la distingue, et l'autre maltraite le mérite qui l'offusque et l'avilit.

466. Les uns souffrent des vertus et des talents qu'ils ont, les autres se font un supplice des talents ou des vertus qui leur manquent. Ainsi la moitié du genre humain fait le tourment de l'autre, parce que l'envie qui date du commencement du monde, et qui y règne avec empire, afflige et désole également et les cœurs nobles et vertueux qui l'excitent sans le vouloir, et ces cœurs massifs et rampants qui s'y livrent par un sentiment d'amour-propre, ou pour mieux dire par un honteux désespoir de leur faiblesse et de leur impuissance.

467. Indifféremment aujourd'hui on substitue les beautés d'un talent aux beautés d'un autre; on confond, on dénature les genres, on remplace par l'élégance du style, la force du raisonnement, par la régularité du dessein, la chaleur du pathétique : par la délicatesse des détails, la noble hardiesse des images. Un goût arbitraire n'enfante plus que monstres. L'éloquence prend un air de dissertation, la dissertation le ton moelleux de l'éloquence, la prose emprunte le brillant et l'harmonie des vers, les vers imitent la marche uniforme de la prose; la tragédie débite des maximes et n'attendrit point, la comédie devient sérieuse et veut arracher des larmes; l'épopée dépourvue de fictions raconte comme l'histoire; l'histoire donne dans le merveilleux revêtu de tout l'éclat des phrases épiques. Que dirai-je enfin? on découvre l'art lorsqu'il doit être caché; on embellit lorsqu'il s'agit de simplifier; on déplace, on dérange tout dans la nature, qu'il ne faudroit qu'imiter, et comme dit Horace en un semblable sujet, « des dauphins dans les forêts, et des sangliers au milieu des ondes. »

468. Les talents les plus heureux restent ordinairement dans l'obscurité, et tel homme qui aurait pu illustrer sa patrie, rampe dans le vil atelier d'un artisan, et ne sent qu'à regret les efforts d'un génie qui se devine sans se bien connaître, et met forcément de l'importance à des riens dont il est forcé de s'occuper pour vivre.

469. La plupart de ceux dont les connaissances ont élevé l'âme, et qui seraient capables des plus éminents emplois, se voyant obligés pour les obtenir, de faire la cour à des hommes médiocres et trop bornés pour apprécier leur mérite, prennent le parti de la retraite, dont le prix augmente chaque jour à leurs yeux, et s'estiment heureux de n'avoir qu'à répondre à eux-mêmes de leurs études

et de leurs réflexions : ces sortes de gens sont inutiles à l'Etat, il est vrai ; mais c'est l'Etat qui les laisse inutiles : leur liberté leur tient lieu d'honneurs et de richesses.

470. A voir notre présomption, on dirait que les talents, autrefois si rares, volent au devant de nous, et ne nous laissent que l'embarras du choix et de la préférence.

471. On ne sait rien, si l'on ne fait un bon usage de ce qu'on sait, et si les connaissances qu'on acquiert se changent plutôt en poison qu'en remède.

472. Tous les plus beaux talents réunis ne valent pas une vertu.

473. Un orateur qui s'étudie à être fleuri, est comme un athlète qui se pique de beauté, et à qui l'on ne demande que de la force.

474. La nature, où les anciens ont puisé, est encore la même pour nous, ils nous ont appris à la dessiner d'après elle, et nous nous contentons de la copier d'après eux.

475. Il est souvent plus dangereux d'avoir des talents, qu'il n'est honteux de n'en point avoir. (X. X. X.)

MÉLANCOLIE. La mélancolie est la convalescence de la douleur. (Z.)

MELLUSINE (*Dicton*). Les cris que jettent les femmes en couche, ont fait dire de toute clameur qui ressemble à celle-là : *pousser des cris de mellusine*. Ce dernier mot vient de la déesse *Lucine*, que les anciens invoquaient durant les douleurs de l'enfantement, et de *mater Lucina*. On a fait d'abord *mère Lusine*, puis enfin *mellusine*.

MÉMOIRE. La mémoire, comme les livres qui restent longtemps enfermés dans la poussière, demande à être déroulée de temps en temps. Il faut pour ainsi dire en secouer tous les feuillets, afin de les trouver en état au besoin. (SÉNÈQUE.)

La mémoire est quelquefois incivile et importune. (Balthasar GRACIAN.)

Pourquoi faut-il que nous ayons assez de mémoire pour retenir jusqu'aux moindres particularités de ce qui nous est arrivé, et que nous n'en ayons pas assez pour nous souvenir combien de fois nous les avons contées à une même personne !

(LA ROCHEFOUCAULD.)

Les hommes regardent l'excellence de la mémoire comme un avantage réel, comme un don utile de la nature, comme une chose même quelquefois digne d'admiration. Mais malgré cela, ils ne portent point envie à ceux qui ont eu ce don en partage ; ils regardent cette faculté comme celle d'une bonne vue, ou d'une grande force de corps. Cela n'exige ni respects ni égards.

(L'abbé PRÉVOST.)

Celui qui a une mémoire remarquable des mots a rarement une heureuse compréhension des choses. (A. DE CHESNEL.)

MÉMOIRE (*Prov.*). Afin d'exprimer que lorsqu'on est livré au plaisir de la bonne chère on doit y être tout entier, nos pères faisaient usage de ce proverbe : *Il ne faut pas de mémoire à table*. Les anciens disaient : *Odi memorem compotorum*.

MENDICITÉ. On se sert, dit Domat, du prétexte de ce que l'on peut mendier pour ne pas donner à l'hôpital, et de l'hôpital pour ne pas donner aux mendiants.

MENSONGE. On a dit que l'oisiveté était la mère de tous les vices, et l'on pourrait ajouter rationnellement que le mensonge en est le père. C'est le mensonge qui fait l'escroc, le faussaire, lequel n'a plus qu'un pas à franchir pour devenir assassin. C'est lui qui introduit au sein des familles ces chevaliers d'industrie qui, s'affublant de noms et de qualités qui ne leur appartiennent pas, usurpent tout ou partie de la fortune des victimes qu'ils parviennent toujours à rencontrer. C'est lui enfin qui vous donne aujourd'hui pour ami un homme dont l'esprit et la grâce vous ont fasciné, et que cependant vous apercevrez peut-être demain sur la sellette d'une cour d'assises où l'auront conduit des abus de confiance ou des vols. Le mensonge est un de ces vices dont l'activité progressive a quelque chose d'épouvantable ! L'enfant ment pour une fleur, pour un fruit qu'il aura dérobé ; homme, il deviendra parjure et spoliateur. On ment par crainte, par orgueil, par spéculation, et ces souillures mènent au crime, pour défendre la cause première, c'est-à-dire le mensonge. (N.)

— Que gagnent les menteurs ? c'est qu'on ne les croit pas, lors même qu'ils disent la vérité. (ARISTOTE.)

1. En vérité, le mentir est un maudit vice. Nous ne sommes hommes et nous ne tenons les uns aux autres que par la parole ; si nous en connoissions l'horreur et le poids, nous le poursuivrions à feu plus justement que d'autres crimes.

2. Je trouve qu'on s'amuse ordinairement à chastier aux enfants des erreurs innocentes très-mal à propos, et qu'on les tourmente pour des actions téméraires qui n'ont ni impression ni suite. La menterie seule, et un peu au-dessous l'opiniastreté, me semblent estre de celles desquelles on devroit à toute instance combattre la naissance et le progrès. Elles croissent quant et eux, et puisqu'on a donné ce mauvais train à la langue, c'est merveille combien il est impossible de l'en tirer.

3. Si, comme la vérité, le mensonge n'avoit qu'un visage, nous serions en meilleurs termes, car nous prendrions pour certain l'opposé de ce que diroit le menteur.

(MONTAIGNE.)

1. Comme le mensonge est ordinaire, il est bon d'être incrédule.

2. Le menteur est sujet à ne point croire et à n'être point cru.

3. Celui qui ne ment jamais croit aisément.

(Balthasar GRACIAN.)

L'aversion du mensonge est souvent une imperceptible ambition de rendre nos témoignages considérables et d'attirer à nos paroles un respect de religion.

(LA ROCHEFOUCAULD.)

Il n'y a pas de mensonges qui nous soient

plus nuisibles que ceux que nous nous faisons à nous-mêmes. (Mme du Deffant.)

Deux choses sont inséparables du mensonge : beaucoup de promesses et beaucoup d'excuses. (X.)

Un mensonge est une lâcheté insigne : c'est craindre l'homme et braver Dieu. (Sterne.)

La conscience de l'homme ne goûte le repos que dans la vérité. Celui qui ment, ne fût-il pas découvert, trouve sa punition en lui-même ; il sent qu'il trahit un devoir et qu'il se dégrade. (Silvio Pellico.)

Il faut être bien sûr de sa mémoire après qu'on a menti. (Vinchon.)

1. Celui qui dit un mensonge ne prévoit pas le travail qu'il entreprend, car il faudra qu'il en invente mille autres pour soutenir le premier.

2. Le mensonge fait une plaie qui laisse toujours une cicatrice. (*Maximes chrétiennes.*)

MENSONGE (*Prov.*). Si tous les voyageurs ne mentent pas également, il en est peu, du moins, qui n'apportent de l'exagération dans leurs récits, afin de donner à ceux-ci plus de relief et d'intérêt, et c'est de cette habitude, que l'on regarde comme invétérée, qu'est né ce proverbe : ***A beau mentir qui vient de loin.*** Cela veut dire aussi que les menteurs, dans ce cas, ont d'autant plus beau jeu, qu'il n'est pas toujours aisé de contrôler leur plus ou moins de véracité.

MENTEUR (*Prov.*). Comme celui qui mérite cette qualification est sujet à se contredire fréquemment, on lui applique ce proverbe : ***Il faut qu'un menteur ait bonne mémoire.*** Nos pères disaient aussi à propos du mensonge : ***Menteur comme une oraison funèbre;*** ou bien : ***Menteur comme une épître dédicatoire;*** ou enfin : ***Menteur comme un panégyrique.***

MÉPRIS. 1. On loue quelquefois les choses passées pour blâmer les présentes ; et pour mépriser ce qui est, on estime ce qui n'est plus.

2. Il n'y a que ceux qui sont méprisables qui craignent d'être méprisés. (La Rochefoucauld.)

Le mépris est une pilule qu'on peut bien avaler ; mais qu'on ne peut guère mâcher sans faire la grimace. (Molière.)

Il y a des gens que le mépris ne peut atteindre : ils sont si bas qu'ils passent pardessous. (Mme de Staël.)

1. Le mépris que certaines gens témoignent pour d'autres n'est le plus souvent qu'une basse jalousie.

2. Le silence du mépris est rarement interprété comme il devrait l'être, ou comme on voudrait qu'il le fût.

3. Le mépris qu'on affecte pour ce qui est estimable, laisse toujours un remords dans le cœur. (A. de Chesnel.)

MER (*Prov.*). Pour exprimer une chose difficile à réaliser, on fait assez habituellement emploi de cette phrase : ***C'est la mer à boire!*** — Quelques-uns donnent pour origine à ce proverbe l'anecdote suivante : Un roi d'Ethiopie voulant embarrasser Amasis, roi d'Egypte, lui demanda comment il s'y prendrait pour boire la mer? — Répondez-lui, dit le philosophe Bias à Amasis, que vous boirez la mer lorsqu'il en aura détourné tous les fleuves qui s'y rendent.

MÉRITE. 1. Le mérite des bonnes qualités de l'âme est le mérite essentiel ; mais l'art de faire valoir et mettre en œuvre les bonnes qualités est un second mérite bien plus nécessaire que le premier dans le commerce du monde, pour la réputation et la fortune.

2. Détromper un homme préoccupé de son mérite, est lui rendre un aussi mauvais office que celui que l'on rendit à ce fou d'Athènes, qui croyait que tous les vaisseaux qui arrivaient dans le port étaient à lui.

3. La nature fait le mérite et la fortune le met en œuvre.

4. La marque d'un mérite extraordinaire est de voir que ceux qui l'envient le plus sont contraints de le louer.

5. Notre mérite nous attire l'estime des honnêtes gens, et notre étoile celle du public. (La Rochefoucauld.)

1. Il y a autant de folie à se préoccuper de son mérite, qu'il y en a de désirer des choses qu'il est impossible d'avoir.

2. On doit estimer également les hommes qui ont du mérite, soit dans leur élévation, soit dans leurs disgrâces. Comme la bonne fortune ne peut pas donner le mérite et les bonnes qualités, aussi la mauvaise ne saurait les ôter.

3. La faveur et l'industrie ne donnent pas le mérite ; elles ne servent qu'à le faire valoir et à le mettre en usage.

4. Un grand mérite est souvent plus difficile à supporter que les plus grands défauts. (De Vernage.)

1. Un mérite que la faveur ne soutient pas est rarement heureux ; un mérite appuyé va loin et se met en crédit.

2. Ne se piquer de rien, ce caractère suppose un grand mérite ; se piquer de tout, cette affectation désigne un homme qui n'est propre à rien. (La Bruyère.)

Il est très-difficile et presque impossible de soutenir une réputation qui est au-dessus de notre mérite. (Amelot de La Houssaye.)

Un grand mérite est l'élévation la plus sublime. Ce n'est plus toi qui brigue les dignités, ce sont les dignités qui t'implorent. Tu es plus qu'un roi : tu es un homme de bien. Tu n'as pas besoin de trésor pour être riche, ni de cordons pour être illustre. Ta gloire ne te quittera pas dans ta disgrâce, elle est indépendante du sourire gracieux d'un maître. (Young.)

1. Pour honorer le mérite, il faut en avoir soi-même.

2. Plus on a de mérite, moins on affiche d'orgueil. Mais la modestie ne va point, comme beaucoup de gens veulent bien le dire, jusqu'à douter de soi : on a toujours la conscience de ce qu'on vaut. (A. de Chesnel.)

MÉSALLIANCE (*Prov.*). Pour exprimer

qu'il ne faut point se mésallier, on dit : *Ne mets à ton doigt anneau trop étroit.*

MÉTIER (*Prov.*). Le premier devoir des parents est de faire apprendre une profession à leurs enfants. C'était l'opinion des anciens qui disaient : *Sua cuique ars pro viatico est.* Nous avons aussi ce proverbe : *Il n'y a si petit métier qui ne nourrisse son maître.*

MEUNIER (*Dicton*). On dit de quelqu'un qui a quitté une condition élevée pour remplir un emploi obscur, qu'il est devenu *d'évêque meunier.* Les anciens employaient aussi dans le même sens ce proverbe : *Passer de la classe des chevaux à celle des ânes : Ab equis ad asinos*, sous entendu *transire.* On raconte que Benserade se trouvant à Toulouse avec l'évêque d'Amiens, tous deux allèrent visiter le fameux moulin de Basacle, ce qui leur donna l'idée de solliciter du roi la permission d'en établir un pareil. La permission leur fut accordée. « Pour moi, » dit le poëte au prélat, « je risque peu, et je puis gagner beaucoup; mais vous, Monseigneur, vous deviendrez *d'évêque meunier.* »

Dans plusieurs de nos provinces du midi, il est passé en proverbe, et sans doute à cause des larcins dont on accuse ceux qui pratiquent ces deux métiers, que saint Pierre n'a jamais voulu *ouvrir la porte du paradis ni aux tailleurs ni aux meuniers.* Les Anglais disent, dans le même esprit : *Mets un tailleur, un tisserand, un meunier dans un sac, et secoue-le bien; le premier qui en sortira sera un larron.*

MILIEU (*Dict.*). Il est des positions qui maintiennent une sorte de *juste milieu* procurant le bonheur à celui qui sait en jouir avec sagesse, et c'est pour cette situation qu'a été fait ce dicton : *Non plura, nec pauciora :* « ni plus, ni moins. »

MINE (*Prov.*). On donne ce nom à une mesure qui équivaut à un demi-setier. *En avoir pour sa mine de fèves*, est un proverbe ancien qui signifie qu'on a éprouvé un malheur ou une perte.

MIROIR (*Prov.*). Pour exprimer que le temps qu'on passe au miroir est perdu pour le travail, on disait jadis : *Dame qui moult se mire, peu file.*

MISÈRE. La misère !!! voilà un mot terrible qui fait même trembler le riche. Il ne la connaît guère cependant que de nom, car la livrée sous laquelle elle se présente à lui dans les rues, toute hideuse qu'elle soit, ne lui laisse ni entrevoir les tourments qui déchirent l'âme du pauvre, ni soupçonner les drames qui s'accomplissent dans le bouge ou au chevet du malheureux. Mais on lui a dit, ou il a lu quelque part, que la misère enlève jusqu'à la dernière de ces jouissances qu'il se procure, et à cette seule pensée, lorsque par hasard elle vient s'offrir à son esprit, il est saisi d'épouvante. Toutefois, aucun retour sur lui-même n'affaiblit d'ordinaire son égoïsme : il n'en demeure pas moins calme, insensible, inexorable à la plainte du pauvre. Il ne consent presque jamais à se persuader, lorsque son estomac est plein, qu'un autre peut l'avoir vide. Lors même que la neige et la glace sont amoncelées au dehors de son habitation, il ne conçoit pas qu'on puisse avoir froid, puisque ses membres à lui sont pénétrés par la chaleur que répand un bon foyer; et il est presque tenté de faire châtier, comme coupable de mensonge, celui qui, à moitié nu, décharné et livide, lui crie qu'il a faim et froid. Quant à l'homme qu'accable la misère, que pourrions-nous en dire que ne sachent déjà tous ceux qui assistent journellement à ce qui se produit dans les régions inférieures de la société? La misère, ce n'est pas seulement la faim, la privation de vêtements, d'une couche, de toutes les choses matérielles nécessaires à l'entretien de la vie; ce n'est même pas la pensée lugubre qu'une mort cruelle approche : c'est aussi l'anéantissement des facultés morales, et, dans cet état, si Dieu n'a pas versé dans l'âme du patient le baume de la religion, et que le sang vienne à pousser vers son cœur quelques bulles plus âcres encore, elles suffisent quelquefois pour faire naître en lui le désir du suicide, ou celui de commettre quelque crime d'une plus grande énormité. (N.)

Tu sauras combien le pain d'autrui a le goût du sel, combien est dur le degré du monter et du descendre de l'escalier d'autrui. Et ce qui pèsera encore davantage sur tes épaules, sera la compagnie mauvaise et insensée avec laquelle tu tomberas, et qui tout ingrate, toute folle, tout impie, se tournera contre toi. (DANTE.)

Les misères des grands excitent d'autant moins l'intérêt que, pour la plupart, elles proviennent d'actes honteux.

(A. DE CHESNEL.)

MITON-MITAINE (*Prov.*). Le miton est une sorte de gant qui couvre l'avant-bras, et la mitaine un autre gant qui laisse le bout des doigts à découvert. Pour désigner un remède de peu de vertu, et ne pouvant amener une cure parfaite, nos pères l'appelaient alors : *Onguent miton-mitaine.* On dit aussi d'une chose dont il ne faut user qu'avec précaution : *Cela ne se prend pas sans mitaines.*

MODE. Rien n'est plus variable, en France, que la mode quant aux habits. Notre changement est si subit et si prompt en cela, que l'invention de tous les tailleurs du monde ne sauroit fournir assez de nouvelletés. Il est force que bien souvent les formes méprisées reviennent en crédit, et celles-là mêmes tombent en mépris bientôt après; et qu'un même jugement prenne, en l'espace de quinze ou vingt ans, deux ou trois, non diverses seulement, mais contraires opinions d'une inconstance et légèreté incroyables.

(MONTAIGNE.)

Ce n'est ni une grande louange, ni un grand blâme, quand on dit qu'un esprit est ou n'est pas à la mode. S'il est une fois tel qu'il doit être, il est toujours comme il doit être. (LA ROCHEFOUCAULT.)

La mode est une roue qui tourne sans

cesse. Tenez-vous à un point de cette roue, ne le quittez pas, il y aura un moment où vous serez à la mode.

(*Secret des passions.*)

La plupart de ceux qui ont la réputation d'hommes à la mode, sont aussi recherchés que méprisés par ceux qui les reçoivent.

(A. DE CHESNEL.)

MODE (DES GENS A LA). De tous les peuples, le Français est celui dont le caractère a de de tous les temps éprouvé le moins d'altération; on retrouve les Français d'aujourd'hui dans ceux des croisades, et, en remontant jusqu'aux Gaulois, on y remarque encore beaucoup de ressemblance. Cette nation a toujours été vive, gaie, généreuse, brave, sincère, présomptueuse, inconstante, avantageuse et inconsidérée. Ses vertus partent du cœur, ses vices ne tiennent qu'à l'esprit, et ses bonnes qualités corrigeant ou balançant les mauvaises, toutes concourent peut-être également à rendre le Français de tous les hommes le plus sociable. C'est là son caractère propre, et c'en est un très-estimable; mais je crains que, depuis quelque temps, on n'en ait abusé; on ne s'est pas contenté d'être sociable, on a voulu être aimable, et je crois qu'on a pris l'abus pour la perfection. Ceci a besoin de preuves, c'est-à-dire d'explication.

Les qualités propres à la société sont la politesse sans fausseté, la franchise sans rudesse, la persévérance sans bassesse, la complaisance sans flatterie, les égards sans contrainte, et surtout le cœur porté à la bienfaisance; ainsi l'homme sociable est le citoyen par excellence.

L'homme aimable, du moins celui à qui l'on donne aujourd'hui ce titre, est fort indifférent sur le bien public, ardent à plaire à toutes les sociétés où son goût et le hasard le jettent, et prêt à en sacrifier chaque particulier. Il n'aime personne, n'est aimé de qui que ce soit, plaît à tous, et souvent est méprisé et recherché par les mêmes gens.

Par un contraste assez bizarre, toujours occupé des autres, il n'est satisfait que de lui, et n'attend son bonheur que de leur opinion, sans songer précisément à leur estime qu'il suppose apparemment, ou dont il ignore la nature. Le désir immodéré d'amuser l'engage à immoler l'absent qu'il estime le plus à la malignité de ceux dont il fait le moins de cas, mais qui l'écoutent. Aussi frivole que dangereux, il met presque de bonne foi la médisance et la calomnie au rang des amusements, sans soupçonner qu'elles aient d'autres effets; et ce qu'il y a d'heureux et de plus honteux dans les mœurs, le jugement qu'il en porte se trouve quelquefois juste.

Les liaisons particulières de l'homme sociable sont des liens qui l'attachent de plus en plus à l'Etat; celles de l'homme aimable ne sont que de nouvelles dissipations qui retranchent d'autant les devoirs essentiels. L'homme sociable inspire le désir de vivre avec lui; on n'aime qu'à rencontrer l'homme aimable. Tel est enfin, dans ce caractère, l'assemblage de vices, de frivolités et d'inconvénients, que l'homme aimable est souvent le moins digne d'être aimé.

Cependant l'ambition de parvenir à cette réputation devient de jour en jour une espèce de maladie épidémique. Eh! comment ne serait-on pas flatté d'un titre qui éclipse la vertu et fait pardonner le vice! Qu'un homme soit déshonoré au point qu'on en fasse des reproches à ceux qui vivent avec lui, ils conviennent de tout; ce n'est pas en essayant de le justifier qu'ils se défendent eux-mêmes; tout cela est vrai, vous dit-on, mais il est fort aimable. Il faut que cette raison soit bonne ou bien généralement admise, car on n'y réplique pas. L'homme le plus dangereux dans nos mœurs est celui qui est vicieux avec de la gaieté et des grâces; il n'y a rien que cela ne fasse passer, et n'empêche d'être odieux.

Qu'arrive-t-il de là? Tout le monde veut être aimable, et ne s'embarrasse pas d'être autre chose; on y sacrifie ses devoirs, et je dirais la considération, si on la perdait par là. Un des plus malheureux effets de cette manie futile est le mépris de son état, le dédain de la profession dont on est comptable, et dans laquelle on devrait toujours chercher sa première gloire.

Le magistrat regarde l'étude et le travail comme des soins obscurs qui ne conviennent qu'à des hommes qui ne sont pas faits pour le monde. Il voit que ceux qui se livrent à leurs devoirs ne sont connus que par hasard de ceux qui en ont un besoin passager; de sorte qu'il n'est pas rare de voir de ces magistrats aimables qui, dans des affaires d'éclat, sont moins des juges que des solliciteurs qui recommandent à leurs confrères les intérêts des gens connus.

Le militaire d'une certaine classe croit que l'application au service doit être le partage des subalternes; ainsi les grades ne seraient plus que des distinctions de rang, et non pas des emplois qui exigent des fonctions.

L'homme de lettres qui, par des ouvrages travaillés, aurait pu instruire son siècle et faire passer son nom à la postérité, néglige ses talents, et les perd faute de les cultiver; il aurait été compté parmi les hommes illustres, il reste un homme d'esprit de société.

L'ambition même, cette passion toujours si ardente, et autrefois si active, ne va plus à la fortune que par manége et l'art de plaire. Les principes de l'ambitieux n'étaient pas autrefois plus justes qu'ils le sont aujourd'hui, ses motifs plus louables, ses démarches plus innocentes; mais ses travaux pouvaient être utiles à l'Etat, et quelquefois inspirer l'émulation à la vertu.

On dira sans doute que la société est devenue, par le désir d'y être aimable, plus délicieuse qu'elle ne l'avait jamais été, mais il est certain que ce qu'elle a gagné, l'Etat l'a perdu, et cet échange n'est pas un avantage.

Que serait-ce si la contagion venait à gagner toutes les autres professions? et on peut

le craindre quand on voit qu'elle a percé dans un ordre uniquement destiné à l'édification; et pour lequel les qualités aimables de nos jours auraient été jadis pour le moins indécentes.

Les qualités aimables étant pour la plupart fondées sur des choses frivoles, l'estime que nous en faisons nous accoutume insensiblement à l'indifférence pour celles qui devraient nous intéresser le plus. Il semble que ce qui touche le bien public nous soit étranger.

Qu'un grand capitaine, qu'un homme d'État aient rendu les plus grands services; avant que de hasarder notre estime, nous demandons s'ils sont aimables, quels sont leurs agréments, quoiqu'il y en ait peut-être qu'il ne sied pas toujours à un grand homme d'avoir à un degré supérieur.

Toute question importante, tout raisonnement suivi, tout sentiment raisonnable sont exclus des sociétés brillantes, et sortent du *bon ton*. Il y a peu de temps que cette expression est inventée, et elle est déjà triviale, sans en être mieux éclaircie : je vais dire ce que j'en pense.

Le bon ton dans ceux qui ont le plus d'esprit consiste à dire agréablement des riens, à ne se pas permettre le moindre propos pensé, si on ne le fait excuser par les grâces du discours, à voiler enfin la raison, quand on est obligé de la produire, avec autant de soin que la pudeur en exigeait autrefois, quand il s'agissait d'exprimer quelque idée libre. L'agrément est devenu si nécessaire, que la médisance même cesserait de plaire si elle en était dépourvue. Il ne suffit pas de nuire, il faut surtout amuser; sans quoi le discours le plus méchant retombe plus sur son auteur que sur celui qui en est le sujet.

Ce prétendu bon ton, qui n'est qu'un abus de l'esprit ne laisse pas que d'en exiger beaucoup; ainsi il devient dans les sots un jargon inintelligible pour eux-mêmes, et comme les sots font le grand nombre, ce jargon a prévalu. C'est ce qu'on appelle le *persiflage*, amas fatigant de paroles sans idées, volubilité de propos qui font rire les fous, scandalisent la raison, déconcertent les gens honnêtes ou timides, et rendent la société insupportable.

Ce mauvais genre est quelquefois moins extravagant, et alors il n'en est que plus dangereux. C'est lorsqu'on immole quelqu'un, sans qu'il s'en doute, à la malignité d'une assemblée, en le rendant tout à la fois instrument et victime de la plaisanterie commune, par les choses qu'on lui suggère, et les aveux ingénus qu'on en tire.

Les premiers essais de cette sorte d'esprit ont dû naturellement réussir, et comme les inventions nouvelles vont toujours en se perfectionnant, c'est-à-dire en augmentant de dépravation, quand le principe en est vicieux, la méchanceté se trouve aujourd'hui l'âme de certaines sociétés, et a cessé d'être odieuse, sans même perdre son nom.

La méchanceté n'est aujourd'hui qu'une mode. Les plus éminentes qualités n'auraient pu jadis la faire pardonner, parce qu'elles ne peuvent jamais rendre autant à la société que la méchanceté lui fait perdre, puisqu'elle en sape les fondements, et qu'elle est par là, sinon l'assemblage, du moins le résultat des vices. Aujourd'hui la méchanceté est réduite en art, elle tient lieu de mérite à ceux qui n'en ont point d'autre, et souvent leur donne de la considération.

Voilà ce qui produit cette foule de petits méchants subalternes, et imitateurs de caustiques fades, parmi lesquels il s'en trouve de si innocents; leur caractère y est si opposé, ils auraient été de si bonnes gens, en suivant leur cœur, que je suis quelquefois tenté d'en avoir compassion, tant le mal leur coûte à faire. Aussi en voit-on qui abandonnent leur rôle comme trop pénible, d'autres persistent, flattés et corrompus par les progrès qu'ils ont faits. Les seuls qui aient gagné à ce travers de mode, sont ceux qui nés avec le cœur dépravé, l'imagination déréglée, l'esprit faux, borné et sans principes, méprisant la vertu, et incapables de remords, ont le plaisir de se voir les héros d'une société dont ils devraient être l'horreur.

Un spectacle assez curieux est de voir la subordination qui règne entre ceux qui forment ces sortes d'associations. Il n'y a point d'état où elle soit mieux réglée. Ils se signalent ordinairement sur les étrangers que le hasard leur adresse, comme on sacrifiait autrefois, dans quelques contrées, ceux que leur mauvais sort y faisait aborder. Mais lorsque les victimes nouvelles leur manquent, c'est alors que la guerre civile commence. Le chef conserve son empire, en immolant alternativement ses sujets les uns aux autres. Celui qui est la victime du jour, est impitoyablement accablé par tous les autres, qui sont charmés d'écarter l'orage de dessus eux; la cruauté est souvent l'effet de la crainte. Les subalternes s'essayent cependant les uns contre les autres; on cherche à ne se lancer que des traits fins; on voudrait qu'ils fussent piquants sans être grossiers; mais comme l'esprit n'est pas toujours aussi léger que l'amour-propre est sensible, on en vient souvent à se dire des choses si outrageantes, qu'il n'y a que l'expérience qui empêche d'en craindre les suites. Si l'on pouvait cependant imaginer quelque tempérament honnête entre le caractère ombrageux et l'avilissement volontaire, on ne vivrait pas avec moins d'agrément, et l'on aurait plus d'union et d'égards réciproques.

Les choses étant sur le pied où elles sont, l'homme le plus piqué n'a pas le droit de rien prendre au sérieux. On ne se donne pour ainsi dire que des cartels d'esprit; il faudrait s'avouer vaincu pour recourir à d'autres armes, et la gloire de l'esprit est le point d'honneur d'aujourd'hui.

On est cependant toujours étonné que de pareilles sociétés ne se désunissent point par la crainte, le mépris, l'indignation ou

l'ennui. Il faut espérer qu'à force d'excès elles finiront par faire prendre la méchanceté en ridicule; et c'est l'unique moyen de la détruire. On remarque que la raison froide est la seule chose qui leur impose, et quelquefois les déconcerte.

On croirait que l'habitude d'offenser rendrait ceux qui l'ont contractée incapables de plier aux moyens de travailler à leur fortune. Point du tout, il vaut mieux inspirer la crainte que l'estime. D'ailleurs les faux singuliers, soit caustiques, méchants ou misanthropes, réussissent parfaitement auprès de ceux dont ils ont besoin. La réputation qu'ils se sont fabriquée donne un très-grand poids à leurs prévenances; ils descendent plus facilement qu'on ne croit à la flatterie basse. Celui qui en est l'objet ne doute pas qu'il n'ait un mérite bien décidé, puisqu'il force de tels caractères à un style qui leur est si étranger. L'adulation fade et outrée est la plus sûre de plaire, une louange fine et délicate fait honneur à celui qui la donne, un éloge exagéré fait plaisir à celui qui le reçoit. Il prend l'exagération pour l'expression propre, et pense que les grandes vérités ne peuvent pas se dire avec finesse.

Il faut convenir que les sociétés dont je parle sont rares; il n'y a que la parfaitement bonne compagnie qui le soit davantage, et celle-ci n'est peut-être qu'une belle chimère dont on approche plus ou moins. Elle ressemble assez à une république dispersée; on en trouve des membres dans toutes sortes de classes, il est très-difficile de les réunir en un corps. Il n'y a cependant personne qui n'en réclame le titre pour sa société : c'est un mot de ralliement. Je remarque seulement qu'il n'y a personne aussi qui ne croie qu'elle peut se trouver dans un ordre supérieur au sien, et jamais dans une classe inférieure. La haute magistrature la suppose à la cour comme chez elle; mais elle ne la croit pas dans une certaine bourgeoisie, qui, à son tour, a des nuances d'orgueil.

Pour l'homme de la cour, sans vouloir entrer dans aucune composition sur cet article, il croit fermement que la bonne compagnie n'existe que parmi les gens de sa sorte. Il est vrai qu'à esprit égal ils ont un avantage sur le commun des hommes, c'est de s'exprimer en meilleurs termes, et avec des tours plus agréables. Le sot de la cour dit des sottises plus élégamment que le sot de la ville ne dit les siennes. Dans un homme obscur c'est une preuve d'esprit, ou du moins d'éducation, que de s'exprimer bien. Pour l'homme de la cour c'est une nécessité; il n'emploie pas de mauvaises expressions, parce qu'il n'en sait point. Un homme de la cour qui parlerait bassement me paraîtrait presque avoir le mérite d'un savant dans les langues étrangères. En effet, tous les talents dépendent des facultés naturelles, et surtout de l'exercice qu'on en fait. Le talent de la parole, ou plutôt de la conversation, doit donc se perfectionner à la cour plus que partout ailleurs, puisqu'on est destiné à y parler, et réduit à n'y rien dire : ainsi les tours se multiplient, et les idées se rétrécissent. Je n'ai pas besoin, je crois, d'avertir que je ne parle ici que de ces courtisans oisifs à qui Versailles est nécessaire, et qui y sont inutiles.

Il résulte de ce que j'ai dit, que les gens d'esprit de la cour, quand ils ont les qualités du cœur, sont les hommes dont le commerce est le plus aimable; mais de telles sociétés sont rares. Le jeu sert à soulager les gens du monde du pénible fardeau de leur existence, et les talents qu'ils appellent quelquefois à leur secours, en cherchant le plaisir, prouvent le vide de leur âme, et ne le remplissent pas. Ces remèdes sont inutiles à ceux que le goût, la confiance et la liberté réunissent.

Les gens du monde seraient sans doute fort surpris qu'on leur préférât souvent certaines sociétés bourgeoises, où l'on trouve sinon un plaisir délicat, du moins une joie contagieuse, souvent un peu de rudesse : mais on est trop heureux qu'il ne s'y glisse pas une demi-connaissance du monde qui ne serait qu'un ridicule de plus : encore ne se ferait-il pas sentir à ceux qui l'auraient : ils ont le bonheur de ne connaître de ridicule que ce qui blesse la raison ou les mœurs.

A l'égard des sociétés, si l'on veut faire abstraction de quelques différences d'expressions, on trouvera que la classe générale des gens du monde et la bourgeoisie se ressemblent plus au fond qu'on ne le suppose. Ce sont les mêmes tracasseries, le même vide, les mêmes misères. La petitesse dépend moins des objets que des hommes qui les envisagent. Quant au commerce habituel, en général les gens du monde ne valent pas mieux, ne valent pas moins que la bourgeoisie. Celle-ci ne gagne ou ne perd guère à les imiter. A l'exception du bas peuple qui n'a que des idées relatives à ses besoins, et qui en est ordinairement privé sur tout autre sujet, le reste des hommes est partout le même. La bonne compagnie est indépendante de l'état et du rang, et ne se trouve que parmi ceux qui pensent et qui sentent, qui ont les idées justes et les sentiments honnêtes. (Duclos.)

MODES (*Prov.*). Pour exprimer que les gens les plus sensés payent leur tribut à la mode, on dit proverbialement : ***Les fous inventent les modes, les sages les suivent***; ou, comme La Bruyère : ***Un philosophe se laisse habiller par son tailleur.***

MODÉRATION. Il n'est difficile ni de louer, ni de blâmer : c'est un art familier aux méchants. L'intérêt leur inspire l'éloge; la médisance est leur plaisir. L'homme de bien sait lui seul garder en tout des mesures; il est toujours ami de la modération. (Théognis.)

1. La modération des personnes heureuses vient du calme que la bonne fortune donne à leur humeur.

2. La modération est comme la sobriété.

n voudrait bien manger davantage, mais n craint de se faire du mal.

(La Rochefoucauld.)

La modération des grands hommes ne orne que leurs vices. (Vauvenargues.)

MODESTIE. La modestie et la douceur ont impression sur les causes les plus insensibles. (L'abbé Prévost.)

La fausse modestie est le plus décent de ous les mensonges. (Chamfort.)

Il n'appartient pas à tout le monde d'être modeste, et la modestie est une fatuité ou ne sottise, quand on n'a pas le mérite le lus éclatant. (Le prince de Ligne.)

La modestie est au talent, ce que la pueur est à la beauté. (A. de Chesnel.)

MOEURS. 1. Rome était un vaisseau tenu ır deux ancres dans la tempête : la religion : les mœurs.

2. Dans les conquêtes, il ne suffit pas de isser à la nation vaincue ses lois; il est eut-être plus nécessaire de lui laisser ses œurs, parce qu'un peuple connaît, aime et éfend toujours plus ses mœurs que ses is. (Montesquieu.)

La corruption des mœurs provient le plus uvent de deux situations extrêmes : d'une ande richesse ou d'une grande infortune.

(A. de Chesnel.)

MOEURS (*Prov.*). Pour signifier qu'un omme favorisé par la fortune oublie volontiers l'humilité de sa première position, méconnaît surtout ses anciens amis, on it usage de ce proverbe : *Les honneurs angent les mœurs*. C'est le dicton des Latins : *nores mutant mores*.

MOINE (*Prov.*). Afin d'exprimer qu'on terce mieux les devoirs du commandeent, quand on a pratiqué ceux de l'obéisnce, on dit : *Il n'y a pas de plus sage abbé ue celui qui a été moine*. C'est dans le ême sens qu'a été fait cet autre proverbe : *faut apprendre à obéir pour savoir commander*.

MOINEAUX (*Prov.*). On dit de celui qui ui se met en frais pour une chose qui n'en ut pas la peine, *qu'il tire sa poudre aux oineaux*. Ceux qui, à tort, tournent la médiocrité en ridicule, emploient cet autre roverbe en parlant d'une humble maison es champs : *Voilà une belle maison, s'il y ait des pots à moineaux*.

MOIS (*Prov.*). Pour dire que nous vieilssons tous les jours, on fait usage de cette hrase proverbiale : *Nous avons tous les s douze mois*.

MOLLESSE. C'est en vain que l'on cherche les plaisirs dans la mollesse, on n'y ouve que les soucis rongeurs. (Socrate.)

La mollesse, vice ordinaire de notre éducation, en affaiblissant les organes, détruit s principes des grandes choses et fait, our ainsi dire, mourir l'âme avant qu'elle oit née. (Thomas.)

Qu'est devenu le temps où les princesses laient la laine comme Lucrèce, à la clarté une lampe de fer? où les jeunes filles, omme Rachel et Noémi, allaient puiser eau à la fontaine et rapportaient leur cruche sur la tête? Le vent d'orage soufflait dans la plaine : endurcies à de durs travaux, elles bravaient l'orage. Aujourd'hui, nos jeunes filles posent les pieds sur des coussins moelleux, elles sont assises sur des fauteuils élastiques, couchées dans des chambres bien fermées; elles s'enveloppent dans des manteaux chaudement ouatés; elles vont faire des visites ou se promener dans de bonnes voitures. Les femmes ont tort de se livrer à cette douce mollesse : elles devraient s'endurcir. Pour vivre longtemps et se conserver avec les apparences de la jeunesse, il faudrait qu'elles s'aguerrissent, qu'elles luttassent contre le vent du nord, qu'elles fissent de l'exercice, qu'elles montassent à cheval, qu'elles sussent braver la pluie et le froid. La mollesse les livre désarmées contre les changements subtils de la température : le froid venu, elles se plaignent des nerfs ou de la poitrine. N'imitons pas les habitants de Sybaris, qui avaient banni les coqs de peur d'être éveillés avant le jour. Laissons chanter les coqs et endurcissons-nous au mal, si nous voulons conserver la jeunesse du corps et l'énergie de l'âme. (de Mériclet.)

MONDE. Le peuple et les habiles composent pour l'ordinaire le train du monde; les autres le méprisent et en sont méprisés.

(Pascal.)

Quand un homme, énivré de sa lecture, fait un premier pas dans le monde, c'est très-souvent un faux pas : s'il ne prend avis que de ses livres, il court risque de ne jamais réussir dans ses projets.

(Saint-Evremont.)

Si vous voulez avoir quelque succès dans le monde, il faut, en entrant dans un salon, que votre vanité fasse la révérence à celle des autres. (Mme Geoffrin.)

Le monde, la cour et l'avenir sont comme les nuages, on y voit tout ce que l'on veut.

(Mme de Tencin.)

Il faut se prêter aux usages du monde, mais il ne faut pas y engager son opinion ni sa liberté. (Mme de Lambert.)

Que de choses sont comprises dans l'amour du monde ! le libertinage, le désir de plaire, l'envie de primer, etc. L'amour du sensible et du grand ne sont nulle part si mêlés. (Vauvenargues.)

Le monde est un tyran dont j'ai fait mon esclave :
Du poids de la censure accablant qui le craint,
Il se laisse enchaîner par celui qui le brave.

(Desmahis.)

Ne pourrait-on pas dire qu'il y a aussi dans l'univers un cercle d'événements qui reparaissent après un intervalle limité? une certaine révolution d'humeurs, de caractères, qui de temps en temps produisent les mêmes effets, et composent ce que l'on appelle les *siècles du monde*? Les empires eux-mêmes ont subi la loi de cette révolution générale, qui emporte avec elle tous les événements; et ce n'est qu'après plusieurs siècles, qu'on a vu renaître un empire qui a englouti l'Afrique et l'Asie, avec une grande partie de l'Europe.

2. Dans le commerce du monde, chacun a les yeux ouverts sur les vices et sur les ridicules d'autrui. Est-ce un sujet de reproche pour l'humanité? non, si de bonne foi, c'est-à-dire avec la même justice et la même attention, chacun ouvrait aussi les yeux sur les siens. On trouverait dans la comparaison et la balance des uns ou des autres, non seulement de fortes raisons pour supporter l'imperfection dans autrui, mais souvent des secours et des règles pour se corriger et se perfectionner soi-même.
(L'abbé Prévost.)

1. Ce tourbillon qu'on appelle le monde,
Est si frivole, en tant d'erreurs abonde,
Qu'il n'est permis d'en aimer le fracas
Qu'à l'étourdi qui ne le connaît pas.

2. Le premier pas que l'on fait dans le monde,
Est celui dont dépend le reste de nos jours.
Ce qu'on fit une fois on vous le croit toujours,
L'impression demeure. En vain, croissant en âge,
On change de conduite, on prend un air plus sage;
On est suspect encor lorsqu'on est corrigé;
Et j'ai vu quelquefois payer dans la vieillesse
Le tribut des défauts qu'on eut dans sa jeunesse.
(Voltaire.)

Pour peu qu'on soit assez considéré dans le monde pour y jouer un rôle, on est lancé comme une boule qui ne reprend jamais sa tranquillité. (Le prince de Ligne.)

1. On ne doit, dans le monde, ni se montrer, ni se cacher, mais se laisser voir.

2. Quand on ne sait pas hurler avec les loups, il ne faut pas vivre avec eux.
(Mme de Stael.)

La bienveillance s'éteint dans le grand monde, comme l'hospitalité dans les grandes villes. (Mme Cottin.)

Vouloir plaire et ne pas craindre de déplaire, voilà la source de tous les ridicules du monde. (Mme Pauline Guizot.)

Voyez donc comme notre monde social a bonne grâce à se balancer si mollement entre deux péchés mortels : l'*orgueil*, père de toutes les *aristocraties*, et l'*envie*, mère de toutes les *démocraties* possibles!
(Alfred de Vigny.)

Le plus honnête homme du monde est le plus malheureux. (Constant Berrier.)

1. Dans le monde, il est une foule d'horizons vers lesquels il faut se diriger lentement pour arriver plus vite.

2. Le succès attire seul la considération dans le monde : il ne faut point faire d'essai dans un salon.

3. L'expérience du monde, c'est la destruction des plus doux rêves.
(A. de Chesnel.)

MONNAIE DE SINGE (*Prov.*). En 1260, on établit un droit de péage à l'entrée de Paris, sous le petit Châtelet, et dans l'un des articles il était dit que tout marchand qui apporterait un singe payerait quatre deniers; mais que s'il s'agissait d'un jongleur, il serait quitte en faisant jouer le singe devant le péager. De là le proverbe : *Payer en monnaie de singe*, qu'on applique aux gens qui, au lieu d'argent, cherchent à s'acquitter en courbettes, en promesses ou autres moyens de valeur aussi vide.

MONTGOMERY (*Prov.*) Le droit d'aînesse existait généralement autrefois, et, en Normandie, l'aîné de la famille de Montgomery était un de ceux qui profitaient le plus largement de ce droit. De là vint le proverbe : *Partage de Montgomery*, pour signifier tout d'un côté et rien de l'autre.

MONUMENTS. Tous les grands monuments politiques, dit Sénèque, sont des excursions de fourmis. La différence entre elles et nous est celle de deux atomes dont l'un est plus petit que l'autre.

MORALE. Celui qui marche avec les sages deviendra sage; l'ami des insensés leur ressemblera. (Salomon.)

Le peintre des mœurs doit avoir constamment les yeux sur les modèles vivants que lui présente la société, afin d'y trouver l'expression vraie de la nature. (Horace.)

1. De toutes les religions connues, il n'y en a point d'assez dépravées pour autoriser la violation des principes naturels de la morale.

2. Tous les préceptes de la morale ne sont pas de la même utilité; mais comme ils tiennent tous l'un à l'autre, et qu'ils se rapportent tous à certains principes d'une importance et d'une nécessité reconnues, cette relation seule doit suffire pour les faire respecter. (L'abbé Prévost.)

En morale, il est plus aisé de donner le mouvement que de le régler.
(De Malesherbes.)

Agis toujours comme si chacune de tes actions devait devenir une règle générale.
(Kant.)

La morale n'est point un sentiment inné, c'est une lumière acquise. (A. de Chesnel.)

MORALISTE DU XIXe SIÈCLE. 1. La vraie piété a cela de précieux, qu'elle métamorphose en jouissances les plus grandes douleurs.

2. J'ai connu une excellente mère qui me disait : J'aime tendrement ma fille; il n'est point de sacrifice qui me coûtât pour assurer son bonheur. Cependant, je me le rappelle, le jour où elle fit sa première communion, elle me parut si remplie de l'amour divin, je fus tellement convaincue qu'elle aurait pris place à l'instant dans le ciel parmi les vierges, si la mort me l'eût enlevée, que j'aurais remercié Dieu de l'éternelle félicité dont elle aurait joui.

3. Il est des imaginations assez heureuses pour devancer sur la terre toutes les jouissances du ciel; elles en savourent les délices au milieu même des privations et des infirmités. Elles sont riches dans l'indigence, fortes sous les apparences de la faiblesse; la mort, loin de les épouvanter, ne leur paraît qu'un trajet pour l'immortalité. Tenter d'affaiblir une si douce confiance, ne serait-ce pas là le comble de l'inhumanité?

4. Si la louange exagérée satisfait quelquefois la vanité, elle perd toute sa valeur aux yeux du goût et de la raison.

5. Il vaut mieux courir le risque de perdre le fruit de ses anciens services et la récom

ense de son zèle que d'irriter le pouvoir ar ses murmures.

6. Que celui qui ne sait pas supporter en ilence l'ingratitude et le mépris des gouernements borne son ressentiment à deneurer dans l'inaction : il restera paisible et gnoré dans sa demeure; ce qui est bien préérable à la gloire de paraître injustement ersécuté.

7. Le plus sûr remède contre l'ambition, 'est d'observer de près les hommes qui, échus de leurs dignités, sont rentrés dans a condition de simples citoyens.

8. La richesse, quelque immense qu'elle oit, ne peut jamais restituer l'estime pulique qu'on a perdue et qu'on ne peut plus ecouvrer.

9. C'est pour les poëtes une ressource ontre la douleur de l'âme que de l'exprier par des chants harmonieux. Qui sait si vide n'eût pas succombé sous le poids de on affliction, s'il n'eût pas composé ses *ristes*, et n'eût conservé l'espoir d'attenrir l'auteur de son exil par ses doux géissements? Un stoïcien eût, à sa place, pposé le silence à la tyrannie; mais son om serait enseveli dans l'oubli avec sa fereté.

10. Le poëte irlandais qui a chanté les mours des anges, et a exprimé en vers armonieux ses regrets sur la perte de la iberté de son pays, en trouvait peut-être e dédommagement dans les compositions ui font aujourd'hui la gloire de son nom.

11. Il n'a pas à craindre de recevoir un émenti, le philosophe qui sait embellir on ingénieux système des couleurs de l'éoquence, lorsqu'il nous affirme que ce onde, que l'ignorance croit éternel, s'évaorera dans quatre mille ans comme une umée qui se dissipe dans les airs.

12. J'ai un grand respect pour l'érudition; ais il est dommage qu'elle jette dans la némoire des hommes plus d'erreurs que de érités. Que de citations puisées dans les istoires anciennes, dans les livres hébreux, hinois, ou indiens, ont servi de fondement des systèmes erronés!

13. N'admettre pour constant que ce qu'on vu, entendu, ou seulement ce qui peut tre mathématiquement démontré, c'est s'exoser à tomber dans un scepticisme absurde.

14. La rectitude du jugement consiste à e reconnaître comme preuves que ce qui eut se concilier avec l'expérience et la aison.

15-16. Un ouvrage qui serait bien utile, et ue nous ne devons pas nous flatter de voir amais publier, c'est un ***Dictionnaire divisé n trois parties***. La première contiendrait ce ui est incontestable; la seconde présenteait ce qui est encore douteux, et la troiième signalerait ce qui est inadmissible. ais quels sont les hommes qui se croiront ssez supérieurs en lumières, en sagesse, our tenter une pareille entreprise?

17. J'ai plus d'une fois entendu des hommes u monde s'applaudir d'être en possession u nécessaire, parce que leur revenu suffisait à leur assurer un logement commode, à payer les gages de leurs serviteurs, à subvenir à la dépense de leur table, à se faire transporter aux salles de spectacle, aux promenades publiques, sans avoir à craindre d'être heurtés par l'insouciance d'un voiturier, ou renversés par l'audace d'un cocher téméraire : j'étais tenté de leur demander s'ils avaient aussi en leur possession ce que je regarde comme très-nécessaire, un ami, c'est-à-dire un homme digne d'être le confident de leurs plus secrètes pensées, qui éprouvât, comme eux, le besoin de les voir tous les jours; dont la présence ne leur fût jamais importune; qui, s'ils venaient à éprouver un coup du sort, une disgrâce de la cour, une persécution, une condamnation injuste, tiendrait à honneur de leur demeurer attaché, de partager sa fortune avec eux, de les consoler dans leurs souffrances, de les distraire dans leurs afflictions. S'ils m'avaient répondu qu'ils ne mettaient pas ce don si rare au nombre de leurs besoins, ils m'auraient inspiré plus de pitié que d'envie.

18. Lorsque le courage guerrier est fortifié par la religion, il acquiert une puissance inébranlable. Je n'en donnerai pour preuve que l'exemple de saint Louis qui s'obstina à ne pas s'éloigner du champ de bataille où sa valeur succomba, pour ne pas priver de la sépulture les guerriers qui tombèrent sous le fer des infidèles, et opposa une héroïque résistance aux propositions humiliantes de son farouche vainqueur.

19. L'expérience est le flambeau de la vieillesse; mais elle ne doit pas seulement l'éclairer, il faut que sa lumière se répande sur la route que la jeunesse doit parcourir avant d'arriver au terme où tout n'est plus que ténèbres et incertitude

20. On a adressé à la jeunesse militaire beaucoup de sages exhortations, bien des discours d'une morale pure; je doute qu'il y en ait un seul qui vaille celui qu'un ancien général prononça d'un ton solennel à son fils, qui était sur le point de partir pour rejoindre son régiment. « Mon fils, lui dit-il, vous êtes jaloux de signaler votre bravoure, de conquérir l'estime de vos chefs, de vous élever à un grade supérieur par des actions d'éclat, enfin d'obtenir le glorieux surnom de brave. Eh bien! je vous le déclare, je vous contesterais ce surnom lors même que vous auriez enfoncé des bataillons ennemis, que vous les auriez poursuivis de retranchement en retranchement, et réduits à la dure nécessité de se rendre; si vous vous laissiez vaincre par vos passions, si vous vous dégradiez jusqu'à devenir l'esclave d'une vile courtisane, de quelques attraits que la nature l'eût douée; si, pour paraître riche et généreux, vous contractiez des dettes que vous n'auriez pas la certitude d'acquitter; si la soif de l'or vous entraînait dans ces maisons de jeu où l'on court le risque de compromettre sa fortune et son honneur; si vous aviez la faiblesse de pénétrer dans ces lieux de débauche et de prostitution où la

raison s'égare et le cœur se déprave ; si vous n'évitiez avec soin ces rixes d'où naissent les combats singuliers, qui, sans illustrer le vainqueur, prodiguent un sang qu'on ne devrait verser que pour la patrie.

« Ce fut toujours en conservant un noble empire sur leurs sens que de grands capitaines dont la France s'honore s'acquirent l'estime des armées qu'ils commandèrent. C'est seulement au moment où je vous verrai jaloux de vous rapprocher de ces modèles que je vous reconnaîtrai pour brave, et que je me glorifierai de vous avoir donné le jour. »

21. Tous les novateurs en religion, en politique, en législation, en astronomie, ont payé bien cher la célébrité passagère qui s'est attachée à leur nom : leurs systèmes ont eu de si fâcheux résultats, que, s'ils n'eussent consulté que leur intérêt personnel et le bonheur de l'humanité, ils eussent préféré laisser végéter les nations dans leurs préjugés à la périlleuse gloire de les éclairer. Si cette maxime avait besoin de preuves, combien il me serait facile de les puiser dans l'histoire ancienne et moderne de tous les peuples de la terre.

22. L'esprit de corps est l'ennemi le plus dangereux à combattre. Si vous avez la prétention d'être admis dans une académie, d'être reçu membre d'un société savante, de n'être pas rejeté d'une faculté de médecine, d'être inscrit sur le tableau des hommes de loi, gardez-vous de vouloir vous frayer une route nouvelle, de vous signaler par une doctrine qui ne soit pas d'accord avec celle de vos collègues ; pour peu que vous vous écartiez de la route qu'ils suivent, attendez-vous à être banni, décrié par eux : ce sera à qui d'entre eux montrera plus d'éloignement pour vous ; vous serez trop heureux de trouver dans votre médiocre fortune le moyen de vivre isolé et indépendant de tout secours étranger.

23. La morale de l'Evangile est peut-être la seule qui soit accessible à tous les hommes lorsqu'elle est présentée dans toute sa simplicité. La raison en est qu'elle est d'accord avec notre intelligence, avec l'intérêt général et la félicité publique. Malheureusement des mains téméraires ont tenté d'accroître sa perfection. Loin de l'embellir, elles l'ont défigurée. Que le ciel préserve d'un semblable malheur notre constitution, que les uns voudraient rendre plus populaire, que d'autres tendent d'investir d'un pouvoir plus absolu ! C'est presque toujours parce que les peuples ne savent pas se contenter du bien qu'ils se précipitent aveuglément dans le trouble et la servitude.

24. Un malheur attaché à ceux qui ont adopté un faux système, c'est la crainte d'être accusés de faiblesse ou d'inconséquence en manifestant une opinion contraire à celle dont ils s'étaient montrés les défenseurs. Il n'appartient qu'à des âmes grandes et fortes de céder de bonne grâce à la puissance du raisonnement et à l'évidence de la vérité.

25. Le maréchal de Turenne n'hésita pas à abjurer la religion qu'il avait jusqu'alors professée, aussitôt qu'une intime conviction lui eut fait reconnaître que l'ascendant de son éducation l'avait entraîné dans l'erreur.

26. On pourrait dire de certains vices qu'ils sont à la société ce que les épices sont à nos mets. Déracinez la passion des liqueurs fortes, vous aurez moins de soldats courageux, moins de mercenaires actifs.

27. C'est un aveu pénible à faire : les grandes passions, en exaltant les âmes, ont plus d'une fois donné naissance à ce que nous nommons vertu.

28. L'homme d'honneur peut s'élever au-dessus de la haine injuste. Il n'y a que l'homme vil qui ait le courage de braver le mépris.

29. Vouloir plaire à tous les partis, c'est courir le risque de n'être pas estimé d'un seul.

30. Avant de se proposer de conduire un peuple à la perfection, il faudrait être bien certain que les autres peuples n'en abuseront pas, ne lutteront pas contre lui avec tous leurs vices, et que, fortifiés par eux, ils ne remporteront pas sur lui une déplorable victoire.

31. J'ai connu des hommes très-recommandables par leurs talents et leur érudition qui préféraient céder à leurs sens plutôt que de prendre la peine de les combattre : ils ressemblaient en cela à ceux qui distribuent aux mendiants des pièces de monnaie pour se délivrer de leur importunité.

32. Les productions de l'esprit ont cela de commun avec les fruits de la terre qu'on doit se garder de les cueillir avant qu'ils soient parvenus à leur maturité. Plus d'un auteur dramatique n'a dû ses succès sur la scène française qu'au retard qu'il a éprouvé, soit par la faveur accordée à des émules plus protégés, soit aux sages conseils d'une amitié éclairée par le goût.

33. Ce qui mérite à mes yeux d'être regardé comme l'héroïsme de l'humanité, c'est la ferme volonté d'obtenir sur ses sens une telle domination, qu'on soit toujours chaste et pur dans l'isolement du célibat, de dompter cette passion, qui n'est que le physique de l'amour, par un tel ascendant qu'on n'ait jamais à rougir de soi-même. Mais n'était-ce pas trop présumer des forces humaines que de faire de cette rare vertu un devoir pour une des classes de la société ?

34. Il n'est pas d'individu plus enclin à l'humilité que l'avare : il sait qu'on n'attache de considération qu'à la richesse, et cependant il veut qu'on le croie pauvre, parce qu'il sera dispensé de donner, et même de prêter. Si vous louez devant lui l'aumône, il sera de votre avis, non pas pour la faire, mais parce qu'elle peut être pour lui une ressource, s'il a jamais le malheur de perdre son trésor. Le misérable ! il mérite encore plus notre pitié que notre haine. Sans doute son vice est odieux ; mais il en subit la pénitence toute sa vie. L'hiver le trouve insensible à ses rigueurs ; il ne leur

oppose que des vêtements plus lourds et plus grossiers, et leur échappe par le mouvement et l'agitation. S'il assiste aux cérémonies religieuses, il s'y tient debout, dans la crainte qu'une femme active et surveillante ne vienne lui demander le prix d'une chaise. Les pauvres qui assiégent les portes du temple se gardent bien de l'arrêter dans sa marche, il a lui-même la livrée de l'indigence, et passe humblement devant eux. S'il paraît aux spectacles, c'est seulement lorsqu'une réjouissance publique en ouvre les portes à la multitude sans en exiger d'argent. Nos cénobites ne s'imposèrent jamais plus de privations que lui; il ne lui manque, pour gagner le ciel, que de s'être résigné à tant de sacrifices par un pur amour de Dieu, et pour exercer plus d'œuvres de charité envers ses semblables.

35. Serait-il vrai que notre âme fût placée entre deux génies, dont l'un entraînât l'homme à de viles pensées, à de honteuses voluptés, à d'insatiables cupidités, au mépris de toute justice; qui éteignît en lui les sentiments de reconnaissance envers Dieu et les hommes; dont l'autre, au contraire, l'élèverait au-dessus de son intérêt personnel, le mettrait en rapport avec la Divinité, le fortifierait contre les maux inséparables de sa nature, et lui donnerait l'espoir de l'existence la plus désirable, lorsqu'il serait délivré de la chaîne qui l'attache à la terre?

36. Si ce système n'est pas, comme je le crois, une chimère, ne serait-il pas de notre sagesse de seconder les efforts du bon génie, de réunir toutes nos forces pour résister à celui dont tous les bienfaits se réduisent à des fruits empoisonnés, puisqu'ils corrompent notre âme, et ne lui laissent pour tout espoir, dans l'avenir, que le néant ou l'inertie de la matière?

37. Il faut l'avouer, à l'honneur de notre siècle, il n'a pas seulement fait des progrès dans les sciences exactes, dans la chimie, dans la législation, dans la politique; il peut s'applaudir d'en avoir fait en quelque sorte d'autres en théologie, qui ne sont pas moins glorieux, puisque quelques-uns de ses docteurs tels que Frayssinous, Caron, etc., ne condamnent plus, comme ceux qui les ont précédés, à d'éternels supplices certains sages de bonne foi de l'antiquité, ne privent plus des récompenses de la vertu les hommes qui la pratiquent autant qu'il est en eux chez les nations où les lumières de l'Evangile n'ont pu pénétrer. Il est beau de voir la justice humaine en harmonie extérieure avec la justice divine. Qui sait si un jour elle n'arrivera pas intérieurement aussi à un accord plus parfait?

38. Il est une classe d'hommes envers laquelle l'espèce humaine serait bien ingrate, si elle lui refusait sa vénération. Je veux parler des premiers législateurs, tels que Confucius, dont la morale répandit une lumière si pure dans cet empire, dont l'antiquité paraîtrait reculer l'origine de la création; tels que Moïse, qui nous a transmis des commandements qui pourraient tenir lieu d'un code de lois pour les peuples de la terre; tels que Platon, auquel nous sommes redevables de toute la sagesse de Socrate. Ils n'ont pas moins de droit à notre reconnaissance, ces infatigables érudits qui se sont enfoncés dans la profondeur de l'histoire pour y recueillir des vérités qui auraient été à jamais ensevelies pour nous, et bien préférables à ces conquêtes passagères qui coûtent tant de larmes aux vaincus, et sont achetées au prix du sang des vainqueurs.

39. Gloire au poëte, au littérateur qui peut, en mourant, adresser ces mots à l'Eternel: « Source inépuisable de lumière, tu as daigné faire luire dans ce corps fragile qui va tomber en poussière une parcelle de ta sublime intelligence; je l'ai conservée pure; je me suis efforcé, même au péril de ma vie, d'en éclairer mes semblables, de les guider dans les voies de l'équité. J'ose espérer de ta justice que tu ne t'opposeras pas à ce qu'elle aille se réunir à son principe; que tu ne la condamneras pas, comme tant d'autres, à errer dans la région des ténèbres. »

40. Le plus grand service qu'on puisse rendre aux hommes, c'est de les familiariser dès leur jeunesse avec l'idée du malheur, de les fortifier contre les coups du sort de manière qu'ils ne s'en laissent point abattre: alors on ne les verra plus se précipiter dans le désespoir, vouloir attenter à leurs jours, parce que l'infidélité d'un dépositaire les aura fait passer subitement de la fortune à l'indigence, parce qu'une calomnie leur aura fait perdre l'emploi auquel tenait leur subsistance, parce que la mort leur a enlevé une épouse chérie, un fils qui était tout à la fois leur joie et leur espérance; si une maladie trop commune leur ravit la lumière, ou leur fait perdre la faculté d'entendre, ils trouveront en eux-mêmes la force de supporter la privation de la clarté du jour et de l'entretien de leurs semblables; l'approche de la mort ne les troublera point parce qu'ils n'auront point donné à la vie plus de prix qu'elle n'en mérite; l'ingratitude, les trahisons ne les étonneront pas, parce qu'ils auront appris à connaître le caractère des humains; ils sauront que l'intérêt personnel l'emportera presque toujours sur ce qu'il y a de plus sacré, et que, si beaucoup d'hommes ne nuisent pas à d'autres, c'est parce qu'ils ne gagneraient rien à leur porter préjudice. Voilà sans doute de tristes vérités à enseigner à la jeunesse; mais il ne faut pas les lui dissimuler, si l'on ne veut pas qu'elle soit souvent victime de son ignorance et de sa crédulité.

41. On qualifie d'usuriers et on punit comme tels les hommes cupides qui abusent de l'imprévoyance de la jeunesse et des besoins urgents du commerçant pour élever l'argent qu'ils prêtent à un intérêt exagéré. Ne pourrait-on pas ranger dans la même classe le praticien qui met ses services, indispensables pour le plaideur, à un prix si élevé, qu'en gagnant sa cause, celui-ci n'a pour fruit de ses sollicitudes et de ses démarches que le stérile honneur de la vic-

du caractère des peuples, de leurs mœurs et du progrès de leurs lumières.

69. L'aveugle haine fait quelquefois, par ses persécutions, plus de bien que de mal à ses ennemis; elle excite en leur faveur un vif intérêt et fait sortir de l'indignation générale un cri protecteur qui finit par amener sur eux le dédommagement de l'injustice qu'ils ont éprouvée.

70. Ce qu'on gagne subitement en pouvoir, en richesses, en dignités, on le perd souvent en estime, en vénération. C'est ce qui est arrivé plus d'une fois à de célèbres orateurs de la chaire et de la tribune.

71-72. Il semble que l'antiquité se soit attachée à nous prémunir contre le sentiment de l'orgueil; elle a fait apparaître aux hommes, dès l'origine des sociétés, des personnages d'une si haute stature, que tout ce qui les a suivis, après s'être mesuré devant eux, devrait se montrer humble et modeste. Sans adopter ce que nous dit la fable des prodiges d'Orphée, des triomphes d'Hercule, et en nous arrêtant seulement aux grands hommes dont l'existence est incontestable, la magnifique composition de l'*Iliade* ne suffirait-elle pas pour convaincre tous les poëtes enthousiasmés de leur mérite, de leur infériorité devant ce grand maître de la poésie? Est-il un de nos orateurs assez présomptueux pour penser qu'il eût pu lutter contre le puissant adversaire auquel Eschine voulut en vain disputer la couronne? S'est-il jamais trouvé un capitaine, quel que fût le nombre de ses victoires, qui ait osé se flatter de surpasser la renommée d'Alexandre? Que de géomètres sont effacés de la mémoire des hommes, tandis qu'Archimède y vit encore resplendissant de gloire! Tous nos philosophes ne paraissent que des ombres devant l'astre de Platon qui ne fut pourtant que le disciple de Socrate. Que seraient nos naturalistes si Pline ne leur eût, le premier, ouvert le grand livre de la nature? parce que nous avons fait quelques pas de plus dans la route des sciences exactes, ne nous croyons pas supérieurs à ceux qui nous l'ont tracée. Que sont nos temples, nos édifices, en comparaison de ceux dont Hérodote nous a donné la description? Nos peintures, nos sculptures ne seraient pas comparables aux chefs-d'œuvre des Phydias, des Praxitèle, si on en juge par deux qui ont échappé à la fureur des temps. Nos moralistes écrivent-ils rien de mieux que ce que nous a laissé Cicéron? Avons-nous de meilleurs préceptes d'éloquence et de raisonnement que ceux qui nous ont été transmis par Quintilien? Que d'efforts n'a pas faits l'élégant imitateur d'Horace, pour ne pas demeurer à une trop longue distance de son modèle! Le chantre de Henri ne s'est jamais flatté d'être placé à côté de Virgile. Pourquoi donc tant d'orgueil, tant de vanité parmi les hommes d'aujourd'hui? Eh! combien de fois ne se trompe-t-on pas dans le jugement qu'on porte de ceux qu'on ne veut même pas reconnaître pour ses égaux? Se croire supérieur aux anciens, c'est prouver qu'on n'a observé que les modernes, c'est ignorer ce qu'ils ont su, c'est leur faire l'injure de supposer qu'ils ont toujours donné pour des vérités ce qu'ils ont cru devoir envelopper du voile de la fable.

Mais ce n'est pas seulement l'antiquité qui aurait à se plaindre de notre orgueil; des talents modernes n'ont-ils pas aussi le droit de s'offenser de notre oubli et de notre dédain? Si notre admiration pour l'auteur d'*Athalie*, pour notre premier fabuliste, ne s'est point encore altérée, combien de leurs illustres contemporains paraissent aujourd'hui s'être enfoncés dans l'obscurité! Que sont devenus à nos yeux ces grands écrivains de Port-Royal; si l'on en excepte les Bossuet, les Bourdaloue, les Massillon, tous les orateurs de la chaire sont effacés de notre mémoire. Si l'illustre Daguesseau vit encore par la puissance de sa sagesse, il n'est redevable de son existence qu'à quelques jurisconsultes qui fortifient leurs arguments de sa raison. Cette foule naissante de publicistes qui obscurcit journellement notre raison de faux systèmes, daigne-t-elle brûler un seul grain d'encens en l'honneur du vertueux Lhopital: si l'histoire n'avait point consacré son nom à l'immortalité, ses harangues patriotiques seraient ensevelies avec ses cendres. Ne serait-ce pas en attachant ses regards sur ces grandes ombres de l'antiquité, qu'on se trouverait d'une stature trop modeste? On ne veut voir et admirer que ceux avec lesquels on peut se mesurer sans avoir à rougir de sa petitesse: semblables aux nains qui s'enfuient à l'approche d'un géant.

Je me le rappelle encore, un comte de Charny qui venait de publier quelques fragments historiques de notre révolution, ne me pardonna jamais de m'être refusé à signer un article littéraire où il me faisait dire que sa composition, animée d'une fausse chaleur, réunissait à l'élégante rapidité de Salluste, la profondeur et la précision de Tacite.

C'est ce fonds inépuisable de vanité qui rend tant de poëtes, tant de prosateurs modernes si rarement satisfaits des éloges qu'on leur prodigue: ils oublient que les Fontenelle, que les Lamothe, que les Regnard, que les Destouches, qui les éclipseraient aujourd'hui, ne furent pas placés au premier rang dans le siècle qui a précédé le nôtre; que Thomas, qui recueillit de son vivant tant de couronnes académiques, n'est plus lu que par quelques bons esprits: ils ne veulent pas prévoir que d'Alembert, que Marmontel, après avoir eu tant de lecteurs, auront peut-être le même sort; que l'auteur de Warwick n'ira à la postérité que par la faveur de son cours de littérature. Si l'on réfléchissait davantage sur ces catastrophes qui font disparaître de la mémoire des hommes de véritables talents, l'on montrerait moins de confiance dans la destinée des

ens, et l'on serait moins sévère à l'égard es autres. Je suis quelquefois tenté de omparer notre littérature à une nombreuse mée de combattants que la disette extrême, le canon foudroie; si quelques-uns urvivent à la destruction presque univer-lle, ils ne doivent leur conservation qu'à trempe de leurs armes, qu'à la vigueur e leur constitution, et à la fermeté de leur arche. C'est à ces précieux avantages que s Montesquieu, les Buffon, sont encore ujourd'hui redevables de leur glorieuse istence.

73. La vie paraît trop courte à ceux qui vent en jouir et en connaissent le prix : il st des hommes auxquels elle semble si lon-ue, qu'ils font tout ce qui dépend d'eux our l'abréger; ils sautent à grands pas par-essus toutes les heures du jour pour saisir n instant de repos, ou même une distra-tion agréable. Ces individus ne peuvent être onsidérés que comme des prodigues du lus précieux bien qu'ils ont reçu de la na-ure; ils n'excitent ni mon intérêt, ni ma itié. Il en est d'autres que je suis plus dis-osé à plaindre : ce sont ceux dont une oire mélancolie absorbe toutes les pensées, t qui veulent se délivrer de la vie comme n rejette un fardeau pesant qu'on ne veut lus supporter. Hélas! souvent ce chagrin qui nous détache de l'existence n'a tant l'empire sur notre esprit que parce que nous n'avons pas su le prévoir et nous pré-parer à souffrir. Malheureux père! tu as perdu un fils que tu chérissais; tu ne veux pas lui survivre : tu croyais donc avoir donné le jour à un immortel? Un incendie, une banqueroute t'enlèvent ta fortune, et tu appelles la mort! si elle ne vient pas à ta voix, tu as résolu d'aller au devant d'elle : tu ne tenais donc à la vie que par une chaîne d'or? Jette les yeux sur tous tes semblables : combien n'en verras-tu pas plus dénués que toi de ce métal qui excite les regrets, et qui cependant sont joyeux et libres de soucis! Diogène n'avait que son manteau pour tout vêtement, son tonneau pour habitation, et un ruisseau pour se désaltérer; et cependant il ne se croyait pas plus pauvre que le riche Platon; il était bien éloigné d'abréger ses jours, parce qu'il manquait de tout ce que tu regrettes. Combien ta faiblesse est plus grande, si ton désespoir provient de l'indifférence ou de l'infidélité d'une femme! N'y en a-t-il qu'une au monde qui puisse te charmer? La nature a-t-elle mis entre elles une si grande différence que pas une de celles qui fleurissent sur la terre ne puisse être comparée à l'amie que tu étais jaloux de posséder?

C'est presque toujours par irréflexion, par inconséquence que les suicides sont si communs. Il en est sans doute qui sont non-seulement excusables, mais même commandés par l'honneur aux yeux de l'antiquité païenne. Démosthènes, assailli dans le temple où il croyait trouver un asile, se délivre de la vie pour ne pas devenir le jouet d'un des successeurs d'Alexandre, qui s'est promis de condamner au silence l'éloquent adversaire des rois de Macédoine. Il n'y a rien que de louable dans cette action : elle couronne glorieusement la fin du premier des orateurs. Annibal ne voit plus de moyens d'échapper à la haine des Romains, qui veulent s'emparer de sa personne pour le traîner en triomphe dans une ville qu'il a remplie d'épouvante, et il n'hésite point à faire usage du poison qu'il portait sur lui. Je reconnais là le digne héros de Carthage. Mais abandonner la vie parce qu'on ne recevra plus les embrassements d'un fils, les caresses d'une femme, ou parce qu'il faut renoncer à des jouissances attachées à la fortune, c'est l'acte du délire et de l'imprévoyance. Mais, dira-t-on, ne pardonnerez-vous pas le suicide à l'homme qui est flétri dans son honneur par une condamnation publique? S'il a mérité de perdre l'honneur, il faut qu'il sache supporter sa honte; c'est en rougissant dans les ténèbres et dans le repentir qu'il finira par se purifier, sinon aux yeux des hommes, du moins aux regards de la justice divine, qui fait grâce aux longs remords du coupable. S'il n'a point de reproches à se faire, si le juge qu'il porte en lui-même le déclare innocent, pourquoi n'aurait-il pas la force de s'élever au-dessus de l'injustice des hommes lorsque tant de sages ont su la braver? Tant qu'il reste à l'homme l'espoir d'être utile à ses semblables, il se rend coupable de vol envers la société en lui dérobant ses facultés. Mais que dirait de toute cette morale un catholique tenant aux vrais principes de sa religion?

Un des plus beaux sentiments dont se glorifierait l'antiquité, c'est celui qu'exprima un philosophe de nos jours. Dupont de Nemours, menacé d'être conduit à l'échafaud, rejeta le conseil qu'on lui donna de prévenir l'horreur du supplice par une mort volontaire. Non, dit-il, je ne me la donnerais pas quand je serais prêt de monter dans la charrette qui doit me conduire au terme de la vie, parce que je pourrais encore être utile dans le chemin que j'aurais à traverser, en avertissant de s'éloigner de la roue l'enfant qui s'en approcherait de trop près pour me contempler.

Si la postérité ne le place pas au rang des plus grands rois, elle n'hésitera point à mettre au nombre des héros de l'humanité et de la religion le vertueux monarque qui de nos jours eut le courage de vivre et d'édifier son peuple jusque sur l'échafaud.

Hélas! ce ne sera point avec de froids discours qu'un moraliste parviendra à préserver du désespoir cette jeune insensée qui se précipite dans les flots pour y ensevelir sa honte; qu'il sauvera de sa fureur homicide cet imprudent joueur qui a livré aux chances du sort le dépôt qui lui était confié, ni ce militaire qui, rebelle aux lois de la discipline, se voit expulsé de son corps et n'ose plus rentrer dans la maison paternelle. Autrefois des cloîtres ouverts au repentir offraient un asile au malheur et à l'égarement.

Plus d'un monastère fut peuplé de ces victimes de leur faiblesse ou de nos préjugés; elles préféraient de consacrer à de pieux exercices les jours que la nature leur laisserait, à l'affreuse résolution d'en abréger le cours par une mort volontaire.

74. Le plus sûr moyen d'échapper au ridicule de la vanité, c'est de ne pas se faire illusion sur son mérite personnel, c'est d'avoir toujours présente à la pensée l'image des hommes qui ont excellé dans la carrière que nous suivons. Etes-vous militaire? voyez ce que Turenne a fait avec une armée si inférieure en nombre à celles que nos généraux modernes ont conduites à la victoire. Etes-vous orateur de la chaire? rapprochez vos discours de ceux de Bossuet, de Massillon. Le barreau est-il le théâtre de vos succès? si, comme moi, vous eussiez entendu le premier des orateurs du siècle dernier, vous sentiriez la distance que la nature a mise entre son talent et le vôtre, quel qu'il soit. Figurez-vous l'expression la plus noble dans son attitude, le regard le plus expressif, le ton de voix le plus sonore et le plus juste, une élocution toujours pure et naturelle, sublime sans emphase, familière sans bassesse, toujours adaptée par le goût au sujet qu'il traitait, jetant dans l'âme de ses auditeurs tous les sentiments qu'il éprouvait, captivant leur attention au point de l'écouter jusque dans son silence, qu'il rendait éloquent.

Ambitionnez-vous de faire revivre par la peinture les Raphaël, les Le Poussin et tous les grands maîtres qui ont ajouté du lustre au règne de Louis XIV? Avant de vous croire leur égal, arrêtez souvent vos regards sur leurs savantes compositions, et vous reconnaîtrez bientôt que, loin de vous juger leur émule, vous devriez vous estimer heureux d'être compté parmi leurs élèves. Que vous dirai-je à vous, adorateurs de Melpomène, qui brillez quelques jours sur la scène française? Parce qu'une de vos tragédies vous a valu un éclatant triomphe, vous flattez-vous que la postérité placera votre nom à côté de celui de Corneille, de Racine, de Voltaire? Qu'est-ce qu'une composition heureuse qui vous a valu une couronne, en comparaison des chefs-d'œuvre multipliés dont nous sommes redevables au génie des poëtes que je viens de nommer? Soyons justes envers les autres comme nous voudrions qu'on le fût à notre égard, et nous sentirons que notre présomption et cet air de supériorité que nous affectons, loin d'accroître notre mérite, nous font perdre une partie de celui que nous avons réellement.

Que de réputations j'ai vues briller et s'éteindre dans le cours d'une année! elles eurent le sort de ces beautés remarquables par l'éclat de leur teint, par l'élégance de leur taille; si une maladie de langueur leur survient, décolore leurs joues, ternit l'éclat de leurs yeux; si la même richesse d'ajustement ne répand le même lustre sur toute leur personne, la sensation qu'on éprouvait à leur vue s'évanouit; elles descendent dans la classe des femmes dont on ne parle plus. La modestie ajoute tant de grâces aux talents, que, loin de paraître fier, il serait d'une vanité bien entendue de se montrer toujours humble au milieu de ses succès. J'ai ouï dire que Louis XIV, demandant un jour à Bourdaloue ce qu'il pensait d'un orateur qui, sans l'égaler dans l'éloquence de la chaire, attirait la foule qu'il savait émouvoir: *Sire*, lui répondit le modeste jésuite, ***on restitue à ses sermons les bijoux et les bourses qu'on a dérobés aux miens.*** Boileau, auquel on a fait un reproche de n'avoir pas parlé dans son ***Art poétique*** du genre de la fable, n'en rendait pas moins justice à La Fontaine, et souffrait que Molière dit devant lui : ***Le bonhomme vivra plus que nous.*** Que de personnages qui n'ont d'autre avantage sur les autres hommes que celui de pouvoir étaler un grand luxe, de posséder de vastes domaines, affecteraient moins ce dédain pour la classe laborieuse s'ils se rappelaient dans quelle obscurité sont tombés les banquiers les plus riches, les financiers les plus actifs qui n'ont survécu à notre révolution, dont tant d'autres furent les victimes, qu'en dissimulant leurs richesses.

Si la vanité pouvait être tolérée dans un riche, ce ne serait qu'autant qu'il pourrait se glorifier d'être le fondateur d'établissements utiles à l'humanité; et encore serait-il moins recommandable que Vincent de Paul qui, n'ayant pour richesses que son éloquence et un cœur compatissant, fut le sauveur et le père de tant d'orphelins.

J'ai plus d'une fois entendu de fastueux personnages s'étonner de l'irrévérence de la classe inférieure du peuple à leur égard. J'étais tenté de leur dire : Pourquoi voulez-vous en être honorés? Serait-ce parce que vous faites courir devant lui un brillant équipage qui l'écraserait sous les roues, s'il n'avait la prudence de s'en écarter rapidement? Serait-ce parce qu'une livrée magnifique couvre vos nombreux serviteurs, tandis que des vêtements grossiers ne le mettent pas à l'abri des rigueurs du froid? Devez-vous exiger un humble salut de ceux que vous voyez avec indifférence consumés par la famine, tandis que vous absorbez la plus grande partie de votre immense revenu pour étaler une table somptueuse aux yeux de riches convives qui n'ont nul besoin de vos mets? Nourrissez moins de chevaux de luxe et faites porter des aliments à une veuve surchargée d'orphelins, à un vieillard que sa sobriété n'a pu garantir de la misère. Ne vous montrez impitoyables qu'à l'égard du fainéant, du débauché qui a consommé dans l'ivrognerie ou avec des prostituées le fruit de son travail. Alors vous aurez des droits à la reconnaissance des malheureux que vous aurez soulagés, et l'on applaudira à votre justice qui refuse au vice ce qu'elle ne doit accorder qu'à l'honnête indigence.

Celui qui s'abaisse sera élevé, celui qui se glorifie sera abaissé. (***Matth.*** **xxiii, 12.**) Cette maxime ne s'adresse pas seulement au

monde chrétien, elle devrait encore être gravée dans le cœur de tous ceux qu'on qualifie de profanes. Je me rappelle que je me permis autrefois de dire à l'auteur de l'excellent Cours de littérature dont je fus le collègue au Lycée : « Mon ami, vous vous plaignez sans cesse d'avoir tant d'ennemis, tant d'envieux; affectez moins de paraître convaincu de votre supériorité sur eux, et ils vous rendront bientôt la justice qu'ils vous refusent. Sans doute il est permis d'avoir dans son intérieur le sentiment d'un talent tel que le vôtre : mais il faut faire de cette opinion intime un secret qu'on ne confie à personne. »

Je dois déclarer que, tout vain qu'il était, il ne me sut pas mauvais gré de ma franchise.

Il est cependant une modestie hypocrite qui ne s'humilie que dans l'espoir de recueillir plus d'éloges, et celle-là me paraît plus méprisable que la vanité d'un poëte qui, en parlant d'un de ses poëmes qui n'était point encore imprimé, disait : *J'ai l'immortalité en poche*. Qu'un médecin qui a longtemps médité sur la cause des maladies, sur les signes qui les caractérisent, sur l'effet des remèdes qu'on leur applique, se croie supérieur en lumières à un officier de santé plus jaloux de multiplier ses visites que de les rendre utiles, c'est une vérité si évidente et qu'il est d'une si grande importance de manifester, que, loin qu'elle doive être dissimulée, elle mérite des éloges. Il serait trop absurde d'exiger qu'un artiste célèbre, qu'un grand géomètre, qu'un poëte qui reçoit de son génie de sublimes inspirations, ne se crussent pas d'un ordre plus élevé que l'agioteur dont la plume ne trace que des chiffres, et dont les calculs sont limités à ses gains sur la fortune publique. La sagesse consiste à se montrer difficile en suffrages, à ne jamais faire précéder le sien propre de ceux que le goût nous accorde tôt ou tard, si nous le méritons; c'est souvent parce qu'on est trop pressé de les recueillir qu'on ne s'en rend jamais digne.

Si la vanité était jamais permise, ce serait celle que manifesterait une dame qui ne me pardonnerait pas de la nommer. Détachée de tout éloge personnel, elle n'a d'autre désir que celui de plaire à son mari, de conserver son estime et son affection. A l'exemple d'une vertueuse Romaine, elle fait consister toute sa parure dans ses enfants, elle jouit, dans le calme, de leurs succès. Elle n'oublie pas que c'est à l'éloquence que son mari a déployée dans une cause qu'il a saisie avec empressement, toute périlleuse qu'elle fût, qu'elle est redevable des hautes dignités auxquelles la reconnaissance royale l'a élevée. Sa modestie l'a toujours retenue éloignée de la cour malgré la certitude d'y être accueillie avec distinction. Noble sans ostentation, elle n'attache de prix à la fortune que par le bien qu'elle la met à même de répandre sur tout ce qui touche son cœur aussi sensible que généreux. Je ne voulais pas la faire connaître. mais je crains déjà d'avoir trop fidèlement dessiné son portrait.

La vanité n'est que trop souvent la mère des mensonges, sa fécondité la dégrade et l'enlaidit de plus en plus.

Le menteur de vanité s'abuse s'il croit en être quitte pour le ridicule : il tombe bientôt dans le mépris, même aux yeux de ses serviteurs, qui le payent de la même monnaie, et ne se font pas scrupule de tromper celui qui se fait un jeu de tromper les autres

75. C'est par la raison seule qu'on peut conduire les habitants de l'Europe : ce n'est plus qu'en son nom qu'on doit espérer d'en être obéi. S'il survient des calamités, le prince doit le premier paraître en gémir, chercher avec son peuple le moyen de les atténuer; les sacrifices alors ne doivent rien lui coûter, son trésor doit être celui du pauvre; s'il est forcé d'employer la rigueur, elle doit toujours être précédée de la justice : c'est à ceux qu'il en a rendu les ministres qu'il appartiendra de prononcer les peines; il ne se réservera que la faculté de les adoucir; l'indulgence ne découlera que de son cœur. Les obligations ne paraîtront plus trop pesantes au peuple lorsqu'il sera certain qu'elles porteront également sur tous les individus. On ne murmurera plus contre l'inégalité des richesses lorsqu'on sera convaincu que les charges sont en raison de leur étendue; on ne portera plus envie aux grades élevés, aux emplois importants, si personne ne doute que sans talents, sans vertus, on ne peut s'y élever. Plus le commandement paraîtra difficile et onéreux, plus on lui préférera le repos et la soumission. Un jeune pasteur, sans autre arme qu'un bâton fragile, sans autre secours que celui d'un chien docile et intelligent dans son activité, conduit un troupeau nombreux, accélère ou retarde sa marche; il n'est pas un des animaux si soumis à sa voix qui ne pût le renverser, le fouler à ses pieds, s'il tournait contre lui sa force et les armes qu'il a reçues de la nature; mais tant qu'il n'excitera pas leur fureur par une violence capricieuse, tant qu'il ne les contrariera pas par une brutalité féroce, ils marcheront aveuglément. Effarouchez ce troupeau par un appareil menaçant, faites-lui sentir trop longtemps le besoin de la faim, il n'écoutera plus la voix de ses conducteurs, il tournera contre eux ses armes meurtrières, et ils ne lui échapperont que par une fuite précipitée; il s'enfoncera dans la profondeur des bois; fort de sa liberté, il jouira sans crainte des dons d'une nature sauvage; les intempéries de l'air ne lui feront jamais regretter le joug qu'il portait ni les étables où il était renfermé; les animaux devant lesquels il fuyait ne l'intimideront plus. Malheur à celui qui tenterait de les ramener à l'esclavage ! Il ne reçoit plus de lois que de ses sens, plus d'impulsion que celle de ses désirs; il ne veut plus avoir d'autre guide que son instinct; il ne voit que ses égaux dans tout ce qui l'approche, parce qu'il ne leur cède ni en force ni en courage. Voilà

l'image de la véritable démocratie, que la tyrannie a poussée à l'indépendance.

Puisque rien n'est tout à la fois si fort et si faible que le peuple, celui-là n'est pas digne de le gouverner s'il ne se garde pas d'abuser de sa docilité et se brave imprudemment de sa force. La sagesse de ses maîtres consiste à étudier son naturel, à discerner ses défauts pour les corriger, ses maladies contagieuses pour en arrêter les dangers; à n'employer que des remèdes doux lorsqu'ils peuvent être aussi salutaires que les plus violents.

Une politique adroite dont firent usage les anciens pour dominer la puissance populaire fut la création des fêtes, des jeux publics, des spectacles. Le célèbre Périclès, qui avait si bien étudié le caractère des Athéniens, sut en faire usage. Il pouvait disposer à sa volonté du trésor de l'Etat, parce qu'il éblouissait les yeux de la multitude par l'aspect des monuments qui embellissaient la cité, enrichissaient les artistes et prolongeaient leurs ombres dans la superbe Athènes. Retenez le peuple dans la joie, il dansera avec ses chaînes, à moins que vous ne les rendiez trop pesantes. Tout le monde connaît ce refrain d'un ministre rusé qui, après avoir créé de nouveaux impôts, disait dans son jargon italien : *Le Français chante, il paiera.* Néron et plusieurs autres de ses successeurs firent tolérer au peuple leur tyrannie par l'horrible spectacle des cirques, ou des gladiateurs dévoués à la mort pour l'amusement d'une populace qui se plaisait à voir couler leur sang, et frémissait de joie en voyant prolonger leur lutte meurtrière. Une domination qui captiverait longtemps la puissance populaire serait sans doute celle de la religion ; mais il faudrait l'affermir de manière qu'elle pénétrât dans tous les cœurs, qu'elle unît si étroitement l'homme à Dieu, qu'elle l'entretînt dans une telle crainte de l'offenser par des actions injustes, qui imprimât en lui une telle vénération pour l'autorité souveraine que le moindre murmure contre elle parût un crime et la soumission une vertu.

76. La véritable noblesse n'est point un préjugé : elle a pour origine la reconnaissance d'une contrée à laquelle un membre de la société avait des droits par des services éclatants, tel que celui de l'avoir préservée de l'invasion d'un ennemi redoutable, affranchie de la servitude, ou tel que celui de l'avoir éclairée par de sages lois, par une morale pure. Frustrer sa descendance du témoignage d'estime, de vénération dont la cause était si juste, c'est se montrer ingrat envers son premier bienfaiteur. Cette tige glorieuse n'a pas seulement fleuri dans les monarchies, elle a étendu ses branches dans les républiques, telles que celle de Rome, où l'ordre des patriciens eut longtemps seul le droit de prendre place au sénat, d'être revêtu de la dignité consulaire, et de commander des armées. La république de Venise, celle de Gênes et de Hollande ne crurent pas leur liberté compromise en admettant un ordre de noblesse dans leur sein, et en lui conférant des prérogatives et des priviléges auxquels ne participaient pas les autres citoyens. C'est particulièrement dans les monarchies qu'elle doit être consolidée, parce que, si, comme le pense Montesquieu, l'honneur est le grand ressort des gouvernements monarchiques, l'ordre de la noblesse doit être le foyer de ce feu sacré; c'est à lui qu'il appartient de l'entretenir; s'il le laisse éteindre, il n'y a plus que confusion et qu'ignobles penchants dans le gouvernement.

Loin que la noblesse doive être un objet de haine et de jalousie pour les simples plébéiens, elle est pour eux un point d'émulation, puisque tous en peuvent être décorés par leur mérite personnel.

Cette vérité est devenue plus sensible en France depuis que la loi de l'Etat a rendu tous les citoyens égaux devant elle, qu'elle a pulvérisé les prérogatives, tous les priviléges, toutes les servitudes, que le noble ne déroge plus en adoptant la profession qu'il lui plaît d'embrasser; que s'il existe indépendant du fruit de son travail, ne fût-il propriétaire que de dix arpents, il ne peut être dominé par l'opulence, quelle que soit son étendue, et a plus de droits qu'elle à l'estime publique, si elle n'a pour elle que son faste et sa vanité.

Celui qui n'est pas noble aujourd'hui le sera demain, si, sorti du rang des simples soldats, il se distingue de ses compagnons d'armes par un grand acte de courage. N'est-il encore que jurisconsulte, s'il prouve une supériorité de talents, de lumières, il ne tardera pas à obtenir une distinction qui lui conférera la noblesse personnelle, qui deviendra héréditaire pour ses enfants, s'ils se montrent dignes de la même faveur. Toute moderne que soit cette noblesse, elle ne doit pas être moins appréciée que celle dont tant d'autres se parent aujourd'hui, et qui peut-être n'a pas une origine aussi pure, puisqu'elle fut souvent acquise par la vénalité des charges. Et en effet, combien de familles nobles se sont purifiées de la roture à prix d'argent, et ne sont redevables de leurs titres qu'à l'usure de leurs ancêtres ou à la rapacité des traitants dont ils ont recueilli le honteux héritage !

Ce n'est pas en multipliant les nobles qu'on parviendra à rendre la noblesse plus imposante. Elle ne tire pas sa force du nombre de ses membres, mais seulement du respect qu'on leur porte. Si elle prétend que la multitude la regarde au dessus d'elle, il faut qu'elle se montre à ses yeux supérieure par ses vertus, par sa probité, par son honneur, enfin qu'il ne soit pas moins difficile de la conserver que de l'acquérir.

Peut-être m'accusera-t-on d'abandonner mon esprit à des chimères, si je développe sur ce sujet toutes mes pensées : je me contenterai de dire qu'il faudrait retrancher de la liste des nobles celui qui aurait contracté des engagements qu'il serait hors d'état de

remplir, et aurait rendu ses créanciers victimes de sa mauvaise foi. J'userais de la même sévérité envers celui qui, par des discours ou des écrits attentatoires à la majesté royale, aurait attiré sur lui une condamnation flétrissante.

Retranchons sans pitié de l'ordre de la noblesse tous ceux qui croient lui appartenir encore lorsque le mépris public les en a fait descendre. La noblesse cesserait bientôt de paraître une chimère, si, pour s'y maintenir, il fallait jouir d'une probité intacte, n'avoir jamais encouru aucune censure dans sa vie privée ou dans ses fonctions publiques : c'est alors qu'il serait permis d'en tirer vanité et de se croire supérieur à la classe plébéienne.

Qu'on n'imagine pas cependant que je veuille placer à une grande distance de ceux qui sont décorés du titre de nobles les citoyens qui honorent leur patrie par leurs talents et leurs lumières, tels que de profonds géomètres, de savants jurisconsultes, de célèbres médecins qui ajoutent des lumières à l'art de guérir; des manufacturiers qui alimentent la classe inférieure du peuple; un négociant qui, par ses spéculations, enrichit l'Etat : j'aurais, je l'avoue, pour ceux-là plus d'estime que pour l'oisif consommateur qui languit fastueusement dans son château, entouré de valets qu'il pare de sa livrée et leur inspire du mépris pour le laborieux mercenaire, pour l'intrépide soldat qui ne veut servir que son roi et sa patrie.

Je ne dissimulerai pas qu'il est, dans mon opinion, une noblesse peut-être supérieure à celle dont je viens de parler; c'est celle du sentiment. Elle s'est plus d'une fois rencontrée dans la classe la plus indigente. Je n'en citerai qu'un exemple : c'est l'acte de probité d'un mercenaire qui, en allant puiser de l'eau à la rivière, trouve sous ses pas un billet de la caisse d'escompte. Personne ne le réclame, rien n'indique quel en est le propriétaire; il oublie sa misère, et va, de son chef, le déposer à la police et rentre satisfait dans son indigence. Que de nobles ne seraient pas capables de remporter un semblable triomphe sur leurs besoins!

On ferait bien injure à ma raison si l'on me soupçonnait de vouloir faire renaître ce système d'égalité qui n'eut jamais pour base une conviction intime, même chez les orateurs qui le proclamèrent avec une chaleur hypocrite. Il ne leur fut inspiré que par l'intention d'abaisser tout ce qui était au-dessus d'eux : loin d'élever la classe mercenaire à leur niveau, ils conservèrent la résolution de la maintenir dans son abaissement en se jouant de sa crédulité.

Oserai-je proposer à l'appui de l'opinion que je viens de développer le rétablissement d'un tribunal que notre révolution a cru devoir anéantir, et qui ajoutait un si beau lustre au gouvernement monarchique? Je veux parler de ce tribunal d'honneur dont l'autorité s'étendait sur toute la noblesse française. Là, les offenses légères se réparaient, les combats singuliers étaient prévenus, le vieillard outragé par un insolent spadassin trouvait un vengeur, sans être pour cela soupçonné de lâcheté; le créancier y obtenait justice du débiteur qui se refusait à l'accomplissement de sa promesse. Si l'agresseur injuste était puni de quelques mois de prison, une seule parole d'un garde l'attachait à sa personne plus fortement que les liens de la gendarmerie. La prison le punissait et ne le flétrissait pas.

77. Je vois avec peine que tous nos diplomates qui ambitionnent l'honneur d'être distingués de la foule des écrivains, s'occupent bien moins de rendre leurs productions utiles à la société, que de les orner d'un style brillant, ou d'y répandre le sel de la satire : ils laissent trop voir qu'ils sont plus animés du désir d'être lus que de celui d'instruire : ils ressemblent à ces médecins qui charment l'oreille des malades par de belles paroles, sans leur indiquer les remèdes qui pourraient les guérir. Les grandes maximes du droit public ont été exposées par des hommes qui n'avaient d'autre inspiration que celle de la raison, d'autres principes que ceux d'une justice éternelle. Que leur importait de revêtir leur sage doctrine des ornements de l'éloquence! ils voulaient seulement pénétrer dans tous les esprits par la clarté de leur doctrine, par l'évidence des vérités qu'ils publiaient; leurs arguments étaient irrésistibles parce qu'ils prenaient leur source dans le discernement du juste et de l'injuste.

Aujourd'hui le champ de la discussion sur les matières politiques n'est devenu si étendu que parce qu'on s'efforce de remettre en problème ce qui avait été résolu : au lieu de combattre sur un terrain ferme, on s'attaque, on se défend sur un sable mouvant. C'est avec des distinctions, des subtilités, qu'on échappe à la force du raisonnement; la crainte de paraître réduit au silence de la conviction, multiplie les détours, les faux-fuyants, et tant qu'on peut encore écrire ou parler, on croit rendre au moins la victoire incertaine aux yeux de la multitude. Lors même qu'on n'a plus de lecteurs ou d'auditeurs, on ne convient pas de sa défaite. Si un écrivain politique n'avait pour objet que l'utilité publique, avant d'établir un système de législation, il devrait s'attacher à bien connaître la disposition des esprits, la force des résistances qu'il doit vaincre, calculer le degré d'instruction auquel son siècle est parvenu, quelles sont les vérités qu'il peut hasarder ou proclamer sans témérité, sentir celles qu'il est de l'intérêt général de voiler pour ne pas répandre tout à coup une lumière que l'œil du vulgaire ne puisse pas supporter; il respecterait même l'erreur qui ne produit que de douces illusions, qui entretient des craintes salutaires. S'il voyait, dans un ordre de choses établi et consolidé par le temps, une heureuse harmonie, loin de chercher à l'al-

térer par le projet d'une perfection idéale, il se mettrait en accord avec lui, aux risques de comprimer ses trop hautes pensées. C'est faute de s'assujettir à ces règles de sagesse et de prudence, que tant d'écrivains effleurent à peine les questions qui mériteraient le plus d'être approfondies, et affectent de paraître sentencieux lorsque leur opinion ne pourrait soutenir le choc d'une raison lumineuse. Ce n'est pas par des métaphores ni par des véhémentes déclamations qu'on subjugue les esprits, qu'on les détourne de l'erreur, qu'on leur fait abjurer de faux systèmes : la controverse, pour obtenir un succès durable, a besoin de faire usage de toutes les différentes armes de la persuasion. Si j'avais à combattre un célèbre astronome de nos jours, qui croyait s'être élevé au rang des philosophes en affichant l'athéisme, je me serais bien gardé de chercher des preuves de la Divinité dans l'harmonie des corps célestes. Qui plus que moi, m'aurait-il dit, en est l'admirateur, moi qui suis toutes les nuits le cours des astres; qui ai calculé le retour des planètes, qui annonce, à une minute près, le moment des éclipses? Avant de lui démontrer le danger de son système, je lui aurais répété ce beau vers :

Si Dieu n'existait pas, il faudrait l'inventer.

Que gagnerez-vous, lui aurais-je dit, à persuader aux hommes que l'univers s'est créé de lui-même, ou qu'il existe de toute éternité; que ce grand corps n'est animé que par un élément subtil qui le vivifie et qui demeure insensible à ses innombrables modifications? Ne sentez-vous pas qu'en retranchant une intelligence, sublime créatrice, principe de tout ordre et de toute justice, vous admettrez un effet sans cause, un magnifique tableau sans peintre, un superbe édifice sans architecte, un poëme bien ordonné, tel que l'*Iliade*, sans le divin Homère; que de cette hypothèse, évidemment fausse, il se déduira une conséquence absurde et funeste, qu'il n'y aura plus de crimes qu'aux yeux des hommes, et que par conséquent tous ceux qui ne seront pas aperçus par eux seront impunis. Dès lors quel encouragement pour les pervers! le succès justifiera les entreprises les plus désastreuses : peut-être vous et moi ne devons-nous la conservation de notre existence et celle de notre fortune qu'à la crainte salutaire d'un Dieu vengeur qui a mis en nous-mêmes la conscience du bien et du mal, et nous défend de faire à un autre le dommage que nous ne voudrions pas qu'on nous fît à nous-mêmes. Non-seulement il est important, pour contenir l'espèce humaine dans les limites de la justice, qu'elle croie à un Dieu, il est encore nécessaire que nul de ceux auxquels on ne conteste pas une grande supériorité de lumières, ne paraisse révoquer en doute cette grande vérité. Il m'est plus d'une fois arrivé de rencontrer des hommes ennemis de toute contrainte, enthousiastes d'une liberté sans frein, des démocrates tels que les Athéniens : les Romains n'étaient à leurs yeux que des esclaves dont la chaîne était seulement plus légère que celle des sujets des grands empires. Allez donc, leur disais-je, vous perdre dans ces déserts jadis peuplés de cénobites, renoncez aux douceurs du mariage, dévouez-vous à l'ennui de la solitude, exposez-vous à devenir la pâture des animaux féroces, condamnez-vous à ne vivre que de fruits sauvages, à n'avoir pour abri que l'ombre des forêts, à ne vous désaltérer que de l'eau des fleuves; mais si, au contraire, vous tenez à avoir une compagne que personne n'ose vous disputer, des enfants qui deviennent votre propriété, une habitation où l'étranger ne viendra pas s'installer malgré vous, à jouir exclusivement du champ que vous aurez cultivé, rangez-vous sous des lois qui ne protégeront vos titres qu'en étendant la même protection sur ceux des autres. Mais ces lois, quelque bonnes qu'elles soient, ne peuvent avoir d'action par elles-mêmes; elles ressemblent à la pierre sur laquelle était écrite la Loi des douze tables : il faut un pouvoir actif, surveillant, qui les fasse exécuter. De là la nécessité de créer une autorité à laquelle vous donnerez le nom qu'il vous plaira, mais qui aura toujours la faculté de vous soumettre, de vous punir si vous les enfreignez. Je vous défie de vous soustraire à cette autorité, soit que vous lui assigniez une place dans une démocratie, dans une aristocratie, dans la monarchie la plus constitutionnelle. Voulez-vous avoir la conviction de l'inévitable catastrophe attachée à la démocratie, jetez les yeux sur l'ancienne république de Venise, suivez-la dans ses diverses révolutions, vous verrez des hommes fugitifs se détacher spontanément de la terre où il n'y avait plus de sûreté pour leurs personnes, chercher un abri sur des lagunes stériles. Le malheur les a rendus tous égaux : il n'y a plus parmi eux de riches, de puissants qui aient le droit de commander, de se faire obéir; ils n'auront pour chefs que ceux qu'ils auront investis de quelque autorité, et cette autorité n'aura d'autre durée que celle de leur volonté : la seule intention de la prolonger, de la fortifier au delà de ses limites sera un crime puni d'un horrible supplice. Pendant quelques années la multitude sera regardée comme le véritable souverain; mais cette souveraineté décroîtra insensiblement et finira par se changer en servitude; les organes de la volonté populaire lui substitueront la leur; jaloux de la grandeur de leur chef, ils l'abaisseront à leur niveau; ils en feront leur captif, le retiendront dans une crainte perpétuelle et ne domineront plus que par la terreur, jusqu'à ce qu'une puissance nouvelle enveloppe dans la même destinée et les maîtres et les esclaves, et ne leur laisse que le souvenir d'une grandeur éclipsée et d'une liberté anéantie par une suite de cette erreur si fatale à l'espèce humaine.

La véritable cause des révolutions que les gouvernements éprouvent, réside dans l'instabilité de nos principes en législation, de cette fermentation qui existe dans tous les

sprits, qui les pousse en sens contraire de 'intérêt général; le désir d'un bien imagi-aire les écarte d'un bien réel : semblables ces joueurs aveuglés par la perspective 'une fortune brillante, qui contient au ha-ard ce qu'ils possèdent sans penser au dan-er qu'ils courent si leur fol espoir est rompé, et n'ont bientôt plus d'autre alter-ative que la misère ou la mort. Combien ls sont dangereux et coupables ceux qui, busant de la mobilité de l'esprit humain, edoublent les agitations par de vaines illu-ions, par de séduisantes perspectives, tan-lis qu'ils pourraient le fixer dans le calme n ne lui présentant que les vérités qui peu-ent seules consolider l'ordre social.

78. Après l'institution du jury, le législa-eur ne pouvait pas ajouter à la loi un ar-icle plus digne de sa sagesse que celui qui onne à l'accusé un défenseur qui devien-rait son organe, le protégerait de son ta-ent, l'éclairerait de ses lumières, dont l'as-istance le rassurerait dans son trouble. u'elle est belle, cette tâche, lorsqu'elle sert 'égide à l'innocence! Qu'elle est noble, orsque ses services sont gratuits, si celui ui se dévoue à cet auguste ministère n'am-itionne que l'estime publique, ne veut d'au-re récompense de son zèle que la touchante xpression de reconnaissance de l'accusé u'il a rendu à l'honneur et à la liberté!

Une justice à rendre aux orateurs ins-rits sur le tableau des avocats de la cour oyale de Paris, c'est qu'il existe parmi eux ne louable émulation pour se charger de outes les causes qui leur sont offertes par indigence ou par le juge qui les désigne. ls paraissent animés du même zèle, soit u'ils n'aient que des larmes à recueillir des isérables qu'ils défendent, soit qu'ils aient espérer de l'opulence accusée une juste écompense. Qu'il serait doux pour nous de enser que le même sentiment d'humanité clate dans tous les tribunaux où siégent s cours d'assises, qu'il n'en est pas un où s accusés soient réduits à la dure néces-ité de se dépouiller d'une partie de leur éritage pour stimuler le zèle d'un défen-eur qu'on leur indique comme le plus en tat d'adoucir la sévérité des jurés, s'ils sont ignes de quelque indulgence, ou de les ire triompher de la calomnie, s'ils en sont s victimes.

C'est à tort qu'on ferait un crime à l'un es orateurs du barreau de prendre sur lui a défense d'un criminel avéré. La loi veut u'il ait un défenseur. Refuser de paraître ous ce titre dans l'enceinte des tribunaux, e serait se mettre en révolte contre elle. lais il est toujours possible de s'y sou-mettre avec dignité et sans compromettre a conscience et son honneur. Que l'avocat éclare avec franchise qu'il a été nommé 'office, et son poste deviendra dès lors ho-norable, en prouvant qu'il ne fait qu'obéir à a loi. Après cette déclaration authentique, u'il dise d'une voix ferme et assurée tout e que son malheureux client pourrait arti-culer pour émouvoir les hommes qui doi-vent prononcer sur son sort.

Le défenseur d'un accusé ne doit jamais oublier qu'en se chargeant de sa cause il ne ne s'est pas obligé de lui sacrifier l'estime publique en substituant le mensonge à la vérité. S'il ne doit rien révéler de ce qu'on lui a confié, il se doit à lui-même de ne ja-mais affirmer ce qui est contraire à sa con-naissance : il suffit d'insister pour que tous les faits articulés à la charge de l'accusé soient démontrés; mais s'il s'obstine à lut-ter contre l'évidence, il se nuit à lui-même et cesse d'être utile à son client. C'est en con-cédant ce qu'il ne peut dissimuler qu'il ac-quiert la confiance du jury et des magis-trats.

Si le défenseur d'un criminel borne ses efforts à le préserver d'une peine plus grave que celle que la loi prononce et qu'il a mé-ritée, il a rempli sa tâche : mais qu'il se garde d'attacher sa gloire au triste succès de sauver du supplice un brigand, un assassin, par une défense artificieuse; il se rendrait alors responsable envers la société de tous les crimes que le misérable commettrait après avoir été rendu à la liberté. Qu'il dé-ploie toutes les ressources de son éloquence seulement en faveur de la faiblesse qui a succombé.

Toutes les causes ne sont pas susceptibles de faire briller le talent d'un orateur : il en est qui n'exigent qu'un exposé simple et naïf des faits. Le défenseur court le risque de paraître ridicule, s'il surcharge son discours d'une déclamation pompeuse et de faux or-nements : il se montre alors plus jaloux d'obtenir les suffrages de l'auditoire que l'absolution de l'accusé. La vertu, l'huma-nité, un jugement sain et la connaissance approfondie du code pénal, sont les premiè-res qualités d'un défenseur officieux : il ne doit jamais s'élever au-dessus du sujet qu'il traite et des individus qu'il défend.

Nous ne pouvons trop le répéter, la di-gnité du jury aura toujours peine à se con-cilier avec le plus grand nombre d'affaires qu'on soumet à sa décision. Combien de fois ne nous sommes-nous pas récrié contre l'af-fligeant spectacle de ces enfants qu'on fami-liarise avec le siége de l'ignominie, et qui, coupables ou non, ne peuvent jamais être condamnés qu'à une peine correctionnelle! Leur extrait de baptême est leur plus élo-quent défenseur. De combien de jours la séance des jurés serait abrégée, si on ne leur soumettait que des affaires dignes de fixer leur attention par leur importance et par l'existence des accusés! Mais c'est au législateur seul qu'il appartient de réformer ce que notre code pénal offre de défectueux à cet égard.

Nous n'avons eu en vue dans ce discours que de relever la dignité d'un ministère dont on paraît méconnaître la noblesse, en le plaçant au-dessous de celui qui se con-sacre uniquement à la défense des causes civiles. Une opinion semblable, si elle pou-

vait prévaloir, ne paraîtrait-elle pas attacher plus d'importance à la fortune et aux intérêts privés des citoyens qu'à ce qu'ils ont de plus précieux : je veux dire l'existence et l'honneur. C'est dans la défense des célèbres accusations, que les orateurs du barreau ont souvent acquis plus de gloire, et ont déployé le plus de talent. Je pourrais en citer pour preuve les magnifiques harangues de Cicéron, le plaidoyer de l'éloquent Gerbier, dans l'affaire des frères *Quessac*, qui parvint à émouvoir tellement leur adversaire mutilé, qu'il regretta, dit-il, d'avoir perdu l'usage de ses bras, parce qu'il avait été réduit à l'impuissance de l'applaudir. J'en pourrais dire autant de plusieurs orateurs qui sont parvenus à tenir en balance l'opinion publique, sur la culpabilité ou l'innocence de ceux qu'ils protégeaient de leur zèle.

Il est, je l'avoue, bien des dégoûts attachés à la fonction de défenseur officieux. Quel usage fera-t-il de son talent, lorsque la justice lui aura confié le soin de défendre un misérable convaincu d'avoir dérobé, dans la maison où il a reçu l'hospitalité, un drap, un vêtement saisi sur sa personne, au moment où il s'éloignait furtivement ? Ce témoin muet est son accusateur ; il n'ose même le contredire : son crime est évident, et les jurés ne peuvent hésiter à le déclarer coupable. Le défenseur le plus éloquent le préservera-t-il d'une condamnation inévitable ? La même réflexion s'étend sur cette multitude d'accusés qui figurent dans nos cours d'assises, et dont la défense stérile absorbe tant de moments précieux pour les membres du jury et pour les juges, et rendent stérile le secours des défenseurs. Je dirai toujours qu'en étendant les limites de la police correctionnelle, moins de coupables, que la pitié absout, échapperaient au châtiment qu'ils ont mérité, et le jury acquerrait plus de dignité, si le banc des accusés n'offrait à ses regards que des hommes sur la tête desquels pèserait une accusation grave, et dont les conséquences exigeraient le concours des citoyens les plus éclairés et les moins accessibles à la séduction.

Il est bien important que le défenseur officieux écarte de son esprit toutes préventions défavorables qui naissent de la diversité d'opinions religieuses ou politiques. Peu doit lui importer que son client soit israélite, musulman, libéral ou royaliste ; il ne doit voir que l'accusation qu'il est chargé de réfuter ou d'atténuer. Ce ne sont pas des erreurs de l'esprit, des pensées intérieures et concentrées qu'il doit approfondir, ce sont les faits qu'il doit contester s'ils sont faux et dénués de preuves. Et voilà toujours le but que doit se proposer un défenseur qui ne veut pas que la loi soit transgressée, et que ses organes se montrent plus sévères qu'elle ne l'est.

Un jour viendra, et ce jour n'est pas éloigné, où de faibles larcins commis par la jeunesse et la misère, qui ne portent qu'un préjudice insensible à l'accusateur, seront justement appréciés, et cesseront d'être confondus avec des spoliations journalières et criminelles, et n'exposeront plus à la flétrissure du carcan et à un éternel opprobre des accusés qu'une peine modérée devrait seule atteindre. (De Lacroix.)

MORE (*Dicton*). Pour désigner que quelqu'un de rusé avait été pris à l'improviste, on disait jadis : ***Il est pris comme le More.*** Voici quelle était l'origine de ce proverbe. Francisque Sforce, duc de Milan, qu'on surnommait le More ou Maure, à cause de son teint basané, était célèbre par son esprit retors, qui le faisait duper presque tous les princes auxquels il avait affaire. Cependant il devint victime de sa propre ruse. La ville de Milan s'étant rendue à François I[er], le duc essaya de sortir avec la garnison, en se couvrant de l'uniforme des Suisses ; mais ceux-ci s'en étant aperçus, le livrèrent eux-mêmes au roi de France, qui le confina dans le château de Loches où il demeura prisonnier durant plusieurs années.

MORT. Si tu veux te connaître toi-même, regarde, quand tu voyages, les tombeaux qui bordent la route. Là reposent les ossements et les cendres légères des rois, des tyrans et des sages, de tous ceux qui étaient fiers de leur naissance, de leur richesse, de leur gloire et de leur beauté. Aucun de tous ces avantages ne les a sauvés de la mort : tous partagent la même sépulture. (Ménandre.)

1. Ne regardons comme un mal rien de ce qu'a déterminé l'auteur de la nature. Nous n'avons pas été créés par un aveugle hasard ; il est une puissance qui veille sur le genre humain, et elle ne l'aurait pas formé, et ne l'aurait pas conservé, pour le faire tomber, après un long cours de misère, dans le mal éternel de la mort.

2. Regardons plutôt la mort comme un asile qui nous attend, comme un port assuré.

3. La mort devient facile à supporter, quand on peut se consoler, en ses derniers instants, par le souvenir d'une belle vie. (Cicéron.)

La mort frappe également aux superbes palais des rois et aux humbles chaumières des pauvres. (Horace.)

L'homme ne tombe pas tout à coup dans la mort ; il s'avance vers elle pas à pas. Chaque jour nous enlève une partie de notre existence, et notre croissance même n'est qu'un décroissement de la vie. Le jour où l'on cesse de vivre, ne fait pas la mort, mais la consomme. On arrive au terme, mais on était en route depuis longtemps. (Sénèque.)

Apprenez à bien vivre, vous saurez bien mourir. (Confucius.)

1. A ce dernier rolle de la mort et de nous, il n'y a plus que feindre : il fault parler françois ; il fault montrer ce qu'il y a de bon et de net dans le fond du pot.

2. Ce n'est pas la mort, c'est de mourir qui inquiète. (Montaigne.)

1. C'est chose excellente que d'apprendre à bien mourir : c'est l'étude de la sagesse qui se résout à ce but. Il n'a pas mal employé sa vie, qui a appris à bien mourir; il l'a perdue, qui ne la sait bien achever : *Male vivet, quisquis nesciet bene mori, nec inutiliter vixit, qui feliciter desiit.*

2. Craindre la mort, c'est être ennemi de soi et de sa vie; car celui-là ne peut vivre à son aise et content, qui craint de mourir.

(CHARRON.)

1. Il n'est pas honteux de craindre la mort, mais il est fort dangereux de n'y penser jamais. Comment peut-on espérer de trouver Dieu au moment de la mort, si on ne l'a jamais cherché pendant sa vie?

2. Une longue maladie semble être placée entre la vie et la mort, afin que la mort même devienne un soulagement, et à ceux qui meurent et à ceux qui restent.

3. Les hommes craignent la mort, comme les enfants craignent l'obscurité. C'est une faiblesse de la craindre, si on la regarde comme le tribut dû à la nature. L'appareil de la mort effraye plus que la mort même.

(BACON.)

La mort a des rigueurs à nulle autre pareilles:
On a beau la prier,
La cruelle qu'elle est se bouche les oreilles
Et nous laisse crier.

Le pauvre en sa cabane, où le chaume le couvre,
Est sujet à ses lois;
Et la garde qui veille aux barrières du Louvre
N'en défend pas les rois.

(MALHERBE.)

1. Si la fréquente pensée de la mort ne nous rend pas plus gens de bien, au moins elle nous doit rendre plus modérés, moins avares et moins ambitieux.

2. Tout est fortuit dans la vie, même la naissance. Il n'y a que la mort qui soit certaine, et cependant nous agissons comme si c'était la seule chose incertaine.

3. Peu de gens connaissent la mort : on ne la souffre pas ordinairement par résolution, mais par stupidité et par coutume; et la plupart des hommes meurent parce qu'on ne peut s'empêcher de mourir.

4. Nous craignons toutes choses comme mortels, et nous les désirons toutes comme si nous étions immortels.

(LA ROCHEFOUCAULD.)

1. Rien n'est si certain que la mort; rien n'est plus incertain que la possession des richesses, des honneurs et de toutes les choses de ce monde. Cependant les hommes se conduisent, à l'égard de ces derniers, comme si c'était la seule chose utile et permanente.

2. Puisque la mort nous rend insensibles à toutes choses, aux louanges aussi bien qu'aux injures, on ne peut sans folie s'inquiéter de ce qu'on dira de nous après la mort, ni travailler à acquérir ce dont on ne doit pas jouir. (DE VERNAGE.)

Je ne passe point près de ces lieux où la mort entasse les débris de l'espèce humaine, que la mélancolie ne s'empare de moi. Triste et rêveur, en foulant sous mes pieds tous les morts vénérables, je me dis : Un temps fût ou ils vivaient comme moi; un temps viendra où je serai mort comme eux.

(PARNELL.)

Pourquoi regarder la mort comme une chose si terrible? Ne devrait-on pas se rendre justice, et considérer qu'étant mortels par nature il n'y a pas plus de raison de s'affliger de la nécessité de mourir que de mille autres nécessités auxquelles on est assujetti? C'est notre sort; nous sommes nés à cette condition-là. (L'abbé PRÉVOST.)

La religion, après avoir assisté à notre naissance, aux actes principaux de notre vie, assiste encore à notre mort par le sacrement de l'extrême-onction. C'est à la vue du tombeau, portique silencieux d'un autre monde, qu'elle déploie sa sublimité. Si la plupart des cultes antiques ont consacré la cendre des morts, aucun n'a songé à préparer l'âme pour ces rivages inconnus dont on ne revient jamais. Venez voir le plus beau spectacle que puisse présenter la terre : venez voir mourir le fidèle. Cet homme n'est plus l'homme du monde; il n'appartient plus à son pays; toutes ses relations avec la société cessent. Pour lui, le calcul par le temps finit, et il ne date plus que de la grande ère de l'éternité. Un prêtre assis à son chevet le console. Ce ministre saint s'entretient avec l'agonisant de l'immortalité de son âme, et la scène sublime que l'antiquité entière n'a présentée qu'une seule fois, dans le premier de ses philosophes mourants, cette scène se renouvelle chaque jour sur l'humble grabat du dernier des Chrétiens qui expire. Enfin, le moment suprême est arrivé; un sacrement a ouvert à ce juste les portes du monde, un sacrement va les clore. La religion le balança dans le berceau de la vie; ses beaux chants et sa main maternelle l'endormiront encore dans le berceau de la mort. Elle prépare le baptême de cette seconde naissance; mais ce n'est plus l'eau qu'elle choisit : c'est l'huile, emblème de l'incorruptibilité céleste. Le sacrement libérateur rompt peu à peu les attaches du fidèle; son âme, à moitie échappée de son corps, devient presque visible sur son visage. Déjà il entend les séraphins; déjà il est prêt à s'envoler vers les régions où l'invite cette espérance divine, fille de la vertu et de la mort. Cependant l'ange de la paix, descendant vers ce juste, touche de son sceptre d'or ses yeux fatigués, et les ferme délicieusement à la lumière. Il meurt, et l'on n'a point entendu son dernier soupir; il meurt, et, longtemps après qu'il n'est plus, ses amis font silence autour de sa couche, car ils croient qu'il sommeille encore, tant ce Chrétien a passé avec douceur.

(CHATEAUBRIAND.)

On est injuste envers la mort en la peignant comme on le fait. On devrait la représenter en vieille femme bien conservée, grande, belle, auguste, douce et calme, les bras ouverts pour nous recevoir. C'est l'emblème du repos éternel, après la malheureuse vie inquiète et orageuse.

(DE MÉRICLET.)

On meurt chaque jour, puisque le temps s'empare sans relâche d'une portion de l'existence. (A. DE CHESNEL.)

1. Dieu nous a caché le moment de notre mort, pour nous obliger d'avoir attention à tous les moments de notre vie.

Comment peut-on espérer de trouver Dieu au moment de sa mort, si on ne l'a jamais cherché pendant sa vie.

(*Maximes chrétiennes.*)

MORT (*Prov.*). Pour exprimer que la félicité humaine consiste à mourir heureux, on dit : ***Aucun n'est heureux avant sa mort.*** On raconte que le roi Crésus demanda au sage Solon s'il avait vu ou connu quelque autre plus heureux que lui. Solon lui nomma un certain Telus, athénien, homme de condition privée, mais qui laissa après sa mort des enfants bien instruits. Lui ayant derechef demandé de qui, après Telus, il prisait le plus la félicité, il répondit que c'était celle des deux frères argiens, Cléobis et Bitus, qui ont laissé, après leur trépas, leur nom en bonne odeur, ayant vécu vertueusement. Le roi, indigné de ce que Solon ne le mettait point au rang des plus heureux, reprit : Et moi, pour qui me tiens-tu ? — J'avoue, dit le philosophe, que tu es un grand roi, que tu possèdes des richesses presque infinies, et que tu règnes en un des plus florissants États de la terre, et toutefois je ne t'appellerai point heureux que je ne sache que tu es mort heureusement.

On dit aussi proverbialement, pour signifier que rien ne résiste à l'amour et à la mort :

Amour et mort,
Rien n'est plus fort.

C'est la pensée de l'Écriture sainte : ***Fortis ut mors dilectio.*** (*Cant.* VIII, 6.) Enfin, pour faire connaître qu'on peut se soustraire à beaucoup de choses, excepté à la mort lorsque l'heure sonne, on fait usage de cet autre proverbe : ***On trouve remède à tout, fors à la mort.***

MORTIFICATION. Les véritables mortifications, dit La Rochefoucauld, sont celles qui ne sont point connues ; la vanité rend les autres faciles à souffrir.

MORVEUX (*Prov.*). Pour exprimer que celui qui se sent coupable se révolte le plus vivement contre la censure, ou bien qu'en tout cas il doit se l'appliquer, on dit : ***Qui se sent morveux se mouche.*** On emploie encore, pour signifier qu'il est sage de supporter un petit mal afin d'en éviter un grand, cet autre proverbe trivial : ***Il vaut mieux laisser son enfant morveux que de lui arracher le nez.***

MORYCHUS (*Dicton*). C'était un surnom que les anciens Siciliens avaient donné à Bacchus, parce que, dans le temps des vendanges, ils barbouillaient la figure de ce dieu avec du moût de vin et des figues. On disait alors d'un personnage bouffon ou remarquable par sa figure grotesque : ***Il est plus ridicule que Morychus.***

MOTS. Celui qui dispute sur les mots est comme un chien qui happe l'air en guise de proie. (VARRON.)

Un grand abus qu'on fait des mots, c'est qu'on les prend pour des choses. (LOCKE.)

MOTS (*Prov.*). On dit d'un marché qu'on a conclu : ***Quand les mots sont dits, l'eau bénite est faite.***

MOUCHE (*Prov.*). Il y a ce proverbe : ***Courageux comme un homme qui a avalé une mouche.*** Cela désigne celui qui affronte le danger avec la témérité qui est propre à l'insecte en question. On appelle aussi ***fine mouche*** la femme rusée et tant soit peu hypocrite. Enfin, pour exprimer qu'un homme supérieur ne descend point à certains détails on dit : ***L'aigle ne chasse point les mouches.*** C'est la traduction du proverbe des Latins : ***Aquila non capit muscas ;*** lesquels disaient encore, dans le même sens : ***De minimis non curat prætor.*** On dit encore, pour faire connaître que généralement on s'attache plutôt à persécuter un misérable qu'un puissant qui a les moyens de se défendre : ***A chevaux maigres vont les mouches.***

MOUCHER DU PIED (*Dicton*). On désigne proverbialement une personne qui a du mérite, de l'habileté, du courage, en disant ***qu'elle ne se mouche pas du pied.*** Ce proverbe répond à celui des Latins : ***Homo emunctæ naris.***

MOUCHERON (*Prov.*). On dit de certaines gens qui évitent de petites fautes et ne se font aucun scrupule d'en commettre de grandes, que c'est ***rejeter le moucheron et avaler le chameau.*** Ce proverbe est tiré de l'Évangile selon saint Matthieu, où Jésus adresse ces paroles aux pharisiens hypocrites : « Malheur à vous, guides aveugles, qui faites passer votre boisson de peur d'avaler un moucheron, et qui avalez un chameau ! » ***Excolantes culicem et camelum glutientes.*** (*Matth.* XXIII, 24.)

MOULE (*Prov.*). Pour désigner un homme remarquable, unique en son genre, et dont on suppose qu'il n'y aura jamais de pareil, on dit : ***Le moule en est rompu.*** C'est ainsi que l'Arioste, en parlant d'un de ses héros, ajoute :

Natura il fece, è poi ruppe la stampa.
La nature le fit, et puis rompit le moule.

MOUTARDE (*Prov.*). S'occuper de choses inutiles, c'est, selon le proverbe : ***S'amuser à la moutarde.*** On dit aussi d'une chose qui arrive tardivement : ***C'est de la moutarde après dîner.*** Enfin, pour signifier qu'il est bien d'adoucir un reproche, on fait usage de ce dicton : ***Sucrer la moutarde.***

MOUTON (*Prov.*). On exprime son retour à un sujet ou à une phrase interrompue, en disant qu'on ***revient à ses moutons.***

MOUVEMENT. L'homme, dit James Mill, ne dispose que d'une seule chose sur la terre : le mouvement.

MULE (*Dicton*). L'empereur Vespasien sortant un jour en litière, fut obligé de s'arrêter en chemin, parce que son cocher prétendit que les mules étaient déferrées. Ce n'était, dit-on, qu'un prétexte imaginé par cet homme qui voulait, en usant de ce moyen, procurer à quelqu'un de sa connais-

sance une longue audience du souverain. Celui-ci ayant été instruit de la ruse, se fit donner la moitié de la somme qu'avait reçue le muletier, après lui avoir demandé combien il avait pris pour *ferrer la mule*. Depuis lors on a fait emploi de cette expression, pour signifier qu'on paye une chose plus qu'elle ne vaut.

MULET (*Dicton*). On dit de quelqu'un qui attend avec impatience, qu'il *garde le mulet*. « Un babillard qui se promenait avec un ami entra dans une maison où il n'avait, assurait-il, que deux mots à dire. L'ami l'attendit à la porte assez longtemps pour en être impatienté. L'autre, revenu enfin, s'avisa en plaisantant de faire usage du proverbe : *Vous gardez le mulet?* — Non, reprit l'ami un peu piqué, mais je l'attendais. »

MURES (*Prov.*). Dans les contrées où l'on recueille le fruit du mûrier noir, on fait usage d'un crochet pour faire tomber le fruit. De là ce dicton : *Aller aux mûres sans crochet ;* pour signifier qu'on s'engage dans une entreprise sans être pourvu de ce qui est indispensable pour réussir.

MUSC. Pour blâmer les futilités dont beaucoup de gens aiment à faire usage, comme les papiers à vignettes, ceux de couleur et ceux qui sont ambrés, un proverbe dit : *Le musc n'est pas l'odeur des gens d'esprit.*

N

NAGER (*Prov.*). On dit de celui qui tient le milieu entre la richesse et la pauvreté, qui ne s'élève ni ne s'abaisse, qui se ménage au sein des opinions diverses et des partis, qu'*il nage entre deux eaux.*

NAISSANCE. La naissance est un de ces biens que la nature seule peut donner; mais quand elle manque de moyens pour se soutenir avec un éclat proportionné, elle est un terrible fardeau. C'est la perle de la fable sur le fumier, dont le coq ne fait aucun cas. (OXENSTIERN.)

La naissance fait moins d'honneur qu'elle n'en ordonne : vanter sa race, c'est louer le mérite d'autrui. (LA BRUYÈRE.)

Les grands seigneurs qui joignent un grand mérite à une naissance illustre, ont beaucoup plus d'intérêt que le peuple à se plaindre de l'estime qu'on fait de la noblesse toute nue. Ils y perdent plus que personne, s'ils aiment la gloire; car, quelque pure que soit leur vertu, quelque légitimes que soient les témoignages qu'on lui rend, la mauvaise coutume qu'on a de louer indifféremment tous les gens de leur qualité, fait que ces témoignages sont toujours suspects de flatterie parmi les hommes naturellement envieux et malins. (SAINT-RÉAL.)

La naissance est un avantage dont nous devons profiter pour ajouter à la gloire de nos aïeux, et non pour parer notre nullité. (A. DE CHESNEL.)

NAISSANCE (*Prov.*). Pour dire qu'il est difficile de commettre des actions indignes d'une naissance honorable, on fait usage de ce proverbe : *Bon sang ne peut mentir.*

NAPOLÉON Iᵉʳ. Les princes méditent ainsi que les autres hommes, sans aucun doute, sur les choses de ce monde; mais tous ne se trouvent pas dans des conditions telles qu'ils n'aient rien à redouter de faire connaître publiquement leur pensée. Les grands services rendus au pays, la gloire, la renommée autorisent seuls un souverain à se placer au-dessus de certains ménagements; et on lui sait même gré alors de son expansion, car on aime à trouver aussi le philosophe, le moraliste, dans celui qui a occupé le peuple de ses hauts faits. A ce titre, il est curieux d'écouter Napoléon Iᵉʳ se prononcer sur l'humanité, et nous reproduisons ici les paroles les plus remarquables qui aient été recueillies de sa bouche, par les auteurs des divers Mémoires rédigés à Sainte-Hélène.

1. Quand on connaît son mal moral, il faut savoir soigner son âme comme on soigne son bras ou sa jambe.

2. Telle est l'énigme de certaines actions dans certaines gens : l'inégalité entre le caractère et l'esprit. Elle explique tout.

3. Le cœur d'un homme d'Etat doit être dans sa tête.

4. Une correspondance ministérielle est un arsenal où il y a des armes à deux tranchants.

5. Il n'y a pas de despotisme absolu, il n'en est que de relatif. Un homme ne saurait impunément en absorber un autre. Si un sultan fait couper des têtes à son caprice, il perd aussi facilement la sienne.

6. Exiger des connaissances trop variées pour être admis dans une carrière, c'est risquer de priver l'Etat des grands hommes que cette carrière pourrait produire un jour; car, par une aberration de l'esprit humain, tel est un grand médecin qui n'a jamais su apprendre une division complexe.

7. Il ne dépend pas toujours des maîtres de faire de bons écoliers : encore faut-il que la nature s'y prête. La semence doit rencontrer son terrain.

8. Combien d'hommes supérieurs sont enfants plusieurs fois dans la journée!

9. Rien de plus impérieux que la faiblesse qui se sent étayée de la force : voyez les femmes.

10. Les femmes, quand elles sont méchantes, sont plus méchantes que les hommes et plus disposées à commettre un crime. Quand le sexe qui a la douceur en partage se dégrade une fois, il tombe dans de plus grands excès que le nôtre. Les femmes sont toutes ou meilleures ou pires que les hommes.

11. Nous autres Français, il faut que nous nous riions de tout et toujours.

12. Le plus beau titre sur la terre est d'être né Français. C'est un titre dispensé par le ciel, qu'il ne devrait être donné à personne sur terre de pouvoir retirer. Pour moi, je voudrais qu'un Français d'origine, fût-il à sa dixième génération d'étranger, se trouvât encore Français, s'il le réclamait. Je voudrais, s'il se présentait sur l'autre rive du Rhin, disant : ***Je veux être Français***, que sa voix fût plus forte que la loi, que les barrières s'abaissassent devant lui, et qu'il rentrât triomphant au sein de la mère commune.

13. La France est l'arbitre de la société européenne ! Elle sort du rôle que la nature lui assigne lorsqu'elle devient conquérante; elle en descend lorsqu'elle obéit aux obligations d'une alliance quelconque. Quand on a l'honneur et le bonheur tout à la fois d'être la France, il faut comprendre toute la portée de cette position de faveur, et de nation soleil que l'on est, ne point se transformer en nation satellite.

14. Dans l'imagination comme dans le calcul, la force de l'inconnu est incommensurable.

15. L'imagination gouverne le monde.

16. Le libéralisme mène à la chute pleine et entière des trônes ; il ne doit y avoir que des sujets dans un Etat.

17. C'est par des comparaisons et des exemples, que l'agriculture, comme tous les autres arts, se perfectionne.

18. Les hommes qui ont changé l'univers n'y sont jamais parvenus en gagnant des chefs, mais toujours en remuant des masses. Le premier moyen est du ressort de l'intrigue, et n'amène que des résultats secondaires ; le second est la marche du génie, et change la face du monde !

19. La perversité est toujours individuelle, jamais collective.

20. Voyez l'imbécillité de Gall ! Il attribue à certaines bosses des penchants et des crimes qui ne sont pas dans la nature, qui ne viennent que de la société et de la convention de l'homme. Que deviendrait la bosse du vol, s'il n'y avait point de propriété? la bosse de l'ivrognerie, s'il n'existait pas de liqueurs fermentées? celle de l'ambition, s'il n'existait pas de société?

21. Les impôts ne sont que de l'argent prêté ; ils viennent du peuple, il faut qu'ils retournent au peuple; semblables à ces vapeurs que le soleil attire de la terre et qu'il y fait retomber en pluie ou en bienfaisante rosée.

22. Un souverain ne peut voir partout. Il existe comme une espèce de réseau étendu sur les lieux abaissés, qui enveloppe la petite multitude. Il faut qu'une maille se rompe, pour qu'il en remonte quelque chose à la haute région.

23. Le secret du législateur doit être de tirer parti même des travers de ceux qu'il prétend régir.

24. La propriété, c'est son inviolabilité dans la personne de celui qui la possède. Moi-même, avec les nombreuses armées qui sont à ma disposition, je ne pourrais m'emparer d'un champ, car violer le droit de propriété dans un seul, c'est le violer dans tous.

25. Sous la république, il faudrait que les gouvernants fussent des dieux et les gouvernés des anges.

26. En révolution, on ne peut affirmer que ce qu'on a fait; il ne serait pas sage d'affirmer qu'on n'aurait pas pu faire autre chose.

27. Les troubles civils sont semblables aux combats de nuit, où souvent l'on frappe sur le voisin, au lieu de frapper sur l'ennemi, et où tout se pardonne quand l'ordre s'est rétabli et qu'on s'est expliqué.

28. Les rois ne doivent recevoir leur arrêt de mort que de celui qui leur succède immédiatement; mais malheur à la multitude qui prend part à un tel crime : on ne se lave pas de ce sang-là comme on veut.

29. C'est le succès qui fait le grand homme.

30. L'agriculture est la base et la force de la prospérité du pays.

L'industrie est l'aisance, le bonheur de la population.

Le commerce extérieur, la surabondance, le bon emploi des deux autres.

Celui-ci est fait pour les deux autres, les deux autres ne sont pas faits pour lui. Les intérêts de ces trois bases essentielles sont divergents, souvent opposés.

31. Dans tout ce qu'on entreprend, il faut donner les deux tiers à la raison et l'autre tiers au hasard : augmentez la première fraction, vous serez pusillanime ; augmentez la seconde, vous serez téméraire.

32. Une nation ne manque jamais d'hommes, même après les guerres les plus désastreuses ; mais elle manque souvent de soldats.

33. Il y a dans l'histoire, des hommes dont l'existence est un instrument aux mains de la Providence divine et qu'elle protége visiblement jusqu'à ce que leur mission soit accomplie.

34. Toute faction est un composé de dupes et de fripons.

35. Toute transaction avec le crime, devient un crime de la part du trône.

36. On ne fait pas de républiques avec de vieilles monarchies.

37. L'usage condamne à bien des folies; la plus grande est de s'en faire l'esclave.

38. Une belle femme plaît aux yeux, une bonne femme plaît au cœur : l'une est un bijou, l'autre est un trésor.

39. Il y a autant de vrai courage à souffrir avec constance les peines de l'âme, qu'à rester fixe sous la mitraille d'une batterie.

NAPOLÉON III. Nous ne prétendons point tracer le portrait du souverain : nous offrons simplement quelques-uns des traits du pen-

seur; et nous les extrayons des œuvres du prince Louis-Napoléon.

1. L'amélioration des sociétés marche sans cesse, malgré les obstacles; elle ne connaît de limites que celles du monde.

2. Les peuples ont tous quelque chose de commun : c'est le besoin de perfectionnement; ils ont chacun quelque chose de particulier : c'est le genre de malaise qui paralyse leurs efforts.

3. Les gouvernements ont été établis pour aider la société à vaincre les obstacles qui entravaient sa marche. Leur forme a dû varier suivant la nature du mal qu'ils étaient appelés à guérir, suivant l'époque, suivant le peuple qu'ils devaient régir.

4. Le progrès ne disparaît jamais, mais il se déplace souvent ; il va des gouvernants aux gouvernés. La tendance des révolutions est de le ramener toujours parmi les gouvernants. Lorsqu'il est à la tête des sociétés, il marche hardiment, car il conduit; lorsqu'il est dans la masse, il marche à pas lents, car il lutte.

5. Une des premières nécessités pour un gouvernement, c'est de bien connaître l'état du pays qu'il régit, et de savoir où sont les éléments de force sur lesquels il doit s'appuyer.

6. Le comble de l'inconséquence est de prêter à un grand génie toutes les faiblesses de la médiocrité.

7. Quand, dans un pays, il y a des partis acharnés les uns contre les autres, des haines violentes, il faut que ces partis disparaissent, que ces haines s'apaisent avant que la liberté soit possible.

8. Lorsqu'il n'y a plus ni esprit public, ni religion, ni foi politique, il faut recréer au moins une de ces trois choses, avant que la liberté soit possible.

9. Lorsque les changements successifs de constitution ont ébranlé le respect dû à la loi, il faut recréer l'influence légale, avant que la liberté soit possible.

10. Lorsque les anciennes mœurs ont été détruites par une révolution sociale, il faut en recréer de nouvelles d'accord avec les nouveaux principes, avant que la liberté soit possible.

11. Il faut plaindre les peuples qui veulent récolter, avant d'avoir labouré le champ, ensemencé la terre et donné à la plante le temps de germer, d'éclore et de mûrir. Une erreur fatale est de croire qu'il suffise d'une déclaration de principes pour constituer un nouvel ordre de choses.

12. La première qualité d'un peuple, qui aspire à un gouvernement libre, est le respect de la loi. Or une loi n'a de force que l'intérêt qu'a chaque citoyen de la respecter ou de l'enfreindre.

13. Plus le monde se perfectionne, plus les barrières qui divisent les hommes s'élargissent, plus il y a de pays que les mêmes intérêts tendent à réunir.

14. Ce n'est pas le hasard qui règle les destinées des nations; ce n'est pas un accident imprévu qui renverse ou qui maintient les trônes ; il y a une cause générale qui règle les événements et les fait dépendre logiquement les uns des autres.

15. Attribuer à des événements secondaires la chute des empires, c'est prendre pour la cause du péril ce qui n'a servi qu'à le déclarer.

16. Dans tous les pays, les besoins et les griefs du peuple se formulent et idées, en principes, en forment les partis.

17. Les hommes sont souvent injustes envers ceux qui leur ont fait le plus de bien; ils s'enthousiasment des noms et négligent les choses.

18. Pour que l'*indépendance* soit assurée, il faut que le gouvernement soit fort, et pour qu'il soit fort, il faut qu'il ait la confiance du peuple, qu'il puisse avoir une armée nombreuse et bien disciplinée sans qu'on crie à la tyrannie, qu'on puisse armer toute la nation sans crainte de se voir renversé.

19. Pour être libre, ce qui n'est qu'une conséquence de l'indépendance, il faut que tout le peuple indistinctement puisse concourir aux élections des représentants de la nation ; il faut que la masse, qu'on ne peut jamais corrompre, et qui ne flatte ni ne dissimule, soit la source constante d'où émanent tous les pouvoirs.

20. Malheureusement, les partis comme les individus s'accordent plus par une antipathie commune, que par une sympathie reciproque.

21. Honorons les philanthropes qui, par l'application heureuse d'une haute idée philosophique, font le bien de leurs semblables; mais mettons-nous tous en garde contre ces hommes à théories plus brillantes que vraies, qui poursuivent une idée sans se préoccuper des effets contraires qu'elle produit, et qui voulant embrasser le monde entier de leur amour, font le malheur du genre humain.

22. Comme le corps humain, une société ne prospère qu'autant que les parties dont elle est composée remplissent chacune régulièrement leurs fonctions ; l'immobilité d'une seule entraîne la ruine de toutes les autres. Or la tête, siége de l'intelligence, doit conduire le reste du corps, ou, si elle manque à sa mission, elle meurt avec lui.

23. La vie des peuples se compose de drames complets et d'actes isolés. Lorsqu'on embrasse dans leur ensemble les événements du drame, on découvre la raison de tous les faits, le lien de toutes les idées, la cause de tous les changements ; mais si l'on ne considère que les actes partiels, ces grandes convulsions sociales n'apparaissent plus que comme l'effet du hasard et de l'inconséquence humaine.

24-25. L'armée est une épée qui a la gloire pour poignée.

26. Tous les grands intérêts ont besoin

d'idées, de couleurs et de drapeaux pour être représentés.

27. Souvent les peuples donnent un aiguillon pour les conduire, jamais pour les frapper.

28. Il y a des gouvernements frappés de mort dès leur naissance et dont les mesures les plus nationales n'inspirent que la défiance et le mécontentement.

29. Quelque puissance matérielle que possède un chef, il ne peut disposer à son gré des destinées d'un grand peuple : il n'a de force qu'en se faisant l'instrument des vues de la majorité.

30. Les peuples ne devraient jamais se fier aux princes qui, pour monter sur le trône, ont besoin de tranquilliser les esprits par leurs déclarations, et de flatter les partis par leurs promesses ; car la nécessité de semblables manifestes prouve assez qu'ils n'ont pas les mêmes intérêts que la nation, et que leur personne inspire des craintes que leur parole même ne saurait calmer.

31. Les gouvernements qui ne sont ni assez populaires pour gouverner par l'union des citoyens, ni assez forts pour les maintenir tous dans une oppression commune, ne peuvent se soutenir qu'en alimentant la discorde entre les partis.

32. L'origine d'un pouvoir influe sur toute sa durée, de même qu'un édifice brave les siècles ou s'écroule en peu de jours, suivant que sa base est bien ou mal assise.

33. On peut gouverner une société tranquille et régulière avec les seuls dons de l'esprit ; mais lorsque la violence a remplacé le droit, et que la marche méthodique de la civilisation a été rompue, un souverain ne regagne le chemin qu'il a perdu qu'en prenant de ces grandes et subites résolutions que le cœur seul inspire.

34. Une lutte ne peut se soutenir qu'à armes égales; et lorsque, dans le tourbillon des révolutions, le vice et la vertu, la vérité et l'erreur se confondent par leur emportement mutuel, ce n'est que par les passions généreuses de l'âme qu'on dompte les passions haineuses des partis.

35. Tous les hommes, grands et petits, placent leur honneur quelque part.

36. Ici-bas tous les hommes sont plus ou moins acteurs ; mais chacun choisit son théâtre et son auditoire, et met tous ses efforts comme toute son ambition à obtenir le suffrage de ce parterre de son adoption ; semblables à Alexandre, qui, sur les bords de l'Indus, pensait à l'approbation des Athéniens, comme à la plus belle récompense de ses travaux.

37. Le plus grand ennemi d'une religion, est celui qui veut l'imposer ; le plus grand ennemi de la royauté, celui qui la dégrade ; le plus grand ennemi du repos de son pays, celui qui rend une révolution nécessaire.

38. L'appui étranger est toujours impuissant à sauver les gouvernements que la nation n'adopte pas.

39. Le premier intérêt d'un pays ne consiste pas dans le bon marché des objets manufacturés, mais dans l'alimentation du travail.

40. Pour créer l'industrie, il faut la science qui invente, l'intelligence qui applique, les capitaux qui fondent, les droits de douane qui protégent jusqu'au développement complet.

41. Pour un peuple l'honneur, pour un individu la morale évangélique, sont toujours les meilleurs guides et les meilleurs conseillers au milieu des embarras et des périls de la vie.

42. La classe ouvrière ne possède rien, il faut la rendre propriétaire. Elle n'a de richesse que ses bras, il faut donner à ces bras un emploi utile pour tous. Elle est comme un peuple d'ilotes au milieu d'un peuple de sybarites. Il faut lui donner une place dans la société et attacher ses intérêts à ceux du sol. Enfin elle est sans organisation et sans liens, sans droits et sans avenir, il faut lui donner des droits et un avenir, et la relever à ses propres yeux par l'association, l'éducation, la discipline.

43. Gouverner, ce n'est plus dominer les peuples par la force et la violence ; c'est les conduire vers un meilleur avenir, en faisant appel à leur raison et à leur cœur.

44. C'est une grande et sainte mission, bien digne d'exciter l'ambition des hommes, que celle qui consiste à apaiser les haines, à guérir les blessures, à calmer les souffrances de l'humanité en réunissant les citoyens d'un même pays dans un intérêt commun et en accélérant un avenir que la civilisation doit amener tôt ou tard.

45. Les hommes sont ce que les institutions les font ; et, d'un autre côté, les institutions doivent être en rapport avec ce que la civilisation exige que les hommes soient.

46. Aujourd'hui, le but de tout gouvernement habile doit être de tendre, par ses efforts, à ce qu'on puisse dire bientôt : Le triomphe du christianisme a détruit l'esclavage ; le triomphe de la révolution française a détruit le servage ; et le triomphe des idées démocratiques a détruit le paupérisme.

47. Soyons les hommes du pays, non les hommes d'un parti, et, Dieu aidant, nous ferons du moins le bien, si nous ne pouvons faire de grandes choses.

48. Une nation est coupable de remettre à la merci des autres son approvisionnement des denrées de première nécessité.

49. Il n'y a de pacte que d'égal à égal.

50. Empêcher l'anarchie est plus facile que de la réprimer.

51. Donnez au prolétaire le plus anarchique des droits, une place légale dans la société, vous en faites à l'instant un homme d'ordre dévoué à la chose publique, car vous lui donnez des intérêts à défendre.

52. La composition d'une armée représente toujours fidèlement l'état politique d'une société.

53. L'armée est une organisation qui, devant exécuter aveuglément et avec prompti-

ude l'ordre du chef, doit avoir pour base ne hiérarchie qui parte d'en haut.

54. Tous les exemples des batailles prouent bien que le succès ne dépend pas du ombre de troupes présentes, mais seuleient de celles qu'on peut faire agir.

55. Les armes à feu ont contribué à faire enaître la tactique et la stratégie, à relever autorité royale, à réduire les grands vasiux et à créer la grande unité française.

56. Les secours publics sont une dette icrée. La société doit la subsistance aux itoyens malheureux, soit en leur procurant u travail, soit en assurant les moyens 'exister à ceux qui sont hors d'état de traailler.

57. Tous ceux qui ont fondé leur autorité ur l'égoïsme et les mauvaises passions ont âti sur le sable.

58. Sans sécurité pour l'avenir, point de rospérité.

59. Tant qu'un besoin impérieux se fait entir pour une société, elle trouve toujours i moyen d'y satisfaire.

60. Les colonies ont été établies dans intérêt des métropoles, et non les métrooles dans l'intérêt des colonies.

61. Tout ce qui est compliqué n'a jamais roduit de bons résultats.

62. Nous ne produisons pas trop, mais ous ne consommons pas assez.

63. Il faut que le pacte qui lie les divers iembres d'une société puise sa forme dans expérience des temps passés, les choses ans l'état présent de cette société, son esrit dans l'avenir. Une constitution doit tre faite uniquement pour la nation à lauelle on veut l'adapter. Elle doit être comie un vêtement qui, pour être bien fait ne oit aller qu'à un seul homme.

64. Une loi ou charte, privée de l'appui énéral de l'opinion, n'est qu'un chiffon de apier. Mais elle devient une arche sainte orsque l'intérêt public en garantit tous les iots, et, qu'en effacer un ou ne pas les exéuter tous, est pour le pouvoir un arrêt de iort.

65. Rien ne signale mieux l'état de malise d'une société, que lorsqu'un incident nprévu et léger en lui-même vient tout coup éveiller tous les esprits, exalter toues les passions et amener des résultats ue, dans des temps ordinaires, les plus rands événements seuls seraient capables e produire.

66. Divisez un grand Etat, et chaque porion voudra s'élever au détriment des autres; chaque province sera le foyer de noueaux intérêts, de nouvelles prétentions; lle tendrait toujours à se séparer du centre.

67. On ne peut remplacer un droit acquis t reconnu qu'en lui opposant un autre roit légalement acquis et légalement reonnu.

68. Tous les hommes sont égaux par la iature et devant la loi.

69. Pour les peuples, comme pour les inividus, l'égalité seule est la source de toute ustice.

70. Le début d'un homme d'Etat doit être de détruire, autant que faire se peut, l'esprit de caste, et d'unir tous les citoyens dans une même pensée, comme dans un même intérêt.

71. L'égoïsme ne profite ni aux individus ni aux peuples, et c'est une mauvaise politique que celle qui fait abandonner ses amis de peur de déplaire à ses ennemis.

72. Pour être digne de créer l'enthousiasme, il faut avoir des principes arrêtés, choisir une bannière, et vaincre ou mourir avec elle.

73. Les institutions doivent favoriser tout le monde; mais l'esprit qui les dicte ne doit être assis que sur un seul principe.

74. Un grand homme n'a pas les vues étroites et les faiblesses que lui prête le vulgaire. Si cela était, il cesserait d'être un grand homme.

75. Les craintes de nos ennemis nous montrent quelquefois mieux que nos propres sentiments, nos véritables intérêts.

76. L'habileté, pour certaines gens, consiste à présenter comme légitimes des actions coupables.

77. Le caractère particulier des esprits incomplets consiste à se passionner pour les peines qui leur sont le plus étrangères, et qu'ils connaissent le moins.

78. Les finances fondées sur une bonne agriculture ne se détruisent jamais.

79. Plus une autorité a de force morale, moins l'emploi de la force matérielle lui est nécessaire; plus l'opinion lui confère de pouvoir, plus elle peut se dispenser d'en faire usage.

80. L'homme de cœur doit éviter tout subterfuge, toute équivoque, et mettre la plus grande netteté dans ses démarches.

81. La science analyse et coordonne les faits passés pour en déduire des principes généraux, le génie seul doit tirer d'immenses résultats de leur juste application

82. Faire appel aux passions vulgaires de la foule, ce n'est pas gouverner.

83. Lorsqu'un gouvernement combat les idées et les vœux d'une nation, il produit toujours des résultats opposés à ses projets.

84. Un gouvernement ne peut être fort que lorsque ses principes sont d'accord avec sa nature.

85. Ce ne sont pas seulement les lois qui protégent les citoyens, c'est aussi la manière dont elles sont exécutées, c'est la manière dont le gouvernement exerce le pouvoir.

86. Le génie de notre époque n'a besoin que de la simple raison. Il y a trente ans, il fallait deviner et préparer; maintenant il ne s'agit que de voir juste et de recueillir.

87. Les habitudes les plus futiles et les plus inutiles ont d'immenses racines dans le passé, et quoique de prime abord, il semble qu'il suffise d'un souffle pour les détruire, elles résistent souvent, et aux convulsions des sociétés, et aux efforts d'un grand homme.

88. Marchez à la tête des idées de votre siècle, ces idées vous suivent et vous sou.

tiennent; marchez à leur suite, elles vous entraînent; marchez contre elles, elles vous renversent.

89. On ne saurait copier ce qui se fait, parce que les imitations ne produisent pas toujours les ressemblances.

90. Pendant la paix, il faut ménager la ressource des impôts indirects, parce que ce sont les seuls qui, pendant la guerre, supportent toutes les charges; il faut profiter de l'activité que la paix imprime aux consommations pour leur demander ces contributions indirectes qu'elles ne peuvent plus fournir en temps de guerre.

91. L'industrie est une nouvelle propriété.

92. Dans toutes les institutions, c'est l'idée prédominante et la tendance générale qu'il faut surtout rechercher et approfondir.

93. Trouver un moyen capable d'initier les masses à tous les bienfaits de la civilisation, c'est tarir les sources de l'ignorance, du vice, de la misère.

94. Chacun voudrait, à son profit, influencer en sens contraire les générations qui naissent.

95. Une idée surgit, elle reste à l'état de problème pendant des années, des siècles même, jusqu'à ce qu'enfin des modifications successives lui permettent d'entrer dans le domaine de la pratique.

96. La perversité, quelque habile qu'elle soit, a tort de se vanter de ses victoires passagères; car, en dernier lieu, c'est la justice seule qui triomphe.

97. La lâcheté ne profite jamais.

98. La liberté est comme un fleuve : pour qu'elle apporte l'abondance et non la dévastation, il faut qu'on lui creuse un lit large et profond. Si dans son cours régulier et majestueux, elle reste dans ses limites naturelles, les pays qu'elle traverse bénissent son passage; mais si elle vient comme un torrent qui déborde, on la regarde comme le plus terrible des fléaux; elle éveille toutes les haines, et l'on voit alors des hommes, dans leur prévention, repousser la liberté, parce qu'elle détruit, comme si l'on devait bannir le feu parce qu'il brûle, et l'eau parce qu'elle inonde.

99. Le plus difficile n'est pas d'acquérir la liberté, c'est de la conserver

100. Il n'y a jamais eu, chez les peuples libres, de gouvernement assez fort pour réprimer longtemps la liberté à l'intérieur sans donner de gloire au dehors.

101. Il faut que toutes les lois portent, gravé sur leur front, le cachet national.

102. Diriger des masses est plus facile que de suivre leurs passions.

103. La politique doit avoir son orateur, mais les affaires doivent avoir leurs ministres.

104. On ne peut être neutre que de deux manières : ou en armant pour défendre son territoire s'il était attaqué, ou en considérant son pays comme un cadavre sur lequel tout le monde peut marcher impunément.

105 C'est se donner un vernis d'aristocratie que de blâmer le chef librement élu d'un grand Etat.

106. On a presque toujours vu, dans les temps de troubles, les opprimés réclamer pour eux la liberté, et une fois obtenue, la refuser à ceux qui étaient leurs oppresseurs.

107. Le succès engendre l'orgueil, et l'orgueil donne toujours une opinion exagérée de ses forces.

108. L'histoire offre cent exemples d'une paix sans dignité, amenant toujours une guerre acharnée.

109. Dans tous les pays, les besoins et les griefs du peuple se formulent en idées, en principes, et forment les partis.

110. Dire que le gouvernement doit obéir à l'esprit des masses et favoriser les intérêts généraux, est une maxime vraie, mais trop vague. Quelle est l'opinion de la masse? quels sont les intérêts généraux? Chacun, suivant son opinion, répondra différemment à ces questions.

111. Il y a une grande différence entre la misère qui provient de la stagnation forcée du travail, et le paupérisme, qui souvent est le résultat du vice.

112. Les peuples ont tous quelque chose de commun : c'est le besoin de perfectionnement. Ils ont tous quelque chose de particulier : c'est le genre de malaise qui paralyse leurs efforts.

113. La politique craintive est la pire de toutes; elle donne du courage à ceux qu'elle devait intimider.

114. Si la philanthropie qui voit juste et bien est une des plus belles vertus humaines, la fausse philanthropie est le pire de tous les travers.

115. En étouffant les plaintes on ne guérit pas les maux.

116. Il faut préserver la liberté de la presse des deux excès qui la compromettent toujours : l'arbitraire et sa propre licence.

117. Le devoir de tout gouvernement est de combattre les idées fausses et de diriger les idées vraies, en se mettant hardiment à leur tête.

118. Le progrès a deux ennemis redoutables : les innovations imprudentes et la routine.

119. La nature n'est pas stationnaire. Les institutions vieillissent, tandis que le genre humain se rajeunit sans cesse. L'un est l'ouvrage fragile des hommes, l'autre celui de la Divinité.

120. Tout système qui ne renferme pas en lui un moyen d'accroissement continuel est défectueux.

121. Protéger la propriété, c'est maintenir l'inviolabilité des produits de tous les travaux; c'est garantir l'indépendance et la sécurité de la possession, fondements indispensables de la liberté civile.

122. On doit protéger ceux qui souffrent et non ceux qui prospèrent.

123. Prêcher le maintien d'un Etat fébrile et maladif, au lieu de chercher le ra-

mède efficace, c'est le propre de l'ineptie et de la sottise.

124. On peut regretter ce que l'on a perdu sans se repentir de ce que l'on a fait.

125. La crainte du peuple, l'absence d'une organisation militaire, telle fut constamment la cause de nos revers.

126. Les Etats ne périssent que par trop d'orgueil ou par trop de lâcheté.

127. La grande difficulté des révolutions est d'éviter la confusion dans les idées populaires.

128. Une insurrection contre un pouvoir établi peut être une nécessité, jamais un exemple qu'on puisse convertir en principe.

129. Tuer ce qui doit vivre est un plaisir barbare, contraire aux lois de la nature. C'est un crime et une faute.

130. La société n'est pas un être fictif, c'est un corps en chair et en os, qui ne saurait prospérer qu'autant que toutes les parties qui la composent sont dans un état de santé parfaite.

131. Chaque homme porte en lui un monde composé de tout ce qu'il a vu et aimé, et où il rentre sans cesse, alors même qu'il parcourt un monde étranger. J'ignore alors ce qui est le plus douloureux de se souvenir des malheurs qui vous ont frappé ou du temps qui n'est plus.

132. Un homme de cœur ne veut pas régner par amour du rang suprême, mais pour accomplir une mission et pour faire triompher une cause.

133. Des années s'écoulent avant qu'un peuple mette la main sur l'endroit de ses blessures. Plus les griefs réels semblent faciles à proclamer, plus les esprits s'élancent dans le mysticisme des théories.

134. La tyrannie retrempe les hommes.

135. Ce qui distingue les grands hommes, ce qui enflamme leur ambition, ce qui les rend absolus dans leurs volontés, c'est l'amour de la vérité qu'eux seuls croient connaître.

NAPPE (*Prov.*). On disait jadis d'un homme qui s'était rendu digne de mépris, qu'il fallait lui *couper la nappe*. Ce dicton provenait de la coutume qui existait au moyen âge de trancher à table, devant un chevalier qui s'était déshonoré, la portion de nappe qui lui tenait lieu de serviette. Se aucun avoit fait trahison en aucune partie, dit un vieux traité de chevalerie, et estoit assis à table avec autres chevaliers, le roi d'armes ou héraut lui alloit couper sa touaille devant lui, et lui virer le pain au contraire. » Lorsqu'un homme fait un mariage qui l'établit tout d'abord dans une maison montée, on lui applique aussi ce proverbe : *Il a trouvé nappe mise.*

NATION. En général, ce n'est point par les dehors qui dépendent du temps, du climat, des lieux, qu'il faut juger du mérite d'une nation : c'est par le fond du caractère, par les sentiments d'humanité, de bonté et de droiture qui y règnent communément.
(L'abbé PRÉVOST.)

Il n'y a plus de grandeur dans une nation, lorsque sa prospérité est soumise à un système d'agiotage. (A. DE CHESNEL.)

NATURE. Je ne vois pas, dites-vous, l'ouvrier qui a produit ces chefs-d'œuvre. Mais vous ne voyez pas non plus l'esprit qui gouverne votre corps. Dites donc aussi que vous faites tout par hasard, et rien par intelligence. (SOCRATE.)

Que chacun de nous embrasse le ciel, la terre et les mers, tous les objets, en quelque sorte, par la pensée, l'être qui les gouverne et leur impose des lois; qu'il se contemple lui-même, non pas renfermé dans d'étroites murailles, non pas resserré dans un coin de la terre, mais citoyen du monde entier. Du haut de ces sublimes méditations que lui procureront le spectacle et la connaissance de la nature, comme il saura bien se connaître lui-même! comme il dédaignera, comme il trouvera viles toutes les futilités auxquelles le vulgaire attache un si grand prix! (CICÉRON.)

On ne peut vaincre la nature qu'en lui obéissant. (BACON.)

1. Il y a tant de belles et de bonnes choses dans la nature, que ce n'est pas l'abondance qui en fait la superfluité, c'est le mauvais usage.

2. La nature est donnée aux philosophes comme une grande énigme où chacun donne son sens dont il fait son principe. Celui qui par ce principe rend raison plus clairement de plus de choses, peut au moins se vanter d'avoir l'opinion la plus vraisemblable.
(LA ROCHEFOUCAULD.)

Je ne puis ouvrir les yeux sans admirer l'art qui éclate dans toute la nature; le moindre coup d'œil suffit pour apercevoir la main qui fait tout; que les hommes accoutumés à méditer les vérités abstraites et à remonter aux premiers principes connaissent la Divinité par son idée : c'est un chemin sûr pour arriver à la source de toute vérité. Mais il y a une autre voie moins parfaite pour les hommes médiocres. Les hommes les moins exercés au raisonnement peuvent d'un seul regard découvrir celui qui se peint dans tous ses ouvrages. Si un grand nombre d'hommes d'un esprit subtil et pénétrant n'ont pas trouvé Dieu par un coup d'œil jeté sur la nature, il ne faut pas s'en étonner. Les passions qui les ont agités leur ont donné des distractions continuelles, ou bien les faux préjugés qui naissent des passions ont fermé leurs yeux à ce grand spectacle. Un homme passionné pour une grande affaire, qui emporterait toute l'application de son esprit, passerait plusieurs jours dans une chambre, en négociation pour ses intérêts, sans regarder ni les proportions de la chambre, ni les ornements de la cheminée, ni les tableaux. Tous ces objets seraient sans cesse devant ses yeux, et aucun d'eux ne ferait impression sur lui. Ainsi vivent les hommes. Tout leur présente Dieu et ils ne le voient nulle part. *Il était dans le monde, et le monde a été fait par lui, et cependant le monde ne l'a point connu.*

(*Joan.* I, 10.) Ils passent leur vie sans avoir aperçu cette représentation si sensible de la Divinité. Enfin, ce qui devrait ouvrir leurs yeux les ferme, je veux dire la constance et la régularité des mouvements que la suprême Sagesse a mis dans l'univers. Saint Augustin dit que ces merveilles se sont avilies par la répétition continuelle; mais toute la nature montre l'art infini de son auteur, et je soutiens que le hasard ne peut avoir formé un tout si parfait. Ecoutons saint Grégoire de Nazianze : « Si nous entendions dans une chambre, derrière un rideau, un instrument doux et harmonieux, croirions-nous que le hasard, sans aucune main d'homme, ait formé cet instrument, que les cordes se soient placées d'elles-mêmes, que l'archet, poussé par le vent, ait tiré des sons d'une harmonie aussi variée? Quel esprit raisonnable récuserait la parole d'un homme qui, trouvant dans une île déserte une belle statue de marbre, dirait aussitôt : Il y a eu ici des hommes, je reconnais la main d'un habile sculpteur? Que répondrait cet homme, si quelqu'un s'avisait de lui dire : Non, un sculpteur ne fit jamais cette statue; elle est parfaite, il est vrai; mais c'est le hasard seul qui l'a faite. » (FÉNELON.)

Il n'appartient point aux hommes, aux nations, aux lois humaines de créer des principes ou des bases; mais il leur appartient de construire sur les principes ou fondements conçus par Dieu dans l'inévitable nécessité de la nature. Construire sur d'autres fondements que ceux de la nature, c'est essayer de bâtir des châteaux en l'air.

(HARRINGTON.)

1. Les sentiments droits de la nature se trouvent les mêmes dans tous les hommes, lorsqu'ils veulent les observer et les suivre.

2. Les mouvements simples de la nature, quand elle n'a point été corrompue par l'habitude du vice, n'ont jamais rien de contraire à l'innocence. Ils ne demandent point d'être réprimés, mais seulement d'être réglés par la raison.

3. Les plus belles qualités de la nature se trouvent quelquefois assorties avec de lâches passions qui les corrompent, ou confondues avec des vices odieux qui les défigurent. (L'abbé PRÉVOST.)

Dieu a placé la nature aux côtés de l'homme, comme une amie qui reste toujours près de lui pour le guider et le consoler dans la vie, comme un génie protecteur qui conduit l'individu, ainsi que toute l'espèce, à une harmonieuse unité avec soi-même. La terre, comme planète, est le sein maternel qui porte toute la race; la nature éveille l'homme du sommeil où il reposait sans conscience de lui-même, l'inspire et entretient ainsi dans l'humanité la force et la vie. (RITTER.)

Le ciel et la mer sont comme deux beaux livres ouverts à tous les yeux, et qui traitent, en deux pages sublimes, de l'éternité et de l'immensité. (Eugène SUE.)

Les lois de la nature sont immuables : l'homme a beau les torturer pour les soumettre à ses systèmes, à ses caprices, elles tendent constamment à reprendre la direction qui lui est propre. C'est ainsi que les deux parties de la plantule, dont on contrarie le mode d'accroissement, se meuvent de toutes les manières jusqu'à ce que l'une ait retrouvé la lumière, l'autre le sein de la terre. (A. DE CHESNEL.)

NATUREL (*Prov.*). Pour exprimer que le caractère de certains êtres ne saurait changer, on dit : ***Nature ne peut changer***; ou bien : ***Ce que nature donne, nul ne le peut ôter***; ou enfin, comme les Grecs : ***Le loup change bien de poil, mais non de naturel.*** On trouve aussi dans Horace :

Naturam expellas furca, tamen usque recurret.

NÉCESSITÉ (*Prov.*). Elle a donné naissance à plusieurs proverbes, comme ceux-ci, par exemple :

1. ***De tout s'avise à qui pain faut.***

2. ***Nécessité fait trotter les vieilles.***

3. ***Nécessité rend magnanime le couard, et pusillanime le vaillant.***

On dit aussi, pour signifier que, dans certains cas, il est plus sage de céder que d'opposer de la résistance, qu'***il faut faire de nécessité vertu.***

NEGLIGENCE. La négligence dans les petites choses, dit La Rochefoucauld, est toujours une espèce d'infidélité, qui est souvent punie par de grandes chutes.

NEIGES (*Dicton*). Pour dire qu'il est superflu de s'occuper de certaines choses passées, on emploie cette phrase : ***Il ne faut point parler des neiges d'autan.*** Le mot autan, qui est très-vieux, est formé, par contraction, des deux mots latins *ante annum*, et signifiant ***l'autre année, l'année d'auparavant.***

NEOCLIDE (*Dicton*). Rhéteur dont parle Aristophane, et qui, quoique aveugle, avait une dextérité remarquable pour commettre des larcins. Il était d'ailleurs en tout d'une très-grande impudence, et avait donné lieu à ce dicton : ***effronterie de Néoclide.***

NEZ (*Prov.*). On dit d'une personne honteuse et confuse, qu'elle a un ***pied de nez***; de celle à qui l'on arrache un secret, qu'on lui ***tire les vers du nez***; et de celle qui, par faiblesse, cède à chacun, qu'elle se laisse ***mener par le nez.***

NIAIS DE SOLOGNE (*Prov.*). On nomme ainsi proverbialement celui qui, par ruse et pour son profit, feint de se tromper.

NICIAS (*Dicton*). Général athénien très-distingué, mais qui procédait en tout avec une extrême lenteur. Aussi les Grecs disaient-ils proverbialement : ***temporiser comme Nicias.***

NID (*Prov.*). Pour exprimer qu'on vient à bout de toute chose, en s'armant de patience et de persévérance, on dit :

Petit à petit
L'oiseau fait son nid.

Les Italiens emploient aussi dans le même sens ces deux proverbes : ***Petit à petit la vieille file son fuseau***; mot à mot : ***on fait de gros livres.***

NIVELEURS. Les niveleurs, dit M. Émile de Girardin, qui veulent abattre tous ceux

qui s'élèvent au-dessus d'eux, qui déclament avec emphase contre l'orgueil d'une ancienne noblesse généreuse et polie qu'ils envient, mais qu'ils n'imitent pas, refoulent avec insolence dans leur petite vanité ceux que le sort ou l'indigence place socialement au-dessous d'eux.

NOBLESSE. 1. Ceux qui sont assez sots pour s'estimer seulement par leur noblesse, méprisent en quelque façon ce qui les a rendus nobles, puisque ce n'est que la vertu de leurs ancêtres qui a fait la noblesse de leur sang.

2. L'illusion de la plupart des nobles est de croire que leur noblesse est en eux un caractère naturel.

3. Les grands noms abaissent au lieu d'élever ceux qui ne les savent pas soutenir. (LA ROCHEFOUCAULD.)

Les familles aristocratiques doivent être peuple autant que possible. Plus une aristocratie approchera de la démocratie, plus elle sera parfaite. (MONTESQUIEU.)

NOBLESSE (*Prov.*). Jadis les gentilshommes plaçaient au rang des premières obligations qu'imposait un blason, la pratique d'un certain nombre de vertus. La philosophie du XVIII[e] siècle vint saper l'observance de ces devoirs, que le noble avait regardés jusqu'alors comme inhérents à sa qualité, et le XIX[e] siècle a achevé de les éteindre en lui, pour y renforcer l'égoïsme et l'amour du lucre; mais au temps où il aurait rougi des actes qu'il accomplit aujourd'hui, il prenait pour devise ce proverbe: *Noblesse oblige.*

NOCES (*Prov.*). Pour dire qu'un homme à reçu une verte correction quelconque, on fait usage de ce proverbe : *Il ne fut jamais à telles noces.* Cela vient, à ce que l'on croit, des noces de Baché, dont parle Rabelais, où les Chicanous furent battus à coups de gantelets.

NOEL (*Prov.*). Lorsqu'une chose longtemps attendue est enfin arrivée, on dit : *On chante tant noël qu'il vient.* Ce qui a donné naissance à ce proverbe est l'usage où l'on était autrefois de chanter Noël bien avant qu'il n'arrivât. L'église retentissait alors du refrain *Noël, Noël*, et l'on faisait entendre aussi des cantiques relatifs à la naissance du Sauveur.

NOIX (*Prov.*). On dit de quelqu'un qui fait une chose avec plus d'ardeur que d'adresse : *Il y va comme une corneille qui abat des noix.*

NORMAND. (*Prov.*) En parlant autrefois d'un habitant de la vieille Neustrie, on faisait souvent usage de ce proverbe : *un Normand a son dit et son dédit.* Cela venait d'une coutume qui existait alors dans cette province, coutume par laquelle les contrats n'étaient valables que vingt-quatre heures après leur signature. Les parties avaient donc ce délai pour faire leurs réflexions, et se dédire si bon leur convenait. Tout cela était fort régulier; mais les malins se sont quelquefois emparés du proverbe, pour chercher à établir que les Normands sont de mauvaise foi.

NOURRICES. — *Voy.* ENFANTS.

NOURRITURE (*Prov.*). Pour signifier qu'une bonne éducation peut corriger ou du moins amender les mauvaises inclinations naturelles, on dit proverbialement : *Nourriture passe nature.*

NOUVEAUTÉ. On aime tellement toutes les choses nouvelles et les choses extraordinaires, qu'on a même quelque plaisir secret par la vue des plus tristes et des plus terribles événements, à cause de leur nouveauté et de la malignité naturelle qui est en nous. (LA ROCHEFOUCAULD.)

Il est plus aisé de dire des choses nouvelles, que de concilier celles qui ont été dites. (VAUVENARGUES.)

On ne dit rien de neuf. On ne pense rien de neuf. Les mêmes conversations reviennent toujours. On sait déjà ce qu'on va répondre. (Le prince DE LIGNE.)

NOUVEAUTÉ (*Prov.*). Comme il est dans la nature de l'homme de trouver en général du charme aux choses nouvelles, on dit proverbialement : *Au nouveau tout est beau.*

NUIT. La nuit, dit Tacite, augmente la hardiesse des uns et favorise la peur des autres.

NUIT (*Prov.*). Pour exprimer l'égalité que les ténèbres répandent sur les couleurs, et même sur certaines formes, on use de ce proverbe : *La nuit tous les chats sont gris.* Quelques-uns donnent à cette phrase l'origine un peu forcée que voici : une dame à laquelle Philippe, roi de Macédoine, rendait ses hommages, et près de laquelle il insistait sur les charmes qu'elle possédait, lui répondit que lorsque le jour avait cessé d'éclairer, les traits les plus séduisants n'avaient pas plus d'avantage que la figure la plus laide, et que l'ombre donnait le même agrément à toutes les physionomies.

NUMÉRO (*Prov.*). Afin de faire connaître que quelqu'un a l'intelligence d'une affaire on dit : *Il sait le numéro.*



O

OBEISSANCE. 1. Celui qui commande doit obéir quelquefois.

2. Celui qui obéit avec modestie paraît digne de commander un jour. (CICÉRON.)

OCCASION. Il est plus facile de se soustraire à l'occasion, que d'en sortir à son honneur. (Balthasar GRACIAN.)

1. Les occasions nous font connaître aux autres et encore plus à nous-mêmes.

2. Dans les grandes affaires, on doit moins s'appliquer à faire naître des occasions qu'à profiter de celles qui se présentent. (LA ROCHEFOUCAULD.)

Il échappe de belles occasions de faire

de grandes choses, faute de gens qui sachent en profiter. (Amelot de la Houssaye.)

N'allez point chercher les occasions, laissez-les naître. Il y a des dangers nécessaires pour une personne du monde; mais la religion les dissimule, lorsqu'on la respecte assez pour ne s'y exposer qu'à regret; au lieu qu'ils sont toujours extrêmes lorsqu'on y court volontairement.

(L'abbé Prévost.)

Il y a peut-être plus d'hommes qui ont manqué aux occasions, qu'il n'y en a eu à qui les occasions ont manqué. (La Beaumelle.)

ODEUR (*Prov.*). On dit quelquefois, dans les apologies qu'on fait du lucre : *L'argent ne sent pas mauvais*, ou bien : *L'argent n'a point d'odeur*. On raconte que l'empereur Vespasien avait, contre l'avis de son fils Titus, établi un impôt sur les latrines publiques. Un jour, il prit une des pièces d'argent qui était le produit de cette taxe, et l'approchant du nez du prince, il lui dit : « Cela sent-il mauvais? » Vint alors le proverbe. Juvénal s'en est servi comme suit :

.... Lucri bonus est odor ex re
Qualibet.

ŒUFS (*Prov.*). Nos pères, qui faisaient en carême une grande consommation d'œufs, avaient ce proverbe : *Un œuf n'est rien, deux font grand bien, trois c'est assez, quatre c'est trop, cinq c'est la mort.*

ŒUVRE (*Prov.*). Généralement, lorsqu'il s'agit de commencer un travail, on hésite, on tourne longtemps avant de s'y mettre ; puis une fois la besogne en train, on y donne ses soins et on la fait ainsi progresser chaque jour, sans presque s'en apercevoir. C'est ce qui a donné naissance à ce proverbe : *Heureux commencement est la moitié de l'œuvre*, et encore à celui-ci : *Besogne commencée est à moitié faite.* Toutefois, il ne faut pas moins s'armer de patience, et c'est ce qu'exprime cet autre dicton : *N'a pas fait qui commence.*

ŒUVRE DE PÉNÉLOPE (*Dicton*). Ulysse, roi d'Ithaque, étant allé au siége de Troie, demeura si longtemps à cette expédition et éprouva tant de contrariétés au retour, que son absence dura plusieurs années. Pénélope, sa femme, était si belle, que de nombreux prétendants cherchèrent à la séduire et voulurent même lui persuader qu'Ulysse était mort. Elle résista néanmoins avec tout le courage qu'elle puisait dans sa vertu ; mais afin de se débarrasser en partie des importunités auxquelles elle se trouvait en butte, elle imagina de répondre qu'elle fixerait définitivement son choix, dès qu'elle aurait achevé une pièce de toile qu'elle avait sur le métier. Après cela, elle se mit à défaire régulièrement chaque nuit, ce qu'elle avait fait dans le jour, ce qui la conduisit jusqu'au retour de son époux. Depuis lors on a toujours dit d'un travail qui n'a point de fin, ou du moins dont on ne prévoit pas la fin : *C'est l'œuvre de Pénélope.*

ŒUVRES. La vie journalière qu'on attend des œuvres de l'esprit, les prive de ce qu'il leur faudrait pour nous survivre ; car elles ne sont alors que plus ou moins ébauchées.

(A. de Chesnel.)

OFFENSE. 1. Se plaindre des injures reçues, c'est plutôt exciter la passion à nous offenser, que la compassion à nous consoler.

2. La malice se plaît à blesser à l'endroit où elle sait que la douleur sera la plus aiguë.

3. Il y a plus d'habileté à éviter les offenses qu'à les venger. (Balthasar Gracian.)

Celui qui fait une offense à quelqu'un, lui accorde une véritable supériorité sur lui, en lui donnant le pouvoir de la pardonner. (L'abbé Prévost.)

OIE (*Prov.*). Cet oiseau fut, durant des siècles, le mets en faveur, même à la table des souverains, et Charlemagne, dans ses capitulaires, donne ordre que toutes ses maisons de campagne en soient abondamment pourvues. C'était l'oie qu'il servait aux grands vassaux qui venaient lui rendre hommage, ou qu'il invitait à partager ses délassements champêtres ; mais comme, dans ces temps surtout, on ne recevait guère des marques de bienveillance du prince, qu'en raison des services ou des sacrifices qu'il attendait de vous, un proverbe disait alors : *Qui mange l'oie du roi, cent ans après en rend la plume.*

OISIVETÉ. C'est être oisif que de s'occuper d'un travail inutile. (L'abbé Prévost.)

L'oisiveté ressemble à la rouille; elle consume plus vite que le travail n'use. La clef dont on se sert est toujours claire.

(Franklin.)

OLIBRIUS (*Dicton*). On dit de quelqu'un qui fait à tort l'entendu : *C'est un Olibrius.* Ce nom était celui d'un sénateur romain, qui épousa Placidie, fille de Valentinien III, et que l'arien Ricimer, tyran de Rome, fit proclamer empereur d'Occident en 472. Son règne ne dura que trois mois, et il ne se fit remarquer que par sa complète nullité. Cet Olibrius avait été aussi gouverneur de la Gaule, et durant son passage à cette fonction, il fit mourir sainte Reine.

ONCLE (*Prov.*). Une vigne mal gardée et où chacun commet des larcins, fait dire proverbialement : *C'est la vigne à mon oncle.*

ONGLE (*Prov.*). Les Italiens, pour peindre une amitié vive et sincère, disent : *Être comme chair et ongle.*

OPINIATRETÉ. L'opiniâtreté est une qualité de bêtes, de femmes, de sots et d'enfants. Savoir mollir et se prêter en certaines occasions, est une marque de prudence. L'habile pilote baisse ses voiles quand le vent souffle avec beaucoup de véhémence, au lieu que le fou va à pleines voiles à sa ruine. L'ignorance et l'opiniâtreté se tiennent par la main, et le sot croit toujours qu'il y va de son honneur à soutenir sa fausse opinion, et il aime mieux quelquefois perdre l'amitié de gens dont il a besoin, que de démordre de son sentiment.

(Oxenstiern.)

1. La petitesse de l'esprit, l'ignorance et

ı présomption font l'opiniâtreté, parce que ıs opiniâtres ne veulent croire que ce qu'ils ɔnçoivent, et qu'ils ne conçoivent que fort eu de choses.

2. On ne se soucie pas tant d'avoir raison, ue de faire croire qu'on a raison : c'est ce ui fait que l'on soutient son opinion avec piniâtreté, après même qu'on a connu u'elle est fausse. (La Rochefoucauld.)

Il y a un moyen de distinguer les vrais piniâtres d'avec ceux qui ne le sont qu'en ɔparence, car le premier pas pour se corger, c'est d'être persuadé qu'on a tort; et premier pas pour se le persuader, est de ien croire qu'on le peut avoir. Or, c'est ce ui distingue les opiniâtres. Il y a des gens ui traitent d'opiniâtres tous ceux qui ne ɔnt pas de leur sentiment, et qui, ayant pour ıx la vérité, ne croient pas qu'on puisse ur rien contester sans opiniâtreté. Mais ette idée est très-fausse : il n'y a point proement d'opiniâtreté à n'être pas du sentiıent d'un autre. Si on a raison de n'en être as, on est louable de ne pas s'y rendre, et ı on se trompe, c'est une erreur de l'esprit. lais on est véritablement opiniâtre, quand n est attaché à son sentiment vrai ou faux, n sorte qu'on ne s'imagine pas pouvoir voir tort, et que l'on ne daigne pas examiıer les raisons de ceux qui sont persuadés ue nous nous trompons. C'est se blesser 'être contredit. (Nicole.)

OPINION. Les fausses interprétations de 'opinion changent quelquefois la vertu en ice. Quel autre but peut-on alors se propoer, que le témoignage d'une bonne consience, ce consolateur caché qui crie plus aut que la multitude, et qui place tout son onheur en elle-même. (Sénèque.)

Je donne mes opinions comme miennes, ıon comme bonnes. (Montaigne.)

Il faut souvent changer d'opinion pour rester toujours de son parti. (Le cardinal de Retz.)

L'esprit de parti abaisse les plus grands hommes jusqu'aux petitesses du peuple. (La Bruyère.)

Ceux qui changent d'air, ne changent pas pour cela de façon de penser. (X.)

On estime une montre qui va bien : jugeons les hommes de même. Celui qui a un autre motif pour juger un homme, se prosterne devant une idole. (Guillaume Penn.)

L'opinion n'est que l'intérêt avec un masque. (Pope.)

Les opinions sont libres; mais elles sont injustes lorsqu'elles sont sans fondement. (L'abbé Prévost.)

Envisagez un sujet sous toutes ses faces, condition nécessaire de laquelle dépend la justesse de l'opinion en tous genres. (Mirabeau.)

Rien n'est plus commun que des hommes qui, joignant à une âme honnête et à un sens droit un esprit timide, n'osent examiner certains principes, ni penser d'après eux-mêmes sur certains objets, avant de se sentir appuyés par l'opinion. (Condorcet.)

Je tolère, par principe, toutes les opinions. Je les estime quand elles sont loyales; je les honore quand elles sont glorieuses; quand elles sont proscrites, je suis bien près de les aimer. (Charles Nodier.)

Il ne faut pas avoir beaucoup vécu pour savoir que, dans les relations d'homme à homme, et quand on les prend un à un, on en rencontre bien peu qui se donnent ou se défendent en-vertu d'une idée. Les convictions sont rares les intérêts de la vie pressants; la corruption a mille secrets, la conscience mille subterfuges. Oui, certes, il est facile de gagner un homme, puis dix, puis vingt, et dans ce manége quotidien, les opinions sont en effet de peu de valeur. (Guizot.)

Toutes les opinions sont honorables dès qu'elles sont avouées. Ce que je demande, c'est qu'on les avoue, qu'on les explique, qu'on les définisse. (Casimir Perrier.)

Les faveurs de l'opinion publique ne veulent pas être mendiées, elles veulent être conquises. La France sous ce point de vue est femme. Elle veut honorer sa soumission dans la force de ceux à qui elle cède; elle n'obéit plus à ceux qui lui obéissent, à plus forte raison à ceux qui obéissent à d'autres qu'elle. (Henri Fonfrède.)

C'est presque être de la même religion que de croire à la même poésie, que de professer le même art, que de vivre dans la même pensée. Il y a aussi une même communion. Parler la même langue, c'est avoir la même patrie; sentir les mêmes enthousiasmes, c'est avoir le même Dieu. (Victor Hugo.)

Pour les hommes de sens, il est quelque chose au-dessus de l'esprit de parti, c'est l'esprit conservateur. (Pagès, de l'Ariége.)

1. La conscience est un meilleur guide que l'opinion publique : il vaut mieux craindre un remords que le blâme d'autrui.

2. Les hommes esclaves de l'opinion publique sacrifient chaque jour des êtres qu'ils estiment aux principes de gens qu'ils méprisent. (A. de Chesnel.)

Toutes les différences que l'opinion met entre les hommes sont fausses et trompeuses : il n'y a que la grâce qui les distingue; on n'est véritablement que ce qu'on est aux yeux de Dieu. (*Maximes chrétiennes.*)

OPPORTUNITÉ. Les grandes entreprises faites à contre-temps, dit de Vernage, ne réussissent jamais, comme les semences, quel que bonnes qu'elles soient, ne poussent point quand elles ont été jetées en terre hors de saison.

OPTIMISME. *Tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles.* Telle était la maxime de Candide. Au fait, la part du bien n'est-elle pas plus grande que celle du mal? Vous avez des vices, de tristes passions : la religion, la raison, la conscience vous avertissent de ne pas vous y livrer. Vous ne voulez pas les écouter, vous en êtes rudement châtiés, c'est votre faute. La nature et la raison vous le disent : soyez modérés, la modération est la source du

bonheur; quand vous l'aurez compris, vous direz comme Candide. (DE MÉRICLET.)

OR (*Prov.*). Pour exprimer qu'on doit se tenir en garde contre l'apparence, il y a ce proverbe : *Tout ce qui reluit n'est pas or.* Les Italiens disent dans le même sens : *Tout ver luisant n'est pas feu.*

OR DE TOULOUSE (*Dicton*). On dit d'un homme que ses succès menacent d'une vengeance ou d'une calamité quelconque, *qu'il a de l'or de Toulouse.* Voici quelle est l'origine de ce dicton : vers l'an 648 de la fondation de Rome, ou l'an 106 avant Jésus-Christ, le consul romain Quintus Servilius Cœpio ayant livré la ville de Toulouse au pillage, on remarqua que tous ceux qui avaient enlevé l'or de ses temples périrent ensuite dans diverses catastrophes.

ORATEUR CHRÉTIEN (L') (11). 1. Le soin de se préparer dans la retraite par l'étude, par la prière et par la mortification, est le meilleur garant et de la mission et de la pureté du zèle.

2. Il faudrait une impression bien forte de l'esprit intérieur et des lèvres purifiées par le feu de l'autel pour oser dire : ME VOICI. Le pouvoir de prêcher est une légation, quiconque l'usurpe est désavoué.

3. L'ardeur d'une conversion naissante fait naître l'envie de prêcher. Parce qu'on est converti, on se croit appelé à convertir les autres. Affermissez auparavant votre conversion : le bassin ne regorge que de plénitude.

4. Certains esprits vains et téméraires osent se faire une occupation ou même un amusement de prêcher; ils ne comptent point sur les grâces du ministère; Dieu les tolère, il ne les envoie pas.

5. Quand on ne prêche que par obéissance, cette obéissance est devant Dieu un mérite pour obtenir l'intelligence des vérités et le don de les persuader. Dieu donne ce qu'il veut qu'on dispense.

6. La science et la méthode peuvent former des prédicateurs, mais ils ne seront que médiocres s'ils manquent de talents naturels, et ces talents deviennent surnaturels s'ils sont maniés par le zèle.

7. Quels dons ne faut-il pas pour forcer la sagesse à renoncer à ses préjugés, à croire des vérités qui confondent ses lumières? Quels dons pour réduire le cœur à mépriser ce qui lui paraît un bonheur réel et présent?

8. Dans le cours ordinaire, Dieu opère les effets par des causes qui y sont propres; s'il éclaire par la lumière, s'il nourrit par les aliments, il instruit par la doctrine, il persuade par l'éloquence. Quelquefois aussi il donne à la simplicité la même force qu'à la science et à l'éloquence pour la conversion des incrédules et des endurcis.

9. Le talent de la chaire est un assemblage de différentes qualités propres à se faire écouter, à persuader et à toucher. Cet assemblage est rare; le nombre des prédicateurs n'en est pourtant pas moins grand.

10. Les talents sont partagés; l'un réussit à parler sur-le-champ, et l'autre a besoin de préparation; celui-ci attendrit, cet autre épouvante, un troisième convainc. Il est des prédicateurs pour les ignorants, il en est pour les savants; il en faut pour les esprits délicats, il en faut pour les esprits du commun.

11. Ces derniers ne font pas dans un auditoire le plus petit nombre; il est utile à la religion qu'il y ait des prédicateurs qui leur conviennent : il ne serait ni aisé ni avantageux de leur faire changer leur manière; il suffit que leur doctrine soit orthodoxe.

12. La bénédiction que Dieu répand sur les discours simples de certains hommes apostoliques ne doit pas donner envie d'imiter leur style négligé. Elle ne doit pas non plus porter ceux qui sont édifiés de cette simplicité à condamner les ornements d'une éloquence plus recherchée.

13. Le talent de la chaire a longtemps consisté dans la facilité de parler; on demande aujourd'hui plus d'art. La religion mérite bien qu'on se prépare à l'enseigner. La négligence de l'orateur le rend coupable du dégoût de l'auditeur.

14. Un génie heureux ne doit pas être gêné par trop de préparation; il doit juger lui-même si le travail donne à sa parole plus de solidité, plus de dignité, plus de force ou même plus d'onction.

15. Le zèle est le premier talent, il met en œuvre tous les autres. Est-il ardent, est-il sincère? il fait rejaillir le merveilleux de l'Evangile sur l'air, sur la voix, sur le geste. Tout cet extérieur annonce l'homme envoyé du ciel et prépare la conversion.

16. Je trouve toujours du talent dans celui qui me convainc et qui me touche. Dès lors je ne consulte plus l'approbation publique, je ne suis plus la foule; le fruit règle mon goût.

17. L'art doit perfectionner la nature et non pas la forcer. Hors du naturel tout est faux : air, voix, geste, langage, élocution, figures. Ce qui est contrefait ne saurait ni plaire ni toucher.

18. L'imitation est souvent dangereuse; on perd ce qu'on a de génie en voulant prendre celui d'un autre. Il faut étudier son talent, le bien connaître et le suivre.

19. Souvent on imite ce qu'il faudrait éviter. Le faux, l'irrégulier est ce qui frappe davantage. Le peintre attrape plus aisément les défauts d'un visage que la juste proportion des traits.

20. L'orateur ne doit point s'imposer plus d'art, plus de science, plus d'extérieur que son naturel n'en comporte. Il faut néanmoins se proposer un bon modèle et s'efforcer de l'atteindre.

21. Chaque siècle a son goût; on doit se conformer à celui qui règne s'il tend à l'édification. L'imitation des maîtres qui ex-

(11) Extrait des Maximes de Gaichiès, prêtre de l'Oratoire.

ellent en chaque temps forme mieux que ous les préceptes.

22. Pour n'être pas du premier ordre, il ne faut pas se rebuter. Dieu n'attache point e succès de sa parole à des talents rares et lifficiles à rassembler. Les médiocres, animés d'un bon zèle, sont les plus utiles; les plus brillants donnent de l'éclat au ministre t offusquent le ministère.

23. Quand on prêche bien, qu'importe de rêcher mieux? Ce mieux fait, à la vérité, la perfection au goût de la vanité; il lonne la vogue; il distingue les excellents rédicateurs des médiocres; mais le fruit n'en est pas plus grand.

24. On doit pardonner des défauts au prédicateur qui convertit; pourvu qu'il arrive sa fin, il n'importe par quelle voie. L'art e plus efficace est toujours le meilleur.

25. Usant des talents, il faut craindre d'en abuser. Saint Paul déclare que l'éloquence humaine anéantit le mystère de la croix. La sagesse des hommes dégrade l'œuvre de Dieu, si elle croit en être l'appui.

26. Ce que l'apôtre appelle le don de la prophétie, et qu'il préfère à tous les autres, st un esprit capable d'expliquer les livres sacrés, et d'en appliquer les figures, de développer les mystères de la religion, de irer du fond de la créance les instructions pour règler les mœurs, et pour nourrir la piété.

27. Dire tout ce qu'il faut, ne dire que e qu'il faut, et le dire de la meilleure manière, c'est le caractère d'un bon esprit.

28. S'il est avantageux de penser juste, même sur les sujets frivoles, quelle justesse d'esprit n'est pas nécessaire à celui qui traite toujours des sujets importants? Il doit avoir le goût vrai, comme par instinct, l'apercevoir au premier coup d'œil.

29. Ordre, netteté, précision, exactitude, ce sont les qualités essentielles d'un discours. Elles coulent d'un esprit juste, elles rendent le style pur et l'élocution exacte. L'abondance vient ensuite dans la chaleur de la composition.

30. Il est des esprits qui se portent au grand, sans effort. Le sublime leur est comme inspiré. Ces esprits supérieurs paraissent ce qu'ils sont, sans qu'ils y pensent.

31. Il n'est pas avantageux pour la chaire d'affecter trop d'esprit. On voit des prédicateurs qui ne peuvent se défaire d'une manière trop fine de penser et de s'exprimer. Ils distillent, pour ainsi dire, les vérités; et plus ces essences sont distillées, plus elles s'évaporent; cette dépense est en pure perte: elle ne sert de rien pour la fin de l'action.

32. Ce qui est naturel est fondé sur la droite raison, plaît partout, et est de tous les temps. Les grands et le peuple, les savants et les ignorants, tous y applaudissent, tous s'y rendent.

33. L'esprit médiocre devient ridicule s'il affecte de paraître sublime. Chacun doit s'en tenir à sa portée et à la mesure de ses dons.

34. Trop de justesse peut énerver le discours, et le rendre languissant. Il est des négligences, qu'on n'aperçoit pas dans un orateur qui se donne un grand essor.

35. L'esprit vif pense promptement, et non pas toujours heureusement. C'est au jugement à tempérer le feu et à le régler.

36. L'esprit solide ne court pas après de fausses lueurs. Le véritable fond de l'éloquence est le bon sens: il soutient mieux le discours que le brillant, et même que l'érudition.

37. Le brillant se rencontre rarement avec la justesse des pensées et la solidité des raisonnements. Plus on a d'imagination, plus on court risque de s'égarer. On prête à l'Ecriture des sens étrangers que jamais l'écrivain sacré n'a eu en vue.

38. Le prédicateur ne doit pas tellement s'occuper de sa matière, qu'il oublie ce qu'il doit aux temps, aux lieux, aux personnes, aux occasions. Il faut qu'il proportionne à toutes ces vues, les choses qu'il traite, et la manière dont il les traite.

39. Ce que l'invention fournit doit se mettre en œuvre avec choix. Il est dangereux de trop compter sur la fécondité de son imagination. En s'y abandonnant, on parle beaucoup, mais on dit peu, et sans ordre.

40. C'est une vanité mal fondée, que celle qu'on tire de la facilité de composer. S'il y a de l'esprit dans ce qu'on fait à la hâte, souvent le jugement y manque. On ne voit pas le faible de ce qu'on vient de produire. On est surpris, quand on y revient, de n'y trouver qu'un mélange de traits d'esprit et de fautes grossières.

41. La religion est la maniere dont Dieu veut être connu et servi, par les plus simples comme par les plus habiles. Il a révélé cette manière à son Eglise. Quiconque en est instruit, peut prêcher, s'il a le caractère, et s'il est envoyé.

42. L'Esprit-Saint souffle pour sanctifier et non pour plaire. Dans l'Ecriture toutes les vérités se montrent du côté du salut. Savoir le christianisme et avoir le talent de l'expliquer est toute la science nécessaire au ministre évangélique.

43. Il y a des occasions où le ministre de la parole doit enseigner les vérités sublimes de la religion, et donner la connaissance éminente de Jésus-Christ: c'est le pain des forts, il est bon d'être en état de les en nourrir. S'il y a une enfance où le chrétien doit croître par la simplicité, il en est une aussi, dont il doit sortir par l'intelligence. Le prédicateur qui ne pourrait distribuer que du lait, laisserait languir ceux à qui il faut une nourriture plus solide

44. Quoique la chaire ne soit pas le lieu où il convienne de se parer de beaucoup d'érudition, il est pourtant avantageux que le prédicateur n'en manque pas. L'auditeur habile sent où l'orateur est en défaut et lui en donne moins de créance. On doit du moins savoir avec étendue la matière qu'on traite. Mieux on sait les choses, plus en les enseignant on est sûr, net et concis.

90. L'air d'un homme persuadé persuade. Cet air quelquefois dangereux est toujours utile, quand il est employé pour la vérité et pour la piété.

91. Quelque vives que soient les pensées et les expressions, l'air en augmente la vivacité. Sans lui elles agissent plus lentement et frappent moins l'imagination.

92. L'air majestueux, animé par le zèle, sert merveilleusement au ministère, surtout quand il est soutenu de génie, de science, d'élocution et d'une grande réputation de piété.

94. En chaire, l'air agréable est hors de sa place, surtout sous un habit d'humiliation et de pénitence. Une douceur affectée n'y convient pas mieux. L'austérité, ou du moins la gravité doit prévaloir dans le ministère, ainsi que, dans le temple, la croix prévaut sur tous les ornements.

95. Une hardiesse tempérée ne déplaît pas lorsqu'elle s'accroît insensiblement dans la suite du discours, par le progrès du zèle et par la chaleur de l'action.

96. Les manières sont fausses, quand elles font dans l'esprit de l'auditeur le contraire de ce que le prédicateur s'est proposé.

97. Le geste est en quelque sorte à la parole ce que la parole est à la pensée; il lui donne un corps et la fait sentir même aux sourds. Tout l'extérieur aide à la parole, la main quelquefois y supplée.

98. Chaque mouvement de l'âme a un geste qui lui est propre. La main appelle, congédie, supplie, menace, assure les choses par serment; et c'est par des mouvements relatifs et proportionnés à ceux de l'âme, que la main produit tous ces effets.

99. La gesticulation violente donne l'idée d'un déclamateur; le prédicateur qui ne l'est pas, doit éviter de le paraître.

100. La voix, encore plus que le geste, est l'interprète des pensées; elle remue les passions. L'âme se laisse prendre par l'oreille; et la fiction des chaînes d'or qui la captive a sa réalité.

101. Dans un sermon, elle doit être plus haute et plus harmonieuse que dans l'entretien familier. Sans s'asservir scrupuleusement aux règles de la musique, il faut néanmoins avoir un sentiment naturel des tons.

102. La voix sonore, douce et flexible se fait écouter avec plaisir; elle déplaît quand elle est sourde, aigre ou cassée. Il faut prendre le meilleur ton, comme on prend le meilleur tour.

103. On doit s'étudier à une prononciation distincte et articulée, qui fasse sonner toutes les syllabes. L'essentiel, le principal soin est de se faire entendre aisément et entièrement.

104. Le bon accent est celui qui ne fait pas sentir le pays de l'orateur.

105. La volubilité de la langue a ses grâces, pourvu qu'elle ne soit point outrée. Une prononciation trop rapide fatigue l'auditeur, celle qui est trop lente le dégoûte. L'orateur languissant ressemble à un malade qui se traîne.

106. L'étendue de l'auditoire est la mesure de la voix. Il suffit de l'élever jusqu'à la portée de l'auditeur le plus reculé. Il est à souhaiter qu'elle soit assez pleine pour remplir le vaisseau sans effort.

107. L'importance du ministère veut autre chose que du bruit. Les cris et les clameurs ne plaisent qu'à un peuple grossier, mis en mouvement par le son des trompettes et des tambours.

108. Le ton de la déclamation étourdit, celui de la conversation s'insinue.

109. La véhémence ne consiste pas dans une contention forcée de la voix et du geste, mais dans un sentiment intérieur qui naît de l'impression que fait le sujet sur l'âme de l'orateur. Si cette impression est forte, elle se montre assez. Quand on est peu touché des choses, on ne parle pas, on récite.

110. L'action pathétique est un préjugé de sincérité. Prêcher d'un air froid une forte morale, c'est donner à croire qu'on n'en est pas persuadé, ou qu'on se console de laisser l'auditeur tel qu'il est.

111. On parle avec feu quand on s'intéresse à ce qu'on dit et qu'on y veut intéresser l'auditeur; ce n'est rien de lui parler, s'il ne sent que c'est à lui qu'on parle.

112. Trop de justesse et d'exactitude dans les pensées, et trop d'ornement dans le style éteignent le feu de l'action. Où l'esprit brille, on ne croit pas volontiers que le cœur ait beaucoup de part.

113. Les vérités que le prédicateur annonce le rendent souvent terrible; il a plus de pécheurs à effrayer que de justes à encourager. Tel est l'air prophétique; la conversion commence par la crainte.

114. On se laisse emporter dans l'action plus aisément qu'on ne s'y modère. Le commencement ne demande pas de véhémence, l'auditeur est alors attentif. Si l'on veut émouvoir trop tôt, on n'émeut point. Le feu consumé sans nécessité manque au besoin; employé à mesure qu'on avance, il réveille l'attention ralentie.

115. Jamais le prédicateur ne doit prendre feu pour son intérêt, à moins qu'il ne s'agisse de sa foi. Si elle est devenue suspecte, ce n'est pas sa personne qu'il doit défendre, mais la vérité. En toute autre occasion la meilleure apologie est le silence.

116. C'est aux orateurs sacrés que l'éloquence fournit les matières les plus importantes à traiter, les choses les plus touchantes à dire, les mouvements les plus passionnés à pousser.

117. La majesté de Dieu et ses perfections, l'économie de sa providence, les traits de sa justice, les œuvres de sa miséricorde, les mystères de Jésus-Christ, les opérations de sa grâce, la pureté de sa morale sont la matière ordinaire des sermons.

118. Quand on a de grandes choses à dire, et qu'on les a méditées, pour peu que l'on ait de génie, l'on est toujours éloquent. Indépendamment du tour et de la manière, les grands sujets ont leur majesté. C'est de l'or

a masse; la main de l'ouvrier ne saurait lui ter son prix.

119. Chaque prédicateur peut avoir des atières favorites, conformes à son génie t à son talent. Tel réussit à effrayer, qui chouerait à inspirer de la confiance.

120. On doit cependant éviter d'effrayer al à propos. On nuit beaucoup à la vertu uand on ne la représente pas aimable.

121 Le peuple n'est guère à portée des bjets de contemplation des plus hauts degrés e la perfection chrétienne. Les discours qui n traitent l'ennuient, le découragent. Le ujet doit être proportionné à la capacité de auditeur.

122. La diversité des sujets est renfermée ans cette énumération de l'Apôtre: instruire, eprendre, exhorter, consoler. Partout il aut avoir un but et y tendre.

123. La prophétie, dans le sens du Noueau Testament, est le don d'expliquer Ecriture, selon l'analogie et la règle de la oi, sans y employer l'érudition grammatiale.

124. L'homélie, qui est cette sorte de prohétie, est une explication simple et pieuse e chaque partie de l'évangile, ou de l'épître du jour. Les Pères ont expliqué les livres e l'Ecriture dans toute leur étendue, avec exactitude du dogme et avec l'onction de exhortation.

125. L'homélie porte avec soi une bénédiction apostolique. Expliquez votre Evangile, l'auditeur sera content. Une homélie, quoique faible, passera pour un sermon médiocre, et des homélies médiocres ont mis le ministre au rang des bons prédicateurs.

126. Les homélies seront plus goûtées des ens de bien que les discours réguliers; mais elles seront moins courues. Elles nourriront plus la piété, qu'elles ne confondront e vice.

127. Dans les paraboles, qui souvent sont e fond de l'homélie, on ne développe la ettre que par rapport à l'esprit. Il faut moins s'attacher aux circonstances historiques qu'au dessein de la parabole. Dès qu'on en a montré le but, on en néglige la lettre.

128. L'Evangile est plus attaqué par la corruption des mœurs que par l'erreur. Aussi, es prédicateurs sont plus appliqués à exhorter à la vertu et à s'élever contre le désordre, qu'à dogmatiser ou à controverser.

129. Le sujet le plus nécessaire des sermons est la pénitence. Les prophètes l'ont prêchée, Jésus-Christ l'a prêchée aussi, et Ecriture traite de faux docteurs ceux qui craignent de l'annoncer.

130. La morale trouve partout sa place. On pourrait même en faire le corps du discours au jour d'un mystère, ou de la solennité d'un saint, si la fête n'est pas locale.

131. Le dialogue est une des meilleures méthodes dont on puisse se servir pour instruire. Les anciens les plus habiles l'ont employée. La vivacité de son action a des charmes; et tel qui n'y était venu que par curiosité, s'en est souvent retourné instruit et touché.

132. Cette manière d'enseigner nous vient de la nature. Les vieillards des premiers siècles, dépositaires de la religion, en racontaient les faits; les jeunes gens leur faisaient des questions, et ils y répondaient. Les Ecritures ont voulu consacrer cet usage, en avertissant d'interroger toujours les anciens.

133. Jésus-Christ entra en conférence sur le culte et sur la loi, non-seulement avec ses disciples, mais avec les pharisiens et les hérodiens. Saint Paul ne refusa pas de répondre à des philosophes stoïciens, ni même à des épicuriens. Les dialogues familiers ont fait la prédication des solitaires dans les laures et dans les déserts.

134. Les succès des conférences en prouvent l'utilité: le peuple y accourt, son goût doit décider de ce qui lui convient.

135. Le dialogue peut aisément devenir puéril. Il faut éviter cet écueil avec un soin religieux. Le caractère de la chaire est sérieux, la plaisanterie en est bannie. Agréable sur le théâtre, amusante dans la conversation, elle serait ici sacrilége. Elle ôterait au prédicateur l'autorité et l'onction, à l'auditeur le recueillement et la componction. Les mœurs chrétiennes proposent un modèle qui a pleuré et qui n'a jamais ri.

136. En prêchant les mystères, on doit d'abord en faire respecter les ténèbres. Si les vérités de la religion étaient bien évidentes, elles ne feraient pas l'objet de la foi.

137. L'explication d'un mystère n'est pas moins utile à la piété chrétienne qu'une exhortation morale: elle a même plus d'onction. Il n'est pas moins nécessaire de croire et d'adorer, que de vivre régulièrement et saintement. Qui parlerait de l'incarnation comme saint Cyrille d'Alexandrie et saint Léon, serait écouté et ferait du fruit.

138. La méthode des sermons sur les mystères, c'est d'en exposer la lettre, d'en pénétrer l'esprit, de montrer les desseins que Dieu a eus de les faire honorer par des pratiques religieuses, d'exciter des affections, d'inspirer ces dispositions qui en font recueillir le fruit.

139. De l'exposition du mystère se tirent les obligations qu'il impose aux fidèles. On fait voir que les mœurs doivent être conformes à la créance. La morale est d'autant plus naturelle et plus pressante, que le mystère lui sert de preuve. L'esprit instruit gagne le cœur.

140. Partout le prédicateur doit s'attacher à faire connaître Jésus-Christ et à le faire aimer. C'est la religion de cette vie: tout s'y rapporte au médiateur. On dit beaucoup de choses de Dieu créateur, de sa providence, de sa bonté, de sa justice; mais on ne parle pas assez de Dieu rédempteur.

141. Jusque dans les discours purement moraux et dans les panégyriques même, la méthode est utile et pieuse de montrer en Jésus-Christ, les dispositions et les vertus qu'on loue et qu'on recommande.

142. Le peuple ne connaît guère d'autre sainteté, que la sainteté miraculeuse. Il faut lui faire estimer la foi vive sans prodige, la piété uniforme et constante sans éclat extérieur. Des miracles peuvent être sans vertu, et la vertu peut être sans miracles.

143. Le véritable merveilleux de la vertu est d'y marcher d'un pas égal, de pratiquer les petites choses comme les grandes, de se préparer aux grandes par la fidélité aux plus petites, d'animer les unes et les autres par une grande charité.

144. Les panégyriques des saints doivent être comme leur vie, sérieux, graves, édifiants. Le style doit porter ces caractères. Le véhément et le familier n'y conviendraient pas.

145. Dans un panégyrique régulier, la morale doit être semée avec choix, et amenée par les vertus et les actions qu'on loue.

146. Qui conçoit bien les obligations du chrétien et la difficulté de les remplir dans le monde, fait aisément sentir aux autres les avantages de l'état religieux. Dans le siècle l'accomplissement des vœux du baptême est difficile, il est aisé dans la religion : le détail des trois vœux en donne la preuve.

147. On donne une grande idée de la vie religieuse, non par des louanges outrées dont l'orgueil se nourrit, ni en rabaissant un état moins parfait ; mais en expliquant les avantages d'une vie toute céleste dans un corps fragile et mortel.

148. Après la mort, c'est le temps de louer les hommes s'ils sont louables. L'édification des auditeurs est le but de ces éloges ; la vérité en est la mesure.

149. La religion ne souffre pas qu'à la face des autels, au milieu des saints mystères, on fasse le panégyrique d'un homme qui a toujours mal vécu : la probité ne le souffre nulle part. A chaque mot l'auditeur indigné contredirait en secret ces injustes louanges.

150. L'oraison funèbre n'est pas un art profane où, sans égard à la vérité et à la religion, on consacre les fausses vertus des grands et l'abus de la grandeur même. La flatterie qui est partout lâcheté, devient dans la chaire un attentat, un sacrilége.

151. C'est une espèce de mensonge de ne dire la vérité qu'à demi, et vouloir rendre louable un homme plein de défauts sous le voile de quelques bonnes qualités. L'orateur exact et d'une conscience tendre, regarde ces discours comme des écueils non-seulement de l'éloquence, mais plus encore de la piété et de la sincérité. Il prend le parti de se taire.

152. Les vertus d'un grand méritent cependant l'hommage d'un éloge public. Plus il a été grand, plus il a trouvé d'obstacles, et plus sa piété a été solide : son exemple a fortifié les autres dans les jours de péché.

153. Comme il est surprenant que les personnes simples ou faibles opèrent de grandes choses pour Dieu, il ne l'est pas moins que les puissants du monde soient exacts dans les simples pratiques de la religion et cette exactitude doit être louée.

154. Si celui dont on loue les vertus a eu des défauts marqués, il ne faut pas les dissimuler. L'orateur les laisse entrevoir, en implorant sur son héros la miséricorde divine, et en inspirant aux auditeurs la défiance de leur propre faiblesse.

155. Les controverses tiennent plus de la dissertation que du sermon. Elles demandent beaucoup d'ordre, de netteté, de précision et de force. Plus de faits que de raisonnements, les faits étant la principale preuve de la religion.

156. Les difficultés qui naissent sur les vérités de la religion en sont aussi des preuves, loin d'être des marques de fausseté. Le fidèle forme sa croyance sur la décision de ces vérités, pendant que le libertin s'en forme une sur les mêmes difficultés, que son peu de lumière ne saurait dissiper.

157. Evitez, dans les controverses, l'ostentation et l'aigreur. On ne ramène point ceux qu'on rabaisse ou qu'on indispose ; ils n'en conçoivent que plus d'aversion. Notre dessein, disait saint Ambroise, n'est pas de vaincre les hérétiques, mais de les guérir.

158. Soit qu'on fasse le sermon sur le texte, ou qu'on cherche un texte après avoir fait le sermon, le texte doit renfermer le sujet, ou y avoir un rapport naturel et littéral. On serait choqué d'un début où le sens de l'Ecriture se trouverait forcé.

159. La traduction du texte doit être simple et fidèle. Il n'est pas encore temps de paraphraser, ni de faire des applications.

160. Le texte qui fait allusion au nom est puéril, si l'allusion n'est consacrée par l'Ecriture, comme dans le nom de Michel, *qui est semblable à Dieu?*

161. Le succès d'un discours dépend souvent du début : on ne revient pas aisément des premières impressions, soit bonnes, soit mauvaises.

162. L'orateur s'égare quelquefois dès le premier pas : il transporte ses auditeurs loin du sujet, et ne les ramène qu'après avoir abusé de leur attention. Ces surprises leur déplaisent : ils veulent qu'on vienne promptement au fait et qu'on les y mette.

163. L'exorde doit uniquement renfermer le sujet, le montrer par les endroits les plus intéressants, le faire bien entendre. Si, dès l'entrée, la netteté manque, l'auditeur marchera toujours à tâtons.

164. L'exorde, pour être clair, doit être simple, sans figures, sans métaphores, ne proposer qu'une seule pensée, ne développer qu'une vérité. On s'attend qu'il explique le texte ou qu'il l'applique.

165. L'exorde est juste, s'il est uni au corps du discours, s'il est tiré du fond du sujet, s'il y conduit par un rapport nécessaire. Il serait hors d'œuvre, si on pouvait le retrancher, sans faire tort au discours.

166. Il est des occasions où il faut entrer brusquement en matière. L'auditeur ne souffrirait pas une longue avenue sur un sujet qu'il a présent et dont il est tout occupé.

167. Nul endroit du discours ne demande nt d'exactitude ni tant de politesse que exorde, nul n'étant écouté d'un plus grand ing-froid ni plus examiné. Dans la situaon tranquille de l'auditeur, un tour trop guré lui déplairait. Les exordes passionés sont périlleux et doivent être rares.

168. L'exorde doit être court, et laisser à esprit sa vigueur pour d'autres parties plus écessaires. Tout est faible, tout est rebunt pour une attention fatiguée.

169. L'exorde ne doit pas être trop brilnt. Le plus beau jour a si peu de clarté uand il commence à paraître, qu'il tient ncore de l'obscurité de la nuit. Il faut tene au beau, mais par degrés.

170. On ne doit pas, en commençant, rendre un essor qu'on ne pourra soutenir ans la suite, ni promettre des richesses u'on n'a pas le moyen de donner. Le sage roportionne sa dépense à son fonds.

171. Le consentement unanime des audiurs à condamner les compliments dans la haire devrait être un arrêt pour les proscrire: c'est pour eux qu'on parle, c'est à eur jugement qu'on doit s'en rapporter.

172. La chaire où on loue Dieu et les aints ne doit servir qu'à rabaisser les ommes en qui la concupiscence vit encore. 'out autre usage est profane.

173. On peut comparer les discours oraoires à des ouvrages d'architecture : ils tient leur force et leur beauté de la symérie. Des monceaux de pierres et des arbres ntassés ne sont ni des maisons ni des naires.

174. Il y a une éloquence des choses : elle st indépendante des expressions. Elle résulte de l'ordre général de la pièce, de l'arangement des preuves et de la liaison des arties.

175. On ne peut pas dire que la beauté du discours vienne de la beauté de quelques endroits où l'orateur aura épuisé tout son art et tout son feu ; mais bien de la convenance des parties entre elles et de leur rapport avec le tout. C'est un corps d'ouvrage où tout se tient, parce que tout est lié et bien assorti. L'enchaînement des choses par elles-mêmes est tout autre que celui des transitions recherchées.

176. Une imagination féconde offre d'abord une foule d'idées que le jugement fait trier. Il fait un retranchement sévère du superflu. L'abondance fait obscurité ; le blé trop épais verse et ne mûrit pas.

177. Les propositions et les preuves doivent être disposées, s'il est possible, comme celles des géomètres : les dernières supposent les premières. Toutes dépendent de principes évidents, d'où elles suivent par une conséquence nécessaire.

178. Les meilleures raisons se mettent les dernières : ainsi le discours va toujours croissant. Les plus fortes preuves ne sont pas toujours celles qui ont le plus de succès. J'appelle donc meilleures celles qui font plus d'impression, qui intéressent davantage, ou que l'auditeur saisit plus aisément.

179. La bonne éloquence ne laisse pas de souffrir de petits vides et des inégalités. Le peintre affaiblit certains endroits du tableau pour en relever d'autres. Tout n'est pas os et nerfs dans le corps humain.

180. Usez rarement de transitions triviales ; que les choses naissent les unes des autres, et se tiennent par un sens voisin dont l'esprit saisisse le rapport sans étude. Des pierres taillées s'unissent sans ciment.

181. Il y a des irrégularités dans le dessein, dans la disposition, dans les preuves, dans le style même, qu'on peut appeler des fautes habiles. On est éloquent si l'on persuade, quoique sans régularité. La négligence a quelquefois son habileté et ses vues.

182. Le jugement fait discerner ce qu'il faut taire, ce qu'il faut exprimer, ce qu'on doit étendre ou seulement montrer en passant, ce qui convient au temps, au lieu, aux personnes : le sens naturel juge des choses. L'art ne peut non plus le régler que régler le goût et l'odorat.

183. On ne parle bien qu'autant qu'on parle à propos. Les règles de l'éloquence, aussi bien que ses ornements, sont sous la direction de la prudence, qui applique tout selon le sujet et l'occasion. L'orateur est bien habile qui n'a jamais rien avancé de contraire à sa fin.

184. Il faut conduire aux vérités par degrés. Les apôtres parlaient d'abord de Jésus-Christ comme d'un homme envoyé de Dieu. La divinité du Messie était une conséquence de ce principe, parce qu'il se l'attribuait sans usurpation. Ils établissaient les faits, et les faits amenaient le dogme.

185. Un sermon sans principe serait un édifice sans fondement: des principes solidement établis disposent l'auditeur à passer les conséquences.

186. Ce qu'on pose pour principe doit non-seulement être constant, mais passer pour tel. Quelque solide que soit une opinion, il ne faut pas la donner pour règle, si elle peut être contestée.

187. Il y a des principes si clairs, qu'on perdrait le temps à les prouver; on supposerait que l'auditeur ignore ce qu'il ne peut ignorer. S'il y en a qui aient besoin d'être éclaircis, on s'y arrête, mais peu : l'auditeur attend autre chose. Souvent on s'y étend trop, faute de génie pour en sortir.

188. Un principe proposé d'un ton sententieux fait impression, et on le retient. Les sentences sont les proverbes des honnêtes gens, comme les proverbes sont les sentences du peuple.

189. Il faut ne rien surfaire, ne rien outrer. Prêchez simplement l'Evangile, qui ne présente que croix, vous serez assez sévère, et vous ne le serez pas trop. Jésus-Christ n'a rien de trop dans ses maximes.

190. Quand le prédicateur exagère les petits défauts, l'auditeur en rabat autant sur les grands et se les pardonne. Les vices énormes paraissent alors à l'impénitent des minuties exagérées.

191. Le zèle qui porte les fidèles à ce qu'il

y a de plus parfait ne doit pas condamner ce qui l'est moins : chacun a son don particulier, et tel qu'il l'a reçu du Père des lumières.

192. L'excès est partout vicieux. Dans un sermon il peut y avoir trop de principes, d'érudition, de raisonnemens, de citations, de mouvements, de figures, de portraits du cœur humain et de satires du siècle, trop même d'allusions aux expressions de l'Ecriture, qui rendent le discours obscur. Tout doit s'employer sobrement.

193. Le prédicateur doit surtout chercher la vérité et la montrer. Banni de tout autre lieu, elle s'est sauvée dans la chaire : cet asile doit être inviolable.

194. Il est des vérités si constantes, qu'il suffit de les avancer, ou tout au plus de les développer; mais il en est qui demandent des preuves. Le prédicateur n'est pas inspiré, et l'auditeur ne le croit pas infaillible. Il attend des autorités décisives ou des raisons concluantes.

195. Les preuves les plus incontestables sont celles qu'on tire de l'Ecriture, soit qu'elle décide elle-même, soit que la tradition en fasse une application décisive. Quand le prédicateur emploie les livres saints, c'est le Verbe même qui parle. Le fruit n'est jamais si sain que sur l'arbre, ni l'eau plus pure que dans sa source.

196. Il ne faut ni ajouter à l'Ecriture, ni en rien diminuer. On y ajoute, quand on égale les inventions humaines aux préceptes divins : on en diminue, quand on affaiblit les préceptes divins par des interprétations humaines.

197. Dans le choix et la valeur des preuves, les prédicateurs renversent l'ordre des philosophes. Dans la religion tout cède à l'autorité : elle est révélée : la raison n'a que le second rang, et l'exemple le troisième.

198. En prêchant il ne suffit pas d'émouvoir, il faut convaincre.

199. Pour examiner la force d'une preuve, on voit si, proposée froidement et dans le discours familier, elle convainc l'homme sensé. Les plus communes sont souvent les meilleures : à force d'être vraies, elles sont devenues communes. L'auditeur les revoit avec plaisir, si on leur donne un tour neuf.

200. Il ne faut pas insister à prouver les vérités dont tout le monde convient. L'application doit être à établir ce que la passion contredit, ce que la prévention conteste.

201. Un long raisonnement qui enchaîne plusieurs propositions, dont chacune attend sa preuve, fatigue l'auditeur : il a trop de chemin à faire. Un raisonnement trop concis est obscur et embarrasse. L'art cherche un milieu.

202. L'art propose une vérité, la met dans son jour, établit des principes; il infère, il applique, il s'étend sur les détails, il s'objecte des prétextes, il les détruit, il fait des instances qui pressent, qui accusent pour ainsi dire. Si le désaveu s'échappe, il le poursuit dans ses faux-fuyants, il le coupe, il revient ensuite sur ses brisées, il récapitule et conclut.

203. Il est des vérités qui trouvent de grandes contradictions; alors on accumule les preuves; on tâche non-seulement de convaincre, mais de terrasser. Le laboureur sème plus de grain qu'il n'en faut, parce que tout ne lève pas. Plusieurs rayons réunis font un corps de lumière.

204. Le ridicule que l'on jette sur les vices et sur les défauts, en donne quelquefois plus d'éloignement qu'une censure sérieuse.

205. Les raisonnements tournés en arguments méthodiques et précis ne conviennent pas à la chaire : la conversation même a peine à s'en accommoder. Le syllogisme concis n'est que pour la dispute.

206. Les citations ne font pas la beauté de l'éloquence, mais elles peuvent en être la force. Il faut citer pour prouver. La religion est fondée sur des faits; en citant on l'autorise.

207. Les citations décisives sont celles de l'Ecriture, quand elles conviennent au sujet. Les termes qu'elle emploie sont consacrés, et donnent à ce qu'on avance une autorité et une onction divine.

208. En rapportant l'Ecriture, on ne doit pas la paraphraser jusqu'à en altérer le sens, en faveur de l'harmonie du discours. Cependant on peut ne pas s'attacher servilement à la lettre, surtout si la traduction était dure, ou blessait la bienséance par des [illegible] que les langues vivantes ne comportent point.

209. On rapporte le texte tel qu'il est, lorsqu'on ne peut en conserver l'énergie dans la tradition; ou du moins on cite les mots les plus essentiels, et qui, par le sens qu'ils renferment, frappent davantage.

210. Dans les sujets contestés, on appuie son sentiment par plusieurs passages parallèles. Il ne faut pas les entasser sans choix; on les arrange, on les met en œuvre avec art. Ce ne sont pas ici les marchandises d'un magasin : ce sont les meubles d'un appartement propre et orné avec goût.

211. Ce que le prédicateur adopte des Pères, doit être placé si à propos, qu'on [illegible] rait qu'ils n'ont parlé que pour lui. Il [illegible] che à ceux qui ont plus de force et [illegible] grandeur. Il donne à ce qu'il rapporte [illegible] tour nouveau et qui peint nos mœurs.

212. C'est faire peu d'honneur aux [illegible] Pères que de les citer pour autoriser une pensée triviale, peu juste, fausse, ou [illegible] sonnement forcé.

213. On ne cite point en chaire d'une langue morte ou étrangère que la [illegible] encore la cite-t-on rarement. La version authentique de l'Ecriture est équivalente au texte original. Ce n'est pas citer les paroles d'un Père que de rapporter son [illegible] en latin.

214. Une autorité tirée de loin, et forcée dans son application, n'est pas une autorité. Non-seulement elle ne décide pas, mais elle fait perdre créance à celui qui l'emploie.

215. Penser est une opération de l'esprit, raie, solide. On abuse de ce mot, lorsqu'on ppelle pensées ce qui n'est qu'un faux brilant. Ce sont des éclairs qui incommodent, on pas des astres qui luisent, une antithèse, n mot ambigu, où l'imagination se soustrait aux règles de la raison.

216. Le sermon n'est pas un discours purement d'esprit, il est trop grave pour n'être ue paré : les ornements recherchés y sont ors de leur place. Si l'on y met de l'esprit, n'est pas permis de le faire sentir. L'homme postolique vise à convertir : des traits brillants ne consternent pas le pécheur.

217. Quoique les pensées roulent sur des idées communes à tous les hommes, elles peuvent avoir à l'infini quelque chose d'original dans les circonstances, le tour, l'application. L'art ne s'épuise pas en nouveautés : il varie les pensées, comme la nature diversifie les visages.

218. Dans les pensées, il faut toujours du vrai, du naturel. On les puise dans le sens commun, et c'est à tort qu'on donne pour admirable, ce que nul autre n'a imaginé.

219. Il est des pensées jolies : le prédicateur les rebute. Il en est de fines : il ne s'affecte pas. Il ne saisit que les solides, qu'il recherche par la méditation et par la lecture.

220. Dans l'affectation de bel esprit pour la chaire, il y a un ridicule irréligieux. A qui présente-t-on ces beautés? Plusieurs ne les connaissent pas, peu les goûtent, le reste attend tout autre chose. Le solide du discours est pour tous ceux qui ont du sens.

221. La noblesse des sentiments contribue plus à la véritable éloquence que la finesse des pensées. L'âme grande est une source plus féconde que le bel esprit.

222. L'usage des pensées nobles est propre aux mystères, pour en soutenir la majesté; aux panégyriques, pour leur donner de la dignité. Dans la morale, elles ne vont pas toujours à leur fin qui est de toucher.

223. Quoiqu'une pensée soit commune, il ne la faut pas rejeter, si elle est vraie, si elle sert à éclaircir ou à prouver. On l'approfondit, on lui donne plus de jour; l'orateur se la rend propre par un tour nouveau : il pense autrement que les autres, lors même qu'il pense ce que les autres ont pensé.

224. Ne vantez jamais les pensées qui sont de votre invention; vantez rarement celle des autres; l'ostentation ne convient pas à la modestie de la chaire. On pardonne à peine à ceux qui montrent les trésors des églises, de s'attacher à les faire admirer.

225 L'amplification opère sur une proposition, comme la séve sur un germe : elle développe, elle grossit et rend sensibles des parties imperceptibles. Outre qu'elle répand la clarté, elle rend le style nombreux et propre à la déclamation. L'école veut le style serré, la chaire l'exige diffus.

226. Ce qui n'a pas besoin de preuve peut avoir besoin d'explication. On ne fait pas les vérités, on les établit, on leur donne du jour, on aide à l'impression qu'elles ont commencée, on y répand l'onction.

227. L'amplification ne doit pas aller jusqu'à l'exagération. L'éloquence sacrée n'a pas besoin d'exagérer. Elle montre la grandeur et la petitesse des objets selon leur état véritable. Ce qui n'est qu'exagéré est faux, et bientôt paraît tel.

228. L'abondance des pensées que fournit un esprit fécond doit se resserrer dans les bornes du sujet. Il faut tendre à son but et ne jamais s'écarter. Plus le goût de l'auditeur est épuré, plus la fécondité de l'orateur est à l'étroit.

229. Une grande facilité est ordinairement un grand défaut : elle est négligente et elle étouffe les bonnes choses sous le nombre des mauvaises. Les arbres les plus feuillus ne sont pas les plus fertiles.

230. Les digressions sont insupportables aux auditeurs d'un jugement exact. Pour peu que l'orateur s'écarte, ils le croient égaré. Si la nécessité en amène quelqu'une, il faut bientôt rentrer dans le sujet. On se console du débordement d'un fleuve qui a comblé des fossés à sec, quand il rentre promptement dans son lit.

231. Parlant aux hommes, on compte trop sur leur raison : on ne les persuade pas toutes les fois qu'on les convainc, l'esprit ne prononce qu'après que le cœur a donné les conclusions.

232. Les grands mouvements ne doivent pas être trop fins. Pour terrasser les monstres, on n'emploie pas des armes de parade et de montre : il y faut le sabre et la massue.

233. Il ne faut ni exciter des mouvements trop fréquents, ni les soutenir trop longtemps. On s'accoutume à ce qui dure, et on cesse d'en être frappé. Le corps s'endurcit aux coups réitérés et l'âme aux mouvements continués.

234. Pour toucher, il faut être touché : le bois qui nous échauffe se consume lui-même. Le faux ne saurait produire le pathétique, et les vrais sentiments de l'orateur se montrent tels qu'ils sont : l'imagination ne parle pas le langage du cœur. Ceux qui n'ont pas le don de toucher, doivent s'appliquer à instruire.

235. La pensée se produit d'abord sous des traits simples : les figures rehaussent ces premiers traits. Elles changent l'air naturel du récit ou de la preuve en des images qui plaisent; ce sont des couleurs vives ajoutées au simple crayon. Un tour uni frappe moins vivement.

236. La nécessité a introduit les figures, et le plaisir les rend fréquentes. La persuasion est le fruit de l'attention, et ce sont les figures qui la réveillent. On arrive par ces détours où le droit chemin conduirait avec peine.

237. La foi ni la piété ne dépendent pas de ces tours figurés, la conversion n'y est pas attachée; mais Dieu s'en sert pour l'opérer, il a consacré dans ses Ecritures ces pieux ménagements. L'éloquence ne con-

vient pas moins aux sermons, que le marbre aux temples, que l'or aux vases sacrés.

238. Les figures changent l'uni de la preuve en pathétique. Elles font plus que prouver, elles remuent. S'il y a moins d'ordre dans le style, c'est une suite de l'émotion. L'ordre part d'un esprit rassis, et un beau désordre d'un cœur ému.

239. La métaphore qui est la substitution d'une idée à une autre idée, multiplie les vues de l'esprit : elle lui présente divers objets liés par leur rapport. Il faut qu'on puisse en voir la convenance sans étude. Il est des métaphores si naturelles, qu'on les prend pour de simples expressions.

240. La métaphore prise à la rigueur présente un sens faux. Si elle impose à l'esprit, ce n'est que pour lui plaire : elle ne le trompe qu'un moment. A travers une image étrangère, elle laisse voir la vérité. Quoiqu'elle propose double objet, cette illusion n'est pas un mensonge. Sur le bord d'un fleuve, l'œil découvre les arbres naturels et les figurés.

241. Les sentences abrégent une longue morale : on les retient aisément. Elles doivent être élégantes, précises et d'un grand sens.

242. Les hyperboles sont des mensonges qui ne trompent personne. Ce qu'on y voit de faux est un faux établi, qui a l'air de vérité. L'auditeur en rabat assez, et réduit la pensée à sa juste valeur. Ces expressions, plus grandes que la chose qu'elles expriment, conduisent à la vérité par une apparence de mensonge.

243. Si l'hyperbole est trop forte, il faut y préparer ou l'adoucir. Il n'y a pas loin du grand à l'énorme, de l'extraordinaire à l'extravagant, il faut s'arrêter aux limites.

244. Les mystères sont si grands, la religion est si auguste, Dieu si élevé au-dessus de nous, qu'on ne risque jamais d'excéder, en parlant avec grandeur de ces grands sujets. Les figures les plus magnifiques n'atteignent point à la réalité.

245. Rien n'est bas, dès qu'il est manié par un esprit élevé. Les apologues les plus simples dans la bouche des Ménénius et des Démosthènes, ont produit des effets surprenants. Le Saint-Esprit n'a pas dédaigné celui du buisson qui offrit sa protection aux plus grands arbres.

246. Les paraboles gênent moins l'orateur que les exemples : il y met les circonstances à son choix, pour en faire au sujet l'application qu'il veut. Il en est de consacrées par l'Évangile : plusieurs y sont appliquées. Les autres ne sont entendues que de ceux qui ont des oreilles pour entendre.

247. Les exemples confirment les raisons, et font voir possible, quelquefois facile ce qui paraît impraticable. Ceux qu'on tire de l'Ecriture sont toujours sûrs : avec l'autorité ils apportent l'onction.

248. Ne confondez pas l'élégance avec l'éloquence. L'art d'écrire, borné à l'élocution, au choix des mots, à leur construction, à l'arrondissement des périodes est à la portée de toutes sortes d'esprits, s'ils travaillent avec soin. L'éloquence est un autre talent. Saint Paul parlant un grec barbare, ne laissait pas de prouver, de convaincre, d'émouvoir d'être terrible, tendre, affectueux.

249. Aujourd'hui il est de la dignité de chaire d'y parler exactement, purement, noblement. Ce qu'on a bien pensé doit être heureusement exprimé. Un diamant mal enchâssé perd quelque chose de son prix.

250. Les ornements qui conviennent au sermon, ne sont pas ceux qui font admirer l'orateur, mais ceux qui touchent, qui convertissent. Ils donnent une grande idée de Dieu, ils font craindre ses jugements, espérer ses miséricordes. Par eux la religion est respectée, les mystères envisagés avec une sainte frayeur.

251. La piété pose pour maxime, que le prédicateur qui touche le plus, prêche le mieux. Si celui qui a l'approbation publique touche moins, elle ne s'y méprend pas, elle ne suit pas la foule, mais son prédicateur.

252. Le style sublime est majestueux, soutenu d'expressions nobles et capables de donner de grandes idées de ce qu'on a conçu de grand; quoique élevé, il n'est pas guindé. De tous les défauts du discours, le plus ridicule est ce qu'on appelle enflure.

253. La clarté est la première qualité du style : on ne parle que pour se faire entendre. Le style est clair, sitôt qu'il amène l'auditeur aux choses, sans qu'il s'arrête aux paroles.

254. Quoique toute affectation soit blâmable, on peut, sans craindre de reproche, affecter d'être clair. Ce n'est pas assez de se faire entendre, il faut travailler à ne pouvoir pas manquer d'être entendu.

255. Il a été de la sagesse du Saint-Esprit de répandre de l'obscurité dans l'Ecriture, c'est le recueil des mystères. Mais le prédicateur, qui est l'interprète, doit être clair et n'avoir pas besoin lui-même d'un autre interprète.

256. Rien n'avilit plus un sermon qu'une diction basse. Peu de gens sont capables de juger de la force et de la justesse du discours; mais chacun sent la bassesse des expressions. Une pensée basse exprimée en bons termes, se soutient mieux qu'une pensée noble exprimée bassement.

257. La pureté du langage est au discours une qualité indispensable. La négligence dans les paroles fait tort aux choses : il ne faut qu'un peu d'usage, sans beaucoup de capacité, pour en juger. On n'atteint pas le cœur, si les mots blessent l'oreille.

258. Les épithètes énervent le style, si elles ne sont bien choisies. L'Écriture en emploie rarement. Souvent les épithètes sont froides; mais aussi il en est de si heureuses, qu'elles tiennent lieu d'une phrase entière. En abrégeant le discours, elles multiplient le sens par leur force et leur précision.

259. La répétition de certains mots est d'usage, et même élégante dans notre langue, surtout quand la phrase en est plus

nette ou plus nombreuse. Hors ces circonstances elle languirait.

260. Le bon style est épuré du solécisme, du barbarisme et du mauvais tour. Le français porte l'exactitude jusqu'au scrupule : un mauvais mot fait souvent plus de tort, que ne ferait un faux raisonnement.

261. Dans la chaire, il est nécessaire de parler purement. La politesse n'en est pas bannie, à moins qu'elle ne soit affectée. L'élocution a de grands avantages, la justesse et le choix des expressions se font sentir aux plus grossiers : ils sont choqués des meilleures choses, si elles sont mal exprimées. On peut dire à un chantre, ne fredonnez pas; mais on ne lui dit jamais ne chantez pas juste.

262. Le style a ses bienséances comme les habits et les manières : on s'attend que le prédicateur parlera en homme de Dieu. Le sermon n'est pas une conversation de cercle : on y parle au peuple, et on y parle de Dieu.

263. Quand les vérités ont été mises dans leur jour, les conséquences en naissent naturellement. L'auditeur pourrait les tirer; mais il aime qu'on lui en épargne la peine, il consent que l'on se défie de sa pénétration.

264. Les hommes n'étudient point leur cœur quoiqu'ils en suivent la pente. Les prédicateurs suppléent à cette négligence : ils en observent les mouvements les plus secrets et les découvrent.

265. On ne doit pas insulter au pécheur, ni user de termes injurieux ou méprisants : l'amertume du zèle est défendue par l'Apôtre. Il faut gagner l'auditeur et non pas l'aigrir.

266. La censure des vices ne doit pas désigner les personnes : la chaire n'attaque pas les particuliers. La morale poussée contre un emploi unique serait injurieuse et téméraire.

267. En s'élevant contre les grands crimes, il faut supposer qu'ils sont rares : par là les coupables en ont plus de honte et plus de regret. Sur le désordre de quelque particulier, on ne peut pas insulter à tout un peuple, moins encore le diffamer.

268. Il est des matières sur lesquelles on dit toujours trop : certains crimes veulent le silence et l'oubli. Ne réveillons pas la cupidité qui ose tout tenter, et laissons croire aux âmes innocentes qu'il ne se voit nulle part de tels monstres.

269. On ne doit pas s'arrêter trop longtemps à recommander de menus devoirs : il reste à traiter tant de grandes matières qu'on ne saurait épuiser! L'esprit instruit des devoirs importants, et le cœur touché des vérités essentielles, corrigeront les petits défauts. Qu'un ver ronge le cœur de l'arbre, les feuilles tomberont bientôt.

270. On ne doit point s'objecter de difficulté qu'on ne puisse résoudre jusqu'à contenter les plus difficiles, s'ils sont raisonnables. Il faut, autant qu'il est possible, que la réponse soit sans réplique.

271. Il est avantageux de tirer de l'objection même de quoi la résoudre, et de vaincre le pécheur par ses propres armes. Alors c'est lui-même qui se condamne.

272. De tous les traits du discours, le portrait est le plus vif. Les autres proposent, expliquent, prouvent, réfutent, tirent des conséquences : le portrait peint, représente. Ces exemples réels et vivants désignent et font quelquefois rougir devant les hommes ceux qu'on ne doit humilier que devant Dieu.

273. Il n'est pas défendu de rendre le vice ridicule; mais communément le péché doit moins exciter la risée que la détestation. Le ridicule ne passe que pour un mal léger; la crainte d'être raillé n'a jamais arrêté une passion ardente.

274. Les portraits qui sont le plus grand effort de la réflexion, rarement valent ce qu'ils coûtent. Ils divertissent ceux qui ne s'y reconnaissent pas, ils irritent ceux qui s'y retrouvent, et personne n'en est converti.

275. Peignez le péché, donnez-en horreur, montrez-en l'énormité, quelquefois même le ridicule; mais épargnez le pécheur.

276. La péroraison renferme en précis les principaux chefs, les principales raisons. L'auditeur les retrouve avec joie, et les retient plus facilement : tout ce qui le soulage lui plaît. Si la péroraison est vive elle réveille les affections.

277. Quand le sermon a été effrayant, la péroraison doit être consolante : c'était la méthode des prophètes, leurs promesses, en figure, tombent dans la réalité sur la vie future.

278. On adoucit les menaces par des promesses, les reproches par des louanges modérées. Il est possible au prédicateur d'être terrible et consolant. Il tempère le fond par la manière, et de juge il devient père.

279. Ce n'est pas l'approbation publique, ni même le succès du sermon, que Dieu couronne dans le prédicateur. C'est son travail joint à la défiance de ses talents et de ses forces. Devant Dieu tous les talents sont égaux : la pureté du zèle les distingue.

280. Le prédicateur doit s'appliquer à bien faire, et non pas à faire dire qu'il a bien fait. Il perd la récompense que Dieu lui destine, s'il attend l'applaudissement des hommes. Il serait honteux que celui qui combat la vanité dans les autres y succombât lui-même.

281. Quel motif d'humiliation, de recommander des vertus qu'on ne pratique point soi-même ou qu'on ne pratique que faiblement; d'imposer des fardeaux où l'on ne touche pas du bout du doigt!

282. Le prédicateur peut sans mensonge s'avouer, comme l'Apôtre, le premier pécheur de son auditoire. Il voit ses péchés, et il ignore ceux des autres; il connaît la faiblesse de son repentir, et ne voit pas à quel degré les autres portent la charité qui couvre la multitude des péchés. Ce qu'on fait

avec certitude prévaut sur ce qu'on présume seulement.

283. Le prédicateur qui a du succès doit peu parler de ses sermons. Parler d'un exercice où on réussit, quoiqu'on ne dise rien de soi, c'est mendier des louanges, et bientôt on se met soi-même au nombre de ses admirateurs.

OREILLE (*Dicton*). Pour signifier la honte d'un fanfaron qui n'a point fait ce qu'il s'était vanté d'accomplir, on dit : *Baisser l'oreille*, on fait aussi usage de ce proverbe : *Les murs ont des oreilles*, afin d'exprimer que quelque bas que l'on parle dans certains lieux, on risque toujours d'y être entendu par un indiscret. Les anciens tiraient des augures du tintement des oreilles, croyance qui a fait naître chez les modernes ce proverbe : *Les oreilles me cornent, on parle de moi quelque part*. On dit encore, à propos de l'attention que les enfants apportent à ce qu'ils entendent : *Petit chaudron, grandes oreilles*.

ORGE (*Dicton*). Autrefois, on engageait méchamment un étranger qui devait traverser Lagny, petite ville du département de Seine-et-Marne, à demander aux habitants : *Combien vaut l'orge?* S'il était assez crédule, en effet, pour faire cette question sans autre enquête, on se saisissait aussitôt de lui et on le plongeait à plusieurs reprises dans le bassin d'une fontaine, heureux encore quand il en était quitte pour cette immersion. Voici ce qui avait donné lieu au dicton et au châtiment dont il était suivi lorsqu'on en faisait usage à Lagny. Durant les guerres civiles, un comte de Lorges était venu mettre le siége devant cette place. Non-seulement les habitants se défendirent avec courage ; mais, pour narguer le chef des assiégeants, ils se mirent à verser, du haut des remparts, des sacs remplis d'orge. Cependant ils furent obligés de se rendre, et le vainqueur, plein de ressentiment, après avoir fait massacrer tous les hommes valides, livra les femmes à la discrétion du soldat. Ce furent les fruits de ces actes qui repeuplèrent la cité. Durant plusieurs siècles après, et jusqu'au XVIII[e], lorsque, pour faire allusion à ce qui s'était passé, un imprudent s'avisait de demander combien valait l'orge, il subissait invariablement la correction que nous venons de rappeler.

ORGUEIL. Le Seigneur détruira la maison des superbes, et il affermira l'héritage de la veuve. (SALOMON.)

L'orgueilleux se vante, s'élève et veut en imposer : sait-il comment le jour finira pour lui? sait-il dans quel état la nuit va le trouver? (THÉOGNIS.)

L'orgueil fait que de tout ce qui est au monde on n'estime que soi. (THÉOPHRASTE.)

1. L'aveuglement des hommes est le plus dangereux effet de leur orgueil. Il sert à le nourrir et à l'augmenter, et nous ôte la connaissance des remèdes qui pourraient soulager nos misères, et nous guérir de nos défauts.

2. Si nous n'avions point d'orgueil, nous ne nous plaindrions pas de celui des autres.

3. Il semble que la nature qui a si sagement disposé les organes de notre corps pour nous rendre heureux, nous ait aussi donné l'orgueil pour nous épargner la douleur de connaître nos imperfections.

4. Notre orgueil s'augmente souvent de ce que nous retranchons de nos autres défauts.

5. L'orgueil se dédommage toujours et ne perd rien, lors même qu'il renonce à la vanité. (LA ROCHEFOUCAULD.)

1. Tout ce qui nous élève flatte notre orgueil, parce qu'alors nous nous considérons comme plus forts et plus grands. Ainsi chacun tâche d'occuper le plus de place qu'il peut dans son imagination, et l'on ne se pousse, et l'on ne s'agrandit dans le monde, que pour augmenter l'idée que chacun se forme de soi-même. Voilà le but de tous les desseins ambitieux des hommes. Alexandre et César n'ont point eu d'autre vue dans toutes leurs batailles que celle-là. C'est ce qui nous a produit tous ces titres fastueux qui se multiplient à mesure que l'orgueil intérieur est plus grand ou moins déguisé. Les nations orientales surpassent de beaucoup celles de l'Europe dans cet amas de titres, parce qu'elles sont plus sottement vaines. Peut-être même ce qui fait désirer aux hommes avec tant de passion l'approbation des autres, est qu'elle les affermit et les fortifie dans l'idée qu'ils ont de leur excellence propre; car le sentiment public les en assure : telle est la misère de l'homme.

2. Pour abaisser l'orgueil de l'homme, il faut que chacun considère cette durée infinie de temps qui le précède et qui le suit, et qu'en y voyant sa vie renfermée, il regarde ce qu'elle occupe. Qu'il se demande à lui-même pourquoi il a commencé de paraître plutôt en ce point qu'en un autre de l'éternité, et s'il sent en soi la force de se donner l'être ou de se le conserver. Qu'il en fasse de même de l'espace : qu'il porte la vue de son esprit dans cette immensité où son imagination ne saurait trouver de bornes ; qu'il regarde cette vaste étendue de matière que ses sens découvrent; qu'il considère dans cette comparaison ce qui lui est échu en partage, c'est-à-dire, cette portion de matière qui fait son corps; qu'il voie ce qu'elle est, et ce qu'elle remplit dans l'univers; qu'il tâche de découvrir pourquoi elle se trouve en ce lieu plutôt qu'en un autre. Que sera-ce de l'espace qu'il occupe sur la terre? Qu'il joigne à cette considération tous ces grands corps qui roulent sur nos têtes ! Il est impossible qu'il ne se voie comme un atome imperceptible dans l'immensité de l'univers. Qu'il y joigne celle de tous les hommes vivants, qui ne pensent point à lui, qui ne le connaissent point. (NICOLE.)

Portez un pygmée sur le sommet des Alpes, il est exhaussé et non pas agrandi. Une pyramide, pour être assise sur la profondeur du vallon, ne perd rien de sa hauteur.

C'est l'homme qui crée ses propres proportions et sa taille. L'étendue de sa vertu mesure sa grandeur. (YOUNG.)

L'orgueil est un mendiant qui crie aussi haut que le besoin, mais qui est infiniment plus insatiable. (FRANKLIN.)

Les vertus ne donnent point d'orgueil. (DUCLOS.)

Avec un peu d'esprit et beaucoup d'orgueil, on se fait passer dans le monde pour quelque chose. Triste lot! (A. DE CHESNEL.)

L'orgueil est la source de toutes nos agitations et de tous nos troubles, il n'y a que l'humilité qui puisse procurer à l'âme une véritable et solide paix. (*Maximes chrétiennes.*)

ORGUEILLEUX (*Prov.*). Pour exprimer que plus on a d'orgueil, plus on est affligé des blessures faites à l'amour-propre, on

Il n'est si grand dépit que de pauvre orgueilleux.

ORIGINALITÉ. Un original, dit le prince de Ligne, est souvent un bon diable. Son originalité est fondée sur la certitude qu'il a de son caractère, cela fait qu'il néglige les manières convenues. Il aura peut-être beaucoup de défauts, mais il ne sera sûrement ni faux, ni rampant.

ORME (*Prov.*). Jadis, c'était ordinairement à l'abri d'un gros arbre, et surtout sous un gros orme, que les seigneurs rendaient la justice, ou qu'ils délibéraient avec leurs vassaux sur leurs intérêts communs. Mais comme ceux dont la cause était mauvaise, ou qui redoutaient de se trouver en présence de leurs adversaires, donnaient quelquefois rendez-vous au lieu des séances, avec l'intention de ne point y aller, on finit par dire ironiquement, à ceux avec lesquels on ne voulait pas se rencontrer : *Attendez-moi sous l'orme.*

OSTENTATION. L'ostentation est dans l'homme une passion de faire montre d'un bien ou des avantages qu'il n'a pas. (THÉOPHRASTE.)

1. Ce qu'on retranche à l'ostentation est récompensé avec usure en estime.

2. Moins on se souciera de faire connaître ses perfections, plus chacun les connaîtra.

3. L'estime se laisse persuader à l'éloquence muette des qualités personnelles, et jamais à l'ostentation. (Balthasar GRACIAN.)

OUBLI. On n'oublie jamais mieux les choses que quand on s'est lassé d'en parler. (LA ROCHEFOUCAULD.)

Aux lieux où je te vis je passe sans rêver. (BÉRARD.)

OURLER (*Prov.*). On dit, à propos des gens qui trouvent tout facile à réaliser : *C'est une cane, il n'y a que le bec à ourler.* On remarque au bec de la cane une bordure charnue qui ressemble en effet à un ourlet.

OXENSTIERNIANA. — 1. Toutes les adversités qui nous arrivent dans la vie sont sans contredit autant de marques de la bonté divine à notre égard. David le reconnaît bien dans le psaume LXXIX, v. 6 : *Ciba me, Domine, pane lacrymarum, et potum da mihi in lacrymis in mensura :* et dans le psaume CXVIII, v. 71 : *Bonum mihi, quia humiliasti me, ut discam justificationes tuas.* Si nous réfléchissons bien sur ce qui a précédé, nous trouverons que les disgrâces présentes ne sont que de légères punitions des péchés que nous avons commis, punitions que la miséricorde divine nous envoie exprès de cette vie, afin qu'après une salutaire pénitence, sa clémence puisse, dans l'autre monde, agir en notre faveur sans blesser sa justice. Et quand Dieu voudrait même nous faire souffrir, dans ce monde, des maux que nous ne nous serions pas attirés par nos crimes, n'est-il pas le maître, et ne peut-il pas faire de son ouvrage ce qu'il lui plaît? Cette méthode a été toujours observée à l'égard de ses élus; car, par les adversités, il les empêche de tomber dans les filets du monde, de la chair et du diable : *Supernæ hæreditatis gaudium sumunt, quos adversitas vitæ temporalis humiliat*, dit saint Grégoire. La prospérité est souvent un châtiment que Dieu envoie à l'homme, et l'adversité une grâce qu'il lui fait : *Ideo mundum Deus vult calamitosum, ut non debeat diligi; ideo spinosum, ut non debeat amplecti; ideo ruinosum, ut timeamus eo inniti.* (HUGUES DE SAINT-VICTOR.) Si donc Dieu le veut ainsi, conformons notre volonté à la sienne, et tirons de nos croix l'avantage de lui plaire par notre résignation. Cela ne dure pas longtemps : le *momentaneum quod cruciat*, est trop bien payé par l'*æternum quod delectat.*

2. Tout homme a ses passions : le vrai Chrétien tâche de les dompter, et le sage fait tout son possible pour les tenir au moins cachées. Le premier ne saurait réussir sans une grâce singulière de Dieu, et le second travaillera en vain sans une extrême force d'esprit. Chaque homme a une passion dominante, et celle-ci est bien difficile à corriger. L'envie de se maintenir dans une certaine réputation, ou la crainte du châtiment, peuvent bien faire triompher du penchant qu'on a pour quelque vice; mais ni l'un ni l'autre, ni tous les deux ensemble, n'ont assez de force pour attaquer la passion dominante. Par exemple, un homme que l'avarice domine, et qui est en même temps enclin à l'impudicité, se pourrait bien corriger, à l'égard du dernier, par les remontrances de quelque confesseur; mais son avidité pour les biens demeurera toujours la même. Un autre, que l'impudicité domine, et qui a quelque penchant pour le vol, pourrait revenir de cette dernière passion sans avoir la force d'abandonner jamais la première. Je me souviens à ce sujet d'avoir lu qu'un grand roi avait pour le larcin une passion si invincible, qu'il ne pouvait s'empêcher de dérober tout ce qui se trouvait sous ses mains, de sorte qu'il disait souvent : Je rends grâces à la porte par où la nature m'a fait entrer dans le monde, sans quoi je courrais risque d'en sortir par la corde.

Enfin, les passions de l'homme sont de vrais rebelles contre la raison, des séducteurs de l'âme, et la bride avec laquelle le démon gouverne les hommes à sa fantaisie. Elles affectent la domination la plus tyrannique, et voudraient bannir du cœur jusqu'aux moindres traits de liberté; mais l'âme, aidée de la grâce de Dieu, les dompte quelquefois, et leur fait porter les chaînes qu'elles lui avaient préparées.

3. L'orgueilleux me fait pitié; car il y a plus de folie que de malice dans son fait. Son ignorance dans la connaissance de l'homme cause son malheur. Il s'estime parce qu'il ne sait ce qu'il est : *Unde superbit homo, cujus conceptio culpa, nasci pœna labor vita, necesse mori? quando, quomodo, vel ubi nescire.* (S. Bernard.) Examinez les sources de la vanité de l'homme. Il est charmé de son corps, ne sachant pas que ce n'est qu'un cloaque ambulant. Son esprit lui paraît sublime, ne connaissant pas celui d'autrui. L'ancienneté de sa famille l'enfle de manière, qu'il regarde les honnêtes gens avec mépris, ne considérant pas qu'un mulet est toujours mulet, quoiqu'engendré d'un étalon d'Espagne. J'aime à rire, et par conséquent la conversation de ces bouffons de la nature me cause de fréquentes dilatations de poumons. Quand ils sont riches, je les regarde comme des paons, auxquels on ferait une bonne œuvre d'arracher les plumes, afin que n'ayant plus d'ornements superflus, ils pussent avec plus de facilité apercevoir la laideur de leurs pieds, et ensuite devenir plus traitables. Mais quand un pauvre est orgueilleux, il me semble qu'il faut l'envoyer aux Petites-Maisons pour le guérir; afin que le diable n'ait plus de quoi se moquer.

4. Un homme sans argent, est un corps sans âme, un mort ambulant, un spectre à faire peur. Son abord est triste, sa conversation languissante et à charge. S'il veut visiter quelqu'un, il ne le trouve jamais au logis, et s'il ouvre la bouche pour parler, on l'interrompt à chaque moment, afin qu'il ne puisse achever un discours, qu'on craint qu'il ne finisse par demander de l'argent. On l'évite comme un pestiféré, et il est considéré comme un poids inutile sur la terre, S'il a de l'esprit, il ne saurait le faire paraître; et s'il n'en a point, on le regarde comme le plus affreux monstre à deux pieds que, la nature puisse produire quand elle est de mauvaise humeur. Ses ennemis disent qu'il n'est bon à rien; et les plus modérés sur son chapitre, commencent son éloge par hausser les épaules. La nécessité l'éveille le matin, et la misère l'accompagne le soir au lit. Ses hôtes veulent que comme le caméléon, il vive de l'air; et ses tailleurs, que, comme nos premiers parents, il s'habille de feuilles de figuier. S'il veut raisonner, on n'y fait aucune attention; et s'il éternue on ne s'en aperçoit point : s'il a besoin de quelque chose chez les marchands, on lui demande d'avance le payement, et s'il a quelques dettes, il passe pour fripon. Enfin l'anglais en quatre mots exprime bien sa situation.

Oh! man without money,
Of non he can borrow,
Small is his hope.
And great in his sorrow.

5. En considérant bien toutes choses, je trouve que rien dans ce monde n'est digne ni de joie ni de tristesse. Cependant la première, parce qu'elle est utile à la santé du corps, paraît plus raisonnable que la seconde, qui consume l'homme comme le feu la cire.

La tristesse est la suivante de la disgrâce; et celle-ci naît de l'imagination, laquelle ordinairement n'étant qu'une fausse représentation des objets, que les pensées gâtées par l'amour-propre, reçoivent comme des accidents fâcheux dignes de notre affliction, nous empêche de bien considérer le sujet de notre chagrin, qui fort souvent n'est que pure faiblesse. Puis donc que tout ce que nous voyons, possédons, aimons, haïssons, cherchons ou évitons dans ce monde, est sujet à l'anéantissement; et puisque tout ce qui doit être anéanti est dans le fond un rien, que la nature a marqué sous quelque forme ou figure de terre, il me paraît que c'est une folie digne de pitié, de voir l'esprit humain si fortement attaché à la matière terrestre, qu'il puisse être troublé d'un pareil rien.

L'homme se désespère quelquefois de la perte de ses biens, sans lesquels cependant il est venu au monde, et sans lesquels aussi il doit retourner en terre. Un autre sent une douleur extrême du décès de quelque ami, ou parent, sans réfléchir que l'homme n'étant qu'un sac de terre ambulant, il ne peut pas toujours subsister; mais que, selon le cours ordinaire de tous les animaux, il doit enfin retourner en poussière : de sorte que ceux qui meurent ne font que précéder de quelques jours seulement ceux qui restent sur la terre. Un troisième pleure aujourd'hui son extrême indigence, qui peut-être demain n'aura plus besoin de rien. Un quatrième crève de dépit de voir sa réputation flétrie par la langue d'un médisant, et donne pour fondement à son chagrin, des paroles qui ne font que frapper l'air, et dont l'impression n'a guère plus de consistance que leur son : puisque la plus durable ne peut résister au temps, que quelques moments de plus. Enfin *Vanitas vanitatum et omnia vanitas. (Eccle. I, 2.)* Il n'y a point de joie ni de tristesse raisonnable, que celle qui nous vient de notre conscience à l'égard de Dieu et de notre prochain.

6. La nature ayant mis dans l'homme la passion de la crainte, comme une garde de la vie et des biens, et les cinq sens comme des sentinelles, à portée de l'informer des dangers qui se présentent au dehors, je ne trouve pas qu'il soit raisonnable d'avoir pour le poltron autant de mépris qu'on en a; car le courage étant un don de la nature, et personne ne s'étant fait soi-même, ce n'est pas sa faute s'il n'a pas cet avantage;

ı nature ayant partagé ses dons sans nous onsulter.

Ainsi il me semble que nous devons plu- ôt avoir de la compassion pour ces pauvres ens, que de les insulter. Un brave homme ne veut jamais établir sa réputation aux dé- ens de ces lapins de nature, et ne saurait nême souffrir qu'en sa présence on insulte a mère de toutes choses dans ces gens di- gnes de pitié.

Au reste, le poltron est le gibier du faux brave ; car quoique celui-ci soit de la mai- son de la couarderie aussi bien que l'autre, il tâche néanmoins de sauver les apparen- ces, et comme le poëte dit :

> A l'entendre parler de guerre,
> Il détruit comme le tonnerre
> Les tours, montagnes et vallons;
> Attaquez-le par aventure,
> Vous verrez que comme Mercure
> Il a des ailes aux talons.

7. J'en ai connu plusieurs de ce caractère dans le monde, et quelques-uns même qui ont eu le malheur de s'adresser à des gens, dont la douceur et l'honnêteté naturelle fai- saient croire à ces faux braves que leur ci- vilité était un effet de leur crainte. Mais leur mépris leur a ensuite coûté cher; car après avoir poussé à bout ces honnêtes gens, ils ont trouvé en eux autant de bravoure qu'ils y avaient connu d'honnêteté ; de sorte que leur propre poltronnerie a été mise au jour ; et ces fanfarons, d'une voix unanime, ont à la fin été agrégés au corps des poltrons. Enfin,

> *Esto quod es, quod sunt alii sine quemlibet esse.*
> *Quod non es, nolis, quod potes, esse velis.*

8. Le goût est un fils bâtard de l'imagina- tion et a un infinité de pères : c'est pourquoi on dit : ***De gustibus non est disputandum.*** Il réside sur la langue, et a les dents pour voi- sins; son domaine n'a qu'un doigt de largeur, et tous les revenus de l'estomac payent la douane en passant sur ses terres. Les bons morceaux sont ses flatteurs, et la médecine le désespère. Il est naturellement ennemi de la santé, et ses libéralités ne consistent qu'en maladies. Il fournit ainsi de quoi subsister au médecin, et assigne pour métairie aux apothicaires les parties du corps, qu'ils ne servent jamais qu'à genoux. C'est le plus redoutable ennemi de l'estomac, et les ef- fets de sa brutalité vont jusqu'au bas-ven- tre. Il est l'idole des femmes, et le cruel bourreau des hommes. C'est lui qui très- souvent écrit le passeport pour l'autre mon- de, et la mort ne fait que le souscrire. Le friand est l'intendant de ses finances, et l'i- vrogne le tue à force de bienfaits. C'est un des premiers ministres du diable, et il paye beaucoup de tribut à l'enfer. Il récompense souvent ses favoris de l'hôpital dans ce monde-ci, et ses mignons d'une indigence éternelle dans l'autre. Je ne sais si cette plai- santerie sur le goût sera elle-même goûtée ; mais oserait-on trouver mauvais qu'un gout- teux comme moi peste contre le goût, puis- que chaque goutte que je goûte me vaut la goutte?

9. Le hasard est le premier ministre de la fortune : il exécute ce que cette divinité aveugle a résolu à l'égard des mortels. Il va aussi vite que la pensée, et vient aussi inopinément que le voleur de nuit. Il nous surprend quelquefois en nous élevant à des honneurs que nous n'aurions jamais osé nous promettre, et d'autres fois nous déses- père, en nous précipitant dans des disgrâ- ces au-dessus de toutes nos ressources. Il présente quelquefois dans un instant des occasions qui décident de notre bonheur ou de notre malheur pour le reste de nos jours. On dirait quasi, sauf la Providence divine, que toute la vie de l'homme n'est composée que de hasards, lesquels, comme une chaîne attachée à notre berceau, nous accompagne jusqu'au sépulcre, et qui, comme des vents favorables ou contraires, remplissent les voiles de la bonne ou de la mauvaise for- tune, et nous poussent selon leurs caprices dans le port des prospérités, ou nous bri- sent contre les écueils des disgrâces, où le naufrage est inévitable. Enfin le hasard me paraît être un zélé partisan du destin, qui travaille nuit et jour avec soin à soutenir la réputation souvent tyrannique de celui-ci. L'expérience journalière est caution de cette vérité, et la fortune ou la catastrophe de tant de milliers de personnes en sont autant de témoins. L'histoire ancienne et moderne est pleine de ces sortes d'exemples, de sorte qu'on ne saurait douter que :

> *Accidit in puncto quod non speratur in anno.*

10. Le soupçon est le fruit d'une mauvaise conscience, et l'effet de l'appréhension qu'on sent d'être payé de la même monnaie dont on régale les autres. Le voleur croit que tout le monde vole ; et il n'y a qu'un mauvais esprit qui juge facilement les au- tres capables de méchanceté.

L'ennui est un déplaisir que le sage ne con- naît point, et que le fou trouve partout. Les animaux l'ignorent, parce qu'ils se livrent entièrement à la conduite de leur instinct. Il n'y a que l'homme qui s'ennuie, parce qu'il a l'usage de la liberté. L'ennui est un mal dont chacun a le remède entre les mains.

La nature appliquée à un travail éternel, ne s'arrête jamais un moment; mais s'occu- pe sans cesse à tout ce qui est nécessaire pour le maintien de ses ouvrages : mais l'homme aime souvent mieux s'ennuyer, que d'imiter cette mère également sage et laborieuse, par quelque occupation utile.

J'ai connu un homme qui se plaignait souvent de l'ennui ; et comme je lui don- nais un jour le secret de se désennuyer en lui conseillant de s'occuper à quelque cho- se, il me répondit, qu'il n'y avait point de

meilleur moyen pour se venger du temps, qui détruit toutes choses, qu'en le laissant couler sans rien faire. Voilà un raisonnement digne d'un déterminé partisan de l'ennui, que le diable sans doute désennuiera à la fin.

11. Le mensonge est l'objet du mépris et de la haine universelle. Car comme il est diamétralement opposé à la bonne foi, un menteur ne saurait qu'être une créature très-indigne. Sa langue est la trompette de son infamie, et ses paroles autant de témoins qui le dégradent de la qualité d'homme. Il n'ouvre la bouche qu'à sa confusion, et tous ses discours découvrent sa honte : jusque-là qu'il devient enfin aussi méprisable aux yeux des honnêtes gens, qu'il est odieux à ceux de la Divinité. La haine et le mépris du genre humain sont enfin la juste récompense de la peine qu'il se donne de ne semer que des faussetés dans le public. Le monde si mauvais juge en presque toute autre chose, ne l'est point du tout à son égard, et lui inflige dès cette vie le châtiment qu'il mérite. C'est en vain qu'il emploie les serments pour trouver créance dans l'esprit de ceux à qui il parle, la vérité même devient suspecte quand elle passe par sa bouche.

L'indigne bassesse du mensonge ne saurait mieux paraître, qu'en le mettant en opposition avec le vif ressentiment que tout homme d'honneur se sent obligé de témoigner lorsqu'on l'accuse de mensonge, et avec le respect qu'un honnête homme doit avoir pour sa parole, à la violation de laquelle c'est se déshonorer que de ne préférer pas la mort même. L'histoire romaine nous fournit de grands exemples de l'attachement que ces maîtres du monde avaient pour la vérité. Je me contenterai d'en rapporter un seul ; mais qui suffit pour mettre dans tout son jour leur estime pour cette vertu.

Lorsqu'Auguste, après la défaite de Marc-Antoine et de Cléopâtre, entra triomphant dans Rome ; entre les prisonniers qu'il menait à sa suite, il y avait un certain prêtre égyptien, que la renommée assurait n'avoir menti qu'une seule fois en sa vie. Une qualité si extraordinaire lui attira d'abord l'admiration de toute la ville ; étant ensuite venue à la connaissance du sénat, cet illustre corps crut devoir, dans la personne même d'un esclave, rendre à la vérité les hommages qui lui sont dus. Il ordonna donc pour cet effet qu'il serait mis en liberté, et que, comme il était prêtre, il serait agrégé au corps des sacrificateurs. Afin même de faire honneur au règne d'Auguste d'une découverte si rare, on érigea des statues à notre égyptien, pour apprendre cet événement à la postérité.

12. Il y a deux sortes de beautés : l'une est celle de l'âme, qui consiste dans la vertu et la sagesse ; l'autre, celle du corps, formée de la juste proportion des parties, du coloris, du bon air, de la taille avantageuse, etc.

Or, l'homme qui réunit en lui ces deux sortes d'agréments, mérite véritablement l'encens qu'on doit à la parfaite beauté ; mais il est bien rare de trouver une personne douée tout à la fois de ces deux faveurs du ciel. On a bien vu des gens qui ont eu la beauté de l'âme, et dont le corps a été monstrueux, comme Socrate, Esope, le philosophe Cratès, etc. Il s'en est, au contraire, trouvé, qui, sous la plus belle figure du monde, ont caché l'âme la plus méchante et la plus perfide ; témoin Absalon, la belle Hélène de Grèce, et Dieu sait combien d'autres, qui ne méritent point d'être à charge au papier.

La beauté du corps est un grand don de la nature, et sert à l'homme d'une forte recommandation dans le monde. Elle a, comme l'aimant, une certaine vertu secrète, qui attire l'admiration des mortels, et particulièrement du sexe, qui considère rarement ce que le vase contient, pourvu qu'il soit d'une belle porcelaine. Ce vice n'est cependant pas général ; car j'en ai connu qui, par le mauvais choix, ont vérifié le proverbe italien : *Non è bello quel ch'è bello, ma quel che piace.* Hipparchia, sœur de Métroclès, amoureuse du vilain Cratès, justifie cette observation.

13. Il est cruel aux grandes âmes de désirer de procurer l'immortalité à leurs noms, afin que leurs mânes puissent encore, après le trépas, cueillir des lauriers et faire l'objet de l'admiration de la postérité. Pline le Jeune fait cet aveu en ces termes : *Je confesse*, dit-il, *que rien n'occupe plus mon esprit que l'extrême désir que j'ai d'immortaliser mon nom, ce qui, à mon avis, me paraît un dessein digne d'un homme de vertu ; car qui connaît sa vie sans reproches, ne craint point le souvenir de la postérité.*

Il est certain que le désir de briller dans l'histoire, de faire vivre son nom dans les siècles à venir, et de s'efforcer d'acquérir l'immortalité par la vertu, est une passion digne des grands hommes. Pour y parvenir, on trouve du plaisir dans les peines, on se réjouit des fatigues, on méprise les périls, et on brave la mort même. Il faut convenir qu'une telle disposition a quelque chose au-dessus de l'homme, et que l'âme du héros met dans un plein jour les sentiments de mépris qu'elle a pour tout ce qui ne tend point à l'immortalité.

La vertu sert d'aiguillon à l'ambition des grands hommes, et ainsi il n'est pas étonnant qu'elle ne veuille pour récompense qu'un éternel souvenir de glorieux exploits. Il est naturel d'abhorrer le néant : celui qui meurt, sans s'être par sa vertu avantageusement placé dans la mémoire des hommes, en est entièrement banni, dès qu'il cesse par sa présence d'entretenir l'idée qu'on avait de lui. L'homme éternisé, pour ainsi dire, par ses belles actions, sert de modèle aux grands hommes dans les siècles à venir.

14. Toutes les choses de ce monde sont parfaites, leur possession diminue leur prix, et l'espérance même de les acquérir a je ne sais quoi de plus piquant que le plaisir qu'on sent lorsqu'on en est maître. Le prix qu'on met aux choses à cause de leur rareté est

araît absurde ; car il me semble que c'est ar leur utilité qu'on doit mesurer leur valeur. C'est une preuve de notre folie que de onner notre estime aux choses qui n'ont 'autre mérite que l'éloignement des pays ù elles croissent. La raison nous dicte u'une chose de quelque utilité, quoique roduite dans notre pays, a plus de valeur n soi, par rapport à nous, qu'une chose tile qui vient des Indes. Quelque critique ie dira que les perles ne valent guère en rient, ni l'or au Pérou, ni les odeurs en rabie, et que cependant tout cela est fort ber chez nous, à cause de la rareté. A quoi : réponds que c'est notre imagination qui n fait le prix ; et pour dire la vérité, je trouve s Européens bien plus fous de faire tant 'estime de l'or qui n'est qu'une terre jaunâtre, et des perles qui ne sont qu'une espèce de coquillage, que les Indiens, lorsqu'ils payèrent si cher le premier chat qu'un ollandais leur apporta, puisque cet animal ur fut d'une plus grande utilité, à cause es souris, que tout l'or et les perles de Orient.

Je conviens bien, au reste, que l'or aujourd'hui peut faire beaucoup, pour ne pas ire tout, par rapport à notre vanité et à otre avarice ; mais comme en soi-même or ne peut pas chasser les souris, ainsi le hat certainement dans ce pays-là était d'une lus grande valeur que l'or.

Enfin, pour moi, je préfère une pie dans on casaquin de petit deuil, quand elle sait aser, à un perroquet avec son surtout de iverses couleurs et son long visage, quand ne sait rien dire. La nature a été si juste ans son partage, qu'elle a donné à chaque ays ce qui lui est nécessaire pour son utilité, pourvu que l'on sache se contenter, ans avoir besoin de l'aller chercher plus oin ; et comme toute superfluité est inutile, insi les choses, quoique rares, mais dont n n'a besoin que pour la vanité et la gourmandise, ne me paraissent d'aucune valeur, uand même elles deviendraient des antipodes. Une bonne fricassée de poulets me araît préférable à un ragoût de nids d'hirondelles des Indes, et une bonne liqueur, ans un verre de cristal ou de faïence, étanche aussi bien ma soif que si elle m'était ervie dans un vase de la plus rare porcelaine. Enfin, chacun a son goût.

15. La raison n'est autre chose que la justesse de l'esprit, jointe à une sagesse qui nous doit servir de règle dans notre conduite et dans nos actions. Cette sagesse consiste dans la connaissance des choses divines et humaines : elle nous apprend à révérer Dieu, et nous instruit de ce qui est utile au bien général de tous les hommes.

La tempérance, la justice, la prudence et la générosité sont des effets de la sagesse ; mais la prudence s'élève au-dessus des autres : c'est par elle que la raison prédomine sur les passions. Entre celles-ci, il y en a deux qui comprennent toutes les autres : le plaisir et la douleur, qui sont toujours accompagnés d'autres passions. Comme le désir précède le plaisir, la joie le suit ; la crainte précède la douleur, et la tristesse la suit, etc.

Or, la raison étant comme la boussole, dont l'homme doit se servir pour diriger sa course dans ce monde, le sage la consulte dans toutes ses actions, et la fait triompher de tout ce qui ose s'opposer à son pouvoir. Je sais que la nature l'a donnée à l'homme comme une prérogative qui le met fort au-dessus des autres animaux, afin qu'il s'en servît dans sa conduite comme d'un guide, sans lequel il ne saurait trouver le vrai chemin de la félicité, parmi les ténèbres épaisses que répandent les folies et les vices dont ce monde est rempli, au lieu que l'insensé, en ignorant sa valeur, la suffoque sous les vices auxquels son mauvais naturel le livre.

Sa force, au reste, est extrême quand elle est fortifiée par la connaissance de Dieu et par l'obéissance à ses lois. Ce fut elle qui soutint la chasteté de Joseph dans l'ardeur bouillante de sa jeunesse, qui triompha du juste ressentiment de Jacob contre les Sichimites, en reprenant sévèrement Siméon et Lévi ses fils, du carnage qu'ils en avaient fait pour venger l'outrage commis en la personne de leur sœur.

Enfin, il n'y a point de passion dont la raison ne puisse se rendre maîtresse, quand on la laisse agir librement.

16. C'est la marque d'un esprit souple et insinuant de savoir prévenir les gens en sa faveur ; mais se laisser prévenir par un autre est une insigne faiblesse. Un des écueils contre lequel la justice fait souvent naufrage, c'est la prévention du juge. Comazo dit bien : *Un atto di preocupazione guadagna fuesse volte un processo : perche avanti la discolpa fuanisse la culpa.* Il en est de même dans la conduite de la plupart des gens, qui, se laissant prévenir pour ou contre quelqu'un, sont ensuite insensibles à toutes les raisons contraires.

J'ai lu quelque part qu'un certain roi n'écouta jamais les plaintes de personne sans se boucher une oreille, disant qu'il fallait en réserver une pour écouter la réponse de l'accusé, puisque : *Omnis festinatio est judiciorum noverca.*

La facilité à se laisser préoccuper est une marque de simplicité ; et l'opiniâtreté à soutenir ses préjugés est l'effet d'une présomption cachée et d'une opiniâtreté à ne point vouloir démordre de son premier sentiment, de peur de faire connaître son peu de jugement.

Le vulgaire est ordinairement sujet à ce défaut. C'est pourquoi la voix publique est bien souvent sujette à caution. Je la compare à la gazette, qui, entre mille menteries, attrape quelquefois une vérité. *Audiatur et altera pars ;* c'est la voix de la justice, et injuste est celui qui juge autrement.

17. C'est de la main de la constance que la vertu reçoit la couronne de la gloire. Elle est inébranlable comme un rocher contre lequel les flots les plus impétueux viennent

se briser. Elle témoigne dans ses résolutions une fermeté que rien au monde ne saurait changer. En vérité, il y a quelque chose de divin dans la constance; car elle est toujours la même et ne prend point, comme le caméléon, la couleur de toutes les choses qui l'environnent. Elle représente en petit l'éternité, et elle est la perfection des vertus; car sans elle il n'y a point de bonne fin. Devant elle les mauvaises influences perdent leur force; car elle sait supporter les peines de la vie sans s'inquiéter de leur amertume. Elle est un sûr garant d'un heureux avenir; car elle fait son bonheur elle-même. Elle ne regrette point le passé ni ne s'inquiète du futur; car elle prévoit de loin sa situation à venir. La fortune n'a point de pouvoir sur elle, et les traits du sort, quels qu'ils puissent être, ne la percent point; car l'égalité d'humeur est son bouclier. Elle n'appréhende pas le changement des temps; car il n'y a point de tour de roue pour elle. Enfin, sa devise est : *Tarde, sed tandem.*

18. L'humilité dans les disgrâces, et l'orgueil pendant la prospérité, viennent d'une même source, qui est un excès de sensibilité dans l'esprit, lequel se trouvant abattu dans le malheur, s'abaisse, et, par l'humilité, cherche à exciter au moins la compassion des autres, comme l'unique consolation qu'on croit pouvoir se promettre. Au lieu que la prospérité enfle, et, soutenue par l'amour-propre si naturel à l'homme, présente à son imagination une idée de supériorité empruntée de la fortune, qui le fait croire fort au-dessus des autres. La première paraît une bassesse, quoique le monde la traite de prudence, et le second semble une folie, quoiqu'on baptise l'orgueil d'un favori de la fortune du nom d'une noble fierté. Je ne saurais approuver ni l'une ni l'autre; car changer de mine et prendre des airs conformes aux divers accidents de la vie, marque l'esclavage d'une âme sous les passions du cœur. Une âme droite ne penche jamais ni d'un côté ni de l'autre, et ne saurait se laisser ébranler par les secousses des disgrâces, non plus que s'enfler de l'encens de la fortune; mais elle reste toujours dans sa situation naturelle, car elle est persuadée que *l'homme n'est qu'une ombre et la vie qu'un songe.*

19. Des sept péchés mortels, c'est l'envie qui trouble davantage le repos de l'homme; et comme elle a pour racine un excès d'amour-propre, il n'est pas étonnant que ce fruit venimeux empoisonne le repos de la plupart des mortels. Elle sut engager le démon à chercher les moyens de faire perdre à nos premiers parents la félicité dont ils jouissaient; et je crois qu'avec le premier morceau du fruit défendu, ce maudit vice passa du diable dans l'homme, non pas seulement pour dévorer celui qui l'entretient, mais pour dévorer l'écueil contre lequel des millions d'honnêtes gens se brisent quand ils s'y attendent le moins.

L'envieux, quand on l'examine, paraît ressembler au démon, mieux qu'aucune autre copie qu'on puisse tracer d'après l'original; et si l'on peut, dans ce monde-ci, avoir quelque pressentiment des peines éternelles, je m'imagine que l'envieux nous [illegible] pourrait dire de bonnes nouvelles. Son malheur est si grand, que le bonheur d'autrui l'augmente; et s'il est capable de quelque soulagement, ce ne saurait être que par les malheurs de son prochain. Il lui semble que le bonheur d'autrui est un vol qu'on lui fait, et que c'est un crime au sort de l'avoir négligé. Il a faim quand il sait qu'un autre mange, et le froid le glace à mesure qu'un autre se chauffe; il s'inquiète nuit et jour pour inventer des obstacles à opposer au bonheur d'autrui, et son âme ne s'ouvre à la joie que quand il voit périr le prochain. Ses deux plus grands favoris sont le mensonge et la fausseté; sa nourriture est son propre cœur, qu'il ronge nuit et jour; ses yeux paraissent des furies, et ses cheveux des serpents; sa bouche la gueule de l'enfer, et ses oreilles des réceptacles de faux échos; ses mains des griffes de tigre, et ses pieds ceux d'un cheval qui rue à tout moment; son haleine un feu dévorant, et ses paroles des rasoirs qui tranchent; enfin, comme il est maudit de Dieu, exécrable aux hommes et le mignon du démon, ma plume s'arrête d'horreur.

20. Il me semble qu'on ne saurait jamais être assez circonspect en matière de confidence; car ordinairement nous devenons esclaves de ceux à qui nous avons donné le nôtre. Il est bien vrai qu'un bon cœur [illegible] vre avec facilité, mais un mauvais en [illegible] souvent au préjudice de son ami. Le proverbe arabe dit : *Qui se fie sans connaissance, court risque de se repentir avec raison*; mais Scaliger en parle encore mieux : *Clarissima sententia confidere paucis; sed clarior [illegible] altera, confidere nulli* : car, comme dit l'Espagnol : *Mas callando esta lo, que no se dize, que lo que se confia al mas segredo.* L'humeur de l'homme est si inconstante, que celui qui aujourd'hui nous mange par caresses, [illegible] cevra pour nous demain une haine qui ne respirera que notre perte : de sorte que la confidence qu'on fait à une personne qu'on regarde comme son ami, peut un jour, quand il changera, lui servir d'armes pour nous assassiner. Une expérience aussi ancienne que le monde ne permet pas de douter de cette vérité. Ainsi, quelque amitié qu'on ait pour un autre, la prudence veut, qu'en matière de confidence, on agisse avec certaine réserve. Enfin : *L'homme sage se repose sur la racine de sa langue; mais le fou [illegible] sur le bout de la sienne.*

21. La nature est si parfaite dans ses ouvrages, qu'elle n'a pas besoin d'embellissement. Tout ce qui reste dans son naturel a son mérite, qu'on ne manque jamais de gâter, quand on veut le rendre plus [illegible] par l'affectation. Par exemple, un homme bien fait qui affecte d'être beau, [illegible] extraordinairement l'avantage que la nature lui a donné, qu'il devient laid; et un [illegible] affecté se rend tout à fait ridicule. L'[illegible]

oit être content de la figure qu'il a reçue e la nature, et n'emprunter point de son magination de quoi gâter entièrement le eu de talent dont elle l'a favorisé. Tout ce ui est réel n'a pas besoin de l'affectation, t tout ce qui est affecté n'est pas réel.

L'affectation va quelquefois si loin, que homme, par un goût dépravé, affecte des irs féminins, et la femme se permet sans ougir les libertés que les hommes se donent. Je suis persuadé que la nature les a n horreur, comme l'homme d'esprit les a n aversion. Si Moïse, par l'ordre de Dieu, éfendait l'habit d'homme à la femme, et elui de femme à l'homme, combien plus le hangement des airs, des mœurs, des manières des deux sexes doit-il lui être odieux? u reste, l'affectation n'est propre qu'à mete les défauts dans tout leur jour; puisque our juger sainement un homme affecté, il 'y a qu'à prendre le contre-pied de tout ce u'il dit et de tout ce qu'il fait. Les faux mis, les faux braves et les tartufes me paissent être de ce corps; mais les derniers ont les plus dangereux, car :

Sæpe scelus cœli selus velamine tegit.
Religio velum est quod tegit omne scelus.

22. Sénèque dit : *Ne nimis amemus vitam, ne nimis oderimus, vir fortis et sapiens on debet fugere e vita, sed exire.* Il n'est oint de marque moins équivoque de l'exême lâcheté d'un homme, que lorsque l'adersité le porte à se souhaiter la mort, et en ne prouve plus la bassesse d'une âme, ue quand elle quitte le corps à cause des agrins qu'elle souffre. Un cœur vraiment énéreux brille par la constance dans les ersécutions, et un esprit fort tient au-dessus de lui toute sensibilité aux disgrâces. Le ijet d'un gros chagrin est la vraie épreuve l'esprit, et il n'y a que les âmes viles qui succombent. Tout ce qui y résiste, anime grand courage, et tout ce qui lui cède cilement lui paraît indigne de son travail. patience triomphe de la mauvaise forne, au lieu que le désespoir, en lui rennt les armes, lui sert de trophée en le isant fuir dans l'autre monde. Il est bien ai que la prospérité inspire à la plupart s hommes beaucoup de goût pour la vie, que l'adversité la leur rend insupportae; mais les douceurs de la première sont ssi insipides au sage, que l'amertume de seconde lui paraît supportable : car en se nformant dans ses disgrâces, à la volonté ciel, il ne s'aperçoit quasi pas du caprice la fortune. Enfin :

Fide Deo tantum, non hic te deserit unquam.
Omnibus ærumnis, hoc duce, victor eris.

23. Je ne connais pas un meilleur caractère e celui d'un bon cœur; car outre que st une source de la vraie félicité, par rapt au contentement qu'il se donne à soiême, c'est encore un trésor pour les aus qui en profitent.

Il est sensible au malheur d'autrui, et mpatit à tous ceux que son impuissance l'empêche d'aider. Il explique tout en bien, et est ingénieux à cacher les défauts d'autrui. Il regarde l'infortune du prochain comme une lettre de recommandation, et se persuade que *res est sacra miser*. Ses yeux sont aveugles aux faiblesses des autres, et ses oreilles sont sourdes à la médisance et aux insinuations des esprits mal faits. Il ne se sert de sa langue que pour dire du bien de tout le monde, et il est muet lorsqu'on lui demande témoignage au préjudice d'autrui. Il fait sa félicité de celle des autres, et se réjouit sincèrement quand il y peut contribuer en quelque chose. Il ne saurait voir qu'avec peine la désunion des amis, et ne s'en fait aucune de se fatiguer pour les remettre bien ensemble. Il adoucit la colère de l'emporté, et a en horreur toute sorte de vengeance. Il ne sait ce que c'est que l'envie, et souhaite du bien à tout le monde. Il console les affligés, et n'ajoute rien au fardeau du malheureux. Enfin le bon cœur se peut nommer la perfection des vertus et un présage d'une heureuse éternité.

Du reste, il est bien vrai que dans notre siècle le bon cœur n'est guère à la mode; mais il faut aussi convenir que notre temps est bien corrompu, puisque le vice prend insolemment le nom de la vertu, et que la plupart des vertus passent pour une espèce d'imbécillité.

24. Tous ceux qui ont du bien sont en état de donner, mais tous ceux qui sont en état de donner ne savent pas la manière de le faire. C'est un secret réservé pour les belles âmes qui considèrent à qui, quand et comment il faut donner. Au lieu qu'il y en a beaucoup qui avec leurs présents désobligent par la manière dont ils les font et en perdent le mérite par la mauvaise grâce qui les accompagne. Les gens qui affectent d'être généreux ne donnent jamais qu'avec ostentation, au lieu que la vraie libéralité est toujours la même, soit qu'elle soit sans témoins ou qu'elle paraisse à la vue de tout le monde. Il y en a d'autres qui se voyant comme forcés par quelque considération de revêtir le caractère de libéral, le font de si mauvaise grâce que leurs bienfaits sont moins un soulagement qu'un surcroît d'affliction. La vraie libéralité est toujours accompagnée de circonstances propres à la rendre parfaite. Il n'y a qu'une sincère générosité qui sache assaisonner ses bienfaits de tout ce qui peut les rendre précieux. A ce sujet, je me souviendrai toute ma vie de l'incomparable Louis XIV qui, entre mille belles qualités qu'il réunissait en sa personne, savait, par des manières infiniment gracieuses, jeter ceux à qui il accordait des grâces dans l'incertitude si leur reconnaissance devait avoir pour objet principal, ou ses bienfaits, ou la manière dont il les leur avait accordés. Enfin,

Dat bene, dat multum, qui dat cum munere vultum.

25. On demanda un jour à un philosophe lequel de tous les animaux est le plus redoutable à l'homme? Entre les sauvages,

répondit-il, c'est le calomniateur, et entre les domestiques, c'est le flatteur. Il est certain que le flatteur réunit dans son caractère plusieurs vices infâmes : car il est menteur en disant des choses qu'il ne croit point; il est fourbe, car il parle contre son sentiment; il est poltron, car il n'ose dire ce qu'il pense; il est méchant, car il verse de l'huile sur le feu de l'amour-propre d'autrui; il est impie, car il donne de l'encens au vice du prochain, et il est ennemi secret de ceux dont il se dit ami, car par ses flatteries il les tient dans leurs mauvaises habitudes. La flatterie est un venin sucré dont on empoisonne les grands, à qui on ne persuade que trop souvent que leurs vices ne sont que des vertus imparfaites. Il est étonnant que ce vice soit monté dans les cours à un si haut degré que, sans son secours, un honnête homme peut à peine s'y soutenir. En vérité, il faut que l'amour-propre ait bien du pouvoir sur les hommes, puisqu'il peut nous faire recevoir l'encens que nous ne méritons pas, et que nous savons bon gré à celui qui se moque de nous en nous attribuant des qualités que nous n'avons pas. J'observe que tout le monde peste contre la flatterie, mais je ne vois personne qui se fâche sérieusement contre les flatteurs; en sorte qu'il y a plus que de la vraisemblance à croire que leur profession ne finira qu'au jour du jugement, lorsque tous les vices paraîtront en public.

26. Savoir éloigner la familiarité du commerce de l'amitié, est une science dont le monde ne fait pas tout le cas qu'elle mérite. Pour en faire connaître tout le prix, il suffit de faire remarquer que c'est à ses sages précautions que l'amitié est redevable de sa durée. Celle-ci est fondée sur l'estime, et l'estime est un tribut dû au mérite; mais comme tout homme a ses faiblesses, la familiarité les découvre bientôt et les choque sans retenue, et sans considérer que l'amour-propre de tout homme ne souffre pas qu'on touche à cette corde; ainsi la bonne harmonie se trouve aussitôt déconcertée. La sympathie forme l'amitié, la complaisance la nourrit, et la droiture du cœur la conserve; mais la grande familiarité la barbouille souvent, en sorte que les amis ne se reconnaissent plus. Tout homme qui dit que la familiarité est l'enseigne de l'amitié ne connaît point sa délicatesse, et qui veut trop de notre familiarité ne se soucie guère de notre amitié; la familiarité ouvre la porte à l'amour, mais elle la ferme à l'amitié. Enfin qui veut faire durer l'amitié doit tellement la ménager, que l'excessive familiarité n'ose paraître, car cette mère ne vient jamais sans mener avec elle le mépris, qui est la source des inimitiés les plus irréconciliables.

27. L'éducation d'un enfant ressemble à la culture des plantes, c'est un fonds dans lequel l'enfance de l'homme étant semée produit ensuite des fruits conformes à son bon ou à son mauvais terroir. Le bon raisin que nous vendangeons avec tant de plaisir en automne, nous a coûté bien des soins et des peines au printemps. Ainsi, comme la bonne ou la mauvaise conduite de l'homme dépendent principalement de l'éducation, un père est obligé, selon la loi naturelle, de se donner tout le soin possible afin que son enfant, pendant ses plus tendres années, prenne des sentiments d'amour pour la vertu et d'aversion pour le vice, ce qui est fort aisé pendant l'enfance qui, comme la cire, se prête à toutes les figures que l'on souhaite. Et ainsi comme *consuetudo est altera natura*, la vertu devient comme naturelle à l'homme et ne peut pas être aisément abandonnée. Il en est de même du vice qui, par la négligence ou par une malheureuse complaisance des parents, étant une fois glissé dans le cœur d'un enfant, a bien de la peine ensuite d'en être chassé. Au reste, je ne trouve point qu'un père soit obligé à autre chose envers son enfant que de lui donner une bonne éducation et de l'aider, lorsqu'il entre dans le monde, à se mettre en bon chemin pour faire sa fortune. Mais après cela, de s'inquiéter pour lui amasser beaucoup de bien, se priver de ses propres satisfactions et se charger la conscience pour le laisser gros seigneur après sa mort, c'est ce que je trouve une insigne folie. Si le proverbe français est véritable qu'*heureux sont les enfants dont les parents sont aux enfers*, je crois que mon sentiment est juste.

28. Il y a eu de tout temps de grands philosophes et autres gens d'esprit qui se sont rompu la tête pour vouloir comprendre ce que c'était que l'âme, sans en avoir jamais pu venir à bout. L'un a soutenu que c'était les plus subtiles parties du corps, l'autre que c'était l'air qui est attiré par les poumons, un troisième, que c'était un mélange d'eau et de feu; un quatrième s'est imaginé que c'était une composition de terre et d'eau; un cinquième, que c'était un mélange des quatre éléments. Aristote, qu'on appelle le confident de la nature et qu'on dit avoir trempé sa plume dans le bon sens, l'a définie la perfection du corps. Les Egyptiens ont dit qu'elle consistait dans un certain nombre mouvant, et les Chaldéens l'ont appelée une faculté sans forme. Toutes ces différentes expressions font assez connaître l'embarras où ils se sont trouvés en voulant définir une chose qu'ils ne connaissaient pas mieux. [illegible] je pourrais faire sans le secours de l'Écriture qui, parlant de la création de l'homme, dit que Dieu souffla un esprit de vie en Adam et qu'ainsi il fit l'homme à son image. Or, comme Dieu est un être incompréhensible et qui n'a point de corps, Adam ne put, par rapport au sien, être son image; ainsi il faut absolument que Dieu par ses paroles ait entendu l'âme raisonnable par laquelle nous avons la grande prérogative d'être supérieurs à tous les autres animaux de la terre. Cette image donc étant sortie de Dieu et par conséquent ne pouvant jamais s'anéantir, est l'âme immortelle. Je crois que cette définition suffit, et que de subtiliser davantage

à-dessus est une curiosité inutile et même dangereuse, qui ne jette que trop souvent la confusion et le désordre dans l'esprit, et à la fin se termine à la folie ou au désespoir.

29. L'effronterie est l'avorton de la bardiesse et ordinairement l'héritage d'une basse naissance. Tous les honnêtes gens l'ont en aversion, et il n'y a que les sots qui lui attribuent une espèce de courage. Il est vrai que j'ai vu quelquefois, en de certaines rencontres, l'effronterie tenir lieu de mérite, et j'ai souvent observé qu'un homme sans honte fait rougir un homme d'honneur, lorsqu'il s'agit de demander quelque chose au prince. Guichardin dit bien : *Spesso sono stati nocivii timori vani, come sia nociva la troppa confidenza.* Avec tout cela, un honnête homme craint toujours un refus, auquel souvent il est plus sensible qu'au plaisir d'une grâce accordée. Il y a bien des gens qui ne peuvent se résoudre à demander de bouche une faveur à qui que ce soit : quoiqu'il soit certain qu'il y a peu de princes qui puissent refuser lorsqu'on leur demande quelque grâce tête à tête. Mais il n'est pas moins sûr qu'il s'en trouve qui manquent ensuite à leur parole avec la même facilité qu'ils l'ont engagée : heureux celui qui peut se passer de la cour et qui n'a pas besoin de l'effronterie pour s'y pousser, ni de s'exposer à la confusion d'y être refusé !

30. On dit que les Lydiens ont les premiers inventé le jeu pour chasser la faim. Si cela est vrai, cette perte de temps aurait été bien employée : mais comme l'expérience journalière nous prouve le contraire, et que nous voyons tous les jours des gens que la fureur du jeu expose à mourir de faim, on ne peut avoir que du mépris pour la mémoire des fainéants qui l'ont inventé. Véritablement quand on réfléchit sur tous les malheurs que le jeu attire, il me semble qu'on n'aura pas grand peine à remonter jusqu'à son auteur, qui ne peut être que le démon même, qui par ce moyen augmente son empire d'une infinité de voleurs du temps, et souvent de la bourse. Je conviens bien qu'un petit jeu pour s'amuser, est une grande ressource dans le commerce du monde; mais c'est contre son excès que la raison et la conscience se révoltent, puisqu'il ne se propose que la ruine du prochain. Mahomet avait bien raison de défendre tout jeu de hasard à ses disciples; et je trouve que c'était avec la même raison qu'un certain Turc se moqua de deux chrétiens qu'il vit jouer ensemble pour de l'argent : *Quelle folie*, dit-il, *de tirer de l'argent de sa poche, et de le mettre au hasard à qui des deux il doit appartenir !* Outre tout cela, le caractère joueur n'est pas aujourd'hui propre à donner bonne opinion, depuis qu'une infinité de trompeurs s'en mêlent. Enfin,

Les plaisirs sont amers sitôt qu'on en abuse ;
Il est bon de jouer un peu,
Mais il faut seulement que le jeu nous amuse.
Un joueur, d'un commun aveu,
N'a rien d'humain que l'apparence,
Et d'ailleurs il n'est pas difficile qu'on pense
D'être fort honnête homme et jouer gros jeu.
Le désir de gagner, qui nuit et jour occupe,
Est un dangereux aiguillon.
Souvent, quoique l'esprit, quoique le cœur soit bon,
On commence par être dupe,
On finit par être fripon.

31. Je ne trouve guères de vice plus opposé au bon sens que l'avarice ; car l'avare prostitue l'honneur, la vie, et son âme même pour avoir seulement en garde des trésors dont il ne tire d'autre avantage que la peine d'en avoir soin, l'inquiétude de les conserver, et l'injustice avec laquelle il travaille à les augmenter. Le misérable se croit maître de ses biens, et ne s'aperçoit point qu'il en est esclave! Il leur porte même un si grand respect, qu'il n'oserait seulement y toucher: il n'aime personne ; personne ne l'aime ; il ne s'aime pas lui-même. A mesure qu'il remplit ses coffres, son indigence s'augmente : de sorte que, comme un second Tantale, il éprouve entre les bras de l'opulence ce que la misère a de plus affreux. C'est là sans doute un effet sensible de la justice divine contre ce vice, que l'avare se condamne lui-même à ne pas faire le moindre usage de ses richesses, et qu'il consente à faire compagnie au diable pour goûter le maigre plaisir de laisser de grands biens à des héritiers, qui n'ont point de désir plus ardent que celui de le voir dans le tombeau. Quelle insigne folie de se donner :

Tant de peine à bien amasser,
Puis mourir, et puis tout laisser.

32. *Complimenta completa mendacia* : L'homme qui fait beaucoup de compliments pervertit l'usage des paroles, en leur ôtant toute leur signification. Il embarrasse souvent les honnêtes gens, et lui-même avec eux. C'est un perturbateur du repos d'une conversation, et ses expressions recherchées sont de vrais bâtards de la civilité. Ses manières sont incommodes et gênantes. Il veut exceller en politesse et en civilité, et il ne travaille qu'à se rendre insupportable. Je crains si fort sa conversation, que je ne lui fais aucune civilité, de crainte de mettre le feu à la mèche de ses compliments. Un homme qui aime ses aises, craint son entretien, et un esprit mélancolique prend sa rencontre pour un mauvais augure. Sa langue et ses pieds se meuvent par un même ressort; ses paroles et ses révérences sont inséparables. Les vieilles femmes le considèrent comme un amusement agréable, et les coquettes le regardent comme un tueur de temps. Enfin, les sots disent qu'il sait vivre, et les gens d'esprit qu'il ne sait pas mourir.

33. La douceur relève la bravoure, mais la brutalité lui fait perdre tout son lustre. C'est l'excrément de la bravoure, l'ennemi de la raison, et une bâtarde de Mars. Elle ne fait consister son plaisir qu'à brusquer tout le monde, insulter les honnêtes gens, et brouiller tout l'univers. C'est la peste du

homme fort élevé par la fortune ne saurait jamais faire une chute légère : *Summa cadunt subito*. C'est la fin presque ordinaire des grands hommes. Thémistocle, Aristide, Miltiade, Camille et des milliers d'autres ont eu un sort funeste. C'est la manière dont les hommes savent reconnaître les services importants qu'on leur a rendus, et l'écueil naturel contre lequel vont échouer ceux qui, joignant au mérite personnel une fortune éclatante, se trouvent en butte aux traits de l'envie et de la jalousie, qui ne se donnent aucun repos jusqu'à ce qu'elles les aient précipités dans un abîme de disgrâces. Il est quelquefois dangereux d'avoir trop de mérite ; car, en obscurcissant celui d'autrui, on se fait des ennemis cachés et irréconciliables. Toute réflexion faite, je me déclare pour la devise de la chouette : *Qui bene latuit, bene vixit*. Il est vrai qu'il est agréable d'être cajolé de la fortune ; mais aussi ses revers sont d'autant plus insupportables à ses mignons, qu'ils ne sont accoutumés qu'à ses caresses. Je ne sais, mais pour moi je prie Dieu de préserver mes amis de trois choses : de la goutte, d'une femme riche, et d'une fortune trop rapide et trop éclatante ; car la première rend la vie languissante, la seconde en fait un esclavage, et la troisième finit ordinairement par quelque funeste catastrophe.

42. On dirait presque qu'il y a eu une infinité de fous dans la Grèce, puisque l'histoire ne parle que des sept sages de ce pays-là, dont les pédants modernes font l'ornement de l'antiquité, et nos universités des divinités terrestres. J'en suis cependant surpris, puisque notre siècle est si rempli de vanité, qu'un savant me disait un jour que l'esprit humain est à présent monté à un si haut degré, que les bons mots volent de tous côtés et qu'il pleut des sentences de morale, quoiqu'on ne laisse pas de mener une vie aussi honteuse pour des Chrétiens qu'elle aurait été indigne de sages païens.

Des sept sages de la Grèce, le premier et le plus considéré fut Thalès Milésius, grand astrologue. Sa sagesse ne lui permit pas de se marier ; il s'en excusa dans sa jeunesse en disant qu'il était trop tôt, et dans sa vieillesse, qu'il était trop tard. Le second a été Solon, qui fut ami de Crésus. Sa sagesse se prouve par son *nemo ante mortem beatus*. Le troisième était Chilon, qui, en homme d'esprit, disait que l'or s'éprouve par le feu et l'homme par l'or. Le quatrième, Pittacus Mitylenus, paraît avoir compris que la vraie marque d'esprit consiste à prévoir le malheur et à le savoir prévenir.

43. De toutes les situations dans lesquelles l'homme peut se trouver sur cette terre, c'est la vie champêtre que je crois la plus douce et la plus agréable. Un gentilhomme bien né, qui possède les biens de ses ancêtres en repos et qui demeure en sa campagne, est ordinairement sans ambition, et par conséquent il n'est point tourmenté par de vains désirs pour le changement de son état, ni trompé par de fausses espérances pour quelque élévation chimérique. Il borne ses désirs à faire valoir ses terres ; et, quand l'année est bonne, il cueille la récompense de ses soins : ce qui lui est plus agréable que le plus gros revenu d'une charge éclatante, qui l'expose à l'envie et le menace à tout moment de quelque chute accablante, ou du moins de quelque revers fâcheux. Il sait que *qui procul a curis, ille beatus. Si vis esse* [illegible] *esto ruralis*. Il jouit de ses petits revenus en repos, et son ménage lui tient lieu d'un agréable amusement. Il goûte véritablement le plaisir de la vie ; car les quatre saisons de l'année lui fournissent chacune de l'occupation, de l'utilité et du passe-temps. Il ne voit point de visages qui lui déplaisent, et ne s'incommode pas pour flatter ou pour régaler des orgueilleux qui souvent sont indignes du plus maigre accueil ; car effectivement, *qui magna despicit, ille maximo* [illegible] *animi fruitur tranquillitate, ille beatus*. Il ne fait sa cour le matin qu'à ses champs, et sa famille lui tient lieu d'assemblée le soir. La chasse lui sert de divertissement et la pêche de récréation utile. Il observe les fêtes de l'année avec exactitude, afin que le ciel bénisse ses jours ouvriers. Pour lui, l'âge approche doucement, et ses jours finissent en repos et en tranquillité.

44. Les hommes sont insensés jusqu'au point de traiter avec le plus d'indifférence et le moins de ménagement les deux choses précisément auxquelles ils devraient donner tous leurs soins, c'est le salut et la santé dont je veux parler, puisque le prix et la valeur du premier renferment une heureuse ou malheureuse éternité, et la seconde une vie exempte de douleurs et de maladies. *Sine sanitate nullæ felicitates.* Les grandeurs, les richesses, les honneurs du monde deviennent fades et insipides pour tout homme qui est privé du riche trésor de la santé. Rien ne saurait divertir un malade, et rien ne peut consoler un homme qui souffre de cuisantes douleurs. Tout paraît amer à la bouche d'une personne infirme, et rien n'a de goût pour un valétudinaire. Avec tout cela, quand on considère la manière de vivre de la plupart des hommes, on dirait qu'ils se donnent de la peine exprès pour se rendre malades. Ils mangent sans avoir faim, ils boivent sans soif, ils jouissent du [illegible] sans amour, ils veillent sans nécessité, ils se chauffent sans avoir froid, et font enfin tout ce qu'ils peuvent pour se priver de l'inestimable bien de la santé. Lorsqu'après une vie si mal réglée l'âge vient [illegible] rapidement, accompagné de ses infirmités ordinaires, qui sont le fruit des débauches de la jeunesse, et que dans l'arrière-saison de la vie la douleur commence à se faire sentir, c'est alors, mais trop tard, qu'on maudit les déréglements par lesquels on se l'est procurée ; que l'on se plaint de ce qu'en insensé on a si peu ménagé et si mal conservé sa santé, qui seule aurait été capable d'adoucir les autres désagréments de l'âge.

45. *Voluntas hominis mutabilis est usque ad ultimum vitæ momentum.* Combien [illegible]

ais l'homme, pendant sa vie, ne change-t-il as de desseins, d'humeur, d'inclination et e goût. Aujourd'hui il trouve à son gré ne chose qui demain ne lui plaira point; désire à présent ce qu'au bout de quelue temps il méprisera; il aime ce que dans eu il haïra: comment peut-on faire fonds ur une créature? qui peut faire fonds sur propre volonté? Sénèque a bien raison de re: *Nullum animal morosius, nullum mari arte tractandum quam homo.* Il n'y a oint de fonds à faire sur lui: *Maledictus qui nfidit in homine* (*Jer.* XVII, 5): cela étant, e mettons notre confiance qu'en Dieu seul.

li fide Deo, soli constanter adhære,
A solo cunctis eripiere malis.
a est, crede mihi, indubiæ medicina Jehova,
r patrium, os verax omnipotensque manus.
(OWENUS.)

46. La fidélité d'un ami est la sûreté de os secrets: elle est comme une pierre préeuse, qui n'a point de tache, et qui est une valeur à ne pouvoir être payée que ar le réciproque. Heureux celui qui la ouve chez son ami, car en lui confiant ses ensées les plus secrètes, il se soulage; et ant persuadé de sa fidélité, il repose sans quiétude. Diodore le Sicilien dit: Que ez les Egyptiens c'était une chose crimielle que de découvrir un secret confié; et ue pour marque de cela, un de leurs prêes fut banni pour avoir révélé un secret u'on lui avait confié. Il me semble qu'il 'est rien de plus juste qu'un secret qui confie à un ami, sous le sceau de la bonne i et du silence, soit considéré comme une ose sacrée entre lui et moi, et que c'est ne profanation de le divulguer, sous quelue prétexte que ce puisse être.

Plutarque remarque que les Athéniens tant en guerre contre Philippe, roi de lacédoine, interceptèrent un jour des letes qu'il écrivait à Olympie sa femme: ils s lui renvoyèrent sans les ouvrir, pour ne as être obligés de les lire en public, disant ue leurs lois défendaient de trahir aucun ecret.

Certainement il semble que l'infidélité un ami répugne à la nature même, et ue trahir le secret de celui qui se confie à ous, ce soit une action qui fait détester n auteur. Un homme qui confie ses serets à un autre est semblable à un homme ui rend les armes et se déclare esclave: mais uelle plus grande infamie pourrait comettre celui à qui l'on se rend, que de se ervir des armes qu'on vient de lui mettre n main, pour assassiner celui qui s'en est essaisi?

47. La facilité de louer tout ce qu'on voit, u qu'on entend, est une marque d'un faible gement, ou le signe d'un cœur faux, qui, n applaudissant à tout, veut plaire à tout monde, ne faisant pas réflexion que celui ui loue seulement pour faire sa cour, rend n jugement la dupe de sa complaisance. est un caractère bien fat que celui d'être dmirateur de tout ce qu'on voit ou qu'on ntend; et il y a peu de satisfaction pour celui qui se voit encensé par un homme qui bâtit des autels à toutes sortes d'idoles. Un tel homme s'expose extrêmement à être payé d'ingratitude, puisque personne ne reconnaît sa complaisance affectée; car en témoignant qu'il trouve de la beauté dans la laideur, de l'esprit dans la sottise, du savoir dans l'ignorance, de la bravoure dans la lâcheté, de la beauté dans l'âge et les rides, de la modestie dans l'extravagance ou l'effronterie, de la sagesse dans l'imbécillité, de la prudence dans l'avarice, de la générosité dans la prodigalité, enfin de la vertu dans le vice, il fait lui-même évidemment connaître qu'il manque de discernement ou de droiture. Je ne sais lequel de ces trois me serait plus à charge, ou un tel complaisant benêt et faux, ou bien un critique incommode, ou un censeur outré et rigide. Je me déclarerais presque pour le dernier, ou pour le second; car au moins ont-ils quelque espèce d'esprit; quelquefois même la malice du critique nous fait entrevoir la vérité, au lieu qu'il n'y a rien que de fade dans l'éloge que le premier fait de toutes choses. Enfin,

Celui qui sans discernement,
Adresse à tout venant les louanges qu'il donne,
Fait grand tort à son jugement,
Et ne fait honneur à personne. (PAVILLON.)

48. L'homme est d'un goût si dépravé, que tout ce qu'il aime n'est dans le fond que pure sottise. Son désir n'est que pour les honneurs, et son inclination que pour les plaisirs. Il hait la pauvreté, parce qu'il ne réfléchit pas sur les avantages solides qui l'accompagnent. Il abhorre le mépris; car il ignore la vraie félicité qui y est cachée, quoique sous une vile écorce. Il fuit les adversités, parce que leur grande utilité lui est inconnue. Il ne pense que rarement au passé et ne veut pas envisager l'avenir, n'étant tout occupé que du présent. On peut dire véritablement que le monde n'est qu'une cage remplie de fous, et une galère de sots. Les uns ne gobent que du vent, comme le chien d'Esope, et les autres travaillent en véritables esclaves sans rien gagner. Nous nous vendons au monde à si bas prix, que son service nous coûte à la fin fort cher; nous lui sacrifions corps et âme, et il ne nous récompense que de fumée et de vaines espérances. O traître de monde! tantôt tu nous hausses, et tantôt tu nous abaisses; tantôt tu nous réjouis, et tantôt tu nous affliges. Tu donnes à l'orgueilleux des honneurs, pour le livrer ensuite au mépris; tu abandonnes à l'avare les richesses, afin d'augmenter son indigence; tu prostitues au luxurieux des femmes, afin qu'il se ruine la santé, et tu endors le paresseux dans l'oisiveté, afin qu'il crève et s'engourdisse dans la fainéantise. Ta fausseté nous est connue, et cependant nous avalons ton venin sucré avec une extrême avidité, jusqu'à ce que la mort nous surprenne et nous fasse passer à l'éternité, où la justice divine distribue les gages dus aux services qu'on t'a rendus. Grand Dieu! où

est le bon sens? Où est l'esprit? Où est la prudence à se laisser tromper de la sorte? Quel mauvais goût! quelle faiblesse de jugement! quel épouvantable aveuglement que celui de l'homme!

49. Le peu de réflexion que l'homme fait avant que d'entreprendre, cause les fréquents repentirs qui en sont des suites naturelles. Une résolution précipitée est très-souvent l'avant-coureur d'une suite malheureuse. Si l'homme, pour faire un discours en public, emploie quelquefois des jours entiers à le composer, avec combien plus de raison devrait-il prendre un bon espace de temps pour se déterminer, lorsqu'il s'agit de prendre une résolution dans une affaire dont dépendent souvent son honneur, son repos, son bien et sa fortune. Démétrius, fils du grand Antigone, répondit un jour à Patrocle, son général d'armée, lorsque celui-ci voulait, par impatience, qu'on ne différât plus à donner bataille à Ptolémée: *Sachez, Patrocle, que toute chose, où le repentir après le fait ne sert de rien, doit premièrement être mûrement considérée et conclue avec jugement.* Suétone dit qu'Auguste n'était pas facile à lier amitié, mais, l'ayant une fois contractée, il était constant et inébranlable. Plutarque, dans la vie de Sertorius, en fait un grand éloge, disant qu'il était fort lent à résoudre, mais après cela ferme dans ses résolutions. Cela est digne d'un grand homme; car, quoi qu'on dise qu'il y a de certaines occasions dans lesquelles une prompte résolution est la meilleure; il faut considérer qu'alors on y est contraint par la nécessité, qui est au-dessus des lois; car, sans cela, certainement, si la précipitation dans le dessein et la lenteur dans l'exécution produisent des succès favorables, c'est seulement par hasard; et celui qui donne tout au hasard fait de sa vie une loterie, où, pour un événement heureux il y en aura dix de malheureux. Tout ce qu'il y a de bon dans la nature vient lentement et mûrit tard. Enfin, *Festina lente* est une belle devise, et celui qui en sait profiter est un homme d'esprit.

50. La vertu est la fille du ciel; heureux celui qui la cultive dès son enfance! Il passe sa jeunesse sans agitation, sa virilité sans inquiétude, et sa vieillesse sans remords; il jouit d'un repos inconnu à la plupart des hommes, parmi lesquels il est le seul qui sache ce que c'est que le contentement. Il n'a pour les choses de ce monde qu'une estime proportionnée à la valeur; tous ses empressements, tous ses désirs sont pour les biens célestes, qui ne sont point sujets au changement. Il ne regrette pas le passé, dont il a si bien disposé, et n'appréhende pas l'avenir; car son sort ne saurait être rempli de joie, et ses actions sont le fondement de la félicité. Il est riche sans biens; car son trésor est inestimable; il est de la dernière beauté; car sa vie est sans tache, et enfin il n'a rien à souhaiter; car il possède toutes choses. Sa valeur est extraordinaire et ses forces sont indomptables. Il dispose lui-même de sa récompense, car il a en son pouvoir de quoi se satisfaire. La renommée le rend immortel comme Alexandre par son courage; Ptolémée, par son savoir; Trajan, par son amour pour la vérité; Antonin, par sa piété; Constance, par sa tempérance; Scipion, par sa continence, et Théodose, par son humilité.

O glorieuse vertu! qui ne laisse sans récompense aucun de ceux qui s'attachent à toi: tu les distribues aux païens dès cette vie; et quelle couronne réserves-tu au chrétien dans l'autre! Il n'y a point de véritable bonheur sans toi, ni de véritable liberté qu'à ta suite.

51. On dit ordinairement, heureux celui qui ne dépend de personne! Mais où se trouve-t-il? Telle est la condition humaine, il n'est point d'état indépendant, depuis le sceptre jusqu'à la houlette; la grandeur du souverain dépend de l'obéissance des sujets, et le bon ou le mauvais état de ceux-ci, de la captivité ou de l'imbécillité du prince. Je me souviens à ce sujet d'avoir lu que le bouffon de Philippe II, roi d'Espagne, lui dit un jour: *Que ferais-tu, Philippe, si tous tes sujets s'avisaient de dire non, toutes les fois que tu dis oui?* Réflexion pleine de sagesse et digne d'une origine plus grave. Ainsi le grand dépend du petit, et le petit du grand; le valet du maître, et le maître du valet; la femme du mari, et très-souvent le mari de la femme; l'avare de son argent, et l'orgueilleux de sa folie; le luxurieux du vice, et la félicité du monde de l'imagination; la dépense des revenus, et les revenus du travail des sujets; la navigation du vent favorable, et la guerre de la fortune; le vrai repos d'une bonne conscience, et celle-ci d'une vie sans reproche. Les éléments même ne sont pas hors d'indépendance, et ne sauraient subsister sans le secours mutuel qu'ils se prêtent. Les animaux dépendent de la terre, dont ils tirent leur subsistance, et la terre dépend des bonnes saisons, sans quoi elle ne saurait produire des fruits convenables; la pluie dépend des nues, et les nuées des vapeurs de la terre; et tous ensemble de la direction divine. Dieu seul étant entièrement indépendant, c'est lui qui a créé toutes choses, avec une dépendance mutuelle, afin que nous puissions reconnaître notre imperfection, et que rien n'est parfait, excepté le premier Etre, seul digne de nos hommages et de notre culte.

52. Les plaintes sont les vapeurs du chagrin, qui semblent soulager le cœur, mais ne nous procurent cependant guère de consolation. Je ne sais si cela vient de l'insensibilité du siècle, ou de ce que tout le monde est las d'entendre chacun se plaindre. Je ne me souviens pas d'avoir jamais passé une journée entière avec personne, sans l'avoir ouï former quelque plainte: l'un de la pauvreté, l'autre de quelque indisposition; l'un d'être trop vieux, l'autre de ne l'être pas assez; l'un d'avoir trop d'enfants, l'autre de n'en avoir point du tout; l'un de la persécution de ses ennemis, l'autre de l'[illegible]

stance de ses amis; l'un de la mort de parents, l'autre de la trop longue vie des ns. Anchise, père d'Enée, se plaignait de ruine de Troie; la reine Roxane, de la rt de Darius, son époux; Jérémie, de sclavage de son peuple à Babylone; Da-l, de la mort de son fils Absalon; Cléopâ-, de la perte de Marc-Antoine; Marcus rcellus, de l'embrasement de Syracuse; lluste, de la décadence de Rome; Jacob, la perte de Joseph qu'il croyait mort; et métrius, de celle de son père Antigo-s, etc. Mais à quoi sert de se plaindre des idents qui sont sans remèdes? La com-ssion qu'on excite dans les autres fournit-e une consolation proportionnée à l'alté-ion qu'on sent intérieurement au récit sa disgrâce, quoiqu'on dise que

douleur très-souvent se soulage à se plaindre;
quelques maux qu'on souffre ou que l'on ait à craindre,
qu'un cœur généreux est touché de pitié,
emble à l'instant même en perdre la moitié.

53. Tout homme qui n'est pas muet, parle; is chacun ne sait pas l'art de parler. Il t pour cela de l'esprit, du jugement et de rhétorique. C'est un si grand talent que lui de bien parler, que je ne sais s'il y en ucun qui puisse lui être comparé. Car quoi-e les paroles ne soient que des sons qui ppent les oreilles, elles ont cependant nt de force, que souvent la vie ou la mort l'homme en dépendent. Nous lisons dans listoire des Juifs, par Flave-Josèphe qu'a-ès la mort de Marc-Antoine, concurrent Auguste, Hérode, roi des Juifs, et grand rtisan du premier, prit la résolution d'al-r en personne se présenter devant Auguste, en mettant sa couronne à ses pieds, il compagna sa soumission d'une harangue éloquente qu'Auguste se sentit forcé, non-ulement de lui rendre la couronne, mais core de le recevoir au nombre de ses plus times amis. Pyrrhus, roi d'Epire, fut un ince généreux, magnanime, bon soldat, li-ral et d'une patience admirable dans la auvaise fortune; mais surtout fameux par douceur, et doué d'une éloquence si per-asive et si insinuante, qu'il réjouissait us ceux qui l'entendaient parler, sur uelque sujet que ce fût. C'est pourquoi le nat de Rome, en lui envoyant des ambas-deurs, leur défendit de traiter avec lui mmédiatement; mais leur commanda de se rvir du ministère d'une personne tierce, raignant que par son éloquence il ne les ttirât dans son parti. Platon disait, que par s paroles de l'homme que nous entendons, ous connaissons son intérieur, que nous e voyons pas. Tite-Live, Diodore, Pline, laton, Plutarque, et plusieurs autres au-eurs, ne tarissent jamais quand ils parlent u savoir et de l'éloquence des princes Grecs t Latins, qui s'étaient élevés aux plus hauts mplois, plutôt par leur esprit et leur élo-quence, que par des victoires et une nais-ance illustre. Antonin surnommé le Pieux, en donnant sa fille Faustine à Marc-Aurèle, qui n'était alors qu'un philosophe, disait qu'il aimait mieux pour son gendre un sage particulier, qu'un prince fou. Enfin les pa-roles mettent une distinction réelle entre les hommes, découvrent leur capacité, ex-cusent leurs défauts et relèvent leur mérite. Heureux celui qui parle bien, ou qui sait bien se taire!

54. Le silence peut être également l'effet de la stupidité et de la sagesse. C'est une chose souverainement ennuyeuse d'avoir à entretenir un homme qui ne parle pas, parce qu'il ne sait rien dire; cependant on doit lui savoir gré de son silence, puisqu'il est préférable à l'impertinent babil d'un diseur de riens; et il est lui-même obligé d'en rendre grâces à la nature, et encore plus à l'opinion, qui veut qu'on estime celui qui se tait, par quelque principe qu'il le fasse.

Le second est compté entre les sages: car comme dit l'Italien: *Chi ha nel tacere, per porta va gridando.* Le silence du sage, mar-que des spéculations solides; et ordinaire-ment, qui parle peu, parle bien. Le philo-sophe Xénocrate se trouvant un jour à un festin, fut interrogé pourquoi il ne parlait pas? Il répondit, qu'il s'était souvent re-penti d'avoir parlé; mais jamais de s'être tu. Nous lisons que Démosthènes fut un grand orateur, et un philosophe d'une vie exemplaire et d'une grande autorité; mais parmi plusieurs belles qualités, il avait le défaut d'être grand parleur, ce qui obligea un jour les Athéniens dans une assemblée de lui assigner une pension annuelle, non afin qu'il enseignât la philosophie, mais pour le faire taire; afin que son babil ne donnât plus de sujet aux mésintelligences entre les citoyens. Pour être disciple de Pythagore, il fallait commencer par garder le silence pendant cinq ans. Le but de cette philosophie consistait à se rendre maître de sa langue. Ainsi le silence est une marque de stupidité chez quelques-uns et d'esprit chez d'autres.

55. L'amour-propre est le défaut général de tous les hommes, et le plus dangereux ennemi qu'ait la raison. C'est la racine de la plupart de nos crimes, et le ressort de notre volonté. C'est lui qui enfle l'orgueilleux, qui rend l'avare insatiable; qui chatouille le luxurieux, qui échauffe le bilieux, qui remplit le gourmand, et qui assoupit le pa-resseux. Il tient en main le gouvernail des actions humaines, et éloigne toute réflexion qui s'oppose à sa tyrannie. C'est le plus dangereux ennemi que nous ayons, et d'au-tant plus difficile à dompter, qu'il a le secret de nous persuader qu'il ne se propose que notre avantage. C'est de lui que le Seigneur parle, principalement quand il dit: *Qui vult venire post me, abnegel semetipsum*, etc. (*Matth.* XVI, 24.)

Si on examine avec soin toutes nos ac-tions, on s'apercevra sans peine que l'amour-propre en est le véritable principe. Croit-on aimer quelqu'un? C'est soi-même qu'on aime dans cette personne. Hait-on quel-

qu'on? C'est l'amour-propre qui cherche à se satisfaire. Est-on gai? C'est lui qui est content. Est-on triste? C'est qu'il n'a pas son compte. Si on souhaite, si on craint, ce n'est que par lui et pour lui. Véritablement quand on réfléchit sur la tyrannie de l'amour-propre, l'on ne saurait que gémir du misérable et dangereux état où se trouve l'âme dans cette vie. Le démon n'a de pouvoir sur nous qu'autant que nous voulons bien lui en accorder; le monde en aurait peu, sans les intelligences qu'il entretient au dedans de nous-mêmes; mais il faut être sans cesse aux prises avec l'amour-propre : il n'y a ni trêve ni paix avec lui; et malheur à nous si nous ne le détruisons entièrement.

56. Il est vrai que le proverbe dit : *Que les pensées ne payent point de douane, mais aussi elles sont souvent regardées du ciel comme des marchandises de contrebande, et confisquées ensuite pour le diable.* Les pensées du sage vont toujours devant ses actions; mais l'insensé les met ordinairement à la queue de toutes ses entreprises. Les bonnes actions viennent des bonnes pensées; et celles-ci viennent de Dieu. Le sot dit, que les pensées ne sont rien; mais le sage les juge de conséquence, puisqu'on en doit rendre compte un jour à Dieu. Le fou pense rarement; mais le sage en fait son exercice ordinaire. Qui pense bien à ce qu'il veut faire, s'épargnera la confusion d'avoir commis bien des sottises. Si nous pensions plus souvent que nous ne faisons à ce que nous sommes, à notre origine et à notre fin, nous vivrions assurément d'une autre manière que nous ne faisons. La nuit est la mère des pensées : celles-ci sont le vrai amusement de l'esprit, quand le sommeil ne veut pas venir. C'est alors qu'elles tourmentent le méchant, et en lui représentant le mauvais usage de la journée, elles lui ôtent le repos. J'ai observé que les premières pensées que l'homme a sur quelque sujet, le cèdent ordinairement en justesse à celles qui les suivent. Ce n'est pas que je n'aie connu des gens, qui en discourant sur quelques matières, sans y avoir pensé longtemps, ont mieux réussi en éloquence, qu'en composant des discours étudiés. Je crois en avoir trouvé la cause, en ce que de tels génies ont plus d'esprit que de jugement, et que la multitude des pensées sur un même sujet les embarrasse et les jette dans un si grand désordre, qu'ils se déterminent enfin pour celles qui valent le moins. Je me souviens à ce propos, que dans mon second voyage en France, je me trouvai à Saint-Germain en Laye, justement dans le temps que le clergé du royaume y était convoqué, et que l'évêque d'Autun devait prêcher le jour de l'ouverture de cette assemblée; mais étant monté en chaire, à peine avait-il commencé, qu'il fut attaqué d'apoplexie et emporté hors de l'église. De sorte que pour ne pas remettre la fête à un autre jour, le clergé supplia feu l'archevêque de Paris, Mgr de Harlai, de vouloir bien monter en chaire et achever le sermon : ce que ce prélat, sans autre préparation, fit avec tant d'esprit et d'éloquence, qu'il n'eut pas seulement l'applaudissement de toute l'assemblée, mais que le roi même Louis XIV lui demanda son sermon imprimé. Je l'ai lu ensuite à Paris; mais quoique fort beau, il était bien inférieur à celui qu'il prononça à Saint-Germain; ainsi quoique l'Italien dise : *Parlar senza pensar; e tirar senza mirar;* néanmoins j'ai vu des exemples du contraire. Au reste, *chi troppo pensa, perde la memoria e chi non pensa perde la vittoria.*

57. L'homme se fait connaître par les compagnies qu'il fréquente. Les corbeaux vont volontiers parmi les cadavres, et les abeilles entre les fleurs. Il n'est rien de plus grande conséquence, pour un jeune homme, que de se faire des compagnies dont il puisse tirer de l'honneur, et qu'il puisse prendre pour modèle de sa conduite et de ses mœurs. L'homme est ainsi fait : il copie, sans y penser, les manières de ceux qu'il fréquente, soit dans le bien, soit dans le mal; et le meilleur naturel se corrompt facilement par la fréquentation des méchants. L'Italien dit : *Chi tocca la pece imbrattato ne resta.* C'est pourquoi il faut s'éloigner de tout ce qui nous pourrait salir; traiter tout le monde avec civilité, mais s'abstenir du commerce de ceux qui donnent de mauvais exemples. La pratique de cette morale est une chose bien difficile pour la jeunesse, dont les passions vives et ardentes, n'ayant pour but que de se satisfaire, cherchent avec un soin empressé la compagnie des personnes qui leur applaudissent. J'en ai connu plusieurs qui avaient donné les plus belles espérances d'une conduite sage et réglée pendant tout le temps qu'ils avaient été sous la direction paternelle, mais qui, commençant à se gouverner par eux-mêmes, et ayant eu le malheur de tomber entre les mains de certains garnements, sont, à leur imitation, entrés dans les routes du vice, et ont enfin péri misérablement. Tout homme qui méprise cet avertissement dans sa jeunesse, ne manquera pas, dans un âge avancé, de reconnaître combien il a eu tort, et d'en avoir un cruel, mais inutile regret.

58. La sincérité est la mère de la vérité et l'enseigne de l'honnête homme. Elle est le garant de nos paroles et la caution de nos pensées. Elle n'a pas besoin de témoins pour prouver ce qu'elle dit, et ses protestations sont incontestables. Elle enferme diverses vertus en elle-même; car elle ne ment jamais, ni ne flatte personne. Ses promesses passent pour des effets, et ses relations sont indubitables. Un cœur ouvert est sa devise, et son but n'est autre chose que l'honneur. Elle ne trompe pas; car elle est simple. Elle ignore le mensonge, et ne connaît que la vérité. Elle se fait bientôt connaître, et ne se tient jamais cachée. Elle ne craint pas ses ennemis, car la vertu est son amie. Elle est en estime parmi les honnêtes gens, et méprisée de tous les autres. Elle est bannie des cours et inconnue aux grands. Sa naissance

[e]st dans le cœur, et sa demeure sur les lèvres. Il semble qu'elle ait abandonné la terre, depuis que la malignité a trouvé le secret de la faire passer pour bêtise chez la plupart des hommes. Pour moi, je crois qu'elle s'est envolée au ciel, pour n'être pas témoin du triomphe de la fausseté. Mais à la fin : *Chi trama fraudesi, tesse ruina.*

59. La facilité à faire des promesses, et la difficulté de les tenir, sont presque inséparables. C'est une folie de se ruiner en promesses, et une bassesse de vouloir s'enrichir [e]n ne les exécuter pas. L'Anglais dit en proverbe, que les promesses sont des femelles, et que les effets sont des mâles. On en voit plus des premières que des derniers. On remarque ordinairement que ceux qui promettent le plus aisément sont ceux qui sont le moins en état de remplir leurs engagements. C'est une grande imprudence de vouloir, par des promesses, se faire des amis pour quelques moments, et se les rendre ensuite ennemis pour longtemps en leur manquant de parole. Il me semble qu'il y a autant de noblesse à obliger sans promettre, que de bassesse à promettre sans effet. L'Italien dit : *Chi promette in fretta, suole pentirsi adagio.* Le fou s'engage à tout le monde sans aucun discernement, au lieu que le sage ne s'oblige qu'à ceux qui le méritent. Tout homme à qui il ne coûte rien d'offrir ses talents, n'a pas seulement intention de vous assister d'une obole. Pour moi, je fais si peu de cas des grandes promesses, que je suis, dans l'instant même qu'on me les fait, bien disposé à les céder pour la moindre réalité. Enfin, *pazzo colui che non potendo portar la capra, promette portar il bue.*

60. Ordinairement l'homme qui sait le moins est celui qui se plaît davantage à contredire. Son unique ressource étant dans la vigueur de ses poumons, il étourdit ses auditeurs à force de crier, et se rend odieux également à celui qu'il attaque et à ceux qui sont obligés d'essuyer la tempête de sa voix. Le sot caractère que celui de contredisant! Ce qu'il sait le moins est, pour l'ordinaire, ce qu'il attaque ou ce qu'il veut soutenir. N'est-ce pas vouloir exprès faire montre de son ignorance, que de parler des choses dont on a peu ou point de connaissance? C'est le suprême degré de l'effronterie, que de se vouloir ériger en juge dans un discours où souvent on ne sait pas de quoi il s'agit. Quoique la contradiction soit quelquefois de saison pour fournir à l'entretien d'une conversation quand elle est raisonnable, néanmoins, quand elle est accompagnée d'opiniâtreté, elle devient aisément ennuyeuse. Pour fatiguer cette sorte d'esprits désagréables, on n'a qu'à consentir à tout ce qu'ils disent, et on verra qu'ils souffrent de ne pouvoir donner pleine carrière à leur babil. J'ai connu un grand seigneur qui se fâchait quand on le contredisait, et se moquait d'un homme qui ne le contredisait pas, s'imaginant que ce n'était qu'un stupide, qui, faute d'esprit, convenait de tout ce qu'on lui proposait. Cette espèce de caractère est bien dangereux, particulièrement quand ceux où il se trouve ont le pouvoir en main; et, lorsqu'ils ne l'ont pas, ils sont toujours d'un très-désagréable commerce. C'est pourquoi le sage évite de telles compagnies; et si par malheur il s'y trouve, il profite de la règle qui dit : *Da fenum bovi et saccharum psittaco.*

61. La complaisance est fille de la civilité : elle insinue aisément l'homme dans l'estime des autres. Elle est le nœud d'une amitié constante; car, comme dit l'Italien : *Chi sa piacer, sempre ne trova;* et, outre cela, elle force souvent des gens, naturellement brusques, à nous faire honnêteté. Tout le monde trouve son compte avec un homme qui est complaisant; car son commerce est agréable. Il semble qu'il sympathise avec tous ceux avec qui il converse; c'est pourquoi sa conversation ne saurait que plaire à tous ceux qu'il pratique. Il engage souvent à la reconnaissance des gens qui n'y sont rien moins que portés. La complaisance prouve qu'on sait vivre; c'est une marque sûre d'une heureuse naissance. Elle fait distinguer un homme sans l'exposer à l'envie; car l'envieux même se sent touché de ses manières obligeantes. Enfin c'est un caractère qui charme tout le monde. Mais avec tout cela, comme l'excès en toutes choses ne vaut rien, de même la complaisance, quand elle sort des bornes de la bienséance, nous attire du mépris, ou nous fait passer pour dupe; ainsi il me semble qu'on ne la doit jamais laisser seule, mais la faire toujours accompagner du jugement et de la prudence, sans quoi elle perd tout son mérite, et nous expose à la moquerie des autres.

62. Il semble que la moquerie est un tribut que le monde doit à la mauvaise fortune, et que tourner en ridicule des gens maltraités par cette aveugle divinité soit un devoir dont ceux qui sont à leur aise sont indispensablement obligés de s'acquitter. Ce fut avec le dernier scandale que je vis dernièrement dans une compagnie le tour ridicule qu'on donnait à tout ce que dit M. de..., cavalier qui, en vérité, ne manque d'aucune des belles qualités que l'amour de la vertu puisse faire acquérir à un galant homme : mais qui, pour n'être pas heureux, sert de jouet aux autres, qui ne considèrent pas ce que vaut l'homme, s'il n'est marqué au coin de la fortune. Une précieuse ridicule, dont le mari même est parent de ce malheureux cavalier, voyant que je m'entretenais avec lui s'approcha de moi; et, quoiqu'elle ne me connût pas, elle me demanda par quelle aventure je connaissais ce monsieur, et quel goût je pouvais trouver à l'entretien d'un homme qui ne voulait pas aller à la guerre, parce qu'il n'aimait pas à obéir; ni chercher fortune dans le cabinet, parce qu'il n'avait pas assez de flegme; ni se pousser à la cour, parce qu'il aimait trop ses aises, et qui, enfin, n'avait que de la naissance pour toute qualité. Cette confidence me paraissant extraordinaire, j'eus la curiosité de m'informer d'une autre dame de la compagnie quelle

pouvait être la cause du mépris que celle que je venais de quitter témoignait pour ce cavalier? Elle me répondit que, quoique ce gentilhomme fût parent de cette femme, elle ne le pouvait souffrir, par deux raisons : la première, parce qu'il était malheureux, sans emploi et sans bien; et la seconde, parce qu'il n'approuvait pas la conduite trop galante de cette réformatrice des honnêtes gens.

Voilà la situation ordinaire de ceux à qui la fortune ne fait pas bon visage, et la conduite ordinaire des parents qui sont dans l'opulence et dans la fortune, envers ceux qui leur appartiennent, quand ils n'ont pas de bien. Enfin, l'Italien a bien raison de dire :

Buon è l'amico, e buon il parente,
Ma trista la casa, dove non si trova niente.

63. L'Italien dit : *Il danaro è un compendio del poter umano.* Il a bien raison, car, comme dit le Français :

L'argent chez les mortels est le souverain bien ;
C'est par lui qu'on arrive au but qu'on se propose :
Avec un peu d'argent un homme est quelque chose,
Un homme sans argent est un peu moins que rien.

Sans le louis d'or personne ne brille, et un homme farci de ducats est encensé en idole. Dans ce monde il peut tout ce qu'il veut; car tous ambitionnent ce qu'il possède. Toutes ses paroles sont admirées, et tous ses regards payés par des révérences. La flatterie lui fait la cour, et l'avarice augmente le nombre de ses amis. Si c'est un sot, le public ne s'en aperçoit pas; car il bouche ses oreilles avec des pistoles; et s'il est mal bâti on ne saurait le voir; car l'or dont il brille, éblouit la vue. S'il est de basse naissance, personne ne se souvient de son père; et quand il serait bâtard, il se trouverait force honnêtes gens prêts à jurer qu'ils ont été aux noces de sa mère. S'il veut faire fortune à la guerre, il fait ses campagnes sans sortir de chez lui; et s'il veut se pousser dans les affaires, son berceau déposera en faveur de sa capacité. Les marchands trouvent qu'il est le seigneur le plus accompli de la ville, et d'autres iront jusqu'à soutenir en face publique, que c'est un parfait honnête homme et un véritable chrétien. S'il éternue, tous les assistants craignent que ce soit un rhume; et s'il lui échappe un vent de l'estomac, tous mes sots crient de concert : *Dieu vous assiste.* S'il a mal aux dents, les femmes ne veulent pas permettre qu'il se les fasse arracher, de crainte de gâter son beau ratelier; et, s'il a le hoquet, les vieilles appréhendent pour sa vie; enfin, Horace dit bien :

Virtus, fama, decus, divina humanaque pulchris
Divitiis parent : quas qui construxerit, ille
Clarus erit, fortis, justus, sapiens, etiam et rex,
Et quidquid volet... (Sat. III, lib. II.)

64. L'homme passe la plus grande partie de sa vie à former des projets; et, après avoir bâti une infinité de châteaux en Espagne, à peine se trouve-t-il, à la fin de ses jours, possesseur d'une misérable cabane, où il puisse se reposer du travail et des peines qu'il a essuyées avant que d'arriver à la vieillesse. L'espérance, si naturelle [illegible] mortels, fournit à leur imagination de [illegible] fabriquer de gros palais en l'air, pendant que la bizarre fortune leur refuse une misérable habitation sur la terre. On se flatte souvent d'une félicité à venir, pour laquelle on néglige la réalité d'une commodité présente. L'Italien dit en proverbe : *Si aspetta molto, che non viene mai.* Je le sais par expérience; car, de tous mes projets, je n'ai jamais vu réussir que celui qui est venu de mes malheurs. Les desseins de l'homme ressemblent aux fusées qui montent dans l'air avec rapidité, et réjouissent quelques moments la vue des spectateurs; mais qui venant à s'éteindre, ne leur renvoient que les bâtons auxquels elles étaient attachées. De même nous n'avons souvent de nos projets que la peine de les avoir formés et l'inquiétude inséparable de l'attente d'un succès, qui se perd enfin et se dissipe en l'air, sans nous procurer d'autre avantage que celui de nous convaincre de la vérité de [illegible] proverbe italien : *Chi pesta acqua in mortaio perde il tempo e la fatica.* Ainsi le meilleur est de s'en remettre à la direction de la Providence, et de se contenter de la part qu'elle nous a fait, sans gober le vent d'une espérance fondée sur la vanité de quelques projets chimériques, et prendre pour [illegible] devise le chariot du soleil, avec l'avertissement de Phœbus à Phaéton : *Medio tutissimus ibis.*

65. On dit, *legibus, non exemplis* [illegible] *dum,* néanmoins si on voulait imiter [illegible] bons exemples, on n'aurait pas besoin [illegible] lois, car, *longum iter per præcepta, breve* [illegible] *efficax per exempla.* Les bons exemples [illegible] tent efficacement l'homme à la vertu, [illegible] les mauvais au vice. Le méchant s'affermit dans le crime, par la pensée qu'il n'est [illegible] le seul ni le premier qui le commet. [illegible] aussi de cette manière qu'une femme [illegible] s'abandonne, se console de la perte de [illegible] honneur, et du mépris universel auquel [illegible] s'expose, par la pensée qu'elle n'est pas [illegible] seule, et qu'elle ne sera pas la dernière [illegible] cette infâme profession.

Le bon exemple est un flambeau, [illegible] lumière nous montre le bon chemin et [illegible] fait éviter les mauvais pas, au lieu [illegible] mauvais exemple semble autoriser le [illegible] rat dans ses projets criminels. Les exemples que nous ont laissés ceux qui ont vécu avant nous, nous apprennent quelle peut être [illegible] sue des desseins que nous formons. Ils encouragent le sage à marcher constamment [illegible] la carrière de la vertu, et ne sont pas [illegible] propres à détourner les vicieux de son [illegible] vais train. Un homme que la lecture [illegible] instruit des divers événements, n'est [illegible] ni de former des projets avantageux, [illegible] ger de l'issue que peuvent avoir [illegible] Les exemples sont comme de bonnes [illegible] tes d'approche, par le moyen desquelles [illegible] peut distinguer de loin le bien d'avec [illegible] mal. C'est par eux qu'on se fait un fond[illegible] ment de capacité, soit pour la guerre, [illegible] pour le ministère; car si on devait [illegible]

pprendre par sa propre expérience, il faurait une vie de patriarche pour rendre un homme habile. Les bons exemples que fournit la lecture, sont un puissant aiguillon, qui fait faire les derniers efforts pour atteindre à la vertu, qui fait les grands hommes quelquefois à un âge peu avancé. Enfin heureux celui à qui le bon exemple sert de règle, et le mauvais d'avertissement et de préservatif !

66. *Vera felicitas in animi tranquillitate, et corporis sanitate.* J'en conviens ; mais il me semble que s'il était aussi aisé à l'homme de se guérir de toutes sortes de maux de corps, comme il lui est possible de se tranquilliser l'esprit par le secours de la raison, l'Italien aurait tort de dire que *Meglio è di stir di stomaco, che di mente.* La volonté permissive de Dieu sans laquelle aucune disgrâce ne nous saurait arriver, doit toujours être adorée, et nous porter à être contents de notre sort; et la raison enseigne que toute agitation d'esprit est inutile, lorsque le mal est sans remède. L'inquiétude, pendant qu'on est entre la crainte et l'espérance sur l'issue d'une affaire, me paraît plus raisonnable que le chagrin, quand on est dans le malheur; puisque dans la première situation, le *peut-être* peut aussi bien tourner du mauvais côté que du bon ; au lieu que dans la seconde, on est sûr de son malheur, auquel la raison veut qu'on s'accommode, puisque le sort ne saurait changer par impatience ; de sorte qu'il vaut incomparablement mieux se soumettre au décret du ciel, et se consoler par l'espérance que, comme tout est sujet au changement, l'infortune ne saurait manquer d'avoir aussi un terme. Nous avons dans l'histoire une infinité d'exemples des révolutions de la fortune qui se plaît à tirer les gens de la poussière pour les élever aux premières places, afin de se procurer ensuite le plaisir de les précipiter dans leur première obscurité. Après tout, rien de tout ce qui doit finir n'est insupportable.

67. Un des écueils les plus dangereux qui se rencontrent dans le vaste océan du monde, et contre lequel l'homme risque le plus d'échouer, c'est l'inimitié. Elle n'est pas seulement un grand empêchement à notre repos, un furieux obstacle à notre tranquillité; mais très-souvent elle est un retardement considérable, et quelquefois même la ruine totale de notre fortune. C'est pourquoi le sage l'évite ; parce qu'il connaît qu'en bien des occasions, *un seul ennemi est de trop, et cent amis ne sont encore que trop peu;* au lieu que l'insensé prend pour devise, *plus d'ennemis, plus de gloire.* J'en conviendrais, si l'on était assuré d'en pouvoir venir à bout. On ne croit pas que de petites gens, que l'on méprise et que l'on maltraite, soient à craindre ; parce que l'on est si fort au-dessus d'eux, qu'on ne s'imagine pas que leurs traits puissent venir jusqu'à nous; mais on se trompe ; la haine et le désir de se venger sont des passions ingénieuses; elles trouvent pour satisfaire des moyens à quoi on n'aurait jamais pensé. Les hommes de la condition la plus basse n'ayant rien à ménager, sont capables de tout ; et quelque faibles qu'ils soient, il y a toujours du péril à les pousser à bout. Que s'il est quelquefois dangereux d'avoir pour ennemis ceux qui sont au-dessous de nous ; que sera-ce, si nous nous attirons la haine de nos égaux, qui sont beaucoup plus en état de parier avec nous ; ou celle de nos supérieurs qui peuvent nous accabler entièrement? Il ne faudrait donc choquer personne et se conduire avec tant de circonspection et de sagesse, que tout le monde, s'il est possible, fût content de nous.

Mais, dira-t-on, quelques mesures qu'on puisse prendre, et avec quelque précaution qu'on agisse, il n'est pas possible de plaire à tout le monde, et de ne pas s'attirer quelqu'un à dos? J'en conviens ; mais aussi sera-t-on obligé de m'avouer que c'est au moins une grande consolation de ne s'en être point attiré par sa propre faute, car, pour dire ce que je pense, l'inimitié me paraît être de la nature des cloches, qui ne sauraient sonner à moins qu'on ne les mette en mouvement, ou qu'on ne frappe dessus. Il y a peu d'inimitiés où toute la faute soit d'un seul côté, sans que l'autre y ait au moins contribué pour quelque chose.

68. On n'a jamais vu une plus belle et plus dangereuse chose que la jeunesse ; c'est la rose du printemps de la vie de l'homme ; mais elle peut facilement être précipitée dans l'abîme des vices, par l'inexpérience et sa propre vivacité. C'est une mer continuellement agitée de tempêtes et pleine de mille écueils, au travers desquels tout homme doit passer au milieu d'une infinité de périls, pour arriver au port désiré de l'âge viril. Si, comme quelques-uns le prétendent, le bonheur consiste dans l'imagination de le posséder, c'est bien dans ce temps-là que l'homme est le plus heureux, quoique alors son imprudence soit extrême, son ignorance crasse, sa présomption ridicule, son jugement faible, son raisonnement faux, son opiniâtreté invincible, sa compréhension dure, ses passions effrénées et sa prévoyance extrêmement courte. Elle croit tout savoir, sans vouloir rien apprendre, et elle veut mettre la théorie à la queue de l'expérience. Elle s'amuse et s'occupe de bagatelles, et se livre tout entière à la folie. L'indolence est son oreiller, et la licence son lit de repos. Les vices lui font la cour, et les vanités l'accompagnent. Le présent l'occupe, et ses soins ne s'étendent point à un avenir qu'elle juge incertain. Elle ne sait ce qu'elle souhaite, car son but n'est que du vent, ses résolutions sont inconstantes, car ce qu'elle se propose n'est jamais fixe. Tantôt elle aime tout, car elle ne se connaît en rien, et tantôt elle hait tout, car elle n'est point accoutumée à faire des réflexions ; c'est pour elle un supplice. Enfin, malgré tout cela, heureux celui qui passe sa jeunesse dans l'étude de la sagesse, dans l'application aux leçons qu'elle donne, et dans la pratique de la vertu; car

il conservera immanquablement dans sa vieillesse plusieurs agréments de sa jeunesse. Les Italiens disent *qu'il faut que celui qui veut devenir vieux, commence à l'être de bonne heure, et qu'une jeunesse déréglée produit une vieillesse accablée d'infirmités.* Je finis cet article par ces vers :

Dans le temps de la jeunesse
On n'aime que le plaisir.
Dans un âge plus mûr, même dans la vieillesse,
Par d'autres passions on se laisse saisir.
Ainsi donc, de songe en songe,
Esclave de l'erreur, esclave du mensonge,
On arrive au dernier moment.
Peut-être touchons-nous à ce moment funeste ;
Employons le temps qui nous reste,
A réparer celui de notre aveuglement.

69. La critique est ordinairement un fruit de l'envie, ou l'effet d'une ridicule présomption de sa propre capacité. Ainsi il n'est pas étonnant que le malin critique soit haï de tous les hommes de bien et méprisé des hommes sages. Il est, parmi les savants, ce que le charlatan est entre les médecins ; car, de même que l'effronterie et l'ignorance font tout le mérite de celui-ci, de même aussi le talent du critique est la malice et très-souvent l'incapacité. C'est un vrai gascon en matière de savoir ; c'est l'idole des ignorants. Il trouve que le sel et le goût manquent à tout ce qu'un autre dit ou écrit ; car son goût est dépravé, son discernement corrompu et entièrement abatardi, par son amour-propre et par la ridicule prévention qu'il a pour son mérite. Il veut que tout ce qu'il dit et qu'il entend soit quelque chose de nouveau, quoiqu'il n'y ait rien de nouveau sous le soleil. Il prétend que les nouveaux auteurs ne doivent pas jouir de la liberté de penser sur un sujet la même chose que d'autres ont pu penser avant lui il y a des milliers d'années.

Il n'y a rien de si aisé que de critiquer ; mais rien de si difficile que d'éviter soi-même les fautes qu'on croit avoir droit de critiquer dans les autres. Il est absolument impossible, surtout à ces sortes de gens, de faire mieux ; et s'il arrivait de faire quelque chose qui fût de leur goût, tout ne vaudrait rien. Il n'y a rien de si accompli au monde, dont celui qui a l'âme assez basse pour envier la réputation d'autrui ne trouve moyen de diminuer le prix et d'abaisser le mérite. L'homme de probité ne critique jamais dans son prochain que les défauts volontaires et dont les suites sont à craindre ; au lieu que le sot n'applaudit qu'à ce qui cadre avec sa malice ou avec son ignorance. Les mouches s'assemblent bientôt où il y a du miel ; et les critiques, nation pour le moins aussi importune que les mouches, font paraître une diligence incroyable à porter la sape partout où il y a du savoir et de la vertu. Les idiots ne sont guère exposés au venin du critique, mais un homme de savoir et de mérite se voit sans cesse harcelé par ce maudit hanneton, qui me paraît ne ressembler pas mal à certains papillons qui ne cessent de tourner autour d'une chandelle allumée que lorsqu'ils y ont perdu leurs ailes, et qui, lorsqu'ils viennent à tomber, sont écrasés d'un coup de mouchettes. De même aussi ces génies bourrus s'attachent aux ouvrages des honnêtes gens, jusqu'à ce qu'une volée de coups de bâton leur fasse lâcher prise. Mais cela nuit aussi peu aux productions des bons esprits, que le serpent de la fable nuisit à la lime qu'il se mit à ronger.

Ceci s'adresse à vous, esprits du dernier ordre,
Qui, n'étant bons à rien, cherchez surtout à mordre,
Vous vous tourmentez vainement.
Croyez-vous que vos dents impriment leurs outrages?

70. Agathon, philosophe de la secte de Pythagore, enseignait que ce qu'ils appelaient *fatum*, le Destin, était au-dessus de Jupiter même : ce qui, pour parler un langage connu, signifie que Dieu ne saurait faire que ce qui doit arriver n'arrive pas. Ce sentiment lui était commun avec les anciens. On doit pardonner cette opinion aux uns et aux autres, comme à des gens qui étaient privés du véritable savoir, qui consiste dans les lumières de la foi, qui nous apprend à croire que Dieu est tout-puissant et qu'il possède un pouvoir que nous avons juste sujet d'admirer dans toutes ses opérations, mais que nous devons nous abstenir de soumettre à l'examen de nos faibles lumières. Ainsi, puisqu'il est tout-puissant, rien ne saurait l'empêcher de faire tout ce qu'il lui plaît ; car, de même que l'horloger fait de son horloge ce qu'il veut, qu'il peut l'arrêter, la reculer, l'avancer ; ainsi Dieu conduit aussi toutes choses au ciel et sur la terre, selon son bon plaisir, parce que toutes sont ses ouvrages. De sorte que Dieu change souvent ses menaces en clémence, sa colère en miséricorde, comme la ville de Ninive, Achab, etc., nous en sont des exemples, sans que pourtant on puisse de là inférer qu'il ait manqué à sa parole ; mais on voit qu'il a seulement voulu se servir de sa liberté, et user de son pouvoir, lequel est si grand que, quoiqu'il ait dit une chose, il peut s'il le veut ne l'avoir pas dite ; et quoiqu'une pareille liberté ou un pouvoir de cette nature ne puisse être compris par notre faible entendement, il ne nous est pas cependant permis de le nier, ni de mesurer sa toute-puissance à l'aune de notre faible raison. C'est pourquoi le vrai chrétien n'oppose aucune fatalité ou nécessité à la volonté et à la liberté de Dieu, qui peut faire, par sa puissance incompréhensible, des choses que nous ne pouvons comprendre, et au-dessous desquelles nous demeurerions encore, quand nos lumières seraient beaucoup plus étendues qu'elles ne sont ; car si nous étions capables de comprendre l'inexprimable, l'infini pouvoir de Dieu et la profondeur de ses secrets, nous serions égaux à lui, ou même plus que lui, puisque ce qui comprend est plus grand que ce qui est compris.

71. Quoique l'innocence ait une racine amère, elle ne laisse pourtant pas que de produire un fruit bien doux et bien agré-

ile; le tort qu'elle souffre se change à la fin n ornement; les chagrins qu'elle ressent n joie; les injustices dont on l'accable font avec le temps son apologie, et tout ce qu'on se entreprendre contre l'innocence sert nfin d'ornement à son triomphe, la patience ui sert d'appui, et l'espérance de soutien. La ustice divine plaide sa cause, et quand toute a malice humaine se liguerait contre elle, ous ses efforts sont inutiles et ne peuvent ervir qu'à en relever la gloire. Le présent a persécute, il est vrai, mais l'avenir souient et relève son courage; elle est martyre le la calomnie pour quelque temps, mais lle cueille de ce vice même, malgré les pines dont il est tout hérissé, des roses ont se compose la couronne de vie, que le ivin chef veut donner pour prix à sa paience et à la constance dont il est lui-même exemple; elle est fille de vertu, et élevée ans la compagnie d'une bonne conscience : est pourquoi elle ne se met guère en peine e réfuter le mensonge, puisqu'elle se reose uniquement sur l'éloquence de la véité. Voici de beaux vers français sur ce ujet :

La calomnie un jour s'applaudissait
D'avoir osé diffamer l'innocence ;
Comme le bruit partout s'en répandait,
La vérité prit part à cette offense,
Et la fit bientôt éclater,
Sans faire violence :

— Tu dis toujours du mal de moi ;
Je dis toujours du bien de toi ;
Tirsis, quel malheur est le nôtre,
On ne nous croit ni l'un ni l'autre.

72. Le peu de connaissance que l'homme ordinairement de soi-même, vient, je rois, de l'avidité insatiable qu'il a de conaître les autres; et que, comme il sort insi hors de soi, il se trouve si rarement hez lui qu'il n'a aucun temps de reste our pouvoir observer ce qui s'y passe, ce u'il y a et ce qu'il est lui-même. Chilon, un des sept sages de la Grèce, avait pour levise : *Connais-toi toi-même :* il enseignait ux autres cette morale courte, mais d'une rande étendue et de la dernière conséquence ; car si l'on se connaissait bien soinême, on saurait ce que l'on a de bon et de mauvais; on pourrait de la sorte s'appliquer conserver et se mettre en état de perfecionner le premier, d'affaiblir et de détruire tout à fait le second ; outre cela, plus on s'occupe à se connaître soi-même et ses propres défauts, moins l'on aura lieu le se plaindre des jugements désavantageux que le monde fait souvent de nous; et comme l'on n'aime pas de s'entendre reprocher ces derniers, qu'on tâche donc de remédier aux premiers. C'est un degré de perfecion que de reconnaître ses propres imperfections; et c'est une sagesse de convenir le sa folie, puisque cette connaissance engage à travailler sérieusement à s'en défaire. Tout homme, quelque esprit qu'il ait, s'il ne s'applique à se connaître soimême, tombera souvent dans des fautes si lourdes, et sera d'une conduite si déréglée, qu'il deviendra enfin ridicule par ces mêmes talents, qui devaient faire tout son lustre. Un auteur, en parlant sur ce sujet, fait la remarque suivante : *Qu'on ne se connaît jamais bien quand on prend trop de soin de se faire connaître des autres, parce qu'on est si fort occupé de l'apparence, qu'on se met trèspeu en peine de la réalité.*

73. Puisqu'il ne dépend pas de nous d'être toujours dans la prospérité, et qu'il est en notre pouvoir de souffrir avec patience les adversités, le sage oublie le faux brillant de la première, et adoucit les désagréments de la seconde, en ne s'occupant qu'aux choses, et ne cherchant que les plaisirs qui sont conformes à son état. La fortune amuse ses mignons par des trophées, par des éloges, par l'opulence, etc., et l'infortune ne comble les siens que de chagrins, de peines, de calomnies et d'indigence; mais ni l'une ni l'autre de ces deux situations ne saurait se rendre maîtresse absolue de l'esprit du sage, qui ne trouve ni goût ni amertume dans tout ce qui ne dépend pas de lui. Il contrebalance le sujet qui fait son chagrin, par la réflexion sur sa courte durée ; il soulage ses peines par une espérance bien fondée d'un meilleur avenir; il se rit des calomnies dont on prétend le noircir, sachant que *le mépris des injures fait mourir la médisance.* Il ne se trouve pas pauvre, persuadé qu'il n'y a point de véritable richesse au monde; il s'enveloppe dans son indifférence, et se divertit aux dépens des folies des mortels.

74. De même que la nécessité n'a point de loi, le parasite n'a point de honte, car l'effronterie, le babil, la flatterie et le bon appétit sont tous ses talents. On dirait presque qu'il est bon économe, car il ne mange pas son bien ; quoiqu'il y ait beaucoup de médisants qui débitent que c'est un prodigue, puisqu'il mange beaucoup au delà de ses revenus. Pour dire la vérité, il paraît qu'il y a de la magie dans son fait, puisque, sans faire aucune provision pour la cuisine, et sans feu, il trouve toujours à midi la nappe mise et couverte de mets délicieux. Il paraît être d'un commerce aisé ; car il ne fait point de grands compliments, ni ne se soucie guère d'en recevoir. Sa pénétration est grande, elle va même assez loin pour comprendre parfaitement que tous les biens du monde doivent être communs, et que chaque homme d'esprit y a de justes prétentions. Il est même fin : car il sait troquer ses mensonges et ses bagatelles contre de bons morceaux. Sa philosophie lui apprend à ne se choquer d'aucune raillerie piquante, et à ne se point fâcher des froides mines, non plus que du mauvais visage que le maître de la maison lui fait. Sa bonté est excessive : car il fait le sourd aux brusqueries des valets de son bienfaiteur. Outre cela il est civil au dernier degré : car il cède le haut bout et la main droite à tous ceux qui sont conviés à se mettre à table. Il ne fait aucune différence entre le vin blanc et le rouge, mais boit avec plaisir la

santé de chacun de ceux qui se trouvent au repas.

75. Le fou fait vanité du nombre de ses domestiques, mais c'est être sage que d'en avoir peu, et on est heureux de pouvoir s'en passer. Les domestiques qu'on a à son service sont autant d'ennemis secrets, d'espions, de sangsues qu'on a à ses gages. Tout cela ne saurait paraître étrange quand on réfléchit que l'intérêt étant le but des domestiques, la vraie fidélité ne peut être que difficilement et rarement leur compagnie. Ils sont payés pour avoir soin du maître, et c'est le maître cependant qui a soin d'eux; ils sont nourris pour prendre garde à ce qui est de l'avantage de leur seigneur, et ils travaillent sous main à le ruiner; ils sont vêtus pour lui faire honneur, et ils voudraient pouvoir le mettre en chemise; si on les traite bien, ils en abusent, et, si on use de rigueur, ils épient l'occasion de pouvoir s'en venger. Il est vrai que Sénèque conseille de vivre familièrement, avec condescendance et douceur avec les serviteurs; mais on ne saurait nier pourtant que la familiarité à leur égard n'engendre bientôt le mépris, la condescendance le manque de respect, et la douceur la négligence dans leur service; de sorte que je reviens à mon sentiment : heureux celui qui peut se passer de serviteurs, car il est aussi rare d'en trouver de bons, qu'il est rare de voir des miracles ou des corbeaux blancs. Si même, par hasard, on trouvait quelquefois un bon valet, il est certain qu'il ne restera pas longtemps tel, par la malice de ses camarades. J'en ai fait l'expérience, et je proteste que si j'étais en état de me servir moi-même, comme je ne le suis point, à cause de ma goutte, certainement, malgré la bienséance, je ne voudrais jamais me charger d'aucun valet, mais jouir du repos, qui est toujours troublé par l'inadvertance, la bêtise, ou bien la malice des serviteurs.

76. Les fréquentes conversations avec d'habiles gens sont un chemin abrégé pour parvenir à la science et pour s'épargner le travail et les peines inséparables de l'étude.

77. Un esclave des passions ne saurait jamais se vanter d'être libre.

78. Le prédicateur qui prêche plus d'exemples que de paroles, enseigne le chemin du ciel de la manière la plus éloquente du monde.

79. De toutes les dispositions de l'esprit, la simplicité est celle qui contribue davantage au bonheur de la vie.

80. La pénétration, la vivacité, l'étendue, la sublimité de l'esprit, la force du raisonnement : voilà pour les hommes des sources de mille soucis, de mille inquiétudes, de mille chagrins, de mille malheurs dont les autres créatures sont heureusement délivrées.

81. Que les bornes de notre raison sont étroites ! elle ne peut s'élever au-dessus des choses périssables : dans celle-ci même, il est rare qu'elle ne soit la dupe de ses conjectures. Que de faiblesse, que d'incertitude dans nos raisonnements ! Quel vaste champ d'ignorance raisonnée ne trouve-t-on pas dans les discours et dans les écrits les plus médités de ceux qui, par leur habileté, se sont acquis la réputation la plus brillante ! C'est là pourtant la sublime qualité qui seule nous distingue du reste des animaux, avantage peu considérable par lui-même, mais qui le devient infiniment par le sacrifice que nous pouvons en faire à la foi, à qui sont faites les promesses du salut et de la vie éternelle.

82. C'est un sot et aveugle guide que la raison humaine : abandonnez-vous à sa direction, elle ne manquera jamais de vous conduire à la folie.

83. Que l'homme est peu sage de se tourmenter pour acquérir tant de diverses connaissances ! Il est rare qu'il réussisse : pour le faire avec succès, il faut un travail opiniâtre, qui use, qui abrége la vie : est-il assez heureux pour arriver au but qu'il s'est proposé, à peine y touche-t-il que la mort survient et ensevelit le tout dans un oubli éternel.

84. Le passé n'est plus rien pour nous. Le présent est un point indivisible, qui s'écoule avec une rapidité qui échappe à la pensée même. L'avenir n'est que le jouet de l'espérance.

85. Quoique la fortune soit sans pudeur, elle rougit pourtant quelquefois à la vue du mérite.

86. L'ambition qui ne se soutient que par la fourberie, se précipite enfin dans l'abîme des disgrâces et du mépris.

87. Ce qui sert à la volupté et aux plaisirs du corps, fera tôt ou tard le supplice de l'âme.

88. Les grandeurs et les dignités acquises par des crimes, sont des ornements qui rendent hideux. Il y a tant de rapport entre la vie et le songe, qu'il est plus difficile qu'on ne s'imagine d'en bien marquer la différence.

89. La plupart des biens et des maux de cette vie n'ont de réalité qu'autant qu'il plaît à notre imagination de leur en donner : comme ils lui devaient leur naissance, elle est aussi la maîtresse de leur durée.

90. Il n'est point de crime plus criant que la trahison : elle est parmi les vices ce que l'araignée est parmi les animaux venimeux, c'est-à-dire tout poison.

91. L'amour-propre est le plus terrible et le plus dangereux de nos ennemis, puisque, après s'être insinué auprès de nous à titre de conseiller intime, il ne se sert des lumières que cet emploi lui donne que pour nous trahir.

92. Les crimes auxquels la volupté nous porte, sont beaucoup plus atroces que ceux que la colère occasionne.

93. Les maladies du corps procurent souvent la santé de l'âme ; et tel dans les commencements d'une infirmité longue et douloureuse, a peut-être murmuré contre la

Providence, qui dans la suite s'aperçoit enfin qu'il n'a que des actions de grâces à lui rendre.

94. Il en est d'un homme vertueux à l'égard de sa patrie, comme de la lune, par rapport à la nuit; il la tire de l'obscurité, et lui donne un lustre dont elle manquerait sans son mérite.

95. Le grand secret pour n'être pas sensible à la perte, est de ne s'attacher à rien.

96. Il n'est point de moyen plus efficace pour se consoler de la perte de ce qu'on a aimé, que de rappeler dans son esprit le temps qui a précédé sa possession.

97. Il faut avoir l'âme bien penchée vers la terre, pour faire entrer la bonne chère dans l'idée qu'on se fait du bonheur. Celui qui élève à ce rang une table délicate, ne donne à sa félicité que deux doigts d'étendue.

98. L'éternité est un océan dans lequel le temps se précipite avec une rapidité inconcevable.

99. Le silence, quelle que puisse être la cause qui le produit, fait au moins concevoir des soupçons avantageux à celui qui le regarde : il n'en est pas ainsi du babillard; en s'exposant trop au grand jour, il fait remarquer jusqu'à ses moindres défauts.

100. Il faut se résoudre à perdre l'estime et l'amitié du reste des hommes, quand on se laisse posséder par l'amour de l'argent.

101. C'est une vieille ruse du vice de se cacher sous les apparences de la vertu; et ce n'est pas d'aujourd'hui que la prudence et l'économie ont servi de manteau à la lâcheté et à l'avarice.

102. On demandait un jour à un homme pourquoi il avait épousé une fort petite femme? C'est, répondit-il, que la femme étant un mal, je n'en ai pris que le moins qu'il m'a été possible. Suivant cette idée, il aurait beaucoup mieux fait de n'en prendre point du tout. Le plus ou le moins n'a pas lieu ici : une petite femme est souvent un grand fardeau.

103. La chute du prince a trois degrés. La perte de l'estime du peuple l'ébranle; celle de l'affection des grands le fait chanceler, et enfin la révolte des sujets le précipite.

104. La plupart des savants sont plus propres à inspirer du dégoût que de l'amour pour les sciences. Hérissés d'hébreu, de grec, de latin, à peine daignent-ils avoir pour les autres la complaisance de leur parler en langage intelligible. A force de converser avec les morts, ils oublient d'apprendre à vivre avec leurs contemporains; ils laissent à l'honnête homme le soin de remplir ce devoir.

105. Les sciences et les beaux arts ne manquent jamais de protecteur dans les Etats d'un prince qui sait régner.

106. Ne prévoir pas la plupart des disgrâces qui nous arrivent, est une marque assurée d'un défaut de jugement et de pénétration.

107. Les gens accablés d'affaires ne trouvent pas toujours dans la retraite le repos et les agréments qu'ils s'étaient promis; il faut pour cela avoir un génie supérieur et maître de soi-même; mais avec ces talents on peut se procurer une solitude délicieuse au milieu du plus grand monde.

108. Un excès de confidence a souvent été très-funeste : bien des personnes auraient prévenu leur ruine, s'ils avaient eu moins de mépris pour les menaces des gens qu'ils croyaient trop au-dessus d'eux, pour avoir rien à craindre de leur part.

109. L'esprit, le courage et la force semblent donner droit à un homme de tout oser et de tout entreprendre.

110. L'effroi et les terreurs paniques ne sont pas toujours l'effet du tempérament; une conscience chargée d'iniquités les produit quelquefois, et il en est de si marquées, qu'il faudrait s'aveugler pour ne pas reconnaître qu'elles ont pour cause la justice vengeresse du ciel.

111. Le vrai mérite est un assemblage d'un trop grand nombre de vertus et de rares talents, pour pouvoir se réunir facilement.

112. L'abondance des sujets est le trésor le plus sûr et le plus méprisable d'un souverain.

113. La vieillesse nous rend incapables d'occupations sérieuses; l'épuisement où on se trouve à cet âge fait languir tout le corps, et le peu de vigueur qui reste semble se réunir pour faire agir les nerfs qui servent au mouvement de la langue.

114. L'exercice et la diète bannissent les suppôts d'Hippocrate de tous les lieux où ils sont en crédit.

115. Le joueur est un voleur qui dérobe sans s'exposer à être puni par la justice.

116. Le commerce d'un joueur qui ne veut pas risquer ce qu'il a gagné, est bien plus dangereux que celui d'un joueur de profession.

117. Le dîner d'un joueur et le souper d'une coquette sont les préludes de divertissements qui coûtent bien cher.

118. La Fontaine a dit dans une de ses fables :

C'est un double plaisir de tromper le trompeur.

Cela est vrai : mais c'est un de ses plaisirs qu'un honnête homme ne voudrait pas se permettre, et un mérite qu'il n'ambitionnera jamais.

119. C'est la bassesse qui mêle les cartes à tout prince qui joue dans le dessein de gagner.

120. L'usage trop fréquent des plaisirs émousse la pointe et nous y rend insensibles : on s'en lasse comme des affaires.

121. La bonne éducation de la jeunesse est le garant le plus sûr du bonheur d'un Etat.

122. Quelle honte de donner tous ses soins à l'ornement du corps, pendant qu'on néglige la culture de l'esprit? On passe sans rougir plusieurs heures de suite à la toilette, et on ne peut se résoudre à en employer une à la lecture; sans elle il faut cependant

la liberté de faire tout ce qu'il veut. Salomon ne me paraît pas éloigné de ce sentiment.

168. Il faut qu'un médecin soit un peu charlatan, et qu'il ait pris quelques leçons des diseuses de bonne aventure, s'il veut faire honneur à sa profession.

169. Tendre les bras à son destin, est de tous les moyens le plus infaillible pour en adoucir les rigueurs.

170. Celui qui estime son argent plus que son honneur, est indigne de l'un et de l'autre.

171. Lorsque je vois louer les sottises qui se font et qui se disent tous les jours, je ne saurais m'empêcher d'avoir fort mauvaise opinion de l'esprit humain.

172. Les choses les plus incompatibles servent au moins à se donner du relief. S'il n'y avait point au monde de simplicité et de bonne foi, comment le fourbe pourrait-il subsister ? Et s'il n'y avait point de fourbe, l'honnête homme serait obligé de vivre sans réputation.

173. La crédulité est une mère que sa propre fécondité étouffe. Il suffit qu'on trouve créance chez le vulgaire, pour entasser merveilles sur merveilles, miracles sur miracles; mais enfin le fardeau devient si pesant, que las de se voir chargé sans discrétion, on rejette tout sans examen, et même sans respecter les droits que la vanité a naturellement sur l'esprit.

174. La conjoncture, l'occasion favorable peut se nommer à juste titre la mère de la fortune.

175. Une vieillesse prématurée ou accablée d'infirmités et de misères, est presque toujours l'héritage que nous laisse une jeunesse vicieuse et déréglée.

176. Tout ce qui est singulier est rare ; mais tout ce qui est rare n'est pas estimable.

177. Quelque divertissants que soient les bouffons, il me semble que s'y attacher trop, c'est faire connaître qu'on est moins éloigné de la folie que de la sagesse.

178. La patience humaine est-elle capable de tenir contre une raillerie insultante, tournée assez ingénieusement, pour mériter d'être retenue et de passer de bouche en bouche ! Au moins faut-il avouer qu'il n'est point d'écho dont les répétitions soient plus désagréables.

179. Il a quelque chose de barbare et d'inhumain dans le plaisir de la chasse, et je vois trop de rapport entre cet exercice et la profession de boucher, pour pouvoir comprendre sur quoi est fondée l'énorme différence qu'on prétend mettre entre ces deux métiers.

180. La fortune ne sert que de jouet à un homme qui possède le contentement de l'esprit.

181. La raison et l'amour-propre sont deux ennemis irréconciliables, deux rivaux jaloux de l'empire de notre cœur, qui ne posent jamais les armes, qu'après l'entière défaite de l'un des deux.

182. Tout passe, tout fuit sur cette terre. Nous sommes emportés par le rapide tourbillon du temps, et le moment qui nous voit entrer sur la scène, n'est éloigné que de quelques instants de celui qui nous en fait disparaître, pour n'y reparaître jamais. Pendant ce court espace, nous sommes dans un mouvement perpétuel ; de vains plaisirs, de vaines espérances, de vaines inquiétudes, de vaines appréhensions nous agitent ; l'ambition, l'amour, l'avarice, l'envie, l'orgueil, la volupté, l'oisiveté, que sais-je, moi, un monde entier de passions tyrannisent et déchirent notre cœur: le dégoût, les incommodités ; les diverses maladies dont la jeunesse n'est pas exempte, et qui sont inséparables d'un âge un peu avancé nous font passer successivement par tous les degrés de la douleur. La mort enfin vient remettre la terre en possession de cette partie de nous-mêmes, qu'elle n'avait fait que nous prêter : à peine est-elle rentrée dans ses droits, que ceux même avec lesquels nous avons eu les liaisons les plus étroites, nous oublient parfaitement. Que penser après cela de notre vie? Mérite-t-elle l'attachement qu'on a pour elle ? Qu'on pèse ce que je viens de dire, et qu'on en juge.

183. La différence et le peu de solidité des goûts, est une preuve réelle du dérèglement de l'imagination.

184. Quelque empire que l'âme ait acquis sur le corps et quelque attentive qu'elle soit à maintenir son autorité, elle ne laisse pas d'avoir souvent à souffrir des brusqueries de cet indocile sujet.

185. Tout ce qui ne contribue en rien à la tranquillité de l'esprit est indigne de notre attention.

186. La vie de ce monde n'est qu'une loterie de vains plaisirs et de chagrins réels.

187. L'espérance se divertit souvent à amuser nos désirs ; mais à son tour elle sert de jouet aux événements.

188. La fortune est capricieuse ; une première négligence, une inattention, un rien l'irrite souvent, jusqu'au point de ne pardonner jamais à celui qui a eu le malheur de lui déplaire.

189. Un grand mérite s'attire bien des admirateurs, mais peu d'amis, et rarement des bienfaiteurs.

190. Un prince abuse également de son pouvoir, quand il refuse des demandes justes et quand il en accorde d'injustes.

191. L'expérience seule a droit de nous rendre véritablement sages et prudents : heureux celui à qui ses propres fautes apprennent à se garder des rechutes.

192. La répugnance et la lenteur à infliger les peines, la joie et la promptitude à distribuer les récompenses, sont les vrais ornements du sceptre.

193. La loi qui demeure sans exécution, ne ressemble pas mal à la foi sans les œuvres.

194. Il n'est point de plaisir qui mérite ce nom, que celui qui est accompagné de l'innocence.

195. Nous n'apportons en naissant ni le

bel esprit, ni le bon cœur ; il en coûte à qui veut acquérir l'un et l'autre.

196. Je préfère un singe qui m'amuse et me divertit par son badinage, à un savant qui m'ennuie par son pompeux galimatias.

197. La justice voit, sans s'offenser et sans se plaindre, que la clémence dérobe les coupables à sa rigueur.

198. Le hableur et la pie se ressemblent parfaitement ; tous deux ont la voix, et rien de plus.

199. Bannissez la crainte, et vous ôtez toute la différence qu'on met entre les dangers auxquels on peut se trouver exposé, alors ils sont tous égaux.

200. L'homme a de la grandeur réelle, ou bien ne diffère guère du néant, selon les êtres divers auxquels on le compare.

201. Notre imagination a encore plus d'influence dans nos chagrins que dans nos joies; et le moyen de rendre nos peines supportables, c'est de l'empêcher d'y prendre part.

202. Rien ne saurait être au goût du monde, s'il n'est assaisonné par la vanité.

203. Que deviendrait le fanfaron, si on était obligé de faire tout ce qu'on dit.

204. Sot et opiniâtre sont des termes différents, mais qui expriment la même chose.

205. La pauvreté traîne toujours le mépris à sa suite, et le mépris est ce qui rend la pauvreté insupportable.

206. La férocité est une monstrueuse copie de la bravoure, et la poltronnerie une fausse imitation de la douceur.

207. Tout est mêlé dans ce monde ; point de bien sans mélange de quelque mal; point de mal sans mélange de quelque bien. Pesez attentivement l'alliage qui se trouve en l'un et en l'autre, et vous trouverez qu'il n'est pas raisonnable de mettre tant de différence qu'on en met entre les biens et les maux de cette vie.

208. La mode est l'idole de la jeunesse, la plus ridicule et la plus ruineuse de toutes les vanités.

209. Si le hasard reprenait ce qui a contribué aux actions des héros, que deviendraient la plupart de leurs trophées?

210. La vanité est un vice attaché à la nature humaine : il faut cesser d'être pour que on en soit exempt.

211. La véritable dévotion fait valoir l'hypocrisie; et celle-ci met bas le masque lorsque la première est bannie de la société.

212. Personne n'oublie ses plaisirs; mais peu se souviennent de leurs devoirs.

213. La mesure du bonheur ou du malheur de l'homme, c'est l'idée qu'il en a.

214. Un bienfait qui se fait trop attendre est gâté quand il arrive.

215. Témoigner en mourant trop d'inquiétude de ce que deviendront des enfants, est avoir oublié qu'il leur reste peu de temps à vivre.

216. Combien de temps et de peines ne nous épargnerions-nous pas, si nous retranchions l'inutile et le superflu de nos actions et de nos paroles?

217. Quoi qu'on dise que l'effet n'a pas plus de perfection que sa cause, il est pourtant vrai qu'il y a des actions qui valent mieux que ceux qui les font.

218. Les grandeurs, les richesses, les plaisirs ne sont qu'un amusement dangereux : il en est pourtant bien peu qui ne soupirent après un semblable passetemps.

219. Celui qui s'est conservé la possession de Dieu n'a rien perdu, quand il aurait perdu le reste du monde.

220. Celui qui, avec une conscience sans reproche et un corps sans maladie, se plaint des incommodités de son voyage, est un mal-habile pèlerin.

221. La vieillesse se rend importune à force de nous avertir que le temps de déloger approche : cependant, elle ne fait que s'acquitter de son devoir, puisqu'elle est le précurseur de la mort.

222. La renommée n'est pas toujours un sûr garant du mérite, et le jambon aurait souvent droit de revendiquer le laurier dont elle couronne ses héros.

223. L'art de se faire valoir l'emporte souvent sur ce qu'on vaut en effet, et la réputation, sans mérite laisse souvent bien loin derrière elle le mérite sans réputation.

224. Est-ce l'éclat d'un mérite extraordinaire qui éblouit trop la fortune et qui l'empêche de s'en approcher?

225. Celui qui cherche la récompense de la vertu hors de la vertu même, n'en a qu'une idée bien superficielle.

226. La véritable vertu connaît trop bien le peu de solidité de la renommée, pour la croire digne de son estime.

227. Braver les périls, affronter la mort pour vivre dans l'histoire, c'est s'exposer à payer de sa vie une goutte d'encre et un morceau de papier.

228. Le sage connaît le prix de la vie, et l'étourdi ignore les conséquences de la mort.

229. La fortune se divertit bien souvent à déconcerter la démarche grave, avec laquelle le présomptueux s'avance pour lui faire sa cour.

230. Quelle honte pour les hommes, que les suites de la confiance et de la bonne foi soient plus à craindre que celles de la défiance?

231. La franchise a ses bornes, au delà desquelles elle devient bêtise ou étourderie. Pour en connaître tout le prix, il faut savoir dissimuler à propos.

232. De tous les moyens que j'ai employés pour me défaire des assiduités importunes de certaines gens, aucun ne m'a jamais mieux réussi que de leur demander de l'argent à emprunter.

233. La marque la plus infaillible de l'inexécution d'une promesse, c'est lorsqu'on la fait avec trop de facilité.

234. Les tablettes du prince ne se trouvent chargées que des beaux jours de l'Etat; c'est sur le registre du premier ministre que se trouvent tous les autres.

235. Il est également dangereux de jouer

avec un lion, ou avec un grand prince; le badinage, chez l'un et chez l'autre, a de fâcheux retours.

236. La principale attention d'un prince doit être de déterrer le vrai mérite, et de lui donner, en l'élevant, le seul lustre qui lui manque : celui qui le laisse languir dans la poussière, travaille à sa propre ruine.

237. Les vices, dans un Etat, sont des arbres que la négligence cultive, et qui, dans leur temps produiront, pour fruits, une infinité de malheurs.

238. Dès que les honneurs et les marques de distinction deviennent vénales dans un Etat, le mérite se tient caché dans la foule.

239. La liberté est ce qui donne le goût à tous les agréments de la vie; sans elle tout est insipide, et ne saurait adoucir l'amertume que sa perte répand dans notre cœur.

240. Il n'est rien de si divertissant que le rôle que jouent la plupart de ceux qui demandent conseil, lorsque le conseiller, soit faute de pénétration, soit franchise, se trouve d'un avis contraire à la résolution, que le consulteur a prise par avance; on le voit successivement passer des représentations au dépit, du dépit à la colère, de la colère à l'emportement : c'est beaucoup s'il ne va pas jusqu'aux invectives.

241-242. Savoir conserver un ami, à qui on se sent obligé de donner un bon conseil contre le penchant de son cœur, est le suprême degré de l'habileté.

243. La nécessité ne connaît ni lois, ni réflexions: elle ôte jusqu'à l'usage de la liberté, et par cela même exige de l'indulgence pour les travers où elle précipite.

244. Celui qui est assez maître de soi-même pour ne vouloir pas faire tout le mal qu'il peut, mérite qu'on lui accorde le pouvoir de faire tout ce qu'il veut.

245. Le temps est un torrent à qui rien ne résiste; il entraîne tout par sa rapidité: il nous présente à la vérité une infinité de nouveaux objets; mais à peine nous laisse-t-il le temps de les considérer.

246. Le favori du prince est une butte à l'envie de tous les courtisans : c'est un miroir où chacun d'eux voit ses propres défauts et en a assez de sincérité pour les blâmer.

247. Ne donner pas toujours créance à ses soupçons, c'est le devoir d'un chrétien, mais non pas du politique.

248. Les hommes sont si ridiculement soupçonneux, qu'on réussit souvent mieux à les tromper par la vérité même, que par le mensonge et le déguisement.

249. S'il est vrai, comme quelques-uns le pensent, que l'homme soit un composé de corps, d'âme et d'esprit, ne pourrait-on pas dire que les sens sont pour le corps, le salut pour l'âme, et les vanités du monde pour servir d'amusement à l'esprit?

250. Il n'est point d'union plus charmante que celle des paroles avec les actions.

251. L'amitié et l'amour s'aiment comme deux frères qui ont une succession à partager.

252. L'estime ne fait pas toujours naître l'amitié, et l'amour n'inspire pas toujours de l'estime.

253. Un esprit borné dans une grande élévation, est une vraie pagode de sots.

254. La malice d'un esprit grossier est souvent plus dangereuse, que les intrigues et les finesses d'un homme d'esprit.

255. Pourquoi faut-il que les vices aient le funeste privilége de n'être point assujettis à la mode? ils sont d'usage en tout temps, et ils sont aujourd'hui précisément les mêmes qu'ils étaient il y a plus de vingt siècles.

256. Le changement qui a des charmes si puissants pour le cœur humain, en manque absolument dès qu'il s'agit de renoncer à ses mauvaises inclinations.

257. L'homme de bien et le méchant arrivent également à l'immortalité; mais les portes par lesquelles ils y entrent sont aussi différentes que les routes qu'ils ont tenues pour y parvenir.

257. L'indifférence pour les biens et les maux de cette vie, n'est pas toujours une marque certaine de la parfaite résignation de l'homme à la volonté du Créateur: elle est souvent l'effet d'une grossière stupidité, ou d'une ambition extravagante et semblable à celle de Diogène.

258. Le courtisan, outré de voir toutes ses espérances s'évanouir, me divertit autant par son affectation à mépriser les faveurs de la fortune, que le renard, qui cherche des motifs pour se consoler de n'avoir pu atteindre jusqu'aux raisins qu'il mourait d'envie de manger.

259. Les amis de notre siècle ne ressemblent pas mal à la fausse monnaie; ils en ont le brillant et le peu de valeur.

260. Il semble qu'on devrait compter davantage sur l'amitié, qui trouve une égalité parfaite entre les personnes qu'elle unit, que sur celle qui est obligée de l'introduire : cependant comme la première n'est pas moins à couvert des divers accidents de la vie que la seconde, je ne voudrais pas être plus caution de la constance de l'une que de celle de l'autre.

261. Le bilieux, l'ivrogne et l'avare sont trois sortes de gens, qui me paraissent disputer avec droit la qualité de plus grand fou. Une mouche suffit pour mettre le premier hors des gonds, quelques gouttes de vin renversent la tête du second, et le troisième sacrifie sa raison et sa conscience à quelques morceaux de métal, qui lui sont aussi inutiles pendant sa vie qu'après sa mort. A qui donner la préférence?

262. Démosthènes par son éloquence persuadait aux Grecs tout ce qu'il voulait. Le sénat et le peuple Romain ne pouvaient tenir contre la douceur de la rhétorique de Cicéron. L'argent nous tient aujourd'hui lieu de Cicéron et de Démosthènes.

263. Un prince doit user sobrement des plaisirs; sans cette modération, il e...

possible que les affaires les plus importantes de l'Etat ne se sentent de l'inattention qu'il y apporte.

264-265. Le débauché à qui la conscience annonce des malheurs, fait à son égard l'office de prophète, et de prophète infaillible.

266. Le diable est logé incognito chez tout homme qui ne s'acquitte que par bienséance les devoirs extérieurs de la religion.

267. Le monde n'est qu'une révolution perpétuelle de changements, et notre vie est un cercle de chagrins et de douleurs.

268. La mode est la grande idole des femmes; c'est à elle qu'elles sacrifient le plus souvent le bien de leurs familles, leur propre honneur; rien ne leur coûte, quand il s'agit de rendre leur culte à cette bizarre divinité.

269. La renommée sert plus souvent de trompette à la fortune qu'au mérite.

270. Avoir une déférence respectueuse pour ceux qui ont la puissance en main, une honnête complaisance pour ses égaux, de l'affabilité pour ses inférieurs, c'est le moyen que la sagesse enseigne pour passer sa vie avec quelque agrément.

271. La mort et les femmes ont cela de commun, qu'elles rejettent fièrement les vœux de ceux qui témoignent pour elle le plus d'empressement, et qu'elles ont une ardeur extrême pour ceux qui les évitent avec le plus de soin.

272. Quelle inégalité n'aperçoit-on pas dans la distribution des biens et des maux de cette vie? Tel se trouve accablé sous le poids de la misère la plus affreuse, qui, si on lui rendait justice, mériterait de voir réuni dans sa personne tout ce que la grandeur et les richesses peuvent donner de lustre et d'agrément. Tel, au contraire, nage dans l'opulence, qui devrait se voir réduit à la plus honteuse mendicité; cependant c'est là le train du monde. Pour parvenir, il faut oser entreprendre des choses dignes des petites-maisons, ou pour le moins des galères. L'imprudence et la témérité portent la couronne, lorsque le succès a fixé en leur faveur le jugement de la multitude.

273. N'est-il pas étonnant qu'on fasse à l'esprit humain un crime de son inconstance et de son agitation perpétuelle? Cette vie n'est-elle pas pour lui un lieu d'exil? et peut-il trouver quelque repos ailleurs que dans le sein de la Divinité d'où il est sorti?

274. Le cœur de l'homme ne saurait être sans passions, et les passions ne sauraient être sans inquiétudes : est-ce donc être raisonnable que de se plaindre, comme on fait, des soins inséparables de la vie?

275. Les médecins sont bien plus prudents que les peintres; ils couvrent leur ignorance de trois ou quatre bons pieds de terre, au lieu que les autres sont assez fous pour exposer la leur aux yeux de tout le monde.

276. Le repos est le seul bien digne de nos souhaits, de nos vœux, de notre travail, de nos peines. On croit se le procurer en amassant des richesses, et ce sont ces richesses mêmes qui nous empêchent d'en jouir.

277. C'est une faiblesse ridicule que de vouloir acheter la noblesse. C'est une qualité qui ne se vend pas : il n'est au pouvoir de personne de nous la donner; c'est à nous-mêmes à nous la procurer, en nous attachant constamment à la vertu.

278. Le contentement de l'esprit et la tranquillité de l'âme sont des effets de l'empire qu'on a pris sur ses passions; et l'humilité d'un chrétien tout dévoué aux bonnes œuvres, est le gage le plus sûr d'une vie éternellement heureuse.

279. Le jeu, la débauche, la bonne chère, forcent la pauvreté d'entrer dans une maison. L'oisiveté l'attend et la reçoit à la porte; le luxe et la vanité en chassent la famille et l'envoient à l'hôpital.

280. La vérité et la justice eurent, dit-on, un jour envie de nous rendre visite : elles quittèrent le ciel, de compagnie, pour descendre sur la terre; mais à leur arrivée, elles ne furent pas peu surprises du mauvais accueil que leur firent nos ancêtres. Aussi parurent-elles dans un équipage propre à leur faire essuyer bien des rebufades : la vérité était nue, depuis la tête jusqu'aux pieds, et la justice avait le sourcil froncé et semblait faire la grimace. Personne ne voulut donc exercer l'hospitalité à l'égard de ces deux divinités pèlerines : en sorte que, après avoir été longtemps sans feu ni lieu, elles se séparèrent, et la vérité fut contrainte de se retirer chez un pauvre homme, qui ne pouvait guère mieux parler qu'une souche. La justice fut encore plus malheureuse, et après avoir inutilement parcouru tout notre hémisphère (quelques chroniqueurs y ajoutent encore l'autre, et je suis tenté de les en croire sur leur parole; quoiqu'il en soit, après avoir battu bien du pays), elle alla enfin se présenter au palais, où on lui dit que son seul nom suffisait pour la faire recevoir avec distinction. Elle présenta humblement requête aux juges; et quoiqu'elle eût mis au bas son nom en gros caractères, ces messieurs ne laissèrent pas de lui faire un nombre infini de difficultés et de questions, à quoi elle n'eût rien autre chose à répondre, sinon, qu'elle était la justice. Elle n'eut pas plutôt confirmé de vive voix sa signature, que par ordre du vénérable sénat on lui ferma brusquement la porte au nez, après pourtant qu'on lui eut fait signifier par un huissier que messieurs les sénateurs ne la connaissaient point du tout, et que la prudence ne leur permettait pas d'admettre des inconnus à la participation des mystères de leur société. La pauvre justice interdite et confuse, abandonna entièrement le dessein d'habiter parmi nous et s'envola au ciel d'où elle ne s'est plus avisée de descendre, et qu'apparemment elle ne quittera de longtemps.

281. L'ambitieux fonde sa félicité sur l'i-

magination d'autrui; le voluptueux sur la sienne propre; l'avare, de crainte qu'elle n'échappe, la tient sous vingt clefs prisonnière dans des coffres de fer. Le chrétien, plus sage, se repose sur la fidélité de Dieu du soin de le rendre heureux, et ne se réserve que celui de remplir les conditions auxquelles sont attachées les promesses d'un bonheur éternel.

282. Le premier pas que nous faisons en entrant dans ce monde est pour nous avancer vers la porte par où on en sort. La terre n'est qu'une hôtellerie où on loge quelques nuits, et au delà de laquelle il n'y a qu'un pas jusqu'à l'éternité. Heureux celui qui, sans s'arrêter aux bagatelles qui se rencontrent sur son chemin, avance à grands pas dans la carrière qui conduit à l'immortalité bienheureuse!

283. Lorsqu'on a banni les vices de son cœur, la mort n'a plus rien d'effrayant, et on peut l'envisager sans frayeur.

284. Les bonnes grâces des princes, et le calme de la mer ont cela de commun, que leur durée n'est pas longue, et que souvent ce sont des présages de tempête.

285. La beauté est à l'égard du corps ce qu'est une couche de mortier à l'égard d'un vieux bâtiment; elle en cache les défauts.

286. Il en est des enfants comme des champignons, ils ne sont pas tous également bons; quand on en rencontre de tels, on se livre sans crainte au plaisir qu'ils procurent au goût; mais malheur à qui tombe mal, ils lui causent des douleurs très-vives, et quelquefois même la mort.

287. L'amitié entre les frères ressemble à l'aloës, qu'on ne voit fleurir qu'au bout de chaque siècle.

288. La toute-puissance des dieux de la terre est attachée au ciel par une de ses extrémités : elle ne saurait passer les bornes qui lui sont prescrites.

289. Les pierreries dont brille une couronne servent aussi souvent à cacher les épines dont elle est doublée, qu'à donner de l'éclat à celui qui la porte.

290. La fortune surprend quelquefois agréablement ceux qu'elle a envie de favoriser, et fait pleuvoir dans leur escarcelle, lorsqu'ils s'y attendent le moins; mais les biens qui viennent par voie d'héritage épuisent souvent la patience et se font toujours attendre trop longtemps.

291. Celui qui n'a recours à Dieu que dans l'affliction, ne lui rend qu'un culte de véritable païen; semblable à lui, il ne se souvient de la Divinité que, lorsque, accablé sous le poids de sa vengeance, il s'imagine, par des supplications et des sacrifices, pouvoir apaiser sa colère et détourner de dessus sa tête les maux qui le menacent.

292. La plupart des bagatelles qui sont à la mode ne ressemblent pas mal aux toiles d'araignée, dont le tissu est admirable, mais qui ne nous sont d'aucune utilité.

293. On ne saurait être trop réservé à donner des recommandations, puisqu'elles doivent être regardées comme un acte de garantie chez les honnêtes gens.

294. Les partisans d'Aristote lui ont donné le fastueux titre de secrétaire de la nature, et ont ajouté que le bon sens lui servait d'encrier; cependant bien des gens croient avoir raison de se persuader qu'il y en avait ordinairement un second sur sa table, dans lequel il a souvent trempé sa plume par inadvertance.

295. Dieu, qui est l'original de la vertu, souffre qu'une infinité de pécheurs vivent sur la terre; et l'homme, qui n'est que v... met tout en usage pour bannir de sa p... sence la vertu du prochain.

296. C'est être bien misérable que de se souhaiter la mort; mais c'est l'être infiniment davantage que de la craindre.

297. Celui qui néglige de faire du bien lorsque l'occasion s'en présente, n'est pas moins blâmable que celui qui ne manque pas de faire du mal lorsqu'il le peut.

298. Les femmes ne sauraient faire banqueroute à la modestie, et les hommes à la bonne-foi, sans un renversement total de la société.

299. Le mérite et la fortune sont irréconciliables; ils ne peuvent habiter sous le même toit; et c'est de tout temps qu'on a vu ces deux ennemis s'éviter avec un extrême soin.

300. L'envie est attachée au mérite comme son ombre, et il faut convenir qu'elle ne lui est pas inutile, puisque sans elle il tomberait en langueur.

301. Notre vie n'est qu'une légère vapeur, notre corps que pourriture, notre esprit que ténèbres et que vanité, notre jugement qu'incertitude ou illusion, notre réputation qu'un vain fantôme qui s'ensevelit bientôt dans l'oubli, notre durée qu'un pèlerinage également court et pénible; le tombeau touche de près à notre naissance; notre fin nous est inconnue, de même que le pays vers lequel nous nous acheminons. Hélas! qu'est-ce donc que l'homme?

302. Les mensonges sont de la nature des boules de neige qui tombent des montagnes; ils grossissent à mesure qu'ils font chemin, jusqu'à ce qu'ils se dissipent, se fondent et enfin se réduisent à rien.

303. La sagesse défend de juger sur de simples apparences, d'ajouter foi à tout ce qu'on entend, de faire tout ce qu'on peut, de dire tout ce qu'on sait, et de dépenser tout ce qu'on a. On trouve pourtant quelquefois de rigides observateurs des premières de ces maximes, qui par malheur ont négligé d'observer la dernière.

304. La folie est un arbre monstrueux qui produit des fruits d'une infinité d'espèces, mais dont le plus fade est l'orgueil.

305. L'affectation est l'apprentie de l'orgueil, sous lequel elle travaille avec tant d'application qu'elle lui ressemble bien parfaitement.

306. La culture de l'esprit est, à plus d'un égard, semblable à celle de la terre, et la lecture, comme les semences, demande un

on terroir, sans quoi, point d'espérance de écolte.

307. Le commerce d'un faux ami expose ux dangers à proportion de la confiance u'on a en lui.

308. Quoique la pauvreté soit l'effroi de ous les hommes, ils n'ont point de compagne plus fidèle. Chez elle point de distinction de rang ni d'éclat; elle naît avec les enfants des rois, comme avec ceux des bergers, t suit les uns et les autres jusqu'au tombeau.

309. Un homme d'esprit, mais difforme, e ressemble pas mal à une huître; l'écaille quelque chose qui choque la vue, mais ce u'elle cache est d'un goût exquis.

310. Les magnificences de ce monde ne ont que les livrées de la vanité et de la foe des hommes.

311. Lorsque la vanité est le motif qui engage à faire des aumônes, on ne doit pas 'étonner si on se lasse bientôt.

312. Un cœur dur et insensible aux maux 'autrui trouve avec une facilité inconcevale des prétextes spécieux pour éloigner ous ceux qui ont besoin de son secours.

313. Le coffre que l'avare a fait dépositaire de son trésor, est tout ensemble et son iel et son enfer.

314. L'espérance commence souvent notre ruine, et laisse ensuite au désespoir le oin de finir l'ouvrage.

315. Celui qui médite de se venger, dispose tout ce qui est nécessaire pour hâter a perte.

316. Un accueil gracieux a quelque chose qui charme; mais des caresses excessives ont suspectes à tout homme qui a quelque expérience.

317. Ce qu'on ne confie à personne est plus secret que ce qu'on confie au plus discret de tous les hommes.

318. L'idée que j'ai de la bonté et de la sagesse de Dieu, me porte à croire qu'il fait chaque année produire à la terre tout ce qui est nécessaire à l'entretien de ceux qui l'habitent. Ce que l'inconstance des saisons ou a disposition des cieux ôte à quelque région est infailliblement suppléé dans une autre. Les famines qui arrivent quelquefois, tantôt dans un pays, tantôt dans un autre, ne doivent être attribuées qu'à la paresse, à l'avarice, à l'envie ou aux défauts de charité des hommes, les uns à l'égard des autres; en sorte que nous sommes toujours les artisans de nos propres malheurs.

319. L'impossibilité qu'il y a de satisfaire la curiosité de l'homme me paraît une preuve bien forte que, quelque loin qu'on ait porté ses connaissances, il reste toujours de nouvelles découvertes à faire, soit dans ce monde, soit dans un autre. Quand, après cela, on vient à penser que rien de créé ne saurait satisfaire pleinement notre curiosité, peut-on douter qu'il n'y ait une seconde vie dans laquelle cette avidité de connaître sera parfaitement rassasiée ?

320. Je ne trouve point de peine plus véritablement peine, qu'un amour qu'on n'oserait découvrir et qu'on est obligé de tenir caché au fond de son cœur. C'est un feu dévorant dont la fumée cause souvent de violents maux de tête.

321. Les femmes font encore plus souvent que les hommes un mauvais usage de leur esprit; il est rare d'en trouver qui en soient bien pourvues et qui se fassent conscience de l'employer à la médisance et à la malignité.

322. Un moyen infaillible pour n'avoir point d'envieux, c'est d'être sans mérite; grand avantage qui ne vaut assurément pas celui d'en être privé.

323. Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'on a observé que les médecins sont semblables aux maladies contagieuses; plus elles sont fréquentes dans un pays, moins il est peuplé.

324. L'économie n'est pas une vertu dont l'acquisition soit également nécessaire à tous les hommes : celui qui ne possède rien en est exempt de plein droit.

325. De tous les plaisirs, je n'en trouve point de plus touchant et de moins indigne de l'homme que la musique. Il faut assurément que Platon ait été dans un furieux accès de mélancolie lorsqu'il s'est avisé de la bannir de sa république; je ne saurais lui pardonner ce travers.

326. Passer de la pauvreté à l'opulence, c'est seulement changer de misère.

327. La crainte de manquer des choses nécessaires est une suite de l'arrêt qui nous condamne à la mort. Notre avidité, que rien ne contente, ne pourrait-elle pas être regardée comme une preuve que nous sommes immortels ?

228. Un prince qui a l'âme digne du trône qu'il occupe, ne saurait souffrir que personne se retire mécontent d'auprès de lui.

329. Tout homme qui est assez présomptueux pour s'imaginer qu'il n'a pas besoin de conseils, est un fou, qui ne mérite aucune compassion, quand il tombe dans quelque disgrâce.

330. J'ai toujours admiré la réponse pleine de bon sens que les Lacédémoniens firent à Philippe, roi de Macédoine, lorsque ce prince leur fit demander fièrement par ses ambassadeurs, s'ils voulaient l'avoir pour ami ou pour ennemi? « Ni l'un ni l'autre, » répondirent-ils.

331. La lecture donne du goût pour la solitude, remplit l'esprit de connaissances, nous met en état de juger sainement des choses; elle bannit l'oisiveté et ses funestes suites; elle apprend le moyen de faire un bon usage du temps et d'acquérir la vertu.

332. Je n'ai jamais trouvé de plus juste définition du destin, que celle qu'en donne Cicéron, en disant que c'est un enchaînement de causes secondes, liées et attachées ensemble par la volonté éternelle de Celui qui est le maître de toutes choses.

333. Les paroles sont les images de nos idées; mais à entendre raisonner la plupart des hommes, ne serait-on pas en droit de

soupçonner que ce sont souvent des images sans réalité?

334. La noblesse est à charge, quand elle manque de l'appui de la fortune : lorsqu'elle se trouve sans bien, elle fait la figure d'un zéro, qui n'est d'aucune valeur, si on ne le fait précéder de quelque autre nombre.

335. La seule différence que je trouve entre le cœur d'un riche et celui d'un pauvre, c'est que le premier est rempli de crainte, et le second d'espérance.

336. La charité d'aujourd'hui n'est chez bien des gens qu'une compassion simple et stérile, qu'il ne coûte rien d'accorder au malheur du prochain.

337. La qualité de sage-femme des belles pensées, qu'on donna autrefois à Socrate, lui convient parfaitement bien, si c'est lui qui a aidé le Spectateur anglais à accoucher de toutes celles qui donnent tant de lustre à ses ouvrages.

338. Il en est des domestiques comme des habits, ils se gâtent par l'usage.

339. Un sot domestique et une femme pétulante, sont deux excellents maîtres de patience, sous lesquels on peut faire en peu de temps des progrès considérables : mais il faut avoir du courage pour se mettre sous leur discipline.

340. Un honnête homme qui a le secret d'ennuyer, est souvent plus à charge dans une compagnie, qu'un sot et qu'un babillard.

341. Il faut en agir avec les trésors de l'esprit comme avec ceux de la fortune : on ne doit pas témoigner d'empressement à en faire part aux autres.

342. Un aveuglement volontaire est incurable, et l'opiniâtreté d'un sot est inflexible.

343. L'insolence dans la prospérité, l'abattement et la bassesse dans l'adversité, sont deux effets du même principe.

344. Quand le prince a de la déférence pour son conseil et du respect pour les lois, les peuples ont sujet d'espérer un règne paisible et heureux.

345. Il y a pour le moins autant de courage que de sincérité à confesser librement les fautes qu'on a commises.

346. Les médecins occupent les derniers le poste de flatteur auprès des princes.

347. Celui qui sait qu'il ne sait rien est un habile homme quand il sait se taire.

348. Les mesures les plus justes, le dessein le mieux conçu, risquent d'échouer si l'exécution ne suit de près. Il en est à cet égard comme des fruits qui ne sont pas éloignés de la corruption, quand ils ont atteint une parfaite maturité.

349. Il est de certaines choses qu'il est bienséant à un honnête homme de vouloir ignorer.

350. Je ne saurais concevoir de quelle utilité peut être la louange. La reçoit-on? c'est une marque de vanité. La refuse-t-on? c'est insulter celui qui nous la donne, c'est l'accuser d'être flatteur, c'est le dégrader de la qualité d'honnête homme, c'est en faire un ennemi.

351. Le sage (semblable au soleil, qui répand ses rayons sur la boue sans les souiller) sait conserver la pureté d'une vertu incorruptible dans la compagnie même des méchants ; cependant, je ne conseillerais personne d'avoir assez bonne opinion de soi-même pour courir, sans nécessité, les risques d'une semblable expérience.

352. Un courage intrépide est le plus fidèle second qu'un homme de guerre puisse avoir dans les dangers où l'expose sa profession.

353. Quand la jeunesse d'un Etat est disposée à exécuter avec vigueur les sages résolutions d'un conseil éclairé, on peut compter sur le succès des entreprises.

354. Tel donne des louanges à une personne, qui peste intérieurement de la contrainte où il se trouve, et qui souhaite de tout son cœur avoir une entière liberté de le blâmer.

355. Quoique les hommes aient plus de penchant pour le vice que pour la vertu, ils sont néanmoins plus portés à blâmer le premier, qu'à louer la seconde.

356. Un mérite trop brillant et qui offusque celui des autres, est souvent le plus grand obstacle qui puisse s'opposer à notre fortune.

357. Point de mérite si parfait dans le monde, point de vertu si pure, point d'assemblage de belles qualités, qui n'ait quelque tache, quelque défaut, quelque mais

358. Faire des folies, c'est le propre de l'homme ; il n'y a là rien qui doive surprendre ; mais en faire vanité, c'est un excès qui ne convient qu'à un esprit diabolique.

359. Venez, vous tous qui êtes affamés de réputation, je vais vous apprendre le secret d'en acquérir une plus durable que le temps et aussi solide que l'éternité. Soyez tels, en effet, que vous voulez paraître.

360. La pauvreté est de toutes les causes celle dont les effets se ressemblent le moins, puisqu'elle est également propre à produire le vice et la vertu.

361. La pauvreté n'est pas moins propre à nous conserver, que l'abondance à nous perdre.

362. Je donne à la conversation d'un sot la préférence sur celle d'un esprit malin, fondé sur cette maxime dictée par la sagesse, que de deux maux il faut toujours choisir le moindre.

363. L'effronterie est toujours la marque d'une âme prise dans la dernière roture, ou au moins qui fait honte à une origine plus illustre.

364. Il n'est point de lunettes plus fausses que celles d'argent ; gardez-vous avec soin de vous en servir, si vous voulez voir les objets tels qu'ils sont.

365. Toute disgrâce n'est point un malheur ; il en est de telles qui comptent pour le moins autant de lustres, que la fortune la plus éclatante.

366. Recevoir un bienfait de bonne grâce, et trouver du plaisir à se rappeler ses obligations, est une marque certaine d'un cœur grand et bien placé.

367. La vertu et le mérite des ancêtres ne passent pas à leurs descendants, de même que les titres qui en ont été la récompense.

368. Quiconque se lasse de jouir du repos n'a qu'à se procurer un emploi au service de quelque prince; et celui qui s'ennuie d'être homme de bien, n'a qu'à devenir l'intendant de ses finances.

369. L'homme capable d'affaires, et qui est sans occupation, est en effet un beau projet de la nature, mais fort mal exécuté.

370. Témoigner de l'empressement à publier ses bienfaits, c'est faire montre de la bassesse de son cœur.

371. Le peu d'attention à la conduite et aux actions des autres, est une assez bonne marque qu'on n'en manque pas pour les siennes propres.

372. L'envie est de tous les vices celui qui copie le démon avec le plus d'exactitude et de ressemblance.

373. Un corps dont la santé n'est jamais troublée par aucune indisposition, est un dangereux hôte pour l'âme.

374. Le désespoir est le partage d'une âme faible et rampante; la résignation et la patience sont celui d'un esprit fort et qui sait se posséder.

375. Les cours des princes sont de vraies arches de Noë; on y trouve des animaux de toute espèce.

376. Que la curiosité d'un jaloux est ridicule! qu'elle est funeste au principe qui la produit! L'amour la fait naître, et elle ne travaille qu'à sa destruction.

377. Le courage est un des talents qui donnent le plus de relief à un homme; mais il est dangereux d'en faire usage, puisqu'on ne saurait l'employer que contre des ennemis.

378. L'ami le plus dangereux, et dont on doit se défier avec le plus de soin, est celui qui nous accable de louanges en public.

379. Quand on trouve son bonheur en soi-même, on fait peu d'estime de celui qui peut venir d'ailleurs.

380. Les plus grands hommes de l'antiquité n'ont pas été exempts de quelques-uns de nos défauts. Pourquoi ne nous efforçons-nous pas de leur ressembler par quelques-unes des vertus qui les rendent l'objet de notre admiration?

381. Celui que la persécution jette dans le désespoir, semble travailler à sa ruine de concert avec ses ennemis.

382. La nature humaine est, sans distinction, sujette à la misère. Il est donc impossible de s'en exempter; et se plaindre quand on s'y trouve exposé, c'est murmurer contre celui qui nous a faits ce que nous sommes.

383. Il est inutile de s'inquiéter, lorsque les maux qui neus menacent sont inévitables; il ne nous reste qu'à nous soumettre aux ordres de la Providence.

384. C'est rêver en veillant, que de s'inquiéter des songes qu'on a faits pendant le sommeil.

385. Le travail des petits enrichit les grands, et les plaisirs de ceux-ci font languir les pauvres dans la misère.

386. Un grand motif de consolation pour les pauvres, c'est le mauvais usage que les riches font de leur abondance, qui leur fait traîner une vie languissante et accablée d'infirmités.

387. Certaines délicatesses ne sont pas mal séantes aux femmes; mais un homme qui les affecte, est la partie honteuse de son espèce.

388. Il ne dépend pas de nous de vivre dans la prospérité et dans l'abondance: mais il est toujours en notre pouvoir d'adoucir les rigueurs de l'adversité, par la résignation et la patience.

389. Quelque peu solide que soit l'amitié des hommes, elle est pourtant encore plus utile que leur estime; puisqu'au moins elle les sollicite à nous rendre quelques légers services, au lieu que l'envie est presque toujours attachée à l'estime qu'ils font de nous.

390. Comme le mal dans cette vie surpasse de beaucoup le bien, et que le premier se grave dans notre mémoire plus profondément que le second, on ne doit pas s'étonner qu'elle nous fournisse plus de sujets de tristesse que de joie.

391. Les maladies sont pour les hommes des écoles de vertu et de sagesse: et s'ils n'en sortaient jamais, on ne verrait pas tant de fous ni tant de vicieux.

392. Il n'est ni âge, ni état, ni situation, qui ne laisse à un homme la liberté et les moyens nécessaires de pratiquer quelques vertus.

393. La patience est la fille de la nécessité, et a, comme elle, quelque chose qui fait qu'on ne saurait l'envisager qu'avec peine.

394. Il nous est ordonné de prendre soin de notre propre conservation: mais si d'un côté on abuse de ce commandement, il faut de l'autre convenir qu'il est certaines situations où la vie n'était assurément pas digne des soins qu'on se donne pour elle.

395. Les hommes ne censurent si aigrement les faiblesses des autres, et ne condamnent leurs défauts avec si peu de ménagement, que parce qu'ils ne connaissent pas les leurs.

396-397. La véritable piété, de même que le royaume de Dieu, est au dedans de notre cœur: il ne lui est permis d'en sortir et de paraître au dehors, que pour satisfaire à ses devoirs envers le prochain.

398. Les avocats et les médecins sont deux espèces de charlatans, qui trafiquent en paroles, et dont par conséquent tout le revenu n'est hypothéqué que sur le vent.

399. Le vilain, l'infâme, l'exécrable métier, que celui de rapporteur, de mouche, d'espion! C'est le définir assez bien, ce me semble, que de lui donner le titre de sentinelle du diable.

400. La moquerie est un mélange de ce que l'envie et l'orgueil ont de plus venimeux, préparé par un mauvais cœur, dans le dessein d'empoisonner le prochain.

401. La dispute a la vraisemblance pour principe dans ses commencements, l'opiniâtreté dans ses progrès, et l'emportement la termine.

402. Juvénal se plaignait aux Romains de son temps, que ce qu'il y avait de plus insupportable dans la pauvreté, était le ridicule qu'elle répandait sur toutes les paroles et les actions d'un honnête homme qui s'y trouvait exposé. Hélas, il en est de même aujourd'hui! le temps ne prescrit point contre les droits de la pauvreté, non plus que contre la malignité des hommes.

403. Un ministre favori est esclave né du public, qui examine toutes ses démarches avec les yeux de la censure la plus impitoyable. C'est le tribut qu'il est obligé de payer à la fortune, pour le poste éclatant qu'elle lui a procuré.

404. Un secret infaillible pour faire cesser la volubilité de la langue la plus déterminée, c'est de lui imposer une surdité invincible.

405. On n'est pas encore au comble du malheur, tandis qu'il reste quelque lueur d'espérance : c'est par la perte totale de celle-ci, que l'autre arrive à son dernier période.

406. Il n'y a que l'espérance seule qui puisse nous précautionner contre les embûches que le monde nous tend, et qui puisse nous apprendre à discerner la réalité de l'apparence. Un jeune homme qui commence à se produire, doit s'attendre à être souvent pris pour dupe.

407. La langue a le funeste secret de changer la vertu en vice, et le vice en vertu. N'en est-ce pas là plus qu'il n'en faut pour être en garde contre ses insinuations?

408. La raison défend également à un juge de punir dans la colère et de favoriser à sa fantaisie.

409. Une âme grande et qui sait se posséder, quand elle se trouve dans ces circonstances où il est à propos de faire agir les passions, ressemble à la mer dont le fond est toujours tranquille, quelque agitée que soit sa surface.

410. C'est assez d'un moucheron pour faire entrer un bœuf en fureur, et d'une bagatelle pour mettre un sot hors des gonds.

411. Si on considère de près le principe des actions des hommes, on trouvera que l'humeur et le tempérament y entrent pour beaucoup plus qu'on ne le croit communément.

412. L'homme ne paraît pas toujours ce qu'il est en effet : l'intérêt et la vanité lui font souvent jouer des rôles bien contraires à ses dispositions naturelles.

413. Je ne sache point de fardeau plus pesant, que celui d'avoir des obligations à un malhonnête homme.

414. Il est certaines gens dont l'indifférence et le mépris font plus d'honneur que l'amitié et les louanges.

415. Les biens et les maux de ce monde n'ont de grandeur et de solidité, qu'autant qu'il plaît à notre imagination de leur en donner.

416. L'orgueil est à l'égard de nos passions, ce qu'un bouffon est dans une compagnie.

417. La libéralité est une vertu, aussi longtemps qu'elle a la raison pour guide; mais elle devient une folie lorsqu'elle l'abandonne pour marcher seule.

418. Un vieillard qui aime la dépense et une femme qui sait se taire, ou au moins à parler qu'à propos, sont deux prodiges qui sont encore à se faire voir.

419. Ce n'est pas le refus qui choque; ce n'est que la manière de le faire. Laissez-moi entrevoir en me refusant, ou que vous êtes dans l'impossibilité de m'accorder ce que je vous demande, et qu'il n'est pas en votre pouvoir de me satisfaire, ou que vous ne pouvez, sans vous porter un préjudice plus grand que l'utilité qui m'en reviendrait, et soyez persuadé que je me retire plus content que je ne le serais si mes espérances avaient été remplies.

420. Rien de ce qui doit finir ne saurait nous rendre ni heureux ni malheureux.

421. C'est un bonheur pour nous qu'il n'y ait rien de parfait sur la terre.

422. Un voyageur souffre à la vérité lorsqu'il est obligé de passer par des chemins rudes et difficiles, mais il s'en console par l'espérance d'arriver enfin au lieu où il souhaite d'être.

423. L'unique chose dont les morts sont capables à notre égard, c'est de nous oublier.

424. Ce monde est dans un mouvement perpétuel; nous sommes malgré nous entraînés avec lui; point de repos donc à espérer que dans la région des morts.

425. La médisance et la flatterie ont bien des endroits par où elles se ressemblent, et celui-ci entre autres, qu'elles sont toutes deux également dignes du dernier mépris.

P

PAILLE (*Dicton*). Au moyen âge, lorsqu'une vente avait lieu, le vendeur remettait à l'acheteur un brin de paille, lequel était presque toujours attaché au contrat. S'il arrivait que le marché conclu n'eût pas d'exécution, on brisait la paille et l'on déchirait l'acte. On envoyait même quelquefois à l'une des parties qui avait contracté un brin de paille brisé, afin de lui faire connaître que l'on rompait avec elle. D

ette coutume est venu le dicton ***rompre la paille***, pour exprimer la rupture d'un pacte quelconque. On dit encore d'une personne qui se trouve à son aise, qu'elle est ***comme at en paille***. Il existait aussi, autrefois, ce proverbe peu galant : ***Un homme de paille vaut une femme d'or***. Enfin, pour exprimer ce qui pouvait résulter de certaines redevances féodales, on faisait usage de cet autre proverbe : ***Un seigneur de paille mange un vassal de fer***.

PAIN (*Prov.*). Afin de peindre quelle est la durée de certaines angoisses, on dit : ***Long comme un jour sans pain***. On se sert aussi de cet autre proverbe : ***Il a mangé son pain blanc le premier***, en parlant de la situation de celui qui, à des jours heureux, voit succéder des jours de misère ; et l'on dit d'une personne qui attend une fortune ou un secours encore éloigné : ***Le pain lui viendra quand elle n'aura plus de dents***.

PAIX. Il ne suffit pas, dit Nicole, pour conserver la paix avec les hommes d'éviter de les blesser ; il faut encore savoir souffrir d'eux, lorsqu'ils font des fautes à notre égard. Il faut s'abstenir de se plaindre de leurs procédés, ou en faisant remarquer leurs défauts, ou pour les corriger de ce qui déplaît en eux. Ce dessein d'établir la paix sur la réformation des autres, est ridicule et presque impossible. Plus nous nous plaindrons des autres, plus nous les aigrirons sans les corriger. Il vaudrait infiniment mieux tâcher d'établir la paix et le repos sur notre propre réformation et la modération de nos passions.

PANIER (*Prov.*). Pour exprimer que tout doit être relatif dans l'usage des choses, on dit : ***A petit mercier petit panier ;*** et quelquefois aussi : ***A petit chien petit lien***. Cet autre proverbe : ***Il ne faut pas mettre tous ses œufs dans le même panier***, signifie qu'il est imprudent de risquer à la fois tout ce qu'on possède. Etre ***sot comme un panier***, c'est se montrer incapable de rien retenir ; et l'homme qu'on qualifie de ***panier percé***, est une sorte de prodigue bienfaisant, qui se ruine plutôt par excès de bonté, que par suite de penchants vicieux.

PANNEAU (*Dicton*). On dit d'un homme qui s'est laissé duper, qu'il a ***donné dans le panneau***.

PANSE (*Prov.*). Afin d'exprimer qu'après un banquet on se trouve disposé à se livrer à d'autres plaisirs, un proverbe dit : ***Après la panse vient la danse***. Ce proverbe a été ainsi rimé par le vieux poëte Villon :

> Bien est vrai que j'ai aimé,
> Et j'aimerais volontiers.
> Mais triste cœur, ventre affamé,
> Qui n'est rassasié antiers,
> M'a ôté des amoureux sentiers.
> Au fort, quelqu'un s'en récompense,
> Qui est rempli sur les chantiers ;
> Car *de la panse vient la danse*.

PANTHEISME. Le besoin de créer des systèmes en dehors d'une saine raison, dit M. de Mériclet, a pu seul faire découvrir le panthéisme. L'univers et Dieu ne formeraient qu'une seule et même chose ; il n'existerait qu'une substance unique, réelle, éternelle. Tel serait le panthéisme, qui a gravement occupé la science et failli détrôner Descartes et renverser Leibnitz. Il est impossible d'adopter une pareille croyance, cela répugne essentiellement à la raison. Panthéiste ou athée me paraissent identiques. N'est-ce pas nier Dieu que de dire : Dieu et la matière ne font qu'un ? Que m'importe que vous admettiez un Dieu qui n'a pas le sentiment de sa puissance, de la justice, de l'ordre, des lois qui gouvernent le monde ; un Dieu matière enfin ? N'est-il pas évident que le dualisme existe, qu'il est la loi du monde, que la matière est d'une part et l'esprit de l'autre ? L'esprit et la matière sont tout ce qu'il y a de plus distinct, de plus séparé. Diviser la matière en mille fractions, en faire autant de dieux, réunir toutes ces fractions, puis n'en faire qu'un seul Dieu, me paraît soulever tout ce qu'il y a de bon sens chez l'homme. Si Dieu était inhérent à la matière, paralysé par des lois qui l'y enchaîneraient, il ne serait plus Dieu, et l'univers aurait été créé par hasard, par des forces aveugles, tandis qu'il y a dans la création, prévoyance, concordance et tout ce qui indique la préméditation de l'Etre qui a créé le monde. Que Dieu soit comme l'âme du monde, qu'il soit partout, cela se comprend ; mais qu'il soit l'âme du monde sans en être séparé, sans être à part de la matière, et qu'il lui obéisse aveuglément, cela ne pourra jamais être un système sérieux.

PANTOUFLE (*Prov.*). On dit quelquefois à celui qui se mêle de ce qui ne le regarde pas, ou de ce qu'il ne connaît pas : ***Cordonnier, ne vous mêlez que de votre pantoufle***. Ce proverbe remonte au célèbre peintre Apelles. Un cordonnier ayant remarqué un défaut à une pantoufle qui se trouvait dans un tableau, ne borna point là sa critique : il s'avisa de donner son avis sur quelques effets de l'art. Alors le peintre l'arrêta par ces paroles : ***Ne sutor ultra crepidam***.

PAPILLON (*Prov.*). A propos de cet emblème de l'inconstance, on a établi cette comparaison : ***Une fleur n'est qu'une fleur pour le papillon ; pour l'abeille c'est un patrimoine***.

PAQUES (*Prov.*). Le proverbe ancien : ***Chasser le lièvre de Pâques***, avait pris naissance de l'emploi que nos pères donnaient à la semaine sainte. Le dimanche des Rameaux chacun plantait dans son champ une branche de buis bénit ; le jeudi, on remplissait ses devoirs de dévotion et l'on chassait ce que l'on appelait alors le lièvre de Pâques ; le vendredi était consacré au soin du verger et l'on semait de la giroflée que l'on était convaincu d'avoir double ; le samedi on préparait des pâtés de hachis de viande et d'œufs ; et enfin, le jour solennel de Pâques, on mangeait en famille ces pâtés ainsi que le lièvre tué le jeudi précédent.

PAQUETTE (*Prov.*). Pour désigner les commérages, les cancans, si multipliés par-

mi les oisifs et les sots, on disait jadis : *Conter des chansons de Jeanne et de Paquette.*

PARASITES. N'attire pas des flatteurs dans ta société, dit Phocylide, ni surtout des flatteurs parasites. Les premiers n'ont en vue que leurs intérêts ; les seconds n'aiment que les festins. Ils achètent un bon repas avec de lâches caresses, se piquent aisément et ne sont jamais satisfaits.

PARDON. Nous ne devons jamais songer à prier, sans pardonner à ceux qui nous ont offensé, afin qu'il nous soit aussi pardonné dans le ciel ; nous ne devons jamais oublier que Jésus-Christ tient même compte du verre d'eau froide donné en son nom. Rappelons-nous encore cette parabole de saint Matthieu (*cap.* XVIII, 23 et seq.) :

« En ce temps-là, Jésus dit : Le royaume des cieux est semblable à un roi qui voulut faire rendre compte à ses serviteurs; et ayant commencé à entrer en compte avec eux, on lui en présenta un qui devait dix mille talents; mais comme ce serviteur n'avait pas de quoi les rendre, son maître commanda qu'on le vendît, lui, sa femme, ses enfants et tout ce qu'il avait pour payer ce qu'il devait. Ce serviteur se jetant à ses pieds, le conjurait en lui disant : Ayez pour moi un peu de patience et je vous rendrai tout. Le maître de ce serviteur en ayant compassion, le laissa aller et lui remit sa dette. Mais ce serviteur étant sorti, rencontra un de ses compagnons qui lui devait cent deniers, et l'ayant pris à la gorge, il l'étouffait presque en lui disant : Rends-moi ce que tu me dois. Son compagnon, se jetant à ses pieds, le conjurait en disant : Ayez pour moi un peu de patience, je vous rendrai tout. Mais il ne voulut point attendre, et alla donner ordre qu'on le mit et qu'on le retint en prison jusqu'à ce qu'il lui rendît ce qu'il lui devait. Les autres serviteurs, ses compagnons, le voyant agir avec une telle dureté, en furent fortement indignés et vinrent avertir leur commun maître de tout ce qui venait d'arriver. Alors son maître l'ayant fait venir lui dit : Méchant serviteur, je t'avais remis tout ce que tu me devais, dès que tu m'en a prié; ne fallait-il donc pas que tu eusses aussi pitié de ton compagnon comme j'ai eu pitié de toi? Aussitôt plein d'une juste colère, le maître le fit livrer entre les mains du bourreau pour ne le point épargner, jusqu'à ce qu'il payât tout ce qu'il lui devait. C'est ainsi que mon Père qui est dans le ciel, vous traitera, si chacun de vous ne pardonne à son frère du fond du cœur. »

PARENTS. 1. C'est à nos parents que nous devons le spectacle des merveilles de la nature ; c'est par eux que nous jouissons de tous les biens que Dieu a départis aux mortels.

2. Les bienfaits que nous avons reçus de nos parents, sont les plus grands de tous ; aussi l'ingratitude envers eux est l'injustice la plus criante. (SOCRATE.)

La première et la plus essentielle vertu est de rendre ce qu'on doit aux personnes de qui l'on tient la naissance. Rien ne peut dispenser d'un si juste devoir. Un fils ingrat ne saurait être qu'un malhonnête homme. (L'abbé PRÉVOST.)

PARESSE. Le chemin du paresseux est comme une haie d'épines. (SALOMON.)

1. Il n'y en a point qui pressent tant les autres que les paresseux, lorsqu'ils ont satisfait à leur paresse, afin de paraître diligents.

2. La honte, la paresse et la timidité ont souvent toutes seules le mérite de nous retenir dans notre devoir, pendant que notre vertu en a tout l'honneur.

3. C'est se tromper que de croire qu'il n'y ait que les violentes passions, comme l'ambition et l'amour qui puissent triompher des autres. La paresse toute languissante qu'elle est, ne laisse pas d'en être souvent la maîtresse; elle usurpe sur tous les desseins et sur toutes les actions de la vie; elle y détruit et y consume insensiblement les passions et les vertus. (LA ROCHEFOUCAULD.)

La paresse toute engourdie qu'elle est, fait plus de ravage chez nous que toutes les autres passions ensemble. Elle va lentement; mais comme elle va toujours, elle va aussi plus loin. (AMELOT DE LA HOUSSAYE.)

La paresse fait avorter plus de talents que l'activité n'en fait éclore. (Mlle DE LESPINASSE.)

Tout l'avantage que l'Etat tire d'un paresseux, c'est qu'il contribue autant à la consommation des denrées, que l'homme actif et laborieux, et qu'il fait nombre parmi les contribuables. (VOLTAIRE.)

La paresse va si lentement que la pauvreté l'atteint tout d'un coup. (FRANKLIN.)

PARLER. Ne cherche pas à briller par tes discours, mais à les rendre utiles. (PHOCYLIDE.)

La sotte envie de discourir, vient d'une habitude qu'on a contractée de parler beaucoup et sans réflexion. (THÉOPHRASTE.)

Evitons de donner, par nos discours, une mauvaise idée de notre caractère : c'est ce qui ne manquera pas d'arriver si nous cherchons l'occasion de décrier les absents, de les couvrir de ridicule, de les juger avec dureté, de les déchirer par la médisance, de les couvrir d'opprobre. (CICÉRON.)

Raisonne, mais en peu de mots. (NÉOPTOLÈME.)

Gardez le silence sur ce qui vous paraît douteux, et ne parlez même qu'avec circonspection de ce que vous croyez certain : c'est ainsi que vous pécherez rarement en paroles. (CONFUCIUS.)

1. Quiconque est prompt à parler, est aisé à vaincre et à convaincre.

2. Parler à propos vaut mieux que parler éloquemment.

3. Il ne faut pas toujours parler à cœur ouvert. (Balthasar GRACIAN.)

1. On parle peu quand la vanité ne fait point parler.

2. On aime mieux dire du mal de soi-même que de n'en point parler.

3. Il n'est jamais plus difficile de bien parler, que quand on a honte de se taire.
(La Rochefoucauld.)

1. On dit bien des choses qu'il n'est pas à propos de faire; et on en fait qu'on ne doit jamais dire.

2. Il est bien difficile de parler beaucoup, sans qu'on dise du mal de soi, comme on en dit des autres.

3. La passion déréglée qu'on a de parler sur toutes choses, et même sur celles qu'on ignore ou qu'on n'entend point, a fait inventer un nombre infini de termes qui ne signifient rien et qui ne persuadent que parce qu'ils étourdissent. (De Vernage.)

L'expression de la parole n'est qu'une invention de l'art; image infidèle, qui répond trop mal aux sentiments les plus vifs et les plus intimes de la nature.
(L'abbé Prévost.)

Il ne faut pas juger un homme d'après la parole : l'action seule indique sa valeur. La parole est souvent prononcée sous l'influence de la bonne ou mauvaise humeur : il ne faut donner de l'importance qu'à l'action.
(De Méricley.)

1. La parole est en même temps le don le plus précieux et le plus dangereux que l'homme ait reçu du ciel.

2. Si un homme d'esprit ne parle pas assez dans le monde, on l'accuse d'être orgueilleux ou maussade. S'il cause avec abandon, on lui reproche souvent d'avoir trop bonne opinion de soi. Il faut donc aussi, dans la conversation, n'avoir ni trop de réserve, ni trop se livrer.

3. Avec les gens qui écoutent toujours, il faut parler peu, de crainte de trop dire.
(A. de Chesnel.)

PARLER (*Prov.*). Pour exprimer qu'il faut se tenir en garde contre les beaux parleurs, on emploie ce proverbe rimé :

Crains bel esprit et beau parler;
Souvent l'éloquence est semblable
A l'oiseleur qui, doux, affable,
Prend l'oiseau par beau flageolet.

PAROLE. Soyez aussi religieux à tenir votre parole, dit Isocrate, qu'à garder un dépôt. Celui qui se pique de vertu, doit être si exact dans tous ses engagements, que sa simple parole soit plus sûre que le serment des autres.

PAROLE (*Prov.*). Il est très-sage de bien examiner l'engagement qu'on veut prendre, avant de le contracter par écrit; car, dans ce dernier cas, il n'y a plus moyen de se dédire. Aussi l'un des plus anciens proverbes est celui-ci : *La parole s'enfuit, l'écrit reste.* Les Italiens disent dans le même sens : *Les effets sont les mâles, et les paroles sont les femelles.* Les Persans emploient cet autre proverbe pour exprimer la nécessité qu'il y a chez les gens placés dans une haute position de peser leurs propos : *Les paroles des grands ne tombent jamais à terre.*

PARURE. 1. Quand tu choisis tes vêtements, vise à la commodité et à la décence, mais point à la vanité.

2. C'est avec vérité qu'on dit que la modestie et la douceur sont les plus riches et les plus beaux ornements de l'âme, et que plus la parure est simple, plus la beauté de ces qualités paraît dans tout son lustre.
(Guillaume Penn.)

PARVENU. Un parvenu n'a de mémoire que pour le présent.

PASCALIANA (12). 1. L'art de persuader consiste autant en celui d'agréer, qu'en celui de convaincre, tant les hommes se gouvernent plus par caprice que par raison.

2. Il arrive souvent qu'on prend, pour prouver certaines choses, des exemples qui sont tels, qu'on pourrait prendre ces choses pour prouver ces exemples; ce qui ne laisse pas de faire son effet; car, comme on croit toujours que la difficulté est à ce qu'on veut prouver, on trouve les exemples plus clairs. Ainsi, quand on veut montrer une chose générale, on donne la règle particulière d'un cas; mais si on veut montrer un cas particulier, on commence par la règle générale.

3. Quand on veut reprendre avec utilité et montrer à un autre qu'il se trompe, il faut observer par quel côté il envisage la chose, car elle est vraie ordinairement de ce côté-là, et lui avouer cette vérité. Il se contente de cela, parce qu'il voit qu'il ne se trompait pas, et qu'il manquait seulement à voir tous les côtés. Or, on n'a pas honte de ne pas tout voir; mais on ne veut pas s'être trompé; et peut-être que cela vient de ce que naturellement l'esprit ne se peut tromper dans le côté qu'il envisage, comme les appréhensions des sens sont toujours vraies.

3. Quand un discours naturel peint une passion ou un effet, on trouve dans soi-même la vérité de ce qu'on entend, qui y était sans qu'on le sût, et on se sent porté à aimer celui qui nous le fait sentir; car il ne nous fait pas montre de son bien, mais du nôtre, et ainsi ce bienfait nous le rend aimable, outre que cette communauté d'intelligence que nous avons avec lui, incline nécessairement le cœur à l'aimer.

4. Quand on voit le style naturel, on est tout étonné et ravi; car, on s'attendait de voir un auteur, et on trouve un homme; au lieu que ceux qui ont le goût bon, et qui en voyant un livre croient voir un homme, sont tout surpris de trouver un auteur, *plus poetice quam humane locutus est.*

5. Quand dans un discours on trouve des mots répétés, et qu'essayant de les corriger on les trouve si propres qu'on gâterait le discours, il les faut laisser.

6. Ceux qui font des antithèses en forçant les mots, sont comme ceux qui font de fausses fenêtres pour la symétrie.

7. Dans le discours, il ne faut point détourner l'esprit d'une chose à une autre, si ce n'est pour le délasser, mais dans le

(12) Pensées de Pascal.

temps où cela est à propos et non autrement; car qui veut délasser hors de propos, lasse. On se rebute et on quitte tout là ; tant il est difficile de rien obtenir de l'homme que par le plaisir, qui est la monnaie pour laquelle nous donnons tout ce qu'on veut.

8. La dernière chose qu'on trouve en faisant un ouvrage, est de savoir celle qu'il faut y mettre la première.

9. Les impressions anciennes ne sont pas les seules capables de nous abuser. Les charmes de la nouveauté ont le même pouvoir. De là viennent toutes les disputes des hommes qui se reprochent, ou de suivre les fausses impressions de leur enfance, ou de courir téméraireinent après les nouvelles.

10. Je blâme également, et ceux qui prennent le parti de louer l'homme, et ceux qui le prennent de le blâmer, et ceux qui le prennent de le divertir, et je ne puis approuver que ceux qui cherchent en gémissant.

11. Rien n'est plus étrange dans la nature de l'homme, que les contrariétés que l'on y découvre à l'égard de toutes choses. Il est fait pour connaître la vérité, il la désire ardemment, il la cherche, et cependant quand il tâche de la saisir, il s'éblouit, et se confond de telle sorte, qu'il donne sujet de lui en disputer la possession.

12. L'homme est si grand que sa grandeur paraît même en ce qu'il se connaît misérable. Un arbre ne se connaît pas misérable. Il est vrai que c'est être misérable que de se connaître misérable ; mais c'est aussi être grand que de connaître qu'on est misérable.

13. Nous avons une si haute idée de l'âme de l'homme, que nous ne pouvons souffrir d'en être méprisés, de n'être pas dans l'estime d'une âme, et toute la félicité des hommes consiste dans cette estime.

14. Nous ne nous contentons pas de la vie que nous avons en nous et de notre propre être : nous voulons vivre dans l'idée des autres, d'une vie imaginaire, et nous nous efforçons pour cela de paraître. Nous travaillons incessamment à embellir et conserver cet être imaginaire, et négligeons le véritable.

15. La douceur de la gloire est si grande, qu'à quelque chose qu'on l'attache, même à la mort, on l'aime.

16. L'orgueil nous tient d'une possession si naturelle, au milieu de nos misères et de nos erreurs, que nous perdons même la vie avec joie, pourvu qu'on en parle.

17. Nous sommes si présomptueux, que nous voudrions être connus de toute la terre, et même des gens qui viendront quand nous n'y serons plus ; et, nous sommes si vains, que l'estime de cinq ou six personnes qui nous environnent, nous amuse et nous contente.

18. Que chacun examine sa pensée, il la trouvera toujours occupée au passé et à l'avenir. Nous ne pensons presque point au présent; et si nous y pensons, ce n'est que pour en prendre la lumière pour disposer l'avenir. Le présent n'est jamais notre but. Le passé et le présent sont nos moyens : le seul avenir est notre objet. Ainsi, nous ne vivons jamais, mais nous espérons de vivre ; et nous disposant toujours à être heureux, il est indubitable que nous ne le serons jamais, si nous n'aspirons à une autre béatitude que celle dont on peut jouir en cette vie.

19. Peu de chose nous console, parce que peu de chose nous afflige.

20. La faiblesse de la raison de l'homme paraît bien davantage en ceux qui ne la connaissent pas qu'en ceux qui la connaissent.

21. L'esprit du plus grand homme du monde n'est pas si indépendant qu'il ne soit sujet à être troublé par le moindre tintamarre qui se fait autour de lui. Il ne faut pas le bruit d'un canon pour empêcher ses pensées, il ne faut que le bruit d'une girouette ou d'une poulie. Ne vous étonnez pas s'il ne raisonne pas bien à présent, une mouche bourdonne à ses oreilles, c'en est assez pour le rendre incapable de bon conseil. Si vous voulez qu'il puisse trouver la vérité, chassez cet animal qui tient sa raison en échec et trouble cette puissante intelligence qui gouverne les villes et les royaumes.

22. Les inventions des hommes vont en avançant de siècle en siècle. La bonté et la malice du monde en général reste la même.

23. La nature nous rendant toujours malheureux en tous états, nos désirs nous figurent un état heureux, parce qu'ils joignent à l'état où nous sommes, les plaisirs de l'état où nous ne sommes pas ; et quand nous arriverions à ces plaisirs nous ne serions pas heureux pour cela, parce que nous aurions d'autres désirs conformes à un nouvel état.

24. La nature de l'amour-propre et de ce moi humain est de n'aimer que soi et de ne considérer que soi. Mais que fera-t-il ? il ne saurait empêcher que cet objet qu'il aime ne soit plein de défaut et de misère. Il veut être grand et il se voit petit. Il veut être heureux, et il se voit misérable. Il veut être parfait, et il se voit plein d'imperfections. Il veut être l'objet de l'amour et de l'estime des hommes, et il voit que ses défauts ne méritent que leur aversion et leur mépris. Cet embarras où il se trouve, produit en lui la plus injuste et la plus criminelle passion qu'il soit possible de s'imaginer; car il conçoit une haine immortelle contre cette vérité qui le convainc de ses défauts. Il désirerait de l'anéantir, et ne pouvant la détruire en elle-même, il la détruit autant qu'il peut dans sa connaissance et dans celle des autres ; c'est-à-dire qu'il met tout son soin à couvrir ses défauts, et aux autres et à soi-même, et qu'il ne peut souffrir qu'on les lui fasse voir et qu'on les voie.

25. C'est sans doute un très-grand mal que d'être plein de défauts ; mais c'est encore un plus grand mal que d'en être plein et ne vouloir pas le reconnaître, puisque c'est y ajouter celui d'une illusion volontaire. Nous ne voulons pas que les autres nous trompent, nous ne trouvons pas juste

qu'ils veuillent être estimés de nous plus qu'ils ne méritent : il n'est donc pas juste aussi que nous les trompions et que nous voulions qu'ils nous estiment plus que nous ne méritons.

26. La force est la reine du monde et non pas l'opinion; mais l'opinion est celle qui use de la force.

27. C'est un grand avantage que la qualité, qui, dès dix-huit à vingt ans, met un homme en passe, connu et respecté comme un autre pourrait avoir mérité à cinquante ans. Ce sont trente ans gagnés sans peine.

28. La nature a des perfections pour montrer qu'elle est l'image de Dieu; et des défauts pour montrer qu'elle n'en est que l'image.

29. Malgré la vue de toutes nos misères qui nous touchent et qui nous tiennent à la gorge, nous avons un instinct que nous ne pouvons réprimer qui nous élève.

30. Si l'homme n'avait jamais été corrompu, il n'aurait aucune idée, ni de la vérité, ni de la béatitude. Mais malheureux que nous sommes, et plus que s'il n'y avait aucune grandeur dans notre condition, nous avons une idée du bonheur et ne pouvons y arriver; nous sentons une image de la vérité et ne possédons que le mensonge; incapables d'ignorer absolument et de savoir certainement; tant il est manifeste que nous avons été dans un degré de perfection dont nous sommes malheureusement tombés.

31. Il n'y a rien sur la terre qui ne montre où la misère de l'homme ou la miséricorde de Dieu; ou l'impuissance de l'homme sans Dieu, ou la puissance de l'homme avec Dieu.

32. Il faut, pour faire qu'une religion soit vraie, qu'elle ait connu notre nature; car la vraie nature de l'homme, son vrai bien, la vraie vertu et la vraie religion, sont choses dont la connaissance est inséparable. Elle doit avoir connu la grandeur et la bassesse de l'homme, et la raison de l'un et de l'autre. Quelle autre religion que la chrétienne a connu toutes ces choses ?

33. Il y a des vices qui ne tiennent à nous que par d'autres, et qui en ôtant le tronc, s'emportent comme des branches.

34. L'homme aime la malignité; mais ce n'est pas contre les malheureux, et c'est se tromper que d'en juger autrement.

35. A mesure qu'on a plus d'esprit on trouve qu'il y a plus d'hommes originaux. Les gens du commun ne trouvent pas de différence entre les hommes.

36. La vertu d'un homme ne se doit pas mesurer par ses efforts, mais par ce qu'il fait d'ordinaire.

37. On se persuade mieux, pour l'ordinaire, par les raisons qu'on a trouvées soi-même, que par celles qui sont venues dans l'esprit des autres.

38. L'exemple de la chasteté d'Alexandre, n'a pas tant fait de continents que son ivrognerie a fait d'intempérants. On croit n'être pas tout à fait dans les vices du commun des hommes, quand on se voit dans les vices de ces grands hommes. On tient alors à eux par le bout où ils tiennent au peuple, et quelqu'élevés qu'ils soient, ils sont unis au reste des hommes par quelque endroit. Ils ne sont pas suspendus en l'air, et séparés de notre société; s'ils sont plus grands que nous, ils ont les pieds aussi bas que les nôtres.

PASSÉ. S'occuper beaucoup du passé, c'est penser comme bien d'autres; envisager l'avenir c'est avoir des idées à soi. Dans le premier cas on suit le chemin frayé, dans le second il faut le tracer.

PASSIONS. L'homme qui se laisse enchaîner par une passion, n'a plus la même force pour observer ses devoirs et pour s'interdire ce qu'il doit éviter. (Socrate.)

1. Le germe des passions est naturel à l'homme, ou plutôt il est la nature même; mais le sage impose à ses passions le frein que lui présente aussi la nature, en tant qu'elle est le principe de la raison. D'accord avec la raison, les passions sont le principe de toutes les belles actions.

2. Le milieu est le point le plus voisin de la sagesse : il vaut autant ne point l'atteindre que de le passer. Mais combien peu savent le tenir! Ce mal n'est point nouveau : c'est l'ancienne maladie de l'humanité.

3. Pour bien régler sa famille, il faut d'abord se bien régler soi-même; il faut trouver dans sa propre personne le modèle qu'on doit se proposer dans le régime d'une famille entière. (Confucius.)

1. On quitte fort tard ce que la passion a fait épouser de bonne heure.

2. Ne se passionner jamais est la marque d'un grand cœur.

3. Le caprice est le fils aîné de la passion.

4. Les passions sont les brèches de l'esprit et les évanouissements de la réputation.

5. La passion bannit la raison.
(Balthasar Gracian.)

1. Il est très-rare que la raison guérisse les passions : une passion se guérit par une autre. La raison se met souvent du côté du plus fort; il n'y a point de violente passion qui n'ait sa raison pour s'autoriser.

2. La passion fait souvent un fou du plus habile homme, et rend les plus sots habiles

3. Il y a dans le cœur humain une génération perpétuelle de passions, en sorte que la ruine de l'une est presque toujours l'établissement d'une autre.

4. Quelque soin que l'on prenne de couvrir les passions par des apparences de piété et d'honneur, elles paraissent toujours au travers de ces voiles.

5. Si nous résistons à nos passions, c'est plus par leur faiblesse que par notre force.

6. Les passions sont les seuls orateurs qui persuadent toujours. Elles sont comme un art de la nature dont les règles sont infaillibles, et l'homme le plus simple qui a de la passion, persuade mieux que le plus éloquent qui n'en a point.

7. Il s'en faut bien que nous connaissions tout ce que nos passions nous font faire. (LA ROCHEFOUCAULD.)

1. Le bonheur de l'homme en cette vie, ne consiste pas à être sans passions, il consiste à en devenir le maître.

2. On doit toujours se défier de ses passions, quelque raisonnables qu'elles paraissent. On a beau les couvrir d'un prétexte spécieux d'honneur et de piété, elles en deviennent pour lors plus injustes et plus dangereuses, et rien n'est capable d'en arrêter la violence. (DE VERNAGE.)

Satisfaire ses passions et ses caprices au prix de sa fortune, c'est folie; les satisfaire aux dépens de sa famille, c'est improbité. (DE LALATERIA.)

Les passions des petits sont quelquefois aussi fortes que celles des grands, mais elles sont impuissantes. Comme ils y trouvent des obstacles de toutes parts, ils sont obligés de les modérer, et ainsi elles demeurent sans effet. Mais le malheur des grands est, ou que l'on ne s'oppose point à leurs passions, ou que s'ils trouvent quelques obstacles, ils trouvent aussi bien des moyens de les surmonter. Mille gens se joignent à eux pour les y aider. On les pousse à les satisfaire, et on leur fait honneur de ne pas reculer. Ainsi ils s'enfoncent de plus en plus dans les fautes mêmes auxquelles ils étaient portés avec peu de passion. (NICOLE.)

Toutes les passions roulent sur le plaisir et la douleur : c'en est l'essence et le fond. (VAUVENARGUES.)

Un homme peut s'applaudir et se glorifier lorsqu'il a dompté ses passions favorites et réprimé ses mouvements. C'est ici son ouvrage, il a seul part à ce travail, et il peut à juste titre s'en donner toute la gloire. (SAINT-RÉAL.)

Ce sont les passions qui font ou qui défont tout dans ce monde. Si la raison dominait sur la terre, il ne s'y passerait rien : on dit que les pilotes craignent ces mers pacifiques où l'on ne peut naviguer, et qu'ils veulent du vent au hasard d'avoir des tempêtes. Les passions sont chez les hommes des vents qui sont nécessaires pour mettre tout en mouvement quoiqu'ils causent souvent des orages. (FONTENELLE.)

1. Les douceurs attachées au devoir, sont d'un tout autre prix que les transports déréglés des passions.

2. La grandeur d'âme suppose de grandes passions : l'importance est de les tourner à la vertu.

3. Quelles sont les passions abandonnées à elles-mêmes, dont on puisse attendre autre chose que des folies ou des crimes?

4. La victoire sur les plus grandes passions coûte moins aux honnêtes gens, quand c'est à l'honneur et à la vertu qu'ils croient faire ce sacrifice.

5. On ne peut connaître les grandes passions que par l'expérience. Sans cette clef, l'on n'entre jamais parfaitement dans la science du cœur humain, qui ne consiste que dans la connaissance de leurs effets.

6. L'impudence est le fruit ordinaire des grandes passions. (L'abbé PRÉVOST.)

1. Les passions des vicieux sont arrêtées par le bourreau. Mais celles des vertueux sont bien à craindre.

2. Quand on me dit : Comment arrêter une passion? Je réponds : Pourquoi la prendre? (Le prince DE LIGNE.)

Les passions ne viennent jamais seules : elles se donnent la main, comme les furies ou comme les muses. (X.)

1. Il est des passions innocentes dans le principe, qui peuvent cesser de l'être par une durée trop prolongée.

2. Les mauvaises lectures font germer dans le cœur les passions qu'elles ont semées dans l'esprit. (A. DE CHESNEL.)

Il est difficile de vaincre les passions, mais il est impossible de les satisfaire. (*Maximes chrétiennes.*)

PATATRAS (*Dicton*). On disait jadis, ironiquement, à quelqu'un qui tombait : *Patatras, monsieur de Nevers.* Voici l'origine qu'on donne à ce dicton. François de Gonzague, duc de Nevers, courant la poste, de Paris à la capitale de son duché, tomba de cheval dans la ville de Pouilly. Une vieille femme, témoin de l'accident, se mit à crier, peut-être sans aucune mauvaise intention : *Patatras, monsieur de Nevers.* Mais ces paroles mirent le duc dans une telle fureur, qu'il aurait à ce qu'on rapporte, envoyé peu après des soldats pour saccager Pouilly.

PATERNITÉ. Un bon père est toujours un bon citoyen; car la prospérité de sa famille est dépendante de celle du pays.

PATIENCE. Le patient vaut mieux que le brave, et celui qui dompte son cœur, vaut mieux que celui qui prend des villes. (*Prov.* XVI, 32.)

Tous les inconvénients ne valent pas qu'on veuille mourir pour les éviter. (MONTAIGNE.)

Il n'y a pas de chemin trop long à celui qui marche lentement et sans se presser. (LA BRUYÈRE.)

1. La patience rend les maux plus légers et moins durables.

2. La patience procure deux grands avantages : c'est d'espérer toujours et de n'être mécontent de rien. (A. DE CHESNEL.)

PATIENCE (*Prov.*). Pour conseiller la pratique de cette vertu, nos pères faisaient usage de plusieurs proverbes, comme ceux-ci :

1. *Qui peu endure, bien peu dure.*
2. *A dure enclume, marteau de plume.*
3. *Patience passe science.*

On disait aussi, pour signifier qu'avec patience on parvient presque toujours à son but : *Maille à maille se fait le haubergeon.* Ce dernier mot signifie une cotte de mailles, ancienne armure militaire. Il y avait encore ce proverbe : *Hâtez-vous lentement;* et bien : *Pas à pas, on va bien loin.* Enfin, les Italiens s'expriment ainsi, dans le même sens : *Qui va doucement, va sainement; qui va sainement, va bien; qui va bien, va loin.*

PATISSIER (*Prov.*). On disait autrefois

'un homme corrompu qui n'était arrêté ıns ses actes par aucune espèce de considération : *Il a toute honte bue, il a passé par-rant l'huis du pâtissier.* Cela venait de ce u'à cette époque, les pâtissiers tenaient une orte de cabaret dans une arrière-boutique. es gens qui se respectaient n'y entraient ue par une porte secrète, mais les débauchés y pénétraient effrontément par la boutique même.

PATRIE. O patrie! j'ai parcouru les plus elles contrées; j'ai vu les richesses des naons étrangères; J'ai trouvé des hôtes caessants; mais la joie ne pouvait entrer ans mon cœur. Le sentiment me rappelait ns cesse vers toi! (Théognis.)

Ne faites gloire d'appartenir à une illustre atrie, qu'autant que vous êtes digne d'en tre membre. (Aristote.)

Quel amour est comparable à celui de 'amour de la patrie? nous aimons les auteurs e nos jours, nous chérissons nos parents, ıos enfants, nos amis; mais ces différentes ffections, la patrie les embrasse toutes. h! quel bon citoyen refuserait de mourir our elle, si, par sa mort, il pouvait la serır? (Cicéron.)

Plus je vis l'étranger, plus j'aimai ma patrie.
(Dubelloi.)

Hélas! en quelque lieu qu'on aille, on l'oublie point l'attrait du sol natal! Nulle part les roses ne sont si roses, et nulle part le duvet n'est si doux que là où nous avons dormi dans notre innocence. (Baggesen.)

La patrie de l'homme naturel n'est pas si large qu'on se l'imagine. S'il a tracé un sillon, s'il a bâti une étable, planté un arbre et logé une femme; s'il a nourri un enfant, entre la chaumière où il a été allaité, et le cimetière où il a suivi le convoi de son père, voilà la patrie. (Vergniaud.)

1. Malheur à qui insulte son pays! que la patrie se lasse d'être ingrate, avant que nous nous lassions de l'aimer; ayons le cœur plus grand que ses injustices.

2. Heureux qui n'a point vu l'étranger dans ses fetes,
Qui, ne connaissant point le secours dédaigneux,
A toujours respiré, même au sein des tempetes,
L'air que respiraient ses aieux.
(Chateaubriand.)

L'amour de la patrie, et quand il s'applique à un vaste pays, et quand il s'applique à un pays de peu d'étendue, est toujours un sentiment élevé. Il n'est point de partie d'une nation qui n'ait ses gloires propres; des princes qui lui donnèrent une puissance relative plus ou moins considérable; des faits historiques dignes de mémoire; de bonnes institutions; des cités importantes; quelque caractère honorable dominant dans les mœurs; des hommes illustrés par le courage, la politique, les arts et les sciences. Il y a donc pour tout homme des raisons d'aimer avec quelque prédilection la province, la cité, le bourg où il est né.
(Silvio Pellico.)

L'amour de la patrie est la première vertu de l'homme civilisé. (*Maximes chrétiennes.*)

PATROCLE (*Dicton*). Athénien qui se rendit célèbre par sa ladrerie, laquelle lui faisait même négliger jusqu'aux soins les plus indispensables de la propreté. Il donna lieu à ce proverbe très-usité chez ses compatriotes: *Plus crasseux que Patrocle.*

PAUVRETÉ. Garde-toi, dans ta colère, de reprocher à l'indigent la pauvreté qui flétrit l'âme. (Théognis.)

1. S'accommoder avec la pauvreté, c'est être riche. On est pauvre, non pour avoir peu, mais pour désirer beaucoup.

2. Le mortel le plus indigent est celui qui désire le moins: on a tout ce qu'on veut, quand on ne veut que ce qui peut suffire.
(Sénèque.)

Nous avons grand tort d'accuser la pauvreté de nous rendre malheureux. C'est l'ambition, ce sont nos insatiables désirs qui nous rendent réellement misérables. Fussions-nous maîtres du monde entier, sa possession ne pourrait nous délivrer de nos frayeurs et de nos chagrins: la raison a seule ce pouvoir. (Epitecte.)

La pauvreté rend vicieux bien des gens qui n'ont pas la fermeté de la supporter avec patience. Outre cela elle prive l'homme des moyens de réussir dans les choses auxquelles la nature l'a rendu propre; elle obscurcit encore les vertus les plus éclatantes; elle étouffe enfin dans leur naissance, les plus nobles pensées, et couvre de mépris le sentiment de l'âme la plus belle.
(Oxenstiern.)

Le mensonge, le vol, la cruauté, les tromperies et la flatterie sont des moyens qui ne sont que trop en usage parmi les hommes, pour acquérir des richesses; c'est ce qui fait qu'il y a un grand nombre de gens de bien dans la pauvreté. (De Vernage.)

Il y a une sorte de honte d'être heureux, à la vue de certaines misères.
(La Bruyère.)

C'est une honte pour les mœurs publiques, que l'on voie tant de pauvreté d'un côté, et tant d'excès de l'autre.
(Guillaume Penn.)

Un homme n'est pas pauvre parce qu'il n'a rien, mais bien parce qu'il ne travaille pas. Celui qui n'a aucun bien et qui travaille, est aussi à son aise que celui qui a cent écus de revenu sans travail. Celui qui n'a rien et qui a un métier, n'est pas plus pauvre que celui qui a dix arpents de terre propre, et qui doit les travailler pour subsister. L'ouvrier qui a donné à ses enfants son art pour héritage, leur a laissé un bien qui s'est multiplié à proportion de leur nombre. Il n'en est pas de même de celui qui a dix arpents de fonds pour vivre et qui les partage à ses enfants. (Montesquieu.)

Il est avantageux d'éprouver quelquefois la misère pour devenir sensible à celle de tant de malheureux qui sont continuellement dans la nécessité.
(L'abbé Prévost.)

Plusieurs singes du docte Erasme se sont émancipés de nos jours à faire divers éloges pointilleux de l'ivresse, du mensonge, du rire, et d'autres bagatelles bizarres dans le

même goût ; mais je n'en vois point qui se plaisent à faire l'éloge de la pauvreté : ***Paupertas habet scabiem***, dit Juvénal. Ce même poëte, cet impitoyable censeur des mœurs de son siècle, ne saurait s'empêcher de sortir de sa philosophie, et de soupirer après les biens de la terre. Il déteste la pauvreté, il déplore la misère du poëte Stace, et la septième satire est toute remplie de ces sortes de plaintes. (DES FORGES.)

La pauvreté prive souvent un homme de tout ressort et de toute vertu : il est difficile à un sac vide de se tenir debout.
(FRANKLIN.)

Aucun plan pour secourir la pauvreté ne mérite attention, s'il ne tend à mettre les pauvres en état de se passer de secours.
(HÉGEL.)

Qui ne sait être pauvre est né pour l'esclavage.
(André CHÉNIER.)

Pour celui qui dîne et qui vit, un mauvais citoyen est celui qui ne dîne pas, mais qui pleure. (CHATEAUBRIAND.)

J'ai traversé des jours de pauvreté touchante,
Où je me contentais, comme l'oiseau qui chante,
De quelques grains de chenevis.
(Amédée POMMIER.)

Il vous sied bien, en vérité, d'appeler égoïstes les pauvres qui refusent à leur détriment d'enrichir le riche ! Comment appellerez-vous donc le riche qui veut, à son profit, appauvrir encore le pauvre ?
(DE CORMENIN.)

Le mot de besoin n'excite aujourd'hui que le sourire du riche; il semble que l'indigent qui implore sa pitié ne s'adresse à lui que pour l'abuser. Que de gens qui, depuis qu'ils ont tout ce qu'ils désirent, ne croient plus à la réalité du besoin, et qui, depuis qu'ils sont opulents, prétendent que la pitié n'est qu'une erreur !
(Emile DE GIRARDIN.)

PAUVRETÉ (*Prov.*). Nos pères disaient d'elle : ***Pauvreté n'est pas vice; mais c'est une espèce de ladrerie, chacun la fuit.***

PAVILLON (*Dicton.*) Pour signifier qu'on se rend, qu'on s'avoue vaincu, on emploie ce dicton : ***Baisser pavillon.*** Cela vient de l'usage des marins qui amènent ou baissent leur pavillon, lorsqu'ils sont obligés de céder à l'ennemi.

PAYER (*Prov.*). On dit de celui qui acquitte ce qu'il doit : ***Qui paie ses dettes s'enrichit.*** **On ne saurait toutefois donner et garder, donc on ne s'enrichit pas, matériellement parlant, en vidant sa bourse. Mais on se rend digne de l'estime publique en remplissant ses obligations ; et cette estime jointe à une conscience satisfaite, constitue une autre richesse préférable à la première.**

PÉCHÉ. **La vraie chasteté de l'âme, dit Bossuet, la vraie pudeur chrétienne, est de rougir du péché, de n'avoir d'yeux, ni d'amour que pour Jésus-Christ, et de tenir toujours ses sens épurés de la corruption du siècle.**

PÉCHER (*Prov.*). On dit, au sujet de quelqu'un qui s'abandonne à son emportement : ***Qui perd, pèche.*** On emploie encore, à peu près dans le même cas, cet autre proverbe : ***Qui perd son bien, perd son sens.***

PÉDANTISME. 1. Les pédants, comme dit Platon, des sophistes leurs germains, sont de tous les hommes ceux qui promettent d'être les plus utiles aux hommes, et seuls entre tous les hommes qui non-seulement n'amendent point ce qu'on leur commet, comme fait un charpentier et un maçon, mais l'empirent, et se font payer de l'avoir empiré.

2. Quand il est question des premiers principes des choses, pour l'ordinaire, on échange un mot contre un mot, et souvent plus obscur. (MONTAIGNE.)

Rien n'étouffe plus la doctrine, que de mettre à toutes les choses une robe de docteur. Les gens qui veulent toujours enseigner, empêchent beaucoup d'apprendre : il n'y a point de génie qu'on ne rétrécisse, lorsqu'on l'enveloppe d'un million de scrupules vains. Avez-vous les meilleures intentions du monde ? On vous forcera vous-même d'en douter. Vous ne pouvez plus être occupé à bien dire, quand vous êtes retenu par la crainte de dire mal, et qu'au lieu de suivre votre pensée, vous ne vous occupez que des termes qui peuvent échapper à la subtilité des critiques. On vient nous mettre un béguin sur la tête pour nous dire à chaque mot : Prenez-garde de tomber; vous voulez parler comme vous, je veux que vous parliez comme moi. Va-t-on prendre l'essor ? ils vous arrêtent par la manche. A-t-on de la force et de la vie ? on vous l'ôte à coups d'épingle. Vous élevez-vous un peu ? voilà des gens qui prennent leur pied ou leur toise, lèvent la tête, et vous crient de descendre pour vous mesurer. Courrez-vous dans votre carrière ? ils voudront que vous regardiez toutes les pierres que les fourmis ont mises sur votre chemin. (NICOLE.)

On a tant peur d'être bas, qu'on est d'ordinaire sec et vague dans les expressions. Nous avons là-dessus une fausse politesse, semblable à celle de certains provinciaux qui se piquent de bel esprit et qui croiraient s'abaisser en nommant les choses par leur nom. (FÉNELON.)

Le terme de pédant est fort équivoque: mais l'usage et même la raison veulent qu'on appelle pédants ceux qui, pour faire parade de leur fausse science, citent à tort et à travers toutes sortes d'auteurs ; qui parlent simplement pour parler et pour se faire admirer des sots ; qui amassent sans jugement et sans discernement des apophthegmes et des traits d'histoire pour prouver ou pour faire semblant de prouver des choses qui ne se peuvent prouver que par des raisons. Ce qui rend les pédants odieux aux personnes d'esprit, c'est que les pédants ne sont pas raisonnables; car les personnes d'esprit aiment naturellement à raisonner et ne peuvent souffrir la conversation de ceux qui ne raisonnent point. Les pédants ne peuvent pas raisonner, parce qu'ils ont l'esprit petit ou d'ailleurs rempli d'une

fausse érudition, et ils ne veulent pas raisonner, parce qu'ils voient que certaines gens les respectent et les admirent davantage lorsqu'ils citent quelque auteur inconnu et quelque sentence d'un ancien, que lorsqu'ils prétendent raisonner. Les pédants sont donc vains et fiers, de grande mémoire et de peu de jugement; heureux et forts en citations, malheureux et faibles en raisons; d'une imagination vigoureuse et spacieuse, mais volage et déréglée, et qui ne se peut contenir dans quelque justesse.

(*Recherche de la vérité.*)

Rien ne me met hors des gonds, comme de me voir opposer une maxime insignifiante et triviale, lorsque mes raisons sortent du fond de mon cœur. (Goethe.)

PEINES. Ce qui nous rend fort sensibles aux peines de cette vie, dit Nicole, c'est l'imagination où nous sommes que nous ne devrions rien souffrir, quoique nous soyons nés pour cela. Chacun cherche à s'exempter des peines. Les hommes et les femmes courent aux plaisirs; cette impression est encore plus forte dans les femmes que dans les hommes, et entre les femmes, dans les personnes de qualité. Il leur semble que leur partage devrait être au moins dans l'exemption des maux de la vie. Cependant il n'y a personne qui ne doive faire cette réflexion, que le monde est une espèce de purgatoire, et que c'est une erreur de vouloir y être heureux sans peine.

PENDU (*Prov.*). Le 16 novembre 1591, la célèbre faction des Seize, avait fait arrêter trois membres du parlement qu'elle avait pour adversaires : c'étaient Tardif, Bresson et Larcher. Appréhendés à neuf heures du matin, ils obtinrent d'être confessés à dix, et, à onze, leurs corps pendaient au gibet. De là le proverbe : ***Aussitôt pris, aussitôt pendu.***

PÉNÉTRATION. 1. Le plus grand défaut de la pénétration n'est pas de n'aller point au but, c'est de le passer.

2. La pénétration a un air de deviner, qui flatte plus notre vérité, que toutes les autres qualités de l'esprit.

(La Rochefoucauld.)

La pénétration est une facilité à concevoir, à remonter au principe des choses, ou à prévenir leurs effets par une suite d'inductions. (Vauvenargues.)

PENSÉE. Rectifiez vos pensées. Sont-elles pures? vos actions le seront de même.

(Confucius.)

Toutes nos pensées qui n'ont pas Dieu pour objet, sont du domaine de la mort.

(Bossuet.)

Les pensées sont comme le corps et le fond du discours, car les mots ne sont destinés qu'à mettre au jour et à embellir nos pensées. En effet, les pensées les plus choisies et les plus brillantes, si elles sont dépourvues de sens, ne doivent être regardées que comme un son vil et méprisable. Les pensées doivent être naturelles, intelligibles, point trop recherchées, ni amenées de trop loin, comme pour faire parade d'esprit. Elles doivent être claires et intelligibles; autrement, quelque sublimes, quelque agréables qu'elles soient, elles perdent tout leur prix. Ce que des personnes intelligentes ont peine à entendre, n'est point ingénieux. Enfin, il faut qu'elles laissent quelque chose à penser à ceux qui les lisent. Agir autrement et tourner trop longtemps autour d'une même pensée, c'est épuiser le sujet. Or, un des plus sûrs moyens de plaire n'est pas tant de dire et de penser, que de faire penser et de faire dire. (Bouhier.)

1. Les pensées nobles et grandes viennent de la majesté des choses dont elles sont les images, comme sont celles qui passent pour grandes parmi les hommes. Telles sont la puissance, la générosité, l'esprit, le courage, les victoires, les grands traits de vertu et de magnanimité.

2. Les pensées sublimes sont celles qui sont pleines d'un grand sens exprimé en peu de paroles et d'une manière vive. Ces sortes de pensées entraînent comme par force notre jugement et remuent toute notre âme; elles plaisent beaucoup, parce qu'elles ont du grand qui charme toujours l'esprit.

3. Les pensées délicates ont cela de propre, qu'elles sont souvent renfermées en peu de paroles, et que le sens qu'elles contiennent n'est pas si visible, ni si marqué. Il semble d'abord qu'elles le cachent en partie, afin qu'on le cherche et qu'on le devine, ou du moins, elles le laissent seulement entrevoir pour vous donner le plaisir de le découvrir tout à fait. Ce système est comme l'âme de la délicatesse des pensées.

(X.)

Un faiseur de pensées songe plus souvent à être applaudi qu'à être entendu, et se laisse aller à un petit scintillement qui éblouit sans éclairer. (Le prince de Ligne.)

L'homme pense sa parole avant de parler sa pensée. (De Bonald.)

Je pense, donc je suis, a dit Descartes. Ce qui signifie : il y a quelque chose en moi : une âme, une intelligence, qui permet à l'homme de juger, de se contempler; cette âme a encore la puissance de chercher Dieu dans l'univers, de le pressentir derrière les grands mystères qui le cachent à nos yeux, et de lui rendre hommage : elle a la confiance que sa prière ne se perdra pas sans écho dans le ciel. La pensée! que de choses renfermées dans ce mot! quelle clarté elle fait briller aux yeux de l'homme, quelle puissance elle lui donne! La pensée! c'est l'homme tout entier : bonté, courage, dévouement, sciences, beaux-arts, patriotisme, sans la pensée ne seraient rien; c'est la pensée qui les anime et les féconde.

(De Mériclet.)

1. Une pensée est claire et juste, si celui qui l'écoute semble la revendiquer comme venant de lui.

2. C'est la contradiction qui donne de l'activité à la pensée.

3. Pour la pensée, le présent est toujours trop étroit, l'avenir est toujours vaste.

4. Périsse la pensée de l'homme, lorsqu'elle attaque l'œuvre de Dieu !

(A. DE CHESNEL.)

Nous ne pensons presque point au présent, et si nous y pensons, ce n'est que pour en prendre la lumière, afin de disposer l'avenir. (X.)

PENSÉES DE BOSSUET.

ESPRIT DE SES MEILLEURS ÉCRITS (13).

I. — *De Dieu.*

De toute éternité Dieu est : Dieu est parfait : Dieu est heureux : Dieu est un. L'impie demande : Pourquoi Dieu est-il ? Je lui réponds : Pourquoi Dieu ne serait-il pas ? Est-ce à cause qu'il est parfait, et la perfection est-elle un obstacle à l'être ? Erreur insensée : au contraire, la perfection est la raison d'être. Pourquoi l'imparfait serait-il, et le parfait ne serait-il pas ? C'est-à-dire, pourquoi ce qui tient le plus du néant serait-il, et que ce qui n'en tient rien du tout ne serait pas ? Qu'appelle-t-on parfait ? Un être à qui rien ne manque. Qu'appelle-t-on imparfait ? Un être à qui quelque chose manque. Pourquoi l'être à qui rien ne manque ne serait-il pas, plutôt que l'être à qui quelque chose manque ? D'où vient que quelque chose est, et qu'il ne se peut pas faire que le rien soit, si ce n'est parce que l'être vaut mieux que le rien, et que le rien ne peut pas prévaloir sur l'être ni empêcher l'être d'être ? Mais, par la même raison, l'imparfait ne peut valoir mieux que le parfait, ni être plutôt que lui, ni l'empêcher d'être. Qui peut donc empêcher que Dieu ne soit, et pourquoi *le néant de Dieu que l'impie veut imaginer dans son cœur insensé*, pourquoi, dis-je, ce néant de Dieu l'emporterait-il sur l'être de Dieu, et vaut-il mieux que Dieu ne soit pas que d'être ?

Dieu est une intelligence qui ne peut ni rien ignorer, ni douter de rien, ni rien apprendre, ni perdre, ni acquérir aucune perfection, car tout cela vient du non être. Or, Dieu est celui qui est, celui qui est par essence. Comment donc peut-on penser que celui qui est ne soit pas ; ou que l'idée qui comprend tout l'être ne soit pas réelle ; ou que pendant qu'on voit que l'imparfait est, on puisse dire, on puisse penser, en entendant ce qu'on pense, que le parfait ne soit pas ?

Notre Dieu est un, infini, parfait, seul digne de venger les crimes et de couronner la vertu, parce qu'il est seul la sainteté même. Tout ce qui est devant lui n'est qu'une ombre. *Je suis*, dit-il, *celui qui suis* (*Exod.* III, 14) : l'être et la perfection m'appartiennent à moi seul. Il prend un nouveau nom qui désigne l'être et la vie en lui comme dans leur source ; et c'est le grand nom de Dieu, terrible, mystérieux, incommunicable, sous lequel il veut dorénavant être servi.

Il est infiniment au-dessus de cette cause première et de ce moteur que les philosophes ont connu, sans toutefois l'adorer. Ceux d'entre eux qui ont été le plus loin, nous ont proposé un Dieu qui, trouvant une matière éternelle et existante par elle-même, aussi bien que lui, l'a mise en œuvre et l'a façonnée comme un artisan vulgaire, contraint dans son ouvrage par cette matière et par ses dispositions qu'il n'a pas faites, sans jamais pouvoir comprendre que si la matière est d'elle-même, elle n'a pas dû attendre la perfection d'une main étrangère, et que si Dieu est infini et parfait, il n'a eu besoin, pour faire tout ce qu'il voulait, que de lui-même et de sa volonté toute-puissante. Mais le Dieu de nos pères, le Dieu d'Abraham, le Dieu dont Moïse nous a écrit les merveilles, n'a pas seulement arrangé le monde, il l'a fait tout entrer dans la matière et dans la forme. Avant qu'il eût donné l'être, rien ne l'avait que lui seul. Il nous est représenté comme Celui qui fait tout, et qui fait tout par la parole, tant à cause qu'il fait tout par la raison qu'à cause qu'il fait tout sans peine, et que, pour faire de si grands ouvrages, il ne lui en coûte qu'un seul mot, c'est-à-dire qu'il ne lui en coûte que de vouloir.

Dieu est appelé le Dieu de paix. Sa bonté **concilie tout. Il a composé cet univers** de **natures et des qualités les plus discordantes; il fait concourir ensemble la nuit et le jour, l'hiver et l'été, le froid et le chaud, et** le **du reste pour la bonne constitution** de l'univers **et pour la conservation du genre humain. Il reçoit ses ennemis en paix.** *Il fait lever son soleil sur les bons et sur les mauvais, et il pleut sur les justes et les injustes* (*Matth.* v, 45.) **Le soleil n'en est pas plus** nébuleux **dans les pays où Dieu n'est pas** connu **et adoré; la pluie n'en arrose pas moins** les **champs et les pâturages, et n'y est pas** moins **rafraîchissante ni moins féconde. Ainsi,** comme **me disait saint Paul :** ***Dieu ne se laisse pas sans témoignage.*** **(*Act.* XIV, 16.) Le soleil,** quand il **se lève, nous avertit de son immense** bonté, **puisqu'il ne se lève pas plus tard, ni** avec **des couleurs moins vives, pour les** ennemis **de Dieu que pour les amis.**

II. — *De la Providence et de sa sagesse.*

Ne vous inquiétez point. La vie est plus que la nourriture, et le corps plus que l'habit. (*Matth.* VI, 25.) **Dieu, qui vous a** donné la **vie, et qui a formé votre corps** avant que **vous puissiez en prendre aucun** soin, vous **donnera tout le reste. Qui a fait le** plus ne **dédaignera pas de faire le moins.** *Considérez* ***les lis des champs, ils ne sèment, ni ne moissonnent, ni ne recueillent; ils ne travaillent ni ne filent, et votre Père céleste les nourrit et les habille.*** **(*Ibid.*, 28.) Heureux** les petits **animaux, heureuses les fleurs,** heureuses **mille et mille fois toutes les** petites créa**tures, si elles pouvaient sentir leur** bon**heur! heureuses des soins** paternels que **Dieu prend d'elles! heureuses de** tout recevoir **de sa main! Pour nous, notre** pe...

(13) Cet article forme seul un petit traité de théologie et de rhétorique.

nous assujettit à mille travaux, mais ne les poussons pas jusqu'à l'agitation. Travaillons, c'est la plus juste peine que Dieu ait imposée à notre péché; travaillons en esprit de pénitence, mais abandonnons à Dieu le succès de notre travail. *Gens de petite foi! votre Père sait que vous avez besoin de ces choses.* (*Ibid.*, 32.) Doutez-vous qu'il ne sache ce qui vous est nécessaire? Il vous a faits; doutez-vous qu'il veuille pourvoir à vos besoins? Il vous l'a promis; lui qui vous a prévenus en tout, et qui vous a donné l'être qu'il ne vous avait pas promis, vous refusera-t-il ce qu'il vous a promis après vous avoir faits? *Ne vous inquiétez donc pas.* (*Ibid.*, 34.) Voyez comme vous croissez, comment votre corps se nourrit. Pourriez-vous ajouter une coudée à votre taille? Pendant que vous dormiez, Dieu vous faisait croître, et d'enfant il vous a fait homme. Croyez qu'il fera ainsi tout ce qui convient à votre corps; reposez-vous sur sa puissance et sur sa bonté.

Qui a formé tant de genres d'animaux et tant d'espèces subordonnées à ces genres, toutes ces propriétés, tous ces mouvements, toutes ces adresses, tous ces aliments, toutes ces forces diverses, toutes ces images de vertu, de pénétration, de sagacité et de violence? Qui a fait marcher, ramper, glisser les animaux? Qui a donné aux oiseaux et aux poissons ces rames naturelles qui leur font fendre les eaux et l'air? Ce qui peut-être a donné lieu à leur créateur de les produire ensemble comme animaux d'un dessein à peu près semblable, le vol des oiseaux semblant être une espèce de faculté de nager dans une matière plus subtile, comme la faculté de nager, dans les poissons, est une espèce de vol dans une liqueur plus épaisse. Le même auteur a fait ces convenances et ces différences : celui qui a donné aux poissons leur triste, et, pour ainsi dire, leur morne silence, a donné aux oiseaux leurs chants si divers et leur a mis dans l'estomac et dans le gosier une espèce de lyre et de guitare pour annoncer, chacun à leur mode, les beautés de leur créateur. Qui n'admirerait les richesses de sa providence, qui fait trouver à chaque animal, jusqu'à une mouche, jusqu'à un ver, sa nourriture convenable? En sorte que la disette ne se trouve dans aucune partie de sa famille; mais, au contraire, que l'abondance y règne partout, excepté maintenant parmi les hommes, depuis que le péché a introduit la cupidité et l'avarice.

Un temple, un palais, qui ne sont qu'un amas de bois et de pierres où rien n'est vivant, ont quelque chose de vivant dans le dessein de leur architecte. Tout est donc vie dans le Verbe qui est l'idée sur laquelle le grand architecte a fait le monde. Tout y est vie, parce que tout y est sagesse; tout y est sagesse, parce que tout y est ordonné et mis en son rang : l'ordre est une espèce de vie de l'univers. Cette vie est répandue sur toutes ses parties, et leur correspondance mutuelle entre elles et dans tout leur tout est comme l'âme et la vie du monde matériel, qui porte l'empreinte de la vie et de la sagesse de Dieu. Apprenons à regarder toutes choses en ce bel endroit où tout est vie. Accoutumons-nous à rapporter tout ce qui arrive à sa source. Tout est ordonné de Dieu, tout est vie, tout est la sagesse de ce côté là, dans tous les biens et dans tous les maux qui nous arrivent disons : Tout est animé par la sagesse de Dieu, rien ne vient au hasard. Le péché même, qui en soi est incapable de règle puisqu'il est le dérèglement essentiel, et qui, par cette raison, ne peut venir de l'ordre de Dieu ni de sa sagesse, par sa sagesse est réduit à l'ordre quand il est joint avec le supplice et quand Dieu, malgré le péché et son énorme et infinie laideur, en tire le bien qu'il veut. Elevons-nous à notre modèle, croyons que tout ce que Dieu fait et tout ce qu'il permet c'est par la sagesse et par raison qu'il le fait et qu'il le permet. Agissons aussi en tout avec sagesse et croyons que notre sagesse est d'être soumis à la sienne.

III. — *De l'homme.*

Tous les animaux sont créés par commandement, sans qu'il soit dit que Dieu y ait mis la main. Mais quand il veut former le corps de l'homme, il prend lui même de la boue entre ses doigts, et il lui donne sa figure (*Gen.* II, 7). Dieu n'a point de doigts ni de mains, Dieu n'a pas plus fait le corps de l'homme que celui des autres animaux; mais il nous montre seulement dans celui de l'homme un dessein et une attention particulière. C'est parmi les animaux le seul qui est droit, le seul tourné vers le ciel, le seul où reluit, par une si belle et si singulière situation, l'inclination naturelle de la nature raisonnable aux choses hautes. C'est de là aussi qu'est venue à l'homme cette singulière beauté sur le visage, dans les yeux, dans tout le corps. D'autres animaux montrent plus de force, d'autres plus de vitesse et plus de légèreté et ainsi du reste; l'excellence de la beauté appartient à l'homme, et c'est comme un admirable rejaillissement de l'image de Dieu sur sa face. Dieu exprime en lui toutes les beautés de la nature raisonnable, et à la fois toutes les richesses qu'il lui a données par la grâce : entendement, volonté, droiture, innocence, claire connaissance de Dieu, amour infus de ce premier être, assurance de jouir avec lui d'une même félicité si on eût persévéré dans la justice où l'on avait été créé. L'image de la Trinité reluit magnifiquement dans la créature raisonnable; semblable au Père, elle a l'être; semblable au Fils, elle a l'intelligence; semblable au Saint-Esprit, elle a dans son être, dans son intelligence, dans son amour, une même félicité et une même vie. Vous ne sauriez lui en rien ôter sans lui ôter tout. Heureuse créature et parfaitement semblable si elle s'occupe uniquement de lui. Alors, parfaite dans son être, dans son intelligence, dans son amour, elle entend tout ce qu'elle est, elle aime tout ce

qu'elle entend ; son être et ses opérations sont inséparables, Dieu devient la perfection de son être, la nourriture immortelle de son intelligence et la vie de son amour. Elle ne dit, comme Dieu, qu'une parole, qui comprend toute sa sagesse : comme Dieu, elle ne produit qu'un seul amour qui embrasse tout son bien, et tout cela ne meurt point en elle. La grâce survient sur le fonds et relève la nature, la gloire lui est montrée et ajoute son complément à la grâce. Heureuse créature, encore un coup, si elle sait conserver son bonheur ! Homme, tu l'as perdu. Où s'égare ton intelligence, où va se noyer ton amour ? Hélas ! hélas ! et sans fin hélas ! reviens à ton origine.

L'homme est un animal né pour le commandement. S'il commande aux animaux, à plus forte raison se commande-t-il à lui-même. L'homme commande à son corps, à ses bras, à ses mains, à ses pieds. Dans l'origine, tout était soumis à son empire. Il lui reste encore quelque chose du commandement qu'il avait sur ses passions. Il commande à sa propre intelligence qu'il applique à quoi il lui plaît, à sa propre volonté par conséquent, à cause de son libre arbitre, à ses sens intérieurs et extérieurs et à son imagination, qu'il tient captive sous l'autorité de la raison et qu'il fait servir aux opérations supérieures. Il modère les appétits qui naissent des images des sens, et, dans l'origine, il était maître absolu de toutes les choses. Car telle fut la puissance de l'image de Dieu en l'âme, qu'elle tenait tout dans la soumission et dans le respect.

IV. — *De l'âme.*

La manière dont Dieu a produit l'âme est merveilleuse ; il ne la tire pas de la matière, il l'inspire d'en haut ; c'est un souffle de vie qui vient de lui-même.

Quand il créa les bêtes, il dit : ***Que l'eau produise des poissons*** (*Gen.* I, 20) ; et il créa de cette sorte les monstres marins, et toute âme vivante et mouvante qui devait remplir les eaux. Il dit encore : ***Que la terre produise toute âme vivante, les bêtes à quatre pieds et les reptiles.*** (*Ibid.*, 24.)

C'est ainsi que devaient naître ces âmes vivant d'une vie brute et bestiale, à qui Dieu ne donne pour toute action que des mouvements dépendants du corps. Dieu les tire du sein des eaux et de la terre ; mais cette âme dont la vie devait être une imitation de la sienne, qui devait vivre comme lui de raison et d'intelligence, qui lui devait être unie en le contemplant et en l'aimant, et qui pour cette raison était faite à son image, ne pouvait être tirée de la matière. Dieu en façonnant la matière, peut bien former un beau corps ; mais en quelque sorte qu'il la tourne et qu'il la façonne, jamais il n'y trouvera son image et sa ressemblance ; l'âme faite à son image, et qui peut être heureuse en le possédant, doit être produite par une nouvelle création ; elle doit venir d'en haut, et c'est ce que signifie le ***souffle de vie*** que Dieu tire de sa bouche. Ne croyons pas que Dieu souffle à la manière des animaux ; ne croyons pas que notre âme soit un air subtil, ni une vapeur déliée. Le souffle que Dieu inspire et qui porte en lui l'image de Dieu, n'est ni air, ni vapeur. Ne croyons pas que notre âme soit une portion de la nature divine, comme l'ont rêvé quelques philosophes. Dieu n'est pas un tout qui se partage. Quand Dieu aurait des parties, elles ne seraient pas faites ; car le créateur, l'être incréé ne serait pas composé de créatures. L'âme est faite, et tellement faite qu'elle n'est rien de la nature divine ; mais seulement une chose faite à l'image et ressemblance de la nature divine, une chose qui doit toujours demeurer unie à celui qui l'a formée ; c'est ce que veut dire le souffle divin ; c'est ce que nous représente cet esprit de vie.

C'était faute de connaître Dieu que la plupart des philosophes n'ont pu croire l'âme immortelle, sans la croire une portion de la Divinité ; une divinité elle-même, un être éternel, incréé aussi bien qu'incorruptible, et qui n'avait non plus de commencement ni de fin. Que dirai-je de ceux qui croient la transmigration des âmes ; qui les faisant rouler des cieux à la terre, et puis de la terre aux cieux ; des animaux dans les hommes ; des hommes dans les animaux ; de la félicité à la misère, et de la misère à la félicité, sans que ces révolutions eussent jamais ni de terme, ni d'ordre certain ?

Combien était obscurcie la justice, la providence, la bonté divine parmi tant d'erreurs ! et qu'il était nécessaire de connaître Dieu, et les règles de la sagesse, avant que de connaître l'âme et sa nature immortelle !

Outre le rapport que nous avons du côté du corps avec la nature changeante et mortelle, nous avons, d'un autre côté, un rapport intime et une secrète affinité avec Dieu, parce que Dieu même a mis quelque chose en nous qui peut connaître la vérité de son être, en adorer la perfection ; en admirer la plénitude ; quelque chose qui peut se soumettre à sa souveraine puissance, s'abandonner à sa haute et incompréhensible sagesse, se confier en sa bonté, craindre sa justice, espérer son éternité.

Les morts, à les regarder comme morts, ***dorment dans le sepulcre, le Seigneur ne s'en souvient plus, et ils ne sont plus sous sa main.*** (*Psal.* LXXXVII, 6.) Mais il n'en est pas ainsi des âmes saintes, des âmes de Dieu ; car s'ils sont morts à l'égard de l'homme, ***ils sont vivants pour Dieu. Ils sont vivants sous ses yeux et devant lui***, et encore ***ils sont vivants pour lui*** (*I Petr.* IV, 6.) Ils ont perdu le rapport qu'ils avaient à leur corps et aux autres hommes. Ils avaient un autre rapport à Dieu, qui les a faits à son image pour en être loué. Ce rapport ne se perd pas ; car si le corps se dissout et n'est plus animé de l'âme, Dieu, pour qui l'âme a été faite et dont elle porte l'empreinte, demeure toujours. Ainsi les âmes de Dieu subsistent toujours par le rapport qu'ils ont à Dieu.

V. — *De Jésus-Christ.*

Où vais-je me perdre, dans quelle profondeur, dans quel abîme! Jésus-Christ peut-il être l'objet de nos connaissances? Sans doute, puisque c'est à nous qu'est adressé l'Evangile. Allons, marchons sous la conduite de l'aigle des évangélistes, du bien-aimé parmi les disciples, d'un autre que Jean-Baptiste : de Jean, enfant du tonnerre, qui ne parle point un langage humain, qui éclaire, qui tonne, qui étourdit, qui abat tout esprit créé sous l'obéissance de la foi, lorsque par un vol rapide fendant les airs, perçant les nues, s'élevant au-dessus des anges, des vertus, des chérubins et des séraphins, il entonne son Evangile par ces mots : *Au commencement était le Verbe.* (*Joan.* I, 1.) C'est par où il commence à faire connaître Jésus-Christ. Hommes, ne vous arrêtez pas à ce que vous voyez commencer dans l'Annonciation en Marie, dites avec moi : *Au commencement était le Verbe.* Pourquoi parler du commencement, puisqu'il s'agit de celui qui n'a pas de commencement? C'est, pour ainsi dire, qu'au commencement, dès l'origine des choses, *il était.* Il ne commençait pas, *il était.* On ne le créait pas, on ne le faisait pas, *il était.* Et qu'était-il? Qu'était celui qui, sans être fait et sans avoir de commencement quand Dieu commença tout, était déjà? Etait-ce une matière confuse que Dieu commençait à travailler, à mouvoir, à former? Non. Ce qui était au commencement *était le Verbe,* la parole intérieure, la pensée, la raison, l'intelligence, la sagesse, le discours intérieur. *Sermo :* discours sans discourir, où l'on ne tire pas une chose de l'autre par raisonnement, mais discours où est substantiellement toute vérité, et qui est la vérité même.

Où suis-je? que vois-je? qu'entends-je? Tais-toi, ma raison : et sans raison, sans discours, sans images tirées des sens, paroles formées par la langue; sans le secours d'un air battu, ou d'une imagination agitée; sans trouble, sans effort humain; disons au dedans, disons par la foi, avec un entendement, mais captivé et assujetti : *Au commencement*, sans commencement, avant tout commencement, au-dessus de tout commencement, *était* celui qui est et qui subsiste toujours : *le Verbe*, la parole, la pensée éternelle et substantielle de Dieu. *Il était*, il subsistait, mais non comme quelque chose détaché de Dieu, car *il était en Dieu.* Et comment expliquerons-nous *être en Dieu?* Est-ce y être d'une manière accidentelle, comme notre pensée est en nous? Non. Le Verbe n'est pas en Dieu de cette sorte. Comment donc? Comment expliquerons-nous ce que dit notre aigle, notre évangéliste? *Le Verbe était comme Dieu : « apud Deum, »* pour dire qu'il n'était pas quelque chose d'inhérent à Dieu, quelque chose qui affecte Dieu, mais quelque chose qui demeure en lui comme y subsistant; comme étant en Dieu, une personne, et une autre personne que ce Dieu en qui il est. Et cette personne était une personne divine : elle était Dieu. Comment Dieu? Etait-ce Dieu sans origine? Non; car ce Dieu est Fils de Dieu; est Fils unique, comme saint Jean l'appellera bientôt : *Nous avons*, dit-il, *vu sa gloire comme la gloire du Fils unique.* Le Verbe donc qui est en Dieu, qui demeure en Dieu, qui subsiste en Dieu, qui en Dieu est une personne sortie de Dieu même, et y demeurant; toujours produit, toujours dans son sein, ainsi que nous le verrons par ces paroles : *Unigenitus Filius qui est in sinu Patris : « Le Fils unique, qui est dans le sein du Père. »* (*Ibid.*, 14.) Il en est produit, puisqu'il est Fils; il y demeure, parce qu'il est la pensée éternellement subsistante; Dieu comme lui, car le Verbe était Dieu; Dieu en Dieu, Dieu de Dieu, engendré de Dieu, subsistant en Dieu.

Un Dieu peut-il venir d'un Dieu? Un Dieu peut-il avoir l'être d'un autre que de lui-même? Oui, si ce Dieu est Fils. Il répugne à un Dieu de venir d'un autre, comme créateur qui le tire du néant; mais il ne répugne pas à un Dieu de venir d'un autre, comme d'un Père qui l'engendre de sa propre substance. Plus un fils est parfait, ou, si l'on peut ainsi parler, plus un fils est fils, plus il est de même nature et de même substance que son père, plus il est avec lui; et s'il pouvait être de même nature et de même substance individuelle, plus il serait fils parfait. Mais quelle nature peut être assez riche, assez infinie, assez immense pour cela, si ce n'est la seule infinie et la seule immense, c'est-à-dire la seule nature divine? C'est ainsi qu'il nous a été révélé que Dieu est Père, que Dieu est Fils, que le Père et le Fils sont un seul Dieu, parce que le Fils, engendré de la substance de son Père, qui ne souffre point de division et ne peut avoir de parties, ne peut être rien moins qu'un Dieu et un même Dieu avec son Père; car qui dit substance de Dieu la dit toute, et dit par conséquent Dieu tout entier.

Qui sort de Dieu de cette sorte, c'est-à-dire de toute sa substance, possède en même temps son éternité tout entière, selon ce que dit le prophète : *Sa sortie est dès le commencement, dès les jours de l'éternité* (*Mich.* V, 2), parce que l'éternité est la substance de Dieu; et quiconque est sorti de Dieu et de sa substance en sort nécessairement avec une même éternité, une même vie, une même majesté. Car si un père transmet à son fils toute sa noblesse, combien plus le Père éternel communique-t-il à son Fils toute la noblesse, avec toute la perfection et l'unité de son être! Ainsi le Fils de Dieu est nécessairement coéternel à son Père; car il ne peut y avoir rien de nouveau ni de temporel dans le sein de Dieu. La mutation et le temps, dont la nature est de changer toujours, n'approche pas de ce sein auguste; et la même perfection, la même plénitude d'être, qui en exclut le néant, en exclut toute nature changeante. En Dieu tout est permanent, tout est immuable; rien ne s'écoule dans son être, rien n'y arrive de nouveau; et ce qu'il est un seul moment, si on peut



parler de moment en Dieu, il l'est toujours.

Jésus-Christ est, comme son Père, *Celui qui est, et qui était* (*Apoc.* I, 8); il est celui dont l'immensité embrasse le commencement et la fin des choses; et comme Fils, et étant de même nature, de même substance que son Père, il est aussi de même être, de même durée et de même éternité.

Voyez cette délicate vapeur que la mer doucement touchée du soleil, et comme imprégnée de sa chaleur, envoie jour et nuit comme d'elle-même vers le ciel, sans diminution de son vaste sein. C'est pourtant le plus pur de sa substance, et quelque chose de même nature, quoique non de même matière, que les eaux qu'elle se réserve. Ainsi, dit Salomon, la sagesse que Dieu engendre dans l'éternité *est une vapeur de sa toute-puissante vertu, et une très-pure émanation de sa clarté.* (*Sap.* VII, 25.)

Considérez cet éclat, ce rayon, cette splendeur qui est la production et comme le fils du soleil : elle en sort sans se diminuer, sans s'en séparer elle-même, sans attendre le progrès du temps. Tout d'un coup, dès que le soleil a été formé, sa splendeur est née, et s'est répandue avec lui, et on y voit toute la beauté de cet astre. Ainsi, disait Salomon, la sagesse sortie du sein de Dieu *est la délicate vapeur, la très-pure émanation*, le vif rejaillissement, *l'éclat de sa lumière éternelle* (*Ibid.*, 26); où, comme parle saint Paul, *c'est le rayon resplendissant de la gloire de Dieu, et l'empreinte de sa substance.* (*Hebr.* I, 3.) Dès que la lumière est, elle éclate : si l'éclat et la splendeur du soleil n'est pas éternelle, c'est que la lumière du soleil ne l'est pas non plus; et par une contraire raison, si la lumière était éternelle, son éclat et sa splendeur le seraient aussi. Or, Dieu est une lumière où il n'y a pas de ténèbres; une lumière qui n'étant point faite, subsiste éternellement par elle-même, et ne connaît ni commencement, ni déclin. Ainsi son éclat, qui est son Fils, est éternel comme lui, et ne se divise pas de sa substance. Tous les rayons, pour ainsi parler, tiennent au soleil, son éclat ne se détache jamais : ainsi, sans se détacher de son Père, le Fils de Dieu en sort éternellement; et mettre Dieu sans son Fils, c'est mettre la lumière sans rayons et sans splendeur.

Mais passons à l'autre expression de saint Paul. *Le Fils de Dieu*, dit l'Apôtre, *est le caractère et l'empreinte de la substance de son Père.* Lorsqu'un sceau est appliqué sur de la cire, sans rien détacher du sceau qui s'imprime en elle, il en tire la ressemblance tout entière, et se l'incorpore, en sorte qu'on ne peut plus l'en séparer. Regardez-la bien, aucun trait ne lui est échappé; et cependant elle a demeuré dans le sceau sous lequel elle a pris sa forme. Ainsi le Fils de Dieu a tout pris du Père sans lui rien ôter, il en est la parfaite image, *l'empreinte*, l'expression tout entière, non de sa figure, car Dieu n'en a pas; mais, comme parle saint Paul, de sa substance.

Voici dans le Sage quelque chose de plus délicat. La Sagesse éternellement conçue dans le sein de Dieu, *est un miroir sans tache de sa majesté, et l'image de sa bonté.* (*Sap.* VII, 26.) C'est quelque chose de trop grossier pour le Fils de Dieu, que l'impression d'un cachet, ou que l'expression de la ressemblance dans une image qu'on taille avec un ciseau, ou qu'on fait avec des couleurs. La nature a quelque chose de plus délicat; et voici dans des claires eaux et dans un miroir, un nouveau secret pour peindre et faire une image. Il n'y a qu'à présenter un objet, aussitôt il se peint lui-même, et cet admirable tableau ne dégénère par aucun endroit de l'original : c'est en quelque sorte l'original même. Cependant rien ne dépérit ni à l'original, ni à la glace polie où il s'est imprimé lui-même tout entier. Pour achever le portrait on n'a pas besoin du secours du temps, ni d'une ébauche imparfaite, un même instant le commence et l'achève, et le dessin comme le fini n'est qu'un seul trait.

Comme le Père a la vie en lui-même, ainsi a-t-il donné au Fils d'avoir la vie en lui-même. (*Joan.* V, 26.) Jésus-Christ est donc sorti de Dieu de cette manière, vivant du vivant, vie de la vie; sorti par la parfaite connaissance qu'il a éternellement de lui-même, comme sa pensée, son intelligence, sa sagesse; comme sa parole intérieure par laquelle il se dit à lui-même tout ce qu'il est; comme l'expression vive et naturelle de ses perfections, et de tout son être; comme portant en lui-même toute sa beauté; comme étant *sa vive et parfaite image, et l'empreinte de sa substance;* sorti par conséquent comme un autre lui-même, comme son Fils, de même nature que lui, Dieu comme lui; mais un même Dieu avec lui, un même Dieu que lui; parce qu'il ne sort pas par l'effusion d'une partie de sa substance; mais il sort de toute sa substance, puisque sa substance ne souffre pas de division, ni de partage. De sorte que sa substance, sa vie, sa divinité, lui est communiquée tout entière; lui est commune avec le Père, à qui il ne reste rien de propre et de particulier que d'être Père; comme il ne reste à la source que d'être la source; tout le reste, pour ainsi parler, passant tout entier dans le ruisseau.

Voilà, autant qu'il est permis à l'homme de bégayer, voilà, dis-je, ce que c'est que sortir de Dieu : ce sont les expressions dont se sert l'Ecriture sainte, pour aider notre faible intelligence, et s'élever au-dessus d'elle-même.

VI. — *De l'Eglise.*

Par la sainte cité de Dieu, la nouvelle Jérusalem, il faut entendre l'Eglise catholique : cité sainte dont toutes les pierres sont vivantes, dont Jésus-Christ est le fondement; qui descend du ciel avec lui, parce qu'elle y est renfermée comme dans le chef dont tous les membres reçoivent leur vie; cité qui se répand par toute la terre, et s'élève jusqu'aux cieux pour y placer ses citoyens.

Jérusalem ne pouvait être le siége de l'Eglise, parce que l'heure était venue où, faute d'avoir connu le temps de sa visite, elle avait été livrée aux gentils. L'heure des gentils était venue : c'était le temps où ils se devaient ressouvenir du Seigneur leur Dieu, et entrer en foule dans son temple, c'est-à-dire, dans son Eglise. Que fîtes-vous donc Seigneur? et quel lieu choisîtes-vous pour y établir la chaire de saint Pierre? Rome, la maîtresse du monde, la reine des nations, et en même temps la mère de l'idolâtrie, la persécutrice des saints? C'est elle que vous choisîtes pour y placer le siége d'unité, d'où la foi devait être prêchée comme d'un lieu plus éminent, à toute la terre.

Que vos conseils, ô Seigneur, sont admirables, et que vos voies sont profondes! votre Eglise devait être principalement établie parmi les gentils; et vous choisîtes aussi la ville de Rome, le chef de la gentilité, pour y établir ce siége principal de la religion chrétienne. Il y a encore ici un autre secret que vos saints nous ont manifesté. Dans le dessein que vous aviez de former votre Eglise, en la tirant des gentils, vous aviez préparé de loin l'empire romain pour la recevoir. Un si vaste empire, qui unissait tant de nations, était destiné à faciliter la prédication de votre Evangile, et lui donner un cours plus libre.

Il vous appartient, ô Seigneur! de préparer de loin les choses, et de disposer pour les accomplir des moyens aussi doux qu'il y a de force dans la conduite qui vous fait venir à vos fins. A la vérité, l'Evangile devait encore aller plus loin que les conquêtes romaines, et il devait être porté aux nations les plus barbares; mais enfin, l'empire romain devait être son siége principal. O merveille! les Scipions, les Lucullus, les Pompées, les Césars, en étendant l'empire de Rome par leurs conquêtes, préparaient la place au règne de Jésus-Christ, et selon cet admirable conseil, Rome devait être le chef de l'empire spirituel de Jésus-Christ, comme elle l'était de l'empire temporel des Césars.

Rome fut sous les césars plus victorieuse et plus conquérante que jamais : elle contraignit les plus grands empires à porter le joug; en même temps elle ouvrit une large entrée à l'Evangile. Ce qui était reçu à Rome, et dans l'empire romain, prenait de là son cours pour aller plus loin. Rome mina l'ancien sanctuaire de Jérusalem, et ne laissa d'espérance à ceux qui voulaient adorer Dieu en esprit, que le nouveau sanctuaire que le Seigneur établissait parmi les gentils, c'est-à-dire, l'Eglise chrétienne et catholique; et peu à peu Rome devenait le chef de ce nouvel empire.

Quand Dieu laisse sortir du puits de l'abîme la fumée qui obscurcit le soleil, selon l'expression de l'Apocalypse, c'est-à-dire l'erreur et l'hérésie; quand pour punir les scandales, ou pour éveiller les peuples et les pasteurs, il permet à l'esprit de séduction de tromper les âmes hautaines et de répandre partout un chagrin superbe, une indocile curiosité et un esprit de révolte, il détermine, dans sa sagesse profonde, les limites qu'il veut donner aux malheureux progrès de l'erreur et aux souffrances de l'Eglise.

Nous savons que peu d'hérétiques ont eu à souffrir pour la foi. Saint Justin a remarqué que la persécution épargnait les marcionites et les autres hérétiques. Les païens ne persécutaient que l'Eglise qu'ils voyaient s'étendre par toute la terre, et ne connaissaient qu'elle seule pour l'Eglise de Jésus-Christ. Qu'importe qu'on lui arrachât quelques branches? Sa bonne sève ne se perdait pas pour cela : elle poussait par d'autres endroits, et le retranchement du bois superflu ne faisait que rendre ses fruits meilleurs.

En effet, si on considère l'histoire de l'Eglise, on verra que toutes les fois qu'une hérésie l'a diminuée elle a réparé ses pertes, et en s'étendant au dehors, et en augmentant au dedans la lumière et la piété, pendant qu'on a vu sécher en des coins écartés les branches coupées. Les œuvres des hommes ont péri malgré l'enfer qui les soutenait; l'œuvre de Dieu a subsisté; l'Eglise a triomphé de l'idolâtrie et de toutes les erreurs. Cette Eglise, toujours attaquée et jamais vaincue, est un miracle perpétuel, et un témoignage éclatant en l'immutabilité des conseils de Dieu. Au milieu de l'agitation des choses humaines, elle se soutient toujours avec une force invincible, en sorte que, par une suite non interrompue depuis près de dix-sept cents ans, nous la voyons remonter jusqu'à Jésus-Christ, dans lequel elle a recueilli la succession de l'ancien peuple, et se trouve réunie aux prophètes et aux patriarches.

L'Eglise n'est pas moins riche en exemples qu'en préceptes, et sa doctrine a paru sainte en produisant une infinité de saints. Dieu, qui sait que les plus fortes vertus naissent parmi les souffrances, l'a fondée par le martyre, et l'a tenue durant trois cents ans dans cet état, sans qu'elle eût un seul moment pour se reposer. Après qu'il eut fait voir, par une si longue expérience, qu'il n'avait pas besoin du secours humain ni des puissances de la terre pour établir son Eglise, il y appela enfin les empereurs, et fit du grand Constantin un protecteur déclaré du christianisme. Depuis ce temps, les rois ont accouru de toutes parts à l'Eglise; et tout ce qui était écrit dans les prophéties touchant sa gloire future, s'est accompli aux yeux de toute la terre. Que si elle a été invincible contre les efforts du dehors, elle ne l'est pas moins contre les divisions intestines. Ces hérésies, tant prédites par Jésus-Christ et par ses apôtres sont arrivées, et la foi, persécutée par les empereurs, souffrait en même temps des hérétiques une persécution plus dangereuse.

Mais cette persécution n'a jamais été plus violente que dans le temps où l'on vit cesser celle des païens. L'enfer fit alors les plus grands efforts pour détruire, par elle-même,

cette Eglise que les attaques de ses ennemis déclarés avaient affermie. A peine commençait-elle à respirer par la paix que lui donna Constantin, et voilà qu'Arius, ce malheureux prêtre, lui suscita de plus grands troubles qu'elle n'en avait jamais soufferts. Constance, fils de Constantin, séduit par les ariens, dont il autorise le dogme, tourmente les catholiques par toute la terre; nouveau persécuteur du christianisme, et d'autant plus redoutable que, sous le nom de Jésus-Christ, il fait la guerre à Jésus-Christ lui-même. Pour comble de malheur, l'Eglise, ainsi divisée, tombe entre les mains de Julien l'Apostat, qui met tout en œuvre pour détruire le christianisme, et n'en trouve pas de meilleur moyen que de fomenter les factions dont il était déchiré. Après lui vient un Valens, autant attaché aux ariens que Constance, mais plus violent. D'autres empereurs protégent d'autres hérétiques avec une pareille fureur. L'Eglise apprend, par tant d'expériences, qu'elle n'a pas moins à souffrir sous les empereurs chrétiens qu'elle n'a souffert sous les empereurs infidèles, et qu'elle doit verser du sang pour défendre, non-seulement tout le corps de sa doctrine, mais encore chaque article particulier. En effet, il n'y en a aucun qu'elle n'ait vu attaqué par ses enfants. Mille sectes et mille hérésies sorties de son sein se sont élevées contre elle. Mais si elle les a vues s'élever selon les prédictions de Jésus-Christ, elle les a vues tomber toutes selon ses promesses, quoique souvent soutenues par les empereurs et par les rois. Ses véritables enfants ont été, comme dit saint Paul, reconnus par cette épreuve; la vérité n'a fait que se fortifier quand elle a été contestée, et l'Eglise est demeurée inébranlable.

VII. — *De la religion.*

Considérez la doctrine de Jésus-Christ: elle est si belle, si solide, qu'elle cause de l'admiration à tout le peuple; car qui n'en admirerait la pureté, la sublimité, l'efficacité? Elle a converti le monde; elle a peuplé les déserts; elle a fait prodiguer à des millions de martyrs de toutes conditions, de tout âge et de tout sexe, jusqu'à leur sang. Elle a rendu les richesses et les plaisirs méprisables; les honneurs du monde ont perdu tout leur éclat. L'homme est devenu un ange, et il s'est porté à se proposer pour modèle Dieu même. Qui ne l'admirerait donc, cette belle et ravissante doctrine?

La religion chrétienne est toujours uniforme, ou plutôt toujours la même dès l'origine du monde : on y a toujours reconnu le même Dieu comme auteur, et le même Christ comme sauveur du genre humain.

Il n'y a rien de plus ancien parmi les hommes que la religion que nous professons, et ce n'est pas sans raison que nos rois ont mis leur plus grande gloire à en être les protecteurs.

Quel témoignage n'est-ce pas de sa vérité, de voir que, dans les temps où les histoires profanes n'ont à nous conter que des fables, ou tout au plus des faits confus et à demi oubliés, l'Ecriture, c'est-à-dire, sans contestation, le plus ancien livre qui soit au monde, nous ramène, par tant d'événements précis, et par la suite même des choses, à leur véritable principe, c'est-à-dire, à Dieu qui a tout fait; et nous marque si distinctement la création de l'univers, celle de l'homme en particulier; le bonheur de son premier état, les causes de ses misères et de ses faiblesses, la corruption du monde et le déluge; l'origine des arts et celle des nations; la distribution des terres; enfin, la propagation du genre humain, et d'autres faits de même importance, dont les histoires humaines ne parlent qu'en confusion, et nous obligent à chercher ailleurs les sources certaines.

Que si l'antiquité de la religion lui donne tant d'autorité, la suite continuée sans interruption et sans altération durant tant de siècles et malgré tant d'obstacles survenus, fait voir manifestement que la main de Dieu la soutient.

Qu'y a-t-il de plus merveilleux que de la voir toujours subsister sur les mêmes fondements dès le commencement du monde, sans que ni l'idolâtrie et l'impiété, qui l'environnaient de toutes parts, ni les tyrans qui l'ont persécutée, ni les hérétiques et les infidèles qui ont tâché de la corrompre, ni les lâches qui l'ont trahie, ni ses sectateurs indignes qui l'ont déshonorée par leurs crimes, ni enfin la longueur des temps, qui seule suffit pour abattre les choses humaines, aient jamais été capables, je ne dis pas de l'éteindre mais de l'altérer?

La société que Jésus-Christ, attendu durant tous les siècles passés, a enfin fondée sur la pierre, et où saint Pierre et ses successeurs doivent présider par ses ordres, se justifie elle-même par sa propre suite, et porte dans son éternelle durée le caractère de la main de Dieu.

C'est cette succession que nulle hérésie, nulle secte, nulle autre société que la seule Eglise de Dieu n'a pu se donner. Les fausses religions ont pu imiter l'Eglise en beaucoup de choses, et surtout elles l'imitent en disant, comme elle, que c'est Dieu qui les a fondées; mais ce discours en leur bouche n'est qu'un discours en l'air; car si Dieu a créé le genre humain, si, le créant à son image, il n'a jamais dédaigné de lui enseigner les moyens de le servir et de lui plaire, toute secte qui ne montre pas sa succession depuis l'origine du monde n'est pas de Dieu.

Ici tombent aux pieds de l'Eglise toutes les sociétés et toutes les sectes que les hommes ont établies au dedans ou au dehors du christianisme. Par exemple, le faux prophète des Arabes a bien pu se dire envoyé de Dieu, et après avoir trompé des peuples souverainement ignorants, il a pu profiter des divisions de son voisinage pour y étendre, par les armes, une religion toute sensuelle; mais il n'a osé supposer qu'il ait été attendu; il n'a pu donner, ou à sa personne,

ou à sa religion, aucune raison réelle ni apparente avec les siècles passés. L'expédient qu'il a trouvé pour s'en exempter est nouveau. De peur qu'on ne voulût rechercher dans l'Ecriture des chrétiens des témoignages de sa mission, semblables à ceux que Jésus-Christ trouvait dans les Ecritures des Juifs, il a dit que les chrétiens et les Juifs avaient falsifié tous leurs livres. Ses sectateurs ignorants l'en ont cru sur sa parole six cents ans après Jésus-Christ, et il s'est annoncé lui-même, non-seulement sans aucun témoignage précédent, mais encore sans que ni lui, ni les siens, aient osé, ou supposer, ou promettre aucun miracle sensible qui ait pu autoriser sa mission. De même les hérétiques, qui ont fondé des sectes nouvelles parmi les chrétiens, ont bien pu rendre la foi plus facile, en niant les mystères qui passent les sens; ils ont bien pu éblouir les hommes par leur éloquence et par leur apparence de piété; les remuer par leurs passions, les engager par leurs intérêts; les attirer par la nouveauté et par le libertinage, soit même par celui des sens, en un mot, ils ont pu facilement se tromper ou tromper les autres, car il n'y a rien de plus humain; mais, outre qu'ils n'ont pas pu même se vanter d'avoir fait aucun miracle, même en public, ni réduire leur religion à des faits positifs, dont leurs sectateurs fussent témoins; il y a toujours un fait malheureux pour eux, que jamais ils n'ont pu couvrir, c'est celui de leur nouveauté; il paraîtra toujours aux yeux de tout l'univers, qu'eux et la secte qu'ils ont établie se sera détachée de ce grand corps et de cette Eglise ancienne que Jésus-Christ a fondée; où saint Pierre et ses successeurs tenaient la première place, dans laquelle toutes les sectes les ont trouvés établis. Le moment de la séparation sera toujours si constant, que les hérétiques eux-mêmes ne le pourront désavouer, et qu'ils n'oseront pas seulement tenter de se faire venir de la source par une suite qu'on n'ait jamais vu s'interrompre. C'est le faible inévitable de toutes les sectes que les hommes ont établies. Nul ne peut changer les siècles passés, ni se donner des prédécesseurs, ou faire qu'il les ait trouvés en possession. La seule Eglise catholique remplit tous les siècles précédents par une suite qui ne lui peut être contestée. La loi vient au-devant de l'Evangile: la succession de Moïse et des patriarches ne fait qu'une même suite avec celle de Jésus-Christ. Etre attendu, venir, être reconnu par une postérité qui dure autant que le monde, c'est le caractère du Messie, en qui nous croyons : *Jésus-Christ est aujourd'hui, il était hier, il est aux siècles des siècles.* (*Apoc.* I, 4.)

VIII. — *Du chrétien.*

Caractères du chrétien qui enferment un abrégé de la philosophie chrétienne: la pauvreté, la douceur, les larmes ou le dégoût de la vie présente, la miséricorde, l'amour de la justice, la pureté du cœur, l'amour de la paix, la souffrance pour la justice. Les caractères opposés sont l'esprit de propriété ou de richesses, l'aigreur, l'amour du plaisir, l'injustice, la dureté, la corruption du cœur, l'esprit de querelle et de brouillerie, l'impatience dans les afflictions, et la crainte qui fait abandonner les règles de la vérité et de la justice.

Le chrétien est le sel de la terre. (*Matth.* V, 13.) Le sel assaisonne les viandes, il en relève le goût, il en empêche la fadeur, il en prévient la corruption. Ainsi la conversation du vrai chrétien doit ranimer dans les autres le goût de la piété. C'est ce qui fait dire à saint Paul : *Que votre discours soit plein de grâces et assaisonné de sel* (*Coloss.* IV, 6); et c'est en quoi sont bien éloignés ceux qui n'ont que de la langueur et de la mollesse dans toute leur conduite. Il faut, dans les paroles du chrétien, une sainte vivacité; il faut reprendre avec force, et quelquefois piquer jusqu'au vif comme fait un grain de sel. Mais ne mettons point trop de sel ensemble, au lieu de piquer la langue, pour éveiller l'appétit, vous mettriez le feu à toute la bouche.

La plus aimable de toutes les vertus est la sincérité. Le chrétien ne ment jamais; il dit : *Cela est; cela n'est pas* (*Matth.* V, 37); cette parole tient lieu de tout serment; car, au lieu de jurer par le ciel, ou par la terre, ou par la sainte cité, ou par sa tête, ou en quelque autre manière que ce soit, on lui ordonne pour toute réponse ; *Cela est; cela n'est pas; oui* et *non.* Le mensonge ne trouve pas de place dans une expression simple; il ne souffre pas non plus de déguisement, car, sans détour ni embarras, on répond : *Cela est; cela n'est pas;* et la sincérité d'un chrétien doit être si parfaite et si connue qu'on s'en tienne à ses simples paroles, comme s'il avait fait mille serments de toutes les sortes.

Quittant le mensonge qui ne convient qu'au mauvais qui veut se cacher, *Dites-vous la vérité les uns aux autres, parce que vous êtes membres d'un même corps.* (*Ephes.* IV, 25.) La main ne veut pas tromper la tête, lorsqu'elle la prend pour guide parmi les ténèbres; l'œil ne veut pas tromper les pieds, ni les pieds cacher leur marche aux yeux et à la tête. Si ces membres se pouvaient parler et interroger l'un l'autre, ils se diraient simplement la vérité en toutes choses : *Oui* et *non; cela est; cela n'est pas.* Vivez ainsi, chrétien, ne faites pas le mystérieux ni l'important; taisez-vous par modération et par prudence, et non pas en faisant l'homme sage et l'homme grave. N'ayez pas de dissimulation ; surtout ne faites rien de mal, de douteux, ni de suspect, afin que vous n'ayez rien à déguiser.

La vie chrétienne demande une extrême exactitude. Il faut prendre garde aux moindres préceptes, et n'en mépriser aucun. Le relâchement commence par les petites choses, et de là on tombe dans les plus grands maux.

Il ne faut pas oublier les moindres pré-

ceptes ; car si tout ce que Dieu dit pour son Fils doit être accompli jusqu'au moindre trait, et qu'il n'en doive échapper aucun, il faut aussi accomplir tout ce qu'il a dit pour nous.

Et voyez jusqu'à quel point : *Le ciel et la terre passeront, mais mes paroles ne passeront point.* (*Matth.* XXIV, 3.) Si le soleil tout d'un coup, allait disparaître, et que ce flambeau du monde s'éteignît au milieu du jour; si la terre manquait sous nos pieds, et qu'un fondement si solide fût tout d'un coup réduit en poudre; quel malheur ! tout serait perdu pour nous. Le malheur est bien plus grand, et tout est perdu bien davantage, si le moindre des commandements de Jésus-Christ n'est pas observé.

IX. — *De l'hérésie.*

Après la destruction de l'idolâtrie, ces esprits malfaisants qui n'avaient jamais cessé de tromper les hommes, et qui les avaient plongés dans l'idolâtrie, n'oublièrent pas leur malice : ils suscitèrent dans l'Eglise les hérésies. Des hommes curieux, et par là vains et remuants, voulurent se faire un nom parmi les fidèles, et ne purent se contenter de cette sagesse sombre et tempérée que l'Apôtre avait tant recommandée aux chrétiens. Ils entraient trop avant dans les mystères qu'ils prétendaient mesurer à nos faibles conceptions : nouveaux philosophes, qui mêlaient les raisonnements humains avec la foi, et entreprenaient de diminuer les difficultés du christianisme, ne pouvant digérer toute la folie que le monde trouvait dans l'Evangile. Ainsi, successivement, et avec une espèce de méthode, tous les articles de notre foi furent attaqués : la création, la loi de Moïse, fondement nécessaire de la nôtre; la divinité de Jésus-Christ, son incarnation, sa grâce, ses sacrements, tout enfin donna matière à des divisions scandaleuses. Celse et les autres nous les reprochaient. L'idolâtrie semblait triompher. Elle regardait le christianisme comme une nouvelle secte de philosophie, qui avait le sort de toutes les autres; et, comme elles, se partageait en plusieurs autres sectes. L'Eglise ne leur paraissait qu'un ouvrage humain, prêt à tomber de lui-même ; on concluait qu'il ne fallait pas, en matière de religion, raffiner plus que nos ancêtres, ni entreprendre de changer le monde.

On énerve la religion quand on la change, et on lui ôte un certain poids, qui seul est capable de tenir les peuples. Ils ont dans le fond du cœur je ne sais quoi d'inquiet qui s'échappe, si on leur ôte ce frein nécessaire, et on ne leur laisse plus rien à ménager, quand on leur permet de se rendre maître de leur religion. C'est de là que nous est né ce prétendu règne de Christ, inconnu jusqu'alors au christianisme, qui devait anéantir toute la royauté, et égaliser tous les hommes : songe séditieux des indépendants, et leur chimère inique et sacrilége; tant il est vrai que tout se tourne en révoltes et en pensées séditieuses, quand l'autorité de la religion est anéantie. Mais pourquoi chercher des preuves d'une vérité que le Saint-Esprit a prononcée par une sentence manifeste? Dieu même menace les peuples qui altèrent la religion qu'il a établie, de se retirer du milieu d'eux, et par là de les livrer aux guerres civiles. Ecoutez comme il parle par la bouche du prophète Zacharie : *Leur âme*, dit le Seigneur, *a varié envers moi, et je leur ai dit : Je ne serai plus votre pasteur. Que ce qui doit mourir aille à la mort ; que ce qui doit être retranché soit retranché, et que ceux qui demeurent se dévorent les uns les autres.* (*Zach.*, XI, 8.) O prophétie trop réelle, et trop véritablement accomplie !

Considérons à quelles épreuves Dieu met notre foi; jusqu'où il veut que nous lui soyons soumis; ce qu'ont à craindre les esprits superbes; les piéges que Dieu permet qui leur soient tendus; combien ils sont délicats; combien ils sont subtils; combien il est dangereux que les saints même ne s'y prennent.

Cet esprit de séduction qui se développera tout entier à la fin des siècles, se fait souvent sentir, avant ce temps, dans les subtilités des hérétiques : une apparence de réforme, un air de piété et de modestie, des paroles douces, tirées, le plus souvent, de l'Ecriture, une véhémente répréhension des abus criants, qui semble marquer un vrai zèle, une vraie horreur des vices, un vrai amour de la vertu. La chrétienté s'émeut, les nations se cantonnent : les élus, s'il se pouvait, devraient être pris dans ce piége.

X. — *Des Papes.*

Dès le moment que Simon fut mis à la tête du collége apostolique, qu'il fut appelé Pierre, et que Jésus-Christ le fit le fondement de son Eglise par la foi qu'il y devait annoncer au nom de tous; dès ce moment, il fit l'établissement, ou, si l'on veut, la désignation d'une primauté dans l'Eglise, en la personne de saint Pierre, en disant à ses apôtres : *Je suis avec vous jusqu'à la fin des siècles.* (*Matth.* XXVIII, 20.) Il montra que la forme qu'il avait établie parmi eux passerait à la postérité. Une éternelle succession fut destinée à saint Pierre, comme il en fut destiné une de semblable durée aux autres apôtres. Il y devait avoir toujours un Pierre dans l'Eglise pour confirmer ses frères dans la foi : c'était le moyen le plus propre pour établir l'unité de sentiments, que le Sauveur désirait plus que toutes choses ; et cette autorité était d'autant plus nécessaire aux successeurs des apôtres, que leur foi était moins affermie que celle de leurs auteurs.

Seigneur, vous avez tellement disposé les choses que les successeurs de saint Pierre, à qui on donna par excellence le nom de Papes, c'est-à-dire, celui de Père, ont confirmé leurs frères dans la foi : et la chaire de saint Pierre a été la chaire d'unité, dans laquelle tous les évêques et les fidèles, tous les pasteurs et les troupeaux se sont unis.

Que vous rendrons-nous, ô Seigneur,

pour toutes les grâces que vous avez faites à votre Eglise par ce siége? C'est là que la vraie foi a toujours été confirmée. N'entrons pas dans les disputes qui causent des dissensions, et non pas l'édification de vos enfants. Suivons les grands événements et les grands traits de l'histoire de l'Eglise. Nous verrons l'autorité de ce grand siége être partout à la tête de la condamnation et de l'extirpation des hérésies. La foi romaine a toujours été la foi de l'Eglise. La foi de saint Pierre, c'est-à-dire, celle qu'il a prêchée, et qu'il a laissée en dépôt dans sa chaire et dans son Eglise qui s'y est toujours inviolablement conservée, a toujours été le fondement de l'Eglise catholique, et jamais elle ne s'est démentie. Qu'importe qu'il y ait peut-être dans toute cette belle suite deux ou trois endroits fâcheux : la foi de saint Pierre n'a pas défailli encore, quoiqu'elle ait souffert quelque éclipse dans le reniement qui lui a été particulier, et dans l'incrédulité qui lui a été commune avec ses frères les apôtres. Il en est ainsi de saint Pierre considéré dans ses successeurs : tous ses successeurs sont dans un seul Pierre. Quelque défaillance qu'on croit remarquer dans quelques-uns, il suffit que la vérité de l'Evangile soit demeurée dans le total, et qu'aucun dogme erroné n'ait pris racine, ni fait corps dans la succession et la chaire de saint Pierre. Si bien que la foi romaine, c'est-à-dire, la foi que Dieu a prêchée et établie à Rome, et qu'il a scellée de son sang, n'a jamais péri et ne périra jamais.

Voilà, Seigneur, le grand secret de cette promesse : *Simon, j'ai prié pour toi, que la foi ne défaille pas, et toi confirme tes frères.* (*Luc.* XXII, 32.) Nous tenons cette explication de vos saints, et toute la suite des événements la justifient. O Seigneur ! qui ne vous louerait, et qui ne serait ravi en admiration de voir tout l'état de votre Eglise depuis sa première origine jusqu'à la consommation des siècles, si clairement renfermé, expliqué, prédit, et promis dans deux lignes de votre Evangile ! Que reste-t-il, ô Seigneur, sinon que nous vous prions de remplir la chaire de saint Pierre de dignes sujets ; de leur ouvrir les yeux pour entendre le grand mystère de Dieu sur le siége qu'ils occupent : faites, Seigneur, qu'à travers la pompe et le faste qui les environnent, ils considèrent le fond qui les soutient : qu'ils songent toujours que leur vraie gloire est de succéder à un pêcheur ; que la nacelle où ils sont portés, et dont ils tiennent le gouvernail, serait couverte de flots, et abîmée par la tempête, sans les promesses faites à Pierre, et que devant confirmer leurs frères dans la foi, ils les doivent aussi affermir dans la règle de la discipline.

XI. — *De la grâce.*

Toute la vérité chrétienne, tout l'ouvrage de notre salut est une suite continuelle de miséricorde : mais le fidèle interprète du mystère de la grâce, je veux dire le grand Augustin, m'apprend cette véritable et solide théologie, que c'est dans la première grâce, et dans la dernière, que la grâce se montre ; c'est-à-dire, que c'est dans la vocation qui nous prévient, et dans la persévérance finale qui nous couronne, que la bonté qui nous sauve paraît toute gratuite et toute pure. En effet, comme nous changeons deux fois d'état, en passant, premièrement, des ténèbres à la lumière, et ensuite de la lumière imparfaite de la foi à la lumière consommée de la gloire ; comme c'est la vocation qui nous inspire la foi, et que c'est la persévérance qui nous transmet à la gloire, il a plu à la divine bonté de se marquer elle-même au commencement de ces deux états par une impression illustre et particulière ; afin que nous confessions que toute la vie du chrétien, et dans le temps qu'il espère, et dans le temps qu'il jouit, est un miracle de la grâce.

De là suit une extrême dépendance de tous les fidèles, à l'égard de Jésus-Christ. Comme les branches sécheraient et périraient sans ressource, et ne seraient plus propres que pour le feu, sans le suc qu'elles tirent continuellement de la tige, il en serait de même de nous, si nous ne recevions continuellement de Jésus-Christ, la grâce qui nous fait vivre.

Entrons dans la pratique de ce commandement du Sauveur : *Demeurez en moi, et moi en vous : commme la branche ne peut porter de fruit par elle-même, il en est de même de vous : vous ne pouvez rien faire sans moi.* (*Joan.* XV, 4.)

Vous ne pouvez rien faire, rien du tout. Vous ne pouvez produire le moindre fruit, ni pousser, par conséquent, la moindre fleur, parce que la fleur n'est que le commencement du fruit. *Vous ne pouvez porter de fruit si vous ne demeurez en moi : vous ne pouvez rien sans moi.* Vous ne pouvez même commencer le bien, loin que vous le puissiez achever. *Personne ne peut rien penser de soi-même, comme de soi-même personne ne peut prononcer le nom du Seigneur Jésus que par le Saint-Esprit* (*I Cor.* XII, 3.) ; ni avoir le Saint-Esprit que par Jésus-Christ qui doit l'envoyer, et non-seulement l'envoyer au dehors, mais encore au dedans, selon ce que dit saint Paul, *que tous les membres unis ensemble reçoivent l'accroissement par tous les vaisseaux, et par toutes les liaisons qui portent et communiquent la nourriture et la vie, chacun selon sa mesure* (*Ephes.* IV, 16) ; ce que le même Apôtre attribue ailleurs à la distribution du Saint-Esprit, *qui partage ses dons à chacun, selon qu'il lui plaît.* (*Hebr.* II, 4.)

Tenons-nous donc dans une grande dépendance, à chaque instance, à chaque action.

Venez, faibles ; venez, pécheurs ; ne rougissez pas d'apporter ici vos pieds engourdis, et vos membres tors : la grâce de Jésus-Christ vous redressera.

Repassez ici toutes les persécutions de l'Eglise ; tous les dégâts qu'y ont faits les

schismes et les hérésies; toutes les peines intérieures et extérieures, et tous les délaissements de ses serviteurs. Voyez de quelle sorte ils en sont sortis, et le bien qui est arrivé par toutes les tempêtes; et reposez-vous comme un Jonas au milieu des vents et des flots. Dieu est avec vous, et quand il vous faudrait être jeté dans la mer, et englouti par une baleine, le sein affreux de ce gouffre vivant sera un temple pour vous, et c'est là que commencera votre délivrance.

Une âme fidèle à la grâce, malgré les obstacles les plus invincibles, s'élève à la perfection la plus éminente.

XII. — *De la foi.*

Une foi vive est le fondement de la stabilité. D'où viennent nos inconstances, si ce n'est de notre foi chancelante? Parce que le fondement est mal affermi, nous craignons de bâtir dessus, et nous marchons d'un pas douteux dans le chemin de la vertu. La foi seule a de quoi fixer l'esprit vacillant; car écoutez les qualités que saint Paul lui donne : *Fides sperandarum substantia rerum.* (*Hebr.* XI, 1.) La foi, dit-il, est une substance, un solide fondement, un ferme soutien, mais de quoi? de ce qui se voit dans le monde? Comment donner une consistance, ou, pour parler avec saint Paul, *une substance* et un corps à cette ombre fugitive? La foi est donc un soutien, mais *des choses qu'on doit espérer.* Et quoi encore? *Argumentum non apparentium.* (*Ibid.*) C'est une pleine conviction de ce qui ne paraît pas. La foi doit avoir en elle la conviction. Vous ne l'avez pas, direz-vous, j'en sais la cause : c'est que vous craignez de l'avoir au lieu de la demander à Dieu qui la donne. C'est pourquoi tout tombe en ruine dans vos mœurs, et vos sens trop décisifs, emportent si facilement votre raison incertaine et irrésolue.

La foi est toute-puissante, et revêt l'homme de la toute-puissance de Dieu. *Si vous pouvez croire,* dit le Sauveur, *tout est possible à celui qui croit.* (*Marc.* IX, 22.) *Oh! si vous aviez de la foi, comme un grain de sénevé* (le plus petit de tous les grains), *vous diriez à ce mûrier : Déracine-toi, et te plante dans la mer, et il vous obéirait* (*Matth.* XVII, 19); et il trouverait un fond sur les flots pour y étendre ses racines. Ainsi, le grand miracle de Jésus-Christ n'est pas de nous faire des hommes tout-puissants, c'est de nous faire de courageux et de fidèles croyants, qui osent tout espérer de Dieu.

Nous savons très-clairement que Dieu veut que nous lui demandions notre salut et notre conversion. Demandez-les donc sans hésiter, assurés, si nous le faisons avec la persévérance qu'il faut, que tout sera possible. Quand nos mauvaises habitudes auraient jeté dans nos âmes de plus profondes racines que les arbres ne font sur la terre, nous leur pouvons dire : Déracinez-vous. Quand nous serions plus mobiles et plus inconstants que les flots, nous dirons à un arbre : Va te planter là; et à notre esprit : Fixe-toi là, il y trouvera du fond. Quand notre orgueil s'élèverait à l'égal des plus hautes montagnes, nous leur pourrions ordonner de se jeter dans la mer et de s'y abîmer, tellement qu'on ne vît plus aucune marque de leur première hauteur. Osons donc tout pour de tels miracles, puisque ce sont ceux que nous savons très-certainement que Dieu veut que nous entreprenions. Osons tout, et, pour petite que soit notre foi, ne craignons rien; car il n'en faut qu'un petit grain, gros comme du sénevé, pour tout entreprendre. La grandeur n'y fait rien, dit le Sauveur : je ne demande que la vérité et la sincérité; car il faut que le petit grain croisse : Dieu, qui l'a donné, le fera croître. Agissez donc avec peu, et il vous sera donné beaucoup; *et le grain de sénevé,* cette foi naissante, *deviendra une grande plante,* et les oiseaux du ciel se reposeront dessus; les plus sublimes vertus ne viendront pas seulement, *mais y feront leur demeure.* (*Matth.* XIII, 31.)

XIII. — *De l'espérance.*

L'espérance, dit saint Paul, *sert à notre âme* et à notre foi *comme d'une ancre ferme et assurée* (*Hebr.* VI, 19), de même qu'au milieu des eaux et dans la navigation, l'ancre soutient un vaisseau, et lui fait trouver une espèce de sûreté et de port. Ainsi, parmi les agitations de cette vie, *assurés sur la promesse de Dieu, confirmée par son inviolable serment* (*ibid.*, 17), nous goûtons le vrai repos de nos âmes. Soutenons donc avec foi et avec courage les troubles de cette vie; jouissons en espérance du sacré repos qui nous attend; reposons-nous cependant en la sainte volonté de Dieu, et, attachés à ce rocher immuable, disons hardiment avec saint Paul : *Qui pourra nous séparer de l'amour de Jésus-Christ?* (*Rom.* VIII, 35.)

XIV. — *De la charité.*

Pourquoi vois-je parmi vous des haines bizarres, des oppositions d'humeur à humeur et de personne à personne; des inimitiés, des jalousies, de l'aigreur, de l'emportement, des répugnances cachées? Est-ce en cette sorte que Jésus-Christ nous a aimés? Mais pourquoi vois-je, d'un autre côté, des flatteries, des complaisances ou excessives ou fausses? Est-ce ainsi que Jésus-Christ nous a aimés? Et pourquoi vois-je parmi vous des liaisons particulières, des partis, et des cabales les uns contre les autres? Est-ce ainsi que Jésus-Christ nous a aimés? Mais pourquoi avancer ou reculer les personnes, selon l'inclination que vous avez pour elles? Est-ce ainsi que Jésus-Christ nous a aimés?

Voyez l'Eglise naissante : *Un cœur et une âme, tout était commun* (*Act.* IV, 32); *et ils étaient tous unanimement assemblés dans la galerie de Salomon* (*Act.* V, 12); rendant le bien pour le mal; et tout le peuple les admirait; et on disait : Voilà les disciples de Jésus. C'était là leur caractère particulier. L'envie, l'intérêt, la haine régnaient dans tout le reste des hommes : l'innocent trou-

peau de Jésus ne connaissait pas ces mœurs. Mon Sauveur! où sont vos disciples maintenant? où est la charité? où est l'amour fraternel? Qu'il est rare!

L'amour fraternel est un sacrifice continuel, non-seulement de son ressentiment, lorsqu'on se croit offensé, mais même sans aucun sujet de plainte, de son humeur, de son intérêt, de son amour-propre, et c'est à quoi nous oblige l'amour fraternel. Si nous devons sacrifier ce qui nous touche le plus au dedans de nous; combien plus les biens intérieurs, et comme les appelle saint Jean: *la substance et les richesses du monde?* (*I Joan.* III, 17.) Celui qui s'épargne sur cela, quoiqu'il dise n'est pas chrétien; et *s'il dit qu'il aime son frère, c'est un menteur, il ferme ses entrailles sur son frère, et l'amour de Dieu n'est pas en lui.* (*I Joan.* IV, 20.) Loin de cet amour, la chair et le sang; loin de cet amour l'esprit d'intérêt et toute corruption.

Il faut aimer tous les hommes, parce que tous sont chers à Dieu; ils sont ses amis et ses enfants. *Comme vous-mêmes*, en leur souhaitant le même bien, la même félicité, le même Dieu qu'à soi-même. Nulle envie, nulle inimitié ne doit troubler cette union, ni la joie qu'on doit avoir de tous les progrès de son frère. Lorsque la possession ou la recherche de quelque bien particulier vous divise, comme celui d'une charge, d'une dignité, d'une terre, il se faut bien garder d'en aimer moins son frère. Ce qu'il faut moins aimer, c'est le bien qui nous fait perdre notre frère, qui nous doit être cher, comme nous-mêmes à nous-mêmes.

Aimer comme vous-mêmes, c'est un amour de société et d'égalité; c'est ainsi qu'on aime son prochain. L'amour de Dieu est un amour de sujétion et de dépendance, mais de dépendance douce, puisque c'est dépendre du bien et s'unir à lui.

L'amour est un consentement et une union à ce qui est juste et à ce qui est meilleur. Que Dieu soit avec nous, qui n'aime pas Dieu n'aime que soi. Pour aimer son prochain comme soi-même, il faut être auparavant sorti de soi-même, et aimer Dieu plus que soi-même. L'amour uni une fois à cette source, se répand avec égalité sur le prochain: nous l'aimons en société comme notre frère, et non pas par domination comme notre inférieur.

L'amitié est la perfection de la charité. C'est une liaison particulière pour s'aider à jouir de Dieu. Toute autre amitié est vaine.

Autre est l'amitié de besoin, autre l'amitié de société: celle-là vient de l'intérêt; celle-ci de la charité.

Les hommes doivent s'aimer les uns les autres, comme les parties d'un tout, et comme feraient les membres de notre corps, si chacun avait sa vie particulière. Ils s'aimeraient l'un et l'autre en société, comme soi-même. Les deux yeux, les deux mains auraient toutefois une liaison particulière, à cause de la ressemblance. C'est le symbole de l'amitié chrétienne.

XV. — *De la douceur.*

Bienheureux ceux qui sont doux. (*Matth.* V, 4.) *Apprenez de moi que je suis doux* (*Matth.* XI, 29), sans aigreur, sans dédain, sans prendre avantage sur personne, sans insulter aux malheureux, sans même choquer le superbe; mais tâchant de le gagner par douceur; doux même à ceux qui sont aigres; n'opposant point l'humeur à l'humeur, la violence à la violence; mais corrigeant les excès d'autrui par des paroles vraiment douces.

Il y a des douceurs feintes, des douceurs dédaigneuses, pleines d'une fierté cachée; ostentation ou affectation de douceur, plus désobligeante, plus insultante que l'aigreur déclarée.

Considérons Jésus-Christ: il est doux envers les plus faibles: quoiqu'un roseau déjà faible soit rendu encore plus faible en le brisant, loin de prendre aucun avantage sur cette faiblesse, il se détournera pour ne pas appuyer le pied dessus. Faites-en autant à votre prochain infirme; loin de chercher l'occasion de lui nuire, prenez garde que, par mégarde, ou comme en passant, vous ne marchiez sur lui et n'acheviez de le rompre. Mais quel est le prochain infirme si ce n'est le prochain en colère et le prochain qui s'emporte? Il est brisé par sa propre colère, et le faible roseau s'est cassé en frappant: n'achevez pas de le rompre en le foulant encore aux pieds. C'est ce que veut dire *la mèche fumante;* elle brûle, c'est la colère dans le cœur; elle fume, c'est quelque injure que le prochain irrité profère contre vous, gardez-vous bien de l'éteindre avec violence; laissez-là fumer un peu et s'éteindre comme toute seule. Si elle fume, c'est qu'elle s'éteint; ne l'éteignez pas avec force, mais laissez cette fumée s'exhaler et se perdre inutilement au milieu de l'air, sans vous blesser ni vous atteindre.

Ce qui rend l'esprit aigre, c'est qu'on répand sur les autres le venin et l'amertume qu'on a en soi-même. Lorsqu'on a l'esprit tranquille par la jouissance du vrai bien, et par la joie d'une bonne conscience, comme on n'a rien d'amer en soi, on a de la douceur pour les autres. La vraie marque de l'innocence, ou conservée ou recouvrée, c'est la douceur.

L'homme est si porté à l'aigreur qu'il s'aigrit très-souvent contre ceux qui lui font du bien. Un malade, combien s'aigrit-il contre ceux qui le soulagent? Presque tout le monde est malade de cette maladie-là; c'est pourquoi on s'aigrit contre ceux qui nous conseillent pour notre bien; et encore plus contre ceux qui le font avec autorité que contre les autres. Le fond d'orgueil qu'on porte en soi en est la cause.

XVI. — *De la patience.*

La patience est le seul moyen de surmonter les vices et d'épurer les vertus. La pa-

tience chrétienne apprend non-seulement à supporter sans murmure, mais encore à se réjouir dans les souffrances que Dieu envoie. Se fonder sur la patience, et s'unir à la croix de Jésus-Christ, c'est le moyen de prier en son nom, et c'est par là qu'on obtient tout.

Chrétien, ne perds pas courage, lorsque le crime et les injustices abondent : Dieu ne permettrait jamais le mal, s'il n'était puissant pour en tirer le bien, et un plus grand bien; et lorsque l'iniquité abonde le plus, c'est alors qu'il trouve moyen d'accroître sa gloire. Ne perds pas courage non plus, quand tu es livré à tes ennemis et aux plus terribles angoisses; c'est encore de cette source que doit naître ta grande gloire et la grande gloire de Dieu, à laquelle tu dois être plus sensible qu'à la tienne. Chrétiens, membres de Jésus-Christ, apprenez d'où vient la gloire à votre chef; c'est ainsi qu'elle doit aussi se répandre sur ses membres. *Quand je suis faible*, dit saint Paul, *c'est alors que je suis puissant.* (*II Cor.* XII, 10.) Quand je suis méprisé, c'est alors que je dois être glorifié, et glorifié en Dieu; non pas dans les hommes, ni dans le monde qui n'est rien; mais en Dieu, où est la gloire, parce qu'en lui est la vérité.

XVII. — *Du fidèle.*

Sans lecture, sans raisonnement étudié, considérons d'un côté la main puissante de Dieu qui pousse à bout toute la nature, les astres, les terres, les mers, et le courage de l'homme qu'il fait *sécher de frayeur;* et de l'autre, la même main qui, dans ce renversement universel, relève de telle sorte le courage du fidèle que non-seulement il ne tombe pas dans ce choc que souffre le monde, mais il s'élève au-dessus de ses ruines.

Tel qu'un homme qui lève la tête au milieu des flots; tel que celui qui demeure ferme au milieu d'une maison qui tombe; celui qui voit d'un œil tranquille le chariot où il est, que des chevaux emportés, après avoir secoué les rênes et brisé leur mors, traînent de çà et de là; tel est le fidèle, toujours immobile et inébranlable au milieu de la nature troublée et de ses mouvements déconcertés, parce que le Dieu de la nature le tient par la main. Tu as craint, Pierre, au milieu des flots, et tu ne connais pas celui qui te tient! *Homme de peu de foi, pourquoi as-tu douté?* (*Matth.* XIV, 31.)

Celui qui se fie en Dieu est comme la montagne de Sion; celui qui a sa demeure dans Jérusalem ne sera jamais ébranlé. Comme les montagnes sont alentour de Jérusalem, ainsi Dieu est alentour de son peuple pour le protéger. (*Psal.* CXXIV, 1, 2.) La sainte montagne de Sion, inébranlable par la puissance de Dieu qui l'affermit, communique son immobilité et sa tranquillité à ses habitants.

Quand on voit dans l'Evangile la brebis perdue préférée par le pasteur à tout le reste du troupeau; quand on y lit cet heureux retour du prodigue retrouvé, et le transport d'un père attendri qui met en joie toute sa famille, on est tenté de croire que la pénitence est préférée à l'innocence même, et que le prodigue, retourné, reçoit plus de grâces que son aîné, qui ne s'est jamais échappé de la maison paternelle. Il est l'aîné toutefois, et deux mots que lui dit son père lui font bien entendre qu'il n'a pas perdu ses avantages : *Mon fils*, lui dit-il, *vous êtes toujours avec moi, et tout ce qui est à moi est à vous.* (*Luc.* XV, 31.) Cette parole ne se traite guère dans les chaires, parce que cette inviolable fidélité ne se trouve guère dans les mœurs. Dieu témoigne plus d'amour au juste fidèle, il en témoigne d'avantage aussi au pécheur réconcilié, mais en deux manières différentes. L'un paraîtra plus favorisé, si l'on a égard à ce qu'il est; et l'autre, si l'on remarque d'où il est sorti. Dieu conserve au juste un plus grand don, il retire le pécheur d'un plus grand mal. Le juste semblera plus avantagé, si l'on pèse son mérite; et le pécheur plus chéri, si l'on considère son indignité. Le père du prodigue l'explique lui-même : *Mon fils, vous êtes toujours avec moi, et tout ce qui est à moi est à vous.* C'est ce qu'il dit à celui à qui il conserve un grand don. *Il fallait se réjouir, parce que votre frère était mort et il est ressuscité.* (*Ibid.*). C'est ainsi qu'il parle de celui qu'il retire d'un plus grand abîme de maux. Ainsi les cœurs sont saisis d'une joie soudaine par la grâce inespérée d'un beau jour d'hiver qui après un temps pluvieux, vient réjouir tout d'un coup la face du monde; mais on ne laisse pas de lui préférer la constante sérénité d'une saison plus bénigne; et, s'il nous est permis d'expliquer les sentiments du Sauveur par les sentiments humains, il s'émeut plus sensiblement sur les pécheurs convertis, qui sont sa nouvelle conquête; mais il réserve une plus douce familiarité aux justes, qui sont ses anciens et perpétuels amis.

XVIII. — *De la mort.*

Il n'est pas digne d'un chrétien de ne s'évertuer contre la mort qu'au moment qu'elle se présente pour l'enlever. Un chrétien toujours attentif à combattre ses passions, meurt tous les jours avec l'Apôtre : *Quotidie morior.* (*I Cor.* XV, 31.) Un chrétien n'est jamais vivant sur la terre, parce qu'il y est toujours mortifié, et que la mortification est un essai, un apprentissage, un commencement de la mort. Vivons-nous, chrétiens, vivons-nous ? Cet âge que nous comptons, et où tout ce que nous comptons n'est plus à nous, est-ce une vie ? Et pouvons-nous n'apercevoir pas ce que nous perdons sans cesse avec les années ? Le repos et la nourriture ne sont-ils pas de faibles remèdes de la continuelle maladie qui nous travaille? Et celle que nous appelons la dernière, qu'est-ce autre chose, à le bien entendre, qu'un redoublement, et comme le dernier accès du mal que nous apportons au monde en naissant ?

Notre salut vient de cette vie, dont la fuite précipitée nous trompe toujours. *Je viens*, dit Jésus-Christ, *comme un voleur.* (*Apoc.* III, 3.) C'est ainsi qu'il agit, il trouve

pour nous tant de tentation, et une telle malignité dans tous les plaisirs, qu'il vient troubler les plus innocents dans ses élus. Mais il vient, dit-il, *comme un voleur*, toujours surprenant et impénétrable dans ses démarches. C'est lui-même qui s'en glorifie dans toute son écriture. Comme un voleur, direz-vous? Indigne comparaison! N'importe qu'elle soit indigne de lui, pourvu qu'elle nous effraye, et qu'en nous effrayant elle nous sauve. Tremblons donc, chrétiens, tremblons devant lui à chaque moment; car qui pourrait ou l'éviter quand il éclate, ou le découvrir quand il se cache? *Ils mangeaient*, dit-il, *ils buvaient, ils achetaient, ils vendaient, ils plantaient, ils bâtissaient, ils faisaient des mariages aux jours de Noé, et aux jours de Loth, et une subite ruine les vint accabler*. (*Luc*. XVII, 28.) Ils mangeaient, ils buvaient, ils se mariaient, C'était des occupations innocentes. Que sera-ce, quand en contentant nos impudiques désirs, en assouvissant nos vengeances et nos secrètes jalousies, en accumulant dans nos coffres des trésors d'iniquité, sans vouloir jamais séparer le bien d'autrui d'avec le nôtre, trompés par nos plaisirs, par nos jeux, par notre santé, par notre jeunesse, par l'heureux succès de nos affaires, par nos flatteurs, parmi lesquels il faudrait peut-être compter des directeurs infidèles que nous avons choisis pour nous séduire; et enfin, par nos fausses pénitences qui ne sont suivies d'aucun changement de nos mœurs, nous viendrons tout à coup au dernier jour? La sentence parlera d'en haut: *La fin est venue, la fin est venue*. (*Ezech*. VII, 6.)

Elle viendra notre dernière heure; elle approche; nous y touchons; la voilà venue. Je m'en vais, je suis emporté par une force inévitable; tout fuit, tout diminue, tout disparaît à mes yeux. Il ne reste plus à l'homme que le néant et le péché: pour tout fonds le néant; le néant pour toute acquisition. Le reste, qu'on croyait tenir, échappe, semblable à de l'eau gelée, dont le vil cristal se fend entre les mains qui le serrent et ne font que les salir. Mais voici ce qui glacera le cœur, ce qui achèvera d'éteindre la voix, ce qui répandra la frayeur dans toutes les veines: *Je m'en vais voir comment Dieu me traitera*. Dans un moment je serai entre ses mains, dont saint Paul écrit en tremblant: *C'est une chose horrible de tomber entre les mains du Dieu vivant!* (*Hebr*. X, 31.) Entre ces mains où tout est action, où tout est vie, où rien ne s'affaiblit, ni ne se relâche, ni ne se ralentit jamais! je m'en vais voir si ces mains toutes-puissantes me seront favorables ou rigoureuses; si je serai éternellement, ou parmi leurs dons, ou sous leurs coups.

XIX. — *Du bonheur de l'homme.*

Tout le but de l'homme est d'être heureux: Jésus-Christ n'est venu que pour nous en donner le moyen. Mettre le bonheur où il faut, c'est la source de tout le bien; et la source de tout le mal, est de le mettre où il ne faut pas. Disons donc: *Je veux être heureux*. A ce mot bienheureux, le cœur se dilate et se remplit de joie.

La vie bienheureuse est d'être avec Jésus-Christ dans la gloire de Dieu son Père; la vie bienheureuse est de voir la gloire qu'il a dans le sein du Père dès l'origine du monde; la vie bienheureuse est que Jésus-Christ soit en nous comme dans ses membres, et que l'amour éternel que le Père a pour son Fils, s'étendant sur nous, il nous comble des mêmes dons; la vie bienheureuse, en un mot, est de connaître le seul vrai Dieu, et Jésus-Christ qu'il a envoyé; mais le connaître de cette manière qui s'appelle la claire vue, *la vue face à face* (*I Cor*. XIII, 12) et à découvert, la vue qui réforme en nous et y achève l'image de Dieu, selon ce que dit saint Jean: *que nous lui serons semblables, parce que nous le verrons tel qu'il est*. (*I Joan*. III, 2.) Cette vue sera suivie d'un amour immense, d'une joie inexplicable et d'un triomphe sans fin. Un *alleluia* éternel et un *amen* éternel dont on entend retentir la céleste Jérusalem font voir toutes les misères bannies et tous les désirs satisfaits; il n'y a plus qu'à louer la bonté divine.

Bienheureux ceux qui désirent la justice avec le même empressement qu'on désire manger et boire, lorsqu'on est travaillé de la faim et de la soif; car alors on sera rassasié. De quoi sera-t-on rassasié, si ce n'est de la justice? On le sera dès cette vie; car le juste se rendra plus juste, et le saint se rendra plus saint pour contenter son avidité. Mais le parfait rassasiement sera dans le ciel, où la justice éternelle nous sera donnée avec la plénitude de l'amour de Dieu. *Je serai rassasié*, disait le Psalmiste, *lorsque votre gloire m'apparaîtra*. (*Psal*. XVI, 15.)

O moment heureux où nous sortirons des ombres pour voir la vérité! courons-y avec ardeur; hâtons-nous *de purifier notre cœur, afin de voir Dieu* (*Matth*. 8), selon la promesse de l'Evangile. Là est le terme du voyage; là finissent les gémissements; là s'achève le travail de la foi, quand elle va, pour ainsi dire, enfanter la vie. Heureux moment, encore une fois! qui ne te désire pas, n'est pas chrétien.

La vraie terre promise, c'est le royaume céleste. C'est après cette bienheureuse patrie que soupiraient Abraham, Isaac et Jacob. La Palestine ne méritait pas de terminer tous leurs vœux, ni d'être le seul objet d'une si longue attente de nos pères. L'Egypte d'où il faut sortir, le désert où il faut passer, la Babylone dont il faut rompre les prisons pour entrer ou pour retourner en notre patrie, c'est le monde avec ses plaisirs et ses vanités; c'est là que nous sommes vraiment captifs et errants, séduits par le péché et les convoitises; il nous faut secouer ce joug pour trouver dans Jérusalem et dans la cité de notre Dieu la liberté véritable et un sanctuaire *non fait de main d'homme*, où

la gloire du Dieu d'Israël nous apparaisse. (*Psal.* XVI, 15.)

Nous sommes enfants, nous sommes aussi héritiers. Ce n'est pas tout, concevons le comble de notre bonheur : ***Héritiers de Dieu et cohéritiers de Jésus-Christ.*** (***Rom.*** VIII, 17.) Nous aurons le même héritage, le même royaume ; nous serons aussi dans son trône ; nous aurons part à sa gloire ; nous serons heureux en lui, par lui et avec lui ; et c'est pourquoi nous crions : *Notre Père qui êtes dans les cieux* (*Matth.* VI, 9), afin de bien concevoir où il nous appelle.

Aimons celui qui nous fait ses héritiers et les cohéritiers de son cher Fils Jésus-Christ. Qui pourrait ne pas l'aimer pas? qui pourrait ne pas désirer ce bel héritage? Il n'est donné qu'à ceux qui l'aiment notre héritage, c'est Dieu même : il est notre bien, il est lui seul notre récompense. *Je suis*, dit-il, *ton protecteur et ta trop grande récompense.* Trop grande pour tes mérites, mais proportionnée à l'immense bonté de ton Dieu.

XX. — *Du pécheur.*

Dans les malheurs de Jérusalem que Jésus-Christ prédit, nous voyons ceux des âmes qui périssent. *Il viendra*, dit Jésus, *un temps malheureux pour toi, où tes ennemis t'environneront de tranchées; ils t'enfermeront et te serreront de toutes parts.* (*Luc.* XIX, 43.) Ainsi arriva-t-il à Jérusalem de point en point. On sait les effroyables travaux que firent les Romains, et cette muraille qu'ils élevèrent autour de cette ville malheureuse qui la serrait tous les jours de plus en plus, ce qui causa l'horrible famine que tout le monde attendait, où les mères mangeaient leurs enfants. Ainsi en arrivera-t-il à l'âme pécheresse, serrée de tous côtés par ses mauvaises habitudes. La grâce ni le pain de vie n'y pourront plus trouver d'entrée; elle périra de faim, elle sera accablée de ses péchés, et il ne restera plus pierre sur pierre. Etrange état de cette âme : renversement universel de tout l'édifice intérieur. Plus de raison ni de partie haute, tout est abruti; tout est corps; tout est sens; tout est abattu entièrement à terre. Qu'est devenu cette belle architecture qui marquait la main de Dieu? Il n'y a plus rien; il n'y a plus pierre sur pierre, ni suite, ni liaison dans cette âme; nulle pièce ne tient à une autre, et le désordre y est universel. Pourquoi? Le principe en est ôté : Dieu, sa conscience, les premières impressions qui font sentir à la créature raisonnable qu'elle a un souverain. Ce fondement renversé, que peut-il rester en son entier?

C'est pour Dieu que nous étions faits : nous devions porter son empreinte. Le baptême la devait avoir réparée, et c'était là son effet et son caractère. Mais que sont devenus les divins traits que nous devions porter? L'image de Dieu devait être dans la raison : ô âme chrétienne! Toi tu l'as noyée dans le vin. Toi tu as trouvé cette ivresse indigne et grossière; mais tu t'es enivrée d'une autre sorte encore plus dangereuse et plus longue, lorsque tu t'es plongée dans l'amour des plaisirs. Toi tu l'as livrée à l'ambition. Toi tu l'as rendue captive de l'or, *ce qui est une idolâtrie.* Toi tu l'as sacrifiée à ton ventre, dont tu as fait ton dieu. Parlons avec confiance quand nous parlons avec l'Ecriture. Toi tu lui as fait une idole de la vaine gloire : au lieu de louer et de bénir Dieu nuit et jour, nuit et jour elle s'est louée et admirée elle-même. En vérité, en vérité, dira le Sauveur, je ne vous connais pas : vous n'êtes pas mon ouvrage, et je ne vois plus en vous ce que j'y ai mis; vous avez voulu vous faire vous-mêmes à votre mode; vous êtes l'ouvrage des plaisirs et de l'ambition; vous êtes l'ouvrage du diable dont vous avez fait les œuvres; que vous avouez votre père en l'imitant. Allez avec celui qui vous connaît, et dont vous avez suivi les suggestions. *Allez au feu éternel qui lui a été préparé.* (***Matth.*** XXV, 41.)

XXI. — *Des hypocrites.*

La plus mauvaise hypocrisie, c'est de condamner tout le monde. On fait par là le vertueux, on prétend faire admirer la régularité de ses mœurs, la sévérité de sa doctrine. C'est un homme incorruptible, qui ne flatte et qui n'épargne personne; mais hypocrite qu'il est, il ne songe pas seulement à se corriger. Il épilogue sans cesse sur les défauts les plus légers des autres, et il ne songe pas seulement aux vices énormes qui l'accablent. Il n'y a point d'hommes plus indulgents pour eux-mêmes que les impitoyables censeurs de la vie des autres.

Guides aveugles, qui coulez le moucheron, et qui avalez un chameau (***Matth.*** XXIII, 24), que le monde est plein de ces fausses piétés. Ils ne voudraient pas qu'il manquât un *Ave Maria* à leur chapelet; mais les rapines, mais les médisances, mais les jalousies, ils les avalent comme de l'eau. Scrupuleux dans les petites obligations, large sans mesure dans les autres.

Il était commandé aux Israélites, pour se distinguer des autres peuples, d'avoir des franges au bout de leurs robes qu'ils nouaient avec des rubans violets, ce qui leur était un signal qu'ils devaient être attentifs à la loi de Dieu, et ne laisser pas errer leurs yeux et leurs pensées dans les choses qu'elle défendait. Les pharisiens se faisaient de grandes franges, où ils dilataient les bords de leurs robes, comme gens bien attentifs à la loi de Dieu, qui entendaient ce qui était destiné à en rappeler la mémoire. C'est tout ce que Dieu en aura : une vaine parade, une ostentation, une exactitude apparente aux petits préceptes aisés; d'ailleurs un mépris manifeste des grands, et un cœur livré aux rapines et à l'avarice.

Prenez garde dans les religions : un voile, l'habit de l'ordre, les jeûnes de règle. Mais que veut dire ce voile? pourquoi est-il mis sur la tête? Comme l'enseigne de la pudeur et de la retraite. C'est à quoi il fallait penser et ne pas mépriser les petites choses

qui sont en effet la couverture et la défense des grandes ; mais aussi ne se pas imaginer que Dieu se paye de cette écorce et de ces grimaces.

Aveugle pharisien qui nettoyez les dehors d'une coupe et laissez dans la saleté le dedans où l'on boit : nettoyez le dedans, afin que le dehors soit pur (*ibid.*, 25); car la pureté vient du dedans et se doit répandre de là sur le dehors. Autrement, malgré ton hypocrisie, l'infection du dedans se produira par quelque endroit. Ta vie se démentira ; ton ambition cachée sera découverte ; et avec l'infamie de ton ambition, celle de ton hypocrisie attirera la haine du genre humain.

Quelle affreuse idée d'un hypocrite ! *c'est un vieux sépulcre*, tout s'y démentait ; *on l'a reblanchi et il paraît beau au dehors;* il peut même paraître magnifique. Mais qu'y a-t-il au dedans ? *infection, pourriture, des ossements de mort* (*ibid.*, 27), dont l'attouchement était une impureté selon la loi. Tel est un hypocrite : il a la mort dans le sein ; que sera-ce, où se cachera-t-il lorsque Dieu révélera le secret des cœurs, *et qu'on verra les choses honteuses qui se passaient dans le secret, et qu'on a honte de prononcer?* (*Ephes.* v, 12, 13.)

XXII. — *Des impies.*

Combien les hommes sont charnels ! Ils ne peuvent comprendre une vie ni une félicité, sans les objets qui flattent les sens et sans les choses corporelles auxquelles ils sont accoutumés. Ainsi ils n'entendent pas comment les saints sont heureux. Toute cette vie incorporelle leur paraît un songe, une vision des spéculatifs, une oisiveté impossible à soutenir. Si on ne va, si on ne vient comme en cette vie ; si on n'y contente les sens à l'ordinaire, ils ne savent ce qu'on peut faire, et ne croient pas qu'on puisse vivre. C'est pourquoi une telle vie ne les touche pas ; et la croyant impossible, ils croient que tout meurt avec le corps. Tels étaient parmi les païens les disciples d'Epicure. Tels étaient les saducéens dans le peuple de Dieu. Tels sont encore parmi nous les impies et les libertins, qui ne connaissent que la vie des sens. Ils sont pire que les saducéens, car ceux-ci se piquaient d'être zélateurs de la loi, et nos impies n'ont aucun principe.

Vous vous trompez. C'est ainsi qu'il faut parler à ces gens qui mesurent tout à leurs sens charnels et grossiers : *Vous vous trompez.* Quelle erreur plus grande que de suivre toujours les sens, sans songer qu'il y a en nous un homme intérieur et une âme que Dieu a faite à son image !

Vous vous trompez, faute d'entendre les Ecritures et la puissance de Dieu. (*Matth.* xxii, 29.) C'est la source de toutes les erreurs. On ne veut point entendre que Dieu puisse faire des choses au-dessus des sens et du raisonnement humain, ni autre chose que ce qu'on voit. C'est pourquoi on n'entend pas les Ecritures, parce que pour ne vouloir pas étendre ses vues sur l'immensité de la puissance de Dieu, on abaisse les Écritures à des sens proportionnés à notre faiblesse. On ne veut croire ni incarnation, ni eucharistie, ni résurrection, ni rien de ce que Dieu peut et veut bien faire pour l'amour de ses serviteurs.

XXIV. — *Des incrédules.*

Jésus est la lumière à ceux qui ouvrent les yeux pour le voir ; mais à ceux qui les ferment il est une pierre où l'on se heurte et on se brise. Faute d'avoir voulu apprendre de lui le mystère de ses infirmités, ils se sont heurtés et brisés, et ne le connaissent pas ; et ils demandent : Qui est ce Fils de l'homme, qui doit être crucifié, et par là tirer toutes choses ? Est-ce vous que nous voyons si faible ? Comment tirerez-vous à vous-même tout le monde dont vous allez être le rebut par votre croix ? Aveugles, ne voyez-vous pas, à la majesté de son entrée, qu'il ne tiendrait qu'à lui d'avoir de la gloire ; qu'il ne la perd donc pas par faiblesse, mais qu'il en diffère par sa sagesse le grand éclat ? Il vous dirait cette vérité, si vous la lui demandiez humblement ; mais vous laissez échapper la lumière, et celui qui était venu pour vous éclairer, vous sera à scandale.

Il ne faut pas s'étonner, comme on fait ordinairement, de ce que Dieu nous propose à croire tant de choses si dignes de lui, et tout ensemble si impénétrables à l'esprit humain. Mais il faut s'étonner de ce qu'ayant établi la foi sur une autorité si ferme et si manifeste, il reste encore dans le monde des aveugles et des incrédules.

Nos passions désordonnées, notre attachement à nos sens et notre orgueil indomptable en sont la cause. Nous aimons mieux croupir dans notre ignorance que de l'avouer ; nous aimons mieux satisfaire une vaine curiosité, nourrir dans notre esprit indocile la liberté indocile et penser tout ce qu'il nous plaît, que de ployer sous le joug de l'autorité divine. De là vient qu'il y a tant d'incrédules, et Dieu le permet ainsi pour l'instruction de ses enfants. Sans les aveugles, sans les sauvages, sans les infidèles qui restent, et dans le sein même du christianisme, nous ne connaîtrions pas assez la corruption profonde de notre nature, ni l'abîme d'où Jésus-Christ nous a tirés. Si sa sainte vérité n'était contredite, nous ne verrions pas la merveille qui l'a fait durer parmi tant de contradictions, et nous oublierions à la fin que nous sommes sauvés par la grâce. Maintenant l'incrédulité des uns humilie les autres ; et les rebelles qui s'opposent aux desseins de Dieu, font éclater la puissance par laquelle, indépendamment de toute autre chose, il accomplit les promesses qu'il a faites à son Eglise.

Qu'attendons-nous donc à nous soumettre ? Attendons-nous que Dieu fasse de nouveaux miracles, qu'il les rende inutiles en les continuant ; qu'il y accoutume nos yeux, comme ils le sont au cours du soleil et à toutes les autres merveilles de la nature ; ou bien at-

tendons-nous que les impies et les opiniâtres se taisent, et que les gens de bien et les libertins rendent un égal témoignage à la vérité: que tout le monde, d'un commun accord, la préfère à sa passion, et que la fausse science que la nouveauté fait admirer, cesse de surprendre les hommes? N'est-ce pas assez que nous voyons qu'on ne peut combattre la religion sans montrer, par de prodigieux égarements, qu'on a le sens renversé, et qu'on ne se défend plus que par présomption ou par ignorance? L'Eglise, victorieuse des siècles et des erreurs, ne pourra-t-elle pas vaincre dans nos esprits les pitoyables raisonnements qu'on lui oppose; et les promesses divines que nous voyons tous les jours s'y accomplir, ne pourront-elles nous élever au-dessus des sens?

Et qu'on ne dise pas que les promesses demeurent encore en suspens, et que comme elles s'étendent jusqu'à la fin du monde, ce ne sera qu'à la fin du monde que nous pourrons nous vanter d'en avoir vu l'accomplissement. Car, au contraire, ce qui s'est passé nous assure de l'avenir, tant d'anciennes prédictions si visiblement accomplies, nous font voir qu'il n'y aura rien qui ne s'accomplisse, et que l'Eglise contre qui l'enfer, selon la promesse du Fils de Dieu, ne peut jamais prévaloir, sera toujours subsistante jusqu'à la consommation des siècles, puisque Jésus-Christ, véritable en tout, n'a point donné d'autres bornes à sa durée.

Croyons-en l'amour d'un Dieu : la foi nous paraîtra douce en la prenant par un endroit si tendre. Mais n'y croyons pas à demi, à la manière des hérétiques, dont l'un retranche une chose et l'autre une autre; l'un le mystère de l'Incarnation et l'autre celui de l'Eucharistie; chacun ce qui lui plaît. Faibles esprits, ou plutôt cœurs étroits et entrailles resserrées, que la foi et la charité n'ont pas assez dilatés pour comprendre toute l'étendue de l'amour d'un Dieu! Pour nous, croyons sans réserve et prenons le remède entier, quoi qu'il en coûte à notre raison. Pourquoi veut-on que les prodiges coûtent tant à Dieu? Il n'y a plus qu'un seul prodige que j'annonce aujourd'hui au monde. O ciel, ô terre, étonnez-vous à ce prodige nouveau! c'est que parmi tant de témoignages de l'amour divin, il y ait tant d'incrédules et tant d'insensibles. N'en augmentez pas le nombre qui va croissant tous les jours. N'alléguez plus votre malheureuse incrédulité, et ne faites pas une excuse de votre crime. Dieu a des remèdes pour vous guérir, et il ne reste qu'à les obtenir par des vœux continuels.

Ouvrez les yeux, incrédules! n'est-il pas vrai que la rémission des péchés vous a été prêchée au nom de Jésus-Christ crucifié? S'était-on jamais avisé d'un tel mystère? quelque autre que Jésus-Christ, ou devant lui, ou après, s'est-il glorifié de laver les péchés par son sang? Se sera-t-il fait crucifier exprès pour acquérir un vain honneur, et accomplir en lui-même une si funeste prophétie? Il faut se taire, et adorer dans l'Evangile une doctrine qui ne pourrait pas même venir dans la pensée d'aucun homme, si elle n'était véritable.

XXIV. — *Des esprits forts.*

Que je méprise ces philosophes qui, mesurant les conseils de Dieu à leurs pensées, ne le font auteur que d'un certain ordre général d'où le reste se développe comme il peut! comme s'il avait à notre manière des vues générales et confuses, et comme si sa souveraine intelligence pouvait ne pas comprendre dans ses desseins les choses particulières, qui seules subsistent véritablement.

Dieu a fait un ouvrage au milieu de nous, qui, détaché de tout autre cause et ne tenant qu'à lui seul, remplit tous les temps et tous les lieux, et porte par toute la terre, avec l'impression de sa main, le caractère de son autorité : c'est Jésus-Christ et son Eglise. Il a mis dans cette Eglise une autorité seule capable d'abaisser l'orgueil et de relever la simplicité; et qui, également propre aux savants et aux ignorants, imprime aux uns et aux autres un même respect. C'est contre cette autorité que les libertins se révoltent avec un air de mépris. Mais qu'ont-ils vu ces rares génies, qu'ont-ils vu plus que les autres? quelle ignorance est la leur! et qu'il serait aisé de les confondre, si, faibles et présomptueux, ils ne craignaient d'être instruits! Car pensent-ils avoir mieux vu les difficultés, à cause qu'ils y succombent, et que les autres qui les ont vues les ont méprisées? Ils n'ont rien vu; ils n'entendent rien; ils n'ont pas même de quoi établir le néant auquel ils aspirent après cette vie; et ce misérable partage ne leur est pas assuré. Ils ne savent s'ils trouveront un Dieu propice ou un Dieu contraire. S'ils le font égal au vice et à la vertu : quelle idole! que s'il ne dédaigne pas de juger ce qu'il a créé, et encore ce qu'il a créé capable d'un bon et d'un mauvais choix, qui leur dira, ou ce qui l'offense, ou ce qui l'apaise? Par où ont-ils deviné que tout ce qu'on pense de ce premier être soit indifférent, et que toutes les religions qu'on voit sur la terre lui soient également bonnes? Parce qu'il y en a de fausses, s'ensuit-il qu'il n'y en ait pas de véritable, ou qu'on ne puisse plus connaître l'ami sincère, parce qu'on est environné de trompeurs? Est-ce peut-être que tous ceux qui errent sont de bonne foi? L'homme ne peut-il pas selon sa coutume, s'en imposer à lui-même? Mais quel supplice ne méritent pas les obstacles qu'il aura mis par ses préventions à des lumières plus pures? Où a-t-on pris que la peine et la récompense ne soient que pour les jugements humains; et qu'il n'y ait pas en Dieu une justice dont celle qui reluit en nous ne soit qu'une étincelle? que s'il est une telle justice, souveraine, et par conséquent inévitable, divine, et par conséquent infinie, qui nous dira qu'elle n'agisse jamais selon sa nature, et qu'une justice infinie ne s'exerce pas à la fin par un supplice infini et éternel? Où en

sont donc les impies et quelle assurance ont-ils contre la vengeance éternelle dont on les menace? Au défaut d'un meilleur refuge, iront-ils enfin se plonger dans l'abîme de l'athéisme, et mettront-ils leur repos dans une fureur qui ne trouve presque pas de place dans les esprits? Qui leur résoudra ces doutes, puisqu'ils veulent les appeler de ce nom? Leur raison, qu'ils prennent pour guide, ne présente à leur esprit que des conjectures et des embarras. Les absurdités où ils tombent, en niant la religion, deviennent plus insupportables que les vérités dont la hauteur les étonne; et pour ne vouloir pas croire des mystères incompréhensibles, ils suivent, l'une après l'autre, d'incompréhensibles erreurs.

Qu'est-ce donc, après tout, qu'est-ce que leur malheureuse incrédulité, sinon une erreur sans fin, une témérité qui hasarde tout, un étourdissement volontaire, et, en un mot, un orgueil qui ne peut souffrir de remède, c'est-à-dire qui ne peut souffrir une autorité légitime? Ne croyez pas que l'homme ne soit emporté que par l'intempérance des sens. L'intempérance de l'esprit n'est pas moins flatteuse. Comme l'autre, elle se fait des plaisirs cachés, et s'irrite par la défense. Ce superbe croit s'élever au-dessus de tout et au-dessus de lui-même, quand il s'élève; celui-ci semble au-dessus de la religion qu'il a si longtemps révérée; il se met au rang des gens désabusés; il insulte en son cœur aux faibles esprits qui ne font que suivre les autres sans rien trouver par eux-mêmes, et devenu le seul objet de ses complaisances, il se fait lui-même son dieu.

Un dieu qu'on fait à sa mode, aussi patient, aussi insensible que nos passions le demandent, n'incommode pas la liberté qu'on se donne de penser tout ce qu'on veut, fait qu'on croit respirer un air nouveau. On s'imagine jouir de soi-même et de ses désirs; et dans le droit qu'on pense acquérir de ne se rien refuser, on croit tenir tous les biens, et on les goûte par avance.

XXV. — *De l'idolâtrie.*

Dieu avait introduit l'homme dans le monde, où, de quelque côté qu'il tournât les yeux, la sagesse du Créateur reluisait dans la grandeur, dans la richesse et dans la disposition d'un si bel ouvrage. L'homme cependant l'a méconnu : les créatures qui se présentaient pour élever notre esprit plus haut, l'ont arrêté; l'homme aveugle et abruti les a servies; et non content d'adorer l'œuvre des mains de Dieu, il a adoré l'œuvre de ses propres mains. Des fables plus ridicules que celles que l'on conte aux enfants ont fait sa religion, et il a oublié sa raison.

Il y a des erreurs où nous tombons en raisonnant; car l'homme s'embrouille souvent à force de raisonner; mais l'idolâtrie était venue par l'extrémité opposée; c'était en éteignant tout raisonnement, et en laissant dominer les sens qui voulaient tout revêtir des qualités dont ils sont touchés. C'est par là que la divinité était devenue visible et grossière. Les hommes lui ont donné leur figure, et ce qui était plus honteux encore, leurs vices et leurs passions, le raisonnement n'avait point de part à une erreur si brutale. C'était un renversement du bon sens, un délire, une frénésie.

L'idolâtrie, si nous l'entendons, prenait naissance de ce profond attachement que nous avons à nous-mêmes. C'est ce qui nous avait fait inventer des dieux semblables à nous; des dieux qui, en effet, n'étaient que des hommes sujets à nos passions, à nos faiblesses et à nos vices; de sorte que sous le nom de fausses divinités, c'était en effet leurs propres pensées, leurs plaisirs et leurs fantaisies que les gentils adoraient.

Les sentiments des hommes sont vains, parce que la connaissance de Dieu n'étant point en eux, ils n'ont pu comprendre celui qui était, par tant de beaux objets présentés à leur vue, et regardant les ouvrages, ils n'en ont pu comprendre le sage artisan; appelant dieux et arbitres souverains du monde, ou le feu, ou les vents et l'air agité, ou l'eau, ou le soleil, ou la lune, ou les étoiles qui tournent en rond sur nos têtes; sans pouvoir entendre que, si touchés de leur beauté ils les ont appelés dieux, combien plus celle de leur Créateur leur devait paraître merveilleuse! car il est père du beau et du bon, la source de toute beauté et le plus parfait de tous les êtres. Et s'il y a de la force dans ces corps qu'ils ont adorés, combien doit être plus puissant celui qui les a faits! car, par la grandeur de la beauté de la création, on pouvait voir et connaître intelligiblement le Créateur. Mais encore, ceux-là sont-ils les plus excusables, puisqu'ils se sont égarés peut-être en cherchant Dieu dans ses œuvres qui les invitaient à s'élever vers leur principe, quoiqu'en effet, ils soient toujours inexcusables, puisque s'ils pouvaient parvenir à connaître la beauté d'un si grand ouvrage, combien plus facilement en devaient-ils trouver l'auteur? Mais ceux-là sont sans comparaison plus aveugles et plus malheureux, et leur espérance est parmi les morts, qui, trompés par les inventions et l'industrie d'un bel ouvrage, ou par les superbes matières dont on l'aura composé, ou par la vive ressemblance de quelques animaux, ou par l'adresse et le curieux travail d'une main antique sur une pierre inutile et insensible, ont adoré les ouvrages de la main des hommes. Un père affligé fait une image d'un fils qui lui a été trop tôt ravi et, pour se consoler de cette perte, il lui fait offrir des sacrifices comme à un dieu. Toute une famille entrait dans cette flatterie. Les rois de la terre faisaient adorer leurs statues, et n'osant se procurer ce culte à eux-mêmes, à cause de leur mortalité trop manifeste de près, ils croyaient plus aisément pouvoir passer pour dieux de plus loin. Telle a été l'illusion de la vie humaine. Emportés par leurs passions et leur amour pour leurs rois, les hommes en ont adoré les statues et ont

donné au bois et à la pierre ce nom *incommunicable;* ils ont immolé leurs enfants à ces faux dieux. Il n'y a plus rien eu de saint parmi les hommes. Les mariages n'ont pu conserver leur sainteté ; les meurtres, les perfidies, les troubles et les parjures ont inondé la terre ; l'oubli de Dieu a suivi ; les joies publiques ont amené des sectes impies ; les périls publics ont introduit des divinations superstitieuses et fausses ; on n'a plus craint de se parjurer, quand on a vu qu'on ne jurait que par un bois ou une pierre, et la justice et la bonne foi se sont éteintes parmi les hommes.

L'esprit qui avait trompé le premier homme, goûtait alors tout le fruit de sa séduction, et voyait l'effet entier de cette parole : *Vous serez comme les dieux.* (*Gen.* III, 5.) Dès le moment qu'il la proféra, il songeait à confondre en l'homme l'idée de Dieu avec celle de la créature et à diviser un nom dont la majesté consiste à être incommunicable. Son projet lui réussissait.

Les hommes ensevelis dans la chair et dans le sang avaient pourtant conservé une idée obscure de la puissance divine qui se soutenait par sa propre force ; mais qui, brouillée avec les images venues par leurs sens, leur faisait adorer toutes les choses où il paraissait quelque activité et quelque puissance. Ainsi, le soleil et les astres qui se faisaient sentir de si loin, le feu et les éléments dont les effets étaient si universels, furent les premiers objets de l'adoration publique. Les grands rois, les grands conquérants qui pouvaient tout sur la terre, et les auteurs des inventions utiles à la vie humaine, eurent bientôt après les honneurs divins. Les hommes portèrent la peine de s'être soumis à leurs sens ; les sens décidèrent de tout, et firent, malgré la raison, tous les dieux qu'on adora sur la terre.

Que l'homme parut alors éloigné de sa première institution, et que l'image de Dieu y était gâtée ! Dieu pouvait-il l'avoir fait avec ces perverses inclinations qui se déclaraient tous les jours de plus en plus ? Et cette pente prodigieuse qu'il avait à s'assujettir à toute autre chose qu'à son seigneur naturel, ne montrait-elle pas trop visiblement la main étrangère, par laquelle l'œuvre de Dieu avait été si profondément altérée dans l'esprit humain, qu'à peine pouvait-on y en reconnaître quelque trace. Poussé par cette aveugle impression qui le dominait, il s'enfonçait dans l'idolâtrie, sans que rien pût le retenir.

L'ignorance et l'aveuglement s'étaient prodigieusement accrus ; les nations s'étaient perverties ; le vrai Dieu n'était plus connu en Egypte comme le Dieu de tous les peuples de l'univers, mais comme le Dieu des Hébreux. On adorait jusqu'aux bêtes et jusqu'aux reptiles. Tout était Dieu excepté Dieu même, et le monde que Dieu avait fait pour manifester sa puissance, semblait être devenu un temple d'idoles. Le genre humain s'égara jusqu'à adorer ses vices et ses passions, et il ne faut pas s'en étonner. Il n'y avait pas de puissance plus inévitable, ni plus tyrannique que la leur. L'homme accoutumé à croire divin tout ce qui était puissant, comme il se sentait entraîné au vice par une force invincible, crut aisément que cette force était hors de lui, et s'en fit bientôt un dieu. C'est par là que l'amour impudique eut tant d'autels, et que des impuretés qui font horreur commencèrent à se mêler dans les sacrifices.

Qui oserait raconter les cérémonies des dieux immortels et leurs mystères impurs ? leurs amours, leurs cruautés, leurs jalousies, et tous leurs autres excès, étaient le sujet de leurs fêtes, de leurs sacrifices, des hymnes qu'on leur chantait, et des peintures que l'on consacrait dans leurs temples. Ainsi, le crime était adoré et reconnu nécessaire au culte des dieux. Le plus grave des philosophes défendait de boire avec excès, si ce n'était dans les fêtes de Bacchus et à l'honneur de ce dieu. Un autre, après avoir sévèrement blâmé toutes les images malhonnêtes, en excepte celles des dieux qui voulaient être honorés par ces infamies. On ne peut lire, sans étonnement, les honneurs qu'il fallait rendre à Vénus, et les prostitutions qui étaient établies pour l'adorer. La Grèce, toute polie et toute sage qu'elle était, avait reçu des mystères abominables. Dans les affaires pressantes, les particuliers et les républiques vouaient à Vénus des courtisanes, et la Grèce ne rougissait pas d'attribuer son salut aux prières qu'elles faisaient à leur déesse. Après la défaite de Xercès et de ses formidables armées, on mit dans le temple un tableau où étaient représentés leurs vœux et leurs processions, avec cette inscription de Simonides, poëte fameux : *Celles-ci ont prié la déesse Vénus qui, pour l'amour d'elles, a sauvé la Grèce.*

S'il fallait adorer l'amour, ce devait être du moins l'amour honnête ; mais il n'en était pas ainsi. Solon, qui le pourrait croire, et qui attendrait d'un si grand nom une si grande infamie ? Solon, dis-je, établit à Athènes le temple de Vénus la prostituée, de l'amour impudique. Toute la Grèce était pleine de temples consacrés à cette déesse, et l'amour conjugal n'en avait pas un dans tout le pays. Cependant ils détestèrent l'adultère dans les hommes et dans les femmes ; la société conjugale était sacrée parmi eux. Mais quand ils s'appliquaient à la religion, ils paraissaient comme possédés par un esprit étranger, et leur lumière naturelle les abandonnait.

La gravité romaine n'a pas traité la religion plus sérieusement, puisqu'elle consacrait à l'honneur des dieux les impuretés du théâtre et les sanglants spectacles des gladiateurs, c'est-à-dire, tout ce qu'on pouvait imaginer de plus corrompu et de plus barbare.

Mais je ne sais si les folies ridicules qu'on mêlait dans la religion n'étaient pas encore plus pernicieuses, puisqu'elles lui attribuaient tant de mépris. Pouvait-on garder

le respect qui est dû aux choses divines, au milieu des impertinences que contenaient les fables dont la représentation ou le souvenir faisait une si grande partie du culte divin? Tout le service public n'était qu'une continuelle profanation, ou plutôt une dérision du nom de Dieu, et il fallait bien qu'il y eût quelque puissance ennemie de ce nom sacré qui, ayant entrepris de le ravaler, poussât les hommes à l'employer dans des choses si méprisables, et même à le prodiguer à des sujets si indignes.

Il est vrai que les philosophes avaient à la fin reconnu qu'il y avait un autre Dieu que ceux que le vulgaire adorait; mais ils n'osaient l'avouer. Au contraire, Socrate donnait pour maxime, qu'il fallait que chacun suivît la religion de son pays. Platon, son disciple, qui voyait la Grèce et tous les pays du monde remplis d'un culte insensé et scandaleux, ne laisse pas de poser comme un fondement de sa république, *qu'il ne faut jamais rien changer dans la religion qu'on trouve établie, et que c'est avoir perdu le sens que d'y penser.* Des philosophes si graves, et qui ont dit de si belles choses sur la nature divine, n'ont pas osé s'opposer à l'erreur publique, et ont désespéré de la pouvoir vaincre. Quand Socrate fut accusé de nier les dieux que le public adorait, il s'en défendit comme d'un crime, et Platon, en parlant du Dieu qui avait formé l'univers, dit qu'il est difficile de le trouver, et qu'il est défendu de le déclarer au peuple. Il proteste de n'en parler jamais qu'en énigme, de peur d'exposer une si grande vérité à la moquerie.

Dans quel abîme était le genre humain, qui ne pouvait supporter la moindre idée du vrai Dieu! Athènes, la plus polie et la plus savante de toutes les villes grecques, prenait pour athées ceux qui parlaient des choses intellectuelles, et c'est une des raisons qui avait fait condamner Socrate. Si quelques philosophes osaient enseigner que les statues n'étaient pas des dieux comme l'entendait le vulgaire, ils se voyaient contraints de s'en dédire; encore après cela étaient-ils bannis comme des impies par sentence de l'aréopage. Toute la terre était possédée de la même erreur: la vérité n'y osait paraître. Ce grand Dieu, créateur du monde, n'avait de temple ni de culte qu'en Jérusalem. La seule Judée connaissait sa sainte et sévère jalousie, et savait que partager la religion entre lui et les autres dieux était la détruire.

XXVI. — *Danger de la grandeur.*

Vous croyez donc que les déplaisirs et les plus mortelles douleurs ne se cachent pas sous la pourpre? ou qu'un royaume est un remède universel à tous les maux, un baume qui les adoucit, un charme qui les enchante? au lieu que par un conseil de la providence divine, qui sait donner aux conditions les plus élevées leur contre-poids, cette grandeur que nous admirons de loin comme quelque chose au-dessus de l'homme, touche moins quand on y est né, ou se confond elle-même dans son abondance; et qu'il se forme au contraire parmi les grandeurs une nouvelle sensibilité pour les déplaisirs, dont le coup est d'autant plus rude, qu'on est moins préparé à le soutenir.

Les grandes prospérités nous aveuglent, nous transportent, nous égarent, nous font oublier Dieu, nous-mêmes, et les sentiments de la foi. De là naissent des monstres de crimes, des raffinements de plaisirs, des délicatesses d'orgueil, qui ne donnent que trop de fondement à ces terribles malédictions que Jésus-Christ a prononcées dans son Evangile: *Malheur à vous qui riez; malheur à vous qui êtes pleins et contents du monde.* (*Luc.* VI, 24, 25.)

La gloire! qu'y a-t-il pour le chrétien de plus pernicieux et de plus mortel? quel appas plus dangereux? quelle fumée plus capable de faire tourner les meilleures têtes?

Ces idoles que le monde adore, à combien de tentations délicates ne sont elles pas exposées? La gloire, il est vrai, les défend de quelques faiblesses: mais la gloire les défend-elle de la gloire même? Ne s'adorent-elles pas secrètement? Ne veulent-elles pas être adorées? Que n'ont-elles pas à craindre de leur amour-propre? Et que se peut refuser la faiblesse humaine, pendant que le monde lui accorde tout? N'est-ce pas là qu'on apprend à faire servir à l'ambition, la grandeur; à la politique, la vertu, la religion, et le nom de Dieu? La modération que le monde affecte n'étouffe pas les mouvements de la vanité: elle ne sert qu'à les cacher; et plus elle ménage le dehors, plus elle livre le cœur aux sentiments les plus délicats et les plus dangereux de la fausse gloire.

XXVII. — *Des choses humaines.*

Quand nous voyons passer comme en un instant devant nos yeux, je ne dis pas les rois et les empereurs; mais ces grands empires qui ont fait trembler tout l'univers; quand vous voyez les Assyriens, anciens et nouveaux, les Mèdes, les Perses, les Grecs, les Romains, se présenter successivement et tomber pour ainsi dire les uns sur les autres; ce fracas effroyable vous fait sentir qu'il n'y a rien de solide parmi les hommes, et que l'inconstance et l'agitation est le propre partage des choses humaines.

Ce même Dieu qui a fait l'enchaînement de l'univers, et qui, tout puissant par lui-même, a voulu pour établir l'ordre, que les parties d'un si grand tout dépendissent les unes des autres; ce même Dieu a voulu aussi que le cours des choses humaines eût sa suite et ses proportions; je veux dire que les hommes et les nations ont eu des qualités proportionnées à l'élévation à laquelle ils étaient destinés; et qu'à la réserve de certains coups extraordinaires où Dieu voulait que sa main parût toute seule, il n'est point arrivé de grand changement qui n'ait eu ses causes dans les siècles précédents.

Il ne suffit pas de regarder seulement devant ses yeux, c'est-à-dire de considérer

ces grands événements qui décident tout à coup de la fortune des empires. Qui veut entendre à fond les choses humaines doit les reprendre de plus haut; il lui faut observer les inclinations et les mœurs, ou, pour tout dire en un mot, le caractère tant des peuples dominants, que des princes en particulier, et enfin de tous les hommes extraordinaires qui, par l'importance du personnage qu'ils ont eu à faire dans le monde, ont contribué, en bien ou en mal, au changement des Etats et à la fortune publique.

A ne regarder que les rencontres particulières, la fortune semble seule décider de l'établissement et de la ruine des empires; à tout prendre, il en arrive à peu près comme dans le jeu, où le plus habile l'emporte à la longue. En effet, dans ce jeu sanglant où les peuples ont disputé de l'empire et de la puissance, qui a prévu de plus loin, qui s'est le plus appliqué, qui a duré le plus longtemps dans les grands travaux, et enfin, qui a su le mieux ou se pousser, ou se ménager suivant sa rencontre, à la fin a eu l'avantage et a fait servir la fortune même à ses desseins? Le plus habile.

XXVIII. — *Du temps.*

Que si le temps comparé au temps, la mesure à la mesure, et le terme au terme, se réduisent à rien, que sera-ce si l'on compare le temps à l'éternité, où il n'y a ni mesure, ni terme? Comptons donc comme très-court, chrétiens, ou plutôt comptons comme un pur néant tout ce qui finit, puisqu'enfin, quand on aurait multiplié les années au delà de tous les nombres connus, visiblement ce ne sera rien quand nous serons arrivés au terme fatal. Mais peut-être que prêt à mourir, on comptera pour quelque chose cette vie de réputation, ou cette imagination de revivre dans la famille qu'on croira laisser solidement établie. Qui ne voit combien vaines, mais combien courtes et combien fragiles sont encore ces secondes vies que notre faiblesse nous fait inventer pour couvrir en quelque sorte l'horreur de la mort? Dormez votre sommeil, riches de la terre, et demeurez dans votre poussière. Ah! si quelques générations, que dis-je? si quelques années après votre mort, vous redeveniez hommes, oubliés au milieu du monde, vous vous hâteriez de rentrer dans vos tombeaux, pour ne voir pas votre nom terni, votre mémoire abolie et votre prévoyance trompée dans vos amis, dans vos créatures, et plus encore dans vos héritiers et dans vos enfants. Est-ce là le fruit du travail dont vous vous êtes consumés sous le soleil, vous amassant un trésor de haine et de colère éternelle au juste jugement de Dieu? Surtout, mortels, désabusez-vous de la pensée dont vous vous flattez, qu'après une longue vie, la mort vous sera plus douce et plus facile. Ce ne sont pas les années, c'est une longue préparation qui vous donnera de l'assurance. Autrement un philosophe vous dira en vain que vous devez être rassasiés d'années et de jours, et que vous avez assez vu les saisons se renouveler, et le monde rouler autour de vous, ou plutôt que vous vous êtes assez vu rouler vous-même et passer avec le monde.

XXIX. — *Du monde*

Que trouverez-vous dans le monde, si ce n'est la *concupiscence de la chair* et l'amour des plaisirs des sens, où le cœur s'aveugle, s'épaissit, se corrompt, se perd; et la *concupiscence des yeux* (*I Joan.* II, 16), tableaux, meubles, l'or l'argent, les pierreries, tout ce qui contente les yeux. Quoique après tout, que leur en revient-il? Possèdent-ils véritablement tout ce qu'ils voient? Ils ne font que l'effleurer par leurs regards: tout est hors d'eux, et aussi tout leur échappe. Fuyez donc aussi la concupiscence des yeux, la vanité, la curiosité, les vaines sciences; car, encore que tout cela semble être en vous et vous repaître pour un moment, dans le fond, tout est hors de vous, et se peut tellement effacer dans votre esprit, qu'il ne vous restera pas même le souvenir de les avoir eus. Voilà pourtant ce qu'il y a de plus beau dans le monde. Mais il y a encore l'*orgueil de la vie*, l'ambition, les charges, les grands commandements, qui semblent rendre la vie, pour ainsi dire, plus vivante, parce qu'on devient un homme public; on vit dans l'esprit de tout le monde qui vous recherche, qui s'empresse autour de vous; et vous croyez plus vivre que les autres, et vous vous trompez; car tout ce n'est qu'orgueil, c'est-à-dire une vaine enflure: on croit être plein, on n'est qu'enflé, il n'y a que du vent au dedans, et tout ce dont vous vous repaissez n'est qu'une fumée.

Ces désirs, ces concupiscences ne sont pas de Dieu, et par conséquent n'ont rien de solide; *car le monde passe et ses convoitises passent*. Ce sont comme des torrents qui passent avec grand bruit, mais qui passent; qui se jettent les uns sur les autres, mais qui passent; et autant celui qui reçoit que celui qui vient de s'y perdre. *Le monde passe et ses convoitises, et il n'y a rien qui demeure, que celui qui fait la volonté du Seigneur.* (*I Joan.* II, 17.)

Qui pourra dire de bonne foi, avec Jésus-Christ: *Je ne suis pas du monde?* (*Joan.* VIII, 23.) Nous nous retirons dans nos cabinets le monde nous suit. Nous fermons cent portes sur nous, nous mettons sur nous cent serrures, cent grilles, si vous voulez, cent murailles closes, la clôture est impénétrable, le monde nous suit. Nous nous recueillons en nous-mêmes, le monde nous suit, et nous nous trouvons en nous-mêmes tout l'honneur que nous voulons, même celui que le monde nous refuse.

XXX. — *De la cour.*

La cour veut toujours unir les plaisirs avec les affaires. Par un mélange étonnant, il n'y a rien de plus sérieux, ni ensemble de plus enjoué. Enfoncez: vous trouverez partout des intérêts cachés, des jalousies

délicates qui causent une extrême sensibilité, et dans une ardente ambition, des soins et un sérieux aussi triste qu'il est vain. Tout est couvert d'un air gai, et vous diriez qu'on ne songe qu'à s'y divertir.

XXXI. — *Des princes.*

Dieu tient, du plus haut des cieux, les rênes de tous les royaumes; il a tous les cœurs en sa main; tantôt il retient les passions, tantôt il leur lâche la bride, et par là il remue tout le genre humain. Veut-il faire les conquérants? Il fait marcher l'épouvante devant eux, et il inspire à eux et à leurs soldats une hardiesse invincible. Veut-il faire des législateurs? Il leur envoie son esprit de sagesse et de prévoyance; il leur fait prévenir les maux qui menacent les États, et poser les fondements de la tranquillité publique. Il connaît la sagesse humaine, toujours courte par quelque endroit; il l'éclaire, il étend ses vues, et puis il l'abandonne à son ignorance. Il l'aveugle, il la précipite, il la confond par elle-même; elle s'enveloppe, elle s'embarrasse dans ses propres subtilités, et ses précautions lui sont un piége. Dieu exerce par ce moyen ses redoutables jugements, selon les règles de sa justice toujours infaillible; c'est lui qui prépare les effets dans les causes les plus éloignées, et qui frappe ces grands coups dont le contre-coup porte si loin.

Dieu est heureux, et le seul puissant Roi des rois, et Seigneur des seigneurs (*I Tim.* I, 15), heureux, dont le repos est inaltérable, qui voit tout changer, et sans changer lui-même, et qui fait tous les changements par un conseil immuable qui donne et qui ôte la puissance; qui la transporte d'un homme à un autre, d'une maison à une autre, d'un peuple à un autre, pour montrer qu'ils ne l'ont tous que par emprunt, et qu'il est le seul en qui elle réside naturellement. C'est pourquoi tous ceux qui gouvernent se sentent assujettis à une force majeure; ils font plus ou moins qu'ils ne pensent, et leurs conseils n'ont jamais manqué d'avoir des effets imprévus. Ni ils ne sont pas maîtres des dispositions que les siècles passés ont mises dans les affaires, ni ils ne peuvent prévoir le cours que prendra l'avenir, loin qu'ils le puissent forcer. Celui-là seul tient tout en sa main, qui sait le nom de ce qui n'est pas encore, qui préside à tous les temps et prévient tous les conseils.

C'est Dieu qui fait les guerriers et les conquérants. *C'est vous*, lui disait David, *qui avez instruit mes mains à combattre, et mes doigts à tenir l'épée.* (*Psal.* XVII, 35.) S'il inspire le courage, il ne donne pas moins les autres grandes qualités naturelles et surnaturelles, et du cœur et de l'esprit. Tout part de sa puissante main: c'est lui qui envoie du ciel les généreux sentiments, les sages conseils et toutes les bonnes pensées. Mais il veut que nous sachions distinguer entre les dons qu'il abandonne à ses ennemis et ceux qu'il réserve à ses serviteurs. Ce qui distingue ses amis d'avec les autres, c'est la piété. Jusqu'à ce qu'on ait reçu ce don du ciel, tous les autres non-seulement ne sont rien, mais encore tournent en ruine à ceux qui en sont ornés.

Dieu nous a révélé que lui seul fait les conquérants, et que seul les fait servir à ses desseins. Quel autre a fait un Cyrus, si ce n'est Dieu qui l'avait nommé, deux cents ans avant sa naissance, dans les oracles d'Isaïe? *Tu n'es pas encore*, lui disait-il, *mais je te vois et je t'ai nommé par ton nom : tu t'appelleras Cyrus. Je marcherai devant toi dans les combats; à ton approche, je mettrai les rois en fuite : je briserai les portes d'airain. C'est moi qui étends les cieux, qui soutiens la terre, qui nomme ce qui n'est pas comme ce qui est.* (*Isa.* XLV, 1, 3.) C'est-à-dire, c'est moi qui fais tout, et moi qui vois dès l'éternité tout ce que je fais. Quel autre a pu former un Alexandre, si ce n'est le même Dieu, qui en a fait voir de si loin, et par des figures si vives, l'ardeur indomptable à son prophète Daniel? *Le voyez-vous*, dit-il, *ce conquérant? avec quelle rapidité il s'élève de l'Occident comme par bonds, et ne touche pas à terre!* Semblable, dans ses sauts hardis et dans sa démarche légère, à ces animaux vigoureux et bondissants, il ne s'avance que par vives et impétueuses saillies, et n'est arrêté ni par montagnes, ni par précipices. Déjà le roi de Perse est entre ses mains: *A sa vue il s'est animé : « efferatus est in eum, »* dit le prophète, *il l'abat, il le foule aux pieds, nul ne peut le défendre des coups qu'il lui porte, ni lui arracher sa proie.* (*Dan.* VIII, 5 seq.)

Celui qui règne dans les cieux, et de qui relèvent tous les empires, à qui seul appartient la gloire, la majesté et l'indépendance, est aussi le seul qui se glorifie de faire la loi aux rois, et de leur donner, quand il lui plaît, de grandes et de terribles leçons. Soit qu'il élève les trônes, soit qu'il les abaisse, soit qu'il communique sa puissance aux princes, soit qu'il la retire à lui-même et ne leur laisse que leur propre faiblesse, il leur apprend leurs devoirs d'une manière souveraine et digne de lui; car en leur donnant sa puissance, il leur commande d'en user comme il fait lui-même, pour le bien du monde; et il leur fait voir, en la retirant, que toute leur majesté est empruntée, et que, pour être assis sur le trône, ils n'en sont pas moins sous sa main et sous son autorité suprême.

Qu'y a-t-il de plus convenable à la puissance que de secourir la vertu? A quoi la force doit-elle servir qu'à défendre la raison? Et pourquoi commandent les hommes, si ce n'est pour faire que Dieu soit obéi? Accourez, puissances du siècle, voyez dans quel sentier la vertu chemine; doublement à l'étroit et par elle-même et par l'effort de ceux qui la persécutent; secourez-la, tendez-lui la main, puisque vous la voyez déjà fatiguée du combat qu'elle soutient au dedans contre tant de tentations qui accablent la nature humaine, mettez-la du moins à couvert des insultes du dehors.

Les rois, non plus que le soleil, n'ont pas reçu en vain l'éclat qui les environne : il est nécessaire au genre humain, et ils doivent, pour le repos autant que pour la décoration de l'univers, soutenir une majesté qui n'est qu'un rayon de celle de Dieu.

XXXII. — *Des juges.*

La justice passe du prince dans les magistrats, et du trône elle se répand sur les tribunaux. Un prince zélé pour la justice nomme un principal et universel magistrat capable de contenter ses désirs. L'infatigable ministre ouvre des yeux attentifs sur tous les tribunaux. Animé des ordres du prince, il y établit la règle, la discipline, le concert, l'esprit de justice. Il sait que, si la prudence du souverain magistrat est obligée quelquefois, dans les cas extraordinaires, de suppléer à la prévoyance des lois, c'est toujours en prenant leur esprit; et enfin, qu'on ne doit sortir de la règle qu'en suivant un fil qui tienne, pour ainsi dire, à la règle même. Consulté de toutes parts, il donne des réponses courtes, mais décisives, aussi pleines de sagesse que de dignité, et le langage des lois est dans son discours.

De quelque belle apparence que l'iniquité se couvre, il en pénètre les détours; et d'abord il fait connaître, même sous les fleurs, la marche tortueuse de ce serpent. Sans châtiment, sans rigueur, il couvre l'injustice de confusion, en lui faisant seulement sentir qu'il la connaît; et l'exemple de son inflexible régularité, et l'inévitable censure de tous les mauvais desseins.

Il fait consister, avec son salut, le service particulier qu'il doit à Dieu, dans une sainte administration de la justice. Il en fait son culte perpétuel, son sacrifice du matin et du soir, selon cette parole du Sage : ***La justice vaut mieux devant Dieu que de lui offrir des victimes.* (*Prov.* XXI, 3.)** Car quelle plus sainte hostie, quel encens plus doux, quelle prière plus agréable, que de faire entrer devant soi la cause de la veuve, que d'essuyer les larmes du pauvre oppressé, et de faire taire l'iniquité par toute la terre?

Ouvrez les yeux, chrétiens, contemplez les augustes tribunaux où la justice rend ses oracles, vous y verrez avec David, les dieux de la terre qui meurent, à la vérité, comme des hommes (*Psal.* LXXXVI, 7); mais qui, cependant, doivent juger, comme des dieux, sans crainte, sans passion, sans intérêt; le Dieu des dieux à leur tête, comme le chante ce grand roi, d'un ton si sublime, dans son divin psaume : ***Dieu assiste*, dit-il, *à l'assemblée des dieux, et, au milieu, il juge les dieux.* (*Ibid.*, 1.)** O juges, quelle majesté de vos séances! quel président de vos assemblées! Mais aussi quel censeur de vos jugements! Sous ces yeux redoutables, notre sage magistrat écoutait également le riche et le pauvre; d'autant plus pur et d'autant plus ferme dans l'administration de la justice, que, sans porter ses regards sur les hautes places dont tout le monde le jugeait digne, il mettait son élévation, comme son étude, à se rendre parfait dans son état. Non, non, ne le croyez pas, que la justice habite jamais dans les âmes où l'ambition domine. Toute âme inquiète et ambitieuse est incapable de règles. L'ambition a fait trouver ces dangereux expédients où, semblable à un sépulcre blanchi, un juge artificieux ne garde que les apparences de la justice. Ne parlons pas des corruptions qu'on a honte d'avoir à se reprocher. Parlons de la lâcheté ou de la licence d'une justice arbitraire, qui, sans règle et sans maxime, se tourne au gré de l'ami puissant. Parlons de la complaisance qui ne veut jamais ni trouver le fil, ni arrêter le progrès d'une procédure malicieuse. Que dirai-je du dangereux artifice qui fait prononcer à l'injustice, comme autrefois aux démons, des oracles ambitieux et captieux? Que dirai-je des difficultés qu'on suscite dans l'exécution, lorsqu'on n'a pu refuser la justice à un droit trop clair? *La loi est déchirée*, comme disait le Prophète, *et le jugement n'arrive jamais à sa perfection.* (*Habac.* I, 4.) Lorsque le juge veut s'agrandir, et qu'il change en une souplesse de cour le rigide et inexorable ministère de la justice, il fait naufrage contre les écueils. On ne voit dans ses jugements qu'une justice imparfaite, semblable, je ne craindrai pas de le dire, à la justice de Pilate, justice qui fait semblant d'être vigoureuse à cause qu'elle résiste aux tentations médiocres, et peut-être aux clameurs d'un peuple irrité, mais qui tombe et disparaît tout-à-coup, lorsqu'on allègue, sans ordre même et mal à propos, le nom de César. Que dis-je, le nom de César! les âmes prostituées à l'ambition ne se mettent pas à si haut prix, tout ce qui parle, tout ce qui approche, ou les gagne ou les intimide, et la justice se retire d'avec elles.

XXXIII. — *Des politiques.*

Le politique sacrifie le bien particulier au bien public. La grande habileté des politiques, c'est de donner de beaux prétextes à leurs mauvais desseins. Sans être dans les affaires publiques, chacun peut considérer que c'est que la fausse prudence ou la prudence de la chair; les artifices pour cacher aux autres, et souvent à elle-même ses mauvais desseins; les vains prétextes dont elle se sert pour cela; sa présomption à faire l'habile, pendant qu'en effet elle est dans la souveraine ignorance; ses fausses maximes pour décider de ce qu'on appelle cas de conscience, et l'abus qu'elle fait des bonnes; l'abus qu'elle fait aussi de l'autorité quand elle en a; et même quelquefois de la grâce de son ministère, comme Caïphe de la prophétie en quelque sorte annexée au pontificat, ainsi que saint Jean le remarque. Tout cela peut découvrir à chacun les fautes qu'il fait dans la conduite de sa famille, de sa communauté, de soi-même en particulier, comme on s'entête du bien des communautés à qui souvent on sacrifie des particuliers innocents. Enfin

roit-on rendre service à Dieu. (*Joan.*, XVI, 2.)

Un homme s'est rencontré d'une profondeur d'esprit incroyable, hypocrite raffiné, utant qu'habile politique, capable de tout ntreprendre et de tout cacher, également ctif et infatigable dans la paix et dans la uerre, qui ne laissait rien à la fortune e ce qu'il pouvait lui ôter par conseil et ar prévoyance; mais au reste, si vigilant t si prêt à tout, qu'il n'a jamais manqué les ccasions qu'elle lui a présentées; enfin, un e ces esprits remuants et audacieux, qui emblent nés pour changer le monde. Que : sort de tels esprits est hasardeux, et qu'il n paraît dans l'histoire, à qui leur audace été funeste! Mais aussi que ne font-ils pas, uand il plaît à Dieu de s'en servir? Il fut onné à celui-ci de tromper les peuples, et e prévaloir contre les rois. Car comme il ut aperçu que dans ce mélange infini de ectes, qui n'avaient plus de règles certaines, e plaisir le dogmatiser sans être repris ni con:aint par aucune autorité ecclésiastique ni éculière, était le charme qui possédait les sprits, il sut si bien les concilier par là u'il fit un corps redoutable de cet assemlage monstrueux. Quand une fois on a rouvé le moyen de prendre la multitude ar l'appât de la liberté, elle suit en aveu:le; pourvu qu'elle en entende seulement e nom. Ceux-ci occupés du premier objet ui les avait transportés, allaient toujours, ans regarder qu'ils allaient à la servitude; t leur subtil conducteur qui, en combattant, n dogmatisant, en mêlant mille personna:es divers, en faisant le docteur et le prohète, aussi bien que le soldat et le capiaine, vit qu'il avait tellement enchanté le monde, qu'il était regardé de toute l'armée omme un chef envoyé de Dieu pour la protection et l'indépendance, et il comnença à s'apercevoir qu'il pouvait encore es pousser plus loin.

XXXIV. — *Des riches.*

Quand je considère attentivement dans 'Evangile, la parabole, ou plutôt l'histoire lu mauvais riche, et que je vois de quelle orte Jésus-Christ y parle des fortunés de a terre, il me semble d'abord qu'il ne leur aisse aucune espérance du siècle futur. Lazare pauvre et couvert d'ulcères, *est porté par les anges au sein d'Abraham* pendant que *e riche*, toujours heureux dans cette vie, *est enseveli dans les enfers.* (*Luc.* XVI, 22.) Voilà un traitement bien différent que Dieu ait à l'un et à l'autre. Mais comment est-ce que le Fils de Dieu nous en explique la cause? Le riche, dit-il, a reçu ses biens et le pauvre ses maux dans cette vie. Et de là quelle conséquence! Ecoutez, riches, et tremblez: Et maintenant, poursuit-il, l'un reçoit sa consolation, et l'autre son juste supplice (*Ibid.*, 25.) Terrible distinction! funeste partage pour les grands du monde! Et toutefois ouvrez les yeux: c'est le riche Abraham qui reçoit le pauvre Lazare dans son sein; et il vous montre, ô riches, du siècle, à quelle gloire vous pouvez aspirer, si, pauvres en esprit et détachés de vos biens, vous vous tenez aussi prêts à les quitter, qu'un voyageur empressé à déloger de la tente où il passe une courte nuit.

La mort révèle les secrets des cœurs. Vous, riches, vous qui vivez dans les joies du monde, si vous saviez avec quelle facilité vous vous laissez prendre aux richesses que vous croyez posséder; si vous saviez par combien d'imperceptibles liens elles s'attachent, et pour ainsi dire, elles s'incorporent à votre cœur, et combien sont forts et pernicieux ces liens que vous ne sentez pas, vous entendriez la vérité de cette parole du Sauveur : *Malheur à vous, riches* (*Luc.* VI, 24), et vous pousseriez, comme dit saint Jacques, des cris lamentables et des hurlements à la vue de vos misères! (*Jac.* V, 1.) Mais vous ne sentez pas un attachement si déréglé. Le désir se fait mieux sentir, parce qu'il y a de l'agitation et du mouvement. Mais dans la possession on trouve, comme dans un lit, un repos funeste, et on s'endort dans l'amour des biens de la terre, sans s'apercevoir de ce malheureux engagement. C'est où tombe celui qui met sa confiance dans les richesses, je dis même dans les richesses mal acquises. Mais l'excès de l'attachement que nous ne sentons pas dans la possession, se fait, dit saint Augustin, sentir dans la perte. C'est là qu'on entend le cri d'un roi malheureux, d'un Agag outré contre la mort qui lui vient ravir tout à coup, avec la vie, sa grandeur et ses plaisirs: *Siccine separat amara mors!* « Est-ce ainsi que la mort amère vient rompre tout à coup de si doux liens! » (*I Reg.* XV, 32.) Le cœur saigne! Dans la douleur de la plaie, on sent combien ces richesses y tenaient; et le péché que l'on commettait par un attachement si excessif, se découvre tout entier. *Quantum amando deliquerint, perdendo senserunt.* Par une raison contraire un homme dont la fortune, protégée du ciel, ne connaît pas les disgrâces; qui, élevé sans envie aux plus grands honneurs, heureux dans sa personne et dans sa famille, pendant qu'il voit disparaître une vie si fortunée, bénit la mort et aspire aux biens éternels, ne fait-il pas voir qu'il n'avait pas mis son cœur dans le trésor que les voleurs peuvent enlever (*Matth.* VI, 19, 20), et que, comme un autre Abraham, il ne connaît de repos que dans *la cité permanente?* (*Hebr.* XIII, 14.)

XXXV. — *Du héros.*

Loin de nous les héros sans humanité. Ils pourront bien forcer les respects, et ravir l'admiration comme font tous les objets extraordinaires; mais ils n'auront pas les cœurs. Lorsque Dieu forma le cœur et les entrailles de l'homme, il y mit premièrement la bonté comme le propre caractère de la nature divine, et pour être comme la marque de cette main bienfaisante dont nous sortons. La bonté devait donc faire comme le fonds de notre cœur, et devait être en même temps le premier attrait que nous aurions en nous-mêmes pour gagner les autres hommes. La grandeur qui vient par-

dessus, loin d'affaiblir la bonté, n'est faite que pour l'aider à se communiquer davantage, comme une fontaine publique qu'on élève pour la répandre. Les cœurs sont à ce prix, et les grands dont la bonté n'est pas le partage, par une juste punition de leur dédaigneuse insensibilité, demeureront privés éternellement du plus grand bien de la vie humaine, c'est-à-dire des douceurs de la société. Jamais homme ne les goûta mieux que le prince de Condé; jamais homme ne craignit moins que la familiarité blessât le respect. Est-ce là celui qui forçait les villes, qui gagnait les batailles? Quoi! il semble avoir oublié ce haut rang qu'on l'a vu si bien défendre! Reconnaissez le héros qui, toujours égal à lui-même, sans se hausser pour paraître grand, sans s'abaisser pour être civil et obligeant, se trouve naturellement, tout ce qu'il doit être envers tous les hommes; comme un fleuve majestueux et bienfaisant, qui porte paisiblement dans les villes l'abondance qu'il a répandue dans les campagnes en les arrosant; qui se donne à tout le monde, et ne s'élève et ne s'enfle que lorsqu'avec violence, on s'oppose à la douce pente qui le porte à continuer son tranquille cours.

Avez-vous un secret important? versez-le hardiment dans ce noble cœur; votre affaire deviendra la sienne par la confiance. Il n'y a rien de plus inviolable pour ce prince que les droits sacrés de l'amitié. Lorsqu'on lui demande une grâce, c'est lui qui paraît l'obligé, et jamais on ne vit de joie ni si vive, ni si naturelle que celle qu'il ressent à faire plaisir.

Avec lui la vertu eut toujours son prix. Il la louait jusque dans ses ennemis. Toutes les fois qu'il avait à parler de ses actions, et même dans les relations qu'il en envoyait à la cour, il vantait les conseils de l'un, la hardiesse de l'autre, chacun avait son rang dans ses discours, et parmi ce qu'il avait lui-même, sans envie, sans fard, sans ostentation. Toujours grand dans l'action et dans le repos, il parut à la ville comme à la tête des troupes. C'était toujours le même homme et la gloire le suivait partout. Qu'il est beau, après les combats et le tumulte des armes, de savoir encore goûter les vertus paisibles, et cette gloire tranquille qu'on n'a pas à partager avec le soldat, non plus qu'avec la fortune; où tout charme et rien n'éblouit; qu'on regarde sans être ébloui, ni par le son des trompettes, ni par le bruit des canons, ni par les cris des blessés; où l'homme paraît tout seul aussi grand, aussi respecté que lorsqu'il donne des ordres, et que tout marche à sa parole.

XXXVI. — *De la vaine gloire.*

Pour confondre l'esprit humain qui s'enorgueillit de ses talents, Dieu ne craint point d'en faire part à ses ennemis. Saint Augustin considère parmi les païens tant de sages, tant de conquérants, tant de graves législateurs, tant d'excellents citoyens, un Socrate, un Marc-Aurèle, un Scipion, un César, un Alexandre, tous privés de la connaissance de Dieu et exclus de son royaume éternel. N'est-ce donc pas Dieu qui les a faits? Mais quel autre les pouvait faire, si ce n'est celui qui fait tout dans le ciel et dans la terre? Mais pourquoi les a-t-il faits, et quels étaient les desseins particuliers de cette sagesse profonde, qui jamais ne fit rien en vain? Ecoutez la réponse de saint Augustin : « Il les a faits pour orner le siècle présent. » *Ut ordinem sæculi præsentis ornarent.* Il a fait dans les grands hommes ces grandes qualités, comme il a fait le soleil. Qui n'admire ce bel astre? qui n'est ravi de l'éclat de son midi et de la superbe parure de son lever et de son coucher? Mais puisque Dieu le fait luire sur les bons et sur les mauvais, ce n'est pas un si bel objet qui nous rend heureux : Dieu l'a fait pour embellir et pour éclairer ce grand théâtre du monde. De même, quand il a fait dans ses ennemis aussi bien que dans ses serviteurs, ces belles lumières d'esprit, ces rayons de son intelligence, ces images de sa bonté, ce n'est pas pour les rendre heureux qu'il leur a fait ces riches présents : c'est une décoration de l'univers, c'est un ornement du siècle présent. Et voyez la malheureuse destinée de ces hommes qu'il a choisis pour être les ornements de leurs siècle. Qu'ont-ils voulu, ces hommes rares, sinon des louanges et la gloire que les hommes donnent? Peut-être, que pour les confondre, Dieu refusera cette gloire à leurs vains désirs? Non. Il les confond mieux en la leur donnant, et même au delà de leur attente. Cet Alexandre qui ne voulait que faire du bruit dans le monde, il en a fait plus qu'il n'aurait osé espérer. Il faut encore qu'il se trouve dans nos panégyriques; il semble, par une espèce de fatalité glorieuse à ce conquérant, qu'aucun prince ne puisse recevoir de louanges qu'il ne les partage. S'il a fallu quelque récompense à ces grandes actions des Romains, Dieu leur en a su trouver une convenable à leurs mérites comme à leurs désirs. Il leur donne pour récompense l'empire du monde, comme un présent de nul prix. O rois, confondez-vous dans votre grandeur; conquérants ne vantez pas vos victoires! Il leur donne pour récompense la gloire des hommes, récompense qui ne vient pas jusqu'à eux. Qui force de s'attacher, à quoi? Peut-être à leurs médailles ou à leurs statues déterrées, restes des ans et des barbares; aux ruines de leurs monuments et de leurs ouvrages qui disputent avec le temps; ou plutôt à leur idée, à leur ombre, à ce qu'on appelle leur nom. Voilà le digne fruit de tout ces travaux, et dans le comble de leurs vœux, la conviction de leur erreur. Venez, rassasiez-vous, grands de la terre; saisissez-vous, si vous pouvez, de ce fantôme de gloire, à l'exemple de ces grands hommes que vous admirez. Dieu qui punit leur orgueil dans les enfers, ne leur a pas envié, dit saint Augustin, cette gloire tant désirée, et « vains ils ont reçu une

·écompense aussi vaine que leurs désirs : » *Receperunt mercedem suam, vani vanam.*

XXXVII. — *De l'avarice.*

Donnez vous de garde de toute avarice. *Luc.* XII, 15.) Déracinez un si grand mal, out, et jusqu'à la moindre fibre : n'en souffrez pas en vous le moindre sentiment. Quelque riche que vous soyez, il vous manque toujours quelque chose, ou dans les biens, ou dans la santé et dans la grandeur. Réjouissez-vous de ce manquement; acceptez avec joie et consolation cette partie de a pauvreté qui vous est échue. Aimez-là omme un caractère du christianisme, comme une imitation de Jésus-Christ. Aimez otre pauvreté, votre dépouillement. Renoncez à tout esprit de propriété, si vous tes religieux : Réjouissez-vous en notre eigneur de ce que non-seulement vous ne ossédez aucun bien, mais encore de ce ne vous êtes, par choix et par état, incapable d'en posséder.

Donnez-vous de garde de toute avarice. Il a plusieurs sortes d'avarice : il y en a une iste et sordide, qui ramasse sans fin et ans jouir, qui n'ose toucher à ses richesses, t qui semble, comme dit le Sage, ne s'être éservé sur elles aucun droit, que celui de les garder et de dire : Je les ai. (*Eccle.* V, 10.) lais il y a une autre avarice plus gaie et lus libérale qui veut ramasser sans fin omme l'autre, mais pour jouir et pour se atisfaire. Un tel avare a beaucoup de dédain pour cette sorte d'avarice où l'on se laint tout à soi-même au milieu de l'abondance. Il s'imagine être bien plus sage parce qu'il jouit; mais cependant Dieu l'appelle *insensé.*

L'un est fou par trop d'épargne et parce u'il s'imagine pouvoir être heureux par n bien dont il ne fait aucun usage; mais autre est fou pour trop jouir, et parce qu'il imagine un repos solide dans un bien u'il va perdre la nuit suivante. *Donnez-vous onc de garde de toute avarice;* et autant de elle qui jouit que de celle qui se refuse tout. oyez riche en Dieu (*Luc.* XII, 21); faites de ieu et de sa bonté tout votre trésor. C'est trésor là dont on ne peut trop jouir; c'est trésor là où il n'y a rien à épargner, parce ue plus on l'emploie plus il s'augmente.

XXXVIII. — *Du luxe.*

Le Seigneur Dieu fit à Adam et à sa femme es habits de peaux et les en revêtit. (*Gen.* III, 1.) L'homme, par son péché, ne devient pas eulement mortel, mais exposé par sa mortalité à toutes les injures de l'air, d'où naissent ille sortes de maladies. Voilà la source es habits que le luxe rend si superbes. La onte et la nudité les a commencés; l'infirmité les a étendus sur tout le corps: le luxe eut les enrichir et y mêle la mollesse et orgueil. O homme, reviens à ton origine! ourquoi t'énorgueillir de tes habits? Dieu e te donne d'abord que des peaux pour te êtir, plus pauvre que les animaux dont les ourrures leur sont naturelles; infirme et nu que tu es, tu te trouves d'abord à l'emprunt; ta disette est infinie, tu empruntes de tous côtés pour te parer. Mais allons à l'origine et voyons le principe du luxe: après tout, il est fondé sur le besoin; on tâche en vain de déguiser cette faiblesse en accumulant le superflu sur le nécessaire.

L'homme en a usé de même dans tout le reste de ses besoins, qu'il a tâché d'oublier et de couvrir en les ornant. Les maisons qu'on décore par l'architecture, dans leur fond, ne sont qu'un abri contre la neige et les orages, et les autres injures de l'air; les meubles ne sont, dans leur fond, qu'une couverture contre le froid; ces lits qu'on rend si superbes ne sont, après tout, qu'une retraite pour soutenir la faiblesse et soulager le travail par le sommeil; il y faut tous les jours aller mourir et passer dans ce néant une si grande partie de notre vie.

XXXIX. — *De la vanité.*

Tout est vanité sous le soleil (*Eccle.* I, 2), c'est-à-dire tout ce qui est mesuré par les années, tout ce qui est emporté par la rapidité du temps. Sortez du temps et du changement, aspirez à l'éternité, la vanité ne vous tiendra plus asservis. Ne vous étonnez pas si le même Ecclésiaste méprise tout en nous, jusqu'à la sagesse, et ne trouve rien de meilleur que de goûter en repos le fruit de son travail. La sagesse dont il parle en ce lieu est cette sagesse insensée, ingénieuse à se tourmenter, habile à se tromper elle-même, qui se corrompt dans le présent, qui s'égare dans l'avenir ; qui, par beaucoup de raisonnements et de grands efforts, ne fait que consumer inutilement en amassant des choses que le vent emporte. Hé! s'écrie le sage roi, y a-t-il rien de si vain? (*Eccle.* III, 19.) Et n'a-t-il pas raison de préférer la simplicité d'une vie particulière, qui goûte doucement et innocemment ce peu de biens que la nature nous donne, aux soucis et aux chagrins des avares, aux songes inquiets des ambitieux? Mais cela même, dit-il, ce repos, cette douceur de la vie est encore une vanité, parce que la mort trouble et emporte tout. Laissons-lui donc mépriser tous les états de cette vie, puisqu'enfin, de quelque côté qu'on s'y tourne, on y voit toujours la mort en face, qui couvre de ténèbres tous nos plus beaux jours. Laissons-lui garder le fou et le sage, et même je ne craindrai pas de le dire hautement, laissons-lui confondre l'homme avec la bête. En effet, jusqu'à ce que nous ayons trouvé la véritable sagesse, tant que nous regarderons l'homme par les yeux du corps, sans y démêler par l'intelligence ce secret principe de toutes nos actions, qui, étant capable de s'unir à Dieu, doit nécessairement y retourner; que verrons-nous autre chose dans notre vie, que de folles inquiétudes? et que verrons-nous donc dans notre mort, qu'une vapeur qui s'exhale, que des esprits qui s'épuisent, que des ressorts qui se démontent et se déconcertent; enfin qu'une machine qui se dissout et qui se met en pièces?

La santé n est qu'un nom, la vie n'est qu'un songe, la gloire n'est qu'une apparence, les grâces et les plaisirs ne sont qu'un dangereux amusement: tout est vain en nous, excepté le sincère aveu que nous faisons devant Dieu de nos vanités, et le jugement arrêté qui nous fait mépriser tout ce que nous sommes.

Nous mourrons tous, disait cette femme dont l'Ecriture a loué la prudence, au *II° livre des Rois*, c. XIV, 14, nous allons sans cesse au tombeau, ainsi que des eaux qui se perdent sans retour. En effet, nous ressemblons tous à des eaux courantes. De quelque superbe distinction que se flattent les hommes, ils ont tous une même origine, et cette origine est petite. Leurs années se poussent successivement comme des flots; ils ne cessent de s'écouler, tant qu'enfin après avoir fait un peu plus de bruit et traversé un peu plus de pays les uns que les autres, ils vont tous ensemble se confondre dans un abîme où l'on ne reconnaît plus ni princes, ni rois, ni toutes ces autres qualités superbes qui distinguent les hommes, de même que ces fleuves tant vantés, demeurent sans nom et sans gloire, mêlés dans l'Océan avec les rivières les plus inconnues.

XL. — *De l'ambition.*

Dans les fortunes médiocres, l'ambition encore tremblante se tient si cachée, qu'à peine se connaît-elle elle-même. Lorsqu'on se voit tout d'un coup élevé aux places les plus importantes, et que je ne sais quoi nous dit dans le cœur, qu'on mérite d'autant plus de si grands honneurs qu'ils sont venus à nous comme d'eux-mêmes, on ne se possède plus, et si vous me permettez de vous dire une pensée de saint Chrysostome, c'est aux hommes vulgaires un trop grand effort, que celui de se refuser à cette éclatante beauté qui se donne à eux.

Ne sois point ambitieux, ô chrétien, et ne désire point le commandement, ni aucun avantage parmi les hommes, puisque tu es le disciple de celui qui, étant le Seigneur de tout, s'est rendu le serviteur et a mis sa gloire à racheter ses élus par la perte de sa vie. Chrétien racheté par l'humilité et par la croix de ton Sauveur, ne songe point à t'élever, n'enfle point ton cœur. Considère combien les passions nous aveuglent, et surtout l'ambition.

XLI. — *De l'envie.*

Contemplons les effets de l'envie: c'est une des plus grandes plaies de notre nature. L'envie, c'est le noir et le plus secret effet d'un orgueil faible, qui se sent ou diminuer ou effacer par l'éclat des autres, et qui ne peut soutenir la moindre lumière. C'est le plus dangereux venin de l'amour-propre, qui commence par consumer celui qui le vomit sur les autres, et le porte aux attentats les plus noirs; car l'orgueil naturellement est entreprenant et veut éclater; mais l'envie se cache sous toute sorte de prétextes, et se plaît aux plus secrètes et aux plus noires menées. Les médisances déguisées, les calomnies, les trahisons, tous les mauvais artifices en sont l'ouvrage et le partage. Quand, par ces tristes et sombres artifices, elle a gagné le dessus, elle é... et joint ensemble contre le juste, dont la gloire la confond, l'insulte et la moquerie, avec toute l'amertume de la haine et les derniers excès de la cruauté. Déracinons l'envie, et dans le moindre de ses effets qu nous ressentirons dans notre cœur, concevons toute la malignité et toute l'horreur d'un tel poison.

PENSEES DE FENELON. 1. La simplicité est la plus aimable de toutes les vertus. Si les hommes voulaient vivre simplement, on verrait partout l'abondance, la joie, l'union et la paix. Un jeune homme qui aime à se parer vainement comme une femme est indigne de la sagesse et de la gloire. Une vie sobre et modérée, simple, exempte d'inquiétudes et de passions, réglée et laborieuse, retient dans les membres d'un homme sage la vive jeunesse qui, sans ces précautions, est toujours prête à s'envoler sur les ailes du temps.

2. C'est une honte pour les hommes qu'ils aient tant de maladies; car les bonnes mœurs produisent la santé.

3. Les pauvres sont souvent moins malades, faute de nourriture, que les riches ne le deviennent pour en prendre trop.

4. Les vrais biens sont la santé, la force, le courage, la paix, l'union des familles, la liberté de tous les citoyens, le simple nécessaire, l'habitude du travail, l'émulation pour la vertu, et la soumission aux lois.

5. Plus il y a d'hommes dans un pays, pourvu qu'ils soient laborieux, plus ils jouissent de l'abondance.

6. Heureux les hommes à qui la vertu se montre dans toute sa beauté! Peut-on la voir sans l'aimer? peut-on l'aimer sans être heureux?

7. L'homme véritablement libre est celui qui, dégagé de toute crainte et de tout désir, n'est soumis qu'à la raison.

8. Le malheur dépend moins des choses qu'on souffre, que de l'impatience avec laquelle on augmente son malheur.

9. Dans les plus terribles revers, le vrai courage trouve toujours quelques ressources.

10. Souviens-toi de la fragilité des choses humaines: celui qui est dans la prospérité doit craindre d'en abuser, et secourir les malheureux.

11. Les hommes insolents pendant la prospérité sont toujours faibles et tremblants dans la disgrâce.

12. La nécessité apprend aux hommes ce qu'ils ne pourraient jamais savoir autrement.

13. Ceux qui n'ont jamais souffert ne savent rien; ils ne connaissent ni les biens ni les maux; ils ignorent les hommes, ils s'ignorent eux-mêmes.

14. La gloire n'est due qu'à un cœur qui

sait souffrir la peine et fouler aux pieds les plaisirs.

15. Avant que de se jeter dans le péril, il faut le prévenir et le craindre; mais quand on y est, il ne reste plus qu'à le mépriser.

16. La valeur ne peut être une vertu qu'autant qu'elle est réglée par la prudence.

17. Quiconque préfère sa propre gloire aux sentiments de l'humanité, est un monstre d'orgueil, et non pas un homme.

18. Il n'y a ni vertu, ni vrai courage, ni gloire solide sans humanité.

19. Il ne faut jamais songer à la guerre que pour défendre sa liberté.

20. Aimez votre famille plus que vous-même; aimez votre patrie plus que votre famille; mais aimez le genre humain encore plus que votre patrie.

21. Toutes les nations de la terre ne sont que les différentes familles d'une même république, dont Dieu est le père commun. La loi naturelle et universelle selon laquelle il veut que chaque famille soit gouvernée, est de préférer le bien public à l'intérêt particulier. Si les hommes suivaient cette loi naturelle, chacun ferait par raison et par amitié ce qu'il ne fait souvent que par intérêt ou par crainte. Mais les passions nous aveuglent, nous corrompent et nous détournent de l'observation de cette loi. Il a fallu la commenter et la faire exécuter par des lois civiles, et créer une autorité qui juge de leurs imperfections, et qui maintienne l'ordre public, autrement il y aurait autant de gouvernements arbitraires que de têtes. L'amour du peuple, le bien public, l'intérêt général de la société est donc la loi immuable et universelle de ceux qui gouvernent. Cette loi est antécédente à tout contrat; elle est fondée sur la nature même, elle est la source et la règle de toutes les autres lois. Ceux qui gouvernent doivent être les plus obéissants à cette loi primitive, et ils ne sont dignes de gouverner, qu'autant qu'ils s'oublient pour le bien public.

22. Le despotisme des gouvernements est un attentat sur les droits de la fraternité humaine. C'est renverser la grande loi de la nature, dont ils sont les conservateurs.

23. La sagesse de tout gouvernement consiste dans une liberté réglée par la seule autorité des lois.

24. Il faut que les gouvernants sachent que l'abus du pouvoir est une frénésie qui ruine leur autorité. Quand ils s'accoutument à ne connaître d'autres lois que leurs volontés, ils sapent le fondement de leur puissance.

25. Nulle puissance ne peut forcer le retranchement impénétrable de la liberté du cœur. La force ne peut jamais persuader les hommes : elle ne fait que des hypocrites.

26. Que la liberté religieuse soit accordée à tous; qu'on souffre avec patience ce que Dieu souffre, et qu'on tâche de ramener les hommes par une douce persuasion.

27. Heureux qui, n'étant pas l'esclave d'autrui, n'a point la folle ambition de faire d'autrui son esclave.

28. Le rempart le plus sûr d'un Etat est la justice, la modération, la bonne foi.

29. La sagesse n'a rien d'austère ni d'affecté ; c'est elle qui donne les vrais plaisirs; elle sait mêler les jeux et les rires avec les occupations graves et sérieuses; elle prépare le plaisir par le travail, et le travail par le plaisir.

30. La fausse vertu est âcre, critique, sévère et implacable; la vraie vertu est toujours égale, douce, affable et compatissante.

31. On doit se consoler aisément des rides qui viennent sur le visage, pendant que le cœur s'exerce et se fortifie dans la pratique de la vertu.

32. C'est faiblesse, c'est vanité, c'est ignorance grossière de son propre intérêt, que d'espérer de pouvoir cacher ses fautes, en affectant de les soutenir avec fierté et avec hauteur.

33. Les méchants se défient des méchants et les détestent; mais ceux qui ont le goût de la vertu, ne peuvent être ensemble sans être unis par la vertu qu'ils aiment.

34. Le sage agrandit sa sagesse par toute celle qu'il recueille en autrui.

35. Un champ fertile et bien cultivé est le vrai trésor d'une famille assez sage pour vivre frugalement comme ses pères ont vécu.

36. Le cœur des mortels compte toujours pour rien ce qu'il a le plus désiré, dès qu'il le possède; et il est ingénieux pour se tourmenter sur ce qu'il ne possède pas encore.

37. Soyez en garde contre votre humeur; elle obscurcit tous les talents, rend un homme inégal, vil, insupportable, et fait perdre les occasions les plus importantes.

38. Il n'est jamais permis d'être ingrat, même envers les méchants.

39. Le bien qu'on fait n'est jamais perdu.

PENSÉES THÉOLOGIQUES. 1. Un Dieu qui existe; une religion qui l'honore; une révélation qui annonce ses dogmes, et fixe les règles des mœurs; une société visible qui en conserve le dépôt; une autorité infaillible qui en explique le sens, et à laquelle tout homme doit obéir : cinq vérités auxquelles la raison conduit tous ceux qui la consultent dans le silence des passions.

2. L'homme, s'il entend ses intérêts, doit désirer qu'il y ait un Dieu. Dans l'hypothèse de son existence, il a l'avantage de reconnaître un créateur qui l'a tiré du néant; un conservateur qui le tient suspendu sur les abîmes; un consolateur qui essuie ses larmes et adoucit ses peines; un bienfaiteur qui ne cesse de le combler de ses faveurs; un protecteur tout-puissant qui menace des plus grands supplices ceux qui voudraient attenter à sa vie, à son honneur, à ses biens; un rémunérateur enfin qui prépare des récompenses à sa vertu. L'utilité d'un Dieu doit donc former au moins une présomption en faveur de son existence.

3. Un Dieu présent partout, qui voit tout,

qui connaît tout, jusqu'aux plus secrètes pensées de l'esprit et aux mouvements les plus cachés du cœur; un Dieu qui punit le crime et récompense la vertu : quel motif pour régler les devoirs et resserrer les liens de la société, et qu'il est puissant!

4. Non, il n'y a point de société sans devoirs réciproques entre les membres qui la composent; point de devoirs sans lois qui les imposent; point de lois sans législateurs qui les établissent; point de législateurs sans Dieu, parce que personne de soi-même n'a droit de commander à son semblable.

5. Un monde sans Dieu n'est donc qu'un chaos, et une scène remplie de tristesse et d'horreur. La force y est sans frein, sans raison, sans conseil; les hommes sans lois, le vice sans peines, la vertu sans récompenses, ou plutôt l'un et l'autre mis au même niveau; enfin, une anarchie complète dont l'intérêt particulier est la loi souveraine. Mais supposer un être suprême : cette effrayante peinture disparaît aussitôt, et tout rentre dans l'ordre.

6. Serait-il vrai qu'il y eût un Dieu? Philosophes, taisez-vous : je ne vous interroge pas. La nature, plus éloquente dans son silence que toute l'académie avec ses raisonnements, va me répondre. Parlez, cieux, terre, mer; corps admirables qui roulez sur nos têtes; oiseaux, qui volez dans les airs; poissons, qui nagez dans la mer; animaux, qui marchez ou rampez sur la terre; arbres, plantes, qui végétez; saisons, qui vous succédez les unes aux autres si régulièrement; jours et nuits, qui nous donnez tour à tour l'agréable et le triste spectacle de la lumière et des ténèbres, répondez-moi. Ah! je vous entends tous crier : Il y a un Dieu; c'est lui qui nous a créés. *Totius mundi una vox : Deus est.* J'appelle ici le témoignage de la nature comme le plus sensible. Celui qui ne veut pas écouter la voix de l'univers entier sur l'existence d'un être suprême écoutera encore moins les démonstrations savantes de nos philosophes. Comment en effet convaincre un homme qui, voyant un ouvrage admirable, ne voudrait pas en reconnaître un auteur? Qui résiste aux preuves sensibles ne se rendra pas aux démonstrations métaphysiques.

7. Le spectacle de l'univers est un livre public ouvert aux ignorants comme aux savants; personne n'est excusable de ne pas y lire, parce qu'il parle à tous les hommes un langage intelligible et proportionné à tous les esprits. Or, l'existence de Dieu y est décrite avec les caractères les plus éclatants, et les êtres animés ne permettent qu'à des aveugles volontaires de ne l'y pas reconnaître. Ouvrez les yeux : que de détails qui annoncent de la manière la plus frappante cette sagesse et cette providence infinie dans le nombre des animaux, si prodigieusement variés et si constamment uniformes dans leur structure, dans leur variété, dans leurs mouvements, dans leur industrie, dans leur adresse, dans leurs armes offensives et défensives, dans leurs ornements! Les insectes mêmes que nous méprisons, tels que l'araignée, la fourmi, la chenille, etc., et surtout ceux que nous ne découvrons qu'à l'aide du microscope, annoncent la sagesse du Créateur par l'admirable proportion de toutes leurs parties. L'Etre suprême ne brille nulle part avec plus d'éclat. « La nature, dit Pline, n'est jamais si entière que dans les petites choses, et sa majesté, comme resserrée à l'étroit, n'en devient que plus admirable. » *Natura nunquam magis quam in minimis tota... in arctum coarctata naturæ majestas nulla sui parte mirabilior.*

8. Trois choses impossibles à expliquer sans un Dieu : l'ordre ou l'harmonie qui règne entre les parties de ce grand tout que nous nommons l'UNIVERS; l'organisation de la plupart des corps semés sur notre globe, dont la nature est de croître et de multiplier; la pensée, qui, ne pouvant être l'effet ni de l'étendue, ni de la divisibilité, ni de la figure, ni du mouvement de la matière, doit avoir hors de là son principe.

9. Je pense, donc je suis : je suis, donc il y a un Dieu. Il n'y a point d'effet sans cause, et un être pensant ne peut être que l'ouvrage d'une intelligence suprême.

10. Oui, savoir que j'existe, c'est pour moi presque savoir que Dieu existe. L'idée de mon être est si étroitement liée avec celle de Dieu, que je ne saurais réfléchir sur la première sans être aussitôt frappé de la seconde. Qui suis-je? Il y a soixante ans que je n'étais pas. Qui m'a donné l'existence? Ce n'est pas moi : il faut être avant que d'agir. Ce ne sont pas mes père et mère, qui n'ont été dans ma formation que des instruments aveugles. Je ne sais, disait une pieuse mère à ses enfants, comment vous avez été formés dans mon sein : *Nescio qualiter in utero meo apparuistis.* (*II Mach.* VII, 22.) C'est encore moins le hasard, qui n'est qu'un mot inventé pour couvrir l'ignorance où nous sommes à l'égard des causes. Qui est-ce donc, si ce n'est Dieu? Il existe par conséquent.

11. Si Dieu n'est pas, réformons nos idées et notre langage : pensons et disons que les bons sont des fous, et les libertins des sages, parce que c'est une folie d'adorer une chimère, de l'aimer, d'y mettre sa confiance, et c'est une sagesse de la mépriser.

12. Jean-Jacques Rousseau, dites-vous, est un des plus beaux génies de notre siècle; or il dit *que ce n'est pas une petite affaire de savoir seulement s'il y a un Dieu.* Je ne prétends pas combattre l'idée que vous vous êtes formée de cet écrivain : atome dans le monde littéraire, il ne m'appartient pas d'en apprécier les auteurs; mais que voulez-vous en conclure? Qu'on peut attaquer de bonne foi l'existence de Dieu? Concluez plutôt que les plus beaux génies, emportés par le désir de la singularité, sont capables de donner dans les plus grands écarts, et vous raisonnerez mieux. Faut-il une étude et un travail si pénible pour apercevoir une vérité reconnue par les nations les plus barbares?

13. Cléon, ajoutez-vous, assure fort sérieusement qu'il n'y a point de Dieu. Je ne aurais le croire sincère, à moins qu'il n'ait donné des preuves de folie. « Non, ce n'est pas le sage, mais l'*insensé*, qui *dit dans son cœur que Dieu n'est pas : Dixit insipiens in corde suo : non est Deus.* » (*Psal.* XIII, 1.)

14. Quand on dit que l'existence de Dieu est une vérité si claire qu'on ne saurait la combattre sérieusement, on parle de ceux qui font quelque usage de leur raison. Les preuves les plus décisives ne sont preuves que pour ceux qui y font attention; en vain le soleil luit pour celui qui s'opiniâtre à fermer les yeux.

15. Il y a une grande différence entre l'oubli de Dieu et l'athéisme. On peut trouver des hommes qui vivent sans penser à Dieu, puisqu'on en trouve même dans le sein du christianisme: mais on n'en trouvera jamais qui nient son existence de bonne foi. Le plus grand aveuglement sur ce point ne saurait aller plus loin que le doute, et l'impossibilité de se prouver à soi-même que Dieu n'est pas est une preuve de son existence.

16. Il n'y a donc point d'athées réels ou de persuasion. Ceux qui veulent paraître tels sont des menteurs qui affectent une force d'esprit au milieu de la plus grande faiblesse. Epicure, un de leurs chefs, craignait la mort et les dieux pendant qu'il exhortait ses disciples à ne craindre ni l'un ni l'autre.

17. Dieu a fait des miracles pour convertir les païens, mais il n'en a jamais fait pour la conversion des athées, parce que les merveilles de la nature déposent d'une manière trop éclatante en faveur de son existence. Personne ne rejette la divinité que celui qui est intéressé à ce qu'il n'y en ait point.

18. Les chicanes des athées ne surprendront point ceux qui en examineront les sources. Dieu est inaccessible aux sens; de là les objections des sens contre son existence. Dieu est un être incompréhensible, de là les objections de l'esprit. Dieu, s'il existe, punit le crime; de là les objections des passions et du cœur. Les difficultés des athées ne montrent donc que leur grossièreté, qui a de la peine à s'élever au-dessus des sens; ou leur orgueil, qui ne veut rien reconnaître au-dessus de la raison, ou enfin leur libertinage, qui ne veut point d'un Dieu vengeur du crime.

19. Qui sont ceux qui reconnaissent la divinité? Tous les peuples de la terre. Quelle preuve! qu'elle est pressante! Qui sont ceux, au contraire, qui osent réclamer contre son existence? Le plus petit nombre des hommes. Qui sont-ils encore? Ceux qui ont pour maxime : « Jouissons du temps présent, livrons-nous au plaisir, nous mourrons demain : » *Comedamus, bibamus, cras enim moriemur.* (*Isa.* XXII, 13.) Quel témoignage! qu'il est méprisable! « Il vaut mieux, dit Pline le Jeune, croire l'universalité que le particulier; celui-ci peut tromper et être trompé, mais personne ne trompe l'universalité, et l'universalité n'a jamais trompé personne. »

20. Je voudrais, dit Labruyère, voir un homme sobre, modeste, chaste, équitable, prononcer qu'il n'y a point de Dieu; il parlerait au moins sans intérêt : mais cet homme ne se trouve point.

21. Le téméraire qui ose attaquer avec tant d'insolence l'existence de Dieu ne pense pas qu'il n'y en ait point, mais il le souhaiterait pour être plus tranquille dans ses excès. Un criminel n'aime pas le juge qui doit le condamner, il le voudrait anéantir. IL N'Y A POINT DE DIEU! Cet horrible blasphème n'est pas une erreur de son esprit, mais un désir de son cœur.

22. Lorsque j'entends un impie, après avoir bravé le ciel et la terre étant en santé, réclamer la divinité dans une maladie aiguë ou dans un grand danger, je ne puis m'empêcher de m'écrier avec Tertullien : « O témoignage d'une âme naturellement chrétienne! » *O testimonium animæ naturaliter Christianæ!*

23. Quand l'homme, dit Pline le Jeune, voit de près la mort, c'est alors qu'il se souvient qu'il y a des dieux et qu'il est homme : *Tunc deos, tunc hominem esse se meminit.* O dieux, s'écrie-t-il, suspendez votre vengeance! ô dieux, éloignez de moi ce malheur!

Dii, prohibite minas! dii talem avertite casum! (14)

24. Plus d'un esprit fort, aux approches de la mort, a changé de langage et a fait dire de lui :

... Oculis errantibus alto
Quæsivit cœlo lucem, ingemuitque reperta.

Les passions se taisent dans ce moment, on envisage les objets comme ils sont, la raison est libre.

25. On peut dire de la plupart des incrédules : *au moindre péril* de mort le masque tombe, le chrétien reste et l'incrédule s'évanouit, comme le poëte Jean-Baptiste Rousseau a dit de certains héros prétendus : *au moindre revers le masque tombe, l'homme reste et le héros s'évanouit.* Il est rare, en effet, que l'incrédule soutienne son personnage jusqu'à la fin. L'incrédulité dépend beaucoup de la santé, elle tombe avec elle; les approches de la mort mettent enfin les passions aux fers et rendent à la raison sa liberté.

26. C'est par vanité que l'on joue l'esprit fort, et c'est par vanité qu'on ne devrait pas jouer un semblable personnage, dans la crainte d'être obligé de se démentir un jour et de jouer l'esprit faible.

27. Peu paraissent mourir dans l'incrédulité, et tous ceux qui le paraissent n'y meurent pas en effet. La honte de se dédire est si puissante sur la plupart des hommes, qu'il est très-possible qu'elle empêche l'esprit fort de se rétracter à la mort. Ce n'est

(14) VIRGIL., *Æneid.* III, 265.

pas la conviction qui arrête ces hommes vains, mais un regard déplacé sur le *qu'en dira-t-on*, qui devrait cependant disparaître dans le dernier moment.

28. On fait dire au duc de Buckingam, dans son épitaphe à Westminster : « J'ai vécu dans le doute ayant des mœurs, je finis dans l'incertitude sans me troubler : »

> *Dubius, sed non improbus vixi:*
> *Incertus morior, non perturbatus.*

Je ne saurais le croire si la maladie lui a permis de réfléchir. Quand on a vécu dans le doute et qu'on meurt dans l'incertitude, peut-on se vanter de mourir sans inquiétude? Finirai-je tout entier? Mon âme survivra-t-elle à la dissolution de mon corps? Je ne sais d'où je pars, je ne sais où je vais, quel sera mon sort? Je ne dois attendre que l'enfer ou le néant, puisque durant ma vie je n'ai point adoré la divinité. Pensées effrayantes pour un pyrrhonien agonisant, et peut-on mourir tranquille avec de telles réflexions?

29. Il ne faut pas faire d'efforts pour croire, mais il en faut faire pour ne pas croire et résister à l'évidence des preuves. J'en appelle à la conscience des incrédules, s'ils veulent être sincères. Ceux qui croient au moment de la mort ont cru en santé. La crainte qui les pénètre à cet instant ne vient que de la foi qu'ils avaient; on ne craint pas ce qu'on ne croit point. La maladie ne leur a pas donné de nouvelles lumières, mais a touché leur cœur. Si l'on retranchait de la classe des incrédules ceux qui n'affectent le ton d'incrédulité que par mode, sans l'être en effet, on les réduirait presque à rien. Ce n'est pas toujours la manière de penser qui détermine le personnage que l'homme joue dans le monde.

30. Un monde éternel répugne à la raison, qui conçoit la nécessité d'une première cause. Tout a donc commencé, excepté l'être suprême. L'histoire, qui ne remonte pas au delà de six mille ans, les arts inventés, les machines trouvées en différents temps pour les besoins de l'homme, sont autant de preuves de la nouveauté du monde.

31. L'opinion qui fait naître le monde de la rencontre fortuite des atomes éternels est l'opprobre de l'esprit humain. Un système où tout est effet et rien n'est cause est un délire. « Celui, dit un des plus beaux génies de l'ancienne Rome, Cicéron, qui est capable d'attribuer tel ouvrage au hasard, peut croire de même qu'une quantité innombrable de caractères de l'alphabet, jetés à l'aventure, formeront les annales d'Ennius : ce qui est si difficile, que je ne sais si le hasard pourrait réussir dans une seule ligne. Si le concours des atomes peut former un monde, pourquoi ne pourrait-il pas également former un portique, un temple, une maison, une ville, ouvrages moins pénibles et beaucoup plus faciles? »

32. Une matière brute et destituée de sentiments, qui, par le concours aveugle et fortuit de ses parties, forme un tout où éclatent des prodiges de proportion, d'ordre, de combinaison, sans que rien s'y démente, n'est pas un mystère au-dessus de la raison, mais une absurdité qui heurte de front le sens commun. La proportion, l'ordre, la combinaison, sont les effets de la pensée, qui n'est point la fille du hasard.

33. La matière est créée ou incréée : il n'y a pas de milieu. Dans le premier cas, le monde ne peut-être l'effet de la rencontre fortuite des atomes, parce qu'il est absurde de penser que le Créateur, après avoir créé la matière, ait abandonné au hasard l'arrangement de ses parties, puisqu'il est plus facile d'arranger des êtres déjà existants, que de les tirer du néant. Dans le second cas, la formation du monde par le concours fortuit de ses parties est également impossible. La raison s'en présente d'elle-même. Si la matière est incréée, elle est un être nécessaire : or, un être nécessaire n'est pas sujet au changement. Comme il a son existence de toute éternité, il doit avoir aussi sa manière d'exister de toute éternité, parce qu'il implique qu'un être existe, et n'existe pas d'une certaine manière. Toute variation est donc impossible dans l'hypothèse.

34. En vain, pour montrer que le monde n'est pas l'ouvrage d'une intelligence suprême, on oppose le désordre qu'on croit apercevoir dans les causes secondes. Nous ne concluons pas qu'un tableau n'est qu'un ensemble de couleurs jetées au hasard, parce que nous y remarquons quelques défauts, et il sera permis de conclure que l'univers, où éclatent une foule de merveilles incompréhensibles, est l'opération du hasard. quelle extravagance!

35. Jugeons des événements, par l'idée que nous avons de Dieu. Or, nous le concevons comme un être infiniment sage. Respectons donc l'obscurité dans laquelle il cache quelquefois sa conduite, et n'ayons pas la témérité d'en prendre occasion de le blasphémer. Tout ce qu'il a fait, et tout ce qu'il fait, est toujours bien fait, parce que la sagesse ne peut rien faire qui ne soit à propos. Si nous en ignorons la raison, il n'est pas obligé de nous le dire : adorons l'étendue de ses desseins et la profondeur de ses jugements. Lactance dit : *Veritas, id est, arcana summi Dei, qui fecit omnia, ingenio ac propriis sensibus non potest comprehendi; ut qui nihil inter Deum hominemque distaret, concilia et dispositiones illius majestas æternæ cogitatio assequeretur humana.*

36. L'art qui brille dans l'effet suppose nécessairement de l'intelligence dans la cause : cette proposition ne peut être contestée de bonne foi que par des cerveaux dérangés. Or, tout nous montre dans l'univers un dessein suivi, un enchaînement de causes subalternes conduites avec ordre par une cause supérieure : cette seconde proposition se fait sentir à tous ceux qui étudient la marche de la nature. Le monde est donc l'ouvrage d'une intelligence suprême.

37. Oui, c'est le Seigneur qui a créé toutes choses par sa parole : *Dixit et facta sunt.*

C'est lui, dit Job, qui a jeté les fondements de la terre, qui en a réglé toutes les mesures, qui a tendu sur elle le cordeau, qui en a posé la pierre angulaire; c'est lui qui a mis des digues à la mer, qui lui a dit: Vous viendrez jusque-là, et vous briserez ici l'orgueil de vos flots; c'est lui qui a donné l'ordre à l'étoile du matin d'annoncer l'approche du jour, et qui a montré à l'aurore le lieu où elle doit paraître. (*Job* xxxviii, 4, 12.)

38. Comment Dieu a-t-il pu réaliser le néant, en créant toutes choses de rien? *...nus in longum*: c'est un mystère, mais sans lequel l'univers est incompréhensible, parce qu'un monde éternel, ou un monde formé dans le temps d'une matière éternelle, sont deux absurdités. Il en est donc de la création du monde comme de bien des choses que nous sommes obligés de reconnaître sans pouvoir les comprendre, telles que la végétation des plantes, la fécondité des animaux, etc.

39. Un Dieu, une âme immortelle: deux vérités intimement liées. Point de Dieu sans justice; point de justice sans peines pour le crime, et sans récompenses pour la vertu; point de peines pour le crime ni de récompenses pour la vertu, sans une autre vie; point d'autre vie sans l'immortalité de l'âme. Or, il y a un Dieu: l'âme est donc immortelle.

40. La mortalité de l'âme conduit à l'athéisme, parce que, dans cette supposition, le crime demeure sans peines, la vertu sans récompense, et Dieu sans justice. Or, un Dieu sans justice ne peut exister: C'est une vérité que la raison démontre.

41. « J'ai vu sous le soleil » dit l'Ecclésiaste (iii, 16), l'impiété dans le lieu du jugement, et l'iniquité dans le lieu de la justice. J'ai dit dans mon cœur: Un jour viendra que Dieu jugera le juste et l'injuste et alors ce sera le temps que toutes choses rentreront dans l'ordre. » *Vidi sub sole in loco judicii impietatem et in loco justitiæ iniquitatem: et dixi in corde meo: justum et impium judicabit Deus, et tempus omnis rei tunc erit.* » Ce temps est la vie qui doit suivre celle-ci, qui sera heureuse pour les bons, malheureuse pour les méchants. L'âme survit donc à la dissolution du corps auquel elle est unie.

42. « Quand, » dit religieusement un auteur irréligieux, Jean-Jacques Rousseau, « je n'aurais d'autres preuves de l'immortalité de l'âme que le triomphe du méchant et l'oppression du juste, cela seul m'empêcherait d'en douter. Une si choquante dissonance dans l'harmonie universelle me ferait chercher à la résoudre. Je me dirais: tout ne finit pas pour nous avec la vie; tout rentre dans l'ordre à la mort. »

43. « Qu'est-ce que Dieu? Question profonde. En vain j'interroge la nature. Je l'ai demandé à la terre, » dit saint Augustin, « et elle m'a répondu: Ce n'est pas moi; et tout ce qu'elle contient m'a fait aussi la même réponse. Je l'ai demandé à la mer, aux abîmes, aux poissons, et à tous les animaux qui se promènent dans l'eau ou rampent sur la terre, et ils m'ont répondu: Nous ne sommes pas votre Dieu, cherchez-le au-dessus de nous. Je l'ai demandé à l'air que nous respirons, et il m'a répondu aussi bien que tous ses oiseaux: Anaximène s'est trompé, car nous ne sommes pas Dieu. Je l'ai demandé au ciel, au soleil, à la lune et aux étoiles, et ils m'ont répondu: Nous ne sommes pas non plus cette divinité que vous cherchez. Je me suis adressé ensuite à tous les objets qui environnent mes sens et leur ai dit: Puisque vous n'êtes pas mon Dieu, apprenez-moi au moins quelque chose de lui, et ils s'écrièrent tous d'une voix: C'est lui qui nous a créés. » Mais ce n'est pas là ce que je désire savoir ici: je demande qu'est-ce que Dieu? on me dit qu'il n'est pas.

44. « Qu'est-ce que Dieu? Dites-le nous vous-même, ô mon Dieu! puisque toutes vos créatures se taisent sur ce point. *Je suis*, dites-vous à Moïse, *celui qui est: voici ce que vous direz aux enfants d'Israël: Celui qui est m'a envoyé.* (*Exod.* iii, 14.) Mais que voulez-vous dire par ces paroles: *Je suis celui qui est*, sinon que vous êtes, ô mon Dieu! l'être par excellence, l'être nécessaire, l'être éternel, l'être immuable, l'être indépendant, l'être principe et source de tous les autres. Tout ce qui n'est point vous, n'a qu'un être emprunté, qu'il tient de votre puissance et de votre bonté; mais vous êtes par vous-même ce que vous êtes, beauté toujours ancienne, toujours nouvelle! *Pulchritudo tam antiqua et tam nova!* C'est le grand nom que vous avez dans l'éternité, et qui met un intervalle immense entre vous et nous. »

45. « Rien n'existe, dit Jean-Jacques Rousseau, que par *celui qui est*. C'est lui qui donne un but à la justice, une base à la vertu, un prix à cette courte vie employée à lui plaire; c'est lui qui ne cesse de crier aux coupables, que leurs crimes secrets ont été vus, et qui fait dire au juste oublié: tes vertus ont un témoin. »

46. Dieu est *celui qui est*: tout est de lui; tout est par lui, tout est en lui. *C'est en lui que nous avons la vie, le mouvement et l'être* (*Act.* xvii, 28). Il nous a créés par sa puissance, il nous conserve par sa bonté et nous gouverne par sa Providence; il faut donc l'honorer. Conséquence juste: son existence emporte son culte. Un Dieu, une religion: l'un ne peut être sans l'autre. La créature pourrait-elle être dispensée de rendre ses hommages à l'auteur de son être, à son conservateur, à son bienfaiteur?

46*. L'idée de la religion est aussi naturelle à l'homme que celle de Dieu-même: point de nations sans religions, comme il n'en est point sans divinité. « Or, » dit Cicéron, « le consentement de tous les peuples sur un point, doit être considéré comme une loi de la nature. » L'athée est donc un monstre.

47. C'est en vain que les impies se fondent sur le témoignage de quelques voyageurs, pour nous opposer des sauvages stupides du Nouveau-Monde, errants dans les forêts,

sans lois, sans culte, sans temples, sans sacrifices. Des hommes qui conservent à peine la figure de l'humanité, dont la raison est obscurcie, abrutie et ensevelie dans la matière, ne méritent pas d'être cités en opposition contre une vérité reconnue par tous les peuples de la terre. Nous ne jugeons pas des facultés du corps humain par les muets, les sourds, les aveugles, les boiteux, et on veut juger les sentiments du genre humain par des gens grossiers, stupides et idiots : Quelle extravagance !

48. Je ne suis point surpris de voir la religion attaquée : ses ennemis ont commencé avec elle ; elle a toujours été l'objet de l'envie. Abel, qui plaisait au Seigneur par sa piété, est mis à mort par son frère.

49. L'enfant reçoit avec docilité les semences de la religion ; le vieillard y revient toujours : mais l'âge mitoyen en suspend souvent la fécondité. L'irréligion croît donc et diminue avec les passions : qu'elles se taisent, et tout l'homme se rangera sous les drapeaux de la religion.

50. L'irréligion vient de la même source que l'athéisme : le libertinage du corps est le père malheureux de l'un et de l'autre. On est incrédule parce qu'on veut l'être, et on veut l'être parce que c'est l'intérêt des passions. On tâche d'étouffer en soi les idées de la religion, pour n'être pas troublé dans ses plaisirs par les remords.

51. L'homme, quoique pécheur, ne naît point impie ; mais il le devient par la corruption des mœurs. En tout temps, les ténèbres ont été la suite de la punition de la volupté. Le voluptueux ne voit et ne considère les objets que par les sens : il juge des choses comme il voudrait qu'elles soient, non comme elles sont en effet. Son esprit est la dupe de son cœur. La lubricité sans frein attire tout à elle, jusqu'à notre manière de penser.

52. « Presque tous ceux, » dit Bayle, « qui vivent dans l'irréligion, ne font que douter : ils ne parviennent pas à la certitude. Se voyant donc dans le lit d'infirmités, où l'irréligion ne leur est plus d'aucun usage, ils prennent le parti le plus sûr, celui qui promet une félicité éternelle en cas qu'il soit vrai, et qui ne fait courir alors aucun risque en cas qu'il soit faux. » Fort bien ; mais pourquoi ne pas adopter dans la santé les sentiments dans lesquels on veut mourir ? Chaque instant de notre vie peut en être le dernier. Quel risque d'ailleurs, fait courir la religion dans la santé ? Elle nous empêche de tomber dans le crime et de goûter des plaisirs criminels : sont-ce donc là des inconvénients à éviter ?

53. « L'homme pieux et l'athée parlent toujours de religion ; l'un parle de ce qu'il aime, l'autre de ce qu'il craint. » Cette pensée est de Montesquieu. On pourrait ajouter que le but de l'un est d'en inspirer l'amour, et l'objet de l'autre est de la détruire dans l'esprit des hommes.

54. Sans religion, point d'État. Le pou[illegible] ne commande qu'aux corps ; personne n'[illegible] puni dans les tribunaux pour les péch[illegible] pensée ; *cogitationis nemo pœnam patit[illegible]* Dieu commande aux esprits. L'obéis[illegible] du corps est bien fragile, si elle n'es[illegible] compagnée de celle de l'esprit. Tout co[illegible] qui n'obéit pas à son roi par devoir, es[illegible] mauvais citoyen, prêt à secouer le joug [illegible] première espérance d'impunité. Un des [illegible] grands rois de notre monarchie, Ch[illegible] magne, avait senti cette vérité, lorsqu'[illegible] sait, dans un de ses capitulaires : « No[illegible] pouvons comprendre comment des pers[illegible] qui désobéissent à Dieu et à ses prêtre[illegible] peuvent nous être fidèles : » *Nullo p[illegible] agnoscere possumus qualiter nobis [illegible] existere possunt, qui Deo infideles [illegible] sacerdotibus inobedientes apparuerin[illegible]* Le peuple impie est ennemi du trône.

55. « Tel est le rapport admirable [illegible] par la Providence entre la religion [illegible] ciété, que le bonheur des États dép[illegible] nécessairement de l'observation des [illegible] divines. L'esprit de subordination [illegible] béissance qui fait les enfants de Dieu, [illegible] aussi les sujets fidèles ; et la même [illegible] de penser qui enfante les systèmes [illegible] gieux, ébranle les fondements du trône [illegible] l'autorité (15). » Oui, le même esprit qu[illegible] interroger le ciel et lui demander comp[illegible] ses voies, de ses jugements et de [illegible] est tout disposé à interroger les [illegible] la terre, à soumettre à l'examen les lim[illegible] leur pouvoir, à discuter leurs droits [illegible] principes de l'obéissance qui leur est [illegible]

56. En vain on bâtit des systèmes [illegible] tique, si on ne pose la religion pour [illegible] Elle est l'âme des empires : sans elle, [illegible] sont que des édifices en l'air, que les [illegible] des passions agitent sans cesse et [illegible] sent enfin.

57. Un État ne peut subsister sans l'ob[illegible] sance aux lois : or, il n'appartient qu'[illegible] religion de la persuader aux citoyens. [illegible] philosophes peuvent proposer de [illegible] lois aux peuples ; « mais, » dit Lactance, [illegible] préceptes n'ont point de force, parce qu'[illegible] sont humains, et qu'ils manquent d'au[illegible] torité supérieure, qui est celle de Di[illegible] Personne ne croit, parce que celui [illegible] écoute s'estime autant que celui qui [illegible] mande. » C'est le propre de la Divinit[illegible] donner le nerf aux lois humaines, en [illegible] mandant aux citoyens d'obéir aux puiss[illegible]

58. La superstition même est moins [illegible] judiciable à l'État que l'irréligion. Com[illegible] preuve Voltaire ; car la vérité [illegible] temps en temps à nos esprits forts : « [illegible] les hommes, dit-il, n'ont pas de [illegible] saines de la Divinité, des idées [illegible] suppléent ; comme dans les temps [illegible] reux, on trafique avec de la fausse [illegible] quand on n'en a pas de bonne. Le pa[illegible] craignait de commettre un crime de p[illegible] d'être puni par ses faux dieux ; le Malab[illegible] craint d'être puni par sa pagode. Partout [illegible]

(15) *Actes de l'assemblée du clergé*, 1765.

l y aura une société établie, une religion st nécessaire. Les lois veillent sur les crimes publics, et la religion sur les crimes ecrets. »

59. La religion est le frein le plus puissant our fixer la légèreté du peuple, et le mainenir dans une juste subordination à l'égard u souverain. L'irréligion, au contraire, onduit à la révolte, en faisant passer tous s princes pour des tyrans. Vérité reconnue ar les plus grands politiques de l'antiquité. L'ignorance du vrai Dieu, » dit Platon, « est peste la plus dangereuse de toutes les rébubliques. Qui rejette la religion, arrache s fondements de la société humaine : » *'eri Dei ignoratio est summa omnium reumpublicarum pestis. Itaque omnis humanæ ocietatis fundamentum convellit, qui religionem convellit.* Tout impie doit être regardé comme ennemi de l'Etat.

60. « Dire que la religion n'est pas un otif réprimant, » écrit Montesquieu, « parce u'elle ne réprime pas toujours, c'est dire ue les lois civiles ne sont pas un motif réprimant non plus. » Un remède n'est pas mpuissant, parce qu'il ne guérit pas toujours. L'effet peut manquer par une autre aison que par la faiblesse de la cause.

61. Il y a longtemps que des esprits forts nt avancé que la religion était l'ouvrage e la politique : ils sont encore à donner la reuve de ce paradoxe. Inutilement on a euilleté toutes les histoires, aucune ne fait ention de cet homme singulier qui a tiré e son cerveau la fable de la religion. On emarque au contraire dans l'histoire de outes les monarchies qu'elle a précédé tous s gouvernements. Les plus anciens livres u monde, ceux de Moïse, qui parlent de la eligion, la font naître avec l'univers.

62. « C'est mal raisonner contre la relion, » écrit Montesquieu, « de rassembler ans un grand ouvrage une longue énumétion des maux qu'elle a produits (ou plut, pour parler plus correctement, auxquels lle a servi de prétexte), si l'on ne fait de ême celle des biens qu'elle a faits. Si je oulais raconter tous les maux qu'ont prouits dans le monde les lois civiles, la moarchie, le gouvernement républicain, je irais des choses effroyables. » Ce n'est pas la vraie religion qu'il faut attribuer les ices et les excès de ceux qui la professent; ais à la corruption de l'homme qui abuse e tout.

63. « Si l'athéisme, » dit Jean-Jacques Rouseau, « ne fait pas verser le sang des homes, c'est moins par amour pour la paix que ar indifférence pour le bien. Comme que out aille, peu importe au prétendu sage, ourvu qu'il reste en repos dans son cabiet. Ses principes ne font pas tuer les homes : mais ils les empêchent de naître, en étruisant les mœurs qui les multiplient, n les détachant de leur espèce, en réduiant toutes leurs affections à un secret goïsme, aussi funeste à la population qu'à a vertu. L'indifférence philosophique ressemble à la tranquillité de l'Etat sous le despotisme. C'est la tranquillité de la mort; elle est plus destructive que la guerre même. Ainsi le fanatisme, quoique plus funeste dans ses effets immédiats, que ce que l'on appelle aujourd'hui l'esprit philosophique, l'est beaucoup moins dans ses conséquences. »

64. « Dans un sage gouvernement, » dit Platon, « on ne doit jamais souffrir de dispute contre Dieu et sa Providence, car c'est une mauvaise coutume de disputer contre la Divinité, soit qu'on le fasse sérieusement ou non » : *Nequaquam in republica bene morata tolerandæ vel disputationes ipsæ contra Deum et ejus providentiam. Mala enim est consuetudo contra Deum disputandi, sive id ex animo fiat, sive simulate.* Quand on s'élève contre le Dieu du ciel, on n'est pas éloigné de méconnaître les dieux de la terre. Qui attaque la religion est tout prêt à attaquer l'Etat, si son intérêt le demande, et qu'il le puisse impunément.

65. Loin des États tout culte superstitieux : la bonne politique ne doit souffrir que la vraie religion. « Dans toute république bien ordonnée, » dit encore Platon, « le premier soin doit être d'y établir la vraie religion, non une fausse, ou fabuleuse, et de ne choisir pour chef que celui qui y aura été élevé dès l'enfance. Le vrai culte est l'appui de la république. »

66. Réduire la religion au seul culte intérieur avec les déistes, la faire consister dans le seul culte extérieur avec les hypocrites, sont deux extrêmes. La vérité, qui est au centre, tient à l'un et à l'autre. La vraie religion est composée de deux cultes, dont l'un est pour l'esprit et l'autre pour le corps.

67. Dieu a fait l'homme tout entier ; il ne l'a fait que pour lui. C'est donc un devoir pour l'homme d'honorer Dieu par toutes les parties de son être. Son âme lui doit son hommage ; son corps serait-il dispensé de lui présenter le sien ? Non, il n'y a *aucun de ses os*, pour parler avec un prophète, qui ne doive le louer et lui dire que rien n'est semblable à lui. Si nous étions de purs esprits, notre religion serait comme celle des anges, toute intérieure ; mais nous sommes des esprits unis à des corps : chaque partie de nous même doit honorer Dieu à sa manière.

68. Les actions du corps pourraient-elles donc rendre un hommage agréable au Seigneur ? Oui, lorsqu'elles sont commandées par l'esprit, parce qu'alors elles changent comme de nature et rentrent dans l'ordre moral.

69. Le culte intérieur, disent les déistes, est un devoir pour tous les hommes. Concluons que le culte extérieur est aussi un devoir indispensable, parce que le premier ne peut se soutenir sans l'autre. Si quelque spectacle ou cérémonie ne réveille de temps à autre les sentiments de religion, bientôt le culte de l'esprit et du cœur s'évanouira, et les hommes retomberont dans la barbarie, dont les institutions religieuses les ont

fait sortir. L'homme se conduit par les sens, et une religion purement intérieure ne serait point proportionnée à sa nature.

70. Toutes les nations s'accordent à rendre à la Divinité un culte sensible : et quel témoignage que celui du monde entier ! La preuve tirée du consentement de tous les peuples a toujours paru victorieuse aux yeux des plus grands génies de l'antiquité ; ils ont pensé que l'erreur ne pouvait être universelle. Sénèque dit : *Multum dare solemus præsumptioni omnium hominum : apud nos veritatis argumentum est aliquid omnibus videri.* Il faut donc un culte extérieur.

71. La religion devant être extérieure, doit avoir un appareil sensible de rits et de cérémonies qui la caractérisent. C'est la pensée de saint Augustin. Les hommes, dit-il, ne sauraient se réunir dans un corps de religion, vraie ou fausse, s'ils n'ont des signes ou des sacrements visibles et communs qui les unissent entre eux et les distinguent des autres : *In nullum nomen religionis, seu verum, seu falsum coagulari homines possunt, nisi aliquo signaculorum vel sacramentorum visibilium consortio colligantur.*

72. La vraie religion est intolérante, mais son intolérance n'est pas sanguinaire ; elle consiste seulement à croire que, hors de son sein, il n'y a point de salut à espérer, et à gémir sur le sort futur de ceux qui ne la suivent point. La religion ne fait violence à personne, elle se persuade. Jalouse de posséder les cœurs, elle rejette tout hommage forcé. Qui la professe malgré soi, ne la professe aucunement.

73. La vraie religion est le vrai culte du vrai Dieu : *Veri Dei verus cultus.* C'est un commerce entre Dieu et l'homme, qui unit ces deux extrémités qu'une distance infinie paraît séparer ; qui apprend à l'homme et lui fait sentir ce que Dieu est à son égard, et ce qu'il est à l'égard de Dieu, ce qu'il lui doit et ce qu'il en peut espérer.

74. Le christianisme, dès les premiers siècles, a eu des philosophes pour partisans ; c'est un fait constant dans l'histoire. Ces philosophes n'ont point cru sans raisons, et ces raisons devaient être solides, puisque les faits sur lesquels elles étaient appuyées étaient tout récents, et qu'il leur était facile d'en constater le vrai ou le faux. Cette preuve de la religion est frappante, et fait dire à saint Augustin : « Pourquoi, depuis que les philosophes ont cru, y a-t-il encore des incrédules ? » *Cur ergo, philosophis credentibus, infidelis non credit ?*

75. Les contradictions qu'a éprouvées la religion chrétienne dans ses commencements, ne doivent pas former de préjugés contre elle ; elle n'a été contredite que par des persécutions et des supplices, jamais par des raisons ni par des témoignages. On a cessé de la persécuter quand on a commencé à la connaître.

76. Prétendre, avec les esprits forts, que la religion chrétienne ne tire sa force et son autorité que de la longue succession des siècles, qui aurait érigé les préjugés en preuves, c'est ignorer, ou feindre d'ignorer la caducité des inventions humaines. Les systèmes de la philosophie, au moins pour la plupart, précèdent l'Evangile et remontent à la plus haute antiquité. Enfantés par de beaux génies, soutenus par l'autorité des grands noms, ils sont tombés avec le temps. La religion chrétienne, au contraire, quoique violemment attaquée par différents ennemis, a bravé la malignité des siècles qui détruit tous les ouvrages des hommes.

77. Les principes de la religion chrétienne bien médités et suivis dans la pratique ne peuvent qu'entretenir le bon ordre dans les Etats, et soutenir entre la tête et les membres, cette harmonie qui fait le bonheur de tous. « Nous sommes de tous vos sujets, » disait saint Justin, portant la parole à un empereur païen, Antonin, « ceux qui vous aidons le plus à maintenir la tranquillité publique, en enseignant aux hommes que nul d'entre eux, soit vicieux, soit vertueux, ne peut se dérober aux regards de Dieu, et que tous iront recevoir, après leur mort, des récompenses ou des peines éternelles, selon le mérite de leurs œuvres. Si cette vérité était profondément gravée dans l'esprit de tous les hommes, aucun ne préférerait d'être vicieux pendant cette courte vie pour se voir condamné ensuite au feu éternel ; mais le désir de se procurer les biens que Dieu promet, et d'éviter les châtiments dont il les menace, les porterait tous à réprimer leurs passions et à enrichir leur âme de toutes les vertus. Ce n'est point par respect pour vos lois que les méchants qui les violent, cherchent les ténèbres : ils font le mal, parce qu'ils savent qu'il leur est facile de vous en dérober la connaissance, et qu'ils se flattent d'y parvenir. Mais s'ils avaient appris, et s'ils étaient fermement persuadés que Dieu connaît toutes nos actions et toutes nos pensées, et que rien ne peut lui être caché, ils s'attacheraient à la pratique de la vertu, au moins par la crainte que leur inspireraient les supplices destinés aux méchants. Cela est trop évident pour que vous n'en conveniez pas. » C'est donc calomnier la religion chrétienne que d'avancer avec les impies qu'elle ne peut former de bons citoyens.

78. Prétendre que la religion chrétienne inspire aux citoyens une obéissance aveugle et fanatique, c'est la calomnier. Quand elle commande aux sujets d'obéir à leur souverain, son intention n'est pas de les rendre complices des volontés criminelles de leur maître, en les obligeant de consentir ou de coopérer aux crimes qu'un injuste prince pourrait exiger. Si le monarque abuse de son pouvoir pour commander quelque chose contre la loi et les mœurs, la religion ne permet pas aux sujets d'autres réponses que celles que saint Pierre, à la tête des apôtres, fit au chef de la synagogue : « Il faut, » lui répondit-il, « obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes : » *Obedire oportet Deo magis quam hominibus.* (Act. v, 29.)

:e n'est pas là inspirer aux peuples une béissance aveugle et fanatique.

79. Si la religion chrétienne n est qu'un ystème philosophique, avouons qu'il est eau. Quel accord! Quelle harmonie entre es parties! C'est un tout admirablement é : *Respondent extrema primis, media trisque, omnia omnibus.* Si c'est une ction, on doit excuser ceux qui s'y attahent : elle imite la vérité de si près, qu'il st facile de s'y méprendre. Agréable illuion! Que j'aime à m'y livrer! Mais que is-je? Le christianisme n'est point un onge philosophique, une production ingéieuse de quelque spéculateur, mais l'ourage de Dieu même. Ce ne sont point des hilosophes qui l'ont proposé aux peuples; ais des ignorants selon le monde, qui l'ont ersuadé aux philosophes.

80. La religion chrétienne est nécessaire our le salut. Ceux qui vivent hors de son ein, marchent dans les ombres de la mort. 'est une erreur de supposer une religion oins parfaite, commune à toutes les naons, appuyée sur la connaissance d'un eul Dieu, juste juge, rémunérateur de la ertu et vengeur du crime; qui n'eût aucun pport avec la révélation; qui pût former es enfants de Dieu, et opérer une vraie istice; qui dût suffire enfin dans les pays ù l'Evangile n'est pas connu, pour conuire les hommes au salut, indépendamment des mérites de Jésus-Christ. Ce n'est as ainsi que les apôtres ont instruit nos remiers pères : Il n'y a point de salut ue par Jésus-Christ, ni d'autre nom sous ciel donné aux hommes par lequel nous evions être sauvés. (*Act.* IV, 12.) Il est le auveur de tous les justes de l'ancien et du ouveau Testament (*I Tim.* IV, 10), l'unique édiateur de Dieu et des hommes (*I Tim.* II, , la voie, la vérité et la vie : personne ne au Père que par lui. » (*Joan.* XIV, 6.)

81. On peut considérer la religion chréenne sous deux rapports, et quant à sa orme, et quant à son essence. Sa forme a arié; elle a été différente dans la loi de naure, dans la loi mosaïque et dans la loi angélique; mais son essence est et a toujours été la même. « Tous les justes qui ont é dès le commencement du monde, » dit aint Augustin, « ont eu Jésus-Christ pour ef. Ils ont cru qu'il viendrait, comme ous croyons qu'il est venu : ils ont été uvés par la même foi qui nous sauve nousêmes, afin qu'il fût le chef de Jérusalem. » *mnes qui ab initio sæculi fuerunt justi, caut Christum habent. Illum enim venturum esse ediderunt, quem nos venisse jam credimus; t esset ipse totius caput civitatis Jerusalem.*

82. La religion chrétienne n'est point une érité spéculative, qui doive se décider au ibunal de la raison; mais une vérité de it, sur laquelle le seul témoignage a droit e prononcer. Qu'est-elle, en effet, sinon un orps de doctrine descendu du ciel et préenté aux mortels par des ministres du Dieu ivant, qui a voulu que son propre Fils, acompagné de douze témoins, en fût luimême le prédicateur et l'oracle? Ce fait suppose nécessairement la révélation comme la preuve de la vérité de cette religion. C'est donc à ce témoignage divin qu'il faut s'arrêter, sans perdre le temps en de vains raisonnements, toujours déplacés quand il est question de faits.

83. Nous entendons par la révélation, une manifestation extérieure et publique faite aux hommes de la part de l'Être suprême, d'un corps de doctrine qui développe la loi naturelle et fixe les règles des mœurs; qui établit des devoirs surnaturels, et annonce des secours dans le même ordre pour les remplir; enfin, qui propose à croire des vérités incompréhensibles ou éternelles, comme *un seul Dieu en trois personnes;* ou positives, comme *l'incarnation du Verbe, la résurrection des morts,* etc.; vérités auxquelles l'homme doit l'hommage de son esprit et de son cœur, parce que, la véracité de Dieu, qui les a révélées, en est le motif.

84. La révélation est possible : la raison la plus perçante n'y découvre rien qui implique. Il ne répugne pas, en effet, que Dieu parle lui-même à des hommes choisis, soit en faisant entendre dans la nuée une voix intelligible comme quand il parla à Moïse sur le mont Sinaï, soit en employant toute autre voie qu'il juge à propos. Il ne répugne pas encore qu'il leur ordonne de communiquer sa parole aux peuples et qu'il en montre la vérité par des miracles qui caractérisent sa puissance. Il faut être matérialiste décidé, pour s'élever contre cette doctrine.

85. La révélation est utile : ses objets sont solides, essentiels, intéressants. En effet, elle ne se propose que ce qui peut éclairer notre esprit, réformer notre cœur, régler notre culte, resserrer les nœuds de la société, assurer la subordination et entretenir le bon ordre. Elle nous console dans les peines de la vie, nous modère dans la prospérité, nous instruit sur l'origine de nos maux et nous en montre le remède. C'est à la lumière de son flambeau que nos simples fidèles connaissent ces sublimes vérités, que les Platon et les Démosthènes ont ignorées.

86. La révélation est nécessaire. La religion naturelle nous donne, il est vrai, certains principes, mais elle ne nous présente aucun moyen de combattre nos contradictions et de remplir nos devoirs; elle n'offre aucun remède à nos maux, aucune ressource dans nos chutes, aucun objet à nos désirs, aucun secours dans nos besoins. Quelle récompense assure-t-elle à la vertu? Quelle punition au vice? L'homme a donc besoin d'un nouveau flambeau, qui éclaire et dirige mieux sa raison.

87. Jugeons de ce que peut faire la raison pour régler le culte religieux et les mœurs, par ce qu'elle a fait au milieu des peuples policés, qui ne connaissaient pas la révélation : « Les nations les plus éclairées et les plus sages, » dit Bossuet dans son *Discours sur l'histoire universelle,* « les Chaldéens, les Egyptiens, les Phéniciens, les Grecs, les Romains étaient les plus ignorants et les

plus aveugles sur la religion, tant il est vrai qu'il faut y être élevé par une grâce particulière, et par une sagesse plus qu'humaine. Qui oserait raconter les cérémonies des dieux immortels et de leurs mystères impurs? Leurs amours, leurs cruautés, leurs jalousies, et tous les autres excès étaient le sujet de leurs fêtes, de leurs sacrifices, des hymnes qu'on leur chantait, et des peintures que l'on consacrait dans leurs temples. Ainsi le crime était adoré et reconnu nécessaire au culte des dieux. Le plus grave des philosophes défend de boire avec excès, si ce n'était dans les fêtes de Bacchus, et à l'honneur de ce Dieu. Un autre, après avoir sévèrement blâmé toutes les images malhonnêtes, en excepte celles des dieux qui voulaient être honorés par ces infamies. On ne peut lire sans étonnement les honneurs qu'il fallait rendre à Vénus, les prostitutions qui étaient établies pour l'adorer. La Grèce, toute polie et toute sage qu'elle était, avait reçu ces mystères abominables. Dans les affaires pressantes, les particuliers et les républiques vouaient à Vénus des courtisanes, et la Grèce ne rougissait pas d'attribuer son salut aux prières qu'elles faisaient à leurs déesses. Après la défaite de Xercès, et de ses formidables armées, on mit dans le temple un tableau où étaient représentés leurs vœux et leurs processions, avec cette inscription de Simonide, poëte fameux : *Celles-ci ont prié la déesse Vénus qui, pour l'amour d'elles, a sauvé la Grèce.*

« S'il fallait adorer l'amour, ce devait être du moins l'amour honnête ; mais il n'en était pas ainsi. Solon, qui le pourrait croire, et qui attendrait d'un si grand nom une si grande infamie ! Solon, dis-je, établit à Athènes le temple de Vénus prostituée, ou de l'amour impudique. Toute la Grèce était pleine de temples consacrés à ce dieu, et l'amour conjugal n'en avait pas un dans le pays.

« Cependant, ils détestaient l'adultère dans les hommes et dans les femmes : la société conjugale était sacrée parmi eux. Mais quand ils s'appliquaient à la religion, ils paraissaient comme possédés par un esprit étranger, et leur lumière naturelle les abandonnait.

« La gravité romaine n'a pas traité la religion plus sérieusement, puisqu'elle consacrait à l'honneur des dieux les impuretés du théâtre, et les sanglants spectacles des gladiateurs, c'est-à-dire, tout ce qu'on pouvait imaginer de plus corrompu et de plus barbare.

« Mais je ne sais si les folies ridicules que l'on mêlait dans la religion n'étaient pas encore plus pernicieuses, puisqu'elles lui attiraient tant de mépris. Pouvait-on garder le respect qui est dû aux choses divines, au milieu des impertinences que contenaient les fables dont la représentation ou le souvenir faisait une si grande partie du culte divin? Tout le service public n'était qu'une continuelle profanation, ou plutôt une dérision du nom de Dieu ; et il fallait bien qu'il y eût quelque puissance ennemie de ce nom sacré, qui, ayant entrepris de le ravi[illegible], poussât les hommes à l'employer dans [illegible] choses si méprisables, et même à le pro[illegible]guer à des sujets si indignes. Il est vrai que les philosophes avaient, à la fin, reconn[illegible] qu'il y avait un autre dieu que ceux que le vulgaire adorait ; mais ils n'osaient l'a[illegible]vouer. Au contraire, Socrate donnait pour maxime qu'il fallait que chacun suivît la religion de son pays. Platon, son disciple, qui voyait la Grèce et tous les pays du monde remplis d'un culte insensé et scandaleux, ne laissa pas de poser comme un fondement de sa *République*, qu'*il ne faut jamais rien changer dans la religion qu'on trouve établie, et c'est avoir perdu le sens que d'y penser.* Des philosophes si graves et qui ont dit [illegible] si belles choses sur la nature divine, n'ont osé s'opposer à l'erreur publique, et ont désespéré de la pouvoir vaincre. Quand Socrate fut accusé de nier les dieux que le public adorait, il s'en défendit comme d'un crime ; et Platon, en parlant du dieu qui avait formé l'univers, dit qu'il est difficile de le trouver, et qu'il est défendu de le déclarer au peuple. Il proteste de n'en parler jamais qu'en énigme, de peur d'exposer une si grande vérité à la moquerie.

« Dans quel abîme était le genre humain, qui ne pouvait supporter la moindre idée du vrai Dieu? Athènes, la plus polie et la plus savante de toutes les villes grecques, prenait pour athées ceux qui parlaient des choses intellectuelles, et c'est une des raisons qui avaient fait condamner Socrate. [illegible] quelques philosophes osaient enseigner que les statues n'étaient plus des dieux, comme l'entendait le vulgaire, ils se voyaient contraints de s'en dédire ; encore après cela étaient-ils bannis comme des impies par les sentences de l'aréopage. Toute la terre était possédée de la même erreur : la vérité n'y osait paraître. Le Dieu Créateur du monde n'avait de temple ni de culte qu'en Jérusalem. Quand les gentils y envoyaient leurs offrandes, ils ne faisaient autre honneur au Dieu d'Israël, que de le joindre aux autres dieux. La seule Judée connaissait sa [illegible] et sévère jalousie, et savait que partager la religion entre lui et les autres dieux, c'est la détruire. »

Voilà l'homme abandonné entre les [illegible] de sa raison. Il se précipite dans les égare[illegible]ments les plus monstrueux, alliant ce qu'il y a de plus abominable avec ce qu'il y a de plus sacré. Le seul juif, éclairé par la révélation, se sauve de la corruption [illegible]. Que conclurons-nous de cet effrayant tableau? Il n'est pas besoin d'une longue spéculation, pour en déduire la nécessité d'une révélation : jamais conséquence ne fut plus liée avec son principe.

88. Bayle, le fameux Bayle, dont les incrédules nous vantent sans cesse les lumières, reconnaît lui-même la faiblesse [illegible] l'insuffisance de la raison pour [illegible] l'homme sur ses devoirs et en conclut la nécessité d'un autre flambeau : « La raison

dit-il, est un principe de destruction et non pas d'édification : elle n'est propre qu'à former des doutes, et à se tourner à droite et à gauche, pour éterniser une dispute; à faire connaître à l'homme ses ténèbres et son impuissance, et la nécessité d'une autre révélation : c'est celle de l'Ecriture. Il n'y a rien de plus insensé que de raisonner contre des faits; et le tribunal de la philosophie pour juger de la religion chrétienne est incompétent. »

89. La théologie de nos philosophes, n'est qu'un chaos d'opinions qui se combattent réciproquement. Je leur dis à tous : Ou réunissez-vous dans la même manière de penser; ou concluez avec nous que la raison, dont vous êtes idolâtres, n'est capable que de vous égarer, sans une révélation qui en éclaire la marche.

90. Il n'y a point à délibérer : il faut nécessairement prendre un de ces deux partis, ou reconnaître la nécessité d'une révélation pour régler le culte religieux et fixer les règles des mœurs, ou soutenir la suffisance de la raison à l'égard de ces deux objets. Or, ce second parti ne peut se concilier avec l'homme tel qu'il est. Consultons sur cet article, l'ange de l'école, saint Thomas.

« Si la vérité, dit-il, était abandonnée aux recherches de la raison, il en résulterait trois inconvénients. Le premier serait que la connaissance de Dieu ne serait le partage que d'un petit nombre d'hommes; car trois choses, savoir, la pauvreté, la paresse et une complexion faible, mettent la plupart hors d'état de s'appliquer utilement à des recherches relatives aux sciences. Le second inconvénient serait que ceux d'entre les hommes qui pourraient parvenir à la connaissance de la vérité, n'y parviendraient que fort tard, et après une longue suite d'années employées à l'étude. Le troisième enfin, consiste en ce que telle est la faiblesse de l'entendement humain, qu'il y a pour l'ordinaire beaucoup d'erreurs mêlées parmi les découvertes que fait la raison. »

Or, ces trois inconvénients ne peuvent se concilier avec la sagesse de Dieu, qui, appelant tous les hommes sans distinction et à tout âge à la connaissance de la vérité, doit leur fournir des moyens proportionnés à leur faiblesse. Concluons donc à la nécessité d'une révélation pour suppléer à l'insuffisance de la raison à cet égard.

91. La nécessité de la révélation, une fois démontrée, paraît emporter avec elle son existence, parce qu'un Dieu Créateur, conservateur, proviseur, ne peut manquer à ses créatures dans le nécessaire. Oui, Dieu a parlé aux hommes : c'est un fait attesté par les miracles de Moïse, par l'accomplissement des prophéties, et par les œuvres merveilleuses de Jésus-Christ : *Multifariam multisque modis olim Deus loquens patribus in prophetis, novissime diebus istis locutus est nobis in Filio, quem constituit hæredem universorum, per quem fecit et sæcula.* (*Hebr.* I, 2.)

92. La révélation est un flambeau qui conduit sûrement à la vérité. Dieu qui y parle, n'est pas, comme l'homme, sujet à mentir, ni comme les enfants des hommes, capable de changements : il est fidèle dans toutes ses promesses et vrai dans toutes ses paroles; le ciel et la terre passeront; mais ses paroles ne passeront point. Tous les dogmes qu'il a révélés sont vrais, toutes les promesses qu'il a faites seront accomplies. Il est donc juste de se soumettre à la révélation, on ne raisonne point contre Dieu.

93. La révélation a eu ses gradations : son commencement fut au temps de notre premier père; son progrès sous les patriarches, Moïse et les prophètes; sa perfection sous Jésus-Christ. La révélation de l'ancien testament était comme une lampe qui luit dans un lieu obscur; mais celle du nouveau est comme l'étoile du matin, qui dissipe toutes les ténèbres.

94. Avancer que la révélation a pu s'altérer en parvenant jusqu'à nous, c'est donner à entendre que la Providence aurait pu se manquer à elle-même, ce qui est un blasphème contre Dieu. Les mêmes raisons qui me prouvent que Dieu a déclaré à nos pères ses volontés sur le culte religieux, me démontrent la conservation de cette divine parole jusqu'à moi dans toute son intégrité. En effet, si l'Etre suprême avait pu permettre la corruption des livres auxquels sa parole a été confiée, il faudrait conclure, 1° que Dieu aurait établi une religion, sans pourvoir à sa conversation; 2° qu'il aurait instruit les uns de ses volontés, sans conserver aux autres les moyens de les connaître; 3° qu'il aurait jugé la révélation nécessaire et l'aurait ensuite négligée comme inutile; 4° qu'il aurait tendu des piéges aux esprits humbles et dociles, en permettant que des livres qui ont acquis parmi eux une autorité sacrée, soient mêlés de vrai et de faux. Or, toutes ces conséquences attaquent la providence de Dieu. La divine sagesse est conséquente dans sa marche : quand elle se propose une fin, elle y proportionne toujours les moyens. Il n'est donc besoin d'aucune discussion pour recevoir des Juifs et des Chrétiens le recueil des Ecritures comme un dépôt, dont la divine Providence a pris un soin particulier et dont la conservation est fondée sur les mêmes raisons que la sagesse de Dieu a eues, en faisant écrire ses volontés.

95. La révélation devient inutile sans une société visible qui en conserve religieusement le dépôt, comme un code de lois est infructueux, si une société ne l'adopte, ne le conserve et n'en fait la base de sa politique. Il y a donc sur la terre une société visible à qui la révélation a été confiée.

96. La société visible, dépositaire de la révélation, ne peut être autre que l'Eglise chrétienne.

97. La fin du gouvernement spirituel, comme du temporel, n'est point l'avantage de celui qui gouverne, mais de ceux qui sont gouvernés. Le pasteur est établi pour le

troupeau, non pour lui-même. « Malheur aux pasteurs, » dit Ezéchiel, « qui se paissent eux-mêmes ! N'est-ce pas le devoir des pasteurs de paître leurs troupeaux ? » *Væ pastoribus Israel, qui pascebant semetipsos! nonne greges a pastoribus pascuntur?* (*Ezech.*, XXXIV, 2.) « La gloire du pasteur, dit à son tour saint Jérôme, est de pourvoir aux besoins des pauvres ; son ignominie de n'être occupé que de ses intérêts : » *Gloria episcopi pauperum inopiæ providere; ignominia sacerdotis est propriis studere divitiis.*

98. Dans le gouvernement ecclésiastique, la prudence chrétienne exige qu'on relâche quelque chose de la sévérité de la discipline, lorsque la perte évidente d'un grand nombre d'âmes demande ce tempérament. Cette sage maxime, qui est de saint Augustin, ne doit jamais être oubliée par les ministres de l'Eglise : *Verum in hujusmodi causis, ubi per graves dissensionum scissuras, non hujus aut illius hominis est periculum, sed populorum strages jacent, detrahendum est aliquid severitati, ut majoribus malis sanandis charitas sincera subveniat.*

99. Deux puissances sont établies pour gouverner les hommes : l'autorité sacrée des pontifes et celle des rois. L'une et l'autre viennent de Dieu, de qui émane tout pouvoir. Chrétiens, rendez à César ce qui appartient à César, et à Dieu ce qui appartient à Dieu !

100. Chacune de ces puissances a sa fin particulière à laquelle elle tend. La puissance séculière se propose pour objet le bonheur des hommes dans le siècle présent ; la puissance ecclésiastique le prépare pour la vie future : deux objets précieux à l'humanité.

101. Dieu n'a pas voulu que les intérêts du ciel et ceux de la terre fussent réunis dans les mêmes mains ; mais il a établi deux ministères différents, l'un pour faire passer aux citoyens des jours doux et tranquilles ; l'autre pour former des saints, des enfants de Dieu, ses héritiers et les cohéritiers de Jésus-Christ.

102. L'obéissance due au souverain regarde tous les hommes, sans distinction, fussent-ils prêtres, apôtres ou évangélistes. Le prince, dans l'ordre civil, est le lieutenant de Dieu sur la terre, comme le pontife l'est dans l'ordre ecclésiastique.

103. Non-seulement c'est un devoir d'obéir au prince et à ses ministres, mais encore c'en est un de n'en jamais parler désavantageusement. « Vous ne parlerez point mal des dieux, » dit l'Exode, c. XXII, 28, « et vous ne maudirez point les princes de votre peuple : » *Diis non detrahes, et principi populi tui non maledices.*

104. L'autorité de l'Eglise est sur les esprits comme celle des princes sur les corps : celle-ci ne règle que l'extérieur ; celle-là a droit, d'après la révélation dont elle est l'interprète, de régler nos volontés et notre manière de penser sur les objets qui concernent la divinité et le culte religieux. Or, l'esprit de l'homme est de nature à ne devoir se soumettre entièrement et sans réserve qu'à un jugement que les ténèbres de l'erreur ne puissent obscurcir : il faut donc reconnaître dans l'Eglise une autorité infaillible, qui termine les disputes qui s'élèvent sur la foi.

105. Toute société qui avoue n'avoir pas dans son sein une autorité visible et infaillible dans ses décisions dogmatiques, déclare par-là même qu'elle ne descend pas de cette Eglise apostolique, qui disait avec certitude de ne se point tromper : « Il a semblé bon au Saint-Esprit et à nous : » *Visum est Spiritui sancto et nobis.* (*Act.* XV, 28.)

106. Le droit que l'Eglise a de juger le sens des livres ecclésiastiques, emporte nécessairement, de la part des fidèles, l'obligation de se soumettre à ses décisions, parce qu'une autorité, à laquelle personne n'est tenu d'obéir, n'est qu'un fantôme d'autorité. C'est donc un devoir pour les fidèles de déférer aux jugements de l'Eglise sur les livres qui regardent la religion.

107 Toute obéissance qui ne répond point à l'intention du supérieur qui commande, est une vraie désobéissance. Tel est le commandement, telle doit être la soumission. Or, l'Eglise exige de tous ses enfants une soumission intérieure aux jugements qu'elle porte sur les livres ecclésiastiques et leurs auteurs.

108. La créance que l'Eglise exige sur les faits dogmatiques, n'est pas une foi divine, qui n'est due qu'aux faits révélés, mais une foi humaine, ou, pour parler plus correctement, une foi ecclésiastique, en ce qu'elle est fondée sur l'autorité de l'Eglise, qui a droit de régler nos sentiments sur tout ce qui a trait à la religion.

109. Souscrire purement et simplement à une constitution apostolique qui condamne quelques propositions extraites d'un livre dans le sens de l'auteur, en bornant lui-même la soumission de son esprit à la question de droit, et n'apportant qu'un silence respectueux pour celle de fait, c'est en imposer aux supérieurs, c'est mentir, parce que celui-là ment, qui pense d'une manière, parle ou agit d'une autre. C'est ainsi que le voit saint Augustin : *Ille mentitur, qui aliud habet in animo, et aliud verbis, vel quibuslibet significationibus enuntiat.*

110. Le jugement des magistrats doit être fondé sur la loi ; celui de l'Eglise sur la parole de Dieu. C'est le flambeau qui l'éclaire et la dirige dans toutes ses décisions. Elle discerne, ce flambeau à la main, l'erreur et la vérité ; condamne la première et la foudroie par ses anathèmes, explique et propose l'autre à la foi de ses enfants : *Lucerna pedibus meis, verbum tuum, et lumen semitis meis.* (*Psal.* CXVIII, 105.)

111. La parole de Dieu est écrite ou non écrite : la première est désignée sous le nom d'*Ecriture-Sainte*, l'autre sous celui de *Tradition*. Toutes deux ont une égale autorité, parce que la parole de Dieu ne saurait être inférieure à elle-même.

112. L'Ecriture sainte est la parole de Dieu écrite dans les livres de l'Ancien et

lu Nouveau Testament, reconnus pour canoniques par l'Eglise catholique. Des hommes les ont écrits; mais ils étaient inspirés et assistés de l'Esprit-Saint; à l'abri par conséquent de toute erreur, *Spiritu Sancto inspirati locuti sunt sancti Dei homines.* (*II Petr.* I, 21.)

113. La tradition est la parole de Dieu, émanée même de la bouche de Jésus-Christ, ou des apôtres inspirés du Saint-Esprit, mais communiquée de vive voix par les apôtres à leurs successeurs, consignée dans les conciles, dans les écrits des Pères, et dans l'uniformité de la croyance de toutes les Eglises.

114. Tout dogme qui se déduit évidemment de l'Ecriture, mérite la même croyance que ce qui s'y trouve en termes exprès, parce que la vérité d'un principe emporte nécessairement celle de ses conséquences, comme la fausseté de celles-ci montre celle du principe dont elles sont tirées.

115. Tout ce qui, dans le sens littéral, ne peut se rapporter dans les divines Ecritures à la pureté des mœurs ou à la vérité de la foi, doit être pris dans un sens figuré. Cette règle, qui est de saint Augustin, nous avertit de ne pas prendre littéralement les textes qui paraissent donner à Dieu des passions, comme la colère, la fureur, la haine, la vengeance, ou autoriser quelque vice. Le Seigneur est le Dieu de toute sainteté.

116. Quand vous lisez les Ecritures sacrées, dit encore saint Augustin, pensez que c'est Dieu lui-même qui vous parle, comme vous lui parlez lorsque vous le priez : *Quando legis, Deus tibi loquitur; quando oras, Deo loqueris.*

117. « Il ne nous est pas permis, en matière de doctrine, de rien introduire de notre fond, ni même d'embrasser des opinions que quelqu'un aurait avancées de lui-même. Nous avons pour auteurs les apôtres du Seigneur, qui n'ont rien inventé d'eux-mêmes, mais qui ont annoncé fidèlement aux peuples la doctrine qu'ils avaient reçue du Christ. Quand donc un ange même descendu du ciel nous prêcherait une autre doctrine, nous lui dirions anathème.. » Ainsi parlait Tertullien, ainsi devons-nous penser.

118. *O Thimothée!* écrivait saint Paul à son disciple, *gardez le dépôt de la foi qui vous a été confié, fuyant les profanes nouveautés de paroles, et tout ce qu'oppose une doctrine qui porte faussement le nom de science :* « *O Timothee! depositum custodi, devitans profanas vocum novitates, et oppositiones falsi nominis scientiæ.* » (*I Tim.* VI, 20.) Il est permis aux philosophes de bâtir de nouveaux systèmes; chacun y peut abonder dans son sens; mais dans la religion, tout ce qui est marqué au coin de la nouveauté, porte l'anathème sur le front.

119. Dans les choses naturelles, il est permis d'être téméraire; la témérité y est quelquefois heureuse,

Audaces fortuna juvat, timidosque repellit;

mais en matière de religion, la moindre témérité est la plus grande imprudence; la peine de la folie y est éternelle; il faut y marcher le compas à la main. C'est ce que dit Lactance : *Nullus hic temeritati locus; in æternum stultitiæ pœna subeunda est, si aut persona inanis, aut opinio falsa deceperit.*

120. L'orateur chrétien ne doit pas appréhender la censure des grammairiens et des puristes, en proportionnant son discours à la portée de son auditoire. Il parle pour instruire : si on l'entend, peu importe que son expression soit pure. C'est là ce que pensait saint Augustin. Un mot suranné doit être préféré à un terme nouveau, s'il donne plus de clarté au discours. C'est le peuple qui forme communément les auditoires; c'est pour lui qu'il faut prêcher, et duquel il faut se faire entendre.

121. Le vrai prédicateur de la sagesse, dit saint Grégoire le Grand, se croit, avec l'Apôtre des nations, redevable aux insensés comme aux sages, aux ignorants comme aux savants : *Verus sapientiæ prædicator dicit : Sapientibus et insipientibus debitor sum.*

122. Le grand moyen de persuader la vérité aux autres, dit saint Jérôme, est d'en être convaincu soi-même et de le paraître.

123. C'est peu pour les fidèles d'assister aux instructions publiques; le point capital est de s'en faire l'application à soi-même : « La parole du prédicateur, » dit encore saint Grégoire le Grand, « est une semence jetée dans le cœur de celui qui écoute. Le devoir de l'auditeur est de la faire produire son fruit. »

124. Tous les ouvrages du Créateur sont marqués au coin de l'incompréhensibilité : ils ont un côté lumineux qui nous répond de leur existence, et un côté ténébreux dont la raison la plus perçante ne peut pénétrer la profondeur. Nous voyons les jeux de la nature, nous en ignorons les ressorts. Nous pouvons dire aux philosophes avec Racine :

Des systèmes savants épargnez-vous les frais,
Et ces brillants discours qui n'éclairent jamais.
Avouez-nous plutôt votre ignorance extrême;
Hélas! tout est mystère en vous-même, à vous-même,
Et nous voulons encor qu'à d'indignes sujets
Le Souverain du monde explique ses projets!

125. Combien peu de choses connaissons-nous dans le globe du monde! Celui qui a fondé l'univers, qui en gouverne les parties, s'y est enveloppé; il nous en montre les dehors, parce que nos besoins le demandent; mais il nous en cache le fond sous un voile que l'esprit le plus pénétrant ne percera jamais. « Il a livré, » dit l'*Ecclésiaste*, c. III, 11, « le monde aux disputes des hommes, sans qu'ils puissent connaître les ouvrages que Dieu a créés dès le commencement, et qu'il conserve jusqu'à la fin. » *Et mundum tradidit disputationi eorum, ut non inveniat homo opus quod operatus est Deus ab initio usque ad finem.*

126. Dieu est éternel, il n'a point eu de commencement, il n'aura point de fin. Immense, il remplit par sa présence le ciel et

la terre. Tout-puissant, vouloir et faire sont pour lui la même chose. Créateur, il a parlé, et le monde à sa parole est sorti des abîmes du néant. Il connaît tout, le passé, le présent et l'avenir. Les plis les plus secrets de nos cœurs ne lui sont point cachés : il gouverne tout. Mais qu'est-ce que l'éternité, l'immensité, la toute-puissance, la toute-science, la création qui réalise le néant? L'esprit se perd dans toutes ces questions.

127. Les mystères de la religion, dit la secte des philosophes modernes, révoltent la raison. Oui, ils révoltent l'orgueil de la raison, la raison de Jean-Jacques Rousseau, la raison de Voltaire, la raison de Bayle; mais non la raison considérée en elle-même.

128. Non, les mystères de la foi ne révoltent pas la raison ; mais bien les passions du cœur. Si la religion se bornait à captiver l'entendement, sans vouloir assujettir la volonté à l'austérité de ses préceptes, et sans enseigner l'éternité des peines pour ceux qui ne les pratiquent pas, les hommes ne s'élèveraient pas tant contre ses mystères. On a moins de peine à soumettre son esprit qu'à changer son cœur : le sacrifice des passions nous coûte plus que celui de nos lumières.

129. Nous demandons de la clarté dans les mystères pour flatter notre orgueil, et de l'obscurité dans les préceptes pour excuser notre obéissance. C'est ainsi que la tortueuse cupidité, cet amour désordonné de nous-mêmes, produit en nous des effets opposés, selon les différents intérêts.

130 L'obscurité des mystères de la religion ne peut former d'obstacle contre leur certitude : la certitude d'un dogme vient de ses démonstrations, et non de sa clarté ni du consentement de notre raison. Toute vérité, incompréhensible ou non, qui a une démonstration, a autant de certitude qu'elle en peut avoir. Or, tout dogme révélé est démontré; sa révélation fait sa démonstration ; il est donc certain, indépendamment du silence de la raison.

131. « O vous ! qui êtes ferme dans la foi, prenez garde de vous élever, mais soyez dans la crainte. » *Tu fide stas : noli altum sapere, sed time.* (*Rom.* XI, 20.) L'orgueil a fait tomber vos pères : que l'humilité vous préserve de ce malheur.

132. L'hérésie proprement dite, est une erreur opposée à la révélation, et soutenue avec opiniâtreté contre l'enseignement public de l'Eglise. L'erreur commence l'hérésie, l'entêtement la consomme. Un homme grossier, soumis d'ailleurs à l'Eglise, qui avance, dans un interrogatoire ou dans une conversation, des erreurs contre la foi, n'est pas un hérétique, mais un ignorant qui a besoin d'instruction.

133. Tous les hérétiques errent donc dans la foi ; mais tous ceux qui errent dans la foi ne sont pas hérétiques. On ne mérite cette note odieuse que par l'opiniâtreté avec laquelle on soutient l'erreur.

134. Qui doute d'un point de doctrine après l'enseignement ou la décision publique de l'Eglise qu'il connaît, se rend coupable d'hérésie, parce qu'il erre avec opiniâtreté en matière de foi, en supposant que l'Eglise peut se tromper dans ses jugements. Pour être catholique, il faut croire fermement ce que l'Eglise enseigne : la vraie foi cesse où le doute commence ; la certitude forme son caractère.

135. Un artifice commun à tous les hérétiques est d'attaquer la religion par la religion même, en attachant leur sens particulier aux paroles de l'Ecriture, pour mieux insinuer leur perfidie. Mais que ces faux docteurs ne vous en imposent point ; tous ceux qui citent l'Ecriture n'en suivent pas la doctrine. Saint Ambroise dit : *Hæretici sunt qui per verba legis legem impugnant: proprium enim sensum verbis astruunt legis, ut pravitatem mentis suæ legis auctoritate commendent*

136. Ne vouloir pas professer publiquement ce que l'on croit, c'est n'être fidèle qu'à demi. La foi imparfaite est timide et n'ose se produire ; mais la foi parfaite marche tête levée : elle parle comme elle pense, et ne tergiverse pas.

137. «Soyez unis d'esprit et de cœur,» le disait saint Paul aux Corinthiens, «vivez dans la paix, et le Dieu d'amour et de paix sera avec vous.» (*II Cor.* XIII, 11.) Leçon salutaire que chacun doit prendre pour soi-même et avoir présente à l'esprit, pour en faire la règle de sa conduite. Unité, concorde, charité : qui n'entre point dans ces dispositions, ne connaît pas les premiers principes du christianisme. Le Dieu des Chrétiens n'est pas le Dieu de la discorde, mais de la paix.

138. Distinguons dans la théologie les dogmes décidés, d'avec les opinions de l'école : unité dans les premiers, liberté dans les autres, mais la charité partout : sans elle la science des écoles, la foi même, ne sert de rien. Cette vérité devrait être gravée, non sur le bronze, mais dans le cœur de tous les théologiens.

139. N'appelons point dogme ce qui n'est qu'opinion, ni opinion ce qui est dogme : l'un et l'autre sont un crime contre la foi, qu'il n'est permis d'augmenter ni de diminuer. Eriger en dogme une opinion libre, c'est vouloir sans autorité, imposer un joug à ses égaux ; c'est mettre de niveau la parole de l'homme avec celle de Dieu ; c'est usurper les droits de Dieu même, qui seul peut faire un dogme de foi. Réduire au contraire en opinion ce qui est dogme, c'est dégrader la révélation, c'est soumettre la foi aux caprices de la raison ; c'est enfin l'anéantir.

140. Eloignons de nos disputes toutes ces personnalités odieuses qui écartent l'état de la question. «Combien des nôtres,» dit saint Jérôme, «ont écrit contre les impies Celse et Porphyre? Dans quelle apologie du christianisme a-t-on quitté l'objet de la dispute pour raconter les dérèglements et les crimes de ses ennemis? Les preuves de ces crimes doivent se trouver non en des ouvrages dogmatiques, mais dans les procédures des ju-

ges. » Telle était la modération des anciens Pères. En combattant pour la foi contre ses ennemis, prenons-la pour modèle. C'est déshonorer la vérité, que de recourir aux injures pour la défendre : la douceur doit caractériser le controversiste chrétien.

141. Point de précipitation dans le jugement que nous portons de notre adversaire. Jugez sur ce que vous voyez; laissez au jugement de Dieu ce que vous ne voyez point. Quand vous prononcez sur votre frère, aimez sa personne, haïssez son vice. Cette règle de justice est de saint Augustin : *Quod videris judica, quod non vides Deo dimitte: quando autem judicas, dilige hominem, oderis vitium.*

142. La défense de la foi contre le sectaire décidé, doit être mâle et nerveuse. Dire que le raisonnement de son adversaire est ridicule, qu'il n'y a pas de sens dans une réponse, qu'une opinion est une impiété ou un blasphème, et avoir raison de le dire, ce n'est pas emportement, mais prudence chrétienne. Il est permis de caractériser les maladies de l'esprit humain, comme celles du corps, pour en connaître le danger quand elles sont contagieuses et qu'elles conduisent à la mort spirituelle de l'âme.

143. Quand la foi des fidèles est en danger, il n'y a point de ménagement à garder à l'égard de l'erreur. La politique humaine peut en connaître ; mais le vrai zèle veut qu'on appelle les choses par leur nom, qu'on expose l'erreur avec toute sa difformité sous les yeux des peuple. Que le sectaire s'offense, qu'il murmure, qu'il tonne, qu'il tempête, peu importe pourvu que le fidèle ne soit point séduit.

144. Ce n'est pas même passer les bornes de la modération, que de démasquer aux yeux des fidèles, les séducteurs qui se couvrent de la peau de la brebis pour séduire les âmes par les dehors trompeurs d'une piété feinte. Ce serait au contraire se rendre coupable du sang de ses frères, que de ne les pas avertir du piége qu'on tend à leur foi, principalement quand on y est obligé par état. La charité s'intéresse au salut de tous, elle ne voit périr personne sans douleur.

145. Ayons du zèle pour la religion, puisqu'elle doit être pour nous la chose la plus chère et la plus précieuse; mais prenons garde de suivre le fantôme pour la réalité, l'apparence du zèle pour le zèle même. Saint Paul, avant sa conversion, par un zèle indiscret pour la loi, combattait la loi même; et par un amour apparent pour le service de Dieu, offensait Dieu véritablement. Le vrai zèle est ardent, circonspect et courageux; la charité s'enflamme et en éloigne l'amertume; la science le gouverne et en empêche les écarts; la fermeté le rassure contre les faiblesses attachées à la condition de l'homme. C'est ainsi que pensait saint Bernard : *Zelum tuum inflammet charitas, informet scientia, firmet constantia. Sit fervidus, sit circumspectus, sit invictus.*

146. Il est glorieux d'écrire en faveur de la religion ; mais il faut le faire avec la dignité que demande l'importance du sujet. Hâtez-vous lentement, *festina lente;* « étudiez longtemps ce que vous vous proposez d'écrire pour l'instruction des autres; n'écoutez point vos flatteurs. » C'est là le conseil que donnait saint Jérôme à un ami. Conformez-vous y. Un ignorant écrivain déshonore plus la religion qu'il ne la sert; les impies et les sectaires en profitent pour l'insulter. On transfère la faiblesse de l'auteur à la cause qu'il défend, comme si la meilleure cause ne pouvait pas être le plus mal défendue.

147. La probité ne permet pas dans la dispute de prêter à son adversaire ce qu'il n'a point dit, afin d'avoir le plaisir de le combattre avec plus d'avantage. C'est se former des fantômes pour en triompher; mais un pareil triomphe ne fut jamais glorieux.

148. Toutes les disputes scolastiques, supposent la vérité de la religion chrétienne démontrée : la religion suppose à son tour des prophéties accomplies et des miracles opérés, comme les fondements sur lesquels elle s'est élevée.

149. La prophétie en général, est, du côté de Dieu, une révélation expresse de choses libres et contingentes qu'on ne peut connaître naturellement; du côté du prophète, c'est une manifestation publique faite aux hommes de cette révélation.

150. La révélation, ou, ce qui est la même chose, l'inspiration surnaturelle est possible. Qu'est-elle autre chose en effet, qu'une action de Dieu, par laquelle, en conséquence d'une volonté particulière, il communique immédiatement à sa créature les vérités qu'il lui plaît de révéler, et qu'elle ne pourrait connaître par les seules lumières de la raison? or, cette action de Dieu est possible; elle n'enferme rien d'absurde, rien de contradictoire. L'être suprême est le Dieu des esprits comme des corps, du monde spirituel comme du matériel; il exerce sur l'un et sur l'autre un pouvoir sans bornes: la révélation est donc possible.

151. La prophétie proprement dite est, selon saint Thomas, une révélation et une manifestation d'événements futurs : *Ad prophetiam propriissime pertinet revelatio eventuum futurorum, unde et nomen prophetiæ sumi videtur.* La prédiction de l'avenir est donc le caractère distinctif de la prophétie.

152. Les prophètes prédisaient de deux manières : 1° Par paroles, comme Jacob quand il dit : *Le sceptre ne sortira point de Juda* (*Gen.* XLIX, 10); 2° Par actions figuratives, ainsi que Jérémie alla cacher sa ceinture sur le bord de l'Euphrate, pour figurer ce qui devait arriver au peuple Juif.

153. Il est aussi deux espèces de prophéties : l'une parfaite, l'autre imparfaite. La prophétie parfaite a lieu lorsque le prophète connaît, par une révélation expresse, qu'il est mû par l'Esprit-Saint pour déclarer ou figurer tel événement. La prophétie, au contraire, n'est qu'imparfaite quand l'Esprit-Saint inspire quelqu'un pour annoncer ou figurer un événement, sans que celui qui

est inspiré sache que c'est l'Esprit-Saint qui l'inspire, ni ce que ce même Esprit a en vue par telles paroles et telles actions. C'est ainsi que le grand prêtre Caïphe, en parlant du Sauveur, prophétisait, sans le savoir, *qu'il était expédient qu'un seul homme mourût pour le salut de toute la nation*. (*Joan.*, XVIII, 14.)

154. Le véritable prophète est un homme inspiré de Dieu, qui, maître de lui-même, de sa raison et de ses sens, déclare d'un ton affirmatif, avec connaissance et tranquillité, que tels et tels événements arriveront certainement dans le temps, dans le lieu et avec les circonstances qu'il marque. L'Ecriture l'appelle *le voyant*, parce qu'il voit l'avenir comme s'il lui était présent. C'est ainsi que le patriarche Jacob, étant prêt de mourir, prédit à Juda, son quatrième fils, que le sceptre ne sortirait point de sa maison, jusqu'à l'arrivée du Messie, le désiré des nations.

155. Le miracle, considéré dans un sens étendu, est un prodige supérieur à toutes les forces humaines. Les anges, les démons mêmes peuvent opérer des miracles dans ce genre, parce que leur vertu est beaucoup supérieure à la puissance des hommes. Or, il paraît que le nom de miracles est pris quelquefois dans ce sens par nos écrivains ecclésiastiques. Saint Thomas dit : *Dicitur tamen quandoque miraculum large quod excedit humanam facultatem et considerationem; et sic dæmones possunt facere miracula.*

156. Le miracle, proprement dit, est un effet rare, supérieur ou contraire à l'ordre ordinaire de la nature, produit par une intelligence suprême et une puissance à laquelle tout obéit, et pour une fin digne de ce premier être. Le miracle est donc un changement sensible dans les lois de la nature, ou, si l'on veut, une exception réelle et visible à ces lois. Tout miracle est prodige, mais tout prodige n'est pas miracle.

157. Le miracle, proprement dit, ne peut être attribué à la nature, parce qu'il est contraire à ses lois; ni à l'industrie des hommes, parce qu'il excède leur pouvoir; ni à l'opération du démon, parce qu'il surpasse ses forces et porte des caractères opposés à sa malice; ni aux bons anges mêmes, par le défaut de puissance. Marqué au coin du Tout-Puissant, il ne peut avoir des causes créées : Dieu seul peut opérer des miracles.

158. Les miracles surpassent la puissance de l'intelligence créée, mais en deux manières : les uns par leur substance, les autres par la manière dont ils sont produits. La résurrection d'un mort est du premier genre; la guérison d'une maladie au seul commandement est du second. Il n'appartient qu'au Tout-Puissant de guérir les corps par sa seule volonté, comme de les ranimer après la mort. Quel autre peut déranger les lois de la nature, que celui qui les a posées?

159. Les miracles sont revêtus de caractères nobles. La grandeur de l'œuvre, supérieure, par sa substance ou la manière dont elle est produite, à toutes les forces des créatures, des anges mêmes; la gravité des circonstances; l'utilité de sa fin, qui est toujours la gloire du souverain Etre et l'avantage de la créature, tout y annonce, tout y caractérise un Dieu grand, un Dieu puissant, un Dieu bienfaisant.

160. Les miracles sont possibles. En combattre la possibilité, c'est nier l'existence d'un Dieu Créateur, parce que, s'il est un Dieu Créateur, il a dû établir des lois générales pour régler la nature, et, par une conséquence nécessaire, avoir la liberté d'y déroger à sa volonté. Rien n'est impossible à Dieu, dit Tertullien, que ce qu'il ne veut pas : *Deo nihil impossibile, nisi quod non vult.*

161. Il y a, dans le merveilleux, deux écueils également à craindre : le premier est l'incrédulité insensée des esprits forts, qui nient tout dans la crainte d'être obligés de reconnaître une religion qui les condamne; le second est la crédulité superstitieuse de beaucoup de personnes, qui, par un zèle qui n'est point selon la science, croient tout sans examen, pour peu qu'il leur paraisse favoriser la religion ; comme si on lui manquait en rejetant les faux miracles. Gardons un juste milieu.

162. Nier tous les événements merveilleux avec les impies, c'est heurter la raison qui nous apprend que, dans les faits, il faut s'en rapporter aux témoins dignes de foi, si on ne veut établir sur l'histoire un pyrrhonisme général, aussi absurde que dangereux. Les admettre tous, sans rien examiner, c'est également abandonner la raison, qui nous dit qu'il ne faut pas croire à tout esprit, de peur de confondre la fable avec l'histoire.

163. Chaque science a sa méthode pour prouver ses vérités et réfuter les erreurs qui lui sont opposées : la philosophie prend la raison pour guide, l'histoire marche à la lumière du témoignage. On ne raisonne point contre les faits; mais on considère la qualité des témoins, on pèse leur témoignage : on prend ensuite son parti. Or, les miracles sont des faits qui appartiennent à l'histoire : c'est donc par la voie du témoignage qu'il faut les examiner. En vain disputerait-on contre leur possibilité : des vers de terre ne sauraient apprécier la puissance du Créateur.

164. Un fait qui contient du merveilleux est susceptible de certitude, comme l'est le plus ordinaire : c'est donc un délire de l'esprit de rejeter des faits, précisément parce qu'ils sont merveilleux, comme font les ignorants ou les esprits forts de nos jours. Il faut examiner les preuves avant de se décider. Ce n'est pas une force, mais bien une faiblesse d'esprit, de nier des faits sans raison.

165. Prétendre que les preuves morales, capables de constater un fait dans l'ordre naturel, ne sont pas suffisantes pour en constater un dans l'ordre surnaturel, c'est une absurdité révoltante. Tout fait suscep-

le quelque ordre qu'il soit, est capable de certitude, et cette certitude ne peut être produite que par le témoignage, qui est la seule voie de prouver tous les faits.

166. Le miracle des miracles, dit Bossuet, c'est qu'avec la foi les vertus les plus éminentes et les pratiques les plus pénibles se sont répandues par toute la terre. Les innocents mêmes ont puni en eux, avec une rigueur incroyable, cette pente prodigieuse que nous avons au péché. Les déserts ont été peuplés; et il y a eu tant de solitaires, que des solitaires plus parfaits ont été contraints de chercher des solitudes plus profondes.

167. Qu'un zèle superstitieux ait porté quelques-uns à supposer de faux miracles en faveur de la piété, c'est une licence que l'Eglise a toujours condamnée comme injurieuse à la foi, et préjudiciable aux vrais miracles qu'elle expose au mépris et à la critique des incrédules. Appuyée sur la promesse du Tout-Puissant, la religion n'a pas besoin du mensonge pour se soutenir. La vérité se prouve par la vérité: il n'appartient qu'à l'erreur de chercher son appui dans la fraude et l'imposture.

168. Le miracle est le langage et le sceau de la Divinité, puisqu'il ne peut avoir que Dieu pour cause. Les miracles nous démontrent l'origine divine de la révélation et de l'autorité visible de l'Eglise catholique, comme le sceau du roi atteste aux citoyens la sincérité des actes qui partent de son autorité. Saint Grégoire le Grand a écrit: ***Interrogemus miracula, quid nobis loquantur de Christo; habent enim, si intelligantur, linguam suam. Nam quia ipse Christus Verbum Dei est, etiam factum verbi Verbum nobis est.***

169 Emanés de celui qui est la vérité même, les miracles sont toujours des témoignages certains des choses pour lesquelles ils sont opérés. Les prodiges des patriarches et des prophètes ont montré la vérité de la religion de Moïse; ceux de Jésus-Christ, ont prouvé également la divinité de sa mission et la vérité de sa doctrine, indépendamment des prophéties qui les avaient annoncées, de sa résurrection qui les avait suivies, et de la conversion des nations qui a succédé. Penser autrement, c'est les dégrader.

170. Le miracle montre la doctrine qu'il faut croire, quand il est opéré pour consacrer un dogme. Le Dieu de vérité ne saurait accréditer l'erreur par des prodiges. Pénétré de cette importante maxime, Nicodème disait à Jésus-Christ: « Maître, nous savons que vous êtes un docteur venu de la part de Dieu; car personne ne peut faire les miracles que vous faites, si Dieu n'est avec lui. » ***Scimus quia a Deo venisti, magister; nemo enim potest hæc signa facere quæ tu facis, nisi fuerit Deus cum eo.*** (*Joan.* III, 2.)

171. La foi est une lumière surnaturelle épandue dans nos âmes, par laquelle nous croyons fermement tout ce que Dieu a révélé, quelque incompréhensible qu'il puisse être pour nous. Elle est le fondement des choses que nous devons espérer, et une conviction de celles que nous ne voyons point. C'est une espèce de télescope spirituel, s'il est permis de parler ainsi, qui nous fait apercevoir des objets jusqu'auxquels notre raison n'aurait jamais pu parvenir.

172. Les vérités révélées sont l'objet de la foi; la véracité de Dieu en est le motif, ou la raison qui détermine à les croire. Je crois par la foi, non à la parole de l'homme qui pourrait me tromper, mais à la parole de Dieu qui, étant la vérité même, ne peut m'induire dans l'erreur. La foi des chrétiens n'est donc pas une croyance légère, comme osent l'avancer des calomniateurs impies; mais bien une croyance fondée sur des principes incontestables.

173. « La foi, dit saint Augustin, a des yeux, mais de grands yeux, des yeux puissants, des yeux forts: ces yeux n'ont jamais trompé personne, c'est par eux que nous voyons la vérité des choses que nous ne voyons point. » Ces yeux sont les oracles divins consignés dans les écritures canoniques et dans la tradition universelle de l'Eglise. Le témoignage des hommes est sujet à tromper; le témoignage des sens n'est pas toujours à l'abri de l'erreur; la raison humaine est capable de donner dans les plus grands écarts; mais le témoignage divin est la vérité même: la foi est donc une croyance qui ne déshonore pas la raison.

174. Il est bon de distinguer trois choses dans la foi: le principe fondamental de la foi, le discernement de la foi et la conclusion de la foi. Le principe de la foi est cette vérité de lumière naturelle: ***Tout ce que Dieu a révélé est véritable.*** J'appelle le discernement de la foi, cet acte de notre esprit par lequel nous jugeons que Dieu a révélé une doctrine plutôt qu'une autre. J'entends par la conclusion de la foi, l'acquiescement que nous donnons en conséquence à cette doctrine. La foi renferme donc d'une manière implicite ce raisonnement: ***Tout ce que Dieu a révélé est véritable: or, Dieu a révélé telle chose; donc elle est véritable, donc je dois la croire.*** La première proposition est incontestable, parce que Dieu ne peut tromper ni être trompé, ***nec fallere, nec falli.*** La seconde n'est pas moins certaine, parce qu'elle est appuyée sur la parole de Dieu et que la parole de Dieu elle-même est expliquée par une autorité infaillible, dont l'existence se démontre par les mêmes preuves qui établissent la divinité de la religion. La troisième suit nécessairement des deux autres.. Les Chrétiens ne sont donc pas des gens qu'on puisse accuser d'une crédulité superstitieuse.

175. La foi est nécessaire de nécessité de précepte. « Celui qui croira et qui sera baptisé, » dit Jésus-Christ, « sera sauvé; et celui qui ne croira point sera condamné: » ***Qui crediderit et baptizatus fuerit, salvus erit; qui vero non crediderit, condemnabitur.*** (*Marc.* XVI, 16.) Ce précepte est affirmatif, en ce qu'il oblige de croire tout ce que Dieu a révélé;

et négatif, en ce qu'il défend de soutenir les erreurs opposées. La foi est encore nécessaire de nécessité de moyen, parce que sans elle il est impossible de plaire à Dieu; mais elle ne suffit pas pour le salut sans les œuvres.

176. C'est donc un égarement de penser que toute la religion chrétienne consiste à aimer Dieu de tout son cœur, et son prochain comme soi-même. C'est bien là l'abrégé de sa morale; mais il faut encore croire à sa parole. La foi est le culte de l'esprit, comme l'observation des commandements est celui du cœur. La religion se propose deux objets par rapport à l'homme : le premier est de régler sa volonté, en lui donnant des règles de mœurs; l'autre est d'éclairer son esprit et d'arrêter ses écarts, en l'obligeant à se captiver sous le joug de la foi. Les œuvres sans la foi sont mortes, comme la foi sans les œuvres : il faut croire et bien vivre. On peut appliquer ici cette parole du Sauveur : *Hæc oportuit facere, et illa non omittere.* (*Luc.* XI, 42.)

177. La foi est le fondement des mœurs : elle nous montre les bornes de la vertu et du vice, comme celles de la vérité et de l'erreur; elle nous fait pratiquer le bien par des motifs excitants, qui intéressent l'amour de notre être, et nous empêche de faire le mal par des motifs réprimants, que nous ne pouvons regarder avec indifférence. Laissons les raisonnements métaphysiques, qui n'affectent que peu de personnes, et appelons en témoignage l'expérience, qui est à la portée de tous. Qu'était le monde avant l'Evangile? qu'est-il devenu depuis? Consultons l'histoire : Avant Jésus-Christ, une corruption générale était la maladie du genre humain; Jésus a paru comme un soleil qui chasse les ténèbres; aussitôt la raison a été éclairée par la foi; l'univers s'est réformé, ses mœurs se sont adoucies; la vertu, qui ne pouvait se produire de peur d'être insultée, s'est montrée et a formé un grand nombre de sectateurs dans tous les états. Ces faits sont constants.

178. La foi est un bien qui intéresse toute la république chrétienne. « Or, dit un grand pape, saint Léon, quand il est question du salut commun, la vigilance doit être commune contre les ennemis communs, à l'effet d'empêcher que la corruption de quelques membres ne corrompe les autres. » Chacun doit donc défendre la foi lorsqu'elle est attaquée; les pontifes par leur enseignement, les savants par leur plume, les fidèles par leurs prières. « Les chiens aboient pour leur maître, disait saint Jérôme à Rufin, et vous ne voulez pas que je parle pour Jésus-Christ! *Canes latrant pro dominis suis, et tu non vis me latrare pro Christo!*

179. Dans la foi, l'homme sage est peuple et suit le chemin battu par l'universalité; toutes les routes écartées lui sont suspectes; mais dans les mœurs, il s'éloigne de la multitude pour suivre le petit nombre qui prend le chemin étroit. Il faut vivre avec peu de personnes et croire avec le commun. Malheur à celui qui marche seul dans sa voie, en ce qui concerne la doctrine! on ne dispute point contre Dieu. C'est particulièrement dans ce cas qu'on doit pratiquer le conseil de l'Ecclésiaste, qui dit : « N'allez point dans une route perdue, et vous ne vous heurterez point contre les pierres. » *In via ruinæ non eas, et non offendes in lapides.* (*Eccli.* XXXII, 25.)

180. Malheur au curieux en matière de foi! il ne peut manquer de s'égarer, en se hasardant dans des routes couvertes de ténèbres; mais ne confondons pas le curieux avec le studieux. *Le premier*, dit saint Augustin, *veut savoir ce qui ne le regarde pas, l'autre cherche à s'instruire de ce qu'il lui importe de connaître.* Le philosophe qui veut pénétrer dans l'obscurité de nos mystères est un curieux, on ne demande pas de lui qu'il les comprenne, mais qu'il les croie. Le théologien qui s'applique à ramasser les preuves de l'existence des mystères dans les Ecritures et la tradition de l'Eglise, pour les défendre contre les insultes des hérétiques, est un studieux, il fait ce qu'il doit faire. La curiosité est un vice de l'esprit, et l'étude une occupation louable.

181. On n'entend partout que citer la raison dans les disputes : chaque parti prétend l'avoir de son côté. Qu'est-elle donc cette raison si vantée? Serait-elle comme le phénix dont tout le monde parle et que personne n'a vu? Non, ce n'est point une chimère, mais une réalité. La raison, en général, est une lumière répandue dans l'âme par l'auteur de la nature. On peut la diviser en active et en passive.

182. La raison passive est un ensemble borné; un nombre fini de principes que Dieu a imprimés dans notre âme, qui est, sous ce rapport, l'image de la raison souveraine qui est en Dieu. Emanée de la vérité même, elle ne peut nous induire dans l'erreur. C'est un jour sans ombre, qui éclaire les sauvages même dans les antres les plus profonds; c'est un soleil qui ne se couche jamais; enfin elle n'est obscurcie par d'autres nuages que ceux qui résultent du tumulte des passions. C'est cette lumière qui brille pour tous les hommes qui viennent au monde; et c'est par la conformité avec ces premiers principes, que nous jugeons de la vérité des opinions des hommes dans l'ordre naturel. Nous jugeons, par exemple, que l'opinion qui soutient le vol permis, est fausse par son opposition avec ce premier principe : *Ne faites point à autrui ce que vous ne voulez point qu'on vous fasse.* (*Tob.* IV, 16.)

183. La raison passive est la même dans tous les hommes de tous les siècles, de tous les pays. Deux personnes qui ne se sont jamais connues, qui n'ont jamais entendu parler l'une de l'autre, qui n'ont point eu de liaison avec aucun homme qui aurait pu leur donner des notions communes, parlent aux deux extrémités du monde, comme si elles étaient de concert. On pense dans l'un et l'autre hémisphère qu'il faut rendre à chacun ce qui lui appartient; qu'il faut traiter

autrui comme on voudrait être traité soi-même ; qu'il faut être fidèle à sa parole.

184. La raison active est la faculté d'apercevoir, de combiner, d'appliquer les principes de la raison passive, de les développer, et de suivre le fil de leurs conséquences. Cette faculté est bonne, puisqu'elle est un don du Créateur; mais elle est sujette à l'erreur par la faiblesse et le vice de l'homme qui s'en sert. Il n'est pas rare que les préjugés et les passions la conduisent.

185. N'admettre que la raison en matière de religion, c'est détruire la foi, dont le propre est de nous faire croire ce que nous ne comprenons pas : *Quid est fides, nisi credere quod non vides?* dit saint Augustin. Ne rien accorder à la raison, c'est une autre extrémité. La vérité est au milieu. L'homme, en devenant chrétien, ne cesse pas d'être raisonnable. Comme il doit avoir des raisons de parler et d'agir, il doit avoir aussi des raisons de croire, *rationabile obsequium.* Cette maxime regarde l'esprit comme la volonté. La foi n'exclut donc pas la raison, mais la suppose.

186. L'office de la raison, en matière de foi, n'est pas de nous rendre évident ce que nous devons croire ; mais de nous convaincre que nous ne pouvons nous dispenser de croire sans devenir déraisonnables.

187. La théologie, qui est la science de la religion, est une logique qui raisonne juste sur les dogmes révélés, qui en déduit clairement les vérités qu'ils contiennent, qui sait les mettre à couvert des objections et des sophismes des hérétiques ; qui, dans l'étude de l'Ecriture et de la tradition, sait rendre le sens naturel des propositions, et discerner partout ce qui fait preuve, d'avec ce qui n'en a qu'une vaine couleur. Qui ne possède pas cette logique, n'est théologien que de nom. Il n'est point de théologie sans le secours de la raison.

188. Lorsqu'on consulte la raison sur la religion et les mœurs, on doit imposer silence aux passions : elles sont toujours sur cette matière en opposition avec la raison, parce qu'elles n'aiment que ce qui les flatte.

189. La raison conduit l'homme à la foi, en lui faisant sentir la force des preuves de la religion ; car la vraie religion connue le mène directement à la connaissance de ses mystères. Telle est donc la marche de l'esprit aidé et éclairé par le flambeau de la raison. La vraie religion, pense-t-il, ne peut induire en erreur : une source pure ne produit point de ruisseaux impurs. Or, la religion chrétienne est la seule véritable : ma raison ne peut résister à ses preuves qui ont l'accomplissement des prophéties, les miracles de Jésus-Christ, la résurrection, les progrès merveilleux de l'Evangile, la constance des martyrs, la fécondité de l'Eglise au milieu des supplices et autres ; la religion chrétienne ne peut donc m'engager dans l'erreur. Or, elle me propose tels ou tels dogmes ; c'est donc pour moi un devoir de les croire, quoique je ne puisse pas le comprendre. Ce raisonnement n'est pas celui d'un superstitieux.

190. Le chrétien, dans sa religion, procède suivant les règles de la dialectique la plus exacte, d'une vérité connue à d'autres qu'il ne connaissait pas ; de la certitude des miracles à la vérité de la religion chrétienne ; de celle-ci, à la véritédes mystères qu'il ne comprend point. L'impie suit une méthode opposée. Semblable à ces oiseaux nocturnes qui n'aiment que les ténèbres, il part des points les plus obscurs pour attaquer les plus clairs ; prétendant combattre par les mystères une religion fondée sur des preuves aussi évidentes, il prouve au contraire qu'il est aussi mauvais philosophe que mauvais chrétien.

191. Non, ce n'est pas la raison qui s'oppose à la foi; mais l'orgueil de l'homme, qui abuse de la raison en plusieurs manières.

192. Le premier pas dans la recherche de la vérité, consiste à discerner les connaissances qu'il nous est permis de nous procurer, d'avec celles qui nous sont interdites. Par ce moyen, on s'épargne bien du travail inutile et communément dangereux. Recourir à Dieu pour rendre raison de ses mystères, ce n'est point afficher l'ignorance. Confessons sans rougir, comme dit saint Augustin que l'Etre suprême peut des choses que nous ne pouvons comprendre, et que sa volonté est la meilleure raison qu'on puisse apporter de ses merveilles : *Dicamus Deum posse quod nos fateamur investigare non posse. In rebus enim mirabilibus tota ratio facti est potentia facientis.*

193. Toutes nos connaissances viennent ou des sens, ou de la raison, ou du témoignage. Comme c'est un délire de l'esprit, de prétendre connaître par les sens tout ce que la raison peut concevoir par elle-même, c'en est un également de vouloir comprendre par la raison tout ce que le témoignage nous fait connaître.

194. La raison corrige les erreurs des sens. Si je les croyais, je penserais que les couleurs sont dans les corps, les sons dans les cloches, les odeurs dans les objets extérieurs; mais la raison m'apprend que ce ne sont que différentes sensations de mon âme. La foi redresse de même les égarements de ma raison, en suppléant aux lumières qui lui manquent.

195. Les sens me mènent à la raison ; la raison me conduit à la foi. Quand la raison parle, les sens se taisent. Que la raison garde le silence quand la foi prononce, tout sera dans l'ordre. La foi est au-dessus de la raison, comme la raison est au-dessus des sens.

196. Non, la raison et la foi ne sont point ennemies; mais elles se prêtent du secours et s'entr'aident mutuellement comme les filles d'un même père. La foi éclaire la raison et empêche ses égarements. La raison dissipe les nuages qu'une philosophie orgueilleuse forme pour obscurcir la foi. C'est elle qui met au grand jour les délires de la

nouvelle philosophie et le ridicule de tous ses sophismes.

197. Les prétendus esprits forts qui voudraient donner le ton à notre siècle, ne sont que des esprits faibles.

198. Quelle force d'esprit, dit-on, ne faut-il pas avoir pour s'écarter du sentiment de la multitude! Illusion; il ne faut pour cela que de la vanité et une ridicule envie de faire parler de soi dans le monde. Ce n'est pas la singularité de penser qui fait l'esprit fort, mais la vérité. Les fous qu'on renferme dans les petites maisons, sont singuliers dans leur manière de penser, et c'est cette singularité qui caractérise leur folie; ils cesseraient d'être fous, s'ils revenaient au sens commun.

199. La différence entre un esprit fort du temps et un fou, est que la folie du premier est réfléchie, celle de l'autre est involontaire: celui-là excite l'indignation du Sage, celui-ci attire sa compassion.

200. Saint Ambroise disait que les plus belles maximes des anciens philosophes appartenaient aux chrétiens. Je pense qu'on doit dire la même chose des grandes vérités qui échappent aux impies dans leurs écrits. C'est un lait qu'ils ont sucé dans le sein de l'Eglise, qu'ils déchirent cependant, par la plus noire de toutes les ingratitudes.

201. Le style est au livre ce que l'habit est au corps: or, on ne juge pas du corps par l'habit qui le couvre, parce que l'habit le plus riche et le plus beau peut couvrir le corps le plus difforme. On ne doit donc pas, par la même raison, juger de la bonté d'un ouvrage par le style dont il est écrit, parce qu'on peut également écrire dans le style le plus pur et le plus orné les plus grandes obscénités et les plus horribles blasphèmes, comme il est aisé de le remarquer dans les livres de quelques-uns de nos philosophes, et particulièrement de Voltaire. La vérité seule, jointe à la solidité des raisonnements, doit faire le prix d'un ouvrage aux yeux du lecteur judicieux.

202. Dans l'Eglise catholique, qui est le temple de Dieu, le domicile de la vérité, on ne voit qu'un langage et qu'une manière de penser; mais, au contraire, on ne remarque parmi les esprits forts que divisions. C'est encore Jean-Jacques Rousseau qui va nous servir de témoin. « J'ai consulté les philosophes, dit-il, j'ai feuilleté leurs livres, j'ai examiné leurs diverses opinions: je les trouve tous fiers, affirmatifs, dogmatiques, même dans leur scepticisme prétendu, n'ignorant rien, ne prouvant rien, se moquant les uns des autres, et ce point commun m'a paru le seul sur lequel ils ont tous raison. Triomphants quand ils attaquent, ils sont sans vigueur en se défendant. Si vous pesez leurs raisons, ils n'en ont que pour détruire; si vous comptez les voix, chacun est réduit à la sienne; ils ne s'accordent que pour disputer. Les écouter n'était pas le moyen de sortir de mon incertitude. J'ai conçu que l'insuffisance de l'esprit humain est la première cause de cette prodigieuse diversité de sentiments, et que l'orgueil est la seconde. »

203. Nous n'avons dans la religion que deux questions à examiner, l'une de fait: *Dieu a-t-il parlé aux hommes?* l'autre de droit: *Sa parole doit-elle fixer notre manière de penser?* Mais nos esprits forts ne veulent pas s'y arrêter. *Hic tantum curiositas humana torpescit*, dit Tertullien.

204. C'est un crime de n'avoir point de religion; c'est une folie de s'en vanter. On perd, par cette indiscrétion, l'estime et la confiance de ses amis. Quel fonds faire sur un homme qui ne connaît aucun devoir, qui n'a d'autre mobile dans sa conduite que l'égoïsme? La probité de l'homme irréligieux a besoin d'être bien connue pour être crue. On peut dire des incrédules, avec plus de fondement qu'on ne l'a dit des princes, qu'ils *ont un cœur à éprouver*. On pourrait mettre en problème si un incrédule est capable d'aimer; que de raisons seraient pour la négative!

205. Laissons les prétendus esprits forts discourir; laissons ces téméraires élever leurs monstrueux et fragiles systèmes; laissons ces aveugles s'évanouir dans leurs pensées. Ce sont des flots impuissants qui viennent se briser contre la pierre:

...Insani feriunt sine litora fluctus.
(Virg. Bucol., eclog. IX, 43.)

Ils ont semé du vent, ils moissonneront des tempêtes: *Quia ventum seminabunt, et turbinem metent.* (*Osee*, VIII, 7.) Pour nous, confessons et adorons avec l'Apôtre, Jésus-Christ crucifié, qui a été un scandale pour les Juifs et une folie pour les nations. (*I Cor.* I, 23.)

206. Qu'il est tard d'ouvrir les yeux sur le précipice, quand on y est tombé! Nous pouvons prévenir ce malheur par notre attachement à la vraie religion, et par notre fidélité à en remplir les devoirs. Que sert à l'esprit fort de la braver? elle triomphe de lui malgré lui. Dieu saura la venger du mépris de ces téméraires mortels. S'il suspend ses châtiments, ce n'est que pour les rendre plus terribles.

207. Puissent tous les esprits forts se reconnaître enfin, et dire d'esprit comme de bouche, avec Des Barreaux, leur ancien confrère, ces paroles si édifiantes:

Grand Dieu! tes jugements sont remplis d'équité;
Toujours tu prends plaisir à nous être propice;
Mais j'ai tant fait de mal, que jamais ta bonté
Ne me pardonnera, sans blesser ta justice.

Oui, Seigneur, la grandeur de mon impiété
Ne laisse en ton pouvoir que le choix du supplice;
Ton intérêt s'oppose à ma félicité,
Et ta clémence même attend que je périsse.

Contente ton désir, puisqu'il t'est glorieux;
Offense-toi des pleurs qui coulent de mes yeux;
Tonne, frappe, il est temps; rends-moi guerre pour [guerre.

J'adore, en expirant la raison qui t'aigrit;
Mais dessus quel endroit tombera ton tonnerre,
Qui ne soit tout couvert du sang de Jésus-Christ?

208. *L'espérance des méchants*, dit le Saint-Esprit, dans le livre de la Sagesse, *est comme ces petites pailles que le vent emporte*, ...

omme l'écume légère qui est dispersée par la empête, ou comme la fumée que le vent dissipe, ou comme le souvenir d'un hôte qui passe, t qui n'est qu'un jour dans un même lieu. Mais les justes vivront éternellement, le Seigneur leur réserve leur récompense, et le Très-Haut a soin d'eux. Ils recevront de la main lu Seigneur un royaume admirable et un liadème éclatant de gloire : il les protégera le sa droite, et les défendra par la force de on bras. (*Sap.* v, 15-17.)

(Le R. P. Nicolas Jamin, *Religieux de la congrégation de Saint-Maur, et ancien prieur de l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés.*)

Ceux qui ont accordé aux pensées qui précèdent l'attention que réclame leur titre, uront été frappés, sans aucun doute, de éminente sagesse qui les distingue, de la uissante logique avec laquelle elles sont xposées. On y voit la foi la plus pure comattre le rationalisme avec les propres armes e celui-ci; après cette lumineuse discussion, le doute n'est plus permis; et si déjà 'on ne jouit des bienfaits de la religion chrétienne, on se sent au cœur le désir de les nériter. Le style de l'auteur, noble et élégant, est en même temps des plus compréhensibles pour le simple bon sens ; et si cette œuvre se recommande en outre par une aste érudition, celle-ci offre aussi l'avantage d'avoir puisé ses exemples parmi les crivains les plus dissemblables par leurs pinions et leurs théories. Nous disons que 'est un avantage, parce qu'en effet on ne aurait parler avec autorité du bien et du nal, si l'on ne s'était voué à une égale appréciation des défenseurs de l'un et de l'autre. Nous ne savons si le livre où nous avons uisé nos extraits est parfaitement connu du lergé, mais nous souhaiterions, dans l'intérêt de la religion, qu'il le fût généralement des gens du monde.

PENSÉES ET MAXIMES DE L'ABBÉ NICOLE. 1. L'homme est immortel selon l'institution de sa nature; il est mortel selon a corruption.

Sa crainte prouve sa misère et sa mortalité; ses désirs sans bornes prouvent son mmortalité.

Rien n'est continuel et toujours présent lans l'homme, ni les passions qui l'emportent, ni les raisons qui les combattent; et 'est en cela que consiste un des grands garements des philosophes. Ils se sont imaginé qu'en fournissant aux hommes de beaux aisonnements contre la mort, la pauvreté, t la douleur, ils les rendraient capables de ésister à l'impression de tous ces objets : nais cette pensée renfermait une double ereur ; l'une de croire que l'homme se conluise par la raison, tandis que la passion eule le domine; l'autre d'imaginer que ces aisons puissent être toujours présentes, au ieu que l'âme ne pouvant toujours y être ppliquée, il arrive par nécessité qu'elle les oublie ; ce qui donne lieu aux passions d'agir et de l'emporter

Dans quelque société que l'on vive, on y peut remarquer que presque tous les hommes ont leurs pensées et leurs jugements à part.

La plupart du monde cherche son intérêt ou son divertissement dans le commerce qu'il a avec les autres, et il n'y en a presque point qui s'y portent dans le dessein de leur procurer quelque avantage spirituel, ou d'en tirer quelqu'un pour soi-même.

Notre vie ne suffit presque pour aucun exercice, pour aucun art, pour aucune profession. On ne vit pas assez longtemps pour devenir bon peintre, bon architecte, bon médecin, bon jurisconsulte, bon capitaine, bon prince ; mais elle suffit pour être bon chrétien. C'est que nous ne sommes pas au monde pour être peintres, médecins, philosophes ; mais que nous y sommes pour être chrétiens.

L'homme est si misérable, que l'inconstance avec laquelle il abandonne ses desseins est, en quelque sorte, sa plus grande vertu ; parce qu'il témoigne par là qu'il y a encore en lui quelque reste de grandeur qui le porte à se dégoûter des choses qui ne méritent pas son amour et son estime.

2. L'éternité rompt toute mesure et détruit toute comparaison. Qu'est-ce qu'un royaume possédé pendant trente ans, quand il serait de toute la terre ? qu'est-ce qu'une petite principauté dans ce royaume ? qu'est-ce que les autres rangs au-dessous de ceux de princes ? et à quelle effroyable petitesse cette vue les réduit-elle ? — Cependant c'est là le sujet de la vanité de tous les hommes.

Il est étrange comment les hommes ont tant de peine à se persuader du néant du monde, puisque tout les en avertit. Car qu'est-ce autre chose que l'histoire de tous les peuples, qu'une instruction continuelle que les choses temporelles ne sont rien, puisque, nous décrivant ce qu'elles ont été, elles nous font voir en même temps qu'elles ne sont plus ; que toutes ces grandeurs qui ont étonné les hommes, tous ces princes, tous ces conquérants, tous ces grands desseins, sont rentrés dans le néant à notre égard ; que ce sont des vapeurs qui se sont dissipées et des fantômes qui se sont évanouis.

3. Nos actions n'ont pas tout-à-fait la même règle que nos sentiments. Car il y a des personnes à qui on doit plus de respect extérieur, quoiqu'on leur doive moins d'approbation et d'estime, parce que la civilité extérieure se règle sur les rangs que le monde a établis, au lieu que l'estime intérieure ne doit se régler que sur la raison. Mais, par cela même qu'elle n'est qu'intérieure, elle ne donne sujet à personne de se plaindre ni de s'offenser.

4. Être de naissance ou de qualité, selon les hommes, c'est être né de personnes considérables dans le monde ; mais cette naissance ne donne par elle-même aucun avantage ni de corps, ni d'esprit ; elle n'ôte aucun défaut, et l'on en remarque d'aussi grands dans les personnes de qualité que dans les autres.

Il n'y a donc aucune raison solide qui

rende les personnes de qualité plus estimables par là que ceux qui ne le sont pas. Cependant, parce qu'il faut qu'il y ait de l'ordre parmi les hommes, on a établi avec raison en certains lieux que ces personnes seraient préférées aux autres, et jouiraient de certaines prérogatives d'honneur.

Si on en demeurait là, il n'y aurait rien que de juste dans l'idée que nous avons de la qualité; mais on n'y demeure pas : on fait de cet ordre arbitraire, et établi par les hommes sans aucune raison prise des personnes mêmes, un ordre naturel et indispensable, et l'on s'accoutume à le regarder comme quelque chose d'attaché à l'ÊTRE de ceux qui sont l'objet de cette préférence.

5. Les hommes aiment la grandeur; ils la haïssent, l'admirent, la méprisent. Ils l'aiment, parce qu'ils y voient tout ce qu'ils désirent, les plaisirs, les honneurs et la puissance; ils la haïssent, parce qu'elle les rabaisse et les humilie, et qu'elle leur fait sentir la privation de ces biens; ils l'admirent, parce qu'ils en sont éblouis; ils la méprisent, ou font semblant de la mépriser, afin de s'élever dans leur imagination au-dessus des grands, et de se bâtir ainsi une grandeur imaginaire par le rabaissement de ceux qui sont l'objet de l'admiration du commun des hommes.

6. C'est une illusion qui a sa source dans la vanité des hommes de ne considérer ce qui se passe parmi eux que par la qualité des personnes qui y ont part, ou par l'importance des objets dont il s'agit.

A peine croyons-nous que d'autres que des princes méritent qu'on s'applique à considérer leurs actions, et notre curiosité n'est pas satisfaite si elle n'a pour objet des intrigues de cour ou des affaires d'Etat.

Il semble néanmoins que si c'était par raison que l'on s'arrêtât à considérer les différends qui arrivent parmi les hommes, on trouverait partout de quoi s'instruire des choses essentielles : je dirai même que les actions des petits sont en quelque sorte plus favorables pour cette instruction que celles des grands.

Car il y a toujours je ne sais quoi de trompeur dans ce qui est lié à la puissance.

Les passions que ces sortes de choses excitent en nous paraissent moins criminelles; nous les justifions toujours un peu, et nous croyons presque que les grands intérêts servent d'excuse aux actions injustes; de manière que l'on entend avec une sorte de complaisance secrète cette maxime détestable : *Si violandum est jus, regnandi causa violandum est.*

Pour voir donc les passions dans leur difformité naturelle, il faut les considérer toutes nues, et dépouillées de ce faux éclat qu'elles empruntent ou des personnes ou des objets.

7. Quand on marche dans la campagne, la vue se borne par un certain cercle; on a beau avancer par un endroit, le cercle avance comme nous, et l'on voit toujours autant d'espace devant soi.

Les enfants s'imaginent qu'en allant ils parviendront au bout du cercle; mais les hommes sages se rient de leur simplicité.

Les ambitieux de même s'imaginent que, quand ils seront arrivés à un certain état, ils ne désireront plus rien; ils se trompent comme les enfants : le cercle se reculera; ils verront toujours de nouvelles grandeurs à acquérir, et ils croiront pouvoir le faire : mais, en considérant l'ambition dans chaque partie du temps, elle est bornée par un certain hémisphère comme notre vue.

Toutes ces grandes fortunes par lesquelles les ambitieux s'élèvent, comme par différents degrés sur la tête des peuples et des grands, n'ont qu'une base bien fragile.

Il ne faut qu'un tour d'imagination dans l'esprit d'un prince, une vapeur maligne qui s'élèvera dans ceux qui l'environnent, pour ruiner cet édifice; et, après tout, il est lié sur la vie de cet ambitieux : lui mort, voilà sa fortune renversée; et qu'y a-t-il de plus fragile que la vie d'un homme?

8. Il semble, à nous entendre parler, qu'il y ait comme trois classes de sentiments, les uns justes, les autres injustes, et les autres humains; trois classes de jugements, les uns vrais, les autres faux, et les derniers humains. Cependant il n'en est pas ainsi : tout jugement est vrai ou faux; tout sentiment juste ou injuste; et il faut nécessairement que ce que nous appelons jugement ou sentiment se réduise à l'une ou l'autre de ces classes.

9. Tous les vices médiocres sont presque généralement approuvés; on ne les condamne que dans leur excès.

Il y a deux choses dans les vices, le dérèglement, qui les rend désagréables à Dieu; la sottise ou le ridicule, qui les rend méprisables aux hommes. Les enfants sont d'ordinaire peu sensibles à la première; mais on leur fait sentir la seconde par mille manières ingénieuses que les occasions fournissent : ainsi, en leur faisant haïr les vices comme ridicules, on les préparera à les haïr comme contraires à la loi de Dieu.

On ne se contente pas de suivre le vice, on veut encore qu'il soit honoré, et qu'il ne soit pas flétri par le nom public de vice, qui trouble toujours un peu le plaisir qu'on prend par l'horreur qui l'accompagne.

10. C'est une maxime certaine; l'orgueil est toujours dans la même proportion que la misère, et rien ne marque plus une extrême faiblesse qu'une grande présomption.

Il y a bien de la différence entre l'orgueil tel qu'il est, quand il se produit au dehors par des paroles, et le même orgueil caché dans le fond du cœur.

Il se cache ordinairement en paraissant au dehors, de peur de choquer le monde : mais ces déguisements n'ont point de lieu dans le cœur, où les mouvement sont purs et sans mélange, et où ils ne sont pas revêtus de ces voiles qu'ils empruntent lorsqu'ils deviennent extérieurs.

11. Il y en a qui traitent d'opiniâtres tous ceux qui ne sont pas de leur sentiment, et

qui, se mettant en possession de la vérité, ne croient pas qu'on puisse leur rien contester sans opiniâtreté.

Mais cette idée est très-fausse : il n'y a pas proprement de l'opiniâtreté à n'être pas du sentiment d'un autre

Si l'on a raison de n'en être pas, on est louable de ne pas s'y rendre ; et si l'on se trompe, c'est une erreur de l'esprit ; mais c'est toujours un effet de sincérité que d'avouer de bonne foi que l'on n'est pas persuadé de ce sentiment.

Qu'est-ce donc qu'être opiniâtre? C'est être attaché à son sentiment vrai ou faux, en sorte qu'on ne s'imagine pas pouvoir avoir tort, et que l'on ne daigne pas examiner les raisons de ceux qui sont persuadés que nous sommes dans l'erreur ; c'est se blesser d'être contredit, et s'imaginer qu'en combattant notre opinion on combat la raison même.

12. La médisance ne s'attache pas seulement aux personnes irréprochables ; elle épargne encore moins ceux qui y donnent prise par leurs actions. Comme elle y trouve plus de matière, elle est encore plus hardie à transformer des apparences en réalités, à inventer des histoires fausses, ou à augmenter celles qui ont quelque fondement.

13. Tout ressentiment humain d'une offense est injuste, parce qu'il naît de l'amour-propre.

14. Les hommes en sont venus à un tel point de corruption qu'il n'est pas honteux parmi eux de n'être pas homme de bien. Un homme dit sans crainte de se déshonorer qu'il ne vaut rien : il le dit pour le faire croire : on le croit ; et, ce qui est étonnant, on ne l'en estime pas moins ; on n'en a pas même pitié. C'est que l'on attache uniquement son esprit à une certaine honnêteté apparente qu'il y a dans cet aveu de son dérèglement, et que l'on ne passe point plus avant.

15. Il y a des gens qui trompent les autres par intérêt, et sans se tromper eux-mêmes ; mais il y en a une infinité d'autres qui ne font que leur communiquer leurs propres erreurs, dont ils ont l'esprit rempli ; et comme la vie des grands se passe presque toute dans un commerce continuel avec les hommes, ils sont aussi plus exposés que les autres à ce danger : de sorte que, s'ils n'y prennent garde, ils réunissent en eux toutes les faussetés qui sont séparées dans les autres hommes.

16. On corrige à tout moment dans ce qu'on écrit des équivoques qui s'y glissent, de peur qu'elles ne portent de faux sens dans l'esprit des autres ; on prévient les doutes qui peuvent s'exciter dans leur esprit sur ce qu'on leur propose, et les fausses conséquences qu'on en pourrait tirer ; et avec tout cela on n'évite pas que ce qu'on écrit ne soit mal pris et mal entendu, et qu'on ne soit obligé à de longs éclaircissements.

Que doit-il donc arriver dans ces entretiens passagers où l'on n'apporte ni soins, ni application, ni précaution, où l'on n'exprime la plupart des choses qu'imparfaitement, et s'en remettant souvent à l'intelligence de ceux à qui l'on parle?

Le sens de nos expressions n'est pas tout renfermé dans les termes dont on se sert pour s'exprimer ; il dépend quelquefois des discours qui ont précédé. Un ton, une inflexion, un geste, un air de visage, en change la signification, et souvent même il dépend des pensées de ceux à qui l'on parle : de sorte que si, faute d'attention, ils ne prennent pas garde à cette suite, à ce ton, à cet air, ils se trompent presque toujours dans l'intelligence de ce qu'on leur dit, et conçoivent un tout autre sens que celui qu'on voulait leur donner.

17. Le monde a donné au mot SCANDALE une signification fort resserrée ; car il n'entend d'ordinaire par ce terme que les actions qu'il appelle scandaleuses, c'est-à-dire celles qui frappent l'esprit par leur énormité et y causent de l'horreur.

Scandale, religieusement parlant, signifie ce qui cause une chute, un péché, ou ce qui est capable d'en causer : ainsi scandaliser, c'est donner occasion de chute à quelqu'un.

Il y a souvent plus de scandale dans certaines actions qui ne frappent point l'esprit d'un sentiment d'horreur, et qui se glissent doucement dans l'âme, parce qu'elles sont au contraire communément approuvées ou tolérées.

18. L'OPINION que la chimère de L'HONNEUR est un si grand bien qu'il le faut conserver même aux dépens de la vie, est ce qui a produit si longtemps la rage brutale des gentilshommes de France.

Si l'on ne parlait jamais de ceux qui se battent en duel que comme de gens insensés et ridicules ; si l'on ne représentait jamais ce fantôme D'HONNEUR, qui est leur idole, que comme une chimère ou une folie ; si l'on avait soin de ne former jamais d'image de la vengeance que comme d'une action basse et pleine de lâcheté, les mouvements que sentirait une personne offensée seraient moins vifs, mais ce qui les augmente, c'est la fausse impression qu'il y a de la lâcheté à souffrir une injure.

19. Le passé est un abîme sans fond qui engloutit toutes les choses passagères ; l'avenir est un autre abîme impénétrable. L'un de ces abîmes s'écoule continuellement dans l'autre ; l'avenir se décharge dans le passé, en coulant par le présent.

L'homme est placé entre ces deux abîmes.

20. Le droit de dépôt a toujours été sacré entre les hommes, et l'on a toujours cru avec raison qu'on ne pouvait le violer sans un excès de lâcheté ou de perfidie : il n'est pas nécessaire pour cela que celui qui confie un dépôt à un autre tire des assurances expresses de sa fidélité ; il s'y engage suffisamment en le recevant. Or, que fait-on dans un entretien particulier, sinon de rendre celui à qui on parle dépositaire des pensées secrètes qu'on lui confie?

Soit donc que l'on exige expressément la

secret, ou non, c'est toujours un dépôt dont on ne doit pas croire pouvoir disposer que selon les intentions de celui qui l'a confié.

21. Sénèque a dit : Vous ne devez pas prétendre qu'on vous ait obligation des services que vous rendez aux autres; car ce n'est pas par le désir de les servir que vous faites ces choses, c'est parce que vous ne pouvez demeurer avec vous-même.

C'est un prétexte par lequel on pourrait presque toujours justifier l'ingratitude. Il semble que nous ne soyons obligés qu'à ceux qui ont eu un dessein formé de nous être utiles, et non pas à ceux qui, cherchant leur intérêt ou leur plaisir, nous ont rencontrés sur leur chemin comme par hasard : mais, par cette règle, adieu la reconnaissance. Ainsi, pour la conserver, il faut s'arrêter au bienfait, sans remonter à sa source.

Il ne faut pas subtiliser en matière de reconnaissance, elle s'évapore en subtilisant.

22. La morale est la science des hommes, et particulièrement des princes, puisqu'ils ne sont pas seulement hommes, mais qu'ils doivent aussi commander aux hommes; ce qu'ils ne sauraient faire s'ils ne se connaissent eux-mêmes et les autres dans leurs passions et leurs défauts, et s'ils ne sont instruits de tous leurs droits.

23. Les gens du monde méprisent intérieurement les philosophes et les enfants, les uns comme se repaissant de spéculations vides et creuses; les autres comme s'attachant à un vain plaisir.

Les philosophes méprisent et les gens du monde, comme n'étant pas touchés des beautés de la nature et de l'esprit, et les enfants, comme étant trop touchés des objets des sens.

Les enfants ne méprisent personne : ils jouissent sans réflexion de la beauté de l'objet qui les attire. Je pense que, bien que toutes ces trois dispositions soient défectueuses, celle des enfants l'est moins que les autres.

Si tout le monde avait des palais, personne ne se trouverait heureux d'en avoir. Qui est-ce qui compte entre les avantages de sa condition de voir le soleil, les étoiles, les nuées, les campagnes, les montagnes? Toutes les beautés de la nature ne nous sont rien, parce qu'elles sont communes à tous; et l'envie que les hommes ont de se distinguer les a portés à attacher leur plaisir à des parterres, à des lambris, à des vases, à quelques ornements, qui sont moins beaux que les objets communs exposés à tous les regards.

Le plaisir des hommes est donc un plaisir de vanité.

Ces plaisirs de l'orgueil sont proprement ceux dont les hommes sont insatiables; ils se dégoûtent de tous les autres; mais ils ne se lassent jamais de ceux-là, parce qu'il y a des bornes dans les plaisirs des sens, et qu'il n'y en a point dans ceux de l'orgueil.

Les objets extérieurs ne sont colorés que quand les rayons qui nous les font voir passent par le prisme, et qu'ils se brisent en passant; ce qui s'appelle réfraction : c'est le milieu par où ils passent qui leur donne un éclat.

Rien de même ne paraît vif et agréable à notre esprit que ce qui se passe par notre cœur.

Le cœur est ce milieu qui altère la couleur naturelle des objets, et qui nous les fait paraître autres qu'ils ne sont en effet; et cela est vrai à l'égard de toutes choses : car, comme un prisme colore toutes sortes d'objets, de même les plus indignes objets passant par notre cœur y peuvent recevoir un éclat et une couleur trompeuse qui peut nous les rendre agréables.

Quand on voit les objets renversés par un prisme, on ne les voit plus colorés

Quand on regarde le monde par la vue de la foi, il nous paraît sans éclat, et sans l'agrément qui n'était pas dans les choses mêmes, mais qu'elles empruntaient de la corruption de notre cœur.

24. Ce qu'on appelle *honneur* en général n'a presque point d'objet certain : les hommes le placent où ils veulent selon leur fantaisie, et il y a peu de choses honorables qui ne puisent devenir honteuses par un autre tour d'imagination; de sorte que quoiqu'il ne dépende pas de l'opinion de nous faire aimer l'honneur, et que cette inclination soit naturelle, il dépend néanmoins de l'opinion de l'attacher à une chose plutôt qu'à une autre.

25. Si les hommes étaient parfaitement raisonnables, il eût suffi de faire connaître qu'un tel est magistrat afin de lui faire rendre obéissance; mais, parce qu'ils sont grossiers et attachés à leur sens, il a été utile de donner à ces magistrats certains ornements extérieurs qui les distinguassent, et d'ordonner qu'on leur fît certains gestes et pour ainsi dire certaines grimaces qu'on appelle cérémonies; et cette invention a réussi selon le dessein de ceux qui l'ont trouvée.

26. La plupart des sciences humaines sont si peu de choses en elles-mêmes, et elles contribuent si rarement au bonheur de l'homme, que l'on est tout aussi heureux de les ignorer en les méprisant que de les savoir en les estimant : il n'y a que la vanité et l'opinion des hommes qui y mettent le prix.

27. L'instruction a pour but de porter les esprits jusqu'au point où ils sont capables d'atteindre.

Elle ne donne ni la mémoire, ni l'imagination, ni l'intelligence; mais elle cultive toutes ces parties en les fortifiant l'une par l'autre.

On aide le jugement par la mémoire, et l'on soulage la mémoire par l'imagination et le jugement.

Les plus grands esprits n'ont que des lumières bornées, et ils ont toujours des endroits sombres et ténébreux; mais l'esprit des enfants est presque tout rempli de ténèbres : il n'entrevoit que de petits rayons de lumière; ainsi tout consiste à ménager

:es rayons, à les augmenter, et à y exposer :e qu'on veut qu'ils comprennent.

28. Rien n'est plus difficile que de se pro- ɔortionner à l'esprit des enfants; et c'est ıvec raison que Montaigne a dit que *c'est 'effet d'une âme forte et bien élevée de se pou- oir accommoder à ces allures puériles*. Il est acile de faire des discours de morale pen- lant une heure, mais d'y rapporter toujours outes choses sans qu'un enfant s'en aper- oive et s'en dégoûte, c'est ce qui demande ıne adresse bien raro (16).

29. On doit considérer que le temps de la eunesse est presque le seul où la vérité se ɪrésente aux princes; elle les fuit tout le este de leur vie : tous ceux qui les envi- onnent ne conspirent presque qu'à les romper, parce qu'ils ont intérêt de leur laire, et qu'ils savent qu'on n'y parvient ɪas en leur disant la vérité.

Il faut donc qu'une personne chargée de 'éducation d'un prince se représente sou- ent que cet enfant confié à ses soins appro- he d'une nuit où la vérité l'abandonnera, t de lui imprimer par avance dans l'esprit out ce qui lui est plus nécessaire pour se onduire, dans les ténèbres que sa condi- ion apporte avec soi par une espèce de né- essité.

30. Former le jugement, c'est donner à un sprit le goût et le discernement du vrai; 'est le rendre délicat à reconnaître les faux aisonnements un peu cachés; c'est lui ap- rendre à ne pas se laisser éblouir par un ain éclat des paroles vides de sens, à ne as se payer de mots ou de principes obs- urs, à ne se satisfaire jamais qu'il n'ait pé- étré jusqu'au fond des choses; c'est le ren- lre subtil à prendre le point dans les matiè- es embarrassées, et à discerner ceux qui 'en écartent.

31. Il y a deux manières de s'abandonner ux plaisirs, l'une brutale, l'autre philoso- ɪhique; l'une toute sensuelle, l'autre rai- onnable, quoique corrompue et déréglée.

La recherche des plaisirs, qui ne vient ue des sens, emporte la raison, mais elle e l'étouffe pas : elle est quelquefois assez clairée pour voir la bassesse de ces plai- irs en même temps qu'elle s'y laisse em- orter.

Cette passion brutale a plusieurs remèdes lans la nature même : la satiété, qui ac- ompagne la jouissance, produit souvent le légoût; la vanité humaine nous en détache ar le mépris qui est joint à cette sorte de ie; enfin l'intérêt, l'ambition, la philoso- hie, sont quelquefois capables de nous en létourner.

32. La plupart des visites ne sont autre hose que des inventions de se décharger ur autrui du poids de soi-même, qu'on ne aurait supporter.

Je ne sais d'où vient que les prédicateurs e corrigent si peu de la longueur de leurs ermons, et les causeurs de la longueur de leurs visites. N'est-ce point la vanité qui les trompe?

33. Les personnes qui ont l'imagination vive grossissent les objets; elles prennent les saillies de leur imagination, ou les sentiments qu'elles ont de leurs dispositions, pour le fond de leur cœur. Ainsi, quelque sincères qu'elles soient, elles se trompent souvent elles-mêmes : il n'y a que la connaissance du détail de leurs actions qui puisse donner une véritable idée de leur caractère.

34. L'entretien est utile pour se soulager et pour s'instruire : les pensées purement intérieures ne sont pas assez sensibles. Ceux dont les pensées sont vives n'ont besoin de s'entretenir que pour se délasser.

Quoique l'on se parle à soi-même, on parle mieux néanmoins en parlant à d'autres : l'obligation de se faire entendre fait faire un effort à l'esprit; la présence d'un auditeur l'excite; il agit plus vivement et plus agréablement. La présence d'un autre fournit des pensées; elle les soutient.

L'esprit se forme plus par l'entretien que par toute autre chose : on oublie ce qu'on lit; on ne le sait que quand on l'a dit :

35. Il n'y a rien de si naturel à l'homme que le désir d'être aimé des autres, parce qu'il n'y a rien de si naturel que de s'aimer soi-même. Or on désire toujours que ce qu'on aime soit aimé des autres : la charité, qui aime Dieu, désire que Dieu soit aimé de toutes les créatures; et la cupidité, qui s'aime soi-même, désirerait que nous fussions l'objet de l'amour de tous les hommes.

Nous désirons d'être aimés pour nous aimer encore davantage. L'amour des autres envers nous fait que nous nous jugeons plus dignes d'amour, et que notre idée se présente à nous d'une manière plus aimable : nous sommes bien aises qu'ils jugent de nous comme nous en jugeons nous-mêmes, parce que notre jugement, qui est toujours faible et timide quand il est tout seul, se rassure quand il se voit appuyé de celui d'autrui; et ainsi il s'attache à soi-même avec d'autant plus de plaisir qu'il est moins troublé par la crainte de se tromper.

Mais l'amour des autres envers nous n'est pas seulement l'objet de notre vanité et la nourriture de notre amour-propre; c'est aussi le lit de notre faiblesse. Notre âme est si languissante et si faible qu'elle ne saurait se soutenir si elle n'est comme portée par l'approbation et l'amour des hommes.

36. Il se glisse tant de recherches secrètes dans les amitiés, que je n'oserais presque dire que j'estime quelqu'un, dans la crainte que tout ce que je sens pour lui ne se réduise à m'aimer moi-même, n'y ayant rien de plus ordinaire que de n'aimer dans les autres que les sentiments favorables qu'ils ont pour nous. Il y a peu d'amitiés qui n'aient quelque chose de la cabale.

37. La plupart des hommes reçoivent fa-

(16) Ce problème difficile a été résolu par M. l'abbé Gaultier, dans son Cours d'éducation publique en 787.

cilement des impressions sans chercher à les éclaircir. Comme il est plus commode de les supposer vraies que d'examiner si en effet elles le sont, l'amour-propre fait prendre ordinairement ce parti ; et il n'y a pour cela qu'à laisser agir les deux grands ressorts de la conduite des hommes, la paresse et la vanité.

La paresse nous éloigne du soin de nous informer exactement des choses ; la vanité, nous attachant à nos opinions, nous fait appréhender d'être obligés de nous en dédire.

C'est par là que les impressions les plus fausses ne s'effacent point.

L'amour-propre ne laisse pas de trouver son compte en cet état : si on ne condamne pas les gens, on se croit aussi dispensé par-là de les justifier, de les défendre, de les approuver ; on affaiblit par ce doute les louanges qu'on leur donne ; on obscurcit l'éclat de leurs vertus, et on les tient à son égard dans un état de rabaissement, en les considérant comme des personnes suspectes.

38. Il y a des gens qui n'osent s'éclaircir de leurs soupçons, de peur de choquer ceux sur le compte desquels ils les ont conçus, en s'ouvrant à eux.

Mais il y a bien de l'apparence que l'amour-propre a plus de part dans cette réserve que la charité.

La charité n'est pas si timide, parce qu'elle ne suppose pas si facilement que ceux à qui l'on expose ses soupçons puissent s'en blesser : elle croirait leur faire injure de leur attribuer une délicatesse aussi injuste que celle-là ; elle sait même entrer dans ces éclaircissements d'une manière si simple et si humble qu'il est presque impossible de s'en blesser.

39. Le grand écueil de tous les hommes, et surtout des jeunes gens, est de vouloir éprouver si ce qu'on leur présente comme dangereux l'est réellement. Ils croient qu'ils jugeront mieux de tout par leur propre essai que par les lumières d'autrui ou la simple défense de la loi.

40. La charité de ce monde n'est-elle pas souvent tellement couverte de cendres, que si elle se conserve au-dedans, elle ne jette au-dehors aucune chaleur ? A combien de personnes est-elle souvent épineuse ? et combien est-il souvent à craindre que ces épines ne nous blessent et ne nous fassent des plaies dangereuses ?

Il n'y a donc pas quelquefois moins d'avantage à être séparé de ses amis que d'être en liaison avec eux, parce qu'il est difficile que ce commerce ne produise des diversités de sentiments, et qu'il n'y a presque personne entre les gens de bien qui sache se modérer quand il n'a pas les mêmes lumières que les autres.

41. Il ne faut pas s'imaginer qu'il faille tant de choses pour remplir et notre temps et notre esprit : il se nourrit, il se divertit même de tout quand il y est obligé ; il n'y a que l'espérance de jouir de quelque chose de plus agréable qui le dégoûte de ce qu'il trouve en sa puissance.

L'ennui est une maladie inconnue à nos petites villes, parce que chacun y est pressé et entassé dans sa condition, et n'a pas moyen d'être mieux. Souvent on s'ennuie aussi parce que l'on ne sait ce que l'on a à faire.

42. En général on ne distingue pas assez les langues vivantes d'avec les langues mortes : dans celles-ci l'usage ne change plus ; ainsi le mot qui n'est pas bon selon l'ancien usage ne peut le devenir ; mais dans les autres, quelque fixées qu'elles semblent être, il est impossible qu'il n'arrive toujours quelque changement dans l'usage.

Il est donc avantageux pour enrichir les langues vivantes que des personnes judicieuses soient un peu hardies à se servir de nouveaux mots et de nouvelles phrases. Il y a bonheur et malheur ; les uns passent et les autres ne passent pas. Il est certain que ces sortes de hardiesses conviennent surtout et méritent plus particulièrement d'être favorisées dans de grands ouvrage, dans les histoires, où l'on a besoin d'une grande variété de mots et de phrases, pour éviter avec leur aide une trop grande ressemblance de manières de s'exprimer, qui est au style ce que la monotonie est à la prononciation.

43. Quoique le langage des hommes dépende d'une institution publique, parce que c'est le commun des hommes qui donne le sens aux mots, et qu'on est obligé de s'y conformer en parlant pour le public ; néanmoin l'obligation de cette loi n'est pas si étroite que l'on ne s'en puisse souvent dispenser avec de certaines précautions. Les entretiens particuliers sont des sociétés particulières qui ont leurs lois et leurs conventions à part : ainsi, sans avoir égard au sens public ou vulgaire de certains mots on peut y donner des sens particuliers, pourvu que l'on en avertisse suffisamment. Quoique la signification publique d'un terme soit fort odieuse, on s'en peut néanmoins servir quelquefois en un sens qui n'enferme qu'une idée innocente, et c'est même une espèce d'agrément dans le discours.

Par exemple le mot LIBERTINAGE a un sens *grammatical* et un sens *public ;* selon le sens public, il signifie une disposition impie envers Dieu et envers la religion : un libertin est un homme qui a de mauvais sentiments sur la foi, qui a secoué le joug, qui s'est mis au-dessus des sentiments que le commun du monde a du bien et du mal.

Mais ce même mot, dans le sens grammatical, ne signifie qu'un simple excès de liberté en quoi que ce soit ; et ce sens n'est pas fort extraordinaire : car un homme, par exemple, qui serait ennemi des contraintes, dira sans se déshonorer qu'il est trop libertin pour s'assujettir à tant de choses, et il ne faut que le concours de quelques circonstances pour déterminer ce mot à ce sens.

44. Il faut se défier des maximes générales, parce qu'il y a peu de vérités gé-

rales; elles ont toutes leurs exceptions et leurs bornes, et l'on en peut faire des applications très-fausses, parce que l'esprit, étant occupé de la vérité apparente de la maxime, examine souvent avec peu de soin les sujets où il l'applique.

Les maximes de la jurisprudence ne dispensent jamais de celles de la raison : ainsi ce qu'elle condamne comme injuste et déraisonnable ne peut être justifié par aucun principe ni aucune maxime d'une autre science.

Il n'y a point de principe de raison plus évident que celui-là ; qu'il faut se rendre aux choses claires.

Il y a un devoir de conviction, de persuasion, parce que nous la devons à l'évidence ; un devoir de doute, parce qu'il est contre la raison de ne pas douter des choses douteuses ; et un devoir d'opinion, c'est-à-dire qu'il y a obligation de juger qu'une chose dont on nous apporte des preuves plus vraisemblables est en effet plus vraisemblable.

45. On peut avoir l'esprit très-juste, très-raisonnable, très-agréable, et très-faible en même temps.

L'extrême délicatesse de l'esprit est une espèce de faiblesse ; on sent vivement les choses, et on succombe à ce sentiment si vif.

Il y a des gens qui sont douloureux partout.

46. Il y a des esprits qui n'ont que de la surface sans fond ; il y en a qui ont du fond sans surface ; il y en a enfin chez lesquels les deux avantages se trouvent réunis.

Les premiers trompent le monde et se trompent eux-mêmes.

Le monde se trompe dans les seconds, en ne les prenant pas pour ce qu'ils sont ; mais ils ne se trompent pas eux-mêmes : il n'y a que les derniers qui ne trompent ni les autres ni eux-mêmes.

47. Il y a des gens propres à trouver des vérités ; d'autres qui sont propres à trouver des images aux vérités, comme des comparaisons ; d'autres qui sont propres à trouver des vérités aux images : ce sont trois caractères différents d'esprit.

Le premier vient de la lumière et de la subtilité de l'esprit ;

Le second vient d'un feu d'esprit qui, concevant les choses vivement, trouve par cette vivacité même des comparaisons pour l'exprimer : « A qui, dit Jérémie, vous comparerai-je, ô filles de Jérusalem? à qui dirai-je que vous ressemblez ? Le débordement de vos maux est semblable à la mer. »

Le troisième ne vient ni de feu ni de subtilité d'esprit, mais d'une certaine agilité qui applique la même image à diverses idées de vérité qui sont dans l'esprit et qui trouve ainsi facilement celle à qui elle convient.

48. C'est un assez grand mal que de connaître les défauts de son esprit, de les sentir, et de ne pouvoir les corriger.

Il y en a qui sont sots si doucement qu'ils ne s'en aperçoivent pas du tout : leurs paroles et leur jugement sont toujours d'accord, et ils ne sentent jamais aucun reproche intérieur qui les avertisse de leurs défauts.

Les véritables gens d'esprit sont ceux qui n'en ont qu'un, mais qui est juste, qui conçoit facilement et assez promptement les choses pour les exprimer sur-le-champ d'une manière agréable.

49. La plus solide philosophie n'est que la science de l'ignorance des hommes : elle est bien plus propre à détromper ceux qui se flattent de leur science qu'à instruire ceux qui désirent d'apprendre quelque chose de certain.

De quelque éloge qu'on relève celle de Descartes, il faut néanmoins reconnaître que ce qu'elle a de plus réel est qu'elle fait fort bien connaître que tous les gens qui ont passé leur vie à philosopher sur la nature n'avaient entretenu le monde et ne s'étaient entretenus eux-mêmes que de songes et de chimères ; mais, quand elle vient aux détails des corps et à l'explication de la machine, tout ce qu'elle nous propose se réduit à quelques suppositions probables et qui n'ont absolument rien de certain.

Aussi il y a des gens qui appellent cette philosophie le roman de la nature, parce que c'est un amas et un enchaînement de causes et d'effets probables, qui est comme l'histoire d'un monde imaginaire qui ne peut jamais exister.

50. Les vérités deviennent des faussetés dans la bouche des philosophes, parce qu'ils les gâtent et les corrompent par la fausseté de la fin à laquelle ils rapportent toute leur vie. Il est juste de se défaire des embarras du monde et de penser à soi, pourvu que cela produise quelque bien solide, et c'est pourquoi les chrétiens ont raison de le quitter ; mais, pour n'être pas mieux tout seul qu'avec le monde, il vaut autant être avec le monde que tout seul.

51. Il y a deux sortes de beautés dans l'éloquence ; l'une consiste dans les pensées belles et solides, mais extraordinaires et surprenantes : Lucain, Sénèque et Tacite, sont remplis de ces sortes de beautés.

L'autre, au contraire, ne consiste nullement dans les pensées rares, mais dans un certain air naturel, dans une simplicité facile, élégante, et délicate, qui ne bande point l'esprit, qui ne lui présente que des images communes, mais vives et agréables, et qui sait si bien le suivre dans ses mouvements qu'elle ne manque jamais de lui proposer sur chaque sujet les parties dont il peut être touché ; et d'exprimer toutes les passions et les mouvements que les choses qu'elle représente y doivent produire : cette beauté est celle de Térence et de Virgile, et l'on voit par là qu'elle est encore plus difficile que l'autre, puisqu'il n'y a point d'auteurs dont on ait moins approché que de ces deux-là.

52. Il y a dans le livre de l'*Histoire Universelle* de Bossuet, tant d'esprit, de soli

dité, d'élévation, de grandeur, de génie, de lumières sur le fond de la religion, qu'on doit avoir honte de ne l'avoir pas lu et relu plusieurs fois.

Quel ouvrage peut nous donner une idée plus haute de la Divinité que celui qui fait voir d'une manière si noble et si profonde que, depuis la chute de l'homme, tout ne subsiste que pour Jésus-Christ et par Jésus-Christ; que tout sert à relever sa gloire et sa grandeur; que tous les siècles qui l'ont précédé n'ont servi qu'à préparer sa venue, à marquer le besoin que les hommes ont de lui, à prouver la religion qu'il devait établir; que tous ceux qui l'ont suivi ne servent qu'à relever sa miséricorde et sa puissance; qu'il n'y aura que la seule grandeur de Jésus-Christ tout entière, c'est-à-dire du chef et des membres, qui subsistera éternellement; et que tout le reste sera détruit et abîmé dans l'extrémité de la misère et de la bassesse !

Tout ce que l'on peut accorder aux vapeurs, aux langueurs, et autres prétextes dont un sexe frivole ne manque jamais pour échapper aux lectures sérieuses, c'est de passer légèrement sur les première et troisième parties de cet ouvrage, dont l'une contient un abrégé rapide de l'histoire de cinq mille ans, très-noblement écrit, et l'autre des réflexions judicieuses sur l'accroissement et la décadence des empires; mais la seconde partie, qui est la principale, mérite sans doute que celles qui sont capables d'en profiter fassent céder le divertissement à l'utilité, et qu'elles s'accoutument à chercher leur divertissement dans la vue de ces grands objets qui fournissent à l'âme une nourriture forte et solide.

53. Montaigne me représente un homme qui, après avoir promené son esprit sur toutes les choses du monde pour juger ce qu'il y a en elles de bien et de mal, a eu assez de lumières pour en connaître la sottise et la vanité.

Il a très-bien découvert le néant de la grandeur et l'inutilité des sciences; mais, comme il ne connaissait guère d'autre vie que celle-ci, il a conclu qu'il n'y avait donc rien à faire qu'à tâcher de passer agréablement le petit espace qui nous est donné.

54. Tous les écrits de saint Paul, et l'Ecriture elle-même, tendent à prouver que la grandeur est une participation de la puissance de Dieu sur les hommes, qu'il communique aux uns pour le bien des autres; que c'est un ministère qu'il leur confie, et qu'il n'y a rien de plus réel et de plus juste que la grandeur dans ceux à qui il la communique véritablement et qui n'en sont pas usurpateurs.

C'est par cette doctrine qu'il est facile de comprendre qu'encore que la royauté et les autres formes de gouvernement viennent originairement du choix et du consentement des peuples, néanmoins l'autorité des rois ne vient pas du peuple, mais de Dieu seul: car Dieu a bien donné au peuple le pouvoir de se choisir un gouvernement; mais, comme le choix de ceux qui élisent l'évêque, n'est pas ce qui fait l'évêque, aussi ce n'est point le seul consentement des peuples qui fait les rois; c'est la communication que Dieu leur fait de la royauté et de sa puissance qui les établit rois légitimes, et qui leur donne un droit véritable sur leurs sujets. Et c'est pourquoi l'Apôtre n'appelle point les princes ministres du peuple, mais bien ministres de Dieu, parce qu'ils ne tiennent leur puissance que de Dieu seul.

Et de là on peut tirer cette conséquence, très-avantageuse pour les monarchies successives, c'est qu'encore que l'établissement de cette sorte de gouvernement ait dépendu du peuple dans son origine, et le choix qu'il a fait d'une certaine famille, et par l'institution de l'ordre pour la succession du royaume, néanmoins, cet ordre étant une fois établi, il n'est pas en la liberté du peuple de le changer: car l'autorité de faire des lois ne réside plus dans le peuple, qui s'en est dépouillé, et qui a eu raison de s'en dépouiller, n'y ayant rien de plus avantageux pour son propre bien; mais elle réside dans le roi, à qui Dieu communique sa puissance pour le régir.

Et ainsi, comme dans un état successif les rois ne peuvent mourir, les peuples, n'étant jamais sans rois, ils ne sont jamais en état de faire de nouvelles lois pour changer l'ordre de la succession, et ils n'ont jamais d'autorité légitime pour le faire, puisqu'elle réside toujours en celui à qui Dieu la communique selon l'ordre auquel les peuples se sont volontairement assujettis.

Il est évident par le même principe qu'il n'est jamais permis à personne de se soulever contre son souverain, ni de s'engager dans une guerre civile; car la guerre ne peut se faire sans une autorité souveraine, puisqu'on y fait mourir les hommes, et qu'elle suppose un droit de vie et de mort: or ce droit, dans un Etat monarchique, n'appartient qu'au roi seul et à ceux qui l'exercent sous son autorité; ainsi ceux qui se révoltent contre lui, ne l'ayant point, commettent autant d'homicides qu'ils font périr d'hommes par la guerre civile, puisqu'ils les font mourir sans pouvoir et contre l'ordre de Dieu.

C'est en vain qu'on prétendrait les justifier par les désordres de l'Etat auxquels ils font semblant de vouloir remédier.

Il n'y a point de désordre qui puisse donner droit à des sujets de tirer l'épée, et ils ne peuvent s'en servir que par la volonté de celui qui la porte par l'ordre de Dieu.

55. L'homme veut se voir, parce qu'il est vain.

Il évite de se voir, parce qu'étant vain, il ne peut souffrir la vue de ses défauts et de ses misères.

Pour accorder ses désirs opposés, il a recours à un artifice digne de sa vanité, par lequel il trouve le moyen de les contenter tous deux en même temps; c'est de couvrir d'un voile tous ses défauts, de les effacer en quelque sorte de l'image qu'il se forme

lui-même, et de n'y laisser que les qualités qui peuvent le relever à ses propres yeux.

S'il ne les a pas effectivement, il se les donne par son imagination; et s'il ne les trouve dans son propre être, il les va chercher dans les opinions des hommes, ou dans les choses extérieures qu'il attache à son idée, comme si elles en faisaient partie; et par le moyen de cette illusion, il est toujours absent de lui-même et présent à lui-même; il se regarde continuellement et il ne se voit jamais véritablement, parce qu'il ne voit au lieu de lui-même que le vain fantôme qu'il s'en est formé.

Quand un Caraïbe, par exemple, se représente à lui-même, il ne voit qu'un certain spectre semblable à l'image qu'il a vue lui-même dans l'eau; et se regardant comme adroit à tirer l'arc, à pêcher, comme maître d'une certaine cabane, comme ayant tué tels ou tels ennemis, comme mari d'une telle femme, il s'occupe tout entier de ses idées et des objets extérieurs qui les renouvellent, et passe ainsi toute sa vie sans faire réflexion sur cette partie de son être qui pense et qui raisonne, sans songer à ce qu'elle est, d'où elle vient, ni ce qu'elle deviendra.

Et il ne faut pas s'imaginer que l'orgueil du reste des hommes agisse d'une autre sorte que celui de ces misérables peuples. Ils ordonnent seulement un peu mieux cette image qui est l'objet de leur amour.

Un capitaine, en se regardant soi-même, voit un fantôme à cheval qui commande à les soldats.

Un prince voit un homme richement vêtu qu'on regarde avec respect et qui se fait obéir par le plus grand nombre.

Un magistrat voit un homme revêtu des ornements de sa dignité, révéré des autres hommes, parce qu'il peut les obliger ou leur nuire.

Une femme se représente une idole qui charme par sa beauté ceux qui la voient.

Un avare se considère au milieu de ses trésors.

Un ambitieux se représente entouré de gens qui s'abaissent sous sa grandeur. Et ainsi chacun n'a pour but dans toutes ses actions, dont l'amour-propre est le principe, que d'attacher toujours à l'idée qu'il a de lui-même de nouveaux ornements et de nouveaux titres.

56. Il y a chez les hommes une idée plus spirituelle de soi-même dont il importe de faire connaître les développements. C'est lorsqu'en ne concevant distinctement aucune qualité, ni bonne ni mauvaise, on conçoit seulement ce qu'on exprime par le mot de MOI; et ce MOI conçu en cette manière nous cache de même tous nos défauts, et suffit pour attirer notre amour. La vue secrète que nous en avons se glisse partout; on y rapporte tout. C'est le principe de la plupart des plaisirs que l'on ressent; et quoique, si on venait à développer ce que renferme ce MOI, on n'y trouvât rien d'aimable, et qu'il n'y eût peut-être rien qui ne donnât de l'horreur, on l'aime pourtant sous cette idée confuse du MOI.

D'où pensez-vous que vient cet ennui qui accable ceux qui ont occupé de grandes places, quand on les réduit à vivre en repos dans leur maison? Ce n'est pas seulement de ce qu'ils s'y voient trop, et que la vue de leurs misères et de leurs défauts les y vient troubler. Peut-être que c'est une des causes de leur chagrin, mais ce n'est pas la seule. C'est aussi parce qu'ils ne se voient pas assez, et qu'il y a moins de choses qui renouvellent l'idée de leur MOI.

Cette idée faisait leur plaisir pendant leur fortune, et l'absence de ce plaisir fait leur chagrin pendant ce qu'ils appellent leur disgrâce.

On a beau s'occuper de soi-même dans la solitude, les images que l'on s'en forme sont infiniment plus sombres que celles qui sont aidées par les objets extérieurs. Les gens qui occupent de grandes places sont avertis par tous ceux qui s'adressent à eux qu'ils sont puissants, qu'ils peuvent nuire ou servir. Mille choses excitent vivement en eux l'idée de leur MOI et la mettent devant leurs yeux avec les qualités agréables de *grand*, de *puissant*, de *respectable*.

C'est ce que l'amour-propre avoue franchement, lorsqu'il ne se déguise pas et qu'il découvre naïvement ce qui lui plaît dans les occupations pénibles dont il charge les hommes? Il n'y en a guère, par exemple, de plus laborieuses que celles de ceux qui parlent en public; comme les avocats, ils sont obligés de se charger la tête de mille affaires désagréables, de s'appliquer à chercher des pensées et des expressions pour remplir leurs discours, d'épuiser les forces de leur esprit sur des matières qu'ils seront bien aises d'oublier aussitôt après qu'ils se seront acquittés de leur ministère.

Cependant, parce qu'il y a bien des choses dans cette profession qui renouvellent l'idée de soi-même, ceux qui l'exercent avec honneur croient être les plus heureux des hommes. Il n'y a qu'à entendre à ce sujet un des plus anciens orateurs (Quintilien) pour juger des sentiments qui animent tous les autres.

« Qu'y a-t-il de plus doux à un honnête homme né pour les plaisirs honnêtes que de voir sa maison toujours pleine de gens, et de savoir qu'ils ne lui rendent pas ces devoirs à cause de ses richesses, ni par l'espérance d'être ses héritiers, ni à cause de quelque charge qu'il exerce, mais à cause de lui-même? Y a-t-il rien dans les richesses et dans la grandeur qui puisse donner un plaisir égal à celui qu'il ressent, quand il voit des personnes considérables par leur âge et dont le crédit s'étend par toute la terre, confesser, dans l'abondance des richesses dont ils jouissent, qu'ils n'ont pas le premier et le plus grand de tous les avantages du monde, celui que possède un orateur? Que dirai-je de cette foule de gens qui se présentent pour l'accompagner, ou qui vont au-devant de lui; de l'éclat avec lequel

il paraît en public; du respect qu'on lui rend dans les jugements; de la joie qu'il ressent lorsque s'étant élevé pour parler seul au milieu d'une foule de gens qui l'écoutent en silence, il voit les yeux de tous les auditeurs tournés sur lui, que le peuple se presse pour l'entendre, et qu'il grave dans tous les esprits les mêmes impressions qu'il lui plaît de faire paraître en lui ? »

Voilà ce qui faisait supporter à ce Romain les fatigues et les dégoûts de cette profession; et si tous ceux qui sont dans les autres emplois pénibles ou dangereux parlaient aussi simplement que lui, ils nous diraient de même que tout ce qui leur plaît se réduit à cette idée de leur MOI honoré et respecté par les autres.

57. Nous sommes tous à l'égard des uns et des autres comme cet homme qui sert de modèle aux élèves dans les académies de peinture.

Chacun de ceux qui nous environnent se forme un portrait de nous, et les différents aspects sous lesquels on considère nos actions, donnent lieu d'en former une diversité presque infinie.

La principale distinction des grands et des petits, de ceux qui ont de la réputation, de ceux qui n'en ont pas, c'est qu'il y a plus de gens qui font le portrait des uns que des autres. Que de gens, par exemple, font le portrait d'un prince ! Tout son royaume; les pays étrangers sont pour lui une académie de peintres dont il est le modèle. Ceux qui sont le plus éloignés ne le représentent que par les traits les plus grossiers. Ceux qui en sont plus près en font des portraits plus vifs et plus ressemblants.

Un homme obscur, au contraire, qui vit dans sa famille, n'est peint que par le petit nombre de ceux qui le connaissent, et les portraits qu'on fait de lui ne sortent guère hors de l'enceinte de sa petite ville.

Que l'on choisisse le plus grand homme du monde et qu'on lui donne un esprit assez étendu pour contempler tout à la fois cette variété de jugements qu'on porte sur lui, et pour jouir pleinement de tout le spectacle des pensées et des mouvements qu'il excite dans les autres. Il n'y a point de vanité qui puisse subsister à cette vue. Pour un petit nombre de jugements avantageux, trop souvent dictés par la flatterie, il en verrait une infinité qui lui déplairaient. Il verrait que les défauts qu'il se dissimule, ou qu'il ne connaît point, sautent aux yeux de la plupart des gens; que souvent ils ne s'entretiennent d'autre chose, et qu'on ne le regarde que par cet endroit. Il verrait que le monde est très-peu touché de toutes ces belles qualités dont il se flatte; que les uns ne les voient seulement pas, les autres les regardent avec froideur : que de tout cela il se forme un portrait qui n'est propre qu'à faire mourir son orgueil.

Que dirait-on d'un homme qui, voyant tous les jours son image dans un miroir, ne s'y reconnaîtrait jamais? Ne l'accuserait-on pas d'une stupidité peu différente de la folie ? C'est néanmoins ce que font tous les hommes, et c'est même l'unique secret qu'ils ont trouvé pour se rendre heureux. Ils voient à tout moment l'image de leurs propres défauts dans ceux des autres, et ils ne les y veulent jamais reconnaître.

Etre plein de misères et ne les point voir, ignorer ses défauts lorsque personne ne les ignore, être l'objet constant des railleries d'une foule de gens et n'en vouloir rien savoir, se repaître de vaines chimères, sans vouloir en reconnaître la futilité, c'est un état qui ne semble pas fort dé-irable; et c'est néanmoins ce qui fait la félicité des gens, et principalement des grands.

58. Le monde est plein de gens qui remarquent les défauts des autres avec un discernement admirable, qui ne leur pardonnent rien, et qui, étant sujets eux-mêmes à de plus grands défauts qu'eux, n'y font pas la moindre réflexion.

Les personnes les plus vaines ne laissent pas de se moquer de la vanité des autres. Les plus aigres font des leçons de douceur. Les plus prévenus s'élèvent contre les préventions. Il est bien difficile qu'on n'ait pas envie d'avertir ces sortes de gens qu'ils feraient bien de se dire à eux-mêmes ce qu'ils disent des autres, et de se connaître dans les portraits qu'ils en font. *Nosce te ipsum.*

Quand on voit ces ambitieux qui entassent entreprises sur entreprises, qui forment des desseins auxquels plusieurs vies ne suffiraient pas, qui troublent par leurs caprices le repos des humains, qui ne pensent jamais à la mort qui les menace à tout moment, qui s'imaginent que les autres hommes ne vivent que pour eux : qui est-il qui ne se sent pas porté à les rappeler à la connaissance de leur condition fragile, mortelle, et à les faire souvenir qu'ils sont hommes ?

59. L'homme est si faible et si vain, qu'il est également porté à l'orgueil et par la vue des vertus qu'il croit posséder, et par celle des autres défauts qu'il remarque dans les autres.

Par l'une il s'élève au-dessus d'eux, par l'autre il les rabaisse au-dessous de soi. Mais la connaissance de soi-même le préserve de l'une et de l'autre; et en lui mettant ses propres défauts devant les yeux, elle étouffe d'une part les complaisances qu'il pouvait avoir dans ses vertus, et elle le rend de l'autre plus indulgent sur les défauts d'autrui. Ainsi elle le tient au milieu au niveau des autres hommes; elle lui apprend à les supporter comme il veut être supporté d'eux; et elle fait ainsi en quelque manière un bon usage de l'amour-propre.

Il est aussi facile de comprendre que l'oubli de soi-même produit la dureté, et que, par un effet contraire, la connaissance de soi-même produit la pitié. Car il y a dans les sentiments de compassion que nous avons pour les autres quelque r-

lexion secrète sur nous-mêmes, par laquelle nous nous regardons ou comme ayant souffert les mêmes maux, ou comme les pouvant souffrir.

Haud ignara mali, miseris succurrere disco.
(Virg., *Æneid.* l. ii.)

Et c'est ce qui fait que ces gens qui se croient au-dessus de tout et qui s'imaginent que les maux dont les autres sont affligés ne sauraient venir jusqu'à eux, sont d'ordinaire impitoyables, parce qu'ils ne font pas sur eux-mêmes ces sortes de réflexions qui attendrissent le cœur à la vue des maux d'autrui.

60. La civilité nous gagne ; l'incivilité nous choque. Mais l'une nous gagne et l'autre nous blesse, parce que nous sommes hommes, c'est-à-dire tous vains et injustes.

Il y a très-peu de civilités sincères et désintéressées. Toutes celles qu'on nous rend nous engagent à des servitudes fâcheuses. Car le monde ne donne rien pour rien.

C'est un commerce, une espèce de trafic qui a pour juge l'amour-propre ; et ce juge oblige à une égalité réciproque de devoirs, et autorise les plaintes que l'on forme contre ceux qui y manquent.

61. La prudence dépend tellement de la connaissance de soi-même qu'on ne commet guère de fautes en ce genre que parce qu'on ne se connaît pas assez. Car la plupart des entreprises mal concertées et des desseins téméraires viennent de la présomption de ceux qui les forment ; et cette présomption vient de l'aveuglement où ils sont à l'égard d'eux-mêmes.

Il n'y a rien de plus ordinaire que ces imprudences dans les actions particulières, et elles naissent toutes le plus souvent de la principale action de la vie, qui est le choix de l'état et l'emploi où chacun le doit passer.

Il n'y a point de personne si disgraciée de la nature qui ne pût trouver dans l'ordre du monde une place proportionnée aux forces de son esprit et de son corps, s'il en avait une connaissance bien précise.

Qu'on fasse réflexion sur ceux qui remplissent les charges et les emplois du monde et sur le lieu qu'ils occupent ; et l'on trouvera que presque personne n'est bien placé. Combien y a-t il de gens qui n'ayant que des bras et point de tête, choisissent des emplois qui auraient besoin de tête et non de bras ! combien y en a-t-il qui acceptent un souverain et qui s'engagent dans des ministères qui sont au-dessus de leurs lumières, de leurs forces, et de leur vertu ! et combien peu s'en retirent par la connaissance ou la conviction de leur incapacité !

Chacun se croit capable de tout, et ne borne ses prétentions que par l'impuissance où il se trouve de s'élever plus haut.

62. Dans le commerce de la vie, et parmi nos amis les plus intimes, il faut toujours supposer que les avertissements qu'ils nous donnent sont une langue particulière, qu'on ne s'y exprime qu'à demi ; que ce ne sont que réticences perpétuelles, et qu'à moins d'y suppléer et d'entendre à demi mot, on est trompé par ceux mêmes qui s'efforcent de nous détromper.

Si l'on avait autant de subtilité et de finesse pour ce qui regarde son véritable bien qu'on en a d'ordinaire pour ses intérêts, on ne découvrirait pas seulement la vérité au travers des petits nuages dont l'honnêteté et la prudence se servent pour l'adoucir et la tempérer, mais on saurait même la discerner dans l'obscurité du mensonge et le silence.

63. On altère la vérité par le mensonge des flatteries ; on la cache par le silence.

Mais il ne tient le plus souvent qu'à nous de la distinguer dans l'un et dans l'autre. Car il y a toujours quelque chose de vrai dans la flatterie même, et le silence a aussi son langage. Saint Jérôme a dit quelque part à cette occasion : *Silentium loquens*, un silence parlant.

Pour comprendre ce qu'il peut y avoir de vrai dans la flatterie, il n'y a qu'à distinguer le sens précis des expressions d'avec les pensées qu'elles nous donnent lieu de lire dans l'esprit de ceux qui s'en servent. Il n'y a point de vérité dans le sens précis des expressions des flatteurs, puisque nous prenons ici le terme de flatterie pour une fausse louange. Ainsi ceux à qui on donne des louanges n'en doivent pas conclure ni qu'ils aient effectivement ces qualités qu'on leur attribue, ni qu'il y ait des gens qui le croient ; mais seulement que ces qualités sont louables en elles-mêmes, et qu'il serait à souhaiter qu'ils les eussent : c'est-à-dire qu'ils peuvent apprendre par là, non ce qu'ils sont, mais ce qu'ils devraient être.

C'est la réflexion que fait un Père de l'Eglise sur la louange que Cicéron donne à César de n'oublier rien que les injures, *nihil oblivisci nisi injurias*. « *Dicebat hoc*, dit-il, *tam magnus laudator aut tam magnus adulator : sed si laudator, talem Cæsarem noverat ; si autem adulator, talem esse debere ostendebat principem civitatis, qualem illum fallaciter prædicabat* (17). »

Non-seulement le flatteur ne croit pas ce qu'il dit, mais il suppose de plus que celui qu'il flatte est assez dupe pour se laisser tromper par ses flatteries et pour les prendre pour des louanges sincères. Enfin comme c'est par intérêt et non par inclination qu'on se porte à la flatterie, et que l'on s'en sert seulement comme d'un moyen pour obtenir des grands ce qu'on prétend d'eux, il faut

(17) « Ce que Cicéron disait à César, » observe saint Augustin, « était une grande louange ou une grande flatterie : si c'était une louange, il fallait qu'il crût que César était tel en effet ; et si c'était une flatterie, il montrait par là que celui qui commande à un Etat doit avoir les qualités qu'il attribuait à César. » (S. Augustin, ep. 38, n. 16.)

[illegible]

[illegible] leur moyen [illegible] quelle serait la [illegible] l'égard de ces objets [illegible] monde.

Croit-on, par exemple, [illegible] serait seul prit la peine de [illegible] jour après un cerf ou un lièvre, [illegible] et mille fatigues, en pouvant [illegible] tuer d'un coup de fusil ? je ne le [illegible] Donc la chasse n'est pas un [illegible] naisse de l'action même. Ce n'est [illegible] cerf ou ce lièvre qui nous divertit, [illegible] infinité d'idées et de fantaisies que [illegible] joignons.

Personne ne voudrait chasser à [illegible] de ne s'entretenir jamais de la chasse [illegible] donc cet entretien qui nous plaît ; et [illegible] tretien nous plaît parce qu'il marque [illegible] pensées, qui sont la nourriture ordinaire [illegible] pensées des autres.

Les hommes se contentent ordinairement de l'estime et du respect. Les femmes [illegible] le et de l'amour.

Jamais [illegible] ne s'amusa à dresser [illegible]

ᶜdin avec des allées bien compassées. Elles nt donc faites pour les autres et non pas ·ur nous.

68. Ce qui nous trompe dans la compa:son de l'avantage des conditions, c'est ıe nous nous transportons dans une autre ndition avec les passions de la nôtre, sans ıus revêtir de celles qui sont attachées à tte condition. C'est ce qui fait que nous croyons plus avantageuse, parce qu'elle rait telle, en effet, si ceux qui la possèdent ıvaient pas d'autres passions que les nô·s; mais il n'en est pas ainsi. Chaque ndition a ses passions, ou plutôt le fond · cupidité que nous avons en nous se rénd selon la mesure des conditions dans squelles il se trouve. Il s'étend et se déırde quand il trouve plus de place; il se sserre quand il en a moins, et nous fatiıe presque également en tout état.

Ce n'est donc pas par la satisfaction des ıssions qu'il faut juger du bonheur des ats, puisqu'elles sont presque aussi peu tisfaites dans un état que dans un autre, ais par d'autres considérations plus essen:lles.

69. Les hommes aiment à penser, et à penr à eux d'une certaine manière, en jugeant ı'on les estime, qu'on les honore, qu'ils ·nt grands et puissants. C'est pourquoi la ınversation et la vue du monde sont si ;réables; car cela vient de ce qu'elles extent des pensées de cette nature.

La solitude, au contraire, est sans attraits ɔur la plupart des gens, parce qu'elle ne ur fournit pas assez de pensées qui leur ·aisent. La nature est déplaisante à beauıup de monde, parce que les images u'elle fournit n'étant pas aidées de la voix t de mille autres circonstances qui accomagnent la parole, elles sont trop sombres et ·op obscures.

Pour se plaire donc dans les forêts, il aut entendre le langage des forêts; car outes les créatures ont un langage, c'est-àtire qu'elles peuvent exciter des pensées. Ceux en qui elles en excitent suffisamment ɔeuvent se plaire dans la solitude, et ils s'y ɔlaisent d'autant plus innocemment que ·es images qu'elle leur fournit leur représentent plutôt la grandeur de Dieu que leur propre grandeur. C'est l'avantage de la solitude.

70. Il y a dans l'Écriture sainte un caractère inimitable à tous les hommes. Nul de ceux qui n'ont point voulu paraître plus que des hommes ne s'est avisé de se servir de ce langage; et ceux qui ont voulu l'imiter, comme Mahomet, Henri, Nicolas, en sont plus éloignés que les singes ne le sont des hommes.

71. Il est toujours difficile de donner des règles générales pour l'instruction, parce qu'il faut la proportionner à ce mélange de lumières et de ténèbres qui diffèrent selon les esprits, surtout dans les enfants. Il faut regarder où il fait jour et en approcher ce que l'on veut faire entendre; et pour cela il faut souvent tenter diverses voies pour entrer dans leur esprit, et s'arrêter à celles qui réussissent le mieux.

On peut dire en général que les lumières des enfants étant toujours très-dépendantes des sens, il faut, autant qu'il est possible, attacher aux sens les instructions qu'on leur donne, et les faire entrer non-seulement par l'ouïe, mais aussi par la vue; car il n'y a point de sens qui fasse une impression plus vive sur l'esprit et qui forme des idées plus nettes et plus distinctes.

On peut conclure de cette ouverture que la géographie est une étude très-propre pour les enfants, parce qu'elle dépend beaucoup des sens, et qu'on leur fait voir par les yeux et sans les fatiguer la situation des villes et des provinces.

Mais pour leur rendre cette étude plus utile et plus agréable tout ensemble, il ne faut pas se contenter de leur montrer dans une carte les noms des villes et des provinces; il faut encore se servir de diverses adresses pour les aider à les retenir.

On peut avoir des livres où les plus grandes villes soient peintes. Les enfants aiment assez cette sorte de divertissement. On peut leur conter quelque histoire remarquable sur les principales villes, afin d'y attacher leur mémoire. On peut leur marquer les batailles qui y ont été données, les noms des capitaines, les *conciles* qui ont été tenus, les grands hommes qui en sont sortis. On peut leur dire quelque chose ou de l'histoire naturelle, ou de la police, de la grandeur et du commerce de ces villes, etc.

Il faut joindre à cette étude de la géographie un petit exercice, qui n'est qu'un divertissement, et qui ne laisse pas de contribuer beaucoup à leur imprimer dans l'esprit; c'est que si l'on parle devant eux de quelque histoire, il ne faut jamais manquer de leur en marquer le lieu sur la carte. Si on lit, par exemple, la gazette, il faut leur désigner toutes les villes dont il est parlé. Enfin, il faut tâcher qu'ils placent sur leurs cartes tout ce qu'ils entendront dire, et qu'elles leur servent ainsi de mémoire artificielle pour retenir les histoires, comme les histoires leur en doivent servir pour se souvenir des lieux où elles se sont passées.

Outre la géographie, il y a encore plusieurs autres connaissances utiles que l'on peut faire entrer par les yeux dans l'esprit des enfants.

Les machines des Romains, leurs armes, leur manière de combattre, de disposer leurs camps; leurs habits, leurs supplices, et plusieurs autres choses de cette nature, sont représentées dans les livres de Lipse. On leur peut montrer, par exemple, ce que c'était qu'un BÉLIER, ce que c'était que faire LA TORTUE; de quelle sorte les armées romaines étaient ordonnées, le nombre de leurs cohortes et de leurs légions, les officiers de leurs armées, et une infinité de choses agréables et curieuses, en omettant celles qui sont plus embarrassées.

On peut mettre l'histoire parmi les connaissances qui entrent par les yeux, puis-

que les flatteurs jugent encore que ceux à qui ils donnent ces fausses louanges sont assez amoureux d'eux-mêmes pour se laisser gagner par cette tromperie; de sorte que si tout ce qui est dans l'esprit d'un flatteur était développé et exprimé, on pourrait le réduire à cet étrange compliment:

« Ne vous imaginez pas, Monsieur, que je croie rien de ces louanges que ma bouche vient de prononcer; j'ai pour vous tout le mépris que vous méritez : mais comme je sais que vous êtes assez vain pour croire qu'on a dans le cœur les sentiments d'estime que je vous témoigne, et que votre extrême amour-propre pourra vous disposer par-là à m'accorder les grâces que j'ambitionne, j'ai cru, pour les obtenir, devoir employer un moyen qui devrait au contraire m'en priver. »

Voilà ce que les grands pourraient voir dans l'esprit de la plupart des gens qui les louent, s'ils savaient joindre aux expressions de ces flatteurs ce qu'ils pourraient connaître de leurs pensées. Mais comme cela les incommoderait, ils aiment mieux n'être pas si pénétrants et s'arrêter à l'écorce des paroles.

Le langage du silence consiste dans les pensées. Le silence même fait voir l'esprit de ceux qui se taisent par certaines considérations. Par exemple, quand on évite de parler d'un certain défaut devant les grands, cela prouve qu'on les y croit sujets, et qu'on a peur qu'ils ne prennent pour eux ce qu'on en dirait.

64. Il semble que l'ignorance où les hommes sont de la puissance de la nature leur ôte tout droit de définir ce qui est possible ou impossible, puisque pour le faire il faut savoir toute l'étendue des causes et tous les ressorts qui composent les machines des corps.

Combien y a-t-il de choses qui nous eussent paru impossibles si l'expérience ne nous avait fait voir qu'elles ne le sont pas?

Qui eût dit qu'avec un peu de poudre on ferait sauter des montagnes? qu'en frottant une aiguille à une pierre, elle acquerrait la propriété de se tourner toujours vers le pôle? Que de raisons on aurait trouvées pour montrer que cela était impossible!

Qui n'aurait jamais vu l'opération que les chimistes appellent précipitation, ne regarderait-il pas comme impossible la promesse que ferait un chimiste de séparer en un instant toutes les parties du corail, des perles, ou de l'or, répandues dans une quantité d'eau et liées avec toutes les parties de cette eau? de quel agent, dirait-il, pourrait-on se servir! Mais, nonobstant toutes ces belles raisons, une goutte d'une certaine matière en fera l'effet.

Qui sait même s'il n'y a point dans la nature quelque liqueur capable de faire précipiter toutes les humeurs étrangères qui changent le corps? La nature peut bien former un foie, une rate, un poumon dans le ventre des mères, de je ne sais quelle matière; pourquoi ne pourra-t-elle pas, avec une autre matière, réformer ce qu'il y a de gâté dans ce foie, dans cette rate, dans ce poumon?

Il n'y a point, dit-on, d'agent dans la nature capable d'opérer cet effet; mais dans toutes les causes uniques on croyait de même qu'il n'y en avait point avant qu'on les eût trouvées.

65. Le bonheur ne nous est guère sensible en cette vie que par la délivrance du mal. Nous n'avons pas de biens réels et positifs.

Heureux celui qui voit le jour! dit un aveugle; mais un homme qui voit clair ne le dit plus.

Heureux celui qui est sain! dit un malade; quand il est sain il ne sent plus le bonheur de la santé.

66. Il n'y a que la charité qui nous puisse faire entendre l'Ecriture, parce qu'il n'y a qu'elle qui puisse nous donner les mouvements exprimés par l'Ecriture, sans lesquels on n'y voit rien que de confus, d'obscur, et de mort.

C'est l'amour qui anime nos pensées et qui les approche de nous. Un palais vu de loin est comme une masse confuse; mais en s'en approchant on distingue les objets, on aperçoit des colonnes, des ordres d'architecture.

Quand nous voyons les choses sans amour, on ne les voit que de loin.

67. La vanité est un assaisonnement général qui rend agréables la plupart des choses; et qui aurait ôté cette vue des jugements des hommes, dont elle nourrit leur amour-propre, on trouverait qu'elles seraient sans goût, ou du moins incapables d'être recherchés avec tant d'ardeur.

C'est pourquoi il est utile, pour reconnaître ce qu'il y a de réel dans la jouissance des biens, d'en séparer ce que la vanité y mêle, c'est-à-dire d'en retrancher autant que l'on peut ce plaisir trompeur et imaginaire qui naît de la vue des jugements; et le meilleur moyen d'y parvenir est de considérer quelle serait la disposition des hommes à l'égard de ces objets s'ils étaient seuls au monde.

Croit-on, par exemple, qu'un homme qui serait seul prît la peine de courir tout le jour après un cerf ou un lièvre, avec peine et mille fatigues, en pouvant aisément le tuer d'un coup de fusil? je ne le pense pas. Donc la chasse n'est pas un plaisir qui naisse de l'action même. Ce n'est pas le cerf ou ce lièvre qui nous divertit, mais une infinité d'idées et de fantaisies que nous y joignons.

Personne ne voudrait chasser à condition de ne s'entretenir jamais de la chasse. C'est donc cet entretien qui nous plaît; et cet entretien nous plaît parce qu'il marque nos pensées, qui sont la nourriture ordinaire des pensées des autres.

Les hommes se contentent ordinairement de l'estime et du respect. Les femmes veulent de l'amour.

Jamais solitaire ne s'amusa à dresser

jardin avec des allées bien compassées. Elles sont donc faites pour les autres et non pas pour nous.

68. Ce qui nous trompe dans la comparaison de l'avantage des conditions, c'est que nous nous transportons dans une autre condition avec les passions de la nôtre, sans nous revêtir de celles qui sont attachées à cette condition. C'est ce qui fait que nous la croyons plus avantageuse, parce qu'elle serait telle, en effet, si ceux qui la possèdent n'avaient pas d'autres passions que les nôtres; mais il n'en est pas ainsi. Chaque condition a ses passions, ou plutôt le fond de cupidité que nous avons en nous se répand selon la mesure des conditions dans lesquelles il se trouve. Il s'étend et se déborde quand il trouve plus de place; il se resserre quand il en a moins, et nous fatigue presque également en tout état.

Ce n'est donc pas par la satisfaction des passions qu'il faut juger du bonheur des états, puisqu'elles sont presque aussi peu satisfaites dans un état que dans un autre, mais par d'autres considérations plus essentielles.

69. Les hommes aiment à penser, et à penser à eux d'une certaine manière, en jugeant qu'on les estime, qu'on les honore, qu'ils sont grands et puissants. C'est pourquoi la conversation et la vue du monde sont si agréables; car cela vient de ce qu'elles excitent des pensées de cette nature.

La solitude, au contraire, est sans attraits pour la plupart des gens, parce qu'elle ne leur fournit pas assez de pensées qui leur plaisent. La nature est déplaisante à beaucoup de monde, parce que les images qu'elle fournit n'étant pas aidées de la voix et de mille autres circonstances qui accompagnent la parole, elles sont trop sombres et trop obscures.

Pour se plaire donc dans les forêts, il faut entendre le langage des forêts; car toutes les créatures ont un langage, c'est-à-dire qu'elles peuvent exciter des pensées. Ceux en qui elles en excitent suffisamment peuvent se plaire dans la solitude, et ils s'y plaisent d'autant plus innocemment que les images qu'elle leur fournit leur représentent plutôt la grandeur de Dieu que leur propre grandeur. C'est l'avantage de la solitude.

70. Il y a dans l'Écriture sainte un caractère inimitable à tous les hommes. Nul de ceux qui n'ont point voulu paraître plus que des hommes ne s'est avisé de se servir de ce langage; et ceux qui ont voulu l'imiter, comme Mahomet, Henri, Nicolas, en sont plus éloignés que les singes ne le sont des hommes.

71. Il est toujours difficile de donner des règles générales pour l'instruction, parce qu'il faut la proportionner à ce mélange de lumières et de ténèbres qui diffèrent selon les esprits, surtout dans les enfants. Il faut regarder où il fait jour et en approcher ce que l'on veut faire entendre; et pour cela il faut souvent tenter diverses voies pour entrer dans leur esprit, et s'arrêter à celles qui réussissent le mieux.

On peut dire en général que les lumières des enfants étant toujours très-dépendantes des sens, il faut, autant qu'il est possible, attacher aux sens les instructions qu'on leur donne, et les faire entrer non-seulement par l'ouïe, mais aussi par la vue; car il n'y a point de sens qui fasse une impression plus vive sur l'esprit et qui forme des idées plus nettes et plus distinctes.

On peut conclure de cette ouverture que la géographie est une étude très-propre pour les enfants, parce qu'elle dépend beaucoup des sens, et qu'on leur fait voir par les yeux et sans les fatiguer la situation des villes et des provinces.

Mais pour leur rendre cette étude plus utile et plus agréable tout ensemble, il ne faut pas se contenter de leur montrer dans une carte les noms des villes et des provinces; il faut encore se servir de diverses adresses pour les aider à les retenir.

On peut avoir des livres où les plus grandes villes soient peintes. Les enfants aiment assez cette sorte de divertissement. On peut leur conter quelque histoire remarquable sur les principales villes, afin d'y attacher leur mémoire. On peut leur marquer les batailles qui y ont été données, les noms des capitaines, les *conciles* qui ont été tenus, les grands hommes qui en sont sortis. On peut leur dire quelque chose ou de l'histoire naturelle, ou de la police, de la grandeur et du commerce de ces villes, etc.

Il faut joindre à cette étude de la géographie un petit exercice, qui n'est qu'un divertissement, et qui ne laisse pas de contribuer beaucoup à leur imprimer dans l'esprit; c'est que si l'on parle devant eux de quelque histoire, il ne faut jamais manquer de leur en marquer le lieu sur la carte. Si on lit, par exemple, la gazette, il faut leur désigner toutes les villes dont il est parlé. Enfin, il faut tâcher qu'ils placent sur leurs cartes tout ce qu'ils entendront dire, et qu'elles leur servent ainsi de mémoire artificielle pour retenir les histoires, comme les histoires leur en doivent servir pour se souvenir des lieux où elles se sont passées.

Outre la géographie, il y a encore plusieurs autres connaissances utiles que l'on peut faire entrer par les yeux dans l'esprit des enfants.

Les machines des Romains, leurs armes, leur manière de combattre, de disposer leurs camps; leurs habits, leurs supplices, et plusieurs autres choses de cette nature, sont représentées dans les livres de Lipse. On leur peut montrer, par exemple, ce que c'était qu'un BÉLIER, ce que c'était que faire LA TORTUE; de quelle sorte les armées romaines étaient ordonnées, le nombre de leurs cohortes et de leurs légions, les officiers de leurs armées, et une infinité de choses agréables et curieuses, en omettant celles qui sont plus embarrassées.

On peut mettre l'histoire parmi les connaissances qui entrent par les yeux, puis-

qu'on peut se servir pour la faire retenir de divers livres d'images et de figures; mais quand même on n'en trouverait pas, elle est d'elle-même très-proportionnée à l'esprit des enfants; et quoiqu'elle ne consiste que dans la mémoire, elle sert beaucoup à former le jugement. Il faut donc user de toute sorte d'adresse pour leur en donner le goût.

On peut leur donner d'abord une idée générale de l'histoire universelle des diverses monarchies et des principaux changements qui sont arrivés depuis le commencement du monde, en divisant la durée des siècles en divers âges; comme depuis la création jusqu'au déluge, depuis le déluge jusqu'à Abraham, depuis Abraham jusqu'à Moïse, depuis Moïse jusqu'à Salomon, depuis Salomon jusqu'au retour de la captivité de Babylone, depuis Jésus-Christ jusqu'à nous, en joignant ainsi à l'histoire universelle une chronologie générale.

Il faut apprendre aux enfants à joindre ensemble dans leur mémoire les histoires semblables, afin que l'une serve à retenir l'autre. Il est bon qu'ils sachent des exemples des plus grandes armées, dont il est parlé dans les livres, des grandes batailles, des grands carnages, des mortalités, des prospérités extraordinaires, des grandes infortunes, des grands capitaines du siècle passé et du siècle présent, des favoris heureux ou malheureux, des longues vies, des extravagances signalées des hommes, des grands vices, et des grandes vertus, etc.

La plus grande difficulté de l'instruction des enfants est de leur montrer la langue latine : c'est une étude sèche et longue; et, quoiqu'en consistant principalement dans la mémoire, elle soit assez proportionnée à leur âge, néanmoins elle les rebute d'ordinaire par le travail.

La nécessité et la difficulté de cette langue a fait rechercher à diverses personnes les moyens de soulager les enfants dans l'étude qu'ils en doivent faire; et c'est ce qui a produit cette grande variété de méthodes pour leur en apprendre les principes. D'autres ont cru au contraire que la véritable méthode était de n'en point avoir du tout, et de leur épargner toutes les épines de la grammaire en les jetant tout d'un coup dans la lecture des livres.

Plusieurs personnes pensent qu'il faudrait montrer le latin aux enfants par l'usage, comme les langues vulgaires, et qu'à cet effet on devrait les obliger à ne parler que latin. Montaigne observe que ce fut la conduite dont on usa envers lui, et qu'il était parvenu par ce moyen à parler latin à l'âge de huit ans.

Pour dire en un mot ce que l'on doit juger de toutes ces diverses manières de montrer le latin aux enfants, il est certain qu'il serait avantageux de leur montrer cette langue par l'usage comme une langue vulgaire; mais ce moyen est sujet, dans la pratique, à tant de difficultés, qu'il avait paru jusqu'à ce moment impraticable à une certaine classe de la société.

Car, premièrement, il faut trouver des maîtres qui s'expriment parfaitement bien en latin, ce qui est déjà une qualité bien rare; et souvent ceux qui la possèdent ne sont pas pour cela les plus propres pour instruire des enfants, parce qu'il leur en manque d'autres qui sont infiniment plus nécessaires. Il faut de plus que ceux avec qui les enfants qu'on voudra instruire ainsi converseront, ne leur parlent que latin; ce qui est aussi incommode que difficile à pratiquer. Et il est à craindre d'ailleurs que cette servitude ne les rende stupides par l'embarras qu'ils éprouveront à exprimer leurs pensées.

Ainsi il faut se contenter de choisir entre les autres méthodes celles qui sont les plus utiles; et le sens commun fait voir d'abord qu'on ne doit pas se servir de celles où les règles de la grammaire sont exprimées en latin, parce qu'il est ridicule de vouloir montrer les principes d'une langue dans la langue même qu'on veut apprendre et que l'on ignore.

La pensée de ceux qui ne veulent pas du tout de grammaire n'est qu'une pensée de gens paresseux qui veulent s'épargner la peine de la montrer; et bien loin de soulager les enfants, elle les charge infiniment plus que les règles, puisque elle leur ôte une lumière qui leur faciliterait l'intelligence des livres, et qu'elle les oblige d'apprendre cent fois ce qu'il suffirait d'apprendre une seule fois.

Ainsi, tout considéré, la meilleure méthode est de faire apprendre aux enfants assez exactement les petites règles en vers français, pour les mettre ensuite le plus que l'on pourra dans la lecture des auteurs.

C'est un avis général et qui est d'une grande importance pour les maîtres, d'avoir présent tout ce qu'ils doivent montrer aux enfants, et de ne pas se contenter de le trouver dans leur mémoire, lorsqu'on les en fait souvenir; car on prend mille occasions favorables de montrer aux enfants ce que l'on sait bien; l'on en fait naître quand on veut, et l'on se proportionne infiniment mieux à leur portée, lorsque l'esprit ne fait point d'effort pour trouver ce que l'on doit dire.

Le grand secret pour donner aux enfants l'intelligence du latin est de les mettre de bonne heure dans la lecture des livres, et de les exercer beaucoup à les traduire en français : mais afin que cette étude puisse en même temps servir à leur former l'esprit, le jugement et les mœurs, il faut observer plusieurs règles essentielles.

Il ne faut jamais permettre que les enfants apprennent rien par cœur qui ne soit excellent; et c'est pourquoi c'est une fort mauvaise méthode que de leur apprendre des livres entiers, parce que tout n'est pas également bon dans les livres. On pourra néanmoins excepter Virgile du nombre des auteurs dont il ne faut apprendre que des parties, ou au moins quelques livres de Virgile, comme le IIe, le IVe et le VIe de l'*Énéide*. Mais pour les autres auteurs il faut user de discernement; autrement, en confondant ...

ndroits communs avec ceux qui sont excellents on confond aussi leur jugement. Il faut donc choisir dans Cicéron, dans Tite-live, dans Tacite, dans Sénèque, certains lieux si éclatants qu'il soit important de ne les oublier jamais. Il faut user de la même réserve dans la lecture des poëtes, tels que Catule, Horace, Ovide, Sénèque, Lucain, Martial, Stace, Claudien, Ausone.

Cet avis est de la plus grande importance, il n'a pas seulement pour but de soulager la mémoire des enfants, mais aussi de leur former l'esprit et le style. Car les choses qu'on apprend par cœur s'impriment davantage dans la mémoire, et sont comme les moules ou des formes que les pensées prennent lorsqu'ils les veulent exprimer; de sorte que lorsqu'ils n'en ont que d'excellents, il faut comme par nécessité qu'ils s'expriment d'une manière noble et élevée.

Il faut étudier la rhétorique dans Aristote et dans Quintilien : ces deux auteurs sont susceptibles d'ailleurs de quelques retranchements, surtout le dernier. Tous ces noms défigurés, tous ces lieux des arguments, tous ces *enthymèmes* et ces *épichérèmes* ne servirent jamais à personne, et si on les enseigne aux enfants, il faut au moins leur apprendre que ce sont des choses assez inutiles.

On doit tout rapporter à la morale et à l'étude de la religion chrétienne dans l'instruction. Il est facile de pratiquer cette règle dans ce qu'on doit montrer de la rhétorique. Car la vraie rhétorique est fondée sur la vraie morale, puisqu'elle doit toujours imprimer une idée aimable de celui qui parle et le faire passer pour honnête homme.

Il y a, par exemple, dans Pline le jeune un air de vanité et d'un amour tendre de la réputation, qui gâte ses lettres, quelque pleines d'esprit qu'elles soient, et qui fait qu'elles sont d'un mauvais genre, parce qu'on ne saurait se représenter que comme un homme vain et léger. Le même défaut rend *la personne de Cicéron méprisable* en même temps qu'on admire son éloquence, parce que cet air parait dans presque tous ses ouvrages. Il n'y a point d'homme d'honneur qui voulût ressembler à Horace ou à Martial dans leur malignité ou leur impudence.

72. L'éloquence ne doit pas seulement causer un sentiment de plaisir : mais elle doit laisser le dard dans le cœur.

C'est un mauvais discours que celui dont on ne retient rien.

Il a des gens qui, dans leurs discours, ne font qu'effleurer la matière et qui s'y promènent comme des mouches; ils n'approfondissent rien : d'autres au contraire, laissent des traces et savent ce qu'il manient

73. Ce sont deux qualités différentes de l'esprit que d'avoir beaucoup de lumières, et de bien juger des choses. L'une vient d'une fertilité qui produit beaucoup de pensées par la comparaison des divers objets qui se présentent à l'esprit; l'autre d'une exactitude qui fait examiner chacune de ces pensées avec plus d'attention et de pénétration. Les terres qui produisent le plus de vin ne portent pas toujours le meilleur.

La stérilité qui paraît dans quelques esprits vient quelquefois de leur jugement qui retranche une infinité de pensées et qui, prenant les choses par la voie naturelle, ne s'écarte pas tant en d'autres détours plus longs et moins naturels.

Les esprits abondants voient tout ce qui est à l'entour de leur objet: les esprits pénétrants voient tout ce qui est dans cet objet.

74. La fantaisie est semblable au *sentiment* dans la voie des jugements, parce que l'un et l'autre jugent d'une seule vue.

Et la raisonnaillerie, si on peut user de ce terme, est semblable au raisonnement.

La fantaisie dit au sentiment qu'il se trompe, et le sentiment le dit à la fantaisie.

La fantaisie prétend passer pour sentiment et faire passer le sentiment pour fantaisie. Le sentiment prétend le contraire. Leurs discours sont tout semblables, et ils ne sont distingués que parce que les uns sont vrais et les autres faux.

Telle est la source ordinaire des égarements des hommes. Peu de personnes raisonnent; mais la plupart embrassent leurs opinions par la pente de leur cœur, et par une vue confuse qui n'est autre chose que la fantaisie.

Si le sentiment querelle la fantaisie, la fantaisie querelle le sentiment. Si le premier veut user de force, la seconde en usera aussi et se trouvera la plus forte. C'est ce qui oblige le sentiment d'éviter les voies qui peuvent lui être communes avec la fantaisie, et d'en chercher d'autres qui la distinguent. Cette voie est celle du raisonnement.

75. C'est un grand ornement dans la nouvelle manière de bâtir que tous les appartements s'enfilent, en sorte qu'en ouvrant les portes, on les découvre toutes: de même c'est un grand ornement dans le discours, quand la proposition du sujet vous en fait voir en quelque sorte l'enchaînement et les conséquences, mais d'une manière qui excite plutôt le désir de voir distinctement ce qu'il montre, qu'il ne le satisfait en découvrant tout ce qu'il contient.

Ces pièces, ces discours où l'on traite divers points sans liaison, sont comme ces bâtiments où l'on va de chambre en chambre, et où l'on ne voit jamais plus d'une chambre à la fois.

76. Il faut, dit Sénèque, que le législateur ne décerne les derniers supplices que contre les plus grands crimes, de manière que personne ne périsse qu'il ne soit de l'intérêt de celui même qu'on punit de le faire périr: *Ultima supplicia sceleribus ultimis ponat, ut nemo pereat nisi quem perire etiam pereuntis intersit.*

Les lois n'ont pu faire cette distinction entre les crimes, et elles condamnent généralement à la mort ceux qui commettent certains crimes, sans avoir égard à la dis-

position d'esprit dans laquelle ils sont; mais ceux qui peuvent dispenser de la loi, sont obligés d'y avoir égard; et cela prouve que les grâces que l'on accorde à quelques criminels, ne sont pas toujours des grâces, parce qu'encore qu'elles ne leur soient pas dues selon les lois du royaume, elles doivent leur être accordées selon celle de l'équité marquée par Sénèque. Ainsi, l'on peut commettre une injustice en pratiquant trop exactement la justice.

M. N*** était-il un esprit incurable? Nullement. Son crime était un funeste changement qui n'eût point eu de suite dans la vie. Il y avait donc de la cruauté à ne lui point faire grâce; et observer les lois à son égard, c'était violer celles de l'équité, qui sont celles de la nature.

77. Être bien logé, avoir de beaux jardins, grande suite, avoir des tableaux, être prince, paraissent des biens et de grands biens à ceux qui ne les possèdent pas. Demandez à ceux qui les possèdent s'ils sentent bien le plaisir de ces choses, ils vous diront que non. J'ai vu des princesses qui n'allaient pas une fois en dix ans dans un beau jardin qu'elles avaient derrière leur maison.

Ce qui trompe les petits et les gens des petits cercles dans le jugement qu'ils portent des cercles supérieurs, c'est qu'ils en jugent par les biens réels, les plaisirs réels, les avantages réels, et qu'ils mesurent ces avantages selon les idées qu'ils s'en forment et non sur la réalité des choses. Combien une pauvre demoiselle de campagne qui n'a point d'autre monture qu'un âne, s'imagine-t-elle de plaisir à posséder un carrosse, de belles maisons, un grand train, à être honorée, à voir que tout le monde vous fasse place. En effet, qui transporterait cette demoiselle avec ces idées dans l'état des princesses, elle ne croirait pas qu'on pût ajouter à son bonheur. Mais laissez l'y quelque temps, et vous verrez que cette idée diminuera; qu'il ne lui restera que la réalité de ces biens, qui se réduit à bien peu de chose; alors elle se forgera d'autres chimères auxquelles elle attachera son bonheur et son malheur en devenant comme insensible à tous les biens qui avaient fait le comble de ses souhaits.

Le contentement ou la joie intérieure naît également des réalités et des chimères. Lorsqu'elle vient des réalités, elle est plus raisonnable; elle l'est moins lorsqu'elle est le produit des chimères. Mais la diversité de ces objets ne change pas le bonheur ou le malheur présent de l'état. Qui est plus à son aise, plus gai, plus pénétré de joie, semble plus heureux quand même sa joie naîtrait de chimères.

78. Il y a dans le cœur de tous les hommes un petit royaume composé de leurs mouvements intérieurs, et personne n'est si esclave qui n'ait en son pouvoir plusieurs actions extérieures qui dépendent de ses mouvements; car chacun est maître et roi de son estime, de sa confiance et de son affection, de ses louanges, de sa conduite, de sa familiarité, et même des mouvements et des actions opposées: et quand je dis que nous en sommes les maîtres, j'entends que toutes ces inclinations ne sont pas de simples passions involontaires, mais qu'elles ont quantité d'effets volontaires et libres, dont par conséquent nous sommes les maîtres, quelque pauvres et quelque [illegible] que nous soyons. Ce sont des présents que nous pouvons faire aux autres et comme des charges et des offices que nous leur attribuons. Aux uns nous donnons notre [illegible] et notre estime, et à d'autres notre tendresse, notre application, notre familiarité. Nous sommes ouverts pour ceux-ci et fermés pour ceux-là. Nous choisissons l'un pour le consulter; nous craignons de nous [illegible] à l'autre. Que si l'on veut bien savoir qui conseiller nous choisissons pour distribuer toutes ces offres, si nous voulons bien sonder notre cœur, il se trouvera que c'est l'amour-propre, et qu'il est la source première de ces inclinations différentes.

C'est une adresse de l'amour-propre, quand il est repris de quelque défaut, d'envisager à l'heure même, non la vertu qui tient le milieu entre les deux excès, mais le vice opposé qui n'est pas moins grand que celui dont on les blâme, et de se défendre par là.

Ainsi, lorsqu'on fait remarquer aux personne lentes qu'elles écoulent une partie de leur vie dans l'inactivité: Vous voulez donc, disent-elles, que nous fussions des têtes de soufre et de salpêtre; comme s'il n'y avait pas de milieu entre une lenteur paresseuse et sans action et une [illegible] précipitée.

On ne nuit pas seulement aux autres en leur donnant l'exemple de divers défauts, mais on leur nuit encore davantage en leur apprenant l'art de les défendre.

Le but de l'orgueil, quand il se défend, n'est pas tant que son défaut ne paraisse pas que d'en éviter l'humiliation.

L'air décisif engage à soutenir le sentiment qu'on s'est rendu propre en se le proposant: ainsi il y a de l'amour-propre [illegible] que l'on ne se serait pas mis en peine de défendre, si on l'avait proposé par forme de doute, on le défend parce qu'on l'a proposé dogmatiquement, on entre en contestation sur cela, et l'on y persiste par amour-propre.

79. Pour se conduire convenablement et religieusement, il faut s'élever au-dessus des préjugés et du mauvais exemple; ce qui n'est pas aussi facile qu'on se l'imagine communément.

Les vents ne sont que de petites parties de vapeurs dont chacune a peu de force, mais ces petites parties étant unies ne laissent pas de renverser les plus grands arbres.

Les fleuves ne sont que des gouttes d'eau ramassées ensemble, mais ils renversent les plus fortes digues.

Une multitude de jugements dont chacun est méprisable séparément ne laisse pas d'[illegible]

ranler et d'emporter ceux même qui auraient résisté à une violence ouverte.

Dès qu'il faut paraître singulier dans sa conduite et condamner par son exemple une infinité de gens, il faut un degré singulier de courage et de fermeté pour se soutenir.

On reçoit, par la seule force de la coutume et par les discours et les actions de ceux avec qui l'on vit, une foule d'impressions fausses qui corrompent l'esprit.

Il est rare qu'on examine les principes sur lesquels on agit. On les emprunte de l'exemple. On croit aimable ce qu'on voit aimé, et véritable ce qui est cru. On tire bien de sa corruption naturelle une pente à aimer les créatures et à désirer ce qui est grand; mais la détermination de cette pente naturelle se fait sans examen et par l'impression de la coutume. Il n'y a même rien de si dur que la coutume n'adoucisse, rien de si doux qu'elle ne rende dur et difficile. On s'engage gaiement dans des états pénibles et dangereux, parce que c'est la mode; et les moindres actions chrétiennes sont pénibles, parce que le commun du monde se les représente comme difficiles, communes et basses.

Qu'on examine ce qui nous fait agir, ce qui nous soutient dans les emplois, ce qui nous détermine à un genre de vie plutôt qu'à un autre, ce qui nous porte à embrasser les modes et les coutumes, et l'on trouvera que l'on est presque partout le jouet des opinions des autres; qu'on suit les sentiments de ceux de son âge et de ceux avec qui l'on vit, et que la raison et la vérité n'ont presque point de part à notre conduite.

Il y a des opinions et des passions des jeunes gens, des opinions et des passions des personnes plus avancées en âge, des opinions et des passions des vieillards. On passe d'opinions en opinions comme on passe d'âge en âge. Ainsi la plupart des hommes n'arrivent jamais à vivre selon la vérité. S'ils l'entrevoient de loin, elle a trop peu de force sur leurs esprits pour les redresser, parce qu'elle les trouve liés à des opinions qui leur sont devenues comme naturelles et qui forment en eux des impressions qui les dominent. C'est ce qui rend le monde si dangereux et la bonne éducation des enfants si difficile, et enfin la retraite si nécessaire à toutes sortes de personnes.

80. On borne d'ordinaire sa reconnaissance aux grâces que l'on reçoit immédiatement de Dieu et aux bienfaits auxquels on participe actuellement. Cette idée, néanmoins est trop resserrée; car les préparations des bienfaits et des grâces et tout ce qui se fait en conséquence tient déjà du bienfait. Or cette considération étend infiniment notre reconnaissance.

Ce principe reconnu, on doit se considérer et dans son être spirituel, et dans tout ce qui regarde la conservation de l'un ou de l'autre. Notre être naturel, c'est-à dire notre vie, dépend d'une infinité de causes que la Providence de Dieu a réunies.

Il fallait, afin que nous vinssions au monde, qu'il y eût au monde des hommes, des femmes, que ces hommes et ces femmes s'unissent entre eux par des mariages, et afin de les unir de la sorte, il a fallu qu'une infinité de circonstances se rencontrassent, que ces hommes et ces femmes fussent préservés de la mort, qu'ils se vissent, qu'ils s'aimassent.

Un seul mariage ne se forme que par le concours d'une infinité de hasards; qui peut donc comprendre l'infinité de ceux qui ont concouru à la naissance temporelle d'un homme qui naît après six mille ans de la création du monde et une si longue suite de générations? Cependant, dans toute cette infinité de hasards, il n'y en a pas un où Dieu ne nous ait eus en vue et qu'il n'ait disposé tout exprès pour nous faire naître.

Il en est de même de la première institution du ciel et de la terre. Dieu les a créés avec une volonté expresse que nous en jouissions, pour nous les donner, pour les faire servir à la conservation de notre vie, et nous en devons être aussi assurés que s'il nous avait dit : *J'ai créé ce ciel, cette terre, pour ton usage.*

Notre naissance dépend de tout, des guerres, des révolutions d'État, des pestes, des famines, des polices et des lois. Ainsi tout s'est fait pour nous.

On a établi des lois pour nous mettre en sûreté; on a trouvé des arts pour nous faire vivre commodément.

Cette considération est encore plus sensible dans ce qui regarde la religion.

81. C'est un sentiment dangereux que de dire qu'il faut mesurer ses divertissements par le besoin que l'on a d'éviter le chagrin qui nous dévore; qu'ainsi chacun doit avoir pour principe de n'être pas chagrin, et que l'on doit prendre le divertissement nécesaire pour cela ; cette règle est fausse.

Si une femme ne joue, elle se trouvera donc chagrine, et pour éviter le chagrin elle jouera. Si l'autre demeure à la maison, elle sera chagrine : il faut donc qu'elle passe sa vie en visites, en conversation, et qu'elle ressemble à cette femme dont parle l'Ecriture qui ne pouvait demeurer en sa maison. Enfin, il n'y aura point de divertissement que l'on ne se permette par cette règle, parce que la privation de ce divertissement nous rendra chagrins, et que le chagrin le rendra permis.

82. La manière d'expliquer l'Ecriture sainte, par l'allégorie, est tellement autorisée par l'exemple de tous les Pères, et surtout de saint Augustin, de saint Cyrille d'Alexandrie, de saint Grégoire et de saint Bernard, qu'il n'y a point de pratique dans laquelle tous les saints soient plus d'accord que dans celle-là.

Est-il croyable que tous les Pères se soient si grossièrement abusés, et qu'une voie qu'ils ont crue propre à l'édification des peuples, puisse être traitée de ridicule comme étant clairement vaine et inutile?

Il est certain encore que ces Pères ont

été édifiés de ces allégories, et qu'ils s'en sont servis pour édifier les peuples, qu'ils ont réussi dans ce dessein. Est-il croyable que Dieu ait permis qu'ils se soient servis de moyens ridicules pour une fin si sainte, et qu'ils aient réussi en les employant?

Non-seulement il y a des allégories consacrées par l'Ecriture, mais le dogme même qui sert de fondement aux allégories y est formellement établi; car il est dit que tout ce qui arrivait aux Juifs leur arrivait en figure. (*I Cor.* x, 11.) « *Hæc omnia in figura contingebant illis.* »

Or il est sans apparence de restreindre cela au seul passage de la mer Rouge, comme il est ridicule aussi de prétendre qu'il n'y a dans tout l'ordre des sacrifices marqués dans la loi que ce qui est expliqué par saint Paul qui soit allégorique. Jésus-Christ déclare lui-même que Moïse a écrit de lui; il expliqua à ses disciples, après la résurrection, ce qui était écrit de lui dans les Ecritures, en commençant par Moïse. Cependant si l'on voulait exclure les allégories, on trouverait peu de chose de Jésus-Christ dans les livres de Moïse.

C'est sur ces raisons que les Pères ont conclu que l'Ancien Testament était figuratif, qu'outre le sens littéral il contenait aussi un rapport avec le Nouveau Testament.

Il s'ensuit que l'Ancien Testament est un tableau exposé aux yeux des hommes, afin qu'ils aperçoivent les vérités du Nouveau.

Il leur est dit en général que c'est un tableau, une énigme, une parabole; et de plus pour les aider dans l'intelligence de ce tableau, l'esprit de Dieu leur en a expliqué certaines parties; et par cette explication il leur a donné la clef et un modèle pour appliquer tout le reste.

La clef consiste en ce que certaines figures expliquées servent à en exprimer d'autres.

Le modèle consiste en ce que l'on voit dans ces figures expliquées un exemple des rapports que Dieu a mis entre les figures et les originaux.

On voit, par exemple, par les allégories des prophètes, que Dieu se sert quelquefois de divers signes qui paraissent bas pour signifier les plus grandes choses, l'on voit qu'il n'exige pas une ressemblance et un rapport si parfait.

Mais, dit-on, les allégories ne sont pas certaines, et par conséquent elles ne prouvent rien. Qu'importe? pourvu que l'on y observe deux choses : la première qu'il y ait un rapport raisonnable entre la figure et la chose figurée; la seconde qu'elles puissent se rapporter à une vérité.

Le nombre des gens qui ont besoin de preuves est fort petit parmi les chrétiens; on peut même dire que les prédications ne sont pas faites pour eux. Car on a droit de supposer que ceux à qui on parle sont chrétiens. Ceux qui ne le sont pas ont besoin d'autres instructions; et la religion n'en manque pas. Mais ils ne doivent pas trouver mauvais qu'on parle à des gens qui font profession de christianisme comme s'ils l'ava[ient] dans le cœur.

Le principal objet doit donc être de l[es] édifier; et l'on ne peut nier que les allé[go]ries n'y soient utiles lors mêmes qu'elles [ne] sont pas certaines. Car elles mettent touj[ours] une vérité devant les yeux, et elles la p[la]cent même d'une manière qui arrête dav[an]tage l'esprit, parce qu'elles la font voir d[ans] une image.

L'esprit est si porté à considérer les ra[p]ports des choses, qu'il n'y conçoit ja[mais] bien la vérité, s'il ne la voit dans une [fi]gure.

La vérité est en quelque sorte comme [le] soleil; il faut le voir dans l'eau ou dans [un] miroir qui tempère ses rayons. C'est [un] éclair qui passe trop vite, il le faut arr[êter] et fixer.

83. Il est dangereux de s'acquérir la r[é]putation de bizarre, parce qu'il n'y a r[ien] qui détruise tant la confiance qu'on pour[rait] avoir en nous, et qui nous fasse plus re[gar]der comme des gens avec lesquels il n'[y a] aucune mesure à prendre. La raison en [est] que le fondement de la confiance que l'on [a] en certaines gens et qui les fait regar[der] comme sûrs, c'est qu'on les croit incapa[bles] de s'écarter de l'honnêteté et de la rai[son]. Or comme la bizarrerie consiste à s'écar[ter] sans motif des règles communes, elle do[nne] une juste défiance de ceux qui en sont [at]teints, parce qu'on ne sait plus sur quoi [se] fonder.

La raison est un maître commun qui [ti]ent unis tous ceux qui s'y soumettent et re[con]naissent sa juridiction; mais quand on [en] secoue le joug, on épouvante tous ceux [que] la raison nous tenait unis. Chacun app[ré]hende de devenir l'objet de notre bizarr[erie].

La bizarrerie est une éclipse de rai[son] sans aucune clause certaine et réglée. A[insi] comme on ne sait quand elle doit arriv[er], on la craint toujours.

La bizarrerie entière et universelle [est] une folie achevée; la bizarrerie impar[faite], une folie commencée.

La bizarrerie est une domination de [l'i]magination sur l'esprit, qui fait qu'on [suit] ses impressions sans réflexion.

Il arrive de là que les personnes bizar[res] ne le sont pas à l'égard de tout le mo[nde], parce qu'il y en a à qui leur imagination [est] asservie, et qui y produisent une telle [im]pression qu'elle n'y résiste pas.

Cette inégalité est le vrai caractère [de la] bizarrerie : il y en a qui sont civils j[usqu'à] l'excès à l'égard de ceux qui les dom[inent] et à qui leur imagination est comme as[ser]vie, qui ont peu d'égards pour les au[tres] et qui les laissent dans la liberté de su[ivre] leurs caprices.

84. Il faut prendre garde en blâmant [les] autres, de donner cette idée qu'on les [blâme] pour faire remarquer en soi des qua[lités] contraires, et dans le dessein de les ra[bais]ser par cet endroit au-dessous de soi; ce [qui] se remarque principalement lorsqu'on v[oit] que, sans preuves positives, on soup[çonne]

es gens de défauts incertains afin de rabatte l'estime qu'ils méritent par leurs bonnes qualités connues.

Il y a des philosophes qui prétendent que les objets des sens n'ont pas les qualités sensibles que nous leur attribuons, et que le feu, par exemple, n'est pas chaud, parce que la chaleur est une espèce de sentiment dont il est incapable; mais en même temps ils disent qu'il est échauffant, c'est-à-dire qu'il a le pouvoir de produire ce sentiment dans nos corps. Quelque indulgents que nous soyons à notre égard, nous ne saurions jamais refuser de reconnaître en nous quelque chose de semblable : si nous n'avons pas les défauts qu'on nous attribue, nous avons je ne sais quoi qui en donne l'idée aux autres.

85. Il faut opter dans le monde, et ne pas prétendre à toutes sortes d'avantages.

Ceux qui ne font point paraître de chaleur pour personne, et qui ne se glissent pas dans la confiance des hommes puissants en quelque lieu que ce soit, qui sont peu complaisants, peu assidus dans les devoirs inutiles, n'ont jamais beaucoup de crédit, parce qu'on ne saurait les aimer que par raison : or la raison n'aime guère et n'est guère affectée; je veux dire qu'elle n'est pas un grand principe dans la conduite de la vie, presque toujours gouvernée par les passions. Mais s'ils sont peu aimés, ils sont peu haïs; ils sont peu brouillés, peu traversés : ainsi ils sont exempts des inquiétudes et des troubles qui naissent des amitiés qui tiennent de l'intrigue et de la cabale.

Qui veut vivre seul sans affaires, sans liaison, sans s'engager dans la conduite des autres, sans se mêler de rien, tombera par là nécessairement dans l'oubli du monde, et perdra toute la considération dont il jouissait : on ne s'occupera point de lui ; il ne sera rien. Il faut compter sur cela en se livrant à ce genre de vie, et supposer qu'il est injuste de vouloir obtenir les avantages et la sûreté de la retraite, et l'honneur et la considération de ceux qui servent les autres.

Cependant les hommes voudraient tout avoir. On n'a, dites-vous, jamais pensé à vous : c'est que vous n'avez jamais rien demandé, et que vous n'avez eu aucune prétention effective. Vous avez donc joui de l'avantage de ne rien demander, de n'avoir obligation à personne, qui est un des plus doux à l'amour-propre; vous voudriez avec cela jouir des récompenses qu'on obtient en se poussant, en demandant : c'est une injustice.

86. Les femmes sont semblables à la vigne; elles ne sauraient se tenir debout ni subsister par elles-mêmes : elles ont besoin d'un appui, encore plus pour leur esprit que pour leur corps; mais elles entraînent souvent cet appui et le font tomber.

Il y a une galanterie spirituelle aussi bien qu'une sensuelle, et si l'on n'y prend garde, le commerce des femmes s'y termine d'ordinaire. En même temps que ce commerce augmente l'attache de la passion, il domine celle de la raison; je veux dire celle qui est fondée sur l'estime de la vertu de ceux dont on prend la conduite. Les femmes connaissent leurs défauts; elles sentent leurs immortifications, leur promptitude; leur passion présente leur fait passer par-dessus, et leur en ôte le sentiment; mais cette passion venant à cesser, ces défauts, qui étaient comme couverts à leurs yeux, s'y présentent en foule, et causent souvent de grandes ruptures.

87. Il y a peu de gens qui pensent à obliger les autres par un sentiment d'honnêteté qui naisse d'eux-mêmes. Les hommes hardis, empressés, ardents, emportent tout dans le monde; mais ils ont aussi l'inconvénient, la peine de solliciter, de s'empresser, d'être rebutés quelquefois, et ce mal est plus grand que le bien auquel ils parviennent.

88. Il n'y a que la religion chrétienne qui rende raison pourquoi les biens et les maux sont communs aux bons et aux méchants : toute la philosophie humaine a échoué dans cette recherche; le christianisme l'explique admirablement. Cela doit être ainsi, supposé le dessein que Dieu a d'éprouver les hommes en cette vie, de les punir ou récompenser dans l'autre. (*Voy.* saint AUGUSTIN, ***De civitate Dei***, lib. I, cap. 8.

C'est une chose remarquable que nulle religion n'a pris soin des mœurs des hommes que la religion chrétienne, et celles qui ont été dressées sur son modèle.

Le paganisme n'avait point de morale : tous les philosophes, qui se faisaient une religion à leur fantaisie, se créaient aussi une morale par philosophie; mais ils ne prétendaient pas au moins l'avoir reçue de Dieu.

A l'égard du gouvernement, les hommes, ne pouvant toujours attacher la force à la justice, ont attaché la justice à la force en faisant passer pour juste ce qui est plus fort.

Mais cette manière de justifier la force n'est souvent qu'un effet de la faiblesse de l'esprit humain, qui s'abaisse trop sous ce qui l'opprime, et qui conçoit une idée trop grande et trop avantageuse de la force; car cette idée avantageuse fait qu'il y joint facilement les autres idées qui enferment quelque excellence, comme celle de la justice, et qu'il n'ose y joindre celle de l'injustice, qui est une idée de rabaissement, comme étant inalliable avec une aussi grande chose.

Il est nécessaire cependant que la justice soit jointe à la force; autrement on l'accusera d'injustice et de violence, ce qui est une source de sédition et de révolte : l'esprit humain ne peut le faire que par illusion, en prenant pour juste ce qui ne l'est pas.

Mais ce que l'esprit de l'homme ne fait que par erreur, la religion chrétienne le fait parfaitement et sans erreur.

Car elle nous apprend que toute force vient de Dieu, et que les hommes qui s'en servent peuvent bien être injustes, mais que cette force n'est jamais injuste en elle-même parce qu'elle appartient toujours à Dieu : les hommes, dans leurs plus grandes vio-

lences, ne pouvant qu'être les exécuteurs de la justice de Dieu, qui se sert d'eux comme d'instruments et de ministres.

La religion cède donc à cette force, et elle la justifie, parce qu'elle ne la considère pas comme appartenant aux hommes, mais comme venant de Dieu et étant de Dieu. Ainsi il n'est pas étrange que, n'attribuant de force qu'à Dieu, elle ne sépare jamais la justice de la force.

Ce principe de la religion chrétienne est très-véritable, et c'est même un article de foi, puisqu'il est décidé dans l'Ecriture qu'il n'y a point de puissance qui ne vienne de Dieu. « Vous n'auriez aucun pouvoir sur moi, » dit Jésus-Christ, « s'il ne vous avait été donné d'en haut : » *Non haberes potestatem adversus me ullam, nisi tibi datum esset desuper.* (*Joan.* xix, 11.) Mais il le faut bien entendre; car il ne faut pas prendre pour fort tout ce qui est simplement plus puissant que nous, mais ce qui peut faire ce qu'il veut indépendamment de nous. Ainsi, lorsqu'un prince, ou quelque autre supérieur que ce soit, nous commande une chose injuste, il n'a point de force contre nous parce que nous pouvons refuser d'obéir et de consentir à son injustice; mais ensuite il nous ôte notre bien, notre liberté, notre vie, et c'est alors qu'il a la force, parce qu'il nous les peut ôter malgré nous.

Il faut donc en ces rencontres, et la religion l'ordonne, souffrir humblement et patiemment les effets de cette force, en croyant que, quoique les hommes qui l'emploient soient injustes, celui qui la leur donne, et qui se sert d'eux, est juste. Un homme chrétien doit être persuadé qu'il ne peut rien souffrir d'injuste, et il doit être préparé à tout ce qui est juste.

Il blesse la Providence divine s'il se plaint d'être traité injustement, et il blesse visiblement la justice si, reconnaissant que ce qu'il souffre est juste, il refuse de le souffrir avec patience.

PERFECTION. Puisqu'il ne nous est pas accordé de vivre avec des hommes parfaits, ni d'un sagesse consommée, et que c'est beaucoup de trouver dans la société ordinaire quelque faible image de la vertu, gardons-nous de négliger les personnes en qui nous remarquons des qualités louables; mais cultivons surtout ces caractères heureux, ces âmes brillantes des vertus qui font le charme de la vie. Ces vertus sont la modestie et la modération. (CICÉRON.)

1. Il n'y a rien au monde qui n'ait quelque perfection. C'est le bonheur du bon goût de la trouver en chaque chose.

2. Le dernier degré de la perfection de l'esprit humain, est de bien connaître sa faiblesse, sa vanité et sa misère.

(LA ROCHEFOUCAULD.)

Chaque chose a sa perfection; mais la malignité naturelle fait découvrir un vice entre plusieurs vertus pour le relever et le publier, ce qui est plutôt une marque du mauvais naturel qu'un avantage du discernement; et c'est bien mal passer sa vie que de se nourrir toujours des imperfections d'autrui. (Mme DE SABLÉ.)

La perfection, en tout genre, consiste dans un mélange juste de qualités opposées, dans une réuion heureuse qui s'en fait malgré leur opposition. (FONTENELLE.)

Les êtres parfaits ne sont pas dans la nature, et leurs leçons ne sont pas assez près de nous. (J.-J. ROUSSEAU.)

Toute perfection relative suppose une perfection absolue. (L'abbé DE LAMENNAIS.)

PERLES (*Prov.*). Nos pères disaient ingénieusement de la déviation des bons principes : *Les mœurs sont un collier de perles*, c'est-à-dire, ôtez le nœud, tout défile.

PERSÉVERANCE. La persévérance peut avancer lentement, mais elle n'interrompt jamais l'ouvrage qu'elle a commencé, et produit enfin de grandes choses. (CONFUCIUS.)

La persévérance n'est digne ni de blâme ni de louange, parce qu'elle n'est que la durée des goûts et des sentiments qu'on ne s'ôte et qu'on ne se donne point.

(LA ROCHEFOUCAULD.)

La persévérance seule conduit au succès. Les hommes d'imagination qui sautent à droite et à gauche, qui changent de profession à chaque phase de la vie, réussissent rarement. Très-habiles à se sortir d'un mauvais pas, ils manquent rarement de se mettre aux prises avec une fausse idée, une fausse spéculation; puis ils disparaissent dans le naufrage de cette idée ou de cette spéculation. (DE MÉRICLET.)

PERSÉVÉRANCE (*Prov.*). Entre autres proverbes, elle a fait naître les suivants :

1. *Du premier coup ne chet pas l'arbre.*
2. *Qui sert et ne persert, son loyer pert.*
3. *Persévérance vient à bout de tout.*

Enfin Ovide avait dit aussi :

Saxa cavantur aqua.

PERSIFLAGE. On croit que le persiflage rend ridicule. Oui, sûrement, mais c'est la personne qui s'en sert; car, plus le persifleur aura d'esprit, moins il aura l'air de croire qu'on emploie de mauvais genre contre lui. Il y a beaucoup de choses qu'il faut déjouer en ne les remarquant pas. (X.)

Le persiflage est une sorte de babil qui tient ordinairement le milieu entre la sottise et l'esprit, et qui tombe toujours du côté de la première, lorsqu'il perd l'équilibre. (A. DE CHESNEL.)

PERSIL (*Prov.*). Pour exprimer l'action qu'exerce la puissance sur la faiblesse, on dit : *Grêler sur le persil.*

PERSUASION. La persuasion, dit le vicomte de Ségur, produit un calme mutuel, un contentement égal entre la personne entraînée et celle qui entraîne.

PÉTAUD (*Prov.*). On dit d'un lieu ou d'une assemblée où règnent le désordre et la confusion : *C'est la cour du roi Pétaud*, où *tout le monde est maître.* Le mot Pétaud vient de *peto*, qui signifie mendier, et c'était l'un des noms que recevait le roi de la *Cour des Miracles* ou *royaume des Gueux.* Il est peut-être intéressant pour quelques

personnes de faire connaître ici ce qu'était ce royaume.

On désignait par le nom de *Cours des Miracles*, au moyen âge, des quartiers particuliers qui, dans plusieurs villes de France, étaient habités exclusivement par des gueux de tout genre. C'étaient de véritables communautés, des tribus à part régies par des lois, des statuts et des chefs indépendants de la législation qui les tolérait, et qui bravaient même les ordonnances du souverain. Les Bohémiens de Paris étaient au nombre de quarante mille, et répartis dans huit Cours des Miracles. L'une était située rue du Bac, faubourg Saint-Germain; l'autre, rue de Reuilly, quartier des Quinze-Vingt; la troisième et la quatrième au Marais, rue des Tournelles et rue du Cul-de-Sac de Jean-Beau-Sire; la cinquième à la butte Saint-Roch; la sixième dans le faubourg Saint-Marcel; la septième, rue Saint-Denis, où elle prenait le titre du roi François et de sainte Catherine, et la huitième, qui était la plus célèbre, se trouvait située non loin du rempart de la ville, et près de l'église et du couvent des Filles-Dieu. Elle s'étendait entre l'impasse de l'Etoile et les rues de Damiette et des Forges; elle avait son entrée rue Saint-Sauveur; l'enceinte en était très-vaste, et se terminait en cul-de-sac irrégulier, boueux et puant, et on n'y abordait également que par des rues étroites et fangeuses. L'intérieur de cette cour offrait, sur toutes ses faces, un amas de maisons ou plutôt de masures éclopées, d'inégale hauteur, entassées sans ordre et ouvertes à tout vent; leurs soliveaux, bizarrement disposés, décrivaient sur les murs, avec des lézardes, une foule de figures géométriques; leurs pignons, disloqués et boiteux, surplombaient d'une manière alarmante pour tout autre que pour les hôtes insouciants de ce séjour; et le tout était revêtu de cette teinte indescriptible qu'imprime la vétusté unie à une malpropreté sordide. De l'un à l'autre de ces taudis s'étendaient enfin de longues perches ou des cordes auxquelles étaient constamment appendues des loques sans nom.

Les habitants de cette cité dégoûtante, entassés, parqués comme des pourceaux dans chaque bouge, formaient un certain nombre de catégories, dont les principales étaient celles des *capons* ou voleurs; des *francs-mitous* ou mendiants et des *refroidis* ou vagabonds. Il y avait ensuite, dans la classe des mendiants, les *coquillards*, les *narquois*, les *malingres*, les *polissons*, etc. Les *hubains* étaient ceux que saint Hubert avait soi-disant guéris de la rage; les *sabouleux* se disaient atteints d'épilepsie, et écumaient à l'aide d'un morceau de savon qu'ils tenaient dans la bouche; les *marpants*, autre classe de mendiants, avaient des femmes qui prenaient le titre de *marquises*; les *orphelins* étaient les enfants qui parcouraient Paris en demandant l'aumône. On ne connaissait, dans cette association de réprouvés, ni baptême, ni mariage, ni enterrement, et la communauté était tout à fait celle des brutes. Cependant, malgré leur abominable cynisme, ces bandits témoignaient une grande vénération pour une statue du Père éternel, qu'ils avaient volée dans l'église de Saint-Pierre-aux-Bœufs, et qui ornait l'intérieur de leur cité. Le chef de ce singulier royaume, car c'en était un véritablement, était désigné sous le nom de *roi de Thunes* ou *grand coësre*; il était électif et devait maintenir, défendre les priviléges de ses Etats. Le signe de sa dignité était un gros martinet ou *boullage*, et sa bannière un chat mort porté au bout d'une fourche. Ses officiers étaient appelés *cagoux* ou *archi-suppôts de l'argot*. Il recevait, dans le produit des vols, une part qui lui était offerte dans un bassin, d'où serait venu, suivant quelques fabricants d'étymologies, l'expression proverbiale : *Cracher au bassin*.

Durant la journée, la Cour des Miracles était tranquille, silencieuse : on aurait dit un lieu désert et abandonné; c'est qu'alors les habitants étaient répandus dans la ville qu'ils exploitaient de toutes les manières. Le soir, ils rentraient à leur gîte, chargés du produit de leurs vols ou des aumônes arrachées à la bienfaisance crédule. Aussitôt les masures étaient illuminées, les tavernes, les *tapis-francs* se remplissaient peu à peu, et une infernale orgie, entrecoupée des scènes les plus hideuses, commençait, retentissante d'hymnes sataniques, pour se prolonger fort avant dans la nuit.

Le peuple de la Cour des Miracles, ou la *corporation de l'argot*, avait obtenu, entr'autres priviléges, le droit d'asile, et ce ne fut qu'en 1656 que Louis XIV détruisit ce repaire de la gueuserie. Une sorte d'armée vint envahir la Cour des Miracles, on jeta dans les hospices et les prisons la majeure partie de ses habitants, on démolit le plus grand nombre des maisons qu'ils avaient empestées; et enfin on assainit ce quartier qui faisait honte à la civilisation. Il n'est pas besoin d'ajouter que, pendant l'existence de la Cour des Miracles, il répugnait infiniment aux soldats du guet et autres champions de la police, d'aller faire leur service de ce côté. Le péril, en effet, était imminent pour eux; car, à un certain cri particulier que poussait un bandit, toute la colonie des gueux s'armait et se ruait sur les intrus.

PETIT BONHOMME VIT ENCORE. (*Prov.*). Ce proverbe, très-fréquemment employé, provient d'un jeu que tout le monde connaît, et qui a lui-même une origine très-ancienne. On célébrait, à Athènes, une fête, appelée *Lampas* ou *Lamphories*, qui avait été instituée en actions de grâces pour trois divinités : Minerve, Vulcain et Prométhée. Les Athéniens, par cette institution, remerciaient Minerve, qui leur avait donné l'huile; Vulcain, pour avoir inventé les lampes; et Prométhée, parce qu'on croyait qu'il avait apporté le feu du ciel. Le jour de la fête, tout le monde se rendait dans la longue rue qui partait de l'Académie, et les jeunes

gens se plaçaient à des distances égales, depuis l'autel de Prométhée, qui était dans l'Académie même. A un signal donné, le jeune homme le plus près de l'autel, allumait son flambeau et le portait, en courant, à celui qui le suivait; celui-ci le transmettait à un troisième; et ainsi, successivement, ce flambeau passait de main en main. Ceux qui le laissaient éteindre sortaient des rangs; et si, par cas, tous les flambeaux s'éteignaient, nul ne remportait la victoire, et les prix étaient réservés pour une autre fois. Dans le jeu usité de nos jours, on fait passer un morceau de papier, ou bien de paille enflammée; et, pour signifier qu'une chose qu'on croyait abandonnée, manquée ou impossible, est toujours active, on dit : *Petit bonhomme vit encore.*

PEUPLE. Le peuple, c'est la nation. On s'est habitué à ne donner communément le nom de peuple qu'aux classes inférieures de la société, et de là, beaucoup de fausses interprétations. Lorsqu'on parle des mœurs qui distinguent un pays civilisé, on n'entend désigner que la masse du peuple, et non pas les rangs supérieurs qui offrent à peu près partout la même éducation, les mêmes principes, les mêmes préjugés. S'il s'agit, par exemple, de la nation française, de son enjouement, de sa bravoure et de ses autres qualités, ce n'est pas dans les salons que l'historien va chercher ses preuves : il les recueille sur la place publique, dans les fêtes populaires, dans les usages des populations industrielles et agricoles, et au sein des phalanges qui marchent sous la bannière de la patrie. Le peuple, c'est la représentation de la partie de l'humanité qui a conservé ses vices et ses vertus primitifs; que le temps et les progrès de la civilisation n'ont polie qu'à moitié. Le peuple, c'est la proie que se disputent incessamment l'esprit du mal et celui du bien; un être collectif, pourvu à la fois d'instincts généreux et de penchants féroces; une sorte de Protée, qui se montre aujourd'hui enfant candide et soumis, et qui, demain le disputera dans ses emportements et dans ses excès aux fureurs du tigre. Nous reproduisons ici, à ce sujet, quelques lignes que nous écrivions, en 1845, dans un de nos livres.

« Les masses sont bruyantes, disionsnous, parce qu'elles sont nombreuses, et que, lorsqu'elles s'agitent, il leur faut de l'espace. Une fois lancées, il n'est pas aisé de les arrêter, parce qu'elles sont alors sous l'empire d'une sorte d'accès de fièvre qui s'irrite du moindre obstacle, et qui doit avoir sa durée. Mais une fois le paroxysme passé, chaque mutin revient à son foyer, à ses travaux, et les rues et les pavés ne trouvent plus d'acteurs que parmi les forçats libérés ou ceux qui doivent à leur tour aller peupler les bagnes.

« Le défaut d'éducation et de religion rend quelquefois le peuple féroce dans les vengeances qu'il exerce ou les réparations qu'il veut obtenir; mais, à tout prendre, c'est généralement dans son sein que s'accomplissent les actes de la vertu la plus pure, de l'héroïsme le plus brillant. Il est moins intéressé que les grands; plus spontanément généreux, et plus susceptible d'un dévouement à toute épreuve. On rencontre peu, de nos jours, dans les hautes classes de la société, de ces sentiments chevaleresques dont s'honoraient, il y a quelques siècles nos paladins; tandis que nous sommes témoins, à chaque instant, sur la voie publique, de ce qu'inspirent à la multitude les souffrances de l'infortune et le spectacle de l'opprimé.

« Si la clameur poursuit l'assassin, c'est toujours l'homme du peuple qui s'expose aux coups de celui-ci, pour le livrer à la justice. Si l'on attente à la pudeur de la jeune fille, c'est encore l'homme du peuple qui se précipite le premier pour lui faire un rempart de son corps; et ni le nombre des assaillants, ni leurs armes, n'en imposent à son courage. Si des cris de détresse, enfin, s'échappent du sein des flots ou du foyer d'un incendie, c'est l'homme du peuple, toujours l'homme du peuple qui brave la mort pour lui arracher des victimes. Dès l'aveuglement même et la brutalité qu'il apporte fréquemment à défendre ce qu'il qualifie de point d'honneur, on ne peut s'empêcher de reconnaître qu'en effet l'honneur est pour lui l'objet d'un véritable culte. »

(N.)

Plaire à la foule, c'est déplaire au sage.

(PLUTARQUE.)

Ne vous hâtez pas d'approuver l'homme qui est aimé du peuple, ni de condamner celui qui en est haï; mais regardez comme un sage celui qui est aimé des bons et haï des méchants. (CONFUCIUS.)

Le règne de la foule, c'est la mort des royaumes. » (GERBERT.)

Le peuple est naturellement bon : ne touchez pas à sa religion ou à ses usages; ôtez-lui toute espèce de chef, et laissez-lui du pain, vous n'en avez rien à craindre.

(BACON.)

Toute assemblée est peuple.

(Le cardinal DE RETZ.)

Les grands succès, surtout ceux auxquels le peuple contribue beaucoup, lui donnent un tel orgueil qu'il n'est plus possible de le conduire. Jaloux des magistrats, il le devient de la magistrature; ennemi de ceux qui gouvernent, il l'est bientôt de la constitution. (MONTESQUIEU.)

Les peuples une fois accoutumés à des maîtres, ne sont plus en état de s'en passer. S'ils tentent de secouer le joug, ils s'éloignent d'autant plus de la liberté que, prenant pour elle une licence effrénée qui lui est opposée, leurs révolutions les livrent presque toujours à des séducteurs qui ne font qu'aggraver leurs chaînes.

(J.-J. ROUSSEAU.)

Les nations que les rois assemblent et consultent, commencent par des vœux et finissent par des volontés. (RIVAROL.)

Oh! qu'on est heureux, après avoir p-

de la faveur populaire, de mourir horizontalement dans son lit. (MIRABEAU.)

Le bas peuple n'est qu'une fourmilière, qui se remue et se trémousse sans connaissance et sans dessein; un corps sans yeux, qui marche sans savoir où il va, ou qui n'est guidé tout au plus que par l'appât d'un gain sordide, et ne connaît presque jamais ses véritables intérêts. Ennemi de la sagesse et de la modération; turbulent, séditieux, féroce quand on le ménage; lâche et rampant quand on l'opprime; vain, inconstant et superstitieux; amateur des nouveautés, en proie à la prévention; s'arrogeant le droit de juger ceux qui l'instruisent et le gouvernent, et les jugeant toujours mal. (TOUSSAINT.)

Dans le peuple doit résider nécessairement l'essence de tout pouvoir; et tous ceux dont les connaissances ou la capacité ont engagé le peuple à leur accorder une confiance quelquefois sage et quelquefois imprudente, sont responsables envers lui de l'usage qu'ils ont fait du pouvoir qui leur a été confié pour un temps. (WILLIAM-JONES.)

De quelque manière que le prince soit revêtu de son autorité, il la tient toujours uniquement du peuple, et le peuple ne dépend jamais d'aucun homme mortel, qu'en vertu de son propre consentement. (NOODT.)

La foule peut se battre, alors elle est respectable; juger lui réussit toujours mal. (GOETHE.)

Quand le pouvoir est entre les mains du peuple, il en use avec cette brutale imprévoyance, seule politique d'une populace souveraine. (FERRAND.)

Que les petits demeurent unis aux grands, pour qu'il y ait entre eux communauté de bons et loyaux services. (MARCHANGY.)

1. Le peuple respecte ceux qui osent le braver; ceux qui le craignent, il les méprise. Il y a des animaux féroces qui ne dévorent que ceux qui fuient ou qui tombent devant eux. Le peuple est comme le lion qu'il ne faut pas aborder de côté, mais en face, les yeux dans ses yeux, la main dans sa crinière, avec cette familiarité ferme et confiante qui prouve qu'on se livre, mais qu'on s'estime, et qui dit aux multitudes: Comptez-vous tant que vous voudrez, moi je me sens.

2. Ne donnez pas aux ouvriers ces espérances d'organisation du travail qui les trompent et qui leur font trouver plus cruelles les réalités contre lesquelles ils luttent, par le contraste avec les chimères que vous faites resplendir devant eux! Ne faites pas semblant d'avoir un secret quand vous n'avez qu'un problème; ne donnez pas la soif quand vous n'avez pas l'eau; ne donnez pas la faim quand vous n'avez pas d'aliment. Il n'y a rien de plus dangereux que de passionner le peuple pour l'impossible! Respectez les passions du peuple, elles sont le plus puissant levier des nations et des civilisations! Ne les allumez pas en vain, car quand elles brûlent, on ne les éteint pas avec un peu de cendres, on ne les éteint que sous des flots de sang et sous les décombres d'une société. (DE LAMARTINE.)

En théorie, la classe inférieure ne désire pas des droits qui lui sont inconnus, dont l'intelligence lui échappe, dont le désir n'est pas spontané chez elle. En pratique, elle ne saurait comment exercer ces droits. (Eugène SUE.)

1. C'est une sorte de jouissance pour la multitude, que d'insulter à qui lui a longtemps commandé le respect.

2. Le peuple ressemble à un enfant gâté: plus on fait pour lui, plus il se montre exigeant et mutin.

3. Le débordement du peuple est semblable à celui d'un grand fleuve: des désastres accompagnent toujours son irruption, et sa retraite ne laisse que fange et stérilité dans les lieux qu'il avait envahis. (A. DE CHESNEL.)

Qui dit le peuple, dit plus d'une chose: c'est une vaste expression, et l'on s'étonnerait de voir ce qu'elle embrasse et jusqu'où elle s'étend. (X.)

PEUR. Il n'y a guère de poltrons qui connaissent toujours leur peur. (LA ROCHEFOUCAULD.)

Dès qu'on a peur du mal, on souffre du mal de la peur. (BEAUMARCHAIS.)

PHANIAS (*Dicton*). Grec plein de ruse, qui eut surtout celle de se faire passer pour riche, lorsqu'il était pauvre, et de s'attirer par là une très-grande considération. La fourberie ayant été découverte, elle donna naissance à ce dicton : *Astuce de Phanias*.

PHANUS (*Dicton*). C'était, chez les anciens, un mari très-jaloux, qui, pour se mettre en garde contre les courtisans de sa femme, inventa une porte qui ne pouvait s'ouvrir qu'au moyen d'un mécanisme dont lui seul avait l'intelligence. Cependant, l'un des galants qui connaissait le dicton : *Fallacia alia aliam trudit*, prit le chemin du toit pour descendre dans la maison, et depuis lors, ce fut coutume de dire d'une porte à peu près inutile : *C'est la porte de Phanus*.

PHILANTHROPIE. La philanthropie, ou plutôt la philanthropomanie, dit le prince de Ligne, est une singulière invention! Faut-il donc un nom grec, une secte, des assemblées et des ouvrages pour aimer son prochain?

PHILOSOPHIE. On donne ce nom également à deux opérations de l'esprit humain, qui cependant ne sont pas les mêmes. La première, que l'on a constituée en science, consiste dans l'examen des phénomènes de la nature et dans les formules synthétiques ou analytiques qui assignent des causes déterminées à ces phénomènes; la seconde se compose de doctrines particulières, d'utopies que l'on présente comme règle dans l'usage de la vie. C'est en pratiquant la première que l'homme, bouffi d'orgueil et de présomption, ose abaisser à sa petitesse l'immensité de l'Être suprême, et, ne pouvant définir Dieu, ne trouve rien de plus com-

mode que de le peindre d'après lui. La philosophie, d'ailleurs, n'a point pour objet la découverte de la vérité : elle enseigne les paradoxes, les sophismes qui conduisent à des théories subversives, impies; à des systèmes qui cherchent Dieu dans des équations, dans le résidu d'une cornue, aux pôles d'une pile voltaïque. Son langage est toujours obscur, embarrassé, non-seulement parce qu'elle se fraie une voie au sein du vague et qu'aucun phare ne projette un rayon sur la ligne qu'elle parcourt, mais encore parce qu'en dépit de lui-même le sentiment de son insuffisance domine en l'homme celui de sa vanité. A côté de ces philosophes, qui conservent néanmoins quelque pudeur, s'en montrent d'autres qui n'en connaissent aucune. Ceux-là se dispensent, avec résolution, de l'étude des choses; le raisonnement leur est antipathique; l'œuvre de Dieu, pour eux, c'est la FATALITÉ. Ils sont éminemment absurdes, mais que leur importe! Est-ce qu'ils ne rencontreront pas toujours d'autres esprits plus stupides encore qui les croiront sur parole?

Après la philosophie des professeurs et des sots vient celle des hypocrites et des mauvais sujets, laquelle offre des nuances sans nombre. Les uns font l'éloge de la retraite, parce qu'il ne leur est pas possible de vivre dans le monde; d'autres affichent le dédain des richesses, après s'être épuisés en efforts infructueux pour en obtenir. Ceux-là, comme dit Larochefoucauld, triomphent aisément des maux passés et des maux à venir, mais les maux présents triomphent d'eux; ceux-ci, au sein d'une aisance complète, engagent autrui à supporter la misère, et sont toujours scandalisés de la plainte du pauvre. Enfin, si l'antiquité avait son Diogène aux mœurs de brute, son vaniteux Antisthène couvert d'un manteau troué, notre époque compte à son tour, par milliers, des bipèdes débraillés, aux cheveux longs et sales, à la barbe inculte, lesquels sont si éminemment philosophes, que toutes les vertus sont transformées par eux en ignobles préjugés; qu'ils franchissent les degrés du tribunal de police correctionnelle comme ils monteraient ceux du capitole, et, qu'avec un peu plus de laisser-aller de la part de la justice du pays, ils se feraient volontiers un délassement du vol, du viol et de l'assassinat. Les deux extrêmes de cette philosophie sont la démence ou le crime. Qui dit philosophe à ce point de vue dit donc à peu près extravagant ou scélérat; et l'on peut ajouter, à l'égard de toute philosophie en général, que c'est la science du pédantisme, de l'égoïsme et du charlatanisme. (N.)

C'est grand cas que les choses en soient là en notre siècle, que la philosophie soit, jusqu'aux gens d'entendement, un nom vain et fantastique qui se trouve de nul usage et de nul prix par opinion et par effet. Je crois que ces ergotismes en sont cause qui ont suivi ses avenues. On a grand tort de la peindre inaccessible aux enfants, et d'un visage refrogné, sourcilleux et terrible. (MONTAIGNE.)

Le mépris des richesses était, dans les philosophes, un désir caché de venger leur mérite de l'injustice de la fortune, par le mépris des mêmes biens, dont elle les privait : c'était un secret pour se garantir de l'avilissement de la pauvreté; c'était un chemin détourné pour aller à la considération, qu'ils ne pouvaient avoir par les richesses. (LAROCHEFOUCAULD.)

C'est une chose qui doit nous faire comprendre les bornes de l'esprit humain, quand on considère le nombre infini de philosophes qui se sont rompu la tête toute leur vie à chercher les raisons de l'ordre du monde, dont les recherches n'ont abouti qu'à des imaginations ridicules; et d'en voir d'autres qui s'imaginent être fort savants, parce qu'ils ont reconnu que les autres sont ignorants, mais qui ne reconnaissent pas qu'ils savent bien peu de chose eux-mêmes. Cette considération nous conduit à l'intelligence de ces paroles de l'Ecclésiaste (c. III, 11 : *Mundum tradidit disputationi eorum*, etc. : « Il a livré le monde à leurs disputes, » sans que l'homme puisse reconnaître les ouvrages que Dieu a créés depuis le commencement du monde jusqu'à la fin. (NICOLE.)

On ne peut s'empêcher de déplorer le malheur de la philosophie humaine, quand on considère qu'après tout le progrès qu'elle se flatte d'avoir fait depuis un siècle, nous sommes réduits à voir revivre les qualités occultes dans les systèmes des philosophes modernes, pour l'attraction et les formes substantielles ou par les monades. Ne serait-ce point la suite des efforts que plusieurs d'entre eux semblent faire depuis quelque temps, pour se passer, s'ils le pouvaient, de l'Etre suprême dans l'explication de l'ordre qui règne dans l'univers, comme s'ils voulaient diviniser en quelque manière la nature, nom aussi vide de sens que celui de fortune, et la substituer à la seule cause réelle et universelle, dans laquelle réside le véritable pouvoir, et à la seule force motrice, dont l'efficacité ne peut être révoquée en doute. (D'AGUESSEAU.)

Quand les philosophes s'entêtent une fois d'un préjugé, ils sont plus incurables que le peuple même, parce qu'ils s'entêtent également et du préjugé et des fausses raisons dont ils le soutiennent. (FONTENELLE.)

La philosophie n'est point destinée à se perdre dans les propriétés générales de l'être et de la substance; dans des questions inutiles sur des notions abstraites dont la solution n'est point nécessaire au progrès de nos connaissances. Ainsi, par exemple, quoique le mouvement soit l'objet de la mécanique, le philosophe aperçoit sans peine que la question obscure sur la nature du mouvement est entièrement étrangère à cette science. Il suppose donc l'existence du mouvement tel que tous les hommes le conçoivent, il tire de cette supposition une foule de vérités utiles, et laisse bien loin derrière lui les scolastiques s'épuiser en

vaines subtilités sur le mouvement même. Dieu, l'homme et la nature, voilà les grands objets de l'étude de la philosophie.

(D'Alembert.)

Imaginez l'univers sage et philosophe, convenez qu'il serait diablement triste.

(Diderot.)

La meilleure philosophie relativement au monde, est d'allier, à son égard, le sarcasme à la gaîté, avec l'indulgence du mépris.

(Chamfort.)

La philosophie est la plaie des temps modernes; tous les maux qui désolent la société sont son ouvrage. (Hoffmann.)

Qui, depuis cinquante ans, déchaîne le vent des révolutions, détruit à plaisir les derniers principes sur lesquels reposent la propriété, la religion, la foi conjugale, le respect des mœurs, les lois et le pouvoir? la philosophie. (De Mériclet.)

L'éléphant m'a toujours fait l'effet d'un philosophe déguisé. (Monselet.)

PHYSIONOMIE. La physionomie est l'expression du caractère et celle du tempérament. Une sotte physionomie est celle qui n'exprime que la complexion, comme un tempérament robuste, etc.; mais il ne faut jamais juger sur la physionomie, car il y a tant de traits mâles sur le visage et dans le maintien des hommes, que cela peut souvent confondre, sans parler des accidents qui défigurent les traits naturels et qui empêchent que l'âme s'y manifeste. On pourrait conjecturer plutôt sur le caractère des hommes, par l'agrément qu'ils attachent à de certaines figures qui répondent à leurs passions; mais encore s'y tromperait-on.

(Vauvenargues.)

Ceux qui ont fait un art de la physionomie, et qui ont jugé de l'humeur des personnes sur leurs visages, ont eu plus d'égards aux traits et à quelque disposition du corps qu'à tout l'air de la personne. Je laisse aux philosophes à décider si le mouvement des esprits animaux dans les différentes passions qui agitent les hommes, contribue à former les traits du visage, lorsque les chairs et les fibres en sont tendres et pliables, ou si la même sorte d'âmes requiert la même sorte d'habitation. Quoi qu'il en soit, je ne trouve rien de plus glorieux pour un homme que de donner, pour ainsi dire, le démenti à son visage, et d'avoir le cœur bon, équitable et honnête, malgré tous les signes contraires que la nature lui a imprimés sur le front. C'est ce qui arrive souvent à ces personnes, qui, au lieu de se chagriner de leur mauvaise mine, ou d'envier la physionomie des autres, s'appliquent à cultiver leur esprit, et à s'orner de beautés plus solides et à l'épreuve du temps. (*Le Spectateur.*)

PIED (*Prov.*). On dit de ceux qui ne savent pas veiller eux-mêmes à ce qui leur appartient: ***Bien mérite d'aller à pied, qui n'a soin de son cheval.*** Jean Massé, docteur en médecine, cite, dans la traduction qu'il a donnée en 1563, de l'art vétérinaire d'Hiéroclès, un exemple à l'appui du présent proverbe: « Un gendarme romain, dit-il, vint un jour à sa montre, paré et accoustré mignonnement; au reste, monté sur un cheval drilleux, crotté, fangeux et déchiré. Les censeurs lui demandèrent à quoi il tenait, qu'il était si mignonnement et bien accoutré, et son cheval tout déhalé et mal en ordre? « Pour autant, dit-il, que j'ai « soin et cure de moi-même, et Stace, mon « serviteur, de mon cheval. » La réponse indigne d'homme chevalier et bon gendarme, le fit noter d'infamie et casser. » Pour désigner un homme adroit et rusé, on fait emploi de ce proverbe: ***Il ne se mouche pas du pied.*** C'est la traduction du latin: ***Homo emunctæ naris.*** Afin d'exprimer aussi, en termes couverts, la nécessité où se trouve toute personne d'aller soi-même accomplir certaine fonction organique, on dit proverbialement: ***Aller où le roi va à pied.*** Dans le même cas les Italiens se servent de cette phrase: ***Aller où ni le pape ni l'empereur ne peuvent envoyer d'ambassadeur.*** Enfin, un comte d'Anjou ayant imaginé, au XIIIe siècle et pour dissimuler une difformité qu'il avait au pied, un soulier qui avait une longue pointe recourbée, comme la poulaine d'un navire, cette chaussure devint celle des seigneurs, et l'on prit l'habitude de dire d'une personne qui jouait un certain rôle dans le monde, qu'elle y était sur ***un grand pied.***

PIED-PLAT (*Dicton*). Ce terme, qu'on emploie aujourd'hui comme injure, vient de ce qu'autrefois les gens de basse extraction étaient obligés de ne porter que des souliers à semelles plates, tandis que la chaussure des nobles avait des talons élevés.

PIERRES (*Prov.*). Mener un homme par ***un chemin où il n'y a point de pierres,*** comme dit le proverbe, c'est exprimer qu'il est traité avec une telle rigueur que tout moyen de défense lui est interdit.

PIETÉ. Les hommages rendus par la piété sont plus agréables à Dieu que les plus riches offrandes. (Socrate.)

Il y a des actions de piété qui paraissent méprisables aux yeux des hommes et qui sont d'un grand prix devant Dieu.

(*Maximes chrétiennes.*)

PIGEON (*Prov.*). Pour exprimer que la chose qu'on tient vaut mieux que celle qu'on attend, les Italiens disent: ***Il vaut mieux un pigeon dans la main qu'une grive sur la branche.***

PILULE (*Prov.*). Lorsqu'on fait emploi dans le monde d'un moyen ou de phrases qui ont pour objet d'arriver par la séduction à obtenir ce qu'on veut, on dit proverbialement: ***Dorer la pilule.*** Les Espagnols disent dans le même sens et en faisant allusion aux procédés des apothicaires: ***Si la pilule avait bon goût, on ne la dorerait pas.***

PLACES. 1. Si vous êtes en place, évitez d'employer des hommes vicieux, bien persuadé qu'on vous imputera ce qu'ils pourront faire de mal.

2. Sortez des emplois plus estimé, non

plus riche. Les éloges du public sont préférables aux richesses.

Les hommes abjects et vils pourront-ils, même avec des talents, servir la patrie? Non, sans doute. Tant qu'ils ne sont pas élevés aux emplois, ils ne pensent qu'à les obtenir; les ont-ils, ils ne pensent qu'à ne pas les perdre. Ils n'est rien dont ils ne soient capables pour y parvenir, ou pour les conserver; ils ne craindront ni la honte ni le crime. (CONFUCIUS.)

Il est plus difficile de paraître digne des emplois qu'on n'a pas que de ceux qu'on exerce. (LA ROCHEFOUCAULD.)

Il y a cinq qualités requises pour un homme en place : du talent, de l'intégrité, de l'activité, de la patience et de l'impartialité. (Guillaume PENN.)

Quand on renvoie quelqu'un pour prendre sa place, c'est à la condition tacite de faire mieux que lui. (MONTESQUIEU.)

La plupart de ceux qui déclament contre les gens en place, en veulent moins à leurs personnes qu'à leurs emplois.

(A. DE CHESNEL.)

PLAGIAT. Le plagiat est un vol, car il faut appeler la chose par son nom. Seulement, dans la république des lettres, il jouit du bénéfice d'un grand nombre de circonstances atténuantes, ce qui lui a procuré une sorte de droit de coutume, analogue à celui que l'on voit consacré chez les honorables épiciers, lesquels enseignent à leurs élèves, comme une condition du métier, de peser et mesurer avec fraude, et de falsifier, dans les proportions les plus considérables possibles, les denrées de toute nature mises en vente dans leurs magasins. Cependant les épiciers ne sont pas envoyés au bagne, et les plagiaires ne comparaissent pas tous par-devant un tribunal. D'ailleurs, en ce qui touche ces derniers, ils ont en leur faveur, nous le répétons, des circonstances atténuantes. Il est admis que certains ouvrages ne peuvent être composés qu'au moyen du plagiat. Certains livres ne se font qu'avec des livres. Toute compilation est rigoureusement un plagiat. L'historien, l'archéologue, le moraliste sont des plagiaires. Les poëtes le sont d'autant plus, que la rime qui est à eux, les absout des idées qu'ils pillent chez autrui. Dans la piraterie littéraire il y a simplement divers degrés qui dépendent, soit du plus ou moins de fonds personnel du pirate, soit du respect plus ou moins grand qu'il conserve pour les convenances. Il est des plagiaires qui citent ceux qu'ils dévalisent, d'autres s'en dispensent. Quelques-uns ne dérobent qu'une pensée, une phrase; d'autres s'emparent intrépidement de pages ou de chapitres entiers, voir même de tout un livre, dans un vertige d'héroïsme! ils brûlent alors leurs vaisseaux et bravent la destinée. Enfin il est des hommes d'esprit qui admettent même en quelque façon le plagiat comme théorie. Écoutons ce que Gœthe nous dit à ce sujet :

« Qu'est-ce que le génie, si ce n'est la faculté de saisir et d'utiliser tout ce qui nous frappe, de coordonner et de jeter de la vie sur tous les matériaux qui s'offrent à nous, de prendre ici le marbre, plus loin l'airain, et d'en construire un bâtiment? Le jeune peintre le plus original qui croit tout devoir à son invention, ne saurait, s'il a du génie, entrer dans la chambre où nous sommes et regarder les desseins qui la tapissent, sans sortir autre qu'il était entré et avec plus d'idées. Que serais-je moi-même, que me resterait-il, si cet art de butiner était considéré comme rabaissant le génie? Qu'ai-je fait? j'ai recueilli et mis en œuvre les productions de la nature et celles des hommes. Tous mes écrits m'ont été fournis par mille individus et mille objets divers : les sages et les ignorants, les sots et les gens d'esprit, l'enfance et l'âge mûr, sont venus tour à tour, et le plus souvent sans pouvoir s'en douter, m'apporter l'offrande de leurs pensées, de leurs facultés, de leur propre expérience; souvent ils ont semé la moisson que j'ai recueillie; mon œuvre est celle d'une agrégation d'êtres qui ont été pris dans toute la nature; elle porte le nom de GOETHE. »

Quant au public, il gagne toujours au plagiat : celui-ci, en effet, n'a pour but que la perfection du travail qui le fait appeler en aide; on ne butine chez les autres que pour y enlever la quintessence de ce qu'on y rencontre; d'où il résulte que plus on a récolté dans le champ voisin, mieux on a enrichi le réceptacle qu'on a préparé pour recevoir ce fruit de l'usurpation; que plus un livre s'est orné des beautés soustraites à beaucoup d'autres écrits, plus il acquiert d'intérêt et de prix. C'est ainsi que lorsqu'il nous est offert un bouquet composé de fleurs magnifiques et rares, nous ne nous avisons guère d'aller nous enquérir si ce bouquet a été formé dans un jardin ou dans plusieurs; si celui de qui nous le tenons en est le légitime propriétaire, ou s'il le doit à une ruse condamnable. Nous jouissons simplement de ces fleurs et de leurs parfums, sans troubler cette jouissance par un *comment* ou un *pourquoi?* Nous ne prétendons pas néanmoins faire ici une apologie du plagiat : nous constatons simplement des faits.

Le plagiat ne se borne point à la littérature proprement dite : il s'attaque encore aux idées émises en toutes choses, aux enseignes, aux annonces, aux entreprises industrielles, etc. Il a même l'audace d'envahir la politique et de se montrer effrontément à la tribune. Nous citerons quelques exemples de cette dernière exploitation.

Sous le règne de Louis-Philippe, le député Pagès, de l'Arriége, rappela un jour très-heureusement, dans son improvisation, le supplice des *plombs de Venise*. Pendant deux ou trois mois, les orateurs et les journalistes s'arrangèrent de manière à reproduire cette comparaison, à fourrer du plomb partout. Un autre député, dans certaine occasion, qualifia assez trivialement la politique du ministère de *gâchis* : l'expression fit fortune

:t défraya longtemps la tribune et le journalisme. Il en fut de même de l'exclamation *ien, rien, rien!* employée dans un cas anaogue. Puis un orateur s'étant écrié, à la uite d'une explication : *Est-ce clair?* ce avissant point d'orgue fut accueilli avec nthousiasme et se reproduisit quotidienement, pendant une durée prolongée. Enin, un tribun, qui pouvait avoir appris la angue anglaise, ayant présenté une hypohèse, ajoute : *That is the question :* « c'est là a question, » pour le coup, cette phrase devint, dans la chambre et dans la presse, omme le fameux *delenda Carthago* de Caton : n ne débita plus une tartine sans qu'elle e fût disposée de manière à pouvoir y introduire : *That is the question.* On ne savait eut-être pas l'anglais, mais on avait l'air e le savoir ; et nous voyons même encore es mots se répéter aujourd'hui dans les euilles publiques, par suite de la même anité.

PLAIRE. 1. La confiance de plaire, est souent un moyen de déplaire infailliblement.

2. Un homme à qui personne ne plaît, est ien plus malheureux que celui qui ne plaît personne. (LA ROCHEFOUCAULD.)

PLAISIR. J'ai trouvé que le plaisir et la vie n'étaient qu'illusion, et j'ai vu que tous les travaux n'étaient que vanité et affliction e cœur. (SALOMON.)

Ne cherchez jamais que des plaisirs honêtes. Les plaisirs sont un bien quand ils accordent avec l'honnêteté : ils deviennent n grand mal dès qu'ils s'en écartent. (ISOCRATE.)

Un plaisir est moins vif, lorsqu'il n'est acompagné d'aucune inquiétude. (OVIDE.)

Un des grands plaisirs de la vie est d'être xempt de toute gêne ; mais c'est une isance que les gens difficiles ne sauraient e procurer. (Guillaume PENN.)

1. Il n'est point de plaisir sans honneur t sans vertu.

2. Les plaisirs dont la longueur fait perre le goût, deviennent un ennuyeux fareau. (L'abbé PRÉVOST.)

1. Les gens d'esprit n'ont point plus de laisirs qu'il ne leur en faut, parce qu'ils ont trop délicats. Il est vrai que la délicaesse est digne des hommes ; elle n'est prouite que par les bonnes qualités de l'esprit t du cœur ; on se sait gré d'en avoir. Ceendant la délicatesse diminue le nombre es plaisirs, et elle est cause qu'on les sent oins vivement.

2. Les plaisirs ne sont point assez solides our souffrir qu'on les approfondisse ; il ne aut que les effleurer. Ils ressemblent à ces erres marécageuses, sur lesquelles on est bligé de courir légèrement sans y arrêter amais le pied. Les choses du monde les lus agréables sont, dans le fond, si minces u'elles ne toucheraient pas beaucoup si l'on faisait une réflexion un peu sérieuse. (FONTENELLE.)

Ce ne sont pas les plaisirs qui rendent homme heureux : c'est le plaisir. (X.)

Un plaisir dont on est assuré de se repentir, ne peut jamais être tranquille. (*Maximes chrétiennes.*)

PLANTE (*Dicton*). Pour dire qu'une chose aura le résultat qu'il plaira au hasard, on fait usage de ce dicton : *Arrive qui plante.*

PLANTES. La nature végétale, avec ses magnifiques paysages, ses forêts ombreuses, ses prairies verdoyantes et émaillées, ses fleurs et ses parfums, ne pouvait manquer, en frappant d'admiration et de reconnaissance l'esprit des peuples, surtout ceux de l'Orient, de leur inspirer aussi des maximes et des proverbes en grand nombre. Voici quels sont les plus répandus :

1. Qui veut la rose doit souffrir les épines.

2. Qui a le miel sur les lèvres a souvent l'absinthe dans le cœur

3. Avec le temps et la patience, la feuille de mûrier devient satin.

4. Le figuier qui regardera le figuier deviendra fertile.

5. Si un roi cueille une pomme dans le jardin de ses sujets, le lendemain ses favoris coupent l'arbre.

6. Si vous avez des arbres, souffrez que le pauvre s'asseye sous leur ombrage.

7. A chemin battu, il n'y a pas d'herbe.

8. La jeune fille est une fleur, la femme un fruit : si le fruit est mauvais, quel souvenir restera-t-il de la fleur ?

9. Celui qui veut monter à un arbre, doit saisir les branches et non les fleurs.

10. Il est bien peu d'herbe rampante qui, à force de se traîner, n'arrive à trouver un soutien.

11. On ne demande point au roseau le parfum de l'oranger.

12. Une cour sans femmes est un printemps sans roses.

13. Le tronc du chêne n'est point vénéneux parce que le serpent s'y abrite.

14. Ce ne sont pas les fleurs, ce sont les fruits qu'il faut cueillir, et attendre qu'ils soient mûrs.

15. La branche qui plie à tous les vents, voit son fruit tomber par terre.

16. On donne souvent un poids pour avoir une féve.

17. On ne peut sauver à la fois la chèvre et le chou.

18. Les grands arbres donnent plus d'ombre que de fruit.

19. Qui craint les feuilles n'aille pas au bois.

20. Tout y va, la paille et le blé.

21. Vaut mieux dormir sous un chêne, que de ne point dormir sous le satin.

22. Il ne faut pas manger son blé en vert.

23. Quand le prince cueille un fruit, l'esclave arrache l'arbre.

24. Le temps amène les roses.

25. Ne mange pas de cerises avec un grand seigneur, de peur qu'il ne te jette les noyaux au nez.

26. Epargne de bouche vaut rente de pré.

27. Lorsqu'on tortille le saule, tout pliant qu'il est il finit par casser.
28. Rien de plus rare qu'un bon ami, une bonne femme et un bon melon.
29. Ne compte point les grains que tu laisseras à glaner.
30. Petite est la pointe de l'épine ; mais celui qu'elle pique la sent bien.
31. Celui qui mange l'avoine, n'est pas toujours celui qui la paie.
32. A ventre soûl, cerises amères.
33. Tout ce qui est rond n'est pas noisette, tout ce qui est long n'est pas figue.
34. Quand la poire est mûre, il faut qu'elle tombe.
35. L'âne qui braît ne mange pas l'herbe.
36. Compter sur la protection d'un grand, c'est compter sur l'ombre de l'acacia.
37. On connaît l'arbre par ses fruits.
38. Pomme gâtée gâte toute la corbeille.
39. D'un seul coup on n'abat pas un chêne.
40. Il faut attendre que la poire soit mûre pour la cueillir
41. Le vent ne fait pas tomber les feuilles de l'arbre depuis longtemps flétri.
42. Il faut garder une poire pour la soif.
43. On ne prend pas de vieux oiseaux avec de la paille.
44. Lorsque les pères mangent des raisins verts, les dents des enfants sont agacées.
45. Il faut toujours se tenir au gros de l'arbre.
46. Il ne faut pas chercher des noisettes là où il n'y a pas de noisetiers.
47. Plutôt mûrier qu'amandier, parce qu'amandier fleurit premier et mûrier dernier.
48. Ne méprise pas le buisson qui te sert d'asile.
49. Adieu panier, vendanges sont faites.
50. Soigne ta vigne, tu n'auras pas besoin d'envier celle de ton voisin.
51. Celui qui a beaucoup de poivre en met jusque sur ses choux.
52. Quand la vieille a trouvé les figues douces, elle en cherche toute la journée.
53. De même qu'il n'y a pas de noix sans coquille, ni d'arbre sans fruit, ni de grain sans paille, il n'y a pas d'homme sans tache.
54. Petits pois avec les riches et cerises avec les pauvres.
55. D'un tronc d'arbre on ne fait pas un mercure.
56. Avec le temps et la paille, les figues mûrissent.
57. La beauté nuit à la femme aussi bien qu'à la cerise.
58. Le pré convie l'âne.
59. La femme est comme la châtaigne : souvent belle au dehors et mauvaise au dedans.
60. La vaine gloire a des fleurs et n'a pas de fruits.
61. L'amitié des grands est comme l'ombre d'un buisson, elle disparaît vite.
62. Pour que le vin soit bon, il faut que la vigne soit fumée par les alouettes.
63. Un boisseau de perles ne vaut pas une mesure de riz.
64. On mange bien les perdrix sans orange.
65. Maison de paille où l'on rit vaut mieux que palais où l'on pleure.
66. Celui qui sème des épines ne peut moissonner que des afflictions.
67. Une jeune branche prend tous les plis qu'on lui donne.
68. Filles, regardez l'épi du blé, quand il est bon il baisse la tête.
69. L'amour est comme la bouse de vache, qui tombe également sur l'ortie et sur la feuille de rose.
70. Celui qui travaille mange la paille, celui qui ne fait rien mange le foin.
71. La patience est amère, mais ses fruits sont doux.
72. De petits coups répétés abattent de grands chênes.
73. Il n'y a de si petit buisson qui ne porte son ombre.
74. Temps pommelé, pomme ridée, femme fardée, ne sont pas de longue durée.
75. On fait l'âne pour avoir du chardon.
76. Quand l'arbre est tombé, tout le monde court aux branches.
77. La jeune branche se relève sans travail, mais le gros bois ne se relève jamais.
78. Les paresseux voudraient manger l'amande, mais ne pas avoir la peine de casser le noyau.
79. On ne cueille pas des raisins sur des épines, ni des figues sur des ronces.
80. L'éléphant ne peut rien au tamarinier, si ce n'est de le secouer.
81. Qui a des noix en casse,
Qui n'en a pas s'en passe.
82. Ne va pas les pieds nus pour couper des épines.
83. On ne voit point croître un arbre qui change souvent de place.
84. Plus on pile l'ail, plus il sent mauvais.
85. Mauvaise herbe croît toujours vite.
86. Fol amandier, sage mûrier.
87. Le fruit suit la belle fleur, comme l'homme suit une bonne vie.
88. Entre l'arbre et l'écorce, il ne faut pas mettre le doigt.
89. Les vieux arbres sont les plus difficiles à se courber.
90. Un oiseau dans la main vaut mieux que deux dans un buisson.
91. Marchand d'ognons se connaît en ciboules.
92. En temps de folie, chacun fait ses orges.
93. Maison bâtie et vigne plantée ne se vendent pas ce qu'elles ont coûté.
94. Les gros arbres et les plantes salutaires ne naissent pas pour eux-mêmes, mais pour rendre service aux autres.
95. Il n'y a de roses si belles qui ne deviennent gratte-culs.
96. Dans une melonière, ne touche pas aux cloches ; dessous le prunier, ne teni pas ton bonnet, c'est-à-dire évite d'exciter le soupçon.
97. Chaque feuille d'un arbre vert est aux yeux du savant un feuillet du livre qui enseigne la connaissance du Créateur.
98. La santé du corps est le pivot de l'âme.

99. La tempérance est un arbre qui a pour racine le contentement, et pour fruit le calme et la paix.

100. Il ne faut pas laisser croître l'herbe sur le chemin de l'amitié.

101. Il faut rendre chou pour chou.

102. Que celui qui est faible mange des herbes.

103. Une montagne est souvent hérissée de rochers, couverte d'un sable aride. Le vallon est émaillé de fleurs, chargé d'arbres fruitiers.

104. Un arbre raboteux peut porter de bons fruits.

105. Il est délicat et blond comme un pruneau relavé.

106. Il est sentimental comme une poignée d'orties.

107. L'homme plante un arbre dont il ne recueillera jamais le fruit.

108. L'eau glisse sur la fleur et pénètre l'éponge.

109. La poire avec le fromage, c'est mariage.

110. Le jardin est bel et noble, quand l'ortie n'y vient pas dans la saison.

111. On suce l'orange et l'on jette l'écorce.

112. On trouve plus d'ombre sous une vieille charmille que dans un bois nouvellement planté.

113. Ceux qui ne font pas attention à un grain de blé n'en auront jamais un boisseau.

114. Les grands arbres sont longtemps à croître, mais il ne faut qu'un jour pour les abattre.

115. Enrager comme un pic-vert sur un amandier.

116. Chercher des fleurs, trouver des saules.

117. Ce n'est ni le défaut de branches ni de feuilles qui fait périr l'arbre, mais la pourriture de la racine.

118. Le chien du jardinier ne mange point le chou, et n'en laisse pas manger aux autres.

119. Le chemin du paresseux est comme une haie d'épines.

120. Fagot cherche bourrée.

121. Qui veut planter un arbre, doit en vouloir les fruits.

122. La faiblesse rend moitié figue, moitié raisin.

123. On aime mieux deux œufs qu'une prune.

124. Un monarque compatissant est sur le trône comme la rose sur son buisson, c'est-à-dire toujours entouré d'épines.

125. Le lierre meurt où il s'attache.

126. Pierre qui roule n'amasse pas mousse.

127. L'herbe sera bien courte s'il ne reste à brouter.

128. Rond comme une citrouille.

129. Les alouettes rôties ne se trouvent point sur les haies.

130. Franc comme osier.

131. L'homme est souvent comme le porc, qui mange le gland, sans regarder le chêne où ce gland est tombé.

PLATS COUVERTS (*Prov.*). Anciennement, c'était l'usage de couvrir les choses que l'on plaçait devant une personne de distinction. De là naquit ce proverbe : ***Servir quelqu'un à plats couverts***, pour signifier que sous une apparence amicale on cherche à lui nuire.

PLEUVOIR (*Prov.*). On dit de quelqu'un dont le malheur peut rejaillir sur soi : ***Quand il pleuvra sur lui, il dégouttera sur moi.***

PLUIE (*Prov.*). Pour exprimer que les petites causes peuvent amener des effets importants et déplorables, madame de Sévigné a écrit : ***Ce sont les petites pluies qui gâtent les grands chemins.*** On dit aussi au figuré, pour signifier qu'on a eu le temps de se garantir de l'orage : ***A la bonne heure nous a pris la pluie.***

POCHE (*Prov.*). On dit d'un marché fait sans examen préalable : ***Acheter chaton*** (et non pas ***chat***) ***en poche*** ; comme qui achèterait chaton ou bijou d'une bague, sans faire démonter celle-ci pour s'assurer de la valeur de la pierre. ***Manger son pain dans sa poche,*** signifie vivre de son bien sans faire part de celui-ci à qui que ce soit. Dans le même sens, les Italiens emploient ce proverbe : ***Manger comme un cheval de charrette.***

POELE (*Prov.*). Les personnes qui n'aiment pas à prêter les objets qui leur appartiennent font souvent usage de ce proverbe pour se justifier : ***A carême prenant, chacun a besoin de sa poêle.*** On dit aussi, pour exprimer que dans une affaire quelconque, on se trouve dans une position pire qu'auparavant, qu'on est ***tombé de la poêle en la braise.***

POÉSIE. Ce n'est pas grande imperfection que de mal faire des vers; mais c'est imperfection de n'avoir pas senti combien ils étaient indignes de la gloire de son nom.
(MONTAIGNE.)

L'art de faire des vers, dût-on s'en indigner,
Doit être à plus haut prix que celui de régner ;
Tous deux également nous portons des couronnes,
Mais, roi, je les reçus; poëte, tu les donnes.
(CHARLES IX *à Ronsard.*)

La poésie est un arrangement de paroles et un désordre de choses. (BACON.)

En suivant les égarements
D'une muse si peu sensée,
Tu négliges les sentiments
Pour faire briller la pensée.
(CHAULIEU.)

Est-il possible que la raison, le bon sens, le goût de la vertu, etc., ne réussiront jamais aussi parfaitement que les passions, à produire d'excellents vers? (L'abbé PRÉVOST.)

La poésie : les meilleurs mots placés dans le meilleur ordre. (COLERIDGE.)

Il faut de l'enthousiasme pour la poésie, et même selon quelques-uns un enthousiasme involontaire, qui saisisse le poëte, une fureur divine qui l'agite et non une simple volonté de faire des vers, que certaines gens ont exécutée, parce qu'ils avaient beaucoup d'esprit; mais il faut en même temps une raison qui préside à tout l'ouvrage, qui soit assez éclairée pour savoir jusqu'où elle peut lâcher la main à l'en-

thousiasme, et assez ferme pour la retenir quand il va s'emporter. Voilà ce qui rend un grand poëte : il se forme des deux contraires heureusement unis dans un certain point. (FONTENELLE.)

Le véritable éloge d'un poëte, c'est qu'on retienne ses vers. (VOLTAIRE.)

La poésie est belle ; mais il faut éviter d'en mettre dans les affaires. (CHATEAUBRIAND.)

Les poëtes et les héros sont de même race, il n'y a entre eux d'autres différences que celle de l'idée au fait. (DE LAMARTINE.)

La poésie est une, qu'elle se traduise par un chant, un poëme ou un tableau ; seulement le génie complet parle ces trois langues. (Eugène SUE.)

En général, il en est de la lecture des vers comme des bonbons : il faut en user modérément s'il l'on ne veut avoir mal au cœur. (A. DE CHESNEL.)

La poésie a ses règles comme la morale a ses maximes, et l'on n'est poëte qu'à la condition de les respecter. Nous rappellerons ici quelques-uns des préceptes de celui qu'on a surnommé le prince des poëtes, de Boileau-Despréaux.

C'est peu d'être agréable et savant dans un livre,
Il faut savoir encore et converser et vivre.

Phébus a-t-il pour vous aplani le Parnasse ?
Et ne savez-vous pas que, sur ce mont sacré,
Qui ne vole au sommet tombe au plus bas degré ?

Un auteur à genoux, dans une humble préface,
Au lecteur qu'il ennuie a beau demander grâce ;
Il ne gagnera rien sur ce juge irrité,
Qui lui fait son procès de pleine autorité.

La satire ne sert qu'à rendre un fat illustre.

Quelque sujet qu'on traite, ou plaisant, ou sublime,
Que toujours le bon sens s'accorde avec la rime.

Combien, pour quelques mois, ont vu fleurir leur livre,
Dont les vers en paquets se vendent à la livre.

Tel vous semble applaudir, qui vous raille et vous joue.
Aimez qu'on vous conseille et non pas qu'on vous loue.

Il faut même en chansons, du bon sens et de l'art.

Ce que l'on conçoit bien s'énonce clairement,
Et les mots pour le dire arrivent aisément.

Hâtez-vous lentement ; et, sans perdre courage,
Vingt fois sur le métier remettez votre ouvrage :
Polissez-le sans cesse et le repolissez ;
Ajoutez quelquefois, et souvent effacez.

Le style le moins noble a pourtant sa noblesse.

Avant donc que d'écrire apprenez à penser.

Sans la langue, en un mot, l'auteur le plus divin
Est toujours, quoi qu'il fasse, un méchant écrivain.

Heureux qui, dans ses vers, sait d'une voix légère
Passer du grave au doux, du plaisant au sévère.

Le vers le mieux rempli, la plus noble pensée,
Ne peut plaire à l'esprit quand l'oreille est blessée.

L'autre a peur de ramper, il se perd dans la nue.

Maudit soit le premier dont la verve insensée
Dans les bornes d'un vers renferma la pensée.

Malheur ! malheur au nom, qui, propre à la cens...
Peut entrer dans un vers sans rompre la mesu...

Ce n'est pas quelquefois qu'une muse un peu ...
Sur un mot, en passant, ne joue et ne badine,
Et d'un sens détourné n'abuse avec succès ;
Mais fuyez, sur ce point, un ridicule excès.

POIL ET PLUME (*Dicton*). Pour expri... l'aptitude à plusieurs choses, on dit ... lement : *Etre au poil et à la plume*.

POIRE (*Prov.*). Afin d'établir que ch... chose doit avoir son temps et son lieu, ... fait usage de ce proverbe : *Quand la p... est mûre, elle tombe*.

POIS (*Prov.*). Nos pères avaient l'habi... de dire, pour signifier qu'après la dépen... il faut viser à l'économie, se restrein... *Après la fête et le jeu, les pois au feu*.

POISSON (*Prov.*). Il est admis qu'on ... manger la plus grande partie des anim... quand ils sont jeunes, et les poissons sp... ment quand ils sont vieux, ce qui a d... naissance à ce proverbe : *Jeune chair et v... poisson*. On dit aussi, pour exprimer ... les puissants oppriment les faibles : *Les ... poissons mangent les petits*. Selon P... *vivre en poisson*, c'est ne connaître d... que celle du plus fort.

POLICE. La police, dit le prince de L... doit être une mère et non pas une ... mère.

POLITESSE. 1. C'est, au demeurant, ... très-utile science, que la science de l'e... gent (la politesse) : elle est comme la ... et la beauté, conciliatrice des premiers a... de la société et familiarité, et par cons... nous ouvre la porte à nous instruire p... exemples d'autrui, et à produire notre ... pre exemple, s'il a quelque chose d'ins... sant et de communicable.

2. La cérémonie (la politesse) nous d... d'exprimer par paroles les choses lic... naturelles, et nous l'en croyons. La ... nous défend de n'en faire point d'illic... mauvaises, et personne ne l'en croit. ... ne sommes que cérémonies : la cérém... nous duit et laissons la substance des ... ses : nous tenons aux branches et aba... nons le corps et le tronc. (MONTAIGNE.)

La politesse est le vêtement de l'es... : elle doit servir comme les habits de to... jours, qui n'ont rien de trop recherc... cachent les défauts du corps ; elle ne d... empêcher l'esprit d'agir librement. (BACON.)

1. La science et la vertu ne sont p... jours accompagnées de politesse ; c'... qui fait que les hommes savants et vert... lorsqu'ils manquent de politesse, devie... insupportables dans la conversation par ... mauvaises manières.

2. La politesse ne donne pas le mérite, ... le rend agréable : sans elle il devient ... che et insupportable. (DE VERS...)

Il faut très-peu de fonds pour la pol... dans les manières ; il en faut beaucoup ... celle de l'esprit. (LA BRUYÈRE.)

La politesse est l'imitation des ve... sociales ; elle en est l'expression, si ...

est vraie, et l'imitation si elle est fausse. (Duclos.)

Dans le principe de la charité chrétienne sont renfermés tous les devoirs de la politesse, qui fait le principal lien des sociétés civiles. (L'abbé Prévost.)

Ce qui est une faute de politesse est une faute de français. (Voltaire.)

1. La politesse s'apprend par l'usage du monde. Elle diffère en cela de la grâce, de l'esprit, du goût, du génie, de certaines vertus sociales que nous apportons en naissant, et que le temps, les circonstances développent en nous. L'usage du monde fait sur notre langage, sur nos habitudes, sur nos manières, ce que le rabot et la lime font sur le bois et sur les métaux : il les polit. Aussi le mot politesse dérive-t-il du mot polir, qui a un sens propre et un sens figuré.

2. L'homme poli peut n'avoir aucune vertu, mais il a du moins cet avantage, que la politesse lui donne l'extérieur de toutes.

3. La politesse varie suivant les pays, suivant les coutumes; mais dans aucun pays il n'est permis d'être grossier.

4. La politesse attire et séduit; la grossièreté repousse et révolte.

5. Un homme poli fait ornement dans la société, un homme grossier y fait tache. (Vigée.)

La politesse a cela de bon, qu'elle ne prouve pas autre chose qu'elle-même, et tient lieu de ce qui vaut mieux qu'elle. (Mme Pauline Guizot.)

Il n'y a plus ni grandeur ni urbanité en France : depuis la première révolution, nous habitons un pays conquis où les spoliateurs et les spoliés se sont abrités ensemble comme ils ont pu. Pour être poli, il faut avoir quelque chose à donner : la politesse est l'art de faire aux autres les honneurs des avantages qu'on possède; mais quand personne n'a rien d'assuré, personne ne peut rien donner. En France, aujourd'hui, rien ne s'échange de gré à gré, tout s'arrache à l'intérêt, à l'ambition ou à la peur. L'esprit n'a de valeur que d'après le parti qu'on peut en tirer, et la conversation même tombe à plat dès qu'un secret calcul ne l'anime plus. (Le marquis de Custine.)

1. La politesse n'est, le plus communément, que l'hypocrisie soumise à des formes gracieuses et de convention

2. De nos jours, on appelle la politesse du sentiment, et le mauvais goût, du naturel.

3. La politesse poussée trop loin devient une sorte de défaut : elle fatigue comme les compliments. (A. de Chesnel.)

POLITESSE (*Dicton*). L'affabilité dictée par l'intérêt a été qualifiée de *politesse de marchand*. Les Persans ont ce proverbe : *La politesse est une monnaie destinée à enrichir non pas celui qui la reçoit, mais bien celui qui la donne.*

POLITIQUE. La politique est un véritable fléau pour ceux qui s'en préoccupent à l'excès, lorsque leur rang ou leurs emplois ne leur en font pas en quelque sorte une obligation. Sans doute il n'est indifférent pour aucun citoyen de connaître quelle est la moralité du prince et des ministres qui gouvernent le pays, et la légalité des lois qui sont promulguées, puisque de ces conditions de prospérité publique, dépend aussi le bien-être particulier de la famille; mais il est déplorable, nous le répétons, que les hommes qui doivent consacrer leur temps au travail, aux soins de leur fortune, de leur ménage, négligent une partie de ces devoirs pour discuter incessamment sur le mérite de tel ou tel homme, de tel ou tel principe, de telle ou telle doctrine, de tel ou tel arrêté qui ne change rien pour eux au cours habituel des choses. La politique se tranforme toujours, d'ailleurs, aux étages inférieurs, en un véritable commérage, et comme celui-ci, elle ne se nourrit alors que de sottises, de médisance et de calomnie. Nos pères, qui étaient assez heureux pour être exempts de travers de cette nature, quoique aussi bons patriotes que nous le sommes, et qui n'avaient point de journaux pour les détourner du droit sentier que leur traçaient les préceptes de la religion et de la morale nos pères, disons-nous, menaient une vie plus paisible, plus édifiante, plus profitable, et savaient à peine ce que c'était que l'émeute. (N.)

Dans tous les partis, il y a des gens qui font du bruit et du mal, sans y rien gagner. (Bacon.)

Comme on est convenu, parmi les hommes, que duper son semblable est une action lâche et criminelle, on a été chercher un terme qui adoucit la chose, et c'est le mot *politique* qu'on a choisi. Infailliblement, ce mot n'a été employé qu'en faveur des souverains, parce que décemment on ne peut pas nous traiter de coquins et de fripons. (Frédéric le Grand.)

1. Les diplomates ne se fâchent pas, ils prennent des notes.

2. En politique il ne faut pas dire *jamais!* (Le prince de Talleyrand.)

Il y a des principes en religion et en morale, il n'y en pas en politique. Les principes en politique sont comme les orgues de Barbarie en musique : il n'y a que ceux qui ne savent pas la musique qui jouent de l'orgue de Barbarie, il n'y a que ceux qui ne savent pas la politique qui ont des principes politiques. (X.)

Menacer sans frapper, en politique, c'est se découvrir; c'est donner le secret de votre faiblesse à ceux qui peuvent croire encore à votre force. (De Lamartine.)

Le jour où un évêque prêchera une politique, même raisonnable, sa parole deviendra un objet de contradiction, et sa personne un objet de haine et de dédain. (Affre, arch. de Paris.)

1. En politique, les gens modérés sont toujours méprisés par les extrêmes : avoir une opinion conciliante, c'est, en style du monde, n'être d'aucun parti.

2. On n'est point habile quand on cherche à le paraître : c'est la plus grande inconséquence d'un homme politique.

3. La politique n'a de foi ni de dévouement pour aucuns liens, pour aucuns sentiments, pour aucuns souvenirs, pour aucun avenir : elle vit au jour le jour et à son plus grand profit. (A. de Chesnel.)

POLTRONNERIE. Je ne trouve pas qu'il soit raisonnable, dit Oxenstiern, d'avoir pour le poltron autant de mépris qu'on en a ; car le courage étant un don de la nature, et personne ne s'étant fait soi-même, ce n'est pas sa faute s'il n'a pas cet avantage, la nature ayant partagé ses dons sans nous consulter. Ainsi, il me semble que nous devons plutôt avoir de la compassion pour ces pauvres gens, que de les insulter.

PONT (*Prov.*). Pour signifier qu'il n'est pas besoin de se presser pour une chose, on dit proverbialement. *La foire n'est pas sur le pont.* Cette locution vient d'un usage ancien qui autorisait, dans certaines localités et après la durée légale d'une foire, à continuer pendant une journée la vente de petites marchandises dans les environs d'un pont ou sur le pont même. On pressait alors la vente, à cause du court délai

POPULARITÉ. Je ne pense pas que la popularité doive être recherchée, elle vient tôt ou tard à ceux qui la méritent, mais la chercher est indigne d'un homme. (Guizot.)

Le vulgaire n'apprécie que ce qui lui ressemble, et je ne sache guère d'idole du peuple qui ait été véritablement un grand homme. La popularité d'ordinaire se refuse à la vertu et au génie, marchant la tête droite et l'œil vers le ciel ; mais elle se donne à la médiocrité qui se courbe pour la recueillir et s'abaisse pour la conserver.

(De Beauchesne.)

PORREAU(*Prov.*). Pour exprimer la prodigalité de ceux qui aiment, on dit : *La bourse d'un amant est liée avec des feuilles de porreau*, parce que les feuilles de cette plante ne sauraient offrir la moindre résistance. Les Grecs et les Latins faisaient aussi usage de ce proverbe qui est cité dans les *Symposiaques* de Plutarque.

PORTER (*Prov.*). On dit vulgairement d'une femme qui usurpe l'autorité de son mari, qu'elle *porte le haut-de-chausse;* et d'un homme qui s'occupe des petis détails du ménage, qu'il *porte la cornette.*

POSSIBLE. Ne cherchez que le possible : apprenez à fond votre profession, et suivez-la avec persévérance.

(Le prince de Talleyrand.)

Le réel est étroit, le possible est immense.

(De Lamartine.)

POT (*Prov.*). On dit d'une personne qui, quoique maladive ou infirme, peut voir son existence se prolonger beaucoup : *Pot fêlé dure longtemps.* Les Grecs, pour exprimer aussi qu'un mauvais sujet peut vivre plus qu'un bon, faisaient usage de cet autre proverbe : *Un méchant vase ne se brise point.* De quelqu'un qui est toujours en mouvement, on dit qu'*il va comme pois en pot ;* et de celui dont l'ouïe est très-dure, qu'*il est sourd comme un pot,* attendu qu'un pot n'a point d'oreilles

POUDRE (*Prov.*). Pour signifier le faux mérite au moyen duquel certaines gens font des dupes, on emploie ce proverbe : *Jeter de la poudre aux yeux.* On dit aussi de l'homme dépourvu d'esprit, qu'*il n'a pas inventé la poudre.*

POULE (*Prov.*). Pour dire qu'il faut faire usage d'adresse lorsqu'on veut commettre un larcin quelconque, on se sert de cette locution proverbiale : *Plumer la poule sans la faire crier.* User de cette phrase : *C'est Jocrisse qui mène les poules pisser*, est une injure qu'on adresse à l'homme qui se mêle de ces petits soins de ménage qui sont exclusivement dans les attributions d'une femme.

POUPE (*Dicton*). On donne ce nom à l'arrière d'un navire. *Avoir le vent en poupe*, c'est, d'après le dicton, se trouver dans une veine favorable de la fortune.

.POURCEAUX DE S. ANTOINE (*Prov.*). Anciennement, les pourceaux de l'abbaye de Saint-Antoine-de-Viennois, en Dauphiné, jouissaient du privilége d'aller de maison en maison avec une clochette qui les faisait reconnaître, d'où suivait la coutume, par respect pour l'abbé, de leur donner à manger au lieu de les chasser. De là naquit ce proverbe qu'on appliquait aux parasites : *Aller de porte en porte, comme les pourceaux de saint Antoine.*

POURPOINT (*Prov.*). Pour dire que ceux qui nous tiennent par les liens de la parenté ont plus de droit à notre bienveillance que les amis étrangers à notre sang, on emploie ce proverbe : *La chemise est plus proche que le pourpoint.*

POURQUOI. Il n'y a pas de moyen, dit Leibnitz, de contenter ceux qui veulent avoir le *pourquoi* du *pourquoi*

POUVOIR. La puissance de Dieu est invisible, éternelle, bienfaisante, juste et sans appel. Celle des princes, ici-bas, a bien permission de reproduire en partie les principes posés par la Divinité ; mais elle ne saurait offrir les mêmes garanties, car, quelles que soient les bonnes intentions du chef de l'État, les rayons de sa volonté éprouvent, d'une part, une diffusion plus ou moins sensible dans les rouages administratifs ; de l'autre, Dieu commande aux choses, et le prince n'est pas toujours maître des circonstances. L'exercice du pouvoir n'est donc pas une faveur du ciel, comme le vulgaire se le persuade, c'est plutôt une épreuve imposée par le Très-Haut à certains hommes, et ce n'est guère que dans une autre vie que ces hommes, ces véritables instruments, reçoivent la récompense ou le châtiment de la conduite qu'ils ont tenue, car le peuple leur tient rarement compte de leurs vertus et de leurs bonnes actions, et il semble, tout au contraire, qu'il mesure son estime et son respect pour le souverain en raison de la crainte que celui-ci lui inspire.

Régner n'est point une science, comme le disent bien des gens. La science suppose des règles définies, des conséquences prévues. Le pouvoir n'a rien de cela ; il est soumis au temps, aux idées, aux événements

és. Il est plutôt l'œuvre du bon sens que :elle du génie et de l'adresse. Mais il est :enfermé dans de telles limites, que les ıméliorations qui se produisent sagement, ans contrainte, dans son mode d'action, ré- :lament de longues périodes; et la nécessité le procéder de la sorte pour le bien de tous :st si évidente, que la plupart de ceux qui ont arrivés à saisir le gouvernail de l'Etat, ıprès s'être montrés des plus ardents à pro- ›ager des théories réformatrices, ont dû se onformer presque en tous points aux erre- ıents de leurs devanciers. C'est qu'il est isé de créer des utopies, mais nullement de es mettre en pratique. La plume se prête à out ce qu'on veut lui faire tracer, tandis ue les hommes résistent aux innovations, u bien, s'il arrive qu'ils succombent aux éductions de quelques-unes, l'expérience ıe tarde point à les ramener en arrière; ıais quelquefois alors ils ne rétrogradent u'au milieu du désordre et après avoir moncelé des ruines.

Que dire alors de ces politiques improvi- és qui, tout aussi ignorants qu'orgueilleux, e constituent en juges, en directeurs du ›ouvoir, et prétendent, avec leurs élucu- ırations ou plutôt leurs hallucinations d'un our, accomplir des réformes que les siècles, a capacité, la philanthropie n'ont pu réali- er? Heureusement, si Dieu abandonne ans certaines circonstances les créatures u délire de leurs mauvais instincts, il ne :ur livre point le monde, il continue à ıaintenir celui-ci dans son orbite moral omme dans son orbite physique, et s'il se résente, dans un temps ou dans l'autre, es faits qui ont l'apparence d'un change- ıent dans l'ordre normal, ils ne sont en éalité qu'une conséquence naturelle de la lénitude des lois qu'il a établies. (N.)

Je n'ai pas donné aux Athéniens les meil- :ures lois, mais les meilleures qu'ils pus- ent supporter. (SOLON.)

1. Rien de plus favorable au maintien du ouvoir que l'amour, rien de plus contraire ue la crainte. Il n'y a point de pouvoir qui ésiste à la haine universelle. On conçoit rès-bien que la domination fondée sur la ›rce croit se soutenir par la cruauté, et ce ıeut être la politique du despote, mais cette ›olitique, dans un Etat libre, est ce qu'il y de plus insensé.

2. Sans gouvernement, une maison, une ille, une nation, le genre humain, le monde ntier ne peuvent subsister. (CICÉRON.)

Si un roi se laisse dominer par la crainte les dangers, de roi il devient esclave. (PLUTARQUE.)

La société est comme une voûte dont l'au- orité est la clef: les corps, les individus nêmes sont autant de pierres qu'elle doit ıaintenir par sa pression. (SÉNÈQUE.)

Toute puissance vient de Dieu. Celui donc ıui résiste aux puissances résiste à l'ordre le Dieu, et ceux qui y résistent attirent la ondamnation sur eux-mêmes. Ainsi, re- ;ardez comme une nécessité de vous sou- ıettre, non par la seule crainte du châti- ment, mais par un devoir de conscience. (S. PAUL.)

Le malheur d'un Etat n'est pas qu'il soit pauvre n'y qu'il y ait peu de citoyens, mais que la justice ne soit pas exactement rendue à tous et que la paix et la concorde n'y rè- gnent pas. Qu'on supprime les dépenses inutiles, le luxe immodéré; qu'on rende à chacun ce que prescrit la justice, il n'y aura pas de misère. (CONFUCIUS.)

Il faut instruire les ignorants et non les punir, les plaindre et non les haïr. Le de- voir d'un empereur est d'imiter Dieu; l'imi- ter, c'est d'avoir le moins de besoins et de faire le plus de bien qu'il est possible. (JULIEN L'APOSTAT.)

La force qui aboutit au mal est toujours coupable; mais nul esprit sage ne doit dés- approuver celle qui, dans des cas excep- tionnels, sert à réparer, à rasseoir, à fonder, en un mot, à produire pour une société des effets salutaires. (MACHIAVEL.)

1. Laissez courir le torrent dans les pre- miers instants, un torrent passe vite. Si vous l'arrêtez, au lieu de ravager la surface, il minera le fond. Donnez au ressentiment du peuple le temps de s'exhaler.

2. Il ne faut faire d'expériences dans le gouvernement que si elles sont urgentes et d'une utilité démontrée, et s'assurer surtout que c'est le besoin de réforme qui a obligé au changement, et non le désir du change- ment qui a obligé à la réforme. (BACON.)

Où tout le monde veut faire ce qu'il veut, nul ne fait ce qu'il veut : où il n'y a point de maître, tout est maître. Où tout le monde est maître, tout le monde est esclave. (BOSSUET.)

L'argent le mieux employé du royaume, est celui qui demeure dans les mains du peuple. (VAUBAN.)

Sans vertu, qu'est-ce qu'un sénat? Rien, qu'un simulacre de représentation, où les voix et les cœurs sont à l'encan. Qu'est-ce que les élections? rien, qu'un marché d'esclaves qui se vendent eux-mêmes. Qu'est-ce que cette liberté vantée? rien, qu'un nom sonore. (THOMPSON.)

1. Un Etat bien gouverné doit mettre, pour le premier article de sa dépense, une somme réglée pour les cas fortuits. Il en est du public comme des particuliers, qui se ruinent lorsqu'ils dépensent exactement les revenus de leurs terres.

2. La liberté politique dans un citoyen est cette tranquillité d'esprit qui provient de l'opinion que chacun a de sa sûreté; et pour qu'on ait cette liberté, il faut que le gouvernement soit tel qu'un ciyoyen ne puisse pas craindre un autre citoyen.

3. Dans un Etat modéré, où la tête du moindre citoyen est considérable, on ne lui ôte son honneur et ses biens qu'après un long examen; on ne le prive de la vie que lorsque la patrie elle-même l'attaque; et elle ne l'attaque qu'en lui laissant tous les moyens possibles de se défendre.

4. Si vous voulez connaître quand un

gouvernement est faible, voyez si la délation se multiplie et si la police grandit. (MONTESQUIEU.)

Il voulait avoir un sceptre d'or et s'asseoir sur un fauteuil de velours. Il ne savait pas que, pour être roi, il faut aussi une épée. (L'abbé DE VERTOT.)

Le hasard peut faire trouver un honnête homme, mais il n'est pas prudent de croire trouver une assemblée entièrement composée d'honnêtes gens. (HARRINGTON.)

Malheur à l'homme puissant qui dévore la substance du peuple, car il s'y trouve toujours à la fin un os pour l'étrangler. (SAÏED-ALI.)

Moins on exige des autres, plus on obtient. Vouloir trop user de ses droits, c'est le moyen de les perdre. (STANISLAS.)

Un trône est assuré quand il l'est par l'amour ;
En faisant des heureux, un roi l'est à son tour.
(VOLTAIRE.)

1. Le plus fort n'est jamais assez fort pour être toujours le maître, s'il ne transforme sa force en droit, et l'obéissance en devoir.

2. Le gouvernement passe de la démocratie à l'aristocratie, de l'aristocratie à la royauté ; c'est là son inclinaison naturelle, le progrès inverse est impossible. (J.-J. ROUSSEAU.)

Une assemblée, avec les meilleures intentions du monde, va souvent plus loin qu'elle ne pense, parce qu'elle vérifie les pouvoirs et non les passions de ceux qui la composent. (RIVAROL.)

Multiplier les ressorts d'un gouvernement c'est en multiplier les vices, car chacun y apporte les siens. (MARMONTEL.)

Il n'y a de mauvais gouvernement que deux gouvernements ; c'est le despotisme et l'anarchie ; mais je vous demande pardon, ce ne sont pas là des gouvernements, c'est l'absence de tout gouvernement. (MIRABEAU.)

La tempête jette sur quelque rive sauvage le pirate vagabond ; il aborde, plante un poteau sur le rocher, figure, avec une planche de traverse, la croix du Sauveur du monde, y grave le nom du roi son maître, et voilà au nom du Dieu de la paix et de la justice, tout un peuple enchaîné sans autre forme de procès. La charte que la nature a donnée aux hommes, cette charte éternelle de liberté est déchirée ; tout le pays est esclave, tous ses habitants appartiennent à l'homme qu'ils n'ont jamais vu. (CHURCHILL.)

Le gouvernement représentatif est une machine d'élévation et de compression. Elle se compose d'un ressort pour soulever l'ambition des classes moyennes, et d'un pilon pour les écraser. Vous les voyez surgir, lever la tête, prendre un bonnet de milice, faire les fiers et les hautains ; puis, quand ce ressort qui les pousse par derrière a bien fait son effet, un gros et massif morceau de bois et de plomb les enfonce, les écrase, les refoule, les comprime. Le représenté se révolte et relève la tête, et le pilon enfonce toujours. Ce beau mouvement de bascule compose le gouvernement représentatif. (KEMPF.)

Je me défie d'un pouvoir qui se défie de la justice du pays. (ROYER-COLLARD.)

Rien n'est plus pénible pour un peuple, que de se voir gouverné par ce qu'il sent au-dessous de lui. (L'abbé DE PRADT.)

L'abus du pouvoir donne la soif des richesses, parce qu'elles servent à augmenter le pouvoir même. (FERRAND.)

Ce n'est jamais sans inconvénients et sans périls pour l'Etat que se forme une corporation quelconque. (Le baron RICHERALD.)

1. Ce serait une chose utile de savoir combien il faudrait de sots ministres pour composer un ministère d'esprit ; nous savons à merveille combien il faut de ministres d'esprit, pour former un pauvre ministère.

2. Rien de plus détestable que les majorités. Elles se composent d'un petit nombre d'hommes énergiques qui se mettent en avant, de fripons qui se joignent à eux, de faibles qui se laissent entraîner, et de la masse qui roule avec eux sans savoir le moins du monde où elle va. (CHATEAUBRIAND.)

1. Inhabile, le pouvoir est poltron. Poltron, il est violent. Poussé de l'inhabileté à la peur, et de la peur à la violence, il n'a de ressource que dans l'iniquité. Les complots lui sont nécessaires, et pour légitimer ses craintes, et pour lui procurer par les châtiments, la force que lui ont fait perdre ses fautes.

2. C'est peu que chaque homme possède et revendique ses libertés comme un droit légitime, si le pouvoir qui commande aux hommes n'exerce aussi un droit légitime à leurs yeux.

3. Pour se faire pardonner le pouvoir, il faut le garder longtemps, non y revenir sans cesse. De petites et fréquentes vicissitudes dans une grande situation, ont, pour la masse des spectateurs, quelque chose de déplaisant et presque d'ennuyeux. Elles diminuent celui qui les accepte quand elles ne le décrient pas. (GUIZOT.)

Les faits changent : la justice et le droit ne changent pas. (BIGNON.)

1. L'oligarchie de Venise avait sa justice politique avec ses plombs et ses puits ; mais les juges étaient inconnus et les bourreaux étaient masqués.

2. Voir le bien et le faire, voilà l'homme d'Etat. (PAGÈS, de l'Arriége.)

Je conçois la république, c'est un gouvernement réel et sincère, ou qui du moins peut l'être ; je conçois la monarchie absolue, puisque je suis le chef d'un semblable ordre de choses ; mais je ne conçois pas la monarchie représentative. C'est le gouvernement du mensonge, de la fraude, de la corruption, et j'aimerais mieux reculer jusqu'à la Chine, que de l'adopter jamais. (L'empereur NICOLAS.)

Le despotisme est plus favorable à la gloire que les institutions libérales : les siècles

de tyrannie sont fondateurs, tandis que ceux de liberté détruisent. (Léon GOZLAN.)

Quand il n'y a plus d'oppression de la part du pouvoir, n'est-il pas évident qu'il faut renoncer à conquérir des palmes oratoires dans une lutte contre des fantômes? (Henri FONFRÈDE.)

Un abus général n'est pas moins un abus. X.

Les idées de contre-poids, d'équilibre, ont sur certaines gens une influence d'autant plus grande qu'ils les entendent moins. Les hommes, en général, aiment mieux les choses fines que les choses vraies, admirent moins ce qui est simple que ce qui est compliqué, croient plus volontiers ce qu'un petit nombre se vante d'entendre que ce qui est entendu partout le monde. (Y.)

PRÉCEPTE. Les philosophes, et Sénèque surtout, n'ont point ôté les crimes par leurs préceptes; ils n'ont fait que les employer à l'édifice de leur orgueil. (LA ROCHEFOUCAULD.)

Un précepte qui ressemble à un problème est faux ou mal exprimé. (A. DE CHESNEL.)

PRÉCEPTES DE L'ÉCOLE DE SALERNE. L'espèce de faculté de médecine de Salerne, dans le royaume de Naples, fut célèbre dès le Ve siècle; elle produisit de grands hommes, et même deux femmes s'y montrèrent avec éclat, ce furent Trotuosa et Rebecca Guarna. Durant tout le moyen âge, et jusque dans le XVIIe siècle, les préceptes de cette école faisaient loi, non-seulement dans le monde médical, mais encore dans l'économie domestique. Un docteur les invoquait toujours avec emphase; et un père de famille s'opposait souvent à l'adoption de tel ou tel régime, à l'emploi de tel ou tel remède, s'il supposait que l'un ou l'autre fût une infraction à ces préceptes vénérés qu'il s'était fait une obligation de connaître aussi bien, et mieux encore quelquefois que son rudiment. Ces préceptes avaient aussi donné naissance à un grand nombre de maximes morales et de proverbes; en sorte qu'ils étaient incorporés sous diverses formes dans l'éducation populaire. Ils trouvent donc tout naturellement leur place dans le présent livre. On sera frappé certainement de leur peu de prétention et souvent de leur naïveté; et l'on ne manquera pas non plus de remarquer qu'une des panacées qui inspiraient le plus de confiance à nos pères, était le *bon vin*, lequel ils recommandaient avec ferveur de boire sec, c'est-à-dire, qu'ils avaient généralement pour l'eau l'antipathie de l'hydrophobe. A ceux qui ont peu de foi dans les ressources de la science des médecins, et qui préfèrent à cette science conjecturale, toute méthode qui réduit la pratique aux moyens les plus simples, les préceptes de l'école de Salerne paraîtront encore recommandables, même à notre époque de lumières resplendissantes. En effet, leurs prescriptions hygiéniques sont généralement bonnes; quelques-uns des remèdes indiqués sont depuis longtemps éprouvés; si les autres ne produisent pas toujours les résultats promis, ils sont du moins de nature innocente et ne sauraient nuire; enfin, ils ne peuvent ruiner le malade, et c'est un point capital. On en jugera au reste par la traduction suivante, où l'abbé Ancelin a renfermé dans des quatrains comme on en faisait de son temps, c'est-à-dire il y a deux siècles environ, ce code de la santé que chacun cherchait à vulgariser de plus en plus.

Roi des Anglais, l'école de Salernes,
Humble salut t'envoie en cet écrit;
Pour être sain, tant de corps que d'esprit;
Il est besoin qu'ainsi tu le gouvernes.

De ton cerveau le souci déracine,
Par le courroux ne te profane pas,
Sois au vin sobre, et le soir au repas
Après dîner sois debout, ou chemine.

L'œil pour dormir sur le midi ne ferme,
Et ne retiens ni ton eau ni ton vent;
Si tu vas bien ce régime observant,
Ne doute point de ne vivre en long terme.

Ayant parfois de médecins disette,
Pour médecins emploie ces trois-ci:
Aie l'esprit délivré de souci,
Repose-toi, fais quelquefois diète.

En belle eau fraîche alors que dès l'aurore,
Tu quitteras le sommeil oublieux,
Lave tes mains, lave encore tes yeux,
Et te promène au petit pas encore

Les pieds, les mains, le corps il faut s'étendre,
Peigner sa tête et les dents se curer,
Le chef en peut du confort espérer,
Et tout le corps allégeance en attendre.

Du bain au feu sans intermède passe,
Après dîner marche, au debout te tien;
Étant saigné par le chirurgien,
En un lieu frais demeure quelque espace.

L'eau fontainière aux yeux humains est saine,
Et les miroirs et les herbages verts;
Hante au matin les monts d'arbres couverts,
Et sur le soir la claire eau de fontaine.

Dors peu ou point sur la méridienne,
La fièvre vient, le démon paresseux,
Le mal de tête et le catharre à ceux
Qui ne font cas de l'ordonnance mienne.

Le vent au ventre enclos le spasme cause,
L'hydropisie en vient communément,
Et la colique et l'éblouissement,
L'expérience éclaircira la chose.

Beaucoup souper devers le soir amène
A l'estomac un tourment non petit;
Sors de la table au soir en appétit,
Et tu n'auras la nuit beaucoup de peine.

Ne mange point que vide tu ne saches
Ton estomac du manger précédent,
La faim certaine en est signe évident,
Avec l'humeur que subtile tu craches.

Et pêche et pomme, et poire, lait, fromage,
Chair de saloir, cerf, lièvre, bœuf, cabris,
A la colère inclinent les esprits,
Et font souvent aux infirmes dommage.

Au corps humain nourriture sortable
Sont les œufs frais, que tu distingueras;
Les vins clairets, avec les bouillons gras,
Le froment pur n'est pas moins profitable.

Le froment donne et graisse et nourriture,
Le lait encore et le fromage frais,
Les instruments qui servent au congrès,
Et l'animal qui se vautre en l'ordure.

Et la cervelle engraisse nourrissante,
Et la moelle ensemble avec le moût,
Les œufs mollets, le mets suave au goût,
Les raisins mûrs et la figue récente.

Aie le vin de nature gentille,
L'odeur, le goût, la splendeur, la couleur;
Il a cinq dons de pareille valeur ;
Généreux, beau, souef, frais, il pétille.

Vin blanc et doux a quelque autre avantage
Que les vermeils, âpres, brusques, aigrets;
Au corps humain il donne son progrès,
Car plus de suc aux membres il partage.

Si en buvant la mesure l'on passe,
En vin noir, ou brun, ou cramoisi,
D'obstruction est le ventre saisi,
Et la voix claire en devient trouble et casse.

La poire, l'ail, le raifort et la ruë,
La thériaque et mêmement la noix,
Sont des venins l'antidote courtois,
Et la personne en sera secourue.

Soit clair et pur, soit de louable sorte,
L'air ambiant où demeurance on fait,
Et reculé du voisinage infect
D'un sale égout qui rien de bon n'apporte.

Que si Bacchus toute nuit t'assassine,
Ayant trop pris au soir de sa liqueur,
Son même jus contre le mal de cœur
Est au matin présente médecine.

Le meilleur vin les humeurs rend plus [mûres,
Souvent le corps suivra du vin les mœurs,
A la paresse il tourne les humeurs,
S'il est ou noir ou de mûres.

Clair, vieux, subtil soit ton vin ordinaire,
Qu'il soit et mûr et trempé comme il faut,
Qu'il sache en verre encore faire le saut,
Et ne le bois que de bonne manière.

Aucune aigreur la cervoise ne sente,
Qu'elle soit claire, et cuite, et de bon grain,
Tant soit peu vieille, et qu'à l'estomac sain
Pour trop en boire elle ne soit pesante.

Sur le printemps fais ton repas modeste,
Au superflu le chaud de l'été nuit;
Fuis, peur de peste, en automne le fruit,
Dîne en hiver et soupe à tout le reste.

Toujours ensemble et la sauge et la ruë
Dedans le vin pour boire sûrement;
La fleur de rose est le médicament
Du mal d'amour si l'âme en est férue.

Exempt celui qui sur mer pèlerine
Est de fadesse et de vomissement,
Si quelque jour avant l'embarquement
Son vin il trempe en un peu d'eau marine.

Sauge, sel, vin, poivre, ail, persil et sauces
Sont réputés chacun expédients;
Assemble en un tout ces ingrédients,
Les mixtions n'en peuvent être fausses.

Qui sort de table à se laver n'omette,
Double avantage à l'homme en rejaillit,
Son œil s'aiguise et sa main s'embellit,
Pour vivre sain ta main soit toujours nette.

Le pain trop frais et trop salé j'évite,
Levé, je l'aime, avec yeux et bien cuit.
Il est salubre, un peu de sel y duit,
Et des bons grains il doit être l'élite.

Croûte de pain ne mange, insatiable,
L'ire elle engendre en notre corps humain;
Ton pain soit cuit avec sel et levain,
Ton pain n'est vain ni préjudiciable.

La chair de porc, d'une pire substance,
Serait sans vin que celle de l'agneau;
Mais à celui qui vide le tonneau,
Elle sera médecine et pitance.

Par le vin doux l'urine est arrêtée
Par ce vin est le ventre lâché;
La rate tient et le foie est bouché
Par le vin doux, et la pierre enfantée.

L'eau, pour breuvage, en tes repas évite,
Un double mal sinon elle serait,
Ton estomac du froid en sentirait,
Et la viande en resterait mal cuite.

De grand' substance est la chair vituline,
J'appelle ainsi les plus jeunes taureaux;
Au proche rang marcheront les chevreaux,
Sans oublier la tendresse agneline.

Poule, chapon, colombe est magnifique,
Tourde, étourneau, cailles, merles, faisans,
Perdrix, bisets, hortolans, sont duisans,
Outarde, huppe, et géline aquatique.

Si le poisson est de molle nature,
Fais hardiment du gros élection;
Mais, s'il est ferme en sa complexion,
Choisis-le-moi de moyenne stature.

Mangeur d'anguille à sa voix fait dommage,
Nul ne l'ignore, en physique savant,
Et s'il ne boit et ne reboit souvent,
Autant de tort lui fera le fromage.

Bois, à dîner, en quantité petite,
Que tu pourras réitérér souvent ;
Et si quelque œuf tu prends auparavant,
Fais du plus frais et du mollet élite.

Digne est le pois de blâme et de louange,
Sa peau nous enfle et nuit à notre peau;
Mais fais-lui perdre au bouillon son chap[illegible]
Le pois ainsi vaudra bien qu'on le mange.

Sain à l'étique est le lait de la chèvre
Et du chameau; mais l'ânier a le prix:
Celui de vache et d'ouaille y compris;
Mais on le fuit au mal de tête et fièvre.

Hors de la fièvre, on peut le beurre ad- [mettre
Pour adoucir, humecter et lâcher;
Le petit lait fait la gâle sécher,
Car il incise, il nettoie, il pénètre.

Astringent, froid, dur, crasse est le fro-
[mage;
'ain et fromage est le mets du corps sain;
lais, s'il est mal qu'il le mange sans pain,
ıvec le pain il lui ferait dommage.

Sur le dîner à la fois ne bois guère,
lais bois souvent, je ne l'empêche pas;
le bois jamais entre les deux repas,
loins te sera l'infirmité vulgaire.

Après la chair, le fromage j'assigne,
ıinsi la noix, après le poisson vient,
'ne noix seule à l'estomac convient,
'autre lui nuit, la tierce l'assassine.

Par mets liquides, à ton souper commence,
ıinsi de mal délivré tu te rends;
t à chaque œuf qu'à la coque tu prends,
ois une fois, c'est bonne accoutumance.

Si quelquefois tu manges de la poire,
l lui faudra le vin apparier;
ontre les fruits du venimeux poirier,
a noix obtient une vertu notoire.

Notre poirier, de ses poires nous donne;
ans vin, la poire est poison et venin;
lais si la poire est un fruit non bénin,
ux maudissons le poirier j'abandonne

Un antidote est en la poire cuite,
ans la cuisson le contraire s'ensuit;
i tu le cuis, stomacal est son fruit:
lais, s'il est cru, tiens-le pour aconite.

Après la poire, en lieu de panacée,
e vin sans eau tu prendras un bon trait;
près la pomme ou loin en le retrait,
a présider en la chaise percée.

Grand bien te fait le fruit de la cerise,
ropre est son fruit pour l'estomac purger,
e noyau peut la pierre décharger,
t le bon suc tout le corps favorise.

La prune est froide en sa température,
n ses effets elle sert à lâcher;
e fruit beaucoup nous devrait être cher,
uisqu'il sert tant à l'humaine nature.

Avec le moût les pêches sont plausibles,
vec les noix les raisins sont plaisants,
eux de cabas au foie sont nuisants,
lais bons aux reins et à la toux duisibles.

Cataplasme au mal des écrouelles,
a figue est propre aux glandes, aux anthrax;
ehors aussi l'os brisé tu mettras,
i le pavot ensemblement tu mêles.

Avec la nèfle est l'urine augmentée,
a nèfle aussi notre urine retient,
a nèfle à goût telle qu'elle est me revient,
ais sur la dure est la molle exaltée.

D'humeur grossière est mère la cervoise,
a chair, la force elle engendre et le sang,
'urine elle ouvre, elle enfle notre flanc,
t l'amollit; nos chaleurs elle accoise.

Dessicative est l'humeur du vinaigre,
réfrigère, il macère, il induit
l'humeur noire, à ta semence il nuit,
es nerfs il gâte, et de gras te rends maigre.

La raviole, à l'estomac propice,
Cause des vents, aux conduits elle nuit,
Et nuit aux dents; et si le pot n'est cuit,
Aux intestins elle sert de supplice.

La chair du cœur indigeste se trouve
Et dure à cuire elle est précédemment;
Fais de la panse un même jugement,
L'extérieur toutefois j'en approuve.

Bonne est la langue en mets et médecines,
A digérer les poumons sont meilleurs,
Ils passent vite et n'est cervelle ailleurs
De si bon suc que celui des gélines.

Propre à chasser l'exhalaison culière,
Est du fenouil le fruit doux et benin;
Il chasse hors la fièvre et le venin,
Le sein il purge et les yeux il éclaire.

L'anis aux yeux amendement apporte,
A l'estomac il donne aussi confort;
Plus il est doux je l'en aime plus fort,
L'ivoire en cendre au sang ferme la porte.

La salière aille au repas la première,
Le sel te sert à n'être empoisonné,
Rien sans le sel n'est bien assaisonné,
Goffe est la table où manque la salière.

Ardeur aux yeux cause la chair salée,
Et la semence encore elle tarit,
La gale en vient avec le prurit,
Et la rigueur de la peau trop galée.

Chaud est l'aigu, chaude est la chose amère,
Chaud le salé sans aucun contredit;
L'âpre, l'aigret, le verdant refroidit,
Le gras, le doux, le fade les tempère.

La soupe en vin en quatre dons afflue,
Qui peut les dents, qui peut l'œil épurer;
La chose vide elle peut réparer,
Et peu détruire encor le superflu.

Suivre un chacun son usage de vivre,
Par Hippocrate est aisé le prouver,
S'il n'y faut rien d'aventure innover,
Mal autrement s'en pourrait bien ensuivre.

Il n'est rien tel pourtant que le régime
Du médecin; rien n'est l'usage au prix:
S'il ne t'en chaut, tu n'en est mieux appris,
Et de ta cure on a mauvaise estime.

La qualité, la substance, avec l'heure,
La quantité, la fréquence et l'endroit,
Est observable au médecin adroit,
Au prime abord d'une diète sûre.

Le jus du chou donne le bénéfice,
Et la substance amène l'obstruction;
Prends tous les deux, n'en fait distinction,
Ils te feront d'un clystère l'office.

Le ventre mou est parrain de la mauve,
Par sa racine est dissous l'excrément;
La mauve meut l'ammary doucement
Et aux flueurs de mal elle nous sauve.

La menthe ment qui ne chasse bénigne
De l'estomac et du nombril les vers,
Et les lombrics au nombril si pervers,
Et de son nom elle n'est point indigne.

Mais, dites-moi, comment ne se préserve
L'homme ayant sauge en son clos, de la mort?
Contre la parque et son puissant effort,
N'ont les jardins aucune herbe qui serve.

Aux nerfs lâchés la sauge remédie,
Elle ôte aussi le tremblement des mains;
La sauge encore, par ses moyens humains,
L'accès aigu des fièvres congédie.

Castor, lavande, avec l'anathasie,
La primevère et le nasturtion,
La sauge même est la salvation
De la nature en la paralysie.

Par sa vertu vraiment noble est la ruë,
Claire elle rend la pointe de nos yeux;
A sa faveur l'homme verra des mieux,
La taie elle ôte à qui la mange crue.

La ruë en l'homme amoindrit les prépuces,
Et en la femme augmente la cypris;
Chaste le cœur, œil net et purs esprits
Elle nous donne; mais ne pardonne aux [puces.

Aux médecins l'ognon grand'peine donne,
Bon, dit Galien, pour le fiel il n'est pas;
Mais pour le flegme il est sain au repas;
Pour l'estomac Asclépias l'ordonne.

L'ognon mangé d'un beau teint nous co- [lore.
Et si parfois est le crâne pelé,
Frotte-le bien avec ognon pilé,
Tu lui verras un nouveau poil éclore.

Le senevé, de stature petite,
Est chaud et sec; de pleurs et de morveau
Il va purgeant le nez et le cerveau;
Même au venin il fait prendre la fuite.

Au mal caduc le violier confère,
La violette en livresse nous duit,
Au mal de tête encore elle ne nuit,
Et de pesante elle la rend légère.

Bonne au malade est la revêche ortie
Pour l'endormir, bonne au vomissement,
Bonne avec miel aux coliqueux tourment,
Son jus fréquent la vieille toux châtie.

Elle fait plus: de l'infime partie
De nos poumons le froid elle bannit;
S'il est enflé le ventre elle aplanit,
Voir à la goutte est salubre l'ortie.

De l'estomac l'hysope purgative
Chasse le flegme; avec miel elle fait
Sur nos poumons un admirable effet,
Et donne au teint couleur récréative.

Pile avec miel le cerfeuil, et l'épanche,
Dessus le cancre il lui rendra santé
Pris en du vin il guérit le côté;
L'herbe et le jus les dévoiements étanche.

L'hélénion rend les personnes saines,
Si l'intestin aux bourses descend jus;
Le suc de ruë il faut boire en son jus,
Et tu seras allégé de ta peine.

Le poliot fait faire une saillie
A l'humeur noire; il faut enfin l'user;
Il peut encore la podagre apaiser
Quoiqu'elle fût sur le corps envieillie.

Pour réparer une tête pelée,
Propre est le jus du cresson alénois;
Au mal de dents il est doux et courtois,
Il est en miel bon à l'humeur salée.

La mère hironde avec chélidoine
A ses petits ayant perdu les yeux,
Rend la *clarté*, dit Pline *curieux*;
Crois-moi, cette herbe est à l'*aveugle* idoine.

Du jus du saule oreille est secourue
Contre les vers: c'est leur occasion;
Unis son écorce avec effusion,
De fort vinaigre: elle ôte la verrue.

La fleur du saule en eau prise refrène
Par sa froideur l'acte vénérien;
Et la vigueur en allente si bien,
Qu'il ne se faut des enfants mettre en peine.

Du vrai safran le médiocre usage,
Au cœur humain donne joie et confort;
Il est encore aux énervés renfort;
Le foie même il répare et soulage.

Le poireau fait que femmes sont fécondes
A son manger: fais en un oignement,
Il tarira du nez le saignement,
Si jusqu'au fond les narines tu sondes.

La froide humeur et ses vents et sa suie
Le poivre noir à dissoudre n'est lent;
Contre le flegme il est fort excellent,
Et la cuisson grandement il console.

Le poivre blanc à l'estomac succède;
A la douleur il sert et à la toux;
A la rigueur de la fièvre il est doux,
L'accès il prime et garde qu'il n'excède.

Soudain aller de la table à la couche
Et se mouvoir avec extrémité,
Causent en l'homme enfin la surdité;
Le trop de vin l'oreille encore bouche.

Le mouvement, la trop longue abstinence,
Les coups, la chute et le vomissement,
L'ivresse encore et le froid véhément
Font du tintoin naître la dissonnance.

Bain, vin, amour, vent, poivre [illegible] [illegible]
Fumière, ognons, les poureaux [illegible]
Fèves, lentilles, pleurs, moutarde, [illegible]
Coït, feu, peine, haut goût, coup, [illegible] [illegible]

La chélidoine à l'œil trouble est utile,
Et rose et ruë, et verveine et fenouil,
Et tu rendras la vigueur à ton œil
Avec l'eau qui d'elle se distille.

Guéris tes dents d'une telle manière:
Prends hanebane avec grain de poireau,
Mets tout au feu sur un rouge carreau,
Ce fait, aspire en leur creux la fumée.

La noix et l'huile et au chef la [illegible]
Manger anguille et boire sans raison,
Les fruits aussi qui ont leur [illegible]
Causent à l'homme une voix enrouée.

Jeune en veillant, ne prends rien [illegible] [illegible]
Travaille encor, hume chaudement [illegible]

ois rarement, garde-toi de souffler :
ais tout ceci, tu chasseras le rhume.

Vers l'estomac, si le rhume maîtrise,
n'est pas mal catarrhe intitulé ;
vers la gorge, il est branque appelé
vers le nez il se nomme coryze.

Prends orpiment et le mêle avec soufre,
haux et savon : ces quatre ingrédients,
tu m'en crois, sont fort expédients
our la fistule à celui qui la souffre.

Si la douleur de tête te tourmente,
yant commis quelque excès en buvant,
rends-moi de l'eau, le trop de vin souvent
it naître en nous la fièvre véhémente.

Si de grand chaud le front souffre et la [tête,
otte-les bien, lave-les doucement
eau de Solane : un tel médicament
la douleur est, dit-on, de requête.

En temps d'été, le jeûne les corps sèche,
r mois utile est un vomissement,
purge aussi l'estomac proprement
chaque humeur dont la qualité pèche.

Quatre saisons donnent en l'année,
vert printemps, l'automne fructueux,
hiver glacé, chagrin tempêtueux,
l'été plein de grains et de vinée.

Humide et chaud est l'air en primevère,
te saigner il n'est un meilleur temps;
ile encore est à l'homme, au printemps,
jeu d'amour, pourvu qu'il le modère.

Bon au printemps est du corps l'exercice,
ventre mol, la sueur et le bain ;
r prudence, en ce temps doux et sain,
s corps replets on purge de leur vice.

Et chaud et sec en l'été d'ordinaire,
 bile blonde abonde par le corps;
umide et froid sera ton vivre, alors
asse Vénus au plus loin de ton aire.

Le bain d'été nullement ne profite,
uvre la veine encore rarement,
 repos sert plus que le mouvement,
 ne bois point au delà du limite.

Avec dix-neuf sont deux cents os en [l'homme,
recque douze il a deux fois dix cents;
s veines sont dix fois six et trois cents,
recque cinq encore sur la somme.

De quatre humeurs notre corps est l'école,
la colère est dû le premier rang ;
is au second je colloque le sang,
 flegme au tiers, au quart la noire colle.

La noire humeur à la terre on confère,
 pituite à l'eau peut s'égaler,
humeur sanguine est comparable à l'air,
 feu se peut comparer la colère.

L'humeur sanguine est grasse et gaie : [elle aime
s mots nouveaux, et Bacchus et Cypris ;
le se plaît aux banquets et aux ris,
u front la grâce, aux plaisirs elle sème.

L'homme sanguin est d'étude capable,
Lent à courroux, libéral, amoureux,
Gaillard, riant, de couleur, vigoureux,
Chanteur, douillet, aventureux, affable.

Au fougueux propre est l'humeur colé- [rique,
L'homme colère aime entre tout l'honneur;
Il comprend vite, il est brave dîneur,
Il est à croître en peu de temps l'unique.

Le colérique est l'homme de courage,
Aimant l'honneur, âpre, fallacieux,
Prompt à courroux, prodigue, audacieux,
Fin, grêle, sec et pâle de visage.

Le flegme rend peu fort le corps de [l'homme,
Il le rend gras, il le rend large et court;
Moyen aussi quand le sang le secourt.
Plus qu'à l'étude il se rend propre au somme.

Le mouvement par le flegme s'ébête,
Et la paresse il cause et le sommeil,
Pour les crachats il est le nonpareil,
Blanche est la face à telle humeur sujette.

Le triste suc de l'humeur noire reste,
La noire humeur rend les hommes malins;
De bref discours, aux études enclins,
Et d'un esprit que le somme n'arrête.

La même humeur te rend opiniâtre,
Tu vas toujours quelque mal soupçonnant;
Envieux, triste, ambitieux tenant,
Fin et craintif, de couleur olivâtre.

Selon l'humeur nous avons la charnure,
Le flegme apporte au visage un teint blanc;
Rouge nous fait la claire humeur du sang;
Roux la colère, et brun l'humeur obscure.

Si le sang pèche, on a rouge la face,
Les yeux enflés, la joue ensemblement,
Le corps d'ailleurs est lourd étrangement,
Le pouls est dru, plein encore et molasse.

Chef douloureux, ventre dur, langue sèche,
Soif, et le songe émaillé de rougeurs,
Salive douce, âcres toutes douceurs,
Sont les aspects de notre sang qui pèche.

Que la colère est en toi véhémente,
Du côté droit les douleurs sont témoins,
Langue inégale, en oreille tintoins,
Vomissement, et veille, et grasse fiente.

Et la colique est signe de colère,
Dévoiement et morsure de cœur,
Lent appetit, pouls dur, prompt, grêle, ar- [deur,
Palais séché, goût amer, feu chimère.

Lorsque le flegme est outre sa barrière,
Fade est la bouche et le dégoût fréquent;
Mainte salive en naît par conséquent,
L'estomac souffre, et du chef le derrière.

Aux maux du flegme est le pouls assez [rare,
Fainéant, mol et presque anéanti,
Notre sommeil est même diverti
D'un songe aqueux d'une façon bizarre.

Que l'humeur noire en sa fange nous
[plonge,
En est le signe une noirâtre peau,
Le pouls grossier en l'urinal peu d'eau,
Soin, peur, tristesse, épouvantable songe.

Aigre est le rôt où l'humeur est terrestre,
La saveur aigre, et la salive encor,
L'oreille teinte à la manière d'un cor
Et notamment notre oreille senestre.

De dix ans la fin non accomplie,
Peut de la veine être le sang tiré,
L'esprit à plein en sort évaporé :
Par boire vin, l'eprit se multiplie.

De nos humeurs, par viande nouvelle,
Est réparé le vide avec le temps;
L'œil clair, l'esprit, le cerveau sont contents
Par la saignée, et chaude la moelle.

Les intestins purge la veine ouverte,
Clos l'estomac et le ventre avec lui,
Rend purs les sens et la nuit sans ennui,
L'ouïe, la voix, la force en croît plus verte.

En mai, septembre, avril, à veine pointe
Nuisent trois jours : le premier du premier.
Des autres deux le proche du dernier,
Les jours encore où la lune est conjointe,

N'ouvre la veine en ces jours, ne mange
[oie,
Soit que tu sois ou vieil ou jouvenceau;
Mais si du sang est trop plein le vaisseau,
Par chacun mois fais lui moyenne voie.

Trois sont les mois de la phlébotomie,
Avril et mai, septembre a le tiers rang;
En ces mois-là ne pardonne à ton sang,
Pour allonger la course de ta vie.

Si la nature est froide, le lieu même,
La douleur grande, il ne faut pas saigner,
L'acte charnel l'empêche et le baigner,
L'enfance y nuit, et la vieillesse extrême.

En un long mal, en boire outre mesure
En trop manger, en faute de vigueur,
En estomac sensible, en mal de cœur,
Par section ne purge la nature.

Devant, après, durant la veine éclose,
Fais et saignant et saigné ton devoir,
Aie huile, vin, bande, bain, promenoir,
Sans oublier des cinq aucune chose.

Et la tristesse est du cœur éloignée,
Et des fâcheux s'apaise le courroux,
Et les amants ont garde d'être fous,
Par la vertu d'une bonne saignée.

Afin qu'en bref la vapeur se décharge,
Et que le sang coule plus largement,
Sans rencontrer aucun empêchement,
La plaie soit médiocrement large.

Six heures veille, à cause que le somme
Par sa fumière au corps nuirait beaucoup;
De peur du nerf ne soit profond le coup,
Soudain ne mange après le phlébotome.

L'homme saigné fuit lait et fromage,
Le boire aussi, le froid et les brouillards;
L'air épuré fait les esprits gaillards;
Bien le repos; le tracas fait dommage.

Aux très-aigus entre par la saignée,
Qu'elle soit ample en la jeune saison,
Chiche aux enfants non moins chiche au
[grison,
Double au printemps et simple à vau-l'année.

Sur le printemps il faut saigner à dextre;
Il faut saigner à dextre sur l'été;
Saigne en automne au senestre côté;
Saigne en hiver mêmement à senestre.

Au chef, au cœur, au foie, aux pieds on
[donne
Purgation ainsi que vaut le temps;
L'hiver le chef, le cœur veut le printemps,
L'été le foie, et le pied veut l'automne.

La salvatelle est utile à la rate,
Au foie utile, au sein et à la voix,
Les intestins elle purge à la fois,
Aux maux du cœur encore elle nous flatte.

PRÉJUGÉS. Les préjugés naissent fortuitement et ne sont point raisonnés, ce qui rend leurs racines plus tenaces. Il en est d'absurdes. Quelques-uns même conduisent à des crimes. Mais, au sein des rapports sociaux, il en existe aussi qui peuvent, dans certains cas, remédier à des inconvénients qui n'ont pas été prévus ou qui ont été négligés par le législateur. Dans la pratique de la vie, il ne faut pas se montrer, en toute circonstance, l'esclave des préjugés; mais il y a aussi très-souvent de l'imprudence à les braver. D'ailleurs, tels ou tels sont si profondément empreints dans les mœurs, qu'il n'est pas aisé de se soustraire à leur empire, et que le tenter serait se mettre en opposition avec la partie saine de la société. Ainsi, comme le dit Montesquieu, la peau du nègre et son suintement inspirent toujours de la répugnance à un blanc. Quelques vertus qu'ait un juif, on ne saurait le comprendre que comme un ennemi-né du chrétien, et comme le type des penchants rapaces. Une famille honorable n'accordera jamais volontairement sa fille à un bâtard. La conduite d'un comédien, toute méritante qu'elle puisse être, n'empêche pas qu'il ne demeure, du moins pour le plus grand nombre, un histrion, un cabotin. Des chanteuses et des danseuses épousent de grands seigneurs, quelques-unes occupent convenablement leur rang, et cependant les maris de ces dames n'en restent pas moins avilis aux yeux de leur caste. Le bourreau et l'huissier n'étaient envisagés jadis que comme exécuteurs des sentences de la justice, dès lors ils restaient l'objet de l'antipathie des autres hommes : on ne s'est pas raccommodé avec le premier, et le second n'inspire même pas encore une affection bien tendre. La tolérance doit toujours adoucir l'effet des préjugés; mais la morale est intéressée à ne point les étouffer tous. (N.)

L'homme est un roseau pensant : les âmes les plus fortes ne sont point exemptes de préjugés. (Pascal.)

Les préjugés sont aussi forts que la nature. (Mme de Puisieux.)

C'est souvent le principe qu'on détache

en voulant n'arracher que le préjugé qui lui servait d'appui. (STERNE.)

Les pires de tous les préjugés sont ceux qui obligent le cœur à se taire quand il devrait parler. (Mme COTTIN.)

Il est des préjugés que la Providence permet d'opposer, comme des digues, à certains travers de la société. Renverser ces digues, c'est inonder.

(Mme Adélaïde DE CHESNEL.)

Les préjugés sont des maladies de l'esprit humain; il ne faut pas en essayer trop promptement la guérison; loin de rendre la société plus heureuse, vous la rendriez impossible. Sans doute il y a des préjugés nuisibles, ceux-là il faut les détruire; mais il y en a d'utiles, il ne faut y toucher qu'avec prudence. (DE MÉRICLET.)

PRÉSENCE D'ESPRIT. La présence d'esprit, dit Vauvenargues, se pourrait définir une aptitude à profiter des occasions pour parler ou pour agir. C'est un avantage qui a manqué souvent aux hommes les plus éclairés, qui demande un esprit facile, un sang-froid modéré, l'usage des affaires, et, dans le monde, cette liberté de cœur qui nous rend attentifs à tout ce qui s'y passe, et nous tient en état de profiter de tout.

PRÉSENTS. *Tu ne prendras pas de présents; car le présent aveugle les plus éclairés et pervertit les paroles du juste.*

(*Exode*, XXIII, 8.)

PRÉSENTS (*Prov.*). Recevoir un don, c'est presque toujours s'obliger à la réciprocité, et de là ce proverbe: *Qui prend s'engage.* On dit aussi communément, dans les relations sociales: *Les petits présents entretiennent l'amitié.* Montesquieu fit une fois une application piquante de cet adage. Il disputait sur un fait avec un conseiller du parlement de Bordeaux. Celui-ci, après plusieurs raisonnements débités avec feu, dit: « Monsieur le président, si cela n'est pas comme je vous le dis, je vous donne ma tête. — Je l'accepte, répondit gravement Montesquieu, *les petits présents entretiennent l'amitié.* »

PRÉSOMPTION. Rien n'égare et ne retarde comme la présomption, qui donne à tout un air de certitude. (BACON.)

L'estime de notre propre lumière ne peut venir que des ténèbres de notre amour-propre, qui, nous appliquant trop à ce que nous connaissons, nous cache ce que nous ne connaissons pas, quoiqu'il soit infiniment plus vaste et plus étendu. Ainsi, la présomption qui fait que nous paraissons à nous-mêmes sages et prudents, n'est en effet qu'une petitesse d'esprit et de lumière, et un jugement notoirement faux. Plus les hommes ont d'étendue d'esprit, plus ils connaissent combien ils sont éloignés de savoir tout ce qui leur est nécessaire pour se conduire selon la vérité, et combien ils ont besoin que Dieu les dirige lui-même et les applique aux vérités qui doivent être les principes de leur conduite.

(*Essais moraux.*)

PRESSE (*Prov.*). Pour exprimer que, dans certaines occasions, il est avantageux de ne point trop se hâter, on dit: *A la presse vont les fous.*

PRÊT (*Prov.*). On dit de l'argent que l'on consent à prêter à quelqu'un qu'on sait insolvable: *C'est un prêter à ne jamais rendre.* On emploie aussi cet autre proverbe au sujet des débiteurs ingrats: *Ami au prêter, ennemi au rendre;* ou bien encore, plus énergiquement: *Au prêter Dieu, au rendre diable.*

PRETANTAINE. (*Prov.*) On désigne quelqu'un qui erre çà et là en vagabond, en faisant usage de ce proverbe: *Il court la prétantaine.* Selon Ménage, ce mot est une onomatopée formée du bruit que font les chevaux en galopant: *Prétantan, prétantan, prétantaine.*

PREEUV (*Prov.*). Afin d'exprimer que, dans certains cas, celui qui cherche à accumuler trop de preuves, dépose au contraire contre la vérité qu'il veut affirmer, on dit: *Qui prouve trop ne prouve rien.*

PRÉVENTION. La prévention, invisible à nos yeux, s'insinue, s'introduit en nous et s'empare de tous nos esprits. Le juste et l'injuste, l'homme le plus consciencieux et celui qui l'est le moins, personne ne saurait se soustraire entièrement à son influence. Elle agit, enfin, si tyranniquement sur nos âmes, qu'il n'est pas un être raisonnable et réfléchi qui ne se soit surpris quelquefois en disant: « Je prétends qu'il a tort, mais je ne l'ai pas entendu; je blâme son action, mais je ne la connais pas, ou qu'imparfaitement. »

(Le vicomte DE BOTHEREL.)

PRÉVOYANCE. C'est folie et fièvre de prendre votre robe fourrée dès la Saint-Jean, parce que vous en aurez besoin à Pâques.

(MONTAIGNE.)

La prévoyance est un grand remède contre tous les maux, lesquels ne sauraient apporter grande altération ni changement lorsqu'ils arrivent à un homme qui s'y attendait. (CHARRON.)

Les événements prévus par les bons esprits ne manquent guère d'arriver; mais la fortune se réserve deux secrets, l'époque et les moyens. (LA ROCHEFOUCAULD.)

La prévoyance fait éviter plusieurs malheurs auxquels il serait impossible de remédier, si on attendait l'événement.

(DE VERNAGE.)

Que de chagrins nous ont donnés des malheurs qui ne sont point arrivés.

(JEFFERSON.)

La prévoyance est la qualité qui réclame le plus de mesure dans l'application. On s'expose à de graves conséquences en n'en ayant pas assez; et, lorsqu'on en a trop, on ne jouit pas de la vie. (A. DE CHESNEL.)

PRIERE. Que vos prières soient simples. Demandez à Dieu de vous accorder ce qu'il vous est utile d'obtenir, bien sûr qu'il connaît mieux que nous ce qui nous est véritablement avantageux. (SOCRATE.)

Il est peu d'hommes qui n'aient pas besoin de prier à voix basse, et qui puissent

prononcer tout haut les vœux qu'ils adressent aux dieux. (Perse.)

La prière est le gémissement du cœur. (Saint Augustin.)

Le nuage des prières se dilate sur toute la surface de la terre, sa rosée bienfaisante fécondant les germes du bonheur, et les rites divins opérant partout de merveilleux changements, tous les peuples marcheront dans les lois de la réhabilitation. (*Doctrine bouddhique.*)

La prière est la consolation que procure l'espérance. (A. de Chesnel.)

1. Nous voulons que Dieu nous écoute dans nos prières, et nous ne nous écoutons pas nous-mêmes.

2. La prière a pour fin l'accomplissement de la loi : ainsi, qui s'acquitte de quelque devoir prescrit par la loi, fait quelque chose de plus agréable à Dieu que de prier. (*Maximes chrétiennes.*)

PRINCIPES. Les principes, en toutes choses, doivent être simples, si l'on veut les faire goûter.

PROBITE. Où les discours sont apprêtés, où tous les dehors sont flatteurs, ce n'est pas là qu'il faut chercher la probité. (Confucius.)

La probité est la première de toutes les qualités de l'homme : sans elle toutes les autres ne sont rien. Naissance, richesse, beauté, esprit, science, avantages frivoles s'ils ne sont accompagnés de la vertu. Ce n'est pas là un point de morale de simple spéculation et qu'on puisse contester : c'est sur cette maxime, généralement reçue de tout le monde, que se règle l'estime du public. Quiconque est suspect du côté de la probité, quelque mérite qu'il ait d'ailleurs, est sûrement méprisé des hommes même les plus corrompus. Quel triomphe pour la vertu! (L'abbé Prévost.)

De toutes les choses auxquelles des limites sont imposées, la probité est celle dont on a le moins à reprocher l'excès. (A. de Chesnel.)

PROCÉDÉS. Il est difficile, dit La Rochefoucauld, de juger si un procédé net, sincère et honnête, est un effet de probité ou d'habileté.

PROCÈS. Les procès ne dureraient pas longtemps, si on voulait examiner sans passion les raisons de son adversaire, et n'en pas juger selon ses intérêts. (De Vernage.)

A gagner des procès souvent on se ruine : chaque pas du plaideur le mène au précipice. (Vinchon.)

PROCÈS. (*Prov.*) Ce qu'on appelle la justice et les juges sont tellement faillibles eux-mêmes, que nos pères disaient, avec beaucoup de sagesse : *Un méchant accommodement vaut mieux qu'un bon procès.* On raconte que quelqu'un demandant à Alcibiade s'il n'avait pas de confiance dans le jugement de ses concitoyens, il répondit : « Je ne me fierais pas même à ma mère ; car je craindrais que, sans le vouloir, elle ne prît le caillou noir au lieu du blanc. » Il n'y a que Dieu, en effet, à qui il est donné de juger sans jamais se tromper.

PROCHAIN. La plus grande partie des plaintes que l'on fait contre son prochain, dit La Rochefoucauld, viennent du peu de réflexion que l'on fait sur soi-même.

PRODIGALITÉ. Le prodigue compte sur ce qu'il n'a pas, l'avare n'a foi que dans ce qu'il tient.

PRODIGALITÉ (*Prov.*). La conduite du prodigue avait donné naissance, chez nos pères, au quatrain proverbial que voici :

> Hom qui dépent plus qu'il ne doit,
> En pauvreté morir se voit,
> Et cil qu'il dépend par raison,
> Multiplie en bien se voit l'on.

Un autre très-ancien proverbe dit : *A père avare enfant prodigue.* On explique ce proverbe de cette manière : le père qui s'est tout refusé pour entasser son or, en a agi de même avec son fils, de manière que lorsque celui-ci s'empare de la succession, il se procure, sans aucun discernement, toutes les jouissances qui lui avaient été refusées. Le père et le fils se sont rendus coupables par deux excès contraires.

PROFESSION. Chose admirable! dit Silvio Pellico, tous les états, depuis le plus élevé jusqu'à l'humble artisan, ont leurs agréments et une véritable dignité : il suffit de vouloir cultiver les vertus nécessaires à chaque profession. C'est uniquement parce qu'il en est peu qui les cultivent, que tant de gens maudissent la condition qu'ils ont embrassée.

PROGRÈS. Le progrès rapide que la vraie science fait de nos jours, me donne quelquefois le regret d'être né sitôt. Il est impossible d'imaginer le degré auquel peut être porté dans mille ans le pouvoir de l'homme sur la matière. Nous apprendrons peut-être à dégager de grandes masses de leur pesanteur et à leur donner une légèreté absolue pour en faciliter le transport! L'agriculture pourra diminuer son travail et doubler son produit. Toutes les maladies pourront, par des moyens sûrs, être prévenues ou guéries, sans excepter même celles de la vieillesse, et notre vie s'allongera à volonté, même au delà de ce qu'elle était avant le déluge. (Franklin.)

Le progrès, quand on est sorti de l'ordre, c'est de rentrer dans l'ordre. (Guizot.)

PROMERUS (*Dicton.*). C'était un personnage qui, ayant à se plaindre d'un célèbre poëte Euripide (pas celui de Salamine), le fit déchirer par ses chiens. On employa depuis lors ce dicton : *Les chiens de Promerus* pour désigner une vengeance atroce.

PROMESSES. Examinez bien si ce que vous promettez est juste, ou si vous pouvez le tenir : la promesse faite ne doit plus être révoquée. (Confucius.)

Nous promettons selon nos espérances, et nous tenons selon nos craintes. (La Rochefoucauld.)

Les belles paroles et les grandes promesses ne font impression que dans l'esprit des fous et des sottes gens. Celui qui

promet beaucoup ne promet ordinairement rien, puisqu'il promet toujours plus qu'il ne peut tenir. (DE VERNAGE.)

PROMESSES (*Prov.*). On dit, à propos de ceux qui promettent beaucoup et tiennent peu ou point : ***Nues et vents sans pleuvoir.*** Cette habitude de promettre et de ne rien tenir, a encore donné naissance aux proverbes suivants :

1. ***Chose promise est due.***

2. ***Il se ruine à promettre et s'acquitte à ne rien tenir.***

3. ***Ce n'est pas tout de promettre, il faut tenir.***

4. ***Promettre et tenir sont deux.***

5. ***Il y a grande différence entre promettre et tenir.***

6. ***Promettre plus de beurre que de pain.***

PROPHÈTE. (*Prov.*) Pour exprimer que le mérite d'un homme est fréquemment méconnu parmi ses concitoyens, on dit : ***Nul n'est prophète dans son pays.*** Ce proverbe est tiré des saints Evangiles, où il se présente avec ses variantes :

1. ***Non est propheta sine honore nisi in patria sua.*** (***Matth.*** XIII, 57 ; ***Marc.*** VI, 4.)

2. ***Nemo propheta acceptus est in patria sua.*** (***Luc.*** IV, 24.)

3. ***Propheta in sua patria honorem non habet.*** (***Joan.*** IV, 44.)

On disait encore autrefois : ***Le saint de la ville n'est point oré*** (prié).

PROPRETÉ. La propreté n'est nullement dépendante du rang et de la fortune. Dans quelque condition qu'on soit placé, on a toujours le droit et la faculté d'être propre en tout temps ; c'est enfin une obligation. On peut se trouver forcé, par les circonstances, de porter un vêtement fané, une chaussure rapiécée, mais on ne l'est jamais d'avoir la figure, les cheveux et les mains sales. La propreté fait non-seulement l'éloge de l'esprit de celui qui l'observe, mais elle le rend encore l'objet d'une sorte de considération, et lui procure une jouissance particulière, un bien-être qui est un soulagement pour mille contrariétés.

PROPRIÉTÉ. Ne traverse pas le champ de ton voisin. Respecte son héritage. Respecte dans la campagne le fruit qui ne t'appartient pas. (PHOCYLIDE.)

La propriété moyenne est personnelle et trafiquante. (DE LAMARTINE.)

Quel philosophe me dira jamais laquelle, de la *propriété* ou de la *capacité*, est la plus insolente ? Pour moi je jurerais que la plus bête est la première, et la plus sotte la seconde. (Alfred DE VIGNY.)

PROSPÉRITÉ. Il n'est rien de stable ici-bas. Que cette vérité vous soit toujours présente, et vous ne vous laisserez ni transporter par la joie dans la prospérité, ni abattre par la douleur dans la disgrâce. (ISOCRATE.)

C'est la prospérité principalement qui fait connaître les grandes âmes. On supporte aisément une disgrâce, au lieu qu'on se dément dans la bonne fortune. (TACITE.)

Toute élévation m'est suspecte, parce que je crois la chute après elle. (PÉTRARQUE.)

Les occasions de s'avancer ne manquent pas. Ce qui fait les malheureux, c'est de ne les pas connaître, ou de n'en savoir pas profiter. (DE VERNAGE.)

La prospérité fait peu d'amis. (VAUVENARGUES.)

La prospérité jette un éclat sinistre : un grand bonheur menace d'un grand revers. (YOUNG.)

Les pins les plus altiers sont ceux qu'Eole outrage,
Des superbes palais les dômes orgueilleux,
Avec plus de fracas s'écroulent à nos yeux,
Et la foudre épuise sa rage
Sur les monts trop voisins des cieux.
(DARU, trad. d'Hor.)

PROVERBE. On dit de celui qui a réussi dans une chose, en s'écartant des règles et des prévisions ordinaires : ***Il a fait mentir le proverbe.***

PROVERBES. Nous avons réparti, dans ce livre, un grand nombre de proverbes, par ordre alphabétique ou de matières ; mais comme le sujet est pour ainsi dire inépuisable, nous en rappellerons encore ici une certaine quantité dont le sens s'explique de lui-même.

1. Il n'y a si petit arbrisseau qui ne projette un peu d'ombre.

2. Qui achète ce qu'il ne peut, vend ensuite ce qu'il ne veut.

3. L'abattu veut toujours lutter.

4. Expérience est mère de méfiance.

5. Plus on bat le tambour, plus il fait de bruit.

6. Vous ne recevez rien qu'à proportion de ce que vous donnez.

7. Les cigales chantent quand on les frotte.

8. En bien limant on fait d'une poutre une aiguille.

9. Le bedeau de la paroisse est toujours de l'avis de M. le curé.

10. Tout mauvais cas est niable.

11. La trop grande abondance ne parvient pas à maturité.

12. Il faut prendre le temps comme il vient, les hommes comme ils sont, l'argent pour ce qu'il vaut.

13. De l'abondance du cœur la bouche parle.

14. Une seule journée d'un sage vaut mieux que toute la vie d'un sot.

15. Il n'y a pas de montagne sans vallée.

16. Donner et retenir ne vaut.

17. Il n'y a pas de viande sans os.

18. Le silence est la sagesse.

19. Bien bas choit, qui trop haut monte.

20. On ne fait boire l'âne s'il n'a soif.

21. Bonne mule, méchante bête.

22. Soit muet en donnant et parle en recevant.

23. Bonne parole coûte peu et vaut beaucoup.

24. Conseil sans assistance est un corps sans âme.

25. Trop de justice dégénère en injustice.

26. A force de prendre dans la huche et de n'y rien mettre, on en trouve le fond.
27. A tirer trop de lait on fait venir le sang.
28. Qui s'attend à l'écuelle d'autrui, a souvent mal dîné.
29. Le trop est toujours ennuyeux.
30. Charrette qui marche, devance le lièvre qui court.
31. Pour vivre, laisse vivre.
32. A cœur hardi la fortune tend la main.
33. Changement de temps, entretien de sots.
34. Il faut coudre la peau du renard où manque celle du lion.
35. Qui vit mal craint toujours.
36. Pour chômer les fêtes, il faut qu'elles arrivent.
37. Pour être aimé, il faut aimer.
38. Fleuve passé, saint oublié.
39. Bonne épée, point querelleur.
40. A demande prompte, réponse lente.
41. Quiconque honore est honoré.
42. On ne peut pas peigner un diable, s'il n'a point de cheveux.
43. Selon ta bourse, gouverne ta bouche.
44. Chaque jour, chaque échantillon.
45. A beau mentir qui vient de loin.
46. Il ne faut pas avoir honte de demander ce qu'on ne sait pas.
47. L'oreiller est la sibylle des princes.
48. Tout ce que tu donnes, tu l'emporteras avec toi.
49. La truie n'anoblit pas le cochon.
50. Est assez riche qui ne doit rien.
51. Tout chemin mène à Rome.
52. Qui donne aux pauvres, donne à Dieu.
53. On n'engraisse pas les cochons avec de l'eau claire.
54. Qui s'acquitte s'enrichit.
55. Dans les petites boîtes sont les bons onguents.
56. Dieu ne veut pas plus qu'on ne peut.
57. On n'est jamais sali que par la boue.
58. Le bien il faut le chercher, et le mal il faut l'attendre.
59. Il ne faut prendre ni femme ni toile à la chandelle.
60. Mieux vaut la honte au visage, qu'une tache au cœur.
61. C'est la lame qui use le fourreau.
62. Dieu est bon ouvrier, cependant il veut qu'on l'aide.
63. Il vaut mieux glisser du pied que de la langue.
64. A ce que tu peux faire seul, n'attends personne.
65. Qui vole une fois est appelé voleur.
66. Fais honneur à tes habits, et tes habits te feront honneur.
67. Tout paraît jaune à ceux qui ont la jaunisse.
68. A cheval donné on ne regarde pas la bride.
69. Il n'y a que ceux qui ne font rien qui ne se trompent pas.
70. Vite et bien ne vont jamais ensemble.
71. Qui ne doute de rien, ne sait rien.
72. Qui se loue, se blâme.
73. Les petits ruisseaux font les grandes rivières.
74. N'est pas marchand qui toujours gagne.
75. La langue est l'ouvrière du cœur.
76. Prince sans justice, rivière sans eau.
77. Il faut garder une oreille pour l'accusé.
78. Comparaison n'est pas raison.
79. L'admiration est la fille de l'ignorance.
80. Pauvre sans patience, lampe sans huile.
81. L'adversité rend sage.
82. A bon messager il ne faut rien dire.
83. Les affaires font les hommes.
84. Où le fleuve est le plus profond il fait le moins de bruit.
85. L'affection aveugle la raison.
86. Quand on parle du soleil, on en voit les rayons.
87. Les larmes ne sont d'aucun secours.
88. L'avare et le cochon ne sont bons qu'après leur mort.
89. On ne doit pas brûler la chandelle par les deux bouts.
90. Un grain de riz, un filet de chanvre, sont le fruit de la sueur du laboureur.
91. L'âge n'est fait que pour les chevaux.
92. Qui fait ce qu'il peut fait ce qu'il doit.
93. D'où vient l'agneau retourne à l'agneau.
94. Sois colimaçon dans le conseil, oiseau dans l'action.
95. Dieu aime à seconder celui qui travaille.
96. Il est comme le bois vert qui brûle sans flamber.
97. Dieu n'aide que ceux qui travaillent sans jamais se plaindre.
98. Il ne faut pas tirer sa poudre aux moineaux.
99. C'est trop aimer quand on en meurt.
100. Plus on remue l'ordure, plus elle pue.
101. Qui aime Bertrand aime son chien.
102. Un petit feu qui échauffe vaut mieux qu'un grand feu qui brûle.
103. On ne va jamais si loin que lorsqu'on ne sait où l'on va.
104. Ce que Dieu veut n'est pas trop.
105. Un bon ami vaut mieux que cent parents.
106. Qui nous doit nous demande.
107. Coucher de poule et lever de corbeau préservent l'homme du tombeau.
108. Petit à petit l'oiseau fait son nid.
109. Il vaut mieux perdre un bon mot qu'un ami.
110. Qui ne se mêle de rien a paix partout.
111. L'amour fait perdre le repas et le repos.
112. Il vaut mieux courir au pain qu'au médecin.
113. Diseur de bons mots, mauvais caractère.
114. Il ne faut pas se confesser au renard.
115. Qui sert l'autel, doit vivre de l'autel.
116. Qui couche avec les chiens, se lève avec les puces.
117. Trop pointu ne pique pas.

118. Tout passe, tout casse, tout lasse.
119. A l'œuvre on connaît l'ouvrier.
120. Le temps fauche tout.
121. Malheur à la maison où la quenouille commande à l'épée.
122. Qui va, lèche ; qui repose, sèche.
123. Il ne faut pas souffler sur la brûlure d'autrui.
124. Chaque chose a son prix.
125. On n'a souvent pire que les siens.
126. Le ton fait la chanson.
127. Femme qui gagne, poule qui pond, sont le diable dans la maison.
128. Tout est vanité.
129. Les plus courtes folies sont les meilleures.
130. Le vouloir fait le pouvoir.
131. L'habitude est une seconde nature.
132. Aide-toi, Dieu t'aidera.
133. L'âne de la montagne porte le vin et boit l'eau.
134. Il ne faut pas se tuer pour vivre davantage.
135. Argent comptant porte médecine.
136. L'argent est rond pour rouler (disent les prodigues).
137. L'argent est plat pour s'entasser (disent les avares).
138. Tout ce qui branle ne tombe pas.
139. L'art est de cacher l'art.
140. Il ne faut pas plus ourdir qu'on ne peut tisser.
141. Deux gloutons ne s'accordent point en une même assiette.
142. A l'impossible nul n'est tenu.
143. C'est un grand astrologue, il devine les fêtes quand elles sont venues.
144. Une bonne fuite vaut mieux qu'une mauvaise attente.
145. L'attente tourmente.
146. L'homme qui sait faire son dîner de navets ne trahira jamais son pays.
147. Avarice passe nature.
148. Des fautes faites à plaisir, on se repend à loisir.
149. Quand tous vices sont vieux, avarice est encore jeune.
150. L'avarice est comme le feu, plus on y met de bois, plus il brûle.
151. Il n'y a pas de petit ennemi.
152. Nul ne sait ce que lui garde l'avenir.
153. Les chiens hargneux ont toujours les oreilles déchirées.
154. Il n'est pas de si petit chat qui n'égratigne.
155. Qui dit averti, dit muni.
156. Le gibet ne perd pas ses droits.
157. A toile ourdie, Dieu envoie le fil.
158. On ne peut filer si l'on ne mouille.
159. Qui fait la faute la boit.
160. Quand la fille est mariée, viennent les gendres.
161. L'homme offensé doit imiter l'arbre de Sandal qui couvre de fleurs et de fruits, celui qui l'assaille de pierres.
162. La fin couronne l'œuvre.
163. Qui peint la fleur n'en peut peindre l'odeur.
164. Il vaut mieux faire envie que pitié.
165. Où force règne, droit n'a lieu.
166. Aux innocents les mains pleines.
167. En attendant les souliers d'un mort, on va longtemps à pied.
168. Le sage entend à demi-mot.
169. Si l'habit du pauvre a des trous, celui du riche a souvent des taches.
170. Il n'y a pas de sots métiers, il n'y a que de sottes gens.
171-172. Bien faire et laisser dire.
173. N'est héritier que celui qui jouit.
174. Passez-moi la rhubarbe et je vous passerai le séné.
175. Il n'y a que les honteux qui perdent.
176. Vieux médecin, chirurgien jeune apothicaire riche.
177. Qui ne s'aventure n'a ni cheval ni mule.
178. Hier, aujourd'hui, demain, sont les trois jours de l'homme.
179. Il faut trois sacs à un plaideur : un sac d'argent, un sac de papiers, un sac de patience.
180. Souvent on tombe de fièvre en chaud mal, et de Charybde en Scylla.
181. Si jeunesse savait et vieillesse pouvait, jamais au monde rien ne manquerait.
182. Le sage ne dit en aucune occasion : fontaine je ne boirai pas de ton eau.
183. Louez la beauté du jour quand il est fini.
184. Le mensonge ne va que sur une jambe, la vérité sur deux.
185. Qui se soucie, malencontre lui vient.
186. Avant de consulter votre fantaisie, consulter votre bourse.
187. Il n'est pire aveugle que celui qui ne veut pas voir.
188. Promesse de grand n'est pas héritage.
189. A navire brisé tous les vents sont contraires.
190. Tel fiance, qui n'épouse pas.
191. Bon marché vide le panier, mais n'emplit point la bourse.
192. Morte la bête, mort le venin.
193. A donner, donner ; à vendre, vendre.
194. Il faut faire de nécessité vertu.
195. Don de méchant ressemble à son maître.
196. Il ne sort d'un lac que ce qui y est.
197. A mauvaise langue, bons ciseaux.
198. On ne peut sonner les cloches et aller à la procession.
199. Il n'y a de pire eau que celle qui dort.
200. On ne peut pas être et avoir été.
201. Ce qu'on ne peut retenir, il faut le laisser aller.
202. Il faut puiser tandis que la corde est au puits.
203. Les injures sont les raisons de ceux qui ont tort.
204. L'occasion fait le larron.
205. L'oisiveté est la mère de tous les vices.
206. A grands seigneurs peu de paroles.
207. Les tonneaux pleins ne résonnent pas

208. Pousse la besogne, que ce ne soit pas elle qui te pousse.
209. Qui a la langue longue aura les mains courtes.
210. Le travail n'a pas de souhaits à faire.
211. Trop gratter cuit, trop parler nuit.
212. Pauvreté n'est pas vice, mais peu s'en faut.
213. La faim a épousé la soif.
214. Le travail paye les dettes, et le désespoir les augmente.
215. Qui s'enrichit en six mois, se fait quelquefois pendre au bout de l'an.
216. Si mince qu'il puisse être, un cheveu fait de l'ombre.
217. Qui quitte sa place la perd.
218. Ceux qui ont besoin d'une lampe, ont soin d'y mettre de l'huile.
219. Comme on connaît les saints, il faut les honorer.
220. A petit saint petite offrande.
221. Chacun est fils de ses œuvres.
222. Le fumier couvert d'or reste toujours fumier.
223. Celui qui offense ne pardonne jamais.
224. On hasarde de perdre en voulant trop gagner.
225. Ceux qui donnent des conseils ne payent pas.
226. Quiconque rit baucoup, ne fait jamais rire.
227. Pas de nouvelle, bonne nouvelle.
228. Le paresseux est frère du mendiant.
229. Le dernier des goujats en fait d'orgueil est roi.
230. Il faut avaler les pilules sans les mâcher.
231. Plus un bœuf est las, plus ses pas sont fermes.
232. Mieux vaut règle que rente.
233. L'espérance est la mère du souvenir, et la reconnaisance est la mère de l'oubli.
234. Qui prend s'engage.
235. On ne meurt qu'à son heure.
236. Grosse tête peut de sens.
237. Tant vaut l'argent, tant vaut l'homme.
238. On ne pend que les petits voleurs.
239. Pensez deux fois avant de parler une.
240. Un averti en vaut deux.
241. Un et un font deux, comme deux et deux font quatre.
242. Un âne chargé ne laisse pas de braire.
243 Le jeu ne vaut pas la chandelle.
244. Il y a autant à dire que du jour à la nuit.
245. Il chante trop matin, il perdra son offrande.
246. Pourquoi ris-tu? as-tu trouvé la fève?
247. Parler sans penser, c'est tirer sans viser.
248. Qui a bu boira.
249. Mal de tête demande à manger.
250. Mal de ventre veut purger.
251. On plaide le faux, pour savoir le vrai.
252. Qui ne dit mot consent.
253. Qui ne risque rien n'a rien.
254. La terre couvre la faute des médecins.
255. Qui voit bien agit bien.
256. Il a bien fait, il aura de l'herbe.
257 Riche sans libéralité, arbre sans fruit.
258. La modération est un arbre qui a le contentement pour racine et le repos pour fruit.
259. Le renard prêche aux poules.
260. Quand on ne peut mordre, il ne faut pas aboyer.
261. Nourris un corbeau, il te crèvera l'œil.
262. Qui donne au commun, ne donne pas à un.
263. L'orgueil qui dîne de vanité, soupe de mépris.
264. Les bons patissent pour les méchants.
265. Qui trop embrasse mal étreint.
266. Quand on veut noyer son chien, on l'accuse de rage.
267. Mieux vaut ployer que rompre.
268. Les grands larrons pendent les petits.
269. Qui refuse muse.
270. Fais-toi de miel, les mouches te mangeront.
271. Un bon renard n'est pas pris deux fois au même piége.
272. Souris qui n'a qu'un trou est bientôt prise.
273. Jeu de main, jeu de vilain.
274. Souvent le remède est pire que le mal.
275. Qui coupe et mêle, de trop se mêle.
276. Des maux il faut choisir le moindre.
277. Préparez-vous au pire en espérant le mieux.
278. Bon chien n'aboie pas à faux.
279. A chaque saint sa chandelle.
280. Un jourd'hui vaut mieux que deux demain.
281. Mal veut, mal arrive.
282. A tout seigneur, tout honneur.
283. Garde ta boutique et ta boutique te gardera.
284. Bien venu qui apporte.
285. Qui monte la mule la ferre.
286. Tant va la cruche à l'eau, qu'à la fin elle y reste.
387. Qui casse les verres les paye.
288. Le soleil du matin ne dure pas tout le jour.
289. A chacun le sien n'est pas trop.
290. Plusieurs peu font un beaucoup.
291. Le soleil luit pour tout le monde.
292. Les apprentis ne sont pas maîtres.
293. Bon droit a besoin d'aide.
294. Le mérite console de tout.
295. Les petits présents entretiennent l'amitié.
296. Les hommes s'en vont, les principes restent.
297. Il ne faut pas cinq quarterons pour faire une livre.
298. On ne fait pas une bourse de l'oreille d'une truie.
299. La fileuse vigilante ne manque jamais de chemise.
300. Le dé en est jeté.
301. A laver la tête d'un âne, on perd sa lessive..
302. Petite pluie abat grand vent.
303. On juge de la pièce par l'échantillon.

304. Il y a plus d'un âne à la foire qui s'appelle Martin.
305. L'habit ne fait pas le moine.
306. Chacun se fait fouetter à sa guise.
307. On juge du bois par l'écorce.
308. Il faut tondre ses brebis et non pas les écorcher.
309. Il n'y a pas de fumée sans feu.
310. Au nouveau, tout est beau.
311. On donne un œuf pour avoir un bœuf.
312. Une brebis galeuse gâte tout un troupeau.
313. Il n'y a point de pire eau que celle qui dort.
314. Contentement passe richesse.
315. Tel rit vendredi, dimanche pleurera.
316. Le secret le mieux gardé est celui qu'on ne dit à personne.
317. Il ne faut pas clocher devant les boiteux.
318. Un bon avis vaut un œil dans la main.
319. A barque désespérée Dieu fait trouver le port.
320. Les bègues sont ceux qui ont le plus de bec.
321. Les belles ne sont pas pour les beaux.
322. Bien perdu, bien connu.
323. Bien vient à mieux, et mieux à mal.
324. Qui garde sa bouche garde son âme.
325. Bouche en cœur au sage, cœur en bouche au fou.
326. Il n'est que d'être crotté pour affronter le bourbier.
327. Qui trop se hâte, reste en chemin.
328. Le cœur mène où il va.
329. Garde-toi du vinaigre fait avec du vin doux.
330. Il ne faut point parler latin devant les clercs.
331. La critique est aisée et l'art est difficile.
332. Petite cuisine agrandit la maison.
333. Plus on se découvre plus on a froid.
334. Qui désire est en peine.
335. N'est pas pauvre qui a peu, mais qui désire beaucoup.
336. Dieu donne le froid selon le drap.
337. Qui dort dîne.
338. Bien dire fait rire, bien faire fait taire.
339. Qui se tient aux écoutes entend souvent son fait.
340. Emprunt n'est pas avance.
341. A mal enfourner on fait les pains cornus.
342. Les envieux meurent, mais non jamais l'envie.
343. Les grands esprits se rencontrent.
344. Il n'y a point de règle sans exception.
345. Qui s'excuse s'accuse.
346. Qui se fâche a tort
347. On apprend en faillant
348. Un homme sans abri est un oiseau sans nid.
349. Un abîme appelle un autre abîme.
350. Qui bon l'achète, bon le boit.
351. Il y a plus de fous acheteurs que de fous vendeurs.
352. Il n'y a pas de plus bel acquêt que le don.
353. A force de mal aller tout ira bien.
354. Un malheur amène son frère.
355. Donner pour Dieu n'appauvrit homme.
356. Aussitôt dit, aussitôt fait.
357. Vaut mieux battu que mal battu.
358. Le mal d'autrui ne nous touche guère.
359. Le bien d'autrui n'est pas à nous.
360. Plus de bruit que de besogne.
361. A petit manger bien boire.
362. Le bois tortu fait le feu droit.
363. Brebis qui bêle perd un morceau.
364. Quand les cannes vont aux champs, les premières vont devant.
365. Il ne faut pas quitter le certain pour l'incertain.
366. Qui n'a point de tête n'a que faire de chaperon.
367. Il est bien aisé d'aller à pied quand on tient son cheval par la bride.
368. A cheval hargneux, étable à part.
269. A jeune cheval vieux cavalier.
870. Nos chiens ne chassent point ensemble.
371. Chien qui aboie ne mord pas.
372. Qui aime bien, tard oublie.
373. Quand la cornemuse est pleine, on en chante mieux.
374. La sagesse du monde est folie devant Dieu.
375. Qui dit tout n'excepte rien.
376. Qui ne donne ce qu'il aime, ne prend ce qu'il désire.
377. Grande privauté engendre vileté.
378. Un cœur piteux en larmes se délite.
379. Autant fait celui qui tient que celui qui écorche.
280. On ne saurait manier du beurre qu'on ne se graisse les doigts.
381. Trop s'enquérir n'est pas bon.
382. On ne peut pas être et avoir été.
383. Qui bien fera, bien trouvera.
384. Le bon oiseau se fait de lui-même.
385. Qui fait le plus fait le moins.
386. On n'a jamais meilleur messager que soi-même.
387. Quand on quitte un maréchal, il faut payer les vieux fers.
388. Une fois n'est pas coutume.
389. C'est le soleil de janvier; il n'a ni force ni vertu.
390. Jeunesse est forte à passer.
391. Bien fou qui s'oublie.
392. A barbe de fou l'on apprend à rire.
393. Les conseillers n'ont point de gages.
394. Qui bien gagne et bien dépense, n'a que faire de bourse pour serrer son argent.
395. Il y a gens et gens.
396. On peut bien guérir du mal, mais non pas de la peur.
397. Qui est heureux au jeu, ne l'est pas en femme.
398. Il n'y a ni belles prisons, ni laides amours.
399. Barbe bien lavée est à demi-faite.
400. A l'ongle on connaît le lion.
401. L'envie est louche.

402. Froides mains chaudes amours.
403. Il vaut mieux tendre la main que le cou.
404. Mal sur mal n'est pas santé.
405. Il ne faut pas se moquer des chiens qu'on ne soit hors du village.
406. Il vaut autant être mordu d'un chien que d'une chienne.
407. Quand Noël a son pignon, Pâques a son tison.
408. Une besace bien promenée nourrit son maître.
409. Qui est oisif en sa jeunesse, travaillera dans sa vieillesse.
410. Or est qui or vaut.
411. Tel pain, telle soupe.
412. La peur a bon pas.
413. Qui quitte la partie la perd.
414. Paix et peu.
415. Selon le bras la saignée.
416. A chose bien faite on ne demande pas combien de temps on y a mis.
417. Vieux amis et vieux écus.
418. Il vaut son pesant d'or.
419. L'importunité est une teigne qui démange jusqu'au sang.
420. A bon entendeur salut.
421. La tricherie revient à son maître.
422. Dieu vous garde d'un homme qui n'a qu'une affaire.
423. Le vin qu'on donne aux ouvriers est toujours le mieux vendu.
424. Il n'y a rien de plus orgueilleux qu'un riche qui a été gueux.
425. Il n'y a pas de comparaison qui ne cloche.
426. Il donne des verges pour se fouetter.
427. Jamais honteux n'eut belle amie.
428. Il n'est pas entré par la bonne porte.
429. Tous les fous ne sont pas aux petites maisons.
430. Il faut avoir l'esprit de son état.
431. Il faut gratter les gens où il leur démange.
432. Face d'homme porte vertu.
433. Il fait ventre de tout.
434. On ne saurait penser à tout.
435 On fait ce qu'on peut et non ce qu'on veut.
436. On ne peut bien courre et corner ensemble.
437. On ne saurait prendre des anguilles et courre le lièvre en même temps.
438. Il ne manque pas de chapeaux à qui a bonne tête.
439. L'effet ne suit pas toujours la menace.
440. Il ne dit des litanies que pendant l'orage.
441-442. Bien danse pour qui la fortune chante.
443. On n'est jamais si riche que quand on déménage.
444. Les montagnes ne se rencontrent pas, mais les hommes se rencontrent.
445. A sotte demande pas de réponse.
446. Il sait faire d'un vieux sac une chemise neuve.
447. La lettre tue et l'esprit vivifie.
448. On jette des pierres dans son jardin.
449. Mes amis, il n'y a pas d'amis.
450. Beaucoup gagner fait la dépense grande.
451. Celui qui donne vend cher, si celui qui prend n'est pas ingrat.
452. Qui veut voyager loin ménage sa monture.
453. Que chacun balaye devant sa porte, le chemin propre restera.
454. Trop s'enquérir n'est pas trop bon; trop savoir donne des maux de tête.
455. Il ne faut jamais jurer, sinon de mordre ses oreilles.
456. Tu n'entreras pas chez moi si tu ne laisses la bête à la porte.
457. Porte fermée, le diable s'en va.
458. Une bonne enclume ne craint ni les coups ni le bruit.
459. Les présents entrent partout sans sonner la cloche.
460. Où l'or reluit, la raison se tait.
461. Celui qui marche toujours sur les bords du précipice tombe dedans.
462. Les meilleurs nageurs se noient.
463. Qui veut bien célébrer la fête, doit jeûner la veille.
464. Qui tire trop fort la corde la rompt.
465. Les tempêtes font les pilotes habiles.
466. Qui choisit prend le pire.
467. La rivière ne vient jamais grosse qu'il n'y entre de l'eau trouble.
468. Celui qui rit toujours trompe souvent.
469. Les perles, quoique mal enfilées, ne laissent pas que d'être des perles.
470. Paix et peu, c'est la devise du sage.
471. Il vaut mieux ne rien faire que faire des riens.
472. En ne faisant rien on apprend à mal faire.
473. Il est bon de tenir à deux ancres.
474. Ce qui est dans le cœur de l'homme sobre est sur la langue de l'ivrogne.
475. Le mal vient à charretée et s'en va once par once.
476. Est assez riche à qui rien ne manque.
477. Une bonne tête vaut mieux que cent bras.
478. Robe amie sauve marchandise ennemie.
479. Les armes portent la paix.
480. La force fait taire la raison.
481. Nouveaux maîtres, nouvelles lois.
482. L'argent est le nerf de la guerre.
483. Où il n'y a rien, le roi perd ses droits.
484. Tel a les yeux fermés qui ne dort pas.
485. Les ladres et les larrons veulent tout le monde pour compagnon.
486. Rien de trop plaît trop.
487. Tout habit sied bien à qui en a besoin.
488. Le chameau désirant des cornes a perdu les oreilles.
489. Il vaut mieux être tête de lézard que queue de dragon.
490. Si tu ne peux avoir un bœuf, contente-toi d'un âne.

491. Sur la peau d'une brebis on écrit ce u'on veut.
492. L'aigle ne chasse point aux mouches.
493. Art ne règne, mais cas est fortune.
494. Un cerf bien donné aux chiens est à emi pris.
495. Qui aura de beaux chevaux, si ce 'est le roi.
496. Tous les gentilshommes sont cou-ins et tous vilains compères.
497. Quand la cour se lève le matin, elle ort l'après-dîner.
498. Il faut beaucoup faire et peu parler.
499. Personne ne sait ce que la fortune lui arde.
500. En peu d'heures Dieu laboure.
501. L'envie est louche.

PROVERBES ALLEMANDS. 1. *Wer Asagt, uss auch Bsagen.* Un engagement en fait aître un autre.

2. *Borgen macht sorgen.* Qui donne à cré-it perd son bien et son ami.

3. *Ist es nicht gefischet, so ist es doch ekrebset.* Toujours pêche qui en prend un.

4. *Mit der linken hand auf einen warten.* Attendre quelqu'un comme les moines font 'abbé.

5. *Mit wenigen sey hemein, mit allen aber reundlich.* Soyez familier avec peu d'hommes et ami avec tous.

6. *Was in Verborgenen geschiehet, kömmt ndlich doch an Tag.* Ce qui se fait de nuit araît au jour.

7. *Von der hand ins Maul leben.* Journée agnée, journée mangée.

8. *Argwohn ist der Freundschaft Gift.* Soupçon et poison de l'amitié.

9. *Müssigang ist des Tunfels Ruhebank.* L'oisiveté est l'oreille du diable.

10. *Ein habe Dank füllet den Bentel nicht.* Un grand merci ne remplit pas la bourse.

11. *Jedermann beklaget sich über die Kürze les Lebens, und kein Mensch hält dasselbe zu Rath; man bringt seine Iugend hin, ohne laran zu denken, und wenn sie vorbey ist, so lenkt man vergebens daran.* Tout le monde se plaint de la brièveté de la vie, et personne n'en est ménager; l'on passe sa jeunesse sans y penser, et quand elle est passée, on y pense toujours inutilement.

12. *Für eine Gefälligkeit erwartet man eine andere dargegen.* Qui plaisir fait, plaisir attend.

13. *Man muss seinen verdrus nicht morken lassen.* Il faut faire bonne mine à mauvais jeu.

14. *Fremdes Pferd und eigene Sporen ma-chen kurze meilen.* Un cheval emprunté et des éperons à soi, rendent les lieues courtes.

15. *Dieser artzt hat viel Lente unter die Erde gebraht.* Ce médecin a fait le cimetière bossu. C'est-à-dire qu'il y a mis beaucoup de gens en terre.

16. *Ein gutes Wort und böses Spiel, betrüht der Iungen und-Alten viel.* Belles paroles et mauvais jeu trompent les jeunes et les vieux.

17. *Keiner siecht seine eigene Fehler.* Personne ne voit ses propres défauts.

18. *An der Buhler Schwören solt man sich nicht kehren.* Serments en amour, ne durent qu'un jour.

19. *Die gebratenen Tauben, das wollest du mir glauben, fliegen keinen in das Maul, da-rum sey doch nur nicht faul.* Les alouettes rôties ne se trouvent point sur les haies.

20. *Was der waster sparet das verthut der sohn.* De père gardien, fils garde rien.

21. *Schönheit und Torheit gehen oft mit einander.* Beauté et folie vont souvent de compagnie.

22. *In der Welt sind wir nicht alle Tage glücklich.* Il faut du haut et du bas dans la vie.

23. *Cuth macht Muth.* Richesse donne hardiesse.

24. *Was man in der Jugend lernet, bleibet im alter.* Ce qu'on apprend au berceau demeure jusqu'au tombeau.

25. *Zuviel ist ungesund.* Tout excès est vice.

26. *Eikhen Lob stinkt, eigen ruhm hinkt.* La propre louange est de mauvaise odeur.

27. *Was man nicht halten kann, muss man laufen lassen.* Ce qu'on ne peut pas tenir, il faut le laisser courir.

28. *Am Lachen erkennt man den Marren.* Au rire on connaît le fou.

PROVERBES AMERICAINS. 1. Si vous ne voulez pas écouter la raison, elle ne manquera pas de se faire sentir.

2. Il faut de bonnes jambes pour porter un jour de fortune.

3. Le temps perdu ne se retrouve jamais, et ce que nous appelons assez de temps, se trouve toujours trop court.

4. Le matin le fromage est de l'or, à midi de l'argent, et le soir du plomb.

5. On peut déchirer plus d'étoffe en un instant, qu'on n'en raccommode en un an.

6. C'est une folie d'employer de l'argent à acheter un repentir.

7. Il n'y a pas de chat si fourré qu'il n'est des griffes.

8. Lorsqu'on tortille trop le saule, tout pliant qu'il est, il finit par se casser.

9. Se coucher de bonne heure et se lever matin, sont les deux meilleurs moyens de conserver sa santé, sa fortune et son jugement.

PROVERBES ANGLAIS. 1. *A wavering man istike a skain of silk.* L'homme irrésolu ressemble à un écheveau de soie.

2. *A man of words and not of deeds, is like a garden full of weeds.* Un homme qui promet beaucoup et qui ne tient rien, ressemble à un jardin où il ne croît que de mauvaises herbes.

3. *Money is welcome, thouyh it comes in a dirty clout.* L'argent est toujours bien venu quoiqu'il arrive dans un torchon sale.

4. *To cut large thongs of another man's leather.* Faire du cuir d'autrui large courroie.

5. *Handson, good, rich and wise, is a woman for stories high.* Belle, bonne, riche et sage, est une femme à quatre étages.

6. *Industry is fortune's right hand, and fru-*

gality her left. L'industrie est la main droite de la fortune, et la frugalité sa gauche.

7. *Many talk of Robin hood that never shot in his bow.* Bien des gens parlent de Robin Hood, qui n'ont jamais bandé son arc.

8. *The kiln calls the oven burn-house.* La pelle se moque du fourgon.

9. *Bought wit is best, if not bought teo dear.* L'expérience qui coûte est la meilleure, pourvu qu'elle ne coûte pas trop cher.

10. *Drawn wells are seldom dry.* Les puits dont on tire souvent de l'eau sont rarement à sec.

11. *Un ass may ask more questions in an hour, than a wise man can answer in a year.* Un sot peut faire plus de questions en une heure, qu'un homme de sens n'en peut résoudre en un an.

12. *It is a good horse that never stumbles.* Il n'y a si bon cheval qui ne bronche.

13. *Mak hay-while the sun shines.* Fanez le foin lorsque le soleil brille. C'est-à-dire profitez de l'occasion.

14. *He is as cunning as the famous pick-pocket Barrington.* Il est aussi adroit que le fameux filou Barrington.

15. *Common report, common liar.* Propos vulgaire, commérage.

16. *'Tis better to knit than blossom.* Il vaut mieux durer que fleurir.

17. *Who plants artillery against a fly?* Qu'est-ce qui pointe un canon contre une mouche?

18. *To rob Peter to pay Paul.* Voler Pierre pour payer Paul.

19. *A man has no more goods than he gets goods of.* Les biens ne rendent heureux, que suivant l'usage qu'on en fait.

20. *Dead Drunk as an english-man.* Sous comme un anglais.

21. *Play robs us of three goods things: our monney, our time, and our conscience.* Le jeu nous dérobe trois grands biens: notre argent, notre temps, et notre conscience.

22. *My bones will be tumbled for is.* Mes os seront froissés pour cela. C'est-à-dire, j'en subirai le châtiment.

23. *An ounce of discretion is worth a pound of wit.* Une once de discrétion vaut une livre d'esprit.

24. *To carry coals to Newcastle.* Porter du charbon à Newcastle. C'est-à-dire, faire une chose superflue. La ville de Newcastle possède dans ses environs d'abondantes mines de houille. Le proverbe anglais correspond donc au nôtre : *Porter de l'eau à la rivière.*

25. *He that marries a widow has often a death head thrown in his dish.* Celui qui épouse une veuve doit s'attendre qu'elle lui jettera souvent à la tête l'exemple de son premier mari.

26. *He that marries a widow with two daughters has three back doors his house.* Epouser une veuve qui a deux filles, c'est se fournir à la fois trois moyens de se ruiner.

27. *He that marries for love, has good nights, but sorry days.* Celui qui se marie par amour, a de bonnes nuits, mais de mauvais jours.

28. *The covetons man like a dog in a wheel, roasts meat for athers.* L'avare est comme un chien dans une roue qui tourne la broche pour les autres.

29. *Yon dance in a net, and think nobody sees yon.* Vous dansez dans un filet et vous croyez que personne ne vous voit.

30. *The master's eye makes the horse fat.* L'œil du maître engraisse le cheval. Ce proverbe, que nous avons déjà rappelé ailleurs, est attribué à Aristote.

31. *Eat pease with the king, and cherries with the beggar.* Il faut manger des pois avec le roi et des cerises avec les pauvres.

32. *It is at folly to live poor, to die rich.* C'est une folie de vivre pauvre, pour mourir riche. Ce proverbe s'applique aux avares.

33. *Better ont of the world, than out of the fashion.* Mieux vaut ne pas vivre dans le monde, que de ne pas se conformer à la mode.

34. *No man has tor much wisdom, money, or honesty, for himself.* Nul homme n'a trop pour soi de sens, d'argent et de probité.

35. *Is there any thing more impertinent than to laugh at every turne?* Est-il rien de plus impertinent que de rire à tout propos? Martial a dit aussi : *Risu inepto res ineptior nulla est.*

36. *An empty hand is no lure for a hawk.* Une main vide n'est point un appât pour un faucon.

37. *Out of the fryingpan inta the fire.* De la poële à frire dans le feu. C'est-à-dire tomber d'un mal dans un pire.

38. *Desperate diseases must have desperate cures.* Aux maladies désespérées, il faut appliquer les remèdes désespérés ou hasardeux. C'est notre proverbe : *Aux grands maux les grands remèdes.*

39. *That sick man does ill for himself who makes his physician his heir.* Gare au malade qui fait choix de son médecin pour héritier.

40. *The best physicians are doctor diet, doctor merryman, and doctor quiet.* Les meilleurs médecins sont le docteur diète, le docteur gai, et le docteur tranquille.

41. *A muffled cat is no good mouser.* Un chat emmitouflé n'est point un bon preneur de souris.

42. *Better one wordin time than after two.* Un mot dit à temps vaut mieux qu'un discours qui arrive trop tard.

43. *As the food theinks, so the bell :* Les sots se persuadent tout ce qu'ils imaginent.

44. *A fool may put somewhat in a wise man d'ys head.* Un sot peut quelquefois ouvrir un bon avis.

45. *The first blow is half the battle.* Le premier feu vaut la moitié de la bataille.

46. *A bad excuse is better than none.* Il vaut mieux alléguer une mauvaise excuse que de rester court.

47. *If wishes were horses, beggars would ride.* Si les souhaits étaient des chevaux, les gueux les voudraient monter.

48. ***It is too late to spare, when the bottom is bare.*** Il n'est plus temps d'épargner lorsqu'il n'y a plus rien dans la bourse.

49. ***Bray a fool in a mortar, he 'ell be never wiser.*** Pilez un fou dans un mortier, il n'en deviendra pas plus sage.

50. ***As wise as a man of Goatham.*** Il est aussi fin qu'un habitant de Goatham.

51. ***A tradesman who cannot lie, may shut up his shop.*** Un marchand qui ne sait pas mentir, doit fermer boutique. Maxime honteuse pour celui qui l'a établie.

52. ***'Tis better to play at small game than to stand out.*** Il vaut mieux occuper le premier rang dans une profession que le second dans une autre.

53. ***Great boast, small roast.*** Grand vanteur, petit faiseur.

54. ***Brains and heads, not powder and perukes, must support a governement*** Têtes et cervelles valent mieux que poudre et perruques, pour le soutien d'un gouvernement.

55. ***You cannot make a silken purse of a sow's ear.*** On ne saurait faire une bourse de l'oreille d'une truie.

56. ***A bird in the hand is worth two in the bush.*** Un oiseau dans la main vaut mieux que deux dans un buisson.

57. ***The young coek crows after the old one.*** Le jeune corbeau croasse à l'exemple du vieux.

58. ***Good debts become bad, if not call'd in.*** Bonnes dettes deviennent mauvaises, si l'on néglige de se faire payer.

59. ***A couple well matched.*** Un couple bien assorti.

60. ***He knows not a hawk from a hand saw.*** Il ne sait pas distinguer un faucon d'avec une scie.

61. ***To cast oil into the fire, is not the way to quench it.*** Il ne faut pas jeter de l'huile sur le feu pour l'éteindre.

62. ***The rendship of great men is the shadow of a bush, which is presently gone.*** L'amitié des grands est comme l'ombre d'un buisson, elle disparaît bien vite.

63. ***Diamond against diamond.*** Trompeur trouve trompeur.

64. ***Tinker's work: for a hole mended two made.*** Il ressemble à un chaudronnier de campagne qui, pour boucher un trou, en fait deux.

65. ***Keep yourself employed and the devil will have no power over you.*** L'occupation est le plus sûr moyen de ne pas donner au diable prise sur soi.

66. ***Trim tram like master, like man.*** Tel maître, tel valet.

67. ***Common danger makes friends.*** Le danger commun nous rend amis.

68. ***There are no stars for Irish men.*** Il n'y a pas d'astres pour les irlandais.

69. ***Every one must live by is calling.*** Il faut que chacun vive de son métier.

70. ***The greatest talkers are always the least doers.*** Les grands diseurs ne sont pas les grands faiseurs.

71-72. ***Harm watch, harm catch.*** Mal vient à celui qui épie le mal.

73. ***It is an ill wind thal bloms no body good.*** Il faut que le vent soit bien mauvais pour n'être bon à personne.

74. ***Never seek that by foul means which thou canst do by fair.*** Préférez toujours les bons moyens aux mauvais.

75. ***Fast bind fast find.*** Qui serre beaucoup, trouve beaucoup.

76. ***Every one measures other people's corn by his own bushel.*** Chacun mesure le blé de son voisin dans son propre boisseau.

77. ***No longer pipe, non longer dance.*** Plus de flûte, plus de danse.

78. ***He that will not when he may, when he will shall have nay.*** Celui qui ne veut pas, lorsqu'il peut, ne pourra plus quand il voudra.

79. ***He that waits for fortune is never sure of a dinner.*** Celui qui attend la fortune, n'est jamais sur d'un dîner.

80. ***He that meddles with another man's business, milks his cow into a sieve.*** Celui qui se mêle des affaires des autres, trait sa vache dans un crible.

81. ***The devil rebukes sin.*** Les méchants prêchent moins méchants qu'eux.

82. ***Daub yourself with honey and yon will never want flies.*** Frottez-vous de miel, les mouches vous piqueront.

83. ***Paper speaks when beards never wag.*** Le papier parle quand les hommes se taisent.

84. ***When fortune knocks, be sure to open the door.*** Quand la fortune frappe, ne manque pas d'ouvrir la porte.

85. ***Delay breeds danger.*** Les délais font naître le danger.

86. ***A tattered cloack may cover a good drinker.*** Un manteau déchiré couvre souvent un bon vivant.

87. ***Nothing venture, nothing have.*** Qui hasarde tout, perd tout.

88. ***Love me little and love me long.*** Aimez-moi peu et longtemps.

89. ***Love me, love my dog.*** Qui m'aime, aime mon chien.

90. ***Too much of one thing is good for nothing.*** Trop d'une chose n'est bon à rien.

91. ***Let the pullet live, tho' she has got the pip.*** Laissez vivre la poule, même quand elle aurait la pépie.

92. ***A man is not so soon healed as hurt.*** Il est plus facile de blesser un homme que de le guérir.

93. ***Get a good name, and go to sleep.*** Acquiers une bonne renommée, puis reposetoi.

94. ***In the deepest water is the best water.*** L'eau la plus profonde est la plus favorable au pêcheur.

95. ***Little wealth, little sorrow.*** peu de richesses, peu de soucis.

96. ***One scabbed sheep mars the whole flock.*** Une brebis galeuse gâte tout le troupeau.

97. ***Service is no inheritance.*** Service n'est pas héritage.

98. ***Set a beggar on horse back, and he will ride a galop.*** Mettez un malheureux à cheval et il ira au galop.

99. ***The still sow sucks up all the draff.*** La truie qui ne bouge avale tout.

100. ***To kill two birds with one stone.*** Tuer deux oiseaux d'une pierre.

101. ***What the heart thinks, the mouth speaks.*** Le cœur plein, la parole facile.

102. ***It is an easy matter to find a stick to beat a dog.*** Il est facile de trouver un bâton, quand on veut battre son chien

103. ***Quick at meat, quick at work.*** Habile à manger, habile à travailler.

104. ***A man may send his horse to water, but cannot make him drink, unless he list.*** Un homme peut mener son cheval à l'eau, mais ne peut le faire boire, s'il n'a soif.

105. ***Excessive sorrow is exceedingly dry.*** Un chagrin excessif n'a point de larmes.

106. ***A good house wife is commonly no sheep.*** Une bonne ménagère n'est pas ordinairement un mouton.

107. ***Fair and softly go far.*** Bien et modérément vont loin.

108. ***An after-wit is every body's wit.*** Tout le monde est sage après coup.

109. ***An hungry dog will eat a dirty pudding.*** A un affamé tout est bon.

110. ***Soon ripe, soon rotten.*** Les fruits hâtifs ne sont pas de garde.

111. ***A whet is no let.*** On ne perd pas de temps quand on aiguise ses couteaux.

112. ***Every shoe fits not every foot,*** Tout le monde ne s'accommode pas d'une même chaussure.

PROVERBES ARABES. 1. L'oreille s'est amourachée avant l'œil.

2. L'expérience est la clef de la science, comme la crédulité est la porte de l'erreur.

3. Quand l'homme loyal donne sa parole, il la tient.

4. Faire l'éloge d'une mauvaise action, c'est s'en rendre coupable.

5. Il est d'un jour plus âgé que vous, mais il a de l'esprit pour un an plus que vous.

6. Il faut que le fumier se fasse sentir dans un champ, avant qu'on puisse y respirer le parfum des fleurs.

7. La gazelle n'a pas le regard du lion.

8. Il y a trois choses dont on ne peut s'assurer qu'en trois circonstances : le courage ne se connaît que quand il a été éprouvé ; la sagesse que quand on est offensé ; et l'amitié que dans le besoin.

9. N'abuse de rien : quand le chameau plie le genou, c'est qu'il a besoin de repos.

10. La vie de l'homme est un journal où il ne devrait inscrire que de bonnes actions.

11 Lorsque les intentions sont pures, on dort tranquille en plein champ.

12. Un rire sans raison dénote une mauvaise éducation.

13. Qui veut goûter le fruit doit apprendre à monter sur l'arbre.

14. Ce monde n'est qu'un jeu de bascule, où tout va et vient, descend et remonte. Tel était au faîte de la roue, qui tombe et se trouve tout de suite en bas.

15. Contentement de peu est richesse.

16. Un grand parleur n'aime pas à en trouver un autre.

17. Langue de muet vaut mieux que langue de menteur.

18. Il y a deux sortes d'intelligences : la première, c'est la nature qui la donne ; l'autre nous vient de l'éducation ; mais celle-ci est inutile, si la première nous manque. A quoi sert la lumière du soleil, si on a les yeux fermés.

19. Le serpent qui se dresse est moins redoutable que celui qui rampe.

20. Peu de richesses bien gouvernées durent longtemps, tandis qu'une grande quantité de biens disparaît bientôt entre les mains de celui qui n'a pas de conduite.

21. Le savant est dans sa patrie, comme l'or dans sa mine.

22. Le berger meurt dans son ignorance, de la même manière que Galien dans sa science. C'est-à-dire que la tombe est le terme où aboutissent tous les hommes.

23. Souviens-toi toujours, tu feras peu de fautes.

24. La reconnaissance fait durer le bienfait.

25. Si tu manges aujourd'hui tout ce que tu possèdes de dattes, il ne te restera pour demain que les noyaux.

26. Le négociant place sa gloire dans sa bourse, le savant met la sienne dans ses papiers.

27. Jeune homme sans repentir, maison sans toit.

28. Qui peut manger son pain du travail de ses mains, ne veut pas avoir d'obligation à Hatemtaï (arabe renommé par sa bienfaisance).

29. Le plus pénible à l'homme, c'est de se connaître.

30. Si l'on vient vous dire qu'une montagne a changé de place, permis à vous de le croire ; mais si l'on vous dit qu'un homme a changé de caractère, n'en croyez rien (on attribue cette maxime à Mahomet).

31. N'entre pas dans la tente déserte, de peur qu'on ne t'accuse de ce qui a pu s'y passer avant ta venue, ou de ce qui y aura lieu après ton éloignement.

32. Dans le pays des palmiers (le Biledulgerid), on nourrit les ânes avec des dattes.

33. Ne sent point l'ail qui ne l'a point mangé.

34. Le soleil est pour le brin d'herbe comme pour le cèdre.

35. L'amour est comme la perle de la rosée, qui brille le matin et disparaît sous le premier rayon du soleil.

36. L'urine d'un chien ne souille pas la mer.

37. Ne fais pas déchirer la chèvre d'autrui par tes chiens, si tu ne veux que ceux-ci mettent ensuite la tienne en lambeaux.

38. La main de dessus est préférable à celle de dessous. C'est-à-dire que celui qui donne est plus heureux que celui qui reçoit.

39. Le chat n'est pas fait de bois, pour qu'il ne mange pas ce qu'il a attrapé.

40. Un riche parvenu qui méprise un autre homme, devient lui-même méprisable.

41. Qui n'a pas goûté une chose n'en connaît pas la qualité.

42. Les douceurs de ce monde sont pour celui qui ne les connaît pas, et son amertume est pour le sage.

43. Ce que l'on a commencé doit être achevé

44. Lorsque tu as entrepris quelque chose, prends patience.

45. Protége l'enfance des tiens, ils te serviront d'appui dans ta vieillesse.

46. La science est préférable à la richesse; elle te garde, au lieu que tu gardes la richesse. La richesse diminue à mesure que l'on s'en sert, tandis qu'au contraire, plus on fait usage de la science, plus elle augmente.

47. L'autruche ne va pas toujours droit devant elle, mais elle va loin.

48. Le plus savant est celui qui voit la fin de chaque chose.

49. On connait la lettre par son adresse.

50 Un âne sauvage en vaut bien trois. Voici l'origine que Schultens donne à ce proverbe : « Trois hommes chassaient ensemble; un d'eux prit un lièvre, un autre un chevreau, le dernier un âne sauvage. Les premiers se vantaient d'avoir fait la meilleure chasse. Qu'est-ce qu'un âne sauvage au prix de notre butin? demandaient-ils à leur compagnon. Celui-ci leur ferma la bouche en disant : « Ouvrez-lui le ventre, vous allez y trouver chacun votre animal. »

51. Quand ta femme évite de te regarder en face, c'est qu'elle est agitée par le remords d'une faute qu'elle a commise ou qu'elle se dispose à commettre.

52. Chaque jour de ta vie est un feuillet de ton histoire.

53. On disait au chien : Pourquoi aboies-tu après les pauvres? Parce que, répondit-il, ils mendient comme moi.

54. La vie est semblable au feu : elle commence par de la fumée, et finit par de la cendre.

55. Si l'ambassadeur tarde à venir, bonne nouvelle.

56. Fais semblant de ne te point apercevoir des embûches que te tend l'envie, ta patience la tuera; car alors que le feu ne trouve plus rien à dévorer, il finit par se dévorer lui-même.

57. Quand tu veux te donner un protecteur, cherche le plus élevé : l'ombre du palmier porte plus loin que celle du roseau.

58. Le plus mauvais des hommes est celui qui n'emploie pas ses talents pour le bien et l'utilité des autres.

59. Chaque homme a son étoile qui brille au ciel, mais elle ne lui indique pas toujours le chemin qu'il doit suivre sur la terre.

60. Lorsque l'homme commence à vieillir, deux passions violentes s'allument dans son cœur : l'avarice et l'amour de la vie.

61. Chaque barbe a son peigne.

62. Le sage se repose sur la racine de sa langue, et le fou voltige sur le bout de la sienne.

63. La patience est la clef de la joie.

64. Ne meurs pas, ô mon âne! le printemps viendra et avec lui croîtra le trèfle.

65. Ferme un œil sur les petites fautes; mais garde toujours les deux yeux ouverts sur les grandes.

66. Qui a de longues espérances a de longues douleurs.

67. Quand tu boiras, je boirai.

68. Qui voyage sur le char de l'esperance, a la pauvreté pour compagne.

69. Le bien que tu fais dans la plaine, te sera restitué sur la montagne.

70. Prends le premier conseil d'une femme, et non le second.

71. Homme sans éducation, corps sans âme.

72. Amitié d'un jour, oubli prochain.

73. L'aiguille a emporté sur le tisserand.

74. Souvent la parole dit à son maître : guide-moi, car... (c'est un appel fait à la réflexion).

75. Sage ennemi vaut mieux que fol ami.

76. O vous à qui tout réussit, tremblez! La fortune se paye avec usure les faveurs qu'elle accorde.

77. Ne mange que pour satisfaire ta faim, ta portion durera longtemps.

78. Le meilleur compagnon pour passer le temps est un livre.

79. La plaie du fer ou du feu se guérit; celle que laisse la lâcheté est incurable.

80. Celui qui tire l'épée de la haine la dirige contre sa propre tête.

81. Quelque ami que vous preniez, il faudra vous en séparer un jour,

82. Mesure la profondeur de l'eau avant de t'y plonger.

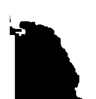
83. Qui cache son secret, atteint son désir.

84. La mèche surnageant dans l'huile s'en nourrit; plongée dans l'huile, elle s'éteint.

85. Qui se contente de peu est bientôt rassasié, et qui est rassasié en a toujours assez.

86. Les paroles de la nuit ne se donnent que pour attendre le jour. Voici l'historiette qui a donné lieu à ce proverbe : Le calife Haroun-al-Raschid aimait une suivante de Zobéida, son épouse, mais n'avait pu obtenir qu'elle consentît à couronner ses feux. L'ayant trouvée une nuit endormie dans un bosquet, il crut pouvoir profiter de l'occasion pour vaincre sa résistance, et, en effet, elle allait succomber, l'orsqu'elle s'avisa de le supplier d'attendre jusqu'à l'arrivée du jour. Le calife y consentit à regret, et dès que l'aurore parut il somma la jeune fille de tenir sa promesse; mais elle lui répondit alors par les paroles qui précèdent et qui devinrent un proverbe.

87. Le mensonge ne s'éclaire que d'un



rayon de lune; la vérité, de tous les feux du soleil

88. Le grand homme est un but contre lequel la fortune dirige ses traits.

89. Amour du monde et de richesse, principe de toute bassesse.

90. Point de chagrin dont on ne trouve un jour le terme; point de position dans la vie qui ne fasse place à une autre.

91. La figue vaut la datte, la datte vaut la figue.

92. En pays étranger, le plus clairvoyant est aveugle.

93. Qui cherche obtient.

94. Il y a quatre espèces de morts : la mort des princes, la mort des riches, celle des savants et celle des pauvres. La première est un crime lorsqu'elle est violente; la seconde est l'objet des désirs des envieux; la troisième cause des regrets; et la quatrième est un repos.

95. Ecouter, c'est apprendre; se taire, c'est conserver.

96. Il y a deux classes d'hommes : ceux qui jouissent et ne sont pas heureux; ceux qui cherchent le bonheur et ne le trouvent pas.

97. Ce que tu donnes aujourd'hui te sera rendu demain.

98. La libéralité du pauvre est la meilleure libéralité.

99. Savant sans œuvre, nuage sans pluie.

100. Les biens de ce monde ne nous appartiennent qu'en usufruit; le corps n'est qu'un vêtement de louage; cette vie qu'une hôtellerie.

101. Femme sans pudeur, mets sans sel.

102. Le principe de la sagesse est la crainte de Dieu.

103. Pour celui dont la bourse est à lui, chaque pays est à lui.

104. Celui qui désire exceller dans la sagesse ne doit pas se laisser gouverner par les femmes.

105. Qui ne calcule pas, ne réussit pas.

106. Qui est *behoul* (gai), danse sans tambour de basque.

107. Beaucoup de grains de sable font une montagne.

108. Il est plus facile de détourner le méchant de faire le mal que de détourner l'homme triste de son chagrin.

109. Fais bien, tu auras des envieux; fais encore mieux, et tu les confondras.

110. Si les hommes agissaient avec justice, le *qâdy* (juge) resterait dans l'inaction.

111. On ne doit pas appeler indistinctement confiseurs, tous ceux qui rangent des assiettes.

112. Celui qui monte le char de l'espérance, y a pour compagnon la pauvreté; qui vit sur l'espérance court risque de mourir de faim.

113. Si tu me trompes une première fois, c'est ta faute; une seconde, c'est la mienne.

114. Informe-toi du voisin avant de prendre le logis, et du compagnon avant de te mettre en route.

115. Il y a trois choses qui ne se reconnaissent bien qu'en trois lieux : la hardiesse, aux dangers de la guerre; l'ami, dans la nécessité; la sagesse, dans les attaques de la colère.

116. Il est allé vendre des dattes à Hajar; c'est-à-dire, faire une chose inutile, attendu que la contrée asiatique de ce nom, produit une immense quantité de ce fruit.

117. Les leçons de l'enfance se gravent sur la pierre; les leçons de l'âge mûr disparaissent comme les nids des oiseaux.

118. Le possesseur de l'art est maître de la citadelle.

119. L'enfant naît pour mourir, la maison s'élève pour tomber.

120. Tout chien aboie sur sa porte, tout lion s'enorgueillit dans la forêt.

121. Il y a des mets qu'on refuse par gourmandise; il est des honneurs qu'on refuse par ambition.

122. Longue expérience, accroissement d'intelligence.

123. L'amour de la patrie se conserve et se réveille par celui de la religion.

124. Le commencement de la colère est la folie, le repentir en est la fin.

125. La vie est une quarantaine pour le paradis.

126. La langue est un étranger à qui il faut que le cœur serve toujours de guide.

127. Voyageur, tu trouveras sans peine un ami à la place de celui dont tu t'éloignes. Change souvent de demeure, car la douceur de la vie consiste dans la variété. Je ne connais rien sur la terre qui soit plus charmant que les voyages. Abandonne donc ta patrie, et mets-toi en route. L'eau qui reste dans un étang se corrompt bientôt. Coule-t-elle sur un lit de sable, elle devient limpide et douce; mais à peine s'arrête-t-elle qu'elle devient amère. Si le soleil demeure constamment sur l'horizon, les peuples de la Perse et de l'Arabie se fatiguent de sa clarté bienfaisante; si le lion ne sortait pas de sa forêt, comment prendrait-il de la proie? et si la flèche ne s'éloignait pas de l'arc, comment atteindrait-elle le but? La poudre d'or, abandonnée dans la mine, n'est pas plus précieuse que de la paille; et l'aloés, dans son sol natal, est regardé comme le bois le plus commun.

128. Il était tibia et est devenu bras, c'est-à-dire, riche de pauvre qu'il était.

129. La jument suit son frein, la chamelle suit sa courroie, et le seau suit sa corde.

130. Visite rare accroît l'amitié.

131. Défie-toi de ton voisin s'il a fait un hadj (pèlerinage à la Mecque); mais s'il en a fait deux, hâte-toi de déloger (parce que ce pèlerinage rend très-orgueilleux, très-insolent même, les Mahométans qui l'ont accompli.)

132. La tempérance est un arbre qui a pour racine le contentement de peu, et pour fruit le calme et la paix.

133. Celui qui t'apporte, t'emporte.

134. Mahomet n'alla point à Schiras, de peur que les femmes de ce pays ne lui fer-

passent l'entrée du paradis (à cause de leur éduisante beauté).

135. Vinaigre donné vaut mieux que miel cheté.

136. Le sot se reconnaît à six attributs : se fâche sans motif, il parle sans utilité, se fie sans connaître, il interroge sur ce ui lui est étranger, il répond à tort et à avers, et il ne sait pas distinguer son ami e son ennemi.

137. Le portier d'un sot peut toujours ire qu'il n'y a personne au logis de son aître.

138. Votre habit règle la manière dont on oit vous recevoir.

PROVERBES CHINOIS (18). 1. Si les prin- es savaient parler et les femmes se taire, s courtisans dire ce qu'ils pensent et les omestiques se cacher, tout l'univers serait n paix.

2. Si les talents appellent aux emplois, vertu fait qu'on ne les occupe pas long- mps.

3. Le marbre, pour être poli, n'en est ni oins froid, ni moins dur : il en est de même s courtisans.

4. Moins un courtisan a de mérite, plus faveur le rend fier et méprisant.

5. Une petite fente suffit pour faire périr n vaisseau ; le plus petit insecte peut cau- r la mort par sa morsure ; une seule étin- lle peut occasionner un grand incendie ; ne taupe peut miner le plus fort rempart.

6. Toutes les vertus sont en péril quand piété filiale est attaquée.

7. Qui ramasse avec respect le bâton de n père, ne battra pas son chien ; qui baille ses vieux contes ne pleurera pas sa mort.

8. Qui m'insulte en face, peut encore être n honnête homme et mon ami ; mais qui e loue à tout propos est un sot qui me éprise, ou un fourbe qui veut me jouer.

9. La raillerie est l'éclair de la calomnie.

10. L'ivresse ne produit point les défauts, le les décèle. La fortune ne change point s mœurs, elle les découvre.

11. On ne jette rien à la Chine.

12. Plus les chiens et les cochons sont gras, us leur mort est prochaine.

13. Il y a deux sortes de lettrés : les uns nt des hommes, les autres de petits hom- es ; les hommes étudient pour connaître, s petits hommes pour être connus.

14. On peut ôter une tache d'un diamant le polissant ; mais celle d'un prince qui anque à sa parole ne s'efface jamais.

15. Les cœurs des sages ont sept ventri- les.

16. L'homme disparaît ici-bas comme la ne qui, vers le matin, se précipite en un oment derrière la montagne.

17. On demande quatre choses à une mme : que la vertu habite dans son cœur, e la modestie brille sur son front, que la douceur découle de ses lèvres, et que le tra- vail occupe ses mains.

18. Les premiers conseils des femmes sont les plus sages, et leurs dernières réso- lutions les plus dangereuses.

19. Rien ne fait perdre aux femmes le goût des visites, comme le manque d'atours et d'habits

20. Les montagnes et les plaines, pour fer- tiles qu'elles soient, ne produisent pas la fleur *Lyen* : elle croît, au contraire, dans les lieux les plus incultes. Ce proverbe signifie que la vertu se manifeste particulièrement dans l'adversité.

21. L'esprit des femmes est de vif argent, et leur cœur est de cire.

22. La langue des femmes est leur épée, et elles ne la laissent jamais rouiller.

23. Celui qui ne peut porter qu'un shin (une livre), ne saurait lever un gros fardeau.

24. La gloire et l'enfer sont au-dedans du cœur.

25. Les perles et les pierres précieuses ne sont bonnes ni pour boire, ni pour manger.

26. Un bateau dont les planches ne sont liées qu'avec de la glu, ne résiste pas long- temps à la violence des vagues.

27. Aucune fortune n'est jamais arrivée, même par hasard, à celui dont la destinée est d'être pauvre.

28. On lance à deux mains un filet tissé de réseaux d'or, et l'on amène cent mal- heurs.

29. Les richesses ornent la maison, mais la vertu orne la personne.

30. L'eau qui porte le bateau est la même qui l'engloutit.

31. L'amour-propre est comme le vent : le vent rafraîchit les airs, amène les pluies fécondantes et nourricières ; mais il déchaîne aussi et pousse les orages désastreux sur nos campagnes. L'amour-propre excite dans l'âme les passions nobles et utiles à notre nature, et il soulève ces tempêtes morales qui attaquent notre repos, nos vertus, et souvent les détruisent.

32. Tel a pensé mourir de joie quand il a obtenu son premier emploi, qui, monté ensuite à de plus hautes dignités, est mort de douleur de n'avoir point obtenu celle qui était supérieure à toutes les autres.

33. Le bonheur et le malheur, la perte et le gain, sont des choses dont on ne voit pas la fin dans ce monde, parce que l'avenir nous est caché.

34. S'il se trouvait à la cour d'un prince, sept ministres véritablement zélés et qui osassent lui remontrer son devoir, quelque corrompu qu'il fût il ne perdrait point sa couronne.

35. Une jeune branche prend tous les plis qu'on lui donne.

36. Celui qui aspire à devenir vertueux, ressemble à un homme qui grimpe une montagne escarpée ; celui qui se plonge

(18) Nous avons conservé à ces pensées le titre 'elles portent dans les livres que nous avons nsultés ; mais la plupart ne sont point des pro- verbes proprement dits, il leur manque le princi- pal caractère, c'est-à-dire le laconisme.

dans le vice, à celui qui roule dans un précipice.

37. Le méchant craint les esprits.

38. Oublier ses ancêtres, c'est être un ruisseau sans source et un arbre sans racine.

39 Lorsque la flamme est dans toute sa force, elle va toujours en augmentant; mais lorsque le feu est une fois éteint, il ne se rallume plus.

40. Troubler un homme dans ses affaires, vaut autant que tuer son père.

41. L'usage du monde conduit à la défiance, la défiance conduit aux soupçons, les soupçons iconduisent à la finesse, la finesse conduit à la méchanceté, et la méchanceté conduit à tout.

42. On n'a jamais tant besoin de son esprit que lorsqu'on a affaire à un sot.

43. Avoir trop d'esprit c'est n'en avoir pas assez.

44. L'indigence et l'obscurité sont les mères de la vigilance et de l'économie; la vigilance et l'économie, des richesses et des honneurs; les richesses et les honneurs, de l'orgueil et du luxe; l'orgueil et le luxe, de l'impureté et de l'oisiveté; l'impureté et l'oisiveté, de l'indigence et de l'obscurité.

45. En matière d'Etat, le prince seul doit décider : Mais c'est l'impératrice qui doit se mêler des affaires domestiques.

46. Tout métal est indifférent à un habile fondeur, un bon lapidaire sait tirer partie des pierres les plus grossières

47. Fier de ton rang, gonflé de ta science, tu regardes les autres avec mépris. Tu ressembles à cet enfant qui, fièrement assis sur un monceau de neige, s'applaudit de son élévation : le soleil darde ses rayons, la neige se fond, et le petit orgueilleux tombe dans la fange.

48. Toutes vertus qu'acquièrent les princes, sont autant de disgrâces pour les méchants.

49. Il faut qu'un mari soit bien sot pour craindre sa femme; mais une femme est cent mille fois plus sotte encore de ne pas craindre son mari.

50. La droiture est l'aliment de la piété filiale : qui sait mentir, ne sait ni aimer, ni respecter ses parents.

51. Ce ne sont ni les menaces, ni les reproches, ni les emportements de son père, qu'un fils bien né redoute, c'est son silence. Un père ne se tait que parce qu'il n'aime plus, ou ne se croit plus aimé.

52. Qui est bon fils, est bon frère, bon époux, bon père, bon parent, bon ami, bon voisin, bon citoyen.

53. Les colonnes de fer s'usent peu à peu par le simple frottement : On aperçoit la trace des mains aux balustres sur lesquels on s'appuie souvent.

54. Les grosses cloches sonnent rarement.

55. Au bout de ton char vois toujours ton cercueil.

56. L'esprit a beau faire plus de chemin que le cœur, il ne va jamais si loin.

57. Le bonheur est un rayon de soleil que la moindre ombre vient intercepter; l'adversité est quelquefois la pluie du printemps.

58. Celui-là est heureux qui connaît son bonheur.

59. Trouver un trésor dans un lieu écarté et le rendre à celui à qui il appartient, ou une femme seule sans la séduire, ou secourir son ennemi dans le danger, c'est la pierre de touche du cœur.

60. Une maison opulente dont la justice et la charité sont bannies n'est qu'une montagne stérile qui renferme dans son sein de riches métaux dont on ne peut user.

61. Un prince sage est à couvert d'un rempart d'or.

62. Il y a trois espèces de lettrés : les premiers ferment leurs cœurs, les seconds leurs bouches, et les derniers leurs portes. L'espèce de ceux qui fermaient leurs mains est perdue.

63. Gouverne-toi bien et tu sauras gouverner le monde.

64. Le cerf mort, on ne sait pas qui l'a tué.

65. Comme la pierre *me* (noire) ne peut jamais devenir blanche, de même un cœur souillé d'iniquités conserve toujours sa noirceur.

66. Empereur chasseur, dynastie perdue.

67. Celui qui a attaché le grelot doit le détacher.

68. Un diamant avec une petite paille est préférable à une pierre commune qui n'a aucun défaut.

69. L'époux et l'épouse sont comme les oiseaux de la campagne : le soir les réunit dans un même bocage, et le matin les sépare.

70. Mettez un sceau sur votre bouche, et gardez votre cœur avec la même vigilance que les remparts d'une ville.

71. Tout le monde frémit au seul mot de poison, quoiqu'il n'y ait pas un homme sur dix mille qui en meure. Des milliers de personnes périssent par leur intempérance, et cependant tout le monde s'y livre.

72. Les mauvais mandarins sont comme les femmes, le zèle de leurs discours augmente à proportion que leur conduite les dément.

73. Il y a trois choses extraordinaires dans la province de Can-tong : un ciel sans nuage, les arbres toujours couverts de verdure, et les habitants qui crachent continuellement du sang (c'est-à-dire que leur salive est rouge parce qu'ils mâchent incessamment du bétel).

74. Les Chinois, quelque éloignés qu'ils soient, honorent toujours l'empereur lorsqu'ils reçoivent leurs hôtes avec les cérémonies ordinaires. Martinius dit que ce proverbe vient de la coutume qu'on a en Chine de placer l'entrée des salles de manière à ce qu'elles regardent le palais du souverain, d'où il suit que chaque fois qu'on salue les visiteurs on s'incline vers ce palais.

75. Le cheval et le cavalier ont beau tomber ensemble, on ne rit que du cavalier;

mais s'ils se blessent, on ne court qu'au cavalier.

76. Quelque sûr qu'un cheval puisse être, il ne faut pas lui lâcher la bride tout à la fois. Quelque ami que l'on soit avec un homme, on ne doit pas lui confier tous ses secrets.

77. Ce n'est ni le défaut de branches ni de feuilles qui fait périr un arbre, mais la pourriture de sa racine.

78. Un prince qui veut mériter les secours du ciel doit honorer les cinq vertus. Ces cinq vertus sont : la charité, la justice, la politesse, la prudence et la fidélité.

79. Le trop grand nombre de bergers nuit au troupeau : il s'égare bien moins lorsqu'un seul le conduit.

80. Un grand parleur ne manque jamais d'ennemis. Un homme de bon sens parle peu et écoute beaucoup.

81. Une femme qui a de la pudeur et de la modestie ne se marie pas deux fois.

82. Plus une femme aime son mari, plus elle le corrige de ses défauts; plus un mari aime sa femme, plus il augmente ses travers. Quand ils s'aiment tous deux également, ils restent ce qu'ils sont.

83. Femme qui déshonore son mari fait cependant jurer à son amant de lui être fidèle

84. C'est remuer le poignard dans une plaie sanglante et l'y enfoncer plus avant, que de faire rougir la vieillesse d'un père ou d'une mère de leur ancienne prédilection.

85. Louer son fils, c'est se vanter; blâmer son père, c'est se flétrir.

86. Entre les cinq devoirs de la vie civile, celui qui tient le premier rang est le respect que les enfants doivent à leurs parents.

87. Servir ses maîtres et les vieillards est le premier point de l'honneur et de la civilité.

88. Une femme laborieuse arrange sans cesse ses meubles : un lettré studieux dérange sans cesse ses livres.

89. Le portrait d'un père n'est qu'un tableau pour des étrangers; mais pour un fils, c'est un livre qui lui enseigne tous ses devoirs et le presse de les remplir.

90. La vertu est entre deux extrêmes : celui qui a passé le milieu n'a pas mieux fait que celui qui ne l'a pas atteint. Les Latins disaient : *In medio stat virtus.*

91. L'argent est du sang, et l'or est marchandise.

92. Chacun est gouverné par un entendement, une mémoire et une volonté.

93. Il vaudrait mieux jouer le rôle d'assassin que celui de calomniateur : l'assassin ne donne qu'une mort, le calomniateur en donne mille.

94. Sois le premier au champ et le dernier à te coucher.

65. La fourmi et le rat sont de très-petits animaux : cependant, étant composés de cinq éléments, ils sont sujets à être détruits par des insectes plus vils qu'eux.

96. Tigre enchaîné se laisse conduire par un enfant; mais celui qui le mène, fût-il un géant, risque tout à l'irriter : le peuple est de même.

97. On tend des filets à l'oiseau *tsu*, à cause de la beauté de son plumage; on laisserait le *she* en repos s'il n'avait aucune odeur. (Cet oiseau fournit du musc.)

98. Il ne vient rien à Pékin, et cependant il n'y manque rien.

99. Celui que le mandarin n'a jamais regardé en justice est une pierre précieuse.

100. Le vin entre dans l'estomac, les affaires se mûrissent dans le cerveau.

101. Je serai comme l'oiseau qui porte un rameau d'or à celui qui l'a délivré, c'est-à-dire je serai reconnaissant.

102. Si tu ne réussis pas d'un coup, ne t'arrête pas à deux.

103. Le ciel, en châtiant un coupable, ne saurait se tromper de l'épaisseur d'un cheveu.

104. A la Chine, il faut des bateaux de papier et des rameurs de fer.

105. L'étude donne à ceux qui s'y appliquent un certain air de politesse qui se répand sur leurs paroles et sur leurs actions.

106. Ne contez jamais aucune fable à des gens crédules, ils la prendraient pour une vérité.

107. On met un fagot d'épines autour d'un arbre pour le défendre, mais lorsqu'on le serre trop, il l'écorche.

108. Le cérémonial est la fumée de l'amitié.

109. La doctrine qui ne va pas plus avant que les yeux et les oreilles, est comme un repas qu'un homme fait en songe.

110. La singularité n'est un mérite que pour ceux qui n'en ont pas d'autres.

111. L'eau est presque toute écoulée, la cloche sonnera bientôt (figure qui exprime l'approche de la mort).

112. Le moyen de fermer la bouche à la médisance est de la mépriser.

113. La Providence protége la vertu partout où elle se trouve, sans acception de personne.

114. Appeler les tigres pour chasser les chiens.

PROVERBES DANOIS. 1. Les emplois tiennent leur établissement de Dieu, mais les personnes qui les remplissent appartiennent souvent au diable.

2. Il faut qu'un juge dorme lorsqu'on le sollicite ou qu'on veut lui faire des présents; il doit être comme l'ortie qui brûle indifféremment ami ou ennemi.

3. Celui qui craint dans un bocage ne va pas dans une forêt.

4. Un homme ivre est ou agneau, ou cochon, ou singe, ou lion.

5. Les filles du diable sont mariées dans tous les Etats.

6. La porte des grands est large d'entrée et étroite de sortie.

7. Il n'y a pas de fond à faire sur la prière d'un ivrogne, sur les pleurs d'une femme, ni sur les serments d'un joueur.

8. L'honneur est comme l'œil, on ne joue pas avec lui.

9. Pauvre orgueil que de faire l'homme d'importance et de mourir de faim.

10. La pauvreté et l'amour sont difficiles à cacher.

11. Une porte de derrière est la ruine d'une maison.

12. Un enfant sera sage dans la ville à proportion de ce qu'on l'aura instruit dans la maison.

13. Qui te trompe une fois te fait tort; s'il te trompe une seconde fois, il te rend justice, il te prend pour ce que tu es

14. Il vaut mieux ressembler à ses égaux qu'au roi.

15. Une vieille maison et une jeune fille donnent beaucoup d'occupation.

16. Il est plus aisé d'arrêter un ruisseau qu'une rivière.

17. C'est aussi certain que quand on tient une anguille par la queue.

18. Mangez le poisson tandis qu'il est frais, et mariez votre fille tandis qu'elle est jeune.

19. Il vit comme les grands seigneurs : il mange, il boit, il fait belle figure et des dettes de tous côtés.

20. La vertu rend noble.

21. Les passions ont leur siége dans le cœur, l'entendement a le sien dans la tête. Cependant le bas gouverne souvent le haut.

22. Quand on a l'intention de payer, on prend garde de ne pas trop s'engager.

23. Quand quelque chose de bon vient à fleurir, le diable se plaît à y mettre un ver.

24. Les hommes livrés à la débauche bâtissent rarement de grandes maisons.

25. Un jour apprend quelque chose à l'autre. Les Latins disaient : *Discipulus prioris posterior dies.*

26. Le diable ne reçoit pas tout ce qu'on lui donne.

27. Qui épouse une veuve trouve un ménage tout dressé, mais beaucoup à penser.

28. Un gâteau trouve son semblable.

29. Le repentir est une bonne chose, mais il vaut mieux se garder de ce qui y expose.

30. La pauvreté rend les gens habiles, mais la loi les rend prudents.

31. Si l'envie brûlait comme le feu, le bois ne serait pas si cher; si l'envie était une fièvre, tout le monde serait malade; si elle était une peste, il y a longtemps que le monde serait fini.

32. Il n'y a pas de femme en couche qui se plaigne de ce qu'on l'a mariée trop tard.

33. Il vaut mieux se servir de lunettes que de voir par les yeux d'autrui.

34. Le ver ronge la noix et les usuriers rongent les habitants d'une ville.

34. Adam jeta la faute sur Eve, et Eve la jeta sur le serpent.

35. Celui qui veut manger des œufs doit supporter le cri des poules.

36. L'âge vient avec la malice.

37. C'est une plaisante dispute que de voir un âne reprocher à un autre qu'il porte des paniers.

38. Prends plutôt garde chez qui tu es qu'à ce que tu manges ou bois.

39. Ne crois pas tout ce que tu entends, ne dis pas tout ce que tu sais, ne fais pas tout ce que tu peux, ne te sers pas de tout ce que tu as, ne demande pas tout ce que tu vois.

40. Il n'attend pas la moisson du blé sarrasin. Ce proverbe s'applique au domestique qui change fréquemment de condition.

41. Allez en traîneau tandis que le temps le permet.

42. Celui qui doit être pendu ne sera pas noyé, à moins que l'eau ne déborde jusqu'à la potence.

43. On ne peut pas voir les pensées, mais on en juge par le visage

44. Dans tous les projets il y a toujours quelque chose à diminuer, ils raccourcissent comme le drap neuf et la viande avancée.

45. L'âne grisonne dans le ventre de sa mère et il n'en est pas plus sage.

46. Le diable est sur la langue du médisant et dans l'oreille de celui qui l'écoute.

47. L'ordre des demandeurs est le plus considérable de tous les ordres.

48. Il vaut mieux boire du vin et acquérir que de boire de l'eau et dissiper.

49. Il n'y a pas si petite anguille qui ne se flatte de devenir baleine

50. La moisson dépend plus de l'année que du champ.

51. Il faut manger selon son goût et s'habiller au goût des autres.

52. L'homme d'honneur ne s'embarrasse ni des louanges ni des reproches.

53. Un cheval fatigué dès le matin ne fera jamais une bonne traite le soir.

PROVERBES DES GRECS ANCIENS. 1. *Le mal termérien.* C'était le plus grand mal qu'on pût avoir, et ce mot venait, selon Plutarque, d'une montagne très-escarpée nommée *Termérium.*

2. *Non sans Thésée.* S'appliquait à des entreprises difficiles, par analogie avec les obstacles que Thésée avait surmontés.

3. *Mœurs milésiennes.* Mœurs corrompues.

4. *Partageons les figues.* Comme on dit, en français, partageons le gâteau.

5. *A Athènes les figues succèdent aux figues.* Dicton d'Aristote, pour exprimer que les calomniateurs se multipliaient dans cette ville.

6. *Vie de Phéaciens.* Vie voluptueuse. Les Phéaciens habitaient l'île de Corcyre.

7. *Un ramier pour une colombe.* Prendre une chose pour l'autre.

8. *Le bélier a payé l'éducation.* S'appliquait au sacrifice du bélier fait à Thésée par les Athéniens. Ce proverbe signifiait que les peuples étaient tenus à de la gratitude envers ceux qui avaient bien élevé les princes.

9. *Les Athéniens pour la mer.* Parce que ce peuple était renommé comme navigateur.

10. *On voit bien l'argent entrer à Lacédémone, mais on ne l'en voit jamais sortir.*

Cela signifiait que les Spartiates étaient avares.

11. *Cécropides*. Sobriquet donné aux Athéniens, et qui signifiait plus ancien d'extraction que Cécrops, *Cecrope generosior*. Cela répond à notre dicton : *plus noble qu'Adam*.

12. *C'est la femme de toujours*. Le même débauché.

13. *Il avance comme Callipides*. Callipides était un Grec qui, quoique constamment en mouvement, n'avançait pas cependant, à ce qu'on prétendait, d'une coudée par jour.

14. *Les lions de la Grèce deviennent des renards à Ephèse*. On disait ainsi de ceux qui changeaient une existence laborieuse pour une vie efféminée,

15. *La coup du bon génie*. La coupe qu'on vidait à la fin du repas.

16. *Il lui va comme un manteau à la lune*. Ce proverbe venait de l'apologue que voici : La lune ayant un jour prié sa mère de lui faire un manteau à sa taille, il lui fut répondu : Eh! ma fille, comment cela se pourrait-il? Tu n'es pas un seul jour dans la même forme, et tu crois ou décrois continuellement.

17. *Donner de l'or pour du cuivre*. « Dans le temps, dit Elien, où Darius, fils d'Hystape, n'était encore qu'un simple particulier, Syloson, frère de Polycrate, tyran de Samos, lui avait fait présent d'une robe. Darius, étant parvenu au trône, donna à Syloson la souveraineté de Samos, sa patrie. C'est bien là l'occasion d'appliquer ce proverbe : De l'or pour du cuivre. »

18. *Qu'ils éprouvent le sort du génie de Témèse*. Imprécation provenant de ce qu'il y avait soi-disant à Témèse un génie malfaisant, analogue aux vampires du moyen âge.

19. *Il est ce qu'un piéton est auprès d'un char de Lydie*. Proverbe cité par Plutarque dans la vie de Nicias. Il exprime la vanité de certains êtres médiocres qui veulent se comparer à des hommes de mérite.

20. *Un homme bouffi de la graisse de Sicile*. C'est-à-dire un sot, un homme grossier.

21. *Phrinichus tremble comme un coq*. On appliquait ce proverbe à ceux qui se trouvent dans une situation fâcheuse.

22. *Chanter devant le myrthe*. Se disait d'un homme ignorant, incapable de prendre parole dans la conversation.

23. *Mettre du pain dans un four froid*. Donner des soins inutiles. Les Latins disaient aussi : *In frigidum furnum panes mittere*.

24. *Il a les yeux d'Astrée*. Se disait de celui à qui rien n'échappait.

25. *Visage de Thersite*. Visage hideux comme celui de Thersite, fils d'Agrius.

26. *Jardins d'Alcinoüs*. Expression qui fut employée pour exprimer l'opulence que produit l'industrie.

27. *Il vient de Marseille*. Locution qui désignait un homme efféminé.

28. *Armes des Crétois*. La fraude et le mensonge.

29. *Qui a jamais blâmé Hercule?* On employait cette expression à Lacédémone, pour dire que l'éloge de certaines choses était inutile, qu'il venait de lui-même.

30. *Larrons du temps*. Phocion désignait ainsi les babillards.

31. *Les Léontins sont toujours vis-à-vis des coupes de vin*. On appliquait ce proverbe aux ivrognes.

32. *Permis à lui de demeurer dans les jardins de Tantale*. On exprimait par là une chose incroyable.

33. *N'allez pas à Abydos*. N'allez pas vous exposer à la raillerie.

34. *La besace du mendiant n'est jamais pleine*. Ce proverbe s'adressait à ces gens qui demandent sans cesse et ne sont jamais satisfaits. Les Latins disaient aussi : *Mendicorum loculi semper inanes*.

35. *Le loup baille*. Désappointement.

36. *Aller chercher le bonheur aux îles Macarées*. N'avoir plus à compter sur rien.

37. *Discours de Chilon*. Discours bref.

38. *Rhéteur de Cappadoce*. Homme peu éloquent.

39. *Elle éloigne la pierre de la ligne*. Se disait d'une personne rusée.

40. *Trois six ou trois as*. Tout ou rien.

41. *Maigre comme Chéréphon*. C'était un disciple de Socrate, et sa maigreur était célèbre.

42. *Voleur comme Antolicus*. On voit, dans Homère, qu'Antolicus, aïeul d'Ulysse, était renommé par sa friponnerie.

43. *Plutus est peureux*. Locution qui venait de la pâleur de l'or.

44. *Les discours de Socrate ressemblent aux tableaux du peintre Pauson*. C'était une manière ironique de désigner les discours à double entente de l'illustre philosophe. Le peintre Pauson avait l'habitude de faire des tableaux où le même objet était représenté sous deux aspects, de l'un et de l'autre côté de la toile.

45. *Imiter les Eoliens*. User de ruse en paroles ou en actions.

46. *Il dit tout ce qui lui vient sur la langue*. Proverbe tiré d'Eschyle.

47. *Riche comme Callias*. Cela voulait dire riche comme un puits dans lequel on aurait caché des trésors.

48. *Il a bu de la mandragore*. On appliquait ce dicton aux gens paresseux, qui manquaient, dans leur sorte d'assoupissement, la plupart des affaires qui se présentaient à eux.

49. *Le dernier des Crotoniates était le premier des Grecs*. On disait cela à cause de la valeur éprouvée des habitants primitifs de Crotone.

50. *Parler comme Battus*. Celui-ci, roi des Cyrénéens, était bègue.

51. *Craignez les grues vengeresses, ce sont les témoins du poëte Ibicus*. Ce poëte ayant été assassiné, ses meurtriers se vendirent eux-mêmes un jour, en plein marché, parce qu'en voyant passer un vol de grues, ils se rappelèrent l'un à l'autre que leur victime

avait pris ces oiseaux comme témoins de sa mort.

52. ***Un Thassos de biens.*** Cela se disait à cause des riches mines d'or que renfermait l'île de Thassos, aujourd'hui Tasso, la plus septentrionale des îles de l'Archipel.

53. ***C'est un Telchine***, un envieux. Les Telchines étaient une peuplade très-laborieuse de l'île de Crète, qui se livrait au travail du fer et de l'airain, et qui se rendit aussi célèbre par son industrie que par sa méchanceté.

54. ***On aurait allumé une lampe à son visage :*** On exprimait ainsi la rougeur produite par la honte.

55. ***Le taureau est à la forêt, on ne le verra plus.*** On désignait par là une personne inconstante.

56. ***Petits cochons, suivez votre mère.*** Imprécation qu'on adressait à ceux qui se livraient à la débauche.

57. ***Plus gueux que Pauson.*** C'était un peintre contemporain d'Aristophane, et d'une grande pauvreté.

58. ***Elle a vu le loup.*** Se disait d'une personne restée muette.

59. ***Les chats veulent dormir à leur aise.*** On appliquait ce proverbe aux esclaves paresseux.

60. ***Il est plus sot et plus laid que Philomide.*** Philomide, fils de l'athénien Mélius, était en effet célèbre par sa bêtise et sa laideur

61. ***Ne te trouve jamais devant un homme qui meurt de faim.*** Cela signifiait un grand danger.

62. ***Les Milésiens étaient braves jadis.*** On employait ce proverbe pour signifier un grand changement survenu dans certaines choses.

63. ***Le bœuf a parlé.*** Cet animal figurait sur une monnaie grecque; et comme les orateurs se vendaient, on faisait allusion par le proverbe à leur éloquence vénale.

64. ***Mœurs des Crotoniates.*** Mœurs déréglées.

65. ***Convives de Mycone.*** Les parasites.

66. ***A Samos, les poules ont du lait.*** On désignait par ce dicton l'abondance de l'île de Samos.

67. ***Mercure est commun.*** Cela correspond à notre locution française : ***Je retiens part.***

68. ***Abstiens toi des fèves.*** Ne fais pas ce qui est défendu, ce qui ne te regarde pas.

69. ***Il ne sort rien de tout ce qui se dit ici.*** Cette phrase était adressée dans Lacédémone, par le maître d'une maison, au moment où ses convives se plaçaient à table.

70. ***Les silènes d'Alcibiade.*** On employait ce dicton pour désigner une chose en apparence. Les *silènes* étaient des figures composées de plusieurs pièces : lorsque celles-ci étaient séparées, elles offraient des sujets agréables; mais réunies, elles ne formaient plus qu'un objet grotesque.

71. ***Il est rabé en loup.*** Se disait d'un homme robuste des reins et des épaules.

72. ***Bouche de porc.*** Homme vorace.

73. ***C'est le fruit du cyprès.*** Beau à voir, mais inutile.

74. ***Que l'envie de bâtir te prenne,*** *et la curiosité des beaux habits et des chevaux, et que ta femme ait des galants.* Imprécation des Lacédémoniens.

75. ***Astucieux et perfides comme les Syphniens.*** Les habitants de l'île de Syphanto, dans l'Archipel, passaient pour être intrigants et corrompus.

76. ***Il a le sommeil du lièvre.*** Un somm[illegible] léger et vigilant.

77. ***A quoi me sert de jouer de la longue flûte?*** Cela signifiait qu'il n'y avait rien à attendre de telle ou telle affaire.

78. ***Porter des chouettes à Athènes.*** C[illegible] inutile et superflue.

79. ***Ne ferai-je pas bien de te peindre [illegible] cyprès?*** On appliquait ironiquement ce [illegible] ton aux peintres d'enseignes, qui représentaient presque toujours la même chose.

80. ***Il n'est pas permis de rire à l'Acad[illegible]*** On employait ce proverbe pour si[illegible] qu'il était convenable d'apporter son [illegible]tion à ce qui se disait à l'Académie, et [illegible] de s'y occuper d'autre chose.

81. ***C'est le démon d'Empuse.*** Notre [illegible] du midi.

82. ***Il est avantageux de vieillir seul[illegible] à Sparte.*** Parce que la vieillesse y é[illegible] norée.

83. ***Maudronus eut aussi une barque [illegible] guier.*** Ce proverbe s'appliquait aux g[illegible] s'enorgueillissaient de leurs richesses. [illegible]dronus était devenu, de batelier, [illegible] d'armée.

84. ***L'emploi fait connaître un homme*** [illegible] sentence, que les uns attribuent à [illegible] les autres à Bias, correspond à n[illegible] verbe : ***A l'œuvre on connaît l'ouvrier.***

85. ***Soyez plus taciturne qu'un [illegible] giste.*** Ne vous découvrez à personne.

86. ***Vous menez la vie d'un joueur [illegible]*** Une conduite peu honorable.

87. ***Eginiens, restez tranquilles, [illegible] comptez pour rien.*** Sorte de [illegible] manifestait envers les habitants de [illegible] gine.

88. ***C'est du feu ajouté au feu.*** O[illegible] cela des mauvais conseils donnés à [illegible] sonne déjà dans l'embarras.

89. ***Ne te souviens plus des maux [illegible] puisque tu as pris Phylé.*** C'est-à-[illegible] les maux passés. Phylé, port de [illegible] avait été enlevé aux Lacédém[illegible] Thrasibule.

90. ***Il faut renvoyer le sac de [illegible] royeur.*** Protester contre des accus[illegible] tentées.

91. ***Qu'est-ce qui louera son père [illegible] l'enfant malheureux?*** Ce prover[illegible] quait à ceux qui, n'ayant aucun [illegible] eux-mêmes, vantaient sans cesse leurs aïeux.

92. ***Vœux des Locriens.*** Ces peu[illegible] de se rendre les dieux favorables [illegible] eu l'idée infâme de prostituer [illegible]

93. ***Parler de dessus la charrette*** [illegible] injurier.

94. *Sophisme thessalien.* Injure grossière.

95. *De la coupe à la bouche, mille malheurs peuvent arriver :* Ce proverbe a été reproduit dans toutes les langues.

96. *Le poisson commence à puer par la tête.* Ce qui signifie que lorsque la tête est malade, les autres membres ne se portent guère mieux.

97. *Une imagination digne de Palamede.* C'est-à-dire inventive. Palamède, fils de Nauplius, roi de l'île d'Eubée, augmenta l'alphabet grec des cinq lettres, θ, ψ, χ, ρ, et quelques-uns même lui ont atribué l'invention du jeu des échecs.

98. *Coignée de Ténédos.* On désignait ainsi un juge inflexible.

99. *La chouette vole.* Le vol de cet oiseau était pour les Athéniens un présage de victoire sur leurs ennemis.

100. *Abdère la belle, colonie des Téiens.* On l'appelait la belle à cause de sa splendeur

101. *Il peint le dauphin dans les bois.* Une chose absurde.

102. *Les jardins d'Adonis.* Création de peu de durée.

103. *La table d'Alcinoüs.* Expression qui signifie la bonne chère.

104. *Je suis le fils d'un homme qui se mouchait du coude.* D'une basse origine. On attribue cette réponse à Anthistènes le Cynique, que quelqu'un interrogeait sur sa race.

105. *Le fou parle du doigt.* C'est-à-dire gesticule trop.

106. *C'est aux cinq juges à en décider.* Les Athéniens avaient un tribunal de cinq juges pour prononcer sur le mérite des œuvres théâtrales.

107. *Harmodius et Aristogiton.* On désignait par ces deux noms les premiers signes de l'adolescence. Harmodius et Aristogiton, tout jeunes encore, avaient délivré Athènes, leur patrie, du joug d'Hipparque.

108. *Plus gourmand que le poulpe.* Glouton au suprême degré.

109. *Les trois soirées d'Hercule.* Ouvrage de longue haleine ou une nuit qui dure autant que trois jours.

110. *Un chien accoutumé à ronger le cuir.* Ce proverbe désigne la force de l'habitude.

111. *Je me mords les lèvres.* Signe d'impatience et de dépit.

112. *Jusqu'à la mort du rat.* S'appliquait à une personne dont l'existence ne tenait qu'à un fil.

113. *Il en prend de la mère comme de la chèvre.* Se disait des enfants, fruit d'un commerce adultérin.

114. *Génies coryciens.* Sorte de lémures ou lutins malfaisants qui faisaient dire aux Grecs : « Prenons-garde que le corycien ne nous écoute. »

115. *Le lion a ri.* Se disait de la gaîté d'une personne grave.

116. *Le bœuf à la crèche.* Ce proverbe s'appliquait à la personne affranchie du souci des affaires.

117. *Ils ne savent ni le nager ni les lettres.* Se disait des hommes ineptes et inutiles, parce que les Athéniens faisaient autant de cas de l'art de la natation que de la culture des lettres.

118. *Le spartiate et l'amour n'ont rien de sale;* parce qu'à Lacédémone, on expulsait de la ville les amants qui se rendaient coupables d'un acte impudique

119. *La faveur de Mercure.* Un profit inespéré.

120. *Plus sain que la courge.* A cause de la fraîcheur de ce fruit

121. *Le scorpion est toujours aux aguets sous la pierre.* Se disait d'un homme malfaisant.

122. *La jambe est plus loin que le genou.* Cela signifiait qu'il fallait penser à soi avant de penser aux autres. Les Latins disaient : *Tunica pallio propior est.*

123. *C'est un chien sur de l'orge.* Il n'y touche pas et n'y laisse pas toucher. Ce proverbe a fourni à un poëte grec l'épigramme suivante :

Sur de l'orge entassé, remarquez bien ce dogue :
Son instinct envieux et rogue,
Défend, sans en manger, l'approche du cheval;
Ainsi jaloux, l'avare enrage
Que du trésor dont il jouit si mal,
Un autre fasse un bien meilleur usage.

124. *Vous me racontez mon propre songe.* Vous me dites ce que je sais déjà.

125. *Le rat a goûté de la poix.* Signifiait prendre plaisir à une chose.

126. *Il a des yeux de Lyncée.* Ce proverbe venait de ce que Lyncée, fils d'Apharée, et qui fut l'un des argonautes, avait un tact tout particulier pour découvrir le sol qui renfermait des métaux.

127. *Tenir l'anguille avec une feuille de figuier.* Attendre une chose douteuse.

128. *Vérité s'endurcit au marteau.* C'est-à-dire qu'elle résiste aux efforts qu'on fait pour la détruire.

129. *Le loup a l'œil au bois.* Se disait d'une personne circonspecte.

130. *Larmes de Mégariens.* Larmes simulées.

131. *Un âne chez les Cumans.* On appliquait ce proverbe à celui qui fascinait par ses manières les gens simples et crédules.

132. *Regarder en taureau.* Avec un regard plein d'amour.

133. *Un éléphant aurait plus tôt enfanté.* Se disait de la lenteur apportée dans une affaire.

134. *Hercule ne suffit pas contre deux autres.* Cela signifiait que, dans certains cas, il était imprudent de ne point céder.

135. *Il regarde du coin de l'œil comme le thon.* On croyait que ce poisson, qui a d'ailleurs la vue très-faible, voyait mieux de l'œil gauche que du droit.

136. *Gratter le ventre de la cigale.* S'amuser à des futilités.

137. *Il a mangé les glands de plusieurs fêtes de Jupiter.* Se disait de celui qui avait vieilli dans la pratique de la sagesse et de la vertu.

138. *Il ne faut pas séparer le sel d'avec la fève.* C'est-à-dire concilier ce qu'une chose a de mal sain, avec ce qui est salubre,

139. *Dédier la figue à Mercure.* Les Grecs consacraient à Mercure les figues qu'ils rencontraient sur leur chemin.

140. *Le porc se raille.* Se disait de celui qui faisait une chose de mauvaise grâce.

141. *L'âge des roses.* Une vie de courte durée.

Quam longa una dies, ætas longa rosarum.

142. *Mœurs de brebis.* Se disait des gens simples.

143. *Une lame de plomb dans un fourreau d'or.* C'est ainsi qu'on désignait un homme ignorant et fat, richement costumé.

144. *Vous vous faites mourir de faim, tandis que vous nourrissez des chiens.* Ce proverbe s'appliquait aux gens vains qui, pour afficher une sorte de luxe, s'imposaient des privations.

145. Le commencement est la moitié de tout.

146. Médecin des autres tu fourmilles d'ulcères.

147. Il vaut mieux remédier au commencement qu'à la fin.

148. L'homme sage vaut plus que l'homme de courage.

149. La volupté fuit et laisse après elle la douleur.

150. On ne relèvera jamais le vieillard qui est tombé dans sa jeunesse.

151. Un âne est la plus belle chose pour un âne ; un porc pour un porc.

152. Apprends à connaître les mœurs de tes amis ; mais apprends en même temps à ne point les haïr.

153. Le bonheur a beaucoup d'amis.

154. Les rois sont sages par les conseils des sages.

155. C'est en disant qu'on apprend à dire.

156. Dites la vérité avec courage, elle vous soutiendra toujours.

157. Jamais les dieux n'ont aidé les gens paresseux.

158. L'égalité n'engendre pas la guerre.

159. Il vaut mieux mal entendre que mal dire.

160. Un naufrage commun est une consolation pour tous.

161. Un seul homme, aucun homme.

162. Dis bien, fais bien.

163. Ce ne sont pas les grandes choses qui sont belles, ce sont les belles qui sont grandes.

164. Si tu habites avec un boiteux, tu boiteras bientôt toi-même.

165. Toute terre est une patrie pour l'homme courageux.

166 Un langage simple convient à la vérité.

167. La sagesse règne sur toutes les choses humaines.

168. La richesse est un mal qui remplit l'âme de trouble, mais qui lui est agréable.

169. Le glaive est plus aigu que la calomnie, pourvu que le glaive renferme le calomniateur.

170. Il est honteux de heurter deux fois son pied contre la même pierre.

171. Les jeunes gens agissent, les hommes délibèrent, les vieillards font des vœux.

172. Se taire quand il le faut, et parler utilement

173. D'un petit combat la gloire n'est pas grande.

174. Ni le miel, ni les abeilles.

175. L'obéissance est la mère du bonheur.

176 La justice comprend en elle seule toutes les vertus.

177. Les hommes naissent et tombent comme des feuilles.

178. Là où quelqu'un souffre, il y a la main.

179. Il est doux de se souvenir des dangers passés.

180. Un sot ne sait pas se taire.

181. La flatterie est une maladie de l'amitié.

182. Une maison amie est la meilleure maison.

183. Le monde est un spectacle, la vie un passage : Tu es venu, tu as vu, tu t'es en allé.

184. Celui qui fait naufrage pour la seconde fois, a tort d'accuser Neptune.

185. Il arrive beaucoup de choses entre la coupe et le bord des lèvres.

186. La faim est un grand maître.

187. Celui qui fuit, combattra encore.

188. La fourmi a aussi sa colère.

189. Trois fois mal aux méchants.

190 Taire la vérité c'est enfouir l'or.

191. Beaucoup d'audace fait faire beaucoup de fautes.

192. Aimer sottement, c'est haïr.

193. Aimant ce qu'il ne faut pas aimer, tu n'aimeras pas ce qu'il faut aimer.

194. Sers-toi de ta lyre et non pas de celle de ton voisin.

195 Il faut se taire ou dire des choses qui vaillent mieux que le silence.

196. Quand l'or a parlé, tout discours est inutile.

197. Sans parler, l'or prouve tout.

198. La vertu est plus puissante que l'argent et les pierreries.

199. Rien n'est honteux pour celui à qui rien ne suffit.

200. Garde le silence, enfant : il y a beaucoup de bonnes choses dans le silence.

201. Les enfants jouent avec des noix, les vieillards avec des serments.

202. Celui qui marche dans les ténèbres heurte son pied.

203. Le vulgaire suit la coutume comme une loi.

204. Soigne tes propres affaires.

205. Un sot ressemble à un vase percé.

206. L'habit pare le corps et la pudeur le visage.

207. Le parasite vend la liberté pour un morceau de pain.

208. L'audace est la compagne du mentir.

209. L'inquiétude ronge le cœur [illegible] à rien.

210. L'homme enflammé de colère frappe les airs.

PROVERBES DES GRECS MODERNES. 1. Celui qui n'est pas dans le rang (dans la danse), sait toujours assez de chansons.

2. Les richesses de l'avare finissent par tomber entre les mains du prodigue.

3. Ou marie-toi tant que tu es jeune, ou résous-toi, dès ta jeunesse, à te faire moine.

4. A quoi te servent mille écus, si tu les reçois avec une femme laide? l'argent s'en va et la femme reste.

5. Des fenêtres qui se sont déjetées, se redressent avec des sequins.

6. Ce qu'on a tissu mystérieusement la nuit, provoque souvent le rire en paraissant au jour

7. De l'épine croît la rose, et de la rose croît de nouveau l'épine.

8. C'est à ma servante que le roi s'est livré, c'est pourquoi il est devenu mon valet.

9. L'empereur a beau avoir beaucoup d'or, qu'on lui en donne plus, il le prendra.

10. Tu y vois à peine pendant le jour, et tu veux faire des expéditions la nuit.

11. La médecine s'asseoit sur la grande-route, et se moque de tous ceux qui passent.

12. Sonner la cloche pour les sourds, vouloir réjouir l'aveugle par l'aspect de la fumée de l'encens, et verser à boire à ceux qui sont ivres, c'est perdre son temps.

13. Tu donnes et ne cesses de donner: payeras-tu enfin tes dettes.

14. Sois assis de travers quand tu siéges, pourvu seulement que ton jugement soit droit.

15. Il marche comme un ksepteri (coucou).

16. Si tu ne mets de prix qu'à avoir une poule blanche dans ta basse cour, ne regarde plus si elle pond ou ne pond pas.

17. Le paradis est certain, et l'enfer ne l'est pas moins.

18. Celui qui a des brebis peut bien s'en nommer le possesseur; mais c'est celui qui les mène paître qui les mange.

19. Le diable n'avait pas de chèvres, et vendait cependant du fromage.

20. Si un ami que tu mis à l'épreuve y a succombé, salue le poliment de loin, afin qu'il ne te fasse pas de mal.

21. Glouton comme un serran (sorte de thon).

22. L'aveugle cherchait une aiguille dans du foin, et celui qui est perclu des deux mains faisait une corbeille pour l'y mettre.

23. Qu'est-ce que la future a à faire chez la belle-mère, quand le prétendu n'y est pas?

24. Ne prends pas le pêcheur pour compère, ni le boucher pour ami, et ne fraternise pas avec le jardinier, car tous les trois sont des ânes

25. Si l'on te dit que tu es ivre, appuie-toi, en marchant, contre la muraille.

26. Celui qui met des culottes pour la première fois, s'arrête à chaque pas pour les admirer.

27. Soigne bien ta vigne, tu n'auras pas besoin d'envier celle de ton voisin.

28. Si tu gagnes de l'argent à parler, tu gagnes de l'or à te taire

29. Celui qui a trop de poivre en épice jusqu'à son charbon.

30. Celui qui boit et mange avec des grands, court risque de se lever de table avec la faim.

31. Pour parler agréablement, il faut la locution d'Athènes et l'accent de Napoli.

32. La poule va crier dans une place et pondre dans une autre.

33. Quand le feu est à la maison de ton voisin, la tienne est en danger.

34. D'un mauvais payeur, prends un sac de paille.

35. Il vaut mieux avoir l'œuf aujourd'hui, que la poule demain.

36. Bois et mange avec tes parents, mais ne t'engage avec eux dans aucune affair

37. Les yeux du lièvre sont autres que ceux de la chouette.

38. Il y a eu un incendie l'année dernière, et on le sent encore cette année.

39. Dans la ville des pécheurs, l'impie est magistrat.

40. La nuit fait un évêque, le matin un archevêque.

41. Le vaisseau peut périr pour avoir trop de pilotes.

42. Si tu entends dire qu'il y a quelque part une grande abondance de cerises, tu n'as besoin de prendre avec toi qu'un petit panier.

43. Basile, honore ton père; et toi, père de Basile, observe-toi.

44. Le sang qui doit couler ne saurait toujours rester dans la veine.

45. Tâche de gagner le chien par des caresses, mais ne dépose pas ton bâton.

46. Chacun est débiteur du brigand et de celui qui a la force en main.

47. Il n'y a pas de menteur qui ne trouve quelqu'un qui témoigne pour lui.

48. Que sert d'avoir une cuvette d'or pour y cracher du sang?

49. La souffrance est un bon médecin.

50. Celui qui s'est brûlé en mangeant trop chaud, souffle même sur un morceau froid.

51. Ne consulte pas le médecin, mais celui qui a été malade.

52. Chacun a l'heure de sa mort écrite sur son front en caractères qui sont indéchiffrables pour l'homme, mais que le doigt de Dieu a tracés.

PROVERBES DES LATINS. 1. *Achillei pedes*. Pieds d'Achille. Ce héros était renommé aussi par la légèreté de sa course.

2. *Nasum rhinocerontis habet*. Il a un nez de rhinocéros. Les anciens croyaient qu'un long nez indiquait une disposition à la raillerie.

3. *Sardi venales, alius alio nequior*. Sardiens à vendre, tous plus méchants les uns que les autres. Ce proverbe s'appliquait aux esclaves qu'on traînait en triomphe.

4. *Capta quidem, sero Pergama, capta tamen*. Enfin, quoique tard, Troie est prise.

5. *Scindere penulam.* Arrêter par le manteau.

6. *Manliana imperia.* Expression indiquant un sacrifice fait à la rigueur des lois.

7. *Uno digito scalpit caput.* Il se gratte la tête avec un seul doigt. On désignait par cette locution un homme impudique.

8. *Imperium adamantinum.* Puissance du diamant ou puissance profondément établie.

9. *Fraus punica.* Fourberie carthaginoise.

10. *Societas Leonina.* Société Léonine. La peine pour les petits, le profit pour les grands.

11. *Afrania bestia.* Sobriquet qui venait d'une certaine africana, qui engageait de nombreux procès et plaidait elle-même ses causes en termes orduriers. Donner à une femme romaine ce sobriquet, c'était lui adresser la plus insigne injure.

12. *Non canem relinquere.* On n'y trouverait pas la queue d'un chien. Se disait d'une maison dépourvue de toutes choses.

13. *Ara Lugdunensis.* Tribune de Lyon. On comparait un orateur timide et effaré, à un rhéteur prêt à monter dans la tribune de Lyon, pour y disputer un prix d'éloquence.

14. *Male acquisito non gaudebit tertius hæres.* Un troisième héritier ne jouit pas d'un bien mal acquis. La raison qu'on en donnait, c'est que le second avait dissipé le bien.

15. *Omnis herus sit servo monosyllabus.* On ne doit parler à ses valets que par monosyllabes.

16. *In sole maculæ.* On veut trouver des taches même dans le soleil.

17. *Qui non laborat, non manducet.* Qui ne travaille pas est indigne de vivre.

18. *Fenum habet in cornu.* Il a du foin à la corne. Se disait d'un homme dangereux, parce qu'on attachait du foin aux cornes des bœufs qui étaient redoutables.

19. *Purus grammaticus, purus asinus.* On appliquait ce proverbe à certains grammairiens et professeurs qui, se révoltant contre une faute de langue commise par d'autres, n'écrivaient eux-mêmes que des âneries.

20. *Quam alta sit aqua ! ipsa ostendet.* L'eau est-elle profonde ? l'épreuve vous l'apprendra

21. *Vatinii collum.* Le cou de Vatinius. On le citait à cause de sa grosseur, et, chez les Romains, un gros cou était un signe d'impudence.

22. *Mopso Nisa datur, quid nos speremus, amantes ?* « On marie la bergère Nise à Mopsus, et après cela que ne devons-nous pas craindre, nous autres. » C'est Virgile qui dit cela dans une de ses Eglogues. Mopsus était un berger des plus grossiers, Nise une bergère d'une grande beauté. La phrase de Virgile devint proverbe, pour désigner ceux à qui l'intrigue fait obtenir des faveurs refusées au mérite.

23. *Intus Nero, foris Cato.* C'est un Caton au-dehors, un Néron au-dedans.

24. *Septem convivium, novem convicium.* Sept à table, c'est raisonnable ; neuf c'est vacarme.

25. *Iro pauperior.* Plus pauvre qu'Irus. Celui-ci était de l'île d'Ithaque, et malgré sa misère, il ne se rangea pas moins au nombre de ceux qui prétendaient à la main de Pénélope.

26. *Vinum trifolium.* Vin de trois feuilles. On appelait ainsi, à Rome, un vin généreux.

27. *In tenebris micare.* Briller dans les ténèbres.

28. *Omnis Minervæ homo.* Se disait d'un homme apte à beaucoup de choses, parce que Minerve était regardée comme la déesse des arts et de l'industrie.

29. *Sic notus Ulysses ?* Est-ce là connaître Ulysse ? Cette phrase s'employait proverbialement à Rome, pour désigner celui qu'une faveur subite, une découverte inattendue, rendait riche de pauvre qu'il était auparavant.

30. *Dii lanatos pedes habent.* Les dieux ont les pieds de laine. C'est-à-dire qu'ils arrivent sans être entendus, lorsqu'ils veulent punir.

31. *Ex amphiteto bibisti.* Vous avez bu plus que de raison.

32. *Porrigo suram.* Je présente ma jambe. Avouer qu'on a failli.

33. *Argumentum Achilleum.* Argument d'Achille. On nommait ainsi, dans les écoles anciennes, le principal argument dont on faisait usage.

34. *Felicibus etiam trimestre filii.* Les personnes heureuses ont des enfants trois mois après leur mariage. C'était un proverbe grec qui, d'après Suétone, s'était répandu à Rome, à l'occasion de la naissance de Drusus, naissance dont voici les circonstances. Auguste obtint de Tibère-Néron, qu'il lui céda sa femme Livie. Elle était alors grosse de six mois et accoucha trois mois après son mariage avec Auguste.

35. *Æneus taurus Phalaridis.* Le taureau d'Airain de Phalaris. Les Romains employaient cette métaphore comme menace, pour amener quelqu'un à dire la vérité. On sait que Phalaris, tyran d'Agrigente, avait fait construire par l'athénien Pérylle, un taureau d'airain dans lequel il renfermait ses victimes, pour les y faire périr au moyen du feu qu'on allumait sous le ventre de l'animal artificiel.

36. *Nolito fronti credere.* Ne vous fiez pas à l'apparence.

37. *Cothurno versatilior.* Plus changeant qu'un cothurne.

38. *Græco more bibere.* Boire comme un Grec.

39. *Omnia sub unam myconon congerere.* Entasser tout dans mycone. Ce qui signifiait mêler tout dans un même sujet.

40. *Isthmum perfodere.* Percer un isthme. Cette expression s'employait pour désigner une entreprise vaine.

41. *Ab ovo usque ad mala.* Depuis les œufs jusqu'aux fruits. Ce proverbe venait de ce qu'à Rome on commençait le repas par des œufs, pour le terminer par des fruits.

42. *Ciceris jus capere.* Prendre du jus de

ois chiche. C'était un quolibet d'ivrogne, ui exprimait qu'on voulait boire ou qu'on vait bu.

43. *Cæsaris anticatones*. Ces mots désinaient une image obscène et avaient rapport à l'action de Clodius qui, ayant pénétré ous des habits de femme dans la maison e César, avait porté atteinte à l'honneur e Pompéia.

44. *Equum Mars amat*. Mars aime les hevaux, ce qui signifiait que chacun a ses nclinations.

45. *Vervex in patria*. On traitait de mouon, à Rome, un homme simple et crédule.

46. *Usque ab unguiculo ad capillum summum*. Depuis le petit bout des ongles jusu'au bout des cheveux.

47. *Ad oculos magis quam ad vescam pertinet*. Plus pour les yeux que pour la ouche. Se disait d'une chose plus agréable l'œil qu'utile.

48. *Ita est pellucet quasi laterna punica* l est transparent comme une lanterne de arthage. C'est-à-dire, n'ayant que la peau t les os

49. *Nec mu nec ma argutas*. Vous savez à eine articuler *mu* et *ma*.

50. *Clavo trabali fixum est*. Il est inébranible comme un clou fiché dans une outre

51. *Quid est quod digitus titubat tuus?* ourquoi ton doigt remue-t-il? Cette exression était familière chez les Latins, arce qu'ils attribuaient des présages à cerins mouvements de leurs doigts. Chacun e ceux-ci était consacré d'ailleurs à une ivinité : le pouce à Vénus, l'index à Mars, medius à Saturne, l'annulaire au soleil t l'auriculaire à Mercure.

52. *Aliena vivere quadra*. Vivre aux déends d'autrui. Ce proverbe s'appliquait ux parasites.

53. *Bis dat qui cito dat*. C'est donner deux ois que de donner promptement.

54. *Thracum lusus*. Jeu des Thraces. C'était n amusement abominable où un homme e trouvait exposé à périr par la strangulaon. Suivant Athénée on attachait une corde un point élevé, et l'on plaçait dessous un aillou uni et disposé perpendiculairement. près que l'acteur avait été désigné par le ort, on le faisait monter, armé d'une faux, ur le caillou, et on lui passait une corde au ou ; puis, on retirait subitement et adroiement la pierre, et si, à ce moment même, patient ne coupait avec dextérité la corde 'un coup de faulx, il périssait étranglé, aux clamations de ses camarades qui ne lui ortaient aucun secours.

55. *Diis iratis frui*. Profiter de la colère es dieux. Se disait d'un homme heureux, ui l'était même dans les choses susceptiles de le perdre.

56. *Ranarum more bibere*. Boire à la maière des grenouilles. C'est-à-dire boire ins manger.

57. *Fenum esse*. Manger du foin.

58. *Pertusum dolium*. Tonneau-percé.

59. *Siculæ guerræ*. Terme de mépris que les Romains actuels remplacent par le mot *coglionerie*.

60. *Fluctus decumanus*. La dixième vague. Excès d'infortune.

61. *Affanæ apinæ*. Expression qu'on appliquait aux philosophes devenus pâles et blêmes par suite de l'étude.

62. *Mulus ingratus*. Se disait de l'ingrat, par allusion au mulet d'Arcadie qui, après avoir tété sa mère, lui lançait des ruades.

63. *Cedro digna loqui*. Locution qui signifiait qu'on s'était exprimé en beaux termes, dignes d'être conservés. Cela venait du bois de cèdre qui, étant incorruptible, passe à la postérité.

64. *Scapha dicenda est, scapha scapham appellat*. J'appelle un chat un chat.

65. *Camarinam movere*. Remuer l'ordure.

66. *Loqui cum matre Evandri* Parler avec la mère d'Évandre. Employer des mots déjà vieux

67. *Si vis nuoere, nube pari*. Mariez-vous avec vos pareils

68. *Homo bulla*. Homme bulle. Cela veut dire que l'homme, ainsi que la bulle d'eau en ébullition, s'abat le plus souvent lorsqu'il cesse d'être excité par le feu d'une passion.

69. *Hi quanti pisces!* Exclamation exprimant la surprise causée par un objet extraordinaire

70 *De tuo corio luditur*. On s'amuse à vos dépens.

71. *Virbius Hyppolytus*. Exclamation qu'on employait lorsqu'on se trouvait en présence d'une personne qu'on croyait morte depuis longtemps.

72. *Cassa nuce donare aliquem*. Donner des noix vides.

73. *Cæna pollucibilis*. On appelait ainsi, chez les Romains, un bon repas qui n'avait rien coûté.

74 *Casses rodere*. Rouger les filets. Se soustraire à une sorte de chaîne

75. *Non omnibus dormio*. Je ne dors pas pour tout le monde

76. *Doctus cum libro*. N'avoir de science que dans son livre.

77. *Annosa vulpes haud capitur laqueo*. Un vieux renard ne se laisse pas prendre au piége.

78. *Patrem sequitur sola proles*. Cela signifie que le premier devoir d'un père est de s'occuper de l'éducation de ses enfants et de les éclairer par l'exemple.

79. *Similis simile gaudet*. On n'est bien qu'avec ses pareils.

80. *Antiquus amor carcer est*. Un vieil amour est une prison.

81. *In rutæ folium conjicere*. Les Romains menaçaient leurs esclaves de feuilles de ruë, plante qui était considérée comme de mauvais augure.

82. *Linguam caninam comedi*. Ce proverbe signifiait parler sans mesure, sans retenue.

83. *Terræ filius*. Dicton dont on faisait usage pour désigner un homme dont l'origine était inconnue.

84. *Nodum in scirpo quæris.* Vous cherchez un nœud dans un jonc.

85. *Pro captu lectoris habent sua fata libelli.*

Ce proverbe, si fréquemment cité sans nom d'auteur, est de Tarentianus Maurus.

86. *Vinum lac senum.* Le vin est le lait des vieillards.

87. *Disce puer virtutem ex me.* Fais ce que je te dis et non pas ce que je fais.

88. *Animus decidit in pedes.* Son courage est tombé dans ses pieds.

89. *Omnis vita humana otium est aut negotium.* Toute la vie de l'homme se passe dans l'oisiveté ou les affaires.

90. *Nimium ne crede colori.* Ne jugez pas sur l'apparence

91. *Subito qui sapit, non tuto sapit.* Science trop promptement acquise ne se conserve pas.

92. *Præstat sero quam nunquam.* Il vaut mieux tard que jamais.

93 *Lauda parce et vitupera parcius.* Soyez sobre à louer, et plus sobre encore à blâmer.

94. *Nulla dies sine linea.* Nul jour sans une ligne. Ce proverbe vient, dit-on, du peintre Appelles, qui ne passait pas un jour sans exercer son pinceau.

95. *Verba volant, scripta manent.* Les paroles s'envolent, les écrits restent.

96. *Loquere ut te videam.* Parle si tu veux que je te connaisse.

97. *Laudator temporis acti.* Louangeur du temps passé.

98. *Satius est equo labi quam lingua.* Il vaut mieux tomber de cheval que de la langue.

99. *Ipse mihi asciam in crus impegi.* Je me suis moi-même enfoncé la coignée dans la cuisse.

100. *Syri adversus phœnices.* Ce proverbe se rapporte à celui qui, en français dit : *à fourbe, fourbe et demi.* Cela ne faisait l'éloge ni des Syriens, ni des Phéniciens.

101. *Nuces relinquere.* Ce dicton s'employait pour signifier qu'on abandonnait les puérilités de l'enfance, afin de se livrer à des choses sérieuses, et provenait de la coutume qu'avaient les Romains de distribuer des noix le jour de leur mariage. Virgile dit : *Sparge, marite, nuces.*

102. *Ex nihilo nihil.* Rien ne vient de rien.

103. *Mortuo leoni lepores insultant.* Les lièvres mêmes viennent insulter le lion, quand il est mort.

104. *Acetum habet in pectore.* Ce dicton s'applique à un homme dont l'esprit est fécond en ressources.

105. *Cornea fibra.* Les fibres dures. Se disait d'un être insensible.

106. *Ejusdem farinæ.* De même farine.

107. *Argumentum ad hominem.* Argument serré, pressant.

108. *Nox Achillis, Patroclum occisum lugentis.* La nuit d'Achille pleurant la mort de Patrocle.

109. *Quam milvi volant.* Hyperbole dont on faisait usage pour désigner un homme riche dont les domaines dépassaient l'étendue du vol d'un milan.

110. *Quidquid calcat rosa fiat.* Les roses naissent sous ses pas. Se disait d'un homme heureux dans ses entreprises.

111. *Patruus esse.* Locution proverbiale qui signifie gronder quelqu'un à la manière des grand'pères.

112. *Quandoque... bonus dormitat homerus.*

Vers d'Horace qu'on appliquait proverbialement aux distractions des gens de lettres.

113. *Discernis sapiens res quas confundit asellus.*

Le sage distingue la valeur des choses, un sot s'y méprend.

114. *Summisque negatum stare dici.* Ce qui est parvenu à son plus haut degré d'élévation ne tend plus qu'à descendre.

115. *Qui male agit, odit lucem.* Ce proverbe s'appliquait aux fripons qui détestent la clarté et recherchent les ténèbres.

116. *Annorum centum.* Les Romains employaient ce dicton pour désigner un vin de cent ans

117. *Ignoscet mihi genius tuus.* Expression vulgaire qui correspond à notre phrase: *sauf votre respect.*

118. *Amicus usque ad aras.* Ami jusqu'à l'autel. Ce qui signifie que l'amitié n'autorise point à manquer à ce que l'on doit à Dieu et à sa conscience.

119. *Finis ulterius mali gradus est futuri.* La fin d'un mal est le commencement d'un autre.

120. *Peperata facundia.* Eloquence piquante comme le poivre.

121. *Eodem collyro medire.* Faire usage du même remède pour tous les maux.

122. *Gravissimum est imperium consuetudinis.* La puissance de l'habitude devient souvent tyrannique.

123. *Est modus in rebus.* On employait cette locution pour signifier que l'homme ne sait point se maintenir dans un juste milieu.

124. *Cucurbitum caput.* Tête de citrouille; c'est-à-dire une tête sans cervelle.

125. *Quisquis amat ranam, ranam putat Dianam.* Se disait de l'aveuglement de l'amour, qui place souvent un laidron au-dessus des attraits de Diane.

126. *Animus hominis quidquid sibi imperat obtinet.* On faisait usage de ce proverbe pour exprimer qu'avec une puissante volonté, on peut tout obtenir de soi-même.

127. *In vino veritas.* Dans le vin est la vérité.

128. *Rem acu tetigisti.* Toucher la chose avec l'aiguille.

129. *Ex ungue leonem.* A l'ongle on connaît le lion.

130. *Sibi balneum ministrare.* Se louer soi-même.

131. *Vox populi, vox Dei.* La voix du peuple est celle de Dieu.

132. *Staminarias ducere.* Filer du coton, c'est-à-dire, dissiper son bien.

133. *Fallat ut nos folia devorat lauri.* Pour nous tromper, elle mâche des feuilles de laurier. Se disait ainsi, parce que les anciens

croyaient qu'en mâchant de ces feuilles on se procurait l'enthousiasme et l'esprit prophétique.

134. ***Puppis pereunda est.*** Expression qui correspond à notre dicton : *Vogue la galère.*

135. ***Quot servi, tot inimici.*** Autant de valets, autant d'ennemis.

136. ***Tertius Cato.*** Troisième Caton. Ce dicton s'appliquait à l'homme qui, par de l'hypocrisie, avait la prétention de prendre rang après les deux Caton : Caton le Censeur et Caton d'Utique, tous deux renommés par leur sagesse.

137. ***Asinus Arcadius.*** Ane d'Arcadie. On désignait ainsi une chose très-vulgaire, très-commune.

138. ***Littus arare.*** Labourer le rivage, c'est-à-dire, travailler sans fruit.

139. ***Lupus pilos non animum mutat.*** Le loup est toujours loup; il change de poil, mais non de caractère.

140. ***Folium sibyllæ.*** Feuillet de sibylle. Chose peu durable, que le vent peut emporter.

141. ***Penelopem telam retexere.*** Tunique de Pénélope. Ouvrage sans fin.

142. ***Astuta vulpes.*** Rusé comme un renard.

143. ***Pœna insularis.*** Peine de l'exil. On la désignait proverbialement comme la plus redoutable.

144. ***Nullo scopulo jaculari.*** Ce qui signifie n'avoir aucun but arrêté.

145. ***Nere lanam melius Penelope et Arachne.*** Mieux tourner le fuseau que Pénélope et Arachné. Ce proverbe s'appliquait aux Romains adonnés à la mollesse et à la corruption.

146. ***Nigrum in candidum vertere.*** Changer la marque noire en marque blanche, ou le malheur en bonheur.

147. ***Nil pensi habet.*** Se moquer du qu'en dira-t-on.

148. ***Quoquenque in trivio.*** S'appliquait aux bavards et aux indiscrets.

149. ***Solo odore rei pasci.*** Se repaître de fumée.

150. ***Senex bulla dignus.*** Se disait d'un vieillard insensé qui n'était plus bon qu'à porter la *bulla*, ou boule qu'on attachait au cou des enfants.

151. ***Vivitur melius in caula quam aula.*** On vit plus en sûreté dans une bergerie qu'à la cour.

152. ***Uncta vivere patella.*** Vivre à grasse cuisine.

153. ***Unda flammas, ignis aquas dabit.*** Ce proverbe s'employait pour signifier qu'il fallait s'attendre dans la vie aux événements les plus extraordinaires.

154. ***Anetum requiri.*** Demander de l'anet. Remède pour les fous.

155. ***Naso suspendere adunco ; non cuiquam datum est habere nasum.*** Il n'est pas donné à tout le monde d'avoir bon nez.

156. ***Tria pessima cappa.*** Expression injurieuse qu'on adressait à un homme méprisable ou à un esclave.

157. ***Rota male uncta stridet.*** Une roue mal graissée crie.

158. ***Nare trahi.*** Se laisser mener par le nez.

159. ***Magni fures parvum ducunt.*** Ces paroles, devenues proverbiales, furent prononcées par Diogène à l'aspect d'un larron mené au gibet par les ministres de la justice.

160. ***Dextrum in calceolo, lævum vero in podoniptro.*** Il a le pied droit dans un soulier, et le gauche dans un vase à laver les pieds. Cela correspond à notre proverbe : ***Ménager la chèvre et le chou.***

161. ***Gallinæ filius albæ.*** Il est le fils de la poule blanche, c'est-à-dire né sous une étoile favorable.

162. ***Colubra restem non parit.*** La couleuvre n'engendre point une corde. Ce proverbe correspond au nôtre : ***Bon chien chasse de race.***

163. ***Regulam incurvare qua libet.*** Faire pencher la balance du côté où l'on veut.

164. ***Saül inter prophetas.*** S'appliquait à un personnage grossier qui avait la prétention d'employer le langage et les manières d'un homme poli.

165. ***Vitam Chiam gerere, Chiorum more pilos.*** Mener la vie voluptueuse des habitants de Chio.

166. . . . ***Latet anguis in herba.***
Il y a anguille dans l'herbe.

167. ***Pilæ et capiti ludere.*** Les Romains jouaient *à la tête et au navire*, avec des deniers grossiers qui représentaient, d'un côté, la face de Janus, de l'autre un vaisseau. C'est notre jeu de *croix et pile.*

168. ***Sexagenarios de ponte dejicere.*** Jeter les vieillards par dessus le pont. Ce proverbe venait de la coutume qu'avaient les premiers habitants du Latium, de sacrifier, au renouvellement du soleil, trente vieillards sexagénaires, usage abominable auquel Hercule mit fin.

169. ***Si vis pacem, para bellum.*** C'est, durant la paix, qu'il faut se préparer à la guerre.

170. ***Periculum in mora.*** Le péril est en la demeure.

171. ***Nihil per saltum.*** Rien par saut.

172. ***De gustibus et coloribus non est certandum.*** Des goûts et des couleurs il ne faut disputer.

173. ***Non ibis amplius.*** Tu n'iras pas plus loin.

174. ***Alea jacta est.*** Le sort en est jeté.

175. ***Potius mori quam fœdari.*** Plutôt la mort que la honte.

176. ***Vivere memento***, Souviens-toi de vivre.

177. ***Panem et circenses.*** Du pain et le cirque.

178. ***Civis Romanus sum.*** Je suis citoyen romain.

179. ***Nihil longe est a Deo.*** Rien n'est loin de Dieu.

180. ***Linea recta brevissima.*** La ligne droite est la plus courte.

181. ***Ride si sapis.*** Riez si vous êtes sage.

182. ***Flecti non frangi.*** Je plie, mais ne romps pas.

183. ***Vox clamantis in deserto.*** Crier dans le désert.

184. ***Similia similibus curantur.*** Qui se ressemble s'assemble.

185. ***Nec temere, nec timide.*** Ni téméraire, ni timide.

186. ***Consummatum est.*** Tout est accompli.

187. ***Non plura, nec pauciora.*** Ni plus, ni moins.

188. ***Frustra habet qui non utitur.*** Celui qui n'use pas est comme s'il n'avait pas.

189. ***Exacta via, viaticum quæris?*** Quand ton voyage est fini, pourquoi chercher des provisions de voyage?

190. ***Non luctu, sed remedio opus est in malis.*** Il faut, non pas pleurer sur son malheur, mais tâcher d'en sortir.

191. ***Neque nulli sis amicus, neque multis.*** Evitez de n'être l'ami de personne ou d'être celui de beaucoup de gens.

192. ***Fortes fortuna adjuvat.*** La fortune aide les gens courageux.

193. ***Ne gladium tollas, mulier.*** Femme, ne lève pas l'épée.

194. ***In magnis voluisse sat est.*** Dans les grandes choses, on tient compte aux hommes même d'avoir voulu.

195. ***Multæ regum aures atque oculi.*** Les rois ont beaucoup d'yeux et d'oreilles.

196. ***Tarde benefacere, nolle est.*** Différer de rendre un service, c'est le refuser.

197. ***Flamma fumo proxima est.*** La flamme est voisine de la fumée.

198. ***Optimum obsonium labor.*** Le travail est un excellent assaisonnement.

199. ***Canes timidi vehementius latrant.*** Ce sont les chiens peureux qui aboient le plus fort.

200. ***Tempus omnia revelat.*** Le temps révèle toute chose.

201. ***Serere ne dubites.*** N'hésite jamais à semer.

202. ***Rosam quæ præteriit ne quæras iterum.*** Ne cherche plus la rose qui est passée.

203. ***Fertilior seges est aliena semper in arvis.*** La moisson d'autrui est toujours plus belle que la nôtre.

204. ***Jucundi, acti labores.*** Le souvenir du travail passé est agréable.

205. ***Conscientia, mille testes.*** La conscience vaut mille témoins.

206. ***Tecum habita.*** Vis avec toi-même.

207. ***Ingens telum necessitas.*** La nécessité est une arme puissante.

208. ***Quod volumus sanctum est.*** Ce que nous voulons est chose sainte.

209. ***Patriæ fumus igne alieno luculentior.*** La fumée du pays est meilleure que le feu étranger.

210. ***Ex otio negotium.*** Ne rien faire produit beaucoup d'affaires.

211. ***Ægroto dum anima est, spes est.*** Tant qu'un malade respire, il espère.

212. ***Cum adsit via, semitam quæris!*** La grande route est là, et tu cherches un sentier!

213. ***Sui cuique mores fingunt fortunam.*** Ce sont les mœurs qui décident du sort de chacun.

214. ***Felix qui nihil debet.*** Heureux qui ne doit rien.

215. ***Aliquando qui lusit, iterum ludet.*** Qui a joué jouera.

216. ***Ad primos ictus non corruit ardua quercus.*** Le chêne altier ne tombe pas au premier coup.

217. ***Abeunt omnia unde orta sunt.*** Toute chose retourne vers le lieu d'où elle est venue.

218. ***Deficiente pecunia, deficiunt omnia.*** Quand l'argent manque, tout manque.

219 ***Eventus stultorum magister.*** Les sots jugent par l'événement.

220. ***Ut quisque suum vult esse, ita est.*** Les enfants sont ce qu'on veut qu'ils soient.

221. ***Non omnia possumus omnes.*** Tout le monde ne peut pas tout faire.

222. ***Non videmus manticæ quod in tergo est.*** Nous ne voyons pas ce qui est dans la besace de derrière.

223. ***Ne quid nimis.*** Rien de trop.

224. ***Nihil non potest fortis animus.*** Rien n'est impossible au courage.

225. ***Ad populum phaleras, ego te intus et in cute novi.*** L'habit est pour le peuple; moi, je te connais sous ta peau.

226. ***Festina lente.*** Hâtez-vous lentement.

227. ***Rumpitur, dum nimium tenditur, funiculus.*** La corde trop tendue se rompt.

228. ***Sola virtus expers sepulcri.*** La vertu seule ne meurt pas.

229. ***Tacent invidi, satis laudant.*** Les envieux se taisent, leur silence est un éloge.

230. ***Tranquillas etiam naufragus horret aquas.*** Celui qui a fait naufrage redoute la mer, même tranquille.

231. ***Ut sementem feceris, ita et metes.*** Vous recueillerez comme vous aurez semé.

232. ***Quo semel est imbuta recens, servabit odorem, Testa diu.*** Le vase conservera longtemps le goût de la liqueur qu'on y a versée une fois.

233. ***Deorum injuriæ, diis curæ.*** C'est aux dieux à venger leurs injures.

234. ***Nihil mortalibus arduum est.*** Rien n'est impossible aux hommes.

235. ***Omni malo, omni exitio pejor servitus.*** La servitude est pire que tous les maux ensemble.

236. ***Mulierem pudorem magis gerere decet quam purpuram.*** Il convient mieux à une femme de porter la pudeur sur son front, qu'un manteau de pourpre sur les épaules.

237. ***Inopi juventa, senex prodigus.*** A jeunesse pauvre, vieillesse prodigue.

238. ***Obsequium amicos, veritas odium parit.*** La complaisance nous fait des amis, et la vérité des ennemis.

239. ***Credula res, amor.*** L'amour est crédule.

240. ***Alitur vitium vivitque tegendo.*** Le mal que l'on cache vit et s'accroît.

241. ***Quod satis est cui contigit, nihil amplius optet.*** Que celui à qui la fortune a donné le nécessaire ne désire rien de plus.

242. ***Sincerum est nisi vas, quodcunque infundis acescit.*** Si le vase n'est pas pur, tout ce que vous y mettrez s'aigrira.

243. ***Animum rege qui, nisi paret, imperat.***

Maîtrise tes passions, si tu ne veux en être l'esclave.

244. *Semper inops quicunque cupit.* Celui qui désire est pauvre.

245. *Probitas laudatur et alget.* On loue la probité, on la laisse se morfondre.

246. *Littus ama; altum alii teneant.* Aime le rivage: laisse aux autres la pleine mer.

247. *Lex est, non pœna, perire.* La mort est une loi et non un châtiment.

248. *Curæ leves loquuntur, ingentes stupent.* Les petits chagrins parlent, les grands se taisent.

249. *Res est sacra miser.* Le malheur est sacré.

250. *Mors ubique est.* La mort est partout.

251. *Se ipsum deserere turpissimum.* Il est honteux de déserter sa propre cause.

252. *Nusquam est qui ubique.* Celui qui est partout n'est nulle part.

253. *Fortis, non qui facit, sed qui propulsat injuriam.* Le courage consiste à repousser l'injure et non à la faire.

254. *Sæpius pauper et fidelius ridet.* Le pauvre rit plus souvent et de meilleur cœur.

255. *Virtutum amicitia adjutrix a natura data est, non vitiorum comes.* La nature a donné l'amitié pour compagne à la vertu, et non pour complice au crime.

256. *Quid tibi opus est ut sis bonus? velle.* Que te faut-il pour devenir bon? vouloir.

257. *Nulli patientius reprehenduntur quam qui laudari maxime merentur.* Ce sont ceux qui méritent le plus d'éloges, qui supportent le plus patiemment les reproches.

258. *Facile omnes, cum valemus, recta consilia ægrotis damus.* Quand on se porte bien, on donne facilement des conseils aux malades.

259. *Sed fugit interea, fugit irreparabile tempus.* Il fuit, le temps; il fuit, et sans retour.

260. *Proditores iis ipsis quos anteponunt odio sunt.* Les traîtres sont odieux, même à ceux qui profitent de la trahison.

261. *Post equitem sedet atra cura.* Le noir chagrin s'assied en croupe derrière le cavalier.

262. *Est virtus placitis abstinuisse bonis.* Il y a de la vertu à s'abstenir de ce qu'on aime.

263. *Nusquam est fidelis cum potente societas.* Il n'y a jamais de sûreté à s'associer avec un plus puissant que soi.

264. *Tuta est hominum tenuitas.* L'obscurité des hommes fait leur sûreté.

265. *Regnare nolo, liber ut non sim mihi.* Je ne veux point d'une couronne, si elle doit me priver de ma liberté.

266. *Facinus quos inquinat, æquat.* Le crime rend égaux tous ceux qu'il souille.

267. *Fortuna fortes metuit, ignavos premit.* La fortune semble respecter les âmes fortes, mais elle accable les lâches.

268. *Dat veniam corvis, vexat censura columbas.* La critique épargne les corbeaux et frappe les colombes.

269. *Summum crede nefas vitam præferre pudori.* Regardez comme un grand crime de préférer l'existence à l'honneur.

270. *Cantabit vacuus coram latrone viator.* Le voyageur dont la bourse est vide chantera en présence des voleurs.

271. *Voluptates commendat rarior usus.* Le plaisir n'est doux qu'à de longs intervalles.

272. *Non bene olet, qui bene semper olet.* Celui qui sent toujours bon ne sent pas bon.

273. *Ut ameris, ama.* Aime pour être aimé.

274. *Dulce et decorum est pro patria mori.* Il est doux, il est glorieux de mourir pour son pays.

275. *Quæ nunc vetustissima creduntur, nova fuere.* Tout ce qui est ancien aujourd'hui a été nouveau.

276. *Imminentium periculorum remedium ipsa pericula.* C'est une ressource dans un danger pressant que de s'y précipiter.

277. *Pars sanitatis velle sanari fuit.* On est à moitié guéri quand on veut sincèrement sa guérison.

278. *Qui timide rogat docet negare.* Une demande timide appelle un refus.

279. *Præbet somnos casa securos.* On dort paisiblement sous le chaume.

280. *Adeone mori miserum est!* La mort est-elle donc un si grand mal!

281. *Vitanda est improba syren desidia.* Il faut fuir la paresse, la plus dangereuse des syrènes.

282. *Nil conscire sibi, nulla pubescere culpa.* Que notre conscience soit pure et qu'aucune de nos actions ne nous fasse rougir.

283. *Bene nummatum decorat Suadela Venusque.* Celui qui a des écus, a l'éloquence et les grâces en partage.

284. *Imperat aut servit collecta pecunia cuique.* L'or est tyran ou esclave.

285. *.....Nescit vox missa reverti.* Le mot qu'on a lâché ne peut plus être rattrapé.

286. *Omne tulit punctum qui miscuit utile dulci.* Celui qui a su réunir l'agréable et l'utile, est arrivé à la perfection.

287. *Virtus in astra tendit, in mortem timor.* Le courage marche à l'immortalité, la lâcheté à la mort.

288. *Cedere loco, dummodo rursus instes, consilii magis quam formidinis est.* Reculer pour revenir à la charge, c'est prudence et non lâcheté.

289. *Sera juvenum venus, eo inexhausta pubertas.* Une longue continence assure une longue jeunesse.

290. *Amantium iræ amoris integratio est.* Querelles d'amants, renouvellement d'amour.

291. *Non rete accipitri tenditur, neque milvio.* On ne tend point de filets à l'épervier ni au milan.

292. *Probitas pudorque virgini dos optima est.* Honneur et vertu, voilà la plus précieuse dot d'une fille.

293. *Nimium ad rem in senecta attenti sumus.* Le vice commun de tous les vieillards est d'être trop attachés aux richesses.

294. *Quemcunque fortem videris, miserum neges.* L'homme qui a du courage n'est pas un homme à plaindre.

295. *Jocis, tanquam sale, parce utendum.*

Il faut être économe de plaisanteries comme on l'est de sel.

296. *Benefacta male collocata malefacta existimo.* Placer mal ses bienfaits c'est commettre un crime.

297. *Ita fugias ne præter casam.* Fuyez, mais ne passez pas votre maison.

298. *Poscunt fidem secunda, at adversa exigunt.* La prospérité réclame l'amitié fidèle, mais l'adversité l'exige.

299. *Lepus tute es, et lepores quæris!* Tu es un lièvre, et tu veux aller à la chasse!

300. *Ita vita est hominum quasi cum ludas tesseris.* Il en est de la vie comme d'un jeu où l'on emploie les dés.

301. *Ita plerique ingenio sumus omnes, nostri nosmet pœnitet.* Voilà comme nous sommes tous, jamais contents de notre sort.

302. *Quod non vetat lex, hoc vetat fieri pudor.* Ce que la loi ne défend pas, le respect humain le défend.

303. *Dos est magna parentum virtus.* La vertu est une grande dot laissée par les parents.

304. *Sat cito, si sat bene.* Ce qui est bien est assez tôt fait.

305. *Ab alio exspectes alteri quod feceris.* Attends de la part des autres, le même traitement que tu leur auras fait supporter.

306. *Animus vereri qui scit, scit tuto ingredi.* Un esprit qui sait craindre sait choisir la route la plus sûre.

307. *Auxilia humilia, firma consensus facit.* L'union des faibles les rend forts.

308. *Aut amat, aut odit mulier : nil est tertium.* La femme aime ou hait : il n'y a pas de milieu.

309. *Absentem lædit, cum ebrio qui litigat.* C'est attaquer un absent, que de disputer avec un homme ivre.

310. *Ames parentem, si æquus ; sin aliter, feras.* Aime ton père s'il est juste ; s'il ne l'est pas, supporte-le.

311. *Amici vitium ni feras, prodis tuum.* En ne supportant pas les vices de tes amis, tu montres les tiens.

312. *Alienum æs homini ingenuo acerba servitus.* Une dette est un joug cruel pour un honnête homme.

313. *Animo imperabit sapiens, stultus serviet.* Le Sage commande à ses passions, l'insensé leur obéit.

314. *Ad calamitatem quilibet rumor valet.* Le moindre bruit suffit pour causer un désastre.

315. *Æs debitorem leve, grave inimicum facit.* Prête peu d'argent, tu auras un débiteur ; prête beaucoup, tu auras un ennemi.

316. *Avarus, nisi cum moritur, nil recte facit.* L'avare ne fait bien que quand il meurt.

317. *Aliena nobis, nostra plus aliis placent.* Les choses qui appartiennent à autrui nous plaisent davantage ; celles qui nous appartiennent plaisent davantage à autrui.

318. *Ad pœnitendum properat, cito qui judicat.* Celui qui porte un prompt jugement, s'expose au repentir.

319. *Aleator, quantum in arte est, tanto est nequior.* L'habileté d'un joueur n'est que friponnerie.

320. *Alterius damnum, gaudium haud facias tuum.* Ne te réjouis pas du mal d'autrui.

321. *Avarum irritat, non satiat pecunia.* L'argent irrite, mais n'assouvit pas les désirs de l'avare.

322. *Amicos res opimæ pariunt, adversæ probant.* La bonne fortune procure les amis, l'adversité les éprouve.

323. *Audendo virtus crescit, tardando timor.* Le courage s'augmente par la hardiesse, et la crainte par les retards.

324. *Arcum intentio frangit, animum remissio.* Un arc toujours tendu se rompt, un esprit toujours relâché s'énerve.

325. *Amicitia semper prodest, amor et nocet.* L'amour peut nuire, l'amitié est toujours utile.

326. *Amicitia pares aut accipit, aut facit.* L'amitié trouve les hommes égaux ou les rend tels.

327. *A morte semper homines tantumdem absumus.* Nous sommes tous à la même distance de la mort.

328. *Amor misceri cum timore non potest.* L'amour et la crainte ne peuvent marcher ensemble.

329. *Amare et sapere vix a Deo conceditur.* Amour et sagesse sont des présents dont le ciel est avare.

330. *Avarus animus nullo satiatur lucro.* Il n'y a pas de gain qui puisse satisfaire le cœur d'un avare.

331. *Bis est gratum, quod opus est ultro si offeras.* Offrir avec grâce ce dont on a besoin, c'est donner deux fois.

332. *Bonarum rerum consuetudo pessima est.* C'est la plus mauvaise de toutes les habitudes que celle du bien-être.

333. *Beneficia dare qui nescit, injuste petit.* Celui qui ne sait pas rendre service, n'a pas droit de demander qu'on l'oblige.

334. *Bonum est fugienda aspicere in alieno malo.* Il est bon de voir par le malheur d'autrui les choses qu'il faut éviter.

335. *Beneficium accipere, libertatem vendere est.* Celui qui accepte un bienfait, perd sa liberté.

336. *Bona nemini hora est, ut non alicui sit mala.* Personne ne jouit d'un beau moment qui ne soit fatal à quelque autre.

337. *Bis emori est, alterius arbitrio mori.* C'est mourir deux fois, que de mourir par le caprice d'autrui.

338. *Bonus animus læsus gravius multo irascitur.* Un homme bon, quand il est offensé, n'en est que plus irrité contre l'agresseur.

339. *Beneficia dando accepit, qui digno dedit.* Donner à un honnête homme, c'est se rendre service à soi-même.

340. *Bonus animus nunquam erranti obsequium accommodat.* Un bon esprit ne compose jamais avec l'erreur.

341. *Bonitatis verba imitari, major malitia est.* Le dernier degré de la méchanceté est de prendre le ton de la bienveillance.

342. *Bis interimitur, qui suis armis perit.*

C'est périr deux fois que de périr par ses propres armes.

343. ***Bene dormit, qui non sentit quam male dormiat.*** Qu'il est bien couché celui qui ne sent pas qu'il est mal !

344. ***Bonorum crimen est officiosus miser.*** C'est un reproche pour les honnêtes gens qu'un honnête homme malheureux.

345. ***Bona comparat præsidia misericordia.*** La clémence se prépare d'utiles ressources.

346. ***Bis vincit, qui se vincit in victoria.*** C'est vaincre deux fois, que de se vaincre quand on est victorieux.

347. ***Beneficium ubi des dignis, omnes obliges.*** Rendre service à un homme qui mérite d'être secouru, c'est rendre service à tous les honnêtes gens.

348. ***Bonis nocet quisquis pepercerit malis.*** Celui qui épargne les méchants, fait tort aux bons.

349. ***Cuivis potest accidere quod cuiquam potest.*** Ce qui peut arriver à quelqu'un peut arriver à chacun.

350. ***Crudelis in re adversa est objurgatio.*** Tout reproche est cruel adressé à un malheureux.

351. ***Crudelem medicum intemperans æger facit.*** Un malade intempérant rend son médecin impitoyable.

352. ***Cum inimico nemo in gratiam tuto redit.*** Il n'est jamais sûr de se réconcilier avec un ennemi.

353. ***Citius venit periculum cum contemnitur.*** Le péril qu'on dédaigne ne vient que plus vite.

354. ***Casta ad virum matrona parendo imperat.*** Une bonne femme sait commander à son mari en lui obéissant.

355. ***Cito ignominia fit superbi gloria.*** La gloire du superbe se change bientôt en ignominie.

356. ***Consilio melius quam iracundia.*** La réflexion sert mieux que la colère.

357. ***Cuivis dolori remedium est patientia.*** La patience est un remède pour tous les maux.

358. ***Conscientiæ potius quam famæ, attenderis.*** Ecoute la voix de la conscience, plutôt que le bruit de la renommée.

359. ***Comes facundus, in via, pro vehiculo est.*** Un compagnon bien disant abrége la route autant qu'un carosse.

360. ***Contemni est gravius stultitiæ quam percuti.*** On se venge mieux d'un sot par le mépris, que par les coups.

361. ***Consilium inveniunt multi, sed docti explicant.*** Beaucoup de gens donnent de bons conseils : les sages les exécutent.

362. ***Cupiditati tarda est ipsa celeritas.*** La promptitude est lente au gré de la passion.

363. ***Cui plus licet quam par est, plus vult quam licet.*** Si l'on permet à quelqu'un plus qu'il n'est juste, il voudra plus qu'on ne lui permet.

364. ***Caret periculo, qui etiam tutus cavet.*** Celui-là est à l'abri de tout danger, qui prend des précautions même quand il n'y a rien à craindre.

365. ***Casus quem sæpe transit, aliquando invenit.*** Le malheur finit par heurter celui auprès de qui il a souvent passé sans le toucher.

366. ***Discipulus est priori, posterior dies.*** Le lendemain doit profiter des leçons de la veille.

367. ***Dolor decrescit, ubi quo crescat non habet.*** La douleur qui ne peut plus croître, diminue.

368. ***Desunt inopiæ multa, avaritiæ omnia.*** La misère manque de beaucoup de choses, l'avarice manque de tout.

369. ***Damnum appellandum est cum mala fama lucrum.*** Un gain fait aux dépens de la réputation, doit être regardé comme une perte.

370. ***Discordia fit charior concordia.*** La discorde rend l'union plus chère.

371. ***Deliberandum est diu quod statuendum est semel.*** Il faut réfléchir longtemps avant de décider une fois.

372. ***Difficilem oportet aurem habere ad crimina.*** Il ne faut pas prêter une oreille facile aux accusations.

373. ***Dolor animi gravior est quam corporis dolor.*** La douleur morale est plus cuisante que la douleur physique.

374. ***Despicere oportet quod possis deperdere.*** Sache mépriser les choses que tu peux perdre.

375. ***Etiam innocentes cogit mentiri dolor.*** La douleur force l'innocent lui-même à mentir.

376. ***Ex inimicis utilitas capienda est.*** Nos ennemis mêmes peuvent nous être profitables.

377. ***Etiam oblivisci quod sis interdum expedit.*** Il est quelquefois bon d'oublier ce que l'on est.

378. ***Ex hominum quæstu facta fortuna est dea.*** L'intérêt des hommes a fait de la fortune une déesse.

379. ***Eodem animo beneficium debetur, quo datur.*** On doit un service dans le même esprit qu'il est rendu.

380. ***Etiam qui faciunt, odio habent injuriam.*** Ceux mêmes qui commettent des injustices, les haïssent dans les autres.

381. ***Eripere telum, non dare irato, decet.*** Il faut arracher l'arme de la main d'un homme en colère, et non la lui donner.

382. ***Eget eo minus mortalis, quo minus cupit.*** Moins on a de désirs, plus on est riche.

383. ***Exeritur opere nequitia, non incipit.*** L'action manifeste la méchanceté; mais elle ne la commence pas.

384. ***Fortuna, cum blanditur, captatum venit.*** La fortune, quand elle nous caresse, nous tend un piége.

385. ***Fortunam citius rapias quam retineas.*** Il est plus difficile de retenir la fortune que de la ravir.

386. ***Formosa facies muta commendatio est.*** Une belle figure est une recommandation muette.

387. ***Fortuna nimium quem fovet, stultum***

facit. La fortune fait perdre l'esprit à celui qu'elle caresse trop.

388. *Fatetur facinus is qui judicium fugit.* Celui qui évite le jugement s'avoue coupable.

389. *Felix improbitas optimorum est calamitas.* Le bonheur des méchants est une calamité pour les gens de bien.

390. *Feras, non culpes, quod vitari non potest.* Supportons, sans nous plaindre, ce que nous ne pouvons enpêcher.

391. *Furor fit læsa sæpius patientia.* La patience dont on abuse se change en fureur.

392. *Fidem qui perdit, perdere ultra nil potest.* Celui qui perd l'honneur n'a plus rien à perdre.

393. *Fides unanima unde abit, eo nunquam redit.* La probité ne rentre jamais dans la maison dont elle est une fois sortie.

394. *Fulmen est, ubi cum potestate habitat iracundia.* La foudre est moins terrible que la colère unie au pouvoir.

395. *Frustra, cum ad senectam ventum est, repetas adolescentiam.* C'est vainement qu'on veut réparer le temps perdu.

396. *Fer difficilia ut et facilia perferas.* Supporte la mauvaise fortune afin de pouvoir supporter la bonne.

397. *Fortuna jus in hominis mores non habet.* La fortune ne peut rien sur les mœurs d'un homme.

398. *Fortuna quo se, eodem et inclinat favor.* La faveur suit partout la fortune.

399. *Factum tacendo, crimen facias acrius.* Celui qui cache ses actions, donne plus de force à ses accusateurs.

400. *Felicitas nutrix est iracundiæ.* L'habitude du bonheur rend irritable.

401. *Frequens vindicta paucorum odium reprimit.* Des vengeances multipliées n'arrêtent que la haine d'un petit nombre.

402. *Fortuna usu dat multa, mancipio nihil.* La fortune est bonne à bien des choses quand on s'en sert; elle n'est bonne à rien quand on s'en fait l'esclave.

403. *Feras quod lædit, ut quod et prodest, feras.* Supporte ce qui te blesse, pour pouvoir supporter ce qui t'est avantageux.

404. *Fortuna magna, magna domino est servitus.* Une grande fortune est une grande servitude.

405. *Facilius crescit quam inchoatur dignitas.* Dans la route des honneurs, les premiers pas sont les plus difficiles.

406. *Gravius nocet quodcunque inexpertum accidit.* Un mal qu'on souffre pour la première fois, en est plus cuisant.

407. *Gravior est inimicus qui latet in pectore.* Le plus dangereux ennemi est celui qui est caché dans notre cœur.

408. *Geminat peccatum, quem delicti non pudet.* Celui qui n'a pas honte de sa faute est deux fois coupable.

409. *Heu! quam difficilis gloriæ custodia est!* Oh! que la gloire est difficile à conserver!

410. *Heu! quam est timendus qui mori tutum putat!* Qu'il est redoutable celui qui ne craint pas la mort!

411. *Homo qui in homine calamitoso est misericors, meminit sui.* C'est penser à soi que de secourir les malheureux.

412. *Honesta turpitudo est pro bona causa mori.* C'est un supplice honorable que celui qu'on souffre pour une bonne cause.

413. *Habet in adversis auxilia, qui in secundis commodat.* Celui qui prête quand il est heureux, trouve à emprunter quand il ne l'est plus.

414. *Hominem experiri multa paupertas jubet.* La pauvreté enseigne à l'homme à supporter bien des choses.

415. *Honestus rumor alterum est patrimonium.* Une bonne réputation est un second patrimoine.

416. *Habet suum venenum blanda oratio.* Il y a souvent un poison caché sous des paroles douces.

417. *Homo toties moritur, quoties amittit suos.* L'homme souffre la mort chaque fois qu'il perd un des siens.

418. *Honos honestum decorat, inhonestum notat.* Les honneurs qui parent la vertu, ne servent qu'à mettre le vice en évidence.

419. *Homo vitæ commodatus, non donatus est.* La vie a été prêtée à l'homme, mais elle ne lui a pas été donnée.

420 *Huic quam multa pænitenda incurrunt viventi diu!* Que de sujets de repentir pour celui qui vit longtemps!

421. *Hæredem ferre utilius est quam quærere.* Il vaut mieux garder ses héritiers, quels qu'ils soient, que d'en aller chercher au dehors.

422. *Hominem etiam frugi flectit sæpe occasio.* L'homme de bien est souvent lui-même séduit par l'occasion.

423. *Ingenuitatem lædis, cum indignum rogas.* Demander quelque chose à un homme indigne, c'est blesser son propre honneur.

424 *Instructa inopia est in divitiis cupiditas.* Le riche qui désire est un pauvre avec des richesses.

425. *Jucundum nihil est nisi quod reficit varietas.* Il n'y a rien qui n'ait besoin d'un peu de variété.

426. *Ingratus unus miseris omnibus nocet.* Un seul ingrat nuit à tous les malheureux.

427. *In amore semper mendax iracundia est.* La colère contre ceux qu'on aime n'est jamais une véritable colère.

428. *Invidia tacite, sed inimice, irascitur.* L'envie dissimule sa colère, mais ses coups sont cruels.

429. *Iratum breviter vites, inimicum diu.* Evitez pour un moment l'homme en courroux, évitez à jamais un ennemi.

430. *Injuriarum remedium est oblivio.* L'oubli est le remède des injures.

431. *Iracundiam qui vincit, hostem superat maximum.* Celui qui dompte sa colère triomphe de son plus grand ennemi.

432. *In judicando criminosa est celeritas.* La promptitude est coupable dans celui qui juge.

433. *Inimicum, quamvis humilem, docti est metuere.* Il est du devoir du sage de craindre même un faible ennemi.

434. *Judex damnatur, cum nocens absolvitur*. Coupable absous, juge coupable.

435. *In rebus dubiis plurima est audacia.* Beaucoup d'audace est un grand moyen dans les circonstances critiques.

436. *Iratus, etiam facinus consilium putat.* La colère regarde les conseils comme des offenses.

437. *Insanus omnis furere credit cæteros.* Un insensé croit toujours que les autres sont fous.

438. *Loco ignominiæ est apud indignum dignitas.* L'éclat des honneurs est une sorte de honte pour celui qui ne les mérite pas.

439. *Laus nova nisi oritur, etiam vetus amittitur.* La gloire ancienne s'oublie, si une gloire nouvelle ne vient s'y joindre.

440. *Levis est fortuna : cito reposcit quod dedit.* La fortune est inconstante : elle redemande bientôt ce qu'elle a donné.

441. *Lex universa est, quæ jubet nasci et mori.* Il est une loi à laquelle tous les hommes sont soumis, c'est celle de naître et de mourir.

442. *Legem nocens veretur, fortunam innocens.* Le coupable craint la loi, l'innocent redoute le sort.

443. *Lapsus semel, fit culpa, si iterum cecideris.* Une seconde chute est une faute.

444. *Malignos fieri maxime ingrati docent.* Les ingrats enseignent aux hommes à devenir inhumains.

445. *Mora omnibus odio est, sed facit sapientiam.* Le retard nous déplaît, mais il nous apprend à penser.

446. *Mala causa est quæ requirit misericordiam.* C'est une mauvaise cause que celle qui a besoin d'apitoyer.

447. *Miserrima fortuna est quæ inimico caret.* Il faut être bien malheureux pour n'avoir pas d'ennemis.

448. *Malus est vocandus qui sui causa est bonus.* On doit appeler vicieux, celui qui n'est vertueux que pour son propre intérêt.

449. *Malus bonum ubi se simulat, tunc est pessimus.* Le méchant qui prend le masque de la vertu et le pire de tous les méchants.

450. *Mortuo qui mittit munus, nil dat illi, adimit sibi.* Celui qui envoie des présents à un mort, se prive sans profit pour personne.

451. *Minus est quam servus, dominus qui servos timet.* Le maître qui craint ses domestiques est moins qu'un domestique.

452. *Magnam fortunam magnus etiam animus decet.* A grande fortune, grand cœur.

453. *Magno periculo custoditur quod multis placet.* Il est bien difficile de garder ce que beaucoup de gens désirent.

454. *Male vivunt, qui se semper victuros putant.* Ceux qui se croient immortels emploient mal le temps de leur vie.

455. *Minimum eripit fortuna, cum minimum dedit.* La fortune n'a que fort peu à nous reprendre, quand elle nous a donné fort peu.

456. *Minus decipitur cui negatur celeriter.* Un prompt refus trompe moins qu'une promesse vaine.

457. *Multos timere debet quem multi timent.* Celui que beaucoup de gens craignent a beaucoup à craindre.

458. *Malo etiam parcas, si una periturus est bonus.* Epargne le méchant plutôt que de faire périr un honnête homme avec lui.

459. *Molefacere qui vult, nusquam non ansam invenit.* Celui qui veut mal faire, en trouve partout l'occasion.

460. *Male imperando summum imperium amittitur.* Un grand pouvoir peut tomber par l'abus qu'on en fait.

461. *Malum consilium consultori pessimum est.* Un mauvais conseil est très-nuisible à celui qui le donne

462. *Magnanimo injuriæ remedium oblivio est.* Les grands cœurs oublient les injures.

463. *Miser dici bonus vir, esse non potest.* On peut appeler malheureux l'homme de bien, mais il ne peut pas l'être.

464. *Mortem timere crudelius est quam mori.* Il est plus cruel de craindre la mort que de la souffrir.

465. *Miseriarum portus est patientia.* La patience est le port des misères humaines,

466. *Magister infidelis est recti, metus.* La crainte est un mauvais guide vers le bien.

467. *Nihil non acerbum priusquam maturum fuit.* Tous les fruits ont été amers avant d'être doux.

468. *Nil proprium ducas quod mutari potest.* Ne regarde jamais comme à toi ce que tu peux perdre.

469. *Non cito perit ruina, qui rimam timet.* Celui qui craint la moindre crevasse, n'est pas facilement écrasé par la chute de sa maison.

470. *Nullus tantus quæstus quam quod habes parcere.* Il n'y a pas de meilleur moyen de gagner, que d'épargner ce qu'on a.

471. *Nunquam periculum sine periculo vincitur.* Pour vivre en sûreté, il faut savoir affronter le péril.

472. *Nulla est tam bona fortuna de qua nil possit queri.* Il n'y a point de si bonne fortune qui n'ait son mauvais côté.

473. *Negandi causa avaro nunquam deficit.* Un avare ne manque jamais de prétexte pour refuser.

474. *Non est beatus ipse qui senesciat.* Celui qui ne se connaît pas ne saurait être heureux.

475. *Nimium altercando veritas amittitur.* La vérité se perd dans des discussions prolongées.

476. *Nocere posse et nolle, laus amplissima est.* Pouvoir faire le mal et ne pas le faire est une belle gloire.

477. *Non est bonitas esse meliorem pessimo.* On n'est pas bon pour être moins mauvais qu'un méchant.

478. *Nunquam satis est quod improbæ spei datur.* Rien ne peut satisfaire les espérances criminelles.

479. *Non est pusillum si quid maximo est minus.* Une chose n'est pas petite pour être moindre qu'une très-grande.

480. *Nusquam secura est prava conscientia.* Une mauvaise conscience n'est tranquille nulle part.

481. *Negata est magnis sceleribus semper*

fides. On a toujours eu de la peine à croire les grands crimes.

482. ***Non novit virtus calamitati cedere.*** La vertu ne sait pas fléchir sous l'infortune.

483. ***Puras Deus, non plenas, aspicit manus.*** Dieu regarde les mains pures plutôt que les mains pleines.

484. ***Pati necesse est multa mortalem mala.*** Mortel, il faut que tu souffres beaucoup.

485. ***Quam sæpe veniam qui negaverat, petit!*** Combien de fois celui qui a refusé n'est-il pas forcé de solliciter à son tour!

486. ***Quam pœnitenda incurrunt viventi diu!*** Que de sujets de chagrin dans une longue vie!

487. ***Quod facere turpe est, dicere ne honestum puta.*** Croyez que ce qui est honteux à faire est honteux à dire.

488. ***Quid quisque possit, nisi tentando, nesciet.*** Celui qui n'a pas essayé, ne sait pas ce qu'il peut.

489. ***Quod nescias, damnare, summa est temeritas.*** Condamner sans connaître est le dernier degré de l'imprudence.

490. ***Quod vult habet, qui velle quod satis est, potest.*** Celui qui sait ne désirer que le nécessaire, obtient tout ce qu'il désire.

491. ***Ridiculum est nocentis odio perdere innocentiam.*** Il est ridicule de perdre un innocent par haine pour un coupable.

492. ***Repente dives nemo factus est bonus.*** Jamais un honnête homme ne s'est enrichi en un jour.

493. ***Res inquieta est in se ipsam felicitas.*** Le bonheur se détruit lui-même par l'inquiétude.

494. ***Sæpe dissimulare quam ulcisci satius fuit.*** Souvent il a mieux valu dissimuler que satisfaire sa vengeance.

495. ***Semper redundat ipse in auctores timor.*** La crainte retombe à son tour sur ceux qui l'inspirent.

496. ***Secreto amicos admone; lauda palam.*** Reprends tes amis en secret; loue-les en public.

497. ***Spes præmii, laboris est solatium.*** L'espoir de la récompense adoucit la fatigue du travail.

498. ***Stultum est timere quod vitari non potest.*** Il est d'un insensé de craindre ce qu'on ne peut éviter.

499. ***Suspecta semper ornamenta ementibus.*** Un objet paré est toujours suspect aux acheteurs.

500. ***Timidus vocat se cautum, parcum sordidus.*** Le poltron se croit prudent, et l'avare économe.

501. ***Velox consilium sequitur pœnitentia.*** Le repentir suit une prompte résolution.

502. ***Vitium fuit, nunc mos est, assentatio.*** La flatterie était autrefois un vice, maintenant elle est une habitude (19).

PROVERBES ÉCOSSAIS. 1. Celui qui ne regarde pas avant de sauter, tombera avant d'avoir le temps de regarder à lui.

2. Un sot ne donnera pas un pouce de sa volonté pour une toise de gain.

3. Mieux vaut bon étranger que parent étranger.

4. La peau de l'agneau se vend au marché tout comme celle d'un vieux mouton.

5. Mettez du roast-beef et du pudding de l'autre côté du précipice de Tophet, et un Anglais sautera par-dessus pour s'en emparer.

6. C'est un bien mauvais vent que celui qui n'est bon à personne.

7. Celui qui n'a qu'un œuf pour son dîner ne saurait choisir un trop bon cuisinier.

8. Ce qu'on veut avoir demain, il faut bien le tenir aujourd'hui.

9. Attacher la tête de la truie à la queue de l'oie, c'est-à-dire, vouloir une chose ridicule.

10. Il ne faut pas que le bœuf repasse sur son sillon.

11. Quand un sot a parlé, il n'a plus rien à faire.

12. Qui est orgueilleux et pauvre, aura bien des disgrâces à essuyer.

13. Un paresseux est le frère d'un mendiant.

14. Deux filles et une porte de derrière sont trois voleurs.

15. Le dîner d'un ami est bientôt prêt.

16. Faites le bien, et vous n'aurez à vous défier de personne; faites le mal, et vous aurez à vous défier de tout le monde.

17. Celui-là était bien à sec de nouvelles qui racontait que son père avait été pendu.

18. Un homme est un lion dans sa propre cause.

19. L'argent perd plus d'âmes que le fer ne tue de corps.

20. Les discours prononcés en plein air devraient être emportés par le vent; mais les enfants et les imbéciles les répètent souvent au coin du feu.

21. Ne confiez pas à un fou un bâton ferré par les deux bouts.

22. Les faucons ne doivent jamais crever les yeux aux faucons, ni se jeter sur la proie des uns des autres.

23. Le son du roi vaut mieux que la farine des autres.

24. Un sou mal gagné vous fera dépenser un louis.

25. Faites ce qui convient, et Dieu fera le mieux.

26. C'est un péché de coucher sur le diable, c'est-à-dire de persévérer dans de mauvaises intentions.

27. Un mauvais serviteur ne sera jamais un bon maître.

28. Il n'est jamais résulté de mal d'un bon conseil.

29. On ne peut mettre les mains dans l'encre sans se noircir les doigts.

30. Réglez bien votre jeunesse, et votre vieillesse se réglera d'elle-même.

31. Les balais neufs enlèvent jusqu'à la plus petite ordure.

32. Dites-moi qui se plaint, et je vous dirai qui a raison.

(19) Beaucoup d'autres proverbes latins sont encore rappelés à divers articles de ce Dictionnaire.

33. Un Ecossais est toujours sage après coup.

34. Sot qui se hâte n'avance pas.

35. Si Dieu a créé la bouche, il a aussi créé de quoi la remplir.

36. Ayez un sou et du bonheur, et vous réussirez dans le monde.

PROVERBES ESPAGNOLS. 1. *El consejo de la muger es poco, pero qui enno lo toma es loco.* Le conseil de la femme est peu de chose, mais qui ne le prend pas est un fou.

2. *No hay cosa que mas ira mueve en los hombres que el criarse regalados y blandamente.* Il n'y a rien qui excite plus les hommes à la colère que de se nourrir trop délicatement.

3. *El Portugues por la cama, Español por la ventana, y el frances por la cocina.* Le Portugais pour le lit, l'Espagnol pour la fenêtre, et le Français pour la cuisine.

4. *Tras hacerlo que debemos, haga fortuna lo que quisieres.* Après avoir fait ce que nous devons, fasse la fortune ce qu'elle voudra.

5. *A buena gana no hay pan duro.* A bon appétit il n'est pas de pain dur.

6. *Es hombre de barba.* C'est un homme de barbe, c'est-à-dire un homme de cœur.

7. *La lengua del mal amigo, mas corta que cuchillo.* La langue d'un mauvais ami tranche plus qu'un couteau.

8. *El prudente quita las ocasiones de ira.* Est prudent qui évite les occasions de se mettre en colère.

9. *A cada malo su dia malo.* Chaque mauvais homme a son mauvais jour.

10. *Con una cautela otra se quiebra.* Par une ruse une autre ruse se déjoue.

11. *Una aguja para la borsa, y dos para la boca.* Une aiguille pour la bourse et deux pour la bouche.

12. *A quien se muda Dios le ayuda.* Dieu aide à qui s'amende.

13. *Casa tu hija camo pudieres, y tu hijo como quisieres.* Marie ton fils quand tu voudras, et ta fille quand tu pourras.

14. *Hidalgo como el rey.* Gentilhomme comme le roi.

15. *Roma, consejo, pielago.* Rome, un conseil et la mer.

16. *Las culpas nuestras miramos con espejos que hacen las cosas minores, y las faltas agenas contemplamos en el agua donde las cosas parecen mayores.* Pour ce qui est de nos fautes, nous les regardons avec des miroirs qui rapetissent les objets; pour ce qui est des fautes des autres, nous les regardons dans l'eau, où les objets paraissent plus gros.

17. *En caso de los bienes mejor es el acto que la potencia, y en los males mejor la potencia que el acto.* Dans le bien, mieux vaut le fait que l'intention; dans le mal mieux vaut l'intention que le fait.

18. *Mas honrado es el que merece la honra y no la tiene, que el que la tiene y no la merece.* Il est plus honorable de mériter les honneurs et de ne les point avoir, que de les avoir sans les mériter.

19. *Mas no se puede dorar el sol, ni platear la luna.* On ne peut plus dorer le soleil ni argenter la lune.

20. *No hay harina sin salvado, ni nuez sin cascara, ni arbol sin corteza, ni grano sin paja, ni aun hombre sin mancha.* Comme il n'y a pas de farine sans son, ni noix sans coquille, ni arbre sans écorce, ni grain sans paille, il n'y a pas d'homme sans tache.

21. *Juega el sol antes que nasca.* Le soleil joue avant de commencer sa carrière.

22. *Ay! memoria, memoria, destruidora de mi descanso!* Ah! mémoire, mémoire, tu détruis mon repos!

23. *Un asno viejo sabe mas que un potro.* Un viel âne en sait plus qu'un ânon.

24-25. *Mas vale a quien Dios ayuda que quien mucho madruga.* Celui que Dieu aide est plus avancé que celui qui se lève de grand matin.

26. *Lagrimas de las mugeres valen mucho, y cuestan poco.* Les larmes d'une femme valent beaucoup et coûtent peu.

27. *Sabe quantas puas tene un peyne.* Il sait combien un peigne a de pointes. Ce qui signifie qu'on est très-entendu dans les affaires.

28. *Quien compra y miente, su bolsa lo siente.* Qui achète et qui ment à sa bourse le sent.

29. *Deus providebit, decia el cura y arastrabale la mula. Deus providebit,* disait le curé, pendant que la mule le traînait.

30 *Hacer su entierro en vida.* S'enterrer vivant. C'est-à-dire donner son bien avant sa mort.

31. *No hay hombre cuerdo á cabello.* Il n'est point d'homme sage à cheval.

32. *Cada hormiga tiene su ira.* La fourmi même a sa colère.

33. *Hurtar el puerco, y dar los pies por Dios.* Dérober le pourceau et en donner les pieds à Dieu. Ce proverbe s'applique à ceux qui font des aumônes avec le bien d'autrui.

34. *La verdad es como el olio, sempre anda en somo.* La vérité est comme l'huile, elle monte en haut.

35. *A la burla, dejarla quando mas agrada.* Abstiens-toi de la raillerie, même quand elle te plaît le plus.

36. *La pintura y la pelea desde lejos me le otea.* Une peinture et une bataille sont deux choses bonnes à voir de loin.

37. *Anima sola en purgatorio, ni canta ni llora.* Une âme abandonnée dans le purgatoire ne chante ni ne pleure.

38. *Cobra buena fama, y echate à dormir.* Acquérez une bonne réputation et vous pourrez dormir en repos.

39. *Quien es tu enemigo, el de tu officio.* L'ennemi du barbier est celui de son métier.

40. *Las virtudes sin prudencia son hermosura sin ojos.* Les vertus sans prudence sont des beautés sans yeux.

41. *No esta miel para la boca del asno.* Le miel n'est pas fait pour la bouche de l'âne.

42. *Con los amigos hemos de complir has*

mas no poder, y gastar hasta mas no temer. Avec les amis nous devons faire jusqu'à ne plus pouvoir, et dépenser jusqu'à ne plus rien avoir.

43. *Dadivas quebrantan peña.* Les dons se font route partout.

44. *Mucho sabe la zorra, pero sabe mas la enamorada.* Le renard sait beaucoup mais une femme amoureuse sait encore plus.

45. *En el mejor paño hay mayor engaño.* C'est au meilleur drap qu'on est le plus trompé.

46. *La mula y la muger por halagos hacen el mandado.* La femme et la mule obéissent plus par caresse que par force.

47. *Boca brozora cria muger hermosa.* Bouche qui s'accommode de tout nourrit la belle femme.

48. *Humo, gotera, y muger parlera echan el hombre fuera de su casa.* Fumée, pluie et femme bavarde, chassent l'homme de la maison.

49. *Pedir y tomar.* Demander et prendre.

50. *Ladron y puta a lo divino.* Courtisane et larron sous ombre de dévotion.

51. *No se logra mas que hacienda de las Indias.* Cela ne profite pas plus que l'argent des Indes.

52. *En Castilla el cavallo lleva la silla.* En Castille, le cheval porte la selle.

53. *Mas vale pajaro en mano que buytre volando.* Mieux vaut un moineau dans la main qu'un vautour qui vole.

54. *No hay mejor espejo que un amigo viejo.* Il n'y a pas de plus fidèle miroir qu'un vieil ami.

55. *Alla va Sancho con su rocin.* Voilà Sancho et son âne.

56. *De potro se conoce el cavallo si sara blando para la carga, o desbocado para la carrera.* On connaît au poulain si le cheval sera docile à la charge ou emporté à la course.

57. *Un ojo a la sarten, y otro a la gata.* Un œil sur la poêle, l'autre sur le chat.

58. *Mas puede maña que fuersa.* L'adresse surpasse la force.

59. *Tiene el juicio tan acendrado que a su parecer, barrenaria un grano de trigo, y henderia en quarto partes un delgado cabello.* Il a l'esprit si subtil, qu'il percerait avec un foret un grain de blé, et qu'il fendrait le crin le plus délié en quatre.

60. *Has quien se hace miel, moscas se le comen.* Qui se fait miel, les mouches le mangent.

61. *Los peces mayores tragan los menores.* Les gros poissons mangent les petits.

62. *Nunca muger aguda murio sin herederos.* Jamais femme habile ne mourut sans héritier.

63. *Con mal està la casa donde la rueca manda al espada.* Cette maison est mal en train où la quenouille commande à l'épée.

64. *Quien à viente no es galan, ni a treinta tiene fuerza, ni a quarenta riqueza, ni a cinquenta experiencia, ni sera galan, ni fuerte, ni rico, ni prudente.* Celui qui n'est ni poli à vingt ans, ni fort à trente, ni riche à quarante, ni prudent à cinquante, ne sera jamais ni poli, ni fort, ni riche, ni prudent.

65. *Debe algo para Pasqua, y hacerle à corta la quaresima.* Ayez une dette à payer à Pâques, vous trouverez le carême court.

66. *Al hombre osado la fortuna le da mano.* A l'homme hardi la fortune tend la main.

67. *Creer es cortesia de las tejas à bajo.* Croire est une courtoisie, depuis les tuiles jusqu'en bas; c'est-à-dire, au-dessous du ciel et autant que cela n'intéresse pas la foi.

68. *La verdad adelgaza, pero no quiebra.* La vérité s'amincit, mais ne rompt point.

69. *Donde no hay dueño hay duelo.* Dans la maison sans maître, on voit le deuil maître.

70. *El agua es suya, y se la vendemos.* L'eau leur appartient et nous la leur vendons. Ce proverbe vient de ce qu'à Madrid tous les porteurs d'eau sont étrangers.

71. *Guardate de ira de señor, y del alboroto de pueblo, de locos en lugar estrecho, de persona señalada, y de viuda tres vezes casada, de viente que entre per agujero, y de enemigo reconciliado.* Garde-toi de la colère d'un homme puissant, d'une sédition populaire, de fous dans un défilé, d'une personne notée d'infamie, d'une veuve mariée trois fois, du vent qui entre par un trou, et d'un ennemi réconcilié.

72. *Los años no passan en valde.* Les années ne passent point en vain.

73. *No hay mentira que no sea hija de algo.* Il n'y a pas de mensonge qui ne soit gentilhomme.

74. *No estan menos feos los muchos castigos a los grandes que los muchos muertos verguënza de los medicos.* Les grands et les médecins se ressemblent, en ce que les premiers ne sont pas plus honteux des tribulations que leurs fautes leur attirent, que les seconds ne le sont de la mort d'un grand nombre de malades.

75. *Los muchos ofrecimientos han de ser para los estraños, y las buenas obras para los verdaderos amigos.* Les grandes offres doivent être pour les étrangers, et les bonnes œuvres pour les vrais amis.

76. *Una pared blanca sirve al loco de carta.* Une muraille blanche sert de papier au fou.

77. *Aquel es tu amigo que te quita de ruido.* Celui-là est ton ami qui te tire d'affaire.

78. *Gran guerra tienen siempre entre si hermosura y castidad.* La beauté et la chasteté sont toujours en querelle.

79. *Hermano midiaos con vuestro palmo.* Frère, mesurez-vous à votre empan.

180. *Meter aguja y sacar reja.* Mettre un petit caillou pour retirer un soc.

81. *No hay olla sin tocino, ni sermon sin Augustino.* Il n'y a pas de bonne soupe sans lard, ni de sermon où saint Augustin ne soit cité.

82. *Lo que en muchos dias gozamos, en un escotamos.* Nous payons en un jour ce qui nous a coûté plusieurs jours de jouissance.

83. *Quien es reo y bueno es tenudo, puede*

er *male y no es creduto*. Qui est méchant et réputé bon, peut faire grand mal sans qu'on le lui impute.

84. *Cada uno juzga por su corazon del ageno*. Chacun mesure les autres à son aune.

85. *Quien bien tiene y mal escoge, por mal que le venga, no se enoje*. Qui ne sait pas accueillir la fortune quand elle vient, ne doit pas se plaindre quand elle s'en va.

86. *Dejemos padres y abuelos, y por nos otros seamos buenos*. Soyons fils de nos œuvres, tirons notre valeur de nous-mêmes.

87. *El diablo sabe mucho porque es viejo*. Quand le diable est vieux, il se fait ermite.

88. *Quien a menudo juega, come, y beve, tarde paga lo que debe*. Qui souvent joue, mange et boit, paie tard ce qu'il doit.

89. *No te quiero, señor Juliano*. Je ne vous veux pas de mal seigneur Julien. Se dit à quelqu'un qui refuse de se battre.

90. *En la casa donde falta el pan todos riñen, y todos tienen razon*. Quand le pain manque à la maison, chacun querelle et chacun a raison.

91. *El hombre es el fuego, la muger la stopa, entra el diablo, y sopla*. L'homme est le feu, la femme l'étoupe, puis vient le diable qui souffle.

92. *Al fin loa la vita y à la tarde loa el dia*. Loue le beau jour au soir et la vie à la mort,

93. *Animo vence guerra, que no arma buena*. Ce ne sont pas les bonnes armes, mais les grands cœurs qui gagnent les batailles.

94. *Amigo de todos, y de ninguno, todo es uno*. Qui est ami de tous n'est ami de personne.

95. *Al mal camino darle priesa*. A mauvais chemin double le pas.

96. *Al buen consejo, no se halla precio*. Les diamants ont leur prix, mais le bon conseil n'en a pas.

97. *Aficion ciega razon*. L'affection aveugle la raison.

98. *Acometa quienquiera, el fuerte espera*. Attaque qui voudra, le brave l'attendra.

99. *Ante reyes, o grandes, o calla, o cosas agradables habla*. Devant les rois et les grands, qu'on soit muet ou complaisant.

100. *El que no duda, no sabe cosa alguna*. Qui ne doute de rien ne sait rien.

101. *El mejor lance de los dados, es no juzgarlos*. Le meilleur coup de dé est de ne point jouer.

102. *A gran subida, gran caida*. A grande montée, grande descente.

103. *Dadiva de ruin su dueno parece*. Don de méchant ressemble à son maître.

104. *Al bien buscarlo y al mal esperarlo*. Cherche le bien, attends le mal.

105. *Boca de miel, manos de hiel*. Bouche de miel, main de fiel.

106. *Buen alcado pone en su seno, quien se castigua en mal ageno*. C'est faire un grand gain pour soi, que de se corriger aux dépens d'autrui.

107. *Cae en la cueva, el que ocio a ella lleva*. Qui conduit dans la fosse, y tombera le premier.

108. *Burlaos con el loco en casa, burlara con vos en la plaza*. Jouez avec le fou en particulier, il se jouera de vous en public.

109. *Con favor no te conoceras; sin el, no te conoceran*. Dans la faveur, tu te méconnaîtras; sans la faveur, on ne te connaîtra pas.

110. *De luengas vias, luengas mentiras*. Longs voyages, longs mensonges.

111. *Con agena mano, sacar la culebra del horado*. Avec la main d'un autre tirer la couleuvre de son trou.

112. *De padre santo, hijo diablo*. De père saint, enfant diable.

113. *Corteza de boca mucho vale; y poco cuesta*. Bonne parole coûte peu et vaut beaucoup.

114. *Alla van leyes, do quieren reyes*. Là vont les lois, où veulent les rois.

115. *A las malas lengas, tixera*. A mauvaise langue, bons ciseaux.

116. *Buen amigo es el gato, sino que rascana*. Bon ami est le chat, si ce n'est qu'il égratigne.

117. *Tan grande es el yerro, como el que yerra*. La faute est aussi grande que celui qui la fait.

118. *Si teneys la cabeça de vidrio, no os tomeys à pedradas conmigo*. Si tu as la tête de verre, ne m'attaque point à coup de pierres.

119. *A quien no le basta espada, y corazon, no le bastaràn corazas y lanzon*. La cuirasse et la lance ne suffiront pas à qui l'épée et le cœur ne suffisent pas.

120. *Mete la mano en tu seno, no diràs de hado ageno*. Mets la main sur ta conscience et tu te tairas sur celle d'autrui.

121. *Ni à todos dar, ni con necios porfiar*. Ne donne à tous, ne dispute avec les fous.

122. *A mal hablador, discreto oydor*. A indiscret parleur discret auditeur.

123. *Mas vale descoser, que romper*. Mieux vaut découdre que déchirer.

124. *Mas vale ser necio, que porfiado*. Il vaut mieux être stupide qu'opiniâtre.

125. *Manda y descuyda, no se hara cosa ninguna*. Commande et ne fais point faire, rien ne se fera.

126. *A palabras locas, orejas sordas*. A folles paroles, sourdes oreilles.

127. *Armas y dinero buenas manos quieren*. L'épée et l'argent demandent de bonnes mains.

128. *Al peligro con tiento, y al remedio con tiempo*. Au péril discrètement, au remède promptement.

129. *De gran corazon el sufrir, y de gran seso el oyr*. Il est d'un grand cœur d'endurer et d'un grand sens d'écouter.

130. *De ladron de casa, y de loco fuera de casa*. Crains le larron domestique et le fou de dehors.

131. *El tiempo es maestro en todas las artes*. Le temps est le maître de tous les arts.

132. *La ciencia es locura, si buen seso no*

la cura. La science n'est qu'une impertinence, si le bon sens ne la guide.

133. *La pena es coja, mas llega*. La peine est lente, mais elle vient tôt ou tard.

134. *Los niños, de pequeños, que no hay castigo despues para ellos*. Châtie tes enfants avant qu'ils soient grands.

135. *Los primeros à comer, los postreros à hacer*. Les premiers à table sont les derniers au travail.

136. *Mas sabe el loco en su casa, que el cuerdo en el ageno*. Plus sait le fou en sa maison, que le sage dans la maison d'autrui.

137. *Manda y hazlo, y quitar te has de cuidado*. Commande et fais toi-même, et tu seras en repos.

138. *Para los aduladores no hay rico necio, ni pobre discreto*. Pour les flatteurs, il n'y a point de riche sot, ni de pauvre sage.

139. *Mucho sabe la repoza, pero mas el que la toma*. Le renard est bien fin, mais celui qui le prend l'est encore plus.

140. *No falte voluntad, que no faltarà lugar*. Qui ne manque point de volonté, ne manquera point de loisir.

141. *Quien à dos señores ha de servir, al uno ha de mentir*. Qui sert deux maîtres trompe l'un ou l'autre.

142. *No hay peor burla, que la verdadera*. Il n'y a pas de pire moquerie que la véritable.

143. *Mas cuesta mal hacer, que bien hacer*. Plus coûte le mal faire que le bien faire.

144. *Necios y porfiados, hacen ricos los letrados*. Les fous et les opiniâtres enrichissent les hommes de loi.

145. *Oyr, ver, y callar, serias cosas son de obrar*. Ouïr, voir et se taire c'est chose difficile à faire.

146. *Por no gastar lo que era escusado se gasta*. Qui ne veut dépendre suffisamment, dépendra excessivement.

147. *Para lo bueno de peña, y para lo malo de cera*. Pour le bien, dur comme un rocher; pour le mal, mou comme la cire.

147 *bis*. *Que bonita es la verguenza, mucho vale, y poco cuesta*. La pudeur vaut beaucoup et coûte peu.

148. *Quien mucho habla, y poco entiende, por asno lo venden en san Vicente*. Qui beaucoup parle et peu entend, pour âne à la foire se vend.

149. *Perdido es, quien tras perdido anda*. Bien est perdu qui suit un perdu.

150. *Si bien me quieres, tus obras me lo diràn*. Si tu m'aimes bien, tes œuvres me le diront.

151. *Soplando brasas se saca llama, y enojos de mala palabra*. Le souffle allume le charbon, et une mauvaise parole enflamme la colère.

152. *Pensar muchas, y hacer una*. Penser plusieurs choses et n'en faire qu'une.

153. *Qien pobreza tiene, de sus deudos es desden; y el rico, sin serlo, de todos es deudo*. Nul n'est parent du pauvre et tous le sont du riche.

154. *Ir à la guerra, ni casar, no se ha de aconsejar*. Aller à la guerre ou se marier ne se doit conseiller.

155. *Quien poco sabe, presto lo reza*. Qui ne sait guère, a bientôt dit ce qu'il sait.

156. *Cual te hallo, tal te juzgo*. Tel je te trouve, tel je te juge.

156 *bis*. *No te diré que tu vayas, mas harète obras con que lo hagas*. Je ne te dirai point que tu t'en ailles; mais je ferai tant que tu t'en iras.

157. *Quien paga deudas, hace caudal*. Qui s'acquitte, s'enrichit.

158. *Quien malas hadas no halla, de las buenas se enfada*. Celui qui n'est jamais malheureux, s'ennuie de son bonheur.

159. *Nunca mucho costò poco*. Jamais beaucoup ne coûte peu.

160. *Quien ha de ser servido, ha de ser sufrido*. Qui veut être servi doit être patient.

161. *Los muertos abren los ojos à los que viven*. Les morts ouvrent les yeux aux vivants.

162. *Lo que fuerza no puede, ingenio lo vence*. L'adresse peut ce que la force ne peut.

163. *Lo bien dicho, presto es dicho*. Le bien dit est bientôt dit.

164. *Lo que ha de hacer el tiempo, hàgalo el seso*. Fais par le bon sens ce que doit faire le temps.

165. *No hay cerradura, si es de oro la ganzua*. Il n'y a point de serrure qui ferme, si le crochet est d'or.

166. *Quanto mayor es la ventura, tanto es menos segura*. Plus la fortune est grande, moins elle est assurée.

167. *No hay quien haga mal, que despues no lo venga à pagar*. Nul ne fait mal qui ne le paie.

168. *Lo mucho se gasta, y lo poco basta*. Le trop se dissipe et le peu suffit.

169. *No hay tal doctrina, como la de la hormiga*. Il n'est point de meilleure doctrine que celle de la fourmi.

170. *La lengua luenga, es señal de mano corta*. Qui a la langue longue aura la main courte.

171. *Sientate en tu lugar, no te haran levantar*. Assieds-toi à ta place et on t'y laissera.

172. *Si quieres hacer buen testamento, hazle estando bueno*. Pour faire un bon testament, il faut le faire en bonne santé.

173. *Ruegos de grande, fuerza es que le hace*. Prière de grand est violence.

174. *Quien uno castiga, ciento castiga*. Qui en châtie un en châtie cent.

175. *Quanto zuja el abeja, mel torna, y quanto el araña ponzoña*. L'abeille change tout en miel, et l'araignée en venin.

176. *Quando la mala ventura se duerme, nadie la disperte*. Quand la mauvaise fortune dort, ne la réveille pas.

177. *Lo que el niño oyo en el hogar, eso dice en el portal*. Ce que l'enfant a ouï dans la chambre, il le redit à la porte.

178. *La mano cuerda no hace todo lo que dice la lengua loca*. La main sage ne fait pas tout ce que dit la langue folle.

179. *Honra es de los amos, lo que se hace

los criados. Les honneurs qui se rendent aux serviteurs, on les rend aux maîtres.

180. *A pan de quinze dias, hambre de tres semanas*. A pain de quinze jours, faim de trois semaines.

181. *Donde fuiste paje, no seas escudero*. Où tu as été page, ne sois écuyer.

182. *Quien pájaro ha de tomar, no ha de ojear*. Qui veut prendre un oiseau, ne doit pas l'effaroucher.

183. *La pobreza no quita virtud, ni la riqueza la pone*. La pauvreté n'ôte pas la vertu, et les richesses ne la donnent pas.

184. *La una mano, à la otra lava, y las dos à la cara*. L'une des mains lave l'autre; et les deux mains lavent le visage.

185. *Quien siembra, en Dios espera*. Qui sème, en Dieu espère.

186. *Quien bien quiere de lejos ve*. Celui qui aime bien, voit de loin ce qu'il aime.

187. *Dò falta dicha, por demas es diligencia*. Où manque le bonheur, tout soin est inutile.

188. *Quien del alacran esta picado, la sombra le espanta*. Qui a été piqué du scorpion, en craint même l'ombre.

189. *Dos adevinos hay ciertos, uno experiencia, y el otro cordura*. Il y a deux devins assurés : l'expérience et la prudence.

190. *Quien no oye razon, no hace razon*. Qui n'entend raison ne fait point raison.

191. *Envia al sabio à la embajada, y no le digas nada*. Envoie le sage à l'ambassade sans lui rien dire.

192. *Gloria vana florece, y no grana*. La vaine gloire a des fleurs, mais elle n'a point de fruits.

193. *Entrar lamiendo, y salir mordiendo*. Entrer en léchant, sortir en mordant.

194. *En tiempo y lugar, el perder es ganar*. En temps et lieu, perdre c'est gagner.

195. *Hijo malo, mas vale doliente que sano*. L'enfant méchant vaut mieux malade que sain.

196. *El campo fertil, no descansando tòrnase esteril*. Le champ fertile, s'il ne se repose, devient stérile.

PROVERBES FLAMANDS. 1. Pour boire de l'eau et coucher dehors, il ne faut demander congé à personne.

2. Il y a plus d'argent à Liége que de bon sens.

3. Le temps détruit tout ce qui est fait.; et la langue, tout ce qui est à faire.

4. Si on l'envoyait à la riviere, il n'y trouverait pas de l'eau.

5. On arracherait plutôt la masse des mains d'Hercule que de le persuader.

6. Il écorcherait un pou pour en avoir la peau.

PROVERBES HOLLANDAIS. 1. On ne connaît pas la femme au drapeau, ni le vin au cerceau.

2. Il n'est pas sot, il aime mieux deux œufs qu'une prune.

3. C'est un maître Aliboron, il est de tous les métiers, hors le bon.

4. Petits enfants, mal d'oreille; grands enfants, douleur sans pareille : c'est-à-dire, quand les uns crient et que les autres se décrient.

5. Il a couché dans son fourreau, comme l'épée du roi. Couché tout habillé.

6. Se faire poissonnier la veille de Pâques. Ce qui signifie faire une chose hors de saison.

7. De femmes et de chevaux, il n'en est pas sans défauts.

8. Il fait comme le valet du diable : plus qu'on ne lui commande.

9. Après une mauvaise moisson, on ne laisse pas que de semer.

10. Femme sotte se connaît à la cotte.

11. Grande rivière, grand seigneur et grand chemin, sont trois mauvais voisins.

12. Qui ne peut frapper l'âne, frappe le bât.

PROVERBES INDIENS. 1. Qui n'a pas d'éducation ressemble à un corps sans âme.

2. La familiarité des grands est périlleuse, c'est un feu auquel on se brûle.

3. L'homme dépourvu de connaissances ne se fera jamais remarquer, malgré tout l'éclat de sa jeunesse, de sa beauté et même de sa naissance : il ressemble à une belle fleur qui n'a reçu aucun parfum.

4. La vertu à la fin se décèle, comme le musc se fait sentir, quelque soin qu'on prenne de le cacher.

5. Le dard du mépris perce jusqu'à l'écaille de la tortue.

6. L'homme de bien ne conçoit jamais de haine, il pardonne même au méchant qui le maltraite. Il ressemble à l'arbre *ganda* (le sandal), qui communique son odeur aromatique au tranchant de la hache du bûcheron qui l'abat.

7. Qui croit beaucoup, beaucoup se trompe.

8. La piété filiale est d'un plus grand prix que tout l'encens de Perse offert au soleil : elle exhale un parfum plus agréable que les aromates dont les vents d'ouest répandent l'odeur dans les campagnes d'Arabie. Sois donc reconnaissant envers ton père, car il t'a donné la vie; et envers ta mère, car elle t'a porté dans son sein.

9. Qui sait se taire, sait apprendre et retenir.

10. La douceur du chameau est si grande qu'un enfant peut le conduire cent lieues loin par le licou; néanmoins, si l'enfant veut le faire passer par un chemin dangereux, il résiste et ne lui obéit plus.

11. Il n'y a pas de maladie plus dangereuse que le défaut de bon sens.

12. Instruisez l'enfance dès que son esprit devient capable d'instruction; mais ménagez sa faiblesse et sachez vous accommoder à sa raison naissante; laissez à cette jeune fleur le temps de s'épanouir, et ne la flétrissez pas toujours en l'échauffant imprudemment dans votre sein.

13. Quiconque croit pouvoir contenter ses désirs par la possession des choses qu'il souhaite, ressemble à celui qui veut étouffer du feu avec de la paille.

14. Quand il s'agit d'un petit ouvrage,

pourquoi prendre une pique, tandis qu'il ne faut qu'une aiguille.

15. Dans le pays de l'amitié, l'on ne connaît pas la distance d'un lieu à un autre : rien n'est près, rien n'est loin ; l'ami, quoique absent, est toujours présent à l'ami par l'imagination. Si l'éloignement sépare leurs corps, la pensée réunit leurs âmes.

16. Une femme qui conduit la dépense d'une maison suivant ses revenus, donne bonne réputation à son mari.

17. Les hommes d'un mauvais caractère ressemblent à un pot de terre, facile à casser et difficile à rejoindre : ceux d'un bon naturel sont comme un vase d'or, qui se rompt avec peine et qu'on raccommode aisément.

18. Que tes divertissements ne soient pas trop chers, de peur que la peine de te les procurer ne surpasse l'agrément de leur jouissance.

19. Il ne faut pas étendre la main si loin qu'on ne puisse la retirer sans danger.

20. Celui qui veut s'avancer à la cour doit observer cinq choses : la première est de corriger le penchant qu'il peut avoir aux emportements, par la douceur et par la complaisance ; la seconde, de ne pas se laisser séduire par le démon de l'orgueil ; la troisième, de ne pas se laisser dominer par l'intérêt ; la quatrième, d'être sincère et droit dans l'administration des affaires dont il est chargé ; et la cinquième, de ne pas se laisser abattre par tous les contre-temps qui lui arriveront.

21. L'affabilité est l'ornement de la grandeur ; la fierté ne sied que dans l'infortune.

22. Le malheur ressemble à la montagne de Bember, aux extrémités du royaume brûlant de Lahor : tant que vous la montez, vous ne voyez devant vous que de stériles rochers ; mais quand vous êtes au sommet, vous apercevez le ciel sur votre tête, et à vos pieds le royaume de Cachemir.

23. Il en est du mensonge comme d'une plaie qui laisse une cicatrice après elle : on ne croit plus le menteur, même quand il dit la vérité.

24. Ne méprisez jamais personne ; regardez celui qui est au-dessus de vous comme votre père ; votre semblable comme votre frère ; et votre inférieur comme votre fils.

25. Les amis intéressés ressemblent aux chiens des places publiques, qui aiment mieux les os, que ceux qui les leur jettent.

26. Interprétez toujours la conduite de vos amis par l'endroit le plus favorable, jusqu'à ce que vous appreniez quelque chose qui lasse votre patience.

27. Celui qui, dans les différents événements de la vie se livre avec impétuosité à son premier mouvement, ou qui agit avant de réfléchir, commet souvent des fautes et s'expose à beaucoup de dangers. Le sang-froid et la tranquillité d'âme lui font éviter les uns et les autres.

28. Le moyen de ne pas s'ennuyer dans les bonnes compagnies et d'y dire de bonnes choses, est de se taire et d'écouter les autres.

29. Le corps est fortifié par les nerfs, l'âme doit être corroborée par l'amitié.

30. Sois juste envers ton domestique, si tu veux t'assurer son attachement et son exactitude. Que tes ordres soient raisonnables, si tu veux une prompte obéissance. Homme, il a l'esprit de l'homme : la rigueur et la sévérité peuvent inspirer la crainte, mais jamais l'amour.

31. La fortune vient les fers aux pieds ; mais, lorsqu'elle se retire, elle les rompt tous par l'effort qu'elle fait pour fuir.

32. Sois toujours pourvu du nécessaire suivant ta condition ; mais ne fais pas toute la dépense que tu pourrais faire, afin que l'économie de ta jeunesse soit ta consolation dans un âge plus avancé.

33. Le pain dérobé par le méchant se change en poussière dans sa bouche.

34. L'homme doit se nourrir ; mais il ne suffit pas qu'il nourrisse son corps, il doit se nourrir tout entier, et surtout alimenter son intelligence, qui est la plus belle partie de lui-même.

35. Il ne faut pas se fier aux apparences : le tambour, avec le bruit qu'il fait, n'est rempli de rien.

36. L'anmône du riz est sans contredit [illegible] plus estimée, mais la douceur de la parole la surpasse.

37. Il vaut mieux battre le fer sur une enclume, que de rester debout devant un prince les bras croisés.

38. C'est insulter, que de reprendre tout le monde.

39. L'imagination est un vaste pays : celui qui le parcourt s'égare aisément, si la raison ne lui sert de guide.

40. Rejette les services que t'offre un homme intéressé, c'est un piége qu'il te tend : tu ne seras jamais quitte avec lui.

PROVERBES IOLOFS. Les Iolofs ou G[illegible]lofs, sont un peuple de race nègre, dans la Sénégambie.

1. L'homme marche doucement, mais son esprit va vite.

2. L'œil ne pleure que celui qu'il connaît.

3. Rentrer ton injure en toi-même vaut mieux que la venger.

4. Celui qui est monté sur un bœuf porteur ne doit pas se moquer de la vache.

5. L'herbe sèche brûlera ; l'herbe mouillée, non.

6. Connaître toi-même tes défauts vaut mieux que de te les laisser apprendre.

PROVERBES ITALIENS. 1. *Chi lascia poro per haver l'assai ne l'uno ne l'altro havra mai.* Qui laisse le peu pour saisir plus, n'aura ni l'un ni l'autre.

2. *Tu sei più rabbioso del cane di ser Bergolo.* Tu es plus hargneux que le chien de Bergolo. Ce Bergolo était un maître d'école de Rome, dont le chien réveillait les écoliers, allait au marché, tournait la broche, dansait, mais il était en même temps d'une humeur si difficile, que personne autre que son maître ne pouvait l'approcher.

3. *Tre cose sempre ci costano : carezze del ane, amor di cortegiana, e invito d'oste.* Trois hoses coûtent toujours cher: caresse de hien, amour de courtisane, invitation 'hôte.

4. *Non si grida mai al lupo, ch'egli non sia paese.* Ce proverbe correspond au nôtre: *uand on parle du loup, on en voit la queue.*

5. *La gatta di Masino che serrava gli occhi er non veder i topi.* La chatte de Masino ui fermait les yeux pour ne pas voir les ouris. C'est-à-dire qu'il n'y a pas de pire veugle que celui qui ne veut pas voir.

6. *Iddio manda il freddo secondo i panni.* ieu envoie le froid selon la robe.

7. *Non fù mai cosi bella scarpa che non livenlasse brutta ciavatta.* Il n'est si belle ose qui ne devienne gratte-cu.

8. *Che colpa hala gatta, se la massaja e iatta.* On s'en prend au chat si la servante it des sottises.

9. *Non v'é peggior ladro d'un cattivo libro.* I n'y a pas de plus grand voleur qu'un mauais livre. Parce qu'il dérobe le temps.

10-11. *Bandiera vecchia onor di capitano.* 'ieux drapeau fait la gloire du capitaine.

12. *Chi ti fa piu carezze che non suole, ti ha ingannato, o ingannar ti vuole.* Celui ui te caresse plus que de coutume, t'a rompé ou veut te tromper.

13. *Non far cio che tu puoi, non ispender io che tu hai, non creder cio che tu odi, e on dir cio che tu sai.* Ne fais pas tout ce que u peux, ne dépense pas tout ce que tu as, ne rois pas tout ce que tu entends, ne dis pas out ce que tu sais.

14. *Presto e bene non si conviene.* Vite et ien ne vont jamais ensemble.

15. *Chi compra ha bisogno di cent'occhi, hi ven de n'ha assai d'uno.* Celui qui achète besoin de cent yeux, celui qui vend n'en besoin que d'un.

16. *La capra giovane mangia il sale, e la ecchia maglia il sale e il sacco.* La jeune hèvre mange le sel, et la vieille mange le el et le sac. Ce proverbe s'applique aux ieilles femmes, plus dangereuses pour la ourse d'un homme que les jeunes.

17. *Tempo, testa, testoni.* Temps, bonne ête et argent. Ce que les Italiens résument n disant qu'est bien heureux celui qui eut assembler les trois T.

18. *Tu sei poco utile come la mula di Batstriaccio.* Tu es aussi peu utile que la iule de Balestriaccio. Cette mule ne vouit porter les sacs de farine, que jusqu'à ioitié chemin du moulin.

19. *A rivederti ormai in pelliceria.* A nous evoir parmi les morts.

20. *E più bugiardo d'un epitaffo.* Il ment omme une épitaphe.

21 *Guarda ti d'aceto di vino dolce.* Défiezous du vinaigre de vin doux.

22. *Più ombra que frutto fanno gli alberi randi.* Les grands arbres donnent plus 'ombre que de fruit.

23. *L'usanza della cunna difficilmente s'annula.* L'usage d'une chose se détruit difficilement. Ce proverbe correspond au nôtre : *L'habitude est une seconde nature.*

24. *Serrar la stalla quando se han perduti buoi.* Fermer l'étable quand les bœufs sont dérobés.

25. *La donna è comme la castagna, bella di fuori, dentro è la magnana.* La femme est comme une châtaigne, belle en dehors, mauvaise en dedans.

26. *Il mondo è fatto a scale chi le scende, chi le sale.* Le monde est fait à degrés, l'un y monte, l'autre en descend.

27. *Se vuoi che stia secreto, nollo dire, e se non vuoi che si sappia, nollo fare.* Si tu veux qu'une chose soit secrète, ne la dis pas, et si tu ne veux pas qu'on la sache, ne la fais pas.

28. *Pare un ebreo ch'abbia perduto il pegno.* Il ressemble à un juif qui a perdu son profit.

29. *Fare come il can d'Esope.* Faire comme le chien d'Esope, c'est-à-dire, lâcher le certain pour l'incertain. Ce proverbe vient d'une fable d'Esope, où un chien est représenté comme abandonnant la viande qu'il tenait dans sa gueule, pour courir après l'ombre du même morceau qu'il voyait dans l'eau et qui lui paraissait plus gros.

30. *Ne di tempo ne di politica ti pigliar malinconia.* Ne te chagrine ni du temps ni de la politique.

31. *Qui la fa, l'aspetta.* On doit s'attendre à la pareille.

32. *Dall'acque chete nu me guarda Iddio, che dalle correnti me guadero io.* Que Dieu me garde des eaux dormantes, je me garderai des eaux courantes.

33. *Le buono parole ungono, le male pungono.* Les bonnes paroles adoucissent, les mauvaises irritent.

34. *Paragona il campanile del duomo colla settima santa.* Il compare le clocher de la cathédrale, avec la semaine sainte. C'est-à-dire, deux choses entièrement dissemblables.

35. *Tanto ne va a chi ruba, quanto a chi tiene il sacco.* Il en revient autant à celui qui tient le sac qu'à celui qui vole, au receleur qu'au voleur.

36. *Servo d'altrui si fa, chi dice'l suo secreto a chi n'ol sa.* Celui qui dit son secret à qui ne le sait pas, se fait l'esclave d'autrui.

37. *Venuto per lana, e andato toso.* Il est venu pour avoir de la laine et s'en est retourné tondu.

38. *Si possono creder tre cose, se non vere, almeno non sono troppo discoste dalla verita; quando uno dice: son povero, son ammalato, son matto.* Il est trois choses auxquelles on peut accorder créance, parce que si elles ne sont pas tout à fait vraies, elles ne sont pas éloignées de la vérité. C'est quand quelqu'un dit : je suis pauvre, je suis malade, je suis fou.

39. *Butar via un vermicello per pigliar un luccio.* Jeter un vermisseau pour prendre un brochet.

40. *Doglia di marito morto dura fin alla*

sepoltura, doglia di moglie morta dura fin alla porta. Un mari mort n'est pleuré que jusqu'au cimetière; une femme morte n'est pleurée que jusqu'à la porte. Déjà Cicéron avait dit : *Lacryma nihil citius arescit; dolores mitigantur vetustate.*

41. *Duro con duro non è buon a far muro.* Dur contre dur ne fait pas bon mur.

42. *Dare il culo in sul lastrone.* S'asseoir sur la pierre; c'est-à-dire faire banqueroute.

43. *I rispetti, i dispetti, gli sospetti guastano il mondo.* Les respects, les mépris, les soupçons gâtent tout le monde.

44. *Cogli la rosa e lascia star le spine.* Cueille la rose et laisse les épines. Cela veut dire, au figuré, qu'il faut prendre ce qu'il y a de bon et laisser ce qui est mauvais. En fait, le conseil serait peu facile à réaliser en ce qui touche la rose.

45. *Cento ore di fastidio non pagano un quatrino di debito.* Cent heures de chagrin ne paient pas un sou de dettes.

46. *Chi non si leva a buon hora non fa buona giornata.* Celui qui ne se lève pas de bonne heure ne fait pas une bonne journée.

47. *Gli amici falsi sono come l'ombra dell' oriuolo chi, se il tempo è sereno apparisce, se nebuloso, s'asconde.* Les faux amis sont comme l'ombre d'un cadran : elle paraît si le ciel est serein, elle se cache s'il est nébuleux.

48. *Il giuoco è paragon dell' uomo.* Le jeu est la pierre de touche de l'homme.

49. *Uomo otioso è cappezzale del diavolo.* Un homme oisif est l'oreiller du diable.

50. *Al buon giorno apri la porta, e apparecchia ti per tristo.* Ouvre ta porte au jour heureux, et prépare-toi pour le triste.

51. *Egli si lascia menar per naso comme un buffolo.* Il se laisse mener par le nez comme un buffle.

52. *Fare come il can dell' ortolano che non mangia dei cavoli, e non lascia mangiar altrui.* Faire comme le chien du jardinier, qui ne mange pas de choux, et qui ne veut pas qu'on en mange.

53. *Le vesti avvocati son foderate delle ostinazioni dei litiganti.* Les robes des avocats sont doublées de la sottise et de l'entêtement des plaideurs.

54. *Chi non ha, non è.* Qui n'a rien n'est rien.

55. *Fare a te con gli spiletti;* c'est-à-dire perdre le temps sans profit.

56. *Pissa chiaro, e beffa il medico; riga pur dritto, e lascia dir chi vuole.* Urine clair, et moque-toi du médecin; marche droit, et laisse parler qui voudra.

57. *Chi fabrica la casa in piazza, chi la trova troppo alta, chi troppo bassa.* Qui bâtit une maison sur une place publique, celui-ci la trouve trop haute, celui-là trop basse.

58. *Parlar latino innanzi ai jesuiti.* Parler latin devant les jésuites; c'est-à-dire devant ceux qui le savent le mieux. Tels furent, entre autres, les PP. Sirmond, Peteau, Larue, Sanlèque, Vanière, etc.

59. *Arrabia come un picchio sovra un mandorlo.* Il enrage comme un pivert sur un amandier.

60. *Chi fa bene quel che ha da fare non è mai tardo.* Qui fait bien ce qu'il doit faire n'est jamais en retard.

61. *Gran nave, gran pensiero.* Grand navire, grande préoccupation.

62. *Non è si tristo cane chi non meni la coda.* Il n'y a pas de si méchant chien qui ne flatte de sa queue.

63. *E statto scritto nel tempo del sirocco.* Il a été composé par un temps de siroco (vent accablant). Se dit d'un ouvrage ennuyeux.

64. *La donna o sia la ciriegia per suo mal s'imbelleta.* La beauté nuit à la femme aussi bien qu'à la cerise. C'est-à-dire que les galureaux et les moineaux se mettent après l'une et l'autre.

65. *Chi manda la sua moglie ad ogni festa e lascia ber il suo cavallo ad ogni fontana, in poco tempo fa una rozza ed una putta:* Qui laisse sa femme courir à toutes les fêtes, et son cheval boire à tous les ruisseaux, en peu de temps fera de l'un une rosse et de l'autre une gourgandine.

66. *Can ch' abbaia non morde.* Chien qui aboie ne mord pas. Les Latins disaient à peu près dans le même sens : *Canes timidi vehementius latrant.*

67. *Il primo grado di pazzia è il tenersi savio; il secondo, farne professione; il terzo sprezzar il consiglio.* Le premier degré de folie est de se croire sage; le second, de le proclamer; le troisième, de mépriser les conseils.

68. *Chi biascina vuol comprare.* Qui déprécie veut acheter.

69. *S'entende acqua, non tempesta.* On s'attendait à de l'eau, et non à la tempête.

70. *L'amore è come un pozzo in una calzetta nere, si vedi subito.* L'amour est comme un trou à un bas noir, il se voit sur-le-champ.

71. *A nave rotta ogni vento è contrario.* A navire fracassé tout vent est contraire.

72. *A ben si appiglia, chi ben si consiglia.* Qui suit un bon conseil s'applique au bien.

73. *Ad ora ad ora, vola tutto il nostro tempo.* D'heure en heure, tout notre temps s'enfuit.

74. *Amico vecchio è cosa nuova.* Un vieil ami est une chose toujours nouvelle.

75. *Amor tenero delle madre, amor forte dei padri.* La mère aime tendrement, le père sagement.

76. *Amor non ha sapienza, ed ira non consiglio.* L'amour est sans raison, la colère sans conseil.

77. *Assai dimanda chi ben serve e tace.* Assez demande qui sert bien et se tait.

78. *Bene è cieco chi non vede il sole.* Bien est aveugle qui ne voit pas le soleil.

79. *Bisogna lasciar far il mestiero a chi lo sa.* Laissez faire son métier à qui le sait.

80. *Brutta cosa è il povero superbo e il ricco avaro.* Ce sont deux monstres qu'un pauvre superbe et un riche avare.

81. *Belle parole e cattivi fatti ingannano*

sari e matti. Belles paroles et mauvais jeu trompent les jeunes.

82. *Chi ben vive, ben muore.* Qui vit bien mourra bien.

83. *Chi compra terra, compra guerra.* Qui achète terre, achète guerre.

84. *Chi fa buona guerra, ha buona pace.* Qui fait bonne guerre aura bonne paix.

85. *Chi ha la sanità, è ricco, e si noll'sa.* Celui qui a la santé est riche sans le savoir.

86. *Chi nasce pazzo non guarisce mai.* Qui est né fou n'en guérira jamais.

87. *Chi parla semina, e chi tace ricoglie.* Qui parle sème, et qui se tait recueille.

88. *Chi prometta in fretta, suole pentirsi ad agio.* Qui promet à la hâte, a coutume de s'en repentir.

89. *Chi semina virtù, fama ricoglie.* Qui sème la vertu, moissonnera l'honneur.

90. *Chi stà bene, non si muova.* Qui est bien, s'y tienne.

91. *Chi si pente, se stesso castiga.* Qui se repent se punit soi-même.

92. *Chi vuol dir male d'altrui, pensi prima di lui.* Qui veut dire du mal d'autrui doit premièrement songer à soi.

93. *Chi vuole star bene, non bisogna sparirse de casa sua.* Qui veut être bien n'a qu'à demeurer chez soi.

94. *Chi due leppri caccia. una perde e l'altra ascia.* Qui chasse deux lièvres en perd un, et laisse échapper l'autre.

95. *Chi tosto crede, tardi si pente.* Qui croit tôt, se repent tard.

96. *Dove l'oro parla, ogni lingua tace.* Quand l'or parle, la langue doit se taire.

97. *Dove è manco more, ivi e più lingua.* Où il y a moins de courage, là il y a plus de langue.

98. *Dove la voglia è pronta, le gambe son leggiere.* Où la volonté est prompte, les pieds sont légers.

99. *È meglio esser uccello di bosco, che di gabbia.* Plutôt oiseau des bois qu'oiseau de cage.

100. *Fidarsi è bene, ma non fidarsi è meglio.* Il est bon de se fier aux hommes, et encore mieux de s'en défier.

101. *Noce più la pace simulata che la guerra aperta.* Plutôt une guerre ouverte qu'une paix feinte.

102. *L'arme de' codardi, non taglion, né forano.* L'épée d'un lâche ne tranche ni ne perce.

103. *Il poco mangiare e poco parlare, non fece mài male.* Peu manger et peu parler ne firent jamais mal.

104. *Nessuno trova il bene, se non lo cerca.* On ne peut trouver le bien si on ne le cherche

105. *Non v'è peggior frutto che quello che mai non si matura.* Il n'y a point de pire fruit que celui qui ne mûrit jamais.

106. *La morte de' lupi è la sanità delle pecore.* La mort des loups est le salut des brebis.

107. *Tempera la lingua quando sei turbato.* Mets un frein à ta langue quand tu te sens troublé.

108. *Pace in fronte, e guerra ascosa.* La paix sur le front et la guerre dans le cœur.

109. *Terra buona, ma gente pessima.* Bon pays et mauvaises gens.

110. *Tal semina che non racoglie, tal racoglie che non semina:* Tel sème qui ne recueille point, et tel recueille qui n'a point semé.

PROVERBES JUIFS. 1. Tu seras bon avec le bon, mauvais avec le mauvais.

2. Chacune de nos misères est une pièce du veau d'or.

3. Sous le nom de Dieu, on commet toute sorte de mal.

4. Le vin est entré, le secret est sorti.

PROVERBES PERSANS. 1. La compassion pour les méchants est une injure pour les bons; et rien ne porte plus d'atteinte à la vertu que l'indulgence pour le crime.

2. Le vrai sage est celui qui apprend de tout le monde.

3. Malheur à la nation où les jeunes gens ont déjà les vices des vieillards, et où ceux-ci retiennent encore tous les travers de la jeunesse.

4. O toi ! qui jouis d'un doux sommeil, pense à ceux que la douleur empêche de dormir. O toi ! qui marches lestement, aie pitié de ton compagnon qui ne peut te suivre. O toi ! qui es opulent, songe à celui que la misère accable.

5. La plus saine nourriture est celle qu'on obtient par ses peines.

6. Le monde est un pont : hâte-toi de le traverser; mesure et pèse tout ce qui se trouve sur le passage, tu verras que le mal environne le bien et le surpasse.

7. Il vaut mieux avoir des douleurs que des remords.

8. Les grands besoins naissent des grands biens, et souvent le meilleur moyen de se donner les choses dont on manque est de s'ôter celles qu'on a.

9. Jouis, voilà la sagesse; fais jouir, voilà la vertu.

10. Si l'on mène un âne à Jérusalem et à la Mecque, il retourne toujours un âne sans avoir gagné le pardon : *Simia semper et ubique simia.*

11. Le feu d'enfer ne peut jamais brûler un beau visage. C'est-à-dire un homme de bien.

12. Un âne qui porte sa charge vaut mieux qu'un lion qui dévore les hommes.

13. C'est tous les jours fête pour lui.

14. Veux-tu faire croître le mérite ? seme les récompenses.

15. Des melons d'Ispahan, sur mille il n'y en pas un de mauvais. (Alors ils ne ressemblent pas aux melons de Paris.)

16. La langue arabe est propre à flatter les hommes, la turque à les reprendre, et la persanne à les persuader.

17. L'ignorance est une rosse qui fait broncher celui qui la monte, et qui fait rire de celui qui la mène.

18. Le sou d'un homme généreux est un vrai présent, celui d'un homme intéressé est une demande.

19. Qui brûle en plein midi des essences précieuses manquera bientôt d'huile commune pour brûler pendant la nuit.

20. Celui qui creuse dans le chemin d'un autre un puits pour l'y faire tomber s'ouvre souvent, par son impudence, un chemin sous terre pour s'ensevelir.

21. Dans la mer, il est des biens sans nombre, mais si l'on cherche la sûreté, elle est sur le rivage.

22. Le monde est semblable à un vieux château à demi-ruiné et bâti sur le courant rapide d'un torrent qui en emporte sans cesse quelque pièce : c'est en vain qu'on pense le réparer et le rétablir avec une poignée de terre.

23. L'arbre de la générosité porte sa cime jusqu'aux cieux. Quiconque veut goûter du fruit délicieux de cet arbre ne doit point, avec la faux de l'avarice, le couper par le pied.

24. Le diamant tombé dans un fumier n'en est pas moins précieux, et la poussière que le vent élève jusqu'au ciel n'en est pas moins vile.

25. Dix pauvres dormiront tranquillement sur une natte, et deux rois ne sauraient vivre en paix dans un quart de monde.

26. S'il existe un homme sans passion, cet homme n'est pas fils d'Adam.

27. Celui qui sème des grains est aussi grand devant Ormusd que s'il avait donné l'être à cent créatures.

28. Ispahan fait la moitié du monde.

29. Trois motifs portent à rechercher le monde : les honneurs, les richesses et les plaisirs. Vivez retiré, vous acquerrez l'honneur; contentez-vous de ce que vous possédez, vous voilà devenu riche ; méprisez le monde, vous aurez atteint le vrai plaisir, qui est le calme.

30. Quoique un ghiaber (adorateur du feu) allume le feu cent ans durant, s'il vient à tomber une fois dedans, il ne laisse pas que de se brûler.

31. Chaque feuille d'un arbre vert est, aux yeux du sage, un feuillet du livre qui enseigne la connaissance du Créateur.

32. Le corps de l'homme doit être considéré comme un fourreau dont l'âme est le sabre : c'est le sabre qui tranche, et non le fourreau.

33. Si la poule veut chanter comme le coq, il faut lui couper la gorge.

34. L'homme est la plus parfaite de toutes les créatures, et le chien une des plus viles : cependant le chien reconnaissant l'emporte sur l'homme ingrat.

35. Ce qui distingue un homme d'esprit d'un sot, c'est, dit-on, qu'un sot se flatte lui-même, et qu'un homme d'esprit flatte les autres ; mais c'est sottise encore de flatter les autres : ce qu'on y gagne quelquefois ne vaut jamais ce qu'on y perd.

36. L'ignorant, dans le sein des richesses, ressemble à un vase de terre dont l'extérieur est doré; le savant, dans l'indigence, est comme une pierre précieuse enchâssée dans un vil métal.

37. Quatre choses ne doivent pas nous flatter : la familiarité des princes, les caresses des femmes, le rire de nos ennemis, et la chaleur de l'hiver, car ces quatre choses ne sont pas de durée.

38. J'entends le bruit de la meule, mais je ne vois pas la farine.

39. Le palais de la santé est le palais de la mort. En Perse, un hôpital est appelé palais de la santé.

40. L'aumône est le sel des richesses : sans ce préservatif, ells se corrompent.

PROVERBES POLONAIS. 1. Qui ne sait cacher son ennui apprête à rire à l'ennemi.

2. Souffler dans la ruche pour mettre les abeilles en furie.

3. On ôte aisément à un Polonais son habit et même son gilet, mais dès qu'on veut lui ôter sa chemise, il reprend tout.

PROVERBES SUISSES. 1. On tire plus de choses avec un cheveu de femme qu'avec six chevaux bien vigoureux.

2. Il ne faut pas attendre que l'écume s'écoule du pot, car la graisse s'échappe avec elle.

3. Un petit homme peut jeter une grande ombre.

4. Il faut bien des pelletées de terre pour enterrer la vérité.

PROVERBES TURCS. 1. Il faut sacrifier la barbe pour sauver la tête.

2. L'érudition n'est pas la science, de même que les matériaux ne sont pas le bâtiment.

3. L'influence d'un mauvais voisin se fait sentir jusqu'au septième quartier de la ville.

4. Celui qui visite son pays natal et les auteurs de ses jours n'acquiert pas moins de mérite que celui qui fait le pèlerinage de la Mecque.

5. Ce que Dieu a écrit sur ton cœur ne peut manquer de t'arriver.

6. Es-tu malheureux en cette vie ? imite le voyageur qui, lorsqu'il est mal dans une auberge, se console en réfléchissant qu'il ne fait que passer.

7. Ne regarde pas à la blancheur du turban : le savon a été pris à crédit.

8. Qui se lève avec colère se couche avec dommage.

9. Il faut chasser le lièvre en arabat. L'arabat est une petite charrette traînée par des buffles. Le proverbe s'emploie par dérision.

10. Avec de la patience le verjus devient doux comme le calva (sorte de confiture).

11. Dieu a créé les viandes afin d'obliger les hommes à se laver.

12. Les Tartares ne prennent jamais de guide, et trouvent toujours leur chemin.

13. Quand la tête se perd, les pieds perdent aussi leur aplomb.

14. Confiez-vous aux réflexions du lendemain. Les Latins disaient : *Mora omnis odiosa est, sed facit sapientiam.*

15. Ne te fie pas aux promesses des grands, au calme de la mer, aux rayons d'un soleil

couchant, aux jarrets de ton cheval, à la fidélité des femmes.

16. Fuis tout démêlé avec l'homme sans probité : c'est un mauvais arbre qu'il faut abandonner à la cognée.

17. Ne frappe pas à la porte d'un autre, si tu ne veux pas qu'on frappe à la tienne.

18. Rien ne peut arriver au delà de ce qui est prédestiné.

19. Ce que la plume du destin a écrit, tout l'art des hommes ne peut l'effacer : Dieu seul est au-dessus de tout.

20. S'il suffisait de désirer pour obtenir, chaque faquir deviendrait pacha.

21. Mille cavaliers ne sauraient dépouiller un homme nu.

22. Le monde est un caravansérai, et les hommes sont une caravane : n'élevez pas de caravansérai dans un caravansérai. Ce qui signifie qu'on ne doit pas créer d'établissement dans un lieu de passage.

23. Le pot se brisera sur leur tête, et ils tomberont, comme ils le méritent, dans la fosse qu'ils creusent pour autrui.

24. Ce n'est pas en disant miel, miel, que la douceur vient à la bouche.

25. Homme orgueilleux ! ton palais a englouti d'immenses trésors; tout le monde en admire la magnificence; mais, hélas ! le *sarfar* (la mort) y pénétrera comme ailleurs.

26. Changement est un bien.

27. Ne parle pas de pierres à un fou, car il en ramassera pour te les jeter à la tête.

28. L'amitié mesure par tonneaux, le commerce par grain.

29. Recueille comme autant de perles précieuses les paroles de ceux qui ont un océan de science et de vertu.

30. La vie est une lampe ; jouis-en tandis qu'elle brûle : si tu dors, c'est autant de perdu.

31. Le jardin de la poésie est sec et aride, s'il n'est arrosé des eaux de la philosophie.

32. Quand la flèche de la fatalité est lancée, ce n'est point le bouclier de la prudence qui peut en garantir.

33. La précipitation est toujours suivie de l'infortune, la patience seule amène le salut.

34. Le voleur qui ne se laisse pas surprendre passe pour le plus honnête des hommes.

35. La nature, qui ne nous a donné qu'un seul organe pour la parole, nous en a donné deux pour l'ouïe, afin de nous apprendre qu'il faut plus écouter que parler.

36. Bon cheval n'a pas besoin de sentir le tranchant des étriers.

37. L'ignorance est un état d'enfance perpétuelle : elle suppose l'oisiveté, qui engendre tous les vices. L'homme instruit peut bien n'être pas heureux, mais il a de plus que l'ignorant de savoir ce qu'il doit faire pour sortir du malheur.

38. On ne porte pas deux melons d'eau sous la même aisselle.

39. Quand le chariot est brisé, il ne manque pas de gens pour vous montrer le bon chemin.

40. L'homme bon porte son cœur sur sa langue, l'homme prudent porte sa langue dans son cœur.

41. Nul Franc n'emporte d'argent de Turquie. Ce qui n'est guère encourageant pour visiter le pays.

42. On ne peut toucher le charbon sans se noircir, ou même sans se brûler s'il est allumé.

43. Qui fait la pluie rencontre souvent la grêle.

44. Nul ne profite de ce que Dieu a réservé à un autre.

PROVERBES RIMÉS, recueillis par le comte de Neufchâteau.

Amour fait moult,
Argent fait tout.

Aux pauvres un œuf
Vaut un bœuf.

En beau semblant gît fausseté.

Vilain est qui fait vilenie,
Jà tant iert de haute lignée.

Lever à cinq, dîner à neuf,
Souper à cinq, coucher à neuf,
Fait vivre d'ans nonante neuf.

Secret de deux, secret de Dieu; secret de trois, secret de tous.

A grasse cuisine,
Pauvreté voisine.

A fol conteur,
Sage écouteur.

A la cour du roi,
Chacun est pour soi.

Bien faire et parler peu,
C'est là le beau du jeu.

Ce que l'enfant oit au foyer
Est tôt connu jusqu'au moûtier.

Chose contrainte,
Onc ne fut sainte.

Du dit au fait
Y a grand trait

En mal faisant, pensez-y bien,
Le temps s'en va, et la mort vient.

Homme roux et femme barbue,
De quatre lieues les salue,
Avec trois pierres à ton poing,
Pour t'en aider, s'il vient à point

Hardiment heurte à une porte,
Quand bonne nouvelle y apporte.

Il n'est femme, cheval, ni vache,
Ni bête qui n'ait quelque tache.

Le sac ne fut oncque si plein
Que n'y entrât encore un grain.

Le monde parle, l'onde roule.
Le vent souffle et l'âge s'écoule.

2. Un homme n'est jamais assez riche pour ne pas compter avec lui-même.

3. Un homme qui ne voit pas clairement marche à tâtons, et il faut bien s'arrêter quand on ne sait où aller. (Bacon.)

Le bonheur et le malheur dépendent entièrement de la prudence ou de l'imprudence. (Gracian.)

Il n'y a point d'éloges qu'on ne donne à la prudence. Cependant elle ne saurait nous assurer du moindre événement, parce qu'elle travaille sur l'homme qui est le sujet du monde le plus changeant. (La Rochefoucauld.)

1. La prudence et le bonheur sont souvent une occasion de ruine pour ceux qui s'y fient trop. La présomption qu'ils ont de leur bon sens, et l'expérience de quelque heureux succès, les portent à des desseins et à des entreprises hasardées.

2. Parler et agir à propos, c'est être prudent, faire consister la prudence dans un extérieur affecté, et dans des manières composées qui sont toujours un sujet de mépris et de raillerie, c'est une pure folie. (De Vernage.)

Celui qui ne prévoit rien est souvent dupe; celui qui prévoit trop est toujours malheureux. (La Bruyère.)

Souvent une étincelle annonce un incendie, le vent qui court sur la verte prairie précède la tempête. (Shakspeare.)

Il faut avoir l'œil bien fin pour saisir la ligne qui sépare la prudence de la dissimulation. (Malhesherbes.)

La simplicité de cœur n'exclut pas la prudence nécessaire pour que les bons ne deviennent pas la proie des méchants, toujours pleins d'artifice et de ruse. (De Lamennais.)

Dans bien des cas on confond la prudence avec la finesse, quelque différence qu'il y ait entre elles. Ulysse était fin, Nestor était prudent. La prudence nous fait réussir dans nos projets; la finesse nous mène au même but. La prudence est fille de la réflexion, la finesse l'est aussi. La prudence nous met en état de profiter des défauts d'autrui; la finesse nous met en état de triompher de nos adversaires. Mais la prudence est une vertu, et la finesse est presque toujours un vice. La prudence s'attire l'admiration quand elle réussit, et l'estime même lorsqu'elle ne réussit pas. La finesse fait mépriser celui qui l'emploie, lors-même qu'il a réussi, et quand il ne réussit pas, elle le rend la fable de tout le monde, et l'objet de la raillerie. (X.)

1. La prudence n'est le plus souvent qu'une précaution de l'égoïsme.

2. Trop de confiance fait dépasser le but; trop de prudence empêche d'y arriver. (A. de Chesnel.)

La prudence est lâche et timide si elle n'est animée par le zèle de la charité; et le zèle est indiscret s'il n'est réglé et conduit par la prudence. (*Maximes chrétiennes.*)

PRUNES (*Prov.*). Pour dire qu'une chose n'est pas faite pour rien, on emploie ce proverce : *Ce n'est pas pour des prunes.* Voici ce que rapporte La Monnoie, au sujet de ce proverbe : « Le docteur Martin-Grandin, doyen de la Sorbonne, avait reçu en présent quelques boîtes d'excellentes prunes de Gênes, qu'il serra dans son cabinet. Un jour qu'il avait laissé par mégarde la clef à la porte, des écoliers, ses pensionnaires, entrèrent dans le cabinet et firent main basse sur les boîtes qui restaient. Le docteur fit grand bruit et aurait chassé les écoliers si l'un d'eux, se jetant à genoux, ne lui eût dit : Hé ! monsieur, si vous nous traitez de la sorte, voyez la conséquence ; on dira que vous nous avez renvoyés *pour des prunes.* Cette naïveté fit rire le bonhomme et pardonner aux coupables. »

PSAPHON (*Dicton*). Libyen plein d'ambition qui, ne pouvant supporter l'indifférence et même le mépris qu'avaient pour lui ses compatriotes, s'avisa d'élever des oiseaux auxquels il apprit à prononcer ces trois mots : Μεγας Θεος Ψαφων, c'est-à-dire, Psaphon est un grand dieu. Il donna ensuite la liberté à ces oiseaux qui, se répandant çà et là répétèrent partout la phrase qu'on leur avait enseignée, ce qui détermina le peuple à adorer le charlatan comme une divinité. Cependant, plus tard, pour désigner les jongleries employées par certaines gens afin de se faire valoir, on les appela proverbialement : *les oiseaux de Psaphon.*

PUBLIC. 1. Le public est particulier et peuple tout ensemble. C'est un monstre de grandeur, qui est tout yeux et tout oreilles. Ce qu'un seul de ses sens voit ou entend, il le communique aussitôt à tous, et dans le même instant, comme par contagion, il est tout dans chacune de ses parties.

2. Le public est un grand fainéant, un grand jaloux, un grand enfant qui, lorsqu'il n'a rien de mieux à faire, prépare des traits pour les lancer contre les autres et contre lui-même : la malignité et l'envie les aiguisent et les trempent tous dans du fiel amer.

3. Le public ne nous loue qu'autant que notre mérite l'y force. Il est bien rare de trouver un homme qui ait été loué franchement et sans restriction de la part de l'envie.

4. Le public est un témoin importun que l'on caresse et que l'on flatte, parce qu'on le craint. Quelque force d'esprit dont on se pique, il est impossible d'être heureux sans le consentement du public.

5. Le public n'a de pouvoir sur nous qu'autant que nous lui en donnons par notre sensibilité aux discours qu'il tient.

6. Les hommes qui s'exposent aux jugements du public se placent entre l'admiration et la sottise, pour recevoir des mortifications d'un côté, et des consolations de l'autre. (*Secret des passions.*)

Le public ! le public ! Combien faut-il de sots pour faire un public ? (Chamfort.)

PUBLICITE. La sincérité d'un récit, dit l'abbé Prévost, ne le rend pas toujours juste et innocent. Il y a des vérités odieuses que la sagesse et la charité doivent cacher. On devient quelquefois plus criminel en manifestant une action mauvaise qu'en la com-

mettant; parce que le plus dangereux effet de certains désordres est le scandale dont on se charge en les publiant.

PUDEUR. La misère est l'écueil le plus ordinaire où la pudeur fait naufrage.
(BOSSUET.)

1. La pudeur n'est point une vertu que donne la civilisation; mais celle-ci lui prête de nouveaux charmes.

2. La pudeur la plus farouche est la pudeur d'emprunt. (A. DE CHESNEL.)

PURETÉ. Nous qui sommes, dit la doctrine bouddhique, des charmanas résidant dans ce monde corrompu, nous devons être semblables à la fleur du nénuphar, qui ne contracte pas de souillure au milieu d'une eau bourbeuse.

Q

QUALITÉS. Toutes les bonnes qualités peuvent s'acquérir par l'exercice, et la tempérance aussi bien que les autres.
(SOCRATE.)

1. Il est de certaines bonnes qualités comme des sens, ceux qui en sont privés ne les peuvent apercevoir ni les comprendre.

2. La plus véritable marque d'être né avec de grandes qualités, c'est d'être né sans envie.

3. Il y a des personnes si légères et si frivoles qu'elles sont aussi éloignées d'avoir de véritables défauts que des qualités solides.

4. La plupart des hommes ont, comme les plantes, des propriétés cachées, que le hasard fait découvrir.

5. Le mal que nous faisons ne nous attire pas autant de persécutions et de haine que nos bonnes qualités.

6. Ce n'est pas assez d'avoir de grandes qualités, il en faut avoir l'économie.
(LA ROCHEFOUCAULD.)

1. Rien n'est plus nuisible à l'homme, ni en même temps plus capable de le confondre, que les grandes qualités, lorsqu'il n'en sait pas faire usage.

2. Pour bien connaître et estimer les qualités des autres, il en faut avoir soi-même de très-grandes. (DE VERNAGE.)

On fait mal l'apologie d'une qualité qu'on ne possède pas; car la justesse de l'expression provient du sentiment.
(A. DE CHESNEL.)

QUERELLES. Les querelles ne dureraient pas longtemps, dit La Rochefoucauld, si le toit n'était que d'un côté.

QUEUE (*Prov.*). Pour signifier que tout individu doit s'attacher à conserver son bien, on dit : ***Il faut que chacun garde sa queue.*** Ce proverbe fait allusion à la fable du renard qui, ayant perdu sa queue, voulait persuader aux autres animaux de son espèce de couper la leur. On dit aussi, lorsqu'une personne dont on s'entretient vient à se montrer subitement : ***Quand on parle du loup on en voit la queue.*** Les anciens employaient cette phrase : ***Lupus in fabula.*** Enfin, on fait encore usage de ce dicton : ***Prendre le roman par la queue***, ce qui exprime qu'on commence par où l'on devrait finir.

QUIBUS (*Dicton*). On dit de quelqu'un qui possède des écus : ***Il a du quibus.***

R

RABELAIS (*Dicton*). Cet auteur bien connu s'étant un jour trouvé dans une sorte de détresse, à Lyon, pour payer un repas qu'il venait d'achever, il est depuis lors passé en proverbe d'appeler l'embarras où l'on est d'acquitter son écot, ***le quart d'heure de Rabelais.***

RACE (*Prov.*). Pour exprimer qu'un enfant tient, le plus ordinairement, de ses parents par ses inclinations, nos aïeux disaient : ***Bon chien chasse de race;*** ou bien : ***Qui est extrait de geline*** (poule), ***il ne peut qu'il ne gratte.*** On faisait aussi usage de cet autre proverbe : ***Il vaut mieux être le premier de sa race que le dernier.*** Cela venait de cette réponse que fit Iphicrate, capitaine athénien, à Harmodius le Jeune, qui lui reprochait la bassesse de sa naissance : ***Meum genus a me habet originem; tuum vero in te desit :*** « Je suis le premier de ma race, et toi tu es le dernier de la tienne. »

RAILLERIE. On peut apprendre à lire et à écrire, mais on ne peut pas apprendre à railler : il faut pour cela un don tout particulier de la nature, et, à dire vrai, je trouve heureux celui qui ne veut pas l'acquérir. Le caractère de railleur est dangereux, et, quoique cette qualité fasse rire ceux qu'elle ne mord point, elle ne nous procure néanmoins aucune estime. (OXENSTIERN.)

1. La raillerie est une injure déguisée, pleine de malignité, que l'on souffre avec d'autant plus d'impatience que c'est une marque de la supériorité que veut avoir celui qui raille.

2. La raillerie est plus difficile à supporter que les injures, parce qu'il est dans l'ordre de se fâcher des injures, et que c'est une espèce de ridiculité de se fâcher de la raillerie.

3. La raillerie est souvent une marque de la stérilité de l'esprit : elle vient au secours quand on manque de bonnes raisons.
(LA ROCHEFOUCAULD.)

1. On ne doit railler qu'avec les gens d'esprit : les sots s'offensent ordinairement de la raillerie la plus innocente et la plus permise, parce qu'ils s'imaginent qu'on a

toujours envie de les mépriser et de les tourner en ridicule.

La raillerie ne sied point aux personnes de qualité, principalement lorsqu'elle est piquante. Elle autorise ceux qui en sont l'objet à s'écarter du respect.
(DE VERNAGE.)

La raillerie est un discours en faveur de son esprit contre son bon naturel.
(MONTESQUIEU.)

En général, la raillerie nous affecte davantage que la médisance. C'est que la première atteint directement notre amour-propre, tandis que la seconde n'attaque que d'une manière détournée nos autres sentiments. (A. DE CHESNEL.)

RAISIN (*Prov.*). Pour exprimer l'inviolabilité de certains principes et les conséquences rigoureuses qu'il faut toujours en tirer, le Sauveur a dit : *On ne cueille pas des raisins sur des épines, ni des figues sur des chardons.* (*Matth.* VII, 16.) Ces paroles sont devenues proverbiales. On dit aussi d'une chose accomplie tant bien que mal, que c'est *moitié figue moitié raisin.*

RAISON. Dieu a distribué des armes à tout ce qui existe. L'oiseau a reçu la vitesse, et le lion la force ; le taureau se défend par ses cornes, l'abeille par son aiguillon. La raison est la défense de l'homme. (PHOCYLIDE.)

1. Conduit seulement par la sensibilité, l'animal n'est occupé que du présent ; mais l'homme éclairé par la raison, qui lui fait connaître les conséquences des choses, enchaîne le présent à l'avenir, embrasse d'un coup d'œil le cours entier de la vie, et prépare ce qui lui est nécessaire pour en remplir la durée.

2. La raison, inspirée par l'auteur de la nature, a suffi, dès les premiers âges du monde, pour exciter au bien, pour détourner du crime ; elle obligea avant que les lois fussent écrites.

3. Qu'y a-t-il de plus beau, de plus avantageux à l'homme, de plus digne de lui, que la raison ? Que peuvent estimer ceux qui la méprisent ? (CICÉRON.)

Le genre humain n'est pas assez heureux pour que le parti le plus raisonnable soit le parti du plus grand nombre (SÉNÈQUE.)

Que la raison soit ta loi, et ne t'en écarte jamais, soit au milieu de la société, soit quand tu seras seul avec toi-même.
(EPICTÈTE.)

1. La raison est perfectionnée par le plus heureux sentiment de l'âme, par cet amour vertueux qui unit l'homme à tous les hommes. Cet amour universel n'est point une qualité qui nous soit étrangère ; il est l'homme lui-même, ou, si l'on veut, c'est une qualité essentielle de l'homme et innée avec lui, et qui lui inspire d'aimer ses semblables.

2. Dieu a lui-même imprimé dans l'homme la raison naturelle. Suivre cette raison dans la pratique, c'est obéir aux véritables lois de la nature. (CONFUCIUS.)

Si la raison combat les sentiments d'un homme, cet homme combattra la raison.
(HOBBES.)

1. La juste et droite raison est une lumière de l'âme, qui lui fait voir les choses comme elles sont ; mais, en ce monde, il y a mille nuages qui l'environnent et qui l'obscurcissent.

2. On n'a plus de raison, quand on n'espère plus en trouver dans les autres.

3. On ne souhaite jamais ardemment ce qu'on ne souhaite que par raison.
(LA ROCHEFOUCAULD.)

Ce qui se fait avec plus de chaleur que de raison ne peut pas subsister longtemps. Les commencements sont vigoureux quelquefois, mais la suite ne répond pas au début.
(DE VERNAGE.)

Raisonner, c'est la faculté de déduire des vérités inconnues de principes déjà connus.
(LOCKE.)

O raison ! raison ! n'es-tu pas le Dieu que je cherche ? (FÉNELON.)

1. L'excès même de la raison n'est pas toujours désirable, et les hommes s'accommodent presque toujours mieux des milieux que des extrémités.

2. La plupart des choses qui nous font plaisir sont déraisonnables. (MONTESQUIEU.)

Par sa raison, l'homme est non-seulement le centre des créatures qui l'environnent, mais il en est encore le prêtre ; il est le ministre et l'interprète de leur reconnaissance ; c'est par sa bouche qu'elles acquittent le tribut de louanges qu'elles doivent à celui qui les a faites. Les animaux ne connaissent pas celui qui les habille, qui les nourrit ; le soleil même ignore son auteur ; la raison seule le connaît. Placée entre Dieu et les créatures insensibles, elle fait qu'en jouissant de celles-ci elle est chargée envers Dieu de l'action de grâces, de la louange et de l'amour. Sans elle toute la nature est muette ; par elle, toutes les créatures publient la gloire de leur auteur. (PLUCHE.)

Il n'est pas donné à la raison de réparer tous les vices de la nature. (VAUVENARGUES.)

1. Il ne faut peut-être pas toujours avoir raison pour plaire : il y a une manière d'avoir tort qui est faite pour réussir. Il y a même des travers fort agréables, quand ils ne sont pas joués.

2. On fait bien des chutes avant d'attraper la raison. Elle se sauve parce qu'elle croit valoir la peine qu'on coure après elle. Elle passe par les endroits les plus glissants et veut éprouver ses véritables amants. Celui qui prétend l'avoir acquise tout de suite est un fat. (Le prince DE LIGNE.)

Il est beaucoup d'hommes qui se piquent de raison et même d'instruction sur d'autres objets, qui ne veulent être ni convaincus de certaines vérités, ni entraînés dans certaines voies, et qui prennent le parti très-peu raisonnable de nier ce qu'ils n'osent pas approfondir. (DE BONALD.)

1. La raison est un présent du ciel ; mais on n'en fait un fréquent usage qu'à l'âge mûr, au moment de la vie où les passions sont éteintes.

2. La droite et simple raison a une clairvoyance presque égale à la science : elle s'inquiète peu des subtilités métaphysiques; elle sait très-bien séparer le faux du vrai, et se rapprocher de la vérité.

3. Quand on veut apprécier un système, une affaire, une opinion, il faut consulter la raison. Numa rendit les lois divines sous l'inspiration de la nymphe Egérie, ou plutôt en consultant la raison. (De Méricler.)

1. Dans la plupart des choses de la vie, on ne peut avoir raison, dans le sens rigoureux du mot, si l'on est seul de son avis, parce que le raisonnement est soumis à des règles générales qui doivent faire loi.

2. Lorsqu'on n'est pas maître de soi par l'empire de la raison, on devient matériellement l'esclave des autres.

3. Employer la raison pour discuter avec un bel esprit, c'est faire usage d'une langue qui lui est inconnue. (A. de Chessel.)

RANG D'OIGNON (*Dicton*). Artus de Lafontaine, baron d'Oignon et seigneur de Vaumoise, était grand maître des cérémonies sous Henri II, François II et Charles IX. Lorsqu'il présidait aux fêtes publiques, il répétait si fréquemment : *Serrez les rangs !* qu'il le fit particulièrement remarquer par cette manie. En rapprochant alors le titre de la baronnie, avec l'idée d'oignons qu'on serre les uns contre les autres, on s'accoutuma à dire : *En rang d'oignon*, pour désigner une file de personnes serrées l'une contre l'autre.

RASOIR (*Prov.*). Pour exprimer qu'une disgrâce est venue frapper inopinément quelqu'un, on fait usage de ce proverbe : *Il n'a senti que la fraîcheur du rasoir.*

RAT (*Prov.*). On dit de celui qui se trouve en état d'opposer une bonne résistance à l'attaque : *A bon chat bon rat.* On emploie aussi cet autre proverbe : *Pauvre comme un rat d'église*, pour signifier une extrême pénurie de toutes choses : enfin, lorsqu'une personne est joyeuse et railleuse, on dit qu'*elle a des rats*, ce qui ne se prend jamais de mauvaise part.

RAVE (*Dicton*). Celle du Limousin est, dit-on, d'une forme ronde et a donné naissance à ce proverbe qu'on applique aux femmes petites et d'un excessif embonpoint : *Ce sont raves du Limousin.*

REACTIONS. Il y a deux sortes de réactions, dit Chateaubriand : celles qui s'exercent sur les hommes, celles qui ont pour objet les idées. Toutes deux se distinguent par l'arbitraire mis à la place de la loi, par la passion mise à la place du raisonnement. Au lieu de juger les hommes, on les proscrit; au lieu d'examiner les idées, on les rejette. Les réactions contre les hommes perpétuent les révolutions; car elles perpétuent l'oppression, qui en est le germe. Les réactions contre les idées rendent les révolutions infructueuses, car elles perpétuent les abus.

RECLAME. Nous n'avons pas eu l'intention de retracer dans ce livre l'histoire complète du charlatanisme, histoire qui marche de front avec celle de l'espèce humaine, c'est-à-dire celle de toutes les classes de la société, de toutes les professions; et nous ne dirons même ici qu'un mot de l'un des milliers de chapitres de cette histoire, celui qui, relatif aux spéculations commerciales, a reçu le nom de *réclame.* Celle-ci est l'annonce la plus effrontée, la plus impertinente qu'il soit possible d'imaginer ! Avec elle, on se donne un mérite qu'on n'a pas; on enfle démesurément la petite parcelle de celui qu'on possède; on se revêt impudemment de titres et de qualités qu'on n'a point obtenus; enfin, au moyen de cette merveilleuse invention, on revêt la fourberie et le vol de mille ornements divers. La réclame est une œuvre coupable; mais elle aide une foule de gens à faire fortune; et comme la moralité de notre temps se croirait rétrograde, si elle s'élevait le moins du monde contre une innovation qui conduit à gagner de l'argent, non-seulement aucune voix ne se fait entendre pour flétrir la réclame, mais encore chaque spéculateur s'en empare avec enthousiasme pour l'exploiter. Il faut donc la subir, mais en prenant pour règle d'accorder d'autant moins de confiance à l'objet qu'on prône que la réclame se montre plus pompeuse pour le recommander.

RECOMPENSE. 1. C'est une grande adresse, en fait de récompense, de ne la donner jamais tout entière. On s'évite ainsi à soi-même le chagrin de n'avoir plus rien à donner, et aux autres celui de n'avoir plus rien à espérer.

2. Les hommes habiles, par leur promptitude à donner, font une grâce de ce qui dans la suite n'eût été qu'une récompense. (De Vernage.)

RECONCILIATION. Dans la réconciliation des grands, l'extérieur s'accommode, non l'intérieur; et s'il n'y a plus d'inimitié déclarée, il reste une jalousie et une opposition secrètes. (Le cardinal Bentivoglio.)

La réconciliation avec nos ennemis, qui se fait au nom de la sincérité, de la douceur et de la tendresse, n'est le plus souvent qu'un désir de rendre notre condition meilleure, une lassitude de la guerre et une crainte de quelque mauvais événement. (La Rochefoucauld.)

RECONNAISSANCE. Le dégoût prend également à ceux qui ont tout donné, et à ceux qui ont tout reçu. (Balthasar Gracian.)

1. Ce qui fait le mécompte dans la reconnaissance qu'on attend des grâces que l'on a faites, c'est que l'orgueil de celui qui donne et l'orgueil de celui qui reçoit ne peuvent convenir du prix du bienfait.

2. Tous ceux qui s'acquittent des devoirs de la reconnaissance ne peuvent pas pour cela se flatter d'être reconnaissants.

3. On donne plus aisément des bornes à sa reconnaissance qu'à ses espérances et qu'à ses désirs. (La Rochefoucauld.)

La reconnaissance et la pitié sont des vertus que la guerre civile ne reconnaît plus. (De Lamartine.)

1. **Lorsque la reconnaissance est sincère, c'est le témoignage le plus noble que l'homme puisse donner de la pureté de son âme.**

2. Heureux et louable celui qui fait le bien sans songer à la reconnaissance !

3. La reconnaissance aime à s'acquitter sans contrainte, dès qu'on l'impose elle fait place à l'ingratitude. (A. de Chesnel.)

RECULER (*Prov.*). Pour exprimer que le renvoi d'une affaire oblige souvent à l'accomplir ensuite avec plus de désavantage, on dit que c'est *reculer pour mieux sauter*.

REDITES. Il arrive fréquemment aux écrivains d'avoir des réminiscences de leurs lectures, lesquelles leur font reproduire comme à eux propres des idées appartenant à autrui. Quelques-uns peuvent être de bonne foi, du moins nous nous plaisons à le croire. D'autres sont sciemment plagiaires, parce qu'ils ont la bonhomie de penser que, s'ils volent un auteur ancien, peu de lecteurs seront à même de reconnaître la piraterie. D'un autre côté, il est incontestable qu'une maxime déjà exprimée peut se représenter à l'esprit de plusieurs hommes et être rendue par chacun d'eux dans des termes à peu près identiques, sans que pour cela il y ait eu larcin de l'un à l'autre, puisque l'étude des choses doit amener nécessairement pour ceux qui raisonnent à des conclusions semblables. On retrouve même un principe analogue dans certaines actions du soldat, qui ne se doute guère, en les accomplissant, que l'histoire a précédemment offert à l'admiration de la postérité, des faits pareils à ceux qui lui méritent des éloges et de la gloire ; et enfin, l'observation de ces analogies a lieu dans une foule d'autres circonstances de la vie sociale. Nous ne disons rien des emprunts faits journellement par les poëtes aux prosateurs, attendu que Delille a déclaré, en législateur, que ce qui n'a été dit qu'en prose est censé n'avoir jamais été dit. Nous trouvons aussi ce sixain écrit à propos des redites :

> Dis-je une chose assez belle,
> L'antiquité, tout en émoi,
> Répond : Je l'ai dite avant toi.
> C'est une plaisante donzelle !
> Que ne venait-elle après moi,
> J'aurais dit la chose avant elle.

Thalès avait exprimé cette belle maxime, qui depuis fut gravée sur une lame d'or et consacrée dans le temple d'Apollon : *Connais-toi toi-même*. Socrate a dit ensuite : *Un des préceptes les plus importants de la sagesse est de se connaître soi-même ;* et depuis lors cette pensée a eu des milliers de variantes.

Aristote a dit que le changement de travail est une espèce de repos : πόνου μεταβολὴ, εἶδός ἐστιν ἀναπαύσεως. D'Aguesseau a répété que *le changement d'occupation doit suffire au délassement de l'esprit*. Pompignan écrit aussi qu'*il se délassait en variant ses lectures, ses études et son travail;* et J.-J. Rousseau, qu'*un changement d'ouvrage est un véritable délassement*.

Socrate disait à ses disciples : *Tout ce qu'on m'a enseigné, toutes les sciences humaines que j'ai étudiées et approfondies, toutes les recherches enfin que j'ai faites sur le principe et l'essence des choses, ne m'ont servi qu'à savoir que je ne sais rien*. Montaigne a écrit à son tour ces mots devenus célèbres : *Que sais-je?*

En parlant des richesses, Epicure a dit : *Ce n'est pas la liqueur qui est corrompue, c'est le vase*. Montaigne encore s'écrie, en parlant de la science : *C'est une bonne drogue que la science ; mais nulle drogue n'est assez forte pour se préserver sans altération et corruption, selon le vice du vase qui l'estuye.*

Nul n'est prophète dans son pays. C'est un de nos adages. Aristippe avait répondu à quelqu'un qui lui demandait la différence qu'il y avait entre un homme éclairé et un ignorant? *Qu'on les envoie hors de leur pays et on le verra.*

On demandait à Isocrate, célèbre orateur grec, ce qu'était l'éloquence? *C'est*, répondit-il, *l'art d'élever les petites choses et d'abaisser les grandes*. Cette définition nous paraît empruntée d'une autre réponse d'Ésope. Chilon lui ayant demandé quelle était l'occupation de Jupiter, le fabuliste lui dit : *Il abaisse les choses hautes et élève les choses basses*. Bayle appelle cette réponse, l'abrégé de la vie humaine.

Voici une maxime de César, exprimée aussi dans un vers d'Euripide : *S'il est jamais permis de violer la justice, c'est pour régner ; dans toutes les autres actions de la vie il faut être vertueux.*

Un proverbe espagnol dit : *Dans tout ce que tu fais, hâte-toi lentement*. C'était une maxime d'Auguste, qui répétait souvent : *Hâtez-vous lentement.*

Adrien ayant vaincu tous ses concurrents à l'empire, ceux-ci lui témoignaient des craintes : *Rassurez-vous*, leur dit-il, *Adrien est votre empereur, vous êtes sauvés*. Louis XII, à son avénement, s'écriait aussi : *Ce n'est pas au roi de France à venger les injures du duc d'Orléans.*

Sénèque a écrit : *Calamitosus est animus futuri anxius*. Montaigne, qui rapporte quelque part cette sentence, lui donne une autre tournure dans la pensée suivante : *La carrière de nos désirs doit être circonscrite et restreinte à une courte limite des commodités les plus proches ; les actions qui se conduisent sans cette réflexion, ce sont actions erronées et maladives*. De son côté, J.-J. Rousseau s'est emparé des paroles de Montaigne, pour les arranger de la manière que voici : *Quelle manie, à un être si passager que l'homme, de regarder toujours au loin un avenir qui vient si rarement, et de négliger le présent dont il est sûr !*

Le même Rousseau dit : *Si la patience est amère, le fruit en est doux*. Cette pensée est une imitation de cette autre d'Aristote : *Les sciences ont des semences amères, mais les fruits en sont doux*. Montaigne s'était approprié la formule de l'ancien philosophe.

Un curé de Montlhéry, haranguant le

'Espagne, Philippe V, lui dit : « Sire, comme ›s harangues longues sont incommodes et ›s harangueurs ennuyeux, je me contente- ıi de dire à Votre Majesté que

« Tous les bourgeois de Montlhéry,
« Ont grande joie que vous soyez ici, » etc.

e roi, très-satisfait du curé chansonnier, ıi cria *bis!* et le curé obéit ; puis le prince ıi fit donner dix louis. Après les avoir reçus 'une main, le curé dit au monarque, en lui résentant l'autre : *Bis!* On doubla la somme. - Le roi Louis XVI étant dans la vallée 'Auge, un paysan s'approcha de sa voiture t lui chanta des couplets. Le roi, pour jouter au plaisir du brave homme, lui dit *is!* Le chanteur recommença. Le prince ıi donna alors quelques louis, et celui-ci it à son tour : *Bis!* Sire.

Henri IV ayant aimé sans succès la mar- uise de Guercheville, la plaça auprès de la ›ine Marie de Médicis, en lui disant : *Puis- ue vous êtes véritablement dame d'honneur, ›us le serez de ma femme.* — Louis XIV s'é- rit avec assez de passion de la comtesse de érigord. Cette dame, trop vertueuse pour :cueillir les hommages du souverain, s'exila ›lontairement de la cour et alla se renfer- ıer dans son château de Chalais, près Bar- ezieux. Le roi la rappela quelque temps ›rès et lui dit : *Mes filles viennent de perdre ur dame d'honneur ; cette place vous appar- ent autant par vos hautes vertus que pour nom de votre maison.*

L'abbé Pic avait écrit : *Il y a des gens à qui ı vertu sied presque aussi mal que le vice.* La ruyère a dit : *Il y a des mérites à qui les ns ne savent point faire honneur.*

La Rochefoucauld ayant exprimé cette ensée : *Le mérite a sa saison aussi bien que s fruits*, la Bruyère écrivit à son tour : *Le érite a ses âges, ses degrés, ses saisons, hors squels il n'est ni dans sa vigueur, ni en sa lace, ni dans son temps.*

La Rochefoucauld a dit aussi : *C'est un 'faut bien commun de n'être jamais content t sa fortune ni mécontent de son esprit.* Ma- ame Deshoulières répétait, peu après et du ivant de l'auteur des maximes :

Nul n'est content de sa fortune,
Ni mécontent de son esprit.

Dans l'une de ces soirées où Louis XV ıssemblait à sa table quelques seigneurs rec lesquels il se livrait à l'abandon d'un on bourgeois et où il permettait que toute tiquette fût bannie, on s'avisa de faire ›mber la conversation sur des actes du ouvernement et de les critiquer avec une ›rtaine amertume. Le prince, voulant arrê- :r une discussion qui prenait une tournure ıconvenante, s'écria tout à coup : *Chut! hut! messieurs, voilà le roi qui vient.* — 'oltaire, admis à la table du grand Fréderic, vait mésusé un jour de la permission que : prince accordait d'oublier, en petit co- ıité, quel était son pouvoir ; mais le célèbre crivain, s'apercevant à temps d'une légère ltération dans les traits du monarque, eut la présence d'esprit de dire : *Paix, messieurs, parlons plus bas, je crains que le roi ne nous ait entendus.*

Lenet a dit quelque part : *Caresses des grands, monnaie qui passe partout : les sots s'en payent et les honnêtes gens les souhaitent.* Cette opinion était aussi sans doute celle du prince d'Orange, lorsqu'il répondait à ceux qui le blâmaient de son excessive civilité : *Les hommes qui ne coûtent qu'une belle parole ou un coup de chapeau sont achetés à bon marché.*

Un fâcheux proverbe, mis en pratique par le commun des hommes, est celui-ci : *Le mien à moi, le tien à nous deux.* J.-J. Rousseau retournait cette phrase, et disait à sa Thérèse : *Ce qui est à moi est à nous, et ce qui est à toi est à toi.*

La foule se pressait autour de Duguay-Trouin ; une dame s'approche plus près que les autres du célèbre capitaine et lui dit : *Monsieur, ne soyez pas surpris, je suis bien aise de voir un héros en vie.* — Le duc d'Angoulême était à son travail avec ses professeurs, en 1784, quand M. de Suffren vint lui rendre ses hommages. Aussitôt qu'il l'aperçut, le prince alla à lui en prononçant ces paroles : *Je lisais en ce moment l'histoire des grands hommes, je la quitte avec plaisir pour en voir un.*

Dans le conseil de guerre tenu à San-Lucar, en 1823, le contre-amiral Duperré, à qui l'on faisait des objections, répondit : *Le mot* IMPOSSIBLE *n'est pas français.* C'était bien, mais ce n'était pas neuf non plus. Au siége de Maëstrict, en 1748, un officier ayant dit qu'il était *impossible* de prendre la place : *Monsieur*, répliqua le comte d'Anterroche, *ce mot-là n'est pas français.*

Les vers de Virgile, sur la félicité de la vie champêtre, ont été maintefois imités par nos poëtes français, qui presque toujours se sont dispensés de citer leur modèle. Voici quelques-unes de ces imitations :

O bienheureux celui qui peut, de sa mémoire,
Effacer pour jamais les vains désirs de gloire,
Dont l'inutile soin traverse nos plaisirs ;
Et qui, loin retiré de la foule importune,
Vivant dans sa maison content de sa fortune,
A selon son pouvoir mesuré ses désirs.
(RACAN.)

Qu'heureux est le mortel, qui, du monde ignoré,
Vit content de lui-même en un coin retiré,
Que l'amour de ce rien qu'on nomme renommée
N'a jamais enivré d'une vaine fumée ;
Qui de sa liberté forme tout son plaisir
Et ne rend qu'à lui seul compte de son loisir.
(BOILEAU-DESPRÉAUX.)

Heureux qui, dans le sein de ses dieux domesti- [ques,
Se dérobe aux fracas des tempêtes publiques,
Et dans un doux abri, trompant tous les regards,
Cultive ses jardins, les vertus et les arts
(DELILLE.)

Heureux qui par le ciel fixé dans ses foyers,
Y soupire en repos ses amours casaniers ;
Qui ne va point courir, loin de sa bien-aimée,
Sur les pas de la gloire ou de la renommée ;
Que des soins inquiets ne viennent point chercher ;
Qui, fidèle à son toit, ainsi qu'à son clocher

Peu jaloux de s'instruire aux terres étrangères,
Ne veut pas surpasser le savoir de ses pères.
(BERCHOUX.)

Nous ne pousserons pas plus loin l'énumération de ces rapprochements, dont il nous serait aisé de composer un volume. C'est toujours, au surplus, l'antique adage : *Nil novi sub sole.*

REFLEXION. 1. Les réflexions et les fréquents retours sur nous-mêmes nous découvrent les défauts et les imperfections de notre esprit, comme le miroir ceux du corps.

2. Les réflexions ne sont utiles que lorsqu'on les fait à propos, et dans le temps d'en pouvoir profiter : elles deviennent un sujet de chagrin, lorsqu'on les fait trop tard, et qu'il n'est plus temps de remédier aux choses. (DE VERNAGE.)

L'homme qui réfléchit s'occupe plus de sa personne et de ses jouissances que de celles des autres; il est plus éclairé sur ses intérêts, il vit plus pour lui. Le peuple anglais, qui est très-civilisé, est égoïste; il y a quelque chose de raisonné dans sa conduite, qui en exclut la générosité. (DE MÉRICLET.)

REFLEXIONS DIVERSES. 1. La fierté dans les personnes d'un rang un peu élevé, les rend inaccessibles, et c'est pourtant une habitude qui prépare un long ennui que celle de ne regarder jamais au-dessous de soi. Tous les grands en sont atteints, il n'y a que du plus au moins. Comme on ne les approche point, ils ne voient d'ordinaire que de loin les plaisirs des autres; pour en goûter à leur tour, il leur faudrait descendre au niveau de ceux qui ne peuvent arriver jusqu'à eux; mais cet effort dépasse leur courage. Le moyen, en effet, de vaincre cent préjugés qui s'opposent à cette conduite? Les personnes d'un rang subalterne ont, au moins, l'avantage de rencontrer des égaux sans s'abaisser.

2. Ce n'est pas assez, pour des jeunes gens, que d'accomplir une belle action, il faut encore qu'elle ait une sorte de retentissement qui fasse valoir ce qu'ils ont fait de louable, afin de leur commencer une bonne réputation. D'ailleurs, on tire toujours des indices des actions de la jeunesse : elles annoncent le caractère et les mœurs à venir.

3. La façon d'obliger est un des grands traits qui peignent le caractère. L'empressement à rendre service prouve de la générosité; le silence sur le bien qu'on a fait est de la grandeur d'âme. On perd le mérite d'une bonne action en la publiant, et il y a même des cas où l'indiscrétion fait plus de mal que le service n'a été profitable.

4. L'excès de mérite garantit des rivaux, mais on n'envie que jusqu'à un certain point. La supériorité force la médisance et la calomnie au silence. Quand une femme est parfaitement belle, les autres n'ont pas le courage d'en disconvenir; mais tant qu'il reste quelque chose à faire à la nation ou à la fortune, l'envie trouve de quoi se consoler.

5. Il ne faut altérer en rien la vérité : elle est si belle! On fait si bien de l'aimer toute pure! Celui qui ment devrait être condamné à vivre seul.

6. La pénétration est la mesure de l'esprit : c'est elle qu'il faudrait mettre à l'épreuve pour juger sûrement du mérite d'un homme. Il y a des gens qui parlent peu, et qu'on prendrait pour des stupides; mais ils ont le coup-d'œil prompt, ils devinent juste : ils forment des conjectures de la dernière finesse, ils pénètrent les caractères, ils ne se trompent point sur le tour qu'une affaire doit prendre, ils débrouillent sans peine les plus épineuses. Ce n'est point à l'expérience qu'on doit la pénétration : voilà ce à quoi l'on ne pense pas assez, quand on accorde l'une de ces qualités à un homme qui n'a pas l'autre. Quand on n'a point eu de pénétration à quinze ans, on n'en a point à soixante. Qu'est-ce donc que la pénétration? c'est l'œil de l'esprit : l'esprit peut bien toutefois aller sans elle, mais elle ne va point sans l'esprit.

7. N'attendez pas que le bonheur vous abandonne : il faut prévenir, s'il se peut, les disgrâces en s'y préparant avec fermeté. Les personnes qui dépendent de protecteurs doivent avoir le pressentiment aussi délicat que les amants, et juger de loin quand leur règne est passé.

8. Un homme à projets, qui a beaucoup de fortune, fait bien d'en inventer tous les jours : s'il ne réussit pas, il compromet peu sa situation; s'il obtient du succès, il peut se rendre utile à bien des gens.

9. Il est des gens qui ne peuvent vivre obscurément : ils s'élancent dans le monde, ils se persuadent que plus on les verra, plus ils brilleront. Ils se trompent : la lumière n'a jamais plus d'éclat que dans les ténèbres. Un savant qui vit dans la retraite et n'annonce son existence que par les productions de son esprit est comme un astre qui apparaît dans une nuit profonde et attire tous les regards vers son horizon.

10. Attendre à sa mort pour faire du bien et pour bien faire, c'est ignorer son bonheur et celui des autres.

11. Les personnes inquiètes et soupçonneuses n'ont point de repos et n'en laissent point aux autres.

12. Penser et sentir sont deux choses très différentes : l'une appartient à l'esprit, l'autre est essentielle à l'âme; aussi y a-t-il des gens qui ne pensent guère, tandis qu'il n'y en a point qui ne sentent.

13. Les grands chagrins sont les épreuves de l'âme : on ne se connaît point quand on n'a pas été malheureux. Les plaisirs n'apprennent qu'une chose, l'art de les bien choisir; et n'ont qu'un terme, l'ennui, quand ils nous quittent, et c'est presque toujours eux qui commencent.

14. Une route difficile peut mener à la fortune ou à la réputation. Ne faire que ce que les autres ont fait, c'est être imitateur, et, par conséquent, subalterne. Celui qui s'élève au-dessus de son modèle n'en aura pas besoin.

15. Un auteur qui peint des mœurs de

n'existent plus, ou qui se sert de façons de parler qui ne sont plus d'usage, est étranger dans son siècle et dans sa patrie.

16. On envie la beauté, les talents, l'esprit, mais point du tout les vertus. Un homme dira : Je voudrais bien avoir autant d'esprit qu'un tel; mais il ne dit jamais, je voudrais être aussi généreux.

17. Il ne faut passer ni pour médisant, ni pour silencieux. On se fait haïr et craindre par la médisance, et la taciturnité expose au reproche de peu d'esprit, ou même à un soupçon plus offensant, celui d'avoir besoin d'indulgence.

18. Il y a des gens qui ne font rien qu'avec réflexion, et qui n'en font pas mieux. Ils seraient plus sages en ménageant leur tête et en laissant prendre aux événements le train qu'ils doivent avoir naturellement. Le temps et les occasions amènent tout à perfection.

19. La réputation dépend du jugement des autres. C'est une raison pour rester ignoré, quand le mérite n'est pas éminent. Se proposer de plaire à tous, est un projet extravagant, puisqu'il n'est pas possible.

20. Tout ce qui est destiné à récréer les sens, doit être extrêmement varié. Il n'en est pas de même de l'âme. Quand elle est satisfaite d'un objet, elle s'en occupe longtemps, et cette jouissance ne rebute point.

21. Il faut s'amuser des ridicules, les censurer sans amertume, et tâcher surtout de les éviter. C'est doubler son ridicule propre que d'en rire dans les autres.

22. Tout ce qui est dénué de vraisemblance, ne doit point être admis par des gens de bon sens.

23. Ne laisser rien en mourant, c est avoir vécu autant qu'on pouvait vivre; mais il faut se faire un devoir de ne point laisser de créanciers.

24. C'est l'occasion qui découvre les vices et les vertus. Nous tenons souvent d'incapacité des gens qui peut-être auraient étonné par leurs talents, s'ils avaient été à portée d'en montrer. Nous voyons à d'autres du courage et de la probité, qui n'attendent que le moment pour se démentir. Le temps et l'occasion détruisent nos conjectures et réduisent nos espérances en fumée.

25. Il est bien humiliant pour un homme d'esprit de se trouver dans l'obligation d'obéir à un sot.

26. Le lien de la dépendance est bien fort, et pour s'en apercevoir il faut être sur le point de le rompre. Il y a des gens qui vivent ensemble comme s'ils s'aimaient, par cela seul qu'ils ne peuvent se passer l'un de l'autre.

27. Les grands seraient bien moins fiers de leur élévation, s'ils pouvaient pénétrer dans l'esprit d'autrui, et voir la place qu'ils y occupent.

28. La paresse est de tous les vices le plus niais, car elle ne mène qu'à l'ignorance. Les autres au moins procurent quelquefois des plaisirs.

29. Le moyen de ne pas passer une vie triste avec des gens qui s'affligent toujours de la gaieté des autres?

30. On pousse quelquefois l'aveuglement jusqu'à se faire une vertu de sa persévérance dans la même faute. On oublie qu'il y a des choses auxquelles le temps ne peut rien changer, et que la nature des actions est exactement de ce nombre. Ce qui est vraiment bon ou mauvais aujourd'hui le sera dans cent ans : le vice ni la vertu ne vieillissent point.

31. Il est bon de connaître la valeur réelle des choses; mais il n'est pas moins utile de savoir aussi quelle est la valeur imaginaire que les autres y attachent.

32. La méchanceté marche avec une vitesse incroyable, et il y a toujours à craindre qu'elle ne nous atteigne avant la mort. Celle-ci est le seul moment où les honnêtes gens lui échappent.

33. Méfiez-vous de l'avidité de ceux qui refusent ce qui semble leur convenir. Ils ont des vues plus éloignées, ils craignent d'user leur crédit sur des bagatelles

34. La constance dans les résolutions marque plus souvent de l'entêtement que de la fermeté.

35. L'esprit ne nous donne souvent de l'avantage sur ceux qui n'en ont pas que dans les occasions où il serait peut-être plus profitable pour nous de leur ressembler.

36. Un sot se vantera d'avoir de l'esprit; mais relativement à tels et tels avec lesquels il s'est mesuré, il n'ignore point qu'il n'est qu'un sot.

37. Si vous êtes toujours bon, personne ne vous craindra; toujours simple, on ne cessera de vous éconduire; toujours fin, on se méfiera de vous. En changeant de conduite à propos, on parvient à être aimé et jamais trompé.

38. L'adresse n'est pas de montrer beaucoup d'esprit quand on en a; mais bien de faire valoir celui des autres quand ils en ont médiocrement, et qu'on a des raisons de les ménager.

39. L'activité n'a jamais nui, quand elle est corrigée par la prudence. On ne peut aller trop vite quand on connaît sa route, et qu'on voit son but.

40. Le pire état est d'être sans caractère: le mal décidé vaut mieux que le bien indécis; car on se met en garde contre le premier.

41. Les savants sont ou très-utiles ou fort dangereux. S'ils emploient leurs lumières à nous enseigner à devenir meilleurs, ou plus utiles les uns aux autres, ou seulement plus sociables, nous leur devons beaucoup. Si, au contraire, ils nuisent aux mœurs, au bon ordre, à la religion, à l'obéissance, ce sont des pestes publiques.

42. Il n'y a qu'un fou ou un avare qui puisse être joueur.

43. L'amitié rencontre mieux ce qui plaît, parce que la manière donne le prix aux choses qui partent du sentiment.

44. Ceux qui s'appliquent à tromper sont avertis par leur amour-propre que celui

des autres est le plus grand de tous leurs faibles.

45. L'esprit naturel fournit à chaque instant du nouveau : il ne s'étudie point pour le trouver.

46. L'esprit qu'on emprunte laisse en chemin celui qui s'en fait honneur comme d'une chose qui lui appartient. Il faut qu'il aille sans cesse puiser dans différentes sources, de quoi paraître ce qu'il n'est pas.

47. L'art le plus dangereux est celui qui cache un mauvais cœur sous les apparences d'un bon.

48. L'impossible est toujours le point où veulent atteindre les gens qui manquent, sans scrupule, à ce qui est aussi facile qu'essentiel.

49. La nature est la vérité même : elle méconnaît la fausseté. L'art a pour but la séduction : le mensonge est à ses ordres. Cette nature si parfaite, si amie du vrai, est l'ouvrage de la Divinité : l'art n'est que celui de l'homme. Faut-il alors s'étonner de la perfection de l'une et des défauts de l'autre?

50. Le bien est un devoir, une dette : s'en acquitter n'est pas un mérite.

51. Le respect humain est un très-mauvais motif, dont toutefois il résulte souvent de bonnes choses.

52. La distance du vice à la vertu paraît infinie et rien cependant n'est si aisé à rapprocher : par le moyen des passions, on passe rapidement de la vertu au vice.

53. L'esprit juste renferme bien des qualités qui sont de sa dépendance. On ne saurait avoir l'esprit juste qu'on n'ait aussi de la raison, du jugement et un esprit de justice. Dès qu'on voit juste ce qu'on voit, on doit agir en conséquence, ou bien on a tort.

54. La pénétration, la profondeur, l'éloquence marchent toujours avec la raison et le jugement. Les autres qualités en ont aussi besoin ; mais elles ne sont point indispensablement liées ensemble.

55. Le bon cœur comprend l'humanité, la clémence, le pardon des offenses et l'indulgence.

56. On prend quelquefois du caractère de ceux avec lesquels on vit habituellement, comme ils prennent du nôtre, sans que cela change celui qu'on a.

57. L'usage est une convention tacite, ou une imitation continuelle. L'oisiveté et la vanité établissent les usages les plus coûteux et les moins nécessaires.

58. Le cœur ne revient jamais sur ses pas, lorsqu'une fois l'on a trahi ses plus tendres vœux. Il serait plus aisé de le ramener de l'antipathie à l'amitié, quelque distance qu'il y ait entre l'une et l'autre.

59. L'honneur est très-difficile à définir : Il y en a de plusieurs espèces. L'honneur qui mérite ce nom consiste dans nos sentiments et dépend d'eux absolument et uniquement. L'honneur, qui dépend de l'opinion que les autres ont de nous, nous rend esclaves des préjugés établis et reçus dans le monde.

60. Si nous devions nous procurer nous-mêmes tout ce que nous exigeons du service de nos gens, combien ne retrancherions-nous pas de nos prétendus besoins? Que de choses inutiles nous paraîtraient telles, s'il nous fallait prendre la peine de les préparer! S'il fallait nous assujettir aux soins qu'elles exigent, à la peine qu'elles donnent avant d'en jouir, combien n'en supprimerions-nous pas? La vraie mesure de nos besoins est celle que nous prenons pour calculer, réduire, et mesurer ceux du pauvre que nous voulons soulager, en lui procurant le nécessaire.

61. L'homme le plus heureux est celui qui a le moins de désirs, le moins de passions, et le moins de ces prétendus besoins que l'on se fait à plaisir, et qui n'intéressent que les sens ou les passions qu'ils nourrissent.

62. On est engagé à la modération par amour-propre, par vertu, et par principe. La modération dans le malheur, dans les peines, est l'effet de la vertu, ou d'une raison très-supérieure et très-rare. La modération dans les désirs est l'effet du tempérament, ou de l'éloignement des occasions, ou de l'habitude de réfléchir, et du fruit que l'on a tiré de ses réflexions. On devrait se faire une loi de la modération, puisqu'à chaque instant on en a besoin pour son propre bonheur et pour celui des autres.

63. C'est prolonger ses peines que d'y chercher des consolations humaines. La résignation est la seule qui les puisse abréger; mais c'est la dernière que nous cherchons pour l'ordinaire, parce qu'elle combat nos passions et notre faiblesse.

64. L'homme n'a qu'un seul moyen d'être véritablement libre, c'est en se rendant maître de ses passions. Il jouit plus ou moins de sa liberté, à proportion qu'il les soumet ou qu'il s'y livre. Celui qui en a le moins est le plus heureux et le plus libre. Celui qui en a le plus est un malheureux esclave, enchaîné de toutes parts, et qui ne peut, pour ainsi dire, rien faire de lui-même.

65. De toutes les occupations, les plus utiles sont celles qui contribuent à la santé et celles qui font acquérir des connaissances comme la lecture et l'étude.

66. Beaucoup de gens ont du goût pour l'étude; plusieurs en font leur unique occupation; mais un très-petit nombre étudie utilement.

67. La honte de ses fautes, lorsqu'on les reconnaît, vient le plus communément du repentir qu'on en a : ce principe est le plus ordinaire. Cependant il peut arriver que cette honte soit causée par la crainte de les voir découvertes et de ce que l'amour-propre en souffrirait, plutôt que par le regret qu'on a de se trouver coupable.

68. Il y a de la hauteur de bien des espèces : celle qui prend sa source dans le caractère, celle qu'inspire la présomption, celle qui résulte de l'habitude d'être flatté, et celle qui vient d'un esprit faux.

69. Les préjugés de chaque nation paraissent les mêmes pour tous ceux qui la com-

osent, et cependant il n'y a pas deux per- onnes qui les aient au même degré, ni qui s envisagent précisément de la même ma- ière.

70. Il ne faut pas heurter les préjugés éta- lis. Il faut se contenter de les connaître our ce qu'ils sont, et tâcher de s'y sous- aire adroitement, sans désobliger ceux qui n sont esclaves.

71. Nous cherchons rarement à nous lier vec des gens dont les vertus semblent faire contraste de nos défauts, ou dont le mé- ite éclipse le nôtre. L'amour-propre n'est oint du tout liant; s'il cède sur un point, 'est à condition qu'à tout autre égard il ura l'avantage.

72. Dans les pays policés, c'est un prin- ipe nécessaire que la subordination; sans lle l'ordre ne pourrait se soutenir. Les peu- les qui ont des lois doivent leur être su- ordonnés, aussi bien qu'à ceux qui sont its pour les maintenir.

73. Celui qui se plaint d'être assujetti ux lois, sous prétexte qu'elles attentent à liberté, devrait convenir, au contraire, u'on n'en est esclave qu'à proportion qu'on st coupable, et voir alors qu'il ne tient qu'à oi d'être libre.

74. Le menteur, loin d'être faux, s'an- once pour ce qu'il est : tout le monde le onnaît pour tel, il est le seul qui ignore u'il a cette réputation.

75. L'indice le plus sûr de la fausseté, 'est l'adulation. Pour la distinguer, il faut e faire justice à soi-même, sans cela on rend l'adulation pour la louange. La louange atte, et dès qu'on se laisse prendre à ce piége, n se persuade aisément que l'adulation la lus outrée est une louange méritée.

76. L'intérêt veut tout envahir. Il mécon- aît l'équité, la justice. Il ne reconnaît de ois que celles qu'il se fait, et il ne s'en fait oint d'autres que d'attirer tout à lui.

77. Si l'humeur que nous avons naît de os propres torts, nous le sentons, et c'est our les pallier ou pour nous en excuser is-à-vis de nous-mêmes, que nous voulons s faire tomber sur les autres, ou que nous herchons à leur en trouver. C'est une con- olation pour l'amour-propre.

78. On a souvent le caractère dur, parce u'on s'est accoutumé à être dur et inexo- able pour soi-même. Cette habitude prise, l est bien difficile et bien rare qu'on soit nduigent pour les autres.

79. Ceux dont le caprice fait la principale ssence, en général, n'aiment qu'eux. Ils egardent le genre humain comme à leur rdre, et fait pour subir toutes les lois que icte leur imagination. Ils aiment à domi- ier, et par une conséquence toute naturelle ls dominent tous ceux qui s'y prêtent.

80. Le vrai bonheur n'est pas fait pour ce onde, et pour jouir de celui de l'autre vie, ui est le seul véritable et sûr, il faut savoir ettre à profit tous les malheurs, toutes les eines et tous les maux de celle-ci.

81. Il y a des peines, des dangers, qu'il est isé d'éviter, pour peu qu'on en ait la vo- lonté; mais il en est qui viennent nous sur- prendre et qui accablent l'homme lorsqu'il n'y a pas préparé son courage. Il en est de même des passions et des séductions des sens.

82. L'homme devenu philosophe par l'ha- bitude de réprimer ses faiblesses est bien répréhensible s'il ne fait pas tourner cette victoire au profit de son âme pour l'éternité.

83. Le rang, très-souvent, est effacé par le crédit; celui-ci est détruit par la faveur; et l'opulence est humiliée par les deux autres, quand elle veut se placer trop familièrement à côté d'eux.

84. Ceux qui gouvernent la jeunesse, doi- vent faire ce que fait un habile laboureur qui sait bien cultiver la terre. Il la prépare pour recevoir à son gré les semences qu'il lui plaît d'y mettre, et a grand soin d'en ar- racher les mauvaises herbes dès qu'il les aperçoit, parce que, tendres et nouvelles, elles n'ont pu encore porter de graine. S'il reconnaît des qualités nuisibles dans l'es- pèce du sol, il s'efforce de l'améliorer; et faisant insensiblement mourir les germes à redouter, les uns faute d'aliment, les au- tres à force de soins et de précautions, il parvient ainsi au résultat le plus profitable.

85. L'avantage de la jeunesse le plus réel est de n'avoir encore aucune impression des vices; d'être par conséquent plus facile à plier du côté du bien, et plus portée à en prendre l'habitude, pour parvenir ensuite à le goûter et à en faire des délices

86. Avec tous les secours de la sagesse, le cœur a bien de la peine à n'être point pris pour dupe. Que serait-ce alors si on le livrait aux dangers, dirigé et conduit uniquement par l'amour-propre ?

87. Les seuls avantages de la vieillesse sont d'avoir appris à se connaître par ses propres fautes, et si l'on veut par celles des autres. C'est moins cependant sur ces der- nières que nos réflexions doivent porter; car chacun trouve assez de besogne chez soi, sans aller faire celle de son voisin. C'est donc de se connaître dont il s'agit, et d'ê- tre persuadé que l'on ne se connaît encore que très-imparfaitement; c'est d'avoir ap- pris à se suffire à soi-même; c'est d'ima- giner que les autres ne nous doivent rien, et que nous leur devons tout, ce qui nous porte alors à nous prêter et à ne rien exi- ger.

88. L'esprit pourrait se passer du cœur, mais le cœur ne peut se passer de l'esprit. Ce dernier est en quelque sorte le tuteur de l'autre. Seulement, le cœur est un pupille imprudent, sujet à des écarts qui mettent son tuteur dans une continuelle agitation.

89. Quoique le mouvement soit souvent indépendant de la volonté et de la réflexion, et purement machinal, il dépend cependant toujours, et indispensablement, de l'âme, puisque dès qu'elle est séparée du corps, il n'a plus de mouvement.

90. L'imagination est une volontaire qui va toujours devant elle, sans précisément savoir où elle ira.

91. Le cœur s'intéresse à tout ce qui agit dans notre âme : tout sentiment est à lui et vient de lui.

92. Nos sens sont rarement entièrement satisfaits : ils ont chacun les contraires de leurs satisfactions, indépendamment de leur subordination à la raison et à la volonté.

93. On aime les gens vrais, parce que leur société est sûre, est qu'on est avec eux à l'abri des trahisons ; mais d'un autre côté on les regarde comme des gens austères qui humilient par leur façon de penser ceux qui en ont une moins bonne ou tout à fait opposée.

94. La sincérité est le tribut de l'amitié ; elle est sa caution, et détermine son existence.

95. L'occasion détermine une grande partie de nos actions, bonnes et mauvaises. Dans une âme bien disposée, qui a pris l'habitude de la vertu, l'occasion de faire le bien est une espèce de bonne fortune dont elle profite et se saisit avidement. L'occasion de mal faire, quelque séduisante qu'elle soit, n'est pour elle qu'une légère tentation.

96. L'absence a plus de droit sur les uns que sur les autres ; mais son pouvoir, quel qu'il soit, est réel et infaillible sur tous.

97. Rien ne devrait être si rare que la confiance, quand on connaît un peu les hommes, ou plutôt lorsqu'on se connaît bien soi-même.

98. Pour être parfaitement honnête homme, il faut être non-seulement persuadé des grands principes de sa religion, mais être exacte encore à en remplir les devoirs.

99. Le plaisir est un être de raison que l'opinion réalise, varie et multiplie : ce n'est point, en général, une chose déterminée.

100. Si l'on voit souvent que le mérite et les vertus ne sont pas estimés dans la société à leur juste valeur, on voit aussi que les plus légers défauts s'y aperçoivent ; que l'envie cherche à les grossir et à en augmenter le nombre. Ainsi ce n'est pas perdre que de manquer à gagner quelques degrés de plus d'estime : c'est beaucoup d'être estimé, n'importe à quel point ; le plus ou le moins n'a pas d'importance.

101. La société offre un enseignement continuel. Lorsqu'elle plaît, c'est une manière agréable de s'instruire à frais communs ; quand elle déplairait, on peut toujours s'appliquer les exemples qu'elle fournit à suivre ou à éviter. Les leçons qu'elle donne étant d'après ce qu'on y voit, font bien plus d'impression que toutes les maximes établies sur des suppositions, et communément plus utiles que les règles que l'on détermine d'après l'examen de soi-même, parce qu'on se fait toujours grâce, et qu'on n'en fait point aux autres

102. Ceux qui médisent par occasion sont des caractères faibles qui se laissent entraîner par l'exemple, et qui diraient également le bien qu'ils savent de leur prochain, si dans la société on s'en occupait. Les gens qui médisent par habitude, et faute de fond, n'auraient souvent rien à dire s'ils ne médisaient point.

103. Celui qui ne s'en tient pas à la médisance, qui va jusqu'à la calomnie, doit être sans mœurs, sans probité, abandonné au vice, inhumain ; un monstre enfin capable de tout. S'il a, en effet, la cruauté de ravir l'honneur, la réputation de son semblable, il ne se ferait pas beaucoup d'effort pour lui ôter la vie, qui ne lui est pas plus chère ni plus précieuse que ces deux choses.

104. La bonté passe souvent pour sottise, et voici pourquoi : ceux qui sont bons par caractère ou par principe ne paraissent pas apercevoir les défauts et les fautes des autres. De là on juge que c'est faute d'esprit ou de discernement. Faudrait-il donc être sot pour être bon ? Non, sans doute : il suffit d'être juste et pieux.

105. La crédulité est bien différente de la bonne foi, et il ne faut pas les confondre. La crédulité a pour principes l'ignorance, la petitesse ou le défaut d'esprit et de jugement. La bonne foi éclairée est dirigée par la vertu qui en est le principe, et ce principe ne peut être pris qu'en soi-même. La crédulité ne juge point ; elle se soumet et rampe sous l'opinion des autres, qui la détermine toujours. La bonne foi peut devenir dupe des actions d'autrui ; mais elle ne l'est point de leurs idées et de leurs opinions, parce que le jugement la gouverne.

106. Ceux qui, à force de vertus, convertissent la modestie en humilité, sont timides parce qu'ils se trouvent fort imparfaits et croient tout le monde plus parfait et meilleur qu'eux.

107. L'innocence est le fruit d'une bonne éducation, quant à l'esprit : quant au cœur, elle est l'effet d'un excellent naturel.

108. Les gens fermes et courageux sont pleins de ressources ; leur raison est toujours libre au milieu des plus grandes peines et des maux qui paraissent les plus extrêmes.

109. La témérité fait affronter les plus grands dangers : l'inconséquence ou l'orgueil la dirige ; mais elle ne produit pas le vrai courage. Elle risque tout, bien ou mal à propos, sans discernement et sans précaution.

110. Supporter ses malheurs, et se mettre, à force de vertu, au-dessus d'eux et du sort, voilà le vrai courage. Mais il a besoin pour se soutenir de l'encouragement qu'on trouve dans les principes de la religion.

111. La meilleure façon d'être sûr de soi, c'est de s'en défier constamment ; d'être bien persuadé de son extrême faiblesse, et d'être sans cesse sur ses gardes ; et de craindre plus que toutes les autres séductions, plus que tous les dangers.

112. L'ingratitude peut quelquefois s'excuser, mais jamais se justifier.

113. On est souvent si mortifié d'avoir eu des torts d'une certaine importance que l'on s'en prend à ceux sur qui ils sont tombés pour se soulager du reproche qu'on s'est forcé de se faire.

114. C'est presque toujours par comparaison qu'on est heureux ou malheureux : l'un et l'autre est une affaire d'opinion. Il faut désirer pour être capable de sentir qu'on jouit; il faut, pour craindre les peines, les connaître.

115. L'avantage de la naissance paraît, au premier aspect, réunir des conditions faites pour concilier le bonheur; mais, lorsqu'on est à portée de voir, de distinguer, d'apprécier les choses, on voit qu'elles ne tiennent point à cet avantage.

116. La beauté, pour les hommes, est un mince présent de la nature. Celui qui entre dans le monde avec une jolie figure est presque certain d'être un fat au bout de l'année, et peut-être avant.

117. Une âme digne d'estime, que la raison, l'esprit et le jugement ont formé, est le partage de la laideur, quand celle-ci sait prendre le bon parti.

118. La solitude laisse à la réflexion le temps d'examiner tous les mouvements de l'âme. Aidée de la raison, elle les considère, les compare, les juge. Elle les envisage de sang-froid, sans être séduite ni par la passion, ni par les sens.

119. Ne nous croyons jamais plus que les autres à l'abri de faire des folies; mais que leur exemple, leur humiliation nous servent à nous tenir sur nos gardes et à nous défier de nos forces.

120. En général, les vieillards ne se plaisent point ensemble, et c'est une inconséquence qui les prive d'une grande ressource. Ils aiment la jeunesse et prétendent en être aimés. Avec quoi justifient-ils cette prétention de lui plaire? Parce qu'ils l'aiment, disent-ils. Est-ce assez? Non, sans doute. Il faut apporter, dans la société, peu près autant d'agrément les uns que les autres. Celui qui ne s'y montre qu'avec des prétentions qui gênent; celui qui exige et à qui l'on croit devoir, celui-là y est à charge. On n'accorde volontiers qu'à ceux qui, loin d'exiger, agissent comme si rien ne leur est dû.

121. Pour être véritablement humain, il faut à chaque instant se mettre à la place des autres, surtout quand ils dépendent de nous.

122. Qui peut avoir un morceau de pain à la main, et ne le partage pas avec un malheureux qui souffre la faim, mériterait d'être à sa place, et ne connaît l'humanité que de nom. Qui peut, auprès d'un bon feu, oublier qu'il y a des milliers d'hommes qui n'ont pas de quoi se chauffer, et qui meurent de faim, de froid et de misère, ne peut se flatter d'être humain. Que de sortes d'appas la misère du pauvre offre au riche qui est humain! Le riche, sans contredit, ne peut cependant soulager tous ceux que la misère fait souffrir; mais qu'il fasse en faveur de l'infortune tout ce qu'il voudrait qu'on fît pour lui, s'il était dans la pauvreté, et il fera ce qu'il doit. C'est la mesure de l'humanité.

123. Celui qui désire beaucoup de choses à la fois, n'est ni fort heureux quand quelques-unes lui réussissent, ni fort à plaindre quand le succès ne répond pas à son attente.

124. L'estime ne s'obtient pas gratuitement : il faut en être digne pour l'inspirer.

125. La flatterie, et même la louange la plus délicate sont moins insinuantes que l'éloge intérieur que les gens les plus modestes se font de leur prétendue modestie. Il faut se craindre bien plus que toutes les séductions étrangères, lorsqu'on veut vaincre l'amour-propre

126. L'amitié la plus vraie, la plus intime ne détruit point les faiblesses de l'humanité. C'est pourquoi, très-souvent, on flatte son ami, afin de recevoir de lui le même tribut.

127. Quel est celui qui oserait avouer que le seul désir d'être estimé, l'a déterminé, ou seulement porté à faire une bonne action? Il n'est permis de convenir de ce motif, que dans l'exactitude ou le zèle à remplir certains devoirs.

128. Nous désirons souvent, par amour-propre, des choses dont cependant notre amour-propre même rougit.

129. Les moindres fautes des autres nous instruisent mieux et nous sont plus utiles que toutes les nôtres, surtout si elles sont faites à notre égard. La peine qu'elles nous causent nous les fait examiner de tous les sens; et nous y trouvons mille circonstances qui les aggravent, dont les plus intolérables entre autres sont celles qui blessent notre amour-propre.

130. L'esprit ne fait que de légères fautes quand il agit seul. Dès que le cœur s'en mêle, elles deviennent graves.

131. La plupart des fautes dans lesquelles nous tombons, viennent de ce que nous nous cherchons, et que nous intéressons toujours notre amour-propre à tout ce que nous faisons, soit pour nous, soit pour ou contres les sautres.

132. L'esprit de contradiction a en horreur la complaisance, soit reçue, soit donnée.

133. Etre incertain si on marchera en long ou en large; si on se couchera plus tôt ou plus tard; si on sortira ou non; tenir en suspend tous ceux qui dépendent de soi, pour des choses aussi puériles, c'est à plaisir se rendre très-incommode. L'incertitude est un défaut de caractère, pris en soi et dans un mauvais fond, et non dans les choses qui paraissent l'exciter et en être l'objet.

134. Rarement l'impatience parvient à des vues, supposé qu'elle en ait de nettes. Presque toujours elle est excitée par des choses passées qu'il est impossible d'empêcher d'avoir été; et si l'avenir la produit, elle est accompagnée de quelque désir, dont sa vivacité ne rapproche point l'effet. L'impatience est un sentiment inutile à son objet : elle ne remédie point au passé, ne rapproche point l'avenir, et ne change rien au présent. C'est enfin un des plus grands écarts de la raison.

135. L'idée de la vertu, dans quelque genre que ce soit, élève l'âme.

136. Ce que l'on fait de bien de sa propre volonté, est bien plus satisfaisant que ce que l'on fait par devoir.

137. Soyez humain : vous aurez le plaisir de faire des heureux et de soulager des misérables qui vous béniront. Soyez docile : vous vous éviterez le chagrin des réprimandes. Soyez honnête, complaisant : vous vous ferez des amis qui vous seront ou agréables ou utiles. Soyez homme d'honneur : chacun vous estimera, et vous aurez la satisfaction de sentir que vous le méritez. Soyez vertueux, sage : votre conscience sera tranquille et vous saurez braver les dangers. Soyez brave : la gloire suivra vos pas. Soyez prudent : vous éviterez le repentir qui suit les actions peu réfléchies. Soyez discret dans vos propos : vous vous rendrez digne de la confiance.

138. Dans l'âge des passions, les moyens humains sont souvent insuffisants pour retenir l'âme dans un juste équilibre. C'est alors qu'il faut appuyer les raisonnements purement physiques sur des lois divines.

139. Tenons pour maxime que le fruit des belles actions est de les avoir faites.

140. Le motif seul fait le mérite des actions des hommes, et le désintéressement y met la perfection.

141. L'issue des affaires humaines dépend d'un conseil plus haut que celui de l'homme.

142. La vigilance dans les affaires, c'est ce qui cause d'ordinaire les bons succès : elle ne laisse point d'action, pour petite ou inutile qu'elle soit, dont elle ne tire de l'avantage et dont elle ne se prévale.

143. L'exemple, ni la raison ne soulagent que les petites afflictions.

144. Il n'y a qu'une affliction qui dure, c'est celle de la perte des biens. Le temps, qui adoucit toutes les autres, aigrit celle-ci. Nous sentons à tout moment, pendant le cours de notre vie, que le bien que nous avons perdu nous manque.

145. Dans tous les genres, les petits agréments l'emportent aujourd'hui sur le vrai mérite.

146. Les hommes vains et ambitieux ne sauraient être que les ministres des desseins de Dieu et les exécuteurs de ses ordres, sans savoir le plus souvent ce qu'ils font. C'est en vain qu'ils s'imaginent qu'ils feront ce qu'ils veulent, ils ne pourront jamais rien qu'autant que leurs desseins se rencontreront avec ceux de Dieu, et qu'ils travailleront à l'accomplissement de ses ordres.

147. L'esclave n'a qu'un maître · l'ambitieux en a autant qu'il y a de gens utiles à sa fortune.

148. La santé de l'âme n'est pas plus assurée que celle du corps, et quoique l'on paraisse éloigné des passions, on n'est pas moins en danger de s'y laisser emporter, qu'on ne l'est de tomber malade, quand on se porte bien.

149. Notre âme a bien plus de quoi jouir, qu'elle n'a de quoi connaître.

150. Dans les occasions d'aider vos amis, ayez toujours trois choses ouvertes : la main, le visage et le cœur.

151. Il y a un goût dans la pure amitié, où ne peuvent atteindre ceux qui sont nés médiocres.

152. Où commence la défiance, là finit l'amitié. Les liens de l'amitié sont plus étroits, procédant de la vertu, que du sang et du parentage, et tout homme de bien est parent d'un vertueux, à cause de la ressemblance des mœurs qu'ils ont ensemble.

153. Il n'est point d'amitié véritable entre les méchants

154. Il y a plusieurs remèdes qui guérissent de l'amour, mais il n'y en a point d'infaillibles.

155. L'amour-propre fait que nous ne trouvons guère de gens de bons sens, que ceux qui sont de notre avis.

156. Tous les vices favorisent l'amour-propre, et toutes les vertus s'accordent à le combattre.

157. L'aveuglement des hommes est le plus dangereux effet de leur orgueil : il sert à le nourrir et à l'augmenter, et il nous ôte la connaissance des remèdes qui pourraient soulager nos misères et nous guérir de nos défauts.

158. Les biens qu'on emploie en aumônes et en œuvres de charité, sont l'unique chose que l'homme peut compter pour sienne de tout ce qu'il possède ici-bas ; car, en mourant, il faut abandonner tout le reste, et n'emportant avec soi que ses bonnes œuvres. Les aumônes ne ressemblent pas mal à des remises qu'on fait pour l'éternité : à son arrivée, on les trouve payables à vue.

159. Le bien a toujours de puissants ennemis, et le mal trouve presque toujours de la protection.

160. Celui qui reproche la faveur qu'il a faite, en acquitte celui qui la reçoit.

161. Un bienfait n'est jamais perdu, quoiqu'un ingrat le reçoive, parce que Dieu le récompense toujours.

162. Le vrai moyen d'être riche sans augmenter nos biens, c'est de diminuer nos convoitises : celui qui sait modérer son ambition, se contente de ce qu'il possède.

164. Un riche mal en ses affaires, est plus misérable qu'un pauvre simplement pauvre.

164. Ne faire sa cour à personne, ni attendre de quelqu'un qu'il vous fasse la sienne, c'est l'âge d'or, l'état de l'homme le plus naturel.

165. Quand on est content, toutes choses nous réjouissent, et tout ce que nous voyons a pour nous un air de gaîté. Devient-on triste, toute la nature change subitement à notre égard, et tout ce que nous voyons nous paraît triste.

166. Depuis que le monde existe, on fait des commentaires sur le bonheur; on le définit, on l'apprécie. Cependant, d'ordinaire, les gens les plus heureux sont ceux qui n'y ont jamais pensé, qui seraient fort embarrassés, si on leur demandait ce que

'est que le bonheur, qui en jouissent sans ıresque le connaître.

167. La bravoure véritable est rare comme ›s grandes vertus : courir à la mort pour ȝ bien public, sans espoir de récompense, e gloire, ni de renommée; connaître par- ıitement le péril, l'avoir bien prévu, et s'y ›ter par la seule vue de faire son devoir, t par le peu de cas qu'on fait de la vie, 'est là ce qu'on appelle la véritable bra- oure.

168. La civilité vaut mieux, à certains gards que la politesse. La politessse flatte ›s vices des autres, et la civilité nous em- êche de mettre les nôtres au jour. C'est une arrière que les hommes élèvent entre eux our empêcher de se corrompre. Une tein- ıre médiocre des petites règles de la civi- té donne quelque assurance à un homme, t le met en état de paraître, sans se gêner, n toutes sortes de compagnies.

169. Il ne faut pas s'étonner de l'avidité e notre cœur à désirer de nouvelles féli- ıtés. Comme le monde n'en a que de fausses, lles laissent toujours du vide dans nos âmes, fin que toujours elles aient quelque chose souhaiter.

170. Un cœur qui sait régler ses désirs, ıit triompher de toutes choses.

171. Il n'y a point de passion qui ébranle nt la sincérité des jugements que la co- re.

172. La colère est un des principaux obs- cles à la tranquillité de la vie et à la santé u corps : elle offusque le jugement et aveu- e la raison. Elle fait perdre quelquefois ıns un moment des amis qu'on a employé ›s années entières à acquérir, et elle dé- ıuvre bien souvent les pensées secrètes du eur, plus souvent qu'on n'eût voulu.

173. Le commerce est un des objets les us importants du législateur, sans lequel s peuples ne peuvent être heureux, parce ı'ils seront dans une abondance onéreuse plusieurs choses superflues, et dans une sette pénible de plusieurs choses néces- ires.

174. Les habiles gens n'entassent point s connaissances, mais ils les choisissent.

175. La conscience est un incorruptible moin de notre conduite, et un juste appré- ateur de nos actions.

176. Tout ne consiste pas à demander un nseil : le plus difficile est de discerner ıtre plusieurs avis quel est le meilleur. Il ut pour cela avoir un esprit juste, pour ler droit au but; solide, c'est-à-dire en- mi des fausses subtilités; étendu, pour ir tout à la fois les choses dont il doit ger.

177. La constance dans les malheurs fait force de l'esprit, de même que la modé- tion dans une grande fortune.

178. La vraie constance ne consiste pas à uloir fermement ce que nous avons juste- ent et sagement résolu : elle consiste à uloir toujours ce que veulent la justice et raison.

179. Il n'y a point de personnes plus con- tredisantes et plus contredites que celles qui sont les plus modérées dans leurs senti- ments : cela paraît étrange, et est pourtant vrai. La raison en est que la plupart du monde se jette dans l'excès, en blâmant ou en approuvant; d'où il arrive que les per- sonnes modérées qui ne louent rien, et qui ne blâment rien avec excès, mais qui sou- vent approuvent le bien, et blâment le mal dans les mêmes personnes, se trouvent pres- que toujours contraires au jugement des autres.

180. La conversation est un bien particu- lier à l'homme, de même que la raison. C'est le lien de la société; c'est par elle que s'entretient le commerce de la vie civile, que les esprits se communiquent leurs pen- sées, que les cœurs expriment leurs mou- vements, et que les amitiés se commencent et se conservent.

181. La hardiesse est nuisible, si les forces ne correspondent au cœur et au désir.

182. L'empire de la coutume est bien plus vaste que celui de la nature : il s'étend sur les mœurs, sur tous les usages; il ré- pand la variété sur la scène de l'univers. La nature y répand l'unité, elle établit partout un petit nombre de principes invariables. Ainsi le fond est partout le même, et la culture produit des fruits divers.

183. Le crédit qui vient de la faveur ou de la violence, est détruit par l'envie, ou ruiné par le châtiment. Mais celui que le mérite acquiert par la récompense, est maintenu par la justice.

184. Quelques favorables succès qu'aient nos crimes, la peine est inséparable du sou- venir qui nous en demeure.

185. Nous oublions aisément nos crimes, lorsqu'ils ne sont sus que de nous.

186. Le plaisir ou la démangeaison de critiquer, nous ôte celui d'être vivement touché de très-belles choses.

187. On doit regarder la critique comme les remèdes extrêmes, mais délicats, que la médecine compose des drogues les plus venimeuses, et dont quelque poison est la base : on sait avec combien de soin ils veu- lent être préparés. Pour peu qu'on connaisse les hommes, on conviendra sans peine que tout ce qui s'appelle blâme, répréhension, est aussi insupportable aux esprits que le poison l'est au corps. D'où il s'ensuit, 1° qu'on ne doit pas s'en servir sans une grande nécessité; 2° qu'on ne saurait appor- ter trop de précaution pour composer ce fâcheux remède, quand on fait tant que de l'employer.

188. De tous les moyens qu'on peut em- ployer avec succès pour ouvrir l'intelli- gence aux jeunes gens, il n'y en a point dont les effets soient plus sûrs et plus dura- bles que la curiosité. Le désir de savoir nous est aussi naturel que la raison : il est vif et agissant à tout âge, mais il ne l'est jamais plus que dans la jeunesse, où l'esprit vide de connaissances saisit avec avidité ce qu'on lui présente, se livre volontiers à l'attrait de la nouveauté, et contracte sans

peine l'habitude de réfléchir et de s'occuper.

189. Dieu punit souvent les désirs déréglés du cœur, par les ténèbres de l'esprit.

190. Les choses les plus souhaitées n'arrivent point, ou si elles arrivent, ce n'est ni dans le temps ni dans les circonstances où elles auraient fait un extrême plaisir.

191. Vous cesserez de craindre, dès que vous cesserez de désirer.

192. Rien ne découvre davantage une étrange faiblesse d'esprit, que de ne pas connaître quel est le malheur d'un homme sans Dieu : rien ne marque davantage une extrême bassesse du cœur, que de ne pas souhaiter la vérité des promesses éternelles. Rien n'est plus lâche que de faire le brave contre Dieu.

193. Le vice favori de l'humanité a toujours été le goût de domination et d'empire, que l'esprit s'est seulement occupé à justifier par des raisons apparentes. Combien cet intérêt de se justifier n'a-t-il pas inventé de sophismes ou raisonnements politiques pour et contre sur la même matière? Sophismes pourtant assez plausibles pour séduire la raison humaine.

194. Voulez-vous juger sainement de l'éducation qu'a eue une personne, ou du monde qu'elle a vu? Parlez avec elle : la conversation est comme le creuset qui sert à faire connaître à quel titre est l'or ou l'argent qu'on y a mis.

195. L'étude de l'éloquence est fort pernicieuse à un mauvais esprit, puisqu'il s'en sert à persuader l'amour du vice et la haine de la vertu.

196. L'empire des lois est plus puissant que celui des hommes.

197. L'ennui est entré dans le monde par la paresse : elle a beaucoup de part dans la recherche que font les hommes des plaisirs, du jeu et de la société. Celui qui aime le travail a assez de soi-même.

198. L'ambition rend rarement méchant à demi.

199. Il y a peu de gens en qui les discours qui ont la forme d'instructions, fassent de grands changements dans la conduite de leur vie; mais il y en a très-peu qui ne soient emportés par les maximes qu'ils tirent des entretiens ordinaires.

200. L'envie punit toujours le cœur qui la conçoit : elle l'afflige d'une inquiétude continuelle, sans l'espérance du soulagement.

201. Ceux qui ne considèrent que le dehors et que l'agrément des conditions de la vie, sont sujets à la plus triste des passions qui est l'envie. Ceux qui approfondissent les peines de chaque état n'y sont pas si sujets.

202. Il faut s'accoutumer à voir sans étonnement et sans envie ce qui est au-dessus de nous, et sans mépris ce qui est au-dessous.

203. Les plus beaux efforts de l'esprit humain sont ceux qui tendent à perfectionner notre raison.

204. L'espèce d'esprit qui dépend de l'imagination, et qu'on appelle communément esprit dans le monde, ressemble à la beauté : il ne subsiste qu'avec la jeunesse. Il est vrai que la vieillesse vient plus tard pour l'esprit, mais elle vient. Les plus dangereux défauts qu'elle lui apporte sont la sécheresse et la dureté. Il y a des esprits qui en sont naturellement plus susceptibles que d'autres, ce sont ceux qui ont de la noblesse, de la grandeur, quelque chose de fier et d'austère.

205. L'esprit s'attache par paresse et par constance à ce qui lui est facile ou agréable. Cette habitude met toujours des bornes à nos connaissances, et jamais personne ne s'est donné la peine d'étendre et de conduire son esprit aussi loin qu'il pouvait aller.

206. Il n'y a que la force d'esprit qui puisse dompter dans les hommes la vanité et l'inquiétude; de là vient que tous les hommes médiocres tombent dans ces deux vices.

207. A mesure qu'on a plus d'esprit, on trouve qu'il y a plus d'hommes originaux. Les gens du commun ne trouvent point de différence entre les hommes.

208. On peut beaucoup déplaire avec beaucoup d'esprit, lorsqu'on ne s'applique qu'à le faire valoir aux dépens des autres.

209. On est rarement maître de se faire aimer; on l'est toujours de se faire estimer. Cette estime est le vrai principe de la considération qui n'est pas toujours attachée aux dignités.

210. Faites que vos études coulent dans vos mœurs, et que tout le profit de vos lectures se tourne en vertu.

211. Quelque génie qu'on ait, l'étude y ajoute beaucoup; sans elle il ne produit rien de parfait, et elle met une différence infinie entre les hommes.

212. Il n'y a point de vérité dont la liaison avec notre bonheur soit d'une plus grande évidence, que le dogme capital de l'existence de Dieu. Nous trouvons dans cet Etre suprême tout ce qui est digne d'occuper notre esprit, tout ce qui est capable de remplir notre cœur. On l'a dit mille fois, on ne saurait trop le redire : ainsi travailler à mettre les preuves de l'existence de Dieu dans un jour complet, c'est travailler au bonheur du genre humain, dont les athées sont assurément les plus dangereux et les plus cruels ennemis.

213. Le faste ne doit pas nous en imposer : il n'y a que les petites âmes qui se prosternent devant la grandeur; l'admiration n'est due qu'à la vertu.

214. Les petits font par ostentation ce que les grands se voient obligés de faire par état. C'est une chimère bien dangereuse que ces prétendus devoirs d'état : elle a plus ruiné de familles, que la libéralité des rois n'en a pu enrichir.

215. On devient en fort peu de temps maître de soi, lorsqu'on se sert des fautes et des imperfections des autres, comme d'un miroir fidèle pour découvrir les siennes.

216. On ne vit point assez pour profiter de ses fautes; on en commet pendant tout le temps de sa vie, et tout ce que l'on peut

e à force de faillir, c'est de mourir cor-
}.

17. Celui qui autorise une faute est plus
pable que celui qui la commet; car en-
il peut y avoir de la faiblesse dans l'un,
is on ne saurait exempter l'autre de ma-
.

18. La vie longue ou courte n'en fait
nt la félicité, puisque le dernier moment
onne.

19. La félicité de ce monde est toujours
:opiée, il y manque toujours quelque
tie considérable, dont le défaut ôte même
plaisir de la possession de ce qui ne
nque pas. Pour en avoir une entière et
faite, il la faut chercher ailleurs qu'en ce
nde, et la forte persuasion où l'on doit
: de ne point la trouver ici-bas, est une
nde préparation pour suivre sans rési-
nce la vocation de Dieu.

20. Rien n'est plus triste que la vie des
imes qui n'ont su être que belles, car
n n'est plus court que le règne de la
uté. Il n'y a rien qu'un fort petit nombre
nnées de différence entre une belle
ime et une qui ne l'est plus.

21. Une femme sensée ne doit pas pa-
tre désirer trop ardemment de s'attirer
tention et les respects de tout le monde.
e doit se contenter qu'on lui rende ce
i lui est dû, et avoir des égards pour les
res, si elle veut qu'ils en aient pour
:.

22. Le vrai moyen d'être trompé, c'est de
roire plus fin que les autres.

23. La finesse est l'occasion prochaine de
fourberie, et de l'un à l'autre le pas est
ssant; le mensonge seul en fait la diffé-
ice, et si on l'ajoute à la finesse, c'est
rberie.

24. On condamne en idée la flatterie,
is l'on n'en subit pas moins la séduction.
rougirait d'avouer qu'on en est le jouet,
is on n'en est pas moins dépendant,
ins esclave.

25. La flatterie grossière offense un
mme délicat : au lieu de lui plaire, elle
ordinairement punie par le mépris;
is quand c'est une main habile qui l'a
parée, et qui a su épargner la pudeur de
ui qui est flatté et contente sa vanité, il
it avoir beaucoup d'esprit pour la re-
er.

26. Il n'est point d'ennemis plus dégui-
i qu'un flatteur, qu'un ambitieux et qu'un
vieux.

27. La plupart des gens ne nous aiment
ne nous trouvent de l'esprit qu'à propor-
n que nous les estimons. La flatterie est
piége si délicat, que les plus sages, avec
ites leurs réflexions, deviennent quel-
efois la dupe de leur propre cœur; et si
n n'est bien sur ses gardes, les lâches
resses des flatteurs gâtent les meilleurs
prits. C'est là l'écueil ordinaire des fem-
s : leur cœur ne peut guère tenir contre
ux qui savent bien vanter leurs charmes.

228. Les hommes, en un même jour, ou-
ent leur âme à de petites joies et se lais-
sent dominer par de petits chagrins. Rien
n'est plus inégal et moins suivi que ce qui
se passe en si peu de temps dans leur cœur
et dans leur esprit; le remède de ce mal est
de n'estimer les choses du monde précisé-
ment que ce qu'elles valent.

229. La fortune ne peut rien ôter au sage,
parce qu'elle ne lui donne rien.

230. Le ciel accorde rarement une grande
fortune avec l'art de s'en servir.

231. Les gens de cœur et d'esprit se font
leur fortune eux-mêmes.

232. Il y a moins d'honnêtes gens que
d'autres qui fassent fortune; de vrais hon-
nêtes gens ont dans le cœur une incapacité
naturelle de connaître le monde, qui les
empêche encore plus d'y réussir que toutes
leurs passions.

233. Il y a peu de grandes fortunes inno-
centes.

234. Quand on se livre à des occupations
frivoles, on devient incapable de grands des-
seins. Rarement le siècle de la frivolité est
le siècle des grands hommes.

235. Ce qui paraît générosité n'est souvent
qu'une ambition déguisée, qui méprise de
petits intérêts pour aller à de plus grands.

236. Le génie est une lumière et un feu
d'esprit qui conduit à la perfection par des
moyens faciles.

237. Le maniement des affaires s'accom-
mode mieux des hommes de génie, et la so-
ciété des gens d'esprit.

238. La gloire ne consiste pas à éterniser
son nom, mais ses vertus. Un nom qui passe
à la postérité la plus reculée n'est qu'une
longue infamie, s'il y transmet la mémoire
des vices et des crimes de celui qui l'a porté.
Un grand nom n'est une véritable gloire que
quand il rappelle avec lui le souvenir, l'ad-
miration, le respect et l'amour que mérite
celui qui a su l'illustrer.

239. La grandeur est une participation de
la puissance de Dieu sur les hommes, qu'il
communique aux uns pour le bien des
autres. C'est un ministère qu'il leur confie;
et ainsi n'y ayant rien de plus réel et de plus
juste que l'autorité et la puissance de Dieu,
il n'y a rien de plus réel et de plus juste
que la grandeur dans ceux à qui il la com-
munique véritablement.

240. On peut se faire aimer de tous en ne
perdant rien de sa grandeur, et l'on peut au
contraire s'en attirer la haine en ne pen-
sant qu'à être grand.

241. L'enflure imite la grandeur, et il y
faut apporter une grande attention pour les
distinguer. On peut être trompé par un vain
fantôme de gloire. La véritable grandeur ne
peut être imitée par l'orgueil ni égalée par
le faste : elle réside dans le fond de ses qua-
lités personnelles; elle subsiste dans la no-
blesse des sentiments.

242. Pour se désabuser de la grandeur, il
faut la voir de près : on cesse bientôt de la
désirer et de la craindre. La vraie grandeur
de l'homme est dans le cœur.

243. On est infiniment grand quand on ne
le veut être que pour les autres, et on de-

vient supérieur à tous les hommes quand on les intéresse tous à sa propre élévation.

244. Comme l'innocence de la vie en fait le repos, il faut de nécessité bien vivre pour être heureux.

245. L'homme qui n'aime que soi ne hait rien tant que d'être seul avec soi. Il ne recherche rien que pour soi et ne fuit rien tant que soi, parce que, quand il se voit, il ne se voit pas tel qu'il le désire, et qu'il trouve en lui-même un amas de misères inévitables, et un vide de biens réels et solides qu'il est incapable de remplir.

246. Les hommes ne se forment pas tous seuls : ils naissent disciples de tout ce qui les environne. Ce qu'ils entendent admirer dans leur enfance devient l'objet de leur entretien; ils se plient non-seulement à l'imitation, mais encore à le trouver beau, et ils tournent de ce côté-là toute leur complaisance et tous leurs efforts.

247. L'éducation fait la différence entre les hommes : les talents la font prodigieuse, et la fortune encore plus.

248. Pour se faire aimer des hommes, quelque opposés qu'ils soient d'humeur, de sentiment et de caractère, il ne faut avoir que de la douceur et de la complaisance; mais c'est par une conduite suivie que l'on conserve leur estime.

249. C'est le plus grand de tous les honneurs que de passer pour le plus homme de bien et le plus honnête homme de son siècle.

250. L'amour du bien public est le seul attrait légitime des honneurs, le seul qui puisse empêcher qu'on ne s'en dégoûte. Tout autre motif abuse un peu du temps, et punit à la fin celui qui a été abusé.

251. La jeunesse est plus propre à imaginer qu'à raisonner, à exécuter qu'à délibérer, et pour les nouveaux projets que pour les affaires établies. Les jeunes gens embrassent plus qu'ils ne peuvent atteindre; ils volent au fait sans examiner les moyens; ils ne veulent avouer ni rétracter leurs erreurs.

252. C'est la profonde ignorance qui inspire le ton dogmatique. Celui qui ne sait rien croit enseigner aux autres ce qu'il vient d'apprendre lui-même; celui qui sait beaucoup pense à peine que ce qu'il dit puisse être ignoré, et parle plus indifféremment.

253 La cause la plus ordinaire et la plus naturelle de l'ignorance est l'amour du repos; car il en coûte pour devenir habile, et il n'y a que l'ignorance qui soit aisée. Une seconde cause est le défaut d'émulation. Ce défaut peut venir de ce que les personnes distinguées par le rang et par la naissance ne mettent point assez les sciences en honneur. Les suites de l'ignorance sont d'une extrême conséquence : l'oisiveté en est le premier fruit, et de l'oisiveté naissent tous les vices.

254. Un indiscret dont l'indiscrétion provient d'un certain feu ou vivacité qu'il porte en lui est plus à craindre qu'un méchant naturel, parce que le dernier n'insulte q... ses ennemis et ceux à qui il veut du m..., au lieu que l'autre attaque indifféremm... ses amis et ses ennemis.

255. Il y a dans le cœur humain un dé... que l'injustice soit punie. Les hommes ... tous un fonds de justice dans le cœur; i... souhaitent naturellement que le ciel s'int... resse à venger l'innocence; en tout te... et en tout pays, on voit avec plaisir q... l'Etre suprême s'occupe à punir les cr... de ceux que les hommes ne peuvent app... en jugement. C'est une consolation pour ... faible, c'est un frein pour le pervers qui e... puissant.

256. Un coupable puni est un exe... pour la multitude; un innocent conda... est l'affaire de tous les honnêtes gens.

257. Les larmes ne peuvent venir que ... fond du cœur quand aucune bienséance ... les demande, et qu'au contraire l'ext... inégalité des personnes, c'est-à-dire de ... qui pleure et de celle dont la perte est p... rée, semble s'y opposer. A l'éloquence ... turelle qu'elles ont pour faire un élog... joint le prix que leur donnent les yeux ... les ont versées.

258. C'est un grand secret, dans la fa... liarité des liaisons, que de tourner ... hommes, autant qu'on le peut honnêtem... à leur amour-propre. Quand on sait les r... chercher à propos, et leur faire trouv... eux des talents dont ils n'avaient pas ... sage, ils nous savent gré de la joie se... qu'ils sentent de ce mérite découvert, ... peuvent d'autant moins se passer de ... qu'ils en ont besoin pour être agréable... avec eux-mêmes.

259. Le libéral double le mérite du ... sent par le sentiment, l'avare le gâte p... regret.

260. Ce n'est pas payer trop cher la ... berté de l'esprit et du cœur que de l'ac... par le sacrifice des plaisirs

261. Le livre le moins lu de tous est ... où, sans être copiste, on pourrait ... tous les jours le plus de singularités. ... livre est l'homme, véritable Prothée, ... varié dans chaque individu par le ... que par la figure, et sujet inépui... d'observations.

262. Les lois humaines sont d'une ... nature que les lois de la religion. Le... ture est d'être soumises à tous les ac... qui arrivent et de varier à mesure q... volontés des hommes changent. Au ... traire, la nature des lois de la reli... de ne varier jamais. Elles tirent leur ... de ce qu'on est persuadé de la vérit... religion, au lieu que la force des l... maines vient de ce qu'on les craint.

263. Les louanges donnent du coura... augmentent l'envie de bien faire. La ... destie, qui semble refuser des lou... n'est en effet qu'un désir d'en avoir de ... délicates

264. La louange est la réflexion ... vertu.

265. On fait des livres sur les av...

u luxe, on le croit d'une ressource admira-le pour les états où il s'introduit. C'est ourtant le luxe qui, poussé trop loin, absorbe jusqu'au patrimoine du pauvre.

266. Le luxe et la curiosité pour les choses rares, sont des abîmes sans fond. Tout entre et tout s'y perd, on ne trouve rien ui les satisfasse, et tout le superflu paraît écessaire.

267. Le luxe, disent certaines gens, fait la splendeur des Etats, mais peut-on nier ue les bonnes mœurs ne soient essentielles à la durée des empires, et que le luxe ne oit diamétralement opposé aux bonnes mœurs? que le luxe soit un signe certain es richesses; qu'il serve même, si l'on veut, les multiplier; que faudra-t-il conclure de e paradoxe si digne de nos jours, et que eviendra la vertu quand il faudra s'enrichir quelque prix que ce soit?

268. Chacun a beau raisonner dans son malheur, la soumission en est l'unique oulagement, et la patience le souverain emède.

269. Le langage des manières obligeantes st entendu de tout le monde. Celui du mérite n'est pas si universel; il faut en avoir our le connaître et le discerner. Mais il ne aut qu'être homme pour être sensible, et 'est à la sensibilité à juger des manières.

270. Rien de plus faible que de faire out le mal qu'on peut faire. Les petites âmes ont cruelles, les grands hommes ont de la lémence.

271. Les grandes âmes ont toujours de émulation pour le mérite éclatant.

272. Il y a des mérites enveloppés qui ne ercent qu'à travers un extérieur triste et ombre.

273. Des hommes d'un grand mérite et une grande vertu s'attirent quelquefois, de a part des personnes du premier rang qui iennent à les connaître, une sorte de respect qui n'a point été établi par les lois de a société, et dont la nature s'est réservée le roit de disposer, en faveur de la vertu.

274. Une chose folle et qui découvre ien notre petitesse, c'est l'assujettissement ux modes, quand on l'étend à ce qui concerne le goût, le vivre, la santé et la onscience.

275. La mode serait raisonnable si elle ouvait se fixer à la perfection, à la commodité et à la bonne grâce; mais changer oujours, c'est inconstance plutôt que de on goût.

276. On a beau connaître le monde, il ffre toujours à apprendre. Le monde de la our ne ressemble pas à celui de la capitale, i celui de la capitale à celui des provinces. hacun a ses maximes sur le monde. Les sprits qui ont fait fortune à force de bassesse et de cupidité, ne connaissent que la oute qu'ils ont tenue pour prospérer. Il y a pas de règles certaines pour faire ce u'on appelle une grande fortune dans le monde; il y en a pour réussir. pour mériter au moins son estime. C'est à celles-ci u'on doit s'en tenir. Il y a de la sagesse à donner quelque chose à l'incertitude des événements, et de la folie à s'y livrer tout entier.

277. La morale est la connaissance des devoirs dont nous sommes tenus envers nos semblables. C'est un des plus importants sujets sur lesquels la raison puisse s'exercer: peu de sciences ont un objet plus vaste et des principes mieux prouvés. Ces principes tendent tous à nous procurer le plus sûr moyen d'être heureux, en nous montrant la liaison intime de notre véritable intérêt avec l'accomplissement de nos devoirs. La morale est une suite nécessaire de l'établissement des sociétés puisqu'elle a pour objet ce que nous devons aux autres hommes. Sous ce point de vue on peut dire qu'elle a quatre objets : ce que les hommes se doivent comme membres de la société générale; ce que les sociétés particulières doivent à leurs membres; ce qu'elles se doivent les uns aux autres; enfin, ce que les membres de chaque société particulière se doivent mutuellement et à l'état dont ils sont membres.

278. La pensée continuelle de la mort en ôte l'horreur, et il n'est rien de plus doux que la mort, quand une vie innocente l'a devancée.

379. La meilleure de toutes les raisons pour se résoudre à la mort, c'est qu'on ne saurait l'éviter. La philosophie nous donne la force d'en dissimuler le ressentiment, et ne l'ôte pas. La religion y apporte de la confiance pour les bons, et de la crainte pour les méchants.

280. Il est très-commun de ne pas désirer la mort, il est bien rare de ne pas la craindre.

281. L'égalité que la mort met entre tous les hommes, serait capable de réprimer la vanité des grands, s'ils se donnaient la peine de faire des réflexions sur un sujet si triste.

282. S'il est heureux d'avoir de la naissance, il ne l'est pas moins d'être tel, qu'on ne s'informe plus si vous en avez.

283. Il n'est rien de plus noble que la qualité d'honnête homme : ce titre est beaucoup plus glorieux que ceux que la fortune peut donner.

284. De bien des gens il n'y a que le nom qui vaille quelque chose; quand vous les voyez de fort près, c'est moins que rien.

285. A voir comment les hommes aiment la vie, pourrait-on soupçonner qu'ils aimassent quelque autre chose plus que la vie, et que la gloire qu'ils préfèrent à la vie n'est qu'une certaine opinion d'eux-mêmes, établie dans l'esprit de mille gens qu'ils ne connaissent point, ou qu'ils n'estiment point?

286. L'orgueil se dédommage toujours et ne perd rien, lors même qu'il renonce à la vanité. La prévention du pays, jointe à l'orgueil de la nation, nous fait oublier que la raison est de tous les climats, et que l'on pense juste partout où il y a des hommes.

287. L'éducation a beaucoup de part aux causes de l'orgueil qui est dans les hommes. On verse d'ordinaire dans l'esprit des jeunes gens certaines maximes pour les exciter à mériter l'estime des autres, qui sont, à le bien prendre, des aiguillons de l'ambition. Pour piquer leur courage, on leur montre les louanges et les honneurs attachés aux qualités qui mettent de la distinction entre les hommes ; on leur fait aimer les vertus par l'admiration qu'elles causent. De là il arrive souvent que l'on défend la vérité moins pour elle-même que pour la gloire du succès.

288. Toute nation paresseuse est grave ; car ceux qui ne travaillent pas, se regardent comme les souverains de ceux qui travaillent.

289. Savoir bien parler, et ne pas savoir bien reprendre montre un esprit lent. Bien répliquer, et ne pas savoir faire un discours de suite montre peu de capacité et de savoir.

290. L'homme prend ses passions pour soi-même. Il prend le déréglement de son cœur pour son cœur. Il ne peut comprendre qu'il y ait de la distinction entre lui-même et ses mauvais penchants ; c'est l'affliger que de vouloir le guérir. Il remercierait un médecin qui le débarrasserait de la fièvre ; mais il ne peut souffrir une religion qui veut le délivrer de ses passions. Ce malheur de l'homme vient de ce que les biens présents font sur lui une continuelle impression qui lui cache l'intérêt dont il serait pour lui d'obéir à la religion, et de se conserver pour les biens qu'elle lui promet.

291. La vraie philosophie apprend à bien faire plutôt qu'à bien parler.

292. Le génie fait les philosophes aussi bien que les poëtes, et le temps fait les savants.

293. L'art de plaire, dans le commerce du monde, demande plus de bonnes qualités qu'on ne pense. Il ne suffit pas d'avoir de l'esprit, car il y a des gens qui sont incommodes, et même repoussants avec beaucoup de mérite. Il est des vertus haïssables, pour ainsi dire, parce qu'elles sont accompagnées de manières dures et sauvages, et l'on estime souvent ceux que l'on n'aime point. Combien en voit-on qui font beaucoup de bruit par leur savoir ou par leur capacité, et qui rebutent cependant et fatiguent tous ceux qui les environnent

294. Les plaisirs de la vie champêtre, ces plaisirs si simples, si peu apprêtés, et qu'on ne goûte que dans la solitude, ne peuvent guère être que ceux d'une âme tranquille, et qui ne craint pas de se voir et de se reconnaître. Il faut être bien avec ceux avec qui l'on vit, et bien avec soi quand on vit avec soi.

295. Il y a dans le monde une espèce de tarif qui règle les égards qu'on doit aux noms, aux titres, aux places, aux fortunes ; mais il n'y a point de tarif pour apprécier les qualités personnelles. A rang égal, on ne fait pas une révérence de moins à la fatuité qu'au vrai mérite.

296. La politesse n'inspire pas toujours la bonté, l'équité, la complaisance, la gratitude : mais elle en donne du moins les apparences, et fait paraître l'homme au dehors, comme il devrait être intérieurement.

297. Presque toutes choses sont bienséantes à celui qui est véritablement estimé : quand ce point manque, il faut chercher un appui dans la complaisance et dans la politesse.

298. Tous les siècles peuvent fournir des modèles ou des exemples pour asseoir les maximes générales de politique : il n'est question que de les étudier. L'esprit et le bon sens sont de tous les âges. Les nations les moins policées ont laissé échapper des chefs-d'œuvre de sagesse politique. Les siècles les plus reculés ont produit des hommes dont les maximes politiques suffiraient encore à régir les plus grands Etats.

298 *bis*. La mesure de la subsistance est celle de la population : plus il y a de consommation par le grand nombre de consommateurs dans un Etat, plus cet Etat est puissant ; mais, par la même raison, beaucoup de consommation faite par un petit nombre est une corrosion continuelle du nerf de la population.

299. C'est un grand malheur à un prince de se mettre à la discrétion d'autrui.

300. Dès que l'autorité d'un prince est contestée, la populace ne manque pas d'attaquer ses mœurs.

301. C'est dans le cœur du prince que [illegible] résider le courage le plus ferme ; c'est dans son intrépidité que consiste la principale ressource d'un Etat.

302. Il en est souvent de la reconnaissance comme de la bonne foi des marchands : [illegible] entretient le commerce ; et nous pay[illegible] non-seulement pour nous acquitter, [illegible] encore pour trouver plus facilement [illegible] gens qui nous prêtent. Celui qui fait [illegible] après qu'on l'a obligé s'acquitte d'une [illegible]

303. Pour qu'une religion attache, il [illegible] qu'elle ait de la morale : les hommes [illegible] chants en détail, sont en gros d'hon[illegible] gens ; ils aiment la morale.

304. N'envions point à une sorte de [illegible] leurs grandes richesses : ils les ont à [illegible] onéreux, ce qui ne nous accommode[illegible] point. Ils ont mis leur repos, leur s[illegible] leur honneur et leur conscience p[illegible] avoir : cela est trop cher ; il n'y a r[illegible] gagner à un tel marché.

305. Les richesses et la santé ôtent [illegible] hommes l'expérience du mal, et leur [illegible] rent de la dureté pour leurs semblables.

306. Tout le mérite semble être [illegible] aux richesses, depuis que l'argent est [illegible] la passion universelle.

307. La nourriture, les commodités [illegible] douceurs de la vie sont la richesse. L[illegible] la produit, et le travail de l'homme [illegible] donne la forme. Le fonds et la forme [illegible] terre et l'homme. Avec des hommes [illegible]

ouble la terre qu'on possède, on en défriche, on en acquiert.

308. Nommer un roi père du peuple est moins faire son éloge que l'appeler par son nom ou faire sa définition.

309. Ceux qui pensent que les rois et leurs ministres sacrifient sans cesse et sans mesure à l'ambition ne se trompent pas moins que celui qui penserait qu'ils sacrifient toujours au bonheur du monde.

310. Il faut avoir beaucoup de sagesse pour sentir que ce que l'on a de lumières ne suffit pas pour se conduire dans une place éminente où il s'agit de gouverner les autres.

311. La première science de l'homme, c'est l'homme; et la plus grande science est de savoir être à soi. Quand on sait vivre avec soi-même et avec le monde, ce sont deux plaisirs qui se soutiennent.

312. Un homme est plus fidèle au secret d'autrui qu'au sien propre : une femme, au contraire, garde mieux son secret que celui d'autrui.

313. Pour être bien discret, il le faut être par nature, et non par obligation.

314. On a ordinairement les sentiments de sa fortune présente, et ce sont rarement ceux qui recommandent la sagesse.

315. Il n'y a qu'un petit nombre de gens qui, vainqueurs des préjugés du siècle, pensent que la frivolité ne fait point les grands hommes, et que les Etats ont besoin, pour leur conservation et leur défense, d'autres talents que ceux qu'on nomme *talents agréables*.

316. L'on est plus sociable et d'un meilleur commerce par le cœur que par l'esprit. Il faut donc s'accommoder à tous les esprits.

317. Il n'y a point de gens plus à charge, dans la société, que ceux qui ne savent les bienséances qu'à demi : ils font désirer toujours de pouvoir trouver des hommes.

318. Le fat est entre l'impertinent et le sot; il est composé de l'un et de l'autre. Le sot est embarrassé de sa personne; le fat a l'air libre et assuré. L'impertinent passe à l'effronterie; le mérite a de la pudeur.

319. On peut abuser des talents, et faire dégénérer l'art de développer la vérité et de la rendre aimable en celui de séduire et de faire passer pour vraies les propositions les plus paradoxales et même les plus fausses. Mais l'abus de l'art n'a pas toujours le succès que lui promettent les apparences : l'erreur finit par se découvrir à l'esprit attentif, tous les sophismes par lesquels on s'efforce de la revêtir du masque de la vérité.

320. Un homme vain trouve son compte à dire du bien ou du mal de soi : un homme modeste ne parle point de soi.

321. Il n'y a que deux temps dans la vie où la vérité se montre utilement à nous : dans la jeunesse, pour nous instruire; dans la vieillesse, pour nous consoler. Dans le temps des passions, la vérité nous abandonne.

322. Les personnes d'esprit ont en elles les semences de toutes les vérités. Rien ne leur est nouveau; elles admirent peu : elles approuvent.

323. Il y a des vertus qui ne s'acquièrent que dans la disgrâce, et nous ne savons ce que nous sommes qu'après l'avoir éprouvée.

324. Les vices ne s'apprivoisent jamais de bonne foi : il reste toujours une pente dans la nature qui nous livrerait à eux, si Dieu nous abandonnait à nous-mêmes. Il est bon de les craindre et de ne se pas croire incapable de tomber dans l'abîme.

325. Il faut vivre pour autrui, aussi bien que pour soi-même.

326. La plupart des hommes emploient la meilleure partie de leur vie à rendre l'autre misérable.

327. Quand nous sommes jeunes, l'opinion du monde nous gouverne, et nous nous étudions plus à être bien avec les autres qu'avec nous. Arrivés à la vieillesse, nous trouvons moins précieux ce qui est étranger, et rien ne nous occupe tant que nous-mêmes, parce que nous sommes sur le point de nous manquer. Il en est de la vie comme de nos autres biens : tout se dissipe quand on pense en avoir un grand fonds. Nous nous devenons plus chers à mesure que nous sommes plus près de nous perdre.

(*Extrait de différents recueils.*)

RÉFORME. Les grands réformateurs du genre humain ne songent jamais à commencer par eux la pratique de leurs systèmes.

REFUS. On ne doit pas toujours, dit La Rochefoucauld, accorder toutes choses et à tous. Il est aussi louable de refuser avec raison que de donner à propos. C'est en ceci que le *non* de quelques personnes plaît davantage que le *oui* des autres. Le refus accompagné de douceur et de civilité satisfait davantage un bon cœur qu'une grâce accordée sèchement.

REFUS (*Prov.*). Nos pères disaient : *Qui refuse, muse*, pour exprimer qu'on attendait souvent longtemps une nouvelle occasion d'obtenir la chose qu'on n'acceptait pas dans le moment.

REGRETS. On perd quelquefois, dit La Rochefoucauld, des personnes qu'on regrette plus qu'on n'est affligé, et d'autres dont on est affligé et qu'on ne regrette guère.

RELIGION. Que pourrions-nous écrire sur la religion qui n'ait déjà été dit des milliers de fois, dans les termes les plus éloquents, par les plus grands génies, par les hommes qui se sont le plus illustrés par la pratique des vertus? La religion, c'est le don le plus chérissable que l'homme ait reçu de la Divinité. C'est non-seulement le lien qui unit l'âme terrestre avec le ciel, mais c'est encore l'unique inspiration qui nous permet d'obtenir les plus doux avantages du court trajet que nous accomplissons ici-bas. La religion enseigne la pratique du bien en toutes choses, et c'est un baume qui ne faillit jamais dans les douleurs quelconques de la vie. La religion tient lieu des richesses, des grandeurs, et nous place néanmoins, sans que nous le recherchions, au même rang que les têtes couronnées. Avec la reli-

gion enfin, nous admirons, nous apprécions comme elles méritent de l'être les œuvres merveilleuses de Dieu et la destination de chacune dans l'harmonie générale de l'univers; mais nous les quittons sans regrets lorsque nous déposons notre dépouille mortelle, parce que nous savons que nous allons jouir, pour l'éternité, de bienfaits plus ineffables encore. (N.)

En écartant la superstition, conservons la religion inaltérable. (Cicéron.)

Le principal fondement de la religion est d'avoir des idées saines et raisonnables de Dieu, de croire qu'il existe, qu'il gouverne le monde avec autant de justice que de sagesse, d'être persuadé que tu dois lui obéir et te soumettre, sans murmurer, à tous les événements, comme étant produits par une intelligence infiniment sage. Avec cette opinion de la Providence, tu ne pourras jamais te plaindre d'elle. (Epictète.)

1. La prévention, l'orgueil et le libertinage, sont les causes les plus ordinaires des schismes et des différentes sectes qui se trouvent dans la religion.

2. Quand une fois on a violé ce qu'il y a de plus saint et de plus sacré dans la religion, il n'y a point de crimes que l'on ne soit capable de commettre. Ainsi il n'y a pas d'apparence que celui-là soit fidèle à son prince, qui ne l'a pas été à Dieu. (De Vernage.)

Quel plaisir d'aimer la religion et de la voir crue, soutenue, expliquée par de si hauts et par de si solides esprits! surtout lorsque l'on vient à se convaincre que, pour l'étendue des connaissances, pour la profondeur et la pénétration dans les principes de la pure philosophie, pour leur application et leur développement, pour la justesse des conclusions, pour la dignité du discours, pour la beauté de la morale et des sentiments, nous avons eu des hommes que l'on peut comparer à Platon, à Cicéron, et à tout ce qu'il y a de plus grand dans l'antiquité. (La Bruyère.)

1. Chose admirable! La religion chrétienne, qui semble n'avoir d'autre objet que la félicité de l'autre vie, fait encore notre bonheur dans celle-ci.

2. Il y a bien loin, chez les chrétiens, de la profession à la croyance, de la croyance à la conviction, de la conviction à la pratique.

3. Dans un état despotique, la religion a plus d'influence que dans aucun autre : elle est une crainte ajoutée à une autre crainte.

4. Il faut éviter les lois pénales en fait de religion. Elles impriment de la crainte, il est vrai; mais comme la religion a ses lois pénales aussi qui inspirent de la crainte, l'une est effacée par l'autre. (Montesquieu.)

Les hommes ont communément assez de religion pour se haïr, ils en ont rarement assez pour s'aimer et se soulager. (Swift.)

1. C'est prendre une mauvaise voie, pour arriver à quelque chose de certain en matière de religion, que de chercher des démonstrations et des preuves. Les plus grands esprits ne sont pas communément les meilleurs chrétiens. La foi demande de la simplicité et de la soumission.

2. Sans les saints devoirs de la religion, sans les principes qui forment l'honnête homme aux yeux de Dieu, toutes les autres connaissances ne procurent qu'une science misérable et inutile.

3. Nos obligations ne sont pas bornées à nous-mêmes, et avec la connaissance des vrais principes : la religion en demande la pratique, qui consiste dans l'exercice de toutes les vertus.

4. Il n'y a ni paix de cœur, ni véritable sagesse, sans la connaissance et la pratique de la religion.

5. La religion n'apprend pas qu'il soit facile de vaincre les passions qu'elle condamne; mais elle offre, à tous moments, des secours qui peuvent assurer la victoire. (L'abbé Prévost.)

1. De quelque manière qu'on attaque les hypothèses et les espérances qui président aux croyances religieuses, de quelque anathème ironique ou sérieux qu'un siècle les frappe, ce qui fait leur essence survivra.

2. Je n'entends pas qu'on puisse être vertueux sans religion : j'eus longtemps cette opinion trompeuse, dont je suis très-désabusé. (J. J. Rousseau.)

Qu'on ne s'égare point en vaines discussions sur l'impénétrable nature de n[illegible] âme : mes espérances ne dépendent p[illegible] d'une obscure métaphysique; l'orgueil [illegible] traité d'un sophiste ne peut les affaiblir, [illegible] la puérile dialectique d'un pédant les a[illegible]tre. C'est assez qu'il existe un Dieu : [illegible] ne finit pas au tombeau pour la vertu malheureuse. (Droz.)

La religion est antirévolutionnaire par essence, comme elle est antiservile, [illegible] qu'elle sème partout l'amour, l'honneur [illegible] l'humilité; comme le libéralisme, pure[illegible] négatif, ne sème que la haine, la super[illegible] la bassesse. (Fr. Baader.)

Après Alexandre, commença le [illegible] romain; après César, le christianisme [illegible] gea le monde; après Charlemagne, la [illegible] féodale engendra une nouvelle société; [illegible] Napoléon, néant : on ne voit venir ni [illegible]pire, ni religion, ni barbares. La civili[illegible] est montée à son plus haut point, ma[illegible] vilisation matérielle, inféconde, qui ne [illegible] rien produire, car on ne saurait donne[illegible] vie que par la morale; on n'arrive à la [illegible]tion des peuples que par les routes du [illegible] les chemins de fer vous conduiront [illegible]ment avec plus de rapidité à l'abîme. (Chateaubriand.)

1. Il me paraît vain de prétendre q[illegible] catholicisme, avec sa force numérique, [illegible] constitution intérieure, sa hiérarchie, [illegible] dogmes, ses souvenirs, soit réduit en F[illegible] à sa liberté pure et simple; la charte [illegible] eu raison de la déclarer la religion de [illegible]

2. En fait, il n'y a jamais eu de gouv[illegible]ment plus conséquent, plus systém[illegible] que celui de l'Eglise romaine. En [illegible]

cour de Rome a beaucoup plus complétement adopté son propre système, tenu une conduite bien plus cohérente que la réforme. Celle-ci n'a pas respecté tous les droits de la pensée humaine : au moment où elle les réclamait pour son propre compte, elle les violait ailleurs. (GUIZOT.)

La révolution de 89 a conquis la liberté pour tout le monde, excepté pour Dieu. La vérité religieuse est captive de la loi ou captée par les salaires et les faveurs partiales du gouvernement. Il faut lui restituer son indépendance et l'abandonner à son rayonnement naturel sur l'esprit humain. En devenant plus libre, elle deviendra plus vraie, en devenant plus vraie, elle deviendra plus sainte; en devenant plus sainte et plus libre, elle deviendra plus efficace. Elle n'est que la loi, elle sera foi. Elle n'est que la lettre, elle sera esprit. Elle n'est que formule, elle sera action. (DE LAMARTINE.)

Quand la philosophie a voulu fonder un Etat sans religion, elle a été forcée de lui donner pour base des ruines; elle a établi le pouvoir sur le droit de le renverser, la propriété sur la spoliation, la sûreté personnelle sur les intérêts sanguinaires de la multitude, les lois sur les caprices.

(L'abbé DE LAMENNAIS.)

Il faut une superstition philosophique bien aveugle pour penser qu'on engloutit, sous les décombres d'une église, ce qu'on appelle la superstition religieuse. On briserait la dernière pierre du dernier temple, que la religion gagnerait en autorité ce qu'elle perdrait en splendeur.

(PAGÈS, de l'Ariége.)

On ne tue pas une religion de conscience, d'amour et de vérité. En lui créant des martyrs, on l'épure, on la sanctifie, on la consacre, on l'éternise. Le christianisme l'a prouvé. (MENNECHET.)

1. Ne vous laissez déconcerter ni par le grand nombre des hypocrites, ni par ces railleurs éhontés qui oseront vous appeler hypocrite parce que vous serez religieux. Sans force d'âme on ne possède aucune vertu, on ne remplit aucun devoir, et la piété ne veut pas non plus qu'on soit pusillanime

2. C'est exclusivement à la religion que l'homme doit de sentir le devoir d'une pure philantropie, d'une pure charité.

(SILVIO PELLICO.)

1. Le génie est toujours religieux, car il prouve l'ascendant d'une intelligence supérieure à la sienne. Un sot peut ne croire rien, car il ne sait rien comprendre.

2. L'homme religieux est toujours satisfait du peu qu'il possède, par la pensée du bonheur infini qu'il espère.

(A. DE CHESNEL.)

REMORDS. Plus les repentirs sont prompts, plus ils en épargnent d'inutiles.

(LA ROCHEFOUCAULD.)

Le remords s'endort durant un destin prospère, et s'aigrit dans l'adversité.

(J. J. ROUSSEAU.)

Peut-on nier la conscience, le remords? Mais quand Oreste fuyait devant les furies qui le flagellaient avec leurs serpents, ne fuyait-il pas le remords? Quand Néron allait errer la nuit sous les voûtes de son palais, ne cherchait-il pas à échapper aux remords qui se dressaient à côté de sa couche? n'était-ce pas sa conscience qui faisait naître ces remords? Il ne redoutait pas le châtiment, lui qui régnait sans partage!

(DE MÉRICLET.)

RENARD (*Prov.*). Voici l'un des proverbes dont on faisait et dont on fait encore usage à l'égard des paresseux : *Renard qui dort la matinée n'a pas la langue emplumée*, c'est-à-dire ne prend pas de poules. Confondre une chose avec une autre, c'est, d'après un second proverbe, *prendre martre pour renard.*

RENDRE (*Prov.*). On dit proverbialement : *Ce qui est bon à prendre est bon à rendre.* Cela signifie qu'il vaut mieux s'emparer d'une chose sur laquelle on croit avoir quelque droit, que de la laisser au pouvoir du premier venu, attendu qu'au pis-aller on est toujours à temps de la rendre.

RENOMMÉE. La renommée veut le bruit, le soleil, l'éclat du grand monde; elle ne va guère chercher celui qui travaille dans le silence et la retraite; aussi s'attache-t-elle beaucoup plus à la superficie qu'au fond.

REPENTIR. Il y aura autant de joie dans le ciel pour un seul homme qui se sera amendé, que pour quatre-vingt dix-neuf justes qui n'auront pas eu besoin de se repentir. (*Luc.* XV, 7.)

Notre repentir n'est pas tant un regret du mal que nous avons fait, qu'une crainte de celui qui peut nous en arriver,

(LA ROCHEFOUCAULD.)

1. Les plus justes ressentiments doivent céder au repentir.

2. Les résolutions violentes exposent à d'amers repentirs.

3. Le premier degré de réparation, et la meilleure marque de repentir après une erreur, c'est de se reconnaître coupable par une confession libre et sincère.

(L'abbé PRÉVOST.)

REPOS. Quand on ne trouve pas son repos en soi-même, il est inutile de le chercher ailleurs. (LA ROCHEFOUCAULD.)

La plupart des hommes aspirent au repos, d'autres s'y ennuient. Les uns en jouissent parce qu'ils s'y plaisent, les autres ne le goûtent jamais, parce qu'ils n'y peuvent vivre. (AMELOT DE LA HOUSSAYE.)

La science de vivre en repos est la moins recherchée, la moins pratiquée de toutes, et néanmoins la plus utile, pour ne pas dire la plus nécessaire. On se croit obligé de vivre dans l'agitation et dans le tumulte; on tombe, à moins qu'on ne soit soutenu par les affaires. Si l'on est pour un peu de temps séparé du commerce du monde, on languit et on est accablé d'ennui. Il y a des gens qui ne sont dans des places éminentes que parce que, disent-ils, il leur fallait de l'occupation et du mouvement, c'est-à-dire, parce qu'ils n'avaient pas appris à vivre en

repos. C'est ce qui fait rechercher avec avidité les charges et les emplois. Les hommes fuient le repos comme leur plus grand ennemi, et cette nécessité qu'ils se font du commerce du monde les en rend esclaves. On sait par où ils tiennent, et on les prend par là. C'est ce qui rend la retraite si terrible à la plupart des gens, parce qu'il faudrait vivre en repos, et être privé des distractions mondaines. (*Essais moraux*.)

On demande sans cesse le repos, et dès qu'on l'obtient il fatigue. (A. DE CHESNEL.)

REPROCHES. Les plaintes et les reproches, dit de Vernage, ne guérissent rien, et ne servent ordinairement qu'à faire mépriser ceux qui les font.

RÉPUBLIQUE. Les anciens se firent, comme nous, des illusions sur le gouvernement républicain. Ils se berçaient de mots, et ne voyaient pas qu'en définitive la marche des choses ne les rendait pas plus heureux, peut-être moins encore, en république qu'en monarchie. La sotte vanité qui conduisait le peuple au forum pour y écouter ce qu'on voulait bien lui dire des affaires publiques, puis le bavardage de ses tribuns qui n'aboutissait le plus souvent à rien, voilà ce qu'il retirait de la part qui lui était soit disant donnée dans l'administration du pays. Après le simulacre de souveraineté, il revenait à son travail, à sa misère, parce qu'il n'en pouvait être autrement, parce que l'inégalité des conditions est la règle constante, nécessaire, inévitable de toute société, quelque nom que reçoive le gouvernement qui la régit. De nos jours, on a la bonhomie de vanter la république des Etats-Unis, de s'extasier sur cette machine populaire soit disant modèle; eh bien! cette république a, comme Rome, ses patriciens, ses plébéiens, ses ilotes; elle a de plus encore une aristocratie d'argent plus égoïste, plus tyrannique et plus insupportable elle seule que toutes les aristocraties de naissance réunies du vieux continent. (N.)

Un peuple en tant que *monarque*, a tous les caractères du tyran. Dans une démocratie absolue, et dans la tyrannie, vous retrouvez mêmes mœurs, même despotisme, même arbitraire dans les décrets du peuple et dans les ordonnances du tyran. Le démagogue et le courtisan ont les mêmes rapports de ressemblance, la même analogie : tous deux jouissent du plus grand crédit, le courtisan auprès du tyran, le démagogue auprès du peuple. (ARISTOTE.)

Si une république est petite, elle est détruite par une force étrangère; si elle est grande, elle se détruit par un vice extérieur. (MONTESQUIEU.)

La république suppose dans les hommes des vertus qu'ils ont rarement; qui diminuent toujours, et elle n'a rien pour les remplacer. La monarchie suppose dans les hommes les vices auxquels ils sont sujets, et elle est armée pour les réprimer. (FERRAND.)

Il n'y a de souveraineté absolue nulle part : la liberté ne découle pas du droit politique, comme on le supposait au XVIII[e] siècle, elle vient du droit naturel, ce qui fait qu'elle existe dans toutes les formes de gouvernement, et qu'une monarchie peut être libre et beaucoup plus libre qu'une république. (CHATEAUBRIAND.)

Il est dans le parti républicain, une classe qui n'a d'importance que par la force que l'imagination lui prête; fantôme sinistre qui apparaît comme quelque chose de gigantesque à travers les nuages qui l'enveloppent. Je parle des anarchistes, de ces monstres aux mains sanglantes qui méditent, au fond de leurs repaires, le pillage, le meurtre, l'incendie. Impuissants par eux-mêmes, ils disparaîtront dès qu'on s'unira contre eux; et ce seraient des passions bien étrangement aveugles que celles, nous ne disons pas qui chercheraient des alliés dans le crime et dans la dévastation, mais qui ne suspendraient pas à l'instant toute autre guerre, lorsque des antres où ils se cachaient sortent soudain, haletant de fureur, les bannis de la civilisation, pour ébranler la société dans ses fondements mêmes. Quiconque alors hésite à se lever, à se joindre à ses frères pour la défense commune, celui-là n'est pas homme, celui-là est infâme à jamais. (L'abbé DE LAMENNAIS.)

La république, noble forme de gouvernement, est le plus difficile et le plus périlleux des gouvernements. C'est le gouvernement qui exige de la Providence les circonstances les plus favorables et les plus rares, et, de la société elle-même, le plus d'accord, de sagesse et de vertu. Et c'est celui qui, même à ce prix impose à la société le plus d'épreuves et lui fait courrir le plus de chances. (GUIZOT.)

Nous n'avons eu jusqu'ici en France, que deux sortes de républicains : ceux de 1793, qui étaient des républicains démagogues, rationalistes, insurrecteurs, persécuteurs, athées; ceux de 1848 qui sont des républicains socialistes et communistes. La république des uns est aussi impossible que celle des autres. Avec de telles doctrines, le fond tue la forme. (GRANIER DE CASSAGNAC.)

RÉPUTATION. L'homme moral doit se faire un devoir, et cela particulièrement pour l'acquit de sa propre conscience, de subordonner religieusement sa conduite aux lois et aux préjugés de la société dans laquelle il vit; mais ce devoir rempli, il y aurait certainement une grande niaiserie de sa part, à attendre de cette société qu'elle rendit toujours justice à ses bonnes intentions, à ses actes honorables; car l'essence de ce qu'on appelle le public veut qu'il soit illogique, tripotier, méchant, et qu'il éprouve plus de satisfaction à croire le mal que d'accueillir le témoignage du bien. L'opinion de la multitude crée également des honnêtes gens et des fripons, sans enquête, sans preuves, quelquefois sans le moindre indice. Elle s'en tient de prime abord, à cet égard, au propos d'un sot, d'un calomniateur, ou de tout autre individu in-

éressé pour quoi que ce soit à nuire à autrui. Il est vraiment déplorable que, le plus souvent, l'opinion d'un certain nombre d'imbéciles ait la puissance d'influencer un plus grand nombre encore d'autres gens stupides, et que l'homme digne d'estime ait sa réputation à la merci de semblables juges.

Pour être sage, ce qui dit être juste, il faut donc ne jamais croire à la culpabilité ou au mérite de son prochain, qu'autant qu'on a pu examiner par soi-même le fondement sur lequel repose la réputation qu'on lui a faite. Et puis d'ailleurs, dans ce qui concerne cette réputation le succès justifie presque toujours aux yeux du public les actes qui sont les plus répréhensibles en eux-mêmes, tandis que l'opinion prodigue le blâme et l'anathème aux tentatives les plus louables, lorsqu'elles ont échoué. Il n'est pas besoin, enfin, d'ajouter combien il est peu à la disposition de l'homme de dominer les faits qui s'accomplissent dans la pratique des choses. Heureux ou malheureux, nul ne possède en réalité un moyen assuré d'établir sa réputation, et ce qu'il peut faire de mieux, c'est de suivre ce précepte de Socrate, que nous avons déjà cité, que le plus court chemin de l'honneur est d'être ce qu'on désire paraître. Quant aux objections de certains moralistes chagrins, il faut se borner à leur répondre qu'il n'est pas d'hommes réputés par leurs vertus, qu'on ne puisse accuser aussi d'avoir eu beaucoup de pensées coupables dans le cours de leur vie, ce qu'Horace affaiblit considérablement et charitablement en disant : *Semel insanavimus omnes !* (N.)

Soyez en paix avec vous-même, sans trop vous embarrasser de la réputation. Consentez qu'elle soit mauvaise, pourvu que vous en méritiez une bonne. (Sénèque.)

On est disposé à juger mal d'un mérite éminent, et la grande réputation est quelquefois aussi dangereuse que la mauvaise. (Tacite.)

1. Le moyen de conserver sa réputation est de ne pas tout montrer dès la première fois.

2. Plus on cherche la réputation, et moins on la trouve.

3. La réputation consiste plus dans la manière de faire, que dans ce qui est fait.

4. La vie civile est pleine d'écueils où la réputation se brise. (Balthazar Gracian.)

1. On ne ferait pas tant de cas de la réputation, si on faisait réflexion sur l'injustice des hommes à l'établir ou à la détruire : on doit tâcher de s'en rendre digne par ses bonnes actions et ne pas se mettre en peine du succès.

2. Une réputation générale et de longue durée est rarement fausse.

3. Quelque honte que nous ayons méritée, il est presque toujours en notre pouvoir de rétablir notre réputation. (La Rochefoucauld.)

Il n'y a point de passion qui fasse plus de misérables que celle que presque tous les hommes ont pour la réputation ou l'estime universelle ; car à la réserve de quelques âmes véritablement fortes, qui n'agissent que pour la satisfaction de leur conscience, et peut-être encore pour l'approbation des honnêtes gens, tous les hommes font pour l'éclat ce qui se devrait faire pour la vertu, et se laissent enchanter de l'ombre et de l'apparence d'une chose dont le véritable corps ne les touche seulement pas. Ils veulent que toutes leurs actions soient estimées vertueuses, et non pas qu'elles le soient ; ils ne souhaitent que l'applaudissement du peuple, au milieu de la foule et de l'agitation duquel il est presque impossible de reconnaître la vérité, et sans considérer le sentiment des sages, ils s'imaginent que toutes choses se doivent décider par le nombre. (Saint-Evremont.)

Rien ne fait voir tant de folie et de mauvaise foi que de retrancher ce qu'on pense du mérite et de la réputation d'autrui. (Guillaume Penn.)

Croyez-moi, mes dignes amis,
Lorsque vous sortez du logis,
Si vous ne voulez pas faire triste figure,
Ne collez pas l'oreille au trou de la serrure.
(*Le Spectateur.*)

Ce n'est pas peu pour un grand que de connaître le prix d'une réputation nette et entière, et d'apporter à la conserver tout le soin qu'elle mérite ; surtout à la cour, où l'on ne croit guère à la probité et au mérite, et où les plus faibles apparences suffisent pour fonder les jugements les plus décisifs, pourvu qu'ils soient désavantageux. (Fontenelle.)

La réputation des grands hommes placés à une certaine distance, s'agrandit, comme l'ombre, à mesure que le soleil s'éloigne. (Mme de Necker.)

Ce qui prouve la vanité des réputations, c'est la facilité de faire des dupes. (Le prince de Ligne.)

1. La réputation, en bien ou en mal, est toujours au delà du vrai.

2. La plupart de ceux qui cherchent à souiller la réputation d'autrui ne compromettent que la leur.

3. On peut avoir la réputation d'homme d'honneur sans la mériter, et être homme d'honneur sans en avoir la réputation. (A. de Chesnel.)

RÉPUTATION (considérations sur la). Les hommes sont destinés à vivre en société, et, de plus, ils y sont obligés par le besoin qu'ils ont les uns des autres : ils sont tous à cet égard dans une dépendance mutuelle. Ce ne sont pas uniquement les besoins matériels qui les lient ; ils ont une existence morale qui dépend de leur opinion réciproque.

Il y a peu d'hommes assez sûrs et assez satisfaits de l'opinion qu'ils ont d'eux-mêmes pour être indifférents sur celle des autres ; et il y en a qui en sont plus tourmentés que des besoins de la vie.

Le désir d'occuper une place dans l'opinion des hommes a donné naissance à la réputation et à la renommée, deux ressorts

puissants de la société qui partent du même principe, mais dont les moyens et les effets ne sont pas totalement les mêmes.

Plusieurs moyens servent également à la réputation et à la renommée, et ne diffèrent que par les degrés : d'autres sont exclusivement propres à l'une ou à l'autre.

Une réputation honnête est à la portée du commun des hommes : on l'obtient par les vertus sociales et la pratique constante de ses devoirs. Cette espèce de réputation n'est à la vérité ni étendue, ni brillante, mais elle est souvent la plus utile.

L'esprit, les talents, le génie, procurent la célébrité, et c'est le premier pas vers la renommée; mais les avantages en sont peut-être moins réels. Ce qui nous est vraiment utile nous coûte peu; les choses rares et brillantes sont celles qui exigent le plus de travaux, et dont la jouissance n'est qu'idéale.

Deux sortes d'hommes sont faits pour la renommée. Les premiers, qui, se rendant illustres par eux-mêmes, y ont droit; les autres, qui sont les princes, y sont assujettis : ils ne peuvent échapper à la renommée. On remarque également dans la multitude celui qui est plus grand que les autres, et celui qui est placé sur un lieu plus élevé : on distingue en même temps, si la supériorité de l'un et de l'autre vient de la personne ou du lieu où elle est placée. Tels sont le rapport et la différence qui se trouvent entre les grands hommes et les princes qui ne sont que princes.

Mais, laissant à part la foule des princes, sans les préférer ni les exclure à ce titre seul, ne considérons la renommée que par rapport aux hommes à qui elle est personnelle.

Les qualités qui sont uniquement propres à la renommée, s'annoncent avec éclat. Telles sont les qualités des hommes d'Etat, destinés à faire la gloire, le bonheur ou le malheur des peuples.

Quelques-uns des talents qui font la renommée seraient inutiles, et quelquefois dangereux dans la vie privée. Il y a eu de grands hommes qui, s'ils ne l'eussent pas été, faute de quelques circonstances, n'auraient jamais pu être autre chose, et auraient paru incapables de tout.

La réputation et la renommée peuvent être fort différentes et subsister ensemble.

Un homme d'Etat ne doit rien négliger pour avoir une réputation honnête; mais il ne doit compter que sur la renommée, qui peut seule le justifier contre ceux qui attaquent sa réputation. Il est comptable au monde, et non pas à des particuliers intéressés, aveugles ou téméraires.

Ce n'est pas qu'on ne puisse mériter à la fois une grande renommée et une mauvaise réputation; mais la renommée portant principalement sur des faits, est ordinairement mieux fondée que la réputation, dont les principes peuvent être équivoques. La renommée est assez constante et uniforme; la réputation ne l'est presque jamais.

Ce qui peut consoler les grands hommes sur les injustices qu'on fait à leur réputation, ne doit pas la leur faire sacrifier légèrement à la renommée, parce qu'elles se prêtent réciproquement beaucoup d'éclat. Quand on fait le sacrifice de la réputation par une circonstance forcée de son état, c'est un malheur qui doit se faire sentir, et qui exige tout le courage que peut inspirer l'amour du bien public. Ce serait aimer bien généreusement l'humanité, que de la servir au mépris de la réputation, ou ce serait trop mépriser les hommes, que de ne tenir aucun compte de leurs jugements, et, dans ce cas-là, les servirait-on? Quand le sacrifice de la réputation à la renommée n'est pas forcé par le devoir, c'est une étrange folie, parce qu'on jouit réellement plus de sa réputation que de sa renommée.

On ne jouit en effet de l'amitié, de l'estime, du respect et de la considération que de la part de ceux dont on est entouré. Il est donc plus avantageux que la réputation soit honnête, que si elle n'était qu'étendue.

Qu'un homme illustre se trouve au milieu de ceux qui, sans le connaître personnellement, célèbrent son nom en sa présence: il jouira sans doute avec plaisir de sa célébrité, et, s'il n'est pas tenté de se découvrir c'est parce qu'il en a le pouvoir, et par un jeu libre de l'amour-propre. Mais s'il lui était absolument impossible de se faire connaître, son plaisir n'étant plus libre, peut-être sa situation serait-elle pénible; ce serait presque entendre parler d'un autre que de soi. On peut faire la même réflexion sur la situation contraire d'un homme dont le nom serait dans le mépris, et qui en serait témoin ignoré; il ne se ferait pas connaître, et jouirait au milieu de son tourment d'une sorte de consolation qui serait dans le rapport opposé à la peine du premier que nous avons supposé contraint au silence.

Si l'on réduisait la célébrité à sa valeur réelle, on lui ferait perdre bien des sectateurs. La réputation la plus étendue est toujours très-bornée; la renommée même n'est jamais universelle. A prendre les hommes numériquemeut, combien y en a-t-il à qui le nom d'Alexandre n'est jamais parvenu? Ce nombre surpasse ceux qui savent qu'il a été le conquérant de l'Asie. Combien y a-t-il d'hommes qui ignoraient l'existence de Koulikan dans le temps qu'il changeait une partie de la face de la terre!

La terre a des bornes assez étroites, et la renommée peut toujours s'étendre sans jamais les remplir. Quel caractère de faiblesse que de pouvoir croître à l'infini, sans atteindre à un terme limité!

On se flatte du moins que l'admiration des hommes instruits doit dédommager de l'ignorance des autres. Mais le propre de la renommée est de compter, de multiplier les voix, et non pas de les apprécier, et, dans ce cas-là, il semble que le fruit de la renommée se borne à un hommage rendu aux syllabes d'un nom : cependant plusieurs ne plaignent ni peines ni travaux pour y parvenir; ne pouvant être illustres, ils tâchent

u moins d'être fameux; ils veulent qu'on arle d'eux, qu'on en soit occupé; ils aiient mieux être malheureux qu'ignorés. elui dont les malheurs attirent l'attention st à demi consolé.

Quand le désir de la célébrité n'est qu'un entiment, il peut être, suivant son objet, onnête pour celui qui l'éprouve, et utile à a société; mais si c'est une manie, elle est ientôt injuste, artificieuse et avilissante par es manœuvres qu'elle emploie : l'orgueil ait faire autant de bassesse que l'intérêt. 'oilà ce qui produit tant de réputations surpées et peu solides.

Rien ne rendrait plus indifférent sur la réputation, que de voir comment elle s'établit ouvent, se détruit, se varie, et quels sont es auteurs de ces révolutions.

A peine un homme paraît-il dans quelque arrière que ce soit, pour peu qu'il montre e dispositions heureuses, quelquefois même ans cela, chacun s'empresse de le servir, e l'annoncer, de l'exalter; c'est toujours en ommençant qu'on est un prodige. D'où vient et empressement! Est-ce générosité, bonté u justice? Non, c'est envie, souvent ignoée de ceux qu'elle excite. Dans chaque carière il se trouve toujours quelques hommes upérieurs. Les subalternes ne pouvant asirer aux premières places, cherchent à en carter ceux qui les occupent, en leur susitant des rivaux.

On dira peut-être qu'il doit être indifférent, ar qui les premiers rangs soient occupés, ceux qui n'y peuvent atteindre; mais c'est ien peu connaître les passions que de les aire raisonner. Elles ont des motifs, et jaais de principes. L'envie sent et agit, ne éfléchit ni ne prévoit : si elle réussit dans on entreprise, elle cherche aussitôt à déruire son propre ouvrage. On tâche de préipiter du faîte celui à qui on a prêté la main our faire les premiers pas : on ne lui pardonne point de n'avoir plus besoin de seours.

C'est ainsi que les réputations se forment t se détruisent. Quelquefois elles se souiennent, soit par la solidité du mérite qui es affermit, soit par l'artifice de celui qui, yant été élevé par la cabale, sait mieux u'un autre les ressorts qui la font mouvoir, u qui embarrassent son action.

Il arrive souvent que le public est étonné e certaines réputations qu'il a faites; il en herche la cause, et ne pouvant la découvrir, parce qu'elle n'existe pas, il n'en conoit que plus d'admiration et de respect pour e fantôme qu'il a créé. Ces réputations ressemblent aux fortunes qui, sans fonds réels, ortent sur le crédit et n'en sont que plus rillantes.

Comme le public fait des réputations par aprices, des particuliers en usurpent par anége ou par une sorte d'impudence, qu'on e doit pas même honorer du nom d'amouropre. Ils annoncent qu'ils ont beaucoup e mérite : on plaisante d'abord de leurs rétentions; ils répètent les mêmes propos i souvent et avec tant de confiance, qu'ils viennent à bout d'en imposer. On ne se souvient plus par qui on les a entendu tenir, et l'on finit par les croire; cela se répète comme un bruit de ville qu'on n'approfondit point.

On fait même des associations pour ces sortes de manœuvres; c'est ce qu'on appelle une cabale.

On entreprend de dessein formé de faire une réputation, et l'on en vient à bout.

Quelque brillante que soit une telle réputation, il n'y a quelquefois que celui qui en est le sujet, qui en soit la dupe. Ceux qui l'ont créé, savent à quoi s'en tenir, quoiqu'il y en ait aussi qui finissent par respecter leur ouvrage.

D'autres, frappés du contraste de la personne et de sa réputation, ne trouvant rien qui justifie l'opinion publique, n'osent manifester leur sentiment propre. Ils acquiescent à la fausseté par timidité, complaisance ou intérêt; de sorte qu'il n'est pas rare d'entendre quantité de gens répéter le même propos qu'ils désavouent intérieurement. La plupart des hommes n'osent ni blâmer ni louer seuls, et ne sont pas moins timides pour protéger que pour attaquer; il y en a peu qui aient le courage de se passer de partisans ou de complices, je ne dis pas pour manifester leur sentiment, mais pour y persister, ils tâchent de s'y affermir eux-mêmes en le suggérant à d'autres, sinon ils l'abandonnent.

Quoiqu'il en soit, les réputations usurpées qui produisent le plus d'illusion, ont toujours un côté ridicule qui devrait empêcher d'en être fort flatté. Cependant on voit quelquefois employer les mêmes manœuvres par ceux qui auraient assez de mérite pour s'en passer.

Quand le mérite sert de base à la réputation, c'est une grande maladresse que d'y joindre l'artifice, parce qu'il nuit plus à la réputation méritée qu'il ne sert à celle qu'on ambitionne. Si le public vient à le reconnaître, et il le reconnaît enfin, il se révolte, et dégrade la gloire la mieux acquise. C'est une injustice, mais il ne faut pas la mettre en droit d'être injuste. L'envie à qui les prétextes suffisent, s'applaudit d'avoir des motifs, et les saisit avec ardeur. Elle ne pardonne au mérite, que lorsqu'elle est trompée par sa malignité même, et qu'elle croit y remarquer des défauts qui lui servent de pâture. Elle se console en croyant rabaisser d'un côté ce qu'elle est forcée d'admirer d'un autre; elle cherche moins à détruire ce qu'elle se flatte d'outrager.

Une sorte d'indifférence sur son propre mérite est le plus sûr appui de la réputation; on ne doit pas affecter d'ouvrir les yeux de ceux que la lumière éblouit. La modestie est le seul éclat qu'il soit permis d'ajouter à la gloire.

Si l'artifice est un moyen honteux pour la réputation, il y a un art et même un art honorable qui naît de la prudence, de la sagesse, et qui n'est pas à dédaigner. Les gens d'esprit ont plus d'avantages que les autres,

non-seulement pour la gloire, mais encore pour acquérir et mériter la réputation de vertu.

Une intelligence fine, aussi contraire à la fausseté qu'à l'imprudence, un discernement prompt et sûr fait qu'on place les bienfaits avec choix, qu'on parle, qu'on se tait, et qu'on agit à propos. Il n'y a personne qui n'ait quelquefois occasion de faire une action honnête, courageuse et toutefois sans danger. Le sot la laisse passer, faute de l'apercevoir; l'homme d'esprit la sent et la saisit. L'expérience prouve que l'esprit seul n'y suffit pas, et qu'il faut encore un cœur noble.

J'ai vu de ces succès brillants, et je suis persuadé que celui même qui était comblé d'éloges, sentait combien il lui en avait peu coûté pour les obtenir; mais il n'en était pas moins louable.

J'en ai remarqué d'autres qui, avec de la bienfaisance dans le cœur, avec les actes de vertu les plus fréquents, faute d'intelligence et d'*à propos*, n'étaient pas à beaucoup près aussi estimés qu'estimables. Leur mérite ne faisait point de sensation; à peine le soupçonnait-on. Il est vrai que si, par un heureux hasard le mérite simple et uni vient à être remarqué, il acquiert l'éclat le plus subit. On le loue avec complaisance, on voudrait encore l'augmenter; l'envie même y applaudit sans sortir de son caractère, elle en tire parti pour en humilier d'autres.

Si les réputations se forment et se détruisent avec facilité; il n'est pas étonnant qu'elles varient, et soient souvent contradictoires dans la même personne. Tel a une réputation dans un lieu, qui dans un autre en a une toute différente : il a celle qu'il mérite le moins, et on lui refuse celle où il a le plus de droit. On en voit des exemples dans tous les ordres. Je ne puis me dispenser d'entrer ici dans quelques détails qui rendront les principes plus sensibles par l'application que j'en vais faire.

Un homme est taxé d'avarice, parce qu'il méprise le faste, et se refuse le superflu, pour fournir le nécessaire à des malheureux ignorés. On loue la générosité d'un autre qui répand avec ostentation ce qu'il ravit avec artifice ou violence; il fait des présents, et refuse le paiement de ses dettes : on admire sa magnificence, quand il est à la fois victime du faste et de l'avarice.

On blâme l'insolence d'un homme qui ne fléchit pas avec bassesse sous une autorité usurpée : on reproche l'emportement à un autre, parce qu'il n'a pas porté la patience jusqu'à l'avilissement. Comme elle a ses bornes, les gens naturellement doux finissent souvent par avoir tort mal-à-propos, quand la mesure est comble. On ne saurait croire combien il importe, pour le bien de la paix, de ne se pas laisser trop vexer, à moins que l'on ne consente à être avili.

On vante au contraire la douceur d'un homme entier, opiniâtre par caractère, et poli par orgueil.

Une femme est deshonorée, parce qu'elle a consacré sa faute par l'éclat de sa douleur et de sa honte; tandis qu'un autre se met à couvert de tout reproche par l'excès de son impudence : celle-ci n'est pas même l'objet d'un mépris secret. Les hommes haïssent ce qu'ils n'oseraient punir; mais ils ne méprisent que ce qu'ils osent blâmer hautement. Leurs actions déterminent plus leurs jugements, que leurs jugements ne règlent leurs actions.

Si l'on passe des simples particuliers à ceux qui, paraissant sur un théâtre plus éclairé, sont à portée d'être mieux connus, on verra qu'on n'en juge pas avec plus de justice.

Un ministre est taxé de dureté, parce qu'il est juste qu'il rejette des sollicitations payées, et refuse de se prêter à ce que les courtisans appellent *des affaires* : commerce injurieux au mérite, scandaleux pour le public, avilissant pour l'autorité, et dangereux pour l'Etat.

Un prince passe pour sévère, parce qu'il aime mieux prévenir les fautes, que d'être obligé de les punir; de cruauté, parce qu'il réprime les tyrannies subalternes, de toutes les plus odieuses. Les lois cruelles contre les oppresseurs sont les plus douces pour la société; mais l'intérêt particulier se fait toujours le législateur de l'ordre public.

Louis XII, un des meilleurs, et par conséquent des plus grands rois que la France ait eus, fut accusé d'avarice, parce qu'il ne foulait pas les peuples, pour enrichir ses favoris sans mérite. Le peuple doit être le favori d'un roi; et les princes n'ont droit au superflu, que lorsque les peuples ont le nécessaire. Les reproches qu'on osait lui faire ne prouvaient que sa bonté. On porta l'insolence jusqu'à le jouer sur le théâtre. J'aime mieux, dit ce prince honnête homme, que mon avarice les fasse rire, que si elle les faisait pleurer. Les reproches des courtisans valent souvent des éloges, et leurs éloges sont des piéges.

A l'égard des réputations de probité, il est étonnant qu'il y en ait si peu d'établies, attendu la facilité avec laquelle on l'usurpe quelquefois. On ne voyait jadis que des hypocrites de vertu; on trouve aujourd'hui des hypocrites de vice. Des gens ayant remarqué qu'une vertu austère n'est pas toujours exempte d'un peu de dureté, parce qu'on est moins circonspect quand on est irréprochable, et qu'on s'observe moins quand on ne craint pas de se trahir; ces gens tirent parti de leur férocité naturelle, et souvent la portent à l'excès, pour établir la sévérité de leur vertu; leurs déclamations contre l'impudence sont des preuves continuelles de la leur. Qu'il y a de gens dont la dureté fait toute la vertu! L'étourderie est encore une preuve très-équivoque de la franchise; on ne devrait se fier qu'à l'étourderie de ceux à qui elle est souvent préjudiciable.

La dureté et l'étourderie sont des défauts de caractère qui n'excluent pas absolument et supposent encore moins la vertu, mais

qui la gâtent quand ils s'y trouvent unis. Cependant combien de fois a-t-on été trompé par cet extérieur?

Si l'on souscrit légèrement à certaines réputations de probité, on en flétrit souvent avec une témérité encore plus blâmable, par passion, par intérêt. On abuse du malheur d'un homme pour attaquer sa probité. On s'élève contre la réputation des autres, uniquement pour donner opinion de sa vertu.

Si un homme a le courage de défendre une réputation qu'il croit injustement attaquée, on ne lui fait pas toujours l'honneur de le regarder comme une dupe, ce soupçon serait trop ridicule; on suppose qu'il a intérêt de soutenir une thèse extraordinaire Qu'on se soit visiblement trompé, en jugeant défavorablement, on n'est suspect que d'un excès de sagacité; mais si c'est en jugeant trop favorablement, c'est le comble de l'imbécillité : cependant l'erreur est la même, et le caractère est très-différent.

Ces faux jugements ne partent pas toujours de la malignité. Les hommes font beaucoup d'injustices sans méchanceté, par légèreté, précipitation, sottise, témérité, imprudence. Les décisions hasardées avec le plus de confiance font le plus d'impression.

Eh! qui sont ceux qui jouissent du droit de prononcer? Des gens qui, à force de braver le mépris, viennent à bout de se faire respecter et de donner le ton, qui n'ont que les opinions et jamais de sentiments, qui en changent, les quittent et les reprennent, sans le savoir ni s'en douter, ou qui sont opiniâtres sans être constants.

Voilà cependant les juges des réputations; voilà ceux dont on méprise le sentiment, et dont on recherche le suffrage; ceux qui procurent la considération sans en avoir eux-mêmes aucune.

La considération est différente de la célébrité. La réputation, la renommée même ne la donnent pas toujours, et l'on peut en avoir sans en imposer par un grand éclat.

La considération est un sentiment d'estime mêlé d'une sorte de respect personnel qu'un homme inspire en sa faveur. On en jouit également parmi ses inférieurs, ses égaux, et ceux qui sont supérieurs par le rang et par la naissance. On peut, dans un rang élevé, ou avec une naissance illustre, avec un esprit supérieur ou des talents distingués; on peut, même avec la vertu, si elle est seule et dénuée de tous les autres avantages, être sans considération. On peut en avoir avec un esprit borné, ou malgré l'obscurité de la naissance et de l'état.

La considération ne suit pas nécessairement le grand homme; l'homme de mérite y a déjà un droit; et l'homme de mérite est celui qui, ayant toutes les qualités et tous les avantages de son état, ne les ternit par aucun endroit. Pour donner enfin une idée plus précise de la considération, on l'obtient par la réunion du mérite, de la décence et du respect pour soi-même.

L'espèce, terme nouveau, mais qui a un sens juste, est l'opposé de l'homme de considération. Il y en a de tous états. *L'espèce* est celui qui n'ayant pas le mérite de son état, se prête encore de lui-même à son avilissement personnel : il manque plus à soi qu'aux autres.

Si l'on acquiert la considération, ou l'usurpe aussi. Vous voyez des hommes dont on vante le mérite : si l'on veut examiner en quoi il consiste, on est étonné du vide; on trouve que tout se borne à un air, un ton d'importance et de suffisance; un peu d'impertinence n'y nuit pas, et quelquefois le maintien suffit. Ils se sont portés pour respectables, et on les respecte; sans quoi on n'irait pas jusqu'à les estimer.

On doit conclure de l'espèce d'analyse que nous venons de faire, et de la discussion dans laquelle nous sommes entrés, que la renommée est le prix des talents supérieurs, soutenus des grands efforts : que la réputation usurpée par artifice n'est jamais sûre et devient quelquefois honteuse; que la plus honnête est toujours la plus utile, et que chacun peut aspirer à la considération de son état. (DUCLOS.)

RESSEMBLANCE (*Prov.*). Pour exprimer que les gens pénétrés des mêmes vertus ou des mêmes vices, se recherchent réciproquement, les Latins disaient : *Pares cum paribus congregantur*; et nous avons à notre tour ce proverbe : *Ceux qui se ressemblent s'assemblent.*

RETRAITE. La dévotion de ceux qui cherchent la solitude, remplissant leur courage de la certitude des personnes divines en l'autre vie, est bien sainement assortie : ils se proposent Dieu, objet infini en bonté et en puissance. L'âme a de quoi y rassasier ses désirs en toute liberté. Les afflictions, les douleurs leur viennent à profit, employées à l'acquêt d'une santé et réjouissance éternelle, et la mort vient à souhait pour le passage à un si parfait état. (MONTAIGNE.)

La solitude défend contre les railleries de la frivolité, contre le mépris injuste et le jugement sévère de l'envie; elle nous épargne le triste spectacle des folies, des crimes et de la misère qui souillent si souvent le théâtre de la vie active et sociale; elle éteint en nous le feu des passions trop vives et trop ardentes, et affermit la paix dans notre cœur. (ZOLLIKOFER.)

O nid dans la montagne où mon âme s'abrite !
Me voici donc rentré pour jamais dans mon gîte.
Comme le passereau sans ailes pour courir
Qui dans un trou de mur s'abrite pour mourir.
(DE LAMARTINE.)

1. C'est dans la vie retirée qu'on rencontre la situation la plus heureuse : on y a moins d'envieux et plus de temps à soi.

2. Dans le monde, on prend les choses pour ce qu'elles se donnent; dans la retraite on les apprécie ce qu'elles valent.
(A. DE CHESNEL.)

RÉVOLUTIONS. Il n'y a point d'Etat qui menace si fort tous les autres d'une conquê-

te, que celui qui est dans les horreurs de la guerre civile. (MONTESQUIEU.)

Je ris de ces peuples avilis qui, se laissant ameuter par des ligueurs, osent parler de la liberté sans même en avoir l'idée, et le cœur plein de tous les vices des esclaves, s'imaginent que pour être libres, il suffit d'être mutins. Fière et sainte liberté! si ces pauvres gens pouvaient connaître, s'ils savaient à quel prix on t'acquiert et on te conserve, s'ils sentaient combien tes lois sont plus austères que n'est le joug des tyrans, leurs faibles âmes, esclaves des passions qu'il faudra étouffer, te craindraient cent fois plus que la servitude ; ils te fuiraient avec effroi, comme un fardeau prêt à les écraser. (J.-J. ROUSSEAU.)

1. Malheur à qui remue le fond d'une nation!

2. S'il est vrai que les conjurations soient quelquefois tracées par des gens d'esprit, elles sont toujours exécutées par des bêtes féroces. (RIVAROL.)

L'insurrection est trop contraire à tous les devoirs pour pouvoir jamais être transformée en droit; elle est et ne peut être qu'un crime et le plus grand de tous, car elle viole la paix publique au plus haut degré. (PORTALIS.)

Tout ce qui est force brutale, action des partis, dictature politique, est diamétralement contraire à la liberté de l'intelligence, à la franchise, à l'élan de la pensée, à l'essor poétique. (GOETHE.)

1. Les révolutions qui arrivent chez les peuples dans le sens naturel, c'est-à-dire dans le sens de la marche progressive du temps, peuvent être terribles; mais elles sont durables. Celles que l'on tente en sens contraire, c'est-à-dire en rebroussant le cours des choses, ne sont pas moins sanglantes; mais fléau d'un moment, elles ne fondent rien, elles ne créent rien; tout au plus si elles peuvent exterminer.

2. Malheureux, ô vous, qui commencez à vivre quand les révolutions éclatent! amour, amitié, repos, tous ces biens qui composent le bonheur des autres hommes, vous manqueront; vous n'aurez le temps ni d'aimer ni d'être aimés. Dans l'âge où tout est illusion, l'affreuse vérité vous poursuivra ; dans l'âge où tout est espérance, vous n'en nourrirez aucune ; il faudra briser d'avance les liens de la vie, de peur de multiplier des nœuds qui bientôt doivent se rompre.

3. Quand les factions commencent, elles saisissent au hasard leurs chefs ; elles plongent ensuite dans l'abîme les singes qu'elles avaient pris pour des hommes. (CHATEAUBRIAND.)

1. Toute réunion d'hommes où il n'y aurait aucune autorité qui eût le droit d'exiger l'obéissance à ses décrets, serait promptement une anarchie, c'est-à-dire l'absence et la mort de toute société.

2. Des sottises faites par des gens habiles ; des extravagances dites par des gens d'esprit; des crimes commis par d'honnêtes gens, voilà les révolutions.

3. Les nations finissent dans les boudoirs et recommencent dans les camps. (DE BONALD.)

Dans les révolutions, la résistance produit l'exagération, l'exagération centuple la résistance. (DROZ.)

Quand la force a pris une fois possession de la société, nul ne peut dire ce qu'elle fera, où elle ira, qui s'en emparera et dans quel dessein. Aussitôt commence une série d'événements illimités, obscurs, qui surpassent la prévoyance et la volonté des hommes. (GUIZOT.)

1. Les révolutions sont des sphinx, elles ont un mot qu'on ne leur demande pas sans terreur.

2. L'excès de l'ingratitude du peuple est toujours le piége et l'étonnement des hommes populaires. Ils pensent à leurs services, et leurs services deviennent des crimes avec les vicissitudes des événements, et avec l'inconstance naturelle de l'opinion.

3. C'est la main sur son épée qu'un général peut faire compter avec lui les factions.

4. L'impulsion du peuple dépasse toujours le but assigné par les hommes politiques. La raison ou l'ambition calculent; la passion déborde; le peuple est toujours passion. (DE LAMARTINE.)

Pour comprendre les révolutions, il faudrait savoir pourquoi il arrive quelquefois que les vents grondent dans le ciel, que la mer est ébranlée dans ses derniers abîmes, que les montagnes se déchirent, livrées au feu des volcans : Dieu ne veut pas que les sociétés humaines vivent en paix. (POUJOULAT.)

Les révolutions, qui commencent toujours par des sophismes, des illusions et des joies, finissent aussi toujours par des déceptions, des crimes et des remords. (Vicomte D'ARLINCOURT.)

1. Les masses peuvent s'agiter pour des mots, jamais pour des idées. Elles peuvent révolutionner un pays, jamais en diriger les destinées.

2. Ceux qui méritent à tout jamais le mépris et l'exécration de la France, ce sont ces habiles qui, pour parvenir au pouvoir et se le partager, ont dit un jour au peuple : Tu es souverain! (Eugène SUE.)

Les situations révolutionnaires ne se dénouent pas par la légalité, elles se dénouent par des coups de foudre. (Louis VEUILLOT.)

Toute révolution qui s'accomplit, s'accomplit sur des décombres. Avant de devenir un bienfait, elle commence par être un désastre. Avant de sécher la plaie, elle commence par l'envenimer. Avant de mettre un [illegible] aux excès, elle commence par les imiter et quelquefois les dépasser. Avant de jeter le cable dans le port, le plus souvent elle brise le navire contre l'écueil. (Emile DE GIRARDIN.)

Il est maintenant d'usage, en France, de faire une révolution tous les quinze ans. A chacune d'elles les impots et les libertés augmentent : il faut toujours payer les frais de la révolution et enrichir les nouveaux élus. Si la moralité et la fortune publique s'en vont, la liberté nous reste. En suivant

cette pente là, nous deviendrons infailliblement les Français de la décadence, comme jadis les révolutions et l'immoralité publique produisirent les Romains de la décadence. (De Mériclet.)

« Les révolutions, dit Machiavel, sont le carnaval de l'histoire. » C'est qu'en effet, il est bien peu de ces catastrophes qui ne soient l'œuvre de la déraison.

(A. de Chesnel.)

RICHESSES. 1. Si tu possèdes des richesses, partage-les avec le malheureux, et que l'indigent reçoive une portion de ce que Dieu t'a donné.

2. Ne sois pas ébloui de l'éclat des richesses et des dignités. L'excès de ces biens passagers et inconstants est funeste aux mortels. Plongés dans les délices, ils cherchent de nouvelles voluptés. Le trop grand pouvoir conduit à l'orgueil et l'orgueil produit l'insolence. (Phocylide.)

Qui sait mettre des bornes à sa fortune? Celui qui possède le plus de richesses veut au moins les doubler. Qui jamais pourra satisfaire tant de gens qui tous ont le même désir? C'est l'amour des richesses qui cause la folie des hommes et leur perversité.

(Théognis.)

1. Les richesses rendent malheureux celui qui les garde ou qui craint de s'en servir.

2. Il y a des gens qui amassent du bien avec autant d'avidité que s'ils devaient vivre toujours. D'autres dépensent ce qu'ils ont comme s'ils devaient mourir le lendemain. (Aristote.)

Voulez-vous être riche? Au lieu de rêver plus que vous n'avez, figurez-vous que les autres ont moins qu'ils n'ont. (Varron.)

Ce n'est pas le compte de nos revenus, c'est notre manière de vivre qui fait notre richesse. Etre sans cupidité, c'est un fonds assuré. Ne rien acheter par caprice, c'est un revenu. Etre content de ce qu'on possède, c'est la plus grande, c'est la plus certaine des fortunes. (Cicéron.)

C'est le contentement de l'âme qui rend agréable la possession des richesses : c'est de lui que la puissance et la gloire tirent leur éclat le plus solide. La douceur et la facilité du caractère font supporter avec égalité l'indigence et la vieillesse. (Plutarque.)

1. Le sage ne se regarde pas comme indigne des biens de la fortune : il n'aime pas les richesses, mais il les préfère à la pauvreté; il ne leur ouvre pas son cœur, mais sa maison; il ne les rejette pas, mais il en règle l'usage.

2. Encore que les richesses soient de beaux présents, ce n'est pas ceux-là que les sages désirent : ils ne demandent aux dieux que la connaissance du bien qui leur est nécessaire, avec la grâce de s'en servir utilement. (Sénèque.)

Si tu peux t'enrichir en conservant l'honneur, la bonne foi, la magnanimité, n'épargne rien pour réussir; mais prends garde de perdre tes véritables biens, pour en acquérir de faux. Ne crains pas non plus d'être inutile à ta patrie si tu restes pauvre. Le citoyen le plus utile est celui qui est honnête et vertueux. (Epictète.)

Des richesses qu'on acquiert aux dépens de sa liberté, sont une vraie misère; un joug d'or ou d'argent n'oppresse pas moins qu'un autre de bois ou de plomb. (Pétrarque.)

1. Il y a plusieurs moyens d'acquérir des richesses, mais il y en a fort peu de bons. L'épargne est entre les meilleurs, encore faut-il veiller à ce qu'il ne soit pas contraire aux bonnes œuvres et à la libéralité.

2. Les richesses sont le bagage de la vertu. Le bagage est nécessaire à l'armée, mais il empêche quelquefois la marche et fait perdre l'occasion de vaincre. (Bacon.)

Tous les mauvais désirs naissent dans un cœur qui croit avoir dans l'argent le moyen de les satisfaire; il ne faut donc pas s'étonner si la passion des riches est si violente, puisqu'elle ramasse en elle toutes les autres. Que l'âme est asservie! de quel joug elle est chargée! et pour s'être cherchée elle-même, combien elle est devenue pauvre et captive!

(Bossuet.)

1. Il n'y a rien de plus difficile à persuader que le mépris des richesses, si l'on n'en tire les raisons du fond de la religion chrétienne.

2. Les richesses n'apprennent pas à ne se point passionner pour les richesses. La possession des grands biens ne donne pas le repos qu'il y a de n'en point désirer.

(La Rochefoucauld.)

Vise au bonheur, non pas à la richesse. Cette dernière consiste à avoir ses sacs pleins; pour l'autre, il ne faut qu'avoir l'esprit content, et les richesses ne prouvent point le contentement. (Guillaume Penn.)

Les richesses sont un moyen facile d'acquérir de la gloire, pour peu qu'on en sache user. Pour bien juger d'un homme, il faut le regarder par les endroits qui sont le moins en vue, et il n'est point de réputation si grande où l'on ne puisse parvenir sans mérite, avec du bien, de l'esprit et de l'ambition. On ne peut donc rien apprendre de plus utile aux jeunes gens qu'à se connaître en vertus contrefaites et à ne se laisser point prévenir par le bruit commun sur le mérite des particuliers. (Saint-Réal.)

1. Il est rare que l'esprit de religion se concilie avec les richesses.

2. On n'entendrait pas tant de plaintes sur la misère de la condition des riches, si des biens qui dépendent de la fortune et que tout le monde peut se procurer avec un peu de bonheur ou d'industrie, étaient capables de faire régner dans le cœur une véritable paix. Ils méritent pourtant le nom qu'on leur donne, puisque leur privation est accompagnée de mille autres sortes de peines.

(L'abbé Prévost.)

L'homme qui convoite les richesses est semblable à un jeune enfant qui, avec la pointe acérée d'un couteau, veut goûter du miel; sans avoir eu le temps de savourer ce qui n'a fait qu'effleurer ses lèvres, il ne lui reste plus que les cuisantes douleurs d'une incision à la langue. (*Doctrine bouddhique.*)

J'aime l'esprit, j'aime les qualités,
Les grands talents, les vertus, la science,
Et les plaisirs enfants de l'abondance ;
J'aime l'honneur, j'aime les dignités ;
J'aime un ami presque autant que moi-même ;
J'aime une amante un siècle et par delà ;
Mais dites-moi combien il faut que j'aime
Ce maudit or qui donne tout cela ?

(HOFFMAN.)

1. La religion et la philosophie honorent la pauvreté quand elle est vertueuse, et la préfèrent de beaucoup à la passion inquiète des richesses. Cependant elles accordent que l'homme puisse être riche et avoir un mérite égal à celui des hommes de bien qui sont pauvres.

2. Honneur à toutes les conditions honnêtes parmi les hommes, et par conséquent aux riches! pourvu qu'ils fassent tourner leur prospérité au profit d'un grand nombre, pourvu que les plaisirs et le faste ne les rendent pas paresseux et superbes.

3. L'inégalité des fortunes est inévitable, et il en résulte à la fois et des maux et des biens. Celui qui maudit tant le riche se mettrait volontiers à sa place; autant vaut-il que celui-là demeure dans l'opulence qui s'y trouve déjà. Il est bien peu de riches qui ne dépensent pas leur argent, et, en le dépensant, il faut bien qu'en mille manières, avec plus ou moins de mérite et même quelquefois sans aucun mérite, ils coopèrent au bien public. Ils donnent l'impulsion au commerce, au perfectionnement du goût, à l'émulation dans les arts, aux espérances innombrables de quiconque veut fuir la pauvreté par l'industrie. (SILVIO PELLICO.)

1. C'est par une vaniteuse impuissance ou une sotte philosophie qu'on affiche le mépris des richesses : l'argent est une chose désirable, puisque lui seul procure une véritable indépendance et la faculté de faire le bien.

2. L'insolence est le propre de celui qui possède beaucoup d'or et qui ne s'en cache pas.

3. L'argent donne du mérite, de la considération, des charmes, de la gloire même, et jusqu'à une renommée d'honnête homme à un fripon.

4. C'est une grande richesse néanmoins que de savoir être pauvre.

5. Rigoureusement et généralement parlant, on ne désire la richesse que pour mal faire. (A. DE CHESNEL.)

RICOCHET (*Prov.*). On dit d'un homme qui fait toujours la même chose ou répète les mêmes paroles : *C'est la chanson de ricochet dont on ne voit pas la fin.*

RIDICULE (*Prov.*). On dit à propos de ridicule et de certains travers : *Le singe, fut-il vêtu de pourpre, est toujours singe.*

1. S'il y a des hommes dont le ridicule n'a jamais paru, c'est qu'on ne l'a pas bien cherché.

2. On n'est jamais si ridicule par les qualités que l'on a que par celles que l'on affecte d'avoir. (LA ROCHEFOUCAULD.)

La crainte exagérée du ridicule ne conduit qu'à façonner de petits esprits.

(A. DE CHESNEL.)

RIDICULE et AFFECTATION. Le ridicule ressemble à ces fantômes qui n'existent que pour ceux qui y croient. Plus un mot abstrait est en usage, moins l'idée en est fixe, parce que chacun l'étend, la restreint ou la change; et l'on ne s'aperçoit de la différence des principes que par celle des conséquences, ou par les différentes applications qu'on en fait. Si l'on voulait définir les mots que l'on comprend le moins, il faudrait définir ceux dont on se sert le plus.

Le ridicule consiste à choquer les usages ou les opinions reçues, et communément on les confond assez avec la raison ; cependant ce qui est contre la raison, est sottise ou folie ; si c'est contre l'équité, c'est crime.

Le ridicule ne doit donc avoir lieu que dans les choses indifférentes par elles-mêmes, et consacrées par la mode. Les habits, le langage, les manières, le maintien, voilà son ressort : voici son usurpation ; il l'étend jusques sur la vertu, et c'est le moyen que l'envie emploie le plus sûrement pour en ternir l'éclat. Le ridicule est supérieur à la calomnie, qui peut se détruire en retombant sur son auteur. La malignité éclairée ne s'en fie pas même à la difformité du vice ; elle lui fait l'honneur de le traiter comme la vertu, en lui associant le ridicule pour le décrier ; il devient par-là moins odieux et plus méprisé. Le ridicule est devenu le poison de la vertu et des talents, et quelquefois le châtiment du vice.

Le ridicule est le fléau des gens du monde, et il est assez juste qu'ils aient pour tyran un être fantastique. On sacrifie sa vie à son honneur, souvent son honneur à sa fortune, et quelquefois sa fortune à la crainte du ridicule.

Je ne suis pas étonné qu'on ait quelque attention à ne pas s'y exposer, puisqu'il est d'une si grande importance dans l'esprit de plusieurs de ceux avec qui l'on est obligé de vivre. Mais on ne doit pas excuser l'extrême sensibilité que des hommes raisonnables ont sur cet article. Cette crainte excessive a fait naître des essaims de petits donneurs de ridicules, qui décident de ceux qui sont en vogue, comme les marchandes de modes fixent celles qui doivent avoir cours. S'ils ne s'étaient pas emparé de l'emploi de distribuer les ridicules, ils en seraient accablés : ils ressemblent à ces criminels qui se font exécuteurs pour sauver leur vie.

La plus grande sottise de ces êtres frivoles, et celle dont ils se doutent le moins, est de s'imaginer que leur empire est universel ; s'ils savaient combien il est borné, la honte les y ferait renoncer. Le peuple n'en connaît pas le nom, et c'est tout ce que la bourgeoisie en sait. Parmi les gens du monde, ceux qui sont occupés ne sont frappés que par distraction de ce petit peuple incommode : ceux-mêmes qui en ont été, et que la raison ou l'âge en ont séparé, s'en souviennent à peine, et les hommes illustres seraient trop élevés pour l'apercevoir.

s'ils ne daignaient pas quelquefois s'en amuser.

Quoique l'empire du ridicule ne soit pas aussi étendu que ceux qui l'exercent le supposent, il ne l'est encore que trop parmi les gens du monde; et il est étonnant qu'un caractère aussi léger que le nôtre se soit soumis à une servitude dont le premier effet soit de rendre le commerce uniforme, languissant et ennuyeux.

La crainte puérile du ridicule étouffe les idées, rétrécit les esprits, et les forme sur un seul modèle, suggère les mêmes propos peu intéressants de leur nature, et fastidieux par la répétition. Il semble qu'un seul ressort imprime à différentes machines un mouvement égal et dans la même direction. Je ne vois que les sots qui puissent gagner à un travers qui les met de niveau avec les hommes supérieurs, puisqu'ils sont tous également assujettis à une mesure commune où les plus bornés peuvent atteindre.

L'esprit est presque égal quand on est asservi au même ton, et ce ton est nécessaire à ceux qui, sans cela, n'en auraient point à eux; il ressemble à ces livrées qu'on donne aux valets, sans quoi ils ne seraient pas vêtus.

Avec ce ton de mode on peut être impunément un sot, et on regardera comme tel un homme de beaucoup d'esprit qui ne l'aura pas: il n'y a rien qu'on distingue moins de la sottise que l'ignorance des petits usages. Combien de fois a-t-on rougi à la cour pour un homme qu'on y produisait avec confiance, qu'on avait admiré ailleurs, et qu'on avait annoncé avec une bonne foi imprudente; on ne s'était cependant pas trompé, mais on ne l'avait jugé que d'après la raison, et on le confronte avec la mode.

Ce n'est pas assez que de ne pas s'exposer au ridicule pour s'en affranchir, on en donne à ceux qui en méritent le moins, souvent aux personnes les plus respectables, si elles sont assez timides pour le recevoir. Des gens méprisables, mais hardis, et qui sont au fait des mœurs régnantes, le repoussent et l'anéantissent mieux que les autres.

Comme le ridicule: n'ayant souvent rien de décidé, n'a d'existence alors que dans l'opinion, il dépend en partie de la disposition de celui à qui on veut le donner, et dans ce cas-là il a besoin d'être accepté. On le fait échouer, non en le repoussant avec force, mais en le recevant avec mépris ou indifférence, quelquefois en le recevant de bonne grâce. Ce sont les flèches des Mexicains qui auraient pénétré le fer, et qui s'amortissaient contre des armures de laine.

Quand le ridicule est le mieux mérité, il y a encore un art de le rendre sans effet: c'est d'outrer ce qui y a donné lieu. On humilie son adversaire en dédaignant les coups qu'il veut porter.

D'ailleurs cette hardiesse d'affronter le ridicule impose aux hommes; et comme la plupart ne sont pas capables de n'estimer les choses que ce qu'elles valent, où leur mépris s'arrête leur admiration commence, et le singulier en est communément l'objet.

Par quelle bizarrerie la même chose à un certain degré rend-elle ridicule, et, portée à l'excès, donne-telle une sorte d'éclat? Car tel est l'effet de la singularité marquée, soit que le principe en soit louable ou répréhensible.

Cela ne peut venir que du dégoût que cause l'uniformité de caractère qu'on trouve dans la société. On est si ennuyé de rencontrer les mêmes idées, les mêmes opinions, les mêmes manières, et d'entendre les mêmes propos, qu'on sait un gré infini à celui qui suspend cet état léthargique.

La singularité n'est pas précisément un caractère; c'est une simple manière d'être qui s'unit à tout autre caractère, et qui consiste à être soi, sans s'apercevoir qu'on soit différent des autres; car si l'on vient à le reconnaître, la singularité s'évanouit; c'est une énigme qui cesse de l'être aussitôt que le mot en est connu. Quand on s'est aperçu qu'on est différent des autres, et que cette différence n'est pas un mérite, on ne peut guère persister que dans l'affectation, et c'est alors petitesse ou orgueil, ce qui revient au même, et produit le dégoût; au lieu que la singularité naturelle met un certain piquant dans la société qui en ranime la langueur.

Les sots qui connaissent souvent ce qu'ils n'ont pas, et qui s'imaginent que ce n'est que faute de s'en être avisés, voyant le succès de la singularité, se font singuliers, et l'on sent ce que ce projet bizarre doit produire.

Au lieu de se borner à n'être rien, ce qui leur convenait si bien, ils veulent à toute force être quelque chose, et ils sont insupportables. Ayant remarqué, ou plutôt entendu dire que des génies reconnus ne sont pas toujours exempts d'un grain de folie, ils tâchent d'imaginer des folies, et ne font que des sottises.

La fausse singularité n'est qu'une privation de caractère qui consiste, non-seulement à éviter d'être ce que sont les autres, mais à tâcher d'être uniquement ce qu'ils ne sont pas.

On voit de ces sociétés où les caractères se sont partagés comme on distribue des rôles. L'un se fait philosophe, un autre plaisant, un troisième homme d'humeur. Tel se fait caustique qui penchait d'abord à être complaisant, mais il a trouvé le rôle occupé. Quand on n'est rien, on a le choix de tout.

Il n'est pas étonnant que ces travers entrent dans la tête d'un sot, mais on est étonné de les rencontrer avec de l'esprit. Cela se remarque dans ceux qui, nés avec plus de vanité que d'orgueil, croient rendre leurs défauts brillants par la singularité en les outrant, plutôt que de s'appliquer à s'en corriger. Ils jouent leur propre caractère; ils étudient alors la nature pour s'en écarter de plus en plus, et s'en former une particulière; ils ne veulent rien faire ni dire qui ne s'éloigne du simple, et malheureusement quand on cherche l'extraordinaire, on ne

trouve que des platitudes. Les gens d'esprit même n'en ont jamais moins que lorsqu'ils tâchent d'en avoir.

On devrait sentir que le naturel qu'on cherche ne se trouve jamais, que l'effort produit l'excès, et que l'excès décèle la fausseté du caractère. On veut jouer le brusque, et l'on devient féroce; le vif, et l'on n'est que pétulant et étourdi : la bonté jouée dégénère en politesse contrainte, et se trahit enfin par l'aigreur : la fausse sincérité n'est qu'offensante; et quand elle pourrait s'imiter quelque temps, parce qu'elle ne consiste que dans des actes passagers, on n'atteindrait jamais à la franchise qui en est le principe, et qui est une continuité de caractère. Elle est comme la probité; plusieurs actes qui y sont conformes n'en font pas la démonstration, et un seul de contraire la détruit.

Enfin toute affectation finit par se déceler, et l'on retombe alors au-dessous de sa valeur réelle. Tel est regardé comme un sot après, et peut-être pour avoir été pris pour un génie. On ne se venge point à demi d'avoir été sa dupe.

Soyons donc ce que nous sommes, n'ajoutons rien à notre caractère; tâchons seulement d'en retrancher ce qui peut être incommode pour les autres, et dangereux pour nous-mêmes. Ayons le courage de nous soustraire à la servitude de la mode, sans passer les bornes de la raison.

(Duclos.)

RIGAULT (*Dicton*). C'était le nom de la principale cloche de la cathédrale de Rouen, ainsi appelée de l'archevêque Odo Rigault, qui l'avait donnée. Elle était si pesante, que ceux qui la mettaient en branle étaient autorisés à boire dans le clocher un gallon de vin pris dans les celliers du prélat. De là le dicton *Boire à tire la Rigault*, pour signifier boire à discrétion.

RIPAILLE (*Dicton*). Avant la révolution de 1789, Ripaille était une chartreuse belle et riche, située sur les bords du lac de Genève. Le duc de Savoie, Amédée VIII, s'y retira après avoir abdiqué la couronne, et c'est dans ce lieu qu'il mourut. Il y menait une si joyeuse vie, qu'elle a donné naissance au dicton : *Faire ripaille*, qu'on emploie pour exprimer les débauches de la table.

RIRE. Le rire, dit Oxenstiern, est l'enseigne de la joie, et souvent la trompette de la folie. Les grands hommes sont rarement grands rieurs.

RIVAROLIANA (21). 1. Dans les sujets ordinaires, les idées les plus justes sont souvent les plus nobles. En parlant de la Divinité, les plus nobles nous paraissent toujours les plus justes.

2. Les vices sont souvent des habitudes plutôt que des passions.

3. L'avare est le pauvre par excellence : c'est l'homme le plus sûr de n'être pas aimé.

4. L'or, semblable au soleil, qui fond la cire et durcit la boue, développe les grandes âmes et durcit les mauvais cœurs.

5. L'homme passe sa vie à raisonner sur le passé, à se plaindre du présent, à trembler pour l'avenir.

6. Le temps est le rivage de l'esprit : tout passe devant lui, et nous croyons que c'est lui qui passe.

7. Les méthodes sont les habitudes de l'esprit et les économies de la mémoire.

8. La politique est comme le sphinx, elle dévore tous ceux qui ne devinent pas ses énigmes.

9. La raison se compose des vérités qu'il faut dire et des vérités qu'il faut taire.

10. Les vérités sont des fonds qui ne portent intérêt qu'entre les mains du talent.

11. Le génie égorge ceux qu'il pille

12. Le génie des idées est le comble de l'esprit; le génie des expressions est le comble du talent.

13. Les idées sont comme les hommes, elles dépendent du temps et de la place qu'on leur donne.

14. L'art doit se donner un but qui recule sans cesse.

15. L'esprit voit vite, juste et loin.

16. Il ne faut pas des sots aux gens d'esprit, comme il faut des dupes aux fripons.

17. Le monde est un livre dont les caractères sont illisibles pour bien des gens.

18. Les vertus humaines sont des effets courants revêtus souvent de fausses signatures.

19. La vie de la plupart des hommes est un frêle esquif égaré entre mille écueils : l'écueil le plus proche est toujours le plus dangereux.

20. Les philosophes, dans leurs distractions systématiques, ont si bien compliqué le bonheur qu'ils l'ont rendu impossible.

21. L'indulgence est une vertu d'autant plus facile, qu'elle épargne bien des embarras : c'est un poltron qui fuit le danger.

22. L'abus de l'esprit tue l'esprit, comme l'abus du plaisir anéantit le plaisir.

23. Les hommes sont communément plus philosophes par nécessité que par nature.

24. Un homme qui a trop d'esprit, et celui qui n'en a pas assez, jouent dans le monde un rôle à peu près équivalent : le premier étourdit, le second assomme; tous deux sont redoutables par leurs défauts contraires.

25. Les trois quarts des hommes ne connaissent pas la valeur intrinsèque d'un honnête homme : c'est la statue renfermée dans un bloc de marbre, peu d'hommes savent l'y découvrir.

26. La curiosité est un criminel suivi de son bourreau.

27. Un homme reconnaissant dans la pauvreté, sera généreux dans l'opulence.

28. L'amour est le thermomètre de la température du cœur humain : il monte de zéro à l'excès de chaleur, et descend ensuite à la glace.

(21) Pensées de Rivarol.

29. Donner des conseils, c'est souvent suggérer aux autres ses propres sottises.

30. Les heureux ne pensent toujours qu'au lendemain, les malheureux oublient toujours la veille.

31. La pudeur est comme l'esprit de vin enfermé dans le tube d'un thermomètre, et qui pâlit lorsqu'il perd sa vertu.

32. L'excès d'ignorance jette un voile épais sur l'esprit, comme l'excès de civilisation forme sur le cœur une couche de la nature de la pierre.

33. La politesse est une prude qui serait la plupart du temps bien sotte si on la prenait au mot.

34. Il y a une vérité dans le bien, comme il y a une vérité dans le mal. L'une est un léger stimulant qui pousse à la peau, l'autre est un poison atroce qui brûle les entrailles.

35. L'éloge continuel qu'un homme fait de lui, n'est que l'évaporation de son envie et de sa haine contre le genre humain.

36. Se livrer au désespoir, c'est méconnaître Dieu dans ce qu'il a de plus inépuisable, sa bonté. C'est l'action d'un fils dénaturé qui se refuserait à croire à l'indulgence de son père.

37. Les courtisans sont la monnaie de cuivre d'une pièce d'or.

38. L'homme délicat et sensible, est bien près, par l'effet même de sa constitution, de devenir pusillanime.

39. Le désir est le microscope de l'esprit.

40. Un bon mot est un petit ouvrage qui ne comporte point de seconde édition.

41. Les considérations humaines sont comme le vif argent : elles sont si subtiles qu'elles transsudent partout.

42. L'amour fait passer le temps, et le temps fait trépasser l'amour.

43. Les petits accommodements affaiblissent la vertu, comme les petites drogues, prises à l'excès, altèrent la santé.

RODOMONT (*Dicton*). Quelques étymologistes font dériver ce nom de *rodere montium*, ronge-montagne. On en fait usage pour qualifier un fanfaron ou bien un personnage brusque. *Rodomontades* est synonyme le plus souvent de *gasconnades*.

ROGER BON-TEMPS (*Dicton*). « Ce proverbe, dit le dictionnaire de Trévoux, vient d'un seigneur nommé Roger, de la maison de Bon-Temps, fort illustre dans le pays du Vivarais, dans laquelle le nom de Roger est toujours affecté et propre à l'aîné, depuis plusieurs siècles ; et parce que le chef de cette maison fut un homme fort estimé pour sa vertu, sa valeur, sa belle humeur et sa bonne chère, on tint à gloire en ce temps là de l'imiter en tout. Plusieurs se firent, par honneur, appeler Roger Bon-Temps, ce qui, par corruption, a été étendu à tous les fainéants et aux débauchés. » Mais d'autres étymologistes n'adoptent pas l'origine assignée par le dictionnaire de Trévoux, et ils attribuent la naissance du dicton à Roger de Colleyrie, poëte facétieux qui vivait en 1536, et qui prit le pseudonyme de Bontemps pour faire publier ses œuvres plus que gaies. Il fut aussi président, sous le nom d'*abbé des fous*, d'une société d'amis de la joie qui s'était fondée à Auxerre.

ROI. L'esprit du siècle s'est fait une sorte d'obligation d'insulter aux rois. Pourquoi ? Les rois sont aussi des hommes ; ils subissent comme eux l'influence des passions ; les conséquences d'une fausse direction dans leur conduite ; et s'ils commettent des fautes, des crimes, ils ont droit, ainsi que le commun des pécheurs au pardon de l'humanité, puisqu'ils trouvent ce pardon devant Dieu. D'ailleurs, les rois se trouvent exposés aussi à l'injustice, à l'infortune, aux persécutions, à la misère. Soyons donc pour eux ce que la charité chrétienne nous impose d'être pour tous nos frères ; montrons-nous surtout généreux pour la grandeur déchue, pour le colosse lorsqu'il est renversé dans la poussière. C'est toujours une lâcheté de frapper à terre un ennemi, quel qu'il soit. Vous vous récriez contre le puissant qui accable ou méprise le faible, le pauvre : pour être logiques laissez en repos le puissant qui ne peut nuire, et n'oubliez pas en outre que le puissant n'est pas toujours un tyran, qu'un roi est quelquefois un véritable père pour ses sujets, ou au moins un sage administrateur sous lequel la prospérité publique demeure florissante.

Si la vie des princes a d'heureuses périodes, elle en offre aussi de bien lugubres ; l'histoire en retrace de nombreuses parmi ces dernières ; notre siècle et celui qui l'a précédé, sont féconds surtout en enseignements de cette nature, et ils fournissent à Chateaubriand un tableau qui n'est nullement propre à faire envier un sceptre.

« Rien de plus triste, écrivait le vieux barde, que l'existence des rois tombés ; leurs jours ne sont qu'un tissu de réalités et de fictions : demeurés souverains à leurs foyers, parmi leurs gens et leurs souvenirs, ils n'ont pas plutôt franchi le seuil de leur maison, qu'ils trouvent l'ironique vérité à leur porte. Jacques II ou Edouard VII, Charles X ou Louis XIX, à huis-clos, deviennent, à huis-ouvert, Jacques ou Edouard, Charles ou Louis, sans chiffre, comme les hommes de peine de leurs voisins. Ils ont le double inconvénient de la vie de cour et de la vie privée, les flatteurs, les favoris, les intrigues, les ambitions de l'une ; les affronts, la détresse, le commérage de l'autre : c'est une mascarade continuelle de valets et de ministres changeant d'habits. L'humeur s'aigrit de cette situation, les espérances s'affaiblissent, les regrets s'augmentent ; on rappelle le passé ; on récrimine ; on s'adresse des reproches d'autant plus amers que l'expression cesse d'être renfermée dans le bon goût d'une belle naissance et les convenances d'une fortune supérieure. On devient vulgaire par les souffrances vulgaires ; les soucis d'un trône perdu dégénèrent en tracasseries de ménage ; les papes Clément XIV et Pie VI ne purent jamais rétablir la paix dans la maison du prétendant. Ces aubains découronnés restent en surveillance au milieu du monde : repoussés des

princes comme infestés d'adversité, suspects aux peuples comme atteints de puissance. »

ROI (*Prov.*). Pour exprimer qu'il est des positions où l'homme cesse de laisser aucune prise sur lui, on dit proverbialement: ***Où il n'y a rien, le roi perd ses droits*** ; ou encore : ***On ne peut prendre aux cheveux un homme rasé;*** ou enfin: ***On ne peut dépouiller un homme nu.*** Ce dernier dicton vient de ce passage de Plaute: ***Non possunt nudo vestimenta detrahi.*** On peint aussi la puissance dont disposent les souverains, en disant: ***Les rois ont les mains longues.*** Ce proverbe est dans Ovide:

An nescis longas regibus esse manus?

ROI DE LA FEVE (*Dicton*). On qualifie ainsi un chef quelconque, dont le titre est sans valeur, dont la puissance n'est qu'éphémère. Cela vient de la dignité d'un instant que donne la fève que le hasard procure dans le partage du gâteau des rois. On sait que cet usage existait aussi chez les Romains qui, aux calendes de janvier, célébraient les saturnales. Alors on distribuait également un gâteau. Un enfant caché sous la table, et qui représentait Apollon, prenait un morceau, et on lui demandait pour qui? il désignait une personne.

☞**ROI DE PRUSSE** (*Prov.*). On dit proverbialement : ***Travailler pour le roi de Prusse,*** lorsqu'on accomplit une besogne sans aucun profit pour soi. Ce proverbe remonte à Frédéric Ier, électeur de Brandebourg, à cause de ses nombreuses exactions.

ROMAN. Le fruit qu'on peut tirer des meilleurs romans pour se former le style, n'égale pas le péril auxquels on s'expose de s'amollir le cœur par une lecture trop tendre. L'esprit se polit sans doute en les lisant, mais la sagesse et la vertu en reçoivent toujours quelque atteinte. On s'émeut, on se passionne, on éprouve tous les mouvements de haine et d'amour, de pitié et de vengeance dont on voit qu'un feint personnage est animé, et l'on tomberait infailliblement dans les mêmes faiblesses, si l'on en trouvait les mêmes occasions.

(L'abbé Prévost.)

Il y a des romans de nos jours qu'on pourrait appeler les délires d'une imagination corrompue. La jeunesse y puise avidement le poison d'une indigne volupté, et supposé que dans l'âge mûr on échappe à ces fatales impressions, que trouve-t-on ensuite pour nourrir l'esprit dans sa maturité? des ouvrages qui, sans l'appât d'une fausse liberté, mettent en question tout ce qui fut utilement mis en fait depuis deux mille ans, qui détachent l'esprit et le cœur du culte de l'être souverain, et du respect pour les puissances établies, des ouvrages qui détruisent tout et n'édifient rien. (*L'Ami des hommes.*)

Un roman, quelque réputé qu'il soit, n'en est pas moins une œuvre dangereuse. Ce genre d'écrits a pour but d'émouvoir, non de moraliser. Les situations y sont constamment forcées, en dehors de la vie pratique, et les personnages dont on fait des héros, se trouvent placés le plus souvent dans des conditions qui blessent les préjugés et les usages sociaux, même les plus respectables. Le meilleur roman demeure donc, nous le répétons, une lecture toujours mauvaise.

(A. de Chesnel.)

RONSARD (*Dicton*). On disait autrefois: ***Donner un soufflet à Ronsard,*** pour exprimer qu'on avait fait une faute grave contre la langue. Cela venait de ce que ce poëte était aussi l'auteur d'une grammaire qui était fort estimée de son temps.

ROSE. En même temps qu'on a adressé des milliers d'hommages à cette belle fleur, on s'est plaint constamment de sa courte existence : « La durée d'un jour est la mesure de son âge ; la même étoile qui la voit naître le matin, la voit mourir le soir de vieillesse. » Malherbe adressa les vers suivants à Dupérier, qui venait de perdre sa fille :

Ta fille était du monde où les plus belles choses
Ont le pire destin ;
Et rose, elle a vécu ce que vivent les roses,
L'espace d'un matin.

ROSSIGNOL (*Dicton*). On dit de quelqu'un qui chante mal, que c'est un ***rossignol d'Arcadie,*** ce qui signifie en même temps un ignorant. Les anciens donnaient en effet le nom d'*ânes* aux Arcadiens, parce qu'on les accusait d'avoir tué et fait ouvrir un de ces animaux qu'ils prétendaient avoir mangé la lune, dont l'image avait disparu dans l'eau où il buvait au temps d'une éclipse.

RUBRIQUE (*Dicton*). Ce mot, qu'on emploie pour désigner l'intelligence qu'on a des affaires, vient de ce que, dans les anciens livres d'église, on écrivait à l'encre rouge, les règles que l'on devait observer pour célébrer l'office divin. On appelait cette écriture *rubrique*.

RUSE. Pour se bien défendre d'un ennemi caché, il ne faut pas faire semblant de s'être aperçu de ses ruses. (Tacite.)

La ruse est bien plus expéditive que la force. (Balthasar Gracian.)

On ne peut guère opposer que la ruse à la force brutale. Il en est de même avec la passion. (A. de Chesnel.)

RUSTICITÉ. La rusticité, dit Théophraste, n'est autre chose qu'une ignorance grossière des bienséances.



SABLE. (*Prov.*). Pour exprimer que le bien s'oublie aisément, tandis que le mal forme empreinte, on emploie ce proverbe : ***Les injures s'écrivent sur l'airain, et les bienfaits sur le sable.***

SABOT. (*Dicton*). On dit de celui qui a

ommeil profond : *il dort comme un sabot.*

SAGESSE. La sagesse est inspirée par Dieu même. Rien n'est supérieur à la raison qu'elle conduit. Celui qui n'a que de la orce, ne peut se mesurer avec la sagesse. C'est la sagesse qui règle les travaux des aboureurs; c'est elle qui régit les cités· c'est elle qui dompte les mers. (PHOCYLIDE.)

Heureux celui qui a trouvé la sagesse et qui est riche en prudence. (SALOMON.)

Il y a trois choses difficiles dans la pratique de la sagesse : garder un secret, souffrir les injures et bien employer son temps. (CHILON.)

Il faut, en tout temps, profiter du bien et du mal qui arrive. (PITTACUS.)

Tout mortel a fait du bien, tout mortel a ait du mal : nul ne peut se vanter d'être parfaitement sage. (THÉOGNIS.)

Soyez lent à résoudre et prompt à exécuter. (SOCRATE.)

Le fruit qu'on retire de la sagesse, c'est e faire de son plein gré ce que d'autres ne ont que par la crainte des lois. (ARISTOTE.)

Personne n'est libre que le sage. Qu'est-ce, n effet, que la liberté? Le pouvoir de vivre conformément à ses désirs. Et quel est l'homme qui vit comme il veut? N'est-ce pas celui qui suit la justice, qui se plaît à son devoir, qui, d'avance, s'est imposé des règles pour tout le cours de sa vie; celui qui ne se soumet pas aux lois par la crainte, mais qui es suit, qui les respecte, parce qu'il pense que rien n'est plus utile qu'elles; celui qui juge les choses d'après lui-même; celui, enfin, qui maîtrise la fortune que l'on croit si puissante? (CICÉRON.)

La vie est courte : ne portons pas trop loin nos espérances. (HORACE.)

1. La sagesse n'est pas une science de parade : elle consiste dans les choses et non pas dans les mots. Sa fonction n'est pas d'aider à passer les jours dans les délices, de calmer l'ennui de l'oisiveté : c'est de forger et de façonner les âmes, de diriger la conduite, de régler les actions, d'enseigner à l'homme ce qu'il doit faire ou omettre, d'être son propre pilote, de le guider au milieu des écueils de la navigation. Sans sagesse, point de sûreté. Combien, à chaque heure, d'incidents qui exigent des conseils! C'est d'elle qu'il en faut recevoir.

2. La sagesse n'enseigne pas à parler, mais à faire. Elle veut que chacun se conforme aux règles qu'elle prescrit, aux lois qu'elle impose; que les actions ne démentent pas les discours; que l'ensemble de la vie soit d'un même ton et sans nulle discordance.

3. La sagesse est une espèce de sacerdoce respecté des gens de bien, respecté même de ceux qui ne sont méchants qu'à demi; tous les arts, tous les hommes, même les pervers, lui rendent hommage. Non, jamais la dépravation ne sera assez forte, ni la ligue contre les vertus assez puissante, pour empêcher la sagesse d'être vénérable et sacrée.

4. Le malheur ne rend sage, que parce que la bonne fortune lui avait ôté le jugement.

5. Celui qui ne veut que satisfaire à la faim, à la soif, aux besoins de la nature, ne se morfond point à la porte des grands, n'essuie ni leurs regards dédaigneux, ni leur politesse insultante. (SÉNÈQUE.)

Celui qui a fait des progrès dans la sagesse, ne parle point de lui, comme s'il était un homme important. Si on le reprend, il en profite pour se corriger. Il est le maître de ses désirs. Il ne souhaite rien avec trop d'empressement. Si on le traite d'ignorant, il ne s'en met pas en peine. Enfin il se défie de lui-même. (EPICTÈTE.)

Il y a des temps où la timidité passe pour sagesse. (TACITE.)

1. Le sage, toujours attentif à se vaincre lui-même, se prête et s'accommode aux mœurs et au génie des autres; mais, toujours maître de lui-même, il ne se laisse point amollir ni dépraver par les habitudes et les exemples des hommes lâches et efféminés.

2. Le sage se fait des amis par sa sagesse; ses amis l'aident à leur tour, lui rendent plus facile le chemin de la perfection.

3. Le sage est circonspect dans ses moindres paroles. S'il tombe dans quelque faute, s'il ne remplit pas toutes les obligations qu'il s'est prescrit, il se fait violence à lui-même pour parvenir à s'en acquitter. Se présente-t-il à sa bouche une trop grande affluence de paroles, il sait en retenir une partie. Sévère censeur de lui-même, il veut que ses discours répondent à ses œuvres, et ses œuvres à ses discours.

4. Le sage se demande à lui-même la cause de ses fautes, l'insensé la demande aux autres. (CONFUCIUS.)

Fuis la louange, recherche la sincérité, contente-toi de ton bien, quelque petit qu'il soit; car la richesse produit la haine, la haute fortune est précaire, la gloire engendre l'envie, et la prospérité est aveugle. De rien ne prends plus qu'il ne t'est nécessaire. Guide-toi aussi bien que tu saurais guider les autres, et la sagesse, sois en sûr, viendra à ton secours.

Ne va pas, sur la foi de l'inconstante déesse qui tourne comme un roue, tenter de rendre droit tout ce qui est crochu; entreprendre peu est en effet le moyen d'avoir grande tranquillité. Evite aussi de regimber contre un clou, ne lutte pas avec un mur à l'exemple du pot de terre. Juge toi-même comme tu juges les autres lorsqu'ils ne sont plus, et la sagesse, sois en sûr viendra à ton secours.

Accepte de bon cœur ce qui t'est envoyé; la lutte d'ici-bas entraîne plus d'un échec; le monde n'est pas notre demeure, ce n'est qu'un désert. En avant, pèlerin! coursier, sors de ton écurie! lève tes regards en haut et remercie Dieu de tout. Renonce à tes désirs, laisse l'esprit te guider, et la sagesse, sois en sûr, viendra à ton secours. (CHAUCER.)

Le sage doit au dedans retirer son âme de la presse, et la tenir en liberté et puissance

de juger librement des choses; mais quant au dehors, il doist suyvre entièrement les façons et les formes reçues. (MONTAIGNE.)

La sagesse est la connaissance et le choix des choses qu'il faut désirer ou fuir; c'est la juste estimation et la répartition de ces choses; l'œil qui voit tout, qui conduit tout et ordonne. Elle consiste en trois points: bien consulter et délibérer; bien juger et résoudre; bien conduire et exécuter. (CHARRON.)

1. Le sage tire plus de profit de ses ennemis, que le fou n'en tire de ses amis.

2. Quelques-uns seraient sages, s'ils ne croyaient pas l'être.

3. L'homme sage peut bien faillir une fois, mais non pas deux. (Balthasar GRACIAN.)

Le sage doit apprendre à profiter de tout, des biens et des maux de la vie, des vices et des vertus des autres, de ses propres fautes et de ses bonnes actions. (BOSSUET.)

1. La plus grande sagesse de l'homme consiste à connaître ses folies.

2. Il est plus aisé d'être sage pour les autres que de l'être pour soi-même.

3. Notre sagesse n'est pas moins à la merci de la fortune que nos biens.

4. Le sage trouve mieux son compte à ne point s'engager qu'à vaincre.

5. La sagesse est à l'âme ce que la santé est au corps.

6. C'est une grande folie de vouloir être sage tout seul. (LA ROCHEFOUCAULD.)

L'homme sage est plus redevable à sa propre sévérité qu'à tous les préceptes de la philosophie: il n'obéit point à des règles, mais à la raison. (AMELOT DE LA HOUSSAYE.)

Les grands hommes s'estiment malgré l'opposition de leurs intérêts. (FÉNELON.)

Que celui qui est bien assis ne soit pas prompt à se lever. (JUAN-MANUEL.)

Celui qui pense plus qu'il n'agit perd sa sagesse. (CHANINA.)

Le sage est sobre en ses discours,
Et croit que les meilleurs sont toujours les plus [courts.
(DESTOUCHES.)

1. Quoique la sagesse soit toujours la même, elle prend différentes formes dans les divers états de la vie.

2. La vraie sagesse est celle qui conduit au terme par les voies les plus courtes.

3. Dans les esprits bien disposés, la sagesse la plus solide et la plus constante est quelquefois le fruit des plus grandes fautes. On n'en goûte que mieux la vertu et le devoir, lorsqu'on y revient après s'en être écarté. (L'abbé PRÉVOST.)

Régler sa dépense sur son revenu, c'est sagesse; dépenser tout son revenu, c'est imprudence; dépenser plus que son revenu, c'est folie. (X.)

La sage conduite roule sur deux pivots: le passé et l'avenir. (Y.)

Il est plus glorieux qu'on ne pense d'avouer qu'on s'est trompé; c'est dire qu'on a acquis plus de lumières et de sagesse qu'on n'en avait auparavant. (STANISLAS.)

Ami, le sage en tout garde sa dignité,
Et qui répond aux sots partage leur sottise.
(COLARDEAU.)

Il faut se corriger toujours et même la veille de sa mort. (Mme GEOFFRIN.)

Je commençai à faire la revue de toutes mes opinions et je comparai chacune de mes idées avec l'idée éternelle du vrai et du juste. Je vis qu'il n'y avait de bien que ce qui était utile à la société et conforme à l'ordre; de mal que ce qui leur était contraire. (THOMAS.)

Jouir, sans que notre jouissance entraîne de dangers après elle, c'est là notre sagesse et notre devoir. (WIELAND.)

Pour être utile, il ne faut pas s'amuser à critiquer amèrement les ridicules de ses voisins; mais les laisser se tirer d'affaire comme il leur plaira, et chercher pour notre usage ce qu'il y a de bon et de meilleur. (GOETHE.)

Le sage doit toujours s'accommoder au temps.
(GILBERT.)

Point de sagesse, point de piété; point de piété, point de sagesse. (ELÉAZAR.)

Le sage ne sacrifie point le don de l'existence, et c'est en apprenant à vivre qu'il s'instruit à mourir. (DROZ.)

Le sage doit s'élever au-dessus des temps et des lieux; ce n'est pas seulement pour son siècle que l'homme d'État, que le philosophe, que le poëte doivent agir, penser et écrire, c'est pour un public éternel. (EMERSON.)

La force que la sagesse ne conduit pas, se brise d'elle-même. (X.)

La sagesse est un bien qu'aucune puissance ne peut nous enlever sans notre consentement. (A. DE CHESNEL.)

SAGESSE (*Prov.*). Nos pères avaient consacré plusieurs proverbes à cette vertu, comme les suivants:

1. *Le sage se conforme à la vie de ses compagnons.*

2. *En tout temps le sage veille.*

3. *Le plus sage se tait.*

4. *Qui est sage se doute.*

5. *Qui cuide être sage, il est fol.*

6. *Sagesse et jeunesse ne sont pas ensemble.*

7. *Sagesse vaut mieux que force.*

SAGESSE UNIVERSELLE. 1. La vengeance est d'un esclave, et le pardon d'un roi. (PITTACUS.)

2. Ne mettez pas aux prises la loi avec l'opinion. (PYTHAGORE.)

3. Gloire, honneur et paix à tous ceux qui ont fait le bien, soit juifs, soit chrétiens. (Saint JEAN CHRYSOSTOME.)

4. C'est une perte qu'un gain fait aux dépens de sa réputation. (P. SYRUS.)

5. Le métier de souverain surpasse les forces de l'homme; il demande un dieu. (L'empereur JULIEN.)

6. L'ostentation de franchise est un poignard caché. (MARC-AURÈLE.)

7. Un service rendu à propos, fût-il même léger, est capable d'effacer une grande offense. (THUCYDIDE.)

8. L'aigreur révolte le plus sage; les dou-

ces paroles que les caresses accompagnent, calment le plus insensé. (NOMACHIUS.)

9. On est plus heureux de donner que de recevoir. (*Evangile.*)

10. La plus grande consolation dans l'infortune, est de trouver des cœurs reconnaissants. (MÉNANDRE.)

11. Tu supportes des injustices ? console-toi : le vrai malheur est d'en faire. (DÉMOCRATE.)

12. Sois vertueux et ne te mets pas en peine de tout ce qu'on dira sur ton compte; car cela ne dépend pas de toi. (EPICTÈTE.)

13. Que l'on ait de moi l'opinion que l'on voudra, et que chacun loue ce qui lui fera plaisir; quant à moi, je m'estime plus d'avoir entretenu longtemps l'empire florissant et en paix, que d'avoir gagné un grand nombre de batailles. (L'empereur ANTONIN.)

14 Fais le bien que tu veux qu'on te fasse; abstiens-toi du mal que tu ne veux pas recevoir, et tu auras accompli la loi et les prophètes. (*Evangile.*)

15. Ne demandez pas aux autres ce que vous pouvez vous procurer vous-mêmes. (AULU-GELLE.)

16. Serait-il sage de me fâcher de ce qu'un autre est moins civil que moi. (SOCRATE.)

17. Le sage a honte de ses défauts, mais il n'a pas honte de s'en corriger. (CONFUCIUS)

18. Tu aimeras ton Dieu par-dessus toute chose, et ton prochain comme toi-même. (*Matth.* v, 43.)

19. Ta main ne peut retenir la pierre qu'elle vient de lancer, ni ta bouche le mot qu'elle a proféré. (MÉNANDRE.)

20. Répands tes bienfaits sur tes amis, pour qu'ils t'aiment plus tendrement encore: répands-les sur tes ennemis, pour qu'ils deviennent enfin tes amis. (CLÉOBULE.)

21. Choisis pour ton ami l'homme que tu connais le plus vertueux : ne résiste point à la douceur de ses conseils, et suis ses utiles exemples. (PYTHAGORE.)

22. Ce qui est inutile est toujours trop cher. (CATON.)

23. Gouverner de manière que ceux qui sont près de vous vivent heureux, et que ceux qui en sont éloignés viennent se soumettre à vos lois. (CONFUCIUS.)

24. Celui qui rend un service doit l'oublier, celui qui le reçoit doit s'en souvenir. (DÉMOSTHÈNES.)

25. Ceux qui pouvant défendre un innocent l'abandonnent, sont autant coupables que ceux qui le tuent. (MOÏSE.)

26. C'est augmenter les maux de la patrie, que de crier trop haut contre ceux auxquels on ne peut remédier. (TACITE.)

27. Il faut que mes concitoyens me trouvent tel que j'eusse voulu trouver l'empereur, si j'eusse été simple citoyen. (L'empereur TRAJAN.)

28. La peine suit toujours de près la méchanceté. (PLATON.)

29. Dieu a posé le travail pour sentinelle de la vertu. (HÉSIODE.)

30. Cherchez premièrement le royaume de Dieu et sa justice : le reste vous sera donné par surcroît. (*Matth.* VI, 33.)

31. Le seul bien qui ne peut nous être enlevé, est le plaisir d'avoir fait une bonne action. (ANTISTHÈNE.)

32. Bienheureux sont ceux qui aiment la paix; car ils seront appelés les enfants de Dieu. (*Matth.* v, 9.)

33. Si l'on médit de toi, corrige-toi; si l'on te calomnie, ris-en. (EPICTÈTE.)

34. Le châtiment entre dans le cœur de l'homme à l'instant qu'il commet le crime. (HÉSIODE.)

35. Le crime reste rarement ignoré : celui qui le commet joue à perdre plus qu'il ne peut gagner. (EPICURE.)

36. La religion se persuade et ne se commande pas. (ORIGÈNE.)

37. Je me suis quelquefois repenti d'avoir parlé, et jamais de m'être tu. (XÉNOCRATE.)

38. Souviens-toi que l'offense n'est pas dans l'insulte que tu reçois, mais dans ton opinion. (EPICTÈTE.)

39. Il ne dépend pas de moi qu'on me décrie, il dépend seulement de moi qu'on ne le fasse avec raison. (CALLICLÈS.)

40. Tout ce que vous faites souffrir, vous pourrez l'éprouver. (P. SYRUS.)

41. Je ne sais qu'une chose, c'est que je ne sais rien. (SOCRATE.)

42. C'est Dieu qui m'a formé. Puissé-je à mes derniers moments lui dire : O mon maître, ô mon père, tu as voulu que je souffrisse, j'ai souffert avec résignation; tu as voulu que je fusse pauvre, j'ai embrassé la pauvreté; tu m'as mis dans la bassesse, et je n'ai point voulu de grandeur; tu veux que je meure, je t'adore en mourant ! (EPICTÈTE.)

43. Je crois qu'il vaut mieux tenir les enfants dans le devoir, en les piquant d'honneur, qu'en leur inspirant de la crainte. (TÉRENCE.)

44. L'homme abattu par le malheur n'est plus un homme. (ALCÉE.)

45. La parole cause bien des maux : souvent elle a perdu celui qui l'a proférée : tais-toi, ou dis quelque chose qui vaille mieux que ton silence. (MÉNANDRE.)

46. Vous pourrez cacher aux autres des actions répréhensibles, mais jamais à vous-même. (SOCRATE.)

47. Soyons amis de Socrate et de Platon, mais encore plus de la vérité. (ARISTOTE.)

48. Les vices ne trompent que sous l'ombre de la vertu. (Saint JÉRÔME.)

49. Donnez tout aux hommes, excepté la vertu, vous n'aurez rien fait pour leur bonheur. (PLATON)

50. L'innocence est un crime parmi les coupables. (Saint CYPRIEN.)

51. Dans le malheur, le reproche est déchirant. (P. SYRUS.)

52. Il ne faut pas juger des hommes par les places, mais des places par les hommes qui les occupent. (EPAMINONDAS.)

53 Si tu veux te venger de ton ennemi, gouverne-toi bien. (PLATON.)

54. Parlez des vices, mais épargnez les personnes. (MARTIAL.)

55. Croyez-moi, c'est un art que de savoir donner. (OVIDE.)

56. Il faut se soumettre à la fortune de manière à fléchir, mais non à rompre. (TACITE.)

57. Lorsqu'il s'agit du salut de la patrie, ne consultez pas, exposez votre vie. (CONFUCIUS.)

58. N'admets point le sommeil dans tes yeux avant d'avoir examiné trois fois dans ton âme les œuvres de la journée. Demande-toi : Où ai-je été? Qu'ai-je fait? Qu'aurais-je dû faire? (PYTHAGORE.)

59. Ne pense et ne fais rien que comme si tu étais sur le point de sortir de la vie. (MARC-AURÈLE.)

60. L'homme bienfaisant cherche à contenter son cœur : que lui importe d'obtenir du retour? (DÉMOCRATE.)

61. Le seul bien qu'on ne puisse pas nous enlever, c'est le mérite d'avoir fait une bonne action. (ANTISTHÈNE.)

62. La paresse donne entrée à tous les vices. (MALLEBRANCHE.)

63. La fin de la religion, l'âme des vertus et l'abrégé de la loi, c'est la charité. (BOSSUET.)

64. Plus on se livre à ses penchants, plus on en devient le jouet et l'esclave. (MASSILLON.)

65. La volonté du bienfaiteur touche plus que le bienfait. (CHARRON.)

66. Celui qui est maître de l'éducation, peut changer la face du monde. (LEIBNITZ.)

67. Sans bonté, l'homme est un être inquiet, misérable, funeste à la terre et à lui-même. (BACON.)

68. Employez vos biens et votre autorité à faire des heureux, à rendre la vie plus douce et plus supportable à des malheureux. (MASSILLON.)

69. Il n'y aura jamais un meilleur directeur que l'Evangile. (GANGANELLI.)

70. Un mauvais renom empoisonne les meilleurs actions. (BACON.)

71. Il vaut mieux qu'un ennemi dise du mal de nous à tout le monde, que tout le monde lui en dise. (LE TASSE.)

72. Le droit naturel doit l'emporter sur toutes les conventions qui lui sont contraires. (GROTIUS.)

73. On ne tend pas perpétuellement des piéges sans y tomber. (BACON.)

74. Le prince doit être au-dessus des autres, et la loi au-dessus de lui. (FRANÇOIS Ier.)

75. Le mérite nous blesse, et ne voulant pas nous défendre de nos vices, nous voudrions pouvoir ôter aux autres leurs vertus mêmes. (MASSILLON.)

76. Il vaut mieux que le feu ait pris à ma maison, qu'à la chaumière d'un pauvre laboureur. (FÉNELON.)

77. Un ecclésiastique n'a plus rien à faire avec le monde, que pour l'instruire et l'édifier. (CLÉMENT XIV.)

78. L'homme le plus heureux est celui qui croit l'être. (FÉNELON.)

79. L'ennui qui dévore les autres hommes est inconnu à celui qui sait s'occuper. (*Idem.*)

80. Quand nous aimons quelqu'un, la passion couvre ses défauts ; la haine les met en relief. (MALLEBRANCHE.)

81. La joie de faire du bien est tout autrement douce et touchante que la joie de le recevoir. (MASSILLON.)

82. La religion a pour piédestal l'humanité. (CLÉMENT XIV.)

83. Un excès de franchise est une indécence comme la nudité. (BACON.)

84. Les paroles ont bien plus de force, quand elles ne sont qu'un trait. (CLÉMENT XIV.)

85. La vraie dévotion est la charité : sans elle, tout ce qu'on fait pour le salut est inutile. (ID.)

86. Nous n'avons jamais qu'un moment à vivre, et nous avons toujours des espérances pour plusieurs années. (FÉNELON.)

87. Tous les peuples sont frères et doivent s'aimer comme tels. (ID.)

88. Le bonheur consiste principalement à s'accommoder à son sort, à vouloir être ce qu'on est. (ERASME.)

89. L'observation de la foi donnée est plus profitable que tout ce que promet la perfidie. (HENRI IV.)

90. Les voies irrégulières prises par un gouvernement sont des violences qui ne prouvent que la force et non le droit. (ID.)

91. Celui qui reçoit des louanges non méritées, doit les prendre à titre d'instruction. (CHARLES-QUINT.)

92. La religion ne consiste pas dans une scrupuleuse observation de petites formalités ; elle consiste, pour chacun, dans les vertus propres de son état. (FÉNELON.)

93. Si la bonne foi était exilée de la terre, elle devrait se retrouver dans le cœur des rois. (Le roi JEAN.)

94. Les plus grands conquérants de la terre sont bien au-dessous des rois pacifiques, justes et humains ; et il est bien plus beau d'être les délices du monde que d'en être la terreur. (LE DAUPHIN, père de Louis XVI.)

95. Tous les principes de l'Evangile sont les principes de la nature. (P. VANIÈRES.)

96. Les phrases et les lieux communs dénotent une disette de sentiments et de pensées. (Mme DU DEFFANT.)

97. Les rois ne sont jamais plus grands que lorsqu'ils soumettent leur grandeur à la justice, et qu'ils joignent au titre de maîtres celui de pères. (X.)

98. Faites que vos études coulent dans vos mœurs, et que tout le profit de vos lectures se tourne en vertus. (Mme DE LAMBERT.)

99. Les droits des rois sont des dépôts, ceux des peuples sont des propriétés. (BOLINGBROKE.)

100. Le vin ne fait que produire au dehors les qualités qu'un homme a dans le cœur. (SHÉRIDAN.)

101. Il ne peut y avoir de liaisons solides qu'entre les gens raisonnables. (Mme DU DEFFANT.)

102. Quand une lecture vous élève l'esprit et qu'elle vous inspire des sentiments nobles et vertueux, ne cherchez pas une autre règle pour juger l'ouvrage : il est bon et fait de main d'ouvrier. (LA BRUYÈRE.)

103. Le grand principe de toutes les vertus civiles, c'est le renoncement à l'intérêt personnel. (ADISSON.)

104. La vraie politique n'est jamais contraire à la bonne morale. (LAMOTTE-LEVAYER.)

105. La bonne éducation de la jeunesse est le garant le plus sûr de la prospérité d'un État. (OXENSTIERN.)

106. Il n'y a rien de plus déraisonnable et de plus insupportable dans la conversation, que la suffisance. (TEMPLE.)

107. On croit que la félicité suprême siége sur les gradins les plus élevés : c'est une erreur. (Mme DE MAINTENON.)

108. Le pire état est d'être sans caractère. (Mme DE PUIZIEUX.)

109. Le plus heureux en bien des choses est celui qui se fait la plus agréable imagination. (SAINT-EVREMONT.)

110. Les riches sont ceux qui savent borner leurs désirs à leurs facultés. (Mme DE GUIBERT.)

111. Regardez vos domestiques comme des amis malheureux. (MABLY.)

112. En plaignant les autres, nous nous consolons nous-mêmes ; en partageant leurs malheurs, nous sentons moins les nôtres. (LETOURNEUR.)

113. Il est très-facile de prendre celui qui sait flatter pour un homme d'esprit ; on s'y trompe à tout moment. (Mme DE PUIZIEUX.)

114. Il n'est pas d'état plus difficile à supporter que celui d'être mal avec soi-même. (Mme DE TENCIN.)

115. Il y a des esprits marchands qui méprisent tout ce qui n'a pas l'intérêt pour but. (Mme DU DEFFANT.)

116. Il y a deux espèces d'hommes avec lesquels il ne faut avoir rien de commun : les méchants et les sots. (Mme DE PUIZIEUX.)

117. On est si partial et si aveugle pour soi-même que l'on blâme dans les autres les choses que l'on pratique journellement. (SAINT-EVREMONT.)

118. L'honnête homme est discret : il remarque les défauts d'autrui, mais il n'en parle jamais. (Id.)

119. Le cœur qui a le sentiment intime de son innocence est lent à croire à la méchanceté d'autrui. (SHÉRIDAN.)

120. Pour bien juger de la conduite d'autrui, il faut entrer dans sa situation et se mettre à sa place. (RICHARDSON.)

121. Chaque homme a sa manière de voir : il en a même une différente selon les circonstances. (BECCARIA.)

122. Entre égaux, l'impolitesse est une sottise ; de la part des supérieurs, elle est une tyrannie. (LOPE DE VÉGA.)

123. Toutes vérités ne sont pas bonnes à dire ; mais elles sont toutes bonnes à entendre. (Mme DU DEFFANT.)

124. Il n'y à de bonne recette pour trouver le bonheur que de prendre le temps comme il vient, les gens comme ils sont, et d'être bien avec soi-même. (ID.)

125. Rien n'est moins raisonnable que de vouloir que les enfants le soient. (Mme DE MAINTENON.)

126. Plus l'offenseur est cher et plus grande est l'offense. (CORNEILLE.)

127. Le cabaret est un lieu où l'on vend la folie par bouteilles. (BAUTRU.)

128. Les digressions sont comme la parure d'une femme : elles font perdre de vue l'objet principal. (SALLENTIN.)

129. C'est par le cœur que les hommes sont tout ce qu'ils sont. (ROLLIN.)

130. Ne faites pas attendre le bienfait : c'est donner deux fois que de donner sur le champ. (ALCIAT.)

131. Les hommes font les lois, les femmes font les mœurs. (Mme DE GUIBERT.)

132. Il n'y a rien qui rafraîchisse le sang comme d'avoir su éviter une sottise (LA BRUYÈRE.)

133. La vérité, que les peintres et les poëtes représentent toute nue, est toujours habillée de mille façons devant les rois. (Mme DE MOTTEVILLE.)

134. Élevez votre âme si haut, que l'offense ne parvienne pas jusqu'à elle. (DESCARTES.)

135. C'est dans les temps de corruption que les lois se multiplient. (CONDILLAC.)

136. L'esprit s'épuise ; mais le langage du cœur est inépuisable. (CHAULIEU.)

137. C'est en vain que l'orateur se flatte d'avoir le talent de persuader les hommes, s'il n'a acquis celui de les connaître. (D'AGUESSEAU.)

138. Qui s'accuse se corrige. (CUMBERLAND.)

139. Il n'appartient qu'aux femmes de faire lire dans un seul mot tout un sentiment. (LA BRUYÈRE.)

140. Il faudrait renoncer à la société, si l'on ne voulait voir que des gens exempts de défauts. (Mme DE PUIZIEUX.)

141. Il est certains esprits qu'il faut prendre de biais, et que, heurtant de front, vous ne gagnez jamais. (RÉGNARD.)

142. Laissez la vérité lutter avec l'erreur ; qui a jamais vu que, dans un combat libre et ouvert, la vérité fût vaincue. (MILTON.)

143. Quand on ne trouve pas son bonheur en soi-même, il est inutile de le chercher ailleurs. (AMELOT DE LA HOUSSAYE.)

144. Il faut beaucoup d'art et de prudence pour punir utilement. (ROLLIN.)

145. Etre instruit produit deux grands avantages : on décide moins, et l'on décide mieux. (MONCRIF.)

146. Il est souvent utile de se faire craindre, mais jamais de se venger. (Mme DE LAMBERT.)

147. Nous n'apercevons la vérité qu'à travers le voile de nos passions. (SAINT-EVREMONT.)

148. Lorsqu'on demande à contre-temps, il est difficile d'obtenir ce qu'on souhaite. (CALDÉRON.)

149. C'est être en mauvaise compagnie que de se trouver livré à soi-même, quand on ne sait ni s'occuper ni s'amuser de lectures. (Mme DU DEFFANT.)

150. Le plus difficile est de donner; que coûte-t-il d'y ajouter un sourire? (LA BRUYÈRE.)

151. Il y a dans quelques femmes un mérite paisible, mais solide, accompagné de mille vertus, qu'elles ne peuvent couvrir de toute leur modestie. (ID.)

152. Les devoirs des hommes rassemblés en société, voilà la morale; les intérêts réciproques de ces sociétés, voilà la politique; leurs obligations envers Dieu, voilà la religion. (VAUVENARGUES.)

153. L'opulence est dans les mœurs et non pas dans la nature. (MONTESQUIEU.)

154. Le cœur d'une mère est le chef-d'œuvre de la nature. (GRÉTRY.)

155. La reconnaissance est la mémoire du cœur. (MASSIEU.)

156. Nous devons au christianisme un bienfait qui devrait être écrit en lettres d'or dans les annales de la philosophie: l'abolition de l'esclavage. (CHATEAUBRIAND.)

157. La cruauté qu'on exerce envers les animaux n'en est que l'apprentissage envers les hommes. (BERNARDIN DE SAINT-PIERRE.)

158. La gourmandise est le vice des âmes sans étoffe. (J.-J. ROUSSEAU.)

159. La vue de l'infortune fait sur la plupart des hommes l'effet de la tête de Méduse: à son aspect, les cœurs se changent en rochers. (HELVÉTIUS.)

160. La sincérité des aveux fait naître l'indulgence. (GOLDONI.)

161. L'esprit sans le jugement est un vaisseau sans lest et sans gouvernail. (WICHERLEY.)

162. La politesse de l'homme de bien est l'expression de la bienveillance et de la générosité dans les petites choses. (SAINT-LAMBERT.)

163. Le principal défaut des instituteurs est de s'attacher moins à former leurs élèves qu'à les faire briller, de leur donner, dans cette intention, des connaissances qui ne peuvent convenir à leur âge; enfin, de surcharger leur mémoire, non de choses solides, mais de mots qui n'ont, pour la plupart, aucun sens pour eux. (J.-J. ROUSSEAU.)

164. Quiconque n'a pas de caractère, n'est pas un homme; c'est une chose. (CHAMFORT.)

165. La coutume est la raison des sots. (FRÉDÉRIC LE GRAND.)

166. La politesse ne donne pas les vertus, mais elle les rend agréables et sociales. (SURGÈRES.)

167. L'étourderie, légère, insouciante, couvre de son voile les abîmes qui l'environnent. (BOISTE.)

168. L'évangélisme pur est la seule véritable civilisation: que nous en sommes loin! (Id.)

169. Prenez garde aux petites querelles souvent renouvelées: elles forment les grandes antipathies. (SAINT-LAMBERT.)

170. Des lois douces et leur exécution inflexible, voilà ce me semble, le seul système durablement sage. (MIRABEAU.)

171. Le machiavélisme n'a jamais fait ni de grands hommes ni des hommes heureux. (FRÉDÉRIC LE GRAND.)

172. Il n'y a point de démarche indifférente dans la vie. (VAUVENARGUES.)

173. Les plaisants de profession ont presque tous l'esprit faux et superficiel. (VOLTAIRE.)

174. Gardez vous de confondre le nom sacré de l'honneur avec ce préjugé féroce, qui met toutes les vertus à la pointe d'une épée, et n'est propre qu'à faire de braves scélérats. (J.-J. ROUSSEAU.)

175. Les bienséances sont la sauvegarde de la morale publique. (LA HARPE.)

176. Il y a peu de phrases qu'on ne puisse rendre absurdes en les isolant. Cette manœuvre a toujours été le talent des critiques subalternes et envieux. (J.-J. ROUSSEAU.)

177. Les sensations ravissantes d'une bonne action, contribuent plus au bonheur que tous les éloges. (FIELDING.)

178. De grandes lumières ne sont pas toujours un préservatif contre de grandes erreurs. (Le comte DE MONTLOSIER.)

179. L'inconvénient du tour d'esprit romanesque, c'est de fausser les vertus. (Mme Pauline GUIZOT.)

180. Les fausses amitiés font plus de mal que les inimitiés déclarées. (MORRICE.)

181. L'illégalité est la plus mauvaise route pour conduire un peuple à la liberté. (CHATELANAT.)

182. L'éloquence la plus vive, la plus persuasive, perd beaucoup de sa force si elle n'est pas soutenue par de bons exemples. (SAINT-LÉZIN.)

183. Quiconque est plus sévère que les lois, est un tyran. (VAUVENARGUES.)

184. Le cœur d'un honnête homme est son plus sûr oracle. (LA CHAUSSÉE.)

185. L'usage le plus généralement reçu, n'est pas toujours le meilleur à suivre. (Mme D'EPINAY.)

186. Il ne faut jamais lire de livres mal écrits: l'habitude façonne l'oreille et la réconcilie avec les phrases les plus vicieuses. (Mme DE NECKER.)

187. La qualité la plus essentielle d'une femme, est la douceur et l'égalité de caractère. (Mme CAMPAN.)

188. Rien de plus intéressant que l'extrême douceur jointe à l'extrême souffrance. (BARTHÉLEMY.)

189. La société des hommes est une mer infidèle, et plus orageuse que la mer même. (L'abbé ESPRIT.)

190. Le plus digne objet de la littérature, le seul même qui l'ennoblisse, c'est son utilité morale. (MARMONTEL.)

191. La plus détestable et la plus fausse maxime qu'un roi puisse suivre, est de nourrir les factions, de favoriser tantôt les

parti, tantôt l'autre, pour gouverner avec plus d'autorité. (BURNET.)

192. La contradiction directe n'est pas le meilleur moyen de ramener les gens à la raison. (FITZ-ADAM.)

193. Le désir de s'attirer l'attention poursuit l'homme vain jusque dans les plus petites circonstances. (DE MEILHAN.)

194. La plus grande offense que l'on puisse faire à l'homme probe, c'est de soupçonner sa probité. (SCHAKOSKOI.)

195. Beaucoup d'esprit et peu de jugement, c'est le plus mauvais présent que la nature puisse faire à une créature humaine. (JENYNS.)

196. Le premier et le plus essentiel objet de l'éducation, c'est le développement moral de l'homme. (BERGASSE.)

197. C'est un second crime que de tenir un serment criminel. (J.-J. ROUSSEAU.)

198. Souvenez-vous qu'on vous pardonnera plutôt vos défauts que l'affectation à vous parer des vertus que vous n'avez pas. (Mme DE LAMBERT.)

199. Que ton ami trouve en toi, ce que tu désires trouver en lui. (SAINT-LAMBERT.)

200. Un rôle d'emprunt est difficile à soutenir : on n'est jamais bien avec soi-même. (FRÉDÉRIC LE GRAND.)

201. Qu'y a-t-il de plus naturel que de nous supporter mutuellement et de nous dire à nous-mêmes, avec autant de vérité que de justice : Pourquoi celui qui se trompe cesserait-il de m'être cher? l'erreur ne fut-elle pas toujours le triste apanage de l'humanité? combien de fois j'ai cru voir le vrai où dans la suite j'ai reconnu le faux! Ah! sans doute, je n'ai que trop acquis le droit de me défier de moi-même, et je me garderai de haïr mon frère parce qu'il pense autrement que moi. (X.)

202. La haine des faibles est quelquefois moins dangereuse que leur amitié. (VAUVENARGUES.)

203. On ne peut satisfaire son caractère qu'aux dépens de son bonheur. (Mme DE NECKER.)

204. Rien ne dispose davantage à la bienveillance, que de placer la nature humaine dans un jour favorable, d'envisager les hommes et leurs actions du plus beau côté, de donner à leur conduite une interprétation avantageuse, et de considérer enfin leurs défauts comme l'effet de leurs erreurs plutôt que de leurs vices. (VOLTAIRE.)

205. Faites-vous un principe de ne jamais écouter votre premier mouvement. (FON VIZINE.)

206. Les pédagogues ne s'occupent qu'à remplir la mémoire de leurs élèves, et ne travaillent pas à former et à perfectionner leur jugement. (FRÉDÉRIC LE GRAND.)

207. On admire toujours l'ouvrage où l'on retrouve ses pensées. (Mme DE NECKER.)

208. Que le caprice ou l'humeur ne décide jamais votre manière d'être avec vos enfants, vous confondriez dans leur tête les idées d'équité. (SAINT-LAMBERT.)

209. Cette vie n'a quelque prix que si elle sert à l'éducation de notre cœur. (Mme DE STAEL.)

210. En abandonnant noblement ce qui nous quitte, nous nous faisons voir au-dessus de ce que nous perdons. (ID.)

211. On ne sait jamais au juste le nombre de ses ennemis; on a bientôt calculé celui de ses amis. (GALIANI.)

212. Le grand défaut des hommes, c'est qu'ils ne se mettent jamais à la place de ceux qu'ils jugent. (Mme D'EPINAY.)

213. Je ne connais d'avarice permise que celle du temps. (STANISLAS.)

214. Sous l'apparence d'un inconvénient dans la nature, l'homme qui pense découvre un bienfait. (DE PÉZAI.)

215. Le génie fonde les empires, l'esprit public les conserve, l'égoïsme les détruit. (VAUVENARGUES.)

216. Ecoutez avec bienveillance les malheureux auxquels il ne reste d'autre consolation que de redire leur misère. (FLÉCHIER.)

217. Le premier hommage que reçoit l'homme supérieur est la haine des sots : ils s'empressent de prononcer un rigoureux ostracisme contre ceux que leurs talents, leur esprit élèvent au-dessus d'eux. (DE MEILHAN.)

218. Il vaut mieux se plaindre ouvertement d'une injure, que de paraître l'oublier pour s'en venger en secret. (Miss GUNNING.)

219. Redoublez d'égards pour l'homme que vous avez obligé, et d'amour pour l'homme qui vous oblige. (SAINT-LAMBERT.)

220. La raison a ses droits contre lesquels il faut tôt ou tard que la sottise et les préjugés viennent échouer. (CATHERINE II.)

221. Quand on ne fait pas du bien avec le plaisir d'en faire, on le fait ordinairement très-mal. (Mme DE NECKER.)

222. La fausseté conduit souvent à un but différent de celui pour lequel on l'a mise en usage. (Miss BELLAMY.)

223. Les pensées morales sont des clous d'airain qui s'enfoncent dans l'âme, et qu'on n'en arrache point. (DIDEROT.)

224. Nul n'aime à fréquenter les fripons s'il n'est fripon lui-même. (J.-J ROUSSEAU.)

225. Nul mérite, nuls talents ne peuvent tenir lieu d'un bon cœur. (Mme DE GENLIS.)

226. Au physique comme au moral, les peines légères qui se répètent chaque jour sont cruelles : elles ressemblent à la goutte d'eau qui creuse enfin le marbre. (Mme DE NECKER.)

227. Tous les peuples qui ont eu des mœurs ont respecté les femmes. (J.-J. ROUSSEAU.)

228. On ne peut être bon sans être indulgent (Le comte DE SÉGUR.)

229. On dit, est la gazette des sots. (FRÉDÉRIC LE GRAND.)

230. Il faut avoir de la vertu pour être un grand homme. (Le prince DE LIGNE.)

231. En général, les hommes qui n'ont point de caractère, n'ont point de physionomie. (La Beaumelle.)

232. Les peines que se donne l'hypocrite pour cacher ce qu'il est, seraient plus que suffisantes pour le rendre ce qu'il devrait être. (Dodsley.)

233. Il faut avoir de l'âme pour avoir du goût. (Vauvenargues.)

234. L'expérience est la démonstration des démonstrations. (Id.)

235. Tout le secret de l'art oratoire est d'être passionné. (Mirabeau.)

236. Servez l'homme dans celui dont vous ne pouvez aimer la personne. (Saint-Lambert.)

237. L'esprit de parti ne connaît pas l'indulgence. (La Harpe.)

238. Une promesse doit être tenue selon le sens qu'elle exprime, sans s'attacher à la lettre expresse. (Fielding.)

239. La modestie est le seul éclat qu'il soit permis d'ajouter à la gloire. (Duclos.)

240. Espérer, c'est jouir. (Delille.)

241. Le bonheur appartient à qui fait des heureux. (Id.)

242. Une partie de nos erreurs vient sans doute du défaut de lumières ; mais une plus grande partie vient des fausses lumières qu'on nous présente. (Vauvenargues.)

243. Aimer, c'est jouir ; haïr, c'est souffrir. (Saint-Lambert.)

244. Les grandes places sont comme les rochers escarpés, où les aigles et les reptiles peuvent seuls parvenir. (Mme de Necker.)

245. Le penchant à critiquer et à médire accompagne presque toujours la fausse piété. (L'abbé Gérard.)

246. Que de gens prouvent qu'on peut être médiocre, même avec de l'esprit! c'est que la grandeur et la supériorité viennent du cœur. (Hérault de Séchelles.)

247. L'assurance ne sied qu'au vrai mérite et c'est à lui qu'elle manque souvent. (Sanial-Dubay.)

248. La véritable piété s'accorde avec tous les plaisirs raisonnables. (Lackington.)

249. Un homme qui s'écoute parler, écoute toujours un sot. (Le prince de Ligne.)

250. Ne vous courbez que pour encenser la vérité. (Alfieri.)

251. Un homme de bien à la cour est une plante étrangère que mille insectes s'empressent de dévorer. (De Malesherbes.)

252. La puissance ne s'étend pas jusqu'à pouvoir avilir un homme de bien. (Mme Cottin.)

253. Il importe plus de bien savoir que de savoir beaucoup. (Stanislas.)

254. Il vaut mieux laisser tomber une sottise que de vouloir l'excuser. (Fielding.)

255. Inviter, quand il ne faut pas contraindre ; conduire, quand il ne faut pas commander, c'est l'habileté suprême. (Montesquieu.)

256. Tout est variable et faible quand il n'y a pas d'appui dans le cœur. (Vauvenargues.)

257. Au lieu d'être artificieux pour plaire, il suffit d'être bon ; au lieu d'être faux pour flatter les faiblesses des autres, il suffit d'être indulgent. (Duclos.)

258. Il faut que les lois s'accordent avec le génie des nations, ou il ne faut pas espérer qu'elles subsistent. (Frédéric le Grand.)

259. On perd souvent à se désespérer d'un mal plus de temps qu'il n'en faudrait pour y remédier. (Turnbull.)

260. Ne fais ni ne dis jamais rien que tu ne veuilles que tout le monde voie et entende. (J.-J. Rousseau.)

261. L'esprit peut décrire ; mais il n'y a que l'âme qui sache louer. (Thomas.)

262. Chaque homme a au milieu du cœur un tribunal suprême où il commence à se juger soi-même, en attendant que l'arbitre souverain confirme la sentence. (Chateaubriand.)

263. Lorsque l'hypocrisie croit échapper à tous les yeux, un rayon de la vérité luit; il perce le nuage ; l'illusion se dissipe ; le prestige s'évanouit ; le scandale seul reste, et l'on voit à nu toutes les difformités du vice grimaçant la vertu. (Buffon.)

264. Les choses ont souvent besoin d'être quittées pour être senties, et les personnes pour être jugées. (Voltaire.)

265. La sévérité bien ordonnée commence par soi-même. (Mme de Staël.)

266. La pudeur est une divinité adorée même de ses ennemis. (Sanial-Dubay.)

267. Quand un homme est capable de flatter, il est assez vraisemblable qu'il est capable de calomnier. (Berington.)

268. Les généralités sont souvent des injustices ; elles sont presque toujours des maladresses. (Malte-Brun.)

269. Rien n'est plus près de la bêtise que l'esprit sans raison. (Mme de Necker.)

270. On fait des phrases parce qu'on n'a pas d'idées. (Condorcet.)

271. Le ridicule est la seule chose que craignent encore ceux qui ne craignent pas rien et n'ont plus ni pudeur ni remords. (Dussault.)

272. Il n'y a de discrétion entre les gens corrompus que lorsqu'ils y trouvent leur intérêt. (Mme de Montolieu.)

273. L'humeur des autres ne doit jamais nous en donner : c'est comme si l'on se noircissait le teint parce qu'on rencontre un nègre. (Mme de Necker.)

274. Des milliers d'hommes peuvent commander aux autres ; mais à peine en est-il un qui puisse se commander à lui-même. (Miss Wrigt.)

275. On n'est pas le maître de ses aversions, mais on est comptable de leurs effets. (Sanial-Dubay.)

276. Hélas! nous avons si peu de jours à passer sur la terre! ne les perdons pas à nous haïr. (Le comte de Ségur.)

277. Oh! que la nature est sèche; qu'elle est vide quand elle est expliquée par des sophistes! (Chateaubriand.)

278. Sans les mœurs les lois sont vaines : les institutions ne valent que ce que valent les hommes. (Gindroz.)

279. La pruderie est la caricature de la sagesse. (LINGRÉ.)

280. Rien ne serait plus utile qu'un livre qui contiendrait ce qu'on a pensé de vrai dans tous les siècles. (D'ALEMBERT.)

281. Il faut attendre au soir pour dire : Le temps est beau. (GRAND.)

282. Que de gens ne blâmeraient pas ce qu'ils voient faire, s'ils voulaient se rappeler quelquefois ce qu'ils ont fait !
(Le comte DE SÉGUR.)

282 *bis*. Celui qui n'est pas l'ami des femmes ne nous donne pas une meilleure idée de son esprit que de son cœur.
(SANIAL-DUBAY.)

283. Un recueil de maximes doit plaire à ceux qui aiment à lire peu et à réfléchir beaucoup. (DE LABOUISSE-ROCHEFORT.)

284. La seule manière de lire un livre de pensées sans s'ennuyer, c'est de l'ouvrir à tout hasard, et, après avoir trouvé ainsi souvent ce qui intéresse, le fermer au bout d'une ou de deux pages et de méditer. Si on le lit tout de suite, on croit, comme après avoir passé en revue un portefeuille d'estampes, qu'on n'en a vu aucune.
(Le prince DE LIGNE.)

285. La loi est la prudence des sociétés.
(VILLEMAIN.)

286. La morale a le devoir pour base et non l'intérêt. (KANT.)

287. Il n'y a rien de si pestilentiel pour le jugement que le fatras des connaissances pédantesques. (LÉMONTEY.)

288. C'est au mauvais goût qu'il appartient d'être partial et passionné. Le bon goût n'est pas une opinion, une secte : c'est le raffinement de la raison cultivée, la perfection du sens naturel. (VILLEMAIN.)

289. De toutes les passions, celle de l'étude est la plus constante et la moins sujette au dégoût. (PRÉVÔT.)

290. La résignation est peut-être le genre de courage le plus rare. (DROZ.)

291. Celui qui trouvera le plus de prévoyance et de bonté dans les œuvres de la nature sera toujours son interprète le plus vrai. (AIMÉ-MARTIN.)

292. Il est bon de songer à soi, mais il est odieux de ne songer qu'à soi. (JAY.)

293. Nous sommes insatiables pour nous-mêmes, et nous trouvons que les autres ont toujours assez pour eux. (NAUDÉ.)

294. Il n'y a pas de têtes plus vides que les têtes pleines d'elles-mêmes.
(DE LABROUISSE-ROCHEFORT.)

295. Les vertus qui constituent l'honnête homme doivent être encouragées comme les vertus publiques elles-mêmes.
(COFFINIÈRES.)

296. S'il est des hommes qui ne méritent pas que je leur fasse du bien, il est digne de moi de leur en faire. (DE WEISS.)

297. Passez sur les défauts de ceux dont vous parlez. (DE JOUY.)

298. Celui qui donne une vérité à l'esprit du peuple fait une aumône éternelle aux générations à venir. (DE LAMARTINE.)

299. Heureux triomphe que celui qui ne fait pas de victimes. (DE SÉNANCOURT.)

300. Il faut laisser aux envieux le droit de dire des injures, et aux sots celui d'y répondre. (DUPATY.)

301. On peut attirer des cœurs à soi par les qualités qu'on montre ; mais on ne les fixe que par celles qu'on a. (SUARD.)

302. Les méthodes sont les maîtres des maîtres. (Le prince DE TALLEYRAND.)

303. La cour rend des arrêts et non pas des services. (SÉGUIER.)

304. Le grand tort des hommes, dans leur songe de bonheur, est d'oublier cette infirmité de la mort attachée à leur nature.
(CHATEAUBRIAND.)

305. Les suffrages de commande ou d'imitation du peuple n'expriment que le vœu des intrigants qui le conduisent. (SISMONDI.)

306. Une défiance continuelle fait payer trop cher l'avantage de n'être pas trompé.
(DE BRUIX.)

307. A la longue, les hommes ne sont pas jugés d'après ce qu'on dit et écrit de leurs actions ; mais d'après les témoignages de ces mêmes actions. (CAPO-D'ISTRIA.)

308. Les peuples sont naturellement unis ; les hommes seuls et les ambitions qui se placent entre eux les séparent. (MONNARD.)

309. Les menteries sont si fécondes, qu'une seule suffit pour en enfanter mille. (GOLDONI.)

310. Un sot a toujours assez d'esprit pour nuire. (ROYOU.)

311. Le bonheur n'a d'autre mesure que le sentiment ; il n'existe que par l'impression qu'il produit : toute sa réalité est dans le cœur. (DE RÉMUSAT.)

312. Dans les choses humaines, tout ce qui ne croît pas est prêt à décroître.
(CHATEAUBRIAND.)

313. La vertu s'épure et se fortifie, à mesure que l'esprit s'éclaire. (GODWIN.)

314. Plus on est sobre de paroles, moins il échappe de sottises.
(DE LABOUISSE-ROCHEFORT.)

315. Une expression offensante, loin de donner de la force à un argument, fait toujours penser qu'elle s'adresse à l'individu, et non à la cause qu'il défend. (DE SELLON.)

316. Combien de fois nos fautes, aussi bien que nos erreurs, sont nées de l'inattention et pourraient être définies une distraction de l'âme. (DE GÉRANDO.)

317. La richesse, quand la vertu ne l'accompagne pas, suffit rarement à garantir l'intégrité de l'homme qui ne songe qu'à lui seul. (BIGNON.)

318. Les hommes superstitieux deviennent facilement impies. (MONNIER.)

319. Quand on n'est pas sans reproche, on s'abuse par des sophismes. (LEMONTEY.)

320. L'homme de bien châtie par le mépris, quand la justice ne châtie pas avec le glaive. (DE LABOUISSE-ROCHEFORT.)

321. L'éducation de l'homme doit finir par des pensées. (DE BONALD.)

322. Vous n'êtes à l'abri d'aucun mal : ayez compassion de tous les maux.

323. L'éducation est à l'esprit humain ce

que la sculpture est à un bloc de marbre.

324. L'instruction est un trésor, le travail en est la clef.

325. Les seuls moralistes sans préjugés, sont ceux qui font des préceptes de l'Evangile la base de leur morale.

326. Ceux qui travaillent aux progrès de la raison sont les élus de Dieu.

327. Les hommes sont plutôt faibles que méchants.

328. Les têtes froides mènent les têtes chaudes.

329. Les âmes basses sont insolentes dans la bonne fortune, et consternées dans la mauvaise.

330. Les âmes généreuses interprètent favorablement les procédés douteux.

331. L'homme plein de lui-même a presque toujours le cœur et l'esprit vides.

332. Il n'est pas permis de faire un mal certain pour opérer un bien présumable.

333. Un mot inconsidéré peut faire le malheur de toute la vie.

334. Les fausses promesses irritent plus que les francs refus.

335. La raillerie sanglante blesse et ne corrige pas.

336. Le vice et le bonheur sont inconciliables.

337. Les plus grands malheurs n'ont souvent pour cause que l'oubli de cette maxime triviale : *Usez, mais n'abusez pas.*

338. La privation est plus supportable que l'attente d'une espérance retardée.

339. On aura beau chercher, méditer, bâtir des systèmes, on ne trouvera jamais de meilleur appui à la probité que celui de la religion.

340. Attendre est, pour juger, la règle la meilleure

341. On doit prendre franchement le plus sage parti, sans se croire lié par des fautes antérieures

342 Les dignités sont des piédestaux qui rapetissent les hommes sans mérite.

343. Le sage est grand dans les plus petites choses; le méchant est petit dans les plus grandes.

344. Les actions sont plus sincères que les paroles.

345. Nous faisons le mal aujourd'hui, et nous remettons le bien à la huitaine.

346. Le bon sens ne voit qu'une route et la suit : l'esprit en voit dix, et ne sait laquelle prendre.

347. L'honnête homme doit se résigner à sa destinée : être plutôt cent fois dupe qu'une fois fripon.

348. Bien des personnes n'ont contre elles que leur propre langue.

349. Le lendemain n'est pas à nous.

350. Ce qu'on fait malgré soi est toujours difficile.

351. Accoutumez-vous à ne pas vous payer de mots.

352. Que de fois le ciel serait injuste s'il exauçait nos prières!

353. Les âmes sensibles devinent ce qu'il vous faut et vous évitent la honte d'expliquer vos besoins.

354. Soyons sages aux dépens d'autrui, et tâchons de ne rien faire par où personne puisse le devenir aux nôtres.

355. Ne pas parler de ses amis avec éloge, ce n'est pas faire le sien.

356. Le moyen le plus prompt d'augmenter sa fortune est de diminuer ses besoins.

357. Il n'est rien de plus vil que la dissimulation de sa croyance et de ses sentiments religieux, dans le dessein de plaire à des personnes sans principes.

358. L'affection du méchant est une injure; sa haine est un éloge.

359. De tous les adorateurs d'idoles, il n'y en a pas de plus insensé que celui qui s'adore soi-même.

360. N'appelez point grand celui qui n'est point maître de lui-même.

361. Ce n'est presque jamais qu'aux dépens de son propre repos qu'on trouble celui des autres.

362. Dieu sait punir ceux que les hommes ne peuvent appeler en jugement.

363. Ceux qui croient que l'argent fait tout, sont sujets à tout faire pour de l'argent.

364. Nous feignons de trouver inintelligibles ceux qui veulent nous faire comprendre nos torts.

365. Les besoins de la vie exigent infiniment moins de choses que ceux de l'opinion et de l'habitude.

366. Celui qui parle la langue du cœur n'est pas entendu si facilement que celui qui parle la langue de l'intérêt.

367. Celui qui vend son honneur n'en retire que de l'infamie.

368. Voulez-vous avoir la paix avec les hommes? Ne leur contestez pas les qualités dont ils se piquent.

369. Il y a des gens qui, à force de raconter les mêmes fables, finissent par les croire vraies.

370. La faiblesse n'est pas le vice, mais elle y conduit.

371. Le hasard est l'enchaînement des effets dont nous n'apercevons pas les causes.

372. Il y a peu de difficultés qui ne soient surmontables pour celui qui les combat avec un courage opiniâtre

373. Toute maxime qui nous fâche arrive à son adresse

374. Le flatteur est comme le boa, qui lèche longtemps sa proie avant de l'avaler.

375. Ce n'est pas acheter trop cher la paix que de la payer au prix du silence.

376. Celui qui a le courage de réparer ses fautes n'en fait pas longtemps.

377. L'utilité de la vertu est si manifeste, que les méchants la pratiquent par intérêt.

378. Le faible tremble devant l'opinion, le fou la brave, le sage la juge, l'homme habile la dirige

379. Nos yeux sont le miroir de notre âme: celui qui sait y voir est rarement trompé.

380. Quelle que soit l'origine des bien-

aits, il ne sied pas à la reconnaissance d'en ...ruter les motifs.

381. Les mêmes livres, relus à différents ...ges, ne paraissent plus les mêmes.

382. Ne sacrifiez personne à votre bon...eur: on ne peut être heureux par le mal...eur d'autrui.

383. Quand on s'accoutume à parler des ...éfauts des autres, on ne fait plus attention ... leurs vertus.

384. Les bons livres de morale nous révè...ent à nous-mêmes : nous nous y retrou...ons tout entiers.

385. Les gens vains ne peuvent être habi...es, car ils n'ont pas la force de se taire.

386. Les lois sociales sont comme les vê...ements; elles gênent un peu, mais elles dé...endent.

387. Le coupable n'a que des reflets de ...aité.

388. L'insensibilité est une sorte de non-...xistence.

389. Une âme honnête déteste la fausse ...évotion autant qu'elle estime une âme hon-...ête.

390. La facilité à croire le mal est un in-...ice du penchant à l'imiter.

391. L'oisiveté étouffe les talents, et, de ...lus, engendre les vices.

392. Rapporter tout à soi, c'est réduire ...out à bien peu de chose.

393. Louer quelqu'un des vertus qu'il n'a ...as, c'est lui dire impunément des injures.

394. Celui qui loue le crime révèle sa tur-...itude.

395. L'esprit peut brillanter le style, le ...œur seul l'échauffe.

396. Les sots, par leurs consolations mal-...droites, élargissent les blessures du cœur.

397. Taire un service qu'on a rendu, c'est ...jouter au bienfait.

398. Tout châtiment qui ne peut être com-...ris est cruel; c'est un mal inutile.

399. La vengeance est assez parfaite quand ... pouvoir de prendre satisfaction est connu ...e l'offenseur.

400. L'agitation tournoie, l'activité mar-...he au but.

401. Agir dans la passion, c'est mettre à ... voile pendant la tempête.

402. La manière impérieuse de parler, ex-...ite l'envie de contredire.

403. L'intérêt chancelle dans les circons-...nces difficiles; la vertu va droit au but et ...e tombe pas.

404. L'ingrat ne jouit qu'une seule fois du ...ienfait : l'homme reconnaissant en jouit ...ujours.

405. Celui qui rit de tout a l'esprit faux et ... cœur froid.

406. Le désespoir ne remédie à rien, et la ...signation remédie à tout.

407. L'une des lâchetés les plus ordinai-...s est de donner tort à ses amis absents ...our plaire aux autres.

408. C'est une grande faute que de consu-...er en de longues délibérations le temps ...ui est nécessaire pour agir.

409. L'humeur est une onde trouble qui empêche de briller ce qu'elle recouvre.

410. Sentir, c'est vivre; l'insouciant est à demi-mort.

411. La liberté périt où règne la licence.

412. Le succès naît de la persévérance.

413. Faites sur-le-champ tout ce que vous pouvez faire; le temps ne s'arrête pas pour vous attendre.

414. L'exaltation en toutes choses s'avance entre des abîmes.

415. Il ne peut être honteux de se soumettre à la nécessité.

416. Les amis de la table s'évanouissent après le dessert.

417. Les âmes faibles se pervertissent aisément.

418. Un bon cœur se hâte de réparer les sottises d'une mauvaise tête.

419. Celui qui se dédit ne dégage point sa parole, mais engage sa conscience.

420. Vous vous plaigniez de la tenace importunité d'un mendiant: il n'a que cette arme contre vos impitoyables refus.

421. Il ne faut jamais se décourager, le succès vient à l'improviste.

422. Il y a des hommes qu'il ne faut pas laisser refroidir.

423. Il n'est point de fortune capable de fournir à la prodigalité.

424. Il n'appartient qu'à la religion de faire supporter de grandes infortunes.

425. Il y a des personnes dont tous les sentiments sont dans la tête et ne descendent pas jusqu'au cœur.

426. Il ne faut jamais attendre tout ce qu'on croit mériter.

427. Avant de juger de tout, il faudrait tout connaître.

428. Il faut avoir assez d'empire sur soi, pour que les objets de distraction ne deviennent point des sujets d'occupation.

429. Vous avez beau vous plaindre du sort, du temps et des hommes, il n'en sera ni plus ni moins.

430. A la mort, il ne reste pour l'éternité, que le bien ou le mal qu'on a fait.

431. Faites dans votre petite sphère tout ce que vous pourrez de bien.

432. Les petits esprits mettent tant d'importance aux petites choses, qu'ils ne voient pas les grandes.

433. Ne dites rien qui puisse attrister ceux qui vous écoutent.

434. Répondez avec justesse, franchise et raison aux pourquoi multipliés d'un enfant, et vous en ferez un homme.

435. Les gens minutieux n'avancent pas : ils se traînent comme le limaçon, regardant, s'arrêtant, se heurtant contre tous les objets.

436. On punit la vanité en ne la regardant pas.

437. Cherchez, en discutant, seulement à vous instruire, et non pas à contrarier.

438. Les personnes aimantes ont plus de jouissance que les autres.

439. On éprouve dans les grandes calamités combien sont fortifiantes la confiance en Dieu, la résignation à sa volonté.

440. Une nouvelle injure fait revivre celles que l'on avait oubliées.

441. Il y a des sottises bien habillées, comme il y a des sots bien vêtus.

442. Lorsque les passions veulent vous entraîner, songez à cette tombe entr'ouverte qui vous attend et se refermera sur vous.

443. Une injustice faite à un seul, est une menace faite à tous.

444. La puissance des mots est usée, il ne reste que celle des choses.

445. Rien ne supplée à une expérience acquise par une longue pratique.

446. L'égoïsme est essentiellement ennemi du bonheur : il défend d'admirer et d'aimer.

447. Ne conseillez pas comme on commande.

448. Où l'abus commence, l'utilité cesse.

449. Ceux qui ont toujours quelque chose à faire doivent fuir ceux qui ont toujours quelque chose à dire.

450. L'amitié ne doit jamais être une tyrannie.

451. On plaît souvent en parlant peu; mais on ne plaît jamais quand on parle trop.

452. Ne vous accoutumez pas à recevoir de vains sons pour des explications.

453. Le hasard n'a rien à faire dans un monde gouverné par la Providence.

454. Tout est vanité sur la terre, excepté le bien qu'on y fait.

455. Il y a des redites pour l'esprit, il n'y en a pas pour le cœur.

456. Un seul mensonge mêlé parmi les vérités, les fait suspecter toutes.

457. La conscience est sur la terre, la première et souvent la seule rémunératrice des bonnes actions.

458. Ne plaisantez jamais qu'avec les gens d'esprit.

459. Le silence ne prouve pas toujours contre l'esprit, mais il prouve contre la sottise.

460. Il n'est pas de maux qui ne puissent se soulager par la religion.

461. Il faut plusieurs têtes pour la délibération, une pour l'action.

462. Ce qui est doux, c'est de retrouver dans une autre âme tous les éléments de la sienne.

463. Celui qui trouve à redire à tout est d'un mauvais esprit ou d'une mauvaise santé.

464. La bêtise ne mérite le mépris que lorsque la vanité s'y joint.

465. Tel se croit un grand homme parce qu'il danse ou chante supérieurement : il n'est que supérieurement sot.

466. Ne répétez pas les médisances, mais tenez-vous pour averti.

467. L'indiscrétion, la vanité, la colère, la malignité sont souvent la majeure partie de la franchise.

468 Parlez, agissez, écrivez, pensez comme si vous aviez mille témoins.

469. Combien de gens offensent par cela seul qu'ils ignorent la valeur des mots.

470. C'est même faire une bonne action que de tenter d'en faire une.

471. Les femmes se méprennent souvent, parce qu'elles mettent l'imagination et le sentiment à la place de l'examen et du jugement.

472. Sans méthode ni présence d'esprit, plus on se presse, moins on avance. (X.)

SAILLIES. Les saillies, dit Vauvenargues, tiennent en quelque sorte dans l'esprit le même rang que l'humeur peut avoir dans les passions. Elles ne supposent pas nécessairement de grandes lumières, elles peignent le caractère de l'esprit. Ainsi ceux qui approfondissent vivement les choses, ont des saillies de réflexion; les gens d'une imagination heureuse, des saillies de mémoire; les méchants, des méchancetés; et les gens gais, des choses plaisantes.

SAINT (*Prov.*). On dit d'un homme faible et timide : *C'est un saint qui ne guérit de rien.*

SAINT-CREPIN (*Dicton*). Ce saint est celui des cordonniers, et ceux de ces artisans qui font leur tour de France et qui portent dans un sac leur mince garde-robe et leurs outils, appellent ce bagage leur *saint-Crépin.* De là est venu ce dicton, pour exprimer qu'on n'a qu'un petit attirail : *Porter tout son saint-Crépin.* On dit aussi d'une chaussure étroite et qui gêne, qu'on est dans *la prison de saint-Crépin.*

SAINT-JACQUES-DE-L'HOPITAL. (*Prov.*) Autrefois, l'Eglise de ce nom, à Paris, avait l'image de son patron placée au-dessus du portail et faisant face à la rue aux Ours, dont les boutiques n'étaient en partie habitées que par des rôtisseurs. Les parisiens avaient alors, pour désigner un gourmand, adopté ce proverbe : *Il est comme Saint-Jacques de l'Hôpital, il a le nez tourné à la friandise.*

SAINT-LOUIS. (*Dicton*). On dit d'une personne qui s'attribue faussement une grande naissance, qu'elle est de *la côte de Saint-Louis.*

SANCHO PANCA. L'Espagne, nous l'avons dit, est l'une des contrées privilégiées pour les proverbes. Aussi Cervantes ne manqua-t-il pas d'en placer bon nombre dans la bouche des deux principaux personnages de son célèbre roman, c'est-à-dire Don-Quichotte et Sancho Pança. Ils jaillissent quelquefois comme des fusées du cerveau de ce dernier, et forment un véritable petit code de sagesse, comme on peut en juger par la plupart des suivants :

1. Souvent on cherche une chose et en trouve une autre

2. On ne peut pas être au four et au moulin.

3. Le diable n'est pas toujours à la porte d'un pauvre homme.

4. Les longs discours sont toujours ennuyeux.

5. Le limaçon ne doit pas sortir de sa coquille.

6. C'est écrire sur le sable que de faire du bien à des méchants.

7. Se retirer n'est pas fuir.

8. L nomme prudent doit se garder au-
ird'hui pour demain.
9. Il ne faut pas parler de cordes dans la
iison de celui qui a été pendu.
10 Un diable en ressemble un autre.
11. Le moineau dans la main vaut mieux
e la grue qui vole.
12. Là où règne l'envie, la vertu n'y sau-
t vivre.
13. Qu'on en fasse des choux et des raves,
blezot si je m'en soucie.
14. Ventre à jeun n'a pas d'oreilles.
15. Le miel n'est pas pour la gueule de
ie.
16. Quand on a la tête malade, le reste du
ps s'en ressent.
17. Il ne tombe pas une feuille de l'arbre
e ce ne soit par la volonté de Dieu.
8. Il ne faut pas entreprendre plus de
iogne qu'on n'en peut faire.
9. On ne refuse pas le bien quand il
nt.
20. Le plus vaut encore mieux que le
ins.
21. Vive la poule, encore qu'elle ait la
pie.
22 La meilleure sauce de toutes, c'est la
n.
23. Il faut que chacun se mesure à son
ie.
24. Qui ne sait pas se servir de la fortune
ind elle vient ne doit pas se plaindre
ind elle s'en va.
25. Là où sont les rois, là sont les lois.
26. Ce qui te couvre te découvre.
27. On ne jette les yeux qu'en passant sur
pauvres, et on les arrête sur les riches.
28. On ne sait ni qui vit ni qui meurt.
29. L'agneau meurt comme le mouton.
30. Tant que le grain ne manque pas au
ombier, le colombier ne manque pas de
eons.
31. Il ne faut point donner son appât aux
ijons, quand on peut espérer de prendre
carpe.
32. Contre fortune bon cœur.
3. Il y a remède à tout, fors la mort.
4. Dis-moi qui tu fréquentes, et je dirai
tu es.
5. Qui s'attend au hasard n'est pas trop
uré de dîner.
6. La convoitise rompt le sac.
7. C'est pour les soucis d'autrui qu'il
coûte la vie à l'âne.
8. Quand un aveugle en conduit un autre,
a grand danger pour tous deux.
9. Un bon payeur ne craint pas de donner
gages.
0. Il ne faut pas se presser de cueillir les
nes : elles tomberont de reste quand elles
ont mûres.
1. Il ne faut pas éveiller le chat qui dort;
tel va chercher de la laine qui revient
s poil.
2. Il y a bien de l'heure d'ici à demain.
3. Quand Dieu donne le mal, il donne
si le remède.
4. Il ne faut qu'un moment pour faire
tomber une maison qu'on a été longtemps à bâtir.

45. Tel se couche sain qui se lève roide mort le lendemain.

46. L'amour regarde à travers des lunettes qui font passer le cuivre pour de l'or et des noyaux pour des perles.

47. Tant vaut l'homme, tant vaut la terre, et tant vaut la terre, tant vaut l'homme.

48. La mort abat les châteaux des rois, comme les plus petites cabanes de chevriers.

49. Bien prêche qui bien vit.

50. Il faut examiner ses actions, et non pas celles d'autrui.

51. Dans une maison abondante, la nappe est bientôt mise.

52. Mets-toi avec les bons, et tu seras bon.

53. Qui s'appuie contre un bon arbre a bonne ombre.

54. Là où la chèvre est attachée, il faut qu'elle broute.

55. Il n'y a si bonne compagnie qui ne se sépare.

56. Il n'y a personne qui ait l'estomac deux fois plus grand qu'un autre.

57. Dieu nourrit les petits oiseaux dans les champs.

58. Six aunes de serge sont aussi longues que six aunes de velours

59. Il ne faut pas plus de terre pour le corps du Pape que pour celui de son sacristain.

60. Tout ce qui reluit n'est pas or.

61. Les estropiés trouvent bien moyen de serrer les aumônes.

62. La diligence est mère de la bonne fortune.

63. Quand Dieu veut du bien à un homme, il y paraît à sa maison.

64. Faites-vous bête, et vous verrez que le loup vous mangera.

65. Il n'y a de plus empêché que celui qui tient la queue de la poêle.

66. Sauce d'appétit est la meilleure.

67. Ne mets point ton pouce entre deux dents mâchelières.

68. Hors de ma maison, que demandez-vous à ma femme?

69. Si la cruche donne contre la pierre ou la pierre contre la cruche, tant pis pour la cruche.

70. Il faut que celui qui voit le fétu dans l'œil d'autrui voie la poutre qui est dans le sien, afin qu'on ne dise pas de lui : La pelle se moque du fourgon.

71. Un fou n'est habile en quoi que ce soit, ni chez lui ni ailleurs.

72. A la mort et quand on dort, tout est pareil : grands et petits, pauvres et riches.

73. De tout métier qui ne nourrit pas son maître, je n'en passerai pas la porte.

74. C'est la panse qui soutient le cœur, et non pas le cœur la panse.

75. Quand Dieu nous envoie le jour, c'est pour tout le monde.

76. Si on me veut croire, qu'on essaye : on verra de quel bois je me chauffe.

77. Si on te donne la vache, cours-y vite avec la corde.

78. Quand la fortune est à la porte, il faut lui ouvrir sans la faire attendre.

79. Ce qui paraît un homme au dehors n'est bien souvent qu'une bête au dedans.

80. Saint Pierre se trouve bien à Rome : chacun doit demeurer chez soi et faire son métier.

81. Que chaque brebis cherche sa pareille.

82. Avec le pain tous maux sont bons.

83. L'homme propose et Dieu dispose ; et quand Dieu fait quelque chose, il sait bien pourquoi.

84. Il faut prendre le temps comme il vient.

85. Personne ne peut dire : Je ferai ou ne ferai pas.

86. Où l'on pense qu'il y a des lardons, ce sont des chevilles.

87. Qui voudrait attacher les langues des méchants, n'aurait jamais fait.

88. Donne au chat ce que tu avais à donner au rat, et te tire de peine.

89. Il n'y a pire folie que celle de se désespérer, et personne ne s'en est encore bien trouvé.

90. Une bonne espérance vaut toujours mieux qu'une mauvaise possession.

91. La faute de l'âne ne doit pas tomber sur le bât.

92. On ne prend pas les carpes sans appâter.

93. Il faut battre le fer pendant qu'il est chaud.

94. Il fait bon moudre quand la meule vient d'être piquée.

95. Un *tiens* vaut mieux que deux *tu auras*.

96. Qui pèche et s'amende, à Dieu se recommande

SANG-FROID. Nous prenons quelquefois pour le sang-froid, dit Vauvenargues, une passion sérieuse et concentrée qui fixe toutes les pensées d'un esprit ardent, et le rend insensible aux autres choses.

SANTÉ. Pour conserver la santé commune du corps et de l'esprit, il faut les exercer tous deux également et modérément : l'esprit par l'application aux choses qui lui sont conformes dans les sciences, et le corps par les exercices de la gymnastique.

(PLATON.)

C'est une ennuyeuse maladie que de conserver la santé par un trop grand régime.

(LA ROCHEFOUCAULD.)

La trop grande application à rechercher ce qui peut conserver la santé, et éviter ce qui peut y nuire est une maladie continuelle. (DE VERNAGE.)

Les forces de la nature s'usent par le soin même qu'on prend de la soutenir. Il n'y a point de gens qui perdent plutôt la santé, que ceux qui ont trop de soin de la conserver. (AMELOT DE LA HOUSSAYE.)

Les individus qui sont toujours à veiller sur leur santé ressemblent aux avares qui amassent des trésors dont ils n'ont jamais l'esprit de jouir. (STERNE.)

On ne doit pas blâmer ceux qui prennent un soin légitime de leur santé ; mais ce soin auquel le sens commun, le devoir et l'intérêt nous engagent, ne doit jamais nous attirer des craintes chimériques, ni des accès de mélancolie. En un mot, la conduite de la vie doit être le but principal, et sa conservation en devenir l'accessoire. Ne travailler qu'à la conservation de sa vie, comme l'unique but qu'on doive se proposer dans ce monde, faire son affaire capitale du soin de sa santé, n'avoir en tête que des remèdes et un régime, sont des vues si basses et si indignes de la nature humaine qu'un homme un peu généreux aimerait mieux mourir mille fois que de s'y soumettre. D'ailleurs une inquiétude continuelle pour la vie en ôte tout le plaisir, puisqu'il est impossible de goûter aucune satisfaction dans la jouissance d'une chose qu'on craint de perdre à tout moment. (*Le Spectateur.*)

SANTÉ (*Prov.*). Parmi les proverbes qui ont été inspirés par l'état de la santé, se trouvent les suivants :

1. ***Qui n'ha santé, il n'ha rien, qui ha santé, il ha tout.***

2. ***Point ne faut demander à malade s'il veut santé.***

3. ***Netteté nourrit la santé.***

4. **Fais ton huys (porte) au sylvain (orient),**
Si tu veux vivre sain.

SATIRE. Si, avec de l'esprit et de la malignité, un homme satirique est d'ailleurs vicieux, c'est une des créatures les plus malfaisantes qu'il puisse y avoir dans la société civile. (X.)

La satire est une fille de mauvaise vie, dont le libertinage amuse quelquefois ; mais dont on méprise toujours les excès.

(A. DE CHESNEL.)

SAUCE (*Prov.*). Pour exprimer que la faim fait trouver bon tout ce que l'on mange, on dit : ***Il n'est sauce que d'appétit.*** Ce proverbe est dû à Socrate, qui répétait souvent : ***Optimum condimentum fames.*** Il répondit aussi à quelqu'un qui le questionnait sur ce qu'il marchait à grands pas devant son logis : ***Je m'apprête une sauce pour souper.***

On raconte également que Denis, tyran de Syracuse, ayant ordonné qu'on lui préparât un certain mets qu'il savait en faveur chez les Spartiates, en fut très-mécontent lorsqu'il en eut goûté, et le témoigna à son cuisinier : « Seigneur, lui dit ce dernier, ce n'est pas merveille si ce mets vous déplaît si fort, car la sauce ordinaire des Lacédémoniens y manque : cette sauce c'est le travail, la chasse, la course, la sueur, la faim et la soif dont ils assaisonnent leurs viandes. »

SAUGE (*Dicton*). On dit de celui qui demande des consolations pour des contrariétés peu graves, qu'il faut lui donner *un bouquet de sauge*, parce que cette plante passe pour avoir la propriété de cicatriser les plaies.

SAULE (*Dicton*). En Angleterre on emploie cette locution : ***Porter la branche de saule***, qui s'applique aux vieilles filles qui n'ont pu trouver un mari, et aux jeunes qui ont été trompées dans leurs amours.

SAVATE (*Prov.*). Les Italiens, pour exprimer que toute chose a son déclin, disent trivialement : *Il n'y a si beau soulier qui ne devienne savate.*

SAVOIR. Tirer vanité de ce qu'on a appris, est la même chose que se faire honneur d'une pièce de gibier qu'on a reçue d'un chasseur. (VARRON.)

Après la vertu et la santé, rien de plus désirable dans la vie que le savoir. Rien non plus de moins difficile et de moins cher à acquérir; la peine à prendre consiste à rester assis; la dépense à faire, c'est le temps que nous ne pouvons pas épargner. (STERNE.)

SCANDALE. Les crimes doivent être divulgués, pourvu qu'ils soient punis; mais les faits scandaleux doivent être cachés. (*Décrétales.*)

Il y a des fautes qu'on ne peut révéler innocemment, parce que leur manifestation entraîne le scandale. (L'abbé PRÉVOST.)

SCIENCE, SAVANTS. L'utilité de la science est appréciée de tout le monde. Quant aux savants, ils ont beaucoup de *bon* et passablement de *mauvais*. Ce qu'ils ont de bon, c'est de se tenir, du moins le plus généralement, à leurs travaux, de se renfermer au sein de leur famille et de rencontrer le bonheur avec eux. Ce qu'ils ont encore de très-bon, c'est de s'éloigner presque toujours des tripotages politiques, de mépriser souverainement les utopistes, et de trouver que le gouvernement est le meilleur possible, quand l'ordre règne, c'est-à-dire quand les lois, les personnes et les propriétés sont respectées. Ce qu'ils ont de mauvais, c'est d'être vaniteux, entêtés, envieux, et se faisant une obligation, par conséquent, de médire des meilleures travaux de leurs confrères, afin de mieux faire valoir les leurs. Ce qu'ils ont encore de très-mauvais, c'est d'embrouiller constammment l'étude par leurs systèmes sans fin, et des nomenclatures qu'on dirait faites à la mécanique, tant elles ont, y compris leur synonymie, l'immensité. Un savant des plus distingués, M. Raspail, a émis sur la science et ceux qui la cultivent des pensées pleines de justesse dont nous citerons les suivantes :

1. Les hommes qui commencent par être érudits se créent rarement des routes nouvelles

2. Dans les sciences d'observation, rien n'est souvent plus près de donner une solution du problème que ce qui s'était refusé jusque là à toute explication.

3. En fait de lois, il n'y a de petit dans la nature que les petits esprits.

4. Un observateur qui aurait un plan arrêté ne serait rien moins que l'homme de la nature. Observer, c'est deviner pour découvrir, c'est découvrir pour copier, c'est copier pour diriger de nouveaux travaux et préparer de nouvelles découvertes.

5. Il n'existe nulle route secrète pour arriver à la vérité. C'est le hasard qui nous en ouvre une, c'est l'analogie qui nous fournit le fil pour nous y diriger; une fois arrivés au but, il nous est facile de saisir d'un seul coup-d'œil toutes les routes qui y convergent; mais la meilleure pour guider les autres n'est pas moins, dans tous les cas, celle que l'on a parcourue soi-même, parce que c'est celle que l'on a jalonée.

Outre ces règles indiquées par M. Raspail et l'amour exclusif qu'il faut accorder à la science pour contribuer à reculer ses bornes, il faut encore que celui qui s'y consacre soit animé d'une véritable foi religieuse, ainsi que l'exprimait l'infortuné officier de marine, J.-R. Bellot : « Il n'est point de force, disait-il, qu'on ne puise dans une foi ardente! Quelle limite y a-t-il à l'audace, à ce qu'osera entreprendre le courage d'un homme, non pas persuadé, mais convaincu que ce qu'il fait Dieu le lui a suggéré et lui permet de le faire. »

Enfin il ne saurait être question de savants et surtout de leur orgueil, sans qu'il ne vienne à la pensée de rappeler le trait suivant, tout connu qu'il soit. Un jour que Thalès sortait de chez lui pour aller observer les astres, il se laissa tomber dans un fossé. Une vieille servante qui l'aida à en sortir lui dit alors : « Quoi, Thalès, vous croyez pouvoir découvrir ce qui se passe dans les cieux, et vous ne voyez pas seulement ce qui se passe à vos pieds! » (N.)

La science sans vertu aveugle au lieu d'éclairer. (SALOMON.)

1. Il y a autant de différence entre les savants et les ignorants qu'entre les vivants et les morts.

2. La science est un ornement dans la prospérité et un refuge dans l'adversité. (ARISTOTE.)

Le jugement sans science vaut infiniment mieux que la science sans jugement. (QUINTILIEN.)

Etudiez, non pour savoir plus, mais pour savoir mieux que les autres. (SÉNÈQUE.)

Ne fais pas une vaine ostentation de savoir devant des ignorants, mais prouve par tes actions le bon usage que tu as fait de la science. (EPICTÈTE.)

Le savoir des pédants n'est que besterie, et leur sapience n'est que moufles, abastardissant les bons et nobles espritz et corrompant toute fleur de jeunesse. (RABELAIS.)

1. A la mode de quoi nous sommes instruits, il n'est pas merveille, si ni les escoliers, ni les maistres n'en deviennent pas plus habiles, quoiqu'ils s'y fassent plus doctes. De vrai, le soin et la dépense de nos pères ne vise qu'à nous meubler la tête de science : du jugement et de la vertu, peu de nouvelles.

On nous a choisi pour notre apprentissage, non les livres qui ont les opinions les plus saines et plus vraies, mais ceux qui parlent le meilleur grec et latin, et parmi ces beaux mots on nous a fait couler les plus vaines humeurs de l'antiquité.

3. La science est un bien, à la regarder d'yeux fermés, qui a, comme les autres bien des hommes, beaucoup de vanité et de faiblesse propre et naturelle et d'un cher coust.

L'acquisition en est bien plus hasardeuse que de tout autre viande ou besoin. Nous ne pouvons mettre les sciences en autre vaisseau qu'en notre âme; nous les avalons en les achetant.

4. Je voudrais qu'en tous subjets, chacun escrivist ce qu'il a vu et ce qu'il scait.

5. N'examinez pas combien un homme scait, mais comment il scait.

6. Cil qui fagotterait convenablement un amas des âneries de l'humaine sapience, il ferait merveille. (MONTAIGNE.)

La plupart des savants sont comme les frelons, qui ont besoin qu'il y ait des abeilles pour leur faire du miel.

(LA MOTHE LE VAYER.)

1. Un grand abus, c'est que la carrière des sciences soit ouverte à tout le monde.

2. Douter est le meilleur secret pour apprendre; le philosophe qui sait douter en sait plus que tous les savants du monde.

(BACON.)

1. Il n'y a personne qui ne puisse recevoir de grands secours et de grands avantages des sciences, mais il y a aussi peu de personnes qui ne reçoivent un grand préjudice des lumières et des connaissances qu'elles ont acquises par les sciences; si elles ne s'en servent comme si elles leur étaient propres et naturelles.

Il y a une ignorance vide de choses beaucoup moins méprisable que cette ignorance remplie d'erreurs et d'impertinences que l'on appelle fort souvent science dans le monde. (LA ROCHEFOUCAULD.)

De ce sublime esprit dont ton orgueil se pique.
Homme, quel usage fais-tu?
Des plantes, des métaux tu connais la vertu;
Des différents pays, les mœurs, la politique;
La cause des frimas, de la foudre, du vent;
Des astres le pouvoir suprême;
Et sur tant de choses savant,
Tu ne te connais pas toi-même.

(Mme DESHOULIÈRES.)

1. Ce n'est pas être savant que d'avoir la tête remplie d'une infinite de connaissances, lorsqu'on ne travaille pas en même temps à se rendre l'esprit juste et le cœur droit.

2. Il ne faut pas toujours faire paraître de la science; il y a des occasions dans lesquelles il faut feindre de ne pas savoir, afin de parler à chacun selon son caractère.

3. C'est beaucoup savoir que de savoir bien douter. On doute par prudence, par sagesse et par pénétration d'esprit. Mais on doute aussi par fantaisie et par aveuglement.

(DE VERNAGE.)

On ne peut pénétrer les profondeurs de l'Océan pour avoir ramassé quelques coquilles sur le rivage. (NEWTON.)

1. Il n'y a point de science dont un homme de bon sens ne puisse trouver les principes en soi-même avec un peu de réflexion.

2. Il manque quelque chose aux sciences les plus solides, et même à la vertu, lorsqu'elles ne sont point accompagnées de quelque savoir vivre et d'un air de politesse qui les rend plus aimables.

(L'abbé PRÉVOST.)

Les gens de bien comptent pour rien la plus vaste érudition, si elle est sans probité. Ils préfèrent l'honnête homme à l'homme savant, et en instruisant les jeunes gens de ce que l'antiquité a de plus beau, ils songent moins à les rendre habiles qu'à les rendre vertueux, bon fils, bons pères, bons maîtres, bons amis, bons citoyens. (ROLLIN.)

Ce savant dont la tête est une bibliothèque ambulante, croit augmenter la fertilité de son champ en accumulant sans mesure les engrais sur la surface; mais il en corrompt, il en étouffe les semences : au temps de la récolte, le sol est couvert d'une foule d'herbes inutiles et nuisibles qui ont usurpé la place et la substance d'une utile moisson.

(YOUNG.)

Quand les hommes sont corrompus, il vaut mieux qu'ils soient savants qu'ignorants; quand ils sont bons, il est à craindre que les sciences ne les corrompent.

(J.-J. ROUSSEAU.)

Honneur à ce mortel que la soif de connaître
Exile noblement du toit qui l'a vu naître.

(MILLEVOYE.)

Les sciences s'éloignent sans cesse de la vie pratique et n'y reviennent que par un détour. (GOETHE.)

Il y a quelqu'un qui en sait plus que personne : c'est tout le monde.

(Le prince DE TALLEYRAND.)

Ci-gît sous cette pierre grise
Xavier, qui de tout s'étonnait,
Demandant d'où venait la bise
Et pourquoi Jupiter tonnait.
Il étudia maint grimoire,
Il lut du matin jusqu'au soir,
Et but à la fin l'onde noire,
Tout surpris de ne rien savoir.

(Xavier de MAISTRE.)

Frottons nos cailloux, tâchons d'en faire jaillir des étincelles; mais, pour l'amour de Dieu, ne nous les jetons pas à la tête.

(RAYNOUARD.)

Nous ignorons encore une partie notable des propriétés de la matière, ou, pour parler un langage plus conforme à la philosophie naturelle, il nous reste à découvrir des séries entières de phénomènes dépendant de forces dont nous n'avons actuellement aucune idée (A. DE HUMBOLDT.)

Les savants sont de véritables machines à objections. (JACOTOT.)

Les savants sont des hommes qui, dans leurs plus grands succès, n'arrivent qu'à s'embourber un peu plus loin que les autres hommes; mais il s'embourbent davantage.

(Alphonse KARR.)

La route des sciences est longue et ennuyeuse par les préceptes, elle est courte et agréable par les exemples. (X.)

1. Le savoir n'est dangereux que pour ceux qui l'unissent à l'orgueil. Qu'on l'unisse à l'humilité, et alors il portera le cœur à aimer plus parfaitement Dieu, à aimer aussi plus parfaitement le genre humain.

2. Dans les études comme dans la politique, défiez-vous des partis et de leurs systèmes. Examinez ces systèmes pour les con-

naître, pour les comparer avec d'autres, et prononcez ensuite, mais non pour être leur esclave. Que signifièrent les disputes entre les furieux panégyristes et détracteurs d'Aristote, de Platon et autres philosophes? ou bien entre les panégyristes et les détracteurs de l'Arioste et du Tasse? Les maîtres idolâtrés et dépréciés demeurent ce qu'ils étaient, ni divinités, ni génies médiocres. Ceux qui s'agitaient pour les peser dans de fausses balances furent tournés en ridicule, et le monde qu'ils étourdirent de leurs clameurs n'apprit rien. (SILVIO-PELLICO.)

Etrange et douloureux contraste! L'homme, qui se croit un prodige de savoir, de pensée, de puissance; l'homme qui, dans son orgueil, veut maîtriser les éléments; l'homme ne sait pas même se procurer régulièrement du pain! Il croit avoir tout découvert, et n'a pas même encore trouvé le secret de pourvoir à sa subsistance; et, chose inouïe! après d'immenses progrès et de nombreuses révolutions, au sein de toutes les merveilles dont la terre nous présente le spectacle magique, le plus grand nombre de ses habitants végètent encore dans les privations les plus dures!

(DELAMARRE.)

1. La science est aussi vaste que l'esprit est borné, et c'est une chose très-considérable que tout ce qu'ignore un savant.

2. Le savant n'est jamais satisfait, parce qu'il soupçonne toujours quelque chose derrière ce qu'il a déjà vu.

3. Un savant, dans une réunion d'hommes médiocres, a toujours l'air de se trouver là en visite de cérémonie.

4. Le savant recherche peu le monde, et le monde le recherche encore moins. Tous deux également se trouvent maussades, et tous deux ont à peu près raison.

5. L'homme est très-orgueilleux de la science, et cependant il ne saurait définir comment il vit. (A. DE CHESNEL.)

Qui apprend la science et ne pratique pas ce qu'elle enseigne, ressemble à celui qui laboure et qui ne sème pas.

(*Maximes chrétiennes.*)

SECOURS. Venir au secours de ceux qui souffrent, c'est mettre en pratique la charité et la fraternité chrétiennes; mais il ne suffit pas de faire l'aumône, il faut encore s'imposer de la délicatesse dans l'accomplissement de cet acte pieux, et ne pas oublier surtout ce précepte qui triple, qui sanctifie le bien fait : *Que votre main gauche ne sache pas ce qu'a donné votre main droite.* (*Matth.* VI, 3.) Malheureusement, la vanité humaine ne s'accommode point de cette condition, et le plus grand nombre ne serait point charitable s'il fallait rigoureusement la respecter. Tel ne donne en effet, en sortant de l'église, que parce que les mendiants lui font cortége. Tel autre n'assigne un jour fixe aux pauvres, que parce que ceux-ci forment un rassemblement devant la porte de son habitation. Les sociétés de bienfaisance s'entourent après cela d'un appareil de formalités qui sont une humiliation pour ceux qu'elles ont l'intention de secourir; et elles emploient souvent pour intermédiaires des fripons qui détournent à leur profit l'argent qu'ils reçoivent pour des œuvres pies. La vanité, nous le répétons, tient si fréquemment la place de la charité, que bien des personnes qui hésiteraient à donner une pièce de cinq francs pour secourir une famille dans la détresse s'inscriront avec empressement pour des sommes considérables, lorsqu'il s'agit d'une souscription quelconque, qui doit faire figurer leur nom dans un journal. Nous savons bien que, dans l'opinion de certaines personnes, peu importe de quelle manière vient l'aumône, pourvu qu'elle arrive; mais la morale ne permet pas d'approuver ce sophisme. La charité n'est louable qu'autant qu'elle a lieu comme l'Evangile l'enseigne et en fait une loi. Nous ajouterons cette observation pour les âmes compatissantes et religieuses : celui qui fait *métier* de la mendicité vient toujours à vous, parce qu'il n'a aucune honte; celui, au contraire, que l'infortune accable, mais à qui elle n'enlève pas tout sentiment de dignité, n'ose point s'éloigner de sa couche de douleur. Laissez donc accourir le premier, mais ayez assez d'humanité et de cœur pour aller chercher le second. Avec le premier, vous aurez rarement à pourvoir à des besoins immédiats : ces pauvres là ne sont pas toujours pauvres; chez les seconds, au contraire, il pourra vous arriver de vous présenter trop tard. L'exercice convenable de la charité est facile pour celui qui cède à un bon naturel, à sa conscience, à sa piété; mais c'est une voie d'injustice et de déception pour quiconque accomplit cet acte comme une chose de pure bienséance, de mode ou d'ostentation.

SECRET. Comment prétendons-nous qu'un autre garde notre secret, si nous ne pouvons le garder nous-même.

(LA ROCHEFOUCAULT.)

L'abus d'un secret est plus criminel encore que celui d'un dépôt d'argent, car il est moins réparable (A. DE CHESNEL.)

SEL. (*Prov.*). On dit proverbialement que *pour bien connaître un homme, il faut avoir mangé un minot de sel avec lui*, c'est-à-dire avoir vécu avec lui pendant une longue durée.

SELLE (*Prov.*). Pour exprimer qu'une chose est propre à tout, on fait usage de ce proverbe : *C'est une selle à tous chevaux.* On dit aussi : *Demeurer entre deux selles, le cul à terre*, ce qui signifie qu'après l'emploi de deux moyens pour amener une affaire à bonne terminaison, on n'a réussi avec aucun des deux. Madame de Montmorency fait une heureuse application de ce proverbe dans une de ses lettres : « La pauvre comtesse Du Plessis, dit-elle, est fort fâchée que son mari ne l'ait pas laissée duchesse. Il est bien dur pour elle de voir sa belle-mère, aujourd'hui, et un jour sa belle-fille, avec le tabouret, et *demeurer* ainsi ce qu'on appelle *entre deux selles, le cul à terre.* » Madame de Montmorency emploie ici le mot

selle comme venant du latin *sella*, siége, attendu que les duchesses avaient, chez la reine de France, l'honneur du tabouret.

SÉNÉCIANA (21). 1. Nous adoptons volontiers les opinions généralement reçues : ce consentement universel nous tient lieu de démonstration.

2. Les ouvrages de Dieu nous apprennent à le connaître ; car, qu'est-ce que Dieu? C'est l'âme de l'univers. C'est tout ce que vous voyez, et ce que vous ne voyez pas tout entier. Comme il est seul en toutes choses, il n'est point limité par ses propres ouvrages. Cette idée nous représente la grandeur de l'Etre suprême, à laquelle il n'est pas possible de rien ajouter.

3. Le Maître de l'univers est un pur esprit. Tout nom convient à ce grand Ouvrier, à ce souverain Seigneur. Voulez-vous l'appeler *le Destin?* vous le pouvez et ne vous tromperez pas : c'est de lui que tout dépend, il est la cause des causes. *La Providence?* Vous direz bien : sa sagesse règle l'ordre admirable qui règne dans le monde, et dispose les ressorts de cette vaste machine. *La nature?* oui encore : c'est lui qui a produit toutes choses, et nous avons été animés par son souffle vivifiant. Voulez-vous aussi l'appeler *le monde?* j'y consens ; car il est tout ce que vous voyez, répandu dans chacune de ses parties, et n'ayant besoin que de sa propre force pour se soutenir

4. L'âme du sage est incapable de variation. Comment Dieu serait-il sujet au changement? Le premier ne peut se déterminer au bien qu'à l'instant qu'il l'aperçoit ; mais tout est présent à la Divinité. Tel qu'un torrent rapide ne se replie point sur lui-même, et ne s'aurait s'arrêter dans sa course, parce que ses flots sont continuellement poussés par d'autres flots ; telle la roue éternelle du destin dispose des événements suivant une loi immuable, qui n'est autre chose que le décret divin.

5. Il y a des philosophes mêmes qui ne savent pas apprécier les faveurs du ciel ; ils se plaignent de ce que les hommes n'ont pas une santé à toute épreuve, une force invincible, une connaissance sûre de l'avenir. A peine peuvent-ils s'empêcher de haïr la nature qui ne les a pas égalés à Dieu, mais qui les a placés dans un rang inférieur. Quelle impudence! n'est-il pas plus raisonnable d'envisager le nombre et la qualité des biens que le ciel nous a départis, et de lui rendre grâces de nous avoir donné le second rang dans cet admirable univers, en nous établissant les rois de la terre? Soyons persuadés que ce qui nous a été refusé ne pouvait pas nous convenir. La première intelligence a pensé à nous dès le commencement du monde ; elle a tellement arrangé l'univers, qu'on voit aisément que nous n'avons pas été le dernier objet de ses soins.

6. Il y a de l'extravagance à demander à d'autres ce que l'on peut se procurer soi-même. Dieu n'est pas éloigné de vous, il est avec vous, il est dans vous. L'Esprit-Saint réside dans nos âmes. C'est de là qu'il observe le bien et le mal que nous faisons, et qu'il en agit avec nous comme nous en agissons envers lui. L'homme de bien est toujours avec Dieu.

7. Ecoutons les sages qui nous montrent la route du ciel. Ils nous disent qu'on y parvient par la frugalité, par la tempérance, par une vertu ferme et constante. Ne soyez pas surpris qu'un homme puisse aller à Dieu : Dieu n'est-il pas venu à nous? Il a fait plus : il est venu dans nous ; il habite dans l'âme du juste. Le germe de la Divinité est répandu dans nos corps ; un cœur vertueux l'y fait fructifier et produire des actes dignes de la noblesse du principe qui l'anime.

8. La pureté du cœur nous garantit la faveur de Dieu : quand on est content de soi-même on ne craint pas sa disgrâce.

9. Pour avoir une idée convenable de la Divinité, il faut se la représenter comme un être tout-puissant qui possède tous les biens, qui se plaît à les communiquer et qui les communique gratuitement. Pourquoi Dieu est-il bienfaisant? C'est qu'il est essentiellement bon. Il ne saurait faire du mal ni en recevoir ; car l'un suit l autre. Un être parfait et souverainement heureux ne peut pas faire des misérables, parce qu'il ne peut déchoir de son bonheur.

10. La Divinité ne dépend que d'elle-même : elle ne connaît d'autre loi que sa volonté ; ses décrets sont immuables.

11. Le destin est notre arbitre. L'instant de la mort a été fixé dès celui de la naissance. Une cause dépend d'une autre. Les événements qui intéressent les hommes, en général ou en particulier, sont enchaînés dans l'ordre universel. Rien ne doit nous étonner, parce que rien n'arrive par hasard, comme pense le vulgaire, mais chaque chose se place à son rang. Nos peines et nos plaisirs sont décidés de toute éternité ; et quoique la vie de chacun de nous soit marquée par des nuances très-différentes, tout se réduit à ce point unique. Ce qui a été fait pour nous, périra comme nous. Nous devons être préparés à tout. Que la nature dispose à son gré des corps qui sont soumis à son empire ; ne nous attristons point ; armons-nous de courage, en pensant que ce qui périt en nous ne nous appartient point. Qu'est-ce qui appartient au sage? l'abandon qu'il fait de lui-même à la conduite de la Providence. Le Créateur et le souverain maître du monde a dicté sa loi, et il l'observe. Il n'a commandé qu'une fois, et il obéit toujours.

12. Ne querellez point la nature. La patience est un excellent remède contre la nécessité. Dans les accidents fâcheux qui vous arrivent, dites souvent sans murmurer : Telle est la volonté de Dieu, suivez-la de plein gré : rien n'arrive que par son or-

(21) Maximes et pensées de Sénèque.

dre. C'est être un mauvais soldat, que de marcher à regret à la suite de son général. Exécutez avec joie et avec promptitude les lois que la Providence nous impose.

13. Nous devons tous avoir les mêmes sentiments, parce que nous avons la même origine. Personne n'a des titres de noblesse qui lui soient particuliers, à moins qu'il ne se distingue par sa probité et son génie. Ceux qui étaient les portraits de leurs ancêtres dans le vestibule de leur appartement, et qui affichent à l'entrée le nom des familles dont ils se prétendent issus, réussissent mieux à se faire connaître qu'à persuader qu'ils sont véritablement nobles. Nous n'avons qu'un père, qui est Dieu. Ne méprisez personne, fût-il né de parents pauvres et obscurs.

14. Chaque chose a sa bonté particulière. La vigne est recommandable par la fécondité, le vin par sa sève, le cerf par son agilité. Pour quêter le gibier, la qualité essentielle du chien, c'est le nez; pour l'atteindre, c'est la vitesse; pour l'assaillir, c'est le courage. Ce qu'il y a de plus excellent dans chaque chose, c'est ce qui la conduit sûrement au but pour lequel elle est faite. Qu'y a-t-il de plus important dans l'homme? c'est la raison, attribut qui nous rend supérieurs aux animaux et qui nous rapproche de Dieu. L'intelligence est la qualité distinctive de l'homme : tout le reste lui est commun avec d'autres créatures. Il partage la force avec le lion, la beauté avec le paon, la vélocité avec le cheval. Il est inutile de faire remarquer que ces qualités sont dans la bête dans un degré plus éminent que dans l'homme, parce qu'il ne s'agit point précisément ici de ce qui est le plus excellent en lui, mais de ce qui lui est propre. Nous avons un corps: les arbres en ont un aussi. Nous marchons et nous nous mouvons à notre gré : tous les animaux, sans en excepter les insectes, en font autant. Nous formons des sons : mais la voix des chiens est beaucoup plus forte que la nôtre, celle des aigles est plus aiguë, celle des taureaux plus grave, celle du rossignol plus douce et plus flexible. Quelle est donc notre propriété essentielle? la raison.

15. Qu'est-ce que la raison? C'est une portion de l'esprit divin répandue dans nos corps. Elle est la règle de toutes les vertus humaines, parce qu'elle est une copie de la nature divine.

16. L'âme est notre souveraine. Tant qu'elle use de ses droits, toutes les facultés de l'homme lui sont soumises : dès qu'elle vacille, son empire est chancelant. Pour peu qu'elle cède aux attraits de la volupté, ses puissances s'énervent, ses mouvements se ralentissent et tous ses efforts sont inefficaces; ou, pour pousser plus loin cette comparaison, le pouvoir que l'âme exerce est tantôt légitime et tantôt tyrannique : légitime lorsque ses vues sont honnêtes, lorsqu'elle veille à la sûreté du corps, lorsqu'elle n'en exige rien de honteux ou de bas. Mais si elle s'abandonne à de vains désirs, à la cupidité, à la mollesse, elle devient tyran. Ses passions l'obsèdent et ne lui donnent point de relâche. Ces mouvements tumultueux la flattent d'abord. C'est ainsi que des largesses excessives, quoique nuisibles, plaisent au peuple, et qu'il touche avec une sorte de satisfaction ce dont il ne peut plus faire usage. Lorsque le mal a fait un certain progrès, et que l'amour du plaisir a forcé les derniers retranchements, l'âme, dont le goût est émoussé par ses excès, incapable de sentir elle-même, se repaît encore agréablement du spectacle des plaisirs d'autrui. Quelle fureur nous fait oublier que nous sommes mortels, que notre vie ne tient qu'à un fil, et que nous n'avons qu'une âme à perdre!

17. Il y a une infinité de choses dont nous connaissons l'existence, sans en connaître la nature. Nous savons tous que nous avons une âme qui dirige à son gré nos mouvements, mais ce principe de qui nous dépendons, quel est-il? où réside-t-il? L'un dit que c'est un esprit; l'autre une espèce d'harmonie; celui-là l'appelle une force divine, une émanation de la Divinité; celui-ci un air subtil. Il en est qui le regardent comme une faculté immatérielle; on en trouverait encore qui le font consister dans le sang ou dans la chaleur. Comment l'âme, qui se méconnaît elle-même, pourrait-elle avoir une notion certaine des autres créatures?

18. Si la vertu nous rend véritablement grands, ce n'est point précisément parce que l'on est heureux lorqu'on est à l'abri du mal; mais parce qu'elle étend l'esprit, qu'elle le prépare à la connaissance des choses célestes, et le rend digne d'être admis dans la compagnie de Dieu.

19. La vertu élève l'homme, elle lui donne un mérite réel, et le met au-dessus de la crainte et de l'espérance, de ce que nous appelons des biens et des maux.

20. La vertu est l'unique bien de l'homme. Avec elle, fût-il privé de tout le reste, il est estimable : sans elle, tous les autres avantages ne le mettront pas à couvert du blâme et du mépris. Il faut, à cet égard, raisonner de l'homme comme de tout autre chose. Un bon vaisseau n'est pas celui qui est richement décoré, dont la proue est dorée ou argentée; mais qui est solidement construit, bien calfaté, assez ferme pour résister à la violence des flots, et facile à mouvoir. Une bonne épée n'est pas celle dont le fourreau est garni de pierreries, ou le ceinturon brodé; mais dont la lame est bien tranchante, et dont la pointe peut percer les corps les plus durs.

21. Toutes les actions que la vertu inspire, méritent le nom de bien. Mais la vertu est un bien unique en ce que rien n'est bien sans elle. Si le bien réside dans l'âme, tout ce qui l'affermit, tout ce qui l'élève, tout ce qui l'agrandit, doit être appelé bien. Or la vertu produit ces effets; tandis que tout ce qui irrite les passions, blesse, dégrade l'âme, et lorsqu'il paraît l'élever, lui cause une

sorte d'enflure, pleine de vanité et d'illusions. Il n'y a donc pas d'autre bien que celui qui rend l'esprit meilleur; toutes les actions de la vie sont caractérisées par le motif honnête ou déshonnête, qui nous engage à les faire ou à les éviter.

22. L'homme est celui qui ne reconnaît d'autre bien que celui qu'il tire de lui-même. Car qu'y-a-il de plus extravagant, que de louer et d'admirer dans quelqu'un ce qui ne lui appartient pas, ou qui peut bientôt appartenir à un autre? Un cheval n'en est pas meilleur pour avoir de riches harnais. On ne doit se glorifier que de ce que l'on a. Une belle famille, une maison superbe, de grandes possessions, des revenus immenses, tout cela est hors de nous, faisons l'éloge de ce qui nous est tellement propre que nous ne saurions le perdre ni l'aliéner. On définit l'homme un animal raisonnable : son bien consiste donc à perfectionner sa raison.

23. Les biens ont de la conformité avec la nature, ils sont tous égaux en ce sens. Modération dans les plaisirs, constance dans les disgrâces, ce sont des biens du même ordre, quoique leur marche soit différente. Le but en est semblable, tous deux sont les fruits estimables de la vertu et de la raison. La vertu met au niveau toutes les actions qu'elle avoue.

24. Les adversités ne peuvent être l'objet de nos désirs, mais il faut désirer la vertu qui nous apprend à les supporter. On ne doit pas souhaiter de souffrir, mais de souffrir courageusement. Celui qui souffre comme il faut, fait souvent usage de toutes les vertus, quoiqu'il n'y en ait qu'une qui caractérise et qui relève ses souffrances. Toute action honnête est bien produite par une vertu particulière, mais déterminée par le conseil des autres. Or, ce qui a l'approbation de toutes ces vertus, quoiqu'il semble partir d'une seule, est un digne objet de notre empressement.

25. Il en est qui règlent leurs mœurs sur les lois de l'honnêteté, en vue de la récompense qu'ils espèrent : ils aiment la vertu d'un amour intéressé qui la dégrade; car que peut-on concevoir de plus honteux, que de mettre un taux à la probité? loin de nous séduire par des espérances ou de nous flatter par des promesses; loin de nous inspirer le désir du gain ou la crainte du dommage, la vertu nous apprend au contraire à être généreux et souvent même prodigues. Pour être digne d'elle, il faut renoncer à ses intérêts propres, exécuter tous ses ordres, marcher partout où sa voix nous appelle, sans égard à la dépense, quelquefois même sans épargner notre sang, et toujours sans résistance et sans murmure. Les belles actions sont à elles-mêmes leur récompense.

26. Je n'accorde pas le nom de sage à celui que quelque objet domine, encore moins à celui qui adore la volupté. Embarrassé dans ses liens, comment supportera-t-il le travail, les dangers, la misère et tant d'autres inconvénients qui peuvent survenir à toute heure? De quel œil verra-t-il la mort et les approches de la douleur? vaincu par un aussi faible ennemi, résistera-t-il aux orages et aux tempêtes excités par les plus fiers adversaires? Non, il suivra constamment les impressions de la volupté : est-il difficile de prévoir ce qu'elle lui inspirera?

27. Tous les hommes sont portés au mal plutôt qu'au bien : notre première occupation doit être d'acquérir les vertus et de déraciner les vices. Nous devons nous appliquer à la réforme de nos mœurs avec d'autant plus d'empressement qu'étant une fois confirmés dans le bien, c'est pour toujours. La vertu est inamissible. Le vice, qui lui est contraire, ne se trouvant alors dans notre cœur que comme dans une terre étrangère, en peut être aisément chassé et dépossédé. Ce n'est que dans son propre fond qu'on peut s'établir à demeure. La vertu est conforme à la nature. Le vice est son ennemi. Mais, s'il est aisé de conserver les vertus acquises ou même impossible de les perdre entièrement, nous n'éprouvons pas la même facilité lorsqu'il s'agit d'en faire l'acquisition, parce que le premier effet de la faiblesse et de l'infirmité de l'esprit, c'est de lui inspirer un grand éloignement des choses qu'il ne reconnaît point. Il faut donc lui faire violence au commencement. Le premier pas étant fait, le remède n'est plus amer, il devient doux à l'instant de la guérison. Bien différente des potions médicales, qu'on ne trouve agréables que lorsqu'elles ont produit leur effet, la philosophie fait sentir dans le même temps sa suavité et son efficacité. Ce qui rend notre guérison difficile, c'est que nous ignorons que nous sommes malades. Nous rejetons ordinairement nos vices sur les circonstances du temps et du lieu : personne ne se croit ni avare ni passionné; les aveugles cherchent un guide, pour nous, nous errons à l'aventure.

28. La vertu n'est jamais inaccessible. Le chemin qui y conduit est ouvert à tout le monde, elle ne rebute personne, elle invite tous les hommes libres ou esclaves, rois ou sujets. La maison qu'on habite, les revenus qu'on possède lui sont indifférents, l'homme lui suffit. Quelle ressource aurions-nous contre les accidents inopinés, et quel objet grand et élevé l'âme pourrait-elle se proposer, si la stabilité de la vertu dépendait des caprices de la fortune?

29. Aimer nos parents, nos enfants et nous-mêmes ne saurait être l'objet des préceptes ni des exhortations; c'est l'effet d'une inclination naturelle. Il en est de même par rapport au bien honnête, auquel nous sommes naturellement portés et qui nous plaît nécessairement. La vertu a de si puissants attraits que ceux-là même qui ne suivent pas ses maximes ne peuvent s'empêcher d'applaudir aux actions dont elle est le principe. Il n'est personne qui ne souhaite de passer pour homme de bien. Dans le temps qu'on s'abandonne au crime et à l'iniquité, on veut paraître juste et vertueux, en se livrant aux plus grands excès, on cherche à sauver

les apparences. C'est ce qui n'arriverait pas, si l'amour du bien honnête gravé au fond du cœur ne forçait les méchants à désirer de n'être pas connus pour ce qu'ils sont, et à cacher leur dépravation qu'ils détestent, quoiqu'ils soient bien aises d'en recueillir les fruits. Aussi ne voit-on personne qui s'écarte de la loi naturelle et des sentiments de l'humanité, jusques au point de se déterminer au mal sans y être intéressé.

30. La vertu a deux parties: la spéculation et la pratique. L'enseignement nous donne l'une et le conseil nous donne l'autre. Une belle action est en même temps la preuve et l'effet de la vertu. Au reste, si la conviction nous porte au bien, les avis n'y sont pas moins utiles.

31. La philosophie est recommandable, en ce qu'elle n'a pas d'égard à la naissance. La probité est de toutes les conditions, elle nous rend tous vraiments nobles. Tout le monde peut prétendre à la vertu : il n'y a chez elle ni choix ni préférence, elle éclaire également tous les esprits. Socrate n'était pas de l'ordre des sénateurs. Cléanthes gagnait sa vie à puiser de l'eau et à arroser un petit jardin. Platon était roturier quand il devint philosophe : c'est la philosophie qui l'a ennobli. Pourquoi désespérer de vous égaler un jour à ces grands hommes? Si vous vous rendez dignes d'eux vous pourrez les compter au nombre de vos ancêtres; et, pour y réussir, commencez par vous mettre dans l'esprit que personne n'est plus noble que vous. En effet nous avons tous un pareil nombre d'aïeux ; il n'est personne qui n'ait perdu la trace de sa première origine. Qui doit donc passer pour le plus noble? Celui qui a le plus de disposition à la vertu.

32. Il est bon qu'il y ait de grands hommes qui ne meurent pas tout entiers ; et ce n'est pas sans raison que le souvenir de la postérité consacre leurs belles actions.

33. La gloire est à la vertu ce que l'ombre est au corps : elle accompagne les gens de bien même malgré eux. Mais comme l'ombre tantôt nous suit, et tantôt nous précède, de même la gloire marche quelquefois devant, et s'offre à nos regards; d'autres fois elle ne vient qu'après nous, mais pour être plus tardive, elle n'en est que plus éclatante : l'envie n'a plus de prise sur elle.

34. La vertu a cela de propre, qu'elle excite l'admiration, sans inspirer le découragement.

35. La probité doit mépriser la réputation, et se suffire à elle-même. Ce que l'on pense de vous n'ajoute rien à votre mérite. Afficher la vertu, ce n'est pas travailler pour elle, mais pour la gloire. Vous voulez être juste, afin d'acquérir de l'honneur: sachez que pour l'être, il faut souvent souffrir des humiliations, et que dans ces circonstances, la vertu s'applaudit du mépris qu'on lui fait essuyer.

36. Vous pourrez vous estimer heureux, lorsque vous ne craindrez pas les yeux du public, lorsque vous vous servirez de votre maison simplement pour l'habiter et non pour vous y cacher; car il ne manque pas de gens qui s'imaginent que les murs où ils sont renfermés sont plutôt faits pour pécher secrètement que pour se défendre des injures de l'air. On cherche en vain à n'être ni vu ni entendu. La bonne conscience se produit volontiers au dehors, tandis que la mauvaise est inquiète dans le réduit le plus secret. Si vous faites bien, que risquez-vous à vous montrer? Si vous faites mal, il importe peu qu'on l'ignore, dès que vous le savez vous-même. Eh! que je vous plains, si la vue de ce témoin intérieur n'est pas capable de vous contenir!

37. Je veux régler mes actions sur ma conscience et non sur l'opinion des hommes. J'aurai autant de respect pour son jugement que pour celui de tout le public.

38. Un homme prudent ne hait pas ceux qui s'égarent, autrement il serait dans le cas d'être son propre ennemi. Combien a-t-il fait lui-même de choses pour lesquelles il a besoin d'indulgence? Personne ne peut s'absoudre lui-même. Chacun vante son innocence, parce qu'il n'a pas été vu lorsqu'il péchait, et que l'on compte pour rien le témoignage de la conscience.

39. Les passions ne sauraient se déguiser On aperçoit le désir, la crainte, l'audace à l'aide de certains signes infaillibles qui en sont les pronostics. Notre âme ne souffre jamais d'agitation un peu violente, qui ne se peigne sur leur visage.

40. Il est à propos de connaître son faible, pour y remédier. Au commencement toutes les passions sont douces et modestes, mais elles n'en deviennent ensuite que plus impérieuses. On ne peut arrêter, quand on leur a une fois lâché la bride. Ces mouvements si peu considérables d'abord s'accélèrent d'eux-mêmes, et prennent à chaque instant de nouvelles forces. Il est beaucoup plus facile de leur refuser l'entrée, que de les chasser après les avoir admis.

41. Les passions ne sont pas plus propres à nous aider qu'à nous conduire. La raison ne prendra jamais pour auxiliaire des troupes qui méconnaissent ses ordres, et qu'elle ne peut contenir dans le devoir à moins de leur exposer des antagonistes de leur genre, comme la crainte à la colère, celle-ci à la paresse, et celle-là à la cupidité. Ne dégradons pas l'idée que nous avons de la vertu, en imaginant que la raison ait besoin d'emprunter le secours du vice. L'âme ne serait jamais tranquille dans cette supposition. C'est vivre dans une agitation perpétuelle, que d'être contraint de chercher sa sûreté dans ses maux, de ne trouver du courage que dans la colère, de l'industrie que dans la cupidité, du repos que dans la crainte. Toutes les passions nous tyrannisent, et l'on se rend esclave en s'y soumettant.

42. Il est certain que l'amour a quelque ressemblance avec l'amitié. On peut l'appeler une amitié folle. On n'aime ni par intérêt, ni par ambition, ni par vanité. Le véritable amour ne recherche que la possession acccompagné d'un tendre retour de la part

de l'objet qui l'enflamme : il compte tout le reste pour rien.

43. Le propre de l'ambition c'est d'être insatiable. Inconstante comme toutes les passions, elle commence où les autres finissent. Pour concevoir jusqu'où vont les excès de l'ambitieux, considérons-le à côté de l'homme de bien. Celui-ci renonce volontiers aux fonctions du sénat, du barreau, et à l'embarras du gouvernement, pour s'occuper d'objets qui lui paraissent plus importants. Il ne désire rien, rien ne peut le troubler, et il n'examine pas qui sont ceux qui ont plus de crédit que lui.

44. S'il y a quelque chose de grand dans les passions, rien n'est plus grand que l'avarice. L'avare est assis sur des montagnes d'or et d'argent, ses terres sont des provinces, et le département de ses fermiers est plus étendu que le gouvernement de nos anciens consuls. Mais plus il est riche, plus sa cupidité s'accroît. Il en est de l'avarice comme du feu, dont la violence augmente à proportion de la quantité des matières combustibles qui lui servent d'aliment. Cette passion sort, pour ainsi dire, d'elle-même, elle ne connaît pas ce qu'elle possède, parce qu'elle veut toujours aller, sans regarder d'où elle est partie.

45. L'avarice distingue follement entre la possession et la propriété. Elle ne regarde rien comme à soi de ce qui est à autrui. Le sage au contraire ne croit pas qu'il y ait quelque chose qui lui appartienne à plus juste titre que ce qu'il possède par indivis avec le genre humain.

46. On nous élève dans l'idée que l'or et l'argent sont ce qu'il y a de plus précieux. Dans l'âge tendre, la cupidité s'enracine et croît avec nous. Elle se fortifie par l'opinion générale qui est partout la même sur cet article, quoiqu'on soit rarement d'accord sur tout le reste. On n'estime que les richesses, on ne croit pas pouvoir souhaiter rien de mieux à ceux que l'on chérit. Il n'est pas jusqu'aux poëtes qui n'attisent par leurs vers le feu que cette passion excite dans nos cœurs : ils ne laissent jamais échapper l'occasion de faire l'éloge des richesses, comme si elles faisaient tout le lustre et l'agrément de la vie, et pour donner une idée du premier siècle, qui était l'âge heureux, ils l'appellent l'âge d'or.

47. La nature ne nous porte à aucun vice, nous naissons libres et innocents. Elle n'a rien mis à découvert de ce qui pouvait irriter la convoitise. L'or et l'argent sont cachés sous la terre; nous foulons aux pieds ces trésors qui nous attirent tous les jours tant de persécutions : la nature avait prévu qu'ils seraient mal entre nos mains. Instruments de notre malheur, nous avons fait nous-mêmes de profondes tranchées pour en tirer ce qui devait être le sujet de nos divisions, et nous ne rougissons pas de placer au plus haut rang ce qui occupe le plus bas lieu dans l'intérieur de notre globe. On ne se laisserait point surprendre à l'éclat de l'or, si l'on faisait attention à ce qu'il est dans la mine. Rien de plus obscur, rien de plus mat : il y est enveloppé dans une terre brute et stérile, dont la crasse gâte les mains des ouvriers qui l'épurent. Mais il gâte encore plus nos cœurs : ceux qui le possèdent sont plus corrompus que ceux qui l'affinent.

48. En quoi consiste la gloire d'un buveur? Quand vous aurez remporté le prix; quand vous resterez de bout, après avoir terrassé vos convives appesantis par le sommeil et par les vapeurs du vin; quand vous les aurez mis hors d'état de boire davantage, on conviendra que votre estomac est d'une plus grande capacité que celui des autres. Belle prérogative! un tonneau l'emporte sur vous.

49. L'ivrognerie altère et mine peu à peu la santé de l'âme. Les vices qu'elle fait éclore ne passent point avec elle; et les maladies longues et cruelles qui en sont la suite nous font payer bien cher les courts plaisirs qu'elle nous donne.

50. Pour être riche, il ne s'agit pas d'avoir de l'argent, mais de la modération. Les dignités nous honorent moins que la modestie. Si l'on veut être heureux, et jouir d'une longue vie, il faut mettre un frein à ses passions.

51. Rien de si pernicieux que l'habitude où nous sommes de déférer à l'opinion commune. Nous approuvons tout ce que le public approuve et dont on nous montre beaucoup d'exemples : l'imitation nous guide beaucoup plus que la raison. Faut-il s'étonner de nos chutes? On se presse, on se gêne, on se renverse les uns sur les autres, lorsqu'on se suit de trop près. Tandis qu'on s'en rapporte sans vouloir se donner la peine de juger soi-même, on vit sur la foi d'autrui, l'erreur passe de main en main, et l'exemple nous perd.

52. Attachons-nous à un bien solide, à un bien qui brille plus au dedans qu'au dehors. Faisons tous nos efforts pour le découvrir.

53. Le souverain bien est immortel, on ne peut le perdre quand on le possède. Il n'entraîne avec lui ni remords, ni dégoût. Une âme droite est toujours égale : elle est incapable de se déplaire à elle même et de vouloir changer l'heureux sort dont elle jouit.

54. Pour parvenir au souverain bien, pour établir un heureux équilibre entre les puissances de l'âme, il faut s'adonner à la vertu. Que vous inspire-t-elle? D'imiter Dieu autant qu'il est en vous. Que vous promet-elle? Des biens inestimables et divins. Elle n'a rien de gênant : elle vous affranchit de vos besoins; elle vous procure la liberté, la sécurité. Avec elle vous ne risquez rien du vôtre, tout vous est possible, vous pouvez aspirer à tout; nul événement à craindre qui soit contraire à vos inclinations et à vos vues.

55. Les preceptes ne nous rendent pas vertueux, ils servent seulement d'aiguillon aux esprits dociles et les excitent à faire des

ictions vertueuses. L'acquisition de la vertu lépend de notre travail, et de la pratique les devoirs qu'elle nous prescrit.

56. Soyez vertueux et souffrez les injures, lles ne vous feront aucun mal.

57. Nul n'est heureux, s'il ne croit l'être.

58. Le sage seul est content de ce qu'il ;st. La folie s'ennuie et se dégoûte d'elle-nême.

59. La philosophie n'est point l'art d'en mposer au peuple : ce n'est pas une science le parade : elle est dans les choses et non lans les mots. On ne l'étudie pas simplenent pour s'amuser et pour passer le temps. Elle s'applique à former, à polir nos esprits; elle est la règle de notre conduite et de nos nœurs; elle nous montre ce qu'il faut faire ;t ce qu'il faut éviter; elle tient le gouverlail et dirige notre course à travers les cueils. Elle est notre ressource et notre inique appui. Il arrive à toute heure une nfinité d'incidents qui nous obligent de la onsulter et de l'appeler à notre secours.

60. La philosophie n'est autre chose que 'amour et la recherche de la sagesse. Son iom indique son emploi. On donne dierses définitions de la philosophie, qui ont relatives ou à la recherche de la vertu, ou à la correction des vices de l'âme, ou à a perfection de la raison. Il est certain qu'il a quelque différence entre la philosophie t la sagesse. L'une est l'effet et l'autre le rincipe. Celle-là est un travail, celle-ci ine récompense. La première doit être onsidérée comme le moyen et la seconde omme la fin.

61. Il faut regarder l'étude de la philosohie comme un moyen de parvenir à la vie ieureuse. Il ne s'agit point d'apprendre des nots ou des manières de parler, mais des réceptes utiles et de grandes maximes que 'on puisse aussitôt réduire en pratique. 'aisons en sorte que les discours soient le ;erme des actions.

62. Bannissons de la philosophie toutes es vaines subtilités : il n'est pas question l'exercer notre esprit, il faut réformer nos nœurs.

63. Rien de plus honteux qu'une philoophie qui se repaît d'applaudissements : orsqu'un chirurgien vous opère, ce n'est ias le temps de lui prodiguer vos éloges.

64. Laissons le brouhaha à ces profesions qui sont faites pour le divertissement u peuple : la philosophie veut être traitée vec plus de respect; des hommages trop ublics sont capables de la déshonorer. Il aut lui dresser un sanctuaire où l'on puisse a montrer sans risque et où l'on soit introuit, non pas par un marchand de paroles, iais par un digne ministre.

65. La philosophie a quelque chose de si aint et de si respectable, que le mensonge ème s'attire notre vénération en se parant e ses livrées.

66. Il y a des soi-disants philosophes qui herchent moins à se rendre utiles qu'à se aire remarquer. Ennemis de la propreté et es bienséances, ils ont un air rude et rébarbatif. Ils déclament sans cesse contre l'argent, et se privent de toutes les commodités de la vie. Evitons ces singularités qui sont la marque d'un esprit vain et glorieux. Malgré l'attention la plus scrupuleuse à ne point sortir de l'ordre commun, on est déjà assez prévenu contre le nom seul de philosophie : que serait-ce, si nous voulions heurter de front les usages reçus ? c'est assez de ne point ressembler au vulgaire par l'esprit et par le cœur; ne cherchons point à nous distinguer de la foule par les dehors.

67. La philosophie veut que nous vivions frugalement et non comme des criminels : or, la frugalité n'est point ennemie de la propreté. Il faut tenir un juste milieu. Soyons vertueux sans nous écarter de l'ordre public : que notre conduite soit digne d'admiration sans paraître inimitable.

68. Tout le monde peut chercher la vérité: tout n'est pas dit. Il reste à nos descendants bien des découvertes à faire. N'appelons pas nos maîtres ceux qui nous ont précédés dans la connaissance du vrai : ils n'étaient que nos guides.

69. L'homme ne peut rien contre le ciel : ceux qui renversent les temples, ne nuisent pas à la Divinité. De même tout ce que la malice, l'insolence, l'orgueil attentent contre le sage, reste toujours sans effet.

70. La justice exclut tout ce qui est injuste, car les contraires sont incompatibles. Or, toute injure porte le caractère de l'injustice, il est donc impossible de faire injure au sage.

71. La sensibilité aux injures marque un défaut de prudence: On se croit méprisé et le ressentiment que l'on en a est toujours inspiré par la réflexion de l'esprit qui s'humilie et qui se dégrade lui-même. Mais le sage n'est jamais l'objet du mépris, parce qu'il connaît trop sa propre excellence, et qu'il sait que personne n'oserait se flatter de pouvoir la rabaisser. Il n'a pas besoin de vaincre tous ces inconvénients de la vie qui sont plutôt des incommodités que des maux, car il ne les sent pas du tout.

72. Le sage ne voit pas ce que nous appelons des biens ou des maux du même œil que le vulgaire : l'opinion des hommes n'est point la règle de ses jugements. Semblable aux astres qui ont un mouvement propre, opposé au mouvement commun de la sphère céleste, il marche dans une route contraire à celle du peuple.

73. Nous mesurons la grandeur d'âme à notre faiblesse, et après avoir déterminé jusqu'où peut aller notre patience, nous imaginons que celle du sage va un peu plus loin. Nous nous trompons : la sphère de celui-ci est différente de la nôtre, elle est beaucoup plus vaste. On ne peut pas dire : Le sage est à l'épreuve de tel accident, tel autre lui serait insupportable, ni donner ainsi des bornes à la vertu. Ce serait rendre les armes à la fortune que de succomber à quelqu'une de ses attaques. L'assemblage des plus fâcheuses circonstances, tout ce qu'on

peut imaginer de plus triste et de plus horrible, cède à la fermeté du sage, qui triomphe également de tous ses ennemis réunis ou séparés.

74. Il faut regarder les honneurs que le vulgaire nous décerne, et les affronts qu'il nous fait, avec une égale indifférence, c'est-à-dire que ces divers traitements ne doivent nous causer ni joie ni douleur.

75. La retraite et l'éloignement des affaires peuvent nous rendre meilleurs. Le goût de la vertu se fortifie, lorsqu'il n'est point combattu par le mauvais exemple et par les fausses maximes du monde. Il n'est pas difficile alors de mener une vie égale, réglée, exempte de ces variations perpétuelles auxquelles nous sommes si sujets; car l'un de nos plus grands maux consiste à rouler de vice en vice; et telle est notre inconstance, que nous ne pouvons même nous borner aux déréglements que l'habitude nous a rendus familiers. Des uns nous passons aux autres, et par là nous montrons autant de légèreté que de dépravation dans notre conduite.

76. La brièveté de la vie et la rapidité avec laquelle nos années s'écoulent, donnent sujet à la plupart des hommes de se plaindre de la nature. Dès l'entrée de la carrière, tous, à la réserve d'un très-petit nombre, se trouvent à la fin de leur course. Il y a des animaux, dit-on, qui vivent jusqu'à dix siècles, et les jours de l'homme, né pour de si grandes choses, n'approchent pas de cette durée. Plaintes frivoles! si notre temps est court, c'est parce que nous en perdons une grande partie. La vie serait assez longue pour l'exécution des plus considérables entreprises, si nous savions en profiter.

77. Nous n'avons rien à reprocher à la nature : nous devons plutôt nous louer de sa bonté, puisque nous pouvons augmenter la durée des jours qu'elle nous accorde, si nous savons en faire un bon usage. Mais telle est la folie des hommes : l'un est possédé par l'avarice; l'autre s'occupe sérieusement à des bagatelles; celui-là s'abandonne à la débauche; celui-ci croupit dans l'oisiveté. Il en est qui, par des vues ambitieuses, briguent sans cesse la faveur du peuple; d'autres que l'avidité du gain fait voler jusqu'aux extrémités de la terre et parcourir toutes les mers pour s'enrichir dans le commerce. Le monde est plein de génies légers et inconstants qui, s'ennuyant de tout et se déplaisant à eux-mêmes, n'ont point de plan fixe et arrêté, ou en changent à chaque instant; d'esprit faibles et irrésolus qui ne savent à quoi s'appliquer, et que la mort surprend dans l'inaction et l'incertitude.

78. Le temps coule vite lorsqu'on ne fait aucun effort pour le fixer par un juste emploi, et qu'on n'en tient pas plus de compte, que si c'était quelque chose de superflu et d'aisé à réparer.

79. Nous aimons à hâter notre course, et le dégoût du présent produit en nous le désir inquiet de l'avenir. Mais celui qui ne vit que pour lui, qui règle chaque journée comme si elle devait être la dernière de sa vie, celui-là regarde le lendemain sans le craindre ni le désirer. De nouveaux jours ne lui procureraient pas de nouveaux plaisirs. Il connaît tout, tous ses vœux sont remplis. Que la fortune dispose de tout à son gré, peu lui importe, sa vie est hors d'atteinte : on peut l'étendre, on ne saurait l'accourcir.

80. Lorsqu'un vaisseau surpris par la tempête au sortir du port, n'a fait que tournoyer dans la même plage, où il a été en butte à la fureur des vents qui se contrariaient, on peut dire qu'il a été longtemps agité, mais on ne saurait dire qu'il a longtemps navigué. De même un vieillard inepte a été longtemps le fardeau de la terre, sans avoir longtemps vécu.

81. Les hommes qui se livrent aux affaires, font des plans de vie aux dépens de leur vie même. Leur pensée embrasse un long avenir. Or, le délai abrége considérablement nos jours; il nous dérobe tous ceux qui sont les premiers en date, et nous frustre du présent par l'appas du futur. On ne jouit guère de la veille, quand on est dans l'attente du lendemain. Perdre le jour d'aujourd'hui, c'est quitter ce qu'on tient, pour disposer de ce qui dépend de la fortune. Où courez-vous? que prétendez-vous? l'avenir est incertain : vivez promptement.

82. Le poëte nous avertit que l'heure perdue nous échappe, l'usage qu'on en fait ne saurait même la fixer; que votre promptitude à la saisir égale la célérité de sa fuite, c'est un torrent rapide qui tarira bientôt : hâtez-vous d'y puiser.

83. On voit des vieillards décrépits faire des vœux continuels pour obtenir un délai de quelques années. Ils se disent plus jeunes qu'ils ne le sont en effet; cette fiction les flatte; en se trompant eux-mêmes, ils s'imaginent tromper le destin. Si quelque maladie les avertit de leur mort prochaine, la terreur s'empare de leur esprit; ils ne peuvent se résoudre à sortir du monde : il faut les en arracher. Ils se reprochent alors leur extravagance de n'avoir pas su profiter de la vie; ils protestent qu'ils se corrigeront, et qu'ils renonceront aux affaires, s'ils reviennent en santé. Ils connaissent, à ces derniers moments, que les peines qu'ils se sont données pour amasser des biens dont ils ne jouiront pas sont en pure perte.

84. Laissons à des insensés qui sont dans un mouvement continuel, et qui se fatiguent eux-mêmes en fatiguant les autres, la peine inutile de frapper à toutes les portes, d'entrer dans toutes les maisons où l'on veut bien les introduire, de faire bassement la cour à tous les grands.

85. Ceux qui se fatiguent à acquérir des biens dont la possession est encore plus fatigante, passent aussi promptement que malheureusement leurs jours. Ils jouissent avec inquiétude de ce qu'ils ont gagné à force de travail; ils ne songent pas à la perte d'un temps qui ne revient plus. Leurs affaires se succèdent sans interruption; de

nouveaux motifs excitent sans cesse l'espérance et allument l'ambition : on change d'objets sans trouver de terme à des maux.

86. Nos irrésolutions nous causent encore un grand préjudice; cette vie qui est déjà si courte, nous l'abrégeons considérablement par les diverses entreprises que nous commençons sans les finir. Par là nous divisons et nous morcelons nos jours. Hâtez-vous donc, et pensez avec quelle ardeur vous doubleriez le pas, si vous aviez l'ennemi à dos, si la cavalerie vous poursuivait dans votre fuite. La comparaison est très-juste : vous êtes effectivement poursuivi. Usez de diligence, et sauvez-vous. Lorsque vous serez en lieu de sûreté, vous connaîtrez combien il est avantageux de vivre avant que de mourir, d'user en paix des jours qui nous restent, et de goûter le souverain bien, dont la jouissance est parfaitement indépendante de la durée de notre vie.

87. Nous accusons sans cesse le destin. Pourquoi un tel a-t-il été enlevé au milieu de sa course, et pourquoi cet autre est-il parvenu à une extrême vieillesse qui le rend à charge à lui-même et à ceux qui l'environnent? Mais, dites-moi, est-il juste que la nature vous obéisse, ou n'est-ce pas à elle à vous imposer des lois? Sortir du monde un peu plus tôt ou un peu plus tard, c'est ce qui n'importe guère, puisqu'il faut nécessairement en sortir un jour. Ne nous embarrassons pas de vivre longtemps, mais tâchons de vivre assez. Une longue vie dépend du destin, mais il ne dépend que de nous de vivre autant qu'il faut. Notre vie ne sera pas courte si elle est pleine : le moyen de la remplir, c'est d'obliger notre âme à jouir de notre propre bien, et à se rendre maîtresse d'elle-même.

88. La colère est un mouvement d'une extrême violence, produit par une impression douloureuse. Elle diffère en cela des autres passions qui sont toujours accompagnées d'un certain repos et d'un sentiment de plaisir. A la honte de l'humanité, la colère ne respire que la vengeance, le sang et le carnage. L'envie de nuire lui fait négliger ses propres intérêts : elle s'expose sans ménagement, dût-elle périr elle-même du coup qu'elle porte à son ennemi.

89. Pour être convaincu qu'un homme en colère est réellement fou, il suffit de le voir. Ses yeux s'enflamment et pétillent; son sang qui s'exalte teint son visage d'un rouge éclatant; ses lèvres se retirent, il grince les dents; ses cheveux se hérissent; il halète, il frémit; sa voix entrecoupée ne rend que des sons inarticulés, il bat des pieds contre la terre. A ces traits, on ne peut s'empêcher de reconnaître un vice aussi haïssable qu'il est hideux.

90. La joie et la satisfaction intérieures sont l'apanage de la vertu : la colère est aussi indigne d'elle que la tristesse. Or, la tristesse est une suite de l'emportement, tout mouvement de cette espèce, soit par le repentir, soit après la vengeance, devient un sentiment d'affliction. Si le sage doit s'irriter contre les défauts d'autrui, il le fera fréquemment; plus les fautes seront considérables, plus sa bile s'enflammera; d'où il s'ensuit que non-seulement l'acte, mais la disposition habituelle à la colère entreront dans son caractère. Quoi de plus honteux que d'admettre dans l'âme du sage des altérations dépendantes des vices d'autrui! Socrate ne pourra donc plus rentrer dans sa maison, tel qu'il en était sorti?

91. La sagesse n'est pas un don de la nature, elle est le prix de nos efforts. Cherchons à corriger ceux qui font des fautes, sans devenir leurs ennemis.

92. Cette égalité constante, qui fait le bonheur de la vie, qui nous rend si contents de nous-mêmes; cette joie intérieure dont rien n'interrompt le cours paisible, qui ne souffre jamais ni accroissement ni diminution, c'est ce que j'appelle la paix de l'âme.

93. L'une des suites du vice, c'est de se déplaire à lui-même : cela vient de l'inquiétude que cause à l'esprit la passion naturellement timide, ou découragée par les mauvais succès. Le cœur doit être flottant et incertain, lorsqu'on n'ose pas faire ou lorsqu'on ne réussit pas à obtenir tout ce qu'on voudrait; et c'est ce qui arrive effectivement à tous ceux qui sont agités par de violents désirs. Ils vivent dans une irrésolution continuelle, ils s'appliquent à faire le mal malgré les obstacles qu'ils y rencontrent; et lorsqu'ils ont travaillé sans fruit, la pensée de s'être inutilement déshonorés les tourmente. Ce n'est pas le crime, c'est le peu de succès qui est le sujet de leur douleur. Voilà la source de l'ennui, du chagrin et du trouble continuel qui les dévore. Ils ont peine à supporter le vide de leur cœur et le repos forcé auquel ils se voient condamnés.

94. L'un des plus grands bienfaits de la nature, c'est le remède qu'elle a trouvé aux maux auxquels nous sommes assujettis dès notre naissance : il consiste dans l'habitude, qui adoucit bientôt toute leur amertume. On n'y tiendrait pas si la vivacité du sentiment qu'excite en nous l'adversité ne s'émoussait à la longue. Nous sommes tous liés à la fortune, plus ou moins étroitement, les uns, avec des chaînes d'or, les autres, avec des chaînes de fer. Mais qu'importe? Tout le monde est renfermé dans la même prison, et ceux qui nous ont enchaînés ne sont pas plus libres que nous. L'un est esclave des richesses, l'autre de l'ambition; celui-là soutient sa noblesse avec peine, celui-ci gémit dans l'obscurité; il en est qui obéissent à des maîtres étrangers, on en voit d'autres asservis à eux-mêmes. Notre vie est un perpétuel esclavage. Gardons-nous donc de nous plaindre, et accoutumons-nous à notre état. Profitons de tous les avantages qui peuvent s'y rencontrer : il n'est point de condition si dure, qui n'offre quelque sujet de consolation à un esprit bien fait.

95. Deux obstacles s'opposent à notre tranquillité : ne pouvoir ni changer sa condition, ni la supporter. Tâchons d'écarter tous les objets extérieurs, et de nous recueillir Que notre esprit prenne confiance en ses

propres forces, qu'il cherche dans son sein son contentement; qu'il se considère et qu'il se compare à lui-même, sans égard à ce qui est hors de lui; qu'il devienne insensible aux pertes qui lui arrivent, et qu'il prenne les adversités mêmes en bonne part. On annonça à Zénon que tous ses biens avaient péri dans un naufrage : la fortune, dit-il, me fournit les moyens de philosopher avec une plus grande liberté d'esprit.

96. Il faut chercher tour à tour le monde et la solitude. La solitude nous donnera du goût pour la société, et le commerce des hommes nous invitera à la retraite. Ils serviront l'un à l'autre de remède contre le dégoût. La retraite flattera notre misanthropie, et la compagnie dissipera l'ennui de la solitude. Il ne faut pas non plus avoir l'esprit toujours tendu, il est bon de l'égayer par des amusements innocents.

97. On peut se dissiper de plusieurs manières : la promenade, dans un air pur et libre, récrée l'esprit; les voyages, la conversation, les plaisirs de la table lui redonnent souvent de la vigueur.

98. Nous sommes tous nés pour le bien : lorsqu'on nous exhorte à le pratiquer, on réveille ces heureuses dispositions qui n'étaient qu'assoupies.

99. Être invulnérable, ce n'est pas être hors de la portée des coups, c'est ne pouvoir en être blessé.

100. C'est un principe qu'il faut vivre conformément aux lois de la nature : or, la nature nous a formés également pour agir et pour contempler ses ouvrages.

SENTENCE (*Dicton*). On dit des ignorants qui décident promptement sur toutes choses : *De fou juge briève sentence.*

SENTENCES DIVERSES. 1. Le riche pense à l'année qui vient et le pauvre songe au jour présent.

2. Si un chapeau te blesse, ne l'enfonce pas sur la tête de ton voisin.

3. Ce qu'on ne désire pas pour soi-même, qu'on ne le fasse pas aux autres.

4. Quand tu es seul, songe à tes défauts ; quand tu es en compagnie, oublie ceux des autres.

5. Le cœur de l'insensé est dans sa bouche, et la langue du sage est dans son cœur.

6. Les plaintes sont les armes des faibles.

7. On oublie le nom de celui de qui l'on n'a pas mangé le pain pendant qu'il vivait.

8. Amitié des grands, temps chaud en hiver, douces paroles de femmes et sommeil des ennemis, sont quatre choses auxquels il ne faut pas se fier.

9. Qui possède un art peut se dire grand seigneur.

10. Ne faites rien par passion, vous vous épargnerez un long repentir.

11. Le découragement est beaucoup plus douloureux que la patience.

12. Ne vous lassez point d'écouter; on apprend à parler en écoutant les autres.

13. Quoique votre ennemi ne paraisse pas plus qu'une fourmi, regardez-le comme un éléphant.

14. L'espérance vient après le désespoir, comme la clarté après les ténèbres.

15. Les richesses sont comme l'ombre : si vous la poursuivez elle fuit devant vous, si vous la fuyez elle vous suit.

16. Un ruisseau tire ses eaux pures de sa source; il devient trouble aussitôt qu'il passe par-dessus les bords de son canal.

17. Gouverne ta maison et tu sauras combien coûtent le bois et le riz; élève tes enfants, tu sauras combien tu dois à ton père et à ta mère.

18. Silence, prudence; prudence, science.

19. Donner c'est honneur; demander c'est douleur.

20. La libéralité du pauvre est la meilleure.

21. Il ne faut pas puiser au ruisseau, quand on ne peut puiser à la source

22. Les hommes font les lois, les femmes font les mœurs.

23. L'avare est comme un chien dans une roue qui tourne la broche pour les autres.

24. Que le pauvre ne s'allie point avec le riche ni les faibles avec les puissants.

25. Pardonne à tous, et rien à toi.

26. Que le lait de tes chèvres te suffise pour ta nourriture et pour les besoins de ta maison.

27. Les hommes ont sur les bêtes l'avantage de la parole; mais les bêtes sont préférables aux hommes, si les paroles manquent de bon sens.

28. N'entretenez pas de votre bonheur un homme moins heureux.

29. Quiconque n'a pas de caractère n'est pas un homme.

30. L'on n'est estimable que par le cœur, et l'on n'est heureux que par lui; car notre bonheur ne dépend que de la manière de sentir.

31. Les princes ont les mains et les oreilles bien longues.

32. On ne connaît le prix de la santé que quand on l'a perdue.

33. L'orgueil est un mendiant qui crie aussi haut que le besoin, et qui est bien plus effronté.

34. Les petits bateaux doivent se tenir près du rivage.

35. Les créanciers ont plus de mémoire que les débiteurs.

36. Il est plus aisé de construire deux cheminées que d'en entretenir une allumée.

37. Nous pouvons donner des avis, nous ne pouvons donner la conduite.

38. Il ne faut pas qu'on voie le fond de notre bourse.

39. Ceux qui ne veulent pas être consolés, ne peuvent pas être secourus.

40. Ne loue ni ne méprise ce que tu ne connais pas.

41. Ce sont les gains légers qui rendent la bourse pesante; car les petits gains reviennent souvent, au lieu que les grands arrivent rarement.

42. L'âme n'a point de secrets que la conduite ne révèle.

43. Le trop d'attention qu'on met à observer les défauts d'autrui, fait qu'on meurt

sans avoir eu le temps de connaître les siens.

44. Nous désirerions peu de chose avec ardeur, si nous connaissions parfaitement ce que nous désirons.

45. Qui a son toit de verre, ne doit pas jeter des pierres sur celui de son voisin.

46. Fuis pour un moment l'homme colère, et pour toujours l'homme dissimulé.

47. Emploie bien ton temps, si tu veux avoir du loisir.

48. Les gens sages s'instruisent par les maux d'autrui; les sots, à peine par les leurs.

49. Les enfants et les fous s'imaginent que vingt francs et vingt ans n'ont jamais de fin.

50. Quand le puits est à sec, on connaît la valeur de l'eau.

51. Voulez-vous savoir la valeur de l'argent? Allez en emprunter.

52. L'égoïste brûlerait votre maison pour faire cuire un œuf.

53. Il vaut mieux user ses souliers pour aller voir son maître, que son chapeau pour le saluer.

54. Tout est perdu quand les méchants servent d'exemple, et les bons de risée.

55. Les lois sont souvent des toiles d'araignée, qui laissent échapper le rat et n'attrapent que les mouches.

56. Voulez-vous qu'on dise du bien de vous? N'en dites jamais.

57. Plus on prie le méchant, plus il fait le méchant.

58. Il n'y a pas de dette sitôt payée que le mépris.

59. Les gens faibles ne plient jamais quand ils le doivent.

60. La fierté du cœur est l'attribut des honnêtes gens; la fierté des manières est celle de sots.

61. Tout homme qui pense assez pour n'être pas haut, n'est jamais bas.

62. Un savant connaît un ignorant, parce qu'il a été ignorant; mais un ignorant ne peut juger d'un savant, parce qu'il n'a jamais été savant.

63. Le bel esprit est une acquisition fort commune; le bons sens un patrimoine assez rare.

64. La satiété des plaisirs est le tourment les heureux.

65. En fait de parure, il faut toujours rester au-dessous de ses moyens.

66. Les gens d'un mauvais caractère ressemblent à un pot de terre, facile à casser et difficile à rejoindre.

67. Qui ne souffrit jamais ne sait plaindre personne.

68. Modérez, par votre douceur et par votre bonté, les peines de la dépendance aux personnes que le sort vous a soumises.

69. Chacun a de l'esprit, mais le bon sens est rare.

70. Il y a toujours quelque proportion entre les conditions des hommes : leurs rangs ne sont différents que par les degrés qui les séparent; mais ces degrés se communiquent, et de l'un l'on touche et l'on s'élève ordinairement à l'autre.

71. Quiconque a perdu l'honneur n'a plus rien à perdre.

72. Les méchants sont hardis, les sages sont timides.

73. La vertu fait la tige et vaut tous les aïeux.

74. L'amitié disparaît où l'égalité cesse.

75. N'exigez jamais de reconnaissance, et l'on vous en rendra davantage.

76. Ne vous étonnez pas de trouver des ingrats dans le monde; contentez-vous de n'en pas augmenter le nombre.

77. Faites-vous une occupation conforme à votre état et à votre devoir, et vous en serez plus heureux.

78. Il y a des gens qui trouvent le secret d'ennuyer en disant de fort bonnes choses, par la trop grande démangeaison qu'ils ont de les dire.

79. Ne jugez pas toujours de vous par l'estime qu'on vous témoigne, ni par les manières qu'on a pour vous.

80. Considérez les choses en détail, et n'en décidez pas selon la première vue que vous en avez, si vous ne voulez avoir souvent la confusion d'avoir mal décidé,

81. Respectez, en toute occasion, les usages, le rang et la bienséance.

82. Il y a une sorte de bienséance dans la manière de faire le bien, comme il y en a une autre dans la manière d'éviter le mal.

83. Etre riche n'est rien; le tout est d'être heureux.

84. De toutes les règles que l'on peut suivre dans le commerce du monde, on n'en saurait choisir de meilleure que la discrétion.

85. On ne commande point à l'attention; on l'obtient quand on la mérite.

86. Parlez toujours d'une manière conforme, non-seulement à ceux à qui vous parlez, mais encore à leur état présent et à la situation de leur esprit.

87. Il y a bien de l'esprit à savoir se taire à propos.

88. Le plus mauvais personnage que vous puissiez faire, c'est de parler sans avoir l'approbation de ceux qui vous écoutent.

89. Vous devez cacher les défauts de votre prochain, et vous les dissimuler à vous-même.

90. Il faut que l'esprit vienne si naturellement, qu'il ne paraisse pas qu'il soit recherché.

91. Il y a de la lâcheté à attaquer un absent; il y a du courage à le défendre.

92. Il y a un grand mérite à taire des vérités fâcheuses, lorsque le ressentiment les veut mettre au jour.

93. Le mal que l'on dit d'autrui ne produit que du mal.

94. Quand on médit des autres, quelque tort qu'on leur fasse, on s'en fait toujours un plus grand à soi-même.

95. Il ne faut jamais chercher à nous faire passer pour autres que ce que nous sommes.

96. Il n'est point aisé de joindre le juge-

ment avec l'esprit; on les voit presque toujours en désaccord; et de là vient que la plupart de ceux qui cherchent à briller éprouvent des déceptions.

97. Il est souvent très-imprudent de se mêler des affaires d'autrui, et de donner des conseils à ceux qui n'en demandent pas.

98. Rien ne sied mieux à un homme que de se soutenir dans les choses difficiles; et de se servir à lui-même d'appui, lorsque tout lui manque.

99. Ne parlez jamais de personne, quand même il s'agirait de bagatelles, que comme vous voudriez que l'on parlât de vous.

100. Les occasions importantes où l'on pourrait faire voir que l'on n'est ni fourbe, ni injuste, ni faux ami, sont extrêmement rares. Celles où l'on doit montrer de l'honnêteté, de la complaisance et de la modération, renaissent à tout moment.

101. Il faut être bien sûr de soi-même pour juger les autres.

102. Ce ne sont pas toujours les grandes actions qui font le mérite : l'intérêt, l'ostentation, et quelquefois même le caprice, y ont souvent plus de part que la grandeur d'âme.

103. Loin de prendre en mauvaise part les actions de votre prochain, interprétez-les toujours favorablement.

104. Chacun a son goût pour les bonnes qualités; mais celles qui jettent une lumière douce et supportable, doivent plaire davantage que celles qui éblouissent et font du bruit.

105. La simplicité est la coquetterie du bon goût.

106. La bassesse est une médaille dont le revers est l'insolence.

107. Il est plus facile de changer ses désirs que l'ordre du monde.

108. Le monde réel a ses bornes; le monde imaginaire est indéfini. Ne pouvant élargir l'un, rétrécissons l'autre.

109. On surmonte les maux quand on sait les souffrir.

110. Soyez ridicule une fois, on croira que vous l'êtes toujours.

111. Songez à ceux qui n'ont rien, et vous vous contenterez de peu.

112. Aimez les amis de vos amis, vous témoignerez ainsi à ces derniers l'estime que vous faites de leur choix.

113. Si vous prétendez plaire par toutes sortes d'endroits, vous plairez rarement par quelqu'un.

114. Quand le cœur s'ouvre aux passions, il s'ouvre à l'ennemi de la vie.

115. Il n'y a rien de si ridicule que d'être complaisant mal à propos, ni de plus incivil que de ne l'être pas quand l'occasion le demande.

116. Les hommes pardonnent quelquefois la haine, mais jamais le mépris.

117. Il ne vous est permis de vous moquer des manières ridicules que quand elles sont affectées.

118. On affaiblit tout ce qu'on exagère.

119. C'est le caractère d'un esprit bien fait, et d'un bon cœur, de croire ce que nous disent les honnêtes gens, et surtout quand ils sont de nos amis.

120. La peur est plus persuasive que la raison.

121. Il vaut mieux que l'on vous croie malheureux que menteur.

122. Des heureux que l'on fait on reçoit le bonheur.

123. Prenez garde que, par l'usage que vous faites de vos bonnes qualités, elles ne vous deviennent aussi défavorables que vos défauts.

124. Aimez vos amis en Dieu, et vos ennemis pour l'amour de Dieu.

125. Afin de juger les choses, commencez d'abord par examiner si vous agissez par les règles de la raison, ou par les mouvements de l'amour-propre.

126. Supportez les humeurs et les défauts de votre prochain, et faites en sorte qu'il n'ait rien à supporter des vôtres.

127. Si vous y prenez garde, vous verrez que la fausseté des raisonnements de ceux avec qui vous discutez, n'est pas tant ce qui vous choque que leur opposition à vos sentiments.

128. Cédez volontiers, quand même vous auriez raison : vous serez un sage.

129. Il vaut mieux parler toujours avec jugement, que de briller dans un temps, et de parler mal à propos dans un autre.

130. Dites ce que vous pensez, et ne faites pas trop valoir votre opinion.

131. Nous avons deux inclinations naturelles : l'une qui nous porte à nous ignorer, et l'autre à nous regarder en toutes choses. Toutes deux nous sont également préjudiciables.

132. On ne doit jamais rire de ce qu'on n'entend pas, ou de ce que l'on ne doit pas entendre.

133. Il y a beaucoup de choses dont il ne sied pas mal de parler en certaines occasions, et que l'on ne saurait dire en d'autres sans imprudence et sans danger.

134. Les bonnes œuvres perdent de leur mérite, quand elles sont faites dans la vue de l'estime et de l'approbation des hommes.

135. Donnez votre approbation avec jugement, si vous voulez qu'on vous en sache gré, et recevez celle des autres avec modestie.

136. C'est une grande sagesse que de savoir se mettre au-dessus de toutes sortes d'intérêts.

137. Quelque raison que vous ayez d'être complaisant, n'agissez jamais contre le sens commun.

138. Dire d'une manière et agir d'une autre, ne convient pas à une personne raisonnable et chrétienne.

139. On ne plaît guère lorsque pour plaire il faut sortir du naturel.

140. Dieu connaît le fond de nos cœurs, on ne peut le tromper, il faut donc être sincèrement à lui et le servir avec fidélité.

141. Trop d'orgueil ne convient à personne, ni dans la bonne ni dans la mauvaise fortune.

142. Le mensonge est odieux au monde et à Dieu.

143. Rire excessivement et avec éclat n'est ni bienséant ni sage.

144. Pour parler à propos, il faut parler rarement.

145. Les réparties qui n'ont que du brillant, sont à peu près comme certains paysages qui paraissent agréables dans l'éloignement, qui le deviennent moins à mesure qu'on en approche, et qui sont affreux quand on y est.

146. Ne vous approchez jamais des gens qui parlent bas, de peur qu'ils ne croient que vous cherchez à entendre ce qu'ils disent.

147. La véritable bienséance doit venir de l'esprit et du cœur : les manières ne l'établissent jamais sûrement.

148. L'envie est le partage des petites âmes.

149. Comme rien ne sied mieux qu'une modestie raisonnable en toutes choses, rien ne sied plus mal qu'une modestie outrée qui dégénère en fausse humilité.

150. N'entrez jamais dans la passion de vos amis.

151. Quand une fois on a pris l'esprit de la perfection, on fuit presque sans s'en apercevoir, tout ce qui peut y être contraire.

152. Attachez-vous aux bons exemples pour les suivre, et remarquez les mauvais pour corriger vos défauts.

153. Le changement fréquent de discours est la marque d'un petit génie, ou l'effet ordinaire d'une inapplication et d'une inégalité d'esprit qui ne sied jamais à personne.

154. Le moyen d'apprendre à bien connaître le monde, c'est de faire de sérieuses réflexions sur tout ce que l'on voit et de s'en faire l'application.

155. Un homme se croit bien plus sot lorsqu'on le lui fait entendre avec esprit, que quand on le lui dit grossièrement.

156. Les grands besoins naissent des grands biens, et souvent le meilleur moyen de se donner les choses dont on manque est de s'ôter celles que l'on a.

157. Attachez-vous à la vertu, vous n'aurez pas à vous plaindre de la fortune.

158. Ne faites ni ne dites jamais rien, que vous ne vouliez que tout le monde voie et entende.

159. Toujours la haine veille et l'amitié s'endort.

160. Quand le cœur s'attendrit, l'esprit en est plus beau.

161. Lorsqu'une lecture élève l'esprit, et nous inspire des sentiments nobles et courageux, l'ouvrage est bon.

162. Le plaisir et le bonheur sont enfants légitimes de la vertu et de la raison.

163. La fainéantise est une mort prématurée : ce n'est pas vivre que de ne pas agir.

164. Le sommeil des sens répare le réveil de la raison.

165. Que vos plaintes soient sans aigreur et sans animosité, et que votre colère soit seulement le sentiment du mal qu'on vous a fait, et non de celui que vous voudriez faire.

166. Il faut éviter que le ressentiment empêche de rendre justice à ceux de qui on a à se plaindre.

167. L'esprit ébauche le bonheur que la vertu achève.

168. On doit éviter l'affectation dans ses paroles, et les airs composés dans sa personne.

169. La morale du sage est la voix de son cœur.

170. La folie, seule, est beaucoup plus supportable que celle qui est mêlée de raison.

171. L'oisiveté déroge, et non pas l'industrie.

172. On doit rendre sa conduite conforme à son âge, à son sexe, à son rang et à sa profession.

173. Il y a beaucoup de vertu à vaincre sa volonté, et à se soumettre à celle des autres.

174. Nos expressions doivent toujours être le miroir de nos pensées.

175. Travaillez toujours comme si tout dépendait de vous, et adressez-vous à Dieu comme devant tout attendre de lui.

176. Il y a trois sortes de personnes dont il sied rarement de parler : de vous même, de celles qui sont présentes, et de celles dont vous avez sujet de vous plaindre.

177. Ne faites jamais rien dont il faille vous repentir dans ce monde ou dans l'autre.

178. Divertissez-vous des folies des autres, mais n'y prenez point de part.

* 179. La reconnaissance est le premier besoin d'une belle âme, et c'est une vertu qui se sent beaucoup mieux qu'elle ne se définit.

180. N'ayez pas la prétention que les hommes, le temps, les affaires et la disposition ordinaire des choses changent en votre faveur, et que tout s'accommode à vous, sans vouloir vous accommoder à rien.

181. Faites votre plaisir de vos devoirs, et le monde vous en récompensera.

182. L'exagération, si vous vous y accoutumez, vous donnera un ridicule insupportable.

183. Les deux extrêmes sont également blâmables, c'est dans le milieu que se trouve la vertu.

184. Une des choses qui sont le plus à blâmer, c'est de louer avec excès ou à contre-temps ; les louanges excessives et mal placées ne font honneur ni à ceux qui les donnent, ni à ceux qui en sont l'objet.

185. Il ne faut jamais s'engager quand on peut ne rien devoir.

186. De même que le respect nous défend de parler avec mépris des personnes qui sont au-dessus de nous, il ne nous permet pas non plus de les louer sans une convenable circonspection.

187. C'est une grande science que de savoir perdre à propos, on gagne souvent plus qu'on ne pense.

188. Il n'[illegible]mais convenable de dire tout ce q[illegible]

189. S[illegible] ncère, et ne dites

point une chose quand vous en pensez une autre.

190. Ce que l'on dit de bon persuade l'esprit, mais la manière de le dire gagne le cœur.

191. La meilleure finesse est de n'en point avoir, c'est-à-dire, d'aller droit son chemin.

192. Il en coûte quelquefois de se conformer à l'humeur des autres; mais c'est l'un des secrets les plus sûrs de se faire aimer.

193. Avec tout le monde on doit avoir de la discrétion, sans pourtant jamais altérer la vérité.

194. Le plus communément, ce n'est pas le manque de mérite qui produit le mépris qu'on a l'un pour l'autre : ce n'est que le dégoût et le manque de tendresse.

195. Avouer ses fautes, c'est les réparer en partie.

196. Il est des gens qui rendent la mode ridicule dans leur personne, quoiqu'elle soit supportable dans les autres.

197. Parlez peu, écoutez beaucoup, voyez tout et faites en sorte d'en profiter.

198. Les saillies de l'esprit, dans l'enjouement et dans la passion, sont naturelles à tout le monde.

199. Ne vous abandonnez jamais à la première impulsion, qui est ordinairement accompagnée de passion : prenez le temps de réfléchir et agissez ensuite.

200. L'esprit ne doit jamais se faire valoir aux dépens du cœur.

201. Rien ne sied si mal ni ne sent plus son petit esprit que de se plaire à quereller.

202. Traitez tout le monde honorablement et poliment, mais évitez la familiarité.

203. Ne faites à ceux qui vous servent aucune confidence : ils en abuseraient et vous dépendriez d'eux.

204. Il n'y a rien de plus aisé que de répondre honnêtement, sans se rendre suspect de faiblesse ou de bassesse.

205. Opprimer, c'est fortifier; martyriser, c'est grandir.

206. Les fleuves n'ont point d'autre mouvement que celui qui les fait couler sans cesse vers la mer, d'où ils sont sortis, et ils ne se reposent que lorsqu'ils y sont arrivés. Vous êtes tous sortis des mains de Dieu, vous ne devez aller qu'à Dieu, ni être tranquilles que lorsque vous serez unis à lui. C'est là l'unique action et l'unique mouvement qui vous conviennent.

207. Sans Dieu, vous ne seriez rien. Vous ne vivez et vous ne pouvez devenir heureux que par lui. Si vous ne voulez pas vous acquitter par reconnaissance et par amour de ce que vous lui devez, pouvez-vous vous dispenser de vous en acquitter par intérêt?

208. Il n'y a que celui qui a fait l'homme qui puisse faire l'homme heureux. Qui peut mieux savoir ce qui vous est propre que celui qui est l'auteur de votre être? Qui peut mieux savoir ce qui vous manque que celui qui est la source infinie de tous les biens?

209. Cependant vous cherchez votre bonheur dans les créatures, comme si elles n'étaient aussi impuissantes et aussi misérables que vous, et comme si vous pouviez trouver en elles ce qui leur manque aussi bien qu'à vous.

210. Toute votre vie se passe à chercher le nécessaire, l'utile et l'agréable; mais Dieu entre rarement dans cette recherche : il n'est presque jamais pour vous aucune de ces trois choses.

211. Si vous cherchez autre chose que Dieu, vous chercherez encore après avoir trouvé ce que vous cherchiez. Mais vous ne chercherez plus rien après avoir trouvé Dieu, parce qu'il remplira tous vos désirs et que vous trouverez en lui au delà de ce que vous aurez désiré.

212. Dieu est le seul bien qui nous convienne; il n'y a que lui que nous devions chercher avec un cœur dégagé de l'affection du monde et de l'amour de nous-mêmes.

213. Il y en a peu qui trouvent Dieu, parce qu'il y en a peu qui cherchent Dieu pour Dieu. Personne ne le cherche comme il faut, parce que personne ne se quitte soi-même pour le chercher.

214. Au lieu de chercher ce qui peut remplir vos besoins, vous ne cherchez que ce qui peut irriter vos passions.

215. L'amour propre, qui ne peut se contenter de l'espérance des biens éternels, vous attache aux biens périssables, parce qu'ils sont présents, et vous fait oublier les biens immuables et éternels, parce qu'il faut les attendre.

216. Vous êtes toujours pleins de désirs et de passions, parce que vous ne vous attachez qu'à ce qui ne les saurait satisfaire. Vous aspirez au véritable bonheur, avec des sentiments déréglés et corrompus; c'est pourquoi vous désirez toujours de nouveau après avoir obtenu ce que vous aviez désiré, et vous recommencez sans cesse un édifice qui, n'ayant point de fondement solide, retombe toujours.

217. Vous allez toujours à Dieu pour quelque autre chose que lui; vous le cherchez pour ne le pas trouver.

218. Vous n'avez pas recours à Dieu dans vos afflictions, afin qu'il vous tienne lieu des biens dont vous ressentez la privation, mais afin qu'il vous les fasse recouvrer.

219. Vous avez toujours besoin de quelque chose, et vous trouvez que vous n'êtes jamais heureux sur la terre. Le sentiment de votre misère vous fait souhaiter la santé, les amis, les biens et les honneurs du monde, tout ce que vous ne pouvez posséder qu'un temps; mais vos désirs et vos pensées s'élèvent rarement à Dieu : ce n'est presque jamais Dieu qui vous manque.

220. Vous craignez toujours la perte de ce que vous possédez et vous prenez mille précautions pour le conserver; mais vous craignez rarement de perdre Dieu, et vous songez encore moins à le conserver, parce que vous ne le possédez presque jamais et que vous ne le comprenez dans rien de ce qui peut vous rendre heureux sur la terre

221. Quittez tout pour Dieu, et vous trouverez toutes choses en Dieu. Renoncez à vos passions, mourez au monde et à vous-mêmes; et vous renaîtrez en Jésus-Christ, plus parfaits et plus heureux que vous n'auriez osé le désirer.

(*Extrait de différents recueils.*)

SENTIMENT. Il est plus difficile de dissimuler les sentiments que l'on a que de feindre ceux que l'on n'a pas.

(La Rochefoucauld.)

Les gens bien élevés qui se reconnaissent de la sensibilité et de la délicatesse sont généralement portés à croire qu'ils en possèdent, pour ainsi parler, le monopole, probablement parce qu'ils savent réfléchir et qu'ils ressentent dans un langage qui en double le charme, avantage qui manque aux gens sans éducation. Ceux-ci ont du cœur, sans doute, et de l'âme; mais, inhabiles à les révéler autrement que par des actes (ce qui est bien un peu la meilleure manière), ils autorisent les esprits superficiels à les considérer comme cuirassés d'une indifférence qui n'existe pas, ou existe rarement au degré où on la suppose. (Jean-Paul Faber.)

SENTIMENTS. 1. Ce n'est pas de bons sentiments que l'on manque : il n'est presque personne qui n'en ait beaucoup plus qu'il n'en met en pratique.

2. L'esprit qui veut imiter le langage du cœur dit beaucoup de choses et touche peu.

3. Quand on a le cœur droit, on a beau vouloir se défier, on est souvent trompé avant d'y réussir.

4. Quand notre conscience justifie nos actions, tous les autres suffrages nous sont inutiles.

5. Il n'est rien de plus miraculeux qu'une belle âme : c'est l'image sensible d'une divinité invisible. On voit de grandes actions sans en comprendre la grandeur.

6. L'esprit et le cœur concourent pour faire l'ami parfait.

7. Il y a dans la nature humaine une inclination secrète qui nous porte à l'amour. L'amour conjugal produit le genre humain; l'amour débauché l'avilit et le corrompt.

8. Le véritable bien ne se trouve que dans le repos de la conscience.

9. L'homme juge du cœur par les paroles, et Dieu des paroles par le cœur.

10. Il n'y a point de passion qui ébranle tant la sincérité des jugements que la colère.

11. L'éloquence est le talent de faire passer avec rapidité, et d'imprimer avec force dans l'âme, le sentiment profond dont on est pénétré. Ce talent sublime a son germe dans une sensibilité rare pour le grand et pour le vrai.

12. Les plus beaux efforts de l'esprit humain sont ceux qui tendent à perfectionner notre raison.

13. Le faste ne doit pas nous en imposer : il n'y a que les petites âmes qui se prosternent devant la grandeur, et l'admiration n'est due qu'à la vertu.

14. On devient en fort peu de temps maître de soi lorsqu'on se sert des fautes et des imperfections des autres comme d'un miroir fidèle pour découvrir les siennes.

15. La vie longue ou courte n'en fait pas la félicité, puisque le dernier moment seulement la donne.

16. Une belle femme qui a les qualités d'un honnête homme est ce qu'il y a au monde de plus précieux; on trouve en elle tout le mérite des deux sexes.

17. Il y a moins d'honnêtes gens que d'autres qui fassent fortune : les vrais honnêtes gens ont dans le cœur une incapacité naturelle de connaître le monde qui les empêche encore plus d'y réussir que toutes leurs passions.

18. Les âmes de génie, si l'on peut parler ainsi, n'ont besoin d'aucun secours étranger : elles tirent tout d'elles-mêmes. Le génie est une lumière et un feu d'esprit qui conduit à la perfection par des moyens faciles.

19. La gloire et la vérité ont leurs délices : elles sont la volupté de l'âme et du cœur.

20. Il y a un jour favorable pour les hommes comme pour les tableaux.

21. La fragilité humaine et la jeunesse sont des titres pour le pardon.

22. Faire miséricorde et justice est plus agréable à Dieu que de lui offrir des victimes.

23. Il n'y a de bon patriote que l'homme vertueux, l'homme qui sent et aime tous ses devoirs et s'étudie à les accomplir.

24. Un père et une mère sont naturellement nos premiers amis, personne au monde à qui nous soyons plus redevables. C'est en vertu des nœuds les plus saints que nous sommes tenus envers eux à la gratitude, au respect, à l'indulgence et à une aimable expression de tous ces sentiments.

25. La vieillesse est honorable pour tout cœur bien né.

26. Pour bien pratiquer la science divine de la charité envers tous les hommes, il faut en faire l'apprentissage dans sa famille.

27. La bienveillance est due à tous, mais la bienveillance portée au degré de l'amitié n'est due qu'à ceux qui ont su se faire estimer de nous. L'amitié est une espèce de fraternité, et, dans son acception la plus élevée, le beau idéal de la fraternité. C'est un accord suprême de deux ou trois âmes, jamais d'un grand nombre, qui sont devenues comme nécessaires l'une à l'autre; qui ont trouvé l'une dans l'autre la plus parfaite disposition à se comprendre, à s'aider, à s'interpréter noblement, à s'encourager au bien.

28. Sans le calme de l'esprit, la plupart des jugements humains sont mensongers et pleins de malignité. Avec le calme de l'esprit seulement, vous deviendrez fort dans la souffrance, fort dans la persévérance d'action, juste, indulgent, aimable à tous.

29. Dès que vous reconnaissez un tort, n'hésitez pas à le réparer : ce n'est qu'en le réparant que vous apaiserez votre conscience. Le délai de la réparation enchaîne l'âme au mal avec des liens qui se fortifient de jour en jour et l'accoutument à perdre l'estime d'elle-même. [illegible] l'homme



vient à se mésestimer intérieurement! malheur, s'il feint de s'estimer lorsqu'il se sent sur la conscience un amas de corruption qui ne devrait pas y être! malheur, s'il croit qu'ayant en lui un tel amas de corruption, il n'ait autre chose à faire que de le dissimuler! Il n'a plus alors sa place parmi les êtres nobles; il est un astre déchu, un désordre dans la création.

30. Plus vous êtes aimant par caractère, et disposé à vénérer la femme qui le mérite, plus vous devez vous faire un devoir de ne pas vous contenter d'une vertu médiocre dans la femme à qui vous donnerez le titre d'amie.

31. L'enfance est, de sa nature, portée à imiter. Si les adultes qui environnent l'enfant sont pieux, pleins de dignité, aimables, l'enfant se piquera d'être tel, et il le sera. Si les adultes sont irréligieux, abjects, malveillants, l'enfant sera pervers comme eux.

32. Rien n'est consolant pour le malheureux comme de se voir traiter avec d'affectueux égards par ses supérieurs : son cœur se remplit de gratitude, et alors il comprend pourquoi le riche est riche, et il lui pardonne sa prospérité, parce qu'il l'en juge digne

33. Elle est toujours si belle la pitié envers les malheureux, même envers les coupables!

34. Usez de politesse envers tous ceux avec qui vous pouvez avoir des rapports. La politesse, en vous donnant des manières aimables, vous dispose vraiment à aimer. Celui qui se donne des airs farouches, soupçonneux, méprisants, se dispose aux sentiments haineux. La grossièreté produit ainsi deux maux : le premier, de gâter le jugement de celui qui en prend les dehors, et le second, d'irriter ou d'affliger le prochain.

35. Celui-là seulement est vertueux qui est reconnaissant de tous les bienfaits, même des plus légers. La reconnaissance est l'âme de la religion, de l'amour filial, de l'amour dû à ceux qui nous aiment, de l'amour dû à la société humaine, de qui nous recevons tant de protection et tant de jouissances.

36. L'humilité et la douceur sont des vertus sans gloire, mais tenez-vous-en à ces vertus qu'aucune gloire n'égale. Les universelles manifestations de colère et d'orgueil ne prouvent rien autre chose que l'universelle indigence d'amour et de vraie générosité, et l'universelle ambition de paraître meilleur que les autres.

37. Les yeux de la bienveillance sont toujours riants.

38. C'est voir mourir quelqu'un en détail, que de le voir vivre et souffrir, avec la certitude que ses maux n'auront de terme qu'à la mort.

39. Toutes les fois que nous voyons quelqu'un qui nous estime, nous trouvons un visage qui nous loue. Nous avons du plaisir à voir celui dont les yeux et toute la personne nous rappellent l'éloge de nos bonnes qualités.

40. La modestie est une vierge pure et immaculée de l'âge d'or, sœur de la vertu et de la simplicité, ne pouvant vivre en sûreté dans le monde, et voulant mettre sa pudeur à l'abri des assauts de l'orgueil, géant indomptable qui la poursuit sans cesse pour la corrompre.

41. L'humilité est la chasteté de l'esprit, et la pudeur de l'amour de soi-même.

42. Les traces du plaisir fuient et s'effacent du cœur de l'homme par l'oubli. Elles se détruisent et se succèdent, comme les plis que la brise forme sur la surface des eaux.

43. Pensez mal d'un homme qui suppose trop facilement de l'hypocrisie dans les autres, et ne croit point à la vertu.

44. Si le bonheur ne se trouve, ni dans l'état de désir, ni dans celui de la jouissance, où est-il? Dans la vertu qui n'a que l'ambition des plaisirs légitimes.

45. On n'approche de l'indépendance et de la sagesse qu'à mesure qu'on s'éloigne des passions et de l'intérêt.

46. Nous trouvons du plaisir dans les actions qui nous forcent à nous estimer nous-mêmes. Il est beau de se voir décoré de ses propres trophées, et élevé par son propre suffrage, sans manquer à la modestie.

47. Le sage ne sait se venger que d'une manière, et il ne lui en coûte ni bassesse ni éclat : il continue d'être vertueux.

48. Le plus grand secret pour nous rendre la vertu moins difficile, c'est de vouloir la suivre. Ses lois ne sont rudes que pour celui qui refuse de s'y soumettre.

49. C'est avoir su tirer un grand parti de ses défauts, que de les avoir fait servir à nous donner de l'indulgence pour ceux des autres.

50. Le besoin que nous avons d'indulgence doit nous en imposer sincèrement pour les autres.

51. La politesse ne devrait être autre chose que la bonté du cœur mise en action. Combien ne serait-elle pas plus aimable, si l'amitié lui prêtait cette grâce naturelle et libre qu'elle tiendrait du sentiment.

52. La finesse n'est excusable et légitime qu'autant qu'elle nous préserve d'être dupe.

53. La finesse plaît par son air de pénétration : c'est une lumière qui se glisse partout. La délicatesse est la perfection de la sensibilité et la recherche du sentiment.

54. Le cœur donne de l'esprit : bien des gens n'en ont que par lui, et surtout les femmes.

55. On ne devrait jamais chercher à avoir d'autre esprit que celui de son cœur et de son jugement.

56. L'âme, considérée dans son rapport avec le cœur, est en nous ce centre de vie qui nous avertit que nous sommes. Elle est, pour ainsi dire, l'œil de notre existence : le cœur est la modification de l'âme, il en est la faculté sensitive. L'âme voit, le cœur est l'âme qui sent.

57. Il est beau d'être sensibles, et la preuve en est dans tous les hommes, par la honte qu'on a de ne l'être pas ou de ne le point paraître.

58. Si la vertu ne nous rend point parfaitement heureux, il ne faut pas chercher de vrai bonheur dans ce monde.

59. Si la bienfaisance rend également heureux celui qui donne et celui qui reçoit, lequel des deux doit être plus reconnaissant, de celui qui tient son existence de son bienfaiteur, ou du bienfaiteur à qui il fournit l'occasion de faire une action généreuse?

60. La reconnaissance est une dette que l'on contracte en recevant un bienfait, elle est l'intérêt indispensable dont aucune loi ne peut affranchir.

61. Les hommes devraient être si vertueux qu'ils n'aient jamais besoin de la discrétion de personne.

62. Si le vice est odieux, c'est surtout par les remords qu'il nous cause. Un homme qui s'y livre après avoir prévu le repentir qu'il en aurait, est plus que criminel, il est impie envers lui-même.

63. Le repentir naît où les passions meurent, et il est la seule trace qu'elles laissent après elles.

64. On rit mal quand on a le cœur triste. La mélancolie intérieure de l'âme donne toujours un air de contrainte au sourire que la bienséance nous arrache.

65. La plus haute vengeance à exercer contre celui qui médit est le mépris ou l'oubli.

66. Il est presque glorieux d'être censuré de ceux qui médisent de tous les gens de bien.

67. Le mérite de vos pères rehaussera votre gloire, ou sera votre honte si vous dégénérez; ils éclairent vos vertus et vos défauts.

68. Il n'est rien de plus noble que la qualité d'honnête homme : ce titre est beaucoup plus glorieux que ceux que la fortune peut donner.

69. Les grands noms abaissent, au lieu d'élever, ceux qui ne les savent pas soutenir. (X.)

SENTINELLE. La meilleure sentinelle, disent proverbialement les Espagnols, est celle que l'ennemi ne voit pas.

SÉRIEUX. Un des caractères les plus généraux, c'est le sérieux. Mais combien de choses différentes n'a-t-il pas, et combien de caractères sont compris dans celui-ci? On est sérieux par tempérament, par trop ou trop peu d'idées, par timidité, par habitude et par mille autres raisons. L'extérieur distingue tous ces divers caractères aux yeux d'un homme attentif. Le sérieux d'un esprit tranquille porte un air doux et serein. Le sérieux des passions ardentes est sauvage, sombre et allumé. Le sérieux d'une âme abattue donne un extérieur languissant. Le sérieux d'un homme stérile paraît froid, lâche et oisif. Le sérieux de la gravité prend un air concerté comme elle. Le sérieux de la distraction porte des dehors singuliers. Le sérieux d'un homme timide n'a presque jamais de maintien. (VAUVENARGUES.)

Il est bien difficile de n'être pas sérieux au fond, si ce fond n'est pas comme dans quelques gens à la superficie.

(Le prince de LIGNE.)

SERMENT. Jurer dans un sens qui ne remplit point l'attente de celui qui exige le serment, c'est être parjure.

(S. AUGUSTIN.)

Dieu, scrutateur des consciences, accepte les paroles du serment dans le sens qu'y attache celui à qui l'on jure. (Saint ISIDORE.)

La parole donnée, soit à un seul, soit à mille, doit toujours être exacte. Elle doit être donnée dans une forêt, dans une grotte, loin des villes et des châteaux, comme devant un tribunal, en présence de témoins, ou par obligations écrites. Sans serments, sans engagements solennels, il suffit qu'une fois on ait promis. (L'ARIOSTE.)

Laisse-là les serments
S'ils faisaient dans les cœurs naître les sentiments,
Je t'en demanderais. Mais quelle est leur puissance?
Le crime les trahit, la vertu s'en offense ;
Il suffit entre nous, de ton devoir, du mien ;
Voilà le vrai serment, les autres ne sont rien
(VOLTAIRE.)

Il eut été digne de notre siècle de reconnaître que le serment est une bien faible épreuve pour des hommes polis et raffinés; qu'il n'est nécessaire que chez les peuples grossiers, à qui la faculté de mentir coûte moins que le parjure. Dans nos mœurs, cette auguste cérémonie n'est plus qu'une forme outrageante pour le ciel, inutile pour la société, et offensante pour ceux qu'on oblige à s'y soumettre (PORTALIS.)

Où est le lien qui n'ait jamais été brisé? où est la cause dont on ne se défie? Un vertige inexprimable a saisi tous les hommes. Nul ne sait où il va; nul ne veut aller où le pousse sa destinée. On entasse serment sur serment, mais toutes ces vaines paroles s'effacent d'elles-mêmes dans le souvenir des hommes. A peine leur reste-t-il assez de mémoire pour être parjures.

(Le comte DE MONTALEMBERT.)

Le serment politique est tombé dans le domaine des transformations humaines. Tant de gens sont habitués à en prêter qu'on n'en a pu faire le texte d'une raison morale. (Ferdinand BARROT.)

SERVICE. Ne parlons pas du bien que nous avons fait : rappeler un service, c'est le redemander. (SÉNÈQUE.)

Tel donne à pleines mains qui n'oblige personne;
La façon de donner vaut mieux que ce qu'on donne.
(P. CORNEILLE.)

Voulez-vous savoir comment il faut donner? mettez-vous à la place de celui qui reçoit. (Mme DE PUIZIEUX.)

Trois choses fixent la valeur du présent : le sentiment, l'à-propos et la manière.

Mme DE RICCOBONI.)

C'est une obligation de se rappeler les services qu'on a reçus, et de la grandeur d'âme d'oublier ceux qu'on a rendus.

(A. DE CHESNEL.)

SERVITEURS. Vivons d'une manière irréprochable, ne fut-ce que pour être en droit

de mépriser les propos des domestiques, car ces gens là n'ont rien de pis que la langue. (JUVÉNAL.)

Dans quelque rang que ce puisse être, on n'a jamais pour amis les gens qui dépendent de nous. (J.-J. ROUSSEAU.)

Savez-vous le moyen d'avoir un serviteur fidèle et que vous aimiez? Servez-vous vous-même. (FRANKLIN.)

Aux qualités que l'on exige dans un domestique, trouverait-on beaucoup de maîtres dignes d'être valets. (BEAUMARCHAIS.)

On pourrait ajouter, soit en bien, soit en mal, des milliers de réflexions à celles qui viennent d'être exprimées sur la domesticité, et cette question des domestiques, bien loin d'être indifférente, comme beaucoup de personne pourraient le penser, est d'une très-grande importance, au contraire, puisque le service de ces gens là influe d'une manière incontestable sur notre tranquillité, notre caractère, et même sur nos mœurs. Un bon serviteur, c'est-à-dire un serviteur dévoué, fidèle, est en effet une sorte de providence dans une maison, de même qu'un valet méchant y est un véritable fléau. En France, autrefois, on rencontrait fréquemment, dans les familles, des domestiques qui y avaient été élevés, qui y achevaient leurs jours très-communément, et que l'on considérait presque comme des membres de ces mêmes familles, tant ils s'identifiaient à tous les événements heureux ou malheureux qui se produisaient au foyer qu'ils affectionnaient. Aujourd'hui, cette race de serviteurs est à peu près éteinte chez nous : dans les grandes cités surtout, les domestiques ne sont plus que des fripons à gages, qui organisent le vol sur une échelle plus ou moins considérable, selon les positions qu'ils occupent et la situation de leurs maîtres; et par cela même, ils changent souvent de condition, soit parce que leurs larcins sont découverts, soit par le besoin qu'ils éprouvent de chercher de nouvelles dupes à exploiter. Tout le monde sait à quels chiffres fabuleux s'élèvent quelquefois les bénéfices des intendants, des maîtres d'hôtel, des cordons bleus, des cochers, etc. La race des serviteurs honnêtes est donc perdue en France, nous le répétons; mais elle est encore vivace en Angleterre et dans plusieurs contrées du Nord, et nous entrerons ici dans quelques détails sur les domestiques anglais, afin de rappeler ce que pourrait être en tous lieux la moralité de cette fraction de la société, et les avantages qui résulteraient d'une alliance sincère et durable entre les maîtres et les serviteurs. Ces détails nous ont été fournis par notre ami, le colonel John Henry.

« Un Français qui visite le royaume britannique, est toujours frappé de la différence qui existe entre le sort des domestiques de ce pays, et celui des serviteurs en France. En Angleterre, si l'on entre dans un parc, on y rencontrera d'ordinaire un vieillard bien poudré, habillé comme un alderman, tenant une canne à la main, et regardant, en se promenant si les domestiques ou les ouvriers accomplissent convenablement leur besogne. Ce vieillard est aussi un serviteur. Il connaît la volonté du maître, car il a assisté à la naissance de celui-ci, il ne l'a point quitté depuis, et ne se méprend jamais sur ce qui lui plaît ou l'offense. Il contribue, par sa longue expérience, à épargner à ce maître ce qu'il y aurait pour lui de désagréable à surveiller une foule de choses, et il éloigne ainsi de sa personne mille petites de ces vexations qui atteignent même les plus puissants personnages. Il sait enfin quels sont tous les goûts de celui qu'il vénère, et il enseigne à ses successeurs, qui sont quelquefois ses propres enfants, ce qu'il y a de mieux à faire et ce qu'il faut éviter.

« Un célèbre médecin anglais, le docteur Dickson, nous a démontré, dans un savant ouvrage, combien la digestion, et par suite la santé, dépendent des circonstances qui agissent sur le cerveau et le système nerveux. Eh bien! les émotions les plus fréquentes sont évidemment produites par les actes d'un bon ou d'un mauvais domestique, par un service bien ou mal fait. Shakspeare nous donne, dans sa comédie de *As you like it*, un touchant exemple de la fidélité et de la bonté d'un vieux domestique. Le serviteur, mis en scène par le célèbre poëte, ne veut pas abandonner son maître malheureux, et lorsque celui-ci lui dit qu'il est trop vieux pour le suivre, il s'écrie : Je suis vieux, mais j'ai de la vigueur et de l'énergie; car, dans ma jeunesse, j'étais sobre et n'ai jamais mêlé de liqueurs brûlantes à mon sang. Ne refusez pas mes services : partout où vous irez, je vous suivrai. Certainement, celui-là n'avait souillé ni son cœur ni sa raison des utopies de nos réformateurs au petit pied; il n'avait pas stigmatisé du nom de *priviléges*, les supériorités sociales les plus naturelles; dans ce temps là non plus, les bons serviteurs n'étaient point des piliers d'estaminets et de clubs; ils ne portaient pas constamment dans leur poche des écrits scandaleux; de ces romans qui prostituent avec tant de grâce des *comtesses* à des laquais; ils ne lisaient pas enfin *Jack Sheppard*, pour apprendre à égorger leurs maîtres.

« Voyez, dit le savant et laborieux d'Israëli, combien les domestiques de la métropole, témoins de toutes sortes de dépravations, sont peu susceptibles d'apprécier l'*identité d'intérêts* qui existe entre eux et les personnes qu'ils servent! Ils ne comprennent pas que le bonheur et le malheur des maîtres sont aussi leur partage, et que la chute d'un chef de famille les prive aussi de pain et d'avenir! Mais remarquez ensuite, dans les habitations éloignées du tumulte, ces domestiques nés eux-mêmes d'autres domestiques du maître : pour eux la famille et le foyer de leur maître sont *choses sacrées*; car, sous le même toit, ils ont reçu le jour; leur enfance s'y est écoulée, ils y sont devenus hommes, leurs cendres s'y mêleront à

celles de leurs ancêtres, et à côté des tombeaux où reposent les maîtres chez lesquels ils ont vécu.

« C'est dans cet état de domesticité que l'autorité est exercée avec bienveillance, et le service accompli avec zèle. Nous avons toujours remarqué que le bon domestique est charmé de se rendre utile, tandis que le mauvais s'attache à faire le moins de besogne possible. Le mauvais serviteur manœuvre de manière à atteindre l'échéance de ses gages sans se faire mettre à la porte, et se vante à ses camarades de tous les mensonges qu'il a employés pour duper ses maîtres, tandis que le bon redoute, non-seulement de ne point obtenir l'estime de celui qu'il sert, mais encore de perdre dans la sienne propre, c'est-à-dire de ne pas être en repos avec sa conscience. Le bon domestique, nous l'avons déjà fait remarquer, se considère comme membre de la famille qui l'emploie; il s'y naturalise, il adopte le nourrisson, et le suit avec dévouement du berceau au collége, du collége dans le monde. Dans le terrible incendie du théâtre d'Amsterdam, un grand nombre de domestiques se précipitèrent dans les flammes pour en arracher leurs maîtres. En Irlande, un serviteur sacrifierait sa vie, afin de venger la famille qui l'emploie, d'un mot offensant pour son honneur. Malte-Brun, dans ses *Annales des voyages*, rapporte une coutume des habitants de Raguse, qui est pleine d'intérêt :

« Des servantes, au bout de dix ans de service, dit-il, reçoivent la récompense de leur bonne conduite. Ce jour de fête, la maîtresse et tous les parents et amis intimes préparent, pour la bonne servante, une espèce de dot ou de trousseau. Chacun envoie un article, dont la maîtresse garde la note, afin d'en faire autant dans une semblable occasion. Les dons se composent d'argenterie, de robes, de jupons, de mouchoirs. Ce tribut est placé à côté d'un bassin en argent, qui contient les gages dus à la servante. Les parents de celle-ci arrivent accompagnés de musique, décorés de rubans, et apportent des corbeilles de fruits et de fleurs. Le maître de la maison les reçoit à la porte et les invite au festin. Avant de se mettre à table, ils sont passés en revue; puis la servante vient se placer, à genoux, devant son maître et sa maîtresse qui lui donnent leur bénédiction. Pendant que cette femme appuie son front sur la main de sa maîtresse, celle-ci raconte à ceux qui les entourent toutes les preuves d'affection et de fidélité qu'elle a reçues de sa servante, et qu'elles sont ses bonnes qualités. Elle ajoute à cela que, s'il plait à la jeune fille de continuer à la servir, elle la regardera désormais comme un membre de sa famille. Bien des larmes d'attachement et de gratitude sont répandues dans cette circonstance. S'il est question d'un mariage, les parents et les amis emmènent la servante; mais si elle préfère rester auprès de ses maîtres, ses gages sont augmentés, et, au bout de six ans elle devient encore l'objet d'un second jubilé. »

« Dans l'attaque de Buénos-Ayres par les troupes anglaises, les nègres esclaves se joignirent à leurs maîtres pour défendre la place. A l'occasion de cet acte de dévouement, la liberté fut accordée à quatre-vingt de ceux qui s'étaient le plus signalés. L'un de ces nègres qui, depuis bien des années, manifestait le désir de son émancipation, refusa pourtant d'en profiter, et la raison qu'il en donna fut celle-ci : Lorsque je souhaitais la liberté, ma bonne maîtresse se trouvait dans l'opulence; mais aujourd'hui qu'elle est pauvre, âgée, infirme, il faut que je travaille pour la nourrir; puis le soir, elle a besoin de se promener, et elle n'a pas d'autre bras que le mien pour la soutenir. Il faut donc que je demeure auprès d'elle, pour lui prouver que je n'ai pas oublié ses anciens bienfaits. Nous pourrions citer nombre de domestiques qui, comme le vieil Adam de la comédie de Shakspeare, ont voulu continuer à servir des maîtres atteints par l'adversité.

« Lorsque madame de Genlis apprit qu'elle verrait à Twikenham, un monument que Pope avait élevé, près de son père et de sa mère, à la domestique qui avait soigné son enfance, elle témoigna une grande surprise de la singularité de ce fait. Cependant, les cimetières de l'Angleterre offrent un grand nombre d'exemples de cette nature. Le monument de Twickenham porte cette inscription :

To the memory of Mary BEACH,
Who died nursedh 5, 1725 agehd 78,
ALEXANDER POPE;
Whom she nursed in this in fancy,
And constantly attended for thirty-eight gears,
Erected this stone,
In gratitude to a faithful servant.

« C'est à dire :

« A la mémoire de Marie Beach, qui mourut le 5 novembre 1725, âgée de 78 ans, Alexandre Pope, qu'elle nourrit dans son enfance et soigna constamment pendant trente-huit années, a érigé cette pierre par gratitude pour une fidèle servante. »

« Le meilleur portrait de Shenstone, est celui que ce poëte fit peindre pour le donner à sa servante. Sur le revers de la toile il a écrit de sa main : « Ce tableau appartient à « Marie Cutler. Donné par son maître, Wil- « liam Shenstone, le 1er janvrier 1754, comme « souvenir et reconnaissance de ses soins et « de sa fidélité. »

« Le grave auteur des *Nuits*, le pieux et mélancolique Young, fit élever un tombeau à son valet de chambre et écrivit son épitaphe. Giffort, le critique le plus savant de son siècle, en fit autant pour une servante dont il estimait les bonnes qualités, et elle est empreinte d'un sentiment tendre tout à fait étranger à son esprit mordant et incisif. L'exemple le plus touchant de l'affection d'un maître pour un serviteur, est celui qu'a donné l'immortel Michel-Ange. Voici ce qu'il écrivait à son ami Vassari, et que nous extrayons de la *Collection des lettres de peintres*, par Bottari.

« J'écris avec peine, mais, néanmoins, votre lettre ne restera pas sans réponse. Vous savez comme Urbino est mort? Grande fût la grâce de Dieu, quand elle m'attacha cet homme, quoique mon chagrin de sa perte soit profond et infini. Tant qu'il vécut, il me prodigua ses soins; en mourant, il m'apprit à mourir, non pas avec peine et regret, mais avec le désir ardent d'entrer dans cette béatitude qu'il pressentait. Durant vingt-six années il me servit avec une fidélité rare. C'est au moment où je l'eusse rendu riche, au moment où je comptais le plus sur lui pour me soutenir dans ma vieillesse, qu'il m'a été enlevé! Hélas! Pour le revoir, je n'espère plus que dans la miséricorde divine, qui daignera sans doute nous réunir dans le paradis. Dieu s'est déjà montré favorable pour lui, en lui accordant une fin heureuse : l'unique chagrin qui l'assaillit à sa dernière heure, fut de me laisser isolé dans ce monde, et livré à des inquiétudes! »

« Le trône même n'est point inaccessible à l'affection du maître pour le serviteur qui s'est montré dévoué. Nous voyons dans la chapelle de saint George, au château de Windsor, un monument consacré à la mémoire d'une femme de charge de la princesse Amélie d'Angleterre. Ce monument porte l'inscription suivante :

George III
Caused to be interred near this place,
The body of Mary GASCOIGNE,
Servant to the princess AMELIA;
And this stone,
To be inscribed in testimony of his grateful sense
Of the faithful services and attachment
Of an amiable young woman
To
His beloved daughter.

« C'est-à-dire :

« Georges III a voulu qu'on enterrât à cette place les restes de Marie Gascoigne, servante de la princesse Amélie, et que cette pierre témoignât de sa gratitude pour les services et l'attachement d'une aimable jeune personne pour sa fille bien-aimée. »

« Cette affection des serviteurs et la reconnaissance des maîtres, proviennent l'une et l'autre des principes moraux que l'on professe; toutes deux puisent leur force dans les préceptes de la religion, préceptes qui commandent le respect d'un côté et la bienveillance de l'autre. Saint Paul a dit : ***Serviteurs, obéissez à vos maîtres, qui sont vos maîtres selon la chair*** (*Hebr.* XIII, 17).

« L'un des ouvrages les plus curieux que nous ait laissés le malin et satirique Swift, que Voltaire appelait l'homme le plus spirituel de son pays, est intitulé : ***Conseils à mes domestiques.*** Il leur prescrit, d'un ton grave, de faire précisément ce qu'ils font lorsqu'ils sont de mauvaise humeur : — Quand vous fermez la porte, leur dit-il, tirez bien fort, afin d'ébranler la maison. Si vous faites la soupe, commencez par enlever du pot, pour vous-mêmes, le meilleur bouillon, et mettez de l'eau pour le maître. En desservant la table, ne manquez pas de manger le sucre et les choses sucrées, avant que la femme de charge ait eu le temps de les mettre sous clef. » Ce personnage original ne grondait jamais ses domestiques; mais il avait une manière à lui de les punir de leurs négligences, punition qui, d'ailleurs, les faisait presque toujours rire. Ainsi, une de ses servantes, qui tenait beaucoup à aller s'amuser à une foire, lui en demanda la permission. Il la lui accorda, mais en sortant du cabinet de son maître, la pauvre fille, toute préoccupée du plaisir qu'elle se promettait, oublia de fermer la porte, malgré les recommandations sévères souvent faites à ce sujet. Swift laissa partir la servante; mais lorsqu'il supposa qu'elle devait se trouver à une grande distance, il fit monter à cheval un palfrenier pour courir après elle, et donna l'ordre de la ramener immédiatement. Elle arriva toute essoufflée et ne sachant à quoi attribuer cet ordre de son maître. Lorsqu'elle fut auprès de lui, il lui dit du plus grand sang froid : — Vous avez oublié de fermer la porte. » Cet être singulier voyageait souvent à cheval. Un matin, son valet négligea de nettoyer ses bottes, et comme il lui en demanda le motif, le domestique répondit que la route étant boueuse, c'eut été peine perdue que de les approprier. Le lendemain, Swift se fit servir à déjeûner, pendant que le même valet soignait les chevaux dans l'auberge où ils s'étaient arrêtés, et ils se mirent en route. A l'heure habituelle du déjeûner, le domestique voyant que son maître ne faisait point halte, lui fit comprendre qu'il avait faim; mais le doyen, continuant son chemin, dit au valet : — Il est inutile que tu manges, plus tard tu aurais le même besoin. » Toutefois, si Swift faisait la guerre aux ruses des domestiques, il n'en avait pas moins de l'estime pour leurs services, et dans une occasion solennelle, il avait pu d'ailleurs apprécier ce qu'il y avait d'honnête, de généreux dans le cœur de beaucoup d'entre eux.

« Son patriotisme lui inspirait souvent des diatribes contre le gouvernement. L'une de ses brochures fut considérée comme un infâme libelle, et *dix mille francs* furent promis à celui qui en ferait connaître l'auteur. Le majordome de celui ci était seul dans la confidence; mais, par suite de son excentricité, Swift ne put pas supporter de se trouver, par ce seul fait, dans la dépendance de son serviteur, et sans autre formalité, il le congédia. Le pauvre homme erra longtemps sans place; mais comme sa probité était incorruptible, et qu'il avait toujours de l'affection pour son ancien maître, il ne songea pas un seul instant à réclamer la récompense offerte. Lorsque la prescription de l'arrêt fut arrivée, Swift fit chercher son honnête serviteur, il lui donna une forte somme pour le dédommager de l'injustice dont il l'avait rendu victime, et, en mourant, il lui assigna aussi une pension par son testament. »

SI (*Prov.*). On répond à ceux qui sont

conds en objections qui commencent par le mot *si* : ***Avec un si, on mettrait Paris dans une bouteille***; ou bien : ***Si le ciel tombait, il y aurait beaucoup d'alouettes de prises***; ou encore :

Un *si* rend tout possible et ne conduit à rien.

SILENCE. Non-seulement le silence sert de couverture à l'ignorance, mais il fait encore passer pour profonds et pour mystérieux des gens qui n'ont pas même le sens commun. (SALOMON.)

Gardez le silence sur ce qui vous paraît douteux, et ne parlez même qu'avec circonspection de ce que vous croirez certain: c'est ainsi que vous pécherez rarement en paroles. (CONFUCIUS.)

1. Le silence tient beaucoup de la Divinité.

2. Il faut ouïr et voir, mais avec cela, se taire. (Balthasar GRACIAN.)

Le silence est le parti le plus sûr de celui qui se défie de soi-même. (LA ROCHEFOUCAULD.)

SIMPLICITÉ. La simplicité affectée est une imposture délicate. (LA ROCHEFOUCAULD

La simplicité est la suite ordinaire de l'élévation des sentiments, parce que la simplicité consiste à se montrer tel que l'on est, et que les belles âmes gagnent toujours à être connues. (D'ALEMBERT.)

Tout le monde aime la simplicité; quelques-uns l'admirent; peu de gens l'adoptent; personne ne l'envie. (X.)

SINCÉRITÉ. La sincérité ne doit jamais dégénérer en simplicité, ni la prudence en finesse. (Balthasar GRACIAN.)

1. La sincérité est une ouverture de cœur. On la trouve en fort peu de gens, et celle que l'on voit d'ordinaire n'est qu'une fine dissimulation pour attirer la confiance des autres.

2. L'envie de parler de nous et de faire voir nos défauts du côté que nous voulons bien les montrer, fait la plus grande partie de notre sincérité. (LA ROCHEFOUCAULD.)

Rien ne se démêle si facilement que les allures de la sincérité, même sans le secours de l'expérience. (L'abbé PRÉVOST.)

SINGULARITÉ. La singularité n'est point une vertu, ni un talent: mais c'est un avantage qui est toujours bien accueilli, parce qu'il rompt la monotonie des choses habituelles.

SOBRIÉTÉ. La sobriété, dit La Rochefoucauld, est l'amour de la santé, ou l'impuissance de manger beaucoup.

SOBRIÉTÉ (*Prov.*). Cette vertu était chez nos pères l'objet de plusieurs proverbes, comme ceux-ci entre autres :

1. ***Gourmandise tue plus de gens qu'épée en guerre tranchant.***

2. ***Nature est contente de peu.***

3. ***Il faut lier le sac avant qu'il ne soit plein.***

SOCIALISME. Nous n'avons pas besoin de protester qu'en faisant ici usage du mot *socialisme*, nous ne lui donnons nullement l'acception qu'il a reçue des utopistes de notre époque. Pour ces étranges réformateurs, le socialisme c'est l'anéantissement d'une portion de la société au profit de l'autre; c'est la guerre aux riches, à la propriété, à l'intelligence, à tout ce qui dépasse un certain niveau, lequel niveau a pour objet de paralyser tous les nobles essors de l'âme humaine et de ramener celle-ci aux instincts de la brute. Pour nous, au contraire, le socialisme c'est le travail incessant des esprits honnêtes et généreux qui, depuis surtout l'établissement du christianisme, a eu pour but la recherche des institutions les plus propres à assurer la plus grande somme de bien-être à tous les hommes; l'étude des moyens pouvant conduire à ce résultat sans perturbations aucunes pour la société, et sans que, pour édifier, il soit nécessaire d'amonceler des ruines. C'est un atroce sophisme, accrédité par la nouvelle secte d'ambitieux, que celui qui prétend qu'on ne peut arriver à consolider le bien que par l'emploi du mal; mais lors même que cette voie serait la plus courte, il ne faudrait pas moins la repousser avec indignation, puisque l'Evangile nous trace la ligne que nous devons suivre pour faire le bien.

Ce qui excite au plus haut degré la surprise de tout observateur raisonnable, dans l'examen de la plupart des systèmes sociaux de notre XIX[e] siècle, c'est de voir avec quelle impudente confiance les ont présentés leurs auteurs. Il semblerait en effet que, pour solliciter le prosélytisme, la première condition serait au moins d'offrir en sa personne des gages de moralité, de science et d'expérience. C'est ce qui le plus rarement a eu lieu. Il s'est trouvé des personnages, plus ou moins repoussés du sein de la société, par suite de leur dépravation, lesquels sont venus un beau matin, en sortant d'une orgie, nous dire avec une aplomb inconcevable, l'un : *Vous ne savez pas? J'ai formulé une constitution de la société, qui fait disparaître les inégalités, les préjugés, toutes les vieilleries du passé et nous fera peau neuve: j'assure le bonheur à tous et la femme sera définitivement émancipée.* L'autre : *Eh bien! j'ai résolu le problème; j'ai inventé une religion qui va enfin détrôner ce christianisme vermoulu dont la décrépitude était un sujet de réclamation pour tout le monde.* Un troisième ne n'a pas conspiré contre le soleil ou la lune, mais on était toutefois en bon chemin.

A la louange du bon sens public, si plusieurs de ces hallucinations ont causé quelque trouble, leurs racines n'ont pu pénétrer profondément au sein de nos mœurs. Le saint-simonisme s'est suicidé, et la plupart de ses apôtres, hommes d'esprit et de science d'ailleurs, sont redevenus raisonnables et utiles à leur pays. Le fouriérisme et le communisme sont allés, en désespoir de cause, porter leurs prédications chez les peuplades sauvages de l'Amérique; et pour les autres utopies elles sont mortes, du moins nous



le croyons, soit d'inanition, soit sous le poids du mépris.

Nous l'avons dit, le socialisme n'est point une idée nouvelle, il a surgi dans les temps les plus reculés. Pythagore s'était proposé de fonder une démocratie sur la parfaite égalité des droits, et jeta les bases d'une association qui eut des ramifications nombreuses dans toutes les villes des divers états de la Grèce. *Egalité sociale et fraternité humaine*, tels furent les mots d'ordre des affiliés. Enfin, un institut modèle, pour l'éducation de la jeunesse, fut fondé à Crotone sous les yeux même de Pythagore. C'est du socialisme que faisait le Sauveur, lorsqu'il disait : *Il n'y aura pas de maître parmi vous ; vous n'avez qu'un seul et même maître et vous êtes tous frères* (*Matth.* XXIII, 8). Ou bien encore : *Il est plus aisé qu'un chameau passe par le trou d'une aiguillle, qu'il ne l'est qu'un riche entre dans le royaume de Dieu* (*Matth.* XIX, 24). Ou enfin : *Ne faites pas aux autres ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fît* (*Tob.* IV; *Luc.* VI, 30; *Matth.* XVII, 12), ce que Confucius a retourné en disant à son tour : *Fais aux autres ce que tu voudrais qu'on te fît.*

« Sire, disait Massillon à Louis XV, c'est le choix de la nation qui mit d'abord le sceptre entre les mains de vos ancêtres ; c'est elle qui les éleva sur le bouclier militaire et les proclama souverains. La royauté devint ensuite l'héritage de leurs successeurs ; mais ils le durent originairement au consentement libre des Français. Leur naissance seule les met en possession du trône ; mais ce furent les suffrages publics qui attachèrent d'abord ce droit et cette prérogative à leur naissance. En un mot, comme la première source de leur autorité vient de nous, les rois n'en doivent faire usage que pour nous. Ce n'est donc pas le souverain, Sire, c'est la loi qui doit régner sur les peuples ; vous n'en êtes que le ministre et le premier dépositaire. » Voilà encore du socialisme. Continuons à voir comment il s'est successivement formulé depuis Platon, dans un sens aussi sage que libéral. (N.)

Il ne tiendrait qu'à nous de donner aux laboureurs des robes traînantes, de les couvrir d'or et de ne les faire travailler à la terre que pour leur plaisir. Il ne tiendrait qu'à nous de coucher mollement le potier auprès de son foyer, occupé à boire et à faire bonne chère avec sa femme oisive tant qu'il ne lui plairait pas de travailler. Nous pourrions rendre toutes les autres classes de citoyens heureuses de la même manière, afin que le bonheur fut général. Mais alors le laboureur cesserait d'être laboureur, et le potier d'être potier; chacun sortirait de son état, et nulle société ne pourrait exister. (PLATON, *République*.)

L'Auteur de la nature, en nous formant des mêmes principes et pour la même fin, nous a rendus frères. C'est lui qui nous a inspiré une bienveillance mutuelle, et qui est la cause de notre sociabilité ; c'est lui qui a établi la justice et l'équité ; c'est en vertu de ses lois qu'il est plus malheureux de faire du mal que d'en recevoir ; c'est lui qui nous a donné deux bras pour aider nos semblables. Ayons toujours dans le cœur cette pensée : *Je suis homme, et rien de ce qui intéresse l'humanité ne m'est étranger.* Nous avons une naissance commune ; notre société ressemble aux pierres de voûtes, qui se soutiennent mutuellement. (SÉNÈQUE.)

L'univers est un grand Etat dont Dieu est le chef. C'est un tout à l'unité duquel chaque partie doit concourir et rapporter ses actions, sans préférer jamais son avantage particulier à l'intérêt commun. (EPICTÈTE.)

Celui qui laboure doit labourer dans l'espérance de recueillir, et celui qui foule le grain doit le fouler dans l'espérance d'y avoir part. (S. PAUL.)

La société est tenue de rendre la vie commode à tous. (BOSSUET.)

Les grands de la terre ne pouvant donner la santé du corps ni le repos de l'esprit, on achète toujours trop cher tous les biens qu'ils peuvent faire. (LA ROCHEFOUCAULD.)

On voit certains animaux farouches, des mâles et des femelles, répandus par la campagne, usés, livides et tout brûlés du soleil, attachés à la terre qu'ils fouillent, qu'ils remuent avec une opiniâtreté invincible ; ils ont comme une voix articulée, et quand ils se lèvent sur leurs pieds ils montrent une face humaine : et, en effet, ce sont des hommes. Ils se retirent la nuit dans des tanières, où ils vivent de pain noir, d'eau et de racines ; ils épargnent aux autres hommes la peine de semer, de labourer et de recueillir pour vivre, et méritent ainsi de ne pas manger de ce pain qu'ils ont semé. (LA BRUYÈRE.)

Par toutes les recherches que j'ai pu faire depuis plusieurs années que je m'y applique, j'ai fort bien remarqué que, dans ces derniers temps, la dixième partie du peuple est réduite à la mendicité et mendie en effet ; que, des neuf autres parties, il y en a cinq qui ne sont pas en état de faire l'aumône à celle-là, parce qu'elles-mêmes sont réduites, à très-peu de chose près, à cette malheureuse condition. (VAUBAN.)

L'Etat n'a pas pour fin de transformer les hommes, d'êtres raisonnables en animaux, mais bien de faire en sorte que les citoyens développent ensemble leur corps et leur esprit, fassent librement usage de leur raison, ne rivalisent point entre eux de haine, de fureur, de ruse, et ne se considèrent point d'un œil jaloux et injuste. (SPINOSA.)

Le problème social est de trouver une forme d'association qui défende et protège de toute la force commune la personne et les biens de chaque associé, et par laquelle chacun, s'unissant à tous, n'obéisse qu'à lui-même et reste aussi libre qu'auparavant. (J.-J. ROUSSEAU.)

De tous ceux qui ont désolé la terre, il n'en est aucun qui, à l'en croire, n'en voulût assurer le bonheur. Défiez-vous de quiconque prétend rendre les hommes plus heureux qu'ils ne veulent l'être : c'est la chimère des usurpateurs et le prétexte des tyrans. (MARMONTEL.)

Le souverain du monde, c'est le droit : la force est impuissante pour comprimer les idées. (MIRABEAU.)

Un peuple peut rarement, quand il est pauvre, connaître d'autres conditions que celles de la servitude : il ne peut avoir l'enthousiasme de la liberté quand il n'a rien à défendre, quand il lutte sans cesse contre le besoin, et qu'une inégalité monstrueuse des rangs et des fortunes ne lui fait connaître dans les lots de la vie d'autre partage que l'abjection et l'orgueil, que la misère et le luxe. (X.)

Tout homme, aujourd'hui, a droit de montrer ses inquiétudes. Chaque européen est partie dans ce dernier combat de la civilisation ; nous avons corps et biens sur le vaisseau entr'ouvert. (MALLET DU PAN.)

Jamais on ne comprendra le mécanisme social, si l'on ne prend le parti d'analyser une société comme une machine ordinaire, d'en considérer séparément chaque partie, et de les rejoindre ensuite l'une après l'autre, afin d'en saisir les accords et de créer l'harmonie générale qui doit en résulter. (SIEYÈS.)

Avant de toucher au but, avant d'atteindre l'unité des peuples, la démocratie naturelle, il faudra traverser la décomposition sociale, temps d'anarchie, de sang peut-être, d'infirmités certainement. Cette décomposition est commencée ; elle n'est pas prête à reproduire de ses germes, non encore assez fermentés, le monde nouveau. (CHATEAUBRIAND.)

Il y a deux principes en lutte, non pas depuis quinze et quarante ans, mais depuis des siècles. On les exprime mal quand on parle de la souveraineté du peuple et du droit divin. Il s'agit, au fond, de la civilisation progressive ou de l'état stationnaire ; il s'agit, non pas de telle ou telle doctrine particulière, mais de savoir si les sociétés seront en développement, en progrès, ou bien si elles resteront immobiles au joug permanent de quelques professeurs. (GUIZOT.)

L'abolition de la mendicité est l'un des soins qu'une société bien organisée doit prendre d'elle-même. Mais il ne faut pas qu'elle fasse comme ces médecins inhabiles, qui croient avoir guéri un mal en le répercutant dans l'intérieur du corps humain. (THIERS.)

1. Votre théorie sera simple et infaillible : en prenant Dieu pour point de départ et pour but, le bien le plus général de l'humanité pour objet, la morale pour flambeau, la conscience pour juge, la liberté pour route, vous ne courrez aucun risque de vous égarer.

2. La famille, c'est l'humanité ; le père, ce n'est pas le roi : c'est Dieu.

3. Les Etats sont les peuples, et ces peuples, une fois leur enfance traversée, ne sont condamnés qu'à la tutelle de la morale et de la raison.

4. Il faut deux choses à des hommes d'Etat pour diriger les grands mouvements d'opinion auxquels ils participent : l'intelligence complète de ces mouvements, et la passion dont ces mouvements sont l'expression dans un peuple. (DE LAMARTINE.)

Aucun homme, en tant qu'il soit homme, n'a de droit, de pouvoir, d'autorité sur un homme ; c'est pourquoi la suprématie exercée par l'homme à ce seul titre, sur l'homme, est une usurpation, une injustice, un vol, un sacrilége. (Le Père VENTURA.)

Dans ce monde, des multitudes de créatures humaines sont condamnées à vivre et à mourir dans un état tel, que les nerfs de leurs semblables sont incapables d'en supporter même la description. (M[me] HARRIETT BEECHER STOWE.)

Tant que l'homme vit sous la loi de l'égoïsme, il s'accuse lui-même ; dès qu'il s'élève à la conception d'une loi sociale, il accuse la société. Dans l'un et l'autre cas, c'est toujours l'humanité qui accuse l'humanité. X.

Toute théorie sociale qui ne renferme point en elle-même son mode d'application immédiate à la société, comme preuve de sa bonté, est une tentative que je compare à celle d'un médecin donnant du poison à un malade avant de s'être assuré que le poison guérira au lieu d'empoisonner. (COLINS.)

SOCIÉTÉ. De toutes les sociétés, aucune n'est plus noble, aucune n'est plus solide que celle qui existe entre des hommes vertueux, semblables de caractère et unis d'amitié. (CICÉRON.)

Il faut dans la société de la candeur et de la bonne foi : il est honteux de caresser ceux qu'on hait ou qu'on méprise. (CONFUCIUS.)

1. La société et même l'amitié de la plupart des hommes n'est qu'un commerce qui ne dure qu'autant que le besoin.

2. Les hommes ne vivraient pas longtemps en société, s'ils n'étaient les dupes les uns des autres. (LA ROCHEFOUCAULD.)

1. La société est établie au profit de tous : chacun de ses membres, en général, reçoit plus qu'il n'apporte.

2. Pour jouir des relations sociales, il faut croire fermement à la vertu des personnes que l'on cultive, jusqu'à preuve du contraire.

3. Dans la société, il faut dissimuler également ses joies et ses afflictions, si l'on ne veut blesser ou n'ennuyer personne. (A. DE CHESNEL.)

– **SOCIÉTÉ** (ESPRIT DE). L'Esprit de société, qui, pour être réellement convenable, devrait se conformer aux principes enseignés par la morale, ne consiste au contraire que dans l'observation de trois règles principales, n'offrant aucune, du moins au fond, rien d'honorable pour le caractère de l'espèce humaine. La première de ces règles est d'affecter vis-à-vis de la personne qu'on méprise, la même politesse qu'on témoigne à la personne qu'on estime ; la seconde a pour but d'amuser un certain nombre d'individus aux dépens de quelques autres qui se trouvent absents ; la troisième est de ne s'attacher qu'aux gens heureux, et d'éconduire ceux qui ne le sont pas ou ont cessé de l'être. La politesse a fait dire à Duclos, que son plus malheureux effet est d'enseigner l'art de se passer des vertus qu'elle

imite ; et à madame Guizot, qu'elle a cela de bon de ne prouver autrement qu'elle même, et de tenir lieu de ce qui vaut mieux qu'elle. Tous deux ont raison, et la politesse n'est en effet le plus communément que de l'hypocrisie. Mais comme en définitive, dans la société, la majeure partie de ceux qui la composent y apportent un masque ; que celui qui s'en dispense remplace alors ce masque par une franchise qui est rarement gracieuse et souvent blessante ; mieux vaut encore l'homme poli que l'homme franc et abrupte, quand on ne doit se rencontrer avec l'un ou l'autre qu'en passant et par pure distraction.

Mieux vaut, disons-nous, la politesse. Mais, hélas ! cette politesse, comme bien d'autres qualités qui distinguaient jadis l'esprit français, tend de plus en plus à disparaître depuis que les doctrines du dix-neuvième siècle font une sorte mérite de d'exposer à nu tous les vices. La politesse, aujourd'hui s'efface devant la satire, laquelle elle-même se trouve dépourvue aussi de ce vernis délicat, quoique railleur, qui lui valait bon accueil autrefois. La satire, à notre époque, est grossière comme tous les instincts qui l'inspirent : elle n'a pas pour but de châtier ce qui est mal ; elle se livre à l'injure pour le bon plaisir d'être insolente.

L'esprit de société, nous l'avons dit, n'a pas de principes louables. Son origine n'a rien de pur. Mais nos pères au moins dissimulaient ce qu'il a de vicieux sous des formes aimables, tandis qu'avec nous la forme est presque toujours pire que l'intention. Il n'y a plus de différence entre le genre d'esprit, le sarcasme, la médisance, la calomnie qui se produisent dans un salon, et ceux dont on fait dépense dans la rue ; de sorte que l'oreille d'une femme du monde ne saurait être ni étonnée ni scandalisée actuellement, de ce que le hasard pourrait lui faire entendre dans une tabagie. Il n'est pas besoin d'ajouter après cela que, si l'esprit de société s'est perverti dans le langage, il a amené également une déplorable transformation dans les manières. Combien il est difficile, en effet, par le temps qui court, de distinguer, dans un lieu public, quel est le degré des conditions et surtout de la moralité ! Tous ceux qu'on y rencontre ont le même négligé dans la tenue, le même verbe et les mêmes locutions ordinaires. Au commencement du XVIII[e] siècle, on les eût appelé des *goujats*, au XIX[e] on les qualifie d'*hommes du progrès*. A la première de ces époques les hommes regardaient comme un devoir de faire des concessions aux bonnes mœurs, aux convenances, aux femmes ; à la nôtre, ils ne vivent que pour eux, et prennent leurs aises sans souci aucun des principes rétrospectifs, du blâme du présent, et de l'opinion de l'avenir. Nous disons l'*avenir*, parce qu'il est impossible qu'il n'arrive pas un moment où les femmes de toutes les classes mettront un terme à cet état de choses qui a presque renversé leur sexe de son piédestal, ou qui du moins a profané le culte qui lui était rendu.

SOI. Malgré les efforts de la religion et de la morale, l'amour de soi domine fatalement tous les sentiments qui s'établissent dans l'homme. Il n'existe que très-rarement une abnégation sincère ; l'exercice de toute vertu est presque constamment soumis à un calcul de profit personnel ; il n'est guère d'acte qui n'ait plus ou moins le *moi* se [illegible]doite ; il n'est pas d'homme qui, même en croyant céder à une impulsion désintéressée, ne trouve le *moi* au fond de son âme comme mobile de sa conduite, s'il consent [illegible] moins à s'examiner avec conscience. L'amour de *soi* offre deux nuances, *l'égoïsme* et ce qu'on appelle *l'amour-propre*. Le premier caractérise le principe général et [illegible] pratique de la vie réelle ; le second est surtout l'apanage de la vanité, et son plus ou moins de développement tient beaucoup au genre d'éducation, au rang social et aux habitudes intellectuelles. L'égoïsme est toujours dissimulé et inflexible. L'amour-propre tout aussi hypocrite, se laisse [illegible] néanmoins par la flatterie, il devient [illegible] généreux et affiche de la sensiblerie par spéculation.

Quelque démesuré que soit l'amour-propre, il a toujours la prétention de [illegible] existence ; mais il est bien peu [illegible] toutefois, où il ne se manifeste d'une manière évidente. Lorsque l'homme [illegible] avec empressement des éloges à telle [illegible] telle qualité, c'est que cette qualité est [illegible] par laquelle il croit particulièrement [illegible]tinguer. S'il se tait, au contraire, sur [illegible] ou telle autre, c'est qu'elle lui manque [illegible] que le moyen d'en faire parade lui est refusé. Par la même raison, il conserve un silence rigoureux, s'il ne peut dire du [illegible] de lui ou du mal d'autrui. La modestie est l'un des masques de l'amour-propre. Il n'y a point d'homme véritablement modeste ; chacun est suffisamment satisfait de sa part d'esprit, et se plaint seulement de ce que cette part n'est pas assez appréciée ou [illegible] payée. Lorsqu'on demande un conseil, [illegible] d'ordinaire avec la conviction qu'on n'en a pas besoin, c'est-à-dire avec cette [illegible] attente qu'on ne recevra d'autrui rien de mieux que ce qu'on a trouvé soi-même. La critique, de quelque part qu'elle vienne [illegible] contre quoi que ce soit, est toujours [illegible] injustice aux yeux de celui qui en est l'objet. Un auteur, même en louant l'œuvre [illegible] autre auteur, se dit, à part lui, qu'il [illegible]vait néanmoins mieux faire, ou, en d'autres termes, qu'il aurait mieux fait. Un [illegible] n'admire au fond que ses propres [illegible] inspiré du ciel, à ce qu'il pense, il [illegible] pas non plus que le ciel ne soit très-[illegible] de son feu sacré, et qu'il ne le réserve principalement pour lui. Il a tellement [illegible] croyance qu'il s'exprime dans le langage [illegible] anges, langage incontestablement supérieur à tout autre, qu'il professe assez [illegible]ment le plus souverain mépris pour [illegible] règles grammaticales terrestres. Chez

homme enfin, un peu plus, un peu moins, se suppose digne de fixer l'attention publique, et celui qui se frise, se pommade, se gante avec soin, quelle que soit d'ailleurs sa figure ignoble ou sa tournure ridicule, ne s'éloigne point du logis sans être convaincu qu'il va frapper d'admiration tous les passants.

Mais si l'amour-propre a des aspérités qui choquent, qui froissent ou déchirent quelquefois, il a aussi l'éminent avantage de transformer toutes circonstances au gré de chacun. Le nègre considère sa peau comme la seule qui soit à l'état normal, et trouve que celle du blanc est l'effet d'une constitution maladive. Une femme laide remarque sur son visage, au moyen d'un miroir, des perfections que personne autre ne sait y découvrir. La blonde préfère la nuance rosée au hâle de la brune; celle qui a la chevelure rouge se compare au soleil. Le boiteux ne doute pas qu'il n'ait un genre de désinvolture plus séduisant que l'uniformité de deux jambes droites; le borgne estime son œil unique plus scintillant, plus dévastateur que la paire d'yeux qui se montre sur d'autres visages; et le bossu porte fièrement sa protubérance, comme un coffre qui renferme les trésors intellectuels. Tous ces gens-là sont contents d'eux-mêmes, on n'en saurait douter, et Dieu les inspire ainsi pour leur plus grande félicité; mais nous établissons comme chose incontestable, à notre tour, qu'en dépit du sentiment qui les rend satisfaits, ils n'hésiteraient pas à se repétrir, si le ciel leur en donnait les moyens. Ainsi le borgne s'accorderait volontiers deux yeux; le boiteux établirait l'une et l'autre de ses jambes dans la ligne verticale et au même nombre de centimètres, et le bossu nivellerait sans regret sa région dorsale. C'est toujours le renard et les raisins de la fable. (N.)

Fais le bien autant de fois que tu le peux. Prends l'habitude de commander à la gourmandise, au sommeil, à la luxure, à la colère. Ne fais rien de honteux en présence des autres, ni dans le secret; que ta première loi soit de te respecter toi-même. Que l'équité préside à toutes tes actions, qu'elle accompagne toutes tes paroles. Que la raison te conduise jusque dans les moindres choses. Souviens-toi que tous les hommes sont destinés à la mort. (PYTHAGORE.)

1. Quand vous agissez, donnez tous vos soins à ce que vous faites; quand vous parlez, soyez sincère et vrai; que votre langue soit l'interprète fidèle de votre cœur. Dans les conjectures embarrassantes, examinez bien qui vous devez surtout consulter. Dans la colère, représentez-vous fortement les suites funestes de la vengeance. Dans les moyens de vous enrichir, pensez toujours à la justice.

2. Que celui qui veut se vaincre soi même n'écoute rien qui choque la raison, ne prononce aucune parole qui blesse la raison, ne se livre à aucun mouvement dont la raison soit offensée.

3. Se déclarer une guerre opiniâtre, combattre ses défauts nuit et jour, ne pas s'oublier soi-même pour recbercher oisivement et téméraireme les défauts des autres; voilà ce que j'appelle habiter en effet avec soi, voilà ce que j'appelle se corriger. (CONFUCIUS.)

Qui bien se mire, bien se voit;
Qui bien se voit, bien se connaît,
Qui bien se connaît, peu se prise,
Et qui peu se prise, sage est. (GRINGORE.)

Quand tu n'es pas à toi, ne fais rien par toi-même. (Balthasar GRATIAN.)

1. Etre trop mécontent de soi est une faiblesse, être trop content de soi est une sottise.

2. L'extrême plaisir que nous prenons à parler de nous-mêmes nous doit faire craindre de n'en donner guère à ceux qui nous écoutent.

3. Il est aussi honnête d'être glorieux avec soi-même qu'il est ridicule de l'être avec les autres. (LA ROCHEFOUCAULD.)

1. Il faut être préoccupé de soi-même jusques à la folie pour croire qu'on puisse facilement se passer des autres, et que les autres ne puissent se passer de nous.

2. La connaissance de soi-même est le fondement de toutes les vertus, comme l'ignorance de soi-même est la source de tous les vices.

3. On passerait sa vie avec bien plus de plaisir, si on ne se mettait point tant en peine des affaires d'autrui. C'est une grande folie de n'être sensible qu'à ce qui ne nous touche point, et de ne l'être pas à ce qui nous touche. (DE VERNAGE.)

On est faible quand on ne résiste à rien; on est aveugle lorsqu'on manque de discernement pour se conduire. Mais c'est être fort et c'est être éclairé que de connaître son aveuglement et sa faiblesse. (L'abbé PRÉVOST.)

Avec quelque talent pour trouver les choses utiles, je n'en eus jamais pour les faire valoir. (J.-J. ROUSSEAU.)

La comédie est un miroir
Qui réfléchit le ridicule,
Et celui qui devrait s'y voir
Est aveugle ou bien incrédule.
A se flatter on est enclin:
Dans les portraits qu'on voit paraître,
Chacun reconnaît son voisin,
Mais ne veut pas se reconnaître. (X.)

Propre à tout pour les autres, bon à rien pour moi: me voilà. (CHATEAUBRIAND.)

1. La méfiance de soi-même, lorsqu'elle est poussée trop loin, n'est plus de la modestie, mais une véritable faiblesse, laquelle nuit toujours essentiellement à celui qui l'éprouve.

2. Dans les affaires d'intérêt, on est toujours un mauvais avocat pour soi: on dit trop ou pas assez. (A. DE CHESNEL.)

SOINS. Le défaut de soins, dit Franklin, fait plus de tort que le défaut de savoir.

SOLEIL (*Prov.*). On dit de celui qui a la prétention de vanter ce qui est au-dessus de tout éloge, qu'*il montre le soleil avec un flambeau.* Pour exprimer une offense à ses amis ou à ses protecteurs, on dit aussi trivialement : *Pisser contre le soleil.*

SOLITUDE. Voici des vers touchants sur la solitude :

Seigneur, préservez-moi, préservez ceux que j'aime,
Frères, parents, amis, et mes ennemis même,
Dans le mal triomphants,
De voir jamais, Seigneur, l'été sans fleurs vermeilles,
La cage sans oiseaux, la ruche sans abeilles,
La maison sans enfants. (X.)

SOMMEIL. Il existe, dit Sterne, plusieurs moyens de provoquer le sommeil : penser au murmure des ruisseaux ou au balancement des arbres; calculer des nombres; faire égoutter au-dessus d'une casserole de cuivre une éponge humide, etc.; mais la tempérance et l'exercice valent beaucoup mieux que ces succédanés.

SOMMEIL (*Prov.*). On dit d'une faveur qui arrive sans qu'on l'ait sollicitée, ou qu'on n'ait rien fait pour la mériter, que *le bien arrive en dormant.* Du Verdier rapporte à ce sujet l'anecdote suivante : « François Ier, ou plus vraisemblablement Louis XI, voyageant par son royaume, étant entré un peu devant l'heure de vêpres dans une église (Notre-Dame-de-Cléry), comme quelqu'un qui avait couru la poste lui demanda en don un bénéfice de collation royale, vacant par le décès du possesseur d'icelui, et que le roi à l'instant vit, à l'un des coins du chœur, un pauvre prêtre qui dormait; après l'avoir fait éveiller, il lui donna le bénéfice pour lequel l'autre, à force de courir par plusieurs journées, s'était mis en péril de se rompre le col, et commanda lettres lui être expédiées, disant qu'il voulait en cet endroit faire trouver véritable le proverbe qu'*à aucuns les biens viennent en dormant.* »

SONGES (*Prov.*). Au moyen âge, on allait quelquefois dormir sur les marches de l'autel, dans l'espoir d'y trouver, en songe, une solution ou un conseil utile dans une affaire. De là le proverbe : *Il n'a pas couché dans l'église*, qu'on appliquait à celui qui se montrait peu propre à aviser à une affaire.

SOT (*Dicton*). On dit d'un homme dont la sottise a atteint le plus haut degré, qu'*il est sot à vingt-quatre carats.* On sait que le mot carat désigne le titre de l'or, et que le chiffre 24 est la marque de sa valeur la plus élevée.

SOTS, SOTTISES. Celui-là est un sot qui parle sans égard aux circonstances et aux personnes avec qui il se trouve; qui s'empare de la conversation et qui se fait le sujet de son propre discours. (CICÉRON.)

Nous ne manquons pas d'ignorants qui cherchent à détourner les savants de l'étude. (ERASME.)

Sire, quand Votre Majesté crée une charge, la Providence crée tout de suite un sot pour l'acheter. (COLBERT *à Louis XIV*)

Un sot savant est sot, plus qu'un sot ignorant.
(MOLIÈRE.)

1. Il faut s'accoutumer aux sottises d'autrui, et ne se point choquer des niaiseries qui se disent en notre présence.

2. Les sottises d'autrui nous doivent être plutôt une instruction qu'un sujet de nous moquer de ceux qui les font.

3. Il y a des gens destinés à être sots qui ne font pas seulement des sottises par leur choix, mais que la fortune même contraint d'en faire.

4. Il n'y a point de sots si incommodes que ceux qui ont de l'esprit. (LA ROCHEFOUCAULD.)

Il n'y a rien de si délié où il ne se trouve des manières qui nous décèlent; un sot n'entre ni ne sort comme un homme d'esprit. (LA BRUYÈRE.)

Les sots sont nécessairement entêtés. moins ils ont d'idées, plus ils y tiennent. (Mlle DE LESPINASSE.)

Les sots ne comprennent pas les gens d'esprit. (VAUVENARGUES.)

Il y a un avantage à la sottise pour celui qui vit avec des sots : il s'entretient dans l'habitude de parler raison, ce qui entretient celle de penser raison.
(Mme DE CHARRIÈRE.)

Que d'esprit va mourir dans l'oreille des sots.
(FONTENELLE.)

Je ne puis me résoudre à continuer la conversation avec un homme qui se croit permis, en pensant à une chose pour la première fois, de contredire quelqu'un qui s'en est occupé toute sa vie. (BUFFON.)

Le sot découvre un homme d'esprit, par instinct d'antipathie, beaucoup plus promptement que l'homme d'esprit ne découvre un sot. (Mme DE NECKER.)

Il est facile d'offenser les petits esprits, parce qu'ils se font des mérites d'une foule de choses dont un esprit élevé n'a pas même l'idée. (La princesse DE SALM.)

Un sot, cela vit en apparence comme un autre homme; cela parle, agit, existe à la manière de tout le monde, ou à peu près; cela ennuie souvent, mais cela ne s'en aperçoit jamais; cela ne préoccupe ni l'âme ni l'esprit; cela n'est incommode ni importun. Cela est un sot, voilà tout. Les sots sont merveilleusement imaginés pour faire des amants aux coquettes. (Charles NODIER.)

1. C'est une sorte de religion pour les sots que d'être constamment ennemis des gens d'esprit.

2. Un sot, que l'on supporte tant qu'il se maintient dans sa nullité, devient un être détestable dès qu'il a la prétention de montrer quelque chose.

3. C'est parce qu'un sot ne se doute pas de son ignorance qu'il croit tout savoir.

4. Un sot s'ennuie rarement dans le monde, car c'est celui qui a le moins à craindre de s'y trouver isolé.

5. La sottise d'un homme d'esprit lui compte double, voilà pourquoi il est plus exposé au blâme que l'ignorant. (A. DE CHESNEL.)

Des sots et des gens d'esprit (22).

1. Les gens d'esprit sont bien plus sou-
ent en dehors de la société qu'à la tête.

2. Un homme d'esprit qui veut parvenir
ans le monde doit se faire pardonner sa
upériorité par quelques défauts.

3. Si l'on en croit les sots, les gens d'es-
rit ne sont bons qu'à faire des vers, des
oëmes, des comédies. Les places, les hon-
eurs, les hauts emplois, tout cela appartient
e droit aux incapables.

4. Il y a autant de témérité à vouloir se
ire une réputation d'esprit qu'à revêtir
s armes éclatantes un jour de combat.

5. Les sots après s'être emparés de tout, ne
occupent guère des gens d'esprit que pour
ur dire : Amusez-vous. Mais si vous n'êtes
s amusables, imbéciles!

6. De tous les biens de la communauté
maine, la postérité est le seul que les
ts abandonnent volontiers aux hommes
esprit.

7. Il n'y a rien de tel qu'un sot pour pré-
rer le riche qui garde pour lui son opu-
nce matérielle à l'homme d'esprit qui
it part à tout le monde de sa richesse in-
llectuelle.

8. Les sots sont humiliés d'être pauvres,
ais ils se gardent bien de rougir d'être
ts.

9. Les prétentions des sots, qui se croient
ts pour parvenir à tout, sont aussi cho-
antes que celles des femmes laides et
ariâtres qui veulent être aimées.

10. Sot ou méchant, c'est synonyme.

11. Quand on devient méchant c'est par
cès de sottise.

12. La sottise et l'esprit ne sont point des
tipodes; rien n'est plus en contact au con-
ire : la première est le marteau, l'autre
nclume.

13. En fait de sots, les plus actifs sont les
s dangereux.

14. Le grand désavantage des gens d'es-
t, c'est de ne jamais croire les sots aussi
s qu'ils le sont en effet.

15. Les sots, par une espèce d'analogie
s doute, fuient les gens d'esprit avec
même soin que les laides évitent les
oirs.

16. Sots en places, peintures en relief.

17. Le sot croit en lui avec la même con-
tion que le chrétien croit en Dieu.

18. Quand un sot doute de quelque chose,
t assurément du beau et du vrai.

19. Estimer les sots à cause de leur posi-
n élevée, c'est préférer au sucre l'écume
surnage.

20. C'est probablement par une des lois
vide que les sots se trouvent si souvent
dessus des gens d'esprit.

21. L'intrigue est l'esprit des sots.

22. Un sot qui demeure un jour entier
s faire de sottise est bien plus remar-
ble qu'un homme d'esprit qui en fait
te en un mois.

23. Si les gens d'esprit n'avaient pas la ressource de rire des sots, ils seraient par ma foi trop dupes.

SOUFFRANCE. Les grandes souffrances, dit Nicole, demandent une grande patience, et une grande patience est un grand et précieux don. On doit accepter les souffrances quand Dieu nous les envoie ; mais il y aurait de la présomption à les désirer.

SOUFFRANCE (*Prov.*). Les Grecs modernes disent *mathémata, pathémata* : « souffrir, c'est apprendre. »

SOUHAIT (*Prov.*). Afin de répandre le ridicule sur ceux qui forment sans cesse des souhaits, et souvent des plus absurdes, un proverbe dit : *Le roi des souhaits est mort à l'hôpital.* Cela signifie que le plus brillant n'a pas meilleure chance que les autres.

SOULIER (*Prov.*). Pour exprimer qu'un mal qui existe n'est pas toujours apparent, on fait usage de ce proverbe : *On ne sait pas où le soulier blesse.* Voici l'origine qu'on donne à cette locution : Paul-Emile, sénateur romain, avait épousé Papyrie, fille de Mason, et de ce mariage naquit le célèbre Scipion Emilien. Pour des causes inconnues, Paul-Emile répudia sa femme. Des amis s'entremirent pour réconcilier les deux époux ; mais le mari ne voulut point céder, et il répondit à ceux qui le pressaient : *Hic calceus nonne novus est? nonne pulcher est? at nemo vestrum novit qua pedem meum torqueat :* « ce soulier là n'est-il pas beau et neuf? et pourtant personne de vous ne sait en quel endroit il me blesse. »

SOUPÇON. Le soupçonneux, dit Oxenstiern, n'est pas moins à charge à lui-même qu'aux autres : il forme un grand obstacle à la tranquillité d'une douce conversation. On peut être sur ses gardes contre toute sorte de caractères avec plus de facilité que contre le soupçonneux. Il n'y a point de mesure à prendre avec lui : on l'offense sans dessein à chaque moment. J'aime mieux le commerce d'un esprit borné sans soupçon qu'un soupçonneux avec tout l'esprit du monde.

SOURD (*Prov.*). On dit de celui qui feint de ne pas entendre une proposition qui lui déplaît : *Il n'est pire sourd que celui qui ne veut pas entendre.*

SOURIS (*Prov.*). Pour exprimer qu'il est bon de disposer de plusieurs ressources en toutes choses, nos pères disaient : *Souris qui n'a qu'un trou est bientôt prise.*

STATISTIQUE. Bacon disait au sujet de la statistique : Non-seulement les chiffres gouvernent le monde, mais ils enseignent comment le monde est gouverné.

STYLE. 1. Dans tout ce qui demande de la précision et de la netteté, un mot de plus ou de moins change quelquefois un raisonnement, comme un chiffre négligé altère nécessairement une somme.

2. Quand il serait pardonnable d'ignorer les sciences, il ne saurait l'être de négliger ce qui est nécessaire pour se faire entendre

(22) Extrait du recueil le *Cabinet de lecture.*

dans les besoins les plus communs de la vie. La nécessité d'écrire revient presque aussi souvent que celle de parler. On a du moins des lettres à faire; et l'on ne pense pas que, si c'est avec un homme d'esprit qu'on est en commerce, sa première attention tombe sur le style.

3. Une lettre porte des explications et des ménagements que la chaleur d'un entretien rend quelquefois difficiles.

(L'abbé PRÉVOST.)

1. Le style n'est que l'ordre et le mouvement qu'on met dans ses pensées. Si on les enchaîne étroitement, si on les serre, le style devient fort, nerveux et concis. Si on les laisse se succéder lentement, et ne se joindre qu'à la faveur des mots, quelqu'élégants qu'ils soient, le style sera diffus, lâche et traînant.

2. Rien n'est plus opposé au beau naturel que la peine qu'on se donne pour exprimer des choses ordinaires et communes d'une manière singulière ou pompeuse; rien ne dégrade plus l'écrivain.

3. Les ouvrages bien écrits seront les seuls qui passeront à la postérité; la multitude des connaissances et la singularité des faits, la nouveauté même des découvertes, ne sont pas de sûrs garants de l'immortalité; si les ouvrages qui les contiennent ne roulent que sur de petits objets; s'ils sont écrits sans goût, sans noblesse et sans génie, ils périront, parce que les connaissances, les faits et les découvertes s'élèvent aisément, se transportent et gagnent même à être mises en œuvre par des mains plus habiles. Ces choses sont hors de l'homme, ***le style est l'homme même.*** (BUFFON.)

Madame de Sévigné a été la première personne de son siècle pour le style épistolaire, et surtout pour conter des bagatelles avec grâce. Ses lettres, remplies d'anecdotes, écrites avec liberté et d'un style qui peint et anime tout, sont la meilleure critique des lettres étudiées où l'on cherche l'esprit.

(VOLTAIRE.)

SUBTILITÉ. La trop grande subtilité, dit La Rochefoucauld, est une fausse délicatesse, et la véritable délicatesse est une solide subtilité.

SUCCÈS. Selon La Rochefoucauld encore, les bons succès dépendent quelquefois du défaut de jugement, parce que le jugement empêche souvent d'entreprendre plusieurs choses que l'inconsidération fait réussir.

SUCRE (*Dicton*). Au commencement du XVII[e] siècle, le sucre était fort rare, on ne l'employait guère que comme remède, et l'on considérait alors une officine comme très-peu recommandable lorsqu'elle s'en trouvait dépourvue. De là vint ce proverbe: ***Apothicaire sans sucre***, pour désigner une personne à laquelle il manquait sa principale chose qui lui était nécessaire.

SUFFISANCE. 1. On fait plus de cas des hommes quand on ne connaît point jusqu'où peut aller leur suffisance; car l'on présume toujours davantage des choses que l'on ne voit qu'à demi.

2. Souvent le désir de paraître capable empêche de le devenir; parce que l'on a plus d'envie de faire voir ce que l'on sait que l'on n'a de désir d'apprendre ce que l'on ne sait pas. (LA ROCHEFOUCAULD.)

SUICIDE. Si l'on ne croit pas à une autre vie, c'est sottise que de hâter, par le suicide, l'instant où l'on doit cesser d'être. S'il n'y a que doute, à quoi bon d'abandonner une existence dont on connaît les obligations, les avantages et les peines, pour aller au-devant d'une situation dont on ne peut se rendre compte? Si, enfin, on est animé de la foi chrétienne, pourquoi se rendre volontairement coupable et compromettre son avenir éternel, en n'attendant point avec humilité et résignation l'heure assignée par la nature? (N.)

Dieu nous a mis sur la terre, comme un capitaine met un soldat en faction, à qui il n'est pas permis d'en sortir qu'on ne vienne le relever. Le philosophe peut donc désirer la mort pour être mis en liberté, mais il ne doit jamais se la procurer pour ne point sortir de faction sans ordre. (PLATON.)

Il y a autant de courage à recevoir la mort sans se plaindre, que de lâcheté à se la donner soi-même. (A. DE CHESNEL.)

SUISSES (*Prov.*). Comme la république helvétique a toujours eu des troupes à la solde de l'étranger, on a pris l'habitude de dire proverbialement, pour signifier qu'on ne donne rien pour rien: ***Point d'argent, point de suisses.*** Mais pour rendre hommage à la vérité et à l'honneur de ces soldats auxiliaires, il faut ajouter que dans tous les pays où ils ont été payés, ils ont loyalement gagné leur argent, c'est-à-dire qu'ils ont toujours servi avec le dévouement, la fidélité et la bravoure qu'aurait pu attendre d'eux leur propre patrie.

SUIVRE (*Prov.*). Philippe de Valois ayant exposé à un conseil le projet qu'il avait de déclarer la guerre aux Flamands, presque tous les membres furent opposés à l'avis du prince. Piqué de cette résistance, il s'adressa au connétable Gautier de Châtillon, et lui demanda s'il pensait aussi qu'il ne fût pas temps de commencer les hostilités? « Sire, lui dit le vieux guerrier, qui a le cœur t... a toujours le temps à propos.—Voilà qui est parler, répartit Philippe en embrassant le connétable: ***Qui m'aime me suive.*** Cette phrase est passée en proverbe.

SUPERFLU. 1. Si vous achetez ce qui est superflu pour vous, vous ne tarderez pas à vendre ce qui vous est nécessaire. Faites toujours réflexion avant de profiter d'un b... marché.

2. Souvent un bon marché n'est qu'illusion, et, en vous gênant dans vos affaires, il vous cause plus de tort qu'il ne vous fait de pr... J'ai vu quantité de gens ruinés pour av... fait de bons marchés. (FRANKLIN.)

SURVEILLANCE. (*Prov.*). Pour expri... ce que cette qualité commande, nous av... ce proverbe: ***Un œil au champ et l'autre à ... ville.*** Les Italiens disent: ***Un œil au cha... l'autre à la marmite.***

SYMPATHIE.

Il est des nœuds secrets, il est des sympathies,
Dont par les doux rapports les âmes assorties
S'attachent l'une à l'autre et se laissent piquer
Par ce je ne sais quoi qu'on ne peut expliquer.
(CORNEILLE.)

Je ne saurais douter qu'il y ait des cœurs formés les uns pour les autres, et qui n'aimeraient jamais rien s'ils n'étaient assez heureux pour se rencontrer. Mais il suffit aussi que deux cœurs de cette nature se rencontrent un moment, pour sentir qu'ils sont nécessaires l'un à l'autre, et que leur bonheur dépend de ne se séparer jamais.
(L'abbé PRÉVOST.)

SYNONYMES. Il n'y a point, dit La Motte, de synonymes parfaits dans les langues : un mot ne renferme pas précisément, et dans toutes ses circonstances, le sens d'un autre mot : chaque tour même exprime une manière particulière de sentir et d'envisager les choses.

T

TABLATURE (*Prov.*). Pour exprimer qu'une chose cause de l'embarras où présente des difficultés, on dit qu'elle donne de la tablature.

TABLE (*Prov.*). On dit aux convives qui arrivent les derniers pour se mettre à table : *Les os sont pour les absents.* C'était aussi le proverbe des Latins : *Tarde venientibus ossa.*

TALENT. Dieu a mis des talents différents dans l'homme, comme il a planté de différents arbres dans la nature : en sorte que chaque talent, de même que chaque arbre, a ses propriétés et ses effets qui lui sont particuliers. De là vient que le poirier le meilleur du monde ne saurait porter des pommes les plus communes, et que le talent le plus excellent ne saurait produire les mêmes effets des talents les plus communs. De là vient encore, qu'il est aussi ridicule de vouloir faire des semences sans avoir la graine en soi que de vouloir qu'un parterre produise des tulipes quand on n'a pas planté les oignons. (LA ROCHEFOUCAULD.)

Les talents doivent être accompagnés de justice, sans quoi ils feraient plus de mal que de bien. (Guillaume PENN.)

Nos plus sûrs protecteurs sont nos talents.
(VAUVENARGUES.)

C'est à tort que quelques-uns prétendent que le talent appose son cachet sur les plus petites choses : c'est, au contraire, en s'abaissant jusqu'à elles qu'il vient fréquemment fournir des preuves de sa faillibilité.
(A. DE CHESNEL.)

Voici comment Rivarol établit la distinction entre les œuvres de l'esprit et celles du talent : « Il y a, dit-il, cette différence entre ces deux présents de la nature, que l'esprit, à quelque degré qu'on le suppose, est plus avide de concevoir et d'enfanter; le talent, plus jaloux d'exprimer et d'orner. L'esprit s'occupe du fond qu'il creuse sans cesse; le talent s'attache à la forme, qu'il embellit toujours; car, par sa nature, l'homme ne veut que deux choses, ou des idées neuves ou de nouvelles tournures. Il exprime l'inconnu clairement pour se faire entendre, et il relève le connu par l'expression pour se faire remarquer. L'esprit ne peut se passer d'idées, et les idées ne peuvent se passer de talent : c'est lui qui leur donne l'éclat et la vie. Or, les idées ne demandent qu'à être bien exprimées, et, s'il est permis de le dire, elles mendient l'expression. Voilà pourquoi l'homme de talent vole toujours l'homme d'esprit : l'idée, qui échappe à celui-ci, étant purement ingénieuse, devient la propriété du talent qui la saisit. L'homme qui n'aurait strictement que de l'esprit ne laisserait que des idées; mais l'homme de talent ne peut rien céder de ce qu'il fait; il a, pour ainsi dire, placé ses fonds dans la façon de ses ouvrages. »

TAMBOUR (*Prov.*). Pour exprimer que le bien acquis d'une manière illégitime nous est presque toujours enlevé par des moyens aussi coupables, on dit : *Ce qui vient de la flûte retourne au tambour.* Quelques-uns pensent que ce proverbe vient de l'histoire suivante, si l'histoire n'a pas été bâtie sur le proverbe : « Dans une ville de guerre dont les Anglais faisaient le blocus, on avait laissé une forte garnison; et comme l'ennemi se tenait assez tranquille, on se contentait de placer des vedettes pour observer ses mouvements. Pendant ce temps, chacun vaquait à ses affaires ou à ses plaisirs avec autant de sécurité qu'en temps de paix. Deux frères étaient employés, dans la garnison, l'un comme tambour et l'autre comme fifre; et tous deux, exercés dans l'art de corriger la fortune, passaient le temps que leur laissaient leurs fonctions à jouer, soit aux cartes, soit aux dés, soit au billard, avec les bourgeois les plus simples de la ville. C'était le fifre qui se chargeait de la partie, et qui avait soin de perdre le plus souvent. Les oisifs de la galerie pariaient pour ou contre lui, le tambour tenait les paris, et lorsque nos provinciaux étaient bien échauffés, son frère tournait la chance à son gré, et lui faisait gagner au delà de ce que lui-même venait de perdre. » *Ce qui venait du fifre,* ou *de la flûte, retournait* donc *au tambour;* et l'on sait quel parti tiraient autrefois les *aigrefins,* et tirent aujourd'hui les *grecs,* de cette science abominable dont nous venons de parler. Les Normands disent aussi, dans le sens du proverbe qui précède : *Ce qui vient du flot s'en retourne d'èbe* (reflux).

TANTE (*Prov.*). On fait usage, pour désigner une personne cajoleuse, de cette phrase proverbiale : *Caquet-bon-bec, la poule à ma tante.*

TAPAGE. Il y a en France, dit M. Alphonse

Karr, un parti qui est toujours sûr d'éveiller de nombreuses sympathies, un parti qui a des dévouements et même des martyrs, c'est le tapage.

TÉMÉRITÉ. C'est la seule vanité qui nous rend téméraire : on ne l'est pas quand on n'est vu de personne. (J.-J. ROUSSEAU.)

Le courage examine : la témérité est aveugle. (A. DE CHESNEL.)

TEMPÊTE. (*Prov.*). Pour signifier qu'il est sage de s'éloigner des troubles civils et d'aller, pendant leur durée, vivre à la campagne, les Grecs disaient : ***Quand les vents s'élèvent, rends tes hommages à l'écho.*** On attribuait cette maxime à Pythagore. Les anciens avaient encore ce proverbe : ***La foudre épargne ceux qui dorment;*** et les Chinois disent dans le même sens : ***L'hirondelle qui est dans son nid voit d'un œil tranquille les batailles des vautours.***

TEMPS. Peut-on appeler grand ce qui s'écoule en un si petit espace de temps? L'intervalle qui sépare notre enfance de notre vieillesse est bien peu de chose en comparaison de l'éternité; ce n'est même rien. (PLATON.)

1. Le temps change la face du monde.

2. Ne voyez-vous pas le temps triompher des pierres mêmes, les tours les plus hautes s'écrouler et les rochers se pourrir? (LUCRÈCE.)

La vie n'est pas dans l'espace du temps, mais dans l'usage qu'on en sait faire. (Mme DE LAMBERT.)

La nature tient sous nos yeux une école où elle instruit le genre humain. L'emploi du temps est la leçon qu'elle lui répète. Nous mourons tous les soirs, nous renaissons tous les matins; chaque jour est une vie complète et différente. Cette différence nous échappe et nous confondons le jour qui nous suit avec celui qui l'a précédé. Cependant, comme on ne se baigne jamais deux fois dans les mêmes eaux d'un fleuve, on ne se réveille jamais deux fois dans la même vie. Le fleuve et la vie s'écoulent et changent sans cesse sans paraître changer. Nous ne remarquons pas ce volume immense et des ondes et des jours qui est allé s'abîmer pour jamais dans le séjour des mers et dans celui des temps. Occupés d'amusements frivoles, nous suivons gaiement les flots qui nous entraînent, nous descendons doucement et les yeux fermés la pente rapide qui nous mène à la mort. (YOUNG.)

On n'est pas né pour la gloire lorsqu'on ne connaît pas le prix du temps. (VAUVENARGUES.)

Le temps passé est toujours regretté, c'est le présent qui le sert. On voit en bien tout ce qui n'est plus, et en mal tout ce qui est. (Le prince DE LIGNE.)

On a toujours du loisir quand on sait s'occuper. (Mme ROLAND.)

Il y a un avenir dans toute occupation, et c'est d'un avenir que l'homme a sans cesse besoin. (Mme DE STAEL.)

Je voudrais marquer tous les instants de ma vie par un plaisir nouveau, à l'imitation de ceux qui ont essayé de mesurer le temps à l'aide d'un cadran de fleurs, dont le développement et le parfum successif annoncent seuls la marche des heures. (Mme DE GENLIS.)

N'allons-nous pas toujours où nous devons aller? Dans la marche du temps pouvons-nous reculer? (La princesse de SALM.)

Le cèdre qui ombrageait les troupeaux a passé comme le gramen que les troupeaux foulaient. (DE SÉNANCOURT.)

Le temps n'épargne pas ce qu'on a fait sans lui. (X.)

Le temps a deux ailes : l'une emporte nos joies et l'autre essuie nos larmes. (Y.)

Il y a assez bon nombre de situations dans la vie où il faut se confier au temps qui, au fond, est un bon diable. (DE BALZAC.)

Quand Dieu eut achevé la création il termina son ouvrage en disant : *Tout est bien!* Sa volonté était que tout fût bien. Ainsi, lorsque des révolutions éclatent, laissez agir le temps, une loi plus puissante encore que celle du mal ne tarde pas à rétablir l'ordre, conformément à ces mots : *Tout est bien!* Il en est de même dans l'ordre moral, où la méchanceté humaine, le vice et le crime peuvent obtenir d'éclatants triomphes. Laissez encore agir le temps, l'ordre ou le bien ne tardent point à revenir; l'expiation n'est pas autre chose que cette loi. (DE MÉRICLET.)

Le temps, c'est la vie : ne point mettre à profit le temps, c'est gaspiller la vie. (A. DE CHESNEL.)

TEMPS (*Prov.*). On dit d'une personne qui jouit d'un grand crédit, soit dans une circonstance déterminée, soit dans un lieu quelconque, qu'***elle fait la pluie et le beau temps.*** « Les mages de Chaldée, dit Voltaire, en savaient plus que les autres, ils cherchaient la cause de la pluie et du beau temps, et bientôt ils passèrent pour ***faire le beau temps et la pluie.*** Ils étaient astronomes; les plus ignorants et les plus hardis furent astrologues. » Pour exprimer qu'il ne faut pas s'abandonner au découragement dans l'adversité, on fait aussi usage de cet autre proverbe : ***Après la pluie vient le beau temps.*** On désigne une stricte économie en disant qu'on ***pousse le temps avec l'épaule,*** et, à propos de l'emploi de ses moments, qu'***avarice de temps est louable.*** Ce dernier proverbe est tiré de Sénèque, qui a écrit au sujet du temps : ***Cujus solius honesta est avaritia.***

TERRE. (*Prov.*). Pour dire que les richesses d'ici-bas nuisent le plus souvent à la pratique de vertus chrétiennes, on fait emploi de ce proverbe : ***L'abondance des biens de la terre nous rend nécessiteux de ceux du ciel.***

TERREUR PANIQUE (*Dicton*). Vers l'an 278 avant notre ère, Brennus, général gaulois (qui n'est pas celui que combattit Camille), passa dans l'Orient à la tête d'une armée de cent cinquante mille hommes et remporta d'abord de grands succès; mais ayant voulu piller, dit-on, le temple de Delphes, son armée fut repoussée avec une

telle perte que le général se donna la mort de désespoir. Les Grecs publièrent alors qu'ils avaient vu Apollon rouler d'énormes rochers sur les Gaulois, et le dieu Pan les frapper d'une terreur si subite qu'ils s'entretuaient les uns les autres. C'est depuis lors qu'on a constamment appelé *terreur panique*, ou simplement *panique*, la frayeur qui s'empare d'un homme et le rend sourd à toute espèce d'exhortation.

TESTAMENT. Il y a quelque chose d'odieux dans les legs importants que certaines personnes font à des valets ou autres gens de semblable espèce qui, le plus souvent, n'obtiennent ces faveurs qu'aux prix d'une adroite et persévérante hypocrisie, et qui, le plus communément encore, se sont déjà même procuré, par des vols au testateur, des sommes supérieures à celles que celui-ci leur laisse pour les récompenser, à ce qu'il croit, de leur *fidélité*. Il est louable sans doute de reconnaître de bons et loyaux services, d'assurer de quoi vivre au domestique dont on n'a eu que des preuves de dévouement durant de longues années, mais il faut que cette rémunération soit accordée dans de sages limites et qu'elle ne blesse ni les droits acquis plus légitimement, ni les principes de la morale. (N.)

Quand un homme de bien n'aurait qu'à claquer des doigts pour glisser son nom dans les testaments des riches, il n'userait pas d'un tel pouvoir, fût-il assuré qu'il ne serait jamais, en aucune manière, soupçonné par qui que ce soit. Mais donnez cette faculté à un M. Crassus, et qu'il puisse à si peu de frais hériter de ceux dont il n'est réellement pas l'héritier, croyez-moi, vous le verrez sauter de joie dans la place publique. L'homme juste, au contraire, n'enlèvera rien à personne pour se l'approprier; et se récrier d'admiration à cela, c'est confesser qu'on ignore ce que c'est qu'un honnête homme. (Cicéron.)

TETE (*Prov.*). Les étourdis sont fréquemment l'objet de ce proverbe : *A mauvaise tête bonnes jambes*. Cela signifie que lorsqu'on s'est montré oublieux, on se trouve presque toujours obligé de racheter cette faute par beaucoup de pas. On emploie aussi cet autre proverbe vis-à-vis de certaines personnes dont l'extrême vivacité est cependant accompagnée de sentiments bienveillants et charitables : *Mauvaise tête et bon cœur*. On dit encore que *le mal de tête est le mal des beaux esprits*; puis que *le mal de tête veut paître*, c'est-à-dire manger. Enfin, *laver la tête* à quelqu'un, c'est lui faire une mercuriale.

THEORIES. Laissons là, dit Châteaubriand, les théories pour ce qu'elles valent : en histoire comme en physique, ne prononçons que d'après les faits.

TIMIDITE. La timidité est un défaut dont il est dangereux de reprendre les personnes qu'on en veut corriger. Ou leur crainte augmente, ou elles tombent dans l'excès contraire. (La Rochefoucauld.)

1. Ce n'est point en brusquant l'homme timide que vous le corrigerez. De toutes les maladies de âme, la timidité est celle qui demande les moyens les plus modérés et la main la plus légère : on ne peut bien panser ces sortes de blessures qu'en ne les touchant pas; c'est un sauvage qu'on ne parvient à discipliner qu'à force de ménagements et de soins, que tout étonne, que tout effarouche, passant de l'immobilité à la fuite; son caractère difficile à rectifier vous met entre ces deux dangers, celui de la rendre plus inabordable, ou plus familière qu'il ne faudrait. Si vous la gênez par les entraves, elle tombe dans la stupidité muette; si vous lui donnez carrière, elle se jette dans les sottises, croyant bien faire et se donner un air d'aisance; un rien la jette ou dans l'excès ou dans l'inaction, dans le trop parler ou dans le silence : elle ressemble à ces machines mécaniques qui veulent être dirigées par la main la plus habile : un rien précipite leur mouvement, et elles courent comme des folles; un rien les arrête, et elles ne vont plus.

2. La timidité nous préserve de l'excès des passions. Heureuse la jeunesse qui marche sous ses auspices, elle peut être sûre de ne jamais s'égarer! Du moment qu'on cesse de l'avoir pour guide, les vertus s'envolent de notre cœur, et l'effronterie les remplace avec les vices. La timidité est la sauvegarde et le bouclier des vertus; l'effronterie est la protectrice des passions et l'introductrice des vices en nous.

3. La timidité, dans les choses les plus simples et où il n'y aurait même qu'à rire, a toujours l'air de faire un mauvais coup, c'est ce qui la fait juger coupable, lorsqu'elle n'est que sotte et imbécile.

4. Il n'est personne qui soit plus à portée d'étudier la timidité que les grands; c'est à eux qu'elle se montre dans toute sa niaiserie et avec des convulsions les plus laborieuses; c'est devant eux qu'elle altère nos traits, décompose nos figures, et peint dans nos yeux la crainte, le trouble, l'embarras et l'incertitude. La haute idée que l'on a conçue de leur élévation, les préjugés de notre faiblesse à leur égard, ne leur fait rencontrer que des êtres stupides, qui à deux pas de là cependant reprennent tout leur esprit : ils le retrouvent dans l'antichambre où ils l'ont laissé en entrant.

5. L'homme timide semble avoir perdu tout à coup l'usage des sens : il n'a plus d'yeux pour voir, ni d'oreilles pour entendre; ses jambes ne sauraient marcher, avec deux bras il est manchot; il est tombé dans une crise d'anéantissement qui le rend à peine capable d'idées directes; sa vue se brouille et sa raison l'abandonne; ce n'est plus un homme, c'est une machine, un automate. (X.)

TOILE (*Prov.*). On dit quelquefois, à celui qui cherche à vous entortiller au moyen de belles phrases : *Vous parlez trop, vous n'aurez point ma toile*. Bellingen attribue l'origine de ce proverbe au conte que voici : « Une paysanne avait chargé son fils d'aller vendre au marché une pièce de toile, en lui

recommandant de ne pas la livrer à quelque grand parleur qui le pourrait enjôler par ses beaux discours et l'engager à laisser sa toile à bas prix. Ce gros benêt retint si bien l'instruction de sa mère qu'il ne trouva point de marchand sur la place qui ne parlât trop à sa fantaisie; car lorsqu'on lui avait demandé combien la toile, et qu'il en avait dit le prix, si on répondait que c'était trop, il répliquait incontinent : *Vous parlez trop, vous n'aurez pas ma toile*, et renvoyait ainsi tout le monde. N'ayant pas trouvé de la sorte un seul acheteur, il reprit le chemin de son village, et étant entré, sur sa route, dans une église, il y aperçut, contre un pilier, une statue de bois, figurée en façon de moine, ayant une ouverture à l'estomac, avec cette inscription : *Pour la réparation de céans*. L'espèce d'idiot prenant la statue pour une personne, lui demanda si elle voulait acheter sa toile et lui dit le prix. La statue n'ouvrant pas la bouche, il s'écria tout transporté : *Vous êtes mon marchand, prenez ma toile et me payez, il me faut tant*. Puis, déposant la toile devant la statue, il répéta plusieurs fois : *Payez-moi, donnez-moi de l'argent, ça de l'argent*. Enfin, le saint de bois conservant toujours son immobilité et son silence, le lourdeau, transporté de colère, le frappa de son bâton, le fit voler en éclat, et fit répandre sur le sol l'argent que contenait la cavité de l'estomac, argent dont il s'empara comme lui appartenant, attendu qu'il laissait sa toile en échange. »

TOI-MÊME (*Prov.*). Les Grecs faisaient usage de ce proverbe : *Si tu veux du bien, tire-le de toi-même*. Nous disons aussi : *Ne t'attends qu'à toi-même*. Vauvenargues a développé ce précepte de la manière que voici : « Faites-vous, s'il se peut, une destinée qui ne dépende point de la bonté trop inconstante et trop peu commune des hommes. Si vous méritez des honneurs, si la gloire suit votre vie, vous ne manquerez ni d'amis fidèles, ni de protecteurs, ni d'admirateurs. Soyez donc d'abord par vous même, si vous voulez acquérir les étrangers. Ce n'est point à une âme courageuse à attendre son sort de la seule faveur et du seul caprice d'autrui : c'est à son travail à lui faire une destinée digne d'elle. »

TOLÉRANCE. Il y a plusieurs demeures dans la maison de mon Père.

(*Joan.* XIV, 2.)

Si quelqu'un ne veut pas croire, qui est-ce qui a droit de l'y contraindre?

(S. CHRYSOSTOME.)

Il n'y a que l'impiété qui ôte la liberté de religion et qui prétende enchaîner les opinions sur la Divinité, en sorte qu'on ne puisse adorer le dieu qu'on veut, et qu'on soit forcé de croire à celui qu'on ne veut pas. Que nous importent les sentiments des autres? La force n'appartient point à la religion; on doit l'embrasser de plein gré et non pas contraint. (S. AUGUSTIN.)

Le propre de la vraie religion n'est pas de contraindre, mais de persuader.

(S. ATHANASE.)

La vérité qui n'est pas charitable, procède d'une fausse charité. Il vaut mieux faire des pénitents par la douceur, que des hypocrites par la sévérité.

(S. FRANÇOIS DE SALES.)

Souffrons toutes les religions, puisque Dieu les souffre toutes. (FÉNELON.)

Ceux qui veulent forcer les volontés humaines, exercent une tyrannie extrêmement odieuse à Dieu et aux hommes. (X.)

La tolérance doit être l'apanage de l'humanité. Nous sommes tous pétris de faiblesses et d'erreurs : pardonnons-nous réciproquement nos fautes, c'est la première loi de la nature. (Y.)

TONDU (*Prov.*). Pour exprimer qu'on subirait une peine plutôt que d'accomplir une chose, on dit : *Je veux être tondu si je fais cela*. Ce proverbe vient de ce qu'anciennement c'était une ignominie en France, que d'avoir la tête rasée, et ce châtiment était placé au même rang que la fustigation par les lois de Charlemagne.

TONNERRE (*Prov.*). Afin de signifier qu'après les menaces viennent les coups, on fait usage de ce proverbe : *Tant il tonne qu'il pleut*. Ce proverbe, selon quelques-uns, remonte à Socrate. On sait qu'il avait une méchante femme. Un jour qu'elle l'accablait d'injures et qu'il ne s'y montrait aucunement sensible, elle finit par lui verser un seau d'eau sur la tête. « N'avais-je pas bien prévu, dit tranquillement le philosophe à ses amis, qu'après le tonnerre viendrait la pluie ? »

TOURNE-BROCHE (*Prov.*). Pour dire que d'une belle chose on en fait une laide, on emploie ce proverbe : *Faire d'une pendule un tourne-broche*; ou bien cet autre : *Faire d'une rose un artichaut*.

TOURNEMINE (*Prov.*). Le Jésuite de ce nom, qui a joui d'une très-grande réputation dans les lettres, était doué d'une imagination très-exaltée qui lui faisait accueillir avec la plus grande facilité tous les contes extraordinaires qu'on se plaisait à lui faire, et qu'il reproduisait ensuite, comme des vérités, avec l'accent d'un homme des plus convaincus. Ce travers avait donné naissance à ce proverbe : *Il ressemble à Tournemine, il croit tout ce qu'il imagine*.

TRAHISON. On fait plus souvent des trahisons par faiblesse, dit La Rochefoucauld, que par un dessein formé de trahir.

TRAMONTANE (*Dicton*). C'est un des noms que l'on donne à l'étoile du nord; et comme, avant la découverte de la boussole, les pilotes se dirigeaient par l'inspection des étoiles, on disait d'un marin qui ne conservait point son calme et la raison, qu'il avait perdu la tramontane. De nos jours on fait encore usage de cette expression : *Perdre la tramontane*, qui signifie perdre la tête.

TRANQUILLITÉ. La tranquillité de l'esprit, dit Charron, est le souverain bien de l'homme.

TRAVAIL. Homme, qui que tu sois, travaille. Tu dois payer ta vie par des travaux. Le paresseux fait un vol à la société. Devons

à nous-mêmes notre subsistance et ne l'achetons pas au prix de l'ignominie. N'as-tu pas appris de métier? va bêcher la terre. Donne-toi de la peine : tu ne manqueras pas de travaux. Veux-tu te livrer à la navigation? Les mers te sont ouvertes. Veux-tu te livrer à des occupations champêtres? Les campagnes sont assez vastes. (PHOCYLIDE.)

Fortifiez votre corps par le travail, et votre esprit par l'étude. (SOCRATE.)

1. Si vous êtes laborieux, vous ne mourrez jamais de faim, car la faim peut bien regarder à la porte de l'homme qui travaille, mais elle n'ose y entrer.

2. Un métier vaut un fonds de terre.

3. La vigilance est la mère de la prospérité, et la providence ne refuse rien à l'industrie. (FRANKLIN.)

Le travail seul constitue une nation. (MIRABEAU.)

Non l'homme qui veille ne condamne pas Dieu au sommeil. Non l'homme qui s'aide ne destitue pas la Providence. L'homme qui la méconnaît, c'est celui qui ne s'aide pas. Il y a dans ce qu'on appelle les *événements*, infiniment moins d'inconnu que l'on ne se plaît à l'imaginer. L'imprévoyance humaine, pour faire sa part en responsabilité plus petite, a imaginé d'étendre démésurément celle de la Providence divine. C'est ingénieux, mais ce n'est pas vrai. (GUIZOT.)

Le ciel a accordé à tout le monde de quoi vivre, à condition de travailler pour l'avoir. (X.)

Qui veut jouir des douceurs de la richesse, doit accepter l'amertume du travail. (Y.)

TREMBLER (*Prov.*). On dit à ceux qui se plaignent de leur sort et qui souvent ambitionnent une position qui serait encore plus mauvaise : *Il vaut mieux suer que trembler*. On raconte au sujet de ce proverbe l'histoire que voici : L'aîné des enfants de Jeanne d'Albret et d'Antoine de Bourbon, dont Henri IV fut le troisième fils, avait été mis en nourrice sous la surveillance de l'épouse du bailli d'Orléans. Cette dame était vieille, et persuadée que la chaleur était indispensable à la santé de son élève, elle le tenait constamment dans une chambre close et auprès d'un grand feu, répondant à tous ceux qui lui faisaient des observations au sujet de ce singulier régime : *Il vaut mieux suer que trembler*. Il sua tant et si bien, en effet, qu'il en mourut.

TRESOR MORAL. 1. Quel est le souverain bien ? Une conscience qui n'a rien à se reprocher.

2. Quel est le plus grand fléau pour l'homme ? L'homme.

3. Qui est riche? Celui qui ne désire rien. Qui est pauvre ? L'avare.

4. Quelle est la plus belle dot pour une femme ? Une vie pure.

5. Quelle est la femme vertueuse? Celle dont le soupçon n'oserait approcher.

6. Qui est sage? Celui qui, lorsqu'il pourrait faire le mal ne le fait pas.

7. Quel est le propre de l'insensé? C'est de vouloir faire le mal, même quand il ne le peut pas. (BIAS.)

1. Celui qui ne sait pas se taire ne saura jamais parler.

2. J'aime mieux l'estime d'un homme de bien, que les applaudissements d'une foule de méchants.

3. L'insensé envie la richesse orgueilleuse.

4. L'insensé se rit des pleurs du malheureux.

5. Obéis toi-même à la loi que tu as faite.

6. Fais-toi des amis pendant ta prospérité.

7. Tache de conserver un petit nombre d'amis dans le malheur. (PITTACUS.)

1. Plus tu as de pouvoir, moins tu dois en user.

2. Un homme de bien dans le malheur est la honte de la fortune.

3. Des crimes n'ont jamais donné une prospérité durable.

4. Pardonne beaucoup de choses aux autres, mais ne te pardonne rien.

5. Celui qui épargne les méchants en veut aux bons,

6. La gloire de tes ancêtres n'est rien pour la tienne.

7. Souvent la mauvaise réputation du père rejaillit sur le fils. (CLÉOBULE.)

1. Ne séparez jamais l'utile et le beau.

2. Plus on a de richesses, plus on a de soucis.

3. Il est mauvais de désirer la mort, et plus mauvais de la craindre.

4. Fais en sorte de trouver quelque plaisir aux choses que tu ne peux éviter.

5. Si beaucoup te craignent, tu dois craindre beaucoup.

6. Si la fortune te sourit, prends garde de t'enorgueillir.

7. Si la fortune gronde, prends garde de te laisser abattre. (PÉRIANDRE.)

1. On ne peut dire que la vie d'un homme a été heureuse qu'après sa mort.

2. Marie-toi avec ceux qui te ressemblent : ce qui ne se ressemble pas se heurte.

3 Chez nous, les honneurs ne seront jamais dispensés par le hasard.

4. Reprends en secret ton parent, et loue-le en public.

5. Il est bien plus beau de se rendre célèbre par ses actions, que de recevoir en naissant la célébrité de ses aïeux.

6. Si notre sort était fixé d'avance, à quoi serviraient nos précautions?

7. Que le magistrat ivre boive la ciguë. (SOLON.)

1. Je ne veux ni que les petits me craignent, ni que les grands me méprisent.

2. Souviens-toi de la mort, pour te rappeler en même temps qu'il est une autre vie.

3. Sache supporter tous les malheurs avec le secours de ton courage ou celui de l'amitié.

4. Si tu as fait quelque chose de bien, il ne t'est pas permis de t'en souvenir.

5. Si tu as reçu un bienfait, rappelle-le-toi toute la vie.

6. La vieillesse est agréable quand elle ressemble encore un peu à la jeunesse.

7. La jeunesse même est pénible quand elle ressemble déjà à la vieillesse. (CHILON.)

1. Quand tu vas faire quelque chose de honteux, crains le témoignage de ta conscience, à défaut des yeux d'autrui.

2. La vie finit; la gloire d'une belle mort ne finit jamais.

3. Ose dire ce que tu oses faire.

4. C'est un supplice que de craindre ce qu'on peut éviter.

5. Lorsque tu fais des reproches mérités à ton ennemi, tu lui rends service.

6. Lorsque tu donnes des louanges injustes à ton ami, tu le perds.

7. Ce qui est trop n'est plus bien: craignons d'en dire trop nous-même.
(THALÈS.)

On commence à jouer par amusement, on continue par avarice, et l'on finit par passion. (BRUYÈS.)

La liberté n'est pas longtemps le premier des biens pour des hommes toujours exposés à la tentation de s'enrichir. (MABLY.)

Si celui qui réunit l'impertinence à la vanité pouvait se douter de l'opinion qu'il fait naître, il préférerait d'être compté au nombre des sots. (DE LACROIX.)

Chaque individu doit ménager les intérêts de ses pareils en travaillant à son bonheur particulier. (MABLY.)

Les connaissances rendent les hommes doux. (MONTESQUIEU.)

L'impatience, qui paraît une force et une vigueur de l'âme, n'est qu'une faiblesse et une impuissance de souffrir la peine.
(FÉNELON.)

La première étude de l'homme est l'homme. A quoi lui servent les plus belles connaissances, s'il ne connaît ni lui ni ses semblables? (BRUYÈS.)

Quiconque, en écrivant l'histoire, en altère les faits, est un mauvais citoyen.
(HELVÉTIUS.)

Le véritable héroïsme est imcompatible avec la fraude et la violence. (FÉNELON.)

Pour les cœurs faibles, il n'y a contre l'amour d'autre remède que la fuite.
(SOCRATE.)

Une trop grande austérité peut être quelquefois l'effet du caractère, et non de la simplicité de mœurs. (D'AGUESSEAU.)

La soif de l'or a toujours éteint dans les hommes tout sentiment d'humanité.
(ROLLIN.)

En sacrifiant tout à son devoir, on est sûr d'arriver au bonheur. (FLORIAN.)

Le mauvais exemple est une contagion qui fait bien du ravage en peu de temps.
(DESTOUCHES.)

Les bonnes mœurs produisent la santé.
(FÉNELON.)

Plus on s'efforce de plaire à tout le monde, plus on court le risque de n'être estimé de personne. (DE LACROIX.)

1. L'ignorant n'attend jamais de lui-même son bien et son mal, mais des choses qui sont hors de lui.

2. N'aie point un sentiment sur les lèvres, et un autre dans le cœur.

3. Si le plus méchant des hommes pouvait être autre que lui-même, il voudrait être homme de bien.

4. Le plus riche héritage qu'on puisse laisser à ses enfants, héritage préférable aux plus riches patrimoines, c'est la gloire de ses vertus et de ses belles actions.

5. Croyez que vos actions sont mauvaises si vous voulez qu'on les ignore.

6. L'adversité est l'épreuve de la vertu. Vous êtes un grand homme; mais comment le saurai-je, si la fortune ne vous a pas mis à portée de montrer votre courage dans les revers?

7. L'amour-propre est le microscope qui grossit à nos yeux nos propres vertus et les défauts d'autrui

8. C'est dès l'enfance qu'il faut apprendre le bien.

9. Le faste annonce peu de mérite.

10. La neutralité n'est pas toujours le parti de la modération, mais plutôt de l'ambition qui sans participer aux troubles, en tire son avantage.

11. Un observateur doit toujours être en garde contre la première impression des objets, de peur d'être dupe de sa surprise.

12. On ne devrait estimer les talents que pour le bien qui en revient à la société.

13. C'est se rendre complice d'une impertinence que d'en rire.

14. Les plus habiles conseillers de la couronne sont la franchise et la bonne foi.

15. La magnificence est le moyen du fat pour attirer les regards du sot.

16. Un homme indiscret est une lettre décachetée, tout le monde peut la lire.

17. Moins on tient de place, plus on est à couvert: une feuille suffit au nid de l'oiseau.

18. L'ignorance peut être appelée la nuit de l'esprit, et cette nuit n'a ni lune ni étoiles.

19. Quiconque peut panser sa plaie est à moitié guéri.

20. Le calme est l'expression du sentiment de la force: il n'appartient qu'à la faiblesse d'être bruyante.

21. La vertu est belle dans les plus laids, et le vice est laid dans les plus beaux.

22. Dissiper le temps, c'est user l'étoffe dont la vie est faite.

23. L'ombre suit ceux qui marchent au soleil, et l'envie ceux qui marchent à la gloire.

24. Une vertu qui a besoin d'être gardée, ne vaut pas la peine d'une sentinelle.

25. La vertu est à elle-même sa première récompense.

26. Un homme d'esprit serait souvent bien embarrassé sans la compagnie des sots.

27. L'économie donne aux pauvres tout ce que la prodigalité ôte aux riches.

28. Le plaisir qu'on arrache à son devoir, est de l'argent qu'on emprunte à un usurier: on le paye à gros intérêts.

29. Quand on court après l'esprit, on attrappe presque toujours la sottise.

30. Il n'y a qu'une domination légitime : c'est celle de la vertu.

31. La calomnie est comme une guêpe qui vous importune et contre laquelle il ne faut faire aucun mouvement, à moins qu'on ne soit sûr de la tuer.

32. Les méchants sont comme les mouches qui parcourent le corps d'un homme et ne s'arrêtent que sur ses plaies.

33. Ce qu'on appelle subtilité d'esprit n'est souvent qu'une incapacité singulière de penser solidement.

34. Les vérités qu'on aime le moins à entendre, sont celles qu'on a le plus d'intérêt à savoir.

35. On paye cher le soir les folies du matin.

36. La vieillesse du méchant est pire que la boîte de Pandore : elle renferme tous les maux et ne conserve pas l'espérance.

37. Si l'on ne voulait qu'être heureux, cela serait bientôt fait ; mais on veut être plus heureux que les autres, et cela est presque toujours difficile, parce que nous croyons les autres plus heureux qu'ils ne le sont réellement.

38. Dans les grandes choses, les hommes se montrent comme il convient de se montrer ; dans les petites, ils se montrent tels qu'ils sont.

39. Le changement de mode est un impôt que l'industrie du pauvre met sur la vanité du riche.

40. L'amour est une folie aimable ; l'ambition une sottise sérieuse.

41. La modestie est au mérite ce qu'une gaze légère est à la beauté : elle peut en diminuer l'éclat en apparence, mais en rehausse le prix dans la réalité.

42. En sortant de la retraite du médisant ou du calomniateur, secouez la poussière de vos pieds.

43. Un sot dans l'élévation est un homme placé sur une éminence, du haut de laquelle tout le monde lui paraît petit et d'où il paraît petit à tout le monde.

44. L'or, comme les liqueurs fortes, augmente la soif.

45. Il y a moins d'ingrats qu'on ne croit, car il y a bien moins d'hommes généreux qu'on ne pense.

46. On ferait une liste curieuse des terreurs du brave et des folies du sage.

47. Beaucoup d'enfants ont bravé la mort sur les champs de bataille, il est d'un homme de la braver sur son lit.

48. Les lisières sociales ne doivent pas être des chaînes de fer.

49. Après une révolution, comme à la fin d'un bal, chacun veut reprendre son costume ordinaire, mais beaucoup ne le retrouvent plus.

50. Une femme doit être pour elle-même sa sentinelle vigilante : elle est entourée d'ennemis, elle en a dans sa tête, dans son cœur, dans sa personne.

51. Si la fierté est excusable, c'est lorsqu'elle s'adresse à la force.

52. La plupart des hommes se singent les uns les autres, et nomment originaux ceux qui refusent de les singer.

53. Celui qui souffle le feu, s'expose à ce que les étincelles lui sautent au visage.

54. Un noble sans mérite est un sac qui n'a plus que l'étiquette.

55. La prospérité est comme une mère tendre, mais aveugle, qui gâte ses enfants.

56. On est complice du mal qu'on souffre, si l'on peut l'empêcher.

57. L'amitié n'a pas d'équivalent.

58. On s'endurcit en vivant dans le monde.

59. Les hommes équitables sont plus rares que les grands génies.

60. Ne parlez jamais de ce que vous ignorez, parlez peu de ce que vous savez.

61. Quand on conseille la vertu aux autres, on augmente les raisons qu'on a de la pratiquer.

62. Chacun a sa folie et ne croit pas l'avoir.

63. Il faut tailler à un ambitieux plus d'ouvrage qu'il n'en peut faire.

64. C'est l'étude qui augmente les talents de la nature, mais c'est la conversation qui les met en œuvre.

65. Quand on se plaint, on cherche à se consoler.

66. Quoique la colère ne soit qu'une courte fureur, ses effets ne laissent pas d'être de longues folies. (X.)

TRIBOULET (*Dicton*). C'était le nom du fou de Louis XII et de François Ier. On a conservé de lui une foule de traits qui attestent tout l'esprit dont il était doué. « Si Charles-Quint vient en France, dit-il au roi, je lui ceins le front de mon bonnet. — Et si je lui livre passage dans mes Etats ? répondit le prince. — Alors répliqua Triboulet, mon bonnet reviendra de droit à Votre Majesté. » Ce fou amusait singulièrement la cour, et l'on prit l'habitude de dire *servir de Triboulet*, pour exprimer qu'on était la risée de tout le monde.

TROÈNE. On attribue la réponse suivante, très-remarquable, à un ecclésiastique qui avait clos son jardin d'une haie de cet arbuste. Quelqu'un lui ayant demandé pourquoi il n'avait pas plutôt employé des épines ? « C'est, dit-il, que la haie du pasteur doit éloigner les indiscrets, et offrir des fleurs à ceux mêmes qu'elle repousse. »

TROMPERIE. S'il n'est pas possible qu'un seul homme trompe tous les autres, il est impossible que tous les autres conspirent à en tromper un seul. (Pérez.)

1. Les plus sages sont faciles à tromper.

2. Avec ceux qui vous veulent surprendre, il faut raisonner à contre-sens.

(Balthasar Gracian.)

On ne peut se consoler d'être trompé par ses ennemis et trahi par ses amis, et l'on est souvent satisfait de l'être par soi-même.

(La Rochefoucauld.)

La vraie habileté consiste à savoir si bien prendre ses mesures que l'on n'ait jamais

besoin de tromper, et à choisir d'abord par un discernement précis le meilleur expédient. (AMELOT DE LA HOUSSAYE.)

TROMPEUR (*Prov.*). Plusieurs proverbes ont pour objet de mettre en garde contre les gens qui trompent, comme ceux-ci, par exemple :

1. *Sepulcrum patens est guttur eorum* (*Psal.* v, 11). Bouche des flatteurs, sépulcre ouvert.

2. *Pessimum inimicorum genus laudantes* (TACITE.) : Les flatteurs sont la pire espèce des ennemis.

3. *Fistula dulce canit volucrem dum decepit auceps* : La flûte fait entendre de doux sons quand l'oiseleur trompe l'oiseau.

4. *Qui te flatte veut te tromper.*

5. *Le flatteur est proche parent du traître.*

TROMPETTE (*Prov.*). On applique à un babillard ce proverbe : *Secret comme une trompette.* Pour signifier que la maison des gens de basse condition ne doit être meublée qu'en raison de leur rang : on dit aussi: *A gens de village trompette de bois.*

TROP. Une des maximes de Chilon était: *Rien de trop.* Panard a rimé, d'après cette sage pensée, les vers suivants :

Trop de repos nous engourdit,
Trop de fracas nous étourdit,
Trop de froideur est indolence,
Trop d'activité turbulence.
Trop d'amour trouble la raison,
Trop de remède est un poison,
Trop de finesse est artifice,
Trop de rigueur est cruauté,
Trop d'audace est témérité,
Trop d'économie avarice :
Trop de bien devient un fardeau,
Trop d'honneur est un esclavage,
Trop de plaisir mène au tombeau,
Trop d'esprit nous porte dommage :
Trop de confiance nous perd,
Trop de franchise nous dessert ;
Trop de bonté devient faiblesse,
Trop de fierté devient hauteur,
Trop de complaisance bassesse,
Trop de politesse fadeur.

TROP (*Prov.*). Pour exprimer les désirs exagérés de certains hommes, on leur applique ce proverbe : *Il n'y a point assez, s'il n'y a trop.* On dit aussi : *Il y a deux sortes de trop, le trop et le trop peu.*

TROPHONIUS (*Dicton*). On dit quelquefois d'une personne qui a l'air triste et abattue, qu'*elle semble sortir de l'antre de Trophonius.* Celui-ci, suivant la mythologie, était un fils d'Apollon qui rendait des oracles dans un antre affreux, où ceux qui venaient consulter étaient endormis à la suite d'une foule de cérémonies. C'était durant leur sommeil qu'une réponse telle quelle leur était donnée dans leurs songes.

TROU (*Prov.*). On dit de ceux qui contractent une nouvelle dette pour en payer une plus ancienne, qu'ils font *un trou pour en boucher un autre.*

TU AUTEM (*Dicton*). Lorsqu'une personne de sens est prompte à saisir l'esprit d'une chose, on lui applique ce dicton. *Elle entend bien le Tu autem.* Voici d'où vient cette expression : autrefois, dans toutes les communautés religieuses, on faisait une lecture durant le repas, et lorsque le supérieur voulait la faire cesser, il frappait un petit coup sur la table, en prononçant les mots : *Tu autem*, qui étaient suivis de *Domine, miserere nobis*, puis chacun se levait.

TURLUPIN (*Prov.*). On disait autrefois de quelqu'un qui était infortuné du fait de ses parents : *Il est des enfants de Turlupin, malheureux de nature.* Ce proverbe provenait de ce que, sous Charles V, on proscrivait tous les hérétiques appelés Turlupins, ainsi que leur postérité.

TURLUPINADE (*Dicton*). Ce mot, qu'on emploie pour désigner une mauvaise plaisanterie, tire son origine de l'acteur Legrand, qui jouait au théâtre de Bourgogne. Il prenait le nom de *Belleville*, quand il jouait dans la tragédie, et celui de *Turlupin* dans la farce. Ses bouffonneries furent alors appelées *turlupinades.*

TYRANNIE. Les tyrannies subalternes sont les plus odieuses et les plus difficiles à renverser.

U

UNIVERS. Il y a un plaisir d'un ordre supérieur, dit M. Flourens, à découvrir et à contempler cet assemblage merveilleux en tant de ressorts divers combinés dans des proportions si justes. Le spectacle d'une sagesse infinie donne du calme à l'esprit des hommes.—« Ce n'est pas peu de chose, disait Leibnitz, que d'être content de Dieu et de l'univers. »

USAGE. Qu'est-ce que l'usage ? se demande M. de Mériclet : l'habitude de faire mille choses. Où sont écrits les usages ? nulle part ; et cependant on les observe comme une loi, sous peine de passer pour un homme sans éducation.

USURE. Seigneur, qui habitera dans vos tabernacles ? Celui dont la vie est sans tache, et qui n'a point donné son argent à usure. (*Psal.* XIV, 1, 2.)

Vous ne prêterez à usure à votre frère ni grain, ni quelque autre chose que ce soit. (*Deut.* XXIII, 19.)

1. L'usure est devenue un mal nécessaire, depuis que la multitude des ingrats a diminué le nombre et la générosité des bienfaiteurs.

2. Limez si bien les dents de l'usure que le sort de l'emprunteur vaille mieux que celui du prêteur. (BACON.)

Quelque explication que l'on embrasse, l'usure demeurera toujours défendue. S.

l'intention de l'Evangile est de défendre d'espérer prêt pour prêt, combien plus d'espérer quelque chose de plus qu'on n'a prêté.
(BOSSUET.)



V

VACHE (*Prov.*). Pour exprimer que les choses ne sont bien qu'autant que chacun ne se mêle que de ce qu'il sait ou doit faire, on dit : ***Quand chacun fait son métier, les vaches sont bien gardées.*** Lorsqu'on veut désigner un fait publiquement connu, on fait usage aussi de cet autre proverbe : ***C'est le grand chemin des vaches.***

VACHE A COLAS (*Dicton*). Cette épithète, qui veut dire hérésie, était le nom d'une chanson qu'on avait publiée contre le clergé à la fin du XVe siècle, et qui fût brûlée de la main du bourreau. Comme cette pièce était attribuée aux Huguenots, on prit ensuite pour coutume d'appeler *vache à colas* toute personne qu'on soupçonnait ennemie de la religion catholique.

VALET DE CHAMBRE (*Prov.*). Chacun sait que les faiblesses de l'homme le plus illustre ne peuvent être dissimulées aux yeux du serviteur témoin du matin au soir de ses moindres actions au foyer domestique. Cette vérité a donné naissance à ce proverbe : ***Il n'y a point de héros pour son valet de chambre.***

VALEUR. 1. L'amour de la gloire, la crainte de la honte, le dessein de faire fortune, le désir de rendre la vie commode et agréable, et l'envie d'abaisser les autres, sont souvent les causes de cette valeur tant vantée, si célèbre parmi les hommes.

2. La parfaite valeur est de faire sans témoins ce qu'on serait capable de faire devant tout le monde. (LA ROCHEFOUCAULD.)

La vraie valeur est une hardiesse sage et réglée, qui s'anime à la vue des ennemis; qui, dans le péril même, pourvoit à tout et prend tous ses avantages, mais qui se mesure avec ses forces; qui entreprend les choses difficiles, et ne tente pas les impossibles; qui n'abandonne rien au hasard de ce qui peut être conduit par la vertu; capable enfin de tout oser quand le conseil est inutile, et prête à mourir dans la victoire, ou à survivre à son malheur en accomplissant ses devoirs. (FLÉCHIER.)

VANITÉ. La vanité est une passion inquiète de se faire valoir par les plus petites choses, ou de chercher dans les sujets les plus frivoles du nom et de la distinction.
(THÉOPHRASTE.)

1. Les passions les plus violentes nous laissent quelquefois du relâche, mais la vanité nous agite toujours.

2. Si la vanité ne renverse pas toutes les vertus, du moins elle les ébranle toutes.

3. Ce qui nous rend la vanité des autres insupportable, c'est qu'elle blesse la nôtre.

4. La vanité nous fait faire plus de choses contre notre goût que la raison.
(LA ROCHEFOUCAULD.)

Il y a peu de gens qui soient sans vanité; mais elle ne paraît pas également dans tous les hommes, parce qu'ils se servent de divers moyens pour la faire connaître.
(DE VERNAGE.)

La chose du monde la plus ridicule et la plus inutile, c'est de vouloir prouver qu'on est aimable, ou qu'on a de l'esprit.
(VAUVENARGUES.)

La modestie est l'attribut distinctif des grands génies, comme la vanité est l'enseigne des petits esprits.
(Le cardinal DE BERNIS.)

La vanité est l'amour-propre qui se montre; la modestie est l'amour-propre qui se cache. (FONTENELLE.)

L'amour-propre est nécessaire : c'est de l'amour-propre éclairé que naît l'honneur, la décence et l'honnêteté. La vanité ne produit rien de bon, et de l'orgueil n'attendez que des vices. (J.-J. ROUSSEAU.)

Vanité des vanités ! a dit l'Ecclésiaste, tout est vanité sur la terre (*Eccle.* I, 2). D'où nous vient cette disposition de caractère, cet orgueil des petites âmes ? Voltaire a dit qu'en France on sacrifiait tout à la vanité : le plaisir et le bonheur. La vanité est parvenue à ce point que, même les vanités de ce monde, ne nous suffisent pas : on veut encore, après la mort, obtenir des satisfactions vaniteuses. Que signifient ces magnifiques tombeaux qui peuplent nos cimetières, sinon l'expression de la dernière des vanités ?
(DE MÉRICLET.)

1. La vanité est l'existence de ceux qui n'ont jamais arrêté leur pensée sur ce qu'est la vie.

2. La vanité voit toujours en mal chez autrui.

3. Etre vain n'est pas être sot, mais c'est être ridicule. (A. DE CHESNEL.)

VANITÉ (*Prov.*). On croit que les êtres les plus vains sont ceux qui reprochent avec le plus d'amertume ce défaut aux autres, et de là ce proverbe : ***La vanité n'a point de plus grand ennemi que la vanité.***

VARIÉTÉ. Il n'y a rien d'agréable que ce que la variété assaisonne. (SYRUS.)

La variété ne peut faire la satisfaction des esprits fermes et des cœurs constants. C'est avoir trop mauvaise opinion de soi-même, ou des biens qu'on possède, que de n'oser se fixer à quelque chose, et de se croire obligé de changer à tout moment d'objet pour éviter le dégoût et la lassitude.
(L'abbé PRÉVOST.)

De loin, nous aimons l'uniformité : elle impose; de près, la variété : elle amuse.
(Mme DE NECKER.)

VAUVERT (*dicton*). Pour exprimer l'action de faire courir quelqu'un au loin, on disait jadis : ***Envoyer au diable de Vauvert.*** Ce dernier mot, qui vient de ***vallis viridis***,

désignait l'habitation des Chartreux de Paris; et, comme il y avait en cet endroit un grand nombre de carrières où le vent s'engouffrait avec grand bruit, le peuple, à ce que rapporte Ménage, prétendait que le bruit était causé par un diable auquel il donnait le nom de *Vauvert*. C'est ce qui fit appeler, à ce que quelques-uns croient, *rue d'Enfer*, celle qui menait à ce lieu.

VAYERIANA (23). I. L'art de se connaître soi-même a été regardé par les plus grands hommes de l'antiquité comme un art divin; mais ils n'ont pas borné à la contemplation de notre petit monde, ou, pour mieux dire, de notre corps, ce précepte excellent. L'âme étant la partie la plus considérable de notre être, c'est principalement sur elle que nous devons faire nos principales réflexions. Cet emploi est si doux et si solide, qu'il y a de quoi s'étonner que si peu de personnes veuillent rentrer en elles-mêmes pour jouir du plus grand contentement que l'esprit humain puisse recevoir en ce monde. En effet, soit que notre âme fasse réflexion sur les vertus intellectuelles, telles que la science et la sagesse qui éclairent l'entendement, soit qu'elle s'applique à considérer les vertus de la volonté qui nous font acquérir des habitudes morales au bien, il est impossible que dans une si agréable contemplation nous ne nous sentions pas remplis intérieurement d'une joie qui peut passer pour un avant-goût de celle des bienheureux. Quelle satisfaction de prévoir et de diminuer, par le moyen des premières vetus, tant d'événements fâcheux et presque inévitables qui nous arrivent dans le cours de la vie. C'est en réfléchissant sur les coups de la fortune, qui ne sont à craindre que parce qu'ils nous surprennent, que la prudence nous apprend à détourner quelquefois la foudre et à braver l'orage. Pour qui n'en sait point user ainsi dans ses calamités, il n'est aucun autre espoir que la mort qui les termine toutes.

Si des vertus de l'entendement nous passons à celles qui ont leur siége dans la volonté, y considérant tant de passions que la raison rend vertueuses quand elle les règle, combien de satisfactions d'esprit inconcevables ressentirons-nous!

Il est certain cependant que quelques passions servent souvent à l'âme raisonnable comme les vents au pilote, qui ne peut avancer sans leur secours. Chose étrange qu'un esprit agité de passions puisse agir plus vertueusement que s'il était dans le calme et sans émotion! Les mouvements excessifs et passionnés peuvent être fort utiles, mais il faut que la raison puisse les apaiser à son gré, et ce n'est qu'ainsi que les passions cessent d'être des séductions en morale.

Puisque les passions peuvent nous entraîner également vers le bien ou vers le mal, la plus importante de nos réflexions intérieures doit être sur les habitudes qui nous portent à la vertu morale. La beauté de cette vertu ne la fait pas seulement aimer avec les plus doux transports dont notre âme puisse être touchée, mais elle imprime encore outre cela une aversion extrême pour le vice. Ce n'est pas qu'il ne se trouve des vicieux qui trouvent de la volupté dans le crime; mais, si l'on y prend garde, l'on s'apercevra aisément qu'il n'y a que le commencement du vice qui puisse un peu flatter, sa fin étant toujours misérable, au lieu que la joie qui suit la vertu demeure éternellement.

II. L'âme a la propriété de concevoir les choses immortelles, universelles, abstraites de la matière, se formant des notions de Dieu, des nombres, de l'infinité, des genres et des espèces qu'elle dépouille de toute quantité, qualité et autre condition corporelle; il faut donc que l'âme soit immortelle, puisque les choses immatérielles et éternelles sont de sa connaissance, et qu'elle ne les peut comprendre que comme des objets proportionnés.

Il n'y a aucune puissance corporelle qui agisse sur elle-même; l'œil, par exemple, ne se voit pas, et les autres sens ne sont pas plus privilégiés, aucun d'eux ne pouvant replier son action sur lui-même : or, notre entendement se réfléchit sur lui-même, se contemple en appliquant son opération au dedans. L'âme est donc d'une nature plus noble que les organes et par conséquent immortelle.

Une faculté corporelle doit être dépouillée de ce qu'elle a pour objet, comme l'œil qui ne pourrait pas recevoir les espèces des couleurs s'il n'était privé de toutes couleurs : or l'entendement comprend toutes les substances corporelles; il est donc spirituel et immortel.

Toute faculté corporelle est sujette à caducité, et il n'y a point d'action dépendante de la matière qui ne se débilite avec le temps : or l'entendement, considéré en soi, se fortifie par les longues années, n'y ayant point de gens qui raisonnent mieux que ceux qui sont avancés en âge et qui ont le corps caduc, si ce n'est par accident, lorsque les organes particuliers dont l'esprit se sert viennent à se corrompre. On peut donc conclure qu'il est, quant à lui, indépendant de la matière, incorruptible et immortel.

Les appétits naturels ne sont jamais vains ni illusoires, selon les philosophes, qui disent que Dieu et la nature ne font jamais rien d'inutile; or nous souhaitons tous l'immortalité, il faut donc que notre âme la possède.

Ce qui se meut de soi-même se meut toujours, et ainsi est immortel.

L'âme ne peut pas être de pire condition que le corps : or nous voyons que le corps ne périt point de sorte qu'il soit réduit au néant; l'âme ne s'anéantira donc pas non plus.

Il est de la bonté divine de nous avoir rendu capables du souverain bien : or cette parfaite félicité, qui consiste en la jouissance

(23) Esprit de La Mothe Le Vayer.

de toutes sortes de biens, n'a encore été possédée par personne durant le cours de cette vie, où les plus heureux, suivant la remarque de Pline, sont ceux qu'on peut dire n'être pas tout à fait malheureux. Il s'en suit donc que la béatitude nous est réservée pour un autre temps, et après la mort, ce qui conclut nécessairement pour l'immortalité de l'âme.

La justice de Dieu veut que la moralité soit récompensée et le vice puni : or il y a des personnes très-vertueuses qui passent leur vie dans toute sorte de misères, et une infinité de vicieuses qui regorgent de plaisirs; il faut donc qu'il y ait, après cette vie, une justice distributive des peines et des récompenses, ce qui ne peut être conçu qu'en présupposant que nos âmes soient immortelles.

III. Socrate ne reconnaissait qu'un seul bien et un seul mal en ce monde, dont le premier était la science, et le second l'ignorance. Les plus grands hommes ont tour à tour approuvé ou combattu cette opinion. Pour concilier des sentiments si contraires, nous sommes obligés de convenir que, quoique la science soit très-estimable à la considérer séparément et en elle-même, il arrive pourtant quelquefois que par la faute de ceux qui n'ont pas assez de vigueur d'esprit pour en bien user, cette même science leur devient préjudiciable. Comme il est des personnes à qui les meilleurs aliments ne profitent pas, il en est d'autres que leur naturel rend si peu propres à l'étude qu'ils ne tirent aucun profit de ce qu'ils apprennent. La doctrine est un aliment spirituel qui suffoque s'il n'est digéré. Il ne devrait peut-être pas être permis à tout le monde de cultiver les lettres indistinctement; car la doctrine est un sceptre ou une marotte, selon l'adresse des mains qui doivent s'en servir. Mais c'est être injuste que d'imputer aux sciences les mauvais effets qu'elles produisent : faut-il bannir le vin parce qu'il fait commettre des désordres à ceux qui en boivent indistinctement? Voilà ce que j'ai cru devoir dire avant tout, pour tirer de la perplexité ceux qui s'adonnent à l'étude. Pour répondre ensuite aux deux points sur lesquels on désire que je dise mon avis, je commencerai par ce qui concerne la lecture des livres, je passerai après à leur composition.

L'esprit humain en général est porté vers les sciences, et ce qui rend ce mouvement physique si impétueux, c'est qu'il est toujours accompagné de plaisir. Cependant les belles âmes sont celles que ce plaisir affecte le plus; parce qu'elles aiment la vérité avec plus d'ardeur que les autres. Si on aime à voir d'un lieu tranquille l'agitation de ceux qui souffrent les tourmentes de la mer, combien devons-nous ressentir de plus sensibles plaisirs de la vue intellectuelle, et de cette joie secrète qui naît de se voir exempt de tant d'erreurs et de tempêtes qui affligent nuit et jour le reste des hommes. Il ne faut pas néanmoins que nous nous abandonnions aveuglément à cette impétuosité de connaître et d'apprendre; l'étude a ses règles et ses bornes, et elle ne peut être bonne si elle ne se fait avec beaucoup d'ordre et de méthode. Il faut imiter l'abeille qui ne porte jamais que le suc de la rose ou de la violette, sans confondre les substances, à chaque fois qu'elle va faire ses provisions. Mais à l'exemple de cet insecte laborieux, il faut travailler sans relâche. L'esprit n'a pas moins besoin d'aliments continuels que le corps. D'ailleurs tant de choses s'écoulent tous les jours de notre mémoire que si nous ne réparons ce qui se perd, de la même façon, dit Platon, qu'on remplit un vaisseau qui ne conserve pas bien les liqueurs, nous nous trouvons bientôt dénués de connaissances. On peut se délasser l'entendement par des variétés qui ne laissent pas que d'être utiles. De même que les laboureurs rafraîchissent leurs terres en changeant la graine qu'ils y sèment sans les laisser inutiles; les objets différents, les méditations diversifiées ont souvent le pouvoir de réparer les forces de l'âme et de lui donner de la vigueur.

Cependant les lectures variées ne doivent pas détourner d'un principal objet auquel on doit rapporter toutes ses veilles, et vers lequel on doit aller d'un pas ferme et réglé. Chacun doit avoir sa Sparte et s'efforcer d'en devenir le principal ornement. Toute lecture doit être accompagnée de méditation; c'est le seul moyen de trouver dans les livres ce que les autres n'y ont point aperçu. Ce sont des campagnes, selon l'imagination de Sénèque, où le bœuf rencontre de l'herbe, le chien des lièvres, et la cigogne des serpents. C'est un grand secret de recueillir soigneusement les pensées singulières qui se présentent à notre imagination en lisant, et un homme de lettres ne peut amasser de trésor plus précieux. Je ne parle pas de ces lieux communs qui contiennent simplement les sentiments d'autrui; il ne faut pas un grand art pour réunir sous de certains titres les sentences des livres qu'on lit. Mais peu de personnes savent pénétrer jusqu'au sens caché des grands auteurs, et il y en a beaucoup moins encore qui soient capables de trouver dans leurs écrits ce dont eux-mêmes ne se fussent pas avisés. Il est aisé de ramasser les coquillages que la mer jette sur ses bords, et fort difficile de plonger au fond pour en arracher le corail, ou pour y chercher les conques qui donnent les perles.

Il ne faut point être du nombre de ceux qui se hâtent trop de vouloir apprendre, pour être plutôt en état de recueillir les fruits de la science. Personne ne doit se consacrer au service des muses, sans avoir assez de bien pour y subsister honnêtement. Suivons l'avis de Michel Montaigne, qui veut qu'on *refasse ses chausses*, avant que de faire des livres.

Un des inconvénients qu'il faut soigneusement éviter dans la lecture, est de se laisser préoccuper l'entendement; il est beaucoup d'hommes qui forment tellement leur

esprit sur les lectures qu'ils font, que la dernière est toujours victorieuse, défendant opiniâtrément ce qu'ils ont appris, jusqu'à ce qu'un autre livre leur imprime un sentiment contraire. Cependant la raison ne veut pas que nous nous rendions esclaves d'autant d'auteurs qu'il nous en passe par les mains, non-seulement à cause de l'inconstance honteuse que cela peut produire dans nos âmes, mais encore parce que plusieurs gens se mêlent d'écrire des faussetés qu'ils ont l'art de rendre vraisemblables. Car, comme Plutarque l'a fort bien observé, l'on ne s'aperçoit pas aisément des fautes du raisonnement de ceux qui parlent avec une grande éloquence. Il s'en est même trouvé qui ont employé leur plume sur des sujets dont ils étaient pleinement ignorants, et par conséquent qu'il est très-dangereux de suivre dans leur opinion. Mais comment nous assurer de ceux qui sont propres à nous instruire ; presque tous tâchent de persuader à leur lecteur qu'ils vont lui rendre ce bon office ? J'avoue qu'il est bien difficile de donner un avis à suivre là-dessus. Pour dire librement ma pensée, je crois qu'il faut s'attacher sans relâche aux anciens, et leur donner la préférence ; on court moins risque d'être trompé. On doit imiter un Lampridius que Sidonius Apollinaris recommande en ces termes : *Legebat incessanter auctores cum reverentia antiquos, sine invidia recentes.* Mais je crois que, pour profiter des uns et des autres, on doit s'appliquer avec attention, comme je l'ai déjà dit, et surtout avoir soin de s'approprier ce que les auteurs qu'on prend la peine de lire ont de bon.

Quant à la seconde partie de cette instruction, qui doit avoir rapport à cette louable ardeur qui nous porte à communiquer le fruit de nos études à ceux qui nous suivront, je pense qu'on ne doit rien précipiter ; la prudence d'un architecte l'oblige à faire de grandes provisions avant que de commencer son ouvrage. Aristote à l'âge de quarante ans était encore disciple de Platon. Je sais bien que le docteur Guarte, dans son examen des esprits, limite le temps propre au travail, et le fixe entre la trente-troisième et la cinquantième de notre âge ; mais ce sentiment est sujet à bien des contradictions, et on pourrait citer un grand nombre de bons ouvrages sortis des mains des jeunes gens.

Quoi qu'il en soit, on doit bien se persuader, d'abord qu'il est impossible, dans quelque genre qu'on embrasse, de travailler au contentement de tout le monde. Le but le plus vain qu'on puisse se proposer est l'agrément universel. Que Jupiter nous donne de la pluie, dit Théognis, ou qu'il nous envoie de la sérénité, il se trouve toujours des hommes à qui le temps présent ne plaît nullement. Il faut donc savoir se résoudre à faire peu de cas des jugements de la multitude, pourvu qu'on obtienne les suffrages d'un petit nombre d'hommes instruits. Jamais auteur ne fut plus repris, ni plus estimé qu'Homère.

Quelque relevé que soit le sujet qu'on entreprend de traiter, il ne faut pas croire que cette seule raison puisse rendre recommandable ce qui viendra de nous, si l'industrie n'égale celle des plus grands maîtres. L'art consiste à savoir représenter chaque chose avec les couleurs convenables. Il n'y a rien de bas à le bien prendre, Homère n'est pas moins admirable à décrire l'importunité d'une mouche que la valeur d'Achille. Les grands hommes rendent tout grand, et si l'étable d'Augias fait l'un des plus célèbres travaux d'Hercule, qui ne dédaigna pas de la purger d'ordures, soyez assuré que, quelles que soient vos occupations, vous y pourrez acquérir de l'honneur, pourvu que votre ouvrage ait quelque chose de cet air de l'antiquité, qui nous fait presque adorer après tant de siècles, les pièces des Grecs et des Romains.

Pour parvenir à ce but, il importe beaucoup de mettre son esprit dans une assiette bien tranquille ; parce qu'il est presque impossible parmi les distractions des grandes charges, et les divers emplois de la vie civile, de jouir de ce calme nécessaire pour la contemplation. On dit que les tableaux de Parrhasius avaient une douceur et une facilité que son humeur gaie leur communiquait, parce qu'il ne peignait jamais qu'en chantant. Cela nous fait voir de quelle importance est la constitution de notre âme pour toutes nos opérations.

Tout ce qui sort de nos mains ne mérite pas également de voir le jour ; il faut souvent imiter l'autruche, qui sépare les œufs stériles de ceux qu'elle veut couver pour avoir des petits ; séparons de même ce qui ne peut pas donner la réputation qui est le prix de nos travaux. Cette réserve ne doit pas cependant être trop sévère, et on ne doit pas rejeter indistinctement tout ce que le seul abus peut rendre mauvais, par l'application déraisonnable de ceux qui prennent tout du mauvais côté.

Evitons avec un soin extrême l'enflure des préfaces ordinaires, où l'on étale de grandes promesses pour tenir ensuite si peu de chose qu'on est contraint de faire sur le champ l'application de la montagne qui accoucha d'une souris. Rien n'est plus ridicule que ce défaut qui marque une excessive vanité. On raconte qu'un certain Amyntianus, qui avait écrit un livre des louanges d'Alexandre, avait assuré qu'il égalerait par son style les plus belles actions du monarque dont il entreprenait l'éloge ; cependant il n'y avait rien de plus froid que sa manière d'écrire. On voit tous les jours des Amyntianus, qui croient que leur propre témoignage séduira le public.

Pour ce qui concerne le style, il est important d'abord de faire toujours choix des mots convenables, et de ne point négliger la pureté du langage : on peut comparer les paroles aux vêtements qui, quoique inventés pour la nécessité, servent tellement à-

puis à l'ornement, qu'on en fait dépendre toute la bienséance. Tous ceux qui ont donné des règles d'éloquence ont conseillé d'éviter, comme un écueil, toutes les paroles inusitées, et de les considérer comme des pièces de monnaie, dont il ne faut jamais se charger si elles n'ont cours. J'ai quelquefois médité d'où pouvait venir cette grande aversion contre les mots qui ne sont pas employés dans le commerce ordinaire; je crois que la principale raison se doit prendre de ce qu'Aristote a fort bien remarqué que toute diction inusitée ne peut éviter de porter avec soi l'obscurité; car puisque nous ne parlons et n'écrivons que pour être entendus, il s'en suit que la première perfection de l'orateur consiste en ce point d'être clair et intelligible. Il y a aussi une considération à faire sur le son qui affecte l'oreille désagréablement, quand elle est touchée de quelque mot que l'usage n'a pas encore poli ni approuvé. L'empereur Tibère n'osa point prononcer le mot de *monopole*, sans en demander la permission au Sénat, s'excusant de ce qu'il se servait d'un mot étranger. Mais si c'est une chose recommandable que de ne point user de termes répréhensibles, d'un autre côté, c'est une affectation puérile que de tout sacrifier au choix des mots. On m'a donné pour certain qu'un littérateur moderne avait été vingt-quatre heures à rêver comment il éviterait de dire *ce serait*, trouvant qu'il y avait aux deux premières syllabes un de ces mauvais sons que les Grecs ont enseigné de fuir sous le nom de *cacophonie*. J'ai ouï dire qu'un autre a soutenu que c'était fort improprement parler de répondre *il est midi et demi*, qui signifie, disait-il, dix-huit heures, et qu'il fallait dire précisément, *il est demi-heure après midi*. Le génie ne connaît pas ces entraves, et cette fausse délicatesse, il sait, comme l'a dit Quintilien, que rien n'est plus contraire à l'éloquence qu'un trop grand soin ou une trop grande négligence.

Mais ce n'est pas assez pour être éloquent d'avoir fait un choix de belles paroles, et d'avoir formé une suite de périodes nombreuses qui contentent l'oreille : s'il n'était question que de cela, les meilleurs musiciens seraient encore les plus grands orateurs. Il faut de plus que celui qui désire plaire à ses lecteurs ait un style clair et orné. A-t-il besoin d'entraîner et de convaincre les esprits; c'est alors qu'il doit employer toutes les ressources de l'art, les comparaisons, et surtout ce langage de l'âme qui ravit d'admiration, et que les anciens employaient avec tant de succès.

Je ne saurais trop recommander la lecture de ces anciens à celui qui désire profiter de ses études, et jouer un rôle dans la république des lettres. Ce n'est pas que je ne sache bien que tous les livres des anciens ne sont pas également à imiter; puisqu'il y en a même dont les fautes sont à éviter; mais on peut leur appliquer ce qu'on disait d'Ennius, qu'il était aisé de recueillir l'or et les perles qu'il avait semés avec abondance dans ses écrits, quoiqu'ils fussent mêlés avec des matières moins précieuses.

Il se rencontre cependant des gens assez peu sensés pour soutenir qu'on ne doit jamais se prévaloir du travail des anciens auteurs; prétendant que nous devons produire de nous-mêmes des pensées qui égalent les leurs, et ajoutant que ceux qui se servent des productions des anciens resteraient muets si ces anciens n'avaient pas parlé. Cela serait juste, sans doute, si ceux qui respectent l'antiquité se prévalaient crûment de ce qu'elle nous a laissé sans y rien mettre du leur. Mais ceux qui ont du goût savent donner des applications neuves aux pensées des anciens, et illustrer souvent le travail de ceux qui les ont devancés.

Qu'on ne croie pas que je méprise les nouvelles spéculations de ceux qui tous les jours enrichissent de leurs découvertes les arts et les sciences, je les révère; mais je n'admire point pour cela mille imaginations frivoles qu'on nous débite, tantôt sous le voile de quelque nouveau système, tantôt sous les apparences d'un style particulier. Cependant il se trouve que tous ces écrits dont je parle, ne font rien que brouiller les choses ; l'imprécation d'Isaïe pouvant leur être appliquée: *Væ... ponentes tenebras lucem, et lucem tenebras.* (*Isa.* v, 20.)

IV. Tout le monde ressent une affection naturelle pour son pays. Il semble que les bêtes sauvages se plaisent dans les bois où elles sont nées. Les oiseaux aiment leur nid, et les poissons même, si nous en croyons Aristote, ne changent point ordinairement les eaux où ils ont été produits. Malgré cet attachement pour les lieux où l'on est né, une infinité de grands personnages se sont mis à cet égard au-dessus des sentiments du vulgaire. Anaxagore montrait le ciel du bout du doigt, quand on lui demandait où était sa patrie. Diogène répondit qu'il était cosmopolite. Sur une semblable question, Cratès, le Thébain, ou le Cynique, se moqua d'Alexandre qui lui parlait de rebâtir sa patrie, lui disant qu'un autre Alexandre que lui pourrait venir la détruire pour une seconde fois. La patrie d'un homme d'esprit est partout où il peut vivre commodément :

Omne solum forti patria est.

Il y a une sorte de faiblesse à ne pouvoir vivre qu'en un lieu certain et déterminé; le sage trouve partout avec qui converser, et la vertu est si puissante qu'elle lui acquiert des amitiés parmi les plus barbares.

V. Il y a longtemps que je ne considère plus l'amitié que comme un nom vain, une belle chimère et une agréable illusion de l'esprit :

Nomen amicitiæ, nomen inane fides.

L'amitié, disent les philosophes, est une bonne volonté réciproque qui nous fait souhaiter du bien à celui que nous aimons, en sa seule considération, et sans faire réflexion sur nous-mêmes. Trois conditions lui sont si essentielles, qu'elle ne peut subsister sans

elles. La première, qu'elle soit mutuelle et réciproque ; la seconde, qu'elle soit désintéressée ; et la troisième, qu'elle unisse en tout ce que comprend le droit divin et humain, afin que rien ne la puisse altérer.

Quant à la première condition, s'il n'y a point de véritable amitié sans elle, que se peut-on promettre de celle que nous contractons tous les jours? Si c'est le propre de Dieu seul d'être le scrutateur des cœurs, et de pénétrer jusque dans l'intérieur, je ne vois pas quelle certitude nous pouvons avoir les uns des autres pour nous assurer d'une affection réciproque. A peine sommes-nous capables de nous assurer de notre propre fait, et souvent nous ne savons pas bien si nous-mêmes nous aimons de bonne sorte, à cause de la difficulté naturelle de rentrer en soi, et de se connaître suffisamment. Que sera-ce si nous sortons au-dehors? N'est-ce pas une extrême témérité de se croire plus clairvoyant chez autrui que l'on ne l'est chez soi? On a dit que l'attachement causé par l'amour était pareil à celui du lierre, qui s'unit indifféremment à une muraille ou à un vieux chêne, sans leur consentement et sans réaction ; mais que l'amitié ne pouvait se contracter que par une inclination mutuelle entre deux cœurs de même nature, qui se lient comme deux palmes, dont l'une tend les bras et reçoit les embrassements de l'autre par une inclination réciproque. Sénèque remarque en plus d'un endroit que les personnes de grande fortune sont sujettes à se méprendre en ceci de la façon que nous venons de dire : *Nullum habet majus malum occupatus homo et bonis suis obsessus, quam quod amicos sibi putat, quibus ipse non est.* De quelque côté que le mal procède, il demeure toujours pour constant qu'une infinité d'amitiés n'ont rien que l'apparence, n'étant pas appuyées sur ce mutuel consentement que demandent celles qui sont véritables, si tant qu'il y en ait.

La seconde condition est celle qui bannit l'intérêt des amitiés. « Voulez-vous reconnaître l'amitié, dit Epictète dans *Arrien*, faites naître, entre les plus grands amis que vous connaissez, l'intérêt, je ne dirai pas d'une couronne, ni d'une beauté ravissante, mais du moindre héritage, ou d'une médiocre somme d'argent, vous verrez ces amis, auparavant si fort liés d'affection, s'entre-nuire, s'ils peuvent. » Cet auteur est admirable quand il dit que l'intérêt tient lieu de père, de frère, d'allié, de patrie et de Dieu-même. Il n'y a rien de tout cela que nous n'abandonnions pour le suivre. Nous ruinons les autels et renversons les statues des dieux, si nous en recevons quelque préjudice. Je pense volontiers comme le cardinal Sirlet, qui ne connaissait point d'amitiés sincères ni désintéressées que celles qui se soutenaient sur la mémoire du temps passé, et qui se nourrissaient de l'agréable souvenir de ce qui n'est plus ; parce que les autres qui considèrent le temps présent, ont l'intérêt seul pour mobile. En veut-on de plus forte preuve que l'abandonnement où sont tous ceux qui manquent de fortune, et le défaut d'amis que souffrent les hommes misérables. Un Espagnol a très-bien comparé les amis de cour à certains fleuves, tel que le Mançanarès de Madrid, qui regorge dans les saisons où l'on se peut fort bien passer de ses eaux, se trouvant à sec lorsqu'on en aurait le plus de besoin.

Pour la troisième condition, elle exige la communauté de biens, et Pythagore [illegible] que rien ne devait être divisé entre amis ; aussi, voyons-nous que les grandes [illegible] des anciens nous sont représentées [illegible] cette indifférente et commune [illegible] toutes choses. Elle exige encore que [illegible] d'esprit si parfaite et si difficile à [illegible] que je regarde cet accord comme impossible.

Pectoribus mores tot sunt, quot in orbe [illegible]

Nous assurons présentement une [illegible] dont nous nous dédirons dans une [illegible] et souvent dans le seul instant du [illegible] nous voulons et ne voulons pas une même chose sans nous déterminer à rien. Ce n'est pas là le moyen d'être dans une parfaite correspondance avec des amis, si nous ne savions nous accommoder avec nous-mêmes.

VI. Il n'y a point d'hommes plus fortunés, a dit un ancien, que ceux qui se peuvent passer de la fortune, ni de plus malheureux que ceux qui, l'ayant toujours eue favorable, n'ont jamais éprouvé aucune adversité. On demandait au philosophe [illegible] qui était, à son jugement, le plus misérable et le plus agité de tous les hommes? Il répondit que c'était celui qui désirait [illegible] plus de passion d'être heureux, et qui recherchait le plus ardemment la quiétude. Sénèque dit, en écrivant à son ami Lucilius : « Je veux vous donner une règle sur laquelle vous puissiez vous mesurer et vous [illegible] voir quand vous serez arrivé à la perfection que vous recherchez. Tenez pour [illegible] que vous la posséderez, lorsque vous serez capable de reconnaître qu'il n'y a point de plus malheureuses personnes au monde que celles qu'on y croit les plus heureuses. La prospérité, à le bien prendre, n'est qu'une apparence trompeuse ; et, s'il est permis de parler ainsi, un phénomène moral qui trompera toujours ceux qui penseront [illegible] rencontrer de la réalité. Elle nous [illegible] la longue, et rend les sens si délicats et si tendres aux moindres incommodités, que nous souffrons sans cesse si la mauvaise fortune nous fait reconnaître qui sont nos véritables amis ; la bonne a cet inconvénient qu'elle cache et nous empêche de découvrir nos ennemis. Le bonheur de [illegible] nas fut la cause de la ruine de ses [illegible] et fit perdre à son éloquence cet air de générosité qui la rendait recommandable [illegible] *que dii, neque dea faceint ut te fortuna in deliciis habeat.* » Voilà les vœux que [illegible] Sénèque en faveur de son ami Lucilius.

VII. Que de personnes s'écrient, [illegible] leurs adversités : *Je suis le plus [illegible] des hommes!* Mais autant en dit l'enfant qui a perdu son jouet. On a remarqué, [illegible]

longtemps, que c'est le vice ordinaire de notre humanité de s'estimer plus misérable qu'on n'est, et de vouloir néanmoins paraître plus heureux qu'on ne l'est, en effet. O ridicule vanité! nous sommes ambitieux en nos maux d'un côté, et lâches de l'autre. Mais comment puis-je savoir que je suis le plus malheureux de tous, si je n'ai pas compté avec les autres? Si je sais même le nombre de mes disgrâces, c'est signe que je ne suis pas le plus maltraité :

Felix qui patitur quæ numerare potest.

Les lièvres de la fable croyaient qu'il n'y avait pas de condition pire que la leur, quand ils se voulurent précipiter de désespoir dans un étang, et néanmoins ils reconnurent que les grenouilles étaient encore plus maltraitées du sort; ce qui fit qu'ils acquiescèrent à leur destinée. Prenons-y garde, et nous verrons que Socrate avait raison quand il disait que si les afflictions étaient à partager de nouveau entre les hommes, chacun ayant reconnu la portion des autres et ce qu'ils ont à souffrir, s'estimerait trop heureux de reprendre sa première distribution.

VIII. On trouve des personnes qui ne comptent pour rien la naissance, et qui n'accordent nul avantage à la grandeur de l'extraction. Elles croient au contraire qu'on ne peut, sans malheur, être réduit à s'en prévaloir :

.... Miserum est alienæ incumbere famæ.

Et qu'encore qu'il y ait de la gloire pour celui qui laisse de beaux titres à ses descendants, il n'y a point d'honneur à les recueillir de ses ancêtres. Les Egyptiens ne louaient jamais ceux de qui ils faisaient les oraisons funèbres d'être sortis d'une illustre famille, parce qu'en leur pays, dit Diodore de Sicile, chacun croyait être aussi noble les uns que les autres. Marius protestait autrefois dans Rome qu'il ne reconnaîtrait jamais d'autre noblesse que la vaillance, et que la nature étant commune à tous, il n'y avait point d'homme de cœur qui ne dût passer pour très-noble. S'il y a du ridicule à se glorifier de sa noblesse, il n'y en a pas moins à se croire déshonoré par ses parents à cause de leur basse extraction. Socrate se fût bien moqué de ceux qui eussent pensé lui faire honte de ce qu'il était fils d'une sage-femme et d'un tailleur de marbre. La mère d'Euripide vendait des herbes, et le père de Démosthènes était coutelier. Diogène nommait l'extraction glorieuse et tous ces titres spécieux de naissance, des excuses de mal faire et des couvertures de crimes. Mais sans adopter entièrement des sentiments si contraires à notre façon de penser, je crois qu'on peut dire de la noblesse qu'elle est comme une lumière qui éclaire et fait paraître bien davantage le bien et le mal de ceux qui la possèdent. Un noble vertueux a de grandes prérogatives; mais s'il est vicieux son infamie croît en proportion de son rang. Quant à la roture, si elle a ses disgrâces, rien n'empêche que ceux qui en sont incommodés ne se puissent élever par leur propre mérite, et se rendre d'autant plus considérables, qu'ils ont ce puissant obstacle à leur avancement. Il n'y a point de personne raisonnable qui ne doive préférer une gloire que la vertu fait naître, à celle qui finit par le vice :

Si modo non census, nec clarum nomen avorum,
Sed probitas magnos ingeniumque facit.

IX. Tous les moralistes conviennent qu'il faut traiter les animaux avec beaucoup de bonté, si nous voulons avoir de l'humanité pour les hommes. Considérez ces brutaux qui commettent tous les jours devant nos yeux des barbaries énormes, tantôt contre des chevaux, tantôt contre des chiens, ils n'useront pas de plus d'indulgence envers les hommes, autant de fois qu'ils croiront que leur férocité pourra demeurer impunie. Cicéron nous a dicté sur ce sujet une leçon qui doit faire rougir une infinité de chrétiens. Voici ses propres expressions : *Est autem non modo ejus qui sociis et civibus, sed etiam qui servis, qui mutis pecudibus præsit, eorum quibus præsit commodis, utilitatique servire.* On entretient tous les jours le peuple de discours qui ne valent point ceux-ci, et dont il ne tirera jamais le profit qu'il pourrait faire d'une doctrine si pleine d'humanité. Je remarquerai encore à notre confusion, qu'autrefois les Athéniens punirent très-sévèrement un de leurs bourgeois pour avoir eu la cruauté d'ôter la peau à un mouton vivant. Nous voyons tous les jours faire pis devant nos yeux à une infinité d'animaux, sans que personne s'y oppose.

X. La prudence est cette vertu qui nous ouvre l'entrée à toutes les autres. Un grain de prudence est un médicament souverain pour pallier l'ignorance et le déréglement de l'esprit. Agamemnon avait raison de souhaiter plutôt dix Nestors que dix Achilles; et Ulysse que Minerve favorisait, c'est-à-dire qui était circonspect et prudent, a été le principal auteur de la prise d'une ville que la force toute seule n'aurait jamais contrainte d'ouvrir ses portes. Il est vrai que le chant du hibou, symbole de la prudence n'est pas agréable; et de même le parti tranquille et sage que la prudence suggère, n'est pas toujours le plus flatteur; mais au moins est-il le plus sûr. Voulez-vous savoir le plus grand fruit qu'on peut tirer de cette vertu? c'est une sage timidité qui porte à se satisfaire des biens que l'on possède, à s'accommoder du lieu où l'on est, de l'état où l'on se trouve, de ceux avec qui l'on vit; enfin, à modérer ses désirs, par l'idée des revers qui pourraient renverser cet édifice de paix et de sagesse.

XI. La pudeur est une légère honte qui trahit la vertu; son siége est sur le front et les joues; mais elle n'est nulle part aussi sensible que dans les yeux. Ils sont les dépositaires de cette aimable candeur et de cette ingénuité qui l'accompagnent. Aussi Salomon assure que la femme corrompue,

qui a perdu tout sentiment de retenue, se reconnaît manifestement à ses yeux altiers et à ses paupières élevées : *Fornicatio mulieris in extollentia oculorum, et in palpebris illius agnoscetur.*

Une des lois d'Athènes condamnait à l'amende la femme dont la contenance et la marche n'étaient pas décentes ; c'est que la pudeur se manifeste dans le maintien, et qu'une femme pudique l'a toujours honnête : *Mulier sine verecundia*, dit un proverbe arabe, *est cibus sine sale.* Il est vrai qu'il faut qu'une femme impudique soit bien aimable pour qu'on lui passe son excessive hardiesse.

On ne saurait trop estimer le soin que les Romains prenaient d'entretenir leurs femmes dans l'amour de la décence. Sénèque apprend qu'au temple de Cybèle, où elles observaient leurs pratiques religieuses, non-seulement la vue des hommes leur était interdite, mais aussi la simple représentation d'animaux mâles en était soigneusement écartée. La crainte de manquer à la pudeur après leur mort, fut la seule chose capable d'arrêter, dans les filles milésiennes les effets de ce dégoût pour la vie qui les portait à se tuer elles-mêmes. La loi qui fut publiée qu'on exposerait nues, à la vue de tout le peuple, celles qui se seraient donné la mort, fut l'expédient le plus sûr pour les déterminer à vivre.

XII. Il n'y a point de meilleure école de sagesse que celle des voyages. A force de voir tant de diversité dans les usages et les coutumes, tant d'oppositions dans les mœurs on acquiert plus aisément cette assiette de l'âme, qui fait envisager sans dégoûts, et supporter sans peine les manières qui pourraient blesser un homme ordinaire. Plus on voit d'hommes, plus on devient indulgent pour les sottises dont ils sont remplis ; on ne les en méprise pas plus, ce serait un travers ; mais on les plaint davantage, et l'on en devient plus souple, plus facile, plus accommodant, et par conséquent plus heureux. Alcibiade s'était fait une loi de se plier aux usages des lieux où il était ; quand on veut voyager avec agrément et avec fruit il faut imiter Alcibiade, du moins un peu. A Athènes, il était savant, poli ; à Sparte, dur, laborieux, austère ; en Asie, efféminé, magnifique comme les Perses ; en Thrace, il était toujours à cheval ; avec cette souplesse de caractère, il est difficile de ne pas se faire aimer. L'on a beau dire ; l'on est toujours ce que l'on doit, quand on est aisément ce que l'on veut.

XIII. Tout le monde convient que l'envie est un défaut, un vice même infamant ; cependant il est si fort attaché à notre nature, et nous avons toujours un amour-propre si saillant, que presque tous, tant que nous sommes, nous nous en ressentons un peu. Si l'on aime la gloire, ce n'est point celle dont un autre peut briller. Un léger sentiment d'envie, au surplus, loin d'être préjudiciable, est fort propre à nous porter au bien. L'exemple est un puissant aiguillon ; on peut dire que cette passion est l'ombre de la gloire, elle en est presque inséparable. On ne nous pardonne pas aisément un grand mérite ; aussi Thémistocle souhaitait avec passion de se voir des envieux ; cependant c'est se souhaiter des ennemis. L'envieux n'en a point de plus furieux que lui-même, il est son bourreau ; et ce roi le sentit bien, qui, pour punir le crime d'envie en deux hommes différents, après avoir condamné le moins coupable à mourir de faim, et le second à avoir la tête tranchée, condamna le dernier, comme le plus criminel, à vivre dans des lieux où l'on exerçait une infinité de bienfaits et d'actes de charité, jugeant que c'était augmenter sa peine par celle des autres, de lui prolonger une vie traversée de passions pires que les supplices : *Nunquam erit felix, quem torquebit felicior*, dit avec raison Sénèque. Si on n'a point l'heureuse faculté de pouvoir se réjouir du bien qui arrive aux autres, que du moins on réunisse tous ses efforts pour ne s'en point attrister, l'indifférence, dans ce cas, est presque déjà une vertu.

XIV. C'est sans doute un grand avantage que d'être bien né, et d'avoir été gratifié en venant au monde des bonnes grâces de la nature ; mais, outre que cette faveur est assez vaine, l'on remarque tous les jours qu'elle devient presque inutile à ceux qui manquent de bonne éducation, et quand la jeunesse n'est pas guidée par de bons maîtres. La servitude des esprits, qui est si grande, est bien plutôt l'effet de leur différente culture que de leur constitution ; nous apportons presque tous le même fonds : il produit à raison de ce que nous le cultivons. C'est plus que l'on ne croit des premières années de notre vie que dépend le sort plus ou moins heureux qui nous y attend. L'enfance est l'âge des préjugés ; si on l'était de bons principes, si l'on s'attachait davantage à fortifier notre âme contre le choc des passions et les jeux de la fortune, dans cet âge heureux où elle se prête si volontiers aux impressions qu'on y grave, probablement nous serions plus heureux, puisque nous serions moins sensibles aux maux qui pourraient nous affliger.

Ce n'est pas dans ce qui concerne l'éducation de ses enfants que l'on doit porter l'économie, si bonne partout ailleurs : le prix de la science qui sert à la sagesse est tel qu'il n'y a point de trésor qui puisse le payer. L'on demandait un jour, en présence de cet Alphonse, que les Aragonais nomment leur grand roi, si un souverain comme lui pouvait devenir pauvre : il prit la parole et dit que si la sagesse se trouvait quelque part à vendre, la chose pourrait arriver. On doit de plus une entière reconnaissance aux hommes de qui l'on a reçu de bons enseignements. Les sentiments qu'Alexandre eut toujours pour Aristote, font honneur au cœur de ce prince : il portait à son précepteur autant d'honneur qu'à son père ; l'un lui avait donné la vie et l'autre lui avait appris à la bien passer.

Le *jus-jurandum* d'Hyppocrate est non

remarquable, parce que dit ce médecin célèbre touchant celui de qui il a reçu des leçons: Je le respecterai toujours comme mon père, je l'aiderai dans ses besoins, s'il a le malheur d'en avoir jamais; et ses enfants, je les recevrai comme ceux de mon frère.

XV. On a dit qu'il était bon de penser une heure avant que de parler; mais qu'il était encore mieux de penser un jour avant que de promettre. Il est vrai que rien n'est si insupportable que de se voir frustré d'une espérance fondée sur des promesses sur lesquelles l'on comptait; et tel ne peut digérer, dans de semblables occasions, un manquement de paroles, qui eût souffert patiemment le refus de sa demande. Il est donc d'un sage d'user d'une grande retenue, quand il sera question de promettre; mais, quand il l'a fait, il faut absolument qu'il soit très-religieux observateur de sa parole. Si c'est une grâce que de promettre, c'est une perfidie de ne point tenir; on devrait sévir contre ces prometteurs éternels, dont le métier est d'entretenir faussement l'espérance, et de tromper après tous ceux dont ils leurrent la crédulité; mais si on les méprise ne sont-ils pas assez punis?

XVI. Il est constant que soit en bien, soit en mal, nous prenons avec beaucoup de facilité la tournure de ceux avec qui nous vivons, surtout à l'égard du mal; les conversations ont un merveilleux pouvoir de nous y porter, si nous n'évitons avec soin celles qui sont d'autant plus à craindre qu'elles nous charment davantage par leur agrément. N'est-ce pas une chose étrange dans la nature, que les bonnes choses n'ont garde de s'y communiquer avec la promptitude qu'ont pour cela les mauvaises? Cent pommes vermeilles et bien saines ne sauraient en rétablir une qui commence seulement à se corrompre; et il n'en faut qu'une pourrie pour gâter les cent premières. Qui a jamais remarqué qu'à fréquenter des gens qui se portent bien, on s'en porte mieux : nous contractons à toute heure des infirmités avec ceux qui en ont.

La plus importante règle que l'on doive observer, surtout si l'on est jeune, est de parler peu; l'on se repent d'avoir parlé, presque jamais de s'être tu. Soyez taciturne jusqu'aux choses que vous entendez le mieux, afin de donner créance à votre silence, et que dans toutes les autres il soit favorablement interprété. Ne vous dégoûtez pas du procédé de ces gens durs, peu affables et rebutants : la modération dont vous userez dans de semblables rencontres, vous donnera cent fois plus d'avantages sur eux, que ne feraient le ressentiment et la contestation. L'on dit à Rome que l'intérêt est le maître des cérémonies le plus parfait et le plus absolu, parce que chacun y honore son compagnon, suivant qu'apparemment il a besoin de lui : c'est partout à peu près la même chose. Mais on pourrait soutenir que cet intérêt est le plus injuste et le plus imparfait de tous les juges, puisqu'il n'observe nul ordre raisonnable, et presque toujours il défère l'honneur à celui qui le mérite le moins. Il faut cependant s'accommoder à tout; et, puisque nous ne sommes pas pour réformer le monde, rire de mille choses semblables autorisées par l'usage, et se soumettre docilement au joug qu'il faut porter, il en doit moins coûter de se vaincre et de se contraindre, que de forcer les autres à nous supporter comme nous voudrions être.

XVII. L'envie de savoir est naturelle; mais ce sentiment nous faisant fixer notre curiosité sur des choses placées hors de la portée de notre esprit, fait sans cesse notre tourment quand il n'est pas réglé par la raison. Comme la place que nous tenons dans la pensée des autres est une chose fort intéressante pour notre amour-propre, nous sommes fort avides de connaître cette place, et c'est là une des plus grandes misères à quoi notre condition nous expose. S'inquiéter de la manière obligeante ou disgracieuse dont on pense de nous, c'est mettre son repos, son honneur presque, surtout sa tranquillité à la merci des caprices d'autrui. Quand, d'ailleurs, il serait possible de pénétrer jusque dans l'intérieur des autres, en serions-nous plus contents? La douleur de connaître les dispositions fâcheuses où la plupart du temps nous les trouverions pour nous, l'emporte infiniment sur le triste plaisir d'avoir satisfait un vain mouvement de curiosité. S'il y avait moyen d'avoir un miroir magique qui nous découvrît à nu toutes les envies, les perfidies et les mauvaises volontés qui nous regardent, il serait plus à propos de le briser ou de s'en défier que de le retenir avec les inquiétudes et les chagrins qu'indubitablement il nous donnerait. Cardan donne, dans son livre de la *Prudence*, cet avis important, qu'il faut tenir pour nos plus grands ennemis ceux qui, sous le manteau de la familiarité, s'informent trop curieusement de nos pensées, de nos desseins et généralement de tout ce qui nous touche de fort près, leur dessein, dit-il, est souvent de prendre par là le plus d'avantage sur nous qu'il leur est possible, et de faire ce que le satirique romain reproche aux mauvais serviteurs :

Scire volunt secreta domus, atque inde timeri.

Un homme qui tient notre secret est absolument maître de nos actions.

XVIII. La libéralité est si éclatante, surtout quand elle s'élève jusqu'à ce haut degré qui lui fait prendre le nom de magnificence, que la frugalité, considérée ensuite, a bien de la peine à se maintenir dans le rang des vertus; elle paraît alors avarice, mais la raison ne veut pas que nous jugions de la sorte. Comme il ne serait pas juste d'attribuer à la libéralité les excès du prodigue, il ne faut pas imputer non plus à la frugalité ce que la honteuse avarice peut faire. Il est des bornes qui retiennent ces actions dans leurs limites respectives. On a dit des dissipateurs, qu'ils avalaient et digéraient tout jusqu'au fer, comme les autruches. Aris-

tophane nomme, dans cette idée, mangeur de pierres, un certain Ctesippus, qui avait vendu jusqu'à celles du tombeau de son père pour subvenir à ses dépenses excessives. D'ordinaire, il n'y a sorte de débauches qui ne fournisse au prodigue l'occasion d'avancer sa ruine, ce qui fait que la prodigalité, dont le fond est une vertu, est cependant un vice très-condamnable. Aussi les aréopagistes la punissaient comme un crime. Adrien faisait promener honteusement par tout l'amphithéâtre ceux qui en faisaient profession. Ils étaient privés, en beaucoup de lieux de la Grèce, de la sépulture de leurs ancêtres; on les comparait à ce fou, qui allumait sa lampe en plein midi, et qui n'y trouvait plus d'huile quand la nuit était venue. Il est vrai que, d'un autre côté, l'avarice est encore pire, puisque, sans jamais faire du bien à personne, ni à eux-mêmes, les avares tiennent, toute leur vie, ce qu'ils possèdent sans en faire usage : *In nullum avarus bonus est, in se pessimus.* Voyez-vous ce vieillard qui n'est presque plus que terre, le prenez-vous pour un homme? C'est un sac d'argent, c'est un coffre-fort, *arca est.* Il n'y a point d'indigence pareille à celle d'un avare; un homme pauvre jouit, du moins, du peu qu'il possède, il s'aide de ce qu'il a, le mieux qu'il peut; mais l'avare manque aussi bien de ce qui est à lui que de ce qui ne l'est pas, et sa misère est d'autant plus extrême, que, dans une grande abondance, il mène une vie misérable. Ce qu'il y a de pis encore, c'est que son mal croît et s'augmente de ce qui devrait l'en débarrasser; plus il acquiert et accumule, plus il désire. Le temps même, qui sert de médecin à tant de maladies, ne fait qu'irriter celle-ci; l'avidité des biens va toujours croissante avec l'âge de ceux qui en sont touchés. Il n'y a que la mort qui puisse remédier à cette insatiable convoitise. Les yeux d'un avare, dit une façon de parler des Perses, ne peuvent être remplis que de la terre de son tombeau.

XIX. Les Romains avaient un temple dédié à l'Heure; il ne se fermait point, et l'entrée en était toujours libre. Cela, aussi bien que la plupart de leurs cérémonies, cachait un sens mystérieux qui mérite d'être considéré. Ils voulaient dire qu'en toutes choses il faut prendre l'heure et le temps si nous voulons les bien faire, et qu'elles nous réussissent. Il y a dans les affaires certains points à saisir; si nous les manquons, les difficultés sans nombre naissent autour de nous, et désormais l'espérance est vaine. Heureuses sont les personnes si clairvoyantes, qu'elles ne manquent guère à s'avantager de tous les moments favorables qui se présentent. L'excellence de l'esprit se manifeste dans la promptitude à prendre parti sur-le-champ, et à tourner adroitement la voile selon le changement des vents. Aussi, chez les Latins, un homme de *toute heure* et un *sage* étaient synonymes.

Cependant, malgré la grande importance dont il est de bien user du temps et de l'occasion, il n'y a rien que nous fassions avec moins de soin durant toute notre vie, la plupart des hommes finissant de vivre avant que d'avoir bien su pourquoi ils vivaient. Chose étrange que nous méditions sur tout, hormis sur ce qui nous importe le plus! Nous ne jouissons pas de la vie, nous ne la connaissons que par les folles inquiétudes dont nous empoisonnons le seul instant qui soit à nous. Le temps qui passe et s'écoule nous entraîne sans cesse vers l'abîme, et nous vivons comme s'il n'avait aucun empire sur nous.

XX. L'on est patient à mesure de ce que l'on est éclairé; car pourquoi s'émouvoir, se fâcher qu'une chose ait son effet nécessaire? La colère est donc la plus folle des passions; elle est aussi la plus nuisible à celui qui l'éprouve. L'envie mine peu à peu et ne tue qu'à la longue; mais un instant de colère est souvent un instant meurtrier. Quand, pour punir quelqu'un d'une faute, l'on se transporte de colère, ce n'est pas le coupable que l'on punit, c'est contre soi-même qu'on sévit le plus rigoureusement. Il est vrai qu'il est difficile d'empêcher tout à fait les premiers mouvements, de dépouiller entièrement l'humanité, et de conserver une âme tranquille au milieu du combat des passions. Mais, pour un homme qui use de la raison, un instant de réflexion remet les choses dans l'ordre, un esprit un peu maître de soi dissipe bientôt le nuage qui s'élève contre lui. Aussi voyons-nous qu'il n'y a point de personnes qui s'abandonnent si tôt ni si aveuglément aux courroux que les faibles de corps et d'esprit : un enfant, une femme, un ignorant, un malade, un vieillard s'irritent avec tant de facilité, qu'un rien les met hors d'eux-mêmes.

XXI. D'où vient cette grande inclination que nous avons tous pour les choses nouvelles? Pourquoi sommes-nous tous tant flattés du changement et de la variété qui les accompagne? C'est que l'ennui est le plus cruel des maux, et que tout ce qui nous y arrache a droit de nous plaire.

Peut-être aussi que le désir naturel de savoir et de connaître contribue un peu à nous faire trouver agréable ce qui est nouveau. Ce que l'on sait est le plus souvent comme ce que l'on possède : on s'en lasse, on s'en dégoûte; on dirait que l'inconstance nous est naturelle. Ce que nous ne possédons pas, ce que nous ignorons, est précisément ce que notre cœur désire et ce que nous brûlons d'apprendre. C'est ainsi que trompés sans cesse et promenés de désirs en désirs, nous vivons tous, ne possédant rien qu'une illusion que tout perpétue.

XXII. La punition des crimes est une partie si essentielle de la justice que pour désigner l'exécution publique de quelque criminel nous disons ordinairement qu'on va faire justice. C'est ce qui donne sujet d'estimer la prudence des éphores de Sparte, qui firent élever le temple de la Crainte auprès du tribunal où ils rendaient justice, n'estimant rien de si propre à retenir les hommes

dans le devoir que la crainte d'être punis s'ils s'en écartent; mais il est assez étonnant que dans cette idée ils ne fissent jamais mourir personne que la nuit. Les Romains au contraire voulaient que leurs supplices fussent vus de tout le monde; leurs punitions étaient des exemples, et par là ils les rendaient utiles.

Il paraît que c'est aux Égyptiens que l'on doit l'attention de différer le supplice des femmes enceintes condamnées à mort jusques après leur accouchement. Ce peuple éclairé et par conséquent juste trouva qu'il était déraisonnable de faire souffrir avec la personne coupable celle qui n'avait point failli. Aujourd'hui toutes les nations de la terre qui ont quelque usage de police et quelque forme de gouvernement suivent scrupuleusement la loi des Egyptiens à cet égard.

XXIII. Puisqu'il faut nécessairement que les hommes passent comme la monnaie dans la vie civile, plutôt selon la marque extérieure et le cours ordinaire que selon la bonté intérieure, dont il est impossible de prendre la connaissance nécessaire pour les mettre à leur juste valeur, il est aisé de voir que le caractère d'un homme constitué en dignité nous oblige à des déférences proportionnées à la noblesse de sa charge, et que personne n'en doit être dispensé. L'on ne parle aux juges dans toute la Chine que le genou en terre, si nous en croyons Herrera; aussi leur érige-t-on des temples, même de leur vivant, lorsqu'ils se sont dignement acquittés de leur devoir. De la vénération pour les lois on passe aisément au respect de ceux qui en sont les dépositaires; il est de l'équité que les égards, les honneurs, la considération les payent de leurs solides études; ce n'est pas cependant que l'on doive un respect égal indifféremment à tant de mains chargées du glaive vengeur de la justice.

Il en est sans doute d'indignes de porter ce signe redoutable du pouvoir législatif; il est des juges sans jugement, sans honneur, sans science, sans mœurs, et aussi les lois se sont-elles tournées contre eux : Solon permit de tuer un magistrat qui serait rencontré ivre. Louis XII ayant trouvé des conseillers du parlement de Paris jouant à la paume, il leur en fit une sévère réprimande, leur protestant que s'il les y trouvait encore il ne ferait pas plus d'état d'eux désormais que du moindre cadet de ses gardes.

Je laisse à part cette déplorable vénalité d'offices que tous les gens de bien déplorent: il n'est que trop à craindre que quiconque achète ne fasse des efforts pour se rembourser. C'est presque une honte pour nous que dans toute l'étendue de la religion de Mahomet, aucun magistrat n'ose prendre le moindre salaire pour ses jugements, et que parmi nous personne ne puisse espérer justice, qu'à proportion de ce qu'il a dans sa bourse pour subvenir aux frais d'un procès.

XXIV. Tous les philosophes conviennent qu'il n'y a point de temps de la vie qui nous doive être plus suspect que celui où toutes choses nous rient, et où il semble que nous soyons dans une parfaite tranquillité; parce que la tempête n'est pas si ordinaire après les grandes bonaces de la mer, que les revers de fortune sont certains, quand elle a pris longtemps plaisir à nous caresser. Lorsque cette aveugle a retiré le bras, et qu'il semble qu'elle nous ait voulu, je ne dirai pas obliger, mais seulement épargner, c'est alors qu'il faut être le plus sur ses gardes, et tenir pour assuré qu'elle a dessein de nous tirer quelque coup dangereux. Mais à quoi est-ce nous réduire si nous sommes obligés de nous inquiéter, même dans les plus grandes prospérités, par la crainte de l'avenir? N'est-ce pas nous condamner à une continuelle perplexité durant tout le cours de notre vie? En vérité ce serait s'imposer de trop dures lois, se rendre malheureux de peur de le devenir, et pratiquer une philosophie dont les voies nous éloigneraient de sa fin principale, qui ne peut être que notre félicité. La raison doit modérer paisiblement nos défiances, et quoique nous prévoyons tous les mauvais tours de la fortune, convertir à notre usage ce qu'elle nous offre d'agréable et d'utile; présentement il faut que le sage soit disposé à tout, qu'il voie du même œil les faveurs et les disgrâces de la fortune, qu'il se prête aux choses, et qu'il ne s'y donne pas; enfin, que dans tout ce qu'il peut essuyer de bien et de mal, il conserve son âme dans une assiette égale et tranquille :

Æquam memento rebus in arduis,
Servare mentem.

(Hor., *Od.*)

c'est le souverain bien de l'homme que cette égalité d'humeur : mais qui peut se flatter de se posséder toujours assez, pour n'y point porter atteinte? Qui peut se vanter de se maintenir toujours si supérieur aux choses, qu'il ne ravale jamais son âme à ressentir leurs impressions? Il faut se conduire de manière que nous prenions tout ce qu'une aventure a d'agréable, et que nous passions vite sur ce qu'elle peut nous offrir de disgracieux. Divers auteurs parlent d'une montagne d'Afrique qu'il faut passer en sautant et en dansant, parce qu'autrement on ne manquerait pas d'être saisi de la fièvre. En vérité il est de même de beaucoup de mauvais pas de la vie, où notre esprit succomberait sous le faix de l'adversité, s'il ne savait pas s'étourdir, s'enivrer presque de la réminiscence d'un plaisir passé, et se livrer enfin à l'espérance flatteuse que ses maux finiront bientôt. Il est bon de s'appliquer à tirer profit non-seulement de ce que la fortune nous présente à souffrir, mais même de ce qu'elle fait endurer de fâcheux aux autres. En quelque état que nous soyons, il est difficile que nous ne voyions pas des personnes plus malheureuses que nous, et c'est sur celles-là que nous devons jeter les yeux, pour y trouver des raisons de nous consoler, plutôt que sur d'autres qui sont plongées dans l'aisance.

Socrate est aussi grand par la manière dont il a su supporter les injures, et s'accommoder à l'humeur aigre de sa Xantippe, que par tous les préceptes de philosophie qu'il a donnés. Il est plus aisé de discourir sur la modération, que d'être modéré et de se contenir. Quelqu'un dit à Diogène qu'un autre se moquait de lui : *Et moi*, dit-il, *je ne me tiens pas pour moqué*. Un homme moins philosophe se serait fâché.

Je ne sais qui était celui qui, sur le rapport de certains propos qu'on avait tenus de lui, répartit qu'il n'en savait point mauvais gré au détracteur, parce qu'il l'avait pris pour un autre, et qu'il n'était pas si fou de s'emporter pour une chose qui ne le regardait pas : *Non in me, dixit, sed in eum quem me esse putabat.*

Périclès fut surtout admirable pour la puissance que son âme sut toujours conserver sur ses sens. Il fut une fois persécuté tout un jour par un insolent qui le suivit jusqu'au soir en l'injuriant. Arrivé chez lui, pour toute marque de ressentiment, il commanda qu'on prît un flambeau, et qu'on reconduisît cet homme tranquillement à son logis. Permettez qu'à cet exemple j'y joigne celui de deux hommes de notre siècle, qui peuvent être nommés après Périclès.

La Noue, aussi célèbre par ses actions que par ses commentaires, fut conduit avec des injures atroces par le ministre La Place, dans La Rochelle, depuis le lieu du conseil jusqu'à la porte de son logis, où ce prédicant lui donna un soufflet. Des gentilshommes présents, avec les domestiques qui suivaient La Noue, voulant maltraiter cet insolent, il les en empêcha, et se contenta, en le renvoyant à sa femme, de lui mander qu'il la chargeait d'avoir soin de lui.

Le second exemple récent sera du chancelier de Billery, qui entendit mille mauvaises paroles d'une femme irritée de la perte d'un procès qu'elle lui imputait. Il se contenta, pour toute vengeance, de demander sans s'émouvoir, à l'homme qui l'accompagnait, si elle était sa femme; et quand ce mari lui eut répondu qu'oui : « En vérité, lui répartit le chancelier, je vous plains bien, ramenez-la chez vous. » Ces exemples instruisent autant et plus que les meilleurs préceptes de morale.

XXV. L'on dit que l'on voyait autrefois dans un temple de l'île de Chio, une statue de Diane, dont le visage avait cette propriété, qu'il paraissait triste à l'entrée, et joyeux au contraire à ceux qui sortaient leur dévotion finie, ou leur curiosité satisfaite. L'étude, surtout de la philosophie, possède naturellement ce que l'art sut donner à ce chef-d'œuvre : quelque austère qu'elle nous semble d'abord, elle a de tels agréments ensuite, qu'on ne se sépare jamais d'elle qu'avec des satisfactions d'esprit qu'on sent beaucoup mieux qu'on ne les peut exprimer. Il est vrai cependant que ceux qui s'y adonnent ne sont pas les plus enjoués du monde, et que d'ordinaire leur teint semble démentir ces contentements intérieurs dont je parle; mais ici, comme sur mille autres choses, l'apparence est trompeuse, et je suis sûr, qu'à la réserve de quelques ignorants qui ne se sont jamais mêlés du métier des muses, personne ne trouvera que j'en impose. J'avoue bien que cette joie secrète dont une âme studieuse est touchée, peut se goûter diversement, selon le naturel différent de chacun de nous, et selon l'objet plus ou moins digne qui nous occupe; car il importe merveilleusement que notre application se fasse sur des sujets assez importants pour mériter une sérieuse attention. Comme il y a dans les villes des *gagne-petits* qui ne s'élèvent jamais au-dessus de la lie du peuple, il se trouve des hommes inhabiles à l'étude, et qui y consomment leur âge sur des choses de si peu d'importance, que ce n'est pas merveille s'ils n'en retirent pas toute la gloire que nous venons de dire. César demanda à des étrangers qu'il voyait dans un amour extraordinaire pour des singes, dont ils faisaient leurs délices, si les femmes de leur pays ne faisaient point d'enfants. On peut faire cette autre question elle-même à ceux qui s'occupent sérieusement à des bagatelles, s'ils n'ont aucune connaissance des choses qui méritent mieux leur application. Comme c'est un grand bien pour la vue de la porter sur des objets qui la récréent et la fortifient, de même l'esprit reçoit un grand avantage lorsqu'on l'attache à des études utiles et agréables tout ensemble.

XXVI. Rien n'est si sensible que les dégoûts que nous donnent souvent ceux de qui nous attendons de bons offices. Les mauvais services que nous rendent nos ennemis nous trouvent tout préparés à les recevoir; ceux que nous font des personnes indifférentes, se digèrent après quelques réflexions; mais quand nous sommes outragés par un homme que nous avions cru notre ami, le coup est si sensible que tous les remèdes de la philosophie sont presque sans effet. C'est ce qui fit dire plus subtilement que chrétiennement à quelqu'un, que les lois divines obligeaient bien de pardonner à nos ennemis; mais qu'elles ne nous avaient jamais commandé de pardonner à nos amis. Vous voyez bien que je veux vous faire seulement remarquer ce faux raisonnement, où l'on voudrait rendre la qualité d'ami de pire condition que celle d'un ennemi. Il faut que je vous dise encore là-dessus que, quoiqu'il soit vrai que notre religion enseigne seule non-seulement de pardonner à nos ennemis, mais même de les aimer, on peut dire que la lumière naturelle a éclairé de telle sorte l'entendement de quelques païens, qu'ils ne se sont pas éloignés de cette charité parfaite. Aristide, injustement banni par la rigoureuse loi de l'ostracisme, dit pour tout ressentiment qu'il priait les dieux que les Athéniens fussent si heureux que de n'avoir jamais sujet de se souvenir de lui. N'est-ce pas là témoigner de l'amour pour ses plus grands persécuteurs? Plutarque qui le rapporte ainsi dans

la vie de ce grand homme, dit ailleurs sur cela un autre beau mot d'Ariston, spartiate, ou plutôt, à son avis, de Socrate. On louait devant l'un d'eux le sentiment de Cléomène, que le devoir d'un souverain était de faire du bien à ses amis, et du mal à ses ennemis : *Il faudrait bien mieux*, répartit Aristote ou Socrate, *faire du bien à tous les deux, et se rendre amis, par ce moyen, ses adversaires mêmes.* Les hommes sont si méchants, que qui a mille amis ne doit guère les compter que pour un; qu'au contraire, qui a le malheur d'avoir un seul ennemi, doit se regarder comme en ayant mille. C'est une réflexion d'un Persan, qu'il est assez bon de faire en France.

Il faut toujours éviter avec le plus grand soin d'avoir quelque différend avec des hommes d'une vertu et d'un savoir reconnu. Homère, pour mieux diffamer Thersite, n'a pas manqué d'écrire qu'il était ennemi d'Achille et d'Ulysse.

XXVII. Comme les amitiés ne devraient se contracter que suivant les lois des anciens aruspices, qui considéraient avant toutes choses les entrailles, la raison voudrait qu'on ne prît non plus jamais d'aversion pour personne qui ne fût bien fondée, et qu'on n'eût fort examiné auparavant s'il y a sujet d'en user ainsi. Mais les hommes ne se gouvernent pas de la sorte, et soit par précipitation, soit par quelqu'une de ces causes occultes dont l'ignorance nous a fait avoir recours aux sympathies et antipathies naturelles, nos affections, et surtout nos haines, n'ont la plupart du temps aucun fondement raisonnable.

Il semble qu'il y ait des personnes qui portent quelque caractère de déplaisance, à voir comme elles trouvent des ennemis partout. Ce sont de vrais Ismaélites qui trouvent la main d'un chacun portée contre eux, et de qui la main est toujours aux prises avec tout le monde. Je ne plains pas ceux de qui les mœurs depravées attirent contre eux les indispositions, parce qu'ils ne souffrent en cela que ce qu'ils ont en quelque sorte mérité. Cependant la morale, même païenne, nous apprend qu'il faut, autant que nous pouvons, imiter Dieu, qui témoigne de l'amour par ses bienfaits jusqu'aux sacriléges et aux impies ; outre que l'on serait dans de continuelles altérations d'âme, si l'on haïssait tous les vicieux, parce qu'il les faut nécessairement admettre dans nos plus fréquentes conversations, ou se voir réduit presque à la solitude d'un Timon. Mais certes, ceux-là sont fort à plaindre, qui, remplis de mérite, éprouvent les mauvaises volontés de gens qui ne sauraient dire pourquoi ils les ont prises. Cela néanmoins arrive tous les jours, et la plupart des inimitiés secrètes ne sont appuyées que sur certains préjugés où la raison et l'équité n'ont nulle part. Quand l'intérêt s'y mêle, et qu'on tâche à déprimer la gloire d'un autre, parce qu'on la juge préjudiciable à la sienne, c'est bien une action d'envie qu'il faut condamner ; mais encore reçoit-elle quelque excuse, parce qu'on en voit l'exemple dans tous les ordres de la nature. Mais que le seul caprice, pour ne pas dire la seule malignité de notre génie, nous fasse haïr des personnes vertueuses qui ne nous ont jamais donné le moindre sujet de plainte, et que cette haine croisse d'autant plus qu'elle est injuste, c'est ce qui est aussi difficile à comprendre qu'ordinaire.

XXVIII. Il faut avouer que si c'est un défaut de ne vouloir souffrir aucune sorte de raillerie, c'en est un bien plus grand de ne pouvoir s'abstenir de l'employer jusqu'à l'outrage, contre ceux qui ne nous ont donné aucun sujet de mécontentement ; et à plus forte raison contre des amis. Salomon dit expressément que les brocards sont le dissolvant des plus étroites amitiés : *Mittens lapides in volatilia dejiciet illa, sic et qui conviciatur amico dissolvit amicitiam.* L'impuissance d'esprit à ne pouvoir retenir un mot piquant, est une dangereuse maladie qu'on a fort bien nommée *vomicum morbum*, et qui est surtout à craindre, lorsqu'on ne saurait réparer le mal qu'elle a déjà fait. C'est un malheureux penchant, et dont un homme d'esprit devrait bien chercher à se défaire, que celui qui le porte à inquiéter sans cesse ses amis sur leurs défauts, moins pour les corriger que pour en flatter sa malignité.

Quelque étroitement lié qu'on soit avec un honnête homme, il y a toujours une infinité de petites choses qu'il vaut mieux s'interdire, parce qu'il n'est pas possible qu'à la fin un ami ne prenne du dégoût pour nous, quand il nous voit comme appliqués à le tracasser perpétuellement sur des misères.

VENDOME (*Dicton*). Le fameux duc de ce nom, qui fit la guerre de la Succession, avait une telle antipathie pour le repos et la mollesse, que la température la plus élevée ne l'arrêtait jamais dans aucune de ses marches. Aussi les soldats avaient-ils l'habitude de dire, pour exprimer un soleil ardent, que c'était *la fraîcheur de M. de Vendôme*, et cette phrase est devenue populaire.

VENDREDI (*Prov.*). Ce jour est considéré comme un jour de malheur, parce que ce fut celui où Jésus-Christ fut crucifié. Il a donné naissance à ce proverbe : *Tel rit vendredi, qui dimanche pleurera.*

VENGEANCE. La vengeance est contraire à l'humanité, quoique en apparence conforme à la justice. Elle ne diffère de l'outrage que par l'ordre du temps; celui qui se venge n'a que l'avantage d'être le second à mal faire. (SÉNÈQUE.)

Il y a plus de gloire à pardonner qu'il n'y a de plaisir à se venger. Le pardon est la marque d'un grand cœur et d'un esprit bien fait, comme la vengeance est la marque d'un cœur lâche et d'un esprit mal tourné.

(DE VERNAGE.)

VENT (*Prov.*). On dit proverbialement que *petite pluie abat grand vent.* Cela signifie que quelques paroles gracieuses peuvent apaiser un grand emportement :

Imbre cadunt tenui rapidissima flamina venti.

Pour exprimer qu'il est sage de se conformer aux circonstances, on emploie aussi cet autre proverbe : *Naviguer selon le vent qu'il fait.* On dit encore, pour signifier qu'on est forcé de souffrir ce qu'on ne peut empêcher : *Il faut laisser courir le vent par dessus les tuiles.* A quelqu'un d'inconstant dans ses idées et sa conduite, on applique ce dicton: *Il tourne à tout vent.* Pour dire que certaines choses ou certaines paroles n'ont aucun résultat fructueux, nous employons cette locution : *Autant en emporte le vent.* Enfin, on dit des godelureaux dont il faut se défier :

> Il est à mines discrètes,
> Et d'un entretien décevant ;
> Mais fiez-vous à leurs fleurettes :
> Autant en emporte le vent.

VENTRE (*Prov.*). Pour peindre le dégoût qu'inspire une chose dont on est rassasié, on dit trivialement : *A ventre soûl cerises amères.* On exprime aussi que la faim nous rend sourds à tous conseils, à toutes remontrances, par ce proverbe : *Ventre affamé n'a point d'oreilles.* Cette locution a presque une origine illustre : elle nous vient de Caton le censeur, qui l'employa dans une de ses harangues au peuple romain.

VÉRITÉ. J'aime la vérité, je veux qu'on la dise. (PLAUTE.)

Je déteste ce qui n'a que l'apparence sans la réalité ; je déteste l'ivraie, de peur qu'elle ne perde les récoltes ; je déteste les hommes habiles, de peur qu'ils ne confondent l'équité ; je déteste une bouche diserte, de peur qu'elle ne confonde la vérité.

(CONFUCIUS.)

Si du récit d'un fait véritable il résulte du scandale, il vaut mieux laisser naître le scandale que de renoncer à la vérité.

(GRÉGOIRE LE GRAND.)

1. Le doute est l'école de la vérité.

2. La vérité est le sceau de la bonté, et c'est, au contraire, des nuages de l'erreur et du mensonge que s'élancent avec fracas les tempêtes des vices et des passions immodérées. (BACON.)

1. La vérité arrive toujours la dernière, parce qu'elle a le temps pour guide.

2. Il faut autant d'adresse pour savoir dire la vérité, que pour savoir la taire.

3. Personne ne veut dire la vérité à ceux qui n'ont pas coutume de l'entendre.

(Balthasar GRACIAN.)

Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable.
(BOILEAU-DESPRÉAUX.)

1. La vérité ne fait pas autant de bien dans le monde, que ses apparences y font de mal.

2. La vérité est simple et naturelle, le grand secret est de la trouver.

3. Nos ennemis approchent plus de la vérité dans les jugements qu'ils font de nous, que nous n'en approchons nous-mêmes.

(LA ROCHEFOUCAULD.)

1. On aime la vérité de telle manière, qu'on veut que tout ce que l'on aime soit la vérité.

2. Nous devons approuver la vérité et condamner le mensonge partout où ils se trouvent, dans nos amis aussi bien que dans nos ennemis.

2. On fait souvent tort à la vérité par la manière dont on se sert pour la défendre.

(DE VERNAGE.)

Les rois ont les oreilles si délicates, que pour oser leur dire la vérité, il faut être ou leur favori ou leur bouffon.

(AMELOT DE LA HOUSSAYE.)

Quand on est dans la vérité, il ne faut pas craindre de creuser : on trouvera toujours un bon fond. (DOMAT.)

Quoiqu'il n'y ait rien de si naturel à l'homme que d'aimer et de connaître la vérité, il n'y a rien qu'il aime moins et qu'il cherche moins à connaître. Il craint de se voir tel qu'il est, parce qu'il n'est pas tel qu'il devrait être ; et pour mettre à couvert ses défauts, il couvre et flatte ceux des autres. (FLÉCHIER.)

1. Il n'y a peut-être point de vérité qui ne soit à quelque esprit faux matière d'erreur.

2. On va au cœur par le mensonge ; on en sort par la vérité. (VAUVENARGUES.)

Cherchons la vérité, mais d'un commun accord ;
Qui discute a raison, et qui dispute a tort.
(RULHIÈRE.)

La vérité perd quelque chose de son éclat lorsqu'elle est mal établie.

(L'abbé PRÉVOST.)

Le vrai nous vient du ciel, l'erreur vient de la terre.
(VOLTAIRE.)

Ce que l'universalité du genre humain sent être vrai, est toujours vrai. (VICO.)

La vérité ne se fâche jamais.

(Xavier DE MAISTRE.)

De même que des paradoxes ne sont pas toujours des erreurs, des idées établies ne sont pas toujours des vérités. (GARAT.)

L'idéal n'est que la vérité à distance.

(DE LAMARTINE.)

Il est permis de ne pas toujours dire la vérité par prudence ; mais il ne l'est jamais d'aller contre cette vérité. (VIRCHOW.)

Usez-vous les uns les autres, afin que la vérité se fasse jour. (Emile DE GIRARDIN.)

Voulez-vous approcher de la vérité ? usez de votre simple bon sens ? Que nous dit le simple bon sens ? Il n'y a pas d'effet sans cause. Qu'est-ce que le monde ? un grand effet. Il doit avoir une grande cause, et cette cause est intelligente. De cette vérité on tire mille inductions : l'existence de Dieu, l'immortalité de l'âme, la nécessité d'un culte, la justice, la punition du crime et la récompense de la vertu. Voilà la véritable philosophie du bon sens.

(DE MÉRICLET.)

1. Rien de plus simple que la vérité, et

rien de moins facile à exprimer dans la plupart des relations de la vie.

2. La vérité est brève : le mensonge s'appuie toujours sur la phraséologie. (A. DE CHESNEL.)

VÉRITÉ. (*Prov.*). Il est des gens qui se blessent d'entendre la vérité qui ne leur est pas favorable, ce qui a donné naissance à ce proverbe : *Toutes vérités ne sont pas bonnes à dire.* On emploie aussi cette locution : *Bien servir fait amis et vrai dire ennemis*, laquelle est tirée du passage de Térence : *Obsequium amicos, veritas odium parit.*

VERT (*Dicton*). On dit : *Employer le vert et le sec*, pour signifier qu'on a réuni tous les soins possibles, tous ses efforts, afin de conduire une affaire à une heureuse conclusion. Une malicieuse application de ce proverbe fut faite un jour à la cour par Henri IV. Ce prince ayant remarqué, dans un bal, une dame vieille et décharnée qui s'était vêtue d'une robe verte, fit observer qu'elle avait *employé le vert et le sec* pour faire honneur à la compagnie.

On fait usage aussi de cet autre dicton qu'on applique à quelqu'un surpris au dépourvu : *Il est pris sans vert.* Voici qu'elle est l'origine de cette expression. Du XII[e] au XVI[e] siècle, c'était une coutume, dans les premiers jours du mois de mai, de ne point sortir de chez soi sans porter à la main, à la boutonnière ou au chapeau, un rameau vert, et celui qui négligeait cette précaution s'exposait à recevoir sur la tête un seau d'eau qu'on lui jetait en s'écriant : *Je vous prends sans vert.*

VERTU. 1. Cultive la vertu ; garde-toi de chercher dans le vice et l'iniquité la gloire, les richesses, la puissance. Se tenir toujours éloigné de la société des méchants, rechercher constamment le commerce des gens de bien, c'est avoir beaucoup profité. Mérite de t'asseoir à la table de ceux-ci ; mérite qu'ils te fassent place auprès d'eux ; et rends-toi digne de plaire aux mortels qui réunissent les vertus à la puissance. Avec les bons, tu apprendras à chérir la vertu : auprès des méchants, tu sentiras s'affaiblir dans ton cœur la haine du vice, et tu perdras bientôt jusqu'à la raison qui t'éclaire.

2. Marche d'un pas tranquille dans la voie moyenne : c'est elle qui conduit à la vertu. (THÉOGNIS.)

La vertu est dans le milieu. (ARISTOTE.)

1. Si l'amour de la vertu ne nous conduit pas, si nous ne sommes gens de bien que parce que nous y voyons notre profit, nous sommes rusés, mais nous ne sommes pas réellement gens de bien.

2. Rien de plus aimable que la vertu, rien qui gagne plus sûrement les cœurs. Nous aimons les hommes que nous n'avons jamais vus, sur le seul récit de leurs belles actions et de leurs bonnes qualités. (CICÉRON.)

Il n'est pas de genre de vie que la vertu ne rende agréable et commode ; mais avec le vice, la gloire, les richesses et les honneurs nous déplaisent et nous tourmentent. (PLUTARQUE.)

La vertu passe entre la bonne et la mauvaise fortune, et jette sur l'une et l'autre un regard de mépris. (SÉNÈQUE.)

Les hommes ont des vertus d'emprunt et des vices de réserve. (TACITE.)

1. Le ciel m'a donné la vertu, l'homme ne peut me nuire.

2. Aimer la vertu, c'est avoir pour elle une passion ardente, enflammée, exclusive, incapable de lui rien préférer. Haïr le vice, c'est craindre d'en être un seul instant souillé.

3. Celui qui suit la vertu le matin peut mourir le soir : il ne se repentira pas d'avoir vécu ; il se consolera de mourir.

4. La vertu occupe tout l'esprit du sage, et l'intérêt tout celui du méchant.

5. Quand l'homme honnête voit un homme vertueux, il cherche à se conformer à ce modèle : il sait même profiter du spectacle du méchant, en cherchant s'il n'a pas avec lui quelque ressemblance.

6. Accumulez toujours en vous de nouvelles vertus ; ne vous contentez jamais de celles que vous avez acquises. (CONFUCIUS.)

1. Celui qui pratique la vertu doit se comparer au bœuf à long poil, qui, chargé de bagages, chemine au milieu d'un profond bourbier : il n'ose regarder ni à droite ni à gauche, espérant toujours sortir de la boue et parvenir au lieu du repos. Celui qui considère ses passions comme plus terribles que cette boue, s'il ne détourne jamais ses yeux de la vertu, parviendra certainement au comble de la félicité.

2. L'homme qui marche dans la pratique de la vertu doit regarder les passions comme une herbe combustible en présence d'un grand feu. L'homme jaloux de la vertu doit s'enfuir à l'approche des passions.

3. L'homme qui, pratiquant la vertu, s'applique à extirper les racines de ses passions, est semblable à celui qui déroule entre ses doigts les perles d'un chapelet. S'il va les prenant une à une, il arrive facilement au terme : en extirpant un à un ses mauvais penchants, on obtient la perfection. (*Doctrine bouddhique.*)

La vertu ne veut être suivie que pour elle-même ; et si on emprunte parfois son masque pour autre occasion, elle nous l'arrache aussitôt du visage. C'est une vive et forte teinture, quand l'âme en est une fois abreuvée, et qui ne s'en va qu'elle n'emporte la pièce. (MONTAIGNE.)

1. Il faut de plus grandes vertus pour soutenir la bonne fortune que pour supporter la mauvaise.

2. Les vertus se perdent dans l'intérêt, comme les fleuves se perdent dans la mer.

3. On ne méprise pas tous ceux qui ont des vices ; mais on méprise tous ceux qui n'ont aucune vertu. (LA ROCHEFOUCAULD.)

1. Il n'y a proprement que la vertu qui fasse estimer et honorer les hommes ; les plus débauchés même ne sauraient s'empêcher de la louer et de respecter ceux qui la pratiquent.

2. Rien n'est si dangereux que d'avoir de l'esprit ou de la grandeur sans vertu.

3. Ce n'est pas assez, pour être homme de bien, que de pratiquer certaines vertus et d'éviter certains vices. On peut être chaste, par exemple, et n'être pas homme de bien, si, en même temps, on est orgueilleux, médisant ou intempérant.

(De Vernage.)

La vertu qui s'épure dans les épreuves s'assure dans la prospérité. L'eau de la source est limpide tant qu'elle se brise sur les rochers; s'arrête-t-elle, la voilà corrompue. Le glaive qui gît inutile se couvre de rouille pendant la paix; mais dans la guerre il est resplendissant. (Métastase.)

Connaissons notre dignité, ne nous attachons pas à des fantômes, renonçons à toutes les petites passions, et nous ne serons pas malheureux. Le bonheur n'est fait que pour une âme grande dans ses désirs et dans ses vues. Tout ce qui est petit est vil, et nous éloignant de la vertu, nous rapproche du mal et de la peine. La vertu ne peut entrer dans un cœur étroit. Le vice est un défaut de capacité dans l'âme et d'étendue dans la pensée. (Young.)

1. La vertu n'est pas l'effort d'un moment: il faut qu'elle ait jeté de profondes racines dans un cœur, pour y produire des effets sur lesquels on puisse infailliblement compter.

2. La vertu la plus ferme a besoin de secours; et un instant négligé entraîne quelquefois des suites irréparables.

3. Si les lumières de l'esprit ne défendent pas toujours un cœur contre le désordre, elles peuvent être regardées du moins comme des ressources dont il y a toujours quelque chose à espérer pour le retour à la vertu, parce que les passions les plus tumultueuses ayant leurs intervalles de ralentissement et de silence, elles laissent quelquefois le temps à une raison droite et éclairée d'apercevoir le précipice où elles conduisent, et de s'armer par conséquent d'une nouvelle force pour l'éviter ou pour en sortir.

4. On ne trouve nulle part les vertus réunies avec les excès qui leur sont opposés.

5. La sincérité et la douceur qui accompagnent le langage de la vertu ont plus de force que tous les raisonnements pour se faire entendre. (L'abbé Prévost.)

Il y a dans la vertu, dès cette vie même, une récompense de la vertu; et il y a dans le vice, même dès cette vie, une punition du vice. L'homme de bien y reçoit son centuple; c'est-à-dire qu'il est cent fois plus heureux en vivant dans l'ordre et dans la justice, qu'il ne l'aurait pu être en vivant dans le désordre et l'injustice. La pratique de la vertu est toujours accompagnée d'une paix, d'une consolation intérieure et d'une douce espérance qui soutient et qui soulage; l'esprit y trouve constamment un appui et un secours favorables; le vice, au contraire, dans sa plus grande ardeur, est accompagné de dégoûts, d'ennui et d'une pente au désespoir; il ne saurait s'empêcher de sentir l'instabilité des créatures sur lesquelles il s'appuie, et de se regarder ainsi comme sans soutien et sans secours.

(*Essais moraux*.)

La corruption des méchants déterminés est souvent moins funeste à la société que les irrégularités d'une vertu qui plie et se dément. (Desmahis.)

Toutes les fois que l'amour de la vertu est réfléchi, il est intéressé. (Marmontel.)

Quand la vertu déplaît, c'est la faute du sage.

(La Chaussée.)

Si les talents appellent aux emplois, la vertu fait qu'on ne les occupe pas longtemps. (Goubert.)

La vertu est si négligée dans ce siècle, qu'elle ne fait pas même des hypocrites.

(L'abbé Poule.)

S'il en coûte pour être vertueux, on est bien mal né. (Le prince de Ligne.)

Il faut un peu de timidité aux grandes vertus, pour les rendre plus aimables; sans ce petit défaut, elles en imposeraient trop.

(Mme de Necker.)

Malheur au temps, malheur au peuple où la force de rendre hommage à la vertu, peut exposer à des périls, et trop heureux alors qui se rend capable de les braver.

(Mme Roland.)

1. On fait mal l'apologie d'une vertu qu'on ne possède pas; car la justesse de l'expression découle du sentiment.

2. Les lois sont l'appui de la société en masse; les vertus protègent l'intérieur des familles. (A de Chesnel.)

A mesure que l'on avance dans la vertu, on perd le goût des plaisirs du monde, comme à mesure que l'on avance en âge, on méprise les amusements de l'enfance.

(*Maximes chrétiennes*.)

VERTU (*Dicton*). Pour signifier qu'on doit, avec résignation et courage, supporter les attaques de l'adversité, on dit: *Faire de nécessité vertu*.

VÉTILLES (*Dicton*). On nomme ainsi un jouet composé de deux branches de cuivre et d'une planche percée de trous dans lesquels on passe des anneaux et des broches. Les uns et les autres sont tellement combinés, qu'on ne peut les séparer qu'avec la plus grande difficulté. On dit alors *S'amuser à des vétilles*, pour exprimer qu'on emploie beaucoup de temps à des futilités.

VICE. Dieu ne créa jamais le vice, il ne peut en être l'auteur. (*Le Védam*.)

1. L'homme qui s'adonne au vice, ou qui se laisse enchaîner par une passion, n'a plus la même force pour observer ses devoirs et pour s'interdire ce qu'il doit éviter.

2. Le débauché nuit sans tirer aucun parti de ses vices, il fait du mal aux autres, mais il s'en fait bien plus à lui-même; n'est-ce pas la plus dangereuse de toutes les fureurs, de ruiner à la fois sa maison, son corps et son esprit? (Socrate.)

Le vice laisse comme un ulcère en la chair, une repentance en l'âme qui toujours s'égratigne et s'ensanglante elle-même.

(Montaigne.)

1. Quand les vices nous quittent nous nous flattons de la croyance que c'est nous qui les quittons.

2. Ce qui nous empêche souvent de nous abandonner à un seul vice, est que nous en avons plusieurs. (LA ROCHEFOUCAULD.)

C'est une grande erreur de croire que certains vices sont plus permis parce qu'ils se trouvent dans les grands hommes. Les vices, à la vérité, se montrent dans les héros comme dans les autres hommes; mais ce ne sont pas les vices qui les ont érigés en héros. (DE VERNAGE.)

On peut dire que les vices nous attendent dans le cours de la vie comme des hôtes chez qui il faut successivement loger; et je doute que l'expérience nous les fît éviter, s'il nous était permis de faire deux fois le même chemin. (AMELOT DE LA HOUSSAYE.)

Il n'y a point de vice qui n'ait une fausse ressemblance avec quelque vertu et qui ne s'en aide. (LA BRUYÈRE.)

Un faste extérieur peut parer le vice, mais il n'est pas capable de l'embellir. (L'abbé PRÉVOST.)

Il ne reste plus qu'un petit sentier pour la vertu : les vices en ont fermé toutes les grandes routes. (BRUUN-MERGAARD.)

Il en coûte plus cher pour entretenir un vice, que pour élever deux enfants. (FRANKLIN.)

1. Les vertus ne changent rien à la démarcation des rangs; car c'est un devoir de se maintenir à sa place. Les vices au contraire rapprochent toutes les distances, parce que c'est dans la même fange que se vautrent les êtres dépravés.

2. Dans le grand monde, on pardonne malheureusement d'être vicieux, pourvu qu'on le soit avec grâce.

3. Un honnête homme ressemble toujours à un autre honnête homme, mais chaque coquin a sa physionomie particulière. C'est que la probité n'a qu'un visage, tandis que le vice emprunte divers masques. (A. DE CHESNEL.)

Le torrent des siècles ne manquera pas de nous entraîner du côté du vice, si nous ne faisons de continuels efforts pour nous avancer dans le chemin de la vertu. (*Maximes chrétiennes.*)

VICISSITUDES. Deux urnes sont aux pieds de Jupiter : l'une verse le bonheur et l'autre les disgrâces. Ne te laisses pas abattre sous le poids de celles-ci. (HOMÈRE, *Iliade.*)

Vouloir ce que Dieu veut est l'unique ressource qui nous met en repos. (MALHERBE.)

L'impatience ne sert à rien, encore moins le regret : celle-là augmente les chagrins et celui-ci en crée de nouveaux. (GOETHE.)

Tous les inconvénients ne valent pas qu'on veuille mourir pour les éviter. (BEAUMARCHAIS.)

VIE. L'homme, né de la femme, vit peu; il est rempli de misères, il est comme une fleur qui s'épanouit, se flétrit et qu'on écrase; il passe comme une ombre. (JOB.)

La vie des hommes passe comme l'herbe, qui paraît et fleurit le matin, et qui le soir se dessèche et tombe. (*Psal.* LXXXIX, 6.)

Mortels nous n'avons que peu de temps à vivre. Fortunés, défions-nous souvent dans la vie de ce qui nous paraît assuré; infortunés, sachons, non braver le malheur, mais le supporter avec résignation, avec constance. Nos jours, nos mois, nos années ne sont que des instants dans l'immensité des siècles. Notre âme seule ne peut éprouver la vieillesse; seule, elle jouira d'une vie éternelle. (PHOCYLIDE.)

Cueillons les myrthes et les fleurs : la brièveté de la vie nous défend de longues espérances. Soyez heureux. Quand vous serez chez les ombres, vous ne jouerez plus aux dés la royauté du festin. (HORACE.)

Alexandre demandait un jour à un gymnosophiste laquelle était la plus forte de la vie ou de la mort? il répondit que c'était la vie, puisqu'elle supportait tant de maux. (PLUTARQUE.)

1. Une grande partie de la vie se passe à mal faire, la plus grande partie à ne rien faire, presque la totalité à faire autre chose que ce que l'on devrait faire.

2. La vie heureuse est le fruit d'une sagesse consommée; la vie supportable, d'une sagesse commencée. (SÉNÈQUE.)

Comporte-toi dans la vie comme dans un festin. On avance un mets vers toi : étends la main et prends-en modestement; s'il ne vient pas de ton côté, attends patiemment qu'on l'approche. Use de la même modération envers les honneurs et les richesses, tu seras heureux. Si, pouvant jouir de ces biens, tu les rejettes et les méprises, tu seras encore plus près de la perfection de la vertu. (EPICTÈTE.)

On a ordinairement plus d'amour pour la vie que pour la gloire. (TACITE.)

1. Il est pernicieux de mettre sa joie dans l'orgueil et la vanité, dans la vie oisive et licencieuse, dans les festins et les voluptés

2. Apprenez à bien vivre, vous saurez bien mourir. (CONFUCIUS.)

1. L'utilité de vivre n'est pas en l'espace; elle est en l'usage. Tel a vécu longtemps, qui a peu vécu.

2. Pour moi, je loue une vie glissante, sombre et muette. (MONTAIGNE.)

C'est une faveur dont nous devons remercier la nature, qu'elle a rendu les choses nécessaires pour notre vie faciles à trouver, et fait que celles qui sont difficiles à obtenir, ne nous sont point nécessaires. (CHARRON.)

Je pense, donc j'existe : *Cogito, ergo sum.* (DESCARTES.)

Nous ne vivons pas, nous espérons de vivre. (PASCAL.)

La vie est bonne en soi et le plus grand bien du monde, mais le plus mal ménagé : c'est de nos déréglements et non pas d'elle que nous devons nous plaindre. (LA ROCHEFOUCAULD.)

Le mauvais usage que nous faisons de la vie la dérègle et la rend malheureuse. C'est ce qui fait que la félicité de la vie nous paraît toujours trop courte, quoique la vie soit assez longue. (DE VERNAGE.)

Qui a vécu un seul jour a vécu un siècle : même soleil, même terre, même monde, mêmes sensations ; rien ne ressemble mieux à aujourd'hui que demain.

(La Bruyère.)

La fin de la vie est souvent triste : le commencement n'est rien, et le milieu est un orage continuel. (Mme de Tencin.)

Il n'y a que la religion chrétienne qui nous puisse véritablement consoler des bornes étroites de la vie. Elle ne destine point l'homme, pendant cette vie, à apprendre les sciences, ni même à une perfection exempte de tous défauts ; elle ne prétend pas nous faire acquérir la vertu par nos propres forces, mais par l'infusion de l'esprit de Dieu. Or, on ne peut se plaindre que la vie ne soit pas assez longue pour cela. Notre vie ne suffit pas pour se perfectionner dans aucun art, aucune profession ; mais on vit assez pour être bon chrétien.

(*Essais moraux.*)

Quoique nous paraissions fâchés de la brièveté de la vie, nous souhaitons voir au plutôt la fin de ses périodes. Lorsqu'on est en bas âge, on languit d'être majeur ; ensuite de s'intriguer dans les affaires, d'amasser du bien, de parvenir aux honneurs, et de se retirer. Ainsi, quoique chacun reconnaisse que la vie est courte en elle-même, ses différentess périodes nous paraissent longues et ennuyeuses. Nous voudrions allonger notre mesure en gros, et la raccourcir en détail. L'usurier serait bien aise que tout le temps qui doit s'écouler entre cet instant et l'échéance de ses dettes actives fût anéanti. Le politique donnerait volontiers trois années de sa vie, s'il pouvait mettre les affaires dans la posture où il s'imagine qu'elles seront à la fin de ce terme.

(*Le Spectateur.*)

Pour peu que vous aimiez la vie, ne gaspillez pas le temps ; car c'est l'étoffe dont la vie est faite. (Franklin.)

L'homme arrive novice à chaque âge de la vie. (Chamfort.)

1. La vie réelle de l'homme est en lui-même, celle qu'il reçoit du dehors n'est qu'accidentelle et subordonnée.

2. Mais y a-t-il quelque permanence dans la vie ? Le jour futur peut-il avoir les besoins du jour présent, et ce qu'il fallait aujourd'hui sera-t-il bon demain ?

3. Chacun de nos jours est supportable, mais leur ensemble m'accable.

(De Sénancour.)

Hélas ! chaque heure dans la société ouvre un tombeau et fait couler une larme.

(Chateaubriand.)

Le livre de la vie est le livre suprême
Qu'on ne peut ni fermer ni rouvrir à son choix ·
Le passage adoré ne s'y lit pas deux fois ;
Quand le feuillet fatal se tourne de lui-même,
On voudrait s'arrêter à la page où l'on aime,
Et la page où l'on meurt est déjà sous nos doigts.

(Lamartine.)

La vie la plus humble et la plus ignorée cache autant de drame et de souffrance que l'existence la plus brillante et la plus élevée dans l'ordre social.

(Henry Berthoud.)

Ainsi se perd la vie en des jours douloureux,
Et l'on se sent mourir au moment d'être heureux.

(Mme Emile de Girardin.)

Ah ! que nous passons vite au milieu de la vie,
Et que de peu de bruit notre mort est suivie.

(Mme Louise Colet.)

Après avoir passé la meilleure partie de la vie au grand jour, on gagne ordinairement à passer le reste à l'ombre. (X.)

Dans la vie réelle, on ne meurt pas, alors même qu'on voit périr autour de soi tout ce qui faisait aimer l'existence. On est forcé de boire, de manger, de s'habiller, de faire des visites, de vendre, d'acheter, de causer, de lire, et d'accomplir enfin toute cette routine qu'on appelle la vie.

(Mme Harriet Beecher Stowe.)

Aimez la vie, mais aimez-la non pour de vulgaires plaisirs et de misérables ambitions ; aimez la vie pour tout ce qu'elle a d'important, de grand, de divin ; aimez-la, parce qu'elle est la carrière du mérite, qu'elle est chère au Tout-Puissant, glorieuse pour lui, glorieuse à la fois et nécessaire pour nous ; aimez-la en dépit de ses douleurs, et même à cause de ses douleurs, puisque ce sont elles qui nous anoblissent, elles qui développent, font croître, et fécondent dans le cœur de l'homme les généreuses pensées et les généreuses résolutions.

(Silvio Pellico.)

Le but de la vie, c'est l'immortalité de l'âme, la punition du mal, et la récompense du bien. (De Mériclet.)

Qui a terme a vie. (X.)

Le plus beau de nos jours est dans la matinée,
La nuit est déjà proche à qui passe midi. (Y.)

1. La vie est longue pour celui qui compte les heures, elle est courte pour celui qui les oublie : l'oisiveté nous place dans la première situation, l'étude dans la seconde.

2. On passe la moitié de sa vie à regretter l'emploi de l'autre moitié.

3. Lorsqu'on voyage, on est toujours impatient d'arriver à de nouveaux horizons : c'est l'histoire de la vie.

4. Le printemps de la vie est la saison des rêves heureux ; l'été, celle de l'agitation ; l'automne, celle de la récolte et du repos ; l'hiver, celle de la méditation, des regrets et de la crainte.

5. La vie raisonnable doit avoir un but, et la religion l'enseigne. Pour arriver à ce but, il faut bien s'assurer, dès le point de départ, du chemin que l'on suivra et ne jamais s'en écarter, ou du moins y revenir dès que l'obstacle que l'on rencontre a été franchi.

6. Les conditions de la vie publique sont soumises à deux théories : la première est dictée par la morale, la seconde par cette science odieuse qui a pour objet d'exploiter ses semblables. Les sophistes adoptent celle-ci, les honnêtes gens ne se conduisent que par l'autre. Le machiavélisme conduit aux

honneurs ou à l'ignominie; la loyauté a souvent pour compagne la misère; mais elle laisse une mémoire sans tache et garantit une place au ciel. (A. DE CHESNEL.)

VIE (*Prov*). Un proverbe qui était très-estimé des épicuriens, et que l'on attribue à Néoclès, frère d'Epicure, est celui-ci : *Cache ta vie.* Mais Plutarque s'indigna contre cette maxime, destructive, selon lui, de tous les intérêts sociaux, et il écrivit contre elle un traité tout entier. Toutefois, et malgré l'opinion du célèbre historien, l'expérience a suffisamment prouvé qu'une existence tout à fait à part, dans la retraite, est celle qui offre le moins de danger, d'amertume, attendu qu'elle n'excite point l'envie. Il faut donc, outre l'adage de Néoclès, croire à cet autre d'Ovide et de Descartes : « Vivre caché, c'est vivre heureux, » *Bene qui latuit, bene vixit.*

On dit aussi, pour signifier qu'il est sage, de ménager son bien de manière à en jouir longtemps : *Il faut faire vie qui dure.* C'est dans le même sens que Pythagore employait ce même symbole : « Ne mettez pas au feu le fagot entier : » *Integrum fasciculum in ignem ne mittito.* Enfin, pour exprimer dans certains cas la prévision ou l'espérance, on fait usage de cet autre proverbe : *Qui vivra, verra.*

VIEILLES FILLES. Il arrive quelquefois que, malgré les qualités les plus recommandables et l'éducation la plus soignée, une fille ne trouve pas à se marier. Ce fait est assez rare, mais enfin il se présente. Non-seulement il est des hommes dont l'affection n'est excitée que par les charmes du physique ; mais le plus souvent encore, ils placent en première ligne, dans le choix d'une épouse, le plus ou moins de fortune qu'elle apporte à la communauté, et la richesse est bien loin, on le sait, d'être la compagne du mérite personnel. Lorsque ce cas advient, il est beaucoup de femmes que l'obligation de rester fille rend maussades et acariâtres avec leur famille et les étrangers, ou jalouses de leurs sœurs, si celles-ci, plus heureuses, ont trouvé des établissements. Cette conduite dépose, non-seulement contre le cœur de celle qui s'en rend coupable, mais encore contre l'éducation qu'elle a reçue. Si elle avait su se pénétrer des vrais principes de la religion, elle ne se montrerait point envieuse, mais résignée, bien convaincue que quelle que part qui lui fût faite par le destin ici-bas, rien ne saurait être changé pour elle aux félicités que le ciel réserve aux âmes pieuses, et que le bonheur enfin se rencontre dans toutes les positions de la vie, lorsque l'on a confiance en Dieu, lorsqu'on remplit, avec zèle et amour, les devoirs nombreux que la famille et la société imposent à chacun de leurs membres.

VIEILLESSE. C'est une triste chose que la vieillesse! on a beau se trouver paré d'une vénérable barbe blanche ou d'une chevelure argentée ondulant sur les épaules ; se tenir encore droit en approchant de la centaine; voir se multiplier ses petits enfants; être à même de raconter un millier d'histoires, et posséder enfin une foule d'avantages, dont les romanciers composent des chapitres et les poëtes des hémistiches, c'est chose triste, nous le redisons encore, que d'approcher de plus en plus de son dernier soleil, et de tomber dans cet état de seconde enfance, qui vous rend tant de soins nécessaires, qui oblige votre faiblesse à rechercher des appuis, lesquels vous font encore trop souvent défaut ! Enfin si de nombreuses infirmités ne vous accablent pas, il s'en rencontre toujours une pour le moins qui vous rappelle à chaque instant le déclin de votre existence. C'est alors surtout que la piété compense tout ce qui nous délaisse, tout ce qui fuit ; seule elle nous aide à supporter le poids de l'âge et des souffrances ; et lorsque nos derniers pas dans la vie d'ici-bas sont des pas chancelants, elle nous fait entrevoir, au terme du court trajet qui nous reste à parcourir, une nouvelle voie où nous nous redresserons, et cela avec des forces qui ne failliront plus. Cette dernière période de la vie ressemble à l'oasis que le voyageur atteint après de pénibles efforts, au port où le nautonnier aborde après avoir été battu par la tempête. C'est une existence à part qui se dépouille en partie des vanités de ce monde, et se prépare aux béatitudes célestes. (N.)

Respecte les cheveux blancs ; cède le pas à la vieillesse, et ne lui dispute jamais les honneurs qui sont dus à cet âge vénérable. Aie pour le sage vieillard tous les égards que tu aurais pour ton père.

(PHOCYLIDE.)

Le bon sens et la bienséance veulent que les manières changent suivant les âges. La puérilité dans un vieillard est aussi ridicule que, dans un enfant, la prétention à des manières accomplies. (VARRON.)

Que servent à tel homme quatre-vingts ans passés dans l'inaction ? ce n'est pas avoir vécu, mais avoir traversé la vie ; ce n'est pas être mort tard, c'est avoir été mort très-longtemps. C'est par les actions, et non par la durée qu'il faut mesurer la vie.

(SÉNÈQUE.)

Dieu fait grâce à ceux à qui il soustrait la vie par le menu. C'est le seul bénéfice de la vieillesse. La dernière mort en sera d'autant moins pleine et nuisible, elle ne tuera plus qu'un demi ou un quart d'homme.

(MONTAIGNE.)

Tout le monde souhaite de vivre longtemps, mais personne ne veut passer pour vieux, à cause sans doute des imperfections qui rendent les vieillards ou dégoûtants ou à charge aux autres. Avec tout cela un âge honorable est la couronne d'une vie vertueuse, et les cheveux blancs d'un vieillard sans reproche, sont des lauriers dont le temps le couronne. Tout vieillard qui mène une vie bienséante à son âge, mérite le respect. (OXENSTIERN.)

1. Les vieillards aiment à donner de bons préceptes, pour se consoler de n'être plus en état de donner de mauvais exemples.

2. Peu de gens savent être vieux.

3. La vieillesse est un tyran qui défend, sous peine de la vie, tous les plaisirs de la jeunesse. (La Rochefoucauld.)

1. La plus grande partie des incommodités de la vieillesse ne vient ordinairement que du mauvais usage qu'on a fait de sa jeunesse.

2. La vieillesse ne rend pas les hommes plus prudents ou plus sages ; ils sont au contraire souvent plus fous alors, qu'ils n'étaient étant jeunes, parce que les défauts de l'esprit croissent comme ceux du corps.
(De Vernage.)

C'est un plus grand chagrin pour les femmes de savoir qu'elles deviendront vieilles, que pour les hommes de l'être.
(Amelot de la Houssaye.)

Que de faiblesses honteuses les enfants remarquent souvent dans leurs pères ! Qu'un vieillard avec des préjugés et des vices de soixante ans, est un censeur ridicule des fautes de la jeunesse ! La seconde enfance qui termine la vie, est en effet quelquefois moins sage que celle qui la commence. Devenus impuissants pour le vice, nous prêchons la vertu ; forcés de renoncer à plaire, nous voulons instruire. Nous débitons notre morale d'un front austère ; mais tandis que nous réprimandons les erreurs du jeune homme, il nous voit des défauts bien plus choquants que les siens, et qui ajoutent à la difformité de la vieillesse. (Young.)

1. On n'est guère jaloux de sa préséance, quand on ne la doit qu'à sa vieillesse.

2. Il n'est point d'un homme sage de paraître aux yeux du monde, lorsqu'il est devenu la proie de la vieillesse. On lui fait grâce si on le supporte. Tous les égards qu'on a pour lui sont des railleries ou des faveurs. Les honnêtes gens ne l'insultent pas, mais ils s'applaudissent de leur bonté quand ils le plaignent. C'est un triste personnage que celui d'exciter la compassion.
(L'abbé Prévost.)

Qui n'a pas l'esprit de son âge, de son âge a tout le malheur. (Voltaire.)

1. Les âmes tendres s'éloignent d'elles-mêmes en vieillissant ; les âmes dures s'en rapprochent.

2. L'âge rend indulgent sur le caractère et difficile sur l'esprit. (Mme de Necker.)

La gloire des jeunes gens est leur force, et la dignité des vieillards est leurs cheveux blancs. (X.)

La philosophie s'est donné bien de la peine pour faire des traités de la *vieillesse* et de l'*amitié*, parce que la nature fait toute seule les traités de la *jeunesse* et de l'*amour*.
(D'Alembert.)

Lorsque vers son déclin le soleil nous éclaire,
L'éclat de ses rayons n'en est point affaibli :
On est vieux à vingt ans, si l'on cesse de plaire,
Ce qui plaît à cent ans, meurt sans avoir vieilli.
(Demoustier.)

Je suis toujours triste, parce que je suis vieux. Restez jeune, il n'y a que cela de bon. (Chateaubriand.)

On est moins tolérant pour les goûts qu'on n'a plus. (Casimir Delavigne.)

Dans la vieillesse, on n'attend rien du monde, parce qu'on n'a rien à lui offrir ; on le regarde comme moins important, à mesure qu'on y devient moins important.
(Mme Pauline Guizot.)

La vieillesse est bien plus respectable dans ceux qui supportèrent les peines que leur causa notre enfance et celles aussi que leur causa notre jeunesse ; dans ceux qui contribuèrent de leur mieux à nous former l'esprit et le cœur. Ayons de l'indulgence pour leurs défauts, et montrons-nous généreux dans l'appréciation des peines que nous leur coûtâmes, de l'affection qu'ils placèrent en nous, de la douce récompense qu'ils trouvent dans la continuité de notre amour. Non, celui qui se consacre avec des sentiments élevés à l'éducation de la jeunesse, n'est point suffisamment récompensé par les aliments qu'on lui fournit si jeunement en retour. Ces soins paternels et maternels ne sont pas d'un mercenaire ; ils anoblissent celui qui en fait habitude ; ils accoutument à aimer, et donnent le droit d'être aimé. (Silvio Pellico.)

Je me soucie peu des faits ; mais j'aime les confidences de ceux qui, même en vieillissant, gardent encore un peu de la chaleur de leurs jeunes années. C'est là où je trouve l'homme. (Saint-Marc Girardin.)

Il est de ces moments que jamais on n'oublie,
Quelque vieux que l'on soit, quand l'âme se replie
Sur les souvenirs d'autrefois.
(Mme Mélanie Waldor.)

1. Lorsque les vieillards ne vivent pas sous le toit de leurs enfants, ils sont fréquemment exposés, et surtout les femmes, à l'intrigue, à l'extorsion des domestiques ou des étrangers qui les entourent, et quelquefois même à celles de parents adroits qui se procurent ainsi une part qu'ils n'auraient pas obtenue, s'ils n'eussent eu recours à des moyens condamnables. Il est d'autant plus difficile de se soustraire aux piqûres de ces sangsues familières, qu'elles exploitent avec un art infini les faiblesses des personnes qu'elles veulent dépouiller, et que les attentions accordées par elles à un chien, à un chat, à un perroquet, suffisent quelquefois pour les mettre en mesure de spolier en partie les héritiers légitimes.

2. La vieillesse a moins de larmes que le jeune âge. C'est que celui-ci apprend la douleur, tandis que l'autre a usé les peines de la vie.

3. A quoi servent des remontrances à la vieillesse ? Quand l'arbre cesse d'être flexible, le jardinier ne songe plus à lui donner un tuteur. (A. de Chesnel.)

VIEILLESSE (*Proc.*). Les vieillards, que tant de motifs peuvent rendre vénérables, se privent souvent du respect qui leur est dû, par les travers auxquels ils se livrent et les ridicules dont ils s'affublent. Parmi ces derniers, figurent surtout la manie de *faire le jeune*, ou de continuer à rendre un culte à la galanterie. Dans le premier cas on

leur applique ce proverbe : *Il n'est pas vieux, mais il se souvient de loin;* dans le second, on leur dit : *L'amour sied bien aux jeunes gens, et déshonore les vieillards.* On se moque encore d'eux en leur répétant qu'ils sont plus amoureux que les autres, parce que *le bois sec brûle mieux que le vert;* on donne enfin à la vieillesse ce conseil plein de bon sens, qu'*il faut devenir vieux de bonne heure, si on veut l'être longtemps,* ce qui signifie que, pour jouir d'une meilleure santé sur le déclin de l'âge, il faut ménager ses forces dans la saison où l'on jouit de toute sa vigueur. Ce dernier proverbe se trouve dans Cicéron : *Mature fias senex, si diu velis esse.*

Les personnes âgées qui se trouvent peu disposées à apporter du changement dans leurs habitudes, répondent en général à ceux qui leur donnent des conseils à ce sujet : *Je suis trop vieux pour me corriger.* Ce proverbe est rappelé par Mme de Sévigné, dans le passage que voici : « Je viens de recevoir le livre de l'abbé Nicole ; je voudrais en faire un bouillon et l'avaler. Il est écrit pour bien du monde; mais je crois qu'il n'a eu véritablement que moi en vue. Ce qu'il dit de l'orgueil et de l'amour-propre, qui se trouvent dans toutes les disputes et que l'on recouvre du beau nom de vérité, c'est une chose qui me ravit. Vous savez que je ne puis souffrir que les vieilles gens disent : *Je suis trop vieux pour me corriger.* Je pardonnerais plutôt aux jeunes gens de dire : *Je suis trop jeune.* La jeunesse est si aimable, qu'il faudrait l'adorer, si l'âme et l'esprit étaient aussi parfaits que le corps. Mais quand on n'est plus jeune, c'est alors qu'il faut se perfectionner et tâcher de regagner par les bonnes qualités ce qu'on perd du côté des agréables. Il y a longtemps que je fais ces réflexions, et, par cette raison, *je veux tous les jours travailler à mon esprit, à mon âme, à mon cœur et à mes sentiments;* voilà de quoi je suis pleine. »

VIERGES (*Prov.*). Pour peindre l'inconstance d'un homme très-ardent dans ses galanteries, on dit qu'il est *amoureux des onze mille vierges.*

VIGILANCE. Trop de vigilance, dit Bacon, amène le sommeil: prévoir les malheurs avant le temps, et vouloir les parer de si loin, c'est manquer son coup, les précautions ne portent pas.

VIGNE (*Prov.*). Les Espagnols ont au sujet de cette plante, les proverbes suivants :

1. *Casa labrada, vina plantada:* maison bâtie, vigne plantée.

2. *Casa de padre, vina de abuelo:* maison du père, vigne de l'aïeul.

3. *Casa en canton, vina en rincon :* maison en coin, vigne en recoin.

VILAIN (*Prov.*). Avant la révolution de 1789, on appelait proverbialement *savonnettes à vilain,* les charges qui s'achetaient et qui donnaient la noblesse. On disait aussi autrefois d'un roturier qui se faisait noble de son autorité privée : *Il n'y a point de plus belles armoiries que celles d'un vilain, il prend celles qu'il veut.* Pour exprimer qu'un avare qui se met en dépense le fait avec profusion, on emploie cet autre proverbe : *Il n'est chère que de vilain.* Enfin, pour signifier qu'en obligeant un méchant, on s'expose à ce qu'il vous rende le mal pour le bien, tandis qu'en lui inspirant la crainte on le tient dans le respect, on dit : *Graissez les bottes à un vilain, il dira qu'on les lui brûle ;* ou bien encore : *Oignez vilain, il vous poindra ; poignez vilain, il vous oindra.* Dans son roman de la Rose, Guillaume de Lorris, parlant des flatteurs, ajoute qu'ils louent les gens en face.

Et par doulces paroles oygnent ;
Mais après de leurs flèches poignent
Par derrière jusques à l'oz
Et abaissent des bons les loz.

VILLE GAGNÉE (*Prov.*). On dit à une personne qui se réjouit de la disgrâce qui arrive à une autre : *Ne croyez pas encore ville gagnée.*

VIN (*Prov.*). Tout propriétaire éprouve une grande estime pour le vin qu'il récolte, mais il est fort rare que les étrangers accordent le même amour à ces produits domestiques ; aussi les gourmets ont-ils créé un proverbe : *Du vin du crû que Dieu nous garde!* On éprouve la même défiance pour le *concert d'amateurs* et pour ce qu'on appelle : *dîner à la fortune du pot.*

VIN ET LAIT (*Prov.*). On emploie fréquemment le proverbe qui suit, quand il s'agit de boire, ou du lait avant du vin, ou du vin après du lait : *Vin sur lait, c'est souhait ; lait sur vin, c'est venin.* Cela signifie, rigoureusement, qu'au sortir de l'enfance où l'on ne boit que du lait, on désire faire usage du vin ; tandis que ceux qui boivent habituellement du vin ne sont condamnés à ne prendre que du lait qu'autant qu'ils se trouvent en proie à une maladie.

VIOLENCE. Les violences qu'on nous fait, dit La Rochefoucauld, nous font souvent moins de peine que celles que nous faisons nous-mêmes.

VIOLENCE (*Prov.*). Pour exprimer que les formes, en toutes choses, sont les meilleurs moyens pour arriver à ce qu'on veut obtenir, on dit : *Mieux vaut douceur que violence.*

VIOLON (*Dicton*). On dit de quelqu'un qui supporte les charges d'une chose qui profite à un autre, qu'il *paye les violons.*

VIVACITE. La vivacité qui augmente en vieillissant, ne va pas, selon La Rochefoucauld, loin de la folie.

VOCATION. On dit, et cela est vrai jusqu'à un certain point, que les vocations se manifestent dès l'enfance. Raison de plus alors pour surveiller davantage ces penchants précoces pour telle ou telle profession, pour tel ou tel art, puisqu'ils peuvent être, non-seulement opposés aux projets que les parents ont formés, mais encore porter atteinte à la dignité qui se rattache à quelques positions sociales. Ainsi, il est incontestable qu'une famille qui occupe un certain rang dans le monde et qui destine,

par exemple, son fils à la magistrature, serait fort contrariée de voir ce fils épris du métier de comédien ou de danseur. Il est difficile, sans doute, de réprimer les instincts qui portent quelques organisations vers telle ou telle culture intellectuelle, manuelle ou autre; mais on y parvient cependant, en s'y prenant de bonne heure et en appelant en aide la puissance de l'amour-propre. On obtiendrait en général, nous n'en disconvenons pas, plus de perfection dans la pratique des choses, si l'on abandonnait chaque nature à sa propre tendance pour le choix d'un état; mais de cette liberté résulterait d'un autre côté une sorte de désordre social, puisqu'il pourrait advenir qu'une masse d'individus éprouvassent à la fois la même prédilection pour telle ou telle carrière, et que les autres voies fussent alors au dépourvu d'exploiteurs.

VOISIN (*Prov.*) On dit de l'homme de chicane qui demeure près de soi : ***Bon avocat mauvais voisin***, parce qu'en effet le sac à procédure est enflé de moyens nuisibles même contre des bagatelles. Pour exprimer aussi que quelqu'un d'adroit ne commet guère de faute à l'entourage de son foyer, il y a cet autre proverbe : ***Un bon renard ne mange point les poules de son voisin*** ; et l'on dit aussi, en plaisantant : ***N'ayez point de voisins, si vous voulez vivre en paix avec eux.***

VOLER (*Prov.*). Afin de signifier qu'il est prudent de ne point s'engager, sans des garanties, dans une affaire importante, on dit proverbialement, qu'***il vaut mieux voler bas, de peur des branches.***

VOLONTÉ. Nous avons, dit La Rochefoucauld, plus de force que de volonté, et c'est souvent pour nous excuser à nous-mêmes, que nous nous imaginons que les choses sont impossibles.

VOLTAIRIANA. 1. Si la fougue d'une passion fait commettre une faute, la nature rendue à elle-même sent cette faute.

2. Il n'y a point de plaisir sans bienséance.

3. Rien n'est plus long que le temps, puisqu'il est la mesure de l'éternité; rien n'est plus court, puisqu'il manque à tous nos projets. Rien n'est plus lent pour qui attend, rien de plus rapide pour qui jouit.

4. Le hasard va souvent plus loin que la prudence.

5. L'honneur est le désir d'être honoré. Avoir de l'honneur, c'est ne rien faire qui soit indigne des honneurs.

6. Pauvres humains que nous sommes, que de siècles il a fallu pour acquérir un peu de raison !

7. Il me semble qu'il n'y a pas de véritablement grand homme qui n'ait un bon esprit.

8. La société dépend des femmes. Tous les peuples qui ont le malheur de les enfermer sont insociables.

9. Ce monde est un vaste amphithéâtre où chacun est placé au hasard sur son gradin. On croit que la suprême félicité est dans les degrés d'en haut : quelle erreur!

10. C'est n'être bon à rien, que de n'être bon qu'à soi.

11. Le courage n'est pas une vertu, mais une qualité commune aux scélérats et aux grands hommes.

12. Le seul moyen d'obliger les hommes à dire du bien de nous, c'est d'en faire.

13. Il faut du temps pour que les réputations mûrissent.

14. Ce qui fait et fera toujours de ce monde une vallée de larmes, c'est l'insatiable cupidité et l'indomptable orgueil des hommes, depuis Thamas Koulikan, qui ne savait pas lire, jusqu'à un commis de la douane qui ne sait que chiffrer.

15. Les esprits faux sont insupportables; les cœurs faux sont en horreur.

16. La jalousie, quand elle est furieuse, produit plus de crimes que l'intérêt et l'ambition.

17. Quiconque sait très-bien gouverner une grande maison, peut gouverner un royaume. Cela peut paraître un paradoxe, mais certainement c'est avec le même esprit d'ordre, de sagesse et de fermeté, qu'on commande à cent hommes et à plusieurs milliers.

18. Le gouvernement ne peut être bon s'il n'y a une puissance unique.

19. L'économie est une vertu dans le gouvernement d'un Etat paisible, et un vice dans les grandes affaires.

20. Les gouvernements sont comme les hommes : ils se forment tard.

21. Les lois sont faites pour secourir les citoyens, autant que pour les intimider.

22. Les véritables conquérants sont ceux qui savent faire des lois. Leur puissance est stable. Les autres sont des torrents qui passent.

23. On n'exige pas qu'un roi dise des choses mémorables, mais qu'il en fasse.

24. Tout roi qui aime la gloire aime le bien public.

25. Un roi absolu qui veut le bien, vient à bout de tout sans peine.

26. Il est à souhaiter qu'un roi aime les louanges ; parce qu'il s'efforce de les mériter.

27. Les titres ne servent de rien pour la postérité : le nom d'un homme qui a fait de grandes choses, impose plus de respect que toutes les épithètes.

28. Acheter la paix d'un ennemi, c'est lui donner de quoi faire la guerre.

29. Il est difficile de dire ce qui fait perdre les batailles.

30. Un général victorieux n'a point fait de fautes aux yeux du public, de même qu'un général battu a toujours tort, quelque sage conduite qu'il ait eue.

31. Le véritable but de la politique consiste à enchaîner au bien commun tous les ordres de l'Etat.

32. Il y a toujours dans les grandes affaires un prétexte qu'on met en avant, une cause véritable qu'on dissimule.

33. C'est beaucoup d'avoir réformé

lois; mais la chicane n'a pu être écrasée par la justice.

34. Une seule manufacture bien établie fait quelquefois plus de bien à un Etat que vingt traités.

35. C'est la fantaisie des hommes qui met le prix à des choses frivoles; c'est cette fantaisie qui fait vivre cent ouvriers; c'est elle qui excite l'industrie, qui entretient le goût, la circulation et l'abondance.

36. L'argent est fait pour circuler, pour faire éclore les arts, pour acheter l'industrie des hommes : qui le garde est mauvais citoyen. C'est en ne le gardant pas qu'on se rend utile à sa patrie et à soi-même.

37. Nul remède précipité ne peut suppléer à un arrangement fixe et stable, établi de longue main, et qui pourvoit de loin aux besoins imprévus.

38. Lorsqu'un Etat puissant ne doit qu'à lui-même, la confiance et la circulation suffisent pour payer.

39. La grande usure est la marque infaillible de la pauvreté.

40. A quoi est-on réduit, quand on veut approfondir ce qu'il ne faut que respecter?

41. C'est le sort du genre humain que la vérité soit persécutée dès qu'elle commence à paraître.

42. L'esprit de curiosité donné de Dieu à l'homme, cette impulsion nécessaire pour nous instruire, nous emporte sans cesse au delà du but, comme tous les autres ressorts de notre âme, qui, s'ils ne pouvaient nous pousser trop loin, ne nous exciteraient peut-être jamais assez.

43. Quand on m'aura dit comment notre volonté opère sur-le-champ un mouvement dans nos corps, comment le bras obéit à notre volonté, comment nous recevons la vie, comment nos aliments se digèrent, comment le blé se transforme en sang, je dirai comment nous avons des idées. J'avoue sur tout cela mon ignorance. Le monde pourra avoir un jour de nouvelles lumières; mais depuis Thalès jusqu'à nos jours, nous n'en avons point. Tout ce que nous pouvons faire est de sentir notre impuissance, de reconnaître un être tout-puissant, et de nous garder de tous systèmes.

44. On demande qui a mis des hommes en Amérique? Ne pourrait-on pas répondre que c'est celui qui y fait croître des arbres et de l'herbe?

45. Si la vraie grandeur consiste à avoir reçu du ciel un puissant génie, et à s'en être servi pour éclairer les autres et soi-même, un homme comme Newton, tel qu'il s'en trouve à peine en dix siècles, est véritablement le grand homme, et les conquérants, dont aucun siècle n'a manqué, ne sont d'ordinaire que d'illustres méchants. C'est à celui qui domine sur les esprits par la force de la vérité, non à ceux qui font des esclaves par la violence; c'est à celui qui connaît l'univers, non à ceux qui le défigurent, que nous devons nos respects.

46. Il faut toujours que ce qui est grand soit attaqué par les petits esprits.

47. Le goût du merveilleux enfante les systèmes; mais la nature paraît se plaire dans l'uniformité et dans la constance, autant que notre imagination aime les changements.

48. Nous disséquons des mouches, nous mesurons des lignes, nous assemblons des nombres, nous sommes d'accord sur deux ou trois points que nous entendons, et nous disputons sur deux ou trois mille que nous n'entendons pas.

49. O métaphysique! nous sommes aussi avancés que du temps des premiers druides.

50. Faut-il que ce qui fait le plus d'honneur à l'esprit humain soit souvent ce qui est le moins utile. Un homme avec les quatre règles d'arithmétique, et du bon sens, devient un bon négociant, un Jacques Cœur, un Delmet, un Bernard; tandis qu'un pauvre algébriste passe sa vie à chercher dans les nombres des rapports et des propriétés étonnantes, mais sans usage, et qui ne lui apprendront pas ce que c'est que le change.

51. Il y a un point passé lequel les recherches ne sont plus que pour la curiosité. Ces vérités ingénieuses et inutiles ressemblent à des étoiles qui, placées trop loin de nous, ne nous donnent point de clarté.

52. Notre existence est un point, notre durée un instant, notre globe un atome. A peine a-t-on commencé à s'instruire un peu, que la mort arrive avant qu'on ait de l'expérience.

53. N'être point occupé et n'exister pas, est la même chose pour l'homme. Toute la différence consiste dans les occupations douces ou tumultueuses, dangereuses ou utiles.

54. Il ne se fait rien de grand dans le monde, que par le génie et la fermeté d'un seul homme qui lutte contre les préjugés de la multitude.

55. C'est le privilége du vrai génie, et surtout du génie qui ouvre une carrière, de faire impunément de grandes fautes.

56. Il y a très peu d'hommes vraiment originaux : presque tous se gouvernent, pensent et sentent par l'influence de la coutume et de l'éducation. Rien n'est si rare qu'un esprit qui marche dans une route nouvelle; mais parmi cette foule d'hommes qui vont de compagnie, chacun a de petites différences dans la démarche, que les vues fines aperçoivent.

57. Quiconque a le génie de son art, passe bien vite et sans effort du petit au grand.

58. La gloire, comme dit Newton dans sa dispute avec Leibnitz, n'est due qu'à l'inventeur : ceux qui viennent après ne sont que les disciples.

59. C'est dans les siècles les plus barbares que se sont faites les plus utiles découvertes. Il semble que le partage des temps les plus éclairés, et des compagnies les plus savantes, soit de raisonner sur ce que des ignorants ont inventé.

60. On n'a point de génie sans feu; mais on peut avoir du feu sans génie.

61. Ce mot, *homme d'esprit*, n'annonce point de prétention, et le *bel esprit* est une

affiche. C'est un art qui demande de la culture; c'est une espèce de profession, et qui par là expose à l'envie et au ridicule.

62. Il y a loin de *l'esprit* au *bon esprit*, au *bel esprit*. Le même mot dans toutes les langues peut donner des idées différentes, parce que tout est métaphore, sans que le vulgaire s'en aperçoive.

63. Ce qu'on appelle esprit, est tantôt une comparaison nouvelle, tantôt une allusion fine; ici l'abus d'un mot qu'on présente dans un sens, et qu'on laisse entendre dans un autre; là un rapport délicat entre deux idées peu communes; c'est une métaphore singulière, c'est une recherche de ce qu'un objet ne présente pas d'abord, mais de ce qui est en effet dans lui; c'est l'art, ou de réunir deux choses éloignées, ou de diviser deux choses qui paraissent se joindre, ou de les opposer l'une à l'autre; c'est celui de ne dire qu'à moitié sa pensée pour la laisser deviner.

64. Qui ne peut briller par une pensée, veut se faire remarquer par un mot.

65. La plupart des bons mots sont des redites.

66. Le goût peut se gâter chez une nation. Ce malheur arrive d'ordinaire après les siècles de perfection. Les artistes craignant d'être imitateurs, cherchent des routes écartées. Ils s'éloignent de la belle nature que leurs prédécesseurs ont saisie. Il y a du mérite dans leurs efforts : ce mérite couvre leurs défauts.

67. Il y a des âmes froides, des esprits faux qu'on ne peut ni échauffer, ni redresser : c'est avec eux qu'il ne faut point disputer des goûts, parce qu'ils n'en ont point.

68. Le style fleuri ne messied pas dans les harangues publiques, qui ne sont que des compliments. Les beautés légères sont à leur place, quand on n'a rien de solide à dire; mais le style fleuri doit être banni d'un plaidoyer, d'un sermon, de tout livre instructif.

69. L'auteur qui n'est froid que parce qu'il est vif à contre-temps, peut corriger ce défaut d'une imagination trop abondante. Mais celui qui est froid parce qu'il manque d'âme, n'a pas de quoi se corriger. On peut modérer son feu : on ne saurait en acquérir.

69. On tolère dans une lettre l'irrégularité, la licence du style, l'incorrection, les plaisanteries hasardées, parce que des lettres écrites sans dessein et sans art sont des entretiens négligés. Mais quand on parle, ou quand on écrit avec respect, on s'astreint alors à la bienséance. Or je demande à qui on doit plus de respect qu'au public ?

70. Les sentiments vigoureux de l'âme passent toujours dans le langage, et qui pense fortement, parle de même.

71. La nature rend tous les hommes éloquents dans les grands intérêts et dans les grandes passions. Quiconque est vivement ému, voit les choses d'un autre œil que les autres hommes. Tout est pour lui objet de comparaison rapide et de métaphore : sans qu'il y prenne garde il anime tout, et fait passer dans ceux qui l'écoutent une partie de son enthousiasme.

72. Tous les hommes ont à peu près les mêmes idées, quand il s'agit de faire parler les passions; mais la façon de les exprimer distingue l'homme d'esprit de celui qui n'en a point, l'homme de génie d'avec celui qui n'a que de l'esprit, et le poëte d'avec celui qui veut l'être.

73. Les grands talents sont toujours nécessairement rares, surtout quand le goût et l'esprit d'une nation sont formés. Il en est alors des esprits cultivés comme de ces forêts où les arbres pressés et élevés ne souffrent pas qu'aucun porte sa tête trop au-dessus des autres.

74. Les nations réussissent toujours dans les choses qui leur sont absolument nécessaires.

75. La faveur prodiguée aux mauvais ouvrages est aussi contraire aux progrès de l'esprit, que le déchaînement contre les bons.

76. Il n'appartient qu'à l'ignorance et à la présomption qui en est la suite, de dire qu'il n'y a rien à imiter dans les anciens. Il n'y a point de beautés dont on ne trouve chez eux les semences.

77. On ne doit pas écrire ce que tous les rois ont fait, mais seulement ce qu'ils ont fait digne de la postérité.

78. On est souvent réduit à douter : c'est le parti qu'il faut prendre en histoire comme en philosophie.

79. Les historiens qui croient qu'on peut prédire l'avenir, sont bien indignes d'écrire le passé.

80. Les mœurs des hommes, l'esprit de parti se connaissent à la manière d'écrire l'histoire.

81. Il faut n'être d'aucun pays, et dépouiller tout esprit de parti, quand on écrit l'histoire.

82. Le puéril ne doit pas être cité. L'absurde ne peut être cru.

83. Les détails domestiques amusent la curiosité; les faiblesses qu'on met au grand jour ne plaisent qu'à la malignité, à moins que ces mêmes faiblesses n'instruisent, ou par les malheurs qui les ont suivies, ou par les vertus qui les ont réparées.

84. Toute vérité publique, importante, utile, doit être dite sans doute. Mais s'il y a quelque anecdote odieuse sur un prince, si dans l'intérieur de son domestique il s'est livré, comme tant de particuliers, à des faiblesses de l'humanité, connues peut-être d'un ou de deux confidents, qui vous a chargé de révéler au public ce que ces deux confidents ne devaient révéler à personne? Vous n'êtes qu'un satyrique, qu'un faiseur de libelles, qui vendez des médisances, et non pas un historien.

85. L'historien qui, pour plaire à une famille puissante, loue un tyran, est un lâche. Celui qui veut flétrir la mémoire d'un bon prince, est un monstre; et le romancier qui donne ses imaginations pour la vérité, est méprisable.

86. Je ne crois pas qu'il soit permis à 'histoire de parler des vivants : elle doit miter les jugements de l'Egypte, qui ne dé-idaient du mérite des citoyens que lors-u'ils n'étaient plus. Les portraits des hom-nes publics sont toujours dans un faux jour endant leur vie.

87. Malheur aux détails, la postérité les églige : c'est une vermine qui tue les rands ouvrages. Ce qui caractérise le siècle, e qui a causé des révolutions, ce qui sera mportant dans cent années, c'est là tout ce u'il faut écrire aujourd'hui.

88. La vie est trop courte, le temps trop récieux, pour dire des choses inutiles.

89. Les erreurs historiques séduisent des ations entières.

90. C'est dans le choix des monuments que onsiste le plus grand travail. Il n'y a que rop de matériaux à examiner, à employer t à rejeter.

91. Les arts se tiennent tous comme par a main, et d'ordinaire ils périssent et re-aissent ensemble.

92. Tout peuple qui n'a point cultivé les rts, doit être condamné à vivre inconnu.

93. Dans tous les arts il y a un terme, par elà lequel on ne peut plus avancer. On est esserré dans les bornes de son talent, on oit la perfection au delà de soi, et l'on fait es efforts impuissants pour y atteindre.

94. Il est très-difficile de faire de beaux ableaux, de belles statues, de bonne musi-ue, de bons vers. Aussi les noms de ces ommes supérieurs qui ont vaincu ces ob-tacles, dureront-ils beaucoup plus peut-tre que les royaumes où ils sont nés.

95. L'or est confondu avec la boue pen-lant la vie des artistes, et la mort les sé-are.

96. Les détails et les ressorts de la politi-ue tombent dans l'oubli. Les bonnes lois, es instituts, les monuments produits par es sciences subsistent à jamais.

97. Ceux qui aiment les arts sont tous oncitoyens. Les honnêtes gens qui pensent, nt à peu près les mêmes principes, et ne omposent qu'une république.

98. Dans les arts qui dépendent purement e l'imagination, il y a autant de révolu-ions que dans les Etats : ils changent en nille manières, tandis qu'on cherche à les xer.

99. Le défaut de la plupart des livres est 'être trop longs. Si on avait la raison pour oi, on serait court.

100. Il y a souvent des défauts dans un uvrage, qu'on est obligé de laisser malgré oi, et il y a peut-être autant d'honneur à vouer ses fautes qu'à les corriger.

101. Le succès d'un ouvrage est presque oujours dans le choix du sujet.

102. Il faut aimer les lettres malgré l'abus u'on en fait, comme il faut aimer la société, ont tant d'hommes méchants corrompent es douceurs ; comme il faut aimer sa patrie, uelques injustices qu'on y essuie.

103. Le bon goût est pour nous en litté-rature, ce qu'il est pour les femmes en ajus-tements.

104. Un homme qui n'est attaqué que dans ses écrits, ne doit jamais répondre aux cri-tiques ; car si elles sont bonnes, il n'a d'au-tre chose à faire qu'à se corriger ; et si elles sont mauvaises, elles meurent en naissant.

105. Les gens de lettre font grand bruit de toutes leurs petites querelles ; le reste du monde, ou les ignore, ou en rit.

106. Réfuter les critiques est un vain amour-propre ; confondre la calomnie est un devoir.

107. Il est bon de relever les méprises qui se trouvent dans un livre utile : ce n'est même que là qu'il les faut chercher. C'est respecter un bon ouvrage que de le contre dire : les autres ne méritent pas cet hon-neur.

108. On est parvenu à faire un trafic pu-blic d'éloges et de censures, surtout dans les feuilles périodiques, et la littérature a éprouvé le plus grand avilissement par cet infâme manége.

109. Il est bien aisé de rapporter en prose les sottises d'un poëte ; mais très-difficile de traduire ses beaux vers.

110. Il en est des écrits comme des hom-mes. Les caractères sérieux sont les plus estimés ; et celui qui domine son imagina-tion, est supérieur à celui qui s'y abandonne. Il est plus aisé de peindre des ogres et des géants que des héros, et d'outrer la nature que de la suivre.

111. La carrière des lettres, et surtout celle du génie, est plus épineuse que celle de la fortune. Est-on médiocre ? voilà des remords pour la vie. Réussit-on ? voilà des ennemis. On marche seul sur le bord de l'abîme, entre le mépris et la haine.

112. On peut supposer avec raison qu'un auteur qui ne sait, ou qui ne peut s'arrêter, n'est pas propre à fournir une grande car-rière.

113. Où en seraient les lettres et les étu-des en tout genre, si on ne pouvait être d'un sentiment opposé à celui d'un homme qui a su se procurer quelque crédit ?

114. Il se forme autant d'intrigues pour faire valoir ou pour détruire un livre dont souvent personne ne se soucie, que pour ob-tenir un poste important.

115. On ne peut empêcher les barbouil-leurs de papier d'écrire des sottises, les li-braires de les vendre, et les laquais de les lire.

116. Les vrais amateurs des arts sont amis.

117. On a tant répété qu'on doit écrire du ton de la bonne compagnie, que les auteurs les plus sérieux sont devenus plaisants ; et pour être de bonne compagnie avec leurs lecteurs, ils ont dit des choses de très-mau-vaise compagnie.

118. La plaisanterie n'est jamais bonne dans le genre sérieux, parce qu'elle ne porte jamais que sur un des côtés des objets qui n'est pas celui que l'on considère : elle roule presque toujours sur des rapports faux, sur

des équivoques ; de là vient que les plaisants de profession ont presque tous l'esprit faux autant que superficiel.

119. La plaisanterie expliquée cesse d'être plaisanterie ; et un commentateur de bons mots n'est guère capable d'en dire.

120. Il en est des livres comme du feu de nos foyers : on va prendre ce feu chez son voisin, on l'allume chez soi, on le communique à d'autres, et il appartient à tous.

121. Il y a beaucoup de faussetés dans les histoires, d'erreurs chez les philosophes, de mensonges dans presque tous les écrits polémiques, et encore plus dans les satiriques.

122. La nécessité de parler, l'embarras de n'avoir rien à dire, sont deux choses capables de rendre ridicule, même le plus grand homme.

123. L'académie est l'objet secret des vœux de tous les gens de lettres. C'est une maîtresse contre laquelle ils font des chansons et des épigrammes, jusqu'à ce qu'ils en aient obtenu des faveurs, et qu'ils négligent dès qu'ils en sont en possession.

124. C'est sur les imperfections des grands hommes qu'il faut attacher sa critique ; car si le préjugé nous faisait admirer leurs fautes, bientôt nous les imiterions ; et il se trouverait peut-être que nous n'aurions pris de ces célèbres écrivains que l'exemple de mal faire.

125. Ce n'est pas payer ses dettes que de refuser de justes louanges : elles sont la récompense des gens de lettres. Et qui leur payera ce tribut, sinon nous, qui courant à peu près la même carrière, devons mieux connaître que d'autres la difficulté et le prix d'un bon ouvrage ?

126. Qui loue tout n'est qu'un flatteur. Celui-ci seul sait louer, qui loue avec restriction.

127. Tous les honnêtes gens qui pensent, sont critiques ; les malins sont satiriques ; les pervers font des libelles.

128. C'est un grand inconvénient attaché au bel art de l'imprimerie, que cette facilité malheureuse de publier les impostures et les calomnies.

129. Il y a peu d'écrivains célèbres qui n'aient essuyé des disgrâces. Presque tous les poëtes qui ont réussi, ont été calomniés.

130. Quand un homme a eu le malheur d'être calomnié une fois, il est sûr de l'être toujours, jusqu'à ce que son innocence éclate, ou que la mode de le persécuter soit passée ; car tout est mode, et on se lasse de tout à la fin, même de faire du mal.

131. On prétend qu'on est moins malheureux, quand on ne l'est pas seul.

132. L'honneur a toujours fait de plus grandes choses que l'intérêt.

133. Il est difficile aux plus grands hommes, et même aux plus modestes, de se sauver des illusions de l'amour-propre.

134. Il n'y a guère que les âmes vertueuses de sensibles.

135. Ce qui est grand et seulement hardi dans un temps, est petit et téméraire dans un autre.

136. Les succès suffisent pour la réputation, mais non pas pour la gloire.

137. Personne n'ose convenir franchement des richesses de son siècle. Nous sommes comme les avares qui disent toujours que le temps est dur.

138. On ne s'attire l'attention que quand on est quelque chose par soi-même.

139. Tout bâtiment qui est réduit à des appuis étrangers, menace ruine.

140. On aime à attribuer toutes les grandes choses à un seul homme, quand il en a fait quelques-unes.

141. Ce n'est point la pauvreté qui est intolérable, c'est le mépris.

142. Un homme qui a tort, et qui veut déshonorer celui qui a raison, se déshonore soi-même.

143. Les hommes ne manquent pas de prétexte pour se nuire, quand ils n'en ont plus de cause.

144. Les hommes réfléchissent peu ; ils lisent avec négligence ; ils jugent avec précipitation ; et ils reçoivent les opinions comme on reçoit la monnaie, parce qu'elle est courante.

145. La politique est elle autre chose que l'art de mentir à propos ?

146. Les mêmes circonstances produisent les mêmes effets.

147. La mode entre jusque dans les crimes.

148. C'est mal connaître les hommes que de croire qu'il y a des sociétés qui se soutiennent par les mauvaises mœurs, et qui fassent une loi de l'impudicité.

149. Ce qui est le plus digne d'attention, ce qui doit l'emporter sur toutes ces coutumes introduites par le caprice, sur toutes ces lois abolies par le temps, sur les querelles des rois qui passent avec eux, c'est la gloire des arts qui ne passera jamais.

150. Les grands objets de l'ambition ne connaissent point la honte.

151. L'estime des hommes se mesure par les difficultés surmontées.

152. Il y a d'anciennes bornes qu'on ne remue pas sans de violentes secousses.

VOLUPTÉ. Dès que les voluptés se sont emparées de notre âme, elles lui font abjurer toute retenue, et la soumettent en esclaves aux appétits déréglés du corps.

2. Toute la nature est pleine de voluptés dont elle ne cherche qu'à se débarrasser.

(Socrate.)

Il n'y a pas de passion plus violente que la volupté ! rien ne va au delà de la volupté. Par bonheur, il n'y a qu'une seule passion de ce genre ; car s'il y en avait deux, il n'y aurait pas un seul homme en tout l'univers qui pût suivre la vérité.

(*Doctrine bouddhique.*)

Si la douleur de tête nous venait avant l'ivresse, nous nous garderions de trop boire. Mais la volupté marche devant pour nous tromper et nous cache sa suite.

(Montaigne.)

VUE. La vue, dit Oxenstiern, est le premier des sens qui se révolte contre la raison : c'est la mère de nos passions déréglées. Les yeux trahissent le cœur, ce sont eux qui donnent la naissance à des désirs criminels ; ils parlent sans avoir de langue, ils s'expriment avec facilité quoiqu'ils soient muets.



YEUX (*Prov.*). Plusieurs proverbes expriment que lorsqu'on a des maux d'yeux, on doit éviter d'y porter la main. Les Français disent : *Quand on a mal aux yeux, il n'y faut toucher qu'avec le coude* ; les Espagnols : *Qui veut guérir ses yeux, doit s'attacher les mains* ; les Chinois : *Celui qui a mal aux yeux, voit clair au bout de dix jours, s'il n'y touche point.*

Z

ZELE. 1. Le zèle est un feu dévorant, surtout lorsqu'il est joint à la tendresse naturelle qu'on a pour ses proches, et que le cœur ressent ainsi tout à la fois l'impression de ces deux causes.

2. Le zèle le plus pur est sujet à bien des illusions.

3. Le zèle est un guide dangereux sans la prudence. (L'abbé Prévost.)

Surtout pas de zèle : le zèle gâte les meilleures choses. (Le prince de Talleyrand.)

ZOILE (*Dicton*). On dit d'un critique acerbe et déloyal : *C'est un Zoïle.* La ville d'Amphipolis avait donné naissance à un personnage de ce nom, qu'on appelait aussi *le chien rhéteur*, à cause de son humeur constamment hargneuse. Il s'était fait une loi d'attaquer, de déchirer le mérite de tous les grands hommes, et s'en prit particulièrement à Homère. Il avait causé tant de scandale, et inspiré tant de mépris et de haine, que, s'étant présenté aux jeux olympiques, on le précipita du haut des rochers Scyroniens.

TABLE DES AUTEURS CITÉS.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

FIN.

Imprimerie de L. MIGNE, au Petit-Montrouge.





